Le Livre du Graal

II

Lancelot

De « La Marche de Gaule »
à « La Première Partie de la quête
de Lancelot »

ÉDITION PRÉPARÉE PAR DANIEL POIRION,
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE WALTER,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
D'ANNE BERTHELOT, MIREILLE DEMAULES,
ROBERT DESCHAUX, JEAN-MARIE FRITZ

GALLIMARD

Ce volume appartient
au domaine « Littérature française du Moyen Âge »,
fondé par Daniel Poirion.

CE VOLUME CONTIENT :

Avertissement

par Philippe Walter

LANCELOT

LA MARCHE DE GAULE

Texte établi par Éric Hicks,
traduit, présenté et annoté
par Anne Berthelot

GALEHAUT

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Mireille Demaules

LA PREMIÈRE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Jean-Marie Fritz

Notices,
notes et variantes

Édition établie
d'après le manuscrit S 526,
Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Les textes de ce volume
ont bénéficié de la relecture
de Robert Deschaux.

AVERTISSEMENT

Les romans du Graal en prose française nous sont parvenus dans un grand nombre de copies manuscrites qui s'échelonnent du XIIIe au XVe siècle. Ils forment un entrelacs complexe de versions ou de réécritures qui ont été étudiées par les érudits depuis plus d'un siècle[1]. Dès que l'on s'intéresse aux œuvres du Moyen Âge, il ne faut en effet jamais perdre de vue que l'on se trouve devant une littérature en mouvement, en perpétuelle transformation de sa lettre et de son contenu. Le saint Graal du XIIIe siècle n'est plus le graal de Chrétien de Troyes[2]. Le vers est de plus en plus concurrencé par la prose qui tend à définir désormais la quintessence du genre romanesque.

Certains des récits ultérieurement inclus dans les versions cycliques de l'histoire du Graal étaient à l'origine des œuvres autonomes, écrites en vers. L'histoire de Lancelot, par exemple, apparaît en français avec un roman en octosyllabes, *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes[3] (vers 1181). La matière de ce roman — l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant et sa libération par Lancelot — est incluse dans un premier *Lancelot* en prose (vers 1215-1225) au sein duquel elle est réduite au rang d'épisode.

Ce *Lancelot en prose*, qui s'ouvre sur le récit des enfances du héros, s'achevait probablement avec la mort de Galehaut. Il n'est

1. Pour la synthèse la plus récente de la question, nous renvoyons aux articles d'Alexandre Micha parus dans la revue *Romania*, LXXXI, 1960, p. 145-187 ; LXXXIV, 1963, p. 28-60 ; LXXXV, 1964, p. 293-318 et 478-499 ainsi qu'à l'analyse des manuscrits figurant dans l'édition d'Elspeth Kennedy, *Lancelot do Lac. The Non-cyclic French Prose Romance*, Oxford, Clarendon Press, 1980, 2 vol.

2. Jean Frappier, « La Légende du Graal : origine et évolution », *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, IV / 1, Heidelberg, Carl Winter, 1978, p. 292-331.

3. Voir l'édition et la traduction de ce texte par Daniel Poirion dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 505-682.

pas encore relié à *La Quête du Saint Graal* : le futur héros du Graal n'y eSt pas Galaad, mais Perceval. On parle à son propos de version « non cyclique[1] ».

Cette première version en prose fut ensuite transformée et amplifiée, sans doute par étapes successives, jusqu'à une version cyclique (vers 1235-1240), véritable fresque du Graal, dans laquelle l'hiStoire de Lancelot occupe toujours une place centrale, mais dont l'enjeu narratif ne concerne plus uniquement ce héros : il se déplace vers la quête du Graal, forme ultime de la quête romanesque portée par cette tradition.

C'eSt ce grand cycle du Graal qui fait l'objet de la présente édition. Il eSt, autour du Graal, le plus complet qui soit, puisqu'il raconte toute l'hiStoire de la sainte relique de son origine biblique jusqu'à sa disparition définitive à la fin du monde chevaleresque arthurien. Ce cycle eSt ici reStitué à partir de la version qu'en donne un manuscrit daté de 1286, copié en Picardie, et aCtuellement conservé à la Bibliothèque universitaire de Bonn (sous la cote S 526). Notre édition n'eSt donc pas la reconStitution des différentes seCtions du cycle à partir d'une séleCtion des meilleurs manuscrits, mais un état cohérent de la tradition littéraire du Graal à la fin du XIIIe siècle, état dont le manuscrit de Bonn eSt le témoin[2].

Comme pour la Bible, on parle parfois de *Vulgate* du Graal, afin de souligner que ce cycle se présente comme une véritable bibliothèque. On a donc retenu pour la présente édition le titre général de *Livre du Graal* qui, dans certains manuscrits cycliques, sert de titre général à l'ensemble de l'hiStoire contenue dans le manuscrit de Bonn[3].

On notera toutefois que, dans sa formule conclusive[4], le manuscrit de Bonn intitule (comme certains autres manuscrits) *Roman de Lancelot* l'ensemble de l'œuvre qu'il contient, y compris les textes déjà publiés dans le tome I de notre édition (*Joseph d'Arimathie*, *Merlin*, *Les Premiers Faits du roi Arthur*) et où Lancelot n'apparaît pas.

En réalité, l'hiStoire de Lancelot proprement dite ne commence véritablement qu'à partir de la seCtion intitulée *La Marche de Gaule*, sur laquelle s'ouvre le présent volume[5]. Puis viennent

1. Selon les termes d'Elspeth Kennedy, qui a procuré de cette version une édition citée p. IX et n. 1.
2. Voir la Note sur la présente édition, t. I, p. LXVII-LXIX.
3. Voir *ibid.*, la seCtion intitulée « Le titre d'ensemble », p. LXIX-LXX.
4. *Ici feniSt la mort dou Roy artu et des autres Et tout le Roumans de lancelot* (f° 477*f*).
5. Les récits présentés dans le tome I de notre édition, bien qu'ils se réfèrent à des événements antérieurs à l'hiStoire de Lancelot et se placent dans la chronologie du cycle avant celle-ci, ont certainement été composés après plusieurs réécritures du roman primitif de Lancelot. Mais il s'agissait pour l'adaptateur de réaliser une nouvelle mise en perspeCtive de l'hiStoire de Lancelot en la replaçant dans le cadre plus général d'une véritable épopée du Graal.

Galehaut, *La Première Partie de la quête de Lancelot* et *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*[1]. L'histoire de Lancelot constitue à elle seule la moitié du *Livre du Graal*, soit 233 folios sur 477. Elle est le cœur de cette vaste compilation et très certainement le noyau originel à partir duquel s'est développé l'ensemble du cycle. Cette position centrale du Lancelot explique probablement le titre général du manuscrit retenu par le copiste : *Roman de Lancelot*.

Nous l'avons dit, le personnage de Lancelot du Lac doit sa notoriété littéraire à Chrétien de Troyes. À la demande de Marie de Champagne, le romancier écrivit son histoire dans *Le Chevalier de la Charrette*. Un roman allemand à peu près contemporain, dû à l'écrivain Ulrich von Zatzikhoven et intitulé *Lanzelet*[2], permet de supposer l'existence d'un récit oral, d'origine celtique, lié à ce personnage et où ont puisé les adaptateurs successifs. Il ne faudrait toutefois pas croire qu'il existe une seule et unique version de l'histoire de Lancelot. Celle-ci se construit en réalité sur une cinquantaine d'années environ, dans une succession de réécritures qui apportent ajouts, transformations et suppressions diverses à une trame peut-être originelle qui reste mal connue de nos jours. La version versifiée de Chrétien de Troyes était totalement étrangère à l'idée d'une vaste fresque où Lancelot ne serait, parmi bien d'autres, qu'un chevalier quêteur du saint Graal. Rien n'est dit non plus dans ce récit premier sur le fils de Lancelot nommé Galaad, qui surgit seulement dans la version cyclique des romans en prose et qui deviendra le héros de *La Quête du saint Graal*.

La Marche de Gaule, première section du roman (ffos 171*a*-259*b* de notre manuscrit), désigne une région imaginaire à la frontière (*marche* en ancien français) de la Gaule (France) et de la Petite-Bretagne (Armorique). Dans cette région se trouvent le royaume de Gaunes et surtout celui de Bénoïc appartenant au roi Ban, père de Lancelot. Après la mort tragique de son père, le jeune Lancelot est dépossédé de ses terres. Il est aussi et surtout enlevé à sa mère par une fée (Viviane ou Niniane, la Dame du Lac) qui l'élèvera comme son fils. Cette première partie du roman raconte les enfances de Lancelot au sens chevaleresque, c'est-à-dire non seulement son enfance auprès de la Dame du Lac mais aussi sa période de formation chevaleresque ainsi que ses premiers exploits.

À l'évidence, ces derniers signalent un chevalier d'exception, appelé à un destin héroïque de premier plan. Lancelot promet d'être le meilleur chevalier du monde. Après avoir rejoint la cour

1. *Le Livre du Graal* se poursuit ensuite avec *La Quête du saint Graal* puis *La Mort du roi Arthur*. Ces deux œuvres, précédées de *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* (c'est-à-dire de la fin du *Lancelot* proprement dit), seront publiées au tome III de la présente édition.

2. Voir la traduction de René Pérennec accompagnée du texte original en allemand médiéval dans Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, Grenoble, ELLUG, 2004 (coll. « Moyen Âge européen ») ; et celle de Danielle Buschinger : Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, Champion, 2003.

du roi Arthur, il rencontre la reine Guenièvre. Il tombe amoureux d'elle et c'est sur cet amour hors du commun qu'est construit tout le roman.

Galehaut est le titre de la deuxième partie de l'œuvre (ff^os^ 259*c*-307*a* de notre manuscrit). Galehaut, fils de la Belle Géante, envahit un jour les terres du roi Arthur. Toutefois, il conçoit une si grande admiration pour les exploits de Lancelot, ardent défenseur d'Arthur, qu'il se lie d'amitié avec son valeureux adversaire. Grâce à cette amitié de Galehaut pour Lancelot, l'amour de Lancelot et Guenièvre va prendre un caractère plus intime et profond. Galehaut va rapprocher Lancelot et Guenièvre. C'est dans cette partie que se trouve l'adaptation du *Chevalier de la Charrette* racontant l'enlèvement de la reine Guenièvre par Méléagant et sa libération par Lancelot.

Les deux dernières parties du roman, intitulées *La Première Partie de la quête de Lancelot* (ff^os^ 307*a*-334*f*) et *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* (ff^os^ 335*a*-405*e* de notre manuscrit ; tome III de cette édition), constituent en réalité des préparations à *La Quête du saint Graal*, l'ultime épreuve de vérité pour tous les chevaliers engagés dans l'aventure. Avant la quête du saint Graal, c'est celle de Lancelot qui est en jeu. Le héros disparaît de la cour d'Arthur : ses compagnons partent à sa recherche et rencontrent les aventures sans fin des chevaliers errants. À travers un labyrinthe de quêtes entremêlées, le roman exploite la technique de l'entrelacement, qui constitue un trait essentiel de l'esthétique littéraire de cette prose romanesque du XIIIe siècle.

Selon les manuscrits, il existe des versions distinctes de ces trois dernières parties du roman de *Lancelot*. Les critiques distinguent une version courte et une version longue. Le manuscrit de Bonn, que nous suivons de bout en bout, livre une version courte, c'est-à-dire que certains épisodes de la version longue n'y figurent pas ou sont abrégés. Il est difficile de savoir cependant laquelle de la version courte ou de la version longue est première par rapport à l'autre : les adaptateurs ont-ils progressivement enrichi un récit qui était initialement court ou ont-ils au contraire élagué un récit qui se présentait au départ sous une forme très développée ? Il est vraisemblable que la réponse à cette question doit tenir compte du caractère cyclique ou non des manuscrits. Dès lors qu'il s'agit de créer une continuité narrative entre certains récits écrits indépendamment les uns des autres, d'inévitables effets de mise en conformité ou de mise en cohérence agissent sur la substance des épisodes, provoquant ajouts, suppressions ou abrègements. Toutefois, de menus indices, dont les textes gardent le souvenir, laissent supposer un tout autre développement de la légende dans une ou plusieurs versions antérieures à celle que présente le manuscrit de Bonn. Parmi ces indices, l'hésitation, déjà évoquée, sur le nom du futur héros du

Graal — Perceval ou Galaad —, témoigne de la mémoire légendaire complexe à laquelle se réfèrent nos manuscrits.

Il était important dans cette perspective de respecter, autant que faire se pouvait, les choix du manuscrit de Bonn, aussi bien sur le contenu des épisodes que sur la manière de les raconter. Ce manuscrit de Bonn présente toutefois, comme toutes les copies réalisées au Moyen Âge, des défaillances. Nous avons donc eu recours à des manuscrits de contrôle pour rétablir des lacunes, rectifier des erreurs manifestes, comprendre un passage difficile, voire inintelligible. Ces manuscrits sont les suivants :

A Cambridge, Corpus Christi College Library 45, deuxième moitié du XIII[e] siècle.
L Londres, British Museum, Add. 10293, début du XIV[e] siècle (1316).
L4 Londres, British Library, Royal 20 D IV, début du XIV[e] siècle.
P Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 110, fin du XIII[e] siècle.
P2 Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 752, fin du XIII[e] siècle.
P3 Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 16999, fin du XIV[e] siècle.

Les interventions éditoriales sur le manuscrit sont systématiquement signalées dans l'apparat critique. Les traits de l'ancien dialecte picard qui émaillent le manuscrit ont été maintenus. L'harmonisation des différentes formes d'un même nom propre n'a été introduite que dans la traduction ; elle ne concerne pas la transcription du texte original. Selon l'usage des éditions modernes, les abréviations du manuscrit ont été toutes résolues à l'exception des nombres en chiffres romains. Pour une plus grande facilité de lecture on a toutefois résolu l'abréviation de l'adjectif numéral un (.I. dans le manuscrit) ainsi que celle de l'article indéfini (en respectant la déclinaison)[1].

PHILIPPE WALTER.

1. On trouvera dans la Note sur la présente édition (t. I, p. LXXI-LXXIII) l'exposé complet des principes d'établissement du texte.

LANCELOT

LA MARCHE DE GAULE

Bénoïc et Gaunes.

1. Le conte dit ici qu'il y avait jadis en la marche de Gaule et de Petite-Bretagne deux rois qui étaient frères, et qui avaient épousé deux sœurs. L'un de ces deux rois s'appelait le roi Ban de Bénoïc, et sa femme était la reine Hélène; l'autre était appelé le roi Bohort de Gaunes : sa femme était la reine Évaine. Le roi Ban était d'un âge avancé, alors que la reine son épouse était une toute jeune femme, très belle, et très appréciée des gens de bien ; le roi Ban n'avait jamais pu avoir d'elle qu'un enfant, un beau garçon. On le surnommait Lancelot, mais on l'avait baptisé Galaad. La raison pour laquelle on l'appelait Lancelot, le conte saura bien l'exposer par la suite en temps et lieu, mais dans l'immédiat il suit son cours normal, et nous dit que le roi Ban avait un voisin dont les terres, qui jouxtaient les siennes du côté du Berry[1], se nommaient alors la Terre Déserte. Ce voisin s'appelait Claudas, et il était roi de Bourges et du pays

---

1. [*171a*] Or dist li contes que en la marche de Gaulle et de la Petite Bretaingne avoit .II. rois anciennement qui estoient frere germain, et avoient a femes .II. serours germainnes. Li uns des .II. rois avoit non li rois Bans de Benuyc, et sa feme avoit non la roïne Helainne ; et li autres rois avoit non li rois Boors de Gaunes, et sa feme si avoit non la roïne Evaine[a]. Li rois Bans estoit vix hom, et la roïne sa feme estoit jouene feme et moult bele dame et moult par estoit amee de toutes bones gens ; ne onques li rois Bans ses sires ne pot avoir de li enfans fors un, qui estoit malles et biaus valetons. Si avoit cil enfes a non Lanselos par sournon, mais il avoit non en baptesme Galaad. Et ce pour coi il estoit apelés Lanselos devisera bien li contes cha en avant, car li lix n'en est ore mie ne la raisons, ains tient li contes sa droite voie et dist que li rois Bans avoit un sien voisin qui marcissoit a lui par devers Berri, qui adont estoit apelee la Terre Deserte. Cil voisins avoit a non Claudas, et cil Claudas estoit rois de Bohourges et del païs tout

environnant. C'était un très bon chevalier, très avisé, mais félon ; il était le vassal du roi de Gaule[2], que l'on appelle désormais France. La terre de Claudas, que l'on appelait « déserte », avait été en effet dévastée par le roi Uterpandragon et par Arramont, qui était à l'époque le maître de la Petite-Bretagne ; on le surnommait Hoël[3]. Cet Arramont était le suzerain de Gaunes et de Bénoïc, et de tout le territoire qui s'étend jusqu'à la marche d'Auvergne et de Gascogne : il aurait dû l'être aussi du royaume de Bourges. Mais le roi Claudas ne le reconnaissait pas, ni ne voulait le servir ; au contraire, il avait fait hommage au roi de Gaule. En ce temps-là, la Gaule était assujettie à Rome à laquelle elle payait tribut. Tous les rois d'autre part l'étaient par élection[4].

2. Quand Arramont vit Claudas lui refuser son hommage en s'appuyant sur les Romains, il lui déclara la guerre ; mais Claudas reçut l'aide du roi de Gaule et de ses forces au grand complet, si bien qu'Arramont perdit beaucoup dans ce conflit, qui d'ailleurs n'en finissait pas. Alors, Arramont vint trouver Uterpandragon, qui était roi de Grande-Bretagne, et il lui fit hommage à la condition qu'Uter l'aide à mettre fin à sa guerre contre Claudas. Le roi Uterpandragon franchit en effet la mer avec son armée. Ayant appris que toute la chevalerie de Gaule s'était ralliée à Claudas pour affronter contre les forces conjuguées de Grande et de Petite-Bretagne, Uter et Arramont marchèrent à la rencontre de ces ennemis, les

---

environ. Et estoit moult bons chevaliers et sages, mais il estoit traïtres ; et estoit hom le roi de Gaulle, qui ore est apelee France. La terre del regne Claudas, qui estoit apelee deserte, estoit toute desertie par le roi Uterpandragon et par Arramont, qui a cel tans estoit sires de Bertaingne le Menor[b], que les gens apeloient Hoel en sornon. Cil Arramons avoit desous lui Gaunes et Benuyc et toute la terre jusques a la marce d'Auvergne et de Gascoigne, et devoit avoir par desous lui le regne [*b*] de Boorges. Mais li rois Claudas ne li connoissoit mie ne service ne li en voloit rendre, ains avoit fait signour del roi de Gaulle. Et a cel tans estoit Gaule sougite a Rome et li rendoit treü ; et estoient tout li roi par election.

2. Quant Arramons vit Claudas qui li renoioit sa signourie par la force des Romains, si l'acoilli de guerre, et il ot en aïe le roi de Gaulle et tout son pooir : si perdi moult Arramons en la guerre qui trop dura. Lors en vint au roi Uterpandragon, qui rois estoit de la Grant Bretaingne, et devint ses hom par covens qu'il li mesist sa guerre[a] a fin vers Claudas. Et li rois Uterpandragon passa mer a tout son pooir ; si oï noveles que li signourages de Gaulle estoit tornés devers Claudas pour aler sor Arramont qui venoit entre lui et Uterpandragon : lors alerent tant qu'il l'encontrerent, et coururent sor lui et le desconfirent et li tolirent toute la terre et l'enchacierent fors de

attaquèrent, remportèrent la victoire et prirent à Claudas toute sa terre, d'où ils le chassèrent après l'avoir si bien dévastée qu'il n'y resta pierre sur pierre de ses forteresses, si ce n'est à Bourges, qui fut préservée du feu et de la destruction sur ordre du roi Uterpandragon, lequel se souvenait d'y avoir passé son enfance[1].

3. Uterpandragon s'en revint ensuite en Petite-Bretagne où il demeura aussi longtemps qu'il le désira. Puis il retourna en Grande-Bretagne, et dès lors la Petite-Bretagne fut soumise à la Grande. Après la mort du roi Arramont, et celle du roi Uterpandragon, la terre de Logres échut au roi Arthur. Il y eut alors diverses guerres en Grande-Bretagne, car la plupart des grands barons du royaume entrèrent en lutte contre le nouveau roi : c'était au tout début de son règne — il n'avait pas encore épousé la reine Guenièvre —, et il eut beaucoup à faire de toutes parts. Le roi Claudas en profita pour recommencer à guerroyer après une longue interruption ; il avait regagné sa terre et réparé les dommages subis aussitôt après la mort du roi Arramont. Il reprit les hostilités contre le roi Ban de Bénoïc, parce qu'il était son voisin, et le vassal du roi Arthur, lequel lui avait, de son point de vue, causé beaucoup de tort. En ce temps-là, un grand seigneur était venu de Rome ; il jouissait d'une excellente réputation et s'appelait Ponce Antoine. Il prêta secours à Claudas, en mettant à son service toutes les forces de Gaule et des territoires qui

---

la terre ; et fu la terre si outreement destruite que onques n'i remest en forteresce piere sor autre, fors que la cité de Bouhourges qui fu gardee de fu et de destruire par le conmandement le roi Uterpandragon, por ce qu'il li souvint qu'il i avoit esté norris des s'enfance.

3. Aprés s'en repaira Uterpandragon en Bertaingne la Menour et il i demoura tant que lui plot. Et aprés ce s'en retourna li rois Uterpandragon[a] en la Grant Bertaigne ; et des lors en avant fu la Grant Bertaigne desore Bertaingne la Menor. Quant li rois Arramons[b] fu mors et li rois Uterpandragon ausi, dont re[c]mest la terre de Logres en la main le roi Artu. Si soursent guerres en la Grant Bertaingne em pluisours lix, car li plus des haus barons del regne guerroierent le roi Artu. Car ce fu au conmencement de son regnement — et n'avoit encore a feme prise la roïne Genievre : si ot moult a faire de toutes pars. Lors reprist li rois Claudas sa guerre[c] qui tant avoit estee entrelaissie, car il avoit trestoute sa terre restoree et recouvree tantost que li rois Arramons fu mors. Lors reconmencha a guerroiier le roi Ban de Benuyc pour ce qu'il marcissoit a lui, et pour[d] ce qu'il estoit hom le roi Artu, qui moult li avoit a encient nuisi. A icel tans estoit uns haus princes venus de Rome qui de grant renon iert, liquels estoit apelés Ponce Antoine : si aida Claudas et li bailla tout le pooir de Gaulle et des contrees qui

en dépendaient : et ensemble, ils réduisirent le roi Ban à une telle extrémité qu'ils lui enlevèrent sa cité de Bénoïc et toute sa terre, à l'exception d'un château appelé Trèbes[1], qui en était la capitale. Celui-ci était si bien fortifié qu'il ne craignait rien au monde, si ce n'est la famine et la trahison[2]. Il arriva cependant un jour que les ennemis s'emparèrent par la force de l'un de ses châteaux qui se trouvait à moins de trois lieues de là : le roi Ban s'y rendit pour lui porter secours, dans l'intention de se retrancher à l'intérieur. Mais il vit que les assaillants l'avaient devancé, y pénétrant par la force, et il s'élança au combat, avec ses chevaliers qui étaient de grande valeur. Lui-même d'ailleurs avait été, dans le passé, renommé pour sa prouesse ; ensemble ils firent un grand massacre dans l'armée ennemie, tant et si bien que celle-ci, qui avait assez à faire avec eux, se désintéressa de l'assaut du château pour mieux fondre sur eux. Le roi Ban et ses compagnons furent, de fait, mis en fuite car ils avaient trop tardé. En effet, Ponce Antoine et ses gens s'étaient retirés à l'écart près d'une forêt, et de là ils vinrent à la rencontre de Ban. Le roi et ses compagnons ne purent soutenir l'assaut d'une troupe si nombreuse ; tous les compagnons du roi Ban, à l'exception de trois d'entre eux, furent tués ou faits prisonniers. Cependant, le roi Ban y gagna tant qu'il tua Ponce Antoine ; et ensuite, bien qu'il fût seul avec trois de ses hommes contre les Romains, il les mit en déroute et les poursuivit un moment, jusqu'à ce que Claudas arrive au grand galop, précédant tous

---

desus Gaulle estoient ; si conreerent si le roi Ban qu'il li tolirent sa cité de Benuyc et toute sa terre, fors un chastel qui estoit apelés Trebes, qui estoit el chief de sa terre : et estoit si fors qu'il ne doutoit riens ens el mont, fors affamer ou traïson. Mais a un jour prisent si anemi un sien chastel[e] par force qui estoit a mains de .III. lieues de lui, et il i ala pour le chastel secourre et se volt mettre dedens. Mais il vit que cil defors i estoient ja entré a force et il se feri en l'ost, il et si chevalier dont il avoit de moult prous ; et il meïsmes avoit esté renomés de moult haute prouece, si ocisent moult de ciaus de l'ost. Et tant les fisent a aus entendre que tous li assaus est remés, et corut toute li ost pour encombrer le roi Ban et ses gens : si les misent a la voie, car trop i avoient demouré. Car Ponce Antoines et ses gens s'estoient trait vers une forest, si li vinrent au devant. Et i ot li rois Bans et li sien tel fais de gent que il ne li sien ne le porent sousfrir ; si i furent tout li compaingnon le roi Ban mort et pris fors seulement trois[f]. Mais de tant s'i avancha li rois Bans qu'il i ocist Ponce Antoine, et il i fist puis tant d'armes qu'il i fu soi quart et nient plus, nequedent mist il tous les Romains a la voie et les chaça assés, tant que Claudas i vint poignant tout a desroi devant les autres. Et quant li rois Bans le vit, si a dite une parole qui bien afiert a dire a home desireté :

les autres. Mais quand le roi Ban le vit, il prononça ces mots, qui siéent bien à un homme qui a tout perdu :

4. « Ah ! Dieu ! Voici devant moi mon ennemi mortel ! Seigneur Dieu, qui m'avez fait tant d'honneur, accordez-moi de le tuer ! Puissé-je mourir avec lui, plutôt qu'il ne s'en aille d'ici vivant ! Car ainsi toutes mes souffrances seraient apaisées. »

5. Ils joutèrent donc : le roi Ban l'abattit, si violemment que tous les assistants le crurent mort. Le roi Ban s'en fut alors, tout heureux, car il pensait bien que sa prière avait été exaucée ; il ne cessa d'éperonner son cheval avant d'être arrivé à Trèbes. Moins de quatre jours après ces événements, le château qu'assiégeait Claudas fut pris, et le soir même Claudas vint mettre le siège devant Trèbes. Quand le roi Ban découvrit que son ennemi n'était pas mort, il en éprouva un profond chagrin qui ne devait plus jamais le quitter. Ainsi Claudas assiégea-t-il Trèbes pendant longtemps. Le roi Ban avait à plusieurs reprises envoyé des messagers au roi Arthur pour lui demander de l'aide, mais Arthur avait tant à faire de tous côtés qu'il n'avait pas le loisir de se soucier d'autrui ; d'autre part le roi Bohort, le frère de Ban, qui l'avait souvent secouru par le passé, gisait malade aux portes de la mort. En outre, les fourriers de Claudas écumaient sa terre tous les jours, car elle touchait au royaume de Bénoïc tout près de Trèbes. Quand le roi Claudas vit qu'il ne prendrait pas facilement le château, il invita le roi Ban à venir négocier avec lui, l'un et l'autre échangeant

---

4. « Ha ! Dix ! fait il. Ja voi je ci le mien[a] anemi mortel ! Sire Dix, qui tantes[b] honours m'avés faites, otroiiés que je l'ocie ! Et ançois muiré je avoc lui qu'il s'en aille vis ! Car lors seroient [*d*] mes dolours toutes assouagies ! »

5. Atant jousterent ensamble : si l'abati li rois Bans si durement que toutes les gens quidierent qu'il fust mors. Lors s'em parti li rois Bans, et fu moult liés et bien quida que sa proiiere fust acomplie ; si feri tant des esperons qu'il s'en vint a Trebes. Et aprés ce, fu li chastiaus pris dedens le quart jour ou Claudas seoit ; et aprés ce, vint au soir devant le chastel de Trebes et l'asist. Quant li rois Bans sot de verité qu'il ne fu mie mors, si en ot si grant doel au cuer que onques puis n'en issi. Ensi se sist Claudas devant Trebes une grant piece. Et li rois Bans de Benuyc avoit envoiié pluisours fois pour secours au roi Artu, mais li rois Artus avoit tant a faire de toutes pars qu'il ne pooit mie de legier entendre a autrui besoigne ; et li rois Bohors ses freres qui moult li avoit souventes fois aidié gisoit malades del mal de la mort. Et chascun jour couroient li fourrier en sa terre, car ele marchissoit au roiaume de Benuyc par devers Trebes. Et quant li rois Claudas vit qu'il ne prenderoit mie le chastel legierement, si prist un parlement au roi Ban, et donnerent bone seürté li

promesses et sauf-conduits pour l'aller et le retour. Le roi Ban se rendit en effet au rendez-vous fixé avec deux compagnons seulement : l'un était son sénéchal, l'autre un simple chevalier, et Ban était le troisième. Il en était de même pour le roi Claudas. La rencontre devait avoir lieu devant la porte du château, qui était situé au sommet d'une butte, alors que les assiégeants étaient installés en bas. Le tertre était en pente raide, difficile à gravir.

6. Quand le roi Claudas vit le roi Ban, il lui reprocha de lui avoir tué Ponce Antoine ; et Ban déplora à son tour les ravages qu'il avait infligés à sa terre, dévastée sans raison. Et le roi Claudas lui dit : « Je ne vous fais pas la guerre parce que vous m'avez fait du tort, ou par antipathie envers vous, mais parce que le roi Arthur est votre seigneur. Et si vous le vouliez, je vous proposerais un arrangement favorable. Livrez-moi ce château, et je vous en réinvestirai tout de suite, à la condition que vous deveniez mon vassal et que vous teniez de moi toute votre terre. — Je n'en ferai rien, répliqua le roi Ban, car ce serait me parjurer envers mon suzerain le roi Arthur. — Dans ce cas, reprit Claudas, voici comment il convient que vous agissiez : envoyez dire au roi Arthur qu'il lui faut vous secourir d'ici quarante jours, et s'il ne le fait pas dans ce délai, livrez-moi votre terre, devenez mon vassal[1], et je vous rendrai tous vos biens, et vous donnerai par surcroît de riches fiefs. » Le roi Ban répondit qu'il

---

uns a l'autre de sauf aler et de sauf venir. Et li rois Bans vint au parlement soi tiers sans plus de gent, si fu ses seneschaus li uns des .III. et uns autres chevaliers et li rois Bans estoit lui tiers[a] ; et li rois Claudas fu ausi lui tiers. Et fu li parlemens tout droit par devant la porte del chastel, et li chastiaus seoit halt et il estoit desous logiés : si estoit li tertres moult roides et si estoit moult anious a monter.

6. Quant li rois Claudas vit le roi Ban, si se plaint de Ponce Antoine qu'il li avoit ocis ; et cil se plaint de sa terre qu'il li avoit essillie et destruite sans raison. Et li rois Claudas li dist : « Je ne vous toil mie pour chose que vous m'aiiés mesfait, ne pour haïne que j'aie a vous, mais pour ce que vous tenés le roi Artu pour signour. Et se vous voliés, je feroie biau plait a vous. Saisissiés moi de cest chastel et je le vous renderai maintenant par tel couvent que vous en devenrés mes hom et tenras de par moi toute la toie terre. — Ce ne ferai je mie, ce dist li rois Bans, car je me parjuerroie envers le roi Artu, qui hom je sui liges. — Or vous dirai je dont, dist Claudas, que vous ferés. Envoiiés au roi Artu qu'il vous sekeure dedens .XL. jours, et se c'est chose qu'il ne le fait dedens cel terme, si le me rent et en devien mes hom [*e*] et je vous renderai toute vostre terre et le vous acroistrai de riches fiés. » Et li rois Bans dist qu'il s'en conseillera, et le matin li mandera lequel il en volra faire : ou le faire ou le contrete-

en parlerait à ses conseillers, et lui ferait savoir le lendemain matin quelle était sa décision. Là-dessus il s'en alla ; mais son sénéchal s'attarda un peu, et Claudas lui dit : « Sénéchal, je sais bien que ce roi eſt misérable et malchanceux ; jamais le roi Arthur ne viendra le secourir : il perdra tout à cause de ses vains espoirs. Je regrette fort que vous soyez de l'entourage d'un tel homme, dont rien de bon ne vous viendra, car j'ai entendu dire beaucoup de bien de vous. C'eſt pour cela que je veux vous conseiller de passer dans mon camp : en échange je vous jurerai sur ma foi que je vous donnerai ce royaume dès que je l'aurai conquis, et vous serez le maître de tout ce qui m'appartient. Si je m'empare de vous par la force, il faudra, à mon grand regret, que je vous cause beaucoup de mal ; j'ai fait serment en effet de mettre à mort ou d'emprisonner à vie tous ceux que je prendrai par la force dans ce royaume. »

Trahison du sénéchal et chute de Trèbes.

7. Leurs négociations se prolongèrent tant que finalement le sénéchal s'engagea à venir en aide de son mieux à Claudas, sous réserve qu'il ne trahirait, ne tromperait, ni ne vendrait son seigneur. De son côté, Claudas promit de lui donner toute la terre du roi Ban et Trèbes, dès qu'il l'aurait prise, à condition qu'il devienne son vassal. Ils se séparèrent alors ; Claudas s'en retourna à ses troupes, et le sénéchal revint à Trèbes, où il dit au roi Ban que le roi Claudas lui avait longuement parlé de lui, et était très désireux de gagner leur amitié,

---

nir. Atant s'em parti li rois Bans. Et li seneschaus demoura un poi ariere, et Claudas li diſt : « Seneschaus, je sai bien que cis rois eſt chaitis et maleürous, ne ja del roi Artu n'avra secours : si perdera tout par fole atente. Et moult me poise que vous eſtes entour tel home dont biens ne honours ne vous puet venir, car moult ai de biens oï dire de vous. Et pour ce vous loeroie je que vous en venissiés a moi et je vous creanterai par foi que je vous donrai ceſt regne tantoſt com je l'avrai conquis, et serés tous sires de mon pooir. Et se je vous preing a force, ce pesera moi : car il couvenra que je vous face mal assés, car je ai juré que ja n'i sera nus pris par force en ceſt regne qu'il ne soit ocis ou emprisonnés sans issir fors de prison a nul jour de sa vie. »

7. Tant ont duré les paroles que li seneschaus li fiancha qu'il li aideroit a son pooir envers son signour sans lui traïr ne boisier ne vendre. Et Claudas li fiancha qu'il li donroit Trebes ausitoſt com il l'aroit pris et toute la terre au roi Ban, par ensi qu'il en devenroit ses hom. Atant se departent, si s'en repaira li rois Claudas a sa gent, et li seneschaus le roi Ban revint a Trebes et diſt au roi Ban que li rois Claudas avoit moult parlé de lui et que moult volroit avoir s'amour,

« la vôtre et la mienne. — Et que me conseillez-vous ? demanda le roi Ban. — Moi, seigneur ? dit le sénéchal. Le mieux, à mon avis, c'est que vous alliez vous-même implorer la grâce du roi Arthur ; et ce que vous avez à garder le sera bien jusqu'à votre retour ».

8. Le roi Ban alla alors trouver la reine sa femme et lui raconta comment le roi Claudas lui avait demandé de lui livrer son château. « Et il est prêt, ajouta-t-il, à me jurer que, si je le lui livre, il m'en réinvestira tout de suite après, et me remettra aussi en possession de tout le reste de ma terre. Mais je le sais si déloyal qu'à mon avis, s'il avait ce château, il ne me le rendrait jamais, non plus qu'aucun autre[1]. Je dois lui donner ma réponse demain et lui faire connaître ma décision. Et il m'a conseillé d'envoyer un messager à mon seigneur le roi Arthur : il me donnera une trêve de quarante jours ; si le roi Arthur mon seigneur vient à mon secours avant l'expiration de ce délai, tant mieux pour moi. Sinon, je devrai me remettre à sa merci et lui livrer ce château. » Et la reine, qui redoute fort de tout perdre, approuve cette solution et lui conseille d'agir ainsi : « Car, dit-elle, qui vous viendra jamais en aide, si le roi Arthur vous fait défaut ?

9. — Dame, répondit le roi Ban, puisque vous en êtes d'accord, je le ferai. Et savez-vous ce que j'ai pensé ? Sachez en vérité que j'irai trouver mon seigneur le roi, et j'implorerai sa grâce en lui exposant le danger où je suis de tout perdre ; il

---

« la moie et la vostre. — Et que m'en loés vous ? fait li rois Bans. — Coi, sire ? dist li seneschaus. Saciés que le mix que je i voi, c'est ce que vous meïsmes alés crier merci au roi Artu, car bien sera gardé ce que vous avés a garder jusques a vostre revenue ».

8. Lors en vait li rois Bans a la roïne sa feme et li conte conment li rois Claudas li avoit requis a rendre son chastel. « Et me velt, fait il, jurer, se je li rent, qu'il m'en resaisira tantost aprés et ravestira de trestoute m'autre terre ; mais je le connois a si desloial que s'il avoit cest chastel, qu'il ne le me renderoit ja, ne cestui ne autre. Et je li doi respondre demain que je en volrai faire. Et il me conseille que je envoie a mon signour le roi Artu, et il me donra trives desi a .XL. jours ; et se dedens ces .XL. jours me[a] secourt mé sire li rois Artus, Dix tant bien ; et se ce non, je me doi metre en sa merci et le ravestirai de cest chastel. Et la [f] roïne, qui moult doute son desiretement, li loe et li dist qu'ensi li loe ele qu'il le face. « Car quant li rois Artus, dist ele, vous sera faillans, qui vous aidera jamais ?

9. — Dame, dist li rois Bans, puissedi que vous vous i acordés, et je le ferai ensi. Et savés vous que je ai empensé a faire ? Saciés de voir que je irai a mon signour le roi et se li crierai merci de mon desiretement, et il avera greignour pitié de moi que se je n'i estoie empresent. Car se je i envooie un autre message, il ne me volroit

aura bien plus pitié de moi que si je n'étais pas là en personne. En effet, si j'envoyais un autre messager, cela ne me vaudrait rien. Nul porteur de mauvaises nouvelles n'eſt si bien cru que celui qui en porte lui-même les signes. Préparez-vous donc, car vous allez venir avec moi. Et nous n'emmènerons personne d'autre que mon fils, et un écuyer pour nous servir, car je veux que mon seigneur ait grande pitié de ma douleur en me voyant. Sachez bien que nous partirons dès cette nuit. Et prenez soin d'emporter tout le trésor que vous pourrez trouver ici, en joyaux et en vaisselle précieuse : chargez-le dans mes coffres, car je ne sais ce qu'il va advenir de ce château avant mon retour. Je ne voudrais pour rien au monde que vous demeuriez en danger, non que je redoute que ce château soit pris par la force, mais personne ne peut se garder de la trahison. » La reine se prépara conformément aux recommandations du roi et, lorsqu'elle eut tout organisé, elle lui dit qu'elle était prête. Le roi choisit alors l'un de ses pages[1], celui en qui il avait le plus confiance, et lui suggéra de vérifier que son roussin ne manquait de rien, car il lui faudrait chevaucher la nuit suivante. Le page aimait fort son seigneur, il ne manqua pas de lui obéir. Et son cheval était grand et fort, rapide et doté de tout ce qui convient à une telle monture.

10. Le roi alla alors trouver son sénéchal ; il lui fit part de ses intentions, et de son projet de se rendre à la cour du roi Arthur. « Et, ajouta-t-il, j'ai plus confiance

---

riens. Car nus n'eſt si bien creüs de males nouveles come cix qui en eſt aparissans par enseignes. Or vous apareilliés, car vous en venrés avoc moi. Et n'en menrons avoques nous de nules gens plus que mon fil et un esquier qui nous fera ce qui nous iert meſtiers, car je voel que moult grant pitiés prengne a mon signour de ma dolour quant il me verra. Et saciés que nous mouverons encore anquenuit. Et gardés que vous prenés tout le tresor que vous porrés çaiens trouver de joiaus et de vaisselemente, et si le metés tout ens en mes cosfres, car je ne sai quel chose nous eſt a avenir de mon chaſtel, ains que je reviengne. Car pour nule riens ne vauroie je que vous remansissiés en aventure, ne mie pour chose que j'aie paour de ceſt chaſtel qu'il soit ja pris par force, mais nus ne se puet garder de traïson. » Ensi come li rois l'ot devisé s'apareilla la roïne, et quant ele ot tout son oirre apareillié si li diſt qu'ele eſtoit toute preſte. Lors esliſt li rois un de ses vallés, celui en qui il mix se fioit, et li diſt qu'il prenge bien garde que nule riens ne faille a son ronci, car il li couvenra chevauchier encore anuit. Li vallés amoit moult son signour, si fiſt toſt son conmandement. Et il avoit le ronci grant et fort et toſt alant et bien apareillié de toutes les choses que a cheval apartient.

10. Lors en vint li rois a son seneschal, si li descouvre son corage conment il en velt aler a la court le roi Artu. « Et je me fi, fait il, plus

en vous qu'en personne d'autre, parce que je vous ai toujours particulièrement bien traité[1] : je vous confie donc mon château pour que vous le gardiez comme la prunelle de mes yeux. Demain, vous direz de ma part au roi Claudas que j'ai envoyé des messagers au roi Arthur pour lui réclamer des secours, et vous lui garantirez selon les termes qu'il vous demandera que, si je ne reçois pas d'aide de mon seigneur le roi Arthur d'ici quarante jours, je lui rendrai ce château pour qu'il en fasse ce qu'il voudra. Mais prenez garde de ne pas lui laisser apprendre que je suis parti en personne car, s'il savait que je ne suis plus là, il n'estimerait guère le reste des défenseurs. — Seigneur, dit le traître, ne craignez rien. Je m'en occuperai au mieux. »

11. Ce soir-là, le roi alla se coucher assez tôt, car les nuits étaient courtes, vu qu'on était à la mi-août ; c'était un vendredi soir. Le roi était très préoccupé par le voyage qu'il allait entreprendre, et qui l'angoissait fort : il se leva bien trois lieues avant le jour[1]. Une fois les chevaux sellés et prêts à partir, Ban recommanda à Dieu son sénéchal et tous ses autres serviteurs, puis il sortit du château par un petit pont de planches qui traversait une petite rivière qui coulait au pied de la forteresse. Celle-ci n'était assiégée que d'un côté, et d'ailleurs les assiégeants étaient installés au mieux à trois archées des murs : du côté du tertre, en effet, le terrain était très vallonné et plein d'obstacles, et de l'autre côté on ne

---

en vous qu'en un autre home, pour ce que je vous ai tous jours amé ; si vous conmant le chastel a garder ausi com le cuer de mon ventre. Et demain me dirés au roi Claudas que je ai envoiié a mon signour le roi Artu, et li faites tel seürté que il volra que se je ne sui [*172a*] secourus de mon signour le roi Artu dedens .XL. jours, je li renderai cest chastel a son plaisir. Mais gardés bien que il ne sace ja que je me soie meüs de çaiens, car petit priseroit le remanant de ciaus de chaiens se il savoit que je en fuisse issus. — Sire, fait li traïtres, ja n'en aiiés garde. Car je em penserai moult bien a mon pooir. »

11. Cele nuit se coucha li rois auques par tans, car les nuis estoient cortes si come a mi aoust ; et si fu par un venredi au soir. Et li rois fu en esfroi del voiage qu'il avoit a faire qui moult li estoit sor le col : si se lieve bien .III. liues devant le jour. Et quant les seles furent mises et li cheval furent apresté por errer, si conmanda a Dieu son senescal et toutes ses autres gens, et s'en issi fors del chastel par un poncel fait de cloies qui estoit sor une petite riviere qui desous le chastel couroit. Et li chastiaus n'estoit assis que d'une part, et si estoit li sieges plus de .III. arcies loing del castel la ou il estoit plus pres ; car par devers le tertre avoit mons et valees et moult males avenues, et pour la riviere de l'autre part ne pooient nules gens seoir,

pouvait pas établir de siège à cause de la rivière, car le marais environnant était large et profond, et le seul accès était une étroite chaussée de deux bonnes lieues de long. C'eſt cette chaussée qu'emprunta le roi Ban, emmenant avec lui sa femme montée sur un bon cheval à l'assiette confortable et un écuyer serviable et compétent, sur un grand roussin et qui portait devant lui l'enfant emmailloté de beaux langes. Le roi quant à lui chevauchait un beau palefroi dont il savait par expérience que c'était une excellente monture; en outre, il faisait mener par un de ses valets à pied un grand deſtrier de très bonne qualité; l'écuyer portait l'écu du roi. Le valet qui montait le deſtrier poussait devant lui un cheval de somme, et portait la lance du roi; et le cheval de somme était lourdement chargé de joyaux et de vaisselle précieuse, ainsi que d'argent. Par ailleurs, le roi chevauchait avec ses chausses de fer, il avait revêtu son haubert et ceint son épée; il portait aussi son manteau de pluie, et fermait la marche. Le cortège chemina tant qu'il sortit du marais et entra dans une forêt. Après avoir parcouru environ une demi-lieue dans la forêt, ils arrivèrent à une belle lande où le roi était venu à plusieurs reprises; lui et sa compagnie continuèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils parviennent à un lac situé à l'entrée de la lande, au pied d'un tertre élevé[2], du sommet duquel on pouvait voir tout le pays environnant. Le jour commençait à poindre; le roi décida qu'il ne quitterait pas cet endroit avant qu'il ne fasse un peu plus clair.

---

car li marés i eſtoit grans et parfons, ne il n'i avoit de toutesvoies que une petite chaucie eſtroite qui duroit de loing .II. bones lieues longes. Par cele chaucie s'en ala li rois Bans, si en mena sa feme sor un bon cheval grant et bel et souef portant, et un esquier de grant service plens[a] qui l'enfant enportoit devant lui sur un grant ronci enmailloté em biaus drapelés. Et li rois chevalchoit un grant palefroi qu'il avoit esprouvé a bien portant; et fait mener a un sien garçon a pié un grant cheval en deſtre qui eſtoit moult de grant bonté, et si portoit li esquiers son escu. Et li garçons qui seoit sor le cheval menoit devant lui un sonmier et portoit le glaive le roi, et li sonmiers eſtoit moult bien chargiés de joiaus et de vaisselemente et de deniers. Et li rois chevauchoit en chauces de fer et ot son hauberc veſtu et s'espee chainte et sa chape a pluie veſtue, et aloit en la route tous[b] daerrains. Si chevaucha tant que il vint fors del marés et entra en une foreſt. Et quant il ot chevauchié en la foreſt entour demie lieue, si entra en une moult bele lande ou il ot eſté par maintes fois; si ala tant entre lui et sa compaingnie que il vint sor un lac qui el chief de la lande eſtoit desous un moult haut tertre et dont on pooit [*b*] sorveoir tout le païs. Et lors conmencha a ajourner, si diſt li rois qu'il ne se mouveroit d'illuec dés qu'il seroit un poi plus esclarci.

12. Il mit alors pied à terre, car il était très désireux de gravir le tertre quand il ferait jour pour voir son château, qu'il préférait à tous les autres. Le roi attendit donc jusqu'à ce que le ciel se soit éclairci, puis il se remit en selle ; il laissa la reine et ses compagnons en bas, sur la rive du lac qui était très grand. Il s'appelait, depuis l'époque païenne, le lac de Diane. Cette Diane était reine de Sicile — elle vécut au temps de Virgile, le bon auteur. Et les fous de cette époque le prenaient pour un mécréant, et cette Diane pour une déesse[1] : c'était la dame du monde qui aimait le plus les plaisirs des forêts. Tout le long du jour elle s'en allait chassant, si bien que les païens la nommaient déesse des bois. La célèbre forêt où se trouvait le lac surpassait toutes les forêts de Gaule et de Petite-Bretagne, du moins celles de petites dimensions ; en effet, elle ne faisait que dix lieues anglaises de long sur sept de large. On l'appelait le Bois en Val. Donc, le roi Ban gravit le tertre, en homme qui désirait fort voir son château qu'il aimait tant et savoir comment les choses se présentaient.

13. Le conte dit qu'après le départ du roi Ban le sénéchal n'avait pas oublié l'accord conclu entre lui et Claudas ; il sortit de la citadelle et vint trouver le roi Claudas à qui il déclara : « Seigneur, je vous apporte de bonnes nouvelles, et jamais personne n'a connu plus belle aventure que celle qui vous advient, pour peu que vous soyez disposé à respecter nos conventions : vous allez pouvoir prendre le château

---

12. Lors s'en descent, car il ot grant talent de monter el tertre quant il seroit esclarci pour veoir le sien chastel qu'il amoit sor tous les chastiaus qu'il avoit el monde. Tant atendi li rois qu'il fu auques esclarci, si monte sor son cheval ; si laisse la roïne et sa compaingnie aval sor le lac qui moult estoit grans. Cil las estoit apelés tres le tans as paiens le Lac Dyane. Dyane fu roïne de Sesille et regna au tans Virgille le bon auctor ; si le tenoient la fole gent a mescreant, et cele Dyane tenoient il pour dieuesse : et c'estoit la dame del mont qui plus amoit deduit de bois. Car toute jor ele aloit cachier, et pour ce l'apeloient li mescrent la dieuesse del bois[a]. Cele forés, ou cil lac estoit, passoit toutes les forés de Gaule et de la Petite Bertaingne si come de forés petites, car ele n'avoit que .x. liues englesches de lonc et .VII. de lé ; et si avoit non Bois en Val. Lors a li rois Bans puié le tertre come cil qui moult desiroit a savoir et a veoir son chastel que il tant amoit.

13. Or dist li contes que quant li rois Bans se fu partis del chastel de Trebes, que li seneschaus n'avoit mie oublié les fiances de lui et de Claudas : et li seneschaus s'en issi fors de la vile et s'en vint au roi Claudas et li dist : « Sire, je vous aport bones nouveles, ne onques mais n'avint si bele aventure a home com il est avenu a vous, se vous me volés tenir mes couvenences. Car vous poés oren-

maintenant, sans qu'il offre aucune résistance ! — Comment ? demanda Claudas. Où est donc le roi Ban ? — Certes, fit le sénéchal, il a quitté le château et est parti, avec pour seuls compagnons ma dame, sa femme, et un de ses écuyers, pour aller demander du secours au roi Arthur. — Livrez-moi donc le château, reprit Claudas, et je vous en réinvestirai ensuite, ainsi que de toute la terre, de sorte que dimanche après la messe vous deviendrez mon vassal : en effet, ce sera le jour de la mi-août[1]. » Le sénéchal fut fort réjoui de cet arrangement ; il déclara : « Seigneur, je vais m'en aller, et je laisserai les portes ouvertes pour vous. Et je dirai à ceux de la garnison qu'ils ont une trêve en bonne et due forme avec vous : ils en profiteront volontiers pour se reposer, car ils ont été mis à rude épreuve. Une fois que vous serez dans les murs, vous et les vôtres, tenez-vous bien tranquilles jusqu'à ce que vous soyez parvenus à la forteresse maîtresse, et ainsi vous pourrez vous en emparer sans aucune résistance. »

14. Ainsi le traître parla-t-il à Claudas ; puis il revint au château. Mais quand il fut à l'intérieur, il rencontra un chevalier qui était le filleul du roi Ban. C'était un chevalier de très grande valeur ; chaque nuit il faisait le guet, armé de pied en cap, et quand il aperçut le sénéchal, il lui demanda d'où il venait à une heure pareille. « Je viens, lui répondit-il, du dehors ; j'ai parlé au roi Claudas pour conclure une trêve, car il l'avait octroyée à mon seigneur. » À ces mots, l'autre

---

droit prendre le chastel sans nule desfense. — Conment ? dist Claudas. Ou est donques li rois Bans ? — Certes, dist li seneschaus, il a guerpi le cas[*c*]tel et s'en est alés entre li et ma dame sa feme et un sien esquier sans plus de gent, pour querre secours au roi Artu. — Or me rendés, dist Claudas, le chastel, et je le vous renderai ariere et toute la terre aprés, et en devenrés[a] diemence aprés la messe mes hom. Car adont iert il li jours de la mi aoust. » De ceste chose fu moult liés li seneschaus et li dist : « Sire, je m'en irai et vous lairai les portes desfermees, et je dirai a ciaus de laiens qu'il ont bones trives et loiaus, si se reposeront[b] moult volentiers, car il ont eü mesaise. Et quant vous serés dedens les portes, vous et vos gens, si vous tenés tout coi jusques que vous soiiés venus jusques au maistre chastel, et ensi le porrés vous prendre sans nisun contredit[c]. »

14. Ensi parole li traïtres a Claudas, puis en revint au chastel. Et quant il fu entrés dedens, si encontra un chevalier en sa voie qui estoit filleus au roi Ban. Cil estoit plains de moult grant prouece. Cil gaitoit toutes les nuis armés de toutes armes, et quant il vit venir le seneschal, se li demanda dont il venoit a tele eure. « Je vieng, fait il, de la fors[a] ; si ai parlé au roi Claudas pour prendre trives. Car il les avoit a mon signour otroies. » Quant cil l'entent, se li

frémit de tout son corps, car il avait grand-peur d'une trahison. Il reprit donc : « Certes, sénéchal, qui veut se comporter loyalement ne va pas à cette heure conclure une trêve avec l'ennemi mortel de son seigneur ! — Comment, demanda le sénéchal, me prenez-vous donc pour un traître ? — Dieu vous défende, protesta le chevalier, qui s'appelait Banin, d'avoir commis ou de méditer quelque déloyauté ! » Il s'en tint là ; il en aurait dit davantage s'il avait osé, mais le sénéchal avait la force pour lui, il l'aurait fait mettre à mort facilement : par conséquent, il n'insista pas sur le moment. Le sénéchal continua sa route et informa ceux qui montaient la garde que la trêve était conclue, grâce à Dieu. Et il les envoya tous se coucher ; ils se reposèrent très volontiers, car ils étaient très fatigués. Mais Banin, lui, n'avait pas envie d'aller dormir ; il se posta aux aguets, montant sur une tourelle pour voir ce que feraient les assiégeants, et si ceux de l'intérieur iraient leur ouvrir les portes. Sur ce point il se trompait, toutefois, puisque les portes étaient déjà ouvertes. Et voilà que, de son poste d'observation, il vit venir jusqu'à vingt chevaliers, coiffés de leurs heaumes, puis vingt autres, et vingt autres encore, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il y en ait deux cents.

15. Alors Banin pensa bien que la ville avait été trahie, il dévala au bas de la tour et commença à crier dans tout le château : « Trahison ! Trahison ! » Mais il ne savait toujours pas que les portes étaient déjà ouvertes. La nouvelle se répandit

---

fremist tous li cors, car il avoit moult grant paour de traïson. Se li dist : « Certes, seneschal, a tele eure ne va on mie prendre trives au mortel anemi son signour, qui loiaument en velt ouvrer. — Conment, dist li seneschaus, me tenés vous dont pour desloial ? — Dix vous en desfende, dist li chevaliers (liquels avoit non Banins), que vous n'aiiés fait desloiauté ne ne faciés. » Itant en dist il, et plus en eüst il parlé s'il osast, mais li seneschaus en avoit la force, si le fesist assés tost ocirre ; et par tant en laissa il la parole atant ester. Et li seneschaus s'en passa outre et dist a ciaus qui veilloient qu'il avoient bones trives, la Dieu merci. Si les fist tous aler coucier ; et il se reposerent moult volentiers, car il estoient moult traveillié. Mais Banins si n'ot pas talent d'aler dormir, ains se mist en agait et est montés sor une tourele pour savoir que cil defors feroient, et se cil dedens lor iroient la porte ovrir ; mais de ce fu il deceüs que les portes furent desfermees. Et quant il se regarde, si voit venir jusques a .xx. chevaliers les hiaumes laciés, et aprés ces en vinrent autres .xx. et puis autres .xx. et puis autres .xx., et ensi vinrent par [*d*] .xx. jusques a .cc.

15. Lors pensa bien Banins que la vile estoit traïe, et il avala les degrés de la tour contreval et conmencha en haut a crier parmi le chastel : « Traï ! Traï ! », n'encore ne quidoit il pas que les portes fuis-

dans la forteresse, et ceux qui étaient désarmés coururent aux armes. Là-dessus, cependant, les chevaliers du roi Claudas pénétrèrent dans la première enceinte ; à cette vue Banin fut si furieux qu'il crut devenir fou. Il se jeta à leur rencontre, à pied comme il l'était, et donna au premier un coup si violent, outre l'écu et le haubert, qu'il le transperça de part en part et le fit tomber mort à terre. Constatant cela, les autres se précipitèrent sur lui. Il se rendit compte aussitôt que, s'il s'enfuyait vers la citadelle, ils le tueraient avant qu'il ne l'atteigne, car ils étaient à cheval et lui à pied. Il rebroussa donc chemin, remonta sur les murs et gagna la grande tour par le chemin de ronde ; il releva derrière lui un grand pont coulissant et trouva à l'intérieur des hommes d'armes qui gardaient la tour : c'était l'un de ceux-ci qui lui avait ouvert la porte, alors que les autres se trouvaient en contrebas dans l'enceinte pour dormir, car ils se croyaient en sûreté. Une partie des chevaliers de Claudas avait suivi Banin par l'escalier jusqu'au chemin de ronde car ils croyaient le prendre facilement.

16. Lorsqu'ils virent qu'ils l'avaient perdu, ils retournèrent sur leurs pas et rejoignirent leurs compagnons qui avaient déjà investi la première enceinte de la citadelle avant que ceux de l'intérieur aient eu le temps de réagir. Le vacarme était tel qu'on n'y aurait pas entendu le tonnerre de Dieu. Au milieu de ces cris et de cette agitation le sénéchal sortit dans la mêlée, et, faisant mine de se défendre comme s'il n'avait

---

sent desfermees. Atant est li cris levés parmi le chastel, et cil courent as armes qui estoient desgarni. Mais tantost se misent li chevalier le roi Claudas dedens la premiere porte, et quant Banins le voit, si en ot si grant doel que a poi qu'il ne forsenne. Si lor adrece tout a pié et fiert si le premier si grant cop parmi l'escu et parmi le hauberc qu'il li met le glaive parmi le cors d'outre en outre, si le rue mort a la terre. Et quant li autre voient ce, si laissent courre a lui. Et il voit bien que s'il s'en fuit au maistre chastel qu'il l'ocirront ançois qu'il i viengne, car il estoient monté et il estoit a pié. Lors se refiert sor les murs par les degrés[a] et vait tous les aleoirs tant qu'il est venus a la grant tour. Et maintenant lieve aprés lui un grant pont tourneïs et trouve la dedens sergans qui la tour gardoient, dont li uns li a l'uis ouvert et li autre estoient tout el baile aval pour dormir, car il quidoient estre tout a seür. Et une partie des chevaliers Claudas sivirent tout droit Banin par les degrés del mur, car il le quidoient prendre.

16. Quant il virent qu'il orent a lui failli, si retournerent ariere a lor compaingnons qui ja avoient porpris tout le petit chastel, ançois que cil de laiens se peüssent estre aüné. Et li cri estoient ja si grant c'on n'i oïst mie Dieu tonnant. A ces cris et a ces noises sailli fors li seneschaus et fist samblant qu'il se volsist desfendre et autresi come s'il ne seüst

rien su de cette affaire, il se mit à regretter l'absence de son seigneur. Et Banin, qui s'était posté au sommet de la tour, commença à crier à son adresse : « Ah ! Ah ! Fils de pute ! Meurtrier ! Tout cela, c'est vous qui l'avez provoqué, vous avez trahi votre seigneur lige qui vous avait pourtant donné une position si importante ! Voilà que vous l'avez dépouillé de tous ses espoirs de regagner sa terre ; puissiez-vous cependant en tirer finalement le même genre de récompense que Judas qui trahit Celui qui était venu sur terre pour le sauver, lui, en même temps que les autres pécheurs, pour peu qu'ils ne s'y refusent pas. Car vous avez précisément rempli l'office de Judas. » C'est ainsi que Banin, du haut de la tour, apostrophait le traître. Sur ces entrefaites, le castelet fut pris, ainsi que toutes les autres défenses de la forteresse, à l'exception de la tour maîtresse. Il y eut cependant quelque chose dont Claudas fut très courroucé : il ne put savoir lequel de ses chevaliers avait mis le feu à la ville, si bien que les beaux et riches bâtiments furent consumés et totalement détruits. En outre, ceux de la tour ne cédèrent pas à la panique mais se défendirent énergiquement, bien qu'ils ne fussent que quatre : trois hommes d'armes, et Banin qui était le quatrième. Et en se défendant ils tuèrent bon nombre des gens de Claudas.

17. Le cinquième jour, Claudas fit construire une catapulte devant la tour — il n'y avait pas de place pour autre chose ; néanmoins, ils n'auraient jamais été pris de la sorte, mais ils

---

riens de cele aventure, si conmence son signour a regreter. Et Banins, qui de la tour en haut se fu saisis, li conmencha a escrier : « Ahi ! ahi ! Fix a putain ! murdreres ! Tout ce nous avés vous pourchacié, si avés traï vostre signour lige qui de noient vous avoit mis a si grant hautece. Se li avés tolu toute s'esperance qu'il avoit pour sa terre recouvrer, mais autresi bon gré em peüssiés vous avoir en la fin com ot Judas qui traï celui qui en terre estoit venus pour lui sauver et les autres pecheours, s'en aus ne remaint. Car vous avés bien fait le service Judas. » Ensi parloit Banins au traïtour de la tour[a] en haut. Et tout maintenant fu pris li petis [*e*] chastiaus et toutes les autres fortereces que fors la maistre tour. Mais d'une chose fu Claudas li rois moult courreciés, que ne sai liquels de ses chevaliers avoit mis le fu en le vile si fu la richoise des beles maisons arse et fondue[b]. Et aprés ce se tinrent moult cil de la tour et se desfendirent, et si n'estoient il que .IIII. dont li .III. estoient sergant et Banins estoit li quars, si tuerent des gens au roi Claudas a grant plenté en lor desfense.

17. Au quint jour fist li rois Claudas une perriere devant la tour, ne plus n'en pooient asseoir ; nonporquant ne fuissent il ja pris par le perriere se ne fust ce qu'il n'avoient que mengier. Mais nonpourquant se desfendirent il moult longement. Mais sor tous les autres se

n'avaient plus rien à manger. Cela ne les empêcha pas de résister très longuement; et Banin se défendit mieux que tous les autres, tuant bien des hommes de Claudas à coups d'épieux et de pierres coupantes qu'il leur jetait avec tant de force que tous s'en étonnaient. Claudas, lorsqu'il apprit son nom et vit ses grandes prouesses, déclara que, s'il avait eu un chevalier d'une telle valeur dans son entourage, si loyal de surcroît, il l'aurait chéri plus que lui-même. Après avoir dévoré tout ce qui était comestible dans la tour, les défenseurs résistèrent encore trois longues journées, en dépit de la faim qui les tourmentait; mais la quatrième nuit ils eurent la chance de capturer un chat-huant dans une cavité des fortifications — il n'y avait aucun autre oiseau, car les tirs de la catapulte les avaient tous fait fuir. Ils furent très troublés de cette aventure, sans compter qu'ils étaient tout étourdis par le pilonnage de la catapulte, qui avait affaibli et fissuré les murs. Un jour le roi Claudas appela Banin et lui dit: « Banin, rends-toi: tu ne saurais tenir bon encore très longtemps! Je te donnerai chevaux et armes, et provisions en quantité pour aller où tu le voudras. Pourtant, si tu voulais rester avec moi, je te jure, aussi vrai que j'espère en l'amour de Dieu et de ses saints, que je te chérirais plus qu'aucun chevalier qui ait jamais été à mon service, pour la grande prouesse et la profonde loyauté que tu possèdes. »

18. Claudas renouvela ces offres à mainte reprise, si bien qu'un jour Banin, qui était dans une situation désespérée, lui répondit: « Seigneur Claudas, seigneur Claudas,

---

desfendi le mix Banins, et moult ocist de la gent au roi Claudas a pels agus[a] et a pierres cornues que il lor jetoit et lançoit tant durement que tout s'en esmerveilloient moult. Si dist Claudas quant il l'oï nonmer et il ot veü ses[b] grans proueces, que s'il eüst un si prodome a chevalier et si loial envers lui, il le tenroit plus chier qu'il ne feroit soi meïsme. Puis que toute raisnable viande lor fu faillie se tinrent cil de la tour .III. jours entiers et furent aprés ce aquis en moult grant angoisse de faim, si lor avint a la quarte nuit qu'il prisent en la tour en un crueis un ca-uan, car d'autre oisiaus n'i avoit il nul, pour les cops de la perriere qui les avoit enchaciés; et de ceste aventure s'esbahirent moult, et si les avoit la perriere si estoutoiés et les murs perciés et esfroés qu'il en estoient tout estonné. A un jour apela li rois Claudas Banin et li dist: « Banin, rent toi, car autrement ne porras tu durer longement. Et je te donrai assés chevals et armes et despens jusques la ou tu vauras aler, et se tu voloies o moi remanoir[c], si m'aït Dix et si saint, je t'ameroie plus que chevalier que je eüsse onques, pour la grant prouece et pour la grant loiauté qui est en toi. »

18. Ensi li proia Claudas par maintes fois, tant que a un jour li dist Banins come cil qui moult estoit entrepris: « Sire Claudas, sire Claudas,

sachez bien que, lorsque je me rendrai à vous, ce sera parce que je serai visiblement dans un tel état que personne ne pourra me blâmer. Et lorsque je me rendrai, que ce soit à vous ou à un autre, ce ne sera pas comme un traître ou un intrigant ! » Banin resta si longtemps dans la tour que lui et ses compagnons finirent par être très affaiblis par la faim ; chaque jour le roi Claudas le priait de se rendre, car il désirait vivement l'avoir à son service, tant il l'estimait pour la prouesse qu'il lui voyait manifester. Quand Banin, finalement, vit qu'il ne pourrait tenir plus longtemps et comprit qu'il lui faudrait livrer la tour, par manque de vivres et du fait que les projectiles de la catapulte les avaient fortement ébranlés, il se mit à se lamenter. Là-dessus, ses compagnons, qui ne pouvaient plus endurer la famine, lui dirent qu'ils allaient se rendre : décidément, ils ne pouvaient plus résister. Alors Banin de leur répondre : « Ne vous inquiétez pas, car je livrerai la tour, à de telles conditions que nous n'en subirons jamais aucun reproche ; certes, je ne suis ni moins épuisé, ni moins affamé que vous. Mais lorsque l'homme est oppressé par de lourdes épreuves, et qu'il lui faut faire des compromis, il doit néanmoins toujours s'arranger pour sauvegarder son honneur. » Ce même jour, Claudas parla à Banin et lui demanda ce qu'il avait décidé, s'il se rendrait ou continuerait la défense.

19. « Seigneur, répondit le jeune homme, j'ai demandé l'avis de mes compagnons, et ils me conseillent de tenir la tour, car nous n'avons pas récemment eu à souffrir de vos

---

bien saciés que quant je me renderai a vous, que je avrai essoine aparissant tele que ja nus ne m'en blasmera. Et quant je me rendrai a vous ne a autrui, je ne me rendrai mie come traïtres ne boisieres. » Tant se tint [/] Banins laiens que moult affebli de faim il et si compaingnon, et chascun jour li prioit Claudas de rendre, car il le desiroit trop a avoir et trop le prisoit pour la grant prouece qu'il veoit en lui. Et quant Banins vit que tenir ne se pourroit et qu'il le couvenroit rendre la tour par defaute de viande et pour les cops de la perriere qui moult les avoit estotoiés, si conmencha a faire trop grant doel. Et si compaingnon qui plus ne porent le faim sousfrir li dient que il se renderont, car il ne se pueent plus desfendre[a]. Et Banins lor dist : « Or ne vous esmaiiés, car je renderai la tour, et en tel maniere que nous n'en serons ja blasmé, ne je ne sui mie mains lassés ne mains fameillous que vous estes. Mais quant grant angoisse maine l'ome et il doit faire meschief, totes eures i doit il s'onour garder. » Celui jour parla Claudas a Banin et li demanda qu'il avoit empensé, del rendre ou del contretenir.

19. « Sire, fait il, je me sui conseilliés a mes compaingons, si me loent que nous teignons ceste tour, car nous n'avons eü grant piece garde de perriere ne d'autre engien. Mais je ne voel plus emprendre

engins de guerre ou de vos catapultes. Cependant, je ne veux pas prendre sur moi d'assumer une tâche que d'autres, plus puissants et de plus de valeur, ont abandonnée. J'ai donc décidé de vous livrer la tour, mes compagnons et moi-même, car il me semble que je ne peux le faire à personne qui en soit plus digne que vous. Mais auparavant vous nous garantirez votre protection contre tous, et vous nous promettrez que vous défendrez nos droits contre tous ceux de votre maison, de sorte que, si l'un de vos gens se plaint de nous, nous lui rendrons justice en votre nom et, réciproquement, si nous avons à nous plaindre de l'un de vos hommes, vous devrez faire droit à notre requête. »

20. Claudas s'engagea à accepter ces conditions, et il fit apporter les reliques au pied de la tour ; il jura alors qu'il se conformerait aux termes établis par Banin. Les quatre compagnons sortirent de la tour, et Claudas put y placer ses gardes ; il honorait fort Banin et l'appréciait beaucoup, pour la prouesse qu'il avait manifestée. Deux jours après, le sénéchal commença à réclamer à Claudas ce qu'il lui avait promis : Claudas dit qu'il s'exécuterait très volontiers. Mais il n'en commença pas moins à tergiverser, tant et si bien que Banin eut vent de la chose. Il vint alors trouver Claudas au milieu de ses barons, et lui dit :

21. « Seigneur, je veux que tous ces barons ici présents sachent que je me suis rendu à vous à la condition que vous me protégeriez contre tous, et que vous défendriez

---

sor moi le fais que plus prodome de moi et plus riche ont laissié aler. Si me sui ore conseilliés que je vous renderai la tour et mes compaingnons et moi, car il m'est avis que je ne les poroie rendre a plus prodome de vous. Mais avant nous ferés vous seürs que vous nous garderés envers tous homes et nous tenrés a droit envers toutes gens en vostre maison, en tel maniere que se nus nous set riens que demander, nous li ferons droit par vous. Et se nous savons a home de vostre pooir rien que demander, que vous nous en faciés[a] droit. »

20. Ceste couvenence li otroia Claudas a tenir, et si fist aporter les sains au pié de la tour : si lor jura que ensi que Banins l'ot devisé li tenroit il. Lors s'en issirent fors de la tour, et Claudas li rois mist ses gardes en la tour et honera moult Banin et moult l'amoit en son cuer, pour ce que de si grant proece l'avoit veü. Dedens le tierc jour avint que li seneschaus demanda a Claudas ses couvenences ; et Claudas li dist que il li feroit moult volentiers. Lors conmencha a querre alonges, et tant alerent les paroles que Banins en sot une partie. Lors en vint Banins [*173a*] a Claudas la ou il estoit entre ses barons, et li dist :

21. « Sire, je voel bien que tout cist baron sacent que je me rendi a vous por ce que vous me garantiriés vers tous homes et tenriés vers

mes droits : vous feriez justice pour moi à tous ceux qui m'accuseraient, et si c'était moi le plaignant, vous feriez droit à ma requête. » Claudas admit que c'était exact. « Dans ce cas, seigneur, reprit alors Banin, je vous prie et requiers de me faire justice contre ce sénéchal que voici, parjure envers Dieu et son seigneur terrestre, et traître. Et s'il ose le nier, je suis tout prêt à le prouver en combat singulier contre lui le jour que vous choisirez. — Écoutez, sénéchal, dit Claudas, ce dont ce chevalier vous accuse. En définitive, ce serait bien honteux de ma part de vous traiter avec faveur et de vous avantager de mon mieux, alors que vous êtes traître envers moi. — Seigneur, protesta le sénéchal, il n'y a sur terre aucun chevalier, si bon soit-il, contre qui je ne sois prêt à me défendre s'il prétend que je vous ai trahi ! — Seigneur, dit alors Banin, voici mon gage : je prouverai sa culpabilité en champ clos, j'ai vu et entendu la trahison qu'il a commise à l'égard de son seigneur lige. »

22. Claudas se réjouissait fort de cette affaire, car lui-même haïssait le sénéchal pour la trahison qu'il avait commise : il était donc enchanté d'avoir un bon prétexte pour lui faire perdre les honneurs qu'il lui avait promis[1]. Il lui demanda ce qu'il ferait. « Seigneur, le supplia le sénéchal, conseillez-moi vous-même, car Banin me déteste à cause de vous, et il n'y a pas d'autre raison à sa haine, ni à son défi ! — Dans ce cas, dit Claudas, voici ce que je vous conseille :

---

aus a droit, et de tous ciaus qui riens me savroient a demander, feriés de moi droit ; et que se je eüsse a aucunui que demander, que vous m'en feriés droite justice. » Et Claudas li dist que ce fu voirs. « Sire, fait il, or vous proi je dont et requier que vous me tenés droiture del seneschal qui ci est, com de celui qui est parjures vers Dieu et vers son signour terrien, et traïtres. Et s'il ose ce noiier, je sui tous prés que je li moustre ce vers son cors orendroit ou a tel jour que vous vaurés. — Oés, seneschaus, dist Claudas, que cil chevaliers dist sor vous. Je seroie en la fin bien honnis se je vous alevoie et essalchoie a mon pooir, et vous fuissiés vers moi traïtres. — Sire, dist li seneschaus, il n'a si bon chevalier sous ciel, s'il voloit dire que je eüsse fait vers vous traïson, que je ne m'en desfendisse. — Sire, ce dist Banins, tenés mon gage de moustrer[a] contre son cors que je ai et oï et veü la traïson que il a fait vers son signour lige. »

22. Or ot Claudas tel chose qui li siet et plaist, car il meïsmes le haoit trop pour le traïson que il avoit faite : si est moult liés quant il trouve ocoison raisnable par coi il puisse perdre l'onor que il li avoit promise. Se li demande que il en fera. « Sire, fait li seneschaus, conseilliés ent moi meïsmes, car cil si me het de mort pour l'amour de vous, ne pour autre chose ne me het il mie, ne ne m'en a apelé. — Dés ici, fait Claudas, vous en conseillerai. Se vous en estes sauf, si

si vous êtes innocent, n'hésitez pas à vous défendre. Car s'il m'accusait comme il le fait, je serais déshonoré si je ne m'en défendais pas. Et sachez que vous n'avez garde que de lui, comme lui n'a garde que de vous. Mais si vous ne voulez pas relever le défi, il me semblera alors, et à tous de même, que vous êtes coupable : et chacun verra en vous un traître. » Le roi Claudas fit en sorte par ces paroles que tous deux lui remettent leur gage. Puis il s'adressa au sénéchal et lui dit : « Sénéchal, jusqu'ici je vous ai considéré comme un homme très loyal, et le roi Ban votre seigneur était de cet avis. Avancez : je vous investis du royaume de Bénoïc, des rentes et des fiefs qui en dépendent, et de tout ce qui en fait partie, à l'exception des forteresses que je ne voudrais confier à personne. Et si vous pouvez vous défendre contre Banin, vous me rendrez hommage pour ce don et deviendrez mon féal ; mais s'il prouve votre culpabilité, c'est à lui que je confère ce statut en lui octroyant la terre, pour peu qu'il devienne mon loyal vassal. »

23. C'est ainsi que le roi Claudas investit le sénéchal du royaume de Bénoïc, parce qu'il ne voulait pas se parjurer et manquer à sa promesse ; mais il pensait bien qu'il n'en jouirait pas longtemps, car il savait Banin brûlant de loyauté et doté d'une grande prouesse. Que vous dirais-je de plus ? La bataille fut fixée au quatrième jour, dans la prairie de Bénoïc entre Loire et Arsie[1]. Et à la date dite,

---

vous en desfendés seürement. Car s'il en apeloit moi si com il fait vous, dont seroie je honnis se je ne m'en desfendoie. Et saciés que vous n'avés garde de nul home fors de son cors, ne il de nul home fors de vo cors seul ; et se vous ne vous en volés desfendre, dont me samble il bien, et ensement samblera il a tous, que vous en soiiés coupables, et vous retera chascuns de traïson. » Tant lor dist li rois Claudas que chascuns li donna son gage en sa main. Et il apele le seneschal et li dist : « Seneschaus, je vous ai tenu jusques a ci a moult loial, et[a] li rois Bans qui vos sires fu le vous tesmoignoit. Venés avant : je vous ravest del roiaume de Benuyc, des rentes et des fiés et de quan qu'il i apartient, fors solement des for[*b*]teresces, dont je nului ne ravestiroie. Et se vous de Banin vous poés desfendre, vous me ferés de cesti chose homage et feüté ; et s'il vous ataint de ce dont il vous met sus, je l'en ravest et otroie et doins la terre, et il en deviengne mes hom loiaus[b]. »

23. Ensi ravesti Claudas le seneschal del roiaume de Benuyc pour ce que parjurer ne s'en voloit del sairement et de la couvenence qu'il li ot en couvent ; et bien pensoit qu'il ne le seroit gaires tenant, car il savoit Banin de grant prouece et plain de loiauté espris. Que vous iroie je devisant ? Au quart jour fu la bataille emprise, et fu en la praerie de Benuyc entre Loirre et Arsie. Et quant vint au jour de la bataille,

Banin et le sénéchal combattirent longtemps, tant et si bien que Banin coupa la tête de son adversaire. Claudas lui offrit alors la terre de Bénoïc en fief, à lui et à ses héritiers. Mais Banin lui répondit : « Seigneur, je suis resté en votre compagnie à la condition que je ne serais pas contraint d'y demeurer plus que je ne le désirerais ; je veux désormais m'en aller, je vous demande donc congé en présence de vos barons. En effet, grâce à Dieu, j'ai accompli ce pour quoi j'étais resté avec vous. Et sachez bien que jamais je ne voudrais recevoir de vous aucune terre : Dieu n'en a pas créé d'assez riche que je veuille la posséder si ce n'est à votre détriment. Mon cœur, auquel j'obéis, ne saurait le supporter. » Sur ces mots il s'en alla, sans vouloir s'attarder davantage. Le roi Claudas en fut fort courroucé, car il aurait été prêt à faire de gros efforts pour le garder auprès de lui, s'il l'avait pu : jamais il n'avait rencontré chevalier qu'il pût chérir à ce point. Mais ici le conte cesse de parler de Banin, de Claudas et de sa compagnie, et retourne au roi Ban, pour raconter comment il vit les flammes jaillir de son château qu'il aimait tant, et des églises qui étaient dans la ville[2].

Mort de Ban, rapt de Lancelot.

24. Le conte relate donc comment le roi Ban gravit le tertre pour regarder son château ; le jour commença à s'éclaircir, et le roi, regardant de tous ses yeux, vit les murs de la haute tour et de l'enceinte qui l'entourait blanchir avec l'aube. Mais il ne contemplait pas depuis longtemps ce

---

si s'entrecombatirent tant que Banins copa au seneschal la teste. Lors li offri Claudas a Banin la terre de Benuyc en fief et en iretage. Et Banin li dist : « Sire, je remés a vous par tel couvent que je n'i seroie plus longement que je volroie, et mes talens est tels que aler m'en voel ; si vous requier congié par devant vos barons. Car Dieu merci, je ai achievé ce pour coi je estoie a vous remés. Et bien saciés que de vous ne prenderoie je nule terre, car Dix ne fist si riche terre que je vosisse mie avoir se je ne vous em peüsse grever ; et mes cuers nel porroit autrement sousfrir, a qui je sui. » Atant s'em parti, que plus n'i vaut demourer ; si en fu li rois Claudas moult coureciés, car en lui retenir″ s'il peüst, mesist il toute sa painne, car il n'avoit onques chevalier veü que il peüst tant amer. Mais ici endroit se taist li contes de Banin et de Claudas et de sa compaingnie, et retourne a parler del roi Ban, ensi com il vit le flambe issir de son chastel que il moult durement amoit, et des eglises qui en la vile estoient.

24. Or dist li contes que quant li rois Bans ot puié le tertre pour le sien chastel veoir et li jours conmencha [*c*] a esclarcir moult durement et il regarde et voit les murs blanchir de la tour haute et del baile environ, mais il n'en ot gaires esgardé quant il vit el chastel

spectacle qu'il vit une grande fumée dans le château, et ensuite des flammes qui sortaient de partout; en peu d'instants il vit s'effondrer les riches bâtiments, les églises et les monastères engloutis par les flammes, et le feu qui volait de l'un à l'autre, et l'incendie, hideux et épouvantable, qui embrasait le ciel teint en rouge, au point que toute la région environnante en était éclairée. Le roi Ban vit se consumer ainsi son château qu'il aimait plus que tous ceux qu'il avait jamais possédés, car c'était celui au moyen duquel il espérait regagner toute sa terre et revenir en meilleure position. Ce spectacle signifia pour lui la perte de tout ce en quoi il se fiait encore; désormais il n'y avait plus personne au monde sur lequel il pût compter: en effet, il se sentait vieux, brisé et affaibli, et son fils était tel qu'il ne pouvait le secourir en rien ni lui être un appui; sa femme était toute jeune, et elle avait été élevée dans le luxe et le confort; en outre elle était très noble aux yeux de Dieu comme à ceux du monde, étant issue du noble lignage du roi David[1]. Le roi Ban se sentit rempli de pitié à la pensée que son fils devrait grandir dans la pauvreté et la souffrance, et que sa femme serait à la merci de la bonté d'autrui au lieu de ne dépendre que d'elle-même; quant à lui, il lui faudrait, pauvre vieillard solitaire, achever dans le besoin sa vie qui lui avait été si douce et si plaisante pour ses richesses, alors qu'il avait tant aimé la bonne compagnie dans sa jeunesse, pendant laquelle il avait toujours entretenu une joyeuse maisonnée.

25. Tout cela, le roi Ban se le représenta en esprit, et il en

---

moult grant fumee et un poi aprés vit par tout le castel la flame issir; si vit en moult poi d'ore les riches sales verser a terre, et fondre les eglyses et les moustiers, et le fu voler[a] de l'un en l'autre, et la flame hidouse et espoentable qui envers le ciel se lançoit, si en fu li airs tous rouges et embrasés, et entour en reluisoit toute la terre. Et quant li rois Bans vit embrasé son chastel qu'il amoit mix que tous les chastiaus que il onques eüst, car par cel chastel estoit toute s'esperance de recouvrer toute sa terre et ses confors, et quant il voit qu'il a tout perdu la ou sa fiance estoit, ne il n'est el siecle riens nee ou il s'atenge mais de riens, car il se sentoit vix et debrisiés et afebli et ses fix est tels qu'il ne le puet secourre ne aidier et sa feme est jouene dame et a esté a moult grant aise nourrie, et est si haute dame vers Dieu et vers le siecle come cele qui est descendue de la haute lignie le roi David, si a pitié qu'il couvenra son fil issir d'enfance em poverté et en dolour, et sa feme estre en autrui dangier que el sien, et il meïsmes couvenra il estre povre viellart et en grant sousfraite user le remanant de sa vie, qui tant a esté et douces et riches, et qui tant a amé bele compaingnie de gent et[b] joiouse maisnie en sa jouenece.

25. Toutes ces choses recorde li rois Bans en son cuer et met

éprouva une si grande douleur dans son âme que les larmes l'étouffèrent et que son cœur se serra ; il s'en évanouit et tomba à bas de son palefroi si rudement qu'il s'en fallut de peu que son cœur ne se brise, et son sang vermeil jaillit de son nez, de sa bouche, et de ses oreilles. Il demeura longtemps inconscient, et quand il revint à lui, il fit un effort pour parler, et, tournant ses regards vers le ciel, il dit : « Ah ! cher Seigneur Dieu, je vous rends grâces de ce qu'il vous plaît que je sombre dans la pauvreté, car vous êtes venu souffrir la mort sur terre en la personne d'un pauvre dans le besoin. Seigneur, parce que je ne peux avoir vécu dans ce monde sans pécher, je vous crie merci : je vois bien en effet, et je le sais, que je suis tout près de la mort. Et vous, cher Seigneur Dieu, qui êtes venu me racheter de votre précieux sang, ne perdez pas l'âme que vous avez mise en moi, mais en ce jour ultime où je vous prie alors que ma fin eſt toute proche, recevez-moi, misérable que je suis, moi qui vous confesse le poids de mes péchés si grands et si terribles que je n'en saurais dire la somme. Et si le corps a commis des fautes sur cette terre où nul ne peut demeurer sans péché, cher Seigneur, vengez-vous de telle manière que, en dépit de tous les tourments qu'elle devra subir à la suite du corps, mon âme soit à la fin de la compagnie de ceux qui seront reçus dans la clarté éternelle de votre bienheureuse demeure, et qu'elle y ait part pour toujours.

---

devant ses ex, et l'en touche au cuer une si grant dolour que les larmes li sont eſtoupees et li cuers serés el ventre, si se pasme et chiet de son palefroi a terre si durement que pour un poi que li cuers ne li brise : si li saut li sans vermaus parmi le nés et parmi la bouche et parmi les oreilles. Si jut grant piece en pasmisons, et quant il revint, si parla au mix qu'il pot et regarde devers le ciel et diſt : « Ha ! biaus Sire Dix ! grasses vous rent de ce qu'il vous plaiſt que je fuisse em poverté, car vous veniſtes mort sousfrir en terre come povres et sousfraitous. Sire, de ce que je ne puis avoir demouré en ceſt siecle sans pechier vous en cri je merci, car je voi bien et sai que je sui a ma fin venus. Et vous, biaus Sire Dix, qui de vo precious sanc me veniſtes rachater, ne perdés en moi l'esperit que vous i mesiſtes, mais en ceſt daerrain jour que je vous proi que ma fins soit aprocie, si me recevés come [*d*] celui qui vous rejehiſt le charge de ses peciés si grans et si espoentables que je n'em puis la somme dire, et se li cors a mesfait en terre ou nus ne puet eſtre sans pechié, biaus Sire, prendés ent la vengance en tel maniere que, conment que l'ame soit tourmentee aprés le cors, qu'ele soit en aucun tans a compaingnie avoc ciaus qui seront en la pardurable clarté de ta joiouse maison, et i ait part et compaingnie sans fin.

26. « Biaus Peres pitous, prenge vous pitié de ma feme Helainne

26. « Cher Père miséricordieux, ayez pitié de ma femme Hélène qui est issue de la noble lignée que vous avez instaurée dans le Royaume Aventureux pour exalter votre nom et la dignité de votre foi, et pour accéder aux grands mystères par lesquels vous lui avez concédé la victoire sur les peuples étrangers. Seigneur, veuillez conseiller celle qui a tant besoin de conseil, et qui, issue de ce haut lignage, a toujours si bien respecté vos commandements et embrassé votre foi avec tant d'ardeur ! Et mon malheureux fils, Seigneur, souvenez-vous de lui qui sera orphelin si jeune : car les pauvres sont sous votre protection, et donc vous garantissez les orphelins. » Lorsque le roi eut prononcé ces mots, il tourna ses regards vers le ciel, battit sa coulpe, et déplora ses péchés en présence de Notre-Seigneur, puis il cueillit trois brins d'herbe et les prit en communion, en signe de sa foi en la Sainte-Trinité. Alors son cœur se serra, ses yeux se troublèrent, il fut parcouru d'un tel frisson que les veines de sa poitrine se rompirent et que son cœur éclata. Il retomba mort, les mains tendues vers le ciel et la tête tournée en direction de l'Orient[1]. Mais quand il tomba, son palefroi en fut si effrayé qu'il s'enfuit en contrebas du tertre où il rejoignit tout droit les autres chevaux.

27. Quand la reine le vit, elle dit à l'écuyer qui les avait accompagnés d'aller prendre le cheval, après avoir déposé l'enfant à terre. Le jeune homme obéit ; puis il gravit à son tour le tertre, et trouva le roi gisant

---

qui est descendue de la haute lingnie que vous establistes ens el Regne Aventurous a essaucier vostre non en la hautece de vostre foi, et a veoir vos grans repostailles qui devant les estranges poples lor avés donné victoire. Sire, vous voelliés conseillier la desconseillie qui de cel haut lignage est descendue, et qui tant a amé vostre creance et vos conmandemens gardés. Et de mon chaitif de fil, Sire, vous ramenbre, qui est si jouenes orphenins ; car li povre sont en vostre main, par coi vous maintenés les orphenins. » Quant li rois ot dites ces paroles, il regarda envers le ciel et bati sa coupe et ploura ses pechiés devant l'esgart Nostre Signour, puis esracha .III. pels de herbe et les usa el non de Sainte Trinité et en sainte creance. Et lors li serre li cuers et li oel li torblent, et il s'estent si durement que les vainnes del cuer li rompent et li cuers li est partis dedens le ventre, et il jut mors ses mains estendues envers le ciel et le chief a droiture tourné vers Orient. Et quant il fu cheüs, sé palefrois fu si esfreés au chaoir qu'il ot fait qu'il s'en tourna en fuies tout contreval le tertre, et en vint tout droit as autres chevaus.

27. Quant la roïne le vit, si dist a l'esquier qui illuec estoit venus avoc aus que il prenge le ceval et si mete jus l'enfant et voist prendre le cheval : et il si fist. Puis s'en monte haut ens el tertre et trouve le roi

comme vous l'avez entendu conter. L'écuyer descendit de cheval en voyant que son seigneur lige était mort, il poussa un tel cri que la reine l'entendit clairement d'en bas ; elle en fut si troublée qu'elle laissa son fils sur le sol devant les pieds des chevaux, et, relevant ses jupes, se précipita en courant vers le sommet du tertre où elle trouva le jeune homme qui s'était jeté sur le corps du roi et manifestait la plus grande douleur du monde. Lorsque la reine vit son seigneur mort, elle s'évanouit sur son corps ; puis quand elle revint à elle, elle commença à se lamenter et à déplorer les grandes souffrances qu'elle endurait en abondance. Elle se mit à s'arracher les cheveux, qu'elle avait beaux, longs et brillants, à déchirer ses vêtements et à les jeter au sol, à griffer son tendre visage au point de faire ruisseler le sang vermeil le long de ses joues. Elle regrettait à hauts cris les qualités de son seigneur, sa vaillance, sa bonté, sa générosité et sa noblesse, pleurant si fort que les collines, les vallons et les landes en résonnaient. Et quand elle eut tant pleuré qu'elle n'avait plus de larmes, elle resta épuisée, incapable de prononcer un mot à cause de la grande douleur qui lui serrait le cœur : elle ne pouvait que s'évanouir encore et encore. Mais en revenant à elle, elle reprenait ses plaintes et ses lamentations et appelait la mort, son seul désir, en la blâmant de tant tarder. Après s'être abandonnée un long moment à sa douleur, elle se souvint de son enfant, et il lui sembla qu'elle ne voulait pas d'autre réconfort. Terrifiée soudain que les

---

gisant ensi com vous avés oï ; et cil descent, et quant il vit son signour lige mort, si jete un si haut cri que la roïne l'oï moult cler, si en fu si esbahie qu'ele laisse son fil gisant a terre par devant les piés des chevaus ; et puis s'est escourcie et court tost a pié contremont le tertre, et trouve le vallet gisant sor le roi : et faisoit si grant doel qu'il ne pot plus grant faire. Et quant la roïne voit mort son signour, [*e*] si se pasma sor le cors ; et quant ele revint de pasmisons, si se demente et plaint ses grans dolours dont ele a tant : si detrait ses chavels qui moult estoient lonc et bel et reluisant, si desront ses dras et les jete en voies et desront son tenre vis, si que li sans vermaus li couroit aval ses maisselles ; et regrete les grans proueces son signour et les grans bontés et les debonairetés. Et si s'escrie si haut que li tertres et li vax et li larris en resonne. Et quant ele ot tant crié que plus ne pot, si est si lassee que la parole li faut por le grant doel dont ses[a] cuers est si serrés : si se pasme souvent et longement ; et au revenir de pasmisons si se plaint et demente et ne desire rien se la mort non, et moult blasme la mort que tant demoure. Et quant ele ot longement esté en[b] tel doel, si li ramenbre de son enfant[c], ne jamais ne velt estre par autre rien reconfortee. Et pour la grant paour qu'ele en ot que li cheval ne l'aient mort devant qui ele[d] l'ot laissié, si jete un cri si haut com ele plus pot, et

chevaux devant qui elle l'avait laissé ne l'aient piétiné et tué, elle poussa un très grand cri et, se relevant brusquement comme une femme prise de démence, elle courut vers le lieu où elle avait laissé son fils. Mais la peur qu'il ne soit mort l'étreignait si fort qu'elle s'évanouit à nouveau avant de parvenir au bas du tertre. Lorsqu'elle eut repris conscience, elle gémit de manière lamentable, puis elle se releva et reprit sa course vers le pied du tertre, tout échevelée, les vêtements déchirés. Et voilà qu'en approchant des chevaux qui étaient au bord du lac elle vit son fils hors de son berceau, tout démailloté : une demoiselle le tenait sur ses genoux et l'embrassait et le serrait fort contre son sein, en lui couvrant de baisers les yeux et le visage[1]. Elle n'avait pas tort d'ailleurs, car c'était le plus bel enfant du monde. Mais la matinée était froide maintenant que le jour était levé ; et la reine dit à la demoiselle : « Belle douce amie, laissez l'enfant tranquille ; désormais, il ne connaîtra que le malheur et l'inconfort, plus qu'il ne lui en faudrait. Car il eſt devenu orphelin en ce jour, et a perdu toute sa joie : son père eſt mort, et sa terre lui a été enlevée — elle n'était pas de petites dimensions, pour peu que Dieu la lui ait conservée en l'état ! »

28. La demoiselle ne répondit pas un mot à ce que disait la reine ; mais en la voyant approcher, elle se leva avec l'enfant qu'elle tenait dans ses bras et s'en alla tout droit au lac où elle sauta à pieds joints. Et quand la reine vit son fils disparaître dans le lac, elle tomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, elle

---

saut sus conme feme fors del sens : si court la ou ele ot son fil laissié. Mais tant le deſtraint la grant paour qu'il ne soit mors qu'ele chiet pasmee ains que ele soit avalee jus del tertre. Au revenir de pasmisons se plaint et demente moult durement, puis resaut sus et avale le tertre grant cours aval, si fu eschavelee et deschiree. Et quant ele aproce les cevaus qui eſtoient desor le lac, si voit son fils fors del berceul tout desloiié ; et voit une damoisele qui le tenoit desor son giron et l'eſtraint et serre moult durement entre ses mameles, et li baise les ex et le vis moult menuement : et ele n'avoit mie tort, car c'eſtoit li plus biaus enfes del monde. La matinee fu froide et tantoſt fu ajourné, et la roïne diſt a la damoisele : « Bele tres douce amie, laissiés eſter l'enfant ; car des ore en avant ne sera il sans mesaise, ains en avra des ore mais assés. Car il eſt hui ceſt jour cheüs en si grant orpheté come cil qui a perdue toute joie, car ses peres eſt orendroit mors, et sa terre perdue qui n'eſtoit mie petite, se Dix li eüſt gardee si com il le deüſt avoir. »

28. A chose que la dame die ne respont la damoisele mot, mais quant ele le voit aprocier, si se lieve a tout l'enfant qu'ele tenoit entre ses bras et s'en vint tout droit au lac et joint ses piés, si saut ens el lac. Et quant la roïne vit son fil dedens le lac, si chaï pasmee ; et quant ele fu revenue de pasmisons, [*f*] si ne

ne vit pas trace de son fils ni de la demoiselle. Elle commença alors à manifester la douleur la plus profonde qu'on puisse imaginer ; elle se serait jetée elle-même dans le lac si l'écuyer, qui avait laissé le roi gisant mort sur la colline, ne l'en avait empêchée : il était venu réconforter sa dame, craignant précisément qu'elle ne s'abandonne au désespoir[1]. Nul ne pourrait décrire la violence du chagrin dont faisait preuve la reine ; pendant qu'elle se livrait à ce deuil, il arriva qu'une abbesse vienne à passer, accompagnée seulement de deux nonnes, de son chapelain et d'un écuyer.

29. Lorsque l'abbesse entendit les lamentations de la reine, elle fut remplie de compassion et de tristesse ; elle tourna ses pas de ce côté et dit à la reine : « Dieu vous donne joie ! — Certes, dame, répliqua la reine, j'en aurais grand besoin. Je suis en effet la créature la plus misérable du monde, j'ai perdu aujourd'hui toute joie et tout honneur, dont j'avais auparavant une large part. — Ah ! dame, demanda l'abbesse, qui la voyait très belle — elle l'aurait été du moins si elle n'avait été en proie au chagrin —, dites-moi qui vous êtes. — Dieu me vienne en aide ! Dame, repartit la reine, peu m'importe qui je suis, et c'est bien normal ; la seule chose qui compte, c'est que je vis trop longtemps. » Le chapelain la regardait avec attention, et il la reconnut ; il dit à l'abbesse : « Dame, au nom de Dieu, n'en doutez pas ! Ne me faites plus jamais confiance, si ce n'est pas ma dame la reine ! » Et

---

vit mie de son fil ne de la damoisele. Lors conmence a faire un doel si tres grant que plus graindres ne peüst estre, et fust ja saillie dedens le lac, se ne fust li vallés qui l'a tenue, qui le roi avoit laissié gisant en la montaingne : si estoit venus sa dame reconforter pour la grant paour qu'il avoit qu'ele ne se desesperast. Del doel que la roïne fait, ne vous porroit nus hom dire le nombre. Et endementiers qu'ele estoit en cel doel, avint chose que une abeesse trespassoit[a] par illoc soi tierce de nonnains, et avoques li estoit ses chapelains et un escuier sans plus[b].

29. Quant l'abeesse oï le grant doel que la roïne demenoit, si en ot moult grant doel et l'en prist moult grant pitiés ; si tourna cele part et dist a la roïne que Dix li donnast joie. « Certes, dame, dist la roïne, il me seroit bien mestiers. Car je sui la plus desconseillie riens del monde, car je ai perdue au jor d'ui toute joie et toute honour, dont je ai eü assés par maintes fois. — Ha ! dame ! dist l'abeesse — qui moult le vit de grant biauté se li ire ne fust qu'ele avoit en li —, dites moi qui vous estes. — Si m'aït Dix, dame, dist la roïne, moi ne chaut ne ne puet chaloir qui je soie, fors de chose que[a] je vif trop longement. » Lors le regarde li chapelains qui le prist a raviser, et dist a l'abeesse : « Dame, en non Dieu, ja mar en mesquerrés ! Se ce n'est ma dame la roïne, si ne me creés jamais ! » Et la dame se pasma

la reine s'évanouit quand elle s'entendit nommer. Lorsqu'elle eut repris conscience, l'abbesse lui dit : « Pour l'amour de Dieu, dame, si vous êtes la reine, ne me le cachez pas !

30. — Puisse Dieu me venir en aide ! Dame, répondit la reine, en vérité je suis la reine aux grandes douleurs[1]. » Et en raison de ce nom qu'elle s'attribua de la sorte, ce conte est appelé à son début *Le Conte de la reine aux grandes douleurs*. Elle continua, s'adressant à l'abbesse : « Douce dame, quelle que soit mon identité, faites-moi nonne, car je ne désire rien d'autre au monde. — Dame, répondit l'abbesse, très volontiers. Mais racontez-moi le malheur qui vous a frappée, car je suis toute bouleversée de votre peine. » Et la reine lui conta depuis le commencement le triste sort du roi et comment elle avait perdu son fils, qu'avait emporté le diable sous les traits d'une demoiselle. L'abbesse lui demanda alors ce qui avait causé la mort du roi, mais elle ne put lui répondre. « Dame, dit alors l'abbesse, c'est peut-être la douleur qu'il a éprouvée de l'incendie du château de Trèbes. — Comment, fit la reine, Trèbes a brûlé ? — Oh ! oui, complètement… Mais je croyais que vous le saviez. — Pas du tout, reprit la reine, je l'ignorais. Mais je suis bien sûre dans ce cas que c'est cela, et rien d'autre, qui a causé la mort du roi. Désormais, quelles qu'aient pu être mes intentions auparavant, je ne veux plus demeurer dans le monde. Pour l'amour de Dieu, dame, faites-moi revêtir l'habit. Et faites prendre ce grand trésor de joyaux et de vaisselle précieuse que voilà,

---

tantost qu'ele s'oï nonmer[b]. Et quant ele fu revenue, l'abeesse li dist : « Pour Dieu, dame, se vous estes ma dame la roïne, si ne vous celés mie vers moi.

30. — Si m'aït Dix, dame, dist la roïne, voirement sui je la roïne as grans dolours. » Et pour cel non qu'ele se mist est apelés cis contes au conmencement *Li Contes de la roïnes as grans dolours*. Lors dist a l'abeesse : « Douce dame, qui que je soie, faites moi nonne, car je ne desir tant nule riens. — Dame, dist li abesse, moult volentiers. Mais dites moi vostre mesestance, quar moult en sui a mesaise. » Et la roïne li aconte de chief en chief de son signour et de son fil que ele a perdu, que li diables en a porté en guise de damoisele. Lors li demande li abeesse conment li rois avoit esté mors : mais ele ne li set pas a dire. « Dame, dist l'abeesse, espoir c'est pour le doel qu'il a eü del chastel de Trebes qui est ars. — Conment ! dist la roïne, est dont Trebes ars ? — Oïl, dame, dist l'abeesse, et conment ! je quidoie que vous le seüssiés bien. — Certes, dame, dist la roïne, [*174a*] non savoie. Mais ore sai je bien que autre chose ne li a la mort donnee ; ne des ore mais en avant, quel pensee que jou aie eü, je ne voel plus au siecle demourer. Mais pour Dieu, dame, vestés moi : et si faites prendre grant avoir qui ci est d'or et de vaisselemente et de joiaus,

vous en fonderez un petit monastère où l'on chantera éternellement des messes pour l'âme de mon seigneur.

31. — Dame, répondit l'abbesse, vous ne savez pas combien il est difficile de se plier à une règle religieuse : c'est très éprouvant physiquement, et très périlleux spirituellement. Néanmoins, venez avec nous dans notre abbaye et soyez-en la maîtresse, comme il est normal que vous le soyez[1]. En effet, ce sont les ancêtres de mon seigneur le roi qui l'ont fondée et lui ont fourni ses rentes. — Dame, insista la reine, je vous requiers pour l'amour de Dieu et pour le salut de votre âme de me faire nonne, car je ne me soucie plus du monde, et le monde ne se soucie plus de moi. Et si vous ne voulez pas me rendre ce service, je m'en irai dans ces forêts sauvages, misérable et égarée : ainsi pourrai-je bientôt perdre le corps et l'âme. — Dame, répondit l'abbesse, puisque vous êtes si déterminée, grâces en soient rendues à Dieu ! Nous sommes remplies de joie, en effet, de ce que Dieu nous donne la compagnie d'une dame aussi noble et aussi vertueuse que vous ! » Aussitôt, sur les lieux mêmes, on lui coupa ses belles tresses — et elle avait la plus belle chevelure du monde — puis on lui apporta l'habit et on l'en revêtit sur place. Et quand l'écuyer qui l'accompagnait la vit religieuse, il dit qu'il ne demeurerait plus dans le monde, puisque sa dame l'avait quitté : il devint moine lui aussi dans le même instant, et il prit l'habit avant qu'ils ne quittent la rive du lac.

32. Ensuite, ils prirent le corps du roi pour l'emporter à

---

si en ferés ci faire un petit moustier u on chantera pour l'ame mon signour a tous jours mais.

31. — Dame, dist l'abeesse, certes vous ne savés pas com il est grant charge a tenir ordre : car tout li traveil de cors i sont, et tout li peril des ames ; ne mais venés ent o nous en nostre abeïe et en soiés toute dame, si com vous devés estre. Car li ancien mon signour le roi ordenerent le lieu et l'establirent. — Dame, dist la roïne, je vous requier pour Dieu et pour le vostre ame que vous me faciés nonnain, car je n'ai mais cure del siecle, ne li siecles n'a mestier de moi. Et se vous de ce me defalés, je m'en irai parmi ces forés sauvages come chaitive et esgaree : si porrai tost perdre le cors et l'ame. — Dame, dist l'abeesse, puis que si a certes l'avés empris, aourés en soit Dix et graciiés ! Car moult en avons grant joie, quant Dix de si bone dame et de si haute conme vous estes nous donne la compaingnie. » Illoc sans plus atendre furent copees ses beles treces, et ele avoit le plus bel chief de tout le monde ; aprés ce li furent aporté li drap, si le vestirent enmi la place. Et quant li esquiers qui avoc li estoit venus le vit vestue, si dist que au siecle ne seroit il plus, puis que sa dame en estoit issue ; lors devint illoc rendus, et li furent[a] li drap vestu ançois qu'il issist fors de la place.

l'abbaye, qui n'était guère éloignée; et ils lui firent les obsèques qui conviennent à un roi: il fut mis en bière et dûment embaumé en attendant qu'un monaſtère soit établi au lieu où il avait trouvé la mort. Lorsque le corps fut préparé de la sorte dans un beau cercueil, l'abbesse et la reine firent faire une église là où le roi était mort, avec de beaux bâtiments attenants. Tout fut achevé en moins d'un an. Et lorsque l'église eut été consacrée, le corps du roi y fut transporté; alors la reine vint s'y inſtaller avec deux autres nonnes, deux chapelains et trois moines. Et chaque jour on y chantait la messe pour le salut de l'âme du roi. La dame avait aussi l'habitude d'aller s'asseoir sur la rive du lac où elle avait perdu son fils: tantôt elle y lisait son psautier et y récitait toutes les prières qu'elle savait, tantôt elle y pleurait amèrement. On sut bientôt par tout le pays que la reine Hélène de Bénoïc était devenue nonne, et ce lieu fut appelé le Monaſtère royal. Il ne tarda pas à s'agrandir et à acquérir une grande renommée, car beaucoup de nobles dames de la contrée y prirent le voile pour l'amour de Dieu et celui de la reine. Mais à ce point le conte se tait à leur sujet, et revient au roi Claudas de la Déserte pour dire comment il alla assiéger le château de Montclair.

Pharien et les fils de Bohort.

33. Le conte relate donc que Claudas parvint à avoir en son pouvoir toute la terre des royaumes de Bénoïc et de Gaunes.

---

32. Aprés ce ont pris le cors le roi, si l'ont emporté en l'abeye, qui n'eſtoit gaires loing d'illoc; et li font service tel com on doit faire a cors de roi: et fu hautement ensevelis et embalsemés jusques a tant que la ou il fu mors fu fais uns mouſtiers. Quant li cors fu bien et bel atournés et ensevelis, li abeesse et la roïne fisent faire un moſtier la ou li rois morut, et moult beles osficines[a]. Et fu tous parfais dedens cel an. Et quant l'eglyse fu dediié, si i fu li rois portés; et lors i vint la roïne soi tierce de nonnains, si i ot .II. chapelains et .III. rendus, et tous les jours qu'il ajournoit chantoit la messe pour l'ame del roi. Si avoit la dame tel coſtume qu'ele aloit seoir sor le lac ou [*b*] ele avoit son fil perdu: si i lisoit son sautier tele eure eſtoit et i[b] disoit ce qu'ele savoit de bien et plouroit moult durement. Et la chose fu seüe par tout le païs que la roïne Helainne de Benuyc eſtoit nonne; et cil lix si fu apelés mouſtiers roiaus. Si crut moult durement cis lix et essaucha, car les gentix dames del païs s'i rendirent espessement por Dieu et pour l'amour a la roïne. Mais ici endroit se taiſt li contes de li et de sa conpaingnie et retourne a parler del roi Claudas de la Deserte, ensi com il ala asseoir le chaſtel de Monclair.

33. Or diſt li contes que tant esploita Claudas que il ot toute la terre del roiaume de Benuyc et toute la terre del roiaume de Gaunes.

En effet, lorsque la nouvelle de la mort du roi Ban se fut répandue, son frère le roi Bohort ne survécut que deux jours : on crut généralement qu'il était mort davantage en raison de la douleur que lui causait la fin de son frère que de sa propre maladie. Ce roi Bohort avait deux fils, appelés l'un Lionel et l'autre Bohort. C'étaient tous deux de très beaux enfants ; mais ils étaient très jeunes : Lionel n'avait que vingt et un mois, et Bohort n'en avait que neuf. Cependant, il y avait en la terre de Gaunes beaucoup d'hommes de valeur et de chevaliers loyaux, qui assurèrent la résiſtance à l'ennemi aussi longtemps qu'ils le purent. La reine Évaine, la femme du roi Bohort, se trouvait dans un château qui faisait partie de son douaire ; on l'appelait Montclair. Il était remarquablement fortifié ; si bien qu'en fin de compte toute la terre fut prise sauf ce château où résidaient la reine et ses enfants.

34. Une fois que le roi Claudas eut tout le reſte du royaume en son pouvoir, il vint assiéger le château de Montclair. La reine n'osa pas l'attendre, de crainte qu'il ne l'humilie s'il pouvait s'en emparer. Elle s'enfuit donc du château avec ses deux enfants, et se fit transporter de l'autre côté de la rivière sur laquelle était conſtruit Montclair, jusqu'à une forêt. Elle se mit alors en selle et continua de fuir avec peu de ses gens : elle avait décidé de ne pas s'arrêter avant de parvenir au Monaſtère royal où résidait sa sœur, la reine de Bénoïc, qui y avait pris le voile. En chevauchant de la sorte

---

Car puis que la mort au roi Ban fu seüe, ne vesqui li rois Boors ses freres que .II. jours : si quidoit on qu'il fuſt plus mors pour le doel de son frere le roi Ban que pour la soie maladie. Cil rois Boors avoit .II. fix, dont li uns avoit a non Lyonniaus et li autres Boors ; et eſtoient andoi moult bel enfant. Mais il eſtoient de moult petit aage, car Lyonniaus n'avoit que .XXI. mois et Boors n'en avoit que .IX. Et en la terre de Gaunes avoit moult de prodomes et de loiaus chevaliers, si contretinrent moult la terre, et tant com il le porent contretenir. Et la roïne Evaine, la feme au roi Boort, eſtoit en un chaſtel qui eſtoit de son douaire ; si avoit a non cil chaſtiaus Montclair. Si eſtoit a merveilles fors : si fu toute la terre prise fors cil chaſtiaus ou la roïne eſtoit et si enfant.

34. Quant li rois Claudas ot toute la terre en sa baillie, si vint asseoir le chaſtel de Montclair. Mais la roïne ne l'osa atendre pour paour que il ne li fesiſt honte, s'il le peüſt par force prendre. Si s'en fui fors del chaſtel et emporta ses .II. enfans, et se fiſt nagier outre une riviere qui couroit desous le chaſtel, tant qu'ele vint en une foreſt. Et illoc monta la roïne sor ses chevals [*c*] et s'en ala fuiant a poi de gent et pensa qu'ele ne fineroit d'errer, si venroit au mouſtier" roial ou sa suer eſtoit, la roïne de Benuyc qui illoc eſtoit nonne velee ; et ensi com ele s'en aloit, si vint en une moult bele lande qui

elle parvint à une grande et belle lande ; elle devait y endurer un grand malheur : je vais vous dire lequel.

35. Il est vrai que le roi Bohort, de son vivant, avait privé de ses biens un chevalier pour le meurtre d'un autre homme ; c'était en effet l'un des souverains les plus justes du monde que le roi Bohort de Gaunes, qui ne le cédait en ce domaine qu'à son frère le roi Ban de Bénoïc. Le chevalier qui avait été dépouillé pour meurtre était venu trouver Claudas ; il n'ignorait rien des affaires des deux frères. Le roi Claudas l'appréciait beaucoup, il l'enrichit et semblait le tenir en grande faveur : il lui donna même une suite de ses propres compagnons pour chevaucher à son gré ; et en échange le chevalier l'aima et s'appliqua fort à bien le servir. Le jour où la reine, après avoir quitté le château de Montclair, s'en allait chez sa sœur au Monastère royal, il arriva que le roi Claudas se trouvait dans la forêt qu'elle devait traverser. Il chassait un énorme sanglier, et le chevalier dépouillé était avec lui. Il rencontra la reine et ses deux enfants au détour d'une haie où il était posté pour attendre Claudas. Quand il vit la dame, il courut saisir sa monture par la bride ; elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Mais il lui fit enlever les deux enfants qui étaient dans des berceaux fixés sur un sommier, et il les conduisit là où il avait laissé son seigneur. Si la reine en éprouva du chagrin, il n'est nul besoin de le demander : jamais personne ne pourra manifester une aussi grande douleur que la sienne ; elle

---

moult grans estoit ; si avint illoc a la roïne une grant mescheance : si vous dirai quele.

35. Voirs fu que li rois Boors avoit desireté en sa vie un chevalier por un home que il avoit ocis, et vraiement c'estoit uns des homes el monde qui plus haute justice faisoit en sa vie que Bohors li rois de Gaunes[a], fors que ses freres li rois Bans de Benuyc. Li chevaliers qui desiretés estoit pour l'omecide s'estoit venus a Claudas, car il savoit tout le couvine des .II. freres. Li rois Claudas l'amoit moult et essaucha et creoit par samblant, si li bailla une partie de sa gent pour courre la ou il volroit ; et cil le tint moult chier et moult se pena de lui servir. Cel jour que la roïne s'estoit partie del chastel de Montclair et qu'ele s'en aloit au moustier roial a sa serour, avint qu'en cele forest ou ele passoit estoit li rois Claudas ; et chaçoit un sengler moult grant ; et li chevalier desiretés fu avoc lui. Et encontra la roïne et ses .II. enfans la ou il atendoit Claudas au trespas d'une haie. Quant il vit la dame, si le courut saisir par le frain ; et ele conmencha a plourer moult tenrement. Et il fist prendre les .II. enfans qui estoient en .II. bercels sor un sommier, si les en mainne la ou il avoit son signour laissié. Se la roïne fu dolante, il ne fait mie a demander, car on ne porroit jamais si grant doel demener com ele demenoit ; et

s'évanouissait si fréquemment que tous ceux qui l'observaient pensaient à chaque pas qu'elle allait mourir. Lorsque le chevalier dépouillé la vit dans un tel état, il fut rempli de compassion à son égard et lui dit : « Dame, dame, vous et mon seigneur le roi qui est maintenant mort, vous m'avez causé bien du tort. Mais je n'aurais pas le cœur de vous laisser tomber en de mauvaises mains, car vous m'avez rendu jadis un service dont vous aurez aujourd'hui la récompense : vous m'avez un jour sauvé de la mort, en effet, et vous avez bien regretté que je sois dépouillé de mes biens. Je vous revaudrai ce bienfait : je vais à l'instant vous conduire hors de cette forêt, à l'abri. Mais vous laisserez ici avec moi mes deux seigneurs que voilà, et j'en prendrai soin et les élèverai jusqu'à ce qu'ils soient grands. Car si jamais ils pouvaient reprendre leur terre, les choses iraient mieux pour moi[1]. Si vous ne voulez pas agir de la sorte, vous ne pouvez échapper au déshonneur si vous tombez aux mains de Claudas. » La reine ne savait que faire : si elle abandonnait ses deux enfants, elle pensait bien ne jamais les revoir ; mais d'un autre côté, si elle tombait au pouvoir de son ennemi mortel, elle redoutait de se voir infliger honte et souffrance. Elle décida finalement qu'il valait mieux pour elle choisir de deux maux le moindre : ce n'est pas parce qu'elle serait traitée de manière déshonorante que ses deux enfants ne seraient pas mis à mort, et il était préférable qu'elle confie ses enfants à la bonté divine plutôt que de les voir mis en pièces sous ses

---

se pasmoit si souvent que tout cil qui le veoient quidoient qu'ele deüst morir a chascun pas. Quant li chevaliers desiretés le vit si dolouser, si l'en prist grans pitiés ; si li dist : « Dame, dame, vous m'avés moult de mal fait, vous et mé sire li rois qui mors est. Mais li cuers ne me sousferroit pas que vous fuissiés mise en males mains, car vous me fesistes ja un service qui ja vous iert guerredonnés : car vous me respitastes une fois de la mort, et moult vous[b] pesa de mon desiretement. Si vous en renderai le guerredon. Car je vous en menrai orendroit fors de ceste forest a sauveté. Mais vous me lairés orendroit mes .II. signours qui ci sont, si les garderai et norrirai tant que il seront grant. Et se il pueent jamais lor terre recouvrer, mix m'en seroit. Et se vous ensi ne le faites, vous ne poés estre se honnie non, se vous chaés es mains Claudas. » La roï[*d*]ne si ne set que faire, car s'ele laisse ses .II. enfans, ele ne les quide jamais veoir ne ravoir, et d'autre part, s'ele chiet es mains de son anemi mortel, ele crient assés avoir honte et dolour : si s'apense que mix li vient prendre de .II. maus le mains piour, que pour la soie honte ne remanra il mie, se on li fait, que cil[c] doi enfant ne soient a mort livré, et mix li vient il metre ses enfans en la manaie Nostre Signour qu'il fuissent desmembré ses ex voiant, ne qu'ele soit honnie. Si dist au chevalier qu'ele

yeux, et d'être elle-même déshonorée. Elle répondit donc au chevalier qu'elle laissait les enfants à la garde de Dieu et à la sienne : qu'il les garde comme il le devait ! « Mais, par pitié, ajouta-t-elle, conduisez-moi hors de cette forêt, de sorte que je n'y sois pas prise par quelqu'un d'autre ou que je n'y rencontre pas quelque nouvelle mésaventure ! »

36. Alors le chevalier prit les deux enfants et les remit à ceux en qui il avait le plus confiance ; et lui-même conduisit la dame hors de la forêt, en sécurité, jusqu'à une abbaye de moines où il la quitta en disant : « Dame, vous demeurerez ici jusqu'à ce que mon messager vous informe du départ de Claudas. » La dame se laissa tomber à ses pieds en le priant pour l'amour de Dieu d'avoir pitié de ses deux enfants, et de ne pas les remettre à leur ennemi mortel par désir de s'enrichir. Et il lui promit que jamais il ne tolérerait qu'on leur fasse du mal aussi longtemps qu'il aurait le pouvoir de leur venir en aide. Puis il quitta la dame et s'en alla retrouver Claudas : il apprit que le sanglier avait été capturé et mis à mort. Là-dessus arrivèrent des nouvelles de Montclair, selon lesquelles le château avait été pris lui aussi : Claudas en fut très satisfait. Il monta à cheval, vint au château, et découvrit qu'en effet il s'était déjà rendu à ses hommes, car, après le départ de la reine, personne n'avait osé continuer la résistance. Lorsque Claudas ne put trouver ni la reine ni ses deux enfants, il fut très en colère ; néanmoins, il s'empara du château et fit ainsi mainmise sur les deux royaumes. Quand le chevalier dépouillé vit Claudas se diriger vers Montclair, il

---

laisse ses enfans en la garde de Dieu et en la soie, que il les gart si com il doit, « ne mais pour Dieu, fait ele, de ceste forest me metés fors, que je par autrui n'i soie prise ne destourbee ».

36. Lors prist li chevaliers les .II. enfans, si les a livrés a ciaus en qui il se fioit le plus ; et mena la dame a sauveté fors de la forest tant qu'il vint a une abeïe de rendus, si le met laiens et li dist : « Dame, vous remanrés chaiens tant que vous verrés mon message qui vous dira quant Claudas en ert alés. » Et la dame se laist cheoir a ses piés et li proie por Diu qu'il ait pitié de ses .II. enfans que por couvoitise d'avoir ne les mete es mains de lor anemi mortel. Et il li creante que il ne sousferra ja[a] que on lor face mal tant que il lor puisse aidier. Lors s'en parti de la dame, et quant il vint a Claudas, si trouva que li senglers estoit pris et ocis. Et tantost vinrent les nouveles que Monclair estoit pris, si en fu Claudas moult liés : et monte et en vint au chastel et trova qu'il estoit ja rendus a sa gent, car puis que la roïne en fu fors, ne l'osa nus contretenir[b]. Et quant Claudas ne trouva la roïne ne ses .II. enfans, si en fu moult iriés ; et nonpourquant, il saisi le chastel et tint ans .II. les roiaumes en cele maniere. Et quant li chevaliers desiretés vit que Claudas s'en alla vers Monclair, si

prit un de ses neveux, encore écuyer, et l'envoya à la reine en lui ordonnant de l'escorter jusqu'au Monastère royal. Et le jeune homme s'exécuta.

37. Il est inutile de demander si les deux sœurs, quand elles se rencontrèrent, éprouvèrent, à la fois, une grande joie et un profond chagrin : elles en ressentirent autant qu'il est possible de l'imaginer. Chagrin, parce qu'elles se voyaient l'une l'autre exilées et dépouillées de leurs biens, elles qui avaient été par le passé des dames si nobles, si honorées et si puissantes ; mais joie, également, car elles étaient très heureuses de se retrouver, après avoir eu grand-peur l'une pour l'autre, et elles pensaient que cela leur serait plus facile, ensemble, de consacrer leurs vies à pleurer et à regretter leurs pertes, tout en servant Notre-Seigneur : c'est en cela que l'on peut trouver le réconfort. Mais après s'être longuement lamentées sur la mort de leurs époux, la reine Hélène de Bénoïc aborda un autre sujet de plainte, en disant :

38. « Ah ! malheureuse que je suis ! J'ai tant perdu ! Ma terre, mon seigneur, et mon fils, qui était la fleur de tous les enfants ! Et vos propres enfants, ajouta-t-elle, chère sœur, que sont-ils devenus ? » À ces mots sa sœur perdit connaissance. En la voyant évanouie, la reine Hélène fit de même à ses côtés ; et tous les assistants manifestèrent un vif chagrin devant ce spectacle. Lorsque la reine de Gaunes eut repris connaissance, elle commença à raconter à sa sœur comment elle avait perdu ses deux enfants. « Ah ! malheureuse ! dit la reine de Bénoïc. Nous voici donc désormais toutes deux

---

prist un sien neveu esquier et l'envoia a la roïne et li conmanda que il le conduisist jusques au moustier roial. Et il si fist.

37. Quant les .II. serours s'entrevirent, il ne fait mie a demander s'eles orent ans .II. assés duel et joie, car eles en orent tant com on porroit de bouce deviser. Doel orent eles pour ce que li une vit l'autre desiretee et essillie, qui tant soloient estre hautes dames et honnerees et de grant pooir ; et d'autre part avoient eles moult grant joie de ce qu'eles se veoient ensamble, car grant paour avoient eü li une de l'autre ; et [*e*] s'apensoient que plus legierement en useroient de lor vies em plourer et en faire doel de lor pertes et en servir Nostre Signour, car en ce doivent estre tout li bon confort. Mais aprés ce qu'eles se furent assés dolousees de la perte de lor signours, si vint la plainte de la roïne Helainne de Benuyc ; et dist :

38. « Ha ! lasse ! je par ai tant perdu ! Ma terre, mon signor et mon fil, qui de tous enfans estoit la rose ! Et li vostre enfant, fait ele, bele suer, que sont il devenu ? » Lors se pasme se suer. Et quant ele le voit pasmee, si se repasme tantost delés li ; et tout cil qui sont laiens et toutes celes en font grant doel. Quant la roïne de Gaunes fu revenue de pasmisons, si conmencha a dire a sa seror coment ele avoit perdu

sans enfants ! » Et elle entreprit de lui raconter comment son seigneur était mort, et comment elle avait perdu Lancelot son fils, ainsi que la manière dont la demoiselle s'était jetée avec lui dans le lac. Les deux sœurs manifestèrent un très vif chagrin de la perte immense qu'elles avaient subie ; et si elles n'avaient pas été ensemble, leur douleur aurait été encore plus grande. Mais le fait qu'elles soient réunies diminuait quelque peu leur peine. Dès que l'abbesse fut arrivée au monastère, elle fit couper les belles tresses de la reine de Gaunes et lui fit prendre l'habit religieux, car elle craignait fort la déloyauté de Claudas : après avoir pris le voile et sacrifié leur chevelure, elles n'avaient plus rien à redouter de lui. Mais ici le conte se tait sur les deux reines : nous allons vous parler de la demoiselle qui emporta Lancelot dans le Lac.

Lancelot au Lac.

39. Donc, le conte dit que la demoiselle qui emporta Lancelot dans le Lac était une fée. À cette époque on appelait fées les femmes qui s'y connaissaient en charmes et en enchantements[1] ; et en ce temps-là, il y en avait beaucoup plus en Grande-Bretagne que dans les autres pays. Le conte de Bretagne dans le livre des histoires[2] dit qu'elles connaissaient la valeur efficace des paroles, et les propriétés des pierres et des herbes, grâce à quoi elles conservaient jeunesse et beauté et disposaient d'autant de richesses qu'elles le décidaient.

---

ses .II. enfans. « Ha ! lasse ! dist la roïne de Benuyc. Ore sonmes nous ans .II. sans enfans. » Lors li conmence a conter conment sé sires estoit mors, et conment ele avoit perdu Lanselot son fil, et conment la damoisele se lancha atout lui dedens le lac. Grans fu li doels des .II. serours de lor grant perte que il avoient ; et s'eles ne fuissent ensamble, encore fust graindre lor angoisse. Mais de ce qu'eles estoient ensamble, estoit de menre lor dolours. Tout maintenant que l'abeesse fu illoc venue, fist ele a la roïne de Gaunes reoignier ses beles treces et veler, car moult avoit grant paour de la desloiauté Claudas. Mais puis qu'eles furent velees et reoignies, n'avoient eles garde de lui. Mais ici endroit se taist li contes a parler des .II. roïnes : si vous dirons de la damoisele qui emporta Lanselot el lac.

39. Or dist li contes que la damoisele qui Lanselot emporta el lac estoit une fee. Et a cel tans apeloit on celes fees qui savoient ouvrer d'enchantemens et de caraudes. Et moult en avoit a cel tans en la Grant Bretaigne plus [*f*] que en autres terres. Ce dist li contes de Bertaingne es estoires qu'eles savoient la force des paroles et connoissoient la force des pierres et des herbes, par coi eles estoient tenues en jouvente et em biauté et en si grant richoise com eles devisoient ;

Et tout cela commença au temps de Merlin, le prophète des Bretons, qui possédait toute la science qui peut venir des diables, et une partie de celle qui vient de Dieu. De ce fait il était grandement redouté des Bretons, et si honoré que tous l'appelaient le saint prophète[3]. Cette demoiselle dont parle le conte devait toute sa science en matière de magie à Merlin, et elle l'avait acquise par ruse. Il eſt vrai que Merlin avait été engendré par le diable en une femme : le diable en personne était son géniteur, et pour cette raison on l'appelait l'enfant sans père. Ce genre de diables réside dans l'air, mais ils ne peuvent imposer leur désir aux êtres humains, à moins que ceux-ci ne soient dans le désespoir, car ils sont brûlants de luxure. Nous lisons dans nos sources[4] que c'étaient des anges, si beaux et si gracieux qu'ils se complurent à se regarder l'un l'autre jusqu'à être épris du feu de luxure. Et lorsqu'ils furent tombés avec leur malheureux maître, ils conservèrent sur terre les habitudes de luxure qu'ils avaient acquises au siège céleſte.

40. C'eſt de ce type de diable que descendait Merlin, selon ce que racontent les hiſtoires. Je vais vous expliquer comment. Il y avait jadis à la frontière de l'Écosse et de l'Irlande une demoiselle de famille noble, d'une très grande beauté. C'était la fille d'un homme très riche. La demoiselle était sage et très religieuse, mais elle avait une sœur aux mœurs relâchées, qui s'abandonnait à tous les hommes. Son père, sa mère, et un jeune frère qu'elle avait eu en étaient tous morts

---

et tout ce fu eſtabli au tans Merlin le prophete as Bertons, qui sot toute la sapience qui des dyables pot descendre, et une partie en sot il de par Dieu. Et pour ce fu il redoutés des Bertons et tant honerés que tout l'apeloient le saint prophete. Cele damoisele dont li contes parole savoit par Merlin tout ce qu'ele savoit d'ingremance, et ele le sot par grant boisdie. Voirs fu que Merlins fu engendrés par feme et par le dyable, et dyables meïsmes l'engendra : et pour ce fu il apelés li enfes sans pere. Et cele maniere de dyables conversent en l'air, mais il ne pueent acomplir lor volenté se ce n'eſt desor gent desesperee, car il sont chaut et luxurious. Et trouvons que il furent angle si bel et si plaisant que il se delitoient a esgarder li uns l'autre jusques a eschaufement de luxure. Et quant il furent cheü avoc le maleürous maiſtre, il retinrent la luxure en terre que il avoient el haut siege conmencie.

40. De ceſte maniere de dyables fu eſtrais Merlins, ce diſt li contes des eſtoires. Si vous dirai conment. Il eſt voirs qu'en la marce d'Escoche et d'Yrlande ot jadis une damoisele et gentil feme, et eſtoit plainne de moult grant bialté ; et eſtoit fille a un moult riche home. Et la damoisele eſtoit sage et religiouse, et avoit une serour moult fole : et eſtoit abandonnee a tous homes. Et ses peres et sa mere et uns siens freres qu'ele avoit en eſtoient tout mort de male mort, car

de male mort, car le diable les avait pris au piège, comme le relate le conte de *Merlin*[1]. Et la demoiselle redoutait fort les ruses du diable, du fait qu'elles avaient déjà causé la honte et la perte de ses parents et de son frère. Il advint une nuit que sa sœur, qui était plus jeune, vint lui rendre visite avec une grande troupe de ribauds. À propos, le conte dit aussi que la coutume de l'époque était de brûler une femme qui était enceinte d'un autre homme que son époux légitime, à moins qu'elle ne fût une prostituée.

41. Quand la demoiselle vit venir sa sœur avec de tels compagnons et un tel comportement, elle l'en blâma et lui dit de passer son chemin, car elle ne devrait pas lui rendre visite avec des gens de ce genre. Et l'autre, qui avait le diable au corps, répliqua que la maison avait appartenu à son père et à sa mère à elle, aussi bien qu'à la demoiselle, et elle se jeta sur sa sœur avec ses compagnons : ils la battirent et lui auraient fait bien pis si elle ne s'était enfuie dans sa chambre où elle s'enferma à clé, de sorte qu'ils ne purent pas l'atteindre.

42. Une fois retirée de la sorte dans sa chambre, la demoiselle commença à pleurer, à se plaindre, et à déplorer les dommages et les pertes considérables qu'elle avait subis : son père, sa mère, son frère, et même cette sœur. Une si grande douleur lui serra le cœur à cette pensée qu'elle en oublia de se signer, et ne pensa plus à prier Dieu ou sa mère. Elle se mit au lit, sans aucune lumière, et s'endormit au milieu de ce

---

li dyables les avoit entechiés si com li contes de *Merlin* le devise. Et cele damoisele se doutoit moult de l'engien au dyable, pour ce que ses peres et sa mere et ses freres avoient esté mort mauvaisement. A une nuit avint que sa serour, qui mainsnee estoit de li, vint a son ostel et amena une grant compaingnie de ribaus. Et ce dist li contes qu'il estoit adonques coustume que quant une feme estoit grosse d'enfant qui ne l'avoit de son mari espousé, c'on l'ardoit, se ce ne fust chose qu'ele fust a tous abandonnee.

41. Quant la damoisele vit sa suer qui si faitement et a tel compaingnie en vint a li, si l'en blasma et li dist qu'ele tenist sa voie, car a tel compaing[*175a*]nie ne deüst ele mie venir a li. Et cele qui le dyable avoit el cors li dist que ausi bien avoit esté la maison a son pere et a sa mere com au sien, si li courut sus, ele et sa compaingnie : si le batirent, et moult malement l'eüssent menee, se ne fust ce qu'ele se feri en sa chambre et s'enferma dedens, si qu'il ne porent a li avenir.

42. Quant la damoisele se fu ensi enseree en sa chambre, si conmencha a plourer et a dolouser et a regreter ses grans pertes et ses grans damages de son pere et de sa mere et de son frere et de cele serour meïsmes, si l'en vint si grant dolour au cuer qu'ele s'en oublia a sainier, et ne li souvint de Dieu ne de sa mere ; si s'en ala couchier. Et ele n'avoit nule clarté, si s'endormi en cele

chagrin. Et lorsqu'elle fut endormie, le diable, qui ne cesse de tromper et de prendre au piège les hommes, vint à elle ; c'était l'un de ces diables que je vous ai décrits, il coucha avec elle pendant son sommeil et lui prit son pucelage. Et c'est à cette occasion que fut engendré Merlin en cette demoiselle. Le lendemain matin, en se levant, elle s'aperçut qu'elle avait perdu sa virginité, comme je vous l'ai dit. Elle se leva donc, chagrine et désolée, et fit le signe de la vraie croix sur sa poitrine et sur son front. L'ennemi s'en était allé après avoir satisfait son désir ; la demoiselle fouilla toute sa chambre, elle en trouva toutes les issues bien closes : elle fut extrêmement étonnée et se demanda comment cela avait pu se produire. Aussitôt, elle se rendit dans une forêt voisine auprès d'un ermite nommé Blaise, car sa sœur et les compagnons de celle-ci étaient partis dès qu'ils avaient vu venir l'aube.

43. Lorsque la jeune fille fut arrivée chez l'ermite, elle lui raconta en pleurant ce qui lui était arrivé. En l'entendant, l'ermite fut rempli d'étonnement ; ils parlèrent longuement, et finalement Blaise lui commanda, au cas où elle serait enceinte à la suite de cette aventure, de lui envoyer l'enfant dès qu'il serait né. À quoi vous servirait un long récit[1] ? Lorsque vint le terme de sa grossesse, l'enfant fut envoyé à l'ermite, qui le baptisa et lui donna le nom de son aïeul : il l'appela Merlin. Et sitôt qu'il fut baptisé, le diable le perdit et

---

dolour. Et quant ele fu endormie, si vint li dyables qui ne cesse des gens engingnier et sousprendre, et cil deables fu de tel maniere come je vos ai dit, si jut o li en son dormant et le despucela. Et illuec fu Merlins engenrés en cele damoisele. L'endemain par matin, si com ele se leva, si se trouva en tel maniere despucelee com je vous ai dit ; si se leva dolante et esmarie, et fist le signe de la vraie crois sor li et enmi son front. Et li anemis en fu alés quant il ot faite sa volenté, et la damoisele quist par tout en sa chambre, si le trouva toute fermee : si ot moult grant merveille de ce qu'il li fu avenu, et s'en ala tout maintenant pres d'illuec en une forest a un hermite qui avoit a non Blayse, car sa suer et si compaingnon s'en estoient alé ausitost com il orent aperchut l'ajournee.

43. Quant la pucele fu venue devant l'ermite, se li conta tout em plourant ce que il li estoit avenu. Et quant li hermites l'oï, si en ot moult grant merveille, et tant parlerent que li hermites li conmanda que s'il avenist chose qu'ele fust grosse, que si tost qu'ele seroit delivree de l'enfant, qu'ele li envoiast. Que vous vauroit lons contes ? Quant ce vint au terme que cil enfes fu nés, si fu envoiiés a l'hermite ; et il le bauptisa et donna le non de son aioul : si l'apela Merlin. Et si tost com il fu bauptisiés, si le perdi li dyables et ne sot qu'il fu devenus. Et par cele raison qu'il fu engenrés del dyable, sot il l'en-

ne sut plus ce qu'il était devenu. Mais, parce qu'il avait été engendré par le diable, il posséda la ruse et les arts du diable, et la connaissance de tout le passé. D'autre part, puisqu'il était chrétien, Dieu mit en lui de son pouvoir, et lui donna talent et capacité de connaître une partie de l'avenir. À l'âge de douze ans[2], il fut conduit devant le roi Vertigier, comme l'atteste véridiquement l'histoire de ses œuvres ; et il accomplit de nombreux prodiges. Qui veut savoir précisément ce qu'il en est de cette histoire, qu'il lise le roman de *Merlin*, car il nous faut retourner à notre conte. Après avoir longuement séjourné avec le roi Arthur[3], Merlin prit congé de lui et s'en alla demeurer au plus profond des grandes forêts anciennes, et il maîtrisa tout ce qu'il est possible de savoir en matière de science interdite. Il y avait dans la marche de Petite-Bretagne une jeune fille de très grande beauté, qui s'appelait Niniane. Merlin s'éprit d'elle, et vint souvent lui rendre visite, de jour comme de nuit. Et elle se méfiait beaucoup de lui, en femme sage qu'elle était, si bien qu'un jour elle lui demanda et le conjura de lui dire qui il était. Il lui révéla la vérité. Elle déclara alors qu'elle ferait tout ce qu'il voudrait, à condition qu'il lui enseigne une partie de sa grande sagesse. Et lui, qui l'aimait autant qu'il est possible d'aimer, lui octroya qu'il lui apprendrait tout ce qu'elle saurait lui demander. « Je veux, dit-elle, savoir comment je pourrai clore un lieu par la force de paroles magiques, et y enfermer ce que je voudrai. C'est cela que je veux que vous m'appreniez. —

---

gien et l'art del dyable et sot toutes les choses qui furent passees et faites. Et par ce que il fu crestiiens, i mist Dix de son pooir, et li donna sens et en[*b*]tendement de savoir une partie des choses qui erent a venir. Et quant il fu en l'aage de .XII. ans, si fu amenés au roi Vertigier, si com l'estoire de ses oeuvres le tesmoigne et devise ; et il fist moult de mervelles. Et qui l'estoire en velt savoir toute pure, si lise l'*estoire de Merlin*, car il nos couvient retourner a nostre conte. Quant Merlins ot longement esté avoc le roi Artu, si s'en departi et ala converser es forés grandes et parfondes et anciennes, et il sot quanques cuers pooit savoir de toute perverse[a] science. Il avoit en la marce de la Petite Bretaingne une pucele de moult tres grant biauté ; et avoit a non Niniane. Celi conmencha Merlins enamer ; et vint moult souvent ou ele estoit et par nuit et par jour. Et cele se gaitoit moult bien de lui come cele qui estoit sage, tant que a un jour li enquist et li conjura que il li desist qui il estoit. Et il li en dist la verité. Et ele dist qu'ele feroit quanques il volroit, mais qu'il li enseignast une partie de son grant sens. Et cil, qui tant l'ama que nus plus, li otroia a aprendre quan qu'ele saroit deviser. « Je voel, fait ele, savoir conment je porrai un lieu fermer par force de paroles, et enserrer ce que je volrai. Ce voeil je que vous m'enseigniés. —

Pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda Merlin. — Parce que, répliqua-t-elle, si mon père savait que vous, ou un autre, couchiez avec moi, il me tuerait : et si je savais ce secret, je serais protégée contre lui. Mais sachez bien, ajouta-t-elle, que si vous m'apprenez quelque chose de faux, vous perdrez mon amour. » Merlin lui enseigna cela, et bien d'autres choses encore. Et elle mit par écrit les formules, en femme qui connaissait bien ses lettres. De cette façon, elle s'arrangeait pour que Merlin s'endorme instantanément dès qu'il venait lui parler, car elle mettait sur ses aines deux mots de conjuration tels qu'aucun homme ne pouvait lui prendre son pucelage ou coucher avec elle tant qu'ils demeuraient en place.

44. Cette situation se prolongea longtemps, et Merlin croyait toujours lorsqu'il s'en allait qu'il avait couché avec la demoiselle. Ainsi, elle le trompait grâce à son côté mortel car, s'il avait été entièrement de nature diabolique, elle n'aurait pu triompher de lui par la ruse, et il n'aurait pas pu dormir. À la fin, elle apprit de lui tant de prodiges qu'elle le posséda complètement, et l'enferma tout endormi dans une prison d'air au cœur de la forêt de Darnantes[1]. Et il y resta sans jamais plus parler à qui que ce soit, sauf une fois à monseigneur Gauvain, comme le raconte et l'atteste le livre de *Merlin*. Celle qui l'endormit et l'emprisonna, ce fut celle qui emporta Lancelot dans le Lac[2]. Et quand elle s'en fut saisie de la sorte, il est inutile de demander si elle l'aima : elle

---

Pour coi, fait Merlins, volés vous ce savoir ? — Pour ce, fait ele, que se mes peres savoit que vous ou autres gisoit a moi, il me tueroit tantost : et se je savoie ce, je seroie de lui asseür. Mais bien saciés, fait ele, se vous m'aprendés chose ou il i ait mençoigne, que vous perderés m'amour. » Cil li ensegna ce et el. Et ele escrit les paroles em parchemin come cele qui savoit assés de letre. Si atournoit si Merlin toutes les eures qu'il venoit a li parler qu'il dormoit tout errant, car ele metoit sor ses ainnes .II. nons de conjurement, que ja tant com il i fuissent, ne le peüst ja nus hom despuceler ne jesir a li charnelment.

44. En tel maniere le mena la damoisele moult longement, et il quidoit tous jours au departir que il eüst a li jeü. Si le decevoit par ce qu'il estoit mortels en une maniere, mais s'il fust del tout dyables, ele ne le peüst mie decevoir, ne il ne peüst mie dormir. En la fin sot ele par lui tant de merveilles qu'ele l'engingna, et l'enseela[a] tout endormis en l'air dedens la forest de Darnantes. Illoc remest en tel maniere que onques puis ne parla a home fors une fois a mon signour Gavain, si con li contes le devise el livre de *Merlin*. [c] Cele qui l'endormi et enseela[b], ce fu cele qui emporta Lanselot el lac. Et quant ele l'ot emporté, il ne fait pas a demander s'ele le tint chier, car ele le gardoit plus doucement que nul autre feme peüst faire, qui porté ne

s'en occupait avec plus de tendresse qu'aucune autre femme, même la mère qui l'avait porté, n'aurait pu le faire. Elle n'était d'ailleurs pas seule, mais il y avait avec elle des dames, des chevaliers et des demoiselles qui participaient à l'éducation de l'enfant : d'abord elle procura à celui-ci une nourrice qui lui convienne. Puis, quand il put s'en passer, il eut un gouverneur qui lui enseigna ce qu'il devait savoir, et lui apprit à se comporter comme il fallait. Mais personne dans la maisonnée ne savait comment il s'appelait, à l'exception de la demoiselle ; on lui donnait donc différents noms : certains le nommaient « Le Beau trouvé », d'autres « Fils de roi » — et la demoiselle elle-même l'appelait souvent ainsi ; mais parfois elle disait « Riche orphelin ». Lancelot demeura ainsi trois ans en la garde de la demoiselle, entouré du plus grand confort ; l'enfant croyait en vérité qu'elle était sa mère. Il grandit plus en ces trois ans qu'un autre n'aurait fait en cinq, et il était si beau à tous points de vue qu'on n'aurait su imaginer plus bel enfant. La dame qui l'élevait résidait seulement au cœur des forêts profondes, mais le lac dans lequel elle avait sauté en emportant l'enfant n'était qu'une illusion causée par enchantement. En fait, il se trouvait dans un vallon, nettement plus bas que le tertre où le roi Ban avait trouvé la mort. Là où le lac semblait le plus profond, la dame possédait de belles et riches demeures, et au centre du vallon coulait une petite rivière très poissonneuse[3]. Cette résidence était si bien dissimulée que personne ne pouvait

---

l'eüſt dedens son ventre. Ne ele n'eſtoit pas seule, ains avoit avoques li dames et chevaliers et damoiseles qui l'enfant nourrissoient : si quiſt a l'enfant nourrice qui bone li fu. Et quant il s'en pot consirrer, si ot son maiſtre qui li enseigna ce que meſtiers li fu, et conment il se devoit contenir. Ne nus de la maisnie a la damoisele ne savoit conment il ot non, fors la damoisele solement ; si l'apeloient en mainte maniere : li un l'apeloient « le biau trouvé », li autre « fix de roi » — et ele meïsme l'apeloit ensi souvent —, et de tele eure eſtoit qu'ele l'apeloit « riche orphenin ». Et ensi fu Lanselos .III. ans en la garde a la damoisele et a moult grant aaise, si quidoit li enfes por voir qu'ele fuſt sa mere. Et il fu plus creüs en ces .III. ans que uns autres ne fuſt en .V., et fu de toutes choses si biaus enfes que plus bel n'eſteüſt deviser. Et la dame qui le nourrissoit ne conversoit nul lieu s'en forés non parfondes et grans, ne li las ou ele sailli ens atot l'enfant quant ele l'enporta n'eſtoit se par enchantement non : si eſtoit el plain d'un tertre assés plus bas, la ou li rois Bans avoit eſté mors. Et en cel lieu ou li las sambloit et grans et parfons avoit la dame moult beles maisons et moult riches, et el plain desous couroit une riviere petite et plentieve de poissons. Si eſtoit cil herbergemens si celés que nus ne le porroit

la découvrir, car l'apparence du lac la recouvrait de sorte qu'on ne pouvait la voir. C'eſt ainsi que Lancelot fut élevé par la demoiselle ; il grandit en force et en sagesse, comme vous l'apprendrez par la suite. Mais ici le conte se tait à son sujet et recommence à parler de Lionel et de son frère Bohort.

Claudas de la Déserte.

45. Le conte dit ici que le chevalier dépouillé, après avoir enlevé ses deux enfants à la reine de Gaule, s'en retourna dans son fief que le roi Claudas lui avait rendu ; il lui avait aussi donné beaucoup de nouvelles terres : le chevalier fit donc élever les enfants de la manière la plus honorable, car il souhaitait qu'ils parviennent à l'âge adulte et que Dieu leur rende leurs domaines. En effet, il escomptait en tirer de grands avantages, une fois qu'ils auraient repris le pouvoir. Il les garda ainsi plus de trois ans chez lui, si secrètement que personne ne put savoir qui ils étaient, à l'exception de sa femme, une dame jeune et belle, et pleine d'éloquence. En raison de sa grande beauté, le roi Claudas s'éprit d'elle et fit tant qu'il gagna son amour ; il alla jusqu'à faire son seigneur sénéchal de toute la terre de Gaunes pour l'amour d'elle, et lui donna beaucoup de biens et de rentes pour accroître son fief[1]. Le chevalier était vaillant et hardi, il s'appelait Pharien. La liaison de sa femme et du roi Claudas dura si longtemps qu'il finit par l'apprendre ; il en fut très courroucé, car il n'aimait personne au monde autant que sa femme. Il accu-

---

trouver, car la samblance del lac le couvroit, qu'il ne pooit eſtre veüs. Ensi fu Lanselos en la garde a la damoisele ; si crut et amendi moult, si com vous porrés oïr. Mais ici endroit se taiſt li contes de lui et retourne a parler de Lyonnel et de Boort son frere.

45. Or diſt li contes que quant li chevaliers desiretés ot tolu a la roïne de Gaunes ses [*d*] .II. enfans, qu'il s'en ala en son païs que li rois Claudas li ot rendu ; et d'autre terre li ot il donné grant partie : si fiſt les enfans garder a moult grant honour, car il baoit qu'il venissent en aage et que Dix lor rendiſt lor terre ; si em baoit encore a avoir moult grant prou s'il revenoient em pooir. Ensi les tint plus de .III. ans en sa maison si celeement que nus ne pot savoir qui il eſtoient, se ne fuſt sa feme solement, qui moult eſtoit bele dame et bien parlans et jouene. Et pour la grant biauté qu'en li eſtoit, l'enama li rois Claudas et fiſt tant qu'il ot s'amour ; et pour l'amour de lui, si fiſt li rois son signor seneschal[a] de toute la terre de Gaunes et moult li acrut sa terre de grans fiés et de beles rentes. Li chevaliers eſtoit moult prous et moult hardis ; et avoit non Phariens. Et tant durerent les amours de sa feme et del roi Claudas que il le sot ; si en fu moult iriés, car il n'amoit riens nee tant com il faisoit sa feme. Il s'en priſt

mula les observations, jusqu'à ce qu'un jour le roi, son seigneur, l'envoie quelque part pour traiter une de ses affaires. Il fit semblant de s'y rendre, mais il n'y alla pas : au contraire, il se mit aux aguets pour éprouver la vertu de sa femme, si bien que la nuit il la trouva couchée avec Claudas. Il voulut tuer le roi, mais ne le put, car celui-ci lui échappa en se sauvant par une fenêtre de la chambre. Mais Pharien avait bien reconnu Claudas ; il regrettait fort de ne pas l'avoir tué, d'autant qu'il craignait que son seigneur ne le fasse mettre à mort, lui. Il réfléchit aux moyens qu'il avait de se tirer d'affaire par la ruse, puisque la force n'était pas de son côté. Le lendemain il vint trouver Claudas, le prit à part et lui dit : « Seigneur, je suis votre homme, et vous devez me faire justice envers tous, et réciproquement. Or, je veux que vous sachiez qu'il y a ici l'un de vos chevaliers qui me déshonore en couchant avec ma femme, et je l'ai pris une fois en flagrant délit. — Qui est-ce ? demanda Claudas. — Seigneur, je ne le sais pas, car ma femme ne veut pas me dire son nom. Mais elle m'a avoué tout de même que c'était un de vos chevaliers. Je vous prie de me conseiller dans cette affaire, et de me dire ce que vous me suggérez de faire, si je le trouve. — Certes, dit Claudas, si je le trouvais, je le tuerais. » Et il répondit de la sorte parce qu'il croyait que Pharien ignorait la vérité.

46. Là-dessus Pharien prit congé, revint à son château et enferma sa femme dans une tour très inconfortable. Elle y

---

garde moult souvent, tant que a un jour l'envoia li rois sé sires en un sien affaire. Et cil fist samblant qu'il i alast, mais il n'i ala mie ; ains se mist en agait pour sa feme esprouver, tant que il trouva la nuit Claudas avoques li gisant. Si le quida ocirre, mais il ne pot, car il se lancha parmi une fenestre fors de la chambre : si li eschapa en tel maniere. Et il connut bien que ce fu Claudas ; se li pesa moult que ocis ne l'avoit, et moult ot grant paour que ses sires ne le fesist ocirre. Si s'apensa conment il se porroit garir par boisdie, car par force n'i avoit il mestier. L'endemain vint a Claudas et le traist a une part a conseil et li dist : « Sire, je sui vos hom, et me devés tenir a droit envers tous homes et aus envers moi. Je voel bien que vous saciés que chaiens a un de vos chevaliers qui me honnist de ma feme, et trouvé l'i ai je une fois. — Qui est li chevaliers ? dist Claudas. — Sire, fait il, je ne le sai, car ma feme ne le me velt nomer. Mais de tant m'a ele bien dist que il est de vos chevaliers. Si vous proi que vous m'en donés conseil, et que vous m'en loés que j'en face, se je l'i truis. — Certes, dist Claudas, se je l'i trouvoie, je l'ocirroie. » Et ce disoit il por ce qu'il quidoit que Phariens n'en seüst[b] la verité.

46. Atant prent Phariens de lui congié, si s'en revint en son chastel et prent sa feme, et le mist en une tour moult a malaise. Et fu

était toute seule, à l'exception d'une vieille femme qui lui apportait à boire et à manger : c'était sa seule compagnie ; mais pas une seule fois Pharien ne lui adressa de reproches ou ne lui dit pourquoi il lui infligeait ce rude traitement. La dame endura cette épreuve aussi longtemps qu'elle le put, mais finalement elle s'arrangea pour se confier à l'un de ses cousins, un jeune homme pauvre auquel elle avait fréquemment rendu service. Elle lui parla un soir tard, des fenêtres de la tour, et lui demanda d'aller trouver le roi Claudas pour lui dire que son mari l'avait emprisonnée dans une tour pour l'amour de lui : au nom de Dieu, qu'il fasse en sorte qu'elle puisse lui parler, et elle l'informerait de quelque chose qui pouvait provoquer son déshonneur et lui causer de grands dommages. Et s'il ne le faisait pas prochainement, il pourrait bien s'en repentir, car il en mourrait et elle aussi[1]. Le jeune homme alla trouver Claudas et s'arrangea pour s'entretenir avec lui. Il lui transmit le message de la dame, en lui fournissant au moyen de paroles de reconnaissance la preuve que c'était bien elle qui l'avait envoyé.

47. Peu après ces événements, Claudas partit chasser dans la forêt de Gaunes ; il lui vint à l'esprit d'aller parler à la dame. Il prit un écuyer et fit savoir à Pharien qu'il voulait dîner dans sa maison. Lorsque Pharien entendit cela, il fit très bonne figure au serviteur de son seigneur et fit semblant d'être ravi de l'affaire. Immédiatement, il fit sortir la dame de la tour, la fit vêtir et parer très richement, et fit préparer pour

---

toute seule, fors que une vielle li portoit ce qu'ele mengoit et bevoit, ne de toutes compaingnies n'avoit ele fors cele vielle ; ne on[*e*]ques Phariens ne li reprocha une fois pour coi il li faisoit tous ces maus sousfrir. Et tant sousfri la dame qu'ele ne pot plus sousfrir en avant, et fiſt tant qu'ele parla a un sien povre cousin vallet a qui ele avoit fait maint bien. Si parla a lui a un anuitier as feneſtres de la tour et li diſt que il alaſt au roi Claudas et li desiſt que ensi l'avoit ses sires enserree pour l'amour de lui en une tour, et por Dieu, que le fesiſt tant qu'ele peüſt a lui parler, et ele l'acointeroit de sa honte et de son damage ; et s'il n'i parloit prochainnement, il i porroit avoir trop grant damage, car il en morroit et ele autresi. Li vallés ala a Claudas et fiſt tant qu'il parla a lui ; et li conta quan que la dame li avoit dit, et avoc ce, li en diſt il bones enseignes que ele li envoioit.

47. Aprés ce ne demoura gaires longement que Claudas chaçoit en la foreſt de Gaunes ; se li vint a corage qu'il iroit parler a la dame. Si priſt un esquier et manda a Pharien qu'il voloit disner a sa maison. Et quant Phariens l'oï, si fiſt moult bele chiere au vallet son signour et fiſt samblant que moult en fuſt liés. Maintenant fiſt la dame traire fors de la tour et le fiſt atourner et apareillier moult richement, et fiſt atourner a mengier toutes les devises c'om pot trouver. Et quant

le repas les mets les plus raffinés qu'on put trouver. Et quand Claudas fut tout près, Pharien alla à sa rencontre, lui fit un excellent accueil et le reçut dans sa demeure avec de grandes manifestations d'allégresse. Lorsque Claudas eut dîné, il s'assit avec la dame sur un lit ; et elle commença à se plaindre des mauvais traitements qu'elle subissait. « Seigneur, dit-elle, vous devriez bien songer à me tirer de là, car c'est à cause de vous seulement que j'endure ces souffrances. — Certes, répondit-il, j'y mettrais fin volontiers, si je savais comment. — Je vous apprendrai, reprit-elle, comment vous pourrez bien me venger de lui, si vous m'aimez autant que je l'ai mérité. — Soyez absolument certaine, l'assura-t-il, que, si j'en ai le pouvoir, je vous en vengerai : je jure en tant que roi qu'il en sera fait à votre volonté. Maintenant, dites-moi comment.

48. — Seigneur, fit-elle, il sait parfaitement, à la vérité, que c'est vous qu'il a trouvé dans mon lit, mais il n'ose pas le montrer, tant il vous redoute. Mais savez-vous quelle bonne raison vous avez de le réduire à néant ? Cela fait plus de trois ans qu'il abrite les deux enfants du roi Bohort de Gaunes dans une chambre sous cette tour, en attendant qu'ils aient l'âge de vous tuer : puisqu'il a fait cela contre vos intérêts, il a bien mérité la mort. — Comment ! s'exclama Claudas. Est-ce vrai ? — Certes oui, n'en doutez pas ; et vous ne sauriez trouver de meilleure raison de vous retourner contre lui, car par là il a mérité la mort, ou au moins d'être privé de ses biens.

Claudas aprocha la maison au seneschal, si li ala a l'encontre, si[a] li fist moult bele chiere et reçut en son ostel a moult grant feste et a grant leece. Quant Claudas ot disné, si s'asist entre lui et la dame sor une couche ; et ele se conmencha a plaindre de sa grant mesaise, et li dist : « Sire, vous i deüssiés bien metre conseil, car je n'ai ces maus se par vous non. — Certes, dist il, je i meteroie volentiers conseil se je savoie. — Je vous enseignerai bien, fait ele, conment[b] vous me porrés bien de lui vengier, se vous m'amés tant com je ai deservi envers vous. — De ce, fait il, soiiés toute seüre que se je en ai le pooir, que je vous en vengerai : si le vous jur come rois qu'il en ert a vostre voloir. Or me dites conment.

48. — Sire, fait ele, il set de voir que ce fustes vous qu'il trouva en mon lit gisant, mais samblant n'en osa il moustrer ne faire, tant vous redoutoit il. Et savés conment vous avés bone ocoison de lui destruire ? Il garde plus a de .III. ans les .II. enfans au roi Boort de Gaunes en une chambre desous ceste tour, tant qu'il aient aage de vous ocirre. Et puis qu'il a ce fait encontre vous, en a il bien mort deservie. — Con[*s*]ment ! fait Claudas, est ce voirs ? — Oïl, fait ele, n'en doutés pas ; ne vous ne poés nule si bone ocoison trouver sor lui come ceste est, car par ce a il deservi a estre mors, ou au mains a estre desiretés.

49. — Restons-en là, dit Claudas, et ne faites semblant de rien ; je crois bien que je saurai faire mon profit de l'information d'ici peu. » Là-dessus il prit congé et s'en alla jusqu'à Gaunes où il passa la nuit. Il avait par ailleurs parmi sa maisonnée un ennemi de Pharien qui ne haïssait personne autant que celui-ci. Le roi dit à cet homme que désormais il serait aisé de tuer Pharien, pour peu qu'il l'ose. « Comment, seigneur ? demanda l'autre. — Je vais vous le dire, reprit le roi, à condition que vous me promettiez loyalement que vous agirez selon mes directives. » Et celui-ci lui promit. « Il est vrai, fit Claudas, qu'il a en sa garde les deux enfants du roi Bohort dans une forteresse : je tiens ce renseignement de la personne la plus au courant de ses affaires que je connaisse. Savez-vous ce que vous ferez ? Vous l'accuserez de trahison devant moi, en lui reprochant d'être mon vassal et d'élever pour me nuire mes ennemis mortels. Et s'il ose le nier, vous le prouverez en combat judiciaire contre lui. Et savez-vous ce que moi je ferai ? Je vous donnerai la charge de sénéchal de Gaunes à vie, et à vos héritiers après vous. » Quand le chevalier entendit cela, il fut rempli de joie par cette promesse, dont il remercia vivement le roi, et il s'offrit à faire tout ce que ce dernier voudrait sans hésiter.

50. Une période assez longue s'écoula sans qu'il en soit davantage question, jusqu'à ce qu'un beau jour Pharien vienne à la cour. Il était très avisé, et il savait parfaitement

---

49. — Or le laissiés a tant, dist Claudas, et n'en faites nul samblant, car je en quit par tans moult bien esploitier. » Atant s'en parti de laiens et prist congié, et vint la nuit a Gaunes la ou il jut ; et il avoit en sa maison un anemi Pharien qui ne haoit nului se lui non. Et li rois li dist que orendroit estoit il bien aaisiés de ocirre Pharien, s'il l'osoit emprendre. « Conment ? sire, fait cil. — Je le vous dirai, fait li rois, mais que vous me fianciés loiaument que vous en ferés mon conseil. » Et cil li fiance. « Il est voirs, fait Claudas, qu'il a en garde les .II. enfans au roi Boort dedens une forteresce, car je le sai par celui qui mix est de son conseil que nus que je sace. Et savés conment vous le ferés ? Vous l'apelerés par devant moi de traïson come celui qui mes hom est et garde encontre moi mes mortex anemis. Et s'il l'ose renoiier, vous le mousterrés encontre son cors. Et savés que je vous ferai ? Je vous doins la seneschaucie de Gaunes a tous jours mais, a vous et a vostre oir. » Quant cil l'oï, si fu moult liés de la promesse, et l'en mercie moult durement et se pouroffre de faire quan qu'il volra outreement.

50. Ensi passa grant tans que plus n'en fu parole, tant que Phariens vint un jour a court. Et il fu moult sages, et bien savoit que li rois le haoit. Et ot conmandé a tous ciaus qui le sien gardoient qu'il fesissent autretant por un sien neveu qu'il avoit, com il feroit pour

que le roi le haïssait. Il avait par conséquent recommandé à tous ceux qui servaient ses intérêts qu'ils obéissent à un de ses neveux aussi totalement qu'ils lui obéissaient à lui : c'était en effet l'homme auquel il se fiait le plus au monde. Et il exigea que tous ses vassaux prêtent ce serment. Quand il arriva à la cour, Claudas lui fit un très bel accueil. Mais le lendemain à la sortie de l'église le chevalier qui haïssait Pharien se présenta, et il dit à Claudas en présence de tous les assistants : « Sire, faites-moi justice de Pharien que voici, qui vous trahit, comme je le sais pour l'avoir vu et entendu. Et s'il veut le nier, je suis prêt à prouver devant vous par combat qu'il abrite vos ennemis mortels, les deux enfants du roi Bohort de Gaunes. — Vous entendez, Pharien, ce que cet homme affirme, dit Claudas. Certes, si vous m'avez trahi, j'en suis bien navré, car je vous ai honoré et favorisé. — Seigneur, répondit Pharien, je vais en délibérer. — Comment, seigneur, intervint le chevalier son neveu, vous allez en délibérer ? Certainement pas ! Car ce n'est pas un chevalier, celui qui délibère quand il est accusé de trahison : au contraire, s'il est coupable, qu'il se mette la corde au cou et s'en aille au plus vite à son exécution ; mais s'il a le droit pour lui, qu'il s'en défende sans hésitation contre le meilleur chevalier du monde. Car dans le besoin déloyauté rend un bon chevalier mauvais, et loyauté rend un chevalier vaillant et solide, même s'il ne l'a jamais été. »

51. Puis il s'avança devant Claudas et lui dit : « Seigneur, je

---

son cors meïsmes ; car c'estoit li hom ens el monde en qui il plus se fioit : et il en fist a tous ses homes faire serement. Quant il vint a court, si li fist Claudas moult tres grant joie. Et l'endemain vint li chevaliers qui haoit Pharien a l'issue del moustier, et dist a Claudas par devant tous ciaus qui la estoient : « Sire, tenés moi droiture de Pharien qui la est, come cil qui est vostre traïtres, car je le sai si com d'oïr et de veoir. Et s'il le velt contredire, je sui prés de prouver le par devant vous que il tient vos mortels anemis, les .II. enfans le roi Boort de Gaunes. — Oés, Pharien, dist li rois Claudas, que cil dist. Certes, se vous estes mes traïtres, dont sui je moult dolans, car moult vous ai honeré et trait avant. — Sire, dist Phariens, de ce me conseillerai je. — Conment ! sire, [*176a*] fait li chevaliers qui ses niés estoit, vos en conseillerés vous ? Certes vous ne vos conseillerés ja ! Car il n'est mie chevaliers qui se conseille puis qu'il est apelés de traïson : mais s'il en est coupables, si mete le hart entour son col et voist isnelement a son juise ; et s'il a droit, si s'en desfende isnelement contre le meillour chevalier del monde. Car desloiautés fait au besoing de bon chevalier mauvais, et loiautés fait bon chevalier et seür, qui onques a nul jour ne l'ot esté. »

51. Lors en vint devant Claudas et li dist : « Sire, je desfen-

défendrai mon oncle sur ce sujet ! » Mais son oncle à son tour se dressa et dit que jamais personne d'autre que lui ne suspendrait un écu à son cou pour cette affaire. « Tenez, seigneur, ajouta-t-il, voici mon gage comme quoi je n'ai jamais commis de trahison envers vous. — Et reconnaissez-vous, fit alors Claudas, que vous avez en votre garde les enfants du roi Bohort ? — Seigneur, intervint à nouveau le neveu de Pharien, quand bien même ce serait le cas, il en fait cependant assez, car il eśt prêt à affirmer n'avoir jamais commis de trahison envers vous : il eśt donc prêt, en fait, à se défendre de ce dont on l'accuse. — On l'accuse, dit Claudas, de cette affaire des enfants du roi Bohort, et s'il veut nier les avoir eus en sa garde, ce chevalier eśt tout prêt à le prouver ! — Seigneur, reprit le neveu de Pharien, s'il les a eus en sa garde, ce n'était pas par trahison envers vous. Et s'il y a ici un chevalier assez hardi pour soutenir que c'en était une, je suis tout disposé à l'en défendre ; en effet, il n'a jamais renoncé à l'hommage du roi Bohort, et quel que soit le tort que son seigneur a pu avoir envers lui, il doit néanmoins le protéger de son vivant, lui et ses enfants. » Puis il dit à son oncle : « Allez, mon oncle et mon seigneur, défendez-vous de la trahison dont ce chevalier vous accuse. Et pour ma part, je vous défendrai en ce qui concerne les enfants, en soutenant que les protéger et les garder à l'abri n'eśt pas un méfait. »

52. Il n'y eut personne pour s'élever contre ces paroles ; et même le chevalier qui avait accusé Pharien de trahison

---

derai mon oncle de ceśte chose. » Et ses oncles saut avant et diśt que ja hom n'en metera escu a col fors il meïsmes ses cors. « Tenés, sire, diśt Phariens, mon gage que je onques traïson ne fis vers vous. — Et connoissiés vos, fait Claudas, que vous les enfans au roi Boort aiiés en garde ? — Sire, fait li niés Pharien, s'i les gardoit ore, si en fait il assés ; car il eśt prés de contredire qu'il ne fiśt onques traïson vers vous, et ensi com il en eśt retés, si eśt il prés orendroit qu'il s'en desfende. — Il eśt retés, fait Claudas, des enfans au roi Boort, et s'il velt contredire qu'il ne les ait gardés, cil eśt tous apareilliés del prouver. — Sire, diśt li niés Phariens, s'il les a gardés, si ne les a il mie gardés en traïson vers vous. Et s'il a chevalier chaiens tant prou ne tant hardi qui voelle dire qu'il les ait gardés en traïson, je sui tous prés que jel desfende ; car il n'issi onques de l'homage au roi Boort, et combien que ses sires ot mespris vers lui, si doit il garder le cors son signour s'il fuśt vis, et les cors a ses enfans. » Puis diśt a son oncle : « Alés, sire oncles, si vous desfendés de la traïson que cil chevaliers vous met sus. Et je vous desfendrai del mesfait que point n'en a es enfans tenser et garantir. »

52. A ceśte parole ne fu nus hom qui onques[a] i mesiśt contredit ; ne li chevaliers qui apelé l'avoit de traïson ne se tint pas adont si

n'était plus si ardent qu'auparavant. « Comment ! lui dit Claudas. N'en ferez-vous pas davantage ? » Et l'autre, voyant que c'était le vœu de son seigneur, offrit son gant en gage pour prouver la trahison ; Pharien de son côté tendit le sien pour le contredire ; puis tous deux allèrent s'armer sans aucun délai. Pharien en outre appela son neveu et lui dit : « Beau neveu, allez-vous-en à mon manoir, et, quoi qu'il doive m'arriver d'heureux ou de malheureux, prenez mes deux seigneurs et conduisez-les sans retard au Monastère royal, à ma dame qui s'y trouve : rendez-les-lui, car je ne saurais plus les protéger contre ce traître. »

53. Là-dessus le neveu partit pour obéir aux ordres de son oncle. Quant à Pharien, il combattit le chevalier et finit par le tuer sous les yeux de Claudas. On apporta alors à Claudas la nouvelle que le neveu avait quitté la cour pour mettre les enfants à l'abri. Lorsque Claudas entendit dire cela, il vint trouver Pharien, et le pria, le plus aimablement du monde, de lui rendre les enfants. « Et je vous jurerai sur les reliques, ajouta-t-il, ici même, que, lorsqu'ils en auront l'âge, je les ferai chevaliers et je leur rendrai leurs terres. Et si je meurs avant ce moment, je les remettrai entre vos mains et je vous les confierai : de la sorte vous aurez en votre garde les enfants, ainsi que la terre de Gaunes et celle de Bénoïc, qui doit leur revenir aussi. En effet j'ai entendu dire que le fils du roi Ban était mort depuis quelque temps déjà, ce que je regrette vivement d'ailleurs. Car j'ai atteint désormais un âge

---

engrés com il avoit devant esté. « Conment ! dist Claudas a celui qui avoit apelé, n'en ferés vous plus ? » Et quant cil voit que a son signour plaist, si donne son gage de moustrer la traïson ; et Phariens tent le sien pour le contredire. Et lors s'alerent armer sans nul respit. Et Phariens apele son neveu et li dist : « Biaus niés, alés vous ent a mon ostel, et coi que de moi doive avenir, ou de joie ou de mescheance, prendés mes .II. signours et les menés sans arrest au moustier roial a ma dame qui la est, et li rendés : car je ne les por[*b*]roie plus vers cest traïtour tenser. »

53. Atant s'em part li niés pour faire le conmandement son oncle. Et Phariens se combati tant au chevalier qu'il l'ocist devant Claudas. Lors vinrent les nouveles a Claudas que li niés Pharien s'en estoit alés et qu'il en menroit les enfans. Et quant Claudas l'entent, si vint a Pharien ; si li fist moult bele ciere : se li proie qu'il li renge les enfans. « Et je vous juerrai, fait il, orendroit sor^s^ sains, que quant il seront en aage, si les garderai que chevaliers les ferai et lor renderai lor terre. Et se je muir dedens ce, je les meterai en vostre main et les vous renderai : si garderés les enfans et la terre de Gaunes et cele de Benuyc autresi, qui lor doit estre. Car je ai oï dire que li fix au roi Ban est mors piecha, et ce poise moi. Car je sui mais de tel aage

où je ne dois plus me soucier que du salut de mon âme : et j'ai dépouillé leurs pères parce qu'ils ne voulaient pas devenir mes vassaux, alors qu'ils ne recevaient aucune aide d'un autre seigneur[1]. » Il fit alors apporter les reliques et jura en présence de toute sa cour que jamais les enfants ne subiraient de sa part le moindre tort, mais que, au contraire, il les protégerait loyalement jusqu'à ce qu'ils soient en âge de régner : et alors il leur rendrait leur terre. Pharien le crut, en raison du serment ; il monta à cheval et galopa sur le chemin qu'avait emprunté son neveu, jusqu'à ce qu'il l'ait rattrapé ; il les ramena alors, lui et les enfants. En voyant les enfants Claudas leur fit un excellent accueil ; on les regarda beaucoup, car ils étaient remarquablement beaux. Le roi les confia à Pharien et à son neveu. Après cela, il ne tarda guère à les placer tous les quatre dans la tour de Gaunes ; il leur manifestait beaucoup d'affection et ordonna qu'ils aient tout ce qu'ils demandaient.

54. Le conte dit ici que le roi Claudas n'avait en tout et pour tout que deux enfants. C'étaient de beaux garçons : l'aîné avait quinze ans, et s'appelait Dorin ; le plus jeune n'avait que seize mois, son nom était Claudin. L'aîné qui s'appelait Dorin était si orgueilleux, si violent et si excessif que son père n'osait pas le faire chevalier, de crainte que son fils ne se retourne contre lui et l'attaque dès qu'il en aurait le pouvoir. C'était en effet un jeune homme si prodigue qu'aucune richesse ne durait longtemps avec lui, alors que Claudas

---

que je ne doi penser fors a m'ame sauver, et je en desiretai lor peres pour ce qu'il ne vaurent mi home devenir, et si n'avoient nule aïde de signour qu'il avoient. » Lors fist aporter les sains et jura voiant tout son barnage que ja li enfant n'avroient mal par lui, ains les garderoit bien et loiaument tant qu'il aroient lor aage ; et lor renderoit lor terre. Phariens le crut par le sairement, et monta au ferir des esperons et le[b] sivi tout le chemin par la ou il porroit aconsivir son neveu[c], tant qu'il l'aconsivi et le ramena, et lui et les enfans. Quant Claudas vit les enfans, si lor fist moult tres grant joie ; et moult furent regardé, car a grant merveille[d] estoient bel. Si les conmanda a garder a Pharien et a son neveu. Et il ne demoura gaires aprés que il les fist metre tous .IIII. en la tour de Gaunes ; si lor fist Claudas moult bel samblant d'amours et conmanda qu'il eüssent quan qu'il deviseroient de bouche.

54. Or dist li contes que li rois Claudas n'avoit de tous enfans que .II. Et cil estoient [*c*] vallet moult bel : si avoit li ainsnés .XV. ans, et avoit a non Dorins ; et li mainsnés n'avoit mie plus de .XVI. mois, et si estoit apelés Claudins. Li ainsnés qui Dorins avoit a non estoit si fiers et si vigherous et si desmesurés que ses peres n'en osoit faire chevalier, car il avoit paor qu'il ne li courust sus tantost qu'il en aroit

était le prince le plus triste et le plus avare que l'on pût trouver[1], et ne donnait jamais rien sauf lorsqu'il avait tellement besoin de quelqu'un qu'il ne pouvait vraiment pas l'éviter. Par ailleurs, Claudas était si terrible d'aspect que le conte affirme qu'il mesurait bien neuf pieds de haut (des pieds de l'époque) ; son visage avait des traits lourds et un teint noir, il avait des sourcils touffus, de gros yeux noirs, très écartés ; son nez était court et épaté, il avait une barbe rousse et des cheveux de couleur indécise, ni tout noirs ni tout roux, mais mélangés de l'un et de l'autre. Son cou était épais, sa bouche grande avec des dents blanches très serrées. Mais de corps — épaules, pieds, et le reste — il était parfait, si bien bâti qu'on ne pourrait imaginer mieux. Son caractère était lui aussi un mélange de bien et de mal : il aimait fort les pauvres et les bons chevaliers, et n'aurait jamais exigé qu'un homme riche fût bon chevalier ; il haïssait tous ceux qui avaient plus que lui, mais aimait tous ceux qui lui étaient inférieurs : il aurait souhaité pouvoir être plus généreux à leur égard. Il allait volontiers à l'église, mais ne se montrait guère charitable à l'égard des pauvres gens. Il se levait et déjeunait tôt le matin ; il ne jouait jamais aux dames ou aux échecs, ou à d'autres jeux, sauf exceptionnellement. Il aimait aller chasser de temps à autre, deux jours de suite, mais ce n'était pas une habitude chez lui. Il ne tenait pas volontiers ses promesses, mais recourait souvent à des prétextes et à des ruses mensongères ;

---

le pooir. Car il estoit si despendans que riens nule ne li pooit durer, et Claudas fu li plus angoissous princes et li plus avers que on porroit trouver[a], ne ja riens ne donnast se lors non quant il en avoit si grant mestier de gent qu'il ne s'em porroit consirrer. Et sa façons estoit si fiere que li contes dist qu'il avoit bien .ix. piés de lonc des piés qui adont estoient ; si avoit le viaire et gros et noir et les sourcix velus, et ot les ex gros en la teste et noirs, l'un loing de l'autre ; si avoit le nés court et requingnié et la barbe rousse et les chavels ne bien noirs ne bien rous, mais entremellés d'un et d'autre ; si ot le col gros et la bouche grosse et les dens clers et entassés. Mais les espaulles et les piés et tout l'autre cors avoit si bien taillié et si bel c'on ne porroit ja mix deviser en nul home. Et ses teches estoient et bones et mauvaises. Il amoit moult povre home et bon chevalier, ne ja ne quesist que riches hom fust bons cevaliers ; et si haoit tous ciaus qui plus avoient de lui, et amoit tous ciaus dont il estoit au desus : si lor volsist un poi estre plus larges. Il aloit volentiers au moustier, mais il ne faisoit mie volentiers bien as povres gens. Volentiers levoit matin et mengoit matin ; ne ja ne joast as tables ne as eschés ne a autres gix, se petit non. En bois aloit volentiers .II. jours pres a pres, non mie acoustumeement. Ses couvenences ne tenoit mie volentiers, mais souvent metoit sus ocoison de barat et de decevance ;

enfin, il n'avait aimé qu'une fois d'amour. Et quand on lui demandait pourquoi il avait renoncé à l'amour il répondait que c'était parce qu'il avait l'intention de vivre jusqu'à un âge avancé. « Comment ! disaient ses hommes. Celui qui aime d'amour ne peut-il vivre longtemps ? » Et il affirmait que non, car le cœur d'un chevalier parfait amant ne doit désirer qu'une chose : surpasser tous les autres ; et aucun corps ne saurait endurer ce qu'un tel cœur oserait entreprendre. « Mais si la force du corps était si grande qu'elle puisse accomplir la volonté d'un cœur hardi, j'aimerais d'amour tous les jours de ma vie, et je surpasserais tous les autres hommes par les prouesses les plus remarquables qui puissent se rencontrer chez un chevalier. Car nul ne peut être très vaillant sans être un parfait amant, et je connais assez mon cœur pour savoir que j'aimerais plus loyalement que tous les autres hommes[2]. »

55. Ainsi parlait Claudas à ses gens, en privé, et il disait vrai : lorsqu'il aimait, il avait accompli des prouesses étonnantes et avait reçu bien des louanges pour sa chevalerie en mainte contrée. Il avait encore d'autres caractéristiques : par exemple, si on lui confiait un secret, jamais il ne le révélait à autrui. Il aimait la chasse de rivière plus que toute autre distraction, et il préférait de loin les faucons aux autours. Il ne chevauchait pour ainsi dire que de grands destriers, sauf lorsqu'il faisait un long voyage ; mais même dans ce cas, il se faisait accompagner par un grand destrier, qu'il soit en paix

---

ne onques n'avoit amé par amours c'une fois. Et quant on li demandoit pour coi il avoit amours laissies, si disoit : pour ce qu'il baoit a vivre longement. « Conment ! dient si home ; sire, ne puet il vivre longement qui par amours aimme ? » Et il disoit que nenil, car cuers de chevalier qui parfaitement aimme ne doit baer qu'a une chose : c'est a tout le monde passer ; ne nuls cors d'ome ne porroit sosfrir ce que li cuers oseroit enprendre. « Mais se la force del cors fust si grans [*d*] qu'il peüst acomplir la volenté del cuer et le hardement, je amaisse par amors toute ma vie et pasaisse tous les hommes del monde de toutes les proeces qui peüssent estre en cors de chevalier. Car nus ne puet estre tres prous d'armes s'il n'aimme parfitement, et je connois tant mon cuer que je amaisse loialment sor tous autres. »

55. Ensi parloit Claudas a sa gent priveement, et il disoit voir. Car il avoit esté en s'amour de merveillouses proueces et avoit eü los et pris de chevalerie en maintes terres. Et si avoit encore autres teches. Car qui conseil li desist, ja ne s'en descouvrist. Il amoit riviere sor tous deduis, et plus faucons que ostoirs ; ne ja ne cevauchast gaires se[a] grans destriers non, fors que quant il erroit grans journees : et adont avoit tousdis grans destriers encoste lui, ou fust a pais ou en guerre. Quant il ot tenu les .II. roiaumes qu'il avoit conquis .II. ans ou plus, si s'aporpensa d'une haute prouece. Mais il ne s'en conseilla

ou en guerre. Après avoir gouverné pendant plus de deux ans les deux royaumes qu'il avait conquis, il lui vint à l'esprit une prouesse remarquable. Il ne prit conseil que de lui-même, se disant : « Je suis très riche, très fort, redouté de bien des gens ; le roi Arthur lui-même n'ose soulever la terre contre moi. En effet, depuis plus de deux ans j'ai la main sur deux royaumes qui relèvent de sa suzeraineté, et il n'a rien tenté à ce sujet. Je peux donc bien être sûr que beaucoup d'autres me redoutent, quand c'est le cas du roi Arthur ; mais je ne m'estimerai pas satisfait de ma propre valeur tant qu'il ne tiendra pas toute sa terre de moi : j'ai donc fort envie de lui déclarer la guerre sans retard. Cependant, compte tenu du fait que tout le monde lui attribue tant de prix, je voudrais d'abord voir s'il est aussi valeureux qu'on le dit : il ne me semble pas en effet qu'un homme puisse être loué ou blâmé très vivement sans qu'il y ait dans ce jugement une part de vérité. Je veux donc m'enquérir du comportement et du caractère d'Arthur. S'il est tel que je doive l'assaillir, c'est ce que je ferai bientôt ; mais si je vois que je n'ai aucune chance de le vaincre, je renoncerai à ma folle entreprise. »

56. Telles étaient les pensées de Claudas et les discours qu'il se tenait à lui-même. Il alla ensuite trouver un de ses oncles et lui confia son projet. Mais il lui fit d'abord jurer sur les reliques qu'il n'en parlerait à personne ; puis il enchaîna : « Cher oncle, je m'en vais *incognito* à la cour du roi Arthur pour juger si quelqu'un pourrait le vaincre. S'il doit l'être

---

onques fors a son cuer, si dist a soi meïsmes : « Je sui moult riches et moult vigherous et redoutés de maintes gens, car li rois Artus meïsmes ne s'ose reveler encontre moi ; car je ai tenu .II. roiaumes plus de .II. ans et de son fief, que onques riens n'en osa faire. Si sai bien que moult sui doutés d'autres gens quant li rois Artus me crient et doute, ne je ne me tenrai mie pour si prou com je doi estre se je ne fais tant qu'il tiengne toute sa terre de moi : si ai en talent que je le guerroie sans demourance. Mais pour ce qu'il est tenus a si prodome de toutes gens, vaurai je savoir s'il a tant de valor en lui que les gens dient, car il ne m'est pas avis que nus[b] hom peüst estre tres durement loés ne blasmés que aucune chose n'i ait de verité : pour ce voel je avant emprendre de son couvine une partie. Et s'il est tels que je le doie assaillir de guerre, je l'asaurai prochainnement ; et se je voi que je ne le puisse metre au desous, je lairai[c] ester ma fole emprise. »

56. Ensi pense Claudas et parole a soi meïsme. Et puis en vient a un sien oncle, se li conte son couvine. Mais il li fist ains jurer sor les sains qu'a nului ne l'en descouverroit. Aprés li dist : « Biaus oncles, je m'en vois en la court le roi Artu en tapinage pour esprover se nus le porroit metre au desous ; et se ce doit estre

en effet par qui que ce soit, ce sera par moi. Et si je vois que ce serait folie de l'attaquer, je renoncerai à cette folle entreprise. Je vous laisserai toute ma terre dans l'intervalle, car je ne veux en aucune manière que mon fils en dispose avant que vous ne soyez certain de ma mort. Si les choses tournaient de telle sorte que je ne sois pas de retour d'ici un an, vous pourriez me considérer comme mort : dans ce cas, investissez-le de ma terre sans hésitation ; je demanderai à tous mes hommes de prêter serment en ce sens. »

57. Il fit alors mander ses vassaux dans tout son royaume, et lorsqu'ils furent assemblés il leur dit : « Seigneurs, vous êtes mes hommes liges. Je m'en vais en pèlerinage, si humblement que seul un écuyer viendra avec moi : je veux que vous vous comportiez envers mon oncle que voici exactement comme vous le feriez vis-à-vis de moi pendant un an ; et si au bout d'un an je n'étais pas de retour et que vous sachiez que j'étais mort, il vous faudrait donner la terre de la Déserte et le royaume de Berry à Dorin mon fils. Rendez par ailleurs les royaumes de Bénoïc et de Gaunes aux deux fils de Bohort : ils doivent leur revenir, car j'ai entendu dire que le fils du roi Ban était mort. Et je ne veux pas perdre mon âme en dépouillant autrui après ma mort : mon fils aura bien assez si c'est un homme de valeur, et rien ne saurait lui être utile s'il est mauvais. En tout cas, je ne veux pas qu'il soit investi d'un seul arpent de terre avant un an. Et je veux que vous prêtiez tous serment à ce sujet. Quant à

---

par nul home, ce sera par" [*e*] moi. Et se je voi que ce soit folie de lui envaïr, je laisserai ester ma fole emprise. Si vous lairai toute ma terre, car je ne voel en nule fin que mes fix en soit tenans jusques a cele ore que vous saciés que je soie mors. Et s'il avenist chose que je ne revenisse au cief de l'an, lors me porriés vous tenir por mort : sel ravestissiés de ma terre seürement, et ensi le ferai je jurer a tous mes homes. »

57. Lors fist mander ses homes de par tout son roiaume, et quant il furent assamblé, si lor dist : « Signour, vous estes mi home lige. Et je m'en vois en un pelerinage si eschariement que avoques moi n'i venra que un sol esquier : si voel que vous faciés pour mon oncle autretant qui ci est que vous feriés por moi jusques a un an ; et se je au chief de l'an ne revenoie et vous seüssiés que je fuisse mors, la terre de la Deserte et del regne de Berri donriés vous a Dorin mon fil, et le regne de Benuyc et de Gaunes rendés as .II. fix Boorth ; car ele doit estre lor, car je ai oï dire que li fix au roi Ban est mors. Si ne voel mie perdre m'ame pour autrui desireter aprés ma mort, car mes fix avra assés s'il est prodom ; ne riens ne seroit bien emploiie en lui s'il estoit mauvais, ne dedens un an ne voel je qu'il soit saisis d'une sole roie de terre. Et si voel que vous ensi le me jurés. Et vous, biaus oncles, je voel que vous le me jurés a tenir tout avant ensi com je l'ai

vous, mon cher oncle, je veux que vous juriez aussi de vous en tenir exactement à ce que j'ai décidé. » Et l'oncle, qui avait toujours été valeureux et loyal envers Claudas, fut le premier à jurer ; il s'appelait Patrice, c'était le seigneur d'un château du territoire de Gaunes que Claudas lui avait donné, mais il avait aussi hérité d'un château nommé Charroc[1] et d'un autre à côté du nom de Dun. Mais du temps d'Essout, le fils de ce Patrice, qui fut très hardi et vaillant, le nom fut changé en Essoudun, parce qu'il était trop court pour un si bon château : Essoudun revenait à dire « le fils Essout ». À l'époque dont nous parlons, c'était Patrice qui en était le seigneur ; une fois qu'il eut prêté serment à Claudas, les autres en firent autant. Trois jours plus tard Claudas partit, emmenant avec lui un de ses hommes d'armes, sage, plein de valeur et de prouesse dans tous les domaines. Le roi chevaucha tant qu'il arriva en Grande-Bretagne. Il trouva le roi Arthur dans sa cité de Logres[2], engagé dans une guerre contre plusieurs de ses barons. Cela ne faisait pas encore huit ans qu'il avait épousé la reine Guenièvre, qui était la plus belle dame dont on ait jamais entendu parler dans tout le royaume d'Arthur. Sachez en effet qu'en son temps il n'y eut dans le royaume de Logres ni dame ni demoiselle qui puisse se comparer à elle pour la beauté, sauf une qui était la dame d'un château situé aux confins de Norgales et de la marche des Francs, du nom de Garewire — la dame s'appelait Hélène sans Pair —, et une autre qui était la fille du roi

---

devisé. » Et cil li jure tous premiers, qui moult estoit prous et loiaus vers lui tous jours. Si avoit a non Patrices ; et estoit sires d'un chastel devers Gaunes que Claudas li avoit donné, mais par anciserie estoit il sires d'un chastel qui avoit a non Charroc et d'un autre delés qui estoit apelés Dun : mais au tans Essout le fil celui Patrices, qui moult fu prous et vigherous, le fist il apeler Essoudon pour ce que li nons estoit trop petis a si bon chastel ; si fu autant a dire Essouduns come « li fix Essot ». De cel estoit sires Patrices a cel tans, et quant il ot fait a Claudas son serement, si jurerent autresi tout li autre. Dedens le quart jour mut Claudas et en mena avoc lui un sien sergant qui moult estoit sages et prous et de grant prouece de cors et de tous services. Tant chevaucha li rois qu'il est venus en la Grant Bertaingne. Et trouva le roi Artu a Logres sa cité ; si avoit guerre as pluisours de ses barons. Et il n'avoit mie encore passé .VIII. ans qu'il avoit pris [*f*] la roïne Genievre qui estoit la plus bele dame dont on eüst onques oï parler el pooir le roi Artu. Et saciés que onques a son tans n'ot dame ne damoisele el roiaume de Logres qui s'apareillast a li de grant biauté, fors que une qui estoit dame d'un chastel qui siet en la marce de Norgales et des Frans — si ot non Garewire, et la dame avoit non Helainne sans Per —, et une autre qui fu fille au roi

Pellès de Listenois, le grand-père de Galaad, celui qui devait voir sans voile les merveilles du saint Graal et s'asseoir au Siège Périlleux de la Table ronde. Celui-ci mena à leur terme les aventures du royaume de Logres ; la femme dont nous parlons était sa mère, et elle était si belle qu'aucune autre ne put se comparer à elle en son temps, d'après ce que disent tous les contes — et le récit y reviendra par la suite[3]. À l'époque où le roi Claudas avait traversé la mer pour aller voir le roi Arthur, celui-ci était en guerre contre les Saxons, mais il les avait chassés de sa terre avec l'aide de Notre-Seigneur, grâce à ses proches qui venaient l'aider de toutes les contrées païennes ou chrétiennes en raison de sa grande valeur.

58. Le roi Claudas demeura dans l'entourage d'Arthur de la mi-août jusqu'à la fin de mai sous les traits d'un mercenaire étranger ; il observa le comportement du roi Arthur, sa largesse, sa noblesse, sa sagesse et sa bonté : il le vit si pétri de toutes les qualités possibles, et si parfait physiquement comme moralement qu'il en vint à l'estimer plus que n'importe qui d'autre. Alors Claudas s'en alla avec son écuyer, il repassa la mer et revint à Wissant. Il s'adressa ensuite à son compagnon et lui dit : « Je t'ai trouvé très vaillant et loyal à mainte occasion, je veux donc te conjurer, par la foi que tu me dois, de me conseiller pour une affaire d'importance dont je veux te parler. — Volontiers, seigneur, si c'est en mon

---

Pellés de Listenois qui fu aiouls a Galaad, a celui qui vit apertement les merveilles del Saint Graal et acompli le Siege Perillous de la Table Reonde ; et cil mena a point les aventures del roiaume de Logres : cele fu sa mere, et fu de si grant biauté que en nul des contes ne dist que a son tans fu nule qui a sa biauté se peüst apareillier : et de li parlera encore li contes ci aprés. En cel tans que li rois Claudas avoit mer passee pour aler veoir le roi Artu, avoit li rois guerre as Saisnes, mais il les avoit enchaciés fors de la terre par l'aïde Nostre Signour et par les proismes qui de par toutes les terres de crestienté et de païenisme li venoient aidier pour la grant vaillance de lui.

58. En tel maniere fu Claudas en la maison del roi Artu des le mi aost jusques a l'issue de mai en samblanche d'un estrange soldoiier ; si esgarda le contenance le roi Artu et sa largece et sa debonaireté et son grant sens et sa bonté : si le vit de toutes valours si plain et si entechié de cuer et de cors qu'il ne prisoit envers lui nul home dont on eüst parole oïe. Atant s'em parti Claudas entre lui et son esquier et passa mer et s'en revint a Wissant. Lors mist son sergant a raison et li dist : « Je t'ai trouvé moult prou et moult loial en maint besoing, si te conjur sor la foi que tu m'i dois que tu me conseilles en foi d'une chose que je te dirai. — Sire, fait cil, volentiers, se je vous en sai conseil donner. — Or entent dont, ce dist Claudas. Tu ne sés

pouvoir. — Prête-moi donc attention, reprit Claudas. Tu ne sais pas pourquoi je me suis rendu à la cour du roi Arthur, je ne l'ai dit à personne, ni à toi ni à autrui. Mais maintenant je vais te le révéler : j'ai réfléchi que j'étais l'un des hommes les plus forts du monde et que, si je pouvais avoir le royaume de Logres, je serais le prince le plus redouté qui soit, et je ferais tant de conquêtes que je deviendrais roi du monde entier ; j'avais donc l'intention de faire la guerre au roi Arthur jusqu'à ce que je puisse le vaincre. Or, tu es assez sage et assez observateur pour savoir parfaitement si mes efforts pourraient aboutir. Dis-moi par conséquent ce que tu me conseilles. — Seigneur, répliqua l'homme, la meilleure solution eﬆ facile à percevoir pour qui a deux deniers d'intelligence. Je suis d'avis que celui qui a l'ambition de vaincre ou de soumettre le roi Arthur doit être prêt à tout surpasser. Car je ne crois pas que Dieu a placé en lui ce qu'il y a mis pour qu'il soit déshonoré ou abaissé, mais au contraire pour l'emporter sur tous les hommes : pour conquérir les uns par sa prouesse et celle de sa noble compagnie, et les autres par sa largesse et sa magnanimité. Vous savez bien en effet qu'il eﬆ étonnamment riche en terres, qu'il a à sa disposition la fleur de la chevalerie terreﬆre, et qu'il eﬆ si beau chevalier qu'on ne pourrait en trouver de plus beau ; en outre il eﬆ si plein de prouesse et de valeur guerrière qu'il l'emporte sur tous les chevaliers, ceux de sa maison et les autres. Il eﬆ si généreux et si magnanime que nul n'oserait même penser à

---

pour coi je ving en la maison le roi Artu, ne je ne le dis onques ne a toi ne a autrui. Mais ore le te dirai je. Je m'apensai antan que je eﬆoie uns des plus vigherous hom del monde, et se je pooie avoir le roiaume de Logres, dont seroie je[a] li plus redoutés princes qui soit, et conquerroie tant que je seroie rois de tout le monde ; si pensoie a guerroiier le roi Artu tant que je le peüsse metre au desous. Et tu es si sages et si apercevans de toutes choses que tu sés bien se painne m'i porroit avoir meﬆier. Si me di erranment que tu m'en loes. [*177a*] — Sire, fait cil, li miudres eﬆ legier a savoir, qui un poi a de connoissance. Moi eﬆ avis que cil doit avoir le cuer a toutes choses a passer qui bee a vaincre ne a metre au desous le roi Artu. Car je ne quideroie mie que Dix eüﬆ fait en lui ce qu'il i a pour eﬆre deshonnerés ne abaissiés, mais por vaincre toutes gens : a conquerre les uns par prouece de soi et de sa haute compaingnie, et les autres par sa larguece et par sa debonaireté. Car vous savés bien qu'il eﬆ riches de terre a grant merveille et il a en sa main la flour de terrienne chevalerie, et il eﬆ si biaus chevaliers que plus bel ne porroit on trouver ; et il eﬆ si plains de si grant prouece et de si grande valour qu'il vaint toutes chevaleries, et celes de son hoﬆel et les eﬆranges. Il eﬆ si larges et si debonaires que nus n'oseroit penser ce

donner tout ce qu'il ose distribuer en fait. Il est si magnanime et si accueillant pour ses compagnons qu'il ne se prive pas, même en dépit des grands barons, de faire bon accueil aux chevaliers pauvres, mais preux et hardis : et ainsi il sait gagner les cœurs des riches comme des pauvres — en raison de leur prouesse — de manière à accroître sa valeur et sa réputation envers Dieu et envers le monde. Car il acquiert honneur et renommée dans ce monde, ainsi que la grâce et l'amour de Dieu, celui qui se comporte ici-bas de sorte à faire fructifier ce que Dieu lui a confié. Mais quand bien même Arthur serait menteur, mauvais et envieux, rempli de convoitise, je ne connais néanmoins aucun homme qui pourrait l'emporter sur lui, aussi longtemps qu'il s'appuiera sur les avis des hommes de bien qui l'entourent. Celui, en effet, qui voudrait le dépouiller devrait être plus riche que lui, et surtout il devrait avoir quantité de meilleurs chevaliers à son service — ce que je ne crois pas que personne puisse avoir ; et pour comble, il devrait avoir de plus grandes qualités que le roi Arthur, ce qui ne saurait non plus se produire aisément. Je ne pensais pas en effet qu'il puisse y avoir dans quelque cour que ce soit de seigneur doté d'aussi belles qualités qu'il me semble l'être. C'est pourquoi il ne me paraît pas probable qu'il puisse être dépouillé par aucun homme : Dieu ne l'a pas créé tel pour l'oublier ensuite à ce point. J'ajoute que Dieu n'a jamais non plus créé d'homme contre lequel je ne défendrais pas Arthur, si cet individu (quel que soit le bien qu'il m'ait fait, ou si proches que puissent être nos liens de

---

qu'il oseroit despendre. Il est si debonaire et de si grant compaingnie qu'il ne remaint pour les haus barons qu'il ne face grant joie et grant feste as povres chevaliers prous et hardis, et ensi set il gaaingnier les cuers des riches et des povres pour les proueces qu'il en aus ont et pour son pris et s'onour acroistre vers Dieu et envers le monde. Car bien gaaingne pris et honour vers le siecle et grasse et amour de Dieu, cil qui fait au siecle ce qu'il doit de tel baillie que Dix li a prestee ; et se cis estoit faus et malvais et plains de grant couvoitise, ne voi je encore mie home ne ne sai qui au desous le peüst metre, tant qu'il volra les prodomes croire qui conversent entour lui. Car il couvenroit a celui qui le volroit desireter qu'il fust plus riches hom de lui et eüst plenté de meillours chevaliers en son pooir — ce que je ne quit mie que nus ait —, et qu'il fust mix entechiés del roi Artu, que a painnes porroit avenir. Car je ne quidai onques en nule court de haut home si hautes teches ne si beles come les soies me samblent. Pour ce ne m'est il pas avis qu'il puist estre par nul home desiretés : ne Dix ne le fist onques tel pour oublier jusques la, ne Dix ne fist onques home, tant fust mes carneus amis ne tant m'ait de grans biens fais, s'il le voloit desireter et je le peüsse garantir, que je ne l'en

parenté) voulait le dépouiller et si j'avais le pouvoir de l'en empêcher : j'en ferais pénitence après. — Comment ! s'exclama Claudas. Tu lui viendrais en aide contre moi, qui suis ton seigneur lige, et qui t'ai fait riche et honoré pour tes bons et loyaux services ? — Seigneur, répondit l'autre, s'il vous guerroyait à tort, je vous aiderais jusqu'à la mort. Mais si vous aviez la force de le dépouiller et décidiez de le faire, et si moi j'avais le pouvoir de l'en garder, c'est ce que je ferais. — Tu serais alors traître et déloyal envers moi qui suis ton seigneur, reprit Claudas, comme tu le reconnais toi-même, car tu es mon homme lige et tu viendrais au secours d'un étranger contre moi.

59. — Seigneur, je n'en serais pas pour autant traître ni déloyal, car, avant de marcher contre vous, je renoncerais à votre hommage, pour préserver le monde entier de douleur et de pauvreté, et pour exalter la chevalerie. Car si ce seul homme mourait, je ne vois personne qui pourrait défendre les intérêts de la chevalerie ou de la noblesse de cœur où qu'elles se trouvent ; et il vaudrait bien mieux que vous, qui n'êtes qu'un individu isolé, mouriez ou soyez contraint de renoncer à votre folle entreprise, plutôt que le monde entier ne sombre dans le chagrin et la pauvreté. Car le monde entier serait mort si celui qui s'efforce de soutenir le monde entier était dépouillé. Et si vous ou un autre vouliez prétendre que ce que je viens de dire est trahison ou déloyauté, je serais prêt à m'en défendre partout où l'on oserait m'en

---

garantesisse a mon pooir, et aprés si en feroie ma penitance. — Conment ! dist Claudas, si li aideriés contre moi qui vos liges sires sui, et t'ai fait riche et honeré pour ton service ! — Sire, fait il, s'il vous guerrioit a tort, je vous aideroie jusques a la mort. Mais se vous aviés la force de lui desireter [*b*] et vous le voliés faire, et je eüsse pooir de lui garantir, je l'en garantiroie. — Dont seroies tu, fait Claudas, desloiaus et traïtres vers moi qui tes sires sui, si com tu meïsmes le connois, car tu es mes hom liges et tu seroies en l'aïde d'un estrange home contre moi.

59. — Sire, fait il, je n'en seroie ja traïtres ne desloiaus, car ançois que je alasse contre vous, je vous guerpiroie ançois vostre homage pour garantir tout le monde de dolour et de povreté, et pour toute chevalerie tenir en haut. Car se cil sels hom estoit mors, je ne voi que jamais soustenist chevalerie ne gentillece la ou ele est ; et moult seroit mix que vous, qui n'estes c'uns sels hom, estiés mors ou vous fuissiés ariere boutés de vostre fole emprise, que tous li mondes fust tornés a povreté et a dolour. Car bien seroit mors tous li mondes se cil estoit desiretés qui tout le monde bee a soustenir. Et se vous ne autres voliés dire que ce fust desloiautés ce que je ai dit ne traïsons, je seroie prés del desfendre en quelconques lieu que on m'en oseroit

accuser. Mais, lorsqu'un seigneur demande conseil à son vassal, celui-ci doit lui répondre raisonnablement et loyalement, selon son cœur ; si le seigneur lui fait confiance et en tire avantage, celui qui lui aura donné un bon conseil y gagnera honneur ; et si le seigneur refuse de lui faire confiance, et que les choses tournent mal pour lui, il n'y a là nulle honte pour le vassal, il eſt déchargé de toute responsabilité. »

60. Lorsque Claudas entendit son écuyer parler avec tant de force, il en conçut une grande eſtime pour lui, car il se rendit bien compte que ces paroles lui venaient de la noblesse de son cœur. Mais pour prolonger cette discussion qui lui plaisait beaucoup, il l'attaqua un peu à propos de ses paroles en faisant semblant d'être en colère : il lui dit qu'il le ferait convaincre de la trahison qu'il lui avait avouée et révélée dès qu'ils se retrouveraient sur son territoire où il était tout-puissant. « Au nom de Dieu, seigneur », dit alors celui qui considérait cela comme un grand outrage, « puisqu'il en eſt ainsi je vous rends ici même votre hommage. Et je vous prie de me fixer une date pour que je prouve ma loyauté en combattant contre celui qui osera porter une telle accusation ! » Claudas dit alors : « Je suis moi-même prêt à montrer que c'eſt là déloyauté et félonie ; et nul ne le sait aussi bien que moi[1]. — Par saint Nicolas, s'écria le jeune homme, puisque vous m'avez mis à l'épreuve, je ne chercherai pas à me dérober : que la bataille ait lieu tout de suite ! Et que Dieu donne la victoire à celui qui a le droit pour lui ! » Ils

---

reter. Mais puis que sire demande conseil a son home, il l'en doit dire ce que li cuers li conseille de loiauté et de raison : et[a] se li sires l'en velt croire et bien l'en vient, cil avra l'onour qui le bon conseil li avra loé ; et se li sires ne le velt croire et mals l'en vient, li hom n'en a nule honte, ains s'en descarge del tout. »

60. Quant Claudas oï celui si vigherousement parler, si l'em proise moult, car il set bien que il le diſt de trop grant hautece de cuer. Mais pour plus deliter en ses paroles qui tant li plaisent, li court un poi sus de la soie parole en samblant d'ome courecié ; si diſt que ja ne venra si toſt en son pooir qu'il le fera moſtrer encontre lui que c'eſt traïsons qu'il a devant lui conneüe et rejehie. « En non Dieu ! sire, ce diſt cil qui en grant despit le tient, et je vous rent ci endroit voſtre homage ; si vous proi et requier que vous me metés jour del contredire pour moi esloiauter encontre celui qui ce osera avant metre. » Et Claudas diſt : « Je sui encore prés de mouſtrer que c'eſt desloiautés et felonnie ; ne nus ne set, fait Claudas, si bien la verité de ces paroles comme je sai. — Par saint Nicolas, fait li vallés, puis que a l'esprouver m'en avés mis, je ne m'en guencirai ja, mais orendroit soit la bataille ! Et a celui qui le droit en a, en doinſt Dix l'onour ! » Lors metent les mains as espees, et il furent sans toutes armes dont il se

mirent alors la main à l'épée, bien qu'ils ne soient pas armés de telle manière qu'ils puissent se protéger. Pourtant, Claudas avait apporté de Bretagne de très belles armes, de bonne qualité, qu'il avait laissées à Wissant, car il avait l'intention de revenir *incognito* sur ses terres. Ils étaient éloignés de tous, et Claudas qui n'avait aucune envie de se battre vit le jeune homme marcher sur lui l'épée haute. Il le savait très vaillant et hardi, et regrettait d'autant plus d'avoir poussé si loin la plaisanterie ; il ne savait que faire. Car, s'il criait merci à son vassal, il redoutait fort que la chose ne s'ébruite, et que les gens qui l'entendraient dire sans savoir toute la vérité de cette affaire l'accusent de lâcheté. Pris au piège de cette folie, il attendit comme un fou son adversaire qui marchait sur lui l'épée à la main en proclamant son bon droit : ce dont il était tout particulièrement épouvanté[2]. Par ailleurs, il savait parfaitement que, si le combat à l'épée s'engageait, il n'y avait aucune chance que l'un des deux au moins ne reste mort ou blessé sur le terrain : jamais il n'avait eu si peur de la mort qu'en cette circonstance. Quand il vit l'autre sur le point de frapper, il finit par lui demander d'attendre un peu, le temps qu'il lui dise ce qu'il voulait lui dire. « Allons ! fit-il ; je t'ai élevé et traité avec générosité, et si je te tue, je veux que tu me pardonnes ta mort. Car les autres gens ne sauraient pas si bien que nous comment nous aurions entrepris cette bataille. » Quand le jeune homme entendit ces mots, il se considéra comme un fou, puisque son seigneur l'avait prié

---

peüssent couvrir. Et [*c*] nonpourquant avoit Claudas aportees moult bones armes et moult beles fors de Bertaingne, qu'il avoit laissies a Wissant : car il s'en voloit venir couvertement en son païs. Il furent loing de toutes gens, et Claudas qui de la bataille n'avoit talent, voit celui venir l'espee traite contre lui. Et il le savoit prou et hardi outreement : se li poise moult que tant avoit la chose menee qui a gas avoit esté commencie, si n'en set que faire. Car s'il crie a celui merci, il doute que la chose ne soit seüe et que les gens qui l'orront dire et n'en saront la verité ne le tiengnent a couardise : cele chose le tient en sa folie, si atent come fols celui qui encontre lui vient l'espee traite et qui a son droit le requiert ; et c'est la riens qui plus l'espoente. Et d'autre part, il set bien qu'il ne puet remanoir que li uns ou li autres[a] ne remaingne mors ou mehaigniés s'il tant font qu'il viengnent as espees ensamble : si n'ot onques mais si grant paour de mort com il avoit adont. Et quant il voit celui tout aresté de ferir, si li dist qu'il se sousfrece un petit, tant qu'il ait a lui parlé. Et cil s'arreste. Et Claudas li dist : « Diva ! fait il. Je t'ai nourri et bien fait, et se je t'oci, je voel que tu me pardoignes ta mort. Car les autres gens ne saroient mie conment nous arons ceste bataille arramie, autresi bien conme nous savons. » Quant cil oï ce, si se tint pour fol de ce que ses sires li

de ce dont lui-même aurait dû le prier. Il lui dit : « Seigneur Claudas, seigneur Claudas, il y a plus de bonté dans votre cœur que dans tous les autres qui existent, si seulement vous vouliez le consacrer à ce qui est bon. Vous m'avez si bien instruit à l'instant que je ne combattrai pas aujourd'hui contre vous, de sorte que la chose tourne à mon honneur ; mais nous nous en irons par le royaume de Gaule. Et alors, si vous le souhaitez, nous mènerons cette bataille à son terme devant le roi. Car c'est la vérité : vous savez bien que, si je vous tuais ici même, cela me serait reproché comme un meurtre et une trahison pour le restant de mes jours ; et il en irait de même pour vous, si c'était vous qui me tuiez. »

61. Désormais Claudas entendait des paroles qui lui agréaient : il donna son accord à la proposition du jeune homme. Celui-ci prit congé de lui en déclarant qu'il serait prêt à combattre devant le roi de Gaule d'ici trois jours. Mais Claudas répliqua qu'il ne l'autorisait pas à s'en aller de la sorte : il aurait mal tenu ses engagements en l'abandonnant en terre étrangère. « Car, ajouta-t-il, je ne voudrais pour rien au monde que l'on me trouve dans une telle misère. C'est pourquoi je te prie de demeurer encore avec moi et de me servir comme à l'accoutumée. » Mais l'autre dit qu'il ne servirait jamais son ennemi mortel. « Écoute-moi, fit alors Claudas. Tu sais bien qu'aux termes de notre accord, notre bataille est reportée jusqu'à notre rencontre devant le roi de Gaule ; tu sais aussi qu'une fois armé je serai un adversaire redoutable,

---

avoit requis de chose qu'il li deüst avoir requis[b], si li dist : « Sire Claudas, sire Claudas, plus a de bien en vostre cuer, se le voliés en bien despendre, qu'en tous les cuers qui orendroit soient. Si m'avés ore tant enseignié que je ne me combatrai huimais a vous, que biau me soit ; mais nous en irons par le roiaume de Gaule. Et lors se vous volés, si soit ceste bataille amenee a fin par devant le roi. Car il est voirs : bien savés se je vous ocioie ci ou nous somes, il me seroit tenu a murdre a tous jours mais et a traïson ; et ausi seroit il de vous, se vous m'ociés ci endroit. »

61. Or ot Claudas tel chose qu'il li siét : se li otroie ensi com il l'a devisé. Et cil prent congié de lui et dist que de hui en tiers jour apareilliés sera de la bataille faire devant le roi de Gaule. Et Claudas li dist que ensi ne l'otroie il mie que il s'en aille, car mauvaise foi li avroit il portee se ensi le laissoit en estrange païs. « Car je ne vauroie, fait il, pour rien c'on me trouvast[a] si povrement. Si te proi que tu remaignes avoc moi encore, et que tu me serves [*d*] ensi come tu as acoustumé. » Et cil dist que son anemi mortel ne servira il ja. « Or entent, fait Claudas. Tu sés bien que par nostre creant est nostre bataille respitee jusques devant le roi de Gaulle, et puis que je serai as armes, sés tu bien qu'il avra mellee assés en moi encontre un

même pour un meilleur combattant que moi : celui qui parviendrait à me faire demander grâce devrait être bien las à la fin ! Pourtant, je vais te concéder un honneur que je ne ferais pas en échange de toute ma terre, même si je devais combattre le roi Arthur : je me reconnais vaincu dans notre bataille. Sache bien d'autre part que je n'ai jamais abordé ce sujet que par plaisanterie : et en vérité j'ai vécu aujourd'hui des moments où j'aurais préféré me trouver de l'autre côté de la mer de Grèce, plutôt que d'avoir engagé cette conversation ! Et je suis tout prêt à te jurer sur les reliques, dans la première église que nous rencontrerons, que je te sais bon gré de tout ce que tu m'as dit. Mieux encore : pour la prouesse et la loyauté que je sais être en toi, je te donne à partir d'aujourd'hui la charge de connétable de ma maison, et je te ferai chevalier le jour de la Saint-Jean. Car je ne voudrais pas te perdre pour le meilleur château que je possède en ce monde. »

62. Claudas pria tant le jeune homme que celui-ci lui octroya sa volonté. Ils arrivèrent à une église : Claudas mit pied à terre, et lui jura de tenir sa promesse, puis il l'embrassa en signe de bonne foi ; ainsi firent-ils la paix. Ils chevauchèrent tant ensuite qu'ils finirent par arriver à Bourges, où les gens de Claudas lui firent très bel accueil. Le troisième jour, Patrice son oncle vint le trouver pour lui raconter les nombreux dommages que son fils Dorin avait causés dans le royaume, dévastant des villes et tuant ou blessant des hommes. « Peu m'importe tout cela, dit Claudas. Il a raison.

---

meillour de moi, et auques devroit estre las cil qui m'aroit mené jusques a outrance. Et je te ferai ja une honnour[b] que je ne feroie pour toute ma terre, se je me devoie combatre contre le roi Artu : car je me tieng de la bataille pour outré. Et saciés bien[c] que je n'en parlai onques fors a gas. Et saciés pour voir que je vi hui tele eure que je amaisse mix a estre outre la mer de Gresse par couvens que onques parole n'en fust meüe ; et sui tous prés que je te jur sor sains a la premiere eglise que nous trouverons que de tant que tu en as dit, t'en sai je bon gré. Et pour le loial prouece que je sai en toi, te doins je la connestablie de mon ostel de hui en avant, et te ferai chevalier le jour saint Jehan. Quar je ne te volroie avoir perdu pour le meillour chastel que je aie en cest siecle. »

62. Tant li proie Claudas que cil li otroie son voloir. Si sont venu a une eglyse. Et Claudas descent, se li jure ses couvenences a tenir, et puis le va baisier en foi : et fisent pais en tel maniere. Puis chevauchent tant par lor jornees qu'il vinrent a Bouhourges, si fu moult grans la joie que les gens Claudas fisent de lui. Au tierc jour vint a lui Patrices ses oncles : se li conte conment Dorins ses fix avoit fait moult de mals en la terre, car il avoit viles brisies et homes ocis et navrés. « De tout ce ne me chaut, dist Claudas. Il a droit.

En effet, un fils de roi ne doit pas être contrarié quand il veut faire preuve de largesse, car un roi ne saurait devenir pauvre à force de dons ; j'ai vu tant de largesse depuis que j'ai quitté ce pays que je ne croyais pas qu'il pût y en avoir autant dans le monde entier. Je sais maintenant que c'est la plus noble qualité qu'un homme puisse posséder, et que pratiquer véritablement la largesse, c'est aussi donner gratuitement, même quand on ne veut pas obtenir quelque chose en retour : telle est la largesse du roi Arthur. » Puis il raconta à son entourage comment il était allé en Bretagne, et pourquoi il y était allé, et il leur décrivit le comportement du roi et la merveilleuse chevalerie, venue de près comme de loin, qui séjournait à sa cour. Ensuite, il leur conta également la dispute qu'il avait eue avec son homme d'armes : il leur répéta l'histoire de point en point — sauf qu'il ne parla pas de la grande peur qu'il avait eue. La cour s'amusa beaucoup de cette aventure, si bien que le jeune homme en fut très honteux et se trouva très ridicule. Mais lorsque vint la fête de la Saint-Jean, Claudas le fit chevalier, et lui confia la charge de connétable de sa maison. Ce fut par la suite un chevalier de grande prouesse, tout comme il avait été un excellent homme d'armes, sage et vaillant. Et il s'appelait Archois le Flamand. C'est ainsi que le roi Claudas revint dans son royaume.

« Enfances » de Lancelot.

63. Le conte nous dit que Lancelot, après qu'il eut été trois

---

Car fix de roi ne doit estre destourbés de largece que il voille faire, puis que rois ne puet estre povres par donner ; et je ai tant veü de largece puis que je m'en parti de ceste terre, que je ne quidaisse mie que tant em peüst avoir par tout le monde. Si sai je bien que ch'est la plus haute teche que nus hons puist avoir[a] que a estre larges de vraie largece, ch'est ausi a donner quant on n'a point de besoigne com au besoing : et tels est la largece le roi Artu. » Puis conte a sa gent conment il estoit alés em Bertaingne et pour coi il i estoit alés, et le contenement le roi et la mervelle de sa chevalerie qui en sa maison estoit des voisines terres et des lontainnes. Aprés lor conte la tençon et la dis[*e*]corde qu'il ot eü a son sergant ; si lor devise de chief en chief, et non mie de la grant paour qu'il ot eüe. De ce fu grans li gas parmi la court, et li sergans en a grant honte et moult s'en tint pour fol. Et quant ce vint a la feste saint Jehan, si en fist Claudas chevalier, et lors le ravesti de la connestablie de son ostel. Et cil fu puis de moult grant prouece, ausi com il avoit esté bons sergans et prous. Et il avoit a non Archois li Flamens. Ensi est li rois Claudas revenus en sa terre.

63. Or dist li contes que quant Lanselos ot esté en garde a la damoisele .III. ans, si fu tant biaus que nus enfes ne fu plus ; et

ans à la garde de la demoiselle, était un si bel enfant qu'il n'en existait aucun de plus beau ; non seulement il était grand pour son âge, mais il était sage et intelligent, rapide et vif, bien plus que la normale pour un enfant de son âge. La demoiselle lui donna un maître[1] qui l'enseigna et lui montra comment devait se comporter un homme de noble extraction. Pourtant, de tous ceux qui vivaient là, il n'y avait personne qui sût qui il était, à l'exception de la demoiselle et d'une de ses suivantes. Dès qu'il put se débrouiller seul, son maître lui fit un arc approprié, et des flèches légères : il le faisait tirer à la cible, puis, lorsqu'il en fut capable, il le fit s'exercer contre les petits oiseaux dans le bois. Et au fur et à mesure qu'il grandissait et que ses forces et sa stature augmentaient, on lui fournissait des arcs et des flèches plus solides : c'est ainsi qu'il commença à chasser à l'arc les chevreuils, et le reste du petit gibier, ainsi que les grands oiseaux quand il en trouvait. D'autre part, dès qu'il put monter à cheval, on lui en donna de grands et beaux, de bonnes montures dont le mors et la selle et tout le harnachement étaient parfaits : il chevaucha par monts et par vaux aux alentours du lac, sans jamais s'en éloigner. Il n'était pas seul d'ailleurs, mais entouré d'une belle troupe de jeunes gens plus ou moins âgés, qui appartenaient tous aux meilleures familles du pays. Et il savait si bien se comporter parmi eux que tous ceux qui le voyaient croyaient qu'il était l'un des plus nobles jeunes garçons du monde — et c'est bien ce qu'il était en effet. Il apprit aussi à jouer aux

---

avoc ce qu'il fu grans de son aage, si fu il sages et entendans et vistes et legiers outre ce que enfes de son aage deüst estre. La damoisele li bailla un maistre qui li enseigna et moustra conment il se devoit contenir a guise de gentil home. Et nonpourquant de tous ciaus qui laiens estoient n'en i ot nul qui seüst qui il fust, fors solement la damoisele et une soie pucele. Et si tost com il se pot aidier, li fist ses maistres un arc a sa maniere et bougonciaus legiers : si le faisoit traire avant au bersel, et quant il s'en sot entremetre, si le fist arçoiier as petis oisellons del bois ; et ensi com il aloit croissant et enforchant de menbres et de cors, se li esforçoit on son arc et ses saietes : si comença a arçoiier as chevrels et as autres menues bestes et as grans oisiaus la ou il les pooit trouver. Et ausitost com il pot en cheval monter, se li fu il apareilliés grans et biaus et moult bons, et bien atournés de frain et de sele et d'autres choses : si chevaucha amont et aval entour le lac, non mie loing, mais pres tous jours. Si n'estoit pas seus, ains avoit il moult bele compaingnie de grans vallés [*f*] et de petis, et estoient tout li plus gentil home del païs. Et il se savoit si bien contenir a lor compaingnie que cil qui le veoient quidoient qu'il fust uns des plus gentix hom del monde ; et pour voir si estoit il. Et si aprist des

échecs et aux dames, et à tous les autres jeux de société, si bien qu'une fois adolescent il n'avait plus rien à apprendre dans ce domaine. Le conte dit que c'était le plus bel enfant du monde, et le mieux bâti ; certes, il ne convient pas de passer son aspect sous silence, mais il faut le rapporter à tous ceux qui seraient désireux d'entendre parler d'une grande beauté chez un enfant. Car il avait une complexion très plaisante, ni pâle ni brune : on peut appeler un teint de ce genre mat et transparent ; il avait naturellement de belles couleurs vermeilles, sans exagération, comme si Dieu avait soigneusement équilibré dans son visage le blanc, le brun et le vermeil : et le blanc n'était ni effacé ni éteint par le brun, non plus que le brun par le blanc. Au contraire, les deux s'harmonisaient si délicatement que le vermeil qui les recouvrait venait les rehausser tous deux en s'y mêlant. De la sorte il n'y avait ni trop peu de brun ou de blanc ni trop de vermeil, mais les trois se mélangeaient également. Sa bouche était petite et bien modelée, avec des lèvres bien ourlées et colorées et de petites dents blanches bien plantées ; son menton bien formé se fendait d'une petite fossette. Son nez était modérément long, légèrement aquilin. Il avait des yeux brillants, rieurs et pleins de gaieté tant qu'il était de bonne humeur, mais qui ressemblaient à des charbons ardents lorsqu'il était courroucé pour de bon : dans ces moments-là, on avait l'impression que des gouttes de sang vermeilles lui jaillissaient des yeux et des

---

eschés et des tables et de tous gix si legierement que quant il vint en aage de baceler que nus ne l'en pooit enseignier. Et li contes dist que ce fu li plus biaus enfes del monde et li mix tailliés de cors et de membres : ne sa façon ne fait pas a oublier en conte, mais a retraire devant toute gent qui de grant biauté d'enfant volroit oïr parler. Car il fu de bele carneüre, ne bien blans ne bien bruns : si puet on apeler tele samblance clere brunour. Il ot enluminé le viaire de naturel coulour vermeille si par mesure et par raison que visaument″ Dix i avoit assise la compaingnie de la brunour et de la blanchor et del vermeil ; n'en la blanchour ne fust estainte ne perie pour la brunour ne la brunour ausi pour la blanchour, ains estoit si atemprés l'un de l'autre que la vermeille coulour qui sus estoit assise enluminoit et soi et les autres .II. colours mellees, si que trop n'i avoit ne poi de brun ne de blanc ne trop vermeil, mais ingal mellure de .III. en semblant. Ot la bouche petite par mesure et bien seant, et les levres coulourees et espesses et les dens petis et serés et blanchoians, et le menton bien seant a une petite fossete ; le nés ot par mesure lonc, un petit en milieu haut ; les ex ot vairs et rians et plain de joie tant com il estoit liés, ne mais quant il estoit coureciés a certes, ce sambloit charbons espris : et estoit avis que parmi le nés et parmi les ex li saillissent goutes de sanc toutes vermeilles, et fronçoit del nés en sa grant ire

narines, il fronçait le nez dans sa colère comme un étalon, et serrait les dents si fort qu'elles grinçaient horriblement; et on aurait dit que son haleine elle-même était vermeille comme le sang. Alors sa voix sonnait comme un clairon, il déchirait et mettait en pièces tout ce qui lui tombait sous la main, et ne se souvenait de rien, sauf de sa colère et de l'objet qui l'avait provoquée: on le remarqua bien par la suite en mainte occasion[2]. Il avait un haut front bien modelé, des sourcils bruns très écartés; ses cheveux fins étaient d'un blond naturel si brillant, quand il était enfant, qu'on n'aurait pu imaginer plus belle couleur: mais lorsqu'il fut d'âge à porter les armes, ils changèrent de nuance, et de blonds devinrent châtain doré. Mais ils restèrent toujours clairs et un peu bouclés, tout à fait gracieux.

64. Inutile de s'enquérir de son cou: sur une très belle dame, il aurait été parfaitement seyant, bien formé, en harmonie avec le corps et les épaules, ni trop maigre, ni trop épais, ni trop court; quant aux épaules, elles étaient larges et hautes comme il convenait. Mais sa poitrine était telle qu'on n'en aurait trouvé chez personne d'autre une si ample, si large, et si vaste; c'était le seul léger défaut que l'on pouvait lui reprocher, et tous ceux qui le voyaient disaient que, s'il avait eu une poitrine un peu moins impressionnante, il aurait été plus séduisant et plus charmant. Cependant, par la suite, il se trouva une femme — la noble reine Guenièvre —

---

ausi com uns chevaus, et estraignoit les dens ensamble et les faisoit croistre moult durement; et estoit avis que l'alainne qui de lui issoit estoit vermeille come sang. Et lors parloit si fierement que ce sambloit une buisine, et quan qu'il tenoit as mains et as dens tout depeçoit; ne de nule riens ne li ramenbroit en sa grant ire fors de ce dont il estoit iriés: et si parut bien puis[b] maintes fois en maint afaire. Le front ot haut et bien fait et les sourcix bruns et departis a grant plenté: si ot les chavex deliiés et si naturelment blons et luisans que quant il fu enfes, que de plus bele coulour ne peüssent il estre; mais quant il vint as armes, si li changierent de naturel blondour et devinrent droit soret, ne [*178a*] mais il les ot moult a tous jours clers et crespés par mesure[c], et moult par estoient plaisant.

64. De son col ne fait il mie a demander, car s'il fust en une tres bele dame, si fust il assés couvenables et bien seans et bien tailliés a la mesure del cors et des espaulles, ne trop grailles ne trop gros ne lons ne cours outre mesure; et les espaulles furent lees et haultes a raison[a]. Mais ses pis fu tels que en nul tel cors ne trouvast on si gros ne si large ne si espés, ne en lui ne trouva on onques plus a reprendre, ains disoient tout cil qui le veoient que se il estoit un poi mains garnis de pis, que plus en fust atalentels et plaisans. Mais puis avint que cele qui desor tous les autres le devisa — ce fu la vaillans roïne Genievre —,

pour résumer au mieux la situation : Dieu, dit-elle, n'avait pas donné à Lancelot une poitrine de proportions exagérées, si vaste qu'elle fût. Car son cœur en son sein était si grand qu'il aurait éclaté s'il n'avait eu un logement approprié. « Et moi-même, ajouta-t-elle, si j'avais été Dieu, je n'en aurais mis ni plus ni moins en Lancelot[1]. » Telles étaient sa poitrine et ses épaules. Ses bras étaient et longs et droits, étoffant des os bien formés avec des nerfs et des ligaments comme il convenait. Ses mains auraient ressemblé à celles d'une dame, si les doigts en avaient été un peu plus minces. Ses reins et ses hanches, personne ne pourrait soutenir qu'il serait possible d'en concevoir de plus parfaits chez aucun chevalier. Ses jambes et ses cuisses étaient bien droites, ses pieds bien cambrés, et debout jamais personne ne se tint plus droit. Lorsqu'il le voulait, il chantait merveilleusement : mais cela ne se produisait pas souvent, car personne moins que lui ne s'égayait sans motif. Néanmoins, quand il avait une bonne raison de se réjouir, personne ne savait exprimer sa joie et la manifester mieux que lui. Et il aimait à répéter dans ces moments, lorsqu'il était épris de bonheur, que son cœur n'oserait jamais rien entreprendre que son corps ne pût mener à bien, tant il se fiait en cette grande allégresse qui par la suite lui permit en effet d'accomplir bien des exploits. Beaucoup de gens, choqués par son assurance à ce sujet, la lui imputèrent à mal plutôt qu'à bien, car ils croyaient que Lancelot se vantait et que c'était de l'arrogance de sa part ;

---

si dist que Dix ne li avoit pas donné pis a outrage ne de grant ne de gros ne d'espesse[b] qui i fust. Car autresi estoit grans li cuers en son ventre, si couvenist qu'il crevast par estouvoir s'il n'eüst tel estage ou il se reposast a sa maniere, « ne se je, fait ele, fuisse Dex, ja en Lanselot ne mesisse plus ne mains ». Teles estoient et li pis et les espaulles. Et li bras furent lonc et droit et bien furni par le tour des os, si furent de ners et d'os moult bien garni. Et estoient ses mains faites a la maniere de dame, s'un poi fuissent li doit plus menu. Des rains ne des hanches ne vous porroit nus dire que on les peüst mix deviser en nul chevalier. Il ot droites les quisses et les gambes, et les piés voltis ; ne nus ne fu onques plus drois en son estant. Et chantoit a merveilles bien, quant il voloit : mais ce n'estoit mie souvent, car nus ne fist onques si poi de joie sans raison com il faisoit. Mais quant il i avoit raison de coi il deüst faire joie, nus ne pot estre plus envoisiés ne tant jolis que il assés plus ne le fust. Et disoit maintes fois quant il estoit en sa grant joie, que ses cuers n'oseroit ja nule riens emprendre que ses cors ne peüst a chief traire et metre, tant se fioit[c] en sa grant joie que de maintes grans besoignes li fist puis a chief venir. Et pour ce qu'il em parloit si seürement, li fu il plus a mal tourné de maintes gens que a bien, car il quidoient qu'il le desist

mais il n'en était rien, c'était seulement sa confiance absolue en la source de sa joie qui le faisait parler ainsi.

65. Tels étaient les membres et l'apparence de Lancelot; et s'il était beau de corps et de visage et bien bâti, les qualités de cœur n'avaient pas été oubliées chez lui non plus. C'était en effet l'enfant le plus doux et le plus gentil de tous, là où l'occasion requérait de la gentillesse; mais contre les félons il faisait montre de plus de félonie encore. C'était aussi l'homme le plus généreux que l'on ait jamais vu: il redistribuait à ses compagnons ce qu'on lui avait donné d'aussi bon cœur qu'il l'avait pris. Il honorait la noblesse, chez les femmes comme chez les hommes, avec tant d'ardeur qu'il ne se souciait de rien d'autre. Et jamais on ne vit un enfant tel que lui, car il n'était pas boudeur ou de mauvaise humeur sans qu'il y eût à cela une raison telle que personne ne devait l'en blâmer. En revanche, quand il se mettait en colère parce qu'on lui avait causé quelque tort, il n'était pas facile à apaiser. Il était si intelligent et il avait l'esprit si vif qu'une fois dix ans passés, il ne se comporta presque jamais autrement que comme il convient à un enfant de bonne race; et s'il s'était mis dans la tête de faire quelque chose qui lui paraissait bon et raisonnable, ce n'était pas facile de le faire changer d'avis, et il ne se fiait pas à son maître en la matière.

66. Il advint un jour qu'il chassait un chevreuil, suivi de son maître et de ses autres compagnons; ils avaient tant couru

---

par bobant et par vantance; mais non faisoit: ains le disoit de la grant seürté qu'il avoit en ce dont toute sa joie venoit.

65. Tel furent li menbre Lanselot et sa samblance. Et s'il fu bien tailliés de vis et de cors et de menbres, les teches de son cuer ne furent pas oubliees [*b*] en lui a asseoir; car ce fu li plus dous enfes et li plus debonaires de tous, la ou debonairetés se laissoit trouver, mais encontre felonnie le trouvoit on passé felon. Ne de sa largece ne fu onques nus hom veüs, car il departoit tout a ses conpaingnons autresi volentiers com il le prendoit. Il honeroit gentix femes et gentix homes de si grant cuer que aillours n'avoit s'entente mise. Ne de sa maniere ne fu onques enfes veüs, car ja nus ne li veïst faire mauvais samblant, se droite raison n'i eüst tele dont nus home li deüst par droit blasmer. Mais quant il se coureçoit d'aucune chose que on li avoit mesfait, n'estoit pas legiere chose de lui rapaisier. Et il estoit de si cler sens et de si droite entencion que puis qu'il ot .x. ans passés, ne faisoit il gaires de choses qui n'apartenissent a bone enfance; et s'il avoit talent au cuer de faire aucune chose qu'il li samblast al cuer bone[a] et raisnable, n'estoit pas legiere chose a remuer, ne ja son maistre ne creïst de nule rien.

66. Il avint un jour que il chaçoit un chevroel, et ses maistres aprés lui et si autre compaingnon; si orent moult courut,

que tous commencèrent à rester en arrière. Lancelot et son gouverneur avaient de meilleurs chevaux, ils distancèrent tous les autres. Il ne s'écoula pas longtemps avant que le maître ne tombe de son roussin, lequel s'était brisé le cou ; mais l'enfant ne lui accorda pas un regard, il éperonna à la poursuite de sa proie jusqu'à ce qu'il la tue sur un grand chemin bien frayé. Il mit alors pied à terre pour trousser son chevreuil derrière sa selle, et prit ensuite devant lui son chien de chasse qui avait toute la journée suivi le chevreuil en avant des autres. Pendant qu'il s'en revenait de la sorte vers ses compagnons qui s'inquiétaient beaucoup pour lui, il rencontra un chevalier à pied qui tirait par la bride un roussin las et à bout de forces. C'était un tout jeune homme, les joues à peine couvertes de duvet, mais très beau ; il ne portait qu'une cotte retroussée, un chaperon au cou, et des éperons couverts du sang du cheval, qu'il avait tant poussé que désormais il ne pouvait plus avancer. Quand il vit l'enfant, il fut rempli de honte et, baissant la tête, il se mit à pleurer à chaudes larmes. L'enfant l'attendit, un peu à l'écart du chemin ; il lui demanda qui il était et où il se rendait dans cet équipage. L'autre jugea bien que son interlocuteur était de haute extraction. « Beau seigneur, lui dit-il, Dieu vous fasse du bien ! Peu vous importe qui je suis car, en vérité, je suis très pauvre. Et je le serai encore davantage d'ici trois jours, si Dieu ne me vient en aide autrement qu'il ne l'a fait jusqu'ici ; pourtant j'ai été souvent dans

---

tant que tout conmencierent a remanoir. Et il et son maistre furent mix monté, si laissierent tous les autres. Et il ne demoura gaires que ses maistres chaï de son ronci, si ot le ronci le col brisié en travers ; ne onques li enfes ne le regarda, ançois feri des esperons aprés sa proie tant qu'il l'ocist d'une saiete en une grant voie feree. Et lors descendi pour tourser son chevrel deriere lui, et devant lui enportoit son brachet qui toute jour avoit sievi le chevrel devant les autres. Et endementres qu'il s'en revenoit en tel maniere vers ses compaingnons qui moult estoient angoissous pour lui, si encontra un chevalier a pié qui en sa main en menoit un ronci las et recreü. Et cil estoit moult biax bacelers de prime barbe ; si fu en sa cote tout singlement et escourciés, et ot une chape sor son col, et esperons chauciés qui tout furent ensanglenté del ronci, qu'il avoit tant courut que il ne pooit mais en avant. Et quant il vit l'enfant, si ot honte et tint le chief enclin et conmence a plourer moult tenrement. Et li enfes l'atendi un poi fors de la voie : se li demanda qui il estoit et ou il aloit en tel maniere. Cil pensa bien qu'il estoit haus hom, se li dist : « Biaus sire, que Dix vous doinst amendement ! Ne vous en caille qui je soie, car certes je sui assés povres. Et mains avrai je entre ci et tiers jour, se Dix ne me conseille autrement qu'il [*c*] a fait jusques ci ; et si ai esté maintes fois plus a aise que je ne soie ore. Et quele aventure qui

une situation plus favorable qu'actuellement. Mais quelle qu'ait été ma fortune ou mon infortune, je suis noble par mon père et par ma mère : et cela me rend encore plus sensible aux malheurs qui m'assaillent, car si j'étais un vilain, mon cœur endurerait plus aisément son destin. »

67. Quand l'enfant l'entendit, il éprouva une grande pitié pour lui. « Comment ! lui dit-il. Êtes-vous donc noble, vous qui pleurez pour quelque mésaventure qui soit, à moins que ce ne soit la perte d'un ami ou un affront que vous ne puissiez venger ? Aucun noble cœur en effet ne doit se désoler d'une perte qui peut être compensée. » Le jeune homme se demanda alors avec étonnement qui pouvait être cet enfant, qui était si jeune et prononçait pourtant de si nobles paroles ; il lui répondit : « Certes, beau seigneur, je ne pleure pas sur une terre ou un ami que j'aurais perdus. Je pleure parce que je suis assigné à comparaître ce matin à la cour du roi Claudas pour y prouver la trahison d'un homme qui a tué mon frère, un chevalier très honorable, dans son lit, à cause de sa propre femme. Alors que je venais par ici hier soir, ce traître m'avait tendu une embuscade au passage de la forêt : j'ai été attaqué et mon cheval a été blessé à mort sous moi, mais il est tout de même parvenu à me porter jusqu'à ce que je sois en sécurité. Et un homme de bien — Dieu lui fasse honneur ! — m'a donné celui-ci, mais je l'ai tellement poussé pour éviter la mort qu'il n'est désormais plus bon à rien. Je suis donc affligé par la perte de mes amis qui

---

me soit avenue, ou bone ou malvaise, sui je gentix hom de pere et de mere : et de tant sui je plus dolans des mesaventures qui m'avienent ; car se je fuisse vilains, plus volentiers sousfresist mes cuers quels aventures qu'il li avenist. »

67. Quant li enfes l'oï, se li em prist grant pitié ; et li dist : « Conment ! estes vous dont gentix hom, et si plourés pour mescheance qu'il vous aviengne, se ce n'est d'ami que vous aiiés perdu ou de honte qui faite vous soit, que vous ne puissiés vengier ? Car nus haus cuers ne se doit esmaiier de perte[a] qui puisse estre recouvree. » Lors s'esmerveilla moult li vallés qui cil enfes pooit estre, qui si estoit jouenes, et de hautes paroles ; si li a respondu : « Certes, biaus sire, je ne plour pas pour perte de terre ne d'ami que je aie ; ains plour pour ce que je sui ajournés au matin en la court au roi Claudas pour prouver un traïtour qui ocist un mien frere en son lit, moult prodom chevalier[b], pour sa feme meïsmes. Et quant je m'en venoie ersoir, si me faisoit gaitier au trespas d'une forest : si i fui assaillis et mes chevaus navrés a mort par desous moi, mais toutesvoies m'enporta il jusques a garison. Et uns prodom me donna cestui — qui Dix doinst honnour ! —, mais tant l'ai traveillié pour ma mort eschiever qu'il ne m'a mais mestier. Si en sui dolans de mes amis que

ont été tués et mis à mal au moment de l'assaut; et d'autre part, ce qui me pèse le plus, c'est que je ne serai pas à temps, au jour fixé, à la cour du roi Claudas. Car si j'avais pu y être, j'aurais du moins allégé ma douleur en prouvant mon droit, tandis que de la sorte je retournerai chez moi déshonoré. — Dites-moi donc, reprit l'enfant, si vous aviez un cheval fort et rapide, pourriez-vous y être à temps ?

68. — Certes oui, seigneur ! — Au nom de Dieu, dit alors l'enfant, dans ce cas vous ne serez pas déshonoré faute d'un cheval aussi longtemps que j'en aurai un, moi ou n'importe quel homme de bien que je puisse trouver. » Il mit alors pied à terre et lui donna son cheval de chasse ; puis il monta celui que le chevalier tenait par la bride, arrangea son gibier derrière lui et partit avec le chien en laisse. Mais au bout de peu de temps, il dut mettre pied à terre, car son roussin ne pouvait marcher qu'à grand-peine. Il descendit donc de sa monture et continua en la poussant devant lui. Il n'avait encore guère avancé quand il rencontra un vavasseur monté sur un palefroi : il avait une baguette à la main et était accompagné de deux lévriers et d'un chien de chasse ; il était très âgé. L'enfant le salua dès qu'il l'aperçut ; et l'autre lui répondit en souhaitant que Dieu lui fasse du bien, puis lui demanda d'où il était. Et l'enfant déclara qu'il était d'une contrée voisine[1]. « Certes, dit cet homme de bien, qui que vous soyez, vous êtes fort beau et bien élevé. Et d'où venez-vous, mon enfant ?

---

je ai perdus la ou je fui asaillis, qui ocis i sont et navré ; et d'autre part me poise trop de ce que je ne serai pas a tans a mon jour en la maison le roi Claudas. Car se je i peüsse estre, je esclaresissse mon doel au grant droit que je ai d'une partie, et ore en ramanrai honnis par ma demoure. — Or me dites, fait li enfes, se vous aviés cheval fort et isnel, i porriés vous venir a tans ?

68. — Certes, sire, fait cil, oïl. — En non Diu ! fait li enfes, dont n'i serés vous mie honnis[a] pour defaute de cheval tant conme[b] je l'aie, ne vous ne nul gentil home que je trouver puisse. » Lors descent, si li a baillié le chaceour et monte sor celui que cil tenoit et torse deriere lui sa venison, si en maine le brachet en une laisse. Et quant il ot un poi alé, se li couvint descendre, car ses roncis ne pooit aler s'a grant dolour non. Lors descent, si le chace devant lui. Mais il n'ot gaires alé quant il encontra un vavasour sor [*d*] un palefroi : et tenoit une verge en sa main et menoit avoc lui .II. levriers et un brachet ; et fu li vavasours de grant aage. Et li enfes le salue si tost com il le voit ; et il respont que Dix li doinst amendement, si demande dont il est. Et il li a dit qu'il est de cel autre païs. « Certes, dist le prodom, qui que[c] vous soiés, vous estes biaus assés et bien enseigniés. Et dont venés vous, mes enfes ?

69. — Sire, fait li enfes, de chacier, si com vous poés veoir : si ai

69. — Seigneur, fit l'enfant, de la chasse, comme vous pouvez le voir : j'ai tué ce gibier. Vous en aurez, si vous daignez le prendre, car je crois que vous en feriez bon usage. — Grand merci, mon cher enfant, dit le vavasseur. Je ne le refuserai pas, car vous me l'avez offert de bon cœur et très noblement ; je crois d'ailleurs que vous êtes aussi noble par le lignage que vous l'êtes par le cœur. Et certes, j'avais grand besoin de venaison, car j'ai marié aujourd'hui une de mes filles : j'étais venu chasser pour prendre quelque gibier qui puisse réjouir les invités des noces, mais je n'ai rien attrapé. » Le vavasseur mit pied à terre, il prit le chevreuil et demanda à l'enfant combien il voulait lui en céder. « Seigneur, demanda l'enfant, êtes-vous chevalier ? » Et il dit que oui. « Vous l'emporterez donc tel quel, reprit l'enfant. Je ne saurais mieux l'employer qu'à être mangé aux noces d'une fille de chevalier. » En l'entendant, le chevalier fut très heureux : il prit le chevreuil et le plaça à l'arrière de sa selle ; il pria ensuite l'enfant de passer la nuit chez lui et de demeurer avec lui. Mais l'enfant répondit qu'il n'avait pas besoin de logement, car sa compagnie n'était pas très éloignée. Puis il le recommanda à Dieu et le quitta. Et le vavasseur se mit à réfléchir, en se demandant qui pouvait être l'enfant, car il avait l'impression qu'il ressemblait à quelqu'un, mais il ne savait dire à qui. Il y pensa longtemps, et se souvint finalement que le jeune garçon était le vivant portrait du roi Ban de Bénoïc.

---

prise iceste venison. Si en avrés, se vous le daingniés prendre, car je quit qu'ele i seroit bien enploie. — Grans mercis, dist li vavaserres, mes enfes chiers. Et je ne le refuserai pas, car vous le m'avés offert de douc cuer et de debonaire ; et si quit que vous estes d'ausi gentil lignage com vous estes de cuer. Et certes, je avoie moult grant mestier de la venison, car je ai hui en cest jour mariee une moie fille : si estoie venus chacier pour prendre aucune chose dont cil fuissent lié qui as noces sont" : mais j'ai failli a toutes prises. » Li vavasours est descendus, si prent le chevrel et demande a l'enfant conbien il velt qu'il em prende. « Sire, fait li enfes, estes vous chevaliers ? » Et il li dist oïl. « Dont l'emporterés vous, fait li enfes. Quar je ne le porroie mix emploiier, puis qu'il sera mengiés as noces de fille a chevalier. » Et quant cil l'entent, si en est moult liés : si prent le chevrel et le tourse deriere lui ; et proie l'enfant de herbergier et de remanoir avoques lui. Et li enfes dist qu'il n'i herbergeroit point, car sa compaingnie n'estoit mie loing. Puis le conmanda a Dieu et s'em part de lui. Et li vavaserres conmence a penser a l'enfant qui il puet estre, car il li est avis qu'il sorsanlle mais il ne set qui ; si i pense moult longement, tant qu'il li ramenbre que cil resamble mix que nule riens nee le roi Ban de Benuyc.

70. Il éperonna alors son cheval et retourna au galop vers l'enfant qui s'en allait au pas sur le roussin. « Bel enfant, lui dit-il, se pourrait-il que vous me disiez qui vous êtes ? » Mais l'enfant répondit que non. « D'ailleurs, qu'en avez-vous à faire ? — En vérité, fit le vavasseur, je le demande parce que vous ressemblez à mon seigneur qui fut le meilleur homme du monde. Et si vous aviez besoin de moi, je vous aiderais de mes biens et de ma personne, et quarante chevaliers qui se trouvent près d'ici en feraient autant. — Qui était l'homme de bien auquel je ressemble ? » interrogea l'enfant. Et le vavasseur répondit en pleurant : « C'était le roi Ban de Bénoïc ; il était le seigneur de ce royaume, dont il fut dépouillé à tort ; et son fils, qui était pour son âge le plus bel enfant du monde, a disparu. — Et qui le dépouilla ? » demanda l'enfant. Et l'autre lui dit : « En vérité, un roi riche et puissant qui s'appelle Claudas de la Terre Déserte, dont les terres sont limitrophes de ce royaume. Et si vous êtes le fils du roi Ban, pour l'amour de Dieu, dites-le-moi : car tous ceux et toutes celles de cette terre en éprouveraient une grande joie, et veilleraient sur vous comme sur la prunelle de leurs yeux. — Certes, repartit l'enfant, je n'ai jamais été fils de roi, à ma connaissance. Cependant, on m'a souvent nommé "fils de roi". Et je vous sais bon gré de ce que vous me dites. » Quant le vavasseur vit qu'il n'en tirerait pas davantage, il ne renonça pas pour autant à son opinion, et continua à croire au fond de son cœur que l'enfant était le

---

70. Lors fiert le cheval des esperons et retourne vers l'enfant qui s'en aloit tout le pas sor le roncin, et il li dist : « Biaus enfes, porroit il estre que vous me deïssiés qui vous estes ? » Et li enfes li respont que nenil. « Mais qu'en avés vous a faire ? — Certes, je le demande, fait il, pour ce que vous resamblés un mien signour qui fu li plus prodom del monde. Et se vous aviés de moi mestier, je vous aideroie de cors et d'avoir, et ausi feroient tels .XL. chevalier qui sont pres de ci. — Qui fu li prodom, dist li enfes, qui je resamble ? » Et li vavaserres respont em plourant : « Certes, fait il, ce fu li rois Bans de Benu[*e*]yc : li sires fu de cest roiaume, qui desiretés en fu a moult grant tort, et uns siens fils perdus qui fu li plus biaus enfes del monde de son eage. — Et qui le desireta ? » fet li enfes. Et cil li dist : « Certes, uns riches rois poissans qui a a non li rois Claudas de la Déserte, qui marchist a cest roiaume[a]. Et se vous estes ses fix, pour Dieu, si le me dites : car moult en avroient grant joie tout cil et toutes celes de ceste terre, et vous garantiroient come lor cors. — Certes, dist li enfes, fix de roi ne fui je onques au mien quidier[b]. Et nonpourquant m'a on maintes fois apelé fil de roi ; et de tant com vous en dites, vous en aim je de mix. » Quant li vavaserres voit que plus n'en traira, si[c] ne li puet del cuer issir ce qu'il em pense, et pense

fils de son seigneur. Il lui dit donc : « Beau seigneur, qui que vous soyez, il semble bien à vous regarder que vous soyez de très noble extraction. Or, je vous assure que ces deux lévriers que voici sont parmi les meilleurs que j'aie jamais vus ; et je vous prie d'en prendre un. Que Dieu vous donne de croître et de devenir encore meilleur, et qu'il garde notre seigneur s'il est encore en vie, et ait pitié de l'âme de l'homme de bien qui l'engendra[1]. »

71. Lorsque l'enfant entendit mentionner la valeur des lévriers, il en fut ravi et déclara qu'il ne refuserait pas le chien, car il avait l'intention de témoigner sa reconnaissance au vavasseur, si l'occasion s'en présentait. « Mais donnez-moi le meilleur », ajouta-t-il. Et son interlocuteur lui en donna la chaîne, qui était fort légère. Là-dessus ils se recommandèrent mutuellement à Dieu, et le vavasseur s'en alla sans cesser de penser à l'enfant. Peu de temps après, celui-ci rencontra son maître avec trois de ses compagnons qui le cherchaient : ils furent très étonnés lorsqu'ils le virent monté sur le maigre roussin, les deux chiens en laisse, son arc au cou et son carquois à la ceinture. En outre, il avait tant éperonné son cheval qu'il avait du sang jusqu'aux cuisses. Son maître lui demanda alors ce qu'il avait fait de sa monture à lui. Et l'enfant répondit qu'il l'avait perdu. « Et celle-ci, où l'avez-vous pris ? — Elle m'a été donnée. » Mais le gouverneur ne voulut pas le croire, et le conjura au nom de la foi qu'il devait à

---

moult bien et quide que li enfes soit fix son signour. Se li dist : « Biaus sire, qui que[d] vous soiiés, il samble bien au cors de vous que vous soiés de grant hautece. Si vous di que ves ci .II. des meillours levriers que je onques veïsse : si vous proi que vous em preigniés l'un. Que Dix vous doinst croissance et amendement, et qu'il nostre signour nos gart s'il est vis, et ait pitié de l'ame au prodome qui l'engendra. »

71. Quant li enfes oï parler de la bonté as levriers, si en ot grant joie et dist que le levrier ne refusera il pas, car il li volra moult bien guerredonner encore, s'il em puet venir en lieu. « Mais donés moi, fait il, le meillour. » Et cil li baille par la chaine, qui moult estoit legiere. Atant s'entreconmandent a Dieu, et li vavaserres s'em part, qui ne cesse de penser a l'enfant. Et il ne demoura gaires que li enfes encontra son maistre et des autres jusques a .III. qui le queroient : si se mervellierent moult quant il le virent sor le maigre ronci, les .II. chiens en sa main, son arc a son col et son tarcais a son çaint ; et avoit tant esperonné son ronci qu'il estoit sanglens jusques au gros de la quisse. Lors li demande ses maistres qu'il avoit fait de son ronci. Et il li dist qu'il l'avoit perdu. « Et cestui, dist il, ou le presistes vous ? — Il me fu donnés », fait il. Ne mais li maistres ne l'en crut mie, ains le conjure sor la foi que il doit a

sa dame de lui dire ce qu'il en avait fait. Alors, l'enfant, qui n'aurait pas voulu se parjurer, lui raconta toute la vérité concernant le cheval et le chevreuil qu'il avait donné au vavasseur.

72. « Comment, dit le gouverneur qui voulait manifester son autorité, vous avez donné la monture qui vous appartenait, qui n'avait pas sa pareille sous le ciel de votre propre aveu, et de plus le gibier de ma dame, sans mon autorisation ? » Et l'enfant lui dit : « Maître, ne vous mettez pas en colère, ce lévrier que j'ai gagné dans l'aventure vaut bien deux chevaux comme le mien. — Par la sainte Croix, fit le gouverneur, vous allez payer cher cette opinion ! Et quand vous sortirez de mes mains, vous ne ferez plus jamais pareille folie sans vous en souvenir. » Il leva la main, lui donna une telle gifle qu'il le fit tomber à bas du cheval. Mais l'enfant ne cria pas ni ne se mit à pleurer quoi que son maître lui fasse ; et il continua à répéter qu'il préférait le lévrier à deux chevaux comme le sien.

73. Quand son gouverneur le vit se dresser ainsi contre sa volonté, il leva un bâton qu'il tenait à la main et en frappa le lévrier au flanc. Le bâton était mince et cinglant, le lévrier était tendre : il cria sous le coup de la douleur. Alors l'enfant, rempli de colère, laissa aller ses deux chiens, prit son arc à son cou et le leva à deux mains au-dessus de sa tête. Son maître le vit venir, il crut pouvoir l'attraper dans ses bras et le maîtriser. Mais l'enfant était vif et rapide, il se dégagea

---

sa dame qu'il li die qu'il en a fait. Et li enfes qui[a] ne se parjurast mie legierement, se li connut toute la verité del ronci et del chevrel qu'il avoit au vavasour donné.

72. « Conment ! dist icil — qui maistrier le voloit —, si avés donné le ronci qui vostres estoit, qu'il n'avoit tel sos ciel a vostre oels, et le venison ma dame, sans mon congié ? » Et li enfes li dist : « Maistres, ore ne vous coressiés mie, que encore vaut cis levriers que je ai de gaaing tés .II. roncis que cis estoit. — Par Sainte Crois, fait li maistres, mar le pensastes ! Et quant vous m'eschaperés de ci, jamais ne ferés tel folie qu'il ne [*f*] vous en souviengne. » Lors a haucie la palme, se li donne tel flat qu'il l'a abatu del ronci a terre. Et il ne ploure ne ne[a] crie pour chose que il li face. Et toutesvoies dist il qu'il aimme mix le levrier qu'il ne fesist tés .II. roncis.

73. Quant ses maistres ot qu'il parole contre sa volenté, si hauce un baston qu'il tenoit : si en fiert le levrier parmi le flanc. Et li bastons fu menus et chinnglans et li levriers fu tenres : si cria par moult grant angoisse. Lors fu li enfes moult coureciés et laisse ambesdous ses chiens, et sache son arc jus de son col et le hauce as .II. poins. Et li maistres le voit venir, si le quide embracier et tenir. Et cil fu vistes et legiers, si sailli d'autre part et feri son maistre del tren-

d'un saut de côté et frappa son gouverneur du tranchant de l'arc sur sa tête nue, si bien qu'il lui arracha les cheveux et lui fendit le cuir chevelu jusqu'à l'os; il l'étourdit si rudement qu'il l'abattit à terre, cependant que l'arc volait en éclats. Ce que voyant, l'enfant, furieux d'avoir perdu son arc, jura que son maître, à qui la faute en revenait, le paierait cher. Il en ramassa un morceau et se remit à frapper l'homme sur la tête, et les bras, et tout le corps, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de l'arc, réduit en pièces, et qu'il ne puisse plus s'en servir pour donner le moindre coup.

74. Les trois autres accoururent alors pour l'immobiliser; voyant qu'il n'avait plus de quoi se défendre, il se mit à tirer les flèches de son carquois et à les leur lancer, comme s'il voulait tous les tuer[1]. Ils s'enfuirent, et celui qu'il avait battu se réfugia en courant au plus profond de la forêt. Quant à l'enfant, il prit le roussin dont il avait été abattu, se mit en selle, et s'en alla de la sorte, en emportant ses chiens, l'un devant, l'autre derrière, jusqu'à ce qu'il arrive à un large vallon. Il vit alors un grand troupeau de biches qui y paissaient et leva la main: il croyait prendre son arc, ayant l'impression qu'il était encore suspendu à son cou. Lorsqu'il se rappela l'avoir brisé pour frapper son maître, il fut si en colère qu'il s'en fallut de peu qu'il ne devienne enragé, et il se promit que, s'il pouvait trouver son gouverneur, il lui ferait payer très cher sa responsabilité dans cette affaire: car par sa faute il avait perdu l'une des biches;

---

chant de l'arc a descouvert parmi la teste, si qu'il li rompi les chavels et li trenche le quir et la char toute jusques[a] au tés; si l'a estourdi si durement qu'il l'abati jus a terre; et li ars est volés em pieces. Quant li enfes voit son arc brisié, si en est trop durement iriés, et jure que mar li a son arc brisié. Si recouvre et refiert celui parmi la teste et parmi les bras et parmi tout le cors, tant que de tout l'arc ne li est tant remés qu'il em puist un cop donner, que tous ne soit volés em pieces et esmiiés.

74. Lors le courent prendre li autre .III.; et quant il ne s'a de coi desfendre, si traist les saietes de son tarcais et lor lance: si les velt tous ocirre. Et il se metent a la voie, et cil qui batus fu s'en fuit a pié en la forest la ou il le vit plus espesse. Et li enfes prent le ronci dont il ot esté abatus, si monte et s'en vait en tel maniere; si enporte ses chiens, l'un devant et l'autre deriere, tant qu'il est venus en un grant val. Lors choisist une grant herde de bisses qui illoc pasturoient, et jete sa main: si quide prendre son arc, car il quidoit qu'il pendist encore a son col. Et quant il se ramenbre qu'il l'avoit brisié a son maistre ferir, lors est si iriés que a poi qu'il n'esrage, et dist a soi meïsmes que s'il puet son maistre trouver, qu'il li rendera moult bien et moult chier ce qu'il a perdu par lui une des bisses;

en effet, se disait-il, il n'aurait pu manquer autrement d'en attraper une au moins, car il avait le meilleur lévrier du monde, et le meilleur chien de chasse.

75. Il continua sa route, de fort méchante humeur, et arriva finalement au Lac ; il y entra et mit pied à terre dans la cour. Puis il emmena son lévrier, qui était si beau, pour le montrer à sa dame ; mais lorsqu'il fut en sa présence, il trouva dans la place son maître tout sanglant qui s'était déjà plaint de lui. Il salua sa dame, et elle lui rendit son salut en femme qui l'aimait autant qu'une femme peut aimer un enfant qui n'est pas de son sang. Pourtant, elle fit semblant d'être courroucée, et lui dit : « Fils de roi, comment avez-vous pu être si hardi, et blesser celui que je vous avais donné comme maître pour vous enseigner et vous éduquer ? — Certes, dame, répondit-il, il n'est pas mon maître, et il n'est pas qualifié pour m'enseigner : il m'a battu alors que je n'avais rien fait que de bien ; qu'il m'ait frappé, cela m'était encore égal, mais il a frappé aussi mon lévrier que voici, qui est l'un des meilleurs du monde, si fort qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne le tuât sous mes yeux, parce qu'il savait que je l'aimais. Et il m'a causé encore un autre tort, en m'empêchant de tuer l'une des plus belles biches du monde. » Il raconta alors à la dame comment il avait donné son cheval et son chevreuil, et comment il avait rencontré les biches : certes, il en aurait atteint une, s'il avait eu son arc. « Et sachez, dame, acheva-t-il, que je ne le rencontrerai jamais nulle part, si ce n'est ici, sans qu'il ne meure. »

---

car a l'une, ce dist il, ne peüst il faillir, car il a le meillour levrier del monde et le meillour braket".

75. Ensi s'en vait tous coureciés, et tant qu'il entre dedens le lac ; et s'en vient dedens la court et descent. Puis en mainne sa dame veoir son levrier qui moult estoit biaus ; et quant il i vint, si trouva son maistre tout sanglent [*179a*] qui ja s'estoit clamés de lui. Il salue sa dame, et ele li rent son salu come cele qui tant l'amoit come cuer de feme pooit amer enfant qui de sa char ne soit. Mais ele fait samblant qu'ele soit courecie, se li dist : « Fix de roi, conment fustes vous si hardis que vous navrastes celui que je vous avoie baillié pour aprendre et a enseignier conme vo maistre ? — Certes, dame, fait il, mes maistres ne mes enseignierres n'est il pas, car il me bati pour ce que ja n'avoie fait se bien non ; ne de ma bature ne me chaloit il, mais il feri tant durement cest mien levrier, qui est uns des miudres del monde, que pour un poi qu'il ne le me tua voiant mes ex, pour ce qu'il savoit que je l'amoie. Et encore m'a il fait autre anui, car il m'a tolu a ocirre une des plus beles bisses del monde. » Lors li conte conment il ot donné son ronci et son cevrel et conment il ot les bisses trouvees : si en eüst eü une, s'il eüst eü son arc. « Et saciés, dame, que je ne le trouverai jamais en lieu, se çaiens n'est, que il ne muire. »

76. Quand la dame l'entendit parler si hardiment, elle en fut ravie, car elle voyait bien qu'il ne pouvait manquer d'être homme de valeur. Elle fit néanmoins semblant d'être courroucée ; ce que voyant, il se retira plein de colère en menaçant fort celui qui l'avait ainsi fâchée contre lui. Mais elle le rappela et lui dit : « Comment, jeune homme, êtes-vous donc tel que vous croyez pouvoir donner de la sorte mes chevaux et mes biens, et battre le maître auquel je vous avais confié pour vous empêcher de faire des bêtises et pour vous apprendre à vous comporter comme il convient ? — Dame, puisque vous ne voulez pas que je donne ce qui vous appartient, il faudra que je m'en abstienne aussi longtemps que je voudrai rester en votre garde et sous le contrôle d'un homme de peu ; mais quand je ne voudrai plus le supporter, je m'en irai où je pourrai et je me procurerai ce dont j'aurai besoin. Mais avant de m'en aller, je veux vous dire une chose : cœur d'homme ne peut pas acquérir grande vertu s'il reste trop longtemps au pouvoir d'un maître : en effet, dans cette situation il lui faut souvent trembler. Pour ma part, je ne me soucie pas d'avoir maître ou seigneur — je ne parle pas d'une dame[1]. Mais malheur à un fils de roi quand il ne donne pas généreusement ses biens, même s'il n'ose donner ceux d'autrui !

77. — Comment ! s'exclama la dame ; croyez-vous donc être fils de roi, sous prétexte que je vous appelle ainsi ? — Dame, répliqua-t-il, j'ai été appelé fils de roi, et pris pour un fils de roi. — Sachez donc, reprit-elle,

---

76. Quant la dame l'ot si fierement parler, si en est moult lie, car ele voit bien qu'il ne puet faillir a estre prodom. Et nonpourquant si fait ele samblant qu'ele soit courecie ; et quant il voit ce, si s'em part de devant li moult iriés, et manace moult celui qui ensi l'a envers li courecie. Et ele le rapele et li dist : « Conment ! sire vallet, si estes tels que vous quidiés ensi doner mes roncis et la moie chose, et batre vostre maistre que j'avoie mis desor vous pour vous garder de folies et pour enseignier les bones oevres ? — Dame, puis que vous ne volés que je doigne le vostre, si m'en couvendra garder tant conme je volrai estre en vostre baillie et en la garde d'un garçon ; et quant je plus n'i volrai estre, si m'en irai la ou je porrai et pourchacerai ce que mestiers me sera. Mais ançois que je m'en voise, voel je bien que vous saciés que cuers d'ome ne puet a grant chose venir, qui trop longement est desous maistre, car il le couvient souvent trambler ; ne endroit de moi n'ai je cure de maistre a avoir ne de signor, mais de dame ne di je mie. Mais mal dehait[a] ait fix de roi, s'il n'ose autrui chose donner, quant il la soie ne donne bien hardiement.

77. — Conment ! dist la dame. Quidiés vous estre fix de roi, pour ce se je vous apelé fill de roi ? — Dame, fait il, fix de roi ai je esté apelés, et pour fil de [*b*] roi ai je esté tenus. — Ore saciés, fait ele,

que celui qui vous a pris pour un fils de roi vous connaissait mal, car vous ne l'êtes point. — Dame, dit-il alors en soupirant, je le regrette. Car mon cœur oserait bien l'être. » Puis il s'en alla, si navré qu'il ne pouvait prononcer une parole. Alors la dame se leva en hâte, le prit par la main et le ramena dans la chambre ; elle commença à couvrir de baisers ses yeux et sa bouche, puis elle lui dit :

78. « Cher fils, ne soyez pas malheureux, car, aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide, je veux que vous donniez roussins et chevaux, et le reste : vous aurez toujours de quoi le faire. Et quand bien même vous auriez quarante ans, vous avez bien mérité des louanges pour le cheval que vous avez donné. Et désormais, je désire que vous soyez votre seul maître, puisque vous savez quel comportement convient à un enfant noble. Et quel qu'ait été votre père, en vérité vous n'êtes pas dépourvu du cœur d'un fils de roi. Vous êtes d'ailleurs le fils d'un homme qui aurait osé sans hésiter attaquer le plus haut roi du monde, dans la prouesse de son cœur et de son corps. » C'est ainsi que la Demoiselle du Lac réconforta Lancelot et le rassura, comme le conte le relate au fil de cette aventure, en raison seulement du noble discours qu'il avait tenu.

Plaintes à la cour d'Arthur.

79. Le conte dit ici que la reine Hélène de Bénoïc et sa sœur la reine Évaine de Gaunes résidaient ensemble au

---

que mauvaisement vous connut qui pour fil de roi vous tint, car vous ne l'estes mie. — Dame, fait il en souspirant, ce poise moi. Car mes cuers l'osast bien estre. » Lors s'en tourne tant iriés qu'il ne pot un tout sol mot dire. Lors saut la dame sus et le prent par la main et le ramainne ariere ; se li conmence a baisier les ex et la bouche moult doucement, puis li a dit :

78. « Biaus fix, ore ne soiiés a malaise, car si m'aït Dix, je voel que vous doingniés et roncis et chevaus et autres choses, car vous arés assés coi ; et se vous fuissiés en l'aage de .XL. ans, si fesistes vous bien a loer del ronci que vous donnastes. Et des ore mais voel je que vous soiés de vous sires et maistres, puis que vous savés quel chose apartient a bone enfance ; et a qui que vous fustes fix, voirement n'avés vous pas failli a cuer de fil de roi. Si fustes vous fix a tel home qui osast bien envaïr le plus haut roi del monde par prouece de cuer et de cors. » Ensi conforte la damoisele del lac Lanselot et asseüre, si come li contes trait avant ceste aventure, pour solement la haute parole qu'il avoit dite.

79. Or dist li contes que la roïne Helainne de Benuyc et sa suer la roïne Yvainne de Gaunes furent ensamble el moustier roial. Si menoit la roïne Helainne moult bele vie et moult tres sainte, et

Monastère royal. La reine Hélène menait une vie exemplaire et très sainte, et sa sœur la reine de Gaunes en faisait autant. Le site en retira de grands avantages et une excellente réputation, tant et si bien qu'en l'espace de sept ans il s'y trouva bien trente nonnes, toutes issues de nobles familles de la contrée. Et par la suite la reine s'arrangea pour que le siège de l'abbaye y soit transféré. La reine de Bénoïc avait coutume, chaque jour après la messe, de se rendre au tertre où son seigneur était mort, puis au lac où son fils avait été emporté. Et elle disait toutes les prières que Dieu lui avait enseignées pour l'âme de son seigneur, afin que Dieu ait pitié de lui, et aussi pour celle de son fils, car vraiment elle le croyait mort.

80. Un lundi matin, il arriva qu'elle avait fait chanter la messe des fidèles de Dieu tout spécialement pour son époux et son fils, puis elle fit chanter la grand-messe, car il lui tardait fort de pouvoir se livrer à sa douleur. Aussitôt qu'elle parvint au sommet du tertre, elle pleura longtemps à chaudes larmes. Ensuite elle revint à la rive du lac où elle avait perdu son fils, et s'absorba à tel point dans ses sanglots qu'elle ne prêtait attention à rien d'autre. Pendant qu'elle s'adonnait ainsi à ses plaintes et à son chagrin, un religieux accompagné de son écuyer vint à passer à cheval. Il était vêtu de noir, avec un capuchon noir fermé ; et quand il vit la reine manifester tant de douleur, il se demanda avec étonnement qui elle était et pourquoi elle était en proie à une telle affliction : il se dirigea

---

autresi faisoit sa suer la roïne de Gaunes. Et moult amenda li lix et crut tant que dedens les .VII. ans que il fu conmenciés, i ot il bien .XXX. nonnains toutes gentix femes del païs. Et puis fist la roïne tant que a cel lieu vint li chiés de cele abeye. La roïne de Benuyc avoit en coustume que chascun jour aprés la messe aloit sor le tertre ou sé sires morut, et aprés sor le lac ou ses fix [*c*] avoit esté portés. Et disoit tant de bien com Diex li avoit enseignié pour l'ame de son signor, que Diex en ait pitié, et pour son fil[a], car ele quidoit tout vraiement qu'il fust mors.

80. A un lundi matin avint chose qu'ele ot fait chanter la messe des feels Dieu, et nonmeement pour son signor et pour son fil, et puis fist chanter[a] la grant messe, car moult li tardoit que ele fust a son duel[b] faire. Et ausitost com ele vint en haut el tertre, si ploura moult tres durement et moult longement[c]. Aprés revint sor le lac u ele avoit son fil perdu, et plouroit si durement que ele n'entendoit a autre chose. Et la ou ele demenoit son doel et sa plainte, vint par illoc uns hom de religion a cheval entre lui et son esquier. Cil hom ot vestu dras noirs et ot une noire chape afublee close ; et quant il vit la roïne faire tel doel, si s'esmerveilla moult qui ele estoit et pour coi ele demenoit si grant dolour : si chevaucha

donc dans sa direction. La reine était tellement absorbée par ses lamentations qu'elle ne s'aperçut pas de sa présence, bien qu'il s'approchât tout près d'elle : il la regarda, la vit très belle, avec un maintien qui trahissait son noble lignage. Il ôta alors son capuchon et la salua en disant :

81. « Dame, Dieu vous donne joie, car il me semble que vous n'en avez pas tant qu'il vous serait nécessaire ! » La reine regarda l'homme de bien et lui rendit son salut, bien désolée de ne pas l'avoir vu avant qu'il l'ait ainsi surprise. Elle remarqua qu'il était très âgé et qu'il paraissait très honorable : sans doute, il avait accompli des prouesses à la mode de ce monde, et désormais il était l'un des preux de Notre-Seigneur. En effet, il avait été un excellent chevalier, mais cela faisait déjà longtemps qu'il avait renoncé à la chevalerie terrestre, et il s'était retiré dans un ermitage où il avait tant fait qu'il s'y trouvait un monastère de moines avec lui, soumis à la règle de saint Augustin[1]. Il était grand et corpulent, les cheveux grisonnants, les yeux brillants à fleur de tête : son apparence était farouche, et son visage couvert de cicatrices ; il avait de grandes mains noueuses, mais amaigries, avec des veines très apparentes, et de larges épaules. Il se tenait bien droit sur les étriers. Il dit à la reine : « Dame, pour l'amour de Dieu, qui êtes-vous ? Et pourquoi manifestez-vous un tel chagrin ? Car une dame, une fois qu'elle s'est vouée au service de Notre-Seigneur, ne doit éprouver aucune douleur, à mon avis, mais doit se soucier seulement

---

cele part. Et la roïne entendi tant a son doel faire qu'ele ne l'aperchut onques, si vint il sor li : et il le regarde, si le vit moult bele et bien samblant de haute feme. Lors oste son caperon et le salue et dist :

81. « Dame, Dix vous doinst joie, car il m'est avis que vous n'en avés pas tant com il vous seroit mestiers. » La roïne regarde le prodome, se li rent son salu ; se li poise moult de ce qu'ele ne l'aperchut ançois que il l'eüst si pres prise. Ele voit qu'il estoit de grant aage et que moult bien resambloit prodome : si avoit esté sans faille des proueces del monde, et ore estoit il prodom a Nostre Signour. Car il avoit esté chevaliers moult prous, mais la terrienne chevalerie avoit il laissie grant piece a, et s'estoit rendus a un hermitage ou il avoit tant fait qu'il i avoit couvent de rendus avoques lui qui tenoient la riulle et l'establissement saint Augustin. Il fu grans et corsus et ot les chaviaus entremellés de chaines, si ot les ex vairs et gros en la teste : si ot samblant fier, et le vis tout plain de plaies ; si ot les poins gros et maigres et plains de vainnes, et lees espaulles ; et il sist es estriers moult afficiés. Si dist a la roïne : « Dame, por Dieu, qui[a] estes vous ? Et pour coi faites vous tel duel ? Car puis que dame s'est atournee au service Nostre Signour ne doit ele dolouser, ce m'est avis, de nule riens fors que de ses pechiés plourer, ains doit toutes pertes ter-

de déplorer ses péchés, en oubliant les pertes qu'elle a subies dans le monde. » Quand la reine l'entendit parler de la sorte, il lui sembla homme de grande valeur et de bon conseil ; par conséquent elle lui répondit : « Seigneur, certes, si je manifeste un grand chagrin, je n'en peux mais ; et ce n'est pas pour des biens perdus que je me lamente, mais je suis une pauvre malheureuse qui fut jadis reine de Bénoïc et de toute la contrée environnante : j'ai perdu mon seigneur là-bas, sur ce tertre ; et mon fils, le plus bel enfant du monde, je l'ai perdu ici même : car une demoiselle l'emporta dans ses bras et sauta avec lui dans ce lac — je ne sais si c'était une demoiselle ou un diable, mais elle avait une apparence féminine. Et comme mon seigneur est mort de douleur, je m'inquiète beaucoup pour son âme : il est normal que je m'en soucie autant que de la mienne propre car, dès l'instant où nous fûmes unis par les liens sacrés du mariage, nous devînmes une seule chair, comme l'affirme la sainte Église et comme je le crois. Ainsi donc, je pleure et me lamente pour l'âme de mon époux, pour le cas où Notre-Seigneur en aurait pitié grâce aux larmes de la pécheresse que je suis. Quant à mon fils, le cœur me fend de tristesse du fait que je l'ai perdu de la sorte ; car s'il était mort sous mes yeux, je l'aurais oublié beaucoup plus vite : je sais bien en effet qu'il nous faudra tous mourir. Mais quand je me souviens que mon fils est mort noyé, lui qui était né en légitime mariage, et issu d'une haute lignée que Dieu a choisie pour voir de si

---

riennes ariere metre. » Quant la roïne l'oï ensi parler, se li est avis que moult estoit prodom et de grant conseil ; se li dist : « Sire, certes se je fais doel, je n'en puis mais, ne por perte [*d*] d'avoir que je aie faite ne fai je mie cest doel, mais je sui une lasse chaitive qui jadis fu roïne de Benuyc et de toute la terre environ : si perdi mon signour en cel tertre la ; et mon fil, le plus bel de tous les autres, perdi je ci : car une damoisele l'enporta entre ses bras et sailli atout lui dedens cest lac — je ne sai se ce fu damoisele ou diables, mais de feme avoit ele samblance. Et pour ce que mé sires morut de doel, ai je moult grant paour de s'ame, car je en doi estre en ausi grant cure com de la moie ame : car puis que nous fumes entre moi et lui ajoint par loial mariage, fumes nous une sole char, si come Sainte Eglyse le tesmoigne, et je le croi. Et je pour la paour de l'ame mon signour plaing et plour, savoir se ja em prenderoit pitié a Nostre Signour pour les larmes d'une tele pecheresse come je sui. Et de mon fil me prent au cuer moult grant pitié que je perdi en tel maniere ; car s'il fust mors voiant mes ex, je l'eüsse assés plus tost oublié, quar je sai bien que tous nous couvenra morir. Mais quant il me menbre que mes fix est noiiés qui estoit de loial espouse et fu estrais et issus de haute lignie, que Dix eslut a veoir si

grandes merveilles, pour honorer de sa venue les pays étrangers, et pour exalter son nom et répandre sa foi, il me semble que Notre-Seigneur m'a pris le père et le fils par haine à mon endroit; pourtant jusque-là je ne croyais pas avoir jamais commis de méfaits[2].

82. «Je pleure donc pour obtenir la miséricorde de Notre-Seigneur, et parce que je redoute que l'âme de mon époux ne subisse la mort éternelle, et aussi pour la douleur que me cause la mort affreuse de mon cher enfant. — Certes, dame, répondit l'homme de bien, vous avez assez de raisons de vous lamenter, car vous avez vraiment trop perdu — et pas vous seulement, car d'autres gens que vous ont subi le contrecoup de ces pertes. Et pourtant, il se pourrait que vous en fassiez un peu trop, car on doit en toutes choses raison et mesure garder: puisque vous avez quitté le monde et pris l'habit de religion pour l'amour de Dieu, ce n'eſt pas convenable pour vous de donner libre cours à votre douleur n'importe où. Car vous ne devez pas pleurer vos péchés et ceux d'autrui en public, mais derrière le mur de votre cloître, le plus discrètement que vous pourrez. Pourtant, je crois que vous ne voulez pas le faire en cachette, et que vous ne le faites pas dans un esprit de vaine gloire, mais pour apaiser votre cœur qui eſt plein d'angoisse et de souffrance dues à vos malheurs. Certes, Dieu ait pitié de l'âme de l'homme de bien dont vous avez été la femme, car sa mort eſt un grand dommage; et vous n'avez aucun espoir de réparation de ce côté: c'eſt vraiment une profonde douleur. Mais en ce qui

---

grans merveilles et a honnerer les eſtranges terres de sa venue et honerer son haut non et a essaucier sa creance, si m'eſt avis qu'il m'a tolu le pere et le fil par aucune haïne qu'il a vers moi; ne jusque la ne quidoie je mie avoir mesfait.

82. «Ensi plour je pour la merci Noſtre Signour et pour la paour de l'ame mon signour, qu'ele ne soit em pardurable mort, et pour l'angoisse de la laide mort a mon chier fil. — Dame, diſt li prodom, certes il i a assés de raisons en voſtre doel, car trop avés perdu; et non mie vous tant solement, car autres gens assés en ont eü grant damage. Et nonpourquant trop em porriés vous faire, car on doit en toutes choses garder raison et mesure, et puis que vous eſtes partie de ceſt siecle et avés pris habit de religion pour l'amour de Dieu, il n'eſt pas honneſte chose de faire doel en chascun lieu; car vous devés plourer vos pechiés et les autrui ne mie voiant le pule, mais[a] en voſtre encloiſtre au plus en repoſt que vous porrés. Et nonpourquant, je croi que vous ne le volés mie faire en repoſt ne que vous ne le faites pas en vainne gloire, mais pour voſtre cuer saouler qui eſt angoissous et a malaise de son anui. Et Dix ait pitié de l'ame au prodome qui feme vous fuſtes, car de lui eſt grans damages; mais vous n'i poés

concerne votre fils, soyez entièrement rassurée, car je vous dis, en vérité, qu'il eſt en bonne santé et heureux, et se porte parfaitement. »

83. Lorsque la reine l'entendit, elle fut si surprise qu'elle ne sut quoi dire, et elle reſta silencieuse un long moment. Quand enfin elle put parler, elle se jeta à ses genoux et lui dit en pleurant : « Ah ! cher seigneur, dites-vous la vérité à propos de mon fils, quand vous affirmez qu'il eſt vivant et en bonne santé ? — Je vous jure sur mon habit qu'il eſt en parfaite santé et heureux. » Et quand la dame entendit cela, elle en éprouva une si grande joie qu'elle en tomba évanouie ; une nonne accourut pour la soutenir. Quand elle revint à elle, elle s'écria : « Ah ! très cher seigneur, comment le savez-vous ? — Je le tiens, répliqua-t-il, de celui qui le voit matin et soir. Et sachez qu'il eſt élevé mieux et plus richement qu'il n'aurait pu l'être par vous, et même si vous étiez encore reine de Bénoïc, il ne serait pas si heureux qu'il l'eſt là où il se trouve. — Ah ! seigneur, dit-elle, pour l'amour de Dieu, dites-moi où c'eſt, cela me réconfortera beaucoup ; et si c'eſt un endroit où je ne peux le voir, du moins je regarderai souvent dans cette direction, et ainsi je me contrôlerai, puisque je ne pourrai pas le voir en personne. — Dame, répondit-il, je ne peux faire cela, car je trahirais ma parole. En effet, cela m'a été révélé à condition de ne rien vous dire, si ce n'eſt qu'il eſt vivant et en bonne santé. Et vous n'en sauriez même pas tant à l'heure qu'il eſt, ni moi non plus, si les gens qui le gardent

---

riens [*e*] recouvrer, si eſt grans dolours. Mais de voſtre fil soiiés toute seüre, car je vous di en verité qu'il eſt sains et haitiés et tout a aise. »

83. Quant la roïne l'ot, si eſt si esbahie qu'ele ne set qu'ele die, et ne diſt mot d'une grant piece. Et quant ele pot parler, se li chiet as piés et li diſt em plourant : « Ha ! biaus sire ! Dites vous voir de mon fil qu'il eſt vis et sains ? — Je vous di, fait il, sor mon habit qu'il eſt tous sains et tous haitiés. » Et quant la dame l'ot, si en ot si grant joie qu'elle chiet pasmee ; et une nonne le court souſtenir. Et quant ele revint de pasmisons, si diſt : « Ha ! biaus dous sire, conment le savés vous ? — Je le sai, fait li prodom, par celui qui le voit main et soir. Et saciés qu'il eſt mix et plus richement tenus qu'il ne fuſt avoques vous, et se vous fuissiés encore roïne de Benuyc, si ne fuſt il pas si a aise com il eſt la ou il eſt nourris. — Ha ! sire, diſt ele, pour Dieu dites moi ou ce eſt, si en serai plus a aise ; et se ce eſt en lieu ou je ne le puisse veoir, je esgarderai viaus cele part souvent, et a tant me refrainderai, puis que je ne le porrai veoir. — Dame, fait il, ce ne porroie je mie faire, car je me desloiauteroie. Car il me fu descouvert en tel maniere que je ne vous en puis dire fors tant qu'il eſt tous sains et tous haitiés. Et tant n'en seüssiés vos awean ne je meïsmes, se ne fuſt ce que cil qui le gardent

ne désiraient pas que votre cœur en soit réconforté. — Ah! seigneur, pour l'amour de Dieu, dites-moi du moins, si vous le voulez, s'il eſt aux mains de ses ennemis ou de personnes qui ne lui veulent que du bien. — Dame, répondit-il, soyez entièrement rassurée sur ce point: il eſt entre les mains de gens qui le préservent de tout mal du mieux qu'ils peuvent, et ses ennemis ne mettront jamais la main sur lui.» Et quand la reine entendit ces paroles, elle en éprouva une grande joie, puis lui demanda s'il connaissait certaines de leurs sœurs; et lui de dire qu'il croyait bien en effet en connaître quelques-unes. Il les regarda et reconnut celle qui était avec la reine, qui de son côté le reconnut aussi parfaitement: la reine en fut plus à l'aise[1] et lui dit: «Seigneur, pour l'amour de Dieu, venez jusque-là, vous verrez nos dames qui seront contentes de vous saluer.»

84. Puis la reine le conduisit jusqu'à l'enceinte du monaſtère, où ils entrèrent. Lorsque les dames apprirent qu'un homme de bien venait leur rendre visite, elles s'avancèrent à sa rencontre; il y en avait beaucoup qui le connaissaient, et qui lui firent fête. La reine leur demanda alors si elle pouvait croire ce qu'il lui avait dit. «Oui, dame, répondirent-elles; il n'eſt pas homme à mentir: il a été entièrement honorable dans le monde, et il l'eſt maintenant au service de Dieu.» Ensuite, les dames invitèrent leur visiteur à manger, mais il dit qu'il ne mangeait qu'une fois par jour, Dieu en était témoin, «car notre ordre le défend. Mais cette

---

voelent que voſtre cuers en soit plus a aise. — Ha! sire, pour Dieu, itant me dites, se vous volés, s'il eſt es mains a ses anemis ou a tels gens que il li voellent se bien non. — Dame, diſt il, de ce soiiés toute seüre qu'il eſt es mains de tels gens qui[a] le gardent de tous maus a lor pooir, ne ja si anemi n'avront saisine de son cors.» Et quant la roïne oï ceſte parole, si en ot moult grant joie, et li demande s'il connoiſt nules de lor serours; et il diſt qu'il quide bien qu'il conoiſt de teles i a. Et lors esgarde, si connoiſt celi qui eſtoit avoc la roïne et ele connoissoit lui moult bien; si en fu la roïne plus a aise, si li diſt: «Sire, pour Dieu, venés jusques laiens, si verrés de nos dames que vous connoissiés qui vous verront moult volentiers.»

84. Lors l'en mainne la roïne jusques a lor pourpris, si entrent ens. Et quant les dames oent dire c'uns prodom les vient veoir, si viennent encontre lui; et moult en i a qui le connoissent, se li font moult grant joie. Et la roïne lor demande s'ele porroit croire ce que li prodom li avoit dit. «Oïl, dame, font [*f*] eles; car il ne mentiroit mie, conme cil qui moult a eſté prodom au siecle, et ore eſt prodom a Dieu.» Lors proient les dames au prodome qu'il mengut, et il diſt que Dix le set qu'il ne mengeroit c'une sole fois le jour, «car noſtre ordene le desfent. Mais ceſte dame, fait il, m'a hui fait avoir moult

dame, ajouta-t-il, m'a causé aujourd'hui une profonde pitié, et elle m'avait rendu jadis un service que je désire maintenant payer de retour. Je vais vous dire de quel service il s'agit, et je crois qu'elle s'en souviendra bien. Voici la vérité : son seigneur, le roi Ban, Dieu ait son âme, tenait une cour solennelle un jour d'Épiphanie ; il distribua force robes aux chevaliers présents, ainsi que d'autres dons riches et beaux. Mais moi, j'arrivai la veille de la fête si tard qu'il était déjà presque vêpres : et le roi avait tant de chevaliers à sa fête qu'il avait donné toutes ses robes. Cependant, quand la dame que voici vit que je n'en avais pas, elle déclara que je ne devais pas rester ainsi à cette cour ; et elle me fit faire à ma mesure une robe taillée dans un riche drap de soie préparé à son intention, qu'elle me fit revêtir. De la sorte, je fus mieux habillé que tous les autres chevaliers présents à la fête.

85. « Voici le service que me rendit ma dame, et je ne le considère pas comme petit — à juste titre ! C'est pourquoi je la paierai de retour dans la mesure où je le pourrai. Et ce que je peux faire, c'est l'aider de ma personne et de ma parole, qui a été souvent entendue dans mainte noble assemblée ». Puis il ajouta : « Dame, c'est une grande joie pour ce monde, et un grand honneur pour Notre-Seigneur, qu'une dame si noble et si bonne, issue d'un si haut lignage, se soit consacrée au service de Dieu. Et s'il plaît à Dieu, cela sera au bénéfice de votre âme. Mais je plains les royaumes de Bénoïc

---

grant pitié, et si me fist jadis un service que je li volrai ore guerredonner. Si vous dirai quels li services fu, et si quit qu'il li en souvenra bien. Il fu voirs que li rois Bans ses sires, dont Dix ait l'ame, tenoit court jadis grant et esforcie par un jour de le Thiephaigne ; si donna moult robes as chevaliers, et autres dons riches et biaus. Et je ving la veille de la feste si tart que pres estoit ja de vespres : si avoit li rois tant de chevaliers a sa feste qu'il avoit toutes ses robes donnees. Et quant la dame qui ci est vit que je n'avoie point de robe, si dist que je ne devoie pas sans robe remanoir a ceste court ; si me fist faire a ma mesure une robe d'un moult riche drap de soie qu'ele avoit fait faire a son oés, et le me fist vestir. Si fui plus richement vestus que nus chevaliers qui fust a la feste.

85. « Tel service me fist ma dame, si ne le tieng ore pas a petit : et je ai droit. Si l'en guerredonnerai ore a mon pooir ; et mes pooirs si est de li aidier au travel de mon cors et de ma langhe, qui devant maint haut home avra esté escoutee ». Puis li dist : « Dame, il est grant joie au siecle et grant honour a Nostre Signour de ce que si jentil dame com vous estes et de si haut lignage descendue, estes tournee au service Dieu. Et li prous en ert a vostre ame, se Dix plaist. Mais je plaing moult le roiaume de Benuyc

et de Gaunes, parce qu'ils sont tombés entre les mains du déloyal Claudas : c'est un grand dommage pour vos partisans, et c'est une grande honte pour le roi Arthur, qui aurait dû depuis longtemps déjà avoir vengé ce déshonneur. Sachez bien que je m'en vais à un monastère de notre ordre que nous avons près d'ici, mais de là je me rendrai à la demeure du roi Arthur, et je déposerai plainte devant lui pour vous et pour votre fils, qui sera encore seigneur du royaume s'il plaît à Dieu. » Sur ces mots, la reine de Gaunes sortit d'une chambre où elle avait dormi un peu : en effet, il ne s'écoulait pas de nuit où elle et sa sœur ne se levaient au moins trois fois pour faire leurs prières et leurs oraisons. Quand elle entendit parler de son neveu Lancelot, elle fut très heureuse d'apprendre qu'il était en vie. Et cet homme de bien demanda qui elle était, et on lui dit que c'était la reine de Gaunes.

86. « Dame, dit-il alors, ne vous inquiétez plus à propos de vos enfants, car ils sont vivants et en bonne santé. Et au milieu de vos malheurs, vous devez tirer un grand réconfort du fait que vous êtes ensemble à la garde de Notre-Seigneur, vous qui êtes passées par des épreuves si douloureuses et si pénibles : consolez-vous mutuellement de vos chagrins et réjouissez-vous ensemble de ce que vous avez de bonheur, en pensant à la grande richesse qui ne prendra jamais fin. Car les richesses de ce monde, vous les avez possédées en abondance, et vous avez bien vu comment la gloire terrestre se réduit à peu de chose. Notre-Seigneur ne vous oubliera

---

et de Gaunes, et ce qu'il sont cheü en la main le desloial Claudas : si en est li damages a vos amis, et la honte en est au roi Artu : car il deüst piecha ceste honte avoir vengie. Et bien saciés que je m'en vois par une nostre obedience pres" de ci que nous avons, et d'illoques m'en irai a la maison le roi Artu, et ferai ceste clamour pour vous et por vostre fil qui encore sera sires del roiaume, se Dix plaist. » A ces paroles vint la roïne de Gaunes fors d'une chambre ou ele avoit dormi, car il n'estoit onques nuis qu'entre li et sa serour ne revaïssent chascune nuit .III. fois au mains pour faire lor orisons et lor prieres. Et quant ele oï parler de son neveu Lanselot, si fu moult lie de ce qu'il estoit vis. Et li bons hom demande qui ele estoit, et on li dist que ce estoit la [*180a*] roïne de Gaunes.

86. « Dame, dist li prodom, or ne vous esmaiiés mie de vos enfans, car il sont sain et haitié. Et parmi tous vos anuis vous devés vous moult conforter de ce que vous estes ensamble en la garde de Nostre Signour, qui en si mauvaises aventures et felenesses avés esté : si vous reconfortés ore li une a l'autre de vos maus et faites ensamble joie de vos biens, et pensés a la grant richesce qui ja ne prendra fin. Car de la richoise del siecle avés vous assés eü, et bien avés veü a com petite cose couvient toute terrienne hautece retourner ; ne

pas, car il eśt miséricordieux et plus magnanime qu'on ne peut l'exprimer : il aura donc pitié de vous, et il vous tirera de cette douleur dans laquelle vous êtes plongées pour vous donner la joie éternelle. Car moi, qui ne suis qu'un homme mortel et un pécheur, j'éprouve à votre endroit une si grande compassion que je ne serai jamais satisfait avant d'être à la cour du roi Arthur, où je me plaindrai devant lui du sort qui vous a dépouillées de tout, et lui reprocherai la honte qui en rejaillit sur lui. En effet, il n'y a pas de cour au monde où je n'oserais pas prendre la parole, si remplie fût-elle de riches barons et d'hommes sages. Néanmoins, je sais aussi que le roi Arthur a eu tant à faire qu'il n'eśt pas très étonnant qu'il ait remis à plus tard cette affaire, car il n'y a guère de barons dans son royaume qui ne lui aient fait la guerre, tant et si bien que beaucoup croyaient en définitive qu'il y perdrait son trône. Et il se peut également qu'il n'ait jamais reçu de plainte à ce sujet, et dans ce cas il n'eśt pas si blâmable. »

87. Le religieux s'en alla sur ces mots, après avoir pris congé des deux reines, puis de toutes les dames ; il chevaucha tant qu'il parvint en Grande-Bretagne, où il trouva le roi Arthur à Londres, avec bon nombre de gens. C'était la première semaine de septembre, et le roi Arthur rentrait d'Écosse où il avait combattu le roi Aguisant, son cousin, qui avait mené trois campagnes contre lui ; désormais ils avaient tous deux conclu une bonne paix durable et solide.

Nośtres Sires ne vous oubliera pas, car il eśt pitels et debonaires plus que langhe ne porroit conter : se li prendra pitié de vous et traira de ceśte dolour ou vous eśtes et[a] metra en sa[b] grant joie pardurable. Car a moi qui sui hom pecierres et mortex em prent si grant pitiés que je ne serai jamais a aise devant que je soie en la maison le roi Artu ; et li ferai clamour de vośtre desiretement et li mouśterrai la honte qu'il i a, car il n'a court el monde ou je n'osaise bien parler, quant plus i aroit riches barons et sages homes. Et nonpourquant je sai bien que li rois Artus a eü tant a faire que ce n'eśt mie grant merveille qu'il a ceśte chose tant mise en delai, car il n'i a gaires baron en sa terre qu'il ne li ait menee guerre, tant que maintes gens ont quidié qu'il en remansiśt[c] essilliés en le pardefin. Et par aventure n'ot il onques de ceśti chose nule clamor, si n'en fait mie tant a blasmer. »

87. Atant s'em part li prodom, et prent congié tout avant as .II. roïnes et puis a toutes les autres dames ; si chevalche tant par ses journees qu'il eśt venus en la Grant Bretaingne, et trouva le roi Artu a Londres a moult grant plenté de gent. Et ce fu la premiere semainne de septembre, que li rois Artus fu venus d'Escoche desor le roi Aguisçant, son cousin, qui par .III. fois l'ot guerroiié ; si orent fait bone pais et seüre d'ambesdous pars.

Ainsi donc, le roi Arthur était venu séjourner dans le lieu le plus agréable de sa terre, et ceux de sa maison avec lui ; et s'y trouvait également un grand nombre d'autres chevaliers. Ce jour-là, qui était un dimanche, le roi était assis à table, entouré de chevaliers et d'autres gens. Le religieux qui venait du royaume de Bénoïc entra à grands pas et traversa la salle dans toute sa longueur jusqu'au dais sous lequel le roi Arthur mangeait. Il avait rabattu son capuchon et avait tout à fait l'apparence d'un homme de bien ; avec assurance, lui dont la langue était habile à discourir, il prononça ces mots si fort que tout le monde dans la salle l'entendit :

88. « Roi Arthur, Dieu te garde, toi qui es le meilleur roi du monde, et le plus valeureux, sauf sur un point ! » Le roi regarda avec surprise cet homme de bien qui lui reprochait sa faiblesse tout en le louant si chaleureusement devant toute sa cour ; il en éprouva une grande honte, et tous les assistants furent remplis d'étonnement. Le roi cependant était sage et très courtois, il rendit donc son salut au visiteur et lui dit : « Cher seigneur, Dieu vous bénisse, que je sois bon ou mauvais ! Mais puisque vous en avez tant dit, révélez-moi pourquoi je manque à la perfection du meilleur roi du monde, et en quoi je mérite un tel blâme. — Je vais vous le dire, répliqua le religieux : il est vrai que tu es à l'heure actuelle, dans le monde, le roi dont on ait entendu parler qui honore le plus la chevalerie, et qui accomplit plus de bien qu'aucun roi dont il ait été question jusqu'à maintenant, selon

---

Si fu li rois Artus venus sejourner en son plus aiesié païs, et cil de son ostel avoques lui ; et autres chevaliers i avoit il a grant plenté. Cel jour estoit diemences, si seoit li rois au mengier, et avoques lui grant plenté de gent et de chevaliers. Et li rendus qui venoit de la terre de Benuyc entra laiens, et vint a grant pas parmi la sale tout contreval jusques devant le dois ou li rois Artus mengoit. Il ot abatu son chaperon, si sambloit moult bien prodom ; et ot la langue moult bien [*b*] afaitie de parler et la chiere seüre : si conmencha sa parole si haut que bien fu oïs parmi la sale de toute la gent.

88. « Rois Artus, dist il, Dix te gart com le plus prodome et le meillour roi del monde, se ne fust une sole chose ! » Li rois regarde le prodome a grant merveille, qui le blasme de mauvaistié et le loe de si grant valour devant toutes ses gens ; si en ot honte, et tout cil qui laiens estoient s'en esmerveillierent. Li rois fu sages et moult courtois, si li rendi son salu et li dist : « Biaus sire, Dix vous beneïe, quels que je soie, ou bons ou mauvais. Et puis que tant m'en avés dit, descouvrés moi pour coi je perç a estre li miudres rois del monde, et de quel chose je fais tant a blasmer. — Et je le vous dirai, fait li prodom. Il est voirs que tu es li rois el monde orendroit, et de coi on ait oï parole, qui plus maintient chevalerie en grant honour ; et plus fais

Dieu et selon les hommes. Mais tu tardes trop à venger la honte ou le déshonneur que l'on t'inflige : car celui qui cause honte et dommage à ton vassal, c'est à toi qu'il les cause ; et quelque tort que l'on fasse subir à ton vassal, c'est toi qui en as la honte. Tu traites avec honneur, tu crains et tu sers ceux qui te guerroient de manière déloyale et qui t'assaillent, mais tu oublies et délaisses ceux qui t'ont loyalement servi sans faute ; et pourtant ils ont perdu à ton service leurs terres et leurs titres, et jusqu'à leur vie, et ils courent le risque de perdre leur âme. Voilà : je t'ai expliqué pourquoi tu n'es pas l'homme le plus parfait du monde. » Lorsque le roi Arthur entendit ces propos, il en fut très honteux ; tous les assistants dans la salle étaient ébahis, et se disaient les uns aux autres que jamais ils n'avaient entendu quelqu'un parler si hardiment devant un si noble personnage ; la plupart cessèrent de manger, et regardèrent avec étonnement le religieux.

89. Bédoyer le connétable[1] s'avança alors, voyant que tout le monde, à toutes les tables, avait cessé de manger à cause des paroles de ce religieux, et ne prêtait attention à rien d'autre qu'à ce qu'il disait. « Seigneur moine, dit Bédoyer, taisez-vous jusqu'à ce que le roi ait mangé : vous présenterez alors vos arguments à votre gré. Car la cour est toute troublée de ce que vous avez déjà dit, et chacun, riche ou pauvre, en délaisse la nourriture. — Comment ! s'exclama le religieux, il faut donc que je renonce à tenir un discours

---

grans biens que nus rois dont on ait parlé jusques ci, selonc Dieu et selonc le monde. Mais trop es pereçous de vengier les hontes et les damages que on te fait : car qui fait honte et damage a ton home, on le fait a toi ; et quelconques damage c'on face a ton home, la honte en est toie. Tu honneures et doutes et sers ciaus qui desloiaument te guerroient et courent sus, et ciaus oublies et més ariere qui t'ont loiaument servi sans fausser ; et ont perdu et terres et honours et lor vies, et sont en aventure de lor ames par ton service. Or t'ai devisee la chose par coi tu pers a estre li plus prodom del monde. » Quant li rois Artus l'entent, si en est moult hontous ; et en sont par toute la sale esbahi et li un et li autre, et dient bien que onques mais n'oïrent rendu si hardiement parler devant personne a si haut home, et li pluisour en ont le mengié laissié, et le regardent a grant merveille.

89. Lors vint avant Beduiers li connestables et vit que tout orent laissié le mengier et haut et bas, et pour la parole a cel rendu, si qu'il n'entendoient a nule riens fors a ce que il disoit. Lors li dist Beduiers : « Sire rendus[a], laissiés vostre parole ester tant que mé sires li rois ait mengié : dont dites vostre parole par loisir. Car de tant come vous avés parlé est la cours toute tourblee, si que tout en laissent lor mengier et riche et povre. — Conment ! dist li rendus, si couvient que je me taise de la parole

dont le monde entier peut s'amender pour laisser se goinfrer ce récipient bas et infâme qu'eſt le ventre, où jamais n'entrent des mets si exquis et si raffinés sans devenir bas et mauvais ! Certes, je ne me tairai pas avant d'avoir dit tout ce que j'ai sur le cœur ! Et quand j'aurai terminé, il n'y aura céans aucun chevalier, si valeureux et si hardi soit-il, qui ne soit vaincu devant tous les seigneurs ici présents avant la tombée de la nuit, pour peu qu'il veuille prétendre que je n'ai pas dit la vérité. Quant à vous, vous avez bien l'apparence et le comportement d'un enfant, vous qui êtes venu me contredire devant tous les hommes de bien éprouvés qui sont là, sans savoir le grand besoin que j'ai ni le grand profit qui peut naître de mon discours. Et je ne crois pas que vous soyez plus vaillant ni plus renommé que ceux que j'ai vus autrefois chez le roi Uterpandragon, à savoir Hervi de Rivel et Canet de Caerc : ceux-là étaient de telle valeur qu'il n'aurait pas fallu les échanger contre aucun chevalier, et jamais un pauvre homme dans le besoin n'aurait été chassé de la cour par l'un d'eux ; au contraire, ils l'auraient aidé de leur mieux et auraient soutenu sa cause. Et certes ils n'étaient pas moins seigneurs de la cour d'Uterpandragon, Dieu ait son âme, que vous ne l'êtes de celle du roi Arthur, qui eſt son fils. »

90. À ces mots s'avança Hervi de Rivel, qui était au haut bout du dais, où il faisait le service — car le roi Arthur ne mangeait jamais de manière si privée que toutes sortes de chevaliers, jeunes et vieux, et même écuyers, ne servent à

---

dont tous li mons puet amender pour laissier saouler si mauvais vaissel et si enuious com eſt li ventres, ou ja si riches viandes [*c*] ne si beles n'i seront mises qu'eles ne deviengnent vilainnes et mauvaises ! Certes, je ne m'en tairai ja, que je n'en die ce que sor le cuer m'en giſt ! Et quant je avrai dite ma parole il n'i avra chaiens si bon chevalier ne si hardi, s'il velt desdire[*b*] ma parole que voire ne soit, que bien ne soit desraisnié voiant tout le barnage de chaiens, ains que la nuis viengne. Et bien avés samblance et contenance d'enfant, que devant tous les esprouvés prodomes qui chaiens sont, eſtes venus contredire ma parole, et si ne savés le grant besoig que je en ai ne le grant pourfit qui puet issir de la parole ; et si ne quit mie que vous soiiés li mix vaillans ne mix proisiés de tels homes que je vi ja en la maison le roi Uterpandragon, ce fu Hervi de Rivel et Canés de Caerches vi ja tant prodomes[*c*] qu'il ne les couveniſt mie changier pour cors de chevalier, ne onques par aus ne fu povres hom besoignous boutés de court, mais avanciés a lor pooirs. Et si n'eſtoient pas mains signour de la maison le roi Uterpandragon, dont Dix ait l'ame, com vous eſtes ore de la maison le roi Artu, dont cis fu ses fix. »

90. Lors vint avant Hervi de Rivel qui eſtoit au chief del dois ou il servoit, car li rois Artus ne fuſt ja si priveement qu'il ne serviſsent de

table. Lorsque Hervi reconnut le religieux, il est inutile de demander s'il lui fit fête et l'honora ; il l'embrassa très doucement sur la bouche. Puis il le prit par la main gauche et le conduisit devant le roi, à qui il déclara : « Seigneur, croyez tout ce que cet homme vous dira : rois, ducs et comtes doivent prêter attention à ses paroles. Sachez que son cœur a été enluminé de plus de prouesse que Dieu n'en a jamais mis dans le corps d'un seul autre chevalier, et c'est à lui que je me serais fié en tout temps sans hésitation pour garantir mon honneur ou sauver ma tête. — Comment ! dit le roi. Qui est-il donc ? — Seigneur, répondit Hervi, c'est Adragain le Brun, le frère de Mador le Noir, le bon chevalier de l'Île Noire[1]. » Et lorsque le roi Urien, qui était encore en vie, le reconnut, il se leva promptement et traita Adragain avec honneur pour l'amour de Mador son frère, car ils avaient été compagnons d'armes pendant longtemps.

91. Lorsqu'il eut été ainsi reconnu, on ne saurait vous décrire avec quelle joie et quelles marques de respect il fut accueilli ; car le roi lui-même l'avait vu bien des fois, et il le traita avec de grands honneurs, comme il savait le faire. Et Bédoyer fut tout confus de ce qu'il avait dit. Quant à Adragain, le roi lui dit : « Cher seigneur, vous pouvez bien dire ce qu'il vous plaira aujourd'hui, que ce soit pour mon honneur ou pour ma honte : je sais que vous êtes si valeureux, en effet, qu'il n'y a pas au monde prince si noble que vous ne deviez être écouté devant lui.

---

toutes manieres de chevaliers et viel et jouene et baceler. Quant Hervi reconnut le prodome, il ne fait pas a demander s'il[a] li fist joie et honnour ; et moult doucement le baisa en la bouche. Puis le prist par la main senestre et le mena devant le roi ; et li dist : « Sire, creés cestui de quanques il vous dira, car ses paroles doivent retenir et roi et duc et conte ; et saciés que ses cuers a esté enluminés de si haute prouece c'onques Dix ne fist le cors d'un sol chevalier, vers qui je ne le mesisse a un grant conseil seürement pour maintenir m'onor et pour ma teste agarantir. — Conment ! fait li rois. Qui est il dont ? — Sire, fait Hervil, c'est Adragains li Bruns, li freres Mador le Noir, le bon chevalier de l'Ille Noire. » Et quant li rois Uriens le reconnut, qui encore vivoit, si sailli sus et honera moult le prodome pour l'amour de Mador son frere, car il avoient esté conpaingnon ensamble d'armes moult longement.

91. Quant il fu laiens reconneüs, si ne vous porroit on dire la joie ne l'onour qui li fu faite ; car li rois meïsmes l'avoit veü maintes fois, si l'onera moult, come[a] cil qui bien le savoit faire : et [d] lors fu Beduiers moult desconfis de ce qu'il li avoit dit. Et li rois dist a lui : « Biaus sire, or poés vous bien dire ce qu'il vous plaira huimais, ou soit m'onour ou soit ma honte ; car vous estes tels, je le sai bien, qu'il n'a si haut home el monde devant qui vous ne devés bien estre escoutés.

92. — Seigneur, fit Adragain, je peux vous dire à mon tour qu'à une exception près je ne saurais rien vous reprocher. Sachez qu'il s'agit de la mort du roi Ban de Bénoïc, qui mourut alors qu'il se rendait à votre cour : sa femme est restée veuve, dépouillée de ses biens et de son rang, et par surcroît son enfant, le plus beau qui ait jamais existé, lui a été enlevé. Et jamais vous ne les avez vengés. C'est là un comportement si infâme qu'il est bien surprenant que la honte ne vous empêche pas de regarder les autres en face ; et sachez que c'est ce qui vous contrariera le plus dans vos projets de domination universelle. J'ajoute que je ne suis venu ici qu'en raison de la pitié que j'ai éprouvée pour la femme du roi Ban, qui s'est faite nonne et a pris le voile dans un monastère par crainte et par peur d'être déshonorée. Mais Claudas est tellement craint et redouté dans ces régions que personne n'a été assez hardi pour déposer une plainte devant vous à ce sujet. — Seigneur religieux, dit le roi, je reconnais que vous avez parfaitement raison. Mais il est vrai que je n'ai jamais reçu de plainte[1]. Cependant, je l'ai su il y a déjà quelque temps, et même si j'en avais été informé officiellement je n'aurais pas eu le pouvoir d'y porter remède. Car j'ai eu tant à faire que bien des gens pensaient que je ne parviendrais pas à m'en sortir et disaient derrière mon dos — je l'ai entendu plus d'une fois — qu'en définitive il me faudrait renoncer à mon royaume. Néanmoins, puisque j'ai mal agi sur ce point, il me faudra y remédier quand Dieu m'en donnera la puissance. Et soyez sûr

---

92. — Sire, fait il, et je vous di que se ne fust une chose, je ne seüsse en vous que reprendre. Et saciés que c'est la mort au roi Ban de Benuyc, qui fu mors en la venue de vostre court : et[a] si est sa feme remese veve desiretee, et est robee del plus bel enfant[b] qui onques fust ; ne onques ne le vengastes. Et c'est si laide chose a vostre oés que c'est merveille que vous osés regarder sor home de honte enmi le vis : et saciés que c'est la chose el monde qui plus vous destourbera a venir au desus de tout le monde. Et si saciés que je ne sui ci venus fors pour pitié solement que je ai eü de sa feme, qui pour paor d'estre honnie et d'angoisse s'est rendue nonne velee en un moustier. Et est tant Claudas cremus et redoutés en la terre que nus n'a esté si hardis qui devant vous en osast faire complainte. — Sire prodom, dist li rois, certes je m'acort bien a ce que vous me dites droit et raison. Mais certes je n'en oï onques complainte. Et il est voirs que je l'ai piechea seü, et nonpourquant se je en eüsse eü complainte, n'eüssé je pas eü pooir de l'amender. Car tant ai eü a faire que maintes gens ne quidoient pas que je en venisse au desus, ains disoient par deriere moi, si que je l'oï par maintes fois, qu'en la fin me covenroit terre guerpir. Mais ce que je aie mauvaisement fait

qu'aussitôt que l'occasion s'en présentera je rétablirai si bien la situation que personne ne pourra m'en blâmer, sinon à tort. Je reconnais en effet que c'eſt mon devoir, car c'était mon vassal, et j'étais le seigneur lige du roi Ban et de son frère le roi Bohort de Gaunes. Dieu me donne sans tarder le pouvoir de réparer, car je le ferais très volontiers, si j'en avais les moyens ! »

93. Là-dessus le religieux s'en alla, et ni le roi ni aucun des autres ne put le retenir. Et il chevaucha tant, jour après jour, qu'il parvint au Monaſtère royal où il raconta à la reine de Bénoïc comment il avait présenté sa plainte au roi Arthur ; elle l'en remercia vivement. Puis le religieux quitta la reine et s'en retourna à l'abbaye d'où il était venu.

La demoiselle du Lac s'empare de Lionel et de Bohort.

94. Le conte dit que la Dame du Lac fut très chagrinée d'apprendre que Lionel et Bohort, les fils du roi Bohort, se trouvaient dans la tour de Gaunes ; elle aurait volontiers fait en sorte qu'ils échappent au roi Claudas, si elle l'avait pu. Elle s'informa tant et si bien qu'elle sut que le roi Claudas devait tenir sa cour à Gaunes et offrir une grande fête, selon la coutume des rois à cette époque ; car en ce temps les plus grandes fêtes qu'ils donnaient se tenaient à l'occasion de leur couronnement. Cette fête que le roi Claudas préparait était prévue pour le jour de la Madeleine. L'avant-veille de cette date, la

---

me couvenra il amender quant Dix m'en donra le pooir. Et bien saciés que ja si toſt ne venrai en point que je ne l'amenderai si bien que nus ne m'en porra blasmer s'a son tort non. Car bien connois que je le doi faire, com cil qui fu mes liges hom ; et fui liges sires au roi Ban et a son frere le roi Boort de Gaunes. Et Dix me doinſt prochainnement pourchacier le pooir que je amender le puisse, car volentiers l'amenderoie, se je en eüsse pooir. »

93. Atant s'em parti li prodom, car li rois ne le pot plus retenir ne nus des autres. Et il chevaucha itant par ses journees qu'il vint au mouſtier roial, et conta a la roïne de Benuyc conment il ot sa plainte faite au roi Artu ; et ele l'en mercie moult. Lors s'em parti li prodom de la roïne et [*e*] s'en ala a la maison dont il eſtoit venus.

94. Or diſt li contes que quant la Dame del Lac sot que Lyonniaus et Boors, li fil au roi Boort, eſtoient en la tour de Gaunes, si l'en pesa moult et moult volentiers mesiſt painne, s'ele peüſt, qu'il fuissent fors des mains le roi Claudas. Et toutesvoies enquiſt ele tant qu'ele sot que li rois Claudas devoit tenir court a Gaunes et feſte moult grant d'une couſtume que li roi avoient adont ; car les plus hautes feſtes que il tenoient adonques, c'eſtoit de lor couronnement. Cele feſte que li rois Claudas avoit apareillie a faire devoit eſtre le jour de la Magdalainne. Et quant ce vint un jour devant la veille, vint

Dame du Lac fit appeler une de ses suivantes, une jeune fille belle et de grande sagesse, qui se nommait Saraïde. Et sa dame lui dit : « Saraïde, il vous faut aller à la cour du roi de Gaunes, de manière à y arriver le jour de la Madeleine ; et vous y remplirez pour moi une mission qui ne devrait pas vous déplaire, car vous en ramènerez, je l'espère, deux enfants de très noble origine : ce sont en effet les deux enfants du roi Bohort de Gaunes. Je vais vous expliquer comment vous agirez. » Elle lui enseigna alors ce qu'elle aurait à faire, du mieux qu'elle pouvait, comme vous allez en entendre le récit. Elle lui donna ce dont elle pourrait avoir besoin pour mener à bien sa mission. Puis la demoiselle quitta sa dame, qui l'aimait beaucoup et lui faisait entièrement confiance, car elle avait depuis longtemps éprouvé sa fidélité ; c'était en fait la nièce du religieux qui avait présenté au roi Arthur la plainte au sujet de la mort du roi Ban de Bénoïc.

95. Lorsque la demoiselle sortit du lac, elle emmena avec elle deux écuyers et dix autres hommes armés ; ils chevauchèrent tant et si bien qu'ils parvinrent à la prairie qui se trouvait au pied de la citadelle de Gaunes la veille de la Madeleine, à l'heure de tierce[1]. Jouxtant la prairie, sur la gauche, se dressait un pan de forêt profonde avec de grands arbres : ce fut là que s'arrêta la demoiselle, avec ses compagnons. Elle envoya l'un des écuyers demander si Claudas était encore à table : de la sorte, dès qu'il fut installé, elle en

---

la Dame del Lac et apela une soie pucele bele et jouene et moult sage, et avoit a non Saraïde. Et sa dame li dist : « Saraïde, il vous couvient aler a la court le roi de Gaunes, si que vous i venés le jour de la Magdalainne ; et m'i ferés un message qui ne vous devra pas grever, car vous en amenrés, si com je quit, .II. enfans assés hauts homes[a] : car ce sont li doi enfant le roi Boort de Gaunes. Si vous dirai conment. » Lors li encharga sa besoigne si com ele le sot mix faire, et ensi come vous l'orrés conter cha en avant. Se li baille les choses qui mestier li porent avoir a faire ce qu'ele li a enchargié. Atant s'en part la damoisele de sa dame, qui moult l'amoit de grant amour et moult se fie en li de toutes choses, car bien l'avoit esprouvee de lonc tans ; et c'estoit la niece au rendu qui avoit faite la clamour au roi Artu de la mort au roi Ban de Benuyc.

95. Quant la damoisele s'en parti del lac, si en mena avoques li .II. esquiers et autres sergans a cheval jusques a .X., et chevauchierent tant [*f*] par lor journees qu'il vinrent a la veille de la Magdalainne a ore de tierce en la praerie desous Gaunes. Pres de la praerie devers senestre avoit un poi de forest haute et espesse : illoc se mist la damoisele et sa compaingnie. Et ele envoia un esquier pour chercier se Claudas estoit encore assis au mengier : et si tost com il fu assis, le

fut informée. Elle se remit alors en route sur un palefroi rapide, n'emmenant avec elle que deux écuyers dont chacun était précédé d'un lévrier au bout d'une chaîne d'argent. À force de chevaucher ils parvinrent à la cité, et la demoiselle fit prendre des nouvelles des enfants du roi Bohort, afin de savoir s'ils étaient à la cour ou en prison, comme d'habitude. On leur dit qu'ils étaient encore en prison. De son côté, Claudas était assis à table avec tous ses barons, qui étaient très nombreux ; en face de lui était assis Dorin son fils, qu'il avait fait chevalier : un très beau jeune homme, vif et vaillant, et exagérément hardi.

96. C'était une grande et belle cour que tenait le roi Claudas pour commémorer son couronnement et pour honorer son fils qui était chevalier nouveau. Il s'était en réalité montré plus généreux pendant les deux derniers jours qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie ; et il aurait distribué plus encore de dons avant que la cour ne se sépare, tant la largesse dont il avait été témoin à la cour du roi Arthur l'avait amendé, mais la fête fut troublée et gâchée par une aventure qui y survint. Vous allez maintenant l'entendre. Alors que Claudas était assis à table, de l'humeur joyeuse et festive que l'on vient de décrire, la demoiselle de la Dame du Lac fit son entrée ; Claudas n'en était encore qu'au premier service. La demoiselle vint tout droit au dais sous lequel siégeait Claudas ; elle menait les deux lévriers au bout de deux très

---

sot ele. Lors s'en tourne son chemin grant aleüre sor un palefroi qui tost l'emporte, si n'en mainne avoc li que .II. esquiers solement, et porte chascuns d'aus un levrier en une chaine d'argent. Et ensi chevauchent tant qu'il vinrent en la cité, et lors fait la damoisele enquerre des enfans le roi Boort[a] s'il sont a court[b] ou en prison, si com il sorent. Et on lor dist qu'il estoient en la prison encore. Et[c] d'autre part siet Claudas a toute sa baronnie au mengier, dont il i avoit moult grant plenté ; et devant lui seoit Dorins ses fix qu'il ot fait chevalier, qui moult estoit biaus vallés et prous et legiers, et hardis a desmesure.

96. Moult estoit grans la cours et esforcie que Claudas li rois tenoit de son couronement et pour la hautece de son fil qui chevaliers noviaus estoit. Si avoit esté plus larges entre la veille et la feste qu'il n'avoit onques en son vivant esté ; et encore donnast il plus ains que la court se departesist, car moult l'avoit amendé la grant largece qu'il avoit veü en la court le roi Artu : mais la court fu tourblee et avillie[a] par une aventure merveillouse que il i avint. Si orrés quele ele fu. La ou Claudas seoit au mengier en tel joie et en tel feste come vous oés, si entra en tel maniere laiens la damoisele a la Dame del Lac ; et n'avoit encore Claudas eü que le premerain més. Et la damoisele vint au dois ou Claudas seoit au mengier, et tint en sa main les .II. levriers en .II. moult

précieuses laisses d'argent. Et elle prit la parole à voix si haute que tous l'entendirent clairement.

97. « Roi Claudas, dit-elle, Dieu te sauve, c'eſt le souhait de la plus valeureuse dame qui soit au monde, et de celle qui a eu le plus d'eſtime pour toi jusqu'à ce jour; mais désormais elle ne croit plus que tu possèdes la moitié de la sagesse et de la courtoisie que l'on t'attribuait. Et elle n'a pas tort, car il y a plus à blâmer en toi que je ne le pensais. Je veux maintenant m'en aller, et je conterai à ma dame ce que j'ai vu de ta personne et de ton comportement. » Le roi regarda la jeune fille qui avait parlé si hardiment et qui voulait prendre congé sans en dire plus; il la rappela et lui dit: « Demoiselle, soyez la bienvenue, et puisse la chance sourire à votre dame, quelle qu'elle soit. Il se peut, certes, qu'elle ait dit de moi plus de bien que je ne le mérite. Et puisqu'elle m'a envoyé son salut, si je savais quelque défaut en moi qui me dégrade à ses yeux, sachez que j'y porterais remède pour l'amour d'elle. Par la foi que vous lui devez, et par celle que vous devez à la créature du monde que vous aimez le plus, dites-moi la vérité. Car je désirerais vivement apprendre comment je pourrais devenir meilleur.

98. — Vous m'en avez tant conjurée, répondit la demoiselle, que je ne vous le cacherai pas plus longtemps. J'appartiens à l'une des plus valeureuses et des plus riches dames du monde, qui eſt à marier. Et elle avait entendu dire tant de bien de vous qu'il n'y avait homme au monde qu'elle

---

riches chaines d'argent; et parla si hautement que bien fu de tous oïe et entendue.

97. « Rois Claudas, diſt ele, Dix te saut de par le plus vaillant dame qui soit dedens ceſt siecle et qui plus t'a proisié jusques au jour d'ui: et ore ne quide ele mie ne ne croit que tu aies la moitié del sens ne de la courtoisie que on li fait a entendre; et ele n'a mie tort, que plus i a a blasmer que je ne quidoie. Atant m'en voel ore aler, et si conterai a ma dame ce que je ai en toi veü et ton contenement. » Li rois regarde la pucele qui si fierement a parlé et qui si toſt s'en velt aler sans [*181a*] dire plus, si le rapele et li diſt: « Damoisele, vous soiiés la bien venue, et bone aventure ait voſtre dame, qui qu'ele soit. Et bien puet eſtre qu'ele a plus dit de bien de moi qu'il n'i ait. Et pour tant qu'ele m'a mandé ses salus, se je savoie chose en moi qui m'enpiraſt, saciés que je m'en amenderoie pour l'amour de li. Et par la foi que vous devés a li et a la riens el monde que vous mix amés, dites m'ent la verité. Car je volroie volentiers chose aprendre dont je amendaisse.

98. — Tant m'en avés conjuré, diſt la damoisele, que plus ne vous iert celee. Je sui, fait ele, a une des plus vaillans dames del monde et des plus riches, si eſt a marier. Si avoit oï dire tant de bien de vous qu'ele ne prisoit home el monde devant vous un denier vaillissant,

eſtimât la valeur d'un denier, en comparaison avec vous, car on lui avait dit que vous étiez l'homme le plus noble et le roi le plus magnanime du monde, le plus robuſte, le plus généreux et le plus vaillant au combat, et si sage de surcroît que, si tout le monde se tenait à une opinion, vous sauriez parfaitement où eſt le bien, même si tous les autres étaient contre vous. C'eſt pourquoi ma dame m'avait envoyée à votre cour, pour savoir si les discours qu'elle avait entendus étaient vrais ou faux. Or, j'ai découvert clairement que vous êtes dépourvu des trois plus grandes qualités que peut posséder un chevalier : en effet, vous n'avez ni sagesse, ni courtoisie, ni magnanimité.

99. — Demoiselle, fit le roi, si je suis dépourvu de ces trois attributs, le reſte ne peut avoir que bien peu de valeur. Mais je ne crois pas que quiconque ne les ait possédés si largement qu'il ne lui arrive parfois, ne serait-ce que par inadvertance, de commettre quelque faute qui le fasse tenir pour fou, pour vil ou pour traître. Pourtant, dites-moi, si cela vous eſt possible, ce que vous avez vu en moi qui vous permet de dire que je ne suis ni sage, ni courtois, ni magnanime. — Je vais vous le dire, répliqua la demoiselle, puisque vous me le demandez avec tant d'insiſtance. Il eſt vrai que vous gardez honteusement en prison les deux enfants du roi Bohort de Gaunes ; et cependant, le monde entier sait qu'ils ne vous ont fait aucun tort : et personne ne peut nier indûment qu'il n'y ait là de la vilenie. Car aucune créature

---

car on li avoit dit que vous eſtiés li plus gentix hom et li plus debonaires rois del monde, et li plus vigherous et li plus larges et de la plus haute prouece, et de si grant sens que se tous li mondes eſtoit a une part, si seüssiés vous bien quanques on deüſt faire de bien, mix que tout cil qui fuissent encontre vous. Pour ce m'avoit ma dame ci envoiie a vous pour savoir se les paroles qu'ele avoit oï dire eſtoient fauses ou vraies. Et je ai tant veü en vous que vous avés failli en ces .III. meillours teches qui puissent eſtre en cors de chevalier : car vous n'avés en vous ne sens, ne courtoisie ne debonaireté.

99. — Damoisele, fait li rois, se ces trois choses sont fors de moi, petit puet valoir li remanans. Mais je ne quit que nus fuſt onques si bien garnis de ces .III. choses qu'en aucun tans ne li aveniſt, au mains par oubliance, qu'il fesiſt tel tache par coi il fuſt tenus pour fols[a] ou pour vilain ou pour felon. Et nonpourquant tant me dites, s'il puet eſtre, que ce eſt que vous avés veü en moi, par coi que vous savés que je ne sui ne sages ne courtois ne debonaires. — Je le vous dirai, fait la damoisele, puis que tant m'en avés requis. Il eſt voirs, fait ele, que vous tenés les .II. enfans au roi Boort de Gaunes vilainnement em prison ; si set tous li mondes de voir qu'il ne vous ont noient forfait, ne nus n'i puet noter vilenie qu'ele n'i soit : car nule riens

n'a autant besoin de pitié et de générosité qu'un enfant, et nul ne peut avoir beaucoup de générosité en lui s'il se montre félon ou cruel envers des enfants. Pour cette raison, donc, il me semble que vous avez renoncé à toute forme de magnanimité. D'autre part, je vais également vous démontrer que vous êtes dépourvu de sagesse. Il n'eſt pas difficile de comprendre que, partout dans le monde où l'on parle des enfants du roi Bohort, et où l'on sait que vous les retenez de la sorte en prison, chacun imagine que vous le faites afin de les mettre finalement à mort; par conséquent, il n'y a personne, doté d'un tant soit peu de compassion, qui ne vous haïsse pour cela, même si vous ne lui avez jamais causé de tort. Je ne vois pas comment celui qui agit ainsi de manière à se faire déteſter de tous pourrait commettre une plus grande folie. Enfin, si vous étiez courtois, vous auriez pris les deux enfants, qui sont beaucoup plus nobles que vous — comme le savent la plupart des gens —, vous leur auriez donné les vêtements qui conviennent à des fils de roi, et ils assiſteraient, à vos côtés, à votre grande fête: vous auriez retiré beaucoup d'honneur à les servir, et tous, en l'apprenant, auraient dit que vous étiez le roi le plus noble et le plus courtois de la terre, vous qui traitez honorablement les orphelins et leur gardez leurs possessions; et ainsi, on ne pourrait vous tenir pour félon, mais pour sage, courtois et magnanime.

100. — Aussi vrai que je souhaite que Dieu m'aide,

---

n'avroit si grant meſtier de pitié et de debonaireté come enfes, et nus ne puet avoir grant debonaireté en soi qui soit a enfans fel ne cruous. Et par ceſte raison m'eſt il avis que vous [*b*] avés toute debonaireté jus mise. Ensement mouſterrai je que de sens n'avés vous point. Bien poés vous savoir qu'il n'a nul liu sous ciel s'on parole des enfans Boort le roi de Gaunes que vous les tenés en tel maniere en prison, que chascuns ne quide que tu les tiengnes pour aus ocirre en la fin; si n'eſt nus qui en soi ait pitié de cuer qui ne vous hee, ja mar li aiiés riens forfait. A tout le monde haïr, je ne voi pas conment il puisse faire greignour folie. Et d'autre part, se vous fuissiés courtois, vous eüssiés pris les .II. enfans, qui sont assés plus haut home que vous ne soiés — ce sevent aucunes gens —, si les eüssiés honereement atournés come enfant de roi, et fuissent a voſtre haute feſte ci devant vous: si eüssiés moult grant honour en lor service, et desiſt tous li mons, qui le seüſt, que vous fuissiés li plus gentix rois et li plus courtois del monde, qui maintenés les orphelins honereement et lor gardés lor terres; ne si ne vous en puet on tenir pour felon[b], mais pour sage et pour courtois et pour debonaire.

100. — Si voirement m'aït Dix, diſt Claudas, damoisele, vous avés droit et je en ai tort. Mais qui croit mauvais conseil, il ne puet eſtre

demoiselle, répondit Claudas, vous avez raison et c'est moi qui suis dans l'erreur. Mais qui se laisse guider par mauvais conseil ne peut espérer s'en tirer sans dommage à la fin. Cependant, vous m'avez dispensé un tel enseignement à cette occasion que je crois bien en valoir mieux tout le reste de ma vie. » Il appela alors son grand sénéchal et lui dit : « Sénéchal, allez me chercher les enfants du roi Bohort, et faites venir leur gouverneur avec eux. » Le sénéchal exécuta l'ordre de son seigneur : il prit des chevaliers, des hommes d'armes et des écuyers en grand nombre, et tous se rendirent à la tour des deux enfants, qui n'étaient pas, non plus que ceux qui les gardaient, dans une situation très confortable. En effet, ils avaient longuement pleuré et s'étaient beaucoup plaints de leur sort, car Lionel les avait tourmentés la nuit et le jour précédents. C'était l'enfant au cœur le plus indomptable qui soit, et personne ne ressemblait autant que lui à Lancelot : d'ailleurs Galehaut des Étranges Îles, cet homme de grande valeur, fils de la Belle Géante, l'appela une fois « cœur sans frein », parce qu'on ne pouvait parvenir à le raisonner : ce fut le jour où le roi Arthur le fit chevalier, comme le conte l'exposera par la suite. Mais écoutez maintenant le récit qui vous dira comment Lionel les avait harcelés et leur avait arraché plaintes et larmes, la veille et le jour même. Voici ce qui se produisit la veille au soir : le repas étant prêt pour leur dîner, les deux enfants se mirent à table ensemble, car ils ne mangeaient jamais que dans la même assiette ; mais Lionel dévorait avec un tel d'appétit que

---

qu'il ne traie a mauvais chief[a] en la fin. Mais tant m'avés enseignié a ceste fois que je en quit toute ma vie de mix valoir. » Lors apele son maistre seneschal, se li dist : « Seneschal, alés moi pour les enfans au roi Boort, et avoc aus faites lor maistre venir. » Li seneschaus fait le conmandement son signour, si prent chevaliers et sergans et esquiers a grant plenté et s'en vont vers la tour as .II. enfans, qui n'estoient pas assés a aise, ne ausi n'estoient cil qui les gardoient. Car il avoient a grant loisir plouré et fait lor doel et lor complainte, car Lyoniaus les avoit tourblé et la nuit devant et le jour. Car ce fu li plus desfernés cuer d'enfant qui onques fust, ne nus ne retraist onques si naturelment a Lanselot : et Galehols li prodom, li sires des Estranges Illes[b], li fix la Bele Gaiande, l'apela une fois « cuer-sans-frain » pour ce qu'il ne pot estre vaincus par chastoiier, celui jour meïsmes que li rois Artus le fist chevalier, ensi come li contes le devisera cha avant. Mais ore orrés que li contes dira conment Lyonniaus les avoit tourblés, dont il avoient et plaint et plouré, et la veille et le jour meïsme. Il avint chose la nuit de la veille que lor mengiers fu [*c*] atournés au souper. Si s'asisent li doi enfant au mengier ensamble conme cil qui onques ne mengierent s'en une esquele non ; si mengoit Lyonniaus si durement que

son maître s'en étonnait fort. Après l'avoir observé un moment avec tant d'attention qu'il en avait délaissé son propre repas, il commença à pleurer si fort que les larmes coulaient jusque sur sa robe et sur la table où ils mangeaient, tant et si bien que Lionel, qui était très sage et observateur, s'en rendit compte. « Qu'est-ce donc, cher maître ? demanda-t-il. Qu'avez-vous à pleurer si fort devant votre repas ? Dites-le-moi. Je veux le savoir. » Et Pharien de lui dire : « Laissez cela, mon cher seigneur. Cela ne peut guère vous importer, car vous ne gagneriez rien à le savoir.

101. — Au nom de Dieu, s'exclama Lionel, il n'est pas question que je n'en parle plus : je veux absolument le savoir ; et je vous conjure par la foi que vous me devez de me dire immédiatement ce qu'il en est. — Ah ! seigneur, reprit Pharien, pour l'amour de Dieu ! Pourquoi m'avez-vous supplié de vous révéler quelque chose qui ne vous sera d'aucun avantage, mais au contraire pourrait bien vous causer chagrin et courroux ? » Et Lionel lui dit : « Par la foi que je dois à l'âme de mon père, le roi Bohort de Gaunes, je n'avalerai plus une bouchée et je ne boirai plus une goutte avant de savoir pourquoi vous avez pleuré. — Mon cher seigneur, fit Pharien, je vous le dirai plutôt que vous ne vous priviez de nourriture. — Dites donc, insista Lionel. — Seigneur, j'ai pleuré en me rappelant la grande noblesse de votre cœur ; mon cœur à moi est fort meurtri quand vous êtes en prison,

---

ses maistres s'en esmerveilloit moult. Et quant il l'ot une piece regardé tant qu'il en ot son mengier tout laissié, si conmencha a plourer si durement que les larmes en chaoient tout contreval sa robe et desor la table ou il mengoient, tant que Lyonniaus l'aperchut, qui moult sages estoit et moult apercevans. « Que est ce, fait il, biaus maistres, que avés vous a plourer si durement a vostre mengier ? Dites le moi. Je le voel savoir. » Et Phariens li dist : « Laissiés ester, biaus dous sire. Il ne vous em puet chaloir, car riens n'i ariés gaaingnié, se vous le saviés.

101. — En non Dieu ! dist Lyonniaus, je nel lairai ja ester, car je le voel savoir outreement ; et vous en conjur sor la foi que vous moi devés, que vous le me dites ore endroit. — Ha ! sire, fait Phariens, pour Dieu merci ! Pour coi m'avés vous conjuré de cesti chose ou vous ne poés riens gaaingnier el savoir, ains em poriés estre dolans et coureciés ! » Et Lyonniax li dist : « Par la foi que je doi a l'ame mon pere, le roi Boort de Gaunes[a], je ne mengerai jamais des dens ne beverai de la bouche devant ce que je savrai por coi vous avés plouré. — Biaus dous sire, fait Phariens, ançois le vous dirai je que vous em perdés vostre mengier. — Dites dont, fait Lyoniaus[b]. — Sire, fait il, je plourai pour ce qu'il me menbra de la grant hautece de vostre cuer qui en vous est ; si ai le cuer moult a malaise quant vous estes em prison et autres tient sa signourie et sa court la ou vous

et qu'un autre a la seigneurie et tient sa cour là où c'est vous qui devriez tenir la vôtre. — Comment ! s'écria Lionel. Qui est-ce donc qui tient sa cour là où je devrais tenir la mienne ? — Qui, seigneur ? fit Pharien. Celui qui a tout pouvoir sur vous : c'est le roi Claudas de la Déserte, qui donne une fête dans cette ville qui devrait être la capitale de votre royaume : il y porte sa couronne et y fait aujourd'hui son fils chevalier. Et j'éprouve une grande douleur à voir un lignage si noble et si haut, que Dieu jusqu'à présent avait exalté, dépouillé de la sorte, pendant que cet homme qui est le plus déloyal du monde manifeste ici sa puissance. »

102. Quand l'enfant entendit ces propos, son cœur se gonfla de rage ; il donna un tel coup de pied qu'il renversa la table, puis se mit à courir dans la maison en fureur, les yeux brûlant de colère et le visage enflammé, au point que tous les assistants avaient l'impression que le sang allait lui jaillir des narines. Puis, parce qu'il ne voulait pas que rien le distraie ni qu'on puisse l'observer, il alla s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre pour mieux réfléchir à loisir.

103. Pharien son maître s'approcha alors de lui et lui dit : « Seigneur, qu'avez-vous fait, en vous levant de table par colère aujourd'hui, la veille d'une si noble fête ? Venez vous asseoir, et mangez ; et si vous n'avez pas faim, faites meilleur visage que votre cœur ne vous y invite, pour l'amour de mon seigneur votre frère qui ne mangera pas sans vous. — Maître, dit Lionel, je ne mangerai pas maintenant,

---

deüssiés tenir le vostre. — Conment ! dist Lyonnel. Qui est ce dont qui tient sa court la ou je deüsse tenir la moie ? — Qui, sire ? fait Phariens. Cil qui au desus de vous en est : c'est li rois Claudas de la Deserte, qui le tient en ceste vile qui deüst estre chiés de vostre regne : si i porte courone et i fait hui de son fil chevalier. Si ai moult grant doel en mon cuer quant si grans lignages et si hals, et que Dix a essaucié jusques ci, en est si desiretés, et que cis i moustre sa signourie qui est li plus desloiaus del monde. »

102. Quant li enfes l'entent, se li engroisse li cuers, et boute de ses piés la table jus, puis saut en la maison tous coureciés, et li oel li engroissent de mautalent et li vis li escaufe : si est avis a tous ciaus qui l'esgardent que li sans li doie parmi le vis [*d*] saillir. Et pour ce qu'il n'a cure de riens veoir ne ne velt c'on le voie, si s'est alés seoir sor une fenestre pour mix penser a grant loisir.

103. Lors vint a lui Phariens ses maistres et li dist : « Sire, que est ce que vous avés fait, qui del mengier vous estes levés a si haute veille com il est hui par courous. Venés ent seoir, si mengiés ; et se vous ne poés mengier, si faites plus bele chiere que li cuers ne vous aporte, pour l'amour mon signour le vostre frere qui sans vous ne mengeroit pas. — Maistres, dist Lyonniaus, je ne mengerai mie ore,

mais allez-y, vous et lui, car il me plaît de rester un moment à cette fenêtre avant de me mettre à table. — Ah! seigneur, fit Pharien, pour l'amour de Dieu! Nous ne mangerons pas sans vous, par pitié, car si vous renoncez à vous nourrir par colère, nous en ferons autant. — Comment, interrogea alors Lionel, n'êtes-vous pas à moi, et Bohort aussi?» Et eux de répondre: «Si, seigneur, sans aucun doute[1]. — Eh! bien, je vous ordonne d'aller manger tout de suite, car pour ma part je ne mangerai pas aujourd'hui avant d'en avoir terminé avec les réflexions où je suis plongé. — Cher seigneur, fit Pharien, si c'est un sujet sur lequel nous puissions vous conseiller, dites-le-nous, car nous y mettrons tous nos efforts, s'il s'agit de quelque chose que nous ayons le pouvoir de mener à son terme. — Je ne vous le révélerai pas maintenant. — Au nom de Dieu, s'exclama Pharien, je ne resterai pas un jour de plus à votre service, si vous ne me le faites pas savoir, car, dans ce cas, j'aurais l'impression que vous vous méfiez de moi et que vous nourrissez des soupçons à mon encontre. Pourtant, avez-vous jamais trouvé rien en moi dont vous deviez vous défier?

104. — Certes non», répondit Lionel. Pharien fit alors mine d'être très courroucé et de vouloir s'en aller. Et Lionel, qui l'aimait beaucoup, se mit à pleurer en disant: «Ah! maître, ne partez pas, car cela me tuerait. Et je préfère encore vous dire ce à quoi je pense, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en dissuader et que vous m'aidiez en

---

mais alés mengier entre vous et lui, car il me plaist ore que je soie une piece a ceste fenestre ançois que je menguce mais. — Ha! sire, fait Phariens, por Dieu merci! Se Dieu plaist, nous ne mengerons mie sans vous, car se vous laissiés le mengier par courous, nous le laisserons ausi. — Conment! dist Lyonniaus, en estes vous a moi, et Boors?» Et il dient: «Oïl sire, sans faille. — Dont vous conmant je, fait il, que vous alés mengier trestout, car je ne mengerai hui devant ce que je aie acomplie une pensee ou je sui entrés. — Biaus sire, fait Phariens, se c'est pensee ou nous puissons metre conseil, dites le nous, car nous i meterons toutes les painnes que nous i porrons metre, se c'est pensers que nous puissons a chief mener. — Je ne le vous dirai pas, fait il, ore. — En non Dieu! dist Phariens, ne je ne serai jamais en vostre service d'ore en avant, se vous ne le me faites a savoir, car dont me sambleroit il que vous vous garderiés de moi et eüssiés souspeçon. Et trouvastes vous onques en moi chose par coi vous vous deüssiés douter?

104. — Certes, dist Lyonniaus, naje.» Lors fait Phariens samblant d'estre coureciés moult durement et qu'il s'en voloit aler. Et Lyonniaus, qui moult l'amoit, conmencha a plourer et dist: «Ha! maistres! Ne vous en alés point! Car vous m'avriés mort. Et ançois

toute bonne foi. » Pharien promit. « Certes, reprit Lionel, j'ai pensé que je me vengerai du roi Claudas avant de prendre la moindre nourriture[1]. — Et comment croyez-vous vous venger ? demanda Pharien. — Voici, fit Lionel. Je lui ferai demander demain de venir me parler. De la sorte je pourrai me venger de lui, car je n'hésiterai pas à l'attaquer et à le tuer, et j'agirais de même s'il était encore plus puissant qu'il ne l'eﬆ. — Et, seigneur, quand vous l'aurez tué, que ferez-vous ? — Quoi ? Les gens de ce pays ne sont-ils pas mes vassaux ? Ils me protégeront donc de tout leur pouvoir, et feront tout ce qu'ils pourront pour m'aider et me conseiller[2] ; et si leur soutien n'eﬆ pas suffisant, Notre-Seigneur Dieu saura bien y pourvoir, lui qui vient à l'aide de tous ceux qui en ont besoin. D'ailleurs, si je meurs pour conquérir ce qui m'appartient de droit, la mort sera la bienvenue, car il me convient mieux de mourir de manière honorable que de vivre dans la honte, privé de ce qui eﬆ à moi. Et mon âme ira beaucoup mieux une fois que je serai vengé, car qui déshérite un fils de roi lui prend de fait la vie.

105. — Cher seigneur, dit Pharien, pour l'amour de Dieu, vous n'agirez pas de la sorte. Car vous ne pourriez espérer en sortir vivant, et d'ailleurs on ne doit pas prendre une telle décision sans l'assentiment de ses conseillers. Mais attendez que Dieu vous donne plus de force que vous n'en avez encore, si bien que vous soyez en mesure de vous venger,

---

vous dirai je mon pensé, mais que vous ne le me desloés pas, et que vous m'en aidiés en foi. » Et Phariens[a] diﬆ que si fera il. « Certes, fait il, je ai empensé que je me vengerai del roi Claudas, ançois que je menguce mais. — Conment vous quidiés vous vengier ? fait Phariens. — Certes, diﬆ Lyonniaus, je le vous dirai. Je li manderai demain qu'il viengne a moi parler. Lors si me porrai vengier[b] de lui, car je l'oserai moult bien emprendre et ocirre, s'il eﬆoit encore plus poissans qu'il n'eﬆ ore. — Sire, et quant vous l'arés ocis, que ferés vous ? — Coi ? fait Lyonniaus. [*e*] Dont ne sont cil del païs mi home ? Si me garantiront tout a lor pooirs et meteront conseil et painne et pooir de moi aidier ; et se lor consaus n'i a meﬆier, Damedix en pensera bien, qui tous desconseilliés conseille. Et se je muir pour mon droit conquerre, bien soit la mort venue, car mix me vient il morir a honour que a vivre hontousement et desiretés en terre ; et plus en sera m'ame a aiese quant je me serai vengiés, car qui desirete fil de roi, certes assés li tolt la vie.

105. — Biaus sire, diﬆ Phariens, pour Dieu merci, ensi ne le ferés vous pas. Car vous n'en porriés eschaper vis, ne tel chose ne doit on pas faire sans conseil. Mais atendés tant encore que Dix vous mete plus en vertu que vous ne soiés encore, si que vous vous puissiés vengier ;

et je vous aiderai autant que je le pourrai. Car, sachez-le bien, je n'aime aucun de mes propres enfants autant que vous. » Et Lionel dit qu'il se conformera à son conseil et attendra d'avoir l'occasion de se venger. « Mais empêchez-moi dans ce cas de me trouver en présence de Claudas ou de son fils. Car si je les voyais, je ne pourrais me retenir de me venger dès que mon regard se serait posé sur l'un ou l'autre. » C'est ainsi qu'ils passèrent cette nuit, et Pharien ne cessa d'être en proie aux plus vives inquiétudes à cause de son seigneur qu'il voyait courroucé de la sorte ; ni cette nuit ni le lendemain il ne put noter d'amélioration de son humeur, en dépit de toutes les prières qu'on put lui faire. Pharien savait bien qu'il ne renoncerait pas facilement à son idée ; il mit toute sa peine à l'apaiser, mais il ne parvint pas à en tirer un sourire. Et quand le lendemain le sénéchal vint chercher les deux enfants, Lionel n'avait encore rien mangé ; il était couché dans une chambre et disait qu'il était malade. Le neveu de Pharien faisait manger Bohort, non sans peine, et cela lui était très pénible. Lorsque le sénéchal entra dans la salle, Pharien était assis au chevet de Lionel et pleurait à chaudes larmes. Le sénéchal s'avança et s'agenouilla devant lui, en homme noble et plein de valeur.

106. « Seigneur, dit-il, le roi mon seigneur vous salue, et vous prie de venir voir sa cour, avec votre frère et vos deux gouverneurs. Car il n'est pas juste qu'il tienne sa cour sans

---

et je vous en aiderai a mon pooir. Car bien le saciés, que je n'aim tant enfant que je aie com je fas vous. » Et cil dist qu'il en fera par son conseil et atendera tant qu'il viengne em point de soi vengier. « Mais dont me gardés que je ne voie Claudas ne son fil. Car se je les veoie, je ne me porroie tenir de moi vengier pour tant que je veïsse ne l'un ne l'autre. » Ensi passerent cele nuit, et toutes eures fu Phariens en grant paour de son signour qu'il veoit si courecié ; n'onques cele nuit ne l'endemain ne li vit faire bele ciere pour proiiere[a] que on li peüst faire. Si sot bien Phariens que a painnes seroit il jetés de son pensé ; si met moult grant painne a lui apaisier : mais bel samblant n'en pot avoir. Et quant vint a l'endemain que li seneschaus vint querre les .II. enfans, encore n'avoit Lyonniaus de la bouche mengié, ains se gisoit en une chambre et disoit qu'il estoit deshaitiés ; et li niés Pharien faisoit mengier Boorth, mais ce estoit a grant painne, et nonpourquant moult li greva. A cele eure que li seneschaus vint en la sale, seoit Phariens delés Lyonnel et plouroit des ex moult durement. Et li seneschaus vint avant et s'ajenoulla devant lui comme cil qui moult estoit prous et vaillans.

106. « Sire, fait li seneschaus, li rois mes sires vous salue, et vous mande et proie que vous veigniés veoir sa court entre vous et vostre frere et vos .II. maistres. Car il n'est mie droit qu'il tiengne court sans vous. » Si tost come Lyonniaus oï la nouvele, si saut sus et li dist qu'il

vous. » Sitôt que Lionel entendit cette nouvelle, il se leva d'un bond et dit qu'il irait très volontiers, en donnant tous les signes d'une grande joie. Son maître l'observait : il devinait l'essentiel de ses pensées, et déplorait plus qu'on ne saurait le dire cette terrible malchance[1]. Puis Lionel dit à son gouverneur : « Cher maître, tenez compagnie à ces chevaliers qui sont venus ici pour me chercher, je veux aller dans cette autre chambre ; je reviens tout de suite. » L'enfant se rendit dans la pièce voisine, où il appela un de ses chambellans et lui fit prendre un beau couteau, de grande taille, très précieux qu'il possédait car on le lui avait donné comme parure. Alors qu'il le cachait sous ses vêtements, son maître entra dans la chambre pour savoir ce qu'il faisait ; et quand il lui vit tenir le couteau, il le lui arracha des mains et déclara qu'il ne l'emporterait pas. « Non ? dit Lionel. Dans ce cas je n'y mettrai pas les pieds. Et je vois bien que vous me vouez une haine mortelle, quand vous me privez du seul plaisir que j'avais.

107. — Seigneur, répliqua Pharien, vous ne parlez pas sagement : si vous portez le couteau, tout le monde s'en apercevra. C'eﬆ moi qui le porterai, car je saurai mieux le dissimuler que vous. Et vous savez bien, en vérité, que j'aime autant votre satisfaction que la mienne ! — Vous me promettrez, alors, dit Lionel, que vous me donnerez le couteau à l'inﬆant où je vous le demanderai. — Oui, répliqua Pharien, si vous, vous me promettez que vous ne vous en servirez pas sans ma permission. — Je ne ferai rien dont je

---

iroit moult volentiers, et fait moult grant samblant d'eﬆre liés. Et ses maiﬆres le voit : si pense moult grant partie de ce qu'il pense, si eﬆ si dolans de la grant [f] mescheance qu'il atent que nus n'en porroit la somme dire. Et Lyonniaus diﬆ a son maiﬆre : « Biaus maiﬆres, faites compaingnie a ces chevaliers qui ci sont venu por moi, et je irai en cele chambre ; si revenrai tantoﬆ. » Li enfes entra en la chambre et apela un sien chamberlenc et li fait traire un bel coutel et moult riche qu'il avoit qui moult eﬆoit et grans et biaus, qui pour joiel li fu donnés. Et ensi com il le metoit desous ses dras, entra ses maiﬆres laiens pour savoir qu'il faisoit ; et quant il li vit tenir le coutel, se li sacha fors de ses poins et diﬆ qu'il ne le portera point. « Non ? fait Lyonniaus. Dont n'i porterai je les piés. Si voi bien que vous me haés de mort, quant vous me tolés itant de deduit conme je avoie.

107. — Sire, fait Phariens, vous n'eﬆes pas sages. Car se vous portés le coutel, tous li siecles s'en apercevra ; mais je le porterai qui moult mix le couverrai de vous. Et ce savés vous de voir que je aim autretant voﬆre bien come le mien. — Dont me creanterés, fait Lyonniaus, que de quele eure que je vous demanderai le coutel que vous le me donrés. — Voire, fait Phariens, se vous me creantés que vous n'en ferés riens sor mon pois. — Je n'en ferai, ce diﬆ

doive être à bon droit blâmé, repartit Lionel. — Non, reprit Pharien, je n'accepterai pas ces termes ! Mais vous me promettrez loyalement que vous n'en frapperez personne, et que vous n'en ferez rien qui puisse nous être reproché ou qui nous cause du tort. — Cher maître, dit Lionel, savez-vous ce que vous ferez ? Si vous voulez, perdez le couteau, et si vous voulez, gardez-le comme pour vous. Sait-on jamais, il se pourrait encore que vous en ayez besoin. » Là-dessus, Lionel revint dans la salle où le sénéchal l'attendait ; ils le firent monter sur un palefroi et son frère Bohort sur un autre, et leurs gouverneurs montèrent derrière eux. En cet équipage ils se rendirent au palais ; le peuple se pressait sur leur passage pour voir ses seigneurs légitimes : jeunes et vieux en versaient des larmes, et priaient Notre-Seigneur de leur donner les honneurs qui leur revenaient et de leur rendre puissance et prospérité. Pharien ne cessait d'admonester Lionel et le suppliait de ne pas se lancer dans une entreprise qui le conduirait à être mis à mal ou tué, lui et tous ses compagnons.

108. « Ne vous inquiétez donc pas, maître, finit par dire Lionel : je ne suis pas assez fou pour entreprendre quelque chose de déraisonnable dont je ne pourrais pas venir à bout ; et même si telle avait été mon intention, vous m'en avez effectivement gardé : vous ne m'avez laissé que mes mains nues. »

109. Ils arrivèrent finalement à la cour. L'aide ne leur manqua pas pour mettre pied à terre ; puis les deux enfants

---

Lyonniaus, riens dont je doie estre par droit blasmés. — Ensi, fait Phariens, ne le ferai je pas. Mais vous me creanterés loiaument que vous n'en ferrés ne un ne autre, ne n'en ferés chose qui nous tiengne a reproce ne a damage. — Biaus maistres, dist Lyonniaus, savés vous que vous ferés ? Se vous volés, perdés le coutel ; se vous volés, si le gardés conme pour vous meïsme. Car par aventure il vous porra encore bien avoir mestier. » Atant s'en vint Lyonniaus en la sale ariere ou li seneschaus l'atendoit ; si le monterent sor un palefroi, et Boort son frere sor un autre ; et derier chascun monta ses maistres. Et s'en vont ensi jusques au palais, et tous li pules saut fors pour veoir lor drois signours[a] : si em plourerent et li viel et li jouene, et proient a Nostre Signour qu'il les mete encore en lor grant honour et les ramaint en amendement et en poissance. Et Phariens chastie moult Lyonnel et proie qu'il ne conmence tel chose dont il soit honnis et tués, et il et tout cil qui o lui sont.

108. « Or ne vous esmaiiés mie, mestres, fait[b] Lyonniaus, car je ne sui mie si fols que je conmence folie dont je ne quidece venir au desus ; et se je le volsisse bien conmencier, si m'en avés vous bien gardé : car vous ne m'avés laissié fors [*182a*] les mains toutes nues. »

109. Atant sont venu en la court, et fu asés qui les descendi ; et li

se prirent par la main, et c'est ainsi qu'ils se présentèrent devant Claudas au milieu d'une grande compagnie de chevaliers et d'hommes d'armes. Il y avait là beaucoup de chevaliers des royaumes de Bénoïc et de Gaunes : certains n'auraient pu pour rien au monde se retenir de pleurer en les voyant, du fait qu'ils étaient au pouvoir d'autrui. Lionel s'avança la tête haute, regardant hardiment autour de lui dans le palais : son visage et son comportement montraient bien qu'il était de noble extraction et de haut parage. Ils arrivèrent enfin devant le roi ; celui-ci était fièrement assis dans un fauteuil sous son dais de cérémonie, et sa couronne était posée devant lui sur un support d'argent, avec une épée bien tranchante, toute droite : le pommeau était tourné vers le bas et la pointe vers le haut. Et au-dessus de la couronne se trouvait le sceptre d'or enrichi de pierres précieuses de grande valeur. Claudas mangeait revêtu de la robe royale dans laquelle il avait été sacré : il semblait remarquablement valeureux et hardi, si ce n'est que son visage était clairement celui d'un cruel félon.

110. Quand Claudas vit venir les deux enfants du roi Bohort, il leur fit très bel accueil ; il appela auprès de lui Lionel dont il loua fort l'attitude et le comportement en disant qu'il n'avait jamais vu d'enfant qu'il apprécie autant. L'enfant s'approcha de la table du côté où il voyait la couronne et l'épée. Et le roi, qui voulait vraiment les honorer et n'avait plus l'intention de les tenir en prison, lui tendit sa coupe,

---

doi enfant se sont pris main a main, et sont ensi venu devant Claudas a grant compaignie de chevaliers et de sergans. Et laiens avoit moult de chevaliers del roiaume de Benuyc et de Gaunes : si i ot de tels qui ne se tenissent de plourer pour nul avoir quant il les virent, pour ce qu'il estoient en autrui baillie. Et Lyonniaus vint teste levee et regarda parmi le palais moult fierement pres et loing, si sambloit bien au vis et a la contenance gentix hom et de haut parage. Atant sont devant le roi venu ; et li rois seoit a son haut dois en un faufdestuef moult fierement, et devant lui fu sa courone assise sor un soustenail d'argent, et ausi une espee tote droite trenchant : si estoit[a] li poins desous et la pointe desore ; et par desore la courone en haut estoit assis li septres d'or a pierres preciouses de grant valor. Et il mengoit en la robe roial en coi il avoit esté sacrés : si sambloit a mervelles prodom et fiers, se ne fust ce qu'il sambloit bien de visage cruel et felon.

110. Quant Claudas vit venir les .II. enfans au roi Boorth, si lor fist moult bele ciere et apela Lyonnel[a] dont il prisoit moult la maniere[b] et le samblant, et disoit qu'il n'avoit onques mais veü enfant qu'il proisast autretant. Et li enfes vint vers la table de cele part ou il vit la courone et l'espee. Et li rois qui moult les voloit honnerer, ne mais ne les baoit a tenir em prison, li tent sa coupe

belle et précieuse, et remplie de vin clair, en lui commandant d'y boire. Mais Lionel ne lui prêtait aucune attention : il regardait l'épée posée là, si riche, si belle et si brillante : il lui semblait que celui qui en posséderait une pareille (telle qu'il la croyait du moins) aurait bien de la chance, pourvu qu'il soit assez fort et courageux pour en donner de grands coups. Mais Claudas pensait qu'il ne voulait pas boire par timidité, à cause du grand nombre de personnes présentes. La demoiselle qui était venue du lac s'avança alors ; elle lui prit les joues entre ses mains et lui dit : « Venez, beau fils de roi, je vais vous arranger à votre avantage. »

111. Puis elle lui mit sur la tête une superbe guirlande de fleurs fraîches qui embaumaient, et au cou un fermoir d'or enrichi de nombreuses pierres précieuses ; et elle fit de même à son frère. Ensuite elle dit à Lionel : « Beau fils de roi, maintenant vous pouvez boire, car vous en avez bel et bon salaire[1]. » Et lui, qui était échauffé et emporté, de répondre : « Demoiselle, je boirai, mais c'eſt un autre qui le paiera. » L'un et l'autre, en fait, commençaient à brûler du désir de commettre une folie comme si cela ne leur était jamais passé par la tête auparavant : cela leur venait de la force des herbes qui se trouvaient dans les guirlandes et de celle des pierres des fermoirs ; les pierres de ceux-ci étaient si efficaces que personne ne pouvait faire couler du sang ou casser un membre de ceux qui les portaient, aussi longtemps qu'ils les gardaient à leur cou. Lionel prit alors la coupe du

---

qui moult eſtoit riche et bele et clere ; se li conmande que il boive. Mais cil ne le regarda onques, ains bee a l'espee que il voit illoc si bele et si clere et si luisant : se li eſt avis que buer[c] fuſt nés qui en eüſt une autretele com il quide que cele soit, pour qu'il eüſt la force et la vertu qu'il em peüſt grans cops donner. Et Claudas quide qu'il ne laissece a boire se de honte non, pour la grant plenté de gent que il voit. Lors se traiſt avant la damoisele qui del lac eſtoit venue, si le prent as .II. mains par les .II. maisseles : se li diſt : « Venés[d], biaus fix de roi, je vous amenderai ja moult. »

111. Lors li met en son chief un trop bel chapel de flours nouveles et souef flairant, et a son col un fermaill d'or a moult riches pierres preciouses ; et autresi a ele fait a son frere. Et puis a dit a Lyonnel : « Biaus fix de roi, ore poés boire, car ore en avés assés bel loiier et bon. » Et cil fu chaus et iriés, si respont : [*b*] « Damoisele, je beverai, mais autres le paiera. » Lors sont si entalenté de folie faire li un et li autres que s'il n'en eüssent onques eü talent : si lor em priſt il illoques talent par la force des herbes qui es chapiaus eſtoient et par la force des pieres qui erent es fermaus, car les pieres erent de tel force que nus ne pooit traire d'aus sanc[a] ne membre fraindre ne brisier, tant que li fermail soient a lor cols. Et Lyonniaus a prise la

roi Claudas, et Bohort lui cria de la jeter par terre ; mais il n'en fit rien, au contraire il la leva si haut en la tenant à deux mains qu'une partie du vin se renversa sur ses vêtements, et il en frappa de toute sa force le roi Claudas en plein visage, si bien que le reste du vin lui inonda la figure et lui remonta dans la bouche et dans le nez et qu'il faillit suffoquer. Et le bord de la coupe le heurta au front, fendant la peau et le cuir chevelu jusqu'à l'os. Puis Lionel s'empara de la couronne avec tant de force qu'il fit tomber l'épée et le sceptre qui se trouvaient là ; il la jeta à deux mains sur le dallage du palais, si brutalement qu'il en fit voler les pierres précieuses et se briser et se tordre les parties en or, enfin il se mit à la piétiner de toutes ses forces.

112. Un grand tumulte monta dans le palais, les assistants se levèrent de table, les uns pour maîtriser les enfants et les autres pour les protéger de Claudas. Celui-ci gisait à terre, évanoui à cause du vin qui lui était remonté par la bouche et par le nez, et tout ensanglanté par la coupe dont Lionel l'avait frappé au front. Son fils Dorin s'élança pour lui venir en aide, mais Lionel avait saisi l'épée tombée sur le sol, il la leva avec un grand effort ; et Bohort de son côté prit le sceptre qui était également tombé : tous deux se mirent à donner de grands coups dans toutes les directions contre leurs ennemis. Et il y avait là assez de gens qui leur venaient en aide, car dans le cas contraire ils n'auraient pas pu résister, quand bien

---

coupe au roi Claudas, et Boors li escrie qu'il le flatisse contre terre ; mais non fist, ains le hauce encontremont as .II. mains si c'une partie del vin est volee desor ses dras ; si en fiert de toute sa force le roi Claudas enmi le vis, si que li remanans del vin li a couvert tout le visage, et le fiert el nés et en la boche si qu'a poi que il n'est estains. Et li trençans de la coupe le feri enmi le front, se li trenche le quir et la char jusques au tés, puis sache la courone jus si durement qu'il a fait jus chaïr le septre et l'espee qui illoc estoit, et fiert as .II. mains contre le pavement del palais si qu'il en fait voler les pierres precious et a fait l'or malmetre et brisier, puis le defoule a ses piés quanques il puet.

112. Parmi le palais lieve li cris, si saillent sus des tables li un pour encombrer les enfans et li autre pour delivrer des mains Claudas. Et Claudas jut a terre pasmés del vin qui el cors li ert ferus par la bouche et par le nés, et jut tous ensanglentés de la coupe dont Lyonniaus l'avoit feru[a] enmi le front. Et ses fix Dorins est sus saillis pour lui aidier, mais Lyonniaus ot saisie l'espee qui a terre gisoit, si le lieve en haut par grant vertu ; et Boors prist le septre qui a la terre gisoit, si conmencierent grans cops a donner la ou il les porent ataindre : et il en i ot assés laiens qui les deportoient, car autrement ne peüssent il durer,

même ils auraient été les meilleurs chevaliers du monde. Pourtant, avec toute leur endurance, ils n'auraient pas pu tenir très longtemps, car le roi était revenu de son évanouissement, et il jurait par tous les saints qu'il n'en laisserait pas échapper un seul. Son fils Dorin s'élança à la poursuite de Lionel que la demoiselle du Lac emmenait avec elle pour fuir le palais ; et quand Lionel le vit venir, il se retourna, leva l'épée qui était remarquablement tranchante, et le frappa à deux mains. Dorin chercha à interposer sa main, mais l'épée la trancha ; et le coup, poursuivant sa trajectoire, atteignit la joue gauche qu'il coupa de l'oreille au cou jusqu'en son milieu : il l'aurait entièrement tranché si l'épée n'avait été arrêtée par les os, trop durs pour que l'enfant, qui n'avait pas la force et la vigueur nécessaires pour ce faire, passe outre. Bohort, quant à lui, leva le sceptre qu'il tenait encore et en frappa à deux mains Dorin si violemment au front que les os du crâne ne furent pas assez durs pour résister. Et Dorin, frappé à mort, ne put supporter le coup, et tomba aussitôt à terre.

113. Le tumulte s'accrut alors ; le roi, qui ne manquait pas de courage, se précipita de ce côté ; il voyait bien qu'il y avait là beaucoup de gens qui ne l'aimaient guère, pourtant il se donna tout entier au combat, chargeant vivement les enfants l'épée nue à la main — c'était l'épée qu'un de ses chevaliers lui avait laissée — et le manteau

---

s'il fuissent ore li meillour chevalier del monde. Et nonpourquant parmi toute le sousfrance qu'il avoient ne peüssent il mie longement durer, car li rois fu revenus de pasmisons et jure son sairement que mar en eschapera nus. Et ses fix Dorins s'eslaisse aprés Lyonnel que la damoisele en menoit avoques lui pour fuir fors del palais ; et quant Lyonniaus le voit venir, si trestourne et hauce l'espee qui si durement estoit trenchans, si le fiert as .II. mains. Et cil jete la main contre le cop de l'espee, si li a trenchie toute ; et li cops descent sor la senestre joe, se li [c] trenche toute selonc l'oreille et le col autresi jusques el milieu : et tout li eüst il trenchié se l'espee n'arestast as os qui estoient dur, ne li enfes n'estoit pas de la force ne de la vigour qu'il li peüst trenchier tout outre. Et Boors hauce le septre que il tenoit et le fiert si enmi le front si durement as .II. mains que li tés[b] n'est si durs que il ne croïsse ; et cil ne pot le cop soustenir qui a mort estoit navrés, si chiet a terre de maintenant.

113. Lors esforcha li cris, et li rois i vint courant qui le cuer ot moult grant, si vit bien que moult i ot de gent laiens qui poi l'amoient ; et nonpourquant tot met en abandon et cuer et cors, si vait aprés les enfans grant aleüre, l'espee en la main toute nue que uns siens chevaliers li ot laissie entre mains, et ot son bras envolepé en son mantel. Et la damoisele qui del lac estoit venue le vit venir, si

enroulé autour de son bras[1]. La demoiselle qui était venue du Lac le vit approcher, et en fut tout ébahie ; cependant, elle se souvint des enseignements de sa dame et jeta ses sorts de manière que les enfants prennent l'apparence des deux lévriers, et les deux lévriers celle des enfants : ce fut l'impression de tous ceux qui les voyaient. Mais Claudas venait droit sur les deux enfants qu'elle tenait dans ses bras, et il levait l'épée pour frapper : la demoiselle se jeta entre l'arme et les enfants, ce qui était un acte de grand courage, et le coup l'atteignit au visage, si près des poings du roi que le pommeau la frappa à la figure : il lui trancha peau et cuir chevelu de la tête à la pommette en passant par le sourcil droit, si bien que la cicatrice en resta toujours visible par la suite. Le sang lui couvrit le visage, alors elle poussa un cri, et dit :

114. « Hé là ! seigneur Claudas, j'ai payé cher ma visite à votre cour, quand vous voulez me tuer deux des plus beaux lévriers du monde ! Et pour comble, vous m'avez infligé une mauvaise blessure ! » Le roi la regarda alors, et il lui parut en effet que les deux enfants étaient deux lévriers. Et un peu plus loin, il vit les deux lévriers qui couraient se réfugier dans une salle voisine à cause du bruit qui les terrifiait. Le roi se précipita derrière eux, car il croyait bien que c'étaient les enfants. Les lévriers dans leur fuite pénétrèrent dans la chambre et le roi qui arrivait en courant leva l'épée et en frappa un si grand coup contre la porte que l'arme vola en pièces[1].

---

en fu toute esbahie ; mais nonpourquant de l'enseignement sa dame li souvint, si jete son enchantement et fait les .II. enfans resambler as .II. levriers, et li doi levrier orent samblance as .II. enfans : issi fu il avis a tous ciaus qui les veoient. Et Claudas vint courant as .II. enfans qu'ele tenoit entre ses bras, et hauce l'espee pour ferir ; et la damoisele lance au devant, dont ele fist grant hardement, et li cops descent sor son vis si pres des poins le roi que li heus le fiert enmi le vis : se li trenche le quir et la char tout contreval parmi la teste et sor le destre sourcil jusques au ponmel de la maissele, si que onques puis ne fu ore qu'il n'i parust apertement. Et li sans li couvre le vis ; et ele s'escrie et dist en tel maniere :

114. « Avoi ! sire Claudas ! Malement ai achatee la venue de vostre court, quant ci me volés ocirre .II. des plus biaus levriers del monde ! Et parmi tot ce, m'avés vous malement navree ! » Lors esgarde li rois, et li samble des .II. enfans que ce soient doi levrier por voir ; et voit un poi en sus de lui les .II. levriers courre, et s'en fuioient vers une cambre pour la noise dont il estoient en esfroi. Et il court aprés, car bien quide que ce soient li enfant. Et li levrier se sont en la chambre fui[a], et li rois qui aprés vint courant hauce l'espee et fiert a l'encontre de l'huis de la chambre si grant cop que toute l'espee vole em pieces.

Il reprit ses esprits et vit son épée brisée, et en rendit grâces à Dieu, « car, ajouta-t-il, je crois qu'il l'a fait se briser par amour pour moi ; en effet si j'avais tué ces deux enfants de ma main, cela m'aurait été éternellement reproché : j'en aurais été déshonoré dans toutes les cours du monde. Je les ferai au contraire mourir pour mon plus grand honneur, de sorte que les autres se garderont dorénavant de me causer du tort ».

115. Là-dessus il jeta le tronçon de l'épée et entra dans la chambre pour s'emparer de ses prisonniers ; croyant vraiment avoir capturé les deux enfants, il les remit à la garde de ceux en qui il avait le plus confiance, en attendant de décider de leur sort. Il était surtout absorbé dans la douleur que lui causait la mort de son fils qu'il voyait gisant à terre devant lui ; et les gouverneurs des deux enfants n'étaient guère moins chagrins que lui, car ils étaient sûrs que leurs seigneurs allaient être mis à mort. Mais la demoiselle emmenait les deux enfants qu'elle avait protégés ; et quand elle vit que la cour était sens dessus dessous et qu'elle avait accompli une grande partie de ce qu'elle voulait, elle en fut très satisfaite et se soucia fort peu du coup qu'elle avait reçu en plein visage. Mais lorsqu'elle atteignit le portail et que ceux qui l'attendaient virent sa blessure, ils en furent tout interloqués ; ils lui bandèrent la plaie comme elle le leur indiqua, avec sa guimpe seulement, car elle ne voulut pas s'en préoccuper davantage, craignant que quelque chose ne tourne mal. Elle

---

Et il se regarde et voit s'espee brisie, et dist que Dix en soit aourés, « car je quit qu'il l'a fait brisier pour m'amour : car se je eüsse ocis ces .II. enfans de ma main, il me fust reprocié a tous jours mais : si [*d*] en fuisse honnis en toutes cours. Si les ferai a ma plus grant honour morir, si que li autre se garderont d'ore en avant assés plus de mesfaire ».

115. Lors jete jus le remanant de l'espee et saut en la chambre et les aiert ; et quide pour voir avoir pris les .II. enfans, si les baille a garder a ciaus en qui il plus se fie, jusqu'a tant qu'il soit conseilliés conment il en esploitera. Mais il ot doel de son fil qu'il vit jesir mort a la terre devant lui ; et li maistre as .II. enfans ne sont gaires mains dolant de lui por les .II. signours, car il quident bien qu'il seront a mort livré. Et la damoisele en mainne les .II. enfans qu'ele de mort garanti, et quant ele vit que la court estoit tourblee et qu'ele ot fait grant partie de sa volenté, si en fu moult lie et petit proisa le cop qu'ele ot eü enmi li vis. Et quant ele vint fors de la porte et cil qui l'atendoient le virent navree el vis, si en furent tout esbahi ; se li benderent le vis ensi[a] com ele lor enseigna : et ce fu de sa touaile, ne plus n'i vaut metre : car ele se doute de mescheance. Atant est sor son cheval montee et a mis l'un des enfans devant li, et ce fu Lyonel, et

se remit rapidement en selle et prit l'un des enfants devant elle : ce fut Lionel, pendant qu'un des écuyers se chargeait de Bohort. Ils s'en allèrent de la sorte par la rue, laissant la foule se lamenter devant le palais royal : et tous ceux qui la voyaient passer croyaient qu'elle emportait deux lévriers, et même l'écuyer qui avait avec lui l'un des deux était convaincu que c'était un chien. Ils chevauchèrent tant qu'ils parvinrent à la forêt où le reste de leur troupe les attendait — mais aucun d'eux ne savait pourquoi la demoiselle était venue à la cour du roi Claudas de la Déserte.

116. Ils partirent au plus vite et empruntèrent les chemins détournés qu'ils connaissaient. Cette nuit-là, ils dormirent à l'endroit où ils avaient déjà logé la veille ; Lionel n'avait rien mangé de toute la journée, ni non plus la veille au soir ; mais l'excitation des événements récents lui avait fait oublier sa faim et son inconfort. Quand ils arrivèrent à leur logement, il faisait déjà nuit noire. La demoiselle dévoila alors son enchantement et montra les deux enfants aux chevaliers de sa compagnie, en leur disant : « Seigneurs, que vous en semble ? N'est-ce pas là un beau et riche butin ? » Et eux de répondre : « Certes oui, ma demoiselle. » Ils étaient en fait très étonnés et se demandaient bien où elle les avait pris ; ils l'interrogèrent, mais elle ne voulut rien leur dire, si ce n'était qu'elle avait tant fait qu'elle les avait désormais. Il est inutile de se demander si les enfants eurent ce qu'ils désiraient ce soir-là, car la demoiselle s'occupait d'eux comme

---

uns des autres vallés met Bohort devant lui[b]. Si s'en vont ensi toute la rue et laissent le pule devant le palais roial qui moult grant doel font ; et quide chascuns qui l'en voit aler qu'ele emporte .II. levriers, et li esquiers meïsmes qui l'un enportoit le quide bien[c]. Si ont il tant alé qu'il sont venu en la forest ou lor gent les atendoient, ne nus d'aus ne savoit pour coi la damoisele estoit a la court le roi Claudas de la Deserte venue.

116. Lors s'en partirent d'illoc et s'en vont grant aleüre par les greignors destrois qu'il sevent. Si jurent cele nuit la ou il orent jeü la nuit devant ; ne la nuit devant ne le jour n'avoit onques mengié Lyonniaus, mais li grans triboulemens ou il ot esté li ot fait entr'oublier le faim et la mesaise. Et quant il vinrent a l'ostel, si anuita moult durement. Lors descouvri la damoisele son enchantement et a moustré as chevaliers de sa compaingnie les .II. enfans ; et lor dist : « Signour, que vous en samble ? Dont n'a ci moult bele proie et moult riche ? » Et il dient : « Certes, ma damoisele, oïl. » Si en sont moult esbahi et s'esmerveillent moult ou ele les avoit pris, si lor enquisent : mais riens ne lor en vaut dire, fors tant qu'ele lor dist qu'ele a tant fait qu'ele les a. On ne doit pas demander se li enfant [*e*] orent lor estouvoir la nuit, car la damoisele em pense autretant come

s'ils étaient tous deux ses frères, parce que la dame l'avait commandé ainsi. Et vraiment ils n'auraient manqué de rien, s'ils avaient eu leurs deux maîtres avec eux. Mais la demoiselle les rassura en leur disant : « Chers seigneurs, n'ayez crainte. Il n'arrivera rien de mal à vos maîtres. » Puis elle leur défendit sur leur vie de révéler à quiconque de qui ils étaient les fils, « car, ajouta-t-elle, ce serait votre arrêt de mort. Mais je vous emmènerai dans un endroit où vous aurez tout ce que vous pourrez désirer ; et vos deux maîtres ne tarderont pas à vous rejoindre ».

117. C'est ainsi que la demoiselle admonesta les deux enfants, et elle les fit dormir avec elle. Au matin, dès qu'elle aperçut les premières lueurs du jour, elle se leva et reprit sa route avec sa compagnie, et ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez leur dame qui les attendait. Quand elle vit les deux enfants, elle leur fit un excellent accueil et manifesta la plus grande joie que l'on puisse imaginer ; en outre, elle loua fort la demoiselle de cette expédition et déclara qu'elle lui avait ramené tout ce qu'elle désirait. À l'heure où les enfants arrivèrent, Lancelot n'était pas là, car il était allé dans les bois. Mais quand il revint, il leur fit fête, car il croyait vraiment qu'ils étaient des neveux de sa dame, comme elle le lui avait laissé entendre. Quoi qu'il en soit, Lancelot cependant se prit d'affection pour eux, par instinct ou par la grâce de Dieu : son cœur le portait vers eux plus que vers aucun des autres enfants qui séjournaient au Lac ;

---

s'il fuissent si frere germain andoi pour ce que sa dame li ot conmandé ; ne il ne fu chose qui lor fausist, s'il eüssent lor doi maistre avoc aus. Et la damoisele les asseüre et lor dist : « Biau signor, n'aiiés doute. Car vo maistre n'aront ja mal. » Si lor desfent que si chier com il ont lor vies, qu'il ne dient pas qui fil il furent a home qui vive el monde, « car vous seriés, fait ele, mors et alé. Et je vous menrai en tel lieu ou vous arés quanques vous deviserés de bouche ; et seront li vostre doi maistre asés prochainnement o vous ».

117. Ensi chastie la damoisele les .II. enfans, et les fist la nuit jesir avoc li. Au matin, si tost com ele aperchut le jour, s'est levee et s'en vint entre li et sa compaingnie ; et chevaucent tant qu'il viennent a lor dame qui les atent. Et quant ele voit les .II. enfans, si lor fait joie merveillouse et est tant lie que plus ne pot estre par samblant ; si loe moult la damoisele de ceste voie et dist qu'ele li avoit rendu quan qu'ele desiroit. A l'eure que li enfant vinrent laiens n'estoit pas Lanselos laiens, car il estoit el bois. Et quant il vint, si fist moult grant joie des enfans, car il quidoit tout pour voir qu'il fuissent neveu a sa dame, car ele li fist a entendant. Et Lanselot les amoit moult conment que ce fust, de nature ou de grasse que Diex lor avoit donné ; plus li traioit ses cuers a aus qu'a nul des autres, si en i avoit

pourtant il y en avait beaucoup de fort beaux, mais de ce jour Lancelot ne put se lier d'amitié avec aucun autre comme avec ces deux-là : il traitait les autres comme ses serviteurs, mais ces deux-là comme des compagnons de même rang que lui. Et dès le premier jour ils mangèrent tous trois au même plat, et dormirent dans le même lit.

Conflit entre les barons de Gaunes et Claudas.

118. Le conte nous dit ici que Claudas, après avoir pris les deux lévriers à la place des deux enfants, retourna à son fils qu'il trouva mort : inutile de demander s'il en montra de la douleur, car il manifesta un tel chagrin qu'il serait difficile d'en éprouver un plus grand. Et pourtant ce n'était pas son habitude de s'abandonner à ce genre de démonstrations, car il était courageux, solide et endurant, et concédait peu d'importance aux malheurs qui le frappaient. Mais ce malheur-là, il ne pouvait pas s'en consoler si aisément, car l'enfant avait été exceptionnellement sage, courtois, courageux et hardi[1]. En outre, au milieu de sa douleur il n'était pas en sécurité, car toute la cité de Gaunes s'agitait pour ses deux seigneurs que Claudas devait mettre à mort en présence de tous : si bien que les chevaliers du pays et les bourgeois de la ville avaient pris les armes ; et certains citoyens étaient riches et à l'aise, et avaient de beaux fils qui s'armèrent dès qu'ils entendirent la rumeur selon laquelle les enfants devaient être tués. Et Pharien et son neveu,

---

il assés laiens de moult biaus, mais puissedi ne pot estre si acointes a nul des autres come a ces .II. : et tenoit tous les autres si come sergans, mais ces .II. tenoit il come a ses compaingnons demainnes. Et des le premier jour ne mengierent il s'en une esquiele non, et gisoient tout .III. en une couche.

118. [*f*] Or dist li contes que a l'eure que Claudas ot pris les .II. levriers en lieu des .II. enfans, si s'en retourna a son fil qu'il vit mort : si ne fait pas a demander s'il en fist doel, car il le fist si grant qu'a painnes porroit estre plus grant. Et nonpourquant il n'estoit pas coustumiers de grant doel faire, car moult estoit de fier cuer et de vigherous et sousfrans, si qu'il ne prisoit nule riens les mesaventures qui avenoient. Mais de ceste mesaventure ne se pooit il reconforter legierement, car li enfes estoit si sages et si courtois et si prous et si hardis com a merveilles. Et la ou il faisoit son doel n'estoit il mie asseür, car toute la cité de Gaunes estoit tourblee pour lor .II. signours que Claudas devoit ocirre tout par devant lor ex voiant : si estoient tout sailli as armes li chevalier del païs et li bourgois de la vile, dont il i avoit de moult riches et de moult aaisiés, et si avoient de moult bials fix qui s'armerent si tost com il oïrent le cri et la tumulte des enfans qui devoient estre ocis. Et Phariens et ses niés,

qui étaient plus courroucés que jamais, s'en retournèrent dans la tour et mandèrent les chevaliers du pays qui étaient venus à la fête et une partie des bourgeois de la ville. Ils discutèrent ensemble de la situation, et se mirent d'accord pour conclure que, si Claudas voulait mettre à mort les deux enfants, ils se laisseraient plutôt tous tuer avec eux s'ils ne pouvaient les sauver. En conséquence, les chevaliers du pays envoyèrent chercher leurs armes qui se trouvaient en ville, car c'était la coutume en ce temps-là qu'aucun chevalier ne se rende à la cour, d'où qu'il vienne, sans ses armes[2].

119. Une fois armés, ils s'emparèrent de la tour qui était solidement fortifiée et bien approvisionnée. Et Claudas, qui pleurait encore son fils dans son palais, en eut vent ; mais il n'en parut pas impressionné, en homme courageux et vaillant dans le malheur. Il laissa là son chagrin, convoqua son conseil et arriva à la conclusion qu'il devait demander des secours. Il fit donc écrire lettres et convocations, et fit mander par toute la Terre Déserte et par toutes les forteresses du royaume de Bénoïc où il avait placé des garnisons que tous ses hommes viennent le rejoindre sans attendre. Il avait déjà avec lui une grande partie des chevaliers de la Terre Déserte, et aussi de ceux de Bénoïc, mais il n'osait pas bien s'y fier, car plusieurs l'avaient déjà abandonné pour aller rejoindre Pharien et ceux qui s'étaient emparés de la tour. Puis Claudas revint au corps de son fils, et se remit à le

---

qui tant sont irié com il plus porent, se sont en la tour remis ariere ; si ont mandé les chevaliers del païs qui a la feste furent venu et des bourgois de la vile une partie : si ont ensamble pris conseil, et a ce s'acorderent tout en la fin que se Claudas velt ocirre les .II. enfans, que avant i seront il tout ocis avoc aus qu'il ne soient tout rescous. Si envoient li chevalier del païs pour lor armeüres qui estoient en la cité, car a cel tans estoit coustume que nus chevaliers ne chevauchoit a court, ne loing ne pres de sa maison, sans ses armeüres[a].

119. Quant il furent ensi armé, si se saisirent de la tour qui moult estoit et forte et aaisie. Et Claudas, qui encore faisoit le doel de son fil en son palais, l'oï dire ; ne mais onques samblant n'en fist, come cil qui moult estoit prous et vaillans en toutes ses mescheances : maintenant laisse le doel ; si apele son conseil a qui il se devoit conseillier, si a trouvé a son conseil qu'il mande[a] secours. Atant a fait escrire letres et briés, et fait mander par toute la Terre Deserte et par totes les fortereces de la terre de Benuyc qu'il avoit garnie que tout venissent a lui de maintenant. Et il avoit avoc lui une grant partie des chevaliers de la Terre Deserte ; et de ciaus de Benuyc i avoit il une grant partie, mais il ne s'i osoit mie bien fier, car li pluisour l'avoient ja guerpi et estoient alé de[*183a*]vers Pharien et devers ciaus qui estoient saisi de la tour. Et Claudas est revenus sor le cors de son fil,

pleurer et à se lamenter à grands cris, si bien que tous ceux qui l'entendaient éprouvaient une grande pitié pour lui — même ceux qui ne l'aimaient guère étaient remplis de compassion à son endroit.

120. « Cher fils, disait Claudas à Dorin, vous étiez exceptionnellement vaillant, et si vous aviez vécu le cours naturel de votre vie, je ne sais en ce monde personne qui aurait pu vous valoir, sauf un seul homme qui mérite d'être aimé et redouté plus que tous les autres[1]. Et celui-là même, vous l'auriez surpassé, car vous auriez été aimé plus que tous les hommes sur cette terre, et plus que celui qui actuellement l'emporte sur tous les autres. Et vous auriez eu le cœur, la force et le pouvoir de conquérir le monde entier, car il n'y a que trois choses chez l'homme qui puissent lui permettre de triompher de tout : la magnanimité et la courtoisie, la générosité et l'audace. Être magnanime, c'est donner de grandes fêtes et de belles réceptions pour le plaisir et la distraction de ceux qui vous sont soumis. Être généreux, c'est distribuer des dons aimablement, avec le sourire, à tous ceux qui par leur valeur méritent ces dons, et aux mauvais également, grâce à la bonté de celui qui donne : car celui qui veut faire preuve de largesse doit donner à l'homme de bien qui en a besoin parce que c'est un homme de bien, et au vaurien qui en a besoin parce qu'il est, lui, généreux ; et personne, qu'il soit bon ou mauvais, ne doit fréquenter un homme généreux sans recevoir de ses largesses. Toutefois, magnanimité et

---

si le plaint et regrete assés hautement, si que trestout cil qui l'oïrent en ont eü grant pitié en lor corages, et nes icil qui ne l'amoient gaires en avoient grant pitié.

120. « Biaus fix, ce dist Claudas a Dorin son fil, vous estiés prous a desmesure, et se vous vesquissiés de droit aage, je ne sai en cest siecle home vivant qui vous vausist de tous endrois, fors un sol qui face a amer ne a douter sor tous autres homes : et celui eüssiés vous nequedenques passé, car vous fuissiés amés sor tous autres homes terriens et desor celui qui tous autres passe orendroit. Et si eüssiés et cuer et force et pooir de tout le monde conquerre, car il ne sont en home que .iii. choses par coi il puisse toute terrienne chose metre au desous : c'est debonairetés et courtoisie, et largece, et fiertés. Debonairetés est de faire grans festes[a] et compaingnies et grant soulas a[b] ciaus qui desous lui sont. Largece si est de donner doucement et a lie chiere a tous ciaus a qui li don pueent estre bien emploié pour la valour qui est en aus, et au malvais pour la bonté qui est el donneour ; car qui[c] largece droite velt acomplir, il doit donner au prodome besoignous come prodom, et au mauvais besoignous come larges ; ne entour large home ne doit nus repairier, ne bons ne mauvais, qu'il ne s'en sente de ses dons. Mais nule riens ne vaut ne

générosité ne valent rien sans la troisième vertu, à savoir audace. Car audace est une grande vertu, qui aime et chérit ses amis comme sa propre personne, et hait ses ennemis sans pitié ni faiblesse : elle ne saurait être vaincue que par la magnanimité, quand on la rencontre.

121. « Par ces trois vertus, cher fils, on peut dépasser tout le reste pour peu qu'on ose les pratiquer ; et vous, cher fils, vous les aviez toutes les trois ! Car depuis le commencement du monde, je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme aussi hospitalier et généreux à l'égard des intimes comme des étrangers, et comparée à la vôtre, la largesse de tous les autres ne valait rien. Car vous étiez plus heureux de donner que celui à qui vous donniez n'était heureux de recevoir ; et vous n'aviez qu'une peur, c'est que vos dons ne plaisent pas à ceux à qui vous vouliez les donner par affection, de sorte qu'ils les refusent. Mais par ailleurs, vous étiez si plein d'une naturelle audace que vous ne pouviez tolérer un homme orgueilleux ou outrecuidant. Vous étiez si plein de cruauté à l'égard des félons que vous ne daigniez pas les regarder, mais disiez au contraire que vous ne deviez pas envoyer vos yeux voir de mauvaises choses, car le cœur dans la poitrine se ressentait par les yeux de cette puanteur.

122. « Cher fils, ce fut la plus noble parole que j'aie jamais entendu dire à nul enfant. Que je vous fasse bonne ou mauvaise mine, je vous aimais plus qu'un cœur ne saurait le dire,

---

debonairetés ne largece, se la tierce n'i est : c'est fiertés. Car fiertés est une grant vertus qui aimme et tient chiers ses amis autretant come son cors, et het ses anemis sans pitié et sans merci : ne puet estre riens vaincue fors solement par debonaireté, quant on l'a trouvee[d].

121. « Par ces .III. choses, biaus fix, puet on passer toutes autres choses qui avoir les ose ; et vous les aviés, biaus fix ! Car puis que li mondes conmencha, ne quit je qu'il fust nus hom de votre conpaingnie ne de vostre soulas ne as privés ne as estranges, et a la vostre largece estoient noiant tout[a] li autre large. Car vos fuissiés assés plus liés del vostre donner que cil a qui vous donniés ne fust del prendre ; et n'aviés paour se de ce non, que vostre don ne pleüssent a ciaus a qui vous les voliés donner par grant amour, que il ne les refusaissent. D'autre part, vous aviés fierté en vous si naturelment herbergie que vous ne poiés amer home orgueillous ne sourquidié. Vous estiés de si tres grant felonnie encontre felon que vous ne le deigniés [*b*] regarder, ains disiés que vous ne deviés vos ex envoiier a mauvaise chose veoir, car parmi les ex s'en sentoit li cuers de la puour del ventre.

122. « Biaus fix, ce fu la plus haute parole que je onques oïsse dire a nul enfant. Et quelconques chiere que je vous fesisse, je vous amoie plus que cuers ne peüst conter, ne mie pour ce que vous estiés

non pas parce que vous étiez mon fils, mais en raison de votre grande valeur. Cher fils, j'avais pour vous changé toutes mes anciennes habitudes : en effet, je n'avais jamais été généreux et ne pouvais l'être de ma main, mais j'aspirais à l'être par la vôtre ; et je n'espérais rien conquérir par ma prouesse, mais par votre exceptionnelle vaillance je serais venu au-dessus du monde entier. Mon très cher fils, Dieu vous avait épuré et lavé de tous défauts et vous avait doté de qualités riches et précieuses, tout comme l'or fin tréfilé l'emporte sur tous les métaux, et le rubis sur toutes les pierres précieuses. Mais je crois que Dieu vous avait créé si beau, si bon, et si parfait seulement pour vous enlever à moi à l'instant où je vous contemplais avec le plus de plaisir, afin de me faire mourir de douleur et de tristesse à la vue de votre mort. En vérité, pourtant, je ne mourrai pas tout de suite, mais je vivrai encore plus longtemps que je ne le voudrais ; et le seul réconfort dont je pourrai me consoler quelque peu, ce sera d'étudier le monde. Et certes, plus je l'étudierai, plus je le mépriserai, car il ne fera jamais qu'empirer : en fait, aujourd'hui même il est devenu bien pire, plus que la langue ne pourrait le dire ni le cœur le penser. En effet, ce matin il comptait deux piliers qui le soutenaient, dont l'un, s'il s'était maintenu, aurait pris sur lui une si grande partie du fardeau que l'autre n'aurait pu l'équilibrer, et aurait été contraint de se briser.

---

mes fix, mais pour la grant valour qui en vous estoit. Biaus fix, je avoie pour vous changié toutes mes anciennes coustumes : quar je ne fui onques larges ne ne pooie estre de la moie main, si le baoie a estre de la vostre ; ne je ne baoie riens a conquerre par ma prouece, mais par la vostre outragouse valour venissé je au desore de tout le monde. Biaus dous fix, Dix vous avoit ausi esmeré et espurgié de toutes mauvaises teches et raempli de toutes bones valours com est li ors fins et esmerés desor tous metaus, et plus riches et plus precious com est li rubis desor toutes pierres precïouses. Mais je ne quit mie que Dix vous eüst fait ne si bel ne si bon ne si plaisant fors que pour moi tolir en tel point ou je vous veïsse plus volentiers, et pour moi faire morir a dolour et a tristour pour l'angoisse de mort. Mais voir, je ne morrai pas encore, ains vivrai plus longement que je ne volrai d'assés, et si me reconforterai d'itant de confort com je me porrai reconforter, et en tel com il sera : ce ert el siecle remirer. Et en tant conme je le remierrai, tant le priserai″ je mains ; car jamais ne fera s'empirier non : si est hui en cest jour tant empiriés que langue ne le porroit dire ne cuers penser, car hui matin avoit el siecle .II. pilers par coi il estoit soustenus, dont li uns, s'il fust durés, presist tant del fais sor lui que li autres ne le peüst contreporter : ançois li couvenist il brisier.

123. « Mon très cher fils, vous étiez l'un de ces deux piliers, et l'autre eſt le roi Arthur ; et si vous aviez atteint l'âge de votre maturité, certes, il aurait dû se briser devant vous. Et le roi Arthur peut se vanter qu'aujourd'hui, par la mort qui vous brise, le monde entier lui eſt échu. Mais puisque nulle force ne peut s'opposer à la volonté de Dieu, il faut supporter les malheurs qui se produisent, qu'on le veuille ou non, de bon ou mauvais gré. Néanmoins, jamais je ne saurai gré de cette mésaventure à Dieu ; et que personne, si intime soit-il avec moi, n'essaie jamais de me consoler de votre mort, car je le déteſterais pour cela ; je veux au contraire que le monde entier sache qu'il s'agit d'une perte impossible à réparer. »

124. Ainsi Claudas regrettait-il son fils et déplorait tendrement sa perte ; à de nombreuses reprises il s'évanouit sur le corps, si bien que tous ceux qui le voyaient croyaient qu'il allait mourir sans tarder. Lui-même se demandait avec étonnement comment il se pouvait que son cœur ne se brise pas dans sa poitrine : il se le reprochait et manifeſtait une telle douleur qu'il inspirait de la compassion à beaucoup de gens qui par ailleurs ne l'aimaient guère. Mais la rumeur qui court si vite ne tarda pas à parvenir à Pharien, le gouverneur de Lionel, et aux autres chevaliers de la cité qui s'étaient rangés à ses côtés : ils apprirent que le roi Claudas avait envoyé des lettres en Terre Déserte pour convoquer son armée, car il avait l'intention d'emmener de force les enfants loin d'ici,

---

123. « Biaus tres dous fix, de ces .II. pilers vous eſtiés li uns, et li autres li rois Artus ; et se vous eüssiés vescu de droit aage, certes il li couveniſt brisier. Si se puet vanter li rois Artus que hui ceſt jour li eſt tous li mondes escheüs par la mort qui vous a brisié, mais pour ce que contre Dieu ne puet nule force durer, si couvient il sousfrir les aventures qui i aviennent, conment que ce soit, ou volentiers ou a envis. Mais de ceſte aventure ne sarai je ja gré a Damedieu ; ne se n'i beece ja nus, tant soit privés, en moi reconforter de voſtre mort, car jamais ne l'ameroie, ains [*c*] voel bien que tous li mondes sace que c'eſt perte sans confort. »

124. Ensi plaint Claudas son fil et le regrete doucement ; si se pasme desor le cors souvent et menu, tant que chascuns qui le voit quide qu'il doive morir isnelepas ; et il meïsmes s'en esmerveille plus que nus conment c'eſt que ses cuers puet tant durer qu'il ne li part dedens le ventre : si se blasme et dolouse tant durement que grant pitiés en prent a maintes gens qui gaires ne l'amoient de cuer. Mais nouveles qui tant court eſt toſt venue a Pharien le maiſtre Lyonnel et as autres chevaliers de la cité qui a lui se tenoient del tout : si ont apris que li rois Claudas a envoié ses letres en la Terre Deserte pour semonre ses os, car il volra les enfans en mener a force de laiens, si les ocirra quant

afin de les tuer lorsqu'il serait arrivé en un lieu où son pouvoir était incontesté[1]. Ils délibérèrent pour savoir comment réagir, et finalement Pharien se rangea à l'avis selon lequel ils iraient assaillir Claudas dans son palais et y mettraient le feu, à moins qu'il ne leur rende les deux enfants. « Car, dit-il, nous avons bien plus d'hommes qu'il n'en a, et d'autre part nous sommes visiblement dans notre bon droit puisqu'il veut tuer nos seigneurs : ainsi, si nous mourons pour eux, cela nous sera compté comme un honneur dans ce monde et un avantage pour notre âme dans l'autre, car pour délivrer son seigneur lige on doit risquer sa vie sans hésitation. Celui qui meurt dans une telle entreprise gagne son salut comme s'il mourait aux mains des Sarrasins qui sont les ennemis de Notre-Seigneur et méprisent son nom et sa foi. »

125. Tous furent d'accord avec lui et se rendirent au palais où Claudas s'abandonnait à son chagrin : ils étaient plus de trente mille, tant chevaliers que bourgeois et hommes d'armes, et beaucoup d'entre eux étaient à pied. Le vacarme et le tumulte étaient considérables, et Claudas demanda ce qui se passait. On lui dit que c'étaient ceux de la cité et du royaume même. À ces mots il s'arma en toute hâte et ceignit une épée tranchante de bon acier ; puis il prit une hache solide et coupante, dont la large lame était bien aiguisée et le manche, droit et épais, était bandé de fer : c'était l'homme au monde qui aimait le plus se servir d'une hache dans les batailles, et il savait extrêmement bien la manier pour

---

il venra en son pooir. Si prendent conseil de ceste chose et conment il en feront, tant que en la fin s'acorde Phariens a ce qu'il iront Claudas assaillir en son palais et meteront le fu dedens, ou il lor rendera les .II. enfans. « Car nous avons, fait il, assés plus de gent que il n'en ait, et si i est nostres drois si grans et si aparissans conme de nos signours qu'il velt ocirre ; si nous sera honnours au siecle et pourfit a l'ame se nous morons pour aus, car pour son lige signour delivrer de mort doit on son cors metre en abandon sans contredit : et qui i muert, il est autresi saus com s'il moroit entre les Sarrasins qui sont anemi a Nostre Signour, et despisour de son non et de sa creance. »

125. A tel conseil s'acorderent tout et s'en vinrent au maistre palais ou Claudas faisoit son doel, et furent plus de .XXX.M. que chevaliers que bourgois que sergant[a], si en i ot moult a pié. Et la noise fu grans et la tumulte, et Claudas demanda que c'estoit qu'il ooit. Et on li conte que ce sont cil de la cité et de la terre meïsme. Tot maintenant que Claudas entent cele parole s'est il armés tost et isnelement, et a chainte une espee trenchant et clere ; puis a pris une hace trenchant et poissant dont li fers ert trenchans et lés et la hante roide et forte, bendee de fer : et c'estoit li hom el monde qui plus amoit hace en grant mellee, et il s'en savoit outreement bien aidier et grandismes cops

donner des coups puissants sur ceux qui l'approchaient[1]. Lorsque Claudas et ses gens furent armés, ils se mirent aux fenêtres du palais, et Claudas vit venir Pharien à la tête de tous les autres, bien armé et monté sur un cheval noir. « Qu'y a-t-il, seigneur Pharien ? lui demanda-t-il. Que demandez-vous ? » Et Pharien lui répondit : « Nous tous qui sommes ici demandons nos seigneurs, les deux enfants du roi Bohort. Ils veulent que vous les leur rendiez.

126. — Comment, Pharien, reprit Claudas, n'êtes-vous pas mes vassaux, vous et tous les autres que je vois ici ? — Seigneur Claudas, seigneur Claudas, soupira Pharien, nous ne sommes pas venus ici pour discuter : je vous demande de rendre les enfants dont j'avais la garde, à moi et à ces hommes de bien qui sont là. Et par la suite, si vous avez quelque plainte à déposer contre moi ou contre ces autres seigneurs ici présents, nous serons tout prêts à vous faire droit de toutes les plaintes, à vous et à autrui. » Le roi Claudas était un homme intelligent, il voyait bien qu'il n'avait pas assez d'hommes pour résister à tous ceux de la ville[1], et qu'en définitive il lui faudrait rendre les enfants ; mais il ne le ferait pas sans peine, car il était si brûlant du désir de se défendre que, si tous ses partisans avaient éprouvé le même sentiment, il n'aurait pas craint grand monde. Et pourtant, quel que soit l'état d'esprit des autres, pour sa part il n'était pas décidé à rendre les enfants, mais il voulait, selon ses

---

donner sor ciaus qui trop pres l'aproçoient. Quant Claudas et sa gent furent tout armé, si viennent as fenestres del palais, et Claudas voit [d] venir Pharien devant tous les autres sor un noir cheval et bien armé, se li dist : « Que c'est, sire Pharien ? Que demandés vous ? » Et Phariens respont : « Nous demandons entre nous tout qui ci somes nos .II. signors, les .II. enfans au roi Boort ; si voelent que vous lor donnés ariere.

126. — Conment, Pharien, dist Claudas. En'estes vous mes hom, et vous et tout li autre que je ci voi ? — Sire Claudas, sire Claudas, fait Phariens, nous ne somes mie ci venu pour plaidier, mais les enfans que je avoie en garde vous requier je que vous me rendés, et a ces autres prodomes qui ci sont. Et des ore en avant, se vous savés riens a demander a moi ne a ces autres signours qui ci sont, nous somes tout prest et apareillié de faire droit de quanques on nous savra a demander, et a vous et a autrui. » Li rois Claudas fu de moult grant sens, si voit bien qu'il n'a mie gent qu'il s'en puisse contretenir contre ciaus de la vile, et voit bien que en la fin li couvenra les enfans rendre, mais[a] a moult grant painne le fera, car assés avoit cuer de lui desfendre tant que, se trestout cil qui avoc lui estoient eüssent autretant de cuer chascuns en son endroit, il n'i avoit mie gent qu'il dotast[b], se moult petit non. Et nonpourquant, coi que li autre soient,

propres termes, les garder aussi longtemps qu'il en aurait le pouvoir ; et si les choses en arrivaient au point qu'il doive y consentir, il voulait le faire de telle manière qu'on ne puisse pas l'accuser de couardise.

127. Alors Claudas dit à Pharien qu'il lui ordonnait de venir à lui comme à son seigneur lige, en vertu du serment qu'il lui avait prêté. « Seigneur, fit Pharien, rendez-moi les enfants : il faut que vous le fassiez ; et par la suite vous ne trouverez personne, parmi tous ceux qui sont ici, qui s'oppose à vous pour la moindre chose. Et si vous ne les rendez pas de bonne grâce, il vous faudra tous mourir, vous et tous vos compagnons, avant que nous ne les reprenions. D'autre part, parmi tous ceux que vous voyez ici il n'y en a aucun qui ne préfère mourir et perdre la vie que de voir mourir ses seigneurs légitimes. — Dans ces conditions, que chacun fasse de son mieux, car ils ne seront pas rendus avant que je n'y sois contraint par la force ! » Dès qu'il eut prononcé ces mots, l'assaut, violent et cruel, commença autour du palais, avec les arcs et les arbalètes et les frondes : pierres, carreaux et flèches volaient si dru dans le ciel que c'était un spectacle prodigieux. Mais Claudas et ses gens se défendaient très bien, toutes les fenêtres et les créneaux étaient occupés par des chevaliers et des hommes d'armes. Les attaquants allèrent alors chercher le feu[1] pour le jeter sur le palais avec les frondes, qu'ils avaient en grande quantité. Lorsque Claudas vit cela, il mit tout son cœur dans la

---

il n'eśt pas conseilliés des enfans rendre, ains les vaura, ce diśt, tenir tant com il les porra tenir ; et se ce vient au rendre, il les velt rendre en tel maniere qu'il n'en soit retés de couardise.

127. Lors diśt Claudas a Pharien qu'il le semont del sairement qu'il li a fait et qu'il viengne a lui conme ses hom. « Sire, fait Phariens, rendés moi les enfans, car rendre les vous couvient : et des ore en avant ne trouverés home de tous ciaus qui ci sont qui voiśt encontre vous de nule chose. Et se vous debonairement ne les rendés, il vous couvenra tous morir ançois que nous ne les raions, vous et toute vośtre[a] conpaingnie. D'autre part, de tous ciaus que vos veés ci, n'en i a nul qui mix n'aimme a morir et perdre la vie que veoir la mort de lor droiturier signour. — Or face dont chascuns del mix qu'il porra, car il ne seront pas rendu, devant ce que force m'en ert conmencié a faire. » Et si tośt com il ce dit, conmence li assaus entour le palais, fors et fiers et cruous, a ars maniers et a arbaleśtres et as fondes entortillies : et volent pierres et saietes et quarrel si espessement envers le ciel que c'eśt merveille a veoir. Mais moult [*e*] se desfent bien Claudas et les soies gens, si sont garnies les feneśtres et li cretel des chevaliers et des sergans ; et cil defors si vont querre le fu pour jeter desor le palais a fondes, dont il i ot assés. Quant ce voit Claudas, si met cuer et force

bataille, en homme de grand courage, et, ayant fait ouvrir la porte du palais, il sortit dans la cour, la hache au poing : et il se mit à en donner de grands coups dangereux, partout où il les jugeait le mieux employés. Les archers et les arbalétriers, voyant les dégâts qu'il causait dans leurs rangs, concentrèrent leur tir sur lui, tant et si bien qu'ils lui infligèrent plusieurs plaies et blessures. Mais pour grièvement qu'il soit atteint, il ne bougeait pas de son poste : il gardait la porte et se défendait avec sa hache tranchante, dont il donnait des coups étonnants : de sorte qu'en peu de temps il en eut si bien arrangé une vingtaine que le plus sain d'entre eux n'avait plus le loisir de lui faire du mal. Et les autres le redoutaient tant qu'ils n'osaient l'approcher, mais évitaient ses coups et lui faisaient place quand il avançait sur eux.

128. C'est ainsi que Claudas défendait le passage avec sa hache tranchante ; mais quand le neveu de Pharien, qui était très vaillant et hardi, le vit mettre à mal de cette manière leurs partisans et leur causer de grands dommages, il en conçut une grande irritation. Il montait un cheval remarquable, et était bien armé de bonnes armes, le heaume sur la tête, l'écu au cou, la lance au poing — une lance dont le bois était solide et le fer de pur acier tranchant. Il éperonna son cheval et s'élança vers Claudas debout dans l'embrasure de la porte ; il l'avait très bien visé, et il l'atteignit à l'épaule gauche de telle manière qu'il lui faussa son haubert : et le fer qui était tranchant et aiguisé se glissa au défaut de la cuirasse et transperça

---

en abandon come cil qui de grant vigour estoit, et fait l'uis del palais ouvrir et se met en la court, la hace el poing : si en done grans cops et perillous la ou il les quide mils emploiier. Et cil qui ont les ars et les arbalestres descochent tout a lui pour le grant damage que il voient qu'il lor fait : si l'ont plaiié et navré em pluisors lix. Mais pour plaie ne pour bleceüre que on li face ne se muet, ains garde la porte et desfent soi a la hace trenchant qu'il tient, dont il lor donne grans cops et merveillous : si en a em poi d'ore .xx. tels conreés que li plus sains n'ot talent de lui mal faire ; si le doutent tant li autre que de pres ne l'osent aprocier, ains guencissent a ses cops et li font voie.

128. Ensi desfent Claudas la voie a la hace trenchant, et quant li niés Phariens, qui moult estoit prous et hardis, vit ensi lor gent malmetre et damagier, si en fu moult iriés en son cuer. Et il sist sor un merveillous cheval, et fu moult bien armés de toutes armes, le hiaume en la teste, l'escu au col, le glaive el poig — dont la hante estoit roide et li fers trenchans et clers. Il hurte le cheval des esperons, si s'adrece a Claudas ens en l'entree de la porte ; si l'a moult bien visé, et le fiert tres parmi le hauberc endroit l'espaulle senestre, si qu'il li fause : et li fers qui fu trenchans et agus si coule parmi l'espaulle d'outre en outre parmi les .II. plois del hauberc, si que par

l'épaule si bien que le fer et le bois de la lance ressortirent visiblement derrière. Il l'avait chargé de toute la force de son bras et de tout l'élan de son cheval, et l'aurait porté à terre, s'il ne s'était pas adossé au mur près de la porte. Mais l'autre exerçait une telle pression que la lance vola en éclats, et le cheval galopait si vite qu'il ne put freiner à temps : il heurta si violemment le mur de la tête et du poitrail que sa tête et son encolure furent réduites en bouillie, et ses antérieurs brisés, de sorte qu'il s'en fallut de peu que celui qui le montait ne se fracasse aussi contre le mur. Le cheval tomba mort à terre, et le neveu de Pharien se retrouva tout étourdi à côté de lui. Claudas, lui, était appuyé contre le mur, si grièvement blessé que les tronçons de la lance étaient visibles devant et derrière son épaule, et que le sang vermeil coulait jusqu'au sol des deux plaies qu'il avait reçues. En outre, avant qu'il puisse se dégager du mur où il s'adossait, plus de quarante flèches, carreaux d'arbalète et pierres le frappèrent, tant et si bien qu'il tomba à genoux. Alors les bourgeois et tous ceux qui l'avaient vu tomber poussèrent de grands cris ; et le neveu de Pharien, qui s'était relevé, l'assaillit de nouveau, l'épée levée, pour lui en donner de grands coups en homme qui ne manquait pas d'audace : il était en effet rempli de vaillance et de prouesse, et il ne haïssait rien tant au monde que Claudas. Et quand Claudas le vit s'approcher, il se redressa en homme honteux de ce que ses ennemis l'avaient vu en si mauvaise position.

---

deriere en pert li fers et del fuſt tout a descovert. Il l'enpaint de toute la vertu de ses bras et de la grant ravine que li chevaus venoit, si l'eüſt porté a terre, mais il s'adossa au mur dejouſte la porte. Et cil s'i apoie si durement que li glaives vole en pieces, et li chevaus venoit de si grant ravine qu'il ne se pot onques retenir : si se feri si durement de la teſte et del pis et des espaulles encontre le mur que tout ot esparti et esmiié et teſte et col, et les espaulles debrisies, si que pour un poi que cil qui sor le cheval seoit ne fu crevés contre le mur : si chiet li chevaus a terre mors, et li niés Phariens tous eſtordis dejouſte lui. Et Claudas ert apoiiés dejouſte le mur, si navrés que del tronçon li pert par devant et par deriere et li sans vermaus l'en degoute tout contreval jusqu'a terre par ans .II. les per[/]truis qu'il avoit ens en l'espaulle. Et ançois que il fuſt remués del mur ou il fu adossés, l'ont feru que saietes que quarrel que pierres menues plus de .XL., si qu'il eſt venus a un genoul. Lors lieve li hus des bourgois et la noise de tous ciaus qui chaoir le virent ; et li niés Phariens, qui relevés eſtoit de la place, li revint l'espee traite pour donner grant cops, come cil qui bien l'osaſt faire : car il avoit cuer et prouece a plenté le large, et si ne haoit nule riens el monde tant com il faisoit Claudas. Et quant Claudas le vit venir, si eſt sus saillis conme cil qui moult ot grant honte de ce que si anemi l'orent veü a tel meschief.

129. Puis il prit sa hache à deux mains, et la leva de toute la force qui lui restait dans les bras ; son ennemi, qui le détestait profondément, l'attaqua l'épée levée, l'écu jeté sur la tête : il le frappa sur la tempe de toute sa force, de sorte qu'il trancha d'abord son heaume et sa ventaille ; le coup atteignit ensuite la joue sous l'oreille gauche, si bien qu'il la fendit jusqu'aux dents. De son côté, Claudas, qui avait préparé un coup lourd et pesant, atteignit son adversaire sur l'angle du heaume : il trancha tout ce qu'il touchait jusqu'à la coiffe d'acier, si bien qu'on pouvait voir les mailles dans l'entaille sur trois doigts de largeur. Puis la hache descendit sur l'écu, dont l'autre n'était plus couvert à cause du grand coup qu'il avait lui-même porté, et le pourfendit jusqu'à la boucle, tant et si bien que le bras qui tenait le bouclier manqua d'être coupé. Mais le neveu de Pharien, qui était souple et rapide, lâcha son écu et fit un saut de côté. Claudas était tout étourdi du coup qu'il avait reçu à la joue, et la blessure qu'il avait à l'épaule ne l'aidait guère ; en outre, les multiples plaies qui lui étaient infligées par les flèches et les carreaux d'arbalète qui volaient autour de lui en abondance l'avaient affaibli et mis très mal en point : c'est alors que se mirent à tirer sur lui une quarantaine d'assaillants au moins qui n'auraient pas osé y porter directement la main. Dans cette foule, en particulier, un chevalier monté sur un grand destrier qui l'emportait au grand galop vint frapper Claudas

---

129. Lors prent la hace as .II. poins et l'a amont levee de si grant force com il ot en ses .II. bras, et cil qui ne[a] le haoit pas petit li est venus grant aleüre l'espee traite, l'escu jeté sor sa teste : si le fiert amont sor le temple de toute sa vertu, si qu'il li trenche le hiaume et la ventaille par desus ; et descent li cops desous la joe si que desous la senestre oreille li a toute trenchié jusques es dens. Et Claudas, qui ot le cop levé grant et pesant, le fiert amont sor le coig del hiaume : se li trenche quan qu'il ataint jusques a la coife, si que on peüst bien veoir les mailles dedens le cop .III. doie de lé. Et la hace descent contreval sor l'escu dont il estoit descouvers au grant cop qu'il jeta, et le pourfendi tout jusques en la boucle, si que pour un poi qu'il ne li a le bras[b] copé dont il portoit son escu. Et cil laisse atant aler son escu, si saut au travers come cil qui moult estoit vistes et legiers. Del grant cop que Claudas ot receü delés sa joe fu il tous estourdis et vains, et cil cops ne li aida de rien que il ot parmi l'espaulle ; et les plaies et les bleceüres qu'il ot eües des saietes et des quarriaus qui voloient espessement l'orent moult empirié et afebli : et lors descocent a lui tel .XL. qui des mains n'osent a lui adeser. Et parmi tout ce s'adrece uns chevaliers sor un grant destrier qui si tost l'enporte conme a cel oés, si le fiert enmi le pis si durement qu'il le porte a terre tout estendu, si qu'il se pasme.

en pleine poitrine si rudement qu'il le fit tomber de tout son long à terre, et qu'il s'évanouit.

130. Alors le neveu de Pharien, ravi de l'aventure, accourut : il leva le pan de son haubert dans l'intention de lui enfoncer son épée dans le ventre. Mais ceux du palais s'élancèrent à la rescousse de leur seigneur quand ils le virent en si mauvaise posture. Ils n'hésitèrent pas à risquer leur vie, et chargèrent ceux qui s'étaient engagés dans le portail pour attaquer leur seigneur : ils les forcèrent à reculer et parvinrent à relever Claudas, mais il était si grièvement blessé qu'il avait peine à tenir debout. La mêlée reprit autour de lui, très violente et très brutale ; le vacarme des épées et des heaumes qu'enfonçaient les haches retentissait dans toute la cité. À mainte reprise ses ennemis abattirent de nouveau Claudas, à force de coups d'épée et de hache, et à chaque fois ses hommes se hâtèrent de le relever en mettant leur vie en danger pour lui.

131. La mêlée se prolongea jusqu'à l'arrivée de Pharien, armé de pied en cap, monté sur un grand cheval, et suivi d'une grande partie des chevaliers du pays. Il vit les gens du roi Claudas qui se défendaient héroïquement ; Claudas lui-même avait perdu beaucoup de sang, mais il avait repris des forces, retrouvé son souffle et ranimé son courage, et il se défendait aussi énergiquement qu'il le pouvait. Les uns et les autres l'admiraient fort, et Pharien lui-même soupira qu'il était bien malheureux qu'un tel prince fût plein de trahison,

---

130. Lors i est acourus li niés Phariens qui moult fu liés de l'aventure : se li hauce le pan del hauberc et li valt l'espee bouter el ventre. Mais cil del palais saillent a la rescousse de lor signour quant il le virent tant au desous ; si metent tout en aventure et cors et vies, et laissent courre a ciaus qui pour lor signour encombrer estoient mis dedens la porte : si les font a fine force defors flatir, tant qu'il ont lor signor relevé [*184a*] em piés, mais il estoit si fors blechiés et navrés qu'a painnes pooit il sor piés ester. Et lors conmencha entour lui moult grans la mellee et moult merveillouse, si est si grans la noise des espees et des hiaumes qui esfondré estoient des haces que toute la cité en retentist ; si le rabatoient souvent et menu si anemi entre lor piés a le charge des grans cops que il li donnent des haces et d'espees, et si home le relievent moult vistement qui por lui se metent en abandon jusqu'a la mort.

131. Ensi dure la mellee tant que Phariens i vint poignant sor un grant cheval, armés de toutes armes ; et aprés lui vint[a] une grant partie de chevaliers del païs. Et il regarde les gens au roi Claudas qui se desfendoient moult durement ; et Claudas avoit perdu moult de son sanc, et nonpourquant ot il repris cuer et alainne et force, et se desfent si durement come li cuers li pot sostenir. Si l'em proisent moult et li un et li autre : si dist Phariens meïsmes que mar fust tels princes de terre,

de déloyauté et de félonie. Mais le neveu de Pharien l'assaillit derechef de toute sa force, car il n'éprouvait de haine qu'à son endroit. Et Claudas, qui s'était bien aperçu de cette haine inexpiable, car son adversaire la lui avait manifestée plus d'une fois, le vit approcher : il s'avança de son côté vers lui, car il aimait mieux mourir hardiment (selon ses propres paroles) s'il fallait mourir que de faire preuve de la moindre couardise. Le neveu de Pharien avait l'épée levée ; tous deux étaient privés d'écu, car ils les avaient réduits en miettes : ils se mirent à échanger de si grands coups sur leurs heaumes de leurs épées luisantes et tranchantes que de part et d'autre elles finirent par s'y enfoncer. Le neveu de Pharien ne le tint pas à plaisanterie, car le roi Claudas, si affaibli et mal en point qu'il soit, le frappa si fort qu'il l'étourdit et manqua de l'assommer, et qu'il tomba à terre les mains en avant.

132. Alors Claudas se jeta sur lui, lui arracha le heaume de la tête, et se prépara à la lui couper de ses dernières forces ; et il l'aurait fait, en vérité, si Pharien n'était pas arrivé, éperonnant un immense destrier bien caparaçonné et fendant la presse du poitrail de sa monture ; il frappa si violemment un chevalier de Claudas, qui se tenait avec son seigneur au-dessus de son neveu pour le tuer, que le haubert ne put l'empêcher de faire pénétrer le fer par la poitrine dans le corps, de sorte qu'il l'abattit mort aux pieds de Claudas, le roi de la Déserte. Quand Pharien eut ainsi mis à mort celui qui voulait tuer son neveu, il laissa sa lance dans le corps et, tirant du

---

quant en lui a traïson et desloiauté et felonnie. Lors li recort sus li niés Pharien moult durement, car il n'a a nului[b] haïne s'a lui non. Et Claudas le voit qui bien s'est aperceüs que cil le haoit sor toute rien, et bien l'en a moustré le samblant par maintes fois : si s'adrece vers lui, car il aimme mix a morir, ce dist, hardiement se ce vient au morir, qu'il feïst nul samblant de couardise. Et cil li revint l'espee traite ; et estoient ambedoi sans escu, car il les orent tous detrenchiés em pieces : si s'entredonnent si grans cops amont es hiaumes des espees trenchans et cleres, si que eles i sont ambesdoi entrees el hiaume. Mais li niés Pharien ne s'en gaba pas, car li rois Claudas l'a si pesanment feru, conment qu'il soit empiriés et affeblis, que il l'a trestout estonné et amorti, si qu'il est de .II. palmes ferus a la terre.

132. Lors li saut Claudas sor le cors, se li esrace le hiaume de la teste et moult se met en grant painne de lui coper la teste : et ja[a] li eüst il copee vraiement quant Phariens vint apoignant sor un grandisme destrier bien armés, et desront la presse durement del cheval ou sus il sist, et fiert un chevalier Claudas si durement, qui avoc Claudas s'estoit arrestés sor son neveu pour lui ocirre, que li haubers ne li ot duree qu'il ne li mete le fer par delés la mamele parmi le cors, si qu'il l'a mort abatu par devant les piés Claudas le roi de la

fourreau son épée qui était si belle, luisante et tranchante, il en frappa le roi Claudas d'un tel coup sur son heaume qu'il le fit tomber à terre sur les mains et les genoux, tout étourdi. Et le neveu de Pharien, qui était rapide et très vaillant, prit le roi Claudas à pleins bras et après l'avoir porté à terre voulut lui ficher son épée dans le ventre : certes, la guerre aurait été finie à l'instant pour Claudas si Pharien ne s'était pas jeté à bas de son cheval et ne l'avait pas arraché à son étreinte en criant : « Ah ! cher neveu, que voulez-vous donc faire ? Voulez-vous tuer le meilleur chevalier du monde, et le meilleur prince de son temps ? Sachez, en vérité, que même s'il m'avait totalement dépouillé, et que je puisse le sauver de la mort, je le ferais quand même : car personne ne pourrait compenser la mort d'un homme de telle valeur, et ce n'est pas le propre d'un homme de bien que de ne pas reconnaître quand les circonstances l'exigent les honneurs et les faveurs qu'on lui a accordés.

133. — Comment ! cria son neveu. Fils de pute[1] ! Traître ! Vous voulez donc préserver la vie de celui qui vous a causé toute la honte possible et vous a contraint à commettre des actes déshonorants ! Et à l'instant même il veut tuer sous vos yeux les deux enfants du roi Bohort, qui doivent être nos seigneurs liges — et sans même les juger ! Certes, vous êtes complètement pourri. Sachez que celui qui vous fait du tort et vous déshonore vous trouve meilleur que celui qui

---

Deserte. Quant Phariens ot celui mort qui son neveu voloit ocirre, si li laisse le glaive el cors, si traist[b] l'espee del fuerre, qui tant par estoit bele et clere et trenchant, si en feri le roi [*b*] Claudas grant cop amont[c] sor le hiaume, si qu'il l'a fait flatir a terre d'ambesdous les palmes et des genous, tous estourdis. Et li niés Pharien, qui de grant vistece[d] et de grant cuer estoit, prent le roi Claudas as bras, si le porte a terre et li velt fichier l'espee el ventre : et fust ja la guerre finee de par Claudas quant Phariens est del cheval saillis et li a tolu ; et li dist : « Ha ! biaus niés[e], que volés vous faire ? Volés vous dont ocirre tot le meillour chevalier del monde et le mellour prince qui soit de son aage ? Et saciés pour voir que s'il m'avoit de toutes terres desireté et je le peüsse de mort rescourre, si le rescouerroie je vraiement : car nus ne porroit mort restorer a si prodome de son cors, ne cil n'est mie prodom qui ne connoist au besoing les biens que on li a fait et les honours.

133. — Conment ! fait ses niés. Fix a putain ! traïtres ! Si volés celui rescourre de mort qui toutes les hontes c'on puet a home faire vous a faites et fait faire ! Et orendroit velt ocirre voiant vos ex les .II. enfans au roi Boort qui nostre signour lige doivent estre, et sans jugement ! Certes mauvais cuer avés ens en vo ventre, et saciés que meillour vous a cil qui honte vous fait et laidure que cil qui

vous traite de manière honorable, car un véritable homme de bien a toujours honte des humiliations qu'on lui a fait subir. — Tais-toi, cher neveu, répondit Pharien. On ne doit pas chercher l'humiliation ou la mort de son seigneur lige, quand il eﬆ manifeﬆement vaincu, dès l'inﬆant où l'on n'a pas renoncé à son hommage loyalement et comme il convient. Claudas que voici eﬆ mon seigneur, je dois dans la mesure de mes moyens le préserver du déshonneur et de la mort pour garder ma foi, au nom de l'hommage que je lui ai prêté ; et les enfants de mon seigneur, dont je suis le vassal de par ma naissance, je dois aussi les protéger sur ma foi, et en raison de l'amour que je leur porte, et qu'ils me rendent, parce que je les ai élevés. » Il releva alors le roi Claudas en le tirant par le nasal du heaume et celui-ci, qui avait bien entendu ses paroles, s'écria tout haut en homme qui redoutait fort la mort :

134. « Ah ! Pharien, mon très cher ami, je te demande grâce ! Empêche-moi de mourir ! Car certes les paroles que tu viens de prononcer sont très louables. Et voici mon épée, je te la rends, à toi qui es le chevalier le plus loyal que je connaisse. Et sache, en vérité, que je vais te remettre immédiatement les deux enfants ; je t'assure d'ailleurs que si je les tenais en mon pouvoir à Bourges, et toi avec, je ne leur causerais cependant aucun mal, pour peu que je puisse les protéger[1]. En effet, tu viens de gagner mon affection et mon

---

honour vous fait : car vrais cuers de prodome a tous jours honte de la honte c'om li a faite. — Tais toi, biaus niés, diﬆ Phariens. On ne doit pas pourchacier honte[a] a son signour lige ne mort, quant on le voit bien au desous, puis que on n'en eﬆ departis de son homage bien et loiaument. Et cis eﬆ mes sires, si le doi garantir de mort et de honte a mon pooir pour ma faelté garder et pour l'omage que je li ai fait ; et les enfans a mon signour qui hom je sui d'anceserie doi je bien garder en foi, et pour l'amour de le nourreture que j'ai en aus et aus en moi. » Lors a levé le roi Claudas encontremont par le nasel del hiaume : si ot moult bien entendues les paroles que Phariens avoit dites, si s'escrie en haut come cil qui de la mort ot grant paour :

134. « Ha ! Phariens, biaus dous amis, je te proi merci ! Garde que je n'i muire ! Car certes buer[a] avés dite la parole que vous orendroit desiﬆes. Et tenés m'espee, je le vous rent com au plus loial chevalier que je onques veïsse a nul jour de ma vie. Et saciés certainement que je vous renderai orendroit les .II. enfans, et bien vous asseüre que se je les tenoie ambesdous orendroit a Bouhourges et vous avoc, si n'aroient il ja mal par moi, pour que je les peüs[*c*]se garantir. Car vous avés orendroit gaaingnié mon cuer et m'amour a tous jors mais, pour la grant loiauté que je ai en vous trouvé au grant besoig et au peril de mort. »

eſtime pour toujours, par la grande loyauté que j'ai rencontrée en toi alors que j'en avais grand besoin, et que je me trouvais en péril de mort. »

135. Sur ces mots, la conversation prit fin et le combat aussi. Pharien fit reculer les deux partis et demanda aux plus nobles barons du pays de faire une pause pendant qu'il irait chercher les deux enfants. Il pénétra alors dans le palais avec Claudas qui avait donné l'ordre de les amener. Sitôt après l'avoir commandé, d'ailleurs, il s'évanouit en raison de tout le sang qu'il avait perdu. Ses hommes s'empressèrent autour de lui, craignant fort qu'il ne soit mort ; ils lui enlevèrent son heaume et l'aspergèrent d'eau froide jusqu'à ce qu'il revienne de son évanouissement, honteux et courroucé de s'être ainsi laissé aller devant ses gens. Là-dessus on amena les deux lévriers ; mais tous croyaient que c'étaient les deux enfants : Claudas les remit donc à Pharien, le cœur serré au souvenir de son fils. Et Pharien prit les deux lévriers et les emmena, persuadé, comme tous les assiſtants, qu'il s'agissait des deux enfants du roi Bohort de Gaunes. Tous se réjouirent et leur firent fête, et on les conduisit avec honneur dans la tour. Mais ses partisans blâmèrent fort Pharien de ne pas avoir coupé la tête de Claudas, ou du moins de ne pas avoir laissé autrui la lui couper. Et il leur dit : « Certes, seigneurs, j'agis de la sorte parce que cela aurait été un grand dommage : en effet, il eſt très valeureux. Et sachez, en vérité, qu'il ne gardait pas les enfants pour leur faire du mal. »

---

135. A cel mot fine la parole et la mellee. Et Phariens fait traire ariere et les uns et les autres et diſt as plus haus barons del païs qui la eſtoient qu'il atengent un poi de maintenir la mellee, et il ira querre les .II. enfans. Lors s'en entra el palais avoc Claudas qui a conmandé les .II. enfans a amener. Et si toſt com il l'ot conmandé s'eſt il pasmés pour le sanc qu'il a perdu. Lors saillent a lui si home, qui grant paour ont qu'il ne soit mors ; se li oſtent le hiaume de la teſte et l'arouserent d'aigue froide tant qu'il eſt venus de pasmisons ; si ot honte et ire de ce qu'il eſtoit pasmés devant sa gent. Atant furent amené avant li doi levrier ; et quident tout cil qui les voient que ce soient li doi enfant : si les livre Claudas a Pharien, moult angoissous pour son fil dont il li souvient. Dont prent Phariens les .II. levriers et les en mainne come cil qui bien quide que ce soient li doi enfant au roi Boort de Gaunes, et ausi quident tout li autre : si en font moult grant joie et jouene[a] et viel, si les mainnent en la tour a grant honour. Et moult blasmerent Pharien de ce qu'il n'avoit a Claudas copé la teſte ou il eüſt sousfert que autres li eüſt copé. Et il lor diſt : « Certes, signour, je le fis pour ce que ce fuſt grans damages, car a merveilles eſt prodom. Et saciés vraiement qu'il ne tenoit pas les enfans pour aus mal faire. »

136. Ainsi donc, il y en eut pour blâmer Pharien, au premier rang desquels son neveu : personne ne haïssait tant Claudas que lui, et il était si courroucé de ne pas l'avoir tué qu'il faillit en perdre la raison. De son côté, Claudas demeuré dans son palais recommença à se lamenter sur son fils mort. Lorsqu'il fut désarmé, les médecins qui s'y étaient préparés lui retirèrent de l'épaule le tronçon de lance dont le neveu de Pharien l'avait frappé, puis s'occupèrent de la plaie de sa joue qui lui avait causé grand tort. Ils le pansèrent et l'arrangèrent de leur mieux, en fonction de ce qui était nécessaire, cependant qu'il se pliait à leurs soins sans protester, en homme de grand courage. Une fois qu'ils eurent soigné la plaie de sa joue et celle de son épaule, il recommença ses lamentations auxquelles personne n'osait s'opposer : il faisait preuve d'une douleur si profonde que c'était un prodige qu'il y résiste. Mais, étant donné qu'il ne savait pas comment les choses allaient tourner, il remit son haubert sur ses épaules et ordonna à ses hommes de ne pas se désarmer dans l'immédiat, car il ne savait pas encore ce qui allait se passer : en effet, il se trouvait au milieu de gens qui ne l'aimaient guère, comme les événements de la journée le lui avaient clairement démontré. Ensuite, il fit revêtir de fer trois excellents chevaux qu'il avait dans la salle[1], afin de s'en servir pour s'échapper si besoin était.

137. C'est ainsi que le roi Claudas parlait à ses barons,

---

136. Ensi blasment Pharien, de tels i a, et ses niés plus que tout li autre : car nus ne haoit tant Claudas com il faisoit, si est tant iriés de ce que il ne l'a ocis que pour un poi qu'il n'ist de son sens. Et d'autre part rest Claudas en son palais et ot reconmencié le grant doel de son fil qu'il vit mort. Et quant il fu desarmés, si furent apareillié li mire qui[a] li ont sacié fors de l'espaulle le tronçon dont li niés Pharien l'avoit feru, puis li rafaitent la plaie de sa joe qui l'avoit moult grevé : si l'atornent et apareillent le mix qu'il sevent et que mestiers li est, et il sousfroit moult bonement quanques il li faisoient come cil qui moult estoit de grant cuer. Quant il ont la plaie de la joe et celi de l'espaulle apareillie, si reconmencha son doel dont nus ne l'osoit chastoiier : si en fait si grant doel que c'est merveilles[b] conment il dure. Mais pour ce qu'il ne set qu'il li est a avenir, regiete[c] son hauberc [*d*] de son dos et conmanda a sa gent que nus ne se desgarnisse ne tant ne quant de lor armes, car il ne set encore conment il en est a avenir, car il est entre tel gent qui ne l'aimment gaires : ce set il bien tout de fi, car assés l'a hui esprouvé et assaié. Aprés fait couvrir .III. chevaus de fer qu'il avoit en la sale, qui moult estoient et bon et bel, en qui il se voloit moult fier pour aler a garison, se besoing li croissoit.

137. Ensi parloit li rois Claudas a ses barons, ne a nului ne se des-

sans pour autant révéler ses plans à personne, et sans cesser non plus de manifester la plus grande douleur pour son fils qu'il aimait tant et dont il ne pouvait oublier la mort. D'autre part, Pharien et les siens se trouvaient dans la tour, et ils se réjouissaient fort d'avoir, à ce qu'ils croyaient, retrouvé leurs seigneurs. Mais dès la tombée de la nuit, à l'instant même où la demoiselle qui avait emmené les enfants retira son enchantement pour leur donner à manger, les deux lévriers de la tour de Gaunes furent révélés comme tels. Tous furent alors plongés dans le plus profond étonnement : mais très vite, chevaliers du royaume de Bénoïc et de Gaunes, bourgeois et hommes d'armes commencèrent à se lamenter et à se tourmenter. Et ils s'écrièrent d'une seule voix qu'ils allaient tuer Claudas, ou mourir eux-mêmes : car désormais ils savaient bien qu'on leur avait tué leurs deux seigneurs[1]. Cependant, le désespoir de Pharien était pire que celui de tous les autres, car il croyait bien ne jamais revoir ses seigneurs, qu'il aimait de tout son cœur : il était tristement certain d'avoir perdu tout ce qu'il avait cherché à protéger. Son cœur se serra d'une telle angoisse qu'il s'en fallut de peu qu'il n'éclate. Il se tordait les mains, s'arrachait les cheveux à poignées ; il déchirait sa robe en morceaux qui jonchaient le sol autour de lui, il s'égratignait le visage et le cou tant et si bien que le sang vermeil en coulait jusqu'à terre ; et il criait et gémissait si fort qu'on pouvait l'entendre

---

couvroit de chose qu'il ait en talent, ne pour ce ne laisse mie son grant doel a faire de son fil que tant amoit, car oublier ne le puet. Et d'autre part estoit Phariens et la soie gent en la tour, et font grant joie de ce qu'il quident ravoir lor signours. Mais si tost com il vint a l'anuitier, et tout droit a cele ore[a] que la damoisele qui les enfans avoit en mené descouvri son enchantement des enfans qu'ele menoit quant ele lor donna a mengier, a cele ore meïsmes furent descouvert et conneü li levrier en la tour de Gaunes. Et lors furent tout esbahi si que onques gens ne furent : si conmence li doels et l'angoisse des chevaliers del roiaume de Benuyc et de ciaus de Gaunes et des bourgois et des sergans ; et crient tout a une vois que ore iront il Claudas ocirre, ou il morront tout : car ore sevent il bien de fi qu'il ont ore lor .II. signours ocis. Mais li doels que Phariens fait est grans sor tous les autres, come cil qui jamais ne quide veoir ses signours en qui il avoit mis toute s'amour : si quide et crient tout avoir perdu[b] quanques il avoit gardé ; si l'en vient une si grant angoisse dedens le cuer que pour un poi qu'il ne li part. Il detort ses poins et fiert ensamble, et esrace ses chavex as grans poignies ; il desront sa robe si durement que les pieces en gisent environ lui ; il esgratine sa face et son col si que li sans vermaus en degoute a la terre ; et brait et crie de si haute vois que on le puet oïr et entendre

de très loin. Il manifestait une telle souffrance, si terrible, que le peuple se rassembla pour le voir, et qu'il n'y eut personne qui n'éprouvât une grande pitié devant ce comportement désespéré : si bien que tous se mirent à pleurer à chaudes larmes comme s'ils voyaient morte la créature qu'ils aimaient le mieux au monde.

138. La douleur de Pharien était spectaculaire, et celle de ceux qui l'entouraient l'était tout autant : les cris, le vacarme, le tumulte parvinrent jusqu'à Claudas, dans son palais, de sorte qu'il se demanda bien ce que cela pouvait être ; il voulut s'informer et savoir d'où cela venait : on lui répondit que c'était dans la grande tour. Il envoya donc quelqu'un pour s'enquérir des événements, et ne tarda pas à voir son messager revenir terrifié, fuyant pris de panique : il avait grand-peur de la mort, car ceux de la ville le pourchassaient et le harcelaient en lui jetant lances, épées, haches et couteaux : de fait, ils lui infligèrent trois blessures qui auraient bien besoin de soins. Le roi Claudas fut très troublé lorsqu'il vit son serviteur revenir de la sorte. Il se précipita à sa rencontre et lui demanda ce qui se passait et pourquoi il était si effrayé ; et l'autre cria de toutes ses forces, bien qu'il soit très affaibli par la perte du sang qui avait coulé en abondance de ses blessures :

139. « Ah ! seigneur, pour l'amour de Dieu, sauvez-vous à cheval pendant que vous en avez encore la possibilité, car

---

de bien loing. Il fait tant cruous doel et orible que tous li pueples i est assamblés, ne nus ne le voit qui n'en ait en son cuer grant pitié de ce qu'i malmetoit : si em plourent tout et toutes si angoissousement conme se chascuns veïst mort la riens el monde qu'il mix amast.

138. Grans est li doels que Phariens demainne, et ausi font tout cil qui avoc lui sont : si en est si grans li cris et la noise et li tempestes que Claudas l'oï tot clerement de son palais, si s'esmerveille [*e*] moult que ce puet estre : sel fait enquerre et demander ou ce est ; et on li dist que ce est en la grant tour. Et il i a envoiié tout maintenant pour savoir que ce est, et quant il se regarde, si voit revenir son message afuiant moult esfreés et moult espaouris, si ot moult grant paour de la mort, car cil de la vile le chaçoient as glaves et as espees et as haces et as coutiaus qu'i li lançoient aprés son dos : si li ont tels .III. plaies faites qui bien aront mestier de medeciner. Lors fu Claudas li rois moult esmaiiés quant il vit venir son sergant en tel maniere. Lors s'en vint Claudas acourant a lui et li demanda que c'estoit et qu'il avoit qu'il estoit si esfreés ; et cil li escrie quanques il puet, car li sans qu'il ot perdu l'afebloie moult, qui de ses plaies estoit issus.

139. « Ha ! pour Dieu sire, fait li sergans, alés vous ent a force de cheval tant com il vous loist, car tous li pules Diu vient ci pour cest palais abatre et por vostre cors detrenchier. Car il dient que vous

tout le peuple de Dieu vient ici pour détruire ce palais et vous mettre en pièces. Ils disent en effet que vous avez tué les deux fils du roi Bohort et que vous leur avez donné deux lévriers à leur place ; si bien que vous n'avez jamais vu de gens plus désireux de mal faire qu'eux. Dès qu'ils m'ont reconnu, ils se sont jetés sur moi : ils m'ont mis dans l'état que vous voyez, avant même que je puisse placer un mot. Et je sais bien que je suis blessé à mort. » En entendant ces mots, Claudas bondit, demanda son épée, son heaume et son écu et ordonna à tous ses gens de se préparer ; puis il s'exclama, de sorte que tous purent l'entendre : « Hélas ! Royaumes de Bénoïc et de Gaunes ! Que de tracas et d'ennuis vous m'avez causés ! Je me suis donné beaucoup de mal pour préparer ma propre ruine : j'ai de la sorte bien eu le loisir de comprendre que c'est un grand péché et une faute grave que de dépouiller autrui de sa terre, car désormais je ne dormirai plus une heure tranquille, de jour ou de nuit ; et celui qui n'a pas le cœur de son peuple n'exerce en fait guère de pouvoir sur lui !

140. « Certes, continua Claudas, Nature l'emporte sur toutes les institutions, car elle fait aimer à chacun son seigneur légitime plus que tous les autres : de ce fait, il est aveugle et fou celui qui se charge de péchés par convoitise de la puissance, et plus encore celui qui dépouille autrui de ses biens. En effet, aucune douleur n'est pire, pour un homme, que celle causée par la privation de son héritage et l'exil, si ce

---

avés ocis les .II. fix au roi Boort et que vous lor avés baillié .II. levriers pour les .II. enfans ; si ne veïstes onques gens si entalenté de mal faire com il sont. Car ausitost que il me reconnurent, me coururent il sus : si m'ont tel conreé conme vous poés veoir, ançois que je peüsse onques avoir loisir de dire parole. Si sai bien que je sui a mort navrés. » Quant Claudas entent cele parole, si saut sus et demande s'espee et son hiaume et son escu, et comande toutes ses gens a apareillier ; puis a dit, oiant tous ses homes et un et autres : « Ahi ! regnes de Benuyc et de Gaunes ! tant m'avés pené et traveillié ! Si me sui bien traveilliés et penés de mon anui pourchacier : si me sui ore bien aperceüs que ce est grans pechiés et grans mals d'autrui desireter et terre tolir, car ja nule ore ne par jour ne par nuit asseür ne dormirai ; et moult a petit de signourie pour son pule cil qui les cuers n'en puet avoir.

140. « Certes, fait Claudas, voirement est nature d'ome conmanderesse sor tous establissemens, car ele fait amer son droiturier signour desor tous autres ; et pour ce est cil faus et avules qui pour la couvoitise de la terrienne signourie se charge de pechié, et ensorquetout d'autrui desireter. Car[a] nule plus grant dolour ne puet estre ne paroir en cuer d'ome mortel come d'estre desiretés et essilliés, fors

n'est le chagrin provoqué par la perte de ses amis et parents. À cette souffrance-là, rien ne peut se comparer, j'en ai fait l'expérience. » Sur ces mots le roi Claudas ceignit son épée et laça son heaume ; il fit aussi atteler deux palefrois à une litière qu'il avait fait préparer : il y fit déposer le corps de son fils, car il n'avait pas l'intention de l'abandonner. Puis il franchit la porte et se mit en selle sur l'un de ses chevaux caparaçonnés ; avec quarante de ses chevaliers, une élite bien décidée à se défendre de son mieux si on voulait les attaquer, il se posta en travers de la rue, attendant que son fils et tout le reste de son équipage soient sortis. Mais sur ces entrefaites Pharien survint au galop, en compagnie de très nombreux chevaliers du pays, et de tous les bourgeois de la cité avec leurs enfants, ceux du moins qui pouvaient porter les armes. Le crépuscule était déjà bien avancé, mais il y avait tant de lanternes et de torches, et d'autres sources de lumière, qu'on y voyait comme en plein jour sur toute la longueur de la rue. Et Pharien, qui chevauchait en tête, la lance dressée et l'écu au cou, avait fière allure sur son grand destrier puissant et rapide : il semblait bien que tous doivent lui obéir, et en effet c'était le cas, comme à un homme de bien entièrement loyal. Il s'avançait en regrettant son seigneur Lionel, et Bohort le frère de celui-ci, dont la perte lui causait un profond chagrin.

141. « Seigneur, disait-il, quel grand malheur, quel grand dommage, de mourir si jeune ! Car vous étiez le modèle de

---

solement de son ami charnel loial perdre. Car a [*f*] cele dolour ne se puet nule angoisse prendre, et je m'en sui bien piecha aperceüs. » Atant a li rois Claudas s'espee chainte et son hiaume lacié, et fait ateler .II. palefrois en une litiere qu'il avoit fait faire ; et i fist lever le cors de son fil, car il ne li volra pas laissier. Et puis s'est issus fors de la porte, et puis rest montés sor l'un de ses chevaus couvert de fer ; et a pris le travers de la rue entre lui et .XL. de ses chevaliers, les plus esleüs et les mix entalentés de bien faire et d'aus desfendre, se aucuns les velt assaillir. Et Claudas atent tant el pas de la rue que ses fix fu fors et tous ses autres harnois : lors vint Phariens a alant, et sont avoc lui des chevaliers del païs a moult grant plenté et tout li borgois de la cité et lor enfant, cil qui armes porent baillier. La nuit fu au jour mellee[b], mais tant i avoit lanternes et brandons et autres clartés a grant plenté, car autresi bien pooit on veoir le lonc de la rue, et ausi apertement come a plain jour. Et Phariens, qui chevauchoit tous premiers et portoit sa lance droite et son escu a son col, si samble bien prodom la ou il seoit sor le grant destrier fort et isnel ; et bien samble que tout li doivent obeir et li un et li autre : et si font il come a prodome et loial. Et il vait moult forment regretant son signour Lyonnel et son frere Boort dont il avoit grant doel.

tous les enfants du monde, des deux côtés de la mer : vous n'aviez guère plus de dix ans, et vous étiez un enfant par l'âge, mais pour la sagesse et la vaillance vous étiez un vieillard chevronné — si seulement vous aviez été un peu moins téméraire. Vous étiez beau et vous aviez plus de qualités qu'aucun autre enfant. Vous étiez sage et attentif aux bons conseils, pourvu qu'ils n'aillent pas à l'encontre de votre honneur ; mais quels que fussent les risques qu'il pouvait y avoir à venger votre déshonneur, aucun homme n'aurait pu vous en détourner par ses conseils et vous convaincre d'agir selon ses souhaits. Car votre cœur était si vertueux qu'on ne pouvait le dominer par des leçons : vous avez fait l'expérience le premier, et nous après, des malheurs que peuvent causer refus et rejet des bons conseils ! » C'est en ces termes que Pharien regrettait Lionel, son seigneur, en pleurant à chaudes larmes. Il parvint au point où le roi Claudas, avec ses hommes qui étaient prêts à se défendre, gardait la rue : en le voyant, Claudas s'empressa de s'adresser à Pharien. Celui-ci avait fait reculer tous ceux de sa compagnie jusqu'à ce qu'il ait pu parler au roi, car il aurait volontiers trouvé un moyen d'éviter le combat, si possible. En effet, il savait bien que ses hommes ne pouvaient s'en prendre à ceux du roi Claudas sans qu'il n'y ait de grands dommages de part et d'autre ; en outre il redoutait son neveu Lambègue[1], qui ne haïssait personne autant que le roi Claudas :

---

141. « Sire, fait il, com il est grans doels et grans damages se vous estes mors en tel aage ! Car vous estiés li mireoirs a tous les enfans del monde et decha mer et dela mer : car poi aviés plus de .x. ans, et bien estiés come enfes d'aage, mais de sens et de proueces estiés vous viellars et quenus, se un sol petit eüssiés eü mains de[a] hardement. Vous estiés biaus et tous entechiés sor tous enfans. Vous estiés sages et connoissans de conseil loial, se ne fust contre la vostre honour ; mais quels que fust li meschiés de la honte vengier, ne vous peüst nus hom tourner par conseil que nus hom vous donnast que vous li otriissiés sa volenté. Car li vostre cuers estoit tels c'on ne le peüst enferner par enseignier : si vous en estes aperceüs avant, et nous aprés, quels maus puet avenir par refuser et despiter conseil loial. » Ensi regrete Phariens Lyonnel son signour et ploure a chaudes larmes. Lors est venus la ou li rois Claudas garde la rue, et sa gent qui avoc lui sont pour aus desfendre ; et quant Claudas voit Pharien, si l'a mis tout premierement a raison. Et Phariens avoit fait traire ariere tous ciaus qui de sa com[*185a*]paingnie estoient tant qu'il eüst au roi parlé, car volentiers destournast la mellee, s'il peüst estre. Car bien savoit que ses gens ne pooient as gens le roi Claudas adeser, que grant damage n'i eüst d'ambesdous pars, si avoit[b] moult grant paour de son neveu Lambegue qui sor toute rien haoit le roi Claudas.

il savait sans aucun doute que, si ces deux-là se combattaient quelque temps, il faudrait que l'un d'entre eux y perde la vie. Et Claudas était si bon chevalier que Pharien était certain que son neveu ne pourrait lui résister longtemps; or, si Claudas tuait Lambègue, lui, Pharien, en serait si ulcéré qu'il n'y aurait ni soumission ni hommage qui tienne: il ne pourrait s'empêcher de le mettre à mort, s'il y parvenait: et ce serait un acte déloyal, qu'il voulait éviter dans la mesure du possible.

142. Pharien avait tout cela présent à l'esprit, ce qui l'assombrissait et le tourmentait. Claudas l'interpella, en lui disant: « Pharien, que voulez-vous donc? Que venez-vous chercher ici de la sorte, vous et ces vassaux à moi que je vois derrière vous? Est-ce pour mon bien ou pour me causer du tort? Dites-le-moi. Certes, je ne croyais avoir garde ni de vous ni d'autrui, puisque j'avais fait pour l'amour de vous ce que vous m'aviez demandé, que ce soit à mon honneur ou pour ma honte. — Seigneur, répliqua Pharien, la vérité, c'est que vous aviez promis de nous rendre nos deux seigneurs, les fils du roi Bohort, et vous nous avez donné à la place deux lévriers enchaînés: voilà la cause de notre colère. Et si vous ne voulez pas me croire, voici les deux lévriers. » Et il les lui montra. À cette vue Claudas fut très perplexe. « Hélas! répondit-il. Ce sont les deux lévriers que la demoiselle conduisit en ma présence aujourd'hui, alors que j'étais à table; apparemment, c'est elle qui a emmené les enfants, j'en

---

Car il savoit tout de fi que s'il s'entrecourent longement sus, qu'il couverroit que li uns em perdesist la vie. Et Claudas estoit si bons chevaliers de sa main que il set bien que ses niés ne porroit a lui durer longement; et se Claudas l'ocioit, il en avroit le cuer si angoissous que il ne se porroit tenir pour feelté ne pour homage de lui ocirre, si com il quide, s'il em pooit venir en lieu: lors seroit ce deslaiauté, dont il se volroit volentiers garder s'il pooit.

142. Toutes ces choses met Phariens devant ses ex, si en est moult angoissous et entrepris. Et Claudas l'apela, se li dist: « Pharien, que volés vous? Que venés vous querre en tel maniere, entre vous et cil mien home que je voi ci? Est ce pour mon bien ou pour mon damage? Dites le moi. Car de vous ne d'autrui ne quidoie je garde avoir, ains avoie fait pour la vostre amour quanques vous m'aviés requis, ou fust m'onour ou fust ma honte. — Sire, dist Phariens, il fu verité que vous nous creantastes a rendre nos .II. signours qui fil furent au roi Boort, et vous nous avés baillié pour aus .II. levriers enchainés: si nous vient a moult grant despit. Et se vous de ce me mescreés, veés ci ambesdous les levriers. » Se li moustre. Et quant Claudas le voit, si est moult esbahis; et dist: « Ha! las! Ce sont li doi levrier que la damoisele amena par devant moi jehui, la ou je seoie al

suis sûr. Mais je ne sais pas si c'eſt pour mon bien ou pour mon malheur. En tout cas, je me trouve dans une triſte situation. »

143. Pharien était plongé dans ses pensées, méditant sur ce que Claudas lui avait dit. Le roi reprit : « Mon très cher ami, ne pensez pas que je vous mente à propos des enfants, et que je les aie tués ou mis en prison ; je suis prêt à faire pour vous et pour cette foule tout ce que vous déciderez en toute loyauté. Toutefois, je dois préciser que je ne l'entends pas de la même façon pour eux et pour vous, car j'ai eu la preuve que vous étiez si loyal et si honorable en cas de besoin que vous ne sauriez rien me conseiller que je ne le fasse immédiatement : et il en sera ainsi tant que je vivrai. Je me conformerai entièrement à vos conseils ; dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et je le ferai sans la moindre objeƈtion, qu'il s'agisse d'un serment ou de garanties de ma part et de celle de mes gens ; ou si vous préférez, je me conſtituerai votre prisonnier — je ne me mettrais pas entre les mains d'un autre que vous, cependant, car je vous ai trouvé plus loyal et plus honnête qu'eux tous. Et lorsque vous saurez que les enfants sont vivants et en bonne santé, et que ni moi ni les miens ne les avons en notre pouvoir, alors vous me rétablirez dans la situation qui eſt aujourd'hui la mienne. Mais prenez garde d'assumer entièrement la responsabilité de ma sécurité, tant que je serai entre

---

mengier ; et en a par samblant en mené les .II. enfans, ce sai je bien[a], mais je ne sai se c'eſt pour mon mal ou pour mon bien. Mais en grant painne en sui entrés. »

143. Lors s'apensa Phariens et notoit en son cuer ce que Claudas li ot dit. Et Claudas li diſt : « Biaus dous amis, ne me mescreés pas des .II. enfans, que je les aie ocis ne emprisonnés, car je sui tous apareilliés de faire envers vous et envers ceſt pule quanques vous deviserés loiaument que je doie faire. Et si ne le di je pas pour aus come je fas pour vous, car tant vous ai esprouvé a fin et a loial au grant besoing, que vous ne me loerés ja riens que je ne face au pareſtroit, ne ja ne m'aït Dix se je onques vi chevalier en qui je me fiasse plus que en vous, ne pour qui je feroie plus que [*b*] pour vous : et ferai tant come je viverai. Et volrai ouvrer par vo conseil. Et dites moi que vous volés que je face et je le ferai sans nul contredit, ou soit sairement ou soit fiance de moi et de toute ma gent ; ou je me metrai em prison, se vous volés, en voſtre garde : car en autrui baillie ne me metroie je pas, se en la voſtre non, car plus vous ai trouvé a vrai[a] et a loial que nul des autres. Et quant vous savrés que li enfant seront sain et haitié, et que je ne li mien n'en somes de rien saisi, si me remetés en autretel point come je sui orendroit. Mais que vous me prendés encontre tous honmes a garantir, tant conme je serai en

vos mains ! » En entendant Claudas affirmer qu'il était prêt à se livrer entièrement à lui, Pharien fut rempli de pitié, et convaincu que le roi n'était pas responsable de la mort des deux enfants ; il lui semblait en effet que c'était bel et bien la demoiselle qui les avait emmenés. Il se mit à réfléchir pour voir comment il pourrait satisfaire à la fois Claudas et le peuple.

144. D'un côté, il savait parfaitement que, s'il prenait Claudas sous sa protection, il ne pourrait pas en fait le protéger de Lambègue, son neveu, qui le haïssait trop, ni des autres hommes du royaume de Bénoïc et de Gaunes qui ne l'aimaient guère non plus : il craignait qu'ils ne le tuent alors qu'il serait entre ses mains. De l'autre, il n'ignorait pas que Claudas était si orgueilleux et si fort qu'il ne se résoudrait pas aisément à se laisser mettre en prison, pour peu que Pharien s'y décide, car cela lui semblerait une preuve de lâcheté et de couardise. En effet, il n'était pas en position d'infériorité au point d'être contraint à cette humiliation ; il n'aurait d'ailleurs pas fait cette offre, s'il n'avait apprécié Pharien et placé sa confiance en lui : il était inévitable que cela lui soit reproché comme une lâcheté par la plupart des gens, et non admiré comme une preuve de noblesse. En outre, Pharien savait que si le roi se constituait de plein gré son prisonnier, et mourait dans cet état faute de protection, Pharien lui-même serait déshonoré à tout jamais ; et décidément, il était persuadé qu'il ne pourrait pas assurer sa

---

voſtre garde. » Quant Phariens entent que Claudas se velt metre del tout en sa manaie, se li em prent moult grans pitiés, et bien quide et croit qu'il n'ait coupes en la mort as .II. enfans ; et bien quide que ce soit verités que la damoisele les ait en menés. Si se pourpense en quel maniere il pora a Claudas et au pule acomplir lor volenté a gré.

144. D'autre part, s'il prent Claudas en[a] conduit, il set bien tout vraiement qu'il ne le porra pas garantir vers Lambegue son neveu qui le het trop, ne envers l'autre gent del roiaume de Benuyc et de Gaunes qui ne l'aimment pas de cuer, ançois crient qu'il[b] ne l'ocient entre ses mains. Et il reset Claudas a si fier et a si vigherous que s'il le velt recevoir a mener en sa prison, qu'il n'i entraſt pas legierement, car trop i aroit grant samblant de paour et de couardise. Car encore n'eſt il pas si au desous qu'il deüſt faire tel meschief ; ne si hontous ne feroit il, se la fiance et li amours de Pharien ne li fesiſt faire ; car il ne porroit eſtre que plus ne li fuſt retrait a couardise qu'a debonaireté de toute gent. Et si set bien Phariens que s'il tout de son gré se voloit metre en sa prison, et il i moroit par mauvaise garde, il en seroit honnis a tous jours mais ; et bien set que garantir ne le porroit mie, si ne set qu'il puisse faire : si s'en conseille a soi meïsme moult longement.

145. Lors li diſt : « Sire Claudas, il eſt voirs que je sui voſtres hom,

protection : il ne savait donc pas quoi faire, et réfléchit pendant un long moment.

145. Finalement il dit : « Seigneur Claudas, il est vrai que je suis votre vassal, ainsi que ces autres-là qui sont en ma compagnie : nous n'avons nullement l'intention de vous causer du tort, aussi longtemps que vous resterez loyal vis-à-vis de nous. Ces gens vous soupçonnent fort dans cette affaire, mais vous offrez de telles marques de bonne foi qu'il semble bien en effet que vous ne soyez pas coupable. Je vais aller parler à ces hommes, dont beaucoup sont plus sages et plus valeureux que moi : je vous ferai part ensuite de leur décision. Car je ne voudrais pas être blâmé dans cette histoire, ni en soutenant à tort leur cause, bien qu'ils soient mes amis et mes parents, ni en commettant une injustice envers vous, bien que vous vous soyez emparé injustement de la terre de mon seigneur lige. »

146. Puis Pharien s'approcha des barons du royaume de Bénoïc et de celui de Gaunes, dont les plus puissants l'attendaient dans les rues avoisinantes, heaumes lacés et écus au cou. Et Pharien leur rapporta tout ce que le roi Claudas avait proposé, « et, ajouta-t-il, je vous prie de décider entre vous ce que vous voudrez en faire, et ensuite on le lui fera savoir ». Ils en discutèrent donc ensemble, et arrivèrent à la conclusion qu'ils le prendraient volontiers, s'il voulait se constituer prisonnier. Mais alors Pharien leur répondit : « Dans ces conditions, je veux que vous me garantissiez qu'il n'aura à redouter aucun d'entre vous lorsqu'il sera en votre pouvoir,

---

et cist autre qui ci sont avoc moi : si n'avons nul talent de mesprendre envers vous, tant come vous volrés envers nous estre loiaus. Et ces gens vous mescroient de ceste chose ; et vous en offrés tant a faire qu'il samble bien que vous n'en soiiés pas encoupés de nule rien. Et je irai parler a ceste gent qui ci sont, dont il i a assés de plus prodomes et de plus vaillans que je ne soie : et ce qu'il [*c*] en vauront faire, je le vous savrai a dire. Car je n'en volrai estre blasmés en nule maniere, encore soit ce chose qu'il soient mi charnel ami, d'aus aidier a tort ne de vous grever de vostre droit, encore soit ce chose que vous aiiés la terre a mes liges signours a tort saisie. »

146. Atant est Phariens venus as barons de la terre de Benuyc et de la terre de Gaunes, dont li plus poissant l'atendoient enmi les rues, les hiaumes laciés, les escus as cols. Et Phariens lor moustre tout ensamble ce que Claudas li rois lor a offert, « si vous proi que vous vous conseilliés entre vous tout que vous en volrés faire, et que on li en larra a savoir ». Et lors se conseillent ensamble et li dient qu'il le prendront volentiers, s'il se velt metre en lor prison. Dont lor respondi Phariens : « Or voel je dont, dist il, que vous me faciés seür qu'il n'avra ja garde en vostre prison de vous tos,

tant que nous ne saurons pas s'il a vraiment tué nos deux seigneurs ; et même alors, vous devrez le condamner à mort et l'exécuter par jugement. En outre, puisqu'il ne veut se confier qu'à ma garde, j'exigerai aussi que vous le laissiez entre mes mains, et que nul autre que moi n'ait la charge de sa personne. Car enfin, je serais honteusement déshonoré si vous le tuiez frauduleusement malgré ma promesse de le protéger. — Comment, mon oncle, s'écria Lambègue, vous voulez préserver le traître qui a d'abord dépouillé de leurs biens nos seigneurs liges puis les a tués, et vous a vous-même tellement insulté et maltraité que, si cette assemblée en était informée aussi bien que moi, on ne devrait jamais vous faire confiance ou vous écouter ?

147. — Cher neveu, repartit Pharien, je ne suis pas étonné que tu ne fasses guère preuve de raison dans la conduite de tes affaires, car on ne voit pas souvent, en nulle contrée, que sagesse et prouesse habitent ensemble le cœur d'un adolescent. Et de la prouesse, il est vrai que tu en as assez pour ton âge — si bien que tu vois un peu moins clair au miroir de la sagesse. Je vais maintenant t'enseigner un peu de raison, car je vois désormais plus clair que toi à travers la prouesse. Et si tu veux retenir cette leçon, cela te fera le plus grand bien, à toi et à tous les adolescents désireux d'acquérir une grande valeur par leur prouesse ! Garde-toi bien, mon cher neveu, j'insiste, garde-toi bien, aussi longtemps que tu ne seras pas parvenu à l'âge adulte et que tu te trouveras au

---

tant que nous saçons vraiement qu'il ait mors nos .II. signours ; et lors si covenra encore que vous l'ociés et destruisiés par jugement. Et si volrai, pour ce qu'il ne se velt metre en nule autre garde que en la moie, que vous le laissiés en ma prison propre, et que nus ne sera garnis de son cors se je non. Car dont seroie je bien honnis enfin se vous l'ociés mauvaisement, et aprés ce que je l'aroie creanté a garantir. — Conment ! ce dit Lambegues. Biaus oncles, si volés garantir le traïtour qui nos liges signours a desiretés avant et puis ocis, et vous a fait tant de honte et de laidure que se tous li pules le savoit autresi bien come je le sai, vous n'en devriés estre jamais creüs ne escoutés !

147. — Biaus niés, dist Phariens, de toi ne m'esmerveil je pas se tu més poi de raisons en tes afaires, car on ne voit gaires avenir en nule terre que grant sens et grant proucce soit herbergié ensamble en cuer d'enfant. Et il est voirs que de la proucce as tu assés selonc l'aage que tu as, tant que tu en vois un poi mains cler en mireoir de sapience. Si t'enseignerai ore un poi de sens, car je voi des ore mais plus cler que tu ne fais en la proece. Se tu cest sens vels retenir, tu en porras moult amender, et tu et tout li enfant qui en pris voelent monter par grant proeche[a]. Garde toi, biaus niés, je te chasti, tant com tu soies en t'enfance, et tu seras en lieu ou on donnece conseil

milieu d'un conseil débattant d'affaires sérieuses, de faire entendre ta voix avant que tous ceux qui sont plus âgés que toi n'aient pris la parole. En revanche, si tu te trouves dans une mêlée guerrière ou sur un champ de bataille, garde-toi de te laisser devancer par plus jeune que toi : éperonne ton cheval avant tous les autres pour frapper un beau coup là où tu le pourras. Car personne ne doit temporiser quand il s'agit de conquérir la gloire par les armes, qu'il soit jeune ou vieux : c'eſt lorsqu'il s'agit de donner son opinion dans les grands conseils que les enfants doivent céder le pas aux plus mûrs. Et sache, de surcroît, que le plus grand honneur pour toi eſt de mourir par ton audace et ta prouesse, mais que prononcer des paroles irréfléchies et donner de mauvais conseils procure seulement honte et reproches.

148. « Je t'ai donné cette leçon parce que tu t'es permis de me blâmer devant tous ces barons et ces hommes de valeur que voici, qui sont plus sages et plus raisonnables que toi. Pourtant, il y en a peut-être ici qui s'accommoderaient fort bien de la mort de Claudas, qu'elle soit juſte ou injuſte : mais s'il mourait sans l'avoir clairement mérité, ils en seraient déshonorés et couverts de honte, les uns comme les autres, pour l'éternité. Car je ne vois là aucun homme, si valeureux, si hardi, si noble ou si humble, qui ne lui ait fait hommage de ses mains jointes, en prêtant serment, et n'ait reçu de lui le baiser de féauté, certains de leur plein gré, les autres de force ; or, une fois qu'un chevalier a fait hommage à un autre,

---

de grans afaires, que ja tes consaus n'i soit escoutés jusqu'a tant que tout li plus ancien de toi aront parlé. Et se tu viens em bataille ou em poigneïs de guerre ou en lieu ou grant chevalerie soit assamblee, gardes que ja n'i atendes plus jouene de toi : mais fier devant tous les autres le cheval des esperons pour faire un biau cop la ou tu [*d*] porras ataindre. Car a pris d'armes conquerre ne doit nus atendre, ne jouene ne viellart ; mais as grans consaus[b] donner doivent li enfant atendre les plus meürs. Et bien saces tu tout pour voir que tes grans honours giſt en morir par hardement et par prouece ; et grans hontes et grans reproces vient de dire fole parole et de donner fol conseil.

148. « Ceſtui essample t'ai je ore dit por ce que tu m'as blasmé devant tous ces barons et ces prodomes qui ci sont, qui mix sevent que sens et raisons eſt que tu ne faces. Nonpourquant espoir a il ci de tels qui bien s'acorderoient a la mort Claudas, ou fuſt a tort ou fuſt a droit : et s'il eſtoit mors sans fourfait aparissant, il en seroient honni et deshonneré a tous les jours del monde et un et autre. Car je ne voi orendroit ci home tant prou ne tant hardi ne si haut ne si bas qui ne li ait fait homage et feelté de sa bouche a la soie et as jointes mains, li un de bon gré et li autres par force ; et puis que chevaliers fait tant vers autre qu'il li face homage et feelté, conment que ce soit

quelles que soient les circonstances, il doit préserver son honneur et le protéger de tous les dangers et de tous les accidents dans la mesure du possible. Dieu n'a jamais créé de cour princière ou royale où je n'oserais proclamer cette opinion et la soutenir contre tous. Car aucun homme loyal ne peut être déshonoré en défendant la loyauté. C'est pourquoi tous les chevaliers qui sont là doivent savoir qu'il leur faut accorder protection au roi Claudas (et réciproquement), à cause de l'hommage qu'ils lui ont prêté ; et je ne connais pas de pire déloyauté que de tuer son seigneur lige ! Si celui-ci, de son côté, se conduit mal envers son vassal ou lui cause un tort tel qu'il doive s'en plaindre, le vassal est tenu d'en appeler devant ses pairs dans un délai de quarante jours ; et s'il ne peut alors le ramener à de meilleurs sentiments, qu'il dénonce son hommage devant tous ses pairs, et non pas secrètement. En effet, ce que l'on fait publiquement porte le sceau de la loyauté, alors que ce que l'on garde secret suggère vilenie et trahison. Et si le seigneur ne veut toujours pas se corriger et faire justice à son vassal, une fois que celui-ci a renoncé à son hommage, il peut s'emparer de ce qui appartient à son ancien suzerain, mais il doit bien se garder de le tuer, et de le faire mettre à mort. Le suzerain en effet ne doit pas encourir la mort, à moins qu'il n'ait commis lui-même meurtre ou trahison[1] envers son vassal ; et qui fait couler le sang de son seigneur dans d'autres circonstances est un traître, un meurtrier, un parjure, un assassin sans foi, et pire

---

et en quel maniere, il doit garder son cors et s'onnour de tous perils et de tous encombriers a son pooir : ne Dix ne fist onques si haute court de prince ne de roi que je n'osaise bien ce desrainier et metre en voir. Car pour loiauté desfendre ne puet nus hom loiaus estre honnis. Et pour ce sacent tout li chevalier qui ci sont qu'il ont a garder le cors del roi Claudas et il lor cors meïsmes, pour l'omage qu'il li ont faite ; ne je ne sai nule plus grande desloiauté come de son signour lige ocirre. Mais se li sires mesprent vers le sien home ou se il li mesfait tant que plainte en doit estre faite, ses hom l'en doit metre a raison par devant ses pers et par le terme d'une quarantainne ; et se des lor ne le puet rapeler a sa droiture, se li rende son homage devant tous ses pers, non pas en repost. Car li chose qui est faite apertement porte tesmoig de loiauté, et la chose qui est faite en reponnail senefie mauvaistié et felonnie. Et se li sires ne se velt envers son home amender ne droit tenir, des que son homage avra guerpi, si li puet forfaire del sien prendre, mais de son cors ocirre ne livrer a mort se doit garder sor toutes riens. Car il ne doit recevoir mort, se ce n'est chose qu'il n'ait fait contre lui murdre ou traïson ; et qui autrement espant le sanc son signour, il est traïtres et murdreres et parjures et foimentie et pires, se pires peüst estre : car on porroit

encore, si l'on peut imaginer pire : on pourrait en fait trouver en lui les sept péchés capitaux. Seigneurs, continua Pharien, je vous ai tenu ce discours parce que je veux que vous me disiez quelles sont vos intentions dans cette affaire. Si vous êtes prêts à me garantir que le roi Claudas ne courra aucun risque de mort de votre part à tous, et que, quels que soient ses crimes, vous ne le tuerez pas sans qu'il ait été condamné par le roi Arthur, je le prendrai sous ma garde, et le protégerai contre tous. Mais si vous n'êtes pas d'accord, que chacun fasse de son mieux, car je ne veux pas me déshonorer à jamais en ce monde par la mort d'un seul homme — ce serait une mort particulièrement ignoble et infâme —, ni perdre mon âme et souffrir une humiliation éternelle et irrécupérable dans l'autre monde — car je ne vois vraiment pas comment celui qui perd son honneur par déloyauté ici-bas peut gagner après la mort l'honneur éternel. Je vous prie donc de bien réfléchir et d'interroger votre cœur, puis de me dire ce que vous en pensez. »

149. Les grands barons se retirèrent alors à l'écart pour délibérer. Certains préconisèrent de ne jamais accepter Claudas sur ces bases et de ne pas lui offrir de sauf-conduit, étant donné qu'ils étaient présentement en mesure de s'emparer de lui par la force : il n'avait pas le cinquième de leurs forces, et en plus ils se trouvaient favorisés du fait qu'ils étaient sur leur terre, au cœur de leur puissance, « et eux sont en terre étrangère, si bien que c'eſt nous qui avons le dessus et l'avantage ».

---

trouver en lui tous les .VII. pechiés mortels. Signour, diſt Phariens, pour ce vous ai je ce mos[*e*]tré que je voel que vous me dites que vos volrés faire de ceſte chose que je vous ai touchie. Car se vous me volés seürté faire que li rois Claudas n'avera garde de mort par nul de vous, et combien que il ait forfait, que vous ne l'ocirrés sans jugement del roi Artu, je le prendrai en ma baillie a garantir encontre tous homes. Et se vous ensi faire ne le volés, si face chascuns son mix, car je ne me voel pas honnir sor terre a tous jours mais pour la mort d'un tout sol home, et si seroit la mort laide et hontouse sor toutes autres mors. Et si n'en voel pas m'ame perdre et avoir honte sans fin et sans recouvrement, car je ne voi en nule maniere qu'il puiſt avoir en l'autre siecle honnour sans fin, cil qui la honnour de ceſt siecle perdera par sa desloiauté. Si vous proi que vous vous en conseilliés en vos cuers meïsmes, et puis si m'en dites voſtre plaisir. »

149. Lors se traient li haut baron tout d'une part et parolent ensamble. Si en i ot de tels qui loent qu'il ne prengent[a] ja Claudas en tel manaie[b] ne en conduit, car orendroit le pueent il prendre a force come celui qui eſt a si grant meschief qu'il n'a pas la quinte part de gent que il ont, et si ont tel avantage qu'il sont en lor terre et en lor pooir, « et il sont en eſtranges terres, et par tant en avons l'avantage et le pooir ».

Tous les jeunes barons se rangèrent à cet avis à l'unanimité, et avant tous Lambègue, le neveu de Pharien, qui affirmait et jurait que rien ne pouvait s'opposer à ce que Claudas soit fait prisonnier ou tué cette nuit même, lui et tous ses hommes, même s'il en avait deux fois autant. Telle fut leur opinion : ils revinrent à Pharien et lui dirent qu'ils ne le prendraient jamais aux conditions qu'il avait proposées ; mais si Claudas voulait se remettre entre leurs mains, ils le prendraient, sans qu'il y ait d'intermédiaire entre eux. « Au nom de Dieu, dit Pharien, je ne saurais lui recommander pareille chose. Désormais arrangez-vous avec lui, car je ne me mêlerai pas de lui causer du tort. Et il a assez de valeur pour tenir bon contre vous un bon moment. Puisqu'il vous a fait une offre plus que généreuse, il peut maintenant se défendre avec assurance : je vous le dis, vous n'y gagnerez rien sans subir le double de pertes, avant que la bataille ne soit terminée. »

150. Là-dessus Pharien partit rejoindre Claudas à qui il s'adressa en ces termes : « Seigneur, défendez-vous donc de votre mieux, car vous en avez grand besoin : en effet, je dois vous dire que je n'ai pas pu conclure votre paix avec vos vassaux, à moins que vous ne vouliez vous remettre à leur merci. — Vraiment ? fit Claudas. Très cher ami, que me conseillez-vous ? Je vous assure, en toute sincérité, que je suivrai vos conseils et que je ferai ce que vous me recommanderez, car vous êtes entièrement loyal, comme j'en ai fait

---

A ce se sont acordé tout li baron baceler a une vois, mais desor tous les autres s'i acorda le mix Lambegues li niés Pharien, et dist et jure que Claudas n'a nul pooir a aus, que pris ou mors ne soit anquenuit et il et toutes ses gens, s'il en avoit encore autretant. Ensi ont lor conseil donné, si reviennent a Pharien et dient que ja ne le prendront en tel maniere ; mais s'il se veut rendre a aus en lor manaie, il le prendront, et si ne voelent pas que nus en soit saisis se par aus non. « En non Dieu ! dist Phariens, ce ne li loeroie je mie. Mais ore en couviengne il bien a vous et a lui, car je ne me mellerai ja de lui grever. Et il est si prodom que assés puet contre vous tenir mellee ; et puis que il vous a offert plus que raison, si se[c] desfende seürement, car je vous di vraiement que vous n'i gaaingnerés ja tant que vous n'i perderés au double, ançois que la mellee soit departie. »

150. Lors s'em parti Phariens et s'en est venus a Claudas, et li dist : « Sire, or vous desfendés au mix que vous poés, car il vous est grans mestiers : que je vous di que je ne puis la pais trover a vos gens, se vous ne vous poés outreement metre et volés en lor merci. — Non ? [f] fait Claudas. Biaus dous amis, et que m'en loés vous ? Je vous di tout pour voir que je en ferai a vostre los et ce que vous m'en conseillerés, car en vous est toute loiautés, si come je l'ai bien esprouvé au grant besoing. — Coi ! fait Phariens, vous fiés vous dont

l'expérience en des circonstances critiques. — Quoi, s'exclama Pharien, vous fiez-vous donc tant en moi que vous me demandez conseil à ce sujet ? — Certes oui. — Je vais donc vous conseiller en effet, du mieux que je pourrai ; car je vois que vous avez plus confiance en moi qu'eux tous. Et donc, je vous exhorte à vous défendre hardiment, car vous avez assez d'hommes pour leur tenir tête : je le jure, que je sois pendu par la gueule s'ils ne perdent pas deux des leurs pour un des vôtres dans la bataille ! — Bien, dit Claudas, puisque c'est ce que vous me conseillez, je ne crains rien. Et je leur fais savoir désormais que je ne leur donnerais même pas le corps de mon fils qui gît ici mort, même s'ils étaient prêts en échange à me laisser partir librement ; au contraire, je l'emporterai avec moi, sous leurs yeux et à travers leurs terres. Et tel croira s'y opposer qui le paiera très cher, sachez-le. Mais je vous prie et vous conjure de ne pas oublier votre loyauté : restez-moi fidèle comme vous le devez ; je ne saurais en dire plus, car vous savez bien mieux que moi ce qu'est la loyauté.

151. — Par la sainte Croix ! fit Pharien. Je suis votre homme lige, il est donc juste que je vous aide de toutes mes forces aussi longtemps que vous voudrez suivre mes conseils en toute bonne foi ; et en effet je vous apporterai mon soutien jusqu'à la mort. Mais auparavant, vous me jurerez comme un roi loyal que vous n'avez infligé aucun mal aux deux enfants du roi Bohort et que vous ne les avez pas tués,

---

tant en moi que vous m'en demandés conseil ? — Certes, fait Claudas, oje. — Et je vous en conseillerai dont a mon pooir et a mon sens, car bien voi que vous vous fiés plus en moi que il ne facent tout. Je vous lo, fait il, que vous vous desfendés come prodon, car vous avés assés mellee contre aus ; et je vous jur et creante c'on me pende par la goule, s'il ne perdent .II. des lor contre un que vous perderés des vos. — Voire, fait Claudas, puis que vous le me loés, dont n'ai je garde. Et si lor fas bien a savoir que je ne lor donroie ore mie le cors de mon fil qui orendroit gist mors par couvent qu'il m'en laisaissent aler quite et delivre, ains l'enporterai voiant lor ex et parmi lor terres ; et saciés tout de voir que tels le porra contredire qui chier le comperra. Mais je vous pri et requier tout avant que de vostre loiauté vous ramenbre ; si le gardés si finement envers moi conme vous devés : je ne le vous sai mix deviser, car mix savés assés que loiautés est que je ne sace meïsmes.

151. — Par Sainte Crois ! fait Phariens ; je sui vostres hom liges, si est drois que je vous aidece a mon pooir tant conme vous volrés ouvrer par mon conseil en foi ; et je vous aiderai jusqu'a la mort. Mais vous me fiancerés ançois come loiaus rois que li doi enfant au roi Boorth n'ont par[a] vous mort receüe ne mehaing,

et d'autre part que vous ferez pour le prouver tout ce que vous m'avez offert tout à l'heure, à l'instant où je l'exigerai de vous. Sachez d'ailleurs que je ne vous le demande pas pour vous faire violence, mais parce que je vous aimerai davantage, dès lors que je ne vous soupçonnerai pas de déloyauté.

152. — Au nom de Dieu, s'écria Claudas, je ferai tout cela de très bon cœur : cela ne me pèse pas du tout, bien au contraire je m'en réjouis. Tenez, je vous le jure de mon plein gré ! » Il lui tendit la main et lui donna sa parole. Puis il leva la main en direction d'une chapelle et prononça son serment en ces termes : « Sachez donc, Pharien, que je n'ai ni maltraité ni mis à mort les enfants, et que je n'ai aucune nouvelle d'eux. Mais même si je les tenais dans ma prison à Bourges ils ne risqueraient rien de ma part, aussi longtemps que vous leur seriez garant. Et pourtant, ils m'ont infligé une douleur qui ne guérira jamais de mon vivant. En outre, je jure ici de me constituer votre prisonnier à l'instant où vous l'exigerez, à condition que vous me promettiez protection contre tous ceux à qui je n'ai causé aucun tort. »

153. Il engagea de la sorte sa parole et jura de tenir sa promesse ; et Pharien passa aussitôt dans son camp. Alors commença la bataille, violente et périlleuse : pierres et flèches volaient en rangs serrés, les lances que les combattants brisaient sur les écus et dont les tronçons volaient en éclats faisaient un grand vacarme en se fracassant, les épées retentissaient sur les hauberts. On pouvait entendre ce fracas

---

et de quele eure que je vous semonrai de vous esloiauter, ensi come vous le m'avés offert, que par vous n'ont mal ne mort rechut. Et saciés que je ne le vous demant par nule force, mais pour ce que plus en arés mon cuer, puis que je ne souspeçonnerai en vous desloiauté.

152. — En non Dieu ! dist Claudas. Tout ce ferai je volentiers ; ne nient ne me grieve, ains m'en est moult bel. Et tenés, je le vous fiance de gré et volentiers. » Lors li tent sa main, se li fiance ; et puis tent sa main vers une chapele et li jure, et li dist : « Itant saciés vous, Pharien, que li enfant ne sont mort ne mehaignié par moi, ne d'aus ne sai je nule nouvele. Et se je les avoie a Bouhourges en ma prison, il n'aroient ja par moi mal, tant come vous les volsissiés garantir. Si m'ont il fait tele dolour au cuer que jamais n'en istra a nul jour de ma vie. Et sor cestui sairement vous creant je que de quele ore [*186a*] que vous m'en semonrés, que je vous tenrai prison, mais que vous me creantés a garantir vers tous homes vers qui je n'ai riens forfait. »

153. Ensi li fiance et jure a tenir ses couvenences ; et Phariens s'en tourne devers lui erranment. Lors conmencha la bataille grans et perillouse : si volerent pierres et saietes moult espessement ; si font grans esfrois et grant noise[a] les lances qu'il peçoient sor les escus, dont li tronçon volent en haut, et les espees retentissent sor les hialmes : si en

dans toute la ville et aux environs, et le tumulte retentissait par monts et par vaux. Claudas, en travers d'une rue, se défendait énergiquement ; il se sentait plein d'assurance du fait que Pharien s'était rangé à ses côtés ; mais Pharien ne l'avait pas fait pour causer du tort à ceux des royaumes de Bénoïc et de Gaunes : au contraire, il souhaitait de la sorte ramener, si possible, la paix entre les deux partis. Car il savait bien, en fait, que ceux du pays et du royaume ne pouvaient se passer de ses conseils : il se comportait donc de telle manière qu'il ne faisait aucun mal ni aux uns ni aux autres, et ne les aidait que de ses vœux. Les ennemis de Claudas, par ailleurs, étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient s'approcher de lui ni de ses gens, mais se frappaient les uns les autres fort rudement, au point qu'ils se blessaient ainsi que leurs chevaux, parce qu'ils étaient trop entassés ; sans compter la nuit qui était noire et obscure et ne faisait que leur nuire, étant donné leur grand nombre. En outre, ils étaient fort déprimés d'avoir perdu Pharien ; pourtant, celui-ci s'abstenait de frapper dans la bataille, mais ils ne donnaient pas cher de leurs vies, s'il n'était pas dans leur camp.

154. La mêlée dura ainsi longtemps ; on comptait bon nombre de morts et de blessés graves de part et d'autre, mais davantage parmi les gens du pays, car Claudas et les siens se défendaient très bien, en hommes d'expérience qui savaient se battre quand il le fallait. Au cœur de la bataille, alors que les pertes de ceux du pays

---

court la noise et l'oïe de partout la cité et environ, et retentissent et mons et vaus. Et Claudas se desfent moult durement au travers de l'une rue ; si est moult asseür de Pharien qui s'est tournés devers lui, mais il ne s'i est mie tournés pour grever[b] ciaus del roiaume de Benuyc et de Gaunes, ne mais pour atirer la pais d'ambesdous pars, s'il pooit estre. Car il set bien de voir que cil del païs ne de la terre ne se pueent consirrer de son conseil : si se tient en tel maniere qu'il ne nuist as uns ne ne grieve as autres, et si ne lor aïue s'a sa volenté non. Et cil qui sont encontre Claudas sont tant et si espés qu'il ne porent a lui avenir[c] ne a ses gens, ains fierent li uns l'autre moult durement : si ocient et plaient en tel maniere lor cors et lor chevaus, car trop sont entassé li uns en l'autre ; et la nuis estoit noire et oscure qui ne lor fait se nuire non, ce que il sont tant de gent. Et d'autre part sont trop desconforté de Pharien qu'il ont perdu : et si n'entremetoit de cop ferir em bataille, mais il ne sevent roi de lor vies s'il ne l'ont en lor compaingnie.

154. Ensi dure longement la mellee ; si en i ot assés de mors et d'afolés et d'une part et d'autre : et plus de ciaus del païs que des autres, car Claudas se desfent moult bien et les soies gens moult durement, come cil qui bien et bel s'en sevent aidier au grant besoig. Endementres que la mellee i estoit si grande et si orible que cil del païs

augmentaient terriblement, il vint à Claudas une nouvelle idée pour leur causer davantage de tort : il fit mettre le feu dans la rue. Le vent, violent, venait de son côté et soufflait contre eux en rafales : il rabattait donc les flammes et la fumée sur ceux du pays, qui, déjà trop serrés, se trouvaient en mauvaise posture ; finalement leur situation empira tellement qu'il leur fallut abandonner la place et refluer dans la rue ; ils se réfugièrent dans la cité. Beaucoup avaient été brûlés plus ou moins gravement par le feu ; et ainsi les gens du pays subirent de lourdes pertes, car ils n'avaient pas le loisir d'éteindre cet incendie qui les tourmentait tant. En effet, les partisans de Claudas ne faisaient pas semblant d'aider leur seigneur ou de se défendre, et ils tenaient leurs ennemis très serré, à ce qu'il leur paraissait, de sorte que ceux-ci avaient fort à faire pour prendre soin d'eux-mêmes. En définitive, le roi Claudas les contraignit à se réfugier dans la cité ; mais, dès que le feu, à peu près calmé, commença à s'éteindre — les foyers d'incendie ne purent franchir les murs ni s'attaquer aux palais et aux maisons fortifiées à étages qui abondaient dans la ville — ceux de la cité firent une sortie en scindant leurs troupes en deux parties : la première passa à l'extérieur pour prendre le roi Claudas de la Déserte par surprise. Le palais en effet était hors de l'enceinte, dans la prairie qu'arrosait une très belle rivière.

155. Cette troupe, passant par l'extérieur de la cité, ren-

---

perdoient trop et a meschief, si se pourpense Claudas conment il les porroit encore plus grever : si a fait le fu bouter tres enmi la rue. Et li vens venoit devers sa partie et sor aus qui moult estoit fors et anious : si chaçoit la flame et la fumee sor ciaus del païs qui moult estoient entassé et estoient a grant destroit, si lor grieve tant durement qu'il lor couvint par force guerpir la rue et la place ; et s'en sont feru en la cité a garison. Et nonpourquant en i ot il moult d'ars et de malmis par la force del fu ; et par ce furent cil del païs moult adamagié [*b*] de lor cors, car il ne porent avoir loisir del fu estaindre qui si les angoissoit. Car la gent Claudas ne se faingnoient mie de lor signour aidier et de lor cors sauver, car moult les tenoient cours et a destroit, si com il lor parut ; et assés avoient a faire cil del païs en aus meïsme. Si les fist li rois Claudas par fine force ferir en la cité ; ne mais ausi trestost come li fus fu rompus et abaissiés, si qu'il ne porent les murs sormonter ne les palais ne les hautes maisons fors et hautainnes dont en la vile en i avoit assés, si s'en vinrent cil de la cité tot a un fais fors et partirent lor gens en .II. batailles : si firent l'une aler fors pour la gent Claudas le roi de la Deserte sousprendre. Car li palais estoit defors la vile en la praerie qui seoit sor une moult tres bele riviere.

155. Cele bataille ala au defors de la cité et trouverent la gent Clau-

contra les gens de Claudas, qui faisait monter la garde soigneusement : ils aperçurent tout de suite leurs ennemis et se mirent en position de défense ; et ils se défendirent en effet, extrêmement bien. Quant à l'autre corps de bataille, il s'était lancé au grand galop dans les rues de la ville ; mais sachez bien qu'ils ne les trouvèrent pas vides d'hommes en armes ni de chevaux : au contraire, ils se tenaient en travers des rues et interdisaient le passage habilement, en hommes expérimentés. De la sorte les gens de Claudas étaient assaillis sur deux fronts et le roi lui-même, qui était un excellent combattant, extrêmement vaillant, passait fréquemment de l'un à l'autre en réconfortant ses troupes par la parole et par l'exemple. Et quand il quittait l'un des groupes, Pharien demeurait toujours à sa place ; mais il ne donna pas un seul coup d'épée, seulement soucieux de faire la paix entre les deux partis, s'il le pouvait. Il voyait bien en effet que Claudas et les siens ne seraient pas en mesure de tenir longtemps contre ceux du pays ; il estimait cependant que ses conseils pouvaient avoir beaucoup de poids, et il espérait que sa défection ébranlerait tant ses anciens alliés qu'ils finiraient par accepter un accord dont ils n'auraient pas de raison d'avoir honte, et qui de surcroît sauverait la vie du roi Claudas : c'était son devoir, en effet, et d'ailleurs le leur aussi.

156. La mêlée continua de la sorte sans s'interrompre pendant toute la nuit, à la clarté des torches et des lanternes, et de celle

---

das, qui moult bien se faisoit escergaitier : si les aperchurent tout errant et se misent a desfense ; si se desfendirent moult tres merveillousement bien envers aus. Et l'autre partie lor laisse courre ireement parmi toute la vile et la rue ; mais bien saciés qu'il ne les trouverent pas desgarnis d'armes ne de chevaus, ains estoient au travers de la rue et gardoient le trespas moult sagement, come cil qui bien s'en sorent entremetre. Ensi estoient la gent Claudas assailli en .II. parties, et li rois Claudas qui moult estoit prous as armes et vaillans a desmesure, venoit souvent de l'une bataille a l'autre et reconfortoit sa gent et en fait et en parole. Et quant il se departoit de l'une bataille, tous jours demouroit Phariens en son lieu ; mais il n'i feri onques cop d'espee, ains se penoit de quanques il pooit de metre la pais entr'aus .II., s'il en pooit[a] venir a chief. Car il veoit bien que Claudas et sa gent ne pooient a lui durer as longes encontre ciaus del païs, mais il savoit bien que moult i pooit ses consaus avoir mestier, et quidoit bien tant destraindre ciaus del païs par ce qu'il s'estoit encontre aus mis, et qu'il feïssent tel plait dont[b] il n'eüssent honte et que li rois Claudas fust sauvés : car il le devoit faire et toutes les soies gens en tel maniere[c].

156. En tel maniere dura la mellee que onques ne cessa toute la nuit a la clarté des brandons et des lanternes et des

des très nombreuses maisons qui brûlaient haut et clair. Lorsque l'aube fut proche, ceux de la cité firent demander à Pharien de venir leur parler. Il accepta volontiers, car il pensait qu'ils voulaient faire la paix. Mais en réalité, ils se plaignirent de lui, disant qu'il aurait normalement dû les aider, et qu'au lieu de cela il leur faisait du tort : en cela, déclaraient-ils, il agissait comme un traître et un félon. « Au nom de Dieu, répliqua Pharien, ce n'eſt pas le cas : vous avez en effet rejeté mon conseil en refusant de me croire, et j'en ai conclu que vous me soupçonniez et que vous vous méfiiez de moi. D'autre part, le roi Claudas eſt mon seigneur, de quelque manière qu'on présente les choses, que j'aie raison ou que j'aie tort : lui en tout cas n'eſt pas dans son tort, et je dois honorer l'hommage que je lui ai prêté, et non pas l'abandonner quand il a grand besoin de moi. Et quand bien même il m'aurait fait beaucoup de mal, et aurait commis le crime dont vous le soupçonnez, cela ne vous donnerait pas le droit de le tuer ; il était tout prêt à devenir mon prisonnier : il vous l'a offert, et c'eſt vous qui n'avez à aucun prix voulu m'écouter ou vous conformer à mes conseils, si bons soient-ils. Ainsi, je ne suis pas en faute si je me tourne vers celui qui a davantage confiance en moi et en ma parole que vous. Et sachez bien qu'aussi longtemps que je voudrai lui apporter mon soutien il ne sera pas vaincu par vous, car mon château n'eſt pas trop éloigné, et dès qu'il fera jour je le lui donnerai comme refuge et comme base d'opérations, puisque vous ne voulez pas suivre mon conseil. Je l'y

---

maisons qui ardoient cler, dont en i ot assés d'arses. Et quant ce vint a l'ajournee, si manderent cil de la cité a Pharien qu'il veniſt parler a aus. Et il i vint moult volentiers, car il quidoit qu'il se volsissent apaisier. Mais il se [*c*] plainsent de lui, et disent qu'il lor deüſt par droit aidier, et il lor nuisoit ; et de ce, dient il, fait il desloiauté et felonnie. « En non Dieu ! diſt Phariens, non eſt : car vous eſtes issu de mon conseil. Et puis que vos ne me volsiſtes croire, si me samble il bien que vous m'aviés en souspeçon et me mescreiés. Et d'autre part li rois Claudas si eſt mes sires, conment que ce soit, soit a mon droit ou a mon tort ; mais del sien tort n'i a il point : se li dei son homage garder en foi, car je ne le doi a son grant besoig pas guerpir. Et s'il m'avoit assés forfait, et neis de chose dont il ait eſté mescreüs, n'avés vous nule droiture de lui ocirre, ains eſtoit tous apareilliés de ce que il se mesiſt en ma prison ; et ce vous offri il, et vous nel volsiſtes onques de rien escouter a chose que je vos desisse ne conseillaisse pour le mix. Si ne fourfas de riens se je me tourne vers celui qui plus se fie en moi et en mon conseil que vous ne faites. Et bien soiiés certain que ja tant come jel volrai aidier ne sera par vous mis au desous, car mes chaſtiaus n'eſt mie gaires[a] loing de ce, et je li baillerai le matin

accompagnerai sous vos yeux et je le lui remettrai, sans qu'il subisse aucun dommage : au contraire, il ne perdra pas un seul denier avant que vous n'en perdiez quatre. Et lorsqu'il sera dans mon château, il pourra bien attendre tranquillement, en toute sécurité, les secours de son pays, car je me fais fort de soutenir un siège contre vous tous pendant une année entière. Et s'il arrive qu'il se tire indemne de ce mauvais pas, vous pouvez bien être certains qu'il vous détruira tous, et que personne ne pourra intervenir en votre faveur. C'est pourquoi vous feriez mieux d'accepter de bons et loyaux conseils que de vous engager dans une entreprise dont vous ne sauriez venir à bout. Quant à ce que vous prétendez, que je commets une félonie et une trahison en me rangeant à ses côtés, c'est un mensonge ; et il n'y en aura parmi vous aucun d'assez hardi pour le prouver en combat singulier sans que je relève le défi à l'instant, ou au plus tard ce matin quand le jour sera levé. » En entendant Pharien afficher de la sorte son soutien à Claudas, il n'y en eut aucun qui ne soit rempli d'angoisse. Les plus sages se sont retirés à l'écart pour discuter du problème ; ils ont parlé longtemps, et ont admis que, si Claudas pouvait arriver à regagner sain et sauf son propre royaume, il finirait inévitablement par l'emporter sur eux tous. « Et nous serions alors perdus sans espoir de salut ; nous n'avons, en fait, aucune chance de nous en tirer sans Pharien, car c'est un homme de grande valeur et de grande sagesse. » Ainsi, les plus sages, qui

---

a recet et a desfense, puis que vous ne volés mon conseil croire. Se li merrai devant vos ex et l'en saisirai, et si sainement que ja n'i perdera vaillant un tout sol denier que vous n'en perdés .IIII. Et quant il sera en mon chastel, il porra bien atendre et seürement et par loisir le secours de son païs, car je le quideroie tenir contre vous tous un an entier. Et s'il avient qu'il de ceste besoigne puisse eschaper sains et entiers, vous poés bien savoir qu'il vous destruira tous, que ja nus ne[b] vous ert garans. Et pour ce, vous venist il mix acroire conseil bon et loial que tel chose emprendre que vous ne peüssiés a chief mener. Et de ce que vous dites que je vous fais desloiauté et felonnie de ce que je sui en sa besoigne, mentés vous tout ; ne ja n'i avra tant hardi s'il l'osoit prouver, vers qui je ne le contredesisse orendroit, ou le matin par jour sans plus atendre. » Quant il oent que Phariens s'afiche de Claudas si aidier et secourrre, se n'i ot celui qui n'en ait paour eüe. Et en sont trait li plus sage a une part : si em parolent moult longement et dient que se Claudas puet tant faire qu'il en sa terre viengne a garison, il ne puet estre qu'il ne remaingne en la fin au desus d'aus tous. « Et lors seriens nous tout destruit sans recouvrier ; ne de ce, font il, ne [*d*] poons nous a chief venir sans Pharien, car moult est de grant prouece et de grant sens. » Si s'acordent tout a ce li plus sage et

étaient aussi les plus nobles, se mirent d'accord pour accepter l'offre que Pharien leur avait faite la nuit précédente, s'il revenait la leur proposer. Mais Lambègue, le neveu de Pharien, n'était pas du tout d'accord pour que Claudas demeure entre les mains de son oncle. « Car je sais bien, déclara-t-il, qu'il le protégerait contre tous ; et pourtant, il devrait le haïr plus qu'aucun d'entre nous. Mais faites en sorte qu'il vous soit confié, à vous, puis remettez-le entre mes mains, et je m'arrangerai si bien qu'il ne vous causera plus jamais de mal ni de soucis. »

157. À ces mots s'avança un chevalier de très noble origine, seigneur d'un château que l'on appelait Haut Mur, qui était situé à environ deux lieues de là, sur les bords de la Loire, sur les hauteurs en direction de la Terre Déserte. Et si l'on me demandait son nom, je répondrais qu'il s'appelait Graier ; il était traître et plein de félonie, mais vaillant et hardi, et c'était un cousin des rois Bohort et Ban de Bénoïc. Il s'avança donc et leur conseilla de jurer à Pharien sans inquiétude tout ce qu'ils voudraient, et de dire que, s'il prenait Claudas sous sa garde, personne ne ferait aucun mal au roi sans qu'aussitôt tous les autres viennent à son secours. « Et une fois qu'il sera en prison, laissez-nous faire, Lambègue, qui ne l'aime guère, et moi-même ; puis quand nous l'aurons tué et que nous nous serons réfugiés à Haut Mur, mon château, je vous donne la permission de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour nous tuer tous les deux ! » Ils

---

li plus haut que se Phariens lor revenoit faire autretel offre com il lor avoit la nuit devant offert, il le prendront. Mais Lambegues li niés Pharien ne s'i acorde mie en nule maniere par ensi que Claudas remaigne en la main Pharien. « Car je sai bien, fait il, qu'il le garantiroit encontre tous honmes : et si le deüst il plus haïr que nous tout. Mais faites tant qu'il remaigne en vostre prison, et puis le me bailliés, et je en ferai tant que jamais ne vous en sourdra mals ne painne. »

157. Lors saut avant uns chevaliers moult haus hom, et estoit sires d'un chastel c'om apeloit Haut Mur ; et estoit a .II. lieues pres d'illoc, et seoit sor la riviere de Loirre moult haut par devers la Terre Deserte. Et se aucuns me demandoit conment il ot a non, je li respondroie qu'il ot a non Graiers ; si estoit moult fel et moult engingnous et moult prous et moult hardis, et avoit esté cousins au roi Boort et au roi Ban de Benuyc. Cil sailli avant et dist que seürement li juraissent ce que il volront, que s'il prendoit Claudas en sa garde, il ne trouveroit ja qui rien li forferoit que tout ne li aidaissent a lor pooirs. « Et quant il sera em prison, si en laissiés couvenir moi et Lambegue qui point ne l'aimme ; et quant nous l'avrons mort, et nous serons en Haut Mur en mon castel, je vous abandon a tous que vous faciés vostre pooir de moi et de lui occire. » A cel conseil se

décidèrent à l'unanimité d'agir ainsi. Ils revinrent donc vers Pharien et lui déclarèrent que, s'il voulait faire de Claudas son prisonnier, comme il l'avait proposé la nuit précédente, ils s'en contenteraient. « Vous-même, ajoutèrent-ils, devriez faire tous vos efforts en ce sens, pour votre honneur ; et quant à nous, nous sommes prêts à jurer sur les reliques que nous le laisserons entre vos mains de très bon gré ; et si quelqu'un s'y oppose nous marcherons contre lui avec toutes nos forces.

158. — Ma foi, seigneurs, répondit Pharien, lorsque je vous ai fait cette offre de sa part, vous n'avez pas voulu l'accepter ; maintenant qu'il a vu ce que vous pouviez faire et les forces dont vous disposiez, il ne sera sans doute plus d'accord. Toutefois, je le lui demanderai — mais pas en privé, devant vous tous. » Il alla retrouver Claudas et en leur présence lui répéta ce qu'ils réclamaient. Claudas répliqua aussitôt que Pharien savait parfaitement quel était leur accord : jamais il ne prendrait de décision autrement que sur son conseil. « Et vous, demanda alors Pharien à ceux de la ville, que ferez-vous ? » Le seigneur de Haut Mur s'avança à nouveau et dit qu'ils s'en tiendraient entièrement à ce que Pharien voudrait.

159. Ainsi les deux partis chargèrent-ils Pharien de conclure les négociations ; il croyait bien, de son côté, que les gens du pays étaient aussi loyaux que lui, mais il n'en était rien, et ils ne pensaient qu'à tuer Claudas, alors que lui voulait le préserver de la mort tout en agissant honorablement

---

tiennent tout. Lors sont venu a Pharien, se li dient que s'il voloit Claudas metre em prison si com il avoit la nuit devant offert, il s'en sousferroient a tant. « Et vous meïsmes, font il, deveriés grant painne metre pour voſtre honour, et nous vous juerrons tout sor sains[a] que nous vous lairons de lui saisi moult volentiers. Et se nus i met chalenge, nous en ferons encontre lui a nos pooirs.

158. — Par foi signour, diſt Phariens, tant come je le vous offri pour lui, ne le volsiſtes vous prendre ; et ore quant il a veü voſtre esfort et voſtre pooir, il le fera a envis. Et nonpourquant, je li demanderai non pas a conseil, mais par devant vous tous. » Lors s'en vint a Claudas et li diſt en oiant tous ciaus qui le requierent. Et Claudas respont qu'il set moult bien les couvenances d'aus .II., ne ja n'en fera rien se par lui non. « Et vous, fait il a ciaux de la vile, qu'en ferés vous ? » Et cil saut avant qui [*e*] eſtoit sires de Haut Mur et diſt qu'il se tiennent tout a ce que Phariens en fera outreement.

159. En tel maniere en ont chargié Pharien d'ambesdous pars, si quide bien que cil del païs entengent a si grant loiauté com il faisoit. Mais non font, ains beent Claudas a ocirre ; et il le pense a garantir de mort et a esploitier vers le pule loiaument,

vis-à-vis du peuple, de manière à ne pas trahir ses compagnons et à ne pas être parjure envers son seigneur. Il prit alors Claudas à part et lui dit à mi-voix, à titre privé : « Seigneur, j'ai eu bien du mal à faire reculer ces gens et à les détourner de leur folie. Mais cela ne veut pas dire que je suis surpris par leur douleur et leur colère à propos des deux enfants de l'homme qu'ils ont le plus aimé au monde, et qui était leur seigneur lige : ils croient que vous les avez tués et, ce qui est miraculeux, c'est qu'ils ne se fassent pas tuer d'abord avant de renoncer à vous tuer ; moi-même, je ne vous aime pas, sachez-le bien, et je me réjouirais de votre mort si je pouvais vous tuer à bon droit et sauf mon honneur. Mais, au-delà de toute douleur et de tout dommage, on doit préserver son honneur et craindre la honte, car aucun homme déshonoré sur cette terre ne peut demeurer dans le monde ; et qui agit contre le droit perd définitivement tout espoir d'entrer au paradis. C'est pourquoi il est préférable, pour un homme de bien, d'endurer douleur et tracas plutôt que de commettre déloyauté ou félonie, ce qui lui fait perdre l'estime de ce monde — but recherché par tous les hommes de valeur sur cette terre —, et la gloire céleste qui ne prendra jamais fin. Ainsi donc, s'il plaît à Dieu, vous ne mourrez pas par ma faute, aussi longtemps que je serai lié à vous par mon hommage ; mais par la suite, une fois que j'y aurai renoncé, je ne vous garantis plus rien. Mais apprenez pourquoi je vous ai tenu ce discours : ces gens me demandent de vous faire prisonnier jusqu'à ce que l'on ait des nouvelles

---

si qu'il ne soit traïtres envers aus ne parjures vers son signour. Lors apele Claudas a une part et li dist a conseil sol a sol : « Sire, je ai grant painne eü de ces gens bouter ariere et castoiier de lor folie. Et nonpourquant, je ne m'esmerveil pas s'il sont dolant et angoissous des .II. enfans a l'ome el monde qu'il plus amerent, qui lor liges sires fu : si quident que vous les aiiés mors, et grant merveille est quant il ne se font ocirre ançois que il n'ocient vous ; ne je meïsmes ne vous aim pas, bien le saciés, se je vous peüsse ocirre a mon droit et a m'onnour. Mais aprés tous doels et tous damages doit on garder s'onor et cremir sa honte, car nus hom honnis en terre ne puet el siecle demourer ; et qui droiture ne garde, il a perdue l'entree de paradis sans recouvrer. Pour ce vient il mix au prodome sousfrir ses ires et ses dolours qu'a faire desloiauté ne felonnie par coi il perde l'onour de cest siecle, pour qui toute prouece terrienne se travaille, et celi del ciel qui ja ne prendra fin. Et se Dieu plaist, par moi ne morrés vous ja, tant que je soie en vostre homage ; mais des lors en avant, ne vous asseüré je pas, puis que je arai vostre homage guerpi. Mais ore vos dirai pour coi je vous ai ce dit. Ceste gent me requierent que je vous face en la prison entrer tant que on sace nouvelles

des deux enfants ; de votre côté, vous m'avez promis en effet de vous constituer mon prisonnier dès l'instant où je vous le demanderai. Vous voyez bien où nous en sommes : à long terme, vous ne pouvez l'emporter sur eux dans ce pays ; cela, je ne le leur ai pas dit. Mais quoi qu'il en soit, il vous faudra devenir mon prisonnier, et je serai votre garant et votre défenseur contre tout le monde. — Certes, répondit Claudas, je n'y vois aucun inconvénient puisque vous me promettez loyalement de me protéger contre tous, conformément au droit. Voici donc mon épée, avant tout. »

160. Lorsque Pharien entendit ces mots, il pleura de pitié en voyant que le roi était prêt à se constituer son prisonnier ; et pourtant, il le haïssait plus que personne au monde, si seulement il avait pu le tuer de manière honorable. Mais il ne concevait pas bien comment assurer sa protection : en effet, il craignait que les gens du pays et de la ville ne l'arrachent à ses bras mêmes pour le mettre à mort, ce qui le déshonorerait à jamais. Et il croyait bien que, si cela se produisait, il ne manquerait pas de se tuer de désespoir.

161. D'autre part, s'il le laissait partir, cela lui serait reproché comme une grande lâcheté et une scandaleuse faiblesse ; et il en viendrait un tel malheur que personne, si puissant fût-il, ne pourrait le réparer. En effet, ceux qui haïssaient Claudas l'assailliraient et n'hésiteraient pas à prendre le risque de mourir pour avoir une chance de le tuer : c'était le danger que Pharien redoutait le plus. Il réfléchit à ce qu'il pourrait faire pour garder en vie

---

des .II. enfans. Et vous m'avés creanté que vous le tenrés si tost come je vous en semonrai. Vous veés bien conment il est, car vous ne poés vers aus avoir la force en cest païs : si ne lor ai je pas ce dit a conseil, mais toutesvoies vous couvenra il en la prison entrer ; et je vous serai garans vers tous homes et desfenderres. — Certes, fait Claudas, ce ne me grevera ja de riens puis que vous me creantés loiaument que vous me garantirés vers tous homes et tenrés par tout a droit. Et tenés ci m'espee, et tout avant. »

160. Quant Phariens l'entent, si em plore de pitié quant il ot que il se velt metre en sa prison ; si le het il plus que nului s'il le pooit ocirre a son grant [*f*] droit. Mais ne set conment il le prenge en conduit, car il doute que cil del païs et de la vile ne li ocient entre ses bras et entre ses mains : si en seroit a tous jours mais honnis. Et se ce l'en avenoit, il s'en ocirroit de doel tout errant, si com il quide.

161. D'autre part, s'il l'en laist aler, il li ert tenu a grant mauvaistié et a grant defaute de cuer ; et si grans mals en venroit que nus ne le porroit restorer, tant fust poissans. Car cil qui le heent li courront sus et se metront en aventure au parestroit de morir ou de lui ocirre : et c'est cil de tous les perils que il plus crient. Si s'apense conment il l'em porra

le roi tout en faisant la volonté des autres. Il finit par dire à Claudas : « Seigneur, vous vous fiez trop à moi dans cette affaire, et je crains de ne pas pouvoir vous protéger si je vous accepte comme prisonnier : bien des gens en effet vous haïssent profondément. Mais voici ce que vous allez faire : vous remettrez entre mes mains trois de vos plus riches barons, pas un de plus ; à l'un d'entre eux vous ferez revêtir vos armes : les autres croiront que c'est vous. Et ces trois hommes resteront dans ma prison jusqu'à ce que vous ayez appris de bonnes nouvelles des enfants. L'un des trois sera le seigneur de Sainte-Cire, l'autre le seigneur de Dun, et quant au troisième, choisissez celui qu'il vous plaira parmi vos chevaliers, et faites-lui revêtir vos armes. Et quand je vous le demanderai devant la foule, vous me promettrez ce que je vous dirai ; et je m'arrangerai pour que votre bonne foi soit sauve, et qu'en même temps les termes de mon accord avec nos gens soient satisfaits[1]. »

162. Claudas accéda volontiers à toutes ces propositions, en homme bien conscient que Pharien le conseillait en toute loyauté. Ils revinrent alors vers ceux qui les attendaient. « Seigneurs, dit Pharien, j'ai parlé au roi, mon seigneur et le vôtre[1]. Car vous voulez qu'il se constitue mon prisonnier pour se justifier, jusqu'à ce que l'on ait des nouvelles dignes de confiance concernant les enfants, s'ils sont vivants ou morts. J'ai tant fait qu'il a accepté, ce dont nous devons lui

---

garantir de mort et a l'autre pule faire lor voloir. Lors dist au roi Claudas : « Sire, vous vous fiés moult en moi de ceste chose, et je dout que se je vous metoie en ma prison, que je ne vous peüsse estre garans : car trop vous heent maintes gens de grant haïne. Mais je vous dirai que vous ferés. Vous me baillerés de vos plus riches homes .III. solement ; si ferés a l'un d'aus vos armes vestir : si quideront tout vraiement que ce soiés vous. Et cil .III. seront[a] en ma prison tant que vous avrés oïes aucunes bones nouveles des enfans. Si sera li uns de ces .III. li sires de Sainte-Cire, et li autres sera li sires de Dun, et li autres si sera liquels que vous amés mix de tous vos chevaliers : si avera vos armes vestues. Et quant je vous apelerai ja devant le pule, si me fiancerés ce que je vous requerrai ; et je le ferai en tel maniere que vostre foi si sera sauvee et ma couvenence en iert aquitee devers nos gens. »

162. Quant Claudas l'ot, se li otroie sa volenté tout a sa devise, si come cil qui bien savoit qu'il li conseille laiauté[a]. Puis sont ariere venu devant ciaus qui les atendent. « Signour, dist Phariens, je ai parlé a mon signour le roi et le vostre. Car vous volés qu'il se mete en ma prison pour lui esloiauter, tant c'on sace noveles des enfans qui soient creables, ou de lor vies ou de lor mort. Et je ai tant fait qu'il l'a otroiié moult volentiers, si l'en devons bon gré savoir. » Lors

savoir gré. » Puis il se tourna vers Claudas et reprit : « Avancez, seigneur, donnez-moi votre parole de roi couronné que vous deviendrez mon prisonnier à la minute où je vous le demanderai, conformément à l'accord que nous avons passé. » Et Claudas étendit la main et prêta serment. « Je veux, continua Pharien, que deux des plus grands seigneurs de votre royaume vous tiennent compagnie : le premier sera le seigneur de Sainte-Cire, le second celui de Châteaudun ; en effet un roi ne doit pas être emprisonné avec des hommes de peu, mais il doit avoir auprès de lui ses meilleurs barons. » Claudas affirma qu'il irait volontiers leur parler, devant le palais où ils étaient tous deux postés, l'un gardant son équipement et l'autre empêchant l'entrée dans la rue.

163. Puis il regagna le palais, se désarma, et donna ses armes à l'un de ses chevaliers dont il revêtit à son tour l'armure : ils étaient tous deux à peu près de la même taille et de la même corpulence. Puis il revint sur ses pas, après avoir commandé au chevalier qui portait ses armes d'obéir en tout à ce que demanderait Pharien, afin que personne ne s'aperçoive de la substitution. Quand Pharien les vit venir armés tous les trois, il demanda aux deux autres s'ils acceptaient d'être emprisonnés avec leur seigneur, et ils répondirent que leur seigneur n'y mettrait pas les pieds sans eux. « Jurez-moi donc, reprit-il, que vous ne sortirez pas de ma prison si ce n'est sur mon ordre. » Et ils s'exécutèrent. Puis Pharien reçut aussi le serment de celui qui portait les armes de Claudas,

---

li dist Phariens : « Venés avant, sire, si me fiancerés come rois sacrés que de quele ore que je vous dirai, que vous enterrés en ma prison par les couvenences que nous avons devisé. » Et li rois tent sa main, se li fiance. « Or voel je, fait Phariens, que avoc vous soient .II.[b] des plus haus homes de vostre regne : si soit li uns li sires de Sainte-Cire, et cil del Chastel Dun ; car rois ne doit pas estre em prison a compaingnie de ribaus, ançois doit avoir avoc lui de ses meil[*187a*]lours barons. » Et Claudas dist que il ira a aus parler moult volentiers devant le palais u il sont andoi, car li uns gardoit son harnois et li autres estoit a l'entree de la rue ou il garde que nus n'i entre.

163. Lors en est au palais venus et se desarme, et baille a un sien[a] chevalier ses armes et il a puis les soies vestues : et il estoient andoi auques d'un grant et d'une groissece. Et maintenant est revenus ariere : si a conmandé au chevalier qui ses armes avoit que il face outreement quanques Phariens volra, si que ja nus n'aperçoive que ce soit autres que il. Quant Phariens les vit venir tous .III. armés, si dist as .II. et lor demanda s'il se metroient en la prison avoc lor signour, et il dient que sans[b] aus n'i enterra il ja. « Or me fianciés dont, fait il, que vous n'isterés de ma prison se ce n'est par moi. » Et cil li fiancent ambedoi. Puis prent la fiance de celui qui les armes Claudas avoit vestues :

et dont tous les assistants étaient convaincus qu'il s'agissait bien du roi. Ensuite Pharien prit les trois épées, et exigea de ceux de Gaunes qu'ils jurent de ne pas s'en prendre à lui pour les trois prisonniers : et il imposa cette promesse à douze des plus puissants barons des deux royaumes de Gaunes et de Bénoïc.

164. De la sorte la paix fut faite entre les deux armées, et les gens de Claudas purent s'en aller tranquillement — et lui avec ; de leur côté, Pharien et les autres s'en retournèrent à Gaunes. Les douze qui avaient prêté serment à Pharien pénétrèrent dans la tour ; Lambègue, son neveu, fit de même. Lorsqu'ils furent montés à l'étage, ils ne purent attendre davantage, et Lambègue se rua contre celui qui portait les armes de Claudas, car il ne haïssait personne autant que le roi ; il le frappa en pleine poitrine d'un épieu qu'il avait décroché d'un râtelier tout proche, si violemment que le haubert fut démaillé : l'épieu pénétra dans la chair et le sang vermeil jaillit. Lambègue était fort et plein de colère, il l'embrocha et le porta à terre ainsi enferré ; et le malheureux s'évanouit. À cette vue, Pharien se saisit d'une hache qu'il gardait depuis longtemps dans la tour. Il se retourna contre son neveu, levant la hache à deux mains au-dessus de sa tête ; et Lambègue, le voyant venir de la sorte, s'écria : « Ah ! Fils de pute ! Traître ! Voulez-vous donc me tuer parce que j'ai blessé un traître ? Laissez-moi d'abord l'achever, et tuez-moi ensuite ! Car mourir ainsi me plairait plus que de vivre autrement ! »

---

si quident bien tout cil qui le voient que ce soit il. Et il prent lor' .III. espees, si a dit a ciaus de Gaunes qu'i li jurecent que ja force ne li feront as .III. prisons : si l'a fait jurer as .XII. des plus poissans barons des .II. roialmes de Gaunes et de Benuyc.

164. Ensi est faite la pais des .II. os, si en vont sauvement les gens Claudas et il avoc ; et entre Pharien et les autres se sont retourné a Gaunes. Et a l'entree de la tour furent li .XII. qui le serement orent fait a Pharien, et si i fu Lambegues ses niés. Et quant il furent en haut monté, si ne porent rien retourner, et Lambegues cort sor celui qui les armes au roi Claudas avoit vestues, car il ne haoit nule riens tant com il faisoit Claudas ; si le feri d'un espiel qu'il ot pris en un hanstier'' si durement ens enmi le pis que li haubers falsa et il li mist l'espiel en la poitrine, si que li sans vermaus en est saillis. Il fu fors et iriés, si l'enpaint par grant vertu et l'enporte a terre tout enferré. Et il se pasme. Et quant Phariens voit ce, si saisist en sa main une hace qu'il avoit en la tor longement gardee. Si se tourne vers son neveu la hace empoignie as .II. poins levee en haut ; et cil le voit venir, se li escrie : « Ha ! Fix a putain ! Traïtres ! Me volés vous dont ocirre pour un traïtour, se je l'ai navré ? Laissiés le moi avant ocirre, et puis m'ociés ! Car je n'ameroie nule vie tant come je feroie cele mort ! »

Mais Pharien ne répondit rien à ce discours, il se jeta sur lui tout brûlant de fureur. Lambègue se couvrit de son mieux à l'aide de son écu qu'il portait encore au cou et qu'il se mit sur la tête. Le coup de hache de Pharien, très violent, atteignit le bouclier en plein milieu, de sorte qu'il le fendit sous la boucle et que le fer se fraya un chemin sur l'épaule gauche du jeune homme : les blanches mailles du haubert cédèrent, la hache coupa la peau et la chair pâle et s'enfonça de trois doigts dans l'os de l'épaule. Le coup fut violent, Lambègue était encore un adolescent : il ne put l'endurer et tomba à terre tout en sang. Un grand tumulte se leva dans la tour. Le seigneur de Sainte-Cire n'avait pas d'épée : il se saisit de l'épieu[1] dont Lambègue avait frappé son compagnon ; et le seigneur de Dun arracha une lance à un râtelier ; puis Pharien leur jeta leurs épées en leur disant : « Seigneurs, défendez-vous de votre mieux, de votre côté, et quant à moi, aussi longtemps que mon âme demeurera dans mon corps, je ne vous ferai pas défaut. Et je regrette fort de vous avoir conduits à votre mort : je ne croyais pas me trouver au milieu de traîtres, mais de barons loyaux. Toutefois, on va bien voir maintenant qui sera loyal et qui se parjurera. Et nous sommes assez nombreux pour vaincre, puisque nous sommes loyaux, quel que soit le nombre de traîtres qui interviendront. »

165. Telles furent les paroles de Pharien, qui était profondément courroucé. Parmi les douze qui avaient prêté serment néanmoins, il n'y en eut qu'un qui bougea : c'était Graier, le

---

Mais Pharien ne respont pas a rien que il li die, ançois li eſt courus sus iriés et chaus. Et cil se couvre de son escu qu'il avoit encore a son col, si le jete desor sa teſte. Et Phariens i fiert de la hace gran[*b*]disme cop, si qu'il li trenche aval desous la boucle[b], si que parmi outre descent li fers desus la seneſtre espaulle : se li a trenchié tout[c] contreval del hauberc les blanches mailles, et trenche le quir et la char blanche ; et eſt coulee dedens le grant os de l'espaulle plus de .III. doie de parfont. Et li cops fu grans, si ne le pot Lambegues souſtenir qui enfes eſtoit : si chiet a terre tous sanglens. Et la noise en eſt en la tour levee. Et li sires de Sainte-Chire n'avoit point d'espee, si aert l'espiel[d] dont Lambegues avoit feru son compaingnon ; et li sires de Dun a pris un glaive en un hanſtier[e], et Phariens lor a jetees lor espees et lor a dit : « Signour, ore vous desfendés come pour vous, car ja tant come je aie l'ame el cors, ne vous faurai je pas. Et moult me poise que je vous ai mené a voſtre mort, mais je ne quidoie pas eſtre venus entre traïtours, mais entre loiaus barons. Et nonpourquant ore i parra liquel seront loial et liquel se parjuerront. Car nous somes assés, puis que nous somes loial home, ja tant n'i saront venir de traïtours. »

165. Ensi parole Phariens conme hom iriés. Mais de tous les .XII.[a] n'i a il nul qui se muet fors un tout sol, et ce fu Graiers, li

seigneur de Haut Mur, qui s'était vanté qu'il tuerait Claudas. Lui, s'empara d'une hache semblable à celle de Pharien, et se jeta sur lui en homme hardi et plein d'audace ; Pharien le vit venir, et de son côté s'élança contre lui. Ni l'un ni l'autre n'avait d'écu : ils échangèrent des coups si pesants et si forts sur leurs heaumes que ceux-ci, si solides et si résistants qu'ils fussent, ne purent éviter d'être faussés par l'acier tranchant. Les deux combattants étaient valeureux et très robustes, les coups lourds et bien dirigés : la calotte du heaume de Graier se fendit, et il fut si étourdi par le choc qu'il perdit l'équilibre et tomba à terre sur une épaule. Pharien tomba lui aussi et se reçut sur un genou. De son côté, le chevalier que Lambègue avait frappé de son épieu s'était relevé, car il n'était pas blessé à mort : la peur qu'il éprouvait le poussait à se défendre contre ses ennemis qui l'entouraient et il l'aurait fait volontiers, mais le sang qui ruisselait à flots de sa blessure le gênait considérablement. Pourtant, il prit la lance que celui auquel Pharien avait rendu son épée avait laissé tomber, et fit mine d'être tout prêt à se défendre. Mais il ne trouva personne qui paraisse désireux de les attaquer, lui et ses compagnons, car les dix autres s'écrièrent qu'ils ne trahiraient pas leur serment pour deux fous se comportant stupidement de leur plein gré ; d'ailleurs, tous ceux qui n'avaient pas l'intention de commettre de trahison étaient tête nue[1]. Pharien s'était relevé, il s'avançait la hache levée vers Graier qui gisait encore à terre, presque assommé. Les onze barons se hâtèrent de s'interpo-

---

sires[b] de Haut Mur, qui s'estoit vantés qu'il ocirroit Claudas. Cil ot saisie une hace pareille a la hace Pharien : se li adrece come cil qui estoit prous et plains de grant hardement ; et Phariens le voit venir : se li adrece moult vistement. Si furent ambesdoi sans escus, si s'entredonnent[c] assés grans cops et si pesans desor les hiaumes qu'il n'i a si fort ne si dur que encontre l'acier trenchant ne soit fausés. Et il furent andoi prou assés et de grant force, et li cop furent pesant et bien feru, si rompi li chapiaus del hiaume Graiier, et fu si estonnés qu'il versa jus et feri a la terre moult durement d'une des espaulles. Et aprés lui chaï Phariens et feri a la terre d'un de ses jenous. Et li chevaliers que[d] Lambegues avoit feru de l'espiel fu relevés, car il ne fu pas navrés a mort : si le semont la paours de ses anemis qu'il voit environ lui qu'il se desfende ; et il si fist moult volentiers s'il peüst, mais li sans li chiet del cors a grant ruissel, qui moult l'empire. Et nonpourquant, il a pris le glaive que cil ot laissie chaoir que Fariens ot baillie l'espee, si fait samblant grant de soi desfendre. Mais il ne trouve qui en aus asaillir mete conroi, car les .x. dient[e] qu'il ne se desloiauteront ja pour .II. musars s'il ont lor folie faite ; et cil estoient tout sans hiaume qui ne baoient a traïson. Et Phariens estoit redreciés, si venoit [*c*] la hace redrecie contremont ou Graiiers estoit encontre terre tous estourdis.

ser et le prièrent pour l'amour de Dieu de ne pas le tuer; mais avant qu'ils n'aient le temps de dire un mot, Pharien le frappa alors qu'il se relevait: il l'atteignit en plein sur le heaume, un peu au-dessus de la nuque; mais il ne le toucha pas du tranchant de la hache, car le manche lui avait tourné dans les mains. Cependant, il l'étourdit tellement qu'il retomba, frappant le sol de son nasal, et qu'il demeura là évanoui. Et avant qu'il revienne à lui, les autres le tirèrent des mains de Pharien et l'assurèrent de leur protection, et de celle de leurs compagnons contre Pharien et les siens. Entre-temps Lambègue s'était remis debout; lorsque Pharien le vit s'éloigner, il s'écria à son adresse:

166. « Ah! Fils de pute! Traître! Vous êtes mort! Vous avez eu bien tort de me trahir, et de me faire passer pour un traître moi-même! » Et il se précipita sur lui; mais sa femme était accourue; elle haïssait Lambègue de longue date, car c'était sur son conseil que son époux lui avait causé bien des peines et des ennuis. Pourtant, quand elle vit Pharien s'avancer contre lui avec sa hache, elle intercéda pour lui, puis s'interposa en disant: « Ah! noble chevalier, ne tuez pas celui qui sera le meilleur chevalier du monde s'il vit assez longtemps! Ce serait une trop grande perte pour le monde chevaleresque, et une action trop déloyale pour vous[1]. Et si vous ne voulez pas vous satisfaire autrement, tuez-moi et laissez-le aller, car il ne mourra pas sans moi sous mes yeux. » Lorsque Pharien vit sa femme mettre sa vie dans la balance pour sauver celui qui

---

Et li .xi. li courent tout au devant et li proient pour Dieu qu'il ne l'ocie pas, mais ançois qu'il aient la parole dite, l'a il feru si durement la ou il se levoit: si l'asena moult bien desus le hiaume un poi plus haut del haterel, mais il ne feri pas del trenchant de la hace, mais ele li tourna dedens les mains. Et nonpourquant tant l'a il estourdi que li naseaus feri a la terre, si s'estent tous pasmés. Mais ançois qu'il revenist, li ont tolu li autre et l'ont[c] asseüré d'aus et de tot lor pooir et de toute sa compaingnie avoc lui. Et lors estoit levés Lambegues; et quant Phariens l'en voit aler, se li escrie:

166. « Ha! Fix a putain! Traïtres! Mors estes! Mar m'i avés traï! Or me ferés tenir pour traïtre! » Lors li court sus, mais[a] sa feme i est venue acourant qui moult avoit longement Lambegue haï, car par son conseil li avoit Phariens fait maint anui et maint mal. Et quant ele voit que Phariens court aprés lui a toute la hace, si conmence a crier merci, puis s'est mise devant lui et li dist: « Ha! gentils chevaliers, n'ociés pas le meillour chevalier del monde s'il puet tant vivre. Car trop seroit grant perte a chevalerie et trop grans desloiautés envers vous. Et se vous autrement ne le volés faire, si[b] m'ociés et lui laissiés aler, car sans moi ne morra il ja devant mes ex. » Quant Phariens voit sa feme qui pour lui se met en abandon et

avait été la cause de ses malheurs et de ses soucis, il renonça à le presser davantage et se retourna vers Graier, que les autres avaient relevé non sans peine. Il alla le frapper jusque dans leurs bras et le fit retomber à terre ; mais alors quelques-uns des barons entrèrent en fureur et dirent qu'ils ne toléreraient pas que soit tué de la sorte celui qui était venu avec eux. Ils attaquèrent Pharien et le frappèrent à coups d'épée et de hache, si bien qu'ils lui infligèrent plusieurs blessures dont le sang vermeil se mit à couler abondamment : mais il eut la chance qu'aucune de ces plaies ne soit mortelle. Et lorsque Lambègue, son neveu, vit le sang de son oncle couler, il ne put le supporter, car l'affection naturelle entre parents l'amena à avoir pitié de celui qui était son seigneur légitime et son oncle. Il mit la main à son épée et se précipita sur les barons, malgré ses blessures : il leur assena de grands coups là où il pouvait les toucher, en homme courageux et plein de hardiesse ; et d'autre part, ceux qui étaient en prison pour Claudas commencèrent à lui prêter main-forte. Lorsque les onze barons virent que Lambègue risquait sa vie pour son oncle, auquel ils pensaient qu'il vouait une haine mortelle, ils en furent remplis de pitié, et dirent que c'était folie de s'interposer entre des parents liés par le sang. Alors le plus riche et le plus puissant d'entre eux, qui était seigneur d'un château appelé Lambrion, intervint ; il était très sage et de grande valeur, et il avait été très vaillant dans sa jeunesse : il se plaça entre Pharien et ceux qui l'attaquaient. Ceux-ci étaient ses amis

---

tous les maus li avoit quis et pourchaciés, si le laisse a itant ester et courut sus a Graiier que li autre avoient ja relevé a moult grant painne. Et il le fiert entre lor mains et le rabat a la terre jus : et lors se courecent li auquant d'aus et dient qu'il ne sousferront mie en tel maniere qu'il ocie celui qui en tel maniere estoit venus en lor compaingnie. Lors li courent[c] sus et le fierent de haces et d'espees, si qu'il li fisent grans plaies el cors si que li sans vermaus en chiet et degoute, mais il n'en i a nule qui soit mortels : si l'en est moult bien avenu. Et quant Lambegues ses niés voit[d] le sanc qui des plaies li degotoit, si ne le pot sousfrir, car nature de charnel amour li faisoit avoir pitié de[e] celui qui ses drois sires et ses oncles estoit. Lors met la main a l'espee et lor cort sus si navrés come il estoit[f] : si lor donne grans cops la ou il les puet ataindre, come cil qui assés avoit et cuer et hardement ; et autresi lor courent[g] sus li autre qui en prison estoient pour Claudas. Quant li .XI. voient que Lambegues se met en aventure de mort [*d*] pour son oncle qu'il quidoient qu'il haïst tant, si en orent moult grant pitié, et dient[h] que moult est fols qui s'entremet d'amis charnels. Lors saut avant li plus riches et li plus poissans d'als tous qui estoit sires d'un chastel qui avoit non Lambrions ; si estoit moult sages et moult vaillans, et de grant prouece avoit il esté : et cil se mist entre Pharien

de longue date, ils avaient beaucoup d'affection les uns pour les autres : il réussit donc à mettre un terme à la mêlée sans qu'il y ait mort d'homme — mais des blessés il y en eut, et parmi les plus renommés. Ils se séparèrent finalement, et tous quittèrent la tour à l'exception de Pharien et des siens qui restèrent sur place. Pharien se fit désarmer, et ses deux otages qui étaient demeurés avec lui et qui étaient des hommes de valeur examinèrent ses plaies. Le troisième était grièvement blessé : la femme de Pharien s'en occupa. Lorsqu'elle fut certaine que son seigneur n'avait aucune blessure dangereuse, elle ne se soucia pas beaucoup des autres, sauf de Lambègue dont elle prit plus grand soin qu'elle ne l'aurait pensé, car il ne voulut sous aucun prétexte sortir de la tour, redoutant que ceux de la cité ne viennent assaillir son oncle : il préférait mourir avec lui, si les choses en arrivaient là, plutôt que d'être sauvé avec les autres hors de la tour. Pharien, au demeurant, était beaucoup moins courroucé contre son neveu qu'il n'avait fait mine de l'être pendant la bataille, car il savait bien qu'à la dernière extrémité Lambègue ne lui ferait pas défaut, ni ne pourrait supporter qu'on lui fasse du mal ou qu'on l'humilie. Mais ce dont il s'émerveillait plus que tout, c'était du comportement de sa femme, qui avait si longtemps haï son neveu, et qui dans le besoin était accourue à son aide si généreusement qu'elle était prête à subir pour lui mort ou blessures. Et en raison de cette attitude, elle avait gagné son affection de telle manière qu'il ne voulait plus se souvenir des fautes envers lui qu'elle

---

et ciaus qui l'asailloient, et il estoient moult privés de lui et moult s'entramoient de grant amour, et de moult lonc tans. Si fist tant que la mellee departi sans plus de perte que de home mort i fust, mais des navrés i ot il des plus proisiés. Et atant se sont departi et s'en vont trestout fors de la tour fors Pharien et sa maisnie qui remés i sont. Il se fait desarmer : si regardent ses plaies si doi ostage qui remés furent et qui assés prodome estoient ; et li tiers est moult bleciés, si s'en entremet moult la feme Pharien. Et quant ele set que ses sires n'a nule plaie perillouse, se ne li chaille granment des autres fors de Lambegue dont ele s'entremet assés plus que ele ne quidast ; car il ne se vaut onques metre fors de la tour, pour ce qu'il ot paour que cil de la cité n'asaillissent son oncle : si amoit mix avoc lui morir, s'a ce venist, que estre sauvés defors avoc les autres. Et Phariens est moult mains iriés vers lui qu'il ne li a moustré en la bataille, car bien set que au destroit ne li porroit il faillir, ne sousfrir qu'il eüst honte ne mal. Mais sor toute riens s'esmerveille de sa feme qui l'avoit tant haï et ore li estoit courue aidier au grant besoig de si grant cuer que ele s'abandonna pour lui a navrer et a ocire. Et pour ce que ele a ce fait, a son cuer si gaaingnié que de nul mesfait que ele

avait commises auparavant ; il ne désirait plus lui faire aucun mal et lui pardonnait entièrement. De même, il pardonna à son neveu et oublia son ressentiment à propos du chevalier que celui-ci avait blessé alors qu'il était en la garde de son oncle.

167. Ainsi Pharien demeura-t-il dans la tour. Et ceux qui l'avaient attaqué s'en allèrent, bien désolés, pour certains, de ne pas l'avoir tué ; mais ceux qui étaient vraiment loyaux ne le regrettaient pas, car ils savaient parfaitement que, s'ils l'avaient tué, on les aurait à jamais considérés comme des traîtres.

Lionel et Bohort au Lac.

168. Le conte nous dit ici qu'après avoir passé trois jours au Lac où la demoiselle les avait amenés les deux enfants étaient dans un triste état, bien pire qu'à leur arrivée, à cause de l'absence de leurs maîtres : en effet, ils leur étaient tous deux très profondément attachés. Et lorsque la Dame du Lac vit ce qu'il en était, elle en fut bouleversée et remplie de compassion. Elle leur demanda pourquoi ils avaient si mauvaise mine ; mais ils lui en dissimulèrent la raison, n'osant la lui révéler car ils la craignaient beaucoup. La dame leur fit alors reposer la question par Lancelot, et ils lui avouèrent qu'ils ne se sentiraient jamais à leur aise aussi longtemps qu'ils seraient privés de leurs deux maîtres : il n'y avait personne à qui ils osaient exprimer leurs désirs aussi bien qu'à eux, car ils avaient trouvé en eux une telle douceur et une

---

li ait fait cha en ariere n'a il nul talent que il mal li face, ains li pardonne son maltalent del tout en tout ; et a son neveu meïsmement pardonne le courous qu'il li avoit fait del chevalier qu'il avoit navré, qui en son conduit estoit venus.

167. Ensi est Phariens en la tour. Et cil qui assailli l'avoient s'en sont alé et sont dolant, de tels i a, qu'il n'avoient Farien tué ; mais a ciaus qui loial estoient n'en pesoit mie, car bien savoient s'il l'eüssent mort, il en fuissent a tous jours mais tenu pour desloial.

168. [*e*] Or dist li contes que quant li doi enfant orent .III. jours esté[a] el lac ou la damoisele les ot portés, si furent moult empirié de tel com il estoient quant il i vinrent ; et tout ce fu pour lor maistres que il n'avoient point, car moult les amoient ambedoi. Et quant la Dame del Lac les vit si durement empirier, si en ot moult grant pitié et grant esmay. Lors lor demande qu'il ont eü que si durement sont empirié de lor cors. Et il l'ont celé, que dire ne li osent, car moult le doutoient. Lors le conmanda la dame a enquerre par Lanselot, et il li connoissent qu'il ne seront jamais a aise jusqu'a cele ore que il avront lor .II. maistres, car il n'osoient a nului si bien dire lor volenté com il faisoient a lor maistres, car il i avoient tant trové de douçour et de

telle compréhension qu'ils ne croyaient pas devoir en trouver jamais autant ailleurs. Lancelot en profita pour leur demander qui ils étaient, et Lionel lui dit qu'ils étaient les fils du roi Bohort de Gaunes, et qu'ils s'étaient échappés de manière spectaculaire, et il lui raconta toute leur aventure : comment lui, Lionel, avait frappé le roi Claudas lors du banquet, et comment il avait blessé son fils. Et Lancelot en conçut encore davantage d'affection et d'admiration pour lui ; il lui demanda ensuite si Claudas était mort, et Lionel répondit que non, « mais son fils l'est, lui, et je ne m'en réjouis pas moins que je ne le ferais de la mort de Claudas, au contraire !

169. — Certes, dit Lancelot, vous avez eu de la chance. Mais prenez garde à faire preuve à l'avenir d'autant de vaillance que vous en avez manifesté jusqu'à présent, car un fils de roi doit posséder plus de prouesse qu'un autre ». Lancelot répéta à sa dame tout ce que Lionel lui avait raconté, et ajouta qu'elle devait se persuader que les deux frères ne seraient jamais heureux avant d'avoir leurs maîtres avec eux. Elle en fut remplie de compassion : elle les fit venir devant elle, vit comme ils avaient mauvaise mine, et comme leurs yeux étaient rouges et gonflés des larmes qu'ils avaient versées. « Qu'avez-vous donc, mes chers enfants ? » leur demanda-t-elle. Mais ils continuaient à ne pas vouloir lui confesser la vérité, jusqu'à ce qu'elle reprenne elle-même : « Je sais bien ce qui vous rend si malheureux. C'est l'absence de vos maîtres, à ce que je crois. Mais si je les

---

pitié que[b] il n'en poroient, ce lor est avis, en nul lieu[c] tant trouver. Et Lanselos lor enquiert de lor couvines et qui il sont, et Lyonniaus li a dit qu'il avoient esté fil au roi Boort de Gaunes, et que fuis s'en estoit par une tele aventure : se li a conté de chief en chief, et conment il ot feru le roi Claudas a son mengier et son fil navré. Et Lanselos l'en aimme trop mix et mix l'en proise ; puis li demande de Claudas se il est mors, et il dist que nenil, « mais ses fix est ocis, dont je ne sui pas mains liés que de Claudas, mais plus assés.

169. — Certes, dist Lanselos, bien vous en est avenu. Mais gardés que vos soiés autresi prous d'ore en avant que vous avés esté jusques ci, car fix de roi doit avoir en lui assés prouece et plus que nus autres hom ». Toutes les choses qu'il li ot conté conta Lanselos a sa dame, et li dist que bien seüst ele que il ne seront jamais a aise li doi frere devant ce qu'il avront lor .II. maistres avoc aus. Et cele en a moult grant pitié : si les apele et les voit moult empiriés de lor cors, et a veü qu'il ont lor ex rouges et enflés del plourer qu'il avoi[*f*]ent fait. Et ele lor demande : « Que avés vos, mi bel enfant ? » Et il ne li voloient connoistre, tant que ele lor dist : « Je sai bien por coi vous estes si a malaise. C'est, je croi, pour vos maistres que vous n'avés. Mais se je les

envoyais chercher, seriez-vous satisfaits ? Dites-le-moi : car je le ferai, soyez-en sûrs, si vous devez m'en être reconnaissants. » Et Lionel, qui avait été le plus misérable des deux, répondit que dans ce cas ils ne pourraient plus éprouver la moindre peine. « Au nom de Dieu, déclara alors la dame, vous ne souffrirez pas plus longtemps pour ce motif : je les ferai chercher cette nuit même. — Dame, fit Lionel, ce n'est pas tant qu'il me tarde d'être avec lui, mais je crains surtout qu'ils ne soient morts : j'ai grand-peur que Claudas ne les ait fait tuer, car il les hait profondément.

170. — Ne vous inquiétez pas, répondit la dame ; vous en aurez bientôt des nouvelles. Mais prenez garde désormais de ne plus faire si triste chère, car je ne vous le pardonnerais pas ; au contraire, mangez et buvez, soyez de bonne humeur et réconfortez-vous avec mon fils, car je ne voudrais pour rien au monde que vos maîtres vous retrouvent en si mauvais état. Et si vous n'êtes pas aussi beaux et aussi bien en chair d'ici trois jours que vous l'étiez en arrivant ici, sachez que vos maîtres ne vous verront pas, car ils croiraient qu'on vous a laissés mourir de faim dans cette maison. — Ah ! dame ! » s'écria Lionel, qui prenait au sérieux ses menaces, « pitié, pour l'amour de Dieu ! Certes, s'ils nous trouvaient amaigris et pâlis, ils sauraient bien que ce serait à cause de leur absence. Mais malgré tout, nous mangerons tout ce que vous voudrez, si vous nous promettez que vous les enverrez vraiment cher-

---

enveoie querre, seriés vous a aise ? Dites le moi : car saciés que je envoierai pour aus se vous m'en devés bon gré savoir. » Et Lyonniaus qui plus avoit esté empiriés li dist qu'il ne porroient des lor en avant nul mal avoir. « En non Dieu ! fait la dame, pour ce n'avrés vous ja mal longement, car je les envoierai querre encore anuit. — Dame, fait Lyoniaus, il ne me tarde ore pas tant por estre avoc lui com je fais pour la paour que je ai qu'il ne soient mort, car je criem moult que Claudas ne les ait fait ocirre. Quar trop les het.

170. — Or ne vous esmaiiés, fait la dame, que vous en orrés temprement vraies nouveles. Mais gardés que des ore mais ne faites laide ciere, car jamais ne vous ameroie ; mais mengiés et bevés et tout a aise soiiés et vous reconfortés avoc mon fil li uns a l'autre, car je ne volroie pour nule rien que vostre maistre vous trouvaissent si empirié quant il vous verroient. Et se vous n'estes autresi bel et autresi cras dedens tiers jour come vous estiés quant vous venistes ci, bien saciés que ja vostre maistre ne vous verront ja, car il quideroient c'on vous eüst laissié morir de fain chaiens. — Ha ! dame ! fait Lyonniaus, por Dieu merci ! », qui moult doutoit ses manaces ; « certes s'il nous veoient maigre et empirié, il saroient bien que ce seroit pour lor compaingnie que nous avienmes perdu. Et nonpourquant, nous mengerons tant que vous volrés, se vous nous creantés que vous i

cher ce soir même. » La dame s'amusait beaucoup, elle promit qu'elle allait le faire immédiatement. « Dame, reprit Lionel, si on leur porte quelques signes de reconnaissance de notre part, ils seront plus satisfaits en les voyant. Voici nos deux ceintures ; dites à celui que vous allez envoyer de les leur montrer, et je suis certain qu'ils viendront sans tarder. »

171. La dame se saisit alors des deux ceintures qui étaient très semblables ; elle conçut beaucoup d'estime pour la sagesse de Lionel qui avait pensé à ce détail. Elle retourna dans ses chambres privées et appela une demoiselle — pas celle qui les avait enlevés, mais une autre[1]. « Vous irez, lui dit-elle, à Gaunes, et vous vous informerez, directement et par l'intermédiaire de vos compagnons, de la situation du roi Claudas et de ceux du royaume de Gaunes ; et en fonction de ce que vous aurez appris, prenez soin de cacher votre mission ou de la révéler : cachez-la soigneusement à tous les gens de Claudas, mais révélez-la aux gouverneurs de nos deux enfants, ainsi que je vais vous l'indiquer. Vous demanderez partout comment les choses se sont passées, et ce qu'on dit des enfants et de leurs maîtres. Et si vous pouvez parler en privé à ceux-ci, faites-le ; saluez-les de la part de leurs deux seigneurs, et donnez-leur ces ceintures en guise de signes de reconnaissance. Cela leur prouvera que les enfants sont sains et saufs, et bien portants ; puis invitez-les à venir les rejoindre, car ils refusent le boire et le manger

---

envoierés encore anquenuit[a]. » Et la dame s'en rist moult volentiers, si lor creante que ele i envoiera orendroit. « Dame, dist Lyonniaus, s'on lor porte aucunes enseignes de par nous, il en seront plus lié par ensi qu'il connoissent les enseignes c'on lor portera. Et veés ci nos .II. chaintures, si lor faites mostrer tout avant par celui qui les i portera, et je sai bien qu'il venront[b] tantost a nous. »

171. Atant prent la dame les .II. chaintures qui estoient d'une oevre et d'une samblance. Et moult l'en tient la dame a sage de ce que de tel chose s'est pourpensés. Puis est venue en ses canbres, si apela une damoisele — non pas celi qui les avoit emblés, mais une autre — ; se li dist : « Vous en irés a Gaunes [*188a*] et enquerés par vous et par ciaus qui avoc vous seront la[a] couvine del roi Claudas et de ciaus del regne de Gaunes ; et selonc ce que vous orrés, si pensés del celer vostre couvine ou del descouvrir : de celer, vers la gent Claudas outreement ; del descouvrir, vers les maistres a nos .II. enfans et en tel maniere come je vous ensegnerai. Vous enquerrés toutes les choses conment eles sont alees et que on dist des .II. enfans et de lor maistres. Et se vous poés a aus parler priveement, si i parlés et lor dites que lor .II. signours les saluent, et a enseignes lor bailliés ces .II. chaintures. Et a ces enseignes vous querront il que li enfant sont sain et sauf et tout a aise ; et qu'il viengnent a lor .II. signours, car il ne menguent ne boivent

parce qu'ils sont séparés d'eux. Mais surtout prenez garde que ni les gouverneurs ni personne d'autre ne sachent qui vous êtes ni d'où vous venez. » La demoiselle protesta qu'il n'était pas nécessaire de lui rappeler ce dernier point.

172. « Je vais vous expliquer comment vous agirez, continua la dame. Vous leur direz de venir discrètement et de n'amener aucun compagnon avec eux ; et vous les ferez passer par les chemins détournés, de sorte que personne ne sache par où vous vous en allez. Je pense d'ailleurs que vous trouverez là-bas, ou sur la route, l'espion que j'ai envoyé pour savoir quelle était la situation : vous aurez moins à faire que si vous étiez toute seule. » La demoiselle partit sur ces mots, accompagnée de deux serviteurs à cheval ; ils ne tardèrent pas en effet à rencontrer leur espion, qui leur raconta comment s'était conclue la paix entre Claudas et ceux de la terre de Gaunes, et que les barons tenaient Claudas prisonnier ; il leur dit aussi quels prodiges les deux gouverneurs avaient accomplis pour protéger Claudas, et les autres pour le tuer. Bref, il leur rapporta tout ce qui s'était passé entre les deux camps, pour autant qu'un étranger pût en être informé. La demoiselle continua sa route et ne s'arrêta qu'une fois à Gaunes : elle trouva la ville en émoi, car ils avaient assiégé Pharien et les siens dans la tour, parce qu'ils savaient désormais que Claudas n'y était pas en prison. La demoiselle vit qu'ils attaquaient la tour très rudement, et fut

---

pour ce que il ne sont avoc aus. Mais bien gardés que il ne autres ne sacent qui vous estes ne de quel lieu. » Et cele li dist que de ce ne li couvient il ja chastoiier.

172. « Ore vous dirai dont, dist la dame, conment vous en esploiterés. Vous lor dirés que il viengnent si priveement qu'il n'i amaingnent nul home vivant fors aus .II. ; et si les en amenés par ces destrois, que nus ne sace par ou vous irés. Et je quit que vous trouverés la ou entre voies m'espie que je i ai envoiié pour la couvine enquerre, si averés mains a faire que se vous fuissiés par vous sole. » Atant s'en vait la damoisele et en mainne avoc li .II. vallés a cheval ; si chevalchierent tant qu'il encontrerent lor espie. Si lor dist conment la pais a esté faite entre Claudas et ciaus de la terre de Gaunes et qu'il le tiennent en lor prison, et les merveilles que li doi maistre ont fait : li uns de Claudas garantir, et li autres de lui ocirre ; toutes les choses li conta conment eles avoient esté faites en l'ost selonc ce que les estranges gens en pueent savoir et aprendre. Et la damoisele s'en part atant et ne fina d'esrer, si vint a Gaunes : si trouve la vile moult tourblee, car il avoient assis Pharien et sa maisnie dedens la tour pour ce qu'il savoient bien que Claudas n'estoit pas en sa prison laiens. Et la damoisele vit qu'il assailloient a la tour moult durement, si ot grant paour des .II. maistres qui laiens estoient[a] ; et ele enquist et

remplie d'inquiétude pour les deux maîtres qui se trouvaient à l'intérieur. Elle posa des questions à droite et à gauche, demandant pourquoi on assaillait la tour de la sorte, comme si elle ne le savait pas ; on le lui dit. Elle demanda alors aux assaillants lequel d'entre eux était le plus loyal, et on le lui indiqua ; elle s'arrangea pour lui parler et lui dit : « Cher seigneur, vous avez une grande réputation d'honnêteté ; si vous vouliez me promettre de ne révéler ce secret à personne, je vous dirais quelque chose qui vous causerait une grande joie, et qui serait très profitable à vos deux seigneurs. »

173. En l'entendant, l'homme fut tout excité et tout joyeux parce qu'elle avait mentionné ses deux seigneurs. « De quels seigneurs voulez-vous parler ? fit-il. — Des deux fils du roi Bohort qui fut le maître de cette cité et du pays environnant. — Ah ! demoiselle, l'interrompit-il aussitôt, avant d'aller plus loin, dites-moi si les enfants sont en vie ! — Oui, répondit-elle, sachez qu'ils sont vivants et en bonne santé ; et je suis venue ici parce que l'on veut bien que leurs gens sachent où ils sont et comment ils vont[1]. Ils envoient à leurs maîtres des signes de reconnaissance qu'ils ne manqueront pas d'identifier, à ce que je crois. C'est pourquoi je vous prie de me permettre de leur parler, car j'en ai grand besoin. — Demoiselle, j'arrangerai une rencontre du mieux que je pourrai, mais pour l'amour de Dieu, si c'est possible, dites-moi où sont mes deux seigneurs et s'ils sont au pouvoir du roi Claudas ou de leurs

---

encercha pour coi cis assaus estoit a la tour, autresi conme s'ele n'en seüst rien. Et il li ont dit le pour coi. Et ele enquiert de ciaus de defors liquels estoit li plus loiaus hom, et on li nonme ; et ele fait tant qu'ele parole a lui. Et ele li dist : « Biaus sire, on vous tient a moult loial home de grant maniere, et je vous [*b*] diroie une chose se vous me creantiiés que vous ne vous en descouverriés a nului qui soit vivans que je le vous eüsse dit ; et saciés que ce seroit de vostre grant joie et del grant pourfit a vos .II. signours. »

173. Quant cil l'entent, si en ot moult grant joie pour ce que ele avoit dit que ce seroit sa grant joie et le pourfit a ses .II. signours. « De quels signours, fait il, me parlés vous ? — Je paroil, fait ele, des .II. fils au roi Boors qui de ceste cité fu sires et del païs tout environ. — Ha ! damoisele, fait li chevaliers, ançois que vous me metés en autre parole, dites moi se li enfant sont vif. — Oïl, fait ele, saciés qu'il sont sain et haitié, et pour ce sui je ci venue que on velt bien que lor gent sacent ou il sont et conment il lor est ; et mandent a lor .II. maistres tels enseignes qu'il connoistront bien, si com je le croi. Et pour ce vos proi je et requier que vous me faciés a aus parler, car moult en ai grant besoig. — Damoisele, le parler pourchacerai je bien a mon pooir, mais pour Dieu, s'il puet estre, dites moi ou mi doi signour sont et s'il sont en la baillie le roi Claudas ne a lor

autres ennemis. — Voici ce que je peux vous en dire : ils sont en vie et en bonne santé, et bien traités, en un lieu où on les aime au moins autant que vous le faites, ils ne risquent rien de qui leur voudrait du mal et n'ont aucun sujet d'angoisse. Mais l'endroit où ils sont, vous ne pouvez pas le savoir.

174. — Demoiselle, reprit l'autre, je vais arranger une rencontre entre vous et leurs deux gouverneurs ; mais si vous en êtes d'accord, pour réjouir les nôtres, je vais annoncer que j'ai de bonnes nouvelles de nos seigneurs — et je vous assure qu'ils en seront très heureux ! — Je veux bien, seigneur, mais à la condition que personne ne m'interroge davantage à ce sujet ; car ce que je vous ai dit était sous le sceau du secret. — Personne ne vous forcera à en dire plus. » Il revint aux gens de Gaunes et leur annonça qu'il avait reçu de bonnes nouvelles des enfants : ils étaient sains et saufs, hors des mains de Claudas ou de leurs ennemis. La nouvelle se répandit vite, et la joie fut grande dans la cité ; de son côté, le chevalier qui avait parlé avec la demoiselle fit reculer ses troupes, puis invita la demoiselle à avancer jusqu'à la tour pour parler à Pharien et à Lambègue, son neveu. Lorsqu'elle leur eut fait part de sa mission et montré les deux ceintures, leur bonheur ne fut pas mince. Elle leur transmit intégralement le message dont l'avait chargée sa dame, expliquant que les enfants ne pouvaient ni manger ni boire, et se rendaient malades d'inquiétude parce que leurs

---

autres anemis. — Tant, fait ele, vous dirai je qu'il sont encore sain et haitié et a aise et[a] en tel garde ou on les aimme autretant come vous faites ou plus, ne si n'ont garde ne paour de nul home qui mal lor voille. Mais le lieu u il sont ne poés vous pas savoir.

174. — Damoisele, fait il, je vois pourchacier conment vous porrés parler a lor .II. maiſtres, mais se vous volés pour nos gens faire plus liés, je dirai que je ai ores bones nouveles de nos .II. signours, et saciés que moult en seroit la joie grans. — Sire, fait ele, je le voel bien. Mais que je n'en soie plus requise d'autrui, car je vous ai dit en confession ce que je vous en ai descouvert. — Vous ne trouverés pas, diſt il, qui de plus dire vous face force. » Lors en revient cil a lor gens, si lor diſt qu'il a oïes bones nouveles des enfans et qu'il sont sain et haitié et fors des mains Claudas et de tous lor anemis. Lors fu grans joie par toute la cité, car toſt fu seüe la novele ; si fiſt tant li chevaliers qui a la damoisele avoit parlé qu'il a fait les gens traire ariere ; et fait venir la damoisele jusques a la tour et le fait parler a Pharien et a Lambegue son neveu. Et quant ele lor ot dite sa besoigne et il ot mouſtré les .II. chaintures, lors ne fu pas petite la joie qu'il orent. Et ele lor diſt la besoigne tout ensi come sa dame li ot enchargié de ce qu'il ne pooient mengier ne boire, et que moult

maîtres n'étaient pas auprès d'eux et qu'ils redoutaient que Claudas ne les ait mis en prison ou tués : ils se faisaient énormément de souci. Les deux gouverneurs furent ravis des paroles de la demoiselle qui leur annonçait que les enfants étaient retrouvés et leur promettait de les conduire là où elle les avait laissés. Sans perdre un instant, Pharien vint aux fenêtres de la tour et il appela les plus grands seigneurs de la cité et du pays pour leur répéter les nouvelles. Et eux de répondre que, si Pharien pouvait leur présenter une preuve de ce qu'il avançait, ils n'en demanderaient pas plus.

175. Il rejoignit donc la demoiselle et lui dit : « Demoiselle, nous sommes dans une impasse, comme vous pouvez le voir : mes hommes et moi sommes en prison, et je ne serai pas libéré avant qu'une partie de ces gens, dehors, aient vu les deux enfants, car ils sont convaincus que je les ai moi-même trahis et mis à mort. — Au nom de Dieu, s'exclama la jeune fille, je n'oserais pas prendre cela sur moi. Si vous voulez m'accompagner, et votre neveu aussi, je vous les montrerai. Mais ils ne seront pas révélés à d'autres que vous, cela m'a bien été défendu sur ma propre vie. — Demoiselle », dit alors Pharien, qui était de grande sagesse, voilà ce que vous allez faire : je vais vous confier mon neveu, que voici, et il ira avec vous : c'est le maître du plus jeune. Et s'il peut obtenir de celui qui les a en garde qu'il les présente aux barons de ce pays, alors il pourra s'échapper aussi. Mais je ne crois pas

---

estoient empirié de ce qu'il n'estoient avoc aus [*c*] et conment il se doutoient qu'il ne fuissent ocis ou que Claudas ne les ot mis en sa prison : si en estoient moult a malaise. Grans fu la joie que li doi maistre fisent de ce que la damoisele dist des enfans qui trové sont, car ele lor creante a mener la ou ele les a laissiés. Et tantost vient Phariens as fenestres de la tour : si apele des plus haus homes de la cité et del païs et lor dist les nouveles qu'il avoit oïes. Et il li dient que s'il fait tant que il lor puisse moustrer, il s'en sousferront a tant.

175. Lors est venus a la damoisele et li dist : « Damoisele, li meschiés i est si grans come vous poés veoir, car je et mi home sonmes ci em prison, ne je ne serai desserrés devant ce c'une partie de ces gens[a] aront veü les .II. enfans[b], car il quident bien qu'il soient mort et traï par moi meïsmes. — En non Dieu ! fait ele, ce n'oseroie je mie emprendre sor moi. Mais se vous i venés, je le vous ferai moustrer et veoir, et vostre neveu avoc vous. Mais a plus de gent ne seroient il pas moustré, car ensi m'est il desfendu desor mes iex. — Damoisele, fait Phariens, qui moult fu sages, or vous dirai donques que vous ferois ; et je vous baillerai mon neveu qui chi est, si ira avec vous[c], car il est maistres au menour. Et s'il puet trouver vers celui qui les a en garde qu'i les voelle garder et moustrer as barons de cest païs, ensi porra eschaper fors de chaiens. Mais autrement ne quit je pas

que cela puisse se faire autrement, et je ne voudrais à aucun prix que vous en soyez blâmée. Puisque l'on vous a ordonné de nous conduire, mon neveu et moi, là où ils se trouvent, je vous donne mon neveu. Mais avant vous me jurerez sur les reliques que ce n'eſt pas pour le livrer au roi Claudas. »

176. La demoiselle se déclara d'accord avec cette proposition. Pharien s'en revint vers ceux de dehors qui l'attendaient, et leur dit d'envoyer quelques-uns des plus nobles parmi eux avec son neveu, « et cette demoiselle vous fera voir les enfants. Je demeurerai en prison jusqu'à ce que vous les ayez vus ; mais sitôt après, dès que vous saurez qu'ils ne sont pas au pouvoir de Claudas, je veux être délivré, ainsi que ceux qui sont ici prisonniers avec moi : vous me le jurerez sur les reliques avant que mon neveu ne sorte de la tour pour s'y rendre ». Les barons acceptèrent à leur tour, convaincus d'ailleurs qu'on ne retrouverait jamais les enfants vivants et en bonne santé. On apporta les reliques, la demoiselle prêta serment à Pharien, puis les barons de Gaunes en firent autant selon les termes qu'il avait fixés. Cependant, parce que les barons de Gaunes ne savaient pas ce qu'il adviendrait, et craignaient une trahison possible ou autre chose, ils décidèrent qu'un seul d'entre eux s'en irait avec la demoiselle, un homme auquel ils pourraient, et devraient, faire confiance lorsqu'il leur ferait son rapport. Ils choisirent celui-là même qui avait parlé à la demoiselle : c'était le plus riche de tout le royaume, et le

---

qu'il peüſt eſtre, ne je ne volroie en nule maniere que vous en fuissiés blasmee. Mais puis qu'il vous eſt conmandé que vous en menés et moi et mon neveu la ou il sont, mon neveu vous baillerai je. Mais vous me juerrés sor sains que vous ne le meterés en la baillie le roi Claudas. »

176. Ensi l'otroie la damoisele. Et il en vient a ciaus defors qui illuec l'atendoient, si lor diſt que une partie des plus loiaus homes d'aus aillent avoc son neveu, « et ceſte damoisele vous fera les enfans mouſtrer. Et je demouerrai em prison tant que vous les arés veüs. Mais si toſt come vous les arés veüs et savrés qu'il seront fors des mains Claudas, je volrai eſtre delivrés, et je et ciſt prison qui chaiens sont : et ce me juerrés vous sor sains ançois que mes niés isse de chaiens pour aler ». Ensi l'otroient li baron et un et autre, car ja ne quident veoir l'ore que li enfant soient trouvé sain et haitié. Li saint sont aporté, si fait la damoisele a Pharien son serement et puis aprés li baron de Gaunes de ce qu'il lor ot devisé. Mais pour ce que li baron de Gaunes ne sorent qu'il ert a avenir ou de traïson ou d'autre chose, il eslisent que d'eals tous n'en ira que uns seuls qui il porront et deveront bien croire que il lor fera bien a entendre ; si eslisent celui meïsme a qui la da[*d*]moisele avoit parlé, et il eſtoit tous li plus riches hom de tout le regne et li plus loiax, et cousins germains avoit

plus loyal, et c'était un cousin du roi Bohort[1]. Il s'appelait Léonce de Palerne et avait plus de cinquante ans. Toutefois, avant de partir, il demanda à la demoiselle s'ils se dirigeraient vers le royaume de Claudas ou ailleurs. Et elle lui affirma que Claudas n'exerçait aucun pouvoir là où elle voulait le conduire.

177. Léonce et Lambègue se mirent donc en selle, et suivirent la demoiselle qui chevauchait en tête. Ils arrivèrent bientôt à l'entrée de la vallée du côté de Nocorance, à l'orée de la forêt de Briosque[1] : c'est dans cette partie de la forêt que se trouvait le lac où résidaient les enfants qu'ils allaient voir. Ils parvinrent à une rivière qui longeait la forêt quelque temps, avec une très belle prairie entre elle et les arbres. La demoiselle dit alors à Léonce : « Seigneur, j'appartiens à une demoiselle, je ne suis pas ma propre maîtresse. Lorsque je suis partie pour Gaunes, on m'a défendu au péril de ma vie d'amener auprès des enfants personne d'autre que leurs deux gouverneurs : je n'oserais pas transgresser cette interdiction. C'est pourquoi il vous faudra rester ici jusqu'à demain : ce chevalier et moi nous irons rejoindre les enfants et nous trouverons un moyen pour que vous puissiez aussi les voir. Sachez que vous recevrez demain matin un message par l'un de ces écuyers qui m'accompagnent, et qui viendra vous dire ce que ma demoiselle aura décidé. — Demoiselle, fit le chevalier, puisqu'il en est ainsi, dites-moi où je pourrai me loger. — Volontiers, répondit-elle. Suivez-moi donc. »

---

esté au roi Boort. Si ert apelés Leonce de Paierne, et estoit en l'aage de .L. ans ou de plus. Mais ançois que il s'en mueve, demande a la damoisele quel part ele ira, ou en la terre Claudas ou en quel lieu. Et ele dist que Claudas n'a nul pooir la ou ele le velt conduire.

177. Atant sont monté entre Leonce et Lambegue, et sivent la damoisele qui les conduist. Et chevauchent tant qu'il vienent au chief de la valee par devers Nocorance, a l'entree de la forest qui estoit apelee Briosque : de cele part de la forest estoit li las ou li enfant estoient qu'il aloient veoir. Lors sont venu a une aigue qui i estoit ; et couroit desous la forest un petit, si estoit entre l'aigue et la forest une moult bele praerie et moult grande. Et la damoisele dist a Leonce : « Sire, je sui a une damoisele, qui sui a autrui que a moi. Et quant je alai a Gaunes, on me desfendi sor mes ex que je n'amenaisse la ou li enfant sont fors les .II. maistres : ne je n'oseroie trespasser le conmandement qui fais m'est ; pour ce vous couvenra ci remanoir jusques a demain ; et nous irons entre moi et cest autre chevalier ou li enfant sont et pourchacerons conment vous i porrés venir. Et saciés que vous avrés demain matin en message un de ces esquiers qui ci sont avoc moi, qui vous venra dire ce que nous avrons a ma damoisele trouvé. — Damoisele, fait li chevaliers, puis que remanoir m'estuet, dites moi ou je porrai herbergier. — Volentiers, fait ele. Or me sivés. »

178. Elle s'en alla le long de la rivière, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent à peu de distance sur la droite le château de Ceraisse, qui était voisin d'un autre appelé Brion : c'était de lui que la forêt tirait son nom de Briosque. Le demoiselle indiqua le manoir à Léonce, qui s'y rendit avec ses écuyers pour y passer la nuit. De leur côté, la jeune fille et Lambègue continuèrent leur route jusqu'au Lac où ils pénétrèrent. Il faisait déjà nuit quand ils y parvinrent, et Lambègue s'étonna fort de ce que la demoiselle osait entrer de la sorte dans l'eau, qui lui paraissait bien profonde. Mais il ne sut pas ce qu'il en était ; il se trouva soudain devant le portail d'une maison fortifiée, et en regardant derrière lui, il ne vit plus trace du lac qui lui avait semblé si vaste : il en fut complètement ébahi. La demoiselle entra dans la maison, et il la suivit ; lorsque la jeune fille eut pénétré dans la chambre où se trouvaient les enfants, ceux-ci vinrent à sa rencontre dès qu'ils l'aperçurent. Inutile de demander si Bohort manifesta une grande joie en voyant son maître : il l'embrassa plus de cent fois. Mais quand Lionel se rendit compte que son maître, à lui, n'était pas là, il ne chercha pas à en savoir plus : il quitta la pièce par une autre porte et entra dans une garde-robe[1] où il rencontra une demoiselle, celle qui les avait amenés de Gaunes, lui et son frère ; elle était en train de refaire le pansement de sa blessure au visage, qui était encore loin d'être guérie. À ce spectacle, Lionel fut très étonné et se demanda où elle avait reçu cette plaie, car il ne l'avait pas remarquée pendant leur voyage.

---

178. Lors s'en vait contreval la riviere, tant qu'il choisirent un poi loing le chastel de Ceraisse sor destre, qui marchissoit a un chastel qui estoit apelés Brions ; si estoit apelee la forest pour ce Briosque. La damoisele moustre a Leonce le chastel, et il i va herbergier entre lui et ses esquiers ; et la damoisele et Lambegues chevauchierent tant qu'il vinrrent au lac, et il entrent ens. Si estoit ja nuis quant il i vinrent. Et moult s'esmerveilla Lambegues conment la damoisele osoit entrer en cele aigue a tele ore, car moult li sambloit grande et parfonde. Mais il n'en sot onques mot ; si se vit il devant une grant porte a l'entree d'une haute maison : lors regarda ariere, si ne vit mie del lac qu'il avoit veü si grant, si s'en merveilla trop durement. Et la damoisele entra ens et il aprés. Et la damoisele[a] vint en la cambre ou li enfant sont ; et quant li en[*e*]fant le voient, si saillent encontre lui. Et quant Boors vit son maistre, si ne fait pas a demander s'il ot grant joie, car il le baise plus de .c. fois. Mais quant Lyonniaus ot que ses maistres ne vient pas, si n'en demande plus nouveles, ains se fiert en la chambre ariere et vient en une garde robe : si i trouve une damoisele qui avoit lui et son frere amené de Gaunes, et ele afaitoit la plaie de son vis qui moult estoit encore grande. Et quant il le vit, si s'es-

179. « Ah ! demoiselle, fit-il. Qui vous a blessée de la sorte ? Certes, le responsable vous a causé bien du mal et vous a beaucoup enlaidie ! — C'est vrai, Lionel, répliqua-t-elle. Et donc, celui pour qui je l'ai souffert de bon cœur et très volontiers ne doit-il pas m'aimer beaucoup, lui qui a eu la vie sauve grâce à cette blessure ? — Oui, sans aucun doute, autant que lui-même ! Et jamais il ne doit rien vous refuser, mais exécuter tout ce que vous lui commandez. — Et, reprit-elle, si quelqu'un avait été traité de la sorte à cause de vous, comment l'en récompenseriez-vous ? — Comment, demoiselle ? Aussi vrai que je souhaite que Dieu me soit favorable, je l'aimerais plus que personne au monde, je le craindrais et je le respecterais. — C'est bien, dit-elle alors ; dans ce cas, je ne regrette pas d'avoir reçu cette blessure, comme je l'ai fait, pour vous préserver et vous sauver la vie, quand l'épée mortelle était prête à s'abattre sur votre tête. Voyez donc combien vous devez m'en être reconnaissant. — Reconnaissant ? s'écria Lionel. Certes, je dois vous aimer plus que moi-même ! Et il y a en vous plus de générosité et de compassion qu'en Pharien mon maître, à qui j'avais fait savoir mes inquiétudes, et qui n'est pas venu à moi. Pourtant, je l'aimais et je le respectais ; et croyez bien que, si j'avais eu le monde entier en mon pouvoir, il en aurait plus été le maître que moi. Mais vous, qui ne me connaissiez pas, vous avez risqué la mort pour moi. Que Dieu ne me vienne

---

merveille moult ou ele avoit prise la plaie, car il ne l'avoit pas au venir aperceüe.

179. « Ha ! damoisele ! fait il. Qui vous a faite cele plaie ? Certes moult vous a enpirie et enlaidie ! — Voire, fait ele, Lyonnel. Dont ne me doit moult amer cil qui le me fist sousfrir et pour qui je le rechui volentiers et de bon gré, et qui ot salvee la vie par ceste plaie ? — Certes, fait il, oïl, autretant conme son cors ; ne jamais riens que vous li conmandés ne vous doit veer ne escondire. — Et qui l'aroit, fait ele, pour vous eüe, quel loiier l'en rendriés vous ? — Quel ? fait il, damoisele ? Ausi voirement m'aïst Dix, je l'ameroie sor toute riens et cremiroie et douteroie. — Voire, fait ele. Certes dont ne volroie je pas que je ne l'eüsse eüe, car je l'oi por vous desfendre de mort et garantir, quant l'espee vous fu levee desus le chief pour ocirre. Or esgardés combien vous me devés de guerredon. — Combien ? fait il. Certes, je vous en doi autretant come je puis plus amer ma vie ; et plus a en vous de debonaireté et de pitié qu'il n'ait en Pharien mon maistre, a qui je avoie mandé ma grande mesaise, et si n'est pas a moi venus. Et si l'amoie moult et cremoie ; et bien saciés que se je avoie tout le monde en mon pooir, il en fust plus sires que je ne fuisse. Et vous vous mesistes en aventure de mort por moi et si ne me conneüstes pas. Ja Dix ne m'aït au jour

jamais en aide si désormais j'ai un autre gouverneur que vous, si vous voulez bien m'enseigner : je ne pourrais en avoir de meilleur. En effet, on ne doit pas tant se fier à autrui qu'à celui qui vous aime plus que tous. »

180. En attendant ce discours, la demoiselle éprouva une telle pitié que les larmes lui vinrent aux yeux ; elle le prit dans ses bras et commença à pleurer tendrement en lui embrassant les yeux et la bouche. Là-dessus Lambègue entra dans la pièce où ils étaient. Lionel le salua ; et Lambègue se mit à genoux devant lui, en lui demandant comment il s'était porté depuis leur dernière rencontre. « Assez mal, répondit l'enfant. Mais désormais cela va mieux, grâce à Dieu ; j'ai oublié une bonne part de mes soucis. » Et la demoiselle gardait le bras autour de ses épaules. « Seigneur, reprit Lambègue, mon oncle, votre maître, vous salue. — Mon maître, il ne l'eſt pas, en vérité, fit Lionel. Mais vous, vous êtes celui de Bohort, puisque vous êtes venu le réconforter dans son malheur. Néanmoins, comment va-t-il, Pharien ? — Seigneur, Dieu merci, il eſt en bonne santé. » Et de lui raconter les démêlés qu'il a eus pour le compte des barons du pays. « Et Dorin, le fils de Claudas, reprit Lionel, eſt-il déjà guéri du coup que lui a donné mon frère Bohort ? » Alors Lambègue se mit à rire, et lui dit que Dorin était si bien guéri qu'il était trépassé. « Comment ! s'exclama Lionel, dites-vous pour de bon qu'il eſt mort ? — Seigneur, affirma Lambègue,

---

que je avrai ja autre maiſtre que vous, tant que vous me voelliés enseignier : car meillour maiſtre ne poroie je pas avoir de vous. Car nus ne se doit tant fier en autrui come en celui que plus l'aimme que tout li autre. »

180. Quant la damoisele l'ot, si en ot si grant pitié que les larmes del cuer li sont as ex venues ; et ele l'a pris entre ses bras, si conmencha a plourer moult tenrement et li conmencha a baisier les ex et la bouche. Et lors entra Lambegues en la chambre. Et quant Lyonniaus le voit, si le salue. Et cil s'ajenoulle devant lui, si li demande conment il li a puis eſté. [*f*] « Mauvaisement, fait li enfes. Mais Dieu merci, or m'eſta il bien. Car auques ai oublié de mes anuis. » Et tout adés le tient la damoisele embracié parmi le col. Et Lambegues li diſt : « Sire, mes oncles vos maiſtres vous salue. — Mes maiſtres n'eſt il mie voir, fait[a] Lyonniaus. Mais vous eſtes maiſtres Boort, quant vous l'eſtes venus soulagier de sa mesaise. Et nonpourquant, conment le fait il, Pharien ? — Sire, fait il, Dieu merci, il eſt sains et haitiés. » Lors li conte les tribous qu'il a puis eüs[b] pour garantir les prodomes del païs. « Et Dorins, li fix Claudas, fait Lyonniaus, eſt-il encore garis del cop que Boors mes freres li donna ? » Et Lambegues conmence a rire, et li diſt qu'il eſt si garis qu'il eſt a sa fin alés. « Conment ! diſt Lyonniaus, dites vous pour voir que il eſt mors ? — Sire, fait Lambegues,

je l'ai vu gisant dans sa bière, froid et sans âme. — De la sorte il ne se mêlera plus jamais de faire la guerre pour mon héritage, que j'ai en effet bien l'intention de récupérer. Mais puisse Dieu garder Claudas de mourir si vite, tant que je ne lui aurai pas montré combien peut se sentir en sécurité celui qui prend la terre d'autrui par force ! »

181. Ainsi s'exprimait Lionel ; et tous étaient ébahis de la hardiesse dont témoignaient ses paroles ; mais la Dame du Lac s'en réjouissait fort[1], et goûtait ces propos plus que tout. Puis Lambègue lui expliqua comment il était venu au Lac, et selon quels termes : « Jamais Pharien, ajouta-t-il, n'échappera de sa prison avant que Léonce de Palerne ne vous ait vus, vous et Bohort. » La Dame du Lac demanda alors à Lionel quelles étaient ses intentions, et s'il voulait aller le voir ou pas. « Dame, répondit l'enfant, je ferai ce que ma demoiselle qui eſt là me conseillera. — Comment, reprit la dame, lui appartenez-vous donc si entièrement ? — Oui, dame ! À qui donc appartiendrais-je autrement, quand elle m'a acheté si cher qu'elle m'a bien gagné ? » Et il déroula lui-même son voile et découvrit son visage, de sorte que tous purent voir la plaie. Alors, celle qui était la maîtresse en ces lieux lui dit :

182. « Certes, si c'eſt pour vous qu'elle a reçu cette blessure, cela n'a pas été en pure perte : que jamais Dieu ne me vienne en aide, en effet, si vous ne devenez pas un homme exceptionnel, pourvu que vous atteigniez l'âge adulte. » Les

---

je le vi jesir em biere tout froit sans ame. — Ore ne s'en entremetera il jamais de guerroiier pour mon iretage, car bien sera encore rescous. Et Dix desfende a Claudas qu'il si toſt ne muire, tant que je li puisse faire a savoir combien de seürté puet avoir, qui autrui terre prent a force. »

181. Ensi parole Lyonniaus, si s'esmerveillent moult tout cil qui l'oent des fieres paroles qu'il traiſt avant ; ne mais trop en eſt lie la Dame del Lac, et si volentiers l'escoute qu'ele ne puet entendre a autre chose. Lors li devise Lambegues conment il eſt laiens venus et par quel couvent, « et que jamais n'iſtra Phariens fors de prison devant ce que Leonces de Paierne avra veü vous et Boort ». Et lors demande la Dame del Lac a Lyonnel qu'il en fera, ne s'il i volra aler ou non. « Dame, fait il, je en ferai ce que ma damoisele que je tieng ci m'en louera. — Conment ! diſt la dame, eſtes vous dont si a li ? — Sui, dame, fait il ; a qui seroie je dont quant ele m'a si chier acaté que bien me doit avoir ? » Lors li descoevre il meïsmes le visage et desvolepe, si[a] que tout voient la plaie apertement. Et cele qui eſtoit dame de laiens li diſt :

182. « Certes, moult a bien emploiie la plaie s'ele l'a pour vous eüe, que ja Dix ne m'aït au jour que vous serés ja se prodom non, se vous dusques a[a] droit aage d'onme poés vivre. Ensi

unes et les autres parlaient de Lionel en des termes semblables. La Dame du Lac fit ses préparatifs pour aller le lendemain à la rivière[1] qui baignait Ceraisse, et y emmener les deux enfants afin de les montrer à Léonce de Palerne qui les attendait. Elle ne voulait pas en effet qu'on sache qu'ils étaient au Lac, de crainte qu'on ne leur tende un piège pour s'emparer d'eux quand ils n'y feraient pas attention : dès l'instant où on aurait su où ils demeuraient, on aurait pu les prendre facilement, sur place ou lorsqu'ils allaient se divertir dans les bois.

183. Pendant qu'ils discutaient de cette affaire, Lancelot, dès qu'il fut réveillé, vint les rejoindre (en effet, il avait passé toute la journée dans la forêt et s'était levé de très bon matin). La Dame du Lac avait pour coutume de ne jamais déjeuner, ni dîner, avant d'avoir vu Lancelot, pour peu qu'il soit au manoir ; car, depuis qu'il savait se débrouiller et pouvait se mêler de faire le service, elle ne mangeait pas avant qu'il ne lui ait tranché un peu de viande devant elle et n'ait mis du vin dans sa coupe : alors seulement elle le faisait aller s'asseoir. En effet, elle prenait autant de plaisir à le voir que pouvait le faire une femme qui avait pour lui toute l'affection que l'on éprouve à l'égard d'un enfant qu'on a élevé. Elle l'aimait en fait bien plus que la seule compassion d'une mère adoptive ne l'expliquait : car aucune femme ne pouvait tant aimer l'enfant qu'elle avait porté dans son ventre. Lancelot entra donc dans la salle, avec sur la tête une guirlande de roses vermeilles dont l'éclat ressortait merveilleusement sur

---

parolent de Lyonnel et un et autre. Et la Dame del Lac s'atourne pour aler l'endemain jusques a la riviere desous Ceraisse, et menra avoc li les .II. enfans pour moustrer a Leonce de Paierne qui les atent. Car ele ne voloit mie c'on les seüst laiens, c'on ne les agaitast pour prendre quant il ne s'en presissent garde, car legiere[*189a*]ment les peüst on prendre puis c'on seüst le lieu ou il conversaissent, ou ensi com il alaissent joer em bois.

183. Endementres qu'il parloient de ceste chose, si vint Lanselos laiens qui fu levés de dormir, car il avoit toute jour esté em bois, si avoit moult tempré levé. Et la Dame del Lac avoit en coustume que ja ne soupast ne disnast devant ce qu'ele eüst Lanselot, pour tant qu'il fust a l'ostel ; car puis cele ore qu'il se pot et sot aidier et entremetre de servir, ne mengast ele ja devant ce qu'il eüst trenchié un poi devant li et mis del vin en sa coupe, et lors si le faisoit aler seoir : si se delitoit ausi en lui veoir conme cele qui ot mis en lui toutes les amors que on puet metre en enfant par pitié de nourreture. Et plus l'amoit ele assés que pitiés de nourreture ne requeroit ; car nule feme ne pooit tant amer enfant qu'ele eüst porté en son ventre. Lanselot vint contreval la sale, et ot sor son chief un chapelet de roses vermeilles resplendissans qui moult li sist bien sor le blanchour des cha-

ses beaux cheveux d'or pâle ; on était déjà au mois d'août, à une époque où les roses naturelles ne durent pas si longtemps. Mais le conte de Lancelot affirme que jamais, aussi longtemps qu'il fut au Lac, il ne se passa un matin sans qu'il trouve à son réveil près de son lit une guirlande de roses vermeilles toutes fraîches, hiver comme été, quelle que soit l'heure à laquelle il se réveillait, sauf le vendredi et les veilles de grandes fêtes, et aussi pendant le carême[1]. Mais tous les autres jours Lancelot avait chaque matin sa guirlande de roses, et il ne put jamais voir qui la lui apportait — bien qu'il ait maintes fois cherché à le découvrir. Cependant, à partir du moment où les deux enfants furent en sa compagnie, il n'y eut pas de jour où il ne défît sa guirlande quand il la trouvait en se levant : il en faisait trois plus petites et donnait à chacun des enfants la sienne, ce qui lui fut compté comme une preuve de sa noblesse de cœur par tous ceux qui en étaient les témoins. Donc, il descendit dans la salle, comme vous l'avez déjà entendu dire, et quand il sut que sa dame était dans la chambre que l'on appelait la Chambre des Loges, il y vit une grande troupe de jeunes pages, dont il y avait toujours un grand nombre. Le premier qui remarqua sa présence, ce fut Bohort, blotti sur les genoux de son maître ; il se leva d'un bond et lui dit :

184. « Seigneur, voyez là mon gouverneur qui est venu me rejoindre ! » Alors tous les assistants se levèrent devant lui : la dame, un beau chevalier qui était son ami[1],

---

vels qui moult furent bel ; et si estoit il ja el mois d'aoust que roses n'estoient mie de naturel coulour de tant durer, mais li contes de lui afiche[a] qu'il ne fu onques jours tant com il fu el lac, ne yver ne esté, qu'il n'eust au matin un chapel de roses fresces et nouveles et vermeilles sor son chavet, ja tant matin ne s'esveillast, fors solement le venredi et les vegilles des hautes festes et tant que quaresmes duroit. Et a tout les autres jours avoit Lanselos chascuns matins[b] chapel de roses, ne onques ne pot apercevoir qui li aportast illoc — et maintes fois i garda pour le savoir. Mais onques, puis que li doi enfant furent venu en sa compaingnie, ne fu il nul matin que si tost com il se levoit et son chapel trouvoit qu'il ne le depiçoit : s'en faisoit .III. et donnoit a chascun des .II. enfans le sien, se li fu atourné a grant gentillece de cuer de tous ciaus qui le veoient. Et il en vint tout contreval la sale, si com vous avés oï, et quant il sot que sa dame estoit en la chambre qui estoit apelee la Chambre as Loges, si i vit moult grant compaingnie de vallés, dont il i avoit tous jours assés. Mais tous li premerains qui[c] l'aperçoit, ce fu Boors qui el giron son maistre gisoit ; si saut tot maintenant sus contre lui et li dist :

184. « Sire, veés ci mon maistre qui venus est. » Lors se lievent tout contre lui et la dame et uns biaus cheva[*b*]liers qui ses amis

deux autres chevaliers qui étaient de sa compagnie, et tous les autres ensuite, car ils avaient beaucoup d'estime pour Lancelot. La dame quant à elle le prit dans ses bras, le serra contre elle et l'embrassa tendrement sur les yeux et la bouche. Et Lambègue, en voyant avec quel respect on le traitait ici, se demanda avec étonnement qui il pouvait être.

185. Lorsque la dame relâcha Lancelot, celui-ci vint saluer Lambègue et lui fit un excellent accueil. Lambègue se dit alors qu'il n'avait jamais vu personne qui lui paraisse si digne d'éloges, mais il ne savait toujours pas de qui il s'agissait; cependant, il avait bien l'intention de l'apprendre le plus vite possible. En attendant, ils allèrent se mettre à table, et quand Lancelot eut fait le service selon sa coutume, il s'assit — et aucun des autres n'était assez hardi pour s'asseoir avant lui. Pourtant, après que Lancelot avait appris que les deux enfants étaient fils de rois, il n'avait pas voulu dans un premier temps manger avec eux, jusqu'à ce que la dame le force à accepter leurs services comme il l'avait fait auparavant; et elle lui disait qu'elle voulait qu'il fasse tout ce qu'elle lui ordonnerait, car, affirmait-elle, « vous ne serez jamais accusé de vilenie à cause de quoi que ce soit que je vous imposerai ». Comme vous l'avez vu, ils se mirent d'accord pour s'en aller le lendemain à la rivière de Ceraisse. Et après le repas ils se couchèrent immédiatement, car ils devaient se lever de bon matin. C'est ce qu'ils firent, en effet, et ils se mirent en selle tout de suite après avoir entendu la messe. La Dame du

---

estoit et doi autre qui avoc lui estoient, et tout aprés et un et autre, car il li portoient moult grant honour. Et la dame le prent entre ses bras, si l'acole et le baise es ex et en la bouche moult doucement. Et quant Lambegues voit la merveille c'on fait de lui laiens, si s'esmerveille moult qui il puet estre.

185. Quant la dame ot Lanselot laissié, si s'en vint a Lambegue; si le salue et li a fait moult grant joie. Si dist Lambegues qu'il ne vit onques home que il peüst tant proisier, mais il ne set qui il est; mais il le bee a savoir au plus tost qu'il porra. Atant se vont seoir au mengier, et quant Lanselos ot servi de son mestier, si ala seoir, car nus d'aus ne fust ja tant hardis qu'il s'aseïst devant ce qu'il fust assis. Et nonpourquant puis qu'il sot que li doi enfant furent fill de roi, ne vaut au conmencement mengier avoc aus, tant que a force fist la dame tant qu'il prist lor services si com il avoit fait devant; et ele li disoit qu'ele velt qu'il face quan que ele li conmanderoit, « car ja de rien, fait ele, que je vous face faire, ne serés por vilain tenus par droit. » Ensi com vous avés oï, ont atourné qu'il iront l'endemain a la riviere de Ceraisse. Et aprés mengier s'alerent tantost couchier, car il baoient matin a lever. Si leverent moult main, et quant il orent la messe oïe, si monterent; et en mena la Dame del Lac les .II. enfans et[a] Lanselot,

Lac emmena les deux enfants, et aussi Lancelot, qui était ravi de l'aubaine ; par ailleurs, elle prit aussi avec elle son ami et deux autres chevaliers, armés tous les trois de pied en cap et prêts à se défendre si cela était nécessaire. Et la compagnie comptait en outre une bonne trentaine d'écuyers et d'hommes d'armes. Lancelot allait chevauchant constamment devant sa dame, suivi par un page qui lui portait son arc et ses flèches ; il avait une petite épée à sa taille pendue à l'arçon de sa selle, et il tenait toujours à la main un bâton ou une baguette pour les lancer contre des oiseaux ou des animaux — personne ne visait aussi bien que lui. Lambègue, qui l'observait, ne se lassait pas de le contempler. Ils envoyèrent un écuyer en estafette au château où le seigneur de Palerne avait passé la nuit, et il le ramena avec lui près de la petite troupe en armes ; quand Léonce les vit, il eut peur, et craignit d'être trahi. Il dit alors à l'écuyer : « Frère, venez ici. Allez dire de ma part à Lambègue qu'il vienne me parler. » L'écuyer transmit le message, Lambègue obtempéra. Léonce était descendu de son palefroi et montait désormais un grand cheval ; lorsque Lambègue fut tout près de lui, il lui demanda pourquoi ces hommes en armes étaient ici. Et Lambègue de répondre : « Pour protéger les enfants. — Suis-je bien assuré, reprit Léonce, qu'il n'y a pas de trahison ? — Oui, en vérité, fit Lambègue. Car ils haïssent Claudas plus que tout au monde ; vous ne devez pas mettre ma parole en doute, car vous savez bien que je n'ai jamais aimé les traîtres. »

---

qui moult volentiers i ala ; et si mena la dame avoques lui[b] son ami soi tiers de chevaliers, si apareilliés de toutes armes conme pour lor cors desfendre, se il en avoient mestier. Et tant i avoit esquiers et sergans armés que bien pooient estre .xxx. ; et Lanselos chevauche devant sa dame toutes eures, et aprés lui uns vallet qui li porte son arc et ses saietes ; et il ot une espee petite a sa mesure[c], si l'ot pendu a sa sele devant, et tous jours portoit en sa main ou baston ou autre chose pour jeter as bestes ou as oisiaus — ne nus ne jetoit si droit com il faisoit. Et Lambegues qui l'esgarde se refait tout en lui regarder. Et lors ont avant envoié un esquier au chastel ou li sires de Paierne avoit jeü : et cil l'amainne tant qu'il vint pres des armés qui l'atendoient ; et quant Leonces les vit, si ot paour, car moult se doutoit de traïson. Lors dist a l'esquier : « Frere, venés avant. Alés moi dire Lambegue qu'il viengne parler a moi. » [*c*] Et cil i vait, se li dist. Et Lambegues i vait. Et Leonces est descendus de son palefroi, et fu montés sor un grant cheval ; et quant il voit Lambegue, se li demande pour coi ces gens armees sont la venues. Et cil respont : « Pour les enfans garder. — Sui je, fait il, seürs qu'il n'i ait traïson ? — Oïl, fait Lambegues, ce saciés. Car il heent Claudas sor toutes riens, ne moi ne devés vous pas mescroire, car vous savés bien que je n'amai onques traïtour. »

186. Sur ces mots, ils s'approchèrent tous deux des enfants. Et quand Léonce les vit, il courut les embrasser, en pleurant à chaudes larmes de pitié et d'attendrissement. Puis, lorsqu'il remarqua la dame qui les avait protégés, et apprit que c'était elle, il mit pied à terre et se jeta à ses genoux en disant : « Dame, pour l'amour de Dieu, gardez bien ces deux enfants, car ce sont les fils du plus noble baron, et du plus sage, que j'aie jamais vu, à l'exception peut-être du roi Ban, son frère. Et si vous saviez, dame, aussi bien que moi d'où ils viennent et quel eſt leur lignage, vous prendriez grand soin de les protéger, en raison de la grande valeur que je sens en vous. En effet, s'ils sont de noble origine du côté paternel, cela n'eſt rien comparé à la noblesse qu'ils tiennent de leur excellente mère : nous savons par le témoignage des Écritures[1] qu'elle et ses ancêtres descendent du haut lignage du roi David, mais nous ignorons en revanche à quel grand deſtin ils pourraient être promis. Ce qui eſt sûr, cependant, c'eſt que la Grande-Bretagne doit être délivrée des aventures et des prodiges qui s'y produisent par un chevalier qui sera issu du lignage de la mère de ces enfants, et par conséquent ils pourraient bien aller plus loin qu'on ne le croirait. Et si vous, dame, vous ne pensez pas pouvoir les protéger et les garder de leurs ennemis, confiez-les-moi, ainsi qu'à leurs maîtres, car nous préférerions nous enfuir en terre étrangère plutôt que de ne pas assurer leur proteƈtion de notre mieux.

---

186. Lors s'en vont andoi as enfans. Et quant Leonces les voit, si les court baisier, et ploure moult tenrement de la grant pitié qu'il en a. Et quant il voit la dame qui les ot gardés et il sot que ce fu cele, si descent et li chiet as piés et li diſt : « Dame, pour Dieu gardés bien ces .II. enfans, car certes, il furent fil au plus prodome et au plus haut baron que je onques veïsse de mes ex, sauve l'onnour au roi Ban qui ses freres germains avoit eſté. Et se vous saviés, dame, dont il sont venu et descendu autresi bien conme je sai, voirement les garderiés vous a sauveté par le grant bien que je quit en vous. Car combien com il soient haut et honeré de par lor pere, rien ne monte a la grant hautece que il ont de lor bone mere ; car nous savons par le tesmoing des escritures que ele et si anchisour sont descendu del haut lignage au roi David, ne nous ne savons encore a con grant chose il porroient encore monter. Car ce savons nous bien que en la Grant Bretaingne si doit eſtre delivree des merveilles et des aventures qui avienent[a] par un qui sera del lignage a la mere de ces enfans, et pour ce porroient encore venir a plus grant chose que on ne quide. Et se vous, dame, nes[b] quidiés garder et ore et au loing de lor anemis, bailliés les moi et a lor maiſtres, car nous nous en fuirienmes ançois en eſtranges terres, que nous nes garantissons a nos pooirs. Et se Dix plaiſt, tous jours ne seront il mie desireté : encore em prendera a

D'ailleurs, s'il plaît à Dieu ils ne seront pas toujours privés de leur héritage : Notre-Seigneur aura bien encore pitié d'eux ! S'ils tiennent du vaillant lignage dont ils sont issus, ils feront régner la terreur chez leurs ennemis ; et aussitôt qu'ils pourront porter les armes, qu'ils viennent hardiment revendiquer leur droit, car ils ne trouveront pas un habitant de leur royaume qui ne risque pour eux son fief, ses biens et sa vie, de sorte qu'ils pourront ainsi reprendre leur héritage. »

187. En entendant ce discours, Lionel se mit à pleurer amèrement : les larmes lui coulaient abondamment sur les joues. Et la demoiselle qui avait pour lui reçu la blessure au visage le remarqua ; elle le prit par le menton et lui demanda : « Qu'eſt-ce donc, Lionel ? Qu'avez-vous en tête ? Voulez-vous déjà me laisser, vous qui avez dit hier que vous n'auriez jamais d'autre maître que moi ? » Il la regarda à son tour, tout honteux, et répondit : « Ma demoiselle, je le redis encore. Mais je pensais à la terre qui a appartenu à mon père, que je reconquerrais volontiers, si cela se pouvait. »

188. Lancelot, qui avait aussi remarqué sa triſtesse et en était peiné, s'interposa à son tour : « Beau cousin, lui dit-il, ne pleurez pas de crainte de manquer de terre, vous en aurez assez si vous ne la perdez pas par manque de cœur. Si vous la conquériez par des voies détournées, c'eſt pour le coup que vous seriez déshonoré si vous la perdiez ensuite aux yeux de tout le monde. Pensez plutôt à être si vaillant que vous la conquériez par votre prouesse, et la gardiez et la

---

Noſtre Signour pitié. S'il se retraient au vaillant lignage dont il sont, il feront encore a lor anemis toute paour ; et ausitoſt com il porront armes porter, viengnent avant hardiement en lor honour, que ja n'i trouveront home qui soit de lor terre nés qui[c] pour aus ne mete terres et avoirs et cors et vies en abandon, et ensi porront lor iretage recouvrer. »

187. A ces paroles conmencha Lyonniaus a plourer moult durement ; se li vinrrent les larmes grosses et cau[*d*]des de ses ex. Et la damoisele qui pour lui ot eüe la plaie el vis l'esgarde[a] ; si le prent par le menton, et se li diſt : « Que eſt ce Lyonnel ? Qu'avés vous empensé ? Me volés vous ja laissier, qui deïſtes ier que vous n'ariés jamais maiſtre se moi non ? » Et il le regarda, si en ot grant honte et li diſt : « Ma damoisele, encore le di je bien. Mais je pensoie a la terre qui fu mon pere, que je recoverroie volentiers, s'il pooit eſtre. »

188. Lors saut avant Lanselos qui sa mauvaise chiere vit ; se li em pesa moult, se li a dit : « Biaus cousins, ne plourés ja pour paour de terre avoir, car vous en avrés assés, se mauvais cuers ne le vous taut. Et se vous le conquerés en repoſt, dont seriés vous honnis se vous le perdiés a veüe ; mais baés a eſtre si prous que vous le conquerés par prouece, et par proueces le garantissiés et

défendiez aussi de cette manière. » Même les plus sages des assistants furent ébahis de ces paroles, et s'étonnèrent de ce qu'un enfant si jeune ait pu s'exprimer si sagement. Mais la surprise de la Dame du Lac surpassait celle des autres : non tant la sagesse de ce discours, mais le fait que Lancelot avait appelé Lionel cousin. Les larmes lui en montèrent aux yeux, de sorte que tout le monde s'en rendit compte. Et elle dit au seigneur de Palerne : « Cher seigneur, ne vous inquiétez pas pour les enfants, car je crois bien les protéger et les garantir contre tous, et ils ne s'en iront pas avec vous pour me laisser. J'ai encore deux ou trois forteresses où ils n'ont pas à redouter Claudas et tout son pouvoir. Partez maintenant. Vous pouvez dire à tous ceux qui leur veulent du bien qu'ils sont sains et saufs, et entourés d'amis loyaux. Vous n'en saurez pas davantage à mon sujet : inutile de me questionner ; mais j'aime les enfants plus qu'aucune autre femme ne pourrait les aimer, à l'exception de leur mère, non pour m'emparer de leurs terres ou de leurs titres — Dieu merci, j'en ai suffisamment ! — mais pour eux-mêmes, qui méritent bien d'être aimés, et encore davantage pour l'amour d'un autre. Quant à vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Lambègue, dites de ma part à votre oncle qu'il vienne voir ses seigneurs, et qu'il ne s'engage pas dans de vains conflits pour défendre leur terre. Car ils la reconquerront bien, et d'autres avec.

189. — Dame, répondit Lambègue, je m'en irai donc trouver mon oncle ; mais les chemins que nous avons

---

desfendés. » De ceste parole furent esbahi tout li plus sage et s'esmerveillent moult conment si jouenes enfes pooit si sage parole avoir moustree. Mais la Dame del Lac en est esbahie sor tous les autres : non mie encore tant de la sage parole, conme ele est de ce qu'il clama Lyonnel cousin. Si l'en sont les larmes del cuer montees as ex, si qu'il n'en i ot nul laiens qui bien ne l'ait veü. Et ele dist au signour de Paierne : « Biaus sire, or ne vous esmaiiés ja des enfans, car je les quit envers tous homes tenser et garantir, ne avoc vos ne s'en iront il ja pour moi laissier. Car je ai encore tels fortereces .II. ou tels .III., ou il ne pueent cremir Claudas ne son pooir. Mais atant vous en alés. Et bien poés dire a tous ciaus qui lor amendement volroient qu'il sont sain et sauf et entre bons amis loiaus tout a aise ; ne de moi de savrés vous plus qui je sui ; ne vous rien ne m'en enquerés, car j'aim les enfans plus que nule autre feme nes ameroit fors lor mere, non mie pour avoir lor terres ne lor honour — car Dieu merci, je en ai assés —, mais pour aus qui moult font a amer, et pour autrui plus que pour aus. Et vous, fait ele a Lambegue, dites moi vostre oncle qu'il viengne veoir ses signours[a], ne ja pour lor terre desfendre ne mete pour aus content. Car il avront encore lor terre et autre assés.

189. — Dame, fait Lambegues, je m'en irai a mon oncle, mais les

empruntés pour venir sont si détournés que personne ne pourrait s'y reconnaître, à ce qu'il me semble. — Je vous donnerai l'un de mes pages qui vous guidera quand vous voudrez revenir. Mais prenez bien garde de n'être pas plus de trois ou quatre à votre retour.» La dame lui confia en effet l'un de ses serviteurs et il s'en alla après avoir pris congé d'abord de la dame, puis des autres. Il entraîna avec lui, non sans mal, le seigneur de Palerne qui ne pouvait se lasser de regarder Lancelot et qui fixait ses yeux sur lui comme un homme privé de son bon sens, car il croyait bien soupçonner son identité. La dame de son côté s'en retourna au Lac avec les deux enfants. Après avoir chevauché quelque temps, elle appela Lancelot un peu à l'écart, hors du chemin, et lui dit très gentiment: « Fils de roi, comment avez-vous pu être si hardi que vous appeliez Lionel votre cousin, alors qu'il est fils de roi, et encore plus noble et de plus haute origine qu'on ne pourrait le croire ?

190. — Dame, répondit-il en rougissant de honte, le mot m'est venu aux lèvres, je n'y ai pas fait attention. — Dites-moi donc, par la foi que vous me devez: lequel de vous deux croyez-vous de plus noble extraction, lui ou vous ? — Dame, répliqua Lancelot, vous m'avez requis par un fort serment, car ma foi est plus engagée envers vous qui êtes ma dame et ma mère qu'envers qui que ce soit d'autre ; et d'autre part, je ne connais pas mes origines. Mais en vérité, par la foi que je vous dois, je ne daignerais pas me troubler

---

voies par ou nous sonmes venu et alé sont si desvoians que nus ne les porroit tenir, si com moi samble. — Je vous baillerai, fait ele, un de mes vallés qui vous i menra quant vous volrés revenir. Mais gardés, fait [*e*] ele, que vous n'i venés que vous tiers ou vous quart. » Lors li baille la dame un de ses vallés, et il s'en part: si prent congié a la dame avant et puis as autres ; et en mainne a painnes le signour de Paierne qui de Lanselot ne se pooit consirrer del veoir et avoit ses ex fichiés en li com uns hom dervés[a], car moult quide bien souspeçonner qui il estoit. Lors s'en retourne la Dame au Lac ariere, si en mainne les enfans. Et quant ele ot un poi alé, si apele Lanselot a une part fors del chemin, si li dist tout belement: « Fix de roi, conment estiés vous ore si hardis que vos apelastes Lyonnel vostre cousin, qui est fix de roi et assés plus haus hom c'on ne quide, et assés plus gentix ?

190. — Dame, fait il com cil qui tous fu hontous, ensi me vint li mos a la bouche, c'onques garde ne m'en donnai. — Or me dites, fait ele, par la foi que vous me devés, liquels quidiés vous qui soit plus gentix hom, ou vous ou il ? — Dame, fait il, moult m'avés conjuré, car je ne doi a nului tant de foi com a vous qui estes ma dame et ma mere, ne je ne sai combien je sui gentix de lignage. Mais par la foi que je doi a vous, je ne daingneroie pas esmaiier

de ce dont je l'ai vu pleurer; et l'on m'apprend que toute la race humaine eſt issue d'un homme et d'une femme, de sorte que je ne sais par quelle raison les uns sont plus nobles que les autres[1], si ce n'eſt pas en vertu de leur prouesse, comme on conquiert les terres et les honneurs. Sachez toutefois que, si grand cœur faisait gentilhomme, je croirais bien être parmi les plus nobles. — Vraiment, dit la dame, c'eſt ce qu'on verra. Je vous dis en vérité que vous ne manquerez pas d'être l'un des hommes les plus nobles du monde, à moins que ce ne soit faute de cœur.

191. — Comment, dame? s'écria Lancelot. Le dites-vous sérieusement, comme ma dame? » Et elle d'affirmer que oui. « Dame, reprit-il alors, Dieu vous bénisse de me l'avoir dit si tôt. Vous me ferez atteindre à ce à quoi j'osais à peine aspirer, car il n'était rien que je désire tant posséder que la noblesse. Peu m'importe désormais si ces deux-là m'ont servi, ajouta-t-il, même s'ils sont fils de roi, puisque je pourrai un jour les égaler, voire les surpasser. » Avec ces paroles, si pleines de sagesse et de valeur, Lancelot s'empara totalement du cœur de sa dame, qui en conçut plus d'affection pour lui qu'elle n'en éprouvait auparavant, sans pouvoir s'en empêcher: chaque jour l'amour qu'elle ressentait pour lui croissait et devenait plus profond. Et, n'eût été le grand désir qu'elle avait de le voir heureux et en bon état, elle n'aurait jamais éprouvé une douleur plus grande que celle causée par le fait qu'il grandissait et devenait plus fort. Car elle voyait bien qu'il serait bien-

---

de ce dont je l'ai veü plourer: et on me fait a entendant que d'un home et d'une feme sont issu toutes gens, si ne sai par quel raison li un ont plus gentillece que li autre, se on ne le conquiert par prouece, ausi com on conquiert[a] les terres et les honours. Mais tant saciés vous bien pour voir que se li grant cuer faisoient les gentix homes, je en quideroie encore eſtre des plus gentix. — Voire, diſt la dame, ore i parra. Et je vous di pour voir que vous ne perdrés ja a eſtre uns des plus gentix hommes[b] del monde, se par defaute de cuer non.

191. — Comment? fait il, dame! Dites le vous pour voir loiaument conme ma dame? » Et cele li diſt que oïl sans faille. « Dame, diſt il, de Dieu soiiés vous beneoite, quant vous si toſt le m'avés dit. Car a ce me ferés venir ou je ne quidai ja a tendre, ne ja n'avoie de nule rien si grant desir come de gentillece a avoir. Or ne m'en poise il mie, fait il, se ciſt m'ont servi et honneré — encore soient il fill de roi —, quant je porrai encore a aus ataindre et a aus valoir ou a passer. » Par ces paroles qui si sont de grant sens et de grant cuer a Lanselos emblé le cuer de sa dame, que plus l'aime que ele ne sot ne ne s'en pot consirrer, ains croiſt l'amours que ele met en lui et [/] enforce de jour en jour. Et se ne fuſt li grans desiriers qu'ele avoit de son bien et de son amendement, ele n'avoit de nule rien si grant doel come de ce que il tant croissoit et

tôt si grand et si robuste qu'il lui faudrait devenir chevalier, et s'en aller chercher au loin les aventures merveilleuses, en pays étranger : il serait alors perdu pour elle, à ce qu'il lui semblait, puisqu'elle ne le verrait plus souvent. Et vraiment, elle ne savait pas comment elle pourrait se passer de sa présence : cette inquiétude occupait toutes ses pensées et elle en oubliait le reste. La dame chevaucha jusqu'au Lac plongée dans ces réflexions. Si elle avait auparavant pris grand soin des enfants et les avait traités avec affection, elle s'efforça désormais encore bien davantage de faire en sorte qu'ils aient tout ce qu'ils désiraient, pour l'amour de Lancelot. Elle réfléchit qu'elle les garderait aussi longtemps que possible, et que, une fois Lancelot chevalier, il lui resterait encore Lionel et Bohort. Et quand Lionel à son tour serait chevalier, Bohort du moins demeurerait auprès d'elle. C'est ainsi qu'elle essayait de se consoler de l'un par l'autre.

Suite du conflit avec Claudas. Pharien et Lambègue.

192. Le conte nous dit ici que Léonce de Palerne et Lambègue se dirigèrent vers Gaunes après avoir quitté la Dame du Lac. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la rivière de Ceraisse, Léonce demanda à Lambègue s'il connaissait cet enfant qui avait appelé Lionel « cousin », mais Lambègue répondit que non. « Certes, continua Léonce, il sera audacieux et sage s'il vit longtemps, qui qu'il soit. » Jamais, à l'entendre, il n'avait vu d'enfant de son âge si remarquable, ni qui tienne un discours si noble : la demoiselle qui élevait les

---

enforçoit. Car ele voit bien qu'il seroit par tans si grans et si embarnis que chevalier le couvenra estre, et encerchier les merveillouses aventures au loing et es estranges païs : et lors l'avra, ce li est avis, ausi come perdu, puis que ele ne le verra souvent ; ne ele ne voit pas conment ele s'en puist consirrer de lui veoir : si i pense tant que tous autres pensers en met ariere. Et en tel pensé chevauche la dame jusques au lac. Et se ele ot les enfans gardés et chier tenus, or se painne ele assés plus que il aient toute lor volenté ; et ce faisoit ele pour l'amour a Lanselot. Si s'apense que ele les[a] tenra tant entor lui com ele les porra[b] tenir, et quant Lanselos sera chevaliers, se li remanra Lyonniaus et Boors[c] ; et quant Lyonniaus sera chevaliers, au mains li remanra Bohors en sa baillie[d]. Ensi se bee ele a conforter de l'un a l'autre.

192. Or dist li contes que quant Leonces de Paierne et Lambegues se furent parti de la Dame del Lac, qu'il s'en alerent envers Gaunes. Et quant il ont un poi eslongie la riviere de Teraisse, si[a] demande Leonces a Lambegue s'il connoist cel enfant qui Lyonnel apela son cousin. Et cil li dist qu'il ne le connoist pas. « Certes, fait Leonces, moult ert et fiers et sages s'il vit, qui que il soit », ne onques enfant ne vit de son aage, ne oï si haute parole issir de la bouche : si se puet moult bien

enfants pouvait à juste titre se tenir en haute estime, car elle n'aurait pas eu la garde d'un tel enfant si elle n'avait pas été elle-même plus sage et de plus de valeur que toutes les autres femmes. « Et il n'a pas tort, cet enfant, s'il appelle mon seigneur son cousin, car je crois qu'il l'est en effet, doublement, par son père et par sa mère. Et je crois faire plus que de le supposer simplement.

193. — Comment ! s'écria Lambègue. Croyez-vous donc qu'il soit son cousin germain ? Et par qui ? Le roi Bohort n'avait qu'un seul frère au monde, et ma dame la reine qu'une seule sœur, c'étaient la reine de Bénoïc et le roi Ban. — Sachez donc, reprit Léonce, que cet enfant est le fils du roi de Bénoïc : jamais il n'y eut une aussi grande ressemblance entre deux personnes qu'entre ces deux-là. — Dieu merci ! Que dites-vous là ? On sait bien qu'il mourut avec son père. Pourtant, qui qu'il soit, il ne manquera pas de devenir un homme de valeur. — Voyons ! reprit Léonce, qu'on l'ait cru mort ou pas, je sais bien que c'est lui, car je le reconnais à sa physionomie, et le cœur me le souffle. » Lambègue fut ébahi par ces paroles. Ils ne tardèrent pas à arriver à Gaunes, où ils découvrirent que la tour était gardée jour et nuit pour empêcher Pharien et les prisonniers de s'évader. Lorsque le retour des deux messagers fut connu et que la foule eut appris les nouvelles, les habitants de la cité pavoisèrent comme jamais. Et les gardes quittèrent leur poste à la

---

proisier la damoisele qui nourrist les enfans, car s'ele ne fust plus sage et plus vaillans que toutes les autres[b] femes, ele ne l'eüst pas en sa garde. « Ne cil n'a pas tort s'il apele mon signour son cousin, car je quit qu'il le soit germains [*190a*] de pere et de mere. Et si le quit mix savoir que par quidier.

193. — Conment ! fait Lambegues. Le quidiés vous qu'il soit ses cousins germains ? Et de par qui ? Ja n'estoit il orendroit nus de tous les homes del monde qui fust frere au roi Boort ne a ma dame la roïne serour, fors ma dame la roïne de Benuyc et li rois Bans. — Tant saciés vous bien[a], fait Leonces, que cis enfes fu fix au roi Ban de Benuyc, ne nule figure d'ome ne resambla onques mix a autre com il fait a lui. — Dieu merci ! fait Lambegues, qu'est ce que vous dites ? On set bien qu'il fu mors avoc son pere. Et nonpourquant, qui que il soit, a prodome ne faura il pas. — Conment ! fait Leonces. Conment qu'il ait esté mors, sai je bien que ce est il, car je le connois bien a son samblant, et si le me dist li cuers. » Et quant Lambegues l'oï, si s'en esmerveilla moult durement. Atant sont venu a Gaunes, et trouvent que la tour estoit[b] chascun jour et chascune nuit gaitie, que Fariens ne s'en isse et li prisonnier. Quant li doi message furent venu et il orent oïes les nouveles, si ne fu onques mais si grant joie veüe ne oïe come cil de la cité firent. Et lors s'en alerent les gardes

tour; désormais Pharien pensait ne plus rien avoir à redouter de personne, et il fit ses préparatifs. « Demain, dit-il, je renverrai les prisonniers à Claudas, et je les escorterai moi-même jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité. »

194. Tels étaient les plans de Pharien. Mais ceux des gens de la cité et du pays étaient très différents, car ils étaient convaincus que Claudas allait marcher contre eux, et ils craignaient fort dans ce cas de ne pouvoir échapper à la mort, ou du moins à la ruine et à la destruction. « Et si nous laissons partir les prisonniers, disaient-ils, nous sommes morts. Faisons en sorte de les avoir en notre pouvoir. D'ailleurs, Pharien est gravement coupable vis-à-vis de nous : nous pouvons tous l'accuser de parjure et de faux serment, car il avait juré de garder le roi Claudas prisonnier. Nous le prendrons donc en premier, et les autres après lui, et si Claudas les aime autant qu'on le dit, il nous pardonnera avant de nous laisser les mettre à mort sous ses yeux. » Ils se mirent tous d'accord sur cette décision, car ils étaient persuadés de faire ainsi la paix avec le roi Claudas. Ils se préparèrent donc et résolurent de s'emparer d'eux le lendemain matin quand ils s'en iraient, ou la nuit même s'ils mettaient les pieds hors de la tour. C'est ainsi qu'ils fomentèrent leur trahison, pas tous, mais ceux qui étaient du parti du seigneur de Haut Mur. Ils firent armer complètement quarante chevaliers et deux cents hommes d'armes choisis parmi les meilleurs qu'ils avaient

---

d'entour la tour; ne de lors en avant ne quidoit Phariens de nullui avoir garde, si s'atourna. « Car l'endemain envoierai je, fait il, les prisons a Claudas, et il meïsmes les convoieroit jusques la ou il seront a sauveté. »

194. Ensi devisa Phariens sa volenté. Mais cil de la cité et del païs devisent tout autrement, car il quident et doutent pour voir que Claudas viengne sor aus, si ne pueent faillir a morir tout ou a estre destruit et essillié. « Et se nous, font il, en laissons aler les prisons, nous somes mort. Mais faisons tant que nous en soions saisi. Et d'autre part, nous a Phariens assés mesfait : car nos l'avons tout ataint de parjure et de foimentie, car il nous creanta a garder le roi Claudas en sa prison. Si prenderons lui tout avant et les autres prisons aprés, et se Claudas les aimme tant comme on quide, il nous pardonra ançois son maltalent qu'il les[a] nous laist destruire voiant ses ex. » A cest conseil s'acordent tout, car ensi quident il bien lor pais avoir vers le roi Claudas. Si atournent pour voir et dient qu'a l'endemain les prenderont quant il s'en deveront aler, ou la nuit meïsmes, s'i metent les piés fors de la tour. Ensi ont pourparlee la traïson, non mie tout [*b*] mais cil qui s'acordoient au signour de Haut Mur. Et font maintenant armer jusques a .XL. chevaliers de toutes[b] armes et jusques a .CC. sergans des meillours que il avoient,

et se mirent aux aguets aux trois portes de la cité : à chaque porte quatre-vingts hommes, chevaliers ou non. De son côté, Pharien réfléchit que, s'il le pouvait, il conduirait les prisonniers là où ils seraient en sécurité en évitant que tout le monde puisse les voir sortir de la ville, car il ne connaissait pas les pensées de tous. Cependant, après réflexion, il ne s'en tint pas à ce qu'il avait d'abord envisagé, mais décida de les mener le soir même à son château : une fois qu'il les aurait là, il ne craindrait pas que qui que ce soit puisse leur faire du mal contre son gré. Il savait parfaitement, par ailleurs, que Claudas en effet ne se priverait pas d'attaquer le pays avec ses troupes, et dès l'instant où il aurait les prisonniers en son pouvoir, il comptait obtenir de Claudas ce qu'il voudrait. Car il ne souffrirait sous aucun prétexte que les hommes de bien du royaume ne soient mis à mort ou ne subissent de graves dommages alors qu'il était en mesure de l'empêcher : dans ce cas, il serait responsable de leur mort !

195. Tels étaient les projets de Pharien. À la nuit tombée, après la première veille, il sortit de la tour avec les trois prisonniers, dont un était encore gravement blessé par la plaie que lui avait infligée Lambègue ; celui-ci était aussi avec eux. Et lorsqu'ils arrivèrent à la Porte Bretonne — ainsi appelée parce qu'elle était orientée en direction de la Bretagne —, ils furent attaqués. Ils se défendirent énergiquement, mais en vain : finalement ils furent blessés, et repris, et on les remit

---

si font gaitier as .III. portes qu'il i avoit en la cité : si metent a chascune porte .IV.XX., que chevaliers que sergans. Et d'autre part dist Phariens que s'il puet, il les metra a sauveté, ne mie en tel maniere que tous li mons les puist veoir mener fors de la cité, car il ne set pas les pensees de toutes gens. Et nonpourquant, il ne s'acorde pas en la fin en ce qu'il avoit devant pensé, ains devise qu'il les en menra en son chastel encore anuit : et puis qu'il les tenra illoc, il n'a pas garde que nus lor puisse faire mal outre son gré. Et il set de voir que Claudas ne se tenroit[c] en nule guise de venir en la terre a force, et puis qu'il avra les prisons en sa baillie, il quide bien mener Claudas tout a sa volenté ; car en nule maniere il ne sousferroit que li prodome de la terre fuissent grevé ne destruit tant com il i peüst metre conseil, car dont lor aroit il la mort donnee.

195. Ensi le pense a faire Phariens. Et quant vint la nuit, aprés le premier somme, il issi fors de la tour entre lui et les .III. prisons, dont li uns estoit moult navrés de la plaie que Lambegues li avoit faite ; et[a] Lambegues meïsmes ert avoc aus. Et quant il en vinrent a la Porte Bretonne — qui ensi estoit apelee pour ce que devers Bertaingne estoit —, si furent assailli. Et cil se desfendent moult durement, mais desfense n'i ot mestier, car pris furent et navré tout en la fin, et furent en la tour ariere mis em prison. Ensi est Phariens em prison

en prison dans la tour. Ainsi Pharien, Lambègue son neveu et les trois otages pour le roi Claudas se retrouvèrent-ils prisonniers dans la tour.

196. Le conte dit ici que le roi Claudas n'avait pas oublié l'humiliation que ceux de Gaunes lui avaient infligée, ni la mort de son fils, dont son cœur ressentait encore la douleur : il avait l'intention de s'en venger cruellement. Il convoqua toute son armée et rassembla le maximum de forces, si bien qu'avant la fin du mois il fut devant la cité de Gaunes. Lorsque les barons qui n'avaient pas voulu consentir à la déloyauté par laquelle Pharien avait été fait prisonnier apprirent que Claudas venait les attaquer, ils se sentirent très mal, redoutant fort d'être détruits et mis à mort s'ils ne parvenaient pas à faire la paix avec lui. Et d'autre part, ils se savaient parjures s'ils ne tenaient pas le serment qu'ils avaient fait à Pharien, car ils devaient l'aider contre tous ceux qui voudraient le contraindre par la force. Ils finirent par décider d'aller le sortir de prison, lui et tous ses compagnons. Ils arrivèrent à Gaunes et se rendirent à la tour, faisant semblant de détester Pharien ; et celui qui gardait la tour les laissa entrer sans élever d'objection, parce qu'il était certain qu'ils haïssaient Pharien autant que ceux qui l'avaient jeté en prison. Pharien fut aussitôt délivré. Ceux qui l'avaient détaché implorèrent sa grâce et tombèrent à ses genoux, en le priant pour l'amour de Dieu d'avoir pitié de la terre et aussi de leurs personnes, car Claudas

---

en la tour et Lambegues ses niés et li .III. qui estoient en ostages pour le roi Claudas[b].

196. [c] Or dist li contes que li rois Claudas n'ot pas oubliee la honte que cil de Gaunes li ont faite ne la mort son fil, dont il sent au cuer la grant[a] angoisse : si s'en bee encore a vengier moult cruelment. Si a toutes ses os semonses si esforciement com il pot plus, si que dedens le mois entier fu devant la cité de Gaunes. Quant li baron qui n'avoient esté consentant de la desloiauté par coi Fariens avoit esté pris si oïrent que Claudas venoit sor aus, si furent moult a malaise, come cil qui moult se doutoient d'estre mort et destruit se envers lui ne pueent trouver aucune pais. Et d'autre part, il estoient parjure s'il ne tenoient a Pharien son serement qu'il li avoient fait, car il l'en devoient estre en aïde vers trestous ciaus qui force l'en volroient faire. Lors s'acordent a ce qu'il iront[b] metre fors de la prison et lui et tous ses compaignons. Il sont venu a Gaunes, et montent en la tour et font samblant que durement le heent ; et cil qui la tour gardoit les[c] laissa dedens entrer sans[d] nul content faire, car il quidoit qu'il haïssent Pharien autretant come cil qui em prison l'avoient mis. Maintenant fu Phariens desprisonnés. Et li crient tout merci cil qui desloiié l'avoient, et li chaïrent tout as piés et li proiierent pour Dieu qu'il eüst merci et pitié de la terre et d'aus avant, car sor aus venoit Claudas

marchait contre eux avec de grandes forces. « Et personne, ajoutèrent-ils, ne pourra nous obtenir la paix ou un accord, si ce n'est vous. Et sachez que nous n'avons pas consenti à cette trahison ; pour mieux vous en convaincre, nous vous livrerons, si vous le voulez, ceux qui l'ont accomplie. — Si vous me les livrez en effet, répliqua Pharien, je m'en tiendrai pour bien payé. — Nous le ferons, à coup sûr, s'ils ne s'enfuient pas hors du royaume. »

197. De la sorte, ils se mirent d'accord pour livrer à Pharien ceux qui lui avaient causé du mal, à moins qu'ils ne s'échappent. Et lui de son côté leur promit de s'efforcer de faire la paix entre eux et Claudas ; et s'il ne pouvait obtenir la paix, il partagerait leur sort, quel qu'il soit. Ceux du pays se sentirent beaucoup plus tranquilles, car ils pensaient que Pharien était en très bons termes avec le roi Claudas. En outre, ceux qui avaient mené à bien la trahison se trouvaient dans une situation si désespérée qu'ils vinrent eux aussi crier merci devant Pharien et se remirent entre ses mains, sur le conseil de Léonce de Palerne, qui était un homme d'une grande sagesse. Et Pharien ne voulut pas les humilier davantage ni les insulter, car son honneur était suffisamment vengé quand ceux qui l'emportaient de beaucoup sur lui par le rang venaient lui demander sa grâce : sur la prière des autres pairs, il leur pardonna sa colère. Ensuite ils organisèrent la défense de la cité de leur mieux, et lorsque Claudas

---

a moult grant gent, « ne nus, font il, ne nous pourchacera pais ne acorde, se vous ne le nous pourchaciés. Et saciés que nous ne fumes consentant de ceste traïson, et pour ce que vous nos en creés de mix, nous vous baillerons[e], se vous volés, ciaus qui fisent le traïson. — Se vous, ce dist Pharien, les me[f] bailliés, je m'en tenroie bien a paiié. — Et nous les[g] vous baillerons, font il, s'il ne s'en fuient fors de la terre ».

197. Ensi est la chose creantee et d'une part et d'autre que il bailleront a Pharien ses malfaitours s'il ne s'en fuient. Et il lor creante qu'il lor aidera a son pooir envers Claudas a faire pais ; et s'il ne puet pais avoir, il fera autretel fin com[a] il feront. Et par ce furent moult asseüré cil del païs, car il quidoient qu'il fust moult de bien del roi Claudas. Et d'autre part estoient tant[b] mené cil qui la traïson avoient faite qu'il sont venu merci crier et qu'il se sont mis outreement en[c] la manaie Pharien, et tout ce fu par le conseil Leonce de Paierne, qui moult estoit de grant savoir. Et Phariens ne lor velt [*d*] faire lait ne honte, car assés i avoit honor quant cil qui plus haut home estoient de lui li estoient venu merci crier : et il lor pardonna tout son maltalent par le proiere des autres pers. Aprés garnirent la cité au mix qu'il porent, et quant Claudas fu devant venus, Phariens apela a conseil les haus barons qui laiens estoient, si lor dist : « Signour, je voel aler la

fut arrivé, Pharien convoqua pour un conseil les hauts barons qui étaient là et leur dit : « Seigneurs, je veux sortir parler au roi Claudas, pour voir s'il y a moyen de faire la paix avec lui. » Ils objectèrent qu'ils craignaient fort que le roi ne le fasse tuer ou jeter en prison. « Je ne crois pas qu'il le fasse, répondit Pharien. Toutefois, il n'y a pas toujours chez les gens ce qu'on croit, que ce soit en bien ou en mal. J'ai été très loyal envers lui quand il en avait le plus grand besoin : il ne devrait donc pas projeter de trahison ou de félonie à mon endroit. Mais je veux que vous me juriez sur les reliques, vous qui êtes ici les plus puissants, que s'il me tue vous tuerez immédiatement les trois prisonniers que vous avez dans votre prison. »

198. Ils lui jurèrent tout ce qu'il voulut. Puis il sortit de la ville, tout seul, entièrement armé et monté sur un cheval exceptionnel. Il chevaucha en direction du camp, et les gens de Claudas reconnurent bien ses armes : ils lui firent bel accueil et le reçurent avec honneur. Finalement il arriva à la tente de Claudas. Il ôta alors son heaume, et quand Claudas le vit, inutile de demander s'il fut heureux. De si loin qu'il l'aperçut il courut à sa rencontre les bras tendus et l'embrassa sur la bouche très amicalement, en homme qui avait pour lui beaucoup d'affection. Mais Pharien lui dit : « Seigneur Claudas, seigneur Claudas, je ne vous embrasse pas de bon cœur, tant que je ne sais pas si j'ai raison de le faire. — Que voulez-vous dire ? demanda le roi. —

---

fors au roi Claudas parler, savoir se je porroie trouver aucune pais vers lui. » Et cil dient qu'il ont moult grant paour de lui qu'il ne le face ocirre ou jeter en sa prison. « Je ne quit pas, fait Phariens, qu'il le fesist. Et nonpourquant, il n'a pas en chascun ce que on quide, ou soit de mal ou soit de bien[d]. Et je ai esté vers lui moult loiaus a son grant besoing : si ne deveroit pas envers moi penser traïson ne felonnie. Mais je vol que vous me jurés sor sains, vous qui ci estes li plus poissant, que s'il m'ocist, que vous ocirrés tout maintenant les .III. prisonniers que vous avés en vostre prison. »

198. Ensi li ont juré ce qu'il devise. Et cil s'em part de la cité sans compaingnie de nul home armé de toutes armes, et sist sor un merveillous cheval. Il chevauche contremont l'ost, et les gens Claudas connurent ses armes moult bien, si li font joie li plus prodome et moult l'oneurent. Si a tant chevauchié qu'il est venus au tref Claudas. Lors oste son hiaume, et quant Claudas le voit, il ne fait pas a demander s'il li fist joie. Car de si loing com il le vit, li courut a l'encontre les bras tendus, et le baise en la bouche moult bonement come celui qu'il baoit moult a amer. Et Phariens li dist : « Sire Claudas, sire Claudas, je ne vous baise mie moult volentiers, devant ce que je sace que je droit i aie. — Pour coi, fait li rois, le dites vous ? —

C'eſt, répondit Pharien, que vous êtes venu assiéger cette cité, à ce qu'il me semble ; et à l'intérieur, il y a nombre de mes amis les plus chers, de mes parents, de mes pairs et de mes alliés, dont j'ai garanti la protection et que j'ai pris sous ma garde vis-à-vis de vous. Je vois bien aujourd'hui que, s'il leur arrive malheur ou s'ils sont tués, ce sera par votre faute. — Pourquoi, fit Claudas, ont-ils fortifié la cité contre moi, alors qu'elle m'appartient, et qu'eux-mêmes sont mes vassaux ?

199. — Je vais vous l'expliquer aisément, répliqua Pharien : il eſt normal, quand on se voit attaquer par des gens armés, qu'on se prépare à se défendre et qu'on s'organise de son mieux jusqu'à ce qu'on sache avec certitude à quoi s'attendre : paix ou guerre. C'eſt parce que nous ne savions pas qui venait là que la cité a fermé ses portes. Mais si vous jurez que vous êtes venu en paix, comme un bon seigneur, je vous les ferai ouvrir immédiatement. — Je n'y entrerai pas, rétorqua Claudas, ou plus exactement quand j'y entrerai, ce sera pour le plus grand dommage de ceux qui sont à l'intérieur.

200. — Seigneur, dit Pharien, je les ai pris sous ma protection. Par conséquent je vous implore et vous demande, comme votre vassal, que vous ne nous déshonoriez pas, mais que vous les receviez paisiblement, comme vos vassaux. Et s'ils avaient eu quelque tort envers vous, ils seraient prêts à vous offrir des compensations selon votre

---

Pour ce, fait Phariens, que vous eſtes venus asseoir ceſte cité, ce m'eſt avis ; et dedens sont mi charnel ami a grant plenté et mi per et mi juré que je avoie mis envers vous en conduit et en garantise. Ore voi je bien que s'il i prendent ne mort ne damage, que ce sera par vous. — Pour coi, fait Claudas, ont il la cité fermee contre moi, qui eſt moie[a] et si sont mi home tout ?

199. — Ce vous dirai je bien, fait Phariens. Il eſt bien drois, puis que on voit venir gent desor lui a armes, que on se contretiengne[a] et garnisse tant que on sace lequel on i puet atendre, ou pais ou guerre. Et pour ce que nous ne seüsmes quels gens c'eſtoient, pour ce [*e*] fu la cités contretenue. Mais se vous creantés a venir laiens conme sires en bone pais, je le vous ferai ouvrir orendroit tout maintenant. — Je n'i enterrai jamais, fait Claudas, que a la premiere fois que je i enterrai, ce sera au grant damage de ciaus dedens.

200. — Sire, ce diſt Phariens, je les ai pris en garantisse. Si vous proi et requier come voſtre home que vous ne nous faciés honnir, mais em pais les prendés conme vos homes. Et s'il avoient envers vous riens fourfait, il l'amenderoient a voſtre volenté. » Et Claudas diſt que de tout ce ne fera il rien ; et si baron li dient tout li[a] meillour que s'il ne venge sor aus la mort de son fil et la

volonté. » Mais Claudas affirma qu'il ne ferait rien de tel ; et ses barons, les meilleurs d'entre eux, lui dirent que, s'il ne vengeait pas sur eux la mort de son fils et la grande humiliation qu'ils lui avaient infligée, il ne serait jamais honoré dans aucun royaume. Alors Pharien s'avança et reprit la parole, s'adressant à Claudas : « Seigneur, seigneur, il eſt vrai que je suis votre vassal, et aussi longtemps que vous avez eu besoin de moi, je n'ai pas voulu vous laisser. Désormais vous avez le dessus, et vous n'avez plus besoin de moi. Je renonce donc à votre hommage, puisque vous ne voulez pas croire mon conseil ni écouter ma prière : en effet, il me semble que vous n'auriez guère d'affeƈtion pour moi à l'avenir, et que vous vous méfieriez de moi et me soupçonneriez sans cesse. J'irai donc là où l'on apprécie ma compagnie et où l'on m'aime. Quant à vous, seigneurs barons, ajouta-t-il, vous qui considérez que votre seigneur eſt déshonoré s'il ne se venge pas de ceux qui sont ici, on va bien voir comment vous l'aiderez à se venger : vous ne teniez pas ce discours quand il était là, devant ce palais, en danger de mort ; c'eſt moi, alors, qui l'ai délivré de mes propres mains alors que l'épée était déjà toute prête à le transpercer. Et sachez-le bien, lui comme vous, nous sommes assez de chevaliers pour vous tenir tête. Si d'ailleurs il y a personne parmi vous qui ose dire que les barons de Gaunes ont commis une faute envers votre seigneur que voici, de manière qu'ils méritent d'être dépouillés de leurs biens ou mis à mort, je suis tout près de les en défendre ici même. »

---

grant honte que il li firent, dont n'avra il jamais honour en terre. Lors se traiſt avant Phariens et diſt a Claudas : « Sire, sire, il eſt voirs que je sui li voſtres hom, ne onques tant que vous eüssiés besoing de moi ne vous vaus guerpir. Or eſt il ensi que vous eſtes au desus, et que vous n'avés mais de moi meſtier. Et je vous reng ci voſtre homage puis que mon conseil ne volés croire[b] ne ma proiiere escouter, car des ore mais me sambleroit il que vous ariés envers moi petit d'amour et en moi ariés vous et souspeçon et mescreance : si irai en tel lieu ou on me querra et amera[c]. Et vous, signour baron, fait il, qui voſtre signour tenés a honni s'il ne prent vengance de ciaus qui laiens sont, or i parra come vous li aiderés a vengier : ce ne desiſtes vous pas quant il fu laiens devant cel palais em peril de mort, dont je le delivrai a mes mains quant li espee li fu apareillie pour fichier dedens son cors. Et tant saciés vous bien, et vous et il, que nous somes laiens tant chevaliers que assés vous liverrons mellee. Et[d] s'il i avoit ci nului qui osaſt dire que li baron de Gaunes eüssent forfait vers voſtre signour qui ci eſt par coi il doivent eſtre desireté[e] ne mort, je sui prés que je les en desfendrai ci endroit. »

201. Ainsi Pharien se proposa-t-il pour livrer bataille devant le roi en champ clos, et il tendit son gage. Mais il n'y eut aucun chevalier qui osât relever le défi. Claudas, lui, avait toute l'apparence d'un homme fort en colère : « Comment ! dit-il à Pharien, vous êtes mon vassal, et vous venez ici chercher querelle en faveur de mes ennemis mortels, et vous prétendez combattre pour eux contre les chevaliers de ma maison ! — Au nom de Dieu, rétorqua Pharien, je ne suis plus votre vassal, et ils ne sont pas encore vos ennemis mortels. Mais gardez-vous d'en faire tant qu'ils le deviennent en effet. Certes, je m'offre à défendre leur droit et à faire pour eux tout ce que vous voudrez légitimement demander : pardonnez-leur votre ressentiment, comme à vos vassaux. » Mais Claudas persista à dire qu'il n'en ferait rien, et qu'il ne voulait entendre aucune prière à ce sujet. « Seigneur, reprit alors Pharien, j'ai renoncé à votre hommage, je veux désormais que vous sachiez que vous n'avez pas de pire ennemi que moi ; je vais m'en aller, sans votre congé, et sans sympathie pour vous. Mais auparavant, je vous somme de tenir votre promesse, car vous m'avez fait serment, en tant que roi, de vous rendre en ma prison à l'instant où je vous le demanderais : et je vous le demande maintenant, par votre foi. » Mais Claudas répondit qu'il ne lui avait jamais promis une chose pareille. Pharien répliqua qu'il était tout près de le prouver en combat judiciaire si le roi osait défendre ce mensonge. « Pharien, reprit Claudas, tu fais preuve de félonie,

---

201. Ensi se pouroffre Phariens de la bataille faire devant le roi, et tent son gage. Mais onques n'i ot chevalier qui contredit i osast metre. Et dans Claudas ot bien samblant d'ome irié, si dist a Pharien : « Conment ! fait il, Pharien. Vous estes mes hom et si me venés ci contraliier de mes mortels anemis, et vous aatissiés de combatre pour aus contre les chevaliers de ma maison ! — En non Dieu ! dist Phariens, vos hom ne sui je [f] pas, ne vostre mortel anemi ne sont il encore mie. Mais bien gardés que vous ne faciés encore tant qu'il le soient. Et bien offré je pour aus a tenir droit et de faire quanques vous lor savrés demander[a] : si lor pardonnés vostre courous come a vos homes. » Et Claudas dist que il n'en feroit riens ne de ce n'escouteroit il ja priere. « Sire, fait Phariens, je vous ai rendu vostre homage, et des ore mais voel je bien que vous saciés que vous n'avés nul piour anemi de moi, et atant m'en irai sans vostre congié et sans amour. Mais avant vous semoing je de vostre fiance a aquiter, car vous me fianchastes come rois que vous venriés en ma prison quant je vous en semonroie. Et je vous en semoing orendroit par vostre foi. » Et Claudas li respont que de ce ne fu il onques ses fianciés. Et Phariens dist qu'il est orendroit apareilliés del prouver se il l'ose desfendre. « Phariens, dist Claudas, tu es faus,

quand tu m'incites à la bataille ici même devant mes gens. Tu ne combattras jamais contre moi de cette façon car, si je te tuais, cela me serait tourné à mal plus qu'à bien. Mais je te somme de garder ta foi envers moi, comme tu le dois, car tu ne peux pas renoncer à ton hommage, à moins d'avoir constaté que je l'avais mérité par quelque faute commise contre toi : et à ma connaissance je n'en ai commis aucune.

202. — Seigneur Claudas, fit Pharien, si je n'avais pas été votre homme dans le passé, et si vous aviez consenti à vous défendre de cette accusation, je vous aurais bien accusé de ce forfait ; mais la foi que je vous ai jurée jadis, je dois la respecter, qu'elle ait été bonne ou mauvaise. Cependant, je persiste à vous sommer de tenir votre parole. Et sachez de toute façon que vous n'avez pas de pire ennemi que moi, et que vous n'entrerez jamais dans la cité : car elle ne manquera pas de défenseurs, et il ne s'y trouvera pas un seul homme qui puisse porter les armes qui ne s'efforce de vous mettre à mort, s'il peut en trouver l'occasion. À partir de maintenant, vous devrez être sur vos gardes nuit et jour, et jamais vous ne dormirez tranquille : vous entendrez souvent autour de vous cris et hurlements, vous verrez vos tentes s'abattre et s'effondrer, vos hommes être blessés et tués en grand nombre. — Comment ! demanda Claudas, Pharien, dois-je donc me garder de toi ? — Oui, sans aucun doute, aussi longtemps que j'aurai la force de me servir d'une épée. Et vous pourrez bien craindre autre chose aussi, car, même si

---

quant tu ci endroit m'aatis de bataille voiant ma gent. Tu ne t'en combateras ja a moi en tel maniere, car se je t'ocioie, plus me seroit tourné a mal que a bien. Mais je te semons que tu gardes ta foi envers moi si com tu dois ; ne tu ne dois ton homage laissier, se tu n'as[b] veü que je l'aie vers toi forfait : ne je ne te fourfis onques nule riens que je seüsse.

202. — Sire Claudas, fait Phariens[a], se je n'eüsse esté vos hom et vous vous en volsissiés desfendre, je vous en aatesisse bien de cest forfait, mais la feelté que je vous fis ja m'estuet garder, quele qu'ele fust[b], ou bone ou mauvaise ; mais toutesvoies vous semons je de vostre foi. Et saciés bien que vous n'avés nul pior anemi de moi, ne jamais dedens la cité n'enterrés ; car bien ert qui le vous desfendra : il n'i avra un tout sol home qui armes puist porter qui ne vous requiere a la mort, s'il em puet en lieu venir. Et des ore mais avés vous assés a entendre et par jour et par nuit, ne jamais asseür ne dormirés : si orrés sovent entour vous noises et cris, et verrés vos paveillons rompre et verser et vos homes ocirre et navrer espessement. — Conment ! dist Claudas, Farien, ai je dont garde de toi ? — Certes, dist Phariens, oïl, tant conme je porrai par vertu ferir d'espee. Et si porrés d'autre chose avoir moult grant paour, car se vous

vous m'aviez tué et restiez en vie, vous pouvez vous attendre néanmoins à recevoir de moi la mort, ou c'est que l'âme d'un corps ne vaut rien! Et si jamais vous avez aimé le seigneur de Sainte-Cire, montrez-le désormais à son âme, pas à son corps : car avant que je ne me mette à table, sa tête et celles de ses deux compagnons seront éloignées de leurs corps de la portée d'un trébuchet. »

203. Sur ces mots il éperonna son cheval et s'élança loin de Claudas à travers la prairie pour entamer son retour vers la cité. Vingt chevaliers, écus au cou, lances sous les aisselles, se mirent à sa poursuite ; et quand il les vit venir, il continua naturellement à galoper jusqu'à ce qu'il arrive devant la porte ; alors, Lambègue, qui se tenait au-dessus du portail, commença à crier à son adresse : « Comment, cher oncle ? Que va-t-on dire si vous rentrez poursuivi et attaqué sans donner un seul coup à l'un de vos poursuivants ? » Pharien fit front alors, et éperonna son cheval. Celui-ci était grand, puissant et rapide, il l'emporta d'un tel élan qu'on aurait dit qu'il volait. Pharien frappa l'un de ceux qui le suivaient si rudement qu'il le transperça de sa lance, fer et bois, et l'abattit à terre avec son cheval : le chevalier eut la cuisse brisée, mais la lance se rompit en mille morceaux à cause de sa chute. Pharien mit alors la main à l'épée, la tira du fourreau et se jeta sur les autres attaquants, sans perdre un instant ; et ceux de l'intérieur ouvrirent la porte et se mirent en selle pour le secourir. Mais Claudas ne tarda pas à intervenir, un

---

m'aviés mort et vous remanissiés aprés vivant, si atendés vous de moi la mort ou ame de cors sera [*191a*] noient ; et se vous amastes onques le signour de Sainte-Cire, ore li moustrés a l'ame, non pas au cors : car ançois que je menguce mais, sera sa teste et les testes a ses .II. compaingnons loing des cors tant que uns mangonniaus porroit jeter a une fois. »

203. Atant fiert le cheval des esperons, si se lance de Claudas loing enmi le champ, si s'en conmence a repairier vers la cité. Lors poignent aprés lui .XX. chevalier les escus as cols, les lances desous les aiseles ; et quant il les voit venir, si s'en vait tout belement tant qu'il est devant la porte. Lors li conmence a crier Lambegues ses niés qui desus la porte estoit : « Conment, biaus oncles ? Que sera ce[a] si vous en venrés enchauciés et assaillis[b] sans cop donner a chevalier ? » Lors trestorne Phariens et fiert le cheval des esperons. Et li chevaus estoit grans et isniaus et fors, si l'enporte de tel ravine que bien fust avis qu'il volast. Si fiert Pharien un de ciaus qui le sivoient si durement qu'il li mist del glaive fer et fust dedens le cors, si l'abat a la terre, lui et le cheval tout en un mont, et en tel maniere que la quisse brisa ; et au parcheoir brise li glaives em pieces. Lors met la main a l'espee et le traist fors del fuerre et cort sus as autres moult vistement ; et cil

bâton à la main, et dispersa ceux qui avaient lancé la poursuite en leur donnant de tels coups de ce bâton qu'il le fit voler en pièces ; et il les insultait et les traitait de « Fils de pute ! Lâches infâmes ! » et disait qu'il les ferait tous mettre à mort, car il s'en était fallu de peu qu'ils ne le déshonorent à tout jamais.

204. Lorsque Claudas intervint dans la presse et refoula ses gens vers l'arrière, il était vêtu d'un court haubergeon de mailles solides et serrées, il avait une coiffe de fer sur la tête et son épée au côté[1], et il montait un cheval fort et rapide. D'autre part, les chevaliers de la cité étaient sortis en grand nombre, avec à leur tête Lambègue, le neveu de Pharien, armé d'armes magnifiques et monté sur un cheval qu'il estimait fort ; il avait abaissé sa lance et venait au grand galop : il se dirigea droit sur Claudas, de tout son cœur, de tout son élan, lance, cheval, et le reste. Mais il l'interpella d'abord de si loin que le roi eut bien le loisir de choisir entre fuir et faire face pour se défendre. Il cria en effet : « Seigneur Claudas, seigneur Claudas, par la sainte Croix, vous avez tant donné la chasse que vous vous en retournerez honteusement, ou que vous apprendrez si le fer de ma lance sait trancher le fer ! » Lorsque Claudas vit venir celui qui le haïssait plus que tout autre, il se sentit très mal à l'aise, car il n'avait ni écu, ni heaume, ni lance : il avait donc lieu de redouter la mort s'il l'attendait. Il commença donc à battre en retraite discrètement, la main à

---

dedens ouvrent la porte[c] et montent es chevaus pour lui secourre. Mais Claudas i vint prochainnement, un baston en sa main, si chace ariere ciaus qui avoient fait la chace, et lor donne grans cops del baston tant que tout le fait voler em pieces ; et les laidist et les claimme : « Fil a putain ! quivers faillis ! », et dist qu'il les fera tous destruire, que pour un poi qu'il ne l'ont honni a tous jours mais.

204. La ou Claudas derront la presse et chace ses gens ariere, il estoit vestus d'un court haubergon a drue maille et espesse ; un chapel de fer ot sor sa teste et ot s'espee chainte, et seoit sor un cheval fort et isnel. Si furent chevalier de laiens a grant plenté ; si vint Lambegues li niés Pharien devant les autres : si fu armés moult cointement, et sist sor un cheval qu'il prisoit moult, et tint le glaive alongié et vint de si grant aleüre com li chevals pot aler ; si adrece a Claudas[a] et cheval et glaive et cors et cuer, mais ançois l'escrie de si loing qu'il pot bien estre garnis de fuir ou de soi desfendre. Et Lambegues li escrie : « Sire Claudas, sire Claudas, par Sainte Crois, tant avés cachié que a[b] honte re[*b*]tournerés, ou vous savrés se li fers de ma lance set fer trenchier. » Quant Claudas a veü celui qui sor tous homes le haoit, si n'est pas del tout asseür, car il est sans escu et sans hiaume et sans glaive : si ot de la mort moult grant paour si l'atendoit. Lors se reconmence a retraire tout belement et mist la main a

l'épée. Il s'en allait ainsi tout doucement, la tête baissée, et tout seul, car ses hommes le craignaient fort, et ceux qui avaient poursuivi Pharien s'étaient retirés en hâte, lorsque Lambègue l'appela : « Qu'eſt-ce donc, mauvais traître ? Retourne-toi vers ton ennemi mortel, qui ne désire rien tant que ta mort, couard sans foi, qui voulais tuer mon oncle par traîtrise ! »

205. En entendant celui qui le haïssait plus que personne au monde le suivre en éperonnant son cheval et en l'appelant couard et traître, Claudas fut rempli d'angoisse : il voyait bien que c'était très dangereux pour lui de l'attendre, car il lui faudrait soutenir le fer de sa lance sans écu ; mais d'autre part, s'il s'en allait ainsi sans en faire davantage, il serait déshonoré à tout jamais. Mais il redoutait plus de vivre dans la honte que de mourir noblement, et il décida de s'en remettre entièrement à la merci de Notre-Seigneur. Il leva la main droite, fit le signe de croix sur son corps et sur son visage, puis tourna la tête de son cheval en direction de celui qui le suivait au galop et s'élança contre lui en homme qui ne se soucie ni de mourir ni de vivre lâchement, en s'écriant : « Doucement, Lambègue, doucement ! Il n'eſt pas nécessaire de tant te hâter, car tu m'auras bientôt rejoint ! Et quoi qu'il en soit du reproche de trahison, que je m'en lave ou non, tu sauras sans tarder que je ne suis pas grandement entaché de couardise ! » Lambègue fut plus heureux de le

---

l'espee ; si s'en vait il tout souavet le chief enclin, et il fu tous sels, car ses gens le doutoient moult : si se furent cil retrait ariere qui Pharien avoient enchaucié. Et Lambegues li escrie : « Qu'eſt ce, fait il, mauvais traïtres ? Car tourne a ton anemi mortel, qui nule rien ne desire tant conme ta mort, couars sans foi, qui mon oncle voloies ocirre desloiaument ! »

205. Quant Claudas ot celui qui plus le haoit que tout cil del monde le sivoit au dos esperonnant et qui l'apele couart et traïtour, si en eſt moult angoissous : car il voit bien que en lui atendre a grant peril, car le fer[a] de son glaive li couvenra atendre sans escu ; et d'autre part, s'il ensi s'en vait sans faire plus, il s'en tenra a honnis a tous jours mais. Mais il doute plus hontouse vie que bele mort, si se metra tout en la merci Noſtre Signour. Lors hauce sa deſtre main, si sainne[b] son cors et son visage ; et puis tourne le chief de son cheval vers celui qui le vient sivant a esperon, se li adrece come cil qui il ne ramenbre ne de mort ne de vie ne de couardise, et li escrie moult hautement : « Lambegue, Lambegue, ore belement ! Il ne te couvient pas si haſter, car par tans m'avras ataint. Et quan[c] que je me puisse esloiauter de traïson[d], tu savras orendroit que je ne sui mie granment entechiés[e] de couardise. » Quant Lambegues le voit venir, si eſt tant liés que onques mais si liés ne fu. Il vint moult toſt, car de loing fu

voir venir sur lui qu'il ne l'avait jamais été. Il arriva au grand galop, car son élan le portait de loin, et son cheval était rapide et très désireux de montrer sa force : le roi ne fonça pas sur lui, mais l'attendit l'épée tirée. Et Lambègue le frappa en pleine poitrine, de toute sa force ; s'il l'avait atteint un peu plus bas, avec toute sa colère et l'ardeur de son élan, il l'aurait tué sans merci ; tel quel, et bien que la blessure soit un peu trop haute, elle était si grave que le roi crut mourir sur place sans avoir le temps de se confesser. Mais il demeura en selle, sans se laisser déséquilibrer en dépit de la force du coup, et pas une maille de son haubert ne céda. Claudas était très puissant, la lance vola en éclats, et alors que Lambègue passait outre, le roi le frappa en plein visage et le heaume ne parvint pas à empêcher que l'épée ne se fraie un chemin jusqu'aux mailles de la coiffe par en dessous. La douleur que lui causa ce coup fut si grande que Lambègue bascula en arrière sur la croupe du cheval et en vit trente-six chandelles. Claudas de son côté était si secoué du coup qu'il avait reçu qu'il demeura renversé sur sa selle un long moment. Un grand tumulte se produisit, et les plus vaillants sautèrent à cheval ; Lambègue revint vers le roi et le trouva presque évanoui, incliné en avant sur l'arçon de sa selle et accroché des deux mains au cou de son cheval. Il tira l'épée, dans l'intention de lui couper la tête, mais son cheval fit un mouvement imprévu et le déporta en avant de sorte qu'il frappa son ennemi à la coiffe et en trancha le bord jusqu'à la calotte :

---

meüs et li chevaus fu isniaus et volentix de grant force, et li rois ne court pas encontre, ains l'atent l'espee traite. Et Lambegues le fiert enmi le pis devant, qui de toute sa force s'apoia, et se il l'eüst plus bas[f] feru a la grant ire[g] qu'il avoit et a la grant force dont il vint, il l'eüst mort sans recouvrier ; et a tout ce qu'il fu ferus en haut, le blecha il si durement qu'il quida morir isnel le pas sans confession avoir. Mais es arçons se tint tout cois, que ainc ne se mut por[h] force que li cops eüst ; ne onques maille del hauberc n'enpira. Li rois fu de moult grant force et li glaives vola en tronçons[i], et ensi conme Lambegues s'en passa outre, li rois le [*c*] feri enmi le vis si durement que li hiaumes n'est tant serrés que l'espee n'i est entree jusques mailles de la coife qui desous est. De l'angoisse del cop est Lambegues si angoissous que l'eschine li hurta a l'arçon deriere et li oel li estincelent en la teste. Et li rois Claudas fu aquis del cop qu'il ot receü, si qu'il jut tous envers sor son arçon grant piece. La noise est levé[j], si saillent es chevaus li plus vaillant ; et Lambeghes s'en revient par le roi et le trouve ausi conme pasmé sor son arçon devant, et il se tint as .II. mains au col de son cheval. Et il sache l'espee, si li quide coper la teste, ne mais li chevaus fu tirans : si le tresporta si qu'il feri el chapel qu'il ot desor la teste, se li trencha toutes les orles jusques el pot ;

le coup mordit dans la blanche coiffe de fines mailles, et les fit pénétrer en grand nombre dans le crâne et le cou du roi. Et si le roi était déjà bien atteint par le coup de lance, ce dernier choc n'arrangea rien, car il en fut si étourdi qu'il en perdit l'ouïe pour longtemps, ainsi que le contrôle de sa tête et de tout son corps et qu'il fut projeté au sol. Lambègue avait grande envie de mettre pied à terre pour l'achever, mais les gens de Claudas se ruèrent au grand galop et le privèrent de l'objet de son désir : en les voyant venir sur lui, il fut si furieux qu'il s'en fallut de peu qu'il ne devienne fou. Et s'il l'avait pu, il se serait volontiers vengé sur le premier venu d'avoir ainsi manqué l'occasion de faire ce qu'il voulait de Claudas.

206. Il mit donc son écu devant sa poitrine et éperonna son cheval, puis il chargea, l'épée haute, un chevalier qu'il voyait venir un jet de pierre avant les autres. Celui-ci arrivait au grand galop, la lance baissée ; il la planta tout droit dans l'écu de Lambègue. Et celui-ci en retour le frappa si rudement de son épée en plein visage qu'il lui entama le nasal sur le dessus du nez ; il ramena à lui son épée, voulant achever son adversaire : mais il le vit tout ensanglanté, qui volait à terre. Constatant que les autres arrivaient en grande hâte, Lambègue s'assura sur ses étriers, brandit son épée et se couvrit de son écu, et fit mine de vouloir encore les charger ; mais son oncle Pharien s'approchait au galop : il le prit par la bride et l'em-

---

si est descendus li cops sor la blanche coife menue maillie, se li a fait maintes des mailles entrer el col et en la teste. Se li rois fu devant blechiés del cop del glaive, ce ne li aida gaires ; car il en fu si estonnés qu'il n'oï goute de moult grant piece, si perdi si outreement le pooir et del chief et de tout le cors qu'il est a la terre volés. Et Lambegues a grant talent que il descende aprés, mais les gens Claudas qui li coururent sus a grant desroi li tolent son desirier ; et quant il les voit venir sor lui, si est si dolans que pour un poi qu'il n'est issus del sens. Et moult vengeroit volentiers auquel que soit ce qu'il a perdu sa volenté a faire de Claudas, s'il pooit.

206. Lors met son escu devant son pis et donne au cheval des esperons ; si laisse courre, l'espee traite, a un qu'il voit venir devant les autres le giet d'une pierre poignal. Et cil venoit le glaive alongié si tost com il pooit esperonner, si peçoie sor l'escu Lambegue son glaive moult apertement. Et Lambegues le fiert si durement de l'espee enmi le vis que le nasel li trenche par desor le nés un poi ; et il traist s'espee a lui, si le vaut tuer : et le vit tout vermeillié, et cil est des arçons jus volés a terre. Et quant il voit les autres venir[a] a grant desroi, il crolle l'espee et s'afiche es estriers et se joint desous l'escu, et lor velt laissier courre ; mais ses oncles Phariens i est venus poignant, si l'aert au frain, si l'en mainne, ou il voelle ou non, droit a la porte. Et les gens Clau-

mena avec lui, bon gré mal gré, jusqu'à la porte. Les hommes de Claudas les pourchassèrent tant qu'ils les rejoignirent, et se mirent à leur donner de grands coups d'épée sur les heaumes — et certains même leur brisèrent leurs lances sur le dos. Néanmoins l'oncle et le neveu purent se réfugier dans la cité, ainsi que bon nombre d'autres chevaliers qui étaient sortis pour leur venir en aide. D'ailleurs Pharien et son neveu ne firent pas une retraite trop humiliante, car à maintes reprises ils firent front et se retournèrent contre ceux qui étaient à leur portée : ils frappèrent de nombreux coups en échange de ceux qu'ils recevaient, en chevaliers de si grande valeur qu'il était difficile d'en trouver de meilleurs ; et leur épée à tous deux était teinte de sang vermeil.

207. Ils rentrèrent donc dans la cité et firent fermer les portes. Puis Pharien et Lambègue s'en vinrent tout droit à la tour, certes pas comme des chevaliers frais et dispos qui n'ont rien fait d'important, car chacun d'eux portait bien les traces de ses efforts : tous deux perdaient leur sang par plus d'une plaie, leurs heaumes étaient cabossés et déformés, leurs écus percés de grosses lances et tailladés de coups d'épée dessus et dessous. Lorsque les trois chevaliers qui étaient en prison pour Claudas les virent arriver de la sorte, ils eurent grand-peur pour leur vie. En effet, à leur vue Lambègue faillit enrager, et il dit à son oncle : « Seigneur, au nom de Dieu, laissez-moi tuer ces trois traîtres pour humilier leur seigneur, ce déloyal roi Claudas, qui voulait vous

---

das viennent si toſt qu'il les ataingnent, si lor donnent grans cops des espees amont es hiaumes, et de tels i a qui lor peçoient lor glaives desor lor cors. Et nonpourquant se sont il retrait en la cité entre le neveu et l'oncle[b] et des autres assés, qui fors erent [*d*] issu pour aus aidier. Mais entre Pharien et son neveu ne s'en vont mie trop laidement, car menu et souvent treſtornent as plus isniaus : si i font moult de grans dolerous cops chaïr sor als li uns por l'autre, conme cil qui tant bon chevalier eſtoient qu'il n'eſtuet querre meillours ; ne il n'i a celui d'aus .II. qui s'espee n'ait en vermeil sanc tainte.

207. Atant se remetent en la cité, si sont les portes closes. Et viennent entre Pharien et Lambegue droit a la tour ; ne mais il n'i viennent pas come chevalier qui aient reposé et noient fait, car il n'i a celui d'aus a qui[a] ne pere bien de son meſtier : car andoi i ont en mains lix perdu del sanc, si ont les hiaumes detrenchiés et embarés et les escus perciés de grosses lances, et les escus copés de cops d'espees et par desous et par desore. Quant li troi chevalier qui pour Claudas sont em prison les voient venir en tel maniere, si ont d'als meïsmes grant paour. Et quant Lambegues les voit, pour un poi qu'il n'esrage ; et a dit a son oncle : « Sire, pour Dieu, laissiés moi ocirre ces .III. traïtours en despit de lor signour le roi Claudas le desloial, qui vous voloit

faire tuer à l'instant ! — Non, cher neveu, répondit Pharien, je n'en ferai rien, car ils n'ont pas mérité la mort par leurs forfaits, et leur seigneur n'a commis qu'une seule trahison envers moi, qu'il ne vaut pas la peine de racheter par la mort d'aucun homme de valeur. »

208. De la sorte Pharien parvint non sans peine à apaiser son neveu. Ils ôtèrent leurs heaumes, et presque aussitôt ils virent venir deux écuyers les invitant à se rendre à la porte où avait eu lieu la mêlée, parce que Claudas voulait parler à Pharien ; alors ils remontèrent à cheval et firent apporter leurs heaumes. Quand ils furent arrivés à la porte, ils la firent ouvrir et un chevalier tout armé s'avança vers Pharien pour lui dire que le roi l'attendait au-dehors : il le lui montra, tout seul, et lui demanda de s'y rendre tout seul aussi, car Claudas avait fait reculer tous ses gens. Et c'était en effet vrai. Pharien sortit donc tout seul, et dès que le roi le vit, il lui demanda comment se portaient ses trois prisonniers, le sommant sur tout ce qu'il avait de loyauté de lui dire la vérité. Pharien répondit qu'ils étaient tous les trois sains et saufs. Claudas avait grand-peur qu'il ne les ait tués, car il sentait la force de Pharien et l'arrogance de Lambègue. Il dit alors à Pharien : « Tu as renoncé à tort à l'hommage que tu me devais, je te requiers par ta loyauté de le reprendre comme tu le dois, car je ne t'ai pas causé si grand tort que tu doives le rompre. » Mais Pharien répliqua qu'il n'en était pas

---

orendroit faire ocirre. — Non ferai, dist Phariens, biaus niés ; car il n'ont pas en autrui fourfait mort deservie, ne lor sires ne fist onques traïson vers moi que une sole, qui ne fait pas a proisier jusques a la mort a nul prodome. »

208. Ensi a Phariens son neveu apaiié a moult grant painne. Et lors ont lor hiaumes osté. Et tout maintenant viennent laiens doi esquier qui[a] lor disent qu'il voisent a la porte ou li poigneïs a esté, que Claudas velt parler a Pharien ; lors sont andoi as chevaus remonté et font aprés aus aporter lor heaumes. Et quant il vienent a la porte, si le font ouvrir, et uns chevaliers vait tous armés a Pharien[b] et li dist que li rois l'atent la defors : se li moustre tout sol et li mande que tous sels i aille, car il a fait ariere traire toutes ses gens. Et il estoit voirs ensi com li chevaliers li dist. Et Fariens s'en vait a lui tous seus[c] ; et si tost com li rois le voit, se li demande que font si .III. prison, et qu'il en die la verité sor quan qu'il a de loiauté. Et Phariens li respont qu'il sont tout .III. et sain et sauf. Et Claudas ot moult grant paour qu'il nes eüssent tout .III. ocis, car trop sentoit Pharien a vigherous et Lambegue a felon. Lors a dit a Pharien : « Tu as a tort mon homage guerpi, si te requier sor ta loiauté que tu le repreignes si com tu dois, car je ne t'ai fourfait par coi tu le doies laissier. » Et cil dist que non feroit, car il ne le porroit amer, si seroit traïtres et des-

question, car s'il le faisait il ne pourrait toutefois pas l'aimer, et serait donc traître et déloyal. Claudas s'efforça de le convaincre de diverses manières, mais il ne put lui faire renouveler son hommage. Il lui dit alors : « Pharien, prends bien garde que mes prisonniers ne reçoivent aucun mal ; et va-t'en, puisque tu ne veux pas entendre ma prière. Mais, par ailleurs, je t'offre de faire ce dont tu me sommas tout à l'heure : c'est de me rendre dans ta prison là où tu voudras me conduire, comme je le dois. — Comment cela ? demanda Pharien. — Je t'ai promis comme à mon vassal de me constituer ton prisonnier dès l'instant où tu me le demanderais ; du moment où tu es mon vassal, je suis donc prêt à me rendre où tu veux, après que tu m'auras juré que je n'aurai garde de personne et que vous n'avez aucune nouvelle des enfants du roi Bohort. Et si tu ne veux pas agir de la sorte, tu peux t'en aller : car je ne prendrai plus conseil de toi, qu'il soit bon ou mauvais, dès lors que tu n'es plus mon vassal ; mais dis de ma part aux plus hauts barons qui sont là de venir me parler à l'instant. » Et il lui en nomma dix.

209. Pharien s'en alla donc, et lui envoya les dix barons qu'il avait mandés. Quand Claudas les vit, il leur dit sans les saluer : « Seigneurs, vous êtes tous mes vassaux, je vous ai beaucoup aimés ; pourtant vous avez commis de telles fautes envers moi qu'on pourrait difficilement en offrir réparation, si je voulais exiger un paiement digne du crime. Je ne désire pas le faire, toutefois. Vous savez bien que j'ai ici le pouvoir

---

loials. En maintes manieres l'essaia Claudas, [*e*] mais ne pot estre qu'il volsist prendre arriere son[d] homage. Et Claudas li dist : « Pharien, or te garde bien que mi prison n'aient nul mal ; si t'en vais, puis que ma proiiere ne vels oïr. Et d'autre part, je t'osfre bien ce que tu me requesis orains : c'est a aler en ta prison en quel lieu que tu me volras mener, si com je doi. — Conment est ce ? fait Phariens. — Je te fianchai, fait Claudas, come a mon home, que de quele eure que tu m'en semonroies, je iroie en ta prison ; et de quele ore que tu soies mes hom, je sui prés que je voise la ou tu volras, et aprés ce que tu m'avras juré que je n'avrai garde de nului et que des enfans au roi Boort n'avés oïes nules noveles. Et se tu ensi ne le vels faire, si t'en iras : quar a toi n'avrai je puis ne bon conseil ne mauvais, puis que tu n'es mais mes hom ; mais di moi as plus haus barons de laiens que il viengnent a moi parler orendroit. » Se li en nomme jusques a .x.

209. Atent s'en vait Phariens et li envoie les .x. barons que il avoit conmandé. Et quant Claudas les voit, si lor a dit sans saluer : « Signour, vous estes tout mi home, si vous ai moult amés ; et vous avés tant vers moi mespris que a painnes porroit estre jamais amendé, se je voloie si haut monter le mesfait que li forfais le requerroit. Mais je ne le voel pas si haut monter. Et vous savés bien que je ai le pooir

de m'emparer de vous par la force, et qu'à la fin vous ne pourrez tenir contre moi. Vous m'avez demandé la paix par l'entremise de Pharien, mais il a rompu son hommage envers moi : et puisqu'il ne veut plus être mon vassal, je ne ferai rien pour lui, car il conviendrait plutôt que je me défie de lui. Je vais cependant vous dire comment vous pourrez faire la paix avec moi — et sachez que c'est le seul moyen, je le jure sur les reliques conservées dans cette cité ; sinon, je vous ferai tous tuer et démembrer, si je peux vous prendre par la force. D'abord, vous me jurerez que Dorin, mon fils, n'a pas été tué à votre instigation ; ensuite, vous me donnerez l'un de ceux qui sont là pour que j'en fasse ce qu'il me plaira. Et si vous ne voulez pas agir de la sorte, retournez d'où vous venez, et défendez-vous de votre mieux, car vous serez assaillis sans relâche, et jamais je ne m'arrêterai : je ferai aussi appel à toutes les forces de mon seigneur le roi de Gaule, et si finalement je m'empare de vous par la violence, que Dieu ne me vienne jamais en aide si j'accepte d'autre rançon que votre vie ! »

210. En entendant ces paroles, les barons éprouvèrent un mélange de soulagement et de chagrin, du fait qu'ils devaient livrer l'un des leurs : ils savaient bien en effet que, quel qu'il soit, celui-ci n'en réchapperait pas.

211. « Seigneur, dit Léonce de Palerne, nous avons bien entendu vos conditions et il se peut que nous les acceptions de bon cœur, suivant le nom de celui que vous exigez que nous vous donnions : dites-nous de qui il s'agit, et nous vous

---

de vous prendre laiens a force, et que en la fin ne poés vous vers moi durer. Vous m'avés fait proier de pais a Pharien, mais il a mon homage guerpi ; et puis que il mes hom ne velt plus estre, je ne feroie pour lui rien, car dont me couvendroit[a] il de lui garder. Et je vous dirai conment vous porrés avoir a moi pais et acorde, et bien saciés que par les sains de cele cité ja autrement n'avrés pais a moi ; et se je vous puis par force prendre, je vous ferai tous[b] ocirre et desmembrer. Vous me juerrés avant que Dorins mes fix ne rechut mort par vos consaus ; et aprés me baillerés un de ciaus de laiens a faire outreement ma volenté. Et se vous ce ne volés faire, si vous en alés ariere : si vous desfendés a vos pooirs, car vous serés souvent asailli et bien, ne jamais ne finerai : si avrai ci tout le pooir mon signour le roi de Gaulle, et se lors vous preig a force, ja Dix ne m'aït se vous i metés se les cors non. »

210. Quant cil l'oent, si en sont lié de ceste chose et dolant de ce que l'un d'aus lor couvient baillier, car bien se[f]vent, qui que il soit, il n'en puet eschaper que par la mort.

211. « Sire, fait Leonces de Paierne, nous avons vostre volenté oïe et nous le ferons volentiers, tels puet estre cels que vous demandés pour vous baillier : dites le nous, et nous le vous donrons volentiers

le livrerons volontiers, s'il est tel que nous devions le faire. — Je vais vous le dire, répliqua le roi : il s'agit de Lambègue, le neveu de Pharien. — Ah ! seigneur, s'écria Léonce, il ne saurait en être question : nous serions trop félons si nous nous comportions de telle manière que nous vous livrions le meilleur chevalier de ce pays, celui en qui nous avons la plus grande confiance ! Jamais, s'il plaît à Dieu, nous n'achèterons la paix par un meurtre, une félonie ou une trahison ; quoi que les barons de ce royaume décident de faire en la matière, jamais, au nom de Dieu, cela ne se produira avec mon aval. — Et vous, seigneurs, demanda Claudas aux autres, qu'en dites-vous ? Vous laisserez-vous tuer et laisserez-vous détruire cette cité plutôt que de livrer un seul chevalier[1] ? » Mais tous répondirent qu'ils n'iraient pas contre l'avis de Léonce, car c'était l'homme le plus sage du royaume. « Dans ces conditions, rétorqua le roi, vous pouvez vous en retourner : désormais vous n'aurez de moi ni trêve ni paix. Mais d'abord je vous requiers de me rendre les trois prisonniers que vous détenez en otages, ou de me jurer sur les reliques que vous n'avez aucune information sur les enfants du roi Bohort, et ne savez pas s'ils sont morts ou vivants. — Seigneur, repartit Léonce, nous ne savons rien des enfants ; mais de toute façon ce n'est pas à nous que les otages ont été livrés, mais à Pharien ; nous, nous avons juré que nous lui viendrions en aide contre tous ceux qui voudraient lui faire du tort en les lui enlevant. Et puisque nous l'avons ainsi juré, nous ne pouvons et nous ne devons pas

---

s'il est itels que nous le vous doions baillier. — Et je le vous dirai, fait il ; c'est Lambegue, li niés Pharien. — Ha ! Sire ! fait Leonces, ce ne porroit[a] pas avenir. Car trop serienmes traïtour se vous ensi le faisiens que vous livrissiens a mort le meillour chevalier de cest païs et en qui nous avons greignour fiance. Ja se Dieu plaist n'avrons par murdre ne par felonnie ne par traïson le pais, et quelconques chose que li baron de cest regne en voellent faire, ja de moi, se Dieu plaist, n'avenra cis consaus. — Et vous, signour, dist Claudas as autres, que en dites vous ? Lairés vous destruire et vous et ceste cité pour rendre un seul chevalier[b] ? » Et il respondent qu'il n'en feront riens contre le conseil Leonce, car il est li plus prodom del roiaume. « Ore vous em poés dont, fait il, aler, quar des ore mais n'avrés vous de moi trives[c] ne pais. Mais avant vous requier que les .III. prisons que vous avés de moi me rendés, ou moi jurés sor sains que des enfans le roi Boort[d] ne savés riens, ne de lor mort ne de lor vie. — Sire, fait Leonces, des enfans ne savons nous riens ; et ensorquetout li prison ne nous furent pas baillié, mais a Pharien, et nous li jurasmes que nous li aideriens encontre tous ciaus qui tort l'en volront faire : et puis que nous li avons juré, nous ne poons ne ne devons

aller à l'encontre de ce serment : car ce serait un acte déloyal, et agir de manière déloyale est le meilleur moyen pour un homme d'être déshonoré. — Sachez, vraiment, fit Claudas, qu'il vous faudra les rendre, et jamais je ne vous en serai reconnaissant ; prenez bien garde qu'aucun des trois ne meure dans l'affaire, car vous en perdriez tous la vie. Vous pouvez maintenant vous retirer, et que chacun fasse de son mieux ! » Les barons s'en revinrent à la cité, en proie à une profonde angoisse, car ils se rendaient bien compte qu'elle ne pourrait résister contre Claudas.

212. Pharien vit leur expression très sombre alors qu'ils revenaient : il en fut très étonné et demanda quelles étaient les nouvelles. « Très mauvaises, répondirent-ils. Nous ne pouvons obtenir la paix si nous ne livrons pas Lambègue, votre neveu, à sa merci. C'est seulement par son intermédiaire que nous pourrions parvenir à un accord. — Et qu'avez-vous donc promis à Claudas[1] ? — Rien du tout, s'écria Léonce. Au nom de Dieu, jamais là où je serai on ne livrera au supplice avec mon aval un chevalier d'une telle valeur, et qui nous a tant aidés ! »

213. Tous les sages de la cité et du pays assistaient à cet échange entre Léonce et Pharien ; celui-ci leur demanda : « Seigneurs, que pensez-vous de ce que Claudas a exigé des barons que voici ? » Et ils se rangèrent tous à l'avis de Léonce : il n'y en eut pas un seul qui ne dise que jamais, s'il

---

aler encontre ; car dont ferienmes nous desloiauté, et puis que li hom est atains de desloiauté, il ne puet estre mix honnis. — Tant saciés vous bien, fait Claudas, que rendre les vous couvenra, ne jamais ne vous amerai de cuer ; et bien gardés que uns sels n'i muire, car vous i morriés tout. Ore vous en poés a tant aler, et face chascuns del mix qu'il puet. » Et cil s'en tournent vers la cité moult angoissous, car bien voient que la cité ne puet durer contre Claudas.

212. Quant il furent revenu, si vit Fariens la mauvaise ciere qu'il faisoient : si s'en esmerveille trop durement, si lor demande quels nouveles. Et il respondent : « Moult mauvaises. Car nous ne poons avoir pais ne acorde se nous ne li baillons Lambegue vostre neveu a metre del tout en sa merci. Mais par lui porriens avoir acordement. — Et que l'en [*192a*] avés vous en couvent ? fait Phariens. — Coi ? fait Leonces. En non Dieu ! Je ne serai ja em piece de terre ou tels chevaliers com il est et qui tant nous ait aidiés soit a mort livrés par mon conseil ! »

213. A cest conseil qu'il tenoient en tel maniere furent tout li sage home de la cité et del païs. Et Phariens lor dist a tous : « Signour, que vous est il avis de ceste chose que Claudas a demandé a ces barons ? » Et il s'acordent tout a ce que Leonces avoit dit, et ainc n'i ot un sol qui ne die que ja se Dieu plaist tels dolors n'ert ja otroié,

plaisait à Dieu, ils ne permettraient une telle horreur : ils résisteraient de tout leur pouvoir, et lorsqu'ils seraient à bout de force, ils tenteraient une sortie ; ils combattraient Claudas et les siens aussi longtemps que possible, car des hommes de valeur ne doivent commettre ni meurtre ni déloyauté pour sauver leurs vies. Pharien, en les entendant, conçut beaucoup d'estime pour eux et se réjouit profondément : il se promit de largement les récompenser de leur loyauté à son égard. Ainsi bien déterminés à se défendre, ils se séparèrent et rejoignirent chacun leur logement. Pharien et son neveu pour leur part regagnèrent la tour. Une fois désarmé, Pharien monta aux créneaux et regarda de tous côtés le nombre prodigieux de soldats qui se rassemblaient dans le camp de Claudas : il se rendit compte qu'en vérité la cité ne pourrait assez bien se défendre pour éviter d'être prise, car ses habitants avaient en fait très peu de vivres ; il se mit à pleurer et à pousser de profonds soupirs. Sur ces entrefaites son neveu Lambègue, qui venait le rejoindre, l'entendit se lamenter ; il s'approcha de lui tout doucement, pour ne pas être remarqué. Debout derrière lui, il écouta ce que son oncle se disait à lui-même :

214. « Ah ! bonne cité, honorée de longue date, hantée d'hommes de valeur et de maisons loyales, siège royal ! Résidence de juges honnêtes ! Refuge de joie et de liesse ! Cour pleine de bons chevaliers ! Ville habitée de bourgeois honorables ! Pays rempli de vavasseurs loyaux et de bons

---

ains se tenront tant com il se porront tenir ; et quant il ne porront en avant, si s'en isteront fors : si se combateront a Claudas et a sa gent tant com il porront durer, car prodome ne doivent faire pour aus sauver ne murdre ne desloiauté. Quant Phariens les entent, si les em proise moult durement et liés en est : si lor volra moult bien guerredonner ce qu'il gardent envers lui lor loiauté. Ensi se sont bien aati d'aus desfendre, et lors se departent et vient chascuns a son ostel. Et entre Pharien et son neveu vont en la tour. Et quant il furent desarmé, si monte Phariens as crenaus[a] en haut et esgarde de totes pars la merveille des gens qui en l'ost viennent : si set de verité que la cités ne puet estre desfendue qu'ele ne soit prise, car de viande ont moult petit a la merveille de gent qui en la cité est ; si enconmencha moult tenrement a plourer et a souspirer del cuer del ventre. Et endementres vint ses niés Lambegues amont, et quant il l'oï si dementer si conmencha vers lui a aler tout coiement pas por pas, qu'il ne le puisse apercevoir. Et lors escoute deriere lui, si ot qu'il dist a soi meïsme.

214. « Ha ! bone cités honneree d'anciserie, hantee de prodomes et de loiaus maisons, et sieges de roi ! Ostels a droit jugeour ! Repaires a joie et a leece ! Court plainne de bons chevaliers ! Vile honeree de bourgois ! Païs plains de loiaus vavasours et de bons

laboureurs ! Terre prospère abondante en tous biens ! Ah ! Dieu, qui pourra voir tant de belles choses anéanties pour sauver la vie d'un enfant ? Hélas ! Cher neveu Lambègue ! Plût à Dieu, qui vint sur terre endurer la mort pour nous, que je sois à votre place ! Aussi vrai que je souhaite que Dieu m'aide, j'irais me rendre au roi Claudas pour sauver du désastre le noble pays de Gaunes, que ce soit pour mon malheur ou pas : car une mort qui serait si profitable à la terre serait bonne et honorable. » Pharien se tut alors, sans rien ajouter ; mais il recommença à pleurer à chaudes larmes. Et Lambègue s'avança et lui dit : « Seigneur, cessez de vous lamenter. Par la foi que je vous dois, jamais la cité ne sera perdue pour sauver ma vie ; puisque j'y gagnerai autant d'honneur que vous le dites, j'irai à la mort avec assurance et dans la joie !

215. — Ah ! cher neveu, s'écria Pharien, tu m'as trompé. Car si j'ai parlé de la sorte, je ne voudrais pas ta mort, et je prie Dieu qu'il ne me laisse jamais y assister ! À Dieu ne plaise que je te conseille jamais une chose pareille : nous attendrons plutôt la miséricorde divine ; et si nous ne recevons pas de secours, nous ne pouvons faire pis en tout cas que de sortir de la forteresse et engager le combat contre l'armée des assiégeants. Il est possible alors que nous parvenions à faire la paix, et qu'avec un peu de chance nous nous libérions définitivement. — Tout cela, rétorqua Lambègue, est parfaitement vain ; puisque la cité peut demeurer en paix

---

gaaingnours ! Tere plentive et raplenie de tous biens ! Ha ! Dix ! qui porra veoir si grans dolors de toutes choses pour sauver la vie a un enfant ? Haï ! biaus niés Lambegue ! Car pleüst ore a Dieu qui pour nous vint mort endurer que je fuisse ore en vostre lieu ! Si m'aït Dix, je iroie ja au roi Claudas pour jeter fors de dolour le debonaire païs de Gaunes, ou fust a ma joie ou a mon doel : car la mort seroit moult bone et honeree dont si grans pourfis venroit [*b*] en terre. » Atant se teüt Phariens, que plus ne dist, et lors reconmence a plorer moult durement. Et Lambegues saut avant, si li dist : « Sire, ore ne vous dementés plus. Car par la foi que je vous doi, jamais por ma vie sauver ne sera la cités perdue ; puis que si grant honour conme vous dites i conquerrai, dont irai je a ma bele mort seürement et a grant joie.

215. — Ha ! biaus niés ! dist Phariens, deceü m'as. Car pour ce se je l'ai dit ne volroie je pas ta mort, ne ja Dix veoir nel me laist. Mais ja se[a] Dix plaist, ice ne te loerai je ja, mais nous atendrons encore la merci Dieu ; et se nous n'avons secours, pis ne poons nous faire que del fors issir et assambler a toute l'ost. Si nous i porriens bien tost acointier[b] a la pais faire, et tele aventure par coi nous serienmes delivré a tous jours mais. — Tout ce, fait Lambegues, n'a mestier ; puis que pour moi rendre puet la cité remanoir em pais, jamais nus n'en sera

si je me rends, il n'y aura pas un seul coup porté. » Pharien fut rempli d'angoisse ; il pleurait et manifestait une telle douleur qu'il s'en fallut de peu qu'il ne se tue. Il finit par dire à son neveu : « Comment, cher neveu, iras-tu pour de bon te rendre à Claudas ? — Oui, certes, mon cher oncle. Les souffrances s'arrêteront là, puisque par ma mort je peux sauver une si belle cité, et tant d'hommes de valeur qui s'y trouvent ; je dois bien agir ainsi, car je vous ai entendu dire vous-même que si vous étiez à ma place vous iriez à la mort avec assurance. Et comme vous ne feriez jamais rien de déshonorant, je veux moi aussi le faire.

216. — Cher neveu, reprit Pharien, je vois bien que tu iras. Sache que cela me navre et me fait plaisir à la fois : cela me navre, car rien ne pourra te protéger de la mort ; cela me fait plaisir, car jamais chevalier ne mourut avec autant d'honneur que tu en auras. En effet, grâce à toi toute la population de ce pays sera sauvée. » Là-dessus Lambègue alla trouver les barons, il les interpella et les fit se rassembler. « Seigneurs, leur dit-il alors, si vous me rendiez au roi Claudas, comment seriez-vous certains d'avoir la paix et d'être désormais en bons termes avec lui ? » Et ils lui demandèrent pourquoi il posait cette question. « Parce que, reprit-il, s'il veut vous donner des garanties solides, la paix est faite : car je suis prêt à me remettre entre ses mains à l'instant. » À ces paroles, les barons se mirent à pleurer et assurèrent que jamais ils n'accepteraient pareil sacrifice, car le dommage serait trop grand

---

ferus. » Lors est Phariens moult angoissous, si ploure et fait tel doel que pour un poi qu'il ne s'ocist. Puis dist a son neveu : « Conment, biaus niés, est ce a certes que tu t'iras a Claudas rendre ? — Oïl, fait il, voir, biaus oncles, voir. Jamais plus de maus n'en sera fais puis que par ma mort puis si bele cité sauver et tant prodomes com il i a ; et bien le doi faire, car je ai oï dire a vous meïsme que se vous estiés en mon lieu, vous iriés a la mort seürement. Et pour ce que vous ne feriés pas chose de coi vous fuissiés honnis, le voel je faire.

216. — Biaus niés, dist Phariens, je voi bien que tu i iras. Si saces bien que moult m'en poise et bel m'en est : il m'en poise, pour ce que tu n'avras ja de mort garant ; et bel m'en est, pour ce c'onques mais ne morut chevaliers a si grant honour conme tu feras : car par toi sera sauvés tous li pueples de cest païs. » Atant s'en vait Lambegues as barons, si les apele et assamble ; et lor dist : « Signour, se vous me rendiés au roi Claudas, conment seriés vous seür de la pais et de sa bone amistié avoir ? » Et il lor demandent pour coi il lor dist. « Por ce, fait il, que s'il vous velt faire seürs, tous en est pris li consaus d'avoir la pais : car je sui prés que je me mete en sa prison orendroit. » Quant cil l'entendent, si conmencent a plourer et dient que ce ne sera ja sousfert ; car ce seroit trop grans damages

s'il était tué si jeune, alors qu'il avait un bel avenir devant lui. Mais Lambègue déclara qu'il ne se laisserait pas détourner de son projet par quelque discours que ce soit, et que personne ne pourrait le convaincre d'y renoncer. « Ne craignez pas, ajouta-t-il, que le roi Claudas me tue : il veut me jeter dans sa prison. » Et eux de dire qu'ils l'en empêcheraient car, si Pharien l'apprenait, il en perdrait la raison et tuerait tous ceux qui avaient assiſté au conseil. « Je vous assure que vous n'avez rien à craindre de lui, fit Lambègue, car c'eſt sur sa recommandation que j'ai pris cette décision, sachez-le. »

217. Aussitôt, les barons envoyèrent chercher Pharien, qui était au comble du désespoir. Ils lui firent part de la résolution de Lambègue, et Pharien répondit que, puisque son neveu le souhaitait si vivement, il ne ferait rien pour l'en détourner : en effet, aucune mort ne pourrait être plus honorable. Lorsqu'ils virent que les choses en étaient là, ils envoyèrent Léonce de Palerne à Claudas pour savoir quelles garanties il offrirait, et quelle certitude il leur donnerait que leur désaccord avec lui ne leur causerait plus de tort ni d'ennui après que Lambègue se serait conſtitué prisonnier. Claudas lui répondit qu'il leur donnerait toutes les assurances qu'ils désireraient. « Ils veulent, dit alors Léonce, recevoir votre serment en présence des membres les plus éminents de votre cour. » Et il accepta, à la condition que les barons de Gaunes jureraient de leur côté qu'ils n'avaient pas comploté la mort de son fils. Léonce affirma qu'ils le feraient de

---

s'il en tel aage recevoit mort : car encore puet il venir a moult grant chose. Et [*c*] Lambegues diſt qu'il nel lairoit pour nul chaſtiement que on li fesiſt, et que nus n'en porroit son cuer tourner. « Et n'aiiés garde, fait il, que ja li rois Claudas m'ocie, mais il me velt metre en sa prison. » Et il dient qu'il ne le sousferront ja : car se Fariens le savoit, il iſteroit fors del sens et ocirroit tous ciaus qui aroient eſté au conseil. « De lui, fait Lambegues, vous asseüré je bien tous. Car par le sien conseil l'ai je empris, bien le sachiés vraiement. »

217. Maintenant l'ont envoiié querre, si angoissous com il eſtoit. Et cil li mouſtrent ce que Lambegues lor ot devisé, et Phariens lor diſt, puis qu'il en a si grant talent, ja par lui n'eſtra deſtournés, car il ne porroit pas plus honnerablement morir. Et quant il voient que a ce eſt atournés, si envoient Leonce de Paierne a Claudas pour savoir conment il les feroit seürs, et del descort qui entr'aus ait eſté ne lor venra maus ne anuis puis que Lambegues sera mis en sa prison. Et Claudas lor a dit qu'il lor en fera seürs ensi com il volront. « Il en voelent, fait Leonces, avoir voſtre serement devant aus et devant tous les plus prodomes de voſtre court. » Et il lor otroie par ensi que il li feront serement de la mort son fil que ce ne fu par lor conseil. Et Leonces lor diſt que ce li feroit il moult volentiers. Ceſte chose ont

bon cœur. Ils fixèrent les serments au lendemain, mais dans l'immédiat Léonce et Claudas engagèrent leur parole sur les termes de l'accord. Le matin suivant, les deux partis prêtèrent serment, et les otages furent rendus à Claudas, puisque telles étaient les conditions de la paix. Pharien vint alors trouver son neveu et lui dit : « Cher neveu Lambègue, vous allez marcher à la mort, la plus noble que reçut jamais un chevalier : auparavant, vous vous confesserez, je le veux. — Pourquoi donc, demanda Lambègue, redoutez-vous que je meure ? — Oh ! oui, fit Pharien, je sais en vérité que vous ne pouvez échapper à la mort dans cette affaire.

218. — Aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide, répliqua Lambègue, je ne redouterai pas la mort aussi longtemps que vous pourrez porter un écu[1]. Ce qui tourmente davantage mon cœur et le met au supplice, c'est qu'il me faille m'en remettre à la merci de mon ennemi mortel : c'est là l'angoisse qui surpasse toutes les autres souffrances et toutes les morts possibles, car mourir n'est rien que joie et soulagement, comparé à la peine de dire ou de faire quelque chose qui va contre mon désir et mes principes. Mais puisque telle est votre volonté, je me confesserai, car rien de ce que vous pouvez souhaiter ne saurait m'être désagréable. »

219. Il appela alors l'évêque en personne et confessa en toute loyauté à Dieu tout ce que le cœur peut révéler par le biais de la langue. Puis il demanda ses armes, mais son oncle lui dit : « Cher neveu, vous n'avez pas besoin de vos armes

---

aterminee jusques a l'endemain, et par conjurement de seürté le fiance Claudas a Leonce, et il a lui. Au matin furent fait li serement d'ambesdous pars ; et furent li prison a Claudas rendu, car ensi fu la pais nomee. Et lors vint Phariens a son neveu, si li dist : « Biaus niés Lambegue, vous en irés a vostre mort, a la plus haute ou onques chevaliers alast ; ne mais avant vous ferés confés, car je le voel. — Pour coi, fait Lambegues, avés vous de ma mort paour ? — Oïl, moult grant, fait Fariens, car je sai de voir que vous ne poés eschaper sans mort.

218. — Si m'aït Dix, fait Lambegues, ja de la mort n'avrai paour tant come[a] vous puissiés escu porter. Plus tourmente le mien cuer et justice ce qu'en la merci mon mortel anemi me couvenra metre : la est l'angoisse qui passe totes les dolours et toutes mors, car del morir si n'est il se toute joie et toute souatume non, envers l'angoisse de dire ne de faire chose qui est del tout contre mon cuer. Mais pour ce que vostre volentés i est, me confeisserai je, car riens ne me porroit grever qui vous [*d*] pleüst a faire. »

219. Lors apele l'evesche meïsmes, si regehist en loiauté a Damedieu tout ce dont li cuers se puet descouvrir par l'esclairement de la langue[a]. Aprés a ses armes demandees, et ses oncles li dist : « Biaus niés, vous n'avés d'armes mestier en

dans cette circonstance, mais juste d'implorer sa grâce. — À Dieu ne plaise, répliqua Lambègue, que j'implore jamais sa grâce, car je ne l'aurais pas eue de lui hier si j'avais eu le dessus ! À Dieu ne plaise, non plus, que je me présente devant un grand seigneur comme un homme du commun : j'aurais l'air d'un voleur ou d'un meurtrier condamné à mort ! J'irai vêtu en chevalier, le heaume lacé, l'écu au cou, et je lui rendrai mon épée et mes armes sans mot dire : vous n'avez rien à craindre à ce propos, car, par la foi que je vous dois, à vous qui êtes mon seigneur et mon oncle, je ne frapperai ni n'insulterai personne. » Il argumenta si bien que Pharien lui rendit ses armes. Une fois armé, il se mit en selle et les recommanda à Dieu, puis s'éloigna en manifestant une si grande allégresse que tous ceux qui le virent s'en étonnèrent. Il ne voulut accepter la compagnie de personne. De leur côté, Pharien et ses compagnons n'avaient pas l'air si joyeux, au contraire : ils exprimaient si violemment leur chagrin dans toute la cité de Gaunes qu'on aurait pu croire que chacun d'entre eux avait perdu l'être qui lui était le plus cher.

220. Lambègue arriva à cheval à la tente du roi Claudas ; il mit pied à terre et vit Claudas armé de pied en cap, car il avait entendu dire que Lambègue venait lui aussi armé ; et à ses côtés se trouvaient certains de ses chevaliers, également en armes : en effet, le roi avait suffisamment mis Lambègue à l'épreuve pour n'être pas tranquille quand il se présentait tout armé. D'ailleurs, les trois otages lui avaient déjà raconté qu'il

---

cestui point, mais de la merci crier. — Ja ne m'aït Dix, dist Lambegues, se ja merci li crierai, car je n'eüsse pas ier eü merci de lui se je fuisse de lui venus au desus ; ne, se Dieu plaist, come ribaus n'irai je ja devant haut home : car dont sambleroie je lerres ou murdreres jugié a mort. Mais je irai conme chevaliers, le hiaume lacié, l'escu au col : se li rendrai m'espee et mes armes sans dire plus, ne mais de ce n'averas doute ne paour[b]. Car par la foi que je vous doi qui mes sires et mes oncles estes, je n'i ferrai ja home ne laidirai ne un ne autre. » Tant lor a dit que ses armes li[c] a rendues. Et quant il fu armés et montés sor son cheval, si les conmande tous a Dieu et s'en vait a si grant samblant de faire joie que toutes gens vient a grant merveille. Avoc lui ne velt sousfrir que nus hom voise ; mais Phariens ne cil qui laiens[d] sont ne font nes un samblant de joie, ains font tel doel par toute la cité de Gaunes com se chascuns eüst perdu la riens el monde que il mix amast.

220. Tant a Lambegues chevauchié que il est venus au tref le roi Claudas. Et il descent ; si voit Claudas qui[a] est armés de toutes armes, car bien avoit apris que Lambegues venroit armés : et delés lui estoient armé de ses chevaliers une partie, car il avoit bien Lambegue tant assaiié qu'il n'estoit mie bien asseür la ou il venist armés. Et ja li

venait de son plein gré, alors que personne n'aurait osé le lui demander. Quand Lambègue fut en présence de Claudas, il ne s'agenouilla pas et ne dit pas un mot, mais il tira son épée de son fourreau, la regarda en poussant de profonds soupirs, puis la jeta aux pieds de Claudas, toujours en silence. Puis il ôta son heaume qu'il n'avait pas lacé, et le jeta aux pieds de Claudas à côté de l'épée, et fit de même avec son écu. Claudas prit l'épée et la leva en faisant mine de vouloir frapper Lambègue à la tête. Tous les assistants furent remplis de pitié à cette vue, et même les plus félons commencèrent à pleurer. Mais Lambègue ne bougea pas d'un pouce. Claudas ordonna alors qu'on lui enlève au plus vite son haubert et ses chausses de fer; aussitôt des valets s'avancèrent pour le désarmer. Quand ce fut fait, il resta debout devant eux dans une légère tunique d'isembrun; c'était un très beau chevalier, robuste et bien découplé, et il n'avait ni barbe ni moustache. Il se tenait debout devant le roi, toujours sans prononcer un mot, et il ne le regardait pas franchement, mais le considérait d'un œil torve, les poings serrés. « Lambègue, lui dit Claudas, comment as-tu été assez hardi pour venir ici ? Ne sais-tu pas que je te hais plus qu'aucun autre homme ? — Claudas, répondit Lambègue, tu peux en conclure que je ne te redoute guère. — Comment ? reprit le roi. Tu vois ta mort toute proche, et tu me provoques encore ! — C'est une chose qui ne m'impressionne pas beaucoup ! répliqua Lambègue.

---

avoient bien conté li .III. prison qu'il i venoit tout de son gré, ce dont nus ne li osast enquerre. Et quant Lambegues vint devant Claudas, il ne s'ajenoulla pas ne mot ne dist, mais s'espee a del fuerre traite : si le regarde et conmence a souspirer ; et lors le jete as piés Claudas et sans dire plus, puis oste son hiaume fors de son chief, car il ne l'avoit pas lacié : si le jete[b] dalés s'espee as piés Claudas, et puis l'escu aprés le hiaume. Et Claudas a l'espee prise, et le lieve en haut et fait samblant que ferir le voelle parmi le chief. Lors ont moult grant pitié tout cil qui le veoient, et conmencent a plourer li plus felon. Mais Lambeghes ne se muet de son estal. Lors conmande Claudas que on li ost son hauberc et ses chauces de fer isnelement. Et val[*e*]let saillent, si le desarment. Et quant il fu desarmés, si remest en une cote d'isenbron deliie, si fu a merveilles biaus chevaliers et bien tailliés de[c] cors et de menbres — si n'avoit ne barbe ne grenon. Il fu en estant devant le roi[d] ne mot ne dist, ne onques le roi ne regarda a droit enmi le vis, mais de travers, et tenoit tousdis les poins clos. Et Claudas li dist : « Lambegue, conment fus tu si hardis que tu osas chaiens venir ? Dont ne sés tu que je te has plus que nul home ? — Claudas, fait il, pour ce pues tu bien savoir que poi te dout. — Conment ? fait Claudas. Vois ci ta mort apareillie et encore me contralies. — C'est une chose, fait Lambegues, dont je n'ai mie grant paour.

221. — Quoi ? reprit Claudas. Me crois-tu si débonnaire et si enclin à la pitié ? — Je pense, rétorqua Lambègue, que tu es le roi le plus cruel et le plus félon qui ait jamais existé. Mais tu ne seras pas assez hardi pour me tuer, aussi longtemps que tu souhaiteras continuer à vivre. — Et pourquoi renoncerais-je à te tuer ? Est-ce que tu ne me tuerais pas, toi, si tu avais le dessus ? — Le dessus, fit Lambègue, je ne l'aurai pas désormais, puisqu'il ne plaît à Dieu ; et pourtant il n'y a rien que j'aie tant désiré. » Alors Claudas éclata de rire, et le prit par le menton en disant : « En tout cas, celui qui vous a pour compagnon peut se vanter d'une chose, c'est d'avoir avec lui le chevalier le plus hardi à s'être levé de son lit ce matin ! Et si tu vivais longtemps, tu serais un homme de valeur. Dieu ne me vienne jamais en aide s'il n'est pas vrai que je ne voudrais pas causer ta mort, même pour conquérir la moitié du monde ! Et pourtant, aujourd'hui, je ne désirais rien tant que ta mort ; mais je ne le ferai plus jamais, car personne n'a accompli un acte aussi valeureux que toi, qui t'es livré au supplice pour sauver les autres. Et quand bien même je souhaiterais encore ta mort, je te traiterais cependant avec affection, pour l'amour de Pharien ton oncle, si je voulais agir conformément au droit. Car je ne puis nier qu'il m'a sauvé la vie, à moi et à beaucoup de ceux qui sont ici. »

222. Là-dessus Claudas fit apporter une riche robe de soie, mais Lambègue ne voulut la revêtir à aucun prix. Et Claudas le pria de rester avec lui, mais il répondit qu'il ne demeurerait

---

221. — Conment ? dist Claudas. Me quides tu si debonaire et a si pitous ? — Je te quit, fait Lambegues, au plus felon roi et au plus cruel qui onques fust. Mais ja si hardis ne seras que tu m'ocies, tant que tu voelles vivre. — Et pour qui te lairoie je a ocirre ? dist Claudas. Dont ne m'ociroies tu, se tu en venoies au desus ? — Au desus, fait Lambegues, n'en venrai je a piece mais, car Dieu ne plaist ; ne je ne desirai onques tant chose. » Lors conmence Claudas a rire, et le prent par le menton et li dist : « D'une chose se puet vanter qui vous a a compaingnon, qu'il a le plus hardi chevalier qui hui matin se levast de lit ! Et se tu vivoies par aage, tu seroies assés prodom ; ne ja Dix ne m'aït se je te volroie avoir ocis pour conquerre demi le monde. Et jehui ne desiroie je tant nule rien come ta mort : mais je ne le desierrai jamais, car nus ne fist onques mais autretel valour come tu as fait, qui a la mort t'abandonnoies pour les autres gens sauver ; et se je bien voloie ta mort, si te tenroie je chier por l'amour de Pharien ton oncle, se je voloie faire droit. Car je ne puis mie noiier qu'il ne m'ait garanti de mort, et maint de ciaus qui chaiens sont. »

222. Lors li fist Claudas aporter robe riche qui de soie estoit, mais il ne le velt prendre en nule guise. Et Claudas li proie de remanoir o lui, mais il dist que a nul home ne remanroit ne homage ne feelté ne

avec personne, et ne ferait hommage ni soumission à personne, si son oncle n'en faisait pas autant. Claudas envoya sur-le-champ chercher Pharien ; le messager le trouva à la porte tout armé et le heaume lacé, en embuscade pour le cas où l'on tuerait son neveu. Il se présenta devant Claudas qui lui dit : « Pharien, je vous ai maintenant payé en retour une partie du service que vous m'aviez rendu. Car j'ai gracié pour vous et aussi pour sa grande valeur votre neveu, qui s'était remis entre mes mains pour mourir. Pourtant, ce matin encore je n'aurais pas accepté tout l'or du monde en rançon pour lui ; sachez cependant que vous êtes tous les deux les chevaliers dont je désirerais le plus à avoir le service et la compagnie.

223. « Avancez, continua Claudas à l'adresse de Pharien, faites-moi à nouveau hommage ; et je vous rendrai toute la terre que vous aviez en fief, et je l'accroîtrai encore de domaines et de grandes rentes. » Pharien était fort sage : il ne voulut pas prendre la liberté de s'opposer au roi Claudas, car il considérait que celui-ci venait de lui rendre un fier service en pardonnant à son neveu pour l'amour de lui. « Seigneur, dit-il, je vous remercie beaucoup de ce que vous avez fait pour moi et de ce que vous voulez encore me donner, vous l'un des hommes les plus valeureux du monde. Et je ne refuse pas de vous servir, ni d'accepter vos dons, au contraire, j'apprécie beaucoup votre offre : néanmoins, je me trouve dans une situation très difficile au regard de ce que vous requérez de moi, car j'ai juré sur les saintes reliques que jamais je ne

---

feroit, se ses oncles ne le faisoit. Maintenant envoie Claudas pour Pharien, si le trouve cil qui l'aloit querre defors la porte tout armé, le hiaume lacié, ou il se metoit en agait conment on ocirroit son neveu. Et Phariens eſt venus devant Claudas. Et li diſt : « Pharien, ore vous ai je ren[/]due une partie[a] del service que vous m'avés fait. Car voſtres niés qui pour morir s'eſtoit en ma manaie mis, pour vous l'ai je quité, et pour la grant valour de lui. Certes, je n'en presisse hui matin tout l'or del monde ; et saciés que vous eſtes li doi chevalier del monde de qui je amaisse mix le service et la compaingnie.

223. « Venés avant, fait Claudas a Pharien, si retenés mon homage ; et je vous renderai toute la terre que vous avés tenue, et le vous acroiſterai de riches fiés et de grans rentes. » Et Phariens fu moult de grant sens : si ne se vaut pas desreer de parler contre le roi Claudas, car moult tenoit a grant service ce qu'il li ot fait de son neveu, qui il avoit son grant maltalent pardonné pour soie amour. « Sire, fait Phariens, je vous merci moult, come un des plus prodomes del monde, de ce que vous avés fait pour moi et de ce que vous me volés encore donner. Et je ne refus ne voſtre service ne voſtre don, ains l'ai moult chier : ne mais je ai un moult grant essoine de ce que vous me requerés, car je ai juré sor saintes reliques que je jamais de

recevrai de fief de la part d'aucun homme au monde avant de savoir ce qu'il en eſt vraiment des enfants de mon seigneur le roi Bohort. — Dans ces conditions, dit Claudas, je vais vous dire comment agir pour l'amour de moi : recevez votre terre de moi sans me faire hommage ni soumission, et mettez-vous en route pour aller à la recherche des enfants quand vous le voudrez ; je vous donnerai même bon nombre de mes gens pour vous accompagner. Et lorsque vous les aurez trouvés, amenez-les, ici ou à un endroit de votre choix. Je vous confierai alors tout le royaume jusqu'à ce qu'ils soient en âge de porter les armes : qu'alors ils me fassent hommage et tiennent leurs terres de moi. Et vous, vous me prêterez hommage une fois que vous les aurez trouvés.

224. — Seigneur, répondit Pharien, je ne saurais faire une chose pareille aċtuellement. Car les événements pourraient me contraindre d'ici peu à vous attaquer et à mettre à mal votre terre avant de pouvoir vous en prévenir : de la sorte je serais en faute si j'étais votre vassal, et malheur à moi de vous avoir fait hommage dans ce cas ! Mais je vais vous promettre autre chose : je vous jurerai par ma parole de chevalier que je ne ferai pas hommage à autrui sans vous le faire savoir auparavant, si vous êtes dans le royaume, quoi qu'il arrive à propos des enfants, que je les trouve ou pas. Reſtons-en là, car je n'irai pas plus loin. — Je sais bien, répondit Claudas, pourquoi ni Lambègue ni vous ne voulez me faire hom-

---

nul home terrien ne recevrai terre devant que je sace des enfans mon signour le roi Boorth vraies enseignes. — Ore vous dirai, fait Claudas, que vous ferés pour moie amour. Prendés voſtre terre de moi sans homage faire ne feelté, et movés pour les enfans querre quant vous volrés : et je vous baillerai encore une partie de ma gent qui avoques vous iront ; et quant vous les avrés trouvés, amenés les cha ou en quelconques lieu que vous volés. Et je vous saisirai de toute la terre tant qu'il soient en aage d'armes porter : lors si me facent mon homage et tiengnent de moi lor terres. Et vous me faites le mien homage quant vous les arés trouvés.

224. — Sire, fait Phariens, ce ne feroie je pas en ceſtui point. Car tés choses porroient avenir prochainnement que sor vous me couverroit venir et forfere en voſtre terre ançois que savoir le vous fesisse ; et ensi mesferoie je quant je seroie de vous tenans, ja mar vous eüssé je homage fait. Mais je vous ferai autre couvent : je vous creanterai come chevaliers, que conment qu'il soit[a] des enfans, ou soient trouvé ou non, que je ne ferai autrui homage que je ne le vous face avant a savoir, se vous eſtes en la terre. Et a tant m'en laissiés eſter, car autre chose n'en feroie. — Je sai bien, fait Claudas, pour coi vous ne Lambegues ne me volés faire homage : vous me desis[*193a*]tes ja que vous ne m'aviés onques amé ne amer ne me porriés.

mage : vous m'avez bien dit que vous ne m'aviez jamais aimé et que vous ne pourriez jamais y parvenir.

225. — Seigneur, reprit Pharien, si je vous l'ai dit, c'était la vérité, car je ne vous aimais pas. Mais vous avez désormais plus fait pour moi que moi pour vous : c'est la meilleure manière de gagner nos cœurs, mais je n'ose toutefois pas vous en donner l'assurance, pour la raison que je vous ai exposée. Cependant, où que nous allions, mon neveu et moi, vous n'aurez garde de nous avant que nous ne vous le fai-sions savoir ; et maintenant, nous entreprendrons notre quête, si cela vous plaît. » Voyant qu'il ne pouvait les retenir davantage, Claudas leur donna congé conformément aux accords passés entre eux. Lambègue se réarma sur-le-champ et, lorsqu'il fut à cheval, Claudas lui fit apporter une solide lance au fer tranchant, car il n'en avait pas apporté dans la tente. De la sorte, ils quittèrent tous deux le pavillon du roi, revinrent dans la cité et prirent congé de tous les barons qui s'y trouvaient ; et Pharien emmena avec lui sa femme et ses enfants. C'est ainsi que fut faite la paix entre les barons de Gaunes et Claudas. Pharien se mit en route avec sa compagnie, sous la conduite du valet qui était venu avec Lambègue, celui que la Dame du Lac lui avait donné pour le ramener. Ils chevauchèrent tant que le troisième jour ils parvinrent au Lac. On leur fit fête à leur arrivée, mais Bohort fut nettement plus heureux de celle de Lambègue son maître que Lionel ne l'était de la

---

225. — Sire, dist Phariens, se je le vous dis, je ne vous dis se voir non, car onques amé ne vous avoie. Mais vous avés ore plus fait pour moi que tout li service ne montent que je onques vous fesisse ; et c'est la chose el monde de coi vous porriés plus nos cuers avoir', mais del tout ne vous os je pas asseürer, car bien avés oï l'essoine. Mais en quelconques lieu que nous aillons, jé et mes niés, li vostres cors n'a de nous garde ains le vous avrons fait a savoir : et a tant nous en irons nous, s'il vous plaist, en nostre queste. » Et quant Claudas voit que plus ne les puet retenir, si lor donne congié de l'aler par les couvenences qui mises i sont. Maintenant se rest armés Lambegues, et quant il est montés en son cheval, se li fait Claudas aporte un moult trenchant glaive de fer et fort de fust, pour ce que point n'en ot aporté dedens son tref. Atant s'en partent andoi del tref le roi, si s'en reviennent en la cité et prendent congié a tous les barons de laiens ; si en mainne Phariens sa feme avoc lui et ses enfans. Et ensi est la pais faite des barons de Gaunes et de Claudas. Et Phariens chevauche entre lui et sa compaingnie ; si les conduist li vallés qui avoc Lambegue estoit venus, que la Dame del Lac li ot baillié por lui ramener. Si ont tant chevauchié que au tierc jour sont au lac venu. Et lors fu moult grans la joie qui d'aus fu faite, mais assés plus liés fu Boors de la venue Lambegue son maistre que Lyonniaus ne fu de la

venue de Pharien : il était en effet très courroucé contre lui parce qu'il avait trop tardé. En outre, il s'était pris d'un tel amour pour la demoiselle qui l'avait ramené de Gaunes qu'il n'appréciait la compagnie de personne autant que la sienne. Néanmoins, sur l'ordre de cette demoiselle, dès qu'il les vit il courut les bras tendus vers Pharien et sa femme qui les avait traités avec honneur, lui et son frère ; mais ensuite il fit d'amers reproches à son maître, et sut bien lui dire, comme si on lui avait enseigné ce discours :

226. « Sire Pharien, je ne vous dois savoir nul gré de votre venue, mais Bohort mon frère doit beaucoup aimer son maître qui eſt venu le réconforter dans son malheur. Et s'il n'avait tenu plus à ma dame qu'à moi, jamais je ne vous aurais demandé de venir, car désormais je pourrai bien me passer de votre enseignement. » Lionel était tout prêt à continuer dans cette direction pendant un bon moment ; mais la demoiselle qu'il aimait tant s'interposa et jura qu'elle n'éprouverait plus jamais la moindre affection pour lui s'il proférait davantage de ces reproches ridicules : qu'il prenne garde au contraire à obéir désormais en tout à Pharien. Celui-ci cependant avait été blessé et surpris par ses paroles, mais il y répondit tout de même plus courtoisement que son cœur ne l'y portait :

227. « Seigneur, je ne dois pas attacher d'importance à vos accusations contre moi, si infâmes soient-elles, car un jeune

---

venue Pharien : car moult eſtoit iriés vers lui de ce que tant ot demouré ; et d'autre part, il avoit tant enamé la damoisele qui l'avoit aporté de Gaunes qu'il n'amoit mes nule[b] compaingnie tant come la soie. Mais par le conmandement a la damoisele courut il a Pharien bras eſtendus si toſt com il le vit venir, et a sa feme qui moult avoit honneré lui et son frere ; mais aprés ce ramprosna il Pharien moult durement : se li sot moult tres bien dire ausi com s'il li fuſt enseignié :

226. « Dans Phariens, je ne vous doi nul gré savoir de ce que vous eſtes a moi venus ; mais Boors mes freres doit son maiſtre amer qui le vint conforter en ses anuis. Et s'il n'alaſt plus par ma dame que par moi, jamais certes ne vous eüsse mandé, car je me consirraisse bien de voſtre maiſtrise des ore mais. » A tés paroles dire s'eſtoit Lyon[*b*]niaus aroutés : si en desiſt assés, quant la damoisele qu'il tant amoit sailli avant et jura son serement que jamais a nul jour ne l'ameroit s'il maintenoit plus parole de tel folie, mais gardaſt que il fesiſt des ore mais quanques Phariens conmanderoit tout outreement. Et de tant com il en ot dit fu Phariens moult iriés et abaubis, mais nonpourquant courtoisement en respondi plus qu'il n'avoit el cuer escrit :

227. « Sire, fait Phariens, je ne doi mie metre a pris chose que vous diés vers moi, tant soit grans mals, car jouenes sires ne doit eſtre

seigneur ne doit pas perdre l'affection de ses serviteurs à cause des folies qu'il leur dit. Mais si vous aviez l'âge de Lambègue, mon neveu, vous viendriez bien tard au repentir, à ce que je crois. Au reste, beaucoup de gens savent quel mal j'ai eu à protéger votre terre et à l'empêcher d'être ravagée, et nombre de ses chevaliers auraient été mis à mort et exécutés, sans l'intervention de Dieu d'abord, et la mienne après. — Vous l'avez bien protégée, vraiment, rétorqua Lionel, quand vous avez sauvé Claudas et l'avez épargné. — Je lui ai laissé la vie sauve comme il était de mon devoir, répondit Pharien, et j'en ferais autant demain, si la situation était la même qu'à ce moment-là. » Alors le jeune homme qui l'avait conduit au Lac s'avança, et dit à Lionel : « Ah ! seigneur, ne dites pas de telles choses sur le compte de votre maître car, par sainte Marie, je le considère vraiment comme l'un des chevaliers les plus loyaux qui aient jamais porté l'écu. Et j'en dirais volontiers davantage, s'il n'était pas ici : mais de la sorte on pourrait aisément croire que je veuille le flatter. »

228. Les propos de Lionel et de son maître en restèrent là : le valet qui était allé à Gaunes raconta les prouesses qu'il avait vu accomplir à Pharien, et comment Lambègue avait risqué sa vie pour sauver le peuple et la ville ; il n'oublia pas d'énumérer tout ce que Claudas voulait leur donner à tous deux pour qu'ils deviennent ses vassaux. Bref, le jeune homme dit tant de bien d'eux que la Dame du Lac se mit à les considérer avec admiration, ainsi que tout le reste de

---

eslongiés de son sergant pour sa parole fole, s'il li dist. Mais se vous fuissiés de l'aage Lambegh mon neveu, vous fuissiés tart venus al repentir, si com je quit. Et nonpourquant, maintes gens sevent bien quel painne je ai eü pour vostre terre garantir de estre destruite et essillie, et i fuissent maint prodome mort et destruit, se Dix ne fust avant et jé aprés. — Moult l'avés bien garanti, fait Lyonniaus, quant vous rescousistes Claudas et delivrastes de la mort. — Jel garanti si conme je dui, fait Fariens ; et feroie encore demain, se il m'en ataignoit autant com il faisoit a celui jour. » Lors saut avant li vallés qui amenés les ot" laiens, et dist a Lyonel : « A ! Sire ! ne dites pas tés paroles sor vostre maistre, car par sainte Marie, je le tieng et quit a un des plus loiaus chevaliers qui onques escu portast. Et plus en desissé je assés, s'il ne fust ci, mais tost quideroit on que je le desisse pour losenge. »

228. Atant remesent les paroles de Lyonnel et de son maistre : si conta li vallés qui a Gaunes avoit esté qu'il li ot veü faire d'armes, et conment Lambegues se mist en aventure de mort por sauver le pule et la vile, et ce que Claudas lor voloit donner entre lui et Pharien, s'i devenissent si home ambedoi. Tant dist li vallés de bien d'aus que la Dame del Lac les regardoit a merveille, et tout cil ensement qui

l'assistance. Lancelot ne tarda guère après cela à revenir du bois où il était allé : il fit un très bon accueil aux maîtres de ses compagnons ; et Lambègue en profita pour raconter à son oncle la noble sentence qu'il avait prononcée lorsque Lionel pleurait pour sa terre, au bord de la rivière de Ceraisse ; puis il lui expliqua aussi que Léonce de Palerne croyait qu'il était le fils du roi Ban de Bénoïc. Pharien contemplait avec étonnement ses gestes, sa démarche, ses paroles qui méritaient d'être entendues ; il l'estimait plus en son for intérieur qu'aucun autre enfant. Les trois cousins demeurèrent longtemps ensemble, jusqu'au moment où Pharien mourut : cela causa un grand chagrin au Lac car il était apprécié et le respecté de tous. Par la suite sa femme resta auprès de la Dame du Lac sans jamais la quitter, avec ses deux fils : plus tard ces derniers furent faits chevaliers de la main même de Lionel. L'aîné s'appelait Anguis et le cadet Tarain ; ils étaient de belle apparence et de grande valeur[1].

Songe de la reine Évaine. – Remords d'Arthur.

229. Le conte dit que les deux reines demeurèrent si longtemps ensemble au Monastère royal qu'elles furent épuisées par leurs veilles, leurs jeûnes, ainsi que par leurs larmes et par leurs sombres réflexions qui ne cessaient ni jour ni nuit. La reine de Gaunes avait entendu dire que ses deux enfants étaient perdus : Claudas avait voulu les tuer, mais une demoi-

---

laiens estoient. Aprés ce, ne demoura puis gaires que Lanselos repaira del bois ou il estoit alés : si fist moult grant joie des maistres a ses compaingnons ; et Lambegues conta a son oncle la haute parole qu'il ot dite quant Lionniaus ploura pour sa terre sor la riviere de Ceraisse, et aprés li conta conment Leonces de Paierne quida que ce fust li fix le roi Ban de Benuyc. Et Phariens le regardoit a grant mervelle et son venir et son aler et ses paroles qui bien faisoient a oïr : si le prisoit plus [*c*] en son cuer que tous les enfans qu'il onques eüst veü. Longement furent il ensamble li .III. cousin, tant qu'il avint chose que Phariens morut : si en fu fais moult grans li doels, car il estoit tenus a moult prodom. Mais avoc la Dame del Lac remest puis sa feme sans partir et doi enfant vallet qui sien estoient ; et puis furent il chevalier de la main Lyonnel meïsmes. Si ot non li ainsnés Anguis et li autres Tarains, et furent andoi de grant prouece et bel assés.

229. Or dist li contes que tant orent les .II. roïnes ensamble el moustier roial esté que moult furent debrisies del veillier et del jeüner et del penser et del plourer nuit et jour. Et la roïne si avoit bien la nouvele oïe que perdu estoient si doi enfant, et conment Claudas les volt ocirre, mais que une damoisele les embla par grant savoir. Et por ce qu'ele ne savoit ou il estoient ne s'il avoient ne bien ne mesaise la ou la damoisele les ot menés, si en fu moult corecie, et sa suer

selle les avait enlevés par grande habileté. Comme elle ne savait pas où ils étaient, ni s'ils étaient bien ou mal traités là où la demoiselle les avait emmenés, elle en éprouvait un profond chagrin, et sa sœur — la reine de Bénoïc — se faisait aussi beaucoup de souci à leur sujet. La douleur de leur mère cependant était plus intense, et elle commença à s'affaiblir beaucoup ; mais cela ne l'empêchait pas de se lever chaque nuit pour matines. Et si elle menait une sainte existence, toute pétrie de religion, ce n'était rien comparé à sa sœur, la reine Hélène de Bénoïc. Celle-ci en effet portait sans cesse une haire âpre et râpeuse sous sa chemise blanche et fine, et plus jamais elle ne mangea de viande après qu'elle eut pris le voile, si malade qu'elle puisse être. En outre, elle se levait chaque nuit deux fois avant ou après les matines, selon qu'on les chantait tôt ou tard : elle faisait ses oraisons, mais sans lumière, car elle ne voulait pas qu'on la remarque ; et en fait, les nuits d'hiver, elle se levait deux fois en plus des matines. Elle ne mangeait qu'au réfectoire, et dormait toujours au dortoir. Elle n'était jamais si bien chaussée que la plante de ses pieds ne sente la terre nue. Elle respectait la règle et s'imposait silence, dans le cloître comme au-dehors, de sorte qu'elle ne parlait pas sans l'autorisation de son abbesse, sauf lorsqu'elle se lamentait à Notre-Seigneur et lui criait merci dans la solitude. Il y avait bien des jours où elle ne mangeait que des herbes, et très souvent aussi elle jeûnait. Quand elle était toute vacillante de faiblesse à force de chanter, de garder le cloître, et de

---

meïsmes — cele de Benuyc — en ot moult grant doel en son cuer. Mais la mere en avoit plus assés, si conmencha a afeblir moult durement ; ne pour ce nel laissoit ele pas que ele ne se relevoit as matines chascune nuit. Et s'ele estoit de bone vie et de grant religion, ce ne monta rien a la sainte vie que sa suer menoit, la roïne Helaine de Benuyc. Car ele avoit tous tans vestu la haire aspre et poignans par desous la chemise qui moult estoit blanche et deliie ; et ele ne menga onques de char puis qu'ele entra en religion pour nule enferté qu'ele ait eü. Et relevoit toutes les nuis .II. fois, devant les matines u aprés selonc ce c'on les chantoit ou tost ou tart : si disoit ce qu'ele savoit de bien, et tout sans lumiere, car ele ne [*d*] voloit mie estre aperceüe, mais toutes les nuis d'iver levoit ele .II. fois estre les matines. Ele ne mengoit nule fois fors en refroitoir ; et dormoit el dortoir toutes fois. Ele n'estoit nule fois si bien chaucie que la plante de son pié ne sentoit la pure terre. Ele tenoit ordene et scilence, et dedens cloistre et defors, que ja ne parlast sans le congié de s'abeesse, se n'estoit quant ele se complaingnoit a Nostre Signour et crioit merci sans compaingnie de toutes gens. Et maint jour estoit[a] qu'ele ne mengoit se herbe non, et si i furent[b] maint jour que onques de sa bouche ne manga. A la fois quant ele estoit estourdie de chanter et de cloistre tenir et de

jeûner et de veiller et de dire ses prières, elle se reposait, mais c'était sur les coudes et les genoux, et pendant ce temps elle écoutait la vie des saints que lui lisait un chapelain (il y en avait trois en permanence, en effet, qui étaient moines au monastère). Telle était la vie que la reine Hélène de Bénoïc mena tous les jours au Monastère royal ; et pourtant Notre-Seigneur manifesta combien son service lui plaisait en la gardant bien en chair, avec un visage frais, un teint blanc et vermeil, de belles couleurs, et si belle que personne, en la voyant ainsi, n'aurait pu croire qu'il y avait en elle le septième de la dévotion qui s'y trouvait cependant[1].

230. Elle vécut longtemps de la manière que je vous ai décrite, mais sa sœur la reine Évaine était de complexion faible et maladive. Elle se couchait et se levait parfois si malade qu'on la croyait à l'article de la mort, puis elle se rétablissait si bien qu'elle pouvait se lever pour matines et tous les autres offices. Mais son visage trahissait les souffrances que son corps endurait : elle était pâle et amaigrie, et parlait si faiblement que ceux qui la voyaient étaient convaincus qu'elle allait mourir sous peu. Et lorsqu'elle sut que ses enfants étaient perdus, et qu'on ne savait rien à leur sujet, son état empira de jour en jour, au point qu'elle ne pouvait plus quitter son lit. Mais elle ne cessait de prier Notre-Seigneur qu'il lui fasse savoir avant qu'elle ne meure si ses enfants étaient vivants ; s'ils étaient morts au contraire, elle ne voulait pas le savoir, car elle ne souhaitait quitter ce monde qu'en bonne

---

jeüner et de veillier et de dire ses proiieres, si se reposoit, mais c'estoit as coutes et as jenols : et lors ooit la vie des sains de la bouche d'un chapelain, dont laiens avoit .III. totes eures qui rendu estoient en la maison. Tele vie mena la roïne Helainne de Benuyc tout son aage el moustier roial ; et nonpourquant si bele demoustrance li fist Nostres Sires que ses services li plaisoit, que ele estoit crasse a mesure en son viaire, et si estoit blanche et vermeille et coulouree et de grant biauté que nus hom qui le veïst ne quidast pas que il eüst en li la septisme partie de religion qui en li estoit.

230. En tel vie com je vous di dura ele longement, mais sa suer la roïne Evainne estoit de povre complexion et maladive ; si acouchoit et relevoit une ore si malade que on quidoit bien que ele s'en morust, autre ore se respassoit si que ele pooit lever as matines et a toutes les autres ores. Et moult paroit bien a son vis la mesaise que li cors soustenoit, que moult estoit et maigre et pale ; et avoit la parole si feble qu'il estoit avis a ciaus qui le veoient que lors endroit se devoit morir. Mais quant ele parsot que si enfant estoient perdu et que nule verité n'en savoit on, des lors en avant empira plus de jour en jour, ne del lit ne levoit ele nule fois. Et tous jours proioit a Nostre Signour que ançois que ele de cest siecle departesist, que il li feïst

conscience, sans qu'aucune douleur humaine vienne hâter sa fin. Pendant qu'elle était ainsi plongée dans ses oraisons et ses prières à l'adresse de Dieu Tout-Puissant, elle eut une vision : il lui sembla être endormie, et son esprit s'en alla bien loin en peu d'instants. Elle eut alors l'impression qu'elle se trouvait à l'entrée d'un très beau jardin situé dans une clairière au cœur d'une grande et profonde forêt. Et à l'intérieur de l'enceinte de ce jardin il y avait de belles maisons de grandes dimensions. Pendant qu'elle regardait tout cela, elle voyait sortir de ces demeures de nombreux enfants. Mais trois d'entre eux semblaient être les seigneurs de tous les autres, et l'un de ces trois était nettement plus grand et plus beau que ses compagnons, entre lesquels il était placé ; aux côtés des deux autres se trouvaient deux hommes qui les gardaient. Et en leur prêtant davantage attention elle reconnaissait Pharien et Lambègue son neveu (à cette époque Pharien était encore en vie). Elle se doutait alors que c'étaient ses deux enfants ; mais elle ne pouvait savoir qui était le troisième, et en réalité, même en ce qui concernait les siens elle ne pouvait pas avoir de certitude complète.

231. Alors venait à elle un homme qu'elle ne connaissait pas, qui la reconduisait très vite par la main à l'abbaye, fort troublée et chagrinée de ne pouvoir identifier les trois enfants. Lorsqu'elle s'éveilla, elle était encore toute bouleversée de l'angoisse qu'elle avait éprouvée pendant sa vision ;

---

savoir droites noveles de ses .II. enfans s'il estoient vif ; et s'il estoient mort, ele nel queroit ja savoir : car ele ne volroit trespasser de cest siecle s'en bone conscience non, ne que nus terriens damages li feïst sa mort haster. Et la ou ele estoit en orisons et en ses proieres vers Damedieu, li avint une avisions : et ele fu ausi come endormie, et lors en fu ravis ses esperis et s'en ala en [*e*] petit d'ore auques loing. Se li fu avis qu'ele estoit el chief d'un moult bel garding en l'oriere d'une forest grant et espesse ; et en l'enclos de cel garding avoit maisons moult beles et moult grans. Et ele regarde, si voit fors de ces maisons issir enfans assés. Mais .III. en i avoit qui sambloient estre signour de tous les autres, et li uns des .III.[a] estoit assés plus grans et plus biaus, si estoit droit en milieu ; et devant les .II. qui delés le grant estoient avoit .II. homes qui les gardoient. Et ele les avisoit, si connoissoit Pharien et Lambegue son neveu — et a celui tans estoit encore Phariens vis. Lors souspeçonna que ce estoient si doi enfant ; et ele ne pooit savoir de l'autre qui il estoit, ne de ses enfans meïsmes ne pot ele savoir fors par quidier.

231. Lors venoit a li uns hom que ele ne connoissoit pas ; si le remenoit par la main a l'abeïe grant aleüre moult irie et moult angoissouse[a] de ce qu'ele ne pooit connoistre les .III. enfans. Quant ele s'esveilla, si se doloit moult de l'ire qu'ele avoit eü en s'avision :

elle regarda sa main droite et y vit inscrits trois noms : Lionel, Bohort et Lancelot[1]. Alors elle fut remplie d'allégresse et commença à pleurer de joie. Elle envoya aussitôt chercher sa sœur qui se trouvait à l'église, et elle lui raconta sa vision. « Et sachez, chère sœur, ajouta-t-elle, que votre fils est plus beau qu'aucun enfant ne peut l'être, et jamais je n'en vis de si beau et de si charmant. » Elle se mit à le lui décrire en détail, tant et si bien que la reine de Bénoïc en ressentit une grande joie. « Chère sœur, dit la reine de Gaunes, je vois bien que Notre-Seigneur veut que je quitte ce monde, puisqu'il a accompli tous mes désirs. Je recommande mon esprit à Dieu. » Elle se confessa sur-le-champ, aussi complètement que possible, et ne tarda guère ensuite à rendre l'âme. On l'ensevelit sur place avec tous les honneurs qui convenaient à une reine, et celle de Bénoïc en eut beaucoup de chagrin.

232. Le conte dit dans cette partie qu'au début d'avril, un jour de Pâques, le roi Arthur se trouvait à Carohaise, l'une de ses cités riche et abondante en tous biens ; après la messe, il s'était assis à table pour manger. Or, en ce temps-là le roi Arthur avait pour coutume de célébrer Pâques avec plus de faste que toutes les autres fêtes ; et je vais vous dire pourquoi. Il ne tenait de grandes cours où il portait sa couronne que cinq fois dans l'année : à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, pour la Toussaint et pour Noël. Il tenait sa cour à l'occasion de bien d'autres fêtes également, mais ce n'était

---

et ele esgarde en sa main destre, si trouve escrit .III. nons : Lyonnel, Boort et Lanselot. Lors fu ele a merveille lie, si conmence a plourer de joie. Et maintenant envoie querre sa serour qui el moustier estoit ; et ele li conta s'avision : « Et saciés, fait ele, bele suer, que li vostres fix est trop biaus d'outre la biauté a tous enfans, n'onques mais si bel ne vi ne si plaisant. » Lors li conmence a deviser tel com ele l'avoit veü, tant que moult en a la roïne de Benuyc grant joie. « Bele suer, fait cele de Gaunes, or voi je bien que Nostres Sires velt que je departe de cest siecle, car tous mes desiriers m'a acomplis. A lui conmant je mon esperit. » Maintenant se fist moult bien confesser a son encient : et ne demoura puis gaires que l'ame li departi del cors. Se li fu faite si grans honnours laiens conme a roïne, et moult en fist grant doel la roïne de Benuyc.

232. [*f*] Or dist li contes en ceste partie que en l'entree d'avril, al jor d'une Pasche, estoit li rois Artus a Karoaise, une soie cité moult bone et bien seant de toutes coses — et ce fu aprés[a] la messe, quant li rois fu a son disner assis. Et en celui tans avoit li rois Artus en coustume que plus richement se demenoit a la Pasche tous jours que a nule autre feste ; et si vous dirai raison pour coi. Il ne tenoit court esforcie de porter courone que .v. fois en l'an[b] : c'estoit a Pasches et a l'Asencion et a Pentecouste et a la feste de Toussains et au Noel.

pas ce que l'on appelait « grandes cours », par exemple à la mi-août ou à la Saint-Jean, ou encore le jour du saint patron de la ville où il se trouvait[1], et aussi lors d'autres jours importants où étaient présents des visiteurs de haut rang qu'il voulait fêter et honorer. Ainsi donc, le roi tenait sa cour fréquemment, mais de toutes les fêtes c'était celle de Pâques qui était la plus noble et la plus glorieuse, au nom de Dieu, et celle de Pentecôte qui était la plus joyeuse. Pâques était la plus noble et la plus glorieuse, car c'est par elle que nous sommes rachetés de la souffrance éternelle : ce jour-là en effet Notre-Seigneur ressuscita, Notre Sauveur qui en mourant avait détruit notre mort, et renouvelé et restauré notre vie. C'est pour cette raison que Pâques était la plus grande fête de l'année et la plus glorieuse à la cour du roi Arthur et dans de nombreux autres lieux. Mais la Pentecôte était la plus joyeuse et la plus gaie : en effet, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ le Sauveur fut monté aux cieux après Pâques — qui était la joie du rachat —, il leur[2] avait promis de leur envoyer le Saint-Esprit pour les réconforter ; ils en avaient certes grand besoin, car ils étaient comme des brebis que les bergers ont abandonnées. Et c'est ce jour-là que Dieu leur envoya le grand réconfort pour les consoler de la perte de Celui qu'ils avaient eu physiquement comme compagnon ; ainsi, ils l'eurent avec eux non pas charnellement, mais spirituellement, et leur joie en fut renforcée. Ainsi, Pâques fut le

---

Et a mainte autre feste tenoit il court, ne mais n'estoient pas apelees cours esforcies, si come a la mi aoust ou a feste saint Jehan, ou au jour del saint de la vile u il estoit et a maint autre grans jors, quant grans gens i sourvenoient que il voloit honerer et festoiier. En tel maniere tenoit li rois court maintes fois, mais de toutes les festes estoit la Pasche la plus haute et la plus honneree a Damediu, et a Pentecouste la plus envoisie. Par ce estoit Pasches[c] la plus honneree, car par li sonmes nous rachaté de pardurable dolour : car a celui jour resurrexi Nostres Sires et Nostres Sauverres qui en morant avoit destruite nostre mort, et nostre vie avoit reparee et renforcie par sa Resurrexion ; par ceste raison estoit Pasches la plus haute feste de l'an et la plus honneree en la maison le roi Artu et en mains autres lix. Et a Pentecouste, c'estoit la plus envoisie et la plus gaie : car quant Nostres Sires Jhesucris li Sauverres fu montés es chix aprés la Pasche qui estoit la joie de lor rachatement — car promis lor avoit a envoiier le Saint Esperit a aus conforter, dont il avoient grant mestier, car il estoient autresi conme les brebis qui lor pastour orent perdu[d] : a celui jour lor envoia Dix le grant confort pour aus conseillier de celui qu'il avoient veü en char en lor compaingnie, si l'orent ensi en lor compaignie[e] non mie charnelment mais esperituelment, et par ce fu lor joie rafermee. Ensi fu li jours de Pasches

commencement de notre joie, et la Pentecôte en fut le renouvellement. C'est pourquoi il fut établi que Pâques serait la fête la plus noble et la plus glorieuse, puisqu'à cette occasion nous fûmes rachetés et notre vie restaurée ; et la Pentecôte doit être la fête la plus joyeuse, parce qu'il y fut reçu confirmation de notre joie. Le jour de Pâques dont je vous parle, le roi Arthur se trouvait à Carohaise avec un grand nombre de ses barons et des chevaliers de tout son royaume. Et à la fin du repas, il vint tout naturellement à l'esprit des joyeux jeunes gens de se distraire et de se divertir : ils commencèrent à jouer à toutes sortes de jeux : les uns s'assirent pour jouer aux échecs ou aux dames, ou à d'autres jeux de ce genre, les autres se mirent à danser ou regardèrent les danses des dames et des demoiselles. Mais une partie des jeunes gens, ceux de la cour comme les étrangers, décidèrent d'aller jouter, et après la joute on dressa la quintaine, comme c'était la coutume à cette époque. De nombreux jeunes gens et bien des chevaliers de grande prouesse y portèrent leurs coups, mais personne de la maison du roi Arthur n'y participa, car ce n'était pas l'habitude ni la tradition. Toutefois le lendemain, il arrivait souvent qu'ils s'engagent à la joute, une fois avec les boucliers seulement, une autre fois complètement armés. Le jour même de Pâques, celui où joutaient ceux qui n'étaient pas de la cour, ce fut un chevalier dont le conte a parlé plus haut qui l'emporta en

---

conmencement de la nostre grant joie, et li jours de la Pentecouste fu li renouvelemens : par ce fu establie la Pasche a estre plus halte et la plus honneree pour ce que rachaté i fumes et nostre vie reparee ; de Pentecouste doit estre la plus envoisie, pour ce que li affermemens i fu donnés[f] de nostre joie. Au jour de cele Pasche que je vous di estoit li rois Artus a Karoaise a grant plenté de ses barons et de ses chevaliers de par son regne. Et quant ce vint [*194a*] aprés disner, si ne pot estre que a mains de ces legiers bacelers ne presist talent et envie d'aus deporter et a esbanoier ; si se conmencierent a joer en maintes guises : li un joerent as tables et as eschés et as gils d'autre maniere, et li autre charolent et regardent des dames et des damoiseles les danses. Mais une partie des jouenes bacelers des privés et des estranges alerent bouhourder ; et aprés le bouhourder fu drecie la quintainne, si come a celui tans estoit coustume. Si i ferirent maint baceler et maint chevalier de grant proece ; et nonpourquant de ciaus de la maison le roi Artu n'i feri nus, car il n'estoit us ne coustume. Mais l'endemain, avenoit souvent qu'il bouhourdoient, bien souvent une fois as escus sans plus, une autre fois armés de toutes armes. Celui jour que li estrange bouhordoient le jour de la Pasche meïsmes, si vainqui tout uns chevaliers dont li contes a parlé cha en ariere, et se estoit apelés[g] Banins, qui filleus fu au roi Ban de Benuyc.

tous points. Il s'appelait Banin et était le filleul du roi Ban de Bénoïc.

233. Ce Banin était un petit chevalier trapu, mais il était remarquablement rapide et vif, et extrêmement fort. Il avait longtemps fait la guerre au roi Claudas, et lui avait causé de grands dommages. Il avait fait tant de butin et avait tant gagné en le combattant qu'il avait quitté le royaume riche et doté d'un bel équipement, avec trois jeunes gens dans le même état que lui. Il s'en était venu à la cour du roi Arthur, là où ne pouvaient que devenir meilleurs ceux qui aspiraient à valoir quelque chose, pauvres ou riches. Car en ce temps-là personne n'était tenu pour valeureux, d'où qu'il vienne, s'il n'avait pas d'abord séjourné à la cour du roi Arthur et connu les chevaliers de la Table ronde et ceux de l'Échauguette[1] : alors on le considérait comme un bon chevalier errant. Quand Banin eut ainsi remporté la victoire à la joute sur les combattants des deux partis, il fut remarqué de nombreux hommes de bien, car à cette époque la prouesse avait plus de prix que de nos jours. Et c'était la coutume, à toutes les fêtes au cours desquelles le roi Arthur portait sa couronne, que celui des chevaliers étrangers qui avait remporté la joute serve le premier mets à la Table ronde au souper, car c'était là un moyen pour lui de faire connaissance et de se lier d'amitié avec ses membres, et parce que sa prouesse méritait d'être distinguée. Et dès qu'il avait assuré le service, il allait s'asseoir à la table du roi même, en face de lui — pas

---

233. Cil Banins estoit uns gros uns cours chevaliers, si estoit a merveilles apers et vistes et fors de merveillouse force. Il avoit guerroiié le roi Claudas moult longement, et mains grans damages li avoit fait. Et tant avoit pris del sien et tant gaaingnié a guerroié que richement s'en estoit partis de la terre et a bel harnois, soi quart de bacelers jouenes ausi com il estoit : si s'en estoit venus en la maison le roi Artu, la ou tout amendoient et povre et riche cil qui a bien baoient a valoir. Car a celui tans n'estoit nus pour prous tenus, de quel terre que il fust, s'il n'eüst avant esté en la court le roi Artu et s'il ne connust de ciaus de la Table Reonde et de l'Escergaite : lors estoit tenus en son païs pour bien errans. Quant Banins ot ensi vaincu tout d'une part et d'autre a bouhourder, si fu assés regardés de mains prodomes, car a celui tans estoient toutes les proeces en gregnour pris qu'eles ne furent onques puis. Et si estoit coustume en totes les cours ou li rois Artus portoit coronne que quant ce venoit au souper, cil qui mix l'avoit fait de tous les chevaliers estranges au bouhourder servoit a la Table Reonde del premier mes, pour ce que conmencemens estoit de connoissance et acointemens de compaingnie, et que par sa prouece se baoit a metre avant. Et si tost com il en avoit servi, aloit seoir a la table le roi meïsme de l'autre part encontre lui, non

directement, mais presque. Et sachez que le roi était toujours assis à sa haute table, et jamais chevalier ne s'y asseyait que d'un côté, précisément celui qui avait remporté une indiscutable victoire à la joute, afin que tous puissent le voir et apprendre à le connaître.

234. Lorsque Banin eut servi le premier mets à la Table ronde, monseigneur Gauvain lui-même, avec Keu le sénéchal, le mena s'asseoir en face du roi. Ils lui firent prendre place, et le roi, qui appréciait toujours beaucoup les bons chevaliers, le considéra avec une grande bienveillance. Lorsque le premier plat eut été servi, la conversation s'engagea : le roi parlait à ses chevaliers, et eux lui répondaient, et sachez que les jours de fête où Arthur portait sa couronne, aucun de ses rois ne s'asseyait à sa table, mais chacun avait la sienne, pour être davantage honoré et pour y faire asseoir les hommes de valeur qu'il connaissait. Le roi adressa donc la parole à ses chevaliers à droite et à gauche, tout en regardant Banin qui ne soufflait mot ; il gardait aussi la tête baissée, comme s'il était tout troublé de se trouver en face d'un si noble personnage que le roi Arthur et d'être de surcroît, pour ainsi dire, le point de mire de toute l'assemblée : et de fait, c'était bel et bien la raison de son trouble. Le roi, qui voulait l'arracher à sa gêne, lui dit courtoisement : « Seigneur chevalier, ne soyez pas timide à table, car vous ne l'êtes guère aux armes, à ce que je crois ! Sachez que si maint homme de valeur vous regarde, c'est tout à votre honneur. »

---

pas en[*b*]droit, mais auques pres. Et saciés que tous jours seoit li rois a son dois, ne ja n'i seïst nus chevaliers que d'une part, fors solement cil qui le jour avoit tout vaincu au bouhourder, pour estre mix coneüs de toutes gens et avisés.

234. Quant Banins ot servi del premier mes a la Table Reonde, si le mena mé sire Gavains meïsmes seoir entre lui et Keu le seneschal devant le roi : si l'aseent ; et li rois le regarde moult doucement, qui a merveilles amoit bon chevalier tous jours. Quant il orent le premier mes eü, si conmencierent paroles a enforcier ; si parloit li rois a ses chevaliers et aus a lui. Et saciés que au jour de la feste que il portoit courone, ne seïst ja a sa table nus de ses rois, ançois avoit chascuns sa grant table pour seoir plus honnereement et pour asseoir les prodomes que il conoissoient. Li rois parla amont et aval a ses chevaliers et esgarda Banin qui mot ne dist : et tint la teste bas, si samble qu'il soit esbahis de ce qu'il estoit devant personne[a] a si haut home come est li rois Artus et de ce que il estoit assis autresi conme mireoirs a toutes gens. Et sans faille, il n'estoit esbahis pour autre chose. Et li rois le voloit fors jeter de sa vergoigne, se li dist courtoisement : « Sire chevaliers[b], ne soiiés pas au mengier esbahis, car as armes n'estes vous pas esbahis, si com je quit ! Et saciés que vous estes

235. Alors Banin leva la tête, un peu honteux, et il rougit : son visage ainsi empourpré apparut de toute beauté, et cela était très seyant. Le roi lui demanda quel était son nom. « Seigneur, répondit-il, je m'appelle Banin. — Et de quelle terre êtes-vous originaire ? — Seigneur, du royaume de Bénoïc. — De Bénoïc ? fit le roi. Voulez-vous parler de ce royaume de Bénoïc sur lequel régnait le roi Ban de son vivant ? » Et Banin dit que c'était bien de ce Bénoïc-là qu'il parlait, en effet. « Avez-vous connu le roi Ban ? demanda le roi. — Oui, seigneur, répliqua Banin, c'était mon parrain. » Le roi, en l'observant, vit que les larmes lui étaient montées aux yeux. Il en éprouva une grande pitié, et fut bientôt plongé lui-même dans des réflexions si amères qu'il cessa de boire et de manger et que les larmes se mirent à couler le long de ses joues jusqu'à la table à laquelle il s'appuyait. Alors qu'il méditait ainsi, on le fit remarquer à monseigneur Gauvain et à Keu le sénéchal. « Seigneur, dit ce dernier à Gauvain, que pouvons-nous faire ? Si nous l'arrachons à ces pensées, il nous en saura mauvais gré, au cas où il songe à quelque chose qui lui plaise[1]. Mais ce n'est pas une raison pour nous abstenir, car ces réflexions ne sont pas de circonstance. — Je vous garantis, répliqua monseigneur Gauvain, que je vais bien l'en distraire, quand bien même il devrait m'en haïr pour toujours. » Il s'avançait déjà pour le

---

esgardés de maint prodome, mais il n'en i a nul qui pour vostre honour ne vous regart. »

235. Lors lieve Banins la teste, si ot un poi de vergoigne et la coulour li monte el vis : si en devint tous vermaus et moult biaus, et durement li sist. Et li rois li enquiert conment il a a non. « Sire, fait il, je ai a non Banins. — Et de quel terre, fait li rois, fustes vous nés ? — Sire, fait Banins, del roiaume de Benuyc. — De Benuyc ? fait li rois. Dites vous de celui Benuyc que li rois Bans tenoit endementres que il vivoit ? » Et Banins li dist que de celui Benuyc, dist il sans faille. « Conneüstes vous, fait li rois, le roi Ban ? — Certes, sire, fait Banins, il fu mes parrins. » Et li rois le regarde, si voit que les larmes li sont as ex venues. Si en a en son[a] cuer moult grant pitié, et lors conmence li rois Artus meïsmes a penser moult durement, si qu'il en a laissié le boire et le mengier, et pensa en tel maniere que les larmes li chaïrent tout contreval la face et couroient desor la table ou il estoit apoiiés. Endementres que il pensoit en tel maniere, si fu moustré a mon signour Gavain et a Keu le seneschal. « Sire, fait Kex a mon [*c*] signour Gavain, que ferons nous ? Se nous l'ostons de cel pensé, il nous en savra mal gré, s'il pense a chose qui li plaise[b]. Mais pour ce nel lairons nous pas, car li pensers est trop vilains en cestui point. — Et je vous creant, fait mé sire Gavains, s'il m'en devoit haïr a tous jours, se li osterai je. » Lors s'en vait avant pour lui

secouer et l'arracher à ses pensées, quand Keu le prit par le bras et lui dit : « Seigneur, attendez : j'ai réfléchi à une meilleure méthode. Je vais vous l'exposer sur-le-champ. »

236. Sans attendre il alla saisir un cor qui était suspendu à des bois de cerf, le porta à sa bouche et en sonna si fort que toute la salle en retentit, jusque dans les appartements de la reine. Le roi sursauta, surpris par le son de l'instrument, et demanda à monseigneur Gauvain qui se tenait devant lui de quoi il s'agissait. « Voilà ce qu'il en est, rétorqua Gauvain : vous étiez tellement absorbé dans vos pensées qu'il n'y avait personne qui ne vous condamne pas pour cela, à un moment où vous auriez dû faire fête à tous ceux qui étaient venus à votre cour et leur montrer bon visage. Au lieu de cela, vous vous plongez dans vos réflexions de telle sorte que vos joues ruissellent de larmes ? Ce serait une conduite indigne d'un enfant, mais de votre part, à vous, que l'on considère comme l'un des hommes les plus sages du monde, c'est encore bien pis. » Et le roi de répondre : « Cher neveu, j'avais raison et tort à la fois d'être ainsi absorbé. Tort, vis-à-vis de mes barons qui le prenaient mal. Mais raison aussi, car je me rappelais la plus grande honte que j'ai soufferte depuis mon couronnement : je pensais au roi Ban de Bénoïc, qui était l'un de mes plus valeureux vassaux, et qui mourut alors qu'il venait à ma cour. Et l'on s'en est plaint à moi, et pourtant je n'en ai pas encore pris l'amende : de ce fait,

---

bouter et pour jeter fors de cel penser. Et Kex l'aert par les bras et li dist : « Sire, estés, car je ai pourpensé conment nous l'en porrons jeter. Et je le vos dirai et mousterrai orendroit. »

236. Maintenant vait un cor saisir qui pendoit a une corne de cerf, puis le met a sa bouche et le sonne si durement que toute la sale en tramble, c'est avis, et toute la cambre a la roïne[a]. Et li rois tressaut pour le son del cor qu'il ot oï, si demanda a mon signour Gavain qui par devant lui iert que ce estoit. « Mais qu'a ce esté, fait mé sire Gavains, que vous avés tant pensé qu'il n'est nus qui le voie qu'il ne le tiengne a grant mal, qui deüssiés festoiier tous ciaus qui sont venu a vostre court et faire joie, et vous pensés en tel maniere que les larmes vous courent tout contreval la face ? Et ce seroit assés laide chose a un enfant tel point[b], mes ore a vous que on tient a un des plus sages hom qui el monde soit... » Et li rois li respont : « Biaus niés, je ai eü droit et tort de cest pensé : tort a mes barons qui a mal le me tenoient, et droit pour ce que je pensoie a la greignour honte qui onques m'avenist puis l'ore que je portai primes[c] courone : c'estoit au roi Ban de Benuyc qui estoit uns des plus prodomes que je eüsse, qui fu mors el venir a moi ; et je en ai eü clamour, ne onques encore ne l'amendai : si en ai si grant honte que je ne puis greignour avoir.

j'éprouve une si profonde honte que je ne saurais en ressentir davantage.

237. — Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, vous aurez bien raison d'y penser lorsque la situation s'y prêtera et que vous pourrez faire quelque chose à ce sujet ; mais pour l'instant ce n'est pas le lieu de manifester de la tristesse. Lorsque vous en aurez le loisir, alors, ne vous contentez pas d'y penser, mais prenez la peine d'y porter remède. » Le roi se rendit bien compte que son neveu disait vrai ; il essuya ses yeux et s'efforça de faire aussi bonne figure qu'auparavant ; mais il n'y parvint pas, car son cœur n'y était pas enclin. Lorsque le repas fut terminé, il prit Banin à part et lui demanda des nouvelles de la femme du roi Ban et de son fils. Banin lui dit que sa dame avait pris le voile, mais qu'on ne savait aucune nouvelle de son fils : la plupart des gens croyaient qu'il était mort. Lors de cette rencontre le roi offrit à Banin beaucoup de joyaux de prix et de grande valeur ; et la reine ce même soir le retint au nombre de ses chevaliers pour sa prouesse : c'était sa coutume en effet à l'égard de tous ceux qui remportaient la joute et la quintaine lors des grandes fêtes, et elle leur donnait des joyaux et des gages d'estime, et dès lors elle les considérait comme ses chevaliers. Dans le cours de la même année Banin fit tant par sa prouesse qu'il devint l'un des cent cinquante chevaliers de l'Échauguette : il prit la place de Gravadain des Vaux de Galore[1]. Mais ici le conte se tait à son sujet et parle de la Dame du Lac et de Lancelot.

---

237. — Sire, fait mé sire Gavains, certes il est bien raisons que vous i pensés en lieu et en tans que li pensers i porra bien valoir, mais toutes ores n'est il pas tans de faire doel ; mais quant vous verrés qu'il en sera et lix et tans, si metés avoc le penser painne et traveil. » Lors entent bien li rois et connoist que ses niés li dist verité, si tert ses ex et essue, et se painne moult de faire si bel samblant com il avoit fait devant : mais il ne puet, car li cuers ne li aporte. Et quant vint aprés souper, si apela Banin a une part : si li demanda noveles de la feme le roi Ban et de son fil. Et Banins li dist que la dame estoit nonne velee, ne del fill ne savoit on nule nouvele, car li pluisour des gens quident qu'il soit mors. Par tés acointances donna li rois a Banin de ses joiaus et grant avoir moult large[*d*]ment ; et la roïne le retint cele nuit meïsmes de sa maisnie par sa prouece, car ausi faisoit ele tous ciaus qui vaincoient as hautes festes le bouhourdis et la quintainne, et lor donnoit de ses joiaus et de ses drueries, et d'illoc en avant les tenoit pour ses chevaliers. Dedens cel an fist tant Banins par sa prouece qu'il fu des .c. et .l. chevaliers de l'Escergaite : si fu mis el lieu Gravadain des Vals de Gallorie. Mais de ce se taist li contes et parole de la Dame del Lac et de Lanselot.

Éloge de la chevalerie.

238. Le conte dit ici que Lancelot demeura à la garde de la Dame du Lac et dans son entourage jusqu'à ce qu'il ait atteint dix-huit ans[1]; c'était alors un jeune homme de si belle apparence qu'on aurait en vain cherché son égal dans le monde entier, et il était de surcroît si sage qu'on ne pouvait raisonnablement le blâmer ou lui faire des reproches pour aucune de ses actions. À dix-huit ans, il était remarquablement grand et robuste; et la demoiselle qui l'avait élevé se rendit compte qu'il était désormais plus que temps qu'il reçoive l'ordre de chevalerie: si elle tardait encore, ce serait un péché de sa part, très regrettable. En effet, elle savait par les sorts qu'elle avait mainte fois jetés qu'il avait un grand avenir devant lui. Pourtant, si elle avait pu retarder encore le moment où il serait adoubé chevalier, elle l'aurait fait très volontiers, car elle aurait bien du mal à se passer de sa présence, tellement elle l'aimait, pour l'avoir sauvé et élevé ensuite. Cependant si elle l'avait empêché d'être chevalier à l'âge normal et si elle l'en avait détourné, ç'aurait été un péché mortel, comme une trahison, car elle l'aurait ainsi privé de ce qu'il ne pourrait aisément recouvrer.

239. Alors qu'il était âgé de dix-huit ans, Lancelot alla se divertir dans les bois un peu après la Pentecôte; il y trouva un cerf très grand, comme jamais il n'en avait vu de toute sa

---

238. Or dist li contes que tant a esté Lanselos en la garde la Dame del Lac[a] et en sa compaingnie que bien est en l'aage de .XVIII. ans; si est tant biaus vallés que pour noient querroit on plus bel en tout le monde; et tant estoit sages que de nule chose ne le peüst on par droit blasmer ne reprendre en nule oevre que il feïst. Quant il fu en l'aage de .XVIII. ans, si fu a grant merveille grans et corsus; et la dame[b] qui le nourrissoit voit bien qu'il est des ore mais bien tans et raisons qu'il reçoive l'ordene de chevalerie, et s'ele plus li delaiait, ce seroit pechiés et dolours. Car bien savoit par son sort, que par maintes fois avoit jeté, que il venroit encore a moult grant chose; et s'ele le pooit[c] encore delaiier de prendre l'ordene de chevalerie, ele le fesist moult volentiers: car a moult grant painne se porra consivrrer de lui, car toutes amours de pitié et de nourreture i avoit mis. Mais se ele outre son droit aage le detenoit d'estre chevaliers et destournoit, ele feroit pechié mortel si grant conme de traïson, car ele li tolroit ce a coi il ne porroit recouvrer legierement.

239. Quant vint au chief de .XVIII. ans, un poi aprés le Pentecouste estoit alés Lanselos el bois: si ot trouvé un si grant cerf que onques mais en sa vie n'avoit veü si grant. Et pour la [*e*] grant merveille moustrer, i traist et l'ocist. Et quant il l'ot ocis, si le trouva de si grant craisse come s'il fust el mois d'aoust: si le regardoient tout si compain-

vie. Et pour montrer aux autres ce prodige, il le tua d'une flèche ; il découvrit alors qu'il était aussi gras que si on était au mois d'août : tous ses compagnons considérèrent cela avec étonnement. Lancelot fit alors porter le cerf à sa dame par deux valets, et elle se demanda elle aussi comment il se faisait qu'il fût si gras en cette saison, et elle s'émerveilla de sa taille ; le cadeau la réjouit beaucoup. Lancelot était resté dans la forêt ; il demeura longtemps allongé sous un chêne, sur l'herbe verte, en raison de la forte chaleur ; quand elle commença à diminuer, il monta son cheval de chasse et s'en retourna au Lac. Il avait tout à fait l'air d'un homme qui revient de la chasse : il portait une cotte forestière, courte et de couleur verte, une couronne de feuillages sur sa tête à cause de la chaleur, et son carquois à la ceinture, car il ne s'en séparait jamais, où qu'il aille ; mais son arc était porté par ses valets. En approchant du manoir, debout bien droit sur les étriers du grand cheval de chasse, il vint directement à la cour où sa dame l'attendait. Les larmes lui montèrent aux yeux en le voyant approcher ; elle se leva sans l'attendre et entra dans la grande salle ; appuyée au mur du fond, elle s'absorba dans ses pensées. Lancelot la suivit, mais, dès qu'elle l'aperçut, elle pénétra dans une autre chambre. Lancelot fut très surpris de la voir ainsi s'en aller ; il la suivit encore et la trouva dans sa chambre, étendue à plat ventre sur un grand lit. Il s'approcha en hâte et vit qu'elle sanglotait et pleurait à chaudes larmes.

---

gnon a grant merveille. Lors envoia le cerf a sa dame par .II. vallés, et ele s'esmerveilla moult durement conment il estoit si grans en tel saison, et de la[a] grandour qu'il avoit s'esmerveilloit a grant desmesure ; si en fist la dame moult grant joie. Et Lanselos fu remés en la forest, et se jut moult longement desous un chaisne en la forest sor l'erbe verde pour ce que trop faisoit grant chaut ; et quant li chaus abaissa, si est montés sor son chaceour et s'en revint au lac. Et sambloit bien hom qui de bois venist[b], car il avoit la cote de bois vestue courte a mesure, et s'estoit de verde coulour, un chapelet de fuelles sor son chief pour la chalour, et son tarcais pendu a sa chainteüre — car il n'en estoit desgarnis nule fois, ou que il alast : mais son arc li portoit uns de ses vallés. Si tost com il vint pres de l'ostel et il sist el grant chaceour es estriers affichiés, si vint a la court ou sa dame l'atendoit, qui le vit venir. Lors li vint l'aigue del cuer a ses ex amont ; si se lieve de la place et ne l'atent pas, et s'en entre en la grant sale, apoie au chief, et pense illoc moult longement. Et Lanselos vint aprés : et si tost com ele le voit, si se fiert en une chambre. Et Lanselos s'en esmerveille trop de ce que il l'en voit issi[c] aler, si vait aprés et le trouve en sa maistre chambre sor une grant couche gisant tout adens[d]. Il passe avant grandisme pas, si voit qu'ele souspire et ploure moult durement.

240. Il la salua, mais elle ne lui répondit pas et ne lui jeta même pas un regard. Il en fut extrêmement surpris car il avait pris l'habitude qu'elle coure à sa rencontre pour le prendre dans ses bras et l'embrasser, d'où qu'il vienne : et voilà qu'elle ne lui prêtait pas la moindre attention, ce qui l'étonnait beaucoup. « Dame, lui demanda-t-il alors, dites-moi ce que vous avez, et si quelqu'un vous a courroucée, ne me le cachez pas, car je ne crois pas que personne ose le faire moi vivant. » À ces paroles, elle éclata en sanglots, si bouleversée qu'elle ne pouvait prononcer un seul mot, car les larmes lui étouffaient la voix. Mais après quelques minutes, elle finit par dire, assez clairement pour qu'il la comprenne : « Ah ! fils de roi, allez-vous-en d'ici, ou mon cœur va éclater ! — Dame, répondit-il, je préfère m'éloigner, car j'aurais grand tort de rester alors que je vous ennuie tant. » Là-dessus Lancelot sortit, se saisit de son arc, et remit son carquois à la ceinture ; puis il vint à son cheval, le sella lui-même et le conduisit dans la cour. Mais la dame, qui l'aimait plus que tout, se dit qu'elle avait trop parlé, et qu'il s'en allait trop courroucé ; elle le savait si fier et si impétueux qu'il ne se soucierait pas des inconvénients en suivant son cœur. Elle se leva d'un bond, essuya ses yeux rouges et gonflés de larmes et courut dans la cour où elle vit le jeune homme sur le point de se mettre en selle en manifestant tous les signes d'une grande colère. Elle s'interposa, prit le

---

240. Lors le salue, et ele ne li dist mot ne nel regarde : si s'en esmerveille trop, car il avoit apris qu'ele li soloit corre a l'encontre, et le baisoit et acoloit de quele part que il venist ; et ore ne fait mie tant qu'ele le regart, si en est tous esbahis. Et lors dist il : « Dame, dites moi que vous avés, et se nus vous a courecie, nel me celés mie, car je ne quideroie mie que nus vous osast courecier en mon vivant. » Quant ele l'ot, si s'escrieve a plourer, et est tele conree c'un sol mot ne pot parler de la bouche, car li sorglout li entreronpent sa parole trop durement. Mais a chief de piece li dist itant, si que il l'entent moult bien : « Ha ! fix de roi, fuiés de ci, ou li cuers me partira ja dedens le ventre ! — Dame, fait il, ançois m'en iroie je, car assés mauvais remanoir i avroie je, puis que je vous anoie tant. » Atant s'en part Lanselos et vint a son arc et le prent, et rechaint son tarcais ; [*f*] puis vint a son ronci, se li mist la sele et le frain meïsmes et le traist en la court. Mais cele qui sor toute riens l'amoit se pensa que trop avoit parlé et que trop coureciés s'en vait, et ele le savoit a si fier et a si vigherous qu'il ne proisast riens nule mesaise encontre son cuer. Et ele saut sus et essue ses ex qu'ele ot rouges et enflés, et s'en vint grant aleüre en la cort : si voit le vallet qui monter voloit et faisoit bien samblant[a] d'onme courecié. Et ele saut avant, si l'aert au frain et li dist : « Qu'est ce, sire vassals ? Ou volés vous aler ?

cheval par la bride et demanda : « Qu'eśt-ce donc, jeune seigneur ? Où voulez-vous aller ?

241. — Dame, répondit-il, je veux aller au bois. — Descendez, répliqua-t-elle, car vous n'irez pas. » Il mit pied à terre et l'on mena son cheval à l'écurie. Puis la dame le conduisit par la main dans sa chambre ; elle se rassit sur le lit et le fit asseoir auprès d'elle ; puis elle le conjura au nom de la foi qu'il lui devait de lui dire sans mentir où il avait l'intention d'aller. « Dame, fit-il, j'avais l'impression que vous étiez en colère contre moi, puisque vous ne vouliez pas me parler, et dès lors que j'étais en mauvais termes avec vous, je n'avais aucune raison de demeurer ici. — Et que vouliez-vous donc faire, cher fils de roi ? — Ce que je voulais faire ? Par ma foi, je souhaitais m'en aller en un lieu où j'aurais recherché ce qu'il me manquait. — C'eśt-à-dire ? demanda la dame. Parlez, au nom de la foi que vous me devez. — Certes, dame, fit-il, je serais allé à la cour du roi Arthur, pour me mettre au service de quelque homme de valeur jusqu'à ce qu'il me fasse chevalier, car on dit que tous ceux qui valent quelque chose se trouvent dans l'entourage du roi Arthur. — Comment ! s'exclama-t-elle[1]. Cher fils de roi désirez-vous donc être chevalier ? Dites-moi la vérité. — Certes, dame, c'eśt là mon vœu le plus cher, l'ordre de chevalerie. — Vraiment, reprit-elle, et vous oseriez l'assumer ? Je crois que, si vous saviez quel fardeau eśt la chevalerie, vous ne souhaiteriez jamais vous en charger. — Pourquoi donc, ma dame ? Les chevaliers sont-ils plus forts et plus

---

241. — Dame, fait il, je voel aler jusques en cel bois. — Alés tośt jus, fait ele, car vous n'i irés ore pas. » Et il descent et on li eśtable[a] son chaceour. Lors l'en mainne la dame par la main jusques en sa chambre, si se rasiet en une couche et le fait les li asseoir ; si le conjure par la grant foi que il li doit que tośt li die sans mentir la ou il voloit aler. « Dame, fait il, il m'eśtoit avis que vous eśtiés vers moi courecie, quant vous ne voliés a moi parler, et puis que je fuisse mal de vous, chaiens n'eüssé je que demourer. — Et que baés vous a faire, biaus fix de roi ? — Coi, dame ? Par foi, je alaisse, fait il, en tel lieu ou je pourchaçaisse ma garison. — Ou fuśt che[b], fait ele, que vous alissiés ? Dites le moi, par la foi que vous moi devés. — Certes, dame, fait il, je fuisse alés a la maison le roi Artu, si i servirons aucun prodome tant que il me fesiśt chevalier, quar on diśt que tout li prodome sont en la maison le roi Artu. — Conment ! fait ele. Biaus fix de roi, baés vous dont a eśtre chevaliers ? Dites le moi. — Certes, dame, fait il, ce eśteroit la chose que je plus volentiers volroie avoir que l'ordene de chevalierie. — Voire, fait ele, si l'oseriés emprendre ? Je quit que se vous saviés com grant fais il a en chevalerie, jamais ne vous prendroit talens de l'enchargier. — Pour coi, dame ? fait il. Sont dont li chevalier de greignour

robustes que les autres hommes ? — Non, fils de roi, répondit la dame. Mais un chevalier doit posséder des qualités qui ne sont pas nécessaires aux autres hommes, et si vous osiez les envisager, vous ne seriez jamais assez hardi pour empêcher votre cœur d'en trembler.

242. — Dame, reprit Lancelot, ces qualités nécessaires aux chevaliers, peuvent-elles se rencontrer dans un cœur d'homme ? — Bien sûr, dit-elle. Car Dieu a fait les uns plus valeureux que les autres, plus vaillants, plus robustes et plus aimables. — Dans ce cas, dame, celui qui hésite à recevoir le si noble ordre de chevalerie à cause de craintes de ce genre doit bien se considérer comme vil et dépourvu de qualités. Car chacun doit s'efforcer constamment de s'améliorer et de développer ses qualités, et celui qui perd par paresse ce que chacun peut obtenir, à savoir les qualités morales qui sont cent fois plus aisées à acquérir que les qualités physiques, doit bien se détester lui-même.

243. — Quelle différence y a-t-il, demanda la dame, entre les qualités morales et les qualités physiques ? — Dame, répondit-il, je vais vous dire ce que j'en pense : il me semble que quelqu'un qui ne peut pas posséder de grandes qualités physiques peut néanmoins avoir des qualités morales ; en effet, on peut être courtois, sage, magnanime, loyal, vaillant, généreux et hardi — ce sont là des qualités morales — même si on n'est pas grand, robuste, leste, beau ou char-

---

force de cors ne de menbres que li autres home ne sont ? — Nenil, fait ele, fix de roi. Mais il couvient tel chose en chevalier que il ne couvient pas en autres homes, et se vous l'oïssiés[c] deviser, ja n'avriés si hardi le cuer qu'il ne vous en tremblast.

242. — Dame, fait il, ces choses qu'il couvient a chevalier, pueent eles estre en cuer n'en cors d'ome trouvees ? — Oïl, fait la dame, moult bien ; car Damedix a fait les uns plus vaillans que les autres, et plus prous et plus vigherous et plus gracious. — Dame, fait il, dont se doit il tenir a moult tres mauvais et a moult vuis[d] de bones teches, qui pour ceste paour pert [*195a*] a avoir si haut ordene come de chevalerie. Car chascuns doit bien baer tous jours a enforcier et a amender de bones teches, et moult se doit haïr qui par sa perece pert ce que chascuns porroit avoir : ce sont les vertus del cuer qui sont a .c. doubles plus legieres a avoir que celes del cors ne soient.

243. — Quel difference, fait la dame, i a il entre les vertus del cuer et celes del cors ? — Dame, fait il, je vous en dirai ce que je en quit. Car il m'est avis que tels puet avoir les bontés del cuer qu'il ne puet pas avoir celes del cors, car tels puet estre cortois et sages et debonaires et loiaus et prous et larges et hardis — et tout ce sont les vertus del cuer — qui ne puet pas estre grans ne corsus ne isniaus ne

mant. Tout cela, à ce que je crois, ce sont des attributs physiques, et je pense qu'un homme les apporte avec lui en naissant du ventre de sa mère. Mais les qualités morales, il me semble que chacun pourrait les acquérir, si sa propre paresse ne l'en empêchait : car chacun peut posséder la courtoisie et la grandeur d'âme, et les autres vertus morales, à ce que je crois ; et il me paraît clair qu'on ne manque à la valeur morale que par paresse. Je vous ai vous-même entendu dire plusieurs fois que c'était le cœur seulement qui faisait l'homme de valeur. Néanmoins, si vous vouliez m'exposer le fardeau que représente la chevalerie, et qui fait que personne ne devrait être assez hardi pour devenir chevalier, je l'apprendrais très volontiers. — Je vais donc, reprit la dame, vous exposer ce que je sais des tâches inhérentes à la chevalerie — pas tout, car je ne suis pas si savante. Écoutez-moi avec attention toutefois, et attachez-vous à les comprendre avec votre cœur et votre raison : en effet, ce n'est pas parce que vous désirez être chevalier que vous devez faire passer vos souhaits avant la raison ; raison et intelligence ont été données à l'homme pour qu'il réfléchisse toujours avant de rien entreprendre. Et sachez bien que l'ordre de chevalerie n'a pas été créé par jeu, ni parce qu'à l'origine les chevaliers étaient plus nobles ou de plus haut lignage que les autres : car tous les hommes sont descendus d'un même père et d'une même mère, jusqu'à ce que convoitise et envie

---

biaus ne plaisans. Toutes ces choses m'est il avis que ce sont les bontés del cors, si quit que li hom les ait aportés fors del ventre sa mere de cele ore que il naist. Mais les teches del cuer m'est il avis que chascuns les porroit avoir se perece ne li tolist, car chascuns puet avoir courtoisie et debonaireté et les autres biens qui del cuer mouvent, ce m'est avis ; pour ce quit je que on nes pert se par perece non, ce c'on n'est prous, car a vous meïsme ai je oï dire par pluisours fois que rien ne fait le prodome, se li cuers non. Et nonpourquant, se vous me devisiés le grant fais qui est en chevalerie, par coi nus ne devroit estre si hardis que il chevaliers devenist, je l'orroie moult volentiers. — Et je vous deviserai, fait la dame, le fais de chevalerie ce que je en sai — non mie tout le fais, car je ne sui mie de si grant sens. Et nonpourquant entendés les bien, quant vous les avrés oï, et si metés avoc l'oïe cuer et raison : car par ce se vous avés talent d'estre chevaliers[a], ne devés vous pas tant le talent bouter avant que vous n'i esgardés ançois raison ; car par ce fu donné a home et raisons et entendemens, que il esgardast raison ançois qu'il empresist a faire riens. Et saciés bien que chevaliers ne fu mie fais a gas ne establis, et non pas pour ce qu'il fuissent au conmencement plus gentil home ne plus haut de lignage li un que li autre ; car d'un pere et d'une mere descendirent toutes les gens, tant que envie et couvoitise

commencent à grandir de par le monde, et que l'usage de la force l'emporte sur la justice : jusqu'à cette heure, les uns et les autres étaient encore égaux par la noblesse et le lignage. Mais quand les faibles ne purent plus endurer les exactions des forts, ils établirent au-dessus d'eux des garants et des défenseurs pour protéger et préserver selon la justice les faibles, les pacifiques, et pour mettre un terme aux torts et aux outrages causés par les forts.

244. « Pour jouer ce rôle de garant, on choisit ceux qui avaient la plus grande valeur de l'avis du commun des gens : ceux qui étaient grands, forts, beaux, souples, et sages et hardis — ceux en un mot qui possédaient toutes les qualités physiques et morales. Mais la chevalerie ne leur fut pas donnée en manière de plaisanterie, ni gratuitement, au contraire on leur imposa un lourd fardeau. Savez-vous lequel ? Au commencement, quand l'ordre de chevalerie fut établi, on imposa à celui qui voulait devenir chevalier, et qui en avait reçu le don par droit d'élection, d'être courtois sans vilenie, magnanime sans félonie, hardi sans couardise, rempli de compassion à l'égard des malheureux, généreux et tout prêt à secourir ceux qui étaient dans le besoin, tout prêt aussi à confondre les bandits et les tueurs, juge impartial sans sympathie ni antipathie : sans sympathie qui le pousse à aider le parti en tort pour causer du mal au parti du droit, sans antipathie qui le fasse nuire à ceux qui ont raison pour favoriser ceux qui ont eu tort. Un chevalier ne doit pas faire par peur de la mort quelque chose qui puisse lui être imputé à

---

conmencha a croistre el monde et force conmencha a vaincre droiture : a cele[b] ore estoient encore pareil et un et autre de lignage et de gentillece. Et quant li feble ne le porent plus sousfrir ne endurer encontre les fors, si establirent desor aus garans et desfendeours pour garantir les febles et les paisibles et re[*b*]tenir selonc droiture, et pour les fors bouter ariere des tors que il faisoient et des outrages.

244. «A ceste garantie porter furent establi cil qui plus valoient a l'esgart del conmun des gens : ce furent li grant et li fort et li bel et li legier et li prou et li hardi — cil qui de toutes bontés de cuer et de cors estoient plain. Mais la chevalerie ne lor fu pas donnee en baudois ne pour noient, ançois lor en fu donnés moult grans fais sor les cols. Et savés quels li fais fu ? Au conmencement, quant li ordenes de chevalerie conmencha, fu devisé a celui qui voloit estre chevaliers et qui le don en avoit par droiture d'eslection, qu'il fust courtois sans vilonnie, et debonaires sans felonnie, et hardis sans couardise, et pitous as sousfraitous, et larges et apareilliés de secourre les besoignous, prés et apareilliés de confondre les robeours et les ocians, drois jugieres sans amour et sans haïne : et sans amor d'aidier au tort pour le droit grever, et sans haïne de nuire au droit pour traire le tort avant. Chevaliers ne

déshonneur, mais il doit davantage redouter la honte que la mort.

245. « Les chevaliers ont été établis, fondamentalement, pour protéger la sainte Église[1], car elle ne doit pas se défendre par les armes ni rendre le mal pour le mal : le chevalier a la tâche de protéger celui qui tend la joue gauche quand on l'a frappé sur la joue droite. Et sachez qu'au commencement, selon le témoignage de l'Écriture, nul n'était assez hardi pour monter à cheval sans être chevalier : ils ont été appelés chevaliers à cause du cheval. Mais les armes qu'ils portent, et que personne ne doit revêtir sans être chevalier, ne leur ont pas été données sans raison ; au contraire, elles ont une profonde signification. L'écu qui lui pend au cou et dont il eſt couvert signifie que le chevalier doit s'interposer entre la sainte Église et tous les malfaiteurs, qu'ils soient bandits ou incroyants[2], comme l'écu s'interpose entre lui et les coups ; et si la sainte Église eſt attaquée ou risque de recevoir un coup ou une blessure, le chevalier a l'obligation de se porter en avant pour les recevoir en bon fils. Elle doit en effet être défendue et protégée par son fils, car si la mère eſt battue ou insultée devant son fils sans qu'il la venge, il faut lui refuser son pain et lui fermer sa porte. Le haubert dont le chevalier eſt vêtu et qui le garantit de tous côtés signifie que de la même manière la sainte Église doit être entourée et enveloppée par le chevalier qui la défend : si

---

doit faire pour paour de mort rien ou on puisse sa honte connoiſtre ne apercevoir, ains doit plus douter honte que la mort a sousfrir.

245. « Chevaliers fu eſtablis outreement pour Sainte Eglise garantir, car ele ne se doit desfendre par armes ne rendre mal pour mal ; et pour ce eſt eſtablis li chevaliers qu'il garantisse celui qui tent la seneſtre joe quant on l'a feru en la deſtre. Et saciés que au conmencement, si com tesmoigne l'Escriture, n'eſtoit nus tant hardis qu'i montaſt en cheval, se chevaliers ne fuſt avant, et par le cheval furent il chevalier clamé. Mais les armes que il porte, que nus s'il n'eſt chevaliers ne doit porter, ne furent pas donnees sans raison as chevaliers, ains i a raison assés et moult grant senefiance. Li escus qui a son col li pent et dont il eſt couvers senefie tout autresi com il le met entre lui et les cops, autresi se doit metre li chevaliers devant Sainte Eglyse entre tous malfaitours — ou soient robeour ou mescreant ; et se Sainte Eglise eſt assaillie ne en aventure de recevoir cop ne colee, li chevaliers se doit metre devant pour la colee souſtenir come ses fix : car ele doit eſtre garantie et desfendue par son fil ; car se la mere eſt batue devant son fil ne laidengie, s'il ne le venge, bien li doit eſtre ses pains veés et ses huis clos. Li haubers dont li chevaliers eſt ves[*t*]tus et garantis de toutes pars, senefie que autresi doit Sainte Eglise eſtre close et avironnee de la desfense au chevalier, car

absolue doit être cette protection, et si constante cette surveillance que les malfaiteurs ne pensent pas s'approcher de l'entrée ou de la sortie de la sainte Église sans y trouver le chevalier bien éveillé et tout prêt à la défendre. Le heaume que le chevalier porte sur la tête et qui est la plus visible des pièces de son armure signifie que de manière analogue le chevalier doit être au premier rang de tout le peuple contre ceux qui veulent nuire à la sainte Église ou lui causer du tort. Il doit être comme le beffroi, qui est la maison du guetteur, et que l'on doit voir de partout, surplombant les autres maisons pour épouvanter les malfaiteurs, les larrons et les meurtriers.

246. « La lance que porte le chevalier, qui est si longue qu'elle touche l'adversaire avant qu'il ne puisse atteindre le chevalier, signifie que celui-ci doit être si fier et si hardi, et si fort, que la peur qu'il inspire de loin — tout comme la peur de la lance, dont le bois est dur et le fer tranchant, fait reculer ceux qui sont désarmés et redoutent la mort —, que cette peur, donc, empêche bandits et malfaiteurs de s'approcher de la sainte Église, et les fasse au contraire fuir terrifiés devant lui, contre lequel ils ne doivent pas avoir plus de pouvoir que celui qui est désarmé contre la lance au fer tranchant. L'épée ceinte par le chevalier présente, elle, deux tranchants : ce n'est pas sans raison. L'épée est de toutes les armes la plus honorable et la plus noble, celle qui a la plus

---

si grant doit estre sa desfense et si sage sa pourveance que li malfaisierres ne viengne ja cele ore a l'entree ne a l'issue de Sainte Eglyse qu'il ne truise le chevalier tot prest et tout esveillié pour desfendre. Li hiaumes que li chevaliers a el chief, qui desor toutes les autres armeüres est parans, senefie que tout autresi doit paroir li chevaliers desor toutes autres gens encontre ciaus qui volront nuire a Sainte Eglyse ne faire mal ; et doit estre tout autresi conme la baote, qui est la maison a la gaite, que on doit veoir de toutes pars desor toutes les autres maisons, pour espoenter les malfaisans et les larrons et les murtriers.

246. « Li glaives que li chevaliers porte, qui si est longe qu'ele point ançois que on puist avenir au chevalier, senefie que tout autresi conme la paors del glaive — dont li fust est roides et li fers trenchans — fait resortir ariere les desarmés pour la doutance de la mort, autresi doit estre li chevaliers si fiers et si hardis et si vigherous que la paour de lui coure[a] si loing que nus leres ne malfaisans ne soit si oseis qu'il aproisme vers Sainte Eglyse, ains fuie loig por la paour de lui vers qui il ne doit avoir poissance noient plus que li desarmés a pooir contre le glaive dont li fers est trenchans. L'espee que li chevaliers a chainte si est trenchans de .II. parties, mais ce n'est mie sans raison : espee si est sor toutes armes la plus houneree et la plus haute,

grande dignité, car elle peut blesser de trois manières : on peut frapper d'estoc pour tuer, mais on peut aussi frapper de taille, à droite et à gauche.

247. « Les deux tranchants signifient que les chevaliers doivent être les serviteurs de Notre-Seigneur et de son peuple : l'un des tranchants doit donc frapper les ennemis de Notre-Seigneur et de son peuple, ceux qui méprisent sa foi ; et l'autre doit exercer sa vengeance sur tous ceux qui s'acharnent contre la société des hommes : c'est-à-dire ceux qui volent et qui tuent leur prochain. Tels doivent être les deux tranchants, mais la pointe est tout autre : la pointe signifie obéissance, car tous doivent obéir au chevalier. C'est à juste titre qu'elle a cette signification, car elle perce ; et rien ne perce si rudement le cœur — pas même la perte des biens ou des terres — que le fait d'être contraint à obéir. Telle est la signification de l'épée. Mais le cheval que monte le chevalier et qui le mène partout où il en a besoin signifie le peuple, car il doit apporter son support au chevalier et satisfaire à ses besoins, et le chevalier doit être en quelque sorte assis sur lui. Le peuple doit porter le chevalier, dans le sens où il doit lui procurer tout ce qui lui est nécessaire pour vivre honorablement, car le chevalier de son côté garde et protège le peuple nuit et jour. Et d'autre part le chevalier doit être assis sur le peuple, car, de même que celui qui monte le cheval l'éperonne et le conduit là où il veut, de même le chevalier doit mener le peuple où il le

---

et cele qui plus a dignité, car on em puet faire mal en .III. manieres : on en puet[b] bouter et ocirre en estocant, et puet on ferir a cop destre et senestre.

247. « Li doi trenchant senefient que li chevaliers doit estre sergans a Nostre Signour et a son pule : si doit li uns des trenchans ferir sor ciaus qui sont anemi a Nostre Signour et a son pule et despiseour de sa creance ; li autres doit faire vengance de ciaus qui sont despecheours de l'humainne compaingnie : c'est de ciax qui tolent li un as autres[a]. De tel forche doivent estre li doi trenchant ; mais la painte est d'autre maniere : la pointe senefie obediance, car toutes gens doivent obeir. La pointe senefie a droit obedience, car ele point ; ne nule rien ne point si durement le cuer — ne perte de terre ne d'avoir — com fait obeir a force outre son cuer. Tels est la senefiance de l'espee. Mais li chevals sor coi [*d*] li chevaliers siet et qui a tous besoins le porte si senefie le pueple, car autresi doit il porter le chevalier en tous besoins et desor[b] lui doit seoir li chevaliers. Li pules doit porter le chevalier en tel maniere que il li doit aquerre toutes les choses dont il ait mestier a vivre honnerablement, pour ce qu'il le[c] garde et garantist et nuit et jour ; et desor le pueple doit seoir li chevaliers, car autresi com on point le cheval et le mainne cil qui sus siet la ou il

veut, par une légitime sujétion, car il eﬅ au-dessus de lui et doit l'être.

248. « Vous pouvez savoir de la sorte que le chevalier doit être le seigneur du peuple et le serviteur de Notre-Seigneur, car il doit protéger, défendre et garantir la sainte Église : c'eﬅ-à-dire le clergé qui eﬅ au service de la sainte Église, les veuves et les orphelins, la dîme et les aumônes établies en faveur de la sainte Église. Et de même que le peuple l'entretient matériellement et lui procure ce dont il a besoin, de même la sainte Église doit l'entretenir spirituellement et lui procurer la vie qui ne prendra jamais fin : c'eﬅ par oraisons, prières et aumônes que Dieu assure son salut éternel, tout comme lui eﬅ le protecteur et le défenseur de la sainte Église sur cette terre. Ainsi, le chevalier doit dépendre du peuple sur cette terre pour tout ce qui concerne ses besoins matériels, et tout ce qui a trait à son âme eﬅ du ressort de la sainte Église. Les chevaliers doivent avoir deux cœurs : l'un dur et impénétrable comme l'aimant[1], l'autre doux et malléable comme la cire chaude. Le cœur dur comme l'aimant doit être dirigé contre les félons et les traîtres ; car de même que l'aimant ne se laisse pas polir, de même le chevalier doit être félon et cruel envers les félons, qui détruisent le droit et font autant de mal qu'ils peuvent ; et de même que la cire molle et tendre peut être chauffée, puis façonnée et formée comme on veut, de même les gens de bien, emplis

---

velt, autresi doit li chevalier mener le pueple a son voloir par[d] droite subjection, pour ce que desus lui eﬅ et eﬅre doit.

248. « Ensi poés savoir que li chevaliers doit eﬅre sires del pueple et sergans a Damedieu, car il doit Sainte Eglyse garantir et desfendre et maintenir : c'eﬅ li clergiés par qui Sainte Eglyse eﬅ servie, et les vesves femes et les orfenins, et les dismes et les aumosnes qui sont eﬅablies a Sainte Eglyse. Et autresi[a] com li pueples le maintient[b] terriennement et li pourchace tout ce dont il a meﬅier, autresi le doit Sainte Eglyse maintenir esperitelment et pourchacier la vie qui ja ne prendra fin : c'eﬅ par orisons et par proiieres et par aumosnes que Dix li soit sauverres pardurablement, autresi com il eﬅ garantissierres de Sainte Eglyse terriennement et desfenderres. Ensi doivent courre tout li besoing que li chevaliers a sor le terrien pueple des terriennes choses, et tout li besoig qui apartiennent a l'ame de lui doivent repairier a Sainte Eglyse. Chevaliers doit avoir .II. cuers : un dur et serré com uns aymans, et un mol et ploiant autresi come cire chaude. Li cuers qui eﬅ autresi durs com aimans doit eﬅre contre les desloiaus et les felons ; car autresi conme li aymans ne sousfre nul polissement, autresi doit eﬅre li chevaliers fel et cruous vers les felons, qui droiture depiecent et empirent a lor pooirs ; et autresi com la cire mole et chaude et puet eﬅre flecie[c] et menee la ou on velt, autresi doivent les

de compassion, doivent amener le chevalier à un comportement plein de douceur et de magnanimité. Qu'il se garde bien cependant d'avoir un cœur de cire envers les félons et les traîtres, car il perdrait dans ce cas tout le bien qu'il leur ferait. Et l'Écriture nous dit que le juge se damne quand il sauve de la mort et laisse libre un coupable, et s'il dirige un cœur d'aimant envers les gens de bien qui ne méritent que pitié et miséricorde, il perd également son âme. L'Écriture affirme en effet que celui qui aime déloyauté et félonie hait son âme. Et Dieu[2] dit précisément dans l'Évangile que le bien que l'on fait à ceux qui sont dans le besoin, c'eſt à lui qu'on le fait.

249. « Toutes ces qualités, celui qui veut recevoir l'ordre de chevalerie doit les posséder. Et qui ne veut se comporter comme je vous l'ai exposé à l'inſtant, qu'il se garde bien d'être chevalier, car en sortant du droit chemin il mérite d'être d'abord déshonoré dans ce monde, et ensuite devant Dieu. Le jour où il reçoit l'ordre de chevalerie, il promet à Dieu qu'il sera tel que celui qui le fait chevalier le lui explique — il sait mieux le faire que moi, conclut la dame. Mais dès qu'il s'eſt parjuré devant Dieu Notre-Seigneur, il a perdu tout l'honneur qu'il aspirait à connaître dans la joie du paradis, et dans le monde il eſt à bon droit déshonoré, car les hommes de bien de ce monde ne doivent pas tolérer parmi eux celui qui eſt parjure envers son Créateur. Celui qui veut être chevalier doit

---

bones gens[d] et les pitouses mener le chevalier a tous les poins qui apartiennent a debonaireté et a douçour : mais bien se gart que li cuers[e] de cire ne soit as felons ne as desloiaus abandonnés, car tout avroit perdu outreement quan qu'il lor avroit fait de bien. Et l'Escriture nous diſt que li jugierres se danne quant il delivre de mort ne laiſt aler home coupable, et s'il aorse[f] de cuer d'aymant desor les bones gens qui n'ont meſtier fors de misericorde et de pitié, dont a il s'ame perdue : car l'Escriture [*e*] diſt que cil qui aimme desloiauté et felonnie, il het l'ame de lui, et Dix diſt meïsmes en l'Euvangille que ce que on fait au besoignous, on le fait a lui meïsmes.

249. « Toutes ces choses doit avoir cil qui doit recevoir l'ordene de chevalerie. Et qui ensi ne velt ouvrer com je vous ai ci devisé, bien se gart d'eſtre chevaliers : que la ou il iſt de la droite voie fors, il doit tout premierement eſtre honnis au siecle, et aprés a Damedieu. Le jour qu'il rechoit l'ordene de chevalerie[a], creante il a Dieu qu'il sera tels come cil qui chevalier le fait le devise — qui mix le set deviser, fait la dame, que je ne fais. Et puis qu'il eſt parjures vers Dieu Noſtre Signour, dont a il par droit perdue tant d'onour com il baoit a avoir en la grant joie de paradis, et el siecle eſt il honnis tout a droiture, car li prodome del siecle ne doivent pas sousfrir entr'aus celui qui vers son Creatour s'eſt parjurés. Mais de tous cuers doit

donc avoir le cœur le plus pur et le plus affiné qui soit, et s'il ne veut être ainsi fait, qu'il se garde bien de s'engager dans une si noble entreprise ; il vaudrait mieux en effet pour un jeune homme passer sa vie sans être chevalier qu'être déshonoré sur terre et perdu devant Dieu : car la chevalerie est un fardeau trop cruel.

250. « Voilà, fit la dame, fils de roi : je vous ai exposé une partie des obligations liées à la chevalerie. Pas la totalité, car je ne la sais pas toute. Dites-moi maintenant ce qui vous plaît, de la prendre ou d'y renoncer. — Dame, dit Lancelot, depuis que la chevalerie a été inventée, y a-t-il jamais eu un chevalier qui ait possédé toutes ces vertus ? — Oui, répondit-elle, un bon nombre, d'après le témoignage de la sainte Église. Avant que Jésus-Christ ne souffre la mort, au temps où le peuple d'Israël servait Notre-Seigneur loyalement et de bonne foi, et combattait pour exalter sa loi et la répandre contre les Philistins et les autres mécréants qui étaient leurs voisins : il y eut par exemple Jean d'Yrcanie, et Judas Maccabée[1] le très bon chevalier, qui préféra être tué et coupé en morceaux que de renier la loi de Dieu Notre-Seigneur, et ne tourna jamais honteusement le dos à l'ennemi mécréant dans aucune bataille ; et aussi ses frères, Simon, Jonathan et Éliézer ; et encore le roi David et beaucoup d'autres dont je ne vais pas vous parler ici, qui vécurent avant l'avènement de Notre-Seigneur. Et depuis sa

---

estre li plus esmerés et li plus nés cil qui velt estre chevaliers, et qui tels ne velt estre, si gart que ja de si haute chose ne s'entremete ; car assés volroit mix a un vallet a vivre sans chevalerie tout son aage que estre honnis en terre et perdus a Damedieu, car trop a en chevalerie cruel faissel.

250. « Ore, fait ele, fix de roi, or vous ai je une partie devisé des poins qui apartiennent a chevalerie. Mais tous ne les vous ai je pas moustrés, que je nes sai. Ore si me dites qu'il vous em plaist : ou del prendre ou del laissier. — Dame, fait il, puis que chevalerie conmencha premierement, fu il onques nus chevaliers qui toutes ces debonairetés eüst en soi ? — Oïl, fait ele, assés, dont sainte Eglyse nous tesmoigne. Et devant ce que Jhesu Crist sousfrist mort et au tans que li puples Israel servoit Nostre Signour a foi et a loiauté et se combatoient pour sa loi essaucier et a acroistre encontre les Philistiens et les autres pueples mescreans qui lor voisin estoient pres : de ciaus fu Jehans li Yrcaniens, et Judas Macabeus li tres bons chevaliers, qui eslut a estre ocis et decopés mix que au deguerpir le loy Dieu Nostre Signour, ne onques ne tourna le dos pour mescreans em bataille hontousement ; si en furent si frere Symons et Jonatas et Elyezar ; et si en fu li [f] rois David et maint autre dont je ne parlerai ore pas, qui furent devant l'avenement Nostre Signour. Et puis sa Passion en ont

Passion il y en a eu qui furent dotés de toutes les vertus véritables : Joseph d'Arimathie le très bon chevalier, qui descendit Jésus-Christ de la croix de ses propres mains et le coucha au tombeau ; son fils Galaad, le haut roi de Hocelice, qu'on appela par la suite Galles en son honneur ; et tous les rois qui furent ses descendants, dont je ne sais pas les noms : parmi eux, le roi Pellès de Listenois qui était récemment le plus éminent de ce lignage, avec son frère Alain le Gros. Tous ceux-là furent de vrais chevaliers courtois, des hommes de grande valeur, qui pratiquèrent honorablement la chevalerie aux yeux du monde et de Dieu Notre-Seigneur, Père souverain du ciel.

251. — Dame, dit le jeune homme, puisqu'il y a eu tant d'hommes qui ont possédé toutes les vertus que vous m'avez exposées, il serait bien mauvais, celui qui refuserait d'embrasser la chevalerie par crainte de ne pouvoir parvenir à une telle qualité. Néanmoins, je n'accuse pas de lâcheté ceux qui n'osent pas être chevaliers, ni ne blâme ceux qui osent l'être : chacun doit, à mon avis, mesurer ses entreprises à ce qu'il voit en son cœur, faiblesse ou prouesse. Mais pour ma part, je le sais bien, si je trouve un jour quelqu'un qui veuille bien me faire chevalier, je ne renoncerai certainement pas à l'être de crainte que l'ordre de chevalerie ne soit pas bien employé en moi. Car il se peut bien que Dieu ait mis en moi plus de valeur que je ne le sais, et

---

il esté de teus[a] qui de toutes vraies valours furent vaillant : si en fu Josep de Barimachie li tres bons chevaliers, qui Jhesu Crist despendi de la crois a ses .II. mains et coucha el sepulcre ; si en fu ses fix Galaad, li haus rois de Hoscheliche, qui puis fu apelee Gales en l'onour de lui ; et trestot li roi qui de lui issirent, dont je ne sai pas les nons : si en fu li rois Pellés de Listenois qui encore estoit de[b] celui lignage li plus haus ; et ses freres Elayns li Gros. Tout cil furent des vrais chevaliers cortois et des vrais prodomes, qui maintinrent honnereement chevalerie au siecle et a Damedieu Nostre souvrain Pere del ciel.

251. — Dame, fait li vallés, puis que tant en ont esté de ciaus qui furent de tant de proueces que vous m'avés ci devisees, de grant mauvaistié seroit dont plains cil qui refuseroit et douteroit cevalerie a prendre pour paour de ce qu'il ne peüst a tantes vertus ataindre. Nonpourquant, je ne blasme pas les uns de grant mauvaistiés s'il n'osent estre chevalier, ne les autres s'il l'osent[a] estre : quar chascuns doit emprendre, ce m'est avis, selonc ce qu'il trouve en son cuer, ou de mauvaistié ou de prouece. Mais endroit de moi[b] sai je bien se je truis qui a nul jour me voelle faire chevalier, ja nel laisserai a estre pour paour de ce que chevalerie soit en moi mauvaisement assise. Car Dix puet bien avoir mis en moi plus de bonté que je ne sai, et

même si elle fait défaut maintenant, il eſt assez puissant pour l'y mettre encore, avec la sagesse. Bref, quoi qu'il en advienne, je ne renoncerai pour aucune crainte à recevoir le noble ordre de chevalerie, si je trouve quelqu'un pour me conférer cet honneur. Et si Dieu veut mettre en moi les vertus nécessaires, j'en serai heureux; mais en tout cas j'y emploierai tout mon cœur et mes forces et ma volonté.

252. — Comment! s'exclama la dame. Fils de roi, votre cœur vous pousse à devenir chevalier? — Dame, répondit Lancelot, il n'y a rien dont j'aie tant envie, si je trouve quelqu'un pour accomplir ma volonté. — Au nom de Dieu, reprit la dame, votre volonté va bien s'accomplir. Car vous serez chevalier, et d'ici peu de temps. Et sachez que c'était pour cette raison que je pleurais, quand vous êtes venu à moi et que je vous ai dit de vous en aller, si vous ne vouliez pas que mon cœur éclate. Car j'ai placé en vous tout l'amour qu'une mère pourrait avoir pour son enfant, et je ne sais comment je parviendrai à me passer de vous, car cela me percera le cœur. Mais je préfère endurer ma peine que de vous voir perdre par ma faute le grand honneur qu'eſt la chevalerie. Et je crois qu'elle sera bien employée en vous; d'ailleurs si vous saviez qui était votre père et de quel lignage vous descendez par votre mère, vous ne craindriez pas de ne pas être homme de valeur, à mon avis: car personne issu de tels ancêtres ne devrait faire

---

bien eſt encore poissans que il i mete assés de sens et de valour, se ele i faut. Et conment qu'il m'en aviengne, je ne laisserai ja pour paour de nule chose a recevoir la haute ordene de chevalerie, se je truis qui m'en doinſt l'onour. Et se Dix i velt metre les bones teches, bel m'en sera; mais je i oserai bien metre cuer et cors et paine et travail.

252. — Conment! fait la dame, fix de roi, si s'acorde voſtre cuers a ce que vous volrés eſtre chevaliers? — Dame, fait Lanselos, certes je n'ai de nule rien si grant talent, se je truis qui ma volenté m'en acomplisse. — En non Dieu! fait la dame, tote en sera acomplie voſtre volenté. Car vous serés chevaliers, ne si ne demouerra mie longement. Et bien saciés que pour ce plouroie je ore, quant vous veniſtes devant moi, quant je vous dis que vous en aillissiés ou li cuers me partiroit el ventre. Car je ai [*196a*] en vous mise toute l'amour que mere porroit metre en son enfant, et si ne sai conment je me puisse de vous consirrer en nule fin[a], car moult me grevera au cuer; mais mix aim a sousfrir ma mesaise que vous perdissiés pour moi si haute honour com de chevalerie. Et je quit qu'ele i sera moult bien emploie, et se vous saviés qui fu voſtres peres ne de quels gens vos lignages eſt eſtrais de par la mere, vous n'avriés pas paour d'eſtre prodom, si com je quit: car nus qui de tel lignage fuſt ne deveroit

montre de faiblesse de cœur. Mais vous n'en saurez pas plus avant que je ne le décide ; ne m'en demandez pas davantage, telle eſt ma volonté. Cependant, vous serez bientôt adoubé de la main du meilleur qui soit en ce monde, c'eſt-à-dire de la main du roi Arthur, et nous nous mettrons en route la semaine prochaine, de manière à arriver à sa cour deux jours avant la Saint-Jean, au plus tard : elle aura lieu en effet le dimanche — et de ce dimanche-ci à la Saint-Jean il n'y a que huit jours ; or je veux que vous soyez fait chevalier ce jour-là, sans plus de délai. Et puisse Dieu qui naquit de la Vierge pour racheter son peuple vous accorder de surpasser par votre valeur et votre chevalerie tous les chevaliers qui exiſtent, de même que saint Jean fut l'homme le plus noble et de plus grand mérite qui ait jamais été conçu en une femme par l'acte de chair ; je sais d'ailleurs en grande partie ce qui vous arrivera. »

253. C'eſt ainsi que la Dame du Lac promit à l'enfant qu'il serait bientôt chevalier, et il en éprouva une telle joie qu'il ne pouvait en ressentir de plus grande. « Prenez garde, ajouta la dame, que personne ne soit au courant, et je vous préparerai ce dont vous aurez besoin si bien et si discrètement que personne ne le remarquera. » La dame avait en fait rassemblé depuis longtemps tout l'équipement dont le jeune homme aurait besoin, tout ce qui était nécessaire pour un chevalier nouveau : un haubert blanc, léger et solide ; un heaume

---

pas avoir corage de mauvaiſtié. Mais vous n'en sarés plus, tant que ma volentés i soit, ne ja plus ne m'en enquerés mais : je le voel ensi. Et vous serés chevaliers prochainnement[b] de la main au plus prodome qui ore soit el siecle — c'ert de la main au roi Artu ; et si mouverons ceſte semainne qui entree eſt, si que nous venrons a lui le tierc jour devant le Saint-Jehan au plus tart, car la Saint-Jehan[c] sera li jours del diemence, ne il n'i a que de diemence en .VIII. jours jusques a le Saint-Jehan, et sor cel jour voel je que vous soiiés chevaliers, ne ja plus n'i delaierés. Et Dix qui de la Virgine nasqui pour son pueple rachater, autresi come sains Jehans fu li plus haus hom de guerredon et de merite qui onques en feme fuſt conceüs par charnel assamblement, autresi vous doinſt il le don que vous trespassés de bonté et de chevalerie tous les chevaliers qui ore sont ; et je sai grant partie conment il vous en avenra. »

253. Ensi a la Dame del Lac promis a l'enfant qu'il sera chevaliers prochainnement, et il en a si grant joie que il ne pot greignour avoir. « Ore gardés, fait la dame, que ja nus n'en sace riens, et je vous apareillerai voſtre besoigne si bien et si bel que ja nus ne s'en prendra garde. » Et la dame avoit piecha pourquis a l'enfant toute sa besoigne grant piece avoit, et tout quan[a] que meſtier avoit a cors de chevalier nouvel : hauberc blanc et legier et fort ; et hiaume sor

argenté, riche et de toute beauté ; et un écu blanc comme neige avec une boucle d'argent, parce qu'elle voulait qu'il n'y ait rien qui ne soit blanc dans cet ensemble. Elle lui avait aussi préparé une épée qui fut fréquemment mise à l'épreuve, remarquablement grande et tranchante, et prodigieusement lourde ; et il y avait aussi, toute prête, une lance blanche dont le bois était court et épais, spécialement rigide, et le fer bien tranchant. En outre, la dame lui avait également procuré un bel et bon cheval, grand et fort, rapide, résistant et bien entraîné, qui lui aussi était blanc comme la neige fraîchement tombée. De surcroît, pour son adoubement elle avait préparé une robe de samit blanc avec la cotte et le manteau assortis ; et le manteau était fourré d'hermine, afin qu'il n'y ait que du blanc (de son côté, la cotte était doublée de cendal blanc[1]).

Adoubement de Lancelot. – À la cour d'Arthur.

254. Tels furent les préparatifs de la dame pour procurer au jeune homme tout ce dont il aurait besoin en tant que chevalier. Le troisième jour au petit matin, elle se mit en route — c'était un mardi et à partir du dimanche suivant il ne restait qu'une semaine jusqu'à la Saint-Jean[1]. La dame partit et se dirigea vers la cour du roi Arthur dans un équipage assez élégant, car sa compagnie comptait quarante chevaux, et il n'y en avait pas un seul qui ne soit tout blanc, et ceux qui les montaient étaient tout vêtus de blanc. Parmi les

---

argent et riche et de grant biauté ; et escu tout blanc conme noif a boucle d'argent, pour ce que ele voloit que nule rien n'i eüst qui ne fust tout blanc ; et se li ot apareillie une espee qui fu en maint lieu essaie, si estoit a mesure grant et trenchant et a grant merveille pesans ; et li fu apresté uns glaive a une hante blanche qui courte et grosse et roide estoit, et li fers bien trenchans et bien agus[b] ; et avoc tout ce li ot la dame apareillié cheval bon et grant et bel et fort et isnel et bien esprouvé de vitece[c] et de hardement, et fu tous blans autresi come noif negie ; et se li ot apa[*b*]reillie a sa chevalerie robe d'un blanc samit, cote et mantel : et estoit fourrés d'ermines li mantiaus pour ce qu'il n'i eüst riens fors blanc, et la cote fu fourree par dedens d'un blanc cendal.

254. En tel maniere atourna la dame au vallet tout ce que mestier estoit au chevalier. Et mut autresi au tierc jour al matinet — et ce fu a un mardi, si avoit del diemence aprés .VIII. jours jusques a la feste Saint-Jehan. Et la dame entre en son chemin et s'en va vers la court le roi Artu assés cointement, car ele a en sa compaingnie jusques a .XL. chevals, et se n'i a un tout sol qui ne soit tous blans, et cil qui desus seent sont tout vestu de blanc. Et en cele route avoit .V. chevaliers et l'ami a la dame[a], qui tant estoit biaus et prous qu'il n'en

cavaliers se trouvaient cinq chevaliers, et l'ami de la demoiselle, qui était si beau et si valeureux qu'on ne saurait le dire. Elle-même était accompagnée de trois demoiselles : celle qui avait été blessée pour les enfants du roi Bohort, et deux autres ; les trois enfants étaient là aussi, Lionel et Bohort, et Lancelot, et Lambègue avec eux ; et il y avait de nombreux autres jeunes gens. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la mer où ils embarquèrent, et ils parvinrent en Grande-Bretagne le dimanche soir, au port de Flodehuog. Ils demandèrent alors des nouvelles du roi Arthur, et on leur dit qu'il serait à Camaalot le jour de la Saint-Jean. Ils se remirent en chemin de telle sorte qu'ils atteignirent le jeudi soir un château qui s'appelait Lauvenour, situé à douze lieues anglaises de Camaalot. Le lendemain la dame se leva de bonne heure pour chevaucher tôt le matin, car la chaleur était très forte. Elle traversa la forêt jusqu'à ce qu'elle parvienne à deux lieues anglaises de Camaalot. Et elle était profondément triste et pensive, car son cœur saignait à l'idée du départ du jeune homme : elle poussait de grands soupirs et pleurait bien tendrement. Ce même jour le roi était à Camaalot, à ce que dit le conte, et avec lui nombre de chevaliers, car il devait y tenir sa cour pour la Saint-Jean. Le vendredi matin il se leva dès le point du jour, car il voulait aller au bois chasser à l'arc ; il entendit donc la messe le plus tôt qu'il put, puis se mit en selle et sortit de la ville par la Porte Galloise, avec une grande partie de ses compagnons.

---

estuet parler ; si avoit avoc li .III. damoiseles : celi qui avoit eü la plaie pour les enfans le roi Boort et autres .II., et si i estoient li .III. enfant Lyonel et Boort et Lanselot, et Lambegues avoc aus, et d'autres vallés i ot assés. Si ont tant chevauchié qu'il viennent a la mer, si entrent ens et sont arrivé en la Grant Bretaigne au diemeche au soir au port de Flodehuog. Lors demanderent noveles del roi Artu, et on lor dist que il seroit a Kamaaloth le jour Saint-Jehan. Et il acoillent lor chemin tant qu'il vinrent au joesdi au soir a un chastel qui ot non Lauvenour : si est a .XII. lieues englesches de Kamaalot. Au matin mut la dame moult tempré pour errer la matinee, car moult estoient grant li chaut : si chevaucha toute la forest jusques a .II. lieues englesches pres de Kamaalot. Si estoit a merveille pensive et esbahie, car moult li faisoit au cuer mal que li vallés se devoit de li partir : si en souspire del cuer et ploure des ex moult tenrement. Et a cel jour meïsmes estoit li rois a Kamaalot, ce dist li contes, et avoc lui avoit[b] grant plenté de chevaliers, car il i[c] devoit sa court tenir a feste Saint-Jehan. Et a cel venredi matin se leva li rois si main com il pot le jour apercevoir, car il voloit aler em bois pour arçoiier ; si oï messe au plus matin qu'il onques pot, et puis monta et s'en issi de la vile par le Porte Galesche, et avoc lui une grant partie de ses compaingnons ;

Monseigneur Gauvain y était, le visage encore bandé d'une plaie que Gosoain d'Eſtrangorre[2] lui avait faite pas plus de trois semaines auparavant : tous deux en effet avaient combattu devant le roi, car Gosoain l'avait accusé de déloyauté devant toute la cour d'Arthur. Il y avait aussi avec eux monseigneur Yvain le Grand, le fils du roi Urien, Keu le sénéchal, Tor le fils d'Arès, le roi d'Autice[3], Lucan le Bouteiller et Bédoyer le connétable, et beaucoup d'autres chevaliers de la maison du roi Arthur. Quand le roi fut à moins de trois portées d'arc de la forêt, il en vit sortir une litière portée à vive allure mais souplement entre deux palefrois. Le roi regarda ce speĉtacle, et remarqua que la litière se dirigeait tout droit vers lui. En s'approchant, il aperçut à l'intérieur un chevalier gisant, armé de toutes ses armes, à l'exception de son écu ni de sa lance. Le chevalier était très gravement blessé par deux tronçons de lance qui le transperçaient : ils étaient reſtés dans les plaies avec leurs fers, et dépassaient de part en part les deux pans du haubert ; en outre, il avait une épée fichée dans le crâne, de telle sorte qu'il en dépassait à peine la moitié de la ventaille du heaume ; mais ce qu'on en voyait était tout ensanglanté et rongé de rouille. Le chevalier était grand et bien découplé. Le conte ne donne pas son nom à ce point, mais par la suite on saura bien comment il s'appelait, et comment il avait été blessé et pourquoi il avait si longtemps porté dans ses plaies les fers et les tronçons[4]. Lorsqu'il ren-

---

et mé sire Gavains i fu qui avoit encore le vis bendé d'une plaie que[d] Gosoains d'Eſtrangot li avoit faite, n'avoit pas plus de .III. semainnes, — car il s'eſtoient combatu ensamble devant le roi entr'aus .II. : si l'avoit apelé de desloiauté devant toute la court le roi. Et avoc aus fu mé sires Yvains li Grans, li fix [*c*] le roi Urien, et Kex li seneschaus et Tors li fix Arés le roi d'Autiche, et Lucans li boutelliers et Beduiers li conneſtables et d'autres chevaliers de la maison le roi Artu a moult grant plenté. Quant li rois aprocha de la foreſt a mains pres c'on ne traisiſt d'un arc a .III. fois, si en vit fors issir une litiere sor .II. palefrois qui toſt et souef le portoient. Li rois le regarde et voit que la litiere s'en vient vers lui tout droit. Et quant il aproce, si voit dedens jesir un chevalier armé de toutes armes, mais que d'escu et de lance n'a il point. Li chevaliers fu navrés de .II. tronçons de lances parmi le cors, si les i avoit encore ambesdous a tous les fers, et paroient parmi les .II. pans del hauberc d'outre en outre ; et parmi la teſte enferrés d'une espee, si que par desus la ventaille n'en paroit pas la moitié, et tant com il em paroit, si eſtoit tainte de sanc et roueillié moult durement. Et li chevaliers fu grans et bien tailliés. Mais son non ne nome ore mie ci endroit li contes ; et nonpourquant cha avant sera bien seü conment il ot non, et conment il fu navrés et pour coi il porta si longement en ses plaies les fers et les tronçons. Et quant il encontra la

contra la troupe du roi Arthur, il demanda lequel était le roi ; il y eut assez de gens pour le lui montrer. Le chevalier fit arrêter sa litière et salua Arthur, qui s'arrêta volontiers pour l'écouter, et le regarda avec beaucoup d'étonnement. « Roi Arthur, dit le chevalier, Dieu te sauve, car tu es le meilleur souverain qui existe d'après le témoignage de tous, le plus loyal et le plus puissant, et celui qui protège ceux qui en ont besoin, les soutient, les secourt, et les aide. — Cher seigneur, fit le roi, Dieu vous bénisse et vous accorde la santé, dont vous avez à ce qu'il me semble très grand besoin !

255. — Seigneur, reprit le chevalier, je viens à toi pour te demander aide et secours, car tu es celui qui ne fait défaut à aucun des malheureux qui s'adressent à lui, à ce que l'on dit ; et je te prie de me secourir pour l'amour de Dieu. — À quel propos, dit le roi, me demandez-vous secours[1] ? — Je vous prie, dit le chevalier, de me faire déferrer de cette épée et de ces deux tronçons de lance qui me tuent. — Certes, fit le roi, très volontiers. » Et lui-même tendit la main pour arracher les tronçons. Mais le chevalier s'écria : « Ah ! seigneur, ne vous hâtez pas tant, car je ne saurais être déferré de la sorte. — Comment donc ? — Seigneur, il faudra que celui qui me déferrera jure sur les reliques de me venger dans la mesure de son pouvoir de tous ceux qui diront qu'ils préfèrent celui qui m'a fait cela à moi. » À ces mots, le roi se retira en disant : « Seigneur chevalier, vous avez demandé là quelque chose de

---

route, si demanda liquels estoit li rois ; et il fu assés qui li moustra. Il fait arrester sa litiere ; si salue le roi. Et li rois s'arreste moult volentiers pour lui oïr, et le regarde a grant merveille. « Rois Artus, fait il, Dix te saut conme le meillour roi qui soit a tesmoins de toutes gens, et li plus loiaus et li plus poissans, conme celui qui conseille les desconseilliés, et maintiens et secous et aides. — Biaus sire, fait li rois, Dix vous beneye et vous doinst santé, que grant mestier en avés, ce m'est avis.

255. — Sire, fait li chevaliers, je vieng a toi pour secours et aïde, come a celui a qui nus desconseilliés ne faut, si com on dist : si vous proi que vous me secourés pour Dieu. — De quel chose, fait li rois, me demandés vous secours ? — Je vous requier, fait li chevaliers, que vous me fachiés desferrer de ceste espee et de ces .II. tronchons qui chi m'ochient. — Certes, fet li rois, moult volentiers. » Il meïsmes gete les poins por sachier hors les tronchons. Et li chevaliers l'escrie : « Ha ! sire, ore ne vous hastés mie, que je ne serai pas en tel maniere desferrés. — Coment dont ? fait li rois. — Sire, fet il, il covendra a celui qui me desferra qu'il me jurt sor sains qu'il me vengera a son pooir de tous ceaus qui diront qu'il ameront miex celui qui ce me fist que moi. » A cest mot s'est li rois arriere trais et dist : « Sire chevaliers, c'est trop greveuse chose que vous avés

trop difficile. Car il se peut que celui qui vous a blessé de la sorte ait tant d'amis qu'aucun chevalier au monde, et pas même deux ou trois d'entre eux, ne puissent achever l'entreprise. Mais si vous le voulez, je vous vengerai de celui qui vous a fait cela, s'il est tel que je le puisse sans commettre de faute. Et s'il est mon vassal, il y a ici assez de chevaliers qui s'en chargeront pour conquérir gloire et renommée. — De celui qui m'a infligé ces blessures, rétorqua le chevalier, vous ne me vengerez pas, ni vous ni un autre. Je m'en suis vengé moi-même, car je lui ai tranché la tête après qu'il m'eut ainsi arrangé. — Au nom de Dieu, s'étonna le roi, je croirais bien que vous en êtes assez vengé, et je n'oserais vous garantir davantage : je craindrais en effet de manquer à ma promesse ; et personne ne s'engagera à faire plus sur mon conseil. — Seigneur, fit le chevalier, on m'avait dit qu'à votre cour on trouvait aide et secours tels qu'on en avait besoin, et il me semble que pour ma part j'y ai bien failli. Pourtant, en vérité, je ne m'en irai pas avant de voir si Dieu me prêtera attention, car s'il y a à votre cour autant de prouesse qu'on le dit, alors je ne m'en irai pas sans être délivré. — Je suis enchanté, déclara le roi, que vous demeuriez dans ma maison aussi longtemps que bon vous semblera. » Là-dessus le chevalier s'en alla vers Camaalot et parvint à la demeure du roi : il se fit porter dans la salle haute par ses écuyers, et se fit coucher dans le lit le plus beau et le plus confortable qu'il y vit — il y en avait en nombre, et en ce temps-là jamais un serviteur de

---

demandee. Car tant puet avoir d'amis cil qui ensi vous a navré qu'il n'a chevalier el monde ne .II. ne .III. qui chou peüssent achiever. Mais se vous volés, jou vous vengerai de celui qui ce vous fist, s'il est tés que jou le doie ocirre sans moi mesfaire. Et s'il est mes hom, chaiens a chevaliers assés qui pour los et pris conquerre en prendront volentiers le fais sor aus. — De celui, fait li chevaliers, qui cehou me fist, ne me vengerés vous ja, ne vous ne autres. Jou meïsmes m'en sui vengiés, car jeo li trenchai la teste puis qu'il m'ot ensi atorné. — En nom Dieu, fait li rois, dont quidoie je que vous en fuissiés bien vengiés, ne de plus ne vous oseroie jou pas asseürer : je ne m'en cremiroie faillir al mien couvent ; ne ja autres par mon los ne vous en asseürra. — Sire, fet li chevaliers[a], on m'avoit dit qu'en vostre maison trouvoit on tous les secours et les aïdes, et il m'est avis que je i ai moult bien failli. Et nonpourquant, certes, je ne me mouverai devant ce que je verrai se Dix me regardera, car s'il a en vostre court tant de proece que on dist, dont ne m'en irai je pas sans garison. — Il m'est moult bel, fait li rois, que vous en mon ostel soiiés, tant com bon vous sera. » Atant s'en vait li chevaliers vers Kamaalot, et vint as maisons le roi : si se fait porter a ses esquiers en la sale en haut, et se fait cou[*d*]chier en la plus bele couche et en la plus riche[b] qu'il i

la cour du roi Arthur n'aurait été assez hardi pour refuser à un chevalier d'entrer ou de se loger dans la demeure royale, ni de se coucher où il le voulait, si riche que puisse être le lit qu'il choisissait.

256. C'est ainsi que le chevalier malade reçut l'hospitalité. Le roi quant à lui s'en alla dans la forêt, en parlant abondamment du chevalier avec ses compagnons ; et tous dirent que jamais ils n'avaient entendu une si folle requête de la part d'un chevalier. Toutefois, monseigneur Gauvain dit que, s'il plaisait à Dieu, jamais le chevalier ne quitterait la cour du roi sans avoir reçu d'aide. « Je ne sais pas ce qu'il fera, répondit le roi ; mais que tous mes compagnons sachent bien que, si l'un d'entre eux s'engageait dans une telle folie, jamais je n'aurais d'affection pour lui. Car ce n'est pas quelque chose dont un, deux ou trois, ou même vingt ou trente chevaliers puissent venir à bout ; et nous ne savons pas non plus pourquoi ce chevalier requiert un tel outrage, si c'est pour mon bien ou pour mon malheur, pour le profit de ma cour ou pour son dommage[1]. » Ainsi parla le roi à ses compagnons, puis il passa toute la journée dans la forêt jusqu'après none avant de s'en revenir. Alors qu'il sortait de la forêt par un sentier qui conduisait au grand chemin, il aperçut sur sa droite la compagnie de la Dame du Lac qui arrivait. Tout d'abord venaient deux serviteurs à pied qui poussaient devant eux deux chevaux de somme tout blancs : l'un d'entre eux portait bien plié un petit pavillon léger, un

---

coisist, dont i ot assés ; ne a celui tans ne fu si hardis nus sergans de la cort le roi Artu qui contredeïst a chevalier l'ostel le roi ne l'entree ne le lit ou il se couchast, tant fust riches.

256. Ensi est li chevaliers malades herbergiés. Et li rois s'en vait en la forest ; si parlerent assés del chevalier entre lui et ses compaingnons, et dist chascuns que onques mais si fole requeste n'oïrent faire a chevalier. Et toutesvoies dist mé sire Gavains que ja, se Dieu plaist, li chevaliers de l'ostel le roi ne s'en ira desconseilliés. « Je ne sai, fait li rois, que il fera ; mais tant sacent tout mi compaingnon s'il i avoit nul qui empresist si grant folie, jamais a nul jour n'aroit m'amor. Car ce n'est pas chose par aventure c'uns chevaliers ne .II. ne .III. ne .XX. ne .XXX. peüssent a chief mener ; ne nous ne savons encore pour coi cil chevaliers demande si grant outrage, ou pour mon mal ou pour mon bien, ou pour le porfit de ma maison ou pour le damage. » Ensi parla li rois a ses compaingnons ; et fu toute jour en la forest jusques aprés nonne, et lors s'en retourna. Et quant il vint fors de la forest tout un sentier qui aloit au grant chemin, si esgarda sor destre et voit venir la route a la Dame del Lac. Si voit el premier chief devant .II. garçons a pié qui .II. somiers tous blans chaçoient : desor l'un des .II. sonmiers avoit toursé un petit paveillon

des plus riches et des plus beaux que l'on ait jamais vus ; et sur l'autre se trouvait la robe du jeune homme qui devait être fait chevalier, ainsi qu'une autre, de cérémonie, et une troisième pour les longues chevauchées. Elles se trouvaient dans deux coffres, et par-dessus étaient attachés un haubert et des jambières de fer. Après les chevaux de somme venaient deux écuyers sur deux roussins tout blancs : l'un portait un écu blanc comme neige, l'autre l'élégant heaume d'argent qui brillait de tous ses feux.

257. Après ces deux-là il en venait encore deux autres, l'un portant la lance, elle aussi blanche comme neige, puis des écuyers et des hommes d'armes en grand nombre, et les trois demoiselles avec les chevaliers à leur côté, tous montés sur de blancs chevaux. Et toute la compagnie chevauchait deux par deux sur le chemin ; mais la dame fermait la marche avec son enfant, tout occupée à lui enseigner comment il devrait se comporter à la cour du roi Arthur et aux autres cours où il pourrait se trouver. Elle lui recommanda en particulier avec insistance d'être bien fait chevalier le dimanche suivant, sans retard, s'il tenait à son honneur, car elle le voulait ainsi et, si ce n'était pas le cas, ce serait trop grand dommage. Et lui de répondre qu'il n'y aurait aucun délai de sa part, car à sa volonté il le serait déjà. Ils chevauchèrent tant, tout en parlant, que la compagnie se rapprocha du roi Arthur et des siens, qui les regardaient avec émer-

---

legier, un des plus riches et des plus biaus que onques hom eüst veü ; et desus l'autre la robe au vallet dont il devoit estre chevaliers, et une autre robe a parer, et la tierce pour chevauchier. Si estoient en .II. coffres, et desor les coffres avoit toursé un hauberc et unes chauces de fer. Aprés les .II. somiers venoient .II. esquiers sor .II. roncis tous blans ; si portoit li uns un escu blanc conme noif, et li autres portoit le hiaume, qui assés estoit cointes et biaus et argentiex.

257. Aprés ces .II. en viennent[a] autres .II., dont li uns portoit un glaive qui tous ert blans conme noif, et aprés aus viennent esquier et sergant a grant plenté, et les .III. damoiseles aprés et li chevalier delés eles, qui tout seent sor blans chevaus. Et chevauchoient tout cil de la route doi et doi tout le chemin. Mais la dame vient toute deriere entre li et son vallet : se li aprent et enseigne conment il se contenra a la court le roi Artu et as autres cors [*e*] ou il venra. Et bien li conmande, si chier com il a s'onour, qu'il soit au diemence sans nul essoine chevaliers ; car ele le velt ensi, et s'il ne l'estoit, il i avroit trop grant damage. Et cil respont que ja delai n'i avera quis, car par son voel, le seroit il ja. Tant ont chevauchié em parlant que la route aproce del roi Artu. Et li rois et toute la soie route les orent regardé a grant merveille, pour ce que tout estoient ensi vestu de blances robes[b] et seoient sor blans chevals. Si les moustra li rois a mon

veillement, parce qu'ils étaient tous vêtus de blanc, armes et robes, et montaient des chevaux blancs[1]. Le roi les montra à monseigneur Gauvain, et à monseigneur Yvain, et dit que jamais il n'avait vu une troupe si nombreuse chevaucher si élégamment. La Dame du Lac fut informée que c'était le roi Arthur ; elle accéléra l'allure si bien qu'avec le jeune homme elle remonta toute la troupe et se dirigea vers le roi. Celui-ci l'attendit, car en la voyant se hâter de la sorte il avait bien pensé qu'elle venait lui parler. Elle avait belle apparence, car elle était vêtue de samit blanc, cotte, surcot et manteau fourré de peaux d'hermine, et montait un petit palefroi tout blanc si beau et si bien proportionné que les mots ne sauraient l'exprimer : le mors était de fin argent brillant, de même que le poitrail ; les étriers et la selle étaient d'ivoire blanc sculpté richement et habilement en petites silhouettes de dames et de chevaliers ; et le tapis de selle, tout blanc et traînant jusqu'à terre, était taillé dans le même samit que la robe de la dame.

258. Dans cet équipage, la dame s'avança vers le roi ; à côté d'elle se trouvait le jeune homme, vêtu d'un blanchet breton de très belle qualité, paraissant à merveille beau et bien fait. Il montait un cheval de chasse fort et rapide qui pouvait le porter avec aisance. La dame abattit sa guimpe[1] et salua le roi, mais pas si vite qu'il ne l'ait devancée. « Seigneur, fit-elle, Dieu vous bénisse, vous qui êtes le meilleur

---

signour Gavain et a mon signour Yvain aprés, et dist que onques mais une route de tant de gens n'avoit veü chevaucher si cointement. Et la novele vint a la Dame del Lac que c'est li rois Artus. Et ele s'esforce de l'aler, si trespasse trestoute la route entre li et le vallet, si est venue devant le roi : si l'atendoit si tost com il l'ot veüe chevauchier si cointement et venir et haster ; si pensa bien qu'ele venoit a lui parler. Ele fu atornee moult richement, car ele fu vestue d'un blanc samit, cote et sercot et mantel forré de penne d'ermines, et sist sor un petit palefroi tout blanc qui estoit si biaus et si bien tailliés c'on ne le porroit de bouche jamais mix deviser : et li frains fu de fin argent blanc esmeré, et li poitraus autresi, et li estrier et la sele estoient de blanc yvoire entaillie moult richement et moult soutilment a ymaginetes moult menuetes de dames et de chevaliers ; et la sambue estoit toute blanche et trainans jusques envers terre, et del samit meïsmes dont la dame estoit vestue estoit la sambue.

258. Ensi apareillie del cors et del palefroi est la dame devant le roi venue. Et delés li fu li vallés ; et fu vestus d'un blanchet breton qui moult fu bons, et estoit biaus a merveilles et bien tailliés ; et sist sor un chaceour fort et isnel qui tost l'emporte. La dame abat sa guimple de devant sa bouche, si salue le roi — et non pas si tost qu'il ne l'eüst ançois saluee que ele lui. « Sire, fait ele, Dix vous beneïe come

des rois de cette terre. Roi Arthur, je suis venue à vous de bien loin, pour vous demander un don que vous ne devez pas me refuser : et vous n'en pourrez retirer ni dommage, ni mal, ni honte, et il ne vous coûtera rien[2]. — Demoiselle, répliqua le roi, quand bien même il me coûterait fort cher, pour autant qu'il ne comporte ni honte ni dommage pour les miens, vous l'obtiendriez ; dites sûrement de quoi il s'agit, car ce serait vraiment un grand don que je vous refuserais ! — Seigneur, dit la dame, mille mercis. Je vous demande donc de faire chevalier ce jeune homme que voici avec les armes et l'équipement qu'il a, quand il vous en priera. — Demoiselle, répondit le roi, soyez la bienvenue, et recevez mes remerciements pour l'avoir amené. Car c'eſt un très beau jeune homme, et je le ferai volontiers chevalier dès qu'il me le demandera. Mais vous m'aviez promis que vous ne souhaiteriez rien qui soit à mon dommage ou à ma honte : et pourtant, si je faisais ce dont vous m'avez requis, je serais déshonoré, car je n'ai pas l'habitude de faire personne chevalier autrement qu'avec mes robes et mes armes. Laissez-moi le jeune homme, et je le ferai chevalier très volontiers ; j'y contribuerai pour la part qui me revient : à savoir les armes, l'équipement, la robe, et la colée, et Dieu puisse pourvoir au reſte, à savoir la prouesse et les vertus qui doivent se trouver chez un chevalier. — Seigneur, rétorqua la dame, il se peut bien que vous n'ayez pas l'habitude

---

le meillour roi des terriens rois ! Rois Artus, diſt ele, je sui a vous venue et de moult loing, et si vous vieng un don requerre que vous ne me devés pas escondire, ne vous n'i poés avoir damage ne honte ne mal ; ne ja ne vous couſtera del voſtre rien. — Damoisele, fait li rois, s'il me couſtoit assés del mien, mais que honte ne damage n'i eüsse de mes amis, si l'ariés vous : mais només le don seürement, car moult seroit li dons grans que je vous escondiroie. — Sire, fait ele, [*f*] grans mercis. Or vous requier je dont, fait ele, que ceſt mien vallet qui ci eſt me faites chevalier de tés armes et de tel harnois com il a, quant il vous en requerra. — Damoisele, fait li rois, bien soiés vous venue a moi, et[a] grans mercis quant vous le m'avés amené, car moult eſt biaus li vallés ; si le ferai chevalier moult volentiers de quele ore qu'il volra. Mais vous m'eüſtes en couvent que vous ne me demanderiés don ou je eüsse ne damage ne mal ne honte. Mais en ce que vous me requerés aroie je honte se jel faisoie, car je n'ai pas en coſtume que je face de nului chevalier se de mes robes non et de mes armes. Mais laissiés le vallet, et je le ferai chevalier moult volentiers ; si i meterai ce que a moi en apartient : ce sont les armes et le harnois et la robe et la colee, et Dix i mete le sourplus : c'eſt la prouece et les bones teches qui doivent eſtre en chevalier. — Sire, fait ele, il puet bien eſtre que vous n'avés pas acouſtumé de faire

d'adouber des chevaliers autrement qu'à vos frais, car peut-être on ne vous en a pas encore prié. Mais si on vous le demande, et si vous le faites, vous n'êtes pas, à mon avis, déshonoré pour autant. Et sachez que ce jeune homme ne peut être fait chevalier avec d'autres armes et d'autres vêtements que ceux-ci, ni un autre équipement. Si vous voulez l'adouber, faites-le, et si vous ne le voulez pas, je trouverai quelqu'un d'autre ailleurs : et je le ferais chevalier moi-même plutôt que de renoncer à ce qu'il le soit. — Seigneur, intervint monseigneur Yvain, ne refusez pas de le faire chevalier, comme la dame vous en prie, puisqu'elle le désire ; et même si ce n'était pas tout à fait honorable de votre part, vous ne devriez pas laisser passer l'occasion avec un aussi beau jeune homme que celui-ci, car je n'ai pas souvenir d'en avoir jamais vu de pareil. » Alors le roi consentit à faire ce que voulait la dame, et elle l'en remercia chaleureusement ; puis elle remit au jeune homme les deux chevaux de somme et deux des plus beaux palefrois du monde, entièrement blancs bien entendu ; ainsi que quatre écuyers pour le servir.

259. Là-dessus la dame prit congé du roi. Il insista beaucoup pour qu'elle reste un moment, mais elle répondit qu'il n'en était pas question. « Dame, fit le roi, puisque vous ne pouvez pas rester avec nous, ce qui me navre, dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes et quel est votre nom, car je l'apprendrais volontiers. — Seigneur, repartit la dame, je ne dois pas cacher mon nom à un homme de votre valeur ; je vais

---

chevalier s'al vostre non[b], car par aventure vous n'en avés mie encore esté requis. Mais se on le vous requiert et vous le faites, vous n'i avés nule honte, ce m'est avis ; et bien saciés que cis vallés ne puet estre chevaliers d'autres armes ne d'autres robes que de celles qui[c] ci sont, ne d'autre harnois. Et se vous le volés faire chevalier, vous le ferés, et se vous ne le volés faire, je m'en pourchacerai aillours : et anchois le feroie je meïsmes chevalier que il ne le fust. — Sire, fait mé sire Yvains, ne le refusés ja a faire chevalier, si com la dame vous em proie, puis que ele le velt ; et se vous vous en deviés un poi mesfaire, nel devriés vous pas laissier a si tres bel vallet conme cis est, car je ne vi onques si bel dont moi souviengne. » Lors otroie li rois a la dame sa volenté, et ele l'en mercie moult durement : si baille al vallet[d] les .II. somiers et .II. des plus biaus palefrois del monde, et sont tout blanc ; et si li baille .IIII. esquiers pour lui servir.

259. Atant prent la dame congié del roi. Mais il li proie moult et requiert del remanoir ; et ele respont qu'ele ne puet remanoir en nule maniere. « Dame, fait li rois, puis que remanoir ne poés — dont moult me poise —, dites moi, se vous plaist, qui vous estes et conment vous avés non, car je le savroie moult volentiers. — Sire, fait la dame, a si prodome come vous estes ne doi je pas mon non

donc vous le dire : on m'appelle la Dame du Lac. » Le roi s'émerveilla fort de ce nom, car il n'en avait jamais entendu parler.

260. La dame quitta alors le roi, et le jeune homme la raccompagna sur une portée d'arc. Et elle lui dit : « Cher fils de roi, vous allez partir maintenant ; je veux que vous sachiez que vous n'êtes pas mon fils : vous êtes celui de l'un des hommes de plus grande valeur et des meilleurs chevaliers du monde, et d'une des plus belles dames, la meilleure qui ait jamais existé. Vous ne saurez pas leurs noms, toutefois ; mais vous les apprendrez prochainement. Prenez garde d'avoir un cœur aussi excellent que vous êtes beau, car vous avez tant de beauté que Dieu ne saurait en mettre davantage en un enfant, et ce serait grand dommage que la prouesse n'aille pas de pair avec la beauté. Et prenez bien soin aussi de demander au roi demain soir de vous faire chevalier. Mais quand vous le serez, ne passez pas une nuit de plus dans sa maison : allez-vous-en par le monde en quête d'aventures, car c'est ainsi que vous pourrez acquérir gloire et renommée ; et ne vous arrêtez pas, si ce n'est le moins possible. Prenez garde cependant que personne ne puisse entreprendre après vous des actions chevaleresques que vous auriez négligées. Et si le roi vous demande qui vous êtes, quel est votre nom, ou qui je suis, dites-lui tout simplement que vous ne le savez pas, sauf que je suis une dame qui vous a élevé. Je l'ai également défendu à vos écuyers. Mais au moment de nous sépa-

---

celer, si le vous dirai. On m'apele la Dame del Lac. » De cel non s'esmerveilla moult li rois, car onques mais n'en a[*197a*]voit oï parler.

260. Atant s'en part la dame del roi, et li vallés le convoie pres d'une archie. Et ele li dist : « Biaus fix de roi, vous en irés et, je[a] voel que vous saciés que vous n'estes pas mes fix : ains fustes fix a un des plus prodom del monde et un des miudres chevaliers et a une des plus beles dames et a la meillour qui onques fust. Mais vous ne sarés pas lor nons ; et si le sarés vous prochainnement. Et gardés que vous soiiés autresi bons de cuer come vous estes biaus de cors et de menbres, car de biauté avés vous tant que Dix em puet plus metre en un enfant : si sera moult grans damages se la prouece ne se prent a la[b] biauté. Et gardés que vous requerés le roi demain au soir qu'il vous face chevalier. Et quant vous serés chevaliers, ne gisiés ja puis nuit en sa maison, mais alés par tout les[c] païs querant aventures, car ensi porrés vous conquerre los et pris ; ne ja ne vous arrestés en un lieu, fors au mains que vous porrés. Mais gardés que vous en faciés tant que ja nus n'enprenge a faire chevalerie la ou vous le laisserés. Et se li rois vous demande qui vous estes et conment vous avés non ne qui je sui, se li dites outreement que vous nel savés pas, fors tant c'une dame sui qui vous ai nourri. Et je l'ai ausi desfendu a vos

rer je tiens à ce que vous sachiez que je ne vous ai pas fait commettre de vilenie en vous faisant servir par ces deux enfants qui sont fils de roi, et qui ont longtemps demeuré avec vous : car vous n'êtes pas moins noble qu'eux, et ce sont tous deux vos cousins germains. Et parce que j'ai pour vous tout l'amour qui provient de l'éducation que je vous ai donnée, je les garderai avec moi aussi longtemps que possible, en souvenir de vous ; et lorsqu'il faudra que Lionel soit chevalier, il me restera encore Bohort. »

261. Lorsque Lancelot l'entendit dire que les enfants étaient ses cousins, il en fut extraordinairement heureux et lui affirma qu'elle avait eu bien raison de lui révéler la vérité : « Car, dit-il, j'en suis ravi, aussi bien pour votre réconfort futur que pour ma satisfaction personnelle. » La dame retira alors un petit anneau de son doigt et le passa à celui du jeune homme en lui expliquant qu'il possédait le pouvoir de faire apparaître clairement tous les enchantements[1]. Puis elle le recommanda à Dieu et l'embrassa très tendrement. Et enfin à l'instant de la séparation elle lui donna ce conseil : « Plus vous aurez accompli avec succès des aventures traîtresses et dangereuses, plus vous pourrez en entreprendre d'autres avec confiance. Il n'est pas encore né en effet, celui qui pourra mener à leur terme les aventures relevant de la prouesse que Dieu donne aux chevaliers et que vous aurez laissées inachevées. Je vous dirais volontiers bien d'autres choses encore, mais je ne le peux pas, car j'ai le cœur serré

---

esquiers. Mais au partir vous dirai tant come je voel que vous saciés que je ne vous ai pas fait faire vilenie de ce que je vous faisoie servir a ces .II. enfans qui sont fill de roi, qui tant ont esté avoc vous : car mains gentix hom n'estes vous pas qu'il sont ; et li vostre cousin germain sont il andoi. Et pour ce que j'ai en vous mise toute l'amor qui vient de nourreture, les retenrai je o moi tant come je les porrai retenir pour ramenbrance[d] de vous. Et quant il couvenra que Lyonniaus soit chevaliers, si me remanra Bohors. »

261. Quant Lanselos ot que li enfant sont si cousin, si en est a merveilles liés et dist : « Dame, come ore avés bien fait de ce que vous le m'avés dit[a], car moult en sui, fait il, a aise, et pour vostre grant confort et pour ma joie. » Lors traist la dame de son doit un anelet : sel met el doit au vallet et li dist qu'il a tel force qu'il descouvre tous enchantemens et fait veoir. Atant le conmanda la dame a Dieu, si le baise moult doucement. Si li dist itant au departir : « Quant plus avrés achievees aventures felenesses et perillouses, plus seürement emprenés les autres a achiever, car la ou vous larés a achiever[b] les aventures par prouece que Dix ait mis en chevalier [*b*], il n'est pas encore nés qui menra[c] a chief celes que vous avrés laissies. Et assés vos desisse, mais je ne puis. Car trop m'est li cuers serés, et

et la parole me fait défaut. Mais partez maintenant, cher bel enfant, si charmant et si aimable aux yeux de tous, et si aimé de toutes les dames et de tous les chevaliers ! Vous serez tout cela en effet, je le sais bien ! »

262. Elle lui baisa les yeux, la bouche et le visage très tendrement, puis s'en alla si chagrinée qu'on ne pouvait lui tirer une parole. L'enfant en fut rempli de compassion, au point que dans sa peine les larmes lui vinrent aussi aux yeux ; il courut vers ses deux cousins, embrassa d'abord Lionel puis Bohort, et dit à Lionel : « Ne soyez pas troublé, et ne désespérez pas si messire Claudas a votre terre en son pouvoir, car vous aurez plus d'amis que vous ne croyez pour la reprendre. » Puis il embrassa tous les autres un à un avant de se lancer au galop rejoindre le roi et sa compagnie qui l'attendaient, pleins de curiosité à son endroit. Le roi le prit par le menton, et le vit si beau et si parfait en tous points qu'il n'y avait en lui rien à améliorer. Et monseigneur Yvain lui dit : « Seigneur, regardez-le bien. Car je ne crois pas que vous voyiez jamais plus beau visage chez un jeune homme ; Dieu, certes, n'a pas été avare envers lui, s'il lui a donné autant de vertus que de beauté ! » Ils en dirent tant, monseigneur Yvain et les autres, que le jeune homme en fut tout intimidé. Le roi s'en rendit compte, et ne voulut pas lui poser de questions sur son identité, mais décida d'attendre une autre occasion. Mais il dit à monseigneur Yvain : « Je vous confie ce jeune homme, car personne ne saurait mieux

---

la parole me faut. Mais ore vous en alés, bons et biaus et gracious de toutes gens et amés de toutes dames et de tous chevaliers. Itels serés vous, bien le sai[d]. »

262. Atant li baise les ex et la bouche et la face moult doucement ; si s'en tourne tel duel faisant c'on ne puet de li parole traire. Et li enfes en a pitié moult grant : se li en sont as grans painnes les larmes venues as ex. Et il court maintenant a ses .II. cousins, si baise Lyonnel et puis Boorth. Et dist a Lyonnel : « Ne soiés pas esbahis ne desesperés, se dans Claudas a vostre terre en sa baillie, car vous arés plus d'amis que vous ne quidiés au recovrer. » Et aprés a baisié tous les autres un et un, et lors[a] s'em part tous les galos : s'ataint le roi et sa compaingnie qui l'aloient tout contreatendant pour lui veoir. Et li rois le prent par le menton, si le voit si bel et si bien fait de toutes façons que riens n'i avoit a amender. Et mé sire Yvains li dist : « Sire, esgardés le bien. Car je ne quit mie que vous onques mais veïssiés plus bele figure en nul vallet ; ne Dix ne fu mie envers lui avers, se li a autretant donnees de bones teches come de biauté. » Tant en dient entre mon signour Yvain et les autres que li vallés en est moult esbahis. Et li rois le voit bien : se ne li velt riens enquerre de son couvine ; ains le laisse jusques a une autre fois. Puis dist a mon signour

que vous lui enseigner à se comporter comme il faut. » Et, l'ayant pris par la main, il le remit à monseigneur Yvain qui l'en remercia.

263. Ils arrivèrent bientôt à Camaalot : là s'était massée une si grande foule, que ce soit des compagnons du roi ou d'autres passants, pour apercevoir le jeune homme, que l'on pouvait à peine circuler. Lui descendit à la demeure de monseigneur Yvain avec toute sa troupe ; et tous ceux qui le voyaient disaient que jamais ils n'avaient vu si beau jeune homme. Le lendemain samedi, il vint trouver monseigneur Yvain et lui déclara : « Seigneur, dites à mon seigneur le roi qu'il me fasse chevalier, comme il l'a promis à ma dame ; car je veux l'être demain sans plus attendre. — Comment ! s'exclama monseigneur Yvain. Voulez-vous donc l'être si tôt ? » Et de répondre que oui. « Mon très cher ami, reprit monseigneur Yvain, ne vaudrait-il pas mieux pour vous attendre et faire l'apprentissage des armes jusqu'à ce que vous en sachiez assez long ? — Seigneur, dit le jeune homme, selon ma volonté je ne serai pas davantage écuyer. Et je vous prie de dire à mon seigneur le roi de me faire chevalier demain sans plus attendre. » Et monseigneur Yvain alla trouver le roi et lui dit : « Seigneur, votre jeune homme vous mande par mon intermédiaire de le faire chevalier demain ! — Quel jeune homme ? demanda le roi. — Celui qui m'a été confié hier soir, seigneur. » Sur ces entrefaites la reine entra dans la salle avec monseigneur Gauvain, le neveu

---

Yvain : « Je vous comant le vallet, car nus ne li saroit mix enseignier de vous conment il se doit contenir. » Et lors li baille par la main, et mé sire Yvains l'en mercie.

263. Atant sont venu a Camaaloth : si eſt la presse si grans d'aus et d'autres entour le vallet pour lui veoir que a painnes i puet on son pié tourner. Il eſt descendus a l'oſtel mon signour Yvain, et il et toute sa maisnie ; et tout cil qui le voient dient bien c'onques mais ne virent si bel vallet. Quant vint a l'endemain au samedi, li vallés vint a mon signour Yvain, si li diſt : « Sire, dites a mon signour le roi que il me face chevalier, si com il ot couvens a ma dame ; car je le voeil demain eſtre sans plus atendre. — Conment ! fait mé sire Yvains, volés le vous dont eſtre si toſt ? » Et il respont oïl. « Biaus dous amis, fait mé sire Yvains, dont ne vous veniſt il encore mix atendre et aprendre [*c*] des armes tant que vous en seüssiés ? — Sire, fait li vallés, je ne serai plus esquiers par mon[a] voel, et je vous proi que vous dites a mon signour le roi qu'il me face demain chevalier sans plus atendre. » Et mé sire Yvains s'en vait au roi, et[b] si li diſt : « Sire, voſtres vallés vous mande par moi que vous le faciés demain chevalier. — Liquels vallés ? fait li rois. — Sire, fait mé sire Yvains, li vallés qui ersoir me fu bailliés. » A ces paroles vint la roïne parmi la sale et delés li mé sire Gavains, li niés

du roi Arthur. Et le roi, regardant monseigneur Yvain, l'interrogea : « Vous parlez du jeune homme que la dame m'a confié, celui qui est vêtu de blanc ? — Précisément, répondit monseigneur Yvain, c'est bien de lui qu'il est question.

264. — Comment ! fit le roi. Il veut déjà être chevalier ! — Oui, demain matin. — Écoutez cela, dit le roi à Gauvain : notre jeune homme d'hier soir qui veut déjà être chevalier ! — Certes, répondit monseigneur Gauvain, il a bien raison. Et je crois que l'ordre de chevalerie sera bien placé et bien employé en lui, car il est de grande beauté, et semble de noble origine. — Quel est ce jeune homme ? demanda la reine. — Qui, ma dame ? répliqua monseigneur Yvain. Certes, c'est le plus beau que vous ayez jamais vu. » Et il lui raconta comment il avait été amené à la cour du roi Arthur la veille et en quel élégant équipage était venue la dame qui l'accompagnait. « Comment cela ? fit la reine. Il est arrivé à la cour hier soir, et il veut déjà être chevalier ? — Parfaitement, dame, dit monseigneur Yvain, car il en a grand désir. — Je le verrais très volontiers, ce jeune homme », fit la reine. Et le roi renchérit : « Par Dieu, dame, vous vous apercevrez que c'est le mieux bâti et le plus beau que vous ayez jamais vu, à mon avis ! » Puis le roi dit à monseigneur Yvain d'aller le chercher. « Et, ajouta-t-il, faites-le se vêtir aussi richement que cela vous paraîtra raisonnable ; je crois bien qu'il a de quoi le faire. » Puis il se mit à raconter lui-même à la reine comment la

---

le roi Artu. Et li rois regarde mon signour Yvain si li dist : « Dites me vous del vallet que la dame me bailla, vestu de robe blanche ? — De celui, fait mé sire Yvains, vous di je pour voir.

264. — Conment ! fait li rois. Si velt ja estre chevaliers ! — Voire, fait il, demain el jour. — Oés, fait li rois a Gavain, de nostre vallet d'ersoir qui velt ja estre chevaliers. — Certes, fait mé sire Gavains, il a grant droit. Et je quit que chevalerie i sera moult bien emploie et bien assise, quar moult est biaus et bien samble a estre de hautes gens. — Qui est, fait la roïne, cis vallés ? — Qui ? dame, fait mé sire Yvains. Certes dame, c'est tous li plus biaus vallés que vous onques veïssiés de vos ex. » Et lors li conte conment il ot esté amenés en la court le roi Artu le jour devant et com la dame estoit venue cointement qui l'amena. « Conment ? fait la roïne. Ersoir vint a court, et ore velt[a] estre chevaliers ? — Voire dame, fait mé sire Yvains, car il en a moult grant talent. — Ore verroie je, fait la roïne, moult volentiers cel vallet. » Et li rois dist : « En non Dieu ! dame, vous le verrés ja come le mix taillié et le plus bel que onques veïssiés, au mien espoir[b]. » Lors a dit li rois a mon signour Yvain qu'il l'aille querre. « Et si le faites, fait il, si richement atourner come il vous samblera que raisons i ert, et je quit bien qu'il a assés de coi. » Lors conte li rois meïsmes a la roïne[c] conment la Dame del Lac li avoit requis qu'il

Dame du Lac lui avait requis de faire le jeune homme chevalier avec ses propres armes et ses propres vêtements, et qu'elle s'appelait la Dame du Lac. En entendant cela, la reine fut plongée dans l'étonnement, et il lui tarda fort de le voir. Monseigneur Yvain alla retrouver le jeune homme, il le fit se vêtir et se parer du mieux possible, et quand il lui parut que tout était parfait, il l'amena à la cour, monté sur son propre cheval qui était de grande beauté. Mais cela ne se fit pas discrètement, au contraire : il y avait tant de monde autour d'eux que la rue en était pleine. Et la nouvelle se répandit par la ville que le bel écuyer qui était arrivé la veille serait fait chevalier le lendemain et venait à la cour vêtu en chevalier.

265. Alors les gens de la ville, hommes et femmes, se précipitèrent aux fenêtres, et s'écrièrent sur son passage que jamais ils n'avaient vu de si beau jeune homme. Il arriva à la cour et mit pied à terre ; la rumeur de son arrivée se répandit dans les salles et les chambres, si bien que chevaliers, dames et demoiselles, et même le roi et la reine, se mirent aux fenêtres du palais. Quand il fut descendu de cheval, monseigneur Yvain le prit par la main et le conduisit dans la salle haute. Et le roi vint à sa rencontre avec la reine, tous deux le prirent par la main à leur tour et le menèrent à un lit où ils s'assirent tous deux ; le jeune homme s'assit en face d'eux sur l'herbe verte dont la salle était jonchée, et le roi le regarda avec complaisance, car s'il l'avait trouvé beau à son arrivée, ce n'était pas

---

ne le fesiſt chevalier se de ses armes non et de ses robes, et que ele eſtoit apelee la Dame del Lac. Et quant la roïne oï ce, si s'en esmerveille moult, et moult li tarde qu'ele le voie. Et mé sire Yvains vient au vallet, si le fait acesmer et veſtir au mix qu'il pot ; et quant il eſt tels qu'il n'i sot que amender, si l'amainne a court sor son cheval meïsmes qui eſtoit moult biaus ; mais il ne l'amena pas en repoſt, car tant avoit de pule environ lui que toute en eſtoit la rue plainne. Et la nouvele eſt espandue parmi la vile que li biaus [*d*] vallés qui[d] ersoir vint sera chevaliers demain, et qu'il vient[e] a court veſtus de robe a chevalier.

265. Lors salent as feneſtres cil de la vile, honmes et femes, et dient la ou il le voient passer c'onques mais ne virent si bel. Il eſt venus a la court, si descent de son cheval, et la nouvele s'espant de lui parmi les sales et par les chambres ; si saillent fors chevaliers et dames et damoiseles et meïsmes li rois et la roïne vont as feneſtres del palais. Quant li vallés eſt descendus, mé sire Yvains le prent par la main, si le mainne en la sale amont. Et li rois vient encontre et la roïne, si le prendent andoi par les .II. mains, si s'en vont andoi sor une couche asseoir. Et li vallés s'asiet devant aus sor l'erbe vert a[a] terre, dont la sale eſtoit jonchie. Et li rois le regarde moult volentiers, car s'il avoit eſté biaus en son venir, riens n'eſtoit vers la biauté

comparable avec la beauté qu'il possédait en ce moment : le roi avait l'impression qu'il avait grandi et forci considérablement. La reine dit qu'il fallait souhaiter que Dieu lui donne la valeur, car il lui avait donné déjà une grande beauté. Elle observait le jeune homme avec beaucoup d'attention, et il en faisait autant, aussi souvent qu'il pouvait poser ses yeux sur elle à la dérobée : il s'émerveillait de découvrir en elle une si grande beauté que celle de sa Dame du Lac, ni aucune autre qu'il avait pu voir auparavant, ne lui paraissait de la moindre valeur comparée à celle de la reine. Et il n'avait pas tort, s'il ne prisait aucune autre beauté comparée à celle de la reine, car c'était la dame des dames et la fontaine de beauté. Mais s'il avait connu la grande valeur qui était en elle, il l'aurait regardée avec encore plus d'intérêt, car aucune femme, ni pauvre ni riche, ne l'égalait dans ce domaine. Elle demanda à monseigneur Yvain comment s'appelait le jeune homme, et il répondit qu'il n'en savait rien. « Savez-vous au moins, demanda-t-elle, de qui il est le fils et d'où il est originaire ? — Dame, non, répondit-il, si ce n'est que je sais bien qu'il vient de Gaule, à en juger par sa langue. » La reine prit alors le jeune homme par la main et lui demanda d'où il venait. Il sursauta à ce contact, comme s'il s'éveillait brusquement, car il était tellement absorbé dans sa contemplation qu'il n'avait pas entendu ce qu'elle lui disait. Elle se rendit bien compte qu'il était totalement déconcerté et lui reposa sa question :

266. « Dites-moi d'où vous êtes. » Alors il la regarda hum-

---

qu'il avoit ore : se li estoit avis qu'il estoit creüs et embarnis a grant plenté. Et la roïne dist que prodome le face Dix, car grant plenté li a donnee de biauté. La roïne regarde le vallet moult durement et il li, toutes les fois que il li puet ses ex tourner couvertement : si s'esmerveille conment si grans biautés puet venir com il voit en li aparoir, que la biauté de sa Dame del Lac ne nule autre biauté qu'il onques eüst veüe ne prise il riens envers cesti. Et il n'avoit mie tort s'il ne prisoit nule autre biauté envers la biauté la roïne, car ce fu la dame des dames et la fontainne de biauté. Mais s'il seüst la grant valour qui en li estoit, encore l'esgarderoit il plus volentiers, car nule si n'estoit, ne povre ne riche, de sa valour. Et ele demande a mon signour Yvain conment cil[b] vallés a non. Et il respont que il ne set. « Et savés vous, fait ele, qui fix il est ne dont il est nés ? — Dame, fait il, naje, fors tant que je sai bien qu'il est del païs de Gaulle, car moult en a bien le language. » Lors le prent la roïne par la main, se li demande dont il est. Et quant il le sent, si tressaut autresi come s'il s'esveillast, et tant pense a li durement qu'il ne set que ele li a dit. Et ele connoist qu'il est moult esbahis : si li demande autre fois.

266. « Dites moi, fait ele, dont vous estes. » Et il le regarde moult simplement et si li dist en souspirant qu'il ne set dont. Et quant ele

blement et répondit en soupirant qu'il n'en savait rien. En entendant cela, elle lui demanda comment il s'appelait. Elle voyait bien maintenant qu'il était tout éperdu et troublé, mais n'osait pas croire que c'était à cause d'elle ; cependant, elle le soupçonnait un peu, et pour cette raison elle ne voulut pas insister sur le moment : pour éviter de l'engager à une plus grande folie, elle se leva en disant, afin que personne ne pense à mal ni ne s'aperçoive de ce qu'elle soupçonnait, que ce jeune homme ne lui paraissait pas très intelligent. « En tout cas, ajouta-t-elle, qu'il le soit ou non, il a été mal élevé. — Dame, protesta monseigneur Yvain, nous ne savons pas bien, vous et moi, ce qu'il en est de lui : il se peut qu'il lui soit défendu de dire comment il s'appelle ni d'où il vient. » Et elle répondit que c'était bien possible ; mais il avait dit cela sans que le jeune homme l'entende[1].

267. La reine se retira dans ses chambres. À l'heure des vêpres, monseigneur Yvain y conduisit le jeune homme par la main ; en revenant de l'office, le roi, la reine et d'autres chevaliers allèrent dans un beau jardin derrière la salle, qui donnait sur la rivière longeant la demeure du roi. Monseigneur Yvain y emmena aussi le jeune homme ; après eux y vint un grand nombre d'autres jeunes gens qui devaient être faits chevaliers le lendemain. En revenant du jardin, ils montèrent dans la salle par un escalier qui conduisait à la rivière, et il leur fallut passer par la chambre où gisait le chevalier qui était enferré de l'épée et des deux tronçons de

---

ot ce, si li demande conment il a a non. Maintenant voit bien la roïne qu'il est esbahis et trespensés, mais ele n'ose pas quidier que ce soit pour li. Et nonpourquant l'en souspeçonne ele un poi, si en a laissie la parole a tant ester. Et pour ce qu'ele ne le velt en greignour folie metre, se lieve [*e*] de la place et dist, pour ce c'on n'i pensast vilenie et que nus ne s'aperçoive de ce qu'ele souspeçonnoit de ce, que li vallés ne li samble pas bien senés. « Et quels que il soit, sages ou fols, il a esté mal enseigniés. — Dame, fait mé sire Yvains, entre moi et vous ne savons pas bien conment il li est : par aventure li est il desfendu qu'il ne die conment il a non ne qui il est. » Et ele dist qu'il puet bien estre. Mais ce disoit il que li vallés ne l'ooit pas.

267. La roïne vait en ses chambres. Et quant vint a ore de vespres, mé sires Yvains i mena le vallet par la main ; et au revenir des vespres ala li rois et la roïne et autres chevaliers par deriere la sale en un moult bel garding sor la riviere qui as maisons le roi joignoit. Et mé sire Yvains i mena le vallet autresi ; et aprés lui venoit moult grans routes d'autres vallés qui nouvel chevalier devoient estre l'endemain. Quant il vinrrent fors del garding, si monterent en la sale par uns degrés par la ou on descendoit sor la riviere : si l'escouvint passer parmi la chambre ou li chevaliers qui enferrés estoit gisoit des .II. tronçons et

lance. Ses plaies puaient tellement que les chevaliers se bouchaient le nez du pan de leur manteau et s'enfuyaient aussi vite que possible. Le jeune homme demanda à monseigneur Yvain pourquoi ces chevaliers se bouchaient le nez de la sorte. « Mon ami, répondit monseigneur Yvain, à cause d'un chevalier qui est ici blessé. — Seigneur, demanda le jeune homme, pour quelle raison est-il ici ? Est-ce qu'il ne serait pas mieux dans une hôtellerie ? — Sans aucun doute, répliqua Yvain, mais il s'est arrêté ici pour recevoir du secours, si Dieu par sa grâce veut bien le lui envoyer. »

268. Il lui raconta alors qu'il faudrait que celui qui le déferrerait jure sur les reliques qu'il le vengerait, et lui expliqua quelle devait être la vengeance. « Seigneur, reprit le jeune homme, j'aimerais bien le voir, si cela vous plaisait. — Vous le verrez donc, répondit monseigneur Yvain. Venez. » Et il le conduisit au chevalier, auquel le jeune homme demanda qui l'avait blessé si gravement. « Frère, un chevalier que j'ai tué. — Et pourquoi ne vous êtes-vous pas fait déferrer ? — Parce que je ne trouve pas de chevalier assez hardi pour se charger de cette entreprise. — Pourquoi, pour l'amour de Dieu ? fit le jeune homme. Ma foi, je vous déferrerai à l'instant si vous le voulez, à moins qu'il ne faille beaucoup de force pour arracher ces tronçons. — Je voudrais que ce soit déjà fait, répondit le chevalier, selon les conditions qui y sont mises. — C'est-à-dire ? demanda le jeune homme. —

---

de l'espee. Et ses[a] plaies puoient si durement que li chevalier en estoupoient lor nés de lor mantiaus et s'en fuioient grant cours outre. Li vallés demande a mon signour Yvain pour coi cil chevalier estoupoient si lor nés. « Mes amis, fait mé sire Yvains, pour un chevalier navré qui chaiens gist. — Sire, fait li vallés, pour quel raison gist il dont chaiens ? Dont ne fust il mix la desous[b] en un ostel ? — Oïl, voir, fait mes sires Yvains, mais il est arrestés chaiens pour secours avoir, se Dix li velt envoier par sa grasse. »

268. Lors li conte qu'il couvenroit a celui qui le desferreroit jurer sor sains qu'il le vengeroit et quele la vengance doit estre. « Sire, fait li vallés, je le verroie volentiers, s'il vous plaisoit. — Et vous le verrés, fait mé sire Yvains. Ore en venés. » Et mé sires Yvains l'en[a] mainne jusques au chevalier. Et li vallés li demande qui le navra si durement. « Frere, fait il, uns chevaliers que je ocis. — Et pour coi ne vous feïstes vous desferer ? dist li vallés. — Pour ce, fait il, que je ne truis si hardi chevalier qui m'ost emprendre a desferer. — Pour coi, Dieu merci ! fait li vallés. En non Dieu ! je vous desferrerai orendroit, se vous volés, se moult grant force ne couvient a ces tronçons sacier fors. — Je volroie ore, fait li chevaliers, que vous m'eüssiés desferré, par le couvenant qui i est. [f] — Quels est cis couvenens ? fait li vallés. — Il est tels, fait mes sire Yvains[b], qu'il n'a el monde .II.

C'eſt-à-dire, fit monseigneur Yvain, qu'il n'y a pas au monde deux chevaliers qui pourraient en venir à bout, ni trois, ni vingt. » Et il lui expliqua en détail les conditions. Le jeune homme se mit à réfléchir, mais monseigneur Yvain le prit par la main en disant : « Allons-nous-en : il ne convient pas encore que vous pensiez à de si grandes choses. — Et pourquoi ? demanda le jeune homme. — Parce qu'il y a ici des chevaliers parmi les plus vaillants du monde, qui n'osent pas s'y engager, et vous voulez vous en mêler, vous qui n'êtes même pas encore chevalier. — Comment ! fit le blessé. N'eſt-il pas encore chevalier ? — Non, dit monseigneur Yvain, mais il le sera demain matin, et il en porte déjà les vêtements, comme vous pouvez le voir. »

269. Lorsque le jeune homme entendit rappeler qu'il n'était pas encore chevalier, il n'osa plus dire un mot, mais se contenta de recommander le chevalier à Dieu. Et l'autre répondit que Dieu le fasse homme de valeur. Là-dessus monseigneur Yvain l'emmena dans la salle où les tables étaient mises et ils s'y assirent. Après le repas, monseigneur Yvain conduisit le jeune homme à son logement, puis à la tombée de la nuit il le mena dans une église où il veilla toute la nuit, et ne le laissa pas seul un inſtant. À l'aube il le ramena à son logement et le fit dormir jusqu'à la grand-messe. Il le conduisit alors à l'église avec le roi, car celui-ci, aux grandes fêtes, assistait toujours à l'office dans l'église principale de la ville où il séjournait, et c'était toujours la grand-messe qu'il écoutait.

---

chevaliers ne .III. qui l'achievassent, non .XX. » Lors li devise les couvenences de chief en chief. Et li vallés conmence a penser un petit ; et mé sire Yvains li diſt et le prent par la main : « Venés vous ent, fait il ; nient n'afiert encore a vous de penser a si grant chose. — Pour coi ? fait li vallés. — Pour ce, fait il, qu'il i a chaiens des plus vaillans chevaliers del monde qui ne s'en osent entremetre, et vous volés penser, qui encore n'eſtes pas chevaliers. — Conment ! fait li navrés, n'eſt il encore mie chevaliers ? — Nenil, fait mé sires Yvains, mais il le sera le matin, et si a ja veſtue la robe, si com vous poés veoir. »

269. Quant li vallés ot qu'il n'eſt encore pas chevaliers, si n'ose un mot sonner, fors tant qu'il conmande le chevalier a Dieu. Et li chevaliers li respont que Dix le face prodome. Atant l'en mainne mé sire Yvains en la sale ou les tables sont mises, si s'aseent au mengier. Aprés mengier mena mé sire Yvains le vallet a son oſtel. Et quant il anuita, si l'amena a un mouſtier ou il veilla tote la nuit jusques au jour, n'onques en tote la nuit ne le laissa. Au matin le mena a son oſtel, si le fiſt dormir jusques a la grant messe ; et lors le mena au mouſtier avoc le roi, car li rois ooit tous jors messe as hautes feſtes a la maiſtre eglise de la vile ou il atendoit la grant messe. Quant il

Au moment de partir, on fit apporter toutes les armes de ceux qui devaient être chevaliers nouveaux, et ils s'armèrent selon la coutume du temps. Le roi leur donna la colée à ce moment-là, mais ils ne devaient pas recevoir leurs épées avant le retour de l'église. Lorsqu'ils eurent reçu la colée, ils allèrent entendre la messe tout armés, comme c'était la coutume à cette époque. Et dès que la messe fut dite, ils sortirent de l'église, et le jeune homme se sépara de monseigneur Yvain et vint à la salle haute, au chevalier blessé à qui il dit que maintenant il le déferrerait, s'il le voulait. « Certes, fit le chevalier, j'en serais ravi, selon les conditions qui y sont mises. » Et il les lui répéta ; le jeune homme déclara qu'il était tout disposé à prêter serment.

270. Il alla à une fenêtre, tendit la main dans la direction d'une église qu'il aperçut, et jura devant les écuyers du chevalier blessé qu'il le vengerait selon son pouvoir de tous ceux qui aimeraient davantage celui qui l'avait ainsi blessé que lui, pourvu qu'ils le lui disent [1]. Le chevalier en fut réjoui et dit : « Cher seigneur, maintenant vous pouvez me déferrer : soyez le bienvenu ! » Le jeune homme mit aussitôt la main à l'épée qui était enfoncée dans le crâne du chevalier, et la retira si doucement que celui-ci le sentit à peine. Ensuite il ôta les tronçons ; mais pendant qu'il était occupé de la sorte, il arriva qu'un écuyer le vit : il descendit en courant dans la cour et pénétra dans la salle où le roi était en train de ceindre leurs épées aux chevaliers nouveaux. Là, il raconta à monseigneur

---

durent au moustier aler, si fist aporter toutes les armes a ciaus qui nouvel chevalier devoient estre, et s'armerent si come a celui tans estoit acoustumé. Et lors lor donna li rois les colees, mais les espees ne lor chainst il pas devant ce que il revenissent[a] del moustier. Quant il orent eü les colees, si alerent oïr la messe tout armé, si come a cel tans estoit coustume. Et si tost conme la messe fu dite, si vinrent fors del moustier ; et li vallés s'en part de mon signour Yvain et vint amont en la sale et vait au chevalier navré, se li dist que ore le desferroit il s'il voloit. « Certes, fait li chevaliers, il m'est moult bel, par les couvenences que mises i sont. » Se li redevise. Et li vallés dist qu'il en est tous apareilliés del jurer.

270. Lors se traist vers une fenestre : si tent la main vers un moustier que il voit, et jure voiant les esquiers au chevalier navré que il a son pooir le vengera de tous ciaus qui ameront[a] plus celui qui ce li fist que lui, mais [*198a*] que tant facent qu'il li dient. Lors est li chevaliers moult liés[b] et dist au vallet : « Biaus sire, ore me poés vous desferer. Que vous soiiés li bien venus. » Et li vallés met maintenant la main a l'espee qui en la teste au chevalier iert embatue, si le sace si doucement fors que li chevaliers n'en senti se moult poi non. Aprés li oste les tronçons ; et endementres que il ostoit en tel maniere les

Yvain comment le jeune homme avait déferré le chevalier blessé. Monseigneur Yvain se précipita comme un fou dans la chambre du chevalier, et constata qu'il était déferré. « Ah ! beau chevalier, disait-il au jeune homme, Dieu te fasse homme de bien ! Certes, tu ne manqueras pas de l'être, si tu vis longtemps ! Maintenant, je serais bientôt guéri si j'avais un médecin qui s'occupe de mon cas. » Le jeune homme vit venir monseigneur Yvain, et s'écria : « Ah ! seigneur, pour l'amour de Dieu, trouvez-lui un médecin !

271. — Comment ! s'exclama monseigneur Yvain, l'avez-vous donc déferré ? — Oui, seigneur, répondit-il : vous pouvez bien le voir. Car j'avais si grande pitié de lui que je ne pouvais pas davantage supporter sa misère. — Vous n'avez pas agi sagement, fit monseigneur Yvain ; cela vous sera au contraire tourné à grande folie, car il y a ici certains des meilleurs chevaliers du monde qui n'osaient s'en mêler, vu que personne ne pourrait venir à bout de cette entreprise. Et vous, qui ne vous rendez pas compte de ce que cela implique, vous vous y êtes engagé ! Sachez que je suis profondément navré que vous ayez agi de la sorte, et que j'aurais mieux aimé, aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide, que le chevalier s'en soit allé d'ici misérable, quelque honte que cela eût causé au roi, mon seigneur, et à tous ceux de sa maison, et quelque dommage que le chevalier en eût retiré. Car si vous aviez vécu longtemps,

---

tronçons, avint il chose que uns escuiers[c] le vit : si s'en courut en la court aval, et vint en la sale ou li rois chaignoit les espees as chevaliers nouviaus, si conta a mon signour Yvain conment li vallés avoit desferré le chevalier navré. Et mé sire Yvains vint acourant en la chambre al chevalier ausi conme tous dervés ; si voit le chevalier qui desferrés estoit. Si dist al vallet : « Ha ! biaus chevaliers ! Dix te face prodome. Si seras tu, se tu pues vivre longement ! Des ore mais seroie je tost garis, se je avoie un mire qui s'entremesist de moi. » Et li vallés voit venir mon signour Yvain, si li dist : « Ha ! sire pour Dieu, querés lui un mire !

271. — Conment ! fait mé sire Yvains, l'avés vous dont desferré ? — Sire, fait il, oïl : ce poés vous veoir. Car je en avoie si grant pitié que plus ne pooie sousfrir sa mesaise. — Vous n'avés pas fait que sages, fait mé sire Yvains ; si vous ert atourné a grant folie, car il i a chaiens des meillours chevaliers del monde qui ne s'en osoient entremetre, pour ce que nus n'en porroit a chief venir. Et vous qui ne savés que ce monte l'avés empris ! Saciés que moult me poise que vous avés ce fait, et mix amaisse, se Dix m'aït, que li chevaliers s'en fust partis de chaiens tous desconseilliés, quelque honte que li rois mes sires en deüst avoir et tout cil de son ostel, et quel damage que li chevaliers en deüst avoir. Car se vous vesquissiés longement,

vous auriez encore pu faire de grandes choses. — Ah ! seigneur, il vaut beaucoup mieux que je meure en accomplissant cette tâche, si je dois en arriver là, plutôt que ce chevalier, qui est, peut-être, de grande force ; alors que moi, on ne sait pas encore ce que je vaux, et je n'ai rien fait qui puisse causer un blâme au roi ou à sa maison. Mais, seigneur, pour l'amour de Dieu, puisque les choses en sont à ce point, faites chercher un médecin pour guérir le chevalier ! » Et monseigneur Yvain, bouleversé, répondit que le chevalier ne perdrait pas la vie faute d'un médecin.

272. Il envoya donc en chercher un, et emmena le jeune homme avec lui dans la salle où était monté le roi, qui déjà connaissait la nouvelle selon laquelle son protégé avait déferré le chevalier blessé. « Comment, Yvain, l'apostropha le roi, votre jeune homme a donc déferré le blessé ? — Oui, seigneur, répondit monseigneur Yvain. — Certes, reprit le roi, cela peut bien vous chagriner profondément. Et il est incroyable que vous ne l'en ayez pas empêché : je vous en sais très mauvais gré, quand vous avez laissé le plus beau jeune homme du monde entreprendre une tâche dont il ne peut que mourir.

273. — Seigneur, fit monseigneur Yvain, par la foi que je vous dois, à vous qui êtes mon seigneur, je n'étais pas présent quand il l'a déferré. Et je l'en ai beaucoup blâmé et réprimandé, et j'aurais préféré m'être cassé un bras plutôt qu'il n'ait agi ainsi. — Certes, rétorqua le roi, vous n'auriez

---

encore peüssiés vous venir a moult grant chose. — Ha ! sire ! fait il. Moult est ore mix que je muire en ceste besoigne, se je venir i doi, que cis chevaliers qui est espoir de grant pooir ; si ne set on encore combien je vail, ne riens n'ai fait pour coi mé sires li rois en soit blasmés, ne ses ostels. Mais pour Dieu, sire, puis que la chose est tant alee, faites querre un mire au chevalier garir ! » Et mé sire Yvains respont tous angoissous que por mire ne perdra il ja la vie.

272. Lors envoie querre un mire, et en mainne avoc lui le vallet enmi la sale ou li rois estoit montés, qui ja avoit oïes les nouveles que li vallés avoit desferré le chevalier navré. Et [*b*] lors a dit li rois : « Conment, Yvain, a dont li vos vallés desferé le chevalier navré ? — Sire, oïl, fait mé sires Yvains. — Certes, fait li rois, ce puet vous peser moult malement, et merveilles avés fait qui le sousfristes ; et je vous en sai moult mauvais gré, quant vous au plus bel vallet del monde avés sousfert a emprendre tel chose dont il ne puet se morir non.

273. — Sire, fait mé sire Yvains, par la foi que je doi vous qui mes sires estes, je ne fui pas au desferrer. Et moult l'en ai et blasmé et laidengié ; et mix volsisse un de mes bras avoir brisié que il l'eüst fait. — Certes, fait li rois, vous n'eüssiés mie tort. Car onques mais home

pas eu tort. Car jamais je n'ai vu un homme qui soit, apparemment, dans une situation si désastreuse, puisqu'il a entrepris quelque chose dont personne ne pourrait venir à bout. — Ah ! seigneur, intervint le jeune homme, pour l'amour de Dieu ! Il vaut bien mieux que je m'y sois engagé plutôt que l'un des chevaliers renommés de votre cour, car je ne peux pas encore valoir grand-chose ! » Le roi baissa la tête, rempli de courroux. La rumeur se répandit partout, si bien que la reine l'apprit : elle en fut profondément navrée, car elle croyait, et redoutait, que le jeune homme ne l'aimât d'un si grand amour qu'il eût entrepris pour elle de déferrer le chevalier. Elle déclara que c'était grand dommage pour lui, et une grande tristesse ; et les uns et les autres le plaignirent beaucoup. À cause de cette affliction universelle, ni lui ni personne ne se souvint de son épée, que le roi aurait dû lui ceindre.

274. Ensuite on mit les nappes. Les chevaliers nouveaux furent désarmés, et allèrent s'asseoir à table. Sur ces entrefaites, alors que le roi était en train de manger, un chevalier armé de toutes ses armes, sauf de son heaume et de sa ventaille, qu'il avait abattue sur ses épaules, entra dans la salle. Il s'avança vers le roi et le salua : « Roi Arthur, lui dit-il, Dieu te sauve, toi et toute ta compagnie, de par ma dame de Nohaut à qui j'appartiens. Ma dame m'envoie vers toi, et te mande que le roi de Northumberland lui fait la guerre : il a assiégé l'un de ses châteaux et la presse de toutes parts,

---

ne vi dont il fust par samblant si grans damages come de cestui, car il a empris une chose dont nus ne porroit a chief venir. — Ha ! sire, fait li vallés, pour Dieu merci ! Moult est ore mix que j'aie ce fait c'uns des proisiés chevaliers de vostre court l'eüst empris, car je ne puis encore pas granment valoir. » Et li rois enbronche[a] la teste, si en est iriés. Tant sont courues les paroles par laiens que la roïne le sot ; se li em poise moult durement, car ele croist et doute qu'il ne l'amast de si grant amour qu'il eüst pour li empris au desferer le chevalier. Si dist que moult est grans damages de lui et grans dolours, et moult le plaingnent li un et li autre. Et pour le grant doel que tout en avoient ne menbra il a lui n'a autrui de s'espee chaindre, que li rois li devoit avoir chaint.

274. Atant sont les napes mises. Si sont tout desarmé li chevalier nouvel ; si vont asseoir au mengier. Quant li rois ot une pieche au mengier sis[a], si entra laiens uns chevaliers armés de toutes armes fors que de hiaume et de sa ventaille qu'il ot abatue sor ses espaulles. Il est venus devant le roi et le salue. « Rois Artus, fait il, Dix te saut et toute ta compaingnie, de par ma dame de Norhalt a qui je sui. Ma dame m'envoie a toi, et si te mande que li rois de Norhomberlande le guerroie ; et siet par devant un sien chastel a siege et moult la guerroie,

ayant tué bon nombre de ses hommes et ravagé sa terre. Il prétend lui faire respecter des accords qu'elle ne reconnaît pas le moins du monde. Les négociations, conduites des deux côtés par des chevaliers et des religieux, ont abouti à ce que le roi se déclare prêt à défendre ses prétentions en justice, et à s'incliner devant le jugement. Selon les termes de celui-ci, si le roi veut démontrer son bon droit, ma dame doit se défendre comme elle le pourra, soit en combat singulier, soit avec deux champions contre deux, soit avec trois contre trois, ou autant qu'elle pourra en rassembler, si elle le désire. C'est pourquoi elle te prie, elle qui est ta femme lige, comme à son seigneur lige, de la secourir dans ce besoin et de lui envoyer un chevalier valeureux qui puisse défendre son honneur contre un autre, car elle acceptera la bataille et prouvera son droit avec un seul chevalier. — Cher ami, fit le roi, je la secourrai très volontiers. Et je reconnais tout à fait que je le dois, car elle est ma femme lige et tient de moi toute sa terre ; d'ailleurs, quand bien même ce ne serait pas le cas, c'est une dame si noble et d'une telle valeur que je devrais néanmoins bien lui apporter mon aide. »

275. Ceux qui servaient emmenèrent manger le chevalier qui avait apporté le message, et l'on ne parla plus pour l'heure de ce secours. Dès que l'on commença à enlever les nappes, le jeune homme de monseigneur Yvain se leva d'un bond et vint s'agenouiller devant le roi en lui disant très

---

et a moult de ses homes mors et de sa terre destruite. Si l'apele de couvenances dont ma[b] dame ne li connoist ne tant ne quant. Tant ont les paroles esté menees d'ambesdous par chevaliers et par gent de religion qu'il dist qu'il est tous prés de ma dame ataindre de ses[c] couvenances que li demande, ensi que jugemens dira. Li jugemens dist que se li rois le[d] velt moustrer, ma dame s'en doit desfendre si com ele porra, ou par un chevalier encontre un autre, ou par [*e*] .II. encontre .II., ou par .III. contre .III., ou par tant qu'ele em porra avoir, s'ele velt. Pour ce te mande ma dame come a celui qui ses sires liges es, et ele ta feme lige, que tu le secoures a cest besoig, et que tu li envoies un tel chevalier qui encontre un autre puisse s'onour desraisnier, car ele prendra la bataille et le mousterra par un chevalier. — Biaus amis, fait li rois au chevalier, je le secourrai moult volentiers. Et je connois bien que je le doi faire, car ele est ma feme lige et tient de moi tote sa terre ; et se ele n'en tenoit riens, s'est ele tant vaillans dame et tant gentill feme que bien le devroie secourre. »

275. Cil qui servoient mainnent mengier le chevalier qui le message avoit aporté. Si remest a tant la parole de cel secours ; et si tost come on conmencha les napes a traire, li vallés mon signour Yvain saut sus et s'en vient devant le roi, si s'agenoulle devant lui et li dist moult simplement : « Sire, vous m'avés fait chevalier, la vostre merci. Et je

humblement[1] : « Seigneur, vous m'avez fait chevalier, je vous en remercie. Et je vous requiers en don que vous m'accordiez d'accomplir ce que le chevalier a demandé. — Cher ami, répondit le roi, vous ne savez pas ce que vous réclamez, car vous êtes si jeune, si proche de l'enfance que vous ignorez ce que sont les épreuves de la chevalerie. Le roi de Northumberland a, en effet, de très bons chevaliers ; je suis certain qu'il choisira le meilleur, à son avis, pour livrer bataille, et vous êtes d'un âge où vous n'avez pas encore lieu de vous charger d'une si lourde tâche. Ce serait grand dommage qu'il vous arrive malheur par accident, car il se pourrait encore que vous parveniez à de hauts faits. Vous êtes si beau, si noble et de si grand cœur, à ce qu'il me semble, que vous ne pouvez pas ne pas être de noble origine ; c'eſt la noblesse de votre cœur qui vous a fait venir à moi, car vous désirez conquérir gloire et honneur : je serais donc très affligé, si un don de moi causait votre mort. En outre, vous avez déjà assumé une telle entreprise que cela doit bien vous suffire pour le moment : Dieu vous donne d'en venir à bout, car elle eſt très périlleuse.

276. — Seigneur, reprit le jeune homme, c'eſt la première requête que je vous ai faite depuis que vous m'avez adoubé. Prenez garde à votre honneur, et ne repoussez pas une demande très raisonnable. Encore une fois, je vous requiers le don de m'envoyer à la dame pour ce secours. Et si vous

---

vous requier un don que vous m'otroiés a faire ceſt secours que cil chevaliers a demandé. — Biaus amis, fait li rois, vous ne savés que vous requerés, car vous eſtes si jouenes et si enfes que vous ne savés que monte grans fais de chevalerie. Car li rois de Norhomberlande a moult de bons chevaliers ; si sai bien que a son essient fera il le meillour de ses chevaliers la bataille faire, et vous eſtes de tel aage que vous n'avés encore meſtier de si grant fais enchargier. Et trop seroit grans damages se vous eſtiés par mesaventure desavanciés, car a grant chose porriés vos encore venir. Vous eſtes si biaus et si gens et de si grant cuer, ce m'eſt avis, que il ne puet pas eſtre que vous ne soiiés de moult haute gent[a] eſtrais, et de grant hautece de cuer eſtes vous a moi venus, car vous baés a conquerre honour et pris : si avroie grant doel, se vous par don que je vous donnaisse eſtiiés mors. Et d'autre part, vous avés tel chose emprise que bien vous en devés a tant tenir ; et Dix vous en doinſt a bon chief traire, car li perils i eſt moult grans.

276. — Sire, fait li vallés, c'eſt la premiere requeſte que je vous aie faite puis que vous m'eüſtes fait chevalier. Et gardés i bien voſtre honour que vous ne m'escondissiés chose que je vous requiere raisnablement ; et je vous requier encore en don que vous m'envoiiés a la dame pour cel secours. Et se vous le m'escondissiés,

me le refusez, ma valeur en sera fort diminuée, et les uns et les autres en auront moins d'estime pour moi : moi-même, que Dieu me sauve, je m'en aimerais moins, puisque vous ne voulez pas me confier le secours qui peut être assuré par un seul chevalier. »

277. Monseigneur Gauvain et monseigneur Yvain intervinrent alors vivement, en disant au roi : « Ah ! seigneur, pour l'amour de Dieu, donnez-le-lui ! En effet, d'une part, nous croyons bien qu'il s'en tirera honorablement, et d'autre part, vous ne pouvez pas le lui dénier courtoisement. — Certes, répondit le roi, je crois moi aussi qu'il se comporterait bien : puisse Dieu lui accorder cette faveur ! Je lui octroie donc le droit de porter secours à la dame de Nohaut : puisse Dieu faire en sorte que vous y acquériez louange, honneur et renommée. — Seigneur, grand merci ! » dit le jeune homme. Il prit sur-le-champ congé du roi et de monseigneur Gauvain, et des autres compagnons, et monseigneur Yvain le conduisait à son logement pour qu'il s'arme. Et le chevalier qui était venu demander secours se présenta devant le roi et lui dit : « Seigneur, je vais m'en aller. Car il me paraît que vous avez accordé cette mission à votre chevalier nouveau : prenez garde qu'il soit à la hauteur de cette tâche ! — Certes, fit le roi, c'est lui qui m'a demandé ce don ; autrement, j'y aurais envoyé un des meilleurs chevaliers de ma cour. Cependant, je crois que le choix est bon. — Seigneur, reprit le chevalier, je vous demande congé. — Allez à Dieu, dit le roi, et

---

je en serai moult empiriés ; et mains m'en priseront et un et autre, et [*d*] je meïsmes, se Dix m'aït, m'en ameroie de mains quant vous ne me volés doner le secours a faire qui puet estre fais par le cors d'un chevalier. »

277. Lors saut avant mé sires Gavains et mé sires Yvains et dient au roi : « Ha ! sire, pour Dieu, donnés lui ! Car certes nous quidons que il le face moult bien ; ne vous ne l'en poés pas escondire belement. — Certes, fait li rois, je quide bien que il le feroit bien, et Dix li doinst ! Et je li otroie le secours a faire a la dame de Norhalt. Et Dix le vous doinst si a faire que vous en aiiés et los et pris et honnour. — Sire, la vostre grant merci », dist li vallés. Atant prent congié del roi et de mon signour Gavain et des autres compaingnons, et mé sire Yvains l'en meinne a son ostel pour lui armer. Et li chevaliers qui pour secors estoit venus vient au roi et dist : « Sire, je m'en irai. Car il m'est avis que vous avés donnee la bataille a vostre novel chevalier. Or gardés qu'il soit tels conme a tel besoig couvient. — Certes, fait li rois, il le m'a requis en don : se ce ne fust, je i envoiasse un des miudres chevaliers de ma court. Et nonpourquant je quit qu'il[a] i soit moult bien emploié. — Sire, fait cil, je m'en vois a vostre congié[b]. — Alés a Dieu, fait li rois, et salués moi vostre dame. Et se

saluez pour moi votre dame. Et dites-lui que, si elle a peur que sa bataille ne soit pas bien menée par un seul chevalier, je lui en enverrai deux ou trois, ou autant qu'elle voudra. — Grand merci, seigneur », fit le chevalier.

278. Il s'en alla alors et vint au logement de monseigneur Yvain où le jeune homme était en train de s'armer. Lorsqu'il eut revêtu ses armes, à l'exception de son heaume et de ses gantelets, il dit à monseigneur Yvain : « Ah ! seigneur, j'ai oublié l'essentiel : car je n'ai pas pris congé de ma dame. — Vous avez raison, fit monseigneur Yvain. — Allons-y donc, cher seigneur », renchérit le jeune homme ; puis il ajouta à l'adresse du chevalier qui l'attendait : « Partez en avant, car je piquerai des éperons pour vous rejoindre sitôt que j'aurai parlé à ma dame la reine. Et vous, continua-t-il en se tournant vers ses écuyers, faites route avec lui et emportez tout mon équipement. » Puis il recommande à l'un d'entre eux de prendre aussi son épée, car il avait l'intention d'être chevalier de la main d'un autre que du roi Arthur. « Seigneur, lui dit le chevalier qui devait l'accompagner, j'irai jusqu'à l'orée de la forêt, et c'eſt là que je vous attendrai. — Allez-y, fit le jeune homme, car je ne tarderai pas à vous suivre. » Chevalier et écuyer partirent donc, et le jeune homme s'en alla à la cour avec monseigneur Yvain : ils traversèrent la salle où le roi et maint bon chevalier se trouvaient encore. Le jeune homme avait abattu sa ventaille sur ses épaules. Ils finirent par arriver dans les chambres de la reine ; en la voyant, le jeune

---

li dites que s'ele a paour de sa bataille, qu'ele ne soit bien faite par un sol chevalier, je li envoierai ou .II. ou .III. ou tant com ele vodra. — Grans mercis, sire », fait li chevaliers.

278. Atant s'em part et vient a l'oſtel mon signour Yvain ou li vallés s'armoit. Et quant il eſt armés fors de son chief et de ses mains, si diſt a mon signour Yvain : « Ha ! sire ! je me sui trop oubliés. Car je n'ai pas pris congié a ma dame. — Vous avés dit que sages, fait mé sire Yvains. — Car i alons, biaus sire », fait li vallés. Et puis diſt au chevalier qui l'atendoit : « Alés vous ent la fors avant, car je ferrai aprés vous des esperons, si toſt come je avrai parlé a ma dame la roïne. Et vous, fait il a ses esquiers, alés avoc lui et menés tout mon harnois. » Lors conseille a un de ses esquiers qu'il emporte s'espee autresi, car il bee a eſtre chevaliers d'autrui main que de la main le roi Artu. « Sire, fait li chevaliers qui l'atendoit[a], g'irai avant jusques a l'entree de la foreſt, et illoc vous atendrai. — Alés, fait li vallés, car je vous siurrai orendroit. » Atant s'em part li escuiers et li chevaliers[b] ; et entre mon signour Yvain et le vallet s'en [*e*] vont a la court, et passent parmi la sale ou li rois eſtoit encore et maint bon chevalier avoc lui. Et li vallés ot sa ventaille abatue sor ses espaulles, et il vont tant qu'il sont venu dedens les chambres la roïne. Et quant li vallés le vit,

homme ne manqua pas de la reconnaître ; il s'agenouilla devant elle et la regarda avec beaucoup de douceur, aussi longtemps qu'il en eut le courage, puis, vaincu par la timidité, il fixa ses yeux sur le sol, tout troublé. Et monseigneur Yvain dit à la reine : « Dame, voyez le jeune homme d'hier soir que le roi a fait chevalier. Il vient à vous pour prendre congé.

279. — Comment ! fit la reine. S'en va-t-il déjà ? — Oui, dame, répondit monseigneur Yvain. Il va porter secours de par mon seigneur le roi à la dame de Nohaut. — Ah ! Dieu, s'écria la reine. Pourquoi mon seigneur souffre-t-il qu'il y aille ? Il avait déjà tant à faire après avoir déferré le chevalier ! — Certes, dame, répliqua monseigneur Yvain, mon seigneur le roi n'en eﬆ pas très heureux, mais il le lui en a demandé le don. » Et chacun de murmurer : « C'eﬆ le jeune homme qui a déferré le chevalier. Dieu ! Quelle audace ! — Ah ! Dieu, renchérissaient les dames et les demoiselles. Comme il eﬆ beau, gracieux et bien fait à tous égards ! Il semble bien devoir être très vaillant. » La reine le prit alors par la main, et lui dit : « Levez-vous, beau seigneur. Car je ne sais pas qui vous êtes : peut-être êtes-vous plus noble que je ne le suis, et en tolérant que vous soyez à mes genoux, je ne me comporte pas de manière courtoise. — Ah ! dame, dit-il en soupirant, vous me pardonnerez d'abord la folie que j'ai commise. — De quelle folie parlez-vous ? — Dame, du fait que je suis parti d'ici sans prendre congé de vous. — Doux

---

il ne la mesconnut pas, ains s'ajenoulle par devant li et le regarde moult debonairement tant com il ose, et quant vergoigne le sourvaint, si fiche ses ex en terre tous esbahis. Et mé sire Yvains diﬆ a la roïne : « Dame, veés ci le vallet d'ersoir que li rois a fait chevalier. Si vient a vous prendre congié.

279. — Conment ! fait la roïne. S'en vait il ja ? — Oïl, dame, fait mé sires Yvains. Il fera un secours de par mon signour le roi a la dame de Norhalt. — Ha ! Dix ! fait la roïne. Pour coi sousfre mes sires qu'il i aille ? Ja avoit il tant a faire d'autre part de ce qu'il desfera le chevalier ! — Certes, dame, fait mé sires Yvains, ce poise mon signour le roi, mais il li demanda en don. » Et lors diﬆ chascuns : « C'eﬆ li vallés qui desfera le chevalier. Dix ! com a fait grant hardement ! — Ha ! Dix ! font les dames et les damoiseles, com il eﬆ biaus, gens et bien tailliés de toutes choses ! Et samble qu'il doie eﬆre de grant prouece. » Lors le prent la roïne par la main, et si li diﬆ : « Levés sus, biaus sire, car je ne sai qui vous eﬆes : espoir vous eﬆes plus gentix hom que je ne sui gentix feme, et je vous sousfre as jenous devant moi ; si ne fais mie que courtoise. — Ha ! dame ! fait il en souspirant. Vous me pardonrés ançois la folie que je ai faite. — Quel folie, fait ele, fesiﬆes vous ? — Dame, fait il, de ce que je m'en issi fors de

ami, fit la reine, vous êtes si jeune qu'on doit bien excuser un tel méfait. Et je le fais de très bon cœur. — Dame, je vous en remercie. Et si cela vous plaisait, ajouta-t-il, je me tiendrais pour votre chevalier, où que je sois, dame. — Certes, répondit-elle, je le veux bien. — Dame, dit-il alors, je m'en irai maintenant avec votre congé. — Adieu, fit-elle, beau doux ami. » Et lui de répondre entre ses dents : « Grand merci, dame, quand il vous plaît que je le sois[1]. » Là-dessus elle le releva en le prenant par la main, et il en éprouva une grande joie.

Les premières aventures.

280. Quand il sentit le contact de la main de la reine sur la sienne, peau nue contre peau nue, sachez qu'il en fut joyeux et ravi. Puis il prit congé des dames et des demoiselles. Et monseigneur Yvain l'emmena par la salle, et lorsqu'il l'eut raccompagné à son logement il lui arma la tête et les mains. Mais quand il voulut lui ceindre l'épée, il se rappela soudain que le roi ne la lui avait pas ceinte, et lui dit : « Sur ma tête, seigneur, vous n'êtes pas encore chevalier. — Pourquoi ? fit le jeune homme. — Parce que, répliqua monseigneur Yvain, le roi ne vous a pas ceint l'épée. Allons le trouver : il le fera.

281. — Seigneur, répliqua le jeune homme, attendez-moi donc, et je courrai après mes écuyers qui emportent mon épée. Car je ne voudrais pas que le roi m'en ceigne une autre. — Je vous accompagne, dit monseigneur Yvain. — N'en

---

chaiens sans prendre congié a vous. — Dous amis, fait la roïne, vous estes si jouenes hom que on vous doit bien pardonner un tel mesfait, et jel vous pardoins moult volentiers. — Dame, fait il, la vostre merci. Et s'il vous plaisoit, dame, je me tenroie, en quelque lieu que je fuisse, pour vostre chevalier. — Certes, fait ele, ce voel je moult volentiers. — Dame, fait il, des ore m'en irai au vostre congié. — A Diu, fait ele, biaus dous amis. » Et il respont entre ses dens : « Grans mercis, dame, quant il vous plaist que je le soie. » Atant l'en lieve la roïne par[a] la main sus, et il en est moult a aise dedens son cuer.

280. Quant il sent la main la roïne touchier a la soie nu a nu, saciés de voir que moult en fu liés et joiaus. Et aprés prent congié as dames et as damoiseles. Et mé sire Yvains l'en mainne parmi la sale, et quant il vint a son ostel, se li arme son chief et ses mains. Et [f] quant il volt chaindre s'espee, se li menbre que li rois ne li ot onques chainte, se li dist : « Sire, par mon chief, vous n'estes mie encore chevaliers. — Pour coi ? fait li vallés. — Por ce, fait mé sire Yvains, que li rois ne vous a pas l'espee chainte. Ore alons a lui : si le vous chaindera.

281. — Sire, fait li vallés, ore m'atendés dont, et je courrai aprés mes esquiers qui la moie espee emportent, car je ne volroie mie qu'il me chainsist autre que cele. — G'irai, fait mé sires Yvains, avoques

faites rien, seigneur. Car je vais les poursuivre au grand galop de mon cheval, et je reviendrai tout de suite ici vers vous. » Il s'en alla, et monseigneur Yvain l'attendit; mais il n'avait pas l'intention de revenir : en effet, il ne désirait pas être chevalier de la main du roi, mais d'un autre dont il croirait retirer plus de prestige. Monseigneur Yvain l'attendit longtemps, mais en constatant qu'il ne revenait pas, il alla directement trouver le roi et lui dit : « Seigneur, nous sommes dans une triste situation vis-à-vis de notre jeune homme qui s'en va à Nohaut pour secourir la dame. — Comment ça ? s'enquit le roi. — Vous ne lui avez pas ceint l'épée. » Il lui raconta alors comment il devait revenir après être allé chercher son épée ; et le roi se demanda avec beaucoup d'étonnement pourquoi il n'était pas revenu alors que monseigneur Yvain lui avait dit qu'il n'était pas chevalier. « Certes, dit alors monseigneur Gauvain, je crois qu'il est de très grande noblesse et de haute origine, et peut-être a-t-il a éprouvé du dépit de ce que mon seigneur le roi ne lui a pas ceint l'épée en premier, avant de le faire aux autres ; et c'est la raison de son départ. » Et la reine dit que c'était en effet bien possible, et beaucoup des chevaliers présents pensèrent de même. De son côté, le jeune homme s'en allait à la suite du chevalier qui était venu chercher secours et de son équipage qui était parti avant lui : il les rejoignit à l'orée de la forêt. Ils chevauchèrent ensemble dans la forêt jusqu'à l'heure de none ; il faisait très chaud, et le jeune homme ôta son heaume et le donna à un écuyer, puis

---

vous. — Sire, fait il, non ferés. Car je irai aprés aus tant conme je porrai traire del cheval ; al retourner, je revenrai ci a vous tout droit. » Il s'en vait, et mé sires Yvains l'atent, mais[a] il n'a talent del retourner : car il n'a talent d'estre chevaliers de la main le roi, mais d'un autre dont il quidera plus amender. Grant piece l'atendi mé sire Yvains. Et quant il voit qu'il ne repaire, si s'en vait tout droit au roi et li dist : « Sire, nous somes moult malement deceü de nostre vallet qui s'en vait a Norhalt pour le secours. — Conment ? fait li rois. — Certes, fait il, vous ne li avés pas chainte l'espee. » Lors li conte conment il dut revenir quant il ala s'espee querre ; et li rois s'en esmerveille moult pour coi il n'estoit retournés, puis que mé sire Yvains li avoit dit qu'il n'estoit mie chevaliers. « Certes, fait mé sires Gavains, je quit qu'il soit moult haus hom de grant maniere ; si l'a espoir tenu en despit ce que mé sires li rois ne li chainst s'espee ançois que as autres, et pour ce s'en est alés. » Et la roïne dist que bien puet estre, et maint des autres chevaliers dient autretel. Et li vallés s'en vait aprés le chevalier qui vint querre le secours et aprés son harnois qui avant[b] s'en vait : si les a atains a l'entree de la forest. Si chevauchent ensamble parmi la forest tant qu'il est nonne, si faisoit moult grant chaut. Et li vallés oste son hiaume, si le baille a un

il s'absorba dans ses pensées. Le chevalier qui ouvrait la marche quitta le grand chemin et entra dans un étroit sentier. Lorsqu'ils l'eurent suivi quelque temps, un petit rameau vint griffer le visage du jeune homme au passage ; il sortit de sa rêverie en se sentant blessé, puis, regardant autour de lui, il vit qu'il s'était écarté du grand chemin.

282. « Qu'est-ce donc ? demanda-t-il au chevalier. La route n'était-elle pas meilleure et plus confortable par le grand chemin que par ce petit sentier ? — Oui, sans aucun doute, répondit le chevalier, mais elle n'était pas aussi sûre. — Pourquoi donc ? fit le jeune homme. — Ça, je ne vous le dirai pas si je n'en ai pas envie, fit le chevalier. — Oh ! si, au nom de Dieu, s'écria le jeune homme. Vous me le direz ! Car vous m'avez causé plus de tort que vous ne croyez avec ce détour, et un tort que vous ne sauriez réparer[1]. Dites-moi donc pourquoi la voie n'est pas sûre de l'autre côté. — Je ne vous le dirai pas », répliqua le chevalier. Alors le jeune homme reprit son épée, que portait l'écuyer, et chargea le chevalier : « Dites-le-moi à l'instant, exigea-t-il, ou vous êtes mort ! — Mort ? » fit le chevalier en se mettant à rire. « Croyez-vous si facilement me tuer ? — Sans aucun doute, persista le jeune homme. Vous êtes mort si vous ne me le dites pas tout de suite. — Je ne suis pas, répliqua l'autre, si facile à tuer que vous le croyez. Mais je vous le dirai plutôt que de me battre avec vous, car je ferais bien mal la mission dont m'a chargé ma dame si je vous laissais en découdre

---

esquier, et puis conmence a penser moult durement. Et li chevaliers qui devant vait issi fors del grant chemin et entre en un estroit chemin. Et quant il ot un poi alé par le sentier, uns rainselés ataint le vallet el vis, si l'a blecié ; et cil laisse son pensé quant il se sent blechié, puis se regarde et voit qu'il est fors de son grant chemin.

282. « Que est ce ? fait il au chevalier. Dont n'estoit la voie plus grande et plus bele par le grant chemin que par cest petit sentier ? — Oïl, sans faille, fait li chevaliers, mais ele n'estoit mie si seüre. [*199a*] — Pour coi ? fait li vallés. — Ce ne vous dirai je pas, se je ne voel, fait li chevaliers. — En non Dieu ! fait li vallés, si ferés ! Car vous m'avés fait plus d'anui que vous ne quidiés en ceste voie, tel que vous ne porriés pas restorer[a]. Mais or me dites pour coi la voie n'estoit pas asseüre par dela. — Je nel vous dirai pas », fait li chevaliers. Lors prent s'espee a l'esquiers qui la portoit, et revint[b] au chevalier isnelement : « Or le me dirés vous, fait il, ou vous estes mors. — Mors ? » fait il. Si conmencha a rire, et puis dist : « Me quideriés vous si tost ocirre ? — Oïl, certes, fait li vallés. Mors estes vous, se vous ne le me dites orendroit. — Je ne sui pas, fait cil, si legiers a ocirre come vous quidiés. Mais je le vous dirai ançois que je me mellece a vous, car adont feroie je mauvaisement la besoigne ma dame, se je vous laissoie

avec moi. Revenons donc sur nos pas et je vous montrerai pourquoi je voulais vous détourner du grand chemin. » Ils s'en retournèrent par le sentier comme ils étaient venus, le jeune homme à la suite de son équipage. Lorsqu'ils furent à nouveau sur le grand chemin, ils ne chevauchèrent pas longtemps avant de rencontrer sur leur droite un perron avec une très belle fontaine. En regardant un peu plus loin, on apercevait un très beau pavillon tendu au milieu d'une grande lande. « Cher seigneur, dit le chevalier à l'adresse du jeune homme, je vais maintenant vous dire pour quoi je suis sorti du grand chemin, si vous le voulez. — Dites-le-moi. » Et l'autre de répondre :

283. « Dans ce grand pavillon que voici se trouve une jeune fille de grande beauté, que garde un chevalier qui est plus grand que les autres de bien un demi-pied, et aussi plus fort et plus large. Il est également très félon et extrêmement cruel envers ceux sur qui il a le dessus — c'est-à-dire sur tous ceux qui s'en prennent à lui, car il est si fort que personne ne peut lui résister. Voilà la raison pour laquelle je vous ai détourné du grand chemin. — Je vais aller le voir, dit le jeune homme. — N'en faites rien, si vous voulez m'en croire. — Si, j'irai. — Par ma foi, fit le chevalier, je le déplore, et vous n'agirez pas sagement ce faisant. Et je vous avertis, dans ce cas, que je n'irai pas avec vous. — Si vous voulez m'accompagner, faites-le ; et si vous ne voulez pas,

---

a moi meller. Or en venés ariere et je vous mousterrai pour coi je vous destournoie del grant chemin. » Il retournent si com il estoient venu tout le sentier, et li vallés vient aprés son harnois. Et lors sont revenu au grant chemin, si n'orent gaires alé le grant chemin quant il trouverent, un poi sor destre[c], un perron sor une moult bele fontainne. Et lors esgarde un poi loing, si voit un paveillon moult bel tendu tres enmi une lande qui moult estoit grande. « Biaus sire, dist li chevaliers au vallet, ore vous dirai je, se vous volés, pour coi je laissoie le grant chemin. — Dites le moi », fait il. Et cil li dist :

283. « En cel grant paveillon la a une pucele de grant biauté, si le garde uns chevaliers qui est plus grans d'un autre chevalier bien demi pié, et plus fors et moult corsus. Si est moult fel et moult cruous de tous ciaus dont il vient[a] au desus, et c'est de tous ciaus qui a lui se mellent, car il est de si grant force que nus ne le puet[b] sousfrir. Et pour ce vous destournoie je del chemin fors. — Et je l'irai veoir, fait li vallés. — Non ferés, fait il, se vous m'en creés. — Si ferai, fait il. — Par foi, fait li chevaliers, ce poise moi, et vous ne ferés pas savoir ; ne je ne vous convoierai ja avant, ce vous di je bien. — Se vous volés, fait il, si me convoiés ; se vous ne volés, si le laissiés : et autretant m'est il del faire que del laissier. » Lors descent li vallés de son cheval, si prent s'espee en l'une main et son hialme en l'autre, et

ne le faites pas : cela m'eſt complètement égal. » Le jeune homme mit alors pied à terre. Il prit son épée d'une main et son heaume de l'autre, laissa ses écuyers et son chevalier au perron et s'avança vers le pavillon, l'épée à la main. Il voulut ouvrir la porte, mais le grand chevalier était assis à l'entrée sur une chaire très riche, et il dit au jeune homme : « Gare à vous, beau seigneur ! Vous n'avez pas à entrer ici. — Si, dit le jeune homme, car je veux voir une demoiselle qui s'y trouve. — Elle n'eſt pas à la disposition de tous ceux qui veulent la voir, répliqua le chevalier. — J'ignore à la disposition de qui elle eſt, rétorqua le jeune homme, mais je la verrai. » Et il fit mine de pénétrer de force dans le pavillon.

284. « Arrêtez, seigneur, fit le chevalier : ma dame dort, et je ne voudrais en aucun cas qu'elle s'éveille autrement que d'elle-même. Mais puisque vous êtes si désireux de la voir, je ne me battrai pas avec vous, car je n'aurais guère de gloire à vous tuer ; et je vous la montrerai quand elle s'éveillera. — Pourquoi n'auriez-vous guère de gloire à me tuer ? — Parce que vous êtes trop jeune, et que je suis plus grand, plus vieux et plus fort que vous. — Peu m'importe la raison pour laquelle vous renoncez au combat, dit le jeune homme, pourvu que vous me promettiez de me la montrer quand elle s'éveillera. — Je vous en fait le serment », fit le chevalier. Le jeune homme laissa donc le pavillon et tourna ses pas vers une loge galloise située à moins d'une portée d'arc de la tente : il

---

laisse ses esquiers et son chevalier au perron, si vient devant le paveillon s'espee en sa main toute nue. Il vaut ouvrir l'uis del paveillon[c], mais li grans chevaliers seoit devant une moult riche chaiiere, si diſt au vallet : « Mar i faites, [b] biaus sire. Ne vous affiert pas a entrer laiens. — Si fait, fait li vallés, car je voeil veoir une damoisele qui laiens eſt. — Ele n'eſt pas abandonnee, fait li chevaliers, a veoir a tous ciaus qui veoir le voelent. — Je ne sai, fait li vallés, a qui ele eſt abandonnee, mais je le verrai. » Lors valt entrer dedens le paveillon a force.

284. « Eſtés ! sire, fait li chevaliers, car ma dame dort ; ne je ne volroie en nule maniere que ele s'esveillaſt autrement que de son gré. Mais puis que vous eſtes si desirrans de lui veoir, fait li chevaliers, je ne me mellerai pas a vous, car je n'averoie pas honour a vous ocirre ; mais je le vous mouſterrai ja quant ele s'esveillera. — Pour coi n'ariés vous nule honor de moi ocirre ? fait li vallés. — Pour ce, fait il, que vous eſtes trop jouenes, et je suis plus grans et plus fors[a], et plus vix de vous assés. — Ne m'en chaut, fait li vallés, pour coi vous le laissiés, mais que vous me creantés que vous le me mouſterrés quant ele s'esveillera. — Je le vous creant », fait li chevaliers. Et li vallés guerpiſt le paveillon et s'en tourne vers une loge galesche qui eſtoit a mains d'une archie del paveillon, si voit

aperçut devant la loge deux demoiselles très richement parées. Il se dirigea vers elles, l'épée à la main droite et le heaume à la main gauche ; elles ne bougèrent pas à son approche, mais l'une dit à l'autre : « Dieu, comme il eſt beau, le chevalier qui vient là ! — Certes oui, répliqua l'autre, c'eſt le plus beau chevalier du monde. Quel dommage qu'il soit si couard ! — Dieu me vienne en aide, dit l'autre, vous dites vrai. Ce n'eſt pas un chevalier, celui qui n'ose entrer voir ma dame — qui eſt la plus belle créature du monde — par crainte du grand chevalier qui la garde. »

285. Le jeune homme entendit bien leurs paroles ; il s'arrêta, puis remarqua : « Puisse Dieu me venir en aide aussi sûrement que vous avez raison ! » Et de retourner au pavillon qui était à l'orée de la forêt. Mais quand il parvint à la porte, il n'y trouva pas trace du grand chevalier. Il ouvrit la porte, mais ne vit à l'intérieur ni dame ni demoiselle. Il fut très étonné et se demanda où ceux de l'endroit étaient passés. Il regarda autour de lui, mais n'observa rien d'anormal. Il voulut revenir auprès des jeunes filles qu'il avait vues devant la loge, mais elles avaient disparu. Il en fut si chagriné qu'il s'en fallut de peu qu'il ne devienne fou ; il rejoignit le perron où il avait laissé son chevalier et son équipage, et le chevalier lui demanda ce qu'il avait fait. Et il répondit qu'il n'avait rien fait, que la demoiselle lui avait échappé, « ce que je regrette amèrement ». Puis il lui raconta comment. « Mais, conclut-il,

---

devant la loge seoir .II. damoiseles moult richement acesmees. Et il s'en vait cele part, l'espee en la main deſtre et son hiaume en la seneſtre ; et quant il aproce d'eles, onques pour ce ne se murent, ainçois diſt l'une : « Dix ! com bel chevalier a ore en ceſt home qui ci vient ! — Certes, voire, fait li autre, c'eſt li plus biaus chevaliers del monde. Mar fu de ce qu'il eſt si couars. — Si m'aït Dix, fait li autres, vous avés voir dit. Il n'eſt mie chevaliers, qui ma dame n'osa veoir qui eſt la plus bele riens del monde, pour le paour del grant chevalier qui le gardoit. »

285. Li vallés a moult bien entendu ce qu'eles ont dit, si s'arreſte et puis lor diſt : « Si voirement m'aït Dix, que vous avés grant droit. » Lors tourne ariere au paveillon, qui eſtoit en l'oriere de la foreſt, et quant il vint a l'uis, se n'i trove mie del grant chevalier. Puis ovre l'uis del paveillon, mais il n'i voit laiens ne dame ne damoisele. Lors eſt moult esbahis et s'esmerveille moult ou cil de laiens sont alé. Il regarde entour lui, mais il n'i coisiſt nule riens ; puis retourne ariere as puceles que il avoit veü devant la loge, mais il n'en puet nule trover. Lors eſt si dolans qu'a poi qu'il n'eſt dervés. Et il revient ariere au perron ou il ot laissié le chevalier et son harnois. Et li chevaliers li demande que il a fait. [*c*] Et il diſt qu'il n'a riens fait, et que la damoisele li eſt eschapee, « dont moult me poise ». Lors li conte en quel

je ne m'arrêterai pas avant d'avoir vu la demoiselle. » Il se remit en selle, et donna son épée et son heaume à son écuyer. « Qu'eſt-ce donc, beau seigneur ? fit le chevalier. Voulez-vous donc suivre la demoiselle ? — Oui, répliqua le jeune homme, je la chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

286. — Comment ! s'exclama le chevalier. Vous devez porter secours à ma dame ! — Et je le ferai, dit le jeune homme ; j'arriverai bien à temps, avant le jour de la bataille, j'en suis certain. — Et comment savez-vous quand ce sera ? interrogea le chevalier. — Je sais, expliqua le jeune homme, que vous avez dit à mon seigneur le roi que la date pour le combat judiciaire n'était pas encore fixée, non plus que le nombre de chevaliers. Allez-vous-en donc à votre dame et saluez-la de ma part : dites-lui que je viens pour son affaire et que je ne tarderai pas. — Dans ces conditions, je vous recommande à Dieu, fit le chevalier, car je m'en vais. Mais dès que vous aurez vu la demoiselle, venez à Nohaut. — Je n'y manquerai pas. » Sur ces mots le chevalier se mit en route dans une direction et le jeune homme avec ses écuyers dans une autre. Un peu après vêpres, il rencontra un chevalier entièrement armé, qui lui demanda où il allait. « Je vais à mes affaires, répliqua le jeune homme. — Dites-moi de quoi il s'agit, fit le chevalier. — Je n'en ferai rien, dit le jeune homme. — Je sais très bien où vous vous rendez, affirma alors le chevalier. — Et où donc ? — Vous cherchez une

---

maniere. « Mais certes, fait il, je ne finerai jamais devant ce que je avrai veü la damoisele. » Lors eſt remontés sor son cheval, et baille s'espee et son hiaume a ses esquiers. « Qu'eſt ce dont", fait li chevaliers, biaus sire ! Volés vous dont sivir la damoisele ? — Oïl, diſt li vallés, je le querrai tant que je l'avrai trouvé.

286. — Conment ! fait li chevaliers. Vous devés a ma dame faire secours ! — Si ferai je, diſt li vallés, je vienrai bien a tans : de ce sui je tous certains, ains que li jours soit de la bataille. — Et vous, que savés vous, fait li chevaliers, quant il sera ? — Je sai bien, diſt li vallés, que vous desiſtes a mon signour le roi qu'encore n'eſtoit il mie devisé quant la bataille seroit, ne a quans chevaliers. Mais alés a voſtre dame et si le me salués ; et si dites que je vieng por sa besoigne et que je i serai prochainnement. — A Dieu vous conmant je dont, fait li chevaliers, car je m'en vois. Mais tantoſt que vos avés veüe la damoisele, si venés a Norhaut. — Si ferai je », fait il. Lors s'en tourne li chevaliers d'une part et li vallés d'autre, entre lui et ses esquiers. Et quant ce vint un poi aprés vespres, si encontra un chevalier armé de toutes armes. Li chevaliers li demanda ou il vait. « Je vois, diſt li vallés, en un mien afaire. — Dites le moi, fait li chevaliers. — Non ferai, fait li vallés. — Je sai bien, fait li chevaliers, ou vous alés. — Et ou ? fait cil. — Vous querés, fait li

demoiselle que garde un grand chevalier. — C'eſt vrai, s'étonna le jeune homme. Qui vous l'a dit ? — Je le savais, fit le chevalier. — Je sais bien, rétorqua le jeune homme, qui vous l'a dit. — Qui ? — Un chevalier qui m'a quitté il y a peu, et qui s'en va à ma dame de Nohaut. — Peu importe qui me l'a dit, j'ai tant fait que je le sais. Et je pourrais bien vous y conduire, si je voulais. — Conduisez-moi donc ! — Pas ce soir, fit le chevalier, car nous n'y arriverions pas avant la nuit. Mais nous irons demain matin. Et en attendant, si vous osiez venir avec moi, je vous emmènerais voir la plus belle demoiselle du monde, qui n'eſt guère loin d'ici ; et c'eſt sur la route de celle que vous cherchez. — Je suis d'accord, dit le jeune homme.

287. — Par ma foi, reprit le chevalier, je ne vous y emmènerai pas, à moins que vous ne me promettiez quelque chose. — Quoi ? — Je vais vous le dire : la jeune fille eſt en prison dans un lac au milieu d'une prairie, sous un très beau sycomore[1] qui en marque le centre ; toute la journée, elle y reſte étendue sur une courtepointe, sans compagnie ; mais au crépuscule viennent deux chevaliers en armes, les heaumes lacés, qui la font sortir de là et l'emmènent avec eux, et chaque matin ils la ramènent à son lac. Mais si elle avait deux chevaliers qui acceptent de combattre ces deux-là, elle serait délivrée, pour peu que ses deux chevaliers puissent l'emporter au combat sur les deux autres ; et je serais l'un

---

chevaliers, une damoisele que uns grans chavaliers garde. — Vous dites voir, fait li vallés. Qui le vous diſt ? — Je le savoie bien, fait li chevaliers. — Je sai bien, fait li vallés, qui le vous diſt. — Qui ? fait li chevaliers. — Il le vous diſt, fait li vallés, uns chevaliers qui de moi se parti orendroit, qui s'en vait a ma dame de Norhalt. — Qui que le me diſt, fait li chevaliers, j'ai tant fait que je le sai. Et je vous i menroie bien, se je voloie. — Dont m'i menés, fait li vallés. — Non ferai, fait li chevaliers, a nuit mais, car nous n'i serienmes pas de jours. Mais le matin i irons. Et se vous osiés venir avoc moi, je vous menroie veoir la plus bele damoisele del monde, et si n'eſt gaires loing de ci. Et eſt en la droite voie de celui que vous alés querant. — Ce voeil je bien, fait li vallés.

287. — Par foi, fait li chevaliers, je ne vous i menrai pas, se ce n'eſt par un covenent. — Quel couvenent ? fait li vallés. — Je le vous dirai, fait li chevaliers. La pucele eſt em prison dedens un lac en un praiel desous un moult bel sicamor qui eſt el milieu del praiel ; si se giſt toute jour illoc [*d*] sor une keute pointe toute seule sans compaingnon ; et quant vient[a] a l'anuitier, si viennent doi chevalier tout armé, les hiaumes laciés ; si le metent fors d'illoc et le metent avoc aus, et chascun matin le remetent ariere el lac. Mais s'ele avoit .II. chevaliers qui se volsissent combatre a aus .II., la pucele seroit

d'entre eux, si vous vouliez être le second. » Le jeune homme répondit qu'il le serait très volontiers, « à condition que vous me promettiez que demain vous me conduirez là où je pourrai trouver le grand chevalier qui garde la dame du pavillon.

288. — Puisque vous y mettez une condition, riposta le chevalier, j'en poserai une aussi. Sachez que je veux que la jeune fille du lac soit mienne, si vous la conquérez. — Je vous l'accorde, dit le jeune homme. — Et moi, je vous accorde également votre requête », fit le chevalier. Ils s'en allèrent donc tous deux à cheval vers le lac. Quand ils y parvinrent, la nuit tombait ; et ils virent venir de l'autre côté les deux chevaliers. Le compagnon du jeune homme lui dit : « Voyez là les deux chevaliers qui veulent emmener la jeune fille. Prenez votre écu et votre lance, lacez votre heaume et ceignez votre épée. » Le jeune homme désirait fort se battre, si bien qu'il ne pensa pas à son écu ; mais un de ses écuyers lui laça son heaume. Ensuite il prit une lance, et ils s'élancèrent contre les deux chevaliers. Ils allaient vite, montés sur de bons chevaux : ceux qui avaient des écus ne tardèrent pas à échanger dessus de grands coups. L'un des deux chevaliers qui gardaient la demoiselle frappa le jeune homme sur son haubert de sorte qu'il le lui faussa sur l'épaule gauche et lui planta son fer dans la chair. Mais le jeune homme le frappa si rudement qu'il le fit tomber, et dans la

---

delivre, se li sien doi chevalier pooient outrer la bataille des autres .II. : et je en seroie li uns, se vous voliés estre li autres. » Et li vallés respont qu'il le sera moult volentiers, « par couvent que vous me creantés que vous me menrés demain la ou je porrai trouver le grant chevalier qui garde la dame del paveillon.

288. — Puis que vous i metés couvent, fait li chevaliers, je l'i meterai autresi : saciés que je voel, se vous conquerés la pucele qui est el lac, qu'ele soit moie. — Et je l'otroi, ce dist li vallés. — Et je vous otroi, fait li chevaliers, autresi vostre requeste ». Atant s'en vont andoi chevauchant vers le lac. Et quant il i vinrent, si anuitoit. Et il virent d'autre part les .II. chevaliers qui venu estoient. Et li chevaliers dist au vallet : « Veés la les .II. chevaliers qui mener en voelent la pucele. Ore prendés vostre escu et vostre lance, et laciés vostre hiaume et chaigniés vostre espee. » Et li vallés fu desirans de la bataille, se ne li menbra onques de son escu ; mais son elme li lacha uns de ses esquiers. Et maintenant prist un glaive, si s'adrecent entr'aus .II. encontre les .II. chevaliers. Il vinrent tost et sisent sor bons chevals : si s'entrefierent grans cops sor les escus cil qui les orent. Li uns des .II. chevaliers qui gardoient[a] la damoisele fiert le vallet sor le hauberc, si qu'il li fause endroit la senestre espaulle et li met dedens l'espaulle tout le fer. Et li vallés feri lui si durement qu'il le porta a terre, et au

chute la lance se brisa. Les deux autres s'étaient abattus mutuellement. Le jeune homme mit lui aussi pied à terre, et quand le chevalier qui l'avait amené vit qu'il n'avait ni lance, ni épée[1], ni écu, il le regarda pour voir ce qu'il allait faire. Le jeune homme vint à lui, et lui dit :

289. « Donnez-moi votre épée, mes écuyers sont trop loin. — Volontiers », répondit le chevalier, et il s'exécuta ; puis le jeune homme ordonna : « Maintenant, reculez, et laissez-les-moi tous les deux. » Quand le chevalier qui l'avait blessé l'entendit demander qu'on les lui laisse tous les deux, il se mit à rire, et vint à lui en raillant : « Beau seigneur, je vous donnerai encore la mienne, d'épée, et je ne vous combattrai pas davantage. — Ni moi non plus, fit son compagnon. — Par la sainte Croix, dit le jeune homme, vous nous laisserez donc la pucelle ! — Nous vous l'abandonnons, dirent-ils tous les deux. Et savez-vous pourquoi ? Nous voyons bien que vous êtes de grand pouvoir et de très noble cœur, et vous parviendrez sans doute à de grandes choses ; d'autre part, vous êtes si gravement blessé que vous pourriez bien mourir pour peu que vous soyez soumis à d'autres efforts. Pour cette raison, nous vous faisons cette faveur. — Peu m'importent vos raisons, répliqua le jeune homme, pourvu que la jeune fille nous soit livrée. Mais maintenant, donnez-la-moi puisque je le veux. — Nous le ferons volontiers », dirent les chevaliers.

290. Alors l'un d'entre eux sortit une clé et la jeta sur l'île

---

parcheoir brisa li glaives. Et li autre doi se furent entreabatu. Lors descent li vallés a terre ; et quant li chevaliers qui amené l'avoit vit que il n'ot ne lance n'espee ne escu, si esgarda que il feroit. Et cil vint a lui, si li dist :

289. « Bailliés moi vostre espee, car mi esquier sont trop loing. — Volentiers », fait cil ; si li baille. Et li vallés li dist : « Or vous traiiés ariere et les me laissiés ans .II. » Quant li chevaliers qui l'avoit navré oï qu'il dist c'on li laissast ans .II., si conmencha a rire, et vint a lui et li dist : « Biaus sire, fait il, encore vous baillerai je la moie espee, se vous volés, ne a vous ne me combaterai je plus. — Ne je voir, fait li autres. — Par Sainte Crois, dist li vallés, dont quiterés vous la pucele. — Nous le vous quitons, font il[a] andoi. Et savés vous pour coi ? Nous [e] veons bien que vous estes de grant pooir et de trop haut cuer, si poés encore venir a moult grant chose ; et vous estes si navrés que bien em porriés morir s'encore estiés un poi grevés : pour ce, si vous avons faite ceste bonté. — Moi ne caille, fait li vallés, pour coi vous l'aiiés fait, mais que la pucele soit quitee. Mais or le me bailliés, quar je le voel. — Volentiers, font li chevalier, le ferons. »

290. Lors traist li uns une clef, si le jete ens el praiiel et li dist : « Damoisele, desfermés cele nef et venés fors, car cis chevaliers vous

en criant : « Demoiselle, détachez ce bateau et venez ici, car ce chevalier vous a conquise. » La jeune fille détacha une barque qui était arrimée à l'île par une chaîne, et vint à terre. Les deux chevaliers qui l'avaient gardée s'en allèrent à leurs affaires. Bientôt arrivèrent quatre serviteurs avec un pavillon plié sur un cheval de somme ; ils le dressèrent tout près de là dans un bosquet, puis préparèrent un abondant repas. Ils appartenaient au chevalier qui avait conduit le jeune homme jusqu'ici. Lorsque le repas fut prêt, ils mangèrent, et ensuite la demoiselle ordonna à trois valets de faire trois lits. Et le jeune homme qui l'avait conquise la regarda et lui demanda pourquoi elle avait commandé de faire trois lits : « Pour vous, pour ce chevalier, et pour moi, répondit-elle. — Pour moi ! fit-il. Je coucherai avec vous. — Certainement pas, dit-elle. — Si. — Bien, si vous le voulez vraiment. — Je vous en tiens quitte », déclara-t-il.

291. Ils se couchèrent alors et dormirent jusqu'au matin. Et quand ils se furent levés, le jeune homme dit au chevalier : « Beau seigneur, conduisez-moi où vous devez. — Volontiers, répondit celui-ci, à condition que, si vous conquérez la demoiselle, elle sera à moi. — Je vous l'accorde », dit le jeune homme. Ils montèrent tous deux à cheval, ainsi que la jeune fille, et chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils parviennent au perron : le chevalier indiqua le pavillon au jeune homme, puis lui dit de faire quelque chose dont la demoiselle le priait et lui aussi. « Quoi donc ? — Ceignez

---

a conquise. » Cele desferme une nef qui el praiel ert atachie a une caine ; puis eſt fors venue. Et li doi chevalier qui le gardoient s'em partirent et s'en vont en lor affaire. Et tantoſt viennent illoc .IIII. vallet, toursé un paveillon qu'il aportoient desor un somier : si le tendent pres d'illoc en une foillie, et puis atournent a mengier a grant plenté. Et il eſtoient au chevalier qui le vallet ot amené illoc. Quant li mengiers fu prés, si mengierent ; et quant il orent mengié, si conmanda la damoisele a .III. vallés qu'il fesissent .III. lis. Et li vallés qui l'avoit conquise le regarda, si li demanda pour coi ele conmanda .III. lis a faire. « A vous, fait ele, et a cel chevalier et a moi[a]. — A moi ! fait il. Je gerrai avoques vous. — Non ferés, fait ele. — Si ferai ! fait il. — Voire, fait ele, se vous volés. — Et je vous en claim quite », fait il.

291. Lors se couchent et dorment jusques au matin. Et quant il se furent levé, si diſt li vallés au chevalier : « Biaus sire, menés moi la ou vous me devés mener. — Volentiers, fait li chevaliers, par un couvent que se vous conquerés la damoisele, qu'ele soit moie. — Je l'otroi », fait li vallés. Lors montent andoi et la pucele avoc aus, et errent tant qu'il vienent[a] au perron : si mouſtre li chevaliers au vallet le paveillon, et li diſt qu'il li couvient faire une chose, que cele damoisele li proie, « et je meïsmes. — Qu'eſt ce ? fait il. — Que vous

votre épée, et mettez votre écu à votre cou. Et vous avez une bonne lance, que cette demoiselle vous a fait donner par un de vos écuyers. — L'écu et la lance, dit le jeune homme, je les prendrai volontiers, mais je ne ceindrai pas l'épée, et je ne dois pas le faire tant que je n'en aurai pas reçu un autre commandement. — Souffrez du moins, reprit le chevalier, que je la pende à l'arçon de votre selle : tirez-la si nécessaire, car vous avez affaire à un homme fort cruel. » La jeune fille et le chevalier l'en prièrent tant qu'il y consentit. Il pendit son écu à son cou, prit sa lance, et s'approcha du pavillon où il trouva le grand chevalier au même endroit que la fois précédente. « Seigneur chevalier, lui dit-il, je viens chercher ce que vous m'avez promis hier, c'est-à-dire de me montrer la demoiselle. » Mais l'autre dit qu'il ne la verrait pas sans combattre. « S'il me faut combattre, je préfère cela plutôt que de renoncer à la voir. Et dépêchez-vous de vous armer, car j'ai d'autres choses à faire. » Le grand chevalier se leva alors, et commença à rire du fait que le jeune homme lui avait demandé de s'armer de cette manière. « Fi ! moi, je m'armerais pour vous[1] ? ! » Il sauta sur un cheval qui se trouvait près de lui, et prit un écu et une lance. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux et se donnèrent de si violents coups sur leurs écus que c'était un spectacle prodigieux. Le grand chevalier brisa sa lance qui vola en éclats ; le jeune homme le frappa si fort que le cuir

---

chaigniés vostre espee, ce dist li chevaliers, et metés vostre escu a vo col. Et vous avés bone lance que ceste damoisele vous a faite baillier a un de vos esquiers. — L'escu, dist li vallés, et la lance prenderai je volentiers, mais l'espee ne chainderai je point ne ne doi, tant que je en averai autre conmandement. — Ore sousfrés dont, fait li chevaliers, que je le pende a l'arçon de la vostre sele ; si le traiés se mestiers vous en est, car vous avés a faire a moult cruel home ». Tant li proie li chevaliers et la pucele que il l'otroie ; [f] se li pendent l'espee a l'arçon[b]. Et il pent son escu a son col, puis prent la lance. Et vient au paveillon et trouve le grant chevalier ausi com il avoit fait a l'autre fois, se li dist : « Sire chevaliers, je vieng querre mon couvent que vous me mostrés la damoisele, si com vous creantastes ier. » Et cil dist qu'il ne le verroit mie sans mellee. « Se meller m'en estuet, fait li vallés, ançois me mellerai je que je ne le voie ; et si vous armés tost, car j'ai aillours a aler. » Lors se drece li grans chevaliers, si conmence a rire de ce que li vallés le rouva armer, et si fist il. « Fi ! fait il. Si m'armeroie pour vous ? » Lors sailli sor un cheval qui pres de lui estoit et prent un escu et une lance. Lors s'entreviennent si tres tost come cheval porent courre et s'entredonnent si grans cops et pesans[c] sor les escus que c'est mervelles a veoir. Li grans chavaliers brise sa lance, si que li esclat en sont volé. Et li vallés le fiert de tel

se fendit et que l'armature se faussa, de sorte que le fer de la lance passa outre : il heurta le chevalier au côté gauche et lui brisa une côte ; en outre, le choc fut si violent que les rênes lui restèrent dans la main et que l'arçon arrière se rompit, de sorte que le chevalier fut porté à terre si rudement qu'il en resta tout étourdi ; dans sa chute la lance se brisa. Le chevalier, gravement blessé, s'évanouit, et le jeune homme le crut mort. Mais il s'assit bientôt, et le jeune homme lui dit : « Maintenant, je vais voir la demoiselle. — Oui, certes, beau seigneur, répondit-il ; j'y consens. Maudite soit l'heure où je la vis, car j'en meurs. »

292. Ainsi lui abandonna-t-il la demoiselle. Mais avant que le jeune homme le laisse aller, il lui fit jurer que jamais il ne combattrait un chevalier si ce n'était pour se défendre. L'autre chevalier, celui qui l'avait conduit jusqu'ici, s'approcha alors, tout émerveillé par les prodiges qu'il lui avait vu accomplir. Le jeune homme entra dans le pavillon et prit par la main la demoiselle qui venait de se lever, et il la remit au chevalier en lui disant : « Tenez, seigneur. Maintenant vous en avez deux. — Seigneur, répliqua le chevalier, elles ne seront pas à moi, car elles sont trop belles ; et je ne les ai pas conquises. Mais elles doivent être à vous. — Elles ne le seront certainement jamais, riposta le jeune homme, car il était promis que vous les auriez toutes deux. — Seigneur, dit alors le chevalier, puisque vous n'en voulez pas, dites-moi ce que je dois en faire, car je me conformerai à votre volonté.

---

force que li quirs fent et les ais couvint desjoindre, et li fers del glaive est outrepassés : si le hurte au costé senestre, et li ront une coste dedens le cors ; et il l'empaint si durement que les regnes li remaignent en la main et li arçons deriere brise, si le porte a terre si durement que tout l'estonne, et au parcheoir a brisié sa lance. Et li chevaliers se pasme qui moult fu bleciés, et li vallés quide qu'il soit mors. Lors se lieve en son seant, et li vallés dist : « Ore verrai je la damoisele. — Voire, fait il, biaus sire, je le vous quit. Maleoite soit l'ore que je onques le vi, car mors en sui. »

292. Ensi li guerpist la damoisele. Mais ançois que li vallés le laist aler, li fait fiancier qu'il ne se combatera jamais a chevalier se ce n'est sor son cors desfendant. Lors vint avant li chevaliers qui illoc l'ot amené, et est tous esbahis des mervelles qu'il li a veü faire. Et il entre el pavellon et prent par la main la damoisele qui ore primes estoit levee, si le rent au chevalier et li dist : « Sire, tenés. Ore en avés vos .II. — Sire, fait li chevaliers, moies ne seront eles pas, car trop sont beles ; ne je ne les ai mie conquises. Mais si doivent estre vostres. — Moies ne seront eles ja, ce dist li vallés, car il fu couvenens que vous les ariés an .II. — Sire, fait li chevaliers, puis que nules n'en volés avoir, si me dites que je en ferai, car il en sera fait a vostre volenté.

— Vraiment ? demanda le jeune homme. — Oui, répondit le chevalier, je vous en fais loyalement le serment. — Menez-les donc à la cour de mon seigneur le roi Arthur, et dites à ma dame la reine que le jeune homme qui eſt parti secourir la dame de Nohaut les lui envoie, et dites-lui aussi que je lui mande, si elle veut me gagner pour toujours, de me faire chevalier en m'envoyant une épée, car le roi a oublié de m'en ceindre une lorsqu'il m'a adoubé. »

293. Lorsque l'autre apprit qu'il était chevalier nouveau, il en fut tout ébahi ; il lui demanda où il le trouverait en revenant, et le jeune homme lui dit de venir tout droit à Nohaut. Le chevalier s'en alla sans tarder, vint à la cour d'Arthur, et remplit son rôle de messager en racontant à la reine les prodiges que le jeune homme avait accomplis sous ses yeux : elle en fut enchantée, et lui envoya une excellente épée, accompagnée d'un riche fourreau et d'un précieux baudrier[1]. Le chevalier emporta l'épée jusqu'à Nohaut, car il en connaissait bien le chemin. En arrivant aux portes de la ville, il trouva le jeune homme qui n'y était pas encore entré et lui remit l'épée de la part de la reine : « Et elle vous ordonne, dit-il, de la ceindre. » Il s'exécuta de très bon cœur et abandonna au chevalier celle qui était suspendue à son arçon ; puis il déclara que désormais il était chevalier, par la grâce de Dieu et celle de sa dame. C'eſt pour cette raison que le conte l'appelle « jeune homme » jusqu'à ce point. Le chevalier qui était venu à la cour demander du secours pour la

---

— Sera ? fait li valés. — Oïl, fait li chevaliers ; je le vous creant loiaument. — Dont les menés, fait li vallés, a la court mon signour le roi Artu : si dites a ma dame la roïne que li vallés [*200a*] qui ala pour le secours a la dame de Norhaut li envoie, et se li dites que je li mant que pour moi gaaingnier a tous jours, qu'ele me face chevalier : si m'envoiece une espee, car li rois le m'oublia a chaindre quant il me fiſt chevalier. »

293. Quant li chevaliers oï qu'il eſtoit cevaliers nouviaus, si en fu tous esbahis ; se li demande ou il le trouveroit au revenir. Et li vallés li diſt qu'il viengne droit a Norhaut. Et li chevaliers s'em part a tant et s'en vait a la court le roi Artu, et fait son message et conte a la roïne les merveilles qu'il a faites et qu'il li vit faire ; et ele en eſt moult lie : se li envoie une espee moult bone et moult richement apareillie de fuerre[a] et de renges. Li chevaliers emporte l'espee, et vait tant qu'il en vint a Norhaut, car bien savoit la droite voie. Et quant il vint fors de la vile de Norhaut, si trouva le vallet qui encore n'i eſtoit entrés ; se li baille l'espee de par la roïne : « Et si vous mande, fait il, que vous le chaigniés. » Et il le chainſt moult volentiers ; et au chevalier donne celi qui[b] li pendoit a son arçon, et diſt c'ore eſt il chevaliers, Dieu merci et sa dame ! Et pour ce l'apele li contes « vallet »

dame de Nohaut trois jours plus tôt avait dit tant de bien du chevalier nouveau à sa dame qu'elle l'attendait avec impatience et ne voulait pas que personne d'autre se charge de sa bataille. Quand il arriva, il y eut foule pour lui faire fête, car le chevalier qui l'accompagnait le précéda pour annoncer les nouvelles : la dame monta à cheval avec une grande compagnie pour aller à sa rencontre et lui faire aussi bel accueil qu'il est possible de le faire à un chevalier étranger. En voyant la dame, le chevalier nouveau ne fut pas ébahi, et il ne perdit pas beaucoup de temps à la contempler, bien que ce fût une des plus belles du monde ; mais il ne consacrait pas son cœur à toutes les beautés. « Dame, lui dit-il, le roi Arthur m'envoie à vous pour faire votre bataille, et j'y suis prêt dès maintenant, quand il vous plaira. — Seigneur, répliqua-t-elle, béni en soit le roi, mon seigneur, et soyez quant à vous le bienvenu : je vous accepte avec grand plaisir. » En le regardant de plus près, la dame remarqua alors que son haubert était faussé à l'épaule là où il avait été blessé quand il avait conquis la demoiselle sur le lac ; la plaie s'était grandement aggravée, car il ne s'en était pas occupé.

Le secours de la dame de Nohaut.

294. « Seigneur, lui dit-elle, vous êtes blessé ! —Dame, fit-il, je n'ai pas de plaie qui m'empêche de faire votre bataille quand il vous plaira, et je m'offre à vous la faire aujourd'hui ou demain, sans problème. » La dame le fit désarmer, et vit

---

jusques ci. Li chevaliers qui le secours avoit quis a la court pour la dame de Norhaut estoit ja venus tiers[c] jour avoit, et avoit tant loé a sa dame le nouvel chevalier que ele l'atent a grant desir, ne ne velt que autres face sa bataille. Et quant il i vint, si fu assés qui joie li fist, car li chevaliers qui avoc lui venoit s'en vint devant pour dire noveles ; si monta la dame et moult de ses gens[d], si vont encontre lui : si li font si grant joie com on pot faire a chevalier estrange. Et quant il voit la dame, si ne s'esbahist mie de sa biauté ne grant entente ne met en li veoir, et si[e] estoit ele une des plus beles dames del monde ; mais ne met mie en son cuer toutes biautés, ains li dist : « Dame, a vous m'envoie mé sires li rois Artus pour vostre bataille faire, et je en sui prés orendroit ou quant il vous plaira. — Sire, fait ele, beneois soit li rois mes sires, et vous soiiés li bien venus, que je vous reçois a moult bon gré. » Lors esgarde la dame, si voit son hauberc fausé endroit l'espaulle, la ou il fu navrés la ou il conquist la damoisele el lac. Et la plaie li estoit moult empirie, car il l'avoit mise[f] en nonchaloir.

294. « Sire, fait ele, vous estes navrés. — Dame, fait il, je n'ai plaie qui me toille a faire vostre bataille quant vous plaira, et je le vous offre moult bien orendroit ou demain. » La dame le fait desarmer, et

comme la plaie était profonde et large. « Au nom de Dieu, seigneur, lui dit-elle, vous n'êtes pas en état de combattre tant que vous ne serez pas guéri ; j'obtiendrai bien encore un répit pour ma bataille. — Dame, rétorqua-t-il, j'ai beaucoup à faire ailleurs qu'ici, il faut que je me hâte, aussi bien pour vous que pour moi. » Mais elle dit qu'elle ne tolérerait en aucune manière qu'il combatte dans cet état ; elle fit venir les médecins et le fit coucher dans ses chambres, où elle le força à demeurer quinze jours jusqu'à ce qu'il soit guéri. Entre-temps, la nouvelle que la demoiselle n'était pas encore délivrée parvint à la cour de mon seigneur le roi Arthur. Et le sénéchal Keu dit au roi : « Seigneur, croyiez-vous vraiment qu'un si jeune homme pût accomplir cette tâche ? Envoyez-moi, car c'est un homme de valeur qu'on doit assigner à une affaire de ce genre. » Le roi y consentit, et monseigneur Keu se mit en route, jusqu'à ce qu'il parvienne à Nohaut ; il se fit précéder par un écuyer et manda à la dame qu'il venait pour faire sa bataille. Et lorsque la dame entendit cette nouvelle, elle monta à cheval pour aller à sa rencontre et le reçut avec beaucoup de joie ; le chevalier nouveau qui était tout prêt à faire la bataille était là aussi.

295. « Dame, fit Keu, mon seigneur m'envoie à vous pour votre combat judiciaire. Et il m'aurait déjà envoyé il y a quelque temps, moi ou un autre chevalier valeureux, mais un chevalier nouveau lui demanda ce don, et il le lui accorda. Cependant, lorsqu'il a appris que votre affaire n'était pas ter-

---

voit la plaie moult grans et moult parfonde, [*b*] se li dist : « En non Dieu, sire, vous n'avés mestier de combatre, tant com vous soiés garis ; et je avrai bien encore respit de ma bataille. — Dame, fait il, j'ai moult a faire aillours que ci, si me couvient haster, que pour moi que pour vous. » Et ele li dist qu'ele ne se[a] sousferroit en nule maniere qu'il se combatist en cel point, ains i fait les mires venir, et le[b] fait couchier en ses chambres : sel tint ensi .xv. jours tant qu'il fu tous garis. Et dedens ce, vint la nouvele a la court mon signour le roi Artu que la dame de Norhaut n'estoit[c] encore mie delivree. Et Kex li seneschaus dist au roi : « Sire, quidiés vous que si jouenes hom que cil estoit peüst faire tel besoigne ? Envoiiés i moi, car prodome doit on envoiier en tel afaire. » Et li rois li otroie. Et mé sires Kex se met a la voie et vait tant par ses journees qu'il vint a Norhaut, si envoie avant un esquier et mande a la dame qu'il vient a li pour faire sa bataille. Et quant la dame oï les nouveles, si monte et vait encontre lui, et le rechoit a moult grant joie. Et li nouviaus chevaliers i fu, qui tous estoit prés de faire la bataille.

295. « Dame, fait Kex, mé sires m'envoie a vous pour faire vostre bataille, et piecha m'i eüst envoiié ou un autre prodome, mais uns autres chevaliers nouviaus l'en requist le don, se li envoia. Mais quant

minée, il m'a dépêché pour en finir. — Seigneur, répondit-elle, mille mercis à mon seigneur le roi, et à vous, et à l'autre chevalier qui m'a été envoyé. Mais ce n'eſt pas par sa faute que l'affaire eſt reſtée en suspens : au contraire, il voulait se battre dès le premier jour. C'eſt moi qui n'ai pas voulu, parce qu'il était blessé ; maintenant il eſt guéri, et il va se battre. — Dame, reprit Keu, il n'en eſt pas queſtion, puisque je suis venu pour cela. Je combattrai : sinon je serais déshonoré, et mon seigneur le roi n'y aurait pas grand honneur non plus. » Quand la dame entendit ces paroles, elle ne sut que faire, car elle désirait fort que le chevalier nouveau fasse la bataille, mais elle ne savait comment s'en tirer avec le sénéchal, car il était très influent auprès du roi dont elle était elle-même la femme lige : il pouvait par conséquent lui nuire ou la servir. Le chevalier nouveau intervint alors pour dire au sénéchal :

296. « Certes, seigneur sénéchal, j'aurais engagé la bataille dès le premier jour, si ma dame l'avait voulu ; et j'y suis encore tout prêt. Et j'insiſte pour que personne d'autre ne s'en charge, car c'eſt à moi, qui suis venu le premier, de la faire. — Cher ami, dit Keu, ce n'eſt pas possible, puisque je suis là. — Certes, reprit le chevalier nouveau, ce serait grand dommage que ma dame soit amenée par erreur à ne pas prendre le meilleur[1]. — Vous dites vrai, rétorqua Keu. — Nous allons donc combattre tous les deux, continua le chevalier nouveau : que le vainqueur fasse la bataille ! » Et Keu se déclara d'accord. « Mon Dieu ! s'exclama la dame. S'il plaît au Seigneur, ça

---

il oï que voſtre afaires n'eſtoit pas a chief menés, se m'i envoia pour faire le. — Sire, fait ele, grans mercis a mon signour le roi et au chevalier qu'il i envoia et a vous, mais el chevalier n'eſt pas remese la besoigne, car des le premier jour le volt il faire. Mais je n'en oi cure, pour ce qu'il eſtoit navrés ; et ore eſt garis, si le fera. — Dame, fait Kex, ce ne puet eſtre : puis que je i sui venus, je le ferai ou je i avroie honte, et mé sires li rois n'i aroit mie honour. » Quant la dame ot ce, si ne set que faire, car moult volroit que li nouviaus chevaliers fesiſt la bataille ; ne envers le seneschal ne set que faire, car il eſt moult sires del roi, qui feme ele eſt : se li puet et nuire et aidier. Lors se traiſt avant li chevaliers nouviaus et diſt au seneschal :

296. « Certes, sire seneschals, tres le premier jour l'eüssé je faite, se ma dame le volsiſt ; et encore en sui je tous prés. Et bien requier que autres ne le face, car je le doi faire qui i ving avant. — Biaus amis, fait Kex, ce ne puet eſtre, puis que je i sui venus. — Certes, fait li chevaliers nouviaus, moult seroit grans damages se ma dame eſtoit engingnie, que li miu[*c*]dres ne le face. — Vous avés dit voir, fait Kex. — Dont nous combatrons nous entre nous .II., fait li chevaliers nouviaus ; et cil qui vaintera, si face la bataille. » Et Kex diſt qu'il l'otroie. « En non Dieu ! diſt la dame, se Dieu plaiſt, ce

ne se passera pas de cette manière. Je ferai la paix entre vous de manière honorable pour mon seigneur le roi qui vous a envoyés ici comme pour vous deux : car je peux choisir de faire ma bataille avec un champion, ou deux, ou autant que je veux ; je ferai donc savoir au roi de Northumberland que je choisis la bataille à deux chevaliers. »

297. La dame, sagement, les apaisa de cette façon. Au matin, le roi et une partie de ses gens arrivèrent du château où ils logeaient dans une lande sous les murs de Nohaut où la bataille devait avoir lieu, et la dame y vint de son côté avec ses deux chevaliers et le reste de sa maison. Une fois que les termes convenus eurent été rappelés devant tous, les spectateurs reculèrent, et les quatre chevaliers prirent leurs distances. Puis ils s'élancèrent les uns contre les autres. Monseigneur Keu et son adversaire frappèrent mutuellement leurs écus si violemment que les deux lances volèrent en éclats, mais ils ne tombèrent ni l'un ni l'autre. Ils tirèrent donc leurs épées, et se chargèrent à nouveau. De leur côté, le chevalier nouveau et son opposant se ruèrent l'un sur l'autre : l'homme de Northumberland frappa si fort que l'écu du chevalier nouveau vint heurter sa tempe, et que la lance se brisa en mille morceaux. Mais le chevalier nouveau frappa l'écu juste sur la boucle, de sorte qu'il le cloua au bras de son adversaire, et le bras à son torse, et il le heurta si violemment que les rênes se rompirent dans sa main et que le chevalier alla cogner de l'échine contre l'arçon : il fut porté à terre par-dessus la croupe de son che-

---

n'iert ja fait. Mais je ferai la pais a l'onour mon signour le roi qui ci vous a envoiié, et a l'onour de vous .II. : car je puis faire ma bataille par un home ou par .II. ou par tant conme je voldrai ; si manderai au roi de Norhomberlande la bataille par .II. chevaliers. »

297. En ceste guise les apaie la dame conme sage. Au matin vint li rois et sa gent d'une partie del chastel ou il estoit en une lande desous Norhaut, ou la bataille estoit devisee ; et d'autre part vint la dame et si doi chevalier et ses autres gens. Quant li couvenant furent recordé par devant les gens, si se traient tout ariere ; et li .IIII. chevalier s'entreslongent, puis s'adrecierent li doi chevalier as .II. Et entre mon signour Kex et l'autre chevalier s'entrefierent parmi les escus, si que toutes lor lances volent em pieces ; mais ne chaï ne li uns ne li autres. Et il sachent les espees, si s'entrecoururent sus. Et entre le nouvel cevalier et le sien s'entrencontrerent ; et cil de Norhomberlande le fiert si qu'il li fait l'escu hurter au temple ; et la lance vole em pieces. Et li nouviaus chevaliers fiert lui desor la boucle, si qu'il li fait l'escu serer au bras et les bras au cors, et l'empaint si durement que les resnes li remaignent en la main et l'eschine li hurte contre l'arçon deriere : si le porte par desore la crupe del cheval a terre ; et

val, et dans sa chute, la lance se brisa. Mais il ne resta pas longtemps au sol et se releva rapidement. Le chevalier nouveau dit à Keu : « Prenez celui-ci, et laissez-moi l'autre. » Keu ne lui répondit pas, mais s'occupa de combattre très énergiquement contre son chevalier. Le chevalier nouveau prit du champ, mit pied à terre, puis revint à grands pas sur son adversaire : il avait jeté son écu sur sa tête et tenait son épée à la main droite, et l'autre fit de même. Ils échangèrent des coups très violents sur les écus et les heaumes, et aussi sur les bras, les épaules, et tous les endroits où ils pouvaient s'atteindre : la bataille dura très longtemps, tant que le chevalier de Northumberland ne put en endurer davantage : il commença à céder du terrain, et l'autre à en gagner, de plus en plus. Le chevalier essayait d'éviter les coups, mais ses efforts n'étaient d'aucun secours, car il était serré de trop près. Et tous les spectateurs voyaient bien qu'il avait le dessous. De leur côté, Keu et son adversaire avaient tué leurs deux chevaux et eux aussi combattaient à pied ; une fois encore, le chevalier nouveau répéta : « Venez par ici, seigneur Keu. Vous voyez bien où nous en sommes, laissez-moi celui-ci car j'ai autre chose à faire que de rester là toute la journée. » Keu en fut très honteux, il rétorqua avec colère : « Beau seigneur, occupez-vous du vôtre et laissez-moi le mien ! » Le chevalier nouveau s'élança donc avec une ardeur renouvelée contre son adversaire ; celui-ci se serait volontiers défendu s'il l'avait pu, mais sa

---

au parchaoir brisa li glaives. Mais cil ne jut gaires a terre, car tost fu saillis em piés. Et li nouviaus[a] chevaliers dist a Kex : « Prendés cestui, et me laissiés cel autre. » Et Kex ne li respont mie, ains se combat moult durement contre son chevalier. Et li nouviaus chevaliers se traist arriere, si[b] descent et vint a grant pas vers son chevalier : si ot jeté son escu sor sa teste, s'espee en sa main destre. Et cil refait autretel. Si s'entredonnent grans cops parmi les escus et parmi les hiaumes, et sor les bras et sor les espaulles et la ou il se pueent ataindre : si dure moult longement la bataille d'aus .II., tant que li chevaliers ne le pot sousfrir, si guerpist place plus et plus ; et cil prent terre sor lui. Et li chevaliers guencist tant com il pot, mais guencirs ne li volt noient, car il le haste moult. Et bien voient tout qu'il en a moult le piour, et trop est [*d*] au desous. Et entre Keu et le sien chevalier orent lor chevaus ocis, si furent a pié : et li nouviaus chevaliers li redist : « Venés cha, sire Kex. Car vous veés bien conment il est, et vous me laissiés celui, car j'ai autre chose assés a faire que ci a demourer toute jour. » Et Kex en a moult grant honte, se li dist par courous : « Biaus sire, bien vous couviengne del vostre, et le mien me laissiés. » Et lors recourt li nouviaus chevaliers sor le sien chevalier ; et cil se desfendist moult volentiers s'il peüst, mais sa

défense était inefficace. Lorsque le chevalier nouveau le vit si mal parti, il commença à le ménager, car il ne voulait pas faire honte à monseigneur Keu : il aurait bien aimé faire la paix avec lui.

298. Enfin, monseigneur Keu eut tant combattu le sien qu'il en vint à bout. Le roi de Northumberland vit clairement qu'il n'était pas question de se défendre contre eux. Il offrit la paix à la dame ; il lui fit savoir qu'il s'en irait avec ses gens, lui laisserait quitte toute sa terre, et ne lui causerait jamais de tort, à elle ou à son fief ; et il le lui garantit par des serments et des otages. La paix fut donc conclue ainsi. Et la dame se dirigea vers les quatre chevaliers qui combattaient pour leur dire que l'entente était faite d'une façon qui lui convenait et pour les séparer. Le roi de Northumberland s'en retourna avec ses gens et la dame resta en paix. Dès le lendemain monseigneur Keu repartit pour la cour du roi Arthur, auquel il raconta comment l'affaire s'était passée et transmit les remerciements de la dame de Nohaut. Le chevalier nouveau demeura à Nohaut : la dame le retint aussi longtemps qu'elle put, et lorsque ses efforts furent vains, elle en fut désolée. Il s'en alla un lundi matin, et la dame elle-même l'accompagna avec un nombreux cortège, et ne manqua pas de lui offrir ses services et toute sa terre pour en faire ce qu'il lui plaisait, car elle était courtoise et sage, et savait bien ce qui convenait.

299. Quand elle l'eut escorté un long moment, le chevalier

---

desfense valoit petit. Et quant li nouviaus chevaliers le voit si au desous, si le deporte, car il ne voloit mie honte faire a mon signour Keu. Et si vauroit bien que pais en fust.

298. D'autre part se rest mé sire Kex tant combatus au sien qu'il le met au desous. Et bien voit li rois de Norhomberlande qu'envers aus n'a point de desfensse. Lors mande pais a la dame et li mande qu'il s'en ira, il et sa gent, et li laira sa terre quitement, ne jamais ne li fera mal ne a li ne a sa terre : si l'en asseüre par sairement et par ostages. Si ont faite la pais en tel maniere. Et la dame vint as .IIII. chevaliers qui se combatoient et lor dist qu'ele a pais a son talent, si les depart. Li rois de Norhomberlande s'en reva et remainne ses gens, et la dame remest em bone pais. Et l'endemain s'en revait mé sire Kex a la court le roi Artu ariere ; si conta le roi conment li afaires estoit alés et l'en mercia moult de par la dame de Norhaut. Et li noviaus chevaliers remest a Norhaut, car la dame le retint tant com ele pot ; et quant plus ne le pot retenir, si l'em pesa moult. Et il s'en parti un lundi matin ; si le convoia la dame meïsmes a moult grant plenté de gent, et moult se pouroffri li et sa terre a estre a son plaisir, car ele estoit courtoise et sage, et bien savoit c'on devoit faire.

299. Quant ele l'ot convoiié grant piece, si le fait li nouviaus che-

nouveau l'obligea à s'en retourner. Ils s'en allèrent tous, sauf le chevalier qui lui avait apporté l'épée de la part de la reine Guenièvre, qui continua de l'accompagner très volontiers, car il l'eſtimait fort. « Seigneur, lui dit-il, je suis tout à votre service, et je vous prie de n'être pas contrarié de ce que je vous ai fait. — De quoi parlez-vous ? demanda le chevalier nouveau. — Du fait que je vous ai emmené combattre les deux chevaliers pour la jeune fille qui était sur l'île dans le lac, car je ne le fis que pour votre honneur, et je vais vous expliquer ce qu'il en était.

300. « Ma dame avait décidé qu'elle mettrait à l'épreuve le chevalier que le roi enverrait pour faire sa bataille avant de l'y engager ; pour cette raison, elle nous dépêcha, les deux chevaliers qui joutèrent avec nous et moi-même, pour vous combattre. C'eſt pourquoi personne n'a osé aller plus avant quand je vous ai donné mon épée et que vous avez dit que je devais vous les laisser tous les deux, car ils ont cru que vous étiez plus gravement blessé que vous ne l'étiez. — Et le grand chevalier, fit l'autre, qui était-ce ? — Seigneur, c'était un chevalier de grande prouesse, qui s'appelle Atragais. Il avait offert à ma dame de faire sa bataille pourvu qu'elle lui donne son amour ; et elle dit que s'il était meilleur que celui qu'on lui enverrait, elle lui donnerait son amour et se remettrait entre ses mains. Il désirait plus que tout l'amour de ma dame, et c'eſt pour cela qu'il ne daigna jouter avec vous que désarmé. Et sachez que, s'il vous avait

---

valiers retourner a force. Et quant il furent tout retourné fors li chevaliers qui li ot aporté l'espee de par la roïne Genievre, cil le convoia moult volentiers, car il le proisoit moult dedens son cuer ; se li diſt : « Sire, je sui moult a voſtre plaisir ; ne de chose que je vous aie faite vous proi je por Dieu qu'il[a] ne vous anuit mie. — De quel chose ? fait li chevaliers nouviaus. — De ce, fait il, que je vous menai combatre as .II. chevaliers pour la pucele qui eſtoit el lac, car je nel fis se pour voſtre grant honour non, et si vous dirai con[*e*]ment ce fu.

300. « Ma dame diſt qu'ele feroit esprouver le chevalier que li rois li envoieroit a faire la bataille ançois qu'ele l'i mesiſt ; si m'i envoia, et les .II. a qui nous jouſtasmes, pour combatre a vous. Et pour ce, n'en osa nus plus faire, quant je vous baillai m'espee et vous deïſtes que je les vous laissaisse an .II., car il quidierent bien que vous fuissiés plus navrés que vous n'eſtiés. — Et li grans chevaliers, fait il, qui eſtoit il ? — Sire, fait il, c'eſtoit uns chevaliers de moult grant prouece ; si a a non Atragais. Si s'eſtoit pouroffers a ma dame de faire sa bataille, par si qu'ele li donnaſt s'amour ; et ele li diſt que s'il eſtoit miudres chevaliers que cil c'on li envoieroit, ele li donroit s'amour et le metroit en sa baillie. Et il desiroit l'amour ma dame sor toutes choses, et pour ce ne daigna il onques a vous jouſter se desarmés non[a]. Et saciés s'il vous

battu, il aurait fait la bataille. Voilà, je vous ai expliqué pourquoi ces pièges vous ont été tendus. Maintenant, je vous prie pour l'amour de Dieu de me les pardonner. — Certes, répondit le chevalier nouveau, je ne vois pas que vous m'ayez fait tort en aucune manière. En admettant que ce soit le cas, cependant, je vous le pardonne volontiers. — Seigneur, grand merci. Et sachez bien que je suis votre chevalier, en toutes circonstances. » Et le chevalier nouveau l'en remercia beaucoup.

Nouvelles aventures.

301. Sur ce ils se recommandèrent mutuellement à Dieu et se séparèrent. Le chevalier nouveau s'en alla avec ses écuyers, décidé à chevaucher discrètement afin que personne ne le reconnaisse, en homme désireux d'acquérir gloire et renommée. Il s'enfonça dans une grande forêt et chevaucha toute la journée sans rencontrer d'aventure qui mérite d'être mentionnée. Cette nuit-là, il dormit dans un établissement religieux où on le traita avec beaucoup d'honneur. Au matin, il y laissa ses écuyers, en leur ordonnant de ne pas en bouger avant un mois s'ils ne le voyaient pas revenir en personne. Il quitta alors cette maison, qui était bien à trente lieues galloises de Nohaut. Il s'y trouvait une sépulture attribuée à un certain Lucan. Ce Lucan[1] était un neveu de Joseph d'Arimathie, celui dont descendit le noble lignage qui fit par la suite l'illustration de la Grande-Bretagne, en y apportant le saint Graal et en

---

eüst conquis, il eüst faite la bataille. Or vous ai dit la chose pour coi cist agait furent basti. Si vous proi pour Dieu que vous m'en pardonnés le mesfait. — Certes, fait il, mesfait n'i voi je nul. Et s'il i ot mesfait, si le vous pardoins je bien. — Sire, fait il, grans mercis. Et saciés bien que je sui vostres chevaliers en tous lix. » Et cil l'en mercie moult.

301. Atant s'entreconmandent a Dieu, si s'em partirent li uns de l'autre. Et li chevaliers nouviaus s'en vait entre lui et ses esquiers, si pense qu'il volra aler si priveement que nus ne le connoisse, come cil qui bee a los et a pris conquerre. Lors est entrés en une moult grant forest ; si chevaucha toute jour sans aventure trouver dont on doie parole tenir. La nuit jut en la forest en une maison de religion ou grans honours li fu faite. Au matin laissa illoc ses esquiers, si lor conmande qu'il ne se muevent devant un mois, s'il ne voient son cors. Lors s'em part de la maison : et ele estoit loing de Norhalt bien .xxx. liues galesches. En cele maison avoit une sepulture c'on apeloit Leucan. Cil Leucans fu niés a Joseph de Barimachie, celui dont li grans lignages descendi par qui la Grans Bretaigne fu enluminee puis, car il i porterent le Saint Graal et conquisent la terre mescreant a la loi Nostre Signour. Et de celui Leucan gisoit li cors en cele maison de religion ou li chevaliers avoit la nuit jeü. Et quant il se fu[a] partis

convertissant par la force la terre des infidèles à la loi de Notre-Seigneur. Le corps de ce Lucan gisait donc dans la maison religieuse où le chevalier nouveau avait logé cette nuit-là. Lorsqu'il s'en fut allé, il chevaucha toute la journée au hasard, de droite et de gauche, si bien qu'il finit par sortir de la terre de Nohaut. Il arriva un jour[2] qu'il avait chevauché toute la matinée jusqu'à midi ; il avait grande envie de boire et se dirigea vers une rivière. Quand il y fut, il mit pied à terre et but, puis il s'assit sur la rive et s'absorba dans ses pensées.

302. Sur ces entrefaites, un chevalier tout armé arriva sur l'autre rive et se lança à toute allure à travers le gué, de sorte qu'il éclaboussa le chevalier qui songeait, et le mouilla complètement. Sa victime sortit de ses pensées et lui dit : « Seigneur chevalier, voilà que vous m'avez tout mouillé ! Et vous m'avez fait tort autrement encore, car vous m'avez arraché à mes pensées. — Je me moque pas mal, répondit l'autre, de vous et de vos pensées. » Le chevalier nouveau se remit en selle, et il voulait s'en aller sans se mesurer au chevalier du gué, pour savoir s'il pourrait retrouver le fil de ses pensées aussi plaisamment qu'auparavant ; mais quand il voulut traverser la rivière par le gué, l'autre s'écria : « Malheur à vous si vous traversez, seigneur chevalier ! Ma dame la reine m'a donné le gué à garder, pour que nul ne le passe. » Le chevalier nouveau demanda quelle reine. « La femme du roi Arthur », répliqua l'autre. Et quand le chevalier nouveau entendit cela, il revint à la rive et voulut s'en aller. Mais le chevalier vint le prendre par la bride. « Arrêtez !

---

de la maison, si chevalcha toute jour si come aventure le portoit, une ore avant et autre arie[*r*]re, tant qu'il eſt fors de toute la terre de Norhaut. Un jour avint qu'il ot toute jour chevauchié jusques a miedi ; si ot moult grant talent de boire : si chevaucha vers une riviere. Et quant il i vint, si descendi et but. Et quant il ot beü, si s'asiſt sor la riviere et conmencha a penser moult durement.

302. Maintenant vint uns chevaliers tous armés de l'autre part l'aigue, et se fiert el gué moult durement, si qu'il fiſt l'aigue voler sor le chevalier qui pensoit : si l'a tout moullié. Cil laisse son pensé et diſt au chevalier : « Sire chevaliers[a], ore m'avés vous tout moullié. Et autre anui m'avés vous fait, car mon pensé m'avés vous tolu. — Moult m'eſt ore poi, fait cil, ne de vous ne de voſtre pensé. » Lors monte li nouviaus chevaliers et s'en velt aler sans mellee vers celui, pour savoir s'il porroit son pensé recouvrer ausi doucement com il pensoit ore. Lors entre el gué pour passer outre. Et cil s'escrie : « Mar i passerés, sire chevaliers ! Ma dame la roïne m'a donne le gué a garder, que nus n'i paſt. » Et il demande laquele roïne. « La feme le roi Artu », fait cil. Et quant il oï ce, si guenciſt contremont la riviere, si s'en conmence a aler. Et li chevaliers vait envers lui, si le prent par le frain. « Eſtés !

lui dit-il. Il faut que vous laissiez là ce cheval. — Pourquoi ? — Parce que vous avez franchi le gué un tout petit peu. »

303. Le chevalier nouveau ôta un pied de son étrier ; mais quand il vit que le chevalier ne lui disait rien de plus, il l'observa de plus près et lui demanda : « Dites-moi qui vous le commande : je vous en conjure sur votre chevalerie. » Et l'autre répondit qu'il n'y avait aucun commandement dans l'affaire, « sauf le mien. — Le vôtre ? fit le chevalier nouveau. Sur ma tête, vous ne l'emmènerez pas aujourd'hui ». Mais son interlocuteur le tenait toujours par la bride. « Lâchez ça, lui dit-il. — Non », dit l'autre. Le chevalier nouveau mit la main à son épée et la tira à demi du fourreau, et l'autre le lâcha en s'écriant : « C'eſt pour votre malheur que vous l'avez tirée de la sorte ! » Il s'éloigna, prit son écu par les courroies, mit sa lance sous l'aisselle et chargea l'autre ; et celui-ci se couvrit de son écu et s'élança lui aussi contre le premier. Le chevalier qui devait garder le gué frappa le chevalier nouveau de sorte que sa lance vola en éclats, et le chevalier nouveau le frappa à son tour, tant et si bien qu'il le porta à terre. Il alla prendre le cheval et le ramena à son propriétaire, en disant : « Tenez, seigneur, votre cheval. Je regrette de vous avoir abattu, mais c'était à mon corps défendant. » L'autre fut très dépité d'avoir été abattu, car il ignorait qui était son adversaire ; il se remit en selle et demanda : « Chevalier, dites-moi qui vous êtes. — Je

---

fait il. Ceſt cheval vous couvient il laissier. — Por coi ? fait li nouviaus chevaliers. — Por ce, fait il, que vous entraſtes el gué ne tant ne quant. »

303. Maintenant oſte cil un des piés fors de l'eſtrier. Et quant il ot que li chevaliers ne li diſt plus, si le regarde et diſt : « Dites moi, fait il, qui le conmande : et vous en conjur sor voſtre chevalerie. » Et cil diſt qu'il n'i a conmandement, « se le mien non. — Le voſtre ? fait li noviaus chevaliers. Par mon chief, vous ne l'en menrés mais hui par vous ». Et toutesvoies le tenoit il par le frain. « Laissiés mon frain, fait cil. — Non ferai », fait li autres. Et cil a mis la main a l'espee et le traiſt demie fors del fuerre. Et cil le laisse et diſt : « Certes, mar le traisiſtes. » Lors s'esloigne et prent l'escu[a] par les enarmes, et met le glaive desous s'aissele et laiſt courre a celui ; et cil se couvre de son escu et se radrece contre lui. Et li chevaliers qui le gué devoit garder le fiert, si que toute sa lance li vole em pieces ; et li nouviaus cevaliers fiert lui, si qu'il le porte a terre. Lors vient au cheval, si le prent et li ramainne, et diſt : « Tenés, sire, fait il, voſtre cheval ; et si vous fais droit de [*201a*] ce que je vous ai abatu. Mais ce que je en fis, ce fu sor mon cors desfendant. » Cil tint a moult grant despit ce[b] qu'il l'avoit abatu, car il ne set qui il eſt ; si monte, se li diſt : « Chevaliers, dites moi qui vous eſtes. — Je ne vous en dirai riens », fait cil. Et

n'en ferai rien », répliqua le chevalier nouveau en commençant à remonter la rivière. Et le chevalier du gué le reprit par la bride en déclarant : « Vous me le direz avant de m'échapper. — Certes non. — Alors, vous combattrez contre moi.

304. — Je ne me battrai pas contre vous aujourd'hui, fit le chevalier nouveau, car vous avez le meilleur des saufconduits, puisque ma dame vous protège. Mais un homme de valeur n'améliore pas sa réputation en causant honte et dommage aux chevaliers errants sous le couvert des nobles dames. » L'autre déclara que sa volonté de combattre n'avait rien à voir avec la protection de la reine, « car je ne suis pas sien. C'est pourquoi vous vous battrez contre moi, ou vous me direz votre nom. — Si vous voulez me garantir que vous n'êtes pas à elle, repartit le chevalier nouveau, je ferai l'un des deux ». Et le chevalier du gué de le lui jurer sans tarder. « Vous aurez donc votre bataille, si c'est ce que vous voulez, dit le chevalier nouveau, car vous ne saurez pas qui je suis. » L'autre dit qu'il ne demandait rien de plus. Ils s'attaquèrent aussitôt férocement, à cheval, et à l'épée. Le gardien du gué était bon chevalier ; il s'appelait Alibon, le fils du vavasseur du Gué de la Reine. Et le gué s'appelait ainsi parce que c'était la reine qui l'avait découvert, dans les deux premières années après que le roi Arthur l'eut épousée, lorsque les sept rois attaquèrent à l'aube leur camp sur la rive de l'Hombre : la déconfiture des partisans était totale, et chacun s'enfuyait

---

toutesvoies s'en vait cil contremont la riviere. Et cil le prent par le frain et li dist : « Or le me dites vous ançois que vous m'eschapés. — Certes, fait cil, ce ne ferai je hui. — Dont vous combatrés vous a moi, fait cil.

304. — A vous ne me combatrai je hui, fait li nouviaus chevaliers, car vous avés trop bon conduit, puis que ma dame vous conduit. Mais ensi ne s'alose mie prodom de faire honte et anui as chevaliers errans par seürté des hautes dames. » Et cil dist que pour seürté de la roïne ne se velt il mie combatre : « Car je ne sui mie a li. Et pour ce vous combatrés vous a moi, ou vous me dirés vostre non[a]. — Se vous me volés fiancier, ce dist li nouviaus chevaliers, que vous n'estes mie a li, je ferai l'un des .II. » Et cil li fiance tout maintenant. « Ore arés vous la bataille, fait li nouviaus chevaliers, se vous le volés, car vous ne sarés mie qui je sui. » Et cil dist que ja mix ne requiert. Lors se requierent moult fierement ambedoi a cheval des espees. Et cil estoit bons chevaliers, et avoit non Alibons, li fix au vavasour del Gué la Roïne. Et li gués avoit ensi a non pour ce que la roïne le trouva avant que nus dedens les .II. ems que li rois Artus l'ot prise, quant li .VII. roi l'asaillirent as trés, a la journee la ou il s'estoit[b] logiés desous le Hombre, quant tout furent desconfit, et fui chascuns la ou

où il pouvait. À ce gué se rallièrent le roi, monseigneur Gauvain, le roi Urien et le roi Loth son frère[1], et monseigneur Yvain qui était encore tout jeune[2]; et aussi monseigneur Keu, qui accomplit ce jour-là la grande prouesse qui devait lui assurer le respect de tous jusqu'à la fin de ses jours. Cette heureuse aventure eut lieu juste au bord de l'eau, et la reine qui fuyait était déjà passée outre. Keu déclara alors qu'il ne fuirait pas sans savoir pourquoi : ils virent de fait arriver les sept rois, qui devançaient leurs gens de deux portées d'arc, car les autres étaient surtout occupés à piller les tentes. Le roi Urien suggéra qu'ils franchissent le gué, car de l'autre côté ils ne craindraient rien ; mais c'est là que Keu déclara : « Que je sois maudit si je franchis l'eau avant d'avoir jouté avec un roi ! Ils ne sont pas, après tout, plus nombreux que nous. » Mais le roi Urien fit remarquer : « Keu, ils sont sept, et nous ne sommes que six ! — Peu m'importe, répliqua Keu, car j'en occirai bien deux à moi tout seul. Que chacun d'entre vous fasse ce qu'il a à faire ! » Ce fut la vérité, car il en tua un de sa lance et un de son épée ; et chacun des autres tua aussi le sien. Ce fut la plus noble aventure qui arriva au roi Arthur. Telle fut l'aventure du gué, comme la rapporte le conte. Nous parlerons maintenant des deux chevaliers qui combattaient. Leur mêlée dura si longtemps qu'ils se blessèrent mutuellement très gravement, mais finalement Alibon ne put plus résister, et quand il se rendit compte que c'était sans espoir, il dit qu'il ne se battrait pas davantage.

---

fuir pot. Et la recouvra li rois et mé sires Gavains et li rois Uriens et li rois Loth ses freres, et mé sire Yvains qui encore estoit jouenes bacelers, et mé sires Kex autresi, qui le jour fist la grant prouece par coi il fu em pris puis tous les jours de sa vie. Illoc lor avint la bele aventure tout droit al gué[c], et la roïne fu passee qui s'en fuioit ; et Kex dist qu'il ne fuiroit pas devant ce qu'il veïst pour coi. Et lors virent les .VII. rois venir devant toute lor gent le trait a .II. ars, car li autre entendoient a grant gaaing qui estoit as tentes. Et li rois Uriens dist qu'il se mesissent outre le gué, car la ne douteroient il rien. Et la dist Kex que dehait eüst il, s'il i passast ja aigue devant qu'il eüst jousté a roi : « Ja ne sont il, fait il, plus que nous. » Et li rois Uriens dist : « Kex, ja [*b*] sont il .VII., et nous ne somes que .VI. — Moi n'en chaut, dist Kex, car je en ocirai bien .II. par moi. Bien se gart chascuns de vous qu'il fera ! » Et il dist voir, car il en ocist un de son glaive et un de s'espee ; et chascuns des autres ocist le sien. Ce fu la plus honneree aventure qui onques avenist au roi Artu. Et tel fu l'aventure del gué, ensi com li contes le vous a dit. Si dirons des .II. chevaliers qui se combatent. Si a tant duré la mellee que moult se sont entreblecié, mais en la fin ne pot durer Alibons. Et quant il voit que c'est sans recouvrier, si dist qu'il ne se combatra plus. Et li autres

Mais l'autre répondit qu'il ne s'en irait pas de la sorte. « Pourquoi ? demanda Alibon. Nous combattons sans querelle particulière, ou s'il y en a une, je vous la concède. — Il y en a une : vous m'avez mouillé et causé de la honte. — Je vous ferai amende honorable à votre gré. — Je vous en tiens quitte. — Grand merci, fit Alibon. Mais maintenant je vous prie de me dire votre nom[3]. » Et l'autre répliqua qu'il ne le lui dirait pas. « Je vous prie de ne pas le prendre mal, si je vais là où on me le dira. » Et le chevalier nouveau déclara qu'il voulait bien qu'Alibon aille où il lui plairait après son départ : il ne chercherait pas à l'en détourner.

305. Là-dessus ils se séparèrent. Le chevalier du gué s'en alla tout droit à la cour d'Arthur où il était bien connu, et vint directement trouver la reine. « Dame, lui dit-il, je viens de loin pour vous voir afin que vous me disiez, si vous le savez, qui est le chevalier aux armes blanches toutes neuves et au cheval blanc. — Pourquoi me le demandez-vous ? fit la reine. Si vous souhaitez que Dieu vous aide, et au nom de la créature du monde que vous aimez le plus, je vous conjure de me le dire. — Dame, répliqua-t-il, parce que j'ai lieu de vous remercier à son propos. — Et en quoi ? » fit la dame. Il lui raconta alors ce qui s'était passé et lui répéta leur dialogue. « Et je crois, dame, conclut-il, que si je le lui avais demandé en votre nom, il m'aurait donné son cheval. — Il aurait agi comme un fou, remarqua-t-elle, s'il vous avait donné son

---

dist que a tant ne s'en ira il mie. « Pour coi ? fait cil. Ja ne nos combatons nous pour nule querele, et se querele i a, je le vous quit. — Il i a tel querele, dist li nouviaus chevaliers, que vous me moullastes et feïstes honte. — Sel vous amenderai, fait cil, a vostre devise. — Et je vous en quit, fait cil. — Grans mercis, sire, fait Alibons. Mais or vous proi que vous me dites vostre non. » Et cil dist qu'il ne li dira mie. « Et je vous proi qu'il ne vous en poist mie, se je vois en lieu ou on le me dira. » Et li nouviaus chevaliers li dist qu'il velt bien qu'il voise la ou il li plaira, puis qu'il sera de lui partis, ne destourner ne l'en velt il pas.

305. Atant s'em part li uns de l'autre. Et li chevaliers del gué s'en vait tout droit a la court le roi Artu ou il estoit bien conneüs, et vient tout droit a la roïne : se li dist : « Dame, je sui de loing venus a vous que vous me dites, se vous le savés, qui est uns chevaliers a unes armes blanches et a un blanc cheval. — Por coi le demandés vous ? fait la roïne. Se Dix vous aït, ne par la riens que vous plus amés, vous en conjur que vous le me dites. — Dame, fait il, pour ce que je vous merci moult de lui. — Et de coi ? » fait la dame. Et il li conte conment la chose avoit esté et les paroles toutes. « Et je quit, dame, fait il, que se je conmandé li eüsse de par vous, qu'il m'eüst donné son cheval. — Il fesist que fols, fait ele, s'il pour une mençoigne son

cheval pour un mensonge de votre part, car je ne vous ai jamais donné le gué à garder. — Dame, il a fait mieux encore : car il m'a rendu mon cheval après m'avoir abattu, ce dont je vous remercie. Et ensuite nous avons combattu longtemps.

306. — Qui a eu le dessous ? demanda la reine. — Moi, certes, répondit Alibon ; je ne veux pas vous mentir. Mais je vous prie de me dire de qui il s'agit. — Dieu puisse me venir en aide, dit la reine, je ne sais qui il eſt ni comment il s'appelle, mais mon seigneur le roi Arthur l'a fait chevalier à la Saint-Jean. Et depuis, il a accompli maint fait d'armes, ici et ailleurs. Mais dites-moi s'il eſt en bonne santé.

307. — Dame, oui. » La nouvelle s'en répandit rapidement par toute la cour : le roi en fut très satisfait, ainsi que la plupart de ceux qui l'entendaient dire. Mais ici le conte se tait à leur sujet et parle du chevalier aux armes blanches.

308. Le conte rapporte ici que le chevalier blanc, après avoir quitté Alibon, le fils du vavasseur, chevaucha toute la journée sans rencontrer d'aventure qui mérite d'être mentionnée. Il passa la nuit chez un foreſtier qui le logea confortablement. Le lendemain il se leva de bonne heure et chevaucha toute la matinée jusqu'à tierce : il rencontra alors une demoiselle qui manifeſtait violemment une grande douleur ; dès qu'il la vit, il lui demanda ce qu'elle avait. Et la demoiselle répondit qu'elle avait le plus grand chagrin qu'elle ait jamais connu. Il lui demanda quelle en était la cause. « On a tué, dit-

---

cheval vous baillaſt, car je ne fis onques le gué garder a vous. — Dame, fait il, encore me fiſt il plus. Car il me rendi mon cheval quant il m'ot abatu ; et de ce vous merci je. Et puis aprés nous combatismes nous ensamble moult longement.

306. — Liquels en ot le piour ? fait la roïne. — Certes, fait il, jé. Je n'en quier ja mentir. Mais je vous proi que vos me dites qui il eſt. — Se Dix m'aït, fait la roïne, je ne sai qui il eſt ne conment [*c*] il a a non, mais mé sires li rois Artus le fiſt chevalier a feſte Saint-Jehan. Si a puis fait d'armes en mains lix assés, et voiant ciaus de chaiens et voiant autres. Mais pour Dieu, itant me dites s'il eſt sains et haitiés.

307. — Dame, fait il, oïl. » Mais tant eſt alee la parole que par toute la court eſt seüe : si en eſt li rois moult liés, et li plus de ciaus qui l'oent. Mais d'aus se taiſt li contes et parole del chevalier as blanches armes.

308. Ore diſt li contes que quant li Blans Chevaliers se fu partis d'Alibon, le fill au vavasour, si erra toute jor sans aventure trouver dont a parler face. La nuit jut chiés un foreſtier, qui moult bien le herberga. L'endemain se leva matin, et chevaucha toute la matinee jusqu'endroit tierce : et lors encontra une damoisele merveillous doel faisant. Il li demande qu'ele a, et la damoisele li diſt qu'ele a le grei-

elle, mon ami dans ce château là derrière. Et c'était l'un des plus beaux chevaliers du monde, et des plus vaillants.

La Douloureuse Garde.

309. — Pour quelle raison, demoiselle ? s'enquit-il. — Seigneur, c'eſt à cause des mauvaises coutumes qui y règnent. Maudite soit l'âme de celui qui les a établies, car jamais chevalier errant n'y eſt entré sans y trouver la mort. — Et pourra-t-il y avoir un chevalier qui y entre sans mourir ? — Oh ! oui, répliqua-t-elle, s'il pouvait accomplir ce qu'exige l'aventure. Mais il faudrait qu'il soit meilleur que tous les autres chevaliers. — Demoiselle, en quoi consiſte l'aventure ? Dites-le-moi. — Si vous voulez le savoir, dit-elle, allez-y : voici le chemin qui y mène[1]. » Et elle s'en alla en continuant à se lamenter comme elle l'avait fait au début. Le chevalier blanc suivit ses traces jusqu'à ce qu'il voie sur sa route un château, vers lequel il se dirigea tout droit. En arrivant devant la porte, il remarqua que le château se dressait, plein d'orgueil, avec sa forteresse située sur une haute roche naturelle, aux dimensions impressionnantes : elle faisait en effet plus d'une portée d'arbalète dans toutes les directions.

310. Au pied de la roche coulait d'un côté l'Hombre, et de l'autre un grand ruisseau issu de plus de quarante fontaines qui jaillissaient toutes à moins d'une portée d'arc du pied de la roche même. Le chevalier monta jusqu'à la porte du château :

---

gnour doel qu'ele onques eüſt. Et il li demande de coi. « On m'a, diſt ele, le mien ami mort en un chaſtel ci deriere ; si eſtoit uns des plus biaus chevaliers del monde et des plus prous.

309. — Damoisele, fait il, pour coi ? — Sire, fait ele, pour les mauvaises couſtumes qui i sont. Que maleoite[a] soit l'ame de celui qui les eſtabli, car onques chevaliers errans n'i entra qu'il n'i moruſt. — Et i enterra il ja, fait il, nus chevaliers qui n'i[b] muire ? — Oïl, fait ele, s'il pooit achiever ce que l'aventure requiert. Mais il li couvenroit eſtre miudres de son cors que n'eſt ore nus. — Damoisele, fait il, que requiert l'aventure ? Dites le moi. — Se vous le volés, fait ele, savoir, si i alés ; car c'eſt ci la voie. » Atant s'en vait faisant son doel qu'ele avoit conmencié. Et il chevauche tous les esclos tant qu'il vit assés pres de son chemin un chaſtel. Et il chevauche la tout droit. Et tantoſt [*d*] com il vint devant la porte, si esgarde le chaſtel et vit qu'il seoit trop orgueillousement, car toute la forterece siet en haute roce naïe : et si n'eſt mie petite, car ele a de tous sens plus c'uns arbaleſtriers ne trairoit.

310. Au pié de la roce de l'autre part court li Hombres, et de l'autre part court uns grans ruis[a] qui vient de plus de .xl. fontainnes qui toutes sourdent a mains d'une arcie del pié de la roce. Et li chevaliers chevauche tout contremont jusques a la porte del chaſtel, et

en s'approchant, il vit qu'elle était fermée et totalement barrée : en effet, on ne l'ouvrait jamais. Le château s'appelait la Douloureuse Garde, parce qu'aucun chevalier errant n'y entrait sans être, au moins, emprisonné, dès qu'il avait le dessous : et c'était le cas de tous, car personne ne pouvait endurer le poids des épreuves auxquelles il fallait se soumettre. En effet, il y avait deux paires de murs, et à chaque mur une porte : à chaque porte le chevalier errant devait combattre dix chevaliers, mais de la manière la plus étrange. Car, sitôt que l'un de ces chevaliers était las et ne voulait plus combattre, un autre venait prendre sa place, puis encore un autre quand celui-ci était fatigué. De cette façon, un chevalier ne pouvait les vaincre que si sa prouesse et sa chance étaient telles qu'il puisse les tuer tous l'un après l'autre.

311. Sur l'autre mur, au-dessus de la porte, se trouvait un grand homme de cuivre, tout armé et à cheval, qui tenait dans ses deux mains une énorme hache. Il était dressé là par enchantement, et tant qu'il demeurait en place, le château ne risquait pas d'être conquis par qui que ce soit. Mais, dès que celui qui devait conquérir la Douloureuse Garde passerait la première porte et pourrait voir le chevalier de cuivre, celui-ci s'effondrerait aussitôt, et tous les enchantements du château, qui en était rempli, se dissiperaient de manière que leur nature soit révélée à tous. Ils ne s'évaporeraient pas entièrement, cependant, avant que le conquérant de la forteresse

---

quant il vint pres, si le voit close et moult bien fermee ; ne cele porte n'eſtoit nule fois ouverte. Et li chaſtiaus avoit non la Dolerose Garde, pour ce que nus chevaliers errans n'i entraſt qu'il ne fuſt emprisonés au mains, si toſt com on venoit de lui au desus : et c'eſtoit de tous ciaus qui i venoient, car nus ne pooit sousfrir la painne d'armes que sousfrir i couvenoit. Quar il i avoit .II. paires de murs, et a chascun mur une porte ; a chascune porte couvenoit le chevalier errant combatre a .X.[b] chevaliers, mais c'eſtoit en une moult eſtrange maniere. Car si toſt com uns des chevaliers eſtoit las et il ne voloit plus faire d'armes, si revenoit uns autres en son lieu et se combatoit pour lui ; et quant cil eſtoit las, si revenoit uns autres. Ensi nes pooit uns chevaliers outrer, s'il n'eſtoit de tel prouece et de si grant caance que tous les peüſt ocirre l'un aprés l'autre.

311. Desore l'autre mur en haut par desor la porte avoit un home formé de coivre, et fu grans et corsus sor le cheval armés de toutes armes ; et tenoit en ses .II. mains une grant hace. Si eſtoit la sus dreciés par enchantement, et tant com il fu en eſtant, n'avoit garde li chaſtiaus d'eſtre conquis par nul home, mais si toſt come cil enterroit dedens la premiere porte qui le chaſtel devroit conquerre et il porroit le chevalier de coivre veoir, tantoſt fonderoit a terre : et lors charroient tout li enchantement del chaſtel, dont il eſtoit tous plains, en

n'y ait résidé quarante jours sans passer une seule nuit à l'extérieur[1] : telle était la puissance des enchantements du château. Le bourg confortable qui se trouvait à ses pieds était parfaitement approprié aux besoins des chevaliers errants ; il s'appelait Cenevière, et était baigné par l'Hombre. Lorsque le chevalier aux armes blanches parvint à la porte et la vit fermée, il en fut très ennuyé. À ce moment vint à sa rencontre une demoiselle de très grande beauté ; elle le salua, et il en fit autant. « Demoiselle, lui dit-il, sauriez-vous me donner quelques informations sur la coutume de cet endroit ? » La demoiselle était bien cachée derrière son voile ; si tel n'avait pas été le cas, il n'aurait pas manqué de la reconnaître. Elle lui exposa toute la coutume, comment il lui faudrait combattre et dans quelles circonstances peu favorables, s'il voulait entrer. « Mais si vous m'en croyez, ajouta-t-elle, vous n'y songerez même pas. — Demoiselle, rétorqua-t-il, je n'en resterai certainement pas là : ou bien je saurai la vérité sur ce qui se passe ici, ou bien je serai mis avec les autres hommes de valeur qui y ont trouvé la mort, car je pourrais bien connaître une fin moins honorable ailleurs. »

312. La demoiselle s'en alla. Il était déjà assez tard et le soir approchait ; là-dessus le chevalier entendit une voix d'homme qui venait d'au-dessus de la porte et lui demandait : « Seigneur chevalier, que voulez-vous ? — Je voudrais entrer ici. — Certes, vous vous en repentirez quand vous le

---

tel maniere qu'il seroient veü apertement. Mais del tout ne remanroient il mie, devant ce que cil qui le chastel conquerroit i remanroit .XL. jours sans jesir fors nule nuit : tels estoit la force des enchantemens del chastel. Et par desous estoit li bours tous aiesiés, ou on pooit trouver toutes les choses qui mestier pueent avoir a chevalier errant ; si avoit a non li bours Ceneviere, et seoit sor la riviere del Hombre. Quant [*e*] li chevaliers as blanches armes vint a la porte devant et il le vit fermee, si en fu moult angoissous. Et lors li vint a l'encontre une damoisele de moult grant bialté : si le salue, et il[a] lui. « Damoisele, dist il, savriés me vous[b] a dire nule rien del couvine de laiens ? » La demoisele fu bien envolepee : et s'ele fust desvolepee, il le conneüst bien. Et ele li devise tout le couvine de laiens, et conment il li couvient combatre et a quel meschief, s'il i velt entrer. « Mais se vous m'en creés, fait ele, vous n'i penserés ja nis que vous i entrés. — Damoisele, fait il, ensi ne remanrai je mie : ou je savrai le couvine de laiens, ou je serai mis avoc les autres prodonmes qui laiens ont esté mort, car je poroie bien faillir a plus honneree mort avoir. »

312. Atant s'en depart la damoisele. Et ja estoit moult tart et tournoit auques vers le vespre ; et tantost oï li chevaliers un home sor la porte en haut qui li demande : « Sire chevaliers, que querés vous ? — Je volroie, fait il, volentiers laiens entrer. — Certes, fait il, ce devera

ferez. — Je ne sais, fit le chevalier blanc, mais dépêchez-moi cette affaire, très cher ami, car il fera bientôt nuit. » Aussitôt l'autre sonna du cor, et un chevalier ne tarda guère à sortir par le guichet de la porte, armé de pied en cap et tirant son cheval derrière lui. Et il dit au chevalier blanc : « Seigneur chevalier, il faut que vous redescendiez par là, car ici nous n'avons pas assez de place pour combattre à notre aise. » Et l'autre de répondre que cela lui convenait parfaitement. Ils descendirent au pied du tertre, s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux, et se donnèrent les plus grands coups possibles sur leurs écus. Le chevalier du château brisa sa lance, et celui qui portait un écu blanc frappa celui de son adversaire sur la boucle : la peau se rompit et l'armature fut faussée. Le coup était violent, l'acier du haubert ne put résister à la grande force avec laquelle il était porté : les mailles se distendirent, et le fer de la lance passa à travers le corps du chevalier, qui vola hors de sa selle et tomba à terre sans espoir de se relever, car il était mort.

313. Quand le chevalier blanc le vit tomber, il mit pied à terre, car il ne pensait pas qu'il soit mort, et se rua sur lui l'épée haute. Voyant qu'il ne bougeait pas, il lui arracha le heaume de la tête et fut très courroucé de découvrir qu'il était mort. Le cor résonna une nouvelle fois, et un autre chevalier, de grande taille, sortit. En le voyant, le chevalier blanc se remit en selle, assura sa lance qu'il avait retirée du corps de l'autre, et s'élança de toute la vitesse de son cheval contre

---

vous moult peser quant vous i enterrés. — Ne sai, fait il, qu'il ert, mais biaus dous amis, hastés moi ma besoigne, car il ert ja nuis. » Maintenant sonne cil un moienel, et un poi aprés ist de laiens uns chavaliers par le guicet de la porte ; et fu armés et cors et menbres, et ses chevaus fu trais aprés lui. Et il dist a l'autre : « Sire chevaliers, la aval vous couvient traire, car ci n'a mie place ou nous puissons combatre a aise. » Et cil respont que ce li est moult bel. Lors sont venu aval au pié del tertre, si s'entrevienent[a] si tost conme li cheval lor porent courre, et s'entrefierent si grans cops sor les escus com il pueent greignours. Li chevaliers del castel brise son glaive, et cil au blanc escu le fiert en haut desor la boucle : si en fait rompre le quir et les ais desjoindre. Et li cops fu grans, si nel pot li fers del hauberc sousfrir a ce que de grant vertu fu empains ; si en estendirent les mailles, et li fers passe le chevalier parmi le cors : si vole fors des arçons et chiet a terre sans relever, car mors estoit.

313. Quant li Blans Chevaliers le vit cheü, si descent, car il ne quide mie qu'il soit mors, si li court sus, l'espee traite. Et quant il voit qu'il ne se remue, se li esrace le hiaume de la teste ; et quant il voit qu'il est mors, si en est moult coureciés. Atant fu resonnés li cors : se revint uns grans chevaliers. Et quant cil le voit venir, si est

le nouveau venu qui en faisait autant. Celui du château manqua son but, et le chevalier blanc le frappa si fort que son écu ne put résister; le haubert toutefois demeura intact. Le coup fut si violent, car ce chevalier était fort et vaillant, qu'il arracha l'adversaire de sa selle et le jeta à terre par-dessus la croupe du cheval: il se cassa le bras dans sa chute et s'évanouit. Celui qui l'avait abattu remit pied à terre, et lui arracha à son tour son heaume: quand l'autre revint à lui, il le menaça de lui couper la tête s'il ne se constituait pas prisonnier. Et le cor de sonner à nouveau, et un autre chevalier tout armé de descendre le tertre. Le chevalier blanc se hâta d'achever la conquête de son ennemi blessé, et le serra de si près que par peur de la mort il promit d'être son prisonnier.

314. Aussitôt le chevalier blanc se remit en selle, reprit sa lance qui était encore fichée dans l'écu du second chevalier, galopa contre le troisième et le porta à terre rudement. Et la lance se brisa. Le chevalier tombé, d'autre part, ne demeura pas longtemps au sol, mais se releva d'un bond pour assaillir le chevalier blanc. À nouveau celui-ci mit pied à terre, assura son écu, et se rua sur lui hardiment, l'épée à la main: ils échangèrent de grands coups, frappant partout où ils pensaient faire le plus de mal. Mais le chevalier du château ne put pas résister longtemps, et commença bientôt à céder du terrain. Lorsqu'il vit qu'il avait le dessous, il fit signe au guetteur avec son épée, et celui-ci sonna à nouveau du cor. Aussitôt,

---

montés et reprent son glaive qu'il ot traite del cors au chevalier: si s'entrelaissent corre tant com cheval porent rendre. Cil del castel a failli, et li Blans Chevaliers le fiert si que li escus n'a duree, mes li haubers remest entiers. Et cil l'enpaint par si grant force, car assés ot cuer et force; si l'esrache de la sele et le porte par deseure le crupe del cheval a tere, et au chaoir li avint qu'il brisa son destre bras; et il se pasme. Et cil qui abatu l'ot se remet a tere et li esrace tot maintenant le heaume de la teste, et quant il revint de pasmisons, si le menache de la teste a tolir s'il ne se rent prison. Et lors fu li cors resonés, si revint uns autres chevaliers tous armés aval le tertre. Et li Blans Chevaliers se haste moult de son chevalier conquerre, si le tient si cort que por paor de mort il li fianche prison a tenir.

314. Maintenant est resaillis en son cheval et reprent son glaive qui encore tenoit en l'escu au chevalier, si muet encontre le tierch et le porte a terre moult durement; et lors brise li glaives. Et li chevaliers ne demoura gaires a terre, ains sailli sus. Et cil redescent de son cheval et trait son escu avant, si li cort sus hardiement, l'espee en la main: si s'entredonnent grans cops par tout la ou il se quident empirier. Mais longement ne pot mie durer li chevaliers del castel, ains li conmence place a guerpir. Et quant il voit que li pires en est siens, si fait signe a la gaite de s'espee, et cil resone le cor. Et maintenant

un autre chevalier, grand et fort et apparemment très dangereux, sortit du château. Mais le chevalier blanc n'abandonna pas pour autant son adversaire, il redoubla ses assauts si bien qu'il le blessa très grièvement ; et l'autre se protégeait de son mieux, car il n'avait pas la force d'en faire plus. Et celui qui venait à son secours se mit à crier : « Laissez-le, seigneur chevalier, car je viens le secourir et le remplacer ! — Peu m'importe votre nombre, pourvu que je puisse tous vous vaincre. — Vous n'avez pas le droit de le toucher davantage, car je viens le protéger. — Et comment le protégerez-vous, fit le chevalier blanc, quand vous ne pouvez même pas vous protéger vous-même ? »

315. Il s'empara sans tarder de la lance du chevalier contre lequel il s'était battu, sauta sur son cheval et chargea celui qui venait vers lui : il le frappa de toute sa force si rudement qu'il le fit basculer avec son cheval dans le bassin d'une fontaine qui se trouvait là. Puis il revint au premier chevalier que l'autre était venu secourir ; celui-ci voulait retourner à son cheval, mais le chevalier blanc fondit sur lui, le heurta si violemment du poitrail de son destrier qu'il le renversa, et lui passa sur le corps de telle manière qu'il lui rompit les os et lui enleva le pouvoir de se relever. Puis il regarda autour de lui, et vit que celui qui était tombé dans le ruisseau de la fontaine se remettait déjà sur pied : il chevaucha droit sur lui, l'épée à la main, et le heurta de tout son élan, de sorte qu'il l'assomma et le porta à terre tout étourdi ; et ensuite il

---

vient uns grans chevaliers[a] corsus et de grant desfense par sanblant. Et li Blans Chevaliers ne laisse mie en[f]core le sien, ains li courut sus si que moult l'a blecié. Et cil se couvre au mix qu'il pot, car autre conroi ne met en sa garison. Et cil li crie qui au secours li vient : « Laissiés le, sire chevaliers, car je vieng en secours de lui et en son lieu. — Moi ne chaut, fait il, combien vous soiés, mais que je vous puisse tous conquerre. — Vous n'avés droit, fait li autres chevaliers, de lui plus touchier, car je le vieng garantir. — Et conment le garantirés vous, fait li Blans Chevaliers, puis que vous ne poés vos meïsmes garantir ? »

315. Maintenant a pris le glaive au chevalier a qui il s'estoit combatus, et est saillis sor son cheval et laisse courre a celui qui vient contre lui ; si le fiert de toute sa force si durement qu'il porte lui et le cheval tout en un mont en une fontainne tout en milieu. Puis revient au premier chevalier que il secouroit. Et il voloit retourner a son cheval : et il s'en vient par lui, si le fiert si del pis del cheval si qu'il le porte a terre et li vait sor le cors, que tout le debrise, si qu'il n'a pooir de relever. Et lors se regarde, si voit celui qui gisoit el ruissel de la fontainne qui ja se relevoit. Et lors li adrece, l'espee en la main ; sel fiert de tele aleüre com il vient, si que tout l'estonne et l'abat a

le fit piétiner par son cheval comme il l'avait fait avec l'autre, si bien qu'il le blessa gravement, lui aussi. Le malheureux s'évanouit de douleur. Le chevalier blanc revint à l'autre, lui délaça et lui arracha son heaume et souleva sa ventaille, et fit en sorte qu'il se constitue prisonnier. Le cor sonna encore une fois sans plus tarder, et le cinquième chevalier sortit à son tour. Lorsque le chevalier blanc le vit, il retourna en courant à celui qui gisait dans la fontaine, lui arracha son heaume et lui donna de grands coups du plat de son épée, tant et si bien qu'il se constitua prisonnier avant que l'autre n'arrive.

316. Lorsque le chevalier blanc vit qu'il avait eu le dessus sur ces quatre-là, il fit peu de cas du reste. Il revint à son cheval, remonta et chargea celui qui s'approchait l'épée haute, car il n'avait pas de lance ; et son nouvel adversaire brisa sa propre lance sur l'écu du chevalier blanc en le frappant de tout son élan ; mais le chevalier blanc poursuivit sa course et lui donna un tel coup de l'épée qu'il tenait au poing droit, de toute sa force et de toute sa colère, qu'il lui trancha heaume et ventaille sur la tempe gauche, et l'acier descendit sur l'oreille, en la coupant ainsi que la joue jusqu'au cou, qui fut lui-même tellement abîmé que ce fut tout juste s'il pouvait soutenir le poids du heaume. Le chevalier fut si étourdi qu'il ne put rester en selle et qu'il s'écroula presque inconscient ; et dans sa chute, la pointe du heaume se ficha en terre, si bien qu'il s'en fallut de peu qu'il n'ait le

---

terre tout estourdi : et li refait aler le cheval desor le cors autretant com il fist a l'autre, si que moult le ra blechié. Et cil se pasme de l'angoisse qu'il a. Lors revient a l'autre, se li delace le hiaume et li esrache de la teste et le desarme de la ventaille[a], et fait tant que cil li fiance prison. Et tantost fu li cors resonnés, si vint fors li quins chevaliers. Et quant cil le voit, si recourt sus a celui qui jut en la fontainne ; se li esrace le hiaume de la teste[b] et li donne grant cop del plat de l'espee tant que anchois que li autres venist, li a cil prison fianchie.

316. Quant li Blans Chevaliers voit qu'il est des .IIII. au desus, petit prise le remanent. Lors est venus a son cheval ; si remonte et laisse courre a celui l'espee traite, car de glaive n'a il point. Et cil pechoie son glaive sor son escu de tel aleüre com il vient. Et li Blancs Chevaliers s'en vient par lui, si li done tel cop de l'espee[a] qu'il tenoit el poing destre a l'ire et a la force que il avoit que il li trenche le hiaume et la ventaille delés le temple senestre, si que li aciers est descendus desor l'oreille : se li trenche tot jusques el col et la joe tout autresi. Et a le col si empirié que a grant paine soustient son hiaume ; si l'a si estonné qu'il ne puet arrester en sele, ains vole a terre tous estourdis. Et au cheoir feri le coins del hiaume en terre, si que pour un poi qu'il n'a le

cou brisé. Il en éprouva une telle douleur que le sang lui jaillit de la bouche, du nez et des oreilles, et il s'évanouit. À ce point, la nuit était presque complètement tombée, si bien que ceux qui étaient sur les murs voyaient à peine comment se comportaient les combattants.

317. Ils fermèrent donc le guichet ; les habitants de la ville qui étaient aux créneaux disaient que jamais ils n'avaient vu un chevalier si rapide et si sûr. Ledit chevalier fit tant qu'il conquit encore son cinquième adversaire, qui promit de se rendre en prison où il voudrait. La demoiselle qui avait parlé au chevalier blanc devant la porte vint alors le trouver et lui dit : « Venez, seigneur chevalier, allons-nous-en, car vous ne combattrez pas davantage cette nuit. — Demoiselle, fit-il, il y en a encore assez à conquérir. — C'eſt vrai, répondit-elle, mais il n'en sortira pas d'autre ce soir, car le guichet eſt fermé. Mais demain matin vous pourrez recommencer. — Je regrette qu'il n'en vienne pas d'autres, dit-il alors, car plus j'en aurais vaincu, moins j'en aurais eu à combattre par la suite. Dites-moi, je vous en prie, s'ils agissent comme ils en ont le droit. — Oui, répliqua-t-elle, sachez-le bien. Car la bataille ne doit pas se prolonger après vêpres, mais demain matin vous la retrouverez tout comme aujourd'hui. Et si ce n'était pas pour le fait qu'on ne doit pas faire attendre aucun chevalier qui vient chercher la bataille, il n'y aurait pas eu ce soir un seul coup échangé, car il était déjà très tard. Et vous devez bien en être satisfait, car vous êtes assez fatigué. — Fatigué ? Demoi-

---

col brisié ; et si a tele angoisse que li sans li vole parmi la bouche et par le nés et par les oreilles. Et cil se pasme. Si conmence moult durement a anuitier, si que cil des [*202a*] murs ne voient mais se petit non, com il se contiennent aval.

317. Atant ont le guichet fermé, si dient cil de la vile qui as murs eſtoient c'onques mais n'avoient veü si viſte cevalier ne si seür ; et il a tant fait qu'il a conquis le quint chevalier, et prison li a fiancie a tenir la ou il voldra. Et lors eſt a lui venue la damoisele qui avoit parlé a lui devant la porte, si li diſt : « Venés vous ent, sire chevaliers, car a nuit mais ne ferés vous bataille. — Damoisele, fait il, encore en i a il assés a conquerre. — Voirs eſt, diſt ele, mais[a] il n'en venra huimais nus, car li guichés eſt fermés. Mais le matin i porrés tout a tans venir. — Ce poise moi, diſt il, damoisele, que plus n'en i vient, quar toutesvoies eüssé je mains a faire quant de plus en fuisse delivrés : si vous proi que s'il me font droit, que vous le me dites. — Oïl, fait ele, ce saciés. Car la bataille ne doit plus durer, puis qu'il eſt vespres ; mais le matin le raverés vous tout autresi come vous avés ore eü. Et se ne fuſt pour ce que chevaliers ne se doit ci delaiier qui viengne pour bataille, il n'i eüſt anuit cop feru, car trop eſtoit tart : et ce devés vous bien voloir, car vous eſtes assés las. — Las ? fait il.

selle, vous l'auriez vu sans tarder, s'il avait fait jour. » Il était très courroucé et tout honteux, car il craignait qu'elle n'ait remarqué en lui quelque faiblesse. « Venez avec moi, reprit-elle, je vous procurerai un logement bien confortable. » Il dit alors à ceux qu'il avait conquis de le suivre, et ils s'exécutèrent car ils avaient tous les chevaux dont ils avaient été jetés à bas.

318. La demoiselle conduisit le chevalier au bourg situé un peu plus bas, jusqu'à un beau logement ; il en avait grand besoin. Lorsqu'ils y furent, elle le mena dans une chambre et l'aida à se désarmer. Elle était toujours soigneusement voilée. Il regarda autour de lui et remarqua dans cette chambre trois écus pendus au mur, et recouverts de leurs housses ; il demanda à la demoiselle à qui ils appartenaient. Elle répondit qu'ils étaient tous les trois au même chevalier. « Demoiselle, reprit-il, je les verrais volontiers à découvert, si vous le vouliez bien. » Elle fit enlever les housses, et il put voir qu'il s'agissait de trois écus d'argent, l'un portant une bande diagonale vermeille, l'autre deux et le troisième trois : il les contempla longtemps. Alors qu'il était encore absorbé dans ce spectacle, la demoiselle sortit d'une chambre voisine, richement parée et le visage à découvert ; or il y avait là beaucoup de lumières. « Seigneur chevalier, demanda-t-elle, que pensez-vous de ces écus ? — Beaucoup de bien, demoiselle », répondit-il. Il la regarda alors, et la reconnut aussitôt puisque son visage était dévoilé ; il courut vers elle les bras

---

Damoisele, ce eüssiés vous veü par tans, s'il fust jours. » Lors est moult iriés et hontous, car il crient qu'ele[b] ne li ait veü faire aucun malvais samblant. « Venés ent, fait ele, avoc moi, la ou je vous herbergerai moult bien. » Atant dist a ciaus qu'il avoit conquis qu'il le sivissent ; et il si font, car il avoient tous lor chevals dont il avoient esté abatu.

318. La damoisele mainne le chevalier el bourc aval en un ostel moult bel ; et il en avoit moult grant mestier. Et quant il fu venus a l'ostel, si le mena la damoisele en une chambre desarmer. Et ele fu toutes ores envolepee. Et il esgarde, si voit en cele chambre .III. escus pendus en haut, et furent a toutes les houces. Il demande a la damoisele qui sont cil escu. Et ele li dist qu'il sont a un tout sol chevalier. « Damoisele, fait il, je les verroie volentiers tous descouvers, se vous voliés. » Et ele les fist descouvrir, si voit que ce sont .III. escu d'argent ; si a en l'un une bende vermeille de bellyc, et en l'autre .II., et el tiers .III. ; si les regarde moult grant piece. Et la ou il les regardoit, vint la damoisele d'une autre chambre moult richement acesmee, si ot le vis nu et descouvert ; et laiens ot luminaire a grant [*b*] plenté. « Sire chevaliers, fait ele, que vous samble de ces escus ? — Damoisele, fait il, moult bien. » Lors le regarde et le voit a descouvert, et le reconnoist moult bien. Et il saut les bras tendus, et si li dist :

tendus en disant : « Ma demoiselle, soyez la bienvenue plus que toute autre ! Mais, pour l'amour de Dieu, dites-moi comment va ma bonne dame ? — Très bien », fit-elle. Puis elle le prit à part et lui confia que sa Dame du Lac l'avait envoyée vers lui. « Et demain, ajouta-t-elle, vous saurez votre nom et celui de votre père ; et ce sera là-haut que vous l'apprendrez, dans ce château dont vous serez demain le seigneur avant que vêpres ne soient sonnées. Je le sais, en effet, de la bouche même de ma dame. Et les trois écus que vous avez vus sont à vous ; sachez qu'ils sont dotés d'un pouvoir merveilleux : car dès que vous suspendrez à votre cou celui qui porte une bande, vous recouvrerez la force et la prouesse d'un chevalier en plus de la vôtre. Et si vous prenez celui à deux bandes, vous aurez la force et la prouesse de deux chevaliers, et avec celui aux trois bandes, vous acquerrez la prouesse de trois chevaliers. Et je les ferai porter demain au lieu du combat : gardez-vous bien de trop vous fier en votre jeunesse, et dès que vous sentirez vos forces diminuer prenez l'écu à une bande, puis celui à deux bandes si le besoin vous y pousse, et enfin celui à trois bandes. Vous verrez alors advenir les prodiges les plus manifestes que vous ayez jamais vus, tels que vous ne pourriez les imaginer. Mais gardez-vous aussi de ne pas demeurer au service du roi Arthur ni de personne d'autre avant de vous être fait connaître dans mainte terre par vos prouesses. Ma dame veut que vous agissiez de la sorte pour accroître votre valeur et votre réputation. »

« Damoisele, vous soiiés la bien venue sor toutes les autres damoiseles. Mais pour Dieu me dites, que fait ma bone dame ? — Moult bien », fet ele. Lors le traist a une part et li dist que sa dame del Lac l'envoie a lui : « Et demain, fait ele, savrés vostre non et le non vostre pere ; et ce sera la sus en cel chastel, dont vous serés demain sires, ains que vespres soient sonnees. Car je le sai par la bouche ma dame meïsmes. Et li .III. escu que vous avés veü sont vostre ; et saciés qu'il sont assés merveillous : car si tost conme vous avrés a vostre col pendu celui a une bende, si avrés recouvré la proucce et la force a un chevalier avoc celi que vous avés ; et se vous i pendés celui as .II. bendes, si avrés la force et la proucce de .II. chevaliers ; et par celui as .III. bendes, recouverrés vous la proece a .III. chevaliers. Et je les ferai demain porter en la place. Si gardés bien que vous ne vous fiiés mie tant en vostre jouenece, que si tost come vous sentirés vostre force apeticier, si prendés l'escu a le sole bende, et puis celui as .II. bendes se besoins vous chace, et puis celui as. iii. bendes : si verrés avenir les plus apertes miracles que vous onques veïssiés, et teles que vous ne les porriés mie penser. Mais bien gardés que vous ne remanés n'au roi Artu ne a autrui, devant que vous soiiés conneüs par vos

319. La demoiselle parla longtemps avec lui, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se mettre à table. Cette nuit-là, les gens d'en haut comme ceux d'en bas se mirent en peine de voir le chevalier, en priant Notre-Seigneur de lui donner la force et le pouvoir de conquérir tous les chevaliers comme il l'avait fait avec les cinq premiers : ils désiraient fort en effet qu'il y ait enfin un terme aux enchantements et aux mauvaises coutumes du château. Ils passèrent donc la nuit ainsi ; au matin, la demoiselle fit entendre la messe au chevalier, puis il s'arma. Quand ce fut fait, la demoiselle le conduisit devant le portail et lui dit : « Savez-vous ce que vous devez faire si vous voulez conquérir la seigneurie et venir à bout des enchantements ? Il vous faudra l'emporter, avant la nuit, sur dix chevaliers à cette première porte et dix autres à la suivante. — Comment ! s'exclama-t-il, n'ai-je pas vaincu cinq chevaliers de la première porte ? — Oui, répondit-elle, mais tout ce que vous avez accompli ne vous est pas compté plus que si vous n'aviez porté le moindre coup : si vous aviez conquis neuf chevaliers à l'une des portes et que l'heure d'arrêter soit venue, tout serait à recommencer, car vous devez les avoir tous conquis avant que la nuit ne soit tombée. Mais soyez certain que vous les conquerrez tous. Et je vais vous assurer d'autre chose encore, c'est que vous ne mourrez jamais par les armes aussi longtemps que vous aurez le heaume sur la tête et le haubert

---

proueces em pluisours terres. Car ensi le velt ma dame que vous le faciés, pour vous essaucier et amender. »

319. Longement parla a lui la damoisele, tant qu'il s'asisent au mengier quant il fu prest[a]. Cele nuit furent em painne del chevalier veoir cil d'amont et cil d'aval, et proient tout a Nostre Signour qu'il li doinst force et pooir de conquerre tous les chevaliers autresi com il avoit conquis les .v. cevaliers : car moult desiroient que les enchantemens et les males coustumes del chastel fuissent remeses a tous jours. Ensi passerent cele nuit. Et au matin fist la damoisele oïr messe au chevalier ; et puis s'arma. Et quant il fu armés, la damoisele le mena devant la porte, puis li dist : « Savés vous que vous avés a faire, se vous volés la [*c*] signourie conquerre et abatre les enchantemens ? Il vous couvendra conquerre, ains que nuis soit[b], a ceste premiere porte .x. chevaliers ; et a cel autre .x. — Conment ! fait il. Dont n'ai je conquis de la premiere porte .v. chevaliers ? — Oïl, fait ele, mais riens que vous aiiés fait ne vous vaut riens plus que se vous n'i eüssiés onques cop feru ; car se vous eüssiés conquis .ix. chevaliers d'une des portes et l'ore venist, que tout seroit a reconmencier : car ançois que nuis soit, les devés vous tous avoir conquis. Et bien soiiés seürs que vous les conquerrés tous. Et encore vous ferai certain d'une autre chose, que vous ne morrés ja par armes tant que vous aiiés hiaume el chief ne

sur le dos. C'est une certitude qui doit bien vous donner confiance en vous. — Certes, répliqua-t-il ; de la sorte en effet je suis sûr de ne pas risquer une mort déshonorante. »

320. Pendant qu'ils parlaient ainsi, le cor sonna, et un chevalier sortit tout armé, mais tête nue. « Seigneur chevalier, dit-il au chevalier blanc, que demandez-vous ? » Et lui de répondre : « L'aventure du château. — Rien à faire de ce côté, dit l'autre, aussi longtemps que vous retiendrez prisonniers nos chevaliers. Mais dès que vous les aurez rendus, vous trouverez l'aventure à votre disposition. — Ce ne sera pas à cause des chevaliers qu'elle fera défaut. Mais prenez garde de ne pas me faire de tort, car ce serait déloyal. » Et l'autre répondit : « Seigneur chevalier, sachez bien que vous devez les rendre, mais ils ne doivent pas porter les armes contre vous. Et si vous le voulez, vous pouvez exiger leur promesse, je vous le conseille d'ailleurs ; sachez aussi que je désirerais fort que vous soyez assez preux pour conquérir le château, car ce calvaire a assez duré. Mais ils doivent me garder ma loyauté et faire ce en quoi consiste mon service[1]. » Le chevalier aux armes blanches libéra sur-le-champ les quatre chevaliers qui rentrèrent au château. Et aussitôt il en sortit un autre chevalier tout armé.

321. Lorsqu'il eut franchi le guichet, il sauta sur son cheval qu'on lui avait amené, puis ils se dirigèrent tous deux vers le terrain au pied du tertre, et commencèrent à jouter le

---

hauberc el dos. C'est une chose qui moult vous doit asseürer. — Certes, fait il, dont sui je seürs que je ne puis morir hontousement. »

320. Endementres que il parloient ensi, li cors sonna ; et uns chevaliers ist fors, armés de toutes armes fors de la teste, et dist au Blanc Chevalier : « Sire chevaliers, que demandés vous ? » Et il li dist : « L'aventure del chastel. — De ce, fait il, ne trouverés vous ja qui vous responde, tant come vous tenés nos chevaliers. Mais si tost come vous les avrés rendus, si avrés l'aventure toute preste. — Pour les chevaliers, fait il, ne remandra il ja. Mais gardés que vous ne me faciés tort, car ce seroit desloiautés. » Et cil dist : « Sire chevaliers, bien saciés que vous les devés rendre, mais il ne doivent armes porter contre vous. Et se vous volés, les fois em poés vous avoir, et jel vous lo. Et bien saciés que je voldroie que vous fuissiés si prous que vous peüssiés le chastel conquerre, car trop a duré ceste dolours. Mais il me doivent garder ma loiauté et faire ce que mes fiés aporte. » Maintenant delivre cil as blanches armes les .IIII. chevaliers, si s'en entrent el chastel. Et tantost est fors venus uns chevaliers tous armés.

321. Quant il fu fors del guichet, si saut sor son cheval qui amenés li fu ; puis en viennent andoi au pui del tertre aval, et conmencent les jostes au plus pres qu'il porent de la porte. Li chevaliers del chastel

plus près possible de la porte. Le chevalier du château frappa l'autre sur son écu de toute sa force, de sorte qu'il cogna sa tempe, mais la lance, qui était longue et solide, ne se brisa pas. Et le chevalier blanc le frappa à son tour avec une telle violence qu'il lui transperça le bras à travers l'écu et la manche du haubert, lui faisant cogner l'écu si fort contre le flanc qu'il s'inclina en arrière sur le dos du cheval, et qu'il vola à terre par-dessus la croupe de sa monture. Il tomba si brutalement qu'il se blessa gravement. Le chevalier blanc mit pied à terre ; mais alors qu'il voulait se ruer sur lui, il vit bien neuf chevaliers sortir de la première porte, et descendre le tertre. L'un d'eux se sépara de ses compagnons et s'approcha du terrain de joute, à petite distance ; le chevalier blanc craignit alors une trahison. Il remonta à cheval, prit sa lance et s'élança contre celui qu'il voyait venir ; ils se frappèrent mutuellement si fort que les deux lances volèrent en morceaux, mais aucun des deux ne tomba. Et lorsque le chevalier blanc constata que son adversaire était resté en selle et que les lances étaient brisées, il en éprouva un profond dépit, et dit que maudit soit celui qui inventa la lance et ne la fit pas telle qu'on ne puisse la briser.

322. Puis il mit la main à son épée. Le premier chevalier s'était relevé ; il avait perdu son cheval et jeté son écu, car il ne pouvait le porter avec son bras blessé. Il se dirigeait vers la roche de toute la vitesse dont il était capable, mais le chevalier

---

feri l'autre sor l'escu de tout son pooir, si qu'il li fait hurter a la temple, mais la lance ne brisa mie, qui trop estoit longe et fors. Et li chevaliers fiert lui si que parmi l'escu et parmi la mance del [*d*] hauberc li point el bras ; si li fist l'escu hurter au costé si durement que l'escine li est ploie contre l'arçon deriere, si le fait voler a terre par desore la crupe del cheval. Et cil chiet si durement que moult se blece. Et li Blans Chevaliers est descendus a terre ; et quant il li voloit courre sus, si voit jusques a .IX. chevaliers tous issus fors de la premiere porte : si en viennent le tertre aval. Et lors s'em part uns chevaliers des .IX. et s'en vint jusqu'en la place, et se tint un petit loing. Et quant li Blans Chevaliers le voit, si se crient de traïson. Lors est salis sor son cheval, et prent son glaive et s'adrece vers celui qu'il voit venir : si le fiert si durement et il lui, si que toutes lor lances volent em pieces ; mais ne chaï ne li uns ne li autres. Et quant li Blans Chevaliers voit que cil n'est cheüs et que andoi lor glaive sont pechoiié, si en a moult grant despit, et dist que maleois soit qui onques fist glaive, quant on ne le fist tel c'on ne le peüst brisier.

322. Lors a mis la main a l'espee. Et li autres chevaliers qu'il ot devant abatu estoit relevés ; et ot son cheval perdu, et jus jeté son escu, car il nel pooit mie del bras soustenir : si se traist vers la roce au plus qu'il pot. Et cil li adrece quanques chevaus li pot aler.

blanc s'élança sur lui au grand galop. En l'entendant venir, le chevalier se retourna et voulut tirer son épée, mais il n'en eut pas le loisir car l'autre était déjà sur lui : il lui donna un tel coup sur le heaume qu'il le fit chanceler et presque tomber. Le chevalier blanc passa outre, emporté par son élan, puis revint sur lui alors qu'il tirait son épée ; et cette fois, avant qu'il puisse s'en garder, il lui infligea un tel coup sur le bras droit qu'il l'eſtropia pour de bon. L'épée tomba au sol. « Comment, seigneur chevalier ! s'écria l'autre qui arrivait en hâte, voulez-vous nous combattre tous les deux ? — Oui, rétorqua le chevalier blanc, et un troisième s'il se présentait, d'aussi bon cœur.

323. — Sur ma foi, nous n'oserions vous attaquer à deux, si ce n'était avec votre permission expresse. — Puisque vous venez vous secourir l'un l'autre, faites de votre mieux : cela ne me dérange pas plus que vous soyez deux plutôt qu'un seul, ou trois plutôt que deux, car je viendrai aussi bien à bout du plus grand nombre que du plus petit[1]. » Le chevalier fut très troublé par ces paroles, et se rendit bien compte que son adversaire était de très grande valeur. Ils s'attaquèrent alors à l'épée, et se donnèrent force coups violents sur le heaume. Mais quand le chevalier blanc vit s'en aller celui qu'il avait blessé aux deux bras, il le chargea à nouveau, et au passage lui arracha le heaume de la tête. Le malheureux cherchait à s'enfuir en gravissant le tertre. Et l'autre revint sur lui, et à son nouveau passage le frappa si violemment, dans sa

---

Et quant li chevaliers l'ot venir, si se regarde et velt traire s'espee, mais il n'en a mie loisir, car cil s'en vient par lui : se li donne tel cop sor le hiaume que tout le fait chanceler, si que pour un poi qu'il n'eſt cheüs. Et cil se lance outre, et puis en revint par lui, si com il ot l'espee traite : si li done tel cop sor le deſtre bras, ains qu'il s'en gart, qu'il le mehaigne ; et l'espee li eſt cheüe enmi le champ. « Conment ! sire chevaliers, fait li autres qui apoignant li vient, vous volés vous combatre a nous .II. ? — Oïl, diſt li Blans Chevaliers, au tiers s'il i venoit, ausi volentiers conme as .II.

323. — Par foi, fait cil, nous ne vous oserienmes mie ferir .II. ensamble, se par voſtre congié non. — Puis, fait il, que vous i venés pour secourre li un l'autre, si vous entraidiés au mix que vous poés : nient plus ne me grieve il se vous eſtes doi que uns, ne li troi que li doi, car je conquerrai ausi bien le plus que le mains. » Quant li chevaliers l'entent, si s'en esmaie moult, et bien set que il par eſt de trop haut cuer. [*e*] Lors s'entreviennent, les espees traites ; si s'entredonnent moult grans cops desor les hiaumes. Et quant li Blans Chevaliers en voit aler celui qu'il ot mehaignié des .II. bras, se li relaisse courre et s'en vient par lui, et li esrace le hiaume fors de la teſte. Et cil bee a fuir tout contremont le tertre ; et cil s'en vient par lui, si le

grande colère, qu'il fit voler au loin sa coiffe, et le pourfendit jusqu'aux épaules : il tomba mort. Le second chevalier le rattrapa à ce moment et lui donna un tel coup sur le heaume qu'il le fit s'incliner en avant sur l'encolure du cheval ; mais au passage le chevalier blanc ne lui en donna pas moins, par hasard, un grand coup en arrière avec son épée sur le nasal, de sorte qu'il le lui trancha jusqu'aux oreilles. Le chevalier bascula en arrière de douleur, et s'évanouit. Et le chevalier blanc revint sur lui, lui arracha son heaume et lui cria de se rendre, mais l'autre n'était pas en état de répondre. Il le frappa donc à nouveau de l'épée sur les dents, qui étaient à découvert et toutes sanglantes, et lui trancha la mâchoire jusqu'aux oreilles. Puis il dit que jamais Dieu ne lui vienne en aide, s'il avait en ce jour pitié d'eux et renonçait à les tuer.

324. Les autres chevaliers virent bien que celui-ci était mort, et l'un d'entre eux, qui s'était déjà avancé au bas du tertre, se détacha du groupe et vint briser sa lance sur le chevalier blanc. Puis, une fois privé de sa lance, il tira l'épée et entreprit de lui en assener de grands coups partout où il pouvait l'atteindre. Mais l'autre s'élança à son tour contre lui si vivement que tous les spectateurs en furent ébahis ; en peu de temps il le réduisit à un tel état qu'il ne pouvait plus résister. Il en appela donc un autre, qui s'approcha tout frais pour le remplacer, pendant que celui qui ne pouvait en endurer davantage s'enfuyait vers le château. Ils occupèrent de la sorte le chevalier blanc jusqu'à ce qu'il soit prime passée.

---

fiert tout[a] contremont la coife a la grant ire que il ot, si que tout le pourfent jusques ens espaulles[b] ; et il chiet mors. Et li autres li vient ataingnant, si li donne tel cop desor le hiaume que tout l'embronche aval ; et la ou il s'em passe outre, si feri li Blans Chevaliers par aventure de l'espee[c] ariere main el nasel del hiaume : se li trenche jusques es oïes : si l'enverse de la grant angoisse qu'il a tres desor l'arçon deriere ; et cil se pasme. Et il revient par lui, se li esrace le hiaume de la teste, et li crie qu'il li fiance prison. Mais cil n'ot pooir de respondre. Et cil le fiert de l'espee enmi les dens qu'il ot tous descouvers et plains de sanc, si le trenche jusques es oreilles ; et puis dist que ja Dix ne li aït, s'il a huimais pitié d'aus ocirre.

324. Lors voient bien li autre chevalier qu'il est mors : si s'em part uns des autres qui ja estoit venus au pié del tertre ; si pechoie son glaive sor le Blanc Chevalier. Et quant li glaives li est faillis, si sace l'espee et li donne grans cops la ou il le puet ataindre. Et cil li court sus si vistement que tout s'en esbahissent ; si le conroie tel em poi d'ore que plus ne le pot sousfrir. Si apele un autre, et il vient ; et cil qui plus ne pooit la bataille sousfrir s'en fuit el chastel, et uns autres tous fres li vient en son lieu. Ensi menerent tant le Blanc Chevalier que ja estoit prime passee del jour. Lors vint illoc

Alors s'approcha un écuyer, qui portait à son cou un écu d'argent avec une bande vermeille; de l'écu du chevalier blanc il ne restait plus grand-chose, et lui-même était passablement hors d'haleine et affaibli. Il avait perdu beaucoup de sang, car il avait reçu de nombreuses blessures. En retour, bien sûr, il les avait aussi blessés gravement, mais ils s'enfuyaient tous au château pour se mettre à l'abri et il en revenait toujours de nouveaux, en pleine possession de leurs forces.

325. Quand le chevalier blanc comprit qu'il ne pouvait en venir à bout ainsi, il fut très contrarié de tant tarder à conquérir l'honneur auquel il aspirait; il jeta au sol ce qui restait de son écu et saisit celui que le valet avait apporté. Il sentit aussitôt que sa force doublait, et se trouva si leste et reposé qu'il ne lui ressouvenait plus de ses plaies. Il chargea derechef ses ennemis, frappant de droite et de gauche et accomplissant de tels prodiges que pas un, parmi les spectateurs, ne put le voir sans s'en émerveiller et en rester confondu. Il faussait les heaumes, il découpait les écus, il rompait les mailles des hauberts sur les bras et les épaules de ses adversaires, et eux de leur côté le blessaient fréquemment. Car dès que l'un d'entre eux ne pouvait plus en endurer davantage, il en venait un autre à sa place, ce qui causait bien du tort au chevalier blanc. Il continua le combat ainsi jusqu'à ce qu'il soit midi passé, et ses adversaires lui infligèrent bien des plaies, petites et grandes. Alors vinrent la

---

uns esquiers, et portoit a son col un escu d'argent a une bende de bellyc vermelle: et li escus au Blanc Chevalier estoit ja tels conreés[a] que moult en i avoit petit remés, et il meïsmes estoit tels conreés qu'il estoit moult empiriés d'alainne et d'autre force; si avoit moult perdu de sanc, car en maint lieu estoit navrés. Et il les ravoit moult bleciés et navrés, mais tout fuioient au chastel a garant, et pour als revenoient autre tout fres.

325. Quant li Blans Chevaliers voit que ensi ne puet venir a chief, se li anoie moult que tant demoure a conquerre le grant honour qu'il atent; et lors jete jus tant d'escu qu'il l'en estoit re[*f*]més, et saisist celui que li vallés li avoit aporté. Et lors sent sa force doublee, si est tant vistes et tant legiers qu'il ne se sent de cop ne de plaie que il ait. Et tantost laisse courre a ciaus, et fiert a destre et assenestre et fait tels mervelles que nus nel voit qu'il ne s'en esmervelle et esbahist. Il lor folse lor hiaumes, il lor decope lor escus, il lor desront lor haubers sor lor bras et sor lor espaulles; et il le blecent moult. Car si tost com li uns ne pot sousfrir la mellee plus, si vient uns autres en son lieu, et ce li a moult grevé. Si a ensi maintenue la mellee tant que miedis fu passés, se li ont assés fait plaies petites et grans. Et lors vint la damoisele qui l'avoit amené devant la porte, et li esquiers avoc

demoiselle qui l'avait conduit jusqu'à la porte, et l'écuyer qui lui avait apporté l'écu : cette fois il avait l'écu aux deux bandes. Le chevalier blanc avait contraint ses ennemis à reculer vers le tertre, et ils se réfugiaient vers la porte pour recevoir plus vite du secours. Les gens du château se tenaient sur les murs pour regarder la bataille, et ils voyaient bien que le chevalier blanc les menait à lui tout seul tous à déconfiture. Ils en étaient très impressionnés et priaient Dieu de lui laisser continuer ce qu'il avait commencé. Ceux de l'intérieur, à force d'esquiver les coups du chevalier blanc, arrivèrent à la porte, et se retournèrent alors contre lui avec énergie, pendant que d'autres venaient à leur secours, si nombreux qu'il n'en pouvait venir à bout. La demoiselle en personne le prit alors par le frein, lui ôta l'écu du cou et le remplaça par celui aux deux bandes. Et les chevaliers se demandaient bien pourquoi elle agissait de la sorte, mais ils espéraient que le chevalier blanc ne reviendrait pas au combat, car ils avaient grand-honte d'affronter ensemble un seul chevalier, qui de surcroît les avait tellement malmenés.

326. Celui-ci retourna à la mêlée et en peu de temps il les amena au point où aucun n'osait plus attendre ses coups, mais où tous cherchaient à les esquiver : il n'y avait pas un chevalier du château qui n'ait en prenant part au combat fait l'expérience de sa manière de se battre, et tous affirmaient qu'ils n'avaient jamais affronté un chevalier de sa force. Plus que tous, le seigneur du château qui le regardait depuis le mur en était tout ébahi : il était envahi par une telle colère

---

li qui avoit aporté l'escu : si aporta celui as .II. bendes. Et li chevaliers les avoit ja si menés qu'il les avoit ja mis el tertre, et s'en aloient vers la porte pour le secours avoir plus prest ; et les gens del chastel esgardent desor les murs, si voient que li Blans Chevaliers les mainne tout par son cors. Si en sont tout esbahi et proient tout que Dix le tiengne en ce qu'il a conmencié. Tant ont guenci cil dedens as cops le Blanc Chevalier qu'il sont venu devant la porte, et lors li courent tout sus ; et lors secours lor vient sovent et menu, par coi il n'en puet a chief venir. Et lors le prent la damoisele meïsmes au frain et li oste ele meïsmes l'escu de son col et i met celui as .II. bendes. Et li chevalier s'esmerveillent pour coi ele le fait ; si volsissent bien qu'il ne revenist plus ariere, car trop ont grant honte de combatre a un sol chevalier qui si malement les a menés.

326. Lors est revenus a la mellee, si les a si conreés em poi d'ore que nus a cop ne l'ose atendre, ains guenchissent tout a ses cops li plus fres ; ne il n'i a cevalier el chastel qui ait esté a la mellee qui n'ait ses cops assaiiés, si dient bien c'onques mais n'orent veü chevalier de son pooir. Mais sor tous les autres s'en esbahist li sires del chastel, qui l'esgarde desor les murs ou il est : si en a tele ire qu'a poi

qu'il manquait de devenir fou à l'idée de ne pouvoir se ruer au combat ; mais cela lui était interdit, selon les coutumes du château, avant que tous les autres ne soient vaincus. Et il avait bien peur de connaître bientôt son grand malheur, malheur qui, avait-il toujours pensé, ne pouvait lui être apporté par un seul chevalier. Ainsi donc, le seigneur était très troublé. Et le chevalier blanc combattait et maltraitait les autres chevaliers, qui voyaient bien, à leur grande honte, qu'ils ne pourraient pas lui résister quoi qu'ils fassent, car il les tenait si serré et les fatiguait tant qu'il leur interdisait même l'entrée du guichet et empêchait ceux de l'intérieur de sortir : si bien qu'en peu de temps il leur fit justice de sorte que cinq furent arrangés de manière à ne pas pouvoir se relever : deux étaient morts, et les trois autres, blessés à mort, étaient étendus à côté des deux qu'il avait tués au début. Et lorsqu'il vit qu'il n'en restait plus que trois, il jugea que ce n'était plus grand-chose.

327. Il se précipita sur eux avec férocité, et ils lui cédèrent la place, esquivant ses coups et fuyant devant lui de leur mieux. Alors le plus grand et le plus solide des trois s'avança, et dit qu'il ne se ferait pas tuer, car de plus braves que lui y avaient déjà laissé la vie : il rendit son épée au chevalier blanc et se constitua prisonnier, et les deux autres, en voyant cela, en firent autant. Le chevalier blanc entendit alors un grand fracas : il regarda vers le haut, et constata que c'était la porte qui s'était ouverte ; il en éprouva une grande

---

qu'il ne forsene de doel qu'il n'est a la mellee ; mais il n'i puet estre ne ne doit, selonc les coustumes del chastel, devant que tout li autre fuissent conquis. Si a moult grant paour de veoir sa grant dolour, a coi il n'avoit onques quidié que nul cors de un sol chevalier peüst ataindre. Ensi en est li sires moult esmaiiés. Et li Blans Chevaliers se combat et mainne lé cheva[*203a*]liers moult hontousement ; et bien voient qu'il ne porront a lui durer pour chose qu'il facent, car il les tient si cours et si les lasse qu'il ne pueent entrer el guichet, ne cil de dedens venir fors[b] : si s'est em poi d'ore si vistoiiés qu'il en a .v. tels conreés qu'il n'ont pooir de relever, car li doi en sont ocis et li .III. en gisent a mort navrés estre les autres .II. qu'il avoit ocis au conmencier. Et quant il voit qu'il ne sont que .III., si les proise moult petit.

327. Lors lor courut sus moult fierement ; et il li guerpissent la place, si fuient tant com il pueent an guencissant. Et lors vient avant li plus grans et li plus corsus des .III., si dist qu'il ne se fera ja ocirre, car moult plus prou qu'il ne soit i ont perdu la vie : se li rent s'espee et li fiance prison. Et quant li autre doi voient ce, si font autretel. Et lors escoute li Blans Chevaliers, si ot un grant escrois ; et il esgarde contremont, si voit que c'est la porte qui est ouverte, et il en a trop grant joie, car ce ne quidoit il ja veoir. Et il estoit ja pres nonne de

joie, car il croyait ne jamais voir cela. Il était déjà près de none. Lorsque le chevalier eut gravi le tertre, il aperçut par le portail les dix chevaliers de l'autre porte assemblés devant le guichet. Alors la demoiselle qui avait apporté les écus l'arrêta ; elle lui délaça de ses propres mains son heaume, car il ne valait plus grand-chose. Elle le donna à l'un de ses valets et en prit un autre qu'elle jugeait très bon et beau, et qu'elle lui laça sur la tête. Puis elle lui enleva l'écu du cou et mit à la place celui aux trois bandes. Et il lui dit : « Ah ! demoiselle, vous me déshonorez, vous voulez me les faire vaincre sans mérite de ma part : il en restait trop de celui que vous avez enlevé. »

328. Le valet lui donna alors une lance dont le bois était exceptionnellement résistant et le fer tranchant comme celui d'une faux. La demoiselle lui dit qu'elle voulait voir comment il jouterait, car elle savait comment il maniait bien l'épée. Il prit la lance et s'approcha de la porte ; la demoiselle lui demanda de regarder au-dessus, et il obéit : il y vit le grand chevalier de cuivre prodigieux, et dès qu'il eut posé ses yeux sur lui, celui-ci tomba de toute sa hauteur sur l'un des chevaliers qui se tenaient devant la porte. Il lui brisa le cou et l'abattit mort de son cheval. Le chevalier blanc ne se laissa pas impressionner, mais éperonna sa monture et se lança au milieu de ses adversaires ; il frappa si fort le premier qu'il atteignit de sa lance bien raide au fer si tranchant que ni écu ni broigne ne purent le préserver de la mort. Mais quand les

---

jour. Quant il ot monté le tertre, si voit parmi la porte les .x. chevaliers de l'autre porte tous embuschiés[a] devant le guichet. Lors l'areste la damoisele qui les escus avoit aportés : se li deslace ele meïsmes son hiaume, car il n'est mais prous : si le baille a un sien vallet et prent un autre qu'ele tient a moult bon et moult bel ; se li a lachié. Puis li oste l'escu del col, se li met celui as .III. bendes. Et il li dist : « Ha ! damoisele, honni m'avés, qui les me ferés vaincre sans point de m'onnour : trop en i avoit il de celui que vous avés osté. »

328. Lors li baille li vallés un glaive dont la hanste estoit a merveilles fors et li fers trenchans conme fals. Et la damoisele li dist qu'ele velt veoir conment il joustera, car ele set assés conment il se set aidier de l'espee. Et il a pris le glaive et vient devant la porte. Et la damoisele li dist qu'il regart en haut desus la porte ; et il esgarde, si voit le chevalier de coivre grant et merveillous. Et si tost com il l'a veü, si chiet de si haut com il est et ataint un des chevaliers qui estoit desous la porte : se li brise le col en travers et l'abat mort de son cheval. Mais de riens ne s'esbahist li Blans Chevaliers, ains laisse courre le cheval et se fiert enmi aus tous, et fiert le premerain qu'il ataint de son glaive qui estoit roide de fust et trenchant de fer, que escus ne broigne nel garanti qu'il ne l'ait mort. Et quant li autre

autres virent leurs deux compagnons morts et le chevalier de cuivre effondré, ils ne surent plus à quel saint se vouer. Ils se précipitèrent à bas de leurs chevaux et se réfugièrent à l'intérieur du guichet au plus vite. Le chevalier blanc se jeta derrière eux, l'épée à la main, et en donna de grands coups à tous ceux qu'il pouvait attraper. Il en fit tant que les trois derniers, qui n'avaient pas pu rentrer à temps, se rendirent ; puis il suivit les cinq autres à l'intérieur par le guichet, mais il ne parvint pas à les atteindre. Il rencontra en revanche bien des dames, des demoiselles et des bourgeois qui lui firent fête et lui dirent : « Seigneur, il n'eſt pas nécessaire que vous en fassiez davantage, puisqu'ils vous ont cédé la porte. » Une demoiselle apporta alors les clés, et en ouvrit la porte, qui poussa un si grand cri que le chevalier en fut très étonné. Il demanda à ceux qui l'entouraient s'il devait faire autre chose encore qui ait trait à l'aventure. Et les gens du bourg, à qui il tardait fort d'être délivrés, dirent que non, si ce n'était qu'il devait combattre le seigneur du château avant d'ôter son heaume ou quelque élément de son armure. « Je suis tout prêt à le faire, dit-il, pourvu que vous me disiez où je pourrai le trouver. — Seigneur, fit un jeune homme qui se tenait là, le seigneur, vous l'avez manqué. Il s'en va aussi vite que son cheval peut le porter, en proie à un tel chagrin qu'il s'en faut de peu qu'il ne se tue de désespoir. »

329. Les gens du château furent navrés de cette nouvelle ;

---

voient ces .II. mors et le chevalier de [*b*] coivre fondu, si ne se sevent mais en qui fiier. Si saillent jus de lor chevals et se lancent dedens le guicet au plus isnelement qu'il peuent. Et li Blans Chevaliers saut jus ; si a traite s'espee, dont il lor donne grans cops partout la ou il les ataint, si a tant fait que li .III. daerrain li ont fiancié prison, qui a tans n'i porent entrer. Et il se met aprés les autres .V. parmi le guichet, mais il n'en ataint nul. Et lors encontre assés dames et damoiseles et bourgois qui moult grant joie li font, et li dient : « Sire, il ne vous covient plus faire que fait en avés, puis qu'il vous ont guerpie la porte. » Et lors aporte une damoisele les clefs, et l'en li desferme la porte tantoſt[a] ; et ele jete un si grant brait que moult s'en esmerveille li chevaliers, et il demande a ciaus qui entour lui sont s'il a plus a faire de nule chose qui a l'aventure apartiengne. Et li bourgois, a qui il tardoit moult qu'il fuissent delivré, dient que nenil, fors qu'il se doit combatre au signour del chaſtel, ains qu'il ait oſté son hiaume ne point de s'armeüre. « De ce, fait il, sui je tous apareilliés, mais que vous me dites ou je le porrai trouver. — Sire, fait uns vallés qui illoc eſtoit, au signour avés vous failli, car il s'en vait si tres toſt com li chevals l'en puet porter, si grant doel faisant que pour un poi qu'il ne s'ociſt. »

329. De ces nouveles sont moult dolant cil del chaſtel ; si mainent

mais ils n'en conduisirent pas moins le chevalier au cimetière qui se situait dans les murs. Le chevalier blanc fut très étonné en le voyant, car il était enclos de toutes parts de murs fortifiés couronnés de créneaux ; sur la plupart de ces créneaux se trouvaient des têtes de chevaliers avec leurs heaumes, et en dessous les tombes portant des inscriptions : « CI-GÎT UNTEL, ET ICI TEL AUTRE : ET EN VOICI LA TÊTE. » Mais sous les créneaux où n'était placée aucune tête, les inscriptions disaient : « ICI REPOSERA CELUI-CI. » Et on y découvrait le nom de maint bon chevalier du royaume d'Arthur et d'ailleurs, tous les meilleurs que l'on connaissait. Au milieu du cimetière se dressait une grande pierre tombale de métal ouvragé d'or et d'émaux, et voici ce qui y était gravé : « CETTE LAME NE SERA JAMAIS SOULEVÉE DE MAIN D'HOMME, NI PAR LA FORCE, SI CE N'EST PAR CELUI QUI CONQUERRA CE CHÂTEAU DOULOUREUX ; ET SON NOM EST ÉCRIT LÀ-DESSOUS. »

330. Maint bon chevalier avait essayé de soulever cette pierre, par force et par adresse, pour apprendre le nom du bon chevalier ; le seigneur du château en particulier y avait souvent employé tous ses efforts afin de connaître l'identité du chevalier, car il aurait bien voulu le faire tuer s'il l'avait pu. On conduisit donc le chevalier blanc jusqu'à la lame, encore tout armé, et on lui montra l'inscription ; il savait bien lire, car il avait longtemps étudié[1]. Après avoir lu ces mots, il examina la lame de haut en bas et constata

---

le chevalier el chimentiere qui estoit entre les .II. murs : si s'esmerveilla moult quant il le vit, car il estoit[a] de toutes pars clos de murs batailliés menuement, et desus avoit maint cretiaus. Et si i avoit testes de maint chevalier atout les hiaumes a maint des cretiaus, et endroit chascun cretel avoit letres escrites as tombes qui disoient : « CI GIST CIL, ET CI CIL ; ET VEÉS LA SA TESTE. » Mais endroit les cretiaus ou il n'avoit nule teste n'i avoit riens escrit, ains disoient les letres : « CI GERRA CIL », si i avoit nons de maint bon chevalier escrit de la terre le roi Artu et d'aillours, tous les meillours que on savoit. Et el milieu del cimentiere si avoit une grant lame de metail trop mervellousement ouvree a or et a esmaus, et si avoit letres qui disoient : « CESTE[b] LAME N'ERT JA LEVEE PAR MAIN D'OME NE PAR ESFORS, SE PAR CELUI NON QUI CONQUERRA CEST DOLEROUS CHASTEL ; ET DE CELUI EST LI NONS ESCRIS CI DESOUS. »

330. A cele tombe lever avoient maint bon chevalier assaiié et par force et par engien, pour le non del bon che[c]valier savoir et connoistre ; et li sires del chastel i avoit maintes fois grant painne mise pour le chevalier connoistre, car il le fesist ocirre, s'il peüst. Lors ont mené le chevalier jusques a la lame, si armés com il estoit de toutes armes, et li mostrent les letres desor la lame ; et il sot bien lire, car maint jour l'ot apris. Et quant il les ot leues, si esgarde la lame amont

que, même si elle avait été entièrement descellée au milieu du chemin, quatre des plus forts chevaliers du monde n'en auraient pas moins eu du mal à la soulever par son extrémité la plus étroite. Il s'en saisit alors à pleines mains par le gros bout et la décolla de telle sorte qu'elle se trouve à plus d'un pied au-dessus de sa tête ; alors il découvrit l'inscription qui disait :

331. « ICI REPOSERA LANCELOT DU LAC, LE FILS DU ROI BAN DE BÉNOÏC. » Il remit la lame en place, sachant bien que c'était son nom qu'il avait vu. En regardant autour de lui, il aperçut la demoiselle qui appartenait à sa dame, qui avait aussi bien que lui lu le nom. « Qu'avez-vous vu ? lui demanda-t-elle. — Rien. — Mais si, reprit-elle, dites-le-moi. — Ah ! demoiselle, gémit-il, pitié, pour l'amour de Dieu ! — Au nom de Dieu, je l'ai vu aussi bien que vous. » Et elle le lui chuchota à l'oreille. Il en fut désolé, et la supplia de tout son cœur de n'en parler à personne. « Je n'en ferai rien, dit-elle, n'ayez crainte. » Là-dessus les gens du château le conduisirent à l'un des plus beaux palais du monde, de petites dimensions : ils le désarmèrent en continuant à lui faire fête. Ce palais était la propriété du seigneur du château, et il était pourvu de toutes les richesses convenant à la cour d'un grand seigneur. C'est ainsi que le chevalier blanc conquit la Douloureuse Garde. La demoiselle y était avec lui, et elle l'y fit séjourner le temps de guérir ses plaies et ses blessures, qui étaient fort nombreuses. Mais les habitants du

---

et aval et vit que s'ele estoit toute delivre enmi la voie, si averoit il assés a lever a .IIII. des plus fors chevaliers del monde, a tout le plus menu des .II. chiés. Lors le saisist a .II. mains par devers le plus gros[a], si l'a tant levee qu'ele est plus haute[b] que sa teste bien un pié : et lors voit les letres qui dient :

331. « CI GERRA LANSELOS DEL LAC, LI FIX AL ROI BAN DE BENUYC. » Lors remet la lame jus ; et bien set que c'est ses nons qu'il a veü. Lors se regarde, et voit la damoisele qui estoit a sa dame, qui avoit autresi bien veü le non com il avoit. « Que avés vous, fait ele, veü ? Noient, fait il. — Si avés, fait ele. Dites le moi. — Ha ! damoisele, fait il, pour Dieu merci ! — Par Dieu ! fait ele, autresi bien l'ai je veü come vous avés. » Lors li dist en l'oreille. Et il en est moult coureciés : se li proie et conjure qu'ele n'en parole a nului de nule riens. « Non ferai je, fait ele, n'aiiés garde. » Atant l'en mainnent les gens el chastel en un des plus biaus palais del monde, mais petis estoit ; si le desarment et font de lui trop grant feste. Cil palais estoit au signour del chastel, si estoit riches de toutes les choses qui en court a haut home doivent estre. Ensi a li Blans Chevaliers la Dolerouse Garde conquise. Et la damoisele est laiens avoc lui qui le fait laiens sejorner pour lui garir de ses plaies et de ses bleceüres, dont il avoit assés. Mais trop sont cil del

château étaient très ennuyés par la fuite du seigneur qui, s'il avait été retenu, aurait pu révéler tous les secrets du château. Mais désormais, ils le craignaient bien, on ne les connaîtrait jamais, car ils doutaient de pouvoir garder ce chevalier pendant quarante jours, délai nécessaire pour que prennent fin tous les enchantements qui hantaient la Douloureuse Garde nuit et jour, et les merveilles qui faisaient qu'on n'y pouvait manger, boire, dormir ou veiller en paix.

332. Ainsi donc, les gens de la ville étaient à la fois heureux et soucieux ; mais ils firent fête au chevalier nouveau comme ils le devaient. Nous allons cesser cependant un moment de parler de lui pour vous raconter autre chose. Lorsque le chevalier blanc conquit la Douloureuse Garde et souleva la lame de la tombe, il y avait sur place un vaillant jeune homme, très vif et de noble origine, frère d'un chevalier de la maison du roi Arthur nommé Aiglin des Vaux. Le jeune homme se rendit compte que, si la cour avait connaissance de cet événement, elle en serait ravie, car on ne croyait pas qu'aucun chevalier pût accomplir ce prodige. Il était monté sur un bon cheval de chasse, il quitta le château entre none et vêpres pour porter les nouvelles à la cour, car il avait tout vu : ce que le chevalier blanc avait fait le jour même et aussi la nuit d'avant, et quelles armes il portait.

Arthur à la Douloureuse Garde. – Emprisonnement de Gauvain.

333. Ce soir-là il chevaucha aussi longtemps qu'il le put avant de se loger pour la nuit, et le lendemain il se mit en

---

chastel dolant del signour qui lor est eschapés : car s'il fust pris, si fust par lui descouvers tous li couvines de laiens ; or ne sera jamais seü, ce doutent, car il ont paour qu'il ne puissent cel chevalier avoir dedens .XL. jours ; que s'il i demourast, lors chaïssent tout li enchantement qui laiens par nuit et par jour i aviennent, et les merveilles, que nus n'i bevoit ne ne mengoit asseür ne n'i couchoit ne n'i veilloit.

332. En tel maniere sont en la vile lié et dolant ; si font del nouvel chevalier si grant joie com il doivent. Mais ore vous lairons un poi de lui ; si vous dirons d'une autre chose. Quant li [*d*] Blans Chevaliers ot la Dolerouse Garde conquise et la lame levee, si ot un vallet en la place, gentill home et preu et moult viste, et estoit[a] freres a un chevalier de la maison le roi Artu : et avoit non li chevaliers Aiglins des Vaus. Et li vallés sot bien que se ces nouveles estoient venues a cort, trop seroient volentiers oïes, car on ne quidoit mie que nus chevaliers peüst ce faire. Et il sist sor un moult bon chaceour, et s'en parti del chastel entre nonne et vespres pour les nouveles aporter a court, car il avoit veü quanques li Blans Chevaliers avoit fait le jour, et[b] la nuit devant autresi, et quels armes il avoit aportees.

333. Cele nuit jut si loing qu'il pot aler. Et l'endemain mut moult

route de très bon matin ; il arriva le troisième jour à Carlion. La veille de son arrivée, il rencontra Alibon, le fils du vavasseur du Gué de la Reine, qui lui demanda : « Jeune homme, où vas-tu si vite ? Qu'eſt-ce qui te presse ? — Je vais à la cour du roi Arthur, répliqua le jeune homme, pour y annoncer des nouvelles très étonnantes. — Lesquelles ? demanda le chevalier. — La Douloureuse Garde eſt conquise ! — C'eſt un mensonge ! s'écria Alibon. Ce ne saurait être vrai. — Ce n'eſt pas un mensonge, répliqua le jeune homme. C'eſt la ſtricte vérité, car j'ai vu de mes yeux celui qui a franchi les deux portes et vaincu tous les chevaliers. — Quelles armes portait-il ? demanda le chevalier. — Des armes blanches, et son cheval était blanc aussi. — Ah ! s'écria Alibon. Jeune homme, porte ces nouvelles à la cour, tu trouveras beaucoup de gens pour s'en réjouir. » Le jeune homme, en effet, se présenta à la cour et dès qu'il fut devant le roi, il lui dit : « Roi Arthur, Dieu te sauve ! Je t'apporte des nouvelles, les plus étonnantes que tu aies jamais entendues dans ta maison. — Dis-les donc, répondit le roi, si elles sont si étranges elles méritent d'être entendues. — Je vous dis, fit le jeune homme, que la Douloureuse Garde eſt conquise, et qu'un chevalier y a pénétré en passant les deux portes par sa prouesse. — Ça ne se peut pas, s'exclama la cour. — C'eſt vrai, affirma le jeune homme, je l'ai vu de mes yeux entrer et vaincre les chevaliers. — Jeune homme, insiſta le roi, ne le dis pas si ce n'eſt pas vrai.

334. — Seigneur, si je mens, pendez-moi ! » Là-dessus

---

matin, et s'en ala tant par ses journees qu'il vint au tiers jour a Karlyon. Et le jour ançois qu'il i veniſt, encontra Alibon, le fil au vavasour del Gué la Roïne. Alibons li demande : « Vallet, ou vas tu si toſt ? As tu besoigne, que si toſt vas[a] ? — Oïl, fait cil, je vois a la court le roi Artu, et pour nouveles trop eſtranges. — Queles sont eles ? fait li chevaliers. — La Dolerouse Garde, fait cil, eſt conquise. — C'eſt mençoigne ! fait Alibons. Ce ne puet eſtre en nule maniere. — Ce n'eſt mie mençoigne, fait li vallés : ains eſt voirs, car je le vi a mes ex passer parmi les .II. portes et tous les chevaliers conquerre. — Queles armes avoit il ? fait li chevaliers. — Il porta, fait li vallés, unes armes blanches, et si avoit un blanc cheval. — Ha ! fait Alibons. Vallet, porte ces nouveles a court, car assés trouveras qui en fera joie. » Li vallés vient a la court, et la ou il vit le roi si li diſt : « Rois Artus, Dix te saut. Je t'aport nouveles, les plus eſtranges qui onques entraissent en ton[b] oſtel. — Di les dont, fait li rois ; puis qu'eles sont si eſtranges, bien font a oïr. — Je vous di, fait li vallés, que la Dolerouse Garde eſt conquise ; et eſt entrés dedens les .II. portes par force d'armes uns chevaliers. — Ce ne puet eſtre, fait chascuns. — Il eſt voirs, fait li vallés, que je l'i vi entrer a mes ex, et les chevaliers conquerre. — Vallet, diſt li rois, ne le di mie se ce n'eſt voirs.

entra son frère Aiglin qui venait de son logement. En le voyant à genoux devant le roi, il lui dit : « Cher frère, sois le bienvenu ; pourquoi viens-tu à la cour ? » Et l'autre, se relevant d'un bond, lui raconta les nouvelles. « Comment ? dit le roi. Aiglin, eſt-ce donc votre frère ? — Oui, seigneur, sans aucun doute. — Dans ce cas, reprit le roi, on doit bien le croire, car il ne mentirait pas[1]. — Par ma foi, fit Aiglin, non, il ne mentirait pas là-dessus. Mais c'eſt si difficile à croire que moi-même je conserverais des doutes, si je ne l'avais vu. »

335. Puis il demanda au jeune homme quelles armes portait le chevalier. Et il leur répondit « des armes blanches et un cheval blanc ». Alors monseigneur Gauvain affirma que c'était le chevalier nouveau. Une grande partie des chevaliers déclarèrent qu'ils iraient voir si c'était la vérité, et commencèrent à se préparer. Mais monseigneur Gauvain dit que ce n'était pas une bonne chose qu'ils y aillent si nombreux, et que dix suffiraient. Le roi en fut d'accord, ainsi que tous les autres, et Arthur choisit les dix qui iraient. Parmi les dix élus, monseigneur Gauvain fut le premier, le deuxième monseigneur Yvain, le troisième Galegantin le Gallois, le quatrième Galescondes, le cinquième Tor, le fils d'Arès, le sixième Caradoc Briebras[1], le septième Yvain le Bâtard, le huitième Gosoain d'Eſtrangorre, le neuvième le Gai Galantin[2] et le dixième Aiglin des Vaux[3]. C'eſt en cette compagnie que monseigneur Gauvain quitta Carlion. Cette nuit-là ils

---

334. — Sire, fait il, se je vous en ment, si me pendés. » Et lors entra laiens ses freres Ayglins, qui venoit de son oſtel ; et quant il le voit as jenous devant le roi, si li diſt : « Biaus frere, bien soies tu venus. Quel besoing t'aporte a court ? » Et il saut sus, si li conte les noueles. « Conment ? ce diſt li rois. Ayglins, eſt il dont voſtres freres ? — Oïl, fait il, sans faille. — Dont eſt il bien creables, fait li rois, car il n'en mentiroit mie. — Par foi, fait Ayglins, le mentir ne saroit il faire. Mais c'eſt si grant chose a [*e*] croire que ce me samble que je meïsmes en seroie en doutance, se je ne l'avoie veü. »

335. Lors demande au vallet queles armes avoit li chevaliers. Et il diſt unes blanches armes et un cheval blanc. Et lors diſt mé sires Gavains que c'eſt li chevaliers nouviaus. Et lors diſt une grant partie[a] des chevaliers qu'il iront veoir se c'eſt voirs : si s'apareillent[b], mais mé sires Gavains diſt que ce n'eſt mie bon que tant en i aillent, mais .x. en i voisent sans plus. A ce s'acorde li rois meïsmes et tout li autre, si devise li rois les .x. qui i iront[c]. De ces .x. fu mé sire Gavains li premiers, li secons mé sire Yvains, li tiers Galegentins li Galois, li quars Galescondés, li quins Tors li fix Arés, li siſtes Karados Briebras, li setismes Yvains li Aoutres, li huitismes Gosoains d'Eſtrangot, li novismes li Gais Galantins et li disismes Ayglins des Vaus. A tel compaingnie s'em part mé sires Gavains de Karlyon. Icele nuit jut

couchèrent chez un ermite qui avait fait partie de la maison du roi Arthur lors de son couronnement, et qui les hébergea très généreusement parce qu'ils étaient au roi. Après le repas, l'ermite demanda à monseigneur Gauvain : « Seigneur, où allez-vous ? » Et il lui dit qu'ils se rendaient à la Douloureuse Garde. « Seigneur, reprit l'ermite, qu'y cherchez-vous donc ? — On nous a dit, fit monseigneur Gauvain, qu'un chevalier y était entré par sa prouesse. — Ce ne saurait être le cas, dit l'ermite, car si le monde entier y venait, pas un seul homme n'y pénétrerait cependant jusqu'à ce qu'il en vienne un, spécial, qui y entrera. Et celui-ci sera le fils du roi mort de douleur, à ce que disent les anciens[4]. »

336. Cette nuit-là ils dormirent à l'ermitage et s'en allèrent au matin après avoir entendu la messe. Ils chevauchèrent trois jours, et le quatrième, vers l'heure de tierce, ils rencontrèrent un vieil homme, vêtu d'une cape bleue, qui montait une mule. Monseigneur Gauvain le salua et lui demanda : « Seigneur, qui êtes-vous ? — Je suis un moine. — Et savez-vous lire ? reprit monseigneur Gauvain. — Oui, seigneur, Dieu merci. — Connaissez-vous le chemin de la Douloureuse Garde ? — Oui, seigneur, parfaitement. Pourquoi voulez-vous le savoir ? — Pour que vous nous teniez compagnie jusque-là. — Compagnie, seigneur ? s'enquit le moine. Et qui êtes-vous vous-même ? — Je suis un chevalier, et j'ai nom Gauvain. — Ah ! seigneur, j'irai volontiers avec vous. Mais j'ignore ce que vous y cherchez. — On nous a dit, répondit monseigneur

---

chiés un hermite qui avoit eſté de la maisnie le roi Artu quant il fu rois nouvelement, si lor fiſt moult bel oſtel pour ce que de la maison le roi Artu eſtoient. Aprés mengier diſt li hermites a mon signour Gavain : « Sire, ou alés vous ? » Et il diſt : « A la Dolerouse Garde. — Sire, fait li hermites, que querrés vous la ? — On nous a dit, fait mé sire Gavains, c'uns chevaliers i eſt entrés par force d'armes. — Ce ne puet eſtre, fait li hermites ; que se tous li mons i venoit, se n'i enterroit uns seus, tant que uns i venra et i sera entrés. Et cil sera fix au roi mort de duel, ce dient li ancien home. »

336. La nuit jurent laiens, et au matin s'em partirent aprés la messe. Et errerent .III. jours, et au quart entour ore de tierce, trouvent en lor voie un ancien home qui chevauchoit un mulet, une chape bleue afublee. Mes sires Gavains le salue et li diſt : « Biaus sire, quels hom eſtes vous ? — Sire, fait il, je sui uns rendus. — Et savés vous des letres ? fait mé sires Gavains. — Sire, fait il, oïl, Dieu merci. — Et savés vous la voie a la Dolerouse Garde ? — Sire, oïl bien. Pour coi le demandés vous ? — Pour ce, fait il, que vous nous i faciés compaingnie. — Compaingnie ? sire, fait il[a]. Et qui eſtes vous ? — Je sui, fait il, uns chevaliers ; et ai non Gavains. — Ha ! sire, fait il, avoc vous irai je volentiers. Mais je ne sai que vous i querrés. —

Gauvain, qu'un chevalier l'a conquise. — En vérité, fit l'autre, je n'en sais rien, mais c'eſt bien difficile à croire. » Ils chevauchèrent jusqu'au pied du monticule et quand ils eurent gravi le tertre ils trouvèrent la première porte ouverte. Ils entrèrent et virent que l'autre porte était fermée. Il y avait un homme au-dessus de la porte, et monseigneur Gauvain lui dit : « Cher seigneur, pourrons-nous entrer ? » Et l'autre de répondre que non. « Mais dites-moi qui vous êtes. — Je suis, fit-il, Gauvain, le neveu du roi Arthur, et ceux-ci sont des compagnons de la Table ronde. — Seigneur, allez vous loger dans le bourg, là en bas, pour cette nuit, et revenez demain matin. » Ils allèrent se loger dans le bourg en contrebas. Et le chevalier blanc, ayant appris que monseigneur Gauvain était à la porte avec neuf compagnons, défendit que cette porte soit ouverte à quiconque, ni le soir ni le lendemain. Les habitants du château, en revanche, qui auraient bien aimé que le roi Arthur y vienne avec toutes ses forces pour abattre les mauvaises coutumes, se rendirent au cimetière et gravèrent des inscriptions sur des tombes où il n'y en avait jamais eu auparavant. Et ils placèrent un heaume sur chacun des créneaux qui les surmontaient.

337. Au matin, monseigneur Gauvain revint avec ses compagnons. Lorsqu'il parvint à la porte, il la trouva close comme la veille au soir. Il demanda au guetteur s'il pourrait entrer. « Non, seigneur, lui répondit-il. Mais si vous avez

---

On nous a dit, fait mé sire Gavains, que uns chevaliers l'a conquise. — Certes, fait il, [*f*] je n'en sai riens. Mais c'eſt moult fort a croire. » Et il oirrent jusqu'a l'angarde ; et quant il l'orent montee, si trouvent la premiere porte ouverte. Et il entrent ens, et trouvent l'autre porte close. Et il voient un home[b] sor la porte, et mé sires Gavains li diſt : « Biaus sire, porrons nous entrer laiens ? » Et il respont que nenil. « Mais dites moi qui vous eſtes. — Je sui, fait il, Gavains, li niés le roi Artu, et ciſt autre sont compaingnon de la Table Reonde. — Sire, fait il, or vous alés herbergier en cel bourc la aval a nuit mais, et le matin revenés cha. » Il s'en vont herbergier el bourc aval. Et les nouveles viennent au Chevalier Blanc que mé sires Gavains eſt a la porte soi disisme de compaingnons, et il desfent que la porte ne soit ouverte a nul honme, ne anuit ne demain. Et cil del chaſtel qui volsissent[c] bien que li rois Artus i veniſt a treſtout son pooir pour les males couſtumes abatre, viennent au chimentiere, et font letres sor une partie des tombes ou il n'avoit onques letres eües. Et a chascun cretel qui eſtoit encontre metent un home.

337. Au matin revint mé sires Gavains et sa compaingnie. Et quant il vint a la porte, si le trouve encore close, autresi com il avoit fait la nuit devant. Il demande a l'home qui eſtoit sor la porte en haut s'il porroit laiens entrer. « Nenil, sire, fait il. Mais se vous avés

parmi vos compagnons quelqu'un qui sache lire, dites-le-moi. » Ils lui affirmèrent que oui. « Attendez-moi donc », fit-il. Il descendit du mur et rejoignit le cimetière par la poterne, dont il ouvrit la porte à monseigneur Gauvain : ils entrèrent tous. Le clerc commença à lire les inscriptions sur les tombes : « CI-GÎT UNTEL, ET VOICI SA TÊTE. » Il y en avait un certain nombre, qui mentionnaient des chevaliers de la maison du roi Arthur et de sa terre. Lorsque monseigneur Gauvain apprit qu'ils étaient morts de la sorte, il en pleura à chaudes larmes, car il crut, comme les autres, que c'était la vérité ; ça l'était d'ailleurs, dans certains cas, mais c'était pur mensonge pour tous ceux dont les inscriptions avaient été gravées la nuit précédente.

338. Ils pleurèrent longtemps ainsi, avant que le clerc n'arrive à une tombe au bout du cimetière qui portait aussi une inscription ; dès qu'il l'eut déchiffrée, il éclata en sanglots. Le voyant ainsi pleurer, monseigneur Gauvain lui demanda ce qu'il avait vu : « Ce que j'ai vu ? Ah ! seigneur, une bien triste chose. — À savoir ? Dites-le-nous. — Ici repose une grande merveille. — Et de qui s'agit-il ? demanda monseigneur Gauvain. — Du meilleur des bons, fit le clerc, celui qui avait conquis la Douloureuse Garde. » À ces mots, les chevaliers se frappèrent la poitrine pour manifester leur profonde douleur, en se répétant : « Beau seigneur Dieu, qui cela peut-il être ? » Ils en arrivèrent tous à la conclusion qu'ils ne voyaient pas qui cela pouvait être, sinon le chevalier nou-

---

nul compaingnon qui sace des letres, dites le moi. » Et il dient oïl. « Or m'atendés dont », fait il. Lors descent del mur et vient el cimentiere par la posterne, si ouvre a mon signour Gavain le postis ; et il entrent tout ens. Li clers conmence a lire les letres sor les tombes, et trouve sor une des tombes escrit : « CI GIST CIL, ET VEÉS LA SA TESTE. » Et em pluisours tombes dist ensi : si nonme chevaliers assés de la maison le roi Artu et de sa terre. Quant mé sires Gavains ot qu'il sont ensi faitierement mort, si em ploure moult tenrement, car il quide bien et tout li autre que c'estoit voirs ; et si estoit il, de tels i avoit ; et si estoit mençoingne de tous ciaus dont les letres avoient esté faites la nuit devant.

338. Quant il orent ensi longement plouré, si vint li clers a une tombe qui estoit el chief del chimentiere, et trouve letres : si conmencha a plourer moult durement si tost com il les ot leües. Et quant mé sire Gavains le [*204a*] voit ensi plourer, se li demanda qu'il voit. « Coi ? sire, fait il. Je voi ci trop grant dolour. — Et quel dolour ? Dites le nous. — Ci gist, fait il, grant merveille. — Qui est il ? fait mé sire Gavains. — Li miudres des bons, fait li clers, qui ceste garde avoit conquise, gist ci. » Et quant li chevalier l'oent, si batent lor palmes et font grant doel. Et dist li uns a l'autre : « Biaus sire Dix, qui

veau que le roi avait adoubé le jour de la Saint-Jean, « car, ajoutaient-ils, ce jeune homme l'a vu entrer ici : vous pouvez voir maintenant qu'ils l'ont tué ».

339. Tous en manifestaient un grand chagrin ; mais monseigneur Gauvain et monseigneur Yvain étaient plus tristes que tous les autres, et le regrettaient doucement, en disant que jamais ils n'avaient vu personne dont les débuts aient été aussi prometteurs, et que s'il avait vécu il aurait été d'une prouesse prodigieuse. Après avoir passé un long moment dans le cimetière, ils en sortirent pour revenir devant la porte fermée ; mais ils remarquèrent au passage la porte d'un jardin, qui était ouverte. Ils y entrèrent et parvinrent aux loges sur lesquelles donnait une très belle salle, où se trouvait une ravissante demoiselle en pleurs. Elle leur parut vraiment très belle. Monseigneur Gauvain lui demanda gentiment ce qu'elle avait à tant pleurer[1]. « Ce que j'ai ? répliqua-t-elle. J'ai de bonnes raisons, vraiment, car ils ont tué ici le plus beau chevalier du monde, le plus preux qui ait jamais existé ; et c'était encore un adolescent sans barbe.

340. — Demoiselle, demanda monseigneur Gauvain, quelles armes portait-il ? — Des armes blanches, répondit-elle, et il avait un cheval blanc. » Leur chagrin redoubla alors, et ils affirmèrent qu'ils ne s'en iraient pas avant de savoir quelles étaient les coutumes de l'endroit. Ils demeurèrent donc sur place, attendant de voir comment les choses allaient tourner.

---

puet il estre ? » Et chascuns dist qu'il ne set, se ce n'est cil nouviaus chevaliers que li rois fist chevalier le jour Saint-Jehan : « car cil vallés, font il, le vit chaiens entrer ; si poés bien veoir qu'il l'ont mort ».

339. Moult en font tout grant duel. Mais mé sire Gavains et mé sire Yvains en font greignour duel que tout li autre, si le regretent moult doucement et dient bien que onques mais ne virent home qui si bon conmencement eüst com il avoit ; et s'il vesquist, merveilles fust de sa prouece. Quant il orent illoc grant piece esté, si issirent fors del chimentiere et reviennent par devant la porte qui estoit fermee, si trouvent ouvert l'uis d'un garding. Il entrent ens et viennent es loges d'une moult bele sale, et voient une moult bele damoisele qui ploure moult durement ; et ele ert moult bele, ce lor ert avis. Et mé sire Gavains li demande moult bonement qu'ele a, qui si durement ploure. « Que j'ai ? dist ele. Certes je ai moult grant droit, car il ont chaiens mort le plus bel chevalier del monde et le plus prou qui onques fust ; si estoit jouenes enfes sans barbe.

340. — Damoisele, fait mé sire Gavains, quels armes avoit il ? — Unes armes blanches, fait ele, et un cheval blanc. » Adont reconmencierent lor duel et dient que jamais ne s'en iront ; si savront aucune chose del couvine de laiens. Si remainnent ensi et esgardent conment les choses se prendent.

341. Le conte dit ici qu'après que monseigneur Gauvain se fut fait lire l'inscription qui disait que le chevalier aux armes blanches était mort, Aiglin des Vaux renvoya son frère au roi Arthur pour lui annoncer la nouvelle. Il chevaucha tant et si bien qu'il arriva chez le roi et lui dit : « Roi Arthur, j'ai conduit ton neveu et tes compagnons à la Douloureuse Garde, où ils ont découvert, au-delà de la première porte, un cimetière dans lequel reposaient beaucoup de chevaliers de ta terre. Le chevalier nouveau qui eﬅ allé secourir la dame de Nohaut, et qui avait conquis la Douloureuse Garde, ce chevalier lui-même y gît mort. » Quand le roi entendit cela, il en fut navré et se mit à pleurer amèrement pour le chevalier nouveau et aussi pour les autres, et toute la cour fut bouleversée. Le roi décida d'y aller, et dit à la reine : « Dame, choisissez parmi vos dames et vos demoiselles celles qui vous plairont le mieux, car vous viendrez avec moi. » Ils partirent le lendemain matin et chevauchèrent deux jours ; le troisième, le roi s'inﬅalla au bord d'une rivière dans des tentes et des pavillons. Il faisait très chaud, si bien qu'au soir il s'assit au bord de l'eau et y plongea les jambes ; quatre chevaliers lui faisaient de l'ombre avec un drap de soie qu'ils tenaient au-dessus de sa tête. Et il s'absorba dans ses pensées. Un chevalier en armes ne tarda pas à venir de l'autre rive ; il traversa la rivière pour se présenter au roi, et quand il fut en face de lui, il demanda aux autres : « Qui eﬅ ce chevalier ? » Ce fut le roi lui-même qui lui répondit : « Seigneur chevalier, je suis le roi Arthur.

---

341. [*b*] Or diﬅ li contes que a l'ore que mé sire Gavains ot fait lire les letres qui disoient que mors eﬅoit li chevaliers as armes blanches, si renvoia Ayglins des Vaus son frere au roi Artu pour ces nouveles dire ; si erra tant par ses journees qu'il trouva le roi, si li diﬅ : « Rois Artus, diﬅ il, je menai ton neveu et ses compaingnons en la Dolerouse Garde, si trouverent un cimentiere ou il gisoit[a] maint chevalier de ta terre mort. Et ce fu dedens la premiere porte. Et li nouviaus chevaliers meïsmes qui fiﬅ le secours a la dame de Norhaut et qui la Dolerouse Garde avoit conquise, icil i giﬅ mors. » Et quant li rois l'oï, si en fu moult dolans et em ploure moult durement pour celui et pour les autres ; et la cours en eﬅ toute tourblee. Et li rois diﬅ qu'il i ira, et diﬅ a la roïne : « Dame, prendés de vos dames et de vos damoiseles celes qui mix vous plairont, car vous venrés o moi. » Au matin murent ; et errerent .II. jornees, et au tiers jour se herberga li rois sor une riviere en trés et em paveillons. Et il faisoit moult grant chaut, si se fu assis au serain sor la riviere de l'aigue et ot mises ses gambes dedens, et .IIII. cevalier li tenoient desor le chief un drap de soie. Et il conmencha a penser. Et tantoﬅ vint de l'autre part de l'aigue uns chevaliers tous armés[b], et se miﬅ en l'aigue. Et quant il

342. — Certes, déclara le chevalier, je vous cherchais. » Puis il éperonna son cheval et abaissa sa lance dans l'intention d'en frapper le roi. L'eau était profonde, le cheval dut nager : alors qu'il approchait du roi, les chevaliers qui l'entouraient s'interposèrent et mirent la main sur la lance qu'ils arrachèrent à l'assaillant. Et celui qui avait la meilleure prise sur la lance en retourna un coup au chevalier si bien qu'il manqua de peu couler à pic, et un autre se lança en avant pour saisir le cheval par le mors. « Ah ! fit le roi. Ne faites pas ça, malheureux, car il risquerait de se noyer. » L'autre lâcha le mors, et quand le chevalier entendit les paroles du roi il fit demi-tour en murmurant : « Vraiment, c'eſt bien la vérité. »

343. Il sortit de l'eau et s'en alla comme il était venu. Il s'agissait en réalité du seigneur de la Douloureuse Garde, qui était si désespéré de la perte de son château qu'il ne se souciait pas de ce qui pouvait lui arriver : il s'était dit qu'il tuerait le roi Arthur, parce qu'il le jugeait responsable de ce désaſtre : alors qu'il avait l'habitude de régner de façon absolue sur sa terre et d'en faire ce que bon lui semblait, il lui faudrait désormais se mettre en la sujétion d'autrui. Et, alors que la veille il se vantait de ses intentions meurtrières, un chevalier lui avait assuré que jamais le roi Arthur ne serait dépouillé de ce qui lui appartenait ni ne mourrait honteusement, tant il avait fait de bien et s'était comporté honorablement sa vie durant. C'eſt pourquoi le seigneur de la

---

vint endroit le roi, si demanda as autres : « Qui eſt cil chevaliers ? » Et li rois meïsmes li respont : « Sire chevalier, je sui li rois Artus.

342. — Certes, fait li chevaliers, vous queroie je. » Lors fiert cheval des esperons et alonge le glaive pour le roi ferir. Et li aigue fu parfonde, si couvint le cheval noer ; et quant il aproce del roi, li chevalier jetent lor mains encontre : si aherdent le glaive, se li tolent. Et cil qui le glaive tenoit en fiert si le chevalier que pour un poi qu'il n'eſt tous enclos en l'aigue ; et uns autres se lance ens et l'aert au frain. « Ha ! fait li rois, mar i faites. Car il noieroit ja. » Et cil laiſt le frain. Et quant li chevaliers ot qu'il avoit ce dit[a], si s'en tourne et diſt : « Certes, voirement eſt il voirs. »

343. Atant s'en iſt de l'aigue et s'en vait ensi com il eſtoit venus. Cil chevaliers eſtoit sires de la Dolerouse Garde, si avoit tel duel de son chaſtel qu'il avoit perdu que lui ne chaloit qu'il deveniſt : si s'eſtoit apensés qu'il o[*c*]chirroit le roi Artu, pour ce que il quidoit avoir perdu par lui son chaſtel, que il soloit juſticier et deſtraindre toute sa terre : or li couvenra repairier a la subjeƈtion des autres. Et la ou il s'eſtoit vantés au jour devant que il l'ocirroit, respondi uns chevaliers que ja par home ne seroit li rois Artus desiretés ne mauvaisement ne morroit, tant avoit fait honnours et biens en sa vie. Et pour

Douloureuse Garde dit : « Vraiment, c'est bien la vérité. » Il se tint pour fou d'avoir voulu tuer le roi, et se serait repenti de l'avoir attaqué s'il l'avait pu.

344. Le roi passa la nuit au bord de la rivière. Il leva le camp très tôt le lendemain matin et chevaucha jusqu'à la Douloureuse Garde ; sa troupe monta jusqu'à la première porte, qu'ils trouvèrent bien fermée. Le roi en fut très ennuyé, et dit à la reine et au reste de sa compagnie qu'il avait pensé la trouver ouverte. « Maintenant, ajouta-t-il, je ne sais ce que sont devenus mon neveu et mes autres compagnons. » Puis, se tournant vers le jeune homme qui lui avait apporté les nouvelles : « Frère, demanda-t-il, ne me disais-tu pas que cette porte était ouverte ? — Oui, seigneur, sans aucun doute. Et elle l'était encore quand je suis reparti d'ici : vous pouvez le vérifier auprès de cet homme là-haut au créneau. » Le roi leva les yeux et vit au-dessus de la porte un homme qui semblait bien être un guetteur. « Cher ami, fit le roi, cette porte a-t-elle été ouverte ? — Oui, seigneur. — Cher seigneur, reprit Arthur, pourriez-vous nous conseiller pour que nous puissions entrer ? — Qui êtes-vous ? — Je suis le roi Arthur. — Seigneur, vous, je vous conseillerais de mon mieux, car vous êtes le meilleur homme du monde. Et qui est cette dame près de vous ? — C'est la reine, répondit le roi. — Seigneur, fit l'autre, pour vous et pour elle, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. »

---

ce dist il : « Certes, voirement est il voirs » : si se tint pour fol de ce qu'il l'avoit empris a ocirre, et moult s'en repentist s'il peüst, quant il onques l'avoit envaï.

344. Cele nuit jut li rois sor la riviere. Au matin mut moult main, si erra tant qu'il vint a la Dolerouse Garde ; si l'ont montee jusques a la premiere porte qu'il trouverent moult bien fermee. Si en est moult dolans, et dist a la roïne et a sa maisnie que cele porte quidoit il avoir trouvé ouverte : « Or ne sai je, fait il, que mes niés est devenus ne mi compaingnon. » Lors demande au vallet qui les nouveles avoit aportees : « Frere, dist li rois, enne me desis tu que ceste porte estoit ouverte ? — Oïl, sire, fait il. Et si estoit ele[a] quant je me mui de ci. Et demandés le encore a cel home de la sus. » Li rois esgarde en haut sor la porte, et voit un home qui trop bien sambloit gaite a estre. Il li demande : « Biaus amis, ceste porte a ele esté ouverte ? — Oïl, sire, fait cil. — Biau sire, fait li rois, nous porriés vous conseiller d'entrer laiens ? — Qui estes vous ? fait cil. — Je suis, dist il, li rois Artus. — Sire, fait il, a vous donroie je tout le conseil que je porroie, come au plus prodome del monde. Et qui est cele dame, fait il, delés vous ? — C'est, fait li rois, la roïne. — Sire, fait il, et pour vous et pour li, en ferai je quanques je em porai faire. »

345. Lors s'en tourne. Si ne demoura gaires qu'il amena un viel

345. Il s'en alla sur ces mots mais ne tarda guère à revenir avec un vieillard chenu. Lorsque le roi le vit, il s'adressa aussitôt à lui : « Sage seigneur, laissez-nous entrer ! — Je n'en ferai rien pour l'instant, seigneur, répondit le vieillard. Cherchez-vous un logement pour cette nuit. Et demain à prime, envoyez-moi un chevalier : si je peux ouvrir la porte, je le ferai pour lui ; et sinon, envoyez-en un autre à l'heure de tierce, puis un autre à midi, et puis encore un autre à none, et un à vêpres, jusqu'à ce que vienne finalement celui auquel je pourrai ouvrir[1]. — Très volontiers, dit le roi. Mais en attendant, dites-moi, pour l'amour de Dieu, si vous savez des nouvelles de mon neveu Gauvain. — Seigneur, répliqua l'homme, vous en aurez, sans beaucoup attendre. » Le roi redescendit alors et se logea dans la prairie en contrebas, pour ses fontaines. Et le lendemain matin, à l'heure de prime, il envoya un chevalier à la porte. Mais on le renvoya lorsque le vieillard lui eut demandé quel était son nom et à qui il appartenait, et il revint au roi en lui disant : « Seigneur, ce n'est pas par moi que vous y entrerez. On ne veut pas m'ouvrir la porte. »

346. À tierce le roi en envoya un autre, et on l'éconduisit. Il en fut de même à midi, et à none, et à vêpres. Et cela continua ainsi pendant plusieurs jours : le roi dépêchait des chevaliers à toutes les heures, et on les lui renvoyait toujours.

347. Le conte dit ici que monseigneur Gauvain et ses

---

home tot quenu. Et quant li rois le vit, se li dist : « Sire prodom, car nous laissiés entrer laiens. — Sire, fait il, non ferai ore. Mais ore vous herbergiés huimais. Et demain, endroit prime, si m'envoiés un chevalier, et se je puis la porte ouvrir, je li ouverrai ; et se je ne puis, si m'en envoiiés un autre endroit tierce, et s'ele n'est ouverte, si m'en envoiiés un autre endroit[a] miedi, et puis endroit nonne un autre, et puis un autre endroit vespres, tant que cil viengne a qui je le porrai ouvrir. — Volentiers, fait li rois. Mais pour Dieu, itant me dites se vous savés de mon neveu Gavain nouveles. — Sire, fait il, vous en [d] orrés bien nouveles, et si ne demouerra mie longement. Lors descent li rois aval et se herberge en la praerie desous au plain, pour les fontainnes qui i sont. Et au matin, a ore de prime, envoia li rois un chevalier a la porte. Et on le renvoia ariere, quant li prodom li ot demandé a qui il estoit et conment il ot non ; et il revint au roi, et li dist : « Sire, par moi n'i enterrés vous mie. Car on ne me velt ouvrir la porte. »

346. A ore de tierce i envoia li rois un autre, et on li renvoie. Et a ore de miedi en i renvoia un, et a ore de nonne autresi, et a ore de vespres ausi. Et ausi fist il par mains jours, que a toutes les ores i envoioit, et on li renvoioit tous jours.

347. Or dist li contes que quant mé sire Gavains et si compaingnon

compagnons furent profondément affligés, comme on peut bien le supposer, après avoir appris la mort du chevalier blanc et des autres compagnons du roi par les inscriptions gravées sur les tombes aussi bien que par les paroles de la demoiselle. Ils restèrent là jusqu'au soir, puis redescendirent du château pour chercher un logement ; ils rencontrèrent alors un vavasseur aux cheveux grisonnants qui semblait tout à fait respectable. Cet homme demanda à monseigneur Gauvain qui il était. « Et pourquoi voulez-vous le savoir ? répliqua monseigneur Gauvain. — Seigneur, je le demande seulement dans votre intérêt. — Je vous le dirai, car vous paraissez homme de bien. Je suis Gauvain, le neveu du roi Arthur. » Or, monseigneur Gauvain avait encore les larmes aux yeux ; le vavasseur lui en demanda la raison, et il répondit que c'était à cause de la mort des compagnons du roi dont il avait été informé « là-haut, au château. — Seigneur, dit l'autre, ne vous désolez pas avant de savoir vraiment pourquoi. Vous êtes un homme de valeur, vous ne devez pas vous laisser troubler si facilement. Mais sachez que je suis venu ici pour vous depuis ma maison, car cette terre n'est pas bien sûre, à l'exception des forteresses, aussi longtemps que le seigneur de ce château est en courroux. C'est pourquoi je vous recommande de venir loger chez moi cette nuit, et aussi longtemps que vous resterez dans le pays. Et savez-vous où ce sera ? Dans un beau château, bien fortifié, où vous trouverez tout ce dont un chevalier peut avoir

---

orent apris la mort del Blanc Chevalier et des autres compaingnons le roi, et par les letres des tombes et par la damoisele qui estoit as loges a qui il parlerent, s'il en furent dolant, ce ne fait pas a demander. Illoc demourerent jusques a l'avesprir. Et lors avalerent jus del chastel pour aler herbergier, si encontrerent un vavasour mellé de chaines qui bien sambloit a estre prodom. Cil demanda a mon signour Gavain qui il estoit. « Et pour coi le demandés vous ? fait mé sire Gavains. — Sire, fait il, je ne le demant se pour vostre prou non. — Et je le vous dirai, fait il, car bien samblés prodom. Je suis, fait il, Gavains, li niés le roi Artu. » Et encore avoit mé sire Gavains les larmes as ex : se li demande li vavaserres por coi il plouroit ; et il dist qu'il plouroit pour la mort des compaingnons le roi qu'il a veü « la sus en cel chastel. — Sire, fait il, ore ne vous dolousés mie tant devant ce que vous saciés pour coi, car vous estes si prodom que vous ne vous devés [*e*] mie si tost esmaiier. Mais bien saciés que je sui cha venus pour vous de mon ostel, car ceste terre n'est ore mie bien seüre fors de forterece, tant que li sires de cest chastel est en sa grant ire : pour ce vous lo que vous en venés herbergier o moi a nuit mais, et tant que vous demouererés en cest païs. Et savés vous en quel liu ? A bel chastel et a fort ! Et la ou vous avrés quanques

besoin. Et chaque matin, aussi longtemps que vous voudrez rester par ici, vous pourrez venir à la Douloureuse Garde après la messe, ou avant le repas, ou après. Quant à ce que vous avez vu là-haut, apprenez que ce n'est pour la plupart que mensonge et enchantements. Mais moi, je vous montrerai la vérité, et je vous ferai voir bien vivants et en bonne santé une partie des compagnons du roi Arthur que les inscriptions, là-haut, prétendent morts ».

348. Monseigneur Gauvain fut tout joyeux de ces paroles, et il accepta l'invitation. « Car, dit-il, il n'y a pas de pays où je n'aille pour voir tant d'hommes de valeur. » Le vavasseur prit les devants, et les dix compagnons lui emboîtèrent le pas ; lorsqu'il fut à une bonne portée d'arbalète de la Douloureuse Garde, le vavasseur parla à l'oreille d'un de ses fils qui l'accompagnait, et celui-ci s'en alla au galop. Les autres le suivirent confortablement, si bien qu'ils finirent par approcher d'un petit castelet, situé sur une île de l'Hombre, au sommet d'une roche élevée, et mieux fortifié qu'aucun autre manoir de sa taille. Lorsqu'ils parvinrent à la rive, on leur amena une nef qui les conduisit dans l'île ; là, on les mena tous les dix dans une chambre pour qu'ils se désarment. Ensuite, ils voulurent visiter de haut en bas la forteresse, qui était vraiment très belle. Et au cours de leur exploration, en arrivant à l'étage intermédiaire, ils tombèrent sur plus de quarante chevaliers et hommes d'armes, tous armés, qui les assaillirent. Ils voulurent ressortir, mais les portes avaient été

---

mestier sera a cors de chevalier ; et a chascun matin tant conme vous voldrés ci estre, si porrés venir aprés la messe ci ou devant ou aprés disner. Et saciés que le plus de ciaus que vous avés veü la sus n'est se mençoigne non et enchantemens. Mais je vous mousterrai verité, car je vous mousterrai une partie des compaingnons le roi Artu tous sains et vis, de cels que les letres de la sus tesmoignent a mors ».

348. Quant mé sire Gavains l'ot, si en est moult liés ; et dist que dont ira il : « Car il n'est nule terre ou je n'alaisse pour tant de prodomes veoir. » Li vavasours s'en ala avant et li .x. compaingnon aprés ; et quant il est loing de la Dolerouse Garde une grant arbalestree, si conseille a un sien fill en l'oreille qui avoc lui estoit : et cil s'en vait avant grant aleüre. Et il chevauchent avant tout belement, tant qu'il viennent aprochant del chastelet petit qui estoit en une ille dedens le Hombre, sor une haute roce, le plus forte de son grant que on seüst. Quant il furent a l'aigue, si lor fu amenee une nef, et il entrent ens et nagent tant qu'il vinrent a l'ille ; si mainne on les .x. chevaliers en une chambre pour desarmer. Et quant il sont desarmé, si vont veoir amont et aval la forterece qui trop est bele. Et quant il viennent el moiien[a] estage, si trouverent plus de .XL. chevaliers et sergans tous armés qui les assaillent. Et il quident resortir, mais li huis lor furent moult bien

fermées après leur passage : ils se rendirent compte qu'il ne leur servait à rien de chercher à se défendre. Et monseigneur Gauvain leur interdit de le faire ; tous lui obéirent, sauf Galegantin le Gallois qui s'élança sur l'un des assaillants et lui arracha l'épée des mains : il se défendit si bien qu'il aurait dû être tué, et de fait il fut gravement blessé.

349. Ce fut monseigneur Gauvain lui-même qui courut l'immobiliser, et les hommes du castelet lui lièrent les mains dans le dos ; ils en firent autant à tous les autres ; Gosoain d'Estrangorre, qui parlait aussi bien qu'il se battait, déclara que Galegantin n'avait pas tort de préférer la mort à la prison, aussi vrai qu'il souhaitait que Dieu lui vienne en aide, « car, ajouta-t-il, je n'ai jamais vu si étrange trahison : on nous avait offert un logement pour la nuit, et voilà que nous sommes faits prisonniers et attachés avant même d'avoir mangé et bu » ! On les fit avancer, et Yvain le Bâtard vit le vavasseur qui les avait amenés jusqu'ici, qui faisait hâter le dîner au cuisinier ; il lui dit : « Ah ! fils de pute ! Traître ! Vous nous aviez offert un logement de bonne foi ! — Seigneur chevalier, répliqua-t-il, je ne vous ai rien promis qui ne vous soit bien tenu : vous serez cette nuit logés dans l'une des demeures les mieux fortifiées qui soit en Bretagne[1], et vous vous trouverez dans la compagnie de ceux que je me suis engagé à vous montrer. — Malheur, dit Gosoain, à celui qui désire un autre logement, car ceux-ci sont pour ainsi dire ressuscités ! » Ils passèrent outre, mais Galegantin le Gallois

---

fermé aprés les dos : si voient bien que desfense n'i a mestier. Si dist mé sire Gavains que nus ne s'en desfende ; ne si ne font il fors Galegantins li Galois qui se lancha a l'un d'aus, si le porta desous lui a terre et li esracha l'espee des poins : si se desfendi tant qu'il i deüst[b] estre ocis ; et navrés fu il.

349. Lors le courut mé sire Gavains meïsmes prendre, et il li ont les mains loiies deriere le dos, et tout li autre avoc. Gosouains d'Estrangot, qui moult estoit prous et de bones paroles, dist que se Dix li aït, Galegantins n'avoit mie tort s'il voloit mix morir que a estre pris, [f] « car je ne vi, fait il, onques mais si estrange traïson, que[a] nous estienmes herbergié, et ore sonmes pris et loiié ançois que nous aiions mengié ne beü ». Atant les ont menés avant et Yvains li Aoutres voit le vavasour qui les avoit amenés laiens, et faisoit le mengier haster au quisinier. Et Yvains li dist : « Ha ! fix a putain ! traïtres ! ja nous aviés vos a foi herbergié ! — Sire chevaliers, fait il, je ne vous oi onques rien en couvens qui[b] ne vous soit bien tenus, car vos serés anuit herbergié en une des plus fors maisons qui soit en toute Bertaingne, et serrés ja mis avoc vos compaingnons que je vous creantai a moustrer. — Dehait ait, dist Gosoains, qui autre ostel quiert ja avoir, car cil valent autretant come ravescu. » Atant s'em

ne pouvait oublier l'outrage qu'on lui avait fait et ses blessures, et il se souciait peu désormais de ce que l'on ferait de lui, car il craignait de mourir en prison, et il s'en serait volontiers vengé s'il l'avait pu. Il avisa le vavasseur auquel Yvain le Bâtard venait de reprocher sa trahison, et s'élança sur celui-ci qui se tenait à proximité du feu : il lui donna un tel coup de pied qu'il le poussa dans le brasier ; et s'il n'avait eu les mains liées, il ne lui aurait pas permis de se relever avant qu'il ne soit entièrement consumé. Il s'ensuivit un grand tumulte : les gens du castelet se jetèrent sur Galegantin avec des haches et des épées, et l'auraient tué sans l'intervention du seigneur des lieux[2].

350. Là-dessus on les fit tous descendre dans un cachot souterrain impénétrable, dont les portes étaient bardées de fer et les murs de pierres de taille serties de plomb. Là se trouvaient emprisonnés le roi Yder, Guivret de Lamballe, Yvain de Lyonel, Cadolain de Caermursin, Kaherdin le Preux, Keu d'Estraus, Girflet le fils de Do, Dodinel le Sauvage, le duc Taulas et Mador de la Porte, et aussi Lohot, le fils du roi Arthur[1] qu'il avait eu de la belle demoiselle nommée Lisanor avant son mariage avec la reine Guenièvre — et c'est dans cette prison que Lohot prit le mal de la mort. Et avec eux se trouvait encore Gaheriet de Karaheu[2] : ils étaient tous prisonniers dans ce cachot. Lorsque monseigneur Gauvain et ses compagnons les virent, ils en éprouvèrent une grande joie, car cela faisait longtemps qu'ils avaient

---

passent outre, mais Galegantins li Galois n'ot mie oublié l'ire de ce qu'il l'ont navré, si li est moult poi des ore mais c'on face de lui, car paour a de morir en la prison ; et moult volentiers s'en vengeroit s'il peüst. Lors avise le vavasour[c] a qui Yvains avoit reprocié la traïson, si se lance a lui la ou il fu lés le fu en estant : si le fiert del pié si durement qu'il le porte tout estendu el brasier ; et s'il n'eüst les[d] mains loiies, il n'en relevast jamais : si fust il tous ars. Et lors est levee la noise : si saillent sor Galegantin a haces et as espees, et se ne fust li sires de laiens, il l'eüssent mort.

350. Atant les ont tous avalés en un sosterin moult fort, dont li huis et li mur estoient espés de quarriaus joins a fer et a plom. Laiens estoit em prison li rois Ydyers, et Givrés de Lambale, et Yvains de Lyonnel, et Kadolains de Kaermursin, et Kahadins li Prous, et Kex d'Estraus, et Girflés li fix Do, et Dodiniaus li Sauvages, et li dus Taulas et Mador de la Porte, et Lohouls li fix au roi Artu, qu'il engendra en la bele damoisele qui avoit a non Lisanor, devant ce qu'il eüst espousee la roïne Genievre — et en cele prison prist il le mal de la mort —, et avoc aus estoit Gaheriés de Karaheu : tout cil estoient em prison laiens. Et quant mé sires Gavains et si compaingnon les virent, si en ont moult grant joie, que grant piece avoient esté perdu.

disparu ; et de leur côté les premiers prisonniers furent à la fois heureux et navrés de les voir amener de la sorte : heureux parce qu'ils n'espéraient pas les revoir, et navrés qu'ils soient désormais dans une prison si cruelle.

351. Le conte dit ici que le chevalier blanc demeura à la Douloureuse Garde longtemps après que monseigneur Gauvain et ses compagnons eurent été emprisonnés, sans rien savoir à ce sujet ; et lorsqu'il l'apprit, il en fut si furieux qu'on ne pouvait l'être davantage. Il arriva un jour qu'il était assis à table dans une haute tour au sommet du palais ; et qui aurait vu le luxe de la table, de la vaisselle, et de ceux qui le servaient en aurait été absolument émerveillé. Un jeune homme entra alors dans la salle en pleurant à chaudes larmes ; la demoiselle du Lac qui mangeait avec le chevalier blanc lui demanda ce qu'il avait. « Certes, demoiselle, j'ai éprouvé la plus grande pitié du monde pour une demoiselle qui passe au pied de cette roche et donne les signes de la plus vive douleur. — Pourquoi donc ? fit le chevalier. — Elle se lamente sur monseigneur Gauvain et monseigneur Yvain, et je ne sais quels autres chevaliers. — Et dans quelle direction va-t-elle ? demanda le chevalier blanc au jeune homme. — Seigneur, répondit celui-ci, elle suit la voie galloise.

352. — Ah ! monseigneur Yvain ! soupira le chevalier blanc. Vous avez été pour moi un si bon maître, et un si bon compagnon ! Vous faisiez tout ce que je voulais. Et monseigneur Gauvain de même, il me fit avoir le premier

---

Et cil furent lié et dolant quant il les virent laiens amener : lié de ce qu'il ne les quidierent jamais veoir, et dolant de ce qu'il venoient en si male prison.

351. [*205a*] Or dist li contes que aprés ce que mé sires Gavains et si compaingnon furent pris, demoura grant piece li Blans Chevaliers en la Dolerouse Garde ains qu'il en seüst mot, et quant il le sot, si en fu tant dolans que plus ne pooit estre. Un jour, avint qu'il seoit au mengier en une halte tourele el chief del palais, et mengoit si richement que moult s'en esmerveillast qui le veïst, et les serveours et le vaisselemente. La ou il mengoit ensi, entra laiens uns vallés, et plouroit moult durement ; et la damoisele del Lac qui avoc le Blanc Chevalier mengoit li demanda que il avoit. « Certes, damoisele, fait il, j'ai eü le plus grant pitié del monde d'une damoisele qui s'en va desous cele roce, et fait si grant dueil qu'ele ne puet faire greignour. — Pour coi ? fait li chevaliers. — Ele regrete, fait il, mon signour Gavain et mon signour Yvain, et ne sai quels autres chevaliers. — Et quel part vait ele ? fait li Blans Chevaliers. — Sire, fait cil, ele tient la voie galesche.

352. — Ha ! mé sire Yvain ! fait li Blans Chevaliers, ja me fustes vous si bons maistres et si bons compains, et faisiés quan que je voloie ! Et mé sires Gavains me fist avoir le premerain don que je

don que je demandai à mon seigneur le roi, et il assura même qu'il croyait que je m'en tirerais fort bien. C'était là, certes, une digne recommandation ! Que jamais Dieu ne me vienne en aide si je m'abandonne au confort avant de savoir où vous êtes ! » Là-dessus il se leva d'un bond et commanda qu'on lui apporte ses armes ; on les lui prépara, et il se fit armer de pied en cap. La demoiselle lui demanda où il voulait aller. « Je vais suivre cette demoiselle, dit-il, pour tâcher de savoir où sont monseigneur Gauvain et ses compagnons. — Je vous accompagnerai, fit-elle, pour voir ce qu'il en est. — Pas question, vous n'irez pas, mais vous attendrez ici jusqu'à ce que je revienne[1]. Et je vous conjure par la foi que vous devez à ma dame de ne pas quitter ces lieux avant que vous ne m'ayez revu ; et cela ne tardera guère. » Elle se rendit à sa volonté, et il s'en alla à la suite de la demoiselle qui pleurait si amèrement pour monseigneur Gauvain, si bien qu'il la rattrapa à l'orée de la forêt : il la pria de lui donner des nouvelles de monseigneur Gauvain, « pour l'amour de Dieu. — Je vais vous en donner, en effet, répliqua-t-elle, mais elles ne pourraient guère être pires : il est, avec neuf compagnons, le prisonnier de celui qui a été le seigneur de la Douloureuse Garde.

353. — Ah ! demoiselle, puisque vous m'en avez tant dit, dites-moi encore où se trouve cette prison ». Elle le regarda avec attention, et lui demanda : « Ôtez donc votre heaume, que je vous voie. » Il s'exécuta et elle se jeta dans ses bras ;

---

demandai a mon signour le roi, et dist que il quidoit que je le fesisse moult bien. Certes, assés i ot ci haut tesmoig ; ne ja Dix ne m'aït, se je jamais serai a aise devant ce que je savrai en quel lieu vous estes ! » Lors saut fors de la table et conmande c'on li aport ses armes ; et eles li sont apareillies, si se fait armer de chief en chief. Et la damoisele li demande ou il voldra aler. « Je irai, fait il, aprés la damoisele, pour savoir ou mé sires Gavains est et sa compaingnie. — Je irai, fait ele, veoir que ce sera. — Non ferés, fait il, vous n'i irés mie, ains m'atenderés chaiens tant que je revenrai. Et si vous en conjur, par la foi que vous devés a ma dame, que vous n'issiés de chaiens devant ce que vous me reverrés ; et ce sera orendroit. » Et cele li otroie sa volenté. Et il [*b*] s'en part et chevauche aprés la damoisele qui pour mon signour Gavain plore si[a] durement, tant qu'il l'ataint a l'entree de la forest : se li proie pour Dieu qu'ele li die nouveles de mon signour Gavain. « Je le vous dirai, fait ele ; mais gaires piours ne pueent estre. Car il est soi disisme de compaignons en la prison de celui qui a esté sires de la Dolerouse Garde.

353. — Ha ! damoisele, puis que tant m'en avés dit, dites moi ou cele prison est. » Et cele le regarde, se li dist : « Ostés dont vostre hiaume : si vous verrai. » Et il l'oste. Et ele li court les bras tendus ;

il la reconnut alors : c'était une demoiselle de sa Dame du Lac, à qui il fit fête joyeusement. Elle lui raconta alors que sa dame l'avait envoyée vers lui parce qu'elle avait oublié[1] de confier une partie de son message à l'autre jeune fille qui l'avait rejoint plus tôt. « Mais on m'a assuré, continua-t-elle, à la prison de monseigneur Gauvain que vous aviez trouvé la mort à la Douloureuse Garde, et c'est pour cette raison que je ne voulus pas y entrer, car je ne supportais pas de voir cet endroit. — Et qu'est-ce que ma dame avait oublié de me faire dire ? demanda-t-il. — Que vous deviez, répondit-elle, placer votre amour et donner votre cœur là où votre valeur en serait augmentée, et non diminuée. Car un cœur qui devient paresseux par amour ne peut atteindre à grand-chose, faute d'audace ; au contraire celui qui aspire toujours à devenir meilleur peut atteindre les plus grands honneurs, pour peu qu'il ose l'entreprendre. » Le chevalier réitéra sa première question : « Belle douce amie, où monseigneur Gauvain est-il emprisonné ? — Je vous y conduirai volontiers », fit-elle. Ils revinrent ensemble sur leurs pas et parvinrent à un bosquet qui était situé en face de l'île où se trouvait monseigneur Gauvain. « Vous allez vous mettre en embuscade ici, conseilla la demoiselle : ainsi personne ne pourra sortir sans que nous le voyions, et nous, nous ne serons pas aperçus. » Et le chevalier lui obéit. Après qu'ils eurent attendu un long moment, ils virent sortir bien quinze chevaliers tout armés, qui traversèrent la rivière à bord d'une

---

et il le connoist : si voit que c'est une damoisele qui est a sa Dame del Lac, si li fait moult grant joie. Et ele li conte conment sa dame l'avoit a lui envoiie pour une chose qu'ele li avoit oublié a dire a l'autre pucele qui avant vint. « On me dist, fait ele, la ou mé sires Gavains est em prison, que vous estiés mors en la Dolerouse Garde : et pour ce n'i voil je mie entrer, car je ne le pooie veoir. — Quele fu la chose, fait il, que[a] ma dame m'oublia a mander ? — Ce fu, fait ele, que vous ne metés vostre amour ne vostre cuer en lieu qui vous face aperecir, mais amender. Car cuers qui pour amours devient pereceus ne puet a haute chose ataindre, car il n'ose ; mais cil qui tous jours bee a amender puet ataindre a toutes hautes honours autresi com il les ose emprendre. » Et il li redist : « Bele douce amie, mé sires Gavains, ou est il em prison ? — Je vous i menrai », fait ele. Lors retournent andoi et viennent jusques a un bruellet qui est desous l'ille ou mé sires Gavains estoit ; si li dist la damoisele : « Ci vous embuscherés vous ; ne ja nus, fait ele, ne porra issir de laiens que nous nel voions, et nous ne serons ja[b] veü. » Et cil le fait ensi. Et quant il orent grant piece atendu, si virent chevaliers issir jusques a .xv. tous armés, et passerent l'aigue a une grant nef ; si acoillirent lor voie vers la Dolerouse Garde. Et li Blans Chevaliers les laisse aprocier. Et

grande nef et se dirigèrent vers la Douloureuse Garde. Le chevalier blanc les laissa approcher ; lorsqu'ils furent à sa portée, il s'élança vers eux de toute la vitesse de son cheval, avec à son cou l'écu d'argent aux trois bandes que la demoiselle qu'il avait laissée au château lui avait fait porter.

354. Aucun d'eux, en le voyant venir, ne fut assez courageux pour l'attendre — pas même le seigneur de la Douloureuse Garde, à qui appartenaient tous les autres. Quand ils arrivèrent à l'eau, cependant, ils n'eurent pas le temps de s'embarquer sur la nef, car il les suivait de près, et il tua de sa lance le premier qu'il atteignit. Puis il mit la main à l'épée et fonça sur les autres, si bien qu'il en retint encore quatre, blessés ou morts. Les autres s'embarquèrent et se réfugièrent à l'abri dans l'île.

355. Ainsi s'échappa Bramdin des Îles[1], le seigneur de la Douloureuse Garde (c'était en effet son nom). Le chevalier de son côté revint tristement à la Douloureuse Garde où il entra par une fausse poterne. Le lendemain, cela faisait quatre jours que le roi était arrivé à la Douloureuse Garde. À l'heure de prime, il envoya un chevalier à la porte conformément à l'accord qu'il avait passé, mais personne n'aurait osé lui ouvrir sans l'ordre du chevalier blanc. Le chevalier revint rendre compte au roi de son échec, et le roi en fut fort courroucé ; il s'assit au bord du ruisseau formé par l'une des fontaines et s'absorba dans de sombres pensées, si bien que tierce arriva sans qu'il envoie personne à la porte.

---

quant il les voit pres de lui, si lor laisse courre si tost com li chevaus le pot porter ; et met devant son pis l'escu d'argent a .III. bendes que la damoisele qu'il avoit laissie el chastel li avoit fait porter.

354. Si tost come cil le virent, n'i ot il onques nul si hardi[a] qu'il ne li tornast le dos, — et li sires de la Dolerouse Garde tous premiers, car a lui estoient tot li autre. Quant il vinrent ariere a l'aigue, si ne porent mie a tans venir [*c*] a la nef, car il les sivoit de pres : si ocist de son glaive le premier qu'il ataint. Puis mist la main a l'espee et courut les autres sus, si en retint .IIII., que ocis que mehaigniés. Et li autre se misent dedens l'aigue et en l'ille a garant.

355. Ensi eschapa Brandins des Illes, li sires de la Dolerouse Garde, car ensi avoit il a non. Et li chevaliers revint a la Dolerouse Garde moult dolans, et entra ens par une fause posterne. Et l'endemain fu li quars jours que li rois fu venus a la Dolerouse Garde ; et quant vint a prime, si envoia a la porte un chevalier pour le couvent qui li avoit esté fais, mais il ne fu qui li osast ouvrir, devant que li Blans Chevaliers le conmandast. Li chevaliers revint au roi et dist ce qu'il avoit trouvé, et li rois en est moult coureciés : si s'est assis sor le ruissel d'une fontaine et conmencha a penser moult durement, tant que tierce conmencha a passer ; ne li rois n'envoie nului a la porte.

Les chevaliers dirent alors à la reine : « Dame, qu'allons-nous faire ? — En vérité, répondit-elle, je ne sais trop. Je n'oserais envoyer personne sans l'ordre exprès du roi, et il eſt plongé très profondément dans ses pensées. » Le chevalier qui avait conquis le château était sorti par la poterne pour voir les gens du roi, mais il avait commandé au portier d'ouvrir la porte si le roi envoyait un messager, en interdisant cependant que personne ne sorte. Les habitants du château, dont un certain nombre se trouvaient aux créneaux, auraient bien voulu que les douloureuses coutumes soient abolies, y compris le portier qui n'osait toutefois dire un mot ni laisser sortir personne ; il finit par faire signe à un vieillard pour qu'il appelle le roi Arthur. « Roi Arthur, s'écria l'homme, l'heure passe ! » Et tous les autres se mirent à crier de la sorte, à en faire retentir toute la vallée.

356. Quand la reine et les chevaliers entendirent ce cri, ils se hâtèrent de venir à la porte, très troublés par le silence persiſtant du roi qui continuait à méditer ; sur ces entrefaites survint le chevalier qui avait conquis le château, portant à son cou l'écu d'argent à la bande vermeille[1], qui arrivait au grand galop devant la porte. Voyant la reine, il lui dit : « Dame, Dieu vous bénisse ! » Et elle répondit triſtement que Dieu le bénisse aussi. « Dame, reprit-il, voudriez-vous entrer ici ? — Certes oui, répliqua-t-elle, très volontiers ! — Au nom de Dieu, s'écria-t-il, pour vous la porte sera ouverte ! — Grand merci », fit-elle. Le chevalier appela aussi-

---

Lors dient li chevalier a la roïne : « Dame, que ferons nous ? — Certes, fait ele, je ne sai. Je n'i oseroie envoiier, s'il ne le conmandoit ; et il pense trop durement. » Et li chevaliers qui le chaſtel avoit conquis s'en fu issus par la poſterne pour veoir les gens le roi, et il avoit conmandé au portier que se li rois i envoiaſt, que on li ouvriſt la porte ; mais que fors n'en issiſt nus hom. Mais de ciaus del chaſtel avoit assés sor les murs, qui moult volentiers volsissent que les dolerouses couſtumes fuissent remeses ; et li portiers, qui n'osoit dire mot ne fors metre nului, si fait signe a un viel home qu'il apiaut le roi Artu : et il crie : « Rois Artus, ore passe ! » Et autresi conmencent a crier tout li autre, si que toute la valee en retentiſt.

356. Quant la roïne et li chevalier oent[a] la vois, si viennent en halt devant la porte, et sont moult angoissous del roi qui son pensé ne laisse. Et lors revint devant aus li chevaliers qui le chaſtel avoit conquis, et a son col l'escu d'argent a la bende vermeille : si vint a grant oirre devant la porte. Et quant il vit la roïne, se li diſt : « Dame, Dix vous beneïe ! » Et ele respont moult matement que Dix beneïe lui. « Dame, fait il, voldriés vous laiens entrer ? — Certes, fait ele, oïl, moult volentiers. — En non Dieu ! fait il, pour vous sera la porte ouverte ! — Grans mercis », fait ele. Li chevaliers apele tantoſt la gaite

tôt le guetteur et lui dit : « Ouvre la porte. — Volontiers, seigneur », fit l'autre, et il l'ouvrit. Le chevalier entra. Mais il était si fasciné par la reine qu'il en oublia tout le reste et ne pensa qu'à la regarder : il monta au-dessus de la porte et se mit à la contempler. Or la porte se referma aussitôt qu'il fut entré, en jetant un si grand cri que le roi fut arraché à ses pensées et demanda ce qui s'était passé. Il ne manqua pas de gens pour lui répondre ; le roi dit alors : « Ah ! Keu le sénéchal, dépêchez-vous d'y aller, et voyez si je pourrai entrer ! » Keu s'exécuta et rencontra la reine qui voulait s'en revenir, croyant que le chevalier s'était moqué d'elle ; et elle lui raconta la scène.

357. Keu leva alors la tête et vit le chevalier au-dessus de la porte. « Ah ! seigneur chevalier, vous avez agi comme un rustre, en vous moquant de ma dame. » Mais le chevalier ne l'entendait pas ; la jeune fille qui l'avait conduit au bosquet, et qui avait bien entendu les paroles de Keu, elle, s'approcha de lui et le secoua en disant : « N'entendez-vous pas ce que ce chevalier vous reproche ? — Quel chevalier ? » Elle le lui désigna. « Seigneur, demanda-t-il alors, qu'avez-vous dit ? — Je dis, répéta Keu, que vous nous prenez, ma dame et moi, pour des imbéciles, en ne daignant pas lui ouvrir la porte, alors que vous le lui aviez promis, et quant à moi vous n'avez même pas condescendu à me parler. — Qui êtes-vous ? reprit le chevalier. — Je suis Keu le sénéchal. » Le chevalier vit alors comment la reine s'en allait de dépit,

---

et li dist : « Ouvre la porte. — Volentiers sire », fait il. Et cil ouvre la porte[b]. Et li chevaliers entre ens. Mais il est tant esbahis de la roïne qu'il s'en oublie tous, ne a [*d*] riens n'entent fors a li veoir : si est montés en haut desus la porte et jusques la l'esgarde. Et la porte refu close si tost com il fu ens, si a jeté un si grant brait que li rois en laisse son pensé : si demande que ce[c] avoit esté. Et il fu assés qui li conta et li dist. Lors dist li rois : « Ha ! Keu le seneschal, alés tost savoir[d] se je i porrai entrer. » Et il i vait, si encontre la roïne qui ja s'en voloit revenir, car ele quidoit que li chevaliers l'eüst gabee ; et li conte conment.

357. Lors esgarde Keu contremont, si voit le chevalier desus la porte, si li dist : « Ha ! sire chevaliers, vous avés fait que vilains, qui ma dame avés gabee. » Mais il ne l'entent mie. Et lors vint a lui la pucele qui l'avoit mené el brullet, si oï ce que Kex li reprocha : si le bota et li dist : « Dont n'oés vous ce dont cil chevaliers vous blasme ? — Liquels ? » fait il. Et ele li moustre. « Sire, fait il, que dites vous ? — Je di, fait il, que vous tenés bien pour musarde ma dame et moi que vous ne li daigniés la porte ouvrir[a], et se li creantastes ; ne a moi ne daignastes parler. — Qui estes vous ? fait li chevaliers. — Je sui, fait il, Kex li seneschaus. » Lors resgarde li chevaliers la roïne qui ja s'en aloit

et il en fut si désolé qu'il manqua d'enrager en comprenant qu'elle était irritée. Il alla trouver le garde et lui dit : « Ne t'ai-je donc pas ordonné de laisser ma dame la reine entrer ici ? — Vous n'en avez pas dit un mot », fit l'autre. Et le chevalier mit la main à l'épée et jura que, si le guetteur n'avait pas été si vil, il l'aurait volontiers tué pour sa folie, « et moi pour mon inattention, sans que rien puisse m'en garantir. Ouvre-lui la porte sur-le-champ, ajouta-t-il, et prends garde de ne plus la tenir close devant elle ».

358. On lui amena alors son cheval, et il se mit en selle triste et misérable ; il revint à la fausse poterne par laquelle il sortit, et la demoiselle eut beau lui demander où il allait, il ne voulut pas lui répondre, si ce n'est pour dire qu'il reviendrait bientôt. « Et surtout, ne me suivez pas ! » Elle le laissa finalement partir. Le guetteur avait ouvert la porte : la nouvelle en parvint au roi, qui se hâta de s'y rendre et d'entrer, et la reine et tous les autres après lui : pas question de se soucier de sa dignité, chacun se pressait d'entrer au plus vite. Mais une fois à l'intérieur, ils trouvèrent l'autre porte fermée. Ils pénétrèrent alors dans le cimetière, et le roi commanda à ses chevaliers de lire les inscriptions. Ils s'exécutèrent, nommant beaucoup de chevaliers de sa maison, et d'autres encore, tant et si bien qu'ils arrivèrent à une tombe où se trouvait écrit le nom de monseigneur Gauvain. L'inscription disait : « CI-GÎT MONSEIGNEUR GAUVAIN, ET VOICI SA TÊTE. » Et il y en avait d'autres du même genre pour tous les compagnons que monseigneur Gauvain avait emmenés avec lui.

---

par anoi ; et il en est si dolans que pour un poi qu'il n'esrage pour ce qu'il voit qu'ele est courecie. Dont vient a la gaite et li dist : « Dont ne te conmandai je que tu laissaisses ma dame la roïne chaiens entrer ? — Onques n'en parlastes », fait cil. Et il met la main a l'espee et jure bien durement que s'il ne fust si vils, qu'il l'ocesist orendroit por sa folie, « et pour ma sourdece, ja n'en eüsses[b] si bon garant. Ore li ouvre la porte tost, et garde qu'ele soit plus fermee contre li ».

358. Atant li fu ses chevaus amenés, et il i monte moult pensis et dolans ; puis est venus a la fause posterne, si issi fors ; ne la pucele ne li sot onques tant demander ou il vait qu'il onques li volle dire fors tant qu'il revenra ja. « Et gardés, fait il, que vous ne me sivés un tout sol pas. » Et ele l'i laisse a tant. Et la gaite a ouverte la porte ; si en vint la nouvele au roi et il vont moult tost la et il entre ens, et il et la roïne et tout li autre aprés : onques n'i ot honour gardee, mais qui plus tost i pot entrer, si i entra. Et quant il furent ens, si trouverent l'autre porte fermee. Et lors en vinrent au cimentiere : si conmanda li rois a ses chevaliers qu'il lisent les letres, et il si font. Si conmencent assés de ses chevaliers [e] a nomer de sa maison et d'autres terres, tant qu'il vinrent a une tombe ou li nons mon signour

359. Quand le roi entendit cela, il éprouva une telle douleur qu'il manqua enrager, et il en fut de même pour tous ceux qui l'accompagnaient, et aussi pour la reine. Après qu'ils se furent abandonnés à leur chagrin un long moment, le roi demanda au guetteur qu'il vit sur l'autre chemin de ronde si cette première porte leur serait fermée à jamais. Ce dernier leur garantit que non. « Et cette autre, comment pourrons-nous la passer ? interrogea le roi. — Seigneur, envoyez-y des chevaliers comme vous l'avez fait ces quatre derniers jours. » Puis, pour le reste de la journée, le roi et sa compagnie se retirèrent dans leurs loges et leurs pavillons, et se livrèrent au désespoir.

360. Dans cette partie, le conte dit que le chevalier blanc chevaucha sombre et pensif à cause de sa dame la reine qu'il avait courroucée ; il l'aimait d'un si grand amour, depuis le premier jour où il était devenu chevalier, qu'il n'aimait autant ni lui-même ni autrui. Et parce qu'il craignait d'avoir mérité la haine de sa dame pour le restant de ses jours, il réfléchit et décida en son cœur d'accomplir de telles prouesses qu'il délivrerait monseigneur Gauvain ou mourrait à la tâche : il pensait en effet, s'il y parvenait, regagner la faveur de sa dame. Il chevauchait donc, triste et pensif, en direction de la Douloureuse Chartre — tel était le nom du château ou monseigneur Gauvain et ses compagnons étaient en prison. Il se remit en embuscade dans le bosquet — il pouvait être midi

---

Gavain estoit escris ; et disoit ensi : « CI GIST MÉ SIRES GAVAINS, ET VEÉS LA SA TESTE. » Et autretant dient de tous ses compaingnons que mé sires Gavains ot amenés avoc lui.

359. Quant li rois oï ce, si a tel duel que a poi qu'il n'esrage, et ausi orent tout cil qui avoc lui estoient, et meïsmement en ot duel la roïne. Et quant il orent grant piece fait lor duel, si demande li rois a la gaite qu'il choisi sor l'autre mur, se cele premiere porte lor sera jamais close. Et cil dist que nenil. « Et en cele autre, fait li rois, conment porrons nous entrer ? — Sire, fait il, envoiiés cha ausi com vous avés fait ces .IIII. jours. » Cel jour se traist li rois en ses loges et sa compaingnie, et demenerent grant doel.

360. Or dist li contes en ceste partie que li Blans Chevaliers chevauche moult mas et moult pensis pour ma dame la roïne qu'il avoit courecie ; si l'amoit de si grant amour des le premier jour qu'il fu devenus chevaliers, qu'il n'amoit tant ne soi ne autrui. Et pour ce que il doutoit la haïne sa dame a tous jours mais, si s'apense en son cuer qu'il fera tant d'armes qu'il ravra mon signour Gavain ou il i morra : et par ce, s'il le puet faire, bee il a ravoir l'amour sa dame. Et il chevauche mas et pensis tout droit vers la Dolerouse Chartre — et ensi avoit non li chastiaus ou mé sire Gavains et si compaingnon estoient em prison. Et il se remet el bruellet, si pooit bien estre bas miedis ;

passé — et il y resta jusqu'à la tombée de la nuit. Il vit alors venir un ermite monté sur un grand âne, qui entra dans le bois pas très loin de lui; récitant ses heures, il se rendait à son ermitage qui se trouvait près de là dans la forêt. C'était un ermite très âgé, qui avait autrefois été chevalier, l'un des meilleurs du monde: il s'était fait moine à la fleur de l'âge à cause d'une grande perte qu'il avait subie: en un an, il avait vu mourir ses douze fils[1]. Quand il pénétra dans le bois, le chevalier blanc vint à sa rencontre et lui demanda d'où il venait. Il s'interrompit dans ses oraisons, et répondit doucement qu'il venait de ce castelet. « Seigneur, fit le chevalier, qu'y avez-vous fait? » Et cet homme de bien commença à pleurer, en disant: « Certes, seigneur, j'y suis allé par nécessité, pour deux chevaliers qui sont très malades. »

361. Il lui montra alors le calice qu'il portait sous sa chape. Le chevalier lui demanda qui étaient les deux malades, et il répondit qu'ils étaient de la maison du roi Arthur. « L'un s'appelle Galegantin le Gallois: il a été grièvement blessé. Et l'autre est Lohot, le fils du roi Arthur, qui souffre d'une maladie qu'il a attrapée dans la prison. Leurs jours à tous deux sont en danger. » Le chevalier blanc se mit à pousser de profonds soupirs; puis il demanda à l'ermite ce qu'il en était de monseigneur Gauvain et de monseigneur Yvain son cousin. Et l'autre de lui répondre qu'il les avait vus sains et saufs, et en bonne santé. « Et vous, seigneur, qui êtes-vous? — Seigneur, je suis un chevalier. — Ah! repartit l'ermite, je

---

et il fu tant illoc qu'il avespri. Et il esgarde, si voit venir un hermite desor un grant asne, qui entra el bois moult pres de lui; si aloit disant ses ores vers son hermitage qui pres d'illoc estoit en la forest. Et li hermites [f] estoit de grant aage, et avoit esté chevaliers, uns des miudres del monde; si s'estoit rendus en son meillour aage pour une grant perte qui avenue li estoit de .xii. fix qu'il avoit eüs: si les vit tous morir dedens un an. Et quant il entra dedens le bois, li Blans Chevaliers li vint a l'encontre et li demanda dont il venoit. Et il laisse a dire ses ores, et li respont moult doucement qu'il vient de cel chastelet. « Sire, fait li chevaliers, que fesistes vous la? » Et li bons hom conmence a plourer, et li dist: « Certes, sire, je i alai a moult grant besoig, pour .ii. chevaliers qui moult sont malade. »

361. Lors li moustre le galisce qu'il porte desous sa chape. Et li chevaliers li demande qui li doi chevalier sont qui si sont malade. Et il li dist qu'il sont de la maison le roi Artu. « Si a a non li uns Galegantins li Galois: cil est malades de plaies. Et li autres est Lohols, li fils au roi Artu, qui est malades d'une enfermeté qu'il a prise dedens la chartre. Si sont andoi en grant aventure. » Lors conmence li Blans Chevaliers moult durement a souspirer: se li demande de mon signor Gavain et de mon signour Yvain son cousin. Et li hermites dist qu'il

sais ce que vous êtes, au moins : vous êtes le conquérant de la Douloureuse Garde. Mais qu'attendez-vous ici ? » Et il lui dit qu'il désirait fort délivrer tous les chevaliers du roi Arthur, si cela lui était possible. « Eh ! bien, fit l'ermite, je vais vous donner de bons conseils en la matière, si vous voulez m'en croire. » Et il lui dit qu'il lui ferait volontiers confiance. « Alors, reprit l'ermite, écoutez cela : alors que j'étais sur le point de me mettre en selle, j'ai entendu deux écuyers qui parlaient de leur équipement sans me prêter attention ; l'un dit à l'autre qu'ils partiraient à la première veille pour assaillir le roi Arthur de nuit. Je sais bien, par ailleurs, que celui à qui appartenait la Douloureuse Garde déteste le roi Arthur plus que personne au monde, sauf vous. Car il redoute qu'Arthur ne s'efforce d'abolir les périlleuses coutumes de ce château, et il est convaincu que c'est dans cette seule intention qu'il est venu ici. Ainsi donc, je vous conseille d'avertir le roi Arthur de cette affaire, car autrement ils risqueraient d'être tous pris au piège. Et si vous ne l'avertissez pas, moi, je le ferai. » Et le chevalier blanc dit qu'il irait le prévenir. « Mais je veux d'abord savoir où se trouve votre ermitage. — Avec plaisir », répondit le saint homme.

362. Il se remit en route et le chevalier le suivit jusqu'à l'ermitage : il parut très bien situé au chevalier, placé comme il l'était au sommet d'un tertre élevé ; il était entouré d'une

---

les vit tous sains et tous haitiés. « Et vous, sire, fait il, qui estes vous ? — Sire, fait il, je sui uns chevaliers. — Ha ! fait li hermites, je sai auques qui vous estes. Vous avés conquise la Dolerose Garde. Mais ci que atendés vous ? » Et il li dist qu'il deliverroit moult volentiers les chevaliers le roi Artu, s'il pooit estre. « Et je vous en conseillerai moult bien, fait li hermites, se vous en volés croire mon conseil. » Et cil dist qu'il le querra volentiers. « Et je vous di, fait li hermites, quant je devoie ore monter, si oï .II. esquiers parler de lor harnois ; et il ne se prendoient garde de moi, si dist li uns a l'autre qu'il monteroient del premier somme pour assaillir le roi Artu par nuit. Et je sai bien que cil qui la Dolerouse Garde fu het le roi plus que nul home fors vous, car il crient qu'il ne mete painne en abatre les perillouses coustumes de cest chastel ; et bien quide qu'il n'i soit venus pour autre chose. Pour ce vous lo je que vous garnissiés le roi de ceste chose, car ensi porroient il estre tout pris. Et se vous ne l'en garnissiés, si l'en garniroie je. » Et cil dist qu'il l'en garnira. « Mais je voel avant savoir vostre hermitage. — Ce m'est moult bel », fait li bons hom.

362. Lors s'en vait avant et li chevaliers aprés, tant qu'il viennent a l'her[*206a*]mitage ; si le voit li chevaliers trop bien seant, et seoit en un haut tertre roont : si[a] ert clos de haut glande espés environ et

épaisse ceinture de grands chênes, puis protégé par des fossés gallois, et au-dehors il y avait encore une large haie impénétrable. Le chevalier prit congé de l'ermite en déclarant qu'il allait prévenir le roi de l'attaque de ses ennemis. « Cher seigneur, lui dit l'ermite, si vous avez besoin de nous, venez ici sans hésiter. » Et il répondit qu'il n'y manquerait pas. Il s'en alla alors et retourna au bosquet, où il attendit jusqu'à ce qu'il fasse complètement nuit ; il n'avait pas la moindre intention d'avertir le roi, car il pensait bien régler l'affaire à lui tout seul. Il attendit donc de la sorte pendant longtemps, et la lune se leva finalement : ceux du château en firent autant et se préparèrent, puis sans tarder ils franchirent la rivière. Il les laissa chevaucher jusqu'à ce qu'ils aient dépassé l'endroit où il était caché, puis les suivit de loin.

363. Lorsqu'ils furent parvenus à proximité de la Douloureuse Garde, ils s'abritèrent sous le couvert du tertre et chevauchèrent en silence pour ne pas se faire repérer. Jamais ceux du camp n'auraient remarqué leur présence avant qu'ils ne s'élancent parmi eux. Quand ils furent si près qu'il ne leur restait plus qu'à éperonner, ils mirent pied à terre pour resserrer la sangle de leurs chevaux, puis se remirent en selle et galopèrent vers le camp. Mais le chevalier les suivait de près, avec une monture rapide et robuste, et une courte lance épaisse au fer bien tranchant, et il ne manquait certes pas de cœur, puisqu'il avait l'intention de mettre en déroute ceux qui le précédaient et qui étaient bien cent cinquante. Il

---

enaprés de haus fossés galois, et par defors est li plancheïs espés et grans. Et li chevaliers prent atant congié de l'hermite et dist qu'il ira garnir le roi de ses anemis. « Biaus sire, fait li hermites, se vous avés de nous mestier, tout seürement venés chaiens. » Et il dist que si feroit il. Atant s'em part et retourne el bruellet, et atent tant qu'il fu nuis ; si pense que en nule maniere il n'en garniroit le roi, car il i quide tous seus metre conseill : si atent tout ensi grant piece. Et lors conmencha la lune a luire, si se lievent tout par le chastel et s'atournent, et tantost issent fors et passent l'aigue. Et il les laisse chevauchier tant que tout sont outre lui, et il les siut de loing.

363. Quant il furent pres de la Dolerouse Garde, si se metent el couvert del tertre et chevauchent belement, qu'il ne fuissent aperceü ; ne ja cil de l'ost ne s'en presissent garde, tant qu'il fuissent en aus feru. Quant il furent si pres qu'il n'i ot que de l'esperonner, si descendent et restraignent lor chevals, puis remontent et s'en viennent pour ferir[a] en l'ost. Mais li chevaliers les sivoit de pres : si ot cheval fort et isnel et tint un glaive a hante grosse et courte et a fer trenchant ; et il ot cuer assés, car il baoit a desconfire ciaus que[b] il sivoit, qui estoient encore .C. et .L. Et il lor laisse courre, si lor escrie moult

les chargea en effet en criant, de sorte qu'ils furent tout ébahis, croyant être trahis, et tous se préparèrent à se défendre. Le chevalier frappa le premier si rudement qu'il le jeta mort à terre, lui laissant sa lance dans le corps. Il tira alors son épée et se mit à en donner de grands coups de droite et de gauche à ceux qui osaient l'attendre — mais ils ne s'attardèrent guère, car le camp avait été tiré du sommeil par les cris, et les guetteurs qui avaient vu l'éclat des armes se mirent pour leur part à appeler : « Aux armes ! Aux armes ! » Les assaillants battirent sans tarder en retraite en passant en contrebas du château, et le chevalier blanc leur donna la chasse en leur assenant de grands coups qui dépeçaient leurs écus et leurs heaumes, démaillaient leurs hauberts sur le dos et les épaules, et les heurtait de plein fouet avec son cheval. Ainsi il les précipitait à terre, et les tirait aussi au sol par les liens de leur écu, par le cou ou par le heaume.

364. C'eſt ainsi que le chevalier blanc les malmenait. Et ils étaient tellement ébahis des prouesses prodigieuses qu'ils lui voyaient accomplir qu'ils avaient l'impression d'être en face de toute l'armée du roi Arthur. Ils se trouvèrent alors devant la porte du château, et le guetteur qui était aux créneaux commença à crier : « Aux armes ! Aux armes ! » Le chevalier blanc vit les gens du roi Arthur entamer la poursuite ; il avisa celui des assaillants qui lui semblait le plus riche, et le plus noblement armé, et se dit que ce devait être le seigneur des autres — c'était en effet le cas.

---

durement si qu'il en sont tout esbahi, car il quident eſtre traï : se n'i ot celui qui mete conroi en lui desfendre. Et il fiert le premier si durement qu'il le jete mort, se li laisse le glaive el cors. Si a l'espee traite : se en donne grans cops a deſtre et asseneſtre a ciaus qui atendre l'osent, mais il n'i demourent gaires, car l'oſt eſt eſtourmie pour le cri. Et les gaites qui avoient veües les armes conmencent a crier : « As armes ! As armes ! » Et li chevalier se metent a la voie tout maintenant par desous le chaſtel ; et cil les enchauce qui grandesismes cops lor donne, si lor detrenche les escus et les hiaumes et lor desmaille les haubers sor les bras et sor les espaulles, et il se hurte a aus de cors et de cheval : si les porte a terre, et les aert par les penes[c] des escus et par les cols et par les hiaumes.

364. Ensi les mainne li Blans Chevaliers. Et il sont si esbahi pour les mervelles qu'il fait qu'il quident bien que ce [*b*] soit toute l'oſt le roi Artu. Et lors sont venu endroit la porte del chaſtel, et la gaite qui eſtoit sor les murs conmence a crier : « As armes ! As armes ! » Et li Blans Chevaliers voit la gent le roi Artu qui les enchauçoient aprés, si avise celui qui plus resamble eſtre riches de tous, et qui plus eſtoit richement armés : se li eſt avis qu'il eſtoit sires de tous les autres, et si eſtoit il.

365. Il fit demi-tour pour fondre sur lui et lui donna un tel coup sur le heaume que l'autre en fut tout étourdi et dut se raccrocher au cou de son cheval. Mais les gens du roi Arthur arrivaient au grand galop : les attaquants, en les entendant, abandonnèrent leur seigneur et s'enfuirent en piquant des deux. Toutefois, le chevalier blanc, lui, poursuivit son adversaire encore à demi assommé, dont le cheval courait vers l'Hombre, qui coulait de l'autre côté du château, l'emportant à grande allure. Le chevalier blanc l'attrapa par le heaume, le tira à terre et lui passa sur le corps de manière à lui briser tous les os. Puis il descendit de son cheval, lui arracha son heaume, et le menaça de lui couper la tête. Mais l'autre ne pouvait répondre, car il s'était évanoui. Le chevalier blanc crut qu'il était mort et s'en désola à cause de monseigneur Gauvain et des autres, car il craignait bien dans ce cas les avoir perdus. Il en versa des larmes et se dit que jamais plus il ne piétinerait un chevalier, à moins qu'il ne veuille le tuer.

366. Au bout d'un long moment, le chevalier revint à lui et se mit à se lamenter ; le chevalier blanc ne fit pas mine de s'en soucier, mais déclara qu'il allait lui couper la tête : il abattit sa ventaille et leva l'épée. Et l'autre, qui était gravement blessé, reconnut le chevalier à l'écu qu'il portait — c'était celui à une seule bande. « Ah ! noble chevalier, fit-il, ne me tue pas si tu aimes un tant soit peu le roi Arthur, car

---

365. Lors s'en revint par lui : se li done tel cop desor le hiaume que tout l'eſtonne ; et cil se tient au col de son cheval d'ambesdous bras[a]. Et lors venoient a desroi les gens le roi Artu ; et cil les oent venir, si laissent lor signour et s'en fuient quan qu'il pueent a coite d'esperons ; mais[b] li Blans Chevaliers siut celui qui encore eſtoit tous eſtourdis, et ses chevaus courut vers le Hombre qui d'autre part le chaſtel couroit : si l'enporte grant aleüre. Et li Blans Chevaliers l'aert par le hiaume, si le sache a terre et li vait par desor le cors, tant que tout le debrise. Lors descent de son cheval et li esrace le hiaume de la teſte, et li manace a coper ; mais cil ne puet respondre, car il eſtoit pasmés. Et lors quide bien li Blans Chevaliers qu'il soit mors, si en eſt trop dolans pour mon signour Gavain et pour les autres, car par ce les quidoit il bien avoir perdus. Si em ploure des ex de son chief, et diſt que jamais n'ira par desor chevalier a cheval, se ocirre ne le velt.

366. Au chief de grant piece revint li chevaliers de pasmisons, si se plaint moult durement ; et li Blans Chevaliers ne fait samblant que lui en chaille ne tant ne quant, ains diſt qu'il li copera la teſte : se li abat la ventaille et hauce l'espee. Et cil crie merci, qui moult eſt bleciés, si reconnoiſt le chevalier a l'escu que il porte ; et c'eſtoit cil a une sole bende. « Ha ! fait il, gentix chevaliers, ne m'ocis mie, se de riens aimmes le roi Artu ; car trop feroies grant folie ! » Dont li fiance pri-

ce serait une grande folie ! » Le chevalier blanc exigea alors qu'il lui promette d'aller en prison là où il le voudrait. « Volontiers, répondit-il, pourvu que ce ne soit pas dans ce château : il n'eſt pas queſtion que j'y aille. — Oh ! que si, car je vous y emmènerai de force. — Si vous parvenez en effet à m'y traîner, ce sera mort, car je n'y entrerai pas vivant. Et savez-vous ce que vous y perdrez dans ce cas ? Monseigneur Gauvain et dix de ses compagnons. Mais si vous me mettez en prison ailleurs, je vous les rendrai tous demain avant la nuit. Car vous êtes le meilleur chevalier du monde et le plus aventureux. » À ces mots, le chevalier blanc éprouva la plus grande joie de sa vie, et dit que si décidément il agissait ainsi, il ne l'emmènerait pas au château. Et l'autre le lui promit en lui rendant son épée.

367. « Seigneur, demanda-t-il, où me mettrez-vous en prison ? — Chez un ermite qui réside dans cette forêt. — Vous devriez m'y conduire vous-même. » Le chevalier blanc répondit qu'il y était tout prêt ; il le fit monter derrière lui sur son cheval, non sans peine, car il était très gravement blessé. Ils s'en allèrent de la sorte par le chemin le plus direct vers l'ermitage, où ils rencontrèrent les gens du roi Arthur qui revenaient bredouilles de leur poursuite, car les fuyards s'étaient enfoncés dans la forêt. Le roi était parti à leur rencontre et revenait avec eux. Le chevalier blanc, par ailleurs, était passé au retour par l'endroit où s'était déroulé le combat, et il avait récupéré sa lance dans le corps du chevalier qu'il

---

son a tenir, la ou il voldra : « Volentiers, fait il, en tous lix fors qu'en cel chaſtel ; mais la n'iroie je en nule guise. — Si ferés, fait il, car je vous i menrai a force. — Se vous tant faites, fait il, que vous m'i menés, vous m'i menrés mort, car vif n'i enterrai je ja. Et savés vous que vous i perdrés, se vous m'i metés ? Vous perderés mon signor Gavain et .x. de ses compaingnons. Et se vous en autre prison me metés, je les vous rendrai tous demain, ains qu'il soit anuitié. Car vous eſtes li miudres che[*c*]valiers del monde et li plus aventurous. » Quant cil l'entent, si en ot tel joie c'onques si grant n'en ot mais, et diſt que s'il velt ce faire, ja el chaſtel n'enterra. Et cil li fiance : se li rent s'espee.

367. « Sire, fait il, ou me devés vous metre em prison ? — Chiés un hermite, fait il, qui maint pres en ceſte foreſt. — Et vos meïsmes m'i menrés. » Et cil diſt que ce fera il volentiers, si le fait monter deriere lui. Et cil i monte a moult grant painne, car moult eſtoit bleciés. Ensi s'en vont la droite voie vers l'ermitage, et ja repairoient la gent le roi Artu de la cache, ou il n'avoient riens fait, car cil qui il chaçoient s'eſtoient feru en la foreſt. Et li rois lor fu a l'encontre alés, si s'en revenoit avoc aus. Et li Blans Chevaliers s'en fu revenus par la place ou li poigneïs avoit eſté, si ot repris son glaive del chevalier qu'il

avait tué. Il vit le roi et ses hommes, et le roi de son côté les aperçut tous les deux. « Ah ! seigneur, fit le chevalier conquis, voici les gens du roi Arthur. Je ne voudrais pour rien au monde tomber entre leurs mains ; prenez garde que je ne tombe pas au pouvoir d'autrui, car je me suis fié à vous. — Ne craignez rien, répondit le chevalier blanc, il[1] ne s'emparera pas de vous, à moins de me tuer d'abord, ou de me mettre dans un tel état que je ne pourrai l'empêcher. » Et il continua à chevaucher sans se détourner de son chemin ; Keu le sénéchal vint à sa rencontre en criant : « Arrêtez, seigneur chevalier ! Mon seigneur le roi veut savoir qui vous êtes. » Le chevalier blanc ne répondit rien, mais poursuivit sa route. Et Keu s'approcha de lui en disant : « Seigneur chevalier qui ne daignez me parler, vous êtes trop orgueilleux ! — Que me voulez-vous ? répliqua-t-il. — Je veux savoir qui vous êtes. — Je suis un chevalier — Et celui qui eſt derrière vous, reprit Keu, eſt-ce un prisonnier ? — Oui. Et alors[2] ? »

368. Keu reconnut alors en lui celui qui avait fait ouvrir la porte. « Ah ! dit-il, c'eſt vous qui hier avez fait perdre son temps à ma dame la reine devant la porte. Et ce chevalier que vous emmenez voulait tuer mon seigneur le roi : je le reconnais bien à ses armes. Seigneur chevalier, enchaîna Keu, cet homme eſt un ennemi du roi, et je suis, moi, l'homme lige du roi par serment. Je serais donc parjure si je souffrais que vous l'emmeniez. Donnez-le-moi, et je le remettrai à mon seigneur le roi. — Celui qui l'emmènera de force,

---

ot ocis. Si choisi le roi et ses gens ; et li rois les vit bien ambesdous autresi. « Ha ! sire, fait li chevaliers conquis. Veés ci les gens le roi Artu. Si ne voldroie en nule maniere cheoir en sa prison : si gardés que je ne chiece en autrui main que en la voſtre. Car je me sui en vous fiiés. — N'aiiés garde, fait il, que s'il vous en mainne, il m'ocirra avant ou je serai tels conreés que je ne me porrai aidier. » Maintenant chevauche sa droite voie ; et Kex li seneschaus vint avant, se li escrie : « Eſtés ! sire chevaliers ! Car mé sires li rois velt savoir qui vous eſtes. » Et cil ne respont mie, ains chevauche toutesvoies. Et Kex vint a lui, se li diſt : « Sire chevaliers, vous eſtes trop orguellous, qui ne daingniés a moi parler. — Que volés vous ? fait il. — Je voel, fait il, savoir qui vous eſtes. — Je sui, fait il, uns chevaliers. — Et cil deriere vous, fait Kex, eſt il prisons ? — Oïl, fait il. Qu'en volés vous dire ? »

368. Lors connut Kex que ce fu cil qui avoit fait la porte ouvrir. « Ha ! fait il, vous eſtes cil qui fesiſtes ier ma dame la roïne muser devant la porte. Et cil chevaliers que vous emportés volt mon signour le roi ocirre : je le connois bien as armes. Sire chevaliers, diſt Kex, cis eſt anemis le roi, et je sui ses jurés. Si seroie parjures, se je sousfroie que vous l'emportissiés. Mais bailliés le moi, si le rendrai a mon signour le roi. — Encore n'eſt mie, fait il, cil venus qui a force

répondit l'autre, n'est pas encore né. — C'est pourtant ce que je vais faire », dit Keu. Il s'avança et voulut saisir le chevalier conquis, mais le chevalier blanc dit que, s'il portait la main sur lui, il la lui couperait. « Vraiment ! fit Keu. Eh ! bien, mettez-le à terre, et que celui qui pourra l'emmener de force le fasse ! — Puisse Dieu me venir en aide ! Il ne mettra pas pied à terre à cause de vous ! » Keu prit du champ, puis revient au galop et le chevalier blanc le vit venir à la lumière de la lune[1]. La lance de Keu se brisa, mais celle du chevalier blanc le frappa en bas par-dessus l'arçon : elle pénétra la cuisse gauche, fer et bois, tant et si bien qu'il dut se coucher en arrière sur la selle. Le coup fut violent, et porta à terre le sénéchal embroché ; mais la lance se brisa dans sa chute. Puis le chevalier blanc dit : « Seigneur Keu, vous pouvez voir maintenant que ma dame de Nohaut n'a pas été trompée. »

369. Il s'éloigna après ces paroles. Le roi et ses gens s'approchèrent de l'endroit où Keu était tombé ; ils le trouvèrent évanoui et l'emportèrent au camp sur son bouclier. Le chevalier blanc s'enfonça dans la forêt et chevaucha jusqu'à l'ermitage ; le chevalier conquis appela pour qu'on ouvre la porte ; lorsqu'ils furent descendus de cheval, le chevalier blanc fit ouvrir la porte de la chapelle, et après avoir raconté à l'ermite les termes de leur accord, il fit jurer au chevalier vaincu qu'il lui rendrait loyalement les prisonniers. « Et je vous jure, moi, ajouta-t-il, que si vous voulez me jouer un tour je vous couperai la tête. » Le chevalier conquis envoya à l'instant même

---

l'en maint. — Ce serai je », fait Kex. Lors saut avant et valt saisir le chevalier conquis, mais li autres li dist que s'il i met la main, il li trenchera ja. « Voire ! fait Kex. Or le metés dont a terre, et qui a force l'em puist mener, si l'en maint ! — M'aït Dix ! [*d*] fait il, ja pour vous ne descendra ! » Et Kex s'eslonge, puis revient ariere grant aleüre. Et li Blans Chevaliers l'avise au rai de la lune. Et Kex brise sa lance ; et cil fiert lui em bas par desus l'arçon devant : se li met parmi la senestre quisse fer et fust, si qu'il le keust a l'arçon de la sele. Il l'enpaint bien, sel porte a terre ; et au parcheoir brise la lance. Et li Blans Chevaliers li dist : « Sire Kex, ore poés vous veoir se ma dame de Norhaut fust engingnie. »

369. Atant s'em part. Et li rois et ses gens sont venu la ou Kex gist ; si le trouvent pasmé, si l'ont porté as tentes en son escu. Et li Blans Chevaliers se fu mis en la forest, si chevauche tant qu'il est chiés l'ermite venus. Si apele li chevaliers conquis a la porte, et on li ouvre. Et quant il fu descendus, si fist li Blans Chevaliers ouvrir l'uis de la chapele, et conta a l'ermite lor couvenances, et fist jurer au chevalier conquis qu'il li renderoit loiaument les prisons. « Et je vous jur, fait il, que se vous me volés trechier, que je vous coperai la teste. » Et li chevaliers conquis envoie de cele ore meïsmes l'ermite

l'ermite à la Douloureuse Chartre pour y chercher son sénéchal, mais le chevalier blanc lui fit d'abord promettre sur les reliques de se comporter en toute bonne foi. L'ermite se rendit au castelet et en ramena le sénéchal, tout seul, sur la foi des signes de reconnaissance qu'il avait reçus. Lorsque le sénéchal fut devant son seigneur, celui-ci lui dit en présence du chevalier blanc d'aller chercher monseigneur Gauvain et tous les autres compagnons du roi, qui devaient venir de surcroît tout armés. Le sénéchal s'en retourna aussitôt — il faisait déjà grand jour — et exécuta les ordres de son seigneur ; lorsqu'ils revinrent, prime était bien passée. Le seigneur demanda au sénéchal : « Comment avez-vous amené ces chevaliers ? — Ils m'ont juré de ne pas s'en aller d'ici sans votre congé. — Seigneurs, dit alors le chevalier conquis, je vous commande, par votre serment, de faire ce que ce chevalier vous ordonnera, comme ses prisonniers ; et pour moi, je vous tiens quittes. » Le chevalier blanc avait la tête baissée pour ne pas être reconnu ; il était en outre tout armé, même de son heaume.

370. Les chevaliers se remirent tous entre ses mains comme ses prisonniers. Et le seigneur, après les avoir déliés de leurs promesses à son égard, s'en alla. L'ermite dit au chevalier blanc : « Comment, seigneur, laisserez-vous donc aller Bramdin ? Dans ce cas, vous avez tout perdu, car les enchantements de la Douloureuse Garde ne prendront fin que par

---

a la Dolerouse Chartre pour amener son seneschal, mais avant li fait jurer li Blans Chevaliers sor sains qu'il en esploitera a foi. Et li hermites est montés sor son asne, et vient au chastelet ; si en amainne le seneschal tout sol, par les enseignes que cil li ot mandees. Et cil i est venus ; se li dist sé sires, voiant le Blanc Chevalier, qu'il amaint mon signour Gavain et tous les autres compaingnons le roi, et qu'il viengnent tout armé de lor armes. Li seneschaus s'em part atant. Et ja estoit grans jours, si fist ensi com ses sires li ot conmandé ; et quant il furent revenu, si fu bien haute prime. Li sires demande au seneschal : « Conment amenastes vous ces chevaliers ? — Il me fiancierent, fait il, qu'il ne s'en partiroient de ci se par vostre congié non. — Signour, fait li chevaliers conquis, je vous conmant par vos fiances que vous faciés ce que cil chevaliers vous conmandera come si prison ; et je vous quit d'endroit de moi. » Et li Blans Chevaliers se tint tous enbrons, que il ne le conneüssent. Et si estoit il tous armés nis del hiaume.

370. Lors s'otroient tout a lui come prison. Et li sires lor quite de lor fiances, puis s'em part de laiens. Et li hermites dist au Blanc Chevalier : « Conment ? sire ! En lairés vous dont ensi aler Brandis ? Dont avés vous tout perdu ! Car [*e*] li enchantement de la Dolerouse Garde ne remanront ja se par lui non. — Je n'en doi, fait il, plus

lui. — Je ne dois pas en faire plus, répondit le chevalier blanc, car je l'ai promis. » L'ermite en versa des larmes amères. Puis le chevalier s'adressa à tous les compagnons du roi et leur dit : « Je vous prie, pour mon honneur et à votre avantage, de ne pas bouger d'ici avant de me revoir — ce soir ou demain matin au plus tard. » Et ils le lui promirent tous. Il s'en alla et se rendit à la Douloureuse Garde. Il était tierce, et le roi avait déjà envoyé à prime un chevalier qu'on avait rejeté. Le chevalier blanc entra au château par la fausse poterne et se rendit au palais où les deux jeunes filles l'attendaient ; celle qui avait apporté les écus lui dit : « Seigneur, ai-je assez été en prison ?

371. — Non, ma très douce et belle amie, répondit-il, pas avant que j'aie achevé ce que j'ai entrepris avec monseigneur Gauvain et que le roi soit entré ici. Alors, nous nous en irons vous et moi, ensemble. » Il enleva l'écu qu'il portait au cou et prit celui à deux bandes, puis vint au portier et lui demanda si le roi avait envoyé un de ses hommes à la porte ce matin-là. « Oui, dès prime. — Prends bien soin, la prochaine fois qu'il enverra quelqu'un, de répondre que tu n'ouvriras qu'au sénéchal Keu. » Puis il ressortit du château et fit le tour du tertre jusqu'à la tente du roi. Il était déjà tierce passée. Ceux du château commencèrent à crier : « L'heure passe ! L'heure passe ! » Le roi était appuyé sur le bord d'une fontaine, plongé dans ses pensées ; mais quand il entendit les cris, il envoya un chevalier à la porte. Et le guetteur lui dit

---

faire, car je l'ai creanté. » Et li hermites em ploure moult tenrement. Lors apele li chevaliers tous les compaignons le roi, si lor dist : « Je vous proi, et por vostre prou et pour m'onour, que vous ne vous mouvés de chaiens devant ce que vous me reverrés, et c'estera anquenuit ou le matin. » Et il li cranterent tout. Atant s'em part et vient a la Dolerouse Garde. Et il estoit ore de tierce. Et li rois ot envoiié a prime un chevalier a la porte, et on li avoit renvoié. Et li Blans Chevaliers entre el chastel par la fause posterne et en vint el palais ou les .II. puceles l'atendoient ; et cele qui les escus avoit aportés li dist : « Biaus sire, ai je ore assés prison tenue ?

371. — Bele tres douce amie, dist il, nenil, tant que je aie achievé de mon signour Gavain et que li rois sera chaiens entrés. Et lors si en irons entre moi et vous ensamble. » Lors a osté l'escu de son col, et prent celui as .II. bendes, si sen vient au portier et li demande se li rois avoit hui envoiié a la porte. « Oïl, fait il, des prime. — Or gardes, fait il, que tu dies quant il i envoiera que tu ne l'ouverras a nului s'a Kex le seneschal non. » Atant s'en ist del chastel et s'en vait tout entour le tertre, tant qu'il vint devant le tref le roi. Et ja passoit tierce. Et cil del chastel conmencent a crier : « Ore passe ! ore passe ! » Et li rois se fu apoiiés sor le ruissel d'une fontaine, si pensoit. Et quant il oï le cri, si envoia un chevalier a la porte. Et la gaite li dist

qu'il n'ouvrirait qu'au sénéchal Keu ; quand le chevalier eut transmis ce message, le roi déclara qu'il y ferait porter le sénéchal plutôt que de renoncer à entrer (Keu en effet était couché, languissant de la plaie qu'il avait reçue pendant la nuit). Le roi le fit donc porter devant l'entrée ; pendant ce temps, la reine et ses chevaliers s'approchaient du château ; le chevalier armé de l'écu d'argent à deux bandes vermeilles vint à la rencontre de la reine et la salua, et elle lui rendit son salut.

372. « Dame, fit-il, où allez-vous ? — Je vais à cette porte, là-bas, pour voir si mon seigneur le roi y entrera. — Et vous, dame, souhaiteriez-vous y entrer ? — Certes oui. — Vous y entrerez donc », fit-il ; et venant à la porte, il interpella le portier qui ouvrit. Mais le chevalier, sur son cheval, ne faisait que regarder la reine, qui s'avançait en contrebas vers la roche : il était si absorbé par cette vision qu'il en oubliait tout le reste. Le portier l'invita énergiquement à entrer, mais le chevalier regardait toujours en arrière, tant et si bien que le portier finit par refermer la porte, qui jeta un si grand cri que le roi, toujours songeant près de la fontaine, demanda quel était ce bruit.

373. Keu se présenta alors à l'entrée, porté dans un drap par quatre valets ; le guetteur était à son poste, il demanda qui on apportait de la sorte. On lui dit que c'était Keu le sénéchal. « Il pourra donc entrer », déclara le guetteur. Il ouvrit la porte, et le roi et sa compagnie s'avancèrent ; ceux de l'intérieur leur dirent : « Seigneur, voulez-vous entrer ici ? »

---

qu'il ne l'ouverroit s'a Keu le senescal non. Et cil le vait dire au roi, et li rois dist qu'il li fera porter ains qu'il n'i entrent. Et Kex gisoit malades pour la plaie qu'il avoit la nuit eüe. Et li rois le fait porter devant la porte, et la roïne et si chevalier venoient vers le chastel ; et li chevaliers qui portoit l'escu d'argent as .II. bendes vermeilles s'en vient devant la roïne et le salue, et ele lui.

372. « Dame, fait il, ou alés vous ? — Sire, fait ele, je vois a cele porte, savoir se mé sires li rois i enterra. — Et vous, dame, fait il, i enterriés vous volentiers ? — Certes, fait ele, oïl. — Et vous i enterrés dont », fait il. Lors vient a la porte, si apele le portier ; et il vient, si ouvre la porte. Et li chevaliers ne fait se regarder non la roïne tout a cheval, si com ele vient tout contreval la roce : si pense tant a li que tous s'en oublie. Et li portiers le semont d'entrer ens, et li [*f*] chevaliers regarde tous jours ariere, tant que li portiers reclost la porte. Et ele jete un grant brait : et li rois qui pensoit sor la fontainne demande que ce a esté qu'il a oï.

373. Lors vient Kex a la porte, que .IIII. vallet portoient en un drap[a] ; si trouvent la gaite desus en haut. Et la gaite demande qui cil est qui est illoc aportés. Et cil dient que c'est Kex li seneschaus. « Dont i enterra il », fait la gaite. Atant desferme la porte et li rois et

Et le roi dit que oui. « Alors, reprirent-ils, il vous faudra promettre loyalement que ni vous ni les vôtres ne ferez violence aux habitants, hommes et femmes, pour les forcer à parler. » Le roi le leur jura. Les portes furent ouvertes, tous pénétrèrent à l'intérieur, et y découvrirent une fort belle citadelle. Toutes les maisons de la ville avaient des balcons ou des terrasses, et ils étaient remplis de dames et de demoiselles, et de chevaliers ou d'autres personnes ; et tous pleuraient, mais sans prononcer une parole. Et ils agissaient ainsi pour impressionner le roi, afin qu'il soit très heureux quand ils daigneraient lui parler. Car ils n'espéraient voir la fin de leurs soucis que par l'entremise du roi, et c'était pour cette raison qu'on lui avait fait jurer, à lui et à toute sa compagnie, de ne contraindre personne à parler[1].

374. Le roi mit pied à terre devant une très belle salle de grandes dimensions, mais il ne trouva ni homme ni femme à l'intérieur. Et les habitants du château l'avaient fait exprès. Le roi, très surpris, dit à la reine et à ses chevaliers : « Eh ! bien, j'ai beau être entré, je n'en sais pas plus qu'avant sur les coutumes de cet endroit. — Seigneur, dit la reine, il n'y a qu'à être patient. Car celui qui nous en a déjà tant montré nous en montrera encore davantage avec un peu de chance. — Seigneur, renchérirent les autres, ma dame a bien raison. » Pendant qu'ils parlaient de la sorte, le chevalier blanc, rentré au palais, avait posé l'écu qu'il avait au cou et mis à la

---

sa compaingnie viennent devant ; se li dient cil d'amont : « Sire, volés vous chaiens entrer ? » Et il diſt oïl. « Dont vous couvient il, font il, loiaument creanter que vous ne voſtre compaignie ne ferés force a home ne a feme de chaiens pour parler[b]. » Et li rois lor creante ensi. Lors sont les portes ouvertes, si entrent ens ; et voient dedens un moult bel chaſtel. Et en toutes les maisons de la vile avoit loges devant ou bas ou haut, et furent toutes couvertes de dames et de damoiseles et de chevaliers et d'autres gens ; et plourent tout : si ne dient mot en tout le chaſtel[c]. Et ce faisoient il pour le roi esmaiier, si que tout bel li fuſt s'il daignaissent a lui parler. Car il n'atendoient que nus mesiſt conseill en lor angoisse se li rois non, et pour ce li avoit on fait creanter qu'il ne seroient enforcé de parler, ne par lui ne par sa compaignie.

374. Li rois descent en une sale moult bele et moult grans, mais n'i trovent ne home ne feme. Et ce avoient il fait tout de gré. De ce eſt li rois moult esbahis, si diſt[a] a la roïne et a ses chevaliers : « Or sui je ens, et si ne sai del couvine fors tant come je savoie la fors. — Sire, fait la roïne, or n'i a fors que del sousfrir. Car cil qui tant nous en a mouſtré, espoir nous en moſterra plus. — Sire, font li autre, ma dame nous diſt voir et bien. » Ensi parolent entr'aus ; et li Blans Chevaliers se fu entrés el palais, si oſte l'escu de son col et prent celui as

place celui aux trois bandes. Puis il sortit du palais pour retourner chercher monseigneur Gauvain ; alors qu'il passait dans les rues, un grand cri s'éleva dans toute la forteresse. « Prenez-le, prenez-le ! » criaient ensemble tous les habitants. Le roi, la reine et tous les autres sortirent alors et virent les portes solidement fermées. Lorsque le chevalier blanc vit cela, il regarda du côté où le roi s'était logé et avisa la reine devant la porte : il se dit qu'il ne partirait pas sans la revoir. Il se dirigea vers elle, descendit de cheval et la salua. Et tous les habitants se remirent à crier : « Roi, prends-le ! Prends-le, roi ! » Le roi s'avança alors vers le chevalier, le salua, et il lui rendit son salut. « Ces gens, fit le roi, me crient de vous prendre. — Seigneur, répliqua le chevalier blanc, vous en avez le pouvoir, si vous croyez que ce serait une bonne chose. — Et pourquoi me crient-ils de le faire ? demanda le roi. — Seigneur, fit l'autre, demandez-le-leur, car je ne crois pas avoir mal agi en quoi que ce soit. »

375. Le roi envoya donc un messager pour s'informer ; ses gens s'étaient placés dans l'autre enceinte. Le roi dit à la reine et à ses chevaliers : « Je suis bien perplexe. Car je ne sais rien des coutumes de cet endroit. — Voudriez-vous les connaître ? demanda le chevalier. — Certes, fit le roi, très volontiers. » Et la reine insista : « Seigneur chevalier, il les connaîtrait très volontiers. » Le chevalier fut très malheureux de n'être pas en position de les leur exposer, et de ne pas en avoir le loisir, si bien que les larmes lui en montèrent aux

---

.III. bendes et le pent a son col. Puis s'en ist del palais pour aler a mon signour Gavain. Et vient enmi les rues, si leva uns cris par tout le chastel, et crient tout ensamble : « Prendés le ! prendés le ! » Et lors salt fors li rois et la roïne et tout li autre, et voient les portes moult bien fermees. Quant li Blans Chevaliers vit fermer les portes, si regarde cele part ou li rois est a ostel, et voit la roïne devant l'uis de la sale[b], si pense que sans li veoir [*207a*] ne s'en ira il mie. Lors en vient cele part, et quant il est pres de li, si descent et le salue. Et toutes les gens conmencent a crier : « Pren le, rois ! Pren le, rois ! » Li rois vint vers le chevalier ; si le salue, et il lui. « Ces gens, fait li rois, me crient que je vous prenge. — Sire, fait il, vous en avés bien le pooir, se vous quidiés bien faire. — Et pour coi, fait li rois, me crient il que je vous prenge ? — Sire, fait il, faites lor demander. Car je ne quit riens avoir mesfait. »

375. Li rois i envoie pour le savoir, et ses gens se furent tout mis en l'autre baille. Et li rois dist a la roïne et a ses chevaliers : « Je suis moult esgarés, car je ne sai riens del couvine de chaiens. — Sire, fait li chevaliers, en voldriés vous savoir ? — Certes, fait li rois, oïl, moult volentiers[a]. » Et la roïne li dist : « Sire chevaliers[b], moult volentiers le volroit il savoir. » Et li chevaliers est moult angoissous que il

yeux ; il dit au roi : « Seigneur, laissez-moi m'en aller, s'il vous plaît. » Et le roi était courtois, il le laissa partir ; lorsqu'il fut à cheval, il demanda à la reine : « Et vous, dame, aimeriez-vous connaître les coutumes de cet endroit ? — Oui, répliqua-t-elle, très certainement. » Il se mit en route. « Seigneur chevalier, répéta la reine, je voudrais bien les connaître. » Alors il lui répondit en pleurant : « Dame, cela me navre. Car je commets une faute grave en vous les cachant, mais ce n'est pas le lieu de les révéler. » Sur ces mots il sortit par la fausse poterne et éperonna son cheval jusqu'à ce qu'il arrive à la forêt. Là-dessus les messagers du roi, qui étaient allés demander aux gens pourquoi ils lui avaient crié de prendre le chevalier, revinrent : « Seigneur, dirent-ils à Arthur, ces gens nous affirment que vous pouvez connaître la coutume de cet endroit par ce chevalier. — Ah ! dit le roi, nous avons été joués, puisque je l'ai laissé partir ! »

376. Alors qu'ils parlaient ainsi, la porte du château s'ouvrit, et des dames, des demoiselles et des chevaliers entrèrent, qui apportaient le repas du roi tout préparé. C'étaient les gens de la ville, ceux qui avaient crié au roi de retenir le chevalier parce qu'eux-mêmes n'avaient pas le droit de porter la main sur lui ; ils croyaient encore que le roi l'avait pris. Mais lorsqu'ils apprirent qu'il l'avait laissé aller, ils manifestèrent un grand chagrin. Et le roi les assura qu'il ne s'en désolait pas moins qu'eux, « mais je n'y ai pas fait attention, et je suis

---

n'a ne lieu ne aise que il lor peüst faire savoir, si l'en viennent les larmes as ex. Et il a dit au roi : « Sire, laissiés m'ent aler, s'il vous plaist. » Et li rois fu cortois, si l'en laisse aler[c]. Et quant il fu montés, si dist a la roïne : « Et vous, dame, savriés vous volentiers le couvine de chaiens ? — Certes, fait ele, oïl, moult volentiers. » Et il encommence a aler. « Sire chevaliers, fait ele, je le voldroie volentiers savoir. » Et il respont em plourant : « Certes, dame, ce poise moi. Car trop mesfas del celer, ne li lix n'en est ore mie del dire. » Atant s'en est issus par la fause posterne, et fiert des esperons tant qu'il vient en la forest. Et li message le roi sont revenu de demander as gens pour coi il avoient crié c'om preïst le chevalier, se li dient : « Sire, ces gens vous mandent que par cel chevalier poés savoir tout le couvine de chaiens. — Ha ! fait li rois ; engingnié sonmes, quant je l'ai laissié aler ! »

376. Endementres qu'il parloient ensi, la porte del chastel ouvre, et chevalier entrent ens, et dames et damoiseles ; et aportent le mengier le roi tout conreé. Et c'estoient la gent de la vile, si avoient crié au roi qu'il retenist le chevalier por ce que il n'i devoient la main metre, et encore quidoient il que li rois l'eüst retenu. Et quant il sorent qu'il l'ot laissié aler, si en firent moult grant duel. Et li rois dist qu'il ne l'en pesoit mie mains que aus : « Mais je ne m'en pris garde, s'en sui

bien trompé ». Cette nuit-là, le roi et tous ses gens furent très confortablement hébergés. À l'arrière de la salle où il dormait, il y avait une haute tourelle, qui donnait entre les deux murs du château, et jouxtait le palais qui avait appartenu au seigneur de la Douloureuse Garde. Il s'y trouvait un guetteur qui cornait le jour de très bonne heure. Dès qu'il eut corné, le roi et la reine se levèrent, ainsi que tous les autres, et ils se rassemblèrent dans la cour.

377. Le conte rapporte ici que le chevalier blanc, après avoir pris congé du roi et de la reine et avoir quitté la Douloureuse Garde, s'en alla tout droit à monseigneur Gauvain et à ses autres compagnons. « Seigneurs, leur dit-il, demeurez ici jusqu'à demain, et puis vous vous en irez à la Douloureuse Garde ; vous y trouverez le roi et ma dame la reine : saluez-les de ma part, et remerciez-les de vous avoir fait sortir de prison : sachez en effet que c'eſt par ma dame que vous êtes délivrés. — Ah ! seigneur, s'exclama monseigneur Gauvain, dites-nous qui vous êtes. — Seigneur, je suis un chevalier : vous ne pouvez pas en savoir davantage. Je vous prie de ne pas le prendre mal. » Il les quitta alors, et chevaucha cette nuit-là aussi longtemps qu'il le put en direction de la maison de religion où il avait laissé ses écuyers. Et le lendemain il se leva de bonne heure, car il avait dormi chez un vavasseur, et se remit en route en suivant les indications de ce dernier qui l'accompagna un moment pour lui montrer le chemin. De leur côté, monsei-

---

decheüs. » Cele nuit fu li rois moult bien herbergiés et toutes ses gens. Et par deriere la sale ou il jut, ot une tournele moult haute, mais entre .II. eſtoit li murs del chaſtel. Et cele tournele joignoit au palais qui avoit eſté au signour del chaſtel. En cele tournele avoit une gaite qui moult matin cornoit le jour. Et maintenant [*b*] leva li rois et la roïne, et tout li autre sont venu fors en la court.

377. Or diſt li contes que quant li Blans Chevaliers se fu partis de la Dolerouse Garde et qu'il ot pris congié del roi et de la roïne, qu'il s'en ala tout droit a mon signour Gavain et a ses autres compaingnons, et lor diſt : « Signour, demourés chaiens jusques a demain, et puis vous en irés a la Dolerouse Garde ; si trouverés illoc le roi et ma dame la roïne, si les me saluerés an .II., et lor merciés de ce que vous eſtes issu de prison. Car bien saciés que c'eſt par ma dame. — Ha ! sire, fait mé sires Gavains, dites nous qui vous eſtes. — Sire, fait il, je sui uns chevaliers ; ne si n'en poés plus savoir. Si vous proi qu'il ne vous em poiſt. » Atant s'em parti d'aus. Et chevauche cele nuit tant com il pot vers la maison de religion ou il avoit laissié ses esquiers. Et l'endemain matin se leva, car il avoit jeü chiés un vavasour ; et se miſt a la voie ensi com li vavasours meïsmes li mouſtre la voie. Et mé sires Gavains et si compaingnon se leverent au matin et se misent

gneur Gauvain et ses compagnons se levèrent tôt aussi et prirent la direction de la Douloureuse Garde ; le roi Arthur se trouvait dans la cour devant la maison où il avait passé la nuit. Dans la tourelle d'où le guetteur avait corné l'aube, il y avait deux pucelles dans une chambre à l'étage inférieur : c'étaient celles que la Dame du Lac avait envoyées au chevalier. Et celle qui avait apporté les écus était à la fenêtre : quand elle vit le roi et la reine, elle les appela en disant :

378. « Dame, vous avez eu un logement agréable cette nuit, et moi un très mauvais. » La reine leva la tête pour la regarder. « Certes, demoiselle, fit-elle, je ne savais pas que vous étiez là. Et aurais-je pu vous venir en aide ? — Oh ! oui, dame, sans aucun doute. — Comment donc ? demanda la reine. — Je ne vous le dirai pas maintenant », fit la jeune fille. Elle parlait ainsi parce qu'elle soupçonnait que le chevalier blanc aimait la reine ; et elle croyait bien que la reine l'aimait aussi, parce qu'il n'avait pas voulu quitter le château avant de la voir, et que l'autre demoiselle lui avait raconté comme il avait été fasciné par elle, le jour où le roi avait franchi la première porte. Pendant que la reine et la demoiselle devisaient ainsi, une grande troupe de chevaliers entrèrent dans la forteresse : c'étaient monseigneur Gauvain et sa compagnie.

379. Le roi en éprouva vraiment une grande joie, il embrassa son neveu et tous les autres, et leur demanda où ils avaient été récemment. « Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, nous ne savons pas où, sauf qu'on nous a emmenés

---

a la voie vers la Dolerouse Garde, ou li rois Artus estoit en la court devant l'ostel ou il avoit la nuit jeü. Et en la tourele ou la waite avoit corné le jour, avoit .II. puceles en une chambre desous la gaite : et c'estoient celes que la Dame del Lac avoit envoiie au chevalier. Et cele qui les escus avoit aportés fu venue as fenestres, et quant ele vit le roi et la roïne, si les apela et dist :

378. « Dame, bon ostel eüstes anuit, et je l'oi moult mauvais. » La roïne lieve le chief, si le regarde. « Certes, dist ele, damoisele, je ne vous i savoie pas. Et vous em peüssé je aidier ? — Dame, fait ele, oïl, moult bien. — Et conment ? fait la roï[*r*]ne. — Je nel vous dirai ore mie », fait la pucele. Et ce disoit ele pour ce qu'ele souspeçonnoit que li Blans Chevaliers amoit la roïne ; et quidoit bien que la roïne l'amast autresi, par ce qu'il ne se voloit partir del chastel devant qu'il l'eüst veüe, et que li autre li eüst conté conment il avoit esté esbahis pour li, le jour que li rois entra dedens la premiere porte. En ce que la roïne et la damoisele parloient ensi, une grant tourbe de chevaliers entrent en la porte : et c'estoit mé sires Gavains et sa compaingnie.

379. Lors fu grande la joie que li rois ot, si baise son neveu et tous les autres ; et lors lor demande ou il ont puis esté. « Par foi, fait mé sires Gavains, nous ne savons prou ou, fors tant que nous fumes

dans un château. Et alors que nous croyions y être logés, nous avons été faits prisonniers. Mais un chevalier nous a libérés, et il nous a dit de vous remercier pour cela, vous et ma dame. — Et savez-vous de qui il s'agit ? » demanda le roi. Gauvain dit que non, mais qu'il portait un écu d'argent à trois bandes vermeilles. « Ah ! fit la reine. C'eſt notre chevalier, qui nous a quittés hier soir, après que tous ces gens ont tant crié. » Le roi demanda si Gauvain l'avait vu désarmé. « Non, répondit son neveu, il n'a jamais voulu enlever son heaume. Ce qui me fait soupçonner que certains parmi nous auraient pu le reconnaître, s'il avait été désarmé. — Par ma foi, dit le roi, je peux bien m'en aller maintenant. » Mais la jeune fille qui était dans la tour l'entendit et proteſta : « Comment, roi Arthur ! Tu t'en iras donc ? Et tu me laisseras en prison, et tu ne sauras rien de la coutume de cet endroit ? — Demoiselle, je le regrette profondément », répondit le roi. Monseigneur Gauvain demanda de quoi il était queſtion, et on le lui dit, pour son plus grand étonnement.

380. « Demoiselle, reprit le roi, pourrais-je vous délivrer ? — Oui, fit-elle, mais cela vous coûterait bien de la peine. — De la peine ? J'y serais tout préparé, si je savais comment », dit le roi. Et monseigneur Gauvain renchérit : « Demoiselle, mon seigneur n'épargnera pas sa peine, puisqu'il vous l'a promis ; dites-nous comment vous pouvez être délivrée. —

---

mené en un chaſtel. Et quant nous quidasmes eſtre herbergié, si fumes pris. Mais uns chevaliers nous a delivrés qui nous diſt que nous en merceïssiens vous et ma dame. — Et savés vous qui il eſt ? » fait li rois. Et il diſt que nenil, « mais il porte un escu d'argent a .III. bendes vermeilles. — Ha ! fait la roïne. C'eſt noſtre chevaliers qui de nous se parti ersoir, aprés ce que les gens crierent ». Et li rois demande s'il le vit desarmé. « Nenil, fait mé sires Gavains. Onques son hiaume ne volt oſter. Et par ce souspeçonné je bien que aucuns de nous le reconneüſt, s'il fuſt desarmés. — Par fois, fait li rois, des ore mais m'en puis je bien aler. » Et la pucele l'ot qui eſtoit en la tourele, et li crie : « Conment, rois Artus ! fait ele. T'en iras tu dont ? Si me lairas em prison, et si ne savras riens del couvine de chaiens. — Damoisele, fait il, il m'en poise ore moult que je nel sai. » Et mé sires Gavains demande que ce eſt. Et on li conte, et il s'en esmerveille trop.

380. « Damoisele, fait li rois, vous poroie je delivrer ? — Oïl, fait ele. Mais grant painne i couvenroit. — Painne ? fait il. Je l'i metrai moult volentiers, se je sai conment. » Et mé sires Gavains li diſt : « Damoisele, mé sires i metera moult volentiers painne, puis qu'il le vous a en couvenent, mais dites conment vous poés eſtre delivree. — Je n'en pus eſtre delivree[a], fait ele, se par le chevalier non que li

Je ne peux l'être, dit la jeune fille, que par le chevalier que le roi a laissé partir. — Et comment saurons-nous que c'est lui ? demanda monseigneur Gauvain. — À la première assemblée qui aura lieu au royaume de Logres, vous aurez de ses nouvelles, répondit-elle, et à la deuxième, et encore à la troisième. — Demoiselle, continua monseigneur Gauvain, s'il vous faisait dire de partir d'ici, le feriez-vous ? — Certainement pas, à moins de le voir en personne. — Seigneur, intervint alors monseigneur Gauvain, sachez bien que je ne coucherai pas deux nuits de suite au même endroit avant de savoir qui est ce chevalier, si je n'en suis empêché par prison ou maladie. » Le roi fut navré de ces paroles, mais Gauvain continua :

381. « Seigneur, le roi d'Outre les Marches[1] vous a attaqué et vous fait la guerre. Faites-lui savoir que vous serez sur ses terres d'ici à un mois, c'est-à-dire au troisième jour de la fête de Notre-Dame en septembre : qu'il se préoccupe de ses défenses, car il en aura grand besoin. Il est bien possible qu'à cette rencontre nous ayons des nouvelles de cette affaire. — Volontiers, répondit le roi, mais vous resterez avec moi jusque-là. — Impossible », répliqua monseigneur Gauvain. Le roi envoya alors un messager au roi d'Outre les Marches de Galonne et lui fit savoir le jour où aurait lieu la rencontre selon ce qu'ils avaient fixé. Le roi quitta alors la ville, et monseigneur Gauvain commença sa quête après avoir pris congé de lui.

---

rois en laissa aler. — Et conment le connoistriens nous ? fait mé sire Gavains. — A la premiere assamblee, fait ele, qui sera el roialme de Logres, orrés de lui enseignes, et a la seconde et a la tierce. — Damoisele, fait mé sire Gavains, s'il vous mandoit que vous en venissiés, isteriés vous de laiens ? — Certes, fait ele, naje, se je ne veoie son cors. — Sire, fait mé sires Gavains, tant saciés vos [*d*] bien que je ne gerrai jamais une nuit la ou je avrai jeü l'autre : si savrai je qui cis chevaliers est, se maladie ou prisons ne le me destourne. » Quant li rois l'ot, si l'em poise moult. Et mé sires Gavains li dist :

381. « Sire, li rois d'Outre les Marces a couru sor vous et vous guerroie. Mandés lui que vous serés en sa terre d'ui en un mois ; et ce sera au tiers jour de la feste Nostre Dame en setembre : si se pourchaçast de desfendre, car mestiers l'en est. A cele assamblee par aventure orrons nous nouveles de ceste chose. » Et li rois li dist que volentiers, « mais vous remandrés jusques adont. — Ce ne puet estre », fait mé sires Gavains. Lors envoie li rois son messagier au roi d'Outre les Marches de Galonne, et li mande le jour de l'assamblee, ensi com il l'orent devisé. Et lors s'en ist li rois de la vile. Et mé sires Gavains prist congié de lui, si entra en sa queste.

Quête de Gauvain. – Quiproquos.

382. Le conte rapporte ici que le chevalier qui avait conquis la Douloureuse Garde, après avoir quitté la maison du vavasseur qui l'avait hébergé une fois qu'il avait laissé monseigneur Gauvain chez l'ermite dans la forêt, chevaucha tant jour après jour qu'il parvint au monastère où se trouvaient ses écuyers ; mais il n'y passa qu'une seule nuit. On y avait beaucoup entendu parler du chevalier qui avait conquis la Douloureuse Garde, mais personne ne savait que c'était lui. Il s'en alla le matin suivant, et chevaucha toute la journée sans trouver d'aventure qui mérite d'être mentionnée. Le lendemain il se leva de bonne heure et chevaucha jusqu'à tierce, et alors il rencontra une demoiselle sur un palefroi écumant de sueur. Le chevalier avait abattu sa ventaille et enlevé ses manicles, et son écuyer portait sa lance, son heaume et son écu recouvert d'une housse. Le chevalier salua la demoiselle qui lui rendit son salut.

383. « Demoiselle, fit-il, qu'est-ce qui vous pousse si vite ? — Seigneur, répondit-elle, je porte des nouvelles qui doivent plaire à tous les chevaliers qui veulent conquérir louange et prix. — C'est-à-dire ? — Ma dame la reine fait savoir que le troisième jour après la fête de Notre-Dame en septembre aura lieu la grande rencontre entre le roi Arthur et le roi d'Outre les Marches de Galonne, aux confins de leurs deux terres, à l'endroit qui se trouve entre Godoarre et Alemagne[1]. — Quelle est la reine qui envoie ce message ? —

---

382. Or dist li contes que quant li chevaliers qui ot conquise la Dolerouse Garde se fu partis de la maison au vavasour qui le herberga la nuit qu'il ot laissié mon signour Gavain chiés l'ermite en la forest, si erra tant par ses journees qu'il vint en la maison de religion ou si esquier estoient ; mais il n'i jut c'une sole nuit. Et assés ot oï parler del chevalier qui ot conquise la Dolerouse Garde, et si ne savoit nus que ce fust il. Au matin s'en parti de laiens et chevaucha toute jour sans aventure trouver dont a parler face. Et l'endemain leva matin et chevaucha jusques endroit tierce, et lors encontra une damoisele sor un palefroi tout tressué. Et li chevaliers avoit sa ventaille abatue et ses manicles, et li esquiers porte son glaive et son hiaume et son escu couvert d'une houche. Il salue la damoisele, et ele lui.

383. [*e*] « Damoisele, fait il, quel besoins vos chace si tost ? — Sire, fait ele, je port noveles qui doivent plaire a tous les chevaliers qui voelent conquerre los et pris. — Et queles sont eles ? fait il. — Ma dame la roïne mande que au tiers jour aprés la Nostre Dame en setembre ert li grans assamblee del roi Artu et del roi d'Outre les Marces de Galonne, entre lor .II. terres en la place qui ert entre

La femme du roi Arthur, répondit la demoiselle. Et pour l'amour de Dieu, si vous savez des nouvelles du chevalier qui a conquis la Douloureuse Garde, dites-lui que ma dame lui ordonne d'y être, s'il tient à son amour, et désire sa faveur et sa compagnie, car elle voudrait bien le voir. » Le chevalier en resta muet de saisissement pendant un long moment. Et la demoiselle insista pour qu'il lui donne des nouvelles du chevalier, s'il en avait. Lui, ayant grand-peur qu'elle ne le reconnaisse, tint la tête baissée et lui demanda : « Demoiselle, au nom de la créature que vous aimez le plus, dites-moi si vous connaissez le chevalier ? » Et elle de répondre que non. « Eh ! bien, moi, reprit-il, je peux vous assurer que j'ai passé la nuit dernière au même endroit que lui, et que ma dame peut être certaine qu'il sera à l'assemblée si la mort ne l'en empêche entre-temps, car rien d'autre ne saurait s'y opposer. — Dieu, dit la demoiselle, me voici donc sauvée ! » Ils se séparèrent sur ces mots, et le chevalier erra toute la semaine jusqu'au samedi. Ce jour-là, après l'heure de prime, il rencontra au cœur d'une épaisse forêt une grande troupe, composée tant de gens à pied que de cavaliers ; en particulier, parmi ces derniers se trouvait un grand chevalier à cheval. Et un homme était attaché par le cou à la queue de son palefroi avec une fine courroie, il était en chemise et en braies, pieds nus, les yeux bandés et les mains liées dans le dos, et c'était l'un des hommes les plus beaux que l'on ait pu voir sous le ciel. En outre, il portait

---

Godoaire et Alewaigne. — Laquele roïne, fait il, le mande ensi ? — La feme le roi Artu, fait ele. Et pour Dieu, se vous savés nouveles del chevalier qui conquist la Dolerouse Garde, se li dites que ma dame li mande que, si chier qu'il a s'amour ne s'acointance ne sa compaingnie, qu'il i soit ; car moult le verroit volentiers. » Lors fu li chevaliers tous esbahis, et ne dist mot d'une grant piece. Et cele li proie toutesvoies que s'il en set nouveles, qu'il li die. Et cil ot grant paour qu'ele ne le connoisse, si se tient embrons, et li dist : « Damoisele, par la riens que vous plus amés, dites moi : conoissiés vous le chevalier ? » Et ele dist nennil. « Et je vous di, fait il, que je jui anuit la ou il jut, et bien sace ma dame que a cele assemblee sera il[a], s'il n'est mors entre .II., car nus autres essoines ne le tenroit. — Dix, fait ele, com ore sui garie ! » Atant s'em partent, et li chevaliers erra toute la semainne jusques au samedi. Aprés ore de prime encontra une route de gent, si fu en une grant forest espesse, et en cele route avoit assés gent a pié et a cheval ; et entre tous les autres estoit uns grans chevaliers a cheval. Et avoit a la koue de son palefroi un home loiié a une deliie coroie par le col ; et li hom estoit en sa chemise et en ses braies, tous deschaus, et si avoit les ex bendés et les mains loiies deriere le dos. Et c'estoit uns des plus biaus[b] hom desous ciel.

sur le dos, suspendue à son cou par ses tresses, une tête de femme.

384. Quand le chevalier blanc vit le très beau chevalier, il le fit arrêter et lui demanda qui il était. « Seigneur, dit le malheureux, je suis un chevalier de ma dame la reine : ces gens me haïssent et me conduisent à la mort de la honteuse façon que vous pouvez voir. Car ils n'osent pas me tuer, sauf dans un lieu écarté. » Et le chevalier blanc lui demanda de quelle reine il se réclamait. « De la reine de Bretagne, répondit l'autre. — Certes, reprit le chevalier blanc, on ne devrait pas traiter un chevalier comme on vous traite ! — Oh ! que si, fit le chevalier qui le tirait derrière son cheval, et même encore pis, car il eﬆ traître et déloyal, et en cela il a renié l'ordre de chevalerie. — Cet homme-là ? demanda le chevalier blanc. Quel mal vous a-t-il fait ? — Il m'a fait tant de mal, répliqua l'autre, que je l'ai accusé de trahison, et que j'en ferai juﬆice en fonction de son méfait. » Mais le chevalier blanc reprit : « Cher seigneur, il ne convient pas de faire ainsi mourir un chevalier, par jugement individuel ; s'il vous a trahi, faites-en la preuve devant une cour, et vous pourrez alors obtenir vengeance de façon honorable. — Pas queﬆion de le faire juger devant une autre cour que la mienne, car je l'ai convaincu sans doute possible ! — Et de quoi ? demanda le chevalier blanc. — De m'avoir déshonoré avec ma femme. Il en porte encore la tête à son cou, avec ses tresses. » Le chevalier attaché intervint

---

Et il avoit a son col par deriere une teﬆe de feme par les treces pendue.

384. Li Blans Chevaliers voit celui qui moult eﬆoit de grant biauté, si l'areﬆe et li demande qui il eﬆ. « Sire, fait il, uns chevaliers sui ma dame la roïne : si me heent ceﬆe gent, et m'en mainent a ma mort issi hontousement come vous poés veoir. Car il ne m'osent ocirre, s'en repoﬆ non. » Et li Blans Chevaliers li demande de laquele roïne il se reclaime. Et cil diﬆ : « De par la roïne de Bertaingne. » Lors li diﬆ li chevaliers : « Certes, on ne deüﬆ mie chevalier ensi mener com vous mainne. — Si doit, fait li chevaliers qui le traine, encore pis : car il eﬆ traïtres et desloiaus, et des ce a il chevalerie renoiie. — Cis ? fait li Blans [f] Chevaliers. Que vous a il fourfait ? — Il m'a tant forfait, fait cil, que je l'ai repris de traïson, si en ferai juﬆice selonc ce qu'il a forfait. » Et li Blans Chevaliers li diﬆ : « Biaus sire, il n'afiert pas c'on deﬆruie ensi chevalier par soi : mais s'il eﬆ voﬆres traïtres, si l'esprouvés bien en une court ; et lors em porrés bien avoir vengance a voﬆre honour. — Je ne li lairai ja, fait il, esprover en autre court que en la moie, car je l'ai tout ataint. — Et de coi ? fait li Blans Chevaliers. — De ma feme, fait il, dont il me honnissoit. Encore en a il a son col pendue la teﬆe a toutes les treches. » Et li chevaliers qui

alors pour jurer que jamais il n'avait pensé pareille chose, ni jamais il n'avait infligé le moindre déshonneur au chevalier.

385. « Ah ! seigneur, fit le chevalier blanc, puisqu'il nie, vous n'avez pas le droit de le tuer. Je vous conseille de le laisser aller, tant pour l'amour de Dieu que pour votre honneur, et pour moi aussi qui n'ai jamais rien exigé. Et s'il a commis une faute envers vous, demandez-en justice comme je vous l'ai dit. » Mais l'autre s'exclama que jamais il n'irait chercher justice ailleurs puisqu'il le tenait en son pouvoir. Le chevalier blanc poursuivit en ces termes : « Certes, ce serait un trop grand méfait que de le tuer, puisque c'est un chevalier de ma dame la reine[1]. » L'autre répliqua que ça ne le ferait pas changer d'avis. « Non, vraiment ? fit le chevalier blanc. Sachez toutefois qu'il ne mourra pas aujourd'hui, car je le prends sous ma protection contre tous ceux que je vois ici, et je promets de l'en protéger. » Il arracha alors le bandeau de ses yeux et la corde qu'il avait au cou. Les gens du grand chevalier se saisirent de leurs arcs et de leurs flèches, dans l'évidente intention de le tuer ; mais le chevalier blanc avertit l'autre : « Cher seigneur, faites reculer vos gens, car s'ils me frappent, moi ou mon cheval, je vous tuerai d'abord, et eux ensuite. » La plupart étaient désarmés. Le chevalier blanc laça son heaume, arma ses mains, et prit sa lance et son écu ; certains parmi les gens du chevalier tiraient en effet sur lui, non pour le tuer, mais parce que leur seigneur le leur

---

estoit loiiés respont et jure moult durement que onques ne le pensa, ne ainc honte ne li pourchaça.

385. « Ha ! sire, fait li Blans Chevaliers, puis qu'il le noie, vous n'avés droit de lui ocirre. Et je vous lo que pour Dieu et pour vostre honour l'en laissiés a tant aler, et pour moi qui onques mais ne vous proiai de riens. Et s'il vous a riens mesfait, si en querés la justice ensi com je vous ai dit. » Et cil dist et jure que ja en avant n'en ira querre justice, puis qu'il le tient. Et li Blans Chevaliers li dist : « Certes, vous mesferiés trop de lui ocirre, puis qu'il est chevaliers a ma dame la roïne. » Et cil dist que pour la roïne ne laira il mie qu'il ne l'ocie. « Non ? fait li Blans Chevaliers. Or saciés bien que dont n'i morra il mais hui par vous, car je[a] le preng en conduit vers tous ciaus que je voi ci et en garantie. » Lors li ront le bendel de ses ex et la corde dont il estoit loiiés par le col. Et les gens au grant chevalier[b] saillent as ars et as saietes, et font samblant qu'il le voellent ocirre. Lors dist li Blans Chevaliers a celui : « Biaus sire, traiiés vos gens ariere, car s'il fierent ne moi ne mon cheval, je vous ocirrai tout premierement, et puis aus aprés. » Et cil estoient desarmé li plus d'aus. Lors a lacié son hiaume, et a ses mains armees[c], et prist son glaive et son escu. Et il i ot de tels qui a lui traisent, non mie pour lui ocirre, mais por lor signour qui lor

commandait ; ils faisaient toutefois exprès de le manquer, car le sort du chevalier accusé les attristait beaucoup. Le chevalier blanc se rendait bien compte qu'ils ne désiraient pas le tuer, et il ne voulait pas non plus leur faire de mal. Mais il chargea leur seigneur, qui leur avait ordonné de tirer, il le frappa au ventre avec la hampe de la lance de sorte qu'il le jeta à terre, étendu de tout son long, et peu s'en fallut qu'il ne lui brise les os. Tous les autres s'enfuirent ; le chevalier blanc prit le cheval dont il avait fait tomber le grand chevalier et le conduisit à celui qu'il avait délié en lui disant : « Montez, seigneur chevalier, et venez avec moi. »

386. Le chevalier obéit tout en répondant au chevalier blanc : « Seigneur, je suis tout près d'un manoir où je serais en sécurité, et c'est là que je voudrais aller si vous n'y voyez pas d'inconvénient. — J'y consens, répondit le chevalier blanc. — Seigneur, reprit l'autre, de la part de qui remercierai-je ma dame la reine de votre protection ? Je ne connais pas votre nom. — Vous lui décrirez mon écu, car pour mon nom, vous ne pouvez pas le savoir. Et dites-lui bien que c'est pour elle que vous avez été délivré. » Le chevalier s'en alla trouver la reine et la remercia pour le chevalier, en lui décrivant son écu. Elle comprit tout de suite qu'il s'agissait de celui qui avait conquis la Douloureuse Garde. Le chevalier blanc de son côté continua sa route jusqu'à une heure avancée de la soirée ; on était samedi. En passant devant un fortin, il entendit une demoiselle chanter haut et clair. Une

---

conmandoit ; et il faloient a lui tout de gré, car il lor pesoit moult del chevalier. Et li chevaliers s'aperchoit bien qu'il n'ont talent de lui ocirre, si ne lor velt faire nul mal. Mais il laisse courre au signour d'aus qui les conmanda a traire : si le fiert de l'arrestuel de la lance enmi le ventre, si qu'il le porte a terre tout estendu, et[d] pour un poi qu'il ne l'a tout debrisié. Et lors se metent a la fuite trestout li autre ; et li Blans Chevaliers prent le cheval [*208a*] dont il ot abatu le grant chevalier[e], si le mainne au chevalier qu'il avoit desloiié, et li dist : « Ore montés, sire chevaliers : si vous en venés avoc moi. »

386. Li chevaliers monte et dist au Blanc Chevalier : « Sire chevaliers, je sui moult pres de ma sauveté, car pres de ci a un rechet ou je n'aroie garde se je i estoie[a], et la iroie je se vous voliés. — Et je le voel bien », fait il. Et cil li dist : « Sire, de par qui mercierai je ma dame la roïne que vous m'avés garanti, car je ne sai conment vous avés non. — Mon escu li deviserés, fait il, car mon non ne poés vous pas savoir. Et bien li dites que par li estes vous delivrés. » Li chevaliers s'en vait a la roïne et li mercie del chevalier, si li devise son escu ; et ele sot bien tantost que ce fu cil qui conquist la Dolerouse Garde. Et li Blans Chevaliers oirre toutesvoies tant qu'il avespri moult durement ; et il estoit samedis. Si passa par devant unes bre-

fois de l'autre côté, il s'absorba dans ses pensées, et laissa son cheval le porter où il voulait. Le terrain était marécageux, mais le marais était presque à sec, car l'été avait été extrêmement chaud ; la canicule durait encore, car on était environ à la mi-août, et le sol était tout crevassé. Le cheval n'était pas frais, car il avait parcouru une longue diſtance dans la journée : il se prit les pieds dans l'une de ces profondes crevasses et y tomba. Le chevalier demeura un long moment coincé sous sa monture, jusqu'à ce que ses écuyers le relèvent finalement ; mais il était sérieusement blessé quand il reprit sa route ; l'arçon arrière de sa selle était brisé et son écu était fendu en trois morceaux. Il chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à une croix dans un cimetière ; un religieux était à genoux devant la croix. Ils se saluèrent mutuellement.

387. « Cher seigneur, fit l'un des écuyers en s'adressant à cet homme de bien, le chevalier que voici eſt gravement blessé. Au nom de la sainte charité, apprenez-nous où il pourra trouver un logement cette nuit, car chevaucher aggrave son état. — Je vais vous en indiquer un bon, s'il plaît à Dieu », répondit le religieux. Il se mit en route et ils le suivirent. En chemin il demanda au chevalier comment il avait reçu ses blessures, et il le lui raconta. « Comment, seigneur ? s'étonna l'homme de bien. J'aimerais vous donner un bon conseil, si vous vouliez m'en croire. » Le chevalier affirma qu'il l'en croirait très volontiers. « Eh ! bien, reprit le religieux,

---

tesches, si oï chanter une damoisele moult haut et moult cler. Et quant il fu outre, si conmencha a penser ; et ses chevals le porta ou il vaut. Et la terre seoit el marés, si eſtoit sechie, car li eſtés avoit eſté moult grans et moult chaus et eſtoit encore, car ce eſtoit entour la mi aouſt : si furent grandes et parfondes les crevaces. Et li chevaus ne fu mie fres, car il ot alé grant journee : si s'encombra des piés devant et chaï en une crevace moult grans. Et li chevaliers jut moult longement desous, tant que si esquier l'en releverent ; et lors s'en parti moult bleciés, et ses arçons deriere eſtoit tous esmiiés et li escus fendus en .III. pieces. Lors a tant chevauchié qu'il eſt venus a une crois en un cimentiere, et voit un home de religion as jenous devant la crois. Et il le salue, et cil lui.

387. « Biaus sire, fait li uns des esquiers au bon home, cis chevaliers eſt moult bleciés. Et pour sainte charité, enseigniés nous ou il porroit a nuit mais avoir oſtel, car li chevauchiers li grieve moult. — Et je le vous enseignerai bon, se Dix plaiſt », fait li prodom. Lors s'en vait devant, et il le sivent. Et il demande au chevalier conment il fu bleciés ; et il li conte. « Conment ? sire, fait li prodom. Un conseill vous loeroie je bon, se vous me voliés croire. » Et il diſt que moult volentiers l'en querra. « Je vous lo[a], fait il, et chaſti que

je vous conseille vivement de ne plus jamais chevaucher le samedi après l'heure de none, si ce n'eſt pour une affaire d'importance : sachez que vous y gagnerez d'éviter bien des ennuis et que vous en retirerez beaucoup d'avantages[1]. » Le chevalier lui promit qu'il agirait de la sorte quand cela lui serait possible ; puis il ajouta : « Et vous, seigneur, que cherchiez-vous là où nous vous avons rencontré ? — Seigneur, répondit l'autre, mon père et ma mère y reposent : c'eſt un cimetière, en effet. J'y vais chaque jour dire mes prières pour leurs âmes, selon ce que Dieu m'a enseigné. » Là-dessus, ils parvinrent à une maison religieuse à laquelle appartenait cet homme de bien ; ils y furent très bien reçus, et le chevalier y demeura quinze jours, à la prière des frères : il y fut baigné et soigné, car il était gravement blessé.

388. Le quinzième jour, il s'en alla, laissant sur place l'écu aux trois bandes, car il ne voulait pas être reconnu. Il en emporta un autre que ses écuyers avaient fait faire dans une ville proche de l'ermitage pendant sa convalescence : cet écu était de sinople avec une bande blanche transversale. Le chevalier chevaucha longtemps de la sorte, jusqu'à ce qu'un jour il rencontre un chevalier armé, qui lui demanda qui il était. « Je suis un chevalier, répondit-il, de la maison du roi Arthur. — Ah, vraiment ? Dans ce cas vous pouvez bien dire que vous appartenez au roi le plus fou du monde. — Et pourquoi ? demanda le chevalier. — Parce que sa maison eſt d'une folle arrogance : il arriva, il y a quelque temps, qu'un

---

vous jamais au samedi, puis que nonne sera passee, ne chevauchiés se pour grant afaire n'eſt ; et saciés que mains de maus vous en venra, et plus de biens. » Et il li creante que jamais ne li avenra, la ou il puisse. « Et vous sire, que eſtiés vous venus[b] querre la ou nous vous trovasmes ore ? — Sire, fait il, mes [*b*] peres et ma mere i gisent. Car c'eſt uns cimentieres. Et je i vois chascun jour dire ma paternoſtre pour les ames d'aus et ce que Dix m'a enseignié de bien. » Atant sont venu a une maison de religion dont cil prodom eſtoit, si furent a grant joie receü. Et demoura laiens li chevaliers .xv. jours entiers par la proiiere des freres ; si fu baigniés et medecinés, car il eſtoit moult blechiés.

388. Au quinsisme jour s'en parti, et laissa laiens l'escu as .III. bendes, car il ne voloit eſtre conneüs ; si emporta un autre que si esquier avoient fait faire a une cité pres de l'hermitage ou il avoit geüt malades. Cil escus eſtoit de synople a une bende blanche de bellic. Ensi erra grant piece li chevaliers, tant que un jour avint qu'il encontra un chevalier armé ; si li demanda qui il eſtoit. « Uns chevaliers, fait il, sui je de la maisnie le roi Artu. — Voire, fait il, dont poés vous bien dire que vos eſtes au plus fol roi del monde. — Pour coi ? fait li chevaliers. — Pour ce, fait il, que sa maison eſt plainne de

chevalier blessé s'y rende, et un autre chevalier qui était là lui jura qu'il le vengerait de tous ceux qui diraient qu'ils lui préféreraient celui qui l'avait blessé : et quand bien même il aurait la prouesse de monseigneur Gauvain et de quatre chevaliers comme lui, il n'y parviendrait pas pour autant. — Comment ? fit l'autre. Ne seriez-vous pas de ceux qui aiment mieux le mort que le blessé ? — Si, en effet. — Vraiment ? Vous allez le regretter amèrement. — Pourquoi cela ? Êtes-vous donc le chevalier qui s'est lancé dans cette entreprise ? — Oui, répondit le chevalier, je ferai de mon mieux. Mais toutefois, avant qu'il ne me faille engager le combat, je vous prie de dire que vous préférez le blessé à celui qui l'a blessé. — Ce serait mentir. Et puisse Dieu ne jamais me venir en aide si je mens à ce propos ! — Par ma foi, il me faudra alors vous combattre. — Je ne demande pas mieux », rétorqua l'autre.

389. Ils prirent leurs distances et se chargèrent de toute la vitesse de leurs chevaux : le choc sur les écus fut si violent que le plus fort ne put y résister sans s'incliner en arrière sur sa selle. Le chevalier qui avait été malade frappa si rudement son adversaire que ni l'écu ni le haubert n'empêchèrent le fer et le bois de la lance de le transpercer, mais l'autre de son côté lui planta également sa lance dans le corps de part en part. Ils étaient forts et vaillants, ils se jetèrent mutuellement à terre, et dans leur chute les deux lances se brisèrent. Le chevalier qui avait été malade n'était pas blessé

---

fol orgoel, car il avint c'uns chevaliers i ala awan navrés[a] : se li jura uns chevaliers qu'il le vengeroit de tous ciaus qui diroient qu'il ameroient mix celui qui ce li avoit fait que lui. Et s'il avoit la proece mon signour Gavain et a tels .IIII., si i faudroit il bien. — Pour coi ? fait cil. Ja n'estes vous mie de ciaus qui mix aiment le mort que le navré. — Certes, fait il, si sui. — Voire ? fait il. Ce doit vous peser moult malement. — Por coi ? fait cil. Estes vous dont li chevaliers qui ce emprist ? — Oïl, fait il ; je en ferai mon pooir. Mais toutesvoies, ançois que a vous me couviengne meller, vous proi que vous dites que vous amés mix le navré que celui[b] qui le navra. — Dont mentiroie je, fait il ; ne ja Dix ne m'aït se je en mentirai ja. — Par foi, dist il, dont me couvenra il combatre a vous. — Et je mix ne requier », fait li autres.

389. Lors s'entreslongent andoi, et viennent de si grant aleüre come li cheval lor porent courre : si sentrefierent si durement sor les escus qu'il n'i a si fort que l'eschine ne soit ploiie desor l'arçon. Li chevaliers qui avoit esté malades fiert celui si durement que li escus ne li haubers nel garantist qu'il ne li mete parmi le cors et fer et fust ; et cil le refiert si bien que parmi le bu d'outre en outre li met son glaive. Et il furent fort et prou, si s'entreportent a terre ; et au parcheoir sont andoi li glaive brisié. Et li chevaliers qui malades [*c*] avoit esté n'estoit mie

à mort : il se releva d'un bond, car il considérait comme très preux celui qui lui avait donné le meilleur coup qu'il eût jamais reçu : il tenait par conséquent à faire preuve de la plus grande prouesse, et s'avança l'épée haute contre son adversaire : mais ce fut en vain, car il était mort, le coup lui ayant transpercé les entrailles. Quand le chevalier se rendit compte que son ennemi était mort, il se mit à pleurer à chaudes larmes, car il l'avait jugé très vaillant. Il essaya de voir s'il pourrait se tenir à cheval, mais ne put le supporter. Et pourtant il se hissa en selle, et chevaucha à grand-peine jusqu'à une forêt située près de là. Ses écuyers lui firent une litière qu'ils arrangèrent du mieux possible et drapèrent d'un drap de soie très précieux, car la Dame du Lac lui en avait donné de beaux et de riches pour arranger le plus beau lit que puisse désirer un chevalier. Une fois la litière préparée, ils y couchèrent leur seigneur et se remirent en route doucement ; la litière allait sans heurts, confortablement, car deux des plus riches palefrois que l'on puisse imaginer la portaient, cadeau, eux aussi, de la dame. Ainsi s'en alla le chevalier dans la litière.

390. Le conte dit ici que monseigneur Gauvain, s'étant mis en quête du chevalier qui avait conquis la Douloureuse Garde, chevaucha quinze jours entiers sans en apprendre la moindre nouvelle. Au bout de ce temps-là toutefois il rencontra une demoiselle sur un palefroi. Ils se saluèrent mutuellement. « Demoiselle, demanda-t-il, sauriez-vous des nouvelles du chevalier qui a conquis la Douloureuse Garde ?

---

navrés a mort, si sailli sus, car moult tient celui a prou qui le meillour cop li ot donné qu'il onques mais receüst ; si s'esforce moult de grant prouece moustrer et requiert celui l'espee traite : mais c'est pour noient, car il est mors, car il estoit ferus parmi les entrailles del cors. Quant cil voit que cil est mors, si em ploure moult tenrement, car moult le tenoit a prou. Lors assaiie s'il porroit chevauchier, mais il nel pot sousfrir. Et nonpourquant montés est, si chevauche a grant haschie jusques a une forest qui pres d'illoc estoit. Se li font si esquier une litiere et l'atournent moult richement de toutes les choses que il couvenoit, et l'encourtinerent d'un moult riche drap de soie, car la Dame del Lac li en avoit donné de moult biaus et de moult riches et le plus riche lit qu'il couvenoit a chevalier querre. Quant il orent la litiere apareillie, si couchierent lor signour dedens, et chevauchierent lor chemin et tout belement ; et la litiere aloit moult souef, car .II. des plus riches palefrois qu'il couvenist a querre le portoient, que sa dame li avoit ensi donnés. Si s'en vait ensi li chevaliers en la litiere.

390. Or dist li contes que mé sires Gavains entra en la queste del chevalier qui la Dolerouse Garde avoit[a] conquise, qu'il erra .XV. jours tous entiers c'onques noveles n'en aprist, tant[b] qu'a un jour encontra une damoisele sor un palefroi ; si le salue, et ele lui. « Damoisele, fait

— Ah! répliqua-t-elle, je sais bien que tu es Gauvain, le neveu du roi Arthur, celui qui a laissé la demoiselle en prison! — Certes, demoiselle, ce fut à contrecœur. Mais dites-moi, pour l'amour de Dieu, si vous avez des informations sur ce que je vous demande. — Moi, non, reprit-elle, mais on pourrait bien te donner des nouvelles à la Douloureuse Garde. — M'en direz-vous davantage? — Non, pas pour ma part, sachez-le bien. »

391. Il s'en alla alors et elle en fit autant de son côté. Et il chevaucha jusqu'à l'orée d'une forêt. La jeune fille qui lui avait parlé était celle qui avait été envoyée en dernier lieu au chevalier que monseigneur Gauvain cherchait par sa Dame du Lac. Elle le cherchait elle aussi, car la jeune fille qui avait apporté les trois écus l'y dépêchait. Lorsque monseigneur Gauvain eut tant chevauché qu'il fut hors de la forêt, il vit devant lui de beaux pavillons tendus au milieu d'une prairie: il y avait bien là de quoi loger plus de deux cents chevaliers. Sur la droite il aperçut les deux palefrois qui portaient la litière du chevalier blanc; ils sortaient aussi de la forêt et leur route allait croiser la sienne. Monseigneur Gauvain attendit la litière, qui lui plaisait fort, car jamais il n'en avait vu d'aussi riche. Il demanda aux valets à qui elle était. « Seigneur, dirent-ils, elle appartient à un chevalier blessé. » Celui-ci fit relever le rideau et demanda à monseigneur Gauvain qui il était. « Un chevalier de la maison du roi Arthur »,

---

il, savés vous nule nouvele del chevalier qui a conquise la Dolerouse Garde? — Ha! fait ele, je sai bien que tu es Gavain, li niés le roi Artu, qui laissas la damoisele em prison! — Certes, damoisele, fait il, ce pesa moi. Mais pour Dieu, damoisele, dites moi se vous savés nule riens de [*d*] ce que je vous requier. — Naje, dist ele, mais on le te diroit bien a la Dolerouse Garde. — Dirés m'ent vous plus? fait il. — Naje, fait ele, ce saciés. »

391. Lors s'em part et ele autresi. Et il erra jusques a l'issue d'une forest. Et la pucele qui a lui avoit parlé estoit cele qui daerrainnement estoit envoiie au chevalier que mé sires Gavains queroit de par sa Dame del Lac; et ele meïsme le queroit, que la pucele qui les .III. escus avoit aportés li envoioit. Et quant mé sires Gavains ot tant chevauchié qu'il vint fors de la forest, si voit devant lui en une praerie paveillons tendus moult biaus; si i ot bien herbergerie a .CC. chevaliers. Et lors esgarde sor destre et voit venir fors de la forest les .II. palefrois qui portoient le Blanc Chevalier en litiere, et la voie par ou il vienent asamble a la soie. Et mé sires Gavains atent la litiere, se li plaist moult: car onques mais ne vit si riche. Lors demande as vallés qui ele est. « Sire, font il, ele est a un chevalier navré. » Et li chevaliers navrés fait haucier le drap, et demande a mon signour Gavain qui il est; et il dist qu'il est uns chevaliers de la maison le roi Artu.

répondit-il. À ces mots, le chevalier blessé craignit d'être reconnu et se recouvrit. Monseigneur Gauvain l'interrogea à son tour sur son identité, et il répliqua qu'il était un chevalier qui s'en allait à ses affaires. Puis il passa outre, et monseigneur Gauvain alla se poster à l'entrée de la forêt pour savoir à qui appartenaient les pavillons ; il se trouva que deux chevaliers sortaient de l'un d'entre eux et se dirigeaient vers la forêt à pied pour se divertir. Monseigneur Gauvain les salua et leur demanda à qui appartenaient les tentes. On lui répondit qu'elles étaient au roi des Cent Chevaliers, qui se rendait à l'assemblée. « Dans quel camp sera-t-il ? » demanda monseigneur Gauvain. Ils dirent qu'ils seraient du côté du roi d'Outre les Marches. « Et vous, qui êtes-vous ? — Je suis un chevalier qui vaque à ses affaires. » À ce propos, le conte dit que le roi des Cent Chevaliers était appelé de la sorte parce qu'il ne sortait jamais de son royaume sans être accompagné de cent chevaliers ; mais quand il le voulait, il en avait beaucoup plus, car il était riche et puissant ; c'était un cousin de Galehaut, le fils de la Belle Géante[1], et il était le maître de la terre d'Estrangorre, qui se situait aux marches du royaume de Norgales et du duché de Cambénic.

392. Monseigneur Gauvain prit congé des deux chevaliers en les recommandant à Dieu. Il aperçut alors des écuyers qui venaient de la forêt, portant un chevalier mort. Il se dirigea de ce côté et leur demanda qui l'avait tué. Ils lui expliquèrent alors que c'était un chevalier qui portait un écu d'argent

---

Quant il l'ot, si ot paour d'estre conneüs ; si se recouvre. Et mé sire Gavains li demande qui il est, et il dist qu'il est uns chevaliers qui vait en un sien afaire. Et li chevaliers s'en vait outre, et mé sires Gavains atent encore[a] a l'entree de la forest pour savoir qui[b] sont li paveillon. Et doi chevalier issent de l'un et s'en vont esbatre en la forest tot a pié. Et mé sires Gavains les salue et lor demande qui sont li paveillon, et il dient au roi des .c. Chevaliers qui vait a cele assamblee. « Et de quel part, fait mé sires Gavains, sera il ? » Et il dient par devers le roi d'Outre les Marces seront il. « Et vous, qui estes ? — Je sui, fait il, uns chevaliers qui vois en mon afaire. » Et ce dist li contes que cil rois as .c. Chevaliers estoit ensi apelés pour ce qu'il ne chevauchoit ja nule fois fors de la terre qu'il n'eüst .c. chevaliers avoc lui ; et quant il voloit, il en avoit moult plus, car il estoit riches et poestis ; et cousins estoit Galeholt, le fill a la Bele Gaiande ; si estoit sires de la terre d'Estrangorre qui marcissoit au roiaume de Norgales et a la duchee de Chambenyc.

392. Mé sire Gavains s'em part des .II. chevaliers, et les conmande a Dieu. Et lors esgarde, si voit esquiers qui aportoient fors de la forest un chevalier qui [*e*] mors estoit. Il guencist cele part, si lor

avec une bande blanche transversale qui l'avait tué ce jour même, en disant qu'il le faisait parce que l'autre ne voulait pas déclarer qu'il aimait mieux un chevalier blessé que celui qui l'avait blessé. « Lui-même, ajoutèrent-ils, est grièvement atteint. » Monseigneur Gauvain se dit alors qu'il devait s'agir du chevalier de la litière, et que c'était aussi celui qui avait déferré le chevalier à Camaalot. Il s'en alla ensuite dans la direction des pavillons des cent chevaliers ; ceux-ci crurent qu'il venait chercher une occasion d'exercer sa chevalerie, et lui envoyèrent l'un d'eux tout armé ; mais il répondit qu'il ne venait pas dans cette intention, car il avait autre chose à faire.

393. Il continua sa route et découvrit au bout d'un moment un pavillon solitaire, très beau, contre lequel s'appuyaient plusieurs lances. Monseigneur Gauvain s'approcha de la tente ; il y trouva de nombreux valets, au-dehors, et jusqu'à cinq écus dressés à l'envers contre le pavillon. Il demanda aux valets à qui celui-ci appartenait. « Seigneur, lui répondirent-ils, à un chevalier qui repose à l'intérieur. » Il mit pied à terre et pénétra dans la tente où il vit quatre chevaliers étendus sur deux couches ; sur la troisième, plus large, reposait un seul chevalier étendu sur une courtepointe de drap d'or, et recouvert d'une couverture d'hermine. Monseigneur Gauvain demanda : « Qui êtes-vous, seigneur chevalier qui gisez ici ? — Mais vous, qui interrogez de la sorte, qui êtes-vous donc ? » répliqua l'autre en se redressant.

---

demande qui l'ocist. Et il li content que uns chevaliers l'ocist jehui, qui porte un escu d'argent a une bende blanche de bellyc, et dist qu'il l'ocist pour ce qu'il ne voloit dire qu'il amast mix un chevalier navré que celui qui le navra, « et il meïsmes, fait il, est moult navrés ». Lors s'apense mé sire Gavains que c'est li chevaliers de la litiere, et que c'est cil qui desferra[a] le chevalier a Kamaalot. Lors guencist aprés par devant les paveillons as .c. chevaliers ; et cil des paveillons quidierent qu'il venist querre chevalerie, se li envoiierent un chevalier armé. Et il dist qu'il ne venoit mie pour ce, car il avoit el a faire.

393. Atant passe outre. Et quant il est une piece alés, si voit un paveillon tout sol moult bel, et voit assés lances apoiiés environ. Mé sires Gavains vint au paveillon, si trouve vallés defors assés, et escus voit apoiiés au paveillon jusques a .v., les piés desore. Lors demande as vallés qui li paveillons est. « Sire, font il, a un chevalier qui chaiens gist. » Il descent et entre el paveillon et voit en .ii. couches jesir .iiii. chevaliers ; et en la tierce qui plus est grans gisoit uns chevaliers tous seus sor une keute pointe d'un drap a or : et fu couvers d'un covertoir d'ermines. Il demande : « Qui estes vous, sire chevaliers[a] qui la gisiés ? » Et cil se drece et dist : « Mais vous[b], qui estes, qui le demandés ? » Lors

Monseigneur Gauvain reconnut alors Hélin le Blond[1] ; il se nomma et Hélin se releva d'un bond en disant : « Seigneur, soyez le bienvenu ! »

394. Ils manifestèrent une grande joie de cette rencontre, comme il était normal pour deux compagnons qui s'aimaient beaucoup. « Et où allez-vous ? dit Hélin. — Je suis, répondit Gauvain, une litière qui est passée par ici aujourd'hui. — Il est bien temps maintenant de se loger pour la nuit », répliqua Hélin, et monseigneur Gauvain en convint. Pendant qu'ils discutaient, les écuyers d'Hélin entrèrent dans la tente. « Seigneur, lui dirent-ils, vous manquez de vrais prodiges : tout le monde passe par ce chemin ; jamais on n'y a vu tant de gens. » Ils désarmèrent monseigneur Gauvain ; Hélin ajouta alors : « Seigneur, allons voir ces chevaliers, de telle manière qu'ils ne nous aperçoivent pas. — Comment cela ? demanda monseigneur Gauvain. — Nos écuyers nous feront une loge de feuillages, et nous nous installerons à l'intérieur. » Monseigneur Gauvain approuva ce projet. Les écuyers construisirent la loge de feuillages, ils y entrèrent et purent ainsi observer tous ceux qui passaient sur le chemin. Et entre autres ils virent approcher deux troupes de chevaliers armés, composées chacune de dix hommes. Entre les deux groupes chevauchaient quatre valets qui tenaient une étoffe fixée sur quatre montants, sous laquelle s'avançait une dame très élégante, sur un gracieux palefroi bien harnaché ; elle était très belle : elle portait une cotte de samit et un

---

connut mé sires Gavains que ce fu Helins li Blois ; si se nonme. Et Helins saut sus et li dist : « Sire, vous soiiés li bien venus ! »

394. Lors s'entrefisent moult grant joie come compaingnon qui moult s'entramoient. « Et ou alés vous ? ce dist Elins. — Je suis, fait il, une litiere qui par ci passa orendroit. — Il est huimais bien tans, fait Helyns, de herbergier. » Et cil l'otroie. Ensi qu'il parloient de ceste chose, li esquier Helin vinrent defors. « Sire, font il, vous ne veés mie merveilles : tous li mondes vait par cel chemin ; si fais pueples ne fu onques mais veüs[a]. » Lors ont desarmé mon signour Gavain. « Sire, fait Helyns[b], car alons veoir ces chevaliers qui passent, en tel maniere qu'il ne nous voient. — Conment sera ce ? fait mé sire Gavains. — Nostre esquier, fait Helins, nous feront une foillie, si serons dedens. » Et mé sire Gavains dist que c'ert bon. Li esquier font la foillie, et il entrent ens et voient tous ciaus qui passent parmi le chemin ; et tout ensi [f] com il en venoient, si voient venir .II. routes de chevaliers armés. Si en i ot .X. en chascune route. Et el milieu chevauchent .IIII. vallet qui tienent un paile a .IIII. verges[c], et desous cel paile chevauchoit une dame moult cointement acesmee de palefroi et d'autre atour, et moult ert bele dame : si fu vestue d'un samit, cote et mantel a penne d'ermine, si fu desfublee ; et ele fu de mervellouse biauté.

manteau doublé d'hermine, et son visage était découvert. Elle était vraiment d'une merveilleuse beauté.

395. Hélin s'adressa alors à monseigneur Gauvain : « Seigneur, voici l'une des plus belles femmes que j'aie jamais vues, je ne sais si c'est une dame ou une jeune fille, mais elle est de toute beauté. » Ils avisèrent alors vingt chevaliers de la maison du roi des Cent Chevaliers qui rejoignaient ceux de la dame. « Seigneurs, leur dirent-ils, le roi des Cent Chevaliers vous ordonne de lui amener cette dame pour qu'il la voie. » Et eux de répondre qu'ils n'en feraient rien. « Que si, reprirent les autres, ou nous vous attaquerons. » Lorsque les chevaliers de la dame comprirent qu'il ne pouvait en être autrement, ils s'élancèrent à vingt contre vingt : certains s'abattirent mutuellement, et d'autres brisèrent seulement leurs lances sans tomber. Ils tirèrent alors leurs épée et la mêlée s'engagea, à pied et à cheval. Et monseigneur Gauvain et Hélin pensèrent qu'ils feraient bien de les séparer, car le roi avait de meilleurs chevaliers que la dame. Ils s'approchèrent donc et les séparèrent en leur conseillant de renoncer à la bataille, et qu'ils mèneraient eux-mêmes la dame au roi. Les chevaliers arrêtèrent le combat, monseigneur Gauvain et Hélin se mirent en selle et escortèrent la dame auprès du roi. Celui-ci sortit de la tente à sa rencontre, il la jugea très belle et, à ce qu'il lui sembla, de très haut parage. « Seigneur, dit monseigneur Gauvain, nous vous avons amené cette dame pour que vous la voyiez, et nous la reconduirons.

396. — Dame, fit le roi, dites-moi d'abord qui vous êtes. »

---

395. Lors dist Helins a mon signor Gavain : « Sire, ves ci une des plus beles femes que je onques mais veïsse, ne je ne sai s'ele est dame ou pucele, mais moult est bele. » Lors voient venir aprés aus .xx. chevaliers de la maisnie au roi des .c. Chevaliers : si dient a ciaus qui mainent la dame : « Signour, li rois des .c. Chevaliers vous mande que vous li menés veoir cele dame. » Et il dient que non feront. « Si ferés, font li autre, ou nous nous mellerons a vous. » Quant li chevalier a la dame voient que il ne puet autrement estre, si guenchirent li .xx. as .xx. : tels i ot qui s'entrabatirent, et tels i ot qui brisierent lor lances sans cheoir. Il traient les espees, si conmencent la mellee a pié et a cheval. Et mé sire Gavains et Helyns dient qu'il fuissent bon departi, car li rois i a assés meillours chevaliers que la dame n'ait. Lors en viennent a aus, si les departent et lor dient qu'il laissent la mellee, et il en menront la dame au roi. Et il le laissent. Et mé sire Gavains et Helyns montent, si en mainnent la dame au roi. Et il en vint fors del paveillon encontre li, si le vit moult bele, et moult li samble haute dame. « Sire, fait mé sire Gavains, nous vous avons ceste dame amenee pour veoir, et puis l'en remenrons.

396. — Dame, fait li rois, dites moi avant qui vous estes. » Et

Et elle répondit qu'elle était la dame de Nohaut. « Certes, dit le roi, vous pouvez bien l'être, et si je l'avais su plus tôt, c'est moi qui serais allé à votre suite. » Puis monseigneur Gauvain et Hélin raccompagnèrent la dame au-delà de leurs pavillons, et elle les quitta à ce moment. Ils demeurèrent tous les deux, et elle continua son chemin jusqu'au lieu où devait être l'assemblée. En effet, à cette époque, les dames de prix s'y rendaient[1].

La première assemblée.

397. Le conte dit ici que le chevalier de la litière, après avoir quitté monseigneur Gauvain, chevaucha jusqu'à une très belle lande qui n'était pas à plus de trois lieues de là, une lande où se trouvait l'une des plus belles fontaines du monde sous un sycomore. Le chevalier y fit halte pour se reposer et dormit un peu, après avoir envoyé deux de ses écuyers en avant pour lui préparer un logement dans une cité proche. Quand il se réveilla, le soir approchait ; il se réinstalla, et c'est alors que passa devant lui un écuyer sur un roussin lancé au grand galop. Le chevalier entendit le bruit, et souleva son rideau pour demander à l'écuyer où il allait en si grande hâte. « Je cherche de l'aide, répondit le jeune homme, car voici que le roi des Cent Chevaliers a arrêté la dame de Nohaut. »

398. Aussitôt, le chevalier ordonna que sa litière rebrousse chemin, et déclara qu'il voulait venir en aide à la dame. Un

---

ele li dist qu'ele est dame de Norhaut. « Certes, fait il, bien le poés estre, et se je le seüsse, je meïsmes fuisse alés aprés vous. » Lors en remainne mé sire Gavains et Helins la dame jusques outre lor paveillons, et ele s'en part d'aus a tant : si remaignent andoi. Et ele oirre son chemin jusques a l'asamblee, car a cel tans i aloient les dames qui estoient de pris.

397. [*209a*] Or dist li contes que quant li chevaliers de la litiere se fu partis de mon signor Gavain, qu'il chevaucha jusques a une moult bele lande qui n'estoit pas plus de .III. lieues loing d'illoc, et en cele lande estoit une des plus beles fontainnes del monde desous[a] un sigamor. Lors descendi li chevaliers pour reposer, si dormi un poi ; et d'illoc envoia .II. de ses esquiers avant a une cité por son ostel atourner. Quant il ot dormi, si traist vers le vespre, et lors remonta. Et passa par devant lui uns esquiers sor un ronchi les grans galos. Li chevaliers oï la noise, si sousleva le paile ; si demanda a l'esquier ou il aloit a tel besoing. « Je quier, fait il, aïe, car li rois des .C. Chevaliers a ci arresté la dame de Norhaut. »

398. Tantost fait li chevaliers retorner sa litiere, et dist qu'il li voldra aidier. Et quant il ot un poi alé, si l'encontre ; et ele demande a ses esquiers qui cil est qui est en la litiere. « Dame, font il, c'est uns

peu plus loin, il la rencontra en personne, et elle demanda à ses écuyers qui était dans la litière. « C'eſt, lui dirent-ils, un chevalier blessé qui avait entendu dire que vous étiez retenue contre votre gré et qui venait vous aider. » Elle ouvrit de sa main les tentures de la litière et celui-ci se dissimula en homme qui ne veut pas être reconnu. « Seigneur, dit-elle, veniez-vous à mon secours ? — Oui, dame, répondit-il. — Mille mercis, reprit-elle, d'avoir voulu m'aider. Puisqu'il en eſt ainsi, vous reſterez avec moi. — Je n'en ferai rien, dame, dit-il : en effet, vous voyagez plus vite que moi, qui suis malade. » Et la dame s'en alla sans reconnaître le chevalier, cependant que la litière chevauchait plus doucement, de sorte qu'elle arriva tard le soir à la cité qu'on appelait Orquemise. Là, le chevalier prit un écu vermeil et y laissa le sien, car il ne voulait pas être reconnu au tournoi (il n'y avait de là jusqu'au lieu de l'assemblée qu'une petite journée de cheval). Cette nuit-là, sa plaie fut très bien soignée, car un chevalier qui s'y connaissait s'en occupa. La rencontre ne devait pas se produire avant cinq jours : le blessé demeura en ville sur le conseil de ce chevalier, et sa blessure en fut bien améliorée. Le cinquième jour, il se remit en route en litière et parvint à Godoarre en fin d'après-midi ; le pays était déjà si plein qu'on ne pouvait trouver à s'y loger. Mais il y avait, pas très loin, une maison monaſtique où on l'hébergea parce qu'il était malade, et dans une chambre très confortable. Le matin venu, le chevalier entendit la messe puis se fit armer. Le roi

---

chevaliers navrés qui avoit oï dire que vous eſtiés areſtee, si vous venoit aidier. Lors[a] descouvre ele meïsmes la litiere ; et cil se couvre qui ne velt mie c'on le connoisse. « Sire, fait ele, veniés me vous aider ? — Dame, fait cil, oïl — La voſtre grant merci, fait ele, quant vous me veniés aidier. Dont remanrés vous o moi. — Dame, fait il, non ferai. Car vous irés plus toſt que je ne ferai, qui sui deshaitiés. » Et la dame s'em part a tant sans le chevalier connoiſtre, et la litiere s'en vait plus souéf, et tant que de bas vespre eſt venus a la cité qui eſtoit apelee Orquemise. En cele cité priſt li chevaliers un escu vermeil et le sien i laissa, quar il ne voloit mie eſtre conneüs a l'asamblee ; ne d'illoc n'i avoit c'une petite journee. Cele nuit fu sa plaie moult bien atournee, car uns chevaliers l'atourna qui moult en savoit ; et li jours de l'asamblee ne devoit eſtre [*b*] devant le ciunquisme jour, si demora en la vile par le conseil del chevalier : et moult li fu sa plaie alegie. Au quint jour mut li chevaliers, et ala toutesvoies en la litiere, tant qu'il vint a Godoarre de bas vespre. Et ja eſtoit li païs si herbergiés c'on n'i pooit trover oſtel ; mais desous avoit une maison de rendus ou on le herberga pour ce que malades eſtoit, si fu herbergiés en une chambre bien aiesie. Au matin oï li chevaliers[b] messe, et puis se fiſt tantoſt armer. Et li rois

Arthur était venu en force, si bien qu'il n'avait pu se loger au château, mais s'était installé dehors. Il fit crier que personne de sa maison, ni de ceux qui l'avaient accompagné, ne devait porter les armes ce jour-là. De nombreux chevaliers vaillants de sa maison en furent désolés, mais il y en avait beaucoup d'autres qui n'étaient pas venus pour le roi ni dans sa troupe, mais pour acquérir, selon le cas, gloire ou butin : ceux-ci s'armèrent dès le matin et se rendirent au lieu de l'assemblée. Le roi d'Outre les Marches était sorti des rangs de l'avant-garde pour jouter, mais quand il vit que le roi Arthur ne porterait pas les armes, il se retira. Et plusieurs chevaliers du camp d'Arthur allèrent jouter contre ceux qui les attendaient sur le lieu du tournoi, engageant le combat brillamment pour le parti du roi Arthur : en effet, beaucoup d'hommes de valeur ne s'étaient pas montrés plus tôt pour avoir le loisir de prendre part au tournoi. Il y avait monseigneur Gauvain, et Hélin le Blond, et le bel et bon, son frère, Gales le Gai, Tor, le fils d'Arès, et maint autre bon chevalier. Et dans l'autre camp se trouvaient Malaguin, le roi des Cent Chevaliers, Clays le Dragon[1], le duc Galos d'Yberge et bien d'autres qui étaient de grande vaillance. Les joutes commencèrent de part et d'autre. La reine était entrée dans le château, et était montée aux créneaux pour voir le tournoi, en compagnie d'un grand nombre de dames et de demoiselles ; elles virent plusieurs chevaliers accomplir leurs exploits.

399. Alors le chevalier de la litière se présenta, avec un

Artus i fu venus si esforciement qu'il ne pot el chastel herbergier, ains se loga defors. Si fait crier que nus de son ostel ne de ciaus qui o lui estoient venu ne portast le jour armes. De ce furent dolant maint bon chevalier de son ostel, mais autres chevaliers i avoit assés qui n'estoient mie venu pour lui ne en son ost, mais li un pour pris conquerre et li autres pour gaaignier ; et cil s'armerent des le matin et alerent en la place. Et li rois d'Outre les Marces fu issus de l'avangarde pour assambler, mais quant il vit que li rois Artus ne porteroit armes, si se traist ariere. Et pluisour gent de l'ost le roi Artu alerent jouster a ciaus qui en la place les atendoient, si conmencent le tournoiement moult bon par devers le roi Artu ; car moult i avoit de prodonmes qui ne s'estoient mie fait veoir pour avoir loisir de tournoiier : mé sires Gavains i fu, et Helins li Blois, et li biaus et li bons, ses freres, Gales li Gais, et Tors li fix Arés et maint autre bon chevalier. Et de l'autre part fu Malaguins li rois des .c. Chevaliers, et Elays li Dragons et li dus Galos de Yberge et maint autre qui moult estoient prou. Les joustes conmencent et d'une part et d'autre. Et la roïne est entree el chastel, et monte sor les murs pour le tournoiement veoir, et avoc li dames et damoiseles assés, et esgardent que pluisour chevalier le font moult bien.

399. Lors vint li chevaliers de la litiere, et ot a son col un escu ver-

écu vermeil à son cou. Il s'avança devant la reine, puis se mit sur les rangs pour jouter avec un chevalier : ils se heurtèrent si fort que leurs lances volèrent en pièces, et que leurs poitrines se rencontrèrent très brutalement. Le chevalier de la litière se maintint dans les étriers, l'autre vola à terre par-dessus la croupe de son cheval. « Je viens de voir, dirent bien des gens, un chevalier nouveau faire une joute nouvelle. » Le chevalier retourna prendre une lance auprès de l'un de ses écuyers puis revint dans les rangs et jeta un autre chevalier à terre, étendu de tout son long.

400. Puis il commença à abattre des chevaliers, à arracher des écus des cous auxquels ils étaient pendus, à briser des lances, et à se comporter si bien que tous les chevaliers s'en émerveillaient et demandaient à monseigneur Gauvain : « Connaissez-vous ce chevalier ? — Moi, pas du tout, répondait-il, mais je m'attarde à le regarder, car il accomplit des prouesses fort à mon gré. » Et ceux qui étaient sur les murs disaient que le chevalier aux armes vermeilles remportait tout. Le roi des Cent Chevaliers demanda de qui il s'agissait, et on lui répondit que c'était un chevalier qui remportait tout, et qui portait des armes vermeilles. Le roi prit alors son écu, se fit apporter une lance, et s'élança dans les rangs, en face du chevalier à l'écu vermeil. Ils se heurtèrent avec tant de force que leurs lances volèrent en éclats, mais ils ne s'abattirent pas. Le roi fut bien mécontent de ne pas avoir désarçonné son adversaire, mais celui-ci le fut encore plus de

---

meil. Et il s'en vint par devant la roïne, puis se met el renc et muet pour jouster a un chevalier : si s'entrefierent si que toutes lor lanches volent em pieces. Il s'entrehurtent de cors et de pis moult merveillousement : li chevaliers de la litiere remest es arçons, et li autres vole par desore la crupe del cheval a terre. « Or ai veü, [*c*] font li pluisour, a un nouvel chevalier une nouvele jouste. » Et li chevaliers se traist ariere et prent une lance d'un de ses esquiers et revient el renc, si fiert un autre chevalier si qu'il le porte a terre tout estendu.

400. Lors conmence chevaliers a abatre, et escus a esracier de cols et lances a brisier ; et le fait si bien que tout li chevalier s'en esmerveillent, et dient a mon signour Gavain : « Connoissiés vous cel chevalier ? — Naje voir, fait il, mais il le fait si bien que je me delai pour lui esgarder, car moult fait de chevalerie a mon talent. » Et cil del mur dient que cil as armes vermeilles vaint tout. Et li rois des .C. Chevaliers demande qui il est ; et on li dist que c'est uns chevaliers qui tout vaint, et si a unes armes vermeilles. Et li rois prent son escu, et demande une lance et laisse courre tout le renc, et cil a l'escu vermeil encontre lui : si s'entrefierent si durement que toutes lor lances volent em pieces, mais il ne s'entrabatent mie. Et moult pesa au roi qu'il ne l'ot abatu, mais plus em pesa a celui qui n'ot le

n'avoir pas abattu le roi. De nouveau ils s'élancèrent l'un contre l'autre, au galop de leurs chevaux, si bien que le choc fut très violent. Le chevalier transperça l'écu du roi et atteignit le côté à travers les deux pans du haubert, mais il ne le blessa pas très grièvement; le roi quant à lui le frappa à découvert sur le heaume et lui enfonça le fer entre la poitrine et l'épaule. Leurs lances se brisèrent alors, ils se heurtèrent du corps et du cheval, et se jetèrent mutuellement à terre. Le roi se releva d'un bond, il assura son écu devant lui et tira son épée; mais dans la chute en avant que fit le chevalier, le fer de la lance lui transperça l'épaule, et la plaie se mit à saigner, ainsi que l'ancienne qui s'était rouverte.

401. Quand il vit le roi qui avait pris son écu et tiré son épée, le chevalier bondit, plein de colère, et s'approcha de son adversaire qui l'attendait: ils se mirent à échanger des coups très violents. Mais le chevalier aux armes vermeilles perdait son sang en abondance. Les gens du roi éperonnèrent pour le remettre en selle, et monseigneur Gauvain et les siens firent de même dans l'autre camp; ils chassèrent le roi un bon moment, puis ils amenèrent son cheval au chevalier. Mais alors qu'il devait monter, il tomba évanoui, et chacun, en le voyant ensanglanté, déclara: « Il eſt mort. » Tous mirent pied à terre, ils le déferrèrent et conſtatèrent qu'il avait deux profondes blessures. La nouvelle qu'il avait tué le chevalier parvint au roi des Cent Chevaliers, qui en fut désolé. Il jeta

---

roi abatu[a]. Lors relaissent courre li uns vers l'autre; et li cheval vont toſt, et il s'entrefierent moult durement. Li chevaliers fiert le roi parmi l'escu et parmi les .II. pans del hauberc et parmi le coſté, mais il ne l'a mie granment blecié; et li rois fiert lui a descouvert sor le hiaume entre la mamele et l'espaulle, si li met le fer parmi. Lors brisierent lor lances, si hurterent ensamble des cors et des chevaus: si se portent a terre. Et li rois resaut em piés; si traiſt son escu avant, si sache l'espee, et au chaoir que li chevaliers fiſt as dens, se li passe li fers de la lance tout outre parmi l'espaulle, et cele plaie li escrieve a saner et la viés autresi.

401. Quant il vit le roi qui[a] ot son escu pris et l'espee traite, si saut sus moult iriés, et traiſt son escu avant et sace l'espee, et vient vers le roi qui ot son escu pris et s'espee traite: si s'entrefierent moult durement. Et li chevaliers as armes vermeilles saint moult durement[b], et la gent le roi poignent pour lui remonter, et mé sire Gavains, et ausi font cil de l'autre part: et sacent le roi une grant piece, puis amainnent au chevalier son cheval. Et quant il dut monter, si chiet pasmés. Et il voient le sanc entour lui, si diſt chascuns: « Mors eſt. » Et il descendent[c]: si le desferent et voient qu'il a .II. moult grans plaies. La no[*d*]vele vint au roi des .C. Chevaliers qu'il a le chevalier mort, et il en eſt moult dolans. Si jete son escu et sa lance jus, et diſt qu'il ne

son écu et sa lance, et dit qu'il ne porterait plus les armes ce jour-là, et peut-être même jamais, car c'était un grand malheur et une terrible malchance qui lui avaient fait tuer un tel chevalier. Celui-ci demeura sans connaissance pendant qu'on le désarmait et qu'on bandait ses plaies. La reine et ceux et celles qui lui tenaient compagnie virent que la mêlée s'était arrêtée à cause de ce chevalier qui était blessé, et la reine monta à cheval et sortit du château. La rumeur se répandit, chacun disant : « Écartez-vous ! Voici la reine ! » Il ne manqua pas de volontaires pour l'aider à descendre, et chacun de crier derechef : « Faites place, voici la reine ! »

402. À ce point le chevalier était revenu de son évanouissement et il entendit ce qu'ils disaient. Il ouvrit les yeux et vit la reine, et au prix d'un grand effort il parvint à s'asseoir. « Beau seigneur, fit la reine, comment vous sentez-vous ? — Dame, répondit-il, très bien. Je n'ai aucun mal. » Mais alors qu'il parlait, les bandages se rompirent, ses blessures se remirent à saigner de plus belle et il s'évanouit de nouveau. « Il est mort », répétait-on. La reine se dirigea vers le camp. Les chevaliers demandèrent où le blessé était logé, et ses écuyers dirent que c'était dans une maison religieuse. Et ils lui procurèrent un très bon médecin et le firent emporter à son logement. Le médecin sonda ses plaies et dit qu'il n'en mourrait pas, mais il défendit que personne l'approchât ce jour-là, car il n'avait pas besoin d'agitation. Les chevaliers partirent tous ; cependant, monseigneur Gauvain s'avisa qu'il n'avait appris

---

portera huimais armes, non espoir jamais, que trop li est mesavenu et mescheü quant il un tel chevalier a mort. Li chevaliers jut pasmés, si l'ont desarmé et bendé ses plaies. Et la roïne et cil et celes qui avoc li furent virent que tout li poigneïs fu remés pour cel chevalier qui estoit navrés ; et la roïne monte et vient fors de la porte, et la noise conmence, si dist chascuns : « Tournés ! ves ci la roïne ! » Et il fu assés qui la descendi, et chascuns crie de rechief : « Faites renc, veés ci la roïne ! »

402. Tantost fu li chevaliers revenus de pasmisons et ot oï ce qu'il disoient. Il ouvre les ex et a veü la roïne, et il s'esforce tant qu'il est levés en son seant. « Biaus sire, fait la roïne, conment vous est il ? — Dame, fait il, moult bien. Je n'ai nul mal. » Et en ce qu'il a ce dit, les bendes rompent, s'escrievent a saner ses plaies moult durement et il se repasme. « Mors est », dist chascuns. Et la roïne s'en vait en l'ost. Et li chevalier demandent ou li chevaliers navrés est a ostel, et si esquier dient en une maison de religion. Et il li quierent un mire moult bon et font le chevalier porter a son ostel[a]. Li mires cerche ses plaies, si dist qu'il n'en morra mie, mais[b] il desfent que nus ne viengne huimais entour lui, car il n'a mestier de quivre. Et li chevalier s'en vont tout ; mais mé sires Gavains s'apense qu'il n'a oïes nules

aucune nouvelle de ce qu'il cherchait, alors qu'il devait en avoir à cette assemblée. « Mais, dit-il, je n'ai rien vu ou entendu si ce n'est ce chevalier qui a tout remporté. Je devrais bien lui parler pour savoir s'il a des informations sur l'objet de ma quête. »

403. Il se rendit donc au logement du chevalier blessé et demanda au médecin ce qu'il lui en semblait. « Je crois, répondit le médecin, qu'il guérira. Pourtant, ses plaies ont beaucoup saigné. — Ses plaies ? interrogea monseigneur Gauvain. Combien en a-t-il donc ? — Il en a deux, très profondes, reprit le médecin, l'une date d'aujourd'hui, et l'autre est plus ancienne. » Lorsque monseigneur Gauvain entendit mentionner la vieille blessure, il réfléchit un moment puis demanda au médecin : « Vous êtes sûr qu'il en a deux ? — Oui, dit l'autre, sans aucun doute. — Ah ! maître, cherchez à savoir comment il est arrivé ! » Le médecin interrogea les écuyers, qui n'osèrent pas lui mentir et expliquèrent qu'il était venu en litière ; l'homme de l'art le répéta à monseigneur Gauvain, qui le pria vivement de faire en sorte qu'il parle à son patient. Le médecin le conduisit donc au blessé, et dit à celui-ci : « Seigneur, voici monseigneur Gauvain qui vient vous voir. » Monseigneur Gauvain s'assit à son chevet, et lui demanda s'il savait des nouvelles du chevalier qui avait fait entrer le roi Arthur à la Douloureuse Garde. L'autre lui répondit à peine, et en ces termes :

404. « Cher seigneur, je suis malade, je me soucie fort peu de ce que vous me demandez. » Lorsque monseigneur Gau-

---

nouveles de ce que il quiert, et a ceste assamblee en devoit il oïr enseignes : « Ne je n'en ai riens oï ne veü, fait il, fors que cis chevaliers a tout vaincu. Si deüsse bien aler parler a lui pour savoir s'il savroit rien de ce que je quier. »

403. Lors vait a l'ostel au chevalier navré, si demande au mire que li en samble. « Je quit, fait li mires, qu'il garira. Nonpourquant si ont ses plaies moult sainié. — Ses plaies ? fait mé sire Gavains. Quantes en a il dont ? — Il en a .II. moult grans, fait li mires : une d'ui, et une viés. » Quant mé sires Gavains ot parler de la viés, si pense un poi et dist au mire : « Dites vous voir qu'il en a .II. ? — Oïl, fait il, sans faille. — Ha ! maistres, fait il, ore enquerés conment il vint[a] ! » Et il le demande a ses esquiers, et il ne li osent celer, si dient qu'il vint en litiere. Et li mires le dist a mon signour Gavain ; et il li proie moult qu'il le face a lui parler. Et il le mainne devant [*e*] lui. « Sire, fait il, veés ci mon signor Gavain qui vous vient veoir. » Et mé sire Gavains s'asiet devant lui, se li enquiert s'il set nouveles del chevalier qui le roi Artu fist entrer en la Dolerouse Garde. Cil li respont petit, et toutesvoies li dist :

404. « Biaus sire, je sui malades, si ne me chaut de ce que vous me

vain comprit qu'il n'en saurait pas davantage, il se leva pour s'en aller, convaincu que l'autre était si malade qu'il ne pouvait soutenir une conversation. Mais le lendemain il reviendrait le voir et le questionnerait à nouveau. Pour l'instant il retourna à son logement. Quand la nuit fut tombée, le chevalier appela son médecin et lui dit : « Ah ! maître, je ne peux pas demeurer ici. Car si j'y étais reconnu, cela me causerait du tort ; je vous prie donc pour l'amour de Dieu que vous veniez avec moi. Et si vous ne le voulez pas, dites-moi ce que je devrai faire, car je vais partir cette nuit. — Consentiriez-vous à rester d'une manière ou d'une autre ? — Non, pas question. — Et comment vous en irez-vous ? — Dans une litière, qui est belle et bonne, dit le chevalier. — Je vous accompagnerai, fit le médecin, car si je ne le faisais pas, vous pourriez bien mourir, et ce serait trop grand dommage. » Le chevalier fut très heureux de ces propos. Ils firent leurs préparatifs et s'en allèrent très discrètement ; et au matin, dès le lever du jour, monseigneur Gauvain vint parler au chevalier : on lui dit qu'il était parti vers minuit, ce dont il fut navré. Il s'en retourna pour trouver le roi et ses compagnons en armes ; sans se faire connaître, il alla lui aussi prendre ses armes. Lorsqu'ils furent hors du château, ils s'élancèrent pour affronter l'autre camp, mais les efforts de leurs adversaires furent vains, car ils ne purent longtemps soutenir l'attaque du roi Arthur. Lorsque celui-ci fut au cœur de la mêlée, personne ne chercha plus à se défendre si ce n'est en prenant la fuite. Le roi les

---

demandés. » Et quant mé sire Gavains ot qu'il n'en savra ore plus, si se lieve et s'en vait a tant, et pense qu'il est tant malades qu'il ne li puet tenir parole. Mais le matin le revenra veoir, se li enquerra plus. Et lors s'en vait a son ostel. Et quant il fu anuitié, li chevaliers apele son mire et li dist : « Ha ! maistres, dist il, je ne puis pas ci demourer. Car se je estoie conneüs, je i averoie damage : si vous proi pour Dieu que vous en venés o moi ; et se vous n'i plaist a venir, si m'enseigniés que je ferai, car je m'en irai anuit. — Remanriés vous, fait il, pour nule rien ? — Naje, fait il. — Et en quele maniere vous en irés vous ? — En litiere, fait li chevaliers, qui est bele et bone. — Je m'en irai avoques vous, fait li mires, car se je n'i aloie, vous porriés bien morir, et ce seroit moult grans damages. » Et quant li chevaliers l'ot, si en ot moult grant joie. Lors atournent lor oirre et s'en vont moult priveement. Et au matin, si tost com il fu jours, vint[a] mé sire Gavains pour parler au chevalier, et on li dist qu'il s'en ala tres mienuit. Et il en est moult dolans. Si s'en revait et trove le roi armé et ses compaingnons ; et il s'en vait armer[b] sans lui faire connoistre. Quant il furent del chastel, si alerent assambler a ciaus de la, mais lor esfors ne dura gaires, car il ne porent soufrir l'esfors le roi Artu : et quant il parvint, onques puis ne s'i desfendi nus, s'en fuiant non. Et li rois les

pourchassa jusqu'à son château, et les contraignit à s'y jeter; en revenant sur ses pas, il rencontra monseigneur Gauvain, l'épée nue à la main, et il reconnut l'épée[1]. « Cher neveu, dit alors le roi, où en êtes-vous de votre quête ? — Nulle part, seigneur ! » répliqua monseigneur Gauvain.

405. Pendant qu'ils parlaient ainsi, un chevalier richement vêtu vint dire au roi : « Seigneur, le roi d'Outre les Marches et le roi des Cent Chevaliers vous font savoir qu'ils n'ignorent pas que nul ne pourrait endurer vos assauts. Mais si vous vouliez accepter une nouvelle assemblée un autre jour, et si vous y veniez de telle sorte que les chevaliers qui y participeraient aient le droit de porter les armes, ils fixeraient volontiers le rendez-vous dans sept semaines. — Je ne m'en mêlerai pas, répondit le roi[1]. — Beau seigneur, dit en revanche monseigneur Gauvain, les gens de mon seigneur le roi seront présents à une telle assemblée, s'ils le veulent, mais à une date plus tardive : le lundi avant les Avents[2]. » Les autres dirent qu'ils en étaient d'accord; monseigneur Gauvain envoya donc Lucan le Bouteiller aux deux rois pour savoir s'ils voudraient accepter ces conditions, et ils y consentirent. Le roi Arthur s'en retourna alors dans son pays, les chevaliers attendirent avec impatience le jour fixé, et monseigneur Gauvain reprit sa quête. Dès qu'il eut quitté le roi, il rencontra une demoiselle qui se hâtait sur une mule rapide. Ils se saluèrent, et il lui demanda si elle avait besoin de quelque chose. « Oui, répondit-elle, grand besoin. Et

---

enchauce jusques a son chastel et les firent ens flatir a force; et quant il se retourna, si encontra mon signour Gavain, s'espee en sa main toute nue; et li rois connut l'espee, se li dist : « Biaus niés, conment avés vous esploitié de vostre queste[c] ? — Sire, fait il, noient encore ! »

405. Endementiers que il parloient ensi, es vos uns chevaliers richement acesmés qui dist[a] au roi : « Sire, li rois d'Outre les Marces et li rois des .c. Chevaliers vous mandent qu'il sevent bien que vostre esfors ne sousferroit nus. Mais se vous voliés prendre une assamblee a aus par un autre jor et i venissiés en tel maniere que li chevalier qui i viendroient[b] peüssent armes porter, il le prendroient d'ui en .VII. semainnes. — De ce [f] ne m'entremetrai je ja, fait li rois. — Biaus sire, ce dist mé sire Gavains, la maisnie mon signour le roi l'enprendront encontre aus .II., s'il voelent, a un plus lontain jour, au lundi par devant les Avens. » Et cil dist qu'il le voelent bien. Et mé sire Gavains i envoie Lucan le Bouteillier as .II. rois pour savoir s'il le volroient ensi faire, et il l'otroient. Et li rois Artus s'en vait en son païs. Li chevalier s'atendent au jour qui est només, et mé sire Gavains entre en sa queste. Et si tost qu'il fu partis del roi, si trova une damoisele moult tost[c] chevauchant sor une corsiere mule. Il le salue, et ele lui. Et il li demande s'ele a besoing. « Oïl, fait ele, moult

vous, où allez-vous ainsi ? — Demoiselle, je vaque à une de mes affaires, qui ne marche pas comme je voudrais.

Suite de la quête de Gauvain.

406. « Belle douce amie, sauriez-vous me dire des nouvelles du chevalier qui fit entrer le roi Arthur à la Douloureuse Garde ? — Là-dessus, je saurais bien vous répondre, si vous vouliez, vous, me renseigner sur ce que je cherche. — Parlez, fit monseigneur Gauvain, et si je le sais, je vous le dirai. — Eſt-il vrai que le chevalier aux armes vermeilles eſt mort ? C'était celui qui l'a emporté à l'assemblée. — Non, il eſt vivant, et son médecin m'a dit qu'il guérirait bien. » À ces mots le cœur manqua à la demoiselle, et elle s'évanouit sur l'encolure de sa mule. Il courut la soutenir, et quand elle fut revenue à elle, il lui demanda pourquoi elle s'était pâmée de la sorte. « De joie, seigneur. — Demoiselle, serait-ce donc que vous connaissez le chevalier ? — Oui, seigneur, fit-elle. — Parlez-moi maintenant de celui dont je vous ai demandé des nouvelles. — C'eſt lui, précisément. Et vous, comment vous appelez-vous ? — Je m'appelle Gauvain, répondit-il. — Ah ! s'exclama la demoiselle, soyez le bienvenu ! Voulez-vous que je vous accompagne ? — J'en serai ravi », répondit monseigneur Gauvain. Ils se mirent en route ensemble, et il lui demanda : « Demoiselle, aimez-vous le chevalier ? » Mais elle de répondre : « Oui, seigneur, plus qu'aucun homme au monde, mais pas de cette sorte d'amour à laquelle vous pensez : et je ne voudrais certes pas qu'il m'ait épousée. Et

---

dolerous. Et vous, ou alés vous ensi ? — Damoisele, fait il, je vois en un mien afaire, ou je n'ai pas encore tant esploitié conme je volsisse.

406. « Bele douce amie, savriés me vous a dire nouveles del chevalier qui le roi Artu fiſt entrer en la Dolerouse Garde ? — De ce vous savroie je bien dire noveles, se vous me voliés assener de ce que je quier. — Dites, fait il, et se je le sai, je le vous dirai. — Eſt il voirs que li chevaliers as armes vermeilles eſt mors ? Ce fu cil qui vainqui l'asamblee. — Noiens eſt, fait il ; ains me diſt ses mires qu'il gariroit bien[a]. » Quant ele l'ot, se li esvanuiſt li cuers, si se pasme sor le col de la mule[b]. Et il la court souſtenir. Et quant ele revint de pasmisons, se li demande pour coi ele eſt pasmee. « Sire, fait ele, de joie. — Damoisele, fait il, connoissiés vous le chevalier ? — Oïl, sire, fait ele. — Or me dites, fait il, de celui dont je vous demandai. — Ce eſt il, fait ele, ce saciés. Et conment avés vous non ? fait ele. — J'ai non, fait il, Gavains. — Ha ! fait ele, vous soiés li bien venus ! Volés vous que je aille avoques vous ? — De ce sui je moult liés », fait il. Et lors chevauchent entr'aus .II., et il li diſt : « Damoisele, amés vous le chevalier ? » Et ele a dit : « Sire, oïl, plus que nul home, et non mie de tele amour conme vous quidiés ; ne je ne volroie mie qu'il m'eüſt espousee. Si ne

pourtant, celui qui m'aurait pour femme ne serait pas mal marié, car je suis assez riche ; mais s'il plaît à Dieu, il se mariera plus hautement.

407. « Seigneur, continua-t-elle, vous souvenez-vous d'une demoiselle que vous avez rencontrée l'autre jour ? — Oui, fit monseigneur Gauvain. Était-ce vous ? Vous m'avez reproché d'avoir laissé la demoiselle à la Douloureuse Garde, et c'est alors que je vis le chevalier que nous cherchons. — C'est bien vrai, répliqua-t-elle, et j'ai failli mourir à cause de lui. Car on m'a dit qu'il était blessé à mort, et j'en suis tombée malade ; puis on m'affirma qu'il serait à cette assemblée, et là un écuyer m'a répété qu'il avait été tué. — Demoiselle, puisque vous le connaissez, vous pouvez bien me dire qui il est et comment il s'appelle, et me libérer de cette quête. — Dieu me vienne en aide, dit-elle, je ne le sais pas. Mais je compte le savoir aussitôt que j'aurai découvert où il est, et alors je vous le dirai. » Et monseigneur Gauvain l'en remercia.

408. Ils continuèrent à chevaucher de conserve ; monseigneur Gauvain demanda à la demoiselle si elle avait eu quelque nouvelle du chevalier là d'où elle venait, mais elle répondit que non. Ils finirent par arriver à un vieux sentier couvert d'herbe à proximité d'une église en ruine et d'un cimetière. Ils s'y engagèrent et, quand ils parvinrent à l'église, ils mirent pied à terre et entrèrent pour y prier. Contre l'église il y avait une recluse, accoudée à une fenêtre qui donnait sur l'autel[1], et lisant son psautier. Lorsqu'ils la

---

seroit il mie mal mariés qui m'eüst, car je sui assés riche feme ; mais se Dix plaist, il sera mix mariés que en moi.

407. « Sire, fait ele, menbre il vous d'une damoisele que vous encontrastes l'autre jour ? — Oïl, fait il. Estes vous ce ? Vous me reprochastes que je avoie laissie la damoisele en la Dolerouse Garde, et lors vi je le chevalier que nous querons. — Vous avés, fait ele, voir dit. Et par celui dui je estre morte. Car on me dist que il estoit a mort navrés, si [*210a*] en acouchai malade ; et puis me fu dit que il seroit a ceste assamblee de hui, si me redist uns esquiers qu'il estoit ocis. — Damoisele, fait il, puis que vous le connoissiés, dont me poés vous bien dire qui il est et conment il a non, si m'avrés de ceste queste delivré. — Si voirement m'aït Dix, fait ele, je ne sai, mais je le savrai si tost conme je serai la ou il est[a], et lors si le vous dirai. » Et mé sire Gavains l'en mercie.

408. Lors chevauchent ensamble, et mé sires Gavains li demande s'ele en oï nules noveles de cele part dont ele venoit. Et ele dist que nenil. Lors vont tant qu'il trouverent une viés[a] voie herbue et delés un moustier gasté et un chimentiere. Il entrent en cele voie, et quant il vinrent au moustier, si descendent et entrent ens pour ourer. Et delés le moustier avoit une rencluse a une fenestre delés l'autel, et ele

virent, ils lui demandèrent si elle avait des nouvelles. « Je n'en ai aucune qui puisse être d'un quelconque intérêt pour vous, dit-elle à monseigneur Gauvain, si ce n'est que, si cette jeune fille est sous votre protection, vous ne devez pas suivre ce chemin. — Et pourquoi ? fit monseigneur Gauvain. — Parce qu'il y a près d'ici, répondit-elle, un chevalier qui vous l'enlèvera, et qui vous aurait bientôt tué si vous cherchiez à protester. — Qui est-ce ? demanda monseigneur Gauvain. — Bréhus Sans Pitié. — Seigneur, dit la jeune fille, prenons un autre chemin. — Oui, vraiment ! rétorqua-t-il. Je serais bien mal embarqué, si à chaque parole que j'entendais je changeais de route ! » Sur ces mots ils s'en allèrent, car ils ne voulaient pas s'arrêter davantage.

409. Le conte dit ici qu'après avoir quitté de nuit le lieu de l'assemblée, le chevalier blessé et son médecin, avec leurs compagnons, chevauchèrent par les chemins les plus détournés qu'ils purent trouver, car ils redoutaient fort d'être reconnus. Le jour suivant, il faisait très chaud ; après tierce, le chevalier se fit déposer à un carrefour à l'ombre d'un grand orme pour dormir un peu. Une dame accompagnée d'une nombreuse escorte vint à passer par là, et demanda au médecin : « Qui est ce chevalier ? — Dame, répondit-il, c'est un chevalier malade. » La dame mit pied à terre, découvrit le visage du blessé et se mit à pleurer à chaudes larmes. « Cher ami, fit-elle, pour l'amour de Dieu, guérira-t-il ? — Oui, dame, soyez-en sûre. » Le chevalier se réveilla à ce moment,

---

lisoit son sautier. Quant il le voient, se li demandent se ele set nule nouvele. « Je n'en sai, fait ele a mon signour Gavain[b], nule qui grant mestier vous puist[c] avoir, fors tant se vous menés ceste pucele, si n'alés mie ceste voie. — Pour coi ? fait il. — Pour ce, fait ele, que ci pres a un chevalier qui le vous tolra, et bien tost vous ociroit il, se vous i metiés desfense. — Qui est il ? fait mé sire Gavains. — C'est Brehus sans Pitié. — Sire, fait la pucele, alons autre voie. — Voire, fait il. Em bele painne seroie ore entrés, se a chascune chose que je orroie guerpissoie mon chemin. » Lors s'em partirent de la, que plus ne volrent arrester.

409. Or dist li contes que quant li chevaliers navrés se fu partis de l'assamblee par nuit, si errerent es plus estranges parties que il sorent entre lui et son mire et sa compaingnie, car il doutoient moult d'estre conneü. L'endeman aprés fist il moult [*b*] chaut aprés tierce, si fu descendus a un quarrefour en l'ombre d'un grant orme pour dormir. Lors vint par illoc une dame a grant chevalerie, et demande au mire : « Qui est chis chevaliers ? — Dame, fait il, c'est uns chevaliers malades. » La dame descent, se li descouvre le vis, et tantost conmence a plourer moult durement. « Biaus amis, fait ele, pour Dieu, garira il ? — Oïl, dame, fait il, ce saciés. » Lors s'esveille li chevaliers et ele li

et la dame commença à l'embrasser sur les yeux, le visage et la bouche ; il vit que c'était la dame de Nohaut et voulut se recouvrir. « Inutile, dit-elle. Vous viendrez avec moi, et vous serez mieux soigné que vous ne pourriez l'être nulle part ailleurs. Et vous, ajouta-t-elle à l'adresse du médecin, conseillez-le-lui. »

410. Le chevalier vit qu'il ne pourrait lui échapper, il consentit à son offre, ce qui la réjouit fort. On le remit dans sa litière, et ils chevauchèrent de conserve. La dame lui raconta comment elle s'était mise en route pour le chercher, et pourquoi elle n'aurait jamais renoncé avant de l'avoir trouvé. Ils chevauchèrent ainsi par petites étapes, et passèrent la plupart des nuits dans des pavillons, car elle en possédait deux très beaux. Ils finirent par arriver devant la Douloureuse Garde. La dame avait l'intention de dormir dans le bourg en contrebas de la forteresse, mais le chevalier lui dit qu'il n'y entrerait pour rien au monde. « Pourquoi ? » demanda-t-elle. Il ne lui répondit mot, mais se mit à pleurer tendrement en regardant la porte et en se lamentant : « Ah ! porte, pourquoi n'avez-vous pas été ouverte à temps ? » Il disait cela à cause de l'attente qu'il avait imposée à la reine quand il était absorbé sur les murs dans sa fascination : il croyait que la reine le savait aussi bien que lui, et qu'elle le détestait à jamais pour cette raison. « Y êtes-vous donc déjà venu ? » demanda la dame de Nohaut. Mais il était si troublé qu'il ne lui répondit rien ; et elle pensa aussitôt que c'était celui qui avait conquis la Garde, mais elle n'osa pas en parler davantage, parce qu'elle voyait combien

---

conmence a baisier les ex et le vis et la bouche ; et il esgarde que c'eſt la dame de Norhalt, si se volt couvrir. « Ce n'a meſtier, fait ele, vous en venrés avoc moi. Et vous serés plus richement gardés que en lieu qui soit el monde. Et vous sire, fait ele au mire, por Dieu, loés lui. »

410. Li chevaliers voit qu'il ne li puet eschaper, se li otroie ; et ele en eſt moult lie. Lors le remetent en la litiere et chevauchierent ensamble. Ele li conte conment l'aloit querant, ne jamais ne finaſt de cerchier tant qu'ele le trouvaſt. Ensi chevauchent a petites journees, et gisent le plus des nuis em paveillons, car la dame en avoit .II. moult biaus. Et il vinrent par devant la Dolerouse Garde. Si quida la dame jesir el bourc aval. Mais li chevaliers diſt que pour rien il n'i enterroit. « Pour coi ? » fait ele. Et il ne li respont mot, ains regarde la porte ; si conmence a plourer moult durement, et diſt : « Ha ! porte ! Pour coi ne fuſtes vous a tans ouverte ? » Et ce disoit il pour ce qu'il i fiſt muser la roïne quant il fu esbahis sor les murs ; si quidoit que la roïne le seüſt autresi bien com il le savoit, et qu'ele l'en haïſt a tous jours mais. « I fuſtes vous onques mais ? » ce diſt la dame. Et il en eſt si tourblés qu'il ne respont mot ; et ele pense tantoſt que c'eſtoit il qui l'avoit conquis, si n'en ose plus parler pour ce que courecié le

cela le chagrinait. Ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils arrivent à dix lieues du château de la dame que l'on appelait Nohaut, à un castelet où elle tint compagnie au chevalier jusqu'à ce qu'il soit guéri. Il ne manqua de rien, et accepta tout en homme qui doit bien le faire s'il veut guérir. Mais lorsqu'il se vit en état de porter les armes, inutile de demander s'il en fut heureux : jamais il ne l'avait été davantage.

411. Le conte rapporte ici qu'après avoir quitté la recluse monseigneur Gauvain et la demoiselle chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils sortent de la forêt. Ils trouvèrent dans une grande lande un très beau pavillon tout neuf. Ils ne s'y arrêtèrent pas, mais passèrent outre. Peu de temps après, un écuyer monté sur un cheval de chasse se mit à leur poursuite ; en les rattrapant, il dit à monseigneur Gauvain : « Seigneur chevalier, mon seigneur vous ordonne de lui envoyer cette jeune fille, ou de la lui amener vous-même. — Qui est ton seigneur ? demanda monseigneur Gauvain. — Bréhus Sans Pitié, répondit l'écuyer. — Je ne lui mènerai pas la demoiselle, reprit monseigneur Gauvain, et je ne la lui enverrai pas non plus, à moins qu'elle n'y aille de son plein gré. » Et elle de dire qu'elle préférerait s'y rendre plutôt qu'il ne doive combattre Bréhus. « Vous n'irez pas aujourd'hui », fit monseigneur Gauvain. Lorsque l'écuyer entendit cela, il s'en retourna et vint rapporter la conversation à son seigneur. Monseigneur Gauvain cependant poursuivait son chemin avec la demoiselle ; ils n'étaient pas allés bien loin, toutefois,

---

voit. Tant ont erré qu'il vinrent a .x. lieues pres del chastel a la dame qui estoit apelés Norhalt, et illoc avoit un chastelet : illoc fist la dame compaingnie au chevalier tant qu'il fu garis ; et ot quanques mestier li fu, come a celui qu'il le couvenoit par force pour garison avoir. Et quant il vit le point et l'ore qu'il pot porter armes, ce ne fait pas a demander s'il fu liés et joians, car onques mais ne fu si.

411. [*c*] Or dist li contes que quant mé sires Gavains et la damoisele se furent parti de la rencluse, qu'i chevauchierent tant qu'il vinrent fors de la forest ; et trouvent en une grant lande un pavellon nouvel et moult bel. Il n'i arrestent pas, ains passerent outre. Et il ne demoura gaires c'uns esquiers vint aprés als sor un chaceour, si les ataint et dist a mon signour Gavain : « Sire chevaliers, mé sires vous mande que vous li envoiiés cele pucele, ou que vous li amenés. — Qui est tes sires ? fait mé sires Gavains. — Brehus sans Pitié, dist li esquiers. — Ne je ne li menrai, fait mé sire Gavains, ne ne li envoierai, s'ele n'i vait de son gré. » Et ele dist que ançois iroit ele qu'il se combatist a lui. « Vous n'i irés, fait il, mais hui. » Et quant li esquiers oï ce, si s'en tourne d'als et s'en vient a son signour, et li conta ce qu'il ot oï. Et mé sire Gavains oirre toutesvoies entre lui et la damoisele, mais il n'orent mie granment alé lor voie quant

quand Bréhus arriva tout armé, et s'écria bien haut : « Vous me laisserez la jeune fille, ou vous le paierez très cher ! — Il n'en est pas question », dit monseigneur Gauvain.

412. Là-dessus, ils prirent position sur la lande, et Bréhus chargea monseigneur Gauvain de telle sorte que sa lance vola en pièces, cependant que monseigneur Gauvain, de son côté, le frappait si fort qu'il le jeta à terre. Puis il prit son cheval par les rênes et le lui ramena. « Tenez, dit-il, voici votre cheval. J'ai encore du chemin à parcourir, je m'en vais. — Qui êtes-vous, fit Bréhus, vous qui m'avez abattu et me rendez mon cheval ? — Je suis Gauvain, le neveu du roi Arthur. — Et que cherchez-vous ? continua Bréhus. — Nous cherchons, répondit monseigneur Gauvain, le chevalier vermeil qui a remporté l'assemblée. — Je ne vous dirai pas ce que je sais là-dessus, fit Bréhus, car je m'en vais régler une de mes affaires. Mais si nous nous trouvions à cet endroit d'ici quinze jours, je vous donnerais des renseignements exacts. — Nous y serons, répondit monseigneur Gauvain, si nous n'avons rien appris entre-temps. »

413. Ils se séparèrent alors, et monseigneur Gauvain chevaucha de droite et de gauche toute la quinzaine sans rien apprendre de nouveau. Il revint au lieu convenu avec la jeune fille et y trouva Bréhus, à qui il dit : « Vous me donnerez maintenant des nouvelles du chevalier aux armes vermeilles. — Je vous en donnerai, répliqua Bréhus, si vous, vous me donnez ce que je vais vous demander. — Et je

---

Brehus vint tous armés, et crie moult haut : « Vous le me lairés la pucele, ou vous le comperrés moult chier ! — Le laissier, fait mé sire Gavains, ne ferai je mie. »

412. A ceste parole guenchissent enmi la lande, et Brehus fiert mon signour Gavain si que toute sa lance vole em pieces ; et mé sire Gavains refiert lui si durement qu'il le porte a terre. Et puis prent son cheval, se li remainne. « Tenés, fait il, vostre cheval. Je ai autre voie a faire, si m'en irai. — Qui estes vous, fait il, qui mon cheval me rendés, et abatu m'avés ! — Je sui, fait il, Gavains, li niés le roi Artu. — Et que alés vous querant ? fait Brehus. — Nous querons, fait il, le chevalier as armes vermeilles qui l'asamblee a vaincue. — Je ne vous dirai[a] mie, fait Brehus, ce que j'en sai, car je m'en vois en un mien afaire. Mais se nous estiens d'ui en .xv. jours en ceste place, je vous en diroie vraies enseignes. [*d*] — Nous i serons, fait mé sires Gavains, se nous n'en oons noveles dedens cestui terme. »

413. Lors se departent li uns de l'autre, et mé sires Gavains oirre toute la quinsainne, que nules enseignes n'en oi. Puis revint en la place et la pucele avoc lui, et trouverent Brehus ; si dist mé sire Gavains a Brehus : « Ore me dirés vous nouveles del chevalier as armes vermeilles. — Jel vous dirai, fait Brehus, par si que vous me

vous l'accorde, s'il s'agit de quelque chose que je puisse ou doive vous donner. — Sachez donc, reprit Bréhus, qu'il est dans un château que la dame de Nohaut tient de deux frères à qui il appartient, et qui sont ses neveux. J'y suis allé trois fois : la première fois, j'ai vu qu'il s'entraînait à l'épée, et au bout de peu de temps son médecin lui disait : "C'est assez." Le lendemain, je vis qu'il le laissait en faire davantage. Il y a aujourd'hui trois jours que je m'y suis rendu pour la dernière fois : je l'ai vu hors de la tour, à cheval, un écu au cou, une lance à la main : il se testait au port des armes. Maintenant, continua Bréhus, il ne nous reste qu'à y aller : si c'est lui, vous me donnerez ma récompense, et sinon, je vous en tiens quitte. » Ils se mirent tous en route et chevauchèrent tant qu'ils parvinrent au château. Bréhus resta à l'extérieur, mais les autres s'engagèrent à l'intérieur jusqu'à la demeure de la dame. Quant le chevalier malade qui était au château apprit que monseigneur Gauvain approchait, il dit à son maître : « Maître, si monseigneur Gauvain vient ici, dites-lui que je suis malade. — Volontiers, seigneur. »

414. Il le fit alors coucher dans un lit au fond d'une chambre bien sombre et ressortit pour aller à la rencontre de monseigneur Gauvain et de la jeune fille ; la dame du château les reçut très cordialement. Ensuite Gauvain demanda en privé au médecin, pour toute faveur, de lui faire rencontrer le chevalier. « Seigneur, répondit celui-ci, ce n'est pas

---

donrés ce que je vous demanderai. — Je l'otroi, fait mé sire Gavains, se ce est chose que je vous puisse donner ne ne doie. — Or saciés, fait il, qu'il est en un chastel que la dame de Norhalt tient em baillie de .II. freres a qui il est, et il sont si neveu. Et si i ai esté puis par trois fois. Si l'i vi premierement qu'il escremissoit, et ses mires li disoit, quant il avoit un poi escremi : "Ore est assés, sire." Et l'endemain vi je qu'i le laissoit plus esforcier. Hui a tierch jour que je i fui : se le vi fors de la tour a cheval, un escu a son col, une lance en sa main : et assaioit s'il porroit encore armes porter. Or n'i a, fait il, que de l'aler, et se c'est il, si me rendés mon guerredon ; et se ce n'est il, si en soiiés tous quites. » Lors s'en vont tout, et chevauchent tant par lor journees qu'il viennent au chastel. Et Brehus remest defors, et il vont el chastel jusques es maisons a la dame. Et li chevaliers malades qui el chastel estoit entent que mé sires Gavains vint la, si dist a son maistre : « Maistre, se mé sires Gavins vient ci, se li dites que je sui malades. — Volentiers, fait il, sire. »

414. Lors le couche en un lit dedens une chambre oscure, et puis revint fors ; et mé sire Gavains et la pucele vinrent, et la dame del chastel les rechoit moult liement, puis dist mé sire Gavains[a] al mire en conseil que en tous services li face veoir le chevalier. « Sire, fait il, ce

possible, car il est trop malade. — Puisque je ne peux pas le voir, répliqua monseigneur Gauvain, montrez-le à cette demoiselle. — Volontiers », dit le médecin sans y prendre garde. Il la conduisit dans la chambre, où elle ouvrit une fenêtre ; quand le chevalier s'en aperçut, il voila son visage, mais elle se précipita pour l'en empêcher ; et lui d'interposer sa main et de la prendre par le bras. Mais en voyant cette main, elle la reconnut, et la couvrit de baisers jusqu'à s'évanouir dessus. Quand elle revint à elle, elle déclara qu'il ne lui servait plus à rien de se dissimuler ; elle sortit alors une lettre et en brisa le sceau. Le message disait : « La jeune fille qui est restée à la Douloureuse Garde salue Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, et lui fait savoir qu'elle demeurera en prison aussi longtemps qu'il voudra. Mais il doit bien savoir qu'il s'est mal conduit envers elle, alors qu'elle a été très courtoise vis-à-vis de lui. »

415. En entendant cela, le chevalier éprouva un grand chagrin et se mit à pleurer à chaudes larmes. Puis il interpella la jeune fille : « Ma chère sœur, allez vite auprès d'elle, et dites-lui que j'implore sa pitié, car j'ai de grands torts envers elle ; et que désormais elle quitte sa prison, car je le veux. — Il ne peut être question qu'elle s'en aille, répliqua la demoiselle, si elle ne vous voit pas en personne ou si elle n'a l'anneau que vous portez au doigt. — Elle a raison, car là où se trouve l'anneau, je suis aussi[1]. Le voici, ajouta-t-il, tenez, portez-le-lui. » Et la demoiselle sortit toute souriante

---

ne puet estre, car trop est malades. — Quant je ne le puis veoir, fait mé sires Gavains, si le faites veoir a ceste damoisele. — Volentiers », fait cil qui garde ne s'en prent. Et il l'en mainne en la chambre. Et ele ouvre une fenestre, et quant li chavaliers le voit, si couvre son vis ; et ele court por descouvrir, mais il jete sa main encontre, si le prent par les bras. Et ele vit la main, si le connoist et le baise tant qu'ele se pasme desus ; et quant ele revint de pasmisons, si dist : « Il n'i a [*e*] mestier couvreture. » Lors traist unes letres et les a brisies, et dist que « la pucele qui remese est en la Dolerouse Garde salue Lanselot del Lac, le fil au roi Ban de Benuyc, et li mande qu'ele tenra prison tant com il voldra : mais bien sace qu'il a esté vilains vers li, et ele courtoise vers lui ».

415. Quant il oï ce, si en ot moult grant doel et conmence a plourer moult durement. Puis apele la pucele, et se li dist : « Ma douce suer, ore alés tost, et se li dites que je li cri merci, car je li ai trop mesfait. Et des ore mais s'en isse, car je le voel. — Ce ne puet estre, fait ele, qu'ele ja s'en isse s'ele ne vous voit, u s'ele n'en a l'anel de vostre doit. — Ele a, fait il, droit, car la ou li aniaus est, si sui je. Ore tenés, fait il, se li portés. » Et la damoisele s'en ist riant fors de la chambre ; et il li proie que a nului ne die son non. Et ele vint fors, et

de la chambre — mais il la pria de ne dévoiler son nom à personne. Elle sortit donc, et monseigneur Gauvain lui demanda : « Amie, qu'avez-vous à me dire ? — Rien que de bon, répondit-elle. — Me révélerez-vous le nom du chevalier nouveau ? — Je vous conduirai là où vous le saurez. Mais sachez que c'est celui qui a remporté l'assemblée. » Ils s'en allèrent alors et à la porte ils trouvèrent Bréhus qui les attendait. « Seigneur Gauvain, dit-il, me devez-vous une récompense ? — Oui, répondit monseigneur Gauvain. — Dans ce cas, je vous suivrai, jusqu'à ce que vous soyez en possession de quelque chose qui me plaise[2]. » Ils partirent de la sorte tous les trois, et le troisième jour ils parvinrent à la Douloureuse Garde ; monseigneur Gauvain reconnut le château. « Je sais bien, dit-il à la jeune fille, où vous me menez. — Je ne vous conduirai nulle part si ce n'est pour votre bien. » Ils arrivèrent à la porte et la trouvèrent fermée. Ils se dirigèrent alors vers la porte de la tour, et la demoiselle appela à voix haute ; mais le portier l'assura qu'elle n'entrerait pas. « Tenez, dit-elle, ce signe de reconnaissance : portez-le à la demoiselle de la tour. » Il ouvrit le guichet, elle lui donna l'anneau du chevalier de la litière, il referma avec soin puis se rendit auprès de la demoiselle de la tour.

416. « Dame, dit-il, il y a là dehors une demoiselle et un chevalier, ils vous envoient ce signe pour gagner le droit d'entrer. » Elle regarda l'anneau et répondit : « Allez vite, laissez-les entrer ! » Le portier revint à la porte, l'ouvrit, et ils entrèrent. Et la jeune fille de la tour vint à leur rencontre en

---

mé sires Gavains li dist : « Amie, que me dirés vous ? — Bien, fait ele. — Me dirés vous le non del nouvel chevalier ? — Je vous menrai, fait ele, ou vous le savrés. Or saciés que c'est cil qui vainqui l'asamblee. » Lors s'em partent, et trouvent a la porte Brehu qui les atendoit. « Sire Gavain, fait il, me devés vos nul guerredon ? — Oïl, fait il. — Or vous siurrai je dont, tant que vous aiiés chose qui me plaise. » Ensi s'en vont tout .III. tant que au tierc jour sont venu a la Dolerouse Garde ; si connoist mé sires Gavains le chastel. « Je sai bien, dist il a la pucele, ou vous me menés. — Je ne vous menrai, fait ele, se bien non. » Il viennent a la porte, si le trouvent fermee. Lors vont a la porte devers la tor, si i apele la damoisele ; et li portiers li dist qu'ele n'i enterra. « Tenés, fait ele, ces enseignes, et portés a la damoisele de cele tour. » Il ouvre le guichet, et ele li baille l'anel au chevalier de la litiere. Et il le reclost aprés lui, puis en vint a la damoisele de la tour, si li dist :

416. « Dame, il i a la fors une damoisele et un chevalier, si vous envoient ces enseignes pour entrer chaiens. » Ele regarde l'anel, puis li dist : « Alés tost, si les laissiés ens entrer. » Cil vint a la porte, si l'ouvre ; et il entrent ens. Et cele de la tour lor vient encontre et lor

disant : « Soyez les bienvenus ! Maintenant, je vous suivrai quand vous voudrez. » Bréhus était resté au-dehors. « Demoiselle, fit monseigneur Gauvain, je ne sais toujours pas le nom du chevalier qui fit entrer ici mon seigneur le roi Arthur. » Et la jeune fille qui l'avait amené chuchota quelque chose à l'autre, qui lui répondit alors : « Je vous dirai le nom du chevalier, mais à condition que vous veniez d'abord avec moi là où je veux vous emmener. » Elle le conduisit alors au cimetière et lui montra les tombes. « Vous êtes déjà venu ici par le passé, lui dit-elle. — C'est vrai », répondit-il. Puis elle le mena à l'une des tombes et déclara : « Sur cette tombe, il y avait écrit : "CI-GÎT MONSEIGNEUR GAUVAIN, ET VOYEZ LÀ SA TÊTE." Et il en allait de même pour tous vos compagnons ; et pourtant, vous n'y avez rien trouvé de tel quand vous êtes venus. — Et comment cela se fait-il ? demanda monseigneur Gauvain. — Ce sont, répondit la demoiselle, les enchantements de ce lieu.

417. — Dites-moi donc, reprit-il, le nom du chevalier. — Vous le trouverez sous cette lame de métal. » Il se dirigea vers la lame, la saisit, mais ne put la soulever d'un centimètre. « Dame, dit-il, pourrai-je savoir d'une autre manière le nom du chevalier ? — Oui, affirma-t-elle ; si vous m'emmenez avec vous jusqu'à ce que je l'aie trouvé, je vous le ferai savoir. — Comment pourrai-je en être sûr ? — Je vous le promets loyalement, répliqua-t-elle. — Je vous y mènerai

---

dist : « Bien veigniés. Ore m'en irai je avoques vous, de quele ore que vous volrés. » Et Brehus estoit defors la porte. « Damoisele, fait mé sires Gavains, encore ne sai je mie le [*f*] non del chevalier qui mon signour le roi Artu fist entrer chaiens. » Et la pucele qui laiens l'avoit amené conseille a l'autre[a], et cele dist a mon signour Gavain : « Je vous dirai le non del chevalier, mais que vous en venés anchois ou je vous menrai. » Et lors l'en mainne el chimentiere, se li moustre les tombes. « Ci avés vous, fait ele, esté autrefois. — Voire », fait il. Et lors l'en mainne a une tombe. « Sor ceste tombe, dist ele, ot ja escrit : "CI GIST GAVAINS, LI NIÉS LE ROI ARTU ; ET VEÉS LA SA TESTE." Et de tous vos compaingnons ausi ; ne onques riens de tout ce n'i trovastes, quant vous i venistes. — Et conment fu ce dont ? fait il. — Ce sont, fait ele, li enchantement de chaiens.

417. — Ore me dites, fait il, le non del chevalier. — Desous cele lame de metaill, fait ele, le trouverés. » Il vint a la lame, si l'a saisie, mais il ne le pot lever ne tant ne quant. Et il en est trop dolans. « Dame, fait il, porrai je nient autrement savoir le non del chevalier ? — Oïl, fait ele, se vous me menés tant que je le truise, je le vous ferai savoir. — Conment en serai seürs ? fait il. — Je le vous creant loiaument, fait ele[a]. — Et je vous i menrai », fait il. Lors s'en issent del chimentiere, et la damoisele monte sor un palefroi qui amenés li

donc », conclut-il. Ils sortirent du cimetière et la demoiselle monta sur un palefroi qu'on lui amena ; quand ils arrivèrent à la porte, ils retrouvèrent Bréhus. « Seigneur Gauvain, dit celui-ci, je vous demande le don que vous me devez. — À savoir ? — Cette jeune fille que vous avez rencontrée ici. — Bréhus, fit monseigneur Gauvain, je ne peux pas la donner, car elle n'eﬆ pas à moi ; et d'ailleurs j'ai promis seulement ce que je pourrais et devrais vous donner. — Il n'y avait pas de reﬆriction, dit Bréhus. — Si, rétorqua monseigneur Gauvain : celle-ci, précisément. Et si vous voulez, je suis tout disposé à m'en remettre au jugement des compagnons de mon oncle : que l'affaire soit réglée comme ils le décideront, soit par bataille soit autrement. » Bréhus répliqua qu'il n'en ferait rien, et qu'il voulait combattre sur-le-champ. Les jeunes filles, cependant, le prièrent tant qu'il leur accorda un délai jusqu'au jour de l'assemblée, pour qu'ils puissent demander leur avis aux chevaliers, étant bien admis que, si cette opinion ne convenait pas à Bréhus, il en reviendrait à sa bataille de la manière qu'il choisirait. Et monseigneur Gauvain, qui ne désirait rien d'autre, le lui concéda volontiers. Là-dessus ils se mirent en route, et s'en allèrent à leurs affaires en toute hâte.

418. Le conte dit maintenant que le chevalier demeura aux bons soins de la dame de Nohaut jusqu'à ce qu'il soit rétabli, et commence à désirer vivement reprendre les armes qu'il avait longuement délaissées. Il vint prendre congé de la dame et s'en alla avec son médecin qu'elle avait payé très

---

fu, et quant il vinrent fors de la porte, si trouverent Brehu. « Sire Gavain, fait Brehus, or vous demant je mon don. — Coi ? fait il. — Cele pucele que vous avés laiens trouvee. — Brehus, fait il, je ne le puis pas donner, car ele n'eﬆ pas a moi, ne je ne promis chose se ce non que je vous porroie donner et devroie. — Il n'i ot nul arreﬆ, fait Brehus. — Si ot, fait mé sire Gavains, celui ; et se vous volés, je sui prés que je m'en mete en jugement des compaingnons mon oncle ; si en soit ce qu'il en diront : ou la bataille ou en autre chose. » Brehus diﬆ qu'il n'en fera riens, mais orendroit s'en combatra. Et nonpourquant tant li proient les puceles qu'il donne le respit jusques au jour de l'assamblee, qu'il demanderont as chevaliers qu'il en doit eﬆre, par si que se li[b] esgars des chevaliers ne siet a Brehus, il revenra a sa bataille en tel maniere qu'il le vaura deviser. Et mé sire Gavains l'otroie volentiers, conme cil qui ne desiroit autre chose. Atant ont lor voie acoillie ; si s'em partirent d'illoc endroit, et s'en alerent en lor afaire a moult grant oirre.

418. [*211a*] Or diﬆ li contes que tant a eﬆé li chevaliers en la garde la dame de Norhalt que auques eﬆ[a] respassés, si desire moult les armes dont il a longement eﬆé en repoﬆ. Il vint a la dame, si prent congié ; si s'em part entre lui et son mire que la dame avoit moult

généreusement pour ses services. Le chevalier lui demanda : « Maître, ne suis-je pas assez guéri pour porter les armes ? — Non, répondit l'autre. Vous ne pourriez pas en endurer le poids, et tout serait à recommencer. — Endurer un tel poids ? Mais, maître, personne ne peut s'en charger avec circonspection, quand le besoin s'en fait sentir. — Raison de plus, rétorqua le médecin, pour vous en garder au début. — Certes, reprit le chevalier, si je peux me servir de tous mes membres, il me semble bien que je suis guéri. — N'avez-vous donc pas l'intention d'aller à l'assemblée ? — Oui, bien sûr ! — Et que préféreriez-vous : être en forme pour l'assemblée et malade d'ici là, ou être malade à l'assemblée, et en bon état d'ici là ? — Je ne voudrais pour rien au monde, répliqua le chevalier, ne pas pouvoir porter les armes à l'assemblée. — Dans ce cas, rétorqua le médecin, je vous conseille de vous ménager jusqu'à cette date : de la sorte, vous y assisterez en bonne santé, reposé et en parfait état. — Puisque vous me le conseillez, conclut le chevalier, j'agirai ainsi. Mais je ne retournerai pas d'où je viens ; j'irai plutôt chez un ermite de ma connaissance, un très saint homme. »

419. Ils se mirent en route ensemble, car le médecin ne voulait pas le quitter avant l'assemblée. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent chez l'ermite du Plessis — tel était son nom en effet. C'était l'ermite chez qui le chevalier avait mis en prison Bramdin des Îles, l'ancien seigneur de la Douloureuse Garde. L'ermite manifesta une grande joie en le voyant

---

richement paiié de son service. Et li chevaliers li demande : « Maistres, dont ne sui je garis por porter armes ? — Nenil, fait il, vous ne porriés emporter tel fais[b], car tout seroit a reconmencier. — Tel fais ? Maistres, de ce ne se puet nus amesurer, quant li besoins vient. — Si vous en gardés, fait li mires, au conmencier. — Certes, fait il, se je de tous mes membres me puis aidier, il m'est avis que je sui garis. — Dont ne baés vous mie, fait li mires, a aler a l'assamblee ? — Certes, fait il, si fais. — Et lequel vauriés vous miex : ou estre sains[c] a l'assamblee et estre malades entre .II., ou lors a estre malades et entretant estre[d] haitiés ? — Je ne volroie, fait il, pour nule riens que je ne portaisse armes a l'asamblee. — Dont vous lo je, fait li mires, que vous vous tenés en repos[e] jusques adont : si serés sains et haitiés et en vostre dure force. — Puis que vous le me loés, fait li chevaliers, je le ferai. Mais la dont je vieng ne retournerai je mie, ains irai chiés un hermite moult saint home que je sai. »

419. Lors acoillent lor voie ensamble, car li myres ne le velt guerpir devant l'asamblee. Si ont tant alé qu'il sont venu chiés l'ermite del Plaisseïs — et ensi ot il a non. Et c'estoit cil hermites la ou il avoit mis Brandis des Illes em prison, celui qui avoit esté sires de la Dolerouse Garde. Grant joie en fist li hermites et a grant honour le

et le reçut avec honneur; le chevalier demeura là jusqu'à ce que son médecin lui dise qu'il était en meilleure santé et en meilleure forme qu'il ne l'avait jamais été. Il restait encore quinze jours avant l'assemblée.

420. Le conte dit que, après être parti de la Douloureuse Garde, monseigneur Gauvain chevaucha tant avec ses deux jeunes filles et Bréhus Sans Pitié qu'ils arrivèrent au château où le chevalier blessé avait séjourné. Quand ils virent qu'il n'y était pas, ils en furent navrés, et monseigneur Gauvain dit que désormais il n'avait pas d'espoir d'en avoir des nouvelles avant l'assemblée. « Comment, fit la jeune fille qui avait été en prison, il va donc y avoir une assemblée ? — Oui, répondit monseigneur Gauvain, avant un mois. — Il y sera, fit-elle, s'il en est physiquement capable. » Ils quittèrent le château et suivirent Bréhus qui les conduisait en les assurant qu'il connaissait les chemins mieux que personne. « Il y a une chose, dit-il à monseigneur Gauvain, que je veux que vous sachiez : c'est qu'il serait bien difficile de vous enlever ces deux jeunes filles, pour peu que je veuille vous prêter main-forte. — C'est vrai, répliqua monseigneur Gauvain, et si vous ne m'aidiez pas, vous seriez déloyal. »

421. Ils chevauchèrent de la sorte jusqu'à vêpres, et finirent par apercevoir un pavillon ; tout près de là coulait une rivière, en direction de laquelle fuyait un cerf ; les chiens l'arrêtèrent à cet endroit. À leur suite venaient un chevalier avec un cor suspendu à son cou et quelques veneurs, et ils

---

rechut ; et tant demoura laiens que ses mires li dist qu'il estoit plus sains et plus haitiés de cors et de membres qu'il n'avoit onques mais a nul jour esté. Et bien avoit encore .xv. jours jusques a l'asamblee.

420. [*b*] Or dist li contes que quant mé sires Gavains se fu partis de la Dolerouse Garde, si erra entre lui et ses .II. puceles et Brehus sans Pitié tant qu'il vinrent au chastel ou li chevaliers navrés avoit jeü. Et quant il ne le trouverent, si en furent moult dolant ; et dist mé sires Gavains qu'il n'en quidoit mais oïr noveles devant l'asamblee. « Conment, fait la pucele qui avoit esté em prison, i avra il dont assamblee par tans[a] ? — Oïl, fait il, il n'i a mie un mois a venir. — La, fait ele, sera il, s'il n'a essoine de son cors. » Atant s'en tornerent et chevauchierent si con Brehus les conduisoit, qu'il dist qu'il set miex les voies que nus. « Une chose, fait il a mon signour Gavain, voel je que vous saciés : que ces .II. puceles nous seroient ja moult fortes a tolir, par si que[b] je vous volsisse aidier. — C'est voirs, fait mé sires Gavains, et se vous ne m'aidiés, vous seriés desloiaus. »

421. Ensi oirrent jusques au vespre, tant qu'il voient un paveillon, et pres de cel paveillon avoit une riviere ; si i venoit uns chers afuiant, et li chien le prisent a cele riviere, et aprés venoit uns chevaliers un cor a son col et uns veneour avoc lui : et cornoient de

cornaient la prise. Monseigneur Gauvain et sa compagnie s'approchèrent ; en les voyant, le chevalier les salua. « Seigneurs, fit-il, je vous donnerai de ce cerf si vous le souhaitez ; et si vous désirez vous loger pour la nuit, ce pavillon eſt à moi : je vous y hébergerai si vous le voulez. — Seigneur, fit monseigneur Gauvain, merci beaucoup. Nous y logerons très volontiers. » Ils mirent pied à terre, et des valets prirent leur équipement. Une fois qu'ils furent désarmés, Bréhus parla en aparté au chevalier, et celui-ci vint trouver monseigneur Gauvain. « Seigneur, lui dit-il, je vous ai offert l'hospitalité, et pour cette nuit vous ne craignez rien ; mais demain, après que vous serez parti, je ne garantis plus rien. — Beau seigneur, répliqua Gauvain, quand vous vous en prendrez à moi, je le regretterai. » Le chevalier les hébergea très bien, et le lendemain matin monseigneur Gauvain s'en alla avec ses compagnons ; ils chevauchèrent une bonne partie de la journée jusqu'à ce qu'ils rencontrent deux chevaliers en armes : ceux-ci ne leur adressèrent pas la parole, mais se saisirent de leurs écus par les courroies et chargèrent monseigneur Gauvain, qui en fit autant contre eux. Il croyait que Bréhus faisait de même, mais celui-ci ne bougea pas. L'un des chevaliers frappa monseigneur Gauvain si rudement que sa lance vola en pièces ; et monseigneur Gauvain le frappa de son côté si fort qu'il le jeta à terre, mais l'autre atteignit au flanc le cheval de monseigneur Gauvain et le tua. Gauvain se remit sur pied et se défendit avec acharnement contre ses attaquants. Lorsque celui qui avait tué son cheval

---

prise. Et mé sire Gavains et sa compaingnie vinrent la. Quant li cevaliers les voit, si les salue. « Signor, fait il, de cel cerf s'il vous plaiſt je vous en donroie, et s'il vous plaiſt a herbergier, cil paveillons eſt miens : si vous herbergerai, se vous volés. — Sire, fait mé sires Gavains, grans mercis. Et nous i herbergerons volentiers. » Il descendent, et vallet prendent lor harnois. Et quant il furent desarmé, Brehus conseille au chevalier, et cil vient a mon signour Gavain : « Sire, fait il, je vous ai herbergié, ne a nuit mais n'avés vous garde ; [*c*] mais[a] demain, puis que vous en serés alés, ne vous asseüré je mie. — Biaus sire, fait mé sires Gavains, quant vous me ferés mal, ce pesera moi. » Li chevaliers lor fait moult bel oſtel. Et au matin s'em part mé sire Gavains et sa compaingnie et oirrent grant piece de jour tant qu'il encontrerent .II. chevaliers armés, et cil chevalier nes misent onques a raison, ains prisent les escus par les enarmes et laissent courre a mon signor Gavain, et il a aus ; et quida que Brehus fesiſt autretel, mais il se tint cois. Et li uns des chevaliers fiert mon signour Gavain, si que toute sa lance vole em pieces. Et il fiert lui, si qu'il le porte a terre, et li autres fiert le cheval mon signor Gavain parmi les flans[b] : si l'ociſt. Et mé sire Gavains resaut sus, si se desfent d'aus moult bien. Et quant cil qui son cheval ot

le vit à pied, il descendit lui aussi : ensemble, lui et son compère s'élancèrent contre monseigneur Gauvain, mais celui-ci riposta si énergiquement qu'il leur fit plus de mal qu'ils ne lui en firent. Le combat dura un long moment sans que les deux assaillants puissent faire reculer Gauvain, qui de son côté les serrait souvent de près.

422. Lorsque la jeune fille qui avait conduit monseigneur Gauvain à la Douloureuse Garde vit que l'affaire était si sérieuse, elle eut peur pour lui, et commença à crier de toutes ses forces : « Fils de putes ! Salauds ! Voulez-vous tuer le meilleur homme du monde de manière si déloyale ? » L'un d'entre eux lui demanda de qui il s'agissait. « De qui ? répliqua-t-elle. C'est monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur ! » Le chevalier regarda son compagnon. « Au nom de Dieu, déclara celui-ci, je ne le combattrai pas plus longtemps ! Malheur à celui qui nous fit venir ici ! Seigneur, ajouta-t-il, au nom de la créature que vous aimez le plus, êtes-vous monseigneur Gauvain ? — Oui, répondit-il. — Ah ! seigneur, pour l'amour de Dieu, s'écrièrent-ils, pardonnez-nous le tort que nous vous avons causé, car de même que nous vous considérons comme le meilleur homme du monde, nous vous prenions auparavant pour le pire. Nous vous laisserons maintenant. — Vous m'abandonnez dans une étrange situation, rétorqua monseigneur Gauvain, après m'avoir tué mon cheval !

423. — Seigneur, fit celui qui l'avait tué, je vous donnerai le mien à la place. » Et monseigneur Gauvain le prit. Or, c'était le chevalier qui l'avait hébergé avec ses deux

---

ocis le vit a pié, si descent : si courent ans .II. sor mon signour Gavain, et il se desfent si durement que plus lor fait de mal que il ne font lui. Une grant piece se combatent, c'onques li doi ne porent a mon signour Gavain tolir place, et il les fait souvent remuer.

422. Quant la pucele qui mon signor Gavain mena en la Dolerouse Garde voit que si est a certes, si ot paour de lui ; si conmencha moult durement a crier : « Fix a putain ! faillis ! Volés vous ocirre le plus prodome del monde si desloiaument ? » Et li uns demande qui est il. « Qui ? fait ele. C'est mé sires Gavains, li niés le roi Artu ! » Et cil regarde son compaingnon. « En non Dieu, fait il, a lui ne me combaterai je plus. Dehait ait ore qui ci nous fist venir ! Sire, fait il, par la riens que vous plus amés, estes vous mé sires Gavains ? » Et il a dit oïl. « Ha ! sire ! pour Dieu, font il, car nous pardonnés ce que nous vos avons mesfait, car ausi come nous vous tenons ore au plus prodome del monde, ensi vous teniemes nous ore au plus desleial del monde[a]. Et nous vous lairons a tant. — Estrangement, fait mé sire Gavains, me laissiés, qui mon cheval m'avés mort !

423. — Sire, fait cil qui l'ot tué, je vous rendrai le mien pour le vostre. » Et il le prent. Et c'estoit cil qui mon signour Gavain avoit

jeunes filles, mais Bréhus lui avait laissé entendre tout le mal du monde du neveu d'Arthur. Les deux chevaliers montèrent sur le même cheval, et Bréhus les accompagna un petit moment, puis revint à monseigneur Gauvain et fit mine de continuer à chevaucher avec lui. Mais monseigneur Gauvain le regarda et lui dit : « Bréhus, vous ne me tiendrez pas compagnie plus longtemps, car vous vous êtes comporté déloyalement à mon égard : je ne me soucie pas de votre présence ! Et je suis prêt à vous accuser sur-le-champ de déloyauté : vous aurez la bataille que vous avez tant désirée. — Je ne combattrai pas maintenant, fit Bréhus ; mais au moins, vous avez eu grand-peur ! »

424. Monseigneur Gauvain s'en alla donc avec ses deux jeunes filles, et ils chevauchèrent jusqu'à une rivière. Un pont étroit la traversait, et de l'autre côté du pont il y avait une bretèche et une porte close, avec devant la porte deux hommes d'armes tenant des haches danoises. Monseigneur Gauvain fit passer les jeunes filles devant lui, et s'engagea après elles sur le pont. Mais les hommes d'armes lui dirent : « C'eſt en vain que vous venez par ici, car vous ne passerez pas. — C'eſt que je n'en serai pas capable », répliqua monseigneur Gauvain. Il mit pied à terre, fit passer son cheval devant lui et le suivit à pied ; en prêtant l'oreille, il entendit un grand bruit : il se retourna, et vit vingt chevaliers derrière lui. Il lui sembla bien qu'ils venaient pour s'en prendre à lui. Il se plaça à la tête du pont pour les attendre après avoir fait bas-

---

herbergié et ses puceles, mais Brehus li avoit fait entendant toutes les desloiautés del monde de mon signour Gavain. Li doi chevalier montent en un cheval, et Brehus les convoie une piece, puis revient a mon signour Gavain et fait samblant d'aler avoc lui. Et [*d*] mé sires Gavains le regarde et li diſt : « Brehus, fait il, avoques moi n'irés vous mie, car desloiaument vous eſtes demenés vers moi : si n'ai cure de la voſtre compaingnie. Si sui prés que je vous ataingne orendroit de desloiauté, si arés la bataille que tant avés couvoitie. — Je ne me combaterai mie ore, fait Brehus ; mais[a] vous avés toutesvoies paour eüe grant ! »

424. Atant s'en vait mé sires Gavains et ses .II. puceles, et oirrent tant qu'il vinrent a une riviere. Sor cele riviere avoit un pont auques eſtroit, et au chief del pont de l'autre part avoit une bretesche et une porte fermee, et devant la porte avoit .II. sergans as haches danoises. Mé sires Gavains fait les puceles devant aler, et il se met el pont aprés. Et li sergant li dient : « Pour noient i venés, que vous n'i passerés mie. — Dont ne porrai je », fait il. Lors descent, si met avant lui son ceval et il vait aprés a pié. Et il escoute, si ot une noise : et il se regarde, si voit .XX. chevaliers qui le sivent. Si li eſt avis qu'il li viennent pour mal faire. Il se met au chief del pont, si les atent, et a trait

culer son écu vers l'avant et avoir assuré sa lance. Ceux qui arrivaient en tête frappèrent son écu si violemment que leurs lances volèrent en pièces, et l'attaquèrent à pied et à cheval. Mais il se défendit si bien qu'il en blessa plusieurs et tua pas mal de chevaux avec sa lance; aussi longtemps qu'il la garda en main, personne ne put le toucher. Mais quand elle lui fit défaut, il porta la main à son épée, fonça sur eux, et les repoussa bon gré mal gré à bas du pont. Lorsqu'ils constatèrent qu'il se défendait bien, ils se retirèrent. La porte du château s'ouvrit pendant ce temps et des chevaliers en sortirent pour prendre les deux jeunes filles qu'ils emmenèrent.

425. À ce spectacle monseigneur Gauvain fut très courroucé. « Seigneurs, cria-t-il, c'est une vile couardise que vous faites là, en vous attaquant à moi un contre vingt d'une part, et en me prenant mes demoiselles de l'autre ! — C'est justice, répliqua l'un des chevaliers, car vous vous êtes vous-même comporté déloyalement à mon endroit en ce qui concerne ce que vous m'aviez promis. — Ah ! Bréhus, fit monseigneur Gauvain, c'est donc vous ? Vous mentez, en traître que vous êtes, et je le prouverai devant ceux que vous avez amenés, si vous l'osez. — Certes, intervint la jeune fille qui l'avait conduit à la Douloureuse Garde, c'est vraiment un traître. Et si vous n'étiez l'homme le plus valeureux du monde, il vous aurait pour de bon fait mourir deux fois aujourd'hui ! » Alors ceux qui emmenaient les jeunes filles demandèrent : « Qui est ce chevalier ? — C'est monseigneur Gauvain », répondirent-elles. Alors l'un

---

avant son escu et tient sa lance. Et cil qui devant lui viennent le fierent en son escu, si que lor lances volent em pieces : si l'asaillent a pié et a cheval. Et il se desfent si bien qu'il en blece pluisours d'aus et ocist assés de lor chevauls a sa lance ; ne tant com ele dure n'a touché nus a lui, et quant ele li faut, si met main a l'espee et lor court sus, et les fait flatir a force jus del pont. Et quant il voient qu'il se desfent si bien, si se retraient ariere. Et la porte del chastel deriere lui ouvre, et chevalier prendent par illoc les .II. puceles ; si les en menerent.

425. Quant ce voit mé sires Gavains, si en est moult iriés. « Signour, fait il, c'est moult vils couardise que vous faites, que d'une part vous combatés vous .XX. a moi, et d'autre part me talt on mes puceles. — C'est a bon droit, fait uns cevaliers, que vous vous estes desloialment demenés vers moi de mon couvenent. — Ha ! fait mé sire Gavains, Brehus ! estes vous ce ? Vous i mentés conme traïtres, si le vous prouverai, se vous osés devant[a] ciaus qui ci sont que vous avés amenés. — Certes, fait la pucele qui l'avoit mené a la Dolerouse Garde, voirement est il traïtres. Et se vous ne fuissiés li plus prodom del monde, voirement vous eüst il hui fait morir par .II. fois ! » Lors demandent cil qui les puceles en [e] mainnent : « Qui est cil chevaliers ? — C'est, font eles, mé sires Gavains. » Dont[b] vient ariere li uns

d'eux revint sur ses pas et déclara : « Monseigneur Gauvain, allez-vous-en où bon vous semble, mais pas dans ce château ; je garantis votre sûreté désormais, en mon nom et en celui de tous ces hommes. Et n'ayez pas d'inquiétude à propos des jeunes filles, car je vous jure sur mon âme qu'elles seront bien gardées, en tout honneur, comme si c'étaient mes propres sœurs. Et si je pouvais vous les rendre sans me parjurer, je le ferais tout de suite. » Monseigneur Gauvain l'en remercia. Le chevalier lui fit donner une lance, puis ordonna à tous les autres de s'en aller, et lui-même partit à la suite des jeunes filles qu'il faisait emmener ; et monseigneur Gauvain s'éloigna du pont, suivant le cours de la rivière avec son cheval. Lorsqu'il trouva un gué, il traversa et suivit rapidement des traces qu'il avait repérées jusqu'à l'orée d'une forêt.

426. Il découvrit alors une demoiselle qui tenait dans son giron un chevalier blessé ; monseigneur Gauvain la salua et lui demanda si elle avait vu des chevaliers qui emmenaient deux jeunes filles. « Oui, hélas ! répondit-elle. Pour mon malheur, je les ai vus ! Car ils m'ont tué mon ami. — Demoiselle, de quel côté se dirigent-ils ? — Seigneur, reprit-elle, attendez un peu, et je vous mènerai là où ils sont. » Sur ces entrefaites arriva un écuyer sur un cheval de chasse, une hache à la main. « Que se passe-t-il, dame ? demanda-t-il. — Je crains, fit-elle, que ton seigneur ne se meure. Occupe-toi de lui, et je conduirai ce chevalier sur les traces de celui qui l'a tué. » Elle monta sur un palefroi et s'en alla avec monseigneur Gauvain. Ils

---

d'aus et li dist : « Mé sire Gavain, or vous en alés quel part que vous volés fors que par ci, et je vous asseür a nuit mais et de moi et de tous ciaus qui ci sont ; et n'aiiés garde des puceles, car je vous creant sor m'ame qu'eles seront autresi bien gardees a honour com s'eles fuissent mes serours, et se je les vous peüsse rendre sans parjurer, je les vous rendroie maintenant. » Et mé sires Gavains l'en mercie. Et il li fait baillier une lance, si conmande a tous les chevaliers que il s'en aillent, puis s'en vait aprés les puceles que il en fait mener. Et mé sires Gavains s'em part del pont, si s'en vait tout contreval la riviere sor son cheval, et quant il trouve gué, si passe outre et vait moult tost, tous les esclos qu'il a trouvés, tant qu'il vient a l'entree d'une forest.

426. Lors a trouvé une damoisele qui tient un chevalier navré en son giron[a] devant. Mé sire Gavains le salue et li demande s'ele vit chevaliers qui en mainnent .II. puceles. « Oïl, fait ele, au mal eur les veïssé je ! car il m'ont mon ami mort. — Damoisele, quele part vont il ? — Sire, fait ele, sousfrés un poi, et je vous menrai la ou il sont. » Atant vint illoc uns esquiers, une hache en sa main, sor un chaceour. « Qu'est ce ? dame, fait il. — Je criem, fait ele, que tes sires ne se muire. Or pense de lui, et je menrai cest chevalier aprés celui qui l'a

chevauchèrent jusqu'à une grande rivière où ils trouvèrent une nef — il n'y avait en effet aucun pont. Ils y firent entrer les chevaux puis montèrent eux-mêmes à bord, et monseigneur Gauvain mania l'aviron jusqu'à ce qu'ils soient de l'autre côté. Au moment d'aborder, ils tombèrent face à face avec un chevalier armé qui dit : « Ne sortez pas de ce bateau, car dans ce cas il vous faudrait combattre : en effet, je garde ce port. — S'il me faut combattre, répliqua monseigneur Gauvain, cela m'ennuiera fort, car j'ai bien d'autres choses à faire. — Qui êtes-vous ? demanda le chevalier. — Je suis Gauvain, fit-il, le neveu du roi Arthur. — Alors, je vous laisserai passer, dit l'autre. Où voulez-vous aller ? — Je suis des chevaliers qui emmènent de force deux jeunes filles.

427. — Par ma foi, fit le chevalier du port, ils s'en vont vers ce château, là-bas. » Et il lui montra à bonne diſtance, au sommet d'une colline, un château bien fortifié ; il ajouta que dans ce château se trouvaient des gens très peu recommandables. « Mais si vous voulez y aller, je vous accompagnerai et je vous aiderai de mon mieux. » Monseigneur Gauvain l'en remercia, et l'autre continua : « Monseigneur Gauvain, je vous dirai quelle eſt la coutume du château. Il nous faudra combattre autant de chevaliers que nous sommes, et si nous l'emportons sur eux, nous ne serons pas quittes des autres pour autant. — C'eſt une bien mauvaise coutume », dit monseigneur Gauvain. Ils se mirent donc en route ensemble, la demoiselle avec eux.

---

mort. » Ele monte sor un palefroi, si s'en vait avoc mon signour Gavain. Et oirrrent tant qu'il viennent a une grant riviere, si trouverent une nef, car il n'i avoit nul pont. Il metent ens lor chevaus, et il entrent aprés. Et mé sires Gavains nage a l'aviron tant qu'il furent outre. Quant il furent d'autre part venu, si trouverent un chevalier armé qui li diſt : « N'en issiés mie, car a moi vous couvenroit combatre, que je gart ceſt port. — Se combatre me couvient, fait il, ce pesera moi ; car j'ai moult autre chose a faire. — Qui eſtes vous ? fait li chevaliers. — Je sui Gavains, fait il, li niés le roi Artu. — Or vous lairai je passer, fait cil. Ou volés vous aler ? — Je sieu, fait il, chevaliers qui en mainnent .II. puceles a force.

427. — Par foi, fait cil, il s'en vont a cel port la. » Si li mouſtre au chief del tertre loing un chaſtel moult fort, puis li diſt qu'el chaſtel a moult male [*l*] gent. « Mais se vous, fait il, i volés aler, g'irai avoques vous et vous aiderai a mon pooir. » Et mé sires Gavains l'en merchie. Et cil li diſt : « Mé sire Gavain, je vous dirai la couſtume del chaſtel. A tant de chevaliers com nous somes nous couvenra combatre, et se nous les conquerons, pour ce ne serons nous mie quites des autres. — Ci a mauvaise couſtume », fait mé sires Gavains. Ensi chevauchent ensamble, et la damoisele avoc aus.

428. Le conte dit ici que le chevalier logea chez l'ermite jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri, en pleine santé et très désireux de porter les armes ; il ne restait plus que quinze jours avant la date de l'assemblée. Le chevalier prit congé de l'ermite et s'en alla avec son médecin. Quand ils se furent éloignés de l'ermitage d'environ six lieues, il s'adressa à son médecin en ces termes : « Maître, il me faut vaquer à une de mes affaires où vous ne pouvez pas m'accompagner, car ce serait trop loin pour vous. En outre je veux y aller tout seul. Je vous prie de ne pas en être ennuyé, et je vous remercie des bons soins que vous m'avez prodigués : sachez que je vous appartiens, partout où je serai. » Le médecin le quitta sur ces paroles, et le chevalier chevaucha toute la journée, comme un homme désireux de ne pas être reconnu : c'était pour cette raison qu'il s'était séparé du médecin, parce qu'il ne voulait pas être identifié par lui en un lieu où il voulait rester caché. Il fit aussi recouvrir son écu afin qu'on ne le voie pas — c'était toujours l'écu vermeil. De la sorte, il prit une autre direction que celle de l'assemblée, pour égarer le médecin. Après avoir chevauché jusqu'à none, il fut rattrapé par un écuyer monté sur un grand cheval de chasse en nage, et qui manifestait une grande douleur. Le chevalier lui demanda : « Jeune homme, où vas-tu si vite ? — J'ai terriblement besoin d'aide, répondit l'écuyer. — À quel propos ? — Ma dame la reine est en prison à la Douloureuse Garde. — Quelle reine ? demanda le chevalier. — La femme du roi

---

428. Or dist li contes que tant a li chevaliers jeü chiés l'ermite qu'il est tous garis et sains et moult desirrans d'armes porter, ne jusques au jour de l'asamblee n'avoit mais que .xv. jors. Si a pris congié de l'hermite, si s'en part entre lui et son mire. Et quant il ot eslongié l'ermitage .vi. lieues, si apele son mire et li dist : « Maistre, fait il, aler m'en couvient en un mien affaire ou vous ne poés pas venir, car trop loing seroit a vostre oels. Et si i voel aler tous seus. Si vous proi qu'il ne vous em poist. Et moult vous merci de la grant entente que vous avés en moi mise ; et saciés que je sui vostres par tout. » Li mires s'em part a tant, et li chevaliers oirre toute jour come cil qui ne voloit estre conneüs : et par ce s'em parti del mire qu'il ne voloit par lui estre descouvers[a] de nule chose en lieu ou il volsist estre chelés. Si fait son escu couvrir c'on ne le voie : et c'estoit encore li vermaus escus. Ensi chevauche en autre sens que la ou l'asamblee devoit estre pour le mire desvoiier. Et quant il ot erré jusqu'endroit none, si l'atainst uns esquiers sor un grant chaceor tout[b] tressué, et faisoit samblant de moult grant dolour. Et li chevaliers li demande : « Vallet, ou vais tu si tost ? — J'ai, fait li esquiers, besoing trop angoissous. [*212a*] — Quel ? fait li chevaliers. — Ja est, fait il, ma dame la roïne em prison en la Dolerouse Garde. — Laquele roïne ? fait li cheva-

Arthur, fit le jeune homme. — Et pourquoi ? — Parce que le roi a laissé aller le chevalier qui avait conquis le château. Ma dame devait se rendre à l'assemblée : elle se logea hier soir au château, et voilà qu'on l'y a emprisonnée. Et ils disent que jamais elle n'en sortira quel que soit le pouvoir du roi Arthur, avant qu'il ne leur ait rendu le chevalier, tout comme il l'a laissé partir. Et ma dame envoie ses messagers sur tous les chemins, et fait savoir au chevalier qu'il vienne à son secours, ou elle eſt déshonorée, car ils la livreront à celui qui était le seigneur du château, pourvu qu'il mette fin aux enchantements. Et il le fera volontiers pour déshonorer le roi Arthur. — Cher ami, dit le chevalier, eſt-ce que la reine serait délivrée si ce chevalier allait à la Douloureuse Garde ? — Oui, tout à fait. — Ce n'eſt donc pas cela qui l'empêchera. Retourne sur tes pas et dis-lui que demain, ou peut-être même ce soir, elle peut être sûre d'avoir le chevalier.

La fin des enchantements.

429. — Seigneur, dit le jeune homme, je n'oserais pas m'en retourner sans lui avoir parlé. — Va-t'en en toute confiance, répliqua le chevalier, et dis-lui que tu lui as parlé, car il s'agit de moi ; et maintenant tu m'as fait dire une vilenie. » Et l'écuyer s'en alla aussi vite que son cheval pouvait le porter. Le chevalier quant à lui força l'allure et le suivit. Il faisait nuit quand il arriva. Dès qu'il eut franchi la porte, il vit toutes les rues éclairées de gros cierges et de torches, et

---

liers. — La feme le roi Artu, fait li vallés. — Et por coi ? fait li chevaliers. — Pour ce, fait li vallés[c], que li rois en laissa aler le chevalier qui le chaſtel avoit conquis, et ma dame devoit aler a l'asamblee : si herberga ersoir el chaſtel. Ore si l'a on prise. Et dient que jamais pour pooir que li rois Artus ait n'en iſtra, devant ce qu'ele lor avra rendu le chevalier ariere, ensi com li rois l'en laissa aler. Et ma dame envoie par tout les chemins ses messages ; et manda au chevalier qu'il le secourece ou ele eſt honnie, car[d] il le rendront a celui qui fu sires del chaſtel, s'il velt depechier les enchantemens. Et il le fera volentiers pour le roi Artu honnir. » Et il diſt : « Biaus amis, seroit la roïne delivre se cil chevaliers venoit a la Dolerouse Garde ? — Oïl, sans faille, fait il. — Pour ce, fait il, ne remanra il mie. Or va toſt ariere et se li di que le matin ou encore anuit avra le chevalier : seüre en soit.

429. — Sire, fait li vallés, je n'oseroie retorner, se je ne parloie a lui. — Va t'ent, fait il, seürement ; et se li di que tu as a lui parlé, car ce sui je : si m'as tu ore fait dire vilenie. » Et li vallés s'em part a tant si toſt com li chevaus pot aler. Et li chevaliers croiſt s'aleüre, si vait aprés ; si fu nuis quant il i vint. Et si toſt com il eſt dedens la porte, si voit toutes les rues alumees de gros cierges et de tortins, et la

la porte se referma aussitôt sur lui. Alors l'écuyer qui était allé le chercher vint à sa rencontre, et quand le chevalier le vit, il lui demanda : « Où est ma dame ? — Seigneur, je vais vous y conduire. » Il se dirigea vers le palais, et le chevalier le suivit. Sous le palais, la roche avait été taillée au ciseau ; il n'y avait qu'une seule entrée, et la porte était de fer, si épaisse que rien n'aurait pu la forcer. Le chevalier ôta son heaume, mais sans abattre sa ventaille. Et le jeune homme lui donna une poignée de chandelles en disant : « Éclairez devant vous, pendant que je ferme cette porte. » Le chevalier crut qu'il disait la vérité, mais il n'en était rien : c'était une trahison, la reine n'avait pas mis les pieds en ce lieu. Le jeune homme referma la porte aussi vite qu'il le put : quand le chevalier se vit ainsi pris au piège, il en fut fort chagrin, car il se rendit compte qu'il ne sortirait pas de là à son gré.

430. Il passa toute la nuit dans cet endroit. Au matin, une demoiselle de son âge vint lui parler par une fenêtre : « Seigneur chevalier, lui dit-elle, vous voyez bien quelle est votre situation : vous ne pouvez sortir d'ici sans consentir à négocier. Vous êtes celui qui a conquis l'honneur de ce château : vous auriez dû y faire la paix, et vous en êtes parti en cachette. — Demoiselle, demanda-t-il, ma dame la reine est-elle encore ici ? — Non, répondit-elle, elle a été délivrée, et vous êtes resté à sa place. Il faut que les enchantements prennent fin grâce à vous. — Et comment le pourrai-je ?

---

porte rest tantost fermee. Lors li vint a l'encontre li esquiers qui l'avoit alé querre, et quant li chevaliers le voit, se li dist : « Ou est ma dame ? — Sire, fait il, je vous i menrai. » Il va avant et li chevaliers aprés, tant qu'il viennent el palais. Et desous le palais estoit la roche trenchie au chief, se n'i avoit c'une sole entree ; et li huis estoit de fer si espés que nule rien ne le desconfesist. Li chevaliers ot oste[a] son hiaume, mais il n'ot mie sa ventaille abatue. Et li vallés li baille plain poing de chandeilles et dist : « Allumés[b] devant vous et je fermerai cest huis. » Et il quide que cil li die voir ; mais[c] non fait, ains le traï, car la roïne n'i ot aporté ses piés. Et si tost com il pot, referma cil l'uis. Et quant li chevaliers se voit si entrepris, si fu moult dolans, car il set bien que de laiens n'istra il pas a son voloir.

430. Toute nuit fu laiens li chevaliers. Au matin vint une damoisele d'aage a lui et parla a lui[a] par une fenestre, se li dist : « Sire chevaliers, vous veés bien conment il est : vous ne poés de chaiens issir sans faire plait. Vous estes cil qui conquist l'onor de cest chastel : si deüssiés avoir mis le [*b*] chastel em pais, et vous em partesistes en repost. — Damoisele, fait il, est encore ma dame la roïne laiens ? — Nenil, fait ele, ele est delivree, et vous estes pour li remés : si couvient que par vous remaignent li enchantement. — Conment, fait il, les porroie

interrogea le chevalier. — Si vous jurez que vous ferez de votre mieux selon ce que l'aventure exigera, on vous sortira d'ici. » Et il accepta le marché.

431. On apporta alors les reliques à la fenêtre et le chevalier prêta serment selon les termes que la demoiselle lui dicta ; on ouvrit la porte de fer, il sortit, et on lui servit à manger, une nourriture savoureuse et abondante, car il n'avait rien avalé depuis la veille au matin. Une fois qu'il eut pris son repas, on lui expliqua l'aventure, et on lui dit qu'il avait le choix entre rester quarante jours au château ou aller chercher les clés des enchantements. Il déclara qu'il irait à la recherche des clés des enchantements, pour peu qu'il sache où elles se trouvaient. « Mais, ajouta-t-il, hâtez-moi mon affaire, car j'ai beaucoup à accomplir ailleurs. » Là-dessus il s'arma, et on le conduisit au cimetière où se trouvaient les tombes. De là, ils pénétrèrent dans une chapelle située au fond, tout près de la tour ; une fois à l'intérieur, on montra au chevalier l'entrée d'une cave qui s'enfonçait sous terre, en lui disant que c'était là qu'était la clé des enchantements. Il fit le signe de croix, puis entra, l'écu devant lui et l'épée nue ; il ne voyait rien, si ce n'est le peu de lumière qui provenait de la porte ouverte. Mais il aperçut devant lui une très vive lumière. Il parvint à une autre porte, et eut l'impression d'entendre un grand vacarme autour de lui. Il passa outre cependant, et il lui sembla alors que la cave tout entière allait s'effondrer, et que la terre tremblait sous ses pieds.

---

je faire remanoir ? — Se vous nous jurés que vous en ferés vostre pooir selonc ce que l'aventure aportera, vous serés de chaiens jetés. » Et il li otroie.

431. Lors sont aporté li saint a la fenestre, et li chevaliers jure si com ele devise ; et on li ouvre l'uis de fer, et il ist fors : se li ont aporté a mengier moult bien et moult bel, car il n'avoit onques mengié des le matin le jour devant. Et quant il ot mengié, se li devisent l'aventure, et dient que .XL. jors li couvient demourer el chastel ou aler querre les clés des enchantemens. Et il dist qu'il ira querre les clés des enchantemens, s'il set ou eles sont, « mais hastés moi, fait il, ma besoigne, car j'ai moult a faire aillors ». Lors s'arme, puis le mainnent el chimentiere ou les tombes estoient. Del chimentiere entrent en une chapele qui estoit el chief devers la tour, et quant il sont ens, se li moustrent l'entree d'une chave desous terre et dient que laiens est la clef des enchantemens. Et il se sainne, si entre ens ; si porte son escu devant son pis et s'espee nue ; ne il ne veoit goute fors tant que la baee de l'huis, et voit avant moult grant clarté. Lors vient dedens un autre huis, si ot une grant noise entour lui. Et il vait toutesvoies outre. Et lors li est avis que toute la chave doie fondre et que toute la terre tournoit.

432. Il s'appuya au mur et continua à avancer jusqu'à une autre porte qui marquait l'entrée d'une autre salle. En arrivant à cette porte, il vit deux chevaliers de cuivre, dont chacun tenait une épée d'acier si longue et si lourde que deux hommes auraient eu du mal à la soulever. Ils gardaient le seuil de la chambre, et faisaient des moulinets si serrés de leurs épées que personne n'aurait pu passer sans recevoir un mauvais coup. Le chevalier ne fit pas mine de les craindre : il jeta son écu sur sa tête et s'élança entre les statues de cuivre. L'une des épées lui donna un coup si violent qu'elle traversa l'écu de part en part, et descendit sur l'épaule de telle sorte que les mailles du haubert se rompirent ; son sang vermeil jaillit de la plaie sur tout son corps, et il fut précipité à terre, les mains en avant. Mais il ne tarda pas à se relever ; il ramassa son épée qui lui avait échappé, puis son écu, sans cesser de regarder droit devant lui. Il parvint encore à une autre porte, et vit en travers de l'entrée un puits d'où sortait une fumée puante ; c'était de là que provenait tout le vacarme que l'on entendait en ces lieux, et ce puits avait sept bons pieds de large. Le chevalier distingua clairement ce puits noir et hideux, et de l'autre côté un homme à la tête noire comme l'encre : de sa bouche s'échappait une flamme violette, et ses yeux ainsi que ses dents brillaient comme des charbons ardents. L'homme tenait une hache à la main, et quand il aperçut le chevalier, il la leva pour défendre la porte. Et le chevalier se demanda bien comment il pourrait

---

432. Lors se prent au mur et vait tout selonc jusques a un autre huis qui est outre a l'entree d'une autre chambre. Et quant il vint a l'uis, si vit .II. chevaliers de coivre tresjetés : et tint chascuns une espee d'achier si grans et si pesans que assés eüssent doi grant home a lever en l'une ; et gardent l'entree de l'huis, si jetent les espees si menuement que nus n'i passast sans cop avoir. Li chevaliers nes redoute mie, ains jete son escu desor sa teste, si se lance outre, et l'une des espees li donne tel cop que l'escu li trenche d'outre en outre ; et li cops descent sor l'espaulle, si l'en rest les mailles del hauberc tout contreval rompus si[a] felenessement que li sans vermaus en coule aval le cors, et il fiert d'ambesdous les palmes a terre. Mais tost fu resaillis sus et prent s'espee qui li fu cheüe, et puis son escu ; ne onques ne regarda se avant lui non. Si est venus a un autre huis, et voit a l'entree un puis dont la fumee iert moult puans, et del puis issoit [*c*] toute la noise qui par laiens estoit oïe ; si avoit de lé .VII. grans piés. Et li chevaliers voit le puis noir et hidous, et d'autre part estoit uns hom qui avoit la teste tote noire conme arremens : et parmi la bouche li voloit la flame toute perse, et li oel li luisent come doi charbon ardant, et si dent tout autresi. Li hom tenoit en sa main une hace, et quant le chevalier aperchut, si lieve la hace en haut pour desfendre l'uis. Et li che-

passer, car même s'il n'y avait eu que le puits, cela aurait déjà constitué une épreuve difficile pour un chevalier armé[1].

433. Il remit alors son épée au fourreau, enleva l'écu de son cou et le prit à la main droite par les courroies. Puis il recula, et prit son élan vers le puits : il tenait l'écu devant lui, et en frappa en plein visage celui qui tenait la hache si violemment que l'armature se brisa ; mais l'homme ne bougea pas. Et le chevalier s'élança à la suite de son écu, de toute la vitesse acquise, et se cogna à l'homme noir si fort qu'il aurait roulé dans le puits s'il ne s'était raccroché à lui. L'homme laissa alors tomber sa hache, car le chevalier l'avait saisi à la gorge et l'étranglait de ses deux mains qui étaient puissantes et dures : il le tenait si court qu'il ne put rester debout et s'affaissa à terre, incapable de se relever. Le chevalier le traîna alors par la gorge jusqu'au puits et le précipita dedans. Il retira ensuite son épée du fourreau ; droit devant lui, il vit la statue précieuse d'une demoiselle de cuivre, qui tenait les clés des enchantements dans sa main droite. Il les prit aussitôt, puis se dirigea vers un pilier de cuivre qui se trouvait au milieu de la salle, où il put lire une inscription qui disait : « C'EST ICI QUE VA LA GROSSE CLÉ ; ET LA PETITE OUVRE LE COFFRE PÉRILLEUX. » Le chevalier ouvrit le pilier avec la grosse clé, et quand il atteignit le coffre, il entendit à l'intérieur un si terrible vacarme, un si grand bruit que tout le pilier en tremblait. Il fit le signe de croix, puis alla ouvrir le coffre. Il

---

valiers ne voit conment il i puist entrer, que s'il n'i avoit fors que le puis, si i aroit il felon trespas a chevalier armé.

433. Lors a remise l'espee el fuerre, et sace son escu de son col. Si le prent a la destre main par les enarmes, puis s'eslonge et laisse courre si tost com il pot aler jusques sor le puis : si jete avant lui l'escu, et en fiert enmi le vis celui qui la hache[a] tenoit si durement que tous li escus esquartele ; ne onques cil ne se mut. Et il se lance aprés maintenant de si grant force com il venoit, si se fiert en celui[b] si durement que il fust volés el puis, s'il ne fust a lui tenus. Lors laist chaoir la hache, car li chevaliers l'ot pris parmi la goule as poins que il ot fors et roides ; si l'a si tres durement tenu a destroit qu'il ne se pot sor piés tenir, ains chiet a terre : si n'ot pooir de relever. Et li chevaliers l'en traine par la gorge sor le puis, si le lance dedens. Lors a s'espee traite del fuerre et voit devant lui une damoisele de coivre tresjetee moult richement : si tient les clés des enchantemens en sa main destre. Et il les prent maintenant, puis vait a un piler de coivre qui est el milieu de cele chambre, si list letres que il i vit, qui disoient : « DE CI EST LA GROSSE CLEF ; ET LA MENUE DESFERME LE COFFRE PERILLOUS. » Li chevaliers desferme le piler a la grosse clef, et quant il vint au coffre, si ot et escoute dedens si grant noise et si grant cri que tous li pilers en trambloit. Il se sainne, puis vait le coffre desfermer.

remarqua alors qu'il en sortait trente tuyaux de cuivre : de chacun d'entre eux jaillissait une voix hideuse et chacune plus forte que la précédente.

434. C'était de ces voix que provenaient les enchantements de ce lieu. Le chevalier introduisit la clé dans la serrure du coffre : sitôt qu'il l'eut ouvert, il en sortit un grand tourbillon et un grand vacarme, tant et si bien qu'il eut l'impression que tous les diables de l'enfer y étaient. Et en vérité, c'étaient des diables[1] ! Le chevalier s'évanouit. Lorsqu'il eut repris conscience, il prit la clé du coffre et aussi celle du pilier, et s'en retourna. Mais quand il parvint au puits, il trouva le sol aussi lisse et plein que le milieu de la salle. Il se retourna, et vit le pilier s'engloutir dans la terre, ainsi que la demoiselle de cuivre, cependant que les deux hommes de cuivre qui gardaient l'entrée tombaient en morceaux. Il sortit à l'air libre avec les clés, et aperçut les gens du château qui venaient à sa rencontre ; cependant, quand il arriva au cimetière, il ne vit aucune des tombes, ni aucun des heaumes avec les têtes qui se trouvaient d'habitude sur les créneaux.

435. On lui fit fête de toutes parts ; il déposa les clés en offrande sur l'autel de la chapelle. Puis on le conduisit jusqu'au palais : il est difficile de décrire la joie que lui témoignèrent ceux du château : tous l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Ils lui avouèrent comment ils l'avaient fait suivre par l'écuyer pour lui dire que la reine était là en prison, car, dirent-ils, « nous pensions bien que votre grande

---

Si voit qu'il en issent .xxx. tuiel de coivre, et fors de cascun tuiel vint une vois assés hidouse : si estoit l'une plus grosse de l'autre.

434. De ces vois venoient li enchantement de laiens. Et il met el coffre la clef ; et quant il l'ot ouvert[a], si en sailli fors uns grans tourbeillons et une grant noise, si qu'il li fu avis que tout li dyable d'infer i fuissent ; et pour voir, dyable estoient ce. Et cil chaï pasmés. Et quant il fu revenus, si prent la clés del coffre et la clef del piler autresi ; puis s'en retourne. Et quant il vient au puis, si [d] trouve la place autresi plainne conme el milieu de la chambre. Et il se regarde, si voit le piler fondre jusques en terre et la damoisele de coivre autresi, et les .II. homes qui l'uis gardoient tous debrisiés. Et il en vient fors a toutes les clés, si voit les gens del chastel qui li viennent a l'encontre ; et quant il vint el chimentiere, si ne vit nule des tombes ne des hiaumes qui sor les cretiaus soloient estre a toutes les testes.

435. Lors font de lui tout moult grant joie, et il offre les clés sor l'autel de la chapele, puis l'amainnent jusques au palais. Si n'es pas la joie legiere a dire c'on fait de lui[a] ; se li connoissent conment il l'avoient fait sivir a l'esquier pour dire que la roïne estoit laiens em prison, « car nous pensasmes bien que vostre grant prouece vous feroit pour li entrer em prison ». Et quant il ot que la roïne n'i avoit

prouesse vous ferait entrer en prison pour elle ». Mais lorsqu'il apprit que la reine n'y avait pas été, il se rendit compte qu'on l'avait trompé ; pourtant, il préférait que ce soit fait. Il passa la nuit sur place, et s'en alla au matin, sans qu'ils puissent le retenir davantage. Et désormais, le château fut appelé la Joyeuse Garde. Le chevalier s'en alla donc de la sorte et chevaucha par petites étapes jusqu'à ce qu'il parvienne au lieu prévu pour l'assemblée ; et le conte ne parle pas davantage de ce qui lui arriva entre-temps, si ce n'eﬆ qu'à la cité où il avait fait faire l'écu vermeil il s'en fit fabriquer un blanc avec une bande noire, qu'il porta par la suite à l'assemblée.

Fin de la quête de Gauvain. – Le nom de Lancelot.

436. Le conte dit ici que monseigneur Gauvain s'en alla avec le chevalier du port et la demoiselle qui avait laissé derrière elle son ami blessé. Ils chevauchèrent jusqu'au château que le chevalier lui avait montré. À l'entrée se trouvait un pont très étroit jeté sur une eau profonde et noire. Celui qui était avec monseigneur Gauvain mit pied à terre et lui dit : « Seigneur, je passerai le premier, et vous reﬆerez de ce côté. Et si je vous appelle, venez m'aider, car vous voyez là deux chevaliers qui nous attendent. » Monseigneur Gauvain acquiesça, et l'autre passa le pont à pied, tout armé.

437. Quand il fut de l'autre côté, deux chevaliers désarmés vinrent à sa rencontre et lui dirent qu'il lui faudrait se battre. Puis on ouvrit la porte et un chevalier tout armé en sortit, lequel s'élança contre le compagnon de Gauvain. Tous deux

---

pas eﬆé, si se tient a decheü ; et nonporquant ne le volroit il pas avoir a faire. Cele nuit demoura illoc, et au matin s'en tourna, que plus ne le porent retenir. Et des lors en avant fu li chaﬆiaus apelés la Joiouse Garde. Ensi s'en vait li chevaliers et oirre tant a petites journees qu'il vint a l'asamblee ; ne de ce que entre .II. li avint ne parole li contes ci[b], fors de tant que a la cité ou il avoit fait faire l'escu vermeill, fiﬆ il faire un escu blanc a une bende noire : et celui porta il a l'asamblee.

436. Or diﬆ li contes en ceﬆe partie que mé sire Gavains s'en vait entre lui et le chevalier del port et la damoisele qui son ami avoit laissié navré ; si oirrent jusques au chaﬆel que li chevaliers li ot mouﬆré. A l'entree del chaﬆel avoit un pont moult eﬆroit desor [*e*] une aigue noire et parfonde. Et cil qui eﬆoit avoc mon signour Gavain descent a pié, se li diﬆ : « Sire, g'irai avant, et vous remanrés decha. Et se je vous apel, si me venés aidier, car veés la .II. chevaliers qui nous atendent. » Et[a] il diﬆ que si fera il ; et cil passe le pont tous armés a pié.

437. Quant il fu outre, si viennent a lui doi chevalier desarmé ; se li dient que combatre li couvient. Si ouvre on la porte, et uns chevaliers iﬆ fors tous armés et laisse courre au chevalier, et il a lui : si se combatent une piece moult longement. Et li chevaliers del caﬆel

s'affrontèrent un bon moment, et le chevalier du château ne put résister longtemps contre l'autre ; il lui dit donc : « Je ne vous combattrai plus. — J'en suis d'accord », répondit celui-ci. Son adversaire lui fit amener un cheval. « Montez ! » lui ordonna-t-il. Il se mit en selle, et un autre chevalier à cheval sortit à son tour du château et se précipita sur lui ; ils se heurtèrent si violemment qu'ils se jetèrent mutuellement à terre. Ils se relevèrent aussitôt d'un bond et luttèrent à l'épée. Alors sortit encore du château un chevalier tout armé, à pied, qui vint prêter main-forte à son collègue. Le compagnon de monseigneur Gauvain se défendit vaillamment contre les deux, mais après avoir combattu longtemps, il regarda monseigneur Gauvain et lui dit : « Cher seigneur, venez m'aider ! » Monseigneur Gauvain franchit le pont à pied et vint à son secours. Cependant, dès qu'il fut intervenu, les gens du château ne purent résister, ils rentrèrent à l'intérieur et la porte se referma sur eux. Le chevalier que monseigneur Gauvain était venu aider avait chaud, il ôta son heaume : monseigneur Gauvain reconnut alors que c'était Gaheriet son frère, ce dont il fut très heureux. Le chevalier qui avait dit à Gaheriet : « Je ne vous combattrai plus » était encore là ; monseigneur Gauvain lui demanda : « Comment ferons-nous traverser ces chevaux, et la jeune fille ? — Faites passer d'abord le palefroi de la jeune fille, dit le chevalier, et les chevaux suivront. »

438. Ils les firent passer ainsi en effet, et la jeune fille tra-

---

ne pot l'autre sosfrir longement[a], si li dist : « Je ne me combaterai plus a vous. — Ce voeil je », fait cil. Et il li fait amener un cheval. « Montés », fait il. Lors est montés, et uns chevaliers issi fors tout a cheval et laisse courre vers lui, si s'entrefierent si durement qu'il s'entreportent a terre ; si resaillent em piés et traient les espees et s'entrecourent sus. Et lors vient fors uns chevaliers tous armés a pié, si aide au chevalier de laiens. Et li autres se desfent d'aus .II. moult durement, et quant il s'est combatus une grant piece, si regarde vers mon signour Gavain et li dist : « Biaus sire, venés moi aidier. » Et mé sires Gavains passe le pont a pié, si li vait aidier. Et puis qu'il i fu venus, n'orent cil de laiens duree, ains se metent ens parmi la porte ; et ele clost aprés aus. Et li chevaliers qui mon signour Gavain aidoit ot chaut, si oste son hiaume, si connoist mé sire Gavains que c'estoit Gaheriés ses freres : si en ot moult grant joie. Et li chevaliers qui ot dit a Gaheriet « je ne me combaterai[b] plus a vous » fu en la place, et mé sires Gavains dist : « Que ferons nous de ces chevaus passer et[c] de la pucele la ? — Faites venir avant, fait li chevaliers, le palefroi a la pucele, et li cheval venront aprés. »

438. Ensi les passerent, et la pucele vait aprés. Et mé sires Gavains demande au chevalier s'il set nules noveles des .II. puceles qui li

versa ensuite. Monseigneur Gauvain demanda alors au chevalier s'il savait des nouvelles des deux jeunes filles qui lui avaient été enlevées. « Elles sont là, dit-il, dans cette salle. » Gaheriet lui rendit le cheval qu'il lui avait donné, tous se mirent en selle, y compris la jeune fille sur son palefroi, et ils chevauchèrent tous les quatre jusqu'à la salle. En entrant, ils virent un chevalier âgé, assis sur un riche fauteuil recouvert d'une très précieuse courtepointe ; les demoiselles étaient assises devant lui. Lorsqu'elles aperçurent monseigneur Gauvain, elles furent ravies. Lui, s'adressa au chevalier qui était dans le fauteuil : « Cher seigneur, ces jeunes filles m'ont été ravies à tort, je vais les emmener avec moi. — Seigneur, fit le chevalier, ce serait un outrage. — Seigneur, répliqua monseigneur Gauvain, nous sommes trois chevaliers, et il y a là trois jeunes filles : combattez contre nous avec deux compagnons, et si vous pouvez nous vaincre, je vous en tiens quitte. — Je n'en ferai rien, fit le chevalier, mais vous logerez cette nuit chez moi, et je vous offrirai une hospitalité généreuse. — Ce logement, répondit monseigneur Gauvain, nous l'acceptons de bon cœur. » Le chevalier les hébergea très bien, en effet, et au matin ils s'en allèrent, mais en emmenant les trois demoiselles. « Beau seigneur, fit le maître du château à monseigneur Gauvain, vous emmenez mes jeunes filles de force, et je m'en vengerai quand j'en aurai l'occasion : je vous en avertis.

439. — Certes, dit monseigneur Gauvain, je crois avoir le droit de les emmener, car elles sont à moi, et je vous en ai assez offert. » Ils chevauchèrent jusqu'à l'orée d'une

---

furent tolues. « Eles sont, fait il, la sus en cele sale. » Lors li donne Gaheriés son cheval, si monte, et la pucele sor son palefroi : si[a] s'en vont ensi tout .IIII. jusques en la sale. Et quant il entrent ens, si voient un chevalier d'aage seant en une moult riche chaiiere couverte d'une moult riche coute pointe, et devant lui seent les damoiseles. Et quant eles voient mon signour Gavain, si en ont moult grant joie. Et il a dit au chevalier qui seoit en la chaiere : « Biaus sire, ces puceles me furent tolues a tort, si les en menrai. — Sire, di$t li chevaliers, vous [*f*] feriés outrage. — Sire, fait mé sire Gavains, nous somes .III. chevalier, et ci a .III. puceles ; si vous combatés a nous vous tiers, et se conquerre nous poés, si les aiiés totes quites. — Je nel ferai mie, fait li chevaliers, mais ore vous herbergiés a nuit mais o moi, et je vous ferai moult bel et moult bon o$tel. — L'o$tel, fait mé sires Gavains, prenderons nous volentiers. » Li chevaliers les herberga moult bien, et au matin s'em partent ; si en mainnent les .III. damoiseles. « Biaus sire, fait li sires de la maison a mon signor Gavain, vous en menés mes puceles a force, et quant je porrai, je m'en vengerai : bien le saciés.

439. — Certes, fait mé sires Gavains, je les en quit a droit mener come les moies, et si vous en ai assés offert. » Lors chevauchent tant

forêt, où ils aperçurent dix chevaliers armés qui traversaient une lande et se dirigeaient vers eux. La demoiselle dont l'ami avait été blessé les reconnut et dit à monseigneur Gauvain : « Voilà les traîtres qui m'ont tué mon ami et vous ont pris les jeunes filles. » L'autre troupe approchait, cependant, et l'un de ses membres s'écria : « Gauvain, Gauvain ! Laissez les jeunes filles, car vous les emmenez à tort. Maintenant, je vous ai deux fois accusé de félonie : celle-ci, et celle de la promesse que vous m'aviez faite, à laquelle vous avez manqué. » Monseigneur Gauvain reconnut alors Bréhus Sans Pitié. « Bréhus, dit-il, je ne vous ressemble pas, vous qui avez voulu me faire tuer par trahison ; et si vous osiez vous en défendre, je le prouverais bien ici même contre vous. » Puis il raconta à Gaheriet comment deux chevaliers l'avaient attaqué, quand Bréhus lui avait fait défaut. « Comment ! s'exclama Gaheriet, Bréhus, ne vous défendrez-vous pas d'une accusation de trahison ? — Je m'en défendrais bien contre un meilleur adversaire que vous, répliqua Bréhus. — Que Dieu me vienne en aide, fit Gaheriet, vous en aurez bien besoin ! » Sur ces mots Bréhus et les siens commencèrent à battre en retraite. « Et sachez, continua Gaheriet, que je vous défie, et si vous ne revenez pas ici, je vous frapperai par-derrière, pour votre plus grande honte. » Puis il chargea ; Bréhus l'entendit venir, il fit demi-tour, et ils échangèrent de grands coups sur leurs écus. Bréhus brisa sa lance, et Gaheriet lui assena un tel coup que le fer de sa lance, traversant l'écu, lui

---

qu'il en viennent a l'entree d'une forest, si ont coisi .x. chevaliers armés qui traversent une lande ; et en viennent vers aus. Et la damoisele qui avoit eü l'ami navré les conoist, si dist a mon signour Gavain : « Ves la les traïtours qui mon ami m'ocisent et qui les puceles vous tolirent. » Et cil aprocent toutesvoies, et li uns d'aus s'escrie : « Gavain, Gavain ! laissiés les puceles coies, car vous les en menés mauvaisement. Or vous ai je .II. fois repris de mauvaistié : de cestui, et de mon couvent que vous me fausastes. » Lors connut mé sires Gavains que c'estoit Brehus sans Pitié. « Brehus, fait il, je ne vous resamble mie qui me volsistes faire ocire en traïson, et se vous vous en osiés desfendre, je le vous mousterroie encontre vostre cors orendroit. » Lors conte mé sire Gavains a Gaheriet conment doi chevalier l'asaillirent la ou Brehus li failli. « Conment ! fait Gaheriés, Brehus ! ne vous desfenderés vous mie de traïson ? — Je m'en desfenderoie, fait il, bien encontre un meillour chevalier que[a] vous n'estes. — Si m'aït Dix, fait Gaheriés, mestier vous est. » Et Brehus s'en conmence a aler et li sien. « Et tant saciés, fait Gaheriés, que je vous desfi, et se vous ne retournés, je vous ferrai par deriere : si avrés honte. » Lors li laisse courre ; et cil l'ot venir : se li torne, et s'entredonnent grans cops sor les escus. Et Brehus

perça la poitrine. Il l'embrocha et le jeta à terre. Les neuf autres se ruèrent sur Gaheriet et lui tuèrent son cheval, en les abattant tous les deux en tas. Mais alors monseigneur Gauvain et le chevalier s'élancèrent contre eux et en frappèrent deux : monseigneur Gauvain tua le sien, et l'autre chevalier en liquida un de son côté. Gaheriet se jeta sur un cheval, et tous les autres s'enfuirent au plus vite. Gaheriet revint alors à Bréhus et l'assaillit, mais après être descendu de cheval ; et Bréhus déclara qu'il ne les affronterait pas tous les trois. « Mais je vous combattrai, ajouta-t-il à l'intention de Gaheriet, à la cour du roi Arthur, si vous l'osez : on verra bien alors qui sera le meilleur ! » Gaheriet dit qu'il était d'accord. « Mais engagez-vous par serment », précisa-t-il, et Bréhus s'exécuta. Ils lui rendirent donc son cheval et il s'en alla. La demoiselle dont l'ami était blessé prit aussi congé en les recommandant à Dieu ; monseigneur Gauvain lui remit le chevalier captif, après lui avoir fait promettre qu'il se comporterait comme son prisonnier. « Seigneur, dit-elle, mille fois merci : vous m'avez vengée comme je le voulais, car celui que vous avez tué avait donné le coup mortel à mon ami. »

440. Là-dessus elle partit. Et monseigneur Gauvain et ses compagnons chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'assemblée, le jour même où elle devait avoir lieu, alors qu'il y avait déjà bien des chevaliers qui combattaient. Les deux

---

brise sa lance, et Gaheriés le fiert si que parmi l'escu que parmi le hauberc li point en la mamele le fer del glaive. Il l'empaint bien, si le porta a terre. Et tout li autre .IX. fierent Gaheriet, si qu'il li ont son cheval mort : si l'abatent en un mont et lui et son cheval. Lors lor adrecent entre mon signour Gavain et le chevalier, si en fierent [*213a*] .II. ; et mé sire Gavains ociſt le sien et li autres chevaliers un autre. Et Gaheriés se lance sor un cheval, et tout li autre s'en tournent fuiant. Et Gaheriés revint a Brehus, si li court sus, mais ançois descent a pié ; et Brehus[b] diſt qu'il ne se combatera mie a aus .III., « mais je me combaterai a vous, fait il a Gaheriet, se vous osés, en la court le roi Artu : lors si serra veüs li miudres ». Et Gaheriés li otroie. « Fianciés le, fait il, a tenir. » Et il li fiance. Lors li rendent son cheval, et il s'em part. Et la damoisele qui avoit l'ami navré prent congié, si les conmande a Dieu. Et mé sire Gavains li baille le chevalier prison, se li fiſt fiancier qu'il se tenroit vers lui conme prisons. « Sire, fait ele, grans mercis, car ore m'avés vous vengie si come je voloie ; car cil que vous avés mort donna a mon ami le cop mortel. »

440. Atant s'em part. Et mé sire Gavains et sa compaingnie errerent tant que il sont venu a l'asamblee ; et le jour meïsmes qu'ele devoit eſtre : si i avoit ja assés de chevaliers assamblés. Et les .II.

jeunes filles entrèrent au château ; ni monseigneur Gauvain, ni Gaheriet ou l'autre chevalier ne portèrent les armes ce jour-là. Le tournoi était pourtant très bon, car il y avait de nombreux chevaliers dans les deux camps. Et voilà que le chevalier à l'écu d'argent avec une bande noire vint se joindre aux combattants : il commença à jouter si rudement que tous ceux qui étaient désarmés et une grande partie de ceux qui étaient en armes s'en émerveillèrent ; il y avait quantité de bonnes lances, et il se comportait si bien à chaque rencontre qu'il l'emportait partout. Gaheriet revint à monseigneur Gauvain et lui dit : « Seigneur, je vois un chevalier qui joute de manière prodigieuse ; et dans l'autre camp il y a deux de nos frères, et ils se rencontrent fréquemment. Inévitablement l'un d'entre eux finira par le payer cher. Dites au chevalier que pour l'amour de nous il renonce à s'opposer à nos frères, et j'irai leur dire la même chose. » Les deux frères de monseigneur Gauvain n'étaient pas dans le camp adverse pour causer du tort aux compagnons du roi Arthur ; mais il arrivait souvent, au début d'une assemblée, que les jeunes gens et les pauvres chevaliers tournoient le premier jour entre eux, et le lendemain ou le troisième jour, tous combattaient, jeunes gens et grands barons.

441. Monseigneur Gauvain alla trouver le chevalier. « Seigneur, lui dit-il, je vous prie humblement de ne pas jouter avec ces deux chevaliers-là. » Et il les lui désigna ; il répondit qu'il ne le ferait pas, si ce n'est à son corps défendant.

---

puceles s'en entrerent el chastel, et mé sire Gavains ne Gaheriés ne li autres chevaliers ne porterent mie celui jour armes. Si fu li tournoiemens moult bons, car assés avoit chevaliers d'ambesdous pars. Lors vint assambler li chevaliers qui porte l'escu d'argent[a] a la bende noire, si conmence a jouster si durement que tout li desarmé le regardent a merveille, et des armés grant partie ; et il i avoit de lances fors a grant plenté, et il le fait si bien de toutes cevaleries que tout vaint. Et Gareriés revint a mon signour Gavain, se li dist : « Sire, je voi un chevalier qui jouste trop merveillousement. Et de la a .II. de nos freres, et se il[b] s'entrencontrent souvent, il ne puet estre que li uns nel compere. Dites au chevalier que pour l'amour de nous laist a encontrer nos freres, et je lor irai dire autretel. » Ne li doi frere mon signour Gavain n'estoient mie de la pour grever les compaingnons le roi Artu : mais[c] quant les assamblees conmençoient[d], si avenoit maintes fois que li legier baceler et li povre home tornoioient[e] avant, et l'endemain ou au terc jour tornoioient[f] tout, et baron et baceler.

441. Mé sire Gavains vint au chevalier, se li dist : « Sire, je vous proi et requier que vous n'encontrés mie ces .II. chevaliers de la. » Lors li moustre. Et li chevaliers dist que non fera il, se sor son cors desfendant n'est. Et Gaheriés vint a ses freres et lor dist autretel.

Gaheriet de son côté se rendit auprès de ses frères et leur dit la même chose. « Pourquoi ne le combattrions-nous pas ? demandèrent-ils. — Parce que c'est notre parent, répliqua Gaheriet. — Dieu me vienne en aide, s'exclama Agravain[1], qu'il fasse de son mieux ! Ce n'est pas pour cela que nous l'éviterons ! » Ils ne voulurent jamais s'abstenir pour Gaheriet ; au contraire, Agravain alla tout droit jouter contre le chevalier. Il le frappa de telle sorte que sa lance se brisa, et le chevalier le jeta à terre. Il prit alors le cheval sans cavalier et le conduisit à monseigneur Gauvain en disant : « Tenez, seigneur, je n'en puis mais. — Je le vois bien », répondit monseigneur Gauvain.

442. Quand Guerrehet vit tomber son frère, il se mit en position pour jouter contre le chevalier. Il éperonna son cheval sur toute la longueur de la lice, et l'autre en fit autant. Les chevaux étaient très rapides, les lances courtes et épaisses, les chevaliers forts et résistants : ils se frappèrent mutuellement sur leurs écus de telle sorte que les lances volèrent en pièces, mais aucun des deux ne tomba. Ils en furent tous deux échauffés et désolés, car chacun aurait bien voulu abattre son compagnon. Ils prirent à nouveau du recul, s'emparèrent d'autres lances aussi grosses et rigides que les premières, et se chargèrent au galop ; ils se donnèrent une seconde fois de grands coups sur leurs écus. Guerrehet brisa sa lance, et le chevalier le frappa si rudement qu'il le fit tomber avec son cheval, en tas. Gaheriet montra ce spectacle à monseigneur Gauvain. « Voyez, seigneur, lui dit-il, cela empire ! » Le

---

« Pour coi ne l'enconterrienmes[a] nous ? font il. — Pour ce, fait Gaheriés, qu'il est nostre parens. [*b*] — Si m'aït Dix, fait Agravains, ja le face il bien ! ja pour ce ne l'eschiverons ! » Onques pour Gaheriet ne firent riens, ains vint Agravains tantost pour jouster au chevalier ; sel fiert si que toute sa lance vole em pieces. Et li chevaliers le fiert si qu'il le porte a terre. Il prent le cheval, si le porte a mon signour Gavain et li dist : « Tenés, sire, je n'en puis mais. — Ce voi je bien », fait mé sire Gavains.

442. Quant Guerrehés voit son frere chaoir, si muet pour jouster au chevalier. Et fiert le cheval des esperons tout le renc, et cil encontre lui ; et li cheval vont trop tost, et les lances sont courtes et grosses, et li chevalier fort et roide : si se fierent si sor les escus que les lances volent em pieces, mais ne chaï ne li uns ne li autres. Si en sont moult andoi chaut et dolant, car moult volsist chascuns abatre son compaignon. Lors s'entreslongent et prendent lances grosses et roides et s'entreviennent moult tost, si s'entredonnent grans cops sor les escus. Guerrehés brise sa lance, et li chevaliers le fiert si durement qu'il porte lui et le cheval tout en un mont. Et Gaheriés le voit, si le moustre a mon signour Gavain. « Veés, sire, fait il, ore est pis ! » De

chevalier l'emporta dans toutes les rencontres ce jour-là, et lorsque monseigneur Gauvain vit qu'il était ainsi victorieux et qu'il avait abattu ses deux frères, il conclut que c'était le chevalier qu'il cherchait. Il vint alors au château, et appela la demoiselle qui devait lui dévoiler le nom du chevalier. Elle monta sur un palefroi et vint le retrouver hors les murs. « Demoiselle, fit-il, qu'en sera-t-il du nom du chevalier que vous devez me révéler ? — Certes, répondit-elle, je crois bien que c'est celui qui a tout remporté.

443. — Prenons bien garde à la direction qu'il prendra en quittant le tournoi. — Vous avez raison », fit-elle. Après cela, le tournoi prit bientôt fin : il était déjà tard. Le chevalier qui avait remporté la victoire s'en alla en s'enfonçant dans la forêt : il croyait bien s'esquiver sans qu'on le remarque. Il était logé en effet dans la forêt chez un vieux chevalier, dans un endroit très isolé. Mais monseigneur Gauvain et la jeune fille le suivirent et le rattrapèrent dans la forêt. « Dieu vous conduise, cher seigneur », dit monseigneur Gauvain. Et l'autre le regarda et le reconnut parfaitement ; il dit : « Que Dieu vous bénisse ! », mais il était désolé que Gauvain l'ait rejoint. « Seigneur, fit monseigneur Gauvain, dites-moi, par amour, qui vous êtes. — Seigneur, je suis un chevalier, comme vous pouvez le voir. — Chevalier, rétorqua monseigneur Gauvain, vous l'êtes sans l'ombre d'un doute, et l'un des meilleurs du monde. Mais je vous prie, par amour, de me dire qui vous êtes et quel est votre nom. — Je ne vous

---

toutes chevaleries vainqui li chevaliers icelui jour, et quant mé sire Gavains voit que il vaint ensi tout et que il a ses .II. freres abatus, si pense que c'est li chevaliers que il quiert. Lors vint au chastel, si apele la damoisele qui le non au chevalier li devoit dire ; et ele monte sor un palefroi, si vient a lui defors les murs. « Damoisele, fait il, que sera il del non au chevalier que vous me devés dire ? — Certes, dist ele, je croi que ce soit cil qui a tout vaincu.

443. — Ore nous prendons garde, quel part il ira au departir del tournoiement. — Vous dites bien », fait ele. Ne demoura gaires aprés ce que li tournoiemens remest, et fu bas vespres. Et li chevaliers qui ot vaincu s'en part et se met en la forest, et s'en quide moult bien aler, c'on ne l'aperçoive ; et il gisoit en la forest chiés un viel chevalier moult en destour. Et mé sire Gavains et la pucele s'en vont aprés, si l'ataignent en la forest. « Dix vous conduie, biaus sire », fait mé sire Gavains. Et cil l'esgarde, si le connoist moult bien, et dist que Dix le beneïe, mais moult est dolans de ce qu'il l'a ataint. « Sire, fait mé sires Gavains, dites moi par amour qui vous estes. — Sire, fait il, uns chevaliers sui je, si com vous poés veoir. — Chevaliers, fait mé [c] sire Gavains, estes vous sans faille, uns des miudres del monde ! Mais par amour vous proi que vous me dites qui vous estes

le révélerai pas maintenant. — Ah! cher ami, intervint la jeune fille, dites-le-lui. Et si vous ne le faites pas, c'est moi qui le lui dirai, car il a souffert tant de peine pour cela qu'il doit bien le savoir!» Le chevalier ne répondit mot, et garda le silence. «Seigneur, fit la jeune fille à l'adresse de monseigneur Gauvain, je vois bien qu'il ne vous le dira pas; mais moi, je vais vous le dire, pour ne pas me parjurer. Sachez que c'est Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, celui qui a vaincu aujourd'hui cette assemblée; et il a aussi vaincu l'autre, avec des armes vermeilles, et il a fait entrer le roi Arthur à la Douloureuse Garde. — Cela me réjouit fort, fit monseigneur Gauvain. — En outre, dit la jeune fille, vous devez beaucoup l'aimer, car c'est lui qui vous a tiré de prison; et c'est pour cela que je suis restée si longtemps à la Douloureuse Garde.» Alors monseigneur Gauvain s'inclina très humblement devant le chevalier et lui demanda: «Pour l'amour de Dieu, seigneur, dites-moi si ce qu'elle a dit est vrai.» L'autre rougit, ses joues s'empourprèrent; il regarda avec colère la jeune fille et répliqua à monseigneur Gauvain: «Seigneur, elle vous a dit ce qui lui plaisait, mais elle aurait bien pu se taire; en ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Car je ne veux pas admettre que c'est la vérité, mais je ne veux pas non plus affirmer qu'elle en a menti.

444. — Certes, fit monseigneur Gauvain, même si vous ne me l'avouez pas, je crois bien que c'est la vérité. Je vais donc m'en aller, car j'ai mené ma quête à bonne fin,

---

et com vous avés non. — Nel vous dirai ore pas, fait il. — Ha! biaus amis! fait la pucele, dites lui. Et se vous ne li dites, je li dirai, car il en a tantes painnes sousfertes que bien le doit savoir.» Il il ne respont mot, ançois se taist. «Sire, fait la pucele a mon signour Gavain, je voi bien qu'il ne le vous dira mie; mais je le vous dirai, que je ne m'en parjuerrai ja. Bien saciés que c'est Lanselos del Lac, li fix au roi Ban de Benuyc, cil qui hui a vaincue ceste assamblee; et l'autre vainqui il autresi as vermeilles armes, et si fist le roi Artu entrer en la Dolerouse Garde. — De ce, fait mé sire Gavains, ai je moult grant joie. — Vous le devés, fait ele, moult aimer com celui qui de la prison vous jeta, et por ce ai je tant esté a la Dolerouse Garde[a]. Lors s'umelie moult mé sires Gavains vers lui et li dist: «Sire, por Dieu, dites moi se c'est voirs qu'ele a dit.» Et cil rougist, si que tous li vis li eschaufe, et regarde la pucele moult ireement, et dist a mon signour Gavain: «Sire, ele vous a dit ce que li plot, mais ele s'em peüst bien taire; ne endroit de moi ne vous en di je rien. Car je ne voel dire que ce soit voirs, ne je ne voel dire qu'ele en mente.

444. — Certes, fait mé sire Gavains, se vos ne le me dites, si le croi je bien qu'il est voirs. Si m'en irai, car j'ai bien achievé quanques

Dieu merci. » Et monseigneur Gauvain s'en retourna au château, où il fit plaisir à bien des gens en leur disant qu'il avait achevé sa quête. Le chevalier s'en alla de son côté, et la demoiselle le suivit, bien qu'il lui fît grise mine. Deux de ses écuyers qui avaient été au tournoi avec lui étaient partis devant pour son logement. C'est ainsi que le chevalier fut identifié par monseigneur Gauvain ; et ce fut pour cette raison que le lendemain il n'osa pas revenir à l'assemblée, car il craignait d'y être reconnu. En revanche, monseigneur Gauvain porta les armes le lendemain et se comporta très bien ; mais le conte n'en dit pas davantage à ce sujet, si ce n'est que ceux de la compagnie du roi Arthur eurent le dessus : le roi d'Outre les Marches y perdit beaucoup, et y fut lui-même grièvement blessé. À cause de cela, l'assemblée se termina sans autre dommage, et Gaheriet fut proclamé vainqueur de part et d'autre.

445. Après l'assemblée, monseigneur Gauvain s'en alla à la cour du roi Arthur son oncle ; il y emmena l'autre jeune fille, celle qui était restée. Il trouva le roi à Cardeuil ; quand le roi le vit, il l'accueillit avec joie, ainsi que la reine et toute la cour. « Cher neveu, demanda le roi, avez-vous achevé votre quête ? — Oui, seigneur. — Et qui était donc le chevalier qui nous fit entrer à la Douloureuse Garde ? — C'était, répondit monseigneur Gauvain, Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. Et c'est lui aussi qui remporta l'assemblée entre vous et le roi d'Outre les Marches, quand il portait des armes ver-

---

je queroie, Dieu merci. » Et mé sire Gavains s'en retourne ariere au chastel, si fait liés maintes gens de sa queste que il a achievee. Et d'autre part s'en vait li chevaliers, et la damoisele le sieut, et il fait moult laide chiere. Et .II. de ses esquiers qui avoient esté avoc lui el tournoiement s'en furent alé devant a l'ostel. Et ensi fu li chevaliers conneüs de mon signour Gavain ; et pour ce n'osa il l'endemain revenir a l'asamblee, car il cremoit a estre de laiens conneüs. L'endemain[a] porta mé sires Gavains armes et moult le fist bien ; ne plus n'en devise cis contes, fors tant que li compaingon le roi Artu en orent le plus bel, et moult i perdi li rois d'Outre les Marces. Et il meïsmes i fu moult durement navrés, et par ce remest l'asamblee que onques puis n'i ot riens fourfait ; si en ot Gaheriés le pris d'ambesdous pars et l'onour.

445. Aprés l'asamblee s'en ala mé sires Gavains a la court le roi Artu son oncle, et en mena l'autre pucele qui remese estoit ; et trouva le roi a Cardueil. Et quant li rois le vit, se li fist moult grant joie, et la roïne et toute la cours. Et li rois li demanda : « Biaus niés, avés vos [*d*] encore achievé vostre queste ? — Oïl, sire, fait il. — Qui fu li chevaliers, fait li rois, qui nous fist entrer en la Dolerouse Garde ? — Ce fu, fait il, Lanselos del Lac, li fix au roi Ban de

meilles, et il a aussi remporté celle dont nous venons. Je l'ai vu et je lui ai parlé ; et sachez que c'eſt le plus beau chevalier du monde, le mieux bâti à tous égards, et l'un des meilleurs qui soit. Et s'il vit longtemps, il sera absolument le meilleur. »

446. La nouvelle se répandit partout, de sorte que chevaliers, dames et demoiselles l'apprirent tous. C'eſt ainsi que le nom de Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, fut connu à la cour pour la première fois, et que l'on sut qu'il était vivant et en bonne santé, ce dont beaucoup de gens qui avaient cru pendant longtemps qu'il était mort dans son enfance se réjouirent fort. Et c'eſt ainsi que monseigneur Gauvain apporta son nom à la cour[1].

Aventures de Lancelot. – Songes d'Arthur et défi de Galehaut.

447. Le conte dit ici que le chevalier, après s'être séparé de monseigneur Gauvain, passa la nuit chez le vavasseur de la forêt ; et le lendemain ils se levèrent de bonne heure, lui, la demoiselle et ses écuyers, et ils partirent dans la direction opposée à celle de l'assemblée, car il n'osait pas y aller de peur d'être reconnu. Il chevauchait tout armé, sauf pour son heaume et son écu, qu'il faisait d'ailleurs porter recouvert d'une housse. La demoiselle lui raconta les prouesses de monseigneur Gauvain auxquelles elle avait assiſté. Ils chevauchèrent longtemps jusqu'à ce qu'un jour ils atteignent un cours d'eau large et profond, sur lequel, s'étant approchés,

---

Benuyc. Et ce fu cil, fait il, qui vainqui l'asamblee de vous et del roi d'Outre les Marches, quant il porta les armes vermeilles, et ceſtui dont nous venons ra il vaincu. Et jel vi et parlai a lui : et saciés que c'eſt li plus biaus chevaliers del monde et des mix[a] tailliés de toutes choses ; et si eſt uns des miudres qui ore i soit, et s'il vit longement, il sera tous li miudres. »

446. Tant eſt espandue la nouvele que tout le sevent par laiens et chevaliers et dames et damoiseles. Ensi fu premierement seü a court li nons Lanselot del Lac, li fix au roi Ban de Benuyc, et qu'il eſtoit vis et sains, dont maintes gens orent grant joie, qui longement avoient quidié qu'il fuſt mors tres s'enfance. Et mé sire Gavains aporta son non a court en tel maniere.

447. Or diſt li contes que quant li chevaliers se fu partis de mon signour Gavain, si jut la nuit chiés le vavasour en la foreſt. Et l'endemain se leverent matin entre lui et la damoisele et ses esquiers, et chevauchent en autre sens qu'envers l'asamblee, car il n'i osoit aler por paour d'eſtre conneüs. Et il chevauche tous armés fors de son hiaume et de son escu, qu'il fait toutesvoies porter covert de la houche. Et la damoisele li conte des proueces mon signour Gavain teles com ele les avoit veües. Ensi chevauchierent longement tant qu'a un jor aprocierent d'une aigue lee et parfonde. Et quant il vinrent a l'aigue, se n'i

ils ne trouvèrent pas de pont. En revanche, il y avait un gué, et de l'autre côté, à l'entrée du gué, une haute bretèche. Et la rivière était entourée de hautes palissades sur au moins une archée de large autour de la bretèche. Les voyageurs arrivèrent au gué ; les écuyers passèrent les premiers, puis la demoiselle : le chevalier fermait la marche et traversa après eux. Mais quand il parvint à la bretèche, celui qui la gardait laissa passer les écuyers et la demoiselle, et lorsqu'ils furent à l'intérieur, il ferma la porte. Le chevalier demanda s'il pourrait passer comme les autres, et l'autre lui dit : « Qui êtes-vous ? — Je suis, répliqua-t-il, un chevalier du roi Arthur. — Dans ce cas, vous ne passerez pas, répondit le portier, ni vous ni personne qui soit à Arthur. — Je n'en puis mais, fit le chevalier ; laissez donc revenir en arrière mes écuyers et ma demoiselle. » Et celui-ci dit qu'il n'en ferait rien. Voyant qu'il n'obtiendrait rien de plus, le chevalier s'en retourna. Mais aux fenêtres de la bretèche il y avait une dame ; elle appela le valet qui portait l'écu du chevalier ; elle le découvrit elle-même et, quand elle l'eut vu, elle appela le portier. « Vite, fit-elle, cours après le chevalier, car c'est le meilleur du monde. » Et celui-ci sauta sur un roussin, passa la rivière et ramena le chevalier. La dame vint à sa rencontre et lui dit, avant même qu'il n'atteigne la bretèche :

448. « Seigneur chevalier, au nom de la créature que vous aimez le plus au monde, octroyez-moi de vous loger cette nuit ici même, si vous n'êtes pas engagé dans une tâche qui

---

trouverent point de pont ; mais un gué i avoit, et desor cel gué d'autre part avoit une bretesche haute : si estoit l'aigue close de haut palis bien une ar[*e*]chie entour la bretesche. Il en viennent au gué, si passent li esquier avant et la damoisele aprés : et li chevaliers se met deriere, si passe outre. Et quant il vint a la bretesche, si laisse cil qui le gardoit les esquiers passer et la damoisele ; et quant il sont ens, si clost la porte. Li chevaliers demande s'il porra passer si conme li autre, et il li dist : « Qui estes vous ? — Je sui, fait il, uns chevaliers, qui sui au roi Artu. — Dont n'i passerés vous mie, fait li portiers, ne vous ne nus qui a Artu soit. — N'en puis mais, fait il. Dont me laissiés venir arriere mes esquiers et ma pucele. » Et cil dist que non fera. Et quant li chevaliers vit qu'il n'en feroit plus, si s'en tourne. Et as fenestres de la bretesche avoit une dame ; si apele le vallet qui l'escu au chevalier portoit, si le descuevre ele meïsme et quant ele l'a veü, si apele le portier[a] : « Or tost, fait ele, va aprés le chevalier, que c'est li miudres chevaliers del monde. » Et cil saut sor un roncin et vait outre l'aigue et ramainne le chevalier. Et la dame li vient a l'encontre, et li dist, ains qu'il viengne a la bertesche :

448. « Sire chevaliers, par la riens que vous plus amés, otroiiés moi a nuit mais a herbergier chaiens, se vous n'avés tel chose a faire

ferait que s'arrêter si tôt soit déshonorant pour vous. — Dame, répondit le chevalier, vous m'avez tant conjuré que je ferai étape ici pour cette nuit. » Il entra dans la bretèche, et elle le conduisit dans une belle chambre haute ; on lui ôta ses armes, et il se retrouva vêtu de sa seule cotte : il était merveilleusement beau et agréable à voir, et la dame le contemplait très volontiers. Il y eut nombre de serviteurs pour préparer le repas. Au moment de se mettre à table, il arriva un chevalier tout armé, qui était le seigneur de céans. La dame se hâta à sa rencontre en lui disant : « Seigneur, vous avez un hôte. — Qui est-ce ? demanda-t-il. — C'est le blanc chevalier qui a remporté l'assemblée l'autre jour. — Je ne saurais vous croire, rétorqua-t-il, à moins de voir son écu. » La dame se précipita vers le croc auquel l'écu était suspendu, et le lui montra sans sa housse. Le chevalier à qui l'écu appartenait en fut rempli de courroux.

449. « Fi ! dame, s'exclama-t-il, vous m'avez offert l'hospitalité, et voilà que vous me causez de l'ennui et de la honte ! — Certes, seigneur, répondit-elle, je croyais plutôt vous faire grand honneur. — Seigneur, intervint le maître des lieux, ne soyez pas ennuyé. Car vous êtes le chevalier du monde dont je désirais le plus faire la connaissance. » Là-dessus il se fit désarmer et s'assit auprès de son hôte, à qui il raconta comment celui-ci l'avait abattu si rudement à l'assemblée, ainsi que son cheval, qu'il s'en était fallu de peu que son cœur n'éclate dans sa poitrine.

---

ou vous eüssiés honte en si tost herbergier. — Dame, fait il, tant m'avés conjuré que je herbergerai. » Il entre en la bretesche, et ele le mainne en une moult bele chambre qui siet en haut ; se li ostent ses armes, et il remest em pur le cors fors de sa cote[a] : si fu a merveilles biaus et plaisans, et la dame le regarda moult volentiers. Et il fu assés qui le mengier apareilla, et quant il durent mengier, si vint laiens uns chevaliers tous armés : et c'estoit li sires de laiens. Et la dame li saut a l'encontre et li dist : « Sire, vous avés un hoste. — Qui est il ? fait il. — C'est, fait ele, li Blans Chevaliers qui vainqui l'asamblee l'autre jour. — Je ne vous en queroie mie, fait il, se je ne veoie son escu. » Et la dame saut a un croc la ou il pendoit, se li moustre tout a descouvert. Et li chevaliers qui li escus estoit en est moult iriés, se li dist :

449. « Avoi ! dame, vous m'avés herbergié, et si me faites ja anui et honte. — Certes, sire, fait ele, je vous quidoie faire moult grant honour. — Sire, fait li sires de laiens, ne vous poist il mie. Car vous estes li chevaliers del monde que je desir plus a acointier. » Lors se fait desarmer, si s'asiet dalés lui : si li conte conment il l'avoit abatu [*f*] a l'asamblee si durement, et lui et son cheval, que pour un poi qu'il ne li ot le cuer crevé el ventre.

450. La conversation dura tant qu'ils arrivèrent à la fin du repas. Après dîner le chevalier demanda au seigneur d'où il venait, ainsi armé. « Seigneur, fit son hôte, je revenais d'un pont qui eſt là-dessous. Je le garde chaque jour contre les chevaliers du roi Arthur, pour savoir s'il y passera un chevalier qui a juré à un chevalier blessé qu'il le vengerait de tous ceux qui diraient qu'ils aimaient mieux celui qui l'avait ainsi traité que lui. Le blessé eſt mon ennemi mortel, et celui qui l'a blessé était l'homme du monde que j'aimais le plus, car c'était le frère de ma mère. Et je désirerais fort que celui qui a fait le serment vienne par ici, car j'accepterais de bon cœur la mort pourvu que je l'aie tué avant. » Lorsque le chevalier entendit ces mots, il en fut désolé et mit un terme à la conversation. Les lits furent préparés, et ils allèrent se coucher. Mais le chevalier n'était pas à son aise : il pleurait et se lamentait, car le lendemain il lui faudrait combattre l'homme du monde qui s'était montré le plus courtois envers lui et l'avait traité le plus honorablement ; et il ne pouvait y échapper, car ce serait se parjurer. Il était si tourmenté qu'il ne savait que faire, combattre son hôte ou se parjurer.

451. Il passa plus de la moitié de la nuit dans ces angoisses. Au matin, il se leva de très bonne heure et s'arma, mais garda la tête et les mains nues ; puis il se rendit auprès de son hôte qui voulait déjà s'armer. « Cher hôte, lui dit-il, vous m'avez très bien traité, avec beaucoup d'honneur. À l'inſtant de quitter votre demeure, je vous prie de m'oɛtroyer

---

450. Tant ont parlé de pluisours choses que il ont mengié. Et aprés mengier demanda li chevaliers au signor dont il eſtoit venus ensi armés. « Sire, fait il, d'un pont qui eſt ci desous. Si le gart[a] chasun jour des chevaliers le roi Artu, pour savoir s'uns chevaliers i passeroit qui jura a un chevalier navré qu'il le vengeroit de tous ciaus qui diroient qu'il ameroient[b] mix celui qui ce li fiſt que lui. Et li navrés eſt mes mortés anemis ; et cil qui le navra fu li hom el monde que je mix amai, car il eſtoit freres ma mere. Si volroie moult volentiers qu'il veniſt par ci, car je volroie bien eſtre mors par couvens que je l'eüsse ocis. » Quant li chevaliers l'entent, se li poise moult de ce que cil ot dit : si en laisse a tant la parole eſter. Et li lit sont apareillié, si vont couchier. Mais li chevaliers n'eſt pas a aise, ains ploure et demainne moult grant duel, car il li couvenra demain combatre a l'ome del monde qui plus li fiſt honnour et courtoisie ; ne il nel puet laissier, car dont se parjuerroit il : si en eſt tant a malaise qu'il ne[c] set qu'il em puisse faire : ou combatre a son oſte ou soi parjurer.

451. En cele angoisse traveilla plus de la mienuit. Et au matin se leva il bien main et s'arma tous, fors que son chief et ses mains ; puis vint a son oſte qui ja se devoit armer. « Biaus oſtes, fait il, vous m'avés moult bien servi et honouré. Et au partir de voſtre oſtel vous proi je

un don, à votre avantage, afin de gagner mon amitié pour toujours. » Et il se jeta à ses genoux. L'autre, que cela gênait beaucoup, courut le relever, et lui dit que jamais il ne lui demanderait un don sans l'obtenir, sauf son honneur. Le chevalier répéta que ce serait à son avantage qu'il le lui accorde ; et l'hôte répondit qu'il le lui octroyait donc, pour s'en faire un ami pour toujours. « Grand merci, reprit le chevalier. Je vous demande de dire tant que je ne serai pas sorti d'ici que vous aimez mieux le chevalier blessé que celui qui l'a blessé. — Ah ! sainte Marie ! s'écria l'autre. Vous êtes celui qui doit venger le blessé ! — Certes, fit le chevalier en pleurs, c'est la vérité. » L'hôte s'évanouit ; quand il fut revenu à lui, il dit au chevalier : « Cher seigneur, allez-vous-en maintenant. Et je vous dis que j'aime mieux le blessé que le mort. » Il s'évanouit de nouveau ; et le chevalier s'en alla avec ses compagnons. Au bout d'un moment, il se retourna et vit son hôte qui le suivait en éperonnant son cheval. Lorsqu'il l'eut rattrapé, il lui dit : « Seigneur chevalier, ne me considérez pas comme un homme déloyal : je ne vous ai rien promis que pour le temps où vous étiez chez moi. Mais maintenant, sachez que j'aime mieux le mort que le vivant, et que vous ne pouvez vous en aller sans me combattre. »

452. Lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait en être autrement, le chevalier le chargea, et l'autre en fit autant. Ils se heurtèrent si brutalement qu'ils se jetèrent à terre sous leurs chevaux. Ils se relevèrent d'un bond, tirèrent les épées, et s'en

---

que vous m'otroiés un don pour vostre grant prou et pour moi gaaingnier a tous jours mais. » Lors li chiet as piés. Et cil l'en court relever a qui il moult anoie, et li dist que ja cel don ne demandera que il n'ait, sans sa honte. Et il dist que ses prous i est, s'il li donne ; et il dist que il li otroie por lui gaaingnier a tous jours. « Grans mercis, dist il. Et je vous demant que vous dites, tant que je serai fors de chaiens, que vous amés mix le chevalier navré que celui qui le navra. — Ha ! sainte Marie ! fait cil. Vous estes cil qui le navré devés vengier ! — Certes, fait il tout em plourant, il est voirs. » Et cil se pasme. Et quant il est venus de pasmisons, si dist au chevalier : « Biaus sire, ore vous en alés. Et je vous di que je aim mix le navrés que le mort. » Et tantost se repasme. Et li chevaliers s'en tor[*214a*]ne et sa compaingnie. Et quant il ot une piece alé, si se regarde, et voit son oste qui le sivoit a esperon, armés de totes armes. Et quant il l'a ataint, se li dist : « Sire chevaliers, ne me tenés mie a desloial, car je ne vous creantai riens fors que tant que vous seriés en mon ostel. Et saciés que j'aim mix le mort que le vif ; ne vous ne vous em poés aler sans combatre a moi. »

452. Quant li chevaliers voit que autrement ne puet estre, si li guencist, et il a lui : si s'entrefierent si durement qu'il s'entreportent[a] a terre, les chevaus sor les cors. Et il resaillent sus, si traient les espees :

donnèrent de grands coups en tous sens, partout où ils pensaient que cela ferait le plus de mal. Mais à la fin, l'hôte ne put plus tenir contre celui à qui personne ne pouvait résister : il commença à lui céder du terrain bien malgré lui. Le chevalier blanc le tenait très serré, et le priait avec insistance de lui dire qu'il aimait mieux le blessé que le mort : mais l'autre n'en voulait rien faire. Le chevalier se mit alors à le menacer plus durement ; mais son adversaire l'assura qu'il ne dirait jamais rien de tel. Le chevalier s'élança de nouveau sur lui, et l'assomma de tant de coups qu'il le fit tomber, les deux mains au sol ; il se précipita alors sur lui et lui arracha son heaume, puis il le supplia encore une fois de dire ce par quoi il pouvait obtenir son salut. Mais l'autre refusa. Le bon chevalier, absolument désolé, dit que son hôte ne mourrait pas sous ses coups[1], s'il plaisait à Dieu : il le traîna donc jusqu'à la rivière et l'y jeta. Et quand il le vit se noyer, il commença à pleurer.

453. Dans cette partie, le conte dit que le roi Arthur avait longuement séjourné à Cardeuil, et que pendant toute cette période il ne s'était guère produit d'aventures ; les compagnons du roi s'ennuyaient fort d'avoir fait un si long séjour sans rien voir de ce dont ils avaient l'habitude. Keu le sénéchal, en particulier, en était excédé : il en parlait fréquemment, et disait en présence du roi que ce séjour était trop ennuyeux, et qu'il avait trop duré. « Que voulez-vous que nous fassions ? lui demanda le roi. — Certes, fit Keu, je conseillerais que nous allions à Camaalot. »

---

si s'entredonnent grans cops amont et aval la ou il se quident plus empirier. Mais en la fin ne pot durer li ostes a celui a qui nus ne duroit, ains conmence place a guerpir outre son gré. Et li Blans Chevaliers le tient bien court ; se li proie souvent qu'il die qu'il aimme mix le navré que le mort : et il n'en velt faire rien. Et lors le manace[b] plus li autres que il n'avoit fait devant : et il dist que il ne le dira ja ; se li court sus et li charge tant de cops qu'il le fait a terre flatir d'ambesdous les palmes. Et il li saut sor le cors et li esrace le hialme de la teste, et encore li proie de dire ce par coi il se puet sauver. Et cil ne velt. Et lors est li bons chevaliers moult coureciés ; et dist que il ne morra ja par armes que il ait, se Dix plaist, si le traine jusques sor l'aigue et le jete ens. Et quant il le voit noiier, si conmence a plourer.

453. Or dist li contes en ceste partie que li rois Artus avoit longement sejorné a Cardueil, et en cel termine n'i avenoit il mie granment d'aventures ; si anuioit moult as compaignons le roi de ce qu'il i avoient si longement sejourné, et ne veoient rien de ce qu'il soloient veoir. Et a Keu le [*b*] seneschal em paranoia il trop, si em parla moult souvent et disoit, oiant le roi, que trop estoit cis sejours anious, et que trop avoit duré[a]. Et li rois li demande : « Que volés

454. Le roi devait partir le lendemain. Mais pendant la nuit il se produisit une aventure prodigieuse, car il rêva qu'il perdait tous ses cheveux, et aussi tous les poils de sa barbe[1] : il en fut épouvanté, si bien qu'il s'attarda encore dans la ville. Trois nuits après, il arriva à nouveau qu'il rêva : tous les doigts de ses mains tombaient, sauf les pouces. Il en fut encore plus troublé ; il en parla à son chapelain. « Seigneur, dit celui-ci, peu vous importe, car songe eſt néant. » Le roi cependant s'entretint aussi avec la reine, mais elle lui fit la même réponse que le chapelain. « Au nom de Dieu ! décida le roi, je ne laisserai pourtant pas les choses en l'état. » Il manda à ses évêques et ses archevêques de le rejoindre à Camaalot dans les vingt jours, en amenant avec eux tous les clercs les plus sages qu'ils pourraient avoir. Puis il quitta Cardeuil et s'en alla, faisant étape dans ses châteaux et ses manoirs, jusqu'à ce qu'avant la fin de la quinzaine il parvienne à Camaalot. Le vingtième jour, les clercs arrivèrent, et il leur demanda conseil à propos de son rêve. Ils élurent les dix plus sages d'entre eux, et assurèrent le roi que ceux-ci le conseilleraient, si quelqu'un pouvait le faire. Le roi les fit enfermer au secret, et affirma qu'ils ne sortiraient pas de sa prison avant de lui avoir exposé la signification de son songe. Les clercs y appliquèrent leur intelligence pendant neuf jours, puis ils vinrent trouver le roi et dirent qu'ils n'y entendaient rien. « Rien à faire, répliqua le roi, ce n'eſt pas

---

vous que nous façons ? — Certes, fait Kex, je loeroie que nous aillissiens a Kamaalot. »

454. L'endemain dut li rois mouvoir, mais la nuit li avint une merveillouse aventure : car il songa que tout si chavel li chaoient de sa teſte et tout li poil de sa barbe ; si en fu moult espoentés, et par ce demoura encore en la vile. A la tierce nuit aprés li ravint que il songa que tout li pauch li chaoient des mains sans les poins ; et lors fu plus esbahis que devant, si le diſt a son chapelain. « Sire, fait il, ne vous chaut, car songes eſt noiens. » Et li rois le rediſt a la roïne, et ele li diſt autretel que li chapelains ot dit. « En non Dieu ! fait il. Ensi ne le lairai je mie ! » Si mande ses evesques et ses archevesques qu'il soient a lui au vintisme[a] jour a Kamaaloth, et amaignent avoc aus tous les plus sages clers que il porront avoir. Atant s'en vait de Cardoel, et s'en vait par ses chaſtiaus et par ses rechés tant que a la quinsainne en eſt venus a Kamaalot. Al vintisme[b] jour li vinrent li clerc ; et il lor demande conseil de son songe. Et il eslisent .x. de tous les plus sages, et dient que cil le conseilleront, se nus le doit conseillier. Et li rois les fait moult bien enserer, et diſt que jamais n'en iſteront de sa prison devant ce qu'il li avront dit la senefiance de son songe. Et cil esprouverent la force de lor sens par .ix. jors, et lors vinrent au roi et li disent qu'il n'en pueent riens savoir. « Ce n'a meſtier, fait li rois, ja

comme ça que vous m'échapperez[2]. » Ils demandèrent alors un délai supplémentaire de trois jours, et il le leur accorda. Une nouvelle fois ils se présentèrent devant lui, répétèrent qu'ils n'avaient rien trouvé, et demandèrent un autre délai : le roi leur donna encore trois jours, tout comme il avait songé toutes les trois nuits. « Prenez-les, dit-il, mais sachez que vous n'en aurez plus d'autre. » Lorsque le troisième jour fut venu, ils répétèrent qu'ils n'avaient rien trouvé. « Cela ne vous servira à rien, fit le roi : je vous ferai tous mettre à mort si vous ne me dites pas la vérité. — Vous ferez de nous ce que bon vous semblera, répondirent-ils, mais nous ne vous dirons rien de plus. »

455. Le roi pensa alors qu'il leur ferait peur en les menaçant de mort. Il fit faire un grand feu et commanda que cinq d'entre eux y soient jetés, alors que les cinq autres seraient pendus. Ce fut du moins ce que le roi ordonna en présence des clercs, mais en privé il commanda à ses barons de se contenter de les terrifier en les menaçant de mort. Les cinq qui devaient être pendus furent conduits au gibet, et quand ils eurent la corde au cou, ils eurent peur de mourir et dirent que, si les cinq autres en étaient d'accord, ils parleraient. La nouvelle en vint au roi et à ceux qui devaient être brûlés ; et ceux-ci acceptèrent à leur tour de parler, puisque leurs compagnons l'avaient proposé. On les amena alors tous ensemble devant le roi, et le plus sage déclara : « Seigneur, nous vous dirons ce que nous avons trouvé, mais nous ne voudrions pas que vous nous considériez comme des men-

---

ensi ne m'eschaperés. » Et il dient que il lor doinst respit jusques au tiers jour ; et il lor donne. Et lors revinrent devant lui et li disent qu'il ne pooient riens trouver, se li demandent encore respit ; et il lor donne encore .III. jours, ausi com il le songa de tierce nuit en tierce nuit. « Ore laiés ce, dist li rois, et bien saciés que vous n'en avrés plus de respit. » Quant vint au tiers jour, si dient qu'il n'avoient rien trouvé. « Ce n'a mestier, fait li rois. Je vous ferai tous destruire se vous ne m'en dites la verité. — Vous ferés, font il, de nous ce qu'il vous plaira, mais nous ne vous en dirons plus. »

455. Lors pense li rois qu'il lor fera paour de mort. Si fait faire un grant fu et conmande que li .v. i soient mis, et li autre .v. soient pendu. Ensi le conmanda li rois oiant aus, mais privee[*e*]ment conmanda a ses barons qu'il ne les menaissent fors a la paour de mort. Li .v. furent mené as fourches, et quant il orent les cordes entour les cols, si orent paour de morir et disent que se li autre .v. voloient dire, il diroient. La novele vint au roi et a ciaus c'on devoit ardoir, et il disent puis que cil s'estoient pouroffert, il diroient dont. Lors sont tout amené ensamble par devant le roi, et li plus sages li dist : « Sire, nous dirons ce que nous avons trouvé, mais nous ne volriens mie que vous nous tenissiés a menteours se ce n'avenoit : car

teurs au cas où cela ne se produirait pas, car nous en serions ravis ; et nous voulons que vous nous garantissiez qu'aucun mal ne nous sera fait quelle que soit la manière dont tournent les choses. » Le roi le leur promit. « Seigneur, reprit alors le clerc, sachez qu'il vous faut perdre tous les honneurs terrestres ; et ceux auxquels vous faites le plus confiance vous feront défaut contre leur gré : car il doit en être ainsi. »

456. Le roi resta muet d'étonnement devant cette interprétation ; finalement il demanda : « Dites-moi s'il est rien qui pourrait me sauver. — Certes, seigneur, répliqua le maître, nous avons vu quelque chose, mais c'est une si grande folie, rien qu'à y penser, que nous n'osons pas vous le dire. — Au contraire, fit le roi, parlez sûrement, car vous ne pouvez pas me dire pis que vous ne l'avez déjà fait. — Je vais donc le faire, fit l'autre. Rien ne peut vous empêcher de perdre vos honneurs, si ce n'est le lion sous l'eau et le médecin sans médecine, par le conseil de la fleur ; et cela nous semblait une si grande folie que nous n'osions en parler. » Le roi était très préoccupé par ces révélations ; il décida un jour d'aller chasser au bois ; il partit de bon matin, et pria monseigneur Gauvain, Keu le sénéchal et ceux qu'il lui plaisait d'inviter de l'accompagner.

457. Le conte dit ici qu'après avoir quitté l'endroit où il avait combattu son hôte, le chevalier chevaucha toute la journée sans trouver d'autres aventures. Cette nuit-là il dormit chez une dame à l'orée de la forêt ; il n'y avait pas de

---

nous le vaurienmes bien et volons, conment qu'il aviengne, que vous nous creantés que nul mals ne nous en venra. » Et li rois lor creante. Et cil li dist : « Sire, bien saciés que toute honour terrienne vous covient a perdre ; et cil ou plus vous vous fiés vous fauront estre lor gré. Car ensi le covient il estre. »

456. De ceste chose est li rois moult esbahis, puis li demande : « Or me dites, fait il, se nule riens me porroit estre garans. — Certes, sire, fait li maistres. Nous i avons veü une chose, mais c'est si grant folie nis a penser que nous ne le vous osons dire. — Dites, fait li rois, seürement, que pis ne me poés vous dire que dit m'avés. — Et jel vous dirai, fait cil. Nule riens ne vous puet rescourre de perdre toute honour terrienne, se[a] ne vous en rescoust li lyons evages et li mires sans mecine par le conseil de la flour : et ce nous sambloit a estre si grant folie que nous n'en osienmes parler. » Li rois est moult entrepris de ceste chose, si dist un jour qu'il iroit em bois por traire ; si mut moult matin, et dist a mon signor Gavain qu'il venist avoques lui, et a Kex le seneschal et a ciaus que lui plot.

457. Or dist li contes que quant li chevaliers se fu partis de la ou il se fu combatus a son [d] oste, si erra toute jour sans plus d'aventure trouver. La nuit jut chiés une dame en l'issue de la forest, et d'illoc

là à Camaalot plus de cinq lieues anglaises. Le chevalier s'était levé de bon matin et avait quitté tôt son hôtel, il s'était mis en route avec la jeune fille et ses écuyers ; bientôt ils rencontrèrent un écuyer. « Valet, lui demanda le chevalier, sais-tu des nouvelles ? — Oui, répondit le jeune homme, ma dame la reine eſt ici à Camaalot. — Quelle reine ? fit le chevalier. — La femme du roi Arthur », répondit le valet. Le chevalier s'en alla et continua sa route jusqu'à une maison fortifiée ; il vit à la fenêtre une dame en surcot et en chemise, qui regardait les prés et la forêt toute proche. La dame était voilée, et avec elle se tenait une demoiselle, les tresses sur les épaules. Le chevalier commença à contempler la dame, en oubliant tout le reſte. Sur ces entrefaites vint à passer un chevalier tout armé. « Seigneur chevalier, fit-il, que regardez-vous ? » Mais l'autre ne dit mot, car il ne l'avait pas entendu. Le chevalier le poussa du coude et lui redemanda ce qu'il contemplait de la sorte. « Je regarde, répliqua le premier chevalier, ce qui me plaît ; et vous n'êtes guère courtois, vous qui m'avez arraché à mes pensées. — Au nom de la créature du monde que vous aimez le plus, fit le chevalier étranger, savez-vous qui eſt la dame que vous regardez ? — Je crois bien le savoir. — Et qui eſt-ce ? insiſta l'autre. — C'eſt ma dame la reine. — Dieu me vienne en aide, vous la reconnaissez étonnamment bien. Ce sont les diables d'enfer qui vous font regarder les dames. — Pourquoi donc ? — Parce que, reprit le chevalier étranger, vous n'oseriez pas, devant la reine, me suivre là où j'irais.

---

n'avoit il pas jusques a Camaalot plus de .v. liues englesches. Li chevaliers se fu levés matin et partis de son oſtel, et erra[a] entre lui et la pucele et ses esquiers tant qu'il encontrerent un esquier. « Vallet, fait il, sés tu nouveles ?— Oïl, fait il, ma dame la roïne eſt ci a Camaalot. — Laquele roïne ? fait li chevaliers. — La feme le roi Artu », fait li vallés. Li chevaliers s'em part et chevauche jusques a une maison forte : et voit as feneſtres une dame en son sercot et en sa chemise ; et esgardoit les prés et la foreſt qui pres eſtoit. La dame fu envolepee, et avoc li eſtoit une damoisele, ses treches par ses espaulles. Et li chevaliers conmencha la dame a regarder, si que tous s'en oublie. Et maintenant vint par illoc uns chevaliers armés de toutes armes. « Sire chevaliers, fait il, qu'esgardés vous ? » Et cil ne diſt mot, car il ne l'a pas oï. Et li chevaliers le bote et li demande encore pour coi il le regarde. « J'esgarde, fait il, ce que moi plaiſt ; et vous n'eſtes mie courtois, qui de mon pensé m'avés jeté. — Par la riens que vous plus amés, fait li chevaliers eſtranges, savés vous qui la dame eſt que vous regardés ? — Je cuit bien savoir qui ele eſt. — Qui eſt ele ? fait cil. — C'eſt, fait il, ma dame la roïne. — M'aït Dix, fait li autres, eſtrangement le connoissiés bien. Deables d'infer vous font dames regar-

458. — Certes, répliqua le premier, si vous allez là où je n'ose vous suivre, vous dépassez en audace tous les audacieux qui ont jamais existé. — On verra bien », fit l'autre. Il fit demi-tour et le chevalier le suivit. Lorsqu'ils eurent chevauché quelque temps, le chevalier étranger dit au bon chevalier : « Cher seigneur, vous vous logerez cette nuit chez moi, et demain matin je vous conduirai où je vous l'ai promis. » Et le bon chevalier lui demanda si c'était inévitable ; son interlocuteur répondit que oui. « J'agirai donc ainsi », déclara-t-il. Il passa la nuit chez le chevalier, au bord de la rivière de Camaalot. Ils y arrivèrent alors qu'il était à peine midi, mais le chevalier, la jeune fille et le jeune homme furent très bien reçus, et ils eurent tout ce qu'ils pouvaient désirer pour se reposer.

459. Le conte rapporte ici qu'il était none passée quand le roi Arthur revint du bois. Le même soir, alors qu'il était assis à souper, se présenta un chevalier âgé qui semblait homme de valeur. Il était armé, mais avec la tête et les mains nues, et s'avança vers le roi l'épée à la ceinture. Il ne salua pas Arthur, mais lui dit, debout devant sa table : « Roi Arthur, l'homme le plus valeureux qui soit parmi ses contemporains m'envoie à toi : c'est Galehaut, le fils de la Belle Géante. Et il t'ordonne de lui livrer toute ta terre, ou de la tenir de lui en fief : si tu acceptes d'être son vassal, il t'estimera davantage qu'aucun de ceux qu'il a conquis. — Cher seigneur, fit le roi,

---

der. — Pour coi ? fait cil. — Pour ce, fait il, que vous ne m'oseriés pas siurre devant la roïne, ou je iroie.

458. — Certes, fait li chevaliers, se vous alés en lieu ou je ne vous ose sivir, passé avés tous les oseours qui onques furent. — Ore i parra », fait cil. Atant s'en tourne et li chevaliers vait aprés. Et quant il ont une piece alé, si dist li autres au bon chevalier : « Biaus sire, vous herbergerés huimais o moi, et le matin vous menrai la ou je vous ai en couvent. » Et il li demande s'il le couvient ensi estre, et cil dist que oïl. « Dont le ferai je ensi », fait il. Cele nuit jut chiés le chevalier, et ce fu sor la riviere de Camaalot. Si se herbergierent de haut miedi. Et il fu moult bien herbergiés, et la pucele et li vallés, si orent ce qu'il lor couvint pour lor cors aiesier.

459. [*e*] Or dist li contes que quant li rois Artus revint del bois, il estoit haute nonne. Et la nuit, quant il seoit au souper, si vint laiens uns chevaliers d'aage qui moult sambloit prodome. Li chevaliers fu armés fors ses mains et sa teste, et vint devant le roi, s'espee chainte. Il ne salue pas le roi, ançois li dist tres devant sa table : « Rois Artus, a toi m'envoie li plus prodom qui orendroit vive de son aage : c'est Galehous, li fix a la Bele Gaiande. Et si te mande que tu li rendes toute ta terre, ou tu le tiengnes de lui ; et se tu vels estre ses hom, il te tenra plus chier que tous les homes qu'il ait conquis. — Biaus sire, fait li rois,

je ne tiens ma terre de personne sauf de Dieu, et jamais je ne la tiendrai d'autrui. — Certes, fit le chevalier, je le regrette, car tu en perdras ta terre et ton rang. — Rien de ce que vous[1] dites ne m'impressionne, répliqua le roi, car s'il plaît à Dieu, il n'en aura pas le pouvoir.

460. — Roi Arthur, reprit le chevalier, sache donc que mon seigneur te défie. Et je te dis de sa part qu'il sera d'ici à un mois sur ta terre. Une fois qu'il y sera entré, il n'en sortira pas avant de l'avoir entièrement conquise, et il te prendra Guenièvre, ta femme, dont il a entendu louer la beauté, la bonté et la valeur au-dessus de toutes les dames du monde. » Le roi répondit : « Seigneur chevalier, j'ai bien compris ce que vous avez dit, mais pour autant je ne me laisserai pas épouvanter par vos grandes menaces. Que chacun fasse du mieux qu'il pourra ! Si votre seigneur m'enlève ma terre, je le regretterai amèrement ; mais il n'en aura jamais le pouvoir, s'il plaît à Dieu. » Le chevalier fit alors mine de s'en aller ; lorsqu'il atteignit la porte de la salle, il se retourna vers le roi en soupirant : « Ah ! Dieu, quelle douleur, quel malheur ! » Puis il monta à cheval et partit avec deux chevaliers qui l'avaient attendu dehors. Le roi demanda à monseigneur Gauvain son neveu s'il avait jamais vu Galehaut ; il répondit que non, et plusieurs chevaliers qui étaient présents dirent de même. Mais Galegantin le Gallois, qui avait exploré bien des contrées lointaines, s'avança et dit au roi : « Seigneur, j'ai vu Galehaut. Il est plus grand d'un demi-

---

je ne ting onques terre de nului fors de Dieu, ne ja d'autrui ne le tenrai. — Certes, fait li chevaliers, ce poise moi, car tu em perderas honour et terre. — De quan que vous dites, fait li rois, ne me chaut ; car ja de ce n'avra pooir, se Diex plaist.

460. — Rois Artus, fait li chevaliers, ce saces tu dont de fi que li miens sire te desfie. Et je te di de par lui qu'il sera dedens un mois en ta terre, et puis qu'il i sera entrés, il n'en istera devant ce qu'il l'avra toute conquise ; et si te tolra Genievre ta feme, qu'il a oïe proisier de biauté et de bonté et de valour sor toutes dames terriennes. » Et li rois respont : « Sire chevaliers, je ai bien oï ce que vous avés dit ; ne ja pour vos grans manaces[a] ne m'espoenterai plus. Mais face chascuns del mix que il porra. Et quant vostres sires me tolra ma terre, ce pesera moi ; mais il n'en avra ja pooir, se Dieu plaist. » Atant s'em part li chevaliers. Et quant il vint a l'huis de la sale, si se tourne vers le roi et dist : « Ha ! Dix ! quel dolour et quel male aventure ! » Lors est montés sor un cheval et s'en vait entre lui et .II. chevaliers qui par defors l'atendoient. Et li rois demande a mon signour Gavain son neveu s'il avoit onques veü Galeholt[b] ; et il dist que nenil, et autretel disent pluisor che[f]valier de laiens. Mais Galegantins li Galois se traist avant, qui moult avoit terres cerchies, et dist au roi : « Sire, je ai

pied que tous les autres chevaliers. C'est l'homme du monde le plus aimé de ses gens, et celui qui a accompli le plus de conquêtes pour son âge : en effet, c'est encore un très jeune homme. Et ceux qui le connaissent bien affirment que c'est le plus noble chevalier du monde, le plus aimable et le plus généreux. Mais je ne dis pas cela parce que je crois qu'il puisse l'emporter sur vous, non plus qu'aucun autre ; que Dieu ne me vienne jamais en aide si je ne préférais pas être mort avant de suggérer pareille chose ! » Le roi ne poursuivit pas la conversation, mais déclara qu'il voulait retourner au bois le lendemain, et invita ceux qui lui plaisaient à l'accompagner.

461. Le lendemain, dès qu'il eut entendu la messe, le roi partit et s'en alla dans la forêt.

462. Le conte dit que le chevalier qui avait remporté l'assemblée se leva de bon matin après avoir passé la nuit chez le chevalier qui l'avait arraché à ses pensées et suivit son hôte là où il voulait le conduire ; mais il laissa ses écuyers et la jeune fille dans la maison où ils avaient couché, parce qu'il croyait passer par là au retour. L'hôte chevauchait devant, et le chevalier le suivit, jusqu'à ce qu'ils approchent de Camaalot. Le bon chevalier regardait la ville, et il lui semblait bien l'avoir déjà vue ; il observa sa situation, et la tour, et l'église, et finalement il se rappela que c'était là Camaalot, où il avait été fait chevalier nouveau[1] : cela le plongea dans une rêverie qui l'amena à ralentir sa marche. Son hôte le précédait à vive allure pour

---

veü Galeholt. Il est plus grans demi pié que nus chevaliers que on sace. Si est li hom del monde plus amés de ses gens, et cil qui plus a conquis de son aage, car il est jouenes bacelers. Et dient cil qui l'ont acointié que c'est li plus gentix chevaliers et li plus debonaires del monde, et tous li plus larges. Mais por ce nel di je mie que je ja quit que il ne autres ait sor vous pooir ; ne ja ne m'aït Dix se je ne volroie ançois estre mors. » Li rois en laisse la parole a tant ester, et dist que le matin revelt aler em bois : si en semonst ciaus que lui plaist.

461. Au matin mut li rois quant il ot messe oïe, si s'en ala en la forest.

462. Or dist li contes que quant li chevaliers qui l'asamblee avoit vaincue ot jeü ciés le chevalier qui l'osta de son pensé, qu'il se leva moult matin et sivi son oste la ou il le volt mener ; mais la pucele et ses esquiers laissa en la maison ou il avoit jeü, car par illoc quida il revenir. Li ostes s'en vait devant, et il le siut tant qu'il vint a Camaalot aprochant. Et li bons chevaliers regardoit la vile, se li estoit avis qu'il l'avoit autrefois veü. Lors esgarde le siege de la vile et la tour et le moustier tant qu'il se membra que c'estoit Camaalot la ou il fu fais chevaliers noviaus, et il conmencha a penser moult durement ; si chevaucha plus souef. Et ses ostes ala devant grant aleüre pour savoir

voir s'il resterait en arrière par couardise, ou perdu dans ses pensées ; il parvint enfin en face de la demeure du roi. Celui-ci avait pour coutume de toujours choisir des maisons qui donnaient sur la rivière, quand il le pouvait ; dans ce cas-là, la rivière était entre le chevalier et la demeure du roi. Il tourna son regard dans cette direction et vit une dame dans la galerie : c'était la reine qui avait accompagné le roi jusque-là, sans plus, alors qu'il partait pour les bois ; et elle s'était accoudée à la balustrade parce qu'elle n'avait plus sommeil. Elle était vêtue d'un surcot et d'un manteau court, et avait enveloppé son visage d'un voile parce que les premiers froids étaient déjà là. En voyant le chevalier, elle se découvrit. Il s'arrêta de l'autre côté de la rivière. « Dame, lui demanda-t-il, qui êtes-vous ? Si vous êtes la reine, dites-le-moi. — Oui, beau seigneur, c'est bien moi. Mais pourquoi me l'avez-vous demandé ? — Certes, dame, parce que vous devez bien l'être, et que si vous ne l'étiez pas, vous en avez du moins l'apparence ; voilà pourquoi je vous regarde. Et aussi, je vous regarde à cause du chevalier le plus fou que j'aie jamais vu. — De qui s'agit-il, seigneur chevalier ? demanda la reine. De vous ? — Non pas de moi, dame, mais d'un autre. »

463. Là-dessus il se dirigea vers la forêt. Mais la reine le rappela, et le pria de lui dire qui était le chevalier à cause duquel il la regardait. Mais il refusa, craignant d'en retirer honte ou dommage, et que la reine reconnaisse celui qui le

---

s'il demouerroit deriere par couardise ou par penser, si a tant alé qu'il vint endroit la maison le roi. Et li rois avoit en coustume que ses maisons seoient tous jours en riviere le plus, et la riviere fu entre [*215a*] le chevalier et la maison le roi. Et il regarde cele part, et voit une dame as loges : et c'estoit la roïne qui avoit convoiié le roi, qui en aloit em bois, jusques as loges sans plus ; si estoit illoc apoiie pour ce que talent n'avoit de dormir, si avoit affublé un sercot et un mantel court, si s'estoit envolepee pour le froit qui ja estoit conmenchiés. Quant ele voit le chevalier, si se desploie. Et il arreste d'autre part l'aigue, et dist : « Dame, qui estes vous ? Se vous estes la roïne, si le me dites. — Oïl, biaus sire, ce sui je. Mais pour coi le m'avés vous demandé ? — Certes, dame, fait il, pour ce que vous le devés bien estre, et se vous ne l'estiés, si le samblés vous bien : et pour ce vous regart je. Et si vous regart pour le plus bel chevalier que je onques veïsse. — Qui est il, sire chevaliers ? fait la roïne. Estes vous ce ? — Naje, dame, fait il, ains est uns autres. »

463. Lors s'en conmence a aler vers la forest. Et la roïne le rapele, se li dist que il li die qui li chevaliers est pour qui il le regardoit. Mais il ne li velt dire, qu'il crient qu'il n'en eüst honte ou damage, et que la roïne ne connoisse celui qui le siut ; si s'en tourne vers la forest, ne

suivait ; il s'en alla donc vers la forêt, dans une autre direction que celle prise par le roi. Peu après, l'autre chevalier qui le suivait parvint au bord de la rivière. Il s'arrêta sur la rive, et remarqua des femmes qui lavaient des draps. « Avez-vous vu un chevalier passer par là ? » leur demanda-t-il. Elles répondirent que non, et c'était la vérité, car elles venaient d'arriver et n'avaient pas vu celui qui était passé. Quand la reine vit qu'il ne trouvait personne pour lui en donner des nouvelles, elle lui cria de loin : « Seigneur chevalier, j'ai vu le chevalier que vous demandez. Il s'en va vers cette forêt. » Il leva la tête, et découvrit la reine dans la galerie : il la reconnut parfaitement à sa voix. « Vous l'avez vu, dame ? dit-il. Et de quel côté s'en va-t-il ? — Il se dirige, répéta-t-elle, vers la forêt. » Et elle lui montra la direction. « Allez-y vite, ajouta-t-elle, car cela fait déjà quelque temps qu'il y est. » Le chevalier éperonna son cheval, parce qu'elle lui avait dit : « Allez-y vite ! » ; mais en même temps il le laissa aller où il voulait, car il ne pouvait détacher ses yeux de la reine. Le cheval avait soif : il s'approcha de l'eau et y sauta. La rive était abrupte, la rivière profonde, car ils ne se trouvaient pas en face du gué, là où était la reine, et l'eau battait contre les murs des maisons au fil de la rivière.

464. Quand il y parvint, le cheval ne put sortir de ce côté : il revint en arrière et se mit à nager, jusqu'à ce qu'il soit complètement épuisé. L'eau était si profonde que le cheval commença à perdre souffle : l'eau monta aux épaules

---

mie cele part ou li rois estoit alés, mais en autre sens. Ne demoura gaires que li autres chevaliers vint aprés celui, tres desus la riviere. Si s'arestut sor la riviere et vit femes qui lavoient dras, si lor demande : « Veïstes vous par ci passer un chevalier ? » Et eles li respondent que nenil ; et eles disoient voir, car eles i estoient adont primes venues : si n'avoient pas veü celui qui passés estoit. Quant la roïne voit qu'il ne trouve qui noveles l'en die, si huche : « Sire chevaliers, je vi le chevalier que vous demandés. Il s'en vait vers cele forest. » Et il lieve la teste, si voit la roïne qui estoit as loges : si le connoist moult bien a la parole. « Feïstes ore, dame ? fait il. Et quel part s'en vait il ? — Il s'en vait, fait ele, vers la forest. » Se li mostre quel part. « Et alés tost, car il i est piecha. » Li chevaliers fiert le cheval des esperons, pour ce qu'ele dist : « Alés tost » ; mais il le laisse aler quel part qu'il velt, car il ne fait s'esgarder non la roïne. Et li chevaus ot talent de boire : si s'adrece vers l'aigue, si saut ens. La rive fu halte et l'aigue parfonde, car il ne fu pas endroit le gué ou la roïne estoit, et l'aigue batoit as murs des maisons ou la riviere estoit[a].

464. Quant li chevaus vint la, si ne pot fors issir par illoc : si retourna ariere et conmencha a noer tant que tous en est las[a]. Et l'aigue est si parfonde que li chevaus conmencha a perdre s'alainne, si avint [*b*]

du chevalier, mais celui-ci ne se préoccupait pas de sortir de là, il continuait à laisser le cheval aller où il voulait. Lorsque la reine le vit dans un tel péril, elle commença à crier : « À l'aide ! Sainte Marie ! » Sur ces entrefaites arriva Yvain, le fils du roi Urien, équipé pour aller au bois : il croyait s'être levé d'assez bon matin, mais il avait trop tardé. Il était monté sur un cheval de chasse, et portait de grandes bottes d'hiver ; il avait son arc et son carquois. Le soleil était déjà haut, et aussi chaud qu'il pouvait l'être à cette période de l'année. Quand Yvain était arrivé dans la salle, on lui avait dit que le roi était déjà parti. « Et où, demanda-t-il, eſt ma dame la reine ? » On lui avait répondu qu'elle était dans la galerie, et il s'y était rendu ; dès que la reine l'aperçut, elle commença à crier :

465. « Ah ! monseigneur Yvain, regardez ce chevalier dans l'eau, qui ne va pas tarder à se noyer ! — Miséricorde divine ! Comment eſt-ce arrivé ? — Cher seigneur, son cheval a sauté dans la rivière avec lui, et il va se noyer. » Quand monseigneur Yvain le vit dans un tel péril, il en éprouva une grande pitié. Il s'avança jusqu'au bord de l'eau, puis y entra, à ce que dit le conte, jusqu'au cou ; le cheval était si las qu'il ne pouvait presque plus se débattre, et l'eau avait déjà submergé une fois le heaume du chevalier. Monseigneur Yvain prit le cheval par la bride, le conduisit à la rive et le tira hors de l'eau ; le chevalier était tout mouillé, et ses armes aussi. Monseigneur Yvain lui demanda : « Beau seigneur, qui êtes-vous ? Et comment êtes-vous entré dans cette eau ? — Seigneur, répondit

---

l'aigue jusqu'as espaulles au chevalier ; ne il ne metoit nul conroi en issir fors, ains laisse le cheval aler la ou il velt. Et quant la roïne le vit en tel perill, si conmencha a crier : « Aïe ! sainte Marie ! » Lors vint Yvains, li fix au roi Urien, tous atournés com pour aler em bois, car il quidoit eſtre assés matin levés, mais il avoit trop demouré. Et il vint sor un chaceour, si ot chaucié grans heuses d'iver et ot son arc et son tarcais ; et li solaus eſtoit ja haus et moult chaus, com il pooit eſtre plus en cel tans. Et quant il vint en la sale, se li diſt on que li rois s'en fu alés. « Et ou eſt, fait il, ma dame la roïne ? » Et on li diſt qu'ele eſtoit es loges. Lors vint as loges : et quant la roïne le voit, si conmence a crier.

465. « Ha ! mé sire Yvain, fait ele, veés ci un chevalier en ceſte aigue qui ja sera noiiés. — Dieu merci ! fait il, conment ? — Biaus sire, fait ele, ses chevaus sailli ens atout lui, si noiera ja. » Quant mé sires Yvains le voit en tel peril, si en a grant pitié. Lors s'en vait contreval jusques a l'aigue, si entra ens, ce diſt li contes, jusques au col ; et ja eſtoit li chevaus si las qu'il ne se pooit mais aidier, et l'aigue eſtoit ja une fois raclose au chevalier desus le hiaume. Mé sire Yvains prent le cheval par le fraim, si le maine a rive et le trait hors de l'aigue ; et li chevaliers fu tous moilliés et cors et armes. Et[a] mé sire Yvains li demande : « Biaus sire, qui eſtes vous ? Et conment entraſtes

l'autre, je suis un chevalier qui abreuvait son cheval. — Vous l'abreuviez bien mal, répliqua monseigneur Yvain, il s'en est fallu de peu que vous ne soyez noyé. Et où allez-vous ? — Seigneur, je suivais un chevalier. » Certes, monseigneur Yvain l'aurait bien reconnu, s'il avait eu l'écu qu'il avait porté à l'assemblée ; mais il l'avait laissé chez le chevalier qu'il suivait, et il en avait pris un vieux tout couvert de fumée ; c'était ce qui avait fait penser à son hôte qu'il était connu dans l'entourage du roi Arthur. Mais monseigneur Yvain l'en estima moins, car il crut qu'il était de basse condition.

466. Il lui demanda alors s'il voulait continuer à suivre le chevalier, et l'autre répondit que oui. Il le conduisit donc au gué et le fit passer de l'autre côté. Mais le chevalier se remit à regarder la reine, et son cheval l'emporta le long de la rivière ; il ne tarda pas à rencontrer Daguenet le Fou[1] qui lui demanda où il allait. Mais il était absorbé dans ses pensées, et ne répondit rien. Alors Daguenet lui dit : « Je vous prends », et le ramena en arrière, sans que le chevalier essaie le moins du monde de l'en empêcher. Monseigneur Yvain était revenu vers la reine, qui lui dit : « À coup sûr, le chevalier se serait noyé sans vous. — Dame, fit-il, cela aurait été grand dommage, car il est très beau. — Et il continue à se comporter bizarrement, car il a descendu la rivière alors qu'il devait suivre un chevalier. » Bientôt ils virent approcher Daguenet et l'inconnu. « Voyez, s'exclama la reine, je ne sais qui a pris notre chevalier ! »

---

vous en cele aigue ? — Sire, fait il, je sui uns chevaliers qui abevroie mon cheval. — Malement, fait mé sire Yvains, l'abevriés vous, que pour un poi que vous n'estes noiiés. Et ou alés vous ? — Sire, fait il, je sivoie un chevalier. » Et mé sire Yvains le conneüst bien, s'il eüst l'escu qu'il porta a l'asamblee, mais il l'avoit laissié en la maison au chevalier qu'il sivoit[b], et il en avoit pris un qui estoit viés et enfumés : et par ce pensa ses ostes qu'il seroit conneüs en la maison le roi Artu. Mais mé sire Yvains l'em proisa de mains, car il quida qu'il fust de mal afaire.

466. Lors li demande s'il siurra le chevalier ; et il dist que oïl. Et il l'en mainne au gué et passe outre. Et lors conmence a regarder la roïne, et ses chevals l'emporte contreval la riviere. Si n'ot gaires alé quant il encontra Daghinet le Fol, qui li demanda ou il aloit. Et il pense : si ne dist riens. Et Daghinés li dist : « Je vous preng », si l'en ramainne ariere, si que li chevaliers n'i met nule desfensse. Mé sire Yvains fu revenus a la roïne ; et ele dist : « Certes noiiés fust li chevaliers, se vous ne fuissiés. — Dame, fait il, mar i fust, que moult est biaus. — Et encore a il fait merveilles, fait ele, qu'il [c] s'en va la aval et il doit sivir un chevalier. » Ne demoura gaires qu'il virent venir le chevalier et Daghinet. « Veés, ce dist la roïne, ne sai qui a pris nostre chevalier. »

Aventures qualifiantes. – La prison de Malehaut.

467. Monseigneur Yvain alla à leur rencontre vers le gué. Quand il se rendit compte que c'était Daguenet, il fut très déconcerté ; il les conduisit devant la reine. « Dame, fit-il, c'est Daguenet qui a pris ce chevalier. — Daguenet, fit la reine, par la foi que vous devez à mon seigneur le roi, dites-moi comment vous l'avez pris. — Je l'ai rencontré le long de cette rivière, répondit Daguenet : il n'a pas voulu dire un mot, et je l'ai pris par la bride sans qu'il s'en défende : je l'ai donc amené tout pris. — Cela peut bien être, dit monseigneur Yvain. Je répondrai de lui, si vous le voulez. — Volontiers », fit Daguenet. La reine en rit beaucoup, et avec elle tous ceux qui avaient entendu cette conversation : nombre de chevaliers, de dames et de demoiselles s'étaient en effet rassemblés à cet endroit entre-temps. Ce Daguenet était certes un chevalier, mais c'était aussi un fou et un niais, et la créature la plus couarde que l'on puisse imaginer ; tous se moquaient de lui en raison des grandes folies qu'il faisait et qu'il racontait : il laissait par exemple entendre à tout le monde qu'il partait en quête d'aventures, et quand il revenait, il disait qu'il avait tué un chevalier, ou deux ou trois. C'était pour cette raison qu'il faisait si grand cas de celui-là. La reine regarda le chevalier de plus près ; elle le vit si bien bâti et si bien découplé que personne ne pouvait l'être davantage. « Daguenet, demanda-t-elle, par la foi que vous devez à mon seigneur le roi et à moi, savez-vous qui il est ?

---

467. Lors vait mé sire Yvains desous a l'encontre au gué. Et quant il set que c'est Daginés, si en est trop esbahis. Lors les mainne devant la roïne. « Dame, fait mé sire Yvains, Daginés a pris cest chevalier. — Daginet, fait la roïne[a], foi que vous devés mon signour le roi, dites moi conment vous presistes cest chevalier. — Je l'encontrai, fait il, selonc cele riviere, si ne volt dire mot, et jel pris au fraim, n'onques ne s'en desfendi : si l'en ai amené tout pris. — Ensi, fait mé sire Yvains, puet il bien estre. Et je l'ostagerai, se vous volés. — Ce voel je bien », fait Daginés. Et la roïne s'en rist moult, et tout cil qui l'oent, car il i avoit venus chevaliers assés et dames et damoiseles. Cil Daginés estoit chevaliers sans faille, mais ce estoit uns fols naïs et li plus couarde piece de char que on seüst, si se juoient de lui uns et autre pour les grans folies que il faisoit et qu'il disoit ; si faisoit entendant a la fois qu'il aloit aventures querre, et quant il revenoit, si disoit qu'il avoit un chevalier ochis ou .II. ou .III., et pour ce faisoit il si grans los de cestui. La roïne regarde le chevalier, si le vit si bien taillié et de cors et de menbres que nus ne pot estre mix tailliés. « Daghinet, fait la roïne, par la foi que vous devés a mon signour le roi[b] et a moi, savés vous qui il est ?

468. — Dame, fait il, si m'aït Dix, naje ; ne il ne parla onques a

468. — Dame, Dieu me vienne en aide, je n'en ai pas la moindre idée ; il ne m'a jamais dit un seul mot. » Le chevalier tenait sa lance par le milieu ; en entendant parler la reine, il leva la tête, sa main s'ouvrit, et la lance lui échappa de telle manière qu'elle transperça le samit du manteau de la reine. Celle-ci le regarda, puis dit à mi-voix à monseigneur Yvain : « Ce chevalier ne me semble guère sage. — Non, en effet, approuva-t-il ; ce n'était pas très intelligent de se laisser emmener de la sorte par Daguenet, car il aurait bien pu s'en libérer sans beaucoup d'efforts. Et il ne nous a pas encore dit un mot. Seigneur chevalier, qui êtes-vous ? » ajouta-t-il. L'autre regarda autour de lui et découvrit qu'il se trouvait au milieu de la salle. « Seigneur, répondit-il, je suis un chevalier, comme vous le voyez. — Et qu'êtes-vous venu chercher ici ? — Seigneur, je n'en sais rien. — Vous êtes prisonnier d'un chevalier, continua monseigneur Yvain, et j'ai répondu de vous. — Je veux bien le croire, fit le chevalier. — Seigneur chevalier, reprit monseigneur Yvain, ne me direz-vous rien de plus ? — Je ne sais que vous dire, seigneur. — Dame, fit monseigneur Yvain, j'ai répondu de lui. Si vous vous en portez garante vis-à-vis de Daguenet, je le laisserai aller. — Vis-à-vis de Daguenet, répondit la reine en riant, je m'en porterai bien garante pour vous. — Je le laisserai donc aller », conclut monseigneur Yvain. Il lui donna sa lance, et le conduisit au bas des escaliers, puis lui montra le gué. « Beau seigneur, lui dit-il, voici le gué, et voici le chemin qu'a pris le chevalier que vous suivez. » Et l'autre de passer le gué et de se mettre

---

moi un tout sol mot. » Et li chevaliers tenoit sa lance parmi le travers ; et quant il oï la roïne parler, si drecha le chief : et la mains li lasche, et sa lance li chiet si que li fers passa le samit del mantel la roïne. Ele l'esgarde, et puis dist a mon signor Yvain basset : « Cis chevaliers ne samble mie a estre sages. — Non voir, fait il. De sens ne li vint il mie qu'il s'en laissa ensi mener a Daginet, car a poi de desfense s'em peüst il estre desfendus[a] ; ne encore n'avoit il a nous mot parlé. Sire chevaliers, qui estes vous ? » fait il. Cil se regarde et voit qu'il est enmi la sale. « Sire, fait il, je sui uns chevaliers, ce veés vous bien. — Et que quesistes vous ci ? — Sire, fait il, ne sai. — Vous estes prisons, fait mé sire Yvains, a un chevalier ; et je vous ai ostagié. — Ce quit je bien, ce dist il. — Sire chevaliers, me dirés vous plus ? fait mé sire Yvains. — Sire, fait il, je ne vous sai que dire. — Dame, fait mé sire Yvains, je l'ai ostagié. Se vous [*d*] m'en estes garans vers Daginet, je l'en lairai aler[b]. » Et ele rist. « Vers lui, fait ele, vous serai je bons garans. — Et je l'en lairai dont aler », fait mé sire Yvains. Et il li baille sa lance, si l'en mainne par les degrés aval : se li moustre le gué. « Biaus sire, fait il, veés la le gué, et veés la la voie que li chevaliers ala que vous sivés. » Cil passe le gué, et se met a la

en route sur les traces du chevalier en direction de la forêt. De son côté, monseigneur Yvain se hâta vers son logement; il monta à cheval sans même prendre ses éperons, et se lança à la poursuite du chevalier vers la forêt, en gardant un peu de distance, car il ne voulait pas être aperçu. Le chevalier arriva à la forêt et regarda autour de lui pour voir s'il pouvait repérer le chevalier qu'il suivait; il vit sur un tertre le gonfanon d'une lance. Il se dirigea de ce côté, et quand il en fut tout près le chevalier descendit à sa rencontre. « Seigneur chevalier, fit alors celui qui le suivait, je vous ai tant suivi que je vous ai rattrapé: je veux maintenant savoir ce que vous voulez. — Je veux, répondit l'autre, que vous me donniez votre cheval et vos armes.

469. — Je n'en ferai rien, fit le chevalier. — Oh! si, que vous le vouliez ou non. Car je vous les prendrai de force. — Pas si je peux vous en empêcher », rétorqua le chevalier. Et l'autre s'éloigna sur la lande pour prendre son élan puis chargea le chevalier: celui-ci, voyant qu'il voulait le frapper, en fit autant. Le chevalier qui était descendu du tertre heurta en effet son adversaire, si fort que sa lance vola en pièces. Mais l'autre lui assena un coup si rude qu'il le jeta à terre par-dessus la croupe de son cheval. Il prit celui-ci par le frein et le ramena à son propriétaire. « Tenez, lui dit-il, voici votre cheval. Et moi, je vais m'en aller, car j'ai assez à faire ailleurs pour ne pas demeurer ici. » Le chevalier se releva d'un bond, en ripostant: « Vous ne vous en irez pas comme

---

voie aprés le chevalier vers la forest. Et mé sire Yvains vient a son ostel moult tost, et monte sor son cheval sans esperons, et vait aprés le chevalier jusques en la forest un poi de loing, qu'il ne velt mie qu'il l'apercoive. Et li chevaliers vint en la forest, si esgarde s'il veïst le chevalier que il sivoit; si vit en un tertre le gonfanon d'une lance. Et il vait cele part: et quant il vint la, si descendi li chevaliers encontre lui. « Sire chevaliers, fait cil qui le sivoit, tant vous ai sivi que je vous ai ataint: si voeil savoir que vous volés. — Je voel, fait cil, que vous me bailliés cheval et armes.

469. — Ce ne ferai je mie, fait li chevaliers. — Si ferés, fait il, ou vous voelliés u non. Car je les vous tolrai a force. — Non ferés, se je puis », fait li chevaliers. Et cil s'eslonge enmi la lande et s'adrece vers celui; et cil vit bien qu'il le velt ferir, et il fait autretel. Et li chevaliers qui ot avalé le tertre fiert l'autre si que sa lance vole em pieces. Et li autres fiert lui si durement qu'il le porte a terre par desus la crupe del cheval. Lors reprent le cheval par le frain, se li ramainne. « Tenés, fait il, vostre cheval. Et je m'en irai, car j'ai assés aillours a faire que ci a demourer. » Li chevaliers resaut em piés, se li dist: « Ensi ne vous en irés vous mie. A moi vous couvient combatre. — A vous? — Voire », fait il. Li chevaliers se traist ariere, si descent de son cheval

ça. Il vous faut combattre contre moi. — Contre vous ? — Parfaitement. » Le chevalier prit donc du champ ; il descendit de cheval et mit la main à son épée, puis assura son écu et s'élança sur son adversaire. Celui-ci se défendit du mieux qu'il put, mais le chevalier que Daguenet avait fait prisonnier le pressait fort et l'assaillait avec colère, et l'autre vit bien qu'il ne pourrait lui résister. « Arrêtez, seigneur chevalier ! lui dit-il. Je ne me battrai plus contre vous aujourd'hui. Mais venez avec moi là où je vous conduirai, et je vous montrerai des merveilles. — Où cela ? — Pas très loin d'ici. — Dans ce cas, j'irai », conclut le chevalier.

470. Ils remontèrent à cheval. Le chevalier de Daguenet n'avait pas brisé sa lance ; l'autre chevalier partit en tête, et il lui emboîta le pas. Monseigneur Yvain avait entendu tout ce qui s'était passé entre eux ; il réfléchit et décida qu'il les suivrait encore un peu. Lorsque le chevalier du tertre eut ainsi emmené l'autre pendant quelque temps, il lui dit : « Voyez, deux géants ont ravagé une partie du pays ; là où ils ont leur repaire n'ose passer personne qui aime le roi Arthur, ou la reine, ou ceux de sa maison. Approchez-vous d'eux, si vous le voulez, ajouta-t-il. En voici un, et voilà l'autre. » L'autre chevalier ne discuta pas davantage, il prit son écu par les courroies, mit sa lance sous son aisselle, et éperonna son cheval en direction du premier géant. Celui-ci le vit venir et lui cria de très loin :

471. « Chevalier, si tu hais le roi Arthur et la reine, et ceux

---

et prent s'espee, si trait[a] l'escu avant et court sus au chevalier ; et cil se desfent au mix qu'il pot, mais li chevaliers que Daginés ot pris le[b] haste moult et li court sus moult iriés, et cil voit bien qu'il n'avroit duree vers lui : se li dist : « Estés, sire chevaliers ! Je ne me combatrai huimais a vous. Mais venés la ou je vous menrai, si vous mousterrai merveilles. — Et ou est ce ? fait il. — Il n'i a gaires de voie, fait cil. — Dont i irai je », fait il.

470. Lors montent sor lor chevals. Et li chevaliers Daginet n'ot mie sa lance brisie ; et li chevaliers s'en vait avant, et cil le siut aprés. Mé sire Yvains ot tout oï quan qu'il avoient[a] dit, et se pen[e]se qu'il ira encore aprés aus. Et quant li chevaliers ot une piece mené l'autre, se li dist : « Veés la, fait il, .II. gaians qui ont une partie de cest païs deserte ; ne[b] par ci ou il conversent[c] n'ose nus passer qui aint le roi Artu ne la roïne ne ciaus de sa maison. Ore si alés jusqu'a aus, fait il, se vous volés. Veés ens cha l'un, et la l'autre. » Et li chevaliers ne tint plus parole, ains prent son escu par les enarmes et met la lance sous l'aissele et fiert le cheval des esperons, si adrece le cheval vers l'un[d]. Et li gaiant le voit venir, se li escrie de moult loing :

471. « Chevaliers, se tu hes le roi Artu et la roïne et ciaus de sa

de sa maison, viens tranquillement : tu ne risques rien de nous. Mais si tu les aimes, tu es mort ! — Par ma foi, je les aime ! » rétorqua le chevalier. Le géant leva une lourde masse, croyant en frapper le chevalier ; mais il était grand, et avait de longs bras : il dépassa le chevalier et la masse se ficha en terre. De son côté, le chevalier le transperça de sa lance et l'abattit mort au passage. L'autre géant leva sa masse à son tour, et en frappa le cheval sur la croupe, de sorte qu'il lui brisa les deux postérieurs. Le chevalier se reçut sur ses pieds et tira l'épée : il était furieux de la mort de son cheval ; il assura son écu et marcha sur le géant ; ce dernier souleva sa masse pour frapper : il toucha l'écu du chevalier, dont tout ce qu'il en heurta fut réduit en miettes. Mais le chevalier le frappa au bras de telle sorte qu'il lui trancha le poing qui tenait la masse ; le géant leva l'autre poing, et voulut le frapper. Le chevalier cependant lui transperça la jambe et fit voler son pied au sol : le géant tomba, et le chevalier lui coupa la tête. Une jeune fille passa alors devant monseigneur Yvain, très belle et très élégante. « Seigneur, lui dit-elle, c'est la troisième. » Monseigneur Yvain ne comprit pas ce qu'elle voulait dire ; il se dirigea vers le chevalier. Et quand celui-ci aperçut monseigneur Yvain, il lui dit :

472. « Avez-vous vu, seigneur chevalier, comme ces vils géants ont tué mon cheval ? Désormais, il va me falloir aller à pied. — Non, répondit monseigneur Yvain, s'il plaît à Dieu.

---

maison, si vien seürement avant : tu n'as garde de nous. Et se tu les aimmes, tu es mors ! — Par foi, je les aim ! » fait il. Et li gaians hauche une grant mache, si quide ferir le chevalier ; mais il fu grans, si ot les bras lons si qu'il trespasse le chevalier et le cheval : si fiert la mache en terre. Et li chevaliers fiert lui de la lance parmi le cors, si le jete mort au passer outre que il fait. Et li autres gaians hauche la mache et fiert par desus la crupe del cheval, se li brise ambesdous les quisses. Et li chevaliers saut em piés, si sache l'espee et est[a] moult iriés de son cheval qui mors estoit, si traist son escu avant et vient vers le gaiant. Et li gaians hauche la mache pour ferir et fiert en l'escu al chevalier, et ce qu'il en consiut porte il a terre. Et li chevaliers fiert le gaiant el bras si qu'il li fait le poing voler a terre a toute la mache ; et li gaians hauche l'autre poing, si le quide ferir. Et li chevaliers le fiert en la gambe, si qu'il li fait le pié voler ; et li gaians chiet : et puis li cope la teste. Et une pucele passe par devant mon signour Yvain, si estoit moult bele et moult bien acesmee, et dist : « Sire chevaliers, ce est la tierce. » Et mé sire Yvains n'entent mie pour coi ele le dist, ains vint vers le chevalier[b]. Et quant li chevaliers aperchut mon signour Yvain, si li dist :

472. « Avés veü, sire chevaliers, de ces vilains qui ont mon cheval ocis ? Or m'en couvenra il aler a pié ! — Non ferés, fait mé sire

Car je vous donnerai le mien. Mais dites à ce chevalier qu'il me porte à Camaalot en croupe. — Seigneur, merci mille fois pour votre cheval, car vous ne pourriez pas me le confier à un meilleur moment. » Puis il dit au chevalier qui l'avait amené : « Descendez. » Et celui-ci s'exécuta. Puis l'autre dit à monseigneur Yvain : « Seigneur, montez, et il s'installera derrière vous. » Monseigneur Yvain se mit donc en selle, et le chevalier monta en croupe, tout armé qu'il était. Ainsi le chevalier qui avait conquis les géants s'en alla-t-il à ses affaires, cependant que monseigneur Yvain et l'autre chevalier se dirigeaient vers Camaalot. La reine revenait de l'église escortée par monseigneur Gauvain ; la salle était remplie de chevaliers. Et ceux qui étaient aux fenêtres de la galerie s'exclamèrent : « Voici un prodige ! Monseigneur Yvain vient par ici, et il amène un chevalier armé en croupe ! » Monseigneur Yvain mit pied à terre devant les marches, et recommanda à Dieu le chevalier qui s'en alla aussitôt ; puis il entra dans la salle et rencontra la reine et monseigneur Gauvain qui revenaient de l'église. « Monseigneur Gauvain, dit-il, on parle beaucoup des merveilles qui se produisent à Camaalot, paraît-il, et on a bien raison. Mais je ne crois pas qu'il y ait ici un chevalier qui en ait vu autant que moi aujourd'hui. — Racontez-le-nous donc », répliqua monseigneur Gauvain. Et il leur fit le récit de ce qu'il avait vu du chevalier : il leur conta comment il avait combattu l'autre chevalier, et aurait pu le mener à outrance

---

Yvains, se Dix plaist. Car je vous donrai le mien. Mais dites a cest chevalier[a] qu'il m'enport deriere soi tresques a Camaalot. — Sire, fait il, grans mercis de vostre cheval, car en meillour point nel me peüssiés donner. » Lors dist au chevalier [f] qui l'avoit amené : « Descendés. » Et li chevaliers est descendus. Si dist a mon signor Yvain : « Sire, montés en la sele, et il montera deriere vous[b]. » Et mé sire Yvains monta et li chevaliers deriere lui, si armés com il estoit. Et li chevaliers qui les gaians ot conquis s'en vait en son afaire, et mé sires Yvains et li autres chevaliers viennent a Camaalot. Et la roïne revenoit del moustier ; si l'en amenoit mé sires Gavains. Et la sale estoit toute plainne de chevaliers. Et cil qui as fenestres de la loge estoient disent : « Veés merveilles. Mé sire Yvains si vient ci : si aporte[c] un chevalier armé deriere lui ! » Et mé sire Yvains descent au pié del degré, si conmande le chevalier a Dieu : si s'en vait. Et mé sire Yvains entre en la sale et encontre la roïne et mon signour Gavain qui viennent del mostier. « Mé sire Gavain, dist il, on parole des merveilles qui aviennent a Camaaloth, ce dist on. Et certes on dist voir. Mais je ne quit qu'il ait chevalier chaiens qui tant en ait veü come j'ai hui en cest jour fait. — Dont le[d] nous dites », fait mé sires Gavains. Et il lor dist oiant tous ce qu'il avoit veü del chevalier, et conte conment il se combati au chevalier et qu'il l'eüst outré d'armes, s'il

s'il avait voulu, et aussi comment il avait tué les deux géants. Quand Daguenet entendit cela, il bondit et s'écria : « C'eſt le chevalier que j'ai pris qui a fait tout cela ? — Oui, oui, vraiment, c'eſt lui, fit monseigneur Yvain.

473. — Par Dieu, s'exclama-t-il, voilà les chevaliers que je sais prendre ! Par Dieu, si c'était vous qui l'aviez capturé, vous vous en vanteriez bien fort ! » Mais monseigneur Yvain dit à monseigneur Gauvain : « J'en ai encore davantage à vous raconter. Car lorsque le chevalier eut conquis les géants, une jeune fille s'approcha de moi et dit : "Seigneur chevalier, c'eſt la troisième." » À ces mots, monseigneur Gauvain baissa la tête avec un petit sourire. La reine le remarqua ; elle le prit par la main et alla s'asseoir avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre. « Par la foi que vous devez à mon seigneur le roi et à moi-même, fit-elle, dites-moi ce qui vous a fait rire. — Je vais vous le dire, répondit-il. C'eſt que la demoiselle a dit "C'eſt la troisième" à monseigneur Yvain. Dame, vous souvenez-vous de ce que la jeune fille vous a dit à la Douloureuse Garde ? Celle qui était en prison dans la tourelle ? Vous l'avez bien entendu tout comme moi. — Je ne m'en souviens pas, fit la reine. — Elle nous dit, reprit monseigneur Gauvain, que nous aurions des nouvelles du chevalier qui nous a fait entrer dans la Douloureuse Garde à la première assemblée qui aurait lieu au royaume de Logres, à la deuxième et à la troisième. Celle-ci eſt la troisième. Le chevalier qui a tué les géants, c'eſt Lance-

---

volsiſt ; et com il avoit les .II. gaians mors. Et quant Daginet l'ot, si saut avant et s'escrie : « C'eſt li chevaliers que je pris, qui tout ce a fait ? — Voire voir, fait mé sire Yvains, c'eſt mon.

473. — En non Dieu ! fait il. Tels chevaliers sai je prendre ! En non Dieu ! se vous l'eüssiés pris, si nous en fesissiés vous tous cointes. » Et mé sire Yvains diſt a mon signour Gavain : « Encore vous dirai je plus. Car quant li chevaliers ot les gaians conquis, si vint une pucele par devant moi qui diſt : "Sire chevaliers, c'eſt la tierce." » Et quant mé sires Gavains l'ot, si embronche la teſte et sourriſt. Et la roïne s'em priſt garde ; si priſt mon signour Gavain par la main, si s'en vont seoir a une feneſtre. Et ele li a dit : « Par la foi que vous devés a mon signour le roi et a moi, dites moi pour coi vous resiſtes ore. — Je le vous dirai, fait il. De ce que la[a] pucele diſt : "C'eſt la tierce" a mon signour Yvain. Dame, membre vous il de ce que la pucele vous diſt a la Dolerouse Garde, cele qui eſtoit en la tourele em prison ? Et ja l'oïſtes vous ausi bien conme je fis. — Il ne m'en membre, fait la roïne. — Ele nous diſt, fait mé sire Gavains, que nous orrienmes nouveles del chevalier qui nous fiſt entrer a la Dolerouse Garde a la premiere assamblee [*216a*] qui seroit el roiaume de Logres, et a la seconde et a la tierce. Et c'eſt ci la tierce[b]. Et li chevaliers qui les gaians a mors eſt Lanselos del Lac, bien le saciés. — Je

lot du Lac, sachez-le bien. — Je vous crois », fit la reine. Mais pendant ce temps Daguenet faisait un vacarme insupportable, et disait à chacun qu'il avait capturé le bon chevalier qui avait tué les géants : « Et vous n'en prenez pas de pareils ! »

474. Ils attendirent ainsi jusqu'au soir que le roi revienne du bois. On lui conta alors les nouvelles du chevalier qui avait tué les géants, et il en éprouva une grande joie, ainsi que ses compagnons et que tous les gens du pays. Daguenet vint le trouver et lui dit : « Seigneur, par la foi que je vous dois, c'est moi qui ai pris le bon chevalier ! » Et le roi s'en amusa de bon cœur, et tous les autres avec lui.

475. Le conte dit qu'après avoir conquis les géants le chevalier chevaucha jusqu'à ce qu'il ait traversé la forêt de part en part. Le soir commençait à tomber ; le chevalier rencontra un vavasseur qui venait de la forêt. Il était seul, à l'exception d'un écuyer qui portait troussé sur sa selle un chevreuil qu'ils avaient pris dans le bois. En voyant le chevalier, le vavasseur le salua et lui dit : « Seigneur chevalier, il est bien temps de chercher un gîte pour la nuit. Je vous offre un logement bel et bon, si cela vous plaît, et vous y mangerez de ce chevreuil. » Le chevalier vit bien qu'il était temps de se loger, il accepta et suivit le vavasseur. Sur ces entrefaites arriva la demoiselle qui avait dit à monseigneur Yvain « C'est la troisième », et ils chevauchèrent tous les quatre jusqu'à la maison du vavasseur. Ils furent confortablement hébergés

---

vous en croi bien », fait la roïne. Mais Daginés fait tel noise que nus ne puet a lui durer, et dist a chascun qu'il avoit pris le bon chevalier qui les gaians ocist : « Tels chevaliers ne prendés vous mie. »

474. Ensi atendirent jusques as vespres que li rois revint del bois. Et on li conta les noveles que uns chevaliers a les gaians mors. Et moult en a li rois grant joie, et si compaingnon et toutes les gens del païs. Et Daginés vint a lui et si li dist : « Sire, par la foi que je vous doi, je pris le bon chevalier. » Et li rois enconmencha a rire moult volentiers, et ausi firent tot li autre.

475. Or dist li contes que quant li chevaliers ot les gaians conquis, qu'il chevaucha tant qu'il ot toute la forest trespassee, et lors conmencha a avesprir. Si encontra un vavasour qui de la forest venoit. Li vavasours n'avoit compaingnon fors un sol esquier, qui portoit un chevrel toursé qu'il avoient pris en la forest. Quant li vavasours voit venir le chevalier, si le salue et li dist : « Sire chevaliers, il est huimais bien tans de herbergier[a], si ai ostel bel et bon a vostre oels, s'il vous plaist ; et si mengerés de cest chevrel. » Li chevaliers voit bien qu'il est tans de herbergier : se li otroie a herbergier et s'en vait[b] aprés le vavasor. Et maintenant vint la damoisele qui a mon signour Yvain avoit dit : « C'est la tierce » ; si s'en vont tout .IIII. jusques en la maison au vavasour. La nuit furent bien herbergié, et

cette nuit-là, et le lendemain matin, après avoir entendu la messe, le chevalier se remit en route, en homme qui allait à la recherche des aventures. Il advint un jour[1], alors qu'il chevauchait avec la jeune fille, qu'ils parvinrent à tierce à une chaussée qui s'étendait bien sur une lieue de long, et était entourée de part et d'autre de marais profonds.

476. À l'entrée de cette chaussée se dressait un chevalier en armes. Lorsque le chevalier aux géants s'approcha, l'autre s'avança et lui demanda qui il était. Il répondit qu'il faisait partie des chevaliers du roi Arthur. « Au nom de Dieu ! s'exclama le chevalier de la chaussée, puisque vous êtes de la maison du roi Arthur, vous ne passerez pas par ici, non plus que tout chevalier qui soit à lui : car je le hais plus que personne au monde, et je ne chérirai jamais un homme qui l'aime. En effet, ceux de sa maison m'ont fait trop grand outrage en la personne de mes parents. — Quel tort vous ont-ils causé ? demanda l'autre chevalier. — Il arriva, reprit le premier, qu'un chevalier blessé se présenta à sa cour, il y a déjà longtemps : il avait deux tronçons de lance dans le corps et un fragment d'épée enfoncé dans la tête, et il pria le roi de le faire déferrer. Le roi le fit, en effet, par un chevalier qui jura sur les reliques de venger le blessé de tous ceux qui diraient qu'ils aimaient mieux celui qui l'avait ainsi traité que lui. Et ce chevalier a tué il y a deux jours un de mes cousins germains, un homme de grande valeur ; mais il a plus à faire qu'il ne croit, celui qui s'est engagé dans cette entreprise, car

---

au matin quant il orent messe oïe, si rentra li chevaliers en son chemin, come cil qui les aventures aloit querant. Un jour avint que il che[*b*]vauchierent entre lui et la pucele ; et vinrent a ore de tierce en une chaucie qui bien duroit une liue de lonc, si avoit marés grans et parfons d'une part et d'autre.

476. A l'entree de la chaucie estoit uns chevaliers tous armés. Et quant li chevaliers l'aproce, si se traist li autres avant et li demande qui il est. Et il respont qu'il est des chevaliers le roi Artu. « En non Diu ! fait li chevaliers, puis que vous estes de la maison le roi Artu, dont ne passerés vous mie par ci, ne chevaliers qui a lui soit : car je le has plus que nul home, ne ja n'avrai chier home qui l'aint. Car cil de sa maison m'ont fait trop grant outrage de mon parenté. — Quel damage ? » fait il. Et il li dist : « Il avint, fait il, c'uns chevaliers navrés[a] vint a sa maison lonc tans a, et si avoit .II. tronchons de lance parmi le cors et la piece d'une espee en la teste : se li proia qu'il le fesist desferrer. Et il le fist desferer a un chevalier qui jura sor sains qu'il le vengeroit de tous ciaus qui diroient qu'il ameroient mix celui qui ce li fist que lui. Si m'ocist awan un mien cousin germain moult prodome : mais plus a cil a faire que il ne quide qui ce a empris, car moult i a encore a ocirre des amis au mort. — Conment ? fait li che-

il y a encore bien des amis du mort à tuer. — Comment, fit le chevalier aux géants, êtes-vous de ceux qui aiment mieux le mort que le blessé ? — Je dois bien mieux l'aimer, répliqua l'autre, puisque c'était mon oncle[1]. — Certes, j'en suis navré : car je croyais m'en aller sans problème, et il va me falloir vous combattre. — Êtes-vous donc celui qui doit venger le blessé ? — Je ferai en tout cas de mon mieux. — Et je vous dis, moi, que je vengerai mon cousin ou que j'y mourrai. »

477. Là-dessus ils s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux. Le chevalier de la chaussée brisa sa lance, mais l'autre le frappa si fort de la sienne qu'il le porta à terre. Il était jeune et agile, cependant, et se releva rapidement : il se couvrit de son écu et tira son épée, et ils se ruèrent l'un sur l'autre. Ils échangèrent de grands coups sur le heaume, au point de se les enfoncer dans le crâne, et faussèrent leurs hauberts en plusieurs endroits. Mais le chevalier de la chaussée commença bientôt à fatiguer, et à céder de plus en plus de terrain. L'autre, à qui ni la force ni le souffle ne faisaient défaut, le pressait durement, et fit voler en pièces une partie de son écu. Le chevalier de la chaussée avait perdu beaucoup de sang ; un des lacets de son heaume se rompit et son adversaire saisit l'occasion pour le lui arracher de la tête et le jeter aussi loin que possible. « Il vous faut maintenant admettre, dit-il, que vous aimez mieux le blessé que le mort. — Je ne vois pas encore de raison de le dire, rétorqua l'autre. — Il vous faut le dire, ou bien vous

---

valiers, eſtes vous de ciaus qui mix aimment le mort que le navré ? — Je le doi, fait il, bien mix amer, come cil qui fu mes oncles. — Certes, fait li autres, ce poise moi. Car il me couvenra a vous meller, et je m'en quidoie aler delivrement. — Eſtes vous dont cil[b] qui le navré devés vengier ? » Et il diſt qu'il en fera son pooir. « Et dont vous di je, fait il, que je vengerai mon cousin ou g'i morrai. »

477. Lors guenciſt li uns vers l'autre de si grant aleüre come li cheval porent aler. Et li chevaliers de la chaucie brise sa lance, et li autres le fiert si durement del glaive que il le porte a terre ; mais il fu jouenes et viſtes, et fu toſt resaillis em piés ; et met l'escu avant et traiſt l'espee : si courut sus li uns l'autre. Si s'entredonnent grans cops desus les hiaumes, si les font embroiier dedens les teſtes, et se fausent les haubers em pluisours lix. Mais li chevaliers de la chaucie conmence a lasser, et li laisse la place plus et plus. Et cil le haſte durement, qui assés ot alainne et force : se li fait voler em pieces une partie de son escu. Et cil a moult perdu del sanc ; se li eſt rompus uns des las de son hiaume. Et cil saut : se li esrace de la teſte, si le jete loing tant com il pot jeter. Se li diſt : « Ore vous [*c*] couvient il otroiier que vous amés mix le navré que le mort. — Encore ne voi je, fait il, pour qui je le die. — Dire, fait il, le vous couvient, ou vous

mourrez. » Il l'assaillit de plus belle, et l'autre se couvrit la tête de ce qui lui restait d'écu et se défendit un bon moment ; mais à la fin il ne put durer davantage, car son adversaire lui donna un si grand coup sur la tête qu'il le fendit jusqu'aux dents : il tomba mort. Le chevalier en fut désolé, mais il ne pouvait rien y faire. Il revint à son cheval, que la jeune fille tenait, et se mit en selle. Et ils s'en allèrent tous deux sur la chaussée, jusqu'à ce qu'ils arrivent à proximité d'une cité qu'on appelait le Puits de Malehaut.

478. Ils furent alors rejoints par deux écuyers qui portaient, l'un l'écu, l'autre le heaume du chevalier tué ; ils les dépassèrent sans dire un mot et s'en allèrent au grand galop. Le chevalier aux géants et la jeune fille s'approchèrent de la cité. Mais lorsqu'ils parvinrent devant la porte, une grande clameur s'éleva, et plus de quarante attaquants, aussi bien chevaliers qu'hommes d'armes, se précipitèrent sur le chevalier. Ils l'assaillirent tous ensemble et les lardèrent de coups de lance, lui et son cheval, si bien qu'ils les firent tomber à terre tous deux et tuèrent le cheval ; le chevalier demeura à pied. Mais il lutta énergiquement avec son épée, tailladant leurs lances et tuant leurs chevaux. Lorsqu'il vit cependant qu'il ne pourrait résister indéfiniment, il s'élança sur les marches de l'escalier d'une maison fortifiée qui se dressait là, et continua à se défendre du mieux qu'il pouvait, jusqu'à ce que la dame de la ville arrive. Ses assaillants le pressaient déjà de si près qu'ils l'avaient forcé à s'agenouiller trois fois. La

---

morrés. » Lors li corut sus ; et cil jete[a] tant de l'escu qu'il ot desor sa teste. Et cil se desfent une grant piece, mais en la fin ne pot durer, car cil li donne si grant cop en la teste qu'il le fent tout jusques es dens ; et il chiet mors. Et cil en est moult dolans, s'il le peüst amender. Lors vint a son cheval que la pucele tenoit, si est montés. Et s'en vont entr'aus .II. toute la chaucie, tant qu'il aproce une cité c'on apeloit le Pui de Maleholt.

478. Lors les ont ataint doi esquier dont li uns portoit l'escu au chevalier et li autres le hiaume, si s'em passent par delés le chevalier sans dire mot, et s'en vont les grans galos. Et li chevaliers oirre entre lui et la pucele vers la cité. Et quant il vint devant la porte, si leva uns moult grans cris : se li vinrent a l'encontre que chevalier que sergant plus de .XL. et li laissent courre tout ensamble, et couvrent de lor lances et lui et son cheval si que il portent a terre et l'un et l'autre, si ont le cheval mort. Et il est remés a pié, si se desfent moult durement de s'espee : si lor decope lor glaives et lor ocist lor chevaus. Mais quant il voit qu'il ne porra durer, si se lance sor le degré d'une fort maison qui illoc estoit, et la se desfent tant com il pot, et tant que la dame de la vile i est venue. Et il l'avoient ja tenu si court que il l'avoient mis as jenous par .III. fois. Et ele li dist qu'il se rende

dame lui dit de se rendre. « Dame, dit-il, quel eſt mon crime ? — Vous avez, fit-elle, tué le fils de mon sénéchal que voici. — Dame, répliqua-t-il, je le regrette bien, mais il a fallu que je le fasse. — Rendez-vous à moi, répéta-t-elle : je le veux, et je vous le conseille[1]. » Il s'exécuta et lui rendit son épée ; elle le conduisit chez elle, sans que personne n'ose plus le toucher. La dame le mit en prison dans une geôle qui se trouvait au fond de la grande salle. Elle était de pierre, large au sol et étroite au sommet ; elle mesurait deux toises dans toutes les directions et s'élevait jusqu'au plafond de la salle. De chaque côté de la geôle il y avait deux fenêtres de verre, si transparentes que ceux qui étaient à l'intérieur pouvaient parfaitement voir tous ceux qui entraient dans la salle[2].

479. Cette geôle était très belle, toute close de barreaux hauts et forts ; le chevalier pouvait s'y déplacer librement à l'intérieur sur toute la longueur d'une chaînée attachée à des anneaux. Mais la demoiselle qui était venue avec lui n'en savait rien, car elle était partie dès qu'elle avait vu le chevalier abattu. Elle croyait bien qu'il était mort, et elle en éprouva une telle douleur qu'elle n'osa pas retourner à sa Dame du Lac[1], mais se fit religieuse dans le premier monaſtère qu'elle rencontra.

480. Le conte dit ici qu'il arriva un jour, alors que le roi Arthur séjournait à Camaalot, que la demoiselle[1] lui envoya un message, l'informant que Galehaut, le fils de la Géante, était entré sur ses terres et les lui avait dérobées, à

---

a li. « Dame, fait il, c'ai je forfait ? — Vous avés, fait ele, mort le fil a mon seneschal qui ci eſt. — Dame, fait il, ce poise moi, mais ensi le me couvint il faire. — Rendés vous, fait ele, a moi : car je le vous lo, et si le voel. » Et il si fiſt. Et li rent s'espee, et ele le mainne en ses maisons, ne puis n'ot nul qui le touchaſt. Et la dame le miſt em prison en une gaiole qui eſtoit au chief de la sale. Cele gaiole eſtoit de pierre, si eſtoit lee par desous et par desus graille ; si avoit .II. toises en tous sens, et ert halte tresc'a la couverture de la sale. Et en chascune quarrure de la gaiole[a] avoit .II. feneſtres de voirre, si cleres que[b] cil qui eſtoient dedens pooient bien veoir tous ciaus qui entroient en la sale.

479. Moult eſtoit bele la gaiole, et si eſtoit bien close de pronnes de fer hautes et fors : si pooit aler li chevaliers dedens tant com une chaine duroit qui eſtoit fermee a ses aniaus. Mais la pucele qui avoc lui eſtoit venue n'en savoit mot, car ele s'en eſtoit alee si toſt com ele vit le chevalier abatu. Et quidoit [*d*] bien que il fuſt mors, si en ot tel duel qu'ele n'osa retourner a sa Dame del Lac, ains se rendi en la premiere maison de religion qu'ele trouva.

480. Or diſt li contes que un jor avint que li rois Artus sejournoit a Kamaaloth que la damoisele li envoia un message ; et li manda que Galehols, li fix a la Gaiande[a], eſtoit entrés en sa tere et toute li avoit

l'exception de deux châteaux qui se trouvaient à l'extrémité la plus reculée. « Roi Arthur, fit le messager, ma dame de Malehaut vous fait dire de venir défendre votre terre, car elle, elle ne peut se défendre sans vous. — J'irai sans tarder, répondit le roi. Dis-moi, ajouta-t-il, a-t-il beaucoup d'hommes ? — Seigneur, repartit le messager, il a bien cent mille hommes à cheval[2]. — Cher ami, reprit le roi, faites savoir à votre dame que je me mettrai en route cette nuit ou demain pour marcher contre Galehaut. — Seigneur, intervinrent les hommes d'Arthur ; il n'en eſt pas queſtion. Vous attendrez vos hommes, car il en a amené un grand nombre et vous êtes ici avec juſte vos compagnons : vous ne devez pas courir de risque. — Dieu ne me vienne jamais en aide, s'exclama le roi, si quand un ennemi pénètre dans ma terre je reſte dormir plus d'une nuit dans la même ville avant de l'avoir rejoint ! »

Premier affrontement avec Galehaut.

481. Au matin, le roi se mit en route, et il chevaucha jusqu'au château de la jeune fille ; les siens se logèrent dans des pavillons ; ils étaient bien sept mille, pas plus à ce moment-là. Mais le roi avait envoyé dans tout le pays ses convocations, et avait mandé à tous ses vassaux qu'ils viennent, à pied et à cheval, et amènent avec eux autant d'hommes qu'ils le pourraient. Galehaut avait assiégé un château, et il avait avec lui une grande troupe d'hommes de pied qui portaient, et tiraient, des flèches empoisonnées[1], et qui étaient

---

tolue, fors .II. caſtiaus qu'ele avoit el chief de sa terre de cha. « Rois Artus, fait li messages[b], ma dame de Malouaut vous mande que vous veigniés desfendre voſtre terre, car ele ne se puet desfendre se vous n'i venés. — Je i irai, fait li rois[c], haſtivement. Or me di, fait li rois, a il auques de gent ? — Sire, fait il, il a bien .C.M. homes a cheval. — Biaus amis, fait li rois, or dites a voſtre dame que je mouverai anuit ou demain pour aler encontre Galeholt. — Sire, font si home, non ferés ; ains atendrés vos gens, que cis a trop gens amené et vous eſtes ci priveement : si ne vous devés pas metre en aventure. — Ja Dix ne m'aït, fait li rois, quant ja hom enterra en ma terre pour faire mal, se je gis plus c'une nuit en une vile tant conme je soie la. »

481. Au matin s'en mut li rois et oirre tant qu'il vint au chaſtel a la pucele, et herbergent es paveillons. Et il avoient bien .VII.M. chevaliers, et si n'en avoit pas plus encore ; mais il ot partout semons et pres et loing, et mande[a] que tout viengnent a pié et a cheval, et amaint chascuns quan qu'il porra avoir de gent. Et Galehols avoit un chaſtel assis, et ot amené une grant[b] gent a pié qui traient et portent saietes entoschies de venim ; et eſtoient bien armé conme gent a pié. Et avoient amené rois de fer qui venoient en chars et en charetes ; et

par ailleurs bien armés pour des gens à pied. Ils avaient aussi apporté des palis de fer qui voyageaient en char et en charrette : il y en avait tant qu'ils pouvaient en entourer tout le camp, de sorte que l'armée n'avait pas à craindre d'être prise à revers.

482. Galehaut entendit dire que le roi Arthur était arrivé, mais qu'il n'avait pas encore beaucoup d'hommes. Il fit venir les vingt rois qu'il avait conquis, et autant d'autres qu'il lui plut parmi ses hommes. « Seigneurs, leur dit Galehaut, Arthur est arrivé. Mais il n'a encore guère de gens, à ce que l'on m'a dit. Et ça ne serait pas honorable pour moi de m'engager en personne contre si peu d'hommes ; en revanche, je veux bien que les miens s'opposent aux siens. — Seigneur, fit le roi des Cent Chevaliers, envoyez-moi là-bas demain matin. — Je veux bien », dit Galehaut. Le lendemain à l'aube, le roi des Cent Chevaliers se mit donc en route pour aller observer le roi Arthur, près du château où celui-ci se trouvait : c'était le Puits de Malehaut, et il était quand même éloigné d'une distance de sept lieues anglaises ; entre la cité et le camp du roi Arthur il y avait une haute colline, plus proche du camp que de la cité. C'est là que le roi des Cent Chevaliers monta pour observer le roi Arthur, et il lui sembla qu'il y avait plus de sept mille chevaliers. Il s'en retourna à Galehaut et lui dit : « Seigneur, j'ai estimé leurs forces : il y a bien dix mille chevaliers, à mon avis. » Il prétendit qu'il y en avait davantage parce qu'il ne voulait pas être blâmé des gens de Galehaut[1]. Celui-ci répondit : « Prenez-en donc dix mille aussi. » C'est ce qu'il fit ;

---

en a[*e*]voient tant de rois qu'i enclooient toute lor ost, si que l'ost n'avoit garde par deriere.

482. Galehols oï dire que li rois Artus ert venus, mais n'avoit encore gaires de gent. Si a mandé de ses hommes[a] les .xx. rois qu'il avoit conquis, et des autres tant que lui plot. « Signour, fait Galehols, Artus est venus. Mais il n'a encore gaires de gent, ce m'a on dit ; ne ce ne seroit pas m'onours se mes cors i assamblast a si poi de gent ; mais de ma gent voel je bien qu'il assamblecent a la soie. — Sire, fait li rois des .c. Chevaliers, envoiés i moi le matin. — Je l'otroi bien », fait Galehols. Au matin a l'aube aparant mut li rois des .c. Chevaliers pour sourveoir l'ost le roi Artu pres del chastel ou li rois ert : estoit li Puis de Maloaut, et n'estoit mie si pres qu'il n'i eüst .vii. lieues englesches, et entre la cité et l'ost le roi Artu avoit un grant tertre, et plus pres de l'ost que de la cité. La monta li rois des .c. Chevaliers por sourveoir le roi Artu, et li samble qu'il i ait[b] plus de .vii.m. chevaliers. Et il retourne a Galeholt, se li a dit : « Sire, je ai lor gent esmee : si i a bien .x.m. chevaliers par le mien essient. » Si dist qu'il en i ot plus pour ce qu'il ne voloit mie estre blasmés de la gent Galeholt. Et Galehols respont : « Si prendés .x.m. chevaliers. » Et il si

les élus s'armèrent et s'en allèrent en désordre vers le camp du roi Arthur, sans organiser de plan d'attaque ou se partager en corps de bataille.

483. La nouvelle parvint au roi Arthur que les chevaliers de Galehaut arrivaient de cette manière désordonnée, et ses hommes s'armèrent au plus vite. Le roi avait appris que Galehaut ne venait pas : il ne voulut pas non plus s'engager. « Mais, déclara-t-il, j'y envoie monseigneur Gauvain. » Et il lui conseilla d'organiser ses troupes en corps de bataille. « Prenez bien garde, ajouta-t-il, que cela soit fait sagement, car ils ont encore nettement plus de gens que nous. — Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, ce sera fait du mieux que nous pourrons. » Monseigneur Gauvain et les autres passèrent l'eau aux gués — le camp en effet était situé au bord d'une rivière[1]. Une fois sur l'autre rive, ils organisèrent leurs troupes et se répartirent en corps de bataille. Les gens de Galehaut, de leur côté, arrivèrent tout en désordre, et monseigneur Gauvain envoya l'une de ses unités contre eux pour engager le combat : ils y allèrent tout frais et désireux de se battre, mais les autres les attendaient de pied ferme. Les hommes de Galehaut étaient si nombreux que le premier corps de bataille ne suffit pas pour leur résister, et quand monseigneur Gauvain vit que le moment était venu, il en envoya un autre, puis le troisième, puis le quatrième. Puis, quand il vit que les neuf mille étaient vaincus, il chevaucha en personne pour se joindre au combat. Une fois sur place, il se comporta mieux que personne ; il y avait beau-

---

fist ; si s'armerent et en vont tout desreé vers l'ost le roi Artu, c'onques n'i ot bataille rengie ne conroi devisé.

483. La nouvele vint au roi Artu que li chevalier Galeholt viennent tot desreé, et il s'arment moult tost. Si[a] oï li rois dire que Galehols n'i vint mie, se n'i volt pas aler : « Ains j'envoie mon signour Gavain. » Et li dist qu'il devisece ses batailles. « Et gardés, fait il, que sagement soit fait. Car il ont assés plus grant gent que nous n'aions encore. — Sire, fait mé sires Gavains, il ert fait au mix que nous porrons. » Mé sires Gavains et li autre passerent outre l'aigue as gués, que l'ost estoit herbergie sor une riviere. Quant il ont l'aigue passé, si devisent lor conrois et lor batailles. Et la gent Galeholt viennent tout desreé, et mé sire Gavains lor envoie une bataille encontre pour assambler, et cil vinrent frés et volentieu pour capler, et cil les recoillent bien. Et les gens Galeholt vinrent si espés que cil ne les porent sousfrir, et quant mé sire Gavains voit que poins fu, si en revoie une autre bataille, et puis la tierce et puis la quarte. Et quant il voit que li .IX.M. sont vaincu, [f] si chevauche il ses cors pour assambler a aus, et quant il est venus a l'asamblee, si le fait si bien conme nus plus ; et moult i ot des proisiés chevaliers de la maison le roi Artu qui[b] moult

coup de chevaliers renommés de la cour du roi Arthur qui accomplissaient aussi de beaux exploits, et du côté de Galehaut il y avait également de bons combattants.

484. La bataille se prolongea longtemps. Il y eut bien des hauts faits de part et d'autre, mais en définitive les gens de Galehaut ne purent résister à ceux du roi Arthur, bien qu'ils soient plus nombreux : les sept mille chevaliers les défirent et les chassèrent du champ de bataille. Lorsque le roi des Cent Chevaliers vit s'enfuir les siens, complètement déconfits, il en fut très chagriné, car il était, à titre personnel, un très bon chevalier. Il prit un messager et le dépêcha à Galehaut pour demander du secours, car ils ne pouvaient résister aux troupes du roi Arthur. Galehaut envoya trente mille hommes[1], et ils vinrent au grand galop, en désordre, faisant lever de loin un nuage de poussière comme il était normal pour un si grand nombre de gens. En les voyant monseigneur Gauvain fut tout effrayé, ce qui n'avait rien d'étonnant. Mais le roi des Cent Chevaliers et les siens, à cette vue, éprouvèrent une grande joie : ils firent rebrousser chemin à leurs chevaux et allèrent attaquer derechef les gens du roi Arthur avec énergie ; ceux-ci le leur rendirent d'ailleurs avec usure. Cependant, monseigneur Gauvain se retira de la mêlée, et ses hommes se tinrent sur la réserve, car ils redoutaient les forces qui arrivaient sur eux, tout en désordre, pleines de désir de se battre. Monseigneur Gauvain et les siens les chargèrent de front, pleins de courroux : ils se heurtèrent avec tant de violence que les lances volèrent en

---

i font de beles chevaleries, et devers Galeholt en ra assés qui bien le font.

484. Grant piece dura li estours. Assés i ot chevaleries faites d'une part et d'autre, mais la gent Galeholt ne porent sousfrir la gent le roi Artu, encore soient il plus ; si les desconfissent li .VII.M. et chacent del champ. Quant li rois des .C. Chevaliers voit que ses gens s'en fuient et qu'il sont tourné a desconfiture, si l'en pesa moult en son cuer, car endroit soi estoit il moult bons chevaliers. Il prent un message, si l'envoie a Galeholt pour secours, car il ne pueent sousfrir la maisnie le roi Artu. Et Galehols en i envoie .XXX.M., et cil viennent a desroi moult grant aleüre : si lieve la poudriere de loing conme de si grant gent. Et quant mé sire Gavains les voit, si en est tous esfreés, ne ce n'est mie de merveille. Et quant li rois des .C. Chevaliers et li sien les virent venir, si en orent moult grant joie : si tournent les chiés de lor chevaus ariere et vont ferir les gens le roi Artu moult durement, et cil autresi bien aus, ou mix. Mé sire Gavains se traist ariere et la soie gent se restreingnent, qu'il doutent la force qui vient sor aus. Et cil viennent a desroi desirant de l'assambler. Mé sire Gavains et li sien lor guenchissent ireement enmi les vis et les vont ferir, et il aus, si durement que lor lances volent em

pièces. Il y en eut qui s'abattirent ensemble. On vit là une mêlée prodigieuse, à coup de lances et d'épées; mais les gens du roi Arthur souffraient trop — pourtant, ils se tenaient bien. Leurs adversaires cependant étaient si nombreux que, sans la protection[1] de monseigneur Gauvain, ils auraient tous été faits prisonniers et pas un n'en aurait réchappé. Mais il se comporta si bien que jamais chevalier n'en fit autant. Cependant, exploits ou pas, ceux de l'autre camp les chassèrent par-delà le gué.

485. Là, monseigneur Gauvain et les bons chevaliers de la maison du roi Arthur endurèrent tant de souffrances que jamais d'autres gens n'en subirent autant, et monseigneur Gauvain en endura encore plus que tous les autres. Devant la porte, la mêlée fut terriblement violente et acharnée, et monseigneur Gauvain y tint tête aux ennemis jusqu'à ce que tous les gens du roi Arthur soient à l'intérieur. Ils eurent néanmoins de lourdes pertes, car les hommes de Galehaut firent beaucoup de prisonniers avant de se retirer, parce qu'il se faisait tard. Monseigneur Gauvain n'avait pas été contraint d'entrer de force dans le château, mais il avait été traité de telle façon devant la porte, il avait reçu tant de coups et de horions qu'il en souffrait terriblement: lorsque les gens de Galehaut refluèrent, il tomba pâmé de son cheval sans que personne ne l'ait touché; on le prit et on l'emporta à son logement. La reine et tous les autres étaient très inquiets pour lui; ils craignaient qu'il ne se soit rompu quelque chose à l'intérieur du corps à cause des efforts pro-

---

pieces. Et tels i ot qui s'entreabatent. Illoc ot estour merveillous de lances et d'espees, mais les gens le roi Artu i sousfrent trop: et moult le font bien, mais la force est si grans d'autre part que se ne fust la pourveance de mon signour Gavain, il fuissent tout pris, que ja nus n'en eschapast. Mais il le fist si bien c'onques chevaliers si bien ne le fist. Mais bien faires n'i a mestier, car cil d'autre part les chacierent outre le gué.

485. La parsousfri tant mé sire Gavains et li bon chevalier de la maison le roi Artu c'onques gens tant ne sousfrirent, mais mé sire Gavains i parsousfri sor tous. Et par devant la porte fu li estours grans et merveillous, et la sousfri tant mé sire Gavains que la gent le roi Artu furent entré ens. Et nonpourquant, si i perdirent il moult, car la maisnie Galeholt prisent de [*217a*] lor chevaliers, si se traisent ariere, car il estoit bas vespres. Et mé sire Gavains ne fu pas mis a force el chastel, mais il fu tels conreés[a] devant la porte; et tant i prist de bous et[b] de cops que moult s'en dolut: au retrait que la gent Galeholt fisent, chaï il pasmés de son cheval sans ce que nus ne l'adesoit, et on le prist et le porta on a l'ostel. Et la roïne et tout li autre ont trop grant paour de lui et crienment qu'il ne soit desrous dedens le cors de l'esfors et de la merveille qu'il avoit fait. Pres

digieux qu'il avait accomplis. Près de là se trouvait la cité de Malehaut; elle appartenait à une dame qui avait été mariée: son mari était mort, elle en avait eu des enfants. C'était une très bonne dame[1], sage, très appréciée et aimée de tous ceux qui la connaissaient; les gens de sa terre, en particulier, l'aimaient et l'estimaient tant que lorsque les autres leur demandaient: « Comment est votre dame ? », ils répondaient que c'était la reine des autres dames.

486. Cette dame tenait un chevalier en prison; elle le gardait dans une geôle de pierre, avec des verrières si transparentes qu'on pouvait voir à travers tous ceux qui étaient dehors, et que ceux de dehors pouvaient voir le prisonnier. La nuit qui suivit la bataille, les chevaliers du pays se rassemblèrent dans cette cité et racontèrent à la dame des nouvelles du combat. La dame demanda qui s'était le mieux comporté, et ils dirent que c'était monseigneur Gauvain, car jamais chevalier n'avait fait mieux que lui, à leur avis. Le chevalier qui se trouvait dans la geôle entendit ces nouvelles. Quand les hommes d'armes qui le gardaient lui apportèrent à manger, il leur demanda quel était le chevalier de la maison de la dame qui était en meilleurs termes avec elle, et il les pria de faire en sorte qu'il puisse lui parler. Ils lui dirent qu'ils transmettraient volontiers son message. Puis ils allèrent trouver le chevalier et lui firent part de la requête du prisonnier. Il s'approcha de la geôle; à sa vue, le chevalier emprisonné se leva: « Seigneur, fit-il, je vous ai prié de venir: je veux vous

---

d'illoc ert la cités de Maloaut; et cele cités estoit a une dame qui avoit eü signour, mais il ert mors: si en avoit eü enfans. Et moult ert bone dame et sage et moult ert proisie et amee de tous ciaus qui le connoissoient; et la gent de sa terre le paramoient tant et proisoient que quant autre gent demandoient: « Quel[c] est vostre dame ? » il respondoient que c'ert la roïne des autres dames.

486. Cele dame avoit un chevalier em prison, si le tenoit en une gaiole de pierre; et i avoit verrieres si cleres que on veoit tous ciaus defors, et tout cil defors lui. La dame tenoit laiens le chevalier em prison. Et la nuit que li assamblee ot esté le jour, si vinrent li chevalier del païs a cele cité et conterent a la dame nouveles de cele assamblee. Et la dame demande qui l'avoit le mix fait, et il disent mé sires Gavains, car onques chevaliers ne le fist mix, ce lor ert avis. Li chevaliers qui ert en la gaiole oï ces nouveles. Et quant li sergant qui le gardoient li aportoient a mengier, si lor demanda qui li chevaliers estoit de la maisnie a la dame qui le miex estoit de li, et il lor prie qu'il le facent parler[a]; et il dient qu'il li diront moult volentiers. Cil en vont au chevalier et li dient que li chevaliers prisons voloit a lui parler. Et il vait a la gaiole. Et quant il le vit, si se drecha encontre lui: « Sire, fait il, je vous ai mandé: si vous voel proiier que vous

demander d'intercéder auprès de ma dame pour qu'elle consente à m'écouter. — Très volontiers, cher seigneur », répondit le chevalier ; et il vint trouver sa dame.

487. « Dame, lui dit-il, accordez-moi une faveur. — Quelle faveur ? demanda la dame. Parlez sans crainte. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je vous le donne. — Je vous en remercie, dame, répliqua-t-il. Vous m'avez accordé, dame, de vous entretenir avec ce chevalier que vous avez en prison. » Elle commanda donc qu'on le lui amène. Le chevalier s'en chargea, puis s'en alla en les laissant ensemble. « Qu'avez-vous à me dire, beau seigneur ? dit la dame. — Dame, fit-il, je suis votre prisonnier, et je voudrais vous prier de me rançonner ; j'ai entendu dire en effet que le roi Arthur était dans ce pays. Je suis un pauvre chevalier sans terre, mais certains de ses gens me connaissent, et ils donneraient assez tôt ma rançon.

488. — Cher seigneur, fit la dame, je ne vous garde pas pour obtenir une rançon, mais par esprit de justice. Vous savez bien que vous avez commis une grande faute, et c'est pour cela que je vous ai mis en prison. — Dame, dit-il je ne peux le nier. Mais il me fallait le faire, car je n'aurais pu l'éviter sans être déshonoré. Mais s'il vous plaisait de me mettre à rançon, vous agiriez bien. D'autre part, j'ai entendu dire qu'il y avait eu aujourd'hui une bataille dans ce pays, et qu'il doit y en avoir une autre dans trois jours : c'est du moins ce que prétendent les chevaliers dans cette salle. Si vous vouliez, je

---

proiiés ma dame qu'ele sousfrece que je parole a li. — Moult volentiers, biaus sire », fet li chevaliers, et il[b] vint a sa dame, se li dist :

487. « Dame, donnés moi un don. — Quel don ? fait ele. Dites seürement. Se vous avés mestier de rien, je le vous doig. — Vostre merci, dist il, dame. Vous m'avés donné, dame, que vous parlerés a cel chevalier que vous avés em prison. » Et ele conmande c'on li amaint. Et li chevaliers li amainne ; puis s'en revait, si le laisse avoc lui. « Que volés vous parler, biaus sire ? fait la dame. — Dame, [*b*] fait il, je sui li vostres prisons, si vous volroie proiier que vous me raiembissiés, car j'ai oï dire que li rois Artus est en cest païs ; et je sui uns povres bacelers, si me connoissent de ses gens, tels i a, et assés tost me donroient ma raençon.

488. — Biaus sire, fait la dame, je ne vous tiengn mie pour vostre raiençon, mais pour justice. Vous savés bien que vous fesistes moult grant outrage, et pour ce vous pris je. — Dame, fait il, je ne puis noiier le fait. Mais a moi l'estut faire, que je nel peüsse laissier a m'onour. Mais se vostres plaisirs i fust que vous me raiembrissiés, vous feriés moult bien. Et j'ai oï dire qu'il a hui eü une assamblee en cest païs, et d'ui en tiers jour i redoit estre, ce disoient orains cil chevalier en ceste sale. Et se vous voliés, je vous volroie proiier que

désirerais vous prier de me laisser y aller ; et je vous promettrai de revenir dans votre prison le soir même, si je n'en suis pas empêché par une blessure. — Je le ferai, seigneur, répliqua la dame, à la condition que vous me révéliez votre nom. — Cela, je ne peux le faire. — Dans ce cas, fit-elle, vous n'irez pas. — Laissez-moi y aller, reprit-il, et je vous promets que je vous le dirai, aussitôt que ce sera le moment. — En faites-vous le serment ? demanda-t-elle. — Oui. — Je vous laisserai donc y aller, dit-elle. Mais vous m'assurez de revenir dans ma prison le soir même, si vous n'êtes pas blessé. » Et il le lui promit. Puis il retourna dans sa geôle, où il demeura ce jour-là et toute la journée du lendemain, et encore la nuit suivante. Les forces du roi Arthur augmentèrent régulièrement, car il en venait de tous côtés. Les gens de Galehaut vinrent le trouver et lui demandèrent : « Seigneur, est-ce que nous aurons la bataille demain ? — Oui, fit-il. Je vais choisir ceux dont je voudrai qu'ils participent au combat. — Choisir ? firent-ils. Pas question : si vous désirez y envoyer ceux qui y sont déjà allés, tous les autres iront, que vous le vouliez ou non : en effet, ils ont tellement envie de se mesurer à leurs adversaires que vous ne pourriez les retenir. Envoyez-y plutôt ceux qui n'y ont pas encore été, et ceux qui y sont allés resteront avec vous. — C'est une bonne idée, dit Galehaut. Ce seront donc les quarante mille qui n'y sont pas allés qui iront cette fois, et le troisième jour j'irai en personne. » La nuit s'écoula, et au matin le roi commanda qu'aucun chevalier

---

vous m'i[a] laissisiés aler ; et je vous asseürai que je revenrai la nuit en vostre prison, se je n'ai essoine de mon cors. — Si ferai je, sire, fait ele, par un couvent que vous me dites conment vous avés non. — Ice, fait il, ne puis je faire. — Dont, dist ele, n'irés vous mie. — Laissiés m'i aler, et je vous creant que je le vous dirai, ausitost com il en ert lix del dire. — Creantés le me vous ? dist ele. — Oïl, fait il. — Et je vous i lairai aler, fait ele. Mais vous me creanterés que vous revenrés le soir en ma prison, se vous n'avés essoine de vostre cors. » Et il li plevist[b]. Si s'en vait ariere en sa joiole et i fu celui jor et l'endemain toute jour, et l'autre nuit aprés. Et les gens le roi Artu crurent toutesvoies, qu'il venoient de toutes pars. Et les gens Galeholt vinrent a lui et li disent : « Sire, font il, assamblerons nous demain ? — Oïl, fait il. J'eslirai ciaus que je volrai qui voisent a la mellee. — Eslirés vous ? font il. De ce n'i a il noient : se vous i volés[c] avoir de ciaus qui i furent a l'autre fois, tout li autre i iront, ou vous voelliés ou non ; car il sont si desirant[d] d'assambler a lor chevaliers que vous ne porriés tenir. Mais envoiiés i tous ciaus qui n'i furent mie, et tout cil qui i furent remainront o vous. — C'est bien dit, dist Galehols. Ore i iront dont li .XL. mile qui n'i furent mie[e], et au tiers jour i ira mes cors. » La nuit passa, et au matin conmanda li rois que nus chevaliers

de sa maison ne passe l'eau, mais qu'ils s'arment dans le camp et se répartissent en corps de bataille. Et ils ne devaient traverser la rivière qu'à l'arrivée des forces de Galehaut.

489. Les chevaliers du pays s'étaient tous rassemblés dans le camp, ainsi que ceux du Puits de Malehaut et des autres régions alentour. La dame de la cité avait procuré au chevalier qu'elle tenait prisonnier un cheval et un écu vermeil, avec ses propres armes, celles qu'il portait quand elle l'avait pris, car il ne voulait pas en avoir d'autres. Au matin, quand il fit jour, il sortit de la cité et chevaucha jusqu'au camp du roi Arthur, où il vit les chevaliers tout armés de part et d'autre. Il s'arrêta au gué mais ne passa pas sur l'autre rive. Au-dessus de ce gué on avait dressé une loge pour le roi Arthur, afin qu'il regarde l'armée, et la reine avec nombre de dames et de demoiselles s'y tenaient ; même monseigneur Gauvain s'y était fait porter, dans le triste état où il était. Le chevalier à l'écu vermeil s'arrêta à l'entrée du gué et s'appuya sur sa lance. Et les gens de Galehaut s'avancèrent en bon ordre. Le premier corps de bataille était conduit par le roi que Galehaut avait conquis en premier ; en approchant, il se sépara de ses hommes, prit son écu, et s'avança tout seul en tête ; et ces fanfarons de l'armée du roi Arthur, ces bavards amateurs d'armes commencèrent à crier bien haut : « Leurs chevaliers arrivent ! Les voilà ! » Le chevalier Premier Conquis[1] était déjà tout près, et les parasites se mirent à dire au chevalier à l'écu vermeil : « Seigneur chevalier, voici

---

de sa maisnie ne past[f] l'aigue, mais arment soi en l'ost et devisent lor conrois. Et quant il verront la gent Galeholt, si passecent outre l'aigue.

489. Li chevalier del païs furent tout venu en l'ost, et cil de la cité del Pui de Malohalt et des autres terres entour. Et la dame de la cité ot apareillié au chevalier qu'ele ot em prison un [*c*] cheval et un escu vermeil et les soues armes meïsmes que il avoit quant ele le prist, que il ne vaut autres avoir. Au matin, au jour s'en issi fors de la cité, et erra jusques a l'ost le roi Artu ; si vit les chevaliers tous armés d'une part et d'autre. Et il s'arreste sor le gué, se ne passe mie outre. Desus cel gué avoit unes loges ou li rois Artus estoit pour l'ost esgarder, et la roïne et dames et damoiseles toute plainne la loge ; et mé sires Gavains si ot fait porter, si malades com il estoit. Et li chevaliers a l'escu vermeil s'arreste sor le gué et s'apoie sor sa lance. Et les gens Galeholt viennent tout conreé. En la premiere bataille vint li rois qu'il avoit premierement conquis, et quant il aprocent, il se part de sa gent si a son[a] escu pris : si s'en vait tous seus devant, et cil lecheour qui estoient en l'ost le roi Artu et cil parleour d'armes conmencent a crier en haut[b] : « Lor chevalier viennent ! veés les la ! » Et li chevaliers Premiers Conquis aproce moult, et li

un de leurs chevaliers qui vient. Qu'attendez-vous ? Il eſt tout seul. »

490. Ils le répétèrent sur tous les tons, sans que l'autre ne leur réponde. Le roi Premier Conquis arrivait au galop, et la canaille en avait tant dit qu'elle en eut assez. Le plus futé s'approcha du chevalier et lui prit l'écu du cou pour l'accrocher au sien ; il ne bougea pas. Un autre, qui était à pied, jugea que le chevalier était fou ; il se baissa jusqu'à l'eau, se saisit d'une motte de boue et la lui jeta sur le nasal de son heaume. « Misérable nullard, dit le vaurien, à quoi songez-vous ? » La motte était mouillée, l'eau entra dans les yeux du chevalier, et le cri et le vacarme attirèrent son attention : il regarda autour de lui et vit le roi Premier Conquis. Il éperonna son cheval, abaissa sa lance et s'élança à sa rencontre à vive allure. Le roi le frappa en pleine poitrine, mais le haubert résiſta et la lance vola en pièces. De son côté le chevalier heurta si rudement son adversaire qu'il l'abattit avec son cheval. Quand celui-ci se releva, le vaurien qui s'était emparé de l'écu et le portait à son cou l'attrapa par la bride. Le chevalier ne lui jeta pas un regard : s'il l'avait voulu, il l'aurait pris bien avant lui, mais il ne se souciait pas de ce genre de choses. Et le vaurien s'approcha de lui et lui remit son écu au cou en disant : « Tenez, seigneur, il eſt mieux employé que je ne pensais. » Le chevalier baissa les yeux, il vit celui qui lui pendait l'écu au cou, mais il ne fit semblant de rien.

---

lecheour conmencent a dire a celui a l'escu vermeil : « Sire chevaliers, veés ci un des lor chevaliers qui vient. Qu'atendés vous ? Il vient tous seus. »

490. Par maintes fois li dient, et cil ne respont pas. Et li rois Premiers Conquis vient moult toſt, et li garçon li ont tant dit que il en sont[a] tout anoiié. Et uns cointes lechierres vient a lui et prent l'escu de son col, si le pent au sien ; et cil ne se muet. Et uns autres qui eſtoit a pié quide que li chevaliers soit fols, si s'abaisse vers l'aigue et prent une mote, si le fiert sor le nasal del hialme. « Noient faillis, fait li gars, que songiés vous ! » La mote fu moullie, se li entre l'aigue es ex ; et li cris et la noise esmuet le chevalier : si se regarde et voit le roi Premier Conquis. Il fiert le cheval des esperons et baisse sa lance, se li vait a l'encontre grant aleüre. Li rois le fiert enmi le pis, mais li haubers ne fausa mie et la lance vole em pieces. Et li chevaliers fiert lui si durement qu'il abat lui et le cheval tout en un mont ; et au resordre que li chevauls fiſt, li gars qui l'escu ot pris et qui l'ot au col l'aiert au frain. Et li chevaliers ne le regarda onques, que se il volsiſt, il l'eüſt pris ains que li gars ; mais il n'entendoit mie a ce. Et li lechierres vint a lui, se li miſt son escu a son col : « Tenés, sire, fait il, mix eſt emploiiés que je ne quidoie. » Li chevaliers se regarde et voit celui qui l'escu li pendoit au col, si n'en fiſt nul samblant.

Les compagnons du roi Premier Conquis éperonnèrent leurs montures en voyant leur seigneur abattu ; de leur côté, les compagnons du roi Arthur, fin prêts, passèrent le gué et engagèrent le combat. Le chevalier à l'écu vermeil chargea l'un des chevaliers du roi qu'il avait abattu et le frappa de telle sorte qu'il le désarçonna, mais sa lance vola en pièces. L'un des vauriens prit le cheval. Un très bon combat s'engagea entre les gens du roi Arthur et ceux de Galehaut ; les corps de bataille du roi Arthur passaient le gué en rangs serrés, l'un après l'autre, et les hommes de Galehaut arrivaient de leur côté, impatients de se battre contre les hommes du roi Arthur. Mais ceux-ci les accueillaient sur le fer de leurs lances, et ils en blessèrent ou en tuèrent beaucoup ce jour-là. Pour autant les gens de Galehaut se comportaient fort bien ; et les troupes du roi Arthur n'étaient que vingt mille, alors qu'eux étaient quarante mille.

Frère Amistant.

491. La mêlée dura longtemps, et ce fut un beau combat. Aussi bien les gens du roi Arthur que ceux de Galehaut accomplirent de nombreux exploits ce jour-là ; ce fut toutefois le chevalier aux armes vermeilles qui remporta tout. Mais à la nuit il s'en alla sans que personne puisse savoir ce qu'il était devenu. Le roi Arthur avait grand-peur de perdre sa terre et ses honneurs ; ses hommes lui avaient fait défaut comme les clercs le lui avaient annoncé : il en était épouvanté. D'autre part, Galehaut revint sur le sujet avec ses

---

Li compaignon [*d*] le roi Premier Conquis poignent quant il virent lor signour abatu, et li compaingnon le roi Artu s'atournent et passent le gué ; et assamblent li un as autres. Et cil a l'escu vermeil laist courre a un des chevaliers le roi qu'il ot abatu, si le fiert si qu'il le porte a terre, et sa lance vole em pieces. Et uns gars prent le cheval. Li estours conmence moult bons de la gent le roi Artu et de la gent Galeholt ; et les batailles le roi Artu passent le gué espessement l'une aprés l'autre, et les gens Galeholt viennent d'autre part qui moult sont desirant d'assambler a la gent le roi Artu. Et cil les recuellent as fers des lances qui en laissent de mors et de navrés le jour. Et nonpourquant, si le font moult bien la gent Galeholt ; et la gent le roi Artu ne sont que .XX.M., et les Galeholt sont .XL.M.

491. Moult dura longement la mellee, et moult fu li estours bons. Et moult firent d'armes le jour la gent le roi Artu et les gens Galehot[a], mais cil as armes vermeilles vainqui tout. Et la nuit s'em parti que nus ne sot que il devint. Et li rois Artus ot moult grant paour de perdre sa terre et toute s'onour ; et moult li sont failli si home, ensi come li clerc li avoient dit : si en est moult espoentés. Et d'autre part reparole Galehols a sa gent, et dist que il n'a mie grant honour el roi

hommes, et dit qu'il n'était guère glorieux pour lui de faire la guerre au roi Arthur dans ces conditions, car le roi avait très peu de troupes. « Si je conquérais sa terre de cette façon, je n'en retirerais jamais d'honneur. Par conséquent, il ne me plaît pas de continuer la guerre de cette manière : je vais lui donner une trêve d'un an, de sorte qu'il rassemble toutes ses forces à la fin de l'année. Ainsi je retirerai plus d'honneur de sa conquête que je ne ferais maintenant. » La nuit passa de cette façon. Le lendemain arriva au logement du roi Arthur un homme de bien, connu pour son savoir, qui s'appelait frère Amiſtant. Lorsque le roi le vit, il en fut très réconforté, et il lui sembla que Dieu le lui envoyait. Il lui souhaita la bienvenue, mais cet homme de valeur ne lui rendit pas son salut ; au contraire, il lui dit, du ton d'un homme courroucé : « Je ne me soucie ni de vous ni de votre salut, car je ne les apprécie pas : vous êtes en effet le plus vil de tous les pécheurs, ce que vous ne tarderez pas à voir. Car vous êtes bien près de perdre tous vos honneurs terreſtres. — Ah ! maître, dit le roi, dites-moi pourquoi vous n'avez cure de mon salut, et en quoi je suis un si vil pécheur ! — Je vais le faire, répondit l'homme de bien, car je sais mieux que toi ce que tu es. Néanmoins, tu sais bien que tu n'es pas né du fruit d'un mariage légitime, mais dans le grand péché d'adultère. Tu dois savoir aussi que ce n'eſt pas un homme mortel qui t'a confié le soin du trône que tu possèdes, mais Dieu seul, qui te l'a donné pour que tu en fasses bonne garde. Et

---

Artu guerroiier en ceſte maniere, car moult a li rois poi de gent. « Et se je conqueroie ensi sa terre, je n'i avroie ja honor. Si ne me plaiſt pas que je plus le guerroie en ceſte maniere, ains li donrai trives jusques a un an, par si qu'il amaint tout son pooir au chief de l'an. Lors si avrai greignour honour en lui conquerre que je n'avroie ore. » Ensi eſt passee cele nuit. L'endemain vint a l'oſtel le roi Artu uns prodom plains de moult grant savoir, et avoit non frere Anuitans. Et quant li rois le vit, si en fu moult reconfortés, et bien li fu avis que Dix li envoioit. Et li rois li diſt que bien fuſt il venus ; mais li prodom ne li rendi mie son salu, ains li diſt come hom coureciés : « Ne de vous ne de voſtre salu n'ai je cure, ne point ne l'aim : car vous eſtes li plus vix pechierres de tous les autres pecheours, et bien vous parra. Car toute honor terriene avés ja aprochié de perdre. — Ha ! maiſtres ! fait li rois, dites moi por coi vous n'avés cure de mon salu et de coi je sui si vils pechierres ! — Jel te dirai, fet li proudom, car je sai assés miex qui tu es que tu meïsmes ne sés. Et nepourquant, tu sés bien que tu ne fus mie nés par assamblement de loial mariage, mais en si grant pechié com eſt avoutirs. Si dois savoir que nus hom morteus ne te bailla a garder l'onor que tu tiens, mais que Diex seulement, qui le te bailla por ce que tu l'en fesisses bone garde. Et

au contraire, tu l'as si mal gardé que tu le détruis alors que tu devrais le protéger. Le droit du pauvre et du faible ne peut parvenir jusqu'à toi; au contraire le riche félon est honoré en ta présence pour ses richesses, et le pauvre qui est dans son droit ne reçoit pas justice en raison de sa pauvreté; quant aux droits des orphelins et des veuves, ils sont nuls et non avenus sous ton gouvernement. De cela Dieu te demandera compte très sévèrement, car il a dit lui-même par la bouche du prophète Daniel qu'il est le gardien des pauvres, le soutien des orphelins, et le destructeur des voies des pécheurs. Voilà comment tu as gardé le peuple de Dieu, qu'il avait placé sous ton pouvoir sur cette terre, et pour ce péché tu seras lourdement puni. Car puisque Dieu détruira les pécheurs, il te détruira donc, toi, car tu es le plus vil de tous[1]. — Ah! cher doux maître, fit le roi Arthur, pour l'amour de Dieu, conseillez-moi car je suis absolument épouvanté. » Et l'homme de bien reprit: « Il est bien étrange, celui qui demande conseil et ne veut écouter la réponse. — Certes, cher maître, affirma le roi, je vous en croirai pour tout ce que vous me direz; et pour l'amour de Dieu, je vous prie de me conseiller car j'en ai le plus grand besoin. — Les conseils vous viendront encore à temps, si vous voulez les croire. Je vous enseignerai les prémices de la voie de Notre-Seigneur. Va à ta chapelle, convoque les meilleurs clercs que tu trouveras dans cette armée et confesse-toi à eux[2]

---

tu li as fait si malvaise que tu le destruis, qui garder li deüsses. Car li drois del povre et del non poissant ne puet venir jusqu'a toi; ains est li riches deloiaus honorés devant ta face pour son avoir, et li povres droituriers n'i a loy pour sa poverté, et li drois des orphenés et des veves est peris en ta signourie. Et ce demandera Diex sor toi moult cruelment, car il meïsmes dist par la bouce Daniel le prophete qu'il est garde des povres et sostient les orphenés, et destruira les voies des pecheours[b]. Tel garde fais tu a Dieu[c] de son pulc, dont il t'avoit donné a garder la terrienne signourie, et pour ce verras tu a estre vilment demenés. Car quant Dix destruira les pecheours, dont destruira il toi, car tu es li plus vix pechierres de tous les autres pecheours. — Ha! biaus dous maistres, fait il, pour [*e*] Dieu conseilliés moi, car trop sui espoentés. » Et li prodom li dist: « Merveilles fait qui conseil demande, et croire ne le velt. — Certes, biaus maistres, dist li rois, de toutes les choses que vous me dirés si vous querrai je, et pour Dieu vous proi que vous me conseilliés, car je en ai moult grant mestier. » Et li prodom li dist: « Encore venront li conseil tout a tans, se croire les volés. Et je vous enseignerai le conmencement de la voie a Nostre Signour. Ore va en ta chapele, si mande les meillours clers que tu avras en cest ost et te confesse a aus de tous les[d] pechiés dont il te porra souvenir par ramenbrance de cuer; et si gardes que tu

de tous les péchés dont tu pourras te souvenir en cherchant au plus profond de ton cœur. Et prends bien garde d'apporter avec toi aussi bien ton cœur que ta bouche, car la confession ne vaut rien si le cœur ne se repent de ce qu'avoue la langue. Tu es bien éloigné de l'amour de Notre-Seigneur par ton péché, et tu ne peux te réconcilier avec lui que par l'aveu de ta langue, d'abord, puis par la vraie repentance de ton cœur, et enfin en faisant pénitence dans ton corps et en accomplissant aumônes et actes de charité. Telle est la voie de Dieu.

492. « Va donc, confesse-toi de cette manière, et tu recevras la discipline de la main de tes confesseurs, car c'est un signe d'humilité. Et si j'étais habilité à entendre les confessions, je recevrais la tienne. Mais après t'être confessé, tu viendras à moi, et Dieu t'enverra conseil, si ton manque de foi ne te nuit pas. Va, va, fais ce que je t'ai dit, et n'omets rien dans ta confession que ta conscience puisse te reprocher. » Le roi manda alors ses évêques et ses archevêques, dont il y avait bon nombre dans le camp, et quand ils furent tous assemblés dans sa chapelle, le roi se présenta à eux, pleurant et se lamentant ; il avait ses deux poings pleins de menues verges qu'il jeta à leurs pieds et il leur dit en pleurant de prendre sur lui la vengeance de Dieu, « car je suis le plus grand pécheur et le plus grand félon du monde ».

493. En l'entendant, tous furent très surpris. « Qu'est-ce donc ? dirent-ils. Qu'avez-vous ? — Je viens à vous, répondit

---

portes ton cuer avoc toi et ta bouche, car la confessions ne vaut se li cuers n'est repentans de ce que la langue rejehist. Et tu es moult eslongiés de l'amour Nostre Signour par ton pechié, ne tu ne pues estre acordés se par rejehissement de langue non tot avant, et aprés par vraie repentance de cuer, et aprés par painne de cors et par oeuvres d'aumosnes et de charité. Tels[e] est la voie a Damedieu.

492. « Ore va, si te confesse en tel maniere, et rechevras[a] descepline des mains a tes confessours, car c'est signes d'umilité. Et se je fuisse establis a confession oïr, je oïsse la toie. Mais aprés ta confession venras a moi, et Dix t'envoiera conseil, se mescreance ne te destourbe. Ore va, si le fai ensi conme je t'ai dit, que tu n'i laisses nule riens a rejehir dont ta consience te puisse reprendre. » Lors manda li rois ses evesques et ses arcevesques dont grant partie avoit en l'ost, et quant il furent tout assamblé en sa chapele, li rois vint devant aus tout plourant et plaignant ; et tenoit tous plains ses .II. poins de menues[b] verges, si les jete par devant aus et lor dist em plourant qu'il presissent de lui vengance a Dieu, « car je sui li plus pechierres et li plus desloiaus del monde ».

493. Quant cil l'oïrent, si en furent moult esbahi, et disent : « Que est ce ? que avés vous ? — Je vieng, fait il, a vous conme a

le roi, comme à mes pères : je veux confesser à Dieu tous mes péchés en votre présence, car je suis le plus vil pécheur qui fut jamais. » Ils en éprouvèrent alors une grande pitié et commencèrent à pleurer ; il s'agenouilla devant eux, dévêtu et déchaussé, jusqu'à ce qu'il leur eût confessé, à son avis, tous les grands péchés dont il pensait être coupable. Puis ils lui infligèrent la pénitence et il l'accepta très humblement. Il s'en retourna alors à son maître qui lui demanda ce qu'il avait fait. Et il lui dit qu'il s'était confessé de tous les grands péchés qu'il avait pu se souvenir d'avoir commis. Mais l'homme de bien lui dit : « T'es-tu confessé du grand péché que tu as commis eu égard au roi Ban de Bénoïc, qui mourut à ton service, et à sa femme qui a perdu son héritage après la mort de son seigneur ? Je ne parle pas de son fils qu'elle a aussi perdu, mais l'une de ces deux pertes est beaucoup plus lourde que l'autre. »

494. Le roi resta tout ébahi et dit : « Certes, maître, de cela je ne me suis pas confessé. Et pourtant c'est un très grand péché. Mais je l'avais vraiment oublié. » Tout aussitôt le roi retourna à la chapelle où il trouva les clercs qui discutaient encore de sa confession, et il leur confessa ce péché ; mais ils ne lui donnèrent pas de pénitence, ni pour celui-ci ni pour les autres, car ils n'en étaient pas d'accord. Ils prirent donc sur eux de la différer jusqu'à la fin de la campagne, afin d'avoir le temps de la réflexion. Puis le roi s'en retourna à

---

mes peres : si voel a Dieu rejehir tous mes pechiés en vostre oïance, car je sui li plus vix pechierres qui onques fust. » Lors en orent cil moult grant pité et conmencierent a plourer ; et il fu nus et deschaus et as jenous devant aus, tant qu'il ot rejehi au sien quidier tous les grans pechiés dont il quidoit estre malmis. Et aprés prisent descepline de lui, et il le rechut moult doucement. Lors s'en revint a son maistre, et il li demanda conment il l'a[*l*]voit fait. Et il li dist qu'il estoit confés de tous les grans pechiés dont il se peüst ramenbrer qu'il eüst fais. Et li prodom li redist : « Es tu confés del grant pechié que tu as del roi Ban de Benuyc, qui mors fu en ton service, et de sa feme qui desiretee a esté, puis la mort de son signour ? De son fil ne parolé je mie qu'ele perdi autresi, mais li une perte est assés plus legiere de l'autre. »

494. Lors fu li rois moult esbahis et dist : « Certes, maistres, de ce n'ai je pas esté confés. Et si est li pechiés moult grans. Mais certes oublié l'avoie. » Maintenant s'en rala li rois en la chapele et trouva encore ses clers qui parloient de sa confession, et si lor rejehi son[a] pechié ; mais il ne l'en donnerent mie penitance, ne de cestui ne des autres, car il ne s'i acordent mie. Si em prisent sor aus le respit jusques aprés l'ost, tant que plus i eüst conseil. Atant s'en retourna li rois a son maistre et li conta conment il avoit fait, puis li dist :

son maître et lui raconta ce qu'il avait fait. « Beau doux seigneur, ajouta-t-il, pour l'amour de Dieu, conseillez-moi, et je croirai tout ce que vous me suggérerez, car je suis épouvanté de voir mes hommes me faire défaut : je les ai pourtant tellement aimés ! — Ah ! fit l'homme de bien, ça n'a rien d'étonnant que tes hommes te fassent défaut. C'est Dieu qui t'a envoyé ce signe pour que tu te rendes compte qu'il voulait te dépouiller de ta seigneurie, en t'enlevant l'aide de ceux grâce à qui tu en as longuement joui. Pourtant, les uns t'abandonnent de leur plein gré : ce sont ceux que tu aurais dû traiter avec honneur, combler de faveurs et garder à tes côtés, les petits seigneurs de ta terre qui devraient être la base de ton soutien : en effet, le royaume ne peut être gouverné si l'ensemble du peuple ne s'y accorde pas. Ceux-là te font défaut volontairement. Et les autres, qui t'abandonnent contre leur gré, ce sont ceux de ta maison, auxquels tu as donné de grandes richesses, et que tu as faits maîtres de ton palais : ils te délaissent à regret, parce que Dieu le veut ainsi, et que personne ne peut résister à la volonté de Dieu. Ainsi, les uns et les autres te font défaut. Les uns toutefois accourent à ton appel par force, parce qu'il leur faut garantir leurs terres et leurs honneurs. Les autres y viennent en raison des faveurs que tu leur as faites et que tu leur fais encore.

495. « De la sorte, les uns viennent par force et les autres de leur plein gré ; mais ceux qui le font par force ne te sont

---

« Biaus dous sire, pour Dieu, ore me conseilliés, et je vous querrai de toutes les choses que vous me loerés, car trop sui espoentés de mes homes qui me faillent : car trop les ai amés. — Ha ! fait li prodom, ce n'est mie de merveille se ti home te falent. Car ceste demoustrance t'a Dix faite pour ce que tu t'aperceüsses qu'il te voloit oster de ta signourie, pour ce qu'il te toloit ciaus par qui aïde tu l'as longement maintenue. Et nonpourquant, li un te faillent de lor gré, pour qui tu deüsses faire les grans honours et porter les grans signouries et les grans compaingnies : ce sont li bas gentil home de ta terre par qui tu dois estre maintenus, car li regnes ne puet estre maintenus[b] se li conmuns des gens ne s'i acordent. Et cil te sont failli de lor gré. Et li autre qui estre lor gré te faillent, ce sont cil de ta maison, qui tu as donnees les grans richeces, que tu as fait signours de ta maison : cil te faillent estre lor gré, pour ce que Dix le velt ensi, n'encontre la volenté de Dieu ne puet durer nule riens. Ensi te faillent et li un et li autre, mais li un viennent en ta besoigne[c] par force, pour ce que garantir lor couvient lor terres et lor honours ; et li autre i viennent pour les biens que tu lor as fais et que tu lor fais encore.

495. « Ensi i viennent li un par force et li autre par lor volenté, mais cil qui par force i viennent ne te valent nient plus que s'il

pas plus utiles que s'ils étaient morts, car tu ne possèdes pas leur cœur : et corps sans cœur n'a aucun pouvoir. Réfléchis un peu à ce que peuvent valoir écu, haubert, épée, lance ou cheval puissant sans un cœur d'homme : certes, cela n'a aucune valeur. Si tu avais avec toi tous les rois qui ont existé depuis la création du monde, armés de pied en cap, pour peu que leur cœur n'y soit pas, ils ne te serviraient à rien de plus qu'ils ne te servent maintenant. Il en est de même pour ceux qui viennent te secourir de force, dont tu ne possèdes que le corps : ils ont perdu le cœur. Te semble-t-il que je dise la vérité ?

496. — Certes, maître, fit le roi, je suis bien d'accord, vous me dites la vérité. Mais pour l'amour de Dieu, conseillez-moi, dites-moi ce qu'il convient de faire, car ceux qui devaient interpréter mon songe m'ont annoncé que cela se passerait ainsi. Et puisque vous m'avez conseillé jusqu'ici, pour l'amour de Dieu, dites-moi encore par quels moyens j'obtiendrai du secours, si c'est possible. — Je te conseillerai, dit l'homme de bien. Sais-tu comment ? Pour l'honneur de ta personne et le profit de ton âme. Je t'apprendrai en effet une des plus belles sciences dont tu aies entendu parler : elle consiste à guérir un cœur malade dans un corps sain, et c'est vraiment une très belle médecine. Tu m'as promis de faire tout ce que je te recommanderai. — Certes, maître, assura le roi, je le ferai. — Je vais donc te dire, reprit le maître, ce que tu dois faire. Tu recevras conseil et secours [1], et cela ne tar-

---

estoient mort, car tu n'as mie lor cuer : ne cors sans cuer n'a nul pooir. Ore prent garde que puet valoir escus, ne haubers, ne espee, ne glaives ne force de cheval sans cuer d'ome : cer[*218a*]tes nule riens ne puet valoir. Se tu avoies ore tous les rois qui ont esté puis que li siecles conmencha, si fuissent apareillié de toutes armes, pour que li cuer fuissent fors, ne te feroient il aïde nient plus qu'il font orendroit. Tout autretel font[a] cil qui a force viennent en ta besoigne, ne tu n'en as fors les cors : car les cuers ont il perdus. Te samble il que je te die verité ?

496. — Certes, maistres, fait li rois, je m'i acort bien que vous verité me dites. Mais pour Dieu, conseilliés moi que je porrai faire de ce que cil me disent qui mon songe durent espelir, que ensi m'avenroit. Et puis que tant m'avés consellié, pour Dieu, si me conseilliés tant com je soie secourus, se il puet estre. — Je te conseillerai, fait li prodom. Et sés tu conment ? A l'honour de ton cors et au pourfit de t'ame ; et si t'aprendrai une des plus beles maistries que tu onques oïsses, car je t'aprendrai a garir cuer malade a cors haitié, et c'est une tres bele medecine. Tu m'as creanté que tu feras quanques je te loerai. — Certes, maistres, fait li rois, ce ferai mon. — Or te dirai dont, fait il, que tu feras. Tu avras conseil et secours, et si ne demouerra

dera guère : tu verras ce que Dieu fera. Pour te racheter envers Dieu et envers le monde, tu voyageras dans ton royaume et tu iras séjourner dans tes bonnes villes, plus longtemps dans l'une, moins longtemps dans l'autre, selon leur valeur. Prends bien soin d'y demeurer aussi longtemps qu'il te faudra pour écouter toutes les plaintes et injustices, des grands comme des petits : car le pauvre homme sera beaucoup plus satisfait, s'il reçoit gain de cause pour sa querelle devant toi, que s'il avait gagné davantage devant un autre, et il proclamera partout que c'est toi-même qui as jugé son droit.

497. « C'est ainsi que doit agir un roi qui veut s'attirer l'amour de Dieu et celui du monde — l'amour du monde par l'humilité, l'amour de Dieu par la justice : ce sont les premiers pas pour acquérir honneur et affection. Je te dirai ce que tu feras ensuite. Les grands barons de ta terre, les chevaliers pauvres et riches, tu leur demanderas de venir, quand tu séjourneras dans tes villes ; ils se rendront volontiers à ton invitation, en nombre. Tu iras à leur rencontre, tu les accueilleras bien, tu leur offriras de grandes fêtes et tu les traiteras avec honneur. Et quand tu verras un pauvre chevalier sans fief que pauvreté tiendra dans ses griffes mais qui n'aura pas oublié la prouesse, et qui sera là humblement parmi les pauvres, ne l'oublie pas sous prétexte de sa pauvreté ou de ses humbles origines : car sous la pauvreté du corps repose une grande richesse de cœur, alors que souvent pauvreté de cœur est dissimulée derrière beaucoup d'or et de

---

gaires : et verras que Dix fera. Pour toi amender vers Dieu et vers le siecle, tu t'en iras en ton païs et iras sejorner en toutes tes bones viles, en l'une plus, en l'autre mains, selon ce que l'une voldra mix que li autre. Si gardes que tu i soies tant que tu i aies oïs et les drois et les tors, et des grans et des petis ; car li povres hom sera assés plus liés, se drois li done sa querele par devant toi, que s'il en avoit plus devant un autre, et dira partout que toi meïsmes li as son droit desraisnié.

497. « Ensi doit faire rois qui l'amour del siecle et de Dieu velt avoir — l'amour del siecle par humilité, et l'amour de Dieu par droiture : c'est li conmencemens d'amour et d'onour conquerre. Aprés te dirai que tu feras. Les haus homes de ta terre, si com tu sejourneras a tes viles, povres chevaliers et riches manderas tu ; et il i verront volentiers et esforciement. Et tu lor iras encontre, si lor feras grans compaingnies et grans honnours et grans festes. Et la ou tu verras le povre baceler qui povreté avra en son lieu et qui prouece de cors n'avra mie oubliee, et il sera la aval entre les povres homes, si ne l'oublie pas pour sa povreté ne pour son bas lignage : car desous grant povreté de cors gist grant richece de cuer, et en grant plenté d'or et

terres. Mais, étant donné que tu ne saurais à toi tout seul identifier dans chaque contrée les bons et les mauvais, il faudra que tu fasses chercher, à ton arrivée dans chaque région, le chevalier le plus loyal qui soit de grande valeur aux armes ; et c'eſt en te fiant à ses recommandations que tu diſtribueras faveurs et honneurs à ceux de son pays, car personne ne connaît aussi bien les gens de valeur qu'un homme qui lui-même eſt de grande prouesse. Et lorsqu'il t'indiquera le bon chevalier pauvre, qui se tiendra à l'écart au milieu des autres pauvres, prends garde de ne pas être si attaché à la compagnie des grands seigneurs que tu ne te lèves et ailles t'asseoir auprès de ce pauvre homme, et que tu ne lui poses des queſtions sur lui-même : fais en sorte de le connaître, et de te faire connaître de lui. Alors chacun dira : "Avez-vous vu ce que le roi a fait, lui qui a délaissé tous les riches pour le pauvre ?" Tu pourras ainsi conquérir l'amour des gens de petite origine, car ce sera une grande preuve d'humilité ; et l'humilité eſt l'une des vertus qui permettent le mieux à l'homme d'asseoir son honneur et de favoriser ses intérêts. Certes, tu ne rencontreras jamais d'homme de haute naissance, pour peu qu'il soit doté d'intelligence et de valeur morale, qui ne considère pas comme une preuve de sagesse et de noblesse le fait que tu te lèves d'auprès de lui pour aller tenir compagnie au pauvre. Et si les fous, eux, te le reprochent, ne t'en soucie pas, car le blâme du fou s'oublie vite, et la louange du sage croît et prospère.

498. « Quand tu auras séjourné avec les pauvres chevaliers

---

de terre eſt maintes fois povertés de [*b*] cuer envolepee. Mais pour ce que tu nel porroies par toi sol connoiſtre les bons ne les mauvais de chascune terre, si couvenra que tu enquieres[a] de chascune contree ou tu vendras[b] le plus loial chevalier en qui bonté d'armes soit herbergie ; et par le tesmoing de lui feras les biens et les honours a ciaus de son païs, car nus ne connoiſt si bien prodome come cil qui de grant prouece eſt enracinés. Et quant il tesmoignera le bon povre ome qui loing serra entre les autres povres, si gardes que tu n'aies mie si chier la compaingnie du haut home que tu ne te lieves et ailles seoir dalés le povre honme et li enquier de son eſtre : si t'acointes de lui et il de toi. Et lors dira chascuns : "Avés veü que li rois a fait, qui tous les riches a laissié pour celui qui povres hom eſt ?" Par ce conquerras tu l'amour des basses gens, car ce sera moult grans humilités ; et c'eſt une vertus par coi on puet plus s'onour et son prou pourchacier : ne tu ne verras ja si haut home[c] en qui il ait sens ne bonté, se tu te lieves dalés lui et va faire compaingnie au povre, que il nel tiengne a sens et a prouece : et se li fol le t'atournent a mal, ne t'en chaille, car li blasmes del fol chiet, et li los del sage croiſt et amonte.

498. « Quant tu seras sejournés et acointiés as povres homes, si

pour faire leur connaissance, tu tiendras compagnie à tes barons, qui sont les membres de ton royaume[1], car les uns ne doivent pas être exaltés au détriment des autres. Lorsque tu auras passé autant de temps que tu voudras dans ta ville, tu t'en iras en compagnie de ton entourage ; prépare alors les bons chevaux, les belles armes, les riches étoffes, la précieuse vaisselle d'or et d'argent, les deniers en abondance. En présence de l'homme de valeur authentique dont t'aura parlé ton informateur sincère, choisis un cheval qui lui convienne, et mets-toi en selle ; puis approche-toi de cet homme, fais-lui bon visage, descends de cheval et dis-lui de le monter pour l'amour de toi. Ensuite, fais-lui donner autant d'argent que tu penses qu'il en a besoin pour vivre convenablement. Le cheval, tu le lui donneras en raison de sa prouesse, et l'argent pour lui permettre de dépenser généreusement. C'est ainsi que tu feras des dons aux pauvres chevaliers, mais tu agiras différemment avec les vavasseurs ; car si l'un d'entre eux est à l'aise dans son ménage, tu lui donneras des robes et des palefrois pour le porter à ses affaires : et l'on dira qu'il a le palefroi que tu montais toi-même.

499. « De la sorte, tu feras des cadeaux aux riches vavasseurs. Mais ne manque pas pour autant d'accroître les fiefs de ceux qui en ont besoin par de belles rentes et de riches terres, à chacun selon ce qu'il est ; en effet, tu ne perdras rien en leur donnant ainsi, car tu gagneras leurs cœurs : et d'ailleurs les terres seront mieux gardées par des hommes de valeur, s'ils

---

tenras compaignie a tes barons qui sont membre de ton regne, car par l'un ne doit pas empirier li preus de l'autre[a]. Quant tu avras sejourné en ta vile tant come tu volras, si t'em partiras a tel compaingnie come tu avras eüe[b] ; et lors si rapareille les bons chevaus, les beles armes, les riches dras, les beles vaisselementes d'or et d'argent, la grant plenté de deniers. Et quant tu verras le vrai prodome de coi li vrais tesmoins t'avra acointié, si esgarde un cheval tel come a lui couvient, et monte sus ; puis t'acoste[c] delés lui et li fais joie, et descent de ton cheval et li di qu'il le chevauche pour l'amour de toi. Aprés li fais baillier de tes deniers tant come tu quideras que sa vie requiere. Le cheval li donras tu pour sa prouece et les deniers pour sa largece de despense. Ensi donras au povre prodome, mais autrement donras au vavasour ; car se il est aiesiés a son ostel, tu li donras robes et palefrois pour lui porter en ses besoignes : si dira on que il a le palefroi que tu chevauchoies.

499. « Ensi donras as riches vavasours. Mais pour ce que ne remaigne mie que tu n'acroisses as besoignous lor fiés de beles rentes et de riches terres [*c*] a chascun selonc ce que il sera ; car pour ce ne perderas tu mie se tu lor donnes, ains i gaaingneras les cuers d'aus, et mix seront les terres gardees par maint prodome se il

en ont la responsabilité, qu'elles ne le seraient par toi tout seul. Car tu n'es qu'un seul homme, et tu n'as de puissance que celle qu'ils te prêtent. Et tu peux bien avoir plus de valeur si les gens de bien de ta terre tiennent en fief une partie de tes possessions, plutôt que de perdre honteusement les uns et les autres.

500. « Ensuite, tu distribueras des dons aux grands : aux rois, aux ducs, aux comtes, aux barons les vaisselles de prix, les riches joyaux, les beaux draps de soie et les bons chevaux ; et ne t'attache pas tant à leur faire des cadeaux riches que beaux et agréables. On ne doit pas en effet donner à un homme riche des présents précieux et de peu de charme, mais de jolis cadeaux de peu de prix. Car il est fort désagréable d'entasser richesse sur richesse. Aux pauvres, en revanche, on doit donner des choses bonnes plutôt que belles, et plus utiles que plaisantes ; car la pauvreté n'a besoin que d'une amélioration de son état, alors que la richesse n'a souci que de plaisir. Tous les cadeaux ne sont pas appropriés pour tout le monde, car on ne doit pas donner à un homme ce qu'il a déjà en abondance. C'est de cette manière que tu devras distribuer tes dons, si tu veux agir convenablement. Et si toi, tu te comportes ainsi, la reine devra de son côté en faire autant envers les dames et les demoiselles de chaque contrée qu'elle visitera, afin que tous deux vous donniez comme le sage le recommande. Car il dit que le donateur doit être aussi satisfait de ce qu'il donne que

---

les ont, qu'eles ne[a] seroient par toi seul. Car tu n'es c'uns seus hom, ne tu ne pues se par aus non ce que tu pues ; et tu pues mix valoir que li prodome de ta terre tiengnent a honour a une partie del tien, que tu perdisses hontousement et l'un et l'autre.

500. « Aprés donras as haus homes : as rois, as dus, as contes, as barons les cointes vaisselementes, les riches joiaus, les biaus dras de soie et les bons chevaus ; et si ne bee mie a aus donner les riches dons conme les biaus et les plaisans. Car on ne doit mie donner au riche home riches choses peu plaisans, mais plaisans choses poi riches ; car c'est grans anuis de fondre l'une richece sor l'autre. Mais as povres doit on donner tels choses qui soient plus bones que beles, et plus pourfitables que plaisans ; car povretés n'a mestier fors que d'amendement, et richece n'a mestier fors que de delit : ne tels choses ne font mie a donner a tous, car on ne doit donner a home chose dont il ait assés. Ensi te couvenra donner, se tu vels donner selonc droiture. Et se tu le fais ensi, autresi couvenra que la roïne le face as dames et as damoiseles de chascun païs la ou ele venra, que tu et ele donnés ensi conme li sages le conmande. Li sages dist que autresi liés doit estre li donnerres en son don conme est cil a qui on le donne. On ne doit mie donner a laide chiere, mais tous jours a lie

celui à qui il le donne. On ne doit pas non plus faire grise mine en donnant, mais toujours offrir un visage avenant : car un cadeau donné de cœur joyeux a double mérite, et celui qui est donné à contrecœur ne suscite aucune reconnaissance. Et il y a encore une autre raison pour laquelle tu ne devrais jamais être las de distribuer des dons : tu sais en effet que tu ne peux être vaincu pour avoir trop donné, alors que tu peux mal finir pour avoir trop thésaurisé. Car largesse n'a jamais causé la perte de personne, mais avarice en a déshonoré plus d'un.

501. « Donne toujours sans compter, et tu auras toujours de quoi donner. Car tout ce que tu distribueras demeurera dans ton royaume, et les richesses d'autres terres afflueront vers la tienne. Jamais les moyens de donner ne te feront défaut tant que tu en auras la volonté, car l'or et l'argent de ta terre ne seront pas usés par toi, mais ce sont eux qui vous useront, toi et autrui, comme la roue du moulin est usée par l'eau[1]. C'est pourquoi tu dois donner sans te lasser, et si tu agissais de la sorte, tu gagnerais l'affection du monde, le cœur des hommes, et l'amour de Notre-Seigneur : ce sont là les gains que l'homme fut conçu pour acquérir, et nul ne doit se soucier d'en gagner d'autres. Dis-moi donc s'il te semble que je te conseille de bonne foi ?

502. — Certes, beau maître, vous m'avez conseillé loyalement. J'agirai comme vous me l'avez ordonné, si Dieu m'accorde de retourner dans ma terre avec honneur. Mais, pour l'amour de Dieu, conseillez-moi encore en ce qui concerne

---

samblant : car dons liement donnés a .II. paires de merites, et cil qui est donnés en requignant n'a nul guerredon. Et si i a autretel raison pour coi tu ne devroies ja estres lassés de donner, car tu sés bien que par donner ne pues tu estre destruis[a], mais tu pues aler a mal par trop tenir. Car nus ne fu onques destruis par largece, mais pluisour ont esté honni par avarisse[b].

501. « Tous jours donne assés, et assés averas de coi. Car quanques tu donras remanra en ta terre, et de maintes autres terres te venra li avoirs en la toie. Ja donners ne te faldra tant conme tu voelles, car li ors ne li argens de ta terre ne sera ja par toi usés, ains usera il toi et autrui, ausi conme la roe del molin est usee par l'aigue. Et pour ce dois tu donner sans lasser, et se tu ensi le faisoies, tu i gaaingneroies l'onour del siecle et les cuers des gens et [*d*] l'amour Nostre Signour : ce sont li haut gaaing a coi li hom fu establis, ne nus ne doit baer a autre chose gaaingnier. Or me di se il te samble que je te conseille a foi[a].

502. — Certes, biaus maistres, moult m'avés bien conseillié. Et je le ferai ensi conme vous le m'avés conmandé, se Dix en ma terre me donne retourner honereement. Mais pour Dieu, conseilliés moi de la

le grand prodige que m'ont annoncé ceux qui ont interprété mon rêve : ils me dirent que rien ne pourrait me préserver de perdre ma terre si ce n'eſt le lion sous l'eau et le médecin sans médecine sur le conseil de la fleur. Expliquez-moi ce que sont ces trois choses, car je n'y comprends rien, et vous pourrez bien me l'enseigner si vous le voulez. — Écoute-moi donc, reprit l'homme de bien. Je t'ai montré comment tu avais perdu le cœur de tes gens et comment tu pourrais le regagner. Et maintenant je vais encore t'expliquer les trois choses que tu me demandes, de sorte que tu verras clairement de quoi il s'agit. Pourtant, ils ne savaient pas ce qu'ils te disaient, pas plus que le fou ne sait s'il dit la vérité ou des mensonges ; mais moi, je te dirai le fin mot de l'affaire. Sache qu'ils n'ont pas eu tort de te parler ainsi, car le lion sous l'eau, c'eſt Dieu. Dieu signifie[1] le lion, en raison des particularités du lion qui diffèrent de celles des autres bêtes. Mais le fait qu'ils le virent sous l'eau, ça, c'eſt un grand prodige. Ils l'ont qualifié de "sous l'eau" parce qu'ils avaient l'impression qu'il était dans l'eau. L'eau qu'ils ont cru voir, c'eſt le monde. Car, de même que le poisson ne peut vivre sans eau, de même nous ne pouvons vivre sans le monde, c'eſt-à-dire sans les choses du monde.

503. « Ceux qui t'ont dit qu'ils avaient vu le lion étaient plongés dans le monde, et parce qu'ils étaient enveloppés du péché de ce monde et corrompus ils ont eu l'impression que le lion était dans l'eau, qui signifie le monde. Car s'ils avaient

---

grant merveille que cil me dirent qui mon songe m'espelirent, que nule rien ne me puet eſtre garant de ma terre perdre que[a] li lyons evages et li mires sans mecine par le conseil de la flour. De ces .III. choses me faites sage, s'il puet eſtre ; car je ne le puis entendre, et vous le m'enseignerés bien se voſtre volentés i eſt. — Or entent, fait li prodom. Je t'ai mouſtré par coi tu as perdu le cuer de tes gens et par coi tu les porras recouvrer. Et encore t'enseignerai je les .III. choses que tu me demandes, si que tu le verras et connoiſteras apertement. Et nonpourquant, il ne sorent que il te disent, nient plus que li forsenés ne set s'il diſt verité ou mençoigne : mais je t'en dirai le voir. Et saces que il ne le te disent mie sans raison ; car li lyons evages, c'eſt Dix. Dix eſt senefiance par le lyon pour les natures del lyon, qui d'autres beſtes sont diverses. Mais ce qu'il le virent evage, c'eſt une grant merveille. Evage l'apelent il pour ce qu'il le quidierent en l'aigue. L'aigue ou il quidierent, c'eſt cis siecles. Car ausi conme li poissons ne puet vivre sans aigue, autresi ne poons nous vivre sans le siecle, c'eſt a dire sans les choses del siecle.

503. « En ceſt siecle erent envolepé cil qui te disent qu'il avoient veü le lyon, et pour ce qu'il eſtoient em pechié del siecle envolepé cil qui ce te disent et malmis, pour ce lor fu il avis qu'il avoient veü le

été tels qu'ils le devaient — loyaux, chastes, charitables, pitoyables, religieux, et remplis de toutes les autres vertus —, ils n'auraient pas vu le lion dans l'eau, mais là-haut, au ciel. Car le ciel est le monde éternel préparé pour l'homme s'il veut se conformer aux commandements de son créateur. Celui qui vit ainsi n'est plus terrestre, mais céleste, car si le corps est sur terre, l'esprit par ses bonnes pensées est au ciel. La terre en revanche n'est pas ainsi, c'est au contraire la fosse et la sépulture de l'homme quand il vit contre la raison, c'est-à-dire en pratiquant l'orgueil ou la cruauté, la félonie, l'avarice, la convoitise, la luxure et les autres péchés qui conduisent à la damnation. Tels étaient les clercs qui t'ont interprété ton rêve, et c'est pour cela qu'ils ont cru voir le lion dans l'eau, qui signifie le péché, et pourtant il n'y était pas, car Dieu n'a jamais été dans le péché : il était bien plutôt sur son glorieux siège. Mais l'épaisseur de l'air était si grande entre lui et eux qu'ils ne pouvaient le voir dans un autre milieu que le leur, à savoir l'eau. En effet la grande science de clergie qu'ils possédaient leur permit de voir la figure du lion à force de recherches ; mais comme cette clergie n'était que terrestre, ils n'appréhendèrent que l'apparence du lion. Donc, ils ne le reconnurent pas et ne surent pas ce que cela pouvait être : en effet, ils étaient de nature terrestre, et le lion de nature céleste. Et parce qu'ils n'avaient pas la connaissance, ils crurent l'avoir vu dans l'eau, ce en quoi ils se trompaient : voilà la

---

lyon en l'aigue, qui le siecle senefie. Car s'il fuissent tel com il deüssent estre — loial, chaste, charitable, pitous, religious et plains des autres vertus —, il n'eüssent mie veü le lyon en l'aigue, mais la sus el chiel. Car li chix est siecles pardurables et apareilliés a home, s'il velt errer selonc les conmandemens de son creatour. Qui ensi vit, il n'est mie terriens, mais celestious ; car se li cors est en terre, li esperis est el ciel par bone pensee. Mais la terre n'est mie tels, ains est fosse et enteremens a home qu'il vit contre raison, c'est orguels ou cruautés, en felonie, [*e*] en avarisse, en couvoitise, en luxure et en autres pechiés de dampnement. Itel estoient li clerc qui ton songe t'espelirent, et pour ce[a] quidierent avoir veü le lyon en l'aigue, qui est senefiié de pechié ; et nonpourquant en aigue n'estoit il mie, car Dix ne fu onques em pechié, ains estoit en son glorious siege. Mais l'espessetés de l'air estoit si grans entre lui et aus que il ne le pooient veoir s'en autretel lieu non com il estoient, ce fu en l'aigue ; car li grans sens de la clergie qui en aus estoit lor fist veoir la figure del lyon par force d'encerchement : mais pour cele clergie, qui n'estoit se terrienne non, n'orent il del lyon que la veüe. Car il ne le connurent mie ne ne sorent que ce pooit estre : car il estoient terrien et li lyons celestious. Pour ce n'avoient il mie la connoissance, si le quiderent[b] il avoir veü en l'aigue, dont il furent decheü : et pour ce l'apelerent il

raison pour laquelle ils le qualifièrent de "lion sous l'eau". Ce lion eſt Jésus-Chriſt qui naquit de la Vierge : de même que le lion eſt le seigneur de toutes les bêtes, de même Dieu eſt maître de toutes choses. Le lion a d'ailleurs bon nombre d'autres particularités qui en font le symbole de Dieu, que je ne vous décrirai pas ici ; mais c'eſt de ce lion que tu recevras secours, si jamais tu dois en recevoir. Et c'eſt Jésus le vrai Lion.

504. « As-tu bien entendu qui eſt le lion, et pourquoi il fut dit "sous l'eau" ? Je vais maintenant t'expliquer ce qu'il en eſt du médecin sans médecine, car ce n'eſt autre que Dieu. Car tous les autres médecins tiennent de lui tout le bien qui se trouve en eux, par exemple l'aptitude à reconnaître les maladies du corps et à savoir comment les guérir ; tout cela, ils le font par la sagesse qu'ils possèdent, qui leur vient de Dieu, lequel a placé les vertus dans les plantes dont les médecins se servent pour obtenir les guérisons physiques. Mais ils ne savent guérir que les corps, et encore pas tous. Car il advient souvent que, en dépit de tous les efforts qu'ils ont mis à guérir un corps, celui-ci n'en meurt pas moins ; mais même s'il se trouve qu'ils peuvent guérir les maladies du corps, en tout cas ils n'ont pas le pouvoir de guérir celles de l'âme. Dieu, lui, en a le pouvoir, car dès qu'un homme se confesse en toute sincérité, il ne sera jamais si chargé de péchés que Dieu ne le regarde ; et aussitôt qu'il l'a regardé, il ne sera plus jamais nécessaire d'y mettre quelque baume ou d'y lier un emplâtre : la plaie eſt nette et saine dès qu'il l'a

---

evage. Cil lyons eſt Jhesu Cris qui de la Virge nasqui, car autresi com li lyons eſt sires de toutes beſtes, ausi eſt Dix li sires de toutes choses. Autres natures a li lyons assés par coi il eſt senefiiés a Diu, dont je ne vous parlerai ore mie, car c'eſt icil lyons par coi tu avras secors, se tu jamais le dois avoir ; et c'eſt Jhesus, li vrais Lyons.

504. « As tu ore bien entendu qui li lyons eſt, et pour coi il fu apelés evages ? Or te deviserai del mire sans mecine, car il n'i a autre que Dieu. Car tout li autre ont bien en aus, com de maladies connoiſtre qui sont es[a] cors et de savoir le garison, et tout ce font par le sens que il ont qui lor vient de Dieu et descent, et qui la force miſt es herberges par coi il pourchaçaissent les garisons es cors ; ne garison ne sevent il faire s'au cors non[b], ne encore n'eſt ce mie a tous. Car par maintes fois avient que quant il ont mis toutes les painnes au cors garir, si muert il ; et s'il avient qu'il puissent le cors garir des maladies, si n'ont il mie pooir de garir les maladies des ames. Mais Dix en eſt poissans, car si toſt c'uns hom vient a vraie confession, ja tant n'iert chargiés de nul pechié que Dix nel regart, et si toſt com il l'avra regardé, ja puis n'i eſtouvra entrait metre ne loiier emplaſtre, ains eſt la plaie nete et sanee si toſt com il l'a regardee. Icil eſt mires

regardée. Voilà le médecin sans médecine, qui ne met sur les plaies, que ce soit celles de l'âme ou celles du corps, aucune médecine, mais les rend saines et nettes par son doux regard. Les médecins mortels ne sont pas de cette sorte. Car lorsqu'ils ont vu les malades, il leur faut chercher les herbes et les médecines qui conviennent à leur maladie, et parfois tout eſt perdu quand la mort exerce sa seigneurie. Mais c'eſt le vrai médecin, celui qui par son seul regard donne la santé aux malades du corps et de l'âme et fait reculer la mort à son gré. Et sache bien en vérité que si tu t'es aujourd'hui rendu de bon cœur à ses potions, c'eſt-à-dire à la vraie confession, ton corps sera guéri de sorte qu'il ne sera pas mis à mal sur cette terre, et ton âme ne souffrira pas la mort éternelle. Maintenant, qu'une fleur peut parler et donner des conseils, je vais te le démontrer clairement. En effet, tu ne peux accéder au médecin sans médecine sans le conseil de cette fleur, et si jamais tu te sors de la situation douloureuse où tu te trouves, ce sera par le conseil de cette fleur. Je vais donc te révéler qui elle eſt et comment son conseil te sauvera.

505. « Cette fleur eſt la fleur des fleurs. De cette fleur naquit le fruit par lequel toutes choses sont maintenues, et l'âme eſt rassasiée. C'eſt le fruit qui nourrit les quinze mille hommes dans la prairie lorsqu'on eut ramassé les douze corbeilles de reſtes ; c'eſt le fruit par quoi le peuple d'Israël fut soutenu quarante-cinq ans dans le désert, là où l'homme mangea le pain des anges ; c'eſt le fruit par quoi Joseph d'Arimathie et

---

sans mecine, qui ne met em plaies ne en ames ne en cors nule medecine, ains eſt tous sains et nés par son dous re[*f*]gart. Mais ensi ne font pas li mortel mire. Car quant il les ont veüs, si lor couvient querre les herbes et les medecines qui a cele maladie couvient, et a la fois eſt tout perdu quant la mors i mouſtre sa signourie. Mais cil eſt vrais mires qui par son regart sans plus donne as maladies des cors et des ames santé et[e] fait eslongier la mort come lui plaiſt. Et saciés bien de voir se tu as hui eſté de bon cuer as puisons, c'eſt a vraie confession, tes cors ert garis que il n'ert honnis en terre, ne t'ame ne gouſtera de la pardurable mort. Et ce que flours puet parler et donner conseil, te ferai veoir apertement. Car tu ne pues ataindre au mire sans mecine sans le conseil de cele flour, et se tu jamais viens fors de ceſte dolour ou tu es, ce sera par le conseil de cele flour. Or te dirai dont qui cele flors eſt et conment ses consaus te sauvera[d].

505. « Cele flours eſt flours desor toutes les autres flours. De cele flor nasqui li fruis[a] de coi toutes choses sont souſtenues et l'ame peüe. C'eſt li fruis[b] qui soola les .xv.m. homes en la praerie quant les .xii. corbeilliés de relief furent emplies ; c'eſt li fruis par coi li pules Israel fu souſtenus .xlv. ans es desers, la ou li hom menga le pain des angles ; c'eſt li fruis par coi Joseph de Barimacie et

les siens furent soutenus quand ils venaient de la terre de promission en cette terre étrangère sur l'ordre de Jésus-Christ et sous sa protection ; c'est le fruit dont la sainte Église est chaque jour rassasiée : c'est Jésus-Christ, le fils de Dieu. Et la fleur dont tu dois recevoir le conseil et le secours, si jamais tu les as, c'est sa douce mère, la glorieuse Vierge dont il naquit, contre la loi habituelle de la nature.

506. « C'est à bon droit que l'on appelle cette dame fleur, car aucune femme, ni avant ni après elle, ne porta jamais d'enfant sans avoir d'abord été déflorée par le commerce charnel. Mais cette noble dame fut vierge avant et après, et jamais elle ne perdit la fleur de son pucelage. Elle doit donc bien être appelée fleur sur toutes les autres fleurs, quand elle garda sa glorieuse fleur pure et intacte, là où toutes les autres fleurs périssent — c'est-à-dire à l'occasion de la conception et de l'enfantement —, et quand d'elle naquit le fruit qui donna vie à toutes choses. C'est par cette fleur que tu parviendras au vrai conseil, car elle te réconciliera avec son doux fils et t'enverra le secours qui te fera recouvrer les honneurs que tu as commencé de perdre. Et si tu n'obtiens pas le salut de l'âme et du corps par l'entremise de cette fleur, tu ne pourras l'avoir par personne d'autre : en effet, nul n'a si grand poids qu'elle auprès du Sauveur. Elle ne cessera pas de prier pour les malheureux ; et si tu adores cette fleur, son conseil te tirera de tous les périls. C'est la fleur

---

li sien furent soustenu quant il s'en venoient de la Terre de Promission en cest estrange païs par le conmandement Jhesu Crist et par son conduit ; ce est li fruis dont sainte Eglyse est repeüe chascun jour : c'est Jhesu Crist, li fils Dieu. C'est la flour de qui tu dois le conseil avoir et le secours, se tu jamais l'as : c'est sa douce mere, la gloriouse Virge dont il nasqui, contre acoustumance de nature.

506. « Cele dame est a droit apelee flours, car nule feme ne porta onques enfant, devant li ne aprés, qui par charnel assamblement ne fust ançois desflouree. Mais ceste haute dame fu virge et avant et aprés, c'onques la flour de son pucelage ne perdi. Bien doit dont estre apelee flours desor toutes les autres flours, quant ele garda sa gloriouse flour sainne et entiere, la ou toutes les autres flors perissent — ce est en concevoir et en l'enfanter —, et quant de li nasqui li fruis qui donne vie a toutes choses. Par ceste flour venras tu au vrai conseil, car ele t'acordera a son douc fill et t'envoiera le secours qui te fera rechevoir [*219a*] honour[a] que tu as enconmencié a perdre. Et se tu par ceste flour ne viens a salvement et d'ame et de cors, par autrui n'i pues tu venir : car nus ne tient si grant lieu vers le Sauveour com ele fait. Ele ne cessera de proiier pour les chaitis ; et se tu ceste flour aoures, li consaus de li te jetera de tous perils. Ce est la flour que ti clerc te disent, et si ne le savoient ; c'est la flours par qui li

qu'ont mentionnée tes clercs, sans savoir de quoi ils parlaient ; c'eſt la fleur par l'entremise de qui le noble lion, le médecin sans médecine, te gardera de perdre ta terre et ta couronne, si ce n'eſt par ta propre faute.

507. « Que t'en semble ? Reconnais-tu enfin que j'ai bien interprété ton rêve[1] ? — Certes, maître, fit le roi, vous me l'avez si bien expliqué que vous m'avez grandement réconforté, au point que j'ai l'impression d'être libéré de toutes mes craintes. Mon cœur en effet eſt plus à l'aise qu'auparavant, et je promets à Dieu que je ferai tout ce que vous m'avez commandé s'il m'accorde de retourner dans mes terres avec honneur. » Pendant qu'ils parlaient de la sorte, deux chevaliers de la maison de Galehaut se présentèrent au camp : l'un était le roi des Cent Chevaliers, et l'autre s'appelait le roi Premier Conquis — on le nommait ainsi parce que c'était le premier roi que Galehaut avait mis en sa sujétion. Le roi Arthur se leva et alla à leur rencontre, car il s'entendait fort à honorer les hommes de valeur ; et pourtant, il ne savait pas qu'ils étaient rois. « Seigneur, dit le roi des Cent Chevaliers, c'eſt Galehaut, à qui nous sommes, qui nous envoie ici. Il vous fait dire qu'il s'étonne beaucoup de ce que vous soyez venu défendre votre terre contre lui avec de si faibles forces. Car il avait entendu dire que vous étiez le roi le plus puissant du monde. De ce fait, mon seigneur eſt d'avis qu'il retirerait peu d'honneur à vous conquérir avec si peu d'hommes autour de vous, car vous êtes trop

---

haus lyons et li mires sans la mecine te jetera de perdre ta terre et honour, se en toi ne ramaint.

507. « Que t'en eſt avis ? Connois tu encore que je t'ai eſté vrais espelisieres de ton songe ? — Certes, maiſtres, fait li rois, vous le m'avés mouſtré et bien et bel, tant que vous m'en avés ja si conforté que il m'eſt avis que je soie eschapés de toutes mes paours. Car trop eſt plus mes cuers a aise qu'il ne soloit, et je le creant a Dieu que je le ferai ensi conme vous le m'avés conmandé se Dix a honour me donne en ma terre retourner. » Endementres que il parloient ensi, vinrent laiens doi chevalier de la maisnie Galeholt, et li uns fu li rois des .c. Chevaliers et li autres avoit non li rois Premiers Conquis : pour ce eſtoit ensi apelés que c'eſtoit li premiers rois que Galehols avoit mis en sa signourie. Et li rois Artus se leva encontre aus, car moult bien savoit honourer prodome ; et nonpourquant ne sot il mie qu'il fuissent roi. « Sire, diſt li rois des .c. Chevaliers, cha nous envoie Galehols a qui nous somes. Et diſt qu'il s'esmerveille moult de ce que si povrement eſtes venus desfendre le voſtre terre encontre lui. Car il avoit oï dire que vous eſtiés li plus poissans rois de tout le monde. Et pour ce si eſt il avis a mon signour qu'il n'avroit point d'onour de vous conquerre a si poi de gent come vous avés ci, car trop eſtes a

désavantagé. Par conséquent, mon seigneur vous accorde une trêve d'un an, étant admis qu'à cette date vous rassemblerez toutes vos forces ici même, et lui aussi ; en effet, il ne les a pas encore toutes. Et sachez qu'à ce moment-là il ne s'en ira pas sans vous avoir vaincu et avoir conquis votre terre. Sachez en outre qu'au terme de cette année, quoi qu'il doive lui en coûter, il aura avec lui le bon chevalier, l'homme aux armes vermeilles qui a remporté l'assemblée.

508. — Seigneurs, fit le roi, j'ai bien entendu ce que vous avez dit. Mais s'il plaît à Dieu, jamais il n'aura ni moi ni ma terre en son pouvoir. » Sur ces mots les messagers s'en allèrent. Et le roi demeura à la fois joyeux et troublé : joyeux de la trêve qui lui a été donnée, troublé à propos du bon chevalier que Galehaut doit compter parmi les siens, alors qu'il a défendu la terre d'Arthur. L'homme de bien l'appela alors et lui dit : « Tu peux bien voir maintenant que la noble fleur a obtenu du noble médecin et du noble lion qu'ils te viennent en aide, si tu ne perds pas cette chance par ta paresse. — Maître, riposta le roi, c'est un beau début mais je suis très inquiet en ce qui concerne le bon chevalier qui a défendu ma terre, et dont Galehaut se vante qu'il se l'attachera. Maître, ajouta-t-il, qui cela peut-il être ? Je ne le connais pas. » Et l'autre de répondre : « Ne t'en soucie pas, car il fera ses preuves par ses actions. — Maître, reprit le roi, vous pouvez du moins me dire s'il sera aux côtés de Galehaut à la fin de l'année. » Et le religieux répondit que

---

meschief. Si vous donne mé sire trives jusques a un an, par si que vous avrés en ceste piece de terre tout vostre pooir et il le sien, car il ne l'a ore mie tot. Et lors saciés qu'il ne s'en partira : si vous avra il desconfit et vostre terre conquise. Et saciés que il au chief de l'an, coi qu'il doive couster, avra le bon chevalier de sa maisnie, celui as armes vermeilles qui l'asamblee a vaincue.

508. — Signour, fait li rois, j'oi bien ce que vous dites. Mais se Dix plaist, de moi ne de ma terre n'avra il ja pooir ne baillie. » Atant s'em partent li message. Et li rois remest moult liés et esbahis : liés des trives qui li estoient donnees ; et esbahis del bon chevalier que Galehols doit avoir en sa baillie, qui sa terre li [*b*] a desfendue. Lors l'apele li prodom, se li dist : « Ore pues tu veoir que la haute flour t'a pourchacié vers le haut mire et vers le halt lyon qu'il te secourra, se par perece ne le pers. — Maistres, fait li rois, biaus est li conmencemens, mais trop sui esbahis del bon chevalier qui ma terre m'a desfendue, dont Galehols se vante qu'il l'avra. Maistres, fait il, qui puet il estre ? Je nel connois pas. » Et li prodom li dist : « Laisse ester, car ses oeuvres le proveront. — Maistres, fait il, tant me poés vos bien dire se il sera devers lui au chief de l'an. » Et il respont oïl. Lors fu li rois moult reconfortés et moult a aise.

non ; dès lors, le roi fut grandement réconforté et plus à l'aise qu'auparavant.

509. Les gens de Galehaut commencèrent à lever le camp. Le roi Arthur donna congé aux siens, se sépara de son maître et retourna en son pays, faisant porter en litière monseigneur Gauvain qui était gravement malade.

Lancelot à Malehaut. – Quêtes pour Lancelot.

510. Le conte dit que le soir où la bataille prit fin, comme vous l'avez entendu raconter, le chevalier vermeil revint tout droit à Malehaut ; mais il faisait nuit quand il y arriva. Il entra dans la cour le plus discrètement possible, là où la dame, qui était bien sûre qu'il reviendrait, le faisait attendre. Une fois désarmé il entra dans sa geôle et se coucha, car il souffrait trop, et n'avait aucun appétit. Cette nuit-là, les chevaliers que la dame de Malehaut avait envoyés à l'armée revinrent ; et la dame leur demanda des nouvelles de la bataille, comment s'étaient comportés les deux partis. Ils répondirent qu'un chevalier aux armes vermeilles avait tout remporté. En entendant cela, elle se mit à regarder une jeune fille qui était sa cousine germaine, et qui régentait entièrement sa maison : il lui tardait fort que les chevaliers s'en aillent de chez elle, et elle s'en débarrassa au plus vite. Puis elle interpella sa cousine. « Belle cousine, dit-elle, cela pourrait-il être notre chevalier ? — Dame, répondit la jeune fille, j'aimerais bien le savoir. Et si c'est lui qui a remporté l'assemblée, il ne se peut qu'il n'en

---

509. Atant s'en conmencent a departir les gens Galeholt. Et li rois Artus depart les soies et prent congié de son maistre, et s'en retourne en son païs. Et en fait porter en litiere mon signour Gavain, qui moult estoit malades.

510. Or dist li contes que la nuit que l'asamblee fu departie, si com vous avés oï, revint li chevaliers vermaus a Malohalt tout droit ; mais il fu nuis quant il i vint, si entra en la court au plus celeement qu'il pot, ou la dame le faisoit atendre, qui bien quidoit estre seüre de sa venue. Quant il fu desarmés, il entra en sa gaiole et se coucha, car trop se doloit ; n'onques de la bouche ne pot mengier. Cele nuit furent revenu li chevalier que la dame de Maloaut avoit envoiié en l'ost. Et la dame lor demanda nouveles de l'assamblee conment il l'avoient fait d'une part et d'autre ; et il disent que uns chevaliers a unes vermeilles armes avoit tout vaincu. Et quant ele l'ot, si conmence a regarder une pucele qui sa cousine germainne estoit et toute dame de sa maison : se li tardoit moult que li chevalier s'en alaissent de sa maison, et au plus tost com ele pot s'en delivra. Lors [*c*] apele sa cousine, se li dist : « Bele cousine, porroit ce estre nostre chevalier ? — Dame, fait ele, je le savroie volentiers. Et s'il l'a vaincue, il ne puet mie estre que moult ne pere a son cors et a ses

garde les traces sur son corps et sur ses armes, et nous pourrons aisément savoir ce qu'il en eſt. — C'eſt ce que je veux, fit la dame. Mais prenez garde, si vous tenez à votre vie, que personne ne le sache sauf nous deux. — Volontiers, dame », dit la jeune fille. La dame s'arrangea pour vider la maison de sorte qu'il n'y reſte qu'elles deux. La jeune fille prit une poignée de chandelles, et elles se rendirent d'abord à l'étable où elles virent le cheval qui avait la tête, le cou, la poitrine et les jambes couverts de plaies. Il était couché devant sa mangeoire et faisait bien triſte mine, sans boire ni manger.

511. La dame dit alors : « Puisse Dieu me venir en aide ! Vous ressemblez bien au cheval d'un homme de valeur. Et vous, qu'en dites-vous ? ajouta-t-elle à l'adresse de sa cousine. — Dame, fit-elle, qu'en dirais-je ? Il me semble que ce cheval a eu plus de peine que de repos. Toutefois, ce n'eſt pas celui que le chevalier a emmené. — Sachez, répliqua la dame, qu'il en a usé plus d'un. Mais allons voir ses armes, et voyons quelle apparence elles ont. » Elles entrèrent dans la chambre où se trouvaient les armes : le haubert était faussé et couvert de grands trous sur les bras et les épaules, et dans maint autre endroit. L'écu était fendu et dépecé, tout tailladé de coups d'épée du bord supérieur jusqu'à la boucle, si bien qu'il n'en reſtait pas grand-chose ; et dans ce qui reſtait, il y avait de si grands trous de lances qu'en plusieurs endroits on aurait pu y mettre le poing. Le heaume quant à lui était

---

armes, et porrons moult toſt savoir conment il i pert. — Et je le voel, fait la dame. Mais gardés que riens qui vive ne le sace fors nous .II., si chier com vous avés vos membres. — Dame, fait ele, volentiers. » Et la dame delivre si la maison qu'il ni remeſt fors qu'eles .II. Et la pucele prent plain poig de chandoiles, si alerent avant en l'eſtable et voient le cheval qui avoit de plaie la teſte et le col et le pis et les gambes : si gisoit devant sa maignoire a moult mauvaise chiere, car il ne bevoit ne ne mengoit.

511. Lors diſt la dame : « Se Dix m'aït, vous samblés bien cheval a prodome. Et vous, qu'en dites ? fait ele a sa cousine. — Dame, fait ele, qu'en diroie je ? Il m'eſt avis que li chevaus a plus eü painne que repos. Et nonpourquant, ceſtui n'en mena il mie. — Or saciés, fait la dame, qu'il en a usé plus d'un. Mais ore alons veoir ses armes, si verrons conment eles se contiennent. » Et lors vinrent en une chambre ou eles eſtoient et trouverent le hauberc fausé et plains de grans pertruis sor les bras et sor les espaulles, et en maint autre liu del cors. Et ses escus eſtoit fendus et esquartelés, et detrenchiés de cops d'espee de la penne amont jusqu'en la boucle, que moult petit en i ot remés, et en ce que remés en i avoit i avoit grans pertruis de cops de lances tels que par mains lix peüſt on ses poins bouter. Et ses hiaumes eſtoit fendus et esquartelés, et li nasiaus tous detrenchiés, et li

fendu et mis en pièces, le nasal tailladé; le bassinet pendait de telle sorte qu'il ne pourrait plus jamais servir ni au chevalier ni à personne. La dame dit alors à sa cousine : « Que vous semble de ces armes ? — Certes, dame, fit-elle, il me semble que celui qui les a portées n'a pas été oisif. — Vous pourriez aussi bien dire, corrigea la dame, que l'homme le plus valeureux du monde les a portées. — Dame, dit la jeune fille, c'est bien possible, quand vous l'assurez[1].

512. — Venez donc, dit la dame, nous irons voir le chevalier. Car je n'ai encore rien vu qui vaille d'être cru, mais son corps révélera bien la vérité. » Elles se rendirent alors à la porte de la geôle qu'elles trouvèrent ouverte. La dame s'empara des chandelles et passa la tête dans l'embrasure : elle vit le chevalier qui gisait tout nu sur son lit ; il avait tiré la couverture jusqu'à sa poitrine et dormait très profondément. Elle le regarda avec attention et s'aperçut qu'il avait le visage enflé et contusionné, tout meurtri par le fer, le nez et les sourcils écorchés, le front couvert de bosses, les épaules blessées et tailladées, les bras tout violets des coups qu'il avait reçus, et les poings en sang et fortement enflés. Elle regarda la jeune fille et commença à rire. « Certes, dit-elle, vous allez voir quelque chose de tout à fait merveilleux. »

513. Elle entra plus avant dans la geôle, et la jeune fille mit à son tour sa tête dans l'ouverture, de sorte qu'elle put tout observer à droite et à gauche. La dame lui rendit les chandelles et retroussa un peu ses jupes pour avancer davantage.

---

chercles em pendoit contreval, que mais ne pot avoir mestier a lui ne a autrui. Lors dist la dame a sa cousine : « Que vous samble de ces armes ? — Certes, dame, fait ele, il[a] me samble que cil qui les a portees n'a mie esté huisous. — Vous poés bien dire, fait la dame, que li plus prodom qui vive les a portees. — Dame, fait ele, bien puet estre, quant vous le dites.

512. — Ore venés, fait la dame, s'irons veoir le chevalier. Car encore n'ai je riens veü que je en croie, et ses cors en mousterra la verité. » Atant s'en viennent a l'uis de la gaiole, si le trouvent ouvert. Et la dame prent les chandeilles en sa main et mist sa teste dedens l'uis, et vit le chevalier qui en son lit se gisoit tous nus ; si avoit trait son couvretoir jusques sor son pis en haut, si dormoit moult tres bien et fort. Et ele le regarde, si voit qu'il avoit le vis enflé et camoisié et batu del [d] fer, et le nés escorcié et les sourcix ensement, et le front enflé, et les espaulles navrees et detrenchies, et les bras tous pers des cops qu'il avoit eüs, et les poins gros et enflés et plains de sanc. Lors regarda la pucele et conmença a rire, et dist : « Certes, vous verrés ja merveilles. »

513. Ele se trait en la gaiole et la pucele mist ens sa teste, si a veü moult bien ; et esgarde amont et aval. Et ele li baille les chandeilles, si s'esforcha[a] un petit pour aler avant ; et la pucele l'esgarde,

La jeune fille le remarqua, et lui dit : « Qu'eſt-ce donc, dame ? Que voulez-vous faire ? — Je n'aurai jamais, répliqua la dame, de meilleure occasion de lui donner un baiser. — Quoi ! dame, fit l'autre, qu'avez-vous dit ? Ne faites pas une telle folie. Car s'il s'éveillait, il en éprouverait moins d'eſtime pour vous et pour les autres femmes. Et ne soyez pas si insensée pour oublier toute pudeur ! — Dieu puisse me venir en aide ! fit la dame. Rien de ce que l'on pourrait faire pour un homme d'une telle valeur ne pourrait être déshonorant. — Peut-être que non, dame, reprit la pucelle, dans la mesure où cela lui plairait. Mais en vérité, s'il s'y refusait, la honte en serait double, et tel peut être très vaillant physiquement qui n'a pas toutes les vertus morales assorties. Il se pourrait que vous ne puissiez tant fêter cet homme qu'il ne le considère comme une vilenie et un outrage, et dans ce cas vous auriez perdu votre amour et vos offres de service. » La jeune fille en dit tant qu'elle parvint à emmener sa dame sans qu'elle en fasse davantage. Lorsqu'elles furent arrivées dans leurs chambres, elles commencèrent à parler du chevalier, bien que la demoiselle s'efforçât autant qu'elle pouvait de changer de sujet, car elle aurait volontiers détourné de lui les pensées de sa dame, si cela avait été possible : elle se rendait compte en effet de son amour. Elle finit par lui dire : « Dame, le chevalier pense à bien autre chose que ce que vous croyez, et leurs illusions ont trompé bien des gens. — Dieu me vienne en aide, répliqua la dame, je crois qu'il a les pensées les plus nobles qu'un homme ait jamais eues. Et Dieu qui a fait de lui

---

et li diſt : « Que eſt ce, dame ? que volés vous faire ? — Je ne serai, fait ele, jamais mix aiesie de lui baisier. — Oſtés ! dame, fait ele, c'avés vous dit ? Ne faites pas tel derverie. Car s'il s'esveilloit, il em priseroit mains vous et autres femes. Et ne soiiés pas si sousprise de folie qu'il ne vous souviengne de honte. — Si voirement m'aït Dix, fait la dame, on ne porroit pas avoir honte en chose que on fesiſt pour si prodome. — Dame, non, fait la pucele, tant li porroit il plaire : mais certes s'il le refusoit, la honte seroit doublee, et tels puet eſtre moult prous de cors qu'il n'a mie toutes les bontés del cuer. Espoir vous ne sariés a ceſtui si grant joie faire que il nel teniſt a outrage et a vilonnie, si avriés perdu voſtre amour et voſtre service. » Tant diſt la pucele a la dame qu'ele l'en mainne sans plus faire. Et quant eles sont es chambres venues, si conmencent a parler del chevalier ; et la parole en abati la pucele au plus qu'ele pot, pour ce que volentiers oſtaſt sa dame de penser a lui, s'il peüſt eſtre, que bien s'apensoit de l'amour. Et ele li diſt en la fin : « Dame, li chevaliers pense moult autre chose que vous ne quidiés, et quidiers a deceü maintes gens. — Si m'aït Dix, fait la dame, je quit qu'il ait si haut pensé c'onques nus hom si haut ne l'ot. Et Dix qui l'a fait plus bel et

le plus beau et le meilleur de tous puisse lui donner de mener à bien son désir, quel qu'il soit. Sachez vraiment que je le souhaite. »

514. Le conte dit ici que le roi Arthur parvint d'abord à Cardeuil en Galles, qui était le point de son royaume le plus proche ; en outre le château était très bien équipé. Le roi séjourna vingt-trois jours dans la ville, et tous les jours il tint une grande cour : il se conforma en tout aux commandements de son maître. Monseigneur Gauvain fut complètement guéri de ses blessures en quinze jours, ce dont toute la cour se réjouit fort. Vers la fin des vingt-trois jours, il arriva que le roi était assis au dîner ; après avoir mangé quelque temps, il s'absorba profondément dans ses pensées. Et ses réflexions montraient bien que son cœur n'était pas heureux : qui l'aurait observé aurait conclu qu'il avait de graves soucis. Alors monseigneur Gauvain, qui faisait le service avec les autres, se dirigea vers lui et lui dit : « Seigneur, vous êtes trop songeur pendant ce repas ; cela sera mal interprété, car il y a ici bien des chevaliers qui vous en blâment. » Mais le roi répondit avec colère : « Gauvain, vous m'avez arraché aux pensées les plus nobles que j'aie jamais eues, et que nul ne pourrait légitimement me reprocher. Je pensais en effet au meilleur chevalier qui soit parmi tous les hommes de valeur, celui qui a remporté l'assemblée entre Galehaut et moi : Galehaut s'est vanté de l'attacher à sa maison. Il fut un temps où les chevaliers de ma maison et de mon entourage,

---

meillour de tous les autres li doinst son pensé a bon chief mener, quel que il l'ait. Et saciés bien que je le voldroie. »

514. [*e*] Or dist li contes que li rois Artus vint premierement a Carduel en Gaulle, qui plus estoit pres ; et moult estoit li castiaus aiesiés de toutes choses. Et sejourna li rois en la vile .XXIII. jours[a], et tint tous les jours court enforcie : et moult fist bien les conmandemens son maistre de totes choses. Dedens les .XV. jours fu mé sires Gavains tous garis de ses blecheüres, si en fu toute la cours moult lie. Au chief de .XXIII. jours[b] avint que li rois seoit au disner ; et quant il ot une piece mengié, si conmencha a penser moult durement. Et bien paroit a son penser que ses cuers n'estoit mie a aise, ainçois deïst qui le veïst que moult estoit a malaise. Lors vint mé sires Gavains devant lui, qui servoit avoc les autres, se li dist : « Sire, vous pensés trop a cest mengier ; et a mal vous ert tournés, que moult a chaiens chevaliers qui vous em blasment. » Et li rois li respont par ire : « Gavain, vous m'avés jeté del plus gentil penser ou je fuisse onques, ne nus ne m'en porroit a droit blasmer. Car je pensoie au plus bon chevalier de tous les prodonmes, c'est li chevaliers qui vainqui l'asamblee de moi et de Galeholt, dont Galehols s'est vantés qu'il l'avera de sa maisnie. Si ai veü tele eure que li chevalier de ma maison et ma compaingnie,

s'ils savaient que je désirais quelque chose, se hâtaient d'aller me le chercher, fût-ce dans les terres les plus lointaines. Et l'on avait coutume de dire que toute la prouesse de cette terre se trouvait à ma cour, mais j'affirme, moi, qu'elle n'y eﬅ plus désormais, puisque le meilleur chevalier n'y eﬅ pas. — Certes, répondit monseigneur Gauvain, vous avez bien raison. Et s'il plaît à Dieu, vous aurez le bon chevalier, pour peu qu'il soit possible de le trouver dans le monde entier[1]. »

515. Là-dessus monseigneur Gauvain s'éloigna. Lorsqu'il arriva à la porte de la salle où étaient assis de nombreux chevaliers de valeur, il se tourna vers les tables et dit si haut que tous purent l'entendre : « Seigneurs chevaliers, celui qui voudra entrer en quête, la quête la plus noble qui ait jamais exiﬅé jusqu'à aujourd'hui, qu'il me suive ! Aujourd'hui, tout l'honneur et tout le prix du monde sont réservés à celui à qui Dieu fera la grâce de cette noble découverte. Et celui qui y renonce dans cette circonﬅance se vantera en vain de jamais conquérir les honneurs ! » Ainsi s'en alla monseigneur Gauvain ; les chevaliers se levèrent pour le suivre et les tables commencèrent à se vider. Et le roi se mit à regretter le fait que personne ne reﬅe sur place ; il fit rappeler monseigneur Gauvain. Celui-ci se présenta devant lui et le roi lui dit : « Cher neveu, vous me courroucez fort, quand vous voulez de la sorte emmener tous mes compagnons. Je suis précisément en ce moment dans le cas de me comporter avec plus de magnificence, où que je sois, que je n'en avais

---

que se il seüssent une chose que je desiraisse, il le quesissent, ja ne fuﬅ en si eﬅrange terre. Et si soloit on dire que toute terrienne proueсe eﬅoit en mon oﬅel, mais je di que ore n'i eﬅ ele mie, puis que li miudres chevaliers del monde en eﬅ fors. — Certes, fait mé sires Gavains, vous avés moult grant droit. Et se Dix plaiﬅ, vous avrés le bon chevalier, s'il puet eﬅre trouvés en tout le monde. »

515. Atant s'en tourne mé sire Gavains. Et quant il vint a l'huis de la sale ou seoient maint bon chevalier, si se tourne vers le mengier et diﬅ si haut que tout le porent oïr : « Signour chevalier, qui ore voldra entrer en la plus haute queﬅe qui onques fuﬅ jusques au jor d'ui, si viengne aprés moi ou eﬅ toute l'onours et tous li pris del monde apareillié a celui qui Dix fera aventure de la haute trouveüre. Et pour noient se vantera jamais d'onour conquerre qui ci le laisse. » Lors s'en vait mé sires Gavains ; et chevalier saillent aprés lui et tables conmencent a widier. Et li rois se conmencha a courecier de ce que nus ne remanoit laiens, si fiﬅ rapeler mon signour Gavain : et il vint a lui, et li rois li diﬅ : « Biaus niés, vous me coureciés moult [f] quant vous ensi en volés mener toute ma compaingnie. Et je sui orendroit em point qu'il me couvient plus honnerablement tenir, ou que je soie, que je ne seul ; et si grans assamblee ne fu onques mais veüe

l'habitude ; en outre, on n'a jamais vu pareille foule se lancer à la recherche d'un seul chevalier. Voulez-vous le prendre de force ? Moins de gens vous conduirez en cette quête, plus d'honneur vous en retirerez. »

516. Monseigneur Gauvain se rendit compte qu'il disait la vérité. « Seigneur, dit-il, n'y viendra que le nombre qui vous conviendra ; et je ne le disais pas par désir de compagnie, car je serai seul à le chercher, de mon côté. Mais si de nombreux chevaliers partaient à sa recherche chacun du leur, on le trouverait plus vite que s'il n'y en avait qu'un en la quête. — Vous dites vrai, fit le roi. Allez-y donc à quarante, ceux que vous choisirez, car je ne veux pas qu'on en ait parlé en vain. » Monseigneur Gauvain choisit donc quarante[1] parmi ceux qu'il aimait le mieux : tous ceux qui pouvaient faire partie de sa compagnie en étaient enchantés. Les quarante compagnons allèrent s'armer sans délai, puis ils se présentèrent devant le roi ; on apporta les reliques selon la coutume : car aucun chevalier de la maison d'Arthur ne s'en allait en quête d'aventures sans jurer auparavant sur les reliques de raconter à son retour toute la vérité sur ce qui lui serait arrivé ; et s'il ne le jurait pas en partant, il le jurait en revenant, avant qu'on accorde foi à ses paroles. Et monseigneur Gauvain s'agenouilla pour prêter serment ; le roi était devant lui, il leur déclara à tous : « Seigneurs chevaliers, vous allez partir : prenez garde que ce ne soit pas en vain. Vous êtes en effet de si bons chevaliers, de si grande valeur, qu'il ne devrait rien y avoir dont vous ne veniez

---

pour un chevalier trouver. Volés le vous a force prendre ? Quant a mains de gent ert amenés, plus grant honour i averés. »

516. Lors se recorda mé sires Gavains que il disoit verité, et dist : « Sire, il n'en i venra se tant non qu'il vous plaira ; ne pour couvoitise de la compaingnie nel disoie je mie, que je nel querrai ja se tous seus non. Mais se maint chevalier le queroient chascuns par soi, il seroit plus tost trouvés que s'il n'en i avoit c'un tout sol en la queste. — Vous dites voir, fait li rois. Ore i alés tels .XL. com vous meïsmes les eslirés, car je ne voel pas que la parole en soit meüe pour noient. » Lors eslut mé sires Gavains .XL. de ciaus que il mix amoit, car chascuns estoit moult liés qui en sa compaingnie pooit aler. Maintenant s'alerent armer tout li .XL. compaingnon, et puis vinrent devant le roi ; et li saint estoient aporté, si com il estoit coustume : car nus chevaliers ne se mouvoit de la maison le roi Artu pour aventure querre que il avant ne jurast sor sains que il verité diroit au revenir de toutes les choses qui li avenroient a son essient ; et s'il au mouvoir ne le juroit, il le juroit au revenir, ains que il fust creüs de nule riens. Et mé sires Gavains s'ajenoulle pour jurer et li rois fu devant lui, si lor dist : « Signour chevalier, vous en irés, et gardés que ce ne soit mie pour huisouse. Car vous i alés tant bon chevalier et prodome que nule si

bien à bout, si ambitieuse que soit l'entreprise. » Alors monseigneur Gauvain réfléchit un peu et, toujours agenouillé, dit aux chevaliers armés : « Seigneurs chevaliers, si chacun d'entre vous voulait mettre dans son serment ce que je mettrai dans le mien, je jurerais. » Ils furent tous d'accord.

517. « Jurez donc d'abord de faire tout ce que je promettrai, puis je prêterai serment. » Ils obtempérèrent, puis monseigneur Gauvain jura qu'il dirait toute la vérité à son retour, et qu'il ne reviendrait pas sans le chevalier qu'il allait chercher, ou sans de vraies nouvelles de lui, et qu'en outre il ne reviendrait pas s'il lui manquait un seul de ses compagnons, à moins qu'il ne fût mort. Ce serment laissa les chevaliers qui devaient participer à la quête tout ébahis, et le roi encore bien plus, car il se rappelait la date de l'assemblée qui devait avoir lieu entre lui et Galehaut. « Cher neveu, dit-il, vous avez eu tort de ne pas exclure mon assemblée de votre serment. — Seigneur, rétorqua monseigneur Gauvain, cela ne peut être changé désormais. »

518. Il laça son heaume, monta à cheval et s'en alla de la cour avec les chevaliers qu'il avait choisis pour compagnons. Il s'agissait de monseigneur Yvain, le fils du roi Urien, de Keu le sénéchal, de Sagremor le Démesuré[1], de Lucan le Bouteiller, d'Yder le fils de Nut, et de Girflet le fils de Do. Il y avait aussi Yvain de Lionel, Yvain aux Blanches Mains, Yvain le Gauche[2], Yvain le Bâtard, Galegantin le Gallois, Gosoain d'Eſtrangorre, le Gai Galantin, Caradigais, Magloas,

---

grant chose ne devroit eſtre dont vous ne devriés bien venir a chief. » Lors pensa mé sires Gavains et diſt as chevaliers armés, la ou il eſtoit as jenous : « Signour chevalier, se chascuns de vous metoit en son sairement ce que je meterai el mien, je juerroie. » Et il l'otroient tout.

517. « Ore jurés dont, fait il, avant tout ce que je juerrai, et je juerrai tos daerrains. » Et il si firent. Aprés jura mé sire Gavains que il diroit verité au revenir et que il ne reverroit sans le chevalier que il aloit querre ou sans vraies enseignes de lui, et que sans nul de ses compaingnons ne revenroit, se mors n'eſtoit. De cel sairement furent tout esbahi li chevalier qui en la queſte devoient aler, mais li rois en fu esbahis sor tous, car il li menbra del jour de l'asamblee qui entre lui et Galeholt devoit eſtre. « Biaus niés, fait li rois, mal [*220a*] avés fait quant vous l'essoine[a] de m'asamblee n'avés mis fors de voſtre sairement. — Sire, fait mé sire Gavains, ne puet ore eſtre altrement. »

518. Atant lace son hiaume, et monte en son cheval et s'em part de la court a tel compaingnie com il avoit de chevaliers. Il i fu mé sire Yvains li fix au roi Urien, et Kex li seneschaus, et Saygremors li Desreés, et Lucans li Bouteilliers, et Yders li fix Nut, et Girflés li fix Do, et Yvains de Lionnel[a] et Yvains as Blanches Mains, et Yvains li Esclains, et Yvains li Aoutres, et Galegantins li Galois, et Gosoains

le duc Taulas, Canus de Carec, Guerrehet et son frère Agravain[3], Cadolain de Caermusin, Keu d'Estraus, Dodinel le Sauvage, Caradoc Briebras, le roi de Gênes[4], le roi des Marais, Hélin le Blond, monseigneur Bran de Lis, Adain le Beau, Osenain Cœur-Hardi, Aiglin des Vaux, Gaheriet, Bliobléris, le Laid Hardi, Galet le Chauve, Aguisan d'Estrangorre[5], Hervi de Rivel, et Conain le Hardi ; et le quarantième était Banin de Bénoïc. Tels furent les quarante qui participèrent à cette quête. Mais aucun d'entre eux ne fut si preux et si hardi qu'il ne le regrette amèrement par la suite, car ils furent appelés renégats et parjures de la bouche du roi lui-même, car ils chevauchèrent toute l'année jusqu'au jour de l'assemblée et à cette date ils revinrent tous.

519. Le conte dit ici qu'un jour la dame de Malehaut fit sortir le chevalier de sa geôle pour qu'il vienne lui parler ; lorsqu'il fut en sa présence, il voulut s'asseoir à ses pieds par terre. Et elle, qui voulait l'honorer le plus possible, le fit asseoir à côté d'elle sur le même siège, en lui disant : « Seigneur chevalier, je vous ai longtemps tenu en prison, pour le grand crime que vous avez commis. Et je vous ai traité fort honorablement, contre l'avis de mon sénéchal et de sa parenté : vous devez m'en savoir très bon gré. Vous n'y manquerez pas, s'il y a en vous autant de bien que je crois… — Dame, fit le chevalier, je vous en sais tellement gré que je suis votre chevalier partout et en toutes circonstances. —

---

d'Estrangot, et li Gais Galantins[b], et Caradigais, et Magloas, et li dus Taulas, et Kenus de Quariec, et Guerrehés, et Agravains ses freres, et Gadoains de Caermursin, et Kex d'Estraus, et Dodiniaus li Sauvages, et Karados Briesbras, et li rois de Genes, et li rois des Marés, et Helyns li Blois, et mé sire Ban de Lis, et Adams li Biaus, et Osoains Cors Hardi, et Ayglins des Vaus, et Gaheriés, et Blyobleris, et li Lais Hardis, et Gales li Chaus, et Aguiçans d'Estrangot, et Hervil de Rivel, et Conains li Hardis et le .XL.ismes fu Banins de Benuyc. Ce furent li .XL. qui alerent en la queste. Mais onques n'i ot si prou ne si hardi qui puis ne s'en tenist pour fol, car puis en furent tout apelé parjuré et failli par la bouche au roi meïsme, car il alerent tout l'an jusques a l'asamblee ; et la revinrent il tout.

519. Or dist li contes que la dame de Malohalt fist un jour traire le chevalier de la gaiole pour venir devant li ; et quant il i vint, si se valt asseoir devant ses piés a terre. Et cele qui moult le volt honerer le fist encoste li seoir en haut, et si li dist : « Sire chevaliers, je vous ai grant piece tenu en ma prison, et pour si grant forfait[a] come vous feïstes. Et je vous ai tenu moult honerablement sor le pois mon senescal et tout son parenté : si m'en devés grant [b] gré savoir. Et si faites vous, s'il a tant de bien en vous come je i quit. — Dame, fait il, je vous en sai tel gré que je sui vostres chevaliers en tous besoins

Grand merci, fit-elle. Vous allez en faire la preuve : je vous prie donc de faire en signe de reconnaissance ce que je vais vous demander : à savoir de me dire qui vous êtes et quel est l'objet de votre désir. Et sachez que s'il s'agit de choses que vous souhaitez dissimuler, personne n'en saura rien.

520. — Dame, fit-il, pitié, pour l'amour de Dieu : aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide, ce sont des choses que vous ne pourriez pas savoir. Car je ne les dirais à personne. — Non ? insista-t-elle. Vous ne le révélerez à aucun prix ? — Dame, l'assura-t-il, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; mais quand bien même vous devriez me couper la tête, je ne parlerais pas. — Certes, fit-elle, c'est pour votre malheur que vous me l'avez ainsi dissimulé ; car, par la foi que je vous dois, et au nom de la créature que j'aime le plus au monde, vous ne sortirez jamais de ma maison avant l'assemblée qui doit avoir lieu entre mon seigneur le roi Arthur et Galehaut. Et sachez que désormais vous subirez bien des peines et des humiliations, car jusqu'à la date de l'assemblée il n'y a guère moins d'un an. En revanche, si vous me l'aviez dit, je vous aurais délivré de prison aujourd'hui même. Et pourtant je le saurai malgré vous, car j'irai là où je l'apprendrai. — Où cela, dame ? demanda-t-il. — Au nom de Dieu, fit-elle, à la cour du roi Arthur, où l'on sait toutes les nouvelles ! — Dame, je n'en puis mais. » Elle le renvoya alors à sa geôle, en faisant mine d'être très en colère et de le détester : mais ce n'était pas le cas, au

---

et en tous lix. — Grans mercis, fait ele, et ce moustrés vous bien. Dont vous proi je, fait ele, que vous me rendés en guerredon ce que je vous demanderai : c'est que vous me dites qui vous estes et a coi vous baés. Et saciés se c'est chose que vous voelliés celer, bien saciés qu'en avant de ci n'ert seü.

520. — Dame, fait il, pour Dieu merci : si m'aït Dix, ce ne porriés vous mie savoir. Car il n'est nule riens a qui je le deïsse. — Non ? fait ele. Si nel dirés en nule maniere ? — Dame, fait il, vous ferés de moi le vostre plaisir, car se vous me deviés coper la teste, je nel diroie mie. — Certes, fait ele, mar le m'avés celé, car par la foi que je vous doi, vous n'isterés jamais fors de ma prison, ne par la riens que je plus aim, devant que l'asamblee devra estre de mon signour le roi Artu et de Galeholt. Et saciés que vous avrés des ore mais assés honte et mesaise, car jusques au jor de l'asamblee n'a gaires mains d'un an. Et se vous le m'eüssiés dit, vous fuissiés hui en cest jour delivrés de ma prison. Et si le savrai je malgré vostre, car je irai en tel lieu ou on le me dira. — Ou, dame ? fait il. — En non Dieu ! fait ele, en la cort le roi Artu, ou on set toutes les noveles ! — Dame, fait il, je n'en puis mais. » Lors l'envoia en la gaiole ; et fait samblant qu'ele soit courecie et que moult le hee : mais non fait, ains l'aime plus qu'ele ne sot, et

contraire ; elle l'aimait plus qu'auparavant, et son amour grandissait chaque jour. Elle appela alors sa cousine et lui dit : « Prenez soin de répéter souvent au chevalier que je le hais plus que toute créature vivante, et que je lui infligerai toutes les souffrances qu'un homme peut endurer. » Mais elle parlait en ces termes à sa cousine pour masquer ses sentiments ; et dans le même temps, elle faisait ses préparatifs pour aller à la cour du roi Arthur afin de savoir qui était le chevalier : elle voulait en effet s'y rendre en grand équipage. Elle se mit en route trois jours après, en laissant sa cousine à sa place et en lui recommandant : « Belle douce cousine, je m'en vais à la cour du roi Arthur où j'ai fort à faire, et j'ai manifesté de la haine au chevalier parce qu'il n'a pas voulu me dire son nom. Mais je ne saurais le haïr, car il est de trop grande valeur : je vous prie donc, si vous tenez à mon amour, de lui procurer tout ce que vous croyez qu'il peut désirer, sauf votre honneur, et pourvu que vous puissiez me le rendre à mon retour. » Sa cousine lui promit d'agir ainsi. La dame se mit donc en route, et chevaucha tant, jour après jour, qu'elle trouva le roi Arthur dans sa cité de Logres, qui était la capitale de son royaume. Lorsqu'il apprit sa venue, il alla à sa rencontre avec la reine, et la reçut avec beaucoup de joie ; et avant même qu'elle n'ait pénétré dans la cité, il n'y eut aucun chevalier de sa suite à qui le roi n'ait fait un cadeau, et la reine fit de même avec les dames et les jeunes filles : ce fut pour honorer la dame de Malehaut. En outre, le roi ne voulut pas souffrir

---

croist l'amour chascun jour. Lors apele sa cousine et li dist : « Gardés, fait ele, que vous dites au chevalier que je le has plus que riens qui vive, et que je li ferai traire tous les maus que cors d'ome porra sousfrir. » Ensi dist la dame a sa cousine pour son penser couvrir ; et toutesvoies s'apareille ele d'aler a la court le roi Artu pour savoir qui li chevaliers est, si i voldra[a] aler moult richement. Au quart jour, mut la dame et laissa sa cousine en son lieu ; et li dist : « Bele douce cousine, je m'en vois au roi Artu ou j'ai moult a faire, et j'ai mostré haine au chevalier pour ce qu'il ne me velt dire son non. Mais je nel harroie mie, car trop est prodom : si vous requier, si chier com vous avés m'amour, que vous toutes les choses que vous quidiés que ses cuers voeille li pourchaciés, si que vostre honours i soit sauve, et que vous le me puissiés rendre. » Et cele li creante ensi. Atant s'em parti la dame, et erra tant par [c] ses journees qu'ele trouva le roi Artu a Logres sa cité, qui estoit chiés de son roialme[b]. Et quant il oï dire qu'ele venoit, se li ala a l'encontre et la roïne autresi, et le rechut a moult grant joie ; et ains qu'ele entrast en la cité, n'ot ele chevalier a qui li dons le roi ne fust presentés et donnés[c] ; et la roïne refist autretel as dames et as puceles : et ce fu pour la dame de Maleaut, ne

qu'elle se loge ailleurs que dans son palais, car elle l'avait beaucoup aidé pendant sa guerre.

521. Ce soir-là après souper, quand le roi se fut assis sur une couche avec la reine et la dame de Malehaut, il dit à la dame : « Certes, dame, vous vous êtes donné bien de la peine en venant de votre terre qui est si éloignée. Je sais bien que ce n'est pas sans raison, car vous n'avez pas l'habitude de quitter votre pays. — Non, seigneur, en effet, répondit-elle : ce n'est pas sans motif, mais pour une affaire d'importance. Je vais vous l'expliquer. Il est vrai que j'ai une cousine que son voisin cherche à priver de son héritage, et qui ne trouve aucun chevalier pour défendre sa querelle. Le voisin en effet est très bon chevalier, cruel, et de grand lignage, et elle ne trouve donc aucun secours : je suis venue à vous pour que vous m'aidiez à obtenir le chevalier aux armes vermeilles qui a remporté l'assemblée il y a quelque temps. Car on m'a dit que, si je l'avais, personne ne livrerait mieux que lui ce combat. Voilà la raison de ma venue. Secourez-moi, car j'en ai grand besoin. — Belle douce amie, répondit le roi, par la foi que je dois à la reine que voici, que j'aime plus que tout au monde, à ce que je sais je n'ai jamais vu ce chevalier. Il n'est pas de ma maison, ni même de ma terre à mon avis. Et pourtant je désirerais fort le connaître. Monseigneur Gauvain le cherche avec trente-neuf chevaliers, parmi les meilleurs de ma maison : ils sont partis il y a plus de quinze jours, et ils ne reviendront jamais à la cour avant de l'avoir trouvé. »

---

onques ne sousfri qu'ele descendist s'en ses maisons non, car moult li avoit aidié en sa guerre.

521. La nuit aprés souper se fu li rois et la roïne et la dame de Malehalt assis en une couche ; et dist li rois a la dame : « Certes, dame, moult vous estes esforcie, qui de si loing que de vostre terre estes venue. Or sai je bien que ce n'est mie sans besoing, car vous n'estes mie coustumiere de vostre païs si eslongier. — Certes, sire, fait ele, sans besoig n'est ce mie, ains est grans li affaires. Et je le vous dirai. Il est voirs que j'ai une moie cousine que uns siens voisins desherite, si ne trouve nul chevalier qui sa querele voelle desraisnier. Car trop est cil bons chevaliers et fiers et fors de lignage ; ne cele n'a nule aïde : si sui a vous venue pour ce que vous m'aidissiés tant que j'aie le chevalier as armes vermeilles qui l'autrier vainqui l'asamblee. Car on m'a dit se je l'avoie, nus ne feroit mix la bataille de lui. Et pour ce sui a vous venue. Ore me secourés, car li besoins en est. — Bele douce amie, fait li rois, par la foi que je doi a la roïne qui ci est, que j'aim plus que riens qui vive, celui chevalier ne vi je onques que je sace, ne de ma maison n'est il mie ne de ma terre au mien quidier. Et si le desir moult a avoir. Et mé sire Gavains le quiert soi .XL.isme de chevaliers, des meillours de ma maison ; et murent plus a de .xv.

522. La dame se mit à sourire à l'idée de ces chevaliers qui le cherchaient, parce qu'ils couraient après une folie. La reine le remarqua et pensa qu'elle ne riait pas sans raison. « Certes, fit-elle, je crois que vous savez mieux que le roi et moi où il se trouve. » Mais la dame répliqua : « Par la foi que je dois à mon seigneur le roi dont je suis la femme lige, et à vous qui êtes ma dame, je ne suis venue ici que pour savoir qui il était. Car c'est là que je pensais en avoir des nouvelles. — Vraiment, dit la reine, je le croyais pour vous avoir vue sourire quand mon seigneur en parlait. — Dame, c'est que je me tenais pour bien déçue, de m'être donné tant de peine pour rien. Mais puisque je ne peux en avoir de nouvelles ici, je vous demande congé ; je m'en irai demain matin, car j'ai beaucoup à faire dans mon pays.

523. — Comment ? fit le roi. Croyez-vous vous en aller si vite ? Vous ne partirez pas si tôt, mais vous tiendrez compagnie à la reine pendant une ou deux semaines, et vous remmènerez avec vous celui de mes chevaliers que vous préférerez pour livrer votre bataille : sachez en effet que vous êtes l'une des dames du monde que je désire le plus honorer, car vous m'avez beaucoup aidé quand j'en ai eu besoin. — Seigneur, fit-elle, grand merci. Mais je ne saurais rester à aucun prix ; et en ce qui concerne les chevaliers, je n'en emmènerai aucun, car du moment où je ne peux pas avoir celui que je cherchais, j'en ai assez d'autres. »

---

jours, ne jamais n'enterront il en ma maison devant ce qu'il l'avront trouvé. »

522. Lors conmence la dame a sousrire des chevaliers qui le queroient, pour ce que il chaçoient la folie. Et la roïne le vit, si s'apensa que pour noient ne rioit ele mie, se li dist : « Certes, je quit mix que vous saciés ou il est que je ne li rois ne saçons. » Et ele respont : « Par la foi que je doi a mon signour le roi, qui feme lige je sui, n'a vous qui ma dame estes, je ne ving chaiens si pour savoir [*d*] non qui il estoit. Car je en quidoie ci oïr nouveles. — Certes, fait la roïne, jel quidoie pour ce que je vous vi sorrire, quant mes sires em parloit. — Dame, ce fu pour ce que je me tenoie a escharnie, et que trop m'estoie traveillie pour noient. Mais puis que je n'en puis ci oïr nouveles, je vous demant congié ; si m'en irai le matin, car j'ai moult a faire en mon païs.

523. — Conment ? fait li rois. Vous en quidiés vous ja aler ? Si tost ne vous en irés vous mie, ains ferés compaingnie a la roïne .VIII. jours ou .XV., et si en menrés de tous mes chevaliers lequel qu'il vous plaira pour faire vostre bataille, car bien saciés que vous estes une des dames del monde que je plus voldroie honerer : car vous m'avés bien aidié en mes besoins. — Sire, fait ele, grans mercis. Mais remanoir ne porroie en nule maniere ; ne chevalier n'en menrai je nul, puis que celui ne puis avoir que je queroie, car d'autres ai je assés. »

Le roi et la reine insistèrent tant que la dame resta deux jours. Elle s'en alla alors avec leur accord et revint dans son pays à grandes étapes, car il lui tardait fort d'être de retour et de voir celui qui préoccupait tant l'élite des chevaliers : elle était très fière de le tenir en son pouvoir, lui que personne ne pouvait avoir. En atteignant son manoir, elle dit à sa cousine qu'elle était allée à la cour du roi parce qu'elle pensait que son prisonnier était membre de la maison d'Arthur ou originaire de son pays. « Mais vous, comment allez-vous depuis mon départ ? — Dame, répondit la jeune fille, très bien. » La dame ne tarda guère ensuite à faire sortir le chevalier de sa geôle, et elle s'adressa à lui sur un ton de grande colère.

524. « Seigneur chevalier, dit-elle, vous avez refusé l'autre jour de me dire qui vous étiez, et depuis je me suis arrangée de telle sorte, en posant toutes sortes de questions, que je suis prête à vous mettre à rançon, si vous le voulez. — Grand merci, dame, répondit le chevalier. Je me rachèterai très volontiers, si je peux parvenir à payer votre rançon. — Savez-vous quelle sera la rançon ? demanda-t-elle. Je vous en proposerai trois, et si vous ne voulez pas en choisir une, puisse Dieu ne jamais me venir en aide si vous sortez un jour de ma prison, que ce soit par amour ou par prière. — Dame, fit-il, dites-moi ce qui vous plaît : puisque j'en suis arrivé à ce point, il faudra bien que je choisisse l'une des trois possibilités. — Je vous demande, déclara-t-elle, de me dire qui vous aimez d'amour, ou comment vous vous appe-

---

Tant li proiierent entre le roi et la roïne qu'ele remaint jusques au tiers jour. Et lors s'em part a lor congié, et s'en revait en son païs as grans journees, car moult li tardoit qu'ele soit revenue et qu'ele voie celui pour qui li pris del monde se traveille, si s'em proise moult de ce qu'ele a[a] en sa baillie ce que nus ne puet avoir. Quant ele vint a sa maison, si dist a sa cousine qu'ele estoit alee a la court le roi pour ce qu'ele cuidoit que ses prisons fust de la maison le roi Artu ou de sa terre. « Mais conment l'avés vous puis fait ? — Dame, fait ele, moult bien. » Aprés ne demoura gaires qu'ele fist le chevalier traire de la gaiole, et parla a lui en samblance de feme moult iree.

524. « Sire chevaliers, fait ele, vous me feïstes l'autre jour dangier de dire qui vous estiés, et j'ai puis tant fait et enquis de vostre couvine que ore vous raiemberroie je, se vous voliés. — Dame, fait il, grans mercis. Et je me raiemberrai moult volentiers, se je puis venir a vostre raiençon. — Savés vous, fait ele, quele vostre raiençon sera ? Je vous en nonmerai .III. des raiençons, et se vous n'en prendés une, ja Dix ne m'aït quant vous jamais istrés de ma prison, ne par amour ne par proiiere. — Dame, fait il, ore m'en dites vostre plaisir, et puis que je a ce en sui venus, lequel que soit me couvenra il prendre. — Je vous di, fait ele, que vous me dites qui vous amés par amours u

lez ; et si vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre, dites-moi si vous croyez accomplir un jour autant d'exploits que vous l'avez fait l'autre jour à l'assemblée. »

525. À ces mots, le chevalier commença à soupirer, puis dit : « Dame, je vois bien que vous me haïssez profondément, quand vous ne voulez me racheter que de cette façon honteuse. Pour l'amour de Dieu, dame, lorsque vous m'aurez fait dire ce qui me causera une grande peine, et à vous grand plaisir, quelle assurance aurai-je de m'en aller librement ? — Je vous jure loyalement, fit-elle, que, dès que vous aurez payé l'une des trois rançons, vous pourrez vous en aller tout quitte. C'eﬆ à vous de choisir si vous désirez partir ou y renoncer. — Dame, dit le chevalier, je vois bien qu'il me faut me racheter honteusement, mais puisqu'il en eﬆ ainsi, il vaut encore mieux que je vous avoue ma honte que celle d'autrui. Sachez en effet que je ne vous dirais pour rien au monde qui je suis ni comment je m'appelle, et que si j'aimais d'amour, puisse Dieu me venir en aide, vous ne sauriez jamais qui, si je pouvais l'empêcher. — Il vous faudra donc choisir l'autre rançon. — C'eﬆ ce que je vais faire, quelque honte que j'en doive avoir : sachez que j'ai bien l'intention d'accomplir plus de faits d'armes que jamais jusqu'à présent, si cela m'eﬆ commandé. Voilà : vous m'avez fait dire ma honte ; je vais m'en aller maintenant, si vous le voulez bien. — Vous en avez dit assez, répondit-elle : vous pourrez partir quand il vous plaira, car je vous comprends mieux

---

conment vous avés non, et se vous ne volés faire ne l'un ne l'autre, si me dites se vous quidiés jamais tant faire d'ar[*e*]mes com vous fesiﬆes l'autre jour a l'asamblee. »

525. Quant il oï ce, si conmencha a souspirer et diﬆ : « Dame, trop me haés, bien le voi, quant vous ne me volés raiembre se hontousement non. Dame, pour Diu, quant vous m'avrés fait dire mon grant doel et voﬆre plaisir, quel seürté avrai je que je m'en irai quitement ? — Je vous creant, fait ele, loialment que si toﬆ com vous avrés prise l'une des .III. raiençons, que vous em porrés aler quitement. Ore eﬆ en vous ou de l'aler ou del laissier. — Dame, fait il, je voi bien qu'il me couvient raiembre hontousement, mais puis qu'il eﬆ ensi, mix me vient il dire ma honte que l'autrui. Car bien saciés que je nel vous diroie pour rien qui je sui ne conment je ai non ; et se je amoie par amours, si voirement m'aït Dix, si ne savriés vous ja qui, se je peüsse. — Dont vous couvient il l'autre dire. — Et je le dirai quel honte que[a] je avoir en doie : tant saciés vous bien de voir que je en quit encore plus faire d'armes que je ne fis onques, se il m'eﬆ conmandé. Si eﬆ ore ensi que vous m'avés ma honte fait dire ; si m'en irai des or mais, se voﬆre volentés i eﬆ. — Assés, fait ele, en avés vous dit : si vous en irés quant il vous plaira, car ore me puis mix de vous apercevoir

désormais. Mais, étant donné que je vous ai traité très honorablement, je vous prie de m'accorder en récompense une faveur qui ne vous coûtera guère; c'est d'ailleurs à votre avantage plus qu'au mien. — Dame, dit le chevalier, dites votre volonté, et vous aurez ce que vous désirez, si cela peut se trouver. — Grand merci, fit-elle; je vous demande donc de rester ici jusqu'à l'assemblée; et je vous procurerai un cheval et de bonnes armes conformes à vos vœux. Vous partirez pour l'assemblée de cette maison, et je vous ferai savoir à quelle date elle aura lieu. — Dame, fit-il, j'agirai selon votre volonté.

526. — Je vais donc vous dire, enchaîna-t-elle, ce que vous ferez: vous resterez dans votre geôle et vous aurez tout ce que vous désirerez. Ma cousine et moi, nous vous tiendrons souvent compagnie, mais je veux que personne ne sache que vous êtes quitte envers moi[1]. Dites-moi en outre quelles armes vous voulez porter. » Il répondit qu'il désirait des armes noires, puis s'en retourna dans sa geôle. Et la dame, en secret, fit préparer un cheval noir, un écu noir et des couvertures semblables. C'est ainsi que le chevalier demeura avec la dame. Le roi Arthur, de son côté, était dans son royaume, où il prenait grand soin, suivant les conseils de son maître, de traiter ses gens avec honneur, de sorte qu'avant que la moitié de l'année ne se soit écoulée il avait si entièrement regagné leur cœur qu'ils bâtirent plus de mille maisons sur la pièce de terre où devait avoir lieu l'assem-

---

c'onques mais ne fis. Mais pour ce que je vous ai si honnereement tenu, si vous proi que vous m'en rendés un guerredon qui gaires ne vous coustera, et si le di je plus por vostre prou que pour le mien. — Dame, fait il, dites vostre volenté, et vous averés ce qu'il vous plaira, se trouvé puet estre. — Grans mercis, fait ele. Et je vous proi que vous remanés chaiens jusques a l'asamblee; et je vous pourchacerai cheval et bones armes teles com vous les voldrés avoir. Si mouverés de ci a l'asamblee, et je vous ferai a savoir le jour qu'ele sera. — Dame, fait il, j'en ferai vostre volenté.

526. — Ore vous dirai dont, fait ele, que vous ferés. Vous serés en vostre gaiole et avrés quanques vous deviserés. Et je vous ferai souvent compaingnie et moi et ma cousine, mais je ne voel que nule rien sace[a] c'aiiés a moi finé. Et vous me dites quels armes vous voldrés porter. » Et il li dist unes armes toutes noires. Atant s'en vait en sa gaiole. Et la dame li fait celeement apareillier cheval noir et escu noir et couvretures autreteles. Ensi est li chevaliers remés avoc la dame. Et li rois [f] Artus est en sa terre, et fait ensi conme ses maistres li enseigna de ses gens honnerer, tant que ançois que la moitié de l'an[b] fust passés, ot il lor cuers si recouvrés que il orent plus de .M. maisons faites en la piece de terre ou li assamblee devoit estre; et s'aa-

blée : et tous allaient affirmant qu'ils préféraient mourir dans de grandes souffrances lors de la bataille plutôt que le roi ne perde sa terre de leur vivant. Ainsi attachèrent-ils leurs cœurs au roi pour la grande générosité qu'ils avaient trouvée en lui, et vinrent-ils avec lui, aussi nombreux que possible, quinze jours avant le terme de la trêve. C'est à ce moment que, de leur côté, monseigneur Gauvain et ses compagnons revinrent de leur quête, sans en avoir rien accompli : ils en étaient d'ailleurs tout honteux. Mais l'angoisse qu'ils ressentaient à cause de la situation du roi les ramena ; monseigneur Gauvain leur dit qu'il valait mieux qu'ils soient déshonorés pour l'honneur de leur seigneur lige, plutôt que lui ne soit déshonoré et privé de son héritage ; « il ne peut être déshonoré sans nous, dit-il, mais nous pouvons l'être sans lui : nous pouvons perdre notre terre sans qu'il perde son honneur, mais il ne peut perdre la sienne sans que nous perdions le nôtre ».

527. Tous les quarante chevaliers qui s'étaient engagés dans la quête vinrent à l'assemblée grâce aux paroles de monseigneur Gauvain, et le roi les reçut avec de grandes manifestations de joie, car il avait eu grand-peur qu'ils ne soient pas de retour à temps. Ainsi s'en vint le roi, tout prêt à défendre sa terre. De son côté Galehaut arriva avec des forces très considérables : pour un homme qu'il avait amené la fois précédente, il en avait deux cette fois, si bien que les grillages qui avaient servi à enclore son camp un an plus tôt ne purent à cette occasion en enclore que la moitié. Lorsque

---

tissoient tout, qu'il voloient mix morir a dolour en la bataille que li rois perdist sa terre a lor vivant. Ensi atournerent lor cuers au roi pour la grant debonaireté qu'il avoient en lui trouvee, et vinrent avoc lui au plus esforciement qu'il porent en la place .xv. jours devant que la faute de la trive venist. Et lors vinrent d'autre part mé sires Gavains et si compaingnon de lor queste, ne il n'avoient riens esploitié : si en furent tot hontous. Mais l'angoisse de la besoigne le roi les ramena. Et mé sires Gavains dist que mix lor couvenoit il estre honni a l'honour de lor signour lige que il tous seus fust honnis et desiretés ; « ne honnis, fait il, ne puet il estre sans nous. Mais nous le porriens bien estre sans lui ; car nous poons terre perdre sans sa honte, mais il ne le puet perdre sans le nostre ».

527. Par les paroles mon signour Gavain vinrent li chevalier a l'asamblee tout li .XL. qui alerent en la queste, si les rechut li rois a moult grant joie : quar moult ot grant paour qu'il n'i venissent pas a tans. Ensi vint li rois garnis de sa terre desfendre. Et d'autre part revint Galehols a moult grant pooir, que pour un home qu'il amena a l'autre fois, en amena il .II. a cesti, si que les rois de fer qui a l'autre fois avoit close s'ost ne porent mie clorre cesti de la moitié. Quant la

la trêve fut parvenue à son terme, les plus pauvres dans les deux armées furent aussitôt très désireux d'engager le combat. Les membres du conseil de Galehaut lui demandèrent qui il souhaitait voir combattre en premier, et combien de gens il désirait engager. Il répondit que lui-même ne participerait pas à la bataille, ni cette fois ni par la suite, à moins que le besoin ne s'en fasse sentir. Dans un premier temps il n'engagerait de ses forces que ce qui serait nécessaire pour voir la chevalerie du roi Arthur, mais ensuite ils combattraient pour de bon de sorte que l'une des deux armées en serait entièrement déconfite. Il ordonna alors au roi Premier Conquis de livrer le combat le premier jour avec trente mille hommes, pour voir comment les gens du roi Arthur se comporteraient.

Second affrontement avec Galehaut. – Prouesses de Lancelot.

528. Voilà ce que dit Galehaut à ses hommes. Par ailleurs, monseigneur Gauvain s'adressa au roi son oncle. « Seigneur, lui dit-il, si Galehaut ne porte pas les armes demain, vous ferez de même. — Vous dites vrai, cher neveu, répondit le roi. Mais vous, vous combattrez et vous conduirez une partie de mes forces : pensez à bien vous comporter quand ce sera le moment. — Seigneur, à votre gré. » Le lendemain ils se levèrent de bon matin dans les deux camps. Et quand ils eurent tous écouté la messe, ils allèrent s'armer : ceux qui voulaient combattre franchirent peu à peu les lices et les affrontements commencèrent. Il y eut mainte bonne joute et mainte mêlée de qualité en plusieurs endroits.

---

faute de la trive fu venue, si desirerent moult li povre home d'une part et d'autre a assambler. Lors demandent cil del conseil Galeholt lesquels qu'il velt qui assamblent[a] premiers, et combien de gent. Et il a dit que ses cors n'i porteroit pas armes, ne ore ne autre fois, se besoins ne li faisoit porter ; ne a ceste fois n'asambleroit il mie, se por veoir non le chevalerie le roi Artu. Mais a l'autre fois assambleroit il si a certes que li uns en remanroit desconfis outreement. Lors conmanda au roi Premiers Conquis qu'il assamblast le premier jour a .XXX.M. homes, tant que il verroit conment les gens le roi Artu se contenroient.

528. Ensi dist Galehols a ses homes. Et d'autre part reparole mé sire Gavains au roi son oncle et dist : « Sire, se Galehols [*221a*] ne porte armes demain, vous ne les porterés mie. — Biaus niés, fait il, vous dites voir. Mais vous les porterés, et merrés avoc vous une partie de ma gent : si pensés del bien faire quant il en est mestiers. — Sire, fait il, a vostre plaisir. » L'endemain leverent matin et d'une part et d'autre. Et quant il orent tout messe oïe, si s'alerent armer : si passerent les gens petit et petit les liches et assamblerent d'une part et d'autre. Si i ot des bones joustes et de bones mellees em pluisours lix.

529. L'un des compagnons de Galehaut s'élança alors ; il était très vaillant, et fit partie par la suite de la maison du roi Arthur : il s'appelait Escoraus le Pauvre. C'était un combattant renommé, et parmi les compagnons de Galehaut le plus estimé des chevaliers pauvres. Il s'attaqua tout seul à une grosse troupe qui comptait plus de cent chevaliers, et il les chargea avec une telle fougue que tout le monde regarda ce spectacle avec étonnement. Dans la troupe il y avait beaucoup d'hommes de valeur, ils le laissèrent frapper où il voulait, et il cassa sa lance là où il lui sembla que c'était le mieux. Il traversa tout le groupe pour aller affronter un chevalier nommé Galeguinant, qui était le frère de monseigneur Yvain le Bâtard et qui se précipitait à la joute au grand galop pour conquérir prix et honneur, dont il avait déjà une bonne mesure. Escoraus le rencontra en plein élan ; après avoir brisé leurs lances ils se heurtèrent de tout leur corps et de toute la force de leurs chevaux si violemment qu'ils s'abattirent tout étourdis, leurs montures par-dessus eux, et demeurèrent longtemps au sol sans se relever. Les gens du roi Arthur éperonnèrent pour nuire à Escoraus, et quand le parti de celui-ci s'en aperçut, il chargea dans cette direction : ils étaient bien trente chevaliers, ils ne tardèrent pas à remettre en selle Escoraus et à faire Galeguinant prisonnier après avoir abattu six autres chevaliers. Mais alors arriva à force d'éperons Yvain le Bâtard et un certain nombre de ses amis. La mêlée fut longue et rude, et les partisans de Galehaut se

529. Lors vint assambler uns des compaingnons Galehot qui moult estoit prous, et puis fu il de la maisnie le roi Artu : si avoit non Escorax li Povres. Et si estoit assés proisiés d'armes ; et estoit amés plus[a] que nul des compaingnons Galeholt qui povres hom fust. Cil assembla tous seus a un grant conroi ou il avoit plus de .c. chevaliers, et venoit si durement que tous li siecles l'esgardoit a grant merveilles. Et el conroi avoit de moult prodomes, sel laissierent ferir la ou il volt. Et il pechoia son glaive la ou il le quida mix emploiier, et ala tous delivres parmi le conroi ferir un chevalier qui avoit non Galesguinans : si estoit freres mon signour Yvain de bast, si venoit es joustes si tost com il pooit esperonner pour conquerre pris et honour, dont il avoit assés ja[b]. Et la ou il venoit si tost, l'encontra Escaron, si s'entrehurtent aprés le brisier des lances si[c] durement del cors et del vis et des[d] chevaus que il se portent a terre tout estourdi, les chevals sor les cors, et jurent grant piece a terre sans relever. Et les gens le roi Artu laissent courre pour Escaron encombrer, et quant li sien le voient, si poignent cele part ; et sont bien .xxx. chevalier, si orent ja Escaron et .vi. abatus et Galeguinant pris. Et lors vint apoignant Yvains li Aoutres, et aprés lui de ses amis une partie. Illoc fu la mellee moult dure, et moult se desfendent bien cil devers Galeholt,

défendirent très bien, mais ils ne purent tenir longtemps, car ils n'étaient pas aussi nombreux ni aussi bons chevaliers que les autres. Galeguinant et les six autres furent libérés, et Escoraus à nouveau abattu. Le tournoi devint général à cet endroit, et il sembla bientôt qu'ils étaient plus de cinquante mille dans chaque camp.

530. Les gens du roi Arthur se comportaient remarquablement bien, car ceux de Galehaut étaient plus de trente mille, et eux vingt mille seulement, et pourtant ils avaient le dessus. Alors le roi Premier Conquis, qui était très valeureux, se joignit au combat avec ses gens et leur apporta un grand secours. Mais après l'intervention de monseigneur Gauvain, les hommes de Galehaut ne firent plus guère mine de résister, mais commencèrent à battre en retraite de plus en plus vite. Lorsque Galehaut s'en rendit compte, il leur envoya tant de chevaliers que les prés en furent couverts. Et quand monseigneur Gauvain les vit venir, il rassembla ses gens autour de lui et les exhorta à bien se comporter. Leurs ennemis se ruèrent sur eux, et chargèrent au milieu d'eux avec tant de violence que tout le monde en fut ébahi. Monseigneur Gauvain accomplit de véritables prodiges, et tous ses compagnons furent encouragés par son exemple. Mais cela ne pouvait servir à rien, car pour un chevalier qu'il avait, ceux de Galehaut étaient quatre : ils tinrent bon un moment à grand-peine, mais finalement ils cédèrent le terrain et furent ramenés à leurs lices. À cette occasion, mon-

---

mais il n'i porent longes durer, car il n'estoient mie a tans quans ne si bon chevalier conme li autre ; si fu Galesguinans rescous et li autre .VI., et Escarons abatus. Illoc assambla tous li tourneiemens, si assambla que d'une part[r] que d'autre plus de .L.M.

530. Moult le faisoient bien la gent le roi Artu, car li Galeholt estoient bien .XXX.M. homes, et il n'estoient que .XX.M., et si avoient le plus bel de la bataille. Et lors assambla li rois Premiers Conquis, qui moult estoit prous chevaliers et sa[*b*]ges, et moult les soustint. Mais puis que li cors mon signour Gavain i vint, onques puis ne se tinrent les gens Galeholt se moult petit non, ançois s'en conmençoit d'aler moult durement. Et quant Galehols le vit, si lor envoia tant de chevaliers que tout li pré en furent couvert. Et quant mé sires Gavains les vit venir, si restrainst ses gens entour lui, et moult lor proiia de bien faire. Atant viennent lor anemi a desroi, et se ferirent en aus si durement que tout s'en esbahissent. Illoc fist mé sire Gavains merveilles, et tout si compaingnon prisent en lui cuer et hardement. Mais nus bien faires n'i pot avoir mestier, car pour un des siens en i ot il .IIII. des Galeholt : si les sousfrirent une piece a moult grant meschief, mais en la fin guerpirent place et furent mené jusques a lor lices. Illoc moustra mé sire Gavains une grant partie de sa

seigneur Gauvain manifesta sa grande prouesse, car il endura de tels assauts que ceux de son parti en étaient émerveillés et ceux de Galehaut aussi.

531. Quand le roi Arthur vit qu'ils ne pouvaient plus tenir, il dit qu'il avait trop attendu en les laissant piétiner de la sorte. Il y renvoya alors une partie de ses chevaliers dont il confia la conduite à monseigneur Yvain, en le priant instamment de chevaucher avec sagesse. Lorsque Yvain arriva sur place, les siens avaient déjà passé les lices ; et le cheval de monseigneur Gauvain avait été tué, si bien que ce dernier était à pied : il avait vraiment grand besoin de secours. Dès que les troupes fraîches engagèrent le combat, les ennemis ne parvinrent pas à se maintenir au-delà des lices, mais ils restèrent de l'autre côté jusqu'à ce que le roi d'Outre les Marches arrive au grand galop avec vingt mille hommes. La mêlée fut alors considérable, et monseigneur Yvain commença à se comporter si bien que jamais personne n'avait fait mieux que lui : il remit de force monseigneur Gauvain en selle sur un cheval dont il avait abattu le roi Premier Conquis. Cependant, monseigneur Gauvain avait reçu tant de coups qu'il ne fut plus jamais le même après cette affaire. Alors débutèrent les prouesses de monseigneur Yvain, sans que celles de monseigneur Gauvain ne prennent fin.

532. La bataille dura ainsi toute la journée : quand les uns avaient le dessous, il leur arrivait petit à petit des renforts, jusqu'à ce que le soir tombe et que les combattants commencent

---

prouece, car il sousfri tant que tout cil devers lui s'en esmerveilloient, et cil de Galehot ausi.

531. Quant li rois Artus voit que plus n'i pooient durer, si dist que ore a il trop sousfert quant il les avoit tant laissié fouler. Et lors i renvoia une partie des chevaliers, si les bailla a mon signour Yvain a conduire, et li proiia moult doucement del sagement aler. Et quant il vint la, si avoient ja li lor passee la lice ; et si estoit li[a] chevaus a mon signour Gavain ocis, et il estoit a pié : si avoit moult grant mestier de secours. Et si com il assamblerent, lor anemi ne se tindrent fors a passer la lice, mais la se tindrent il, tant que li rois d'Outre les Marces[b] i vint poignant tout a desroi, et avoc[c] lui .XX.M. tout par conte. La fu grans la mellee, et mé sire Yvains le conmencha si bien a faire c'onques mix ne l'avoit fait a nul jour, car il monta mon signor Gavain tout a force sor un cheval dont il avoit abatu le roi Premiers Conquis ; si avoit ja mé sires Gavains tant esté batus qu'il ne fu onques puis jours qu'il n'en fust pires. Lors conmencierent les proueces mon signour Yvain, et les mon signour Gavain ne remesent mie.

532. Ensi dura toute jour la bataille, que quant li un en avoient le piour, si les soustenoient li autre petit et petit, tant que ce vint a l'avesprir, que il se conmencierent a retraire d'ambesdous pars ; si

à se retirer de part et d'autre ; il n'y en avait pas un seul, même parmi les plus frais, qui ne soit épuisé. Mais alors que chacun s'en allait de son côté, monseigneur Gauvain ne s'était pas retiré : il s'était au contraire élancé à la rescousse d'un de ses compagnons qui s'appelait Gaheriet de Karaheu[1]. Ni monseigneur Yvain, qui revenait déjà sur ses pas, ni les autres compagnons du roi n'en savaient rien, quand un écuyer arriva en toute hâte sur les talons de monseigneur Yvain et lui cria que son compagnon et son ami serait bientôt fait prisonnier s'il ne se dépêchait pas d'intervenir. Alors monseigneur Yvain fit demi-tour en éperonnant son cheval de toutes ses forces ; il était si troublé qu'il n'appela personne, mais il n'en fut pas moins suivi par un grand nombre de chevaliers. Lorsqu'il parvint sur le lieu de la mêlée, il trouva monseigneur Gauvain dans un tel état que le sang lui jaillissait de la bouche et du nez : et il croyait bien mourir sans confession, mais il tenait encore en selle. Ce combat-là fut acharné, et causa plus de dommage que pendant toute la journée, car beaucoup de chevaliers y furent blessés ou tués, ou faits prisonniers : mais malgré tout ce furent les gens du roi Arthur qui eurent le dessus et qui l'emportèrent sur les autres. Ils s'en retournèrent alors avec bon nombre de prisonniers, très satisfaits d'eux-mêmes. Le roi en revanche fut bouleversé de voir son neveu si grièvement blessé ; quand il voulut lui parler devant sa tente, monseigneur Gauvain ne put lui dire un mot, mais tomba évanoui sans que personne

---

n'en i avoit nes un tout sol[a] tant frés qu'il ne fust tous las. Et la ou s'en aloient et d'une part et d'autre, ne s'en retourna mie mé sires Gavains, ains fu venus a la rescousse d'un sien compaingnon qui avoit non Gaheriés de Karaheu. Si n'en savoit mot mé sire Yvains qui ja s'en [*c*] raloit, ne li autre compaignon le roi, quant uns esquiers vint poignant aprés mon signour Yvain et li escria que pris estoit ses amis et ses compains se il ne se hastoit. Et lors s'en retourna mé sire Yvains si tost com il pot aler a coite d'esperon ; et fu si esbahis que onques home n'i apela, mais assés ot grant suite de prodomes. Et quant il vint a la mellee, si trouva mon signor Gavain tel conreé que li sans li sailloit parmi la bouche et parmi le nés fors : et quidoit bien morir sans confession, mais encore estoit en son cheval. Illoc fu la mellee grande et esforcie, si i ot plus grant damage tant pour tant que il n'avoit huimais eü, car assés i ot chevaliers mors et pris et navrés : mais toutesvoies en orent le plus bel la gent le roi Artu a cele fois : et se desconfirent li autre. Et lors s'en retournerent et amenerent prisons assés, et moult lor estut bel. Li rois fu esbahis pour son neveu qui trop estoit bleciés, et la ou li rois l'araisna devant sa tente ne li pot onques mot dire, ains chaï pasmés a la terre sans ce que nus ne l'adesoit. Illoc fist grant doel li rois et la roïne ; et furent mandé li

l'ait touché. Le roi et la reine en manifestèrent une grande douleur ; on fit chercher les médecins, qui couchèrent le blessé et trouvèrent qu'il avait deux côtes cassées : et ils croyaient bien qu'il était brisé. Mais ils n'osèrent pas en souffler mot de crainte que cela ne fasse perdre courage au roi : au contraire ils lui dirent de ne pas s'inquiéter car monseigneur Gauvain guérirait très bien. Les chevaliers de ma dame de Malehaut virent bien monseigneur Gauvain perdre connaissance devant sa tente, et ils entendirent les rumeurs selon lesquelles il était mort. Lorsqu'ils revinrent à Malehaut, ils donnèrent à la dame des nouvelles de l'assemblée : ils lui racontèrent que c'était monseigneur Gauvain qui avait remporté la victoire, mais qu'il était blessé à mort.

533. La dame fut désolée de ces nouvelles, disant : « Certes, jamais ne mourra un homme plus noble que lui ! » La rumeur concernant monseigneur Gauvain se répandit de telle sorte qu'il n'y eut bientôt personne qui n'en parlât, et par conséquent le chevalier de la geôle en eut vent lui aussi. Il en fut navré et dit que, si vraiment Gauvain était mort, « cette perte ne serait jamais réparée ». Lorsque les chevaliers de la maison se furent retirés, le prisonnier s'arrangea pour parler à la dame. « Dame, lui déclara-t-il, s'il est vrai que monseigneur Gauvain est mort, c'est une grande douleur pour tout le monde, et toute joie disparaîtra au jour de sa mort. Mais, ajouta-t-il, pourquoi m'avez-vous si vilainement trahi, dame ? Vous m'aviez promis de me faire savoir le jour de l'assemblée ! — Vous pourrez y arriver à temps, dit-elle,

---

mire, si le couchierent et troverent qu'il avoit .II. costes brisies : et quidoient bien qu'il fust derous. Mais il n'en osent dire mot pour le roi, que il ne s'en desconfortast, ains disent qu'il ne s'esmaiast mie, car il gariroit moult bien. Et la ou mé sires Gavains se pasma devant sa tente, le virent li chevalier ma dame de Malouhaut, si ooient par de deriers c'on disoit qu'il estoit mors. Et quant il vinrent a Malohaut, si disent a la dame noveles de l'asamblee ; et il disent que tout avoit vaincu mé sire Gavains, mais il estoit bleciés jusques a la mort.

533. De ces nouveles fu la dame moult dolante, et dist : « Certes jamais plus gentix ne morra. » Tant alerent les nouveles de mon signour Gavain qu'il n'ot garçon laiens qu'il n'em parlast, si en oï parler li chevaliers de la gaiole. Et il en fu moult dolans et dist que s'il est mors, « ceste perte n'estera jamais restoree ». Quant li chevalier se furent de laiens parti, si pourchaça tant li chevaliers qu'il parla a la dame, et dist : « Dame, s'il est voirs que mé sires Gavains est mors, certes c'est grans dolours a tout le mont, et au jour de sa mort devra bien toute joie remanoir. Dame, fait il, pour coi m'avés vous si laidement traï ? Ja m'eüstes vous couvenent que vous me feriés a savoir le jour de l'asamblee. — Tout a tans, fait ele, i porrés vous

car la bataille recommencera dans deux jours. Et je vous ai préparé un cheval et des armes conformes à votre description. Mais je vous conseille de ne pas partir d'ici avant le matin même de l'assemblée. Vous irez alors tout droit : vous connaissez bien le chemin. — Dame, à vos ordres. »

534. Il s'en alla alors se coucher, et la dame en fit autant de son côté ; le lendemain, après le repas, elle vint trouver le chevalier, le recommanda à Dieu et lui dit qu'elle allait à ses affaires. Le chevalier la remercia du grand honneur qu'elle lui avait fait, et lui dit qu'il était son chevalier et le resterait toute sa vie. Là-dessus la dame partit et s'en alla au camp du roi Arthur. La reine et le roi la reçurent avec joie, dans la mesure où ils pouvaient être joyeux, et l'emmenèrent voir monseigneur Gauvain, ce qu'elle désirait vivement. Elle le trouva mieux qu'on ne le lui avait raconté, et s'en réjouit fort. Ils passèrent ainsi la nuit. Le roi appréhendait beaucoup la journée du lendemain, car il avait perdu beaucoup de chevaliers. De son côté, la cousine de la dame de Malehaut, qui était restée au manoir, prépara le soir les armes du chevalier, le fit coucher dans le lit de sa dame, et resta avec lui jusqu'à ce qu'il s'endorme : la dame en effet lui avait demandé de le traiter avec autant d'honneur qu'il était possible, pourvu qu'elle ne compromette pas le sien[1]. Au matin, le chevalier se leva de bonne heure, et la jeune fille l'aida à s'armer ; il monta à cheval et la recommanda à Dieu, puis il s'en alla et chevaucha si bien qu'il arriva au lieu prévu quand le soleil se

---

venir, que l'asamblee resera d'ui en tiers jour. Et je vous ai apa[*d*]reillié cheval et armes teles come vous me deïstes. Mais je vous lo que vous ne vous mouvés de chaiens devant le jour de l'asamblee. Lors si irés de ci tout droit en la place ; et vous savés bien la voie. — Dame, fait il, a vostre volenté. »

534. Atant s'en revait gesir li chevaliers, et la dame de l'autre part ; et quant vint l'endemain aprés disner, la dame vint au chevalier, si le conmande a Dieu et dist qu'ele aloit en un sien afaire. Et li chevaliers li mercie moult de la grant honour qu'ele[a] li avoit faite, et dist qu'il est ses chevaliers, et sera toute sa vie. Atant s'em part la dame et s'en vait en l'ost le roi Artu. Et la roïne et li rois le reçoivent a grant joie come gent[b] iree, et l'en mainnent veoir mon signour Gavain qu'ele desiroit moult a veoir. Mais ele le trouve de plus bel samblant c'on ne li ot conté, si en fu moult lie. Ensi passerent cele nuit. Et a moult grant paour atendoit li rois l'endemain, car moult avoit de chevaliers perdus. Et la cousine a la dame de Malohaut, qui a sa maison estoit remese, apareilla la nuit au chevalier ses armes, et le coucha en la couche sa dame, et fu tant devant lui que il fu endormis : car la dame li avoit proiie qu'ele li portast toutes les honours qu'ele li porroit porter, sauve s'onnour. Au matin se leva li chevaliers moult main, et la

levait. Il s'arrêta au bord de la rivière et s'appuya sur sa lance exactement au même endroit que l'année d'avant : il se mit à regarder du côté de la bretèche où monseigneur Gauvain gisait malade, à cause des dames qui s'y trouvaient : il y avait en effet la reine, la dame de Malehaut, et beaucoup d'autres. Les gens du roi Arthur s'étaient déjà armés, et ceux qui avaient envie de jouter passaient l'eau en grand nombre ; les hommes de Galehaut en faisaient autant, et il ne tarda guère à y avoir de très belles joutes. Mais le chevalier restait plongé dans ses pensées, appuyé sur sa lance, et il continuait à regarder en direction de la bretèche. La dame de Malehaut le reconnut parfaitement, et dit : « Dieu, ce chevalier que je vois là au bord de la rivière, qui peut-il être ? Il ne s'attaque pas aux nôtres mais ne les aide pas non plus. »

535. Toutes se mirent à le regarder, et monseigneur Gauvain dit qu'il aimerait bien le voir. La dame de Malehaut lui affirma alors qu'elle l'arrangerait de telle façon qu'il y parvienne : elle lui fit elle-même un siège contre une fenêtre, et on l'y coucha de manière qu'il voie parfaitement la prairie en contrebas. En se penchant, il repéra en effet un chevalier avec un écu noir absorbé dans ses pensées, qui s'appuyait sur sa lance. Il dit alors à la reine : « Dame, vous souvenez-vous ? L'année dernière, alors que j'étais également blessé et que je gisais ici même, un chevalier était plongé dans ses pensées de la même façon au bord de cette rivière ; il portait

---

pucele li aida a armer ; et il monta en un cheval et le conmanda a Dieu, puis s'em parti et erra tant qu'il vint en la place au soleil levant. Et il s'arresta sor la riviere et s'apoiia sor son glaive en cel lieu meïsme ou il avoit esté a l'autre an : si conmencha a regarder vers la bretesche ou mé sires Gavains gisoit malades, pour les dames qu'il i avoit ; et si i estoit la roïne et la dame de Malohaut et d'autres dames assés. Et les gens le roi Artu s'estoient ja armees ; et passoient l'aige espessement cil qui desiroient le jouster, et autretel faisoient li Galeholt : si ne demoura il gaires qu'il i ot de moult beles joustes. Et li chevaliers pensa toutesvoies apoiés sor son glaive, et esgardoit vers la bretesche. Et la dame de Malehalt le connut moult bien, si enconmencha a parler : « Dix, fait ele, cil chevaliers que je voi la sor cele riviere, qui puet il estre ? Il ne nuist as nostres, ne aide. »

535. Lors le conmencierent toutes a regarder ; et dist mé sires Gavains que volentiers le verroit. Et la dame de Malohaut dist qu'ele l'atourneroit en tel maniere qu'il le verroit. Lors fist ele meïsmes un siege contre une fenestre, se l'i couchierent si qu'il pooit bien veoir tot contreval la praerie ; et il esgarde, si voit [*e*] un chevalier a un escu noir qui pensoit, apoiiés sor son glaive. Si dist a la roïne : « Dame, memberroit il vous ore que je refui antan bleciés et gisoie chaiens, que uns chevaliers pensoit autresi sor cele riviere ; et portoit unes

des armes vermeilles, et c'eſt lui qui remporta l'assemblée. — Beau neveu, dit la reine, c'eſt bien possible. Mais que voulez-vous dire par là ?

536. — Dame, simplement que j'aimerais bien que ce soit lui. Car je n'ai jamais contemplé avec autant de plaisir la prouesse d'un autre chevalier que lui. » Le roi Arthur avait déjà réparti ses troupes : il avait fait quatre corps de bataille de quinze mille hommes, et un cinquième où il y en avait plus de vingt mille. Le premier était placé sous la conduite du roi Yder, qui était un homme de grande valeur et se comporta très bien ce jour-là. Le second était dirigé par Hervi de Rivel : c'était un des chevaliers au monde qui s'y connaissaient le plus dans l'art de la guerre. Le troisième était sous la conduite du roi Aguisant d'Écosse, le cousin du roi Arthur, et le quatrième sous celle du roi Yon[1]. Quant au cinquième, c'était monseigneur Yvain, le fils du roi Urien[2], qui le commandait, et il comptait plus de vingt mille hommes : il devait intervenir en dernier. En face, le premier corps de bataille de Galehaut était mené par Malaguin son sénéchal : c'était le roi des Cent Chevaliers, qui était preux et hardi. Le roi Premier Conquis avait le suivant, et le roi de Valdoan[3] le troisième. C'était le roi Clamadieu des Lointaines Îles[4] qui conduisait le quatrième. Mais le cinquième, où se trouvaient les quarante mille, était confié au roi Baudemagu de Gorre, qui était un homme de valeur, sage et bon chevalier.

537. Ce jour-là, Galehaut ne porta pas des armes de che-

---

armes vermeilles : et ce fu cil qui l'asamblee vainqui. — Biaus niés, fait ele, il puet bien eſtre. Mais por coi le dites vous ?

536. — Dame, fait il, jel di pour ce que je voldroie que ce fuſt il. Car je ne vi onques de nul chevalier si volentiers la prouece come de lui. » Et li rois Artus ot ja ses gens ordenees, si avoit fait .IIII. batailles ou il avoit .XV.M. homes, et en la quinte en avoit plus de .XX.M. Si conduiſt la premiere bataille li rois Yders, qui moult eſtoit prous chevaliers[a], et moult le fiſt bien le jour. La seconde mena Hervil de Rivel : c'eſtoit uns des chevaliers del monde qui plus savoit de guerre. La tierce conduiſt li rois Aguisçans d'Escoce, qui cousins eſtoit le roi Artu. La quarte conduiſt li rois Yons. Et la quinte conduiſt mé sire Yvains, li fix au roi Urien ; et il avoit en cele eschiele plus de .XX.M. homes, et devoit assambler tous daerrains. La premiere bataille Galeholt mena Malaguins ses seneschaus : ce fu li rois des .C. Chevaliers qui moult fu prous et hardis. Et l'autre ot li rois Premiers Conquis. Et la tierce ot li rois de Valdoan. Et la quarte mena li rois Clamadeus des Lontainnes Illes. La quinte, ou li .XL.M. eſtoient, mena li rois Baudemagu de Gorre, qui moult eſtoit prodom et de chevalerie et de conseil.

537. Celui jour ne porta mie Galehols armes conme chevaliers,

valier : il revêtit un haubergeon court comme un homme d'armes, avec un chapeau de fer sur la tête ; il ceignit son épée et prit un bâton court et épais. Il montait le genre de cheval qui convenait à un homme de valeur, car c'était l'homme du monde qui avait la plus belle et la meilleure écurie. Et tout le temps de ces préparatifs, le chevalier noir demeura au bord de la rivière, absorbé dans ses pensées. La dame de Malehaut appela la reine et lui dit : « Dame, faites bien : envoyez dire au chevalier, là-bas, qu'il joute pour l'amour de vous et vous montre dans quel camp il est, le vôtre ou le leur. Nous saurons alors ce qu'il voudra faire, et s'il est de quelque valeur. — Belle dame, répliqua la reine, j'ai d'autres choses en tête. Mon seigneur le roi court le risque de perdre ici toute sa terre et son honneur, et monseigneur Gauvain est couché là, dans l'état que vous voyez. Je vois autour de moi tant de misères que je n'ai pas le cœur à pratiquer les jeux et les amusements que j'appréciais auparavant, car j'ai bien d'autres soucis[1]. Mais vous, envoyez-lui un message, ainsi que les autres dames, si elles le veulent. — Certes, dame, répondit la dame de Malehaut, j'y suis toute prête, pour peu que quelqu'un d'autre en fasse autant. Si vous le voulez, faites-lui parvenir ce message, et je m'y associerai très volontiers. — Dame, répéta la reine, je ne m'en mêlerai pas. Faites-le, vous et ces autres dames, si vous le voulez. » La dame de Malehaut déclara alors : « Si ces dames souhaitaient le faire, je me joindrais à elles. » Et elles dirent

---

mais il vesti un haubergon court conme sergans, un chapel de fer en sa teste, s'espee chainte, un baston court et gros en sa main. Et sist sor un cheval tel come a prodome couvenoit, car c'estoit li hom del monde qui plus en avoit de bons et de biaus. Ensi sont assamblé d'une part et d'autre. Et li Noirs Chevaliers est encore sor la riviere pensis. Et la dame de Malohaut apele la roïne et li dist : « Dame, car faites bien : si mandés au chevalier la qu'il face d'armes pour l'amour de vous et que il vous moustrece desquels il est, ou des vostres ou des lor. Et lors savrons qu'il voldra faire, et se il a point de valour en lui. — Bele dame, fait la roïne, je ai assés a penser d'autre chose. Car mé sires li rois est en aventure de perdre anqui toute sa terre et toute s'onour, et mé sires Gavains gist tels conreeś com vous poés veoir. Si voi tant de meschief que je n'ai ore talent ne mes[/]tier de grans aatines ne des envoiseüres que je soloie faire, car j'ai assés ou a entendre. Mais vous li mandés et ces autres dames, se eles voelent. — Certes, dame, fait ele, je en sui toute preste, se il fust qui d'autre part li mandast. Et se vous volés, mandés lui, et je en serai compaingne volentiers. — Dame, fait la roïne, je ne m'en mellerai ja. Mandés li, vous et ces autres, se vous volés. » Et lors dist la dame de Malohaut : « Se ces dames li voloient mander, je li manderoie. » Et eles l'otroient

toutes qu'elles étaient d'accord. La reine leur prêta même une de ses demoiselles pour porter leur message, et la dame de Malehaut le formula ; monseigneur Gauvain y ajouta de son côté deux lances, qu'un écuyer devait emporter. La dame expliqua donc à la jeune fille : « Vous direz au chevalier qui eﬆ là, plongé dans ses pensées, que toutes les dames et les demoiselles de la maison du roi, à la seule exception de ma dame, le saluent, et lui font savoir, en l'en priant, que si jamais il espère avoir bien et honneur là où elles jouissent de quelque pouvoir ou de quelque influence, il doit accomplir ici assez d'exploits pour qu'elles lui en sachent gré. Et offrez-lui ces deux lances de la part de monseigneur Gauvain. »

538. La demoiselle monta sur son palefroi ; suivie de l'écuyer, qui portait les lances, elle vint trouver le chevalier et lui transmit son message. Lorsqu'il entendit le nom de monseigneur Gauvain, il demanda où il était. « Il eﬆ dans cette bretèche », dit la jeune fille. Le chevalier ordonna alors à l'écuyer de le suivre ; il vérifia la position de ses jambes, se dressa sur les étriers, et parut, aux yeux de monseigneur Gauvain qui le regardait, grandir d'un demi-pied. Il jeta un dernier regard en direction de la bretèche, puis s'élança à travers les prés au grand galop. En le voyant s'en aller ainsi, monseigneur Gauvain dit à la reine : « Dame, dame, voyez là le chevalier du monde qui porte le mieux les armes, selon mon expérience ! » Il galopait de toute la vitesse de son cheval,

---

toutes. Et la roïne lor preﬆe une de ses damoiseles pour cel message porter, et la dame de Malohaut devise le message ; et mé sires Gavins i miﬆ .II. glaives del sien, et un esquier qui les portera. Lors diﬆ la dame a la pucele : « Vous dirés au chevalier qui la pense que toutes les dames et les damoiseles de la maison le roi le saluent fors li cors a ma dame solement, et se li mandent et proient s'il jamais atent a avoir ne bien ne honnour en lieu ou nules d'eles aient ne force ne pooir, si face anqui d'armes tant pour eles, qu'eles l'en sacent gré. Se li presentés ces .II. glaives de par mon signour Gavain. »

538. Atant monte la pucele sor son palefroi et li esquiers aprés, qui les lances portoit ; et vinrent au chevalier, se li diﬆ la pucele son message. Et quant il ot parler de mon signour Gavain, se li demanda ou il eﬆoit. Et la pucele li diﬆ : « Il eﬆ en cele bretesche. » Et diﬆ au vallet que il le sivece ; et il esgarde ses gambes et s'afice es eﬆriers, si eﬆ avis a mon signour Gavain qui l'esgarde qu'il soit creüs demi pié. Lors regarde vers la bretesche, puis s'en tourne tout contreval les prés ferant des esperons. Quant mé sires Gavains l'en voit aler, si diﬆ a la roïne : « Dame, dame, veés la le chevalier que je onques mais vi plus bel porter armes ! » Et il s'en vait a force tant com chevaus l'en puet porter, si voit a deﬆre et a seneﬆre de moult

croisant à droite et à gauche de très belles joutes et de très beaux combats ; mais il les esquiva tous et éperonna son cheval en direction d'une grande troupe qu'il voyait approcher, qui pouvait bien compter cent chevaliers. Il plongea parmi eux et frappa un chevalier si rudement qu'il le porta à terre en tas avec son cheval, et que sa lance se brisa. Mais il continua à distribuer des coups avec le tronçon aussi longtemps qu'il lui en resta un peu dans le poing, puis il se précipita vers l'écuyer qui portait ses deux lances ; il en prit une, et se jeta à nouveau au milieu de ses ennemis, pour jouter de manière si remarquable que tous les autres interrompirent leurs propres joutes afin de le regarder. Il accomplit tant d'exploits avec les trois lances, tant qu'elles durèrent, que monseigneur Gauvain affirma que personne n'aurait pu en faire autant, à ce qui lui semblait. Mais dès que les trois lances furent brisées, il retourna au bord de la rivière, à l'endroit exact où il s'était tenu, et se tourna vers la bretèche qu'il se mit à regarder humblement. Monseigneur Gauvain dit :

539. « Dame, voyez-vous ce chevalier ? Sachez bien que c'est le plus valeureux du monde. Mais vous avez commis une faute grave en ne vous laissant pas nommer dans le message, et il l'a peut-être considéré comme une marque d'orgueil. Car il se rend parfaitement compte que l'affaire est plus importante pour vous que pour toutes les autres, et peut-être pense-t-il que vous l'avez trop sous-estimé en ne daignant pas le prier de s'engager au combat pour l'amour

---

beles jouştes et de moult bones mellees, et il les eschive tous et hurte le cheval des esperons contre un grant conroi que il voit venir : et il i pooit bien avoir .c. chevaliers. Et il se plonge en aus et fiert un chevalier si durement que il le porte a terre et lui et le cheval tout en un mont, et sé glaive eșt peçoié. Puis fiert del tronçon tant com il dure jusques el poing, puis s'eslaisse fors a l'esquier qui ses .II. glaives porte, et il em prent une et se fiert entr'aus, et jouște si apertement que tout li autre en laissent lor jouşter por lui [*222a*] regarder ; si fait tant d'armes des .III. glaives, tant com il durent, que mé sire Gavains tesmoigne que nus autretant n'en peüşt faire a son essient. Et si toșt com il sont tout .III. peçoiié, si se retourne sor la riviere en cel lieu meïsmes ou il avoit eșté devant, et tourne son vis vers la bretesce : si i regarde moult doucement. Et mé sires Gavains dișt :

539. « Dame, fait il, veés vous la cel chevalier ? Bien saciés que ce eșt li plus prous del monde. Mais vous avés trop mespris el message quant vous n'i fuştes nonmee, et par aventure il l'a tenu a orgueil. Car il voit bien que la besoigne tient plus a vous que a toutes les autres : si pense espoir que trop poi le proisaştes, quant vous ne li daingnaştes mander qu'il fesişt d'armes pour voştre amour. — Par

de vous. — Par ma foi, ajouta la dame de Malehaut, il nous montre clairement qu'il n'en fera pas davantage pour nous autres. Que lui demande maintenant qui voudra, car notre défi a désormais atteint son terme. — Dame, reprit monseigneur Gauvain à l'adresse de la reine, ne lui enverrez-vous pas de message ? — Beau neveu, fit la reine, quel message voulez-vous que je lui envoie ? — Dame, répondit-il, je vais vous le dire. Il possède beaucoup, celui qui possède un homme de valeur : car bien des choses qui sans lui n'aboutiraient à rien sont accomplies par la personne d'un tel homme. Saluez-le, et faites-lui savoir que vous lui criez merci au nom du royaume de Logres et de l'honneur de mon seigneur le roi, qui ira à sa perte aujourd'hui si Dieu ne s'en soucie pas. Et dites-lui, s'il désire jamais obtenir faveurs et honneurs en un lieu où vous ayez quelque pouvoir, d'accomplir tant d'exploits pour votre amour que vous deviez lui en être reconnaissante, et qu'il paraisse bien à ses actions qu'il a volé à la rescousse de l'honneur de mon seigneur le roi et du vôtre. Sachez bien en effet que, s'il veut s'en préoccuper et y faire obstacle, le roi mon seigneur n'aura pas aujourd'hui le dessous malgré toute la puissance de Galehaut. Quant à moi, je lui enverrai dix lances aux fers tranchants et aux bois épais, courts et raides, dont vous le verrez faire mainte belle joute ; et aussi trois de mes chevaux, beaux et bons, caparaçonnés à mes armes. Et sachez que, s'il veut y engager toutes ses forces, il mettra tous les ennemis en déroute. » La reine lui

---

foi, fait la dame de Malohaut, il moustre bien a nous autres que pour nous n'en fera il plus. Or li mandece qui mander li voldra, car la nostre aatine est ore a tant remese. — Dame, fait mé sire Gavains a la roïne, manderés lui vous rien ? — Biaus niés, fait la roïne, que volés vous que je li mant ? — Dame, fait il, je le vous dirai. Il a moult, qui a un prodome : car par le cors d'un prodome sont maintes choses menees a chief, qui toutes alaissent a noient se il ne fust. Mandés lui salus, et que vous li criés merci del roialme de Logres et de l'honour mon signour le roi, qui hui ira a mal, se Dix n'en pense. Et se il jamais atent" a avoir ne honour ne joie en lieu ou vous aiiés pooir, si face anqui pour vostre amour tant d'armes que vous l'en doiiés gré savoir, et que il pere a ses oeuvres que il ait rescouse mise en l'onour mon signour le roi et en la vostre. Et bien saciés que s'il i velt metre painne et desfense, li rois mes sires ne sera hui mis au desous pour pooir que Galehols ait. Et je li envoierai .x. glaives dont li fer sont trenchant et les hantes grosses et courtes et roides, dont vous verrés anqui mainte bele jouste faire ; et se li envoierai .III. chevaus que j'ai moult bons et biaus, et seront tout couvert de mes armes. Et saciés que s'il velt faire son pooir, il les mettra bien anqui tous a la voie. » Et la roïne li dist qu'il mant au chevalier ce que il

dit qu'il pouvait mander tout ce qu'il voulait au chevalier en son nom : elle y consentait. La dame de Malehaut en fut si contente que pour un peu elle aurait pu s'envoler.

540. Monseigneur Gauvain appela alors la jeune fille qui avait porté le premier message ; il l'envoya à nouveau au chevalier plongé dans ses pensées, et lui expliqua ce qu'elle devait dire dans les mêmes termes qu'il l'avait exposé à la reine. Il appela ensuite trois de ses écuyers et leur commanda d'amener au chevalier ses trois chevaux avec leurs couvertures, et dix des lances les plus solides qu'il possédait. La jeune fille s'en alla et vint trouver le chevalier auquel elle transmit le message qu'on lui avait confié, tout en lui remettant les présents qu'on lui envoyait. Et le chevalier lui demanda : « Où eſt ma dame la reine ? — Seigneur, fit-elle, là-haut, dans cette bretèche, avec nombre de dames et de demoiselles ; et monseigneur Gauvain s'y trouve aussi, malade. Sachez que vous serez bien regardé. — Demoiselle, reprit alors le chevalier, dites à ma dame qu'il en sera fait selon sa volonté. Et monseigneur Gauvain, remerciez-le de ma part de ses présents. » Puis il prit la plus solide des lances que portait l'un des écuyers et leur dit à tous de le suivre. La jeune fille s'en retourna à la reine et à monseigneur Gauvain et leur répéta ce que le chevalier l'avait chargée de dire.

541. Le chevalier esquiva toutes les mêlées et se rua à travers les prés où il y avait déjà bon nombre de chevaliers engagés dans la bataille ; il évita toutes ces mêlées, ce qui montrait

---

voldra en son non, qu'ele l'otroie bien. Et la dame de Malehalt en eſt si lie que pour un poi qu'ele ne vole[b].

540. Lors apele mé sire Gavains la pucele qui le message avoit porté ; si l'envoie au chevalier qui pense, et li devise le message ensi com il avoit dit a la roïne. Puis apele .III. de[a] ses esqui[*b*]ers et lor conmande que il mainnent au chevalier ses .III. chevaus tous couvers, et li portent .X. de ses glaives des plus fors que il a. Atant s'em part la pucele et vint au chevalier, et li diſt ce que on li avoit enchargié, et les presens li balle. Et li chevaliers li demande : « Ou eſt ma dame la roïne ? — Sire, fait ele, laiens en cele bretesche, et dames et damoiseles assés ; et si i giſt mé sires Gavains malades. Et saciés que vous serés ja moult regardés. » Et li chevaliers li diſt : « Damoisele, dites ma dame que ensi soit com li plaira. Et a mon signour Gavain, merciés de par moi del present. » Lors prent le plus fort des glaives que li esquiers portoit et diſt a aus tous que il le suicent tout. Et la pucele s'en revait a la roïne et a mon signour Gavain, et lor diſt ce que li chevaliers li[b] avoit mandé.

541. Atant eschive li chevaliers toutes les mellees et laisse courre tout contreval les prés ou maint chevalier eſtoient ja assamblé ; et il eschive toutes les mellees et fait samblant que nule n'en voie, et

bien qu'elles ne l'intéressaient pas, et galopa tout droit vers le corps de bataille que conduisait le roi Premier Conquis, où il y avait bien vingt mille chevaliers : il tourna vers eux la tête de son cheval, en même temps que son cœur, son corps et sa volonté, et se lança parmi eux de toute la vitesse de sa monture. Et il frappa là où il lui semblait que son coup serait le mieux employé, tant et si bien que rien ne résista devant sa lance, ni chevalier ni cheval, et il les fit voler à terre, tout en tas ; sa lance se brisa sous le choc. Bien des chevaliers de la maison du roi Arthur virent cet engagement : monseigneur Keu le sénéchal, Sagremor le Démesuré, Girflet le fils de Do, Yvain le Bâtard, monseigneur Brandelis, et Gaheriet, le frère de monseigneur Gauvain. Tous ceux-ci arrivaient en désordre pour s'illustrer par des exploits, car l'audace et la valeur suscitée par l'amour les portaient à conquérir l'honneur, et le plus rapide parmi eux craignait encore de ne pas arriver à temps ; et après eux il en venait bien cent, tout prêts à se comporter brillamment. Keu le sénéchal avait vu l'attaque du chevalier ; il interpella ses cinq compagnons du moment et leur dit : « Seigneurs, nous venons de voir la plus belle attaque jamais accomplie par un seul chevalier. Nous sommes tous venus ici pour conquérir louange et honneur, et jamais nous ne trouverons dans toute notre vie une aussi belle occasion d'accomplir force prouesses — pour peu que nous en soyons capables. Dorénavant, je vais prendre soin de le suivre, car ce ne peut être qu'un homme d'une valeur exceptionnelle. Et qui voudra gagner la gloire, qu'il me suive, car je

---

passe outre tout droit a la bataille que li rois Premiers Conquis menoit, ou il avoit bien .xx.m. chevaliers : si lor adrece la teste del cheval et cuer et cors et volenté, et s'i fiert si tost conme li chevaus pot aler. Et fiert la ou il quide mix son cop emploiier, si que devant son glaive ne remaint riens que il consive, ne li chevaliers ne li chevaus, ains fait voler tout en un mont : et ses glaives li peçoie. Cest encontre ont veü maint chevalier de la maison le roi Artu, mé sires Kex li seneschaus, et Saygremors li Desreés, et Girflés li fix Do, et Yvains li Aoutres, et mé sire Brandelis, et Gaheriés li freres mon signour Gavain. Cil venoient tout a desroi por faire d'armes, car pris d'amours et legerie les portoit a honour conquerre, et tous li plus isniaus n'i quidoit ja venir a tans ; et aprés ciaus en venoient bien .c. tout prest del bien faire. Et Kex li seneschaus ot veü le chevalier assambler, si apele les .v. compaingnons qui avoc lui estoient ; si lor dist : « Signour, nous avons orendroit le plus bel encontre veü qui onques fust fais par un sol chevalier, et nous somes tout venu por los et pris conquerre, ne jamais en toutes nos vies ne trouverons si bien a emploiier chevaleries, se nous point en avons. Et orendroit m'aatis je de lui sivir, car il ne puet

ne quitterai pas ce chevalier aujourd'hui, à moins d'être mort ou grièvement blessé. »

542. Sur ces mots, tous les six éperonnèrent leurs chevaux. Le chevalier noir qui avait brisé sa lance s'était dégagé, avait pris une nouvelle lance auprès de ses écuyers, et était revenu à la mêlée au grand galop ; et les six de s'élancer après lui. Le chevalier se mit aussitôt à en abattre d'autres, ainsi que leurs montures, à ôter des écus des cous auxquels ils étaient suspendus, et à arracher des heaumes aux têtes sur lesquelles ils se trouvaient : bref, il accomplissait tant d'exploits que tous ceux qui le voyaient s'en émerveillaient, et que tous ceux qui étaient dans l'autre camp en étaient effarés. Il en fit tant que toutes ses lances ne tardèrent pas à être brisées, et que l'un des chevaux que monseigneur Gauvain lui avait envoyés s'effondra mort ; le sien était mort aussi, tombé sous lui. L'écuyer lui en amena un autre : et alors qu'il se trouvait à pied au beau milieu de la presse, il sauta en selle et retourna à la bataille avec autant d'énergie que s'il n'y avait pas encore été. Quand les compagnons le virent chevaucher un cheval couvert des armoiries de monseigneur Gauvain, ils furent très étonnés ; ils continuèrent à le suivre, prêts à accomplir de grandes prouesses ou à mourir en sa compagnie. Ils commencèrent alors à faire des exploits remarquables : à cette époque, un chevalier n'en capturait pas d'autres en les saisissant par les rênes, et l'on ne s'attaquait pas à deux ou à trois au même adversaire : qui pouvait accomplir le plus de hauts faits le faisait. Ainsi, un chevalier

---

eſtre se trop prodom non. Et qui orendroit voldra honnour avoir, si me suice ; car je nel lai[*c*]rai huimais, se mort ne le lais ou mehaingnié. »

542. Atant hurtent des esperons tout .VI. Et li chevaliers noirs qui son glaive avoit pechoié se fu relanciés fors, et repriſt un glaive de ses esquiers ; si en revint grant aleüre a la mellee, et li .VI. se ferirent aprés lui. Et il conmenche chevaliers et chevaus a abatre, et a porter[a] escus des cols et a esracier hiaumes des teſtes : et fait tant d'armes que tout cil qui le voient s'en esmerveillent, et cil qui sont encontre lui s'en esbahissent. Itant fait que tout si glaive sont peçoié et uns des chevaus mors que mé sires Gavains li avoit envoiié, et li siens ausi, car il chaï desous lui. Et uns esquiers li amena un autre : et la ou il eſtoit en la presse a pié, il sailli es arçons et vint a la bataille autresi frés com s'il n'i eüſt hui eſté. Et quant li compaingnon virent desous lui le cheval couvert des armes mon signour Gavain, si s'en esmerveillent moult ; si le sivent, tout preſt de proece faire ou de morir en sa compaingnie. Lors conmencierent a faire d'armes moult durement : ne a cel tans ne prendoient mie autres chevaliers par le frain, ne ne feroient sor un ne sor .II. ne sor .III., mais qui plus pooit faire

pouvait en assaillir un, ou deux, ou trois, ou autant qu'il en était capable.

543. C'est de cette manière que se comportaient le chevalier noir et ses compagnons. Mais ils étaient en très mauvaise posture et n'auraient pas pu résister très longtemps sans une heureuse aventure : le corps de bataille du roi des Cent Chevaliers battit en retraite, car il ne pouvait plus tenir face au roi Yder. Ils s'enfuyaient au galop et leurs adversaires les repoussèrent sur les troupes du roi Premier Conquis : le roi des Cent Chevaliers en éprouva une grande honte, car personnellement c'était un très bon chevalier, très fiable. Arrivés là, les vaincus se reprirent en trouvant du secours : en effet ils étaient beaucoup plus nombreux que leurs ennemis. Car les deux corps de bataille ensemble comptaient bien quarante mille hommes, alors qu'il n'y en avait que quinze mille du côté des compagnons du roi Arthur, et pourtant leurs rangs avaient été enfoncés lors de l'assaut. C'est là que les prouesses du chevalier noir furent manifestes ; en effet, il n'attaquait pas un chevalier sans le jeter à terre, bien contre son gré, il abattait chevaux et chevaliers à coups de lance et accomplissait vraiment des prodiges. Et quand il chargeait l'épée levée, il arrivait souvent qu'il ne trouve personne en face de lui, car tous s'enfuyaient. Car là où il frappait, ni fer ni acier ne pouvait résister, et aucun homme ne pouvait endurer ses coups. Ceux de son parti se comportaient également très bien, tant en raison de son exemple qu'en raison

---

d'armes plus en faisoit, s'il pooit un chevalier ferir ou .II. ou .III., ou tant com il pooit.

543. Ensi faisoit li Noirs Chevaliers d'armes entre lui et sa compaingnie. Mais moult furent a grant meschief et longement ne peüssent pas durer, se ne fust une aventure qui lor avint, que la bataille au roi des .C. Chevaliers se desconfi, car il ne pooient plus durer au roi Yder, si s'en aloient durement : si les embatirent sor la bataille au roi Premier Conquis : si en ot li rois des .C. Chevaliers moult grant honte, car endroit soi estoit il moult bons chevaliers et moult seürs. Illoc recouvrerent li desconfit qui moult trouverent grant secours, car moult estoient plus que li autre ; car il estoient en .II. batailles bien .XL.M., et devers les compaingnons le roi Artu si n'estoient que .XV.M., si les orent il desrompus a l'asambler. Illoc parurent les proueces au Noir Chevalier, que il n'aconsivoit chevalier que il ne portast a terre malgré sien ; il abatoit chevaliers et chevaus par cop de lance : il ne faisoit se merveilles non. Et la ou il venoit l'espee traite, souvent li avenoit qu'il ne trouvoit sor qui ferir en sa voie, car il li fuioient tout. Car la ou il feroit [*d*] a plain cop ne pooit durer fers ne aciers, ne cors d'ome ne pooit soustenir ses cops. Et cil devers lui le faisoient trop bien, que pour son bienfaire que pour lor grans proeces que il

de leur propre prouesse, considérable. Mais lui accomplissait de tels exploits que dans toute l'armée on ne parlait que de lui, et l'on disait que, comparé à celui-ci, les prouesses du chevalier vermeil l'année précédente n'étaient rien ; et toujours, les six compagnons demeuraient près de lui. Son cheval fut tué encore une fois, et il sauta sur un autre qu'on lui avait amené, et il replongea dans la mêlée, frappant à gauche et à droite et abattant tout ce qu'il touchait. Ses compagnons toutefois commencèrent à n'en plus pouvoir, après avoir passé toute la journée à le seconder ; et Keu le sénéchal appela l'écuyer qui avait amené le cheval et lui dit : « Ami, va-t'en vite de ma part à Hervi de Rivel, là où tu vois cette bannière à bandes égales d'or et de sinople[1] : dis-lui que désormais je dois me plaindre de lui, et tout le monde avec moi, car il laisse mourir le meilleur chevalier qui ait jamais porté un écu. Qu'il sache bien que, s'il meurt, la fleur des compagnons du roi Arthur mourra avec lui ; et lui, qui aurait dû le secourir, en sera déconsidéré tout le reste de sa vie. »

544. L'écuyer s'en alla donc et vint transmettre son message à Hervi sans rien omettre. En l'entendant, Hervi fut extrêmement troublé et tout plein de honte. « Dieu me vienne en aide ! s'écria-t-il. Je n'ai jamais commis de trahison et je ne commencerai pas maintenant, car je suis trop vieux. » Puis il ordonna à ses hommes de chevaucher sans crainte. « Quant à toi, dit-il à l'écuyer, va-t'en devant, et dis au sénéchal de ma part que, s'il peut tenir bon jusqu'à ce que j'arrive sur place,

---

ont. Et il le faisoit si bien qu'en toute l'ost ne parloit on se de lui non, et dient bien que noient fu de la prouece le vermeil chevalier d'antan envers la prouece[a] de cestui ; et toutesvoies se tinrent pres de lui li .VI. compaingnon. Et ses chevaus li fu ocis, et il resaut en un autre qui amenés li fu, et se fiert en la mellee a destre et assenestre et abat quan qu'il ataint. Et sa compaingnie conmencha moult a empirier, qui toute jour s'estoit tenue a lui aidier. Et Kex li seneschaus apela l'esquier qui le cheval li ot amené et li dist : « Amis, va moi tost a Hervi de Rivel, la ou tu vois cele baniere bendee d'or et de sinople autant de l'un conme de l'autre : se li di que des ore mais se doit plaindre de lui je et tous li mondes, car il laisse morir le meillor chevalier qui onques portast escu a col. Et bien sace que s'il i muert, la flour de la compaingnie le roi Artu morra avoc lui ; et il qui secourre le deüst en sera tenus pour mauvais tous les jours de son vivant[b]. »

544. Atant s'em part li esquiers et vint a Hervill, se li dist son message del tot en tout. Et quant Hervils l'oï, s'en fu moult esbahis et moult hontous, et dist : « Dix aïe ! traïson ne fis je onques ne ja ne le conmencerai, car trop sui vix. » Puis a dit a ses homes que il chevauchent seürement. « Et tu, fait il a l'esquier, va t'ent devant, et si me dis au seneschal que s'il puet tant sousfrir que je viengne en la place,

il ne me considérera pas comme un traître ! » L'écuyer rejoignit Keu et lui répéta les paroles d'Hervi ; Keu se mit à rire, si mal à l'aise qu'il fût, puis demanda au jeune homme qui était le chevalier noir. Et l'autre répondit qu'il n'en savait rien. « Pourquoi alors monseigneur Gauvain lui a-t-il envoyé ses chevaux ? » demanda Keu ; mais le valet répliqua qu'il ne savait rien de plus.

545. Keu remit le heaume qu'il avait ôté, et s'élança derechef dans la mêlée. Alors arriva Hervi de Rivel avec toutes les troupes de sa bannière ; et lorsque ses hommes chargèrent, il cria si fort qu'on put l'entendre sur tout le champ de bataille. Et monseigneur Gauvain, tout malade qu'il était, se mit à rire. Les secours se jetèrent dans la mêlée lances baissées : la bataille fut intense. Hervi commença à multiplier les prouesses sous les yeux de Keu le sénéchal, en raison des paroles que celui-ci avait prononcées, et il en fit ce jour-là beaucoup plus qu'il ne convenait à son âge, car il avait bien quatre-vingts ans.

546. Les gens du roi Arthur se comportèrent fort bien, mais le chevalier noir les éclipsa tous ; une fois que les troupes d'Hervi furent entrées dans la bataille, les hommes de Galehaut ne purent guère tenir leurs positions, quoiqu'ils fussent d'un quart plus nombreux. Mais aussitôt que le roi de Radoam se rendit compte que ses gens avaient le dessous, il se précipita à leur secours avec son corps de bataille. Alors ce fut au tour des troupes du roi Arthur de se trouver

---

il ne me tenra mie pour traïtour. » Et li esquiers vint a Kex, se li dist les paroles que Hervils avoit dites ; et Kex s'en rist, si a mesaise com il estoit, et puis demande au vallet qui li Noirs Chevaliers estoit. Et cil respont que il n'en set riens. « Pour coi, dist il, li a dont mé sires Gavains envoiié ses chevaus ? » Et li vallés respont que il n'en set plus que il li a dit.

545. Lors remist Kex son hiaume que il avoit osté, et revint a la mellee. Et lors vint Hervils de Rivel a toute sa baniere ; et quant il assamblerent, si cria si durement qu'en toute la bataille le pot on bien oïr. Et més sires Gavains s'en rist, si malades com il estoit. Et cil se fierent en la mellee les lances afficies desous les aisseles[a]. Illoc fu grans la mellee : lors conmencha Hervils de Rivel a faire d'armes par devant Kex le seneschal pour les paroles qu'il li avoit mandees, si en fist plus le jour que mestiers ne li fust a son aa[*e*]ge, car il avoit bien .IV.XX. ans.

546. Moult le firent bien la gent le roi Artu, mais li Noirs Chevaliers le fist bien sor tous les autres ; ne onques puis que Hervils fu assamblés ne tinrent place la gent Galeholt, se petit non : et si avoient bien le quart de gent plus que il n'avoient. Mais si tost que li rois de Radoam vit que ses gens en avoient le piour, si les secourut a

en mauvaise position ; mais après qu'ils eurent subi quelques revers, le roi Aguisant les secourut. Ils se trouvèrent dès lors à peu près à force égale et souffrirent autant les uns que les autres ; le soleil était déjà très haut. À ce moment-là le roi Clamadieu engagea le combat, et le roi Yon aussi, contre lui : de la sorte, quatre corps de bataille de chaque côté prenaient part au combat. Les gens de Galehaut étaient bien vingt mille de plus que ceux du roi Arthur, mais ceux-ci tenaient remarquablement le coup. En fait, le parti de Galehaut avait essuyé de lourdes pertes, car les troupes du roi Arthur avaient accompli de grands exploits au commencement ; cependant, sans la prouesse du chevalier noir, les siens n'auraient jamais pu tenir. Mais il ébahissait les ennemis par ses hauts faits, si bien qu'ils ne croyaient pas qu'aucune troupe de secours pourrait leur être d'une quelconque aide. Ils étaient tellement épouvantés par les prodiges qu'il accomplissait que nombre d'entre eux lui tournaient le dos et s'en allaient assez honteusement. Quand Galehaut s'en aperçut, il en fut très surpris et s'interrogea sur ce qui se passait, car il savait bien que les siens étaient plus nombreux. Il vint à la rencontre des fuyards et leur demanda ce qu'il y avait.

547. « Ce qu'il y a, seigneur ! » fit un chevalier qui n'avait pas le cœur de tournoyer davantage. « Celui qui voudra voir un prodige, qu'il aille là d'où nous venons, et il découvrira les plus grandes merveilles qu'on ait vues ! — Comment, fit Galehaut. De quelles merveilles s'agit-il ? — Quelles

---

toute s'eschiele. Lors furent a meschief la gent le roi Artu, et quant il furent un poi foulé, si les secourut li rois Aguisçans ; et lors furent auques paringal, si sousfrirent auques li un l'autre, et ja estoit li solaus moult haut. Lors assamble li rois Clamados et li rois Yons encontre lui : ensi furent assamblees .IIII. batailles d'une part et .IIII. d'autre, si estoient bien .XX.M. plus les gens Galeholt que la gent le roi Artu, mais moult se tenoient bien. Et moult i avoient perdu li Galeholt, car trop avoient fait d'armes la gent le roi Artu as conmenchailles ; mais se ne fust li bienfaires au Noir Chevalier, ja cil devers lui ne se tenissent. Mais il les esbahissoit pour son bienfaire, si qu'il ne lor estoit pas avis que nule plenté de gent ne lor porroit avoir mestier. Tant s'espoentoient des merveilles que il faisoit que li pluisour tournoient lor dos et s'en aloient assés vilainnement. Et quant Galehols le vit, si s'en esmerveilla moult que ce pooit estre, car il savoit bien que li sien estoient assés plus gent. Si vint encontre les fuians et lor demanda que c'estoit.

547. « Coi, sire ! » fait uns chevaliers qui de tourneiier n'avoit talent. « Qui merveilles voldra veoir, si aille la dont nous venons, et il verra les greignors merveilles qui onques fuissent veües. — Conment ! fait Galehols. Quels merveilles sont ce dont ? — Queles,

merveilles, seigneur ? Il y a là-bas un chevalier qui remporte tout à lui tout seul ; et personne ne pourrait tenir contre lui ni endurer ses coups : celui de l'année dernière, avec les armes vermeilles, ne valait pas un sou comparé à lui. Rien ne pourrait le vaincre, car il ne s'est pas arrêté depuis ce matin et il est plus frais maintenant que s'il n'avait jamais porté les armes de toute la journée. — Au nom de Dieu ! s'exclama Galehaut. Je veux voir ça ! » Il vint alors à son importante réserve et en tira dix mille hommes ; il en restait trente mille. Il dit au roi Baudemagu : « Prenez garde, si vous tenez à mon honneur, que vos troupes ne bougent pas, à moins que moi-même, en personne, je ne vienne vous chercher. Et vous, ajouta-t-il à l'adresse des dix mille, tenez-vous tranquillement à l'écart des autres, jusqu'à ce que je revienne. »

548. Puis il pénétra dans la bataille, avec les armes qu'il avait[1], et remmena avec lui tous les fuyards. Les siens étaient si mal partis qu'ils étaient pratiquement vaincus, mais en le voyant venir, ils crièrent leur enseigne. Et Galehaut ordonna à ceux qu'il ramenait de s'élancer dans la presse, de toute la vitesse qu'ils pouvaient tirer leurs chevaux. « N'ayez pas peur, ajouta-t-il, car vous aurez des secours quand cela sera nécessaire. » Ils chargèrent sur l'ordre de leur seigneur et s'élancèrent au milieu des combattants. Les leurs reprirent alors le dessus, car ils croyaient les uns et les autres que d'importants renforts étaient arrivés : en fait, ils auraient mis en très mauvaise posture les gens du roi, sans le chevalier

---

sire ? fait il. La aval a un chevalier qui tout vaint par son cors, ne nus cors d'ome ne porroit a lui durer ne nus ne puet sousfrir ses cops, ne onques cil d'antan as armes vermeilles ne valut a cestui une maaille ; ne rien ne le porroit vaincre[a], car il ne fina des hui matin, et si est orendroit plus frés com s'il n'eüst hui en cest jour armes portees. — En non Dieu ! fait Galehols, ce verrai je par tans ! » Lors vint a son grant conroi, si en soivre .x.m. homes, et .xxx.m. en i remest. Et dist au roi Baudemagu : « Gardés que si chier com vous avés m'onour, que vos conrois ne se [f] mueve, se je meïsmes mes cors ne vous vieng querre. Et vous, fait il as .x.m., vous tenés tout coi a une part loing des autres, tant que je viengne a vous. »

548. Atant s'en vint a la bataille a tés armes com il avoit, et fait avoc lui retourner tous les fuians. Et ja estoient li sien tel conreé qu'il se desconfissoient ; mais quant ses gens le virent venir, si escrierent lor enseigne. Et Galehols conmande a ciaus que il amenoit qu'il se ferissent entr'aus tout a desroi si tost com il peüssent esperonner. « Et n'aiiés garde, fait il : que vous serés bien secouru a tous besoins. » Et cil laissent courre au conmandement de lor signour, si se fierent entr'aus. Et lors recouvrent tout li lor, car bien quidoient li un et li autre que grant gent i eüst venu : si eüssent moult durement tourné a

noir. Mais à lui tout seul il se chargea du poids de la bataille, de sorte que dans tous les dangers et à toutes les difficultés il était présent, prêt à défendre et à encourager les autres. C'est alors que son cheval fut tué sous lui, et il se retrouva à terre, à pied : c'était le dernier des chevaux de monseigneur Gauvain. La presse était si considérable autour de lui qu'on ne pouvait l'approcher pour le remettre en selle ; mais, bien qu'à pied, il se comportait si vaillamment que personne ne pouvait le trouver couard ou paresseux : il s'offrait à tous comme un étendard et frappait à droite et à gauche sans repos. Jamais on ne vit son épée immobile. Il fendait les heaumes et dépeçait les écus, et accomplissait de véritables merveilles. Lorsque Galehaut vit ces prodiges, il se demanda avec étonnement comment un seul chevalier pouvait agir ainsi, et il pensa qu'il ne voudrait pas avoir conquis toutes les terres qui sont sous le ciel si le prix de cette conquête était la mort d'un tel homme. Il éperonna alors son cheval et s'élança dans la presse, le bâton à la main pour séparer la mêlée qui faisait rage autour du chevalier à pied ; il parvint non sans peine à faire reculer ses gens. Puis il interpella le chevalier en ces termes : « Seigneur chevalier, ne craignez rien. » Et l'autre de répondre hardiment que ce n'était pas le cas. « Si, répliqua Galehaut. Je vais vous apprendre quelques-unes de mes coutumes. Sachez que je défends à tous mes hommes de porter la main sur vous aussi longtemps que

---

desconfiture les gens le roi, se li Noirs Chevaliers ne fust. Mais il seus em prent si tout le[a] fais sor lui que il a tous besoins et a tous meschiés est apareilliés de desfendre et d'enchaucier. Illoc fu ses chevaus ocis desous lui, et il fu a terre tout a pié ; et ce fu li daerrains des chevaus mon signour Gavain. Et la presse fu si grans entour lui que on ne pot avenir a lui pour lui remonter. Et la ou il estoit a pié, le faisoit il si bien que on ne le pooit veoir couart ne pereçous, ains est a tous abandonnés ausi com uns estandars ; si feroit a destre et assenestre sans repos : s'espee ne fust ja veüe sans cop donner ; il detrenchoit hiaumes et decopoit escus, si faisoit droites merveilles a veoir[b]. Quant Galehols vit les merveilles qu'il faisoit, si s'en esmerveilla moult conment li cors d'un chevalier pooit ce faire, si dist a soi meïsmes que il ne voldroit mie avoir conquis toutes les terres qui sont desous le trosne par couvent c'uns tés hom fust mors par ses oeuvres. Lors feri le cheval des esperons et se mist en la presse, le baston en la main pour departir la mellee desor celui qui a pié estoit ; si fist ses gens ariere traire a moult grant painne. Puis apele le chevalier et li dist : « Sire chevaliers, or n'aiiés garde. » Et cil si respont moult hardiement que non a il. « Si avés, fait Galehols, et je vous voel aprendre une partie de mes coustumes. Et saciés que je desfent a tous mes homes que nus ne mete main a vous tant com

vous serez à pied, ou de vous prendre en chasse. Mais si vous renonciez à vous battre par couardise, je ne vous garantis pas contre l'emprisonnement. En revanche, aussi longtemps que vous porterez les armes, vous ne trouverez personne qui vous fasse prisonnier. Et si votre cheval est mort, ne vous troublez pas pour si peu. Car je vous donnerai autant de chevaux que vous pourrez en user aujourd'hui, et je serai votre écuyer. Et si je ne parviens pas à vous fatiguer, personne n'y parviendra jamais. »

549. Il descendit alors de cheval et donna sa monture au chevalier ; et celui-ci se mit en selle et retourna à la mêlée aussi vivement que s'il n'avait encore pas donné un coup de la journée. Galehaut de son côté monta un cheval qu'on lui amena et retourna jusqu'à son corps de réserve ; il prit avec lui les dix mille et leur ordonna de s'élancer au combat. « Et vous, dit-il au roi Baudemagu, vous les suivrez, mais vous n'engagerez pas le combat tout de suite après eux : vous viendrez seulement lorsque les derniers de l'autre camp seront entrés en lice, car alors nos adversaires croiront que toutes mes forces auront été engagées après l'intervention de ces dix mille hommes. Je viendrai moi-même vous chercher. » Puis il s'en alla avec les dix mille, qu'il fit chevaucher en ordre dispersé, éloignés les uns des autres pour donner l'impression qu'ils étaient plus nombreux. Lorsqu'ils furent près de la mêlée, il fit sonner ses cors et ses clairons en si grande quantité que le pays en trembla. À cette vue, le chevalier noir

---

vous soiiés a pié, ne que nus outre ne vous en chast. Mais se vous laissiés a faire d'armes par couardise, je ne vous asseüre mie d'estre pris. Mais tant com vous porterés armes, ne trouverés vous ja [*223a*] qui[c] vostre cors prenge ; ne ja se vostres chevaus est mors, ja pour ce ne vous esmaiiés. Car je vous donrai chevaus tant come vous porrés huimais user[d], et je serai vostre esquiers. Et se je ne vous puis lasser, dont ne vous lassera jamais nus. »

549. Lors descent de son cheval et le baille au chevalier. Et cil i est montés et revint a la mellee autresi vistement com s'il n'i eüst hui cop feru. Et Galehols remonte en un cheval qui li fu amenés, et vint en haut a son conroi et prist o soi les .x.m. et lor dist qu'il aillent assambler avant. « Et vous, fait il au roi Baudemagu, verrés aprés : si n'assamblerés mie si tost com il seront assamblé, mes quant li derreain de la seront venu, lors si assenblerois, car cil de la quideront ja que totes mes genz soient venues quant cist .x. mile seront assenblé[a], et je meïsmes vous venrai querre. » Atant s'em part a tout les .x.m. : si les a fait chevauchier tous desconreés et espandus l'un loing de l'autre, pour sambler que plus i eüst gent. Et quant il sont pres de la bataille, si fait sonner ses cors et ses buisines, dont il avoit tant que tous li païs en trambloit. Quant li Noirs Chevaliers les vit venir, se li

pensa qu'il s'agissait d'une armée nombreuse, il se rapprocha des siens et les rassembla autour de lui. « Seigneurs, leur dit-il, vous êtes tous des amis du roi. Je ne connais pas vos noms, mais vous êtes considérés comme des hommes de grande valeur. On va bien voir maintenant qui mérite des louanges ! » Alors arrivèrent les renforts ennemis, en désordre, et monseigneur Yvain, en les voyant venir, recommanda à ses gens de ne pas s'inquiéter, qu'ils ne perdraient pas la bataille ce jour-là « à cause des troupes que j'ai vues jusqu'à maintenant » ; il affirmait cela parce qu'il croyait que c'était la totalité des troupes de Galehaut. Monseigneur Gauvain en revanche, dès qu'il les aperçut de l'endroit où il était étendu, sut bien que tous n'étaient pas là. Lorsque les dix mille engagèrent le combat, ce fut un grand vacarme ; les troupes du roi Arthur les reçurent aussi énergiquement que possible. Au plus fort de la mêlée, Galehaut retourna chercher le reste de ses réserves et leur dit de charger si rudement qu'il ne reste pas un adversaire en selle. « Car, fit-il, vous êtes frais et solides, bien reposés, et vous ne vous êtes pas encore battus depuis votre arrivée. On va bien voir comment vous vous comporterez ! »

550. Toutes ses troupes dévalèrent alors la pente ; les leurs avaient déjà le dessous, car les compagnons de monseigneur Yvain accomplissaient de grandes prouesses, et lui-même se comportait mieux que personne. Cependant, ni ses exploits ni ceux d'autrui ne pouvaient se comparer à ceux du chevalier noir, car celui-ci l'emportait sur tout le monde. Toutefois,

---

sambla que grant esfors de gent i avoit, si se traist pres des siens et les apele entour lui, si lor dist : « Signour, vous estes tout ami le roi. Je ne vous sai nonmer, mais moult estes tenu a prodonme. Ore i parra qui ert a droit loés ! » Atant vinrent cil tout desconreé. Et mé sires Yvains qui les vit venir dist a ses gens que tout fuissent asseür, que il ne perdront huimais riens « par esfors de gent que j'aie veü » : et ce disoit il pour ce que il quidoit que ce fuissent toutes les gens Galeholt, mais mé sire[b] Gavains sot bien, tantost que il les vit de la ou il gisoit, que tout n'i estoient il mie. Et quant li .x.m. assamblerent, si fu grans la noise ; et cil les recoillirent au plus vigherousement qu'il porent, si i ot moult grant mellee. Et Galehols repaira ariere pour son conroi, et lor dist qu'il les ferissent si durement qu'il n'en remansist uns sels en sele : « Car vous estes, fait il, tous frés et fors et sejourné, ne n'avés armes portees puis que vous venistes ci. Ore i parra conment vous le ferés ! »

550. Atant chevauche li conrois tout le pendant, et lor gent en avoient ja moult le piour ; car moult le firent durement li compaingnon mon signour Yvain, et ses cors meïsmes le faisoit bien sor aus tous. Mais nus biensfais de lui ne d'autrui ne se prent au bienfaire del Noir Chevalier, car cil le [*b*] fait sor tous homes bien.

quand les réserves de Galehaut arrivèrent, la situation changea du tout au tout, tant elles étaient nombreuses. Et dans leur assaut le bon chevalier et les six compagnons qui étaient restés près de lui toute la journée furent abattus. Galehaut se précipita alors, au grand galop, et remonta le beau chevalier sur son propre cheval, car le sien n'était pas assez bon à son avis. Dès qu'il fut à nouveau en selle, il se jeta derechef dans la mêlée aussi vite que précédemment, et il commença à accomplir de tels hauts faits, au témoignage de Galehaut lui-même, que personne n'aurait pu en faire davantage, et que tous en étaient ébahis.

Lancelot impose la paix à Galehaut.

551. Ses exploits durèrent jusqu'à la nuit, et il n'y eut aucun moment où lui et les gens du roi Arthur ne soient pas maîtres du champ de bataille. Quand le soir fut tombé, les combattants commencèrent à se retirer de part et d'autre ; le chevalier noir s'en alla le plus discrètement qu'il put et se dirigea en amont par les prés, entre la colline et la rivière. Galehaut, qui faisait très attention à lui, le vit partir, il éperonna son cheval pour le suivre de loin, en prenant par la colline, de sorte qu'il finit par le rattraper ; il l'aborda le plus aimablement qu'il put en lui disant : « Seigneur, Dieu vous bénisse ! » L'autre le regarda de travers, mais lui rendit son salut. « Seigneur, fit Galehaut, qui êtes-vous ? — Beau seigneur, je suis un chevalier, comme vous pouvez le

---

Mais quant li conrois Galeholt vint[a], si changa moult li afaires, quar moult i avoit grant fais de gent. Si fu a lor venir li bons chevaliers portés a terre et li .VI. compaingnon qui toute[b] jour avoient esté pres de lui. Et Galehols vint poignant et le remonta el cheval ou il meïsmes seoit, car li siens n'estoit prous a son oés. Et si tost com il fu remontés, si revint autresi vistes en la mellee com il avoit fait a l'autre fois : si conmencha a faire d'armes au tesmoing de Galeholt meïsmes plus que nus hom ne peüst faire, si que tout cil s'en esbahissoient.

551. Ensi dura ses biensfaires jusques a la nuit, ne onques ne fu ore que il et les gens[a] le roi Artu n'eüssent le plus bel de la bataille. Quant vint a l'anuitier, si se conmencierent a departir et d'une part et d'autre. Et li Noirs Chevaliers s'em parti au plus celeement qu'il pot et s'en tourna tout amont les prés entre le tertre et la riviere. Et Galehols, qui moult se prenoit garde de lui, si l'en vit aler : si fiert aprés des esperons et le siut de loing par l'adrecement del tertre, tant que il le vint ataingnant ; si s'acosta de lui au plus belement que il pot et li dist : « Sire, Dix vous beneye. » Et cil le regarde en travers, se li rendi son salu. « Sire, fait Galehols, qui estes vous ? — Biaus sire, fait il, je sui uns chevaliers, si com vous poés veoir. — Certes, fait Gale-

constater. — Certes, reprit Galehaut, vous êtes un chevalier, et même le meilleur du monde. Et vous êtes aussi celui que je désirerais le plus honorer : je suis venu vous demander, en tout bien tout honneur, de venir aujourd'hui loger avec moi. » Le chevalier lui dit alors, comme s'il ne l'avait pas vu pendant cette journée : « Qui êtes-vous, seigneur, qui m'invitez à loger chez vous ? — Seigneur, je suis Galehaut, le fils de la Géante ; et je suis le maître de tous ceux contre lesquels vous avez aujourd'hui défendu le royaume de Logres, dont j'avais déjà bien entamé la conquête. Et je l'aurais conquis en effet, si vous, et vous seul, n'aviez pas été là.

552. — Comment ! fit le chevalier. Vous êtes l'ennemi de mon seigneur le roi Arthur, et vous me priez de me loger chez vous ! Je n'en ferai rien, s'il plaît à Dieu, dans ces circonstances. — Ah ! seigneur, s'écria Galehaut, je ferais pour vous plus que vous ne croyez ; et ce ne serait pas la première fois. Je vous le répète, je vous prie de venir vous loger cette nuit avec moi, étant entendu que je ferai pour vous tout ce que vous oserez me demander. » Le chevalier s'arrêta alors, et regarda durement Galehaut. « Seigneur, dit-il, vous êtes vraiment très fort pour promettre, mais je ne sais pas ce qu'il en est pour tenir. » Mais Galehaut lui répondit : « Seigneur, sachez en vérité que de tous les hommes de poids de ce monde je suis celui qui promet le moins. Et je vous répète encore une fois que, si vous venez vous loger en ma

---

hols, chevaliers estes vous, li miudres qui soit el monde. Et si estes li chevaliers del monde que je mix amaisse a honnerer : si vous sui venus requerre en tous guerredons que vous veigniés huimais herbergier o moi. » Et li chevaliers li dist, tout autresi com s'il ne l'eüst onques mais[b] veü : « Qui estes vous, sire, fait il, qui me proiiés de herbergier ? — Sire, fait il, je sui Galehols, li fix a la Gaiande ; et sui sires de tous ciaus de cha vers qui vous avés hui desfendu le roiaume de Logres, que je avoie moult bien empris a conquerre. Et conquis l'eüssé je, se vous ne fuissiés par vostre sol cors.

552. — Conment ! fait li chevaliers. Vous estes anemis mon signour le roi Artu, et si me proiiés de herbergier ! O vous ne herbergerai je ja, se Dix plaist, en cest point. — Ha ! sire ! fait Galehols, je feroie plus pour vous que vous ne quidiés, et si ne l'ai ore mie a conmencier. Et encore vous proi je pour Dieu que vous a nuit mais herbergiés o moi, par tel covent que je ferai a devise quan que vous m'oserés requerre. » Atant s'arrestut li chevaliers, si regarde Galeholt moult durement, et dist : « Sire, certes prome[c]terres estes vous bons, ce ne sai je del rendre conment il en est. » Et Galehols li respont : « Sire, saciés pour voir que je sui li riches hom del monde qui mains promet. Et encore vous di je bien que se vous venés herbegier o

compagnie, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez : et je vous offrirai toutes les garanties que vous pourrez formuler vous-même. — Seigneur, repartit le chevalier, vous êtes considéré comme un homme de bien, et ce ne serait pas à votre honneur de promettre ce que vous n'auriez pas en définitive l'intention de tenir. — N'en doutez pas, seigneur, assura Galehaut. Je ne voudrais pas mentir là-dessus même pour gagner le royaume de Logres. Et je vous promettrai sous serment comme un chevalier loyal — car roi, je ne le suis pas encore — que je vous donnerai ce que vous me demanderez afin d'obtenir votre compagnie aujourd'hui. Et si je peux l'avoir davantage, je n'hésiterai pas à la prendre. Si cette promesse ne vous suffit pas, je vous fournirai les garanties que vous voudrez.

553. — Seigneur, dit alors le chevalier noir, il me semble que vous désirez fort ma compagnie, si votre cœur est semblable à votre parole. Je me logerai donc chez vous cette nuit. Mais vous me jurerez de me donner ce que je vous demanderai, et vous m'offrirez encore une autre garantie. » Ainsi se mirent-ils d'accord. Galehaut jura de tenir sa promesse. Puis ils se dirigèrent vers les tentes. Les gens du roi Arthur étaient encore dans la prairie, et monseigneur Gauvain avait bien vu le chevalier s'en aller — il en était extrêmement ennuyé et, s'il avait été en bonne santé, il n'aurait pas ménagé sa peine pour le ramener. Il avait fait demander au roi de venir auprès de lui, car il voulait lui conseiller de

---

moi, que je vous donrai ce dont vous me demanderés : et si vous en ferai seür si com vous deviserés de vostre bouce. — Sire, fait li chevaliers, vous estes tenus pour moult prodome, et il ne seroit pas vostre honour de chose prometre dont vous ne vous volsissiés en la fin aquiter vostre creant. — Sire[a], fait Galehols, n'en doutés ja. Car n'en mentiroie mie pour le roialme de Logres gaaingnier. Et je le vous fiancerai come loiaus chevaliers — car rois ne sui je mie encore — que je vous donrai ce que vous me demanderés pour avoir huimais vostre compaingnie. Et se je puis le plus avoir, plus le prenderai. Et se vous de fiance n'avés assés, je vous en ferai si seür come vous voldrés.

553. — Sire, dist li Noirs Chevaliers, il me samble que vous desirés moult ma compaingnie, se vostre corages est tés come la parole ; et je me herbergerai o vous a nuit mais. Mais vous me fiancerés que vous me donrés ce que je vous demandrai[a]. Et encore autre seürté m'en ferés. » Ensi ont entr'aus .II. establies lor fiances et lors couvenences. Et Galehols li fiance ses couvenences a tenir. Lors s'en vont andoi as tentes. Et les gens le roi Artu estoient en la praerie, et mé sire Gavains en ot moult bien veü aler le chevalier : si estoit moult angoissous de ce qu'il s'en aloit : et s'il fust haitiés, il eüst mise grant painne en lui ramener. Si avoit mandé[b] au roi que il venist a lui, car il

suivre le chevalier pour l'inviter à reſter avec lui. Pendant qu'il attendait le roi, il regarda en direction des prés et vit venir Galehaut, qui avait passé son bras droit autour des épaules du chevalier noir, et le conduisait entre la colline et la rivière afin que les gens du roi Arthur le voient. Et quand monseigneur Gauvain l'aperçut, il sut bien que Galehaut avait retenu le chevalier, et il s'adressa à la reine qui était là : « Ah ! dame, vous pouvez bien dire que les nôtres sont vaincus ! Voyez ce que Galehaut a conquis par son savoir-faire ! » La reine suivit son regard et vit Galehaut qui emmenait le chevalier : elle en fut si furieuse qu'elle ne put prononcer un mot. Quant à monseigneur Gauvain, il en éprouva un si vif chagrin qu'il s'évanouit à trois reprises en moins de temps qu'il n'en faut pour parcourir un jet de pierre. Le roi arriva sur ces entrefaites, alors que tous criaient : « Il eſt mort, il eſt mort ! » Il s'approcha de son neveu et le prit dans ses bras en pleurant ; alors qu'il commençait à le regretter doucement, monseigneur Gauvain revint à lui et se mit à blâmer le roi avec sévérité. « Seigneur, dit-il, voici venu le terme que vous ont annoncé les clercs. Regardez quel trésor vous avez perdu. Celui qui a préservé votre terre tout le long de la journée vous l'enlèvera demain. Et si vous étiez homme de bien, vous l'auriez retenu comme l'a fait le meilleur homme du monde, qui l'emmène sous vos yeux : et pourtant, il ne lui avait fait que du mal ; alors que vous, à qui il a rendu terre et honneur,

---

li voloit dire que il alaſt aprés le chevalier tant qu'il le reteniſt. Et la ou il atendoit le roi, il regarde contremont les prés et voit venir Galeholt, son deſtre bras mis au col del Noir Chevalier : si l'en amenoit entre le tertre et la riviere, que les gens le roi Artu le veïssent. Et quant mé sires Gavains le vit, si sot bien que Galehols l'ot retenu, et diſt a la roïne qui laiens eſtoit : « Ha ! dame ! Ore poés vos bien dire que noſtre home sont desconfit ! Veés ! Ce a conquis Galehols par son savoir. » Et la roïne esgarde, si voit Galeholt qui en mainne le chevalier : si en eſt tant esragie qu'ele ne puet un sol mot dire de la bouche. Et mé sires Gavains a tel dueil que il s'eſt .III. fois pasmés en mains d'ore que on n'alaſt le get d'une pierre. Et li rois vint laiens, si oï le cri que chascuns disoit : [*d*] « Mors eſt ! Mors eſt ! » Si vint devant lui et l'embrace em plourant, si le conmencha moult doucement a regreter ; et mé sires Gavains revint de pasmisons et conmencha le roi moult durement a blasmer, et diſt : « Sire, ore eſt venus li termes que li clerc vous disent. Esgardés quel tresor vous avés perdu. Cil vous toldra terre qui hui toute jour le vous a garantie par son cors. Et se vous fuissiés prodom, vous l'eüssiés retenu autresi com a fait li plus prodom qui vive, qui devant vous l'en maine ; ne si ne li fiſt onques se nuire non. Et vous l'avés laissié, a

vous l'avez laissé aller ! On reconnaît bien ainsi les hommes de valeur quand on les rencontre. »

554. Le roi vit alors Galehaut emmener le chevalier : il en éprouva une telle douleur qu'il faillit s'évanouir ; et il n'aurait pu s'empêcher de pleurer, s'il ne s'était efforcé de réconforter son neveu. Dès qu'il le put il revint à sa tente et s'abandonna à son chagrin ; et tous les autres en faisaient autant chacun à part soi. Galehaut et le chevalier chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent près du camp ; le chevalier interpella alors Galehaut en ces termes : « Seigneur, lui dit-il, je m'en vais avec vous, mais je vous demande, avant d'entrer dans votre camp, de me laisser parler aux deux hommes du monde en qui vous avez le plus confiance. » Galehaut se plia à cette exigence et s'en alla chercher deux de ses hommes auxquels il dit : « Suivez-moi, et vous verrez ce soir l'homme le plus riche du monde. » Et eux de répondre : « Comment, seigneur ! N'est-ce pas vous, l'homme le plus riche du monde ? — Non, pas encore ; mais je le serai avant de m'endormir. » L'un de ces deux hommes était le roi des Cent Chevaliers et l'autre le roi Premier Conquis : c'étaient les deux personnes en qui il avait le plus confiance. Lorsqu'ils virent le chevalier, ils lui firent fête, car ils le reconnurent bien à ses armes. Il leur demanda qui ils étaient, et ils se nommèrent, comme vous l'avez entendu raconter. « Seigneurs, leur dit-il, votre seigneur vous fait un grand honneur, car il déclare que vous

---

qui il a rendu et honour et terre ! Ensi se moustrent bien li prodome la ou il sont. »

554. Lors voit li rois le chevalier que Galehols en mainne, si en a tel doel que pour un poi qu'il ne chaï pasmés ; ne de plourer ne se peüst il tenir, se ne fust pour son neveu desconforter. Si tost com il pot, s'en vint a son tref et fist moult grant doel, et ausi faisoient tout li autre, chascuns endroit soi. Et Galehols et li chevaliers chevauchent tant qu'il vindrent pres de l'ost ; si apele li chevaliers Galeholt et li dist : « Sire, je m'en vois o vous, mais je vous requier, ains que je entrece en[a] vostre ost, que vous me faciés parler a .II. homes del monde en qui plus vous vous fiés. » Et il l'otroie. Lors s'em part Galehols et dist a .II. de ses homes : « Venés aprés moi, si verrés encore anuit le plus riche home del monde. » Et cil dient : « Conment, sire ! n'estes vous mie dont li plus riches hom qui soit ? — Nenil, fait il. Mais je le serai, ains que je dorme. » Li uns de ces .II. fu li rois des .C. Chevaliers et li autres fu li rois Premiers Conquis : c'estoient li doi home ou il plus se fioit. Et quant il virent le chevalier, si li firent moult grant joie, car il le connurent bien par ses armes. Et il lor demanda qui il estoient ; et il se nonmerent, si com vous avés oï[b]. Et il lor dist : « Signour, vostres sires vous fait moult grant honour, car il dist que vous estes li doi home del monde en qui il plus se croit. Et

êtes les deux hommes du monde à qui il se fie le plus. Lui et moi avons passé un accord dont je veux que vous appreniez les termes ; en effet, il m'a juré qu'il me donnerait ce que je lui demanderais si j'acceptais de me loger cette nuit en sa compagnie. Demandez-lui s'il en est bien ainsi. » Et Galehaut confirma que c'était la vérité.

555. « Seigneur, reprit alors le chevalier, je veux encore recevoir la garantie de ces deux hommes de bien. » Galehaut donna son accord. « Précisez en quels termes, ajouta-t-il. — Ils me jureront de vous laisser, si vous manquez à votre parole, et de venir avec moi où je le voudrai : et ils vous feront du tort et me viendront en aide, ils me devront ce qu'ils vous doivent actuellement, et vous serez leur ennemi mortel. » Galehaut leur commanda de prêter serment. Et le roi des Cent Chevaliers, qui était son sénéchal et aussi son cousin, lui dit : « Seigneur, vous êtes si valeureux et si sage que vous devez bien savoir ce que vous nous ordonnez, car c'est une promesse très grave. — Ne vous en mêlez pas, riposta Galehaut, car cela me plaît ainsi. Je sais parfaitement ce que je fais : prêtez-lui serment comme je l'ai fait. » Il leur indiqua en quels termes, et tous deux s'exécutèrent. Puis Galehaut prit à part le roi Premier Conquis et lui dit :

556. « Allez-vous-en, et demandez à tous les rois qui sont mes sujets de se rendre à l'entrée de ma tente ; et qu'ils y viennent aussi bien équipés qu'ils le pourront. Dites-leur aussi quel gain j'ai fait ce soir, et prenez soin d'arranger

---

entre moi et lui avons une couvenence que je voel que vous oïés. Car il m'a fiancié que pour herbergier a nuit mais avoc lui me donra ce que je li demanderai. Et demandés lui s'il est ensi. » Et il dist que c'est voirs.

555. « Sire, fait li chevaliers, je voel encore avoir le seürté de ces .II. prodomes. » Et Galehols li otroie : « Et dites, fait il, conment. — Il me fianceront que se vous me failliés de ceste couvenence, [*e*] il guerpiroient vous et s'en venroient o moi la ou je voldrai, et seront en vostre nuisement et en m'aide ; et a moi deveront ce qu'il vous doivent orendroit, conme a lor anemi mortel. » Et Galehols lor conmande a fiancer. Et li rois des .C. Chevaliers, qui ses seneschaus et ses germains cousins estoit, li dist : « Sire, vous estes si prodom et si sages que vous devés bien savoir ce que vous nous conmandés, car c'est trop grant chose a faire. — Ne vous en entremetés[a] ja, fait Galeholt, car ensi me plaist. Et je sai moult bien que je fais, mais fianciés lui ensi com je li ai creanté. » Et il lor devise, et cil li fiancent ambedoi. Lors apela Galehols le roi Premier Conquis a une part, et se li dist :

556. « Alés vous ent, et dites a tous ciaus qui roi sont qui de moi tienent qu'il soient orendroit a mon tref ; et viengnent si honereement com il porront. Et si lor dites combien j'ai anuit gaaingnié. Et

sous ma tente tout le confort que l'on pourra trouver dans le camp. » Le roi s'en alla en éperonnant son cheval pour obéir au commandement de son seigneur. Galehaut entretint longtemps le chevalier avec son sénéchal, jusqu'à ce que ses ordres aient pu être exécutés. Sans guère tarder, plus de deux cents chevaliers, dont quinze étaient rois et les autres ducs et comtes, vinrent à leur rencontre : c'étaient tous des vassaux de Galehaut. Le chevalier fut fêté et traité avec tous les honneurs : jamais on n'en avait tant fait pour un seul homme, et un inconnu de surcroît. Et tous, grands et petits, disaient : « Bienvenue à la fleur de tous les chevaliers du monde ! », si bien que le chevalier était tout honteux.

557. Ils arrivèrent ainsi à la tente de Galehaut : on ne saurait en décrire le confort, les plaisirs et les distractions qui y étaient rassemblés. Ainsi le chevalier fut-il fêté et reçu avec honneur. Quand il fut désarmé, Galehaut lui fit apporter une très belle robe de grand prix. Puis, quand il en fut temps, ils mangèrent. Ensuite Galehaut fit préparer quatre lits, un grand et très large, le deuxième plus petit, et les deux autres encore de moindre dimension ; lorsque les lits furent préparés, parés de toutes les richesses que l'on peut mettre dans un lit — c'était à l'intention du chevalier —, et que le moment du coucher fut venu, Galehaut lui dit : « Seigneur, vous allez dormir dans ce lit, là, en haut. — Seigneur, riposta le chevalier, qui dormira donc dans les autres ? —

---

garde que en mon tref soient tout li deduit que on porra trouver en toute l'ost. » Lors s'en vait cil ferant des esperons, et fist le conmandement son signour. Et Galeholt tint le chevalier grant piece em paroles entre lui et son seneschal, tant que ses conmandemens pot estre fais. Et ne demoura gaires qu'il lor vinrent a l'encontre plus de .cc. chevaliers dont li .xv. estoient roi, et li autre estoient duc et conte ; et tout estoient home Galeholt : si fu li chevaliers moult honerés et conjoiis, c'onques si grant joie ne fu faite pour un home sol mesconneü come on fist de lui a cele fois. Et disoient tout, grant et petit : « Bien viengne la flors de tous les chevaliers del monde », si que li chevaliers en ot grant honte.

557. Ensi s'en viennent jusques au tref Galeholt ; si n'en porroient mie estre conté li deduit ne li esbanoïement qui laiens sont. A tel joie fu recheüs li chevaliers et honourés. Quant il fu desarmés, une robe li fist Galehols aporter moult bele et moult riche. Quant il fu tans, si mengierent. Aprés a fait faire Galeholt .IIII. lis, un grant et moult large, et l'autre mains grant, et li autre d'un grant moult menour que li autre. Et quant li lit furent atourné de toutes[a] les richeces qui en lit pooient estre mises — et ce fu por le cors au chevalier —, et quant vint au couchier, se li dist Galehols : « Sire, vous gerrés en cest lit lasus. — Sire, fait li chevaliers, qui gerra dont en ces autres ? — Sire,

Mes serviteurs, seigneur, pour vous tenir compagnie. Et je coucherai dans une autre chambre, de ce côté, avec mes gens, pour les réconforter et leur faire plaisir ; vous, vous dormirez ici, afin d'être plus tranquille et à votre aise.

558. — Ah ! seigneur, ne me faites pas coucher au-dessus des autres chevaliers, car vous ne devez pas m'humilier de la sorte ! — N'ayez crainte, répliqua Galehaut, rien de ce que vous ferez pour moi ne vous humiliera jamais. » Sur ces mots Galehaut se retira. Le chevalier se mit à penser à l'honneur que le prince lui avait fait, et il en conçut une grande estime pour lui. Une fois couché, il ne tarda pas à s'endormir, car il était épuisé. Et quand Galehaut se rendit compte qu'il dormait, il se coucha près de lui le plus doucement possible, et deux autres chevaliers s'installèrent dans les deux autres lits : il n'y avait personne d'autre dans la tente. Cette nuit-là, Galehaut ne ferma guère l'œil, car il réfléchissait aux moyens de retenir près de lui le bon chevalier. Au matin, il se leva discrètement ; le chevalier fit de même quand il se réveilla et alla entendre la messe. Ensuite, il réclama ses armes. Galehaut lui en demanda la raison, et il lui répondit qu'il voulait s'en aller. Mais Galehaut lui dit : « Ah ! beau doux ami[1], restez encore ! Et ne croyez pas que je veuille vous tromper, car vous ne demanderez jamais rien en échange sans l'obtenir. Sachez que vous pourriez aisément avoir pour compagnon un homme plus riche que moi, mais

---

fait [*f*] il, mi sergant i gerront, qui vous feront compaingnie. Et je gerrai en une autre chambre dela, devers mes gens, por els solasier et conforter ; et vous gerrés[b] decha, pour ce que vous serés plus em pais et plus a aise.

558. — Ha ! sire ! fait il, pour Dieu ne me faites mie jesir plus haut des autres chevaliers, car tant ne me devés vous mie avilenir. — N'aiiés garde, fait Galehols, car ja de chose que vous faciés pour moi ne serés tenus pour vilains. » Atant s'em parti Galehols. Et li chevaliers conmencha a penser a la grant honour que Galehols li a fait, si le proise tant en son cuer com il pot plus. Et quant il est couchiés, si s'endort bien tost, car trop ert las. Et quant Galehols sot qu'il fu endormis, si se coucha dalés lui au plus coiement que il pot, et .II. chevaliers es autres .II. lis : ne laiens n'ot plus de toutes gens. La nuit ne dormi Galehols gaires, car il pensoit a retenir le bon chevalier. Au matin se leva Galehols moult tempré ; et li chevaliers se leva quant il fu esveilliés, si ala oïr messe. Et quant il l'ot oïe, si demanda li chevaliers ses armes. Et Galehols li demanda por coi ; et il dist qu'il s'en iroit. Et Galehols li dist : « Ha ! biaus dous amis, remanés encore ! Et ne quidiés pas que je vous voelle decevoir, car vous ne demanderés ja riens que vous n'aiiés pour remanoir. Et saciés que vous porriés bien compaingnie avoir de plus riche home que je ne sui, mais vous

jamais vous n'en aurez un qui vous aime davantage. Et puisque je ferais plus que tout le monde pour avoir votre compagnie, il eſt normal que je l'obtienne de préférence aux autres. — Seigneur, dit le chevalier, je reſterai. Car je ne pourrais être en meilleure compagnie que la vôtre. Mais je vais vous dire en échange de quel don : et si je ne l'obtiens pas, inutile de parler davantage de demeurer ! — Seigneur, fit Galehaut, parlez sans crainte, et vous aurez ce que vous voulez, si c'eſt quelque chose dont je dispose. » Le chevalier appela les deux rois qui étaient garants de leur accord, et dit en leur présence : « Seigneur, je vous demande, dès que vous aurez si nettement le dessus sur le roi Arthur qu'il n'y aura aucune chance que la situation se renverse, à l'inſtant où je vous mettrai en demeure de le faire, d'aller lui crier merci et de vous remettre entièrement entre ses mains. »

559. Lorsque Galehaut entendit cela, il fut tout ébahi et se mit à réfléchir. Et les deux rois lui dirent : « Seigneur, à quoi pensez-vous ? Penser ne vous sert plus à rien maintenant, car vous avez tant couru qu'il n'eſt plus queſtion de retourner. — Comment, fit Galehaut, croyez-vous que je veuille me repentir ? Si le monde entier m'appartenait, je n'en oserais pas moins le lui donner. Mais je réfléchissais aux nobles paroles qu'il a prononcées, car jamais personne n'en a dit de si nobles. Seigneur, continua-t-il à l'intention du chevalier, puisse Dieu ne jamais me venir en aide si vous n'avez pas ce don, car je ne saurais rien faire pour vous qui puisse me cau-

---

ne l'avrés jamais a home qui tant vous aint. Et puis que je feroie plus pour voſtre compaingnie avoir que tous li mons, bien le devroie je dont avoir sor tous les autres. — Sire, fait il, je remandrai. Car meillour compaignie de la voſtre ne porroie je mie avoir. Et je vous dirai orendroit le don por coi je remandrai. Et se je ne l'ai, por noient parlerés del remanoir. — Sire, diſt Galehols, dites seürement et vous l'avrés, se ce eſt chose dont je soie poissans. » Et li chevaliers apele les .II. chevaliers qui plege sont, et diſt par devant aus : « Sire, je vous demant que si toſt que vous serés au desus del roi Artu que devers lui n'avra mais nul recouvrier, si toſt com je vous en semondrai, que vous li ailliés crier merci, et vous metés oltreement en sa manaie. »

559. Quant Galehols l'entent, si eſt tous esbahis et conmence a penser. Et li doi roi li dient : « Sire, a coi pensés vous ? Pensers n'a ci meſtier, car vous avés tant couru que noiens eſt del retourner. — Conment ! diſt il. Quidiés [*224a*] vous dont que je me bee a repentir ? Se tous li mons eſtoit miens, se li oseroie je bien donner. Mais je pensoie au riche mot qu'il a dit, car onques mais hom ne diſt si riche. Sire, diſt il au chevalier, ja Dix ne m'aït se vous ne l'avés le don, car je ne porroie riens faire pour vous ou je peüsse avoir honte.

ser de la honte. Je vous prie seulement de ne pas me priver de votre compagnie pour la donner à autrui[1], dès lors que je suis prêt à faire plus que quiconque pour l'avoir. » Le chevalier le lui promit.

560. Le chevalier resta donc, à ces conditions. Le repas fut préparé, et ils allèrent manger ; tous dans l'armée de Galehaut se réjouirent de ce que le chevalier était resté, même ceux qui n'étaient pas au courant des accords ; mais dans l'armée du roi Arthur on en était désolé. La journée passa de la sorte, et le lendemain Galehaut et son compagnon allèrent entendre la messe. Galehaut lui dit : « Seigneur, aujourd'hui, c'est jour de bataille. Voudrez-vous porter les armes ? » Et le chevalier de répondre que oui. « Dans ce cas, reprit Galehaut, je vous prie de porter mes propres armes en signe du commencement de notre amitié. — Volontiers, répondit-il ; mais vous, vous ne porterez que des armes de sergent. — À votre gré », fit Galehaut. Ils firent alors apporter les armes et en équipèrent le chevalier, sauf pour le heaume et les chausses qui étaient trop grands. Puis les gens de Galehaut et ceux du roi Arthur, de leur côté, se mirent à s'armer ; il y en eut qui franchirent les lices, bien que le roi eût interdit que les siens passent l'eau, car il craignait d'être vaincu — tout cela à cause du bon chevalier qu'ils avaient perdu. Mais aucune interdiction ne put empêcher les jeunes chevaliers fraîchement émoulus de franchir le gué, si bien qu'il y eut bientôt de bonnes joutes en maint endroit, et de rudes mêlées. De part et d'autre on

---

Mais je vous proi que vous ne me tolés mie vostre compaingnie pour autrui donner, des que je feroie plus pour vous avoir que nus. » Et li chevaliers li creante.

560. Ensi remest li chevaliers. Et li mengiers est atournés, si vont mengier. Et moult font grant joie en l'ost Galeholt del chevalier qui remés est, meïsmement cil qui les couvenences ne sevent, et en l'ost le roi Artu en font grant doel. Ensi passent celui jour, et l'endemain s'en vont oïr messe entre Galeholt et son compaingnon. Et Galehols li dist : « Sire, il est hui jours de l'asamblee. Voldrés vous armes porter ? » Et il dist que oïl. « Dont vous proi je, fait Galehols, que vous portés les moies armes pour conmencement de compaingnie. » Et il respont : « Volentiers. Mais vous ne porterés armes se conme sergans non. — Vostre merci », fait Galehols. Lors fisent aporter les armes : s'en arment le chevalier fors del hiaume et des chauces, que trop estoient grans. Lors s'armerent li Galeholt conmunement et les gens le roi autresi ; et passerent la liche, de tels i ot : et s'avoit li rois desfendu que nus ne passast l'aigue, car il avoit paor d'estre desconfis, et tout pour le bon chevalier que il avoient perdu. Mais nule desfense ne pot tenir les legiers bacelers que il ne passaissent : si en ot en poi d'ore bones joustes en mains lix et de dures mellees ; si conmencierent ensi a

commença ainsi à engager le combat : quand les gens de Galehaut avait le dessous, une autre troupe venait les secourir, et il en allait de même pour les gens du roi Arthur. Finalement tout le monde se trouva à se battre devant les lices, et les hommes du roi Arthur commencèrent à s'illustrer ; le roi se tenait près de son étendard. Il avait avec lui quatre chevaliers de prix auxquels il avait commandé de conduire la reine à l'abri, s'ils voyaient la défaite inévitable. Lorsque tous les combattants furent engagés dans la bataille, le bon chevalier s'avança, revêtu des armes de Galehaut, si bien que tous ceux qui le voyaient croyaient que c'était Galehaut en effet. Seul monseigneur Gauvain l'identifia, et dit que ce n'était pas le prince, « mais c'est le bon chevalier qui portait avant-hier les armes noires, car je le reconnais parfaitement ». Voilà ce que dit monseigneur Gauvain. Et dès qu'il fut entré dans la mêlée, les gens du roi Arthur ne résistèrent plus guère : ils furent en peu de temps repoussés jusqu'aux lices, où ils tinrent tête un moment. Il y eut là des chevaliers qui souffrirent beaucoup, mais cela ne leur servit à rien, car ils étaient dans une situation désespérée.

561. La peine des gens du roi Arthur fut considérable. Pourtant, le bon chevalier les ménageait beaucoup ; quand il les eut finalement déconfits, il demeura dans le passage pour empêcher les autres qui en mouraient d'envie de passer outre. Il regarda alors autour de lui et se mit à appeler à voix haute : « Galehaut ! Galehaut ! » Celui-ci ci arriva au grand

---

assambler et d'une part et d'autre, que quant les Galeholt en avoient le piour, si les secouroit une autre eschiele, et autretel faisoient les gens le roi Artu. Si assamblerent ensi toutes les gens devant la liche, et conmencierent a faire d'armes la gent le roi Artu moult durement ; et li rois estoit a son estandart, et o lui .IIII. chevaliers proisiés a qui il avoit conmandé la roïne a mener a sauveté, s'il veoient que a desconfiture tournast. Et quant il furent tout assamblé d'une part et d'autre, si vint li bons chevaliers armés des armes Galeholt, si quidoit chascuns qui le veoit que ce fust Galehols ; mais mé sires Gavains le connut moult bien, et dist que ce n'estoit mie Galehols, « ains est li bons chevaliers qui avant [*b*] ier porta les noires armes, car jel connois moult bien ». Ensi dist mé sires Gavains. Et si tost com il fu assamblés, onques puis les gens le roi Artu ne se tindrent se petit non : si furent em poi d'ore mené jusques a la lice, et au passer de la liche se tinrent une piece. Et moult i sousfrirent, de tels i ot, mais riens ne lor pot valoir, car trop furent a grant meschief.

561. Grans fu l'angoisse[a] a la gent le roi Artu. Et nonpourquant, moult les deporta li bons chevaliers ; et quant il les ot outrés a force, si remest enmi le pas pour les autres retenir, que tout dervoient d'aler

galop. « Bel ami, dit-il, que voulez-vous ? — Quoi, seigneur ? Je veux l'impossible. — Parlez sans crainte, assura Galehaut. — Seigneur, est-ce assez ? demanda le chevalier. — Oui, certes, approuva Galehaut. Dites ce que vous désirez. — Seigneur, tenez votre parole, car c'est le moment. — Au nom de Dieu, affirma Galehaut, cela ne m'ennuie pas le moins du monde, puisque cela vous plaît. » Aussitôt il éperonna son cheval et vint droit à l'étendard où le roi était en si triste état qu'il était sur le point de mourir de douleur en voyant la défaite de ses hommes ; la reine était déjà en selle, et quatre chevaliers l'emmenaient à grande allure, car il n'y avait plus aucun espoir. Ils voulaient emporter aussi monseigneur Gauvain, mais il avait déclaré qu'il préférait mourir sur place qu'assister à la mort de toute joie et au déshonneur de tout honneur ; il s'évanouissait sans cesse, si bien que tous à sa vue étaient convaincus qu'il n'allait pas tarder à trépasser. Lorsque le bon chevalier vit Galehaut s'en aller ainsi afin d'accomplir pour lui une promesse si lourde de conséquences, il se dit que jamais personne n'avait eu si excellent ni si fidèle compagnon : il en éprouva tant de pitié qu'il se mit à pleurer sous son heaume en poussant de profonds soupirs, et en répétant : « Ah ! qui pourra mériter pareil dévouement ? » Galehaut arriva à l'étendard. Et le roi s'avança, bouleversé comme un homme qui croit perdre sous peu tous ses honneurs terrestres. Lorsque Galehaut

---

outre. Lors esgarda entour lui, si conmencha a crier a hautes vois : « Galeholt ! Galeholt ! » Et il vint ferant des esperons, et dist : « Biaus amis, que volés vous ? — Coi ! fait il. Je vol merveilles. — Dites, fait Galehols, seürement[b]. — Sire, dist li chevaliers, est il assés ? — Oïl, certes, fait Galehols. Dites vostre plaisir. — Sire, dist li chevaliers, couvent[c] me tenés, car ore en est lix[d]. — En non Dieu ! fait Galehols, ce ne me grieve de riens, quant il vous plaist. » Maintenant hurte le cheval des esperons et vint droit a l'estandart ou li rois estoit si a meschief que pour un poi qu'il ne crevoit de doel de sa gent que il voit desconfire : si estoit ja la roïne montee, et l'en menoient .IIII. chevalier au ferir des esperons, car il n'avoient mais nul recouvrier. Et mon signour Gavain en voloient il porter, mais il dist qu'il voloit mix morir en cel point que veoir toute joie morte et toute honour honnie ; si se pasmoit si menuement que chascons qui le veoit quidoit bien que il morust tout maintenant. Et quant li bons chevaliers en voit aler Galeholt et faire tel meschief pour lui, si dist que nus si bon compaingnon ne si veritable n'ot onques mais nus : si en a si grant pitié qu'il en souspire del cuer et ploure des ex de la teste sous le hiaume, et dist : « Ha ! qui porra ce deservir ? » Et Galehols vint a l'estandart le roi Artu[e] ; et cil vint avant, tous esmaiiés come cil qui toute honour terrienne quidoit perdre outreement. Et

l'aperçut, il lui dit : « Seigneur, approchez : vous n'avez rien à craindre, je veux vous parler. »

562. Tous de s'exclamer alors : « Par ma foi, c'est Galehaut ! » Le roi s'avança, se demandant avec étonnement ce que cela pouvait bien signifier ; d'aussi loin qu'il le vit, Galehaut mit pied à terre, s'agenouilla et joignit les mains en déclarant : « Seigneur, je viens vous faire droit des torts que j'ai envers vous, je m'en repens et je me remets entièrement à votre merci. » À ces mots, le roi éprouva une immense joie et leva les mains vers Dieu, si heureux qu'il n'osait y croire. Cependant, il fit très bon visage à Galehaut, et l'accueillit aussi humblement que Galehaut se présentait ; Galehaut se releva — il était encore à genoux — et tous deux s'embrassèrent et se firent fête. Galehaut dit au roi : « Seigneur, faites de moi ce qu'il vous plaira, et n'ayez crainte : car je me remettrai entre vos mains en personne là où vous voudrez ; et si vous le désirez, j'irai faire reculer mes gens, et je reviendrai auprès de vous. — Allez donc, dit le roi, et revenez sans tarder. Car j'ai à vous parler. »

563. Galehaut alla trouver ses troupes et leur ordonna de reculer. Le roi Arthur dépêcha des messagers à la poursuite de la reine qui fuyait désespérée ; ils la rattrapèrent au galop et lui racontèrent le grand bonheur qui était survenu ; mais elle ne put le croire avant d'entendre les vraies enseignes que le roi lui envoyait. Elle s'en revint alors, remplie d'allégresse. Les nouvelles de la paix se répandirent partout, si bien que

---

quant Galehols le voit, si dist : « Sire, venés avant, que vous n'avés garde : car je voel a vous parler. »

562. Lors conmencierent il tout a dire : « Par foi, c'est Galehols ! » Et li rois s'esmerveilla que ce pooit estre, si vint avant ; et de si loing que Galehols le voit, descent del cheval a terre et s'ajenoulle et joinst ses mains, et dist : « Sire, je vous vieng faire droit de ce que je vous ai mesfait, si m'en repent et m'en met en vostre mer[*c*]ci outreement. » Quant li rois l'entent, si en a moult grant joie et en tent ses mains vers Dieu, et tant est liés que il ne le puet croire. Et nonpourquant, bele chiere fait et moult s'umelie vers Galeholt et Galehols vers lui ; et se relieve des genous ou il estoit encore, et lors s'entrebaisent et font grant joie. Et Galehols li dist : « Sire, faites vostre plaisir de moi, et ne doutés mie : quar je meterai mon cors en vostre saisine la ou vous plaira ; et se vous volés, g'irai mes gens ariere traire, et revenrai a vous. — Alés[a] dont, fait li rois, et revenés par tans. Car je voel moult a vous parler[b]. »

563. Atant vint Galehols a ses gens et les a fait ariere traire. Et li rois Artus envoia tantost aprés[a] la roïne qui moult s'en vait grant doel faisant, et li message chacent tant que il l'ataingnent et li content la grant joie qu'avenue lor est ; et ele ne le pot croire tant qu'ele en

monseigneur Gauvain en eut vent lui aussi ; en fait le roi Arthur les lui annonça de sa propre bouche ; il en éprouva plus de joie que personne, et dit : « Seigneur, comment cela s'est-il produit ? — En vérité, répondit le roi, je n'en sais rien. Tel est le bon plaisir de Notre-Seigneur. » Ceux de l'armée du roi se réjouissaient ouvertement, et chacun se demandait comment une telle chose avait pu arriver. Galehaut renvoya ses gens, et dit à son compagnon : « Beau doux compagnon, que voulez-vous que je fasse ? J'ai exécuté votre commandement, et le roi m'a dit de revenir auprès de lui, mais je vous accompagnerai d'abord jusqu'à nos tentes et je resterai un peu avec vous, car j'en ai peu eu l'occasion jusqu'à maintenant ; j'aurai bien le temps de retourner auprès du roi. — Ah ! seigneur, fit le chevalier, vous irez trouver le roi et vous lui tiendrez compagnie de votre mieux, car en ce qui me concerne vous en avez tant fait que je ne pourrais le mériter. Mais je vous demande une chose, pour l'amour de Dieu : que personne ne sache où je suis. » Et Galehaut le lui promit.

564. En devisant de la sorte ils parvinrent à leurs tentes. On fit crier dans tout le camp que la paix était conclue, ce dont certains qui auraient préféré la guerre furent désolés. Les deux compagnons mirent pied à terre. Lorsqu'ils furent désarmés, Galehaut se revêtit de ses plus belles robes pour se rendre à la cour, avec l'accord de son compagnon ; et il fit

---

ot vraies enseignes que li rois li envoie. Lors s'en retourne a moult grant joie. Et tant courent les nouveles de la pais que mé sire Gavains le sot, car li rois meïsmes de sa bouche li dist ; et il en a joie sor tous homes, et dist : « Sire, conment a ce esté ? — Certes, fait li rois, je ne sai. Tels est li plaisirs Nostre Signour. » Moult demainnent grant joie en l'ost le roi, et moult s'esmerveille cascuns conment ce pooit avenir. Et Galehols en a ses gens envoiies ariere, et dist a son compaingnon : « Biaus dous compains, que volés vous que je face ? J'ai fait vostre conmandement. Et li rois m'a dit que je retournece a lui, mais je vos convoierai jusques a nos tentes et vous ferai une piece compaingnie, car petit vous en ai fait : et au roi recouverrai je bien. — Ha ! sire ! fait li chevaliers, vous en irés au roi et li porterés toutes les compaingnies que vous porrés, car pour moi[b] avés vous deservi et tant fait que je nel porroie deservir. Mais itant vous di pour Dieu, que nule riens vivant ne sace ou je sui. » Et Galehols li creante.

564. Ensi en viennent parlant jusques a lor tentes. Si cria on par toute l'ost que faite est la pais : si en sont dolant li pluisour, que mix amaissent la guerre. Atant descendent li doi compaingnon. Et quant il sont desarmé, si se vest Galehols de ses meillours robes pour aler a la court par le congié de son compaingnon ; et fait crier

aussi crier dans tout le camp que qui voudrait partir en avait le droit, à l'exception de ceux de sa maison. Puis il appela les deux rois à qui il se fiait tant, il remit son compagnon entre leurs mains et les pria de le traiter exactement comme lui-même. Il s'en alla alors à la cour. Le roi était déjà désarmé ; lui et la reine, qui était là avec la dame de Malehaut et nombre de dames et de demoiselles, vinrent à la rencontre de Galehaut.

565. Ensuite ils se rendirent ensemble à la bretèche où se trouvait monseigneur Gauvain, malade ; lorsqu'il sut que Galehaut venait lui rendre visite, il s'efforça de faire bonne contenance, car il ne l'avait jamais vu de près. Quand ils furent en présence, monseigneur Gauvain dit à Galehaut : « Seigneur, soyez le bienvenu, vous qui êtes l'homme dont je désirais le plus faire la connaissance sur cette terre, comme je le fais maintenant. Vous devez vous estimer hautement, car vous êtes l'homme qu'on loue le plus au monde, à bon droit, et celui qui est le plus aimé de ses gens ; je crois en outre que personne ne sait si bien que vous reconnaître la valeur des hommes, et cela se voit bien. » Telles furent les paroles de monseigneur Gauvain, et Galehaut lui demanda comment il se sentait. « Seigneur, répondit-il, j'ai été près de mourir, mais la grande joie que me cause l'amitié entre vous et le roi m'a entièrement guéri. Personne en effet ne pouvait être plein de joie ou de santé lorsque tant de haine séparait les deux hommes les plus valeureux du monde. » Ils échangèrent le jour durant de nombreux propos, abordèrent

---

par toute l'ost qui aler s'en voldra, si s'en aille, fors ciaus [*d*] de son ostel. Aprés apele les .II. rois en qui il se fioit tant, si lor baille son compaignon et lor proie qu'il en facent autretant com il feroient de lui. Atant s'en vait a court. Et li rois fu ja desarmés ; si li vont encontre lui et la roïne, qui venue estoit entre li et la dame de Malohaut et dames et damoiseles a grant plenté.

565. Aprés s'en vont en la bretesche ou mé sires Gavains estoit malades. Et quant il sot que Galehols venoit, si s'esforce moult de bele chiere faire, pour ce que il ne l'avoit onques mais veü de pres. A l'asambler, salue li uns l'autre, si li dist mé sire Gavains : « Sire, vous soiiés li bien venus, come li hom que je desiroie plus a acointier en cest monde ensi conme je le voi orendroit[a]. Et moult vous devés proisier, que vous estes li hom del monde plus a droit loés et qui plus est amés de sa gent ; et je quit que nus ne sace[b] si bien connoistre prodome com vous faites : et bien i pert. » Ensi parole mé sire Gavains, et Galehols li demande conment il li esta ; et il li dist : « Sire, je ai esté moult pres de mort, mais la grant joie que j'ai de l'amour qui est entre vous et mon signour le roi devenue m'a tot gari. Car nus ne deüst avoir santé ne joie la ou si grant haïne fust entre les .II. plus prodomes del monde. » Moult parolent entr'aus

toutes sortes de sujets et manifestèrent leur plaisir à être ensemble. Mais ils ne dirent pas un mot du chevalier noir, parce qu'il aurait été trop tôt ; ils se firent si longtemps fête l'un à l'autre que le soir arriva, et Galehaut demanda congé pour aller voir ses gens. Le roi le lui accorda, à condition qu'il revienne le plus tôt possible, ce qu'il accepta. Il s'en revint à son compagnon, et lui demanda comme il allait. Et celui-ci de répondre : « Très bien. » Et Galehaut lui dit : « Seigneur, que ferai-je ? Le roi m'a prié de retourner auprès de lui, mais il me serait très pénible de vous laisser en ce moment ; en effet j'apprécie fort votre compagnie, et je regretterais de m'en priver.

566. — Ah ! seigneur, s'exclama le chevalier, vous ferez ce que voudra mon seigneur le roi ! Et sachez que jamais vous n'avez fait la connaissance d'un homme de plus grande valeur. Mais je requiers de vous un don, et vous prie instamment de me l'accorder. — Seigneur, répondit Galehaut, faites-le hardiment, car jamais je ne vous opposerai un refus. Je vous aime plus, en effet, que tous les honneurs de cette terre. — Grand merci, fit le chevalier. Vous m'avez accordé de ne pas me demander mon nom avant que je ne vous le dise, ou qu'un autre ne vous le révèle de ma part. — Je me tairai donc à ce sujet pour le moment, répondit Galehaut, puisque vous le désirez ; cela aurait été pourtant ma première question, mais je ne veux pas le savoir avant que vous ne souhaitiez m'en informer. » Le chevalier lui demanda alors des

---

toute jour, et demainnent grant joie li uns et li autre et parolent de pluisours choses. Mais del Noir Chevalier n'i ot il onques parole, por ce que trop seroit tost, et conjoï[r] li uns l'autre tant que ce vint a l'avespree. Et lors demande Galehols congié de ses gens aler veoir. Et li rois li donne, mais qu'il reviengne au plus tost qu'il porra. Et il li otroie. Si revient a son compaignon, se li demande conment il li a puis esté. Et il respont : « Moult bien. » Et Galehols li dist : « Sire, que ferai je ? Li rois m'a moult proiié que je reviengne a lui, et il me seroit moult grief de vous laissier en cest point ; car moult ai chier vostre compaignie, si m'en greveroit moult.

566. — Ha ! sire ! fait li chevaliers[a], vous ferés ce que mé sires li rois voldra ! Et saciés que onques plus prodome de lui n'acointastes. Mais je requier un don, et vous proi que vous le me donnés. — Sire, fait il, demandés hardiement, car je ne vous escondirai jamais. Car je vous aim plus que terrienne honnour. — Grans mercis, fait li chevaliers. Et vous m'avés doné que vous ne me demanderés mon non devant que jel vous die, ou autres de par moi. — Et je si m'en tairai a tant, fait Galehols, puis que vous le volés : et si fust ce la premiere chose que je vous demandaisse, mais je nel quier savoir devant [*e*] ce que vostre volentés i soit. » Lors demande li chevaliers del

nouvelles du roi Arthur et de sa compagnie, mais il ne nomma pas la reine. Et Galehaut lui dit qu'Arthur était véritablement un homme de grande valeur. « Je regrette fort, ajouta-t-il, de ne pas l'avoir connu plus tôt, car cela m'aurait fait beaucoup de bien. Et ma dame la reine a tant de qualités que jamais Dieu ne fit dame plus parfaite. » Lorsque le chevalier entendit mentionner la reine, il baissa la tête et se plongea si profondément dans ses pensées qu'il en oublia tout ce qui l'entourait. Galehaut remarqua en l'observant avec attention que les larmes lui étaient montées aux yeux et qu'il se retenait à grand-peine de pleurer ; il en fut très étonné, mais se mit à parler d'autre chose. Le chevalier lui dit : « Allez, seigneur, tenir compagnie à mon seigneur le roi. Et voyez si vous entendez parler de moi : vous me le répéterez demain. »

567. Galehaut l'embrassa alors et le recommanda à Dieu. Puis il dit aux deux rois qu'il leur confiait son excellent compagnon pour qu'ils le gardent comme la prunelle de ses yeux[1]. Ensuite il s'en alla, et le chevalier demeura à la garde des deux rois qui le traitèrent avec tous les honneurs. Cette nuit-là Galehaut dormit dans la tente du roi, avec le roi lui-même, et monseigneur Gauvain qui s'y fit apporter spécialement, et bon nombre d'autres chevaliers. La reine de son côté dormit dans la bretèche qu'avait occupée monseigneur Gauvain malade, avec la dame de Malehaut qui ne cessait d'observer pour voir comment les choses allaient tourner ; et il y avait aussi mainte dame et mainte demoiselle. Quant au

---

contenement le roi Artu et de sa compaingnie, mais il ne nonme mie la roïne. Et Galehols dist que moult est prodom : « et moult me poise, fait il, que je nel connois de piecha autretant conme je fais ore, car moult en fuisse amendés. Et ma dame la roïne par est si vaillans que onques Dix ne fist plus vaillans dame de li ». Quant li chevaliers oï parler de la roïne, si s'enbroncha et conmencha a penser si durement que tous s'en oublie. Et Galehols le regarda, si voit que les larmes li sont venues as ex et a grant painne se tient que il ne ploure ; et il s'en esmerveille moult, si conmencha a parler d'autre chose. Et li chevaliers li dist : « Alés sire, si faites a mon signour le roi compaingnie. Et si escoutés se vous orrés de moi nules noveles, et demain si me dirés ce c'om vous avra dit de moi. »

567. Lors le baise Galehols et le comande a Dieu. Et lors dist as .II. rois que il lor baille son bon compaingnon a garder conme le cuer de son ventre. Lors s'en vait Galehols ; et li chevaliers remaint en la garde as .II. rois, qui tant l'oneurent com il plus pueent. Cele nuit jut Galehols ens el tref[a] le roi, et li rois meïsmes i jut, et mé sires Gavains qui aporter s'i fist, et autres chevaliers assés. Et la roïne jut en la bretesche ou mé sire Gavains avoit jeü malades, et la dame de Malohaut qui ne fait s'espiier non et entendre conment les choses se

chevalier qui était resté à la garde des deux rois, inutile de demander s'il fut traité avec honneur : en effet, les deux rois en faisaient plus pour lui qu'il ne le souhaitait, et il en était terriblement gêné. Cette nuit-là ils dormirent dans la tente de Galehaut pour l'amour du chevalier. Et ils lui laissèrent entendre qu'ils feraient comme Galehaut la première nuit, afin qu'il ne s'aperçoive pas de leur présence ; dans ce cas en effet, il n'aurait voulu y dormir à aucun prix.

568. Tout d'abord, le chevalier dormit très profondément. Mais une fois passé le premier sommeil, il commença à se tourner et se retourner dans son lit ; et il ne tarda guère à se mettre à manifester une telle douleur que ceux qui reposaient à ses pieds en furent tout ébahis. Il pleurait à chaudes larmes, comme les sanglots lui montaient à la gorge, mais il s'efforçait de son mieux de les étouffer pour qu'on ne l'entende pas. Et au milieu de ses larmes, il répétait souvent : « Hélas ! Malheureux que je suis ! Que pourrai-je faire ? » Mais il le disait tout bas. Et cette souffrance et ces plaintes durèrent toute la nuit.

569. À l'aube, les deux rois se levèrent le plus discrètement possible, très étonnés et se demandant ce que pouvait bien avoir le chevalier pour manifester une telle douleur. Galehaut s'était aussi levé de bon matin, pour venir à sa tente voir son compagnon : il trouva les deux rois debout, et leur demanda comment allait le chevalier. Ils lui racontèrent le chagrin dont il avait fait preuve pendant toute la

---

prendront ; et si i ot assés dames et damoiseles. Et li chevaliers qui estoit remés en la garde de .II. rois, ce ne fait pas a demander se il fu honerés : car l'en faisoit assés plus de lui que bel ne li estoit, et moult en avoit grant angoisse. La nuit jurent li doi roi el tref Galeholt pour l'amour del chevalier. Et li fisent a entendant que il gerroient autresi com Galehols avoit fait a la premiere nuit, qu'il nes aperceüst : car il n'i geüst pour nule riens.

568. Au conmencement dormi li chevaliers moult durement. Et quant ce vint aprés le premier somme, si se conmencha a tourner et a retourner ; et ne demoura gaires que il conmencha un doel si grant que cil s'en esmerveillierent qui devant lui gisoient. Et il plouroit si espessement com l'aigue li pooit plus espessement venir as ex, [*f*] mais au plus que il pooit, se gardoit d'estre oïs. Et en son plour disoit bien souvent : « Ha ! las chaitis ! que porrai je faire ? » Mais ce disoit il moult bas. Et toute la nuit dura cil doels et cele angoisse.

569. Au matin a l'ajourner se leverent li doi roi au plus coiement que il porent, et moult s'esmerveillierent durement que cil chevaliers pooit avoir, que si grant doel faisoit. Et Galehols fu matin levés et fu venus a son tref veoir son compaingnon : si trouva les .II. rois levés, si lor demanda que ses compains faisoit. Et il li content le grant doel

nuit. Il en fut tout surpris et désolé ; il se dirigea vers la chambre où son compagnon reposait. En l'entendant venir, celui-ci s'essuya les yeux : il pleurait encore en effet, comme il l'avait fait pendant la nuit. Quand Galehaut perçut ses pleurs, il ne dit mot et ressortit, croyant qu'il dormait. Après cela, le chevalier ne tarda guère à se lever, et Galehaut se présenta alors devant lui : il vit qu'il avait les yeux rouges et gonflés, et sa voix était si éraillée par les larmes que c'était tout juste s'il pouvait parler ; et à l'emplacement de sa tête, les draps du lit étaient aussi trempés que si on venait de les retirer de l'eau. Le chevalier s'efforça pourtant de faire bon visage ; il se leva à la rencontre de Galehaut, mais celui-ci le prit par la main et l'entraîna à l'écart. « Cher compagnon, lui dit-il, pourquoi vous tuez-vous de douleur ? D'où vient ce grand chagrin qui vous a torturé toute la nuit ? » Et l'autre de nier farouchement, et de prétendre qu'il lui arrivait souvent de se plaindre de la sorte en dormant. « Certes, le contredit Galehaut, il paraît bien à votre contenance et à vos yeux que vous étiez en proie à une profonde douleur. Mais pour Dieu, dites-moi quelle en est la cause. Et sachez bien qu'il n'y a aucun malheur si grand que je ne sois prêt à vous aider à vous en soulager, si un homme peut le faire. » À ces mots, le chevalier fut si bouleversé qu'il ne put prononcer une parole, mais se mit à pleurer comme s'il voyait morte devant ses yeux la créature qu'il aimait le plus au monde, manifestant un tel chagrin qu'il s'en fallut de peu qu'il ne

---

qu'il avoit toute la nuit demené. Quant il l'ot, si est tous esbahis et dolans ; si va a la chambre ou il gisoit. Et cil l'oï venir, si terst ses ex : car il plouroit encore tout autresi com il avoit fait la nuit. Et quant Galehols l'oï, si ne dist mot ; si s'en issi fors, car il quida que il dormist. Aprés ce, ne demoura gaires que li chevaliers se leva, et quant il fu levés, si vint Galehols devant lui : si vit qu'il ot les ex rouges et enflés, et il meïsmes estoit si esraés que a painnes pooit il parler ; et li drap de son chavech estoient si moullié com s'il fuissent trait de l'aigue. Et nonpourquant, moult s'esforce de bele chiere faire, et se lieve encontre Galeholt ; et il le prent par la main et le traist a une part, et li a dit : « Biaus compains, pour coi vous ociés vous ? Dont vient cis grans doels que vous avés toute nuit fait ? » Et cil li noie moult et dist que ensi se plaint sovent en dormant. « Certes, fait Galehols, ains pert moult bien a vostre cors et as vos ex que vous avés grant doel mené. Mais pour Dieu vous proi que vous m'en dites l'ocoison. Et bien saciés que nule si grant mesestance n'est dont je ne vous aide a jeter fors, se nus hom conseil i puet metre. » Quant il l'ot, si en est si angoissous que il ne pot mot dire, et conmenche a plorer si durement com s'il veïst morte la riens el monde que il plus amast, et fait tel doel que pour un poi qu'il ne s'espasme. Et Gale-

s'évanouisse. Galehaut s'efforça de le réconforter par tous les moyens, en répétant : « Beau doux ami, dites-moi ce qui vous trouble ; il n'y a aucun homme au monde, si haut placé soit-il, dont vous ne soyez vengé à votre satisfaction s'il vous a causé quelque ennui. » Mais le chevalier répondit que personne ne lui avait fait de tort.

570. « Beau doux ami, reprit alors Galehaut, pourquoi donc manifestez-vous un tel chagrin ? Est-ce que cela vous ennuie que j'aie fait de vous mon ami et mon compagnon ? — Ah ! seigneur ! Pour l'amour de Dieu ! Vous avez fait plus pour moi que je ne saurais le mériter ; rien ne me cause de tort si ce n'est mon propre cœur, qui est rempli de peur. Et je crains que votre générosité ne me tue. » Galehaut était très mal à l'aise devant cette situation ; il fit tout ce qui était en son pouvoir pour réconforter son compagnon. Ils allèrent entendre la messe ; et après que le prêtre eut partagé l'hostie en trois, Galehaut s'avança, prenant son compagnon par la main, et lui montra les trois parties du corps de Dieu que le prêtre tenait entre ses mains, en lui disant : « Compagnon, ne reconnaissez-vous pas, ne croyez-vous pas que ceci est le corps de Notre-Seigneur ? — Si, fit le chevalier, je le crois sincèrement. — Beau doux ami, dit alors Galehaut, par ces trois parties de chair qui ont l'apparence du pain, ne redoutez donc pas que je fasse jamais dans toute ma vie quoi que ce soit qui vous ennuie ou vous cause du tort ; mais tout ce que je saurai être en mesure de vous plaire, je le rechercherai

---

hols le conforte moult durement, et li dist : « Biaus dous amis, dites moi vostre mesestance, qu'il n'a el monde si haut home s'il vous a anui pourchacié, que vous n'en aiiés vengance a la vostre volenté. » Et il dist que nus ne li a riens fourfait.

570. « Biaus dous amis, et pour coi menés vous si grant dolour ? Vous poise il de ce que j'ai fait de vous mon ami et mon compaingnon ? — Ha ! sire ! fait il. Pour Dieu merci ! Vous avés plus fait pour moi que je ne porroie deservir, ne riens ne me met a malaise se mes cuers non, [*225a*] qui a toutes les paours del monde ; si dout moult que vostre debonaireté ne m'ocie. » De ceste chose fu Galehols moult a malaise, si conforte son compaingnon a son pooir. Aprés alerent oïr messe. Et quant vint que li prestres ot fait .III. parties del cors Damedieu, si se traist Galehols avant et prist son compaingnon par la main et li mostre les .III. parties que li prestres tenoit entre ses .II. mains, et li dist : « Compains, enne connoissiés vous et creés vous que ce soit li cors Nostre Signour ? — Sire, fait li chevaliers, je le croi moult bien. — Biaus dous amis, fait Galehols, ore ne doutés dont mie que par ces .III. parties que vous veés de char en samblance de pain, je ne ferai jamais en ma vie chose qui vous poist ne qui vous anuit ; mais toutes les choses que je savrai qui vous plairont, jes porqueillerai a mon

autant que possible. — Seigneur, fit le chevalier, grand merci. Vous en avez trop fait. Je suis navré de ne pas voir comment je pourrais vous le rendre. »

571. Ils se turent alors jusqu'à la fin de la messe. Puis Galehaut demanda à nouveau à son compagnon ce qu'il y avait lieu de faire. « Seigneur, dit le chevalier, vous ne laisserez pas mon seigneur le roi : au contraire, vous irez lui tenir compagnie. Et si vous entendez parler de moi, gardez mon secret comme je vous en ai prié. — Seigneur, répondit Galehaut, n'en doutez pas, car rien de ce que vous voudrez jamais dissimuler ne sera révélé par moi. » Il se sépara donc de lui après l'avoir à nouveau confié aux deux hommes de bien qui l'aimaient beaucoup. Et il s'en alla à la cour du roi Arthur où il fut reçu avec joie. Ensuite, après le repas, alors que Galehaut, le roi et la reine étaient accoudés au lit où reposait monseigneur Gauvain, celui-ci s'adressa à Galehaut : « Seigneur, ne soyez pas ennuyé par ce que je vais vous demander. — Non, seigneur, je vous le promets. — Seigneur, cette paix qui règne entre vous et mon seigneur le roi, dites-moi, au nom de la créature qui vous est la plus chère au monde, par qui elle fut conclue. — Certes, fit Galehaut, vous m'avez conjuré de telle sorte que je ne vous mentirai pas : c'est un chevalier qui en est l'auteur. — Et qui est-ce ? s'enquit monseigneur Gauvain.

572. — Dieu me vienne en aide, dit Galehaut, je n'en sais rien. — Était-ce le chevalier aux armes noires ? questionna la reine. — Cela, vous pouvez bien le reconnaître, ajouta mon-

---

pooir. — Sire, fait il, grans mercis. Trop en avés fait. Ce poise moi que le pooir del deservir ne voi je mie. »

571. Atant se taisent jusques aprés la messe. Lors redemande Galehols a son compaingnon que il fera. « Sire, fait il, vous ne lairés mie mon signour le roi, ains li irés faire compaingnie. Et se vous oés parler de moi, si me celés ensi com je vous ai proiié. — Sire, dist Galehols, n'en doutés ja, que ja rien que vous voelliés celer ne sera ja descouvert par moi. » Atant s'em part de lui et le rebaille as .II. prodomes qui moult l'aimment. Et il s'en vient a la court le roi Artu, si i fu a moult grant joie. Et quant il vint aprés disner, si furent entre Galeholt et le roi et la roïne apoié a la couche ou mé sire Gavains gisoit, tant que mé sires Gavains dist a Galeholt : « Sire, ore ne vous poist mie de ce que je vous demanderai. — Certes, fait il, non fera il. — Sire, cele pais qui est entre vous et mon signour le roi, par la rien que vous plus amés, dites moi par qui ele fu faite. — Certes, fait Galehols, vous m'avés tant conjuré que je ne vous en mentirai mie : uns chevaliers le fist. — Et qui est il ? fait mé sire Gavains.

572. — Si voirement m'aït Dix, fait Galehols, je ne sai qui il fu. — Fu ce cil as noires armes ? fait la roïne. — Tant, fait mé sires

seigneur Gauvain, si vous voulez tenir votre parole. — Sachez, rétorqua Galehaut, que j'ai tenu ma parole en disant que c'était un chevalier ; je ne vous en dirai pas davantage, ne me le demandez pas. Mais sachez aussi que c'eﬆ la créature que j'aime le plus au monde qui a fait la paix. » Le roi, la reine et monseigneur Gauvain attaquèrent Galehaut par tous les moyens pour savoir le nom du chevalier noir, mais ils ne purent rien tirer de plus de lui. Monseigneur Gauvain finit par craindre que cela ne l'ennuie et dit au roi : « Sire, laissons tomber le sujet ; ce qui eﬆ certain, c'eﬆ que le chevalier noir eﬆ un homme de valeur, quel qu'il soit. »

573. Mais lorsqu'ils eurent tous changé de sujet de conversation, Galehaut y revint néanmoins et dit au roi : « Seigneur, avez-vous jamais vu plus valeureux chevalier que celui à l'écu noir ? — Certes, seigneur, répliqua le roi, je n'ai jamais vu un chevalier de qui j'apprécierais autant la compagnie, en raison de sa grande chevalerie. — Vraiment ? dit Galehaut. Par la foi que vous devez à ma dame la reine que voici et à monseigneur Gauvain, combien voudriez-vous avoir donné pour obtenir sa compagnie votre vie durant ? — Dieu puisse me venir en aide, répondit le roi, je partagerais avec lui tout ce que je pourrais posséder, à l'exception du corps de cette dame, que je ne partagerais avec personne. — Certes, fit Galehaut, vous en offririez un bon prix. Et vous, monseigneur Gauvain, si Dieu vous donne jamais la santé que vous désirez tant, quel méfait seriez-vous prêt à

Gavains, m'en[a] poés vous bien dire, se vous en volés aquiter. — Ce saciés, fait Galehols, que je me sui aquités de ce dont je sui conjurés, quant je vous ai dit que ce fu uns chevaliers ; ne plus ne vous en dirai ore, ne plus ne m'en demandés. Mais saciés que la riens que plus ain fiﬆ la pais. » Moult tiennent Galeholt en grant parole la roïne et li rois et mé sires Gavains [*b*] pour savoir le non au Noir Chevalier, mais plus n'en porent traire. Et mé sires Gavains crient moult qu'il ne li anuit, si diﬆ au roi : « Sire, ore en laissons a tant la parole eﬆer, que certes prodom eﬆ li Noirs Chevaliers, qui que il soit. »

573. Quant tout en orent laissie la parole, si le reprent Galehols et diﬆ au roi : « Sire, veïﬆes vous onques plus prodome de celui au noir escu ? — Certes, sire, fait li rois, je ne vi onques chevalier de qui je amaisse mix la compaingnie, pour la chevalerie qui en lui eﬆ. — Non ? fait Galehols. Par la foi que vous devés a ma dame la roïne qui ci eﬆ, ne mon signour Gavain, combien voldriés vous avoir doné pour sa compaingnie avoir a tous jors ? — Si m'aït Dix, fait li rois, je li partiroie parmi quanques je porroie avoir, fors solement le cors a ceﬆe dame, dont je ne feroie nule part. — Certes, fait Galehols, assés i meteriés. Et vous, mé sire Gavain, se Dix vous doinﬆ jamais la santé que vous tant desirés, quel meschief feriés vous pour avoir a

commettre pour avoir désormais un tel homme comme compagnon ? » Monseigneur Gauvain réfléchit un moment, convaincu qu'il était de ne jamais recouvrer la santé. « Si Dieu, fit-il finalement, me donne la santé que je désire, je voudrais être la plus belle dame du monde, pleine de santé et de vie, à condition qu'il m'aime plus que tout au monde, toute sa vie ou toute la mienne.

574. — Certes, fit Galehaut, c'est une offre considérable. Et vous, dame, au nom de la foi que vous devez à mon seigneur le roi, quel méfait commettriez-vous à condition qu'un tel chevalier soit pour toujours votre serviteur ? — Par ma foi, répondit la reine, monseigneur Gauvain a déjà offert tout ce que les dames peuvent offrir, et elles n'ont plus les moyens de faire monter les enchères ! » Tous se mirent à rire à ces mots. « Mais vous, dit monseigneur Gauvain à Galehaut, vous qui nous avez tous conjurés de dire la vérité là-dessus, dites-nous à votre tour, par le serment que je vous ai requis tout à l'heure, ce que vous voudriez avoir donné pour lui. — Seigneur, répliqua Galehaut, je voudrais avoir changé en honte mon plus grand honneur, pourvu que je sois pour toujours aussi sûr de lui que je voudrais qu'il le soit de moi. — Dieu me donne joie ! s'exclama monseigneur Gauvain. Vous avez offert bien plus qu'aucun d'entre nous. » Il vint alors à l'esprit de monseigneur Gauvain que c'était le chevalier noir qui avait fait la paix entre le roi et Galehaut, et que celui-ci avait changé pour lui son honneur en honte, au moment où il avait entièrement le dessus ; il chuchota à la

---

tous jors mais un si prodome a compaingnon ? » Et mé sires Gavains pensa un petit conme cil qui jamais ne quida santé avoir : « Se Dix, fait il, me doinst la santé avoir que je desir, je voldroie orendroit estre la plus bele dame del mont, sainne et haitie, par couvent qu'il m'amast sor toute rien, toute sa vie ou toute la moie.

574. — Certes, fait Galehols, assés i avés offert[a]. Et vous, dame, par la foi que vous devés a mon signour le roi, que feriés vous de meschief, par couvent que uns tels chevaliers fust tous jours en vostre service ? — Par foi, fait ele, mé sire Gavains i a mis tous les offres que dames i pueent metre, ne plus n'i pueent metre ne offrir. » Et il conmencent tout a rire. « Et vous, dist mé sires Gavains a Galeholt, qui tous nous en avés conjuré, par le sairement dont je vous conjurai jehui, dites nous que vous en voldriés avoir donné. — Sire, fait il, je en voldroie avoir tourné ma grant honour a honte, par couvent que je fuisse a tous jours ausi seürs de lui com je voldroie qu'il fust de moi. — Se Dix me doinst joie, fait mé sire Gavains, plus en avés offert que nul de nous. » Et lors pensa mé sires Gavains que c'estoit li Noirs Chevaliers qui la pais avoit faite d'aus .II. et que pour lui avoit fait Galehols s'onour tourner a honte, la ou il vit qu'il estoit

reine qu'il en était ainsi. Et ce fut la raison pour laquelle Galehaut fut le plus estimé.

575. Cette conversation se prolongea longuement. La reine finit par se lever et dit qu'elle voulait se retirer dans la bretèche où se trouvait sa chambre. Galehaut l'accompagna ; lorsqu'ils y furent montés, la reine le prit à l'écart et lui dit : « Galehaut, je vous aime beaucoup et je ferais plus pour vous que vous ne le pensez. Il est vrai que vous avez le bon chevalier en votre compagnie, entre vos mains, et il se pourrait bien que je le connaisse. Je vous prie par conséquent, par amitié pour moi et en échange de tout ce que je pourrai jamais faire pour vous, d'arranger une rencontre. — Dame, je ne l'ai pas en ma possession ; et je ne l'ai pas vu depuis qu'a été conclue la paix entre mon seigneur le roi et moi-même. — Il n'est cependant pas possible que vous ignoriez vraiment où il se trouve, reprit la reine. — Quand bien même il serait en cet instant dans ma tente, répliqua Galehaut, il y faudrait encore une autre volonté que la vôtre et la mienne — outre qu'il n'y est pas actuellement, pas plus que dans cette terre. — Et où est-il ? persista la reine. — Dame, fit Galehaut, je crois qu'il est dans mon pays. Et croyez que vous m'en avez tant conjuré et prié que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous permettre de le voir. — Je sais bien, moi, répondit-elle, que si vous faites vraiment votre possible, je le verrai. Je m'en remets à vous : agissez de

---

au desore del tout ; si conseilla a la roïne que ensi estoit. Et ce fu la chose dont Galehols fu [*c*] plus proisiés.

575. Moult tinrent longement cele parole. Et la roïne se drece a chief de piece et dist qu'ele s'en velt aler en la bretesche ou sa chambre estoit. Et Galehols le convoie ; et quant il furent outre monté, si prent[a] la roïne Galeholt a conseil et li dist : « Galeholt, je vous aim moult et feroie plus pour vous que vous ne quidiés. Et il est voirs que vous avés le bon chevalier en vostre compaingnie et en vostre baillie, et par aventure il est tels que je le connois. Si vos proi, si chier que vous avés m'amour et par couvent quanques je porrai jamais faire pour vous, que vous faites tant que je le voie. — Dame, fait Galehols, je n'en ai encore nule saisine ; ne onques, puis que la pais fu faite de moi et de mon signour le roi, ne le vi. — Certes, fait la roïne, ce ne puet estre que vous ne saciés bien ou il est. — Et s'il estoit ore en mon tref, fait Galehols, si i couverroit il autre volenté que la vostre et la moie, ne mie pour ce qu'il n'i est mie orendroit, ne en ceste terre. — Et ou est il ? fait la roïne. — Dame, fait il, je quit qu'il soit en mon païs. Et bien saciés que pour ce que vous m'en avés proié et conjuré que j'en ferai tout mon pooir par coi vous aiiés aaise de lui veoir. — Tant sai je bien, fait ele, que se vous en faites vostre pooir, je le verrai. Et je m'en ateng a vous. Et vous en faciés

manière que je sois à vous pour toujours. En effet, c'est l'homme du monde que je verrais le plus volontiers : non parce que j'espère avoir avantage à le connaître, mes intentions sont parfaitement pures ; mais parce que personne, homme ou femme, ne doit être ennuyé d'observer un homme de valeur. — Dame, je sais tout cela, fit Galehaut ; soyez sûre que je ferai tout mon possible. — Grand merci, dit la reine. Allez maintenant, et faites en sorte que je le voie le plus rapidement possible. Et s'il est dans votre pays, envoyez-le chercher par des messagers qui chevaucheront jour et nuit : qu'il vienne ici au plus vite. »

576. Galehaut la quitta sur ces mots et vint retrouver le roi, monseigneur Gauvain et les chevaliers qui étaient là. Et le roi lui dit : « Galehaut, nous sommes débarrassés de nos armées, et nous n'avons plus avec nous que nos familiers et les gens de notre maison. Rapprochez votre camp du nôtre, ou nous rapprocherons le nôtre, de manière à être plus près l'un de l'autre. — Seigneur, dit Galehaut, je vais faire avancer mes gens à proximité des vôtres, de l'autre côté de la rivière, si bien que ma tente sera en face de la vôtre. Et on mettra en place une nef qui ira de l'une à l'autre. J'y vais tout de suite. — Bien parlé », dit le roi. Galehaut s'en retourna alors à sa tente et trouva son compagnon plongé dans ses pensées ; il lui demanda comment il s'était porté depuis qu'ils s'étaient quittés. « Bien, dit le chevalier, si ce n'était la peur qui me dévore. — Seigneur, interrogea Galehaut, pour l'amour de Dieu, de

---

tant que je soie a tous jours mais vostre, quar c'est li hom del mont que je verroie plus volentiers : et ne mie pour esperance que j'aie de lui connoistre, ne pensee n'i ai se bone non, mais pour ce qu'il n'est nus ne nule qui de prodome esgarder doie estre anoiié. — Dame, fait Galehols, tant sai je bien ; et vous en soiiés toute seüre que je en ferai mon pooir. — Grans mercis, fait la roïne. Ore alés et pourchaciés que je le voie au plus tost que vous porrés. Et s'il est en vostre païs, si l'envoiés querre et par jour et par nuit : si soit ci au plus tost que il porra. »

576. Atant s'en vait Galehols et en vint au roi et a mon signour Gavain et as autres chevaliers qui laiens sont. Et li rois li dist : « Galeholt, nous somes delivré de nos os, que nous n'avons mais ci fors nos gens privees de nos ostels. Car faites aprocier vos gens des nos, ou nous ferons aprocier les nos des vos[a], si serons plus pres li uns de l'autre. — Sire, fait Galehols, je ferai les moies gens traire pres de vous d'autre part cele riviere, si que mes trés sera endroit le vostre. Si sera une nef apareillie qui ira de l'un a l'autre. Et je i vois orendroit. — Certes, [*d*] fait li[b] rois, moult avés ore bien dit. » Lors s'en vait Galehols a son tref et trouva son compaingnon moult pensif, si li demande conment il l'a puis fait. Et il dist : « Bien, se paours

quoi avez-vous peur ? — Seigneur, d'être reconnu. — N'ayez crainte, seigneur, fit Galehaut : par la foi que je vous dois, vous ne serez jamais reconnu, si vous ne le désirez pas. »

Galehaut entremetteur. – Le premier baiser.

577. Il lui rapporta alors les enchères que monseigneur Gauvain et le roi avaient offertes pour lui, et ce que la reine en avait dit, comment elle avait beaucoup insisté auprès de lui pour voir le bon chevalier, et ce qu'il lui avait répondu. « Sachez bien, continua-t-il, qu'elle ne désire rien tant que de vous voir. Et monseigneur Gauvain, ainsi que le roi, m'ont prié de faire avancer mes gens près des leurs, car nous sommes trop éloignés les uns des autres. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, car il en ira entièrement selon votre volonté. — Seigneur, fit le chevalier, j'en suis d'accord, et je vous conseille de faire ce dont mon seigneur le roi vous prie, car cela peut vous être très favorable. — Beau doux ami, enchaîna Galehaut, que répondrai-je à ma dame la reine à propos de ce que je vous ai dit ? — En vérité, fit l'autre, je n'en sais rien. » Et il se mit à pousser de profonds soupirs ; les larmes lui vinrent aux yeux, et il se détourna, dans un si triste état qu'il ne savait plus où il se trouvait. Galehaut reprit : « Ne vous troublez pas, seigneur, et dites-moi sans hésiter ce que vous voulez à ce propos. Et sachez qu'il en sera entièrement selon votre volonté, car j'aimerais mieux être en mauvais termes avec la moitié du monde qu'avec

---

ne me grevast. » Et Galehols li dist : « Sire, por Diex, de qui avés vous paour ? — Sire, fait il, que je ne soie conneüs. — Sire, fait Galehols, ore n'aiiés garde, que par la foi que je vous doi, vous n'i serés ja conneüs, se par vostre volenté n'est. »

577. Lors li conte les offres que mé sires Gavains et li rois orent offert pour lui, et ce que la roïne en ot dit et conment ele l'a tenu en grant del bon chevalier veoir, et conment il li avoit respondu. « Et bien saciés, fait il, qu'ele n'a de nule rien si grant desirier com ele a de vous veoir. Et mé sire Gavins si m'a proiié et li rois que je face mes gens traire vers les soies, car trop somes loig li uns de l'autre. Or me dites que vous volés que je en face, car il ert del tout a vostre volenté. — Sire, fait il, je l'otroi et lo que vous faciés ce que mé sires li rois vous proie, car moult em poés amender. — Biaus dous amis, fait Galehols, et que responderai je a ma dame la roïne de ce que je vous ai dit ? — Certes, fait il, je ne sai coi. » Lors conmence a souspirer ; et les larmes li viennent as ex, et il se tourne d'autre part : si est tels conreés qu'il ne set ou il est. Et Galehols li dist : « Sire, ne vous esmaiiés mie, mais dites moi outreement conment vous volés que il soit. Et bien saciés que il sera ensi com vous voldrés, car je ameroie mix a estre coureciés a demi le monde qu'a vous tout sol,

vous seul : je ne les aime que pour l'amour de vous. Dictez-moi maintenant ce que vous désirez.

578. — Seigneur, répondit le chevalier, ce qu'il vous plaira, et ce que vous me conseillerez, car je suis entre vos mains désormais. » Et Galehaut de répondre : « Dieu me vienne en aide, il me semble que voir ma dame ne peut guère vous causer de mal. — Certes, dit le chevalier, j'en aurai assez de peine et de joie. » Galehaut pénétra alors en partie ses sentiments[1] ; il insista tant que le chevalier lui accorda ce qu'il demandait. « Mais, précisa-t-il, il faudra que cela soit fait si discrètement que personne ne le sache. Et dites bien à ma dame que vous m'avez envoyé chercher. — Reposez-vous sur moi du reste, seigneur, fit Galehaut, car je crois que je saurai bien en venir à bout. » Aussitôt, il appela son sénéchal et lui commanda de faire démonter sa tente et les autres pavillons, et aussi les grillages de fer, dès qu'il serait reparti à la cour, de transporter le tout juste en face des gens du roi, et d'installer le camp si près qu'il n'y ait que la rivière entre eux.

579. Puis il s'en retourna, presque seul. La reine était déjà revenue de la bretèche, et dès qu'elle vit venir Galehaut elle se précipita à sa rencontre pour lui demander comment il avait arrangé son affaire. « Dame, fit-il, j'en ai tant fait que je crains bien que votre prière ne m'enlève ce que j'aime le plus au monde. — Dieu me vienne en aide, fit la reine, vous ne serez jamais privé de rien par ma faute que je ne vous le

---

car pour la vostre amour ont il la moie. Ore si me dites que il vous em plaist.

578. — Sire, fait li chevaliers, ce qu'il vous em plaist et que vous m'en loerés, car je sui en vostre garde des ore mais. » Et Galehols dist : « Si m'aït Dix, de ma dame veoir me samble il que vous ne poés mie granment empirier. — Certes, fait li chevaliers, assés j'avrai anui et joie. » Lors s'aperchut Galehols auques de son couvine, si l'en tint court que il li otroie ce qu'il li demande. « Mais il couvendra, fait il, qu'il soit fait si celeement que nus ne le sace. Et dites bien a ma dame que vous m'avés envoiié querre. — Sor moi, fait Galehols, en laissiés le sorplus, car je en quit moult bien penser. » Maintenant apele son seneschal et li comande que si tost com il s'en sera ja alés a court, face coillir son tref et ses tentes et ses rois de fer, et face tout porter endroit les gens le roi ; et face logier si pres que il [e] n'ait entr'aus .II. que la riviere.

579. Atant s'en revait ariere a moult petit de compaingnie. Et la roïne fu ja repairie de la bretesche, et la ou ele voit venir Galeholt, se li saut a l'encontre et li demande conment il a esploitié de sa besoigne. « Dame, fait il, j'en ai tant fait que je doute que vostre proiiere ne me toille la riens el mont que je plus aim. — Si m'aït Dix, fait ele, vos n'i perderés ja riens par moi, que je ne le vous rende au

rende au centuple. Mais que pouvez-vous perdre dans ce cas ? — Dame, celui que vous demandez, car je redoute qu'il ne se produise quelque chose qui le fâche. Et alors il me sera ravi à jamais. — Certes, fit-elle, cela, je ne pourrais vous le rendre ; mais s'il plaît à Dieu, vous ne le perdrez pas à cause de moi, et il ne serait pas très courtois s'il vous en voulait de ma prière. Mais en attendant, quand viendra-t-il ? — Dame, dès qu'il le pourra. — On verra bien, dit-elle. Car il sera ici demain, si vous le voulez. — Dame, répliqua Galehaut, il n'y serait pas quand bien même il se mettrait en route à l'instant même de là où il se trouve ; et pourtant je voudrais qu'il puisse y être dès ce soir ou demain matin. »

580. Pendant qu'ils parlaient ainsi, les gens de Galehaut étaient déjà arrivés de l'autre côté de la rivière et avaient commencé à tendre sa tente en face de celle du roi : on l'admira pour sa beauté et sa richesse. Lorsque tous furent logés, on tendit les grillages de fer. Les gens du roi Arthur les regardèrent avec étonnement, car jamais ils n'avaient vu un tel faste, et beaucoup allèrent les observer de près. Galehaut revint à son compagnon à qui il raconta ce qu'il avait trouvé, et combien la reine était désireuse de le voir. Le chevalier en éprouva à la fois de la peur et de la joie au fond de son cœur. Lorsqu'ils eurent longuement parlé ensemble, Galehaut retourna avec l'accord de son compagnon auprès du roi et de la reine ; elle le prit tout de suite à part et lui demanda s'il

---

double. Mais qu'en poés vous perdre pour ce ? — Dame, fait il, celui que vous demandés, que je dout que chose n'en aviengne par coi il se couroust. Quar je le perdroie a tous jours mais. — Certes, fait ele, ce ne porroie je mie rendre ; mais se Dix plaist, pour moi ne le perderés vous ja, ne il ne seroit mie courtois se noient de pis vous en faisoit par ma proiiere. Mais nonpourquant, quant venra il ? — Dame, au plus tost que il porra. — Or i parra, fait ele. Car il ert demain ci, se vous volés. — Dame, fait il, non seroit, s'il mouvoit orendroit de la ou il est : si voldroie je qu'il i peüst estre encore anuit u le matin. »

580. Coi que il parloient ensi entr'aus .II., si furent ja venues les gens Galeholt de l'autre part de l'aigue et conmencierent son tref a tendre endroit le tref le roi : si l'esgarde on[a] a moult grant merveilles, que moult estoit biaus et riches ; et quant tout furent logié, si furent tendues lor rois de fer. Si s'en esmerveillent moult les gens le roi Artu, car onques mais ne virent si grant richece, et moult en i ot qui le jour les alerent veoir. Et Galehols vint a son compaingnon et li conta ce qu'il avoit trouvé, et que moult estoit la roïne angoissousse de lui veoir. Et cil en a en son cuer paour et joie. Et quant il orent longement parlé ensamble, si s'en vait Galeholt par son congié au roi et a la roïne ; et ele le prent, se li demande se il a nules

avait des nouvelles fraîches du chevalier ; mais il répondit que non, jusqu'alors. Elle se mit à rire. « Beau doux ami, fit-elle, ne me faites pas attendre ce que vous pouvez hâter pour moi ! — Dame, répliqua-t-il, Dieu me vienne en aide, je ne le verrais pas moins volontiers que vous. — C'est ce que je crains, fit-elle. Il est habituel que la chose la plus désirée soit la mieux retardée. Et certains n'apprécient guère de prêter à autrui ce qu'ils aiment le plus ; pourtant, n'ayez pas peur, vous ne perdrez jamais par ma faute rien de ce que vous avez eu. — Grand merci, dame, fit Galehaut. Je crois en effet que vous pourriez davantage m'aider en la matière que l'inverse[1]. » La journée se passa à ce genre de conversations. La nuit, Galehaut coucha dans la tente du roi, car celui-ci ne voulut pas se séparer de lui. Le lendemain matin, Galehaut retourna auprès de son compagnon et lui répéta les paroles de la reine ; il lui en dit tant qu'il le réconforta et le rassura beaucoup, de sorte qu'il ne se sentit plus aussi mal : son corps, ainsi que son visage pâle et battu et ses yeux rouges et enflés retrouvèrent leur beauté. Galehaut en fut très heureux ; il lui dit : « Seigneur, ma dame me demandera bientôt ce qu'il en est de vous. Que lui répondrai-je ? — Seigneur, ce qui vous semblera le mieux, car désormais tout est entre vos mains. — Je sais bien, fit Galehaut, qu'elle voudra vous voir demain.

581. — Seigneur, répliqua le chevalier, c'est un jour que je voudrais avoir déjà vécu avec honneur et avec joie. » Son

---

nouveles oïes del chevalier. Et il dist que nenil encore. Et ele li dist en riant : « Biaus dous amis, ne m'eslongiés mie ce que vous me poés haster. — Dame, fait il, si m'aït Dix, je nel verroie mie mains volentiers de vous. — C'est la chose, fait ele, que je dout. Et il est tous jors coustume que la plus desiree chose est tous jours la plus vee. Et si i a tés gens qui a envis font a autrui de la chose aise que il plus aimment ; et nonpourquant, n'aiiés mie paour, que ja par moi n'i perdrés riens que vous aiés eüe. — Dame, fait Galehols, grans mercis. Car je quit que vous m'i porriés plus aidier [f] que je vous. » En tels paroles passent le jour. Et la nuit jut Galehols el tref le roi, car li rois ne voloit mie que il partist de lui. Et au matin revint Galehols a son compaingnon et li conta les paroles de la roïne ; si l'en dist tant qu'il s'en[b] conforta moult des paours que il ot eües, et que il ne mena mie si male vie com il soloit : et li ramenda li cors et li vis que il avoit eü pale et debatu, et li oel que il avoit eü rouges et enflés revinrent en lor biauté. Et Galehols en est moult liés ; se li dist : « Sire, ma dame me demandera ja de vous. Que li en responderai je ? — Sire, fait il, ce que mix vous en samblera, quar en vous est des ore mais. — Je sai bien, fait Galehols, qu'ele vous voldra demain veoir.

581. — Sire, fait li chevaliers, c'est uns jours que je voldroie avoir

cœur s'attendrit à ces mots; Galehaut s'en rendit bien compte, il le laissa en paix et s'en retourna à la tente du roi. Sitôt que la reine le vit, elle lui demanda des nouvelles, et il lui répondit: « Dame, c'eﬆ encore trop tôt. Mais nous l'aurons d'ici à demain. — Que pourrais-je dire? fit-elle. Vous avez le pouvoir de retarder ou de hâter l'affaire. Faites-moi donc autant de bonté que vous souhaiteriez en recevoir de moi, si je l'avais. » Galehaut se mit à rire. La dame de Malehaut se tenait tout près d'eux, elle les épiait et s'efforçait de surprendre leurs paroles et leurs expressions, car elle pensait bien savoir ce qu'ils préparaient: et elle se serait tenue pour déshonorée si elle ne parvenait pas à en savoir plus. Ainsi Galehaut se rendait-il matin et soir auprès de son compagnon, et chaque fois qu'il revenait, la reine lui demandait ce qu'il avait trouvé. Cette nuit-là, Galehaut dormit là où il en avait l'habitude, et le lendemain il se leva de très bonne heure et s'en alla rejoindre son compagnon pour lui dire qu'il n'y avait plus rien à faire: « Il faut que la reine vous voie aujourd'hui. — Seigneur, pour l'amour de Dieu, faites en sorte que personne ne le sache sauf elle et vous. Car certains dans l'entourage de mon seigneur pourraient bien me reconnaître s'ils me voyaient. — N'ayez crainte, répliqua Galehaut, je saurai tout arranger. »

582. Il reprit congé de lui, et rappela son sénéchal. « Attention, lui dit-il: si je vous envoie chercher, venez tout de suite me trouver et amenez mon compagnon de telle

---

a honour et a joie trespassé. » Et lors li atenroie li cuers et Galehols le voit bien, si le laiﬆ a tant eﬆer et s'en revint au tref le roi[a]. Et si toﬆ que la roïne le voit, se li demande nouveles; et il li diﬆ: « Dame, trop eﬆ encore toﬆ. Mais nous l'avrons jusqu'a demain. — Qu'en diroie je? fait ele. Il eﬆ en vous del haﬆer et del delaier[b]. Or m'en faites[c] autretel bonté que vous voldriés que je vous en fesisse, se je l'avoie. » Et Galehols conmencha a rire. Et la dame de Malohalt se tient moult pres et espie et escoute lor samblant et lor paroles, car ele quide bien savoir quel chose il pourchaçoient: si se tenra moult a honnie s'ensi le pert que plus n'en sace. Ensi aloit Galehols a son compaingnon au main et au soir; et a chascune fois qu'il revenoit, li demandoit la roïne que il avoit trouvé. La nuit jut Galehols la ou il soloit, et l'endemain se lieve moult main et s'en vint a son compaingnon, et li diﬆ qu'il i a plus, « hui couvient il que la roïne vous voie. — Sire, pour Diu, fait il, faites le si que nus nel sace fors vous et li. Car il i a tés gens avoc mon signour le roi qui me connoiﬆroient bien s'il me veoient. — Or n'aiiés garde, fait Galehols, que je em penserai[d] bien ».

582. Atant reprent de lui congié; si rapele son seneschal. « Gardés, fait il, que se je vous envoie semprés querre, que vous venés a moi,

manière que personne ne sache que c'eſt lui. — À vos ordres, seigneur», répondit le sénéchal. Galehaut s'en retourna à la tente du roi, et la reine lui demanda : « Quelles nouvelles ? — Très bonnes, dame, fit-il : la fleur de tous les chevaliers du monde eſt arrivée. — Dieu, s'exclama la reine, comment le verrai-je ? Je désire en effet le faire de telle façon que personne ne sache que c'eſt lui sauf vous et moi, car je ne veux pas que d'autres gens puissent jouir de sa présence. — Au nom de Dieu, dame, répliqua Galehaut, il en sera ainsi : car lui-même a déclaré qu'il ne voudrait pour rien au monde que les gens de la maison du roi le reconnaissent.

583. — Comment ! fit la reine. Eſt-il donc connu de ceux d'ici ? — Dame, répéta Galehaut, il se pourrait que des gens susceptibles de le reconnaître le voient. — Dieu ! Qui eſt-ce donc ? — Dieu me vienne en aide, dame, je n'en sais rien, car il ne m'a jamais dit son nom ni qui il était. — Vraiment pas ? s'étonna la reine. Dieu me vienne en aide ! J'entends merveilles ! Il me tarde plus que jamais de le voir. — Dame, c'eſt ce que vous ferez dans un tout petit moment, et je vais vous expliquer comment. Nous irons nous divertir là, en bas » — il lui indiqua un endroit parmi les prés tout planté d'arbrisseaux —, « en emmenant le moins possible de compagnons avec nous : et c'eſt là que vous le verrez un peu avant la tombée de la nuit. — Ah ! s'écria la reine, comme vous avez bien parlé ! Beau doux ami, plût à Dieu que la nuit

---

et avoc vous amenés mon compaingnon, si que nus ne sace par vous que ce soit il. — Sire, fait il, a voſtre plaisir ! » Lors revint Galehols au tref le roi. Et la roïne demande quels noveles. « Dame, fait il, assés beles : venue eſt la flours de tous les chevaliers del monde. — Dix, fait ele, conment le verrai je ? Car [*226a*] je le voel veoir en tel maniere que nus ne sace que ce soit il fors moi et vous, car je ne voel mie que autres gens en aiient aaise. — En non Dieu, dame ! diſt Galehols, ensi ert il. Car il diſt qu'il ne voldroit pour nule riens que gens de la maison le roi le conneüssent.

583. — Conment ? fait ele. Eſt il dont conneüs de ciaus de chaiens ? — Dame, fait il, espoir le porroient veoir tels gens qui bien le connoiſtroient. — Dix, fait ele, qui eſt il dont ? — Dame, diſt Galehols, si m'aït Dix, ne sai, que onques ne me diſt son non ne qui il eſt. — Non ? fait ele. Si m'aït Dix ! merveilles oi. Ore m'eſt assés plus tart que je le voie. — Dame, fait il, vous le verrés assés encore anqui, et si vous dirai conment. Nous irons la aval deduire » — se li a mouſtré un lieu dalés les prés tous plains d'arbrisiaus — « si i menrons au mains de compaignons que nous porrons[a] : la le verrés un poi devant ce que a anuitier doive. — Ha ! fait ele, come avés bien dit ! Biaus dous amis, fait ele, pleüſt ore a Dieu que il anuitaſt maintenant. » Lors conmencierent andoi a rire, et la roïne l'acole et li fait

tombe maintenant... » Ils se mirent à rire tous les deux, et la reine embrassa Galehaut en témoignant une grande joie. La dame de Malehaut observa tout cela ; elle en conclut que les choses étaient très avancées et redoubla d'attention : pas un chevalier ne se présenta sans qu'elle le regarde de très près. La reine se réjouissait fort de l'arrivée du chevalier, et elle avait hâte que la nuit tombe. Elle s'étourdit tant en conversations pour oublier les heures du jour qu'il commença à faire nuit. Le soir tombé, après souper, la reine prit Galehaut par la main ; elle appela la dame de Malehaut, la demoiselle Lore de Cardeuil, et encore une autre demoiselle, pas plus, et ils descendirent vers les prés, en direction de l'endroit dont Galehaut avait parlé. Au bout de quelques pas, Galehaut regarda autour de lui et aperçut un écuyer ; il l'appela et lui ordonna d'aller dire à son sénéchal de venir le rejoindre, et il lui indiqua où. En l'entendant, la reine le dévisagea avec surprise et lui demanda : « Comment ? Est-ce donc votre sénéchal ? — Non, dame, répondit Galehaut, mais il viendra avec lui. »

584. Ils arrivèrent alors sous les arbres, et Galehaut et la reine s'écartèrent un peu des autres, qui étaient toutes surprises de se trouver si peu nombreuses. Le valet alla trouver le sénéchal de Galehaut et lui transmit son message ; aussitôt celui-ci se mit en route avec le chevalier ; ils traversèrent la rivière et entrèrent dans la prairie dans la direction que le jeune homme leur indiqua : tous deux étaient si beaux chevaliers qu'on en aurait en vain cherché de plus beaux.

---

moult grant joie. Et la dame de Malohaut le voit, si se pense que ore est la chose plus hastive qu'ele ne soloit ; si s'em prent moult garde, et ne vient laiens chevalier qu'ele ne regarde enmi le vis. Moult fait la roïne grant joie del chevalier qui venus est, et la nuis li tardoit moult qu'ele venist : si entent tant a parler pour le jour oublier qu'il anuite. Et quant ce vint aprés souper que il avespri, la roïne prist Galeholt par la main : et si apele la dame de Maloaut avoc li, et damoisele Lore de Cardoel et encore une damoisele sans plus, si s'en tournent tout contreval les prés tout droit ou Galehols avoit dit. Et quant il ont un poi alé, Galeholt esgarde et voit un esquier ; si l'apele et li dist qu'il aille dire a son seneschal qu'il viengne a lui, et si li moustre en quel lieu. Et quant la roïne l'ot, si le regarde et li dist : « Conment ? Est ce vostres seneschaus ? — Nenil, dame, fait Galehols, mais il venra avoc lui. »

584. Atant viennent sous les arbres entre Galeholt et la roïne loing des autres a une part, si s'en merveillent moult de ce qu'il sont si priveement. Et li vallés vint au seneschal[a], se li dist son message. Et cil prist tantost le chevalier avoc lui, si passerent outre l'aigue et vinrent contreval les prés, si come li vallés li moustra : si furent ambedoi si bel chevalier que pour noient i quesist on plus biaus. Et

Alors qu'ils s'approchaient des dames, celles-ci les regardèrent avec attention : la dame de Malehaut qui l'avait eu maint jour en son pouvoir le reconnut tout de suite, et parce qu'elle ne voulait pas qu'il en fasse autant pour elle, elle baissa la tête et se dissimula derrière ma dame Lore. Le chevalier passa outre, le sénéchal salua les dames ; Galehaut dit à la reine : « Voici le meilleur chevalier du monde. — Lequel est-ce ? demanda la reine. — Dame, fit Galehaut, lequel vous semble être le bon ? — Certes, répondit-elle, tous deux sont de beaux chevaliers, mais je ne les vois pas tels qu'il doive y avoir en eux la moitié de la prouesse que possédait le chevalier noir.

585.— Dame, répliqua Galehaut, sachez bien pourtant que c'est l'un des deux. » Les chevaliers s'approchèrent de la reine ; le compagnon de Galehaut tremblait si fort qu'il put à peine la saluer ; il avait perdu toutes ses couleurs, si bien que la reine en fut très surprise. Tous deux s'agenouillèrent, le sénéchal salua et l'autre chevalier aussi, mais bien maladroitement, et il fixa ses yeux sur le sol comme s'il était rempli de honte. La reine pensa alors que ce devait être lui. Et Galehaut ordonna au sénéchal : « Allez, tenez compagnie à ces dames-là, elles sont trop solitaires. » Celui-ci obéit aux ordres de son seigneur ; la reine prit par la main l'autre chevalier qui était agenouillé devant elle et le fit asseoir en face d'elle ; elle lui fit très bon visage et lui dit en souriant : « Seigneur, nous vous avons vivement désiré, mais enfin, grâce

---

quant il aprocierent les dames, si les esgarderent : si le connut tantost la dame de Maleholt qui maint jour l'avoit eü en sa baillie ; [*b*] et pour ce qu'ele ne voloit qu'il ne le conneüst, s'enbroncha et se traist aprés ma dame Lore. Et cil trespasse outre, si les salue li[*b*] seneschaus. Et Galehols dist a la roïne : « Veés ci le meillour chevalier del monde. — Liquels est ce ? fait la roïne. — Dame, fait il, liquels samble ce a estre ? — Certes, fait ele, il sont andoi bel chevalier, mais je ne voi cors ou il deüst avoir la moitié de la prouece que li Noirs Chevaliers avoit.

585. — Dame, fait Galehols, bien saciés que c'est li uns de ces .II. » Atant viennent devant la roïne, et li chevaliers tramble si durement que a painnes puet la roïne saluer, et a toute la coulour perdue, si que la roïne s'en esmerveille. Lors s'ajenoullent ambedoi, et li seneschaus les salue et ausi fait li chevaliers, mais c'est moult povrement ; et fiche ses ex en terre conme hontous. Lors s'apense la roïne que ce est il. Et Galehols dist au seneschal : « Alés, fait il, si faites compaingnie a ces dames la, que trop sont soles. » Cil fait ce que sé sires li conmande. Et la roïne prent le chevalier par la main la ou il estoit as jenous et l'asiet devant li, et li fait moult bel samblant et li dist tout en riant : « Sire, nous vous avons moult desiré, tant que

à Dieu et à Galehaut que voici, nous vous voyons. Et pourtant, je ne sais pas encore si vous êtes le chevalier que je demande, mais Galehaut m'a affirmé que c'était vous. Cependant, je voudrais bien apprendre de votre bouche qui vous êtes, si cela vous plaisait. » Et lui répondit qu'il n'en savait rien, sans la regarder une seule fois en face ; la reine se demandait avec étonnement qui cela pouvait bien être, mais elle soupçonnait un peu ce qui le troublait. Galehaut était mal à l'aise pour lui, en le voyant si honteux et troublé, et il se dit qu'il préférerait révéler ses pensées à la reine seul à seule : il jeta un coup d'œil autour de lui et s'écria, de manière à être entendu des dames :

586. « Certes, je suis bien discourtois, quand ces dames n'ont qu'un seul chevalier avec elle. » Il se leva alors et se rapprocha de l'endroit où les dames étaient assises : elles se levèrent à son arrivée, il les fit rasseoir, puis ils commencèrent à parler de choses et d'autres. La reine cependant entreprit le chevalier. « Beau doux seigneur, lui dit-elle, pourquoi vous dissimulez-vous ainsi de moi ? Certes, il n'y pas de quoi. Dites-moi donc si vous êtes celui qui a remporté l'assemblée il y a quelques jours, et si vous aviez des armes noires. N'êtes-vous pas celui à qui monseigneur Gauvain envoya ses trois chevaux ? — Oui, dame, répondit-il. — Et n'êtes-vous pas celui qui porta les armes de Galehaut le dernier jour ? — Oui, dame. — Alors, n'êtes-vous pas celui qui a remporté la bataille le premier jour et le second ? —

Dieu merci et Galeholt que ci eſt, que nous vos veons. Nonpourquant, encore ne sai je mie se vous eſtes li chevaliers que je demant, mais Galehols m'a dit que ce eſtes vous. Mais encore voldroie je bien savoir par voſtre bouche qui vous eſtes, se voſtres plaisirs i eſtoit. » Et cil respont qu'il ne le set, qui onques une fois ne la regarda en vis ; et la roïne s'esmerveille moult qui il puet eſtre, et bien sospechonne que il a. Et Galehols eſt a malaise de lui, car il le vit hontous et esbahi, et pense que il dira ançois a la roïne son pensé seul a seul : si regarde et diſt en haut, que les dames l'oent :

586. « Certes, fait il, moult sui ore vilains, que toutes ces dames n'ont que un sol chevalier. » Lors se drece et vient ou les dames seoient ; et eles se lievent encontre lui, et il les rasiet, et puis conmencent a parler d'unes choses et d'autres. Et la roïne met em paroles le chevalier, si li diſt : « Biaus dous sire, pour coi vous celés vous ensi vers moi ? Certes il n'i a mie por coi. Et nonpourquant, me dites se vous eſtes cil qui vainqui l'asamblee avant ier, et se vous eüſtes unes noires armes. Dont n'eſtes vous cil que mé sires Gavains envoiia les .III. chevaus ? — Dame, fait il, oïl. — Dont n'eſtes vous cil qui avant ier porta les armes Galeholt au daerrain jour ? — Dame, fait il, oïl. — Dont n'eſtes vous cil qui vainqui le premier jour et le secont ? —

Non, dame », fit-il. La reine se rendit compte alors qu'il ne voulait pas reconnaître qu'il avait remporté l'assemblée, et elle l'en estima d'autant plus. « Dites-moi, reprit-elle, qui vous a fait chevalier ? — Dame, fit-il, c'est vous. — Moi ! s'étonna-t-elle. Quand cela ? — Dame, fit-il, vous souvenez-vous d'un chevalier qui vint à la cour de mon seigneur le roi Arthur à Camaalot, blessé et avec une épée fichée dans le crâne, et d'un jeune homme qui arriva le vendredi soir et fut fait chevalier le dimanche ? — Je m'en souviens parfaitement, répondit-elle. Dieu vous vienne en aide, était-ce vous que la demoiselle amena vêtu d'une robe blanche ? — Oui, dame. — Pourquoi donc affirmez-vous que je vous ai fait chevalier ? — Dame, parce que c'est la vérité, et que la coutume du royaume est qu'on ne peut faire un chevalier sans lui ceindre l'épée, et que celui de qui on tient l'épée est celui qui vous a fait chevalier. Et c'est de vous que je la tiens, car le roi ne m'en a pas donné : c'est pourquoi je dis que vous m'avez fait chevalier.

587. — Certes, répliqua la reine, je m'en réjouis fort. Et où êtes-vous allé en partant de la cour ? — Dame, porter secours à la dame de Nohaut ; monseigneur Keu est venu ensuite, et nous nous sommes battus. — Et m'avez-vous envoyé quelque chose ? — Oui, dame, deux jeunes filles. — Sur ma tête, c'est la vérité. Et en revenant de Nohaut, avez-vous trouvé sur votre route quelqu'un qui se réclamait de

---

Dame, fait il, non sui, voir. » Lors s'aperchut la roïne [*c*] qu'il ne voloit mie connoistre que il l'eüst vaincue, si l'en proise moult. « Or me dites, fait ele, qui vous fist chevalier ? — Dame, fait il, vous. — Jé ! fait ele. Quant ? — Dame, fait il, membre il vous que uns chevaliers vint a mon signour le roi Artu a Camaalot, qui estoit navrés parmi le cors et d'une espee parmi la teste, et que uns vallés vint a lui le venredi au soir, et fu chevaliers le diemence ? — De ce, fait ele, me souvient il bien. Et se Dix vous aït, fait ele, fustes vous cé que la damoisele amena vestu de la robe blanche ? — Dame, fait il, oïl. — Pour coi dites vous dont que je vous fis chevalier ? — Dame, pour ce que il est voirs, et que la coustume est el roiaume que chevaliers ne puet estre fais sans espee chaindre, et cil de qui on le tient l'espee le fait chevalier. Et de vous le tieng je, que li rois ne le me donna mie : et pour ce dis je que vous me fesistes chevalier.

587. — Certes, fait ele, de ce sui je moult lie. Et ou alastes vous d'illoc ? — Dame, je m'en alai a la dame de Norhaut pour un secours, si i vint puis mé sires Kex qui se combati avoc moi. — Et entre .II. mandastes me vous nule chose ? — Dame, fait il, oïl. Je vous envoiai .II. puceles. — Par mon chief, fait ele, il est voirs. Et quant vous repairastes de Norhaut, trouvastes vous nul home en vostre voie qui se reclamast de par moi ? — Dame, fait il, oïl : un

moi ? — Oui, dame : un chevalier qui gardait un gué ; il me dit de descendre de mon cheval. Je voulus savoir à qui il appartenait et il répondit que c'était à vous : “Descendez vite”, ajouta-t-il. Et je lui demandai de qui venait cet ordre, et il avoua que c'était de lui seulement. J'ai alors remis à l'étrier le pied gauche que j'en avais ôté, et je lui ai dit clairement qu'il n'aurait rien de moi ; puis j'ai jouté contre lui, ce qui était un outrage. Dame, je vous demande pardon : prenez-en l'amende comme il vous plaira. » La reine, qui se rendait bien compte qu'il ne pouvait éviter de lui appartenir entièrement, répondit : « Certes, beau doux ami, vous n'avez commis aucune faute envers moi : car ce chevalier ne m'appartenait pas, et je lui ai su très mauvais gré de l'avoir prétendu devant vous, quand il vint se présenter à moi.

588. « Et dites-moi, où êtes vous allé ensuite ? — Dame, à la Douloureuse Garde. — Qui l'a conquise ? — Dame, j'y suis entré. — Est-ce que je vous y ai vu ? — Oui, dame, plus d'une fois. — Où exactement ? — Dame, un jour où je vous ai demandé si vous vouliez entrer, et vous avez répondu que oui ; vous aviez l'air très troublée, et je vous ai posé la question deux fois. — Quel écu portiez-vous ? — Dame, la première fois un écu blanc avec une bande vermeille, et l'autre un écu à deux bandes. — Je connais bien ces enseignes, fit la reine. Et vous ai-je encore revu ? — Oui, dame, le jour où vous croyiez avoir perdu monseigneur Gauvain et ses

---

chevalier qui gardoit un gué ; si me dist que je alaisse jus de mon cheval. Et je li demandai a qui il estoit et il me dist qu'il estoit a vous : “Alés, fait il, tost jus.” Et je li demandai qui le conmandoit, et il me dist qu'il n'i avoit conmandement se le sien non. Et je remis en l'estrier le pié senestre que je en avoie osté, et li dis sans faille que il n'en avoit point ; si joustai a lui, dont je fis outrage, dame, si vous en cri merci : si em prendés l'amende tele com il vous plaira. » Et la roïne respont conme cele qui bien set qu'il ne puet guencir qu'il ne soit tous siens : « Certes, fait ele, biaus dous amis, a moi ne mesfesistes vous riens : car il n'estoit pas a moi, ains l'en soi je moult malvais gré de ce qu'il le vous avoit dit, quant il en vint a moi.

588. « Or me dites, ou alastes vous d'illoc ? — Dame, a la Dolerouse Garde. — Et qui le conquist ? — Dame, je i entrai. — Et vous i vi je onques ? — Dame, oïl, plus d'une fois. — En quel lieu ? fait ele. — Dame, uns jour que je vous demandai se vous voldriés ens entrer, et vous desistes oïl ; si estiés moult esbahie par samblant, et ce vous dis je par .II. fois. — Quel escu, fait ele, portiés vous ? — Dame, fait il, je portai avant un es[*d*]cu blanc a une bende vermeille de bellic, et a l'autre fois un escu a .II. bendes. — Ces enseignes, fait ele, connois je bien. Et vous i vi je plus ? — Dame, oïl, le jour que vous quidiés avoir perdu mon signour Gavain et ses compaingnons,

compagnons, quand les gens du roi crièrent : “Prenez-le ! Prenez-le !” Je suis sorti alors, avec au cou mon écu à trois bandes vermeilles, et mon seigneur le roi était dans une galerie avec vous ; et quand je me suis approché de vous, ils ont commencé à réclamer : “Roi, prends-le ! Prends-le, roi !” Mais il m’a laissé m’en aller, grâces lui en soient rendues. — Certes, dit la reine, je le regrette, car s’il vous avait pris, les enchantements du château auraient disparu. — C’est le cas, dame. Je les ai fait disparaître[1]. »

589. Il lui raconta alors comment il était allé chercher les clés, et comment il les avait apportées et offertes sur l’autel. « Est-ce vous, reprit la reine, qui avez tiré de prison monseigneur Gauvain et ses compagnons ? — Dame, fit-il, j’y ai aidé de mon mieux. — Dans tout votre discours, je n’ai jusqu’à présent rien trouvé qui ne soit vrai. Mais dites-moi maintenant, pour l’amour de Dieu, qui était la demoiselle qui passa la nuit dans la tourelle au-dessus du logis de mon seigneur le roi, vêtue d’une chemise blanche ? — Certes, dame, c’était la jeune fille du monde envers qui j’ai commis la plus grave faute, car ma Dame du Lac qui m’a élevé me l’avait envoyée, et elle m’avait trouvé dans cette tourelle : elle avait été traitée avec honneur à cause de moi. Mais quand j’appris que monseigneur Gauvain était prisonnier, je fus bouleversé ; je m’en allai, et la demoiselle voulut m’accompagner. Je l’a priai, par la foi qu’elle me devait, de ne pas quitter la tour avant de me voir ou de recevoir un signe de ma part ; et j’ai été si occupé,

---

et que les gens le roi crierent : “Prendés le ! Prendés le !” Et je m’en ving fors, mon escu a mon col as .III. bendes de bellic vermeilles. Et mé sires li rois estoit a unes loges devant vous ; et quant jo ving devant vous[a], si escrierent : “Pren le, rois ! Pren le, rois !” Et il me laissa aler, la soie merci. — Certes, fait ele, ce poise moi ; car s’il vous eüst pris, li enchantement del chastel fuissent remés. — Dame, fait il, il sont remés. Car je les en ai osté. »

589. Lors li conte conment il en estoit alés pour les clés et conment il les aporta et offri sor l’autel. « Or me dites, fait ele, fustes vous cé qui jetastes mon signour Gavain de prison, et ses compaignons ? — Dame, fait il, je i aidai a mon pooir. — En totes les choses que vous m’avés dit n’ai je encore trouvé se voir non. Mais ore me dites, pour Dieu, qui fu la damoisele qui jut la nuit en une tourele desor l’ostel mon signor le roi, vestue d’un cainse blanc ? — Certes, dame, fait il, ce fu la pucele del monde vers qui je vilenaisse onques plus, car ma dame del Lac qui m’avoit nourri le m’avoit envoiie, et ele me trouva en cele torele : si fu assés honeree pour moi. Et quant je oï la nouvele de mon signour Gavain qui pris estoit, si fui moult angoissous : si m’en parti, et la damoisele qui avoc moi voloit venir. Et je li proiai par la foi qu’ele me devoit qu’ele ne se meüst devant qu’ele veïst mes

j'ai eu tant à faire, que je l'ai oubliée, et je ne suis pas retourné vers elle. Elle a été plus loyale envers moi que je n'ai été courtois envers elle, car elle n'a pas bougé avant d'avoir des nouvelles de moi, et ce fut longtemps après. »

590. Lorsque la reine entendit mentionner la demoiselle, elle sut aussitôt avec certitude qu'il s'agissait de Lancelot du Lac : elle le questionna sur tout ce qu'elle avait entendu dire de lui, et trouva qu'en tout il disait la vérité. « Et depuis que vous avez quitté Camaalot, reprit-elle, dites-moi si je vous ai revu ? — Dame, fit-il, oui : en une circonstance où vous m'avez rendu un grand service. Car sans vous, qui m'avez fait tirer de l'eau par monseigneur Yvain, je me serais noyé. — Comment ! s'exclama-t-elle, était-ce donc vous le prisonnier de Daguenet le Couard ? — Dame, je ne sais qui me prit, mais je l'ai été, sans faille ! — Et où alliez-vous à cette occasion ? — Je suivais un chevalier, dame. — Quand vous êtes parti, la dernière fois, où êtes-vous allé ? — Dame, après un chevalier que je suivais. — L'avez-vous combattu ? — Oui, dame. — Où êtes-vous allé ensuite ? — Dame, dans un endroit où j'ai trouvé deux grands vilains qui m'ont tué mon cheval ; mais monseigneur Yvain — Dieu lui donne bonne aventure ! — m'a offert le sien. — Ah ! fit la reine, je sais bien maintenant qui vous êtes ! Vous vous appelez Lancelot du Lac. » Il se tut. « Par Dieu, reprit-elle, on le sait depuis longtemps à la cour. C'est monseigneur Gauvain qui y a rapporté votre nom en premier lieu. »

---

enseignes ou moi ; et je fui sospris de si grans affaires que je l'oubliai et ne retournai point a li. Et ele fu plus loiaus vers moi que je ne fui courtois vers li, car ele ne se mut onques devant qu'ele oï nouveles de moi, et ce ne fu de grant piece aprés. »

590. Quant la roïne oï parler de la damoisele, si sot bien tantost que ce fu Lanselos del Lac : se li enquist de toutes les choses qu'ele avoit oï de lui, et de tout le trouva voirdisant. « Or me dites, fait ele, puis que vous fustes partis de Camaalot, vous vi je onques puis ? — Dame, fait il, oïl : tele eure que vous m'eüstes grant mestier. Car se vous ne fuissiés, noiiés fuisse, qui me fesistes traire fors a mon signour Yvain. — Conment ? fait ele. Fustes vous cé que Daginés li Couars prist ? — Dame, fait il, je ne sai qui me prist, mais pris fui je sans faille ! — Et ou aliés vous ? — Dame, je sivoie un chevalier. — Et quant vous fustes partis a la daerrainne fois, ou alastes vous ? — Dame, aprés un [*e*] chevalier que je sivoie. — Et vous i combatistes vous ? — Dame, fait il, oïl. — Et ou alastes vous aprés ? — Dame, je alai ou je trouvai .II. grans vilains qui m'ocistrent mon cheval, mais mé sire Yvains, qui bone aventure ait, me donna le sien. — Ha ! fait ele, dont sai je bien qui vous estes ! Vous avés non Lanselot del Lac. » Et il se taist. « Par Dieu, fait ele, on le set piecha a court. Et mé sire Gavains aporta vostre non a court premierement. »

591. Elle lui raconta comment monseigneur Gauvain avait expliqué que c'était la troisième assemblée quand monseigneur Yvain leur avait rapporté que la demoiselle avait dit : « C'est la troisième. » « Dites-moi, continua la reine. Avez-vous été à l'assemblée l'année dernière ? — Oui, dame. — Et quelles armes y avez-vous portées ? — Dame, des armes toutes vermeilles. — Sur ma tête, vous dites vrai. Et il y a trois jours à l'assemblée, pour qui avez-vous accompli tant d'exploits ? » Il se mit à pousser de profonds soupirs, mais la reine le pressait, en femme qui savait bien de quoi il était question. « Parlez, l'assura-t-elle, sans inquiétude : car je ne révélerai jamais votre secret. Je sais bien que vous l'avez fait pour une dame ou une demoiselle : dites-moi qui elle est, par la foi que vous me devez. — Ah ! dame, je vois bien qu'il me faut l'avouer. Dame, c'est vous. — Moi ? — En vérité, dame. — Ce n'est pas pour moi que vous avez brisé les trois lances que ma demoiselle vous avait apportées, car je m'étais délibérément exclue du message. — Dame, j'ai fait pour eux ce que je devais, et pour vous ce que je pouvais. — Mais encore : tous les exploits chevaleresques que vous avez accomplis pour moi, pour quoi les avez-vous faits ? — Pour vous, dame. — Pourquoi donc ? M'aimez-vous tant que cela ? — Dame, je n'aime ni moi ni autrui autant que vous[1]. — Et depuis quand m'aimez-vous tant ? — Dame, depuis le jour où j'ai été appelé chevalier, alors que je ne l'étais pas.

---

591. Lors li conte conment mé sires Gavains ot dit que c'estoit la tierce assamblee, quant il dist que mé sire Yvains avoit dit que la damoisele ot dit : « C'est la tierce. » « Ore dites, fait ele, fustes vous antan a l'asamblee ? — Dame, fait il, oïl. — Et queles armes portastes vous ? — Dame, unes toutes vermeilles. — Par mon chief, fait ele, vous dites voir. Et avant ier a l'asamblee, pour coi fesistes vous tant d'armes ? » Et il conmence a souspirer moult durement ; et la roïne le tient moult court conme cele qui bien set conment il li est : « Dites le moi, fait ele, seürement : car je ne vous en descouverrai ja. Car je sai bien que pour aucune dame ou pour aucune damoisele le feïstes vous. Et dites moi qui ele est, par la foi que vous moi devés. — Ha ! dame, fait il, bien voi qu'il le me couvient dire. Dame, ce estes vous. — Jé ? fait ele. — Voire, dame. — Pour moi ne pechoiastes vous mie les .III. lances que ma pucele vous aporta, car je m'estoie bien mise fors del mandement. — Dame, fait il, je fis pour aus ce que je dui, et pour vous ce que je poi. — Ore me dites : toutes les choses que vous avés faites pour moi, pour coi les fesistes vous ? — Por vous, dame, fait il. — Pour coi ? fait ele. Amés me vous tant ? — Dame, fait il, je n'aim tant ne moi ne autrui. — Et des quant, fait ele, m'amés vous tant ? — Dame, fait il, des le jour que je fui apelés chevaliers, et si ne l'estoie mie. — Par la foi

— Par la foi que vous me devez, d'où vous vient cet amour que vous me portez ? »

592. À l'instant où la reine prononçait ces paroles, la dame de Malehaut se mit à tousser exprès, et releva la tête qu'elle avait tenue baissée jusqu'alors. Le chevalier entendit sa voix, et la reconnut aussitôt pour l'avoir entendue bien souvent ; il la regarda avec attention et la reconnut : il en éprouva une telle peur, une telle angoisse, qu'il ne put répondre à la question de la reine. Il commença de pousser des soupirs à fendre le cœur, et les larmes débordèrent de ses yeux et coulèrent si abondamment que le samit dont il était vêtu en fut tout mouillé jusqu'aux genoux. Et chaque fois qu'il regardait la dame de Malehaut, il se sentait très mal.

593. La reine remarqua ce manège, elle vit qu'il dirigeait piteusement ses regards vers les dames assises un peu plus loin. Elle le prit à partie plus vivement : « Dites-moi donc d'où vous est venu cet amour dont je vous parle. » Il fit un gros effort pour répondre. « Dame, dit-il, il est né le jour que je vous ai dit. — Et comment ? — Dame, c'est vous qui l'avez causé, en faisant de moi votre ami — si votre bouche du moins n'a pas menti. — Mon ami ? fit-elle. Et comment ? — Dame, je me présentai devant vous après avoir pris congé de mon seigneur le roi, tout armé mais tête et mains nues ; je vous recommandai à Dieu et déclarai que j'étais votre chevalier, où que je me trouve ; et vous, vous

---

que vous moi devés, dont vient cele amours que vous avés en moi mise ? »

592. A ces paroles que la roïne ot ce dit, si avint chose que la dame de Maloaut s'estousi tout a ensient, et drecha la teste qu'ele avoit eü embronchie. Et cil l'entendi tout maintenant, qui maintes fois l'avoit oïe ; et il l'esgarde, si le connoist : si en ot tel paour et tele angoisse en son cuer que il ne pot respondre a ce que la roïne li disoit. Si conmence a souspirer moult durement[a], et les larmes li courent tout contreval les ex si espessement que li samis dont il estoit vestus en fu moulliés jusques sor les jenous. Et [f] quant il regardoit la dame de Maloaut, ses cuers en estoit moult a malaise.

593. De ceste chose se prist la roïne garde, si vit qu'il regardoit moult pitousement la ou les dames seoient ; et ele l'araisonne : « Dites moi, dist ele, dont primes ceste amor vint dont je vous demant. » Et il s'esforce de parler au plus qu'il puet, et il dist : « Dame, des le jour que je vous ai dit. — Et conment fu ce ? fait ele. — Dame, vous le me fesistes faire, qui de moi fesistes vostre ami, se vostre bouche ne menti. — Mon ami ? fait ele. Et conment ? — Dame, fait il, je ving devant vous quant je oi pris congié de mon signour le roi tous armés fors de mon chief et de mes mains, si vous conmandai a Diu et dis que je estoie vostre chevaliers en quelque lieu

avez dit que vous vouliez bien que je sois votre chevalier et votre ami. Je vous dis alors : "Adieu, dame !" et vous avez répondu : "Allez avec Dieu, beau doux ami !" et ces paroles n'ont jamais pu me sortir du cœur dès cet instant. C'est le mot qui fera de moi un homme de valeur, et jamais depuis lors je ne me suis trouvé en mauvaise posture sans me le rappeler. Ce mot me réconforte dans tous les malheurs. Ce mot m'a garanti de tout mal et sauvé de tous les périls. Ce mot me rassasie quand j'ai faim. Ce mot me rend riche au cœur de ma pauvreté.

594. — Par ma foi, fit la reine, ce fut un mot opportunément dit : Dieu soit béni, qui me l'a fait prononcer. Mais je ne l'ai pas pris si sérieusement que vous, et je l'ai dit à maint chevalier, sans y voir autre chose qu'un simple mot. Votre pensée là-dessus n'a pas été empreinte de vilenie, mais douce et noble : cela a bien tourné pour vous, puisque c'est l'origine de votre valeur. Pourtant, ce n'est guère la coutume des chevaliers, qui d'ordinaire font devant les dames de grandes manifestations de sentiments sans guère s'en soucier au plus profond de leur cœur. Et votre attitude m'indique que vous aimez l'une de ces dames, je ne sais laquelle, plus que moi : car vous en avez versé des larmes de peur, et vous n'osez pas regarder franchement dans leur direction : je me rends donc bien compte que vous ne pensez pas à moi si absolument que vous le prétendez. Aussi, par la foi que vous devez à la

---

que je fuisse ; et vous desistes que vostres chevaliers et vos amis voliés vous que je fuisse. Et je vous dis : "A Dieu, dame !" Et vous desistes : "Alés, a Diu, biaus dous amis", ne onques puis del cuer ne me pot issir. Ce fu li mos qui prodome me fera, ne onques puis ne ving a si grant meschief que de cel mot ne me souvenist. Cis mos me conforte en tous anuis. Cis mos m'a de tous mals garanti et gari de tous perils. Cis mos me saoule en tous mes fains. Cis mos me fait riche en toutes mes povertés[a].

594. — Par foi, fait la roïne, ci ot mot dit de bone eure, et beneois soit Diex qui dire le me fist. Mais je nel pris pas si a certes come vous fesistes, et a mains chevaliers l'ai je dit, la ou onques ne pensai fors del dire. Et vostre pensers ne fu mie vilains, ains fu dous et debonaires : si vous en est bien avenu que prodom vous a fait. Et nonpourquant, la coustume n'est mie tele des chevaliers, qui font assés grans samblans a maintes dames de tels choses dont[a] moult petit lor est au cuer. Et vostre samblans si me moustre que vous amés ne sai lequele de ces dames la plus que[b] vous ne faciés moi ; car vous en avés plouré de paour, ne n'osés vés eles esgarder de droite esgardeüre : si aperçoif bien que vostres pensers n'est mie si a moi come vous en faites le samblant. Et par la foi que vous devés a la riens que vous plus amés, dites moi laquele vous amés tant de ces

créature que vous aimez le plus au monde, dites-moi laquelle de ces trois vous aimez tant. — Ah ! dame, pour l'amour de Dieu, pitié ! Aussi vrai que je prie Dieu de me venir en aide, aucune d'entre elles n'a jamais eu mon cœur en son pouvoir. — Inutile, dit la reine : vous ne pouvez rien me cacher. Car j'ai vu fréquemment des cas semblables, et je m'aperçois bien que votre cœur eśt là-bas, quoique votre corps soit ici. » Elle disait cela pour l'embarrasser car elle était bien convaincue qu'il ne pensait qu'à elle, n'eût-il fait pour elle que la journée des armes noires, mais elle se plaisait fort à voir sa gêne[1]. Le chevalier en fut si bouleversé, cependant, qu'il faillit s'évanouir, mais la peur qu'il avait des dames qu'il regardait l'en empêcha. La reine le craignit pour de bon, toutefois, en le voyant pâlir et changer de couleur. Elle le prit par le col de son haubert pour éviter qu'il ne tombe et appela Galehaut. Celui-ci bondit et vint à elle ; en conśtatant l'état dans lequel se trouvait son compagnon, il éprouva la pire angoisse qu'il puisse ressentir, et s'écria :

595. « Ah ! dame, pour l'amour de Dieu, dites-moi ce qu'il a eu. » Et la reine lui raconta ce dont elle l'avait accusé. « Ah ! dame, s'exclama-t-il, pitié, au nom de Dieu ! Vous pourriez bien me le prendre avec de telles paroles, et ce serait trop grand dommage. — C'eśt bien vrai, répondit-elle. Mais savez-vous pourquoi il a accompli tant d'exploits ? — Ma foi, non. — Si ce qu'il m'a dit eśt vrai, fit-elle, c'eśt pour moi. — Dame, reprit Galehaut, Dieu me vienne en

---

.III. — Ha ! dame, fait il, pour Dieu merci ! Si voirement m'aït Dix, que onques nules d'eles n'ot mon cuer en sa baillie. — Ce n'a meśtier, fait la roïne ; vous ne me poés riens embler. Car j'ai veües maintes choses autreteles, et je voi bien que vośtres cuers eśt la, con[*227a*]ment que li cors soit ci. » Et ce disoit ele por lui faire a malaise, car ele pensoit bien qu'il ne pensoit se a li non, ja mar n'eüśt il onques fait plus pour li fors la journee des noires armes ; mais ele se delitoit durement en sa mesaise veoir et escouter. Et cil en fu si angoissous que pour un poi qu'il ne se pasma, mais la paour des dames que il regardoit[c] le retint. Et la roïne meïsmes le douta, qui le vit et muer et changier ; si le prent par le chavocheüre qu'il ne chiece, si apele Galeholt. Et il saut sus, si vint devant li et voit conment ses compains eśt conreés ; si en a si grant angoisse a son cuer com il plus puet avoir, et diśt :

595. « Ha ! dame ! pour Dieu, dites moi que il a eü. » Et la roïne li conte ce qu'ele li ot mis par devant. « Ha ! dame ! fait il, pour Dieu merci ! vous le me porriés bien tolir par tels paroles, et ce seroit trop grans damages. — Certes, fait ele, ce seroit mon. Mais savés vous pour coi il a tant fait d'armes ? — Certes, fait il, naje. — Se c'eśt voirs, fait ele, ce qu'il m'a dit, c'eśt pour moi. — Dame, fait Galehols,

aide, vous pouvez bien l'en croire. Car de même qu'il est plus vaillant qu'aucun autre homme, de même son cœur est plus loyal que tous les autres. — En vérité, vous avez bien raison de dire qu'il est vaillant ! Si vous saviez tous les exploits qu'il a accomplis depuis qu'il est chevalier ! » Elle lui raconta alors toutes les prouesses chevaleresques qu'il lui avait avouées, et en particulier comment il avait porté les armes vermeilles l'année précédente à l'autre assemblée. « Et sachez, ajouta-t-elle, qu'il a fait tout cela pour un seul mot. » Puis elle lui expliqua ce mot, tout comme vous avez vu qu'il le lui avait confessé. « Ah ! dame, fit Galehaut, ayez pitié de lui, pour Dieu et aussi pour ses grands mérites, de même que j'ai fait pour vous ce que vous m'avez commandé. — Quelle pitié voulez-vous que j'aie de lui ? demanda la reine.

596. — Dame, répliqua Galehaut, vous savez bien qu'il vous aime plus que tout et qu'il a plus fait pour vous que jamais aucun autre chevalier ; tel que vous le voyez ici, jamais il n'y aurait eu de paix entre mon seigneur le roi et moi s'il ne l'avait pas conclue en personne. — Certes, répondit-elle, je sais bien qu'il a plus fait pour moi que je ne pourrais lui rendre — si même il n'avait qu'arrangé la paix —, et il ne pourrait rien me demander que je puisse lui refuser honorablement. Mais il ne me demande rien, il est triste et silencieux, et il n'a pas cessé de pleurer depuis qu'il s'est mis à regarder du côté de ces dames. Et pourtant, je ne le

---

si voirement m'aït Dix, que bien l'en poés croire. Car autresi com il est plus prous d'autre home, autresi est ses cuers plus vrais que tout li autre. — Voirement, fait ele, dites vous voir qu'il est prodom ! Se vous seüssiés que il a puis fait d'armes qu'il fu chevaliers ! » Lors li conte toutes ses chevaleries, si com il les ot dites et conneües, et com il avoit portees les armes vermeilles antan a l'autre assamblee. « Et saciés, fait ele, que il a tout ce fait pour un sol mot. » Lors li devise cel mot, ensi com vous avés oï qu'il li avoit dit. « Ha ! dame, fait Galehols, pour Dieu, aiiés ent merci, et pour ses grans desertes, ausi com j'ai fait pour vous ce que vous me conmandastes. — Quel merci, fait ele, volés vous que je en aie ?

596. — Dame, fait Galehols, vous savés bien qu'il vous aimme sor toute rien et a fait plus pour vous que onques chevaliers ne fist ; et veés le ci, que ja la pais de mon signour le roi et de moi ne fust ja faite, se li siens cors ne l'eüst faite. — Certes, fait ele, je sai bien qu'il a fait plus pour moi que je ne porroie deservir, s'il n'avoit plus fait que la pais porchacie ; ne il ne me porroit nule chose requerre dont je le peüsse escondire belement. Mais il ne me requiert nule riens, ains est dolans et mas, [*b*] et ne fina onques puis de plourer qu'il conmencha a regarder vers ces dames. Et nonpourquant, je ne le

soupçonne pas d'en aimer aucune, mais peut-être craint-il que l'une d'entre elles le reconnaisse.

597. — Dame, fit Galehaut, cela ne vaut pas la peine d'en parler : mais ayez pitié de celui qui vous aime plus que lui-même ; cela étant, Dieu me vienne en aide, je ne savais rien de lui quand il eſt venu ici, si ce n'eſt qu'il redoutait d'être reconnu, et jamais il ne m'a rien révélé à son sujet. — J'en aurai la pitié que vous voudrez, dit la reine, car vous avez fait pour moi ce dont je vous priais et je dois donc bien faire ce que vous désirez ; mais il ne me demande rien. — Dame, fit Galehaut, bien sûr, il n'en a pas le pouvoir, car on ne peut aimer ce que l'on ne craint pas[1] ; mais je vous en prie pour lui, et si je ne le faisais pas, vous devriez y veiller de vous-même, car vous ne sauriez conquérir un plus riche trésor. — En vérité, acquiesça-t-elle, je le sais bien, et je ferai tout ce que vous me commanderez. — Grand merci, dame, dit Galehaut. Je vous prie donc de lui donner votre amour, de le prendre pour chevalier à jamais, et de devenir sa loyale dame votre vie durant : vous l'aurez ainsi rendu plus riche que si vous lui aviez donné le monde entier. — J'accepte donc, répondit-elle, qu'il soit tout à moi et moi toute à lui, et que les méfaits et les manquements à cet accord soient amendés par vos soins. — Dame, grand merci. Mais il faut un premier signe de cette entente. — Vous ne proposerez rien, dit la reine, que je ne fasse. —

---

mescroi pas d'amour que il ait vers nule d'eles, mais il doute par aventure que aucune ne le connoisse.

597. — Dame, diſt Galehols, de ce ne couvient il tenir parole : mais aiiés merci de celui qui plus vous aimme que soi meïsme, pour ce, si m'aït Diex, que je ne savoie de son couvine quant il vint ci, fors de tant qu'il se doutoit d'eſtre conneüs, ne onques plus ne[a] m'en descouvri. — Je en avrai, fait ele, tele merci com vous voldrés ; car vous m'avés fait ce que je vous requis, si doit bien faire ce que vous voldrés[b], mais il ne me proie de rien. — Dame, fait Galehols, certes il n'en a pooir, car on ne puet nule rien amer que on ne doute ; mais je vous em proi pour lui, et se je ne vous em proioie, si le devriés vous pourchacier, car plus riche tresor ne porriés vous mie conquerre. — Certes, fait ele, je le sai bien, et je en ferai quanques vous me conmanderés. — Dame, fait Galehols, grans mercis. Et je vous proi que vous li donnés voſtre amour, et que vous le prendés a voſtre chevalier a tous jors, et devenés sa loial dame a tous les jours de voſtre vie : et puis si l'avrés fait plus riche que se vous li aviés donné tout le monde. — Ensi, fait ele, l'otroi je, que il soit tous miens et je toute soie, et que par vous soient amendé tout li mesfait et li trespas des couvenans. — Dame, fait Galehols, grans mercis. Mais ore couvient conmencement de seürté. — Vous n'en deviserés ja chose, fait la roïne, que je

Alors, dame, donnez-lui un baiser devant moi pour marquer le début de vos loyales amours. — Je ne vois ici ni le lieu ni le temps d'un baiser. Ne doutez pas pourtant que je le ferais aussi volontiers que lui. Mais il y a là ces dames qui s'étonnent fort de ce que nous sommes restés ici si longtemps, et elles ne pourraient pas ne pas le voir. Pourtant, je lui donnerai volontiers ce baiser s'il le désire. » Et le chevalier en fut si heureux et si surpris qu'il ne put répondre ; il parvint seulement à prononcer : « Dame, grand merci !

598. — Ah ! dame, fit Galehaut, ne doutez pas de son désir, car il ne veut que cela ; sachez d'ailleurs que personne ne s'en apercevra, car nous nous rapprocherons tous les trois les uns des autres, comme si nous nous parlions en secret. — Pourquoi me ferais-je prier ? fit-elle. Je le souhaite plus que vous et lui. » Ils se penchèrent alors les uns vers les autres et firent semblant de se parler tout bas. La reine vit bien que le chevalier n'osait rien faire de plus, elle le prit elle-même par le menton et lui donna un long baiser devant Galehaut, tant et si bien que la dame de Malehaut s'en rendit compte. Puis la reine prit la parole, elle qui était une dame sage et valeureuse. « Beau doux ami, dit-elle au chevalier, vous avez tant fait que je suis vôtre. Et j'en suis très heureuse. Maintenant, prenez grand soin de garder la chose secrète comme il convient ; car je suis une des dames du monde dont on a dit le plus de bien, et si ma réputation se gâtait à cause de vous, ce serait un amour laid et bas. Et je

---

n'en face. — Dame, dont le baisiés devant moi par conmencement d'amour vraie. — Del baisier, fait ele, ne voi je ne lieu ne tans. Et ne doutés pas que je le fesisse autresi volentiers com il[r]. Mais ces dames sont illoc qui moult s'esmerveillent que nous avons ci tant fait, si ne porroit estre qu'eles ne le veïssent. Et nonpourquant, je le baiserai volentiers s'il velt. » Et il en est si liés et si esbahis qu'il ne puet respondre, fors que tant qu'il dist : « Dame, grans mercis !

598. — Ha ! dame ! fait Galehols, ne doutés pas de son voloir, que il i est tous. Et saciés que nus ne s'en apercevra, car nous nous trairons tout .III. ensamble, ausi com se nous conseillissons[a]. — De coi me feroie je proier ? fait ele. Plus volentiers le voldroie je que vous ne il. » Lors se traient tout .III. ensamble et font samblant de conseillier. Et la roïne [*c*] voit bien que li chevaliers n'en ose plus faire ; si le prent ele meïsme par le menton, si le baise devant Galeholt assés longement, si que la dame de Malohalt l'aperchut bien. Lors conmencha la roïne a parler, qui moult estoit sage et vaillans dame. « Biaus dous amis, fait ele au chevalier, je sui vostre, tant avés vous fait. Et moult en ai grant joie. Ore si gardés que la chose soit si chelee com il est mestiers ; car je sui une des dames del monde dont on a plus de biens oïs, et se mes los empiroit pour vous, chi aroit

fais appel à vous aussi, Galehaut, qui êtes plus sage : car si les choses tournaient mal pour moi, ce serait exclusivement par votre faute ; et de même, si j'en retire bonheur ou joie, c'est vous qui me les aurez donnés. — Dame, répliqua Galehaut, il ne saurait certes commettre de faute envers vous, mais j'ai fait ce que vous m'avez commandé. Il serait donc bien juste que vous prêtiez attention à une prière de ma part : je vous ai dit hier, en effet, que vous pourriez bientôt m'aider plus que je ne pouvais le faire pour vous. Je vous prie, par conséquent, de m'accorder sa compagnie. — Certes, fit la reine, si vous ne l'obteniez pas, vous auriez bien mal employé le grand effort que vous avez accompli pour lui. »

599. Puis elle prit le chevalier par la main droite et dit à Galehaut : « Je vous donne ce chevalier pour toujours, sauf pour ce qui m'en revient de longue date. Et vous, jurez-le ainsi », ajouta-t-elle à l'adresse du chevalier. Le chevalier le lui jura. Ensuite, la reine dit à Galehaut : « Savez-vous qui je vous ai donné ? — Certes non, dame, fit-il. — Je vous ai donné, reprit-elle, Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. » C'est ainsi qu'elle lui fit connaître le chevalier, qui en fut rempli de honte. Galehaut en éprouva plus de joie qu'il n'en avait jamais ressenti, car il avait souvent entendu dire, au hasard des rumeurs, que le roi Ban avait été un homme de grande noblesse, très puissant au combat et riche de terres. C'est ainsi que fut arrangée la première entente entre la reine et

---

laide amour et vilainne. Et a vous, Galeholt, em proi je, qui plus estes sages : car se maus m'en avenoit, ce ne seroit se par vous non ; et se je en ai ne bien ne joie, vous le m'avrés donnee. — Dame, fait Galehols, certes il n'en porroit pas vers vous mesprendre, mais je vous ai fait ce que vous me conmandastes. Ore si seroit bien mestiers que vous m'oïssiés d'une proiiere, car je vous dis ier que vous me porriés par tans mix aidier, que je vous. Si vous requier que vous m'otroiiés sa compaingnie. — Certes, fait ele, se vous i faliés, vous avriés mal emploiié le grant meschief que vous avés fait pour lui. »

599. Lors prent le chevalier par la main destre et dist a Galeholt : « Je vous doins cest chevalier a tous jours, sauf ce que je i ai eü avant. Et vous le creantés ensi », fait ele. Et li chevaliers li creante. Et puis dist a Galeholt : « Savés vous que je vous ai donné ? — Dame, fait il, naje. — Je vous ai donné, fait ele, Lanselot del Lac, le fil au roi Ban de Benuyc. » Et ensi le fait connoistre au chevalier, qui moult en a grant honte. Lors ot Galehols plus grant joie qu'il n'ot onques mais ; car il avoit assés oï dire, ensi com paroles courent, que li rois Bans avoit esté moult gentix hom et moult poissans d'armes et de terre. Ensi fu li premiers acointemens fais de la roïne

Lancelot du Lac par Galehaut, et pourtant il ne connaissait jusqu'alors Lancelot que de vue. C'était d'ailleurs pour cela que Lancelot lui avait fait promettre de ne pas lui demander son nom avant que lui-même ne le lui révèle, ou d'autres à sa place. Tous trois se mirent alors debout ; la nuit était déjà bien avancée, mais il faisait clair, car la lune s'était levée, et illuminait toute la prairie en amont. Ils s'en retournèrent donc tous les trois vers la tente du roi. Le sénéchal et les dames les suivirent jusqu'à ce qu'ils parviennent au niveau des tentes. Galehaut renvoya alors son compagnon, qui prit congé de la reine, puis traversa avec le sénéchal ; Galehaut quant à lui escorta la reine jusqu'à la tente du roi. Quand celui-ci les vit approcher, il demanda d'où ils venaient. « Seigneur, dit Galehaut, nous nous promenions dans ces prés avec cette petite compagnie. » Ils s'assirent alors et parlèrent de maint sujet ; la reine et Galehaut étaient très satisfaits. Au bout d'un moment, la reine se leva et alla se coucher dans la bretèche ; Galehaut l'y accompagna et la recommanda à Dieu, en disant qu'il irait dormir avec son compagnon pour le réconforter. « Ah ! dit la reine, comme vous avez raison ! Comme cela lui fera du bien ! »

600. Galehaut s'en alla donc ; il prit congé du roi et le pria de n'être pas ennuyé s'il allait dormir parmi ses gens, avec lesquels il n'avait pas passé la nuit depuis quelque temps. « Il me faut bien faire leur volonté, seigneur, expliqua-t-il, car ils m'aiment beaucoup. — Certes, répliqua monseigneur Gau-

---

et de Lanselot del Lac par Galeholt, et si ne l'avoit il onques conneü fors del veoir. Et por ce li avoit fait Lanselos creanter que il ne li demanderoit son non devant ce que il li deïst, ou autres pour lui. Lors se leverent tout .III. ; et ja anuitoit durement, mais cler faisoit, que la lune estoit levee : si veoit on moult cler par toute la praerie contremont. Lors s'en tournerent tout .III. encontremont les prés, droit vers le tref le roi. Et li seneshal Galeholt vient aprés entre lui et les dames, tant qu'il vinrent endroit les tentes. Et lors renvoie Galehols son compaignon et prent congié a la roïne, si s'en pasent outre entre lui et le seneschal ; et Galehols convoie la roïne jusqu'al tref le roi[a]. Et quant li rois les voit venir, si demande dont il viennent. « Sire, fait Galehols, nous venons de veoir ces prés a si poi de compaingnie come vous veés. » Lors s'assient[b] et parolent de maintes choses, si sont en[d]tre Galeholt et la roïne moult a aise. A chief de piece se lieve la roïne et vait couchier en la bretesche ; et Galehols le convoie jusques la et le conmande a Dieu, et dist qu'il ira jesir avoc son compaingnon, si le soulagera. « Ha ! fait la roïne, com vous avés bien dit ! Com il en sera plus a aise ! »

600. Lors s'em part Galehols, et prent congié au roi et dist qu'il ne li poist mie, que il ira jesir entre sa gent, ou il ne jut piecha. « Et il

vain, vous avez bien parlé. Car qui est entouré d'hommes de valeur doit les traiter avec beaucoup d'honneur. » Galehaut partit, et rejoignit son compagnon ; ils se couchèrent tous deux dans le même lit, et parlèrent de ce qui plaisait à leur cœur. La reine de son côté était toute joyeuse et très satisfaite : elle croyait avoir agi secrètement, bien plus que ce n'était le cas en réalité, car la dame de Malehaut avait observé tout ce qu'elle avait fait. Après le départ de Galehaut, la reine alla s'accouder à une fenêtre et s'abandonna aux pensées qui lui plaisaient. Ce que voyant, la dame de Malehaut s'approcha d'elle, la trouvant plus solitaire, et lui dit le plus discrètement possible : « Ah ! dame, comme il fait bon être quatre ensemble ! » La reine perçut très bien ce propos, mais elle ne répondit mot et fit semblant de n'avoir rien entendu. La dame ne tarda guère à répéter la même phrase ; la reine lui demanda pourquoi elle avait dit cela. « Dame, répondit l'autre, sauf votre grâce, je n'ajouterai rien, et peut-être ai-je déjà parlé davantage qu'il n'était convenable de ma part : car on ne doit pas s'immiscer de force dans l'intimité de sa dame ou de son seigneur, si on ne veut pas risquer leur haine. — Dieu me vienne en aide, répliqua la reine, vous ne pourriez rien me dire qui provoque ma haine, car je vous sais si sage et si courtoise que vous ne prononcerez jamais une parole qui aille contre ma volonté. Parlez donc clairement, je le veux et je vous en prie. — Dame, je

---

me couvient, fait il, sire, moult faire lor volenté, que moult m'aimment. — Certes, fait mé sires Gavains, moult avés bien dit. Car on doit moult honerer ses prodomes, qui les a. » Lors s'em part Galehols, et vint a son compaignon ; et se couchent ambesdoi en un lit, et parolent de ce dont lor cuer sont a aise. Et la roïne d'autre part est moult lie et moult a aise : si quide avoir ouvré moult plus celeement qu'ele n'a, car la dame de Malohaut a tout veü quan qu'ele ot fait. Quant Galehols s'en fu partis de la roïne, si s'en ala a une fenestre et conmencha a penser a ce que plus li plaisoit. Et la dame de Maloaut se traist pres de lui, la ou ele le voit plus seule, et dist[a] au plus celeement qu'ele pot : « Ha ! dame, conme est bone compaingnie de .IIII. ! » Et la roïne l'ot moult bien, si ne dist mot et fist samblant que rien n'en eüst oï. Et ne demoura gaires que la dame redist cele parole meïsmes ; et la roïne li demande pour coi ele avoit ce dit. « Dame, fait ele, sauve vostre grasse, je n'en dirai ore plus, que par aventure plus en ai dit que a moi ne couvenist : quar on ne se doit mie faire plus privee de sa dame ne de son signour c'on n'en est, que on n'en acuelle sa haïne. — Si m'aït Dix, fait la roïne, vous ne me porriés riens dire dont vous eüssiés ma haïne, car je vous sai tant sage et courtoise que vous ne diriés riens qui fust encontre ma volenté. Mais dites tout outreement, car je le voel et si vous em proi. — Dame, fait

vais donc le dire : j'affirme que quatre eﬅ un bon nombre, parce que j'ai vu la relation que vous avez nouée avec le chevalier qui vous a parlé en bas dans le verger. Or je sais bien que vous êtes la dame du monde qu'il aime le plus, et vous n'avez pas tort si vous l'aimez, car vous ne pourriez mieux placer votre amour.

601. — Comment ! fit la reine. Le connaissez-vous ? — Dame, répondit l'autre, oui. Il y a eu une époque où j'aurais aussi bien pu vous faire obﬅacle que vous pourriez le faire maintenant, car je l'ai tenu un an et demi dans ma prison ; c'eﬅ celui qui remporta l'assemblée des armes vermeilles, et aussi celle d'il y a quelques jours avec les armes noires. Ces armes, les noires et les vermeilles, c'eﬅ moi qui les lui ai procurées. L'autre soir, quand il vint au bord de la rivière, plongé dans ses pensées, et que je me suis hâtée de le prier de s'engager dans le combat, je ne l'ai fait que parce que je soupçonnais qu'il vous aimait ; et pourtant, j'ai cru à un moment que c'était moi l'objet de son amour. Mais il me révéla assez de ses sentiments pour me tirer de cette erreur. »

602. Elle commença alors à raconter comment elle l'avait tenu prisonnier un an et demi, pourquoi elle l'avait emprisonné, et pourquoi elle était venue à la cour du roi Arthur : elle retraça tout à la reine jusqu'à sa sortie de prison. « Expliquez-moi, fit son interlocutrice, pourquoi vous avez dit que quatre compagnons valaient mieux que trois ? Un secret eﬅ

---

ele, dont le dirai je. Je dis qu'il eﬅ moult bone compaingnie de .IIII., car j'ai veü un nouvel acointement que vous avés fait au chevalier qui parla a vous la aval el vergier. Si sai bien que vous eﬅes la dame el monde que il plus aimme, ne vous n'avés pas tort se vous l'amés, car vous ne porriés mix voﬅre amour emploiier.

601. — Conment ! fait la roïne. Connoissiés le vous ? — Dame, fait ele, oïl. Tele eure a eﬅé awan que je vous em peüsse ausi bien faire dangier conme vous feriés a moi, car je l'ai tenu an et demi en ma prison ; et c'eﬅ cil qui vainqui [*e*] l'asamblee des armes vermeilles, et celui devant ier as armes noires. Et les unes armes et les autres li baillai je. Et quant il vint l'autre soir sor la riviere pensis, et je me haﬅoie de lui mander que il feïﬅ d'armes, je nel faisoie se pour ce non que je souspeçonnoie qu'il vous amoit ; et si quidai je, tele eure fu, que il amaﬅ moi. Mais il me miﬅ tout fors del quidier, tant me descouvri de son pensé. »

602. Lors li conmence a conter conment ele l'ot tenu an et demi, et pour coi ele l'avoit pris, et pour coi ele eﬅoit venue a la court le roi Artu : treﬅout li diﬅ jusques a l'issue de sa prison. « Ore me dites, fait la roïne, pour coi me desiﬅes vous que la compaingnie de .IIII.[a] valoit mix que de .III. ? Mix eﬅ une chose celee de .III. que de .IIII. —

mieux gardé par trois personnes que par quatre. — Dame, c'eſt vrai. — Par conséquent, trois compagnons valent mieux que quatre, fit la reine. — Non, dame, dit l'autre, pas dans ce cas. Et je vais vous montrer pourquoi. Il eſt vrai que le chevalier vous aime : Galehaut le sait, et désormais ils en parleront plaisamment ensemble où qu'ils soient, car ils ne vont pas demeurer ici longuement. Et vous, vous reſterez toute seule, sans qu'aucune dame le sache sauf vous : vous n'aurez de la sorte personne avec qui partager vos pensées, et vous en porterez seule le poids. Mais s'il vous plaisait que je sois la quatrième de votre compagnie, nous nous réconforterions entre dames comme ils le feraient tous deux, et nous nous sentirions beaucoup mieux. — Savez-vous donc, fit la reine, qui eſt le chevalier ? — Dieu me vienne en aide, répondit la dame, non : vous avez bien entendu comment il se défie de moi. — Certes, dame, reprit la reine, vous êtes très clairvoyante : celui qui voudrait vous dérober quelque chose devrait être fort sage. Mais puisque vous avez surpris le secret et que vous m'avez demandé à faire partie de notre compagnie, vous en serez. Cependant, je veux que vous portiez aussi votre fardeau comme moi le mien.

603. — Dame, fit l'autre, je ferai tout ce que vous voudrez pour être admise dans un tel cercle. — Au nom de Dieu, répondit la reine, vous le serez : je ne saurais avoir de meilleure compagnie que la vôtre, même si j'en trouvais de plus riches. Mais je ne pourrai jamais me séparer de votre

---

Dame, fait ele, il eſt voirs. — Dont vaut miex, fait la roïne, la compaignie de .III. que de .IIII. — Dame, fet ele, non fait chi endroit. Et si vous dirai pour coi. Il eſt voirs[b] que li chevaliers vous aimme : si le set Galehols, et des ore mais s'en deporteront li uns l'autre en quel terre que il soient, car ci ne seront il mie longement. Et lors remanrés toute sole, si nel savra dame fors vous : si n'avrés a qui dire voſtre pensé, si porterés ensi toute seule le fais. Mais s'il vous pleüſt que je fuisse la quarte en la compaingnie, si nous souslacerienmes entre nous dames ausi com il entr'aus .II. feroient : si en seriens plus a aise. — Or me dites, fait la roïne, savés vous qui li chevaliers eſt ? — Si m'aït Dix, fait ele, naje, car vous avés bien oï conment il se raient vers moi. — Certes, dame, fait la roïne, trop eſtes apercevans : moult le couvenroit eſtre sage, qui riens vous volroit embler. Et puis que vous l'avés aperceü et que vous me requerés la compaingnie, vous l'avrés. Mais je vol que vous emportés autresi voſtre fais conme le mien.

603. — Dame, fait ele, je ferai quanques vos en volés faire outreement, pour si haute compaingnie avoir. — En non Diu, fait la roïne, et vous l'avrés, que meillour compaingnie ne porroie je mie avoir que la voſtre, encore fuſt ele plus riche. Mais je ne me porroie jamais de

personne, une fois que je me serai liée d'amitié avec vous ; en effet, une fois que j'ai commencé à aimer, personne n'aime autant que moi[1]. — Dame, fit celle de Malehaut, nous serons ensemble aussi souvent qu'il vous plaira. — Laissez-moi donc tout arranger, poursuivit la reine. Demain nous scellerons notre association à tous les quatre. » Puis elle lui raconta comment Lancelot avait pleuré en regardant dans leur direction. « Je sais bien, dit-elle, qu'il vous reconnaissait. Et sachez que c'est Lancelot du Lac, le meilleur chevalier du monde. » Elles conversèrent longuement, en se réjouissant de leur amitié toute neuve. La nuit, la reine ne voulut pas que la dame de Malehaut couche ailleurs que dans son lit ; celle-ci y consentit timidement, car elle redoutait fort de dormir avec une dame d'un rang si élevé. Lorsqu'elles furent allongées, elles se mirent à parler de ces nouvelles amours. La reine demanda à la dame de Malehaut si elle aimait quelqu'un, et elle répondit que non. « Sachez bien, ajouta-t-elle, que je n'ai aimé d'amour qu'une fois, et encore, ce ne fut jamais qu'un amour rêvé. » Elle dit cela à propos de Lancelot, qu'elle avait aimé autant qu'on peut le faire, sans en tirer jamais aucune autre satisfaction ; toutefois, elle ne voulut pas aller jusqu'à révéler qu'il s'agissait de lui. La reine, quant à elle, pensait qu'elle arrangerait une liaison entre la dame et Galehaut, mais elle ne voulait pas en parler avant de savoir si Galehaut avait déjà une amie, car dans ce cas elle ne lui en ferait pas la requête.

---

vous consivirrer, puis que je vous avrai acointie, car puis que je conmench a amer, nule riens n'aimme tant come jé. — Dame, fait ele, nous serons ensamble toutes les fois que il vous plaira. — Ore m'en laissiés covenir, fait la roïne. Car nous ferons demain la compaingnie de nous .IIII. » Lors li conte de Lanselot conment il avoit plouré quant il regarda vers eles. « Et je sai bien, fait la roïne, que il vous connoissoit. Et saciés que c'est Lanselos del Lac, li miudres chevaliers del monde. » Ensi parolent lon[*f*]gement entr'eles : si font moult grant joie de lor nouvel acointement. Et la nuit ne sousfri onques la roïne que la dame de Malohaut geüst s'avoc li non ; et ele i jut paourousement, car moult doutoit a jesir avoc si haute dame. Et quant eles furent couchies, si conmenchierent a parler de ces nouveles amours. Et la roïne demande a la dame de Malohaut s'ele aimme en nul lieu ; et ele respont que nenil. « Et saciés bien, fait ele, dame, c'onques n'amai par amours c'une fois, ne de celi amour ne fis je onques que le penser. » Et ce dist ele de Lanselot qu'ele avoit tant amé conme nus cuers puet plus amer autre, mais ele n'en avoit onques autre joie eüe ; et nonpourquant ne dist ele mie que ce avoit il esté. Et la roïne pense qu'ele fera les amours de li et de Galeholt, mais ele n'en velt parler devant que ele sace se[a] Galehols a amie, que lors ne li requerroit ele mie.

604. Le lendemain, elles se levèrent toutes deux de bon matin et s'en allèrent à la tente du roi, qui couchait là pour tenir compagnie à monseigneur Gauvain et aux autres chevaliers. La reine l'éveilla, et lui dit qu'il était bien mauvais de dormir encore à pareille heure. Puis, avec trois dames et une partie de leurs demoiselles, elles redescendirent par les prés jusqu'à l'endroit où leurs amours avaient commencé. La reine déclara à la dame de Malehaut qu'elle en aurait toujours plus de tendresse pour cet endroit; puis elle lui raconta en détail tout le comportement de Lancelot, et comment il était paralysé devant elle. Puis elle se mit à louer Galehaut, disant que c'était le plus sage chevalier du monde, et celui qui savait le mieux honorer ce qui en valait la peine. « Et certes, continua-t-elle, je lui raconterai quand il arrivera l'entente qui s'est créée entre vous et moi: sachez qu'il en sera très satisfait. Allons-nous-en car il ne tardera guère. »

605. Les dames s'en retournèrent donc. Lorsqu'elles revinrent au camp, elles trouvèrent le roi levé; il avait déjà envoyé chercher Galehaut, qui arriva bientôt. La reine lui raconta en effet comment la dame de Malehaut et elle étaient devenues amies. Mais auparavant la reine avait demandé: « Galehaut, par la foi que vous me devez, dites-moi la vérité. — Dame, fit-il, je n'y manquerai pas, sachez-le. — Je vous demande si vous aimez d'amour une dame ou une demoiselle, qui vous aime de son côté. — Dame, fit-il, non. Je vous le garantis.

---

604. L'endemain se leverent moult matin entr'eles .II., si en alerent au tref le roi, qui gisoit la pour mon signour Gavain et pour les autres chevaliers faire compaingnie; si l'esveilla la roïne, et dist que moult estoit mauvais, quant il a tele ore gisoit. Et lors se tournerent tout contreval les prés et .III. dames avoc eles et de lor damoiseles une partie, et alerent el lieu ou li acointemens fu fais des amours. Et dist la roïne a la dame de Malohalt que miex en ameroit la place a tous jours mais. Illoc conta la roïne a la dame de Malohalt[a] toute l'acointance de Lanselot et conment il estoit esbahis devant li. Lors reconmencha moult a loer Galeholt, et dist que c'est li plus sages chevaliers del monde et qui mix savoit honerer chose vaillant. « Et certes, fait ele, je li conterai ja quant il venra l'acointement de moi et de vous. Et saciés qu'il n'en fera mie petite joie. Ore en alons, quar il ne demourra[b] gaires qu'il ne viengne. »

605. Atant s'en tournent les dames. Et quant eles furent revenues, si fu li rois levés et ot envoié pour Galeholt. Et il vint moult tost. Et tantost li conta la roïne l'acointement de la dame de Malohalt et de li. Mais avant li dist la roïne: « Galeholt, dites moi voir, par la foi que vous moi devés. — Dame, fait il, si ferai je, bien le saciés. — Je vous demant se vous amés par amours dame ne damoisele, qui de vostre amor soit saisie. — Dame, fait il, naje. Ce vous creant je loialment.

— Savez-vous pourquoi j'en parle ? fit la reine. Mes amours ont suivi votre volonté, et je veux que les vôtres suivent la mienne. Savez-vous envers qui ? Envers une belle dame, sage et courtoise, de noble naissance, riche et très honorée.

606. — Dame, fit Galehaut, vous pouvez faire ce que vous voulez de ma personne et de mon cœur. Mais qui eſt celle à qui vous voulez que je sois ? — En vérité, dit la reine, c'eſt la dame de Malehaut. La voici. » Et elle la lui désigna du regard. Puis elle lui raconta comment la dame de Malehaut les avait épiés, comment elle avait eu Lancelot dans sa prison pendant un an et demi, et comment il s'en était sorti, et enfin que c'était à cause d'elle que Lancelot avait pleuré. « Et parce que je sais que c'eſt la dame la plus vaillante du monde, je veux arranger une liaison amoureuse entre elle et vous : car le plus vaillant chevalier doit bien avoir la plus vaillante amie. Lorsque vous et mon chevalier serez en terre étrangère, l'un pourra se plaindre à l'autre, et nous les dames, nous nous réconforterons mutuellement de l'absence de nos amis et nous partagerons nos joies, et chacune portera son fardeau de son côté. — Dame, fit Galehaut, voici ma personne et mon cœur ; faites-en ce que bon vous semblera, tout comme j'ai mis votre cœur là où je le voulais. » La reine appela alors la dame de Malehaut et lui dit : « Dame, vous êtes prête à faire tout ce que j'exigerai de vous ? — C'eſt vrai, dame. — Au nom de Dieu, fit la reine, je veux donner votre cœur et

---

— Savés vous, fait ele, pour coi je le di ? J'ai mes amours assises a voſtre volenté, et je voel que a la moie volenté faciés les vos amors. [*228a*] Et savés vous en quel lieu ? En bele dame et en sage et en courtoise, et assés haute feme et sage, et riche et de grans honors[a].

606. — Dame, fait Galehols, vous poés faire vo volenté et de mon cors et de mon cuer. Mais qui eſt ele, a qui vous volés que je soie ? — Certes, fait la roïne, c'eſt la dame de Maloaut. Et veés le la. » Se li mouſtre a l'oel. Et lors li conte conment ele les avoit agaitiés, et de Lanselot qu'ele avoit eü en sa prison an et demi, et conment il avoit a li finé ; et pour li fu ce que Lanselos avoit plouré. « Et pour ce que je sai qu'ele eſt la plus vaillans dame del monde, pour ce voel je que les amours soient par moi faites de vous[a] et de li : car li plus vallans chevaliers del monde doit bien avoir la plus vaillant amie. Et quant vous serés en eſtranges terres entre vous et mon chevalier, si se plaindra li uns a l'autre, et nous dames nous reconforterons ensamble de nos amis et ferons joie de nos biens, et portera endroit soi chascune son fais. — Dame, fait Galehols, veés ci le cuer et le cors ; si en faites a voſtre conmandement, autresi come je mis le voſtre cuer la ou je voloie. » Lors apele la roïne la dame de Malohalt, si li diſt : « Dame, vous eſtes apareillie de faire ce que je voldrai faire de vous ? — Dame, fait ele, il eſt voirs. — En non Dieu ! fait la roïne. Je voel

votre personne ! » Elle la prit par la main et offrit l'autre à Galehaut. « Seigneur chevalier, dit-elle, je vous donne à cette dame pour ami loyal et entier, de corps et de cœur. Et vous, dame, je vous donne à ce chevalier comme loyale amie de véritable amour. » Ils y consentirent tous deux, et la reine fit tant qu'ils échangèrent un baiser.

607. Ils décidèrent ensuite de s'entretenir tous les quatre la nuit suivante. « Et nous verrons, dit la reine, comment nous arranger. » Ils se levèrent alors et allèrent prier le roi d'entendre la messe : il répliqua qu'il n'attendait qu'elles. Ils se rendirent tous à l'église, puis, la messe terminée, le repas fut préparé et ils se mirent à table. Après avoir mangé, ils allèrent s'asseoir au chevet de monseigneur Gauvain et y demeurèrent quelque temps, puis ils rendirent visite aux autres blessés dont il y avait un certain nombre, et ensuite ils organisèrent leur rendez-vous à quatre à la nuit tombée. La reine déclara qu'ils agiraient différemment de la veille au soir, « car nous emmènerons mon seigneur le roi. Lancelot y viendra : qu'il ne craigne pas d'être reconnu, car il n'est pas facile d'identifier un homme qui veut se dissimuler et passer inaperçu. Et plus il y aura de monde, moins il y aura de mauvaises pensées. Nous pourrons ainsi nous rencontrer tous les jours aussi longtemps que le roi séjournera ici, alors qu'il serait impensable de nous rencontrer en secret. » Ils préparèrent leur rendez-vous de cette manière. À vêpres,

---

donner et cuer et cors de vous. » Lors le prent la roïne par la main et Galeholt par l'autre : « Sire chevaliers, je vous doins a ceste dame pour vrai ami loial et entier, et de cuer et de cors. Et vous, dame, doing je a cest chevalier conme loiaus amie de toutes vraies amours. » Et il l'otroient ambedoi. Si fait tant la roïne qu'il s'entrebaisent.

607. Aprés atournerent que il parleroient anquenuit tout .IIII. ensamble. « Et deviserons, fait la roïne, conment ce porra estre. » Atant se lievent et vont le roi semonre d'aler oïr messe, et il dist qu'il n'atendoit se eles non. Lors s'en vont tout au moustier. Et quant il orent messe oïe, li mengiers fu tous apareilliés : si s'aseent. Et quant il orent mengié, si vont asseoir devant mon signour Gavain et i furent une piece, puis alerent veoir les autres blechiés dont il en i avoit[a] une partie, et aprés si pourparlerent entr'aus de parler tout .IIII. a l'anuitier. Mais la roïne dist qu'il le feront tout autrement qu'il n'avoient fait la nuit devant, « car nous i menrons mon signour le roi. Et Lanselot i venrra, et n'ait garde que nus le connoisse, car il n'est [*b*] mie legiere chose d'un home connoistre puis qu'il se velt couvrir et celer ; et quant plus i avra gent, tant i avra de mains de male pensee. Ensi le porrons nous faire tous les jours que mé sires li rois sejournera, que plus celeement ne porroient mie parler ensamble. » En ceste maniere atournerent lor parlement. Et quant revint au

Galehaut rejoignit son compagnon et lui dit ce qu'il avait appris. Il y consentit. Lorsque l'heure de souper arriva, Galehaut commanda à son sénéchal de franchir l'eau avec son compagnon quand il le verrait descendre lui-même à travers prés avec le roi et la reine.

608. Là-dessus Galehaut s'en alla avec bon nombre de ses chevaliers richement vêtus et vint trouver le roi qui l'attendait pour le repas. Après souper, la reine dit au roi : « Seigneur, descendons nous divertir dans ces prés. » Il accepta et se mit en chemin avec Galehaut et une grande partie de leurs compagnons ; la reine y alla aussi, avec la dame de Malehaut et beaucoup de dames et de demoiselles. Lorsque le sénéchal les aperçut, il traversa la rivière avec Lancelot, et ils se joignirent à la compagnie du roi. Quand ils se furent assez promenés, ils s'assirent pour converser. Pendant qu'ils bavardaient de la sorte, le roi Yon vint parler au roi, car des messagers étaient venus lui dire qu'il devait retourner dans son pays ; il prit le roi à part et causa avec lui à voix basse un long moment. Pendant ce temps, la reine, Galehaut et la dame de Malehaut se levèrent ; Galehaut appela son compagnon, et ils s'éloignèrent tous les quatre en conversant jusqu'à ce qu'ils arrivent au bosquet d'arbrisseaux où ils s'assirent. La reine montra à Lancelot la dame de Malehaut qui l'avait longtemps tenu prisonnier, et il en fut tout confus ; elle dit en riant que ce méfait-là, il le lui avait caché. Ils restèrent dans cet endroit un long moment, sans se

---

vespre, si ala Galehols a son compaingnon et li dist ce qu'il avoit trouvé. Et il l'otroie. Et quant il fu ore de sousper, si conmanda Galehols a son seneschal que quant il le verroit venir contreval les prés avoc le roi et avoc la roïne, si passast outre entre lui et son compaingnon.

608. Atant s'em parti Galehols[a] a grant partie de ses chevaliers richement achesmés, et vint au roi qui l'atendoit au mengier. Aprés mengier dist la roïne au roi : « Sire, car nous alons esbatre tout contreval ces prés. » Et il l'otroie. Lors s'em part li rois et Galehols, et de lor compaingnons une grant partie ; et la roïne i revint, et la dame de Malohalt et dames et damoiseles a moult grant plenté. Et quant li seneschaus les vit, si passa outre, et Lanselos avoc lui ; et se metent en la compaingnie le roi. Et quant il orent assés alé, si s'aseent et commenchent a[b] parler. Et la ou il estoient ensi, vint li rois Yons au roi parler, car li message sont venu que aler l'en couvient en sa terre ; si apela le roi a une part et conseilla au roi grant piece. Et lors se leverent et la roïne et Galehols et la dame de Malohalt ; si apela Galeholt son compaingnon, et alerent entr'aus .IIII. parlant moult longement, tant que il vinrent au chief des arbrissiaus. Lors s'aseent. Et moustra la roïne a Lanselot la dame de Maloaut qui maint jour l'ot tenu en sa pri-

soucier de discussion ou de conversation, mais seulement d'étreintes et de baisers, à quoi ils se plaisaient fort. Après avoir passé ainsi pas mal de temps, ils s'en retournèrent à l'endroit où se trouvait le roi, et de là remontèrent jusqu'à sa tente, pendant que le sénéchal ramenait Lancelot à leurs pavillons. Et c'est ainsi qu'ils se rencontrèrent chaque nuit tous les quatre pour converser ensemble, sans qu'il soit question d'autres plaisirs.

609. Ils demeurèrent en ce lieu jusqu'à ce que l'état de monseigneur Gauvain s'améliore et qu'il se sente mieux : il lui tarda alors d'être dans son pays[1], et il dit au roi qu'il s'en irait très volontiers ; le roi répondit qu'il n'était resté là que pour lui, « et aussi pour Galehaut que j'aime beaucoup. — Seigneur, dit monseigneur Gauvain, vous le prierez demain de venir avec vous : s'il accepte, ce sera un grand honneur pour vous ; et s'il refuse, vous vous reverrez l'un l'autre dans peu de temps, s'il plaît à Dieu ». Le roi fut d'accord avec ce projet ; il vint trouver Galehaut et le pria de l'accompagner jusqu'à sa terre. Mais Galehaut dit qu'il ne pouvait en être question, car il avait beaucoup à faire dans son pays. « Et, ajouta-t-il, je ne demeurais ici que pour vous, et vous pour moi, je le sais bien. — Certes, fit le roi, c'est la vérité. Mais je vous prie, beau doux ami, de faire en sorte que je vous revoie le plus tôt possible. » Galehaut y consentit. Cette nuit-là les quatre amants furent ensemble, et sachez qu'il y eut

---

son, si en fu moult hontous ; et dist la dame tout en riant que cel larecin li avoit il celé. Illoques demourent grant piece, ne onques ne tinrent plait ne parole fors de baisier et d'acoler, come cil qui moult volentiers le faisoient. Et quant il orent une grant piece parlé, si retournerent la ou li rois estoit ; si en parvinrent a son tref amont, et li seneschaus en remena Lanselot a lor tentes[c]. Et en tel maniere parloient toutes les nuis ensamble entr'aus .IIII. sans parole d'autre deduit.

609. Ensi demourerent illoc tant que mes sires Gavains alega et mix se senti qu'il ne soloit ; se li tarda moult que il fust en son païs. Si dist au roi qu'il s'en iroit moult volentiers, et li rois dist qu'il n'estoit demourés se pour lui non, « et por [*c*] Galeholt que je moult aim[a]. — Sire, fait mé sire Gavains, vous li proiierés qu'il s'en viengne demain avoc vous : et s'il i vient, ce vous sera moult grans honours ; et s'il n'i[b] vient, vous le reverrés par tans, se Dix plaist, et il vous ». Ensi l'otroie li rois, et vint a Galeholt et li proie qu'il le convoit jusques en sa terre. Mais Galehols dist que ce ne puet estre, que moult a a faire en son païs ; « ne je, fait il, ne demouroie ci se pour vous non, et vous pour moi, ce sai je bien. — Certes, fait li rois, il est voirs. Mais je vous proi, biaus dous amis, que je vous revoie au plus tost que vous porrés[c] ». Et Galehols li otroie. La nuit furent tout .IIII. li amant ensamble ; et saciés que moult ot grant

bien du chagrin au moment de la séparation. Ils convinrent de se retrouver à la première assemblée qui aurait lieu au royaume de Logres.

Nouvelle quête pour Lancelot.

610. Ainsi les deux chevaliers se séparèrent-ils de leurs dames, pour lesquelles ils avaient beaucoup d'affection. La reine vint trouver le roi, et le pria de demander à la dame de Malehaut de s'en venir avec elle et de faire désormais entièrement partie de sa maison : « Car j'aime fort sa compagnie, dit-elle, et je crois qu'elle apprécie tant la mienne qu'elle me suivra sans trop se faire prier. — Certes, fit le roi, cela me convient parfaitement ». Il alla trouver la dame et l'en pria avec tant d'insistance qu'elle ne put faire autrement que de rester. Le lendemain matin le roi partit d'un côté, pour rentrer dans son pays, et Galehaut s'en alla de l'autre en emmenant son compagnon. Ils chevauchèrent tant, étape après étape, qu'ils arrivèrent dans la terre dont Galehaut était le seigneur, à savoir le royaume de Sorelois, qui est situé entre le pays de Galles et les Étranges Îles. Cette terre n'appartenait pas à Galehaut par héritage, mais il l'avait conquise par force sur le roi Glohier, un neveu du roi de Northumberland. Celui-ci avait été tué au cours de la guerre, et il n'avait laissé qu'une très belle petite fille dont la mère était morte à sa naissance. Galehaut la faisait élever avec honneur en attendant qu'elle grandisse ; il l'avait promise à l'un de ses propres neveux qui

---

angoisse au departir. Si misent jour de parler ensamble a la premiere assamblee qui seroit el roiaume de Logres.

610. Ensi se departent li doi chevalier de lor dames, car moult les proisoient. Et la roïne est au roi venue, se li proie que il proit a la dame de Malohaut qu'ele s'en viengne avoc lui, et des ore mais soit del tout en son ostel : « Car moult aim, fait ele, sa compaingnie, et je quit qu'ele aimme itant la moie, qu'ele i venra sans grant proiiere. — Certes, fait li rois, ce m'est moult bel. » Et li rois vint a la dame, se li proie tant qu'ele est remese autresi conme a force. Et au matin s'en tourne li rois d'une part, et s'en vait en son païs. Et Galehols s'en vait d'autre part, si en mainne son compaingnon. Et errerent tant par lor journees qu'il vint en la terre dont il estoit sires, et ce fu li roialmes de Soreloys, qui siet entre Gales et les Estranges Illes. Icele terre n'estoit mie Galeholt d'anchiserie, ains l'avoit Galehols gaaingnie par force sor le roi Glohier, un neveu au roi de Norhomberlande. Et cil avoit esté ocis en la guerre. Si estoit remese une soie fille petite, moult bele, dont la mere avoit esté morte au naistre. Celi faisoit Galehols garder moult honnereement tant qu'ele fust grans, si le devoit doner a un sien neveu qui moult estoit petis : se li avoit toute la terre de Soreloys otroie a l'ore que il seroit chevaliers. Et c'estoit la plus delitable terre qui fust

était encore très jeune, et auquel il avait prévu aussi de donner toute la terre de Sorelois quand il deviendrait chevalier. C'était la terre la plus plaisante qui soit parmi les îles de Bretagne, la plus riche en bonnes rivières, en belles forêts, en régions fertiles ; elle n'était pas très éloignée du territoire du roi Arthur. Galehaut aimait beaucoup y séjourner, car il appréciait énormément la chasse aux chiens et aux oiseaux ; et aussi, il s'y rendait parce que le royaume de Logres était tout proche. Le royaume de Sorelois, sur sa frontière avec la terre du roi Arthur, était entièrement bordé par une rivière profonde au courant rapide, que l'on appelait Assurne ; et pour le reste il était cerné par la mer. Il s'y trouvait des châteaux et des cités fortifiés extrêmement agréables, des murs, des bois et des montagnes, et de nombreuses autres rivières qui pour la plupart débouchaient dans l'Assurne : celle-ci se jetait dans la mer, si bien que depuis la terre du roi Arthur personne ne pouvait pénétrer en Sorelois sans la traverser d'abord. Ce n'était pas une rivière d'eau douce, car à sa source elle jaillissait de la mer et à l'embouchure elle s'y jetait.

611. De cette façon, le Sorelois était complètement fermé par rapport au royaume de Logres ; il n'y avait que deux passages pour les chevaliers errants, et il n'y en eut aucun autre aussi longtemps que durèrent les aventures dans le royaume et les îles environnantes. Ces deux passages étaient durs et cruels, car chaque entrée passait par une chaussée élevée, très étroite, qui n'avait pas plus de trois toises de large et plus de sept mille de long ; elle surplombait en outre

---

sor les illes de mer de Bertaigne, et la plus aaisie de bones rivieres et de bones forés et de plenturouses terres ; et si n'estoit mie granment loing de la terre le roi Artu. Si i plaisoit moult Galeholt a sejorner, quar trop amoit le deduit de ciens et d'oisiaus ; et si i estoit alés pour ce que li roialmes de Logres estoit pres. Li roiaumes de Sorelois par devers la terre le roi estoit tous clos d'une sole aigue qui moult es[*d*]toit roide et parfonde, si estoit apelee Assurne ; et de l'autre part estoit avironés de la mer. Et aprés i avoit chastiaus et cités fors et delitables et de murs et de bois et de montaingnes ; et d'autres aigues avoit assés en la terre, dont li plus chaoit en Assurne : et cele chaoit en mer, si que de la terre le roi Artu ne pooit nus entrer en Sorelois qui par Assurne ne passast avant ; ne ce n'estoit mie aigue douce, car li premiers chiés si sourdost de mer et li autres chiés chaoit en mer.

611. Ensi estoit Soreloys enclos par devers le roiaume de Logres ; se n'i avoit a chevalier errant que .II. passages, ne plus n'en i ot tant que les aventures durerent el roialme de Logres et es illes environ. Cil doi passage estoient assés felon et orguellous, car chascune entree estoit d'une chaucie estroite et haute qui n'avoit mie plus de .III. toises, et si avoit de lonc plus de .VII.M. ; et desous aigue

une eau qui par endroits avait plus de soixante-dix toises de profondeur. Telles étaient les deux chaussées ; à l'entrée de chacune d'entre elles, du côté de Logres, se dressait une haute tour fortifiée où était posté un chevalier, le meilleur qu'on puisse trouver, et dix hommes d'armes avec haches, épées et lances. Ils tenaient garnison dans les deux tours, pour conquérir honneur et gloire, et aussi parce qu'ils en escomptaient un salaire élevé. Et si un chevalier étranger arrivait à la chaussée pour passer outre, il lui fallait combattre le chevalier et les dix hommes d'armes. S'il parvenait à la franchir par la force, aussitôt son nom était écrit dans la tour, de sorte qu'il pouvait désormais toujours passer sans combattre ; mais s'il était vaincu, il restait à la merci du chevalier et des dix hommes qui gardaient la chaussée. Ce tour de garde durait un an entier. Et le conte dit qu'au temps où Merlin prophétisait les aventures à venir, le roi Loholt, le père du roi Glohier, qui était à l'époque le seigneur de Sorelois, avait fait construire ces deux chaussées, car il redoutait la destruction de sa terre. Pourtant, avant le début des aventures, il y avait bien d'autres moyens de franchir cette rivière, sur des ponts de bois ou par bateau ; mais dès qu'elles commencèrent, aucun chevalier étranger ne put traverser autrement que par ces deux chaussées.

612. C'est dans cette terre si bien isolée et fortifiée que Galehaut s'en alla séjourner avec son compagnon et les autres gens de sa maison. Il le fit pourtant avec moins de

---

en avoit, en tels lix estoit, plus de .LXX. Iteles estoient les cauchies ambesdoi et au chief de chascune devers Logres[a] avoit une tour haute et forte et en chascune avoit un chevalier, le meillour c'om pooit trouver, et .X. sergans a haches et a espees et a glaives : et cist estoient assis en chascune tour, pour pris et pour los conquerre, et pour hautes soldees que il atendoient. Et se chevaliers estranges venoit a la chaucie pour passer outre, combatre le couvenoit au chevalier et as x. sergans. Et s'il poooit passer outre par force[b], tantost estoit mis li nons de lui en escrit laiens, si i pooit a tous jours passer sans combatre ; et s'il estoit conquis, il remanoit en la merci au chevalier et as .X. sergans qui gardoient la chaucie, et ceste garde lor couvenoit faire un an entier. Et si dist li contes que au tans que Merlins profetisa les aventures qui estoient a avenir, fist li rois Lohols faire ces .II. chaucies, li peres au roi Glohier, qui a cel tans estoit sires de Soreloys, pour ce que il doutoit la destrusion de la terre. Et nonpourquant, ançois que les aventures conmenchaissent a avenir, avoit sor cele aigue assés d'autres passages de fust et de nés passans ; mais si tost com eles conmencierent, nus chevaliers estranges n'i passa se par ces .II. chaucies non.

612. En chele terre qui si estoit fors et close s'en ala Galehols sejourner entre lui et son compaingnon et les autres gens de son

monde que d'habitude car dans la mesure du possible il se dissimulait afin que personne ne s'aperçoive de sa situation ; et personne ne savait le nom de son compagnon, à l'exception des deux rois qui avaient été ses garants. Ils demeurèrent de la sorte longuement au royaume de Sorelois ; ils ne manquaient pas de se divertir en chassant, dans les bois ou en rivière, mais aucune distraction ne leur plaisait puisqu'ils ne pouvaient être avec la créature du monde qu'ils aimaient le plus. Cependant Galehaut réconfortait beaucoup son compagnon en lui conseillant de ne pas s'inquiéter, car ils auraient bientôt des nouvelles. Le premier mois après leur arrivée en Sorelois, la Dame du Lac envoya Lionel à Lancelot, et lui demanda de le garder auprès de lui jusqu'au moment où il voudrait être chevalier. Lancelot le fit volontiers, il l'accueillit avec joie et lui témoigna beaucoup d'affection : le grand plaisir de voir son parent lui fit oublier une bonne partie de son chagrin. Le jeune homme s'appelait Lionel en raison d'un grand prodige qui avait eu lieu à sa naissance. En effet, à l'instant où il sortit du corps d'Évaine, sa mère, on découvrit sur sa poitrine une tache vermeille en forme de lion ; et l'enfant avait étreint sa mère par le cou de ses deux bras comme s'il voulait l'étrangler. On considéra cela comme un prodige, et c'est pour cette raison que l'enfant fut appelé Lionel. Il accomplit par la suite bien des exploits, comme en témoigne le conte de sa vie ; et la tache resta longtemps sur sa poitrine. Mais le conte se tait à son sujet et revient au roi Arthur.

---

ostel. Mais ce fu plus priveement qu'il ne soloit, car a son pooir se couvroit, que nus hom son couvine n'a[*e*]perceüst ; ne nus ne savoit le non de son compaingnon ne mais que li doi roi qui avoient esté si pleges[a]. Ensi sejournerent grant piece el roiaume de Sorelois. Si avoient assés de deduit de rivieres et de bois, mais nus deduis ne lor plaist quant il ne pooient estre avoc la riens que il plus amoient. Mais Galehols conforte moult son compaingnon et li dist qu'il ne s'esmait mie, car il orroient nouveles par tans. Et dedens le mois que il furent venu en Sorelois envoiia la Dame del Lac Lyonnel a Lanselot, et li manda qu'il le retenist tant qu'il volroit estre chevaliers. Et Lanselos le retint, si en fist moult grant joie et si le tint moult chier, car la grant joie de son charnel ami li fist une grant partie de son mal oublier. Et li vallés avoit non Lyonniaus pour une grant merveille qui avint a son naistre, car si tost com il issi del cors Evaine sa mere, si trouva on une tache vermeille enmi son pis qui estoit en fourme d'un lyon ; et li enfes l'avoit embrachié a .II. bras parmi le col, autresi conme pour estrangler. Ceste chose fu esgardee a mervelle, et pour ce fu li enfes apelés Lyonniaus, qui puis fist assés de hautes proueces, si com li contes tesmoigne de sa vie ; et moult dura la tache enmi son pis. Mais de lui se taist li contes et parole del roi Artu.

613. Le conte dit qu'après son retour sur ses terres, le roi Arthur s'appliqua à traiter ses gens avec honneur : il tint de riches cours, organisa de grandes fêtes, et distribua beaucoup plus de dons qu'à l'accoutumée. Et il alla de ville en ville, séjournant dans chacune et obéissant aux enseignements de son maître ; de leur côté la reine et la dame de Malehaut menaient une vie très agréable. Si les deux chevaliers étaient malheureux en terre lointaine, ils ne devaient pas se plaindre, car les dames n'étaient pas non plus en repos, et ne prenaient plaisir qu'à parler de leurs amours. Après le retour du roi, il ne s'écoula pas longtemps avant que monseigneur Gauvain soit à peu près guéri et recommence à chevaucher dans les bois et à pratiquer d'autres divertissements de ce genre ; il avait recouvré pour l'essentiel sa force et sa beauté. Pourtant, il ne fut jamais par la suite aussi vigoureux qu'auparavant, bien qu'il ait encore accompli maint beau coup d'épée et de lance. La joie fut grande à la cour du roi Arthur quand on le vit rétabli.

614. Après avoir séjourné à Logres, à Camaalot, à Carlion et dans d'autres bonnes villes, le roi Arthur se sentit attiré par Cardeuil[1], car c'était la ville où il préférait résider, tant elle était bien construite et bien pourvue. Mais avant de s'y rendre, il fit savoir qu'il y tiendrait un lit de justice et commanda que toutes les affaires d'importance y soient de partout portées. Peu de temps après le roi arriva avec un grand cortège et y passa quinze jours entiers : chaque jour

---

613. Or dist li contes que quant li rois Artus fu repairiés en sa terre, si se pena moult de ses gens honerer : si tint les grans cours et les riches festes, et donna assés plus qu'il ne soloit. Si vait par totes ses bones viles sejournant et fait les enseignemens[a] son maistre. Si mainnent moult bone vie entre la roïne et la dame de Maloaut ; et se li doi sont a malaise en lontain païs, de rien de se doivent plaindre, car les dames ne sont mie a repos ne a riens ne se delitent, fors a parler de lor amours. Aprés ce que li rois fu re[f]pairiés, ne demoura gaires que mé sires Gavains fu auques garis et chevaucha em bois et en autres deduis ; et moult li fu sa force revenue et sa biautés. Et nonpourquant, onques puis ne fu en si grant vigor com il avoit esté devant, et si fist il puis maint biau cop d'espee et de lance. Et moult en fu grans la joie en la court le roi Artu, quant on le vit respassé.

614. Quant li rois ot esté a Logres et a Camaalot et a Carlion et as autres bones viles, se li traist li cuers a Carduel, car ce estoit la vile ou il plus volentiers sejournoit, car trop estoit bien seans et aaisie. Mais ançois qu'il i venist, fist savoir qu'il i tenroit jour de plait, et conmanda que tout si grant affaire venissent la de partout. Aprés i vint li rois a moult grant compaingnie et i demoura .xv. jours entiers :

il tint une grande cour, plus riche de jour en jour ; pas une journée ne s'écoula sans qu'il distribue tant de dons que tout le monde se demandait avec étonnement d'où il tirait toutes les richesses qu'il offrait, et chaque jour sa cour était plus abondante en présents et en vivres. Avant la fin des deux semaines, toutes les affaires importantes furent menées à leur terme, car le roi avait dans son entourage des gens qui favorisaient le droit et refoulaient le tort. Au bout de quinze jours, un mardi, à ce que dit le conte, la reine et la dame de Malehaut étaient ensemble : elles avaient projeté de fixer la date d'une assemblée pour rencontrer leurs amis. Mais il survint un contretemps car le conte dit que le roi, alors qu'il était assis à table et mangeait le premier service, se plongea dans de sombres pensées et se mit à pleurer en s'appuyant sur un petit couteau. Il demeura longtemps absorbé dans ces tristes réflexions, tant et si bien que le sénéchal Keu le remarqua et le montra à monseigneur Gauvain et à ses compagnons, qui étaient six à faire le service : il y avait monseigneur Yvain, Lucan le Bouteiller, Sagremor le Démesuré et Girflet, le fils de Do. Lorsqu'ils virent le roi si pensif, ils demeurèrent tout ébahis ; mais monseigneur Gauvain dit qu'il saurait bien régler le problème. Il appela un serviteur et lui ordonna : « Va vite trouver cette demoiselle qui assure le service de la coupe devant mon seigneur le roi et demande-lui de venir me parler ; et toi,

---

et chascun jour tint court esforcie, hui bien riche et demain plus riche ; ne onques ne fu jours que il ne donnast tant que tous li mondes s'en esmerveilloit ou toutes ces richoises estoient prises que il donnoit, et chascun[a] jour esforçoit sa cours de dons et de viandes. Et ains que li .xv. jour fuissent[b] acompli, furent auques si grant affaire trait a chief, car il avoit tels gens en sa compaingnie qui volentiers trairoient le droit avant et bouteroient les tors ariere. Et au chief de .xv. jours sor un mardi, ce dist li contes, estoit la roïne et la dame de Maloaut ensamble, si devoient le jour mouvoir parole d'une assamblee pour parler a lor amis. Mais uns destourbiers lor courut sore, si que li contes dist, que quant li rois se seoit au mengier et il ot le premier més eü, si chaï en un penser si grant qu'il en oublia la feste et le mengier, si conmencha a penser moult durement et a plourer des ex de la teste ; et fu apoiiés sor un coutelet. En iceste maniere pensa moult longement, tant que Kex li seneschaus s'em prist garde, sel moustra a mon signour Gavain et a ses autres compaingnons, dont .VI. en i avoit qui servoient : si i estoit mé sire Yvains et Lucans li Bouteilliers et Saygremors li Desreés et Girflés le fix Do. Et quant il virent le roi si pensiu, si furent tout esbahi ; et mé sire Gavains dist qu'il em penseroit bien. Lors apele un vallet et si li dist : « Va tost a cele damoisele qui devant mon signour le roi sert de la coupe, se li di qu'ele viengne

tiens la coupe jusqu'à ce qu'elle revienne. » À cette époque en effet une jeune fille était venue à la cour, que l'on appelait Lore de Cardeuil parce qu'elle avait été élevée à Cardeuil; mais elle était originaire du royaume de Norgales, qui appartenait à la sœur du roi Arthur[2]. Son père avait été grand échanson de la terre de Logres, et elle en avait repris la fonction dès son arrivée à la cour. C'était l'une des plus belles dames du monde. L'écuyer alla trouver la demoiselle et lui délivra le message de monseigneur Gauvain. Et elle lui donna la coupe et se rendit auprès du neveu du roi, qui lui déclara : « Belle cousine, allez à mon seigneur le roi et dites-lui que nous lui demandons, par la foi qu'il nous doit, de nous révéler à quoi il pense, et qu'il nous le fasse savoir tout comme il veut connaître nos propres pensées. » La demoiselle vint se placer devant le roi et s'agenouilla, mais elle ne savait comment oser s'adresser à lui. Il était appuyé sur un petit couteau, si bien que la lame pliait. Il n'y avait là aucun chevalier qui ne fût tout ébahi de cette absence du roi, et la plupart des convives avaient cessé de manger.

615. Alors la demoiselle prit la nappe et la tira à elle; le couteau glissa, la main du roi cogna la table, et il s'arracha à ses pensées pour regarder autour de lui. La demoiselle prit la parole : « Seigneur, monseigneur Gauvain et les cinq chevaliers qui servent avec lui m'envoient ici pour vous demander, par la foi que vous leur devez, de leur révéler ce à quoi vous avez si longuement réfléchi : ils veulent en effet le savoir

---

a moi parler, et tu tiengnes la coupe tant qu'ele reviengne. » A cel tans estoit venue a court une damoisele qui avoit a non Lore de Cardoel, [*229a*] et pour ce estoit ensi apelee que a Cardueil avoit esté nourrie. Si estoit nee del roiaume de Norgales de la serour le roi Artu; si avoit esté ses peres maistres bouteilliers de la terre de Logres, et cele prist le mestier si tost com ele vint a court. Et estoit une des plus beles dames del monde. Et li esquiers vint a la damoisele et li dist les paroles mon signour Gavain. Et ele li baille la coupe, et s'en vient a mon signour Gavain[c]; et il li dist : « Bele cousine, alés a mon signor le roi et li dites que nous li mandons par la foi que il doit a nous que il nous die a coi il pense, et qu'il le nous mant, tout autresi com i velt savoir nos pensers. » Et la damoisele vint devant le roi et s'ajenoulle, et ne set conment ele l'ost araisnier. Et il fu apoiiés sor le coutelet, si que toute l'alemele en fu ploie; si n'avoit laiens chevalier qui de son penser ne fust esbahis, et li pluisour en avoient laissié le mengier.

615. Lors prist la damoisele la nape, si le traist a li; et li coutiaus eschape, et la mains le roi fiert[a] sor la table, et il laist son penser et regarde entour lui. Et la damoisele li dist : « Sire, cha m'envoie mé sires Gavains et li .v. chevalier qui avoc lui servent : si vous mandent,

tout comme vous voulez connaître leurs pensées. » Le roi la dévisagea d'un air très effrayé. « Allez leur dire, répondit-il, de me laisser en paix pour le moment ; car s'ils savaient à quoi je pense, ils ne me poseraient plus jamais la question. » La demoiselle vint répéter aux chevaliers les paroles du roi. Ils en furent très troublés, et monseigneur Gauvain assura que les choses n'en resteraient pas là. « Belle cousine, retournez au roi et dites-lui que nous lui redemandons, au nom de la foi qu'il nous doit, de nous révéler à quoi il a pensé pendant si longtemps. » La jeune fille transmit le message au roi ; la mine de celui-ci s'assombrit. « Puisqu'ils ne veulent pas me laisser en paix, fit-il, je leur répondrai. Allez, et dites-leur que je pense à leur grande honte. » La jeune fille alla le leur répéter ; en entendant ces mots, ils furent si ébahis qu'ils restèrent silencieux un moment. Puis monseigneur Yvain déclara : « Nous ne devons pas accepter cette situation ; allons trouver le roi, et nous saurons comment il a pensé à notre grande honte. » Ils s'avancèrent en effet devant le roi, à qui ils s'adressèrent ainsi : « Seigneur, vous nous avez fait dire que vous avez songé à notre grande honte. Nous vous prions et vous requérons comme à notre seigneur lige, par la foi que vous nous devez, de nous expliquer ce qu'il en est de cette grande honte. — Certes, fit le roi, si vous m'en croyez, vous laisserez les choses en l'état ; car l'affaire est si grave que vous ne pourriez pas la réparer. »

---

sor la foi que vous lor devés, que vous lor mandés a coi vous avés si longement pensé, car il le voelent savoir autresi com vous volés savoir lor pensee. » Et li rois regarde moult esfereement. « Ore alés, fait il, et si lor dites qu'il me laissent ester a tant ; car s'il savoient a coi je pense, il nel me demanderoient ja. » La damoisele vint as chevaliers, si lor dist la parole le roi. Si[b] en sont moult esbahi, et mé sire Gavains dist que ensi ne remandra il mie. « Bele cousine, alés et se li dites que encore li requerons nous sor la foi que il nous doit que il nous mant a coi il avoit si durement pensé. » Et cele vint au roi, se li dist. Et li rois fist plus laide ciere que il n'avoit fait devant, et dist : « Puis qu'il ne me voelent laissier ester, je lor manderai. Alés, si lor dites que je pens a lor grant honte. » Et la pucele lor vait dire ; et quant il l'oent, si en sont si esbahi qu'il ne dient mot d'une grant piece. Et lors dist mé sire Yvains : « Ensi ne le devons nous pas sousfrir ; mais alons devant lui, si orrons conment il a pensé a nostre grant honte. » Et il en viennent devant le roi, si li dient : « Sire, vous nous avés mandé que vous avés pensé a nostre grant honte. Et nous vous proiions et requerons com a nostre signour lige, sor la foi que vous nous devés, que vous nos [*b*] dites conment ce est a nostre grant honte. — Certes, fait li rois, se vous m'en creés, vous le lairés ester a tant ; car la chose est si grans que vous nel porriés amender. »

Mais eux répondirent qu'il n'en était pas question et insistèrent pour qu'il leur révèle de quoi il s'agissait. « Eh ! bien, je vais vous le dire, déclara finalement le roi, puisque vous ne voulez pas laisser tomber l'affaire. Il est vrai que je pense à votre grande honte. Ne vous souvenez-vous pas que vous étiez quarante des meilleurs chevaliers de ma maison, choisis sous serment pour aller chercher le chevalier aux armes vermeilles qui avait remporté l'assemblée qui m'avait opposé à Galehaut, et la suivante, si je ne me trompe ? Et vous aviez juré, tous les quarante, que vous ne reviendriez pas sans le chevalier, ou sans avoir des informations sûres à son sujet : pourtant vous êtes tous revenus, au grand complet, sans amener le chevalier et sans en avoir de nouvelles certaines, et encore maintenant je ne sais rien de lui. J'en conclus que vous êtes tous des incapables, des faibles et des parjures : c'est à cette honte que je pensais.

616. — Certes, fit monseigneur Gauvain, vous avez raison. En conséquence, il n'est pas juste que vous nous toléreriez en votre compagnie, puisque nous sommes déshonorés. Mais en ce qui me concerne, je ne vous causerai plus de honte. » Il se dirigea vers une fenêtre et tendit la main en direction d'une église qu'il apercevait de là, puis il déclara si haut que tous dans la salle l'entendirent : « Que Dieu et tous ses saints me viennent en aide ! Je n'entrerai jamais dans la maison de mon seigneur le roi, dans la mesure du possible, avant d'avoir trouvé le chevalier, s'il peut l'être. Et vous, sei-

---

Et cil respondent que ensi nel lairont il mie a lor pooirs et toutes-voies li[c] proient que il lor die. « Et jel vous dirai, fait li rois, puis que vous nel volés laissier ester. Il est voirs que je pensoie a vos grans hontes. Dont ne vous membre il que vous fustes .XL. des miudres chevaliers de ma maison, tout esleü par sairement pour aler querre le chevalier as armes vermeilles qui l'asamblee vainqui de moi et de Galeholt, et l'autre aprés, si com je quit ? Et vous jurastes tout .XL. que vous ne revenriés sans le chevalier ou sans vraies enseignes de lui : si vous en venistes tout .XL., c'onques le chevalier n'amenastes ne enseignes vraies n'en aportastes ; ne encore n'en sai je nule certainne chose. Si vous en apel tous faillis et recreans et parjures : et c'est la honte a coi je pensoie.

616. — Certes, fait mé sire Gavains, vous avés droit. Si n'est pas drois que vous nous sousfrés en vostre compaingnie, puis que nous sonmes honni. Mais endroit de moi ne vous ferai je plus de honte. » Lors se traist vers une fenestre et tent sa main vers un moustier que il voit, et dist si haut que tout l'oent par toute la sale : « Si m'aït Dix et tot li saint, je n'enterrai jamais en la maison mon signour le roi[a] a mon pooir, devant ce que je avrai le chevalier trouvé, si trouvés puet estre. Et vous, signour chevalier qui chaiens

gneurs chevaliers qui êtes ici, je vous annonce à tous que je m'en vais. » Sur ces mots monseigneur Gauvain s'en alla à son logement, et les cinq qui l'accompagnaient en firent autant. La rumeur se répandit partout, si bien que toute la salle ne tarda pas à connaître les raisons du départ de monseigneur Gauvain : une partie des chevaliers qui avaient participé à la quête l'entendirent, et quatorze d'entre eux réagirent aussitôt : il n'y en avait pas davantage sur place car les autres étaient à leurs affaires. Ces quatorze coururent s'armer avec les six, qui étaient déjà en train de prendre leurs armes. Le roi était resté tout ébahi, et s'était très vite aperçu qu'il avait trop parlé : il aurait volontiers rattrapé ses accusations s'il l'avait pu, mais il savait bien qu'il ne parviendrait pas à lui seul à les arrêter ; il en éprouvait un tel chagrin qu'il manquait d'enrager. Il se leva de table en hâte et vint très vite trouver la reine, à qui il demanda de s'efforcer de retenir Gauvain son neveu ; et elle lui dit qu'elle y parviendrait bien. Puis elle se rendit au logement de monseigneur Gauvain, et le trouva déjà à cheval, tout armé à l'exception de ses gantelets. En la voyant, il se précipita vers elle en souriant, en homme qui ne se laissait jamais déconcerter. « Seigneur, lui dit la reine, vous vous en allez pour cette quête. — Oui, dame. — Je vous prie alors, par la foi que vous devez à mon seigneur le roi et à moi-même, de m'accorder un don. — Dame, je ne sais quel don vous voulez. Mais je ne resterais pour rien au monde. Et par la foi que je vous dois, quand

---

estes, je vous dis bien a tous que je m'en vois. » Lors s'em part mé sires Gavains et s'en vait a son ostel, et tout li .v. qui avoc lui estoient venu s'en vont a lor ostels. Et la parole s'espant par laiens, si que par toute la sale sot on pour coi mé sire Gavains s'en ala : si l'oïrent une partie des chevaliers qui en la queste avoient esté ; et saillirent sus bien jusques a .xiv., que plus n'en avoit laiens, car li autre estoient en lor affaires. Cil .xiv. se coururent armer avoc les autres .vi., qui ja s'armoient. Et li rois fu remés moult esbahis, et s'aperçoit bien que il avoit folement parlé : si s'en repentesist moult volentiers s'il peüst ; mais il set bien que par soi nes retenra il pas, si en ot tel duel que pour un poi que il n'esrage. Si saut fors de la table et vint a la roïne moult grant aleüre, et dist qu'ele mete painne a Gavain retenir son neveu ; et ele dist qu'ele le retenra bien. Lors s'en [*c*] vait la roïne a l'ostel mon signour Gavain, si voit qu'il est ja montés et armés fors de ses mains. Et quant il le voit, se li court encontre a lie chiere, conme cil qui nule fois n'estoit esbahis. Et la roïne li dist : « Sire, vous en alés en cele queste[b]. — Dame, fait il, voire. — Or vous proi je, par la foi que vous devés a mon signour le roi et a moi, que vous me donnés un don. — Dame, fait il, je ne sai quel don vous volés. Mais il n'est riens nule pour coi je remansisse. Car par la

bien même je vous l'aurais juré, je romprais ma promesse sans hésiter. »

617. En entendant ces propos, la reine comprit bien que les prières seraient inutiles ; elle reprit toutefois : « Cher neveu, où irez-vous ? Vous allez en quête, et vous ne savez pas en quête de qui. Et vous laissez votre oncle si misérable que je ne l'ai jamais vu auparavant dans un tel état ; en outre, tous les chevaliers qui faisaient partie de cette quête à l'origine ne sont pas ici : agissez comme il convient, retardez cette quête jusqu'à ce que tous vos compagnons puissent y être, et réconfortez le roi du même coup. — Dame, répliqua monseigneur Gauvain, il y a ici une partie des chevaliers qui ont participé à la quête, et chacun doit en être pour se justifier de l'accusation : car mon seigneur le roi nous a traités de faibles et de traîtres. Qui voudra venir, qu'il vienne ! Mais par la foi que je vous dois, je peux mourir dans cette quête mais je n'entrerai pas dans la maison de mon seigneur avant d'avoir trouvé le chevalier et d'en apporter de telles preuves que l'on devra bien m'en croire. Et pourtant, je ne sais où il est ni comment il se nomme. — Faites au moins cela pour moi, dit la reine : venez vous présenter au roi avant de lacer votre heaume. » Il y consentit. La reine appela une de ses suivantes et lui intima l'ordre d'aller rapporter au roi qu'elle ne pouvait parvenir à retenir monseigneur Gauvain, et qu'il le fasse supplier par toute la cour[1]. La jeune fille s'exécuta. Le roi rassembla ses chevaliers et leur expliqua son pro-

---

foi que je vous doi, se je le vous avoie creanté, si vous en fauroie je del tout. »

617. Quant la roïne l'ot, si set bien que proiiere n'i avroit mestier, mais toutesvoies li dist : « Biaus niés, ou irés vous ? Vous alés querre, et si ne savés qui. Et si laissiés vostre oncle le roi si dolant que mais si dolant ne le vi ; ne tout li chevalier qui furent en ceste queste n'i sont mie : mais faites le bien, si remanés tant que vostre compaingnon i soient tout ; si metés le roi a aise. — Dame, fait il, des chevaliers qui furent en la queste i a il chaiens une partie, et chascuns i doit estre pour lui esloiauter ; car mé sires li rois nous a tous tenus pour recreans et pour traïtours. Et qui voldra, il i vendra. Mais par la foi que je vous doi, morir puis je en la queste, mais je n'enterrai jamais en la maison le roi mon signour devant ce que je avrai trouvé le chevalier et que je en aporterai tels enseignes que je en deverai bien estre creüs ; et si ne sai je ou il est ne en quel lieu, ne conment il a a non. — Tant, fait la roïne, faites pour moi que vous venés devant le roi, ains que vous aiiés lacié vostre hialme. » Et il l'otroie. Et la roïne apele une soie pucele, si li dist qu'ele aille dire au roi qu'ele ne puet metre fin a mon signour Gavain retenir ; et qu'il li face crier merci a toute la court. Et ele li vait dire. Et li rois apele ses che-

blême, les priant tous de chercher à retenir monseigneur Gauvain par des supplications et des flatteries. Les chevaliers sortirent de la salle à la suite du roi et virent monseigneur Gauvain tout armé, la tête et les mains nues. Le roi s'avança à sa rencontre et l'implora de tout son cœur de rester jusqu'à ce que tous les autres qui avaient fait partie de la quête soient présents. Mais monseigneur Gauvain ne voulut rien entendre. Le roi regarda alors les chevaliers qui l'entouraient, et ils se laissèrent tomber aux pieds de Gauvain. À ce spectacle, monseigneur Gauvain fut si désolé qu'il faillit enrager ; et toutes les dames et les demoiselles se mirent aussi à genoux devant lui en lui demandant d'avoir pitié et de rester. Mais il déclara que c'était en vain qu'ils se comportaient de la sorte, qu'il ne resterait que pour deux raisons : si le roi son seigneur était privé de son trône ou déshonoré ; « mais, ajouta-t-il, ce n'est pas le cas, à ce que je vois ».

618. Sur ce il laça son heaume ; ses compagnons — ceux qui devaient aller avec lui — étaient tout prêts. Lorsque le roi comprit qu'il n'était pas possible de le retenir, il se laissa lui-même tomber à ses pieds. Monseigneur Gauvain le releva. « Pour l'amour de Dieu, lui dit-il, ne me retenez pas au détriment de mon honneur ! Je resterai, si vous le voulez, mais demain, je le jure sur les reliques de cette église » — il étendit la main en direction d'une chapelle proche —, « je monterai à cheval dès que j'en aurai l'occasion, et jamais

---

valiers, si lor conte son grant anoi, et que chascuns soit proiiés de mon signour Gavain retenir par proiieres et par losenges. Et cil vienent aprés lui fors de la sale, et voient mon signour Gavain armé fors de la teste et des mains. Et li rois li vint encontre, se li proie de tout son pooir qu'il remaigne tant que tot li autre soient laiens, cil qui en la queste avoient esté ; mais mé sires Gavains ne le velt de riens escouter. Et li rois esgarde les chevaliers qui devant lui estoient : et il se laissent chaoir a terre par devant lui. Et quant mé sires Gavains voit ce, si en est si dolans [*d*] que pour un poi que il n'esrage ; et autresi furent toutes les dames et les damoiseles devant lui as jenous, et li crient merci que il remaigne. Et il dist que pour noient le font, que pour nule riens ne remanroit fors pour solement le desiretement mon signour le roi et pour la honte, ne por autre chose ne remanroit il : « Mais je n'i voi, fait il, ne l'un ne l'autre. »

618. Atant lace son hiaume ; et si compaingnon furent apareillié, cil qui devoient aler avoc lui. Et quant li rois voit que on ne le puet retenir, si se laisse il meïsmes chaoir a ses piés. Et mé sire Gavains l'en lieve et li dist : « Sire, que pour Dieu merci, ne me retenés mie contre m'onour, et se vous volés, je remandrai ; mais par les sains de cele eglise » — si tent sa main vers une chapele —, « je monterai demain si tost com je em porrai avoir aaise : si ne me verrés jamais

vous ne me reverrez de toute ma vie. Mais si vous me laissez aller, je reviendrai aussitôt que j'en aurai des nouvelles certaines. — Seigneur, intervint la reine, laissez-le partir, puisque son cœur s'eſt fixé là-dessus. Il s'eſt engagé dans bien d'autres quêtes dont il eſt revenu, Dieu merci ! Il fera de même pour celle-ci, s'il plaît à Dieu. » Le roi s'enferma dans une chambre et tomba sur un lit, en proie à un tel chagrin que personne ne pouvait le réconforter. La reine demeura avec monseigneur Gauvain un moment ; elle le prit à part et lui dit : « Cher neveu, vous allez partir, et vous ne savez pas dans quelle direction. — Dame, fit-il, c'eſt vrai. — Je vais vous dire comment trouver le chevalier, reprit-elle. Mais vous me promettrez que vous ne le révélerez à personne, ni homme ni femme, ni maintenant ni plus tard. » Il le lui jura. « Vous vous en irez donc, fit-elle, là où vous pensez trouver Galehaut. Sachez que vous trouverez le chevalier en sa compagnie, si vous devez le trouver quelque part, et qu'il s'agit de Lancelot du Lac. » À ces mots, il éprouva une telle joie qu'il lui tardait de se mettre en selle, et il déclara qu'il connaissait bien Lancelot.

619. Il quitta alors la reine, suspendit son écu à son cou et prit sa lance des mains de son écuyer, et se mit en route avec les vingt compagnons dont voici les noms : monseigneur Yvain le Grand, monseigneur Brandelis, Keu le sénéchal, Sagremor le Démesuré, Lucan le Bouteiller, Gosoain d'Eſtrangorre, Girflet, Cadolain de Caermursin, Galegantin

---

en jour de ma vie. Et se vous m'en laissiés aler, je renvenrai ausitoſt conme je en avrai oïes vraies noveles. — Sire, fait la roïne, laissiés le aler, puis que ses cuers i eſt. En maintes autres queſtes a il eſté, dont il eſt revenus, Dieu merci : si fera il de ceſte, se Dix plaiſt. » Lors se fiert li rois en une chambre, si se laisse chaoir en un lit : si fait tel duel que nus ne le puet conforter. Et la roïne eſt encore avoc mon signour Gavain, si l'apele a une part et li diſt : « Biaus niés, vous en alés[a] ; et si ne savés ou. — Dame, fait il, vous dites voir. — Ore vous dirai, fait ele, conment vous trouverés le chevalier. Mais vous me creanterés que vous n'en acointerés home ne feme, ne ore ne autre fois. » Et il li creante. « Vous irés, fait ele, ou vous quiderés trover Galeholt. Et saciés que vous trouverés en sa compaingnie le chevalier, se en nul lieu le devés trouver. Et saciés que c'eſt Lanselos del Lac. » Et quant il l'ot, si en a tel joie que tart li eſt qu'il soit montés, et diſt que Lanselot connoiſt il bien[b].

619. Atant s'em part de la roïne, et pent son escu a son col et prent sa lance de son esquier, si s'en tourne lui .xx.isme de compaingnons de tels conme vous orrés. Il i fu mé sire Yvains li Grans et mé sires Brandelis[a] et Kex li seneschaus et Saygremors li Desreés et Lucans li Boteilliers[b] et Gosoains d'Eſtrangout et Gyrflés et Gla-

le Gallois, Caradoc Briebras, Caradigais, Yvain de Lionel, le duc Taulas, Canus de Carec, le Roux Chevalier de Gennes, Adain le Beau, Galet le Chauve, le valet de Nort, et le roi Yder. Des quarante qui avaient participé à la quête, il n'y en avait pas davantage à la cour du roi à ce moment-là, car les autres étaient tous sur leurs terres et vaquaient à leurs affaires. La reine recommanda à Dieu d'abord monseigneur Gauvain, puis tous les autres. Et monseigneur Gauvain s'avisa de quelque chose qui lui attira beaucoup d'estime. « Seigneurs chevaliers qui restez ici, dit-il, je veux que vous sachiez que nous partons pour accomplir cette tâche, et que nous y associons ceux qui faisaient partie de la première quête mais ne peuvent en être cette fois. Et s'il advient que nous réussissions, nous voulons qu'ils partagent ce succès ; mais si nous échouons, que cela n'empêche personne de chercher à regagner son honneur. Vous, seigneurs qui êtes compagnons dans cette quête, acceptez cette clause. » Ils y consentirent, puis s'en allèrent, laissant le roi et toute sa compagnie si tristes qu'on ne pouvait l'être davantage.

620. Lorsqu'ils furent éloignés de Cardeuil au point de ne plus rien en voir, ils arrivèrent à une pierre qui s'appelait le Perron Merlin[1] ; monseigneur Gauvain prit la parole : « Seigneurs, leur dit-il, nous sommes engagés dans une des tâches les plus difficiles que nous ayons jamais entreprises, et il serait souhaitable que nous n'en retirions pas plus de déshonneur

---

doains de Caermursin et Galegantins li Galois et Karados Briefbras et Karadigais et Yvains de Lyonnel[c] et li dus Taulas et Canus de Caer et li Rous Chevaliers de Gennes et Adains li Biaus et Galés li Caus et li vallés de Nors et li rois Yders : de tous les .XL. qui en la queste avoient esté n'en [*e*] avoit a cele ore plus en la court ne en l'ostel le roi, car li autre estoient tout en lor terres et en lor besoignes. Et la roïne conmande a Dieu mon signour Gavain tout avant, et les autres aprés. Et mé sire Gavains se pourpense d'une chose dont il fu moult prisiés. « Signour chevalier, dist il, qui ci remanés, je voel bien que vous saciés que nous alons en cest affaire, et acoillons en nostre queste ciaus qui i furent a l'autre fois, qui n'i pueent ore estre. Et s'il avient que nous achievons de ceste chose, nous volons qu'il en soient compaingnon ; et se nous faillons, pour ce ne remaigne que chascuns s'onour ne quiere. Et vous, signour, si l'otroiiés qui estes compaingnon de ceste queste. » Et cil l'otroient. Et lors s'em partent, et laissent le roi et sa compaingnie si dolant que plus ne pueent.

620. Quant il ont eslongié Carduel tant qu'il n'en voient mais point, si viennent a une pierre qui ot a non li Perrons Merlin : lors parla mé sires Gavains et lor dist : « Signour, nous alons en unes des plus grans besoignes ou nous aillissions onques mais, et il seroit bien mestiers que nous n'en fuissons plus honteus que nous

que nous n'en avons déjà. Il me semble donc que ce serait une bonne idée de nous en aller chacun de notre côté, et de la sorte nous mettrions plus vite un terme à notre quête que si nous restions tous ensemble. » Ils en furent d'accord. Au moment où ils se séparaient, monseigneur Gauvain leur conseilla encore de se diriger toujours vers les endroits où ils auraient entendu dire qu'il s'y trouvait un chevalier errant : « Car de cette manière, expliqua-t-il, nous pourrons nous retrouver les uns les autres ; prenez soin aussi d'être tous à la première assemblée qui aura lieu au royaume de Logres, et nous pourrons y échanger des nouvelles. » C'est ainsi que quinze d'entre eux partirent chacun de son côté, cependant que les cinq derniers demeuraient ensemble. Monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain, Keu le sénéchal, Sagremor le Démesuré et Girflet le fils de Do continuèrent à chevaucher de conserve pendant longtemps, car ils s'aimaient beaucoup. Cependant, ils finirent par se séparer, après avoir décidé d'avoir à la première assemblée des armes telles qu'ils ne puissent être reconnus par les gens du roi Arthur ; « et que chacun pende son écu à l'envers à son cou, le dedans tourné à l'extérieur. De cette manière nous nous reconnaîtrons sans faute ». Cette recommandation, en fait, il la leur avait faite à tous quand ils étaient encore tous ensemble. Mais ici le conte se tait à leur sujet et se consacre à monseigneur Gauvain.

Hector et la dame de Roestoc.

621. Le conte dit que monseigneur Gauvain, plongé dans

---

avons esté. Si m'est avis que il fust bon que nous aillissions chascun par soi, si acheverienmes plus tost la queste que se nous fuissons tout ensamble. » Et il l'otroient. Et il lor dist ensi com il s'em partent que en tous les lix ou il orront nouveles d'un chevalier errant, que il se trairont cele part : « Car ensi porrons nous, fait il, trouver li uns l'autre. Et gardés que la premiere assamblee qui sera el roialme de Logres, que vos i soiiés tout, et la savra li uns de l'autre conment il avra esploitié. » Ensi s'em partent li .xv. d'aus, et li .v. chevauchent encore ensamble — mé sires Gavains et mé sires Yvains et Kex li seneschaus et Saygremors li Desreés et Gyrflés li fix Do : icil chevauchent ensamble longement, car moult s'entramoient. Et toutesvoies se departent en la fin, et devisent qu'il aient teles armes a la premiere assamblee qu'il ne soient conneü des gens le roi Artu, « et pende chascuns son escu a son col, ce dehors dedens. Ensi nous entreconnoisterons nous bien ». Et ensi l'avoient il dit a tous ensamble. Mais or se taist li contes d'aus et retorne a parler de mon signour Gavain.

621. [f] Or dist li contes que mé sires Gavains chevauche seus et pensis .II. jours, que il ne trouva aventure dont a parler fesist. Et tant a alé que li langages li change, si que a painnes pot les gens entendre.

ses pensées, chevaucha seul pendant deux jours sans rencontrer d'aventure qui vaille la peine d'être mentionnée. Il alla si loin que le langage commença à changer[1], si bien qu'il avait de la peine à comprendre les gens. Le conte rapporte que le troisième jour, s'étant levé de bon matin, il chevaucha jusqu'à prime : c'était l'été, au mois de juillet, et la matinée était très belle ; les arbres étaient verts et couverts de feuillage, les prés d'herbe et de fleurs, et le chant de multiples oiseaux se faisait entendre. Monseigneur Gauvain sortit d'une forêt et pénétra dans une grande lande, vaste et étendue, qui couvrait bien une demi-lieue galloise dans toutes les directions. Une fois sur la lande il s'engagea dans un chemin bien frayé qui montait doucement. En regardant attentivement, il aperçut à l'extrémité de la lande quatre chevaliers tout armés, les écus au cou, les heaumes lacés, tout prêts à se défendre et à assaillir autrui. Ils le virent aussi : ils commencèrent à se le montrer mutuellement, et finalement l'un des quatre quitta les trois autres et se dirigea sur monseigneur Gauvain au grand galop, la lance droite. Quand il se fut rapproché, il plaça sa lance sous son aisselle, son écu devant sa poitrine, et continua sa course en homme tout prêt à frapper. Monseigneur Gauvain se prépara à se défendre. Mais, alors que le chevalier était sur le point de frapper, il tira si brutalement sur le mors qu'il s'en fallut de peu que lui et le cheval ne s'effondrent en tas. Monseigneur Gauvain fit de même avec le sien, car ils s'étaient reconnus : monseigneur Gauvain vit que c'était Sagremor le Démesuré. Sagremor fut tout honteux de ce qu'il

---

Si dist li contes que au tierc jour[a] fu moult matin levés, et chevaucha jusques a ore de prime : et ce fu en esté el mois de juingnet, si faisoit moult bele matinee. Et li arbre estoient vert et foillu et li pré couvert d'erbe et de flors, et li chant de pluisours oisiaus retentissoient. Et mes sires Gavains issi fors d'une forest et entra en une moult grant lande large et bele, et duroit bien demie lieue galesche de tous sens. Et quant il fu entrés en la lande, si chevaucha toute la voie froie contremont. Et quant il se regarde, si voit el chief de cele lande .IIII. chevaliers tous armés, les escus as cols, lor hiaumes laciés, tous apareilliés de lor cors desfendre et d'autrui assaillir. Et il le virent ausi, si le conmencha a moustrer li uns l'autre, et li uns s'em[b] part des .III. et s'en vient contre mon signor Gavain les grans galos, la lance droite. Et quant il fu aprociés, si met la lance sous l'aissele et l'escu devant le pis et vait si tost conme tous apareilliés de ferir. Et mé sires Gavains s'apareille del desfendre. Et quant li chevaliers est tous acesmés del ferir, si resache son frain si durement que par un poi[c] que il ne li chevaus ne volent tout en un mont. Et mé sires Gavains resace le sien, si s'entreconnoissent : si voit mé sires Gavains que c'est Saygremors li Desreés. Et Saygremors en a moult grant honte de ce qu'il en a fait, si

avait fait. « Ah ! seigneur, dit-il, pitié ! Je ne vous avais pas reconnu. — Je le sais bien », fit monseigneur Gauvain. Ils s'embrassèrent et se firent fête. Les trois chevaliers qui venaient après Sagremor s'étonnaient de cette amitié et se demandaient d'où elle venait. Monseigneur Gauvain demanda : « Qui sont ces chevaliers ? — Seigneur, ce sont monseigneur Yvain, monseigneur Keu et Girflet. — Comment vous êtes-vous rencontrés ? demanda monseigneur Gauvain. — Seigneur, le hasard nous a conduits tous les quatre ensemble au carrefour de ces chemins. »

622. Là-dessus, les trois chevaliers arrivèrent au grand galop, car ils avaient hâte de savoir d'où venait la grande amitié de leurs deux compagnons. Lorsqu'ils reconnurent monseigneur Gauvain, ils lui firent fête, et rirent et plaisantèrent de leurs intentions belliqueuses quand ils l'avaient aperçu. Keu le sénéchal, en particulier, dit qu'il n'avait jamais vu une joute si proche s'achever sans qu'il y ait de coup frappé ou de chute ; monseigneur Yvain finit par déclarer : « Puisque Dieu nous a rassemblés, nous ne nous séparerons pas avant d'avoir rencontré quelque aventure. » Et monseigneur Gauvain y consentit. Ils repartirent donc, chevauchant tous ensemble. Et quand ils arrivèrent au bout de la lande, ils se dirigèrent vers une butte qu'ils gravirent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent en contrebas un vallon boisé fermé de collines sur trois côtés. Cette vallée était belle et vaste, toute

---

dist : « Ha ! sire, merci ! Je ne vous connoissoie mie. — Je le sai bien », fait mé sires Gavains. Lors s'entracolent et font grant joie. Et li .III. qui aprés venoient s'esmerveilloient dont cele amours estoit ja venue. Et mé sires Gavains demande : « Qui sont cil chevalier la ? — Sire, fait il, c'est mé sire Yvains et mé sire Kex et Girflés. — Et conment, fait il, vous estes vous entreencon[*230a*]tré ? — Sire, fait il, au quarrefour de ces voies nous amena aventure orendroit tout .IIII. ensamble. »

622. Atant viennent li .III. les grans galos, car moult lor estoit tart qu'il seüssent dont[a] si grans acointemens estoit ja venus de ces .II. chevaliers. Et quant il connurent mon signour Gavain, se li firent moult grant joie et se joent et gabent des talens qu'il avoient quant il le virent ; et Kex li seneschaus dist que[b] onques si apareillie jouste ne vit remanoir sans chaoir ou sans cop ferir. Lors dist mé sire Yvains : « Puis que Dix nous a assamblés, nous ne partirons mais li uns de l'autre devant ce que nous avrons trouvé aucune aventure. » Et mé sires Gavains l'otroie. Atant s'em partent et chevauchent tout ensamble. Et quant il vinrent au chief de la lande, si puient un tertre, et vont tout le tertre contremont tant qu'il choisissent desous un val plain de bois et de tertres clos de .III. parties. La valee estoit bele et grans et toute plaine d'erbe et de flours entremellé, ne tant com ele duroit n'i ot arbre que un seul, et c'estoit uns des plus biaus pins del

couverte d'herbe mêlée de fleurs, et toute sa surface n'était plantée que d'un seul arbre, l'un des plus beaux pins du monde. Ce pin se dressait exactement au milieu de la vallée, et à son pied jaillissait une grande et belle fontaine : ceux du pays l'appelaient la Fontaine du Pin. De cette fontaine coulait un ruisseau qui embellissait considérablement la vallée et la rendait plus agréable encore. Les cinq compagnons chevauchèrent dans cette direction ; monseigneur Gauvain, qui ouvrait la marche avec monseigneur Yvain, regarda alentour et vit venir aussi vite que sa monture pouvait le porter un écuyer sur un roussin, un gros faisceau de lances suspendu à son cou. Il sortit de la forêt, se dirigea tout droit vers le pin et y mit pied à terre ; il détacha ensuite les lances et les arrangea autour du pin, pointes en haut. Puis il ôta de son cou un écu qu'il portait, noir à petites gouttes d'argent. Le valet le pendit par la guiche à une branche du pin ; et lorsqu'il eut fini, il s'en alla en éperonnant son cheval, et s'enfonça dans la forêt là où elle lui sembla le plus proche. Monseigneur Gauvain tira sur les rênes et se renfonça dans le bois ; il s'abrita derrière la colline avec ses compagnons, et dit qu'il ne s'en irait pas avant de savoir ce que cela pouvait signifier. Après un petit moment d'attente, ils virent venir un chevalier tout armé, le heaume sur la tête, monté sur un grand destrier, solide et rapide ; il se dirigea rapidement vers le pin. Il commença par examiner les lances, puis descendit de cheval et s'approcha de la fontaine. Il délaça son heaume,

---

monde. Cis pins estoit droitement tres enmi la valee, et desous le pin sourdoit une fontainne grans et bele : si l'apeloient cil de la terre la Fontainne del Pin. Et de cele fontainne issoit uns ruissiaus dont toute la valee estoit plus bele et plus plaisans. Cele part chevauchierent li .v. compaingnon ; et mé sire Gavains esgarde, qui devant estoit et aloit entre lui et mon signour Yvain : si voient venir un esquier sor un ronci si tost com li roncis pooit aler, une grant liache de lances a[c] son col. Si s'en vint de la forest tout droit au pin et descendi del ronci ; et puis desloie les lances, si les arenge tout environ le pin, les fers desore. Puis oste de son col un escu que il i avoit pendu ; si estoit li escus noirs menuement degoutés d'argent. Et li vallés le pent par le guiche a une branche al pin. Et quant il ot ce fait, si s'en tourne ferant des esperons : si se fiert en la forest, la ou il le voit plus pres. Et quant mé sires Gavains voit ce, si sache a lui son frain et se met arriere el bois ; si se couvri del tertre et si compaingnon autresi, et dist qu'il ne se mouvera tant qu'il voie que ce porra estre. Et quant il ont[d] illoc un poi esté, si voient venir un chevalier tout armé, le hiaume en la teste, sor un destrier haut et grant et fort et tost alant ; si vint au pin grant aleüre. Si conmence a resgarder les lances[e], puis descent de son cheval et vint sor la fontainne. Si deslace son hiaume et met

s'agenouilla et but l'eau à grands traits. Lorsqu'il fut désaltéré, il se releva, et prit son heaume ; mais alors qu'il allait le remettre, il en heurta la base de l'écu suspendu au pin. Le chevalier leva la tête, vit l'écu, et commença à se livrer au plus profond chagrin : il pleurait et criait, et se tordait les mains en maudissant l'heure de sa naissance.

623. Après avoir ainsi manifesté sa profonde douleur pendant un long moment, il commença à se rasséréner, se mit à se blâmer de s'être plaint si violemment, et ne tarda pas à exprimer une joie aussi intense que sa peine l'avait été. Puis, après avoir témoigné pendant longtemps d'une grande allégresse, il se remit à se lamenter comme il l'avait fait plus tôt. Mais bientôt, il en revint à ses manifestations de joie ; il continua comme cela sept ou huit fois, alternant la douleur et la joie. Les cinq chevaliers furent extrêmement surpris de ce spectacle et se demandèrent ce que cela pouvait vouloir dire. « Au nom de Dieu, fit Keu le sénéchal, si cet homme n'est pas un fou parfait, lui qui pleure une heure et rit la suivante, il n'y en a pas un dans le monde ! — Certes, renchérit monseigneur Gauvain, c'est l'une des plus grandes merveilles que j'aie vues récemment. J'aimerais beaucoup savoir pourquoi il pleure et pourquoi il rit. » Keu déclara qu'il irait lui poser la question, et que si le chevalier ne voulait pas lui répondre, il le combattrait. « Allez-y, fit monseigneur Gauvain ; dites-lui que nous sommes là cinq chevaliers errants, et que nous lui demandons en toute courtoisie de nous expliquer pourquoi il manifeste ainsi cha-

---

les je[*b*]nous a terre, si boit de la fontainne grant trait. Et quant il a beü, si se drece et prent son hiaume en sa main ; et quant il le dut metre en sa teste, si hurta au pié de l'escu qui au pin estoit pendus. Et li chevaliers esgarde en haut, si voit l'escu pendre, et lors conmence un doel si grant com il pot : si ploure et crie et fiert l'un poing en l'autre et maudist l'eure que il fu nés.

623. Quant il ot grant piece cel duel fait, si se conmence a conforter et se blasme de ce qu'il a tant dolousé, et reconmence a faire ausi grant joie com il pooit plus demener ; et quant il ot une grant piece fait joie, si reconmence son doel autresi grant com il avoit fait devant. Et il ne demoura gaires que il reconmencha a faire joie de rechief, et en ceste maniere fist bien .VII. fois ou .VIII., une fois doel et autre joie. Et quant li .V. chevalier voient ce, si s'esmerveillent moult que ce puet estre. Et Kex li seneschaus a dit : « En non Dieu ! se cist n'est fols naïs, dont n'en a il nul el monde, qui une ore ploure et autre rit ! — Certes, fait mé sire Gavains, c'est une des plus grans merveilles que je veïsse piecha. Et moult volentiers savroie pour coi il ploure et pour coi il rist. » Et Kex dist qu'il l'ira demander, et s'il ne li velt dire, il se combatera a lui. « Ore alés, fait mé sires Gavains ; se li dites que nous somes .V. chevalier errant, et que nous li man-

grin et joie. » Et Keu répéta que, s'il ne voulait pas répondre, il le combattrait et lui ferait payer son refus.

624. Puis il se mit en route, mais Sagremor prit son cheval par le mors en disant : « Arrêtez, monseigneur Keu ! Vous n'irez pas : vous savez bien en effet que les événements hors norme de la cour du roi Arthur me reviennent, c'est pour cela que l'on m'appelle Démesuré : il est donc juste que je m'occupe de celui-ci. » Les autres reconnurent que c'était juste, en effet. Keu, qui n'en put mais, demeura donc. Sagremor se dirigea vers le chevalier qui continuait comme il avait commencé sous le pin. Il arriva devant lui et lui dit : « Seigneur chevalier, ce sont quatre chevaliers errants qui sont là-haut sur la lande qui m'envoient vers vous. Ils vous demandent de me dire qui vous êtes, et pourquoi vous manifestez tant de chagrin et tant de joie. » Le chevalier le regarda de travers, très ennuyé. « Beau seigneur, répondit-il, mes pensées ou mon identité, qu'en ont-ils à faire ? Certes, je ne les dirai ni à vous ni à eux. Laissez-moi donc tranquille, je n'ai besoin ni de votre compagnie ni de la leur en ce moment. — Au nom de Dieu, rétorqua Sagremor, les choses n'en resteront pas là ! — Que voulez-vous dire ? fit le chevalier. — Au nom de Dieu, reprit Sagremor, il me faudra vous combattre, si vous ne voulez pas le révéler de bon gré. — Certes, riposta le chevalier, ce serait un outrage de me forcer à vous dévoiler mes pensées, et je n'ai jamais entendu dire que deux chevaliers se soient battus pour un tel prétexte ; de

---

dons par debonaireté qu'il nous die pour coi il fait doel et joie. » Et Kex dist s'il ne li velt dire, il se combatera et le comperra.

624. Lors s'en tourne, et Saygremors li court au frain, et dist : « Estés, mé sire Kex, vous n'i irés mie, car vous savés bien que li desroi de la court le roi Artu sont mien, et pour ce ai je non Desreés : si est drois que j'aie cestui. » Et li autre dient que c'est drois. Et Kex remaint, qui riens n'en puet. Si s'en vait Saigremors au chevalier qui encore se demente[a] desous le pin ensi com il avoit conmencié. Et quant il vint devant lui, si li dist : « Sire chevaliers, cha m'ont envoiié .IIII. chevalier errant qui lasus sont en cele lande. Si vous mandent que vous me dites qui vous estes, et pour coi vous faites tel duel et tel joie. » Et li chevaliers le regarde en travers ; et moult li anoie, et li dist : « Biaus sire, c'ont il a faire de mon pensé ne qui je soie ? Certes je nel dirai ne vous ne aus. Mais laissiés moi ester, que de la vostre compaingnie ne de la lor n'ai je mestier en cest point. — En non Dieu ! fait Saygremors, ensi nel lairai je mie. — Et conment dont ? fait li chevaliers. — En non Dieu ! fait il, a vous [c] me couverra meller, se vous nel me dites debonairement. — Certes, fait li chevaliers, ce seroit outrages se je mon pensé vous disoie a force, ne onques mais n'oï que pour tel chose fust bataille de .II. chevaliers ; mais

toute façon je ne vois pas encore ici de chevalier susceptible de me le faire avouer. — Au nom de Dieu ! fit Sagremor. Puisqu'il en eſt ainsi, il me faut vous combattre ! — Vous ne vous mêlerez pas de ça, s'il plaît à Dieu et à vous ! Pourtant, je préférerais vous combattre que vous dire ce que vous demandez. »

625. À ces mots, Sagremor s'éloigna sur le pré pour prendre son élan, et dit à l'autre de prendre garde, car il le frapperait tout découvert au besoin. Le chevalier fit mine de ne pas s'en soucier ; toutefois, il laça son heaume et ôta de son cou un écu blanc à un quartier noir qu'il pendit au pin à côté de l'autre : puis il prit l'autre, en pleurant et en gémissant si fort que l'on aurait pu croire qu'il allait devenir fou. Ensuite, il saisit une lance, la plus épaisse de toutes celles qu'il vit autour du pin ; il se tourna alors vers Sagremor, qui était remonté à cheval : ils se heurtèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Sagremor brisa sa lance, et le chevalier lui infligea un coup si rude qu'il le porta à terre sans retard. Il s'empara de son cheval, le conduisit sous le pin, lui enleva son mors et l'en frappa sur la croupe de façon à le chasser bien loin. Le cheval s'enfuit en effet au grand galop et s'enfonça dans la forêt. Le chevalier jeta le mors sous le pin, et adopta le même comportement qu'auparavant, alternant joie et douleur. Sagremor se releva ; en voyant que le chevalier s'en était tiré de la sorte, il en fut désolé et se sentit tout honteux de sa mésaventure. Elle ne déplaisait pas à Keu le sénéchal, au contraire : il dit à monsei-

---

encore ne voi je chevalier pour qui je le di. — En non Dieu ! fait Saigremors, dont me couvient il combatre a vous ! » Et li chevaliers respont : « Ja de ce ne vous mellerés, se Dix plaiſt et vous. Et nonporquant, ançois m'en combatroie je, que je le vous desise. »

625. Quant Saygremors oï ce, si s'eslonge enmi les prés, et diſt qu'il se gart, qu'il le ferra a descouvert. Et li chevaliers fait samblant que petit l'en chaille. Mais toutesvoies lace son hiaume et oſte un escu blanc de son col a un quartier noir, sel pent au pin dejouſte l'autre ; puis a pris l'autre, sel prent si durement plorant et plaignant qu'il[a] eſt avis qu'il doie del sens issir. Puis a pris un glaive, tout le plus gros que il voit entour le pin, si treſtourne a Saygremor qui eſtoit montés : si s'entrefierent de si grant aleüre conme li cheval porent porter. Saygremors pechoie son glaive, et li chevaliers le fiert si durement qu'il le porte a terre sans demourer. Puis a pris le cheval, si le mainne desous le pin ; puis li abat le frain et le fiert parmi la crupe del frain meïsmes, si le chace en voies. Et il s'en fuit grant aleüre et se fiert en la foreſt. Et li chevaliers jete son frain desous le pin, si reconmence son doel et sa joie si com il sot. Lors eſt Saygremors saillis em piés, et quant il voit que li chevaliers s'en eſt ensi partis, si en eſt dolans et hontous de sa mescheance. Mais a Kex le

gneur Gauvain : « Seigneur, Sagremor se hâtait pour rien, il avait bien le temps d'arriver ! » Puis il éperonna son cheval en direction du chevalier ; en passant devant Sagremor, il lui ordonna de s'en retourner, qu'il avait bien fait sa part. Celui-ci s'exécuta, tout honteux, et retrouva ses compagnons navrés pour lui et courroucés. Monseigneur Gauvain déclara qu'un homme de valeur devait bien se garder de commencer une querelle, car il ne savait pas comment cela pouvait finir.

626. Keu s'approcha alors du chevalier et lui tint le même discours que Sagremor. Lorsqu'il vit qu'il n'obtiendrait pas de réponse, il lui conseilla de prendre garde, car il allait le frapper. Et l'autre jouta contre lui comme il avait fait avec Sagremor, et chassa son cheval dont il jeta le mors sous le pin de la même façon. Ensuite ce fut au tour de Girflet, qui répéta ce que ses compagnons avaient dit, et pour finir le chevalier le désarçonna comme il l'avait fait avec les deux autres. Monseigneur Gauvain fut très chagriné par ce spectacle, et déclara que ce chevalier était vraiment remarquable, lui qui avait abattu trois des compagnons de la maison du roi Arthur. « Seigneur, fit monseigneur Yvain, cette affaire a été follement engagée, nous ne pouvons plus y renoncer de manière honorable. J'irai donc, car je préfère encore être jeté à terre par le chevalier que m'en aller de la sorte. »

627. Il se mit en marche et se dirigea vers le chevalier, qui avait déjà repris ses lamentations au bord de la fontaine ; ils joutèrent, et finalement le chevalier l'abattit. Monseigneur

---

seneschal n'en poise il mie, ains dist a mon signour Gavain : « Sire, pour noient se hastoit ore Saygremors, car encore i peüst il venir tout a tans. » Lors fiert le cheval des esperons vers le chevalier et par delés Saygremort, se li dist que il s'en retourt, que bien l'a fait. Et cil si fait, tous hontous ; si trouve ses compaingnons tous dolans[b] de lui et coureciés. Et dist mé sires Gavains que moult se doit prodom garder d'estotoie conmencier, car il ne set a quele fin il em puet venir.

626. Atant vint Kex au chevalier et dist tout autresi com Saygremors avoit dit. Et quant il vit que riens ne li diroit, se li redist qu'il se gardast de lui, que il le ferroit. Et cil jousta a lui tout autresi com il avoit fait a Saygremor, et ausi chaça le cheval en voies et mist le frain desous le pin. Atant i vint Gyrflés et dist autresi com li autre [*d*] avoient dit, et en la fin l'abati li chevaliers ensi com il avoit fait les autres .II. Lors fu mé sire Gavains moult dolans, et dist que moult est prous li chevaliers qui .III. des compaingnons de la maison le roi Artu a abatus. « Sire, fait mé sire Yvains, la chose fu conmencie folement, ne nous ne le poons mie a tant laissier a nostre honour. Et je irai, car mix aim je que li chevaliers m'abate que je m'en aille en tel maniere. »

627. Lors s'em part et vint au chevalier, qui ja avoit son doel reconmencié sor la fontainne ; si jousterent entr'aus .II., et en la fin l'abati li

Gauvain fut alors rempli de chagrin, car il aimait beaucoup monseigneur Yvain ; il en éprouva une telle peine que les larmes ruisselaient sur son visage et coulaient sous son heaume, et il dit que le chevalier avait bien de quoi se vanter d'avoir jeté à terre quatre des meilleurs chevaliers du monde. « Maintenant, il n'y a plus que moi à abattre, et s'il plaît à Dieu, ils n'auront pas reçu de honte et de mauvais coups dont je ne sois partie prenante ! » Il sortit alors de l'endroit où il était dissimulé et chevaucha à travers la lande, sa lance empoignée par le milieu. Il regarda alors vers l'extrémité de la lande et vit venir sur un énorme cheval un gros nain bossu qui tenait sur l'épaule un grand bâton de chêne fraîchement coupé. Le nain, éperonnant son cheval, se dirigea droit vers le chevalier qui se lamentait au bord de la fontaine. Devant ce spectacle, Girflet courut prendre le cheval de monseigneur Gauvain par la bride en disant : « Seigneur, pour Dieu, attendez de voir ce que fera le nain ! » Il s'arrêta donc pour observer : le nain était arrivé à hauteur du chevalier plongé dans son chagrin ; il fit halte devant lui, se dressa sur les étriers, leva des deux mains le tronçon qu'il tenait et en frappa le chevalier sur les épaules de toutes ses forces. Le chevalier se retourna vers lui et le nain leva une nouvelle fois le tronçon et en frappa le chevalier qui le regardait sur le nasal de son heaume de sorte qu'il le lui défonça et que son visage et son nez s'en ressentirent. Puis il se mit à frapper, et refrapper, et frapper encore sur le heaume, sur le

---

chevaliers. Lors est mé sires Gavains si dolans que plus ne puet, car trop aimme mon signor Yvain ; si en ot tel duel que les larmes li chaient tout contreval la face desous le hiaume, et dist que moult se puet vanter li chevaliers que .IV. des mellors chevaliers del monde a abatus. « Ore, n'i a mais a abatre que moi, et[a] se Dix plaist, devant moi n'avront il ja eü ne honte ne mal que je n'i parte. » Atant s'en ist de la ou il estoit embuschiés, si s'en vait tout le pas son glaive empoignié par milieu. Et esgarde el chief de la lande, et voit venir un nain gros et bochu en un grandisme cheval ; et tint sor son col un grant baston de chaisne freschement copé. Et li nains vint le cheval esperonnant tout droit au chevalier, qui son doel demenoit sor la fontainne. Et Gyrflés, qui le voit, court prendre mon signour Gavain par le frain et li dist : « Sire, pour Dieu, ore atendés tant que vous verrés que li nains fera. » Et il s'arreste pour esgarder, et voit que li nains en vient au chevalier qui entendoit a son doel faire : si s'arreste dalés lui, si se hauche sor les estriers et hauce a .II. poins le tronchon et fiert le chevalier parmi les espaulles de tout son pooir. Et li chevaliers se regarde tantost, et li nains rehauche le tronchon et fiert le chevalier el regarder qu'il fist sor le nasel del hiaume, que tout li embara et que li nés s'en sent et li visages. Puis fiert et refiert sor le hiaume et el col et

cou, et sur les épaules, autant qu'il lui plaisait, sans que le chevalier ne bouge : il tenait juste la tête baissée à cause du coup qu'il avait reçu en plein visage. Et quand le nain l'eut tant battu qu'il en était fatigué, il prit son cheval par la bride et le remmena là d'où il était venu, sans que le chevalier ne s'y oppose. Quand monseigneur Gauvain et ses compagnons virent ce spectacle, ils en furent totalement ébahis. « Par ma foi, fit monseigneur Gauvain, c'est un des plus grands prodiges que j'aie jamais vus ! Jamais un chevalier aussi remarquable que celui-ci n'a été maltraité par si laide créature, sans opposer la moindre résistance ! Mais je jure devant Dieu que jamais je ne m'arrêterai avant de savoir qui est le chevalier, pourquoi il se laisse battre par le nain, et pourquoi celui-ci l'a emmené sans rencontrer d'opposition ; et si je pouvais l'assaillir de manière honorable, il ne s'en irait pas sans que je l'abatte, ou que lui ne m'abatte, mais il est prisonnier.

628. — Ah ! seigneur, fit Keu, rendez-nous au moins le service d'attraper un de nos chevaux, car autrement nous resterons ici à pied. Nous vous suivrons aussitôt que nous serons à nouveau tous en selle. » Il lui donna l'un des mors qui se trouvaient sous le pin ; monseigneur Gauvain pourchassa tant le cheval de monseigneur Yvain à travers bois qu'il finit par le prendre ; il le leur ramena et les recommanda à Dieu en les priant de lui emboîter le pas dès qu'ils le pourraient. Ils lui affirmèrent qu'ils agiraient ainsi, et restèrent sur place tous les quatre. Monseigneur Gauvain

---

es espaulles tant que lui plot, que onques li chevaliers ne se mut, ains tint la teste embronchie pour le cop qu'il ot eü enmi le vis. Et quant li nains l'ot tant batu del tronchon que tous fu las, si le prist par le frain ; si le remena toute la voie que il estoit venus, sans contredit que li cevaliers i mete. Quant mé sire Gavains le voit et si compaingnon, si en sont tout esbahi. « Par foi, fait mé sire Gavains, [*e*] c'est une des plus grans merveilles que je onques mais veïsse, que onques mais si bons chevaliers conme cis est par si ville faiture ne fu laidengiés, ne onques contredit n'i mist. Mais tant creant je Dieu que jamais ne finerai d'esrer tant que je sache qui li chevaliers est, et pour coi li chevaliers se laisse batre au nain et pour coi il l'en a mené sans contredit metre ; et se je le peüsse honnereement assaillir, il ne s'en alast mie que il ne m'abatist ou je lui, mais il est prisons.

628. — Ha ! sire, fait Kex ; car faites tant pour nous que vous prendés un de nos chevaus, car autrement remanrons nous ci a pié. Et nous vous siurrons si tost com nous porrons estre tout monté. » Et li baille un des frains de desous le pin ; et cil chace tant le cheval mon signour Yvain par le bois qu'il le prist, se li mainne et les[a] conmande a Dieu ; et lor proie qu'il le sivent au plus tost qu'il porront. Et il disent que si feroient il. Ensi remaignent tout .IIII. Et mé sire Gavains

s'en alla, suivant les traces du chevalier et du nain ; il chevaucha toute la journée jusqu'à ce que la nuit le surprenne. Il la passa dans la forêt, et se leva de bon matin pour reprendre sa course sur les traces du nain et du chevalier ; il chevaucha toute la matinée jusqu'à tierce. Il sortit alors de la forêt et arriva près d'une grande rivière. Il aperçut au milieu de la prairie un très beau pavillon. Il se dirigea dans cette direction jusqu'à atteindre l'entrée de la tente, passa la tête à l'intérieur et vit au milieu une couche très richement décorée sur laquelle reposait une très belle demoiselle, dont les cheveux, qu'elle avait magnifiques, tombaient sur ses épaules ; derrière elle se trouvait une jeune fille qui la peignait avec un peigne d'ivoire orné d'or, et devant il y en avait une autre qui tenait un miroir et une guirlande[1]. Monseigneur Gauvain lui souhaita le bonjour et elle lui répondit que Dieu le bénisse, s'il n'était l'un des chevaliers infâmes qui avaient vu battre et insulter le bon chevalier sans lui venir en aide.

629. Alors monseigneur Gauvain entra à cheval dans le pavillon en disant : « Ah ! demoiselle, qui que je sois, pour l'amour de Dieu, je vous prie de me dire qui est le chevalier et pourquoi il manifestait joie et douleur alternativement. — Fi ! dit-elle. Je sais bien désormais que vous êtes l'un de ces mauvais chevaliers. — Demoiselle, au nom de la miséricorde divine, je vous prie de me répondre, et je vous promets que je serai votre chevalier toute ma vie.

630. — Tout ce que je vous dirai, rétorqua-t-elle, c'est que

---

s'en vait et siut les esclos al chevalier et au nain ; si ala toute jour tant que la nuit le sousprist. La nuit jut en la forest, et au matin se lieve bien main et revient as esclos des chevaus : si chevauche toute la matinee jusques endroit tierce. Et lors ist de la forest et vint sor une grant riviere, et voit enmi la praerie tendu un paveillon moult bel. Et il chevauche cele part tant que il vint a l'huis del paveillon, si met ens sa teste tout avant, et voit el milieu del paveillon une couche aournee de moult grande richece. En cele couche gisoit une damoisele moult bele, sé chavex par ses espaulles, qui moult estoient bel ; et deriere li estoit une pucele qui le pignoit de un pigne d'ivoire d'or ouvré, et par devant en avoit une qui li tenoit un mireor et un capel. Et mé sire Gavains li dist que bons jours li soit hui donnés ; et ele li respont que Dix le beneïe, se il n'est des mauvais chevaliers recreans qui virent le bon chevalier batre et laidenger, que onques ne li aidierent.

629. Lors se fiert mé sire Gavains dedens le paveillon tout a cheval et li dist : « Ha ! damoisele, qui que je soie, pour Dieu vous proi qui li chevaliers est me dites, et pour coi il faisoit joie et duel. — Fi ! fait ele, taisiés. Or sai je bien que vous des mauvais desfaillis estes. — Damoisele, pour la pité Dieu vous proi je que vous le me dites, par couvant que je soie vostre chevaliers a tout mon [f] vivant.

je prie Dieu de vous donner male honte, avant même que nous ne mettiez le pied hors d'ici ! » À peine avait-elle prononcé ces mots que monseigneur Gauvain sentit son cheval se dérober sous lui, si bien qu'une des rênes se rompit ; il regarda autour de lui et vit le nain qui avait battu le chevalier : il tenait des deux mains un épieu tout sanglant à l'aide duquel il venait de frapper le cheval entre les côtes. Il se releva d'un bond, plein de fureur, au point qu'il en était presque enragé ; saisissant le nain par les tempes, il le souleva de terre dans l'intention de le jeter contre le poteau du pavillon. Et le nain se mit à crier : « Ah ! voilà que m'est arrivé ce que ma mère m'avait promis ! — C'est-à-dire ? fit monseigneur Gauvain. — Certes, elle m'avait annoncé qu'une mauvaise merde me tuerait, et je sais bien que le pire chrétien du monde me tient entre ses mains[1]. — En effet, reprit monseigneur Gauvain, vous êtes mort si vous ne me dites pas qui est le chevalier qui pleurait et riait au bord de la fontaine, pourquoi il manifestait joie et douleur, et pourquoi vous l'avez battu et emmené sans qu'il oppose de résistance. — Je te le dirai à la condition que tu combattes contre lui, en ayant d'ailleurs le droit pour toi dans cette querelle. » Monseigneur Gauvain réfléchit que c'était un grand avantage et, puisqu'il en était arrivé à ce point, il préférerait combattre que de renoncer à savoir ce qu'il avait tant recherché et désiré : il promit donc au nain ce que celui-ci lui avait demandé.

---

630. — Tant, fait ele, vous dirai je que male honte vous doinst Dix, ançois que vous remouvés vos piés de ci ! » Et si tost com ele ot ce dit, si sent mé sires Gavains son cheval desous lui qui se detort, si que une de ses resnes ront ; et lors se regarde dalés lui, si voit le nain qui avoit batu le chevalier : si tenoit as .II. poins un espiel tout sanglent dont il avoit feru le cheval parmi les costes. Et il saut sus tous coureciés, que pour un poi qu'il ne derve ; si aert le nain parmi les temples et le lieve en haut pour ferir a l'estache del paveillon. Et li nains conmence a crier et dist : « Ha ! ore m'est avenu ce que ma mere me juga ! — Et que fu ce ? fait mé sire Gavains. — Certes, fait il, ele me dist que mauvaise merde me tueroit. Et je sai bien que li pires crestiens del monde me tient entre ses mains. — Certes, fait mé sire Gavains, mors estes vous, se vous ne me dites qui li chevaliers est qui plouroit et rioit sor la fontainne, et pour coi il faisoit doel et joie, et pour coi vous le batistes et en menastes sans desfensse que il fesist. — Je le te dirai par tel couvent que tu te combateras a lui, et si averas encore droit de la querele. » Et mé sire Gavains pense que moult i avoit grant avantage, et puis qu'il est venus a cel offre, il se combatera avant que il nel sace ce que il a tant chacié et desiré : si creante au nain ce qu'il a devisé.

631. « Je vais donc te dire ce que tu m'as demandé, fit le nain, et je te montrerai le chevalier, l'un des plus beaux et des meilleurs que tu aies pu voir de ta vie. » Il ordonna alors à la jeune fille qui tenait le miroir et la guirlande d'aller le chercher ; elle leva l'un des pans du pavillon et pénétra dans une cave souterraine. Le chevalier ne tarda pas à en sortir ; il était beau et gracieux, et blond, il portait encore les marques des contusions dues aux mailles de son haubert, il était revêtu de sa cotte à armer et semblait tout honteux et gêné. Le nain s'adressa alors à monseigneur Gauvain. « Vois-tu ce chevalier ? lui dit-il. C'est contre lui que tu combattras, ou contre un meilleur, si je le veux. Sache que c'est l'un des meilleurs chevaliers du monde. Il s'appelle Hector. Et cette demoiselle qui se fait peigner est ma nièce, la fille d'un frère aîné à moi, de noble origine. Il advint qu'il dut s'aliter pour mourir — il avait en effet été blessé au cours de la guerre qui oppose la dame de ce pays à un chevalier, l'un des meilleurs qui vivent à l'heure actuelle. Quand mon frère se sentit mourir, il m'envoya chercher car il n'avait plus d'autres frères que moi. Lorsque je fus près de lui, il me confia cette demoiselle qui était sa fille, son unique enfant, et la créature qu'il aimait le plus au monde. Et il me pria, si je l'aimais, d'en prendre soin comme de mon enfant. Il m'investit aussi de toute la terre qu'il avait en fief, qui était belle et riche. Puis mon frère passa de vie à trépas. Ma nièce aimait le chevalier que voici plus que tout, et elle l'aime

---

631. « Ore te dirai, fait li nains, ce que tu m'as demandé et te mousterrai le chevalier com un des plus biaus et des meillours que tu onques veïsses de tes ex. » Lors conmande la pucele qui tenoit le mireoir et le chapel que ele l'aille querre ; et ele lieve le pan del paveillon, si entre en une chave sous terre. Et maintenant vint fors li chevaliers qui moult estoit biaus et gens et blons, et encore estoit camoissiés des mailles del hauberc et ot sa cote a armer vestue, et est par samblant moult hontous et moult esbahis. Lors parole li nains a mon signour Gavain et li dist : « Vois tu cel chevalier ? c'est cil a qui tu te combateras, ou a un meillour, se je voel. Et saces que c'est uns des miudres chevaliers del monde ; et a non Hectors. Et cele pucele que tu vois la pignier si est ma niece, fille d'un mien frere assés haut home et ainsnés de moi. Et avint qu'il acoucha de la mort, qu'il avoit esté navrés en la guerre que la dame de cest païs a vers un chevalier ; et est uns des mellors [*231a*] qui orendroit vive. Et quant mes freres senti que il se moroit, si m'envoia querre, car il n'avoit plus de freres que moi. Et quant je ving devant lui, si me bailla ceste damoisele qui sa fille estoit, et n'avoit plus de tous enfans. Et c'estoit la riens vivans que il plus amoit ; si me proiia, si chier que je l'avoie, que je le gardaisse ausi com mon enfant. Et me saisi de toute la terre que il

encore ; et lui l'aime aussi, plus que toutes les autres femmes. Quand j'appris cela, je défendis à ma nièce, si elle tenait à mon affection, d'en faire plus pour ses amours sans mon intermédiaire ; si elle me désobéissait, elle ne serait jamais en possession de la terre de son père, et elle aurait perdu à tout jamais ma personne et mon soutien. Et je fis la même défense au chevalier, en ajoutant que, s'ils se conformaient à mes ordres, je leur ferais trouver le bonheur l'un par l'autre dans cette vie. Tous deux promirent.

632. « Cette dame dont je t'ai parlé, dans la guerre de qui mon frère trouva la mort, était en mauvais termes avec un de ses voisins, qui était aussi le meilleur chevalier du monde, le plus hardi et le plus redouté : il s'appelle Segurade. Il faut que vous sachiez que cette haine provient du fait qu'il l'avait demandée en mariage, et qu'elle refusa, car elle est de beaucoup plus noble origine que lui, et nettement plus jeune. Quand il se vit rejeté, il en éprouva un profond chagrin et une grande honte ; il commença à lui faire la guerre. Tous les jeunes combattants le rejoignirent non pour ses terres ou sous prétexte de liens de parenté, mais parce qu'il est bon chevalier et très généreux, et tous ceux qui appartenaient à la dame l'abandonnaient pour lui : ils auraient bien aimé qu'elle l'épouse. Elle est orpheline de père et de mère, et la plupart de ses parents ont été blessés ou tués, soit au cours de sa guerre personnelle, soit au cours de celle du roi Arthur dont

---

tenoit, qui moult estoit et bele et riche. Et mes freres ala maintenant de vie a mort. Et ma niece amoit cest chevalier sor toute riens, et aime encore ; et il li, sor toutes femes. Et quant je le soi, si desfendi a ma niece, si chier com ele m'avoit, que plus ne feïst de ceste amour se par moi non ; et s'ele le faisoit, ele ne seroit jamais tenans de terre que ses peres eüst tenue, et a tous jours aroit perdu moi et m'aïde. Et autresi le desfendi je au chevalier. Et lor dis que s'il ensi le faisoient, je feroie avoir joie l'un de l'autre a lor vivant. Et il le me creanterent andoi.

632. « Cele dame de qui je t'ai dit, de qui guerre mes freres fu mors, estoit mal d'un sien voisin qui estoit li miudres chevaliers del monde et li plus hardis et li plus redoutés : et a a non Segurades. Si vous di que icele haïne vint par ce que il l'avoit fait querre pour prendre a feme, et ele ne vaut : que trop ert haute feme[a] envers lui, et plus jouene assés. Quant cil vit qu'ele le refusa, s'en ot grant doel et honte ; si le conmencha a guerroiier, ne mie par force de terre ne par parenté que il eüst, mais par ce que il est bons chevaliers et larges. Si s'en fuirent tout li legier baceler, et laissoient ma dame tout pour lui cil de sa terre ; et moult volsissent qu'ele le presist. Et ele est orpheline de pere et de mere, et grant partie de ses charnels amis i ont esté mort et navré, que de la soie guerre que del roi Artu, qui

elle est la vassale. On lui conseilla à maintes reprises de le prendre pour époux, mais elle n'a jamais pu l'aimer ; et elle n'est jamais de si bonne humeur qu'elle ne s'assombrisse si elle en entend parler.

633. « Le chevalier fit la guerre à ma dame si longtemps que tous ses chevaliers moururent ou furent mis à mal ; et nul n'osait plus sortir de ses forteresses, tant et si bien que les petites gens criaient d'une seule voix à ma dame que, si elle ne l'épousait pas, ils s'enfuiraient ou se mettraient à la merci du chevalier. Elle finit par dire qu'elle prendrait conseil là-dessus, en femme en proie au plus profond chagrin.

634. « Quand elle eut rassemblé tout son conseil, elle déclara qu'elle ne l'épouserait pour rien au monde. Alors un de ses oncles, très âgé, lui dit qu'il lui donnerait un avis judicieux en fonction de ce qu'elle avait affirmé : “Nièce, puisque ce mariage ne vous plaît pas, il n'aura pas lieu ; mais vous ferez tout de même savoir au chevalier que vous avez pris conseil et que vous l'épouserez volontiers, à condition qu'il vous accorde un répit d'un an. Et afin de ne pas être blâmée en l'épousant, parce qu'il n'est pas de si noble origine que vos ancêtres, vous exigerez que pour mériter votre amour il combatte tous les chevaliers qui se présenteront pour le défier avant la fin du délai ; et vous ajouterez que, s'il venait à être vaincu par un chevalier, vous voudriez que sa personne et sa terre soient entre vos mains. Avec un peu de chance il sera mort ou vaincu avant la date fixée, ou

---

feme ele est. Et maintes fois li fu loé qu'ele le presist, mais ele ne le pot onques amer ; ne onques ne fu si lie, s'ele en oï parler, qu'ele n'en fust dolante.

633. « Li chevaliers a guerroiié ma dame si longement que si chevalier sont tout destruit et mort ; ne nus fors de forteresce n'osoit issir, tant que la menue gent crioient a ma dame a une vois que s'ele ne le prendoit, il s'en fuiroient ou il se rendroient a lui en sa merci. Et ele dist qu'ele s'en conseilleroit, conme cele qui tant avoit [*b*] duel que plus n'en pooit avoir.

634. « Quant ele ot assamblé tout son conseil, si dist qu'ele nel prenderoit mie pour tout le monde. Et uns siens oncles li dist, que moult estoit de grant aage, qu'il le conseilleroit bien selonc ce qu'ele li disoit. “Niece, fait il, puis que li mariages ne vous plaist, il ne sera mie ; mais toutesvoies manderés vous au chevalier que vous vous estes conseillie, que volentiers le prenderés, par ensi qu'il vous doinst respit un an. Et pour ce que vous ne soiiés blasmee de lui prendre, qu'il n'est si haus hom ne si poissans conme furent vos[a] anchisour, si voldrés qu'il face tant pour vostre amour qu'il se combatera a tous les chevaliers qui dedens le terme seront pour desraisnier encontre lui ; et s'il estoit outrés par chevalier, vous voldriés que il et sa terre

vous-même serez morte : de la sorte vous serez libérés l'un de l'autre. Et s'il remportait la victoire sur tous les chevaliers d'ici au terme de l'épreuve, au pire vous devrez l'épouser, ou devenir nonne dans une abbaye." La dame, dont je suis le vassal, se rendit à cet avis, et de part et d'autre on prêta serment de respecter cet accord. Et le chevalier déclara que, même s'il l'avait épousée, il continuerait à le faire pour son amour, si elle le lui demandait.

635. « C'est ainsi que fut conclue la paix entre ma dame et Segurade. Néanmoins, ses chevaliers et ses hommes d'armes gardent tous les passages qui conduisent à la terre de ma dame, afin d'empêcher les chevaliers étrangers d'y entrer. À l'époque où cet accord entra en vigueur, je voyais ce chevalier et ma nièce si inquiets l'un pour l'autre qu'ils n'osaient se parler, tant ils me craignaient, ni même échanger des messages. J'allai les trouver et leur dis d'être patients tous les deux jusqu'à la fin de l'année, et d'être bien sûrs qu'à ce moment je leur ferais avoir joie l'un de l'autre. Mais ce terme leur parut trop lointain, et ma nièce demanda à Hector s'il se battrait contre Segurade, si elle le désirait ; et il répondit qu'il voudrait avoir donné l'un de ses yeux pour être déjà sur le champ de bataille. Elle lui fit jurer qu'il ne combattrait pas sans son autorisation. Ensuite, elle fit faire un écu noir à gouttes d'argent et elle lui commanda, s'il tenait à son amour, de veiller à n'en jamais porter d'autre s'il avait commis une faute

---

fust en vostre merci. Et par aventure il sera dedens le terme mors ou outrés d'armes, ou vous serés morte d'autre part : ensi serés delivré li uns de l'autre. Et se il outroit tous les chevaliers jusques a son terme, pis ne ferés vous que d'espouser le, ou de vous rendre en une abeïe." A cest couvent se tint la dame, qui hom je sui : si furent ensi li covenant creanté d'une part et d'autre. Et dist li chevaliers, s'il l'avoit toute espousee, si feroit il ce pour s'amour, se ele li requeroit.

635. « Ensi fu la pais establie de ma dame et de Segurades. Et nonpourquant, si chevalier et si sergant gardent tous les passages d'environ la terre ma dame, que chevaliers estranges n'i entre. Quant ces couvenences furent faites, je vi cest chevalier et ma niece si angoissous l'un de l'autre qu'il n'osoient parler ensamble pour moi, ne de bouches ne de messages. Si ving a aus et lor dis qu'il se sosfrissent ambedoi jusques au chief de l'an, et lors seüssent de voir que je feroie avoir joie l'un de l'autre. Si lor fu cil termes trop lontains, et ma niece demanda a Hector s'il se combateroit a Segurades, s'ele voloit ; et il dist qu'il voldroit ja avoir donné un des ex de sa teste par si qu'il fust ja el champ encontre lui. Et ele li fist fiancier qu'il ne s'i combateroit sans son congié. Puis fist ma niece un escu noir degouté d'argent et li conmanda, si chier com il avoit son cors, que la ou il seroit de li mesfais, gardast que jamais autre escu ne portast,

envers elle jusqu'à ce qu'il soit réconcilié avec elle. Le noir signifie douleur, et les gouttes d'argent signifient larmes, car on pleure de douleur. Lorsque Hector sut qu'il aurait son amie le jour où Segurade serait vaincu, il se dit qu'il pouvait tellement se fier en son amour que, s'il parvenait à rencontrer Segurade, pour le reste il réussirait bien à le vaincre. Il en était là de ses réflexions quand il fit un rêve : il se trouvait au Pin de la Fontaine, là où je l'ai pris hier ; il y était venu pour une grande assemblée qui devait s'y dérouler et où il croyait rencontrer Segurade. Il était fort joyeux et de bonne humeur. Mais lorsqu'il arrivait sous le pin, il regardait vers le ciel et voyait une nue obscure parsemée de petites étoiles : elle le recouvrait de telle sorte qu'il ne voyait presque rien, et pourtant il remportait l'assemblée.

636. « Il fut très heureux de ce songe et le raconta à ma nièce ; mais elle lui dit que c'était seulement des fadaises, et qu'il devait savoir que le chevalier par qui Segurade serait conquis n'était pas encore né. Hector, à qui la puissance de l'amour donnait cœur et audace, en fut très chagriné, et il pensa qu'il ne tarderait pas à en faire l'épreuve. Le lendemain il se leva de bon matin — j'étais allé à la messe. Il prit ses armes et les fit porter à l'un de mes châteaux sans que j'en sache rien. Mais ma nièce l'apprit, elle, et vint me trouver à l'église pour me le dire. Je ne voulais pas manquer l'office, car je ne l'ai jamais manqué, si loin que je m'en souvienne. J'envoyai donc l'un de mes serviteurs sur mon

---

tant que il fust a li acordés. Li [*c*] noirs senefie doel, et li degoutés d'argent senefient larmes ; et pour doel ploure on. Et quant Hector sot que il avroit s'amie au jor que Segurades seroit outrés, se li fu avis que tant se fioit en amour que s'il pooit venir en lieu ou il fust, il l'outerroit bien d'armes. En tant com il estoit en cel pensé, si avint que il songa un songe, que il estoit au pin de la fontainne la ou je le pris ier ; si estoit venus pour une grant assamblee qui estre i devoit, si i cuidoit trover Segurades[a]. Si estoit moult liés et moult joians. Et quant il vint desous le pin, si regarda en haut et vit une nue plainne de menues estoiles sans clarté : si le couvroit si cele nue qu'il n'en veoit se petit non ; et nonpourquant, il vaincoit toute l'asamblee[b].

636. « De cel songe fu il moult liés, si le dist a ma niece ; et ele respondi que ce n'estoit se folie non, et bien seüst il que encore n'estoit mie li chevaliers nés par qui Segurades seroit conquis. Et cil en ot moult grant duel, qui force d'amours donnoit cuer et hardement ; et dist a soi meïsmes que ce esprouveroit il par tans. L'endemain se leva matin ; et je fui alés au moustier. Et prist ses armes, ses fist porter a un mien chastel, si que je n'en soi riens. Mais ma niece le sot, si vint a moi au moustier et le me dist. Et je ne voloie mie perdre la messe, car je ne le perdi onques, tant com moi souviengne.

meilleur cheval porter à la fontaine les lances que tu as vues et l'écu noir, parce que je savais bien que, dès qu'il verrait les lances, il s'arrêterait, et qu'en voyant l'écu il n'irait pas plus avant. Le valet arriva à la fontaine avant Hector, qui avait pris le temps de s'armer : il appuya les lances contre le pin et y suspendit l'écu. Lorsque Hector arriva et vit l'écu, il se rendit compte qu'il avait commis une faute : c'était cela la nue noire dont il avait rêvé. Il fut aussitôt si troublé qu'il ne savait plus où il en était, car il se doutait bien que ma nièce et moi étions tous deux courroucés contre lui. C'est alors qu'il commença à manifester une profonde douleur, comme tu l'as vu. Mais après avoir longtemps pleuré, il réfléchit qu'il était bien mauvais de se lamenter ainsi : car dès qu'il aurait trouvé Segurade, il réparerait le dommage ; en effet, il ne doutait pas de le vaincre au combat, et ainsi d'obtenir la joie qui lui était promise.

637. « Ainsi lui semblait-il avoir déjà conquis Segurade, tant la joie qu'il en espérait le remplissait d'allégresse. Il multipliait donc les manifestations de bonheur, jusqu'à ce qu'il lui revienne à l'esprit qu'il était en mauvais termes avec son amie, et qu'il lui fallait porter l'écu noir : alors il recommençait à se lamenter. Puis il se souvenait que son amie était si loyale, et moi aussi, que jamais il ne serait volé de sa promesse : et il se remettait à se réjouir. C'est ainsi qu'il alternait joie et douleur, comme tu l'as vu. Et moi, qui aurais beaucoup regretté de

---

Si fis un de mes garçons monter sor un de mes miudres chevaus, et li fis porter les lances que tu veïs et l'escu noir, pour ce que je savoie bien que quant il verroit les lances, il s'arresteroit, et quant il verroit l'escu, dont n'iroit il plus avant. Et li vallés vint a la fontainne ançois que Hector, car il s'armoit avant ; si apoia les lances au pin et i pendi l'escu. Et quant Hector i fu venus et il vit l'escu, si sot bien qu'il avoit mal esploitié : et ce fu la noire nue que il avoit songie. Car tantost fu si esbahis qu'il ne sot ou il estoit, si aperchut bien qu'il avoit le courous s'amie et le mien. Et lors conmencha son doel a faire si grant conme tu veïs. Et quant il ot longement plouré, si se porpensa que moult estoit mauvais qui tel doel demenoit : car ce avroit il tost amendé, si tost com il avroit trouvé Segurades, que il ne doutoit mie que il ne le conquesit bien par armes, et lors avroit il sa joie que promise li estoit.

637. « Ensi li sambloit il ja qu'il eüst conquis Segurades, tant le faisoit lié la joie que il atendoit. Et faisoit joie tant qu'il li en menbroit de s'amie qui estoit mal de lui, et que l'escu noir li couvenoit [*d*] porter : si en ot tele angoisse que il reconmenchoit son doel. Et aprés repensoit que s'amie estoit si loiaus, et je avoc, qu'il ne seroit ja fausés de promesse : pour ce refaisoit joie. Ensi conme tu veoies, faisoit il joie et duel. Et je, qui moult eüsse grant doel se je perdisse

perdre un tel chevalier, je montai à cheval dès la fin de la messe : je le trouvai comme tu en as été le témoin, et je le battis en homme dont je pouvais faire ma volonté. Car il me craint plus que personne. Puis je le ramenai sans qu'il s'y oppose. Tu as donc entendu le nom du chevalier, pourquoi il a ri et pleuré, pourquoi je l'ai battu et ramené sans opposition, et enfin pourquoi il portait l'écu. Et tu m'as promis que tu combattrais contre lui, ou contre un meilleur que lui ; mais je crains que tu ne t'enfuies, car tu es l'homme le pire du monde, je le sais bien. » Monseigneur Gauvain ne dit mot, mais il était fort triste pour son cheval qui avait été tué.

638. Là-dessus un valet sortit de la cave en disant que le repas était prêt. Le nain fit désarmer monseigneur Gauvain, puis ils se mirent à table ; pendant qu'ils mangeaient, le nain regarda en contrebas vers les prés et vit venir à grande allure une jeune fille montée sur un palefroi couvert de sueur. « Nous aurons bientôt des nouvelles », dit-il à Hector et à sa nièce. La jeune fille mit pied à terre sans tarder, et elle trouva nombre de gens pour l'y aider. Elle salua le nain de la part de sa dame, et sa nièce aussi, et lui présenta une lettre ; mais après l'avoir lue, il se mit à rire perfidement et à maudire cœur de femme et qui s'y fiait. « Pourquoi dites-vous cela ? fit sa nièce. — Vous n'avez pas idée, répliqua-t-il, de ce que m'a mandé ma dame : le terme de son répit approche, il faut que je m'en aille à la cour d'Arthur au galop de mon cheval, et

---

tel chevalier, montai aprés si tost com j'oi oï messe : si le trouvai en tel maniere com tu veïs, et le bati conme celui dont je pooie faire ma volenté. Car je sai bien que il me doute sor tous homes. Et l'en amenai, que onques desfense n'i fist. Ore as oï conment li chevaliers a non, et pour coi il rist et ploura, et pour coi je le bati et amenai sans contredit, et pour coi il porta l'escu. Et tu m'as en couvent que tu te combateras a lui ou a meillour de lui ; mais je dout que tu ne t'en fuies, car tu es li pires hom del monde. Et bien le sai. » Et mé sires Gavains ne dist mot, mais il est moult dolans de son cheval qui ocis est[a].

638. Atant est venus uns vallés fors de la cave, et dist que li mengiers est tous apareilliés. Si fait li nains mon signour Gavain desarmer, puis asseent au mengier. Et quant il ont une piece mengié, si esgarde li nains tout contreval les prés et voit venir une pucele moult tost sor un palefroi qui tous est tressués ; et dist a sa niece et a Hector que « par tans orrons noveles ». Maintenant descent la pucele, et il fu assés qui le recoilli. Et cele salue le nain de par sa dame et sa niece, et si li baille unes letres. Et quant il les ot leües, si conmence a rire de felonnie, et maldist corage de feme et qui nule en croit. « Et pour coi dites vous ce ? fait sa niece. — Vous n'oés mie, fait il, ce que ma dame m'a mandé, que ses termes aproce, et que je m'en voise a la

que je lui ramène monseigneur Gauvain pour combattre Segurade ! Elle pense que sa requête peut être aisément exécutée ! Même si je partais à l'instant, j'aurais du mal à être à la cour avant la date fixée ; en plus, ce n'est pas si facile de trouver monseigneur Gauvain : en cinq ans il ne passe pas deux fois à la maison de son oncle, mais va toujours cherchant les aventures difficiles, car c'est l'homme le plus valeureux du monde. Je lui amènerai à la place de monseigneur Gauvain le pire chevalier qui ait jamais porté les armes, celui que voici. » Et monseigneur Gauvain ne dit mot, sans se soucier des paroles du nain. Hector en revanche en était très ennuyé. Le nain fit alors apporter les armes d'Hector et celles de monseigneur Gauvain. « Seigneur mauvais chevalier, dit-il, vous aimeriez bien rester ici faute de cheval, puisque vous n'en avez pas : mais cela ne se passera pas comme ça, car je vais vous en donner un meilleur que le vôtre. »

639. Il lui fit amener un cheval ; monseigneur Gauvain se mit en selle, ainsi qu'Hector, sa demoiselle, les écuyers et les jeunes filles. L'un des écuyers portait l'écu d'Hector et l'autre un paquet de lances solides et raides. Ils quittèrent tous le pavillon où il ne resta plus personne apparemment, et chevauchèrent un bon moment. L'amie d'Hector lui dit : « Hector, vous me promettrez en tant que loyal chevalier de ne pas combattre si ce n'est pour moi ; si vous ne tenez pas votre promesse, sachez bien que vous aurez perdu mon

---

court le roi Artu au ferir des esperons : se li amaigne mon signour Gavain pour combatre encontre Segurades. Si quide bien que ensi legierement soit fait com ele le conmande ; et se je mouvoie orendroit, ne seroie je a painnes a la court dedens le terme ; ne ce n'est mie legiere chose de mon signour Gavain trouver, car en .v. ans n'est il mie en la maison le roi son oncle .II. fois, ains va cerchant toutes les dures aventures conme li plus prodom del monde. Mais je li menrai en eschange pour mon signour Gavain le piour chevalier qui onques portast armes, c'est cist chevaliers qui ci est. » Et mé sire Gavains ne dist mot, et ne li calt que li nains li die. Mais a Hector em poise moult. Atant a fait li nains aporter les armes Hector et les armes mon signor Gavain, et dist[a] : « Sire mauvais chevaliers, moult [*e*] voldriés ore que vous remansissiés por cheval dont vous n'avés point : mais non ferés, car je vous baillerai mellour del vostre. »

639. Lors li fait amener un cheval ; et il i monte, et Hector et sa damoisele et li esquier et les puceles[a] ; si porte li uns l'escu Hector et li autres une liace de lances fors et roides ; si se partent tout del paveillon, que nus n'i remaint par samblant, et chevalchent grant piece. Et l'amie Hector li dist : « Hector, vous me fiancerés conme loiaus chevaliers que vous ne vous combaterés se pour moi non, et se vous le faites, bien saciés que a m'amour avés vous failli a tous

amour à jamais. » Il lui promit ; puis il s'approcha de monseigneur Gauvain et le pria avec insistance de ne pas se soucier de tout ce que le nain pourrait lui dire ; monseigneur Gauvain répondit que c'était bien le cas. Le nain interpella alors la jeune fille qui avait apporté la lettre et lui demanda où était sa dame ; elle répondit qu'elle se trouvait dans l'un de ses châteaux appelé Roestoc. « Nous passerons donc la nuit aux Plaines », dit-il. C'était une maison fortifiée qui appartenait à sa nièce. Ils chevauchèrent toute la journée sans trouver d'aventure dont parle le conte, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur logement. Le lendemain ils se levèrent de bon matin, entendirent la messe, se remirent en route et chevauchèrent presque jusqu'à tierce. Ils approchaient de la demeure de la dame et des marches de la terre de Segurade. Ils parvinrent à une rivière qu'il fallait traverser. Le nain observa deux chevaliers et trois hommes d'armes qui venaient vers eux : les chevaliers étaient tout armés, sauf qu'ils portaient des chapeaux de fer, et ils avaient des haches, des épées et des haubergeons. Le nain s'adressa alors à Hector : « Hector, ce sont des gens de la maisonnée de Segurade : défendez-nous, car nous en avons bien besoin. Nous ne serons pas protégés par ce chevalier, car il ne vaut pas une chambrière. — Ne vous inquiétez pas, fit Hector, chevauchez tranquillement. » Puis il ajouta à l'adresse de monseigneur Gauvain : « Seigneur, ne vous courroucez pas de ses paroles, car vous auriez fort à faire ! »

---

jours mais. » Et il li fiance. Lors vint Hector a mon signour Gavain, se li proie et requiert que ja ne li chaille de chose que li nains li die ; et il respont que il ne li en chaut. Lors apele li nains la pucele qui les letres li avoit aportees, se li demande ou est sa dame ; et ele dist qu'ele est a un sien chastel qui a a non Rostescq. « Dont gerrons nous, fait il, es Plains. » Et c'estoit une fors maisons qui estoit a sa niece. Si chevauchent toute jour sans aventure trouver dont li contes paralt, tant qu'il vinrent a lor gistes. L'endemain leverent matin, si oïrent messe et se metent a la voie ; et chevauchent tant qu'il est pres de tierce. Et lors aprocent des maisons sa dame et des marches Segurades. Si viennent a un trespas d'une aigue. Et li nains esgarde, si voit venir .II. chevaliers et .III. sergans : si estoient armé li chevalier de toutes armes, mais tant i ot qu'il avoient chapiaus en lor testes, et avoient haces et espees et haubergons. Lors apele[b] li nains Hector : « Hector, cist sont de la maisnie Segurades : si nous desfendés, car il nous[c] est bien mestiers. Car par cestui chevalier ne serons nous ja desfendu, car il ne vaut pas une chambriere. — Ore ne vous esmaiiés, fait Hector, mais chevauchiés seürement. » Puis dist a mon signour Gavain : « Sire, ne vous courechiés mie de ses paroles, car vous avriés a faire assés. »

640. Puis il demanda à sa demoiselle l'autorisation de combattre et elle la lui donna. Il pendit son écu à son cou, prit une lance parmi celles de son écuyer, et se mit en position à l'entrée de la chaussée face aux chevaliers qui venaient au galop de leurs chevaux : tous deux brisèrent leur lance sur son écu, et il en frappa un si rudement qu'il le fit basculer à terre avec son cheval. La lance se brisa. Il mit la main à l'épée et s'élança sur les autres avec une telle fougue qu'ils s'en effrayèrent et lui cédèrent la place ; aucun n'osa s'opposer à lui, tous les quatre s'enfuirent à travers champs. Hector les poursuivit quelque temps, jusqu'à les pousser de force dans la forêt, puis il revint sur ses pas. Celui qui était tombé se réfugia dans le bois dès qu'il put se relever. Le nain déclara alors qu'Hector était un homme de valeur. Mais il ajouta, quand il les eut rejoints : « Hector, ne vous ai-je pas bien dit que sans vous nous aurions été dans une très mauvaise situation, avec ce lamentable chevalier qui n'aurait rien fait pour nous défendre ? » Monseigneur Gauvain se tut. Hector, rempli de honte et de confusion par ces remarques, l'estimait fort de garder si bonnement le silence. Ils chevauchèrent longtemps jusqu'à ce qu'ils arrivent à proximité d'une chaussée située entre un manoir fortifié et un marécage. Le nain aperçut à l'entrée de la chaussée trois chevaliers et cinq sergents, armés comme l'étaient les autres. Il dit à Hector : « Hector, si vous ne nous défendez pas, nous sommes pris. Car ce sont des

---

640. Lors demande a sa damoisele congié, et ele l'otroie. Et il pent son escu a son col et prent un glaive de son esquier ; si se met el chief de la chaucie devers les chevaliers qui viennent ferant des esperons : si pechoient ansdoi lor glaives sor son escu ; et il en fiert un si durement qu'il le porte tout envers a terre[a] et le cheval. Et li glaives pechoie. Si met la main a l'espee, si courut sus as autres moult vistement si que tout s'en esbahissent et li guerpissent place ; se n'i ot un tout sol qui contre[/]dit i ost metre, ains s'en fuient li .IIII. parmi les chans en travers. Et il les enchauce une grant piece, tant que il les flatisse en la forest ; et puis s'en tourne. Et cil qui chaüs fu, si tost com il pot relever se traist el bois a garison. Lors dist li nains : « Moult a prodome en Hector. » Puis li dist, quant il fu revenus : « Hector, et ne vous di je bien que se vous ne fuissiés, nous fuissiens ja moult mal venu, que cis chaitis chevaliers n'i meïst ja desfense ? » Et mé sires Gavains se taist. Et Hector en est moult dolans et moult hontous, et le proise moult quant il se taist si debonairement. Ensi chevauchent longement tant qu'il viennent en une chaucie aprochant, qui est entre un plaiceïs et un marois. Si voit li nains el chief de la chaucie .III. chevaliers et .V. sergans ; si estoient li chevalier armé si com li autre avoient esté. Et il dist a Hector : « Hector, se vous ne nous desfendés, or somes nous tout pris. Car cil sont de la gent

gens de Segurade, et notre chevalier ne frappera pas un seul coup. — Seigneur, fit Hector à l'adresse du nain, chevauchez et ne craignez rien. » Puis il se retourna vers monseigneur Gauvain et lui répéta de ne pas se soucier des paroles du nain ; et il en rit. À nouveau Hector réclama son écu et prit sa lance, puis demanda l'autorisation de son amie. Ensuite il s'élança le premier vers le rétrécissement menant à la chaussée en éperonnant son cheval : il alla frapper dans le groupe ennemi un chevalier, qu'il porta à terre. Le deuxième le prit par la bride de son cheval, et le troisième tira son épée, dont il se mit à lui donner de grands coups sur le heaume, cependant que les hommes d'armes en faisaient autant. Hector tira l'épée à son tour ; il frappa la main de celui qui le tenait par la bride si violemment qu'il le mutila ; puis il fit face au troisième chevalier et le frappa en plein visage, de sorte qu'il le pourfendit jusqu'aux oreilles : il tomba. Les autres en perdirent courage et prirent la fuite. Il les pourchassa un moment puis revint à ses compagnons de route ; il ôta son écu et son heaume car il avait très chaud. Monseigneur Gauvain l'observait, et l'estimait autant qu'il pouvait estimer un jeune homme. Ils chevauchèrent de la sorte jusqu'à ce qu'il soit none passée. Ils approchèrent alors d'un ponceau jeté sur une rivière qu'il leur fallait traverser ; quand ils furent tout près, ils virent à l'entrée du pont un chevalier armé, le heaume sur la tête, l'écu au cou, la lance au poing ; et avec lui se tenaient bien trente hommes d'armes munis de hau-

---

Segurades ; ne nostre chevaliers n'i ferra ja cop. — Sire, dist il au nain, chevauchiés et n'aiiés garde. » Puis revint a mon signour Gavain et li dist qu'il ne li chaille des paroles au nain ; et il s'en rist. Lors redemande Hector son escu et prent son glaive, et prent congié de s'amie ; puis se met tous premiers es destrois de la chaucie et fiert le cheval des esperons : si vait ferir parmi aus tous un chevalier, que il le porte a terre. Et li autres le prent au frain. Et li tiers a traite l'espee, si l'en donne grans cops parmi le hiaume, et autresi font li sergant. Et il traist l'espee et fiert celui qui tint son frain sor le main, si qu'il le mehaingne ; puis avise le tiers chevalier et le fiert enmi le vis, si qu'il le trenche jusques as oreilles : et cil chiet a terre. Puis se desconfissent li autre et s'en tournent fuiant. Et il les chace une piece, puis revint a son chemin, si oste son escu et son hiaume, car moult ert chaus. Et mé sires Gavains l'esgarde, si le proise moult en son cuer tant com il puet plus jone home proisier. Ensi chevauchent tant que il fu nonne basse. Lors aprocent d'un poncel qui est sor une aigue par ou il les couvint passer ; et quant il sont pres, si voient au chief del pont un chevalier armé, le hiaume en la teste, l'escu au col, le glaive el poing ; et avoc lui estoient sergant jusques a .xxx. armés de haubergons et de glaives et d'espees come vilains.

bergeons, de lances et d'épées de vilains[1]. Le nain déclara à Hector : « Il est maintenant très nécessaire que vous nous protégiez, ou nous sommes tous pris ; de celui-ci en effet nous ne recevrons pas d'aide, car c'est l'homme le plus lâche du monde. » Hector lui répondit de ne pas s'inquiéter ; puis il conseilla à monseigneur Gauvain de ne pas se soucier de ce qu'il avait dit « car, même si vous étiez monseigneur Gauvain[2], vous auriez trop à faire. Mais je vous prie de me venir en aide, si vous croyez que c'est nécessaire ». Et monseigneur Gauvain répondit qu'il le ferait très volontiers.

641. Hector prit alors son heaume, suspendit son écu à son cou, et saisit la plus solide des lances que son écuyer lui portait. Lorsqu'il fut tout près du ponceau, il éperonna son cheval. Les hommes d'armes à pied appuyèrent la base de leurs lances sur le sol et le frappèrent d'une pluie de coups, mais il passa entre eux et assena au chevalier un coup si violent qu'il l'envoya dans l'eau sous le pont. Cependant les vilains le déséquilibrèrent tellement avec leurs lances qu'ils le portèrent à terre avec son cheval. Il se releva aussitôt, laissa le cheval s'en aller à son gré et mit la main à l'épée ; puis il se rua sur ses ennemis avec tant d'énergie qu'ils ne surent quoi faire, si ce n'est prendre la fuite. Il les pourchassa férocement, et en blessa et mutila plus d'un. Le chevalier qui avait été abattu avait récupéré son cheval et s'était remis en selle, il s'enfuyait grièvement blessé au bras et à la poitrine. Hector

---

Et li nains dist a Hector : « Ore est il mestiers que vous nous delivrés, ou nous somes tout pris ; car de cestui n'avrons nous ja aïde, car c'est li plus recreans hom del monde. » Et Hector respont [*232a*] que il n'a garde. Lors dist a mon signour Gavain que il ne li chaille de ce qu'il die, « et se vous estiés mon signour Gavain, s'avriés vous assés a faire. Mais je vous proi que vous m'aidiés, se vous veés que mestier en aie ». Et mé sires Gavains dist que si feroit il moult volentiers.

641. Lors prent Hector son hiaume et met son escu a son col, et prent le plus fort de ses glaives que li esquiers portoit. Et quant il est pres del poncel, si hurte le cheval des esperons. Et li sergant qui sont a pié metent les chiés[a] des glaives que il ont a terre : si le fierent tant sor son escu que tout li couvrent de lances. Et il parmi[b] aus tous fiert le chevalier si durement qu'il le porte en l'aigue desous[c] le pont, mais li vilain l'ont si chargié de lor glaives que il le portent a terre, lui et le cheval tout en un mont. Et il resaut sus moult vistement, si laist le cheval tout estraiier, et met la main a l'espee : si lor court moult durement sus, si qu'il ne sevent metre conroi fors del fuir. Et il les enchauce moult durement, si em bleche maint et mehaingne. Et li chevaliers qui abatus estoit avoit son cheval recouvré et fu montés, et s'en fuioit moult durement navrés el bras et en la mamele. Et Hector

fit demi-tour après les avoir poursuivis un moment, et vint à la rencontre de monseigneur Gauvain qui lui rendit son cheval. « Grand merci, seigneur ! lui dit-il. — Comment ! s'exclama le nain. Seigneur chevalier, maudite soit l'heure de votre naissance ! Est-ce ainsi que les chevaliers acquièrent de la renommée dans votre pays, en tenant les montures de ceux qui accomplissent des exploits et des prouesses ? » Et Hector le pria de ne pas se soucier de ces railleries.

642. Ils chevauchèrent tant et si bien qu'ils parvinrent au château de la dame qu'ils venaient secourir et s'y hébergèrent pour la nuit. Le lendemain ils se levèrent à nouveau de bon matin pour entendre la messe, puis ils se mirent en route et chevauchèrent jusqu'à tierce. Ils trouvèrent alors une très belle fontaine où ils s'installèrent pour déjeuner ; après le repas, le nain ordonna à la jeune fille qui avait apporté la lettre de les précéder pour annoncer à sa dame qu'il arrivait dans cet équipage, et lui amenait au lieu de monseigneur Gauvain le pire chevalier du monde. Il ajouta aussi en aparté : « Dites à ma dame que je lui demande de venir à notre rencontre, et de prier ma nièce de laisser Hector combattre pour elle, car nous avons bien vu quel chevalier il est. » La demoiselle s'en alla donc et parvint à Roestoc ; elle trouva le sénéchal à l'entrée de la grande salle et s'informa de sa dame. « Certes, lui répondit-il, elle n'a rien mangé depuis votre départ. Mais quelles nouvelles apportez-vous de Groadain le nain[1] ? — Seigneur, fit-elle, il arrive,

---

repaire quant il les ot chaciés, et trouve mon signour Gavain qui li tenoit son cheval. Et il li dist : « Sire, grans mercis. — Conment ! Sire chevaliers, fait li nains, que maldite soit l'eure que vous onques fustes nés ! Gaaingnent ensi li chevalier pris en vostre païs, qu'il tiennent les chevaus as chevaliers qui font les proueces et les chevaleries ? » Et Hector li proie qu'il ne li en chaille.

642. Atant chevauchent tant qu'il vinrent au chastel a la dame que il venoient secourre, si i herbergent la nuit. Et l'endemain resont matin levé pour messe oïr, et puis se metent a la voie et chevauchent jusques a ore de tierce. Lors trouvent une fontainne moult bele, si retournent illoc pour disner ; et quant il orent disné, si dist li nains a la pucele qui les letres li aporta qu'ele s'en aille avant et die a sa dame que il vient en tel maniere, et se li amainne en lieu mon signour Gavain le piour chevalier del monde. Aprés li a dit a conseil : « Dites ma dame que je li mant qu'ele viengne encontre nous, et si proiece ma niece qu'ele laist Hector combatre pour li, car nous avons bien veü quels chevaliers il est. » Atant s'em part la damoisele et vint a Roestoc ; si trouve le seneschal devant la sale, si li demande de sa dame. « Certes, fait [*b*] il, ele ne menga onques puis que vous en alastes. Mais quels noveles aportés vous de Grohadain le nain ? —

avec sa nièce, Hector, et un chevalier dont il pense que c'est le plus couard du monde, le pire qui ait jamais vécu. » Le sénéchal la conduisit à sa dame, et quand celle-ci l'aperçut, de peur elle ne put prononcer une parole, tant elle craignait d'entendre de mauvaises nouvelles. « Dame, fit la jeune fille, Groadain le nain vous salue, et vous fait savoir qu'il vient avec sa nièce, votre cousine, et Hector qui les accompagne ; il vous amène un chevalier à la place de monseigneur Gauvain, je ne sais lequel, vous le verrez bien. Et le nain vous mande aussi secrètement de venir à leur rencontre et de prier votre cousine de laisser Hector combattre pour nous, car c'est un des meilleurs chevaliers du monde. » Le sénéchal conseilla à la dame d'accepter. Elle fit donc équiper un palefroi et se mit en selle, accompagnée du sénéchal et de bon nombre d'autres chevaliers. Ils sortirent de Roestoc à la rencontre de ceux qui arrivaient et les rejoignirent à bien deux lieues anglaises du château. Ils rencontrèrent d'abord les écuyers, puis monseigneur Gauvain, et enfin le nain et sa nièce ; ils se firent fête mutuellement. Le nain dit à la dame :

643. « Dame, vous m'avez commandé d'aller chercher monseigneur Gauvain, mais ce n'était pas si facile, car il n'est pas souvent à la cour et le terme était proche. Mais je vous amène ici ce que j'ai pu me procurer en fait de chevalier : c'est celui qui chevauche entre les écuyers, là-bas. » La dame s'adressa alors à sa cousine : « Belle cousine, je vous

---

Sire, fait ele, il vient ci, entre lui et sa niece et Hector et uns chevaliers que li nains tient au plus couart chevalier del siecle ne qui onques fust. » Atant l'en mainne li seneschaus a sa dame, et quant ele le voit, si ne pot mot dire de paour de[a] mauvaises noueles oïr. « Dame, fait ele, Grohadains li nains vous salue, et[b] sa niece vostre cousine et Hector qui ci vient ; et si vous amainne un chevalier en lieu de mon signour Gavain, je ne sai quel, que vous le verrés bien. Et si vous mande priveement que vous venés encontre aus, et que vous proiiés vostre cousine qu'ele laist combatre Hector pour vous, car c'est uns des miudres chevaliers del monde. » Et li seneschaus li loe. Lors fist la dame enseler un sien palefroi, si est montee, et avoc li le seneschaus et autres chevaliers a grant plenté ; si sont issu encontre cials qui viennent fors de Roestoc, si les encontrent loing del chastel bien .II. lieues englesches. Si encontrent les escuiers et puis mon signour Gavain, si[c] le trespassent et vont tant qu'il viennent au nain et a sa niece, si s'entrefont moult grant joie. Et li nains li dist :

643. « Dame, vous me mandastes que je alaisse querre mon signour Gavain, mais ce n'estoit mie preste chose, car il n'est mie souvent a la court et si estoit li termes tous pres. Mais je vous amains ci un chevalier tel conme je le puis avoir, celui qui chevauche entre ces esquiers. » Lors dist la dame a sa cousine : « Bele cousine, je vous

remercie fort d'être venue ici. J'ai pleine confiance en vous, car si le monde entier me faisait défaut, vous devriez tout de même me venir en aide. — Certes, belle dame, fit la demoiselle, je vous aiderai autant que je pourrai. Mais pourquoi l'évoquez-vous[1] ? — Parce que, répliqua l'autre, je voudrais vous prier pour l'amour de Dieu de faire combattre Hector pour moi. — Dame, fit la jeune fille, sur ce point ne vous fiez pas à moi : que le saint corps de Dieu me vienne en aide, je préférerais en effet avoir renié Dieu que de le laisser combattre contre Segurade, même s'il était armé jusqu'aux dents et Segurade désarmé. »

644. À ces mots, la dame tira sur le mors de son cheval, et se frappa les poings l'un contre l'autre en disant : « Ah ! je suis morte, quand la créature à qui je me fiais le plus me fait défaut ! — Dame, intervint son sénéchal, ce chevalier est venu ici pour vous secourir. Je vous conseillerais d'aller le trouver : remerciez-le de s'être mis à votre service, et nous verrons bien ce qu'il vous dira. » La dame s'approcha donc de monseigneur Gauvain, se plaça près de lui et lui souhaita la bienvenue. Et il répondit que Dieu la bénisse. « Seigneur, fit-elle alors, je vous remercie beaucoup d'être venu pour combattre dans ma bataille. — Dame, dit-il, sachez que je ferais volontiers pour vous cela et autre chose. — Certes, reprit-elle, vous montrez bien tout ce que vous êtes prêt à faire pour moi, quand vous êtes venu combattre le meilleur chevalier du monde ! Mais, pour Dieu, qu'en pensez-vous ?

---

merci moult de ce que vous estes ci venue. Et j'ai en vous moult grant fiance, car se tous li mondes me failloit, si me deveriés vous aidier. — Certes, fait ele, bele dame, je vous aiderai de ce que je porrai. Mais pour coi le dites vous ? — Pour ce, fait ele, que je vous proi pour Diu que vous faites Hector combatre pour moi. — Dame, fait ele, de ce ne vous fiés ja en moi, car si m'aït Dix et ses vrais cors[a], je voldroie mix avoir Dieu renoiié que je le fesisse combatre encontre Segurades, par couvent que tous armés fust et Segurades desarmés. »

644. A cel mot sache la dame son frain et fiert l'un poing en l'autre, et dist : « Ha ! com je sui morte, quant la riens ou je plus me fioie me faut ! » Et li seneschaus li dist : « Dame, fait il, cil chevaliers la est venus pour vostre besoigne. Et je vous loeroie que vous alissiés a lui : se li merciés de ce qu'il est venus en vos[*c*]tre service ; lors si orrons que il vous dira. » Lors vint la dame a mon signour Gavain, si s'acoste lés lui et li dist que bien soit il venus. Et il dist que Dix le beneye. « Sire, fait ele, je vous merci moult de ce que vous estes venus pour ma bataille faire. — Dame, fait il, ore saciés que ce et autre chose feroie je pour vous. — Certes, fait ele, vous moustrés bien que vous feriés por moi, quant vous estes venus combatre au

— Ce que j'en pense ? Dame, je n'en sais vraiment rien ! — Vous n'en savez rien ? Malheureuse que je suis ! » Elle tira sur son mors et commença à donner tous les signes de la plus grande douleur. Le sénéchal se précipita au galop vers elle et lui demanda ce qu'elle avait ; elle répondit qu'elle était bien malheureuse et pleine d'angoisse. « Dame, fit-il, qu'a donc dit le chevalier ? — Ce qu'il a dit ? rétorqua-t-elle. Il a dit qu'il ne savait pas combattre. » Et le sénéchal réclama des précisions ; elle lui raconta comment elle lui avait demandé ce qu'il pensait du combat à venir, et comment il avait répondu qu'il n'en pensait rien.

645. « Comment ! s'exclama le sénéchal. Voudriez-vous qu'il vous dise qu'il sera vainqueur ? Il a parlé sagement, de manière valable. C'est vous qui n'êtes pas sage, vous qui vous faites mourir pour rien, alors que Notre-Seigneur est si puissant pour vous aider, et ne vous oubliera pas ! » C'est ainsi que la reprenait et la réconfortait son sénéchal. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à Roestoc. Ils mirent pied à terre à l'entrée de la salle qui était jonchée de joncs verts, et la dame s'en alla dans sa chambre[1]. Ils demeurèrent ainsi un long moment jusqu'à ce que le repas soit prêt, puis on mit les tables et ils s'assirent pour manger. Pendant qu'ils étaient occupés de la sorte arriva un écuyer, grand, noir, hirsute, monté sur un grand roussin ; il vint à cheval jusqu'à la table, et quand la dame le vit, elle fut si remplie de peur qu'elle n'osa pas le regarder. L'écuyer s'adressa à elle : « Dame, mon

---

meillour chevalier del monde ! Mais por Dieu, que vous en est il avis ? — Coi ? Dame, certes je ne sai coi ! — Ne savés ? Lasse ! » Si sache son frain et conmenche son doel si grant que plus ne pot. Et li seneschaus i est venus poignant et li demande que ele a, et ele respont qu'ele a assés doel et angoisse. « Dame, fait il, que dist dont li chevaliers ? — Coi ? fait ele. Il dist qu'il ne set combatre. » Et il li enquiert conment ce fu. Et ele li conte conment ele li avoit demandé que li en estoit avis, et il avoit dit qu'il ne savoit coi.

645. « Conment ! fait li seneschaus. Dame, volés vous que il vous die que il le vaintera ? Il a dit que sages chevaliers et que vaillans. Mais vous n'estes mie sage qui por noient vous ociés, que Nostres Sires est si poissans de vous aidier, ne il ne vous oubliera mie. » Ensi le castie et conforte li seneschaus. Et chevauchent tant qu'il viennent a Rohestoc. Si deschendent au pié de la sale qui fu joncie de vers jons, et la dame s'en vait en sa chambre. Ensi demourent illoc grant piece tant que li mengiers est atournés, si metent les tables et asseent au mengier. Et la ou il seoient au mengier vint laiens uns esquiers grans et noirs et hirechiés sor un grant ronci, et vint a cheval jusques devant la table ; et quant la dame le voit, si est tel conree de paour qu'ele ne l'ose regarder. Et li esquiers li dist : « Dame, ci m'envoie

seigneur m'envoie ici, pour vous dire qu'on lui a laissé entendre que vous aviez un chevalier pour livrer votre bataille. Mon seigneur vous mande donc qu'il eſt prêt à combattre immédiatement ; et il veut bien que vous sachiez, vous et tous les chevaliers qui sont là, que ce sera d'ici à trois jours. » Le sénéchal prit sur lui de répondre pour sa dame. « Beau seigneur, fit-il, vous pouvez dire à votre seigneur que notre chevalier eſt las et fatigué par les longues étapes et les dures épreuves qu'il a endurées, et qu'il a besoin de se reposer. Mais à la date fixée votre seigneur le trouvera à sa place : qu'il ne craigne rien, le chevalier ne s'enfuira pas. Et ce n'eſt pas non plus la peine qu'il se hâte, car il arrivera bien à temps, s'il plaît à Dieu. » Monseigneur Gauvain fut très heureux de ce que disait le sénéchal et lui en sut bon gré ; pourtant, il aurait autant aimé combattre le jour même que trois jours plus tard, mais ces derniers mots le mirent à l'aise. « Comment ! rétorqua l'écuyer. Seigneur sénéchal, votre chevalier eſt déjà las et fatigué pour avoir combattu un de nos chevaliers, ou deux, ou trois ? — Beau seigneur, répondit le sénéchal, voici ce que vous pouvez dire à votre seigneur : que ma dame se soucie du confort de son chevalier, et qu'en outre elle envoie chercher tous les chevaliers qu'elle pourra rassembler pour voir cette bataille : car un combat dont l'issue eſt si importante ne doit pas être dissimulé, et il se peut que tel qui le désire arrive encore à temps. »

---

mes sires, et diſt que on li a fait a entendre que vous avés un chevalier qui desraisnier vous eſt venus. Si vous mande mes sires qu'il eſt tous apareilliés de sa bataille faire orendroit ; et si velt bien que vous saciés, et tout ciſt chevalier qui ci sont, que de hui en trois jours sera voſtre termes. » Lors prent li seneschaus la parole sor lui de sa dame, et diſt : « Biaus sire, ce poés dire a voſtre signour que noſtres chevaliers eſt las et traveilliés des grandes journees et des dures besoignes, si a meſtier de reposer. Mais a son droit terme le porra trouver em place. Et si n'en ait nule paour, que li chevaliers ne [*d*] s'en fuira mie ; ne pour noient se haſte, si que tout a tans i porra venir, se Dix plaiſt. » De ce que li seneschaus ot dit fu mé sires Gavains moult liés, et moult bon gré l'en sot ; et si amaſt il autretant la bataille a ore come au tiers jour, mais li daerrains mos le miſt a aise. Et li esquiers diſt au senescal : « Conment ! fait il. Sire seneschaus, si eſt voſtre chevaliers las et traveilliés ja de vaincre[a] un de nos chevaliers ou de .II. ou de .III. ? — Biax sire, fait li seneschaus, ce poés dire a voſtre signour qu'ele sejourne son chevalier tout a aise, et que ensi li mande ma dame ; et qu'ele envoie querre tous les chevaliers qu'ele porra avoir pour veoir la bataille : car bataille de si grant chose ne doit pas eſtre celee, et par aventure tés le desire qui encore i porra venir a tans. »

646. L'écuyer s'en retourna alors, proférant des menaces à l'encontre du sénéchal et du chevalier. Les assistants continuèrent à manger toutefois, et lorsqu'ils eurent terminé, monseigneur Gauvain se leva et vint au haut bout de la table : ayant vu une bonne soixantaine de lances, il en prit une, la plus grosse et la plus solide qu'il put trouver, il en essuya le fer et le bois sur toute sa longueur sous les yeux de toute l'assistance, puis la raccourcit de deux bons pieds. Ensuite il alla à ses armes, vérifia avec soin qu'il n'y manquait rien, ni courroie, ni guiche, ni quoi que ce soit de nécessaire à son équipement. Ils passèrent de la sorte ce jour-là et le lendemain. Plus les gens du château le regardaient et plus il leur plaisait, mais ils ne lui posèrent aucune question car ils craignaient que cela ne l'ennuie.

647. Le matin du troisième jour, monseigneur Gauvain se leva de bonne heure et se rendit à l'église. Quand la dame l'apprit, elle le suivit et le trouva à genoux devant le crucifix : elle apprécia beaucoup son attitude, et il lui plut davantage qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Le sénéchal lui dit : « Dame, dame, nous ne savons pas qui est ce chevalier, mais il a l'apparence d'un homme de valeur. Je vous conseillerais donc de lui offrir quelques petits cadeaux en signe d'amitié : peut-être cela lui donnerait-il plus de cœur, car les dames ont contribué à la valeur de bien des hommes. » Elle y consentit volontiers, et appela une de ses suivantes à laquelle elle commanda de lui apporter son écrin ; elle en tira une de

---

646. Atant s'en tourne li esquiers manechant le seneschal et le chevalier. Et cil menguent[a] toutesvoies. Et quant il ont mengié, si se lieve mé sire Gavains et vint au chief de la table : si voit bien .LX. glaives, si em prent une, toute la plus grosse et la plus forte que il trouve, si torche le fer et la hanste[b] de chief en chief voiant tous ciaus qui laiens sont, et puis le reoigne .II. grans piés. Puis vint a ses armes, si cerche partout que riens n'i faille, ne coroie ne guige ne cose nule qui mestier ait a son harnois. Ensi passent celui jour et l'endemain. Et quant plus l'esgardent tout, et plus lor siet ; ne onques de rien de son couvine ne li enquisent, car il doutoient que il ne li anoiast.

647. Quant vint au tierc jour, mé sire Gavains se fu matin levés et ala au moustier. Et quant la dame le sot, si vint aprés et le trouva devant le crucefis as jenous : si le vit de moult bel contenement, se li plaist assés mix que onques mais ne fist. Et li seneschaus li dist : « Dame, dame, nous ne savons mie qui cis chevaliers est, mais moult samble bien prodome. Et je vous loeroie que vous li donnissiés de vos drueries, et par aventure cuers l'en croisteroit, car dames ont aidié a faire maint prodome. » Et ele s'i acorde bien. Lors apele une soie pucele et li conmande qu'ele aporte un sien escrin ; si en traist

ses ceintures faite d'anneaux d'or bien travaillés ainsi qu'un fermoir d'Arabie dont les pierres étaient des saphirs et des émeraudes. Puis elle alla trouver monseigneur Gauvain, et lui dit que Dieu lui donne le bon jour en cette journée. « Dame, fit-il, puisse aussi Dieu vous donner le bonheur ! Quoi qu'il en soit des autres jours, je sais bien qu'aujourd'hui vous souhaiteriez en effet que tout aille bien pour moi[1].

648. — Certes, seigneur, fit la dame, je le voudrais aujourd'hui et tous les autres jours, car vous avez entrepris de faire pour moi plus que je ne pourrais le mériter. Je vous offre quelques signes d'affection, et vous prie de les porter en souvenir de moi. Et sachez que je suis toute vôtre : combattez donc énergiquement pour votre amie ! » Puis elle lui donna la ceinture et l'agrafe ; il ceignit l'une et mit l'autre à son cou. La dame se laissa tomber à ses pieds, en l'implorant ardemment ; il la releva avec empressement et lui dit d'être tranquille, qu'elle ne risquait rien s'il plaisait à Dieu. Lorsque le nain entendit cela, il se mit à rire. « Au nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Si ce chevalier n'est pas ivre ou carrément fou, je n'ai jamais su ce que c'était qu'un ivrogne ou un fou ! » La messe commença sur ces entrefaites, et ils allèrent l'écouter. En revenant à la cour après l'office, ils rencontrèrent deux chevaliers âgés, montés sur deux palefrois, qui dirent à la dame : « Dame, mon seigneur vous attend là dehors depuis l'aube, ainsi que tout le peuple de Dieu qui est venu de part et d'autre. » Le sénéchal, qui était fort sage, leur répondit que le chevalier y

---

une soie coroie as membres d'or moult bien ouvree a un firmail[a] arrabien, dont les pierres estoient saphir et esmeraudes. Puis vint a mon signour Gavain, si li dist que Dix li doinst hui bon jour. « Dame, fait il, et Dix vous face lie, et que que soit des autres jours, hui sai je bien que vous[b] voldriés vous que bien [e] m'avenist.

648. — Certes, sire, fait la dame, hui et autre fois le voldroie je bien, car vous avés pour moi empris a faire plus que je ne porroie deservir. Si vous aport de mes drueries, et vous proi que vous les portés pour ramenbrance de moi[a]. Et saciés que je sui toute vostre. Ore vous combatés pour amie purement. » Lors li baille la chainture et le fermail ; et il le chaint, et met le fermeil a son col. Et la dame li chiet a piés, se li proie moult de li ; et il li court, si l'en relieve et li dist que toute seüre soit, que ele n'a garde, se Dix plaist. Et quant li nains l'ot, si conmencha a rire et dist : « En non Dieu ! se cis chevaliers n'est ivres ou fols naïs, dont ne connui je onques ne fol ne ivre ! » Atant est la messe conmencie, si le vont oïr. Aprés la messe, reviennent a la court ; si encontrent[b] .II. chevaliers de grant aage sor .II. palefrois, si dient a la dame : « Dame, més sires vous atent la fors des hui matin, et tous li pueples Dieu qui i vient d'une part et d'autre. » Li seneschaus, qui moult estoit sages, lor dist qu'il i iroit

serait incessamment. Tous deux se retirèrent alors, cependant qu'Hector et le sénéchal allaient armer monseigneur Gauvain. Lorsqu'il fut entièrement armé, à l'exception de la tête et des mains, il revêtit par-dessus ses armes une chape de pluie ; on lui amena un palefroi, et il se mit en selle ; les valets chargés de porter son écu et sa lance et de conduire son cheval étaient également prêts. La dame monta à cheval pour l'accompagner, et avec elle un grand nombre de chevaliers, de dames et de demoiselles. Ils sortirent de la ville. Monseigneur Gauvain chevauchait au côté de la dame, et le sénéchal ne pouvait se lasser de le regarder, car il se tenait très fièrement. Il s'approcha de sa dame et lui souffla : « Dame, je ne saurais croire que ce chevalier ne soit pas très valeureux, et nous avons commis une faute grave en ne demandant pas son nom. »

649. Monseigneur Gauvain entendit ces paroles, mais il continua à ouvrir la marche comme si de rien n'était. La dame répondit au sénéchal qu'elle le lui demanderait avant qu'il ne mette son heaume. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'au lieu de la bataille, où se massait une foule prodigieuse de part et d'autre. La dame s'arrêta alors, et les siens avec elle ; monseigneur Gauvain s'avança vers elle et lui dit : « Dame, je suis venu ici pour faire votre besogne avec l'aide de Dieu : je vous prie donc et vous demande, en récompense de mes services, de m'accorder un don qui ne vous coûtera absolument rien. » Elle y consentit, et il continua : « Dame, vous m'avez accordé qu'en ce qui vous concerne on ne me demandera

---

orendroit. Lors s'em partent li doi ; et Hectors et li seneschaus vont armer mon signour Gavain. Et quant il est armés fors del chief et des mains, si vest une chape a pluie par desus ; et on li amainne un palefroi, et il i monte, et vallet sont apareillié qui li portent son escu et son glaive et li mainent son cheval. Et la dame si est montee avoc lui, et chevaliers et dames et damoiseles a grant plenté ; si issent fors de la vile. Et mé sires Gavains chevauce dalés la dame, et li seneschaus ne se puet saouler de lui regarder, car trop se contient seürement : si s'acoste de sa dame et li dist : « Dame, je ne querroie mie que cis chevaliers ne fust trop prodom, et nous avons fait grant mauvaistié quant nous n'avons seü son non. »

649. Cele parole entendi mé sires Gavains, si chevauche devant, ausi que noient n'en oïst. Et la dame li dist qu'ele li demandera, ains qu'il ait le hiaume en la teste. Atant chevauchent jusqu'en la place, et i voient merveilles de gent d'une part et d'autre. Lors s'arreste la dame et li sien, et mé sire Gavains vint a li, si li dist : « Dame, je sui ci venus pour vostre besoigne faire a l'aïde de Dieu : si vous proi et requier pour tous mes services que vous me donnés un don que je vous demanderai sans coustement del vostre. » Et ele li creante. Et il dist : « Dame, vous m'avés donné que mes nons ne sera demandés a

pas mon nom pendant sept jours. » Elle acquiesça, tout en disant : « Sachez que cela aurait été ma première question[1]. »

650. Le sénéchal fut très contrarié de ces propos, et la dame elle-même se tint pour bien trompée. Ils virent alors venir trois hommes à cheval : deux d'entre eux avaient revêtu des chapes de pluie, le troisième, qui chevauchait entre eux, était armé de chausses et d'un haubert, il avait abattu sa ventaille et ses manicles ; il portait une cotte à armer à rayures régulières d'or et d'azur. Ce chevalier était grand, corpulent et bien bâti ; il avait les pieds cambrés, les jambes longues et droites, les reins solides, les hanches étroites et la taille fine mais la poitrine large et ample, les bras longs et musclés, solidement rattachés au buste, les poings carrés et les épaules larges ; son teint s'harmonisait bien avec le reste de sa personne, il avait une grosse tête couverte de cheveux grisonnants, un visage rébarbatif et couvert de cicatrices. Il se dirigea vers la dame dès qu'il l'aperçut, et chacun de dire : « C'est Segurade. » La foule se pressa autour de la dame pour savoir quels seraient ses propos, et il parla si fort que la plupart des assistants n'eurent pas de peine à l'entendre. « Dame, s'écria-t-il, je veux que vous, et tous ceux qui sont ici, sachiez que c'est aujourd'hui qu'expire le délai et qu'arrive le terme fixé par notre accord. Dès que j'aurai vaincu votre chevalier, vous devrez tenir vos promesses envers moi. » La dame était si saisie et si indignée qu'elle ne pouvait prononcer une parole. Monsei-

---

vostre pooir [*f*] devant .VII. jours. » Et ele li otroie. « Et saciés, fait ele, que ce fust la premiere chose que je vous demandaisse. »

650. Quant ce oï li seneschaus, si en fu moult dolans, et la dame meïsmes s'en tint moult a deceüe. Atant voient venir .III. homes a cheval : si orent li doi vestu chapes a pluie ; et li tiers chevauche en milieu : si fu armés de chauces et de hauberc et sa ventaille abatue et ses manicles ; si ot une cote a armer vestue bendee d'or et d'asur, autant de l'un conme de l'autre. Et li chevaliers fu grans et corsus et bien tailliés, si ot les piés voltis et les gambes longes et droites, si fu bien furnis de rains, et par les flans grailles et menus, si ot le pis espés et haut et les bras gros et lons et furni par le tor des os, et les poins quarrés et les espaulles amples, et coulour bien avenant au cors, et la teste grosse et noire entremellee de chaines, et le vis fronchié et plain de plaies. Et il vint la ou il vit la dame, et chascuns dist : « C'est Segurades. » Si s'aünent entour la dame pour savoir que il dira ; et il parole si haut que li pluisour l'entendent, et dist : « Dame, je voel que vous sachiés, et tout cil qui sont ci, que hui est la fins et li termes de nos couvenences. Et si tost conme je avrai vaincu vostre chevalier, me doivent estre mes couvenences tenues. » Et la dame est si esbahie qu'ele ne puet mot parler, tant li anoie. Et lors se traist mé

gneur Gauvain s'interposa alors et déclara au chevalier : « Beau seigneur, nous voulons que ces promesses soient rappelées en présence de ma dame et de ceux qui dépendent d'elle. — Certes, répliqua Segurade, je ne suis pas venu ici pour plaider, et je ne les répéterai pas. — Par ma foi, fit monseigneur Gauvain, vous lui ferez tort, si vous ne voulez pas rappeler les termes de votre accord : car si vous les exposez de nouveau, ceux qui les ignorent actuellement les connaîtront ensuite. — Dieu me vienne en aide, rétorqua l'autre, vous ne les saurez pas. Qu'en avez-vous à faire ? — Ce que j'en ai à faire ? repartit monseigneur Gauvain. Je dis que vous avez bien trouvé une terre, si vous croyez prendre par force une des plus belles dames du monde, et de la plus noble origine ! — Vraiment, fit Segurade, quand bien même vous l'auriez juré sur les reliques, vous et tous ceux de votre pays, j'aurai ce qui m'a été promis.

651. — Au nom de Dieu, rétorqua monseigneur Gauvain, il y en a dans mon pays qui pourraient bien y faire obstacle. — Et moi, je les considère tous comme des ennemis, fit Segurade, y compris Gauvain, le fils de Loth, s'il y était maintenant. » Lorsque monseigneur Gauvain s'entendit provoquer de la sorte, le sang lui monta au visage et son cœur se gonfla de colère. Il s'appuya sur ses étriers et se redressa, et dit à Segurade que beaucoup de gens l'avaient entendu, mais qu'il n'obtiendrait jamais satisfaction en ces termes, car il se trouverait bien quelqu'un pour l'en empêcher. À ces mots Segurade fit demi-tour sans rien ajouter ; mais ceux qui

---

sire Gavains avant et dist au chevalier : « Biaus sire, nous volons que ces couvenances soient recordees devant ma dame et devant ciaus qui a li sont. » Et Segurades li respont : « Certes, je n'en sui mie ci ajournés de plait, ne je ne li dirai pas ore. — Par foi, fait mé sires Gavains, dont li ferés vous tort, se vous nel volés recorder : car se vous le recordés, cil le savront qui ore ne le sevent mie. — Si m'aït Dix, fait il, vous ne le savrés ja. A vous c'atient ? — Coi ? fait mé sires Gavains. Je di que bien avés terre trouvee, se vos quidiés avoir a force une des plus beles dames del monde et des plus hautes femes. — Certes, fait Segurades, se vous l'aviés sor sains juré et tout cil de vostre païs, si averai je mes couvenences.

651. — En non Dieu ! fait mes sires Gavains, en mon païs en a de tés qui bien i porroient nuire. — Et je les met tous en mon nuisement, fait Segurades, neïs Gavain li fix Lot, se il i estoit ore. » Et quant mé sires Gavains ot qu'il le met en ses aatines, se li eschaufe li vis, et li [*233a*] cuers li engroisse ; si s'afiche et dreche sor les estriers et dist a Segurades que pluisor l'ont oï, que ces couvenences n'ataindra il ja pour pooir que il ait, car assés i ert qui le desfendera. Quant Segurades l'ot, si s'en tourne sans plus dire, et li dui qui avoc[a] lui

étaient venus avec lui accablèrent de menaces le chevalier, sans produire le moindre effet. La dame prit alors congé de monseigneur Gauvain : elle lui cria merci pour sa terre et sa personne en pleurant ; il la prit dans ses bras et lui dit de ne pas avoir peur, qu'elle ne perdrait rien ce jour par la faute d'aucun de ceux qu'elle avait vus ce même jour, s'il plaisait à Dieu.

652. Puis la dame se retira sur le côté avec les autres dames. Et le nain de dire : « Par ma foi, jamais un chevalier n'a été si joyeusement à la rencontre de la mort que celui-ci ! » Alors, monseigneur Gauvain revêtit son heaume et ses manicles, Hector lui laça son heaume, le sénéchal lui donna son cheval ; il se mit en selle, et Hector lui porta son écu et le sénéchal sa lance jusqu'à ce qu'ils parviennent aux bornes du champ de bataille. Ils virent alors venir Segurade le heaume lacé, tenant comme il savait bien le faire son écu par les courroies ; il arrivait au grand galop à travers la lande, qui était belle et très étendue, en homme qui ne croyait jamais venir à temps. Hector donna son écu à monseigneur Gauvain, et le sénéchal lui donna sa lance. « Seigneur, lui dit Hector, pour l'amour de Dieu, souvenez-vous aujourd'hui de votre honneur, et rappelez-vous qui vous êtes ! — Allez à Dieu, et ne craignez rien », répondit monseigneur Gauvain ; il les embrassa tous les deux et les recommanda à Dieu. Et ils se demandaient avec étonnement qui pouvait bien être ce chevalier qui se comportait avec tant d'assurance.

---

vinrent ; si manecent moult le chevalier, mais moult petit l'en eſt. Et lors prent la dame congié de mon signour Gavain et li crie merci de sa terre et de son cors tout em plourant ; et il le prent entre ses bras et li diſt qu'ele n'ait paor, qu'ele ne perdra hui rien par home qu'ele ait hui veü, se Dix plaiſt.

652. Lors se traiſt la dame d'une part, et avoc li autres dames. Et li nains diſt : « Par foi, onques mais nus ne fu si liés encontre sa mort com cis chevaliers eſt ! » Atant met mé sires Gavains son hiaume et ses manicles, et Hector li lace son hiaume, et li seneschaus li baille son cheval ; et il i eſt montés, et Hector li porte son escu et li seneschaus son glaive, tant qu'il en viennent as bonnes ou la bataille devoit eſtre. Lors voient venir Segurades le hiaume lacié, l'escu pris par les enarmes, conme cil[a] qui bien le savoit faire ; si vint les grans galos en la lande qui moult eſtoit bele et grans, conme cil qui ja n'i quidoit venir a tans. Et Hector baille a mon signour Gavain son escu, et li seneschaus son glaive. Et Hector li diſt : « Sire, pour Dieu, souviengne vous hui d'onnour, et qui vous eſtes. » Et il respont : « Alés a Dieu, et n'aiiés garde. » Lors les acole ambesdous et les conmande a Dieu. Et il s'esmerveillent moult qui cil chevaliers puet eſtre, qui si seürement se contient.

653. Segurade était tout près. Monseigneur Gauvain ramena son écu devant sa poitrine, mit sa lance sous son aisselle et éperonna son cheval ; et Segurade en fit autant. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux et frappèrent mutuellement leurs écus si violemment que les lances volèrent en pièces, puis, lorsqu'elles furent brisées, ils se heurtèrent si fort, de corps, de visages et d'armes, qu'ils en virent des étincelles, et que même le plus fort en perdit son assiette : ils se portèrent l'un l'autre au sol, tout étourdis. Ils demeurèrent étendus à terre si longtemps que des deux côtés on crut qu'ils étaient morts ; la dame l'aurait bien voulu, pour être délivrée de son ennemi. Le premier à se relever fut monseigneur Gauvain, qui mit la main à l'épée et se précipita sur Segurade. Celui-ci s'était relevé à son tour, il tira son épée et se couvrit de son écu : l'un et l'autre s'élancèrent, ils taillèrent leurs écus à coups d'épées, par-dessus et par-dessous, ils démaillèrent leurs hauberts, faussèrent leurs heaumes, et s'infligèrent des plaies sanglantes en plusieurs endroits. Leur mêlée était si dure et si cruelle que tous ceux qui les regardaient en étaient muets de saisissement. Ils étaient tous les deux très courageux, et se tenaient de si près que personne ne put juger avec exactitude lequel avait le dessous jusqu'à ce que tierce soit passée. À ce moment, la force de chacun était bien diminuée : leurs bras étaient las et leur haleine courte ; à ce stade, personne n'aurait été assez fort pour ne pas éprouver le besoin de se reposer. Leurs armes, en outre, étaient

---

653. Lors vient Segurades. Et mé sires Gavains joint l'escu devant son pis, si met son glaive desous s'aissele et hurte le cheval des esperons ; et autresi fait Segurades. Si s'entreviennent si tost conme cheval lor pueent aler et s'entrefierent es escus si durement que les glaives volent em pieches, et quant il sont pechoiés, si s'entrehurtent si durement[a] de cors et de visages et d'armes que tout li oel lor estincelent, et tout li plus fors s'en desconroie : si s'entreportent enmi le champ tout estordi, et jurent tant a terre que de chascune partie quidierent qu'il fuissent mort ; si le volsist bien la dame, pour estre delivre de son anemi. Premierement sailli sus mé sire Gavains, et met la main a l'espee et court sus a Segurades ; et il fu relevés, et trait l'espee et se couvre de son escu : et court li uns a l'autre, si decopent lor escus as espees desous et desore, et desmaillent les haubers et embarent lor hiaumes, et se font em pluisours lix le sanc saillir [*b*] aprés les cops des espees. Si est la mellee d'aus .II. si dure et si felenesse que tout cil qui le voient s'en esbahissent. Et il sont andoi de grant cuer, et se tiennent si paringal que nus ne set a droit jugier liquels en a le plus lait, tant que vint aprés ore de tierce. Lors est a chascun moult sa force descreüe, si lor lassent lor bras et acourcent lor alainnes ; ne n'i ot si fort qu'il n'eüst grant mestier del reposer. Et lor armes sont

dans un si triste état qu'on aurait pu passer le poing dans les trous de leurs hauberts; et leurs heaumes étaient si bien arrangés qu'ils ne pouvaient plus guère leur servir à grand-chose, car le fond en était abîmé, et le nasal rompu et fendu: c'était un prodige qu'ils tiennent le coup, car ce qui restait de leurs écus ne suffisait pas à leur couvrir le visage, tant ils étaient hachés et tailladés par les coups d'épées. Pourtant, tous deux se jetaient sans cesse l'un contre l'autre dès qu'ils avaient repris leur souffle et quelques forces: aucun d'eux n'était assez hardi pour ne pas craindre de perdre la vie.

654. Ils continuèrent ainsi jusqu'à midi. Segurade commença alors à gagner du terrain sur monseigneur Gauvain, qui était, de l'avis de tous, bien affaibli par rapport à sa valeur habituelle, si bien que tous ceux de son camp étaient anxieux et remplis de peur, car il ne faisait plus désormais qu'encaisser les coups. Mais telle était son habitude: sa force diminuait à l'heure de midi, et lorsque l'heure tournait, courage, énergie et assurance lui revenaient redoublés[1]. Cela fut très apparent à cette occasion, car dès que midi fut passé, tous ceux qui le regardaient le virent aussi frais et aussi ardent qu'il l'avait été au début de la bataille: et ceux et celles qui avaient tremblé pour lui en furent tout rassérénés. Il s'élança sur Segurade avec une telle force que tous en furent ébahis, car ils l'avaient cru si mal parti qu'il était impossible qu'il échappe à la mort. Quand Segurade observa cela, il se sentit très mal à l'aise et se demanda avec étonne-

---

si empiries que parmi lor haubers puet on lor poins bouter; et lor hiaume sont si atourné que poi pueent mais valoir, car en maint lix sont malmis li pot, et li nasel decopé et detrenchié: si est merveille conment il durent; car de lor escus ne lor est tant remés dont il puissent couvrir lor visages, car il les ont tous fendus et detailliés a l'escremie des espees. Si s'entrevienent souvent li uns sor l'autre, si com il reprendent lor alainnes et lor forces: se n'i ot si hardi que toute paour n'ait de perdre la vie.

654. En ceste maniere se continrent jusqu'a miedi. Et lors conmence Segurades a prendre terre sor mon signour Gavain, qui moult estoit empiriés au samblant des gens de la grant bonté que il a tous jours eüe, si que tout cil de sa partie en ont et paour et pesance, car il ne fait mais se sousfrir non. Mais tele estoit sa coustume que tous jours empiroit sa force a ore de miedi; et tantost com miedis tournoit, se li revenoit au double cuer et seürtés et force. Et lors i parut il bien, que si tost conme miedis tourna, le virent tout cil qui l'esgardoient autresi frés et autresi novel com i l'avoient veü au conmencement de la mellee: si en furent a aise cil et celes qui doel en avoient eü. Si recourt sus a Segurades si durement que tout s'esbahissent, car il le veoient tel conreé qu'il quide qu'il n'em peüst

ment qui combattait ainsi contre lui : en effet, il pensait l'avoir amené au point où il n'avait plus la force de se défendre, et maintenant il le voyait aussi frais qu'au commencement. De ce fait, il ne lui semblait pas se battre contre un homme mortel, mais contre un fantôme, car il n'aurait jamais cru qu'il pût exister sur terre un chevalier qu'il ne serait pas parvenu à tuer après un si long temps. Il ne voyait pas comment lui-même pourrait résister plus longtemps ; pourtant, il se donna à fond, cœur et corps, et se défendit énergiquement dans la mesure de ses forces, qui étaient bien réduites. Ce qui lui conférait cette grande vaillance, c'était la haute réputation qu'il avait toujours eue pour sa chevalerie, la peur qu'il avait de perdre la chose du monde qu'il avait le plus désirée — à savoir la dame de Roestoc —, et aussi le grand courage dont il n'avait jamais manqué.

655. Tout cela lui permit de tenir longtemps le coup, jusqu'à ce que finalement son corps et ses membres défaillent, car il avait perdu beaucoup de sang ; en outre la chaleur du soleil, qui était fort âpre, l'handicapa : il commença à éviter les coups de monseigneur Gauvain et à céder du terrain contre son gré ; et monseigneur Gauvain le pressait si rudement qu'il n'avait pas les moyens de reprendre son souffle. None approchait déjà. Monseigneur Gauvain lui donna un si grand coup sur le heaume qu'il ne put rester sur ses pieds, mais chancela et dut prendre appui par terre d'une main.

---

eschaper sans mort. Quant Segurades voit ce, si en est il moult a malaisse et s'esmerveille moult qui cil est qui a lui se combat, car il le quidoit ore avoir a ce mené que en lui n'eüst mais nule desfense, et ore le voit ausi frés com il fu au conmencement : se ne li samble pas qu'il se combatece a home charnel, mais a fantosme, car el monde n'a si poissant chevalier que il ne quidast avoir ocis et mort en tant de terme. Si ne voit mais conment il puisse avoir duree ; et nonpourquant, tout met en abandon, et cuer et cors, et durement se desfent selonc ce que sa force puet sousfrir, que moult est af[*e*]febloié ; si le tient en grant vertu li grans renons de sa chevalerie que il a tous jors eüe, et la paour que il avoit de perdre la riens que il avoit plus desiré — c'est la dame de Rohestoc —, et li grans cuers dont il n'avoit onques esté povres.

655. Ces choses le tiennent longement en sa vertu, tant que cors et menbres li faillent, car moult avoit perdu del sanc ; et li chaus del soleil li greva, qui moult fu aspres : si conmencha a guencir as cops mon signour Gavain et a guerpir place encontre son gré ; et mé sire Gavains le hastoit tant durement qu'il n'ot pooir d'alainne recouvrer. Et ja estoit ore de nonne bien aprocie. Et mé sires Gavains li donne un cop desor le hiaume si grant qu'il ne se pot soustenir sor ses piés, ains chancele tous, si qu'il s'apoie a terre d'une de ses palmes.

Alors qu'il voulait se relever, monseigneur Gauvain se rua sur lui et le heurta si fort de plein fouet et avec son écu qu'il l'étendit à terre de tout son long ; il se laissa ensuite tomber sur lui, rompit sans tarder les lacets de son heaume et le lui arracha de la tête ; enfin il le frappa au front et au visage avec le pommeau de son épée, si bien que les mailles de sa coiffe pénétrèrent dans sa chair. Ses yeux étant aveuglés par le sang qui dégouttait sur eux, Segurade comprit qu'il était inutile d'essayer de résister ; il cria merci à monseigneur Gauvain, mais celui-ci lui répondit qu'il ne recevrait aucune merci à moins de se reconnaître vaincu et totalement conquis, « car je ne peux renoncer à la bataille honorablement sans cela. — Ah ! noble chevalier, fit Segurade, vous êtes l'homme le plus valeureux qui existe ! Qui donc se montrera pitoyable, si le plus valeureux ne l'est pas ? Ne tolérez pas que je dise une parole qui me déshonorerait, mais par pitié, et pour l'amour de Dieu, allez jusqu'à prier ma dame pour moi : vous m'aurez fait une grande faveur. — Très volontiers », assura monseigneur Gauvain.

656. On envoya chercher la dame, et cette dernière vint manifestant une grande joie ; dès qu'elle vit monseigneur Gauvain, elle se laissa tomber à ses pieds, baisa tendrement les mailles de ses jambières et lui dit : « Ah ! seigneur ! Bénie soit l'heure de votre naissance, à vous qui m'avez rendu le bonheur ! — Dame, lui répondit monseigneur Gauvain, ce chevalier vous crie merci, et vous voyez bien où il en est. —

Et quant il se dut relever, mé sire Gavains li court sus et le hurte si de cors et d'escu qu'il le fait a terre flatir ; et il se laist chaoir sor lui, se li ront sans[a] demouree les las del hiaume et li sache de la teste, et le fiert el front et el vis grant cop del pomel de s'espee, si que maintes des mailles li sont entrees en la char, et il ot les ex si plains de sanc qu'il ne vit goute : si voit bien que desfense n'i a mestier. Si crie a mon signour Gavain merci, et mé sires Gavains li dist qu'il n'i avra ja merci, s'il ne se claimme vaincus et conquis outreement[b], « car je nel puis laissier honnerablement. — Ha ! gentix chevaliers ! fait Segurades, ja estes vous li plus prodom qui vive ! Et qui avra dont merci en lui, se li plus prodom del monde ne l'a ? Ne sousfrés que je die mot qui me honnisse, mais faites tant, pour Dieu et pour pitié, que vous diés et proiiés a ma dame de moi : si m'avrés fait moult grant manaie ». Et il dist : « Moult volentiers. »

656. Lors fu la dame envoïe querre, et ele vint[a] si lie que plus ne pot. Et la ou ele vit mon signour Gavain, si se laisse chaoir a ses piés, se li baise les mailles de la chauce moult doucement et dist : « Ha ! sire ! L'ore soit beneoite que vous fustes nés, qui ma grant joie m'avés rendue ! » Et mé sire Gavains li dist : « Dame, cis chevaliers vous crie merci, et vous veés bien conment il est. — Sire, fait ele,

Seigneur, vous en ferez ce qu'il vous plaira. — Non, dame, répliqua-t-il, car je ne suis pas partie prenante dans la querelle. Mais je suis votre chevalier, et j'intercède pour lui. Sachez que c'est un des meilleurs chevaliers que j'aie jamais rencontrés : je vous prie de ne pas le laisser déshonorer devant vous. — Seigneur, reprit-elle, vous devriez en être le maître, car vous l'avez mérité ; et jamais je ne m'en mêlerai contre votre gré, s'il plaît à Dieu, mais je me conformerai à ce que vous déciderez.

657. — Dame, fit alors monseigneur Gauvain, s'il se met à votre merci, je vous conseille vivement de le recevoir sans en faire plus. » Et la dame de dire qu'elle agira ainsi, très volontiers. Segurade se mit entièrement à sa merci, et monseigneur Gauvain déclara alors : « Dame, ne prétendez pas que je n'ai pas fait tout ce que je devais dans cette bataille. Si cette issue ne vous convient pas, je suis prêt à en faire davantage. — Certes, seigneur, vous en avez fait plus que je ne pourrais le mériter. Je me considère comme bien payée. » Alors monseigneur Gauvain se releva ; Hector et le sénéchal prirent Segurade et l'emmenèrent très vite au château. Et la dame les suivit en hâte, si joyeuse qu'elle ne se souvenait plus de ses chagrins passés ; la plupart des gens coururent aussi à leur suite pour voir ce que l'on ferait de Segurade, si bien qu'il en resta très peu sur le champ de bataille avec monseigneur Gauvain. Il y avait un jeune homme du pays, très beau et de grande valeur, qui tenait le cheval de monseigneur Gauvain :

---

vous en ferés a vostre plaisir. — Dame, fait il, non ferai, car la querele n'est mie moie. Mais je sui vostre chevaliers : si vous proi de lui. Et bien saciés que ce est uns des miudres chevaliers que je onques mais veïsse : si vous proi que vous ne le sos[*d*]frés a honnir devant vous. — Sire, fait ele, vous en devriés estre sires, car vous l'avés desraisnié ; ne ja, se Dix plaist, ne m'en mellerai desor vous, mais quanques vous en voldrés faire, je le tenrai.

657. — Dame, fait il, se il se met en vostre merci, je lo bien que vous le preigniés sans plus faire. » Et ele dist que si fera ele moult volentiers. Et Segurades s'i met del tout. Et mé sires Gavains li dist : « Dame, ne dites mie que je n'aie fait de la bataille quanques je doi : s'il n'est a vostre gré, je sui pres que plus en face. — Certes, sire, fait ele, plus en avés vous fait que je ne porroie deservir. Et je m'en tieng a bien paiie. » Atant se lieve mé sires Gavains ; et Hectors et li seneschaus prendent Segurades, si le mainnent au chastel isnelement. Et la dame vait aprés courant, que si est lie que de nul anoi qu'ele ait eü ne li souvint ; et la grant partie des gens courent[a] aprés pour veoir que on fera de Segurades, si en remest moult poi en la place avoc mon signour Gavain. Illoc estoit uns vallés del païs, moult biaus et moult prous, qui tenoit le cheval mon signour Gavain : si li

il le lui amena et l'aida à se mettre en selle. Et lorsque monseigneur Gauvain vit que la dame et les autres s'en allaient tout joyeux, il se rendit compte qu'ils l'avaient oublié ; il se mit en route en direction de la forêt qui était à moins de trois archées de là. Et le jeune homme lui dit : « Seigneur, les autres sont par là. — Ami, répondit monseigneur Gauvain, attendez-moi ici, car j'ai à faire en ce bois, mais je reviendrai à coup sûr par là. »

Hélain de Caningues.

658. Il s'en alla. Le jeune homme l'attendit, convaincu qu'il se rendait dans le bois pour une raison bien différente de la vraie. Mais lorsqu'il ne le vit pas revenir, il éperonna son cheval et suivit ses traces, jusqu'à ce que, au bout d'une bonne demi-lieue galloise, il regarde devant lui et aperçoive au fond d'un vallon monseigneur Gauvain qui combattait un chevalier armé : il l'avait tellement battu à l'aide de son propre heaume que le malheureux était couvert de sang, et ne tarda pas à lui demander grâce, en homme qui n'en pouvait plus. Monseigneur Gauvain lui fit jurer de s'en remettre à la merci de la dame de Roestoc de sa part, et de lui raconter comment il avait été conquis. Le chevalier jura.

659. Puis Gauvain reprit son heaume, remit son épée au fourreau et s'en alla à vive allure. En le voyant venir, le jeune homme s'enfonça dans le bois pour ne pas être aperçu ; le chevalier conquis passa outre et se dirigea tout droit vers Roestoc. La dame qui suivait son prisonnier finit

---

amainne et li aide a monter. Et quant mé sires Gavains voit que la dame et li autre s'en vont faisant joie, si set bien que oublié l'ont ; si s'en tourne droit a la forest qui estoit a mains de .III. arcies de la place. Et li vallés li dist : « Sire, cha sont li autre. » Et mé sires Gavains li dist : « Amis, atendés moi ci, car j'ai a faire en cel bois, ne je ne revenrai se par ci non. »

658. Lors s'em part. Et li vallés l'atent, si quide bien qu'il vait el bois por autre besoigne qu'il n'i vait. Et quant il voit qu'il ne revient, si fiert aprés des esperons tous les esclos que il trouve, et tant que il ot bien alé demie lieue galesche ; et lors esgarde devant lui el fons d'un val et voit mon signour Gavain qui se combatoit a un chevalier armé ; si l'a tant batu del hiaume au chevalier meïsmes, qu'il estoit tous couvers de sanc et qu'il crie merci, conme cil qui mais n'em puet. Et mé sire Gavains li fait fiancier qu'il se metera en la merci la dame de Rohestoc de par lui, et li contera conment il a esté conquis. Et cil lors li fiance.

659. Atant a pris son hiaume et met s'espee en son fuerre ; si s'en vait grant aleüre. Et quant li vallés le voit venir, si se fiert el bois, que il ne le voie ; et li chevaliers conquis s'em passe et tient la droite voie

par rejoindre ceux qui le conduisaient. Hector la regarda et dit : « Dame, où est votre chevalier ? » Elle constata alors qu'il n'était pas avec elle. « Ah ! malheureuse que je suis ! fit-elle. Comme je suis déshonorée, d'avoir oublié un homme d'une telle valeur ! » Elle se hâta de retourner sur ses pas, avec bon nombre de chevaliers et d'hommes d'armes ; elle rencontra ceux qui arrivaient, et leur demanda des nouvelles du chevalier : ils lui répondirent qu'il était parti.

660. Elle se mit alors à se frapper les poings l'un contre l'autre, et manifesta la plus grande douleur possible. Hector et ceux qui avaient emmené Segurade la rejoignirent à ce moment, et elle leur raconta son grand malheur, ajoutant que jamais elle ne connaîtrait le bonheur tant qu'elle ne reverrait pas le chevalier. Hector sauta alors en selle, accompagné de nombreux chevaliers et hommes d'armes, pour aller chercher monseigneur Gauvain. Sur ces entrefaites, le chevalier conquis fit son entrée à la cour, son heaume à la main ; bien que blessé grièvement, il descendit de cheval et s'approcha de la dame, puis s'agenouilla devant elle en disant : « Dame, je suis votre prisonnier, de la main du chevalier qui a conquis Segurade mon oncle. » À ces mots, Segurade ouvrit les yeux et vit qu'il s'agissait de son neveu. Hector lui demanda comment il avait été vaincu. « Eh ! bien, pour dire toute la vérité, répondit le chevalier, lorsque je vis qu'il avait conquis mon oncle, je décidai de me lancer dans la forêt où il était entré : je remporterais facilement la victoire, car il était fatigué et

---

a Rohestoc. Et la [*e*] dame qui s'en aloit aprés son prison ot ataint ciaus qui le menoient. Et Hector l'esgarde, se li dist : « Dame, ou est vostre chevaliers ? » Et ele se regarde, si n'en voit mie. « Ha ! lasse ! fait ele. Com sui honnie, qui si prodome ai oublié ! » Lors retourne ariere grant aleüre, et chevaliers et sergans assés avoc lui : et ele encontre ciaus qui viennent aprés, si lor demande noveles del chevalier, et il li dient qu'il s'en est alés.

660. Lors fiert grans cops de l'un poig en l'autre, et fait si grant doel com ele puet greignour. Lors vient Hector et cil qui Segurades en avoient mené, et ele lor conte son grant anoi, et dist que jamais n'avra joie devant ce qu'ele voie le chevalier. Lors saut Hector en un cheval, et sergant et chevalier avoc lui, por mon signour Gavain aler querre. Atant entre li chevaliers conquis en la court, son hiaume en sa main, si descent si navrés com il estoit et vint devant la dame ; si s'ajenoulle et dist : « Dame, je sui vostres prisons de par le chevalier qui conquist Segurades mon oncle. » Et quant Segurades l'ot, si ouvre les ex et voit que c'est ses niés. Lors li demande Hector conment il avoit esté conquis. « Certes, fait il, voirs fu que quant je vi qu'il ot conquis mon oncle, si m'apensai que je me metroie au devant en la forest ou il s'estoit embatus[a] : si le conquerroie legierement, car moult estoit las et

blessé. Je l'attaquai donc, et cassai ma lance sur lui, puis tirai mon épée. Mais il ne daigna même pas tirer la sienne : il me laissa le frapper, puis il me saisit par le heaume, me l'arracha de la tête, et m'arrangea comme vous pouvez le voir. Ensuite il me fit jurer que je me rendrais prisonnier de sa part à ma dame. » Lorsque celle-ci l'entendit, elle gémit : « Ah ! malheureuse que je suis ! Je suis morte, moi qui ai eu la malchance de perdre celui qui m'avait rendu joie et honneur ! » Le chevalier ajouta qu'à son avis on ne le trouverait pas facilement et que les choses allaient bien à son gré car il chevauchait à vive allure. Néanmoins, Hector s'élança après lui, avec plus de quarante hommes. Cependant, le jeune homme qui avait suivi monseigneur Gauvain chevaucha jusqu'à ce qu'il le rejoigne et lui dise : « Seigneur, Dieu vous donne une bonne journée, car vous avez eu jusqu'à maintenant beaucoup de peines et d'honneurs aujourd'hui. » Monseigneur Gauvain lui rendit son salut et lui demanda qui il était. « Seigneur, lui répondit-il, je suis celui qui vous a rendu votre cheval tout récemment. Je suis originaire de ce pays, né dans un château qui m'appartient et que l'on appelle Caningues ; et je vous prie, pour l'amour de Dieu et pour vous délasser, de vous loger avec moi cette nuit, et même, si vous le désirez, jusqu'à ce que vos plaies soient guéries : car il me semble que vous n'avez pas envie de retourner d'où vous venez. Et moi, je vous hébergerai dans l'endroit le plus confortable et le mieux dissimulé que vous ayez jamais vu : et vraiment, vous avez grand besoin de vous reposer. — Ami, fit monseigneur Gau-

---

navrés. Si l'asailli et pechoiai mon glaive sor lui, et trais m'espee. Mais il ne daigna onques la soie traire, ains me laissa ferir sor lui ; et puis m'aiert par le hialme et l'esracha de ma teste, si me conrea tel conme vous veés. Et me fist fiancier que de par lui me metroie en la prison ma dame. » Et quant la dame l'ot, si dist : « Ha ! lasse ! com sui morte, qui par ma grant mesaventure ai perdu celui qui joie et honour m'avoit rendue ! » Et cil respont qu'il ne seroit mie legierement trouvés, et que bien estoit il venus a son oés, car moult i erroit grant aleüre[b]. Et toutesvoies point Hector aprés, et avoc lui plus de .XL. ; et li vallés qui mon signour Gavain avoit sivi chevauche tant qu'il l'ataint, si li dist : « Sire, Dix vous doinst bon jour, car hui avés eü moult de painne et d'onor. » Et mé sires Gavains li rent son salu et li demande qui il est. « Sire, fait il, je sui li vallés qui orendroit vous rendi vostre [f] cheval. Si sui nés de cest païs d'un mien chastel que on apele Caningues ; si vous proi pour Dieu et pour vous aiesier, que vous vous herbergiés o moi a nuit mais, et tant, s'il vous plaist, que vos plaies soient garies : car il m'est avis que de retourner la dont vous venés n'avés vous talent. Et je vous herbergerai el plus aiesié lieu et el plus celé que vous veïssiés onques ; et vous avés de reposer

vain, grand merci. Mais ce n'eſt pas encore l'heure de chercher un logement pour un homme qui a autant à faire que moi, et je n'ai pas de blessures qui m'immobilisent. De plus, mon cheval eſt fort et tout frais, Dieu merci : je pourrai encore parcourir une bonne diſtance avant ce soir.

661. — Seigneur, reprit le jeune homme, l'endroit où je veux vous héberger n'eſt pas tout près, et sachez qu'il fera nuit noire avant que nous y soyons. Je vous y conduirai tout droit sans passer par les chemins, et aucun de ceux qui vous suivent ne vous trouvera, ni en route ni une fois chez moi. Je vous prie vraiment, seigneur, de m'accompagner, car ce serait un grand honneur pour moi si un homme d'une telle valeur que vous logeait dans ma maison. » Monseigneur Gauvain y consentit, à condition qu'ils arrivent à cet endroit à l'heure où il serait temps de s'arrêter pour la nuit. Le jeune homme le mena alors à travers bois par le bocage, en homme qui connaissait la forêt mieux que personne. Ils chevauchèrent tant qu'ils parvinrent à la tombée de la nuit à une maison fortifiée qui appartenait au jeune homme, à deux lieues de Caningues, sur la Saverne ; c'était une des mieux situées du monde, très bien fortifiée de surcroît. En approchant, le jeune homme dit à monseigneur Gauvain : « Seigneur, nous sommes tout près de ma maison, et c'eſt l'heure de s'arrêter ; et personne au monde n'y apprendra votre présence aussi longtemps que vous voudrez vous dissimuler. » Monseigneur Gauvain répondit qu'il le voyait si sage et si courtois qu'il reſterait avec lui ce soir-là, et le jeune homme,

---

grant meſtier. — Amis, fait mé sires Gavains, grans mercis : mais il n'eſt encore mie tans de herbergier a home qui tant ait a faire come je ai ; ne je n'ai mie plaie sejournans, et mes chevals eſt, Dieu merci, fors et frés : si porai encore anuit chevauchier moult loing.

661. — Sire, fait li vallés, li lix ou je vous herbergerai n'eſt mie pres de ci, et saciés qu'il iert noire nuis ains que nous i soions. Et je vous i menrai si a droiture conme une ligne sans tenir voie, ne ja par home qui vous sive ne serés trovés ne en voie ne en oſtel. Et je vous proi, sire, que vous viegniés, car j'en avroie grant honour se si prodom com vous eſtes se herbergoit o moi. » Et mé sire Gavains li otroie, se il vient la de tele ore que il soit tans de herbergier. Et li vallés le mainne parmi le bois a travers d'une gaſtine conme cil qui la foreſt savoit mix que nus. Et il vont tant qu'il viennent a l'anuitier a une soie maison forte qui ert a .II. lieues de Caningues sor la riviere de Saverne ; si eſtoit une des miex seans del monde et moult fors. Et quant il l'aprocent, si diſt li vallés : « Sire, nous somes pres de ma maison et il eſt tans de herbergier ; et il n'eſt nus hom el siecle qui vous i sace tant com vous vous voldrés celer. » Et il respont que il le connoiſt tant a sage et a courtois que il i remanra huimais. Et li vallés

qui en fut ravi, le remercia chaleureusement. Cependant, Hector et ses compagnons avaient chevauché à vive allure jusqu'à la tombée de la nuit, où ils avaient perdu la trace : ils s'en retournèrent donc sans rapporter de nouvelles, et trouvèrent la dame en proie au plus vif chagrin, comme il était normal. Lorsqu'elle apprit qu'ils ne savaient rien de nouveau, elle dit qu'elle ne connaîtrait jamais de joie qui lui fasse oublier cette douleur, avant de découvrir qui était le chevalier. « Ah ! malheureuse ! dit-elle. Comme je suis bien trompée ! Avoir le meilleur homme du monde, et ne pas lui faire le moindre honneur ni lui tenir compagnie ! Cher Seigneur Dieu ! Qui peut-il être ? Comme je le saurais volontiers ! » Et son sénéchal lui fit remarquer : « Certes, dame, vous pouvez bien vous rendre compte maintenant de sa valeur, quand il ne s'est laissé déconcerter par rien de ce qu'il a pu entendre : et pourtant, Groadain le nain l'a tant insulté qu'un chevalier ne pouvait l'être davantage, comme me l'ont raconté ceux qui sont venus avec lui ; et après qu'il s'est levé ce matin, je l'ai moi-même entendu en abondance.

662. — Ah ! fit la dame, c'est pour cela que je l'ai perdu ! Que Dieu me vienne en aide, j'en tirerai une rude vengeance. » Elle ordonna aussitôt que le nain soit emprisonné et le confia à la garde du sénéchal, sous peine de perdre tous ses biens. Le lendemain Segurade lui fit hommage, ainsi que tous ceux qui dépendaient de lui. Puis la dame déclara qu'elle ne pourrait jamais être heureuse sans savoir la vérité sur le

---

l'en mercie, qui moult en a grant joie. Et Hector et si compaingnon chevalchent a esperon tant qu'il aprocent de la nuit et que il ont tous les esclos perdus : si s'en retournent sans enseignes raporter, et trouvent la dame si courecie com ele doit. Et quant ele ot que nules noveles n'en aportent, si dist qu'ele n'avra jamais joie qui cel doel li face oublier, tant qu'ele sace qui li chevaliers est, et dist : « Ha ! lasse ! comme ore sui engingnie, qui le plus prodome del monde avoie, ne onques honour ne li fis ne compaingnie ! Biaus sire Dix ! qui puet il estre ? Com je le savroie volentiers ! » Et ses seneschaus li dist : « Certes, dame, ore poés bien savoir que il ert prodom, que [*234a*] onques de chose que il oïst ne s'esbahi : se li dist Grohadains li nains tant de vilonnie que onques plus ne pot estre dit a chevalier, si conme cil le m'ont dit qui vinrent en sa compaingnie ; et puis qu'il fu hui matin levés, li oï je assés dire de vilonnie.

662. — Ha ! fait la dame, par ce l'ai je perdu ! Mais si m'aït Dix, je em prenderai assés cruel justice. » Maintenant conmande que li nains soit pris ; si le conmande au seneschal a garder sor quan qu'il a. Et l'endemain fist Segurades son homage, et tout cil qui de lui tenoient. Et puis dist la dame qu'ele ne porroit pas estre lie, s'ele ne savoit la verité del chevalier ; si dist qu'ele velt aler a la cort le

chevalier, et qu'elle voulait aller à la cour du roi Arthur pour en avoir des nouvelles : « Car c'eſt là que demeurent tous les bons chevaliers. Venez avec moi, ajouta-t-elle à l'intention de Segurade, vous et votre médecin, car nous ferons de petites étapes. Et vous aussi, continua-t-elle, Hector, mon sénéchal, ma cousine et Groadain le nain. Et qu'il sache bien, celui-là, que je prendrai telle vengeance de toutes les insultes dont il a abreuvé le chevalier que, à chaque rencontre et à l'entrée de toutes les villes où je passerai, je le ferai attacher par une corde à son cou à la queue de mon palefroi : je le traînerai de la sorte après moi, et je ne ralentirai pas l'allure pour autant. Et si je n'ai pas de nouvelles à la cour du roi Arthur, je le chercherai par toutes les terres jusqu'à ce que je le trouve. Et j'emmènerai partout le nain, comme je l'ai dit[1]. »

663. La dame annonça ses projets de départ en ces termes. Le nain avait grand-peur, mais les autres n'en étaient pas mécontents, et il y en avait même à qui il tardait qu'elle se mette en route : en effet, ils avaient fort envie d'avoir des nouvelles de cet homme valeureux ; Segurade plus que tous les autres était désireux de le voir. La dame se mit en chemin le lendemain sans attendre davantage, avec une nombreuse compagnie ; et partout où elle passait, elle demandait des nouvelles du chevalier. Mais le conte se tait à son sujet et revient à monseigneur Gauvain.

664. Le conte dit ici qu'une fois arrivés à deſtination, monseigneur Gauvain se désarma, pendant que le jeune

---

roi Artu pour oïr de lui enseignes, « car la repairent tout li bon chevalier. Si i venés avoc moi, fait ele a Segurades, et voſtres mires, car nous irons a petites journees ; et vous, fait ele a Hector[a], et li seneschaus et ma cousine et Grohadains li nains. Et si sace que pour la honte qu'il diſt au chevalier em prendrai je tel vengement que a toutes les gens que je enconterrai et a l'entree de toutes les viles ou je vendrai, li ferai je loiier une chaveſtre au col et a la cheue de mon palefroi : si le trainerai aprés moi, ne ja pour ce n'apeticherai m'ambleüre. Et se je n'en oi nouveles a la court le roi Artu, je le querrai par toutes terres tant que je le trouverai. Et partout menrai je le nain, si com j'ai dit ».

663. Ensi parole la dame de son oirre. Et li nains a moult grant paour, mais as autres n'em poise gaires, ains tarde a tés i a qu'ele mueve : car moult orroient volentiers nouveles del prodome, et Segurades le desire plus a veoir que tout li autre. Et ele muet l'endemain sans plus atendre a grant compaingnie de gent, et enquiert nouveles del chevalier en tous les lix ou ele vient. Mais de li se taiſt li contes et retourne a parler de mon signour Gavain[a].

664. [*b*] Or diſt li contes que quant mé sire Gavains et li vallés furent a l'oſtel venu, si s'eſt desarmés mé sires Gavains ; et li vallés

homme lui procurait tout ce qui est nécessaire au confort d'un chevalier fatigué et blessé. Il avait une sœur très belle, une jeune fille qui s'y connaissait mieux en l'art de guérir les blessures qu'aucune autre au monde : elle examina avec attention les plaies de monseigneur Gauvain et déclara qu'il n'en avait aucune qui ne soit facile à guérir. Et elle les soigna si bien et si habilement qu'il se sentit beaucoup mieux. Après souper, son hôte s'adressa à monseigneur Gauvain : « Seigneur, je me réjouis fort de votre venue. Je voudrais vous prier, pour l'amour de Dieu, de me conseiller à propos d'un problème qui se pose à moi : je suis riche et j'ai déjà un certain âge, et mon lignage me blâme parce que je ne suis pas chevalier ; même ma dame de Roestoc, dont je suis le vassal, me le reproche. Or, voici ce qui m'arriva il y a plus de douze ans[1] alors que j'étais couché dans mon lit : il me semblait que le plus beau chevalier du monde s'approchait de moi, et me tenait par le nez ; je lui disais : "Ah ! seigneur chevalier, c'est vraiment une grande prouesse de vous en prendre à un enfant !" Et il me répondait : "Ne vous en souciez pas, car je vous le compenserai richement : je vous ferai chevalier !" Je lui demandais alors qui il était, et il me répondait qu'il était Gauvain, le neveu du roi Arthur. Je m'exclamais alors : "Ah ! seigneur, soyez le bienvenu !" Là-dessus je m'éveillai, et je racontai ce rêve à ma mère qui vivait encore ; elle s'en réjouit fort, et me fit promettre que je ne serais chevalier que si c'était monseigneur Gauvain qui m'adoubait.

---

l'aaise de toutes les choses qu'il couvient a chevalier lassé et navré. Et li vallés avoit une serour moult bele qui pucele estoit, si savoit autretant de plaies garir conme nule pucele del monde. Cele resgarda les plaies mon signour Gavain moult doucement : se li dist qu'il n'avoit plaie qui ne fust legiere a garir, si les atourna si bel et si bien que moult l'asouage. Quant vint aprés souper, li ostes araisonne mon signour Gavain et li dist : « Sire, je sui moult liés de vostre venue. Si vous proiieroie pour Dieu que vous me conseillissiés d'un mien afaire : car je sui grans vallés et riches, si me blasme mes lignages que je ne sui chevaliers ; et ma dame meïsme de Rohestoc m'en blasme, qui hom je sui. Et il m'avint plus a de .XII. ans que je gisoie ens en mon lit : si vint devant moi li plus biaus chevaliers del monde ; si m'estoit avis qu'il me tenoit par le nés, et je disoie : "Ha ! sire chevaliers, com ore avés fait grant vasselage, que vous vous prendés a un enfant !" Et il me disoit : "Ore ne vous chaut, car certes je le vous amenderai moult hautement. Car je vous ferai chevalier." Et je li demandai qui il estoit ; et il respondi qu'il estoit Gavains, li niés le roi Artu. Et je li dis : "Ha ! sire ! vous soiiés li bien venus !" Atant m'esveillai, si le dis a ma mere qui adont vivoit ; si en fu moult lie, et me fist creanter que je ne seroie chevaliers, se mé sire Gavains ne le me

Depuis, j'ai été cinq fois à la cour du roi Arthur, mais jamais je ne l'y ai trouvé. Il n'y a pas trois jours que j'en suis revenu : on m'a dit qu'il cherchait un chevalier merveilleux avec vingt compagnons, et ma dame me harcèle pour que je sois chevalier. Je voudrais donc vous prier de m'adouber, pour l'amour de Dieu, car je ne pourrais jamais le demander à un homme de plus grande valeur que vous. » Monseigneur Gauvain répondit qu'il le ferait très volontiers. « Mais je suppose, ajouta-t-il, que vous ne voulez pas être chevalier si rapidement, et je ne saurais demeurer ici pour quelque raison que ce soit, tant que je risque de voir ma présence connue ; car j'ai trop à faire ailleurs, et je dois me hâter. — Dieu me vienne en aide ! répondit l'autre. Je ne veux personne d'autre que vous : nous avons ici tout ce dont nous avons besoin : la chapelle et le chapelain, et pour les armes, j'en ai de toutes fraîches. Cela me sera un grand réconfort que vous m'ayez fait chevalier, car personne ne pourrait recevoir la colée de votre main sans être valeureux par la suite. — Que la cérémonie ait donc lieu demain matin, décida monseigneur Gauvain. Car il me faudra m'en aller ailleurs. » Puis il ordonna au jeune homme d'aller veiller ; et il le fit, toute la nuit, rempli de joie par l'honneur que Dieu lui avait envoyé si à propos. Cette même nuit, monseigneur Gauvain fut hébergé très confortablement : la belle demoiselle resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. Le lendemain, il se leva de bon matin, quand il vit poindre l'aube ; la

---

faisoit. Et je ai puis esté .v. fois a la court le roi Artu, que onques ne li trouvai ; et il n'a pas tiers jour que je en reving : si me dist on qu'il queroit un merveillous chevalier soi .xx.isme de compaingnons, ne je ne puis avoir respit de ma dame que je ne soie chevaliers. Si vous voldroie proiier pour Dieu que vous me feïssiés chevalier, car a plus prodome ne m'en porroie je pas complaindre. » Et mé sires Gavains respont qu'il le feroit moult volentiers. « Mais je quit que vous ne volés mie estre chevaliers en si grant haste, et je ne demouerroie chaiens pour nul plait, tant que je i fuisse seüs ; car je ai trop grant affaire empris, si me couvient haster. — Si m'aït Dix, fait cil, je n'i quier autre compaingnon que vous. Et nous avons chaiens quanques mestier nous est : la chapele et le chapelain, et armes ai je toutes fresches ; si me sera moult grans confors de ce que vous [*c*] m'aiiés fait chevalier, car de la vostre main ne porroit nus hom prendre colee que prodom ne fust. — Ore soit dont, fait mé sire Gavains, le matin. Car aillours me couvenra aler. » Lors conmande le vallet a aler veillier ; et il si fist toute la nuit, car moult avoit grant joie de l'honour que Dix li avoit envoiié si prestement. La nuit fu mé sire Gavains herbergiés bien et bel, et la damoisele fu devant lui tant qu'il fu endormis. Et l'endemain se leva matin, quant il vit le jour ; et la

demoiselle était toute prête, elle rafraîchit ses plaies d'un onguent très précieux.

665. Ils allèrent ensuite écouter la messe, puis monseigneur Gauvain ceignit l'épée au jeune homme et lui chaussa l'éperon droit, selon la coutume ; mais d'abord il lui demanda son nom, et il répondit qu'il s'appelait Hélain de Caningues. Lorsqu'il lui eut conféré l'ordre de chevalerie comme il convenait, et qu'ils eurent écouté l'office divin, monseigneur Gauvain réclama ses armes. Le chevalier nouveau le pria de rester jusqu'à ce qu'il soit remis de ses blessures, mais il ne voulut pas y consentir, et n'accepta qu'à contrecœur de rester jusqu'après le repas. Lorsqu'ils eurent mangé, aucune prière n'y fit : il s'arma, et le chevalier nouveau lui déclara : « Seigneur, vous allez partir. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous désirez que je rapporte à ma dame. Et si cela vous plaisait aussi, j'aimerais bien savoir votre nom, afin de pouvoir le révéler à ceux qui me demanderont qui m'a fait chevalier : je me sentirais plus à l'aise de cette manière. — Répondez avec assurance à ceux qui vous le demanderont que Gauvain, le neveu du roi Arthur, vous a fait chevalier. » En entendant ces paroles, Hélain éprouva la plus grande joie de sa vie ; et il déclara que Dieu lui avait en une seule fois donné tout ce qu'il désirait, et que désormais il ne craignait plus de n'être pas bon chevalier, après avoir été adoubé de la main du meilleur du monde. Puis il ajouta : « Seigneur, je sais bien que je ne vous retiendrai pas plus longtemps, et je le regrette.

---

damoisele fu tote apareillie, que de trop riche ongement li rafresci ses plaies.

665. Aprés alerent oïr messe, si chaint mé sire Gavains au vallet l'espee et li chauça le destre esperon, si com il estoit coustume ; mais ançois li demanda son non. Et il li dist qu'il ot a non Helains de Caningues. Quant il li ot donné l'ordene de chevalerie si com droiture requeroit, et il orent le service oï, si demanda mé sire Gavains ses armes. Et li nouviaus chevaliers li requiert qu'il remaigne tant qu'il soit un poi respassés de ses plaies. Mais il ne li valt otroiier, et a grant force remest il jusques aprés mengier. Et quant il orent mengié, se n'i ot mestier proiiere, ains s'arme. Et li nouviaus chevaliers li dist[a] : « Sire, vous en irés. Si me dites vostre plaisir qu'il vous plaist que je die a ma dame. Et s'il vous plaisoit, je savroie volentiers vostre non, que je le peüsse dire a ciaus qui me demanderont qui me fist chevalier : si en seroit mes cuers plus a aise. — Tout seürement dites a ciax qui le vous demanderont que Gavains, li niés le roi Artu, vous fist chevalier. » Et quant Helains l'entent, si en ot si grant joie que greignour ne pot avoir, et dist que tous ses desiriers li a Dix donné a une fois ; ne ore n'a il mie paour que il prodom ne soit, quant il est chevaliers de la main au plus prodome del monde. Puis li a dit :

Mais pour l'amour de Dieu, accordez-moi le premier don que je vous réclame après mon adoubement. » Monseigneur Gauvain y consentit. « Dans ce cas, seigneur, laissez-moi les armes que vous avez apportées de Roestoc, et emportez les miennes, qui sont bonnes et belles. Les vôtres témoigneront que c'est vous qui m'avez fait chevalier ; et vous ne pourriez rien me donner qui me plaise autant. » Monseigneur Gauvain les lui donna ; Hélain en échange fit apporter ses armes à lui : le haubert était le meilleur que monseigneur Gauvain ait vu, et l'écu était blanc comme neige, selon la coutume de ce temps qui voulait qu'un chevalier nouveau porte un écu de couleur unie la première année après son adoubement. Le heaume était aussi bel et bon. Ainsi donc, monseigneur Gauvain fut bien armé de ces armes qui lui allaient à merveille. Il avait enlevé la ceinture et l'agrafe que la dame de Roestoc lui avaient offertes ; il dit à la demoiselle : « Tenez, demoiselle ; voici ce que la dame de Roestoc me donna en signe d'affection : je vous le donne à mon tour, de la même façon. » Elle les prit et le remercia.

666. Puis il demanda son cheval et se mit en selle ; il dit encore à la jeune fille de se rappeler qu'il était son chevalier et le serait toute sa vie : elle en éprouva une grande joie. Hélain monta à cheval pour accompagner monseigneur Gauvain. Celui-ci les recommanda tous à Dieu et s'en alla. Après qu'Hélain l'eut escorté un long moment, monseigneur

---

« Sire, je sai bien que je ne vous retenrai mie longement, ce poise moi. Mais pour Dieu, le premier don que je vous requier aprés ma chevalerie me donnés. » Et mé sire Gavains l'otroie. « Dont me laissiés, sire, les armes que vous aportastes de Rohestoc, et vous emportés les moies, qui moult sont bones et beles. Si me tesmoigneront les vos que chevalier m'avés fait ; ne vous ne me porriés riens donner que je amaisse tant. » Et mé sires Gavains li donne. Et Helains li fait aporter ses armes ; si estoit li haubers li miudres que onques mé sire Gavains eüst veü, et li escus estoit tous blans conme noif, si com a cel tans es[*d*]toit coustume que nouviaus chevaliers portoit escu d'un sol taint, le premier an qu'il erroit ; et li hiaumes estoit bons et biaus. Si fu mé sire Gavains moult bien armés des armes, et moult bien li sisent. Et il ot sa coroie ostee et le fermail que la dame de Rohestoc li donna, et dist a la damoisele : « Tenés, damoisele, c'est ce que la dame de Rohestoc me donna par bone druerie. Et je par bone druerie le vous doig. » Et cele les[b] prent, si l'en mercie.

666. Lors a demandé son cheval, si monte et dist a la pucele que bien sace ele qu'il est ses chevaliers, et sera toute sa vie ; et ele en a moult grant joie. Et Helains monte pour mon signour Gavain convoiier. Et mé sire Gavains les conmande tous a Dieu et s'en vait, et quant Helains l'ot convoiié grant piece, si passa mé sire Gavains

Gauvain traversa la Saverne pour pénétrer sur la terre de Norgales, étant donné qu'Hélain l'avait assuré que c'était là le chemin le plus direct pour se rendre sur la terre de Galehaut. Ils se recommandèrent alors mutuellement à Dieu. Puis Hélain s'en retourna chez lui, il manda ses parents et ses voisins pour fêter son nouveau statut : il leur raconta comment Dieu lui avait envoyé toute sa joie, et que c'était monseigneur Gauvain qui avait conquis Segurade. Ils passèrent deux jours dans ces réjouissances, et le troisième Hélain s'en alla à Roestoc. Mais il n'y trouva pas la dame : on lui dit qu'elle s'en était allée à la cour du roi Arthur, et était partie deux jours plus tôt. À ces nouvelles, il s'en retourna à Caningues, son château. Mais le conte se tait à son sujet et parle de la dame de Roestoc et de sa compagnie.

La dame de Roestoc à la cour. – Hector en quête de Gauvain.

667. Le conte rapporte ici que la dame de Roestoc chevaucha avec sa compagnie jusqu'à ce qu'elle trouve le roi Arthur à Quimpercorentin ; le roi et la reine l'accueillirent avec joie et se mirent en peine de la traiter avec honneur, car c'était une dame de très haute extraction. Cette nuit-là, après le souper, alors que le roi, la reine et la dame de Roestoc étaient assis sur une couche, le roi lui demanda ce qui l'avait poussée à venir de si loin à la cour. Elle lui dit toute la vérité :

668. « Seigneur, ce chevalier que vous voyez là » — elle lui

Saverne pour aler parmi la terre de Norgales, si come Helains li dist que c'estoit la droite voie pour aler en la terre Galeholt ; et lors s'entreconmandent a Dieu. Si s'en repaire Helains a son ostel, et mande ses parens et ses voisins pour faire joie de s'onour : si lor conte conment Dix li a toutes ses joies envoïes, et que ce fu mé sires Gavains qui conquist Segurades. En tel joie et en tel feste demoure .II. jours, et au tiers jour s'en vait Helains a Rohestoc. Mais il n'i a mie trouvé la dame, ains li dist on qu'ele s'en estoit alee a la court le roi Artu : et est meüe .II. jours a. Et quant il l'ot, si s'en torne a Caningue son chastel. Mais de lui se taist li contes et parole de la dame de Rohestoc et de sa compaignie.

667. Or dist li contes que la dame de Rohestoc s'en vait tant entre li et sa compaingnie qu'ele trouve le roi Artu a Campercorentin ; si le rechut li rois et la roïne a moult grant joie, et moult se painnent de li honnerer, car moult estoit haute dame. La nuit aprés sou[*e*]per furent assis sor une couche entre le roi et la roïne et la dame de Rohestoc, se li demande li rois quel besoig ele avoit eü, que de si loig estoit a court venue. Et ele l'en dist la verité.

668. « Sire, fait ele, cis chevaliers que vous veés la me guerroia » — se li moustre Segurades —, « et l'autrier, sire, m'amena Grohadains

montra Segurade — « me faisait la guerre et, l'autre jour, Groadain le nain — voyez-le là — m'amena un chevalier : il l'accablait de toutes les insultes dont on peut agonir un chevalier. Celui-ci combattit pour moi contre Segurade, le vainquit et ainsi gagna pour moi l'enjeu de notre accord. Lorsque je vis mon ennemi défait, j'en éprouvai une telle joie que j'en oubliai complètement le chevalier qui l'avait conquis : il s'en alla sans que personne de mes gens ne sache ce qu'il était devenu. Je sais bien que c'était à cause des insultes du nain. J'étais donc venue ici pour en avoir des nouvelles, car c'eſt là que demeurent tous les hommes de valeur. » Le roi lui demanda de décrire l'apparence du chevalier, son attitude et son comportement, et elle s'exécuta. Quand elle eut fini, le roi déclara qu'il ne savait qui cela pouvait être, sinon monseigneur Gauvain : « Car il eſt parti d'ici il y a déjà longtemps, pour chercher l'un des hommes les plus vaillants du monde avec vingt compagnons. — Dieu ! fit la dame. Si c'eſt monseigneur Gauvain, je suis déshonorée, moi qui ne l'ai pas du tout traité avec honneur ! » Le roi et la reine ne pouvaient lui en dire davantage, ils laissèrent là la conversation ; la dame s'en retourna à son logement avec sa compagnie pour se reposer, car elle était très fatiguée. Mais Groadain le nain pria le sénéchal qui était chargé de le garder de l'accompagner pour aller parler à la reine ; celui-ci y consentit, car il était très sage et plein de valeur. Le nain vint trouver la reine ; il lui cria merci, en disant : « Ah ! dame,

---

li nains — et veés le la[a] — un chevalier : si li diſt toutes les hontes que on porroit dire a chevalier. Et li chevaliers se combati pour moi a Segurades tant que il l'outra, et par ce oi je mes couvenances. Et quant je le vi conquis, si en oi tel joie que tout en oubliai[b] le chevalier qui conquis l'avoit ; et il s'em parti, que onques nus de mes gens ne sot que il devint, si sai bien que ce fu pour le honte que li nains li diſt. Si eſtoie cha venue pour oïr ent aucunes nouveles, car chaiens repairent tout li prodome. » Et li rois li demande l'eſtre et le contenance del cevalier et son samblant ; et ele li devise. Et quant ele li ot devisé, se li diſt li rois qu'il ne set qui il puet eſtre, se ce n'eſt mes sires Gavains : « Car il eſt partis de chaiens grant piece a, pour querre un des plus prodomes del monde, soi .xx.isme de chevaliers. — Dix, fait la dame, se ce eſt mé sires Gavains, dont sui je honnie, que onques honour ne li fis ! » Ne li rois ne la roïne ne l'en sevent de plus assener, si en laissent la parole a tant ; si s'en revait la dame et sa compaingnie a son oſtel pour reposer, car moult ert lasse. Et Grohadains li nains proie au seneschal, a qui il eſt en garde, qu'il li face compaingnie tant qu'il ait parlé a la roïne ; et il si fait, que moult eſtoit prous et sages. Et li nains vint devant la roïne, se li crie merci et li diſt : « Ha ! dame, secourés moi ! Car en

secourez-moi ! Car c'est en vous que reposent mon salut et mon réconfort ! — À quel propos ? demanda la reine.

669. — Dame, fit-il, je suis le nain qui amenai le chevalier à ma dame de Roestoc, celui qui remporta sa bataille. Et je croyais à coup sûr qu'il était le plus mauvais du monde, si bien que je l'ai couvert d'insultes parce qu'il faisait mine d'être si lâche. Et ma dame dit maintenant qu'elle l'a perdu par ma faute, et assure qu'elle ira le chercher elle-même de terre en terre jusqu'à ce qu'elle le trouve ; et elle m'emmènera avec elle, et me montrera à tous ceux qu'elle rencontrera, une corde autour du cou et attaché à la queue de son palefroi ; elle agira de même dans toutes les villes où elle entrera. Elle m'a en effet conduit de la sorte depuis que nous sommes partis de son pays, et j'ai cru en mourir. Je vous prie pour l'amour de Dieu d'y mettre bon ordre, car je suis de naissance noble, même si mon corps est contrefait. » La reine lui recommanda de ne pas s'inquiéter, que si elle le peut il ne tardera pas à être délivré de cette menace, « avant que votre dame ne s'en aille. — Dame, grand merci au nom de Dieu ». Il s'en retourna alors à leur logement avec le sénéchal ; le lendemain la dame revint voir le roi et la reine, et ils parlèrent longuement. La reine lui demanda une faveur, et la dame la lui accorda. « Vous m'avez accordé, dit la reine, que vous pardonnerez au nain.

670. — Dame, fit l'autre, ce n'est pas tant le nain en lui-même que je hais, mais il a une nièce, qui est ma cousine[1].

---

vous est tous mes secours et mes confors ! » Et la roïne dist : « De coi ?

669. — Dame, fait il, je sui li nains qui menai le chevalier a ma dame de Rohestoc, qui sa bataille vainqui. Et si quidai sans faille que ce fust li plus mauvais del monde, si le ramprosnai pour le samblant que il faisoit de mauvaistié. Si dist ma dame qu'ele l'a perdu par moi, et dist que ele meïsmes l'ira querre par toutes terres, tant qu'ele le trouvera ; et si me menra avoc li, et a tous ciaus qu'ele trouvera me fera esgarder : que je avrai une chavestre loiie entor mon col et atachie a la cheue de son palefroi, et ensi le fera en toutes les viles ou ele venra. Et ensi m'a ele a[*f*]mené puis qu'ele mut de son païs, et j'en seroie mors. Et je vous proi pour Dieu que vous i metés conseil, car toutesvoies sui je gentix hom, conment que je soie chaitis de cors. » Et la roïne dist que il n'ait garde, que s'ele puet, il sera delivrés, « ains que vostre dame s'en voist fors. — Dame, fait il, grans mercis de Dieu ». Atant s'en retourne a l'ostel entre lui et le seneschal ; et l'endemain revint la dame veoir le roi et la roïne, si parolent ensamble moult longement. Et la roïne li demande un don, et ele li otroie. « Vous m'avés donné, fait la roïne, que vous pardonrés au nain vostre maltalent.

Dans mon grand besoin je la priai instamment de laisser combattre pour moi ce chevalier que vous voyez là, qui est son ami, mais elle dit qu'elle préférerait renier Dieu. Je voulais tellement l'inquiéter qu'elle enverrait son ami en quête de ce fameux chevalier pour délivrer son oncle, car je lui causerais volontiers de la peine par l'entremise de celui qu'elle aime plus que tout au monde. — Au nom de Dieu, fit la reine, si elle fait défaut à son oncle dans cette circonstance, elle doit bien être détestée de tous. » Puis elle appela le nain et lui dit : « Nain, j'ai obtenu votre délivrance, à condition que votre nièce soit prête pour vous à envoyer son ami chercher le chevalier qui remporta sa bataille ; mais je n'ai pas pu obtenir d'autre arrangement. — Certes, dame, fit le nain, je ne crois pas qu'elle l'accepte, mais j'essaierai tout de même de le lui demander. » Il alla trouver sa nièce et lui déclara : « Chère nièce, je suis mort si vous ne me secourez pas, si vous ne me prêtez pas Hector pour partir à la recherche du chevalier qui a conquis Segurade. Et si vous ne le faites pas, ma dame me traînera derrière elle comme elle en a pris l'habitude. » Mais la jeune fille répliqua qu'elle souhaitait que Dieu ne lui vienne jamais en aide, si Hector s'en allait de la sorte sur son conseil ou avec son autorisation. En entendant ces mots, le nain éprouva une si grande frayeur qu'il faillit se pâmer ; il revint à la reine et lui dit qu'il n'avait pu trouver aucun soutien auprès de sa nièce. « Dame, c'est bien ce que je pensais, fit la dame de Roestoc. C'est la

---

670. — Dame, fait ele, je ne has mie le nain pour soi, mais[a] il a une niece qui est ma cousine ; se li proiai a moult grant besoig qu'ele laissast combatre pour moi cel chevalier que vous veés la, qui ses amis est : et ele dist qu'ele renoieroit ançois Dieu. Et je le quidoie tant esmaiier qu'ele envoiast son ami en la queste de cel chevalier pour son oncle delivrer, quar je le coureceroie volentiers de la riens qu'ele plus aimme. — En non Dieu, fait la roïne, s'ele de ce faut a son oncle, dont n'est nus qui haïr ne le deüst. » Lors apele la roïne le nain, se li dist : « Nains, j'ai pourchacie vostre delivrance, se vostre niece velt tant faire pour vous qu'ele envoit son ami querre le chevalier qui vainqui la bataille, ne autre pais n'i puis trouver. — Certes dame, dist li nains, je ne quit ja qu'ele le face, mais toutesvoies l'asaierai je. » Lors vient a sa niece, se li dist : « Bele niece, je sui mors se vous ne me secourés, se vous ne me prestés Hector pour aler querre le chevalier qui[b] Segurades conquist. Et se ce non, ma dame me trainera aprés li, si come el a acoustumé. » Et ele dist que ja Dix ne li aït, « se ja Hector i va par mon congié, ne par mon los ». Et quant li nains l'ot, si a si grant paour que a poi qu'il ne se pasme ; si vint a la roïne et dist que null conseil n'i puet trouver. « Dame, fait cele de Rohestoc, je le pensoie bien. C'est la plus

créature la plus déloyale qui ait jamais existé. — Ne vous en souciez pas, fit la reine, je lui ferai payer sa félonie ! »

671. Puis elle lui dit en aparté : « Vous ne partirez pas demain ; cette nuit, dites à votre cousine que je vous ai instamment priée de rester : je m'arrangerai pour la tromper habilement, comme vous verrez. » La dame s'en retourna à son logement et répéta ce soir-là à sa cousine ce que la reine lui avait dit ; « mais je ne resterai pas », ajouta-t-elle. Le lendemain elle revint à la cour, et la reine la pria de rester en présence de tous ses gens ; mais elle répondit qu'il ne saurait en être question. Elles allèrent néanmoins voir le roi, qui se hâta de venir à leur rencontre ; il prit la dame de Roestoc par la main, et la reine fit de même avec l'amie d'Hector. « Si vous ne m'aidez pas à tromper votre dame, lui dit-elle, je n'aurai jamais d'affection pour vous. — Comment cela, dame ? — Elle m'a priée de ne pas intercéder pour le nain ; je le ferai cependant, et elle croira que je lui demande de rester. Or elle m'a dit qu'elle ne demeurerait pas, si vous n'en faisiez autant. Si je vous demande une faveur, accordez-la-moi, et elle fera de même après vous, car elle croira que je parle de son séjour ici. Mais je ferai en sorte que le nain soit délivré, croyez-moi. — Ah ! dame, s'écria la jeune fille, comme vous avez bien parlé ! » Sur ces mots elles allèrent s'asseoir. La reine pria la dame de lui accorder un don ; et celle-ci lui répondit : « Dame, n'exigez rien de déraisonnable, car voici une demoiselle qui a beaucoup à faire dans son pays.

---

desloial creature qui onques fust. — Ore ne vous en chaut, fait la roïne, que je li ferai sa felonnie[c] comperer. »

671. Lors li dist a conseil : « Vous ne vous moverés demain. Et anquenuit, si dites a vostre cousine que je vous ai moult proïe de remanoir : et je le deceverai si belement com vous orrés. » Et la dame s'en revait a son ostel et dist la nuit a sa cosine ensi com la roïne li avoit dit ; « mais je n'i remanrai mie », fait ele. L'endemain revint a court, et la roïne li proie de remanoir oiant toute sa gent, [*235a*] mais ele dist que ce ne puet estre. Atant vont toutes veoir[a] le roi, et li rois lor saut a l'encontre ; si prent la dame de Rohestoc par la main, et la roïne prent l'amie Hector, se li dist : « Se vous ne m'aidiés vostre dame a engingnier, je ne vous amerai jamais. — Conment ? dame, fait ele. — Ele m'a requis que je ne proie pas pour le nain ; mais si ferai, et ele quidera que je li proie de remanoir. Et ele m'a dit qu'ele ne remanra pas, se vous ne remanés. Et se je demant un don, si le m'otroiés, et ele le m'otroiera aprés, qu'ele quidera que je parole de remanoir. Mais je ferai[b] tant que li nains sera delivrés, ce saciés. — Ha ! dame, fait ele, com vous avés bien dit ! » Atant vont asseoir. Et la roïne dist a la dame que ele li doinst un don. Et ele dit : « Dame, ne me demandés mie outrage, que veés ci une damoisele qui moult a a faire en son païs.

672. — Ne vous inquiétez pas, dit la reine, vous ne savez pas encore ce que je veux vous demander. » Et la dame dit qu'elle accorderait le don si la jeune fille le faisait d'abord. La reine le lui fit donc accorder, puis elle reçut le serment de l'une et de l'autre. « Savez-vous, dit-elle alors, ce que vous m'avez donné ? C'est que le nain soit quitte vis-à-vis de vous, sans que vous lui en vouliez davantage, et pour tout ce que vous pourrez exiger de lui à propos du chevalier qui a conquis Segurade. Et vous, continua-t-elle à l'adresse de la demoiselle, vous m'avez juré que vous demanderez à Hector d'aller à la recherche du chevalier jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé, et que vous ferez en sorte qu'il y aille. » Lorsque la demoiselle entendit cela, elle fut si saisie qu'elle ne put prononcer un mot. Tous les assistants s'en réjouissaient fort, et la dame de Roestoc plus que personne. Mais lorsque la jeune fille eut retrouvé sa voix, elle affirma : « Ah ! dame, il n'y a pas en vous tant de vertus qu'on le dit[1]. Mais vous avez peu gagné à tromper une simple jeune fille ! Et d'ailleurs vous ne m'avez pas trompée, car je veux bien que Dieu ne me vienne jamais en aide si je prie Hector de partir de la sorte : je préférerais me laisser écarteler ! — Je veux bien le croire, dit la reine. Vous ne seriez pas la nièce du nain, si vous n'étiez plus traîtresse que les autres femmes. Et sachez bien que par le pouvoir du roi, mon seigneur, et par celui de cette dame que voici, vous ne détiendrez jamais de fief avant d'avoir tenu votre engagement. — Dame, répliqua-t-elle, je n'en puis mais ! Je n'aurai donc jamais de

---

672. — Ore ne vous esmaiiés, fait la roïne, que vous ne savés que je vous voel demander. » Et la dame dist qu'ele li otroiera, se la pucele l'otroie avant. Et la roïne li fait otroiier, puis em prent la foi de l'une et de l'autre. « Savés vous, fait la roïne, que vous m'avés donné ? C'est que li nains soit quites de vostre maltalent et de quan que vous li demanderés del chevalier qui Segurades conquist. Et vous, fait ele a la damoisele, m'avés creanté que vous proiierés a Hector que il voise querre le chevalier tant qu'il le truise, et tant ferés que il ira. » Quant la damoisele l'ot, si est tant esbahie qu'ele ne puet parler. Et tout cil qui l'oent en sont lié, mais cele de Roestoc en est lie sor tous. Et quant la damoisele pot parler, si dist : « Ha ! dame roïne, certes il n'a pas tant de bien en vous com on tesmoigne. Moult avés ore poi gaaingnié en une pucele decevoir ! Et nonpourquant, decheüe ne m'avés vous mie, que ja au jour ne m'aït Dix que je li proierai que il[a] i aille, ançois me lairoie toute desmembrer. — Certes, fait la roïne, je le croi bien. Dont ne seriés vous mie nieche au nain, se vous n'estiés plus felle d'autre feme. Et bien sachiés que el pooir le roi mon signor, ne el pooir a ceste dame qui chi est, n'averés vous jamais tere devant que cis couvenans soit aquités. — Dame, fait ele, je n'en puis mais. Dont n'en serai je

terre, car cela restera encore à faire au jour du Jugement. — Prenez garde, fit la reine, de ne pas y être contrainte par la force : car vous le ferez de toute façon, même si cela vous déplaît. — On verra bien », répliqua la jeune fille en se levant.

673. La reine ordonna alors à la dame de Roestoc, sous peine d'y perdre la vie, de faire en sorte que la jeune fille n'entre en possession de rien qu'il fût au pouvoir de la dame de donner, par le serment qu'elle devait au roi Arthur dont elle était la vassale. La dame y consentit en faisant mine d'en être courroucée, mais en réalité elle en était très satisfaite. Ensuite la reine répéta la même chose au nain qui fut investi de tout le fief ; elle reçut son serment et l'assura que, s'il se parjurait, elle l'arrangerait de telle façon qu'il ne lui resterait plus un arpent de terre.

674. La demoiselle sortit donc de la chambre très courroucée, en versant des larmes amères. Hector qui arrivait la rencontra et lui demanda ce qu'elle avait ; mais elle ne voulut rien lui dire si ce n'est qu'elle s'exclama : « Ah ! malheureuse ! Comme elle m'a trompée, celle qui trompe tout le monde ! » Hector la suivit jusqu'à leur logement, où elle se mit au lit en manifestant un tel chagrin que personne ne pouvait en tirer une parole. Hector demanda au nain ce qu'elle avait, et le nain lui raconta toute la vérité, en mentionnant le serment que la jeune fille avait prêté. « Ah ! fit Hector, pour Dieu, venez la voir et priez-la d'accepter que j'y aille : car je préférerais y aller sans son commandement plutôt qu'elle ne perde sa terre, si je ne craignais d'encourir sa haine. » Le

---

jamais tenans, car che sera a faire au jor de juïse[b]. — Gardés, fait la roïne, que vous ne faciés riens se par force non, car toutesvoies le ferés vous, mais que bien vous anuit. — Certes, fait ele, or i parra. » Atant se lieve.

673. Et la roïne dist a la dame de Rohestoc, que si chier que ele a son cors, qu'ele n'ait pooir ne baillie de riens qui soit en son pooir sor le sairement qu'ele doit au roi Artu, qui feme ele est. Et la dame li otroie en sam[*b*]blant de feme courecie, mais moult en est lie. Aprés le dist la roïne au nain qui de tout est saisis ; si em prent le sairement et dist que bien sace il que s'il s'em parjure, ele le conreeroit tel qu'il ne li remanroit roie de terre.

674. Atant s'en ist la damoisele de la chambre moult courecie, et ploure moult durement. Et Hectors l'encontre en son venir, se li demande qu'ele a ; et ele ne li velt dire autrement qu'ele dist en halt : « Ha ! lasse ! com m'a decheüe cele qui tout deçoit ! » Et Hector le siut jusqu'a l'ostel. Et ele se couche en un lit et fait tel duel que nus n'em puet parole traire. Et Hectors demande au nain qu'ele a, et li nains li conte la verité et le sairement qu'ele a fait. « Ha ! fait Hector, pour Dieu, venés a li et li proiiés qu'ele sousfre que je i aille :

nain affirma qu'il était tout prêt à se jeter à ses pieds pour la fléchir. Ils retournèrent auprès de la demoiselle, s'agenouillèrent devant le lit où elle était étendue et la prièrent pour l'amour de Dieu de consentir à ce qu'Hector entreprenne cette quête. « Fi ! dit-elle au nain, est-ce pour cela que vous avez poussé la reine à me tromper ? Certes, vous n'en retirerez aucun avantage : puisse en effet Dieu ne jamais me venir en aide si Hector reçoit de moi à ce propos ordre ou prière ; et s'il y allait sans mon autorisation, qu'il sache bien qu'il ne me reverrait jamais vivante. » Tous deux furent très mal à l'aise en entendant ce discours. Le nain s'en alla auprès de la reine, à qui il raconta le chagrin que manifestait sa nièce, disant que jamais Hector ne recevrait de sa part ordre ou prière d'entrer dans cette quête, et que s'il y allait contre son gré il ne la reverrait jamais vivante. Lorsque la reine entendit cela, elle en éprouva une profonde pitié ; elle envoya chercher la demoiselle par la dame de Malehaut et deux chevaliers. La dame de Malehaut alla donc parler à la jeune fille et conduisit cette dernière qui était très malheureuse à la reine ; en chemin elle lui recommanda vivement de laisser Hector s'engager dans cette quête, car il ne resterait pas absent très longtemps. La demoiselle ne consentait pas et ne faisait pas non plus d'objections, mais du moins elle écoutait.

675. Elles parvinrent ainsi à la cour. Lorsque la reine vit la jeune fille, elle voulut la traiter avec honneur, parce qu'elle comprenait bien l'essentiel de ses souffrances ; elle la

---

car tout sans conmandement iroie je, ains qu'ele perdist sa terre, se je ne quidoie avoir sa haïne. » Et li nains dist qu'il est pres qu'il s'en laist chaoir a ses piés. Lors s'en viennent a la damoisele, si s'ajenoullent devant le lit ou ele gisoit et li proient pour Dieu qu'ele sousfrece que Hectors voist en cele queste. « Fi ! fait ele au nain. Avés me vous pour ce faite decevoir a la roïne ? Certes ja prou n'i averés, que ja au jour ne m'aït Dix que ja Hector en avra proiiere de moi ne conmandement ; et s'il i aloit sans mon congié, bien sace il qu'il ne me reverroit jamais vive. » Et quant il l'oent, si en sont andoi moult a malaise. Si s'em part li nains et vint devant la roïne et conte le doel que sa niece fait, et dist que a nul jour n'en avroit Hector son conmandement ne sa proiiere, et s'il i va sans son congié, jamais ne le verra vive. Et quant la roïne l'ot, si l'en prent moult grant pitié en son cuer ; si l'envoie querre par la dame de Malohaut et par .II. chevaliers. Lors va la dame de Malohaut parler a la damoisele, si le mainne a la roïne moult angoissousse ; et moult li amonneste et loe qu'ele face aler Hector en la queste, car il ne demouerra mie granment. Et ele ne li otroie ne contredist, mais toutesvoies escoute.

675. Ensi viennent jusqu'a la court. Et quant la roïne le voit, si le volt moult honerer, pour ce qu'ele set bien grant partie de la mesaise

prit dans ses bras et la pria de ne pas se rendre malade. Finalement la demoiselle s'assit, et la reine la pria à nouveau de dire à Hector d'entrer dans cette quête pour libérer son oncle. Mais elle ne pouvait la convaincre.

676. Sur ces entrefaites entra un chevalier tout armé, accompagné d'une demoiselle ; elle avait autour du cou un écu à l'envers, car le chevalier ne pouvait le porter : en effet, il avait le bras brisé entre le coude et le poignet. Il s'était posé des attelles du mieux qu'il pouvait, mais il éprouvait une telle douleur des os qui se frottaient les uns aux autres à l'intérieur qu'il était au bord de l'évanouissement. Le chevalier mit pied à terre au milieu de la cour : il y eut assez de gens pour l'aider, ainsi que la demoiselle ; lorsqu'il fut descendu le chevalier demanda où était la reine. On la lui indiqua, et tout le monde courut après le couple pour entendre ce qu'il avait à dire. Lorsqu'ils furent en présence de la reine, ils la saluèrent d'abord « de la part d'un chevalier, dame, qui vous aime plus que vous ne l'aimez. Il vous mande que vous lui avez rendu un demi-service, alors que vous auriez pu lui en rendre un entier ; et pour cette raison il veut que vous sachiez qu'il ne vous doit qu'une demi-reconnaissance, et qu'il paiera sa dette à la première occasion ». La reine se mit à réfléchir, puis demanda au chevalier qui était celui qui lui envoyait un tel message. Mais il répondit qu'il n'en savait rien, « si ce n'est, ajouta-t-il, qu'il m'a dit de vous dire que

---

que ele a ; si le prent entre ses bras et li dist qu'ele ne s'esmaist mie. Atant est la pucele assisse ; se li proie la roïne qu'ele die a Hector pour la delivrance de son oncle que il aille en ceste queste. Mais ele [*c*] ne l'i puet metre.

676. A ces paroles entra laiens uns chevaliers armés de toutes armes et une damoisele avoc lui ; si portoit un escu a son col ce desous desore : car li chevaliers ne le pooit porter, car il avoit le bras brisié entre la main et le coute. Si l'avoit loié[a] d'asteles au mix qu'il pooit ; et parmi les asteles avoit tel dolour des os qui hurtoient ensamble, que pour un poi qu'il ne se pasmoit. Li chevaliers descent enmi la court, si fu assés qui li aida et la damoisele ausi ; et quant il furent descendu, si demanda li chevaliers ou la roïne estoit. Et on li enseigna ; et il courent tout aprés aus pour oïr que il dira. Et quant il furent devant la roïne, si le saluent tout premierement « de par un chevalier, dame, qui moult vous aime plus que vous ne faites lui. Et si vous mande que vous li fesistes ja un service demi, que vous li peüssiés avoir fait entier ; et pour ce velt que vous saciés qu'il ne vous doit que demi guerredon, et il le vous rendera el premier lieu que il venra del guerredonner[b] ». Lors conmence la roïne a penser, si demande au chevalier qi chil estoit qui ce li mandoit. Et il respont que il ne set, « ne mais ensi, fait il, me conmanda il que je vous

vous le connaissiez bien ». Le voyant blessé, la reine voulut savoir qui l'avait arrangé de la sorte. « Certes, fit le chevalier, c'est lui : il m'a abattu si rudement qu'il m'a cassé le bras dans ma chute, comme vous pouvez le constater. »

677. La jeune fille qui portait l'écu prit alors la parole. « Dame, dit-elle à la reine, la plus sage demoiselle qui vive à l'heure actuelle vous salue, et vous demande de garder cet écu pour l'amour d'elle, et d'une autre personne que vous aimez plus que tout. Et elle vous fait aussi savoir qu'elle est la demoiselle du monde qui connaît le mieux vos sentiments et les partage, car elle aime ce que vous aimez[1]. Sachez que, si vous gardez précieusement cet écu, il vous guérira de la plus grande douleur que vous ayez jamais éprouvée, et vous donnera la plus grande joie de votre vie. — Dieu me vienne en aide, fit la reine, cela vaut la peine de garder cet écu. Puisse la demoiselle qui me l'a envoyé avoir bonne aventure ! Et vous qui l'avez apporté, soyez la bienvenue. Mais pour Dieu, qui est cette demoiselle ? Dites-le-moi, car je le saurais très volontiers. — Dame, je vous le ferai connaître de mon mieux. Elle est appelée la Dame du Lac. » À ces mots, la reine sut bien de qui il s'agissait, elle courut à la rencontre de la demoiselle qui avait apporté l'écu et lui fit fête ; elle lui prit l'écu, l'examina avec attention et se rendit compte qu'il était entièrement fendu depuis la pointe jusqu'à la fourrure du bord supérieur, et que les deux pièces ne tenaient ensemble que grâce au bras de la boucle, qui était

---

desisse que vous le connissiés bien ». Et quant la roïne voit qu'il est si bleciés, se li demande qui le blecha si. « Certes, fait il, il m'abati si durement qu'il me brisa le bras au chaoir, ensi conme vous veés. »

677. Lors parla la pucele qui l'escu portoit, et dist a la roïne : « Dame, salus vous mande la plus sage damoisele qui orendroit vive, et si vous mande que vous gardés cest escu por l'amour de li et d'autrui que plus amés. Et si vous mande qu'ele est la damoisele del monde qui plus set de vos pensers et qui plus s'i acorde, car ele aimme ce que vous amés. Et bien saciés que se vous cest escu gardés, que il vous garira de la greignour dolour ou vous fuissiés onques, et metera en la greignour joie que vous onques eüssiés. — Si m'aït Dix, fait la roïne, li escus fait bien a garder. Et bone aventure ait la damoisele qui le m'envoia. Et vous qui l'aportastes, soiiés la bien venue. Mais pour Dieu, qui est la damoisele ? Dites le moi, car moult volentiers le connoistroie. — Dame, je le vous nommerai[a] si com je puis. Ele est apelee la Dame del Lac. » Quant la roïne l'ot, si [*d*] sot bien qui ele est, si saut encontre la damoisele qui l'escu avoit aporté et li fait moult grant joie : se li oste l'escu del col, si le regarde moult et voit que il est tous fendus des le pié jusqu'en la penne amont, ne ne tiennent les .II. pieces a nule rien fors au bras de la boucle qui moult

riche et de toute beauté ; en réalité, les deux moitiés étaient si éloignées l'une de l'autre que l'on pouvait passer sa main entre elles sans les toucher.

678. Sur l'une des parties de l'écu, il y avait un chevalier armé très bien représenté, sauf pour la tête ; sur l'autre on avait peint la plus belle dame que l'on puisse imaginer. Par en haut, ils étaient si près qu'ils se tenaient par le cou et se seraient embrassés, s'il n'y avait pas eu la fente de l'écu ; mais par en dessous ils étaient aussi éloignés que possible. La reine dit à la jeune fille : « Certes, demoiselle, cet écu est très courtois, si ce n'est qu'il est fendu de la sorte. Dites-moi, au nom de la créature que vous aimez le plus au monde, ce que cette fente signifie, car il a l'air tout neuf. Et dites-moi aussi ce qu'il en est du chevalier et de la dame qui y sont représentés. » La jeune fille répondit : « Dame, c'est un chevalier, le meilleur qui existe à l'heure actuelle, à mon avis. Il a tant fait par ses exploits et son amour que la dame lui a donné son amour. Mais il n'y a pas encore entre eux autre chose que baisers et étreintes, comme vous pouvez le voir sur cet écu. Et quand il arrivera que l'amour soit consommé, sachez que cet écu que vous voyez disjoint se rejoindra, et les deux parties se fondront ensemble. Sachez aussi que vous serez alors délivrée du plus grand malheur que vous ayez jamais subi, et vous éprouverez la plus grande joie que vous ayez jamais ressentie. Mais cela ne se produira pas avant que le meilleur chevalier qui soit à l'heure actuelle

---

est riche et bele ; et sont les .II. moitiés si loing l'une de l'autre que on puet entre .II. fichier sa main sans touchier as .II. moitiés.

678. En l'une des parties de l'escu avoit un chevalier armé moult bien fait, fors que la teste ; et en l'autre moitié estoit pourtraite une si bele dame com on le pooit plus bele pourtraire. Si estoient par en haut si pres a pres que li uns tenoit ses bras au col a l'autre ; et s'entrebaisaissent, se ne fust la fendure de l'escu : mais par desous estoient si loing a loing com plus pooient. Et la roïne dist a la pucele : « Certes, damoisele, cis escus est moult courtois, s'il ne fust si fendus. Dites moi, par la riens que vous plus amés, que ce senefie qu'il est si fendus, car il pert a estre tous noés. Et del chevalier et de la dame me redites qui i sont pourtrait autresi. » Et la pucele li dist : « Dame, c'est uns chevaliers, li miudres qui orendroit soit, au mien quidier. Tant fist li chevaliers, que par amours que par oeuvres, que li donna[a] la dame s'amour. Mais plus n'i a encore eü que de baisier et d'acoler, si conme vous veés en cel escu. Et quant il avenra que l'amours soit enterine, si saciés que cis escus que vous veés desjoins se rajoindra ; et tenront ensamble ces .II. parties. Et saciés que vous serés dont delivre del greignour dueil qui onques vous avenist, et si serés en la greignour joie que vous eüssiés onques. Mais ce n'avenra

revienne à la cour du roi Arthur. Et si je disais que ce chevalier eﬅ le meilleur, dans cette cour et en dehors d'elle, je ne mentirais nullement, tant j'ai entendu dire de bien à son sujet. Il a en effet accompli plus de prouesses que quiconque en peu de temps. »

679. La reine fut enchantée de ces nouvelles et devina bien l'identité du chevalier ; elle retint la demoiselle auprès d'elle et lui fit chaleureusement fête. Le chevalier reprit alors la parole et demanda congé à la reine car il devait parcourir une grande diﬅance. Elle l'invita à reﬅer jusqu'à ce que son bras soit guéri, car il n'avait guère besoin de chevaucher dans son état, mais il répondit qu'il lui fallait le faire : le chevalier qui l'avait conquis lui avait fait promettre qu'aussitôt après avoir parlé à la reine il irait à la dame de Roeﬅoc ; « et pourtant, ajouta-t-il, je ne sais où elle demeure, puisque je n'y suis jamais allé ».

680. En entendant ces mots, la dame de Roeﬅoc se hâta de s'avancer et de demander des nouvelles du chevalier, en disant que c'était à elle qu'il l'avait envoyé. Le chevalier répliqua : « Dame, sauf votre grâce, je ne vous crois pas. Mais si ma dame la reine l'atteﬅe, je la croirai, elle. » Il tardait fort à la reine d'entendre des nouvelles de l'autre chevalier ; elle confirma à celui-ci que c'était bien la dame de Roeﬅoc. « Dame, fit-il, il eﬅ bien juﬅe que je vous fasse confiance : béni soit Dieu qui me l'a amenée si près. » Puis il enchaîna à son adresse : « Dame, le chevalier qui a fait votre bataille

---

devant ce que li miudres chevaliers qui soit ore sera revenus en la maison le roi Artu. Et se je disoie que li chevaliers fuﬅ li miudres dedens sa maison et defors, je n'en mentiroie pas, tant en ai je oï retraire. Car plus a fait em poi de tans que nus. »

679. De ces noveles fu la roïne moult lie, et pensa bien qui li chevaliers pooit eﬅre ; si detint la damoisele avoc li et li fiﬅ moult grant feﬅe. Aprés parla li chevaliers, si priﬅ congié a la roïne, car moult avoit a errer. Et ele li diﬅ qu'il remanroit tant qu'il fuﬅ garis de son bras, car de chevauchier n'avoit il meﬅier ; et il diﬅ que faire li couvenoit, car li chevaliers qui conquis l'avoit li fiﬅ fiancier que si toﬅ qu'il avroit parlé a la roïne, qu'il iroit a la dame de Roeﬅoc, « et si ne sai ou ce eﬅ, [*e*] car onques n'i fui ».

680. Quant la dame de Roeﬅoc l'entent, si saut avant et li demande del chevalier noveles, et diﬅ que ce eﬅ cele a qui il l'envoie. Et li chevaliers li diﬅ : « Dame, sauve la voﬅre grasse, je ne le croi mie. Mais se ma dame la roïne le tesmoigne, je l'en crerai[a] bien. » Et la roïne eﬅ moult tart qu'ele oie noveles del chevalier : se li tesmoigne que c'eﬅ la dame de Roeﬅoc. « Dame, fait il, il eﬅ bien drois que je vous en croie, et beneois soit Dix qui si pres le m'a amenee. » Lors li diﬅ : « Dame, li chevaliers qui voﬅre bataille fiﬅ

contre Segurade vous fait savoir que, s'il venait en un endroit où vous vous trouviez, il vous oublierait comme vous l'avez oublié, mais il ne voudrait pas en être blâmé de vous ou d'autrui, car vous l'avez bien mérité. Je verrais aussi très volontiers votre sénéchal, ainsi qu'Hector. » Ces derniers s'avancèrent avec empressement et demandèrent des nouvelles du chevalier. Et l'autre les leur donna, telles qu'ils les souhaitaient. Puis il dit au sénéchal : « Seigneur, le chevalier qui combattit Segurade pour votre dame vous salue en homme qu'il considère comme son ami et son seigneur. Il m'envoie à vous pour que je me constitue prisonnier, et il est certain que vous ne voudrez me faire ni mal ni vilenie. » Le sénéchal le reçut avec joie et lui dit qu'il soit le bienvenu pour l'amour du chevalier. « Seigneur, ajouta le prisonnier, il vous remercie fort de lui avoir porté sa lance alors qu'il allait au combat. »

681. Ensuite, il fit détacher une épée qu'il portait en double avec la sienne et la tendit à Hector en lui disant que le chevalier la lui envoyait, parce qu'il pensait qu'elle serait bien employée avec lui. « Et sachez, précisa-t-il, qu'il vous envoie une arme telle qu'il sait qu'elle vous conviendra, et qu'il a mise à l'épreuve lui-même : sans cela il ne vous la ferait pas parvenir. Et il me commanda de dire qu'au vavasseur de valeur on doit envoyer des prisonniers, et au jeune chevalier errant valeureux on doit envoyer des armes. » Quand le sénéchal et Hector entendirent ce discours, ils manifestèrent une grande satisfaction, l'un de son prisonnier,

---

contre Segurades vous mande que s'il venoit en liu ou vous fuissiés, qu'il vous oublieroit ausi com vous fesistes lui, ne il ne volroit que vous ne autres l'en blasmast : car vous l'avés deservi. Et vostre senescal verroie je moult volentiers, lui et Hector. » Et il saillent andoi avant et demandent del chevalier noveles. Et il lor dist teles com il les voloient oïr, et dist au seneschal : « Sire, li chevaliers qui se combati pour vostre dame a Segurades vous salue, conme celui qu'il tient a son ami et a signour ; et m'envoie en vostre prison : et set bien que vous ne me porriés[b] faire mal ne vilonnie. » Et li seneschaus le rechoit a moult grant joie et dist que pour l'amour de lui soit il tres bien venus. « Sire, dist cil, il vous mercie moult de ce que vous li portastes son glaive, quant il ala en la bataille. »

681. Aprés refait li chevaliers deschaindre une espee qu'il avoit chainte avoc la soie, si le tent a Hector et li dist que li chevaliers li envoie, pour ce qu'il le quide a moult bien emploiie[a]. « Et saciés, fait il, qu'il le vous envoie tel com il le set qu'il le vous couvient, et come cil qui esprouvee l'a. Car autrement ne le vous envoiast il mie. Et si me conmanda que je deïsse que au prodome vavasour doit on envoiier prisons, et au prodome bacheler[b] errant doit on envoiier armes. » Quant li senescaus et Hector oïrent ce, si en font moult

l'autre de son épée : pourtant, ils ne savaient pas de qui ils provenaient. « Comment ? fit la reine à l'adresse du chevalier et de la dame de Roestoc, qu'envoie-t-il donc ? — Par ma foi, dame, répondit le chevalier, il me dit qu'il lui avait envoyé deux chevaliers, Segurade et son neveu, tout comme elle lui avait fait parvenir deux de ses joyaux, une ceinture et une agrafe. Et parce qu'il ne voulait pas la tromper, il lui fait savoir par mon intermédiaire qu'il n'a plus ses témoignages d'affection en sa possession : il les a donnés à l'une des plus vaillantes jeunes filles qu'il ait vues. En effet, il ne les avait prises qu'en guise de souvenirs, et il lui semble qu'il ne commet aucune faute en l'oubliant, puisqu'elle l'a oublié la première. » Quand la dame entendit ces paroles, elle s'évanouit, car le chevalier était la créature qu'elle avait le plus aimée au monde, et elle savait bien désormais qu'elle l'avait perdu à jamais. La reine la souleva avec des dames et des demoiselles et l'emporta dans une chambre, pour que les gens ne voient plus ce spectacle. Quand elle fut revenue à elle, la reine, cette femme dotée de toutes les qualités, la prit à partie en lui demandant si elle aimait le chevalier. « Dame, répondit l'autre, je ne vous le cacherai pas. Pourtant, aussi longtemps que je l'eus sous les yeux, je ne lui accordai aucune valeur. Mais depuis que je l'ai perdu, il est né dans mon cœur un amour si grand que je ne saurais le dire, qui grandit et s'accroît chaque jour. Et sachez que de toute ma vie je ne serai heureuse tant que je ne l'aurai pas revu. Je vous prie donc

---

grant joie, li uns de son prison, et li autres de s'espee. Et ne sevent qui il est qui lor envoie. « Et conment ? fait la roïne au chevalier, a la dame de Rohestoc, quoi envoie il donques[c] ? — Par ma foi, dame, dist li chevaliers, il me dist qu'il li avoit[d] envoiié .II. chevaliers : Segurades et son neveu, ausi qu'ele li envoia .II. dons : une chainture et un fremail. Et pour chou qu'il ne voloit mie qu'ele fust decheüe de lui, se li mande [*f*] il par moi qu'il ne tient mais ses drueries ; ançois les a donnees a une des plus vaillans puceles que il veïst onques. Car il ne les avoit prises, se pour ramenbrance non de li, et il li est avis que il ne se mesfait de riens se il l'oublie, quar ele l'oublia avant. » Quant la dame l'entendi, si se pasma, car ce estoit la riens el mont que ele plus avoit amee que le chevalier : si savoit bien c'ore l'avoit ele pierdu a tous jors mais. Maintenant le prent la royne et dames et damoiseles et l'enportent en une chambre, que toutes les gens ne le veïssent. Et quant ele fu revenue de pamison, si l'araisna la roïne, conme cele qui tous les biens savoit, s'ele amoit le chevalier. « Dame, fait ele, je ne le vous celeroie pas. Mais onques tant que je le vi ne le prisai. Et puis que jel pierdi, m'est el cuer nee une amours si grans que dire ne le saroie ; et chascun jour croist et enforce. Et sachiés que ja en toute ma vie ne serai lie, jusques jou le revoie. Et je vous pri pour

pour Dieu, vous qui êtes ma dame, de tout faire pour qu'Hector aille à sa recherche, si vous voulez me sauver la vie. » Et elle tomba à ses pieds en pleurant. La reine la releva, puis sortit toute songeuse de la chambre ; elle appela la nièce du nain et lui dit qu'il fallait qu'elle laisse Hector s'engager dans cette quête, et qu'elle-même l'en priait. Mais l'autre dit que jamais Dieu ne lui vienne en aide, du jour où elle lui ferait semblable prière ou lui donnerait un tel ordre. La reine alors, pour lui éviter un parjure, suggéra que sans l'en prier ni le lui commander, elle accepte seulement qu'il y aille ; sinon, elle devait savoir qu'elle aurait perdu sa terre sans rémission, et qu'elle-même serait placée en un lieu où elle ne serait pas libre de ses mouvements.

682. Lorsque la jeune fille vit qu'elle devait absolument s'incliner, elle déclara que, s'il plaisait à Dieu, jamais Hector n'irait en péril de mort par sa prière ou sur son ordre, mais que s'il voulait y aller, elle y consentait sans arrière-pensée. Hector en fut tout heureux et affirma qu'il irait très volontiers. « Dieu me vienne en aide, fit alors la demoiselle, je ne serai pas entièrement liée à sa place : puisque vous avez juré la quête, j'en suis quitte — n'est-ce pas, dame ? demanda-t-elle à la reine. — Certes, quand il aura prêté serment. — Dieu me vienne en aide, rétorqua-t-elle, l'affaire n'échouera pas pour un serment. Mais sachez bien qu'il n'ira pas seul, car je l'accompagnerai. » Lorsque les dames entendirent cette déclaration, elles se mirent à rire, tenant la demoiselle pour

---

Dieu, conme ma dame, que vous metés forche en çou que Hestor l'aille querre, se vous me volés ma vie sauver. » Et lors li est cheüe as piés tout em plourant. Et la royne l'en relieve, et en revait toute pensive hors de la chambre ; si apiela la niece au nain et dist que le[e] couvient qu'ele fache Hester aler en cele queste, et que ele l'em prit. Et ele dist que ja Diex ne li aït au jour qu'ele li em proiera ne conmandera. Et ele dist, pour son sairement sauver que ele avoit fait, que ja ne li en face proiere ne conmandement, mais que tant seulement suesfre que il i aille ; u se ce non, bien sace ele qu'ele a pierdue sa terre outreement, et ele meesme sera mise en tel liu qu'ele n'ara pooir de son cors.

682. Quant cele voit que faire li estuet, si dist que se Diex plaist, par sa proiere ne par son conmandement n'ira il ja em peril de mort, mais se le vielt aler, ele l'otroie bien sans male voillance. Et Hestor en est moult liés, et dist que il ira moult volentiers. « Si m'aït Diex, fet la damoisele, del tout ne serai jou mie en son lieu, et puis que vous avés la queste acreantee, jou en sui quite. Sui ? fait ele a la royne. — Certes, fait la roïne[a], oïl, quant il[b] l'ara juré. — Si m'aït Diex, fait ele, pour jurer ne remanra il mie. Et bien saciés que il n'ira mie seus, car jou m'en irai avoec lui. » Quant les dames oent chou

folle, et elles cherchèrent à l'en dissuader. Mais il n'y avait rien à faire, elle voulait à toute force aller avec lui. La reine la prit à part avec la dame de Malehaut, et lui expliqua qu'elle serait déshonorée si un malheur arrivait à Hector. « Car, s'il advenait qu'un autre chevalier l'emporte sur Hector, il vous prendrait et ferait de vous ce qu'il voudrait. Il vaudrait mieux pour vous attendre ici votre ami, en bonne santé ou blessé. Car maint chevalier de valeur a été mené à outrance, qui est encore aujourd'hui vaillant et honoré. » Elle répliqua qu'après la mort de son ami elle ne voudrait pas lui survivre un seul jour ; pourtant, les dames argumentèrent tant et si bien qu'elle accepta de rester, désolée et furieuse. On apporta tout de suite ses armes à Hector, et on l'arma à l'exception de la tête et des mains. La reine fit alors apporter les reliques, et expliqua au roi comment et pourquoi Hector avait entrepris cette quête. Ce dernier s'agenouilla alors sur l'ordre du roi et jura, comme le roi le lui indiqua et conformément à la coutume de l'époque, qu'il irait à la recherche du chevalier dans la mesure du possible aussi longtemps que devait durer une quête, à savoir un an, et qu'il ne reviendrait pas sans lui, ou sans des preuves irréfutables montrant qu'il l'avait trouvé ; en outre il ne mentirait à propos de rien de ce qui lui serait arrivé pendant sa quête, ni pour cacher sa honte ni pour accroître son honneur. Tous ceux qui partaient en quête prêtaient un pareil serment, au temps où

---

qu'ele dist, si en rient et l'en tienent[c] pour fole, et l'en chastient. Mais chou n'a mestier, que toutesvoies ne voille [*236a*] aler avoec li. Et la royne le traist a conseil entre lui et la dame de Molehaut, et li dient qu'ele serroit honnie, s'une mesqueance avenist a Hestor. « Car s'il avenoit ore, fait[d] ele, c'uns autres chevaliers conquesist Hestor, il vous prenderoit et feroit de vous ses volentés. Miex vous venroit il, u sain u mahaingnié, ichi vostre ami atendre. Car maint preu chevalier ont esté mené jusqu'a outranche, qui encore sunt preudome et honnouré. » Et ele respont c'aprés la mort son ami ne quiert ele ja un jour vivre. Et nepourquant tant li dient qu'ele se tient au remanoir, moult dolante et moult courechie. Et ja sunt a Hestor ses armes aportees, si l'arment tot fors le chief et les mains. Lors fait la roïne aporter les sains. Et la royne dist au roy conment Hestor a emprise la queste et pour quoi. Et Hestor s'agenoille par le conmandement le roy et jure, ainsi com li roys devise et com a chelui tans estoit coustume, que il querroit le chevalier a son pooir tant com une queste porroit durer cest an, et que il ne revenroit sans lui u sans vraies enseingnes par quoi on savroit de voir qu'il l'aroit trouvé ; ne de chose qui li avenroit en la queste ne mentiroit a son pooir, ne pour sa honte couvrir ne pour s'onnour avanchier. Itel sairement faisoient tuit chil qui en queste aloient, au tans que les merveilleuses

advenaient les merveilleuses aventures dans le royaume et les fiefs de Logres, comme vous l'avez déjà vu dans ce conte.

683. Lorsque Hector eut juré, il finit de s'armer et laça son heaume ; la jeune fille qui était son amie manifestait une telle douleur que personne ne pouvait la réconforter : la dame de Malehaut l'enferma dans une chambre, pour que le commun du peuple ne soit pas le témoin de son chagrin. Hector prit alors congé du roi et vint se présenter devant la reine ; il la recommanda à Dieu tout armé, le heaume sur la tête, pour que ni elle ni les autres personnes présentes ne voient les larmes qui jaillissaient de ses yeux. Il s'agenouilla devant elle et lui cria merci, pour l'amour de Dieu, en faveur de sa demoiselle ; la reine le vit très anxieux, elle lui dit pour le réconforter de ne pas s'inquiéter, et que s'il se conduisait bien au cours de cette quête elle lui promettait qu'il serait un compagnon des pairs de la maison du roi « et dans l'immédiat, ajouta-t-elle, je vous retiens au nombre des miens ». Telle était en effet la coutume de la maison du roi Arthur : aucun chevalier, si preux fût-il, n'y était admis avant que sa prouesse ne fût reconnue par cette compagnie ou par le roi lui-même. Mais souvent il arrivait que, lorsque des étrangers portaient témoignage d'un grand exploit, la reine retenait son auteur au nombre de ses chevaliers, jusqu'à ce qu'il ait prouvé sa haute prouesse. Et c'est ainsi qu'Hector fut retenu. Il fut très heureux de cette faveur de la reine. Celle-ci le conduisit ensuite au chevalier qui avait le bras brisé, pour

---

aventures avenoient en royaume et en fiés de Logres, si com vous avés oï autre fois en chest conte.

683. Quant Hestor eut juré, si arma et son chief et ses mains et lacha son hiaume. Et la pucele qui s'amie estoit fait tel duel que nus ne le puet conforter : si l'a la dame de Malehaut enserree en une chambre, que li conmuns des gens ne veïst le doel qu'ele avoit. Lors prent Hestor congié del roy et s'en vint devant la royne ; et le conmande a Diu tous armés del hyaume, que la roïne ne les autres gens ne veïssent les lermes qui des ex li cheoient. Et il s'agenoille devant lui et li crie pour Dieu merchi de sa damoisele. Et la royne le voit angoisseus : se li dist pour lui esleechier qu'il ne s'esmait mie, que s'il le fait bien en cheste queste, ele li promet la compaingnie des piers de la maison le roi, « et endementiers, fait ele, vous retieg je de ma maison[a] ». Et tex estoit la coustume de la maison le roi Artu[b] que nus chevaliers, tant fust preus, ne fust assamblés as compaingnons de sa maison devant que par la compaingnie meesme u par le roy fust sa prouece conneüe. Et souvent avennoit que quant une chevalerie estoit tesmongnie de prouece par estranges gens, si le retenoit la roïne de sa maison tant qu'il fust esprovés de haute proeche[c]. Et en tel maniere fu retenus Hestor. Et il en fu moult liés de la recevance a

apprendre où il avait rencontré le chevalier ; et il dit qu'il l'avait trouvé de l'autre côté de la Saverne dans les landes de Bréquehan, c'eſt-à-dire la forêt qui se trouve entre la chaussée de Cambénic et le royaume de Norgales. Fort de ces indications, Hector sut tout de suite où cela se situait, car il en avait souvent entendu parler, bien qu'il n'y fût jamais allé.

684. Il quitta alors la cour ; c'était un mardi entre none et vêpres. Il se dirigea le plus directement possible vers la terre de Norgales. La reine alla s'occuper du chevalier blessé ; elle le fit désarmer non sans peine, car cela lui infligea une telle souffrance qu'il s'évanouit à deux reprises avant qu'on lui ait retiré son haubert. Elle le fit inſtaller aussi confortablement que possible. Quant à l'écu que la demoiselle avait apporté, elle le fit pendre dans sa chambre, de façon à le voir chaque jour ; car ce spectacle lui causait un grand plaisir, et par la suite elle n'alla nulle part sans l'emporter avec elle : il était toujours pendu dans sa chambre jusqu'au jour où les deux parties se rejoignirent, comme le conte le dira plus loin. Puis la jeune fille qui l'avait apporté partit, sans que la reine puisse la retenir davantage. Ensuite, la reine alla trouver l'amie d'Hector pour la consoler ; et celle-ci lui dit, dès qu'elle l'aperçut, qu'elle lui souhaitait d'être avant sa mort aussi heureuse dans son amour pour la créature qu'elle aimait et chérissait le plus qu'elle-même l'était pour celui qu'elle aimait plus que tout au monde. Il

---

la royne. Et la royne le mena au chevalier qui avoit le bras brisiet, pour savoir en quel lieu il avoit trouvé le chevalier ; et il diſt qu'il l'avoit trouvé outre [*b*] la riviere de Saverne es landes de Brequeham : et ch'eſt la foreſt qui eſt entre la calchie de Cambenic et le royaume de Norgales. Et quant Heſtor oï çou, si sot assés u chou eſtoit, car maintes fois en avoit oï parler ; mais il n'i fu onques.

684. Atant s'en part Heſtor de la court, et chou fu par un mardi entre nonne et vespres ; et va au plus droit qu'il puet en la terre de Norgales. Et la royne vint au chevalier blechié et le fait desarmer a moult grant paine, car moult li grieve, que il se pasma .II. fois ançois que ses haubers li fuſt trais fors de son dos. Et ele le fiſt aaisier a son pooir. Et l'escu que la puchele avoit aporté fiſt ele pendre en la cambre, si qu'ele le veoit chascun jour ; car moult se delitoit el veoir, ne onques puis n'ala nule part qu'ele ne le fesiſt[a] porter avoec li : et eſtoit pendus en sa chambre jusc'a cele eure que il fu rajoins par aventure, si com chis contes devise cha avant. Lors s'em parti la pucele qui aporté l'avoit, car plus ne le pot la roïne retenir. Et aprés ala la roïne a l'amie Heſtor pour li reconforter ; et chele li diſt, si toſt com ele le vit, que si lie peüſt ele eſtre de la rien qu'ele plus amoit et tenoit chiere ains qu'ele moruſt de mort, com ele eſt de chelui qu'ele plus amoit que riens qui vive. Et il fu

arriva en effet une heure où la reine aurait tout donné pour ne pas avoir agi ainsi, car elle ne tarda guère à être au moins aussi malheureuse, sinon plus. Le lendemain du départ d'Hector, à l'heure de tierce, la dame de Roestoc était prête à retourner dans son pays et était venue prendre congé du roi et de la reine. Le sénéchal avait laissé le chevalier blessé aux mains de la reine jusqu'à ce qu'il soit guéri, à la condition qu'une fois sa guérison achevée il viendrait le rejoindre. Le roi et la reine s'étaient donné beaucoup de peine pour retenir la dame encore un peu ; mais il ne pouvait en être question, car elle était en proie à un très profond chagrin et la plupart des gens l'ennuyaient. Elle prit donc congé du roi et de la reine ; en revanche la reine et la dame de Malehaut prièrent tant la nièce du nain qu'elle resta avec elles pour avoir des nouvelles d'Hector, car chaque jour il en parvenait à la cour, ainsi que des aventures : elle pourrait par conséquent y trouver plus de compagnie et de distractions qu'ailleurs. Alors que la dame prenait congé de la reine, un jeune homme entra dans la salle, avec au cou un écu qui n'était pas intact, car il portait de grands trous de lance au-dessus et au-dessous de la boucle : il était en outre tailladé dans tous les sens de coups d'épée, et brisé et haché menu tant et si bien qu'il était réduit au tiers de sa taille à l'état neuf. Pourtant, il restait encore assez de peinture pour qu'on puisse bien le reconnaître : il était d'or à un lion de sinople[1]. Le jeune homme demanda des nouvelles de la dame de

---

puis tel eure que la roïne ne le vausist avoir fait pour nule rien, car il ne demoura mie granment qu'ele en fu autrestant courechie u plus. L'endemain que Hestor s'en fu alés, endroit tierche, fu appareillie la dame de Roestoc por aler en son païs, si estoit venue prendre congié au roy et a la royne. Et li seneschaus avoit laissié le chevalier blechié a la royne tant que il fust guaris, par couvent que si tost qu'il seroit guaris, qu'il en venroit a lui. Et li roys et la roïne avoient mis grant paine a la dame retenir encore une piece, mais il ne pot estre, car trop avoit grant duel : se li aniuoit moult a veoir le plus des gens. Et ainsi prist ele congié del roy et de la royne. Mais tant proierent la niece au nain entre la royne et la dame de Malohalt que ele remest avoec eles pour oïr nouveles de Hestor, car toute jour venoient nouveles et aventures a la court ; se i trouverent plus compaingnie et soulas que aillors. Au congié que la dame prendoit a la royne, si entra laiens uns vallés, un escu a son col, qui n'estoit pas entiers, car il i avoit grans piertruis de grosses lanches et desous la boucle et deseure ; si estoit de cols d'espee decopés et detrenchiés amont et aval, et brisiés et es[*c*]quantelés tant qu'il en i ot bien mains le tierce part qu'il n'i ot quant il fu nués. Et nepourquant del taint i paroit encore tant que bien le pooit on connoistre : si estoit tous li chans

Roestoc, et on lui dit qu'elle était dans les chambres de la reine. Il mit pied à terre. Mais quand le nain et le sénéchal le virent entrer, ils s'écrièrent : « Regardez, dame ! Par ma foi, c'est l'écu du chevalier à la recherche duquel est parti Hector ! » À ces mots, le sang se retira de son visage ; elle s'assit, incapable de se soutenir. En effet, lorsque le valet se fut approché, il n'y eut personne de la maison royale qui ne reconnût bien l'écu. « Dame, fit le jeune homme, je vous apporte de très bonnes nouvelles de monseigneur Gauvain : il est en bonne santé et se porte bien. » La reine ne le laissa pas en dire davantage, elle prit l'écu, le serra dans ses bras, le couvrit de baisers et lui fit fête comme elle l'aurait fait pour le chevalier valeureux qui le portait. Puis le valet dit à la dame de Roestoc : « Dame, mon seigneur Hélain de Caningues vous salue et vous fait savoir que vous avez tant insisté pour qu'il devienne chevalier qu'il l'est désormais de la main de monseigneur Gauvain. Et c'est lui qui a livré votre bataille contre Segurade. » Lorsque la dame entendit qu'il s'agissait bien de monseigneur Gauvain, il n'y eut pas de douleur qu'elle n'éprouvât ; aussi vrai qu'elle espérait l'aide de Dieu, soupira-t-elle, elle ne connaîtrait jamais le bonheur. Elle demanda des précisions au valet, et il leur raconta toute la vérité. « Voyez, conclut-il, son écu et toutes ses armes ; elles appartenaient à monseigneur Gauvain, et elles sont restées à mon seigneur. » La chose en vint au point que le roi le sut, et accourut avec une grande compagnie de

---

d'or a[b] lyons de synople. Et li vallés demande nouveles pour la dame de Roestoch ; et on li dist que ele estoit es chambres la roïne. Et il descent. Et quant li nains et li senescaus le virent entrer, si disent : « Esgardés, dame. Par foi, ves ci l'escu au chevalier que Hestor va querre. » Quant ele l'oï, se li fuit tous li sans : si s'asiet et plus ne se pot soustenir. Et quant li vallés aprocha, se n'i a nul de la maisnie qui bien ne connoisse l'escu. « Dame, fait li vallés, je vous ai aporté nouveles de mon segnor Gawain moult bones, car il est tous sains et haitiés. » Et la roïne ne li laist plus dire, ains prent l'escu et le baise et l'embrace et en fait autretel joie com ele feïst del prodome qui le portoit. Et li vallés dist a la dame de Roestoc : « Dame, mé sires Helains de Caningres vous salue ; et si vous mande que tant l'avés semons d'estre chevaliers que ore l'est de la main mon seingnour Gawain. Et che fu chil qui vostre bataille fist contre Segurades. » Quant la dame ot que che fu mé sire Gawains, si n'est nule dolour qu'ele ne sente au cuer ; et dist que se li aït Diex, que jamais n'avera joie. Lors demanda le vallet conment çou fu, et il leur en conta la verité. « Et veés chi, fait il, son escu ; et toutes ses armes qui furent mon seingnor Gawain si sunt a mon seingnor remeses. » Tant est la cose alee que li rois le sot, puis acourt a grant compaingnie de

chevaliers pour entendre les nouvelles. Sachez que le jeune homme fut traité avec beaucoup d'honneur. Le roi lui demanda ce qu'il en était de son neveu, et il lui répondit qu'il allait bien et était en bonne santé, et guéri des blessures reçues de Segurade, « car, dit-il, ma dame qui s'y connaît en plaies l'a soigné. Quant à vous, ajouta-t-il à l'adresse de la dame de Roestoc, il vous mande qu'il a donné vos cadeaux, que vous lui aviez offerts en témoignage d'affection, à ma demoiselle, parce qu'elle l'avait guéri des blessures que lui avait infligées Segurade ».

685. Je ne pourrais exprimer la souffrance que la dame avait au cœur : elle prit congé dans le désespoir, et le valet en fit autant de son côté. La reine aurait volontiers conservé l'écu de monseigneur Gauvain, mais le jeune homme dit que son seigneur lui avait fait jurer de le rapporter s'il le pouvait ; et si ce n'était pas le cas, qu'il se gardât de revenir auprès de lui, car il le ferait mettre à mort. C'est pourquoi le roi le laissa emporter l'écu. Mais le valet s'en alla avec la dame de Roestoc, et elle le lui fit prendre de force, en déclarant qu'Hélain lui-même le paierait cher, car il lui avait caché monseigneur Gauvain, et il n'aurait pas dû le faire, « puisqu'il est mon vassal ». Cet écu et d'autres raisons furent à l'origine de graves dissentiments qui causèrent par la suite bien des torts. Mais le conte n'en parle pas davantage ici, et retourne à monseigneur Gauvain dont il n'a rien dit pendant longtemps.

---

chevaliers pour oïr les noveles. Et sachiés que li vallés fu moult honourés. Et li rois li demande de son neveu ; et il li dist qu'il est tous sains et tous haitiés et garis de ses plaies que Segurades li fist, « car ma dame, fait il, l'en gari qui trop seit de plaies[c]. Et vous, fait il a la dame de Roestoc, il vous mande que il a donné vos drueries que vous li donnastes a ma damoisele, pour çou qu'ele le guari des plaies que Segurades li fist. »

685. La dolour que la dame avoit a son cuer ne porroie je mie dire : si prent congié angoisseusement, et li vallés d'autre part. Et la roïne eüst moult volentiers retenu l'escu mon seingnour Gawain, mais li vallés dist que sé sires li ot[a] fait jurer qu'i li raporteroit a son pooir, et se çou non, si gardast que jamais ne retournast a lui, que il le destruiroit. Et pour chou li laissa li rois porter. Si s'en ala li vallés avoec la dame, et ele li fist l'escu tolir a force, et dist que Helains[b] meïsmes le comperroit, « car il li avoit celé mon seingnor Gavain, et il ne le deüst mie faire, car il est mes hom [*d*] liges ». Et pour l'escu et pour autres choses murent puis tels contens dont il fu mains maus fais. Mais ichi ne parole plus li contes d'aus, ains retourne a mon seingnor Gavain, dont il est grant piece teüs.

Aventures de Gauvain.

686. Le conte dit ici que monseigneur Gauvain, après avoir quitté Hélain qu'il avait fait chevalier, chevaucha toute la journée sans trouver d'aventure qui vaille la peine d'être mentionnée. Cette nuit-là, il arriva par hasard à une maison de moines qui était située au bord d'une petite rivière à l'orée d'une forêt : on l'appelait le Bienfait ; à l'origine, c'était un ermitage très ancien, mais le duc Escaut de Cambénic l'avait tant développé et doté de richesses que désormais il s'y trouvait un couvent de moines en habits de réguliers. Ce n'étaient pas des moines noirs, toutefois, car en ce temps-là leur ordre n'était pas très répandu en Grande-Bretagne, et l'on appelait abstinents[1] tous ceux qui portaient l'habit de religion. Ce fut là que monseigneur Gauvain passa la nuit, et au matin il se leva de très bonne heure et se mit en route au hasard jusqu'à ce qu'il arrive à une vaste lande. En regardant sur sa droite il vit une très belle ville, qui était appelée Cambénic, et tout droit devant lui il aperçut la forêt dont le conte a parlé par le passé, qui était nommée Bréquehan. Cette forêt avait bien quarante lieues anglaises de long et trente dans sa plus petite largeur : elle commençait à trois lieues de Cambénic et s'étendait jusqu'à l'entrée de Norgales. Au milieu de cette forêt courait une rivière très étroite et très profonde, celle au bord de laquelle était situé le Bienfait : elle servait de frontière entre les seigneuries de Cambénic et de Norgales.

---

686. Chi dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis d'Elain qu'il eut fait chevalier, si esra toute jor sans aventure trouver dont a parler fache. La nuit le porta aventure a une maison de moines qui seoit sor une petite riviere en l'oriere d'une forest ; si estoit chele maisons apielee li Biensfais. Et cele maison avoit esté hermitages moult anchiens, si l'avoit li dus Escans de Cambenic[a] tant escreüe et amendee c'ore i avoit couvent de rendus en abit de regulier ; mais çou n'estoient mie moine noir, car a cel tans n'estoit mie espandue la noire relegion en la Grant Bretaingne, ains estoient apielé estivant tout cil qui estoient en habit de relegion. Illuec hierbrega la nuit mé sire Gavains, et au matin se leva moult main et se mist a la voie, tant que aventure le mena en une grant lande. Et il esgarda sor diestre et vit une moult biele vile, si estoit apielee Chambeninc ; et devant lui a droiture vit la forest dont li contes a parlé cha en arriere qui avoit non Brekeham. Icele forest si avoit bien de lonc .XL. liues englesques, et la u ele estoit mains lee en avoit plus de .XXX. : si duroit a .III. liues de Chambenic jusc'a l'entree de Norgales. Et en milieu d'icele forest si couroit une riviere moult estroite et moult parfonde, et c'estoit chele sour qui li Biensfais seoit ; si departoit cele aigue la seingnorie de Norgales et cele de Cambenic : si

Tout ce qui, de la forêt, se trouvait sur la terre du roi de Norgales jusqu'à l'eau appartenait au roi, et du côté de Cambénic appartenait au duc tout ce qui s'en étendait jusqu'à cette même rivière.

687. Alors que monseigneur Gauvain chevauchait sur cette lande, il entendit sur sa droite une voix de femme qui chantait haut et clair. Monseigneur Gauvain se dirigea de ce côté et vit dans le vallon en contrebas une femme d'une très grande beauté ; elle portait suspendue à son cou une épée dont le fourreau était fort beau et riche. Il la salua, et elle répondit sans s'arrêter : « Dieu vous bénisse, seigneur chevalier, si vous l'avez mérité. — Moi, demoiselle ? fit-il. Et comment ? — Parce que, par ma foi, déclara-t-elle, une jeune fille ne doit pas saluer un chevalier à moins qu'il ne soit venu en aide à d'autres jeunes filles qui en avaient besoin, s'il en a eu l'occasion et la chance. — Demoiselle, répliqua-t-il, ce n'est pas pour cela que je perdrai votre salut, car je crois en être digne. — Dans ce cas, Dieu vous donne bonne aventure », répéta-t-elle, sans s'arrêter pour autant. Et monseigneur Gauvain s'efforça d'engager la conversation avec elle et s'approcha pour la retenir, en disant : « Demoiselle, attendez-moi, car je veux vous parler. — Je n'en ferai rien, seigneur chevalier, rétorqua-t-elle, car ce serait un grand outrage que je m'arrête maintenant avec vous. — Et pourquoi ? fit-il. — Certes, répliqua-t-elle, c'est parce que je m'en vais auprès du meilleur chevalier que je connaisse, sauf un,

---

estoit la forest [*e*] au roy de Norgales toute soie par devers sa terre jusques a l'aigue, et par deviers Cambenic restoit toute au duc jusqu'a cele aigue meïsme.

687. La u mé sire Gavains cevauçoit en chele lande, si oï sour diestre une vois de feme qui chantoit moult haut et moult cler. Et mé sire Gavains se traist cele part, et voit el val desous lui une feme de moult grant biauté ; et portoit a son col pendue une espee dont li fuerres estoit assés rices et biaus. Il le salue, et ele respont tout en alant : « Diex vous beneïe, sire chevaliers, se vous l'avés deservi. — Jou, fait il, damoisele ? Et conment ? — Par che[a], fait ele, que pucele ne doit mie saluer chevalier, s'il n'a pucele consillie, s'il en est venus en liu et en aise que ele en ait eü mestier[b]. — Damoisele, fait il, pour çou ne pierderai je mie vostre salu[c], car jou le quit avoir deservi. — Pour chou vous doinst Diex, fait ele, bone aventure », ne onques pour çou ne laissa son esrer. Et mé sires Gavains le mist en paroles au plus que il pot et le veut[d] faire arester, et li dist : « Damoisele, atendés moi, car jou voil a vous parler. — Non ferai, sire chevaliers, fait ele, que çou seroit moult grans outrages, se jou m'arestoie ore a vous. — Et pour qoi ? fait il. — Chiertes, fait ele, que jou m'en vois au meillour chevalier qui soit aprés un que jou connois, et se jou

et si je m'arrêtais pour vous, je me détournerais dans ma recherche de cet homme de grande valeur pour vous, dont je ne sais ce que vous valez. — Demoiselle, au nom de la créature que vous aimez le plus, qui sont ces deux bons chevaliers ? Dites-le-moi. » La demoiselle hésitait à lui répondre. « Dites-le-moi, insista monseigneur Gauvain, si vous souhaitez que Dieu vous accorde de venir à bout de votre quête. — Vous m'en avez trop fortement conjurée, fit la jeune fille : je vous le dirai si vous osez l'entendre. — Si j'ose l'entendre ? J'oserais bien peu, si je craignais d'entendre ce que je désire ! — Au nom de Dieu, rétorqua-t-elle, on le saura bientôt. Suivez-moi. — Volontiers », répondit-il. Elle se remit en marche en le précédant : ils sortirent du grand chemin et s'engagèrent dans un petit sentier qui les conduisit dans une épaisse forêt aux branches basses. Ils s'y enfoncèrent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une haute tour et une grande maison de plain-pied ; toutes deux étaient entourées d'une épaisse palissade très haute. Monseigneur Gauvain demanda à la jeune fille quand elle lui révélerait les noms des deux chevaliers. « Vous le saurez, fit-elle, dans la maison que voilà. — Et cette épée, continua-t-il, à qui la portez-vous ? — Au chevalier que je cherche. »

688. Ils approchaient de la tour ; lorsqu'ils furent parvenus à la porte, la jeune fille entra la première et il la suivit ; aussitôt à l'intérieur il aperçut un chevalier armé au milieu de la cour, qui s'écria qu'il était entré pour son malheur et

---

m'arestoie a vous, tant me destourberoie jou de querre le prodonme pour vous, qui ne sai que vous valés[c]. — Damoisele, fait il, par le rien que vous plus amés, qui sunt chil doi buen chevalier ? Dites le moi. » Et la damoisele li tarde a dire. « Dites le moi, fait il, se Diex vous doinst a buen chief venir de la chose que vous querés. — Trop durement, fait ele, m'en avés conjuré, et je le vous deviserai, se vous osés. — Se jou os ? fait il. Petit oseroie jou dont, se jou n'osoie oïr çou dont jou sui desirans. — En non Diu ! fait ele, par tans sera seü. Sivés moi. — Volentiers », fait il. Et ele s'en ala avant et il aprés : si s'en issirent huers del grant cemin, si se metent en un petit sentier, si s'en entrent en une basse forest espesse. Et vont toute la forest espesse tant qu'il voient une grant tour, et encoste une grant maison par terre ; si estoit la tour et la grant maison close d'un baille haut et espés. Et il demanda a la pucele quant ele li dira qui li doi cevalier sunt. « Vous le savrois, fait ele, en cele maison la. — Et chele espee, fait il, qui le portés vous ? — Jou le port, fait ele, un chevalier que jou quier. »

688. Atant aprocent de la tour. Et quant il vienent a la porte, la pucele vait devant et il aprés ; et quant il est dedens la porte, si voit [f] un[a] chevalier armé enmi la court, et li crie que mar i entra : si

s'élança contre lui. Monseigneur Gauvain en fit autant. Ils se frappèrent sur leurs écus ; la lance du chevalier se brisa, mais monseigneur Gauvain lui assena un coup d'une telle violence qu'il le désarçonna. Puis il se détourna pour suivre la jeune fille qui se dirigeait vers la salle. Le chevalier se releva et courut après monseigneur Gauvain, dont il frappa le cheval si bien qu'il le fit tomber mort à terre. Mais monseigneur Gauvain resta debout, campé sur ses deux pieds, il mit la main à l'épée et se rua sur le chevalier en criant à la demoiselle qui s'éloignait : « Ah ! demoiselle, dites-moi où je devrai aller pour vous rejoindre, car je ne resterai pas ici très longtemps. — Vous pourrez me trouver dans la plus belle et la plus riche des chambres, fit-elle, si vous osez m'y suivre. » Monseigneur Gauvain revint vers le chevalier, il frappa sur le sommet de son heaume un très grand coup pesant, digne de sa force : le choc le jeta à terre, appuyé sur une main. Et quand il crut se relever, monseigneur Gauvain lui assena à la tempe avec le pommeau de l'épée un coup si brutal qu'il l'étendit au sol de tout son long. Il lui arracha ensuite son heaume et fit mine de lui couper la tête ; mais alors il entendit une jeune fille qui criait : « Seigneur chevalier, je le prends sous ma protection. » Il leva les yeux et vit une très belle demoiselle. « Dans ce cas, demoiselle, lui dit-il, il n'a rien à craindre ; et pourtant il m'a causé un grand tort. » Il laissa donc le chevalier et s'en alla du côté où il avait vu la première jeune fille se diriger. Lorsqu'il arriva dans la salle, il

---

laisse courre a mon seingnour Gavain et il a lui, si s'entrefierent en lor escus. Et li lanche au chevalier pechoie. Et mé sire Gavain fiert lui, qui le porte a terre ; et puis s'en tourne por sivir la pucele qui s'en vait viers la sale. Et li chevaliers se relieve et court aprés mon segnour Gavain et fiert si le cheval mon seingnor Gavain qu'il le rue mort a la terre. Mais mé sire Gavains remest tous drois sour ses .II. piés, puis met la main a l'espee et court sus au chevalier ; et dist a la pucele qui s'en vait : « Ha ! damoisele, dites moi en quel liu je vous siurai, car chi ne remanderai jou mie. » Et ele li dist : « En la plus biele chambre et en la plus rice me porrés vous trouver, se vous m'i osés sivir. » Et il s'adreche vers le chevalier, si le fiert de l'espee sor le comble del hiaume moult grant cop et pesant, conme chil qui ot grant virtu : si carge si le chevalier de son cop qu'i le fait flatir a terre d'une des paumes. Et quant il quide relever, mé sire Gavains le fiert del pomel de l'espee el temple, si qu'il le porta a terre tout estendu. Lors li esrace le hiaume de la teste et li manache a coper. Et lors ot une pucele qui li crie : « Sire chevaliers, jou le conduis. » Et il regarde amont et voit une damoisele moult bele, et li dist : « Damoisele, dont n'a il garde. Si m'a il moult fourfait. » Lors laisse le chevalier et s'en vait cele part u il ot veü la pucele aler. Et quant il vint enmi la sale, si

aperçut un chevalier en armes plus grand que le premier ; il était à pied et tenait sa lance baissée ; il se précipita vers monseigneur Gauvain de toute sa vitesse et le frappa sur son écu, si bien que fer et bois le traversèrent, mais la pointe s'arrêta au haubert. Monseigneur Gauvain trancha la lance d'un coup d'épée puis s'avança vers le chevalier. Celui-ci jeta le tronçon de lance et se couvrit au mieux de son écu ; mais monseigneur Gauvain le frappa entre le corps et l'écu sur le bras gauche, de sorte qu'il le blessa grièvement, et faillit même lui couper le bras. Le chevalier laissa tomber son écu et n'attendit pas le coup suivant : il s'enfuit dans une autre chambre, avec son bras pendant à demi arraché. Monseigneur Gauvain, le tronçon de lance fiché dans son écu, ne le suivit pas, mais se dirigea vers une autre chambre où il lui semblait entendre parler la demoiselle à l'épée. Il y trouva une demoiselle de très grande beauté qui lui cria : « Ah ! seigneur chevalier, gagnez-moi ! — Certes, demoiselle, répondit-il, ce serait avec plaisir. » Mais sitôt qu'il pénétra à l'intérieur, il fut assailli par deux chevaliers qui lui livrèrent un combat acharné ; il frappa le premier qu'il atteignit sur le heaume, car il était tout honteux de tant s'attarder. La force du coup fut telle qu'il lui rompit la cervelière ; puis il continua sur la coiffe dont maintes mailles s'enfoncèrent dans la tête : le chevalier en fut si étourdi et si affaibli qu'il alla chancelant s'appuyer contre un mur. Et monseigneur Gauvain se dirigea

---

voit un chevalier greingnor que li autres n'avoit esté, armés de toutes armes ; si fu a pié, et tint la glave alongie et vint si tost com il pot : et fiert mon seingnor Gavain sor son escu, si que del fer et del fust passe outre ; mais li chaus s'arestut sour le hauberc. Et mé sire Gavains fiert de l'espee et cope le glaive, et vient viers le chevalier. Et chil gete le tronchon de se glaive et se coevre de son escu au miex qu'il puet ; et mé sire Gavains le fiert entre cors et escu sour le bras senestre, si qu'il le mahagne, et pour un poi qu'il ne li a copé. Et chil laisse l'escu ceoir ; si n'atent mie l'autre cop, ains s'en tourne fuiant en une autre chambre son bras pendelant qui estoit colpés jusqu'en milieu. Et mé sire Gavains ne le[b] siut avant, ançois s'en vait atout le tronçon en son escu outre une autre chambre u il ot parler, çou li est avis, la damoisele a l'espee ; et il voit une damoisele de trop grant biauté qui crie : « Ha ! sire chevaliers, gaaingnés moi ! — Chiertes, damoisele, fait il, moult volentiers. » Et si tost com il entre ens, si l'asalent .II. chevaliers et li rendent moult grant mellee : et il fiert le premier qu'il ataint amont desus [*237a*] le hiaume, car moult a grant honte qu'il se delaie tant. Si l'a si cargié del cop que la cerveliere li est route ; et li caus descent sour la coife, si que maintes des mailles li sunt entrees en la teste, si est si estourdis et si vains que il vait cancelant jusqu'a un mur. Et mé sire Gavains vait droit a la

tout droit vers la demoiselle qui était assise dans le fauteuil. L'autre chevalier le harcelait par-derrière. Monseigneur Gauvain ne se retournait pas pour autant, car la demoiselle était fort agréable à regarder. L'autre toutefois finit par le frapper si violemment qu'il le blessa pour de bon ; monseigneur Gauvain lui jeta alors un coup d'œil et le frappa en arrière de son épée sur le nasal qu'il trancha avec une bonne moitié du nez : il l'abattit à terre tout étourdi. Puis il demanda à la jeune fille du fauteuil : « Demoiselle, comment vous gagnerai-je ? — Comment ? fit-elle. Dieu me vienne en aide, vous m'avez déjà gagnée, à ce qu'il me semble. — Pas de “à ce qu'il me semble”, répliqua monseigneur Gauvain. Si je n'en ai pas assez fait, je continuerai avec d'autres selon vos volontés ; car pour ces deux-là, je ne ferai rien de plus, ils n'ont plus besoin de mon épée. » En regardant autour de lui, il aperçut la demoiselle à l'épée. « Demoiselle, lui demanda-t-il, dites-moi ce que vous m'avez promis. — Sur ma tête, repartit-elle, vous n'êtes pas dans la plus belle chambre de ce lieu : c'eſt là que je dois vous le révéler ! — Demoiselle, reprit monseigneur Gauvain, passez donc devant, car vous n'irez nulle part que je ne vous suive pour apprendre le nom des deux bons chevaliers. Mais je voudrais cependant bien savoir si j'ai gagné ma demoiselle que voici. — Certes non, fit la jeune fille à l'épée ; mais une fois que vous aurez été dans la plus belle chambre, là ce sera chose faite. »

689. La demoiselle reprit sa marche et il lui emboîta le

---

damoisele qui siet en la chaiere. Et li autres chevaliers l'aloit toutesvoies ferrant par derriere. Et mes sire Gavains ne se retourne ne tant ne quant, car la damoisele li plaiſt a esgarder ; et chil[c] toutesvoies le fiert si que moult le blece. Et mé sire Gavains le regarde et fiert de l'espee arriere main el nasel del hyaume, que tout li cope et del nés bien la moitié : si l'abat a terre tout eſtourdi. Puis diſt a celi de la chaiere : « Damoisele, conment vous gaaingnerai je ? — Conment ? fait ele. Si m'aït Diex, vous m'avés auques gaaingnie, si conme jou quit. — N'i metés, fait il, ja quidier, que se jou n'en ai assés fet, jou en ferai encore la u vous voldrois, car a ces .II. qui chi sunt ne feroie je plus : car il n'ont mais meſtier de m'espee. » Lors regarde et voit la damoisele a l'espee, se li diſt : « Damoisele, dites moi çou que vos m'eüſtes en couvent. — Par mon chief ! fet ele, vous n'eſtes mie en la plus biele cambre de chaiens ; et la le vous doi jou dire. — Damoisele, diſt il, dont alés devant, qar vous n'irés ja en cel liu que jou ne vous sive pour savoir les nons des buens chevaliers. Mais jou vaudroie moult volentiers savoir se jou ai gaaignie ma damoisele qui chi eſt. — Chiertes, fait cele a l'espee, nennil ! Mais quant vous avrés eſté en la rice chambre, si l'arés gaaingnie. »

689. Lors s'en retourne la damoisele avant, et il aprés ; et entrent

pas ; ils entrèrent dans une grande et belle salle fraîchement jonchée de feuillages. Au beau milieu se dressait un lit très riche, recouvert de tous côtés de draperies précieuses ; tout autour du lit se tenaient dix chevaliers entièrement armés mais nu-tête qui montaient la garde. Dès qu'ils virent monseigneur Gauvain, ils s'empressèrent de lacer leurs heaumes et saisirent leurs écus et leurs épées, puis se levèrent d'un bond, car ils étaient assis. Monseigneur Gauvain se prépara à se défendre ; mais la jeune fille alla droit au lit et s'assit par terre à son chevet. Tous les chevaliers s'élancèrent à la rencontre de monseigneur Gauvain, en s'écriant : « Arrêtez, seigneur chevalier ! Vous n'irez pas plus loin sans savoir à quelles conditions. — Et quelles sont-elles ? » demanda-t-il. Le plus grand des chevaliers lui expliqua alors que, s'il voulait se battre contre eux tous en revenant, il pourrait aller voir ce qui se cachait sous les draperies ; mais sinon, il n'y mettrait pas les pieds. « Demoiselle, fit monseigneur Gauvain, où saurai-je ce que je cherche ? — Vous le saurez, dit-elle, quand vous aurez quitté ce lieu honorablement. — Comment ça, honorablement ? — Aucun chevalier, expliqua-t-elle, ne peut s'en aller honorablement une fois qu'il est venu ici sans avoir vu ce qui se trouve sous cette couverture. — Par ma foi, fit-il, dans ces conditions, je le verrai. » Les chevaliers reculèrent et monseigneur Gauvain, marchant jusqu'au lit, écarta les draperies : il vit alors l'un des plus beaux chevaliers du monde et des mieux faits ; mais il avait tant

---

en une grant sale biele et freschement[a] jonchie. En milieu de la sale a droiture avoit un moult rice lit couvert d'un moult rice couvretoir de toutes pars, si avoit agait environ lui de .x. chevaliers tous armés fors des chiés. Et si tost com il virent mon seingnor Gavain, si lachierent tuit leur hiaumes et prisent leur escus et lor espees : si saillent tuit sus, de la u il seoient[b]. Et mé sire Gavains s'apareilla del desfendre ; et la pucele s'en vait droit au lit et s'asiet devant lui a la terre. Et tuit li chevalier courent mon seingnor Gavain au devant, se li escrient : « Estés ! sire chevaliers ! vous n'i irois mie devant, que vous sarois conment. — Conment, fait il, doi jou aler ? » Et li plus grans d'aus tous li dist que s'il se vielt combatre a aus tos au revenir, il ira et pora veoir chou qu'il i a desous le couvretoir ; et se chou non, il n'i portera les piés. « Damoisele, fait mé sire Gavains, u sarai jou chou que je quier ? — Vous le sarés, fait ele, quant vous serés partis de chaiens a honnour. — Conment, a honnour ? fait il. — Nus chevaliers, fait ele, qui [*b*] i soit venus ne s'en puet a honnour partir, s'il ne voit avant çou qui chi est desous cel couvretoir. — Par foi, fait il, dont le vesrai jou. » Lors se traient li chevalier ariere, et mé sire Gavains s'en vait jusques au lit et lieve le couvretoir : si voit desous un des biax chevaliers del monde et le miex taillié de menbres. Mais

souffert qu'il ne pouvait plus parler, et ne pouvait que rester étendu sur le dos. Il avait en effet le bras gauche et la jambe droite si enflés et couverts de crevasses qu'il lui était impossible de bouger ; et il puait tellement qu'on pouvait à grand-peine demeurer dans la chambre lorsque les couvertures étaient écartées. « Ah ! Dieu, fit monseigneur Gauvain, quel malheur pour un chevalier aussi beau : je n'en ai jamais rencontré de mieux fait ! — En vérité, dit la demoiselle, vous auriez encore plus raison de dire qu'il s'agit d'un grand malheur, si vous connaissiez sa valeur. » Elle recouvrit alors le chevalier et celui qui avait défendu à monseigneur Gauvain de passer outre lui rappela qu'il devait se battre contre tous les dix. « Ah ! ne faites pas cela, dit la demoiselle à l'épée : acquittez plutôt le péage que paient les autres ! — De quel péage s'agit-il, demoiselle ? — Votre sang plein son heaume[1], répliqua-t-elle. — Maudit soit-il, celui qui demanda du sang de demoiselle ou de chevalier, car un chevalier ne doit aucun péage. Et je préférerais me battre contre quatre fois plus de chevaliers. » Tous les chevaliers s'élancèrent alors sur lui, et celui qui reposait sur le lit s'éveilla. En voyant devant lui la demoiselle à l'épée, il lui dit : « Ah ! demoiselle, je vous avais tant priée d'aller là où je vous l'avais indiqué, et vous êtes revenue ! — Oui, vraiment, répondit-elle, car j'ai trouvé tout près un chevalier de grande valeur et je l'ai amené ici, comme on me l'a appris. Regardez, il est en train de se battre. » Le malade se fit soulever la tête autant qu'il pouvait

---

il avoit eü tant de mal qu'il ne parloit mais, ne ne pot gesir se enviers non, car il avoit le bras senestre si plain d'enflure et de pertruis, et le destre jambe autresi, qu'il ne se pooit tant ne quant remuer ; et si flairoit tant durement que a paines pooit on durer en la chambre quant li couvretoirs estoit reversés. « Ha ! Diex ! fait mé sire Gavains, com mar i fu si biaus chevaliers que chis est, que onques miex taillié ne vi de toutes coses. — Voirement, fait la damoisele, le dirés vous que mar i fu, se vous saviés la prouece qu'en lui avoit. » Lors le recoevre la damoisele del couvretoir, et li grans chevaliers qui avoit desfendu a mon seingnour Gavain qu'il n'alast avant li dist qu'il li couvenoit combatre a tous les .x. chevaliers. « Ha ! non ferois ! dist la pucele a l'espee, mais prendés ent le paiage que li autre paient ! — Quel paiage, fait il, damoisele ? — Plain son hiaume, fait ele, de vostre sanc. — Mal dehait ait, fait il[c], sans chevalier u sans damoisele qui le demanda, car chevaliers ne doit nul paiage. Et jou me combateroie avant a .IIII. tans de chevaliers. » Atant laissent courre tuit li chevalier a lui ; et li chevaliers del lit s'esveille, si voit devant lui la damoisele a l'espee, si dist : « Ha ! damoisele, ja vous avoie jou tant proie que vous alissiés la u je vous avoie dit, et vous estes retournee. — Voire, fait ele, que je trouvai la jus un chevalier qui moult est pro-

l'endurer, et constata que monseigneur Gauvain faisait des prodiges contre les chevaliers : ceux-ci le serraient de près, mais il en avait tué un et blessé deux grièvement. Lorsqu'il se rendit compte qu'il avait du mal à leur tenir tête, il recula jusqu'à la porte d'une chambre qui était fermée, en se disant que désormais il n'aurait plus à se garder d'eux tous à la fois, et se mit à se défendre avec une vigueur redoublée, si bien que le chevalier qui gisait sur le lit et avait du mal à parler commença à rire. La demoiselle lui demanda pourquoi, et il répondit : « Ne voyez-vous pas ce prodige, tous ces fils de pute lamentables qui ne peuvent conquérir un seul chevalier ? Ah ! pauvre de moi ! » Et il se laissa retomber en arrière en pleurant.

690. Alors que monseigneur Gauvain croyait être bien assuré sur ses arrières, une demoiselle — celle qu'il avait vue dans le fauteuil — ouvrit la porte. À sa vue, les chevaliers reculèrent aussitôt ; elle saisit monseigneur Gauvain par la main droite et voulut lui enlever son épée. « Ah ! demoiselle, lui dit-il, laissez mon épée ! Vous voyez bien que je suis en péril de mort ! — Abandonnez-moi l'épée, car je veux l'avoir », répliqua-t-elle. Elle fit alors signe aux chevaliers, qui revinrent à l'assaut : ils le frappèrent sur le heaume et sur les épaules, tout en se gardant bien d'atteindre la demoiselle qui tenait monseigneur Gauvain par le poing et ne voulait pas le lâcher quoi qu'il lui dise — et il ne voulait

---

dons ; si l'amenai chaiens, ensi com il me fu enseingnié. Et veés le la u il se combat. » Et chil se fait lever la teste tant com il pot soufrir, si voit que mé sire Gavains rent as chevaliers moult grant mellee[d] ; et chil le requierent moult, et il en a un mort et .II. mehaigniés. Et quant il voit que il ne les suesfre mie aaisiement, si vait reculant a un huis d'une chambre qui est fermés ; si s'apense c'ore n'a il garde d'aus tous et se desfent si durement que li chevaliers qui gisoit el lit et petit pooit parler conmencha a rire. Et la damoisele li demanda pour quoi il rioit, et il respont : « Dont ne veés vous merveilles de ces fiex a putain faillis, qui ne puent cel seul chevalier conquerre ? Diex ! tant mar i fui ! » Lors se laise el lit queoir arriere et conmença a plorer.

690. [*c*] Quant mé sire Gavains quide estre asseür par deriere, si oevre une damoisele l'uis, cele que il avoit veü en la chaiere. Et quant li chevalier le voient[a], si saillent tot arriere ; et ele saisist mon seingnor Gavain par le puing destre, se li vilt tolir l'espee de la main. Et il li dist : « Ha ! damoisele, laissiés m'espee ! car vous veés bien que jou sui en peril de mort ! — Laissiés, fait ele, l'espee, car jou le voil avoir. » Lors fist signe as chevaliers, et il resaillent a mon seingnor Gavain : si le fierent sor le hiaume et seur les espaulles, et se gardent de la damoisele ferir qui mon seingnor Gavain tenoit par le puing, ne laissier ne le vielt por rien que il li die, ne il ne le

pas non plus la blesser. Quand il se sentit toucher par les autres, il céda l'épée à la demoiselle et courut de toute sa vigueur sur l'un de ses adversaires qu'il renversa à mains nues par son seul poids. L'épée échappa des mains du chevalier et monseigneur Gauvain s'en empara et se précipita sur tous les autres. Il leur semblait même plus fort et plus rapide qu'il ne l'avait été au début, et pourtant ils l'avaient par trop blessé et maltraité. La demoiselle s'approcha à nouveau, elle le saisit par le bras pour lui enlever l'épée et il lui dit : « Demoiselle, en vérité je n'ai pas tant gagné que je le croyais avec vous ! » Cependant, il lui abandonna l'épée, se dirigea vers les chevaliers en prenant les courroies de son écu de la main droite : il en frappa en plein visage le plus grand et le plus fort, celui qui tenait la plus belle épée, tant et si bien qu'il le fit tomber évanoui, car il avait brisé son nasal et le lui avait enfoncé dans la figure. Il lui arracha son épée des mains et supplia la demoiselle : « Ah ! demoiselle, pour l'amour de Dieu, laissez-moi celle-ci, je vous donnerai toutes les leurs si vous voulez ! » En entendant cela, elle se mit à rire et répliqua : « Arrêtez, vous êtes pris ! » Elle le saisit à nouveau par le poing et fit signe aux chevaliers de se retirer. Et lui de s'écrier : « Ah ! pour Dieu ! Laissez-les-moi ! Vous voyez bien qu'il n'y en a plus que quatre qui valent quelque chose ! » Mais elle le conduisit tout droit dans la chambre d'où elle était venue et lui dit qu'il lui fallait payer rançon. « Laquelle ? demanda-t-il. — Celle que les chevaliers

---

vielt[b] blechier. Et il sent que chil le blechent ; si laist l'espee a la damoisele et court de toute sa virtu a un d'aus de bras et de cors, si qu'il le porte a terre : et l'espee li vole de la main, et il le prent, si court sus a tous les autres. Si lor samble plus fors et plus vistes qu'il n'avoit esté au conmenchement ; et nepourquant, il l'avoient assés blechié et maumis. Et la damoisele vient, si le prent par le bras pour tolir s'espee, et il dist : « Damoisele, chiertes jou n'ai pas fait en vous bone gaaingne, ainsi com jou quidoie avoir fait ! » Et toutesvoies li laist il l'espee et s'adrece viers lé chevaliers, et prent les enarmes en la diestre main de l'escu : si en fiert si le plus grant et le plus fort enmi le vis et celui qui la plus biele espee tenoit, si qu'il le porte a terre tout pasmé, car il li a tout esquartelé le nasel et embatu dedens le vis. Et il li esrace l'espee de la main, et dist a la damoisele : « Ha ! damoisele, pour Dieu, iceste me laissiés, et je vous donrai toutes les lour, se vous volés. » Et quant ele oï çou, si conmencha a rire, et li dist : « Estés, vous estes pris. » Lors le reprent par le puing et dist as chevaliers qu'il se traient ensus. Et il li dist : « Ha ! pour Dieu, laissiés les moi ! ja veés vous bien qu'il ne se puent aidier que li .IIII. ! » Et ele l'en maine toutesvoies en la chambre dont ele estoit venue ; si dist que raiembre le convient. Et il li demande : « De quel raençon ? — De

exigent de vous, fit-elle. — Le sang ? — Exactement. — Dieu ne me vienne jamais en aide, fit monseigneur Gauvain, si je ne choisis pas plutôt de mourir. Car cela me serait éternellement reproché. — Dans ce cas, fit la jeune fille, vous ne sortirez pas de ma prison. — Par ma foi, je ne sais ce que je ferai, mais je n'en serai pas délivré en effet avec cette rançon. — Dieu me vienne en aide, dit-elle alors, je ne vous garderai pas en prison pour cette raison, car vous êtes trop valeureux ; je vous en clame quitte au contraire, et je vais vous expliquer pourquoi ils vous demandent du sang. Ce chevalier est très malade, comme vous l'avez observé ; il ne guérira jamais avant que le deuxième meilleur chevalier du monde ne lui ait oint la cuisse de son sang, et l'autre, le meilleur, le bras : alors il sera complètement guéri et en bonne santé. Ce serait un très grand honneur pour vous s'il guérissait grâce à votre sang, car vous en tireriez à la fois honneur et gratification : honneur, parce que vous seriez le meilleur chevalier du monde, gratification, parce qu'il se serait rétabli grâce à vous et vous serait redevable de sa vie pour toujours. — Je voudrais que ce soit déjà fait, et que ce soit la vérité, répondit monseigneur Gauvain ; mais je sais bien, certes, que je ne suis pas le meilleur chevalier du monde. Cependant, puisque vous m'avez confronté à cette épreuve, je veux bien essayer, et sans délai. » La dame se leva alors ; des valets et des demoiselles firent leur entrée, qui lui enlevèrent son heaume ; une demoiselle délaça sa

---

celi, fait ele, que li chevalier vous demandent. — Del sanc ? fait il. — Voire, fait ele. — Ja ne m'aït Diex, fait il, se jou n'amasse miex a morir. Car il ne seroit jamais jours qu'il ne me fust reprociés. — Dont n'isterois vous, fait ele, fors de ma prison. — Par foi, fait il, je ne sai que je ferai, mais par cele raençon n'en isterai jou jamais. — Si m'aït Diex, fait [*d*] ele, ja pour ce ne vous tenrai je en ma prison, car vous estes trop prodom ; ains vous claim quite de ceste prison, et si vous dirai pour coi il vous demandent del sanc. Cil chevaliers est si malades conme vous avés veü ; si ne garira jamais devant ce que li miudres chevaliers sans un li avra ointe sa quisse[c] de son sanc, et li autres, qui miudres est, li ait oint le bras : et lors sera il tous sains et tous haitiés. Et ce vous seroit moult grans honours s'il garissoit de vostre sanc, car vous i avriés honour et aumosne : honour en ce que vous seriés li miudres chevaliers del monde, et aumosne de ce qu'il seroit garis pour[d] vous : si ne seroit jamais jours qu'il ne vous devroit guerredon de sa vie. » Et mé sires Gavains dist : « Je voldroie ja que ce fust fait et que ce fust voirs, mais certes je sai bien que je ne sui mie li miudres chevaliers del monde. Et puis que a l'essai m'en avés mis, je le voel bien, ne ja ne sera delaiié par moi. » Lors se drece la dame : et vallet viennent et damoiseles, se li ostent son hiaume, et sa

chausse droite et lui donna une épée. Il s'en frappa la cuisse de telle sorte que le sang en jaillit à gros bouillons, jusqu'à ce que la dame dise : « C'est assez. »

691. La demoiselle à l'épée entra à son tour ; monseigneur Gauvain lui demanda de tenir sa promesse, et elle dit qu'il le saurait bientôt, dès que le chevalier serait oint du sang de sa cuisse. Arriva alors un jeune garçon de très grande beauté ; lorsqu'il entendit parler monseigneur Gauvain, il eut l'impression de l'avoir déjà rencontré, mais il ne le reconnut pas, car il n'y avait dans la chambre qu'une fenêtre ouverte, et il y faisait assez sombre. Le jeune homme alla ouvrir les autres fenêtres et monseigneur Gauvain, en regardant autour de lui, se rendit compte que c'était la plus riche salle où il s'était jamais trouvé, et que la jeune fille était beaucoup plus belle qu'il ne croyait. La dame fit alors débarrasser monseigneur Gauvain de toutes ses armes afin d'examiner ses plaies, car il avait de nombreuses blessures. À la vue des blessures, le jeune garçon se sauva en manifestant plus de chagrin qu'aucun homme n'en montrera jamais et courut vers le chevalier qui gisait sur le lit, et auquel on était en train de frotter la jambe de sang : il s'était endormi. Lorsque le garçon s'approcha, on lui fit signe de s'en aller, parce que le chevalier se reposait ; il se retira donc dans une autre chambre, se laissa tomber sur un lit et se mit à pleurer, à crier, à frapper ses poings l'un contre l'autre, et à déchirer sa robe. La demoiselle du fauteuil, pendant ce temps, regarda avec soin les

---

chauce destre li deslace une damoisele. Et la damoisele li baille une espee, et il en fiert en sa quisse si que li sans en vole a grant randon, tant que la dame dist : « Assés est. »

691. Lors vint illoc la damoisele a l'espee, et il li demande son couvent. Et ele dist qu'il le savra par tans, mais que li chevaliers soit oins del sanc de sa quisse. Aprés vint illoc uns vallés[a] jouenes enfes, si estoit moult biaus ; et quant il oï parler mon signour Gavain, se li fu avis qu'il l'avoit autrefois oï, mais il ne le connoist mie, qu'il n'avoit en la chambre c'une fenestre ouverte, si estoit moult orbe. Lors court li vallés ouvrir toutes les autres. Et mé sire Gavains esgarde, si voit que c'est la plus bele chambre et la plus riche ou il fust onques, et que la pucele estoit assés plus bele qu'il ne quidoit. Lors fait la dame desarmer mon signour Gavain de toutes ses armes pour ses plaies regarder, car il estoit moult blechiés. Et quant li vallés vit ses plaies, si s'en tourne fuiant, faisant tel duel que jamais nus hom tel ne fera, tant qu'il vint devant le chevalier qui gisoit el lit, qui on oignoit sa gambe del sanc ; et il se dormoit. Et quant li vallés vint la, se li font signe qu'il s'en aille et li chevaliers repose. Et il s'en vait en une autre chambre, si se laisse chaoir en un lit et plore et crie et fiert ses .II. poins ensamble et depiece toute sa

plaies de monseigneur Gauvain. Au bout d'un moment, le chevalier se réveilla et poussa un profond soupir. En entendant le jeune garçon qui criait dans la chambre voisine, il fut rempli de crainte et d'étonnement, si bien qu'il voulut sauter du lit ; et alors il sentit que sa jambe était guérie. « Ah ! Dieu ! s'écria-t-il. Je suis guéri, pour ce qui est de ma jambe ! » Il se leva et se rendit dans la chambre où le garçon sanglotait, son bras replié contre sa poitrine. Il le trouva en train de s'arracher les cheveux et de déchirer sa robe ; il ne bougea pas et ne fit pas mine de cesser ses lamentations à la vue de son seigneur. « Que se passe-t-il ? demanda celui-ci. Fils de pute, bâtard[1], de quoi vous lamentez-vous ? Ne voyez-vous pas que je suis guéri ?

692. — En vérité, cela m'est bien égal. Car comparé à cet avantage je vois un dommage bien pire : ils ont tué ici monseigneur Gauvain notre frère. » À ces mots, le chevalier s'évanouit. Ses gens accoururent pour le relever. La demoiselle du fauteuil s'était précipitée auprès de lui, parce qu'elle avait entendu dire qu'il était guéri ; mais en le voyant évanoui, elle fut toute bouleversée, car elle l'aimait plus que tout. Lorsqu'il revint à lui, il demanda qui avait tué son frère. Elle demanda à son tour de quel frère il parlait, et il lui répondit : « Gauvain. — Comment ! s'exclama-t-elle. Est-il donc ici ? — Oui, du moins c'est ce que me dit Mordret. — Hélas ! fit-elle. Je le pensais bien. C'est vraiment l'homme

---

robe. Et la damoisele de la chaiere regarde les plaies mon signor Gavain[b] moult doucement. A chief de piece s'es[*e*]veille li chevaliers et jete un moult grant sospir. Et quant il ot le vallet qui crie en la chambre, si s'esfroie et s'esmerveille tant que il voloit saillir fors del lit, et sent que sa gambe est toute garie, si dist : « Ha ! Dix ! Tous sui garis de la gambe ! » Si se lieve, et si vait en la chambre ou li vallés ploure, son bras contre son pis : si trouve qu'il esrace ses chaviaus et desront sa robe. Et quant il voit son signour devant lui, si ne s'en muet, ne por chou ne laisse son doel[c]. « Qu'est ce ? fait il. Fix a putain ! bastars ! De coi faites vous duel ? Dont ne veés vous que je sui tous garis ?

692. — Certes, fait cil, ne m'en chaut. Car pour cestui prou voi je greignour damage : car il ont ocis chaiens mon signour Gavain nostre frere. » Et quant il oï ce, si ot tel duel qu'il se pasme. Et ses gens li courent entour, si le redrecent. Et la damoisele de la chaiere fu venue courant a lui, pour ce qu'ele avoit oï dire qu'il ert garis ; mais quant ele le voit pasmé, si est moult a malaise, car ele n'amoit tant nule riens : si le prent entre ses bras. Et quant il revint de pasmisons, si demande qui a son frere mort. Et ele li demande quel frere, et il dist : « Gavain. — Conment ! fait ele. Est il chaiens ? — Oïl, fait il, ce me dist Mordrés. — Ha ! las ! fait ele, je le pensoie bien. Voirement est

le plus valeureux du monde, et c'est à lui que vous devez votre guérison. » Elle lui raconta comment, puis ajouta : « Mais il n'a aucune plaie mortelle, et se remettra sans problème. — Menez-moi vite auprès de lui », fit-il. Alors ses gens voulurent le soutenir comme ils en avaient l'habitude. « Laissez-moi, leur ordonna-t-il, je suis guéri. » Il s'en alla à leur suite dans la chambre où se trouvait monseigneur Gauvain. À son entrée, celui-ci se leva pour venir à sa rencontre et vit bien qu'il s'agissait du chevalier du lit ; mais il ne reconnut pas son frère Agravain, car il était pâle et amaigri. Ce même Agravain lui mit son bras valide autour du cou en disant : « Très cher frère, soyez le bienvenu ici, vous qui avez guéri ma jambe ! »

693. Alors monseigneur Gauvain le reconnut à sa voix, il le prit dans ses bras et l'embrassa, et tous deux se firent fête et se lamentèrent l'un sur l'autre. « Cher frère, demanda monseigneur Gauvain, où avez-vous pris cette maladie ? — Je vais vous l'expliquer, répondit Agravain. Il arriva qu'après notre séparation à la dernière assemblée, celle où fut conclue la paix entre mon seigneur le roi et Galehaut, lorsque je vous eus laissé malade à Cardeuil, je me dirigeai vers ce pays pour y voir cette demoiselle. » Il parlait de la demoiselle du fauteuil, car il l'aimait plus que tout. Il reprit : « Pendant que j'étais en chemin, je rencontrai un messager qui venait me chercher de toute urgence : ma demoiselle me mandait de venir à son secours, si je tenais à son amour, car son père, le

---

ce li plus prodom del monde ; et par lui estes vous garis. » Se li conte conment. « Mais il n'a, fait ele, nule plaie mortel, ains garira bien. — Menés moi tost, fait il, ou il est. » Lors le voelent sostenir si com il soloient. « Laissiés moi, fait il, car je sui tous garis. » Lors s'en vait aprés aus en la chambre ou mé sires Gavains estoit. Et quant il le voit, si se lieve encontre lui et voit que c'est li chevaliers del lit : mais il ne connoist mie que ce soit Agravains ses freres, quar il ert maigres et empalis. Se li tent au col le bras haitié et li dist : « Biaus dous frere, vous soiiés li bien venus chaiens, qui de ma gambe m'avés gari. »

693. Lors le reconnut mé sires Gavains a la parole, si le baise et acole ; et font joie et duel li uns de l'autre. « Biaus frere, fait mé sire Gavains, ou avés vous pris ceste enferté ? — Je le vous dirai, fait il. Il avint chose quant nous fumes parti de la daerrainne assamblee, ou la pais fu faite de mon signour le roi et de Galeholt, et je vous oi laissié a Carduel malade ; si me mui vers cest païs pour veoir ceste damoisele. » Et ce dist il de celi de la chaiiere, car il l'amoit plus que nule riens. Et dist : « Quant je fui entrés en la voie, si encon[*t*]rai un message qui me venoit querre a moult grant besoig, que ma damoisele me mandoit, si chier com je avoie s'amour, que je le venisse rescourre ; car ses peres, li rois Tradelmans de Norgales, l'avoit donnee

roi Tradelinant de Norgales, l'avait donnée en mariage à un chevalier qu'elle ne voulait pas épouser. J'accourus donc, et je fis tant que je la pris pour moi.

694. « Ensuite, il ne s'écoula guère de temps avant que je ne me trouve près d'ici dans une forêt : j'avais chassé tout le jour, et il était près de midi. J'avais capturé deux chevreuils, je les envoyai devant par l'intermédiaire de mon frère Mordret et de l'un de mes écuyers. Puis je me couchai en chemise à l'ombre d'un sycomore dressé près d'une fontaine : c'était au début de ce mois d'août, et il faisait très chaud. Je n'avais avec moi, de tous mes gens, qu'un seul écuyer qui gardait nos chevaux, et qui s'était allongé près de là sous un buisson. Au comble de la fatigue, et assommé par la chaleur, je m'endormis. Pendant mon sommeil arrivèrent deux demoiselles sur deux palefrois : chacune d'entre elles tenait à la main une boîte, d'après ce que me raconta le valet qui les observa ; il pensa que c'était ma demoiselle et l'une de ses suivantes. Elles s'approchèrent de moi et mirent pied à terre ; l'une d'elles me plaça sous la tête un oreiller qui me garda endormi, puis elle me frotta une jambe de je ne sais quel onguent ; et l'autre fit de même avec le bras gauche. Mais alors qu'elles s'en retournaient en passant près du buisson sous lequel se trouvait mon valet, l'une d'entre elles dit : "Maintenant nous nous sommes trop cruellement vengées, en ne plaçant pas de terme à sa guérison. — Dieu m'aide, répliqua l'autre, pour le bras je fixerai comme terme le jour où il sera frotté du sang du

---

a un cevalier qu'ele ne voloit mie avoir. Et je ving, si fis tant que je l'oi devers moi.

694. « Aprés ce ne demoura gaires que je eſtoie ci pres en une foreſt, et avoie cachié toute jour, tant que ce vint envers miedi. Et je avoie pris .II. chevroels, si les envoiai avant par mon frere Mordret et par un de mes esquiers. Et je fui en ma chemise couciés desous l'ombre d'un singamor qui ert sus une fontainne : et aous ert ja entrés ou nous somes ore, si faisoit moult grant chaut ; ne avoc moi n'avoit de toutes mes gens que un sol esquier qui tenoit nos chevaus, et s'eſtoit pres d'illoc couchiés en un buisson. Et je m'endormi pour le chaut et pour le laſté. Et la ou je dormoie, si vinrent .II. damoiseles sor .II. palefrois : et tenoit chascune une boiſte en sa main, si conme li vallés me conta qui les vit ; et il quida que ce fuſt ma damoisele et une de ses puceles. Eles vinrent jusques a moi, si descendirent, et l'une me miſt desous le chief un oreillier qui me tint endormi : si m'oinſt l'une gambe je ne sai de coi, et l'autre le seneſtre bras. Et quant eles s'en alerent par dalés le buisson ou mes vallés eſtoit, si diſt li une : "Ore nous en somes trop cruelment vengies, quant ne li avons mis terme de sa garison. — M'aït Dix, diſt l'autre, et je li meterai terme au bras, au jour qu'il sera oins del sanc au

meilleur chevalier qui existe à l'heure actuelle. — Et moi, je fixe le terme au jour où on lui baignera la cuisse du sang du meilleur chevalier du monde après le vôtre. Mais sachez qu'il devra attendre longtemps, car il y a peu de gens qui pourraient actuellement identifier les deux meilleurs chevaliers du monde !" Sur ces mots elles s'enfoncèrent dans le bois, et je n'en ai plus entendu parler depuis. Mon écuyer avait bien compris à ce stade que c'étaient des inconnues : il s'approcha de moi très inquiet ; il croyait m'éveiller, mais ce n'était pas possible tant que j'avais l'oreiller sous la tête. Il ne s'en rendait pas compte, mais il me secoua jusqu'à ce que ma tête glisse du coussin, et alors je me réveillai. Mon bras et ma jambe me faisaient aussi mal que ce matin, et je n'aurais pu supporter pour rien au monde de monter à cheval. Il fallut que mon écuyer me fasse une litière, sur laquelle je pris le chemin du retour. Dans cette situation, alors que j'avais mis l'oreiller sous ma tête pour me reposer, un chevalier tout armé se présenta ; il accosta la litière et arracha le coussin si brutalement qu'il me fit très mal, et moi je m'en revins dans cet état. Voilà, je vous ai raconté l'histoire de mon mal.

695. — Seigneur, seigneur, intervint la demoiselle, est-ce que je ne vous disais pas d'envoyer chercher monseigneur Gauvain, votre frère, parce que c'était le meilleur chevalier du monde ? Mais vous, vous prétendiez qu'il y en avait beaucoup de meilleurs. Et il s'en est fallu de peu que vous ne perdiez la jambe, car vous croyiez que le récit du valet

---

miudre chevalier del monde qui orendroit soit. — Et je, fait l'autre, li més terme au jour qu'il avra lavee la quisse del sanc au miudre chevalier del monde aprés celui. Et saciés que il a ore moult a atendre, que petit a ore de gent el siecle qui seüssent les .II. meillours chevaliers conoistre !" Atant se ferirent el bois, que puis n'en oï noveles. Et mes esquiers sot lors bien qu'eles estoient estranges, si vint a moi moult esbahis ; si me quida esvellier, mais je ne m'esveillasse ja, tant com li oreilliers fust desous ma teste. Et cil ne s'em prist onques garde, si me bouta tant que la teste me chaï de l'orellier, et je m'esveillai : si me senti de ma gambe et de mon bras ausi com je faisoie hui matin ; ne ne sousfrisse pour tout le monde a monter sor mon cheval. Si covint que mes esquiers me fesist une litiere, sor coi je m'en ving. Quant je m'en venoie, l'oreillier desous ma [*238a*] teste pour reposer, si vint uns chevaliers tous armés ; si s'acosta lés la litiere et m'esracha l'oreillier de desous ma teste si durement que moult me blecha ; et ensi m'en ving. Or vous ai conté tout mon malage.

695. — Sire, sire, fait la damoisele, enne vous disoie je bien que vous envoissiés pour mon signour Gavain vostre frere ? Car c'est li plus prodom del monde[a]. Et vous deïstes que assés en i avoit de plus

n'était que mensonges. » Agravain resta silencieux, sans risquer un mot, car il avait honte d'avoir dédaigné son frère. « Et cette maison, reprit monseigneur Gauvain, à qui appartient-elle ? — C'est la mienne, fit Agravain ; c'est le duc de Cambénic qui me l'a donnée, après l'avoir conquise récemment sur le roi de Norgales, lequel l'avait fait fortifier sur ce territoire. » La demoiselle se permit un petit sourire ; monseigneur Gauvain la conjura alors, par la créature qu'elle aimait le plus au monde, de lui dire pourquoi. « Je ris, fit-elle, en songeant à la folie de ce monde : j'ai une sœur plus jeune que moi qui a juré qu'elle n'abandonnerait son pucelage à personne d'autre qu'à vous. Mon père n'a que nous deux comme enfants, et il la garde si farouchement contre vous que personne ne peut la voir. — Dieu me vienne en aide, fit monseigneur Gauvain, il s'y prend de loin, et j'ai bien autre chose à faire. Pourtant, si l'occasion s'en présentait, je la verrais volontiers, si c'était possible. » Puis il demanda à la demoiselle à l'épée qu'elle lui révèle les noms des deux hommes les plus valeureux du monde, « que vous aviez promis de me nommer dans cette chambre.

696. — Seigneur, répondit-elle, il est bien clair que vous êtes l'un des deux. — Et quel est l'autre ? insista monseigneur Gauvain. — Seigneur, c'est celui qui a remporté l'assemblée du roi Arthur et de Galehaut, mais je ne sais pas son nom. Quant à l'épée que je portais, c'était mon seigneur

---

preus[b] : si n'est remés se en vous non que vous n'avés perdue la gambe, car vous quidiés que ce fust mençoigne que li vallés vous dist. » Et Agravains se taist qu'il ne dist mot, si ot moult grant honte de son frere qu'il avoit mesproisié. « Et ceste maison, fait mé sire Gavains, qui est ele ? — Ele est, fait il, moie ; si le me donna li dus de Chambenyc qui le conquist l'autre jour sor le roi de Norgales, qui l'avoit a force fermé en ceste terre. » Et lors conmencha la damoisele a sousrire. Et mé sire Gavains le conjure de la riens qu'ele plus aimme en cest siecle qu'ele li die pour coi ele rist. « Je ri, fait ele, pour les folies del siecle, que je ai une serour plus jouene de moi qui a voué qu'ele ne donra son pucelage se a vous non ; et mes peres n'a plus d'enfans que nous .II., si le garde si pour vous que nus ne le puet veoir. — Si m'aït Dix, fait mé sires Gavains, il le garde de moult loing, et j'ai moult autre chose a faire. Et nonpourquant, se li lix venoit, je le verroie, s'il pooit estre. » Puis demande a la damoisele a l'espee qu'ele li die liquel sont li doi plus prodome, « que vous m'eüstes en couvent a nommer en ceste chambre.

696. — Sire, fait ele, il pert bien que vous en estes li uns. — Et liquels est li autres ? fait mé sire Gavains. — Sire, fait ele, c'est cil qui vainqui l'asamblee del roi Artu et de Galeholt, mais je nel sai vraiement nommer. Et l'espee que je portoie vous envoioit mes sires vos

votre frère qui vous l'envoyait ; je me dirigeais en effet vers la cour. Mais lorsque je vous ai rencontré, je vous ai amené ici parce que mon cœur me soufflait que cela serait sage ». La demoiselle lui offrit alors l'épée ; il la prit, la tira du fourreau : elle était très belle. Agravain reprit alors la parole : « Seigneur, dit-il, si l'inscription eſt exacte, cette épée eſt bonne pour un jeune homme inexpérimenté, mais pas pour un homme de valeur. En effet, l'inscription affirme qu'elle ira de mal en pis, mais que celui qui s'en servira, lui, deviendra meilleur. Lorsqu'on me l'a envoyée et que j'ai appris que telle était sa coutume, j'ai pensé que personne mieux que vous ne trouverait à l'employer, et je vous l'ai transmise[1]. — C'eſt vrai, acquiesça monseigneur Gauvain ; je crois que je saurai en effet l'employer, en la donnant à un jeune homme prometteur, vaillant et hardi, dont je souhaiterais fort qu'il fasse ses preuves. — Seigneur, conclut l'amie d'Agravain, confiez-la à qui la mérite, car elle vient d'une personne de valeur : ma sœur, qui l'a envoyée à votre frère afin qu'il la rappelle à votre bon souvenir. — C'eſt bien ce que je ferai, répondit monseigneur Gauvain. Quant au chevalier qui a remporté le tournoi, je vous dis en vérité, et sans doute possible, que c'eſt le meilleur que j'aie vu ; cela fait d'ailleurs plus d'un mois que je me suis mis à sa recherche, avec dix-neuf autres chevaliers. » Il donna leurs noms.

697. « Ah ! seigneur, fit Agravain, où croyez-vous qu'il soit ? — Je ne sais pas, répliqua-t-il, mais si je peux le trouver, je l'amènerai ici. Sachez en tout cas qu'il s'appelle Lan-

---

freres ; car je aloie vers la court, et quant je vous encontrai, si vous amenai cha pour ce que li cuers me disoit que je feroie que sage ». Et lors li baille la damoisele l'espee. Et il le prent, si le traiſt : et ele eſtoit moult bele. Et Agravains li diſt : « Sire, diſt Agravains, se l'espee eſt tele com les letres le devisent, ele eſt bone a baceler, mais ele n'eſt mie si boi[*b*]ne a un prodome. Car ce dient les letres qu'ele ne fera jamais s'empirier non ; et cil qui le portera amendera. Quant ele me fu envoie et je soi qu'ele avoit tele couſtume, si m'apensai que nus ne l'enploieroit mix de vous : si le vous envoiai. — Certes, fait mé sire Gavains, et je le quit moult bien emploiier a un jouene baceler prou et hardi, et de qui j'ameroie moult l'amendement. — Sire, fait l'amie Agravain, en bon lieu le metés, car ele vint de si bon lieu conme de ma serour, qui a voſtre frere l'envoia pour ce qu'il l'amenteüſt a vous. — Certes, fait il, si ferai je. Et del chevalier qui vainqui le tournoiement, vous di je pour voir et sans nule faille que c'eſt li miudres que je onques veïsse ; et je sui meüs pour lui querre plus a d'un mois, moi vintisme de chevaliers. » Si les nomme par non.

697. « Ha ! sire, fait Agravains, ou quidiés vous que il soit ? — Je ne sai ou, fait il, mais se je le puis trover, je l'amenrai cha. Et saciés

celot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. » Les deux frères manifestèrent une grande joie de se revoir, et passèrent la journée à converser jusqu'à la tombée de la nuit ; ils allèrent alors se coucher. Le lendemain matin, monseigneur Gauvain se leva de bonne heure, s'arma, et alla prendre congé. Son frère lui donna un bon destrier en remplacement du sien qui avait été tué. Monseigneur Gauvain en profita pour lui demander pourquoi il se faisait garder de la sorte, et qui étaient les chevaliers qui l'entouraient. Agravain répondit que c'étaient ceux de son amie : lorsque son père voulait la marier, il lui avait remis sa part de ses terres et lui avait fait prêter hommage par les chevaliers de ce domaine. « Ils sont venus ici, ajouta-t-il, pour tenir leur serment, et ont placé leurs espions sur le grand chemin tout proche pour conduire à nous les chevaliers, jusqu'à ce que vienne à passer un homme de valeur grâce à qui je puisse être guéri. Et les choses se sont déroulées de telle façon que vous êtes le premier. — Et celles qui vous ont infligé cette maladie, ne savez-vous pas qui elles sont ? demanda monseigneur Gauvain. — Non, absolument pas, répondit Agravain, si ce n'est que j'ai combattu un chevalier, et l'ai mutilé d'un bras : à ce moment une demoiselle est survenue — je crois que c'était son amie — et m'a déclaré que si elle vivait encore une année, je n'aurais pas l'occasion de m'en louer. Quant à l'autre, je vais vous dire de qui je crois qu'il s'agissait. Je chevauchais en quête d'aventures dans la forêt de Belle Lande, quand je rencontrai une demoiselle de très grande beauté,

---

qu'il a non Lanselos del Lac, li fix au roi Ban de Benuïc. » Grans fu la joie que li uns freres fist de l'autre, et userent le jour em paroles tant qu'il fu nuis ; et lors s'alerent couchier. Et l'endemain matin se leva mé sires Gavains et s'arma, puis ala prendre congié. Et ses freres li donna un bon destrier pour le sien qui avoit esté ocis. Et mé sire Gavains li demande pour coi il estoit si gardés, et qui li chevalier qui o lui sont. Et il dist qu'il estoient a s'amie, « car quant ses peres le vilt marier, se li devisa sa terre, et fist as chevaliers qui estoient de cele terre faire homage a li. Et il sont a li venu pour lor sairement aquiter, si ont eü lor espie en cel grant chemin lasus pour amener cha les chevaliers, tant que aucuns prodom i venist par qui je fuisse garis. Et il vous est si avenu que vous estes li premiers. — Et queles, fait mé sires Gavains, ne savés vous, que le mal vous donnerent, qui eles sont ? — Certes, fait il, naje, fors tant que je me combati a un chevalier ; si l'afolai d'un de ses bras. Et une damoisele i sorvint — je quit que ele estoit s'amie — ; si me redist que s'ele vivoit un an, que je ne m'en loeroie ja. Et de l'autre vous dirai que je quit que ce fu. Je aloie awan querant aventure en la forest de Lande Bele ; si trouvai une damoisele de moult grant biauté, et

que suivait un chevalier. Je pris son cheval par le mors et voulus l'emmener, dès que je me rendis compte qu'elle avait une escorte[1]. Le chevalier voulut la secourir, nous combattîmes, et finalement je le menai à outrance. J'enlevai alors la demoiselle et la conduisis jusqu'à un épais fourré ; je mis pied à terre et déclarai que j'allais coucher avec elle : je la déposai à bas de son palefroi. Elle voulut résister. Je m'assis à côté d'elle, j'ôtai mon heaume et je lui découvris la jambe droite jusqu'à la cuisse ; elle manifestait un très vif chagrin et se défendait du mieux qu'elle pouvait. Je vis alors que sa jambe, sur toute la cuisse, était couverte de gale, si horrible en fait que je n'avais jamais vu la pareille, si tant est qu'elle ait existé. Je dis alors à la jeune fille que cela lui allait vraiment bien mal d'opposer une telle résistance car, même si j'avais été estropié, je ne l'aurais pas plus touchée que si elle avait été lépreuse. Puis je partis, en ajoutant que le chevalier qui coucherait avec elle méritait d'être déshonoré. Et elle, à son tour, m'assura que, si je vivais encore un an, je voudrais avoir donné tout ce que je possède pour éviter que ma jambe ne fût plus laide que la sienne, plus galeuse et plus pourrie. Et je suis convaincu que c'est à ces deux-là que je dois ma maladie. » Monseigneur Gauvain dit que c'était bien possible en effet, et que c'était très inconvenant de la part d'un homme de valeur de faire preuve d'orgueil et de se montrer désobligeant, car tous les autres maux en découlaient. Il faut dire qu'Agravain était en son temps l'un

---

aprés i vint uns chevaliers. Et je le pris par le frain et l'en vos mener, si tost come je vi qu'ele ot conduit. Et li chevaliers le me voloit rescourre : si nous combatismes ensamble, et l'outrai en la fin. Lors pris la damoisele et l'en menai tant que je ving a unes broches [*c*] espesses, si descendi et dis que je gerroie a li ; si le mis jus del palefroi. Et ele s'en vilt desfendre. Et je m'asis lés li, si ostai mon hiaume et li descouvri la destre gambe jusques envers la quisse amont ; et ele faisoit moult grant doel et s'en desfendoit au plus qu'ele pooit, si vi qu'ele avoit tele la jambe jusques au gros de la quisse si roignouse que onques si roignouse ne vi, ne ne fu veüe au mien quidier. Et je li dis que au mal eur en fesist ele dangier, car se je estoie contrais, ne toucheroie je a li nient plus que a une mesele. Si m'en tournai atant, et dis que honnis fust li chevaliers qui li feroit. Et ele me dist que se je vivoie un an, que je volroie avoir donné quanques je ai mais que la moie gambe ne fust plus laide que la soie, ne plus roignouse ne plus orde. Ne je ne quit par nului avoir prise l'enferté que par aus .II. » Et mé sires Gavains dist que ce puet bien estre, et que moult laide chose est de prodome a estre orgueillous et mesafaitiés, que tout li autre mal en viennent. Et Agravains estoit a son tans uns des chevaliers qui plus fu orgueillous et mains pitous.

des chevaliers les plus orgueilleux et les moins enclins à la pitié.

698. Monseigneur Gauvain prit congé dès que sa monture fut avancée et se mit en selle après avoir pendu à l'arçon l'épée que la jeune fille devait lui apporter ; puis il prit la route. La demoiselle qui l'avait amené monta à cheval elle aussi et l'accompagna jusqu'à l'endroit où elle l'avait rencontré. Elle le recommanda alors à Dieu et il en fit autant. Monseigneur Gauvain chevaucha toute la journée jusqu'à tierce. Il avait alors pénétré au plus profond de la forêt de Bréquehan, et il suivit si longtemps le grand chemin qu'il arriva à une vaste lande, très large ; il aperçut droit devant lui, au milieu, deux râteliers récemment installés, et chargés de grosses lances ; à côté pendait un écu entièrement vermeil. En se rapprochant, il remarqua sous l'un des râteliers un chevalier vermeil complètement armé ; monseigneur Gauvain entendit sonner un cor. Aussitôt le chevalier monta à cheval, pendit son écu à son cou, assura ses armes qu'il portait avec aisance, et s'élança contre monseigneur Gauvain de toute la vitesse de son cheval. Monseigneur Gauvain en fit autant. Ils se heurtèrent au grand galop, si bien que leurs lances volèrent en pièces contre leurs écus ; monseigneur Gauvain mit la main à l'épée et voulut charger le chevalier. Mais celui-ci lui dit : « Ah ! seigneur chevalier, nous aurons bien le temps de recourir aux épées, mais il n'y a jamais eu plus belle démonstration de chevalerie que la joute. Et je vous invite,

---

698. Quant li chevaus fu amenés, mé sire Gavains prist congié ; si monta et pendi l'espee a l'arçon de la sele, que la damoisele li devoit avoir porté : si s'en tourne a tant. Et la damoisele qui laiens l'avoit amené monta, si le convoiia jusques la ou ele l'avoit trouvé ; et puis le conmanda a Dieu, et il li. Et mé sires Gavains chevauche toute la matinee jusques a tierce. Lors est entrés en la forest de Brequeham el plus parfont, et oirre itant le grant chemin qu'il vint en une lande moult grans et moult large : et voit devant lui el milieu de la lande .II. estaches nouvelement fichies, et sont toutes chargies de grosses lances ; et d'autre part si pent uns escus tous vermaus. Et quant il aproce, si voit desour[a] l'une de ces estaches un chevalier vermeil armé de toutes armes. Et il ot corné un cor. Et maintenant monte li chevaliers en son cheval et pent son escu a son col, et prent ses armes et les porte moult avenablement, et laisse courre a mon signour Gavain quanques chevaus li puet aler. Et mé sires Gavains refait autretel : si s'entrefierent de si grant aleüre conme li cheval porent aler sor les escus, si que toutes lor lances volent em pieces. Et mé sires Gavains met la main a l'espee, si valt courre sus au chevalier. Et li chevaliers li dist : « Ha ! sire chevaliers ! As espees recouverrons [*d*] nous tout a tans, ne il ne fu onques si biaus contenemens[b] de chevalerie conme joste. Et je vous pri par la

au nom de la créature que vous aimez le plus, à jouter contre moi à l'aide de ces lances que voici, jusqu'à ce que l'un de nous tombe ou qu'elles soient toutes brisées. » Monseigneur Gauvain répondit qu'il n'y était pas obligé, à moins que cela ne lui soit vraiment agréable, car il avait beaucoup à faire ailleurs. Néanmoins, il se plierait à sa volonté.

699. Ils se dirigèrent tous deux vers le râtelier et chacun se saisit d'une lance de son choix : ils s'élancèrent à nouveau l'un contre l'autre et brisèrent leurs lances sans tomber ; à chaque coup le chevalier essayait de frapper monseigneur Gauvain au visage. Ils en vinrent de la sorte à la cinquième joute. Alors monseigneur Gauvain prit du champ sur la lande, à environ une portée de petite pierre ; puis il éperonna, et le cheval s'élança si vite qu'il faisait un bruit de tonnerre. Ils se heurtèrent si violemment que leurs lances se brisèrent ; mais comme ils poursuivaient leur élan, monseigneur Gauvain frappa son adversaire si durement de tout son corps et de son écu, et de son heaume, qu'il l'arracha de sa selle et le jeta à terre par-dessus la croupe de son cheval, de telle sorte que les rênes demeurèrent dans sa main gauche. En tombant, le chevalier se cassa le bras qui tenait l'écu, et il s'évanouit. Monseigneur Gauvain mit alors pied à terre, il tira son épée et se rua sur le malheureux ; mais celui-ci ne fit pas mine de se relever : il demeura inconscient un long moment avant de revenir à lui. Tout en se plaignant amèrement, il se remit debout ; monseigneur Gauvain le menaça de le frapper, à moins qu'il ne s'en défende. Et l'autre de répondre qu'il pou-

---

riens que vous plus amés que nous jouśtons de ces lances la, tant que li uns de nous chiece ou eles soient toutes brisies. » Et mé sires Gavains diśt qu'il ne l'a a faire, se bon ne li eśt, car aillours a a aler. Et nonpourquant, il en fera sa volenté.

699. Lors en viennent andoi a l'eśtache, et prent chascuns lance tele com il volt : si s'entreviennent et pechoient lor lances sans chaoir. Et a chascun cop vise li chevaliers a ferir mon signour Gavain en la geule, et tant qu'il viennent a la quinte jouśte. Si s'eslonge mé sire Gavains en la lande tant com on jetaśt une menue pierre ; lors fiert des esperons, et li chevaus vait si tośt qu'il bruit tous : se s'entrefierent si grans cops que lor lances peçoient. Et ensi com il s'em passent outre, si le fiert mé sires Gavains si durement de cors et d'escu et de hiaume qu'il l'esrace des arçons et le porte a terre par desus la crupe del cheval, si que les resnes ans .II. li remaignent ens el poig seneśtre ; et au parchaoir qu'il fait, brise li bras dedens l'escu : si se pasme. Lors descent mé sires Gavains ; si met la main a l'espee, se li court sus. Mais cil ne met nul conroi en lui relever, ains giśt pasmés moult longement, tant qu'il revint de pasmisons ; si se plaint moult durement et se relieve en eśtant. Et mé sires Gavains li

vait le faire, en effet, car il n'avait pas la force de s'y opposer. « Jurez-moi donc, dit monseigneur Gauvain, de vous livrer prisonnier là où je le voudrai. » Le chevalier s'exécuta, et monseigneur Gauvain lui expliqua qu'il devait d'abord aller à la cour du roi Arthur sans s'attarder en route : « Et saluez la reine de la part d'un chevalier à qui elle a une fois rendu un demi-service, alors qu'elle aurait pu lui en rendre un entier, si elle l'avait voulu. Dites-lui que, si j'étais un jour en position de le faire, je le lui rendrais à demi. Gardez-vous par ailleurs, ajouta-t-il, au nom de votre serment, de vous enquérir de mon identité : car je ne veux pas que vous en sachiez davantage. Mais une fois que vous aurez transmis votre message, allez vous constituer prisonnier au sénéchal de Roestoc ; et dites à la dame de Roestoc que, si je l'oublie quand le besoin s'en fera sentir comme elle m'a oublié, ni elle ni personne ne devrait m'en blâmer. Précisez que je suis celui qui a combattu Segurade pour elle. » Puis il prit l'épée qui était suspendue à l'arçon de sa selle, la ceignit au chevalier et lui dit de l'offrir à Hector de sa part, en le remerciant ainsi que le sénéchal d'avoir été ses écuyers lors de la bataille. Ce fut précisément ce chevalier qui parla à la reine à Quimpercorentin, ainsi qu'à la dame de Roestoc, le jour où Hector s'engagea dans la quête de monseigneur Gauvain ; celui-ci lui avait donné des instructions exactement conformes à ce que le conte rapporte qu'il dit à la reine. Ensuite monseigneur Gauvain lui fit confectionner avec l'épée une attelle pour son bras : c'était en

---

dist qu'il le ferra, s'il ne se garde. Et cil li dist que bien le puet faire, car de soi desfendre n'a il nul pooir. « Ore fianciés, fait mé sires Gavains, a tenir prison la ou je voldrai. » Et cil si fait. Et mé sires Gavains li dist que il aille premierement a la court le roi Artu sans nul liu sejourner, « et salués la roïne de par un chevalier a qui ele fist une fois demi service ; se li peüst bien avoir fait tout entier, s'ele volsist. Et se li dirés se je en venoie en lieu, je li en rendroie demi guerredon. Et si gardés, fait il, sor la vostre fiance, que vous mon non ne m'enquerés : car je ne voel que vous en saciés plus. Mais quant vous avrés fait vostre message, si alés au seneschal de Roestoc tenir prison ; et dites a la dame de Roestoc se je l'oublie au besoig ausi com ele fist moi, ele ne autres ne m'en devroit blasmer. Et dites li que je sui cil qui la batalle fist a Segurades pour li ». Lors prent l'espee qui a l'arçon li pendoit, si le chaint au chevalier et li dist qu'il le donnast a Hector de par lui ; et lor die qu'il mercie moult le seneschal et lui de ce qu'il furent si esquier en la bataille. Et ce fu li chevaliers [*e*] qui a la roïne parla a Campercorentin[a] a la dame de Rohestoc, le jour que Hector mut en la queste por mon signour Gavain ; se li encharga tot ensi com li contes devisa a la roïne. Aprés li fist mé sires Gavains a l'espee[b] asteles au bras loiier : car ce fu li

effet le chevalier du monde qui s'y connaissait le plus dans ce domaine, car il s'en était mêlé plus d'une fois, tant pour lui-même que pour autrui. Il lia et arrangea donc l'attelle très habilement et, lorsqu'il l'eut soigné, il lui demanda pourquoi il avait dressé à cet endroit ces râteliers et apporté ces lances. Et l'autre lui raconta :

700. « Seigneur, j'aime une noble dame de ce pays. Je l'avais requise d'amour à plusieurs reprises quand j'étais encore écuyer, et elle me répondait qu'elle ne m'aimerait jamais, de toute sa vie, car elle était une dame, et s'abaisserait trop en aimant un simple écuyer. Je me fis aussitôt adouber, il n'y a pas encore un an de cela. Je lui redemandai alors son amour et elle me dit qu'elle ne savait pas encore si j'étais vraiment chevalier ; mais lorsqu'elle aurait suffisamment entendu parler de moi en tant que tel, il serait alors légitime qu'elle m'aime. Je me mis en peine de bien faire pour lui plaire, tant et si bien qu'elle s'adoucit beaucoup envers moi ; elle me dit enfin qu'elle me donnerait son amour à la condition que je garde un mois la lande des Sept Voies — c'eﬆ celle où nous sommes — et que je combatte tous les chevaliers qui passeraient par là. Quand je l'aurais gardée un mois sans être vaincu, elle serait mienne à mon gré. C'eﬆ pour cela que j'avais dressé ici les râteliers et apporté les lances, car on me considérait comme le meilleur jouteur de ce pays. Vous connaissez maintenant la raison de mon comportement.

701. — Comment ! s'exclama monseigneur Gauvain. Eﬆ-ce donc la lande des Sept Voies ? — Oui, seigneur, fit

---

chevaliers del monde qui plus en savoit, car il s'en eﬆoit maintes fois entremis, que pour soi que pour autrui ; si les loia et apareilla moult debonairement. Et quant il l'ot atourné, se li demanda pour coi il avoit illoc ces eﬆaches mises et ces lances aportees. Et il li diﬆ :

700. « Sire, j'aim une haute dame de ceﬆ païs. Si l'avoie maintes fois d'amours requise tant conme je fui vallés, et ele me diﬆ que jamais jour de sa vie ne m'ameroit, car ele eﬆoit dame : si seroit trop empirie, s'ele amaﬆ vallet. Et je me fis maintenant faire chevalier, si n'a pas encore un an. Et lors li proiai et ele me diﬆ que encore ne savoit ele mie que je fuisse chevaliers, mais quant ele avroit tant oï parler de moi as chevaliers, lors si seroit bien drois qu'ele m'amaﬆ. Et je me penai moult de bien faire, tant que je li pleüsse, et fis tant que[a] moult fu plus debonaire qu'ele n'avoit eﬆé envers moi ; et me diﬆ qu'ele me donroit s'amour par couvent que je garderoie un mois la Lande des .VII. Voies, et c'eﬆ ceﬆe lande[b], et que je me combatisse a tous les chevaliers qui i passeroient. Et quant je l'avroie gardé un mois sans outrer, si seroit moie a mon plaisir. Et pour ce avoie je ces eﬆaces ci levees et aportees ces lances, car on me tenoit au meillour jouﬆeour de ceﬆ païs. Ore avés oï le pourcoi.

l'autre. Et là, au bout de cette lande, vous avez l'entrée de toutes les merveilles de la forêt. — Et sauriez-vous, reprit monseigneur Gauvain, me montrer la route pour aller en terre de Norgales ? — Oui, seigneur, sans problème. » Monseigneur Gauvain l'aida alors à se mettre en selle, et il le conduisit au carrefour des Sept Voies ; lorsqu'ils y arrivèrent, ils rencontrèrent la demoiselle qui devait par la suite se rendre à la cour du roi Arthur avec l'écu fendu, et monseigneur Gauvain lui demanda où elle allait. « Auprès de la reine Guenièvre, répondit-elle. — Vraiment, demoiselle ? dit monseigneur Gauvain. Voici un chevalier blessé qui y va aussi ; il vous tiendra compagnie, si vous voulez. » Le chevalier ajouta qu'il avait grand besoin de compagnie, et elle dit qu'elle en serait très satisfaite. Monseigneur Gauvain demanda alors à la jeune fille ce que signifiait son écu et pourquoi elle le portait de la sorte. Mais elle répliqua qu'il ne devait pas s'en soucier, que ce n'était pas son affaire. « Car si vous vouliez venir à bout de l'aventure qui eſt liée à l'écu, vous n'y parviendriez pas même pour toute la Grande-Bretagne. — Demoiselle, fit monseigneur Gauvain, c'eſt bien possible. Toutefois, je saurais volontiers de quoi il retourne, si vous consentiez à me le dire. — Vous ne le saurez pas de sitôt, répliqua-t-elle, à moins de venir à la cour du roi Arthur. — Non, je n'y retournerai pas si aisément », conclut monseigneur Gauvain. Puis il s'engagea dans la direction que le chevalier lui avait indiquée. Celui-ci de son côté se mit en

---

701. — Conment ! fait mé sires Gavains. Eſt ce la Lande des .VII. Voies ? — Oïl, sire, fait cil. Et veés ci l'entree de toutes les merveilles de ceſte foreſt el chief de ceſte lande. — Et savrés me vous, fait mé sires Gavains, metre en la voie a aler en la terre de Norgales ? — Oïl, sire, fait il, moult bien. » Lors li aïde mé sires Gavains a monter, si le mainne au Quarrefour des .VII. Voies ; et quant il vinrent au quarrefour, si encontrerent la damoisele qui vint a la court le roi Artu atout l'escu fendu : se li demande mé sire Gavains ou ele aloit. Et ele diſt : « A la roïne Genievre. — A li, damoisele ? ce diſt mé sire Gavains. Ausi i vait cil chevaliers blechiés : si vous i fera compaingnie, se vous volés. » Et il diſt qu'il avroit moult grant meſtier de compaignie ; et ele li diſt que ce li plaiſt moult. Lors demande mé sires Gavains a la [f] pucele que cis escus senefie et pour coi ele le porte. Et ele li diſt qu'il ne li em puet chaloir, ne si n'en a que faire. « Car se vous volés faire et poursivir l'avanture de l'escu, vous ne le feriés pour toute Bretaigne. — Damoisele, fait il, bien puet eſtre. Mais toutesvoies le savroie je volentiers, se vous le me voliés dire. — Vous ne le savrés de semainne, fait ele, se vous ne venés a la court le roi Artu. — La, fait il, ne retourneroie je mie legierement. » Atant se met a la voie que li chevaliers li avoit mouſtree. Si tint sa voie o la damoisele qui

route avec la demoiselle qui portait l'écu, et ils transmirent leur message comme on l'a dit plus haut. Mais le conte se tait à leur sujet, et retourne à Hector des Marais.

Aventures d'Hector.

702. Le conte dit ici qu'après avoir quitté la cour Hector chevaucha sans rencontrer d'aventure jusqu'à ce qu'il parvienne à la rivière Saverne. Il se dirigeait tout droit vers la lande du Carrefour, car il y avait été écuyer lors d'une très grande assemblée ; mais avant qu'il n'arrive à destination, il advint qu'il chevauchait profondément absorbé dans ses pensées au cœur de la forêt ; il était déjà tierce, la matinée était fort belle, et lui s'abandonnait à ses pensées, en homme qui sait ce que c'est que l'amour. Il tomba soudain sur une demoiselle qui était descendue de son palefroi à l'ombre d'un chêne. Elle se lamentait et tenait sur ses genoux un chevalier grièvement blessé qui avait reçu un coup d'estoc entre les deux cuisses, un autre dans la tête et un à l'épaule gauche. Avec eux se trouvait un écuyer qui tenait un tronçon de lance. La demoiselle et l'écuyer manifestaient un vif chagrin car ils avaient grand-peur que le chevalier ne mourût. Hector chevauchait toujours plongé dans ses pensées. Les autres étaient au milieu du chemin, si bien que le cheval les frôla et faillit passer sur le corps du chevalier blessé. « Ah ! seigneur chevalier, fit la demoiselle, vous n'êtes pas aussi courtois que vous devriez l'être, quand il s'en est fallu de peu que vous n'ayez piétiné un chevalier qui est peut-être

---

portoit l'escu, et fisent lor message ensi com vous avés oï[a] devant. Mais d'aus se taist li contes, et retorne a parler de Hector des Marés.

702. Or dist li contes que quant Hectors se fu partis de la court, qu'il chevaucha sans aventure trouver, tant qu'il vint outre la riviere de Saverne. Si chevaucha toute la droite voie vers la Lande del Quarrefour, car il i avoit esté esquiers a une moult grans assamblee. Mais ançois qu'il i venist, li avint qu'il chevaucha moult pensis parmi la forest, et estoit ja entour tierce, et faisoit moult bele matinee. Et il toutesvoies pensoit, conme cil qui n'estoit mie sans amour, tant qu'il vint sor une damoisele qui estoit descendue de son palefroi desous un chaisne. Si se dementoit[a] et tenoit sor son giron un chevalier moult durement navré[b] d'une espee parmi les .II. quisses d'estoc, et en la teste avoit un cop et en la senestre espaulle. Et avoc aus estoit uns esquiers qui tenoit un tronçon de lance ; si faisoit la damoisele moult grant doel et li esquiers, car il cremoient que li chevaliers ne morust. Et Hector chevauche toutesvoies pensis. Et cil estoient enmi le chemin, si ala li chevaus si pres d'aus que pour un poi qu'il ne monta sor le chevalier navré. « Ha ! sire chevaliers ! fait la damoisele. [*239a*] Vous n'estes mie si courtois conme vous deüssiés estre, que

d'aussi noble origine que vous, voire plus ! » Mais Hector n'entendit pas ces paroles. Et l'écuyer dit à son tour : « Mais il dort ! Puisse Dieu ne jamais lui venir en aide ! » Il ajouta que, si son seigneur n'avait pas été si mal en point, il l'aurait déjà précipité à bas de son cheval.

703. Il leva alors le tronçon de lance qu'il tenait et en frappa le cheval d'Hector dans les naseaux avec une telle force qu'il le fracassa en mille morceaux ; puis il prit l'animal par le frein et le fit reculer, en manquant de le renverser. Hector s'arracha à ses pensées, il regarda l'écuyer qui lui sembla de bien mauvaise mine et qui marmonnait entre ses dents qu'il regrettait fort qu'Hector ne se soit pas brisé le cou. « Pourquoi cela, cher ami ? » fit Hector. Et l'écuyer se remit à jurer violemment : « Les vifs diables vous avaient donc endormi, qu'il s'en est fallu de peu que vous ne piétiniez ici un chevalier qui est déjà à l'article de la mort ! » Hector continua son chemin. Alors la demoiselle qui tenait le chevalier déclara que c'était le diable qui le faisait se présenter sous les traits d'un chevalier, « alors que vous ne faites que dormir ». À ces mots, Hector se considéra comme un imbécile et un rustre ; il revint vers la demoiselle et la pria de lui pardonner. « Sachez, expliqua-t-il, que je pensais à la créature du monde que j'aime le plus, et qu'il me tarde fort de revoir : je vous prie donc de me pardonner, à la condition que je serai votre chevalier à la première occasion où je verrai que vous en avez besoin. » La demoiselle, qui venait de la sorte d'entendre

---

pour un poi que vous n'avés ci esquacé un chevalier qui est espoir ausi gentix hom conme vous estes ou plus ! » Mais Hectors ne l'entent mie. Et li esquiers dist : « Il dort, que ja Dix ne li aït ! » Et dist que se ses sires ne fust si malades, il le meïst ja jus del cheval.

703. Lors hauce le tronçon de la lance, si en fiert si le cheval Hector enmi le vis que il le fait voler em pieces ; et puis le prent au frain, si le sache ariere, que pour un poi qu'il n'est a terre chaüs. Et lors a Hector laissié son penser, si voit l'esquier qui bien sambloit felon et dist, oiant lui meïsme, qu'il li poise qu'il n'a le col brisié. « Pour coi, biaus amis ? » fait Hector. Et li esquiers conmence a jurer moult durement de rechief, et dist : « Li vif dyable vous avoient endormi que pour un poi que vous n'avés ci un chevalier eschacié, qui mors est ! » Atant s'en vait. Et cele damoisele qui le tenoit li dist que li dyables le faisoit aler conme chevaliers, « que vous ne faites se dormir non ». Quant il l'entent, si s'en tient moult a esbahi et a vilain, et vint a la damoisele et li proie qu'ele li pardoinst. « Et bien saciés, fait il, que je pensoie a la riens del monde que je plus aim, et moult m'est tart que je le revoie : si vous proi que vous le me pardonnés par couvent que je soie vostre chevaliers el premier lieu ou je verrai que vous avrés mestier. » Et cele, qui ot ce qu'ele voloit oïr, dist que

exactement les paroles qu'elle désirait, lui dit qu'à cette condition elle lui pardonnait, pourvu qu'il tienne sa promesse. Il s'y engagea sur son honneur, puis la demoiselle lui demanda où il allait. Il dit qu'il aurait voulu se rendre à la lande du Carrefour, dans la forêt de Bréquehan. « Mais, ajouta-t-il, je n'en connais pas bien le chemin, car je n'y suis allé qu'une fois, il y a déjà bien longtemps, et ce n'est pas un parcours facile.

704. — Ah ! s'exclama la demoiselle, comme je saurais bien vous y conduire, si vous osiez m'y escorter ! En effet, j'y aurais fort à faire. — Si j'osais ? Vraiment, répliqua Hector, il n'est pas de lieu où je n'oserais vous escorter, de sorte que vous ne risquiez rien avec moi ; et selon ces termes, je vous y conduirai, si vous le voulez. — Grand merci, fit la demoiselle, j'irai donc. » Elle changea de place avec l'écuyer, plaça la tête du chevalier blessé dans son giron et lui parla tout bas à l'oreille, sans qu'Hector puisse savoir de quoi il était question. Il l'aida alors à monter sur son palefroi et remonta lui-même en selle. Ils se mirent en route et chevauchèrent tous deux ensemble pendant toute la journée jusqu'à none. Ils arrivèrent alors au bord de la rivière qui partage en deux la forêt de Bréquehan, et Hector s'étonna d'y être entré si avant, car il ne croyait pas aller dans cette direction ; il lui semblait que la demoiselle l'avait détourné de sa route, et c'était bien le cas, en effet. Il le lui dit, mais elle nia et affirma qu'elle le mènerait bien à destination, qu'il

---

par tel couvent li pardonne sauf son creant a tenir. Et il li creante conme chevaliers. Lors li demande la damoisele ou il vait. Et il dist qu'il volroit estre en la Lande del Quarrefour en la forest de Brequeham. « Mais je n'i sai mie, fait il, bien la voie, car je n'i fui onques que une fois ; si a grant tans que ce fu, si i a moult aniouse voie a tenir.

704. — Ha ! fait la damoisele, com je vous i savroie bien mener, se vous m'i osiés conduire, car je i avroie moult a faire ! — Oseroie ? fait il. Certes il n'est lix ou je ne vous oseroie bien mener, par couvens que vous n'i avriés ja mal sans moi ; et en tel maniere vous i conduirai, se vous volés. — Grans mercis, fait la damoisele. Dont irai je. » Et lors fait venir l'esquier en son liu, si le met li chevaliers en son giron et li conseille en l'oreille, mais il ne set coi. Et Hectors li aide a monter sor son palefroi ; et monte il meïsmes, et s'en vont[a] andoi ensamble et chevauchent toute jour jusques [b] a nonne. Et lors viennent sor la riviere qui depart la forest de Brequeham. Et lors s'esmerveilla Hector qu'il estoit si avant, ne ne quidoit mie aler cele part : se li est avis que la damoisele l'ait[b] destourné de son droit chemin : et si avoit ele sans faille. Et Hectors li dist, et ele li noie et dist qu'ele le menra moult bien ; et ne s'en esmait ja. « Damoisele, je ne

n'avait pas à s'inquiéter. « Demoiselle, dit alors Hector, je ne sais pas ce que vous pensez vraiment. Mais je vous prie de ne pas m'écarter de ma route normale pour éviter une aventure, car je ne vous en saurais aucunement gré. — Ce n'est pas le cas, répondit-elle. N'ayez crainte. »

705. Ils entrèrent alors dans une très belle prairie, et Hector interrogea la demoiselle à propos du chevalier qu'elle tenait dans ses bras, lui demandant qui l'avait blessé de la sorte. « Seigneur, dit-elle, il y a tout près d'ici un chevalier très cruel et très félon, qui est persuadé d'être le meilleur chevalier du monde ; le chevalier que je tenais est son cousin et mon ami, c'est la créature que j'aime le plus au monde. Il arriva un jour que ce chevalier dont je vous parle, qui est si félon, était allé au bois tout armé — il n'osait pas s'y aventurer autrement, car il prenait part à la guerre du roi de Norgales et du duc de Cambénic. Mon ami vint à passer par un pavillon où l'amie de l'autre se trouvait endormie dans une chambre ; il se coucha près d'elle, sans penser à mal le moins du monde. Peu de temps après, l'ami de la jeune fille arriva à son tour, et affirma qu'on lui avait dit récemment que mon ami avait couché avec son amie : le trouvant ainsi près d'elle, il le blessa comme vous avez pu le voir, sans le défier. — Certes, fit Hector, il l'a blessé d'une façon abominable. »

706. Ils continuèrent à parler jusqu'à ce qu'ils arrivent à un très beau pavillon. S'en approchant, ils aperçurent un chevalier

---

sai que vous pensés. Mais je vous proi que vos ne me jetés de mon droit chemin pour aventure eschiver, car je ne vous en savroie nul gré. — Non fais je, fait ele. Ore n'aiiés garde. »

705. Atant sont entré en une praerie moult bele, et Hectors li demande del chevalier qu'ele tenoit, qui l'avoit ensi navré. « Sire, fait ele, il a ci pres uns chevaliers moult cruels et moult felon, qui bien quide estre li miudres chevaliers del monde ; et li chevaliers que je tenoie est ses cousins et mes amis, car c'est la riens el monde que je plus aim. Un jour avint chose que cil chevaliers que je vous di, qui si fel est, estoit alés el bois tous armés, car il n'i osoit autrement aler, qu'il estoit de la terre au roi de Norgales et au duc de Chambenyc. Et mes amis vint en un paveillon ou li amie celui estoit, qui se dormoit en une chambre ; et il se coucha dalés li si conme cil qui nul mal n'i pensoit. Et il ne demoura gaires que ses amis vint illoc, et dist que on li avoit dit entrevoies que mes amis avoit jeü a s'amie ; et pour ce qu'il le trouva ensi dalés s'amie, le navra il ensi conme vous veïstes, sans desfiance qu'il li fesist. — Certes, fait Hector, mauvaisement le navra. »

706. Ensi vont parlant tant que devant aus choisissent un paveillon moult bel. Et quant il aprochent del paveillon, si voient un chevalier

qui se faisait lacer ses chausses de fer ; à l'intérieur, une demoiselle poussait les hauts cris, si bien qu'on pouvait l'entendre de loin. La demoiselle dit alors à Hector : « Seigneur, voici le chevalier qui a blessé mon ami ; je sais bien qu'il voudra me faire du mal. Et je m'en retournerais tout de suite, si je pensais que votre escorte ne pourrait me protéger. — Avez-vous quelque chose à craindre d'un autre que lui ? demanda Hector. — Non, seigneur, assura-t-elle, je sais bien que personne parmi ses gens ne me hait. — N'ayez donc pas peur : de lui, je saurai bien vous défendre, avec l'aide de Dieu. — Seigneur, grand merci. — Allez devant, ajouta-t-il. Je voudrais bien avoir un prétexte de m'en prendre à lui. Mais qui peut pousser de tels cris ? — Seigneur, fit la jeune fille, je crois que c'est son amie, l'une des plus vaillantes demoiselles du monde et des plus belles. Mais je m'étonne fort de ce qu'elle pleure ainsi. » Il s'avança alors jusqu'à la tente, près du chevalier qui se faisait armer. Et Hector lui demanda sans le saluer pourquoi la jeune fille pleurait. « Qu'en avez-vous à faire ? rétorqua le chevalier. — J'aimerais le savoir », répondit Hector. Et l'autre de déclarer : « Vous ne le saurez pas, quoi que vous puissiez faire, vous et votre putain que vous avez amenée ici. — Hé là, seigneur ! fit Hector. Vous m'insultez, et vous ne vous faites pas honneur, car en médisant d'un étranger qu'il rencontre par hasard, un chevalier se fait plus de tort qu'il n'en cause au chevalier inconnu. Et cela me gêne encore davantage que

---

qui faisoit lacier ses chauces de fer ; et dedens le paveillon crioit une damoisele a moult haut cri, si que de bien loing le pooit on oïr. Si dist la damoisele a Hector : « Sire, veés ci le chevalier qui mon ami navra ; si sai bien qu'il me voldra faire anui. Et je m'en retournerai ançois, se vostres[a] conduis ne me puet garantir. — Et avés vous, fait Hector, garde se de lui non ? — Sire, dist la damoisele, naje, car je sai bien que nus de sa compaingnie ne me het. — Ore n'aiiés dont pas paour, car de son cors vous quit je bien desfendre, a l'aïde de Dieu. — Sire, fait ele, grans mercis. — Ore alés, fait il, devant. Car je voldroie bien ocoison trouver par coi je me peüsse prendre a lui. Mais que [*c*] puet ce estre qui si durement crie ? — Sire, je quit que ce soit s'amie, une des plus vaillans damoiseles del monde et des plus beles[b]. Mais je m'esmerveil moult pour coi ele ploure si. » Lors vient devant son tref et devant le chevalier qui se faisoit armer. Et Hectors li demande sans saluer pour coi ele ploure : « Qu'en avés vous a faire ? fait cil. — Je le saroie volentiers », fait Hectors. Et cil dist : « Vous n'en savrés rien pour pooir que vous aiiés, entre vous et vostre putain que vous avés amenee. — Avoi, sire ! fait Hector. Vous me dites honte. Et a vous ne dites vous mie honour, car puis que chevaliers mesdist a chevalier estrange qui sor lui s'embat, il empire plus

vous insultiez cette demoiselle. — Au nom de Dieu, c'est la pure vérité !

707. — Non, intervint la demoiselle, vous mentez ! » En l'entendant, le chevalier rougit, humilié, et bondit du fauteuil où il s'armait pour s'emparer de la jeune fille. Mais Hector s'interposa, en disant qu'elle était sous sa protection. « Et vous m'estimeriez bien peu, ajouta-t-il, en la frappant devant moi, alors que je suis tout armé, et que de votre côté seules vos jambes le sont ! Vous pourriez mieux vous venger, si vous étiez aussi armé. — Fi ! Je m'armerais pour vous ? fit le chevalier. Certes, même si j'avais seulement mon écu à mon cou, je la jetterais dans un bourbier, et je la pendrais à un arbre par les tresses. — Elle n'a encore rien à craindre de vous, répliqua Hector. N'est-ce pas, demoiselle ? — Certes non, fit-elle. Je ne l'aime ni ne l'apprécie, et je voudrais au contraire qu'il soit humilié. Car il l'a bien mérité devant Dieu et devant le monde : c'est l'homme le plus déloyal que vous ayez jamais vu. » Lorsque le chevalier entendit ces mots, il en fut très honteux ; il se jeta sur elle en esquivant Hector, et l'attrapa par les tresses.

708. « Fi, seigneur ! dit la demoiselle à Hector. Je crois bien que vous me serez un mauvais garant ! » Et Hector éperonna son cheval et heurta le chevalier du poitrail de sa monture, si bien qu'il le renversa de tout son long ; il le fit ensuite piétiner par son cheval, et déclara que, si cela n'avait pas dû le déshonorer, son adversaire pouvait bien

---

soi que le chevalier estrange. Et plus me poise de ceste damoisele que vous dites honte. — En non Dieu ! fait il, que je di voir !

707. — Certes, fait la damoisele, ains i mentés. » Et quant li chevaliers l'oï, si rougi et ot honte, et sailli sor un faudestuef sor coi il s'armoit pour saisir la damoisele. Mais Hector sailli entre .II. et dist que la damoisele est en son conduit. « Et petit, fait il, me proiseriés se vous devant moi le batiiés, qui sui tous armés, et vous n'avés armé que vos gambes solement. Plus belement vous peüssiés vous vengier, quant vos fuissiés tous armés. — Fi ! fait il. Pour vous m'armeroie ? Certes, fait il, se je n'avoie que mon escu a mon col, si le jeteroie je en une longaigne et le pendroie a un arbre par les treches. — Encore n'a ele de vous garde, fait Hector. Avés vous, damoisele ? — Certes, fait ele, naje. Je ne le pris ne aim, ains voldroie que honte li avenist. Car il l'a bien deservi envers Dieu et envers tout le monde, car c'est li plus desloiaus que vous veïssiés onques. » Quant li chevaliers l'ot, si en ot grant honte ; si se lance parmi Hector et l'aiert par les treces.

708. « Avoi, sire chevaliers ! fait la damoisele a Hector. Je quit que vous me serés anqui moult mauvais garans ! » Et Hector hurte le cheval des esperons et fiert le chevalier del pis del cheval, si qu'il le porte tout estendu a terre, et li vait par de desus le cors ; et dist que s'il n'i eüst

croire qu'il l'aurait arrangé de telle manière qu'il n'aurait jamais plus porté la main sur une demoiselle, sans se souvenir de celle-ci, aussi bien pour elle-même que pour son ami, à qui il avait causé un trop grand tort. Quand le chevalier parvint à se relever, brûlant de honte, il déclara que cela avait été une bien mauvaise idée de la part d'Hector, car désormais il ne prendrait pas de repos tant que celui-ci serait vivant ; quant à la jeune fille, il la pendrait. « Allez donc vous armer, fit Hector, et si la jeune fille a quelque tort envers vous, prenez-vous-en à moi. — Que Dieu me vienne en aide, dit l'autre, je ne daignerais pas m'armer pour toi ! »

709. Il ordonna alors à un écuyer de lui donner son heaume ; et celui-ci, qui le redoutait plus que la mort, s'exécuta. Lorsqu'il l'eut lacé, le chevalier monta à cheval, suspendit un écu à son cou et ceignit une épée ; puis il prit une lance et s'éloigna dans le champ pour prendre de l'élan. Hector, qui désirait vivement la joute, en fit autant ; ils s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux et se frappèrent sur leurs écus. Le chevalier brisa sa lance ; Hector, lui, l'atteignit de telle sorte qu'il engagea toute la longueur de sa lance sous les barres de la boucle, mais elle ne brisa pas et au contraire porta l'adversaire du jeune homme à terre. C'était le bout arrondi, car Hector n'avait pas voulu se servir du fer, vu que l'autre était désarmé, et qu'il aurait craint le déshonneur s'il l'avait tué ou blessé dans ces circonstances. Quand le chevalier voulut se relever, Hector

---

honte, bien seüst de voir que il le conreast ja tel que jamais a damoisele ne meïst main que de cesti ne li souvenist, que pour son ami que pour li, dont il l'a trop courechié. Quant li chevaliers se relieve, si ot grant honte [*d*] et dist que mar le pensa, que jamais ne gerra en lit tant com il ait el cors la vie ; et la pucele pendera il. « Or vous alés dont armer, fait Hector, et se la pucele vous a riens mesfait, si vous em prendés a moi. — M'aït Dix, fait il, je ne me daigneroie mie armer pour toi. »

709. Lors conmande a un esquier qu'il li doinst son hiaume : et cil li baille, qui plus le doutoit qu'il ne faisoit la mort. Et quant il l'ot lacié, si salt sor un cheval et met un escu a son col et chaint une espee ; puis a pris un glaive et s'eslonge enmi le champ. Et ausi fait Hector, qui moult desiroit la jouste : si s'entreviennent si tost com li cheval lé puent porter et s'entrefierent sor les escus, si peçoie li chevaliers sa lance. Et Hectors le fiert si qu'il fait toute sa lance arçonner sor les bares de la boucle ; mais ele ne pechoie mie, ains le porte a terre : et si fu ce du bout deriere, car il n'i volt le fer tourner pour ce que desarmés estoit, si i cremist d'avoir honte s'il l'ocesist ne blechast. Et quant il volt relever, Hector l'avise, si le fiert en la teste del plat de l'espee si qu'il le rabat a terre tot estendu, et fiert sus en la

qui l'avait surveillé lui donna un coup du plat de son épée sur la tête, et le fit retomber de tout son long ; puis il frappa la penne de l'écu de sorte qu'il en fendit un demi-pied, et faillit lui trancher le bras gauche. Le chevalier dégagea son bras des courroies, laissa tomber l'écu où l'épée de son adversaire était restée fichée et, après avoir tiré sa propre épée, en donna un coup à Hector sur son écu. Hector, qui ne pouvait récupérer son arme, sauta à terre ; quand son adversaire vit cela, il se jeta dans le pavillon. Mais Hector arracha l'épée de l'écu et s'élança après lui en criant : « Tu es mort ! » L'autre ôta son heaume et le jeta au sol avec son épée. Et Hector lui affirma que cela ne lui vaudrait rien, et qu'il le tuerait s'il ne se reconnaissait pas vaincu. L'autre, qui était désarmé, eut peur de mourir : « Je le reconnais, désarmé que je suis : puisses-tu en retirer tout l'honneur que tu mérites ! Mais si tu voulais accepter que je m'arme, et si tu m'attendais pour me combattre une fois armé, alors je dirais que tu es un vrai chevalier, et tu pourrais tirer honneur de ta victoire. — C'est ce que je vais faire, fit Hector. Mais tu vas d'abord me dire pourquoi cette demoiselle pleure. — Oui, répliqua l'autre. C'est parce que je ne serai jamais plus en sa compagnie, car j'ai fait l'expérience de sa vilenie.

710. — Ah ! fit Hector. Est-ce pour cela que tu as blessé sans le défier le chevalier qui était ton cousin, et l'ami de cette demoiselle ? — C'est bien d'elle qu'il s'agit. Mais je ne l'ai pas blessé sans l'avoir défié, car dès l'instant où il commettait une faute envers moi, il était défié. Est-il encore en vie ? — Oui,

---

penne de l'escu si qu'il li fent bien demi pié ; et por un poi qu'il ne li a trenchié le bras senestre. Et cil oste le bras des enarmes, si le laist tout embroiié en l'escu et traist la soie espee, si en fiert Hector en l'escu. Et Hector ne pot la soie ravoir, si saut a terre. Et quant cil le voit, si saut dedens le paveillon. Et Hectors esrace l'espee de l'escu et saut aprés et dist : « Mors est » ; et cil oste le hiaume et l'espee, si le jete a terre. Et Hectors li dist que riens ne li valt, car il l'ocirra s'il ne se tient pour outré. Et cil qui desarmés estoit et ot paour de mort : « Je l'otroi conme hom desarmé, si en aies tele honour conme tu en devras avoir. Mais se tu voloies otroiier que je m'armaisse et tu m'atendisses et combatoies contre moi, lors diroie je que tu seroies chevaliers, et lors i avroies tu honour de ce que tu m'aroies conquis. — Et je le ferai[a], fait Hector. Mais tu me diras avant pour coi cele damoisele ploure. — Et je le te dirai, fait il. Pour ce que je n'enterrai jamais en lieu ou ele soit, car je l'ai esprovee de mauvaisté.

710. — Ha ! fait Hector, est ce pour ce que tu as navré le chevalier sans desfiier qui tes cousins estoit, et amis a cele damoisele la ? — C'est ele sans faille. Mais sans desfiier ne le navrai je mie, car la ou il me forfist, fu il desfiés. Et est il [*e*] encore vis ? — Oïl, ce dist

fit Hector. — Certes, je le regrette, car il m'a trahi. » Puis le chevalier demanda ses armes, et on les lui apporta. Hector s'approcha de la jeune fille qui était désolée qu'il le laisse agir ainsi. « Certes, fit-elle, s'il avait eu le dessus sur vous comme vous l'aviez sur lui, il n'aurait jamais eu pitié ! — N'ayez crainte, dit Hector ; avec l'aide de Dieu je me trouverai bien encore ce soir dans une situation aussi favorable que celle où j'étais tout à l'heure, et de manière plus honorable. Car je n'aurais pu le tuer, ou même l'emporter sur lui sans être déshonoré : un chevalier armé qui en tue un désarmé a renoncé à toutes les lois, et est déshonoré dans toutes les cours, s'il ne le fait à son corps défendant. »

711. Pendant qu'Hector et la jeune fille conversaient de la sorte, le chevalier sortit, tout armé. On lui amena son cheval et il se mit en selle : son attitude était empreinte d'une grande arrogance. Hector lui dit néanmoins que, s'il voulait faire amende honorable de la honte qu'il avait infligée à la demoiselle et au chevalier, il était tout prêt à s'abstenir de combattre. Mais l'autre répliqua qu'il avait beau être prêt à y renoncer, lui ne l'était pas, car jamais il n'éprouverait la moindre joie dans sa vie avant de s'être vengé : que son adversaire prenne garde, lui qui en aurait bien besoin maintenant que lui-même était armé. Il monta donc à cheval, prit une lance épaisse et bien raide, puis tous deux recommencèrent la joute ; et Hector le désarçonna aussi aisément qu'il l'avait fait la première fois. Il mit alors pied à terre, car il aurait eu honte d'attaquer à cheval

---

Hectors. — Certes, fait il, ce poise moi, car il est mes traïtres. » Et lors demanda li chevaliers ses armes ; et on li aporte. Et Hectors en vint a la pucele qui moult estoit dolante de ce que il le laist armer. « Certes[a] , fait ele, se il venist au desus de vous conme vous estes au desus de lui, il vous ocesist : ja merci n'en eüst. — Ore n'aiiés garde, fait il, car a l'aïde de Dieu serai je encore anuit en autresi bon point conme j'ai hui esté et en greignour honour. Car je nel peüsse ne ocirre ne conquerre sans ma honte non ; et chevaliers armés qui chevalier desarmé ocist a toutes lois perdues, et est honnis en toutes cours, s'il ne le fait sor soi desfendant. »

711. Ensi com Hector et la pucele parloient, vint fors li chevaliers tous armés. Et ses chevaus li fu amenés et il i monte, et fu de moult orgueillouse contenance. Et Hectors li dist s'il voloit amender la honte a la damoisele et au chevalier qu'il lor avoit fait, il s'en sousferra encore de la bataille. Et il dist que s'il s'en voloit sousfrir, si ne s'en sousferroit il mie, que jamais jour de sa vie ne sera liés devant qu'il sera vengiés de lui ; et lors se gart il bien qui a garder s'avra, puis que il est armés. Lors monte sor son cheval et a pris un glaive gros et roide, si resont ensamble venu a jouste entre lui et Hector ; si le porta Hector a terre autresi legierement com il avoit fait devant. Et

un homme à pied ; ils commencèrent à se battre à l'épée, avec une grande violence. La demoiselle qu'Hector avait amenée se rapprocha du bois, à l'endroit où il lui paraissait le plus touffu, afin de pouvoir s'enfuir au cas où les choses tourneraient mal pour son champion : s'il l'emportait sur le chevalier, elle serait bientôt de retour. Hector et le chevalier combattirent durement pendant longtemps, jusqu'à ce que finalement Hector le domine absolument, si bien qu'il ne pouvait plus résister : à ce moment, Hector lui arracha son heaume et menaça de lui couper la tête.

712. La demoiselle qui s'était enfuie vers le bois revint aussi vite que pouvait aller son palefroi : Hector l'entendit de loin lui crier de couper la tête au chevalier ; mais celui-ci, de son côté, lui criait merci. Hector s'assit sur lui et lui dit qu'il n'aurait d'autre merci à son égard que celle octroyée par la demoiselle dont il était le chevalier. « Ah ! seigneur, dit l'autre, ce serait ma mort, car elle me hait à cause de son ami ! Je suis d'ailleurs convaincu que j'ai eu tort envers lui, et qu'il n'était pas coupable de ce dont je l'ai accusé avec mon amie. Je crois que c'est pour cela que les choses ont mal tourné pour moi ; je suis donc prêt à me conformer en tout à votre volonté, et je vous crie merci. Je n'ai jamais commis envers vous de tort tel que vous deviez refuser de me prendre en pitié : voici mon épée. » La jeune fille lui dit de ne pas la prendre, et Hector répéta qu'il ne ferait que ce qu'elle voudrait.

---

lors descent Hectors qui estoit hontous de celui requerre a cheval qui estoit a pié, si sont andoi venu as escremies des espees et se combatent moult durement. Et la damoisele que Hector avoit amenee s'en tourne el bois a une part, la ou ele le vit plus espés, pour ce qu'ele peüst fuir s'il mescheïst a Hector ; et s'il conquiert le chevalier, ele sera moult tost retournee. Et entre Hector et le chevalier se combatent moult durement grant piece, tant qu'en la fin le mainne Hector jusques a outrance, que plus ne se puet tenir. Et Hector li esrace le hiaume de la teste et li manace a coper.

712. Lors vint la damoisele qui el bois estoit fuie, quanques ses palefrois pot ambler. Et Hector ot que ele li crie que il li trenchast la teste ; et cil li crie merci d'autre part, et Hector monte sor lui[a] et dist que il n'en avra ja merci autre que la damoisele voldra, qui chevaliers il est. « Ha ! sire, dont seroie je mors, que ele me het pour son ami ! Et je quit bien et croi que j'ai tort [f] vers li, et qu'il n'ot coupes en ce dont je le mescroi de m'amie. Si quit que pour ce m'est il mescheü, si sui pres que je me contiengne a vostre volenté del tout : si vous cri merci. Si ne vous mesfis onques pour coi vous n'en doiiés merci avoir : mais tenés m'espee. » Et cele li dist qu'il ne le prenge mie. Et toutesvoies dist Hector qu'il n'en fera se ce non que la damoisele voldra.

713. À ces mots, le chevalier eut grand-peur de mourir et tomba aux pieds d'Hector. D'autre part, quand la demoiselle du pavillon vit son ami dans un tel péril, elle ne sut plus que faire, car elle l'aimait plus que tout : si elle avait auparavant manifesté un grand chagrin, sa douleur redoubla alors. Cependant, le chevalier était toujours à genoux devant Hector. Celui-ci demanda donc à la demoiselle ce qu'il devait faire, et elle répondit : « Seigneur, vous ferez ce qu'il vous plaira. Mais comme vous me l'avez promis, vengez ma honte et celle de mon ami. » Hector déclara alors qu'il allait lui couper la tête. « Eh ! bien, au nom de Dieu, faites-le ! » jeta le chevalier, en abattant sa ventaille. Mais la demoiselle du pavillon se précipita en avant et se laissa tomber aux pieds d'Hector en lui criant merci. Il leur conseilla alors d'aller tous les deux en faire autant auprès de la demoiselle, et ils s'exécutèrent : en les entendant, la jeune fille se mit à pleurer, car elle aimait beaucoup l'amie du chevalier, et finit par dire à Hector : « Seigneur, agissez comme vous le voulez, je vous y autorise. Car vous vous êtes bien comporté. » Hector ordonna donc au chevalier de lui jurer de se rendre prisonnier à qui il voudrait ; l'autre accepta et promit sur son honneur de chevalier. Hector lui dit alors de se rendre auprès de celui qu'il avait blessé, de se conformer entièrement à ses exigences, et aussi de pardonner sa rancœur à son amie.

714. Puis Hector monta à cheval, car il avait à faire

---

713. Quant cil l'ot, si ot grant paour de mort et chiet Hector as piés. Et quant la damoisele del paveillon voit son ami en tel perill, si ne set que faire, car ele l'amoit sor tous homes. Et se ele ot devant fait grant duel, ore esforce. Et li chevaliers est toutesvoies devant Hector as jenous. Et Hectors demande a la damoisele qu'il en fera, et ele dist : « Sire, vous en ferés ce qu'il vous plaira. Mais ensi con vous m'avés en couvent, vengiés ma honte et mon ami. » Et lors dist Hectors qu'il li copera la teste. « En non Dieu, fait cil, copés ! » Si abat la ventaille de sa teste. Et la damoisele del paveillon saut sus, si se laist chaoir as piés Hector et li crie merchi[a]. Et Hectors lor dist qu'il voisent andoi a la damoisele crier merci, et il si font. Et quant cele oï ce, si conmencha a plourer pour ce qu'ele l'amoit moult, si dist a Hector : « Sire, faites ent vostre volenté, et je l'otroi. Car moult l'avés bien fait. » Lors dist Hectors au chevalier que il fianst prison a tenir la ou il voldra ; et il l'otroie, se li fiance conme chevaliers. Et Hectors li dist que par sa foi s'en voist au chevalier qu'il a navré, et fera outreement ce qu'il voldra ; et a s'amie pardonra son maltalent.

714. Atant est montés Hectors, car il a assés a faire. Si dist au chevalier qu'il remont ausi, car il velt qu'il le convoie tant qu'il voie un moustier et une chapele et qu'il li avra ataint ses couvenences. Et il

ailleurs. Il ordonna au chevalier de se remettre également en selle, parce qu'il voulait qu'il l'accompagne jusqu'à ce qu'ils trouvent une église ou une chapelle, et qu'il prête solennellement serment. L'autre obéit et suivit Hector, ainsi que son amie, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un ermitage : là, Hector fit jurer sur les reliques au chevalier qu'il ne manquerait pas à sa parole ni ne chercherait à esquiver ses engagements, mais les remplirait tous sans tromperie. Puis il demanda quelle était la route pour le carrefour. « Par ma foi, répondit le chevalier, vous n'êtes pas bien parti. — Ne vous en occupez pas, rétorqua l'amie du chevalier blessé, je saurai bien le mettre sur la bonne voie. » Elle commença à lui indiquer le chemin, mais l'un des écuyers du chevalier dit à son seigneur : « Seigneur, proposez au chevalier de me laisser le conduire jusqu'au carrefour, et il fera étape cette nuit dans la maison de mon père. — Ah ! fit l'autre, comme c'est bien parlé ! » Il le suggéra à Hector, et celui-ci accepta parce que les chemins étaient difficiles et qu'il craignait fort de s'égarer. Le chevalier lui demanda comment il s'appelait, et il répondit : « Hector. Et vous-même ? — Je m'appelle Guinas de Blaquestan », répondit son adversaire. Ils se recommandèrent mutuellement à Dieu, puis le chevalier et sa demoiselle partirent d'un côté avec un écuyer, et Hector ainsi que le second écuyer de l'autre. L'écuyer portait sa lance, son écu et son heaume car il avait très chaud et il profita de l'air du soir pour se rafraîchir ; la nuit était presque entièrement tombée.

715. Ils arrivèrent dans un grand vallon et, après l'avoir

---

monte, si vait tant avoc Hector et s'amie ausi, qu'il viennent par devant un hermitage ; et illoc fait Hector jurer au chevalier sor sains qu'il ne li faudra ne guenchira des couvenances, ains les fera tout outreement sans engieng. Et il demande la voie del quarrefour. « Par foi, fait li chevaliers, vous n'estes mie bien venu. — Ne vous en chaut, fait li amie au chevalier navré, je le metrai bien a la voie. » Lors le met en la voie, et uns des esquiers au chevalier dist a son signour : « Sire, car dites au chevalier que je le convoie jusques au quarrefour, et il gerra anuit a la maison mon pere. — Ha ! fait il, com ore a bien dit ! » Et il l'a dit a Hector, et il [*240a*] l'otroie pour ce que les voies estoient aniouses : si doute moult qu'il ne forvoie. Lors li demande li chevaliers son non, et il li dist qu'il a a non Hector. « Et vous conment ? » fait il. Et dont li dist : « J'ai non Guinas de Blaquestan. » Atant s'entreconmandent a Dieu. Si s'en vont entre le chevalier et la damoisele et un esquier ; et li autres esquiers et Hectors chevaucent : se li porte li esquiers son glaive et son escu et son hiaume, que moult estoit chaut : si se refroide et rafreschist a l'air et au serain. Et il traist durement vers la nuit.

715. Lors vinrent a un grant val. E quant il l'ont passé, si puient

traversé, commencèrent à gravir une colline ; ils aperçurent alors devant eux des chevaliers tout armés et des hommes de pied prêts au combat : l'un dans l'autre ils étaient bien cent quarante. Hector demanda son heaume, sa lance et son écu, mais le jeune homme les reconnut et dit : « Ils sont des nôtres, vous n'avez rien à craindre d'eux. » Hector ne s'en munit pas moins de ses armes. Le valet le devança et alla saluer les hommes en armes qui lui rendirent son salut ; il y en avait en effet un certain nombre qui le connaissaient bien. « Est-ce ton seigneur ? lui demandèrent-ils. — Non, fit-il, c'est un chevalier étranger, très vaillant et hardi. » Puis il regarda son interlocuteur avec attention et se rendit compte que c'était le seigneur de Falerne — un château situé à la frontière de la terre du roi de Norgales et de celle du duc de Cambénic : la forteresse proprement dite était sur le territoire du duc et relevait de son fief, mais tout le reste appartenait au roi de Norgales. Le seigneur de Falerne était l'homme lige du duc de Cambénic : de ce fait, lui-même était en personne du côté du duc, tandis qu'une partie de ses chevaliers était du côté du roi de Norgales[1]. On demanda à l'écuyer d'où venait son compagnon, et il répondit : « Je n'en sais rien, mais il s'appelle Hector. » Il y avait là un tout jeune homme très vaillant et désireux de jouter, qui était le neveu du duc. Il appela un de ses écuyers et lui ordonna d'aller dire au chevalier qu'il lui fallait jouter contre l'un d'entre eux. Celui-ci s'exécuta : Hector répliqua qu'il aimait mieux jouter

---

un tertre, et lors voient chevaliers devant aus tous armés et sergans atournés conme de guerre ; si estoient bien que un que autre .VII.XX. Et il demande son hiaume et sa lance et son escu. Et li vallés les connut, si dist : « Il sont de nos gens, si n'avés garde d'aus. » Toutesvoies se garnist Hectors de ses armes. Et li vallés vait devant et salue les armés et il lui, car il i avoit assés de tels qui bien le connoissoient ; se li demandent : « Est ce tes sires ? — Nenil, fait il, ce est uns chevaliers estranges moult prous et moult hardis. » Lors regarde li vallés et voit bien que c'estoit li sires de la Falerne — c'est uns chastiaus qui est en la marce le roi de Norgales et le duc[a] de Chambenic — : si estoit la forterece en la terre au duc et de son fief, et de toute s'autre terre si estoit au roi de Norgales. Et il estoit hom liges au duc de Chambenyc, et pour ce estoit il il meïsmes ses cors devers le duc et une partie de ses chevaliers devers le roi de Norgales. Lors li enquierent dont il est, et il lor dist : « Certes, je ne sai dont, mais il a a non Hector. » Illoc avoit un jouene baceler moult prou et moult desirant de jouster, et estoit niés au duc. Et il apele un esquier et li dist qu'il aille au chevalier et li die[b] que jouster li couvient a un d'aus. Et cil i vait, se li dist. Et Hectors dist que ançois joustera qu'il face pis. Et li esquiers vient ariere, si acenne le chevalier ; et il vient,

que faire pire ; l'écuyer revint donc sur ses pas et rapporta sa réponse au jeune chevalier. Celui-ci s'élança de toute la vitesse de son cheval contre Hector qui fit de même.

716. En voyant l'autre arriver, ce dernier visa la mâchoire : il frappa juste, et jeta son adversaire évanoui à terre ; peu s'en fallait qu'il n'ait la mâchoire brisée. Un autre chevalier qui était lié au premier éperonna à son tour son cheval pour venir jouter contre Hector. Ils se frappèrent, mais Hector le désarçonna aussi facilement que son camarade. Un autre, le frère du seigneur de Falerne, se présenta alors ; mais quand le seigneur s'en aperçut, il jura sur sa foi que celui-ci n'y mettrait pas la main, « ni lui ni personne d'autre aujourd'hui, car le chevalier s'est bien tiré d'affaire ». C'était d'ailleurs un grand bonheur, car ils voyaient bien que le chevalier venait de combattre, « comme le montrent ses armes ; et si cela a mal tourné pour eux, c'est justice, et je m'en réjouis ». Puis il se dirigea lui-même vers le chevalier, sans écu ni heaume ; ils se saluèrent, et le seigneur dit à Hector : « Seigneur, vous n'avez rien à craindre. — Je le sais bien, seigneur, répliqua-t-il. — Je désire que vous sachiez aussi que je suis très satisfait que les choses aient tourné à votre honneur, aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide ; car ce sont des fous et des enfants. »

717. Les autres se dirigèrent vers le neveu du duc qu'ils trouvèrent évanoui. Lorsqu'il fut revenu à lui, on constata qu'il pouvait à peine parler, car il avait la gorge très abîmée ;

---

se li laisse courre quanques chevaus li puet aler, et Hectors fait tout autretel.

716. Quant il le voit venir, si l'avise desous la goule : si le fiert moult bien, si le porte a terre si qu'il se pasme, que pour un poi qu'il n'a la goule route. Et uns autres chevaliers[a] qui compains estoit a cel chevalier fiert le cheval des esperons por jouster a lui ; si s'entrefierent, mais autresi legierement le porta Hectors a terre com il avoit fait le premier. Lors vint[b] uns autres, freres au signour de la Falerne, pour jouster a lui ; et quant li sires le voit, si jure son sairement qu'il [*b*] n'i portera les piés, « ne il ne autres hui en cest jour, car bien s'est aquités li chevaliers ». Et c'est grans joie, car il veoient bien que li chevaliers s'estoit combatus, « et bien pert a ses armes ; et s'il lor en est mesavenu, c'est a bon droit : et je en sui liés ». Et lors vait il meïsmes contre le chevalier, sans escu et sans hiaume : si le salue, et il lui. Et si li dist : « Sire chevaliers, vous n'avés garde. » Et Hectors dist : « Sire, ce sai je bien. — Je voel, fait li sires, que vous saciés qu'il m'en est moult bel, ausi m'aït Dix, qu'il vous en est honours avenue, car il sont fol et enfant. »

717. Atant sont venu li autre au neveu le duc, si l'ont trouvé pasmé. Et quant il fu revenus de pasmisons, si ne pot a painnes parler, car moult est bleciés en la gorge ; si le lievent amont moult

on le releva tout honteux. Le seigneur et Hector chevauchaient ensemble ; le premier demanda au second d'où il était, et il répondit qu'il était originaire du royaume de Logres et faisait partie des chevaliers de la reine Guenièvre. « Et où allez-vous ? continua le seigneur. — En fait, je cherche un chevalier, et je voudrais être à la lande du Carrefour. » Le seigneur lui demanda alors où il comptait aller après avoir atteint la lande ; le chevalier répliqua qu'il n'en savait rien, si ce n'est qu'il irait n'importe où il pourrait avoir des nouvelles de celui qu'il cherchait. « Par ma foi, déclara son interlocuteur, il y a eu récemment un chevalier dans cette région, et je crois bien que vous en aurez des nouvelles, si vous y allez. — Seigneur, fit Hector, je sais en effet qu'il a été sur la lande. » Et il lui raconta comment il le savait. Puis il le recommanda à Dieu et partit avec son écuyer. Le seigneur de Falerne continua son chemin avec ses hommes ; ils lui dirent que le jeune homme leur avait raconté que le chevalier avait vaincu son seigneur au combat : ils s'étonnèrent fort en se demandant qui cela pouvait être, et il regrettèrent beaucoup de ne pas lui avoir posé davantage de questions sur lui-même.

718. Hector et son écuyer chevauchèrent ainsi une bonne partie de la nuit ; ils finirent par arriver tout près de la maison du père du jeune homme. Lorsque Hector demanda à celui-ci s'il y avait dans les environs une ville ou un endroit où ils pourraient se loger, il répondit que justement

---

hontous. Et entre le signour et Hector chevaucent. Et li demande dont il est, et il li dist qu'il est del roialme de Logres et des chevaliers la roïne Genievre. « Et ou alés vous ? fait il. — Certes, fait il, je quier un chevalier ; si voldroie estre en la Lande del Quarrefour. » Et li sires li demande en quel terre il voldra aler quant il avra esté en la Lande ; et il dist qu'il ne set ou, fors la ou il porra oïr nouveles del chevalier. « Par foi, fait il, en ceste terre a un chevalier eü nouvelement, et je quit que la en orrés vous nouveles, se vous i alés. — Sire, fait il, je sai bien qu'en la lande fu il. » Se li conte conment il le set. Aprés le conmande a Dieu ; si s'en vait entre lui et son esquier. Et li sires de la Falerne s'en vait entre lui se ses gens, et dient a lor signour que cil vallés lor a conté que cil chevaliers a son signour outré d'armes : si s'esmerveillent moult qui il est, et moult lor poise que il n'ont plus enquis de son estre.

718. Ensi s'en vait Hectors et ses vallés, tant qu'il est grant piece de nuit ; et lors aprocent de la maison son pere. Et Hectors li demande s'il a la pres nule vile ne nul repaire ou il peüssent herbergier, et li vallés li dist que la maison son pere est pres d'illoc, ou il seront moult bien herbergié et moult a aise. Et Hectors en est moult liés. Lors oirrent tant qu'il viennent a unes broches qui estoient pres

la maison de son père était toute proche, où ils seraient bien reçus et hébergés confortablement. Hector en fut très content. Ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils parviennent à une palissade qui se dressait autour de la maison ; l'écuyer y cogna du pied en appelant son frère, qui était plus jeune que lui. Le jeune garçon l'entendit et dit : « Seigneur, j'entends mon frère. Dieu merci, à quelle heure vient-il ! » Il se précipita vers la porte, l'ouvrit et, en voyant le chevalier, lui courut à l'étrier. Son frère alla trouver leur père et lui déclara : « Seigneur, voici un chevalier qui vient ici, le meilleur que vous ayez vu depuis longtemps. — Cher fils, est-ce votre seigneur ? — Au nom de Dieu, fit le jeune homme, non ! Il est bien meilleur que lui. Occupez-vous de tout ce que vous croyez nécessaire. »

719. Le seigneur fit alors allumer un grand nombre de chandelles ; il vint à la rencontre du chevalier et lui fit fête ; puis on le conduisit dans une chambre où on le désarma. Le seigneur fit préparer tout ce qu'il pensait utile. Lorsque Hector fut désarmé, on l'emmena jusqu'à une très belle couche. Pourquoi entrerais-je dans les détails[1] ? Il fut bien hébergé, on soigna efficacement ses plaies et ses blessures, ceux de la maison firent tout ce qu'ils purent pour lui plaire et finirent par le coucher très confortablement. Pendant ce temps l'écuyer racontait à son père comment Hector avait vaincu son seigneur par deux fois ; il était bien convaincu, dit-il, que c'était le meilleur chevalier du monde. S'il n'avait pas été si hardi en effet, il n'aurait pas cherché si longtemps

---

de la maison son pere, si i hurte son pié et apele son frere qui estoit plus jouenes de lui : si l'entent li vallés et dist : « Sire, je oi mon frere, Dieu merci, a quele eure vient il ! » Lors saut a la porte, si l'ouvre ; et quant il voit le chevalier, si li court a l'estrier. Et ses freres vient a son pere, se li dist : « Sire, ci vient uns chevaliers, li miudres que vous veïssiés piecha. [*c*] — Biaus fix, est ce vostres sires ? — En non Diu ! fait il, nenil. Ains est assés miudres de lui. Si em pensés si com vous quidiés qu'il est mestiers. »

719. Atant conmande li sires a alumer grant plenté de chandoiles ; et vient au chevalier, se li fait moult grant joie, puis le mainnent en une chambre et le desarment. Et li sires fait apareillier et atorner toutes les choses qu'il quide qu'il i aient mestier. Et quant Hectors fu desarmés, si l'en mainne on en une couche moult bele. Que vous deviseroie je toutes les choses ? Moult fu bien herbergiés, et furent ses plaies et ses blecheüres moult bien regardees, et firent laiens quanques il quidierent qu'il li pleüst ; et le couchierent bien et bel. Et lors conta li vallés a son pere conment il avoit conquis son signour par .II. fois ; et bien quide vraiement que ce soit li miudres chevaliers del monde, que s'il ne fust si hardis, il n'eüst mie si longement[a] quis

la lande du Carrefour, où se produisaient bien des prodiges. Le lendemain matin Hector se leva de très bonne heure ; le jeune homme était tout prêt et l'aida à s'armer. Puis il prit congé du père de l'écuyer et de sa mère, une très belle dame, et ils se mirent en route tous deux, guidés par le jeune homme, qui connaissait bien le chemin pour y être allé souvent. Ils arrivèrent à la lande à tierce.

720. « Seigneur, dit l'écuyer, voici la lande. — Cher frère, répondit Hector, allez-vous-en maintenant car vous m'avez tenu compagnie assez longtemps. Saluez de ma part votre père, si vous vous en retournez de ce côté, et votre mère que j'apprécie beaucoup, et aussi Guinas votre seigneur. — Seigneur, pour Dieu, reprit le jeune homme, si je me trouvais dans le cas d'avoir besoin de vous, je vous prie au nom de Dieu de ne pas me faire défaut. — Certes non, fit Hector, soyez-en sûr. — Adieu, seigneur, fit l'autre. S'il vous plaisait que je vous accompagne plus longtemps, je le ferais avec plaisir. — Je le sais bien, dit Hector. Mais allez avec Dieu, car je n'ai plus que faire de compagnie, si ce n'est celle de Dieu. » L'écuyer s'en retourna alors, et Hector s'engagea dans la lande où il aperçut les deux râteliers qui étaient encore là ; il se demanda avec étonnement à quoi ils servaient. Quand il parvint au carrefour, il aperçut un clerc qui apportait du pain et du vin, et il lui demanda à qui il appartenait. L'autre répondit qu'il était au service d'un ermite qui avait dans ce bois un ermitage que l'on appelait Carrefour. Puis Hector

---

la Lande del Quarrefour, ou maintes merveilles aviennent. L'endemain par matin se leva Hectors, et li vallés fu apareilliés ; si li aida a armer. Aprés prist congié del pere au vallet et de sa mere, qui moult est bele dame. Si en alerent ensi com li vallés savoit la voie, qui maintes fois l'avoit alee, et vinrent en la lande a ore de tierce.

720. « Sire, fait li vallés, veés ci la lande. — Biaus frere, fait Hectors, or vous en alés, car assés m'avés fait compaingnie. Et me salués vostre pere, se vous par la vous en alés, et vostre mere que je moult pris, et Guinas le vostre signour. — Sire, pour Dieu, fait il, se je venoie en liu ou je eüsse mestier de vous, je vous proi pour Dieu que vous ne me failliés mie. — Non feroie je, fait Hectors, ce saciés. — Sire, a Dieu, fait li vallés. Et s'il vous plaisoit que je alaisse plus o vous, il m'en seroit moult bel. — Je le sai bien, fait il, mais alés a Dieu, que je n'ai plus a faire de compaingnie fors de Diu. » Lors s'en retourne li vallés. Et Hectors torne tout contreval la lande et voit encore les .II. estaches en estant, et moult s'esmerveille de coi eles servent. Et quant il vint au quarrefour, si voit un clerc qui aportoit pain et vin, et Hectors li demande a qui il est. Et il dist qu'il est a un hermite qui est en cel bois en un hermitage que on apele Quarrefour. Et il demande pour coi ces estaches sont en la lande. Et il dist que

voulut savoir pourquoi ces râteliers se trouvaient au milieu de la lande. Le clerc lui expliqua qu'un chevalier les avait fait installer pour y mettre des lances ; il lui raconta aussi comment un autre chevalier avait conquis le premier peu de temps auparavant, tant et si bien qu'Hector comprit qu'il s'agissait du chevalier au bras brisé qui s'était présenté à la cour du roi Arthur. Il demanda alors si le clerc avait d'autres nouvelles du chevalier vainqueur, mais il lui dit que non, si ce n'était qu'il était parti du côté de l'ermitage. « Et où mène ce chemin ? interrogea Hector. — En Norgales, seigneur. »

721. Hector reprit alors sa route et chevaucha bien quatre lieues jusqu'à un profond vallon ; puis il gravit une colline et, quand il fut au sommet, il découvrit une grande et vaste plaine, avec tout droit en face de lui un très beau château très bien fortifié, à moins de deux lieues anglaises. Il s'engagea sur le chemin qui y conduisait et se rendit compte qu'il avait été récemment foulé par des chevaux. Alors qu'il voulait continuer sa route, il aperçut trois chevaliers qui emmenaient sur un palefroi une demoiselle qui se frappait les poings l'un contre l'autre et avait bien l'air en proie à une profonde détresse. Hector éperonna son cheval de toute sa force ; mais les chevaliers, de leur côté, accélérèrent aussi leur allure. La demoiselle regardait autour d'elle, au milieu de son chagrin : elle vit venir le chevalier. Elle ne savait de qui il s'agissait, mais, craignant qu'il ne puisse les rattraper, elle se laissa tomber de son palefroi et s'enfuit à travers champs en direction

---

uns chevaliers les i fist fichier pour metre lances ; et il li conte conment uns autres chevaliers l'avoit [*d*] conquis l'autre jour, tant que Hectors entendi bien que ce fu li chevaliers qui avoit esté a la court le roi Artu, qui le bras brisié avoit. Si demande s'il savoit nules noveles[a] del chevalier ; et il dist nenil, fors que tant qu'il s'en ala par devant l'ermitage. « Et ou va cele voie ? fait Hectors. — Sire, fait il, en Norgales. »

721. Lors se met Hectors a la voie et chevauche bien .IIII. lieues, tant qu'il vient en un grant val, et puis aprés a monté un tertre. Et quant il ot monté le tertre, si voit grans plains et larges, et voit devant lui un chastel moult bel et moult fort, si n'est pas loing de .II. liues englesces. Et lors vint au chemin qui vait au chastel, si le voit de chevaus nouvelement alé. Et quant il le volt passer, si voit .III. chevaliers qui en mainnent une damoisele sor un palefroi, et ele fiert l'un poig en l'autre, si samble bien qu'ele soit dolante en son cuer. Et Hectors broche le cheval si tost com il pot aler ; et li chevalier enforcent lor ambleüre et chevaucent plus tost. Et la damoisele regarde ensi com ele demenoit son doel, si voit venir le chevalier. Mais ele ne set qui il est, si crient qu'il ne les puist ataindre ; si se laisse chaoir del palefroi et fuit tout contreval le champ tot droit au

du chevalier, en criant: « Seigneur Dieu! Que pourrai-je faire ? » Les trois qui l'emmenaient la poursuivirent et la rattrapèrent; ils voulaient la faire monter à cheval devant eux, mais elle se coucha par terre et demanda grâce au chevalier qui s'approchait. Les trois autres se rendirent bien compte qu'il n'était pas des leurs, mais ils se dirent: « Que nous importe ? Nous sommes trois et il est seul. » Alors que deux d'entre eux maintenaient la demoiselle pour la forcer à monter devant l'un d'eux, le troisième vint à la rencontre du chevalier et lui demanda qui il était. Mais l'autre se borna à lui ordonner de prendre garde à lui, puis il frappa le chevalier qui avait fait monter la demoiselle devant lui de telle sorte qu'il lui perça écu et haubert et lui ficha dans le côté le fer de la lance et une partie du bois: il l'abattit de son cheval, mort. Puis il retira sa lance du corps et éperonna en direction de l'autre, qui le chargeait à grande allure: il le frappa si fort qu'il le jeta à terre, et son cheval s'abattit sur lui, lui brisant la jambe gauche. La lance se cassa. Le chevalier mit la main à l'épée et se précipita sur le troisième; mais celui-ci, s'apercevant que ses compagnons étaient morts, choisit la fuite, de toute la vitesse de son cheval. Hector ne le poursuivit guère, il vint à hauteur de la demoiselle et l'aida à monter sur le palefroi dont elle s'était laissée tomber. Elle, de son côté, lui cria merci, le priant pour l'amour de Dieu de ne pas l'abandonner avant qu'elle ne soit en sécurité, et il répondit qu'il n'en ferait rien. Ils se dirigèrent alors vers un château. Un

---

chevalier qui vient, et vait criant: « Sire Dix ! que ferai ? » Et li .III. qui l'en menoient le sivent, si l'ataingnent et le voelent monter devant aus; et ele se couche a terre et crie merci au chevalier qui aprés vint. Et li .III. dient et connoissent qu'il n'est mie de lor gent, « mais nous, que chaut ? Nous sonmes .III., et il est seus ». La ou li doi tiennent la damoisele pour monter devant l'un des .II., et li tiers vient devant le chevalier et li demande qui il est. Et il li dist qu'il se gart, puis fiert le cheval des esperons et fiert celui qui la damoisele avoit montee devant lui, qu'il li perce l'escu et le hauberc et li met el costé le fer del glaive et del fust une partie: si l'abat del cheval mort a terre. Puis resace le glaive del cors a celui qui mors estoit et broche le cheval des esperons encontre l'autre qui poingnant li vient: si le fiert si de toute sa force qu'il le porte a terre. Et li chevaus li chiet sor le cors a travers: se li pechoie sa gambe senestre; et li glaives pechoie. Et il a mis la main a l'espee et courut au tiers: et cil se regarde et voit que si compaingnon sont mort, si tourne en fuies tant [*e*] com li chevaus pot aler. Et Hectors ne l'enchauce gaires, si vient a la damoisele et le monte sor le palefroi dont ele s'estoit laissie chaoir. Et ele li crie pour Dieu merci que il ne le laissast, tant qu'ele fust a salveté; et il dist que non fera il. Lors s'en vont vers un chastel. Et uns esquiers armés

écuyer armé comme un homme d'armes vint à leur rencontre ; il était grièvement blessé et manifestait beaucoup de chagrin. La demoiselle le reconnut et l'interpella. Il s'approcha en s'écriant : « Ah ! demoiselle, nous sommes morts, car nos gens tardent trop et nous font défaut. » Et elle de demander : « Où est mon seigneur ? — Il est là en bas, où il combat contre vingt chevaliers ; et s'il avait du secours, il les mettrait tous en déroute, mais il n'a que deux hommes avec lui.

722. — Ah ! seigneur, fit la demoiselle à l'adresse d'Hector, laissez-moi et venez-lui en aide : vous aurez plus fait pour moi, quoi que je devienne, en l'aidant que si vous m'aviez sauvée cent fois mais que lui soit mort ou prisonnier. Car s'il en réchappe, je ne peux qu'être saine et sauve, quelle que soit la prison où je me trouve, tandis que s'il est mort ou prisonnier, je suis perdue. — Demoiselle, rétorqua Hector, je ne prends garde qu'à vous. Cependant, je te la confie, cher frère : emmène-la dans une maison fortifiée, et s'il vous arrive quelque ennui, viens me chercher. Mais avant montre-moi le chevalier. » Lorsque l'écuyer entendit ces paroles, il se demanda qui pouvait être cet homme qui parlait avec tant de hardiesse ; il le conduisit à une bonne archée de là et lui montra dans un profond vallon les chevaliers. « Seigneur, lui dit-il, c'est celui qui porte cet écu d'or au chef vermeil. » Hector éperonna son cheval : il avait pris une lance à l'écuyer, et il se jeta dans la mêlée avec autant d'ardeur et d'énergie qu'il était possible ; il avisa le plus richement armé,

---

conme sergans lor vient au devant, et ert navrés el cors moult durement et faisoit moult grant doel. Et la damoisele le connoist, si l'apele. Et cil si vint a li et li dist : « Ha ! damoisele, nous somes mort, que nous n'avons nostre gent qui trop demourent. » Et ele dist : « Ou est mes sires ? — Il est ci desous, ou il se combat a .xx. chevaliers, et s'il eüst aïde, il les meïst ja tous a la voie, mais il n'est que soi tiers.

722. — Ha ! sire ! dist ele a Hector. Laissiés moi ! si li aidiés, que plus avés vous fait pour moi, que que je deviengne, que vous n'avriés se vous m'aviés .c. fois rescousse, et il fust pris et mors. Quar s'il en eschape sains, je n'en puis estre se garie non, en quel prison que je soie ; et s'il est mors ou pris, je sui alee. — Damoisele, fait Hectors, je n'ai garde se de vous non. Mais tu le gardes, biaus frere, et si l'en mainne en maison, et se nus destourbiers vous vient, si vien pour moi. Mais avant me moustre le chevalier. » Et quant cil l'ot, si s'esmerveille qui cil puet estre qui si hardiement parole. Si l'en mainne bien une archie loing, tant qu'il li moustre en une grant valee les chevaliers, et li dist : « Sire, c'est cil qui porte cel escu d'or au chief vermeil. » Et Hectors fiert cheval des esperons : et ot pris des esquiers un glaive, si se fiert en la mellee si entalentés et si volentix com il pooit plus estre, et avise le plus riche qui s'iert

qui était arrêté au-dessus de l'un des chevaliers de celui à qui il venait en aide, et le tenait par le nasal du heaume. Hector le frappa sur l'arçon arrière de sa selle, alors qu'il était incliné en avant. La lance était solide et raide, le fer très tranchant : le haubert fut faussé, si bien que le fer s'enfonça dans les entrailles et ressortit vers l'arçon avant. Le chevalier tomba mort devant celui qu'il immobilisait, lequel sauta aussitôt sur le cheval ; ceux qui étaient du parti du mort furent tout ébahis, comme il sied à des hommes qui ont perdu leur seigneur : ils commencèrent à manifester la plus profonde douleur. Hector reprit du champ et revint à l'assaut, la lance à la main ; à renverser chevaux et chevaliers, il les fit tellement trembler et se disperser qu'aucun n'osa attendre ses coups, mais qu'ils se laissèrent vaincre en raison de la mort de leur seigneur. Le chevalier que secourait Hector était le premier à s'en émerveiller, car il ne le connaissait pas ; mais il n'en combattait pas moins fort bien, autant par émulation vis-à-vis d'Hector que parce que c'était son affaire, et que d'ailleurs c'était un jeune et bon chevalier. Ses trois compagnons[1] s'efforçaient eux aussi de bien se comporter, ayant repris courage : chacun d'entre eux abattit un de ses adversaires. Ils les arrangèrent si bien qu'ils ne furent bientôt plus que huit capables de se défendre — et ils avaient grand-peur. Ils n'osèrent pas demeurer davantage sur place, mais s'enfuirent. Les autres les pourchassèrent, désolés de ne pouvoir les rattraper, parce qu'ils étaient très bien montés, sur

---

arrestés sor un des chevaliers a celui qui li aidoit, si le tenoit par le nasel del hiaume. Et Hectors le fiert sor l'arçon de la sele deriere, si com il ert embronchiés. Et li glaives fu fors et roides et li fers bien trenchans ; et li haubers fause, se li coule li fers jusques en la boiele et il s'en vait outre par desus l'arçon devant. Et il chiet mors a terre devant le chevalier qu'il tenoit ; et cil saut el cheval, et cil qui estoient de par le partie au chevalier qui mors estoit furent si esbahi conme cil qui lor signour avoient perdu : si lieve entr'aus uns doel moult grans. Et Hectors s'eslaisse enmi le champ et revient ariere, le glaive en la main, si porte chevaus et chevaliers a terre ; si les fait si fremir et departir que nus ne l'ose a cop [*f*] atendre, ains se desconfissent tout pour lor signour qui mors est. Et li chevaliers meïsmes[a] qui Hector aidoit s'en esmerveille plus que nus, car il ne le connoissoit mie ; si le refait moult bien, et pour le bienfaire au chevalier que pour ce que li afaires estoit siens, et endroit soi estoit il moult bons chevaliers et jouenes. Et si .III. compaingnon se penoient moult del bien faire et ont plus de cuer que il n'orent huimais, si a chascuns le sien abatu ; et les ont tant menés qu'il ne sont mais que .VIII. qui aidier se porent, et ont paour moult grant. Et n'i osent plus arrester, si s'en tournent fuiant. Et cil les enchaucent qui moult sont dolant de ce

des chevaux frais, alors que celui d'Hector était las et épuisé. Lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils ne pourraient pas les rejoindre, ils s'en retournèrent vers le château qu'Hector avait aperçu, et rencontrèrent les chevaliers qui venaient à leur secours, mais ne savaient où les chercher exactement : ils les reconnurent de loin. Mais le chevalier leur dit qu'il ne leur savait pas gré de sa vie, puisqu'ils l'avaient laissé seul toute la journée ; « et, ajouta-t-il, sans ce chevalier que je ne connais pas, vous ne m'auriez pas revu vivant. Ils étaient en effet bien vingt de mes ennemis, jusqu'à ce que vienne au galop ce chevalier qui nous en a débarrassés ».

723. Là-dessus, ils lui expliquèrent que la demoiselle avait été emmenée, que leurs ennemis la leur avaient enlevée, et avaient tué trois des leurs. Le chevalier en éprouva un profond chagrin, car l'un des trois était son cousin germain, et un tout jeune homme. « Nous n'y pouvons rien, fit-il cependant, Dieu ait son âme ! Nos ennemis ont perdu plus que nous dans l'aventure, et je suis encore bien heureux de m'en être sorti vivant. J'en remercie Dieu en premier lieu, et ensuite ce seigneur que voilà », termina-t-il en se tournant vers Hector. Sur ces entrefaites arriva l'écuyer qui avait emmené la demoiselle. En le voyant, le seigneur lui demanda d'où il venait, et il répondit : « D'auprès de ma dame. — Et où est-elle ? — Seigneur, elle est au château, et elle m'a bien pansé et bandé ma plaie ; et elle m'envoie vers vous pour

---

qu'il ne les pueent ataindre : car cil estoient moult bien monté, et lor cheval estoient fres, et li chevaus Hector estoit lassés et traveilliés. Et quant il voient que ataindre ne les porent, si s'en retournent vers le chastel que Hectors avoit veü ; si encontrent les chevaliers qui secourre les venoient, mais il ne les sorent[b] ou querre : si les reconnurent de loing. Et li chevaliers dist qu'il ne lor savoit gré de sa vie, que toute jour l'avoient laissié sol, « et se ne fust, fait il, cis chevaliers que je ne connois mie, vous ne me veïssiés jamais. Car il estoient bien .xx. de mes anemis, tant que cis chevaliers vint poignant qui[c] nous en delivra ».

723. Atant vint la nouvele au chevalier que la damoisele en estoit menee et que lor anemi lor avoient tolue ; et avoient .III. de lor chevaliers ocis. Si en ot moult grant doel, car li uns des .III. estoit ses cousins germains ; si estoit jouenes. « Or n'i a plus, fait li chevaliers. Dix en ait l'ame ! que plus ont nostre anemi perdu que nous n'aions ; et encore m'est il moult bel quant je en sui eschapés vis. Et je en merci Dieu avant, et cest signour qui ci est[a] », fait il a Hector. Atant es vous l'esquier qui la dame en avoit menee. Et quant li sires le voit, se li demande dont il est venus, et il dist : « De ma dame. — Et ou est ele ? fait il. — Sire, ele est au chastel, si m'a moult bien ma plaie bendee et apareillie ; si m'envoie a vous pour

savoir comment vont les choses de votre côté. — Mais comment a-t-elle été secourue ? demanda le seigneur. — Au nom de Dieu ! Ce chevalier que voici l'a sauvée ! » Lorsqu'il entendit ces mots, il se jeta à bas de son cheval et voulut baiser les pieds d'Hector, en disant qu'il lui savait encore plus de gré du salut de la demoiselle que du sien. Mais Hector, le voyant à terre, ne voulut pas souffrir ce qu'il avait l'intention de faire. Il le recommanda à Dieu, car il avait un long trajet à faire : il ne lui convenait donc pas de s'attarder. « Ah ! seigneur, s'exclama le chevalier, je ne voudrais pas pour un château pareil à celui-là que vous vous en alliez de la sorte, pour peu que vous vouliez demeurer d'une façon ou d'une autre. Vous n'agiriez d'ailleurs pas bien en partant ainsi : vous saurez d'abord qui je suis, et qui est la demoiselle que vous avez secourue, qui sera très heureuse de vous revoir. Et si je pouvais arranger vos affaires en quoi que ce soit, je le ferais de très bon cœur, et vous n'en vaudriez pas moins. »

724. Lui et ses chevaliers prièrent tant Hector qu'il finit par dire qu'il resterait pour la nuit. Ils en furent très heureux. Le seigneur lui demanda où il allait, et il dit qu'il ne savait guère où se diriger, mais qu'il cherchait un chevalier de très grande valeur, dont il ignorait le nom et l'identité. Il lui raconta alors toute l'aventure. Le seigneur le questionna sur son pays d'origine, et il lui dit qu'il était originaire du royaume de Logres et faisait partie des chevaliers de la reine Guenièvre. Puis il s'enquit de son nom, et il le leur indiqua. Plus le seigneur le

---

savoir conment il vous est. — Et conment fu ele rescousse ? fait li sires. — En non Dieu ! cil chevaliers qui ci est le rescoust ! » Et quant cil l'entent, si saut jus de son cheval et vaut Hector le pié baiser, et dist que .c. tans li set plus de gré de la damoisele que de lui. Et Hectors resaut jus quant il[b] le voit a terre, se ne li sousfre mie ce qu'il velt faire. Lors le conmande Hector a Dieu, que moult a a errer : se ne li couvient mie que il demourt. [*241a*] « Ha ! sire, fait li chevaliers, je ne voldroie mie pour un autretel chastel que cil la est, que vous en aillissiés ensi, se vous en nule maniere voliés remanoir. Et vous ne feriés mie bien se vous ensi vous en aliés, ains savrés ançois qui je sui, et la damoisele que vous avés rescousse, qui moult volentiers vous verra. Et se je vous pooie de riens assener de vostre affaire, je le feroie volentiers ; et vous n'en vaudriés[c] mie pis. »

724. Tant proient Hector, et il et si chevalier, qu'il dist qu'il remanra huimais. Et il en sont moult lié. Se li demande li sires u il aloit ; et il dist qu'il ne savoit gaires ou aler, mais il queroit un chevalier moult prou, mais il ne set qui il est ne conment il a a non. Si li conte l'aventure. Et il li demande dont il est ; et il li dist qu'il est del roiaume de Logres et des chevaliers la roïne Genievre. Et il li demande son non, et il se nonme a aus. Et que plus li chevaliers le

regardait, plus il l'eſtimait. Hector à son tour l'interrogea à propos de la demoiselle qu'il avait secourue, et le chevalier répondit que c'était sa femme. « Et pourquoi les chevaliers l'emmenaient-ils ? — Seigneur, je vais vous le dire : cette terre eſt ravagée par la guerre, je n'ai encore jamais vu autant de batailles qu'ici en ce moment. Je ne connais aucun homme de quelque puissance qui ne combatte son voisin, et moi-même je fais la guerre à ceux qui devraient être mes amis : ce sont les parents de ma femme. Et je vais vous expliquer comment : il arriva que le père de ma femme, sur son lit de mort, et voyant bien qu'il ne s'en relèverait pas, appela sa fille et lui fit jurer sur les reliques, au nom de la foi qu'elle lui devait, de ne pas se marier selon le conseil de quelque parent, à moins qu'il ne soit son vassal ; et quand elle se marierait, elle devait prendre le meilleur jeune chevalier qu'elle pourrait connaître, sans se soucier de sa parenté.

725. « La demoiselle prêta serment. Le seigneur fit aussi jurer à ses hommes qu'ils s'en tiendraient au meilleur, sans chercher à ruser. La demoiselle demeura longtemps à marier ; elle commença à m'aimer, et j'en fis autant. Elle entendit peut-être dire plus de bien de moi que je ne le méritais, de sorte qu'elle me donna son cœur. De mon côté, je m'efforçai de bien me comporter pour l'amour d'elle, jusqu'à ce que ses parents décident de la marier. Elle leur répondit alors qu'elle ne se marierait jamais par leur entremise, et ils en furent très courroucés : ils la menacèrent, se

---

regarde, plus le proise. Et lors li demande Hectors de la damoisele qu'il avoit rescousse qui ele eſt, et il li diſt que ele eſtoit sa feme. « Et pour coi l'en menoient li chevalier ? — Sire, je le vous dirai. Ceſte terre eſt orendroit toute plaine de guerre, n'onques encore ne vi tant de guerre en ceſt païs orendroit ja. Car jou ne sai haut honme ne poissant qu'il ne guerroie son voisin ; et jou meïsmes ai guerre a celui qui mes amis deüſt eſtre, et che sont li parent ma feme. Et si vous dirai conment[a]. Il avint chose que quant li peres ma feme jut[b] au lit de la mort, et il vit bien qu'il ne pooit[c] garir, si apela sa fille et li fiſt jurer sor sains et par la foi qu'ele li devoit qu'ele ne se mariaſt par conseil de parent que ele eüſt, se ses hom liges ne fuſt ; et quant ele se marieroit, qu'ele prendroit le meillour baceler d'armes qu'ele savroit ne qu'ele porroit avoir, de quel parenté que il fuſt.

725. « Ensi le jura la damoisele. Et li sires le fiſt jurer a ses homes que il loiaument s'acorderoient au meillour, et sans enging. Longement fu la damoisele a marier ; si m'enama, et je li. Et ele oï dire par aventure plus de bien de moi qu'il n'i avoit, si atourna son cuer a moi. Et je m'en penai moult de bien faire pour l'amour de li, tant que si parent le volrent marier. Et ele respondi qu'ele ne seroit ja mariee par aus. Et il en furent moult courecié, si le manecierent et li

mirent à ravager sa terre, et lui causèrent toutes sortes de déboires. J'étais souvent en sa compagnie, car elle m'avait donné son amour. Il arriva un jour qu'ils vinrent faire du butin dans ce château. L'alarme fut donnée, et je me précipitai avec les chevaliers qui étaient présents. Car le château en compte encore cent quarante qui relèvent de son fief. Selon la volonté de Dieu nous réussîmes à reprendre le butin grâce à la prouesse de certains d'entre nous, bien que mes adversaires fussent nettement plus nombreux : grande fut la joie dans le château. À notre retour, on m'attribua plus de louanges que je ne l'avais mérité : des hommes de valeur qui s'étaient mieux comportés que moi prétendirent que tout aurait été perdu sans moi. Ils parlèrent à ma dame de son mariage et lui conseillèrent de me prendre pour époux. Elle, à qui cela plaisait fort, répondit comme si cela l'ennuyait beaucoup, en disant qu'elle ne croirait pas bien agir si elle faisait ainsi. Puis elle leur demanda à tous, sous la foi du serment, de lui dire ce qu'ils en pensaient en vérité ; et eux, grâces leur soient rendues, affirmèrent qu'ils en étaient entièrement d'accord. Elle m'épousa donc, comme s'ils l'avaient contrainte[1].

726. « Lorsque ses parents le surent, ils considérèrent qu'elle était déshonorée et qu'on l'avait trompée : ils lui firent savoir qu'ils ne lui témoigneraient plus jamais d'affection, et ils me défièrent. Mais Dieu merci, je me suis assez bien défendu et préservé, avec l'aide de Dieu et de ceux à qui je devais la dame et la terre, qui m'ont secondé

---

tournerent sa terre a mal et prendoient toute jour del sien. Et je estoie souvent en sa compaingnie, car ele m'avoit s'amour donnee. Si avint un jour qu'il acoillirent la proie de cest chastel ; et li cris leva, si saillirent au cri, li chevalier[a] qui laiens estoient, car li chastiaus a encore .VII.XX. chevaliers de son fief. Si plot a Dieu que nous rescousismes la proie par la prouece de tels i ot, et si estoient cil plus assés que [*b*] nous n'estiens : si fu moult grans la joie par le chastel. Et quant nous fumes revenu, si m'en donnerent plus de los que je n'avoie deservi : si disent li prodonme, que mix l'avoient fait de moi, que tout fust perdu se je ne fuisse. Si parlerent a ma dame del mariage : se li loerent qu'ele me presist. Et ele, a qui il fu moult bel, respondi ausi com s'il li[b] em pesast : et dist qu'ele ne quideroit pas bien faire. Et lors demanda a tous sor lor sairement qu'il en desissent verité de ce qu'il lor en sambloit ; et il, la lor merci, disent qu'il s'i acorderoient tout. Et ele me prist autresi com s'il l'eüssent esforcie.

726. « Quant si ami le sorent, si l'en tinrent a honnie et a decheüe, et li manderent que jamais ne l'ameroient ; et moi desfierent il. Mais Dieu merci, je me sui auques desfendus et garantis, a l'aïde de Dieu et de ciaus par qui je oi la dame et la terre, que moult m'ont de cuer aidié : tant qu'il avint jehui qu'il avoient lor agait defors cest chastel.

autant que possible : jusqu'à ce qu'aujourd'hui ces mêmes parents tendent leur piège hors de ce château. Je prenais un bain, parce que je m'étais blessé l'autre jour à cause d'un cheval qui m'était tombé sur le corps ; et ma dame a pour habitude d'aller entendre chaque jour la grand-messe à l'église. Ils l'avaient épiée et ils s'emparèrent d'elle dès qu'elle sortit de l'église, et pensèrent qu'ils parviendraient à leurs fins désormais puisqu'elle était en leur pouvoir. Je crois d'ailleurs qu'ils avaient agi ainsi plus parce qu'ils savaient que je me précipiterais sur ses traces que pour toute autre raison. Lorsque j'appris la nouvelle, en effet, je sautai hors de mon bain et me hâtai de m'armer, devançant tous mes chevaliers sauf trois qui étaient avec moi quand vous êtes arrivé. J'engageai le combat contre eux dès que je pus, et ils s'arrangèrent pour m'encercler. Puis ils éloignèrent ma dame, avec une escorte de trois hommes, et c'est ainsi que vous l'avez sauvée, vous qui êtes l'homme le plus vaillant que j'aie jamais vu : béni soit Dieu qui vous a conduit jusqu'ici, et béni soyez-vous entre tous les chevaliers : car celui que vous avez frappé en premier était le plus valeureux et le plus puissant de ce pays, et pour l'amour de lui, la guerre va reprendre de plus belle — c'était aussi un cousin de ma demoiselle. Mais puisque les choses en sont arrivées là, il ne reste plus qu'à bien se comporter, car un homme de valeur ne doit pas se laisser décourager ou affaiblir, quel que soit le cours des événements, ni non plus s'enorgueillir ou devenir dédaigneux lorsqu'il lui advient quelque bonne fortune. »

Et je me baignoie pour ce que je m'estoie bleciés l'autre jour a un cheval qui chaï sor moi. Et ma dame a acoustumé qu'ele va chascun jour au moustier a la grant messe. Et il l'orent espiie, et le prisent si tost com ele issi del moustier, et se penserent, puis qu'il l'avoient, que del remanant venroient il bien a chief. Et si quit que il le faisoient plus pour ce qu'il savoient bien que je me metroie aprés li d'aler en nule maniere que pour autre chose. Quant je oï les noveles qu'il l'enportoient, si sailli fors del baing, et fui ançois armés que nus de mes chevaliers, fors que .III. qui estoient avoc moi quant vous i venistes. Et si tost com je poi assambler a aus, je assamblai ; et il vinrent entour moi por forsclorre. Et lors en envoierent ma dame par .III. d'aus ; et vous le rescousistes conme li plus prodom que je onques veïsse. Et beneois soit Dix qui vous i amena, et vous soiiés beneois sor tous chevaliers : car cil qui vous feristes[a] premiers fu li plus prodom et li plus poissans de cest païs, et pour sa mort[b] sera moult la guerre enforcie ; et si estoit il cousins a ma damoisele. Mais puis qu'il est ensi avenu, n'i a fors que del bien contenir ; car pour aventure qui aviengne ne se doit prodom esmaiier ne aperecir, ne pour bele chaance enorgueillir ne desdaingnier. » Lors

Hector lui demanda alors quel était son nom, et il répondit qu'il s'appelait Synados, et son château Windsor.

727. Ils regagnèrent ce dernier tout en parlant. Hector put alors voir qu'il était parfaitement situé et équipé, autant que pouvait l'être un château, si ce n'est que la rivière qui le baignait était peu importante. Mais pour tout le reste, il jouissait d'une situation idéale, confortable et prospère — sauf pour la vigne, qui n'est guère répandue en Grande-Bretagne[1]. Le seigneur avait envoyé des messagers en avant pour annoncer la bonne nouvelle et préparer la dame : on savait donc déjà par toute la ville comment un chevalier avait secouru le seigneur et son épouse, et tous se précipitèrent à la rencontre des arrivants en criant : « Bienvenue au bon chevalier qui a porté secours à mon seigneur et à ma dame contre leurs ennemis ! » Et les gens du seigneur l'escortèrent jusqu'à son château. La dame s'avança alors, élégamment vêtue, et prit Hector tout armé dans ses bras en lui disant : « Seigneur, voyez ce château, tel qu'il est, ce chevalier, mon mari, et la dame que je suis : vous pouvez tous les considérer comme vôtres, et c'est justice, car vous l'avez bien mérité. » Hector la remercia vivement ; puis les chevaliers allèrent se faire désarmer. Il y eut bon nombre de dames et de demoiselles pour prendre soin de Synados et d'Hector, mais Synados ordonna que la dame et les jeunes filles ne s'occupent que d'Hector ; elles lui obéirent avec empressement et ne se consacrèrent qu'à ce dernier, cher-

---

li demande Hectors conment il avoit non. [*c*] Et il li dist : Synados, et ses chastiaus Windesores.

727. Ensi en vont parlant jusqu'au castel. Si voit Hectors qu'il seoit trop bien de toutes pars si bien com chastiaus pooit mix seoir, fors tant que riviere i avoit petite ; mais de toutes autres choses estoit il bien seans et aiesiés et plentix conme sans grant vingne, dont il n'a gaires en la Grant Bretaigne. Et li sires ot envoiié avant pour faire joie el chastel et pour la dame apareillier, si set on ja par toute la vile conment uns chevaliers a[a] secourue lor dame et lor signour[b] : si lor vient tout criant a l'encontre : « Bien viengne li bons chevaliers, qui a secourue ma dame et mon signour de ses anemis ! » Si le convoient si home jusques au chastel au signour. Lors vint la dame fors bien acesmee, et prent Hector tout armé entre ses bras, se li dist : « Sire, veés ci un tel chastel com cis est, et un tel chevalier com mé sires est, et une tele dame conme je sui que vous poés[c] tot tenir pour vostre, et il est drois, que bien l'avés deservi. » Et Hectors l'en mercie moult. Atant s'en vont li chevalier desarmer. Et il i ot dames et damoiseles a grant plenté a Synados et a Hector desarmer ; et Synados a conmandé que on ne s'entremete se de Hector non ne la dame ne les puceles : et eles font moult bien son conmandement, car eles n'en-

chant à le servir par tous les moyens et à l'honorer, si bien qu'elles lui parurent trop en faire. Lorsqu'il fut désarmé, l'heure était bien avancée. Le repas était prêt, ils s'assirent et la dame mangea avec Hector, en racontant à tous comment il l'avait sauvée, et combien elle avait eu peur en voyant qu'il était tout seul.

728. On fit fête à Hector dans le château, et pendant la soirée dames, demoiselles et chevaliers le considérèrent avec intérêt. Synados répétait qu'il n'avait jamais vu de si bon chevalier pour cet âge. Au cours de cette soirée, Synados et la dame insistèrent beaucoup pour qu'Hector séjourne quelque temps avec eux, mais rien n'y fit, et ils finirent par y renoncer et par aller se coucher. Le lendemain matin, Hector prit congé de tous et Synados l'escorta avec ses chevaliers et le mit sur le chemin qui conduisait à la terre de Norgales ; puis ils se recommandèrent mutuellement à Dieu. Synados pria vivement Hector de se souvenir de lui si ses aventures le conduisaient à la cour du roi Arthur, et Hector lui affirma que, partout où il le rencontrerait, il pourrait voir en lui un ami loyal. L'autre le remercia chaleureusement. Ils se séparèrent là-dessus, et Hector chevaucha jusqu'à ce que le soir commence à tomber. Regardant alors autour de lui, il aperçut un château fortifié très bien situé ; mais en dehors des remparts, il n'y avait pas pour un denier vaillant de logements, rien que les murs encore rougeoyants des maisons incendiées : le rempart lui-même était dans le même état,

---

tendent fors a Hector servir et honourer, tant qu'il li est avis que trop en font. Et quant il l'ont desarmé, si est basse ore. Et li mengiers fu apareilliés, si s'aseent et menguent entre la dame et Hector. Et conta la dame oiant tous conment Hectors l'avoit rescousse, et la grant paour qu'ele ot de ce qu'il estoit tous sels.

728. Moult fu grans la joie el chastel por Hector, et moult fu la nuit regardés de la dame et des damoiseles[a] et des chevaliers. Et Sinados disoit que onques n'avoit veü chevalier de son aage si bon. La nuit li proiia moult Synados et la dame del remanoir, mais proiiere n'i ot mestier : si laissent la proiiere ester a tant et s'alerent couchier. Au matin prist Hectors congié a tous ; et Sinados et si chevalier le convoient et le misent au chemin a aler en la terre de Norgales. Et lors les conmande a Dieu, et il lui. Se li proiia moult Synados qu'il li membrast de lui, s'aventure le menast en la court le roi Artu ; et Hectors dist qu'il est en tous liex[b] ou il le trouveroit, porroit il venir a lui con[*d*]me a son ami loial. Et cil l'en mercie moult. Si s'en partent li uns de l'autre ; et Hectors chevalche tant qu'il fu avespri. Lors esgarde, si voit devant lui un chastel moult fort et moult bien seant, mais defors les murs ne valoit un denier de tous herbergages, fors solement les murs des maisons arses tout rouge, et li mur del chastel tot autretel.

mais le château occupait une position si avantageuse qu'il ne redoutait rien, si ce n'est la famine : d'un côté en effet il était adossé à une roche abrupte, et de l'autre il se trouvait dans la boucle d'une grande rivière, large, profonde et rapide ; en outre, au-delà de la rivière il y avait une telle clôture de haies, haute et épaisse, et un tel marécage que personne n'osait s'y aventurer.

729. Dans la direction d'où venait Hector, la roche était haute et redoutable, mais il voyait que c'était par là que passait son chemin. Lorsqu'il fut arrivé au bas, il mit pied à terre et gravit la pente en tirant derrière lui son cheval ; mais, très fatigué avant même d'être parvenu à mi-hauteur, il ne put continuer ainsi. Il se remit donc en selle et finit par parvenir à la porte du château où il entra ; il se mit à chevaucher par les rues, mais sitôt que les gens le voyaient, ils s'empressaient de s'enfermer chez eux. Hector se demandait avec étonnement pourquoi ils agissaient de la sorte ; il poursuivit jusqu'à l'autre porte, celle du pont, mais quand il voulut sortir, il s'aperçut qu'elle était fermée. Il appela avec insistance, sans que nul ne lui réponde. Il maudit alors le château et ses habitants, et dit qu'il souhaitait que le feu ravage la ville à l'intérieur comme il l'avait fait pour les faubourgs : si Dieu la haïssait autant que lui, ajouta-t-il, elle serait réduite en cendres cette nuit même. Il revint une nouvelle fois à la porte et se mit à cogner rudement et à appeler, mais il n'y eut pas davantage de réponse, et il en fut très déconcerté.

Mais li chastiaus siet en si fort lieu que il n'est riens que il dout fors affamer : car d'une part est une roche naïe, et de l'autre part, el coing de la grant aigue lee et parfonde et courant et d'autre part l'aigue, si est li plaisseïs grans et espés et li marois tels que nus entrer n'i ose.

729. De cele part ou Hectors venoit estoit la roce haute et aniouse, si voit Hectors que par illoc est ses chemins. Et quant il est au pié de la roce, si descent et monte la roce tout a pié ; et mainne son cheval aprés lui si[a] fu moult lassés ançois qu'il venist en milieu de la roce, si ne pot avant aler a pié. Si remonte en son cheval et chevauche tant qu'il vint a la porte del chastel ; si entre ens et vait chevauchant toutes les rues. Et si tost com les gens le voient, si ferment lor huis. Et il s'en esmerveille moult pour coi il le font, si vait jusques a l'autre porte del pont ; et quant il valt issir fors, si le trouva bien fermee, si hurte et apele moult durement, mais nus ne li respont. Et il maudist les gens et le chastel, et dist que mals fus puisse ardoir la vile par dedens si come ele est arse par[b] defors, et que tant le haïst ore Dix com il le het, si seroit encore anuit fondue. Lors vint a la porte, si i hurte moult durement et apele ; mais nus ne li respont, si est moult esbahis.

730. Ensi com il retournoit vers l'autre porte, si voit un vilain qui

730. Alors qu'il s'en retournait vers l'autre porte, il vit un vilain[1] qui revenait de couper des fagots ; il était entré par une fausse poterne et portait une cognée suspendue à son cou. Dès qu'il aperçut Hector, il s'enfuit vers une maison située près de la porte, à main gauche. Hector éperonna après lui et rattrapa le vilain avant qu'il n'ait pénétré dans la maison, car la porte en était fermée. Il le saisit par les cheveux et lui dit qu'il était mort s'il ne lui apprenait pas comment sortir du château. Mais l'autre lui répliqua qu'il n'en sortirait pas ce soir, « pas même s'il était le roi Arthur. — Et pourquoi ces gens ne veulent-ils pas me parler ? — Parce qu'ils craignent que vous vouliez vous loger chez eux pour la nuit, et il n'y a ici personne d'assez hardi pour héberger un chevalier errant : ils doivent tous passer la nuit dans cette grande tour. — Comment ! fit Hector. Me faudra-t-il loger ici cette nuit contre mon gré ? — Certes, fit le vilain, car vous ne pourrez pas sortir. — Oh ! si, sans tarder, ou alors c'est que j'aurai trouvé d'autres obstacles pour m'en empêcher ».

731. Sur ces mots, il lui arracha sa cognée et se dirigea vers la porte ; le vilain le suivait en réclamant son outil, mais Hector le menaça, s'il ne s'en allait pas, de le fendre en deux avec cette cognée, car un vilain ne devait pas être tué par une autre arme. Le vilain prit peur et s'en retourna. Hector descendit de cheval, attacha celui-ci à un crochet sur la façade d'une maison qui donnait sur la rue, puis il s'attaqua à la barre de la porte avec la cognée, frappant de grands

---

venoit de buisce coper, si ert entrés en une fause posterne ; et avoit une coignie a son col. Et si tost com il vit Hectors, si tourne fuiant vers une maison qui ert pres de la porte a main senestre. Et Hectors hurte aprés, si aconsivi le vilain ançois qu'il fust en la maison, car li huis estoit fermés. Et il l'aert parmi les temples, si dist que mors est, s'il ne li enseigne conment il porra issir fors del chastel. Et il dist qu'il n'en istera a nuit mais, « nes li rois Artus, s'il i estoit. — Et pour coi ne voelent ces gens parler a moi ? — Pour ce, fait il, qu'il doutent que vous voelliés herbergier, et il n'i a si hardi chaiens qui osast herbergier chevalier errant, ains les cou[*e*]vient tous herbergier en cele grant tour. — Conment ! fait Hectors. Si me couvendra a nuit mais herbergier malgré mien ? — Certes, fait il, voire, que vous n'en porrés issir. — Si ferai, fait Hectors, par tans, ou je trouverai autre desfense ».

731. Lors li esrace la coignie del col et vint a la porte ; et li vilains vint aprés, se li demande sa coignie. Et il li dist que s'il ne s'en vait, qu'il le pourfendera ja tout de sa coignie, car d'autres armes ne doit vilains morir. Et li vilains a paour, si s'en tourne. Et Hectors descent de son cheval, si l'atache a un croc delés lui en une maison devant la voie, puis vint au bras de la porte a toute la coignie et conmencha a

coups des deux mains et affirmant qu'il sortirait de là en dépit des serfs félons qui avaient fermé leur porte. Sur ces entrefaites un jeune homme s'approcha de lui et lui dit qu'il n'agissait pas bien en dépeçant la porte, car il n'était pas question qu'il sorte ce jour-là. « Mais venez voir le seigneur du château, car c'est chez lui qu'il vous faut vous loger pour cette nuit. » Alors, Hector, qui redoutait fort une trahison, répondit qu'il n'y mettrait pas les pieds, « et je ne me chercherai pas encore de logement avant un moment ». Lorsque le jeune homme entendit ces paroles, il se dirigea vers le cheval et sauta en selle, en déclarant qu'il emmènerait du moins sa monture. À cette vue, Hector courut vers lui, mais le cheval s'en allait à si grande allure qu'il ne put le rattraper ; il en fut profondément navré, mais déclara qu'il n'en renoncerait pas pour autant à faire à la ville autant de mal qu'il le pourrait. Il revint donc à la barre de la porte et se remit à la fracasser. Mais il ne tarda pas à entendre un grand vacarme au-dessus de lui, et en levant la tête il vit qu'on détachait une porte coulissante ; il se considéra comme pris au piège, et recula en vouant au diable toutes ces portes, car il n'avait pas, disait-il, l'habitude de voir des portes coulissantes à l'intérieur des châteaux, mais seulement au-dehors. Il jeta alors la cognée au sol avec colère, puis se dirigea vers le palais que lui avait indiqué le vilain. Après avoir gravi les marches, il découvrit de nombreux chevaliers, tous meurtris par leurs armes, qui entouraient un homme très vieux, assis au milieu d'eux ; il semblait de grande valeur, et

---

ferir grans cops as .II. mains, et dist que ore en istera il malgré les felons sers qui lor huis ont ore fermés. Lors est uns vallés venus a lui, et dist qu'il ne fait mie bien qu'il cope la porte, car de l'issir est il huimais noiens : « Mais venés au signour del chastel, car o lui vous couvient il huimais herbergier. » Et Hectors, qui moult se crient de traïson, dist qu'il n'i portera huimais les piés, « ne encore ne herbergerai je a piece ». Et quant li vallés ot ce, si s'en vient par le cheval et li saut es archons, et li dist que au mains en menra il son cheval. Et quant Hectors le voit, si court aprés : mais[a] li chevaus s'en vait si tost qu'il ne le puet ataindre ; si est si dolans que nus plus, et dist que pour ce nel laira qu'il ne face a la vile tant de mal com il porra. Si s'en revient au bras de la porte, sel conmence a coper. Et lors escoute, si ot desore lui moult grant noise : si regarde et voit c'on desatache une porte coulans, si se tint a engingnié et se traist ariere, et dist que dyable aient part en tant de portes, car il n'avoit pas apris a veoir portes couleïces dedens chastel, se defors non. Et lors jete la coignie en voies par maltalent, si s'en tourne vers le palais que li vilains li avoit moustré. Et quant il ot monté le degré, si voit assés chevaliers laiens tous camoissiés de lor armes : et vit enmi aus seoir un moult viel[b] home qui bien sambloit prodom, et moult avoit esté

avait été un très beau chevalier. Hector salua cet homme de bien et sa compagnie, mais ce dernier ne lui rendit pas son salut, lui reprochant au contraire :

732. « Ah ! seigneur, est-ce que les chevaliers de votre pays sont ainsi faits, qu'ils deviennent charpentiers pour enfoncer ma porte ? Malheur au pays où vous avez appris ces méthodes ! Nous avons fait payer leur folie à d'autres, bien aussi sages que vous, et nous en ferons autant de vous, avant que vous ne partiez d'ici. — Seigneur, répliqua Hector, je suis un chevalier errant, et sachez que je suis engagé dans une grande entreprise : je voudrais donc que vous me rendiez mon cheval qu'un valet a amené ici. — Je le ferai, lorsque vous aurez compensé envers moi le tort causé en mettant ma porte en pièces, sans me faire part de votre hâte. — C'est vrai, reprit Hector, je l'aurais enfoncée si j'en avais eu le loisir. En effet, les gens de ce château sont les plus déloyaux que j'aie jamais vus, car ils ne se soucient nullement de venir en aide aux hommes libres, et jamais je n'ai détesté autant cette sorte de gens. » Le seigneur se mit alors à rire, et lui demanda d'où il était. Hector répondit qu'il était de la maison du roi Arthur, chevalier de la reine de Logres.

733. Aussitôt, le seigneur se leva et vint à sa rencontre en lui souhaitant la bienvenue ; il le prit dans ses bras, encore tout armé, et déclara qu'il lui pardonnait tous les torts qu'il pouvait avoir, sauf en ce qui concernait l'honneur et la coutume du château, « car vous devez bien avoir le pouvoir de

---

biaus chevaliers. Et Hectors salue le prodome et sa compaingnie, mais il ne li rent mie son salu, ains li dist :

732. « Ha ! sire, sont tel li chevalier de vostre païs, qui deviennent carpentier pour ma porte coper ? Que dehait ait la terre ou vous l'apresistes ! Autresi sage conme vous estes avons nous fait sa folie comperer, [f] si ferons nous vous, ains que vous departés de ci. — Sire, fait Hectors, je sui uns chevaliers errans, et saciés que je ai moult grant besoigne a faire : si voldroie que vous me feïssiés rendre mon cheval que uns vallés en amena chaiens. — Si ferai je, fait li sires, quant vous arés amendé a moi ce que vous avés depecie ma porte sans moi moustrer vostre besoig. — Certes, il est voirs, fait Hectors, je le copaisse se je en eüsse loisir : car il a en cest chastel la plus desloial gent que je onques veïsse, car il n'ont cure de nul franc home conseillier, ne je ne poi onques mais nule gent tant haïr. » Et li sires conmencha a rire, se li demande dont il est. Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu et des chevaliers la roïne de Logres.

733. Maintenant se drecha li sires contre lui et dist que bien soit il venus ; si le prent tout armé entre ses bras et dist que ore li soit tout pardonné quan qu'il a mesfait, sauve l'onour et la droiture del chastel « car vous devez bien avoir pooir en ceste vile de force

maltraiter dans cette ville ce qui m'appartient, sans que je vous contraigne, puisque je suis l'homme lige du roi Arthur précisément pour ce château et tout ce qui en dépend ». Puis il commanda qu'on le désarme. Mais Hector dit qu'il poursuivrait encore sa route ce soir, s'il avait son cheval ; le seigneur, cependant, lui répondit qu'il ne le retrouverait pas sur-le-champ, « car si le roi Arthur en personne venait ici, il lui faudrait y passer une nuit, à moins qu'il ne veuille s'opposer à la coutume légitime du château. — Et quelle est cette coutume, exactement ? demanda Hector. — Vous serez désarmé avant que je vous l'explique, répondit le seigneur ; mais soyez aussi tranquille que si vous vous trouviez dans la demeure de la reine, votre dame et la mienne ». En le voyant désarmé, l'hôte éprouva une grande estime pour Hector, car il était très beau, bien découplé, et il semblait hardi et vaillant ; en outre, il le trouva éloquent, et jugea ses propos sages et intelligents. Hector réclama à nouveau qu'il lui parle des coutumes du château. Mais le seigneur le pria de lui dire d'abord son nom, et il répondit qu'il s'appelait Hector. « Hector, fit alors son hôte, voici la vérité : ce château m'appartient, et il est aussi bien fortifié que vous l'avez vu. Pour cette raison, bien des hommes de valeur l'ont envié, car il est situé aux confins des territoires de trois seigneurs passablement cruels et dangereux[1] : l'un est le roi de Norgales, l'autre Malaguin, le roi des Cent Chevaliers, un souverain féroce et très puissant, excellent chevalier. C'est le

---

fere qui a moi apartiegne, car je vous n'esforceroie mie, car je sui hom liges le roi Artu de cest chastel[a], et de quan qu'il i apent ». Et lors conmande li sires qu'il soit desarmés. Et il dist qu'il iroit encore anuit ailleurs, s'il avoit son cheval : mais li sires li dist qu'il ne l'avroit ore mie, « car se li rois Artus i venoit, se li couvenroit il chaiens jesir une nuit, s'il ne voloit aler contre la droiture del chastel et encontre les coustumes. — Queles sont les coustumes et les droitures del chastel ? fait Hectors. — Vous serés ançois desarmés, fait li sires, que je le vous die ; et soiiés autresi asseür que se vous fuissiés en la maison la roïne vostre dame et la moie ». Et quant li sires le vit desarmé, se l'en proisa moult, car moult estoit biaus et bien tailliés, et a merveilles sambloit bien hardis et prous chevaliers ; si le trouva li sires de moult beles paroles et de moult sages et de moult biaus respons. Et Hectors li requiert qu'il li die les coustumes del chastel. Et il li proie que avant li die son non. Et il li dist qu'il a a non Hectors. « Hectors, fait li sires, il est voirs que cil chastiaus est miens, et il est si fors conme vous avés veü. Et por[b] la force qu'il a, en ont eü maint prodome envie, car il marcist a trois barons[c] assés cruous et felons : li uns est li rois de Norgales, et li autres Malaguins li rois des .c. Chevaliers, uns rois moult fiers et moult poissans et moult bons cheva-

cousin de Galehaut, le fils de la Belle Géante. Le troisième eſt le duc Escaut de Cambénic. Tous trois font depuis toujours la guerre à ce château mais, grâce à Dieu, ils n'ont encore eu aucun succès. Et pourtant, j'ai subi de grandes pertes, jusqu'à ce que commence une âpre discussion, qui a dégénéré en conflit ouvert, entre le roi de Norgales et le duc de Cambénic : et ils ne me font plus la guerre depuis trois ans, si bien que je n'ai plus à me soucier que du roi des Cent Chevaliers. Non de lui, en réalité, car il séjourne depuis longtemps sur les terres de son cousin Galehaut, mais de son sénéchal qui me cause bien du tort : il eſt très vaillant et habile à la guerre, et s'appelle Marganor. Il ne se passe pas de jour sans qu'il vienne ici : lui et les siens s'approchent du pont pour briser quelques lances ; mais ils n'ont pas trouvé dehors pour un sou vaillant qui m'appartienne, et ils ne continuent que parce qu'ils croient ainsi m'ennuyer, et m'amener à conclure un mauvais marché avec eux. Mais s'il plaît à Dieu, je n'en ferai rien, après avoir résiſté si longtemps.

734. « Je suis dans cette situation angoissante depuis que je suis entré en possession de ma terre, et me voilà vieux ; et mon grand chagrin vient de ce qu'il n'y aura personne après moi pour défendre ce château comme je l'ai fait. Je n'ai en effet qu'une seule fille, très belle et très sage, assez âgée déjà pour avoir trois enfants : mais je ne veux pas la marier tant que je ne lui aurai pas trouvé un chevalier assez riche ou

---

liers : si eſt cousins Galeholt le fil a la Bele Gaiande. Et li dus Eschax de Chambenic eſt li tiers. Cil .III. ont tous jours ceſt chaſtel guerroiié, mais Dieu merci, encore ne l'ont il mie. Et nonpourquant, moult j'ai perdu, [*242a*] tant que ore eſt montee une guerre et une tençons entre le roi de Norgales et le duc de Chambenyc : si ne me guerroiierent passé a .III. ans ; ne je n'ai ore guerre fors del roi des .C. Chevaliers, et non mie de lui, car il eſt piecha en la terre Galeholt son cousin, mais uns siens seneschaus me fait moult mal, qui eſt moult prous et moult guerroians, si a a non Marganors. Si n'eſt nul jours qu'il ne viengne ci devant, et vient a la porte devers le pont pour pechoiier lor lances ; mais ne trouverent cha fors del mien vaillant une maaille, ne il nel font[d] se pour ce non qu'il me quident anoiier, que je face vers aus aucun plait mauvais. Mais se Dix plaiſt, je nel ferai ja, puis que tant ai demouré a faire.

734. « En tele angoisse ai je eſté puis que je ving a terre, tant que je sui tous vix ; ne si n'ai de nule riens si grant doel que de ce qu'il n'ert qui aprés moi ceſt chaſtel maintiengne si bien com je l'ai maintenu. Car je n'ai de tous enfans que une fille moult bele et moult sage, qui bien peüſt avoir .III. enfans par aage : ne je ne le voel marier jusques a tant que je eüsse un chevalier de si grant richoise ou de si

assez vaillant pour la mériter et pour pouvoir après ma mort maintenir l'honneur du château. Si j'avais voulu la marier dans le lignage de mes ennemis, elle le serait depuis longtemps, et très hautement ; mais mon cœur ne pourrait accepter cela, car ils ont tué trop d'hommes de ma famille et de mes proches. J'ai envoyé à mainte reprise des messagers au roi Arthur, mon seigneur, à ce sujet, pour qu'il y mette bon ordre : mais il a tant de soucis dans le cœur qu'il n'a pas le loisir de s'en occuper. Et je ne l'en blâme pas, car je suis au courant de ses difficultés[1], et je peux attendre, Dieu merci ! En effet, ce château ne craint pas les sièges, pour peu que nous ayons à manger ; mais j'ai quand même perdu beaucoup de mes hommes. Et parce que je n'avais pas beaucoup de chevaliers sur place, les bourgeois de cette ville sont venus me trouver il y a trois ans, en me disant que ma fille tardait trop à être mariée. Je leur répondis que je ne voyais pas qui lui faire épouser, et ils me déclarèrent que, si je ne me conformais pas à leur conseil, ils m'abandonneraient la ville et s'en iraient en d'autres terres, car ils avaient trop longtemps supporté cette déplorable situation. Je leur affirmai alors que j'agirais ainsi, à condition que leur décision n'aille pas contre mon honneur ; de leur côté, ils prétendirent me donner un bon conseil, loyal et nullement déshonorant, pour peu que je jure de faire ce qu'ils m'indiqueraient. Je le leur jurai. Ils m'expliquèrent alors que jamais un chevalier ne devrait entrer dans ce château sans être obligé de passer une

---

grant prouece ou ele fust bien emploiie, et qui aprés moi maintenist cest chastel a honnour. Car se je le volsisse avoir mariee en lignage a mes anemis, ele fust mariee bien et hautement ; mais mes cuers ne le porroit amer, car trop m'ont tué de mon lignage et de mes charnels amis. Et a mon signour le roi Artu en ai je par mainte fois envoiié pour ce qu'il i mesist conseil : ne[a] mais il a tant a faire de ses grans anuis qu'il a au cuer qu'il n'i puet conseil metre. Et je ne le blasme mie, car je sai assés de ses grans painnes ; et je puis assés atendre, Dieu merci ! Car cis chastiaus ne crient siege, mais que nous aiions a mengier ; mais moult ai perdu de mes homes. Et pour ce que je n'avoie chaiens gaires de chevaliers, si i vinrent a moi li bourgois de ceste vile, ore a .III. ans, et me disent que trop demouroit ma fille a marier. Et je lor dis que je n'en veoie le lieu. Et il me disent que se je ne me maintenoie a lor conseil, il me guerpiroient la vile et iroient en autres terres, que trop avoient sousfert ceste malaventure. Et je lor dis que si feroie je, mais que ce ne fust contre m'onour ; et il me disent que il me donroient bon conseil et loial et sans honte, mais que je lor juraisse a tenir ce qu'il diroient. Et je lor jurai. Et il me disent que jamais chevaliers n'entrast [*b*] en cest chastel qui ne jeüst une nuit en ma maison et

nuit chez moi et de demeurer le lendemain jusqu'à midi dans la ville pour la défendre ; en outre, le jour où il devrait s'en aller, il devrait jurer sur les reliques que désormais il serait toujours l'ennemi de ceux qui feraient la guerre au château de l'Étroite Marche, à moins qu'il ne soit précisément le vassal de celui qui l'attaquerait ; et il ne pourrait jamais quitter le château sans prêter ce serment. — Certes, fit Hector, c'est là une mauvaise coutume, car les étrangers, qui n'ont aucun tort dans l'affaire, ne devraient pas payer pour la guerre d'autrui.

735. — Ma foi, seigneur, ils agirent de la sorte parce que nous ne pouvions obtenir de secours du roi Arthur, qui était mon seigneur lige : ils dirent en effet qu'il pourrait passer par ici un chevalier par l'intermédiaire duquel le roi Arthur viendrait au secours du château, après en avoir entendu rapporter les grands malheurs subis dans le passé et aujourd'hui même — c'est en effet dans toute la Bretagne le château le plus fréquenté. Ils m'assurèrent en outre que je pourrais par ce moyen marier ma fille à quelque bon chevalier que sa route conduirait par ici, et qu'ainsi la forteresse ne demeurerait pas sans héritier. Et il n'y a pas huit jours que le roi Arthur a perdu ici deux chevaliers de sa maison : je le regrette vivement, et je suis désolé pour lui de ce qu'on ait établi une telle coutume ; mais j'ai juré, et il me faut tenir mon serment. » Lorsque Hector entendit parler des deux chevaliers du roi qui avaient été faits prisonniers, il demanda au seigneur de

---

demourast l'endemain jusques a miedi en l'aïde de la vile ; et le jour qu'il s'en devroit aler, ains qu'il eüst ses armes, li couvenroit jurer sor sains que a tous jours seroit nuisans et anemis a tous cieus qui guerroieroient le chastel de l'Estroite Marche[b], s'il n'estoit hom a celui qui le guerroieroit : ne ja fors de cest chastel n'istroit, se par tel sairement non. — Certes, dist Hectors, ci a male coustume, car li estrange ne deüssent mie comperer la guerre d'autrui, qui riens n'i ont mesfait.

735. — Par foi, sire, il le fisent pour ce que nous ne peüsmes avoir secours del roi Artu, qui mes sires liges estoit : si disent qu'il i porroient tel venir chaiens par coi li rois secourroit le chastel, pour ce qu'il orroit les grans maus qui en viennent et qui avenu en sont, car c'est li chastiaus de toute Bertaingne qui est tous jours en greignour trespas. Et me disent que par ce porroie je ma fille marier en aucun bon chevalier que ses chemins aporteroit chaiens, et ensi ne demouerroit il mie sans oir. Et encore n' i a il pas .VIII. jours que li rois Artus i a perdu .II. des chevaliers de sa maison[a] : ce poise moi et dolans en sui pour lui, quant onques tel coustume i fu mise ; mais je le jurai : si me couvient tenir le sairement. » Quant Hectors ot des chevaliers le roi que .II. en i a pris, si li demande qui il sont et

qui il s'agissait et comment cela s'était produit. « Je vais vous le dire, répondit l'autre. L'un s'appelle Yvain et l'autre, Sagremor ; ils ont passé la nuit ici. Ils m'ont dit qu'ils étaient à la recherche du meilleur chevalier qui ait jamais porté un écu, mais ne savaient où le chercher, et ne le connaissaient pas ; ils ont ajouté que monseigneur Gauvain s'était aussi lancé dans la même quête. Le lendemain, ils ont prêté serment à grand-peine ; Sagremor affirmait qu'il ne jurerait jamais, dût-il passer en prison le restant de sa vie, et il ne voulait pas céder en dépit des prières de monseigneur Yvain qui lui conseillait fort de le faire, parce que le château et moi-même appartenons au roi Arthur ; rien n'y fit jusqu'à ce qu'il entende les cris de nos ennemis qui étaient de l'autre côté de cette porte. À ce bruit, monseigneur Yvain jura, et Sagremor dit que, puisque les attaquants étaient si près, il jurerait aussi. Il prêta donc serment et je lui fis apporter ses armes. Lorsqu'il fut armé, tous deux vinrent à la porte avec mes chevaliers, et me prièrent instamment de les laisser sortir, car c'étaient des hommes de valeur qui aimaient à combattre. Je ne voulais pas, car je les savais très désireux d'engager la bataille et je craignais qu'ils n'aient le dessous. En effet, ceux du dehors étaient plus nombreux, et très vaillants ; je finis par accepter de les laisser sortir, à condition qu'ils ne dépassent pas un petit ponceau qui se trouve là au bas de cette chaussée, et que chacun d'eux ne joute que contre un seul chevalier : s'il en venait davantage, ils

---

conment il furent pris. « Je le vous dirai, fait il. Li uns a a non Yvains et li autres Saigremors, qu'il jurent chaiens. Et me disent qu'il queroient le meillour chevalier qui onques escu portast, et si ne savoient ou, et si nel connoissoient ; et que mé sires Gavains estoit compains de ceste queste. Et quant ce vint a l'endemain qu'il l'orent juré a grant painne, que Saygremors dist qu'il ne le juerroit ja, pour tant seroit il chaiens em prison tous les jours de sa vie, ne onques n'en vaut riens faire por chose que mé sire Yvains li deïst qui moult li looit a faire, por che que jé et li chastiaux somes au roi Artu ; mais ne valut riens[b] tant qu'il oï nos anemis qui estoient la defors a cele porte. Et mé sires Yvains l'oï, si jura ; et Saygremors dist puis que li guerroiour sont si pres, dont juerroit il. Et il jura, et je li fis aporter ses armes. Et il s'arma et vinrent andoi avoc mes chevaliers a la porte, et me proiierent moult que je les laissaisse fors issir, conme cil qui volentiers font d'armes et prodome sont. Et je ne vols, car je les savoie volentix d'assambler, si cremoie qu'il i perdissent. Et [*c*] cil de fors estoient assés plus et moult chevalerous, tant que je lor dis qu'il ne passaissent un petit poncel qui est la aval au chief de cele chaucie decha, je les laisseroie issir, et que chascun d'als ne jousteroit qu'a un sol chevalier, et se plus en venoient sor aus, il se trairoient chaiens. Et il le me fiancerent, et il s'en issirent fors et sans plus de gent ; et

devraient revenir ici. Ils me le promirent, et sortirent tout seuls ; ils demandèrent aux assaillants deux adversaires à la joute. Marganor leur en envoya deux, dont l'un était, selon moi, le meilleur jouteur du monde et le plus adroit : ils joutèrent tous les quatre, monseigneur Yvain abattit le sien du premier coup ; mais Sagremor brisa quatre lances contre le bon jouteur, et finalement il fut jeté à terre avec son cheval. Je leur fis rappeler à tous deux leur serment, et ils revinrent. Monseigneur Yvain m'assura à cette occasion qu'ils n'avaient jamais vu un aussi bon jouteur, à l'exception du chevalier qu'ils avaient rencontré près d'une fontaine avec un nain qui le battait, et qui avait abattu en présence de monseigneur Gauvain quatre des meilleurs chevaliers qu'on puisse trouver. » En entendant ces mots, Hector rougit de honte, et demanda derechef comment les deux chevaliers avaient été pris. « Ils insistèrent beaucoup, reprit le seigneur, en bons combattants qu'ils étaient, sur le fait que, si je ne leur permettais pas de ressortir, Sagremor perdrait la raison à force d'être enfermé : déjà il voulait se battre contre mes chevaliers. Je leur donnai donc l'autorisation d'y aller, et une lance à chacun ; et ils engagèrent le combat contre tous ceux qui se trouvaient au ponceau. Sagremor abattit le bon jouteur du premier coup, et son cheval par-dessus lui ; et monseigneur Yvain en désarçonna un autre de son côté. Ils mirent alors la main à l'épée, et je vous affirme qu'ils auraient accompli assez d'exploits s'ils s'étaient comportés de manière raisonnable ;

---

demanderent de la .II. chevaliers pour jouster. Et Marganors lor en envoia .II. dont li uns estoit li miudres jousterres del monde que je onques veïsse[c] et li plus adrois ; si jousterent tout .IIII. Et jousta mé sire Yvains a l'un et l'abati tout au premerain cop ; et Saygremors jousta de .IIII. lances au bon jousteour, et en la fin fu Saygremors portés a terre et il et ses chevals. Lors les fis aus .II. semondre de lor fiances : si s'en revinrent. Lors dist mé sire Yvains que onques mais n'avoit veü si apert jousteour fors solement le chevalier qu'il avoient trouvé au nain batant sor une fontainne, qui avoit abatus par devant mon signour Gavain .IIII. des miudres chevaliers c'on seüst ne deüst trouver. » Et quant Hectors l'ot, si en rougi tous de honte ; et toutesvoies li demande conment il avoient esté pris. « Il me tinrent si engrant, fait li sires, conme cil qui moult sont prodome, que se je ne les laissoie issir, que Saygremors isteroit de son sens, pour ce qu'il estoit renclus : si s'en voloit meller a mes chevaliers. Si l'en laissai issir, et baillai a chascun un glaive ; si assamblerent a tous ciaus qui estoient sor le poncel : si abati Saygremors le bon jousteor au premier cop et son cheval sor lui, et mé sire Yvains en avoit un autre abatu. Si misent les mains as espees, et vous di qu'il fisent assés d'armes s'il se fuisent mené par mesure ; mais il

mais ils s'abandonnaient trop, se fiant en leur prouesse, qui était considérable. Pourtant, ils n'y auraient rien perdu sans Sagremor, qui mérite bien son surnom de "démesuré", car il ne se conduisait pas avec la moindre once de raison : jamais de toute ma vie je n'ai vu un chevalier réaliser autant d'exploits que lui sur ce ponceau. En définitive, j'en encourus moi-même un certain dommage : j'envoyai quelques-uns de mes chevaliers le rejoindre, et j'y allai aussi en personne. Mais lorsqu'ils nous virent nous joindre au combat, ceux de l'autre camp chargèrent, et la mêlée commença ; elle se poursuivit jusque sur le pont, si bien qu'à la fin je perdis trois hommes, et ces deux-là furent faits prisonniers. J'ai plus de regrets pour eux que pour les morts, cependant, car pour ces derniers il n'y a plus rien à faire, tandis qu'eux étaient des hommes de grande valeur, et ne sortiront qu'à grand-peine de prison. »

736. Quand Hector eut entendu ces nouvelles, il se mit à pousser de profonds soupirs pour les compagnons du roi. Et pourtant, il ne les connaissait pas, mais il avait mainte fois entendu parler de monseigneur Yvain et de Sagremor, bien qu'il n'ait jamais fait leur connaissance : il s'entremettrait volontiers pour leur venir en aide s'il le pouvait.

737. La conversation se prolongea de la sorte jusqu'à ce que le repas soit prêt ; ils se mirent à table. Le seigneur traita très bien Hector, et quand il fut l'heure d'aller se coucher, ils se couchèrent. Mais Hector ne dormit pas très bien cette nuit-là, car il pensait à la délivrance de monseigneur Yvain et

---

s'abandonnoient trop, car il se fioient en lor grans proueces. Et nonpourquant, ja n'i perdissent riens se ne fust Saygremors, qui bien doit avoir non "desreés", car il ne metoit nule raison en son afaire ; ne onques en toute ma vie ne vi autretant d'armes faire a un sol chevalier com il fist tres desus le poncel, tant que je meïsmes i oi damage, car je i envoiai de mes chevaliers et je meïsmes en issi. Et quant il nous virent aprés aus, si laissierent courre cil de la : si conmencha la mellee jusques sor le poncel, tant que en la fin i perdi je .III. de mes homes, et il i furent pris. Mais plus me poise d'aus que des mors, car il n'i a nul recouvrier ; et cil estoient moult prodome, si en istront a painnes. »

736. Quant Hectors a oïes ces noveles, si conmencha a souspirer moult durement pour les compaingnons le roi. [*d*] Et nonpourquant, il nes connoissoit mie, mais il avoit oï parler maintes fois de mon signour Yvain et de Saygremor, mais il n'avoit onques esté ses acointes : si meteroit volentiers en aus conseil s'il pooit.

737. En tel maniere se devisoient toute jor, tant que li mengiers fu apareilliés ; si s'asisent. Et moult fist li sires de Hector grant feste ; et quant il fu ore d'aler couchier, si se couchierent. Cele nuit ne dormi mie bien Hectors, car il pensa a la delivrance mon signour Yvain et a

de Sagremor : il se demandait si un seul chevalier y suffirait, mais la situation était mauvaise, car il était seul et ses ennemis étaient nombreux et bons chevaliers. Il se leva dès que l'aube pointa. Déjà les cris retentissaient par la ville : les habitants coururent aux armes ; le seigneur s'arma et, en le voyant, Hector réclama aussi les siennes. Le seigneur dit qu'il lui fallait d'abord prêter serment, et Hector répliqua qu'il y était prêt, puisqu'il ne pouvait en être autrement, et qu'il lui tardait fort de se plonger dans la bataille. Le seigneur le conduisit donc à l'église et lui fit entendre la messe, puis il jura. Ses armes lui furent alors préparées, et il s'en revêtit. Ils vinrent ensuite tout droit à la porte qui se trouvait du côté du pont, et on l'ouvrit. À l'entrée du pont il y avait une barbacane fermée, avec des hommes d'armes à l'intérieur pour la garder ; chaque jour ceux du dehors s'avançaient jusque-là, mais ceux de l'intérieur n'osaient pas tenter de sortie, car ils avaient trop peur. Donc, les assiégeants arrivèrent en désordre, comme de jeunes combattants qui cherchaient les uns à faire du butin, les autres à s'illustrer à la joute. Marganor, leur seigneur, qui était un bon chevalier confirmé, chevauchait souvent à l'arrière-garde, sans se joindre aux premiers.

738. Quand Hector les vit si désorganisés, il dit au seigneur : « Nous pouvons bien aller jusqu'au pont, car jusque-là nous n'avons rien à redouter, et nous pouvons plus y gagner qu'y perdre. Regardez, seigneur, quelle sorte de

---

la Saygremor, se uns sels chevaliers i peüst metre conseil[a] ; mais trop i a grant meschief, car il est tous sels et si anemi sont moult et bon chevalier. Au matin se leva si tost com il pot le jour veoir. Si fu ja li cris levés par toute la vile : et cil saillent[b] as armes ; et li sires s'arma et Hectors le voit, si demande ses armes. Et li sires li dist qu'il li couvient avant jurer, et il dist qu'il en est tous pres, des qu'il ne puet autre estre ; et moult li est tart qu'il viengne au poigneïs. Li sires le mainne a la glise et li fait oïr la messe ; lors si jura. Et ses armes li furent apareillies, si s'arma. Et en vinrent tout droit a la porte devers le pont, et ele fu ouverte. Au chief del pont avoit une barbakane fermee, si avoit dedens sergans qui le gardoient ; si venoient tous jours cil de fors jusques a cele barbakane, mais cil dedens n'en osoient issir, car trop se doutoient. Et cil de fors conmencierent a venir tout a desroi conme jouene baceler : et quierent li un le gaaing et li autre le jouster. Et Marganors, li sires d'aus, qui moult estoit bons chevaliers et seürs, chevauchoit moult souvent deriere, car il n'estoit mie avoc les premerains.

738. Quant Hectors les vit venir si a desroi, si dist au signour : « Sire, nous poons bien aler jusques au pont[a], car jusques la ne doutons nule riens, et plus i poons nous gaaingnier que perdre. Esgardés

gens nous avons là : si je m'y connais un tant soit peu, ce ne sont que de pauvres chevaliers, et des jeunes désireux de jouter. Si vous m'en croyez, nous ferons une sortie contre eux. Prenez garde cependant à toutes les conséquences possibles. Combien de chevaliers avez-vous ici ? » Et l'autre de répondre : « Trente-trois, pas un de plus. Sans vous compter, bien sûr. — Seigneur, repartit Hector, nous sommes donc plus que ceux qui s'approchent en désordre. Et quand bien même ils seraient plus nombreux que nous du tiers, ils n'en devraient pas moins tout perdre pour peu que nous ne passions pas ce petit ponceau que voilà, car la chaussée qui y conduit est si étroite qu'ils ne pourront pas venir aisément, et nous avons en outre nos chevaliers et nos hommes d'armes qui nous aideront. » Mais le seigneur déclara qu'il redoutait fort l'entourage de Marganor ; « et, ajouta-t-il, voyez-le là, avec cette grande bannière. — Certes, rétorqua Hector, même s'il était l'homme le plus valeureux du monde, il se pourrait bien qu'il perde avant de recevoir des secours ». Hector argumenta tant et si bien que le seigneur accepta qu'il tente la sortie, à condition de lui promettre loyalement qu'il ne passerait pas outre le ponceau sans son autorisation. « Non, seigneur, affirma Hector, à moins que je n'y sois contraint. — Seulement si vous y êtes forcé contre votre volonté ; mais sachez, répliqua le seigneur, que, si vous y allez de votre plein gré, vous serez parjure. »

739. Hector promit donc selon ces termes. Il s'avança jus-

---

quels gens ce sont ci. Et se je onques soi rien, cist ne sont se povre home non, et baceler desirant de jouster. Se vous m'en creés, nous isterons encontre aus la fors : et si esgardés tout le mescief qui avenir i puet. Quans chevaliers avés vous chaiens ? » Et il respont : « .xxxiii. sans plus. Et vous estes, fait il, par desore. — Sire, fait Hectors, nous somes dont plus que cil qui viennent a desroi. Et s'il estoient le tiers plus de nous, si devroient il avoir le tout perdu par coi nous passissiens cel petit poncel de la ; car la chaucie de cha est si estroite que[b] il n'i venront mie a lor abandon, et nous avons [*e*] nos sergans et nos chevaliers qui nous secourront. » Et li sires dist qu'il doute moult la maisnie Marganor, « et veés le la a cele grant enseigne. — Certes, fait Hectors, s'il estoit li plus prodom del monde, si porroit il bien perdre, ains qu'il eüst secours ». Et tant li dist Hectors que li sires li otroie l'issir fors, par couvent que Hectors li fiancera loiaument qu'il ne passera le petit poncel sans congié. « Non, sire, fait Hectors, se force ne m'i mainne. — Non, sire, fait li sires, force qui soit encontre vostre volenté, mais se vous i aliés par vostre[c] volenté, saciés que vous seriés parjures. »

739. Ensi le fiance Hectors. Et vint jusques a la barbakane, si le fait ouvrir. Et cil de la se conmencent a desreer, car il quidoient que nus n'en osast issir fors. « Sire, fait Hectors, se nous issons encontre

qu'à la barbacane et la fit ouvrir. Ceux du dehors commençaient à se disperser, car ils croyaient que personne n'oserait sortir. « Seigneur, fit Hector, si nous faisons maintenant une sortie, ils s'en retourneront et nous les aurons perdus. Mais dès qu'ils auront passé le ponceau, je fondrai sur eux. Et si certains tombent, ne tardez pas à les faire prisonniers. — Et vous, répondit le seigneur, prenez bien garde de ne pas franchir le ponceau : sachez en effet que, si mon seigneur Arthur lui-même était là en personne et passait outre à mon interdiction, je n'irais pas le secourir. Je l'ai juré, en effet. » Sur ces entrefaites, l'un des assaillants traversa le petit pont et chargea dans leur direction ; un autre accourait à vingt toises, puis encore un troisième. Hector avait reculé derrière la bretèche, et fait monter à cheval ceux des siens qui étaient à pied ; le premier des attaquants arriva à la barbacane. Pendant qu'il s'approchait, Hector s'élança au-delà de la barre de toute la vitesse de son cheval et le visa précisément en plein visage : il le jeta à terre. Puis, continuant sur son élan, il alla frapper le suivant, qu'il renversa également sous son cheval. Mais sa lance se brisa. Il mit alors la main à l'épée et chargea le troisième ; il le rencontra juste à l'entrée du ponceau, et l'autre brisa sa lance sur lui. Hector cependant revint sur lui et lui donna un grand coup d'épée sur le heaume si bien qu'il le fendit complètement : le chevalier serait tombé, s'il ne s'était pas rattrapé au cou de son cheval. Ceux de la barbacane pendant ce temps avaient chargé les deux chevaliers tombés et les avaient faits prisonniers. Puis l'un d'eux alla

---

aus, il s'en retourneront ja : si les avrons perdus. Mais si tost com il passeront le poncel, je lor courrai sus. Et s'il en i chiet nus, si ne soiiés mie lens del retenir. — Et gardés bien, fait li sires, que vous ne passés le poncel, car bien saciés que se mé sires li rois Artus i estoit et il meïsmes ses cors i aloit outre ma desfense, ne le secourroie je mie. Car je l'ai juré. » Atant passe le poncel uns de ciaus de la, et vint poignant a desroi ; aprés revint uns autres a .xx. toises, et aprés celui revint li tiers. Et Hectors s'estoit retrais deriere la bertesche, et fist monter les siens qui a pié estoient ; et li premiers de la vint jusques a la barbakane. Et ensi com il aproce, Hectors laisse courre parmi la bare si tost com li chevals pot aler, si l'avise bien tres devant la goule : si le porte a terre. Et de meïsmes cel poindre fiert l'autre aprés, si qu'il le porte a terre, le cheval sor le cors. Et ses glaives pechoie. Et il met la main a l'espee et si laisse courre au tiers ; si l'encontre tout droit sor le poncel, si pechoie sor Hector son glaive. Et Hectors s'en revint par lui, se li donne grant cop de l'espee sor le hiaume si qu'il le pechoie et fent : et fust cheüs, s'il ne se fust tenus au col de son cheval. Et li chevalier de la barbakane laissent courre as .II. chevaliers qui estoient cheü, si les retiennent a force. Et li uns

frapper celui qui était encore en selle et le désarçonna avec une lance qu'il avait à la main. Les forces leur manquaient, ils furent pris tous les trois. Hector était revenu en arrière pour prendre une lance, mais quand il voulut s'élancer vers le ponceau contre les autres qui chargeaient rapidement, le seigneur prit son cheval par le frein et jura sur son honneur qu'il n'y mettrait pas les pieds. « Nous avons maintenant assez gagné à la joute : quand nous le pourrons, nous l'emporterons autrement. La joute en effet ne vaudrait rien désormais, car Marganor est déjà tout près. Bénie soit l'heure de votre venue ici, et béni soit celui qui vous a appris à manier la lance ! » Ils mirent pied à terre derechef et se réinstallèrent en embuscade à l'entrée de la barbacane, en disant qu'ils les attendraient à cet endroit. Marganor savait que des chevaliers avaient été faits prisonniers, il en était très ennuyé. On lui raconta aussi que l'autre camp comptait le meilleur chevalier qui ait jamais existé, qui les avait abattus tous les trois. Marganor déclara alors que, si ce chevalier désirait jouter, il l'obtiendrait avant de s'en aller, quand bien même il y en aurait dix aussi valeureux que lui.

740. Il fit couvrir toute la chaussée par ses hommes. De son côté, le seigneur du château ordonna aux archers de la barbacane de tirer, et ils s'exécutèrent. Mais lorsqu'il vit les forces nombreuses des attaquants, dont toute la chaussée était déjà recouverte, il fit fermer la barre de la barbacane pour qu'Hector ne sorte pas, car il sentait combien il en avait

---

d'aus hurte a celui qui a cheval estoit, si le porte a terre d'une lance qu'il tenoit. Et lor force faut, si les retiennent tot .III. Et Hectors est retournés pour prendre un glaive, et quant il vaut laissier courre au poncel contre les autres qui venoient moult durement, si l'aert li [f] sires par le frain et jure son sairement qu'il n'i portera les piés. « Et nous avons assés ore gaaingnié a jouster ; et quant nous porrons, si gaaingnerons en autre maniere. Car li jousters ne seroit ore prous, car Marganors est ja moult pres. Et beneoite soit l'ore que vous venistes chaiens, et qui lance vous aprist a manoiier. » Lors resont descendu et resont embuschié en l'entree de la barbakane ; et dist que illoques les atendront. Et Marganors a oïes les nouveles des chevaliers qui sont pris, si en est moult dolans. Et on li conte que de la a le meillour chevalier qui onques fust, que tous .III. les abati. Et Marganors dist que s'il velt jouste, il l'avra ains qu'il s'en voist, s'il estoient .X. autresi bon com il est.

740. Lors couvre la chaucie de ciaus de fors. Et li sires del chastel conmande as archiers de la barbakane qu'il traient, et il si font. Et quant li sires del chastel vit la grant force de ciaus de la, dont toute la chaucie estoit ja couverte, si fait courre la bare de la barbaquane, que Hectors ne s'en issist, que trop le sent a volentieu. Et cil de la ne laissent onques pour les archiers qu'il ne viengnent jusqu'a la barba-

envie. Les assaillants ne renoncèrent pas à s'avancer jusqu'à la barbacane en dépit des archers, car la plupart de leurs chevaux étaient caparaçonnés de fer. Lorsqu'ils furent tout près, ceux de l'intérieur se mirent à leur lancer des pieux tranchants et acérés, et de grosses pierres, mais ils n'osaient pas se découvrir totalement, car il y avait beaucoup d'archers dehors. Quand les assaillants eurent constaté qu'ils ne pouvaient rien faire de plus, ils reculèrent jusqu'au-delà du ponceau. Et Marganor se mit à les envoyer dispersés comme les trois premiers, par petits groupes de deux ou de trois, ou de cinq ou de huit; le seigneur du château défendit aux archers de tirer davantage et fit rouvrir la porte. Hector voulut sortir à nouveau, et le seigneur l'y autorisa, à condition qu'il respecte sa parole concernant le petit pont, ce qu'Hector accepta. Un chevalier d'en face s'élança à la rencontre d'Hector qui en fit autant, et qui le frappa si rudement qu'il transperça son écu, son haubert et son bras gauche, et l'embrocha par-delà le bras jusqu'à la poitrine: le sang jaillit, le chevalier tomba. Et ceux de la barbacane le firent prisonnier. Hector regarda autour de lui et vit un chevalier de l'autre côté du ponceau, qui semblait tout prêt à jouter, mais ne voulait pas franchir le pont: Marganor en effet le lui avait défendu, car il était fort chagrin des chevaliers qu'il avait déjà perdus. Et il pensait que le chevalier ennemi traverserait le ponceau: une fois de l'autre côté, il ne pourrait plus s'en retourner. Lorsque Hector constata cela, il éperonna dans cette direction, car sa lance était encore intacte. Le chevalier qui l'attendait recula peu à peu vers les

---

cane, car le plus de lor chevax estoient covert de fer. Et come il sont venu jusc'a la barbacane[a], si lor lancent cil dedens grans pels trençans et agus, et grosses pierres; mais il ne s'osent mie abandonner del tout, que moult i avoit archiers defors. Et quant cil de fors voient qu'il n'en pueent plus faire, si se traient arriere jusques dela le poncel. Et Marganors les envoie a desroi si com li .III. estoient venu avant, or .VIII., or .V., or .II., or .III.; et lors desfent li sires qu'il ne traient plus. Si refait la porte ouvrir. Et Hectors s'en revaut[b] issir. Et li sires li otroie sor la fiance qu'il avoit fait del petit poncel, et il li otroie. Et uns chevaliers de la laisse courre et il a lui; si le fiert Hectors si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc et le bras senestre, et l'enpaint parmi le bras tout outre en la mamele; et li sans en vole, et cil chiet. Et cil de la barbakane le prendent. Et il regarde, si voit un chevalier outre le poncel qui estoit apareilliés de jouster par samblant, mais il ne voloit le poncel passer, que Marganors li avoit desfendu, que moult avoit grant doel de ses chevaliers qu'il avoit perdu. Et quide que li chevaliers past le poncel, car s'il estoit de la, il ne retourneroit jamais. Et quant Hectors le voit, si broce cele part, car encore estoit ses glaives tous entiers. Et li chevaliers qui l'atendoit se traist [*243a*]

siens qui se tenaient à petite distance ; et le seigneur du château cria à Hector de se souvenir de son serment. Mais Hector était déjà sur le pont, il cria à son tour au seigneur de l'autoriser à aller jusqu'au chevalier ; le seigneur cependant répliqua que s'il passait outre le pont d'un seul pas il aurait manqué à sa parole. En entendant ces mots, Hector fut rempli d'angoisse ; il invita le chevalier à franchir le ponceau, en lui garantissant que personne sauf lui-même ne porterait la main sur lui. Mais l'autre dit qu'il n'en ferait rien : « Venez, vous, de ce côté, et je vous donne toute assurance contre ceux de mon camp, à l'exception de moi-même. » Hector répondit qu'il agirait volontiers ainsi, s'il le pouvait sans commettre de faute. « Dieu me vienne en aide, répliqua le chevalier, ce n'est que de la couardise ! » Hector en fut tout honteux, et il serait passé, s'il n'avait pas su que cela lui serait reproché comme une preuve de déloyauté.

741. Il dit alors : « Seigneur chevalier, attendez-moi, et j'irai demander l'autorisation. » L'autre accepta, « à condition que vous veniez vous-même me rapporter la réponse ». Hector s'en retourna alors et pria le seigneur de le laisser jouter contre ce chevalier ; « et je vous jure sur mon âme que je reviendrai ici après, car il me garantit contre tous les siens sauf lui-même ». Mais le seigneur persistait à dire qu'il n'irait pas avec son autorisation. « Seigneur, reprit alors Hector, je vais donc lui répéter cette réponse, car je le lui ai promis. — Certes, intervint un chevalier, il passera outre, car il en a

---

ariere petit et petit vers sa gent qui estoient un petit loing ; et li sires del chastel li dist qu'il se membrece de sa fiance. Et Hectors estoit ja sor le poncel, si crie au signour qu'il li doigne congié d'aler jusques au chevalier ; et li sires li dist que s'il passe le poncel un tout sol pas, il avra sa foi mentie. Et quant Hectors l'entent, si en est moult angoissous, et dist au chevalier que il viengne outre le poncel, et il l'aseüre de tous homes fors de lui. Et cil dist qu'il n'en fera noient, « mais vous, fait il, venés decha, et je vous asseür de tous ciaus de cha, fors de mon cors solement ». Et Hectors dist que volentiers i alast, s'il peüst sans soi mesfaire. « M'aït Dix, fait li autres, ce n'est se couardise non. » Et Hectors en ot honte ; si passast, s'a desloialté ne li fust tenu.

741. Lors li dist : « Atendés moi, sire chevaliers, et je irai prendre congié. » Et il dist que si fera il, « mais que vous meïsmes le me venés dire ». Lors retourne et proie au signour del chastel que a cel seul chevalier[a] le laist jouster, « et je vous di sor m'ame que sans plus faire m'en revenrai chaiens, car il m'aseüre de tous homes fors de lui ». Et li sires li dist qu'il n'i ira huimais par son congié. « Sire, fait il, dont li vois je dire, car je li ai acreanté. — Certes, fait uns chevaliers, il passera ja outre, car il est trop angoissous. Mais se Marganors

trop envie. Mais si Marganor promet qu'il n'aura garde d'aucun des siens, laissez-le aller, à la condition que, s'il est vainqueur, il reviendra ici. » Le seigneur y consentit et envoya avec lui un chevalier pour parler à Marganor, qui avait entre-temps ourdi une des plus grandes ruses du monde : il avait en effet ordonné que, dès le début de la joute entre les deux chevaliers, quand ses hommes en verraient l'opportunité, ils commenceraient à démolir le pont, sans porter la main sur le chevalier. Et lui enverrait alors quatre-vingts chevaliers qui étaient dissimulés dans un coin pour le prendre quand il ne pourrait plus retourner sur ses pas. Le marais, en effet, était tel que jamais un homme n'en ressortait une fois qu'il y était entré : c'est pour cette raison que Marganor voulait faire détruire le ponceau.

742. Le chevalier arriva donc avec Hector sur le pont, et réclama Marganor, qui s'approcha. Il lui dit que s'il garantissait Hector contre tous, à l'exception du chevalier, la bataille pourrait avoir lieu, s'il le voulait. Et Marganor lui promit qu'aucun des assistants ne porterait la main sur le champion ; le chevalier, qui n'avait pas perçu la ruse, y consentit, puis revint à la barbacane, où tous montèrent à l'étage pour voir la joute.

743. Les deux chevaliers s'éloignèrent alors pour prendre leur élan, puis chargèrent de toute la vitesse de leurs chevaux et se frappèrent de leurs lances, qui étaient particulièrement solides, si rudement que la force de leurs coups les fit tomber tous les deux, sous leurs chevaux. Et celui du dehors était le

---

creante qu'il n'ait garde de tous les siens, si le lessiez aler[b] par couvent que se il en vient au desore, il revendra. » Et li sires li otroie ; si envoie avoc lui un chevalier pour parler a Marganor, qui avoit pourparlé un des greignours baras del monde : car il avoit conmandé que si tost que li doi chevalier jousteroient et si home verroient le point, que il se meïssent au pont depecier, mais que il au chevalier n'adesaissent ; et il envoieroit .IV.XX. chevaliers qui illoc estoient en un recoi[c] pour lui prendre quant il ne porroit ariere passer. Car li marois estoit tel que nus hom n'i entrast qui jamais en issist : pour ce si voloit faire le poncel pechoiier.

742. Lors vint li chevaliers avoc Hector sor le pont et demande Marganor ; et il vient. Et il dist que s'il l'asseüre de tous homes fors del chevalier, il avra la bataille, s'il velt. Et Marganors creante que de tous ciaus qui la sont n'i metera nus main. Et cil, qui del barat ne se prent garde, li otroie ; si s'en revint li chevaliers a la barbakane, et montent tout en haut pour [*b*] veoir la jouste.

743. Lors s'entreslongent li doi chevalier et laissent courre les chevals si tost com il porent, et s'entrefierent des glaives, qui moult furent fort, si durement que a la force des bras et des lances s'entreportent a terre, les chavaus sor les cors. Et cil defors estoit li

meilleur jouteur du monde. Dès qu'ils furent à terre, tous les hommes de Marganor se précipitèrent pour démolir le ponceau, qui était en bois ; Hector se releva plus vite que son compagnon car il était plus agile et son cheval plus robuste. Une fois debout, il remarqua le bruit venant du ponceau que l'on détruisait derrière lui : il sauta en selle, se précipita vers le pont et frappa de son épée ceux qu'il pouvait atteindre de telle sorte qu'il les mit à mal ou les tua : tous s'enfuirent, n'osant le toucher en raison du serment de leur seigneur. Le ponceau resta là, à moitié disloqué ; pourtant, ils l'avaient bien abîmé et en avaient enlevé je ne sais combien de planches. Marganor s'élança dans cette direction, sans même coiffer son heaume, et dit à Hector qu'il lui avait causé un grand tort en tuant ses gens. « Au contraire, rétorqua Hector, c'est vous qui avez tort, et qui commettez un acte déloyal en voulant me faire prendre par vos hommes. — Aucun d'entre eux n'a porté la main sur vous, et ils ne vous ont pas causé de dommage en détruisant le pont, car il n'est pas à vous, mais appartient à nos ennemis.

744. — Beau seigneur, fit Hector, laissez-moi ma bataille, et je serai prêt à vous faire droit de tout ce que vous saurez me demander. — Volontiers, répondit Marganor, si vous êtes vraiment prêt à le faire. » Et Hector le lui promit à la condition que personne parmi les hommes de Marganor ne lui ferait rien, ni à lui ni au seigneur du château, et que, s'il conquérait son adversaire, il l'emmènerait au château sans

---

miudres jousterres del monde. A ce qu'il furent cheü, si coururent tout li[a] home Marganor le poncel depecier, qui de fust estoit ; et Hectors se releva plus tost que ses compains, car il estoit plus vistes et ses chevaus plus fors. Et quant il fu relevés, si oï la noise au poncel depechier deriere lui ; si saut el cheval et vient au poncel et fiert si de l'espee ciaus qu'il ataint, qu'il les ocist et mehaingne : et il s'en fuient tout, car il ne l'osoient touchier pour le creant de lor signour. Si remaint li ponciaus tous estraiiers ; et nonpourquant, il l'ont empirié je ne sai de quantes plances qui en estoient ostees. Et Marganors i vint poignant tout sans hiaume, et dist a Hector qu'il li a fait tort qui ses gens a ocis : « Mais vous, fait Hectors, faites mal et desloiauté qui a vos gens me volés faire retenir. — Ja n'a nus d'als, fait il, a vous mise main, ne tort ne vous ont il mie fait s'il depeçoient le pont, car il n'est pas vostres, ains est a nos anemis.

744. — Biaus sire, fait Hectors, laissiés moi ma bataille, et de quan que vous me saverés demander, je sui pres de droit faire. — Volentiers, fait Marganors, se vous me volés faire droit de quanques je vous demanderai. » Et Hectors li otroie par couvent que nul de ses gens ne li feront riens, ne a lui ne au signour del chastel, et s'il conquiert le chevalier, il l'en menra el chastel sans contredit. Et Mar-

que personne y fasse obstacle. Et Marganor, bien convaincu que son chevalier allait l'emporter, lui en fit le serment. Hector et le chevalier revinrent alors à leur joute : Hector le jeta à terre rudement du haut de son bon cheval. Hector, qui en avait reconnu la valeur, le prit par les rênes, lui fit franchir le pont et lui frappa la croupe de sa lance qui était encore intacte : le cheval s'enfuit le long de la chaussée, et ceux de l'intérieur s'en emparèrent. Le chevalier de son côté était très grièvement blessé, car il était tombé deux fois. Il se relevait pourtant de son mieux, quand Hector revint vers lui ; il avait laissé tomber sa lance, il le saisit par le heaume de la main droite, et l'attira si violemment vers lui qu'il arracha tous les lacets, si bien qu'il s'en fallut de peu que le chevalier n'ait toutes les dents cassées ; mais son nez fut tout écorché, et il commença à saigner abondamment. Hector serait volontiers descendu de cheval pour achever sa conquête, mais il redoutait fort une trahison : il resta donc en selle, mais jeta le heaume au loin de toute sa force et mit la main à l'épée. Il en frappa son adversaire de deux coups de plat, si bien qu'il le fit tomber à nouveau, tout en sang comme s'il était blessé à mort. Hector, tournant le dos au ponceau, dit au chevalier que, s'il ne s'avouait pas vaincu, il lui couperait la tête. Mais l'autre, évanoui, ne pouvait prononcer un mot.

745. Alors, Hector mit pied à terre, lui abattit sa ventaille sur les épaules et fit mine de vouloir lui trancher la tête.

---

ganors le fiance, com cil qui bien quide que ses chevaliers le conquiere. Lors reviennent as joustes entre lui et le chevalier : si le porte Hectors a terre moult durement del cheval, qui moult ert bons. Et Hectors l'avoit bien conneü, si le prent par les resnes et le mist outre le pont et le feri sor la crupe de son glaive, qui encore estoit tous entiers ; et il s'en fuit toute la chaucie : si le prendent cil dedens. Et li chevaliers estoit moult bleciés, car .II. fois estoit cheüs ; si se relevoit au mix qu'il pooit. Et Hectors s'en revint par lui et ot laissié chaoir le glaive, si l'aert par le hialme a la destre main ; si le sache si durement a lui qu'il li ront tous les las, si que a poi qu'il n'a tous les dens brisiés en [*c*] la goule ; et ot le nés tout escorcié, si saine moult durement. Et Hectors descendist moult volentiers pour lui conquerre, mais il se crient tousdis de traïson : si ne descendi mie, ains jete le hiaume tant com il le pot jeter et met la main a l'espee : et l'en feri .II. cops del plat, si qu'il le rabat. Et il sainne si durement com s'il fust navrés a mort. Et Hectors tourne le dos vers le poncel et dist que s'il ne se rent pour outré, il li copera la teste. Et cil est em pasmisons, si ne pot mot dire.

745. Lors descent Hectors a terre tant[a] qu'il li abat la ventaille sor les espaulles, et fait samblant qu'il li volle coper la teste. Et

Marganor, toujours sans heaume, arriva au galop : il ne voulait pas venir armé, de crainte qu'on ne le soupçonne de trahison ; et il dit qu'Hector en avait assez fait. Mais celui-ci n'avait pas voulu l'attendre à pied : il avait sauté en selle, l'épée à la main, et Marganor lui cria de ne pas tuer le chevalier. Le vainqueur répliqua qu'il le ferait pourtant, à moins que l'autre ne s'avoue vaincu. Marganor affirma qu'il ferait en sorte d'obtenir cet aveu. Cependant, le chevalier revint de pâmoison et se releva en hâte pendant cet échange ; il mit la main à son épée très énergiquement, protégea sa tête avec son écu, et se prépara à attaquer aussi bien qu'à se défendre. « Comment ! s'exclama Hector. Voulez-vous donc encore vous battre ? » Et l'autre d'affirmer que oui, car il était encore en pleine forme. « Vous ne le combattrez plus, intervint Marganor, car vous êtes son prisonnier : sinon, je lui causerais du tort, car je lui ai promis que je vous contraindrais à vous constituer prisonnier. — Prisonnier ? fit le chevalier. Au nom de Dieu, je ne serai pas son prisonnier, tant que je pourrai me défendre ! — Si, insista Marganor, car je le lui ai garanti. — Puisque vous le voulez, concéda le chevalier, ce n'est pas honteux de ma part de me conformer à votre volonté, car vous êtes mon seigneur lige. »

746. Il s'avança et tendit son épée à Hector, qui voulait déjà l'emmener devant lui au château. Marganor lui demanda alors de ne pas lui faire défaut aux termes de leur accord, et Hector déclara qu'il n'en ferait rien, et était tout près de se justifier si son interlocuteur avait quelque chose à lui repro-

---

Marganors i est venus poignant tout sans le hiaume, car il n'i voloit mie venir armés, que on n'i pensast traïson : et dist que assés en avoit fait. Mais Hector ne le volt atendre a pié, ains saut el cheval, l'espee traite ; et Marganors li crie qu'il n'ocie pas le chevalier. Et il dist que si fera, ou il se tenra pour outré. Et il dist qu'il li fera tenir. Lors vint li chevaliers de pasmisons et saut sus la ou Marganors parloit a Hector, et met la main a l'espee trop vigherousement, et covre sa teste de son escu et s'apareille d'asaillir et de desfendre. « Conment ! fait Hectors, si vous volés encore combatre ? » Et cil dist voire, car encore est il tous fors. « A lui, fait Marganors, ne vous combaterés vous plus, car vous estes ses prisons, ou se ce non je li feroie tort : car je li creantai que je vous feroie tenir prison. — Prison ? fait cil. En non Dieu ! ses prisons n'iere je ja, tant que je me puisse desfendre ! — Si serés, fait Marganor, car je li ai plevi. — Puis que vous le volés, fait li chevaliers, il ne m'est pas honte de vostre volenté otroiier, car vous estes mes sires liges. »

746. Lors vint avant et tent a Hector s'espee ; et il l'en mainne devant lui el chastel. Et Marganors li dist qu'il ne li faille mie de droit, et il dist que non fera il, car il est tous pres, s'il le velt, de riens

cher. Alors celui-ci l'accusa d'avoir blessé ses hommes pendant une trêve, alors qu'il lui avait garanti qu'il ne s'en prendrait qu'au chevalier. Mais Hector protesta qu'il ne lui avait jamais rien promis de tel, et que d'ailleurs, même s'il l'avait fait, il ne lui aurait cependant causé aucun tort, car c'étaient eux qui se comportaient déloyalement vis-à-vis de lui : « Je ne crois pas toutefois, continua Hector, qu'ils l'aient fait sur votre ordre, car je vous considère comme un chevalier loyal : en effet, vous avez forcé mon adversaire à respecter l'accord que vous aviez passé avec moi. » Marganor, néanmoins, continua à exiger qu'Hector se constitue prisonnier en se reconnaissant coupable, ou se défende de s'être mal comporté ; il l'accusait d'avoir manqué à sa parole, le taxait de déloyauté et était tout prêt à le prouver en combat singulier. Hector rétorqua qu'il n'y avait pas de cour au monde devant laquelle il n'ose se défendre de ces accusations. D'autre part, le seigneur de l'Étroite Marche déclara que, s'il l'en croyait, jamais Hector ne combattrait dans ces circonstances, car Marganor avait la force pour lui. « Et n'ayez crainte, ajouta-t-il, car il n'y a pas de cour au monde où nous ne soyons tout prêts à témoigner que vous n'avez commis aucune faute ; et s'il veut vous accuser, qu'il le fasse devant la cour du roi Arthur. » Mais Marganor riposta en disant que, s'il ne s'en défendait pas sur place, il n'y avait aucune cour au monde devant laquelle on ne pourrait l'accuser de mensonge et de déloyauté, et qu'il en aurait d'autant plus de honte. « Que jamais Dieu ne lui vienne en aide, rétorqua

---

ocoisonner. Et cil li met sus qu'il li a navrees ses gens en droites trives, car il li avoit creanté qu'il n'avroit fors de lui garde. Et Hectors dist qu'il ne li creanta onques ; et s'il li eüst creanté, ne li eüst il mie fait tort, quar il se demenoient desloiaument vers lui : « mais je ne quit mie, fait Hectors, qu'il le fesissent par vous, car se Dix m'aït, je vous tieng a loial chevalier, pour ce que vous avés fait tenir au chevalier la couvenance que vous m'eüstes en [*d*] couvens ». Et toutesvoies dist Marganors qu'il s'en[a] viengne en sa prison conme encheüs[b], ou il s'en desfende qu'il ne l'ait mauvaisement fait ; et l'apele toutesvoies de foi mentie et de desloiauté, et pres est qu'il le moustre contre son cors. Et Hectors dist qu'il n'est cours el monde ou il ne s'en osast bien desfendre. Et li sires de l'Estroite Marce dist que s'il l'en croit, il ne s'en desfendra ja illoc, car la force estoit a Marganor. « Et n'aiiés garde, fait il a Hector, car il n'est court el monde que nous ne tesmoignissions[c] que vous n'i aiiés de rien mespris, et s'il vous en velt apeler, si vous en apelece en la court le roi Artu. » Et Marganors dist s'il ne s'en desfent ci, il n'est court el monde ou il ne l'en dut apeler de fauseté et de desloiauté ; lors avera plus de honte. Et Hectors dist que ja Dix ne li aït quant il en autre

Hector, s'il se rendait dans une autre cour pour l'accuser de trahison, car il était tout prêt à s'en défendre ici même. — Si vous voulez m'en croire, reprit le seigneur de l'Étroite Marche, vous n'agirez pas ainsi, car vous avez assez combattu pour aujourd'hui. Préparez-vous plutôt tous les deux pour vous rencontrer demain, puisque vous voulez régler la question en combat singulier. — Non, répliqua Hector. Il n'exigera rien que je ne m'y conforme, et d'ailleurs je n'ai pas assez combattu pour m'en ressentir sérieusement.

747. — Certes, persista le seigneur, je redoute fort une trahison, et ce serait grand dommage qu'il vous mette en prison. Or, je vous dis que, si vous engagez le combat là-dehors, il pourra vous surprendre avec ses hommes. — Voyons, seigneur! s'indigna Hector. Il ne ferait pas une chose pareille! — N'avez-vous donc pas vu la manière dont il a fait démolir le pont pour vous retenir? C'est pour cela que je crains une autre ruse: nous ne pourrions pas vous secourir, car il a des forces trop nombreuses. Mais je vais vous indiquer une méthode pour combattre différemment, de manière à n'avoir garde de lui. C'est pourtant un des meilleurs chevaliers du monde, et l'un de ceux qui ont accompli le plus d'exploits. Mais s'il ordonne à tous ses hommes de se désarmer, et s'il vous jure qu'aucun d'entre eux n'interviendra pour lui porter secours ni pour vous gêner, combattez ensuite sur cette chaussée, entre la porte que voilà et le ponceau. Et que l'on démolisse entièrement le pont, une fois qu'il sera passé de l'autre côté, de sorte que

---

court l'en ira apeler, car il est pres qu'il s'en desfende ci. « Se vous m'en creés, fait li sires de l'Estroite Marce, vous ne le ferés mie ensi, car vous avés hui fait assés d'armes. Mais demain soit apareilliés de la bataille et vous ausi, puis que par bataille vous en volés desfendre. — Non ferai, fait Hectors. Il n'en devisera ja riens que je nel face, ne je n'ai riens fait d'armes qui me griet.

747. — Certes, fait li sires, je me criem moult de traïson, et il seroit moult grans damages, s'il vous avoit em prison. Et si vous di que se vous vous combatés la fors, il vous porra de ses gens sousprendre. — Ostés! sire, fait Hectors, il ne le feroit[a] mie. — Dont ne veïstes vous, fait il, qu'il fist depecier le pont pour vous retenir? Et pour ce ai je paour de autre engien: car de nous ne porriés vous avoir secours, car il a grant gent. Mais je vous enseignerai a combatre en autre maniere, si que vous n'avrés ja garde de lui; et si est il uns des miudres chevaliers del monde et qui plus a fait d'armes. Mais s'il fait toute sa gent desarmer et il vous fiant que ja nus ne s'en mouvera pour lui secorre ne pour encombrer a vous, et puis vous combatés en cele chaucie entre cele porte et cel poncel. Et quant il sera de cha, si soit le ponciaus tous depeciés, que nus n'i puist passer tant

personne ne puisse traverser avant que l'un de vous deux ne soit vaincu : de cette manière, le combat pourrait avoir lieu, mais autrement je ne vous le conseille pas, si vous voulez y renoncer pour moi. » Hector déclara qu'il en irait ainsi, si Marganor osait l'accepter[1]. Il revint donc au ponceau et expliqua les termes de la proposition à leur ennemi ; et celui-ci demanda comment il serait assuré contre le seigneur de l'Étroite Marche et ses gens. Hector affirma qu'il le leur ferait promettre et jurer. Alors Marganor, qui désirait fort la bataille, accepta.

748. Lui et Hector s'engagèrent donc sur le ponceau, et il défendit à ses hommes, s'ils tenaient à leur honneur, de bouger avant que le combat entre eux deux soit terminé : il le fit jurer en ces termes à son connétable, qui était son homme lige, et à tous les autres qui étaient également ses vassaux. Puis il laça son heaume et s'avança vers la bretèche où se trouvait le seigneur du château. Hector fit alors promettre au seigneur et à ses gens que leur adversaire n'aurait rien à craindre d'eux, si ses hommes ne bougeaient pas les premiers ; et tous les chevaliers prêtèrent ce serment. Sur la prière d'Hector, on démolit le ponceau ; le marécage était si profond que quiconque qui y entrait n'en ressortait plus jamais. Dès que le pont fut abattu, Marganor descendit de ce qui en restait, et Hector de la bretèche : ils s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux et se frappèrent sur leurs écus ; la lance de Marganor se brisa. Mais Hector le heurta si rudement

---

que li uns de vous soit outrés : ensi porroit estre la bataille, mais autrement ne le loé je mie, se vous le volés pour moi laissier. » Et Hectors dist que ensi sera il, se il l'ose ensi faire. Lors vint ariere au poncel et devise Marganor les couvenences ; et il devise conment il seroit seürs [*e*] del signour de l'Estroite Marce et de ses gens. Et Hectors dist qu'il li fera jurer et fianchier. Et Marganors l'otroie, qui moult desire la bataille.

748. Atant en vint entre lui et Hector sor le poncel. Et il dist a ses gens que si chier que il aient lor honour, que nus ne se mueve devant que la bataille soit d'aus .II. finee : ensi le fait fiancier a son connestable, qui estoit ses hom liges, et a tous les autres qui si home estoient. Et puis lache son hiaume et vint a la bertesche la ou li sires del chastel estoit. Et Hectors fait fiancier au signour et a ses gens qu'il n'a garde, se avant ne se mouvent les soies gens ; et ausi le fiancent tout li chevalier. Par la proiiere Hector ont cil le poncel depechié ; et li marois estoit si grans que nus qui i entrast n'en issist jamais. Et si tost conme li ponciaus fu depeciés, vint Marganors jus del poncel et Hectors de la bretesche : si s'entreviennent si tost conme li cheval porent courre et s'entrefierent sor les escus, si pechoie Marganors son glaive. Et Hectors fiert lui si durement qu'il

qu'il le fit s'incliner sur l'arçon de sa selle, et l'embrocha de telle sorte qu'il le fit voler à terre avec son cheval, en tas : et dans cette chute, il brisa également sa lance. Mais Hector arrivait à si grande allure qu'il ne put s'arrêter ; et son adversaire gisait en travers de la chaussée, qui n'était guère large. Le cheval se prit les quatre sabots dans le corps et fit un vol plané au-dessus de lui, avec Hector toujours en selle. Ils ne demeurèrent pas longtemps dans cette situation toutefois, car le destrier était une excellente monture, très solide, qui ne tarda pas à se redresser avec son maître. Hector mit alors la main à l'épée et acheva son élan jusqu'aux bretèches ; puis il revint sur le lieu du combat, l'épée à la main, et vit que Marganor s'était relevé, et que son cheval s'enfuyait aussi vite qu'il pouvait sur la chaussée en direction de l'ancien ponceau ; il sauta par-dessus le marécage et ses antérieurs atteignirent la terre ferme, mais les deux jambes arrière s'enfoncèrent dans le marais, et il aurait été perdu sans les gens de Marganor qui le tirèrent de là.

749. Lorsque Hector vit son adversaire à pied, il ne voulut pas l'assaillir à cheval, car il craignait qu'il ne lui tuât son destrier ; il mit pied à terre et le donna à garder à deux hommes d'armes sortis de la bretèche, puis il ôta son écu de son cou. Marganor le vit venir dans cet appareil, et il fit de même. Il se disait qu'il n'avait jamais vu de meilleur jouteur que celui-là, mais il ne le croyait pas capable de le vaincre à l'épée, car il pensait être un des meilleurs chevaliers du

---

le ploie sor l'arçon deriere, et l'empaint si qu'il le fait voler en un mont lui et le cheval ; et au parcheoir brise li glaives. Et Hectors vint si durement qu'il ne se pot detenir ; et cil gisoit au travers de la chaucie qui gaires n'estoit lee, si que Hectors s'en vait par desor lui. Et li chevaus s'achope de tous les .IIII. piés, si vole outre et Hectors desus. Mais gaires ne demorerent illoc, car li chevaus estoit de moult grant force et de moult grant bonté, si resaut sus atout son signour. Lors met Hectors la main a l'espee et fait son poindre jusqu'as bretesches ; et revint ariere l'espee en la main, et voit que Marganors fu relevés et que ses chevaus s'en fuit la chaucie del poncel de si grant aleüre com il puet, et saut outre de .II. piés devant, mais li doi pié deriere furent el marois, si fust perdus se les gens Marganor ne fuissent, qui le traisent fors.

749. Quant Hectors vit Marganor a pié, si nel volt a cheval requerre, qu'il crient qu'il ne li ocie son destrier ; si descent et le baille a .II. sergans de la bretesche et oste l'escu de son col. Et Marganor le voit ensi venir, si fait autretel. Et dist a soi meïsmes que jousteour ne vit il onques meillour de cestui[a], mais il ne quide mie que il le puisse conquerre a l'espee, car il quide estre uns des miudres chevaliers del monde : et sans faille il estoit de grant [f] prouece. Atant sont venu a la mellee, si jetent souvent li uns a l'autre. Et Mar-

monde dans ce domaine : et de fait, il était d'une grande prouesse. La mêlée s'engagea, ils s'assaillirent l'un l'autre à maintes reprises. Marganor s'y connaissait en escrime, il ne se hâtait pas de frapper avant de savoir où placer son coup. Quant à Hector, il frappait avec ardeur, sans interruption, en homme dont la vigueur lui interdit d'imaginer qu'il pourrait jamais être fatigué ou conquis, si bien qu'il fracassa et taillada l'écu de son adversaire jusqu'à ce qu'il n'en reste presque rien. En effet, l'épée que portait Hector était une très bonne lame ; ses armes à lui n'étaient guère abîmées, si ce n'est qu'il avait reçu à l'épaule droite une blessure fort douloureuse, qui saignait abondamment. Il faisait chaud, et son bras commença à faiblir : il ne frappait plus aussi énergiquement qu'auparavant.

750. Lorsque Marganor s'en rendit compte, il en fut très satisfait, car il était, lui, encore assez frais : il redoubla ses assauts et le pressa hardiment. Mais Hector se protégeait bien, car son écu était à peu près intact, et Marganor avait bien du mal à l'atteindre ailleurs que sur cet écu. Il se comporta de la sorte jusqu'à ce que midi soit passé[1]. Alors Hector, qui avait repris haleine, récupéra des forces nouvelles et éprouva une grande honte d'avoir si longtemps enduré les coups sans accomplir aucune prouesse. Il se rua à nouveau sur Marganor avec vigueur, le blessant grièvement et lui faisant beaucoup de mal : ce fut au tour de Marganor de se contenter d'encaisser, car il avait perdu beaucoup de sang. Et il lui semblait qu'Hector était plus fort qu'au début, ce dont il était fort chagrin dans son cœur ; il aurait donné

---

ganors savoit moult d'escremie, si ne se hastoit mie de jeter s'il ne vit moult bien son cop ou emploiier. Et Hectors jetoit souvent et menu conme cil qui ne sentoit mie en sa vertu qu'il peüst jamais estre lassés ne conquis, tant qu'il li cope si l'escu et detrenche que moult en a petit remés : car l'espee que Hectors portoit estoit de moult grant bonté ; ne les armes Hector n'estoient gaires empiries, ne mais[b] que sor la destre espaulle avoit un cop qui moult li greva, si sainoit moult durement. Et il faisoit chaut, se li afeblist li bras : si ne feroit mie si grans cops com il avoit fait devant.

750. Quant Marganors le voit, si en est moult liés, car il estoit auques frés ; se li courut sus et moult le haste. Et Hectors se couvre moult bien, car ses escus estoit auques entiers, si que a grant painnes le fiert Marganors, se sor l'escu non. Ensi se contint tant que miedis fu passés. Lors ot Hectors s'alainne reprise, si recouvre force et vertu et ot moult grant honte de ce que tant s'estoit sousfers sans gaires de prouece faire. Si recourt sus a Marganor moult vigherousement, si le blece moult et empire : si ne fait gaires Marganors se sousfrir non, que moult a perdu del sanc. Et li samble que Hectors soit plus fors qu'il ne fu au conmencement, si l'em poise moult en son cuer et voldroit

beaucoup pour ne pas avoir livré la bataille ; son état empirait, et il s'écria : « Seigneur chevalier, vous êtes un excellent combattant, et je vous estime fort. Notre bataille a commencé pour rien, et ce serait grand dommage si l'un de nous deux y trouvait la mort. Et je ne vous inflige aucune honte en vous en tenant quitte : je vous l'abandonne, car je préférerais avoir perdu plusieurs de mes hommes que de vous avoir tué au combat. Et je saurais volontiers votre nom. » Mais Hector répliqua qu'il ne renoncerait pas à la bataille, si son adversaire ne s'avouait pas vaincu : « Car autrement je serais déshonoré. — Certes, fit Marganor, je ne m'avouerai jamais vaincu, s'il plaît à Dieu. Et puisque vous avez refusé l'honneur que je vous faisais, je ne chercherai pas d'autre issue que la bataille, et que celui à qui Dieu en donnera l'honneur le prenne ! »

751. Ils s'élancèrent à nouveau l'un contre l'autre : le combat dura longtemps, tant et si bien qu'Hector en fut tout honteux : car il croyait avoir plus à faire dans sa quête qu'il n'en avait accompli jusque-là, et il lui semblait qu'il l'achèverait bien mal. Il assaillit donc Marganor avec une fougue renouvelée, faisant pleuvoir une pluie de coups d'épée là où il le voyait le plus atteint, et lui infligeant de nombreuses blessures. Marganor esquivait les coups et se protégeait à l'aide de ce qu'il lui restait d'écu, mais Hector le menait à son gré ; il frappa si fort sur son heaume qu'il l'étourdit et le fit tomber à genoux. Il se saisit du heaume de son adversaire, pensant l'étendre à terre en le lui arrachant ; le heaume

---

avoir doné grant[a] chose par couvent qu'il n'eüst onques la bataille emprise ; et moult empiroit ja, si dist : « Sire chevaliers, vous estes moult bons chevaliers, et moult vous prois. Et la bataille de nous .II. est conmencie pour noient ; et grans damages seroit se li uns de nous moroit. Et je ne vous en fas nule honte, se je vous en quit : je le vous lais, car je amaisse mix avoir perdu de ma gent que je vous eüsse mort de la bataille. Et moult savroie volentiers vostre non. » Et Hectors respont que la bataille ne laira il pas, s'il ne se tient pour outré, « car autrement i avroie je honte. — Certes, dist Marganors, pour outré ne me tenrai je ja, se Dix plaist. Et puis que vous avés refusé l'onour que je vous en faisoie, je m'en irai par la bataille, et qui Dix en donra l'onour, si le prenge ».

751. Lors s'entrecoururent sus : si dura la bataille moult longement, tant que Hectors en ot honte ; car moult quidoit plus avoir a faire[a] en sa queste que il n'avoit fait : se li est avis que mauvaisement le parfera. Lors li court sus moult [*244a*] vistement et fiert[b] de l'espee grans cops la ou il le voit plus empirié, si le bleche moult. Et cil guencist as cops et se couvre de tant d'escu com il a, et Hectors le mainne la ou il velt ; si le fiert si sor le hiaume qu'il l'estonne et le fait venir as

lui resta dans la main et il le jeta de toute sa force dans le marais. Puis il lui conseilla de s'avouer vaincu, puisque désormais il pensait bien ne plus avoir de difficultés à l'emporter, car Marganor ne saurait se défendre. Mais ce dernier répéta qu'il ne s'avouerait jamais vaincu par lui, « car je suis plus fort maintenant que je ne l'étais depuis quelque temps, et mon heaume ne faisait que me gêner, tellement j'avais chaud ».

752. À ces mots, Hector se jeta sur lui, et se mit à le mener à son gré de droite et de gauche en ferraillant et en le pressant de coups ; l'autre ne faisait qu'esquiver, car il craignait pour sa tête qui n'avait pas de heaume ; il recula tant qu'il parvint au trou où s'était dressé le ponceau, si bien qu'il faillit y tomber. Hector, voyant cela, s'écria : « Ah ! Marganor ! Tu vas tomber dans le marais ! » Et il fit un bond en arrière. Marganor se rendit alors compte que, si son ennemi l'avait poursuivi un peu plus loin, il aurait été perdu. Hector se plaça alors du côté du ponceau et mit Marganor entre lui et la barbacane : puis il l'invita à nouveau à s'avouer vaincu. Mais l'autre affirma qu'il aimerait mieux être mort. « Au nom de Dieu ! s'exclama Hector. Cela ne tardera pas ! » Il l'assaillit derechef et le pourchassa à son gré sans qu'il sache où il allait. Ce fut Hector qui remarqua soudain qu'il était au bord de la chaussée et qu'il s'en fallait de peu qu'il ne tombe dans le marécage. Le jeune chevalier s'écria alors : « Marganor ! Marganor ! Tu vas mourir ! » Marganor regarda autour de lui et réalisa qu'il avait failli tomber dans le marais : il en conçut

---

jenous. Et Hectors l'aiert au hiaume, si le quide sachier a terre ; et li hiaumes li remaint en la main et il le jete ausi loing com il pot el marois. Puis li a dit qu'il se tiengne pour outré, car ore quide il bien avoir le meillour de lui conquerre, ja si ne se savra desfendre. Et cil dist que ja pour lui ne se renra a outré, « car je sui plus fors que je ne fui mais piecha, ne mes hiaumes ne me faisoit se nuire non, car trop ai grant chaut ».

752. Quant Hectors l'entent, se li court sus et le mainne tant ferant et maillant ; et cil guencist toutesvoies, car paour a de sa teste qui estoit sans hiaume, et recule tant qu'il vint a la faute del poncel, si que a poi qu'il ne chaï ens. Quant Hectors le voit, se li crie : « Ha ! Marganor ! tu charras ja el marois ! » Lors saut ariere. Et Marganors vit que s'il l'eüst plus chacié, il fust perdus. Lors s'en tourne Hectors devers[a] le poncel, si le met entre lui et le barbacane : si li dist qu'il se tiengne pour outré. Et cil dist qu'il voldroit mix estre mors. « En non Dieu ! fait Hectors. Dont i morrés vous ! » Lors li court sus, si le chace tant qu'il ne set ou il vait. Et Hectors se regarde et voit qu'il est sor le bort de la chaucie, et pour un poi qu'il ne chiet ens ; et Hectors li crie : « Marganor, Marganor ! tu seras ja mors ! » Et cil se regarde, si voit que pour un poi qu'il n'est cheüs el marois : si proise

beaucoup d'estime pour Hector qui lui avait sauvé la vie à deux reprises, et se dit qu'il se montrait plus généreux à son égard que lui-même ne l'aurait été. Hector cependant lui conseilla encore une fois de s'avouer vaincu, car il voyait bien dans quel état il était. Mais il affirma que cela ne se produirait jamais, s'il plaisait à Dieu.

753. Hector se mit alors en colère et déclara qu'il ne l'en prierait plus désormais ; il se jeta sur lui, l'accabla de coups partout où il pouvait l'atteindre et lui infligea plusieurs blessures, si bien qu'il le ramena de force au bord de la chaussée. L'autre n'y prenait pas garde, car il ne pensait qu'à se défendre, et Hector le pressait tant qu'il ne voyait pas combien il était près de tomber. Hector chercha à le frapper à la tête, et Marganor, qui faisait très attention à cette partie de lui-même, sauta en arrière, de telle sorte qu'il tomba dans le marais jusqu'à la ceinture. À ce spectacle, Hector s'écria : « Sainte Marie ! » et, saisissant Marganor, le tira à lui par le poing. « S'il plaisait à Dieu, dit-il, jamais un si bon chevalier que lui ne mourrait si misérablement. » Il le retira du marécage non sans peine, et sans lui, Marganor aurait été englouti. Une fois qu'il fut hors de l'eau, Hector lui demanda comment il allait. « Bien, grâce à Dieu et à vous ! répliqua l'autre. Je vois bien désormais que vous êtes le chevalier le plus valeureux du monde et, même si j'avais autant de pouvoir sur vous que vous sur moi, je ne combattrais plus aujourd'hui contre vous ; au contraire, je me remets à votre merci. Voici mon épée, je

---

moult Hector de ce qu'il li a par .II. fois garantie sa vie, et pense que moult est plus debonaires vers lui qu'il ne li fust. Et Hectors li dist qu'il se tiengne pour outré, car il voit bien conment il est. Et cil dist que ce n'avendra ja se Dix plaist.

753. Lors se coruche[a] Hectors et dist qu'il ne li em proiera huimais ; se li cort sus et le fiert la ou il le puet ataindre et le blece em pluisours lix, si que par droite force le remainne au bort de la chaucie. Et cil ne s'em prent garde, que il ne bee s'a lui desfendre non ; et Hectors le haste si durement qu'il ne voit mie qu'il soit si pres de chaïr. Lors li jete un cop pour la teste, et cil saut ariere qui de sa teste se crient, si chiet el marois jusques a la chainture. Et quant Hectors le voit, si crie : [*b*] « Sainte Marie ! » et aert Marganor, si le sache par le poing a lui et dist : « Se Dix plaist, ja si bons chevaliers com il est si vilment ne morra. » Si le sache fors a grant painne, car s'il ne fust, tous fust Marganors esfondrés el marois. Et quant il est fors, se li demande conment il li esta, et cil dist : « Bien, Dieu merci et la vostre ! Et je voi et sai que vous estes li plus vaillans chevaliers del monde, et se je pooie autretant sor vous conme vous poés sor moi, ne me combateroie je huimas a vous, ains me met en vostre merci. Et tenés m'espee, je le vous rens : et ferai quanques vous me

vous la donne, et je ferai tout ce que vous voudrez. » Hector accepta l'arme. Puis ils jetèrent à terre leurs écus, ou du moins ce qui en restait, et, se prenant par la main, ils se dirigèrent vers la bretèche. Ceux de l'intérieur se hâtèrent à leur rencontre, tout heureux de l'issue du combat : ils les accueillirent avec force démonstrations de joie puis s'en allèrent au château, où tout le monde accourut, pour voir tant Hector que celui qu'il avait conquis, car ils croyaient qu'il n'y en avait pas de meilleur au monde. La fille du seigneur vint à leur rencontre elle aussi, toute belle et élégamment parée, conformément aux ordres de son père ; elle délaça le heaume d'Hector, lui donna un baiser en présence de tous ceux qui voulaient le voir, et lui souhaita à haute voix la bienvenue comme au chevalier du monde qu'elle aimait le plus, et devait le plus aimer.

754. Ils se dirigèrent de la sorte vers le palais. La demoiselle emmena Hector dans sa chambre et le désarma elle-même, sans vouloir que personne d'autre ne s'en mêle sauf des jeunes filles[1]. On prépara le repas ; Hector se lava le visage et les mains, puis on lui apporta un manteau qu'on lui mit sur les épaules pour éviter qu'il ne prenne froid. Le seigneur du château vint alors lui rendre visite et examina lui-même ses plaies : il conclut que le jeune chevalier était en meilleur état qu'il n'aurait cru, car il n'avait aucune mauvaise blessure. Une fois qu'il les eut pansées, il alla aussi examiner Marganor qui était désarmé, et se plaignait beaucoup, car il était grièvement blessé ; mais il n'avait lui non plus aucune plaie mortelle,

---

conmanderés. » Et Hectors le rechut. Puis jetent a terre lor escus, tant com il lor en estoient remés ; si s'entreprendent main a main, si s'en viennent a la bretesche. Et cil de laiens saillent encontre, qui moult sont lié de l'aventure : si les rechoivent a moult grant joie ; et s'en vont el chastel, et tous li mondes acourt, que pour veoir Hector que pour celui que il avoit conquis car[b] il quidierent qu'il n'eüst el siecle meillour chevalier de lui[c]. Et la fille au signour en vint a l'encontre, moult bele et moult acesmee, si com li peres li ot conmandé ; si deslace a Hector son hiaume, si le baise voiant tous ciaus qui veoir le volrent, et dist que bien soit il venus conme le chevalier del monde qu'ele plus aimme, et que ele doit plus amer.

754. Ensi en vont jusqu'au palais. Et la dameoisele mainne Hector ens en sa chambre et le desarme ele meïsme, et ne velt que nus i mesist la main se puceles non. Et li mengiers fu apareilliés : et Hectors leve son vis et ses mains, et puis li aporte on un mantel et li met on au col pour le froit, que mal ne li face. Lors le vint veoir li sires del chastel, se li regarde il meïsmes ses plaies, et dist que mix li esta qu'il ne quidoit, car il n'a nule plaie perillouse. Et quant il les ot atournees, si vait veoir Marganor qui desarmés est et moult se dout[a], quar moult estoit durement navrés ; mais il n'avoit nule plaie mortel,

ce dont Hector et le seigneur lui-même se réjouirent fort. Le soir tombait déjà ; ils mangèrent un peu pour se sustenter. Puis Hector dit à Marganor qu'il devait envoyer chercher les deux compagnons du roi Arthur, car il voulait les voir. Et Marganor de répliquer qu'il ferait absolument toute sa volonté : il fit appeler son connétable qui était encore de l'autre côté du pont, au milieu de ses hommes en proie à un vif chagrin ; le connétable les renvoya tous, et ceux du château refirent le ponceau : le connétable le franchit tout seul et vint à son seigneur ; il manifesta une profonde douleur en le voyant, mais Marganor lui dit de s'en aller et de revenir tout de suite avec tous les prisonniers. « Et ne vous inquiétez pas pour moi, ajouta-t-il, car je vais bien. »

755. Le connétable alla donc chercher monseigneur Yvain et Sagremor, à qui il raconta la mésaventure de son seigneur, vaincu de la sorte par un chevalier. Tous deux furent aussitôt convaincus qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain, et il leur tardait fort d'être sur place. Ils se mirent en route, avec bien cent autres prisonniers, et parvinrent au château où on les reçut avec beaucoup de joie. Une fois désarmés, monseigneur Yvain et Sagremor demandèrent à voir celui qui avait réclamé leur présence, et le seigneur leur amena Hector. Ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre, mais furent très étonnés et se demandèrent qui il était, car ils ne le connaissaient pas, sinon par ouï-dire. Et lorsqu'il leur eut dit son nom, ils furent encore plus surpris, car ils croyaient que tous les bons

---

si en est Hectors moult liés et li sires meïsmes. Et ja estoit pres de la nuit, si menguent un petit pour soustenir lor vies. Atant dist Hectors a Marganor qu'il li couvient envoier pour les .II. compaingnons le roi Artu, car il les velt veoir. Et Marganors dist qu'il fera quanques il voldra a devise, si mande son connestable qui encore estoit dela le pont, et ses gens qui moult faisoient grant doel ; et li connestables en renvoie toutes ses gens, et cil del chastel refisent le poncel : si passa li connestables outre [*c*] tous seus et vint a son signour, et fait moult grant doel quant il le voit. Et ses sires dist qu'il s'en aille et amaint tous les prisons isnelement : « et soiiés, fait il, tout seür de moi, que je sui tous haitiés ».

755. Lors s'en vait li connestables pour mon signour Yvain et pour Saygremor, et lor conte le mescheance de son signour qui ensi est outrés par un chevalier. Et il quident tantost que ce soit mé sires Gavains, si lor tarde moult que il soient la. Lors s'en vont et avoc aus bien .C. autre prison, et viennent au chastel ou on demainne grant joie d'aus. Et quant mé sire Yvains et Saygremors sont desarmé, si demandent a veoir celui qui les requiert ; et li sires lor amainne Hector. Et il saillent encontre lui, si s'esmerveillent moult qui il est, car il ne le connoissent, ne il aus, se par oïr dire non. Et quant il s'est a aus

chevaliers étaient à la cour du roi Arthur. Mais quand il leur eut indiqué quel était son pays, ils se rendirent compte qu'il venait de la région où le bon chevalier les avait abattus tous les deux, ainsi que Girflet et Keu, et ils se mirent à rire. Hector les conjura, par la foi qu'ils devaient au roi Arthur, de lui dire pourquoi ils riaient ainsi, si cela en valait la peine. Et ils répondirent que c'était à cause d'un chevalier qui avait abattu à cette fontaine quatre compagnons du roi Arthur, et que le nain avait tant battu qu'il l'avait presque tué, alors que monseigneur Gauvain devait jouter à son tour contre lui. Hector déclara alors qu'il valait mieux que le nain batte le chevalier plutôt qu'il ne joute contre monseigneur Gauvain, car dans ce cas il aurait bien pu y perdre des plumes. Mais ils ripostèrent tous les deux qu'ils n'avaient jamais vu de si bon jouteur, et Hector se tut. Ils lui posèrent encore d'autres questions, parce qu'ils avaient entendu le seigneur dire qu'il faisait partie des chevaliers de la reine Guenièvre, et ils lui demandèrent quand il l'était devenu. Il leur raconta que cela ne faisait pas longtemps, puis ajouta qu'il était en quête d'un chevalier qu'il ne connaissait pas. Ils voulurent alors savoir quel écu ce chevalier portait, et il le leur décrivit : ils comprirent qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain et le lui dirent. Il soupira qu'il ne voudrait pour rien au monde que ce soit lui, car il ne l'avait guère traité honorablement.

756. Ce soir-là, Hector arrangea la paix entre Marganor et le seigneur du château : Marganor jura de toujours maintenir

---

només, si s'en esmerveillent encore plus, car il quidoient que tout li bon chevalier fuissent a la court le roi Artu. Et quant il lor ot nomé sa terre, si sevent bien qu'il est d'illoc entour ou li bons chevaliers abati aus .II. et Girflet et Kex, si conmencierent a rire. Et Hectors les conjure par la foi qu'il doivent au roi Artu, s'il a dire fait, que il li dient pour coi il ont ris. Et il dient pour ce que uns chevaliers abati a cele fontainne .IIII. compaingnons le roi Artu, et si le bati uns nains tant que a poi qu'il ne le tua ; et mé sires Gavains dut a lui jouster. Et Hectors dist que mix venist que li nains le batist que mé sires Gavains eüst josté a lui, et bien i peüst perdre li chevaliers. Et il dient andoi que onques ne virent si bel jousteour ; et Hectors se taist. Et cil li enquierent encore pour ce qu'il avoient oï dire au seignour qu'il estoit des chevaliers la roïne Genievre, et li demandent quant il remest a la roïne Genievre. Et il lor conte qu'il n'a gaires, et lor dist qu'il vait en la queste d'un chevalier qu'il ne connoist mie. Et il li demandent quel escu il porte, et il lor devise, si qu'il sevent bien que ce est mé sires Gavains, si li dient. Et il dist qu'il ne voldroit pour nul avoir que ce fust il, pour ce que poi de compaingnie li porta.

756. La nuit atourna Hector la pais de Marganor et del signour del chastel ; se li jura Marganor pais a tous jours a tenir encontre le

la paix du côté du roi des Cent Chevaliers ; et si celui-ci ne s'y tenait pas, lui et ses hommes viendraient soutenir le seigneur du château et lui livreraient toutes leurs forteresses. En outre, jamais il ne verrait d'hommes désireux de lui faire du mal sans aussitôt leur nuire de son mieux : il leur livra de bons otages en confirmation de sa parole après avoir juré avec tous ses alliés, anciens ennemis du seigneur.

757. Tout le monde se réjouit fort dans le château, et tous ses habitants vinrent voir Hector, car ils ne pouvaient être rassasiés de ce spectacle. Dans la soirée, alors qu'Hector et les autres étaient assis à table, un valet se présenta au seigneur, le salua et lui demanda s'il y avait dans l'assistance un chevalier étranger nommé Hector. Le seigneur lui répondit que oui, on le lui désigna, et il lui dit : « Seigneur, un chevalier, Synados de Windsor, vous salue, et vous prie de lui faire savoir comment vous allez. Il a entendu dire en effet que vous aviez été fait prisonnier par les gens de ce château et par ceux du roi des Cent Chevaliers, et il m'a envoyé en toute hâte, car il serait prêt à convoquer pour vous tous ceux sur lesquels il a quelque pouvoir. C'est à bon droit d'ailleurs, car vous lui avez rendu terre et honneur. » Après ce discours, le seigneur demanda au jeune homme où il avait rencontré Hector. Et l'autre de lui raconter comment celui-ci avait sous ses yeux sauvé sa dame et son seigneur, tant et si bien qu'Hector fut rempli de honte par ce récit. Tous le louèrent encore plus qu'auparavant, si bien que la nouvelle en parvint à la fille du seigneur qui l'aimait fort et qui s'en

---

roi des .c. Chevaliers, et s'il nel voloit faire, il et si home s'en venroient au signour del chastel et li bailleroient toutes lor [*d*] forteresces, ne jamais a nul jour n'i aroit gent qui li voelent mal faire, qu'il ne lor nuise a son pooir : et de ce lor livre bons ostages, aprés ce qu'il l'a juré et tout si anemi.

757. Moult fu grans la joie el chastel : et viennent tout veoir Hector, que de lui veoir ne se pueent saouler. La nuit, quant Hector se seoit au mengier et tout li autre, vint uns vallés devant le signour : si le salue et li demande s'il a laiens un chevalier estrange qui ait a non Hector. Et li sires dist oïl. Et on li moustre, et il li dist : « Sire, uns chevaliers vous salue, Synados de Windesores, et si vous mande que vous li mandés conment il vous esta. Car il avoit oï dire que vous estiés pris de la gent de cest chastel et du roi des .c. Chevaliers : se m'i envoie poignant, car il mandast pour vous quan qu'il peüst mander. Et il le doit bien faire, car vous li rendistes et terre et honour. » Quant li sires del chastel l'ot, se li demande ou il l'avoit veü. Et li vallés li conte conment il avoit sa dame rescousse devant lui et son signour, si que Hectors en a grant honte de ce qu'il lor conte. Et il le proisent tout plus que onques mais, tant que[a] la nou-

réjouit. Et elle aurait bien voulu, si cela avait été possible, l'avoir pour mari ; de sorte que, quand finalement le seigneur lui demanda si elle désirerait l'épouser, au cas où il pourrait l'en convaincre, elle avoua que c'était le chevalier au monde qu'elle prendrait le plus volontiers.

758. Le seigneur en parla alors à Hector, qui lui répondit : « Certes, seigneur, vous voulez me faire un grand honneur, en m'offrant votre fille pour épouse. Mais dans l'état actuel des choses, je ne saurais prendre femme, ni accepter la charge d'aucun fief en ce monde, car j'ai fort à faire et il me faudra peut-être chercher longtemps avant de trouver l'objet de ma quête ; je ne la refuse pas cependant, car depuis longtemps je n'ai pas vu de dame ou de demoiselle que je prendrais de si bon cœur, mais je ne m'appartiens pas, et vous voyez bien ce qu'il en est. » Le seigneur n'osa pas insister davantage, il retourna auprès de sa fille et lui rapporta la réponse d'Hector. Et elle déclara qu'elle ne se souciait pas de se marier, puisqu'elle avait perdu celui-ci. Mais son père répéta qu'il n'en était pas question, et que le chevalier en était bien empêché ; elle affirma cependant qu'elle serait prête à l'attendre longtemps, si cela était possible : en effet, elle l'aimerait davantage parce que c'était un homme de valeur qu'elle ne pourrait aimer un homme plus riche et moins vaillant. Le seigneur revint trouver Hector, il essaya tous les arguments possibles pour le convaincre, mais en vain. Quand il fut temps de se coucher, la demoiselle fit

---

vele en vint a la fille au signour, qui moult l'amoit et moult en fu lie ; et mout voldroit, s'il peüst estre, qu'ele l'eüst a mari ; tant que li sires li demanda s'ele le voldroit prendre a mari, s'il li pooit atraire, et ele dist que ce est[b] li chevaliers del monde que ele plus volentiers prenderoit.

758. Lors em parole li sires a Hector, et il respont : « Certes, sire, vous me volés ore moult grant honour faire, qui vostre fille me volés donner. Mais en cest point ne prenderoie je feme, ne nule honnour en cest siecle ne tendroie, car j'ai moult a faire et moult me couvendra espoir cerchier, ains que je aie cerchié ne trouvé ce que je quier ; ne je ne le refus mie, car je ne vi piecha dame ne damoisele que je si volentiers presisse, mais je ne sui mie a moi, et vous veés bien conment il est. » Et li sires ne l'en l'ose plus proiier, si s'en revait a sa fille et li conte conment Hector a respondu. Et ele dist qu'ele n'a ore cure de marier, puis qu'ele a failli a cestui. Et ses peres dist que ce ne puet estre, car il a trop grant essoine ; et ele dist qu'ele l'atendroit assés, s'il pooit estre : car ele l'ameroit mix, pour ce qu'il est prodom, qu'ele ne feroit un plus riche et mains prou. Et li sires vint a Hector, si l'asaie en toutes les guises qu'il pooit veoir [*e*] s'il li pooit metre, mais nenil. Quant il fu ore de couchier, si fist la damoisele faire un

faire un lit très riche pour Hector, dans une chambre à part où il serait seul. Et lorsque tous furent couchés, elle vint le trouver, et s'agenouilla devant lui : mais il ne la vit pas avant qu'elle n'ait passé un long moment à genoux. Toutefois, lorsqu'il s'aperçut de sa présence, il la prit dans ses bras et lui dit qu'elle était la bienvenue. La demoiselle lui dit alors en pleurant :

759. « Ah ! seigneur, ne pensez pas à mal quand je suis venue ici si discrètement, car mes intentions sont parfaitement honorables. Mais je viens me plaindre à vous de vous-même, car je ne sais à qui d'autre je pourrais m'adresser : personne en effet ne saurait redresser ce tort si ce n'est vous — mais peut-être ne vous appartenez-vous pas. Seigneur, je vous ai fait prier par mon père de me prendre pour femme, et vous m'avez refusée : j'aimerais savoir pourquoi, si vous vouliez bien me le dire. — Dieu me vienne en aide ! répondit Hector. Ce n'est pas parce que vous ne seriez pas assez belle ou assez vaillante pour avoir l'un des meilleurs chevaliers du monde, mais la raison est celle que j'ai avouée à votre père, et que je vais vous répéter : je ne peux prendre femme avant d'avoir achevé ma quête. Et si je le pouvais, et que je vous aie épousée, pour ensuite mourir pendant cette quête, ce serait grand dommage. — Seigneur, Dieu vous défende de la mort ! Je préférerais rester toute ma vie sans mari. Mais si vous le vouliez, je vous attendrais, à la condition que vous me promettiez de ne jamais vous marier avant

---

moult riche lit pour Hector couchier en une chambre tout sol. Et quant tout furent couchié, la damoisele vint a Hector, si s'ajenoulla devant lui : et il ne le vit mie tant qu'ele ot esté grant piece as jenous. Et quant Hectors le vit, si le prist entre ses bras, et dist que bien fust ele venue. Et la damoisele li dist tout em plourant :

759. « Ha ! sire ! n'i pensés nule vilenie pour ce se je sui[a] chi venue si priveement, car je n'i pens se honour non. Mais je me ving plaindre de vous a vous meïsmes, car a autrui ne m'en sai je clamer, que nus ne m'en porroit faire droit fors vous, mais espoir vous n'estes mie sire de vous. Sire, je vous fis proiier a mon pere que vous me presissiés a feme ; si m'avés refusee : si savroie volentiers pour coi, se vous le me voliés dire. » Et Hectors li dist : « Si m'aït Dix, ce n'est mie pour ce que vous n'estes assés bele et assés vaillans a un des plus vaillans chevaliers del monde, mais li meschiés i est si grans conme j'ai dit a vostre pere, et a vous meïsmes le dirai je, que je ne puis feme prendre tant que j'aie ma queste achievee. Et se je le pooie bien faire et je vous avoie espousee et je moroie en ceste queste, dont seroit ce damages. — Sire, de la mort vous desfende Dix ! Mix fuissé je tous jours sans mari. Mais s'il vous plaisoit, je vous atendroie par couvens que vous me creanteriés que vous ne vous marie-

de m'en avoir d'abord informée. » Mais Hector se déroba : « Ne vous vexez pas, si j'avais fait une telle promesse, je craindrais qu'un problème quelconque ne vous force à vous marier.

760. — Seigneur, reprit-elle alors, faites pour moi ce que je vais vous demander, puisque je vous ai perdu. Promettez-moi de ne jamais prendre pour femme que celle que vous aimerez plus que toutes les autres, sans la trahir pour des questions de terres ou de richesses. — Dieu me vienne en aide, dit Hector, cette promesse-là, je la tiendrai bien. Et voyez, je le jure en tant que chevalier : que Dieu ne me favorise jamais si au jour de mon mariage je n'épouse pas celle que j'aimerai le plus ! » La jeune fille s'en retourna très joyeuse, elle vint vers son père et répéta ce qu'Hector lui avait promis. « Et je crois qu'avant un an, je ferai si bien qu'il m'aimera plus qu'aucune femme au monde. » Et le père répliqua que rien ne l'avait jamais tant réjoui. Les choses en restèrent là jusqu'au lendemain matin. La demoiselle s'approcha alors du lit d'Hector et lui dit que Dieu lui donne le bonjour. « À vous aussi, ma douce amie, répondit Hector. — Seigneur, continua-t-elle, je veux que vous emportiez un signe d'affection de ma part. Prenez cet anneau, et gardez-le. Vous emporterez plus que cela d'ailleurs, car vous avez tout mon cœur. » Hector prit l'anneau et le passa à son doigt. « Seigneur, reprit-elle, je vous le donne à condition que vous n'y pensiez pas de mal. » Puis le chevalier demanda ses armes, et on les lui apporta, car le

---

riés, se vous ne le me disiés avant. » Et Hectors li dist : « Ne vous poist mie, car s'il i avoit tel couvenent, je me cremiroie qu'il n'i eüst tel essoine qu'il vous covenist marier a force.

760. — Sire, fait ele, ore me faites une chose que je vous dirai, puis que je ai a vous failli. Creantés moi que vous ne prenderés feme a nul jour se cele non que vous amerés sor toutes femes : ne pour terre ne pour avoir ne li fauseroies. — Si m'aït Dix, fait Hectors, cest couvent vous tenrai je bien. Et tenés, ensi le vous creant je conme chevaliers ; ne ja Dix ne m'aït au jor que je prenderai feme, se celi non que j'amerai le plus. » Lors s'en revait la pucele moult joians ; et en vint a son pere et li dist ce que Hectors li a creanté. « Et je croi que ains un an, m'amera il plus que feme qui soit el monde, tant ferai je. » Et li peres dist qu'il ne fu onques si liés. Ensi remest jusques au matin. [*f*] Et lors vint la damoisele au lit Hector et li dist que bon jour li doinst Dix. « Et vous si face il, ma douce amie, fait Hectors. — Sire, fait ele, je voel que vous portés de mes drueries. Tenés cest anel, si l'emportés avoc vous. Et plus emportés vous que ce ne monte, car vous emportés tout mon cuer. » Et Hectors prent l'anel et le met en son doit. « Sire, fait ele, je le vous doins par tel couvens que mal n'i pensés. » Lors demande ses armes, et on li aporte, car li

seigneur ne pouvait le retenir davantage en dépit de ses prières. De leur côté monseigneur Yvain et Sagremor s'armèrent également. Et quand ils furent prêts, Hector prit congé de la demoiselle et de tous les autres ; elle le recommanda à Dieu, triste et heureuse : triste parce qu'il s'en allait à l'aventure, heureuse parce qu'elle espérait tirer grand profit de la pierre enchâssée dans l'anneau qu'emportait Hector. En effet, si une femme l'offrait à un homme, du jour où elle le lui donnait l'amour qu'il éprouvait pour elle grandissait et se renforçait sans cesse aussi longtemps qu'il le portait, pour peu qu'elle lui ait auparavant demandé son amour. C'était pour cette raison que son père l'avait longtemps conservé, et pour sa part il avait aimé sa propre femme très ardemment. Le seigneur du château et Marganor montèrent à cheval, ainsi qu'une partie de leurs chevaliers, pour escorter un moment Hector. Celui-ci leur demanda le chemin pour aller en Norgales, puis ils se recommandèrent mutuellement à Dieu.

761. Les trois compagnons, Hector, Yvain et Sagremor, pénétrèrent alors dans une très ancienne forêt de haute futaie, qui n'était toutefois pas très vaste. Ils parvinrent ensuite à une plaine et aperçurent, droit devant eux, un chevalier qui emmenait de force le cheval d'une jeune fille par la bride, et d'autre part un chevalier qui combattait contre deux adversaires — et leur donnait d'ailleurs du fil à retordre. Après avoir longtemps résisté, il fit demi-tour et s'enfuit de toute la vitesse de son cheval : lorsqu'il vit que seul l'un de ses ennemis le poursuivait, il se retourna, mais quand le second s'approcha aussi, il

---

sires ne le puet plus detenir pour proiere qu'il face. Et d'autre part s'arme mé sire Yvains[a] et Saygremors. Et quant il furent armé, Hectors prent congié a la damoisele et a tous ; et ele le conmande[b] a Dieu, iree et lie : iree, de ce qu'il s'en vait en aventure ; lie qu'ele atent de la joie de la piere de l'anel que Hectors emporte : car se feme le donne a home, des le jour qu'ele[c] li avra donné, l'amour en reforcera et croistera tous jours tant com il le portera, par ensi qu'ele li ait demandé s'amour ; et ses peres l'avoit por ce maint jour gardé, et il avoit trop la soie feme amee. Et li sires del chastel et Marganor sont monté, et une partie de lor chevaliers ; et le convoient. Et Hectors demande la droite voie a aler en Norgales, puis les conmande tous a Dieu, et il lui.

761. Lors entrent li .III. compaingnon, Hectors, Yvains et Saygremors, en une haute forest vielle et anchienne ; mais ele n'estoit mie grans. Lors entrent en un plain et regardent devant aus, si voient un chevalier qui en menoit une pucele a force par le frain, et d'autre part un chevalier qui se combatoit a .II. autres : et lor rent moult grant assalt. Et quant il se fu grant piece combatus, si s'en tourne fuiant quanques li chevaus pot courre. Et quant il voit que auques ne

recommença à fuir, n'osant les attendre. Au contraire il se dirigea à toute allure droit vers Hector et ses compagnons qui arrivaient : il était d'ailleurs si grièvement blessé qu'il n'était pas surprenant qu'il prenne la fuite.

762. « Ah ! Dieu, dit Sagremor, pourquoi n'y a-t-il pas ici une troisième aventure, de manière que chacun d'entre nous ait la sienne ? » Il avait à peine prononcé ces mots que s'élevaient derrière eux de tels cris qu'on aurait pu croire qu'il y avait là plus de cent personnes. « Au nom de Dieu, fit Hector à l'adresse de Sagremor, Notre-Seigneur vous a entendu, et la troisième aventure n'est pas loin. Que chacun prenne la sienne, car nous n'avons pas de raison de tarder. — Au nom de Dieu, répliqua Sagremor, j'irai au secours de ce chevalier, qui en a grand besoin. — Et moi, déclara monseigneur Yvain, de cette jeune fille, si je le peux. — J'irai donc, dit Hector, m'enquérir de ces cris que j'ai entendus. »

763. Sur ces mots ils se recommandèrent mutuellement à Dieu. Hector s'élança au galop dans la direction d'où venaient les cris, et chevaucha un bon moment dans la longueur de cette forêt qu'il avait auparavant traversée dans le sens de la largeur ; et les cris persistaient devant lui : ils lui semblaient tout proches. Finalement, il chevaucha bien deux lieues anglaises avant de parvenir à une autre plaine. Il vit alors un grand nombre de gens qui portaient une bière et pleuraient et se lamentaient bruyamment. Il se hâta derrière eux jusqu'à ce qu'il ait rattrapé un nain monté sur un maigre

---

l'aproce que li uns, si se retourne ; et quant li autres l'aproce, si s'en tourne en fuies, qu'il nes ose[a] atendre : ains vient au plus tost que il puet[b] ou Hector et si compaingnon venoient ; et il l'ont tant blechié que ce n'est mie merveille s'il s'en fuit.

762. « Ha ! Dix ! dist Saygremors, pour coi n'est ore ci la tierce aventure, que chascuns de nous eüst la soie ? » Et quant il ot ce dit, si ot deriere aux les plus grans cris del monde, et sambloit bien qu'il en i oïssent .c. « En non Dieu ! fait Hector a Saygremor, Dix vous a oï, que la tierce aventure n'est mie loing. Or prenge chascuns la soie, que nous n'avons que demourer. — En non Dieu ! fait Saygremors, je secourrai cest [*245a*] chevalier, qui grant mestier en a. — Et jé, fait mé sire Yvains, cele pucele, se je puis. — Dont irai je, fait Hectors, querre le doel que j'ai oï. »

763. Atant s'entreconmandent a Dieu. Si laisse courre Hectors la ou il avoit oï les cris, et chevauche moult longement de lonc cele forest, qu'il l'avoit auques trespassee d'en travers ; et toutesvoies ot le cri devant lui, et li est avis que moult est pres, tant qu'a[a] chevauché bien .II. lieues englesches tant qu'il vint a un autre plain. Lors vit moult grant plenté de gent qui portoient une biere, qui crioient et plouroient moult durement. Et il oirre aprés tant qu'il ataint un nain qui seoit sor

roussin qui ne pouvait avancer qu'au pas. Hector le rejoignit et lui demanda qui étaient ces gens : le nain ne dit mot et lui fit très mauvais visage. Hector lui redemanda pourquoi ces gens pleuraient : mais l'autre persista dans son mutisme. Une troisième question demeura pareillement sans réponse. « Tu es bien fou et vaniteux, déclara alors Hector, toi qui ne veux pas répondre à ce que je te demande ! Peu s'en faut que je ne te donne une gifle ! — Dieu te vienne en aide, rétorqua le nain, frappe-moi, et je te dirai pourquoi ces gens pleurent. — Que les diables te frappent, protesta Hector. Moi, je n'en ai aucune envie. Dis-le-moi : tu agiras sagement. — Honte à moi, fit le nain, si je te le révèle pour rien. — Eh ! bien, je te donnerai ce que tu voudras, reprit Hector. — Encore une fois, je te le dirai, à la condition que tu me frappes d'abord. — Je préférerais accomplir quelque action chevaleresque, assura Hector, car à te battre je ne retirerais que de la honte, de quelque façon que ce soit. — Dieu ne me vienne jamais en aide si cela te cause de la honte, rétorqua le nain. Si tu ne le fais pas, en revanche, tu subiras tout le déshonneur qu'un homme ait jamais expérimenté, si toutefois tu vis plus de trois jours. Et je ferai tout pour te le procurer. — Et pourquoi ? demanda Hector. — Parce que tu es un mauvais traître, un renégat. »

764. Là-dessus, il lança les mains en avant pour saisir le cheval d'Hector par le frein, fit mine de lui cracher au visage, et frappa la tête de l'animal à l'aide d'un bâton dont il était muni, si bien qu'il le fit tomber à genoux. Hector en fut très ennuyé et lui dit : « Nain, je te frapperai en effet, que

---

un maigre ronci qui ne pooit aler que le pas ; et Hectors l'atent, se li demande que ces gens ont : et li nains ne li dist mot, ains li fist moult laide chiere. Et Hectors li redemande pour coi ces gens plourent : et il ne li velt mot dire. Et il li demande la tierce fois : et cil ne li a dit mot. « Moult es ore fel et enflés, fait Hectors, qui ne me vels dire ce que je te demans, que pour un poi que je ne te donne un flat. — Si t'aït Dix, fait li nains, fier moi, et je te dirai pour coi ces gens plourent. — Dyable te fiercent, fait Hectors, que je n'ai cure de toi ferir. Di le moi : si feras que sages. — Male honte me doinst Dix, fait li nains, quant je le te dirai ja por noient. — Et je te donrai ce que tu voldras, fait Hectors. — Et je le te dirai, fait li nains, par couvens que tu me ferras avant. — Je feroie, fait Hectors, avant une chevalerie, car de toi batre avroie je honte, conment que je te ferisse. — Ja ne m'aït Dix, fait li nains, quant tu i avras ja honte ; mais por le laissier avras tu autant de honte que onques nus hom ot, se tu vis tiers jour. Et je le te pourchacerai a mon pooir. — Et pour coi ? fait Hectors. — Pour ce que tu es uns mauvais traïtres renoiiés. »

764. Lors jete les mains, si aert Hector au frain et li velt rachier enmi le vis, et fiert son cheval d'un baston qu'il tient parmi la teste,

Dieu m'aide, si tu t'en prends encore à mon cheval. » Le nain rassembla ses forces et frappa à nouveau. Hector alors souleva sa jambe avec sa jambière et à son tour assena au nain un coup de pied, qui le porta à terre ainsi que son roussin. Puis il lui déclara : « Va-t'en, et maudite soit l'heure où je t'ai vu, car je n'ai jamais reçu autant de reproches que des nains[1]. » Et le nain d'affirmer qu'il en aura par sa faute plus encore que par le passé, « et sache bien, ajouta-t-il, que tu ne peux rester en vie plus de trois jours, si moi-même je suis vivant ». Hector mit pied à terre cependant, et dit : « Peu m'importe tout ce que tu peux faire. Mais je vais quand même t'aider à remonter à cheval. » Il le fit, et le nain déclara : « Puisse Dieu me venir en aide ! Si tu tiens à ta vie, il aurait mieux valu pour toi me tuer, car c'est à cause de moi que tu perdras la vie. — Je me moque de tes menaces, répéta Hector. Mais dis-moi pourquoi ces gens pleurent et crient. — Je vais le faire, répondit le nain. Ils portent en bière un chevalier mort, qui était de noble naissance et de grande valeur, et qui sera encore la cause de maint malheur. — Est-il mort par l'épée ? demanda Hector. — Oui », répondit le nain. Et il en dit tant qu'Hector se rendit compte qu'il s'agissait du chevalier qu'il avait tué en se portant au secours de Synados de Windsor, lequel était le cousin de sa femme ; il se mit à réfléchir avec angoisse à ce qu'il devait faire, car il ne doutait pas qu'il n'y ait combat s'il s'approchait du corps[2], mais d'autre part, s'il s'en retournait, il lui

---

si qu'il l'abat as jenous. Lors fu Hectors moult dolans et dist au nain : « Nains, je te ferrai ja, se Dix m'aït, se tu fiers plus mon cheval. » Et li nains recouvre, si fiert. Et Hectors hauche la gambe toute armee, si fiert si le nain del pié, qu'il le porte a terre et lui et le ronci ; et puis li dist : « Va outre, que maleoite soit li ore que je onques te vi, car je n'oi onques tant de blasme que je ai eü par nains. » Et li nains li dist que encore en avra il plus par lui qu'il n'ot onques, « et[a] saces que tu ne pues vivre que [*b*] .III. jours, par ensi que je vive ». Lors descent Hectors et dist : « Moi ne chaut de quanques tu me pues faire. Mais toutesvoies t'aiderai je a monter. » Lors li aïe ; et li nains li dist : « Si m'aït Dix, se tu aimmes ta vie, il te venist mix que tu m'eüsses tué, que par la moie vie perderas tu la toie. — Moi ne chaut, fait Hectors, de tes manaces. Mais di moi pour coi ces gens plourent et crient. — Or le te dirai je, fait li nains. Il portent un chevalier en une biere mort, qui moult est haus hom et gentix, et pour qui maint mal seront encore fait. — Et fu il mors par armes ? fait Hectors. — Oïl », fait li nains. Se l'en dist tant qu'il ot bien et set que c'est li chevaliers qu'il ocist quant il rescoust Synados de Windesores, qui estoit cousins sa feme : si pense moult durement qu'il fera, car il pense bien qu'il avra mellee s'il vait par le cors ; et s'il s'en tourne, il li couvient

faudrait l'avouer, conformément à son serment, quand il reviendrait à la cour du roi Arthur. Il finit par dire qu'il renonçait à l'aide divine si jamais il cherchait à s'esquiver de la sorte. Il quitta donc le nain et se dirigea vers la bière, saluant ceux qui la portaient. Ils ne lui répondirent rien ; mais, comme il les dépassait, les plaies du mort, qui puaient déjà, s'ouvrirent et se mirent à saigner. Le nain commença à vociférer : « Prenez le meurtrier ! Prenez le meurtrier ! » Il y avait bien vingt personnes autour de la bière, mais certains n'étaient armés que de leurs heaumes. L'un d'entre eux regarda Hector de plus près et le reconnut à ses armes. « Au nom de Dieu ! s'écria-t-il. C'est lui qui a tué mon seigneur ! » Et tous de réclamer leurs armes et de jurer qu'il était mort. Hector prit son élan et s'élança contre le premier qui venait vers lui ; il le frappa de telle sorte qu'il l'abattit ; en réalité, il en fit autant pour trois d'entre eux avant de briser sa lance. Ensuite, il mit la main à l'épée et engagea la mêlée avec vigueur ; il n'aurait pu souhaiter meilleur cheval que celui qu'il montait. Le nain s'était rapproché des combattants, criant qu'ils soient maudits si celui-là leur échappait. Tous se ruèrent alors sur Hector, le frappant de droite et de gauche, de sorte qu'ils le blessèrent grièvement. Un chevalier apparut alors sur le chemin, accompagné par une jeune fille : c'était celui qu'Hector avait vengé de la honte que lui avait infligée Guinas de Blaquestan, et la demoiselle était celle qu'Hector avait conduite au pavillon de Guinas. Dès qu'elle aperçut

---

a dire par son sairement, quant il venra a la court le roi Artu. Si dist a la parfin que ja Dix ne li aït au jour qu'il s'en guenchira. Si s'em part del nain et s'en vait par devant la biere et les salue ; mais il ne li dient mot. Et ensi com il passe outre, les plaies au mort qui ja puoient[b] s'escrievent assaner. Et li nains conmenche a crier : « Prendés le murdreur ! Prendés le mourdreur ! » Et entour la biere en i avoit bien .xx., si en i avoit de tés qui n'erent mie armé fors des chiés. Et li uns regarde, si reconnoist Hector a ses armes, et dist : « En non Dieu ! Cist ocist mon signour. » Et il demandent tost lor armes et li crient que mors est. Et il se lance enmi le champ et s'adrece au premerain qui vient, et le fiert si qu'il l'abat a terre : si en abati .III. ançois que ses glaives brisast. Quant il est brisiés, si met la main a l'espee et se melle a aus moult durement ; et il sist sor un cheval qu'il ne desiroit meillour. Et lors fu li nains venus jusques a aus, si lor escrie que mar lor eschapera. Et cil li courent tout sus, si le fierent amont et aval, tant que moult l'ont navré. Et lors vint uns chevaliers tot le chemin, et dalés lui venoit une pucele : et ce estoit li chevaliers que Hectors avoit vengié de la honte que Guinas de Blaquestan li avoit faite, et la damoisele qui Hectors avoit conduit au paveillon Guynas. Et tantost que la damoisele vit Hector entre ses

Hector au milieu de ses ennemis, elle dit à son ami qui se dirigeait vers eux : « Ah ! seigneur, c'est le chevalier qui a combattu Guinas pour vous, et a risqué la mort pour venger votre honte. Ils l'auront bientôt tué, si vous ne lui venez pas en aide. — Certes, répliqua le chevalier, il n'a rien à craindre ! » Il s'avança et ordonna que tous les chevaliers se retirent. Et eux de dire : « Seigneur, c'est celui qui a tué votre frère ! » À ces mots, le malheureux s'évanouit. Les chevaliers voulurent se précipiter à nouveau sur Hector, mais la demoiselle s'interposa en menaçant de les faire tous mettre à mort, car son ami avait garanti la sécurité de leur adversaire.

765. Le chevalier revint à lui, et la demoiselle lui dit que, s'il ne secourait pas Hector, ce serait une trahison. Il ordonna alors à tous les autres de ne plus le toucher, s'ils tenaient à la vie ; et ils s'exécutèrent. Puis il demanda : « Seigneur chevalier, comment vous appelez-vous ? — Hector. — Hector, vous avez tué mon frère, et je sais en quelles circonstances. Mais d'autre part, vous avez tant fait pour moi que je ne saurais me montrer félon ou déloyal envers vous. Allez-vous-en donc, car vous ne risquez rien ici : cependant, je ne vous protégerai pas une nouvelle fois. — Grand merci, seigneur », lui répondit Hector. Puis il s'en alla et se remit en route. Le nain vint trouver les chevaliers. « Seigneurs, leur dit-il, donnez-moi un écuyer. » Ils le firent, et le nain ordonna alors à l'écuyer : « Va tout droit au carrefour, car le chevalier passera par là. Quand

---

anemis, si dist a son ami qui a l'encontre lor venoit : « Ha ! sire, fait ele, c'est li chevaliers qui se combati pour [*c*] vous a Guinas, et se mist en aventure de mort pour vaincre vostre honte. Et il l'avront ja mort, se vous ne li aidiés. — Certes, fait il, dont n'a il garde ! » Lors vient avant et conmande que tout li chevalier se traient ariere. Et il dient : « Sire, c'est cil qui vostre frere a mort ! » Et quant il l'oï, si se pasme. Et li chevalier recoururent sus a Hector, et la damoisele se fiert entr'aux et dist que ele les fera tous destruire, car ses amis l'a asseüré.

765. Lors revint cil de pasmisons. Et la damoisele li dist que s'il ne secort Hector, il fera traïson. Et il lor conmande que si chier com il ont lor cors, qu'il ne le touchent plus ; ne si ne font il. Puis li dist : « Sire chevaliers, conment avés vous non ? » Et il li dist : « Hector. — Hector, fait il, vous ochesistes mon frere, et je sai bien conment. Et d'autre part, vous avés tant fait pour moi que je ne puis estre fel ne desloiaus vers vous. Mais ore vous en alés, que ci n'avés vous garde : mais en autre lieu ne vous conduis je mie. » Et Hectors li dist : « Grans mercis, sire. » Lors s'em part Hectors et se met en son chemin. Et li nains vient as chevaliers et lor dist : « Signour, bailliés moi un esquier. » Et cil si font, et li nains li dist : « Va tout droit au trespas, car iloc passera li chevaliers. Quant tu le

tu le verras, demande-lui où il veut aller, et il te répondra : "Dans la terre de Norgales", car c'est là qu'il se rend. Tu lui affirmeras alors que tu sauras bien l'y conduire : emmène-le à la Fontaine de l'Ermite, et lorsque vous y serez, dis-lui que c'est la meilleure fontaine du monde, et que nul homme ne peut en boire sans se retrouver aussi frais et vigoureux que s'il n'avait jamais eu de maladie ou de souffrance : il mettra pied à terre. Dès qu'il sera descendu de cheval, empare-toi de sa monture et va aussi vite que tu le peux au Marais[1]. Il te suivra, à coup sûr, car c'est un très vaillant chevalier, et c'est là que nous le prendrons. Car Landoïne ne le garantit plus désormais où qu'il aille » (c'était ainsi que s'appelait le chevalier, et son frère qui avait été tué avait nom Mariolet). « Mais, ajouta le nain, emporte un pain avec toi et tu en feras des soupes dans la fontaine, car il se peut que le chevalier n'ait pas mangé aujourd'hui, et il mangerait peut-être volontiers. »

766. L'écuyer partit conformément aux recommandations du nain, et rejoignit Hector à qui il demanda où il allait. Il répondit qu'il voudrait se trouver en Norgales. « Ah ! seigneur, s'exclama l'autre, vous n'êtes pas sur la bonne route. — Par où dois-je donc passer ? s'enquit Hector, qui ne se méfiait pas. — Je vous y conduirai bien », répliqua le traître. Il se mit en marche et Hector le suivit. Le jeune homme l'entraîna loin de sa route, sur un vieux chemin couvert d'herbe et peu fréquenté : Hector protesta qu'il ne croyait pas que ce soit la bonne direction, « car ce chemin est abandonné. —

---

verras, se li demande ou il voldra aler, et il dira[a] : "En la terre de Norgales" ; car la va il. Et tu li diras que tu le menras bien : si l'en mainne a la Fontainne a l'Hermite ; et quant tu venras la, se li di que c'est li miudre fontainne del monde, que nus n'en puet boire qu'il ne soit autresi frés et autresi sains com s'il n'eüst onques eü mal ne dolour : et descendra, et si tost com il sera descendus, si monte sor son cheval et t'en va tost au Marois. Et il te siurra sans faille, car il est moult prous chevaliers ; et illoc le prendrons. Car Landoïnes ne l'aseüre ou il aut mais » — ensi avoit non li chevaliers, et ses freres qui ocis fu avoit non Mariolés ; « mais porte, fait li nains, un pain avoc toi, si feras des soupes en la fontainne : que espoir li chevaliers[b] ne menga hui, si mengeroit volentiers. »

766. Ensi s'em part li esquiers conme li nains li avoit dit, et ataint Hector : se li demande ou il vait. Et il dist qu'il voldroit estre en la terre de Norgales. « Ha ! sire, fait il, vous n'alés mie bien. — Et par ou irai je dont ? fait Hectors, qui de traïson ne se gardoit. — Je vous i menrai moult bien », fait li traïtres. Lors s'en [*d*] vait devant et Hectors aprés. Et li vallés l'en mainne fors de son chemin en un viés voie herbue ne gaires hantee, et Hectors dist qu'il ne quide mie bien aler, « car ceste voie est trop viés. — Sire, fait li esquiers, qués qu'ele

Seigneur, affirma l'écuyer, tel qu'il eſt, il conduit au chemin ferré, dont vous vous étiez beaucoup éloigné. Je vous y mènerai tout droit, si bien que vous y serez presque tout de suite». Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Fontaine de l'Ermite, et l'écuyer demanda: «Seigneur, avez-vous mangé aujourd'hui? — Moi, non, frère, répondit Hector.

767. — Seigneur, fit l'autre, j'ai ici un pain, et j'ai faim. Et quand bien même vous n'auriez rien à manger, vous n'en devriez pas moins boire l'eau de cette fontaine, car c'eſt la meilleure et la plus remarquable de Grande-Bretagne: il n'eſt nul chevalier, si malade et blessé soit-il, qui ne retrouve une santé complète s'il en goûte. Puisque vous n'avez pas mangé aujourd'hui, descendez et trempez une soupe dans la fontaine; moi-même, je ne saurais jeûner plus longtemps.» Hector mit pied à terre et s'approcha de la fontaine, et le valet lui prépara des tranches de pain. Puis Hector ôta son heaume et son écu pour le pendre à un chêne, et l'écuyer attacha son deſtrier à côté de la fontaine. Hector avait faim, il mangea de très bon appétit. Pendant ce temps, l'écuyer s'empara de l'écu qu'il mit à son cou, du heaume et du cheval d'Hector, et s'en alla avec eux. En voyant cela, le chevalier se rendit bien compte qu'il avait été trahi; il se précipita vers le roussin du jeune homme, et s'élança derrière celui-ci en éperonnant sa bête pour qu'elle aille aussi vite qu'elle le pouvait. Il se dirigea au grand trot vers un château fortifié, celui-là même où le nain avait dit à l'écuyer de conduire Hector: on

---

soit[a], ele va tout droit au chemin feré; mais vous l'avés moult loing laissié. Et je vous i menrai si droit que vous i serés ja». Et il chevauchent tant qu'il sont venu a la Fontainne a l'Hermite, et li esquiers li demande: «Sire, mangaſtes vous hui? — Naje, frere, diſt Hectors.

767. — Sire, fait il, j'ai ci un pain, si ai faim. Et ja mar eüssiés vous a mengier, si devriés vous boire de ceſte fontainne, car c'eſt la plus merveillouse et la plus bone de toute la Grant Bretaigne: car il n'eſt nus chevaliers si malades et si bleciés, s'il em boit, qu'il ne rechoive santé par tout le cors. Et pour ce que vous ne mengaſtes hui, descenderés et mengerés une soupe en la fontainne; ne je ne puis plus jeüner.» Et Hectors descent et vait a la fontainne; et li vallés li fait soupes. Et Hectors oſte son hiaume et son escu pour pendre a un chaisne, et li esquiers prent son deſtrier, si l'atache pres de la fontaine. Et Hectors ot faim, si menga moult volentiers: et en ce qu'il[a] mengoit, li esquiers prent l'escu, si le pent a son col et prent le hiaume, puis monte el cheval Hector et s'en vait atout. Et quant Hectors voit ce, si set bien qu'il eſt traïs, et vint grant aleüre au ronci l'esquier et saut sus et fiert des esperons quanques li roncis pot aler. Et il s'en vait tout le troton tant qu'il vint a un fort chaſtel, et c'eſtoit li chaſtiaus que li nains avoit dit a l'esquier qu'il i menaſt Hector; si

l'appelait le Marais, parce qu'il était entouré de marécages de toutes parts. L'écuyer franchit la porte, et Hector en fit autant à sa suite. Mais le jeune homme pénétra dans une maison avec sa monture et disparut, de sorte qu'Hector ne put savoir ce qu'il était devenu. Le chevalier mit donc pied à terre puis entra à son tour dans la maison, mais il n'y trouva personne. Il gravit un escalier qui le mena dans une haute tour, où était assis un vieillard aux cheveux blancs. Il s'en approcha et le salua, et l'homme lui rendit son salut. « Seigneur, dit alors Hector, faites-moi rendre mon cheval qu'un valet a amené ici, ainsi que mon heaume et mon écu qu'il a également emportés. » Le vieillard lui demanda qui il était, et il répondit qu'il faisait partie de la maison du roi Arthur.

768. Sur ces entrefaites entra l'écuyer qui l'avait amené jusque-là, accompagné de quinze hommes d'armes prêts au combat. Hector dit au seigneur : « Voici le voleur déloyal qui m'a pris mon cheval, seigneur ! » Mais le jeune homme répliqua qu'il avait le droit pour lui, car on ne devait pas faire preuve de loyauté ou d'honnêteté à l'égard d'un meurtrier ; puis, s'adressant au vieillard, il ajouta : « Seigneur, c'est celui qui a assassiné déloyalement Mariolet votre fils. » Hector fut rempli de chagrin et de honte en entendant ces paroles ; il tira l'épée et se rua sur l'écuyer auquel il infligea un coup si violent sur la tête qu'il la lui fendit jusqu'aux épaules. Après cela, il recula et vit au fond de la tour un écu pendu à un croc : il s'arrangea pour couper la courroie avec son épée, l'écu tomba

---

l'apeloit on le Marois, pour ce qu'il seoit en marois de toutes pars. Et li esquiers entre en la porte et Hectors aprés ; et il fiert atout le cheval en une maison et s'en passe outre, que Hectors ne set qu'il est devenus. Et Hectors descent et entre aprés l'esquier en la maison, mais il n'i trouve riens vivant, si monte contremont uns degrés qui le mainnent en une haute tour ; si voit illoc seoir un viel home tout chenu et blanc. Et il vint devant lui, si le salue. Et cil li rent son salu. Et Hectors li dist : « Sire, faites moi rendre mon cheval que uns vallés amena chaiens, et mon escu et mon hialme qu'il en a aporté autresi. » Et li prodom li demande qui il est ; et il dist qu'il est de la maison le roi Artu.

768. A ces paroles entra laiens li esquiers qui illoc l'avoit amené, et avoc lui estoient .xv. sergant tout ar[*e*]mé. Et Hectors dist au signour : « Sire, veés ci celui qui mon cheval en amena en larrecin et conme desloiaus. » Et cil respont ains l'en a amené a droit, car on ne doit a murdreur porter nule foi ne nule loiauté. Puis dist au signour : « Sire, c'est cil qui ocist Mariolés vostre fill en murdre et desloiaument. » Et Hectors l'ot, si en ot grant doel et grant honte ; et traist l'espee et court sus a l'esquier et le fiert si parmi la teste qu'il le fent jusqu'as espaulles. Et quant il ot ce fait, si saut ariere et voit el chief de la tour

et il s'en empara pour le placer au-dessus de sa tête et se défendre hardiment contre ceux qui l'assaillaient. Et le seigneur, qui était très âgé, éprouvait beaucoup de compassion pour lui, car il avait reçu déjà de nombreuses blessures avant d'arriver dans la tour. Donc, le vieillard se leva brusquement, quittant le fauteuil où il était assis, et s'approcha d'Hector ; il lui ordonna de se rendre et dit à ses gens de reculer : ils s'exécutèrent, et Hector lui demanda : « Seigneur, selon quels termes dois-je me rendre ? — Vous vous mettrez à ma merci, dit le seigneur. — Au nom de Dieu ! s'exclama Hector. Cela, je ne le ferai pas, car je ne sais de quelle merci vous feriez preuve. Mais je me rendrai à condition qu'on me donne loisir de prouver ma loyauté contre ceux qui voudront affirmer que j'ai tué votre fils traîtreusement, et délibérément. »

769. Comme il prononçait ces paroles, ceux qui apportaient le corps frappèrent à la porte. Landoïne se rendit tout de suite à la tour ; lorsqu'il vit Hector, il en fut très ennuyé car il craignait de ne pouvoir le garantir comme il le désirait. « Ah ! Hector, fit-il, pourquoi êtes-vous venu ici ? — Seigneur, répondit le chevalier, c'est la faute d'un écuyer qui m'a enlevé mon cheval. » Le vieillard courut alors vers Landoïne, son fils, et manifesta une grande joie de le revoir vivant. « Ah ! seigneur, dit Landoïne, ne tuez pas ce chevalier, car sans lui je serais mort. » Et la demoiselle se mit à pleurer. Le seigneur redemanda à Hector de se rendre, mais il ne voulait toujours pas. « Hector, intervint Landoïne, rendez-vous

---

pendre un escu a un croc, si fiert de l'espee et cope la guige ; et li escus chiet et il le prent, si le jete desus sa teste et se desfent hardiement vers ciaus qui l'asaillent. Et li sires, qui vix hom estoit, en avoit grant pitié, car il estoit ja moult navrés ains qu'il venist laiens. Et li sires saut sus de sa chaiiere ou il seoit et vint a Hector, et li conmande qu'il se rende ; si dist a ses gens qu'il se traient arriere, et il si font. Et Hectors li dist : « Sire, conment me renderai je ? — En ma merci, fait li sires. — En non Dieu ! fait Hectors, ce ne ferai je mie, car je ne sai quele vostre merci seroit. Mais je me renderai par couvent que il me loise esloiauter vers ciaus qui me voldront prover que je vostre fill ocis en murdre et en traïson[a]. »

769. A ces paroles hurtent cil a la porte qui le cors aportent. Et Landoïnes vint devant en la tour et voit Hector, si en fu moult a malaise, car il quidoit qu'il ne le peüst mie bien garantir a sa volenté. « Ha ! fait il, Hector, pour coi venistes vous ci ?— Sire, fait il, ce me fist uns esquiers qui mon cheval m'enbla. » Lors court li prodom a Landoïne son fill, si a moult grant joie de ce qu'il l'a trouvé vif. « Ha ! sire, fait Landoïnes, n'ociés pas cel chevalier, car je fuisse mors, s'il ne fust. » Et la damoisele en conmencha a plourer. Et li sires dist a Hector qu'il se rende, et il ne velt. « Hector, fait Landoïnes, rendés

à mon seigneur. » Alors Hector déclara qu'il ne saurait rien lui conseiller qu'il ne le fasse, il tendit son épée au seigneur et celui-ci la prit. Tous les chevaliers et les hommes d'armes s'en allèrent alors, et l'on fit étendre Landoïne sur un lit. Mais auparavant, il fit enfermer Hector dans une chambre pour que ses gens ne le voient pas, car il aurait pu se trouver parmi eux quelque fou contre lequel il n'aurait pu le protéger : et on lui fit promettre qu'il ne s'en irait pas sans l'autorisation du seigneur. Là-dessus la bière fut déchargée dans la cour, et les manifestations de deuil recommencèrent, très violentes. Le corps fut apporté dans la salle, et les membres du clergé furent appelés afin de dire la messe pour lui comme il convenait : le seigneur avait ordonné qu'on le ramène d'un endroit situé à deux jours de distance, parce qu'il ne voulait pas qu'il soit enterré ailleurs que dans son château. S'il n'avait pas été aussi âgé, rien n'aurait pu l'empêcher de mettre Hector à mort, mais il ne pensait plus qu'à sauver son âme. En outre, ce qu'Hector avait fait pour son autre fils, Landoïne, en se battant pour lui contre Guinas, le réconfortait beaucoup.

770. Hector demeura ainsi dans la chambre, avec tout ce dont il avait besoin et tout ce qu'il pouvait désirer ; la demoiselle pour laquelle il avait combattu lui tenait compagnie, quand elle pouvait s'échapper. Ils mirent Mariolet en terre le lendemain matin, et personne ne pourrait décrire avec quelles manifestations de deuil ; Hector lui-même pleura beaucoup sur lui. Mais le conte se tait là-dessus et revient à Lancelot.

---

vous a mon signour. » Et Hectors dist qu'il ne li loeroit riens qu'il ne fesist, si rent au signour s'espee ; et il le prent. Lors s'en vont tout li chevalier et li sergant ; et ont couchié Landoïne en une couche, mais il fist ançois Hector enserer en une chambre, que ses gens ne le voient, car il i porroit avoir aucun[a] fol vers qui il ne le porroit garantir : se li font fiancier qu'il ne s'en ira sans le congié au signour. Atant descent la biere en la court, si reconmence li doels trop grans. Et fu aportés li cors en la sale, si furent mandé li clerc por [*f*] faire son service, si com on doit faire a cors, car li sires l'avoit fait aporter de .II. jornees loing, pour ce qu'il ne le voloit laissier enterer s'en son chastel non ; et s'il ne fust si vix hom com il estoit, riens ne peüst garantir Hector qu'il ne l'ocesist, mais il ne baoit fors a s'ame sauver. Si le conforte moult ce qu'il avoit fait a Landoïne son fill, car il s'estoit combatus a Guinas pour lui.

770. Ensi est Hectors en la chambre, si a quan qu'il velt et que mestiers li est. Et la damoisele pour qui il se combati li fait compaingnie, quant ele puet eschaper. Et l'endemain metent Mariolés en terre, si ne porroit nus hom deviser le doel c'on a fait pour lui ; et Hectors en a moult plouré. Mais de ce se taist li contes et retourne a parler de Lanselot.

Aventures de Gauvain.

771. Le conte dit dans cette partie que Lancelot était si malade qu'il ne mangeait, ne buvait et ne dormait pratiquement plus. Galehaut s'inquiétait beaucoup pour lui, car il le voyait en bien mauvais état; il finit par lui demander ce qu'il avait, et il répondit qu'il se mourait. Galehaut s'enquit alors: « Beau doux ami, si vous pouviez voir ma dame, vous sentiriez-vous mieux? — Seigneur, je crois que oui. — Au nom de Dieu! s'exclama Galehaut, je ferai en sorte que nous la voyions. — Seigneur, interrogea Lancelot, comment cela serait-il possible? — Je vais vous le dire, fit Galehaut. Nous enverrons un messager à ma dame, et nous lui ferons savoir qu'elle nous oublie trop, car nous ne l'avons pas vue depuis le début de mai et nous sommes déjà en hiver: qu'elle fasse quelque chose pour nous permettre de la voir. — Ah! seigneur, pour Dieu, merci! gémit Lancelot. Je crois ma dame si loyale et si valeureuse que, si cela lui était possible, elle nous verrait volontiers. Mais elle ne peut pas. Et j'ai grand-peur que cela ne l'ennuie, et je préférerais endurer ma souffrance aussi longtemps que je le pourrais: car je ne survis que par elle et je n'y perdrais pas autant qu'elle, si je mourais. Pourtant, il en sera comme vous voudrez l'arranger. — Ne vous inquiétez pas, fit Galehaut, car je vous assure qu'elle ne se mettra pas en colère. — Seigneur, reprit Lancelot, comment le saura-t-elle? — Nous lui enverrons votre cousin Lionel, répondit Galehaut;

---

771. Or dist li contes en ceste partie que Lanselos est si malades qu'il ne boit ne ne mengue ne ne dort, se petit non. Et moult est Galehols a malaise de lui, quar[a] trop le voit au desous; se li demande qu'il a: et il li dist qu'il se muert. Et Galehols li dist: « Biaus dous amis, se vous peüssiés ma dame veoir, enne seriés vous plus a aise? — Sire, fait il, je quit que oïl. — En non Dieu! fait Galehols, je pourchacerai que nous le verrons. — Sire, fait Lanselos, conment porroit ce estre? — Je le vous dirai, fait Galehols. Nous envoierons a ma dame, et se li manderons qu'ele nous oublie trop: car nous ne le veïsmes tres l'entree de mai et nous somes ja en yver; et qu'ele face tel chose par coi nous le puissons veoir. — Ha! sire! pour Dieu merci! fait Lanselos. Je quit ma dame a si loial et a si vaillant que s'il peüst estre, que volentiers nous veïst. Mais ele ne puet. Et j'ai moult grant paour qu'il ne li anuit, et je ameroie mix a sousfrir mon mal tant que je porroie durer: car je ne dur se par li non; ne je n'i perdroie mie tant com ele [*246a*] feroit, se je moroie. Et nonpourquant, ensi com vous l'atournerés, si sera. — Or ne vous esmaiiés, fait Galehols, car de son courous vous asseür je tout. — Sire, fait Lanselos, conment le savra ele? — Nous i envoierons, fait Galehols,

et je saurai bien lui confier votre message. » Il appela alors Lionel et lui dit :

772. « Lionel, tu vas aller voir ma dame et tu lui parleras en privé, de sorte que personne ne l'entende ; tu chercheras d'abord à savoir où eſt le roi Arthur. Puis, une fois sur place, tu demanderas la dame de Malehaut, et tu lui diras que celui qui lui appartient entièrement, à savoir Galehaut le seigneur des Étranges Îles[1], la salue et lui envoie en guise de signe de reconnaissance cet anneau qu'elle m'a donné le lendemain du jour où elle m'a accordé son amour : au nom de ce signe, qu'elle croie ce que tu lui raconteras de ma part. » Il enchaîna sur le récit d'une grande partie de ce qui s'était passé entre Lancelot et la reine au début de leurs amours. « Et sur la foi de ces preuves, tu diras à la dame de Malehaut de te faire parler à la fleur de toutes les dames qui vivent. Prends bien garde de te présenter de manière avisée et courtoise, car tu te trouveras en présence de la reine du monde entier. Et si elle te demande qui tu es, réponds-lui que tu es le fils du roi Bohort de Gaunes et le cousin de Lancelot du Lac. Si alors elle veut savoir ce que devient son ami, déclare-lui qu'il ne peut bien se porter, quand il ne la voit pas, et ajoute qu'elle nous a oubliés plus que nous ne l'avons mérité, et qu'elle doit trouver un moyen qui nous permette de la voir, si elle veut avoir pitié des deux hommes les plus malheureux qui soient. »

773. Galehaut confia à Lionel tous les arguments les plus

Lyonnel voſtre cousin ; et je li savrai bien chargier voſtre message. » Lors apele Lyonnel, se li diſt :

772. « Lyonnel, tu t'en iras a ma dame, et se li diras a conseil que nus ne l'oie ; et demanderas ou li rois Artus eſt. Et quant tu i venras, si demanderas pour la dame de Malohalt ; et se li diras que cil qui eſt tous siens, c'eſt Galehols li sires des Eſtranges Illes, le salue, et que je li envoie a enseignes ceſt anel qu'ele me donna l'endemain qu'ele m'ot s'amor donnee, et que a ces enseignes te croie de ce que tu li diras de par moi. » Lors li conte grant partie des choses qui avoient eſté entre Lanselot et la roïne en l'acointement de lor amours. « Et a ces enseignes diras a la dame de Malohalt qu'ele te face parler a la flour de toutes dames qui soient ore. Si garde que tu soies et prous et afaitiés, car tu iras devant la roïne de tout le mont terrien. Et s'ele te demande qui tu es, se li di que tu es li fix le roi Bohort de Gaunes et cousins Lanselot del Lac. Et s'ele demande que ses amis fait, se li di qu'il ne puet mie bien faire, quant il ne le voit ; et se li di qu'ele nous a plus oubliés que nous n'avons deservi, et qu'ele prenge conroi conment nous le porrons veoir, s'ele velt avoir merci des .II. plus mesaiesiés qui soient. »

773. Toutes les paroles que Galehols sot de bien encharga il Lyon-

convaincants qu'il put imaginer ; et le jeune homme l'assura qu'il dirait tout ce qu'on lui avait ordonné sans rien omettre. « Va-t'en donc, fit Galehaut, et garde-toi bien, sur ta vie, de ne dire à personne à qui tu appartiens ni où tu vas, car de la sorte tu nous tuerais et tu te déshonorerais. » Lionel affirma qu'il n'en ferait rien, et qu'il se laisserait plutôt arracher les yeux. Puis il prit congé et se mit en route, tout droit vers la cour du roi Arthur. Il chevaucha tant, jour après jour, qu'il arriva dans la demeure du roi où il fut très bien reçu par les dames et les demoiselles lorsqu'on sut qui il était. Mais le conte cesse ici de parler d'eux, et retourne à monseigneur Gauvain.

774. Le conte dit ici qu'après avoir quitté le chevalier qui avait le bras cassé sur la lande du Carrefour monseigneur Gauvain chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive au bout de la forêt que la rivière divisait ; il en longea la rive jusqu'à ce que la soirée soit bien avancée. Il regarda autour de lui et vit un homme vêtu d'une robe blanche qui s'en allait à grande allure. Il éperonna à sa poursuite : l'autre l'entendit venir et se retourna pour voir de quoi il s'agissait ; quand il se rendit compte que c'était un chevalier, il l'attendit et, ôtant son chaperon blanc, il inclina la tête devant lui et lui dit : « Soyez le bienvenu ! » Monseigneur Gauvain pensa qu'il était prêtre ou ermite, il mit pied à terre et lui demanda s'il l'était en effet ; mais il répondit que non, qu'il était seulement clerc[1]. « Et où allez-vous ? demanda monseigneur

---

nel ; et il dist qu'il diroit moult bien quan qu'il li avoit enjoint sans riens entrelaissier. « Or t'en va, fait Galehols ; si te garde sor tes ex que tu ne dies a nul home crestien a qui tu es ne ou tu vas, car tu nos avroies mors, et toi honni. » Et il dist que mar en avra garde, qu'il se lairoit ançois les ex sachier de la teste. Lors s'em part Lyonniaus et akeut sa voie, et droit vers la court le roi Artu. Si oirre tant par ses journees que il vint la tout droit en la maison le roi Artu, ou il fu recheüs a moult grant joie des dames et damoiseles, quant il fu conneüs. Mais d'aus se taist li contes, et retourne a parler de mon signour Gavain.

774. [*b*] Or dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis del chevalier qui ot le bras brisié en la Lande del Quarrefour, si erra tant qu'il vint au chief de la forest que la riviere departoit ; et il chevauche sor la riviere tant qu'il avesprist moult durement. Et il regarde et voit un home vestu de robe blanche, et s'en aloit grant aleüre. Lors fiert aprés l'ome des esperons : et cil l'ot venir, si se regarde ; et quant il voit qu'il est chevaliers, si l'atent et oste le chaperon blanc de sa teste, et li encline et li dist : « Bien veigniés. » Et mé sires Gavains quide qu'il soit prestres ou hermites, si descent et li demande s'il est prestres ; et il dist nennil, mais il est clers. « Et ou alés vous ? fait mé

Gauvain. — Seigneur, je m'en vais voir un ermite tout près d'ici, qui m'a envoyé aujourd'hui au château de Louverzep ; et je me dépêche, car il ne chantera pas les vêpres avant mon arrivée. — Comment ? fit monseigneur Gauvain. Je croyais qu'il n'y avait qu'un ermite dans ce bois. — Il y en a trois, seigneur, répliqua le clerc : celui de l'Ermitage Caché, que l'on appelle ainsi parce qu'il se trouve dans le lieu le plus sauvage que vous ayez jamais vu ; puis celui de l'Ermitage de la Croix, comme on l'appelle, et celui de l'Ermitage du Carrefour. — Et le château d'où vous venez, continua monseigneur Gauvain, eſt-il près d'ici ? — Il y a bien deux lieues anglaises, seigneur, répondit le clerc. — Et dans quelle direction ? — Par là, seigneur », fit le clerc en indiquant la gauche. « Si j'y allais, je me détournerais trop de ma route, dit monseigneur Gauvain. Y a-t-il quelque manoir près d'ici ? — Non, seigneur, car la terre eſt ravagée à la suite de la guerre entre le roi de Norgales et le duc de Cambénic : au château d'où je viens, ils attendent encore les hommes du roi de Norgales demain matin. Si vous vouliez m'en croire, vous viendriez avec moi à l'ermitage, et vous y logeriez cette nuit. — Certes, fit monseigneur Gauvain, c'eſt ce que je vais faire, puisque vous me le conseillez. Mais montez derrière moi, nous irons plus vite. — Seigneur, je ne monterais à aucun prix. Mais allez, remettez-vous en selle. » Monseigneur Gauvain obtempéra et suivit le clerc qui marchait en tête à vive allure, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'ermitage. Le clerc appela et l'ermite ouvrit la

---

sire Gavains. — Sire, je m'en vois a un hermite ci pres, qui m'envoia hui a un chaſtel qui a non Louveserp ; si ai grant haſte, car il ne chantera mais vespres, devant ce que je i viengne. — Conment ? fait mé sire Gavains. Je quidoie qu'il n'i eüst en ceſt bois c'un hermite. — Sire, fait li clers, en ceſt bois en a .III. : l'Ermitage Repoſt, pour ce qu'il eſt el plus sauvage lieu que vous onques veïssiés ; si apele on l'un l'Ermitage de la Crois ; li tiers, l'Ermitage del Quarrefour. — Et li chaſtiaus, fait mé sire Gavains, dont vous venés, eſt il auques pres ? — Sire, fait li clers, certes il i a bien .II. lieues englesches. — Et quel part eſt il ? fait mé sire Gavains. — Sire, fait li clers, decha », se li mouſtre asseneſtre. « Se je aloie la, fait mé sire Gavains, je me tordroie trop. A il ci pres nul rechet ? — Nenil, sire, fait li[a] clers, car la terre eſt toute deſtruite de la guerre au roi de Norgales et au duc de Chambenyc ; encore atendent il au chaſtel dont je ving la gent au roi de Norgales au matin. Et se vous m'en voliés croire, vous en verriés o moi a l'hermitage, et vous i serés herbergiés anuit. — Certes, fait mé sire Gavains, dont irai je, puis que vous le me loés. Mais ore montés deriere moi, si irons plus toſt. — Sire, fait il, je n'i monteroie en [*c*] nule fin. Mais alés, et montés sor voſtre cheval. » Et il monte, et li clers vait devant grant aleüre et mé sire Gavains aprés, tant qu'il

porte. En voyant le chevalier, il l'accueillit chaleureusement et le fit entrer dans sa maison. L'autre emmena le cheval à l'écurie, puis les rejoignit et désarma monseigneur Gauvain ; ensuite, l'ermite chanta les vêpres. Lorsque ce fut terminé, il prépara sur la table pour souper le genre de repas qu'on peut trouver chez un homme de sa condition. Le conte ajoute à ce propos que c'était un vendredi.

775. Après avoir mangé, l'ermite demanda à monseigneur Gauvain qui il était. Et il répondit qu'il était du royaume de Logres et de la cour du roi Arthur. « Seigneur, poursuivit l'ermite, je crois bien dans ce cas que le roi vous envoie dans ce pays à cause de la discorde entre le roi de Norgales et le duc de Cambénic. — Pas du tout, répondit monseigneur Gauvain, ce n'eſt pas pour cette raison que je suis venu ici ; je cherche un chevalier. — Seigneur, interrogea alors l'ermite, avez-vous fait la connaissance de mon seigneur le duc ? — Je ne l'ai jamais vu », répondit monseigneur Gauvain. L'ermite se mit à l'observer avec attention ; il lui sembla particulièrement vaillant, et il reprit : « Puisque vous êtes de la maison du roi Arthur, dites-moi votre nom, car j'ai toujours entendu dire que les hommes les plus valeureux du monde se trouvaient à sa cour. — Et qui vous a raconté cela ? temporisa monseigneur Gauvain. — Seigneur, j'ai eu ici comme compagnon un chevalier qui m'a impressionné par sa dévotion jusqu'à ce que la pression du monde lui fasse abandonner cet

---

viennent a l'ermitage ; si apele li clers : et li hermites li ouvre l'uis. Et quant il voit le chevalier, se li fait moult grant joie : si l'en mainne dedens sa maison. Et li autres eſtable le cheval, puis vint deriere, si desarme mon signour Gavain ; et quant il eſt desarmés, se li chante li hermites vespres. Et quant vespres furent dites, si fu li hermites apareilliés pour metre la table et aler souper tel viande que li hermites pot avoir. Et ce diſt li contes que ce fu a un venredi.

775. Aprés mengier demanda li hermites a mon signour Gavain qui il eſtoit. Et il diſt qu'il eſtoit del roiaume de Logres et de la court le roi Artu. « Sire, fait li hermites a mon signour Gavain, dont quit je bien que li rois vous envoie en ceſt païs pour le descort qui eſt entre le roi et le duc de Chambenyc. — Certes, fait mé sires Gavains, onques pour ce n'i mui, ains quier un chevalier. — Sire, fait li hermites, fuſtes vous onques acointes de mon signour le duc ? — Je nel vi onques », fait mé sire Gavains. Et li hermites le conmence a regarder, se li samble qu'il eſt de grant prouece : se li diſt : « Puis que vous eſtes de la maison le roi Artu, si me dites dont voſtre non, car j'ai tous jours oï dire que li plus prodom del monde sont en la court le roi Artu. — Et qui le vous diſt ? fait mé sire Gavains. — Sire, je ai eü chaiens un mien signor[a], un mien compaingnon, un chevalier, et le vi de moult grant religion, tant que grant angoisse del siecle l'en fiſt

état. Il avait en effet un fils qu'un de ses voisins dépouillait de ses biens : il lui avait déjà enlevé toute sa terre, à l'exception d'une tour très bien fortifiée, où étaient rassemblés ses gens. Celui qui lui faisait la guerre était un chevalier très redoutable, nommé Segurade, qui demeurait dans cette région frontalière de la Bretagne au-delà de Roestoc, près de la Saverne.

776. « Quand le fils de mon compagnon constata qu'il avait tout perdu, il ne sut plus quoi faire : la seule issue lui semblait la fuite, car il se rendait compte que tous les siens lui faisaient défaut par crainte de ce remarquable chevalier. Il vint trouver son père, qui s'appelait Alier, et qui, à ce que disaient les gens, avait été un très bon chevalier par le passé. Il lui dit qu'il projetait de s'enfuir. Lorsque le père vit son fils dans une situation si terrible, son cœur se serra pour lui, car après tout il n'était qu'un homme ; il me demanda conseil sur la façon de réagir. Je lui répondis que je ne savais trop que lui conseiller, et il me prit ainsi à partie : "Maître, est-ce que celui qui détruit sans raison son prochain n'est pas semblable aux Sarrasins ? Et si je passais outre-mer pour marcher contre les destructeurs de la chrétienté, on me jugerait favorablement : car, puisque je suis chrétien, je dois venger du mieux que je peux la honte de Jésus-Christ. Par conséquent, j'irai aider mon fils, qui est chrétien : je lui porterai secours contre ceux qui jouent le rôle des infidèles." Il s'en alla donc, toujours revêtu de son habit religieux, car il

---

issir. Car un fill avoit il que uns siens voisins desiretoit, et li avoit toute sa tere tolue, fors une sole tour moult fors. Illoc se tenoient ses gens. Et cil qui le guerroioit estoit uns moult fiers chevaliers ; et estoit apelés Segurades, et manoit[b] en cele issue de Bertaingne dalés Roestoc, pres de cele riviere de Saverne.

776. « Quant li fix vit qu'il ot tout perdu, si ne sot que faire s'il ne s'en fuioit, car il vit que tout li estoient failli pour la doute de cel merveillous chevalier ; si vint chaiens a son pere qui ot a non Aliers : si avoit esté moult bons chevaliers, ce dient les gens. Et li fix dist a son pere qu'il s'en fuiroit. Et quant li peres vit son fill en tele angoisse, si l'en trambla li cuers, que toutesvoies estoit il hom charnels ; si se conseilla a moi que il feroit. Et je li dis [*d*] que je ne savoie lui conseillier ; et il me dist : "Maistres, dont n'est cil qui destruist en cest siecle son proisme sans raison parals as Sarrasins ? Et se je aloie outre mer sor les destruiseours de la crestienté, il me seroit a bien jugié : car puis que je sui crestiens, je doi estre vengierres a mon pooir de la honte Jhesu Crist. Dont irai je mon fill aidier qui est crestiens : se li aiderai encontre ciaus qui sont en lieu des mescreans." Si s'en parti de chaiens a toute la robe de religion, quar il dist que la robe ne lairoit il pas. Et il parla moult de la maison le roi Artu, et

avait déclaré qu'il n'y renoncerait pas. Et il me parla beaucoup de la maison du roi Arthur, dont il affirmait qu'il avait longtemps fait partie. — Au nom de Dieu, fit monseigneur Gauvain, il disait vrai. Et quand est-il parti ?

777. — Seigneur, répondit l'ermite, juste après Pâques. J'en ai eu depuis des nouvelles satisfaisantes : il a mené sa guerre à son terme et doit revenir incessamment. Il m'apprit que je ne devais jamais faire la connaissance d'aucun chevalier, ni ici ni ailleurs, sans lui demander son nom si j'en avais l'occasion : c'est pourquoi je vous prie de me dire le vôtre. » Et monseigneur Gauvain lui affirma qu'il n'avait jamais dissimulé son nom. « Je m'appelle Gauvain, ajouta-t-il, et je suis le neveu du roi Arthur. — Ah ! seigneur, s'exclama l'ermite, soyez le bienvenu plus que tous les autres chevaliers ! Vous devez bien l'être. Je regrette profondément que nous ne vous ayons pas traité plus honorablement, car le monde entier dit du bien de vous. Et où allez-vous ? — Je voudrais, répondit monseigneur Gauvain, me trouver dans la terre de Galehaut, le fils de la Géante : j'y recherche le meilleur chevalier de son âge que l'on connaisse, un jeune homme dont on croit qu'il est avec lui. — Comment se nomme-t-il ? demanda l'ermite. — Lancelot du Lac. » L'ermite resta silencieux un moment, puis reprit : « Seigneur, Dieu vous accorde de venir à bout de votre entreprise. » Là-dessus le clerc se mit à parler de la guerre qui devait avoir lieu entre le duc de Cambénic et le roi de Norgales ; il annonça à l'ermite que les gens du roi devaient

---

disoit qu'il en avoit esté lonc tans. — En non Dieu ! fait mé sires Gavains, il disoit voir. Et quant fu ce, fait il, qu'il s'en ala ?

777. — Sire, fait li hermites, droit aprés Pasques. Si en ai puis assés noveles oïes, car il a auques sa guerre trait a fin, si doit par tans revenir. Si m'enseigna que ja chevalier n'acointasse, ne chaiens ne aillours, que je ne li demandaisse son non se je en avoie loisir, et loisir en ai je ore bien : si vous proi que vous me dites le vostre non. » Et mé sires Gavains li dist que ses nons ne fu onques celés. « J'ai non Gavains, fait il, et sui niés le roi Artu. — Ha ! sire, fait li hermites[a], sor tous chevaliers soiiés vous li bien venus ! Et vous le devés bien estre. Et moult me poise que nous ne vous avons fait plus d'onnour que nous ne faisons, car tous li mondes dist bien de vous. Et en quel lieu irés vous ? — Je voldroie, fait mé sire Gavains, estre en la terre Galeholt, le fill a la Gaiande : si i quier le meillour chevalier del monde que on sace jouene[b] baceler, que on quide qu'il soit avoc lui. — Et conment a il non ? fait li hermites. — Il a a non, fait il, Lanselot del Lac. » Et li hermites se taist une piece, puis li dist : « Sire, Dix vous en doint bien esploitier. » Et lors conmence a parler li clers de la guerre qui estre doit entre le duc de Chambenyc et le roi de Norgales ; si dist a l'hermite que au chastel de Loveserph devoient

arriver le lendemain au château de Louverzep, et que le duc s'y trouvait avec toutes ses forces. Mais l'autre camp comptait beaucoup plus de chevaliers, à ce que l'on disait. Monseigneur Gauvain demanda alors qui avait tort dans ce conflit, et l'ermite lui répondit: « Le roi. Car il a fortifié un château très solide dans la terre du duc quand celui-ci était au service du roi Arthur ; et quand le duc l'a appris, il l'a pris au roi de Norgales et l'a donné à un très bon chevalier, parce qu'il avait enlevé la fille du roi de Norgales. » Monseigneur Gauvain se rendit compte à ce moment qu'il s'agissait du château d'Agravain.

778. Il demanda alors qui avait le dessus dans la guerre. Et l'ermite lui répondit que c'était le duc, si ce n'était que son fils, un très beau jeune homme, y avait trouvé la mort, « ce qui a causé un grand deuil dans le pays. Le jeune homme en effet était aussi beau que vaillant ; mais à part cela, le duc aurait toute raison d'être satisfait de sa guerre. D'ailleurs, vous n'auriez jamais vu meilleur chevalier que lui, qui aimât autant la sainte Église ». L'ermite et monseigneur Gauvain conversèrent longuement, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se reposer : on offrit alors une couche confortable à monseigneur Gauvain. Il se leva de bon matin, entendit la messe puisque l'ermite la chantait ; puis il alla s'armer et prit congé de son hôte. Celui-ci le tira à l'écart et lui dit : « Seigneur, vous êtes un homme de bien. Si vous me disiez pour qui vous cherchez le chevalier que vous appelez Lancelot, je

---

l'endemain venir les gens le roi, et li dus i eſtoit atout son pooir. Mais moult a de la, ce dient, plus de chevaliers. Et lors demande mé sires Gavains liquels a tort de ceſte guerre, et li hermites li diſt : « Li rois. Car il ferma en la terre le duc un chaſtel moult fort, tant come li dus fu el service le roi Artu ; et quant li dus l'oï dire, si le toli au [*e*] roi de Norgales et l'a donné a un moult bon chevalier, pour ce qu'il avoit tolue au roi de Norgales sa fille. » Lors sot bien mé sires Gavains que c'eſtoit li chaſtiaus Agravain.

778. Lors demande liquels a le plus bel de la guerre. Et il li diſt que li dus en a le plus bel, se ne fuſt uns siens fix moult biaus vallés qui en a eſté mors, « dont la dolours a eſté moult grans en ceſt païs. Car li vallés eſtoit moult biaus et moult vaillans : et se ce ne fuſt, li dus eüſt moult bele guerre. Et vous ne veïſtes onques plus debonaire chevalier de celui, ne qui plus amaſt sainte Eglyse ». Longement ont parlé entre mon signour Gavain et l'ermite, tant qu'il fu tans del reposer : si couchierent moult bien mon signour Gavain. Et au matin se leva mé sire Gavains et oï messe, que li hermites li chanta ; puis s'en revait armer, et prent congié a l'hermite. Et li hermites le trait a une part a conseil, se li diſt : « Sire, vous eſtes moult prodom. Et se vous me disiés pour coi vous querés le chevalier que vous apelés

pourrais peut-être vous indiquer un endroit où vous en auriez des nouvelles. — Seigneur, répliqua monseigneur Gauvain, je vous promets, sur l'office que vous avez chanté aujourd'hui, que je ne lui veux que du bien : c'est le chevalier du monde dont j'apprécierais le plus la compagnie, et celui que j'aime le plus. » Puis il raconta à l'ermite comment ils avaient quitté la cour du roi pour le chercher.

779. « Seigneur, fit alors l'ermite, dans ces conditions je vais vous dire comment vous pourrez avoir de ses nouvelles. L'autre jour vint ici une demoiselle qui se trouve être ma nièce, et qui s'en allait à la cour du roi Arthur ; elle me dit que Lancelot était avec Galehaut en Sorelois. » Monseigneur Gauvain déclara qu'il l'avait rencontrée, et qu'elle portait un écu. « C'est la vérité, fit l'ermite. Et sachez qu'elle est cousine de Lancelot ; je suis moi-même, d'ailleurs, un de ses proches cousins[1]. — Où se trouve le Sorelois ? demanda monseigneur Gauvain. — Seigneur, reprit l'ermite, à l'extrémité du royaume de Norgales, du côté du soleil couchant. Sachez toutefois qu'il y séjourne secrètement, si bien que quiconque se rend de ce côté ne peut le voir. Je ne l'aurais pas confié à un autre, mais à vous on ne doit rien dissimuler, vous êtes trop valeureux et loyal. — Seigneur, fit monseigneur Gauvain, je passerais volontiers par le château où est le duc de Cambénic en partant. — Seigneur, dit l'ermite, je vais d'abord vous indiquer toutes les étapes de votre trajet, puisque j'ai commencé. Vous traverserez la terre de Norgales, et vous irez tout droit

---

Lanselot, par aventure je vous enseigneroie tel lieu ou vous en savriés enseignes. — Sire, fait mé sire Gavains, je vous creant sor le service que vous avés fait hui que je nel quier se pour bien non, et que ce est li chevaliers del monde dont je onques ne fui acointes que je plus aim. » Lors li conte conment il estoient meü de la court le roi pour lui querre.

779. « Sire, fait li hermites, or vous dirai je dont conment vous en savrés nouveles. Il vint chaiens l'autre jour une damoisele qui est sa niece, qui s'en ala a la court le roi Artu ; si me dist que Lanselos estoit avec Galeholt en la terre de Sorelois. » Et mé sires Gavains dist qu'il l'encontra, si porta un escu. « Voir avés dit, fait li hermites, et saciés que ele est cousine Lanselot, et je meïsmes moult pres. — Ou est Sorelois ? fait mé sire Gavains. — Sire, fait li hermites, en la fin de Norgales devers soleil couchant. Mais bien saciés qu'il i est si priveement que nus qui voist cele part ne le puet veoir. Mais je ne le deïsse pas a un autre, mais a vous ne doit on riens celer, que trop[a] estes prodom et loiaus. — Sire, fait mé sire Gavains, je m'en alaisse volentiers par le chastel ou li dus de Chambenyc est. — Sire, fait li hermites, je vous dirai ançois tous les poins de vostre assenement, puis que je l'ai conmencié. [f] Vous irés par la terre de Norgales, et tout droit a

jusqu'à la rivière Assurne, puis vous continuerez vers le Sorelois. Quand vous aurez longé la rivière un moment, vous découvrirez une colline très élevée : les gens du pays l'appellent la Montagne Ronde. Elle se trouve sur la droite. Vous, vous poursuivrez votre route tout droit jusqu'à ce que vous arriviez à une rivière qui court vers la montagne : là vous changerez de direction et vous gravirez la colline ; au sommet, vous trouverez un ermite. C'est mon frère, il est prêtre ; saluez-le de ma part, dites-lui que je lui demande, à telle enseigne que c'est lui qui m'a appris ce que je sais, de vous donner des nouvelles, s'il en a, et de vous mettre sur la bonne voie dans la mesure du possible. Je souhaite que vous passiez une nuit chez lui : il vous en aimera davantage, car tous ceux qui ne vous ont pas vu désirent le faire, en raison de tout le bien que l'on répand sur vous. Quant à ce que vous m'avez dit, que vous passeriez volontiers par le château de Louverzep, je vous en sais très bon gré, mais je n'osais pas vous le suggérer, de crainte que vous ne croyiez que j'en parlais pour un autre motif. Je vous ferai conduire par mon clerc jusqu'à ce que vous soyez à portée de vue du château. » Et monseigneur Gauvain le remercia chaleureusement.

780. Là-dessus il prit congé. L'ermite envoya son clerc avec lui, et ils marchèrent tant qu'ils sortirent de la forêt de Bréquehan : monseigneur Gauvain aperçut le château et demanda au clerc si c'était Louverzep. « Oui, répondit-il. — Retournez-vous-en donc, car vous m'avez amené assez loin. — Seigneur,

---

l'aigue de Surne ; et puis irés avant la voie de Soreloys. Et quant vous avrés alé une piece de la riviere, si verrés un moult haut tertre : si l'apelent les gens del païs la Montaigne Reonde. Si est sor destre. Et vous irés tout le droit chemin tant que vous trouverés une aigue qui court vers[b] la montaigne : illoc vous tournerés, si irés le tertre en haut, si trouverés un hermite qui mes freres est ; si est prestres. Si le me salués, et li dites que je li manch, a ces enseignes qu'il m'aprist ce que je sai, qu'il vous die nouveles, se nules en set ; et vous en avoit de quanques il porra. Et si voel que vous remanés une nuit o lui ; et il vous en amera assés mix, car toutes gens vous desirent moult a veoir, qui veü ne vous ont[c], pour le bien c'on en dit. Et pour ce que vous m'avés dit que vous iriés volentiers par le chastel de Louveserp, vous sai je moult bon gré ; mais je ne le vous osoie dire, que vous ne quidissiés que je le vous desisse pour autre chose. Et je vous ferai tant conduire a mon clerc que vous verrés le chastel. » Et il dist grans mercis.

780. Atant prent congié. Et li hermites envoie son clerc avoc lui, et il vont tant qu'il sont venu fors de la forest de Brequehande : si voit mé sire Gavains le chastel, et demande au clerc se c'est Louveserp ; et il dist oïl. « Or vous en alés dont, car assés m'avés amené. — Sire,

fit le clerc, si cela vous plaisait, j'irais bien encore plus loin. — Non, répliqua monseigneur Gauvain. Allez à Dieu, saluez votre seigneur de ma part. » Puis il se mit en route, craignant d'avoir trop tardé. Lorsqu'il parvint au château, prime était déjà passée, car les jours étaient courts comme ils le sont en hiver. Il aperçut, devant le château, à une distance d'environ quatre portées d'arc, une grande assemblée de chevaliers : c'étaient les gens du château qui avaient déjà fait une sortie, mais n'avaient pas le dessus. En regardant plus attentivement, monseigneur Gauvain remarqua un chevalier tout seul au milieu de la prairie, qui ne s'engageait ni d'un côté ni de l'autre ; le neveu d'Arthur s'arrêta, ne sachant si les combattants étaient à égalité, ni quelles étaient les modalités du combat : il ne voulait pas s'en mêler, car il craignait que cela ne lui soit reproché. Le clerc de l'ermite, cependant, avait pensé que ce serait vraiment une triste affaire pour lui que de ne pas assister à cette belle bataille ; il était donc venu au château par un raccourci et était monté sur le mur. Lorsqu'il constata que monseigneur Gauvain restait immobile, il en fut désolé, car il l'aurait volontiers vu jouter : il se dit qu'il le forcerait à s'engager, s'il le pouvait. Il descendit donc du mur et, une fois sur la place, repéra le frère du duc qui était sorti de la presse, où il avait été serré de très près, pour changer de heaume. Il s'était fort bien comporté.

781. « Ah ! seigneur ! fit le clerc. Malheur à vous si vous vous en allez maintenant ! Je vais vous apprendre comment

---

fait li clers, s'il vous plaisoit, encore i iroie je plus. — Non ferés, fet mé sire Gavains. Alés a Dieu, si me salués vostre signour. » Atant se met a la voie, qu'il crient avoir trop demouré. Et quant il vint au chastel, si fu haute prime, car li jour estoient court conme en yver. Et lors esgarde, si voit a une place devant le chastel, ausi pres com on traisist a .IIII. fois, moult grant assamblee de chevaliers ; et c'estoient les gens del chastel qui ja estoient issues fors : si n'en avoient pas le meillour. Et mé sires Gavains esgarde, si voit un chevalier tout sol enmi les prés qui ne se melle ne d'une part ne d'autre ; et mé sire Gavains s'arreste, car il ne set s'il sont a tans quans ne en quel maniere il se combatent : si ne s'en velt entremetre, car il crient qu'il ne li fust a mal tourné. Et li clers a l'hermite se fu pourpensés que moult seroit engingniés s'il ne veoit cel bon poigneïs ; si en fu venus el chastel par un adrecement et fu montés sor le mur en haut. Et quant [*247a*] il voit qu'il ne se mut, si en fu moult dolans, car moult volentiers le veïst jouster : si pense tant a ce qu'il le fera conmencier, s'il puet. Si avale des murs et vint enmi la place ; si trouve un frere le duc qui estoit venus fors de la presse ou il avoit esté tous destrois : si voloit changier hiaume. Et il l'avoit bien fait.

781. « Ha ! sire ! fait li clers. Mar i alés ! Et je vous enseignerai ja

vos ennemis seront bientôt déconfits. — Comment ? interrogea le chevalier. — Dieu me vienne en aide, reprit le clerc, voyez là-bas le meilleur chevalier qui ait jamais porté l'écu : si vous pouvez l'avoir à vos côtés, vous vaincrez. — Comment s'appelle-t-il ? demanda le chevalier. — Au nom de Dieu ! s'exclama le clerc. C'eﬆ monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur. » En entendant cela, l'autre fut tout réjoui. « Lequel eﬆ-ce ? demanda-t-il. Car j'en aperçois deux. — C'eﬆ celui à l'écu blanc. » Le chevalier tira sur le frein de sa monture et recommanda au clerc de veiller à ce que personne d'autre ne le sache. Puis il s'approcha au galop de monseigneur Gauvain, et le salua du plus loin qu'il put en être vu ; monseigneur Gauvain lui retourna son salut. « Ah ! seigneur chevalier, venez nous aider : vous agirez bien et courtoisement. Vous voyez combien nous en avons besoin, et nous défendons notre droit. — Certes, fit monseigneur Gauvain, je ne savais pas ce qu'il en était. Car je vois là un chevalier qui ne bouge pas, et de ce fait, je pensais que vous étiez à égalité. — Certes non, reprit l'autre. Au contraire, nous sommes beaucoup moins nombreux. — J'irai donc, conclut monseigneur Gauvain. Mais adressez-vous aussi à ce chevalier, priez-le de vous venir en aide, car un seul homme de valeur vaut beaucoup. » Le chevalier s'exécuta et alla prier l'autre chevalier, qui s'enquit : « Avez-vous demandé à celui-ci ? — Oui, fit-il, et si vous ne révélez pas ce que je vais vous dire, je vais vous confier ce que je sais de lui. — Moi ?

---

conment voﬆre anemi seront tout desconfit. — Conment ? fait li chevaliers. — Si m'aït Dix, fait li clers, veés la le[a] meillour chevalier qui onques escu portaﬆ, et se vous le poés avoir, vous avrés tout gaaingnié. — Conment a il non ? fait li chevaliers. — En non Dieu ! fait li clers, c'eﬆ mé sires Gavains, li niés le roi Artu. » Et quant il l'ot, si en eﬆ moult liés. « Liquels eﬆ ce ? fait il. Car je en i voi .II. — Ce eﬆ cil a cel blanc escu. » Lors sache son frain, et diﬆ au clerc que bien se gart que autres ne le sace. Puis vint a mon signour Gavain tous les galos ; si le salue de si loing com il le puet veoir, et mé sire Gavains lui. « Ha ! sire chevaliers ! fait il. Car nous venés aidier : si ferés bien et courtoisie. Ja veés vous bien que nous en avons si grant meﬆier, et nous desfendons noﬆre droit. — Certes, fait mé sire Gavains, je ne savoie conment il eﬆoit. Car je voi la un chevalier qui ne se muet : pour ce, si m'eﬆoit avis que vous eﬆiés a tans quans. — Certes, fait li chevaliers, non[b] sonmes. Car nous sonmes moult mains. — Et g'irai, fait mé sire Gavains. Mais alés a cel chevalier la, se li proiiés qu'il vous aït ; car uns prodom vaut moult. » Et li chevaliers i vait, se li proie. « Avés vous, fait li chevaliers, celui la proiié ? » Et il li diﬆ : « Oïl, et se vous ne m'en descouvrés, je vous dirai ce que j'en ai oï dire. — Jé ? fait il. Si m'aït Dix, je n'en parlerai ja. — C'eﬆ, fait il,

Que Dieu me vienne en aide, jamais je n'en soufflerai mot. — C'eſt monseigneur Gauvain. » Et l'autre se mit à rire, car il croyait que c'était quelque chevalier qui se faisait appeler Gauvain. Le frère du duc le pria de venir combattre pour eux ; mais il répondit que, puisqu'il avait Gauvain, c'était assez, et que lui-même ne serait jamais dans son camp : « Que Gauvain se joigne à vous, moi, je serai avec les autres : vous pouvez lui dire que tel eſt mon message. »

782. Le frère du duc s'en retourna donc. Le chevalier en queſtion était Girflet, le fils de Do, mais il ne portait pas ses armes habituelles — sans cela monseigneur Gauvain l'aurait bien reconnu — car il les avait perdues lors d'une échauffourée, le jour où monseigneur Gauvain l'avait quitté, là où Hector les avait abattus tous les quatre. C'était à l'occasion de la guerre dont l'ermite avait parlé à monseigneur Gauvain. Le frère du duc revint vers celui-ci, et lui expliqua que l'autre n'aiderait pas son camp parce que lui, Gauvain, en faisait partie ; mais il ne lui dit pas qu'il avait révélé son nom. Ils s'en allèrent alors : le frère du duc décida de s'en tenir au heaume qu'il avait jusqu'à ce qu'il ait vu ce que ferait monseigneur Gauvain. Et Girflet s'engagea dans l'autre camp. Monseigneur Gauvain ne se dirigea pas là où il y avait le plus de monde, mais, ayant observé un groupe important qui, après s'être écarté du champ pour rajuſter ses armes, les courroies de ses écus et tout son équipement, voulait revenir à la mêlée, il s'élança dans cette direction. Girflet le remarqua, et pensa qu'il regretterait fort de ne pas être le premier à le frapper :

---

mé sire Gavains. » Et cil conmencha a rire, car il quide bien que ce soit aucuns chevaliers qui se face apeler Gavain. Et li chevaliers li proie qu'il viengne devers aus ; et il diſt, puis qu'il a Gavain, qu'il a assés, ne devers lui ne sera il ja. « Or soit Gavains devers vous, et je serai de cha : ce li porrés dire que je li mant. »

782. Lors s'en tourne li freres au duc. Et li chevaliers eſtoit Gyrflés, li fix Do ; mais il n'avoit mie ses armes — car mé sires Gavains l'eüſt bien conneü —, ains les avoit perdues a un poigneïs le jour que mé sires Gavains le laissa, la ou Hector les abati tous .IIII. ; et ce fu de la guerre dont li hermites avoit parlé a mon signour Gavain. Lors [*b*] vint li freres au duc a mon signour Gavain, et li diſt qu'il ne li aidera mie pour ce qu'il i eſt ; mais il ne li diſt mie qu'il l'avoit nommé. Lors s'en vont a tant. Et li freres au duc se tint a tel hiaume com il avoit, tant qu'il voie que mé sires Gavains fera. Et Gyrflés s'en tourne de l'autre part. Et mé sires Gavains ne vait mie la ou il voit la greignour presse, ains voit une grant bataille qui s'eſtoit retraite ; et avoient refaitié lor armes et lor guiges et lor harnois, si voloient venir a la mellee. Et mé sires Gavains lour laisse courre. Et Gyrflés le voit, si diſt qu'il sera moult dolans se premiers ne le fiert,

en effet il ne croyait pas que ce fût monseigneur Gauvain — mais si c'était lui, tant pis. De toutes les façons, il ne pourrait que retirer un grand honneur à jouter contre lui ; il l'avait d'ailleurs souhaité bien souvent, à condition de n'être pas reconnu.

783. Il éperonna donc son cheval et chargea monseigneur Gauvain de toute la vitesse de sa monture. En le voyant venir, monseigneur Gauvain se rendit compte qu'il s'agissait du chevalier qu'il avait observé tout seul dans le pré : il se dirigea également vers lui, si bien qu'ils heurtèrent de leurs lances leurs écus si violemment qu'ils ne purent empêcher, si solides soient-ils, que les boucliers ne se fendent. La lance de Girflet vola en pièces. Quant à monseigneur Gauvain, il heurta si bien son adversaire qu'il le jeta à terre fort rudement. Alors, sa lance se brisa. Il regarda autour de lui et s'aperçut que ceux contre lesquels il voulait jouter s'en retournaient à la mêlée au galop. Il éperonna et se lança là où la presse était la plus grande ; mettant la main à l'épée, il plongea parmi eux et commença à accomplir tant de hauts faits que tous ceux qui étaient présents s'en émerveillaient. Le frère du duc lui tenait compagnie, et s'appliquait à bien se comporter ; il l'avait d'ailleurs déjà fait auparavant.

784. Lorsqu'il fut remonté à cheval, Girflet se dirigea vers la mêlée à l'endroit où se trouvait monseigneur Gauvain : à la vue des prouesses étonnantes qu'il accomplissait, il se rendit compte que c'était bien lui. Il l'observait avec intérêt et,

---

car il ne quide mie que ce soit mé sires Gavains, et se ce eſt il, si soit. Car toutesvoies n'i puet il avoir se honnour non, s'il jouſte a lui ; et maintes fois avoit il desiré qu'il i peüſt jouſter, par ensi qu'il n'i fuſt conneüs.

783. Lors fiert le cheval des esperons et broche vers mon signour Gavain si toſt com li chevaus li pot aler. Et mé sires Gavains le voit venir, si voit que ce eſt li chevaliers qu'il avoit veü el pré tout sol : si s'adrece a lui ; et s'entrefierent des lances sor les escus si durement qu'il n'i a si fort dont les ais ne fendent. Et la lance Gyrflet vole em pieces. Et mé sires Gavains l'enpaint bien, si le porte a terre moult durement. Et lors pechoie la lance mon signour Gavain. Et il regarde, si voit ciaus a qui il devoit assambler qui s'en vont[a] poignant a la mellee. Et il fiert des esperons el plus espés qu'il i voit ; si met la main a l'espee, si se plonge entr'aus et conmence tant a faire d'armes que tout cil s'en esmerveillent qui le voient. Et li freres au duc eſt avoc lui qui moult se traveille de bien faire, et si l'avoit il ja moult bien fait avant.

784. Quant Gyrflés fu remontés, si vint a la mellee ou mes sires Gavains eſtoit et voit les merveilles qu'il fait ; si s'aperchoit maintenant que c'eſt il. Si l'esgarde moult volentiers, et quant il voit qu'il eſt

lorsqu'il le voyait en difficulté, il ne pouvait le supporter mais lui venait en aide de son mieux. Monseigneur Gauvain s'en aperçut, et se demanda avec étonnement qui cela pouvait bien être. À ce moment le frère du duc vint vers celui-ci et lui dit : « Regardez, seigneur, comment va notre bataille ! C'eſt un seul chevalier qui nous vaut cela ! » Le duc l'avait bien remarqué, mais il ne savait pas de qui il s'agissait ; il le demanda à son frère qui lui dit que c'était monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur. « Vous plaisantez ! dit le duc. Allons le voir de plus près. » Ils allèrent donc regarder monseigneur Gauvain qui les fit tourner et retourner en tous lieux, sans que personne puisse lui tenir tête où qu'il se présente ; et tous s'efforçaient de bien faire, car il donnait du courage aux plus lâches. Le frère du duc était extrêmement surpris de voir Girflet, qui naguère était dans le camp adverse, lui venir désormais en aide de toutes ses forces. En définitive, ceux du parti de monseigneur Gauvain se comportèrent si bien qu'ils déconfirent entièrement les autres, et la poursuite commença. Car ceux du château pourchassaient leurs ennemis en éperonnant leurs chevaux, et monseigneur Gauvain ainsi que Girflet les suivaient de très près. Et monseigneur Gauvain se demandait avec étonnement qui cela pouvait être.

785. Monseigneur Gauvain parvint alors à un fossé : il sentit que son cheval était prêt à le franchir et le laissa faire ; mais tout de suite après il en aperçut un autre, ce qui l'inquiéta : il tira si durement sur les rênes que l'une d'elles cassa.

---

a meschief, si nel pot sousfrir, ains li aide a son pooir. Et mé sires Gavains le voit bien, si s'esmerveille moult qui il puet eſtre. Et lors vint li freres au duc a son frere, si li diſt : « Esgardés, sire, conment il nous eſta de la bataille ! Ce nous a fait uns sels chevaliers. » Et li dus l'avoit bien veü, mais il ne savoit qui il eſtoit : si le demande a son frere ; et il li diſt que c'eſt mé sire Gavains, li niés le roi Artu. « Oſtés ! fait li dus. Alons le veoir de plus pres. » Lors vont [*c*] veoir mon signour Gavain qui les maine et retourne par toutes les places, qu'il ne se pueent contretenir en lieu ou il viengne ; si s'esforcent tout de bien faire, car il donnoit cuer as plus couars. Et li freres au duc s'esmerveille moult de Gyrflet, qui jehui eſtoit contre lui et ore li aide de tout son pooir. Si le font si bien cil qui sont devers mon signour Gavain que cil de la se desconfissent tout ; et la chace conmence. Car cil les acuellent al ferir des esperons, et mé sire Gavains et Gyrflés les sivent de moult pres. Et moult s'en esmerveille mé sires Gavains qui il puet eſtre.

785. Lors vint mé sires Gavains a un fossé. Et il sent son cheval volentieu, si le laiſt aler outre, et aprés voit un autre, si le redoute[a] et tire si durement son frain que l'une des resnes ront. Et Girflés

Girflet intercepta le cheval, le fit arrêter et renoua les rênes. Puis il déclara à monseigneur Gauvain : « Seigneur, je sers, mais je ne sais qui. Et pourtant je ne suis dans ce parti que pour vous : je vous conjure donc, au nom de la créature que vous aimez le plus, de me dire qui vous êtes. » Et monseigneur Gauvain de se nommer. Girflet en fut très heureux. « Soyez, lui dit-il, le bienvenu plus que tous les autres hommes : puisse Dieu ne jamais me venir en aide si je ne l'ai pas deviné depuis que vous m'avez abattu. — Et vous, qui êtes-vous ? » fit monseigneur Gauvain. Son interlocuteur lui répondit qu'il était Girflet ; et quand monseigneur Gauvain entendit cela il lui jeta les bras autour du cou et lui fit fête. Pendant ces retrouvailles, les gens du roi de Norgales avaient déjà repris le dessus sur les gens du duc et les chargeaient férocement. Girflet le remarqua et dit à monseigneur Gauvain : « Ah ! seigneur, comme ça va mal pour nous quand vous n'êtes pas là ! Plût à Dieu, cependant, qu'ils n'aient pas de refuge où se retirer ! Ils seraient bientôt pris, pas un n'en réchapperait. » Tous deux revinrent à la mêlée en éperonnant leurs chevaux, les épées tirées, et encore plus désireux de bien faire qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Et vous pouvez bien dire qu'à eux deux ils n'atteignaient aucun chevalier qui puisse leur résister, car ils avaient de si bonnes épées que les armures n'étaient pas capables de leur faire obstacle. Ils accomplirent tant de prouesses que tous ceux qui étaient présents s'en émerveillèrent, et que ceux qui étaient à bout de

---

prent le cheval as resnes, si l'areste, se li renoue les resnes. Puis dist a mon signour Gavain : « Sire, je serf, et si ne sai qui. Et je ne sui decha fors solement pour vous : si vous conjur par la rien que vous plus amés que vous me dites qui vous estes. » Et mé sires Gavains se nonme. Et Gyrflés en est moult liés, et li dist que sor tous homes soit il li bien venus, « car ja ne m'aït Dix, se onques puis que vous m'abatistes fu ore que je ne le pensaisse bien. — Et vous, qui estes vos ? » fait mé sires Gavains. Et il dist qu'il est Gyrflés. Et quant mé sire Gavains l'ot, se li met les bras au col ; se li fist moult grant joie. Et de tant qu'il sentracointent, avoient ja recouvré la gent le roi de Norgales sor la gent le duc, si venoient ja moult durement amont. Et Gyrflés le vit, si dist a mon signour Gavain : « Ha ! sire ! com il nous esta ja mauvaisement, quant vous n'i estes ! Mais pleüst a Dieu qu'il n'eüssent nul rechet ou il peüssent fuir ! Il seroient ja tot pris, que ja n'en eschaperoit pies. » Lors reviennent andoi a la mellee ferant des esperons, les espees traites, assés plus entalenté de bien faire qu'il n'avoient huimais esté. Si poés dire qu'il n'ataignoient chevalier entr'aus .II. qui sousfrir les puisse, car lor espees estoient si bones que nule armeüre nes pooit contretenir. Si font tant d'armes que tout s'en esmerveillent cil qui les voient, si en reprendent cuer et harde-

forces retrouvèrent courage et hardiesse : les gens du roi les redoutèrent tant qu'ils n'osèrent pas demeurer davantage sur la place, mais tournèrent les talons et s'enfuirent. Et lui de les suivre au galop. L'un des neveux du roi tomba de cheval au cours de la poursuite : le duc arriva sur lui et le tua. « C'est pour mon fils qu'il m'avait tué », déclara-t-il.

786. Ils furent alors si bien déconfits qu'ils n'envisagèrent plus de revenir en arrière : chacun se réfugia où il pouvait, et les gens du duc firent beaucoup de prisonniers — ils en auraient fait davantage encore si la nuit n'était pas tombée, de sorte qu'ils s'en retournèrent. Girflet et monseigneur Gauvain s'en allèrent aussi discrètement que possible et chevauchèrent une grande partie de la nuit jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'orée d'une forêt. La lune se mit à briller, toute claire. Girflet aperçut alors à la lisière de la forêt deux demoiselles qui lui semblèrent fort belles. Il dit à monseigneur Gauvain : « Seigneur, voyez-vous ce que je vois ? — Je vois deux demoiselles sous ces arbres, répondit monseigneur Gauvain. — Seigneur, reprit Girflet, c'est une belle aventure, comme il en arrive à cette heure. » Ils se dirigèrent alors vers les demoiselles et la plus belle se leva et vint tout droit vers eux, en disant : « Seigneurs, soyez les bienvenus. Vous avez beaucoup tardé. » Ils répondirent que Dieu les bénisse. « Mais comment saviez-vous, belle douce amie, que je devais venir ici ? — Nous le savions bien, répliquèrent-elles, depuis ce matin. » Les deux compagnons mirent pied à terre sur

---

ment cil qui orendroit estoit reüsé : si les redoutent tant les gens le roi qu'il n'i osent plus demourer, si tournent les dos et s'en fuient. Et cil les siut au ferir des esperons. Si chiet uns des neveus le roi en la chace : et li dus en vint sor [*d*] lui, si l'ocist. Et dist li dus : « C'est pour mon fill qu'il m'avoit mort. »

786. Lors furent tout si desconfit que onques puis ne misent conroi el retourner, si fui chascuns a garison la ou il pot ; et les gens le duc en ont moult retenu, et plus en eüssent retenu s'il ne fust nuis, si s'en revienent[a]. Et entre mon signour Gavain et Gyrflet s'en vont si coiement com il porent, et errerent grant piece de la nuit, tant qu'il vinrent en l'oriere d'une forest. Lors conmencha la lune a luire moult clere. Et Gyrflés regarde et voit a l'entree de la forest .II. damoiseles qui moult beles li sambloient. Lors a dit a mon signour Gavain : « Sire, veés vos ce que je voi ? » Et il dist : « Je voi .II. damoiseles desous ces arbres. — Sire, dist Gyrflés, ce est assés bele aventure conme a ceste ore. » Lors s'adrecent as damoiseles ; et la plus bele se drece et vint droit a aus, et lor dist : « Signour, bien soiiés vous venus. Et moult vous avés demouré. » Et il dient que Dix les beneïe. « Et conment, bele douce amie, saviés vous que je deüsse ci venir ? — Nous le seüsmes bien, dist ele, dés jehui. » Lors descendent andoi

l'herbe et enlevèrent leurs armes ; puis monseigneur Gauvain prit la plus belle et l'emmena d'un côté, tandis que Girflet entraînait la seconde de l'autre : et tous deux se disaient qu'ils n'avaient jamais vu plus belles jeunes filles.

787. Après s'être mis à l'aise en se débarrassant de leurs armes, ils prirent soin de leurs chevaux, puis s'assirent ; chacun pria d'amour la demoiselle avec qui il était. Celle de monseigneur Gauvain répondit : « Seigneur, votre amour serait trop mal employé si je le possédais, car vous êtes un homme de très grande valeur, et je suis une pauvre jeune fille sans grande beauté. Mais je vous donnerai une amie, la plus belle que vous ayez jamais vue. » Monseigneur Gauvain affirma que cette autre demoiselle ne saurait être plus belle que la première. « Oh ! si, elle l'est, que Dieu me vienne en aide, fit celle-ci ; en fait, elle l'est cent fois plus. Et quand vous la verrez, vous ne voudriez pour rien au monde avoir fait de moi votre volonté ; quant à moi, je n'oserais pas, car c'est ma dame, et je préférerais être morte plutôt que vous n'ayez pris votre plaisir avec moi. — Qui est-ce donc ? demanda monseigneur Gauvain. — Au nom de Dieu ! Vous ne le saurez pas, dit la jeune fille, avant de la tenir entre vos bras, si vous l'osez. Elle ne désire rien au monde autant que vous. — Savez-vous donc qui je suis ? s'étonna monseigneur Gauvain. — Oh ! oui, par Dieu, fit-elle. Vous êtes monseigneur Gauvain, et ce chevalier, là, est Girflet. » Monseigneur Gauvain se mit alors à rire ; il la prit dans ses bras et l'em-

---

sor l'erbe devant eles et ostent lor armes ; si prent mé sire Gavains la plus bele et l'en mainne a une part, et Gyrflés l'autre ; et disoient andoi qu'il n'avoient onques mais veües plus beles.

787. Quant il sont alegié de lors armes, si alaschent lor chevaus, puis s'aseent ; et proie chascuns la soie d'amors. Et la mon signour Gavain respont : « Sire, mar fust ore la vostre amours se je l'avoie, car trop par estes prodom, et je sui une pucele povre et poi bele. Mais je vous donrai amie, la plus bele que vous onques veïssiés. » Et mé sire Gavains respont que plus bele de li ne puet ele mie estre. « Si voirement m'aït Dix, fait ele, si est ; que ele a encore mes .c. biautés. Et quant vous le verrés, vous ne voldriés de moi avoir faites vos volentés ; ne je n'oseroie, car ele est ma dame : si voldroie mix estre morte que vous le m'eüssiés fait. — Et qui est ele ? fait mé sires Gavains. — En non Dieu ! fait ele, vous ne le savrés devant ce que vous le tenrés entre vos bras, se vous tenir l'i osés. Et ele ne desire riens autant en tout le monde com ele fait vous. — Et savés vous, fait il, qui je sui ? — Oïl, en non Dieu ! fait ele. Vous estes mes sires Gavains, et cil chevaliers la est Gyrflés. » Et mé sire Gavains conmence a rire, si le prent entre ses bras et le baise au plus doucement qu'il pot, et le met entre lui et la terre ; se li velt faire. Et ele

brassa le plus doucement qu'il le pouvait, puis il la coucha sous lui sur la terre et voulut la prendre. Mais elle dit qu'il essayait en vain, et que ça ne pouvait pas se passer comme ça. « Mais je vous promets que, si vous osez me suivre, je vous donnerai, avant trois jours, la plus belle demoiselle que vous ayez jamais vue, ou que vous verrez jamais. Et je vous prie, au nom de la joie que vous attendez de la créature du monde que vous aimez le plus, de ne pas chercher davantage à me contraindre, car vous vous en repentiriez. » Monseigneur Gauvain y consentit. Girflet pour sa part négocia si bien avec la sienne qu'elle lui octroya son amour, pour qu'il fasse d'elle ce qui lui plairait, et qu'il la suive où elle voudrait le conduire.

788. Ils s'éloignèrent un peu jusqu'à un endroit charmant, et firent leur volonté l'un de l'autre ; Girflet conçut pour elle un si grand amour qu'il n'aimait rien autant qu'elle. La demoiselle de monseigneur Gauvain lui intima l'ordre de la suivre, et il dit qu'il y était prêt. Il appela Girflet et lui demanda s'il voulait s'en aller. « Oui, répondit celui-ci, là où le voudra cette demoiselle, à qui j'appartiens. — Seigneur, intervint celle-ci, allez-vous-en ; car Girflet ne vous suivra pas. » Monseigneur Gauvain lui demanda si c'était vrai, et Girflet admit que oui. « Dieu vous conseille en cette affaire, dit monseigneur Gauvain, car pour ma part je suivrai celle-ci où elle voudra me conduire. » Il quitta de la sorte Girflet et son amie et chevaucha toute la nuit derrière la demoiselle qui connaissait bien le chemin, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent un très beau feu au cœur

---

dist que c'est pour noient, et ce ne [*e*] puet avenir. « Mais je vous affi que je vous baillerai entre ci et tiers jour, se vous m'i osés sivir, la plus bele que vous onques veïssiés de vos ex ; ne jamais plus bele ne verrés. Si vous proi, si com vous voldrés avoir joie de la riens el monde que vous plus amés, que vous ne m'esforciés plus, car vous vous en repentiriés. » Et mé sire Gavains li otroie. Et Gyrflés a tant fait vers la soie qu'ele li a s'amour donnee a faire de li quanques li plaira, et qu'il[a] le siurra la ou ele le voldra mener.

788. Lors s'en vont en un lieu delitable un poi loing, si fait li uns de l'autre sa volenté ; si l'a coilli Gyrflés en si grant amour qu'il n'amoit nule riens tant. Et la damoisele mon signour Gavain le semont qu'il le sive ; et il dist qu'il en est tous prés. Puis apele Gyrflet, se li demande s'il s'en ira. « Oïl, fait il, la ou ceste damoisele voldra, a qui je sui. — Sire, fait la damoisele a mon signour Gavain, alés vous ent. Car Gyrflés ne vous siurra mie. » Et mé sires Gavains li demande s'il le fera ensi, et il dist oïl. « Ore vous en consaut Dix, fait mé sire Gavains, car je siurrai cesti la ou il li[a] plaira. » Atant s'em part de Gyrflet et de s'amie, si chevauche toute la nuit aprés la damoisele, qui bien set la voie, tant qu'il virent dedens la forest un

de la forêt. La demoiselle s'engagea dans cette direction et rejoignit près du feu une autre jeune fille et deux écuyers équipés comme des hommes d'armes. Le brasier était de taille imposante, car on était au début de l'hiver, comme peut l'être la fin de septembre. La demoiselle et monseigneur Gauvain s'approchèrent du feu, et quand les autres les virent, ils se levèrent à leur rencontre, souhaitèrent la bienvenue à la jeune fille et lui demandèrent qui était ce chevalier. Elle répondit que c'était le chevalier qu'elle aimait et estimait le plus au monde. Ils se précipitèrent aussitôt et lui firent très bel accueil. Ils l'aidèrent à descendre de son cheval et en prirent soin, car ils avaient tout ce qui était nécessaire pour cela ; puis ils prirent le heaume de monseigneur Gauvain et son écu, qu'ils pendirent à un chêne, et achevèrent de le désarmer sur l'ordre de la demoiselle. Quand ce fut fait, l'autre demoiselle lui plaça un manteau sur les épaules : tout ce qui était préparé dans ce lieu semblait fait pour un homme de haute naissance. La demoiselle fit ramasser de l'herbe pour la porter dans le pavillon[1] ; regardant autour de lui, monseigneur Gauvain aperçut un des plus beaux lits qu'il ait vus : il se demanda avec étonnement pour qui il avait été paré si magnifiquement. Les sièges furent avancés autour du feu, et la nappe mise : ils s'assirent pour prendre un repas qui était lui aussi somptueux. Et monseigneur Gauvain s'étonna derechef de la richesse du service et de l'abondance des victuailles dans un tel lieu, et si à point. Lorsqu'ils eurent mangé à loisir, la demoiselle et

---

moult bel fu. Et la damoisele vait cele part, si trove au fu une damoisele et .II. esquiers tous armés conme sergans. Et li fus estoit moult grans, car c'estoit en yver com en la fin de setembre. La damoisele et mé sire Gavains vinrent au fu ; et quant cil le voient, se li saillent encontre et li dient que bien soit ele venue, et li demandent qui est cis chevaliers. Et ele dist que c'est li chevaliers el monde qu'ele plus aime et proise. Et il courent tantost, se li font moult grant joie. Si le descendent[b] et atournent son cheval moult bien, car il orent assés de coi ; puis prendent son elme et son escu, si le pendent a un kaisne ; puis le desarment par le conmandement a la damoisele. Et quant il est desarmés, se li met l'autre damoisele un mantel al col ; si sambloit de l'apareillement qui la fu fais qu'il fust fais pour un haut home. Lors fait la damoisele prendre de l'herbe et porter dedens le paveillon, et mé sires Gavains esgarde et voit un des plus biaux lis qu'il onques veïst : si s'esmerveille por coi il est fais si biaus. Li siege sont apareillié entour le fu et la nape fu estendue : si s'aseent au mengier, qui moult richement estoit apareilliés. Et moult s'en esmerveille mé sire Gavains de la richoise et des viandes qu'il voit en tel lieu, et si a [*f*] point. Et quant il orent mengié tout par loisir, si se leverent entre la damoisele et mon signour Gavain et s'en vont esbanoiier

monseigneur Gauvain se levèrent et allèrent se promener dans le bois environnant en conversant plaisamment ; monseigneur Gauvain saisit l'occasion de demander d'où venait un tel pavillon, et pour qui un si beau lit avait été fait. La jeune fille répondit que tout, lit et réception, était pour lui ; « pourtant, ajouta-t-elle, ils ne savent pas qui vous êtes : je suis la seule à le savoir. Et celle qui vous aime plus que le monde entier m'a envoyée ici pour vous réserver le plus bel accueil que je pourrais organiser. Mais vous ne saurez qui elle eſt avant de la tenir dans vos bras. Sachez cependant qu'elle pense qu'il n'y a au monde dame ou demoiselle dont vous daigneriez faire votre amie, si elle n'était pas de très haut lignage et de très grande beauté : je ne voudrais sous aucun prétexte lui révéler que vous vouliez faire de moi votre volonté, aussi bien pour votre réputation de noblesse que pour m'éviter de graves ennuis. — N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, répliqua monseigneur Gauvain. Mais dites-moi où s'en va Girflet. — Je vais vous répondre, fit-elle.

789. « Il arriva que sa demoiselle aima un chevalier pendant longtemps, et lui de même ; mais finalement il la laissa et s'éprit d'une autre de moindre valeur qu'elle : et il lui donna tous les joyaux de celle-ci, ainsi qu'un des plus beaux diadèmes qu'une demoiselle ait portés. Elle alla réclamer ses joyaux, mais le chevalier répondit qu'elle ne les aurait pas. Elle vit la nouvelle amie du chevalier avec son diadème dans les cheveux, et jura que, où qu'elle la rencontre à l'avenir,

---

parmi le bois, parlant de maintes choses ; si demande mé sires Gavains dont tés paveillons eſtoit venus, et pour qui si biaus lis avoit eſté fais. Et ele[c] diſt que por lui fu fais li lis et li atours ; « nonpourquant, ne sevent il qui vous eſtes, ne conment vous avés non, fors jé. Et cele, fait ele, qui vous aimme plus que tout le mont m'envoia ci pour vous faire la plus grant feſte de vous que je porroie faire. Mais vous ne savrés ja qui ele eſt devant ce que vous le tenrés entre vos bras. Et saciés qu'ele quide qu'il n'i ait dame ne damoisele el monde de qui vous daingneriés faire voſtre amie, se de trop haut lignage n'eſtoit et de trop desmesuree biauté ; ne je ne li voldroie mie avoir descouvert ce que vous le me voliés faire, pour voſtre gentillece et pour[d] mon grant damage, pour riens qui vive. — N'en aiiés, fait il, ja garde. Mais dites moi ou Girflés vait. — Je le vous dirai, fait ele.

789. « Il avint chose qu'ele enama un chevalier moult grant piecha, et il li, tant que en la fin le laissa et enama une[a] mains vaillant de li ; et li donna tous les joiaus ceſti, et un des plus vaillans chapiaus que onques damoisele portaſt. Et ele li ala demander ses joiaus ; et li chevaliers diſt qu'ele ne les avroit jamais. Et ele vit que l'amie celui avoit son chapel en son chief, et ele diſt que en quelconques lieu qu'ele

elle reprendrait son bien, et tout le reste de ses parures. Le chevalier lui demanda qui les lui ferait ravoir, et elle répliqua : "Par Dieu ! Meilleur que vous : un chevalier de la maison du roi Arthur, qui me conduira là où vous serez si bien que je pourrai faire de vous et de votre amie tout ce qu'il me plaira d'ordonner. — Ah ! putain, s'écria-t-il, puisque vous vous en êtes vantée, je ne bougerai pas d'ici de tout ce mois." Je sais bien que c'est là qu'elle amène Girflet. Mais hier, alors que nous nous en venions à travers les bois, nous avons rencontré une demoiselle — je ne sais qui elle était. Elle nous a conjurées de lui dire quelle aventure nous allions cherchant, et qu'elle nous indiquerait le bon chemin, si elle le connaissait. Nous lui avons révélé ce que nous cherchions, et elle a répliqué que jamais aucune femme n'avait eu tant de chance, "car vous rencontrerez cette nuit dans la forêt monseigneur Gauvain et Girflet le fils de Do, si vous vous dirigez vers la région que l'on appelle la Grande Plaine : à telle enseigne que monseigneur Gauvain porte un écu blanc et Girflet un écu de sinople fascé d'or et de vermeil".

790. « Voilà ce que nous dit la demoiselle. Sachez-le, nous en étions ravies, bien que nous ignorions qui elle était ». Monseigneur Gauvain, lui aussi, se demanda avec beaucoup d'étonnement qui cela pouvait être. En conversant de la sorte ils revinrent au pavillon. La demoiselle fit déchausser monseigneur Gauvain et le fit s'allonger dans le superbe lit, et elle demeura à son chevet jusqu'à ce qu'il soit endormi,

---

trouveroit s'amie qu'ele avroit son chapel ariere, et tous ses joiaus. Et li chevaliers li demanda qui li feroit ravoir, et ele dist : "En non Dieu ! meillour de vous, et de la maisnie le roi Artu : qui me conduira ou vous serés, si que je porrai faire de vous et de vostre amie quanques je conmanderai. — Ha ! pute ! fait il, puis que vous en estes[b] vantee, ne serai je, en cest mois, se ci non." Si sai bien qu'ele le mainne la. Et quant nous venismes ier toute la forest, si encontrasmes une damoisele, je ne sai qui ele est : si nous conjura que nous li deïssons quele aventure nous ailliens querant, et ele nous avoieroit, s'ele savoit. Et nous li desismes pour coi nous alienmes. Et ele nous dist que onques a nules femes[c] n'avint si bien, "car vous trouverés anuit en la forest mon signour Gavain et Gyrflet le fill Do, se vous alés en cele partie que on apele le Grant Plain, et a ces enseignes que mé sire Gavains porte un escu blanc et Gyrflés un escu de synople [*248a*] a une fesse d'or vermeille".

790. « Ensi nous dist la damoisele. Et saciés que moult en fumes lie, et si ne seüsmes qui ele estoit ». Et mé sire Gavains s'esmerveille moult qui ele pooit estre. Ensi s'en viennent parlant jusques au paveillon. Et la damoisele fist deschaucier mon signour Gavain et couchier el riche lit ; et ele est devant lui tant qu'il est endormis, puis se couche entre li

puis elle se coucha ainsi que sa compagne. Elles se levèrent de bon matin, et monseigneur Gauvain se leva à son tour quand il fut éveillé. Lorsqu'il eut revêtu ses armes, la demoiselle appela les deux écuyers et leur dit de préparer tout le bagage et de s'en aller. Ensuite, elle prit à part l'autre jeune fille. « Prévenez ma dame, lui dit-elle, que j'ai bien accompli la tâche qu'elle m'avait confiée, et que je serai auprès d'elle d'ici trois jours au plus, avec ce qu'elle sait. Mais prenez garde de n'en parler à personne d'autre. » La jeune fille lui assura qu'elle n'en ferait rien. Alors la demoiselle se mit en route avec monseigneur Gauvain, après lui avoir déclaré : « Seigneur, je vous conduirai par les chemins les plus détournés que je pourrai trouver, et cette nuit nous logerons très confortablement chez une tante à moi, la meilleure dame de sa condition au monde. Demain soir, nous arriverons à l'endroit dont je vous ai parlé. » Ils chevauchèrent ainsi toute la journée, en empruntant les sentiers détournés qu'elle connaissait bien, et finirent par arriver un peu après vêpres chez la tante de la demoiselle. Celle-ci les reçut avec joie et fit préparer tout ce qu'elle savait leur convenir ; ils mangèrent le plus tôt possible, car ils avaient jeûné toute la journée. À la fin du repas entrèrent deux jeunes gens, dont l'un était le fils de la dame et l'autre son neveu.

791. En les voyant, la dame leur demanda quelles étaient les nouvelles. « Très mauvaises, dirent-ils. — Comment ? s'exclama-t-elle. — Certes, dame, continua son fils en pleurant, mon père vous mande que vous ne le reverrez jamais,

---

et l'autre damoisele. Au matin sont levees, et quant mé sire Gavains fu esveilliés, si se leva. Et quant il eſt armés, la damoisele apele les .II. esquiers, si lor diſt qu'il atournent tout lor harnois et qu'il s'en aillent. Aprés trait l'autre damoisele a conseill. « Dites, fait ele, a ma dame que j'ai moult bien fait ce qu'ele me conmanda, et que je serai entre ci et tiers jour a li, et li amenrai ce qu'ele set. Mais gardés que vous n'en parlés se a li non. » Et ele diſt que non fera ele. Atant s'en part entre li et mon signour Gavain, et ele li diſt : « Sire, je vous menrai au plus celeement que je porrai, et anquenuit gerrons nous moult a aise chiés une moie ante, la meillour dame del monde de sa richoise ; et demain au soir serons la ou je vous ai dit. » Ensi chevauchent toute jour par les grans deſtrois que ele set, tant que il vinrent de haut vespre chiés l'ante a la damoisele. Et ele les rechoit a moult grant joie, et fait apareillier quan qu'ele sot que bon fuſt ; si mengierent plus toſt qu'il porent, car toute jour avoient jeüné. Et en la fin del mengier entrerent laiens doi vallet, dont li uns eſtoit fix de la dame et li autres ses niés.

791. Quant la dame les voit, si lor demande qués nouveles. Et il dient : « Moult malvaises. — Conment ? fait ele. — Certes, dame, fait li fix[a] tout em plourant, mes peres vous mande que vous ne le verrés

et vous prie, au nom de Dieu, de penser à son âme, car le duc a ordonné qu'il soit mis à mort demain, et il ne peut en être autrement. » À ces mots, la dame se leva précipitamment et commença à manifester la plus grande douleur possible. Monseigneur Gauvain s'efforça de la réconforter et s'enquit de l'affaire. « Seigneur, expliqua-t-elle, j'avais pour mari un homme de grande valeur, d'un certain âge, qui a eu beaucoup d'influence sur le duc de Cambénic et sur sa terre. Il arriva au cours de la récente guerre que le duc perde un fils, un beau jeune homme très vaillant, que ceux de l'autre camp tuèrent à l'orée de cette forêt. Mon seigneur était présent, et il manifesta un grand chagrin. Mais un sénéchal du duc lui laissa entendre que mon époux l'avait trahi. Mon seigneur le duc lui demanda comment il le savait, et il affirma qu'il l'avait appris de ceux de l'autre camp, qui s'en étaient vantés pendant la guerre ; il ajouta qu'il était prêt à le prouver. Le duc en fut bouleversé, car il aimait beaucoup mon seigneur qui l'avait servi toute sa vie ; cependant il éprouvait une telle douleur de la mort de son fils qu'il ne put s'empêcher de faire emprisonner mon époux. Et il déclara qu'il en ferait justice, s'il ne s'en défendait pas. — N'y a-t-il donc personne qui l'en défende ? demanda monseigneur Gauvain. — Seigneur, reprit la dame, il n'a trouvé aucun chevalier qui fût assez son ami pour oser prendre les armes contre le sénéchal, parce qu'il est, précisément, le sénéchal du duc, et a une grande réputation de valeur. Les choses en sont là : le sénéchal a manigancé la mort de mon seigneur, parce que le duc lui avait montré beaucoup

---

jamais, et pour Dieu vous mande qu'il vous ramenbre de l'ame de lui, car li dus a conmandé qu'il soit demain destruis, car autrement ne puet estre. » Et quant la dame l'ot, si saut fors de la table et fait tel duel que nule dame ne puet greignour faire. Et mé sires Gavains le conforte et li demande que ce est. « Sire, je avoie un mien signour moult prodome auques d'aage, si a esté moult sires del duc de Cambenyc et de sa terre. Ore est avenu en ceste guerre que li dus i a perdu un fill moult biau vallet et moult prou, que cil de la ochisent a l'entree de ceste forest. Mé sires estoit chaiens, qui moult en fist grant duel. Si fist au duc entendre uns siens seneschaus que mé sires l'avoit traï. Et mé sires li dus li demande conment il le savoit ; et il dist qu'il le [*b*] savoit par ciaus de la qui s'en estoient vanté en la guerre, si dist qu'il estoit tous pres qu'il le moustrast. Et li dus en fu moult angoissous, car il amoit moult mon signour com cil qui l'avoit servi toute sa vie, mais tant avoit grant duel de son fill qu'il ne pot muer qu'il ne feïst mon signour prendre. Si dist qu'il couvenoit qu'il en fesist justice, s'il ne s'en desfendoit. » Et mé sire Gavains respont : « Si n'est ore qui l'en desfende[b] ? — Sire, fait ele, il ne trouva onques chevalier qui tant fust ses amis, qui encontre le seneschal en osast[c] armes porter, pour ce qu'il

d'affection et l'avait souvent favorisé. Pourtant, que Dieu vienne en aide à mon âme, mon époux a servi le duc très loyalement, et il aurait préféré, à ce que je crois, que son fils et le mien, que voici, soit tué plutôt que le fils du duc. »

792. Monseigneur Gauvain interpella alors le jeune homme et lui demanda comment il se faisait que l'exécution soit fixée au lendemain. « Certes, seigneur, répondit-il, hier, quand les gens du roi de Norgales ont été vaincus, le sénéchal est venu trouver le duc et lui a dit que, s'il ne lui rendait pas raison, il ne demeurerait plus dans sa maison. Le duc lui demanda à quel propos, et il répliqua que c'était à propos de celui qui l'avait trahi, et qu'il tenait en prison à cause de la mort de son fils : il avait mérité d'être pendu comme un traître. Et c'est ainsi que l'exécution a été fixée à demain. — Et, dit monseigneur Gauvain, s'il avait un chevalier qui combatte pour lui, cela pourrait-il encore le sauver ? — Dieu me vienne en aide, acquiesça le jeune homme, le duc a affirmé que, s'il trouvait entre ce soir et demain un homme pour le défendre, il ne risquerait rien. Mais mon seigneur n'en peut trouver aucun, et il ne peut lui-même porter les armes en raison de son âge avancé. » Monseigneur Gauvain regarda la jeune fille qui l'avait conduit jusqu'ici, qui pleurait à chaudes larmes : il en fut très attristé, et pensa qu'elle désirait qu'il entreprenne la bataille mais qu'elle n'osait peut-être pas le lui demander ; il craignit aussi qu'elle ne le considère comme un lâche s'il s'en dispensait.

---

est seneschaus le duc, et de moult grant prouece. Si est tant alee la chose que li seneschaus a pourchacie la mort mon signour, pour ce que li dus l'avoit moult amé et creü. Et si m'aït Dix a la moie ame qu'il l'a servi loialment, et qu'il volsist mix al mien essient que ses fix et li miens qui la esta fust mors, que li fix mon signour le duc. »

792. Lors l'apele mé sire Gavains et li demande conment ce est qu'il est jugiés a demain. « Certes, sire, fait[a] li vallés, ier quant les gens au roi de Norgales furent desconfit, si vint li seneschaus au duc et dist que s'il ne li faisoit raison, il ne seroit jamais en sa maison. Et li dus li dist de coi. Et il dist de son traïtour, qu'il avoit en sa prison pour son fill, qu'il avoit deservi qu'il fust pendus conme traïtres. Et ensi est il ajournés a le matin. — Et s'il avoit, fait mé sire Gavains, chevalier qui pour lui se combatist, li avroit il encore mestier ? — Si m'aït Dix, fait li vallés, ensi le dist li dus que s'il avoit entre ci et demain un home qui le desfendist, il n'avroit garde. Et mé sires n'en puet nul avoir, et il ne puet mais porter armes pour sa viellece. » Et mé sire Gavains regarde la pucele qui laiens l'avoit amené, qui moult durement plouroit : si l'em poise moult ; et se pense qu'ele volroit qu'il empresist ceste bataille, mais espoir proiier ne l'en ose : si crient qu'ele ne le tiengne a mauvaistié, s'il s'en ert retrais.

793. Il ordonna alors au jeune homme d'aller trouver son père et de lui dire de ne plus s'inquiéter, qu'il avait trouvé un chevalier qui combattrait pour lui : « Et s'il plaît à Dieu, je ferai en sorte qu'il soit libéré. » Lorsque le jeune homme entendit ces paroles, il éprouva la plus grande joie du monde ; il se hâta d'aller voir son père, avec son cousin, et il lui raconta toute l'histoire. Le prisonnier s'en réjouit également. Monseigneur Gauvain, quant à lui, réconforta la dame et la pria de lui procurer un autre écu que le sien, car il ne voulait pas que les gens du duc le reconnaissent. La dame ne sut quoi lui conseiller, si ce n'était un vieil écu qui pendait dans la maison. Il le prit, et s'avisa qu'il était fort solide : il déclara qu'il n'en voulait pas d'autre, mais qu'il porterait le reste de ses propres armes. Pour le cheval, le hasard avait bien fait les choses puisqu'il ne voulait pas être reconnu : en effet, il montait celui dont il avait abattu le neveu du roi de Norgales, celui que le duc avait tué. Il dit donc à la dame de ne plus se mettre en peine, car il avait tout ce qu'il lui fallait.

794. Elle lui suggéra alors : « Seigneur, si vous me le conseillez, j'irai trouver mon seigneur le duc, et je lui dirai que mon époux est prêt à se défendre par l'intermédiaire d'un seul chevalier contre cette accusation, si quelqu'un ose la porter. — Dame, répondit monseigneur Gauvain, c'est une bonne idée. Est-ce loin d'ici ? — Non, fit-elle, pas plus de cinq lieues anglaises. » La dame monta à cheval, emmenant avec elle quelques hommes d'armes. Et monseigneur Gauvain insista beaucoup pour qu'elle ne donne aucune

---

793. Lors dist au vallet qu'il s'en aille a son pere et die que tous soit seürs, qu'il a trouvé un chevalier qui sa bataille fera, « et se Dix plaist, je ferai tant qu'il sera delivrés ». Et quant li vallés l'ot, si en est si liés que plus ne puet ; si s'en vait entre lui et son cousin et vint a son pere : se li conte. Et il en a moult grant joie. Et mé sire Gavains conforte la dame et li dist que autre escu li quiere que le sien, quar il ne velt pas que les gens le duc le con[*c*]noissent. Et la dame ne l'en set conseillier fors d'un viell escu qui pent en la maison. Et il le prent : se li est avis que il est moult fors, et dist que il n'i portera ja autre, mais toutes ses autres armes portera il. Et se li estoit bien avenu de cheval selonc ce qu'il ne voloit mie estre conneüs, car c'estoit cil de qui il avoit abatu le neveu le roi de Norgales, que li dus ocist. Si dist a la dame que plus ne li quiere, car il a quanques mestier li est.

794. Lors li dist la dame : « Sire, se vous le me loés, g'irai a mon signour le duc : se li dirai que mé sires est apareilliés de soi desfendre par un sol chevalier de ceste chose, se nus l'ose avant metre. — Dame, fait il, je le lo[a] bien. Et est ce bien loing ? — Nenil, fait ele ; il n'i a mie plus de .v. lieues englesches. » Lors monte la dame sor un cheval et mainne avoc li sergans. Et mé sire Gavains le chastie bien

information sur le chevalier qui allait combattre, sauf pour dire que c'était en effet un chevalier. « Et, ajouta-t-il, demain matin, dès que la bataille devra avoir lieu, envoyez-moi chercher, et je viendrai. » Là-dessus la dame s'en alla — mais sa nièce était venue lui révéler que c'était le meilleur chevalier du monde et qu'elle pouvait être tranquille. La dame en fut effectivement très réconfortée ; elle chevaucha jusqu'au château et fit en sorte de pouvoir parler à son seigneur, pour lui dire ce qu'il en était. « Ah ! Seigneur Dieu, s'écria-t-il, venez à mon secours, aussi vrai que je ne suis pas coupable ! » Le lendemain matin, le duc apprit que Manessier[1] avait trouvé un homme pour combattre en sa faveur, et il en fut très satisfait. La dame se présenta devant lui alors qu'il était encore couché, et l'assura que le chevalier de son seigneur était tout prêt à combattre. Le duc envoya chercher son sénéchal et l'en informa. Le sénéchal affirma qu'il n'avait jamais été si heureux, et s'enquit de l'endroit où il voulait que la bataille se déroule. Ce serait hors de la ville, dit le duc, sur une plaine qui avait été récemment enclose de fossés pour fortifier le château — lequel s'appelait Quincaverne. La dame envoya donc chercher monseigneur Gauvain, qui était déjà très bien armé. Le sénéchal avait fait demander où se trouvait le chevalier qui devait combattre contre lui : on lui raconta qu'il était au château de Manessier, car s'il avait su qu'il était hébergé dans la maison de la dame, il aurait envoyé des assassins à sa rencontre pour le tuer : il était en effet plein de félonie.

---

qu'ele ne die ja del chevalier nouveles a nul home, fors tant que uns chevaliers eſt. « Et le matin, si toſt conme la bataille devra eſtre, si m'envoiés quere ; et je i venrai. » Atant s'em part la dame, et sa niece vint a li et li diſt que c'eſt li miudres chevaliers del monde, et que toute soit seüre. Et cele s'en conforta moult, si vait jusques au chaſtel et fait tant qu'ele parole a son signour et li diſt. « Ha ! Sire Dix, fait il, aidiés moi, si vraiement conme je n'i ai coupes ! » Au matin sot li dus que Manesiers ot trouvé home qui pour lui se combatroit, et il en fu moult liés. Lors vint la dame devant lui, la ou il gisoit en son lit ; se li diſt que li chevaliers son signour eſtoit aparelliés de la bataille[b]. Et li dus envoie pour le seneschal, se li diſt. Et li seneschaus diſt qu'il ne fu onques si liés, si demande ou il velt que la bataille soit. Et li dus a dit defors la vile, en une plaine qui nouvelement eſtoit close de fossé pour esforcement del chaſtel ; et li chaſtiaus avoit non Quincaverne. Lors envoie la dame querre mon seignour Gavain, et il eſtoit moult bien armés. Et li seneschaus avoit fait enquerre ou li chevaliers eſtoit qui a lui se devoit combatre ; se li fu conté qu'il eſtoit el chaſtel Manesier, car s'il seüſt qu'il fuſt en la maison a la dame, il eüſt envoié au devant por lui ocirre, car il eſtoit plains de traïson.

795. De la sorte, le sénéchal ne put parvenir à ses fins. Monseigneur Gauvain chevaucha jusqu'à Quincaverne : il avait pris dans le manoir où il avait dormi une vieille lance noire de fumée, avec un solide manche de frêne et un fer rouillé et vieilli, mais aigu et bien tranchant. Le sénéchal, lui, était déjà devant le duc, tout prêt à livrer sa bataille. Monseigneur Gauvain dit à la dame qu'il voulait d'abord entendre la messe, et on lui permit d'y aller : il pria Notre-Seigneur de lui donner honneur et joie ce jour-là, « puisque je me bats pour la justice et par compassion ». Il sortit ensuite de l'église et on lui amena son cheval ; mais alors qu'il mettait le pied à l'étrier, un carreau d'arbalète le frappa sur le pan de son haubert, de sorte qu'il rebondit et alla se planter dans le flanc du cheval.

796. En voyant cela, monseigneur Gauvain fut très ennuyé pour sa monture ; il se mit en selle cependant et, plaçant son écu du côté d'où était venu le carreau, il se présenta devant le duc. Son cheval saignait abondamment : le duc demanda à son entourage qui l'avait ainsi blessé, et on lui raconta toute l'histoire. Monseigneur Gauvain mit pied à terre devant le duc et le salua, puis lui dit : « Seigneur, je croyais n'avoir rien à redouter, car c'est la coutume dans notre pays qu'un chevalier qui doit livrer bataille contre un autre ne risque rien de personne sauf de celui qu'il doit combattre ; et l'on m'a tué mon cheval alors que j'étais sous votre protection. Du moins je pensais l'être, puisque je

---

795. Ensi est li seneschaus destournés de ce qu'il voloit faire. Et mé sire Gavains chevauche tant qu'il vint a Quincaverne : si ot pris en la maison ou il avoit jeü un viés glaive et enfumé a une grosse hanste de fraisne, et li fers es[*d*]toit viés et enrungiés, mais il estoit agus et bien trenchans. Et li seneschaus fu ja devant le duc, tous apareilliés de sa bataille. Et mé sire Gavains dist a la dame qu'il veut messe oïr, et on li dist qu'il i vait ; si proie a Nostre Signour qu'il li doinst honour et joie hui en cest jour, « ensi com je me combat pour droit et pour pitié ». Lors ist fors del moustier. Et ses chevaus li fu amenés : et quant il mist pié en l'estrier, si le fiert uns quarriaus parmi le pan del hauberc, si qu'il s'en vola outre et fiert le cheval parmi le flanc.

796. Quant mé sire Gavains voit ce, se li poise de son cheval, mais toutesvoies monte ; si mist son escu de cele part ou li quarriaus vint, si vint devant le duc. Et ses chevaus sainoit moult durement, si demande li dus a ciaus qui o lui sont qui son cheval avoit ensi navré, et il li content conment ce fu. Et mé sire Gavains descent devant le duc et le salue, et li dist : « Sire, je quidoie estre tous seürs, car coustume est en nostre païs que quant uns seus chevaliers se doit combatre encontre un autre, qu'il est seürs de tous homes fors de

m'étais engagé à livrer bataille devant vous. Sachez bien qu'on en parlera encore loin d'ici. Je ne me plains d'ailleurs que de vous, puisque c'est sous votre protection que cette mésaventure m'est arrivée. » Le duc en fut rempli de honte, et répondit que, s'il pouvait savoir qui avait fait cela, il ne renoncerait pas pour tout son fief à le faire pendre haut et court, même si c'était un de ses plus proches amis. « Et je vous jure sur les reliques, ajouta-t-il, que je ne suis au courant de rien et que je le regrette profondément. Car c'est une grande honte pour moi, et je la prends en effet à mon compte. » Il fit alors apporter les reliques et jura le premier selon ces termes ; ensuite il exigea que le sénéchal et tous ceux qui étaient avec lui en fassent autant, et voulut qu'ils disent tout ce qu'ils savaient sur le sujet. Et il y en eut qui déclarèrent que c'était un frère du sénéchal, encore tout jeune, qui l'avait fait. Le duc le fit arrêter, et déclara qu'il ne se parjurerait jamais là-dessus : il le fit pendre incontinent. Puis il fit amener à monseigneur Gauvain le meilleur cheval qu'il avait, et lui dit de le monter : monseigneur Gauvain s'exécuta, et trouva cette monture parfaitement à son gré.

797. Après l'avoir essayée en lui donnant quelques coups d'éperons, il mit pied à terre et revint pour le serment. Le vavasseur fut amené au champ clos pour jurer de son côté, et le sénéchal déclara sous serment qu'il savait avec certitude que le vassal était traître vis-à-vis de son seigneur. Puis l'accusé à son tour jura que c'était l'autre qui était parjure,

---

celui a qui il se doit combatre ; et on m'a mon cheval ocis en vostre conduit. Car en vostre conduit quidoie je estre, puis que je avoie bataille prise devant vous. Et bien saciés qu'il en ert aillors parlé. Et je ne me plaing se de vous non, puis qu'en vostre conduit m'est mals avenus. » Et li dus en est moult hontols, et dist que s'il puet savoir qui ce a fait, il ne lairoit pour toute sa terre, tant fust ses amis, qu'il ne soit pendus par la goule. « Et je vous jur, fait il, sor sains, que je riens n'en sai et moult m'en poise. Car trop j'ai honte, et bien le preng sor moi. » Lors fait aporter les sains, sel[a] jure tous premerains si com il l'avoit devisé, et puis le fist jurer au seneschal et a tous ciaus qui o lui estoient, qu'il en diroient ce qu'il en savoient : si i ot de tels qui disent que uns freres au seneschal avoit ce fait, qui vallés estoit. Et li dus le fait prendre, et dist qu'il n'en seroit ja parjurés : si le fist maintenant pendre. Puis fist mon signour Gavain amener tout le meillour cheval qu'il avoit, et li dist qu'il i mont ; et il si fist, si le trouve moult a son talent.

797. Quant il l'ot esperonné, si descent et revint au serement. Et li vaassours fu amenés el champ por le sairement faire, si jura li seneschaus qu'il savoit bien que li vas[e]serres estoit traïtres vers son signour ; et il jura aprés que si voirement li aït Dix qu'il estoit parjures,

aussi vrai qu'il souhaitait que Dieu lui vienne en aide — et il en avait bien l'air en effet. Puis les deux champions se mirent en selle et se rendirent au champ où la bataille devait avoir lieu ; on les y fit entrer par une porte que l'on referma ensuite soigneusement. Les gens s'assemblèrent sur le bord des fossés ; de leur côté, la femme du vavasseur et sa nièce étaient venues sur la place ; de là elles se rendirent à la chapelle, où elles s'agenouillèrent devant l'autel pour prier Dieu de donner la victoire à leur chevalier. Les deux combattants s'élancèrent, se heurtèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, et se portèrent de tels coups avec leurs fortes lances qu'elles se brisèrent. Mais ni l'un ni l'autre ne tombèrent ; ils passèrent outre élégamment, puis portèrent la main à leur épée. Monseigneur Gauvain conçut une grande estime pour son adversaire, et pensa que c'était bien dommage qu'il soit un traître, car il n'aurait jamais cru qu'un traître ait pu faire preuve d'une telle prouesse. Il lui dit : « Seigneur chevalier, reconnaissez votre déloyauté, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous réconcilier avec le duc et le vavasseur pour qui je combats ; et je m'arrangerai, personnellement ou par l'entremise d'autrui, pour que vous n'y perdiez ni membre ni honneur. C'est en effet souvent l'envie qui engage les hommes dans de mauvaises entreprises. — C'est à toi, au contraire, affirma le sénéchal, de te déclarer vaincu : car il n'y a sous le ciel de chevalier si vaillant que je ne triomphe de

---

et il bien le samble. Lors montent andoi sor les chevaus, et vont el champ ou la bataille devoit estre ; si les met on dedens par une porte, et puis le referme on moult bien. Et toutes les gens sont venues sor les fossés ; et la feme au vavasour et sa niece sont entré en la place, et de la place s'en vont en la chapele, et se metent devant l'autel as jenous et proient a Dieu qu'il doinst a lor chevalier l'onnour de la bataille. Et li doi chevalier laissent courre, si s'entrefierent de si grant aleüre com li cheval lor porent courre ; et s'entrefierent si tres grans cops des glaives, qui fort estoient, qu'il pechoient. Mais ne li uns ne li autres n'est cheüs ; ains s'en passent outre moult gentement, puis metent les mains as espees. Et mé sire Gavains proise moult le chevalier en son cuer, et dist a soi meïsmes que moult est grans dolours s'il est traïtres, car il ne quideroit mie que cuers traïtres eüst tele prouece. Puis li dist : « Sire chevaliers, reconnoissiés vostre desloiauté, et je metrai painne en toi acorder au duc et au vavasour pour qui je me combat ; et je ferai tant, ou par moi ou par autrui, que tu n'i perderas ne membre ne honnour. Car envie si fait a maint home maintes mauvaises choses conmencier. — Mais tu, dist li seneschaus, te claimme vaincu, car il n'a sous ciel si prou chevalier, s'il estoit en ton lieu, que je nel rendisse anqui ou mort ou vaincu. Et saces que tu te combas por le plus desloial home qui onques nasqui de feme.

lui ou le mette à mort, pour peu qu'il soit à ta place. Et sache que tu combats pour le plus déloyal des hommes que femme ait jamais enfanté.

798. — Certes, fit monseigneur Gauvain, la trahison que ton frère a commise aujourd'hui me fait décider contre toi. Par cela je sais bien que tu es parjure[1]. » Mais le sénéchal le démentit hardiment ; il éperonna son cheval et fonça sur Gauvain, l'épée à la main. Il lui donna un si grand coup, si pesant, sur le heaume, que monseigneur Gauvain s'en ressentit durement et se rendit compte que c'était là un chevalier qui avait de la défense ; à son tour, il se rua sur son adversaire et lui donna un tel coup d'épée que tous les assistants en furent ébahis. Ils tailladèrent leurs heaumes, dépecèrent leurs écus, rompirent leurs hauberts en maint endroit. Monseigneur Gauvain rencontra chez le sénéchal une grande résistance, et la bataille se prolongea longtemps, si bien que tous deux perdirent pas mal de sang, et que leurs forces diminuèrent considérablement. Sur la place beaucoup de gens souhaitaient que monseigneur Gauvain l'emporte, car le vavasseur était considéré comme un homme de bien. À force de commentaires, la jeune fille qui avait amené monseigneur Gauvain entendit les gens dire que celui-ci n'avait pas le dessus et que le sénéchal se comportait fort bien. Elle en fut désolée, et se précipita, pleine d'angoisse, hors de la chapelle pour monter le plus haut qu'elle put afin de voir la contenance de monseigneur Gauvain : elle se rendit compte qu'il avait perdu beaucoup de sang. À ce

---

798. — Certes, fait mé sires Gavains, la traïson que tes freres fist hui le me fait prendre sor toi. Et par ce sai je bien que tu es parjures. » Et li seneschaus l'en desment moult hardiement, et broche le cheval et en vint vers lui, l'espee en la main : et le fiert sor le hiaume grant cop et pesant, si que durement s'en sent mé sire Gavains et voit bien que molt est li chevaliers de grant desfense, si[a] li court sus moult hardiement et li donne de l'espee tel cop que tout cil s'en esbahissent qui le voient ; si detrenchent lor hiaumes et decoupent lor escus[b] et malmetent lor haubers em pluisors lix. Si trouve mé sire Gavains el seneschal moult grant desfense ; et dura moult longement la bataille, si que[c] li uns et li autres avoit assés del sanc perdu : si affebloie moult la force de l'un et de l'autre. Et en la place avoit moult de gent qui vosissent que mé sire Gavains vainquist, car li vaasserres estoit tenus a moult [*f*] prodom. Si en vait tant la parole que la pucele qui mon signour Gavain avoit amené oï que les gens disoient que mé sires Gavains n'en avoit mie le meillour, et que moult bien se contenoit li seneschaus. Et ele en fu moult dolante, si saut fors de la chapele moult angoissouse, et monte el plus haut lieu qu'ele trouve pour veoir conment mé sires Gavains se contient : si voit qu'il avoit moult perdu del sanc. Et quant ele voit le sanc, si ne

spectacle, elle ne put résister et tomba évanouie. Mais le conte se tait sur ces personnages et parle de Lionel.

799. Le conte dit dans cette partie que Lionel, en route pour la cour du roi Arthur, survint par hasard à la place où monseigneur Gauvain combattait. Il s'approcha pour voir la bataille, et il arriva directement à l'endroit où la demoiselle revenait de son évanouissement, soutenue par des chevaliers de la parenté du vavasseur. Le jeune homme, à cheval, chercha à s'avancer plus près pour regarder la bataille car il n'avait encore jamais vu de combat judiciaire entre deux chevaliers ; il avait tellement envie d'assister à celui-là qu'il poussa son cheval sur ceux qui soutenaient la demoiselle. L'un d'eux lui demanda de reculer, mais il était tellement fasciné par le spectacle qu'il n'entendit pas ce qu'on lui disait. Le chevalier prit alors le roussin par le frein et le tira en arrière si brutalement qu'il faillit le faire tomber. Lionel le toisa alors, et lui demanda ce qu'il voulait. « Ce que je veux ? fit le chevalier. Peu s'en faut que je ne veuille vous donner un coup de ce bâton sur la tête ! Car vous êtes trop fou et mal élevé. » Lionel mit la main à l'épée qui pendait à l'arçon de sa selle, et s'élança sur lui. Mais la jeune fille s'écria : « Malheur à vous si vous le frappez, car il est chevalier ! » Lionel dit que dans ce cas il ne le toucherait pas. « Mais, par la sainte Croix, ajouta-t-il, s'il ne l'avait pas été, il l'aurait payé cher. Et maudit soit un chevalier sans noblesse où qu'il se trouve ! »

---

se puet soustenir, ains se pasme. Mais d'aus se taist li contes et parole de Lyonel.

799. Or dist li contes en ceste partie que ensi que Lyonniaus s'en aloit a la cort le roi Artu, que aventure l'amena en la place ou mé sire Gavains se combatoit. Si i ala pour veoir la bataille. Et vint tout droit ou la damoisele estoit relevee de pasmisons, si le tenoient chevalier del parenté au vavasour. Et li vallés vint tout a cheval pour esgarder la bataille, car il n'avoit onques mais veü bataille de .II. chevaliers : si fu si desirans del veoir qu'il se mist tout a cheval sor ciaus qui la damoisele tenoient. Et li uns d'aus li dist qu'il se traie ariere ; et il entendi tant a l'esgarder qu'il n'entendi mie ce que on li disoit. Et uns chevaliers prent le ronci par le frain, si le sache ariere si durement que a poi qu'il ne l'abat. Et Lyonniaus le regarde, et li demande que il li voloit. « Je voel, fait li chevaliers, tant que poi s'en faut que je ne vous doing de cest baston desor la teste. Car trop par es fols gars et mal afaitiés. » Et Lyonniaus li met la main a l'espee qui a l'arçon li pendoit, se li court sus. Et la pucele li dist que mar le face, car il est chevaliers. Et Lyonniaus dist, puisqu'il est chevaliers[a], dont ne le touchera il. « Et par Sainte Crois, s'il ne fust chevaliers, il le comperast. Et mal dehait ait chevaliers vilains [*249a*] ou que il soit ! »

Lionel messager. – Gauvain et la fille du roi de Norgales.

800. Puis il fit demi-tour en maugréant : « Seigneur chevalier, je vous laisse votre bataille, regardez-la tout votre soûl. En vérité, j'ai souvent sous les yeux un meilleur chevalier que ces deux-là, et je pourrai encore le voir tout mon content. » Et le chevalier lui demanda en riant : « Frère, Dieu te vienne en aide, qui eſt donc le bon chevalier que tu vois si souvent ? — Peu vous importe, rétorqua le jeune homme : que Dieu me vienne en aide, il en vaudrait bien pis si vous le connaissiez. Mais s'il vous tenait dans ce champ, avec les deux qui sont là-bas, au moment de vous trancher la tête à tous, aucun de vous ne voudrait y être pour toute la terre de Galehaut ! » Quand il se rendit compte de ce qu'il venait de dire, il se jugea bien fou de l'avoir ainsi nommé. Monseigneur Gauvain avait entendu l'échange de railleries entre le chevalier et le jeune homme, et il se demandait avec étonnement qui était ce dernier. Mais quand il l'entendit mentionner Galehaut, il frémit de joie, car son cœur lui souffla qu'il en avait des nouvelles. La demoiselle cependant ne put se retenir plus longtemps, elle cria si fort que tous perçurent ses cris : « Gauvain ! Gauvain ! On vous considérait comme le meilleur chevalier du monde, et vous souffrez qu'un autre vous domine de la sorte ! » Le jeune homme la dévisagea et lui dit : « Jeune fille, prétendez-vous que ce soit Gauvain ? Que Dieu ne me vienne jamais en aide si cela peut être ce Gauvain que l'on tient pour si preux : il ne tarderait pas tant, sous les yeux d'une telle foule, à conquérir

---

800. Lors s'en tourne loing et li diſt : « Sire chevaliers, ore soit la bataille voſtre a veoir, que je le vous quit. Et certes moult millor chevalier[a] que nus d'aus .II. n'eſt, voi je moult souvent, et verrai quant je volrai. » Et li chevaliers li demande tout en riant : « Frere, se Dix t'aït, qui eſt ore li bons chevaliers que tu vois si souvent ? — Ne vous chaut, fait li vallés, que si m'aït Dix, il en valroit[b] ore moult pis se vous le saviés. Mais s'il vous tenoit en cel champ et ces .II. qui sont la, si fuſt as teſtes trenchier, chascuns de vous n'i volroit eſtre pour la terre Galeholt. » Et quant il l'aperchoit, si se tint a fol de ce qu'il l'avoit nonmé. Et mé sire Gavains avoit oï le ramprosne del vallet et del chevalier, si s'esmerveille moult qui il eſt. Et quant il li ot nonmer Galeholt, si tressaut tous de joie, car li cuers li diſt qu'il en set aucune chose. Et la damoisele ne se pot plus tenir, ains crie en haut, si que tous li pueples l'ot : « Gavain ! Gavain ! Ja vous tenoit on au meillour chevalier del monde et vous sousfrés c'uns chevaliers vous met si au desous ! » Et li vallés le regarde et li diſt : « Pucele, dites vous que ce soit mé sire Gavains ? Ja ne m'aït Dix, se ce fu onques icil Gavains que on tient a si prou, car il ne demouraſt mie tant, voiant tant de pule com il a ci, a un sol chevalier

un seul chevalier — et ici il a lui-même le dessous. » Sur ces mots, il s'éloigna et la demoiselle s'évanouit derechef. Mais lorsque le duc sut qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain, il en fut très étonné ; pourtant il réalisa qu'il n'avait pas vraiment le dessous, car il connaissait un peu sa force d'après ce qu'il lui avait vu faire lors de la bataille devant Louverzep (son frère en effet lui avait affirmé que c'était monseigneur Gauvain à cette occasion). Il comprit cependant qu'il avait quelque autre préoccupation, et cela l'ennuya beaucoup. De son côté, monseigneur Gauvain fut très contrarié par les reproches de la jeune fille et du jeune homme : il s'élança avec une vigueur renouvelée sur le sénéchal, si valeureux et si rapide que tous les assistants en furent ébahis. Monseigneur Gauvain se mit à mener le sénéchal à son gré, mais il demeurait très mécontent d'avoir entendu prononcer son nom à voix haute.

801. Sur ces entrefaites, une jeune fille montée sur un palefroi couvert de sueur était arrivée devant le fossé ; elle était si étroitement enveloppée de voiles qu'on ne distinguait que ses yeux. Elle remarqua le jeune homme à cheval qui observait la bataille et lui demanda à qui il appartenait. Il répondit qu'il était à un chevalier. Elle se saisit alors du jeune homme par le frein de son cheval et le pria de se nommer. « Certes, dame, fit-il, je n'en ferai rien. — Si, vous allez le faire, car je vous prends pour prisonnier. — Prenez-moi donc, répliqua-t-il. Je serai bien délivré de vous quand je le voudrai. — Dites-le-moi, insista la jeune fille, par la foi que vous devez à celle qui vous garantit quand vous aviez

---

conquerre ; et il meïsmes est conquis. » Atant s'en vait. Et quant la damoisele l'ot, si rechiet pasmee. Et quant li dus entent que c'est mé sires Gavains, si s'en esmervelle moult ; mais il voit bien qu'il n'est mie au desous, car il savoit auques de son pooir a ce qu'il li avoit veü faire en la bataille devant Louveserph, car ses freres li avoit dit que ce fu mé sires Gavains. Mais il voit bien qu'il pense a coi que soit, si l'em poise moult. Et quant mé sires Gavains ot que la pucele li ot reprocié et li vallés, se li poise moult : si court sus au seneschal, et est si prous et si vistes que tout cil qui l'esgardent s'en esmerveillent moult. Si le mainne mé sire Gavains a sa volenté, mais moult est dolans de ce qu'il a oï son non nonmer.

801. A ces paroles vint une pucele desor un palefroi tout tressuant par devant le fossé ; si fu si enmuselee qu'il n'en paroit que l'uel. Et quant ele voit le vallet qui la bataille esgarde a cheval, se li demande a qui il est. Et il dist qu'il est a un chevalier. Ele le prent par le frain et li dist qu'il li nomece. « Certes dame, fait il, non ferai. — Si ferés, fait ele, car je vous preng. — Prendés, fait il. De vous [*b*] serai je bien delivrés quant je voldrai. — Dites le moi, fait ele, par la foi que vous devés a celi qui vous garanti, quant vous aviés l'espee sor la

l'épée suspendue sur votre tête[1]. » À ces mots, il éprouva une telle angoisse qu'il ne sut plus quoi faire. La demoiselle fit mine de s'en aller, mais une fois un peu éloignée, elle répéta : « Donc, tu ne me diras pas ce que j'ai t'ai conjuré de me révéler, au nom de la créature que tu devrais aimer le plus ?

802. — Ah ! demoiselle, soupira-t-il, je vous l'avouerai pourvu que vous soyez aussi heureuse de l'entendre que je le serai en le disant ! Mais pour Dieu, tenez-m'en quitte ! — Que Dieu me vienne en aide ! affirma-t-elle. Si tu ne me le dis pas, l'heure viendra où tu regretteras de me l'avoir caché, même au prix d'un de tes membres. — Je vais vous le révéler, concéda-t-il, mais plaise à Dieu que jamais je ne le renie. Je suis à Lancelot du Lac. » Et quand il eut prononcé ces mots, il éprouva une telle douleur qu'il faillit s'évanouir. Alors la demoiselle lui déclara : « Lionel, Lionel, tu as agi de telle manière que tu le paieras. Car tu m'as maudite, alors que tu devrais m'aimer plus que toi-même. » En entendant ces paroles, il éperonna son roussin en disant qu'il saurait à son tour qui elle était. « Enlevez vos voiles, lui ordonna-t-il. — Non, fit-elle. — Si, vous le ferez, au nom de la créature que vous aimez le plus, ou c'eſt moi qui vous les enlèverai. — Je préfère encore le faire moi-même. » Et elle défit ses voiles. Lorsqu'il vit son visage, il fut si saisi qu'il ne put parler pendant un moment, car c'était la créature du monde qu'il avait le plus aimée. Finalement il dit : « Belle douce amie, quand vous ai-je maudite ? — Quand tu as dit

---

teſte. » Et quant il ot ce, si ot tele angoisse qu'il ne sot que faire. Et la damoisele s'en tourne. Et quant ele fu un poi loing, se li diſt : « Tu ne me diras mie ce dont je t'ai conjuré, et sor la riens que tu deüsses plus amer ?

802. — Ha ! damoisele, fait il, je le vous dirai par couvent que autresi lie soiiés vous de l'oïr, conme je serai del dire ! Mais por Dieu, clamés m'ent quite. — Si m'aït Dix, fait ele, se tu ne le me dis, il sera encore tele ore que tu ne le me voldroies avoir celé pour un de tes menbres. — Je le vous dirai, fait il, mais ja Dieu ne place que je jamais le renoie. Je sui a Lanselot del Lac. » Et quant il ot ce dit, si ot tel dolour que pour un poi qu'il ne se pasme. Lors li diſt : « Lyonnel, Lyonnel ! tu as tant fait que tu le comperras. Car tu m'as maldite, et tu me deüsses plus amer que toi meïsmes. » Et quant il l'ot, si fiert le ronci des esperons et diſt qu'il savra qui ele eſt. « Desvolepés vous, fait il. — Non ferai, fait ele. — Si ferés, fait il, par la riens que vous plus amés, ou je vous desvoleperai. — Ançois, fait ele, me desvoleperai je. » Et ele se desvolepe. Et quant il le voit, si eſt si esbahis qu'il ne pot parler, car c'eſtoit la riens el mont que il plus avoit amé. Puis li diſt : « Bele douce amie, quant vous maldis je ? — Quant tu

que tu souhaitais que je sois aussi heureuse de l'entendre que tu le serais de le dire », répliqua-t-elle. Et il fut si ébahi qu'il ne trouva rien à répondre.

803. « Retourne d'où tu viens », continua-t-elle. Il persistait dans son mutisme. La demoiselle, qui voulait qu'il s'en aille, s'écria d'une voix forte à l'adresse de monseigneur Gauvain : « Voici celui qui peut te renseigner sur ce que tu cherches ! S'il t'échappe, ta quête est allongée d'autant ! » Lorsque Lionel entendit qu'il s'agissait bien de monseigneur Gauvain, il en éprouva encore davantage de chagrin ; éperonnant son cheval, il s'enfuit le long du chemin aussi vite que son roussin pouvait galoper. Il était en proie à la plus grande douleur qu'il puisse ressentir et maudissait l'heure de sa naissance, en priant Dieu de lui donner la mort sans délai. Il s'agissait en effet de la demoiselle qui l'avait protégé contre Claudas de la Déserte quand celui-ci voulait les tuer, lui et Bohort son frère, comme le conte l'a expliqué plus haut. Lorsqu'elle constata que Lionel s'en allait dans une direction, elle partit dans l'autre. Monseigneur Gauvain éprouvait une terrible angoisse en voyant s'éloigner sans rien ajouter la demoiselle, et aussi le jeune homme qui pouvait lui donner des renseignements : il s'élança à nouveau sur le sénéchal et lui infligea un tel coup d'épée sur le heaume qu'il le lui fendit, tranchant la coiffe du haubert jusqu'au crâne : le sang couvrit le visage et les épaules du malheureux, si étourdi qu'il faillit tomber, mais il se raccrocha à la crinière de son cheval. Alors mon-

---

desis, fait ele, que ausi lie fuissé je de l'oïr, com tu seroies del dire. » Lors est si esbahis qu'il ne set que dire.

803. « Va t'ent, fait ele, dont tu es meüs. » Et il ne dist mot. Et la damoisele, pour ce qu'ele[a] velt qu'il s'en aille, s'escrie en haut et dist a mon signour Gavain : « Ves ci celui qui te puet assener de ce que tu quiers ! S'il t'eschape, si alonge ta queste ! » Et quant Lyonniaus ot ce que c'est mé sires Gavains, si en ot encore graindre duel, et fiert cheval des esperons et s'en tourne fuiant tout contreval le chemin tant com li roncis li pot aler ; si a tel doel que greignour ne puet avoir et maldist l'eure que il onques fu nés, et que Dix li doinst la mort par tans. Et c'estoit la damoisele qui le garanti contre Claudas de la Deserte quant il le volt tuer, lui et Bohort son frere, ensi com li contes a devisé el livre. Quant ele voit qu'il s'en aloit d'une part, ele s'en ala d'autre. Et mé sires Gavains est si angoissous que plus ne puet de la damoisele qui s'en vait sans plus dire, et del vallet par qui il devoit estre as[*c*]senés : si recourt sus au seneschal, et li repaie de l'espee tel cop sor le hiaume qu'il li fent et detrenche la coife del hauberc et de la teste, tant que li sans li couvre le vis et les espaulles ; si l'estourdi si qu'a poi qu'il n'est cheüs, mais il se tint au col de son cheval. Et mé sire Gavains le refiert el hiaume, si qu'il chiet des

seigneur Gauvain le frappa encore une fois sur le heaume, si bien qu'il vida les étriers, la tête la première, et manqua de se briser le cou : le sang lui jaillit du nez, de la bouche et des oreilles.

804. Monseigneur Gauvain mit pied à terre et coupa les lacets du heaume de son adversaire : il lui dit de s'avouer vaincu, sinon il le tuerait, car il était très pressé. L'autre ne put prononcer un mot : il était évanoui. Devant son silence, monseigneur Gauvain se sentit très mal à l'aise, car d'une part il ne le tuerait pas de bon cœur, et d'autre part il était vraiment requis par une affaire urgente ; de toute façon, il savait bien que le sénéchal était condamné à mort[1] : il leva donc son épée et le décapita. Puis il remonta à cheval et se rendit auprès du duc à qui il remit la tête en disant qu'il fasse du corps ce qu'il convenait selon le droit. Le duc promit qu'il le ferait et pria fort monseigneur Gauvain de reſter. Mais il répondit qu'il ne pouvait en être queſtion, car ses affaires étaient trop pressantes. Le vavasseur, sa femme et ses enfants tombèrent alors à ses pieds, et lui offrirent leur service du fond du cœur. La jeune fille qui l'avait amené s'était mise en selle pour l'accompagner, mais il déclara qu'il devait suivre l'écuyer. « Comment, seigneur, fit-elle, allez-vous me laisser ? — Demoiselle, lui dit-il, attendez-moi là où vous le souhaitez, et je vous promets loyalement que je reviendrai auprès de vous, à moins toutefois d'avoir à accomplir une tâche qui me déshonorerait si je m'en dispensais. — Seigneur, répliqua-t-elle, je vous attendrai donc dans ce château, là, où

---

archons la teſte contreval, si qu'a poi qu'il n'ot le col brisié : se li saut li sans par le nés et par la bouche et par les oreilles.

804. Lors descent mé sire Gavains et li cope les las de son hiaume : se li diſt qu'il se claimme vaincu, ou il l'ocirra, quar il a moult grant besoig. Et cil ne pot mot dire, conme cil qui pasmés eſtoit. Et quant il vit qu'il ne diroit mot, si eſt moult angoissous, car il ne l'ocioit mie volentiers ; et li besoins que il a d'autre part l'angoisse, et il set bien que toutesvoies eſt il livrés a mort : si hauche l'espee et li cope la teſte. Puis monte sor son cheval et vint au duc, se li baille la teſte et li diſt qu'il face del cors tel juſtice com il doit. Et li dus diſt que si fera il, se li proie moult del remanoir. Et il diſt que ce ne puet eſtre, car ses besoins eſt trop grans. Lors li eſt li vavasours et sa feme cheüe as piés et si enfant, et se pouroffrent tout a son service a lor pooir. Et la pucele qui amené l'avoit eſt montee pour aler o lui, mais il diſt qu'il li couvient sivir l'esquier. « Conment sire, fait ele, me lairés vous ? — Damoisele, fait il, atendés moi en quel lieu que vous voldrés, et je vous creant loialment que je revenrai a vous, se je n'ai tel chose a faire dont je soie honnis se je l'eschivoie. » Et ele li diſt : « Sire, je vous atenderai en ceſt chaſtel laiens, ou

on vous accueillera avec allégresse. Et vous êtes grièvement blessé, vous avez besoin de repos. — Puisque vous le voulez, fit monseigneur Gauvain, qu'il en soit ainsi. Et faites porter cet écu au château, car je ne voudrais le perdre à aucun prix. »

805. Il se mit en route, et la jeune fille retourna au château avec l'écu. On prépara une grande fête, car le duc voulait honorer monseigneur Gauvain de son mieux, et le vavasseur aussi. Le duc fit pendre le corps du sénéchal à côté de son frère : il n'y avait en ce temps aucun seigneur qui rendît si bien la justice que lui. Monseigneur Gauvain, pendant ce temps, avait chevauché jusqu'à ce qu'il parvienne à une forêt. Au bout d'un long moment, il vit un homme à pied, qui tenait de la main droite une bonne épée nue, et le fourreau de la main gauche ; il marchait en murmurant pour lui-même : « Ah ! Dieu, pourquoi ne me suis-je pas fait tuer ? Je n'aime guère ma vie ! » En l'entendant, monseigneur Gauvain éperonna dans sa direction, et l'autre s'enfuit à sa vue. Mais monseigneur Gauvain, reconnaissant qu'il s'agissait de l'écuyer qu'il cherchait, accéléra encore l'allure en criant : « Valet, tu as tort de t'enfuir, car tu ne risques rien ; et personne ne t'aura causé le moindre tort, si je le sais, que je ne le lui fasse payer ! Tu es en effet à l'homme au monde que j'aime le plus. » L'écuyer remit son épée au fourreau et demanda : « Seigneur, que savez-vous de celui à qui j'appartiens ? — Je sais parfaitement, répliqua monseigneur Gau-

---

on fera moult grant joie de vous. Et vous estes moult navrés, si avés mestier de reposer. — Quant vous le volés, fait il, ensi soit. Et faites en cest chastel porter cest escu, car je nel voldroie perdre pour rien. »

805. Lors s'esmuet, et la damoisele retorne au chastel ; si aporte l'escu. Et on i atourne grant atour, car li dus le voloit moult honnerer, et le vavasor ausi. Et li dus a fait pendre son seneschal dalés son frere, car il n'avoit adonques nul signour terrien qui mix tenist justice que li dus faisoit. Et mé sire Gavains chevauche tant qu'il vint en une forest. Et quant il ot grant piece alé, si vit un home a pié : et tint en sa main destre une bone espee toute nue, et le fuerre en la senestre ; et vait disant a soi meïsmes : « Ha ! Dix, pour coi ne me fis je ocirre ? Car je n'aim gaires ma vie. » [*d*] Et quant mé sires Gavains l'ot, si point vers lui ; et cil s'en fuit quant il le voit. Et mé sires Gavains voit, et connoist que c'est li esquiers qu'il queroit, si hurte aprés des esperons et li crie : « Vallet, mar i fui, que tu n'as garde, ne nus ne t'avra ja tant mesfait, se je le sai, que je ne li face comperer. Car tu es a l'home del monde que je plus aim. » Et cil boute s'espee el fuerre, si li demande : « Sire, que savés vous a qui je sui ? — Je sai bien, fait mé sires Gavains, que tu es a Lanselot del Lac, et jel connois autresi bien conme tu fais. Mais di moi pour coi tu te dementes si.

vain, que tu es à Lancelot du Lac, et je le connais aussi bien que toi. Mais dis-moi pourquoi tu te lamentes de la sorte.

806. — Ah ! seigneur, fit Lionel, dites-moi d'abord, par la créature que vous aimez le plus, qui vous êtes et quel eſt votre nom. — Certes, je m'appelle Gauvain. — Ah ! seigneur, dans ce cas je vous répondrai. Quand je partis de la bataille que vous avez remportée, je suivais ma route, et j'ai rencontré dans cette forêt un chevalier à pied tout armé, qui m'a pris mon roussin. Je ne voulus pas me battre avec lui parce qu'il était chevalier ; pourtant il aurait mieux valu que je me fasse tuer — si ce n'eſt qu'il eſt déloyal de la part d'un écuyer de porter la main sur un chevalier. — Et de quel côté s'en va-t-il ? demanda monseigneur Gauvain. — Seigneur, voyez, ce sont les empreintes du roussin, je les connais bien. — Monte derrière moi, dit alors monseigneur Gauvain. Car si je ne peux te rendre le roussin, je te donnerai ce cheval. — Ah ! seigneur, grand merci ! » Il éperonna et chevaucha jusqu'à ce qu'il pénètre dans un vallon, où il vit droit devant lui deux chevaliers qui combattaient à pied, leurs chevaux entravés à côté d'eux. Monseigneur Gauvain reconnut le roussin de l'écuyer et dit aux combattants : « Arrêtez, seigneurs chevaliers, ne vous battez pas davantage avant de m'avoir dit lequel d'entre vous a amené ici ce roussin[1]. — C'eſt moi, fit l'un des deux. Que voulez-vous en faire ? — J'affirme, répliqua monseigneur Gauvain, que vous l'avez amené de manière déloyale, car vous l'avez volé à un écuyer désarmé, et il convient que vous

---

806. — Ha ! sire, fait Lyonniaus, dites moi, par la riens que vous plus amés, tout avant qui vous eſtes et conment vous avés non. — Certes, fait il, j'ai non Gavains. — Ha ! sire, dont le vous dirai je. Quant je me parti orendroit de la bataille que vous avés vaincue, et je m'en venoie tout mon chemin, si encontrai en ceſte foreſt un chevalier a pié tout armé[a], qui me toli mon ronci. Et je ne me vols a lui meller pour ce qu'il eſtoit chevaliers ; et si me venisſt il mix que je fuisse ocis, mais que ce fuſt desloiautés a esquier de metre main a chevalier. — Et quel part s'en vait il ? fait mé sires Gavains. — Sire, veés ci les esclos del ronci, car jel connois bien. — Or vien aprés moi, fait il. Car se je ne te rens le ronci, je te donrai ceſt cheval. — Ha ! sire, fait il, grans mercis. » Lors hurte le cheval des esperons et vait tant qu'il entre en un val, et voit devant lui .II. chevaliers a pié qui se combatent ; si ont lor chevaus aresnés[b] dalés aus. Si connut le ronci a l'esquier, puis diſt a ciaus qui se combatent : « Eſtés, signour chevalier, ne vous combatés plus, devant ce que vous m'aiiés dit liquels de vous en amena ci ceſt ronci. — Je l'i amenai, fait li uns d'aus. Qu'en volés vous faire ? — Je di, fait mé sire Gavains, que vous l'i amenaſtes conme desloiaus, car vous le toliſtes a un esquier desarmé ; si[c] vous couvient que vous en veigniés

deveniez son prisonnier en guise de compensation. — Vous ne m'avez pas encore mené à ce point, rétorqua le chevalier.

807. — Dieu me vienne en aide, nous n'en sommes pas si loin. — Eh ! bien, seigneur, fit le chevalier, venez donc combattre contre moi. » Et monseigneur Gauvain mit pied à terre, porta la main à son épée et voulait s'élancer sur le chevalier quand l'autre lui dit : « Hé ! là, seigneur chevalier ! Vous ne ferez pas cela, car vous me privez de ma bataille. Laissez-moi d'abord me battre contre lui, jusqu'à ce que je l'aie vaincu, ou lui moi. — C'est ça, dit monseigneur Gauvain. Et s'il était vaincu, il faudrait qu'il soit votre prisonnier. Pas question ; mais s'il acceptait de compenser à l'écuyer, selon son gré, le tort qu'il lui a fait, je m'estimerais satisfait ; sinon, il faut que vous combattiez tous les deux contre moi. Si vous l'emportez, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; et si c'est moi qui vous conquiers, il faudra que vous fassiez toute ma volonté. — Et qui êtes-vous donc ? demanda le chevalier qui avait enlevé le roussin à l'écuyer.

808. — Certes, intervint celui contre lequel il se battait, c'est le meilleur chevalier que vous ayez jamais vu. Il a combattu aujourd'hui Gloadain, le sénéchal de Cambénic. — L'a-t-il vaincu ? demanda l'autre. — Vous pouvez bien en être sûr. — Seigneur, dit alors le premier chevalier à monseigneur Gauvain, je ne lutterai jamais contre vous, mais je m'en remets entièrement à votre volonté. Faites de moi ce que vous voudrez, car j'ai pris le roussin — mais c'était un

---

en sa prison pour lui amender. — Encore ne m'avés vous mie mené jusques la, fait li chevaliers.

807. — Si m'aït Dix, fait il[a], jusques la n'a gaires. — Sire, fait li chevaliers, dont vous venés combatre a moi. » Et mé sires Gavains descent, et met main a l'espee et volt courre[b] sus au chevalier ; et li autres chevaliers li dist : « Avoi ! sire chevaliers ! Ce ne ferés vous mie, que vous me toilliés ma bataille. Mais laissiés moi a lui combatre, tant qu'il m'ait outré ou je lui. — Voire, fait il. Et s'il est outrés, si couvenra qu'il voist en vostre prison. Ce ne ferai je mie, mais s'il venoit a[*e*]mender a l'esquier ce qu'il li a mesfait, tant qu'il soit a son gré, bel m'est ; ou se ce non, il couvient que vous vous combatés ans .II. a moi. Et se vous me conquerés, vous ferés de moi vostre plaisir ; et se je vous conquier, il couvenra que vous faciés del tout ma volenté. — Et qui estes vous ? fait li chevaliers qui le ronci avoit tolu a l'esquier.

808. — Certes, fait li chevaliers a qui il se combatoit, c'est li miudres chevaliers que vous onques veïssiés. Et il s'est combatus hui a Gloadain, le seneschal de Cambenyc. — L'a il outré ? fait cil. — Ce poés vous bien savoir, fait il. — Sire, fait il a mon signour Gavain, je ne me combatrai jamais a vous, ains me met del tout en vostre

cas d'urgence. Et prenez mon épée, je vous la rends. — Venez donc avec moi », fit monseigneur Gauvain. Et l'autre chevalier de s'écrier à son tour : « Cher seigneur, révélez-moi votre nom, puisque vous m'enlevez ma bataille. — Ne prétendez pas que je vous enlève votre bataille, protesta monseigneur Gauvain : combattez-le, à condition que vous me répondrez de son forfait, et du vôtre, s'il y en a un. — Je n'en ferai rien, seigneur. Mais, une fois encore, dites-moi quel est votre nom. — Que Dieu me vienne en aide ! fit-il. Je m'appelle Gauvain, le neveu du roi Arthur. — Ah ! seigneur, merci, pour Dieu ! Certes, vous êtes si loyal et si valeureux que pour l'amour de vous je renoncerai à cette bataille. »

809. Les trois chevaliers montèrent à cheval, et celui qui avait pris le roussin s'en alla en tête : il rencontra Lionel qui venait à pied, descendit et implora sa grâce à genoux. Et le jeune homme le releva, puis monseigneur Gauvain lui dit de prendre l'amende qu'il voudrait de son forfait. « Seigneur, fit le valet, je l'en tiens quitte, à condition qu'il vous jurera sur sa parole de chevalier loyal de ne jamais porter la main sur un homme désarmé, lui-même étant armé, à moins que ce ne soit pour défendre son droit. » Monseigneur Gauvain reçut le serment du chevalier, puis lui demanda ainsi qu'au troisième pourquoi ils s'opposaient tous les deux. « Certes, seigneur, répondit l'un d'entre eux, nous discutions de chevalerie : il dit qu'il était meilleur que

---

volenté. Et faites de moi quan que vous voldrés, car je pris le ronci, et ce fu a moult grant besoing. Et tenés m'espee, je le vous rent. — Venés ent dont », fait mé sire Gavains. Et li autres chevaliers dist a mon signour Gavain : « Biaus sire, ore me dites dont vostre non, puis que ma bataille me tolés. — Ne dites mie, fait mé sires Gavains, que je vous toille vostre bataille, mais combatés vous a lui, par couvens que vous me respondés de son fourfait ou del vostre, s'il i est. — Non ferai, sire, fait il. Mais toutesvoies me dites conment vous avés non. — Si m'aït Dix, fait il, j'ai non Gavains, li niés le roi Artu. — Ha ! sire, fait il, pour Dieu merci ! Certes vous estes si prodom et si loiaus, que pour l'amour de vous me sousferrai a tant de la bataille. »

809. Atant montent tout .III. ; et li chevaliers qui le ronci avoit pris s'en vait devant : si encontra Lyonnel venant a pié, si descent et li crie merci tout as jenous. Et li vallés l'en lieve. Et mé sire Gavains dist a l'esquier qu'il en preigne tel droit com li plaira. « Sire, fait li vallés, je l'en claim quite, mais qu'il vous fiancera com loiaus chevaliers que jamais ne metra main sor home désarmé, pour qu'il soit armés, se sor son droit n'est. » Et mé sire Gavains em prent la foi, puis lor demande pour coi il s'estoient combatu entr'aus .II. « Certes, sire, fait li uns, entre moi et cel chevalier nous estienmes aatis de chevalerie, car il dist

moi, et je le contredis, si bien qu'en définitive il affirma que je n'oserais pas le suivre dans cette forêt. J'affirmai que oui, et je le suivis tant et si bien que nous joutâmes à l'entrée du bois. Je l'abattis, puis je pris son cheval et le laissai. Il rencontra alors cet écuyer qu'il fit descendre de force de son roussin, me pourchassa à nouveau, me rattrapa, et nous avons combattu comme vous l'avez pu voir. — Comment ? fit monseigneur Gauvain. Vous n'aviez pas d'autre querelle ? Renoncez à cette bataille et devenez bons amis, je vous prie. » Ils y consentirent ; là-dessus ils prirent congé de monseigneur Gauvain en le recommandant à Dieu, et celui-ci leur répondit : « Dieu vous bénisse ! » De son côté, il accompagna l'écuyer quelque temps, et le pria de lui donner des nouvelles de Galehaut. « Seigneur, dit le jeune homme, ce n'eſt pas à lui que je suis. — C'eſt bien possible, répliqua monseigneur Gauvain. Mais je suis sûr que tu as des informations sur lui. — Si j'en ai, reprit l'écuyer, je ne peux les répéter : vous ne devez pas me pousser plus loin. — Certes, fit monseigneur Gauvain, je ne voudrais pas que tu commettes pour moi la moindre déloyauté. Mais tu peux quand même me dire s'il eſt ou non en Sorelois.

810. — Seigneur, fit son interlocuteur, s'il s'y trouve, vous ne vous y rendrez cependant pas si aisément, car il y a bon nombre de mauvais passages. En effet, il y a deux chaussées longues et hautes, qu'aucun chevalier ne peut franchir avant d'avoir combattu un chevalier de grande prouesse, et dix

---

qu'il eſtoit miudres chevaliers de moi, et je l'en desdis, tant qu'il diſt que je ne l'oseroie mie sivir en ceſte foreſt. Et je li dis que si feroie, si le sivi tant qu'a l'entree de ceſte foreſt jouſtames. Si l'abati, et puis pris son cheval, si le laissai[a]. Et il encontra ceſt esquier, si le miſt jus de son ronci. Si [f] me sivi et ataint, si nous combatismes ensamble si com vous veïſtes. — Conment ? fait mé sire Gavains. Si ne vous combatiés pour autre querele ? Or remaigne dont l'aatine[b] et soiiés bon ami ensamble, je le vos proi. » Et il l'otroient. Atant prendent congié de mon signour Gavain, si le conmandent a Dieu ; et mé sire Gavains diſt que Dix les beneïe. Si convoie l'esquier une piece ; se li proie qu'il li die nouveles de Galeholt. « Certes, sire, fait il, je ne sui mie a lui. — Ce puet bien eſtre, fait mé sire Gavains. Mais tu en sés bien enseignes vraies. — Sire, fait li vallés, se je les sai, je ne les puis dire : outre ce ne me devés vous mie mener. — Certes, fait mé sire Gavains, je ne voldroie que tu eüsses fait pour moi nule desloiauté. Mais tant me pues tu bien dire s'il eſt en Sorelois, ou s'il n'i eſt mie.

810. — Sire, fait li vallés, s'il i eſt, se n'i irés vous mie legierement jusques la, car il i a assés de felons passages. Car il i a .II. chaucies longes et hautes que nus chevaliers ne puet passer s'il ne se combate avant a un chevalier qui moult prous eſt, et a .X. sergans qui o lui

hommes d'armes avec lui. Il y a un arrangement de ce genre à chaque chaussée, et aucun chevalier errant ne peut passer autrement. Sachez maintenant que je ne peux vous en dire davantage. » Monseigneur Gauvain le recommanda donc à Dieu, puisqu'il ne pouvait en tirer d'autres informations, et le jeune homme en fit autant. Cependant, monseigneur Gauvain avait bien compris par ce discours que Galehaut était en Sorelois ; en attendant, il s'en retourna vers le château où il avait livré sa bataille. Vêpres étaient déjà passées quand il y arriva ; le duc alla à sa rencontre, avec le vavasseur et la jeune fille qui l'y avait amené, et tous lui firent fête. Ils firent aussi examiner et soigner ses plaies et ses blessures, et le duc le remercia chaleureusement de s'être mêlé de son affaire si efficacement, lorsqu'il avait remporté la victoire devant Louverzep. De son côté, monseigneur Gauvain pria le duc de traiter le vavasseur avec honneur : « Sachez, en effet, que c'est un homme de valeur et très loyal. » Le duc lui rendit tous les privilèges liés à sa situation antérieure, et déclara vouloir qu'il soit maître de sa terre à l'égal de lui-même. Monseigneur Gauvain remercia aussi le duc de la part de son frère, Agravain, qui se louait beaucoup de lui.

811. « Seigneur, répondit le duc, Agravain a fait plus pour moi que moi pour lui, et c'est l'homme au monde dont la guérison me ferait le plus plaisir. En effet, je n'aurais pas le dessous comme c'est le cas actuellement s'il n'était pas malade, car c'est un des meilleurs chevaliers du monde, un

---

sont. Itel trespas a chascune chaucie, ne autrement ne puet passer nus chevaliers errans. Et saciés bien que plus ne vous em puis dire. » Atant le conmande mé sires Gavains a Dieu, et il lui, que plus n'en pot avoir. Mais toutesvoies s'aperçoit il bien que Galehols estoit en Soreloys par les paroles au vallet, si s'en retourne ariere vers le chastel ou il s'estoit combatus. Si est bas vespres quant il i est venus. Et lors li vait li dus a l'encontre et li vavasserres et la pucele qui amené l'avoit, si ont de lui moult grant joie faite. Si font ses plaies et ses blecheüres regarder et apareillier. Et moult le mercie li dus de ce qu'il s'estoit si durement entremis de son afaire, quant il vainqui le poigneïs devant Louveserp. Et mé sires Gavains proie le duc qu'il honnourt le vavasour, « car bien saciés qu'il est prodom et loiaus ». Et li dus le met en si grant hautece com il avoit onques esté, et dist qu'il velt qu'il soit ausi sires de sa terre com il meïsmes. Et mé sire Gavains mercie moult le duc de son frere Agravain, qui moult se looit de lui[a].

811. « Sire, fait li dus, Agravains a fait plus pour moi que je n'aie fait pour lui, et c'est li hom el monde de qui je seroie plus liés s'il estoit garis. Car je ne fuisse mie si au desous conme je sui s'il ne fust amaladis, car il est uns des miudres chevaliers del monde, et de

de ceux qui peuvent au mieux rendre tous les bons services que l'on attend des chevaliers. » Cette nuit-là, monseigneur Gauvain se reposa ; il se leva de bonne heure le lendemain et s'arma, car il ne fut pas possible de le retenir davantage. Le duc lui conseilla d'emmener avec lui ses médecins pour guérir ses blessures, mais il répondit qu'il n'en ferait rien, car il ne croyait pas avoir de mauvaise plaie. Ils en demandèrent confirmation aux médecins, qui dirent qu'en effet ce n'était pas le cas.

812. Monseigneur Gauvain s'en alla donc avec la demoiselle, toujours sans savoir où elle le conduisait, car elle ne voulait pas le lui dire. Ils chevauchèrent toute la journée sans rencontrer d'aventure — mais la demoiselle ne l'emmenait pas tout droit vers la terre de Norgales, elle faisait un détour pour rendre le voyage plus confortable à son compagnon. Au soir ils parvinrent chez le père de la demoiselle, qui les logea avec joie. Le lendemain matin, après avoir fait examiner ses plaies, monseigneur Gauvain repartit, toujours avec la demoiselle, et ils chevauchèrent jusqu'à midi. Ils pénétrèrent alors dans la forêt la plus sauvage du monde, que l'on appelait la Forêt Bleue ; elle appartenait au roi de Norgales, et on n'y trouvait en tout et pour tout qu'une seule habitation. Il n'y avait pas de ville à moins de dix lieues à la ronde, car la terre était si désertique qu'aucune bête ne pouvait y vivre. Lorsqu'ils eurent chevauché jusqu'à midi passé, ils parvinrent à une vaste lande : au beau milieu, ils aperçurent un chevalier qui se trouvait en bien mauvaise posture, car il était en train

---

tous [*250a*] les bons services que chevaliers puist avoir. » Cele nuit reposa mé sire Gavains. Al matin se leva et s'arma, que plus ne pot estre retenus. Et li dus li dist qu'il en menast o lui ses mires pour ses plaies garir ; mais il dist que non feroit, car il ne quidoit avoir nule plaie perillouse. Si le demanda as mires, et il dient nenil.

812. Lors s'em parti mé sires Gavains entre lui et la damoisele, et si ne sot onques nus ou ele le mainne, car dire ne lor velt. Et il oirrent toute jour a journee, mais la pucele ne le maine mie droite voie en la terre de Norgales, ains le destourne pour li aasier ; si oirrent toute jour[a] sans aventure trouver, tant qu'il vinrent la nuit chiés le pere a la damoisele, qui moult liement les herberga. Au matin, quant il orent ses plaies regardees, si prendent congié il et la damoisele, et chevauchent jusques a miedi. Lors sont entré en la plus sauvage[b] forés del monde, qui avoit a non Bleue, si estoit au roi de Norgales : si n'avoit en toute la forest c'une sole maison, n'environ n'avoit nule vile a mains de .x. lieues en tous sens, car la terre estoit si deserte que beste n'i pooit vivre. Et quant il orent chevauchié jusqu'aprés miedi, si vinrent en une grant lande ; et virent el milieu de la lande un chevalier a moult grant meschief, car il se combatoit a .III. chevaliers

de combattre contre trois chevaliers si énergiquement que monseigneur Gauvain l'en eſtima beaucoup, sans même savoir qui il était. Et il y avait encore cinq hommes d'armes à cheval, blessés ou indemnes, mais ils n'osaient pas s'approcher de lui, car il les avait si bien malmenés qu'ils n'avaient plus l'audace d'avancer. La demoiselle dit à monseigneur Gauvain : « Seigneur, je crois que ces chevaliers sont des gens du roi de Norgales. Si c'eſt vraiment le cas, ils me connaissent bien. Faisons un petit détour par là, et observons-les un moment. — Quoi ! demoiselle, je n'irais pas secourir ce chevalier solitaire qu'ils ont tellement maltraité ! — Au nom de Dieu, répondit-elle, je ne sais qui eſt ce chevalier, mais en effet il n'eſt personne qui ne doive lui venir en aide, car il s'eſt trop bien comporté : il eſt tout seul, et j'en vois encore huit. Qui qu'il soit, je lui donne mon amour, et jamais je ne vous ai su si bon gré d'une parole que vous avez prononcée. »

813. Monseigneur Gauvain éperonna alors son cheval ; en approchant, il reconnut Sagremor le Démesuré. Il s'élança sur les combattants de toute sa force et, allongeant sa lance, il frappa l'un des trois si violemment qu'il les renversa à terre, lui et son cheval. Puis il jeta sa lance et mit la main à son épée pour se ruer sur les deux autres. Lorsque Sagremor conſtata que des renforts lui étaient arrivés, il reprit courage et recouvra ses forces, sans toutefois reconnaître monseigneur Gauvain. Quand les hommes d'armes qui déjà auparavant n'osaient pas s'en mêler virent les prouesses du nouveau

---

si durement que moult l'em proise, et si ne set qui il eſt. Et si i a sergans a cheval, que navrés que sains, jusqu'a .v. ; mais il n'i osent atouchier, car il les avoit si eſtoutoiiés qu'il ne s'osent avant traire. Et la damoisele li diſt : « Sire, je quit que cil chevalier la sont de la gent le roi de Norgales. Et s'il en sont, il me connoissent bien. Or tournons un poi plus encha, si les esgardons un petit. — Oſtés, damoisele, fait il, si n'aideroie pas a cel chevalier sol, qu'il ont ci si malmené ! — Si m'aït Dix, fait ele, je ne sai qui li chevaliers eſt, mais il n'eſt nus ne nule qu'a son pooir ne li deüſt aidier. Car trop l'a bien fait, que il eſt tous sels, et je voi qu'il sont encore .VIII. Et qui que il soit, je li doins m'amour, ne onques mais ne deïſtes riens dont je vous seüsse si bon gré. »

813. Lors hurte mé sire Gavains le cheval des esperons ; et quant il aproce, si connoiſt que c'eſt Saygremors li Desreés. Et il laisse courre a aus si volentix com il plus puet, si alonge le glaive et fiert un des trois si durement qu'il porte lui et le cheval a terre. Puis jete jus le glaive et met la main a l'espee, si court sus as autres .II. Et quant Saygremors voit qu'il a secours, si reprent cuer et force ; si ne connoiſt il mie mon signour Gavain. Et quant li sergant qui devant ne s'en [*b*] osoient entremetre voient que mé sires Gavains le fait si bien, se n'i

venu, ils n'osèrent même plus rester sur place, et s'enfuirent; les deux autres chevaliers en firent autant. Mais monseigneur Gauvain rattrapa le dernier, le saisit au collet et voulut le jeter à terre du haut de son cheval; sa main glissa sur le heaume, cependant, et il le lui arracha de la tête. Et Sagremor qui arrivait le frappa si rudement qu'il lui fendit le crâne jusqu'aux dents. Et il tomba. En le voyant mort, monseigneur Gauvain fut très contrarié, car il aurait mieux aimé le prendre vivant; il saisit Sagremor par le frein de son cheval et lui dit: « Allons-nous-en, seigneur chevalier, car vous en avez assez fait. Vous voyez bien que ceux qui s'enfuient là-bas nous ont désormais échappé. — Au nom de Dieu, seigneur, rétorqua l'autre, celui qui gît à terre ne vous a pas échappé, lui, et ils n'y perdront toujours pas moins que lui. — Vous n'en ferez pas davantage, insista monseigneur Gauvain, par la foi que je dois à Sagremor le Démesuré. » Quand celui-ci entendit ces paroles, il pensa avec justesse que son interlocuteur le connaissait. « Seigneur, lui demanda-t-il, qui êtes-vous ? — Je suis un chevalier. — Par la créature que vous aimez le plus, dites-moi votre nom ! — Je suis Gauvain. — Ah ! seigneur, soyez le bienvenu ! Et vous l'êtes vraiment, en ce qui me concerne. »

814. Il courut l'embrasser, et Gauvain lui rendit son étreinte : ils se firent fête. Monseigneur Gauvain lui demanda comment il était arrivé dans ce pays. « Certes, seigneur, à cause de renseignements variés sur votre compte que j'ai obtenus de-ci, de-là. Et aujourd'hui j'ai rencontré ces cheva-

---

osent plus arester : si s'en tournent fuiant, et li autre doi devant sont mis a la voie. Si ataint mé sires Gavains le daerrain, si l'aert par le col et le quide porter a terre jus del cheval ; et la mains s'en vint par le hialme, se li esrace fors de la teste. Et Saygremors s'en vient par lui et le fiert si durement qu'il le fent jusques es dens. Et cil chiet. Et quant mé sire Gavains le voit mort, si l'en poise moult, car il l'amast mix a retenir vif ; si prent Saygremor par le frain et dist : « Alons ent, sire chevaliers, que assés en avés fait. Et vous veés bien que cil qui la s'en vont sont eschapé. — En non Dieu ! sire, fait il, cil qui gist a la terre ne vous est mie eschapés, ne cil n'i perdront ja mains de cestui. — Vous n'en ferés ore plus, fait mé sire Gavains, par la foi que je doi a Saygremor le Desreé. » Et quant il oï ce, si pensa bien qu'il le connoissoit. « Sire, fait il, qui estes vous ? — Je sui uns chevaliers, fait il. — Par la riens que vous plus amés, dites moi qui vous estes. — Je sui, fait il, Gavains. — Ha ! sire, fait il, vous soiiés li tres bien venus ! Et si estes vous, a mon oés. »

814. Lors le court acoler, et il lui : si s'entrefont moult grant joie. Et mé sires Gavains li demande conment il vint en cel païs. « Certes, sire, fait il, par pluisours enseignes que j'ai de vous aprises em pluisors lix. Si m'encontrerent hui cist chevalier en ceste lande, si

liers sur cette lande, et ils m'ont attaqué pour s'emparer de mes armes et de mon cheval. Avez-vous vu récemment quelques-uns de nos compagnons ? — Oui, fit monseigneur Gauvain, Girflet : nous avons pris part ensemble à une bataille dans le camp du duc de Cambénic. — Vous a-t-il raconté comment il avait été en prison entre-temps ? — Il n'en a pas dit un mot, fit monseigneur Gauvain. A-t-il donc été prisonnier ? — Oui, seigneur, en quittant la lande où vous nous aviez laissés, la fois où le nain a battu le chevalier qui manifeſtait joie et douleur. — Il n'y a jamais eu d'homme si souvent emprisonné que Girflet[1], repartit monseigneur Gauvain. Et pourtant cela ne provient pas d'une quelconque faiblesse de sa part, car, Dieu me vienne en aide, il eſt preux et hardi. — Par Dieu, répliqua Sagremor, monseigneur Yvain et moi avons été prisonniers aussi, entre-temps, dans un endroit dont nous ne pensions pas sortir de sitôt : c'était la prison du roi des Cent Chevaliers. — Et comment vous en êtes-vous tirés ? demanda monseigneur Gauvain.

815. — Que Dieu me vienne en aide ! Grâce à un très vaillant jeune homme qui accomplit en cette circonſtance beaucoup de hauts faits et manœuvra aussi très sagement, à ce que j'ai ouï dire. » Il lui raconta toute l'hiſtoire telle qu'il l'avait lui-même entendu rapporter, que le jeune homme avait jouté mieux que personne au monde et avait combattu très vaillamment le sénéchal du roi. « Et comment s'appelait-il ? demanda monseigneur Gauvain. — Heſtor, répondit Sagremor ; c'eſt un chevalier de la reine, et il fait partie de sa

---

m'asaillirent pour gaaingnier mes armes et mon cheval. Et veïſtes vous piecha nul de nos compaingnons ? — Oïl, fait il, Gyrflet, ou nous fumes en un poigneïs devers le duc de Cambenyc. — Et vous conta il conment il a puis eſté em prison ? — Il n'en parla onques, fait mé sires Gavains. Et conment ? A il puis eſté em prison ? — Oïl, sire, fait il, au departir de la lande ou vous nous laissaſtes, quant li nains bati le chevalier qui faisoit doel et joie. — Il ne fu onques, fait mé sires Gavains, nus hom si souvent pris conme Gyrflés. Et ce ne li vient mie de mauvaiſté, car si m'aït Dix, il eſt prous et hardis. — Par Dieu, fait Saygremors, entre moi et mon signour Yvain avons puis eſté pris en tel lieu ou nous ne quidasmes em piece issir, car ce fu en la prison au roi des .c. Chevaliers. — Et conment en issiſtes vous ? fait mé sire Gavains.

815. — Si m'aït Dix, fait il, par un moult prou bacheler[a] qui moult i fiſt d'armes et moult sagement en ouvra, si com j'oï dire. » Se li conte tout ensi com il l'ot oï conter, qu'il avoit si bien jouſté c'onques nus ne joſta mix, et se combati moult fierement [*c*] au seneschal le roi. « Et conment a il non ? fait mé sires Gavains. — Il a a non Heſtors, fait il, et si eſt chevaliers la roïne et de sa maisnie. »

maison. » À ces mots, monseigneur Gauvain comprit tout de suite de qui il s'agissait, et il demanda ce qu'il cherchait. « Seigneur, fit Sagremor, il eﬆ à la recherche d'un chevalier qui a combattu pour sa dame. — Ah ! s'exclama monseigneur Gauvain, vous pouvez bien affirmer qu'il eﬆ bon chevalier ! — Savez-vous donc qui il eﬆ ? — C'eﬆ celui qui vous a abattu, vous, monseigneur Yvain, et Keu le sénéchal, et Girflet, à la Fontaine du Pin, le jour où le nain le battait. — Comment, seigneur ? Dites-vous la vérité ? — Oui, sans aucun doute, répondit monseigneur Gauvain. Sachez que c'eﬆ l'exacte vérité.

816. — Au nom de Dieu, s'exclama Sagremor, il a prononcé une parole qui m'a surpris et à laquelle j'ai beaucoup réfléchi : il a dit qu'il valait mieux pour le chevalier avoir été battu par le nain qu'avoir jouté contre monseigneur Gauvain, car cela aurait pu lui causer rapidement des dommages. Eﬆ-ce donc vous, seigneur, qu'il cherche ? — Que Dieu me vienne en aide, fit monseigneur Gauvain, oui. Et plût à Dieu que je le trouve, car je n'ai qu'à me louer de sa compagnie. » Ils chevauchaient ainsi tout en parlant quand Sagremor aperçut la demoiselle ; il demanda qui elle était. « Au nom de Dieu ! s'écria monseigneur Gauvain. C'eﬆ une demoiselle qui vous a donné son amour, en vous voyant si bien vous défendre contre trois chevaliers. Et sachez qu'elle eﬆ belle. — Qu'elle soit la bienvenue », dit Sagremor. Ils rejoignirent la demoiselle qui les attendait à couvert dans le bois, pour

---

Quant mé sire Gavains l'ot, si set bien qui il eﬆ, se li demande qu'il quiert. « Sire, fait il, il quiert un chevalier qui se combati pour une soie dame. — Ha ! fait mé sire Gavains, bien le poés dire qu'il eﬆ bons chevaliers ! — Et savés vous qui il eﬆ ? — C'eﬆ cil qui vous abati, et mon signour Yvain et Kex le seneschal et Gyrflet a la Fontainne del Pin, quant li nains le bati. — Conment ? sire, fait il. Dites vous voir ? — Oïl, fait il. De verité le saciés.

816. — En non Dieu ! fait Saygremors, qu'il diﬆ un mot dont jel regardai assés et moult i pensai, car il diﬆ que mix valoit au chevalier que li nains le batiﬆ que ce qu'il eüﬆ jouﬆé a mon signour Gavain, que toﬆ i peüﬆ avoir damage. Et eﬆes vous ce, sire, qu'il quiert ? — Si m'aït Diex, fait mé sire Gavains, oïl. Et pleüﬆ ore a Dieu que je le trouvaisse, car trop me lo de sa compaingnie. » Ensi chevauchent tout parlant tant que Saygremors vit la damoisele, si demande qui ele eﬆ. « En non Dieu ! fait mé sires Gavains, c'eﬆ une damoisele qui vous a s'amour donnee, pour ce qu'ele vous vit si bien desfendre contre .III. chevaliers. Et saciés qu'ele eﬆ bele. — Bien soit ele venue », fait Saygremors. Lors viennent a la damoisele qui les atent el couvert del bois, por ce que li chevalier nel conneüssent. Si le salue Saygremors tous premiers ; et ele diﬆ que bien soit il venus. Et mé

éviter que les chevaliers ne la reconnaissent. Sagremor la salua le premier, et elle lui souhaita la bienvenue. Et monseigneur Gauvain demanda : « Demoiselle, n'avez-vous pas donné votre amour à ce chevalier ? — Certes oui, répondit-elle.

817. — Demoiselle, dit alors Sagremor, défaites donc un peu vos voiles. — Comment ! Seigneur, s'indigna la demoiselle, vous ne m'avez pas donné votre amour ? — Je veux vous voir d'abord, répondit-il. Car un chevalier ne doit pas donner son amour sans savoir à qui. — Seigneur, fit-elle, sachez que je vous considère plus que vous ne le faites, car je vous ai accordé mon amour du plus loin que je vous ai vu, et vous ne voulez pas me donner le vôtre avant de me voir à visage découvert. Mais je vais enlever mes voiles, et si je vous plais, dites-le. Et ensuite je voudrai à mon tour vous voir ; et si vous ne me plaisez pas, soyons-en quittes. » Sagremor se mit à rire, et la demoiselle détacha son voile[1]. Quand il la vit, il s'écria : « Ah ! demoiselle ! Que Dieu me vienne en aide, je veux bien être à vous ! Et je m'en tiendrai bien payé. — Par Dieu, fit-elle, un chevalier aussi preux que vous m'a requise d'amour il n'y a pas longtemps, mais il trouvera un meilleur parti, s'il plaît à Dieu. — Demoiselle, continua Sagremor, vous allez me voir laid et noir et tout contusionné. » Il ôta son heaume et elle put se rendre compte qu'il avait un beau visage, aux traits harmonieux, et que le reste de sa personne était tout aussi plaisant. Monseigneur Gauvain s'enquit de son opinion : « Demoiselle, que vous en semble ?

---

sire Gavains li dist : « Damoisele, enn'avés vous vostre amour donnee a cel chevalier ? — Certes, fait ele, oïl.

817. — Damoisele, fait Saygremors, dont vos desvolepés avant. — Conment ! sire, fait la damoisele, vous ne m'avés mie vostre amour donnee ? » Et il dist : « Je vous voeil avant veoir. Car chevaliers ne doit donner s'amour, s'il ne set en quel lieu. — Sire, fait ele, or saciés que je vous tieng a mix vaillant que vous ne faciés moi, car je vous donnai m'amour de si loing que je vous vi, ne vous ne me donrés la vostre, se vous ne me veés ançois a descouvert. Et je me desvoleperai, et lors se je vous plais, si le dirés. Et lors vous voldrai je veoir, et se vous ne me plaisiés, si soit quite et quite. » Et Saygremors conmence a rire. Et la damoisele se desvolepe. Et quant il le vit, se li dist : « Ha ! Damoisele, si m'aït Dix, vostre voel je bien estre ! Et je m'en tieng a bien paié. — En non Dieu ! fait ele, ausi prou cevalier com vous estes m'a requise d'a[*d*]mours n'a pas granment, mais il sera mix assenés, se Dix plaist. — Damoisele, fait il, lait et noir et camoissié me porrés vous veoir. » Et il oste son hiaume et ele voit qu'il avoit le vis moult bel et bien seant, et l'autre cors moult avenant. Et mé sires Gavains li dist : « Damoisele, que vous samble ? »

— Seigneur, répliqua-t-elle, mieux qu'avant ! » ce dont Sagremor fut fort réjoui ; il lui donna un baiser qu'elle lui rendit de très bon cœur devant monseigneur Gauvain. « Demoiselle, dit alors celui-ci, par la foi que je vous dois, vous n'avez pas fait un mauvais choix en amour, car vous avez pour ami un chevalier de la maison du roi Arthur, et un compagnon de la Table ronde, qui s'appelle Sagremor le Démesuré. » Elle fut ravie de cette nouvelle ; plus ils se regardaient, plus ils s'aimaient. Sagremor cependant n'avait pas mangé de toute la journée, et très peu la veille ; or, il avait pour coutume de prendre volontiers les armes, mais de ne devenir un vraiment bon chevalier, bien assuré, qu'après s'être échauffé : alors, il ne redoutait plus rien et ne se souciait de rien non plus. Pourtant, après avoir quitté la bataille, il se refroidissait et devenait pâle et faible : il lui montait à la tête une douleur dont il croyait bien mourir, car il enrageait de faim. À cause de la grande prouesse dont il faisait preuve quand il était échauffé, on l'appelait Sagremor le Démesuré[2]. Et ce fut la reine qui lui donna ce surnom devant Estrebères, le jour où les trente chevaliers vainquirent l'armée des Saxons et des Irlandais, et les chassèrent jusqu'à la rivière de Vargonce : ce fut là que Sagremor trancha la tête du roi des Saxons, qui s'appelait Brandague, et celle de Margan le roi d'Irlande. Mais du fait de cette maladie qui le prenait fréquemment, Keu le sénéchal le baptisa Sagremor le Mort à Jeun. Précisément

---

Et ele dist : « Sire, mix que devant. » Et Saygremors en est moult liés ; si le baise devant mon signour Gavain, et ele lui, moult volentiers. « Damoisele, fait mé sire Gavains, par la foi que je vous doi, vous n'avés mie mescoisi d'amours, car vous avés a ami cevalier de la maison le roi Artu et compaingnon de la Table Reonde ; et a a non Saygremors li Desreés. » Et de ce est ele moult lie : et com plus se regardent, plus s'entraiment. Et Saygremors n'avoit mengié en tout le jour ne le jour[a] devant se petit non : et il avoit une coustume qu'il prendoit moult volentiers les armes, mais il ne fust ja bons chevaliers ne bien seürs tant que il fust bien eschaufés, et puis ne doutoit il nule riens, ne de lui ne li chaloit. Mais aprés ce qu'il estoit partis de la bataille, si refroidoit et devenoit mas et vains : se li montait uns orguels et une dolours en la teste dont il quidoit bien morir, car il esragoit de fain. Et pour la grant proece que il avoit quant il estoit eschauffés, ot il non Saygremors li Desrées. Et issi li mist non la roïne tres devant Estreberes le jor que li .xxx. chevalier desconfirent l'ost des Saines et des Irois, et cachierent jusc'a l'iaue de Vargonche, la ou Saygremors trencha la teste le roi des Saines ; et ot non Brandague, et Margan le roi d'Illande. Et pour[b] cele maladie qui souvent li avenoit, li mist Kex li seneschaus le non de Saygremor le Mort Jeün.

à ce moment, ce mal s'empara de Sagremor si violemment qu'il crut mourir sans avoir le temps de recevoir l'absolution.

818. Lorsque monseigneur Gauvain s'en rendit compte, il fut très inquiet et lui demanda : « Seigneur, êtes-vous malade ? — Seigneur, répondit-il, je meurs si je n'ai pas à manger. » La demoiselle lui recommanda de ne pas s'inquiéter, car ils atteindraient bientôt un manoir. Mais quand monseigneur Gauvain s'aperçut qu'il ne pouvait pas tenir en selle, il monta derrière lui pour le soutenir. Ils chevauchaient encore au premier somme, et la lune brillait ; ils arrivèrent finalement à une rivière pas très large, sur laquelle était jetée une planche solide, qui faisait bien deux pieds de largeur. La demoiselle monta sur la planche avec son palefroi, tirant derrière elle le cheval de monseigneur Gauvain qu'elle conduisait par la bride, et elle traversa. À ce moment-là Sagremor était dans un tel état qu'il ne pouvait pratiquement plus parler. La jeune fille, qui l'aimait profondément, essayait de son mieux de le réconforter et lui disait que le manoir était tout près, qu'il aurait bientôt à manger. Monseigneur Gauvain regarda autour de lui et vit une riche demeure au milieu d'un grand terrain clos ; il demanda à la demoiselle à qui appartenait cette maison, mais elle répliqua qu'il le saurait une fois qu'ils seraient à l'intérieur. Lorsqu'ils eurent chevauché jusqu'à un enclos derrière le manoir, la demoiselle descendit par une sente en contrebas jusqu'à une fausse poterne ; elle mit pied

---

Cele maladie prist a Saygremor si angoissousement qu'il quida bien morir sans confession avoir.

818. Quant mé sires Gavains le voit, si en fu mout a malaise : si li dist : « Sire, vous estes malades. — Sire, fait il, je me muir, se je n'ai a mengier. » Et la damoisele li dist qu'il ne s'esmaist mie, car il seront par tans a rechet. Et quant mé sires Gavains voit qu'il ne puet seoir el cheval, si monte deriere lui et le soustient. Si ont ja tant chevauchié qu'il estoit del premier somme, et la lune luisoit moult cler ; si ont tant alé qu'il sont venu a une riviere estroite, et si i trouvent une planche moult forte : si avoit bien .II. piés de lé, et estoit sor la riviere. Et la damoisele monte sor la planche atout son palefroi, et trait aprés li le cheval mon signor Gavain qu'ele mainne en destre ; si passe outre. Si est Saygremors tés conreés qu'il ne parole se petit non. Et la damoisele, qui moult l'amoit, le conforte a son pooir et dist que moult est pres li recés, et qu'il avra a mengier. Lors regarde mé sire Gavains devant lui et vit une riche maison dont li pour[*e*]pris fu moult grans. Si demande a la damoisele qui cele maison*a* est. Et ele dist qu'il le savra bien, quant il seront dedens. Et quant il ont tant chevaucié qu'il sont venu a un plaiseïs deriere la maison, et la damoisele s'adevale par une trenchie jusqu'a une fause posterne ; si descent

à terre, ouvrit la porte et tira à l'intérieur son palefroi et le cheval qu'elle menait. À son tour, monseigneur Gauvain entra, encore à cheval, avec Sagremor. Ils mirent leurs montures à l'écurie, très confortablement, puis la demoiselle les conduisit par un passage souterrain dans la grande salle où ils ne rencontrèrent absolument personne.

819. Monseigneur Gauvain demanda comment Sagremor aurait à manger. « Par Dieu, dit la demoiselle, il aura tout ce qu'il lui faut ! » Elle les escorta dans une chambre, où le clair de lune pénétrait par plus de vingt fenêtres. Elle sortit, les laissa seuls un moment, et revint bientôt en apportant de la nourriture en abondance[1]. Sagremor s'efforça de manger : il eut beaucoup de mal au début, puis l'appétit lui revint. Lorsqu'ils eurent tous les trois terminé leur repas, la demoiselle sortit à nouveau et resta absente un long moment, puis elle revint et dit à monseigneur Gauvain : « Seigneur, laissez-moi Sagremor, je saurai bien m'occuper de lui. Et vous, venez voir votre amie, la plus belle créature que vous ayez jamais vue. Je vais vous dire maintenant à qui appartient cette maison : elle est au roi de Norgales, et votre amie est sa fille. Sachez qu'elle ne désire rien tant que vous, mais, par ma foi, elle est étroitement gardée. » Elle prit alors une poignée de chandelles allumées et le conduisit à une écurie, où il vit jusqu'à vingt palefrois, les plus beaux du monde, tous noirs. De là, ils pénétrèrent dans une pièce où se trouvaient des oiseaux, jusqu'à vingt autours les plus beaux du monde, au

---

et le desferme, puis trait ens son palefroi et le cheval qu'ele menoit. Et mé sire Gavains entre ens tout a cheval ; si descent, et puis Saygremor. Si establerent lor chevals moult bien, puis les mainne la damoisele par desous terre en la sale. Et quant il i sont venu, se n'i trouvent nule riens.

819. Lors demande mé sire Gavains conment Saygremors avra a mengier. « En non Dieu ! fait ele, il en avra assés ! » Lors les[a] mainne en une chambre, et la lune luisoit en la sale par plus de .xx. fenestres. Quant il sont en la chambre, si les laist la damoisele un petit et s'en vait fors ; puis revient tantost et aporte a mengier a grant plenté. Si enforce moult Saygremor de mengier : et il mengue moult mauvaisement au conmencement, mais aprés mengue moult bien. Et quant il orent mengié tout .III., la damoisele vait fors et demoure grant piece, puis revint a mon signour Gavain et li dist : « Sire, laissiés moi Saigremor, et je em penserai moult bien. Et vous venrés veoir vostre amie com la plus bele riens que vous onques veïssiés. Et si vous dirai qui ceste maisons est. Ele est au roi de Norgales, et vostre amie est sa fille. Et saciés qu'ele ne desire nule riens tant conme vous, mais par foi, ele est moult bien gardee. » Lors prent plain poig de chandoiles ardans, si[b] le mainne en une estable ; et il i voit jusqu'a .xx.

repos sur des perchoirs. Ils passèrent ensuite dans une autre chambre où ils virent vingt destriers, les plus beaux que l'on puisse trouver dans le monde entier. Monseigneur Gauvain demanda à la demoiselle à qui appartenaient tous ces oiseaux et ces chevaux.

820. « Certes, dit-elle, ils sont à vingt chevaliers qui dorment maintenant toutes les nuits dans une chambre un peu plus loin, en armes, car mon seigneur le roi a conclu une trêve avec le duc de Cambénic et ne craint plus personne que vous. Il n'a pas voulu que cette maison soit autrement gardée, de sorte que, si vous y veniez, vous auriez libre accès à la grande salle et la trouviez entièrement vide. Il avait entendu dire en effet que, si vous veniez, en aucun cas vous ne renonceriez, quel que soit le nombre de chevaliers que le roi ait là, à aller voir ma demoiselle, sa fille, au risque d'en mourir. Une fois qu'il fait nuit, personne ne va à sa chambre, ni ne peut y accéder, sans passer par les vingt chevaliers. Et la demoiselle est parfaitement au courant de ce que vous avez dit à Agravain, à savoir que vous la verriez volontiers, si vous en aviez l'occasion. Elle m'a fait jurer de vous amener ici si je pouvais mettre la main sur vous. » Là-dessus, la demoiselle éteignit les chandelles qu'elle tenait et conduisit monseigneur Gauvain à une autre chambre, très brillamment éclairée.

821. « Monseigneur Gauvain, reprit la jeune fille, les chevaliers se trouvent dans cette pièce. Ils ne font rien

---

palefrois des plus biaus del monde, et tous noirs. Et de cele estable entrent en une chambre, et voient oisiaus et ostoirs jusqu'a .xx.[c] des plus biaus del monde seant as perces. Et d'illoc vont en une autre chambre, et i voient jusqu'a .xx. destriers, les plus biaus que il couvenist a querre en nule terre. Et mé sire Gavains demande a la damoisele qui sont tout cist oisel et cist cheval.

820. « Certes, fait ele, il sont a .xx. cevaliers qui gisent en une chambre ci devant toutes les nuis des ore mais armé, car mé sire li rois a sa trive prise au duc de Cambenyc, si ne se doute de nul home fors de vous. [f] Si ne velt que ceste maison soit autrement gardee, que se vous venissiés, que vous trouvissiés la sale toute delivre[a] et sans gent. Et il avoit oï dire que se vous i veniés, que vous ne lairiés ja pour chevalier qu'il eüst que vous n'alissiés a ma damoisele sa fille, ou vous i morriés[b]; ne puis qu'il est anuitié, ne va nus la ou ele gist, ne nus n'i puet aler se par les .xx. chevaliers non. Et la damoisele set moult bien la parole que vous desistes a Agravain, que se vous venissiés en lieu, vous le verriés, s'il peüst estre. Et ele me fist jurer se je vous pooie trouver, que je vous amenroie cha. » Et ele estaint les chandoiles que ele tient, si le mainne en une autre chambre; si voient dedens moult grant clarté.

821. « Mé sire Gavains, fait la damoisele, li chevalier sont chaiens

d'autre toutes les nuits que garder la jeune fille, et la journée ils s'en vont se distraire et se détendre où ils veulent. Je crois qu'ils dorment. Et dans la chambre suivante repose la plus belle créature du monde, mais je n'oserais aller plus avant, de crainte d'être vue : je vais retourner auprès de Sagremor. » Sur ces mots la demoiselle s'en alla. Monseigneur Gauvain entra dans la chambre, l'épée nue et le heaume sur la tête, après avoir écouté avec attention pour savoir s'il entendrait l'un des chevaliers parler ou bouger ; mais il n'entendit aucun bruit, et passa donc la tête par la porte : il vit au milieu de la pièce un grand cierge très épais ; la chambre était carrée, aussi large que longue, et toute voûtée : dans chaque coin se dressaient cinq lits, et dans chacun de ces lits reposait un chevalier tout armé, avec à son chevet son épée, son heaume et son écu. Monseigneur Gauvain demeura un bon moment sur le seuil : tous lui paraissaient dormir, et il remarqua que de l'autre côté de la pièce la porte de la chambre était grande ouverte.

822. Il risqua un pied en avant, et constata que personne ne bougeait. Il continua d'avancer à grands pas jusqu'au cierge, et une fois là il l'éteignit. Une fois arrivé à la porte de la chambre, il entra et ferma derrière lui ; à l'intérieur se trouvait un des lits les plus riches qu'il ait jamais vus, recouvert d'une couverture d'hermine. Sous cette couverture, il vit étendue une demoiselle d'une grande beauté, si belle qu'il ne fallait pas en chercher de plus ravissante. À bonne distance du lit brûlaient

---

en ceste chambre. Et si ne font plus de besoignes toutes les nuis que la damoisele agaitier, et le jour s'en vont deduire et joer la ou il voelent. Et je quit qu'il dorment. Et en cele autre chambre aprés gist la plus bele riens del monde ; ne je n'oseroie avant aler que je ne fuisse veüe, si m'en irai a Saygremor. » Atant s'en vait la pucele. Et mé sire Gavains s'en entre en la chambre et tint l'espee toute nue, et le hiaume en la teste, et escoute s'il orroit nul des chevaliers parler ne mouvoir ; mais il n'oï nule riens. Puis mist la teste dedens la chambre, et vit que en milieu de la chambre avoit un cierge grant et gros ; et la chambre estoit faite quarree, car ele ert autresi lee conme longe et toute a vaute, et en chascune des .IIII. parties avoit .V. couches, et en chascune gisoit uns chevaliers tous armés ; et a lor chavés sont lor espees et lor escu et lor hiaume. Et mé sire Gavains estut moult grant piece a l'uis : et li est avis que tout dorment ; et voit de l'autre part l'uis de la chambre tout ouvert.

822. Lors met avant l'un des piés, et vit que nus ne se muet. Puis vait avant, et fait grans pas pour avenir au cierge : et quant il i est venus, si l'estaint. Puis vint a l'huis de la chambre et le clot aprés lui, et voit en la chambre un des plus riches lis qu'il avoit onques mais veü, couvert d'un couvertoir d'ermine ; et vit desous le couvertoir

quatre cierges. Monseigneur Gauvain ôta son heaume et abaissa sa ventaille, puis il s'approcha du lit où la demoiselle dormait et commença à l'embrasser doucement, jusqu'à ce qu'elle s'éveille en gémissant comme une femme tirée du sommeil. Lorsqu'elle fut tout à fait réveillée, elle demanda :

823. « Ah ! sainte Marie, qui est-ce ? — Taisez-vous, ma douce amie, fit-il, c'est la créature qui vous aime le plus au monde. — Êtes-vous l'un des chevaliers de mon père ? demanda-t-elle encore. — Non, douce. — Qui êtes-vous donc ? reprit-elle. Car il se peut que vous soyez homme à ne jamais effrayer une demoiselle. » Il lui dit alors : « Belle douce amie, je suis Gauvain, le neveu du roi Arthur. — Allumez, fit-elle, je le verrai bien. » Et monseigneur Gauvain alluma l'un des cierges ; elle le regarda en plein visage, puis jeta un coup d'œil à un petit anneau qu'elle portait à son doigt. Alors elle se mit à rire et s'assit dans son lit en lui souhaitant la bienvenue ; elle l'enlaça, tout armé comme il l'était, et l'embrassa le plus tendrement qu'elle pouvait. « Enlevez cette robe, fit-elle, qui est vraiment trop froide, et allumez ces cierges, car j'ai maintenant tout ce que j'ai toujours désiré. » Il s'exécuta, et une fois entièrement désarmé vint se coucher avec la jeune fille dans le lit. Elle lui fit un merveilleux accueil, et tous deux s'abandonnèrent l'un à l'autre pour leur plus grand plaisir, sans restriction aucune. Monseigneur Gauvain lui raconta comment il était arrivé là, sans

---

gesir une damoisele de grant biauté, que nule si bele ne couvenoit a querre, et bien loing del lit estoient .IIII. cierge espris. Mé sire Gavains oste son hial[*251a*]me et avale la ventaille, et vint au lit ou la damoisele dormoit : si le conmence a baisier moult doucement ; et ele s'esveille et se plaint conme feme esveillie. Et quant ele fu esveillie, si dist :

823. « Ha ! sainte Marie ! qui est ce ? — Taisiés, fait il, ma douce amie, c'est la riens el monde qui plus vous aimme. — Estes vos, fait ele, des chevaliers mon pere ? — Certes nenil, douce. — Et qui estes vous ? fait ele. Car vous poés estre tels que vous ne ferés jamais paour a damoisele. » Puis li dist : « Bele douce amie, je sui Gavains, li niés le roi Artu. — Alumés, fait ele, ce verrai je bien. » Et mé sire Gavains alume un des cierges, et ele le regarde el vis, et puis regarde un anelet qu'ele avoit en son doit. Lors conmence a rire et saut en son seant, et dist que bien soit il venus ; si l'enbrace tous armés : si le baise ausi doucement com ele puet. « Ostés, fait ele, ceste robe, que trop est froide ; et alumés ces cierges, car ore ai je quanques je ai tous jours desiré. » Et il si fait. Quant il est tous desarmés, si vint au lit et se couche avoc la pucele. Et ele fait de lui ausi grant joie com ele pot ; si fait li uns de l'autre tout son conmant et son delit sans contredit. Et mé sires Gavains li dist conment il vint laiens, que nus

que personne ne le voie ; ils conversèrent et se caressèrent jusqu'à près de minuit. Après cela, monseigneur Gauvain ne tarda pas à s'endormir, non sans peine, car il avait beaucoup lutté avant que le sommeil s'empare de lui. Et lorsqu'il fut endormi, la demoiselle, qui était jeune et potelée, en fit autant, bercée par le plaisir de tenir son ami entre ses bras.

824. Ils dormirent ainsi un long moment, enlacés, bouche contre bouche. Or, le père de la jeune fille, qui était le roi de Norgales, couchait dans une chambre au-delà de celle de la demoiselle. Il se leva pour aller aux latrines, et en revenant ouvrit une fenêtre qui donnait sur le lit de sa fille. Il passa la tête par l'ouverture et vit comment celle-ci tenait le chevalier entre ses bras. « Hélas ! soupira-t-il à cette vue. Qu'ai-je donc tant gardé ! » Ses chambellans qui s'étaient levés pour l'accompagner lui demandèrent : « Seigneur, qu'avez-vous ? — Peu vous importe ! fit-il. Allez vous recoucher. » Et il ferma la fenêtre puis rejoignit la reine à qui il conta toute l'affaire. Elle commença à manifester une grande douleur. « Taisez-vous, fit-il, car si vous faites du bruit, je vous tuerai ; je pense bien en tirer vengeance. Observez ce que je vais faire. » Il alla trouver l'un de ses chambellans qu'il avait élevé, ainsi qu'un autre chevalier, et leur dit qu'il leur donnerait tout pouvoir sur lui, s'ils faisaient ce qu'il leur commanderait. Ils affirmèrent qu'il n'y avait rien qu'ils ne fassent pour lui ; il leur raconta alors ce qu'il avait vu. « J'ai réfléchi à la manière dont nous tuerons le chevalier, de façon que vous soyez tous deux

---

ne l'avoit veü ; si parolent et joent tant qu'il est pres de mienuit. Et puis ne demoura gaires que mé sires Gavains s'endormi a moult grant painne, que moult i a ançois luitié que dormirs le vainquist. Et quant il fu endormis, la damoisele, qui fu jouene et crasse, s'endormi de la douçour de son ami qu'ele avoit entre ses bras.

824. Ensi dormirent grant piece bras a bras et bouche a bouche. Et de l'autre part en une chambre gisoit li peres a la damoisele, qui rois de Norgales estoit ; et il se leva pour aler as chambres. Et quant il revint, si ouvri une fenestre qui estoit endroit le lit sa fille, et quant il l'ot ouverte, si mist sa teste dedens et vit sa fille qui tint le chevalier estraint entre ses bras. Et quant il a ce veü, si dist : « Ha ! las ! C'ai je tous jours gardé ! » Et si camberlenc qui o lui furent levé li demandent : « Sire, qu'avés vous ? — Ne vous chaut, fait il. Alés couchier. » Et il reclot la fenestre, puis revint a la roïne : se li conte. Et ele conmence grant doel a faire. « Or vous taisiés, fait il, que se vous faites noise, je vous ocirrai ja, car je m'en quit' bien vengier. Si esgardés que je ferai. » Et lors vint a un sien chamberlenc qu'il avoit nourri tous jours et a un autre chevalier, si dist qu'il les fera signours de lui, s'il [*b*] font ce qu'il lor conmandera. Et il dient qu'il n'est riens qu'il ne facent pour lui. Et il lor conte ce qu'il avoit veü. « Et j'ai

les seuls à être au courant : l'un de vous prendra un épieu, et l'autre un maillet lourd et pesant ; vous lui appuierez l'épieu sur le cœur à travers la couverture, pour qu'il ne le sente pas : et quand il sera en position, l'autre frappera. Il mourra immédiatement, sans prononcer un seul mot.

825. « De la sorte, ma honte demeurera cachée, car nous serons tous les trois les seuls à la connaître. » Les félons acquiescèrent à ce projet ; l'un courut saisir un épieu, l'autre un maillet lourd et pesant, puis ils vinrent à une porte qui ouvrait sur la chambre du roi : en s'approchant du lit, ils constatèrent que les amants dormaient tous les deux. Ils les virent d'une merveilleuse beauté et plaignirent beaucoup le chevalier. L'un d'eux leva l'épieu, l'autre le maillet, l'un appuya la pointe sur le flanc de monseigneur Gauvain à travers la couverture, l'autre prépara son coup. Mais monseigneur Gauvain avait sorti son bras, et il arriva que l'acier, qui était froid, le cogne : il s'éveilla et jeta la main sur l'épieu. Celui qui avait soulevé le maillet l'abattit si violemment que l'épieu dérapa et frappa le cadre du lit, dont la boiserie vola en éclats, avant de s'enfoncer dans le mur sur plus d'un demi-pied, dans un grand fracas. Monseigneur Gauvain se redressa ; il vit l'homme qui avait tenu l'épieu et, sautant du lit tout nu, l'arracha du mur avant de le retourner dans les côtes de celui qui l'avait manié : il le fit tomber mort ; monseigneur Gauvain se jeta ensuite sur celui qui avait manié le maillet, et qui avait

---

pensé conment on ocirra le chevalier, que ja ne sera seü fors de vous .II. : li uns de vous portera un espiel et li autres un gros mail et pesant ; se li apoierés tout droit l'espiel au cuer par desore la couverture, qu'il ne le sente : et quant il sera bien apoiiés, si ferra li autres. Et il morra delivrement, que ja un mot ne dira de sa bouche.

825. « Ensi sera ma honte celee, ne ja ne sera seü se par nous .III. non. » A ce s'acordent li felon. Et li uns vait saisir un espiel et li autres un mail gros et pesant ; et viennent a un huis qui devers la chambre le roi ouvroit : si viennent devant le lit et voient qu'il se dorment ambedoi ; si voient qu'il sont de merveillose biauté, si plaignent moult le chevalier. Si lieve li uns l'espiel et li autres le mail, si apoie l'espiel au costé mon signour Gavain par desore le couvertoir, et li autres entesa son cop. Et mé sire Gavains avoit mis son bras fors, si avint que li aciers qui fu frois hurta au bras : et il s'esvelle et jete son bras par desus l'espiel. Et cil qui le mail ot entesé feri si durement que li espix vole outre et feri parmi l'esponde del lit, si que li lis vole em pieces, et est ferus el mur plus de demi pié : si fait moult grant esfrois au ferir. Et mé sires Gavains se lieve, si voit celui qui l'espiel tint ; si saut fors del lit tous nus et esrace l'espiel del mur et en[a] fiert celui parmi les costés qui sor lui l'avoit apoiié : si le jete mort. Puis vint ataingnant celui qui le mail tenoit, qui ja estoit a

déjà atteint la porte : il le frappa si fort qu'il lui fit éclater la cervelle sur le seuil de la chambre. La reine s'était levée : elle ne put se retenir de crier, et l'alarme fut ainsi donnée. Cependant, monseigneur Gauvain avait jeté dehors le cadavre de celui qu'il avait tué en premier et soigneusement fermé la porte ; il prit ses armes et s'arma ; la jeune fille sauta du lit à son tour, en lui disant de ne pas s'inquiéter, puis l'aida à revêtir ses armes selon ses instructions. De l'autre côté le tumulte s'amplifiait, si bien que les vingt chevaliers, se levant en hâte, découvrirent leur cierge éteint ; ils se précipitèrent vers la porte de la demoiselle en lui ordonnant de l'ouvrir, mais elle répliqua qu'ils n'entreraient pas. Ils menacèrent d'enfoncer le battant, mais elle leur affirma que cela ne l'inquiétait guère, car il était trop solide et fait de bois épais. La reine se mit à crier de son côté : « Que faites-vous, fils de pute, misérables ! Que ne tuez-vous le traître qui se trouve là-dedans ! » Mais ils n'en avaient pas le pouvoir, et finalement monseigneur Gauvain fut complètement armé. Il prit alors l'épieu en main, et dit à la demoiselle d'ouvrir la porte avec assurance. « Par Dieu, fit-elle, vous ne sortirez pas du côté des chevaliers, vous passerez par la chambre de mon père : vous n'y trouverez pas tant de résistance que par ici. — Que Dieu ne me vienne jamais en aide, rétorqua monseigneur Gauvain, si l'on peut m'accuser d'être sorti par une autre issue que celle par laquelle j'étais entré, par crainte. J'ai suffisamment d'aide, puisque Sagremor est ici. — Dans ce cas,

---

l'huis, si le fiert si durement que tout l'escervele a l'issue de l'huis. Et la roïne fu levee, si ne se pot tenir de crier, ains lieve le cri. Et mé sire Gavains ot jeté celui fors que premier ot ocis, et a moult bien l'uis fermé ; puis vint a ses armes, si s'arme. Et la pucele saut jus del lit, si dist qu'il ne s'esmaist mie ; et ele li aide a armer ensi com il li enseigne. Et li cris esforce durement[b], tant que li .xx. chevalier saillent sus et voient lor cierge estaint, puis en viennent a l'huis a la damoisele et li dient qu'ele ouvrece l'uis. Et ele lor dist qu'il n'i enterront. Et il dient qu'il le depeceront, et ele dist qu'ele n'en a mie grant paour, car trop par est li huis fors et espés. Et la roïne crie d'autre part : « Que faites vous, fill a putain, failli ! Que n'ociés vous le traïtour qui laiens est ! » Mais il n'en ont pooir, tant que mé sires Gavains est armés tout par loisir. Lors prent l'espiel en la main et dist a la damoisele qu'ele [*c*] ouvrece l'uis tout seürement. « En non Dieu ! fait ele, par les chevaliers n'en irés vous mie, ains en irés par la chambre mon pere. Car si grant desfense n'i trouverés vous mie com vous feriés par decha. — Et ja ne m'aït Dix, fait mé sire Gavains, quant il me sera ja reprouvé que je m'en soie issus par paour, se par la non que je i entrai. Car j'ai assés d'aïde, puis que Saygremors est chaiens. — Or vous dirai dont, fait ele, que vous ferés. Je irai avant

fit-elle, je vais vous expliquer ce que vous allez faire. J'irai d'abord ouvrir cette autre porte, et j'éteindrai les cierges. Vous vous tiendrez dans cette alcôve, et ils croiront que vous êtes sorti par la chambre de mon père. Puis j'ouvrirai la porte de leur côté, ils se précipiteront tous dans l'autre chambre, et vous, vous sortirez en hâte : en effet, si vous étiez là où ils sont en ce moment, et eux dans cette pièce, ils ne pourraient jamais vous capturer. Les portes en effet sont étroites, et un seul homme peut y passer à la fois. »

826. La demoiselle fit ce qu'elle avait annoncé. En voyant la porte du roi ouverte, les serviteurs coururent tous dans la chambre principale, au milieu d'un grand tumulte. La jeune fille ouvrit alors aux chevaliers en leur disant : « Vous pouvez entrer maintenant ! » Ils se ruèrent dans la pièce et continuèrent vers la chambre haute. Mais lorsque le dernier voulut refermer la porte, pour que personne ne sorte, monseigneur Gauvain lui enfonça l'épieu dans le corps si bien qu'il le fit tomber mort à terre. Mais il poussa un grand cri en mourant. Ceux qui l'avaient précédé l'entendirent, ils revinrent sur leurs pas et aperçurent monseigneur Gauvain qui avait déjà franchi le seuil. Et de s'écrier : « Le voilà ! » en se précipitant vers la porte. Il était au milieu de la pièce, l'épieu à la main : il en frappa le premier qui se présenta, si fort qu'aucune armure ne put lui être d'un quelconque secours, et qu'il le jeta à terre, mort. Les autres en furent si ébahis qu'ils n'osèrent tenter une sortie, mais ils lancèrent contre monseigneur Gauvain leurs épieux bien aiguisés. Lorsqu'il les voyait s'approcher de la

---

ouvrir cel huis dela, et eſtaindrai ces cierges. Et vous serés ci en l'arc volu ; et il quideront que vous en ailliés par la chambre mon pere. Et je ouverrai l'uis devers aus, et il courront tout en la chambre dela, et si vous en issiés tantoſt : car se vous eſtiés la ou il sont, et il fuissent en ceſte chambre, il n'aroient jamais baillie de vous. Car li huis sont eſtroit : se n'i puet que uns seus hom entrer. »

826. Ensi le fait la damoisele. Et quant cil voient l'uis devers le roi ouvert, si courent tout en la maiſtre chambre. Et li cris lieve moult grans. Et la pucele ouvre l'uis devers les chevaliers et lor diſt : « Ore poés vous ens venir ! » Et il se fierent ens et courent en la halte chambre. Et quant li daerrains revaut clorre l'uis, que nus ne s'en isse, mé sire Gavains le fiert parmi le cors de l'espiel, si qu'il le giete mort a terre : et cil giete un brait. Et cil qui devant aloient l'entendent, si courent ariere et voient mon signour Gavain qui ja avoit passé le suel. Et il s'escrient : « Veés le ci ! » Si courent tout a l'uis. Et il fu enmi[a] la chambre atout l'espiel, si en fiert celui qui fors issoit premierement si fort que nule armeüre ne li a meſtier, ains le giete mort a terre. Et li autre en sont si esbahi que nus n'en ose fors issir, si li lancent espils agus. Et quant il les voit courre a l'huis

porte derrière laquelle ils étaient en embuscade, il les forçait à battre en retraite et à reculer honteusement. Et quand il pouvait en atteindre un, il n'y avait pas d'armure assez solide pour le garantir : de sorte qu'ils le redoutaient fort. Quand il fut certain que personne ne serait assez hardi pour passer le seuil, il quitta la chambre et entra dans celle où se trouvaient les chevaux. Il y vit Sagremor et la demoiselle, son amie, avec un cierge allumé ; Sagremor était en train de seller le meilleur cheval de l'écurie.

827. Une fois la selle en place, Sagremor fit monter monseigneur Gauvain. « Allez dans la grande salle, lui dit-il, je vais mettre mon heaume. » Lorsque monseigneur Gauvain fut à cheval, il se rendit donc dans la salle ; dès qu'un de ses adversaires montrait le bout de son nez, il se ruait sur lui. En attendant, ils sellèrent leurs chevaux ; regardant autour de lui, monseigneur Gauvain vit arriver Sagremor tout armé et monté sur un grand cheval : il était guéri, car il avait dormi. « Où sont-ils, seigneur ? demanda Sagremor. — Regardez, les voilà, fit Gauvain. Mais ils n'osent pas sortir. — Par Dieu, s'exclama Sagremor, leur issue eſt trop mauvaise. Reculez-vous de ce côté, à l'extrémité de cette salle, et laissons-les sortir, car nous nous retrouverons dehors quand nous le voudrons, et puisse Dieu ne jamais me venir en aide si je m'en vais aujourd'hui sans savoir quel genre de chevaliers ils sont. » Cela fit rire monseigneur Gauvain sous son heaume, puis il recula jusqu'à l'autre bout de la salle. Alors

---

ou il eſtoient embuiscié, si les refait courre ariere et laidement flatir ; et quant il em pooit un ataindre, il n'avoit si forte armeüre qui li fuſt garans : si le redoutent moult a encontrer. Et quant il voit que nus ne s'en ose issir fors de l'huis, si laisse cele chambre et vient en celi ou li cheval eſtoient, et voit Saygremor et la damoisele qui s'amie eſtoit atout un cierge ardant ; si metoit Saygremor la sele en tout le meillour cheval qui laiens fuſt.

827. Quant la sele fu mise, si fiſt mon signour Gavain monter desus : « Et alés, fait il, en la grant sale ; et je vois metre mon heaume. » Et quant mé sire [*d*] Gavains eſt montés, si vient en la sale ; et si toſt com il lor mouſtrent l'oel, si lor laisse courre. Et cil enselent laiens lor chevax, et quant mé sire Gavains se regardc, si voit venir Saygremor sor un grant cheval tous armés : si eſtoit garis, car il ot dormi. « Sire, fait Saygremors, ou sont il ? — Veés les ci, fait mé sires Gavains, mais il n'osent fors issir. — En non Dieu ! fait Saygremors, li issue lor eſt trop male. Mais traiiés vous encha, au chief de ceſte sale : si les laissons fors issir, car fors de chaiens serons nous quant nous voldrons, ne ja Dix ne m'aït quant je m'en irai hui ; si savrai je quel chevalier il sont. » Et mé sires Gavains en riſt desous son hiaume, puis se traiſt el chief de la sale. Et Saygremors voit qu'il

Sagremor, constatant que leurs adversaires ne semblaient pas pour autant vouloir sortir, s'écria : « Misérables lâches ! Pourquoi ne sortez-vous pas ? Ne voyez-vous pas que nous emmenons vos chevaux sous vos yeux ? Et vous ne tentez rien ? » Il avait à peine dit cela qu'il vit venir, par l'autre porte de la salle, dix chevaliers tout armés et à cheval.

828. « Par Dieu, fit-il, je crois qu'ils nous encerclent. Et si nous étions coincés ici, nous serions perdus, car nous ne connaissons ni les passages ni les détours. Sortons plutôt dans cette cour : les gens ne pourront surgir de nulle part pour nous surprendre. — Je suis d'accord, répondit monseigneur Gauvain, mais après que j'aurai frappé l'un de ceux qui approchent. » Il s'élança donc contre les dix qui venaient sur eux, et eux contre lui : à eux deux ils abattirent les deux premiers qu'ils rencontrèrent ; monseigneur Gauvain tua le sien de son épée, mais la lance de Sagremor, que son amie lui avait donnée, cassa. Il mit la main à l'épée lui aussi et revint à l'assaut. Pendant ce temps, ceux de la chambre commencèrent à sortir. Monseigneur Gauvain les vit, et les chargea en brandissant l'épieu, dont il frappa si rudement le plus avancé qu'il le porta à terre avec son cheval. Mais l'épieu se brisa ; monseigneur Gauvain mit alors la main à Escalibor, sa bonne épée, et s'élança de nouveau : il les fit reculer en toute hâte dans la salle dont ils étaient sortis, puis il retourna en arrière pour aider Sagremor qui se défendait énergiquement. Monseigneur Gauvain se mit à accomplir de tels exploits que les autres en

---

ne font nul samblant de fors issir, si lor escrie : « Failli et vaincu ! Pour coi n'issiés vous fors ? Dont ne veés vous que nous en menons vos chevaus devant vos ex, et vous n'en faites plus ? » Et quant il[a] ot ce dit, si en voit venir par l'autre huis de la sale jusqu'a .x. tous armés et montés.

828. « En non Dieu ! fait il, je quit qu'il nous forscloent. Et se nous estiens enserré chaiens, ce seroit tout honni. Car nous ne savons les voies ne les destrois. Mais traions nous cha en ceste court, lors si ne porront les gens issir de nule part. — Je l'otroi, fait mé sire Gavains, mais que j'aie feru l'un de ciaus qui ci viennent. » Lors laissent courre as .x. qui lor venoient, et il a aus ; si abatent entr'aus .II. les .II. premiers qu'il encontrent, si oschist mé sires Gavains le sien de s'espee ; et la lance Saygremor peçoie que s'amie li ot donee. Lors met main a l'espee et lor court sus. Et cil de la chambre conmencent a issir fors. Et mé sire Gavains les voit, si lor adrece atout l'espiel[a] et fiert si durement le premier qu'il le porte a terre, et lui et le cheval. Et li espix brise. Et il met la main a Eschalibor sa bone espee, si lor laisse courre : si les fait flatir en la chambre ariere dont il estoient issu, puis recort ariere aidier a Saygremor, qui moult bien se desfent. Et mé sire Gavains conmence a faire d'armes tant que cil s'en

furent ébahis ; mais il se rendit compte qu'il s'attardait trop, car il pourrait bien être surpris. Il refoula donc de force ses adversaires dans la grande cour, et remarqua que la porte donnant sur l'enclos était ouverte : l'alarme était déjà donnée, et, d'un côté comme de l'autre, il y avait plus de cent hommes en armes : archers, arbalétriers, hommes d'armes. Les deux chevaliers se dirigèrent au pas vers la porte, suivis par tous les gens du roi. L'amie de Sagremor était montée sur le mur près de la porte par un chemin discret, si bien que personne ne pouvait l'apercevoir. Cet escalier dérobé se trouvait dans l'épaisseur de la muraille de la chambre où elle dormait. Lorsqu'elle les vit dehors, elle coupa une corde qui retenait une porte coulissante : celle-ci s'abattit en tuant un chevalier et en en isolant un autre avec les deux qui s'en allaient.

829. Une fois fait, la demoiselle retourna dans sa chambre sans avoir été vue de personne. Sagremor s'élança contre le chevalier qui était resté dehors, le frappa sur le heaume de son épée de manière à l'étourdir, puis le saisit par le heaume, le lui arracha, et se prépara à lui couper la tête. Et l'autre de lui tendre son épée : Sagremor la prit, puisqu'il lui demandait grâce. Ensuite, le chevalier lui jura d'aller en prison où il voudrait, et Sagremor lui ordonna de rentrer se constituer prisonnier devant la fille du roi au nom de monseigneur Gauvain. « C'est vous qui vous appelez Gauvain ? demanda le chevalier. — Non, je m'appelle Sagremor le Démesuré. Et tu diras aussi au roi qu'aucune femme de son lignage n'est si

---

esbahissent. Et mé sire Gavains voit[b] bien qu'il puet trop demourer, car il doute a estre souspris. Si les en mainne par grant[c] force en la cort ferant, et voit que la grant porte del pourpris estoit ouverte ; et oent que la noise estoit laiens levee, et furent ja bien armé, que un que autre, jusques a .c. : si i ot arciers et arbalestriers et sergans. Et li doi s'en vont tout le pas jusqu'a la porte, et il en issent ; et toute la gent le roi hurtent aprés. Et l'amie Saygremor [*e*] fu montee par un aleoir sor la porte, que nus ne le pooit veoir ; si entroit cele liche des murs en la chambre ou ele gisoit. Et quant ele vit qu'il furent fors, si colpe une corde que se tenoit a une porte couleïche : et ele chiet, si tue un chevalier, et en son cheoir en forclot un autre avoc les .II. qui s'en vont.

829. Quant la damoisele a ce fait, si s'en tourne ariere en sa chambre, que onques de nului ne fu veüe. Et Saygremors laisse courre au chevalier qui defors fu remés, si le fiert de l'espee parmi le hialme, que tout l'estonne ; puis l'aert au hiaume, se li esrace de la teste, et vint sor lui pour lui coper la teste. Et cil li tent l'espee, et il le prent, pour ce qu'il li crie merci. Puis li fiance li chevaliers a tenir prison la ou il voldra, et il li conmande que il aille laiens a la fille le roi et se mete en sa prison de par[a] mon signour Gavain. « Avés vous

noblement mariée[1] que sa fille : qu'il ne le regrette pas. — Seigneur, fit le chevalier, je suis lié à vous par serment, et donc je ferai mon possible pour vous sauver. Venez avec moi, je vous conduirai hors de ces chemins retranchés. » Il passa devant et les deux autres le suivirent, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la planche, et la franchissent. Puis il les recommanda à Dieu, et ils en firent autant. Sagremor et monseigneur Gauvain demeurèrent quelque temps à la planche pour observer si personne ne se lançait à leur poursuite.

830. Ils virent alors venir la demoiselle qui les avait amenés là ; monseigneur Gauvain lui souhaita la bienvenue et lui demanda où elle voulait aller. « Par ma foi, dit-elle, il faut que Sagremor et vous me conduisiez à l'abri, car je serais perdue si je restais ici. — Dieu me vienne en aide, fit monseigneur Gauvain, vous auriez fait un bien mauvais service, si vous n'obteniez pas notre protection. Mais donnez-moi des nouvelles de mon amie. — Seigneur, répliqua-t-elle, votre amie ne risque rien, quoi qu'elle ait fait, car mon seigneur le roi et la reine l'aiment plus qu'eux-mêmes ; et ils considèrent qu'ils n'ont plus d'autre enfant, car ils pensent que leur autre fille est perdue[1]. Moi en revanche, je serais morte si on me trouvait. » Ils chevauchèrent ainsi tous les trois et après quelque temps ils entendirent le galop de chevaux qui les poursuivaient. Monseigneur Gauvain dit à Sagremor : « Je crois que je les entends venir. — N'ayez

---

non Gavain ? fait il. — Nenil, fait il. Ains ai non Saygremors li Desreés. Et si diras au roi que il n'a feme en son lignage si hautement mariee com est sa fille : si ne li poist il mie. — Sire, fait li chevaliers, je sui vostres fianciés, si vous sauverai a mon pooir. Venés ent aprés moi, si vous menrai fors de ces destrois. » Lors vait avant li chevaliers et li doi aprés[b], tant qu'il viennent a la planche, et il passent outre. Puis les conmande a Dieu, et il lui. Et il s'arestent a la planche une piece pour savoir se nus chevaliers les siurroit.

830. Atant vint la damoisele qui laiens les avoit amené ; et quant mé sires Gavains le voit, si dist que bien soit ele venue et li demande ou ele velt aler. « Par foi, fait ele, il couvient que vous et Saygremors me metés a garison, car je seroie honnie se je chaiens remanoie. — Si m'aït Dix, fait mé sire Gavains, malvais service avriés fait, se vous a nostre conduit failliés. Mais dites moi nouveles de m'amie. — Sire, fait ele, vostre amie n'a garde pour rien qu'ele ait fait, car mé sires li rois et la roïne l'aimment plus que aus meïsmes ; ne il n'ont plus d'enfans, ce lor est avis, que l'autre tiennent il a perdue. Mais je fuisse morte, se je fuisse trouvee. » Ensi chevauchent tout .iii., et quant il ont une piece alé, si oent chevaus[a] venir moult durement aprés aus. Et mé sires Gavains dist a Saygremor : « Je espoir que je les oi venir.

crainte, dit la jeune fille, je pense que ce sont vos chevaux que j'ai fait amener après vous. » Ils s'arrêtèrent pour les attendre ; et monseigneur Gauvain lui demanda comment elle avait eu cette idée. Elle dit que, si on tuait leurs montures actuelles, ils pourraient de la sorte en retrouver d'autres : monseigneur Gauvain l'estima beaucoup pour cette réponse. Ils chevauchèrent jusqu'à ce que le jour soit complètement levé. La demoiselle dit alors à Sagremor : « Vous continuerez à m'escorter, et monseigneur Gauvain ira à ses affaires. — Belle douce amie, protesta monseigneur Gauvain, nous vous escorterons tous les deux, car je ne voudrais pour rien au monde qu'il vous arrive quelque malheur en mon absence. — Seigneur, répliqua-t-elle, j'ai assez de Sagremor, car je le conduirai par des chemins où l'on ne nous trouvera pas. — Et où irez-vous ? demanda monseigneur Gauvain.

831. — Seigneur, droit chez mon père. Puis de là, chez votre frère Agravain ; car je ne saurais être à l'abri ailleurs. » Sagremor affirma qu'il verrait volontiers Agravain ; monseigneur Gauvain lui dit qu'il était gravement malade. « Et cette demoiselle, ajouta-t-il, vous le racontera bien. — Et vous, fit-elle, où allez-vous ? — Vers la terre de Sorelois. — Croyez-vous que c'est là, reprit Sagremor, que vous trouverez ce que vous cherchez ? — Certes, répondit monseigneur Gauvain, je n'en sais rien, mais j'ai entendu dire que c'est une contrée riche en aventures. — Seigneur, déclara la demoiselle, le Sorelois n'est pas très éloigné d'ici. Je vais vous donner l'un

---

— N'aiiés garde, fait la pucele, que je quit que ce soient vostre cheval que j'ai fait amener aprés vous. » Et il s'arrestent, si les atendent. Et mé sires Gavains li demande con[*f*]ment ele s'estoit de ce apensee. Et ele dist que s'on ocioit lor chevaus, si porroient a ciaus recouvrer. Et mé sire Gavains l'em proise moult. Si ont tant chevauchié qu'il est jours clers. Et la damoisele dist a Saygremor : « Vous me conduirés, et mé sire Gavains ira en son afaire. — Bele douce amie, fait mé sires Gavains, ains vous conduirons andoi, car je ne voldroie en nule maniere que vous eüssiés mal sans moi. — Sire, fait la damoisele, j'ai assés en Saygremor, car je le menrai par tel lieu ou ja ne serons trouvé. — Et ou irés vous ? fait il.

831. — Sire, droit chiés mon pere. Et d'illoc chiés vostre frere Agravain. Car je ne porroie aillours garir. » Et Saygremors dist que Agravain verroit il volentiers ; et mé sire Gavains dist qu'il est trop malades, « et ceste damoisele le vous contera bien. — Et ou alés vous ? fait ele. — Je voel aler, fait il, vers la terre de Soreloys. — Quidiés vous la trouver, fait Saygremors, ce que vous querés ? — Certes, fait mé sire Gavains, je ne sai que je ferai, mais j'ai oï dire que c'est une moult aventurouse terre. — Sire, fait la damoisele[a], il n'a gaires jusqu'en Soreloys. Et je vous baillerai un de ces vallés, qui vous i menra ausi droit c'une ligne ».

de ces valets qui vous y mènera directement. » Elle appela alors celui qui était à pied, le fit monter sur le cheval de monseigneur Gauvain et lui dit de l'emmener le plus directement possible en terre de Sorelois. Le valet se mit en selle, Sagremor et son amie s'en allèrent d'un côté, et monseigneur Gauvain se dirigea vers le Sorelois avec le jeune homme, par la route la plus directe que celui-ci connaissait. Mais le conte se tait à ce sujet et revient à Hector des Marais.

Hector et Hélène sans Pair.

832. Le conte dit ici qu'après l'arrestation d'Hector au château des Marais la nouvelle en parvint au château de l'Étroite Marche. Quand la fille du seigneur, qui l'aimait profondément, l'apprit, elle vint trouver son père et lui demanda de le secourir : et il répliqua qu'il le ferait, avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler. La demoiselle prit un messager et l'envoya à Synados, en lui faisant savoir que celui qui l'avait délivré des mains de ses ennemis était prisonnier : qu'il aille à son secours, car de son côté le seigneur de l'Étroite Marche en ferait autant avec toutes les troupes qu'il pourrait avoir. Synados se hâta de se mettre en route avec ses hommes, et ils se rassemblèrent au château de l'Étroite Marche. Marganor, qui y était, fit ordonner à tous ses vassaux de participer à la libération d'Hector, de sorte qu'ils furent bien deux mille à partir de l'Étroite Marche, aussi bien chevaliers qu'hommes d'armes. Hector était certes en prison, mais le seigneur n'avait pas l'intention de le tuer, car Landoïne l'aimait beaucoup

---

Lors apele celui qui a pié estoit ; sel fait monter sor le cheval mon signor Gavain, et se li dist que il le maint au plus droit que il porra en la terre de Soreloys. Et li vallés est montés. Si s'en tournent entre Saygremor et s'amie, et mé sires Gavains et li vallés s'en vont au plus droit vers Sorelois que cil le set mener. Mes de ce se taist li contes et retourne a parler de Hector des Marés.

832. Or dist li contes que quant Hectors fu arrestés el chastel des Marois, si en vinrent nouveles au chastel de l'Estroite Marche. Et quant la fille au signour l'oï, qui moult l'amoit, si vint a son pere et li dist qu'il le secoure ; et il dist que si fera il a quan qu'il porra avoir de gent. [*252a*] Et la pucele prent un message, si l'envoie a Synados et li mande que cil est pris qui des mains a ses anemis l'avoit delivré, et qu'il le secoure, car ausi le secourra li sires de l'Estroite Marche a tant de gent com il porra avoir. Et Synados vint tout maintenant a son pooir, si assamblent au chastel de l'Estroite Marche. Et Marganors, qui estoit a l'Estroite Marche, manda toutes ses gens que il i aillent pour lui delivrer : si furent bien .II.M. quant il partirent de l'Estroite Marche, que chevalier que sergant. Et Hectors est em prison, mais li sires n'ot talent de lui ocirre, car moult l'aime Landoïnes

parce qu'il l'avait vengé de Guinas ; et le père lui-même disait qu'il ne pourrait pas le mettre à mort désormais, « puisque je l'ai préservé de la mort, quand il eſt entré ici ».

833. Pendant qu'ils discutaient à ce sujet arriva une demoiselle de l'endroit, qui était très aimée de tous ; c'était la nièce du seigneur des Marais et la cousine de Landoïne son fils. Quand elle entendit dire qu'Heĉtor était un si bon chevalier, et qu'il avait franchi tous les passages périlleux, elle vint trouver son oncle et son cousin et leur déclara : « Seigneurs, donnez-moi ce chevalier comme prisonnier, car il me semble que vous ne désirez pas sa mort : il s'en ira délivrer ma sœur qui se trouve emprisonnée comme vous le savez. » Le seigneur en fut d'accord. « Entendu, dit Landoïne, si le chevalier le veut bien, car autrement nous ne le céderons ni à homme ni à femme. — Certes, reprit le seigneur, vous avez raison. — Grand merci, seigneur, répondit la demoiselle. Je vais aller lui demander s'il eſt d'accord. » Elle alla donc trouver Heĉtor en compagnie de l'amie de Landoïne, qui appréciait beaucoup Heĉtor, en toute loyauté. La demoiselle lui déclara : « Heĉtor, je me suis arrangée pour que vous deveniez mon prisonnier, si vous voulez m'accompagner comme tel. — Qui êtes-vous ? demanda Heĉtor. — Je suis une demoiselle, fit-elle, qui vous a sauvé de la mort à condition que vous acceptiez d'être mon prisonnier. — Et que devrais-je faire en tant que tel ? s'informa Heĉtor. — Je vais vous l'expliquer, intervint l'amie de Landoïne. Elle vous

---

pour ce qu'il l'avoit vengié de Guinas ; et li peres meïsmes diſt qu'il nel porroit pas ocirre des ore en avant, que qu'il eüſt forfait, « car je le salvai, quant il entra chaiens ».

833. A ces consaus que il tenoient, vint une damoisele laiens qui ert moult amee ; si eſtoit niece au signour des Marés et cousine Landoïne son fill. Et quant ele oï parler que Heĉtors eſtoit si bons chevaliers et qu'il avoit tous les mals pas passés, si vint a son oncle et a son cousin, si lor diſt : « Signour, donnés moi le prison de cel chevalier, car il m'eſt avis que sa mort ne volés vous mie : si en ira delivrer ma serour qui eſt en tele prison conme vous savés. » Et li sires s'i acorde. « Voire, fait Landoïnes, se li chevaliers le velt[a] otroiier, car autrement ne le donrons nous ja a home ne a feme. — Certes, fait li sires, vous dites voir. — Sire, fait ele, grans mercis. Et je irai savoir s'il le voldra. » Lors vait la damoisele a Heĉtor et avoc li l'amie Landoïne, qui moult amoit Heĉtor em bone foi. Et la damoisele li diſt : « Heĉtor, j'ai pourchacié voſtre prison a avoir, se vous volés venir la ou je vous menrai em prison. — Qui eſtes vous ? fait il. — Je suis, fait ele, une damoisele, qui de la mort vous ai rescous, se vous volés venir en ma prison. — Et quele seroit, fait il, voſtre prison ? — Jel vous dirai, fait l'amie Landoïne. Ele vous menra com-

emmènera combattre l'un des meilleurs chevaliers du monde, et si vous pouvez le vaincre, vous serez quitte. Si cela vous convient, allez-y, mais si cela ne vous plaît pas, vous ne risquez rien ici, et vous n'avez pas à le faire si vous ne le voulez pas.

834. — Qui est le chevalier ? interrogea Hector. Est-il de la maison du roi Arthur ? — Non, répliqua-t-elle, il est de ce pays. — Dans ce cas, fit-il, j'irai très volontiers. — Grand merci », conclut la demoiselle. Elle s'en retourna et annonça qu'Hector consentait à son offre. « Faites-le-nous amener, dit Landoïne, nous entendrons son opinion de sa bouche. » On le conduisit devant eux, et Landoïne lui demanda s'il était d'accord pour aller avec la demoiselle. « Seigneur, répliqua Hector, il n'y a sous le ciel aucune demoiselle, si elle avait besoin de moi, que je refuse d'aider. Mais je veux aussi vous dire que je n'irai pas en guise de rançon : car cela aurait l'air d'une vilenie de ma part. C'est ce dont m'accusait le vassal qui m'a enlevé mon cheval, et je ne partirai jamais dans ces conditions. Mais une fois que celui qui veut me mettre à l'épreuve se sera présenté, et que j'aurai fait la preuve de ma loyauté, avec l'aide de Dieu, je m'en irai avec la demoiselle pour son affaire, et je la mènerai volontiers à bien. — Que Dieu me vienne en aide, fit Landoïne, vous parlez comme un homme de valeur, et l'on doit vous apprécier d'autant plus pour cela. Seigneur, ajouta-t-il à l'adresse de son père, tenez-le pour quitte. » Le seigneur s'exécuta. « Grand merci »,

---

batre contre un des miudres chevaliers del monde, et se vous le poés conquerre, si serés quites. Et s'il vous plaist, si i alés ; et s'il ne vous plaist, si n'avés vous garde chaiens ; ne vous nel ferés se vous ne volés.

834. — Ki est li chevaliers ? fait Hectors. Est il de la maison le roi Artu ? — Nenil, fait ele. Ains est de cest païs. — Certes, fait il, dont irai je moult volentiers. — Grans mercis », fait la damoisele qui demandé l'avoit. Lors revient ariere et dist que Hector l'otroie bien. « Faites le nous amener, fait Landoïnes ; si orrons sa volenté. » Et [*b*] on l'amainne : se li demande Landoïnes s'il li plaist a aler avoc la damoisele. « Sire, fait il, il n'est sous chiel damoisele, s'ele avoit de moi a faire, que je ne li aidaisse a son besoing. Mais je vous di bien que je n'i irai ja par non de raençon, car dont sambleroit il que je fuisse atains de mauvaistié. Car li vassals le me metoit sus, qui mon cheval m'embla ; ne en ceste maniere n'en istroie je jamais. Mais quant cil sera avant venus qui de ce me voldra esprouver, et je m'en serai esloiautés a l'aïde de Dieu, lors m'en irai je avoc la damoisele en sa besoigne ; et le ferai moult volentiers. — Si m'aït Dix, fait Landoïnes, vous dites que prodom, et mix vous en doit on amer. Sire, fait il a son pere, quitiés l'ent. » Et il si fait. « Grans mercis », fait il.

fit Hector. On lui apporta alors ses armes, et il s'arma; quand il eut fini, la demoiselle tomba à ses pieds et le pria de bien vouloir s'occuper de son affaire. « C'est ma nièce, fit le seigneur des Marais; mais que cela n'influence pas votre décision: que Dieu ne me vienne jamais en aide s'il n'est pas vrai que je préférerais la voir morte plutôt que vous, car on perd plus avec la mort d'un seul homme de valeur qu'avec celle de toutes les jeunes filles du monde. — Certes, répliqua Hector, j'irai volontiers, d'une part parce que c'est une demoiselle, et aussi parce que vous m'avez traité plus honorablement que je ne l'avais mérité. » La jeune fille le remercia vivement.

835. Ils sortirent dans la cour, et l'on amena son cheval à Hector pour qu'il se mette en selle, cependant que la demoiselle montait sur son palefroi. Hector prit alors congé du seigneur des Marais et de Landoïne son fils, puis il s'en alla avec la jeune fille qui le conduisait. Lorsqu'ils furent à une lieue du château des Marais, Hector vit approcher les gens de Synados, ceux du seigneur de l'Étroite Marche et ceux de Marganor le sénéchal, bien deux mille personnes en tout: il se demanda avec étonnement de qui il s'agissait. Mais il n'en continua pas moins à chevaucher sans se détourner de son chemin. Synados, qui était très vaillant, dit à ses gens de chevaucher allègrement, « je vais aller voir quel est ce chevalier que j'aperçois là tout seul ». Il partit au galop, sans heaume, et rejoignit Hector, qui le reconnut dès qu'il le vit. Synados

---

Lors li font aporter ses armes; et il s'arme, et quant il est bien armés, se li chiet la damoisele as piés et li proie que[a] il li face sa besoigne. « Ele est ma niece, fait li sires des Marés: mais pour ce n'en faites riens, que ja ne m'aït Dix se je mix n'amaisse qu'ele fust morte que vous, car plus pert on en la mort d'un prodome qu'en la mort de toutes les puceles del monde. — Certes, fait Hectors, ains i irai moult volentiers pour ce qu'ele est damoisele, et pour vous qui plus m'avés honeré que je n'avoie deservi. » Et la pucele l'en mercie moult.

835. Atant en viennent a la court, et li chevaus Hector li fu amenés, et il i monte; et la pucele monte en son palefroi. Si prist Hector congié del signour des Marés et de Landoïne son fill, si s'en vont entre lui et la damoisele qui l'en mainne. Et quant il ont eslongié le chastel des Marois une lieue, si voit Hectors les gens Synados et les gens le signour de l'Estroite Marche et les gens Marganor le seneschal jusqu'a .II.M.; si s'esmerveille moult quels gens ce sont. Si chevauche toutesvoies sans guencir. Et Synados, qui moult fu vaillans, dist a ses gens qu'il chevauchent liement, « car je irai veoir qui cis chevaliers est que je voi la cheminer tout sol ». Lors s'em part et vint grant aleüre vers Hector tout sans hiaume; et quant Hectors le vit, si

fit de même et lui dit : « Seigneur, Dieu soit adoré de ce que vous soyez sorti de prison, car bien des gens en étaient chagrinés. » Hector l'étreignit et lui dit qu'il était le bienvenu. « Mais que saviez-vous au sujet de mon emprisonnement ? — Certes, seigneur, c'est le seigneur de l'Étroite Marche qui m'en a informé, et je venais avec tous les hommes que j'avais pu rassembler : j'avais grand-peur pour vous, étant donné que vous aviez tué Mariolet. — Au nom de Dieu ! fit Hector, j'y aurais perdu la vie en effet, sans un frère à lui, qui s'appelle Landoïne, et qui fit tout ce qu'il put pour me sauver. Je m'en félicite, et je me mettrais encore volontiers à son service si j'en avais l'occasion. Et ces gens-là, sont-ils à vous ?

836. — Une partie est à moi, seigneur, et les autres appartiennent au seigneur de l'Étroite Marche et à Marganor : chacun y a envoyé le plus grand nombre d'hommes qu'il pouvait rassembler dans un délai si court. Sachez qu'il y aurait eu aujourd'hui le plus fort assaut, avec les troupes les plus nombreuses, que vous ayez jamais vu contre un château, car vous avez en ce pays plus d'amis que vous ne croyez. » Hector le remercia chaleureusement. « Seigneur, où vous rendez-vous ? interrogea Synados. — J'accompagne cette demoiselle pour régler une de ses affaires, fit Hector. Mais allez-vous-en, saluez de ma part le seigneur de l'Étroite Marche et sa fille pour qui j'ai beaucoup d'estime ; et dites-lui que je la verrais avec plus de plaisir que je ne faisais il y a deux jours, si j'en avais l'opportunité, car je me loue fort de sa compagnie » —

---

le connut bien, et il lui. Si dist a Hector : « Sire, Dix en soit aourés que vous estes fors de prison, que maintes gens en estoient dolant. » Et Hectors l'acole et dist que bien fust il venus. « Et que saviés vous de ma prison ? — Certes, sire, fait il, li sires de l'Estroite Marche le me manda, et je i venoie a tant de gent conme je avoie ; si avoie grant paour de vous, pour ce que vous aviés mort Mariolés. [*c*] — En non Dieu ! fait il. Mors i fuissé je, se ne fust uns siens freres qui a a non Landoïnes ; si me sauva a son pooir. Et je m'en lo moult : si l'en serviroie encore, se je en venoie en lieu. Et ces gens la, sont il a vous ?

836. — Sire, fait il, je en ai une partie, et li autre sont au signour de l'Estroite Marche et a Marganor. Et chascuns i a son pooir envoiié conme en grant haste. Et saciés qu'il i eüst anqui le greignour assalt que vous onques veïssiés de tant de gent a un chastel, car vous avés en cest païs plus d'amis que vous ne quidiés. » Et Hectors l'en mercie moult. « Sire, fait Synados, ou irés vous ? — Je vois, fait Hectors, avoc ceste damoisele en une soie besoigne. Mais alés vous ent, si me salués le signour de l'Estroite Marche et sa fille que je moult prois ; et se li dites que je le verroie plus volentiers que je ne fis devant ier, se j'en venoie en aise, car moult me lo de sa compaingnie »

il dit cela parce qu'il commençait déjà à l'aimer profondément. « Saluez aussi Marganor, et toutes les dames que j'ai rencontrées depuis que j'ai quitté la reine Guenièvre, et parmi elles votre femme, car je n'ai jamais vu une dame de son rang de si grande valeur. » Là-dessus ils se recommandèrent mutuellement à Dieu ; Hector ôta son heaume pour embrasser Synados, qui en fit autant, et insista beaucoup pour qu'Hector lui fasse savoir s'il venait à être emprisonné quelque part. Hector promit qu'il n'y manquerait pas, et enfin ils se séparèrent : Synados remmena ses gens, et Hector chevaucha avec la demoiselle jusqu'à la tombée de la nuit ; en cours de route, il lui demanda quelle était son affaire, et à quel propos.

837. « Seigneur, dit-elle, j'ai une sœur, la plus belle femme que j'aie jamais vue — et toutes les autres dames disent pareillement qu'elles n'ont jamais vu son égale. Quand elle était encore toute jeune, un chevalier s'éprit d'elle : il était convaincu d'être l'un des meilleurs chevaliers du monde, et il est en tout cas de plus haut lignage que ma sœur. Il l'épousa pourtant en passant outre à l'opinion de ses parents, qui l'en blâmèrent fort ; une longue rancune en découla entre ma sœur et eux. Il arriva un jour que celle-ci et le chevalier étaient étendus dans une prairie près d'une fontaine, comme des personnes qui s'aimaient tendrement. Le chevalier était devenu très paresseux et délaissait les armes ; un de ses oncles, très âgé, entra dans ce jardin et se mit à accabler de

---

— et ce dist il pour ce qu'il l'amoit ja moult. « Aprés me salués Marganor, et sor toutes les dames que je veïsse onques puis que je parti de la roïne Genievre, me salués vostre feme, car onques de sa richoise ne vi si vaillant dame. » Atant s'entreconmandent a Dieu ; si oste Hectors son hiaume, si le baise et il lui. Et moult li proie Synados que s'il venoit en lieu ou il fust arrestés, qu'il li fesist a savoir. Et il dist que si feroit il. Atant s'en departent ; et ramainne Synados ses gens arriere. Et Hectors chevauche entre lui et la damoisele tant qu'il avesprist ; et Hectors demande quels besoins ce est qu'ele a a faire, et de coi.

837. « Sire, fait ele, j'ai une serour, la plus bele que je onques veïsse ; et toutes autres dames dient qu'eles ne virent onques si bele. Quant ele estoit pucele, si l'ama uns chevaliers par amours, qui quidoit estre uns des miudres chevaliers del monde ; si est plus gentix hom que ma suer. Si prist ma serour a force, si l'en blasmerent moult si parent, et moult longement fu la rancune d'aus et de ma serour. Si avint un jour que li chevaliers et ma serour se gisoient en un praiel dalés une fontainne, conme gent qui moult s'entramoient. Et li chevaliers estoit moult aperecis et entrelaissoit moult les armes ; si entra laiens uns oncles au chevalier qui estoit de grant aage, si conmencha

reproches le chevalier, en lui disant qu'il était totalement déshonoré d'être si épris de sa femme qu'il ne pouvait se passer d'elle, au point qu'il avait renoncé à toute autre compagnie, et que le monde entier se moquait de lui. Ma sœur le prit très mal, et en dit un peu plus qu'elle n'aurait dû, car elle l'a mainte fois payé depuis[1]. "Pourquoi donc est-il déshonoré à cause de moi ? fit-elle. S'il est de noble origine, je ne suis pas de bas lignage. Et s'il a renoncé à la compagnie des gens pour moi et pour mon amour, j'en ai fait autant pour lui : car beaucoup viendraient me voir chaque jour. Et certes, je suis plus belle qu'il n'est bon chevalier, et ma beauté a été plus louée que sa chevalerie." Quand il entendit ces mots, le chevalier, à son tour, le prit très mal et jura à l'instant qu'elle ne sortirait jamais de sa tour avant que le débat ne soit tranché en faveur de l'un d'eux : soit qu'elle serait la plus belle dame, soit qu'il serait le meilleur chevalier. Et sachez bien, seigneur, ajouta la jeune fille, que si une plus belle dame se présente, lui ne couchera plus jamais avec ma sœur de toute sa vie, mais si c'est un meilleur chevalier, elle sera quitte de sa prison.

838. « C'est ainsi que ma sœur a passé cinq ans prisonnière dans la tour. Les parents du chevalier ont amené les plus belles dames qu'ils ont pu trouver, mais il n'en est jamais venu aucune qui puisse lui être comparée ; et il est aussi venu un grand nombre de chevaliers, mais il reste le meilleur. Voilà, je vous ai dit la vérité. Depuis cinq ans, j'ai été bien vingt fois à

---

le chevalier a ramprosner et dist que moult estoit honnis, qui si estoit souspris de sa feme qu'il ne pooit estre sans li" et que toutes compaingnies en avoit perdues, et que tous li mondes en gaboit. Et ma suer le tint en despit : si parla plus que [*d*] mestiers ne li fu, car puis l'a maintes fois comperé. Si dist : "Pour coi est il si honnis por moi ? S'il est gentix hom, je ne sui mie de bas lignage. Et s'il a les compaingnies des gens par moi perdu et pour m'amor, et je ausi pour lui : car maintes gens me venissent veoir chascun jour. Et certes plus sui je bele dame qu'il n'est bons chevaliers, et plus a esté ma biauté loee que sa chevalerie." Et quant li chevaliers l'oï, si le tint en despit et jura de maintenant qu'ele n'isteroit jamais de sa tour, devant ce que li uns en avroit l'onour : ou qu'ele seroit plus bele dame, ou il mildres chevaliers. Et saciés sire, fait la pucele, se plus bele dame vient ci, jamais ne gerra o lui en son vivant ; et se miudres chevaliers de lui vient ci, ele sera quite de la prison.

838. « Ensi a esté ma suer en ceste prison .v. ans en la tour. Et si parent i ont amené les plus beles dames que il porent avoir, ne onques nule n'en i vint qui a li s'apareillast ; et de chevaliers i a il assés venu, et encore est il li miudres. Or vous en ai dit la verité. Si ai esté en la maison le roi Artu puis .v. ans bien .xx. fois, ne

la cour du roi Arthur, mais jamais je n'ai pu y trouver monseigneur Gauvain : je l'aurais pourtant volontiers conduit là-bas, si j'avais pu. » Ils continuèrent leur route en conversant de la sorte, et Hector avait hâte de voir la dame qui était d'une si grande beauté. Ils finirent par arriver chez une sœur de la demoiselle, où on leur fit très bel accueil, car on savait bien que le chevalier venait pour délivrer sa dame : ils furent donc honorés et bien reçus ; Hector gagna l'estime de tous dans la maison quand la demoiselle eut raconté quel genre de chevalier il était.

839. Ils furent très bien logés cette nuit-là, et le lendemain se levèrent de très bonne heure pour reprendre leur route ; ils chevauchèrent jusqu'à un très beau château : c'était là que la demoiselle le conduisait pour combattre. Le château s'appelait Garewire, et le seigneur était nommé Persidès. Quant à la dame qui était si belle, son nom était Hélène sans Pair. La demoiselle marchait en tête et Hector la suivait, et chacun sur leur passage disait : « Ce chevalier vient combattre pour ma dame. Maudite soit sa beauté qui est si cher payée ! » De la sorte, ils parvinrent tous deux à la forteresse où la dame était emprisonnée ; ils mirent pied à terre puis gravirent les marches. Ceux qui étaient chargés de garder la dame vinrent à leur rencontre et demandèrent à Hector ce qu'il voulait. Il répondit qu'il désirait voir une dame qui était tenue en prison dans ces murs. Ils le firent entrer ; la dame était dans une chambre, en train de se parer, car elle était au

---

onques mon signour Gavain n'i poi trouver ; car je l'i eüsse volentiers mené, se je peüsse. » Ensi s'en vont parlant, si est moult tart a Hector qu'il voie la dame qui est de tel biauté. Si ont tant chevauchié qu'il viennent chiés une serour a la damoisele ; si lor fist on laiens moult grant joie, car bien savoit que li chevaliers venoit pour sa dame delivrer, si furent moult honneré et conjoï. Et Hectors fu moult proisiés en la maison, quant la damoisele ot conté quels chevaliers il estoit.

839. Cele nuit furent moult bien herbergié, et au matin se leverent bien main et chevauchent tant qu'il viennent a un moult bel chastel : et c'estoit la ou la damoisele le menoit pour combatre, si avoit non Gasewilte ; et li sires avoit non Persidés, et la dame[a] qui si bele estoit avoit non Helaynne sans Per. Et la damoisele vait avant et Hectors aprés, et chascuns dist : « Cil chevaliers se vient combatre pour ma dame. Maleoite soit sa biauté qui si est chiere comperee ! » Et Hectors et la pucele viennent jusqu'a la forteresce ou la dame estoit em prison, si descent la damoisele et Hectors ; et montent les degrés. Et cil qui la dame gardoient viennent avant et demandent a Hector que il veut. Et il dist qu'il verroit volentiers une dame qui laiens est en prison. Et il le menerent avant[b], et la dame s'acesmoit en une chambre, qui bien avoit

courant de l'arrivée d'Hector ; mais elle ne savait qui il était. Lorsqu'elle fut prête, elle sortit de sa chambre : elle était de si grande beauté qu'Hector en resta ébahi. Il ôta son heaume pour mieux la voir, car elle était enfermée derrière une grille de fer, et les seuls accès étaient une fenêtre où l'on pouvait passer la tête, et une porte qu'empruntait le chevalier quand il voulait aller lui parler, et dont il gardait lui-même la clé.

840. Hector mit donc la tête à cette fenêtre. La dame lui souhaita la bienvenue, et il répondit qu'il lui souhaitait un destin heureux, car elle était la plus belle dame qu'il ait jamais vue. « Dame, continua-t-il, je suis venu pour votre affaire, mais je ne pensais pas m'être engagé pour une aussi bonne cause. Je sais maintenant, en vérité, qu'il ne saurait y avoir de chevalier si preux que vous ne soyez encore plus belle, et je crois que monseigneur Gauvain, qui est le meilleur chevalier du monde, en serait d'accord. » À ces mots un chevalier se présenta à Hector, en lui demandant s'il voulait prouver au combat que sa dame était plus belle que son seigneur n'était bon chevalier. « Le montrer ? dit Hector. Oh ! oui : que Dieu me vienne en aide, je ne crois pas qu'il y ait aucun homme sur cette terre qui ne puisse l'affirmer et le démontrer en toute tranquillité et avec certitude après l'avoir vue. — Venez donc, seigneur chevalier, car le maître de ce château vous attend pour défendre sa cause. — Est-il armé ? demanda Hector. — Oui, entièrement. — Certes, reprit Hector, je regrette qu'il se hâte tant,

---

oï la [*e*] nouvele de Hector qui venoit ; mais ele ne set qui il est. Et quant ele fu apareillie, si vint fors ; et ele fu de si grant biauté que Hectors en fu tous esbahis. Et il osta son hiaume pour mix veoir, car ele estoit enseree en un pronnel de fer, se n'i avoit c'une fenestre par ou on peüst sa teste bouter et un huis[c] par ou li chevaliers i aloit, quant il voloit a li parler ; si emportoit il meïsmes la clef.

840. Parmi cele fenestre bouta Hectors sa teste. Et la dame li dist que bien soit il venus ; et il dist que bone aventure ait ele, com la plus bele dame que il onques veïst. « Dame, fait il, je sui venus pour vostre besoigne, mais je ne le quidai mie avoir emprise si a droit com je ai. Mais or sai je de verité qu'il n'est nus chevaliers si prous que vous ne soiiés encore plus[a] bele, et si quit que mé sires Gavains, qui est li miudres chevaliers del monde, s'i acorderoit bien. » A ces paroles vint uns chevaliers a Hector : se li demande s'il voldra prouver que sa dame soit plus bele dame que ses sires ne soit bons chevaliers. « Moustrer ? fait Hectors. Oïl, que si m'aït Dix, je ne quit qu'il soit hom terriens, s'il l'avoit veü, que volentiers et seürement nel regardast et desraisnast. — Or en venés[b] dont, sires chevaliers, car li sires del castel vous atent pour desfendre. — Est il armés ? fait Hectors. — Oïl, de toutes armes, fait cil. — Certes, fait Hectors, ce poise moi quant il tant se haste,

car j'aurais volontiers continué à contempler la beauté de cette dame. Ce spectacle me rend tellement meilleur que je vaux deux fois plus maintenant qu'à mon arrivée. Dame, ajouta-t-il, pour que je sois éternellement votre chevalier, accordez-moi cette faveur : touchez-moi de votre main nue, car, même si j'avais perdu mon heaume, je serais plus assuré de cette caresse que de n'importe quel heaume. » La dame mit son bras autour de son cou, et dit : « Que Dieu qui naquit de la Vierge vous donne la force de défaire les liens par lesquels je suis liée ! »

841. Hector relaça alors son heaume et prit congé d'elle. Il monta à cheval et on le conduisit là où la bataille devait avoir lieu. Lorsqu'il fut arrivé, le seigneur du château lui demanda s'il voulait prouver que sa femme était plus belle qu'il n'était bon chevalier. « Que Dieu me vienne en aide, répondit Hector, si vous étiez courtois, il n'y aurait pas lieu de combattre. Car, même si la dame était l'épouse de monseigneur Gauvain qui est le meilleur chevalier du monde, elle n'en serait pas moins plus belle qu'il n'est bon chevalier. Il n'y a en effet rien de ce qui fait la beauté d'une femme qui manque en la vôtre, au moins en apparence, mais il y a bien des vertus qui sont le propre du bon chevalier et que vous ne possédez pas : au minimum, on ne peut être bon chevalier sans être courtois, et vous ne l'avez pas été quand vous vous êtes irrité de ce qu'elle se trouve plus belle. Renoncez plutôt à la bataille, et reprenez votre épouse, comme la plus belle du

---

car volentiers regardaisse la biauté de ceste dame. Quar j'en sui[c] tant amendés que je en vail ore .II. tans[d] mix que je ne faisoie quant je ving chaiens. Dame, fait Hectors, pour ce que je soie a tous jours vostres chevaliers, faites tant pour ma proiiere que vous atouchiés a moi de vostre main nue ; car certes, se je avoie perdu mon hiaume, si en seroie je plus seürs que a tout hiaume. » Et la dame l'embrace par le col, et li a dit que Dix qui de la Virge nasqui li otroit que il[e] le puisse jeter fors de ces loiens ou ele est loie. »

841. Lors relace son hiaume et prent de li congié, et monte en son cheval. Puis le mainnent li chevalier la ou la bataille doit estre. Et quant Hectors vint la, se li demande li sires del chastel s'il velt desraisnier que sa feme soit plus bele dame qu'il n'est bons chevaliers. « Si m'aït Dix, fait Hectors, se vous estiés courtois, il[a] n'i avroit ja bataille. Car se la dame estoit feme a mon signour Gavain qui est li miudres chevaliers del monde, si seroit ele plus bele qu'il ne seroit bons [f] chevaliers. Car il n'est nule chose qui en bele feme doie estre qui[b] en vostre feme ne soit, de choses qui aperent ; mais il sont tels choses en bon chevalier que vous n'avés mie : car au mains ne puet estre bons chevaliers sans courtoisie, et la ne fustes vous mie courtois quant vous vous courechastes de ce qu'ele se tint a plus bele.

monde. » Et l'autre de répondre qu'il n'en était pas question. « Par Dieu ! s'exclama Hector. Si je ne peux démontrer cela, je ne veux pas vivre davantage. » Ils prirent alors leurs distances chacun de son côté, et s'élancèrent pour jouter de toute la vitesse de leurs chevaux ; Persidès brisa sa lance, et Hector le frappa si brutalement qu'il le porta à bas du cheval. « Seigneur chevalier, dit alors Hector, je ne sais comment vous vous comporterez dans la bataille à l'épée, mais à la joute vous avez eu le dessous. Agissez correctement, reconnaissez votre félonie et laissez votre femme sortir de prison : de toute façon il faudra qu'elle en sorte aujourd'hui, et vous en retirerez une pire honte. » Mais l'autre répéta qu'il n'en était pas question.

842. « Vraiment non ? fit Hector. C'est pourtant ce qui arrivera, quand vous ne pourrez plus résister. » Il lança alors son cheval en faisant mine de vouloir le transpercer de sa lance. Persidès tira son épée et en trancha le bois, si bien que la pointe ferrée vola en éclats. Hector prit à son tour son épée et chargea à cheval son adversaire. Celui-ci se couvrit de son écu, puis frappa le destrier à la tête et le fit tomber mort. « Maudit soit celui qui vous considère comme le meilleur chevalier du monde, dit Hector, car vous avez eu là assez mauvaise mine, en tuant mon cheval. Vous n'y aurez rien gagné toutefois, car je m'en irai sur le vôtre que voilà, ou sur un autre encore meilleur, si vous en avez un. Mais si vous voulez m'en croire, vous ferez ce dont je vous ai prié à

Mais laissiés la bataille, et prendés vostre feme conme la plus bele qui vive. » Et il dist que ce ne pooit estre. « En non Dieu ! fait Hectors, se je ne puis moustrer ce, je ne quier jamais vivre jour. Lors s'entreslongent ambedoi, et viennent a la jouste de si grant aleüre com li cheval lor porent courre ; si pechoie Persidés sa lance. Et Hectors le fiert si durement qu'il le porte del cheval enmi le champ. « Sire, fait Hectors, je ne sai conment vous le ferés a la mellee, mais au jouster en avés vous eü le pis. Ore faites bien, sire, connoissiés vostre felonnie et laissiés vostre feme issir fors de prison : qu'il couvenra qu'ele s'en isse hui, si en avrés greignour honte. » Et il dist que ce ne puet estre.

842. « Non ? fait Hectors. Si sera, quant vous ne porrés en avant. » Lors laisse corre le cheval et fait samblant qu'il li voelle del glaive parmi le cors ferir. Et cil met la main a l'espee, se li cope le glaive : et li fers vole em pieces. Et Hectors sache l'espee, se li court sus tout a cheval. Et cil se couvre de son escu et fiert le cheval parmi la teste, et le jete mort. « Dehait ait, fait Hectors, qui vous tient au meillour chevalier del monde, que ci avés vous fait un poi de mauvais samblant, quant vous mon cheval avés ocis. Et vous n'i avés riens gaaingnié, car je m'en irai sor le vostre qui la est, ou sor meillour, se vous l'avés. Mais se vous m'en creés, encore ferés vous ce que je vous

propos de votre femme. » L'autre, cependant, lui dit de se comporter de son mieux, car ils étaient désormais à égalité. Hector se précipita alors sur lui comme la foudre, le harcela et l'accabla de coups à droite et à gauche, tant et si bien qu'il lui infligea plusieurs blessures ; l'autre se défendait de son mieux, mais Hector le menait où il voulait, en tailladant son écu si bien que les fragments jonchaient le sol. Persidès commença à reculer et à céder de plus en plus de terrain. Hector le pria derechef de faire sortir sa femme de prison, et il répliqua qu'il se laisserait plutôt tuer. Alors Hector repartit à l'assaut, et Persidès esquiva et recula, mais finit par tomber. Hector aussitôt sauta sur lui, lui arracha son heaume et abattit sa ventaille sur ses épaules, puis leva son épée pour le frapper. Persidès eut peur, et lui cria merci. « Dieu puisse ne jamais me venir en aide, répliqua Hector, si vous l'obtenez, à moins que vous ne me promettiez de faire ce que je voudrai. » L'autre jura. Hector se releva, et la foule vint se presser autour de lui ; il demanda si tous ces gens appartenaient à Persidès, et celui-ci dit que oui. « Dois-je m'en garder ? fit Hector. — Non, seigneur. Ils ont tous juré que jamais un chevalier qui combattrait contre moi n'aurait garde d'autrui que de moi. — Dans ce cas, dit Hector, je vous ordonne, sur votre serment, de reconnaître devant eux que votre femme est plus belle que vous n'êtes bon chevalier. » Et il s'exécuta.

843. « Ensuite, continua Hector, je vous commande de partir d'ici avant trois jours pour vous rendre à la cour du roi

---

priai de vostre feme. » Et cil dist qu'il face au mix qu'il porra, car il sont ore assés paringal. Lors li court Hectors sus moult vistement, si le haste et le fiert a destre et assenestre, tant qu'il l'a em pluisours lix navré ; et cil se desfent al mix qu'il pot, mais Hectors le mainne la ou il velt, et decope son escu, si que les pieces en gisent enmi le champ. Et cil vait reculant et guerpissant place plus et plus. Et encore li proie Hectors qu'il ost sa feme fors de prison, et cil dist qu'il se lairoit ançois ocirre. Et Hectors li recourt sus, et cil guencist et refuse, tant qu'il chiet. Et Hectors li saut sor le cors et li esrace le hiaume de la teste, et li abat la ventaille sor les espaulles, [*253a*] puis hauce l'espee pour ferir ; et cil ot paour, se li crie merci. « Ja Dix ne m'aït, fait Hectors, se vous ja merci i avrés, se vous ne me fianciés ce que je voldrai. » Et cil li fiance. Et Hectors se lieve, et tous le pueples vint entour Hector ; et il demande se cil pueples est tous a lui, et il dist oïl. « Ai je garde ? fait Hectors. — Nenil, sire. Il ont tout juré que ja chevaliers qui a moi se combatra n'avra garde, se de moi non. — Ore vous di je, fait Hectors, par vostre fiance, que vous otroiiés devant aus ke vostre feme est plus bele que vous n'estes bons chevaliers. » Et il li otroie.

843. « Aprés, fait Hectors, vous conmant que vous mouvés dedens

Arthur, et de dire à ma dame la reine que je vous envoie en sa prison. Et emmenez votre femme avec vous, et racontez à la reine comment vous l'avez tenue prisonnière. Demandez aussi à parler à une jeune fille qui eſt mon amie, et saluez-la de ma part : assurez-la que je suis en bonne santé, mais que je n'ai pas encore accompli quoi que ce soit en ce qui concerne ma quête. — Seigneur, fit le chevalier, comment vous appelez-vous ? — Hector, répondit celui-ci. Et vous ? — Seigneur, on m'appelle Persidès. » Hector lui ordonna alors de l'emmener voir la belle dame, et ils y allèrent, suivis par la foule. Une fois au sommet de la tour, le seigneur leva le pan de son haubert et donna à Hector la clé de la pièce où était emprisonnée la dame. « Tenez, seigneur, libérez-la vous-même. » Hector alla donc ouvrir la petite porte en disant : « Dame, sortez : que Dieu me vienne en aide, vous ne devez pas être enfermée en effet, car vous valez la peine d'être vue. » Lorsque la dame fut dehors, il la serra dans ses bras, et elle lui rendit son étreinte en lui souhaitant la bienvenue. Puis il lui donna un baiser. « Dame, fit-il, je peux bien me vanter d'avoir reçu un baiser de la plus belle dame du monde. — Seigneur, répliqua-t-elle, je ne pense pas qu'aucun baiser vous ait coûté si cher que celui-ci. »

844. Hector lui expliqua alors ce qui avait été convenu et elle en fut très satisfaite. Elle le pria tant, et Persidès avec elle, qu'il accepta de demeurer là pour la nuit. Il lui demanda son nom, et elle répondit qu'elle s'appelait Hélène sans Pair.

---

ceſt tiers jour a aler a la court le roi Artu, et dites a ma dame la roïne que je vous envoie en sa prison. Et si menés voſtre feme avoc vous, et li contés combien vos l'avés tenue em prison. Et demandés une pucele qui eſt m'amie, si le me salués. Et li dites que je sui sains et haitiés, mais je n'ai encore riens esploitié de ma queſte. — Sire, fait li chevaliers, et conment avés vous non ? » Et il li diſt : « Hectors. Et vous conment ? — Sire, fait il, on m'apele Persidés. » Et Hectors li diſt qu'il l'i maint veoir la bele dame, et il s'en vont et tous li pueples aprés. Quant il sont en la tour amont, si lieve li sires le pan de son hauberc et baille a Hector la clef dont la dame eſtoit enseree. « Tenés sire, fait il, et si le desfermés vous meïsmes. » Et Hectors vait desfermer l'uisset, et diſt : « Dame, venés fors, que si m'aïst Dix, vous ne devés mie eſtre enseree, car vos faites bien a veoir. » Et quant la dame eſt fors, il le prent entre ses bras, et ele lui, et diſt que bien soit il venus. Puis l'a baisié. « Dame, fait il, or me puis je bien vanter que la plus bele dame del monde m'a baisié. — Sire, fait ele, je ne quit que vous eüssiés piecha baisier qui tant vous couſtaſt. »

844. Lors li devise Hectors le couvenent ; et ele en eſt moult lie. Puis li proie tant la dame et Persidés que il remaint la nuit. Et Hectors li demande son non, et ele diſt qu'ele a a non Helainne sans Per.

La demoiselle qui avait amené Hector était absolument enchantée, et tous les gens du château se réjouissaient de ce qu'Hector avait remporté la bataille, parce que la dame était enfin délivrée. Ce soir-là Hector fut traité avec les plus grands honneurs et le lendemain, quand il vit les premières lueurs du jour, il se leva et alla entendre la messe, puis il s'arma. Persidès lui donna un bon cheval, celui, précisément, qu'il avait utilisé pour le combat. Hector prit congé et la demoiselle l'accompagna un moment, en lui demandant où il voulait aller. « Dieu me vienne en aide, dit-il, je n'en sais rien. Je cherche un chevalier, mais je ne sais comment il s'appelle ; j'irai à l'aventure, jusqu'à ce que Dieu me fournisse une indication.

845. — Je vous conseillerai dans ce cas, fit la demoiselle, de vous rendre dans un endroit où vous aurez des nouvelles des chevaliers errants. Voici un chemin qui vous conduira directement en Norgales, si vous tenez toujours la droite, et là-bas vous obtiendrez plus vite des informations que dans ces forêts : en effet, il y a une grande guerre, et le chevalier pourrait bien y être pour aider le roi. » Hector déclara qu'il irait ; la jeune fille le recommanda à Dieu et il en fit autant, puis elle s'en retourna au château. Hector reprit sa quête. Mais le conte se tait à leur sujet et parle de Lionel.

La menace saxonne. – Gauvain en Sorelois.

846. Le conte rapporte qu'à la fin de son voyage Lionel trouva la reine à Logres, la capitale du roi Arthur, où elle

---

Et la damoisele qui amené avoit Hector est si lie que plus ne puet, et totes les gens del chastel avoient joie de ce que Hectors avoit vaincue la bataille, pour ce que ore estoit la dame desprisonnee. Moult fu la nuit honnerés Hectors, et l'endemain, quant il aperchut le jour, se leva et ala oïr messe, et puis s'arma. Et Persidés li donne un bon che[*b*]val, celui meïsmes ou il s'estoit combatus. Lors prist congié. Et la damoisele le convoie, et li demande quel part il velt aler. « M'aït Dix, fait il, je ne sai ou. Je quier un chevalier, si ne sai conment il a a non ; mais je irai en aventure, tant que Dix m'envoiera aucun assenement.

845. — Or vous loeroie je, fait la damoisele, que vous aillissiés la ou vous oïssiés noveles des chevaliers errans. Et veés ci une voie qui vous menra tout droit en la terre de Norgales ; si le tenés tous jours a destre, et la en orrés vous plus tost assenement qu'en ces forés : car il i a grant guerre, et si i porroit bien li chevaliers estre pour le roi aidier. » Et Hectors dist que la ira il. Lors conmande la pucele a Dieu et ele lui, si s'en tourne au chastel ariere. Et Hectors entre en sa queste. Si se taist li contes d'aus et parole de Lyonel.

846. Or dist li contes que tant a erré Lyonniaus qu'il trouva la roïne sejournant a Logres, la maistre cité le roi Artu. Si ne fu onques

séjournait. Jamais personne ne reçut plus bel accueil que lui de la part de la reine et de la dame de Malehaut, et elles lui firent encore davantage fête quand elles surent qu'il était le cousin de Lancelot et le fils du roi Bohort de Gaunes. Il leur donna des nouvelles de monseigneur Gauvain, qu'il avait rencontré à l'occasion de son combat victorieux contre le sénéchal du duc de Cambénic dont il avait prouvé la traîtrise. « Et il est allé jusqu'à me rendre mon roussin qu'un chevalier m'avait pris ; il m'a suivi longtemps pour savoir où j'allais, mais je ne lui en ai rien dit. » Lorsque le jeune homme eut répété à la reine et à la dame de Malehaut ce qu'on leur faisait savoir, elles réfléchirent toutes deux à un moyen de faire venir leurs amis. La nouvelle se répandit alors à la cour selon laquelle les Saxons et les Irlandais[1] avaient pénétré en Écosse et ravageaient toute la contrée, tuant et faisant prisonniers les habitants ; et ils avaient mis le siège devant Aresteuil.

847. Le roi fut bouleversé de ces nouvelles, et il fit mander tous ses gens : ils devaient se rassembler sous quinzaine dans la prairie devant Cardeuil, sur le pied de guerre. La reine fit dire à Lancelot, ainsi qu'à Galehaut, d'y être sans faute, car elle-même y serait, et de se comporter très discrètement jusqu'à ce qu'elle lui fasse connaître sa volonté : Lancelot devait arborer sur son heaume un pennon qu'elle lui envoyait, avec une pointe vermeille, et porter l'écu qu'il avait lors de la dernière assemblée, mais avec une bande blanche transversale. La reine lui envoya aussi l'agrafe de

---

si grant joie conme la dame de Malohaut et la roïne en fisent ; et encore fu la joie plus grans, quant eles sorent qu'il fu cousins Lanselot et fix le roi Bohort de Gaunes. Et il lor dist nouveles de mon signour Gavain que il avoit trouvé combatant au seneschal le duc de Cambenyc, et qu'il l'avoit prouvé traïtre et vaincu. « Et mon ronci meïsmes me rendi il, que uns chevaliers me toli, et me sivi grant piece pour savoir ou je aloie ; mais riens ne l'en dis. » Quant li vallés ot dit a la roïne et a la dame de Maloaut ce que on lor manda, si pensent entre eles conment eles porront lor amis avoir. Lors vint une nouvele a court que li Saisne et li Yrois estoient entré en[a] Escoce et destruioient toute la terre, et ocioient toutes les gens et prendoient ; et seoient a siege [*c*] devant Aresbieres.

847. De ces nouveles fu li rois moult esbahis, et fist mander toutes ses gens que en la quinsainne soient tout apareillié de lor armes es prés desor Cardoel. Et la roïne mande a Lanselot que il i soit sans nul essoine et a Galeholt, quar il i sera, et qu'il se contiengne celeement, tant qu'ele lor ait mandé sa volenté : et si port Lanselos un pingnoncel sor son hiaume que ele li envoie a une langhe vermeille, et si port l'escu que il porta a la daerrainne assamblee, mais qu'il i ait une bende blanche de bellyc ; se li envoie la roïne le fermail de son

son cou, un annelet pris à son doigt et un peigne très précieux dont les dents retenaient beaucoup de ses cheveux[1], ainsi que la ceinture qu'elle portait et son aumônière. Elle fit en outre savoir à Lancelot qu'il devait, s'il tenait un tant soit peu à son amour, faire tout ce que voudrait monseigneur Gauvain, car il avait enduré bien des peines pour lui — mais qu'ils ne devaient pas toutefois se rendre tous deux à l'assemblée. Le jeune homme s'en alla donc et reprit son chemin. Le roi demanda conseil à la reine pour savoir s'il ferait appel à Galehaut, mais elle ne le lui recommanda pas, tant qu'il ne saurait pas exactement quels seraient ses besoins, « car, dit-elle, il lui semblerait que vous êtes trop effrayé ». Mais le conte se tait à leur sujet et parle de monseigneur Gauvain.

848. Le conte dit qu'après avoir quitté la demoiselle qui l'avait conduit à la fille du roi de Norgales monseigneur Gauvain chevaucha tant avec le valet qu'il parvint tout droit à l'entrée du Sorelois ; il se rendit chez l'ermite de la Montagne Rouge, qui lui fit très bon accueil quand il se fut nommé, et lui donna toutes les indications possibles sur son chemin en échange des nouvelles qu'il lui avait apportées de son frère. Il lui dit aussi que Lionel avait été son hôte et avait logé chez lui en partant du Sorelois ; il ajouta que Lancelot et Galehaut étaient dans le pays, mais qu'il aurait du mal à franchir les obstacles de l'entrée : il lui expliqua en effet ce qu'il en était du passage périlleux de la chaussée jetée sur la Saverne, comme le conte l'a décrit plus haut.

---

col et un anelet de son doit et un pine moult riche, dont tout li dent sont plain de ses chaviaus, et la chainture qu'ele avoit chainte et s'aumosniere. Et mande a Lanselot que, si chier com il a s'amour, qu'il face tout quan que mé sire Gavains voldra, car trop a painne eü pour lui, fors que tant que ensamble n'aillent a l'asamblee. Atant s'em part li vallés, et entre en son chemin. Et li rois prent conseil a la roïne s'il mandera Galeholt, mais ele ne li loe mie, devant ce que il sace quel besoig il avra, « car il li sambleroit que vous fuissiés trop esfreés[a] ». Mais d'aus se taist li contes et parole de mon signor Gavain.

848. Or dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis de la pucele qui l'ot mené a la fille le roi de Norgales, qu'il chevaucha tant entre lui et le vallet qu'il vint droit vers Soreloys ; si est venus chiés l'ermite de la Rouge Montaingne, qui moult [*d*] grant joie li fist quant il se fu nommés, et l'avoia de quan qu'il pot pour les enseignes qu'il li aporta de son frere. Si dist que Lyonniaus avoit esté ses ostes, et qu'il avoit esté en sa maison quant il se parti de Soreloys ; et qu'il li dist que Lanselos et Galehols estoient en Sorelois, mais il couvenra painne a passer l'euvre : se li conte li hermites le felon passage de la chaucie qui est sor l'aigue de Saverne, ensi com li contes l'a autrefois conté.

849. Le lendemain matin monseigneur Gauvain s'en alla après avoir entendu la messe, en compagnie du valet qui conduisait son cheval. Il finit par arriver à la chaussée à l'heure de tierce : il la trouva haute, large et périlleuse ; on appelait celle-ci le Port Norgalois, et l'autre était le Port Irlandais. Il aperçut à l'autre bout la haute tour d'un château situé en Sorelois. Lorsqu'il se fut rapproché de la chaussée, il descendit du cheval qu'il montait et enfourcha celui que le jeune homme menait ; puis il lui ordonna de s'en aller, en ajoutant qu'il lui donnait désormais son autre monture, car celle qu'il avait lui suffisait. Le jeune homme le remercia chaleureusement et prit congé de lui ; mais il n'avait pas l'intention de s'en aller, s'il pouvait, avant de voir comment monseigneur Gauvain passerait la chaussée. Il recula à petite distance et gravit un tertre pour assister à la scène. Monseigneur Gauvain, s'avançant vers la chaussée, vit venir à sa rencontre un chevalier tout armé, qui lui demanda s'il voulait passer outre. Il répondit que oui. « Comment, seigneur chevalier ! Vous avez l'intention de traverser ? Dans ce cas il vous faut combattre contre moi. — Je combattrai avant de renoncer à passer. — Il y a encore un problème, reprit l'autre chevalier : il vous faudra vous débarrasser de dix hommes d'armes, une fois que vous m'aurez conquis. » Et monseigneur Gauvain répéta qu'il préférerait combattre plutôt que de s'en retourner. « Mais, ajouta-t-il, je veux être sûr que je n'aurai à me garder que de vous et des dix hommes

---

849. Au matin s'em parti mé sire Gavains quant il ot messe oïe, et li vallés o lui qui son cheval menoit. Et erra tant qu'il vint a la chaucie a ore de tierce, si le vit haute et espesse et perillouse ; si l'apeloit on le Port Norgalois, et li autres avoit non li Pors Irois. Si voit mé sire Gavains la tour grans et haute d'un chastel qui[a] siet devers Soreloys au chief de la chaucie. Et quant il a tant chevauchié qu'il est pres de la chaucie, si descent del cheval sor coi il seoit et monte sor celui que li vallés menoit ; et li dist qu'il s'en aille, et li chevaus soit siens, qu'il a des ore mais assés en celui. Et li vallés l'en mercie moult, si prent de lui congié ; mais il ne s'eslongera mie, se il puet, devant ce qu'il verra conment il avendra de la chaucie passer. Lors s'en vait un poi ariere, si monte en un[b] tertre pour lui veoir. Et mé sires Gavains vint a la chaucie et voit un chevalier qui encontre lui vient tous armés, et li demande s'il velt outre passer. Et il dist oïl. « Conment, sire chevaliers ? I quidiés vous passer ? Il vous couvient dont combatre a moi. — Anchois m'i combaterai je, fait il, que je n'i passe. — Encore i a, fait li chevaliers, autre meschief, qu'il vous couvenra delivrer de .x. sergans, quant vous m'arés conquis. » Et mé sire Gavains dist ains qu'il arriere remaingne, si combatera il : « Mais je voel estre seürs que ja n'i averai garde que de vous et des .x. sergans

d'armes que vous avez mentionnés. » Le chevalier fit donc jurer à ses gens que monseigneur Gauvain n'aurait rien d'autre à craindre, mais précisa qu'il devrait se nommer avant de traverser. Et il enchaîna : « Il y a encore autre chose que l'on ne vous a pas dit : s'il arrivait que vous l'emportiez sur moi et sur ces dix hommes d'armes, nous serions à votre merci ; et il vous faudrait garder ce passage jusqu'à ce qu'arrive un messager de Galehaut : vous auriez la même fonction que moi.

850. « Il vous faut le jurer en ces termes. » Monseigneur Gauvain s'exécuta à regret, en faisant remarquer que la perspective de garder la chaussée l'ennuyait plus que celle de combattre. Les dix hommes d'armes se mirent en place sur la chaussée, et la joute commença entre monseigneur Gauvain et le chevalier du pont ; celui-ci perdit son écu et manqua son coup. La lance de monseigneur Gauvain en revanche ne s'était pas brisée ; il revint à l'assaut de toute la vitesse de son cheval et visa à la perfection : il frappa donc son adversaire à la poitrine sous la clavicule, de sorte qu'il faussa le haubert, transperça le chevalier de part en part avec le fer et le bois de son arme, et le porta à terre. Grièvement blessé, il s'évanouit. Monseigneur Gauvain, voyant le sol couvert de sang autour de lui, ne savait que faire : s'il mettait pied à terre, il craignait de ne pas retrouver un si bon cheval. Il finit par mettre la main à l'épée et par marcher à cheval sur son adversaire en lui disant qu'il était mort s'il ne s'avouait pas vaincu. Le chevalier revint à lui ; il vit que le

---

que vous m'avés nommés. » Et li chevaliers lor fait fiancier qu'il n'avra garde de plus de gens, mais qu'il se nommera avant. « Et si i a, fait li chevaliers, une autre chose, que on ne vous a dit : s'il avenoit chose que vous me conquissiés et ces .x. sergans, nous serienmes en la vostre merci : et vous couvenroit garder cest passage tant que uns messages seroit venus de Galeholt ; et feriés autele garde conme je fais.

850. « Ensi le vous couvient fiancier. » Et il li fiance moult dolans, et dist que plus li anuioit li garders que la paour de combatre. Lors sont tout li .x. ser[*e*]gant embuschié en la chaucie. Et la jouste conmence de mon signour Gavain et del chevalier del pont, si perdi li chevaliers del pont son escu et ot failli. Et li[a] glaives mon signour Gavain ne fu mie brisiés, si relaisse courre si tost conme li chevals pot aler, et l'avise moult bien : si le fiert tres desore le pis en la fourcele, si que li haubers li fausa, et del fer et del fust li coula parmi le cors d'outre en outre ; si le porte del cheval a terre. Et il se pasme, car moult est bleciés. Et mé sire Gavains voit que toute la terre est joncie de sanc entour lui, si ne set que faire : car s'il descent de son cheval, il crient qu'il n'ait jamais autel. Et lors met la main a l'espee,

sang ruisselait de ses plaies : redoutant d'être blessé à mort, il cria merci à monseigneur Gauvain, lui rendit son épée et se constitua prisonnier. Alors, les dix hommes d'armes se ruèrent sur monseigneur Gauvain, le frappèrent à coup de hache et d'épée, et lui tuèrent son cheval ; mais ils s'efforçaient autant qu'il leur était possible de ne pas le mutiler.

851. Quand le valet qui était monté sur la colline vit mort le cheval de monseigneur Gauvain, il éperonna le sien et, galopant vers la lance, qui était encore intacte, il s'en empara. Puis il prit un écu et le suspendit à son cou, en criant aux vilains : « Fils de pute ! Ne tuez pas le meilleur chevalier du monde ! C'est monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur ! S'il meurt vous serez tous pendus ! » Et il frappa l'un d'entre eux si violemment à la gorge qu'il la lui trancha entièrement et l'abattit mort. Lorsque ces hommes de peu entendirent clamer qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain, ils s'enfuirent vers la tour pour s'y réfugier. Le jeune homme posa pied à terre, et monseigneur Gauvain se mit en selle sur son cheval ; le valet enfourcha celui du chevalier et s'élança à la suite de monseigneur Gauvain qui pourchassait les hommes d'armes et leur causait bien des dommages. Lorsque le chevalier blessé sut le nom de celui qui l'avait vaincu, il en éprouva un grand réconfort ; d'autre part, l'un des combattants vint à la rencontre de monseigneur Gauvain et lui tendit les clés du château en déclarant : « Seigneur, soyez le bienvenu, car vous êtes notre seigneur. »

---

si vait celui requerre tout a cheval, et dist que mors est, s'il ne se tient pour outré[b]. Et il revient de pasmisons, si voit que li sans li court fors a grant ruissel : si crient estre a mort navrés ; si crie a mon signour Gavain merci, et li rent s'espee et fiance prison. Lors li laissent courre tout li .x. et le fierent de haces et d'espees, et li ochisent son cheval ; mais de lui mahaignier se gardent il a lor pooir.

851. Quant li vallés qui el tertre estoit montés vit le cheval mon signour Gavain mort, si fiert le cheval des esperons et vint au glaive : si le prent, car encore estoit il tous entiers. Si prent un escu et le met a son col, et crie as vilains : « Fill a putain ! N'ociés mie le meillour chevalier del monde ! C'est mé sire Gavains, li niés le roi Artu ! S'il i muert vous serés tout pendu ! » Lors en fiert un si durement desous la gorge qu'il le cope tout en travers, si l'abat mort. Et quant li vilain oent que c'est mé sire Gavains, si s'en fuient vers la tour a garison. Lors descent, et mé sire Gavains prent le cheval : si monte ; et li vallés prent le cheval au chevalier et s'en vait aprés mon signour Gavain qui les cache et maine moult malement. Et quant li chevaliers navrés set que c'est mes sire Gavains, si en a grant confort ; et uns sergans vient encontre mon signor Gavain[a], et li tent les clés del chastel et li dist : « Sire, vous soiiés li bien venus, car vous estes nos sires. »

Et les autres imitèrent son exemple et lui firent fête. Le valet prit alors congé de monseigneur Gauvain, qui lui rendit son cheval et le pria de ne jamais révéler qui il était, si ce n'était aux chevaliers de la Table ronde ou à ceux de la reine Guenièvre ; il précisa cela parce qu'il voulait bien être trouvé par Hector. Monseigneur Gauvain demeura donc dans cette maison, où on le traita avec honneur ; son nom fut inscrit sur une dalle de pierre. L'inscription disait : « ICI PASSA LE PREMIER MONSEIGNEUR GAUVAIN, LE NEVEU DU ROI ARTHUR, PAR LA FORCE DES ARMES, APRÈS LA PAIX CONCLUE ENTRE GALEHAUT ET LE ROI ARTHUR. » Monseigneur Gauvain apprit à cette occasion que le premier à être passé par là était le roi Yder, et le premier qui y était passé par la force était le roi Arthur. Il y avait encore toute la liste des chevaliers qui avaient été vaincus : le nom du chevalier sur lequel monseigneur Gauvain l'avait emporté était Agovers, et c'était l'un des meilleurs chevaliers que l'on connaisse dans cette contrée. L'inscription précisait aussi que, depuis l'ouverture de la chaussée, seuls cinq chevaliers y étaient passés par la force des armes : le roi Arthur, le roi Yder, Dodinel le Sauvage, et Mélian de Lys[1]. Monseigneur Gauvain demeura dans la tour, comme vous l'avez vu. Mais ici le conte cesse de parler de ces personnages et retourne à Hector des Marais.

852. Le conte rapporte dans cette partie que le hasard conduisit Hector aux confins de Norgales, et qu'il apprit qu'un chevalier errant se dirigeait vers le Sorelois : il se mit

---

Et li autre viennent avant, se li font grant joie. Lors prent li vallés congié a mon signour Gavain, et[b] mé sire Gavains li redonne le cheval, et li proie qu'il ne die jamais a nului qui il est, se ce n'est as chevaliers de la Table Reonde ou as chevaliers la roïne Genievre ; et ce dist il pour ce qu'il volsist bien que Hectors le trouvast. Ensi remaint mé sire Gavains en la maison, ou on li fait moult grant honnour ; et est mis ses nons en escrit en u[*f*]ne table de pierre. Et disoient les letres : « CI PASSA MÉ SIRE GAVAINS, LI NIÉS LE ROI ARTU, PREMIEREMENT PAR ARMES, APRÉS[c] LE PAIS GALEHOLT ET LE ROI ARTU. » Et trouve mé sire Gavains que premierement i estoit passés li rois Yders, et li premiers qui estoit passés par force, ce fu li rois Artus. Et autresi i estoient escrit li non des chevaliers qui i avoient esté conquis : si avoit non li chevaliers que mé sires Gavains conquist Agovers, uns des miudres chevaliers que on savoit en ceste terre. Et disoient les letres que puis que la chaucie avoit esté faite, n'i avoit par force passé que .v. chevaliers : li rois Artus, li rois Yders, Dodyniaus li Sauvages, et Melyans[d] de Lys. Et mé sire Gavains remest en la tour ensi com vous avés oï. Mais or se taist li contes d'aus et retourne a parler de Hector des Marés.

852. Or dist li contes en ceste partie que aventure mena Hector

donc en route et chevaucha jusqu'à ce qu'il rencontre le valet qui menait le cheval de monseigneur Gauvain ; ils se saluèrent. « Cher frère, dit Hector, sauriez-vous me donner des nouvelles d'un chevalier errant qui se dirige vers le Sorelois ? — Qui êtes-vous ? fit le jeune homme. — Je suis, répondit Hector, un chevalier de la maison du roi Arthur. — Soyez le bienvenu, dit l'autre. Je peux vous donner des nouvelles d'un chevalier qui a franchi la chaussée de Norgales, la plus terrible que vous ayez jamais vue : en effet, il a dû combattre, sous mes yeux, contre un chevalier et dix hommes d'armes. Je l'ai laissé hier soir à la chaussée, aux environs de none. — Comment s'appelle-t-il ? interrogea Hector. — Certes, répondit le valet, c'est monseigneur Gauvain. » Hector le recommanda alors à Dieu — le jeune homme en fit autant — car il avait hâte de parvenir à la chaussée pour faire la connaissance de monseigneur Gauvain qu'il croyait ne jamais avoir vu.

853. Cette nuit-là, Hector dormit chez l'ermite où monseigneur Gauvain avait lui-même logé. Il se leva de bonne heure le lendemain matin et se mit en route vers la chaussée, suivant les indications de l'ermite. Quand il y parvint, monseigneur Gauvain lui envoya un homme d'armes pour savoir s'il voulait traverser conformément aux règles que lui-même avait dû suivre : et Hector répondit que oui. Alors monseigneur Gauvain passa de l'autre côté de la chaussée, tenant une lance solide et épaisse, car il y en avait beaucoup de bonnes dans la

---

vers la fin de Norgales, et oï nouveles que uns chevaliers errans aloit vers Soreloys : si entra en son chemin et erra tant qu'il encontra le vallet qui en mena le cheval mon signour Gavain, si le salue et il lui. « Biaus frere, fait Hectors, me savriés vous a dire nouveles d'un chevalier errant qui s'en vait en Soreloys ? — Qui estes vous ? fait li vallés. — Je sui, fait il, uns chevaliers de la maison le roi Artu. — Bien soiiés vous venus, fait li vallés. Je vous dirai nouveles d'un chevalier qui a passé la chaucie de Norgales, la plus male que vous onques veïssiés, car il se combati devant moi a un chevalier et a .x. sergans. Et le laissai encore ersoir a la chaucie, un poi devant nonne. — Conment a il non ? fait Hectors. — Certes, fait li vallés, c'est mé sire Gavains. » Atant le conmande Hectors a Dieu et il lui[a], qu'il li tarde moult de venir a la chaucie pour estre acointes de mon signour Gavain, [*254a*] que il ne quide onques avoir veü.

853. La nuit jut Hectors chiés l'ermite ou mé sire Gavains avoit jeü. Au matin se leva Hectors bien main et met soi a la voie vers la chaucie, si com li hermites li avoit enseignié. Quant il vint a la cauchie, se li envoia mé sire Gavains un sergant encontre pour savoir s'il voloit passer par le couvenent qu'il i estoit passés : et il dist oïl. Lors vint mé sire Gavains outre la chaucie tous armés, et tint un glaive gros et fort, qu'en la tour en avoit assés de bons ; si vint au

tour. Il s'approcha du chevalier et lui demanda qui il était. Celui-ci répondit qu'il était un chevalier étranger. « Êtes-vous au nombre des compagnons du roi Arthur[1] ? — Non, affirma-t-il. — Et voulez-vous passer selon les règles que je vous ai fait connaître ? — Oui », fit-il. Là-dessus ils s'éloignèrent l'un de l'autre pour prendre leur élan, firent glisser leurs écus en avant d'un coup de coude, et se frappèrent au grand galop, si bien que leurs lances volèrent en pièces. Mais ni l'un ni l'autre ne tomba, ils passèrent outre, mirent la main à l'épée et commencèrent à se donner de grands coups sur leurs écus, les hachant si énergiquement qu'aucun d'eux n'avait le loisir de se reposer. Chacun eut bientôt perdu du sang en abondance ; midi commença à approcher : ils étaient si bien hors d'haleine et affaiblis que leurs coups ne portaient plus. L'un des lacets du heaume d'Hector s'était rompu : son heaume tourna un peu, et il sauta en arrière pour le remettre en place. Monseigneur Gauvain en profita pour s'arrêter et reprendre haleine ; voyant que midi serait bientôt là, il s'adossa un instant à l'un des piliers de la chaussée sans descendre de cheval, et essuya Escalibor, son épée, qui était toute souillée de sang. Hector en fit autant avec la sienne, et monseigneur Gauvain la reconnut à son pommeau, à sa garde, et aux inscriptions qui y étaient gravées.

854. Il demanda alors à Hector quel était son nom. « Qu'en avez-vous à faire ? demanda celui-ci. — Je le saurais volontiers. — Je m'appelle Hector. — Hector ! s'exclama

---

chevalier et li demande qui il est. Et il dist qu'il est uns chevaliers estranges. « Estes vous des compaingnons le roi Artu ? » Et il a dit que nenil. « Volés vous passer ensi com jel vous ai mandé ? — Oïl », fait il. Lors s'entreslongent et hurtent ambedoi les escus des coutes, si s'entrefierent de si grant aleüre des chevaux[a] si durement que tout li glaive volent em pieces. Mais li uns ne li autres ne chaï, ains s'en passent outre, et metent les mains as espees et s'entredonnent grans cops sor les escus, qu'il les detrenchent si durement qu'il n'i a celui qui ait loisir de reposer. Si a chascuns perdu del sanc em pluisours lix, tant que miedis aproce ; lors sont lor alainnes si acourcies et lor forces si apeticies que petit valent mais lor cop. Et li uns des las del hiaume Hector est rous : se li tourne un poi ses hiaumes, et il saut ariere, si l'adrece. Et mé sire Gavains s'arreste[b] pour reprendre s'alainne et voit que miedis sera par tans, si s'apoie a un des pilers de la chaucie tout a cheval, et essue Escalibor s'espee[c], qui de sanc estoit toute soullie. Et Hectors fait[d] autresi la soie : et mé sire Gavains l'esgarde, et reconnoist l'espee au poing et au helt et as letres.

854. Lors demande a Hector conment il a non. « Qu'en avés vous, fait il, a faire ? — Je le savroie volentiers. — J'ai non, fait il, Hector. — Hector ! fait mé sire Gavains. En non Dieu ! Vous soiiés li bien

monseigneur Gauvain. Au nom de Dieu, soyez le bienvenu ! » Il mit son épée au fourreau et ôta son heaume. Et lorsque Hector le vit à visage découvert, il le reconnut. « Ah ! seigneur, s'écria-t-il, qu'étais-je en train de faire ? Pardonnez-moi ! — Par Dieu, répliqua monseigneur Gauvain, c'est vous qui êtes dans votre droit, et moi qui ai tort. Car j'aurais dû vous demander votre nom il y a longtemps, étant donné que je vous savais dans la région. Et pour ce combat, je me considère comme vaincu. — Ah ! seigneur, fit Hector, pitié ! Ça ne se produira jamais, car personne n'est aussi preux que vous. — Dieu me vienne en aide, riposta monseigneur Gauvain, vous êtes le chevalier au monde, dans votre génération, contre lequel j'hésiterais le plus à combattre jusqu'à la mort, parce que vous m'avez bien servi, et parce que vous êtes fort redoutable. » Il le prit alors par la main et l'emmena jusqu'aux hommes d'armes, qui s'étonnaient fort et se demandaient à qui monseigneur Gauvain pouvait faire fête de la sorte. Monseigneur Gauvain leur dit qu'il se considérait comme vaincu, et ne voulait pas combattre davantage. Et Hector le remercia très vivement, mais affirma que c'était lui qui se considérait comme vaincu. « Seigneur, s'exclamèrent les hommes d'armes, vous lui avez cédé la priorité, puisque c'est vous qui avez ôté le premier votre heaume : c'est à lui que doit revenir l'honneur de la victoire. » Hector en fut très embarrassé, et monseigneur Gauvain fit rajouter son nom sur la liste.

855. Hector fut alors traité avec honneur, et accueilli avec

---

venus ! » Lors boute s'espee el fuerre et oste son hialme. Et quant Hectors le voit, si le connoist. « Ha ! sire ! fait il, qu'est ce que je faisoie ? Pardonnés le moi ! — En non Dieu ! fait mé sire Gavains, vous avés moult grant droit, et jé tort. Car je deüsse piecha avoir demandé vostre non, car je savoie bien que vous estiés en ceste terre. Et de ci me tieng je pour outré. — Ha ! sire, fait Hectors, merci ! Ce n'avenra ja, que nus n'est si prodom conme vous estes. — Si m'aït Dix, fait mé sire Gavain, vous estes li cevaliers del monde de vostre aage a qui je me combateroie plus a envis jusqu'a [*b*] outrance, et pour ce que vous m'avés servi, et pour ce que on vous doit bien redouter. » Lors le prent par la main et s'en vont[a] andoi jusqu'as sergans, qui moult s'esmerveillent qui cil puet estre que mé sire Gavains conjoist si. Si lor dist[b] qu'il se tient pour outré, et que ja plus ne s'en combatra. Et Hectors l'en mercie moult durement et dist que ains se tient il pour outré. « Sire, font li sergant, honnour l'en avés faite, puis que vous ostastes avant vostre hiaume ; et soie en doit estre l'onnours. » Et Hectors en est moult angoissous. Si fait mé sire Gavains metre son non en escrit.

855. Or est Hectors moult honourés laiens, et moult li fait mé

beaucoup de joie par monseigneur Gauvain ; il lui raconta comment il avait entrepris de le rechercher, et le remercia mille fois de l'épée qu'il lui avait envoyée. Mais le conte se tait ici à leur sujet et parle de Galehaut et de Lancelot.

856. Le conte dit ici qu'aussitôt après la victoire de monseigneur Gauvain à la chaussée un valet s'en alla tout droit en Sorelois où Galehaut se trouvait avec son compagnon, et lui raconta comment un chevalier, dont il ignorait cependant le nom, avait conquis la chaussée norgaloise, hommes d'armes y compris. Quand Galehaut entendit cela, il s'en émerveilla fort et déclara à son compagnon que dans ce cas un chevalier avait vaincu le meilleur combattant de sa terre. Lancelot répondit qu'il souhaitait que Dieu daigne le faire passer de ce côté, « car nous sommes ici en prison, et il y a longtemps que nous n'avons vu ni joutes ni hauts faits chevaleresques : nous perdons notre temps et notre jeunesse. Que Dieu me vienne en aide, si vraiment il vient par ici, je le combattrai ». Galehaut se mit à rire, et les autres jugèrent à ces mots qu'il n'avait vraiment pas grande envie de se reposer. Galehaut réfléchit alors et pensa que, s'il pouvait, il l'empêcherait bel et bien de combattre. Il avait une résidence sur une île au milieu de l'Assurne, que l'on appelait l'Île Perdue parce qu'elle était isolée sur l'eau et à l'écart des gens. Il décida d'y emmener Lancelot. Ce soir-là, un de ses chevaliers, nommé Élie de Tagres, qui était preux et hardi, demanda la garde de la chaussée, et Galehaut la lui

---

sires Gavains grant joie ; et il li conte conment il l'avoit empris a querre, et moult li mercia de l'epee qu'il li avoit envoie. Mais or se taist li contes d'aus et parole de Galeholt et de Lanselot.

856. Or dist li contes que si tost que mé sire Gavains ot conquise la chaucie, que uns vallés s'en ala droit en Soreloys ou Galehols estoit entre lui et son compaingnon, et li conta que uns chevaliers avoit conquise la cauchie norgaloise, et tous les sergans aussi, mais il nel seit nonmer. Et quant Galehols l'oï, si s'en merveilla moult et dist a son compaignon que[a] ensi avoit uns chevaliers outré le meillour chevalier de sa terre. Et Lanselos dist que Dieu doigne qu'il viegne cele part, « pour ce que nous sonmes ci en prison[b], et moult a grant piece que nous ne veïsmes joustes ne chevaleries : si perdons nos tans et nos aages. Si voirement m'aït Dix, que s'il i vient, je me combaterai a lui ». Et Galehols conmence a rire. Et cil qui l'oent dient qu'il n'a mie grant talent de resposer. Lors s'apensa Galehols que s'il puet, del combatre li destournera il moult bel et moult bien. Et il avoit un herbergage en une ille trop bel dedens Assurne, si estoit cele ille apelee l'Ille Perdue, pour ce qu'il estoit en aigue et fors de gent. Si s'apensa que illoc merra il Lanselot. La nuit demanda uns siens chevaliers la garde de la chaucie, si estoit apelés Elyes de Tagres ; si

octroya. Et sur-le-champ il partit avec son compagnon pour l'Île Perdue, cependant qu'Élie allait garder la chaussée ; il y trouva monseigneur Gauvain, et se réjouit fort quand il apprit son identité. Le neveu d'Arthur lui demanda où était Galehaut, et il répondit qu'il n'en avait pas de nouvelles, « car il est parti hier soir, et nous ne savons pas où ».

857. Monseigneur Gauvain fut désolé d'entendre cela, car il craignait que sa quête n'en soit considérablement allongée. Il prit congé le lendemain matin et s'en alla avec Hector, puisque désormais il y avait un gardien au pont. Et il demanda au chevalier blessé, sur la foi de son serment, de s'en aller à la cour du roi Arthur et de se rendre à la reine Guenièvre ; il devait aussi lui dire qu'il avait trouvé Hector, et réciproquement, qu'il serait à la cour dans les plus brefs délais et qu'Hector y serait déjà retourné, s'il ne l'avait retenu pour chevaucher en sa compagnie. Ainsi donc, Élinant des Îles[1] s'en alla à la cour du roi, non sans douleur, et y conta les nouvelles ; le roi en fut très heureux, et la reine fit soigner ses plaies. Par la suite, il fut de la maison du roi Arthur, car c'était un excellent chevalier. Le lendemain du jour où monseigneur Gauvain avait quitté la chaussée avec Hector, ils chevauchaient au hasard sans pouvoir obtenir de nouvelles de Galehaut, quand ils rencontrèrent une demoiselle sur un palefroi. Monseigneur Gauvain la salua, et elle en fit autant, puis elle leur demanda où ils allaient. Et ils

---

estoit moult prous et moult [c] hardis : se li otroia Galehols. Et cele nuit meïsmes en mena Galehols son compaingnon en l'Ille Perdue ; et Elyes s'en ala por la chaucie garder, si trouva mon signour Gavain, s'en fist Elyes moult grant joie, quant il sot que ce fu mé sire Gavain[c]. Et mé sire Gavains li demande ou Galehols estoit, et il dist que il n'en savoit nule nouvele, « car il s'en ala ersoir, nous ne savons ou ».

857. Lors est mé sire Gavains moult dolans, car il crient que sa queste li soit alongie. Au matin prist mé sire Gavains congié, si s'en ala entre lui et Hector, puis que garde avoit au pont. Et dist au chevalier navré que par sa fiance alast a la court le roi Artu, et qu'il se rende a la roïne Genievre ; et li die qu'il a trouvé Hector et Hector lui[a], et qu'il au plus tost qu'il porra sera a court, et que Hectors i fust alés, s'il ne l'eüst retenu por aler ensamble. Atant s'en vait Elynains des Illes a la court le roi, a grant mesaise, et conta les nouveles ; si en fu li rois moult liés, et la roïne le fist garir de ses plaies. Et puis fu il de la maison le roi Artu, car moult estoit prous chevaliers. L'endemain que mé sires Gavains se fu partis de la chaucie entre lui et Hector, si chevauchent par aventure ; si ne pot de Galeholt oïr nouveles, tant qu'il encontrent une damoisele sor un palefroi. Et mé sire Gavains le salue, et ele lui, si lor demande ou il vont. Et il dient qu'il

répondirent qu'ils cherchaient Galehaut, « le seigneur de ce pays : mais nous ne pouvons le trouver. — Je vous indiquerai comment le rejoindre, dit-elle, si vous m'accordez la première faveur que je vous réclamerai ». Ils s'y engagèrent. « Venez donc avec moi », fit-elle. Elle les emmena jusqu'à une montagne très élevée, et du sommet elle leur montra l'Île Perdue. « Sachez, ajouta-t-elle, qu'il y séjourne dans la plus stricte intimité. » Puis la demoiselle les recommanda à Dieu, et ils en firent autant. Ensuite ils se dirigèrent vers l'île, qu'ils virent couverte d'une haute forêt si épaisse qu'on ne distinguait rien des bâtiments sauf les fortifications et le toit de la tour qui était très haute.

858. « Ah ! Dieu, s'exclama monseigneur Gauvain, comme voilà une résidence précieuse et pleine d'orgueil, ainsi entourée de cette rivière aux eaux profondes et rapides ! Il n'y a pas moyen d'y pénétrer, puisque ce pont-levis est relevé, et ceux qui sont à l'intérieur font tout ce qu'ils peuvent pour rester à l'écart. » Ils étaient donc tous les deux à l'entrée du pont et attendaient ainsi. Lancelot se trouvait dans la tour, plongé dans ses pensées ; il aperçut les deux chevaliers tout armés qui demeuraient là, devant le pont. Il appela Galehaut et les lui montra, et Galehaut envoya un écuyer pour savoir qui étaient les chevaliers et ce qu'ils voulaient. « Mais prends bien garde, ajouta-t-il, de ne pas révéler ma présence. » L'écuyer s'exécuta et leur posa la question ; monseigneur Gauvain répondit qu'ils étaient deux chevaliers étrangers :

---

quierent Galeholt, « le signour de cest païs, mais trouver ne le poons. — Je le vous enseignerai, fait ele, se vous me donnés le premier don que je vous demanderai ». Et il li creantent. « Or en venés », fait ele. Si les mainne jusques sor une montaingne moult haute, et d'illoc lor moustre l'Ille Perdue. « Et saciés, fait ele, qu'il est laiens au plus priveement qu'il puet. » Puis les conmande[b] la damoisele a Dieu, et il li. Lors s'en vont vers l'ille, et voient l'ille toute plainne de haute forest espesse, et que riens n'i pert fors les batailles et la couverture de la tour qui moult est haute.

858. « Hé ! Dix ! fait mé sire Gavains, com ci a riche manantie et orgueillouse, qui laiens est enclose en ceste aigue roide et parfonde et bruiant, ne il n'i a entree par ou on puisse entrer, que cis pons tourneïs est levés, et cil de laiens se destournent au plus qu'il pueent. » Ensi sont andoi au chief del pont et atendent en tel maniere. Et Lanselos est en la tour pensis, et voit au chief del pont les .II. chevaliers qui atendent tout armé. Lors apele Galeholt, se li moustre ; et Galehols envoie un esquier pour savoir qui il sont et que il quierent. « Mais gardés, fait il, que [*d*] tu ne dies que je sui chaiens. » Et cil i vait, si lor demande. Et mé sire Gavains li dist qu'il sont doi chevalier estrange, « si parlerienmes volentiers a Galeholt. — Sire, fait li

« Nous aimerions parler à Galehaut. — Seigneur, dit le valet, il n'eſt pas là. — Je sais bien que si, fit monseigneur Gauvain. Mais dis-lui de notre part que s'il le veut, nous lui parlerons, et s'il ne le veut pas, nous ne lui parlerons pas ; mais dans ce cas nous reſterons ici assez longtemps. Et qu'il sache bien que tout ce qui sortira de l'île, il le perdra ; c'eſt d'ailleurs une grande vilenie de sa part, de se terrer ainsi pour deux chevaliers. » Le jeune homme s'en retourna et répéta à son seigneur ce qu'on lui avait dit ; Galehaut jugea que cela manifeſtait bien de l'orgueil, et déclara qu'il allait voir tout de suite ce qu'il en était.

859. Il fit monter à cheval deux bons chevaliers tout armés. Et quand monseigneur Gauvain les vit venir, il dit à Hector : « Il va nous falloir combattre. On va voir ce que nous valons, car nous sommes tombés sur l'orgueil de la chevalerie du monde entier. Sachez que le meilleur chevalier qui ait jamais pénétré en Bretagne se trouve sur cette île ; les chevaliers de la cour d'Arthur ont enduré bien des épreuves à cause de sa prouesse, et c'eſt lui que je cherche. J'ai toujours su que je n'y entrerais pas par de belles paroles, à moins de leur adresser quelques insultes, et je préfère me montrer outrageux en paroles qu'en actes. » Les deux chevaliers s'avancèrent. Dès que le pont fut abaissé, ils se dirigèrent vers monseigneur Gauvain et vers Hector et leur ordonnèrent de se conſtituer prisonniers, sans quoi ils combattraient contre eux. « Je voudrais bien être prisonnier, fit monseigneur Gauvain, à la

---

vallés, il n'i eſt mie. — Je sai bien, fait mé sire Gavains, que il i eſt. Mais tant li di que, s'il velt, nous parlerons a lui ; et s'il ne velt, nous n'i parlerons mie : et s'il ne velt parler a nous, nous serons ci assés. Et sace bien que de laiens n'iſtra jamais riens nee, qu'il n'ait perdue ; et li di que c'eſt grans vilonnie a son oels, quant pour .II. chevaliers s'eſt enserrés ». Et li vallés s'en revait et conte a son signour ce que on li a dit. Et Galehols le tient a moult grant orgoel ; si diſt que ce verra il par tans.

859. Lors fait monter .II. bons chevaliers tous armés. Et quant mé sire Gavains les voit venir, si diſt a Hector : « Combatre nous couvendra. Ore i parra, car nous sonmes embatu en l'orgoel de toute la chevalerie del monde. Et saciés que li cors del meillour chevalier qui onques entraſt em Bertaigne eſt en ceſte ille ; et pour sa prouece ont li chevalier de la court le roi Artu mainte paine enduree, et c'eſt cil que je quier. Et je savoie bien que par bien parler n'i enterroie je mie, se je n'i mandoie aucun outrage ; et mix voel je outrage mander que faire. » Atant viennent li doi chevalier. Et si toſt que li pons eſt avalés, si viennent a mon signour Gavain et a Hector et lor dient qu'il se rendent prison, ou il se combatent a aus. « Je voldroie, fait mé sire Gavains, eſtre pris, par si que je fuisse laiens. — Laiens,

condition de l'être à l'intérieur de cette forteresse. — Pas question que vous y entriez jamais, répliquèrent les chevaliers : nous vous mettrons en prison dans quelque autre endroit. — Dans ce cas, rétorqua monseigneur Gauvain, je ne me rendrai pas. Pourtant, s'il n'y avait que vous deux pour garder le pont, je ne tarderais pas à y pénétrer.

860. — C'est ce qu'on va voir », répondirent-ils. Puis tous s'élancèrent les uns contre les autres de toute la vitesse de leurs chevaux, et se frappèrent sur leurs écus : de la sorte monseigneur Gauvain jeta son adversaire à terre avec sa monture, tandis qu'Hector faisait passer le sien par-dessus la croupe de son destrier. Galehaut et son compagnon admirent que les deux chevaliers joutaient très bien. Hector et monseigneur Gauvain mirent pied à terre et s'élancèrent sur les deux autres, l'épée tirée. Mais celui que monseigneur Gauvain avait abattu ne pouvait bouger, car son cheval était tombé sur lui et il s'en fallait de peu que son cœur n'ait éclaté dans sa poitrine : le neveu d'Arthur lui arracha son heaume et lui dit qu'il le tuerait s'il ne s'avouait pas vaincu : et l'autre s'exécuta. Quant à Hector, il se précipita vers le sien, le trouva grièvement blessé et le contraignit à se rendre. Ensuite ils leur demandèrent sur la foi de leur serment en quelle compagnie Galehaut résidait dans cette île, et ils déclarèrent que Galehaut, où qu'il soit, était entouré des meilleurs chevaliers du monde ; monseigneur Gauvain n'insista pas. Galehaut de son côté était très fâché de voir ses deux compagnons prisonniers : il demanda ses armes.

---

font li chevalier, n'enterrés vous ja, ains vous meterons em prison en autre lieu. — Par tel couvent, fait mé sire Gavains, ne me rendrai je ja. Nonpourquant, s'il n'i avoit que vous .II. au pont garder, je i enterroie anqui.

860. — Ore i parra », font il. Lors laissent courre li un as autres de si grant aleüre comme li cheval porent corre, et s'entrefierent sor les escus : si porte mé sire Gavains le sien a terre, et lui et le cheval ; et Hectors porte le sien par desus la crupe del cheval a terre. Si dist Galehols et ses compains que moult joustent bien li doi chevalier. Lors descent mé sire Gavains et Hectors et courent sus as chevaliers, les espees traites. Mais cil que mé sires Gavains abati ne se pot mouvoir ; quar ses chevaus gist sor lui, si qu'a poi qu'il ne li a le cuer crevé el[a] ventre : se li es[*e*]race le hiaume de la teste et dist qu'il l'ocirra, s'il ne se tient pour outré. Et cil si fait. Et Hectors court sus au sien, si le trouve moult blecié : se li fait fiancier prison. Puis lor demandent sor lor fiances quel compaingnie Galehols a laiens ; et il dient en quelque lieu que Galehols soit, laiens a des mellors chevaliers del monde. Et mé sire Gavains ne lor demande plus. Et Galehols est laiens moult dolans de ses compaingnons qu'il voit pris, si demande ses armes.

861. Mais Lancelot s'interposa, en disant que jamais le prince ne s'armerait pour deux chevaliers. « C'est moi qui irai, précisa-t-il. — Et qui vous accompagnera ? demanda Galehaut. — Personne, avant que je n'aie vu de quoi il retournait. — Sur ma tête, pas question : le roi des Cent Chevaliers ira aussi, car vous ne vous y rendrez pas seul. » Ils demandèrent alors leurs armes et s'en revêtirent ; quand il fut prêt, Lancelot mit à son cou l'écu de Galehaut et il sortit de l'île par le pont. Monseigneur Gauvain dit aux chevaliers vaincus de s'en aller là où ils pensaient se trouver le plus à l'aise, « et revenez vous mettre à ma disposition d'ici à trois jours, ajouta-t-il. — Nous n'allons pas partir maintenant, répliquèrent-ils, car nous serons bientôt délivrés ». Alors monseigneur Gauvain se rendit compte que c'était Lancelot qui s'approchait avec les armes de Galehaut, et il dit à Hector : « Voici le meilleur chevalier du monde. Vous jouterez contre celui qui porte l'écu d'or au lionceau de sinople, et moi contre celui qui porte l'écu d'or aux couronnes d'azur. Et pour Dieu, montrez ici toute la prouesse dont vous êtes capable, car jamais elle n'a été si nécessaire. » Hector paraissait plein de résolution et monseigneur Gauvain l'en estima beaucoup. Lorsque les chevaliers eurent traversé, tous les quatre s'élancèrent deux contre deux ; il arriva que monseigneur Gauvain et Lancelot se portent à terre. Hector pour sa part abattit le roi des Cent Chevaliers, puis il mit pied à terre et tira son épée ; le roi en fit autant et ils commencèrent à se

---

861. Lors saut avant Lanselos, si dist que ja pour .II. chevaliers ne s'armera, « ains irai je, fait il. — Et qui ira o vous ? fait Galehols[a]. — Nus, fait il, tant com je voie conment il est. — Par mon chief, dist Galehols, si fera : il ira li rois des .C. Chevaliers, que seus n'i irés vous mie ». Lors demandent lor armes, si s'arment ; et quant il sont armé, si met Lanselos a son col l'escu Galeholt, et s'en vint fors de l'ille par le pont. Et mé sire Gavains dist as chevaliers outrés qu'il s'en aillent la ou il quideront estre plus a aise, « et d'ui en tiers jour, revenés ci en ma prison. — Nous n'en irons mie, font il, que nous serons par tans rescous ». Lors voit bien mé sire Gavains que c'est Lanselos qui vient as armes Galeholt, si dist a Hector : « Veés ci le meillour chevalier del monde. Vous jousterés a celui qui porte l'escu d'or au lyoncel de synople, et jé a celui qui porte l'escu d'or as couronnes d'asur. Et pour Dieu, toute la prouece que vous onques eüstes soit ore ci moustree, car onques mais n'en fu si grans mestiers. » Et Hectors se contient moult vigherousement, si l'em proise moult mé sire Gavains. Et quant li chevalier furent outre, si laissent courre tantost les .II. as .II. : si avint que entre mon signour Gavain et Lanselot se porterent a terre. Et Hectors abati le roi des .C. Chevaliers, puis descent et met la main a l'espee ; et li rois fait autretel, si depiecent les

taillader écus et courroies. De leur côté monseigneur Gauvain et Lancelot firent de même, et la bataille se prolongea longtemps, tant et si bien que monseigneur Gauvain se trouva nettement avoir le dessous ; à vrai dire, c'était entre midi et none. Mais Hector avait le dessus dans son combat, et faisait ce qu'il voulait du roi. Galehaut sortit, très anxieux à propos de ce dernier : il les aurait volontiers séparés, s'il avait su comment. En arrivant il se rendit compte que monseigneur Gauvain était en bien mauvaise posture, car il n'attendait plus que la mort. Jamais en effet il n'avait eu à ce point le dessous : on aurait pu glisser le poing dans plusieurs trous de son haubert, et il ne restait pas grand-chose de son écu ; Lancelot de son côté n'était pas indemne, car la bonne épée de monseigneur Gauvain lui avait causé bien du mal[1]. Hector s'élança vers monseigneur Gauvain et lui dit : « Seigneur, laissez-moi celui-ci, et allez prendre le mien, qui ne me gêne plus. — Laissez donc le vôtre, fit Lancelot, je vous combattrai bien tous les deux. — Agissez plutôt comme il convient, répliqua Hector, et combattons tous les quatre ensemble. — Il n'y aura pas de quatrième, reprit Lancelot, mais vous deux, combattez contre moi. » Hector réfléchit alors qu'on le lui compterait en mauvaise part, s'il ne conquérait pas d'abord complètement son propre chevalier : il s'élança derechef, le pressant vivement et le frappant là où il le voulait. L'épée du roi se brisa en deux par le milieu, et il se précipita sur son adversaire, croyant prendre Hector par les bras. Mais celui-ci sauta en arrière, et lui donna de grands coups, au point d'en

---

escus et les enarmes. Et ausi fait mé sire Gavains et Lanselos, et dure la bataille moult longement, tant que mé sire Gavains en a moult le piour ; et s'estoit ja entre miedi et nonne. Mais Hector a de la soie bataille le plus bel, et mainne le roi auques a sa volenté. Et pour la paour que Galehols a del roi est il venus fors, quar moult volentiers les departist, s'il seüst conment. Et quant il i est venus, si voit que mé sire Gavains est moult empiriés, car il n'atent se la mort non. Car onques mais ne fu si au desous, quar em pluisours lix de son hauberc peüst on son poig bouter, ne de son escu n'a il mais gaires ; ne Lanselos ne rest mie tous [*f*] sains, car moult l'a empirié la bone espee mon signour Gavain. Et lors saut Hectors a mon signour Gavain et li dist : « Sire, laissiés moi celui, et alés a cestui, car li miens ne me grieve. — Mais laissiés le vostre, fait Lanselos, car je me combaterai bien a vous .II. — Mais faites le bien, fait Hectors, si nous combatons tout .IIII. ensamble. — Li quars n'i ert ja, fait Lanselos, mais andoi vous combatés a moi. » Lors s'apensa Hectors c'on le tenroit a mauvaistié s'il ne conqueroit ançois le sien chevalier : si laist courre et moult le haste, et le fiert la ou il velt. Et l'espee le roi vole em pieces par le miliu : et il li court sus, si quide Hector prendre as

faire jaillir le sang ; monseigneur Gauvain ne se débrouillait pas si mal, il avait un peu repris haleine et se battait avec une telle énergie que tout le monde en était étonné.

862. Sur ces entrefaites arriva Lionel, au plaisir de Dieu. Il ne reconnut pas Lancelot quand il l'aperçut, mais il identifia aussitôt monseigneur Gauvain à ses armes. Il demanda à Galehaut qui combattait avec ses armes, et celui-ci, fort chagrin, lui répondit que c'était son compagnon. Il dit alors : « Cette bataille a été commencée à la male heure, car il le paiera cher ! » Il se dirigea ensuite vers les combattants, et quand Lancelot l'aperçut, il se sentit très honteux de n'avoir pas conquis son adversaire depuis longtemps : en voyant Lionel, il avait l'impression que c'était la reine qui le regardait. Il s'élança donc sur monseigneur Gauvain avec une farouche énergie. Alors Lionel lui cria de ne pas en faire davantage, s'il tenait à la vie, avant d'avoir parlé avec lui. Lancelot retint son coup et recula, et Lionel lui révéla que c'était monseigneur Gauvain : précisément la reine lui mandait de faire pour lui tout ce qui lui plairait, car il avait beaucoup souffert à cause de Lancelot. En entendant ces mots, Lancelot fut rempli de chagrin et de honte, il jeta son épée à terre en soupirant : « Ah ! malheureux, que vais-je faire ? » Puis, sans rien ajouter, il fit demi-tour et se dirigea vers son cheval. Monseigneur Gauvain ne jeta même pas un regard au sien, il mit son épée au fourreau et courut après le chevalier en criant : « Seigneur chevalier, dites-moi votre nom ! »

---

bras. Mais Hectors saut ariere et li donne grans cops, si que li sans en salt. Et mé sire Gavains le fait moult vistement, si ot un poi s'alainne reprise, et se combat si vistement que tout s'en esmervellent de lui.

862. A ces paroles vint Lyonniaus, si com a Dieu plot. Et quant il vit Lanselot, si nel connut mie, mais il connut bien mon[a] signour Gavain par ses armes. Et il demanda a Galeholt qui c'estoit qui en ses armes se combatoit ; et il dist tous dolans que c'est ses compains. Lors dist : « Mar fu ceste bataille conmencie, car il le comperra. » Lors vint avant et Lanselos[b] le voit, s'en a moult grant honte de ce qu'il n'a le chevalier piecha conquis, et li est avis quant il le voit que la roïne l'ait veü : se li court sus moult vistement. Et Lyonniaus li crie que si chier com il a sa vie, que plus n'en face, tant qu'il ait a lui parlé. Et Lanselos retient[c] son cop, si se retrait ariere. Et Lyonniaus li dist que c'est mé sire Gavains, et que la roïne li mande qu'il face pour lui quan que li plaira, car pour lui a tous les mals. Quant Lanselos l'oï, s'en ot doel et honte, et jete s'espee a terre et dist : « Ha ! las ! que ferai je ? » Si s'en tourne sans plus dire droit a son cheval. Et mé sire Gavains ne regarde onques le sien, ains met l'espee el fuerre et court aprés le chevalier et dist : « Sire chevaliers, dites moi vostre non. »

Mais l'autre pleurait si fort qu'il ne pouvait prononcer une parole ; et lorsque monseigneur Gauvain comprit qu'il ne lui répondrait pas, il prit son élan et sauta derrière lui sur le cheval, tout armé comme il l'était ; il le ceintura énergiquement et dit : « Par la sainte Croix ! Vous ne m'échapperez pas tant que je ne saurai pas votre nom. » Le roi des Cent Chevaliers et Hector s'étaient séparés, car le roi était vaincu. Galehaut était bouleversé par le comportement de son compagnon ; il demanda à Lionel de qui il s'agissait, et celui-ci lui dit la vérité. En entendant cela, Galehaut hésita sans trop savoir s'il voudrait lui laisser identifier Lancelot : en effet, il n'aurait voulu pour rien au monde révéler son secret, mais il ne souhaitait pas non plus se conduire honteusement envers monseigneur Gauvain qui avait tant souffert à cause de lui. Il s'avança au-devant d'Hector et lui demanda qui il était ; il répliqua qu'il était du royaume de Logres, chevalier de la reine Guenièvre, « et je m'appelle Hector. — Et ce chevalier, fit Galehaut, qui est-ce ? » Hector dit que c'était monseigneur Gauvain. « Dieu me vienne en aide, conclut Galehaut, je veux bien le croire, car il est de grande valeur. »

863. Ils traversèrent le pont en parlant de la sorte ; un valet amena à leur suite le cheval de monseigneur Gauvain, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'île. Galehaut s'en vint alors vers monseigneur Gauvain et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu. Je ne vous reconnaissais pas. Et, avec tout le respect que je vous dois, vous avez commis une grande faute, car vous avez failli causer la mort de deux des hommes les plus

---

Et il ploure si durement que il ne puet respondre. Et quant mé sire Gavains voit qu'il ne li respondera mie, si s'eslaisse et saut deriere lui tous armés sor le cheval ; si l'embrace parmi les flans et dist : « Par Sainte Crois ! vous ne m'eschaperés mie, tant que je sace vostre non. » Et entre le roi des .c. Chevaliers et Hectors sont departi, car li rois estoit vaincus. Et Galehols est tous esbahis de son compaingnon, si demande a Lyonnel qui cil est ; et il li dist. Et quant il l'ot, si ne set s'il vol[*255 a*]dra qu'il connoisse Lanselot, n'il ne le descouverroit pour nule rien ; ne ne feroit vilonnie vers mon signour Gavain, qui tant a eü mals pour lui. Si s'en vint a Hector et li demande qui il est ; et il dist qu'il est del roialme de Logres et chevaliers la roïne Genievre, « et si ai non Hector. — Et cil chevaliers, fait il, qui est il ? » Et il dist que c'est mé sire Gavains. « Si m'aït Dix, fait il, ce quit je bien, car moult est prodom. »

863. Ensi s'en vont parlant entr'aus .II. tot le pont. Et uns vallés amainne aprés aus le cheval mon signour Gavain, tant que il viennent en l'ille. Lors vint Galehols a mon signour Gavain et dist : « Sire, bien soiiés vous venus. Et je ne vous connoissoie mie. Et sauve vostre grasse, vous avés trop mespris, que pour un poi que vous

valeureux du monde pour rien : il aurait suffi que vous disiez votre nom. — Seigneur, répliqua monseigneur Gauvain, la peur de perdre ce seigneur m'empêcha de le révéler. Je sais bien que je ne pourrais jamais tromper votre grande sagesse, si ce n'est en commettant un outrage : et je vous prie de me le pardonner. — Je le fais de bon cœur, car nous vous avons causé plus de mal que vous ne nous en avez fait. Mais savez-vous qui est celui que vous tenez ainsi ? — Oui, je le sais, répliqua-t-il : c'est celui que je cherche. » Ils arrivèrent à la tour, mais Lancelot refusa de mettre pied à terre. « Seigneurs, dit alors Galehaut, laissez-le-moi, et je vous garantis que je le remettrai entre vos mains bientôt. — Volontiers, seigneur », fit monseigneur Gauvain. Galehaut conduisit donc Lancelot dans une chambre, puis il revint pour ordonner que monseigneur Gauvain et Hector soient traités avec les plus grands honneurs et pour les faire désarmer. Ensuite il retourna à la chambre et y trouva Lancelot qui s'abandonnait à la plus vive douleur : il lui demanda ce qu'il avait. Et lui de répondre qu'il avait perdu l'amour de la reine à cause de monseigneur Gauvain contre lequel il avait combattu, « et jamais désormais je ne pendrai un écu à mon cou ! — Ne vous inquiétez donc pas, fit Galehaut, je vous tirerai bien d'affaire. — Ah ! seigneur, dans ce cas vous me rendriez la vie ».

864. Son ami le fit alors désarmer et laver à l'eau chaude, puis il lui dit : « Je vais faire venir monseigneur Gauvain en votre présence, et vous implorerez son pardon. Il en sera

---

n'avés fait morir .II. des plus prodomes del monde, et pour noient : car vous vous deüssiés[a] estre nommés. — Sire, fait il, la paour de perdre cest signour ne me laissa nommer. Si sai bien que vostre grant sens ne porroie decevoir, se par outrage non ; si vous proi que vous le me pardonnés. — Si fas je certes, car nous vous avons plus fourfait que vous nous. Mais savés vous qui cil est que vous tenés ? — Jel sai bien, fait il, que c'est cil que je quier. » Atant vienent jusqu'a la tour, si ne velt Lanselos descendre. « Sire, fait Galehols, or le me laissiés, et je vos creant que je vous en revestirai. — Sire, fait il, volentiers. » Lors mainne Lanselot en une chambre, et puis revint fors ; si conmande que mé sire Gavains et Hectors soient honoré[b] quan qu'on porra, si les fait desarmer. Puis revient en la chambre et trouve Lanselot, qui fait grant doel : se li demande que il a. Et il dist qu'il a perdu l'amour de la roïne pour mon signour Gavain a qui il s'est combatus, « ne jamais escus ne me pendra au col d'ore en avant ! — Ore ne vous esmaiiés, fait Galehols, que de tout ce vous deliverrai je bien. — Ha ! sire, dont m'ariés vous rendue la vie ».

864. Lors le fait desarmer et laver de chaude aigue, et li dist : « Je vous ferai venir mon signour Gavain, et vous li crierés merci. Et il en

plus heureux que si vous lui donniez une cité. Alors, vous affirmerez que vous êtes tout prêt à faire ce qu'il voudra. » Lancelot répondit qu'il était d'accord. Galehaut s'en revint vers monseigneur Gauvain, le prit par la main et le conduisit à la chambre en lui demandant qui était pour lui Lancelot. « Je sais bien que c'est Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. » Galehaut se mit à rire, et lui dit : « Certes, jamais homme n'a manifesté un si grand chagrin que lui à propos de votre bataille : il en a les yeux tout gonflés à force de pleurer. » Ils étaient arrivés dans la chambre, et Galehaut continua à l'adresse de Lancelot : « Voici monseigneur Gauvain. » Aussitôt Lancelot se mit à genoux et lui cria merci ; et monseigneur Gauvain le releva en lui pardonnant, à la condition qu'il lui dise son nom. Il répondit qu'il s'appelait Lancelot : alors ce fut une grande joie parmi eux, et ils se mirent à parler de bien des choses. Galehaut dit entre autres qu'il n'avait jamais vu de chevalier plus valeureux qu'Hector à cet âge. Il alla le chercher et le ramena. Le roi des Cent Chevaliers s'était couché, car il avait été grièvement blessé ; Galehaut le fit soigner, ainsi que les autres. Le troisième jour arriva sur l'île une jeune fille qui dit en privé à monseigneur Gauvain que son frère Agravain l'avait envoyée pour l'informer que le roi Arthur se rendait en Écosse pour livrer bataille aux Irlandais et aux Écossais : « Et faites-lui savoir comment vous êtes venu à bout de votre quête. — Fort bien, répondit-il. Mais vous, restez ici. »

865. Ce soir-là, monseigneur Gauvain pria Lancelot de

---

sera plus liés que se vous li donniés une cité. Lors li dirés que vous estes apareilliés de faire son plaisir. » Et il l'otroie. Lors vint Galehols a mon signour Gavain, si le prent par la main et l'en mainne vers la chambre ; se li demande[a] de Lanselot qu'il quide qui il soit. « Je sai bien que c'est Lanselos del Lac, li fix au roi Ban de Benuyc. » Et Galehols conmence a rire et[b] dist : « Certes, onques hom ne fist si grant [*b*] doel com il a fait pour la bataille de vos .II., et tous en a les ex enflés de plourer. » Lors vinrent en la chambre ; et dist a Lanselot : « Veés ci mon signour Gavain. » Et il se met as jenous et li crie merci ; et mé sire Gavains l'en lieve et li pardonne, mais qu'il li die son non. Et il dist qu'il a non Lanselos. Adont fu la joie moult grans, si parlerent de maintes choses. Si dist Galehols qu'il ne vit onques plus prou chevalier que Hectors est de son aage. Lors le vait querre Galehols et l'amainne. Et li rois des .C. Chevaliers s'est couchiés, car moult estoit blechiés ; et Galehols le fist medeciner, et les autres. Au tiers jour vint laiens une pucele a mon signour Gavain ; se li dist a conseil que ses freres Agravains l'envoioit a lui, et li mande que li rois Artus vait en Escoce contre les Irois et contre les Saisnes : « Se li mandés com vous avés esploitié de vostre queste. » Et il dist : « Bien. Or, remanés. »

devenir son compagnon[1], et celui-ci y consentit de très bon cœur ; Hector en fut lui aussi, et tous trois se prêtèrent serment d'amitié. Ensuite, monseigneur Gauvain déclara qu'il avait l'intention de séjourner sur place pendant toute la semaine. « Et nous nous ferons saigner demain matin. » Lancelot déclara qu'il n'avait jamais été saigné, mais qu'il le serait pour l'amour de monseigneur Gauvain. Le lendemain, ils se firent donc saigner tous les trois, et monseigneur Gauvain envoya le sang de Lancelot à Agravain son frère par l'intermédiaire de la jeune fille : et ce dernier fut entièrement guéri dès qu'il s'en fut frotté. Monseigneur Gauvain parla alors du roi Arthur qui marchait contre les Saxons, et pria Lancelot et Galehaut de venir avec lui se joindre à l'armée. Ils acceptèrent d'y aller, à condition de n'être pas reconnus, « et pour cela nous prendrons des armes étrangères ». Ils furent tous d'accord là-dessus. Ils demeurèrent donc toute la semaine dans l'île puis se mirent en route pour se rendre à l'assemblée ; ils chevauchèrent tant qu'ils rencontrèrent la demoiselle qui avait indiqué l'Île Perdue à monseigneur Gauvain ; Galehaut lui demanda : « Demoiselle, avez-vous des nouvelles du roi Arthur ? — Oui, parfaitement exactes ; vous ne pourrez les apprendre, que ce soit aujourd'hui ou demain, si ce n'est par mon intermédiaire. Mais je ne vous les dirai pas pour rien. Cependant, si vous voulez me promettre que vous m'accorderez ce que je vous demanderai, pourvu que cela soit en votre pouvoir, dès l'instant où je vous le rappellerai, je vous donnerai de ses nouvelles. »

---

865. La nuit proie mé sire Gavains a Lanselot de sa compaingnie, et il li otroie volentiers ; et Hectors ensement est de cele compaingnie par foi plevie tout .III. Et aprés dist mé sire Gavains qu'il velt sejourner toute la semainne. « Et nous nous ferons le matin sainier. » Et Lanselos dist qu'il ne fu onques sainiés, mais pour s'amour le sera il. L'endemain se sainierent ; si envoia mé sire Gavains le sanc Lanselot a Agravain son frere par la pucele : et fu lués tous garis com il en fu oins. Lors dist mé sire Gavains del roi Artu qui vait sor les Saisnes : si proie a Lanselot et a Galeholt qu'il i viengnent. Et il l'otroient a aler, si qu'il n'i seront conneü, « si prenderons estranges armes ». Et il l'otroient[a]. Laiens demourent toute la semainne, puis s'esmouvent a venir vers l'asamblee ; si alerent tant qu'il encontrerent cele damoisele qui a mon signour Gavain ot enseignié l'Ille Perdue ; se li dist Galehols : « Damoisele, savés vous nule nouvele del roi Artu ? — Oïl, toutes vraies ; ne hui ne demain ne les savrés, se par moi non. Mais je nes dirai pas pour noient. Mais se vous me fianciés que de quel ore que je vous en semondrai, que vos me donrés ce que je voldrai a vos pooirs, je les dirai. »

Le siège de la Roche aux Saxons. – L'enchanteresse Gamille.

866. Ils s'y engagèrent tous les quatre. « Le roi, dit-elle alors, est à Aresteuil en Écosse ; lorsque vous y parviendrez, vous le trouverez qui campe devant la Roche aux Saxons. » Là-dessus ils la quittèrent et chevauchèrent si bien d'étape en étape qu'ils arrivèrent à Aresteuil et trouvèrent en effet le roi en train d'assiéger la Roche : elle était si bien fortifiée qu'elle ne craignait que la famine ; elle l'avait été à l'époque de Vertigier qui avait épousé la fille d'Angis le Saxon. Or, il y avait à l'intérieur de la Roche une demoiselle nommée Gamille, qui s'y connaissait plus en enchantements qu'aucune autre femme, et qui était de surcroît fort belle. Elle était de lignage saxon, et le roi Arthur était épris d'elle.

867. Quand les quatre chevaliers furent arrivés au camp, monseigneur Gauvain dit à Lancelot qu'il n'oserait pas se présenter à la cour du roi Arthur sans lui rapporter de vraies nouvelles de lui, car il l'avait juré ainsi. « Seigneur, intervint Galehaut, s'il vous plaît, vous pourrez bien attendre pour faire votre rentrée à la cour jusqu'à la fin de la campagne : à ce moment-là, Lancelot s'en ira où il vous plaira. » Monseigneur Gauvain y consentit ; puis il ajouta qu'il y avait vingt autres chevaliers engagés dans cette quête, « et nous avons tous juré de participer à la première assemblée du roi Arthur, si nous en avions les moyens ; nous avons même prévu des signes de reconnaissance pour nous identifier mutuellement. Je vais aller voir si j'en trouve par ici, puis je viendrai vous

---

866. Lors li fiancent tout .IIII. « Li rois, fait ele, est a Arestuel en Escoce. Et si tost com vous i vendrés, vous le trouverés seant a la Roce as Saisnes. » Atant se departent, si errerent tant par lor journees qu'il vinrent a A[*r*]restuel, et trouverent le roi seant a la Roce : et ele estoit si fors que riens ne doutoit fors affamer ; et ele estoit fermee dés le tans Vertigier qui prist la fille Angis le Saisne. Et en la Roce avoit une damoisele qui avoit non Gamyle, si savoit plus d'enchantemens que nule feme ; et moult estoit bele. Si estoit del lignage as Saisnes. Et li rois Artus amoit cele damoisele.

867. Quant li .IIII. chevalier furent venu en l'ost, si dist mé sire Gavains a Lanselot qu'il n'oseroit entrer en la court le roi Artu jusqu'a tant qu'il eüst aporté vraies enseignes de lui ; et juré l'avoit. « Sire, fait Galehols, s'il vous plaist, si vous porrés bien sousfrir d'entrer en sa maison jusqu'aprés l'ost, lors s'en ira Lanselos ou vous plaira. » Et mé sire Gavains l'otroie, et lor dist qu'il a encore .XX. chevaliers en ceste queste, « et creantasmes tout que a la premiere assamblee le roi Artu seriemes, se nous estienmes en nostre poesté : et mesismes enseignes conment nous entreconnoisteriens. Et g'irai veoir se nul en trouveroie, puis revenrai a vous. — Et nous vous atendrons, fait Galehols,

rejoindre. — Et nous, nous allons vous attendre entre le camp et Aresteuil, pour ne pas être reconnus. Et nous ne sortirons que la nuit, de sorte que personne ne le saura ».

868. Ils furent tous d'accord là-dessus. Monseigneur Gauvain s'en alla avec Hector vers le camp, et tous les regardèrent avec étonnement, car ils portaient leurs écus sens devant derrière ; monseigneur Gauvain retrouva tous ses compagnons, à l'exception de Sagremor, que son amie retenait de force. Ils lui demandèrent s'il avait atteint son but, et il répondit qu'il avait tout ce qu'il désirait ; « mais, ajouta-t-il, nous ne nous ferons pas connaître avant la fin de l'assemblée ». Et il dit encore à monseigneur Yvain, qui était celui qu'il aimait le plus, qu'ils devraient aller se loger par deux ou par trois pour ne pas se faire remarquer ; « et j'en ferai autant avec ce chevalier, auquel je ne peux faire défaut ». Keu lui demanda de qui il s'agissait. « Certes, répliqua monseigneur Gauvain, c'est le chevalier qui vous a abattus tous les quatre à la Fontaine du Pin. » Cette révélation les remplit tous d'étonnement ; puis monseigneur Gauvain leur donna rendez-vous à tous pour le lendemain, avant de s'en aller là où Galehaut lui avait dit qu'il dresserait sa tente : c'était à l'orée d'un bois, dans le domaine d'un bourgeois d'Aresteuil, aussi riche qu'il pouvait convenir à un tel homme. Quant au roi Arthur, il s'entretenait tous les jours avec la demoiselle du château et la priait de lui accorder son amour, mais elle ne s'en souciait pas. Et elle l'avait arrangé de telle sorte qu'il l'aimait sans mesure.

---

entre l'ost et Arestuel, que nous ne soions conneü. Et tous jours quant nous en isterons, isterons nous par nuit, que nus nel savra ».

868. Ensi l'otroient tout. Lors s'en vait mé sire Gavains entre lui et Hector en l'ost, si sont regardé a merveilles, car il portoient lor escus ce defors dedens. Et trouve tous ses compaingnons fors solement Saygremor, que s'amie detint a force. Lors li demandent si compaingnon s'il avoit riens esploitié ; et il dist qu'il a trouvé ce qu'il avoit quis, « mais, fait il, nous ne nous ferons connoistre devant que l'asamblee departe ». Et dist a mon signour Yvain, qu'il plus amoit, que il s'aillent herbergier dui et dui ou troi et troi, qu'il ne soient aperceü, « et je ferai ausi, entre moi et cest chevalier, que je ne puis faillir ». Et Kex li demande qui il est. « Certes, fait il, c'est li chevaliers qui vous abati tous .IIII. a la Fontainne del Pin. » Si s'en esmerveillent trop. Et si lor dist mé sire Gavains que demain soient tout assamblé. Atant s'en vait mé sire Gavains la ou Galehols avoit dit que sa tente seroit, et c'estoit en l'oriere del bois el courtil d'un bourgois d'Arestuel, si riche com a tel home afferoit. Et li rois Artus parloit tous jours a la damoisele del chastel et le requeroit d'amours, mais ele n'en [*d*] avoit cure. Et si l'avoit tel conreé qu'il l'amoit outre mesure.

869. L'assemblée eut lieu le lendemain de l'arrivée de monseigneur Gauvain ; Lancelot y arbora un écu conformément à ce que la reine lui avait demandé, Galehaut celui du roi des Cent Chevaliers, monseigneur Gauvain l'écu bicolore azur et blanc, et Hector un écu blanc à un faisceau de sinople. Le roi Arthur en personne porta les armes ce jour-là, et ils se rassemblèrent tous contre les Saxons et les Irlandais. Le roi n'avait pas beaucoup de troupes avec lui ; il fallait donc qu'il se comporte bien, et c'est ce qu'il fit, mieux que jamais, mais c'était surtout pour l'amour de la jeune fille qui le regardait du haut de la Roche. Monseigneur Gauvain s'engagea dans la bataille avec ses dix-huit compagnons, Lancelot et Galehaut demeurèrent en arrière pour ne pas être aperçus. Ils s'approchèrent tous les deux de la maison où se trouvait la reine, qui était montée aux créneaux avec la dame de Malehaut. Quand la reine vit Lancelot, elle dit à cette dernière : « Dame, connaissez-vous ces deux-là ? » Et celle-ci de se mettre à rire, car elle les reconnaissait bien à leurs écus. Les deux chevaliers levèrent les yeux et aperçurent ce qu'ils aimaient tant : Lancelot en fut si bouleversé qu'il faillit tomber et dut se retenir à l'encolure de son cheval. Lionel chevauchait à son côté, vêtu en homme d'armes ; la reine le reconnut et le fit appeler par une demoiselle. Il y alla, et rencontra dans l'escalier la reine qui lui recommanda : « Faites bien en sorte que le tournoi ait lieu ici sous nos yeux. » Il s'en retourna en éperonnant son cheval, avec

---

869. L'endemain que mé sire Gavains fu venus, fu l'asamblee[a] ; si porta Lanselos tel escu que la roïne li manda, et Galehols porta l'escu le roi des .c. Chevaliers, et mé sire Gavains porta l'escu parti d'asur et de blanc, et Hectors porta un escu blanc a une fesse de synople. Et li rois Artus porta cel jour armes, si assamblerent as Saisnes et as Irois. Mais li rois n'avoit mie grant gent, si couvenoit qu'il le fesist bien : et il si fist mix qu'il n'avoit onques mais fait, et plus fist il d'armes pour l'amour a la pucele qui le veoit de la Roce. Lors s'en vait mé sire Gavains assambler et si .xviii. compaingnon ; si remest Lanselos et Galehols ariere, c'on nes aperceüst. Et lors s'en vinrent ambedoi par devant la maison ou la roïne estoit, et ele fu montee entre li et la dame de Maloaut as cretiaus de la tour en haut. Et quant la roïne vit Lanselot, si dist a la dame de Maloaut : « Dame, connoissiés vous ces .ii. la ? » Et cele conmence a rire, qui bien les connoissoit a lor escus. Lors esgardent amdoi en haut et voient ce que il tant amoient : si en est Lanselos si esbahis que pour un poi qu'il n'est cheüs, et se tient au col del cheval. Et Lyonniaus chevauche dalés lui, armés conme sergans ; et la roïne le reconnut, si le fist apeler par une damoisele. Et il i vait, si encontre la roïne au degré, qui li dist : « Gardés que li tournoiemens soit ci devant. » Et il s'en tourne a coite

toutes ses lances, et rejoignit son seigneur auquel il répéta ce que la reine lui avait dit ; mais il était si songeur qu'il n'aurait pu l'être davantage, et il se borna à répondre : « Qu'il en soit comme il plaît à ma dame. »

870. Il se jeta alors dans la mêlée et commença à accomplir de tels exploits que tous les assiſtants en demeuraient ébahis. Monseigneur Gauvain, qui combattait à bonne diſtance, ne tarda guère à en être informé : on lui dit qu'un chevalier faisait merveille, et il s'élança avec ses compagnons, refoulant leurs adversaires jusqu'aux lices. Lionel rappela à Lancelot de faire ce qui lui était commandé ; le chevalier tira sur le mors pour retenir son cheval en disant : « Va, explique à ma dame qu'il ne peut en être queſtion, à moins que je ne me range avec l'autre camp. Mais si c'eſt ce qu'elle veut, je les amènerai tous devant la tour. » Lionel s'exécuta, et la reine déclara qu'elle était d'accord ; « mais sitôt qu'il verra mon manteau pendu au créneau la fourrure tournée vers l'extérieur, qu'il revienne de notre côté ; et si le roi subit quelque dommage pendant la poursuite, qu'il s'arrange pour le réparer ». Lionel s'en retourna et transmit son message. Galehaut appela alors monseigneur Gauvain et lui déclara : « Seigneur, je sais bien comment le roi pourrait faire prisonniers les plus importants de nos adversaires : si nous passions dans leur camp et refoulions les gens du roi jusqu'à la rivière, sans qu'ils puissent s'arrêter, une fois arrivés là nous changerions à nouveau de côté et ils ne sauraient manquer d'être tous capturés ou mis à mort. » Monseigneur

---

d'esperons a toutes ses lances, et vint a son signour ; se li diſt ce que la roïne li mande, mais il eſt si pensis qu'il ne puet plus, et respont : « Si com ma dame plaira, si soit. »

870. Lors vient a la mellee et se fiert ens, si conmence a faire d'armes si durement que tout s'en esbahissent. Et il ne demoura gaires que mé sire Gavains le sot, qui se combatoit loing ; et li diſt on c'uns chevaliers faisoit merveilles, et il enchacierent maintenant ciaus de la jusqu'as lices. Et Lyonniaus diſt a Lanselot qu'il s'atourne bien a faire ce que conmandé li eſtoit ; et il sache son frain et diſt : « Va, si di ma dame que ce ne puet eſtre, s'ele ne velt que je me mete dela. Mais s'ele le velt, je les amenrai tous devant la tour. » Et cil li vait dire, et ele diſt que bien li plaiſt, « mais si toſt com il verra mon mantel pendu au cretel la penne defors, si reviengne decha ; et se li rois a damage en la chace, si gart que bien soit amendé ». Et cil i vait, se li diſt. Lors apele Galehols mon signour Gavain et li diſt : « Sire, je sai bien conment li rois [*e*] aroit anqui en sa prison des plus riches homes de dela : se nous nous tournissiens dela et menissiens les gens le roi sor l'aigue qu'il n'i arreſteroient ja, lors si nous retournerienmes, si ne porroit faillir qu'il ne fuissent tout pris ou mort. » Et

Gauvain répondit qu'il ferait tout ce que le prince voudrait, « pour le profit de mon seigneur mon oncle ».

871. Ils passèrent alors dans le camp des Saxons : ils étaient douze chevaliers. Les gens du roi durent leur céder la place, et ne purent s'arrêter jusqu'à la rivière que surplombait la tour. Mais ils y vinrent en bon ordre, de sorte qu'ils ne subirent guère de pertes : en effet, leurs ennemis ne se souciaient que de la poursuite, convaincus d'avoir remporté une victoire totale. Le roi en éprouva néanmoins une telle douleur qu'il faillit devenir enragé ; il regrettait profondément l'absence de monseigneur Gauvain et de ses compagnons. Lancelot regarda alors en direction de la tour et y aperçut le manteau de la reine : il déclara aussitôt qu'ils avaient assez souffert. « À l'attaque ! » s'écria-t-il. Ils se retournèrent alors et chargèrent les Saxons de manière à les prendre à revers. Ceux-ci paniquèrent et crurent être encerclés ; sur ces entrefaites les gens du roi revinrent eux aussi à la charge. Mais surtout Lancelot et ses compagnons se tenaient à l'arrière, et il accomplissait de telles prouesses que la reine en était ébahie. En fait, Lancelot et les siens étaient postés au passage où le chemin empruntait le gué, car tous les combattants devaient revenir par là : et ils en tuèrent tant que l'eau en était toute rouge. La reine dit alors que toutes les souffrances qui avaient été endurées à l'autre assemblée n'étaient rien comparées à celles-ci ; le gué fut par la suite appelé Gué du Sang, parce que beaucoup de chevaliers y avaient trouvé la mort. Lancelot y supporta de si grandes

---

mé sire Gavains dist qu'il fera quan qu'il voldroit, « pour le pourfit mon signour mon oncle ».

871. Lors s'en tournent vers les Saisnes, si furent .XII. chevalier. Et lors couvint les gens le roi place guerpir, si ne s'arrestent onques jusques sor l'aigue sor coi la tour seoit. Mais belement s'en venoient, si qu'il n'i ont gaires perdu ; quar cil de la n'entendoient que au chacier, que tout quidoient avoir gaaingnié. Si en a li rois tel duel que pour un poi que il n'esrage ; si regrete mon signour Gavain et ses compaingnons. Lors regarde Lanselos et voit le mantel la roïne ; et dist que or ont il assés sousfert. « Ore a aus ! » fait il. Lors s'en retournent tout et laissent courre as Saisnes et les escrient a la forclose. Et cil s'estourmissent et quident estre tout forclos, si reviennent les gens le roi et les acuellent. Mais Lanselos et si compaignon sont au chief deriere, qui merveilles fait tant que la roïne en est toute esbahie ; et Lanselos et li sien sont el pas de la voie ou li gués estoit, car tous les couvenoit par illoc revenir : si en ont tant ocis que l'aigue en est toute rouge. Et dist la roïne que toute la painne qu'il i ot a l'autre assamblee fu noiens envers ce qu'il a ci sousfert ; et pour ce qu'il i ot tant de chevaliers mors el gué, fu il puis apelés li Gués del Sanc. Tant sousfri

peines que son heaume fut bientôt tout cabossé et fendu, avec le cercle qui pendait lamentablement. La reine appela une demoiselle et par son intermédiaire elle lui envoya un heaume très riche qui appartenait au roi[1] ; et elle dit en outre : « Faites-lui savoir que je ne peux plus supporter de voir ce massacre, et ordonnez-lui de commencer la poursuite. » La jeune fille y alla, donna le heaume à Lancelot et transmit le message. Il la remercia vivement.

872. Puis il laça son nouveau heaume, après avoir enlevé le sien, et se retira un peu de la mêlée avec ses compagnons. Les Saxons franchirent le gué et s'en retournèrent, car ils étaient très effrayés et avaient subi de lourdes pertes ; ils s'enfuirent donc, et Lancelot et ses hommes les prirent en chasse. Les gens du roi firent prisonnier un chevalier nommé Atramont, qui était le frère du roi des Saxons. Ils s'emparèrent au total de deux cents Saxons et Irlandais, tous très puissants, et il y eut un nombre considérable de morts. Au cours de la poursuite Lancelot remit en selle trois fois le roi Arthur, qui aurait été fort malmené sans lui, car il était tout seul : ses hommes étaient entièrement engagés dans la poursuite, qui dura jusqu'au soir. Galehaut s'approcha alors de monseigneur Gauvain ; il lui recommanda de rester sur place jusqu'à ce que les autres se séparent, « et alors nous nous en irons ». Ensuite il s'avança avec Lancelot jusqu'à la tour ; la reine descendit à leur rencontre, et ils se saluèrent tous les trois. Elle vit que le bras de Lancelot était tout ensanglanté jusqu'à l'épaule et, craignant qu'il ne soit blessé,

---

Lanselos el gué que ses hiaumes fu tous fendus et embarés, et li cercles em pendoit aval. Et la roïne apele une damoisele, se li envoie un hiaume trop riche qui fu le roi ; « et li dites que je ne puis mais veoir ceste ocision, et qu'il face la chace conmencier ». Et cele i vait, se li baille le hialme et li dist ensi. Et il dist grans mercis.

872. Lors a cel hialme lacié, et oste le sien : puis se traist un poi arriere, il et li sien ; et li Saisne passent[a] au gué et s'en tournent, que moult ont grant paour et moult i ont perdu, si s'en fuient. Et Lanselos et li sien les enchaucent, si prendent les gens le roi un chevalier qui avoit non Atramons, si estoit freres le roi des Saisnes. Et si ont pris des Saisnes et des Yrois jusques a .CC., qui tout estoient poissant ; et des mors i ot merveilles. Et en la chace monta Lanselos le roi Artu par .III. fois ; et fust malement menés s'il ne fust, que tous estoit seus : si entendoient si home a la [f] chace, qui dura jusqu'au vespre. Lors vint Galehols a mon signour Gavain, se li conseille qu'il soit illoc tant que les gens se departent, « et nous nous en irons ». Et lors s'en viennent andoi tres devant la tour : et la roïne est jus avalee, si le saluent andoi, et ele aus. Et voit que Lanselos a tout le bras sanglent jusqu'a l'espaulle, si crient qu'il ne soit bleciés ;

elle leur demanda comment ils se sentaient. « Bien, dame, répondirent-ils. — Je veux vous voir », fit-elle. Ils mirent alors pied à terre. Elle étreignit Lancelot, tout armé, et la dame de Malehaut en fit autant avec Galehaut ; mais la reine souffla à l'oreille de Lancelot qu'elle le guérirait complètement avant le lendemain à moins qu'il n'ait une plaie mortelle, et il répliqua qu'il ne redoutait pas la mort, tant qu'elle le voudrait.

Le double adultère est consommé. – Lancelot en prison.

873. La reine leur demanda alors de remonter en selle, car elle n'osait pas les retenir davantage. Mais elle dit à Lionel qu'elle souhaitait s'entretenir avec lui. Ils s'en retournèrent à leurs tentes et se désarmèrent : la nuit commençait à tomber. En quittant la mêlée, le roi revint par la Roche ; la demoiselle lui dit qu'elle voulait lui parler, ce dont il se réjouit beaucoup. Elle s'approcha donc et lui déclara ceci : « Seigneur, vous êtes l'homme le plus valeureux du monde, et vous me laissez entendre que vous m'aimez plus que toutes les autres femmes. Je veux vous mettre à l'épreuve. — Il n'y a rien, fit le roi, que je ne sois prêt à faire pour vous. — On va bien voir, rétorqua la demoiselle. Je veux que vous veniez cette nuit coucher avec moi dans cette tour. — Ce n'est pas un problème, répondit-il, si vous me promettez que je pourrai faire de vous ce qu'un chevalier doit faire de son amie. » Et elle le lui promit. Il affirma donc qu'il viendrait aussitôt après avoir vu ses chevaliers et avoir dîné avec eux. « Vous trouve-

---

si lor demande conment il le font. « Dame, bien, font il. — Je vous voel veoir », fait ele. Lors sont descendu. Et ele embrace Lanselot tout armé, et cele de Maloaut Galeholt : et dist la roïne a Lanselot en l'oreille qu'ele le garira tout ains demain s'il n'a plaie jusqu'a la mort, et il dist qu'il n'a doute de morir, tant[b] que ele voelle.

873. Lors les fait monter, que plus nes ose detenir. Si dist la roïne a Lyonnel qu'ele velt a lui parler. Et il s'en vont a lor tentes, si se desarment ; et ja conmençoit a anuitier. Et au partir de la mellee, s'en revint li rois par desous la Roche ; et la damoisele dist qu'ele voloit a lui[a] parler : et il en est moult liés. Lors vint a lui et li dist : « Sire, vous estes li plus prodom del monde, et vous me faites a entendant que vous m'amés sor toutes femes. Et jel voel esprouver. — Il n'est, fait il, riens que je ne fesisse pour vous. — Ce verrai je, fait ele. Je voel que vous venés anquenuit jesir o moi en ceste tour. — Ce n'est mie, fait il, essoines, se vous me creantés que je ferai de vous ce que chevaliers doit faire de s'amie. » Et ele li creante. Et il dist qu'il i venra, si tost com il avra ses chevaliers veüs et mengié avoc aus. « Et vous trouverés, fait ele, mon message a la porte qui vous atendra. » Lors s'em part li rois moult liés et moult joians, si mande a la roïne qu'ele

rez mon messager à la porte, ajouta-t-elle alors, il vous attendra. » Le roi s'en alla tout joyeux et tout content, et fit dire à la reine qu'elle ne l'aurait pas ce soir-là, mais qu'elle devait se réjouir, car la bataille avait très bien tourné pour lui. Elle ne s'en plaignit pas. Une fois la nuit tombée, Lionel vint au logement de la reine, qui lui expliqua que Lancelot et Galehaut devaient venir s'entretenir avec elle un peu plus tard et lui indiqua le chemin qu'ils devaient emprunter. « Dame, fit Lionel, monseigneur Gauvain et Hector sont avec eux. » À l'annonce de cette nouvelle, elle fut très heureuse d'apprendre qu'ils s'étaient enfin rencontrés et reconnus, mais elle décida que ce n'était pas pour autant une raison de renoncer à la visite des deux chevaliers. « Et je vais t'expliquer comment vous ferez : ils se coucheront sous les yeux de Gauvain et, quand il sera endormi, ils se relèveront. Venez ensuite tous les trois par ici » — elle lui montra l'entrée du jardin attenant à la tour —, « mais tout armés et à cheval. »

874. Lionel s'en retourna donc et fit part aux autres de ce qu'il avait trouvé : ils en furent très heureux. Lorsque les chevaliers furent couchés dans la tente du roi, celui-ci se leva le plus discrètement possible ; lui et Gaheriet, à qui il avait confié ses intentions, s'armèrent et se rendirent à la porte du château où ils rencontrèrent le messager de son amie. Il conduisit le roi là où la demoiselle l'attendait, et elle le fit désarmer ; le roi se coucha dans un lit avec son amie, pendant que Gaheriet en faisait autant avec une autre dans une chambre voisine. Après que le roi eut passé un long moment avec la demoiselle et eut

---

ne l'avra mais hui, et que toute soit lie, et qu'il li esta moult bien de la bataille. Et ele n'en est mie dolante. La nuit vint Lyonniaus en la maison la roïne[b] ; se li dist la roïne que entre Galeholt et Lanselot venissent la nuit parler a li, se li moustre par ou. « Dame, fait il, mé sire Gavains et Hectors sont avoc lui. » Et quant la roïne l'ot, si en fu moult lie de ce qu'il se sont entreencontré et trouvé, mais ele dist que ja pour aus ne remendra que il n'i viengnent. « Et si te dirai conment. Il se coucheront voiant[c] Gavain, et quant il ert endormis, si se leveront. Si venés entre vous .III. par illoc » — se li moustre l'entree del garding qui tenoit a la tour —, « mais viengnent tout armé et a cheval. »

874. Atant s'en vait Lyonniaus et conte ce qu'il a trouvé, et cil en sont moult lié. Quant li chevalier furent couchié [*256a*] el tref le roi, si se leva li rois au plus souef qu'il pot, et s'arment entre lui et Gaheriet, a qui il avoit dit son pensé ; et s'en vont a la porte del chastel : si trouvent le message s'amie. Si le mainne ou la damoisele l'atent, si le fait desarmer ; si se couche li rois en un lit avoc la damoisele. Et Gaheriés jut avoc une damoisele en une autre chambre. Et quant li rois ot jeü o s'amie grant piece et il ot faite de

fait d'elle ce qu'il voulait, plus de quarante chevaliers tout armés pénétrèrent dans la pièce en enfonçant la porte. Le roi se leva brusquement, en si grande hâte qu'il n'avait que ses braies, et courut à son épée, car il voulait se défendre. Les assaillants avaient apporté une grande quantité de chandelles : il put voir beaucoup de chevaliers qui l'invitèrent à ne rien tenter. Il était désarmé, il se rendit bien compte qu'il n'était pas question de résister : il se laissa donc prendre. Et ils en firent autant de Gaheriet, et les enfermèrent dans une pièce où il n'y avait qu'une seule porte de fer.

875. Ainsi le roi et Gaheriet se retrouvèrent-ils en prison. De leur côté, Lancelot et Galehaut sortirent de leurs lits et installèrent à leur place deux écuyers, en leur défendant de bouger, afin que, si monseigneur Gauvain s'éveillait, il croie que c'était bien eux. Ils s'en vinrent ensuite tout armés jusqu'au jardin où ils pénétrèrent : on ne gardait le camp que par-devant, car derrière, du côté du jardin, il était battu des eaux de la rivière, si bien que personne n'aurait osé tenter quelque chose par là. Une fois dans le jardin, ils fermèrent la porte et s'avancèrent jusqu'à la galerie : ils mirent pied à terre et trouvèrent les deux dames qui les attendaient. Ils mirent leurs chevaux dans un appentis qui se dressait contre la galerie où il n'y avait que la reine : elle l'avait fait vider ainsi par avance. Une fois que les deux chevaliers furent désarmés, on les conduisit à deux chambres, et chacun coucha avec son amie : ils eurent alors toutes les joies que

---

li sa volenté, si viennent laiens chevaliers plus de .XL. tos armés, et peçoient l'uis de la chambre. Et li rois saut, si s'est levés si tost qu'il n'ot que ses braies, et court a s'espee, car il se voloit desfendre. Et il orent grant plenté de chandoiles, si i ot maint chevalier qui li disent qu'il ne se desfendist mie. Et il est desarmés, si voit bien que desfense n'i a mestier : si se laist prendre. Et prisent Gaheriet, et les metent em prison en une chambre ou il n'avoit entree c'un sol huis de fer.

875. Ensi est li rois et Gaheriés em prison. Et Lanselos et Galehols se lievent de lor lis et metent en lor lis .II. esquiers : si lor desfendent qu'il ne se mouvent, que se mé sire Gavains s'esveillast, qu'il quidast que ce fuissent[a] il. Lors s'en viennent armé jusqu'au garding, si entrerent ens ; ne on ne gardoit l'ost se par devant non, que par deriere[b] vers le garding batoit l'aigue parfonde, que nus ne s'i osast embatre. Et quant il sont el garding, si ont fermé la porte et viennent au baile ; si descendent et trouvent les .II. dames qui les atendoient. Si metent lor chevaus en un apentis qui tenoit au baile, ne en tout le baile n'avoit fors la roïne ; mais devant l'avoit bien delivré a son essient. Quant li doi furent desarmé, si furent mené en .II. chambres, et jut chascuns o s'amie : si orent toutes les joies qu'amant porent

peuvent connaître des amants. Aux alentours de minuit la reine se leva et se dirigea vers l'écu fendu ; elle le tâta sans allumer, et le trouva entier. Elle en fut très heureuse, car désormais elle savait bien qu'elle était mieux aimée que toute autre.

876. Au matin, un peu avant le jour, les deux chevaliers se levèrent et s'armèrent. La dame de Malehaut, qui était fort sage, regarda l'écu : elle le vit entier. Elle dit alors à la reine : « Dame, maintenant nous savons bien que l'amour est complet. » Ensuite elle s'approcha de Lancelot, et le prit par le poing en disant : « Seigneur chevalier, il ne vous manque plus que la couronne pour être roi. » Il était très honteux devant elle, car il avait été en son pouvoir pendant longtemps, et lui avait toujours dissimulé ses sentiments. La reine vint à son secours en déclarant : « Dame, si je suis fille de roi, lui l'est aussi. Et si je suis noble et belle, il l'est encore plus. » Galehaut demanda alors de quoi il s'agissait, et elle lui raconta l'histoire de l'écu que la Dame du Lac lui avait envoyé, en précisant qu'il avait toujours été fendu jusqu'alors : ils le considérèrent avec émerveillement pendant un long moment.

877. Puis ils s'en allèrent après avoir pris rendez-vous pour la nuit suivante. Mais lorsqu'il fit jour, ceux du château pendirent l'écu du roi et celui de Gaheriet aux créneaux ; à l'intérieur, on faisait la fête comme jamais. Alors la douleur fut grande dans le camp. Quand la reine apprit la nouvelle, elle en fut très troublée et manifesta un vif chagrin ; il lui tardait

---

avoir. Et endroit la mienuit se lieve la roïne et vint a l'escu fendu, si tasta sans alumer : si le trouva entier. Si en est moult lie, quar ore set ele bien qu'ele est mix amee d'une autre.

876. Au matin, un poi devant le jour, se lievent li doi chevalier et s'arment. Et la dame de Maloaut, qui moult fu sage, esgarde l'escu : si le voit rejoint. Puis dist a la roïne : « Dame, or savons nous bien que l'amours est enterine. » Puis vint a Lanselot, si le prent par le poing et li dist : « Sire chevaliers, or n'i faut que la courone, que vous ne soiiés rois. » Et il a grant honte de li, car maint jour avoit esté en son dangier, et tous jours s'estoit vers li celés. Et la roïne dist por [*b*] lui rescourre : « Dame, se je sui fille de roi, et il autresi ; et se je sui vaillans et bele, et il plus. » Et Galehols demande que ce est ; et ele li conte de l'escu que la Dame del Lac li envoia, et qu'il avoit tous jours esté fendus jusqu'a ore : si l'ont a merveilles regardé longement[a].

877. Atant s'em partent et prendent terme del revenir a l'autre nuit. Et quant il fu jours, si pendirent cil del chastel l'escu le roi et le Gaheriet as cretiaus, et avoient laiens si grant joie com il pooient faire. Lors demainnent par l'ost grant dolour. Quant la roïne le sot, si en fu moult esbahie et en fait grant duel, et moult li tardoit qu'ele

fort de parler à Lancelot. De son côté monseigneur Gauvain était plongé dans l'angoisse, mais Lancelot lui dit de ne pas s'inquiéter, « car ou bien nous serons tous faits prisonniers, ou bien nous les reprendrons ». À la nuit Lionel vint trouver la reine, et elle lui demanda de lui amener Lancelot et Galehaut, car elle avait grand besoin d'eux. Il partit pour accomplir sa mission, mais pendant qu'il était auprès de la reine, une demoiselle arriva à la tente et dit aux quatre chevaliers qu'elle venait leur réclamer leurs promesses : c'était elle qui leur avait appris que le roi était à Areſteuil. « Demoiselle, fit Galehaut, où voulez-vous que nous vous conduisions ? Pour l'amour de Dieu, ne nous imposez pas une trop lourde épreuve, car nous avons assez de soucis. — De ce souci, répliqua-t-elle, vous serez bientôt délivrés si vous voulez me suivre, car on veut emmener discrètement le roi Arthur en Irlande. Et si vous voulez m'accompagner, vous pourrez le secourir. »

878. À ces mots, ils se précipitèrent tout armés vers leurs chevaux et suivirent la demoiselle jusqu'à ce qu'elle parvienne à un passage souterrain où elle les précéda. La nuit était déjà tombée et ils ne voyaient pas grand-chose. Elle leur dit que c'était le chemin par où on emmènerait le roi, et ajouta à l'adresse d'Hector : « Gardez cette issue, car il y en a encore trois autres. Et si l'on vient par ici, alertez vos compagnons. » Il reſta donc sur place, et elle conduisit les trois chevaliers à une autre poterne, où elle demanda à Galehaut de monter la garde ; et il s'exécuta. À la troisième porte elle laissa monseigneur Gauvain, et à la quatrième Lancelot. Et elle leur recom-

---

parlaſt a Lanselot. Mais mé sire Gavains par eſt trop angoissous, et Lanselos li diſt qu'il ne s'esmaiſt mie, « car nos serons tout pris, ou nous les rarons ». La nuit vint Lyonniaus a la roïne, et ele li diſt qu'il li amaint Lanselot et Galeholt, car moult a d'aus grant besoig. Et il s'en vait pour faire son message ; et endementres que Lyonniaus eſtoit a la roïne, si vint une damoisele a la tente et diſt as .IIII. chevaliers qu'ele les semont de lor fiances : et c'eſtoit cele qui lor avoit enseignié le roi a Areſtuel. « Damoisele, fait Galehols, ou volés vous que nous vous conduisons ? Pour Dieu, ne nous traveilliés mie, car trop avons anoi. — De ceſt anoi, fait ele, serés vous par tans fors, se vous me volés sivir, car on velt le roy Artu mener priveement en Yrlande. Et se vous me volés sivir, si le porrés ja rescourre. »

878. Quant il oïrent ce, si saillirent tout armé es chevaus, et sivent la damoisele tant que ele vint a une chave ; si entre ens, et il aprés. Si eſtoit ja nuis, et n'i veoient gaires. Et ele lor diſt que par illoc en ert li rois menés, si diſt a Hector : « Gardés moi ceſte issue, car chaiens en a encore .III. autres. Et s'il viennent par ci, si escriés les autres. » Et il i remaint. Et ele mainne les autres a une autre poſterne : si diſt a Galeholt qu'il i remaigne, et il si fait. Et a la tierce laisse mon

manda : « Attendez-moi car je pense pouvoir vous rendre le roi et Gaheriet. » Puis elle s'en alla, et resta absente un long moment avant de revenir en criant : « À l'aide ! À l'aide ! » Lancelot se précipita en avant et elle lui dit : « Les voici. » Il vit en effet deux chevaliers armés avec les armes du roi Arthur et celles de Gaheriet, et crut que c'étaient eux ; mais il n'en était rien : la demoiselle les avait trahis. Lancelot constata que ces deux chevaliers en combattaient d'autres et se défendaient contre vingt adversaires : il se hâta de courir les aider, mais les deux qu'il voulait secourir le saisirent à bras-le corps et le jetèrent à terre ; les autres s'élancèrent, dans l'intention de le prendre de force. Ils le menacèrent de lui couper la tête s'il ne se rendait pas, mais il continua de s'y refuser : ils finirent par le mettre en prison. Puis ils firent revêtir ses armes à un chevalier et se dirigèrent vers Galehaut ; à cette vue, celui-ci voulut appeler les autres, et ils accoururent, mais ils trouvèrent les portes bien closes, et aucun ne put passer la sienne. Ceux du château prirent alors Galehaut, puis ouvrirent la poterne et s'emparèrent de monseigneur Gauvain, et enfin d'Hector ; et ils les emprisonnèrent tous les quatre. Mais pour autant, Lancelot continua à refuser de se reconnaître prisonnier, et ils déclarèrent que puisqu'il en était ainsi ils allaient le précipiter dans un cachot d'où il ne sortirait jamais ; mais s'il le voulait, il en serait délivré pour peu qu'il donne sa parole. Mais il rétorqua qu'il ne désirait que la mort ; cependant ses compagnons dirent qu'ils s'engageaient pour lui, et de la sorte ils restèrent dans une chambre, sans être attachés.

---

signour Gavain, et a la quarte Lanselot. Et ele dist : « Atendés moi, que je vous quit rendre le roi et Gaheriet. » Lors s'em part et demoure grant piece, et lors vint criant : « Aïde ! aïde ! » Et Lanselos saut, et ele dist : « Veés les ci. » Et il voit .II. chevaliers armés des armes le roi Artu et des armes Gaheriet : si quide que ce soient il ; mais non sont, ains les a cele traïs. Et il voit que cil doi se combatent as autres et se desfendent encontre .xx. ; et il lor cort aidier moult vistement. Et li doi que il aidoit l'embracent par les flans, si le ruent a terre ; et li autre saillent, si le [*c*] prendent a force. Si dient qu'il li coperont la teste s'il ne se rent, mais il ne velt : si l'ont mis em prison. Si font armer un chevalier de ses armes et en vont a Galeholt, et quant il le voit, si escrie les autres ; et il acourent. Mais il trouvent bien les portes fermees, si ne puet chascuns passer la soie. Lors prendent Galeholt ; et puis desferment l'autre posterne : si prendent mon signor Gavain et puis Hector, si les metent tous .IIII. em prison. Si ne velt Lanselos pour aus tous fiancier prison ; et il dient que dont le jeteront il en une chartre dont il n'istra jamais, et s'il velt, il ert delivrés par sa foi. Et il dist qu'il ne desire fors que la mort, mais li autre dient qu'il fiancent pour lui. Si sont ensi remés en une chambre desloiié.

Quand Lionel vit qu'ils ne revenaient pas, il alla raconter à la reine de quelle manière une demoiselle les avait emmenés ; à ce discours, elle poussa un soupir et déclara qu'ils étaient trahis : elle en manifesta un vif chagrin. Au matin, ceux du château pendirent les quatre écus aux créneaux avec les deux précédents ; en les voyant, la reine éprouva une profonde douleur, et elle aurait préféré être morte que vivante. Ce jour-là devait avoir lieu une bataille.

879. Lorsque les compagnons du roi Arthur apprirent la nouvelle, monseigneur Yvain déclara qu'il fallait en débattre avec la reine : il se rendit auprès d'elle avec l'accord des dix-huit autres[1] et la fit appeler en bas des marches. Elle se hâta de venir, toute joyeuse, quand elle sut que c'était lui. « Dame, fit-il, je serais allé vous voir dans vos chambres mêmes, mais je ne peux y entrer avant que notre quête ne soit entièrement achevée. Je viens vous réconforter. Ne vous inquiétez pas trop, car s'il plaît à Dieu, nous trouverons une solution. Mais avez-vous des nouvelles de monseigneur Gauvain ? — Non, fit-elle. — Il est dans ce château, avec trois autres, les meilleurs chevaliers du monde : mais je ne sais qui ils sont. » La reine tomba alors aux genoux de monseigneur Yvain et le pria d'avoir pitié de l'honneur du roi et du sien. Il la releva en pleurant, car il voyait ses larmes, et aucune dame ne fut jamais tant aimée des gens de son seigneur qu'elle l'était. Ce jour-là monseigneur Yvain occupa la place du roi Arthur : ce qu'il ordonnait était accompli ; Keu le sénéchal porta la

---

Et quant Lyonniaus voit qu'il ne viennent, se le vait dire a la roïne que tout ensi les en mena une damoisele ; et quant ele l'ot, si souspire et dist qu'il sont traï, si en fait moult grant doel. Au matin, pendirent chil del chastel les .IIII. escus as cretiaus avoc les autres .II. ; et quant la roïne les vit, si ot assés dolour, et mix amast sa mort que sa vie. Et il estoit jours d'assambler.

879. Quant la nouvele vint as compaingnons le roi Artu, si dist mé sire Yvains[a] qu'il couvenoit la roïne conseillier : si vait[b] a li par le congié des .XVIII. et le fait apeler au degré. Et ele i vint moult lie quant ele set que c'est il[c]. « Dame, fait il, je vous alaisse veoir laiens, mais je n'i puis entrer devant que nostre queste soit achievee del tout. Mais je vous vieng conforter. Et ne soiiés pas trop esmaiie, que se Dix plaist, nous avrons conseil. Mais savés vous nouveles de mon signour Gavain ? — Nenil, fait ele. — Il est, fait il, en cest chastel, et .III. autre, li meillor chevalier del monde : si ne sai qui il sont. » Lors chiet la roïne mon signour Yvain as piés et li proie qu'il ait merci de l'honnour le roi et de li. Et il l'en lieve em plorant, car il le vit plourer, n'onques dame ne fu tant amee des gens son signour com ele fu[d]. Cel jour fu mé sire Yvains el lieu le roi Artu, que ce qu'il conmanda fu fait ; et Kex li seneschaus porta la grant enseigne, si

grande enseigne, conformément à son droit, et les divisions furent organisées. Les Saxons engagèrent le combat contre les troupes royales en hommes convaincus d'avoir tout gagné, du fait qu'ils tenaient en prison le roi et les autres chevaliers.

880. Ce jour-là le roi Yder montait un cheval dont il ne croyait pas qu'il en existât un meilleur au monde, et il accomplit quelque chose qu'on lui reprocha dans un premier temps, mais qui fut jugé ensuite favorablement : il fit faire une bannière à ses armes, et déclara qu'il avait l'intention de la porter là où aucune bannière ne pourrait aller. Elle était très belle, taillée dans un cuir de Cordoue, car en ce temps-là les tapis de selle étaient de cuir ou de drap, afin de tenir plus longtemps, comme en témoigne le conte.

881. Les compagnons du roi, exhortés par monseigneur Yvain, se comportèrent très bien ce jour-là, de telle sorte que jamais ils n'avaient mieux combattu en l'absence du roi Arthur. Mais tout ce qu'ils firent n'était rien comparé aux prouesses du roi Yder, parce qu'il avait invité tous les combattants à se rallier à son équipage : en effet, dès l'instant où il entra dans la mêlée, il n'enleva plus son heaume, ni ne céda un pied de terre, ni ne chercha à s'enfuir : et son bon cheval endura de telles souffrances qu'il reçut trois blessures et fut tout couvert de sang, du sien comme de celui d'autrui, au point d'en être aussi vermeil que son cavalier. Les hérauts crièrent que le roi Yder l'emportait sur tous les autres, et il tint bon si énergiquement, avec les compagnons du roi

---

com ses drois estoit, et furent ordenees les batailles. Si assamblerent li Saisne as roiaus com cil qui quidoient tout avoir gaaingnié, pour le roi et pour ses compaingnons qu'il tenoient em prison.

880. Cel jour sist li rois Yders sor un cheval qu'il ne quidoit meillour el [*d*] monde, et fist une chose dont on parla primes en mal, mais puis li fu tourné a bien : car il fist une baniere de ses armes, et dist qu'il le baoit a porter la ou baniere ne porroit aler. Si estoit la baniere moult bele ; si ert li cans de cordoan, car a cel tans estoient les couvertures de cordoan ou de drap, ce tesmoigne li contes, pour ce que plus longes duroient.

881. Cel jour le fisent bien li compaingnon le roi par l'amonnestement mon signour Yvain, c'onques si bone bataille ne fu faite par aus sans le cors le roi Artu. Mais quan qu'il fisent ne fu riens vers les proueces le roi Yder, pour ce que il avoit dit que tout recovraissent a son conroi : car onques puis qu'il entra en la bataille n'ot il le hiaume fors de la teste, ne ne refusa de la ou il tenoit ses piés, ne ne[a] fui : si sousfri tant ses bons chevaus qu'il ot .III. plaies el cors, et fu couvers que de son sanc que de l'autrui, si que tous fu vermaus, et chevaliers et chevals. Si crierent li hiraut que tout avoit vaincu li rois Yders ; et tant i sousfrirent li rois Yders et li compaingnon le roi

Arthur, que les Saxons furent déconfits et tournèrent les talons, non sans avoir subi des pertes assez considérables. Les gens du roi Arthur les pourchassèrent avec fougue, et beaucoup tombèrent. Il arriva que le roi Yder saute par-dessus un Saxon qui gisait à terre : celui-ci tenait son épée nue, il en frappa le cheval du roi Yder au ventre ; il continua à courir un certain temps, mais finalement il s'écroula mort sous son cavalier. Tous les poursuivants passèrent alors sur le corps de celui-ci, qui demeura sur place évanoui. La reine l'entendit dire ; elle s'y rendit en courant avec ses dames et elles rapportèrent le corps dans leurs bras : tout le monde croyait qu'il était mort. On le porta dans la chambre de la reine. Les gens du roi avaient prolongé la poursuite jusqu'à Malaguène, un château solidement fortifié qui appartenait aux Saxons : ils s'en retournèrent avec un très grand nombre de prisonniers ; et il y avait eu aussi beaucoup de morts.

882. L'armée s'approcha alors le plus près possible de la Roche ; par la suite, les Saxons n'osèrent plus engager la bataille contre les troupes royales pendant longtemps, mais ils s'efforcèrent de rassembler des renforts. Les gens du roi affluèrent aussi de toutes parts, car on savait partout que le roi était prisonnier. Ainsi l'armée demeura-t-elle devant la Roche, avec chaque jour deux cents chevaliers en armes pour guetter devant la porte qui donnait sur la rivière, afin d'empêcher qu'on emmène le roi Arthur et ses compagnons. Mais le conte se tait à leur sujet et parle de Lancelot.

Artu que li Saisne se desconfirent et tournerent le dos, si i ont assés perdu. Et les gens le roi Artu les enchaucent moult durement, si en i chaï moult. Si avint chose que li rois Yders s'en vint par desus un Saisne qui cheüs estoit : et cil tint l'espee toute nue, si feri le cheval le roy Yder parmi le ventre ; et puis courut il moult, tant qu'en la fin chaï il mors sous lui. Et toute la chace li ala sor le cors, si remest pasmés a terre. Et la roïne l'oï dire, si i courut entre li et ses dames et aporterent le cors le roi a lor cols ; et quidoit tous li mons qu'il fust mors. Si fu portés en la chambre la roïne. Et les gens le roi orent chacié jusqu'a Malaguene, un chastel moult fort qui ert as Saisnes : si s'en retournerent a moult grant plenté de prisons ; et moult en orent ocis.

882. Lors se traist li os plus pres de la Roche au plus pres qu'il porent, ne onques puis n'oserent li Saisne assambler as gens le roi de moult grant piece, ains se pourchacierent de gent par tout lor pooir. Et les gens le roi viennent de toutes pars, car on savoit partout que li rois estoit pris. Ensi est li os le roi devant la Roche, et sont tousdis .cc. chevaliers armés devant la porte qui est vers l'aigue, pour gaitier[a] que on n'en maint le roi et ses compaingnons. Mais d'aus se taist li contes et parole de Lanselot.

883. Le conte dit ici que Lancelot se trouvait à l'intérieur du château dans un tel état qu'il ne buvait ni ne mangeait quels que soient les efforts que l'on faisait pour le réconforter ; au contraire il manifeštait une telle douleur qu'il n'était pas queštion de consolation. La rage lui monta si bien à la tête qu'il devint fou furieux, de sorte que personne ne pouvait lui résišter : il n'y avait aucun de ses compagnons à qui il n'ait infligé deux ou trois blessures. Le geôlier s'empara alors de lui et le mit dans une chambre à part. Galehaut le supplia de le laisser avec lui, mais l'autre refusa en disant que Lancelot le tuerait. « Peu vous importe, cher ami : j'aime mieux qu'il me tue que d'être séparé de lui. » Mais le geôlier était un félon, il ne voulut rien savoir. La demoiselle de la Roche en entendit parler et lui rendit visite ; elle demanda au geôlier de qui il s'agissait. Et il répondit que, d'après ses compagnons, il ne possédait pas un denier de rente. « Sortez-le donc de là, fit-elle, et laissez-le franchir la porte qui mène au camp. » Il exištait aussi une autre porte, fermée de manière prodigieuse : en effet, il n'y avait d'autre fermeture que l'air[1]. Et tous ceux qui s'en approchaient étaient d'avis que l'on pouvait la franchir sans rencontrer d'obštacles, mais en fait seuls ceux qui étaient à l'intérieur pouvaient y passer. Eux, sortaient et entraient à tous moments quand ils le désiraient par enchantement. C'était cette poterne qu'utilisaient souvent les chevaliers de la Roche pour lancer des assauts, et dès qu'ils la franchissaient dans l'autre sens ils étaient à l'abri.

---

883. [*e*] Or dišt li contes que Lanselos ešt laiens[a] tels conreés qu'il ne boit ne mengue pour nul confort que on li face, ains fait del doel que nus conforter ne le puet : se li ešt montee une rage en la tešte, qu'il forsena si durement que nus ne pot a lui durer, n'il n'i a nul de ses compaingnons a qui il n'ait fait plaie ou .II. ou .III. Si le prent li gaioliers et le met en une chambre par soi. Et Galehols proie au gaiolier qu'il le mete avoc lui, et cil ne velt, car il le tueroit, ce dišt. « Ne vous chaut, biaus amis, quar mix aim je qu'il me tuece qu'il se departe de moi. » Et cil ešt fel, si n'en velt riens faire. Si l'oï dire la damoisele de la Roche ; si le vait veoir, et demande au gaiolier qui il ešt. Et il dišt que si compaingnon dient qu'il n'a denree de rente. « Oštés le dont, fait ele ; si le laissiés aler par la porte vers l'ošt. » Et une autre porte i avoit merveillousement close, car il n'i avoit fermeüre fors de l'air. Et fu avis a tous ciaus qui le veoient que on i[b] peüšt entrer sans arrešt, mais nule riens n'i pooit entrer fors que cil dedens. Et cil s'en issoient et entroient toutes les ores qu'il voloient par force d'enchantemens. Par cele pošterne issoient li chevalier de laiens pour assaillir souvent et menu et si tošt com il pueent ens entrer : si n'ont de nului garde.

« Folie Lancelot ». – Intervention de la Dame du Lac.

884. Quand Galehaut apprit que Lancelot avait été jeté dehors, il en éprouva une si grande douleur qu'il faillit devenir fou : il ne mangeait ni ne buvait. Lancelot était en liberté dans le camp ; tous le redoutaient et le fuyaient à cause des extravagances qu'il accomplissait. Il vagabonda tant et si bien qu'il arriva devant le logement de la reine, qui était à la fenêtre ; en le voyant elle s'évanouit, car tout le monde le poursuivait comme on fait avec les fous. Quand elle revint à elle, elle dit à la dame de Malehaut qu'elle se sentait mourir. « Qu'avez-vous donc, dame ? » demanda l'autre. La reine lui raconta ce qu'il en était. « Ah ! dame, il n'y a rien d'autre à faire que dissimuler. Peut-être qu'il fait semblant d'être fou pour vous voir. Et s'il l'est vraiment, nous le garderons jusqu'à ce qu'il soit guéri. » La reine l'envoya vers le fou, et entra elle-même dans une chambre close, car elle avait grand-peur pour lui. Mais lorsqu'elle y fut, elle ne put le supporter, et ressortit pour le voir. La dame de Malehaut de son côté vint trouver le fou ; elle voulut le prendre par la main, mais il courut ramasser des pierres pour la tuer. Elle n'était qu'une femme, elle se mit à crier. La reine en fit autant, et dès qu'il l'entendit, le fou s'assit et mit ses deux mains devant ses yeux comme s'il avait honte, et il ne voulut se lever à aucun prix. Alors la reine y alla en personne, elle le prit par la main et lui ordonna de se lever : et il s'exécuta. Elle l'emmena avec elle dans sa chambre haute, et les dames

---

884. Quant Lanselos fu mis fors et Galehols en sot la nouvele, si ot si grant doel que pour un poi qu'il ne dervoit : si ne mengoit ne bevoit. Et Lanselos eſt en l'oſt, si le doutent et fuient tout pour les merveilles que il fait. Et il vait tant que il vint droit devant l'oſtel a la roïne, qui eſtoit as feneſtres ; et quant ele le voit, si se pasme, car tous li mondes le siut. Quant ele revint de pasmisons, si diſt a la dame de Maloaut qu'ele morra ja. « Que avés vous, [*f*] dame ? », fait ele. Et ele li conte. « Ha ! dame, fait ele, or n'i a dont que del celer. Espoir qu'il se fait fols pour vous veoir. Et s'il eſt fors del sens, nous le tenrons tant qu'il sera garis. » Et la roïne l'i envoie, puis s'eſt ferue en une chambre, car ele se doutoit pour lui. Et quant ele i eſt, se n'i puet durer : si revint fors pour lui veoir. Et cele de Maloaut vint a lui, si le volt prendre par la main ; et il court as pierres pour li tuer. Et ele conmence a crier conme feme. Et la roïne s'escrie, et si toſt com il l'ot, s'asiet et met ses .II. mains devant ses ex conme hontous, ne ne se velt lever pour nule rien. Et la roïne i vait, si le prent par la main et li conmande qu'il se liet : et il se lieve. Si l'en maine en haut en sa chambre, et les dames demandent qui il eſt. Et cele de Maloaut diſt que c'eſt uns des miudres chevaliers del monde, ne nus ne l'ose

demandèrent qui il était. La dame de Malehaut répondit que c'était un des meilleurs chevaliers du monde ; mais personne n'osait le toucher sauf la reine. Elle envoya chercher Lionel, mais il ne put rien faire lorsqu'il arriva.

885. Ainsi Lancelot demeura-t-il sur place, couchant devant la reine. Elle menait tout la nuit le plus grand deuil que puisse mener une femme. D'abord, elle faisait éteindre les chandelles, car leur clarté lui faisait du mal, prétendait-elle ; puis elle le couchait avec elle et toute la nuit s'abandonnait à une telle douleur que c'était miracle qu'elle tienne le coup. Mais chacun pensait que c'était à cause du roi. La folie de Lancelot se prolongea ainsi pendant longtemps, jusqu'au jour où les Saxons firent une sortie contre le camp du roi, et qu'il y ait une grande bataille. Lancelot, qui n'avait pas fermé l'œil pendant douze nuits, s'était endormi, et la reine en était tout heureuse. Elle se leva d'à côté de lui et vit la foule des combattants qui s'engageait de part et d'autre dans la bataille : elle s'évanouit. Et quand elle fut revenue à elle, elle gémit : « Hélas ! Je vois le monde entier mourir. » Puis elle ajouta pour Lancelot : « Ah ! fleur de tous les chevaliers du monde ! Comme il eſt dommage que vous ne soyez pas aussi sain d'esprit que vous l'étiez naguère ! Comme vous auriez bien mené à son terme cette bataille mortelle ! » Et quand il l'entendit regretter sa prouesse passée, il se leva vivement ; avisant l'écu qui avait été fendu suspendu au mur de la chambre, il l'empoigna d'un bond et le mit à son cou ; il aperçut aussi une lance dans un râtelier : il s'élança avec contre un pilier de pierre, si bien que la pointe

---

touchier fors la roïne. Et ele envoie querre Lyonnel ; et il vient, mais il n'i puet riens faire.

885. Ensi eſt Lanselos laiens et giſt devant la roïne. Et ele fait toute nuit tel duel que nule feme ne pooit plus. Si fait eſtaindre les chandoiles, car la clartés li nuiſt, ce diſt ; puis le coche avoc li et fait toute nuit tel duel que merveille eſt qu'ele dure. Mais chascuns diſt que c'eſt pour le roi. En tel maniere dura moult longement la forsenerie Lanselot, tant c'a un jour vinrent li Saisne sor l'oſt, et i ot grant mellee. Et Lanselos dormoit, qui dormi n'avoit passé avoit .XII. nuis, et la roïne en ot moult grant joie. Si se lieve de delés lui et voit tout le monde qui assambloit d'une part et d'autre : si se pasme. Et quant ele fu revenue, si diſt : « Lasse ! je voi tout le monde morir. » Puis diſt a Lanselot : « Ha ! flours de tous les chevaliers del monde ! Com eſt grans doels que vous n'eſtes ausi sains com vous fuſtes ja ! Con fuſt ja a chief menee ceſte mortels bataille ! » Et quant il ot qu'ele le regrete, si saut sus et voit au chief de la chambre pendre l'escu qui fendus fu : et il i gete les poins et l'aert, et le met a son col ; et il voit un glaive en un hantier : puis s'adrece a un piler de piere atout le glaive, et i fiert si

vola en éclats. Et ensuite, il fut en proie à une telle faiblesse qu'il s'évanouit ; mais en revenant à lui, il voulut savoir où il était. On lui dit : « Dans l'appartement de la reine Guenièvre », et il perdit à nouveau connaissance. Cette fois, quand il retrouva ses esprits, la reine lui demanda comment il s'était senti ce jour-là. Mais lui s'enquit de son seigneur, et de monseigneur Gauvain ; les deux femmes lui dirent qu'ils étaient prisonniers à la Roche. « Ah ! Dieu, fit-il. Que n'y suis-je donc ! Mieux vaudrait que je meure avec eux qu'ici, puisque ma dame n'est pas là. » Alors tous les assistants se rendirent compte qu'il avait retrouvé la raison. Et la reine le prit dans ses bras en disant : « Beau doux ami, me voici. » Il ouvrit les yeux et la reconnut. « Dame, soupira-t-il, qu'elle vienne désormais quand elle voudra, puisque vous êtes ici. » Toutes les dames se demandaient de qui il parlait, mais c'était de la mort.

886. La reine reprit : « Beau doux ami, me reconnaissez-vous ? — Dame, dit-il, oui, mieux que moi-même. — Et savez-vous encore, fit-elle, que vous avez été en prison à la Roche ? — Dame, répondit-il, cette prison m'a tué, car aussi longtemps que j'y suis resté je n'ai ni bu ni mangé. » Les dames se mirent toutes à pleurer. « Beau doux ami, essaya alors la dame de Malehaut, me reconnaissez-vous ? — Oui, dame, fit-il. Car vous m'avez causé bien des maux et traité avec beaucoup d'honneur. » Toutes se rendirent ainsi compte qu'il était guéri ; elles lui demandèrent comment il se sentait

---

que tous li fers vole em pieces. Et quant il a ce fait, si est si vains qu'il se pasme ; et quant il revint de pasmisons, si demande ou il est. Et on li dist en l'ostel la roïne Genievre. Lors se repasme. Et quant il revint, se li demande la roïne conment il li a hui esté. Et il demande ou ses sires est, et mé sires [*257a*] Gavains ; et eles dient en la Roce. « E ! Dix, fait il. Que n'i sui je dont ! Mix volsist ore que je morusse avoc aus que ci, puis que ma dame n'est ci. » Lors s'aperçoivent tout qu'il est en son sens. Et la roïne le prent entre ses bras, et dist : « Biaus dous amis, veés me ci. » Et il ouvre ses ex, si le connoist et dist : « Dame, or viengne quant ele voldra, puis que vous estes ci. » Et toutes les dames s'esmerveillent pour coi il le dist, et il dist de la mort.

886. Lors dist la dame : « Biaus dous amis, connoissiés me vous ? » Et il dist : « Dame, oïl, mix que moi. — Et savés vous, fait ele, conment vous fustes en la Roche em prison ? — Dame, fait il, la prison de la Roche m'a mort, car je n'i bui ne ne mengai tant com je i fui. » Et les dames conmencent toutes a plourer. « Biaus dous amis, fait la dame de Maloaut, connoissiés me vous ? — Dame, fait il, oïl. Car vous m'avés fait maint mal et mainte honnour. » Lors sorent toutes de voir qu'il est garis. Lors li demandent conment il li esta et quel mal il a eü, mais il ne se soustenist sor ses piés pour tout le

et ce qu'il avait eu, mais il ne pouvait toujours pas se tenir debout pour tout l'or du monde. Il remarqua soudain l'écu pendu à son cou, et dit : « Ôtez-moi cet écu, car il me tue. » Mais à peine l'eurent-elles ôté qu'il sombra dans la même folie que précédemment, et se mit à courir à travers la salle. La reine s'évanouit à nouveau sous les yeux des dames. Mais pendant qu'elle était inconsciente arriva une très belle dame, très élégante, vêtue d'un drap de soie blanc comme la neige fraîchement tombée ; elle était suivie de trois demoiselles et de trois chevaliers, ainsi que de dix hommes d'armes. Tous montèrent jusqu'à la chambre de la reine. Celle-ci était revenue de son évanouissement ; en entendant du bruit, elle s'essuya les yeux et alla à leur rencontre, en souhaitant la bienvenue à la dame. Elles s'assirent sur une couche et se mirent à converser. Les portes qui conduisaient à la chambre maîtresse étaient fermées à cause de Lancelot : nul n'était si hardi qu'il osât y entrer, car il menait grand tapage à l'intérieur. La dame demanda ce que c'était, et la reine lui répondit en pleurant qu'il s'agissait d'un chevalier, « et c'est une grande douleur, car c'est le meilleur du monde, et il est en proie à une folie si violente que personne ne peut durer contre lui.

887. — Ah ! dame, fit l'autre, ouvrez la porte et faites-le venir ». La reine fit donc ouvrir la porte, et Lancelot voulut s'élancer dehors ; mais la dame le prit par le poing en l'appelant d'un nom qu'elle avait l'habitude d'employer quand elle l'élevait au Lac — c'était en effet celle qui l'avait éduqué là-bas :

---

monde. Lors voit l'escu a son col, si dist : « Ostés moi cest escu, car il m'ocist. » Et eles li ostent : et ausitost com il li fu ostés, si est ausi forsenés com il avoit onques esté, et vait courant par la sale. Et la roïne se repasme, voiant les dames. Et en ce qu'ele gist pasmee, vint une dame laiens moult gente et moult bele, vestue d'un drap de soie blanc conme noif, et aprés li vinrent damoiseles jusqu'a .III. et .III. chevaliers, et sergans jusqu'a .X. : si vint la dame et ses puceles en la chambre la roïne amont'. Et ele fu revenue de pasmisons, si oï la noise et terst ses ex et li vait a l'encontre, et li dist que bien soit ele venue. Si s'aseent en une colche et conmencent a parler ensamble. Et li huis de la maistre chambre furent fermé pour Lanselot : se n'i ot si hardi qui i osast entrer, si i faisoit moult grant noise. Et ele demande que ce est. Et la roïne li dist tout larmoiant que c'est uns chevaliers, « dont ce est moult grans dolours, car c'ert li mildres chevaliers del monde, et ore est si forsenés que nus ne puet a lui durer.

887. — Ha ! dame, fait ele, ouvrés l'uis et faites le moi venir» . Lors fait la dame l'uis ouvrir, et Lanselos volt saillir fors : et la dame le prent par le poing et le nomme par un non qu'ele le soloit apeler quant ele le soloit nourrir el Lac, et c'estoit cele qui el Lac l'avoit nourri ; et ele li ot

elle l'appela « Beau Trouvé ». Aussitôt, il s'arrêta tout honteux. Elle ordonna qu'on apporte l'écu, et cela fut fait. « Ah ! dit-elle, beau doux ami, vous m'avez causé tant d'angoisse que pour vous guérir je suis venue de très loin ! » Puis elle lui suspendit l'écu au cou, et il endura tout ce qu'elle voulait lui faire. Dès qu'elle l'eut remis en place, il retrouva la raison. Elle le fit alors coucher. Il la reconnut et se mit à pleurer amèrement ; la reine se demandait avec beaucoup d'étonnement de qui il s'agissait. Quand il fut revenu à la raison, il dit : « Ah ! dame, ôtez-moi cet écu, car il me tue ! — Je n'en ferai rien, fit-elle. On ne vous l'enlèvera pas avant que je le décide. » Puis elle appela une de ses demoiselles et lui fit sortir d'un écrin un onguent très précieux : elle le prit, et lui en frotta les deux pouces, les deux tempes, le front et la fontanelle[1]. Il s'endormit. La dame dit alors à la reine qu'elle allait repartir, « mais prenez garde, ajouta-t-elle, que ce chevalier ne soit pas réveillé tant qu'il aura besoin de dormir. Lorsqu'il sortira du sommeil, qu'on lui donne aussitôt un bain : et il sera bientôt guéri. Prenez soin aussi qu'il ne porte pas d'autre écu que celui-ci dans les batailles, tant qu'il pourra durer.

888. — Ah ! dame, fit la reine, dites-moi qui vous êtes : car j'ai bien l'impression que vous connaissez le chevalier, puisque vous êtes venue de très loin pour le guérir. — Dame, je dois vraiment le connaître, puisque c'est moi qui l'ai élevé quand il se trouvait dans une bien triste situation, ayant perdu son père et sa mère, et qui ai fait en sorte, avec

---

mis non « li Biaus Trouvés ». Et si tost qu'ele le nomme, si s'arreste tous hontous. Et ele dist que on li aport l'escu, et on si fait. « Ha ! fait ele, biaus dous amis, tant m'avés traveillie que pour vostre garison sui [*b*] venue de si lontainnes terres ! » Puis li met l'escu au col, et il sousfre quan qu'ele li velt faire, et si tost com ele li ot mis, si fu en son bon sens. Lors le met en une couche. Et il le connoist, si conmence a plourer moult durement ; et la roïne s'esmerveille moult durement qui ele puet estre. Et quant il est en son sens, si dist : « Ha ! dame ! Ostés moi cest escu, car il m'ocist ! — Non ferai, fait ele ; il ne vous sera ostés devant ce que je voldrai. » Puis apele une soie damoisele et li fait traire d'un escrin un ongement moult rice : et ele le prent, si l'enoint les .II. pouces des bras et les temples ans .II., et le front et la fontenele. Et il s'endort. Et la dame dist a la roïne qu'ele s'en ira, « mais gardés, fait ele, que cis chevaliers ne soit esveilliés tant qu'il voldra dormir. Et quant il sera esveilliés de son gré[a], si soit tout errant baigniés : si sera bientost garis. Et gardés qu'il ne port em bataille se cest escu non, tant com il porra durer.

888. — Ha ! dame, fait la roïne, dites moi qui vous estes : car il m'est avis que vos le chevalier connoissiés, puis que de si longes terres estes venue pour sa garison. — Dame, fait ele, je le doi bien

l'aide de Dieu, qu'il devienne un beau jeune homme. Ensuite je l'ai amené à la cour, et je suis parvenue à obtenir du roi Arthur qu'il le fasse chevalier. » Quand la reine entendit ces paroles, elle lui sauta au cou en s'écriant : « Soyez la bienvenue ! Je crois bien savoir maintenant que vous êtes la Dame du Lac. » L'autre admit que c'était la vérité. « Belle douce dame, reprit alors la reine, je vous prie de bien vouloir rester ici quelque temps, par ma prière et pour la guérison de votre chevalier. Vous êtes en effet la dame au monde que je devrais le plus honorer : vous m'avez rendu les plus grands services que l'on m'ait jamais rendus, en m'envoyant cet écu dont j'ai bien expérimenté la vertu. — Dame, dame, sachez que vous verrez encore de plus grands prodiges en ce qui concerne cet écu. Je savais bien que je ne pouvais mieux l'employer qu'en vous, pour qu'il soit conservé précieusement. Apprenez d'autre part que le chevalier n'a jamais pu savoir son nom, aussi longtemps qu'il est resté sous ma garde, car je dissimulais son identité de mon mieux à cause d'un chevalier que j'aimais d'amour, plus qu'aucun homme qui vive, et je craignais qu'il n'y pensât mal : c'est pourquoi je disais que c'était mon neveu. De même, d'ailleurs, quand je rentrerai chez moi, je prétendrai que je viens de tirer le roi Arthur de prison. De fait, il en sortira d'ici à neuf jours, et sachez que c'est celui-ci qui l'en délivrera. Mais prenez soin qu'il ne porte d'autre écu que celui-ci, car vous y trouverez tout ce que ma suivante vous a décrit, quand elle vous

---

connoistre, quar je le nourri en sa grant poverté, la ou il perdi son pere et sa mere ; et fis tant par l'aïde de Dieu qu'il fu biaus vallés. Et puis le menai a court, et fis tant vers le roi Artu qu'il le fist chevalier. » Et quant la roïne l'ot, se li saut au col et li dist : « Vous soiiés la bien venue ! Or quit je bien savoir que vous estes la Dame del Lac. » Et ele dist que c'est voirs. « Bele douce dame, fait ele, or vous proi je que vous remanés chaiens une piece, pour ma proiiere et pour la garison de vostre chevalier. Car vous estes la dame del monde que je devroie plus honnerer : car vous m'avés fait des greignours services que onques me fuissent fait, car vous m'envoiastes cel escu que j'ai bien esprouvé. — Dame, dame, bien saciés que vous verrés encore greignours merveilles de l'escu que vous n'avés veü. Si savoie bien que je nel pooie mix emploiier pour estre chier tenus qu'en vous. Et saciés que en ma garde ne pot onques li chevaliers savoir son non, car je le couvroie quanques je pooie pour un chevalier que je amoie par amours plus que nul home qui vive ; car je doutoie qu'il n'i pensast autre chose que bien : si disoie qu'il estoit mes niés. Et quant je revenrai, dirai je que je vieng de jeter le roi Artu de prison. Et il en sera dedens .IX. jours jetés, et saciés que cis l'en getera. Mais gardés qu'il ne port se cest escu non, car [*c*] vous i trouverés quanques ma pucele vos

l'a apporté à Quimpercorentin. Je vous prie d'une chose : faites bel accueil au chevalier et aimez-le. Sachez en effet qu'il n'aime personne autant que vous : et les péchés de ce monde ne peuvent être pratiqués sans folie, mais c'est du moins un grand réconfort que de trouver dans sa folie raison et honneur : or vous, dans votre folie, vous aimez la fleur de tous les bons chevaliers. Ainsi pouvez-vous vous vanter de ce qu'aucune dame n'a pu faire avant vous : vous êtes la compagne de l'homme au monde qui a le plus de valeur, et la dame du meilleur chevalier qui existe. Et à cause de son amour vous m'avez gagnée moi-même, avec tout ce que je peux accomplir.

889. « Il me faut maintenant m'en aller, car je ne peux demeurer davantage. Sachez que c'est la plus grande force qui soit qui m'emmène, à savoir celle d'amour. Pourtant, je ne risque pas que mon ami se courrouce contre moi, aussi longtemps que je ne le veux pas. Mais on doit aimer celui dont on est épris autant que soi-même, car il n'aime pas vraiment, celui qui n'est pas aimé plus que tout. » Toutes deux conversèrent longuement, et en faisant plus ample connaissance elles se mirent mutuellement au service l'une de l'autre. Mais la reine ne parvint en aucune manière à retenir la dame. Elles se recommandèrent finalement à Dieu et la Dame du Lac se mit en selle puis partit avec sa compagnie. La reine demeura sur place, nettement plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps ; elle revint au chevet

---

dist, quant ele le vous porta a Campercorentin. Et si vous proi une chose, que vous le chevalier retenés et amés. Et saciés qu'il ne proise riens vivant vers vous : ne li pechié del siecle ne pueent estre mené sans folie, mais moult a grant confort de sa folie qui raison i trouve et honnour ; et en vostre folie amés vous la flour de tous les chevaliers. Si vous poés de ce vanter qu'onques dame ne pot faire : car vous estes compaingne au plus prodome del monde, et dame au meillour chevalier qui vive. Et pour s'amour m'avés vous gaaingnie, et quan que je puis faire.

889. « Atant m'en couvient aler, car plus ne puis demourer. Et saciés que la plus grant force qui soit m'en mainne, c'est la force d'amours. Nonpourquant, je n'ai garde que mes amis se couroust a moi, tant com je voldrai. Mais on doit ausi bien amer celui c'on aimme que soi meismes, car cil n'aimme mie vraiement qui sor toute riens n'est amés. » Moult ont longement parlé ensamble entr'eles .II., et moult se sont entracointies ; et offrent lor services li une a l'autre. Mais la roïne ne puet la dame en nule maniere detenir ; si s'entreconmandent a Dieu, si monte la Dame del Lac et s'en vait entre li et sa compaingnie. Et la roïne remest, assés plus lie qu'ele ne fu mais piecha, si est revenue devant Lanselot et ne se remue

de Lancelot et n'en bougea pas jusqu'à ce qu'il soit réveillé. Il ouvrit les yeux en se plaignant amèrement. La reine lui demanda comment il se sentait, et il répondit : « Dame, bien. Mais je suis extrêmement faible, et je ne sais pas pourquoi. » Elle ne voulut pas lui dire combien il avait été malade avant qu'il ne soit bien engagé sur le chemin de la guérison. Le bain fut préparé, et on y plongea Lancelot ; les dames firent pour lui tout ce que l'on peut faire pour un chevalier malade, tant et si bien que son état s'améliora beaucoup : il retrouva sa beauté et sa force. Alors, elles lui racontèrent comment il avait sombré dans la folie, et comment personne ne pouvait durer devant lui, à l'exception de la reine ; « et votre dame qui vous a élevé au Lac, précisa Guenièvre, est venue ici, et sans elle vous n'auriez jamais été guéri ». Lancelot répondit qu'il s'en était douté, car il l'avait vue ; « mais, ajouta-t-il, je croyais l'avoir rêvé ». La reine s'en amusa beaucoup ; lui-même était plein de honte, car il se rendait bien compte que les dames l'avaient vu à son grand désavantage, au milieu de ses folies. Quand il se lamenta à ce propos devant la reine, celle-ci le réconforta de son mieux, en lui disant : « Beau doux ami, ne craignez rien : aussi vrai que je souhaite que Dieu me vienne en aide, vous êtes plus maître de moi que je ne le suis de vous, et cet amour me durera aussi longtemps que j'aurai l'âme chevillée au corps. »

---

de la place, devant que il s'est esveilliés. Et quant il est esveilliés, si se plaint moult. Et ele li demande conment il li est, et il li dist : « Dame, bien. Mais trop sui febles, et si ne sai de coi. » Et ele ne li velt dire conment il a esté malades, devant ce qu'il sera a garison tournés. Et li bains est apareilliés, si le metent ens, et les dames en font tant com eles plus pueent faire d'un chevalier malade, tant qu'il respasse durement : si revint en sa biauté et en sa force. Lors li content conment il a esté fors del sens et que nule riens ne pooit a lui durer que solement la roïne ; « et vostre dame qui vous nourri el Lac, fait la roïne, fu chaiens, et s'ele ne fust, vous ne fuissiés ja garis ». Et il dist que ce souspeçonnoit il bien, qu'il l'avoit veüe, « mais je le quidoie avoir songié ». Et ele s'en rist moult durement. Et il en est tous hontous, car ore set il bien qu'il l'ont veü en son malvais point et en ses sotes contenances. Et quant il s'en demente a la roïne, si l'en reconforte de tant com ele puet, et li dist : « Dous amis, ne doutés de rien, que si vraiement m'aït Dix, vous [*d*] estes plus sires et plus seürs de moi que je ne soie de vous, et ceste amours me duerra itant que l'ame me duerra dedens le cors. »

Lancelot finit la guerre. – Galehaut et Lancelot compagnons d'Arthur.

890. Désormais, Lancelot était en voie de guérison : il avait tout ce qu'il pouvait demander, et il n'existe aucune joie qu'un amant puisse savourer dont il n'ait eu sa part ; mais le conte ne vous en dit pas davantage là-dessus. Quand vint le neuvième jour, il était si beau que c'en était un prodige. La reine l'aimait tant qu'elle ne pouvait se passer de lui ; elle regrettait vivement qu'il soit si hardi, et elle aurait bien voulu qu'il possède un peu moins d'audace[1]. Le neuvième jour, les Saxons et les Irlandais attaquèrent ceux du camp, ce qui suscita un grand vacarme. Toute la semaine, les gens du roi s'étaient entraînés efficacement, se comportant très bien pour des hommes qui avaient perdu leur seigneur. Les engagements se multiplièrent, tant et si bien qu'on se mit à entendre le tumulte et les cris : car les Saxons voulaient descendre sur le camp où se trouvait l'armée si rudement qu'ils la feraient reculer suffisamment pour pouvoir tirer le roi et ses compagnons de leur prison, et les emmener plus avant dans leurs terres en leur pouvoir. Lorsque tous furent assemblés de part et d'autre, ceux qui se trouvaient dans les chambres de la reine entendirent le vacarme et se précipitèrent tous aux fenêtres et aux créneaux. En voyant ce spectacle, Lancelot ne fut guère satisfait de ne pas y être : il vint vers la reine et lui cria merci, lui demandant de souffrir qu'il participe à la bataille. Elle répondit qu'il n'était pas encore complètement guéri, « et d'ailleurs les nôtres n'ont

---

890. Or est Lanselos tournés a garison : si a quan qu'il devise de bouche, ne il n'est nule joie que amans puisse avoir qu'il n'en ait sa part : ne plus ne vous en descouvre li contes. Et quant ce vint au novisme jour, si fu si biaus que ce fu merveille a veoir. Et la roïne l'aimme tant que ne s'en puet consivrrer ; et li poise moult qu'ele le voit si volentius[a], si voldroit bien qu'il eüst un poi mains de hardement. Au novisme jour vinrent li Saisne et li Irois sor ciaus de l'ost, si leva li cris. Et les gens le roi avoient fait toute la semainne moult d'armes, et moult se continrent bien conme gent sans signour. Et les mellees furent espandues partout, si c'on oï la noise et le cri : car li Saisne baoient a venir sor toute l'ost si qu'il les fesissent resortir tant ariere qu'il peüssent le roi et ses compaingnons jeter fors de laiens, tant qu'il les eüssent mené parfont en lor pooir. Quant tout furent assamblé d'une part et d'autre, si oïrent le cri cil qui estoient es chambres la roïne : si saillent tout as fenestres et as cretiaus. Quant Lanselos les vit, si ne fu pas a aise qu'il n'i estoit : et vint a la roïne, se le crie merci, que ele sousfre qu'il aille a l'asamblee. Et ele dist qu'il n'estoit encore mie bien garis, « ne li nostre n'en ont encore mie le piour. — Dame, otroiiés moi que, s'il en ont le piour, que je i

pas encore le dessous. — Dame, fit-il, accordez-moi d'y aller, s'ils en arrivent là ». Elle le lui concéda : il s'en réjouit fort, priant Dieu qu'ils aient bientôt le dessous, et que cela ne tarde pas. « Dame, dit-il à la reine, nous ne savons pas ce qui va se passer, mais faites-moi armer. » On lui apporta de très belles armes, très bonnes aussi, qui appartenaient au roi Arthur. Une fois qu'il en fut revêtu, il parut fort beau : il n'y avait aucun chevalier à qui les armes siéent aussi bien qu'à Lancelot.

891. Arriva alors un chevalier qui venait de la bataille : il avait perdu son heaume et était grièvement blessé à la tête. Il mit pied à terre et monta aux chambres de la reine, devant qui il vint s'agenouiller en disant : « Dame, monseigneur Yvain vous salue : il vous fait savoir que tous nos chevaliers ne sont pas engagés dans la bataille, et que nous aurions grand besoin de secours, car notre nombre est considérablement diminué à cause de ceux qui sont allés aujourd'hui à Aresteuil. » Monseigneur Yvain en effet y avait envoyé deux cents chevaliers, la nouvelle que les Saxons devaient marcher contre Aresteuil étant parvenue au camp la nuit précédente. « Donc, monseigneur Yvain vous demande de lui envoyer les renforts dont vous pouvez disposer. — Comment, fit la reine, ont-ils à ce point le dessous ? — Dame, fit le chevalier, ceux qui gardent la porte du côté de la rivière pour empêcher qu'on emmène le roi vont tout perdre, car c'est sur eux que repose le poids de la bataille. Et sachez vraiment qu'ils ont grand besoin de secours, car ils se défendent sur

---

voise ». Et ele li otroie. Et il en est moult liés, et proie a Dieu qu'il en aient le piour, et ne demourt mie. « Dame, fait il a la roïne, nous ne savons qu'il est a avenir, mais faites moi armer. » Et on li aporte ses armes moult bones et moult beles, qui estoient le roi Artu. Et quant il fu armés, si fu moult biaus : ne nus chevaliers n'estoit a qui armes seïssent ausi bien com a Lanselot[b].

891. Lors vint laiens uns chevaliers qui venoit de la bataille, si avoit son hialme perdu et estoit durement navrés el chief. Et il descent et monte amont, et vint a la roïne et s'ajenoulle devant li et li dist : « Dame, mé sire Yvains vous salue : si vous mande que tout nostre chevalier ne sont mie a la bataille. Si ont moult grant mestier de secours, car nous sonmes[a] moult descreü de chevaliers qui alerent hui a Arestueil. » Quar mé sire Yvains i envoia .cc. chevaliers, car les nouveles estoient venues en l'ost la nuit devant que li Saisne devoient venir a Arestuel. « Si vous mande mé sire Yvains que vous li envoiiés ce que vous li poés envoiier. — Conment ? fait ele. En ont il si le piour ? — Dame, fait il, cil i perdront tout qui gardent la porte de l'ai[*e*]gue que li rois n'en soit menés, car il ont tout le fais de la bataille. Si saciés qu'il ont grant mestier de secours, car il se desfendent par

leurs arrières et se gardent par-devant, et il y en a déjà beaucoup qui sont à pied, car leurs chevaux ont été tués. — Ah ! dame, s'interposa Lancelot, souffrez que j'y aille ! Car le besoin en est bien là maintenant. » La reine le prit à part dans une chambre et lui demanda ce qu'il comptait faire contre tant de gens. « Dame, fit-il, interrogez le chevalier pour savoir combien il leur manque de combattants. » Elle s'exécuta, et il dit deux cents.

892. « Dame, reprit Lancelot, si ces deux cents chevaliers étaient de retour, auraient-ils le dessus ? Demandez-le-lui. » Et la reine de le faire : le messager répliqua qu'ils seraient alors capables de se maintenir. « Dame, continua Lancelot, faites savoir à monseigneur Yvain que vous lui enverrez assez de chevaliers pour remplacer ceux qui sont absents. Dès que votre pennon apparaîtra sur le champ de bataille, tout le dommage qu'ils auront subi jusqu'alors sera réparé[1]. » La reine transmit ces paroles au chevalier, puis lui fit apporter un heaume à la place de celui qu'il avait perdu. Il s'en alla tout joyeux, et répéta le message de Guenièvre à monseigneur Yvain. Celui-ci était très inquiet à cause de ses chevaliers qu'il voyait en si mauvaise posture, vaincus et à bout de forces. Il soupira : « Ah ! Dieu, quand viendra le pennon de ma dame ? » Puis il s'adressa à ses chevaliers pour les encourager, en homme plein d'endurance, car il était capable de supporter beaucoup dans les situations les plus difficiles. Pendant ce temps, Lancelot avait envoyé chercher Lionel et

---

deriere et se gardent par devant, et sont ja li pluisour a pié, car lor cheval sont ocis. — Ha ! dame ! fait Lanselos. Sousfrés que je i aille ! Car ore en est li[b] besoins. » Et la roïne l'apele en une chambre et li demande que il quide faire a tant de gent. « Dame, fait il, demandés au chevalier de combien de chevaliers il sont descreü. » Et ele li demande ; et il dist de .CC.

892. « Dame, fait Lanselos, se li .CC. chevalier[a] estoient revenu, en avroient il le meillour ? Demandés lui. » Et ele li demande, et il respont qu'il se desfenderoient assés. « Dame fait il, mandés a mon signour Yvain que vous li envoierés tant de chevaliers que bien tenront le lieu a ciaus dont il sont descreü. Et puis que vostre pignons i sera venus, d'illoc en avant lor restoerrés tout le damage qu'il avront eü. » Et la roïne le dist au chevalier, puis fait aporter un hiaume : se li donne pour le sien qu'il avoit perdu. Et cil s'en vait a moult grant joie, et dist a mon signour Yvain les nouveles que la roïne li mande. Et mé sire Yvains est moult a malaise de ses chevaliers qu'il voit si angoissiés, et voit qu'il sont desconfit et refusé de bien faire. Si dist : « Ha ! Dix, quant venra li pingnons ma dame ? » Ensi parole et amonneste ses chevaliers conme cil qui moult sousfre, car trop sousfroit mé sire Yvains la ou il estoit durement angoissiés. Et Lanselot

l'avait fait armer de son mieux comme écuyer. On leur amena deux chevaux caparaçonnés : Lancelot monta sur le meilleur et Lionel sur l'autre. La reine avait fait fixer l'un de ses pennons sur une lance, et elle fit donner l'ensemble à Lionel : le fond azur était orné de trois couronnes d'or en une seule langue. Tous les pennons du roi comportaient trois langues et autant de couronnes que l'on pouvait en placer sur l'étoffe : c'était ainsi qu'on les distinguait les uns des autres. Alors Lancelot recommanda la reine à Dieu et elle le remit entre les mains de ce Seigneur qui souffrit sur la croix, pour qu'il le garde de la mort. Ils éperonnèrent alors leurs chevaux et s'en allèrent vers la bataille. Lancelot tenait une grosse lance courte dont le fer était tranchant. Lorsque monseigneur Yvain vit approcher le pennon, il réconforta ses gens par ces mots :

893. « Seigneurs, soyez rassurés, car je vois venir le pennon de ma dame. On va bien voir qui est bon chevalier, car les secours sont arrivés ! » Les deux cavaliers s'élancèrent à l'endroit où ils voyaient la plus grande presse de Saxons, et Lancelot se mit à crier très haut : « Clarence », le cri de ralliement du roi Arthur, qui avait été celui du roi Uterpandragon avant lui : c'était pour cette raison que le roi Arthur n'avait jamais voulu y renoncer. Ce cri fut poussé opportunément quand Lancelot assaillit les Saxons et les Irlandais, et il chargea au cœur de la mêlée avec sa lance. Mais quand celle-ci se brisa, il mit la main à la bonne épée qu'on appelait

---

ot envoiié querre Lyonnel, si le fist armer conme sergant au mix qu'il pot. Puis furent amené .II. chevaus ; et furent couvert de fer : si monta Lanselos el meillour et Lyonniaus sor l'autre. Et la roïne ot fait fermer en un glaive de ses pignons, si les fait baillier Lyonnel ; et li cans del pingnon estoit d'asur a .III. courones d'or a une sole langue. Et en tous les pignons le roi avoit .III. langes et des courones tant com on i pooit metre, et par ce connoist on l'un de l'autre. Puis conmande Lanselos la roïne a Dieu, et ele le conmande a cel signour qui fu penés en la crois, qui de mort le desfende. Lors brocent chevaus des esperons et s'en vont vers la bataille. Et Lanselos tenoit un glaive court et gros dont li fers fu trenchans. Et quant mé sire Yvains vit venir le pignon, si conforte sa gent et dist ensi :

893. « Signour, ore soiiés tout seür, que je voi venir le pignon ma dame. Or i parra qui chevaliers ert, que venus est li secours ! » Et li doi se fierent la ou [*f*] il voient la greignour presse des Saisnes, si conmence hautement a crier Clarence, l'enseigne le roi Artu, et fu l'enseigne le roi[a] Uterpandragon : ne por ce ne le volt onques li rois Artus laissier. Moult fu bien escriee l'enseigne le roi Artu a l'asaillir que Lanselos fist as Saisnes et as[b] Yrois, et si feri si Lanselos el plus espés del glaive. Et quant il brisa, si mist la main a la bone espee qui

Sequence : c'était une arme que le roi Arthur portait seulement dans le besoin le plus pressant. Là se démontra la prouesse de Lancelot : il hachait menu Saxons, chevaux et Irlandais, têtes, écus, hanches et bras, allait de droite à gauche sur son cheval — il avait le meilleur que l'on puisse trouver — sans jamais s'arrêter, il chargeait partout, en amont et en aval, sans que rien ne lui échappe ni devant ni derrière, il ressemblait à un lion courroucé qui se jette sur un troupeau de biches, il tuait de droite et de gauche.

894. Tel était Lancelot : il servait à tous d'étendard, son écu protégeait chaque combattant, son épée profitait à tous, son heaume apparaissait partout. Et il semblait à ses ennemis qu'il en allait de même pour tous les autres qui le suivaient, car ils avaient l'impression de ne voir que lui : ils l'apercevaient ici, puis là, puis encore là ; tantôt à droite, tantôt à gauche. Ils le redoutaient tant qu'ils n'osaient l'attendre, mais lui cédaient le passage, y compris les plus prisés, eux qui croyaient déjà l'avoir emporté sur les gens du roi Arthur. Et monseigneur Yvain venait à sa suite en éperonnant son cheval, si enchanté par les prouesses que Lancelot accomplissait qu'il était d'avis que c'était un roi couronné, et se disait que nul ne devait porter les armes s'il ne savait pas les maîtriser de la sorte. À sa suite éperonnaient ceux qui avaient été au bord de la défaite : désormais ils ne trouvaient plus guère de Saxons ou d'Irlandais pour leur tenir tête, et les plus couards étaient devenus si hardis grâce à l'exemple

---

avoit non Sequence : c'estoit une espee que li rois Artus ne portoit onques sans mortel besoig. Lors furent esprouvees les proueces Lanselot, et il colpoit Saisnes et chevaus et Yrois et testes et escus et hanches et bras, et il vait a destre et assenestre sor le cheval que il a tel que meillour n'estuet querre ; ne il ne s'arreste en nul lieu : il se lance partout, amont et aval, que riens ne li eschape ne devant ne deriere, si samble li lyon courrecié qui se fiert entre les bisses, et ocist a destre et assenestre.

894. Ausi est Lanselos. Il est a tous estandars, ses escus est a tous abandonnés, ses hiaumes pert en chascun lieu, s'espee est a tous privee : si est avis a tous ses anemis que autel soient tout li autre qui le sivent, car ce lor samble qu'il ne voient se lui non. Ore le voient ci, ore cha, ore la ; ore a destre, ore assenestre : si le doutent tant qu'il ne l'osent atendre, ains li font voie li plus proisié, qui orendroit quidoient estre au desus de toute la gent le roi Artu. Et mé sire Yvains le siut a esperon, qui est si liés des merveilles qu'il fait que il li est avis qu'il soit rois couronés, et dist que ore ne doit nus armes porter fors cil qui si bien en set venir a chief. Aprés lui esperonnent li autre, qui ore[a] estoient desconfit : si ne trouvent Saisne ne Irois qui lor mece gaires de chalenge, et li couart estoient devenu si hardi pour le

de Lancelot qu'ils réalisaient plus d'exploits que n'en faisaient auparavant les plus eſtimés. Lancelot se dirigea vers le plus noble, le plus puissant et le plus vaillant de tous : il s'appelait Hargodabrant et était plus grand d'un demi-pied et d'une main entière que les autres chevaliers : si bien que son heaume dominait le champ de bataille, comme l'aurait fait une enseigne, et que tous se ralliaient à lui. C'était le frère de la demoiselle de la Roche, et c'était par son entremise qu'elle avait trahi le roi Arthur, car il avait l'ambition de s'emparer de toute la Bretagne. Lancelot se dirigea vers lui l'épée à la main. Et le Saxon, qui le redoutait fort en raison des prodiges qu'il accomplissait, n'osa pas l'attendre mais s'en alla fuyant aussi vite que possible. Le cheval de Lancelot toutefois était plus rapide que le sien : il le rattrapa près d'un tertre et leva l'épée pour le frapper à la tête. Le Saxon se pencha en avant et interposa son écu derrière lui : Lancelot le frappa de telle sorte qu'il le fit voler à terre. Le coup descendit sur la cuisse droite, qu'il trancha avec la couverture du cheval jusqu'au flanc de celui-ci : le Saxon et sa monture s'abattirent ensemble en tas. Puis Lancelot passa outre sans en faire davantage, pour aller là où il croyait trouver des adversaires, mais ce fut en vain, car tous les Saxons et les Irlandais s'étaient enfuis dès qu'ils avaient vu tomber Hargodabrant, car c'était lui leur secours. Monseigneur Yvain arriva sur lui et le reconnut bien ; mais il ne savait pas qu'il était si mal en point, il le fit prisonnier. Quand il voulut le

---

bienfaire Lanselot qu'il font orendroit plus d'armes que devant ne faisoient li plus proisié. Et Lanselos s'adrece au plus haut et au plus poissant et au plus prou de tous : si avoit non Hargodabrans, et eſtoit graindres d'autre chevalier demi pié et plainne palme, et em paroit[b] par toute la bataille li coins de son hialme, conme feïſt une enseigne : si recovroient tout a lui. Si eſtoit freres a la damoisele de la Roce, et par lui avoit ele faite la traïson del roi Artu, car il baoit a prendre toute Bretaingne. Si en vint par lui l'espee en la main. Et li Saisnes, qui le doutoit pour les merveilles qu'il faisoit, ne l'ose atendre, ains s'en tourne fuiant au plus toſt qu'il pot ; mais li chevaus Lanselot eſt plus isniaus del sien, si l'ataint a un larris, et hauce l'espee pour ferir par[*258a*]mi la teſte. Et li Saisnes s'embronche et jete l'escu ariere, et Lanselos le fiert si qu'il le fait voler enmi le champ. Et li cops descent sor la deſtre quisse, se li cope jus et toute la feutreüre del cheval jusques es flans : si abati le cheval et le Saisne tout en un mont. Puis s'en lance outre sans plus faire, la ou il quide trouver mellee, mais riens n'en trouve, que tout se sont mis a la voie et Saisne et Yrois, si toſt com il virent chaïr Hargodabrant, car c'eſtoit tos lor secours. Et mé sire Yvains fu venus sor lui la ou il chaï, si le connut bien ; mais il ne sot mie qu'il fuſt si empiriés, si le priſt. Et

relever, il découvrit sa cuisse coupée et le cheval entaillé sur un bon demi-pied. Il se signa alors et dit qu'il n'était pas sage, celui qui attendait l'auteur de tels coups, car ce n'était pas un homme, mais la vengeance de Dieu.

895. C'est ainsi que fut pris Hargodabrant. Monseigneur Yvain l'envoya aux tentes, mais il ne vécut pas longtemps : il se tua lui-même d'un coup de couteau, de douleur de se voir mutilé de la sorte[1]. Lancelot avait poursuivi les Saxons avec peu d'hommes, car tous restaient auprès de monseigneur Yvain ; lorsque les fuyards eurent atteint la passe de Galone, on put assister à des prodiges qu'on n'avait jamais vus jusqu'alors, accomplis par Lancelot : il mit tant d'ennemis en pièces que le ruisseau qui coulait sur la chaussée changea de couleur. Plus de trois mille s'enfoncèrent dans le marais et y périrent ; ceux qui s'étaient enfuis les premiers passèrent de l'autre côté de la chaussée pour garder le passage, et virent alors qu'il n'y avait aucun chevalier du roi Arthur, ni personne d'autre d'ailleurs, pour les pourchasser à l'exception du seul Lancelot : ils en furent si honteux qu'ils n'osaient pas s'adresser la parole l'un à l'autre. Lancelot s'était déjà engagé sur la chaussée, l'épée tirée, et voulait les charger quand Lionel le prit par le frein de son cheval en déclarant : « Par la sainte Croix, vous n'irez pas ! Voulez-vous vous faire tuer dans un endroit où vous ne pourrez accomplir aucune prouesse ? Si vous continuez, ce sera de la folie ! N'avez-vous pas assez fait, en menant à bon terme ce que les gens

---

quant il le volt lever en halt, si le vit mehaignié de la quisse colpee et[c] le cheval copé bien demi pié. Si se sainne et dist que cil n'est mie sages qui atent celui qui tel cop set ferir, car ce n'est mie hom, mais vengance de Damedieu.

895. Ensi fu pris Hargodabrans. Si l'envoie mé sire Yvains as tentes, mais il ne vesqui gaires, car il meïsmes s'ocist a un coutel, si grant doel avoit de ce qu'il estoit afolés. Et Lanselos ot chacié les Saisnes a poi de gent, car tout remanoient entour mon signour Yvain ; et quant il orent fui jusqu'as destrois de Galone, si ne fu onques veü si grant[a] merveille com Lanselos i faisoit : car cil en decopa tant que li ruissiaus qui sourdoit par desor la caucie em perdi sa coulour. Si s'en ferirent el marois plus de .III.M. qui furent peri[b], et cil qui fuirent avant se misent outre parmi la chaucie pour garder le pas : si virent qu'il n'i avoit de tous les chevaliers le roi Artu ne d'autre gent qui enchauçast fors solement Lanselos : si en furent si hontous qu'il ne porent parler li uns a l'autre. Et Lanselos fu au chief de la chaucie, l'espee traite ; si lor volt laissier courre, quant Lyonniaus le prent par le frain et dist : « Par Sainte Crois, vous n'i irés ! Vous volés vous faire ocirre en lieu ou vous ne porriés faire prouece, ne se vos le faites, c'ert folie ? Et n'avés vous assés fait, quant vous

du roi Arthur n'ont pu réaliser ? » Lancelot répliqua qu'il irait quand même. Il se remit en marche malgré Lionel et s'élança sur la chaussée ; mais Lionel éperonna après lui, en s'époumonant : « Je vous dis au nom de ma dame de ne pas aller plus avant, par la foi que vous lui devez. » Et Lancelot tira sur les rênes, tout en poussant de profonds soupirs.

896. « Hélas ! fit-il. Tu vois bien qu'ils sont vaincus ! Pourquoi as-tu dit cela ? » Regardant autour de lui, il vit venir monseigneur Yvain, qui lui souhaita la bienvenue. « Certes, seigneur, lui affirma-t-il, c'est tout le contraire, car je retourne sur mes pas à ma plus grande honte. — Comment cela, à votre grande honte ! s'exclama monseigneur Yvain. — N'est-ce pas ma grande honte, quand je n'ose pousser plus avant ? Et pourtant j'irais volontiers, si je l'osais. — Dieu me vienne en aide, répliqua monseigneur Yvain, ce ne serait pas de l'audace, mais de la folie. Au demeurant, je vous connais assez pour savoir que vous n'y renoncez pas par lâcheté. » Mais Lancelot était si contrarié qu'il s'en fallut de peu qu'il ne devienne fou ; monseigneur Yvain renonça à cette discussion et ils s'en revinrent tous les deux. Lorsque les Saxons constatèrent qu'ils s'éloignaient, ils s'élancèrent à nouveau contre eux : les autres chargèrent à leur tour, et ils reculèrent une nouvelle fois sur leur chaussée.

897. Le combat des deux armées se prolongea ainsi jusqu'au soir, où les deux partis se retirèrent pour la nuit. Lancelot se dirigea vers la porte enchantée au-dessous de

---

avés a chief mené ce que les gens le roi Artu ne porent faire ? » Et Lanselos dist que toutesvoies i ira il. Si i vait malgré Lyonnel et se lance devers la chaucie ; et Lyonniaus hurte aprés, si dist : « Je vous di de par ma dame que vous n'alés avant, par la foi que vous li devés. » Et il sache son frain, et conmence moult durement a sospirer[c].

896. « Ha ! fait Lanselos. Ja vois tu qu'il sont desconfit ! Pour coi as tu ce dit ? » Lors se regarde, et voit mon signour Yvains venir. Et mé sire Yvains li dist que bien [b] puist il venir. « Certes, sire, fait il, ains vieng moult malvaisement, car je retour a ma grant honte. — Conment ! A vo grant honte ! fait mé sire Yvains. — N'est ce mie a ma grant honte, quant je n'os avant aler ? Et si alaisse volentiers, se je osaisse. — Si m'aït Dix, fait mé sire Yvains, li alers ne fust mie hardemens, mais folie. Nonpourquant, tant vous connois je bien que pour couardise nel laissiés vous mie. » Et Lanselos se courece tant que pour un poi qu'il ne derve. Et mé sire Yvains ne l'en met plus em paroles, ains s'en retornent andoi. Et quant li Saisne les en virent aler, si poignent aprés : et cil lor courent sus ; et il s'en tournent en lor chaucie.

897. Ensi dura li chaples des .II. os jusqu'a l'avesprir, que d'ambesdous pars se retraisent pour la nuit. Et Lanselos s'en vint par la porte

l'eau, celle qui n'était close que d'air ; son écu était ainsi fait qu'il révélait tous les enchantements. Il aperçut devant la porte les deux cents chevaliers chargés de la garder jour et nuit pour empêcher que l'on emmène le roi. En le voyant venir, ils le reconnurent et se dirent les uns aux autres : « Voici le bon chevalier ! » Ils vinrent à sa rencontre et le saluèrent, puis, après qu'il leur eut rendu leur salut, ils retournèrent à la porte, s'en approchant autant qu'ils le pouvaient. À ce moment sortit de la ville un chevalier tout armé, qui portait à son cou un écu à une bande blanche transversale : c'était l'écu que Lancelot avait porté au château lorsqu'il avait été fait prisonnier. Le chevalier demanda la joute, et Lancelot lui répondit : « Seigneur chevalier, si vous m'accordiez une trêve le temps que je vous parle, je m'approcherais volontiers de vous. » Et l'autre lui accorda sa garantie jusqu'à ce qu'il ait dit ce qu'il voulait.

898. Lancelot avança jusqu'à être tout près de lui et lui demanda où il avait pris cet écu ; le chevalier répondit qu'il appartenait au meilleur chevalier de la maison du roi Arthur. « Et il est là-haut, en prison. — Et comment s'appelle-t-il ? continua Lancelot. — Il a nom monseigneur Gauvain, fit son interlocuteur, le neveu du roi Arthur. — Certes, vous mentez, rétorqua Lancelot. Jamais cet écu n'a été pendu au cou de Gauvain, et celui auquel il appartenait, vous ne le tenez pas en prison. C'est pour votre malheur que vous

---

desous aigue ou li enchantemens estoit, qui close estoit de l'air ; et ses escus avoit tel force qu'il descouvroit tous enchantemens. Et il esgarde, si voit devant la porte les .CC. chevaliers qui gardoient nuit et jour que li rois n'en fust menés. Et quant il le voient venir, si le connoissent ; et dist chascuns : « Ves ci le bon chevalier ! » Se li sont venu a l'encontre, si le saluent et il aus ; puis s'en revont devant la porte si pres com il porent estre. Lors issi de la vile uns chevaliers armés de toutes armes ; si avoit a son col un escu a une bende blanche de bellyc, et c'estoit li escus que Lanselos avoit porté el chastel quant il fu pris. Et li chevaliers li demande jouste. Et Lanselos li dist : « Sire chevaliers, se vous me donniés trives tant que je eüsse parlé a vous, je me trairoie plus pres de vous. » Et cil l'aseüre tant qu'il ait a lui parlé.

898. Lors se traist Lanselos plus pres de lui et li demande ou il prist cel escu ; et il dist qu'il fu au meillour chevalier de la maison le roi Artu. « Et il est lasus en prison. — Et conment a il non ? fet Lanselos. — Il a non, fait il, Gavains, li niés le roi Artu[a]. — Certes, fait Lanselos, vous mentés ! Il ne pendi onques Gavain au col, ne celui qui il fu n'avés vous pas em prison. Mar le laissastes eschaper ! — Conment ! fait li chevaliers. Si m'as desmenti ? Or te garde, que je ne

l'avez laissé échapper ! — Comment ? s'indigna le chevalier. Tu m'accuses de mensonge ? Prends garde, car la trêve est rompue. » Lancelot regarda Lionel, puis se saisit de la lance à laquelle flottait le pennon ; il la plaça sous son aisselle, et éperonna son cheval contre le chevalier du château. Et celui-ci fit signe aux archers et aux arbalétriers, dont le mur était couvert, de tirer, ce qu'ils firent. Ils blessèrent le cheval de Lancelot, et lui-même, à plusieurs endroits. Mais Lancelot visa la gorge du chevalier de sa lance et le frappa si rudement qu'il le transperça de part en part ; il le porta à terre, lui laissant la lance avec le pennon fichée dans la gorge. Puis il éperonna sa monture, franchit la porte sans s'arrêter et monta jusqu'au château, trouvant toutes les portes et les poternes ouvertes[1]. Il ne ralentit pas avant d'être arrivé à la grande salle où de nombreux chevaliers étaient en train de s'armer, à cause des cris qui provenaient des murs pour le chevalier abattu. Lancelot s'élança contre eux : il leur coupa têtes et bras, leur entailla visages et flancs, leur fendit le crâne et les décervela ; quelques-uns se réfugièrent dans la forteresse haute. Lancelot mit pied à terre, et monta vers ce qu'il savait être les appartements de la dame du lieu : il la trouva avec son ami, qui s'appelait Quadraselain, à ses côtés. Il était désarmé, car il ne croyait rien avoir à redouter dans cet endroit, et il y avait avec lui d'autres chevaliers également sans armes. Lancelot frappa Quadraselain à la tête, si bien qu'il le fendit en deux jusqu'à la poitrine ; puis il se précipita

---

t'aseür pas. » Et Lanselos regarde Lyonnel, si prent en sa main le glaive ou li pignons estoit fermés : si le met desous l'aissele, si hurte cheval des esperons encontre le chevalier del chastel. Et cil cheve as archiers et as arbalestriers, dont li murs estoit couvers, qu'il traient ; et il si font. Si ont le cheval Lanselot navré et lui meïsmes em mains[b] lix. Et Lanselos avise le chevalier del glai[*c*]ve desous la goule, si le fiert si durement que parmi la gorge passe li fers del glaive ; si le porte a terre et li laisse le glaive atout le pignon dedens la gorge. Puis fiert des[c] esperons parmi la porte ; si s'em passe outre sans arrest et chevalche contremont jusqu'au chastel, et trouve toutes les portes et les posternes ouvertes. Si ne fine tant qu'il vint[d] en la grant sale, et trove chevaliers a grant plenté qui s'armoient pour le cri que cil des murs avoient crié pour le chevalier qui abatus estoit. Et Lanselos lor laisse courre : si lor cope testes et bras et vis et costés, si les fent et escervele ; et li auquant se fierent a garison en la haute[e] forteresce. Et met Lanselos pié a terre, si monte la ou il set que la dame de laiens converse : si le trouve et son ami lés li, qui avoit non Quadraselains. Si estoit illoc desarmés, car il ne quidoit illoc rien douter, et avoc li estoient chevalier tout desarmé. Et Lanselos fiert Quadraselain parmi la teste, si que tout le fent jusques el pis ; puis laisse courre as autres,

sur les autres et les tailla en pièces là où il les atteignait. Ils se précipitèrent vers la porte pour s'enfuir, mais il les devança, ferma la porte et la verrouilla, puis les chargea de nouveau. Ils s'éparpillèrent dans les chambres, cherchant à lui échapper, et il les pourchassa : il y en eut même qui se jetèrent par les fenêtres. Quand il n'en trouva plus aucun à tuer, il revint à la cour l'épée à la main, se dirigea vers le geôlier qui gardait monseigneur Gauvain et les autres, et lui dit qu'il était mort s'il ne lui révélait pas où se trouvaient les armures du château. Le malheureux affirma qu'il l'y conduirait.

899. Il l'emmena alors dans une tourelle qui était située au-dessus de la chambre où se trouvaient le roi Arthur et ses compagnons, et Lancelot lui fit ouvrir cette geôle. Il fit tirer d'abord le roi et Gaheriet de prison. Le roi ne le reconnut pas et se demanda avec étonnement de qui il s'agissait. Lancelot les conduisit alors à l'armurerie, où ils se hâtèrent de s'armer. Il repéra lui-même une grande hache au fil étincelant et s'en empara après avoir remis son épée au fourreau. Puis il fit libérer Galehaut et ses compagnons et les mena là où le roi et Gaheriet étaient en train de s'armer ; ils se firent fête, mais alors qu'il commençait à revêtir des armes, Galehaut dit : « Pourquoi donc m'armerais-je, puisque nous avons perdu la fleur de tous les chevaliers et la créature du monde que j'aimais le plus ? Dieu ne me vienne jamais en aide si je désire vivre sans lui, ou si je porte désormais quelque jour un heaume, puisque j'ai perdu mon ami. » Et il se mit à mani-

---

si les decope tous la ou il les ataint. Et il s'adrecent a l'huis pour fuir, mais il lor eſt au devant, si lor cloſt l'uis et ferme moult bien ; et puis lor laisse courre. Et il sont fui es chambres amont et aval ; et il les chace : et li pluisour se lancent a terre par les feneſtes. Et quant il n'en trouve nul, si revint en la court l'espee en la soie main ; et vait vers le gaiolier qui mon signour Gavain et les autres gardoit, et diſt que mors eſt, s'il ne li enseigne les armeüres de laiens. Et cil diſt qu'il l'i menra.

899. Lors le mainne en une tourele qui eſtoit desore la chambre ou li rois Artus et si compaingnon eſtoient, et il li fait desfremer. Puis li fait traire tout premierement le roi et Gaheriet fors de prison. Et li rois nel connut mie, si s'esmerveille qui il puet eſtre. Lors les mainne Lanselos as armeüres, et il s'arment isnelement. Et Lanselos voit une hache grans et clere, si le prent et jete l'espee el fuerre. Puis fait jeter fors Galeholt et ses compaingnons et les mainne la ou li rois et Gaheriés s'arment, si font moult grant joie li uns de l'autre. Et quant Galehols eſt conmenciés a armer, si diſt : « Pour coi m'armeroie je, puis que nous avons perdu la flour de tous les chevaliers del monde et la riens que je plus amoie ? Ja ne m'aït Dix quant je sans lui quier vivre, ne que quant je jamais avrai hiaume en teſte, puis que j'ai

fester la plus violente douleur. Mais Lancelot ôta son heaume et s'écria : « Beau doux seigneur, ne soyez pas si troublé, car c'est moi. » Galehaut sursauta et courut l'embrasser. Lancelot relaça alors son heaume ; mais monseigneur Gauvain s'élança en déclarant au roi : « Seigneur, voici celui que nous avons tant cherché. Je l'ai trouvé, j'en suis quitte désormais.

900. — Ah ! Dieu, fit le roi, qui est-ce ? — C'est Lancelot du Lac, répondit monseigneur Gauvain, celui qui a remporté les deux assemblées entre vous et Galehaut, que voici. » Le roi manifesta une grande joie de ces nouvelles. Lorsqu'ils furent tous armés, le roi tomba aux genoux de Lancelot avec ces mots : « Seigneur, je me remets à votre merci, moi-même, mon honneur et toute ma terre, car vous m'avez rendu l'un et l'autre. » Lancelot le releva aussitôt en pleurant d'émotion de voir le roi s'humilier de la sorte devant lui. Ainsi s'armèrent-ils tous, et le geôlier, qui avait grand-peur, les aida à se préparer et leur remit leurs épées. Ils se rendirent ensuite à la tour maîtresse de la Roche, mais ils ne purent y pénétrer, car il y avait à l'intérieur des chevaliers qui avaient soigneusement fermé les portes, et la tour était bien approvisionnée en vivres. Quand Lancelot se rendit compte qu'ils n'y entreraient pas de cette manière, il prit le geôlier à part et l'assura qu'il lui garantissait la vie sauve, s'il lui montrait la dame du lieu. L'homme le remmena là où il avait trouvé Quadraselain, et Lancelot prit la jeune femme par les tresses en la menaçant de lui couper la tête. « Ah !

---

perdu mon ami. » Lors conmence un doel trop grant. Et Lanselos oste le hiaume de sa [*d*] teste et dist : « Biaus dous sire, ne soiés mie si esbahis, que ce sui je. » Et cil saut, se le court baisier. Adont relace Lanselos son hialme ; et mé sire Gavains saut et dist au roi : « Sire, veés ci celui que nous avons tant quis. Je l'ai trouvé, si m'en aquit.

900. — Ha ! Dix, fait li rois, qui est il ? — C'est, fait mé sire Gavains, Lanselot del Lac, cil qui vainqui les .II. assamblees de vous et de Galeholt, qui ci est. » Et li rois en fait moult grant joie. Et quant il furent tout armé, si chiet li rois Lanselot as piés et li dist : « Sire, je me met en vostre merci, et moi et m'onour et toute ma terre, car vous m'avés rendu et l'un et l'autre. » Et Lanselos l'en lieve maintenant et ploure de ce que li rois[a] s'umelie vers lui. Ensi sont tout armé, et li gaioliers, qui moult ot grant paour, lor aide a apareillier et les garnist de lor espees. Lors sont venu en la grant tour de la Roche, mais il n'i porent entrer, car il ot chevaliers dedens qui bien ont les huis fermés, et ele est de vitaille moult bien garnie. Et quant Lanselos voit qu'il n'i enterront en ceste maniere, si prent le gaiolier et li dist qu'il l'aseüre, s'il li moustre la dame de laiens. Et cil le mainne la ou il trouva Gadraselain, et Lanselos le prent par les treches et dist qu'il li fera ja la teste voler. « Ha ! fait ele, gentix

fit-elle, noble seigneur, pitié ! Vous m'avez déjà tué mon ami ! — Dieu me vienne en aide, vous êtes morte vous aussi si vous ne me rendez pas cette tour ! » Elle affirma alors qu'elle préférerait se laisser couper la tête. Il leva son épée et fit mine de vouloir la décapiter, et elle lui cria merci en l'assurant qu'elle lui ferait livrer la tour. En effet elle prit les devants et ordonna aux chevaliers qui s'y trouvaient d'ouvrir les portes, mais ils répondirent qu'ils n'en feraient rien. Lancelot jura qu'il lui trancherait la tête s'ils ne s'exécutaient pas rapidement. À ces mots, ils déclarèrent qu'ils ouvriraient, à condition que le roi les laisse partir. Le roi le leur promit, puis leur ordonna de se désarmer. Ils sortirent enfin. Le roi commanda à monseigneur Gauvain de se porter dans la tour. « Seigneur, protesta celui-ci, comment pourrai-je vous laisser ? »

901. Mais le roi réitéra son ordre, et monseigneur Gauvain s'exécuta : il n'était rien que la tour craigne autant. Ils revinrent ensuite vers la porte, et les archers et les arbalétriers se mirent à tirer depuis les créneaux et les fenêtres. Lancelot monta sur la porte, qui était très haute, et se montra : tous alors commencèrent à crier : « Clarence », le cri de ralliement du roi Arthur. Ceux de l'armée étaient très inquiets, car ils croyaient avoir perdu Lancelot, et la reine avait écouté le rapport de Lionel, qui n'avait pu entrer avec lui dans le château : elle manifestait une telle douleur qu'il s'en fallait de peu qu'elle ne se tue. Lorsqu'elle entendit dire que le château

---

hom, merci ! Ja m'avés vous mon ami mort ! — Si m'aït Dix, ausi estes vous morte, se vous ne me rendés cele grant tour ! » Et ele li dist que ançois li coperoit il la teste. Et il hauce l'espee et fait samblant qu'il li voelle trenchier, et ele crie merci et dist que la tour li fera delivrer. Et lors s'en vait devant et dist as chevaliers de lasus qu'il ouvrent la tour, et cil dient que non feront. Et Lanselos jure qu'il li trenchera la teste, s'il ne li ouvrent tost. Et quant cil oent ce, si dient qu'il li ouverront, mais que li rois les en laist aler. Et il lor creante, puis les fait tous desarmer. Et il viennent fors. Et li rois conmande a mon signour Gavain qu'il se mete en la tour. Et il dist : « Sire, conment vous laisserai je ? »

901. Li rois li conmande, et il s'en entre ens. Et il n'estoit riens qu'ele cremist tant com mon signour Gavain[a]. Atant s'en viennent vers la porte ariere, et archier et arbalestrier conmencent a traire des cretiaus et des fenestres. Et Lanselos vint a la porte desus, qui moult estoit haute, si se moustre : et il conmencent tout a crier Clarence, l'enseigne le roi Artu. [*e*] Et cil de l'ost estoient moult a malaise, car il quidoient Lanselot avoir perdu ; si en avoit la roïne oï les nouveles que Lyonniaus li avoit dit, quant il ne pot avoc lui entrer el chastel : si en fait la roïne tel doel que pour un poi qu'ele ne s'ocioit. Et quant

était pris, elle éprouva plus de joie qu'aucune autre dame n'en eut jamais. Le château fut bientôt si plein de gens qu'on ne pouvait plus y entrer ; et lorsqu'on en vint à fouiller les chambres et les souterrains, Keu pénétra dans une pièce où il trouva une demoiselle enchaînée. Elle avait été l'amie de Quadraselain, et la nouvelle amie de celui-ci l'avait tenue en prison trois ans durant parce qu'il l'avait aimée, en affirmant qu'elle y mourrait. Lorsque Keu l'eut détachée, elle lui demanda où étaient les prisonniers et ce qui se passait : il répondit que le roi Arthur avait pris le château, et elle tendit les mains vers Dieu en signe de gratitude.

902. « Seigneur, dit-elle ensuite, la dame du lieu vous a-t-elle échappé ? — Non, fit-il. — Seigneur, reprit-elle, si elle emporte ses livres et ses boîtes, vous avez tout perdu, car avec l'aide de ses livres elle serait capable de faire couler un fleuve vers sa source[1]. — Où sont-ils donc ? » demanda Keu. Elle le lui montra alors dans un renfoncement bien protégé. Keu les brûla et les réduisit en cendres ; quand Gamille l'apprit, elle en éprouva un tel chagrin qu'elle se jeta du haut de la Roche et se blessa très grièvement. Le roi Arthur en fut désolé car il l'aimait profondément. Quant à elle, elle aurait préféré perdre trois châteaux plutôt que ses livres. Ainsi la Roche fut-elle prise, et le roi s'y installa avec une grande partie de ses gens. Monseigneur Gauvain sortit alors de la tour. « Seigneur, dit-il au roi, vous avez perdu Lancelot, si vous n'y prenez garde, car Galehaut l'emmènera

---

ele oï dire que li chastiaus fu pris, si ot joie plus que nule dame peüst avoir. Et li chastiaus fu tantost si plains de gent c'on n'i pot entrer ; et quant vint au cerchier les chambres et les sousterins, si entra Kex en une chambre ; si trouva une damoisele en aniaus. Si avoit esté amie Gadrasadrains : si l'avoit s'amie tenu em prison .III. ans pour ce qu'il l'avoit amee, et disoit qu'illoc le couvenoit morir. Quant Kex l'ot mis fors des aniaus, si demande ou li prison estoient. Et ele li demanda que c'estoit, et il dist que li rois Artus avoit pris le chastel. Et ele en tent ses mains vers Dieu.

902. « Sire, fait ele, vous est la dame de chaiens eschapee ? — Nenil, fait il. — Sire, fait ele, s'ele[a] emporte ses livres et ses boistes, tout avés perdu, car par ses livres feroit ele courre une aigue contremont. — Ou sont il ? » fait Kex. Et ele li moustre en un fort crués[b]. Et Kex les art et mist em pourre. Et quant Gamyle le sot, si en ot tel doel qu'ele se laissa chaoir de la Roche aval : si fu moult durement blechie. Et li rois Artus en fu moult dolans, que moult l'amoit. Et ele amast mix a perdre tels .III. chatiaus que ses livres. Ensi est prise la Roche ; si est li rois dedens, et de sa gent moult grant partie. Si vint mé sires Gavains fors de la tour. Et il dist au roi : « Sire, vous avés perdu Lanselot, se vos n'en prendés garde, car Galehols l'en menra

le plus vite qu'il pourra : il en eſt plus jaloux en effet qu'aucun chevalier peut l'être d'une jeune dame. Mais je vais vous dire comment agir. Vous ordonnerez que la porte soit fermée, et que personne ne puisse sortir si ce n'eſt en passant par moi ; vous le ferez jurer à Keu le sénéchal, à monseigneur Yvain, à Gaheriet mon frère, et à moi-même. Et nous aurons assez de compagnons pour assurer que personne ne pourra entrer ou sortir. » Là-dessus le roi s'approcha de Galehaut et le prit par une main, et Lancelot par l'autre, puis il les conduisit tous deux dans la tour centrale. Ils se firent désarmer, puis s'assirent sur une couche.

903. Le roi appela alors monseigneur Gauvain, et lui fit prêter serment ainsi qu'à monseigneur Yvain, à Keu et à Gaheriet. Lorsque Galehaut entendit cela, il comprit tout de suite pourquoi on agissait ainsi et soupira douloureusement. « Beau seigneur compagnon, dit-il à Lancelot, nous en sommes arrivés au point où je vous perdrai. Car je sais, sans aucun doute, que le roi va vous prier de faire partie de sa maison. Et moi, que ferai-je, qui ai mis en vous tout mon cœur et ma personne ? — Certes, seigneur, répondit Lancelot, je dois bien vous aimer plus que tous les hommes du monde, et c'eſt ce que je fais ; jamais, s'il plaît à Dieu, je ne serai membre de la maison du roi, à moins d'y être contraint. Mais comment pourrais-je refuser un ordre de ma dame ? — Je ne vous pousserai pas jusque-là, fit Galehaut, car si elle le veut, il faudra que cela soit. »

---

au plus toſt qu'il porra : car il en eſt plus jalous que nus chevaliers de jouene dame. Mais je vous dirai que vous ferés. Vous conmanderés que la porte soit fermee, si que nus n'en isse se par moi non, et le me faites fiancier et a Kex le seneschal et mon signour Yvain[c] et Gaheriet mon frere. Et nous i arons tel compaingnie que nus n'en iſtra ne n'enterra. » Atant vint li rois a Galeholt et le prent par l'une main, et Lanselos par l'autre, si les en mainne en la grant tour. Et se font desarmer, puis s'aseent en une couche.

903. Lors apele li rois mon signour Gavain, se li fait faire la fiance, et puis a mon signour Yvain et a Kex et a Gaheriet. Et quant Galehols l'ot, [f] si sot bien pour coi on[a] le faisoit, si en souspire moult angoissousement. Lors diſt a Lanselot : « Biaus dous compains, nous somes venu la ou je vous perdrai. Car je sai pour voir que li rois vous proiera de remanoir de sa maisnie. Et que ferai je, qui tout ai mis en vous mon cuer et mon cors ? — Certes, sire, fait[b] Lanselos, je vous doi plus amer que tout li home del monde, et si fas je ; ne ja, se Dix plaiſt, de la maisnie le roi ne serai, se force nel me fait eſtre. Mais conment porroie je veer chose que ma dame me conmant ? — Jusques la, fait Galehols, ne vous esforceroie je pas, car s'ele le velt, il le couvient eſtre. »

904. Pendant qu'ils conversaient ainsi, le roi les rejoignit et ils manifestèrent une meilleure humeur que leur cœur n'y invitait certains. Le roi envoya chercher la reine, qui vint toute joyeuse. Lorsqu'elle pénétra dans la tour, chacun se hâta d'aller à sa rencontre, mais elle délaissa tous les autres et, jetant les bras au cou de Lancelot, elle l'embrassa sous les yeux de tous ceux qui voulaient le voir, parce qu'elle désirait tous les tromper de sorte que personne ne puisse percevoir ce qu'il en était : il n'y eut aucun des assistants qui ne l'en estime davantage, mais Lancelot lui-même en fut rempli de honte. « Seigneur chevalier, lui dit-elle, je ne sais qui vous êtes, ce que je regrette, et je ne sais quoi vous offrir. Pour l'amour de mon seigneur et pour mon honneur, que vous avez aujourd'hui préservé, je vous accorde mon amour et ma personne, comme une dame loyale doit les accorder à un loyal chevalier. » Et lorsque le roi entendit ce discours, il la loua fort de l'avoir fait sans qu'on ait eu à le lui indiquer. Ensuite la reine fit fête à monseigneur Gauvain, et à Galehaut, et à tous les participants de la quête, car ils étaient tous là, sauf Sagremor. On demanda fréquemment des nouvelles de celui-ci, et monseigneur Gauvain raconta comment il l'avait laissé avec une demoiselle qu'il aimait. Puis la reine rapporta la façon dont Lancelot avait été guéri de sa folie furieuse dans ses chambres, et que c'était une dame qui avait opéré cette guérison, appelée la Dame du Lac.

905. « Dame, fit alors le roi, savez-vous qui est ce chevalier ? » Et elle de dire que non. « Sachez donc, reprit le roi,

---

904. Ensi parolent entr'aus .II. ; et li rois les reprent, si font greignour samblant de joie que li cuers ne lor aporte a tel i a. Et li rois envoie querre la roïne, et ele i vint moult lie. Et quant ele vint en la tour, chascuns li saut a l'encontre ; et ele laisse tous les autres et jete a Lanselot les bras au col et le baise voiant tous ciaus qui veoir le volrent, pour ce que tous les volt decevoir, que nus n'i pensast ce qu'en est : ne nus ne le voit qui mix ne l'en ait proisie, mais il est trop hontous. Et ele dist : « Sire chevaliers, je ne sai qui vous estes, ce poise moi, ne je ne vous sai que offrir. Pour l'amour mon signor et pour la moie honnour, que vous avés hui maintenue, vous otroi je m'amour et moi, si com loial[a] dame le doit donner a loial chevalier. » Et quant li rois l'ot, si le proise moult de ce qu'ele l'a fait sans enseignier. Et puis refist la roïne joie a mon signour Gavain et a Galeholt et a tous les compaingnons de la queste, car tout estoient venu, fors Saygremors : si fu moult demandés. Et mé sire Gavains conta conment il l'avoit laissié avoc une damoisele qu'il amoit. Aprés conta la roïne de Lanselot, conment il ot esté garis de la forsenerie en ses chambres, et que une dame l'avoit gari, qui se nomoit la Dame del Lac.

905. « Dame, fait li rois, savés vous qui li chevaliers est ? » Et ele

que c'est Lancelot du Lac, celui qui a remporté les deux rencontres entre moi et Galehaut. » À ces mots, elle fit mine d'être en proie à une vive surprise, et se signa à plusieurs reprises. Ensuite ce fut au tour de monseigneur Yvain de raconter les prodiges chevaleresques qu'avait accomplis Lancelot toute la journée. « Seigneur, seigneur, nous pensions que tous les chevaliers n'étaient pas venus se joindre à la bataille, et elle nous l'envoya, tout seul : mais elle dit qu'elle nous faisait parvenir des secours suffisants pour remplacer les deux cents chevaliers qui étaient à Aresteuil. Et ce fut la vérité, car, Dieu me vienne en aide, si les deux cents avaient été là, nous n'en serions pas venus à bout aussi bien que nous y sommes parvenus grâce à lui seul. — Par ma foi, fit le roi, il a accompli son plus grand exploit en me secourant, car il s'est emparé de ce château que voilà, qui me causait plus de tort que tous les autres au monde. Et je dois bien l'aimer plus que tous les autres hommes. »

906. Hector s'avança alors vers la reine et lui dit : « Dame, voici l'objet de ma quête », en lui désignant monseigneur Gauvain. La reine le remercia et lui fit fête, puis monseigneur Yvain lui fit grand honneur en racontant comment il les avait délivrés, lui-même et Sagremor, de la prison du roi des Cent Chevaliers, et comment il avait conquis le sénéchal. Monseigneur Gauvain rapporta à son tour comment il avait abattu Keu, Sagremor, Girflet et monseigneur Yvain à la Fontaine du Pin : nombreux furent alors ceux qui le regar-

---

dist que nenil. « Or saciés dont, fait li rois, que c'est Lanselos del Lac, cil qui vainqui les .II. assamblees de moi et de Galehot. » Et quant ele l'ot, si fait samblant que a grant merveille li viengne, et s'en saine moult souvent. Aprés conte mé sire Yvains la merveille d'armes que Lanselot avoit fait tout le jour. « Sire, sire, nous quidasmes que tout li chevalier ne fuissent mie venu a la bataille, et ele le nous envoia tout sol : si dist qu'ele nous envoieroit tant d'aïde que bien tenroit [*259a*] le lieu as .CC. chevaliers qui estoient a Arestuel. Et de ce dist ma dame voir, que si vraiement m'aït Dix, se li doi cent i[a] fuissent sans lui, nous n'en venissons ja a chief si com nous sonmes fait par lui sol. — Par foi, fait li rois, plus a il fait d'armes en moi rescourre que en toutes les autres proueces. Car il a pris un chastel tel com cis est, qui me faisoit plus de mal que tout li chastel del monde. Et je le doi amer sor tous homes. »

906. Aprés vint Hectors devant la roïne et dist : « Dame, veés ci ma queste » : se li mostre mon signour Gavain. Et la roïne l'en mercie et li fait mout grant joie. Et mé sire Yvains li fait moult grant honnour, quant il conte qu'il avoit delivré lui et Saygremor de la prison le roi as .C. Chevaliers[a], et com il ot le seneschal conquis. Et mé sire Gavains conta conment il abati Kex et Saygremor et Gyrflet et

dèrent avec intérêt, car on le louait fort ; et son amie en éprouva plus de joie que tous les autres. Entre-temps le repas avait été préparé, et l'on se mit à table. Après avoir mangé, le roi prit la reine à part et lui dit : « Dame, je veux prier Lancelot de rester avec moi et de devenir compagnon de la Table ronde, car il a clairement démontré sa grande prouesse. S'il ne veut pas demeurer pour moi, tombez à ses genoux pour le supplier de le faire. — Seigneur, dit la reine, il est à Galehaut, c'est son compagnon ; il serait bon que vous priiez Galehaut de l'y autoriser. » Le roi vint alors vers Galehaut et lui demanda en échange de toutes les faveurs possibles que Lancelot fasse désormais partie de sa maison et demeure avec lui comme son maître et son compagnon. « Ah ! seigneur, soupira Galehaut, je suis venu vous aider avec toutes mes forces, mais c'est tout ce que je peux faire ; Dieu me vienne en aide, en effet, je ne saurais vivre sans lui : vous m'ôteriez la vie ! » Il disait cela parce qu'il ne pensait pas que la reine le prendrait au piège ; mais le roi la regarda et lui demanda : « Dame, priez-le de rester ! » Elle se laissa aussitôt tomber à genoux devant Lancelot ; celui-ci éprouva trop de peine à ce spectacle : il n'attendit pas l'autorisation de Galehaut, mais se précipita en disant :

907. « Ah ! dame, je demeurerai pour le plaisir du roi et le vôtre ! » Et il la releva. « Grand merci, seigneur, dit-elle. — Seigneur, intervint alors Galehaut, j'aime mieux être pauvre et heureux que riche dans le malheur. Retenez-moi

---

mon signour Yvain a la Fontaine del Pin : et lors fu assés qui l'esgarda, que moult estoit loés ; et s'amie en ot joie sor tous. Atant fu li mengiers apareilliés, si s'aseent. Et quant il orent mengié, si apela li rois la roïne ; se li dist a conseil : « Dame, je voel proiier Lanselot de remanoir a moi et d'estre compains de la Table Reonde, car bien sont ses grans proueces esprouvees. Et s'il ne velt pour moi remanoir, si l'enchaés as piés. — Sire, fait ele, il est a Galeholt et ses compains ; si est bon que vous proiiés a Galeholt qu'il le sousfre. » Et lors vint li rois a Galeholt, se li proiie en tous services que Lanselos soit de sa maisnie et qu'il remaigne a lui com ses maistres et ses compains. « Ha ! sire, fait Galehols. Je sui venus en vostre besoigne a tout mon pooir, car c'est quanques je puis ; ne si m'aït Dix, je ne saroie vivre sans lui : si me tolriés ma vie ! » Et ce disoit il pour ce qu'il ne quidoit mie que la roïne l'encusast. Et li rois regarde la roïne et li dist : « Dame, proiiés l'ent. » Et ele se laisse tantost chaoir as jenous. Et quant Lanselos le voit ajenoullie, se li fait trop grant mal au cuer : si n'atent mie l'otroi Galeholt, ains saut sus et dist :

907. « Ha ! dame ! je remanrai a mon signor a son plaisir et al vostre ! » Si l'en lieve. « Sire, fait ele, grans mercis. — Sire, fait Galehols, j'aim mix a estre povres et a aise, que riches a malaise. Retenés

avec lui, si jamais j'ai fait quoi que ce soit qui vous ait plu ; et vous devez bien me concéder cela : sachez en effet que toute l'amitié que j'éprouve pour vous vient de lui. » Le roi se leva d'un bond, le remercia et déclara qu'il ne les retenait pas comme chevaliers mais comme compagnons, et comme maîtres de sa personne.

908. Ainsi le roi retint-il Lancelot et Galehaut, puis Hector pour leur faire honneur et leur tenir compagnie : la joie fut si grande dans l'entourage du roi Arthur qu'on ne saurait en décrire de plus considérable. Le roi ajouta que le lendemain il voulait tenir une grande cour à la Roche même pour fêter Lancelot : et il le fit, noblement et richement ; c'était le septième jour avant la Toussaint, et pendant toute la semaine il n'y eut pas de jour où il ne portât pas sa couronne et ne tînt pas une cour de plus en plus grandiose. Ce jour-là, en tout cas, les trois chevaliers s'assirent à la Table ronde, et l'on fit venir les clercs qui avaient pour mission de mettre par écrit toutes les prouesses des compagnons du roi Arthur. Ils étaient quatre : le premier s'appelait Arodion de Cologne, le second Tantalide de Vergiaux, le troisième Thomas de Tolède et le quatrième Sapiens de Bagdad[1]. Ces quatre-là étaient chargés de mettre par écrit tous les exploits chevaleresques des compagnons du roi Arthur : ils commencèrent par les aventures de monseigneur Gauvain, parce que c'était le début de la quête ; puis ils passèrent à celles d'Hector, parce que c'était une branche de ce conte, et ensuite aux aventures des dix-huit autres compagnons. Tout cela faisait

---

moi avoc lui, se je onques fis chose qui vous pleüst ; et bien le devés pour moi faire, car bien saciés que toute l'amour que j'ai a vous, ai je par lui. » Et li rois salt sus, si l'en mercie et dist qu'il nes retient mie com ses chevaliers, ains les retient [*b*] com ses compaingnons et as signours de lui.

908. Ensi retint li rois Lanselot et Galeholt, et puis Hector pour compaingnon et pour honnour d'aus .II. : si fu la joie si grans en la maison le roi Artu que gregnour ne le vous porroit on mie deviser. Et li rois dist que l'endemain volroit il tenir court enforcie en la Roche meïsme, pour la joie de Lanselot : si le tint haute et riche, et ce fu le setisme jour devant le Toussains, ne onques ne fu jours qu'il ne portast courone et qu'il n'i eüst chascun jour court enforcie de mix en mix. Celui jour furent assis li .III. chevalier en la Table Reonde ; et furent mandé li clerc qui metoient en escrit les proueces des compaingnons le roi Artu. Si en i avoit .IIII. : si ot nom li uns[a] Arodions de Couloigne, et li secons Tantalides de Vergiaus, et li tiers Thomas de Toulete et li quars Sapiens de Baudas. Cil .IIII. metoient en escrit quanques li compaingnon le roi Artu faisoient d'armes : si misent en escrit les aventures mon signour Gavain tout avant, pour

partie du conte de Lancelot, dont tous les autres étaient des branches ; et le conte de Lancelot lui-même était une branche du Graal, tel qu'il y fut adjoint.

909. Le roi et sa compagnie séjournèrent de la sorte dans l'allégresse jusqu'au troisième jour après la Toussaint. Puis Arthur laissa une garnison à la Roche et retourna en Bretagne par petites étapes. Lorsqu'il arriva à Carlion, Galehaut prit congé de lui et lui demanda l'autorisation d'emmener Lancelot avec lui dans son pays. Le roi le lui accorda bien à regret, mais la reine le voulut ainsi : elle dit au roi que l'Avent commencerait bientôt, et elle parvint à le convaincre de donner sa permission, à la condition qu'ils lui promettent loyalement de revenir lorsqu'il le leur demanderait. Il déclara alors qu'ils le trouveraient séjournant dans la cité où il avait fait Lancelot chevalier. Ainsi Galehaut et Lancelot s'en allèrent-ils dans leur pays, tandis que le roi et sa compagnie continuaient leur chemin par petites étapes vers la Bretagne. Mais le conte se tait sur eux tous, et revient à Galehaut et Lancelot.

ICI S'ACHÈVE « LA MARCHE DE GAULE ».

---

ce que c'estoit li conmencemens de la queste ; et puis lé Hector, pour ce que de cel conte estoit branche ; et puis les aventures a tous les .XVIII. autres compaingnons. Et tout ce fu del conte Lanselot, et tout cil autre furent branches de cestui ; et li contes Lanselos fu branche del Graal, si com il i fu ajoustés.

909. En tel joie sejourna li rois et sa compaingnie tous les jours jusques au tierch jour[a] de la Toussains. Et puis laissa en la Roche ses gardes, puis s'en revait vers Bertaingne a petites journees. Et quant il vint a Karlyon, si prist Galehols de lui congié, et li proiie qu'il li laist Lanselot o lui mener en son païs. Et li rois li otroie a moult graint painne ; et la roïne le velt ensi, et dist au roi que li Avent enterront par tans, si fait tant qu'il li otroie par couvent qu'il li creantent[b] loialment qu'il venront a lui a son mant. Et lor dist qu'il sera en la cité sejournans, la ou il fist Lanselot chevalier. Ensi s'em partent a tant entre Galeholt et Lanselot, et s'en vont en lor païs. Et li rois et sa compaignnie s'en sont alei par petites journees em Bertaingne. Mais d'aus tous se taist li contes et retourne a parler de Galeholt et de Lanselot.

ICI FINE DE LA MARCHE DE GAULLE.

GALEHAUT

Voyage de Galehaut et de Lancelot en Sorelois. Signes funestes pour Galehaut.

1. Le conte dit maintenant dans cette partie que Galehaut quitta la maison du roi Arthur et emmena dans son pays Lancelot, son compagnon, qui aurait de beaucoup préféré rester, mais qui n'osa rien en montrer par crainte et respect pour Galehaut qu'il aimait plus que tout autre homme. De son côté, Galehaut était très soucieux au sujet de la dame de Malehaut qu'il aimait au point de penser qu'il n'y avait d'amour plus fort que le sien. Il éprouvait un grand chagrin à l'idée de la laisser si vite après le premier bonheur qu'elle lui avait donné, mais il s'en consolait du mieux qu'il pouvait, parce qu'il aurait éprouvé une profonde honte si quelqu'un avait pénétré le fond de son cœur. Il pensait que, si Dieu le voulait, ils se reverraient bientôt et que la date que le roi avait fixée pour leur retour n'était pas très éloignée. De plus il ferait son possible pour écourter son absence. Il s'approcha alors de Lancelot et engagea la conversation sur la reine car il désirait que Lancelot lui rappelât ses propres amours.

---

1. [*259c*] Or dist li contes en ceste partie que Galehols s'em part de la maison le roi Artu et en mainne en son païs Lanselot, son compaingnon, qui moult amast mix le remanoir, mais samblant n'en ose faire pour Galeholt que il crient et doute et aimme sor tous homes. Et d'autre part rest Galehols moult angoissous de la dame de Maloaut que il amoit tant qu'il li estoit avis que nus ne pooit tant amer. Si est moult a malaise de ce qu'il le laisse si hastievement aprés la premiere joie qu'il en a eüe, mais il s'en conforte au mix qu'il puet, pour ce que moult en avroit grant honte se nus son couvine en apercevoit, et si pense, se Dix plaist, qu'il le reverra par tans et ele lui, et li termes n'est mie lons que li rois li a mis de revenir ; et encore l'acourtera, ce dist, a son pooir. Atant en vint a Lanselot et le met em paroles de la roïne, car il vilt qu'il li ramentoive les soies amours.

Ainsi tout en chevauchant évoquèrent-ils ce qui ravissait leur cœur, jusque vers l'heure de none[1]; Galehaut sombra alors dans des pensées qui lui serrèrent le cœur, et, chevauchant plus doucement, il songea que Lancelot, son compagnon, appartenait toujours à la suite du roi Arthur. Son cœur en éprouva une très vive inquiétude et il se dit qu'il avait maintenant perdu tout honneur et toute joie à cause de ce chevalier qu'il croyait avoir retrouvé pour toujours. « Je suis sûr et certain, pensa-t-il, que, dès notre arrivée à la cour, il faudra que cesse notre compagnonnage car la reine voudra qu'il reste et il n'osera pas aller contre sa volonté. Ainsi ai-je perdu l'affection que j'avais mise en lui et toute la peine que je me suis donnée pour gagner sa compagnie, alors que je remportais déjà toute la gloire et tout l'honneur du monde. » Galehaut se représentait tout cela et une si grande angoisse lui étreignit le cœur qu'il finit par en perdre connaissance. Il tomba de sa monture aussi brutalement qu'un homme dont le corps et le cœur défaillent[2]. Lancelot qui chevauchait devant se retourna, et, le voyant ainsi étendu à terre, eut grand-peur qu'il ne fût mort. Il descendit de cheval et prit Galehaut entre ses bras, et quand ce dernier revint à lui, il lui demanda : « Seigneur, qu'avez-vous ? — Sur mon âme, répondit Galehaut, je suis submergé par la peine et l'angoisse, car il m'est arrivé plus de malheurs qu'à nul autre et je sais bien qu'il m'arrivera bien des malheurs à l'avenir. » À

Si parolent tout chevauchant de ce dont lor cuer sont a aise, que bien puet estre nonne de jour. Et lors chaï Galehols a son pensé dont ses cuers fu moult a malaise ; si chevaucha plus souef et pensa a Lanselot, son compaignon, qui remés est[a] de la compaingnie le roi Artu. Si en a moult grant angoisse au cuer et dist a soi meïsme que ore a il perdu toute hounour et toute joie par celui que il quidoit avoir recouvré a tous les jours de son vivant. « Si sai, fait il, vraiement, que a la premiere fois[b] que entre moi et lui venrons a court, qu'il couverra que nostre compaingnie departe, car la roïne voldra que il remaigne, ne il n'oseroit contredire chose qu'ele volsist. S'ai ensi perdue l'amour que je i avoie mise, et le grant meschief que je i fis pour sa compaingnie avoir, la ou je estoie au desus de conquerre tout le pris et toute l'ounour del monde. » Toutes ces choses met Galehols devant ses ex, si l'en touche au cuer si grant angoisse que a force le couvint pasmer. [*d*] Si chaï a terre si durement com cil qui n'avoit pooir de son cors ne de son cuer. Et Lanselos qui chevauchoit devant[c] se regarde et le vit jesir a terre en tel maniere, si ot moult grant paour qu'il ne fust mors. Si descent et prent Galeholt entre ses bras et quant il fu revenus de pasmisons, se li demande : « Sire, que avés vous ? — Si m'aït Dix, fait Galehols, je ai assés doel et angoisse, car il m'est plus mescheü que onques a nul home ne mescheïst, et bien sai que assés me mescherra

ces mots, Lancelot crut comprendre que Galehaut n'avait dit cela qu'à son intention, et il décida de l'interroger dès qu'il se serait remis en selle. Il alla alors chercher son palefroi, le lui ramena, et Galehaut monta sur son cheval à grand-peine, car il s'était blessé en tombant.

2. Ils reprirent alors la route à la suite de leurs écuyers et Lancelot le supplia instamment, sur le salut de l'être qu'il chérissait plus que tout au monde, de lui dire en quoi il était si infortuné : « Car vous n'avez dit cela, me semble-t-il, qu'à mon intention, et je sais bien que, depuis notre première rencontre, tout ce que vous pourriez considérer comme un malheur ne vous est advenu que par moi. Je sais bien que vous n'aimez pas ma compagnie comme avant et que vous regrettez ce que vous avez fait pour moi par le passé. — Ah ! s'exclama Galehaut, très cher ami, au nom de la miséricorde divine, n'ayez pas de pensées si viles. Sur le salut de mon âme, jamais je n'ai regretté ce que j'ai pu faire pour vous, mais je pensais que nous ne pourrions plus demeurer longtemps ensemble, ce qui me cause un très grand chagrin. — Pourquoi, seigneur ? demanda Lancelot. — Parce que, répondit Galehaut, la reine ne saurait vivre sans vous. Je sais bien qu'elle voudra que vous vous installiez définitivement à la cour du roi, et que vous n'oserez refuser ce qu'elle pourrait vous demander. Pour ma part, si je pouvais rester auprès de vous, je le ferais très volontiers, mais c'est impossible car

---

dés ore mais. » Et quant Lanselos entendi ces mos, si quide bien savoir que Galehols ne l'ait dit se pour lui non, et pense qu'il li demandera si tost com il sera montés. Lors vait querre son palefroi, se li amainne, et il monte a grant painne car il s'est blechiés au cheoir.

2. Lors se remetent a la voie aprés lor esquiers, et Lanselos li demande et conjure sor la riens que il plus aime el monde que il li die de coi il li est si fort mescheü : « Car il me semble que vous n'avés ce dit se pour moi non. Et je sai bien que puis que je vous acointai premierement ne vous avint chose que vous deüssiés tenir a mescheance qui par moi ne vous avenist. Si sai bien que vous n'amés pas ma compaingnie tant que vous soliés, et que vous vous repentés de ce que vous avés fait pour moi cha en ariere. — Ha, fait Galehols, biaus dous amis, pour Dieu merci, ne pensés pas si grant vilonnie. Si m'aït Dix, onques ne me repenti de chose que je fesisse pour vous, mais je pensoie a ce que la compaingnie de moi et de vous ne puet mie longement durer, dont j'ai au cuer moult grant pesance. — Pour coi, sire ? fait Lanselos. — Pour ce, fait Galehols, que la roïne ne se pourroit de vous consiurrer. Si sai bien qu'ele voldra que vous remaigniés del tout en la maison le roi, ne vous n'oserés veer chose qu'ele vous conmant. Et se je peüsse demourer avoques vous, je le fesisse moult volentiers, mais ne puet estre, car

il me faudra aller dans mon pays, parce que bien des gens me l'imputeraient à bassesse si je restais toujours à la cour du roi Arthur. Et vous pouvez être sûr que cela me déchirera le cœur, lorsqu'il me faudra me séparer de vous, car vous êtes l'être au monde que je chéris le plus.

3. — Certes, répondit Lancelot, vous avez fait pour moi plus qu'aucun homme ne fit jamais pour un autre. Que jamais Dieu ne me secoure, le jour où je ferai en pleine connaissance de cause quelque chose qui puisse vous faire souffrir, mais si ma dame m'ordonne de rester, il faudra qu'il en soit ainsi car je n'oserais pas le lui refuser. » La conversation en resta là, mais jamais par la suite Galehaut ne voulut se montrer souriant. Cette nuit-là, il dormit dans un monastère qui se trouvait à l'orée d'une forêt, et où on les accueillit avec de grandes marques d'honneur. Au matin, ils se levèrent de très bonne heure et assistèrent à la messe, puis ils se mirent en route, et Galehaut dit à Lancelot qu'ils se rendraient dans la terre dont il était le seigneur par ses ancêtres, et Lancelot lui répondit qu'il irait très volontiers.

4. Alors Galehaut prit un écuyer et fit savoir à tous ses barons de Sorelois qu'il s'en allait dans la terre des Lointaines Îles[1]. Le messager piqua des éperons et partit au galop. Galehaut et Lancelot s'en allèrent de leur côté, parlant d'amour et de chevalerie[2], et ils chevauchèrent par longues étapes jusqu'à l'entrée de la forêt que l'on nomme Gelde. Mais Galehaut cheminait abattu et triste, sans pouvoir le cacher en aucune

---

il me couvenra aler en mon païs, pour ce que maintes gens le me tenroient a vilonnie se je demouroie adés en la maison le roi Artu. Et saciés certainnement que moult me fera mal au cuer quant il me couvenra consiurrer de vous, car vous estes la riens el monde que je plus aim.

3. — Certes, fait Lanselos, vous avés plus fait pour moi c'onques hom ne fist pour autre, ne ja ne m'aït Dix quant je ferai ja chose a mon pooir dont je quit que vous soiiés a malaise [*e*]. Mais se ma dame me conmande que je remaigne, il couvendra que ce soit fait car escondire ne li oseroie. » Atant laissierent cele parole, mais onques puis Galehols bele chiere ne volt faire. La nuit jut en une maison de religion qui estoit en l'oriere d'une forest ou on lor fist moult bele hounour. Au matin se leverent bien main et oïrent messe, puis se misent al chemin, et Galehols dist a Lanselot qu'il iront en sa terre dont il est sires d'ancheserie, et Lanselos respont que ce li plaist moult.

4. Lors prent Galehols un esquier et mande a tous ses barons de Sorelois qu'il s'en vait en la terre des Lontainnes Illes. Et cil s'en vait au ferir des esperons. Et entre Lanselot et Galeholt s'en vont parlant d'amours et de chevaleries, et chevauchent tant par lor journees qu'il vinrent a l'entree de la forest qui a non Gelde. Et Galehols che-

façon. Alors Lancelot l'interrogea : « Très cher compagnon, je vous prie au nom de la foi que vous me devez de me dire pourquoi vous êtes si triste et si abattu, car, soyez-en sûr, je ne peux connaître de joie en vous voyant aussi malheureux. — Très cher compagnon, répondit Galehaut, je vous ai aimé et vous aime plus que je n'ai jamais aimé quiconque et je ne peux vous dissimuler le fond de mon cœur. Je vais donc vous confier ce que je n'ai jamais osé avouer à personne. De cette douleur et de cette inquiétude dans lesquelles je vis depuis longtemps, je vais vous donner la raison : j'ai fait le songe l'autre jour que j'étais dans la maison du roi Arthur en compagnie d'une foule de chevaliers. De la chambre sortait un serpent, le plus grand dont j'aie jamais entendu parler. Il se précipitait sur moi en crachant feu et flamme, au point que j'en perdais la moitié de mes membres.

5. « Voilà ce qui m'arriva la première nuit. La suivante, j'eus l'impression que j'avais deux cœurs dans ma poitrine qui étaient si semblables qu'à peine aurait-on pu les distinguer l'un de l'autre et, en m'examinant, je vis que j'en avais perdu un, qui, une fois séparé de mon corps, devenait un léopard et s'élançait au milieu d'une harde de bêtes sauvages ; sur ce le cœur et tous les membres me tombaient du corps et j'avais l'impression de mourir[1]. Tels sont les deux songes dont je vous ai parlé et je ne serai jamais tranquille avant de savoir vraiment ce qu'ils signifient, mais pourtant

---

vauche mas et pensis qu'il ne s'en pot tenir en nule maniere. Et Lanselos le met a raison et li dist : « Biaus dous compains, je vous proi par la foi que vous moi devés que vous me dites pour coi vous estes si pensis et si mas, car bien saciés que je ne puis mie estre a aise tant que je vous voie si a malaise. — Biaus dous compains, fait Galehols, je vous ai plus amé et aim que je onques ne fis rien qui vive, ne mes cuers ne se puet vers vous celer, et je vous dirai ce que je n'osai ainc a nul home dire. En cest doel et en ceste angoisse ou je ai longement esté, vous dirai je dont il me vient, car il m'avint l'autrier en avision que je estoie en la maison le roi Artu a grant compaingnie de chevaliers. Si venoit de la chambre uns serpens, li graindres dont je oïsse onques parler. Si venoit sor moi et espandoit sor moi fu et flambe, si que je em perdoie la moitié de mes membres.

5. « Ensi m'avint la premiere nuit. A l'autre nuit aprés me fu avis que je avoie .II. cuers en mon ventre, et estoient si paringals que a painnes peüst on deviser l'un de l'autre et quant je me regardoie, si en avoie perdu l'un, et quant il ert departis de moi, si devenoit uns lupars et se feroit en une compaingnie de bestes sauvages ; et maintenant me chaoit li cuers et tout li autre menbre et m'ert avis que je moroie. Itel sont li doi songe que je vous ai dit, ne jamais ne serai a aise devant ce que je savrai certainnement qu'il senefient et si en sai

j'en connais en grande partie le sens. — Seigneur, répliqua Lancelot, vous êtes si sensé que vous ne devez pas ajouter foi aux songes, car un songe n'a aucun sens : de même que le songe eſt dénué de sens en soi, de même l'eſt-il dans la réalité, aussi ne devez-vous pas en avoir peur car il n'y a personne au monde d'assez puissant pour triompher de vous.

6. — Pour ce qui eſt de cela, dit Galehaut, un seul homme m'a causé du tort et, s'il veut me nuire, nul ne peut m'être d'aucun secours. Mais si la puissance du savoir peut m'être utile, alors je saurai ce que signifient ces deux songes car jamais je n'ai eu une telle envie de savoir quelque chose. — Seigneur, fit Lancelot, je doute fort qu'un clerc puisse vous révéler un événement à venir. — Mais si ! rétorqua Galehaut, car le roi Arthur apprit par les trois clercs ce que signifiaient les trois songes qu'il avait faits et ils l'assurèrent qu'il lui faudrait perdre tout pouvoir terreſtre[1]. » Ainsi Galehaut et son compagnon poursuivirent-ils longuement cette conversation tant et si bien qu'ils arrivèrent à la rivière d'Assurne[2]. Ils passèrent le Pont Irlandais[3], qui se trouvait à la frontière de deux royaumes et d'un duché : le royaume des Francs[4], celui de Galles et le duché de Ruiel. Lorsqu'ils furent sur l'autre rive, Galehaut prit une route sur la droite qui menait à l'un de ses châteaux qu'il avait fait récemment fortifier. Il était situé sur le terrain le plus inexpugnable dont il ait pu disposer et lui-même l'avait nommé l'Orgueilleuse Garde en raison

---

je grant partie. — Sire, fait Lanselos, [f] vous eſtes si sages hom que vous ne devés pas metre en songe voſtre creance, car songes ne puet a nule rien monter, car si com il eſt fols en songes eſt il fols en aventure, ne vous ne devés pas de ce avoir paour car il n'a home el siecle qui vous peüſt metre au desous.

6. — De toutes ces choses, fait Galehols, ne me nuiſt que uns sels hom et s'il me velt nuire nus ne me puet aidier. Et se nule force de clergie m'i puet avoir meſtier, je savrai que ciſt doi songe senefient, ne je n'oi onques de nule rien savoir si grant talent. — Sire, fait Lanselos, je ne quit mie que nus clers vous peüſt dire chose nule qui eſt a avenir. — Si feroit, fait Galehols, car li rois Artus sot par les .III. clers que senefioient li songe .III. que il songa, et il li disoient bien que il li couvenroit perdre toute hounour terrienne. » Ensi parolent longement entre Galeholt et son compaingnon tant qu'il vinrent a l'aigue de Surne. Si passent le Pont Yrois qui marcissoit a .II. roialmes et a une duchee, c'eſtoit au roialme des Frans[a] et au roialme de Gale et a la duchee de Ruiel. Et quant il furent outre passé, si tourna Galehols une voie sor deſtre qui le menoit a un sien chaſtel que il avoit fait nouvelement fermer. Si seoit en la plus forte piece de terre qui fuſt en son pooir, et il meïsmes li avoit mis non l'Orguellouse Garde pour la force que il avoit. Et il s'eſtoit vantés

de sa puissance. Il s'était vanté, lorsqu'il le fit fortifier, qu'il y enfermerait le roi Arthur après l'avoir capturé. Aussi ce château se dressait-il au sommet d'une roche au pied de laquelle courait une rivière rapide et tumultueuse qui se jetait dans l'Assurne à moins de quatre lieues de là.

7. Galehaut prit la direction de ce château où il voulait coucher cette nuit-là, car il y possédait de très belles et somptueuses demeures. Lorsque le château ne fut plus qu'à une lieue galloise, il se découvrit à leur vue, avec sa haute tour qui se dressait sur la roche et son enceinte fortifiée à la muraille épaisse et finement crénelée. Lancelot rompit le silence en premier et dit à Galehaut : « Certes, seigneur, ce château a été fortifié, semble-t-il, avec beaucoup de goût et témoigne d'une grande noblesse de cœur, car jamais je n'en ai vu de si puissant ni de si magnifique. » Alors Galehaut lui confia en poussant un soupir : « Très cher compagnon, si vous saviez de quel cœur audacieux il a été entrepris, vos propos seraient justifiés, car, avant sa construction, j'aspirais à conquérir le monde entier. Et je vais vous révéler un très grand prodige, une folie inavouable : il n'est aucune ambition qui ne s'écroule sitôt qu'elle s'élève. J'avais des desseins d'un orgueil démesuré dont subsiste ici une grande partie : il y a sur cette enceinte et sur la tour cent cinquante créneaux, si l'on compte bien, et ma soif de conquête était telle que je pensais y mettre cent cinquante rois sous ma domination. Et après les avoir tous soumis je les aurais amenés dans ce

---

quant il le ferma que il metroit ens le roi Artu quant il l'avroit pris, et li chastiaus seoit en une roche en haut et desous couroit une aigue roide et bruians qui cheoit en Arsurne a mains de .IIII. liues pres.

7. A cel chastel tourna Galehols son chemin, car la nuit i voloit jesir com cil qui i avoit moult beles maisons et moult riches. Et quant il fu pres a une lieue galesche, si le virent apertement, et la tour haute desor la roche et le baille entour fort et espés et crenelé menuement. Si enconmencha a parler Lanselos premierement et dist a Galeholt : « Certes, sire, il samble bien que cis chastiaus fu fermés par grant envoiseüre et par grant hautece de cuer, car onques ne vi si riche ne si bel. » Et Galehols conmenche a souspirer, si li dist : « Biaus dous compains, se vous saviés com de grant cuer il fu conmenciés, ce diriés vous bien, car ainçois que je le conmenchaisse, baioie je a conquerre tout le monde. Si vous mousterrai sempres une moult grant merveille dont je fais que fols [*260a*] del dire : nus si grans beubans n'est ne si tost montés que ausi tost ne soit cheüs. Et je avoie empris trop desmesuré orguel dont chaiens a grant partie, car il a en cel baille et en la tour .C. et .L. cretiaus par conte, et je avoie empensé tant a conquerre que je i metroie .C. et .L. rois en ma signourie. Et quant je les avroie tous conquis si les amenroie tous en

château ; alors je m'y serais fait couronner et en mon honneur ils auraient tous porté couronne, et j'aurais tenu une cour d'un éclat qui aurait convenu à ma puissance, afin que le monde entier parlât de moi après ma mort. Et j'aurais fait davantage encore : sur chaque créneau j'aurais fait disposer un chandelier d'argent de la taille d'un chevalier, orné de multiples branches à son sommet, et le jour de mon couronnement, un peu avant le repas de midi, les couronnes des rois que j'aurais vaincus auraient été disposées, chacune sur un chandelier, et ma propre couronne aurait été placée sur le sommet de la tour que vous pouvez voir d'ici.

8. « Ainsi les couronnes seraient-elles restées toute la journée. La nuit venue, on aurait alors allumé sur chaque chandelier un cierge si grand que nul vent n'aurait pu l'éteindre, et tous les cierges auraient ainsi brûlé jusqu'au lever du jour[1]. Comme ma cour aurait été magnifique et somptueuse ! Chaque jour les couronnes seraient restées sur les chandeliers et chaque nuit seraient restés les cierges ! Et, sachez-le, depuis la construction du château jamais je n'y suis entré si affligé que je n'en partisse tout heureux. C'est pourquoi j'y vais à présent car cela me serait plus que jamais nécessaire. » Ainsi les deux compagnons conversaient-ils chemin faisant, et Lancelot était sidéré par les révélations extraordinaires de Galehaut. « Ah ! Dieu, se dit-il, comme cet homme devrait me haïr, moi qui l'ai détourné de ses ambitions. J'ai fait de

---

cest chastel, lors m'i fesisse couroner et pour l'onour de moi portaissent courone tout ensamble, et je tenisse court si haute conme a ma hautece aferist, pour ce que tous li siecles parlast de moi aprés ma mort. Et feïsse encore une autre chose, car je feïsse sor chascun cretel un chandeillier d'argent faire et de la longour d'un chevalier, si fust espessement branchus en haut, et le jour de mon couronement, dés le disner en avant, fuissent mises les courones as rois que je eüsse conquis chascune sor le chandeillier, et la moie couronne fust assise sor le pomel de la tour que vous poés de ci veoir.

8. « Ensi fuissent les courones toute jor jusqu'a la nuit ; et lors fust sor chascun chandeillier uns cierges alumés si grans que vens ne le peüst estaindre, et arsissent en tel maniere jusqu'au jour. Si bele et si riche fust ma cours ! Et tous les jours fuissent les courones desor les chandelliers et les nuis li chierge ! Et bien saciés que, puis que li chastiaus fu fais, n'i entrai si dolans que je n'en partisse liés et joians, et pour ce i vois je ore, qu'il feroit ore greignour mestier qu'il ne fust onques mais. » Ensi s'en vont parlant li doi compaingnon, si s'esmerveille moult Lanselos de la grant merveille que Galehols li conte. « Ha ! Dix, fait il a soi meïsmes, com chis hom me deüst haïr qui toute ceste chose li ai destourné a faire ! Si ai fait del plus vigherols home del monde le plus pereçous, et tout ce li est avenu par moi. » Lors ot

l'homme le plus audacieux du monde le plus indolent, et tout cela est arrivé par ma faute. » Il ressentit alors une grande détresse et les larmes qui lui brûlaient les yeux s'écrasaient sur l'arçon de la selle, mais il veillait à ce que Galehaut ne s'aperçût de rien.

9. Ils arrivèrent au pied du château. Il se produisit alors un prodige extraordinaire qui saisit d'effroi Galehaut : le mur de la tour céda par le milieu, d'un seul coup, et tous les créneaux s'effondrèrent. Alors Galehaut s'arrêta et il fut si stupéfait qu'il en resta sans voix. Il se signa devant ce prodige dont il avait été le témoin et presque aussitôt s'écroula la partie qui avait perdu les créneaux, ainsi que l'enceinte de la tour dans un vacarme si assourdissant qu'on aurait cru que tout le rocher s'éboulait[1].

10. Lorsque Galehaut vit son château effondré, inutile de se demander s'il fut accablé : il faillit en tomber de son cheval. Lorsqu'il fut en état de parler, il dit en soupirant : « Ah ! Dieu, un cruel malheur commence à s'abattre sur moi. » Tirant alors les rênes de son cheval, il tourna bride à travers champs, sur la gauche. Lancelot le suivit en piquant des éperons, si affligé qu'il ne savait que faire. Il s'efforça cependant de consoler Galehaut. « Seigneur, lui dit-il, il ne convient pas à un homme de votre rang de se laisser aller au désarroi dans le malheur, mais plus l'adversité est cruelle, plus il doit être fort et courageux, car un sage chevalier ne doit pas craindre la perte d'une terre ou d'un bien aussi longtemps

---

moult grant doel et ploure si durement que les larmes li cheent sor l'archon de sa sele devant, mais bien se garde que Galehols ne l'aperçoit.

9. Atant en sont venu devant le chastel. Si avint a Galeholt une mervellouse aventure dont il fu moult espoentés, car li murs de la tour fondoit par le milieu tout a droiture et tout li cretel verserent a terre. Lors s'areste Galehols et est tant esbahis qu'il ne pot mot dire, si se sainne de la merveille qu'il a veüe, et il ne demoura gaires aprés que la partie dont li cretel estoient cheü versa a terre et del baille de la tour, et fist tel es[*b*]crois qu'il sambla que toute la roche fust fondue.

10. Quant Galehols vit fondu son chastel, il ne fait pas a demander s'il fu dolans, et bien petit failli qu'il ne chaï a terre del cheval ou il sist. Et quant il pot parler si dist en souspirant : « Ha ! Dix, tant felenessement me conmence a mesavenir. » Lors tire les resnes de son frain et tourne a travers parmi les chans, sor senestre. Et Lanselos le sieut a esperon qui tant est iriés qu'il[a] ne se set en quel maniere demener et nequedent il se painne moult de Galeholt conforter, se li dist : « Sire, il n'afiert pas a si haut home com vous estes qu'il se desconforte pour mescheance que li aviengne, mais quant il plus li meschiet, plus doit il estre vigherous et de grant cuer, car prodom ne doit estre paourols pour mescheance de terre ne d'avoir, tant com

que lui-même et ses proches sont en bonne santé. Le misérable, lui, ne redoute que la perte de ses possessions, ce qui n'affecte pas un cœur valeureux. Soyez-en sûr, Dieu vous a témoigné un grand amour en ne vous laissant pas entrer dans ce château. » À ces mots, Galehaut le regarda et se mit à sourire avec dédain.

11. « Comment, très cher ami, croyez-vous que ce soit l'effondrement de mon château qui me plonge dans la consternation ? Eût-il valu tous les châteaux du monde à lui seul que je n'en serais pas plus consterné que je ne le suis maintenant. Et pour vous faire connaître le fond de mon cœur, sachez que jamais personne ne m'a surpris affecté par la perte d'une terre ou d'un bien, et que jamais je n'ai manifesté de joie pour un gain quelconque sauf pour un seul : celui de vous avoir pour compagnon. Mais mon cœur s'inquiète car je pressens trop bien les malheurs qui me menacent. — Seigneur, fit Lancelot, il arrive bien souvent que notre cœur se tourmente à certains moments plus qu'à d'autres. De ces tourments du cœur naît la souffrance. — Très cher compagnon, répliqua Galehaut, mon cœur ne pressent aucun autre sujet d'affliction et de crainte que notre avenir, le vôtre et le mien. Et je serais autant atteint par votre malheur que par le mien. Je vous porte tant d'affection que je demande à Dieu de ne pas me laisser vivre après votre mort. Je crains de vous perdre bientôt ou d'être séparé

---

ses cors et si ami soient sain, mais le mauvais ne doute se la perte de son avoir non ne bon cors ne puet empirier. Et bien poés ore savoir que Dix vous a moustré samblant de grant amour, quant vous n'estes laiens entrés. » Quant Galehols entent la parole, si le regarde et conmence a sousrire ausi conme par desdaing.

11. « Conment, biaus dous amis, quidiés vous que je soie esbahis pour mon chastel, s'il est fondus ? S'il volsist tant que je le peüsse contrepeser a tous les chastiaus del monde, ne fuissé je pas si esbahis que je sui ore. Et si vous aprendrai itant de la connoissance de mon cuer que onques nus hom ne me vit trespensé pour perte qui m'avenist de terre ne d'avoir que je feïsse, ne onques ne fis joie ne feste de chose que je gaoignasse que une fois : ce fu de vostre compaingnie. Mais mes cuers m'esmaie, que trop me devise mes grans mals a venir. — Sire, fait Lanselos, il avient maintes fois que cuers est a malaise une ore plus que une autre. De malaise de[a] cuer avient cele dolours. — Biaus dous compains, fait Galehols, mes cuers ne devise de nule dolour ne de paour qui me puisse avenir fors de vous et de moi. Et autant ameroie je la mescheance de l'un conme de l'autre. Et j'ai mise toute m'amour en vous ne aprés vostre mort ne me laist ja Dix vivre. Si criem que je vous perde par tans et que je soie departis de vous ou par mort ou par autre chose. Et saciés que

de vous par la mort ou autre chose. Soyez-en sûr, si ma dame la reine nourrissait à mon égard d'aussi bons sentiments que moi envers elle, jamais elle ne me priverait de votre compagnie pour la donner à autrui, même si je n'avais fait que favoriser son pressant désir et votre très grand bonheur[1]. Cependant je ne dois pas la blâmer de préférer le bonheur de son cœur à celui d'autrui, car elle m'a dit un jour que l'on ne pouvait pas aisément faire largesse de ce dont on ne peut pas se passer et je m'en suis bien rendu compte[2]. Je voudrais que vous sachiez que, lorsque je perdrai votre compagnie, le monde perdra la mienne. — Certes, répliqua Lancelot, notre compagnonnage ne cessera pas par ma faute, car vous avez tant fait pour moi que je ne pourrais rien entreprendre qui puisse aller à l'encontre de votre désir. Je ne suis resté dans la maison du roi que pour vous satisfaire et satisfaire la volonté de ma dame, car, s'il n'avait tenu qu'à moi, je n'y serais pas resté un seul jour de ma vie. »

12. Ainsi s'entretinrent-ils longuement et, Lancelot le réconfortant du mieux qu'il put, Galehaut fit meilleur visage qu'auparavant. Puis Lancelot lui demanda où il souhaitait passer la nuit. « Nous irons, répondit Galehaut, dans les prés, sous Tesseline. » C'était le nom d'un de ses châteaux qui était situé au bord d'une grande rivière, et la prairie qu'il dominait était très vaste et belle. Galehaut ordonna à ses écuyers de partir tous les quatre devant et de s'approvisionner dans le château en nourriture et en tout ce qui serait nécessaire. « Et

---

se ma dame la roïne eüst autresi bon cuer vers moi conme j'ai vers li, ele ne me tolsist ja vostre compaingnie pour donner autrui, se je n'eüsse onques plus fait pour li que [*c*] tant que je pourchaçai son grant desirier et vostre grant joie. Et nequedent ne l'en doi pas blasmer c'ele aimme mix que ses cuers soit a aise que li autrui, car ele me dist ja que l'on ne pooit mie fere grant largesse de ce dont l'[b]on ne se puet consiurrer et je m'en sui bien aperceüs. Si voel bien que vous saciés que la ou je perdrai la vostre compaingnie que li siecles perdra la moie. — Certes, fait Lanselos, la compaingnie de nous .II. ne faudra ja par ma volenté, car vous avés tant fait pour moi que je ne savroie riens faire qui encontre vous alast ; ne de la maisnie le roi ne remés je, se par vous non et par la volenté ma dame, car ja jour de ma vie par ma volenté n'i remansisse. »

12. Ensi parolent longement ensamble et Lanselos le conforte a son pooir tant qu'il fait plus bele chiere qu'il ne sot. Lors li demande ou il voldra jesir. « Nous en irons, fait Galehols, es prés desous Tesseline. » Et c'estoit uns siens chastiaus qui ensi avoit non, et siet sor une grant riviere et la praerie estoit moult grans desous et moult bele. Lors conmanda Galehols a ses esquiers qu'il s'en alaissent avant tout .IIII. et qu'il prengent el chastel tout quanque mestier lour sera de vïande et

veillez à ce que je trouve prêt le gîte dans ce monastère qui se trouve à l'orée de la forêt, et où je me suis fait saigner l'autre fois. Je vous suivrai tranquillement avec mon compagnon. » Sur ce s'en allèrent les écuyers qui exécutèrent les ordres de leur seigneur, tandis que les deux compagnons les suivirent, sans se hâter, en discutant de leurs secrets jusqu'à leur arrivée au couvent où ils devaient coucher. Il était grand temps de s'arrêter pour faire étape. Ils trouvèrent préparé tout ce qu'il fallait, mais les moines furent sidérés de voir leur seigneur arriver seul car ils n'étaient pas accoutumés à le voir sans une suite nombreuse.

13. Ce soir-là Galehaut fit meilleur visage que d'ordinaire et il mangea avec un appétit tel qu'il n'en avait pas manifesté depuis son départ de la cour du roi Arthur. Cependant sa gaieté apparente n'obéissait pas tant à une impulsion de son cœur qu'au désir de rassurer Lancelot. Au matin il envoya un de ses écuyers à Sorham, la capitale de Sorelois, pour demander à tous ses gens de venir à sa rencontre à Alentine qui était la première cité sur sa route, car il avait décidé qu'il n'irait pas dans les Lointaines Îles avant de s'être rendu dans le royaume de Sorelois. Une fois levé, Galehaut assista à la messe du Saint-Esprit, car avec celle de la Mère de Dieu c'étaient les deux offices qu'il préférait entendre. Il traversa ensuite la rivière qui courait le long de la lisière de la forêt, en contrebas du couvent où il avait logé, car il ne vou-

---

d'autres choses. « Et si gardés que je truise apareillié mon ostel a la maison de religion qui est en l'oriere de la forest, la ou je me fis avant ier sainier et je vous siurrai tout belement aprés entre moi et mon compaignon. » Atant s'en vont li esquier et ensi com lor sire lor conmande, et il chevauchent aprés tout belement et parolent de lor consaus tant qu'il vinrent a la maison de religion ou il devoient jesir. Si est bien tans et ore de herbergier. Si trouvent apareillié quanque mestier lor estoit, mais estrangement s'esmerveillent li rendu de lor signour qui vient sels, car il ne l'avoit pas apris a veoir sans grant gent.

13. Cele nuit fist Galehols plus bele ciere qu'il ne soloit, et mengoit plus haitiement qu'il n'avoit fait puis qu'il se departi de la court le roi Artu. Et nonpourquant si s'esforçoit plus de bel samblant faire que li cuers ne li aportoit pour Lanselot conforter. Au matin envoiia un de ses esquiers a Sorhant — c'estoit la maistre cité de Sorelois — et manda a ses gens que l'endemain fuissent encontre lui a Alentine qui estoit la premiere cité de cele voie, car il s'estoit apensés qu'il n'iroit mie es Lointainnes Illes devant qu'il avroit esté el roialme de Sorelois. Quant Galehols fu levés, si oï messe del Saint Esperit, car c'estoient li doi service qu'il ooit plus [*d*] volentiers, del Saint Esperit et de la mere Dieu. Aprés passa la riviere qui par le chief de la forest

lait pas passer par Tesseline alors qu'il était en si modeste équipage.

14. Ce jour-là Galehaut chevaucha tout seul jusqu'à la tombée du jour et cette nuit-là il dormit chez un vavasseur, au bord de la rivière. Le lendemain Galehaut se leva alors qu'il faisait déjà grand jour, car à peine quinze lieues anglaises les séparaient d'Alentine. Et après avoir entendu la messe, il se mit en selle et chevaucha tant qu'il arriva entre none et vêpres[1] à Alentine, et il rencontra à dix lieues de la cité le régisseur de son domaine accompagné de tous ses chevaliers. Ce régisseur l'avait élevé dans son enfance et c'était l'un des hommes les plus robustes du monde, et l'un des plus loyaux ; il était un parent éloigné de Galehaut. À la vue de Galehaut, il fondit en larmes et courut l'embrasser avec une mine très abattue. Sidéré, Galehaut lui demanda ce qu'il avait. « Seigneur, répondit-il, j'ai eu la plus grande peur du monde et, ce matin même, lorsque je me suis levé je ne doutais pas que vous ne fussiez mort ou malade, car nous avons été frappés par le malheur au-delà de ce que vous imaginez. » À ces mots, Galehaut fut consterné, il tira sur les rênes, et la crainte d'apprendre de douloureuses nouvelles le saisit. « Cher maître, dit-il à son régisseur, de quelle perte s'agit-il ? Dites-le-moi. Ai-je donc perdu un parent parmi mes chevaliers ? — Certes non, répondit le régisseur, Dieu merci. » En entendant cette réponse, Galehaut piqua des éperons et se porta à la rencontre de ses

---

couroit, qui estoit desous la maison de religion ou il avoit jeü, car il ne voloit passer par Tesiline pour ce qu'il estoit si seus.

14. Celui jour chevaucha tout seus jusque l'avesprir et la nuit jut chiés un vavasour sor la riviere. Et l'endemain se leva Galehols de haute ore, et il n'avoit d'illoc jusqu'a Alantine que .xv. liues englesches. Et quant il ot messe oïe, si monta et chevaucha tant qu'il vint entre nonne et vespres a Alentine, et encontra defors la cité .x. lieues le maistre de son hostel et ses autres chevaliers avoc lui. Et cil maistres l'avoit nourri en s'enfance, et c'estoit un des plus vigherous hom del monde et des plus loiaus, et parens Galeholt de loing. Et quant il vit Galeholt, si conmencha moult durement a plourer, et le courut baisier a moult mate chiere. Et Galehols s'esmerveille moult, se li demande que il a[a]. « Sire, fait il, je ai le greignour paour del monde et, jehui matin, quant je me levai, ne creïssé je mie que vous ne fuissiés ou mors ou malades, car il nous est assés plus mescheü que vous ne quidiés. » A cel mot fu Galehols moult esbahis, si sache son frain et ot grant paour de dolerouses nouveles a oïr. Si dist a son maistre : « Biaus maistres, quel perte puet ce estre ? Dites le moi. Ai je dont perdu nul de mes chevaliers amis ? — Nenil, fait li maistres, Dieu merci. » Et quant Galehols oï ce, si feri cheval[b] des esperons et en vait encontre ses gens et les[c]

gens, pour les saluer et leur donner l'accolade ; il affichait un air joyeux, car il voulait dissimuler à tous le fond de son cœur et, quand il vit son régisseur, il lui sourit et hocha la tête. « Cher maître, dit-il, jusqu'à ce jour je vous ai tenu pour un homme sage et de forte trempe, mais plus maintenant.

15. « Comment pouvez-vous croire qu'une perte quelconque, pour peu qu'il ne s'agisse pas d'un de mes proches, puisse m'affliger ? Mais je sais parfaitement qu'il s'agit de la perte d'une terre ou d'un bien, et vous devriez me connaître assez pour savoir que mon cœur n'a jamais exulté de joie pour le gain d'une terre ou d'un autre bien, ni défailli de douleur pour une telle perte. Vous pouvez donc me dire sans crainte de quelle perte il s'agit. — Seigneur, répondit le régisseur, cette perte eſt moins grave pour vous qu'elle n'eſt extraordinaire, car dans tout le royaume de Sorelois aucune forteresse n'eſt reſtée debout dont la moitié ne soit effondrée, et tout cela eſt arrivé il y a huit jours, en une seule et même nuit. — Eh bien, répondit Galehaut, c'eſt une chose qui me touche peu, car moi-même j'ai vu sous mes yeux s'effondrer la forteresse que je préférais et mon cœur n'en fut troublé en rien. Et laissez-moi vous dire en présence de ces chevaliers que j'ai été l'homme le plus extraordinaire qui fût jamais. J'ai eu un cœur d'une si extraordinaire hardiesse que, s'il avait été logé dans un petit corps, je ne vois pas comment il aurait pu résiſter[1], car à aucun moment, dans aucune entreprise d'envergure, je ne l'ai trouvé lâche ou

---

salue et acole et fait moult grant samblant d'eſtre liés car il les volt tous dechevoir de son pensé. Et la ou il voit son maiſtre, se li sousriſt et crolle la teſte et li diſt : « Biaus maiſtres, jusqu'au jour d'ui vous ai je tenu pour sage et pour vigherous, mais ore ne vous tieng je pas a sage.

15. « Conment quidiés vous que nule perte grevaſt mon cuer pour qu'ele ne fuſt de mes amis ? Mais je sai ore bien que c'eſt d'avoir ou de terre, et de tant me deüssiés vous bien connoiſtre c'onques mes cuers pour gaaingne de terre et d'autre avoir n'ot haute[a] joie ne grant dolour. Mais ore poés dire seürement quele eſt la perte. — Sire, fait li maiſtres, n'eſt mie si grant perte a voſtre oés com ele eſt merveillouse, car en tout le roialme de Sorelois n'a remés forteresce en eſtant dont la moitiés ne soit fondue et tot ce eſt avenu puis .VIII. jours en en[*e*]cha et en une nuit. — Ce eſt ore une chose, fait Galehols, qui poi me grieve, car je meïsmes vi a mes ex fondre la fortere-ce[b] que je plus amoie ne onques mes cuers a malaise n'en fu. Et si vous dirai devant ces chevaliers que j'ai eſté li plus merveillous hom qui fuſt onques. Si ai eſté de si merveillous cuer que, s'il fuſt en un petit cors, je voi pas conment il peüſt durer, car onques de nule grant emprise ne le trouvai lasche ne pereçous mais tous dis entre-

indolent mais toujours entreprenant et déterminé, bien au-delà de tous les conseils que l'on aurait pu lui donner. Tel doit être le cœur qui aspire à surpasser tous les autres en dignité et en sagesse car, de même que les autres sont de moindre valeur, de même sont-ils moins prompts à engager leur responsabilité. Mais ne vous étonnez pas si ces grandes merveilles dont vous avez parlé adviennent dans mon royaume, durant mon exiſtence, car, pour avoir été un homme d'exception, les épreuves les plus extraordinaires doivent m'arriver. »

16. Tandis que Galehaut s'entretenait avec son régisseur, ils arrivèrent à Alentine. Les habitants de la ville se pressèrent à leur rencontre et accueillirent la venue de Galehaut avec joie, car dans tout son royaume on concevait les plus grandes craintes à son sujet, en raison des prodiges qui s'y étaient produits. Ce soir-là Galehaut fit de grands efforts pour paraître enjoué et au matin il fit faire des lettres par ses clercs, demandant à ses barons qui étaient ses vassaux, et à ses chevaliers, de venir le retrouver, quinze jours avant Noël dans sa cité de Sorham, et d'amener avec eux toute l'assemblée de chevaliers et d'hommes d'armes qu'ils pouvaient réunir. Sur ce, il envoya une lettre au roi Arthur, le priant à titre de seigneur et d'ami de lui dépêcher les trois clercs les plus savants qu'il eût et ceux qui lui avaient révélé le sens de son songe, car jamais il n'en avait eu plus grand besoin. Mais le conte ne parle plus de lui à présent, mais du roi Arthur, et relate comment dix maîtres qu'il adressa à

---

prendans et volentix, assés plus que consaus ne li peüſt donner. Et tels doit eſtre li cuers qui bee a passer tous les autres cuers de hautece et de savoir, car autresi com li autre sont plus bas de lui, autresi sont il plus aver de doner conseil. Mais ne vous merveilliés mie se les grans merveilles dont vous avés parlé aviennent en mon pooir et en mon tans, car autresi com j'ai eſté plus merveillous que nus hom, me doit graindre merveille avenir. »

16. Ensi parole Galehols a son maiſtre tant qu'il viennent a Alentine. Si courent encontre la gent de la vile et sont moult lié de sa venue, car par toute la terre avoient moult grant paour de lui pour les merveilles qui avenues i eſtoient. Cele nuit se pena moult Galehols de faire bel samblant, et au matin fiſt faire letres a ses clers et manda a ses barons qui de lui tenoient et a ses chevaliers qu'il fuissent a lui devant Noël .xv. jours a sa cité a Sorhan, et amenaſt chascuns tout lour conseil que il porroit avoir de chevaliers et de sergans. Aprés en envoia unes letres au roi Artu, et li mandoit et prioit com a son signour et a son ami qu'il envoiaſt les .III. plus sages clers qu'il eüſt et ciaus qui son songe li avoient dit, car il en avoit moult grant besoig, ne onques mais si grant n'en avoit eü. Mais de lui se taiſt li contes et parole del roi Artu.

Galehaut dévoilèrent à ce dernier le sens de son songe en présence de Lancelot.

La reine accusée par la messagère de la fausse Guenièvre.

17. Maintenant le conte dit qu'une fois arrivés auprès du roi Arthur les messagers lui remirent la lettre de la part de Galehaut. Le roi les reçut dans la cité de Camaalot où il était installé pour son plus grand plaisir. Mais en peu de temps la joie de la reine fut changée en profonde détresse. Après que les messagers eurent rapporté les nouvelles au roi, une demoiselle mit pied à terre et se présenta, pleine de superbe, devant le roi, alors qu'il était assis avec ses chevaliers. Elle était accompagnée par une nombreuse suite qui comptait plus de trente hommes, tant chevaliers qu'hommes d'armes. Cette demoiselle était d'une grande beauté. Elle se présenta devant le roi très élégamment parée : elle portait une cotte et un manteau ; ses cheveux étaient rassemblés en une tresse par un splendide ruban de soie, et cette tresse, longue et épaisse, luisait d'un vif éclat. En la voyant arriver, les chevaliers lui firent bel accueil, et tous les barons, même les plus puissants, s'étaient levés. À sa vue, chacun fut persuadé qu'il s'agissait d'une des dames les plus nobles du monde. En s'approchant du roi, elle ôta sa guimpe qui la dissimulait encore et la jeta à terre ; mais il s'en trouva plus d'un pour la ramasser. Lorsqu'elle se découvrit, tous s'émerveillèrent de sa beauté. Alors elle parla d'une voix si claire que tous l'entendirent nettement, et elle dit d'un ton de voix très assuré :

Conment .x. maistre que li rois Artus envoia a Galehols li despondirent son songe devant Lanselot.

17. [f] Or dist li contes que quant li message Galeholt[a] furent venu au roi Artu qu'il li baillierent les letres de par Galeholt, et li rois les rechut en la cité de Kamaalot ou il sejournoit a moult grant joie. Mais il ne demoura mie granment que la joie la roïne fu a grant ire changie. Quant li message orent contees les nouveles au roi, si descendi une damoisele et vint devant le roi moult fierement, la ou il seoit entre ses chevaliers. Et ele ot grant route de gent aprés li et furent que chevalier que sergant plus de .xxx. Et la damoisele fu de moult grant biauté. Si vint devant le roi moult acesmee : si ot cote et mantel, d'un moult riche las de soie trecie a une trece, et la treche fu grosse et longe et luisans et clere. Quant li chevalier le voient venir, se li font grant joie, et n'i ot si haut baron qui ne soit en estant saillis, et quide chascuns qui le voit que ce soit une des plus hautes dames del monde. Quant ele vint devant le roi, si sache la guimple fors de son chief dont ele estoit encore envolepee et le jete desor la terre, et il fu assés qui le saisi. Et quant ele fu desvolepee si s'esmerveillent tout de sa biauté, et ele parla si haut qu'ele fu bien de tous oïe et

« Dieu bénisse le roi et sa compagnie, que l'honneur et le bon droit de ma dame soient préservés. Je te salue comme celui qui est le plus noble seigneur du monde, sauf sur un point.

18. — Demoiselle, répliqua le roi, quel que je sois, au nom de Dieu, soyez la bienvenue ! Je souhaite de bon cœur que l'honneur et le bon droit de votre dame soient saufs partout où on la connaîtra. Mais tout d'abord je vous saurais gré de me révéler la tare qui se trouve en moi et la raison pour laquelle je ne peux prétendre être le plus noble seigneur du monde. Apprenez-moi ensuite qui est votre dame et quel tort je lui ai causé, car je crois n'avoir nui en rien à aucune dame ou demoiselle, et je ne voudrais le faire en aucune manière[1].

19. — Roi, dit-elle, si je ne pouvais faire la preuve du bon droit de ma dame et du motif qui vous fait perdre la qualité dont j'ai parlé, alors je serais venue à votre cour pour rien. Mais je n'y suis pas venue en vain, au contraire je m'y suis rendue pour vous révéler la plus étrange aventure et la plus étonnante qui advînt jamais dans votre maison, et dont vous-même et tous vos proches serez encore plus consternés, lorsque vous saurez de quoi il s'agit vraiment. Tout d'abord je veux que vous sachiez que ma dame, qui m'envoie auprès de vous, s'appelle la reine Guenièvre, fille du roi Léodegan de Carmélide. Mais avant que je vous dise la prétention légitime de ma dame, je vais

---

entendue et dist moult hardiement : « Dix salt le roi et sa compaingnie, salve l'onour et la droiture ma dame, com celui qui est li plus prodom qui vive, se ne fust une sole chose.

18. — Damoisele, fait li rois, ques que je soie, bone aventure vous doinst Dix, et l'onour et la droiture vostre dame voel je bien que sauve soit, partout ou on le savra. Mais tout avant vous savroie je bon gré, se vous me disiés le mauvaistié qui en moi est, pour coi pers a estre li plus prodom del monde. Et aprés m'aprendés qui vostre dame est, et que je li ai mesfait, car a dame ni a damoisele ne quit je riens avoir mesfait, ne mesprendre n'i voldroie je en nule guise.

19. — Rois, fait ele, se je ne vous savoie moustrer la droiture ma dame et la chose por coi vous perdés ceste bonté, dont seroie je venue en vostre court por noient. Mais je n'i sui pas venue pour noient, ains i sui venue pour la plus estrange aventure et pour la plus merveillouse qui onques fust ne avenist en vostre ostel, et dont vous et li vostre seront plus esbahi, quant vous en savrés la verité. Tout premiere[*261a*]ment voel je que vous saciés que ma dame qui a vous m'envoie a a non la roïne Genievre, la fille le roi Leodegam de Carmelide. Mais ançois que je vous die quele la droiture ma dame est,

vous remettre une lettre que je vous apporte, scellée de son sceau, et il faudra la lire devant l'ensemble des barons. »

20. Alors la demoiselle se retourna et un chevalier aux cheveux tout blancs et qui semblait d'un grand âge se leva d'un bond et lui remit une boîte d'or sertie de pierres précieuses. La demoiselle saisit la boîte, l'ouvrit et en sortit une lettre à laquelle pendait un sceau d'or[1] ; elle la remit au roi en lui disant : « Sire, faites lire cette lettre comme je vous l'ai dit, à condition que viennent en écouter la lecture toutes les dames et demoiselles, car je vous le demande au nom de mon bon droit. Cette lettre, sachez-le, révèle une affaire si importante qu'on ne doit pas la lire en secret car, si la cour la plus nombreuse que vous ayez jamais réunie se trouvait rassemblée ici, il n'y aurait personne, pas même le plus sage, qui n'en soit stupéfait. » Aussitôt l'on envoya chercher la reine ainsi que les dames et demoiselles qui se trouvaient dans les chambres et l'on fit crier que tout clerc, tout chevalier devait quitter sa demeure pour se rendre immédiatement à la cour apprendre de bien étranges nouvelles.

21. Lorsqu'ils furent tous réunis, la demoiselle prit la parole et demanda au roi de faire lire cette lettre. Le roi la remit alors au clerc le plus éloquent et le plus savant. Celui-ci déplia le parchemin et lut la lettre de bout en bout. Un tel désarroi l'envahit qu'il la laissa tomber et que les larmes ruisselèrent de ses yeux, roulèrent sur son visage et sa poitrine.

---

vous baillerai je unes letres que je vous aport qui sont scelees de son seel, et couvendra que devant vostre baronnie soient leües. »

20. Lors se regarde la damoisele, et uns chevaliers tous chenus qui sambloit a estre de grant aage saut sus, se li baille une boiste d'or a pierres precieuses avironnee. La damoisele prent la boiste, si l'a desfermee et en traist unes letres pendant a un seel d'or et les baille au roi et li dist : « Sire, faites ces letres lire ensi com je vous ai devisé, par couvent que chaiens n'avra dame ne damoisele qu'ele nes viengne oïr, que je le vous requier par droiture. Et saciés que les letres parolent de si haut afaire qu'eles ne doivent pas estre leües en reponnailles, car se toute la graindre cours que vous onques tenissiés estoit ci assemblee, n'i avroit il si sage qu'il n'en fust esbahis. » Maintenant envoie on querre la roïne et les dames et les damoiseles qui es chambres sont, et fait on crier que par les ostels ne remaigne clers ne chevaliers qui orendroit ne viengne a court pour oïr estranges nouveles.

21. Quant il furent tout assamblé, si conmencha la damoisele sa raison et requiert le roi qu'il face lire ces letres. Et li rois les baille a celui qui savoit mix parler et de greignour savoir. Li clers desploie le parchemin et list les letres de chief en chief. Si ot tele angoisse que les letres li cheent et les larmes des iex li chient[a] tout contreval la face

En le regardant, le roi n'en revint pas et il fut plus perplexe que jamais. Tous les témoins furent saisis d'effroi. « Parlez, ordonna le roi, car je suis plus impatient que je ne l'ai jamais été. » Le clerc regarda la reine qui s'était appuyée sur l'épaule de monseigneur Gauvain. À sa vue, tout son corps frémit d'inquiétude et son cœur se serra dans sa poitrine au point qu'il n'aurait proféré un mot, dût-on lui couper la tête. Ses yeux se troublèrent et il se mit à chanceler ; monseigneur Gauvain, d'un naturel noble et bienveillant, vit bien son désarroi et il se dit que quelque chose dans cette lettre concernait la reine. Il se leva d'un bond pour le soutenir et le clerc s'évanouit dans ses bras, tandis que toute la cour se demandait ce que cela signifiait. On envoya aussitôt chercher un autre clerc auquel le roi remit la lettre. Après l'avoir lue, le clerc éclata en sanglots, la jeta sur les genoux du roi et s'en alla, en proie à une grande douleur. En passant devant la reine, il déclara :

22. « Ah ! dame, quelle terrible nouvelle ! » Il s'engouffra alors dans une chambre en se laissant aller à une douleur sans égale. La reine en était décontenancée et le roi ne le prenait pas à la plaisanterie. Il fit venir son chapelain et, lorsqu'il se présenta à lui, il lui dit : « Chapelain, lisez-moi cette lettre ! Je vous conjure par la foi que vous me devez et par la messe que vous avez chantée aujourd'hui de me lire tout ce que vous y trouverez, sans rien dissimuler. »

---

desi qu'a la poitrine. Et li rois le regarde, si s'en esmerveille trop, et plus en eſt esbahis que huimais ne fu, et tout cil qui le voient en ont paour. « Dites, fait li rois, car il me tarde plus que onques ne fiſt. » Et li clers[b] regarde la roïne qui s'eſtoit apoie sor l'espaulle mon signour Gavain. Et quant il le voit, se li fermiſt tous li cors d'angoisse, et li cuers li sere el ventre si durement qu'il ne desiſt un mot de la bouche, qui li deüſt coper la teſte. Lors li tourblent li oel el chief et il conmence a chanceler. Et mé sire Gavains, qui moult eſtoit gentix et debonaires, voit bien que il n'eſt pas a aise, et pense que aucune chose eſt venue es letres qui tourne vers la roïne. Si saut sus pour lui souſtenir et il se pasme entre ses bras, et il s'esmerveillent tout que ce puet eſtre. Si envoient errant querre un autre clerc et li rois li baille les letres, et quant il les ot leües, si conmence a plorer moult durement, si jete les letres el [*b*] giron le roi et s'en tourne grant doel faisant. Et quant il dut passer[c] par devant la roïne, si diſt :

22. « Ha ! dame, come fortes nouveles ci a. » Atant se fiert en une chambre et fait tel duel que plus ne puet. Lors eſt la roïne esbahie ne li rois n'en joe mie. Si envoie querre son chapelain, et quant il eſt venus devant lui, se li diſt : « Chapelains, lisiés moi ces letres ! Et si vous conjur par la foi que vous moi devés et par la messe que vous avés hui chantee que vous me dites tout ce que vous i trouverés sans riens

Alors le chapelain prit la lettre et, après l'avoir parcourue du regard, il soupira profondément et demanda au roi : « Sire, me faudra-t-il lire cette lettre devant tout le monde ? — Oui, répondit le roi, car tel eſt mon devoir. — Certes, répliqua le chapelain, cela m'afflige d'avoir à dire ce qui plongera cette cour dans l'affliction et, si c'était possible, je vous prierais au nom de Dieu de la faire lire par quelqu'un d'autre. Mais vous m'en avez si inſtamment prié que je n'oserais vous le refuser. — Parlez, dit le roi, car c'eſt un ordre. » Le clerc se mit alors à lire à haute voix si bien que toute la cour entendit ces mots :

23. « La reine Guenièvre, fille du roi Léodegan, au roi Arthur envoie son salut, comme elle le doit, ainsi qu'à tous ses chevaliers et à toute sa compagnie, tant barons que chevaliers. Roi, je me plains devant toi, tout d'abord de toi-même et ensuite de tous tes barons. Je veux qu'ils sachent tous que tu as trahi la loyauté que tu te devais : tu as démérité au point que tu ne dois pas être roi, car il ne convient pas à un roi de vivre en concubinage comme tu le fais. En effet il eſt bien connu de tous que j'ai été unie à toi par les liens légitimes du mariage, ointe et sacrée reine et épouse dans le royaume de Logres, au monaſtère de saint Étienne le martyr, dans la cité de Logres qui eſt la capitale du royaume, de la main même du bon évêque Eugène. Mais cet honneur et cette dignité d'une très grande diſtinction furent de courte durée pour moi, car je n'en fus pas inveſtie un seul jour et une seule nuit : je te fus

---

celer. » Atant priſt li chapelains les letres, et quant il les ot toutes regardees, si souspire moult durement et diſt au roi : « Sire, me couvenra il ces letres lire tout en oiant ? — Oïl, fait li rois, car ensi le me couvient faire. — Certes, fait li chapelains, ce poise moi, quant il me couvendra dire ce qui metra en ire ceſte[a] court et, s'il puet eſtre, je vous proi pour Dieu que vous les faites lire a un autre. Mais vous m'avés tant conjuré que je nel vous oseroie escondire. — Dites, fait li rois, car dire le vous couvendra. » Et il conmence et diſt si haut que toute la cours l'ot en tel maniere :

23. « Le roïne Genievre, fille le roi Leodegam, au roi Artus salus, si com je doi, et a tous ses chevaliers et a toute sa compaingnie, si conme barons et chevaliers. Rois, je me plaing a toi, premierement de toi meïsmes et aprés de toute[a] ta baronnie, et si voel[b] que il sacent tout que tu t'es desloialment menés vers toi, car tu es tés que tu ne dois pas eſtre rois, car il n'apartient pas a roi que il tiengne feme en soignentage si com tu fais, car il eſt verités prouvee que je fui ajointe a toi par loial mariage et enointe et sacree com roïne et compaingne el roialme de Logres[c], el mouſtier saint Eſtevene le martir, en la cité de Logres qui eſt grans chiés del regne, par la main Eugene, le bon evesche. Mais l'onours et la signourie de si grant hautece me dura trop courtement, car je n'en fui dame ne jour ne nuit. Et lors te fui

aussitôt ravie — je ne sais si cela fut de ton propre chef ou à l'instigation d'autrui — et cette femme qui était ma sœur, ma servante et mon esclave prit ma place. Je veux parler de cette Guenièvre que tu considères comme épouse et reine, et qui chercha à me faire tuer et déshériter, alors qu'elle aurait dû sacrifier sa vie pour sauver la mienne. Mais Dieu, qui n'oublie jamais ceux qui espèrent sa grâce, me mit hors de son atteinte, grâce à l'aide d'amis que je dois chérir plus que tout au monde et, bien qu'ayant été exilée et spoliée, par la miséricorde divine je suis maintenant venue réclamer ce qui me revient de droit. Et je te demande au nom de la loyauté et du respect du droit que professe ta cour que l'on punisse cette traîtrise par un jugement des seigneurs de ta maison, et que cette femme qui te fait vivre dans le péché mortel soit condamnée à mort pour avoir voulu m'ôter la vie. Voilà ce que je te fais savoir par cette lettre. Et dans la mesure où, par écrit, je n'ai pu consigner tous les faits nécessaires à l'intelligence de ma cause, je t'ai envoyé ici mon cœur et ma langue, à savoir ma cousine germaine qui t'apporte cette lettre. Je te prie de croire tout ce qu'elle dira en mon nom, car elle connaît aussi bien que moi la majeure partie de mes vicissitudes et de mes malheurs dont elle a été le témoin direct. En outre, elle est accompagnée d'un chevalier qui, à lui seul, mérite plus de confiance que nous deux réunies, c'est Bertelai, le meilleur, le plus confirmé des chevaliers de son âge dans toutes les îles de la Mer[1]. »

---

tolue, ne sai par ton conseil ou par l'autrui, et cele i fu mise en mon lieu qui estoit ma suer et ma serve et ma quiverte, c'est icele Genievre que tu tiens pour espousse et pour roïne. Et pourchaca ma mort et mon desiretement, quant ele deüst son cors abandonner a mort pour le mien sauver. Mais Dix qui nule fois n'oublie ciaus qui atendent sa[d] merci me jeta de ses mains par ciaus que je doi plus a[*i*]mer que tout le monde, et com bien que j'aie esté essillie et desiretee, Dieu merci, ore sui je a mon iretage venue. Si te requier pour loialté et pour la droiture de ta court que de ceste desloialté soit prise vengance par le jugement de ciaus de ton ostel, et que cele qui em pechié mortel t'a tenu soit livree a destruire, ausi com ele volt destruire mon cors. Itant te fais ore savoir par mes letres. Et pour ce que a l'escrire ne poi pas ramentevoir quanque mestier me fust, pour ce t'ai je ci envoiié mon cuer et ma langue, c'est ma cousine germainne qui ces letres t'aporte. Si te mant que tu le croies de quanqu'ele dira de par moi, car ele set ausi bien conme je grant partie de mes anois et de mes maus, et si les set conme d'oïr et de veoir. Et si est tels en sa compaingnie qui mix fait a croire que entre moi et li en faison, c'est Bertelais, li miudres, li plus esprouvés chevaliers de son aage qui soit en tous les illes de Mer. »

24. Sur ces mots le chapelain se tut, remit la lettre au roi et s'en alla affligé et pensif. Le roi fut si stupéfait de ces nouvelles, ainsi que tous ceux qui étaient présents, qu'ils restèrent sans voix. Le roi se tourna alors vers la demoiselle et lui déclara : « Demoiselle, j'ai bien compris ce que votre dame me fait savoir, mais s'il reste quelque chose à ajouter à cette lettre, vous pouvez le faire, puisque vous êtes celle qui transmet sa parole et sa pensée. Je voudrais bien connaître aussi cet homme qui est le plus estimé et le plus confirmé des chevaliers de toutes les îles de la Mer. » La demoiselle se retourna alors, prit par la main le chevalier qui lui avait remis la lettre et le présenta au roi. « Sire, dit-elle, voici le chevalier que ma dame vous envoie pour témoigner et défendre sa cause. » Le roi regarda alors le chevalier, qui lui parut d'un grand âge car il avait les cheveux tout blancs, le visage cireux et ridé, couvert de cicatrices. La peau de son cou tombait sur le collet de son armure. Il avait une grande bouche aux lèvres épaisses, des épaules très larges et des membres bien bâtis. Il était étonnamment grand, robuste et droit, bien plus qu'on s'y serait attendu pour un si vieil homme[1].

25. « Certes, dit le roi en le dévisageant avec étonnement, ce chevalier me semble d'un âge assez respectable pour ne pas soutenir une affaire où il y eût déloyauté ou traîtrise. — Sire, fit la demoiselle, c'est ce que vous diriez si vous le connaissiez bien. Mais ce n'est pas le moment d'attester sa

---

24. Atant se taist li chapelains, si baille au roi les letres et s'em part iriés et pensis. De ces nouveles est li rois si esbahis et tout li autre par laiens qu'il ne sevent qu'il doivent dire. Et lors esgarde li rois la damoisele, se li dist : « Damoisele, bien ai oï ce que vostre dame me mande, et se les letres n'ont preu dit, si poés dire le remanant puis que vos estes cele qui son cuer et sa langue portés. Et del chevalier voldroie je bien savoir qui si est proisiés et esprouvés plus que chevaliers de toutes les illes de Mer. » La damoisele se traist ariere et prent par le poing le chevalier qui les letres li bailla, si l'en mainne devant le roi, se li dist : « Sire, veés ci le chevalier que ma dame vous envoie pour tesmoig et pour desfendeour de sa besoigne. » Et li rois regarde le chevalier, se li samble a estre de moult grant aage, car il ot le poil chenu et blanc, et le vis pale et noir et fronchié, plain de plaies, et la piaus de la gorge li gisoit desor le chaveçaille, et si ot les levres grosses et espesses et longes, et les espaulles bien furnies, et estoit bien fais de tous membres. Si fu a merveilles grans et corsus et drois en estant, plus que on ne peüst quidier de si viel home.

25. « Certes, fait li rois, qui a merveilles l'esgarde, cist me samble de si bel aage qu'il ne devroit mais traire avant chose ou il eüst desloialté ne felonnie. — Sire, fait la damoisele, ce diriés vous, se vous le connoissiés bien. Mais il ne couvient ore nul tesmoig de sa

valeur, car Dieu connaît bien la nature de chacun. Laissez-moi vous parler de ce que ne vous dit pas la lettre que ma dame a transmise par mon intermédiaire. Vous avez bien compris, je crois, que ma dame se plaint de ce que vous auriez dû être son fidèle époux, ce que vous n'êtes pas, car il eſt bien connu de tous que, une fois couronné roi de Bretagne, vous parvint le renom du roi Léodegan qui était alors le plus noble seigneur des îles de Claolent et jouissait de la meilleure réputation et de la plus brillante gloire chevaleresque.

26. « Grandes furent les louanges qu'on vous fit de mon seigneur le roi. Mais les grandes qualités et la beauté de ma dame, sa fille, à ce que vous aviez entendu dire, n'avaient pas d'égales, car elle l'emportait sans conteſte sur les autres dames en beauté et en mérite. Vous vous êtes donc dit que vous n'auriez de cesse avant d'avoir vu le roi et sa fille dont tout le monde faisait la louange. Vous avez abandonné votre terre, la confiant à quelqu'un d'autre pour venir dans le royaume de Carmélide, comme soldat mercenaire, avec toute votre suite. Là, vous avez servi mon seigneur le roi, de Noël jusqu'à la Pentecôte, et en retour, vous avez gagné ma dame sa fille, la plus valeureuse dame qui soit. Mon seigneur vous fit le plus noble présent qui fût jamais fait à un roi : la Table ronde, que révèrent tous les nobles chevaliers[1]. Ensuite, vous avez emmené ma dame à Logres, votre cité. Vous avez couché avec elle et, lorsque vous vous êtes levé cette nuit-là

---

pro[*d*]ece, que Dix set bien quels chascuns eſt. Si vous dirai ce dont les letres ne parolent pas, que ma dame vous envoia par moi. Je quit que vous avés bien entendu conment ma dame se plaint de vous come de celui qui deüſt eſtre ses bons espous, et vous ne l'eſtes pas, car bien eſt chose seüe que quant vous fuſtes de Bertaigne rois couronés, si vint a vous li renons del roi Leodegam, qui eſtoit adont li plus prodom des illes de Claolent, et qui plus manoit en grant pris et en grant honour de chevalerie.

26. « Grans fu li los qui a vous fu fais de mon signour le roi. Mais tout passa la grant valour et la biauté que oïſtes raconter de ma dame sa fille, car c'eſtoit de toutes dames la plus bele et la plus proisie a droit. Et vous deïſtes que vous ne fineriés jamais tant que vous veïssiés le roi et sa fille qui tant eſtoit ramenteüe de tout le monde. Vous guerpesiſtes voſtre terre et le meïſtes en autrui main et veniſtes el roialme de Carmelide en guise de soldoiier et toute la voſtre compaingnie. Illoc serviſtes mon signour le roi, del jour del Noël jusqu'a la Pentecouſte, et pour ce eüſtes vos ma dame sa fille, la plus vaillant dame qui soit. Si vous donna mé sires le plus noble don qui onques fuſt donés de roi, c'eſt la Table reonde qui tant eſt honneree de tous prodomes. Aprés en menaſtes vous ma dame a Logres, voſtre cité, et jeüſtes avoques li. Et quant vous levaſtes la nuit pour aler a chambre,

pour retourner dans votre chambre, ma dame fut trahie et trompée par ceux et celles à qui elle se fiait le plus. Dès lors votre compagne fut cette femme-là qui usurpa cette place en trahissant sa dame et en la faisant emprisonner[2]. Cette dame ici présente crut qu'on avait exécuté ma maîtresse mais, parce qu'il n'a pas plu à Dieu qu'une traîtrise demeurât ignorée, sa trahison est dévoilée au grand jour. En effet ma dame s'est échappée de la prison par la volonté de Dieu et avec l'aide de ce chevalier qui se fit voleur pour elle et qui, au péril de sa vie, en la portant sur ses épaules la sortit de prison grâce à une ruse. C'est ainsi qu'elle revint au royaume de Carmélide. Ses barons lui ont rendu sa terre et son héritage. Si ma dame l'avait voulu, elle aurait pu faire un très beau mariage, car il n'y a pas sur terre d'homme assez puissant pour refuser sa main en invoquant l'honneur ou la richesse. Mais son cœur vous est si attaché qu'elle ne désire nul autre que vous qui devez être son loyal époux, car elle a le sentiment qu'elle ne pourrait faire le bonheur de personne d'autre que vous. Si vous étiez réunis, nul ne pourrait se comparer à vous, vous, le roi le plus valeureux, elle, la reine la plus valeureuse. C'est pourquoi je vous enjoins de respecter la loyauté que vous lui avez promise car elle a été votre épouse, et de lui rendre justice contre celle qui mit ainsi sa vie en péril. Cette femme, vous l'avez gardée à vos côtés contre la volonté de Dieu. Si vous ne voulez pas accéder à cette demande, ma dame vous dénie au nom de Dieu,

---

si fu ma dame traïe et decheüe par ciaus et par celes ou ele se fioit plus. Et lors fu acompaingnie a vous cele dame la, si mauvaisement conme cele par qui sa dame fu traïe et menee em prison. Et quida cele qui la est que ma dame fust ocise, mais pour ce que a Dieu ne plot que traïsons fust celee, li est cele traïson revenue devant, car ma dame est ostee de la prison par la volenté de Dieu et par l'aïde a cest chevalier qui devint leres et se mist en aventure de mort pour li tant qu'il l'emporta a ses espaulles fors de prison par engieng, et ele s'en revint el roialme de Carmelide. Se li ont si baron rendu sa terre et son iretage. Et se ma dame volsist, ele fust mariee moult hautement que sous ciel n'a si haut home qui pour honour et pour richoise le deüst refuser. Mais ses cuers est a vous tournés qu'ele ne velt avoir fors vous, qui ses loiaus espous devés estre, car il li est avis qu'ele ne seroit a nului bone fors qu'a vous ; car se vous estiés ensamble, vous seriés [*e*] li nomper de toutes gens, vous li plus vaillans rois et ele li plus vaillans roïne. Pour ce vous mande que vous vous teigniés a la loialté que vous li creantastes, car ele fu vostre espouse, et que vous li teigniés droiture de celui qui en tel perill de mort le mist, et vous l'avés tenu contre Dieu. Et se vous ne volés ce faire, ma dame vous desfent de par Dieu et de quanqu'ele velt de par li et de par ses amis,

sans aucune réserve, en son nom propre et au nom de tous ses amis, le droit de détenir cet honneur qui vous eſt échu avec elle par les liens du mariage : je veux parler de la Table ronde. Au contraire renvoyez-la-lui garnie d'autant de chevaliers que lorsque son père vous la donna. Et veillez à ce que la Table ronde ne se tienne plus dans votre maison, car c'eſt une si noble inſtitution qu'il ne doit y en avoir qu'une seule au monde. Et je vous enjoins, seigneurs chevaliers, vous que l'on nomme compagnons de la Table ronde, de ne plus vous faire appeler par ce nom avant qu'il ne soit décidé par jugement à qui reviendra l'honneur de la Table ronde, car même le plus valeureux pourrait à l'occasion le payer cher. Et vous, sire, fit-elle au roi, si vous ou un autre chevalier vouliez soutenir, en votre nom ou en le sien propre, que ma dame n'a pas été trahie par cette dame-là, je suis prête à vous démontrer le contraire, soit dans votre cour soit dans celle d'autrui, maintenant ou un autre jour fixé ; et la preuve ne sera pas apportée sans loyauté ni respect du droit, mais elle le sera par un chevalier loyal et confirmé qui a été témoin de toute cette affaire. Celui qui voudra le contredire devra l'égaler, car c'eſt ainsi que l'on doit apporter la preuve et le démenti d'une affaire aussi importante que celle-ci. »

27. Après le discours de la demoiselle, toute la cour fut bouleversée et le roi en fut plus que ſtupéfait. Levant les yeux au ciel, il se signa à plusieurs reprises, médusé par cet incroyable discours ; il éprouvait une telle affliction et une

---

que vous ne detenés l'ounour que vous presiſtes o li dés ore en avant par mariage, c'eſt la Table reonde. Mais envoiiés li ausi garnie de chevaliers conme ses peres le vous bailla ; ne plus, ce gardés, ne soit Table reonde tenue en voſtre oſtel, car ce eſt si haute chose que il n'en doit que une avoir en tout le monde. Et a vous le di je, signour chevalier qui de la Table reonde eſtes apelé compaingnon, que vous plus ne vous faciés apeler par ceſtui non, devant qu'il sera devisé par jugement qui l'onour de la Table reonde devera eſtre, car en tel lieu porriés venir que tous li plus cointes le comperroit. Et vous sire, fait ele au roi, se vous ou uns autres voliés desfendre que ma dame n'eüſt eſté traïe ou par vous ou par autrui de cele dame la, je sui toute apareillie que je le face mouſtrer ou en voſtre cort ou en l'autrui ou orendroit ou a terme devisé ; et la mouſtrance n'ert pas faite desloialment ne sans raison mais par li[a] chevaliers loiaus et esprouvés qui toutes ces choses a veües et oïes. Et cil qui contredire le voldra soit autretels, car ensi doit on faire mouſtrance et contredit de si haute chose com de ceſti eſt. »

27. Quant la damoisele ot ensi parlé, si fu toute la cours esmeüe et li rois en eſt trop esbahis. Si regarde en haut et se sainne menuement de la grant merveille qu'il a oïe, et ot tel duel et tel honte

telle honte d'entendre la reine accusée de semblable crime que pour un peu sa raison en aurait chancelé. Il avait l'air bien embarrassé. « Dame, fit-il à la reine, levez-vous et disculpez-vous de ce crime dont on vous accable. Sur le salut de mon âme, si vous êtes bien telle que cette demoiselle le prétend, vous avez bien mérité la mort et vous avez trompé tout le monde avec une ignoble bassesse, car on vous a tenue pour la dame la plus valeureuse du monde alors que vous seriez la plus déloyale et la plus fausse[1]. » Alors la reine se leva, sans paraître alarmée, tandis que le roi, les comtes et ducs se dressèrent devant elle. Monseigneur Gauvain se présenta avec elle devant le roi et prit la parole en son nom. « Demoiselle, dit monseigneur Gauvain, nous voulons savoir si c'eſt bien contre ma dame la reine ici présente que vous portez cette accusation. » Mais elle répondit que ce n'était pas la reine qu'elle accusait, car de reine elle n'en voyait pas ici, « mais j'accuse, dit-elle, cette Guenièvre ici présente, car elle a trahi celle qui eſt ma dame et la sienne. — Sur mon âme, s'écria Gauvain, ma dame eſt bien innocente de toute trahison, et sachez en vérité que vous avez bien failli me pousser à une extrémité à laquelle aucune femme ne m'a jamais conduit, et n'eût été ma honte plus que celle de mon seigneur le roi, je vous aurais fait voir que vous vous êtes engagée dans la plus grande folie que jamais demoiselle ait entreprise. Et même si tous les habitants de votre pays l'avaient juré, ils n'établiraient pas juridiquement la vérité de vos allégations ».

---

de ce que on met la roïne tel chose sus que pour un poi qu'il ne derve, et bien pert a son samblant qu'il n'eſt pas a aise. « Dame, fait il a la roïne, levés sus, et si vous descoupés de ceſte chose qui sor vous eſt. Si m'aït Dix que se vous eſtes tele que cele tesmoigne, vous avés bien mort deservie et trop laidement avés le monde deceü, car on vous a tenu por la plus vaillant dame del siecle et vous seriés la plus desloiaus et la plus fause. » Lors s'eſt levee la roïne et ne fait mie samblant de paour, et encontre li saillent roi et conte et duc. Si vient mé sire Gavains avoc li devant le roi, si a prise la parole pour la roïne et diſt : « Damoisele, fait mé sire Gavains, nous volons savoir [*f*] se vous avés mis ceſt blasme sor ma dame la roïne qui ci eſt. » Et ele diſt que sor roïne ne diſt ele pas, car de roïne n'i voit ele point, « mais je le met en ceſte Genievre que je voi ci, car ele fiſt de ma dame et de la soie la traïson. — M'aït Dix, fait mé sires Gavains, de traïson eſt bien ma dame salvee. Et bien saciés que pour un poi que vos m'avés mené la ou je ne poi onques eſtre menés par nule feme, et se ne fuſt plus pour ma honte que pour le mon signour le roi, je vous fesisse apercevoir que vous avés mut la plus grant folie que onques damoisele meüſt. Et se tout cil de voſtre païs l'avoient juré, ne le meteroient il en voir ce que vous avés ci tesmoignié ».

28. Monseigneur Gauvain s'adressa ensuite au roi : « Sire, me voici prêt à prouver dans un duel judiciaire contre un chevalier, ou selon toute autre procédure décidée par votre cour, que ma dame n'est en l'occurrence nullement coupable de ce dont l'accuse cette demoiselle, et qu'elle est votre épouse et votre compagne que l'on a ointe et sacrée comme reine. — Certes, seigneur chevalier, répliqua la demoiselle, selon toute évidence vous contestez ce que j'affirme, mais il conviendrait que nous connaissions votre nom. » Alors Gauvain répondit qu'il n'avait jamais caché son nom devant un chevalier, et il dit qu'il s'appelait Gauvain[1]. À ces mots la demoiselle éclata de rire : « Monseigneur Gauvain, sur le salut de mon âme, me voici plus rassurée que je ne l'étais avant de savoir votre nom, car je vous tiens pour un chevalier si juste et si loyal que vous ne prêteriez pas ce serment pour tout le royaume de Logres. Je sais donc bien qu'après ce serment vous ne combattrez pour rien au monde. Mais cependant je verrai bien qui voudra défendre cette dame, et que chacun prenne bien garde à ce qu'il va faire. Mais, si vous étiez plus décidé qu'auparavant au combat, vous y seriez contraint encore plus vite que vous ne le pensez, si vous l'osiez. »

29. Alors la demoiselle saisit la main du chevalier qu'on nommait Bertelai le Vieux et elle le présenta au roi en disant : « Bertelai, réclamez le combat à titre de témoin et en vertu du droit, contre monseigneur Gauvain ou tout autre chevalier, s'il y en a un qui ose ainsi relever le défi

---

28. Aprés dist mé sire Gavains au roi : « Sire, veés moi ci apareillié de desfendre ma dame vers le cors d'un chevalier, ou ensi com vostre cours esgardera, qu'ele n'a en ce nule coupe que ceste damoisele a mis avant, et qu'ele est vostre espouse et vostre compaingne enointe et sacree conme roïne. — Certes, sire chevaliers, fait la damoisele, bien avés fait samblant de ce contredire, mais raisons seroit ore que nous seüssons vostre non. » Et il respont que ses nons ne fu onques celés pour chevalier, si dist qu'il a non Gavains. Lors conmencha la damoisele a rire et dist : « Mé sire Gavains, se Dix me saut, or sui je plus a aise que je n'estoie devant que je seüsse vostre non, car je vous sai a si prodome et a si loial que vous ne feriés le sairement pour tout le roialme de Logres. Dont sai je bien que vous ne vous encombaterés pas aprés le sairement pour tout le monde. Mais nequedent ce verrai je qui desfendre l'en voldra, si se gart bien chascuns que il fera. Mais se vous aviés plus aprestee la bataille que vous n'avés, si seriés vous encore plus pres de la bataille, se faire l'osés. »

29. Lors prent la damoisele le chevalier par le poig qui avoit non Bertelais le Viel, et le mainne devant le roi, se li dist : « Bertelay, faites ceste desraisnie conme d'oïr et de veoir par vostre cors contre mon signour Gavain ou encontre autre chevalier, se nul en i a qui en ceste

contre vous. » Aussitôt Bertelai s'agenouilla devant le roi et se proposa pour le duel tel qu'il avait été décidé. Monseigneur Gauvain le regarda et, très embarrassé en le voyant si vieux, le considéra avec mépris. Alors Dodinel se leva d'un bond. « Seigneur, lui dit-il, voulez-vous livrer combat à votre âge ? Honni soit le chevalier qui se battra contre vous[1] ! Amenez plutôt le plus valeureux chevalier qu'on pourra trouver et monseigneur Gauvain l'affrontera. Et si vous voulez, nous vous laisserons un avantage : si vous amenez les trois meilleurs chevaliers de votre royaume, monseigneur Gauvain les combattra tous trois, aidé de moi seul, qui suis le pire parmi les cent cinquante chevaliers de la Table ronde.

30. — Seigneur chevalier, fit la demoiselle, c'est parce que je le crois le meilleur chevalier de ma terre que je l'ai amené ici. Et si vous avez si grande pitié de monseigneur Gauvain, acceptez le combat. » À ces mots, Dodinel[1] jura par Dieu qu'il ne combattrait pas plus un chevalier si âgé qu'un homme mort. « Et je ne resterai pas en un lieu où monseigneur Gauvain se couvrirait de honte en combattant cet homme. » Sur ce, Dodinel s'en alla en jetant des regards de mépris à la ronde. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il revint auprès du roi pour lui dire : « Sire, après réflexion, je sais qui affrontera ce chevalier : Chenu de Quel[2], qui n'est pas trop jeune, puisque ce fut un chevalier renommé pour ses exploits avant que votre père ne fût chevalier. » À ces

---

maniere l'ost encontre vous desfendre. » Maintenant s'ajenoulle cil devant le roi et se pouroffre de la bataille, si com ele est devisee. Et mé sire Gavains le regarde, se li anoie moult de ce qu'il le vit si viel, si le tint a moult grant desdaing. Et Dodiniaus saut avant et li dist : « Sire, volés vous faire bataille en tel aage ? Honnis soit li chevaliers qui a vous [*262a*] se combatra ! Mais amenés de vostre païs le plus prodome que on i savra trouver, et puis se combatra mé sire Gavains a lui. Et se vous volés, nous vous ferons avantage que se vous amenés les .III. meillours chevaliers de vostre terre, mé sire Gavains se combatra a aus .III. a l'aïde de moi solement qui sui li pires chevaliers des .C. et .L. qui sont a la Table reonde.

30. — Sire chevaliers, fait la damoisele, pour ce que je quit que ce soit li miudres chevaliers de ma terre, l'ai je ci amené. Et se vous avés de mon signour Gavain si grant pitié, si prendés la bataille. » Lors jure Dodyniaus Damedieu que ja a si viel chevalier ne se combatera nient plus qu'il feroit a un home mort. « Ne ja ne serai en lieu ou mé sire Gavains se honnisse de combatre a lui. » Lors s'en torne Dodyniaus et esgarde par despit entor lui, et quant il ot un petit alé, si revint devant le roi, se li dist : « Sire, j'ai pourpensé qui fera ceste bataille contre cel chevalier : Chenu de Quiax, qui n'est mie trop jouenes, car il fu chevaliers proisiés d'armes ançois que vos peres fust

mots, tous éclatèrent de rire. Cependant le vieux chevalier était toujours à genoux et réclamait le combat. Mais le roi aurait volontiers apaisé cette querelle s'il l'avait pu, aussi le releva-t-il par la main et dit à la demoiselle : « Chère et belle demoiselle, j'ai bien compris par la lettre et par votre message l'objet de la plainte de votre dame. Mais je ne veux pas régler un litige si important sans prendre conseil ni rendre de jugement, car je ne voudrais pas encourir le reproche de favoriser la reine et de faire tort à votre dame. Je préfère fixer un jour auquel je convoquerai l'ensemble de mes barons dans un délai qui ne sera pas trop long. Vous direz de ma part à votre dame que je l'assigne à la Chandeleur et que je serai à Bédingran, qui se trouve à la frontière de l'Irlande et du royaume de Carmélide. Là, je tiendrai ma cour et j'aurai le conseil le plus important que j'aurai pu réunir dans mon royaume. Qu'elle amène avec elle tout son conseil, car je veux que l'affaire soit réglée par le jugement de ma cour et de la sienne. Mais dites-lui de ma part qu'elle prenne garde à n'alléguer rien qu'elle ne puisse prouver, car je jure devant Dieu, de qui je tiens le sceptre, symbole de mon autorité, que celle des deux qui sera reconnue coupable n'échappera pas, pour tout l'or du monde, à ma vengeance qui, à la mesure du crime perpétré, sera si terrible qu'on en parlera à tout jamais. Et vous, dame, fit-il à la reine, que votre défense soit prête pour ce jour-là. » La reine répondit alors

---

chevaliers. » De cele parole se rient tout. Et toutesvoies estoit li vix chevaliers as jenous et demandoit sa bataille. Mais li rois metroit volentiers ceste chose em pais, s'il pooit estre, si l'en lieve contremont par la main, puis dist a la damoisele : « Bele douce amie, j'ai bien oï conment vostre dame a fait sa complainte par les letres et par vous. Mais je ne voel mie sans conseil et sans jugement mener a chief si haute chose com est ceste, car je ne voldroie mie estre blamés de la roïne deporter ne de vostre dame faire tort. Mais je vous metrai un jour que je avrai asamblé mon barnage, et si ne sera mie trop lons. Vous me dirés vostre dame que je li met jour a la Chandeillier, et que je serai a Bedingram qui est en la marche d'Irlande et de Carmelide, et la tenrai je ma court, et si avrai avoc moi tant de conseil que je porrai trouver en mon pooir ; et si amaint avoc li tout le sien, car je voel que la soit la chose finee par le jugement de ma court et de la soie. Mais ce li dirés de par moi qu'ele se gart de chose metre avant qu'ele ne puist prouver, car par Dieu de qui je tieng le septre par coi je sui doutés, cele des .II. qui de ceste chose sera atainte ne m'eschapera de mes mains, pour nul avoir que je n'en prenge la vengance selonc le fourfait, si grant que a tous jours mais en sera parlé. Et vous, dame, [*b*] fait il a la roïne, soiiés a cel jour aprestee de vous desfendre. » Et ele respont qu'ele ne s'en

qu'elle ne sollicitait aucune autre aide et qu'elle était disposée à se soumettre au jugement de sa maison, mais elle souhaitait que Dieu lui accordât la victoire, car elle se savait innocente. Sur ce la demoiselle prit congé et quitta la cour avec sa suite pour retourner dans son pays. En la voyant s'en aller, tous la maudirent et prièrent que Dieu fît qu'elle ne revînt jamais. Le roi était atterré, ainsi que toute sa cour, car tous ceux qui avaient entendu ces nouvelles craignaient qu'elles ne fussent vraies.

Projet de Galehaut pour Lancelot et Guenièvre.

31. Le lendemain, le messager de Galehaut prit congé ; le roi lui donna les dix clercs les plus savants de tout son royaume et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent là où Galehaut s'était installé. Le messager lui rapporta les nouvelles au sujet de la reine et, en l'écoutant, Galehaut fut heureux et malheureux à la fois. Il en éprouva du chagrin parce qu'il savait bien que Lancelot en serait très affligé dès qu'il l'apprendrait. Mais il en ressentit aussi de la joie parce qu'il escomptait que Lancelot resterait longuement auprès de lui si le roi et la reine se séparaient. Néanmoins il défendit à son entourage de faire part de ces nouvelles à Lancelot, redoutant par-dessus tout son désespoir. Mais on ne put longtemps lui cacher l'affaire, car elle vint à sa connaissance malgré tout. Lorsque Lancelot apprit le crime dont la reine

---

conseillera ja autrement, qu'ele est preste qu'ele s'en contiengne par le jugement de sa maison, et dist que ensi l'en doinst Dix l'onour que ele s'en sent descoupable. Atant prent congié la damoisele et s'em part de la court et sa compaingnie et s'en revait en son païs, et tout cil qui l'en voient aler le maldient et proient que ja Dex ne place que ele en retourt. Et li rois remaint esbahis et toute sa court avoc lui, car il n'en i a nul qui ces nouveles aient oïes qui n'aient paour qu'eles ne soient vraies.

31. L'endemain prist congié li messages Galeholt et li rois li baille .x. les plus sages clers qu'il ot en toute sa terre, et il chevauchent tant qu'il en sont venu la ou Galehols estoit. Se li conte li messages ce qu'il ot oï de la roïne, et quant Galehols l'oï, si en fu liés et dolans. Dueil en ot pour ce qu'il savoit bien que Lanselot en avroit assés dolor tantost com il le savroit. Et d'autre part en avoit joie pour ce qu'il pensoit longement a avoir la compaingnie Lanselot, se li desoivremens pooit estre de la roïne. Et nonpourquant il desfent a tous ciaus qui a lui sont que ces nouveles ne soient descouvertes a Lanselot, car trop a grant paour de son courous. Mais longement ne li pot mie estre celé, car toutesvoies le sot il. Quant Lanselos sot la nouvele del blasme dont la roïne estoit retee, si en ot si grant doel au cuer que nus hom mortels pot avoir. Maintenant prist Galeholt et le traist

était accusée, son cœur en ressentit une douleur sans égale. Aussitôt il prit Galehaut à part dans une chambre. Son visage laissait transparaître un violent chagrin que Galehaut décela immédiatement. « Cher ami, lui demanda-t-il, qui vous a ainsi bouleversé ? — Seigneur, répondit Lancelot, c'eſt une nouvelle que j'ai apprise et qui, je le crains, me conduira à la mort, soyez-en sûr. »

32. À ces mots, Galehaut comprit qu'il avait eu des nouvelles de la reine. Il en fut vivement contrarié car il aurait voulu, si possible, lui cacher l'affaire. Cependant il lui demanda quelles étaient ces nouvelles comme s'il en ignorait tout. Lancelot lui relata l'affaire, de bout en bout, comme elle s'était passée. « Certes, très cher compagnon, fit Galehaut, je le savais depuis quelque temps déjà, mais je n'osais pas vous le dire, car je me doutais bien que cela vous ferait beaucoup de mal, tant je connais bien vos sentiments. Mais cependant vous devriez vous réjouir par-dessus tout de la séparation du roi et de la reine, car ainsi vous pourriez jouir de l'amour de la reine et être heureux l'un avec l'autre. Je ne dis pas, poursuivit-il, qu'elle seule pourrait être source de joie pour vous mais, si ses sentiments sont aussi sincères qu'ils en ont l'air, elle préférerait être souveraine d'un petit royaume avec vous que sans vous être souveraine du monde entier. Si vous en êtes tous deux d'accord, je vous donnerai le meilleur conseil qu'on puisse vous donner à ce sujet. Jamais deux amants n'ont eu autant de chance que vous. — C'eſt bien d'un conseil dont j'ai vraiment

---

a conseil en une chambre. Si parut bien a son vis qu'il ert durement coureciés, et Galehols l'aperçoit bien a son samblant et li diſt : « Biaus amis, qui vous a si courecié ? — Sire, fait il, unes nouveles que j'ai oïes qui me donront la mort au mien quidier, bien le saciés. »

32. A cel mot sot bien Galehols qu'il ot oïes les nouveles de la roïne. Si en fu moult iriés, car moult volentiers li celaſt, s'il peüſt eſtre. Et nonpourquant toutesvoies li demande quels nouveles il a oïes, ausi com s'il n'en seüſt rien. Et il li diſt, ensi com ele eſtoit alee, de cief en cief. « Certes[a], biaus dous compains, fait Galehols, je le savoie bien piecha, mais je ne le vous osoie dire, que bien savoie que trop en avriés grant dolour, tant connoissoie bien voſtre cuer. Et nonpourquant vous devriés amer sor toute riens le desoivrement del roi et de la roïne, car en cele maniere [*c*] porriés vous avoir s'amour et joie li uns de l'autre. Je ne di pas, fait Galehols, que vous puissiés avoir joie se de li non, ne mais se li cuers li eſtoit si vrais dedens com il eſt defors, ele ameroit mix a eſtre dame d'un petit roialme avoc vous que sans voſtre compaingnie eſtre dame de tout le monde. Et se il plaiſt et vous et li, je vous en donrai le meillour conseil que nus vous em puiſt donner. Et si vous en eſt mix avenu que onques n'avint a .II. amans. — De conseil, fait Lanselos, ai je si grant meſtier

besoin, fit Lancelot, dans l'état de désespoir où je suis, et quelque préjudice que subisse ma dame, j'en serai inconsolable tant qu'elle-même le sera. — Écoutez donc, reprit Galehaut, comment elle peut s'en consoler. Si mon seigneur le roi se sépare d'elle, Dieu l'en préserve même si vous deviez le souhaiter, je lui donnerai le royaume le plus beau et le plus agréable de tout le territoire de Bretagne et de tout le mien : c'eſt le royaume où nous sommes. Et je lui en garantirai la possession dans les termes qu'elle voudra, car je lui prêterai serment sur les reliques, lors de notre prochaine rencontre. Et si tout se passe entre elle et le roi comme le dit la rumeur, qu'elle vienne ici et soit désormais reine de tout le royaume dont je suis le souverain. Vous pourrez alors vivre ensemble et jouir au grand jour du bonheur auquel vous aspirez tant en secret. Et si vous vouliez connaître un bonheur parfait, sans tache et sans péché, vous pourriez vous unir par le mariage, car vous ne pourriez trouver meilleure épouse et elle meilleur chevalier. Tel eſt mon conseil pour que votre amour dure à jamais.

33. — Ah ! seigneur, répondit Lancelot, ce serait mon vœu le plus cher si ma dame y aspirait autant que moi. Mais elle court un grand péril qui m'inquiète : le roi a juré qu'il la fera mettre à mort dès qu'elle sera convaincue d'impoſture. Mais je suis bien assuré qu'elle ne mourra pas seule en l'occurrence, s'il plaît à Dieu ainsi qu'à vous-même, sous la

---

conme cil qui tous eſt desesperés, et quel perte que ma dame face, je n'en serai ja reconfortés, se ele avant ne s'en conforte. — Ore, escoutés, fait Galehols, conment ele s'en confortera. S'il avient chose que mé sire li rois se departe de li, dont Dix li desfende et si le deveriés bien voloir, je li donrai le plus bel roialme et le mix aaisié qui soit en tout le pooir de Bertaingne ne en tout le mien : c'eſt li roialmes ou nous somes, et si l'en ferai si seüre com ele voldra que je li juerrai sor sains la premiere fois que nous le verrons. Et s'il avient de li et del roi ensi com nous avons oï dire, si viengne cha, et soit dame et roïne dés ore mais de toute la terre dont je sui sires. Et lors porrés eſtre ensamble et avoir la joie en apert que vous desirrés tant a avoir en repoſt. Et se vous volés avoir voſtre joie enterine sans vilonnie et sans pechié, si vous porriés acompaingnier par mariage, car vos ne vous porriés mix marier em bone dame ne ele em bon chevalier. Itels eſt mes consaus de vos amours faire durer a tous jours mais.

33. — Ha, sire, fait Lanselos a Galeholt, c'eſt la riens el monde que je ameroie mix, se il eſtoit ensi a la volenté ma dame com a la moie. Mais il i a un grant perill qui m'esmaie, que li rois a juré qu'il le fera deſtruire si toſt qu'ele ert atainte de ceſte chose. Mais de ce sui je bien garnis qu'ele n'i morra pas sole, se Dieu plaiſt et vous en qui

protection de qui je me suis mis après la Sienne. Je vous supplie aussi de m'aider, au nom de Dieu tout d'abord, de la reine ensuite, qui vous porte une grande affection, et enfin au nom de la profonde amitié que vous avez pour moi et pour laquelle vous vous êtes sacrifié en renonçant, du jour au lendemain, à conquérir trente royaumes. » À ces mots, il éclata en sanglots, incapable d'en dire plus. Les mains jointes, il se mit à genoux devant Galehaut qui, ne pouvant supporter ce spectacle, le releva en le prenant dans ses bras et en pleurant à chaudes larmes. La douleur qu'ils ressentaient l'un pour l'autre les fit tomber tous deux sans connaissance sur un lit. Une fois revenus à eux, ils se lamentèrent amèrement, mais Galehaut, qui était plus mesuré et avait plus de sang-froid, se mit à consoler Lancelot. « Très cher ami, lui dit-il, ressaisissez-vous, n'ayez aucune crainte pour ce que je vous ai dit, car je vous aiderai autant qu'un homme peut le faire, et le moindre de vos ordres sera exécuté, ou par la ruse ou par la force, dussé-je en perdre tout d'abord mes terres, mes parents et ma propre vie ensuite. Mais puisque, vous le savez bien, je ne pourrais chérir personne plus que vous, vous devriez songer davantage à mon bonheur et mettre tous vos efforts à me sauver la vie. Voici comment : il est vrai, et vous le reconnaîtrez vous-même, que j'ai fait pour vous bien des choses que l'on a portées au compte de l'indignité plus que de la noblesse, de la folie plus que de la sagesse. Mais, je le

---

garde je me sui mis aprés la Soie. Si vous proieroie pour Dieu avant et pour li aprés qui tant vous aimme que pour la grant amour que vous avés en moi mise et qui tant vous a costé que vous em perdistes en un jour a conquerre .xxx. roialmes. » A cel mot s'escrieve a plourer que plus ne pot dire. Si joint ses mains et se met a jenous devant Galeholt, et quant Galehols le voit si ne le pot sousfrir, ains le redrece entre ses bras et plore trop durement. Si font tel doel ensam[*d*]ble li uns pour l'autre que il cheent andoi pasmé en une couche. Et quant il revindrent de pasmisons, si se plaignent moult durement, mais Galehols qui plus estoit sages et de greignour abstinence conmence Lanselot a reconforter et dist : « Biaus dous amis, confortés vous ne ja n'aiiés paour de chose que vous m'oiiés dire, car i metrai tous les consaus que nus hom mortels i porroit metre ne ja riens ne me voldrés conmander qu'il ne soit fait ou par engieng ou par force, se je en devoie perdre mes terres avant et tous mes amis charnels et moi aprés. Et pour ce que vous savés bien que je ne porroie nule riens avoir chierre contre vous, pour ce me devriés plus a aise metre et pener de vostre cors a sauver mon cors et ma vie. Si vous dirai conment : il est voirs, et vous le poés bien savoir, que j'ai pour vous faite mainte chose que on m'a plus tourné a honte qu'a honour et plus a folie qu'a savoir. Ne mais ensi m'aït

jure sur mon âme, je n'ai jamais rien fait pour vous que je ne considère comme digne et profitable, et je préférerais céder toutes les terres de l'univers plutôt que de perdre votre compagnie et votre amitié. Vous pouvez ainsi me libérer de tous mes chagrins. Mais, dès lors que je perdrai votre compagnie, je mourrai inéluctablement. C'est pourquoi je vous conjure au nom de Dieu de faire tout votre possible pour que nous ne connaissions pas de séparation. Lorsque vous retrouverez ma dame la reine, conseillez-lui ce que je vous ai proposé, et, de mon côté, je le lui recommanderai car, plus que tout autre, vous ne pouvez que souhaiter l'avoir à vos côtés pour toujours, et ainsi nous serions ensemble à tout jamais. Et, sachez-le, si je n'avais craint de vous contrarier, j'aurais mis prochainement à exécution un projet que j'avais conçu. Jamais de ma vie je n'ai commis de déloyauté ou de trahison. Mais j'en aurais commis une, incité par la crainte de la mort et la force de l'amitié. Je vais vous révéler quel était mon plan : dès qu'Arthur se serait approché de cette marche, je me serais dirigé vers lui avec toutes mes troupes et, chevauchant nuit et jour, je l'aurais surpris avant qu'il n'ait eu vent de ma venue. J'aurais alors pénétré dans son camp avec cent de mes meilleurs chevaliers, laissant les autres dans la forêt et, accompagné par mes fidèles armés sous leurs vêtements, j'aurais fait enlever ma dame la reine de force, sans qu'on me reconnaisse. Je l'aurais rame-

---

Dix que je ne fis onques riens pour vous que je ne me tiengne a hounour et a gaaing, ne je ne voldroie mie avoir em baillie toutes les terres qui sont desous le ciel, par couvent que je perdisse vostre compaingnie et vostre amour. Et par tant me poés garir de tous anuis, et la ou je vous perdrai, sui je mors sans retour. Pour ce vous proie je pour Dieu que vous metés toutes les painnes que vous porrés en ce que nostre compaingnie ne departe. Et quant vous serés avoc ma dame la roïne, se li loés ce que je vous ai dit et je li loerai d'autre part, car vous deveriés voloir plus que nus que vous eüssiés a tous jours sa compaingnie, car moult serienmes nous ensamble a tous jours mais. Et saciés que se ne fust pour vous courecier, je avoie pourchacié une chose que je feïsse prochainnement. Si ne fis onques en ma vie felonnie ne traïson, mais ceste feïssé je, car pour paour de mort et force d'amour le me fesist faire. Et si vous dirai ja que ce fust, car je avoie empensé que la premiere fois que li rois Artus se trairoit vers ceste marce que je chevaucheroie la a tout mon pooir, et tant iroie par nuit et par jour que je le sousprendroie, ançois qu'il seüst nouveles de moi. Si iroie a sa maison a tout .c. chevaliers, les meillours de chaiens, et les autres laissaisse en la forest, et cil qui avoc moi venissent [*e*] fuissent armé desous lor robes et feïsse ma dame la roïne a force prendre que ja n'i fuisse conneüs. Si le feïsse

née dans ce pays et ainsi j'aurais eu pour toujours sous ma protection et vous et votre amour. Mais ensuite j'ai pensé que cette traîtrise serait trop ignoble et que, si ma dame s'en courrouçait, vous en perdriez la raison et mourriez sans faille, car je connais assez votre cœur pour savoir qu'elle seule pourrait vous conduire à une si prompte mort. » Lancelot lui répondit alors : « Seigneur, vous m'auriez tué, et une telle initiative n'aurait pu être prise sans son accord car, si elle lui avait déplu, tout bonheur était fini pour moi. — Par Dieu, rétorqua Galehaut, si je n'en avais craint un grand malheur pour vous, rien au monde ne m'aurait fait renoncer à ce projet. Et pourtant, il n'y avait aucune nécessité pour moi de l'accomplir, car tous mes bienfaits auraient été, par cet acte, considérés comme des crimes. Mais, accablé par tous les maux, mon cœur envisage sans scrupule de commettre un grand méfait pour retrouver le bonheur. »

Élucidation des songes de Galehaut.

34. Ainsi les deux compagnons s'étaient-ils longuement confié leurs tourments ; ils se rassurèrent mutuellement et firent tout pour se redonner courage. Galehaut envoya ensuite chercher les clercs que le roi Arthur lui avait dépêchés, afin de leur parler de ses soucis. Quand ils furent arrivés, il les emmena dans sa chapelle, sans autre témoin que Lancelot. Après avoir soigneusement fermé les portes, Galehaut, qui était un homme intelligent et des plus éloquents, s'adressa à

---

amener en ceste terre et par ce eüsse a tous jors mais et vous et vostre amour en ma baillie. Mais aprés m'empensai que ceste traïson seroit trop laide et que s'il avenoit chose que ma dame se courechast, que vous en isteriés del sens et morir vous en couvenroit, car je connois tant vostre cuer que riens ne vous porroit metre si tost a la mort conme ses cors solement. » Et Lanselos li respont : « Sire, mort m'eüssiés, et tel chose ne fait pas a emprendre sans congié, car se il l'em pesast, jamais n'eüsse joie. — Se Dix me consaut, fait Galehols, se je ne cremisse vostre grant mal, ja n'en fuisse destournés par autre chose, et si ne me besoigneroit pour tout le monde que je l'eüsse fait, car toutes les bontés que je eüsse fuissent par cestui fait tournees a mauvaistié. Et mes cors, qui est plains de toutes maladies, s'atourne et abandonne a faire grant meschief pour estre a aise. »

34. Moult ont longement li doi compaingnon parlé ensamble de lor anois, si asseüre li uns l'autre et conforte a son pooir. Aprés fist Galehols envoier[a] pour les clers que li rois Artus li envoia pour parler a aus de sa besoigne. Et quant il sont venu, si les mainne en la chapele que plus n'i ot de toutes gens que Lanselot. Et quant li huis sont bien fermé, si les met Galehols a raison, qui moult estoit sages et uns des homes del monde qui mix parloit. Si lor

eux en ces termes : « Seigneurs, le roi Arthur vous a envoyés ici parce que je suis dans l'embarras : aussi a-t-il droit à toute ma reconnaissance ainsi qu'à la vôtre, car il vous tient pour les clercs les plus avisés de son royaume. Il m'a rendu un très grand service car, en l'occurrence, je n'ai besoin que de conseils, puisqu'il n'eſt guère de choses que je ne possède : l'étendue de mes terres suffirait à un plus noble seigneur que moi, j'ai un corps et un cœur qui seraient vaillants si je n'étais dans l'inquiétude, et j'ai pour parents de nobles seigneurs. Mais toutes les richesses que je détiens ne peuvent m'être d'aucun secours ; elles me nuisent plutôt, car je suis atteint d'une maladie qu'aucune richesse ne peut soulager. Cette maladie ne ressemble à aucune autre : je suis grand et robuſte, comme vous pouvez le conſtater ; mon corps eſt en parfaite santé, car je pourrais accomplir un effort physique plus facilement que je ne le fis jamais. Cependant un mal qui me mine a pénétré dans mon cœur : j'en ai perdu le désir de boire, de manger, de dormir[1]. J'ignore son origine ; simplement je pense qu'il a été provoqué par une peur récente, mais je ne sais pas avec certitude ce qui m'eſt arrivé en premier, si la peur a précédé la maladie ou la maladie la peur, car tout eſt survenu en même temps. C'eſt pour cette raison que je vous ai fait venir, pour que vous me donniez un conseil dont, je vous l'ai dit, j'ai grand besoin. Apportez-moi votre aide, je vous en prie, au nom de Dieu, au nom de mon seigneur le roi

---

conmence a dire : « Signour, li rois Artus vous a ci envoiiés pour ma besoigne : si l'en doi grant gré savoir et vous ausi por ce qu'il vous tient as plus sages clers de son pooir. Si m'en a fait moult grant service, car en ceſt point n'ai je meſtier de nule riens fors de conseil, ne il n'eſt gaires autre chose que je n'aie car je ai terres a grant plenté a un plus prodome que je ne soie, si ai assés cuer et cors s'il fuſt a aise, si ai charnels amis a moult prodomes. Mais toutes les richoises que je ai ne me pueent aidier, ançois me nuisent car je ai une maladie ou nule richece ne me puet aidier[b]. Et ceſte maladie eſt diverse sor toutes autres, car je sui si grans et si fors com vous poés veoir, et sains et haitiés ai je eſté de tous les menbres, car je ne fis onques plus delivrement force qui au cors aparteniſt que je feroie ja. Mais el cuer m'eſt entree une maladie [*f*] qui me deſtruit, car je en ai perdu le boire et le mengier et le reposer. Ne je ne sai dont ele me puiſt eſtre venue fors tant que je quit qu'ele me soit venue par une paour que j'ai eüe nouvelement. Et si ne sai mie certainnement liquels m'eſt venus avant, ou la paours del malage ou li malages de la paour, car tout m'eſt avenu a un terme. Pour ceſte chose vous ai je mandés : et c'eſt mes consaus que je vous ai dit dont je avoie si grant meſtier. Si vous proi que vous m'en dites conseil pour Dieu et pour mon signour le roi aprés, et pour les voſtres grans hounours et pour le

Arthur ensuite, au nom de votre honneur aussi, pour gagner à tout jamais l'estime d'un homme tel que moi. » Sur ces mots, Galehaut se tut. Alors prit la parole un clerc avisé et de grand âge qui s'appelait Élie de Toulouse[2].

35. « Seigneur, fit-il, vous ne trouverez pas facilement quelqu'un pour vous conseiller sur cette maladie, à moins qu'elle ne soit mieux expliquée, car il arrive souvent que le cœur souffre d'un mal contre lequel aucun remède humain n'est efficace, et en ce cas ce sont les remèdes de Notre-Seigneur qui sont appropriés, tels que les aumônes, les jeûnes, les prières, les larmes et le soutien de gens pieux. Cependant il y a d'autres maladies qu'on peut guérir par des moyens d'ici-bas : lorsque le cœur est miné par le chagrin, la colère ou quelque humiliation dont la personne a été victime, on réussit à recouvrer la santé, en se vengeant du préjudice subi. En effet, si demain on vous causait du tort, votre cœur ne serait pas satisfait avant que vous ne soyez vengé : pour vous ou pour tout autre, il suffit donc de rendre affront pour affront. Le cœur sera alors débarrassé de la fange et du poison qui s'étaient insinués en lui, de même que l'homme a le sentiment d'être délivré de ses soucis lorsqu'il s'est acquitté de ses dettes. Le cœur est en effet la partie la plus noble et la plus pure en l'homme, car il prend sur lui toutes les humiliations et les souffrances, de sorte que le corps n'est que la demeure du cœur, et seul le cœur a pouvoir d'humilier ou d'honorer le corps, de même que la maison est honorée par le sage

---

gaaing d'un tel home conme je sui a tous jours mais. » Atant se teüt et lors prist la parole uns sages clers et de grant aage qui avoit non maistres Elyes li Toulousans.

35. « Sire, fait il, de ceste maladie ne trouverés vous pas qui vous consaut legierement, s'ele n'estoit mix esclairie, car il avient maintes fois que li cuers sousfre une maladie ou nule mortele medecine n'a mestier et en cele couvient la medecine Nostre Signour, si com aumosnes, jeünes et orisons et larmes et conseil de religiouses gens. Ore i a autres maladies c'on puet medeciner par terriennes ouvres, car quant li cuers est malades de doel ou d'ire ou d'aucune honte qui au cors ait esté faite, si em puet on bien venir a garison pour prendre vengance del forfait ; car qui demain vous feroit vilonnie, li cuers ne seroit jamais liés devant que vous seriés vengiés[a]. Ou vous ou autres : c'est de rendre honte pour honte. Et lors li cuers seroit delivrés de l'ordure et del venim qui en lui seroit, ausi com li hom quideroit estre fors de pensees et quant il est aquités de ses detes. Car li cuers est la plus france partie et la plus nete qui soit en l'ome, car il prent sor lui toutes les hontes et les mals, ne li cors n'est que solement maisons au cuer, ne ja n'iert honnis li cors ne honnerés se par le cuers non[b], autresi com la maisons est honneree par le prodome ou

seigneur ou honnie par le misérable. Lorsque le corps eſt mis à mal et insulté, il guérit dès qu'il a oublié ses blessures, alors que le cœur, lui, reſte malade, renfermant toutes les hontes à l'intérieur de lui-même où il se mire, et il ne sera pas guéri avant de s'en être débarrassé comme je vous l'ai dit. Telles sont la puissance et l'exigence du cœur. Cependant je vais vous parler de la troisième maladie qui fait souffrir le cœur. C'eſt un mal qui frappe les gens dépourvus de sagesse et provient du fait qu'on ne peut leur faire adopter de mesure : c'eſt le mal d'amour, le doux, le tourmenté ; doux quand on peut assouvir son désir, tourmenté quand on ne peut le faire. L'amour eſt un sentiment qui naît de la pure noblesse du cœur, par la quête du regard et de l'ouïe. Lorsque le cœur eſt transpercé par ces deux arguments, qu'il s'eſt épris d'amour, s'il parvient parfois à atteindre son but ou au contraire échoue, ce n'eſt pas chose aisée de revenir en arrière car, lorsqu'il a saisi sa proie, il eſt condamné à croupir dans une prison aussi rude que s'il l'avait manquée, à la différence que dans cette prison[1] il ressent un soulagement et une joie d'entendre de douces paroles, d'apprendre des nouvelles, et de vivre dans la compagnie de l'être qu'il désire tant, car quelles que soient les jouissances du corps, le cœur ne se satisfait que de voir ou d'entendre l'objet aimé. Mais mêlés à toutes ces joies, il y a bien des tourments, des souffrances et des inquiétudes, car on s'exaspère souvent, on craint de perdre l'être

---

deshonneree par le mauvais. Et quant li cors eſt abatus ou laidengiés, ja si toſt ne sera garis com il l'a oublié. Mais li cuers en eſt malades et a toutes les hontes dedens lui ou il se mire, ne ja garis n'en sera tant s'en soit aquités, ensi com je vous ai dit. De tel force et de tel pooir eſt li cuers. Mais ore vous deviserai la tierce maladie par coi li cuers eſt a malaise. Il eſt uns mals dont ces legieres gens sont [*263a*] entoschie et de ce li avient a la fois que on n'i puet mesure ajouſter : c'eſt mals d'amours, li dous, li angoissous. Douls quant on em puet faire son voloir, angoissous quant on ne le puet faire. Amours eſt une chose qui vient de fine debonaireté de cuer par le pourchas des ex ou des oreilles. Et quant li cuers eſt perciés par ces .II. tenches, que il eſt en l'amour entrés, s'il avient qu'il ataigne ou faille, n'eſt mie legiere chose a retourner, car quant il a sa proie atainte, si l'en couvient il en ausi grant prison jesir conme s'il avoit del tout failli, fors qu'en cele prison li avient uns alegemens et une joie d'oïr les douches paroles et les nouveles et la compaignie de ce que il tant desire, car conment que li cors s'en sente, li cuers n'en a que le veoir et l'oïr. Mais par toutes les joies i a assés mals et dolours et angoisses, car il i a courous souvent, il i a esmais de perdre la riens que il plus aimme, il a paour de fauses ocoisons. Ce sont les dolours que li cuers sent par coi il ne puet venir a garison.

chéri entre tous, on prend peur sur de fallacieux soupçons. Telles sont les douleurs du cœur qui entravent sa guérison[2].

36. « Je viens donc de décrire les trois maladies qui affectent le cœur. On guérit de la première par des aumônes, des jeûnes et des prières comme on en fait pour un parent que l'on affectionne, lorsqu'il est en prison, en pèlerinage ou retenu ailleurs ; de la deuxième maladie on guérit en rendant honte pour honte. Mais la troisième maladie est la plus dangereuse, car il arrive souvent que le cœur ne recherche pas sa guérison, même s'il pouvait l'obtenir. C'est pourquoi un cœur pur peut difficilement guérir de cette maladie, surtout lorsqu'il aime plus son mal que sa santé. Puisque, selon vous, c'est votre cœur qui est malade, je vous ai exposé ces trois sortes de maladies : vous ne pouvez donc souffrir que de l'une des trois. Mais expliquez-nous maintenant plus clairement les symptômes de votre mal et les troubles que vous ressentez. S'il est d'une nature telle que la vertu de la réflexion puisse y trouver un remède, vous aurez un prompt soulagement, car il y a ici, je crois, les clercs qui sont parmi les plus sages qui vivent jusqu'à la mer de Bretagne et les plus renommés pour la droiture de leur vie et pour leur savoir.

37. — Sur mon âme, dit Galehaut, cher maître, je vous crois bien. N'aurais-je entendu que vos propos sur les mystères du cœur que vous m'avez expliqués, je m'en remettrais à vous pour me conseiller à propos de ma vie comme de ma mort. Je décrirai donc ma maladie et son origine à vous au premier chef, aux autres clercs ensuite.

---

36. « Or vous ai devisees les .III. maladies de cuer. Si garist on de la premiere par aumosnes, par jeünes et par orisons, conme de son bon ami charnel quant il est em prison ou en voiage ou en autre demoure, et de la seconde maladie garist de honte pour honte. Mais la tierce maladie est la plus perillouse, car maintes fois avient que li cuers ne querroit pas garison, s'il le pooit avoir. Sor ce puet a painnes garir fins cuers de ceste maladie, et quant il aimme plus son mal que sa santé. Et por ce vous dites que vous estes malades de mal de cuer, pour ce vous ai je ces .III. manieres devisees que vous ne poés estre malade se de l'une des .III. non. Mais or nous dites plus apertement la maniere de vostre mal, et conment vous le sentés, et s'il est tels que la force d'engieng i puisse trouver medecine, vos en avrés alegement sans demorer, car je quit qu'il ait chaiens des plus prodomes qui soient decha la mer de Bertaingne et des plus esprouvés de bone vie et de clergie.

37. — Se Dix me gart, fait Galehols, biaus maistres, je vous en croi bien, car se je ne vous ooie jamais plus parler que de la merveille que vous m'avés dite et esclairie, si meteroie je sor vous mon conseil et de ma mort et de ma vie. Et je vous deviserai ma maladie et conment ele m'est venue a vous pre[*b*]mierement et a ces autres clers aprés.

Mais vous me jurerez que vous ferez votre possible pour me conseiller, que vous me direz la vérité sans rien me cacher de ce que vous pourriez trouver grâce au pouvoir de votre science, que ce soit une bonne ou une mauvaise nouvelle pour moi. » Les clercs jurèrent alors sur les reliques, comme il le leur avait demandé, puis il leur dit : « Seigneurs, c'est un songe que j'ai fait hier par deux fois qui m'a épouvanté. »

38. Il leur fit le récit de son songe, comme vous l'avez précédemment entendu. En l'écoutant, ils furent stupéfaits et conclurent que c'était un songe très étrange. Maître Élie s'adressa alors à Galehaut : « Seigneur, pour démêler une affaire si importante, il nous faudrait délibérer et prendre tout notre temps pour examiner les aboutissements possibles. C'est pourquoi il faudrait nous accorder un délai pour que nous nous acquittions de notre serment, sans être embarrassés par une hâte excessive, car il n'y a pas de philosophe au monde, si savant soit-il, qui n'ait en l'occurrence matière à longue étude. » Alors Galehaut demanda quel délai ils souhaitaient avoir, et ils lui répondirent que neuf jours suffiraient. Il consentit à leur demande, à condition qu'alors ils lui dissent ce qu'ils auraient trouvé. Ils lui en firent la promesse. Sur ce, ils quittèrent la chapelle. Cependant qu'approchait le jour assigné par Galehaut pour la convocation de ses barons, les clercs se plongèrent dans l'étude afin d'élucider cette question. Chacun d'entre eux s'isola dans une chambre

---

Mais vous me juerrés que vous a vos pooirs me conseillerés, et que vous m'en descouverrés la verité, et ja riens ne m'en celerés que vous i puissiés encerchier par force de clergie ou soit mes dels ou soit ma joie. » Et cil li ont juré sor sains, ensi com il lor a devisé, et il lor dist aprés : « Signour, uns songes m'a moult espoenté que je songoie avant ier par .II. fois. »

38. Lors lor devise son songe, ensi com vous avés oï a l'autre fois cha en ariere. Et quant cil l'oent, si s'esmerveillent durement et dient que ci a moult estrange songe. Lors l'apele maistres Elyes. « Sire, fait il, a si grant chose savoir couviendroit prendre conseil, et grant loisir a garder a quel chose ce porroit venir. Por ce si couvient que vous nous doigniés un respit de nos fiances aquiter, que nos ne fuissons entrepris par trop haster, car il n'a el siecle philosophe de si grant savoir qu'il n'i eüst assés a estudiier a ceste chose. » Lors demande Galehols quel respit il en voloient avoir, et il dient jusques au novisme jour tant solement, et il lor otroie par couvent que adont l'en diront ce qu'il en avront trouvé. Et il li creantent ensi. Atant s'em partent de la chapele. Et toutesvoies aproce li termes que Galehols avoit fait de la semonse de ses barons ; et entretant sont li clerc en moult grant estude de ceste chose entercier. Si se[a] met chascuns en une chambre vuide et serie et destournee de noise de toute gent.

vide, calme et à l'écart de tout bruit extérieur. Ils virent bien des prodiges, trouvèrent bien du sens à cette affaire, et quand arriva le neuvième jour, ils se réunirent tous et chacun confia à maître Élie, le plus sage d'entre eux, ce qu'il avait trouvé.

39. Ils n'en dirent pas plus jusqu'au dixième jour. Alors Galehaut les convoqua et leur demanda ce qu'ils avaient trouvé. Le premier à répondre déclara qu'il n'avait rien trouvé susceptible de révéler la vérité du songe. « Malgré tout, fit Galehaut, je ne veux pas renoncer. En outre, vous m'avez fait le serment sur les reliques que vous me diriez sans mentir tout ce que vous trouveriez, sans rien cacher, et comme vous avez prêté serment, je vous demande aux uns et aux autres la vérité, sinon je vous estimerais parjures. » Alors le clerc qui s'était exprimé le premier avoua qu'en faisant ses recherches, il avait vu un grand prodige. « Mais, assurément, ajouta-t-il, je ne sais ce qu'il peut signifier, à moins d'en deviner le sens, car c'est une étrange vision. Je peux vous dire cependant que j'avais l'impression de voir venir des îles de la Mer un grand dragon accompagné d'une grande harde de bêtes. Du côté de l'Orient surgissait un beau dragon couronné, entouré d'un grand troupeau de bêtes qui combattaient les autres. Les bêtes venues de l'Orient étaient au bord de la défaite, quand, dévalant d'une montagne, un léopard grand et fier venait les rejoindre et arrêtait aussitôt, à lui seul, toutes les bêtes d'Occident,

---

Si ont veü maintes merveilles et mainte force de sens ont trouvé en ceste chose, et quant vint au novisme jour, si se misent tout ensamble et chascuns disoit[b] a maistre Elye, qui li plus sage de tous estoit, ce qu'il avoit trouvé.

39. Ensi demoura que plus n'en dissent, tant que ce vint au disisme jor, et lors les fist Galehols venir devant lui et lor demande qu'il ont trouvé. Et li premiers respont et dist qu'il n'a trouvé nule riens qui a verité de cest songe puisse apartenir. « Ensi, fait Galehols, nel voel je mie laissier, ne mais vous me jurastes sor sains que vous me diriés verité de quanque vous trouveriés sans riens celer, et ensi com vous le jurastes, si vous requier je la verité as uns et as autres ou je vous tenroie a parjures. » Lors dist cil qui premiers avoit parlé qu'il avoit veü en son encerchement une grant merveille. « Mais, [*c*] certes, fait il, je ne sai a coi ele puet monter, ausi conme par devinaille, que ce est une merveillouse avisions. Et si vous dirai qu'il me fu avis que je veoie devers les illes de Mer venir un grant dragon a grant compaingnie de bestes, et devers la partie d'Orient en venoit uns biaus tous couronés et avoit grant compaingnie de bestes contre les autres. Si en avoient le piour celes devers Orient, quant uns lupars venoit devers une montaigne grans et orgueillous, et tantost qu'il estoit venus, si les arestoit toutes

puis les refoulait. Alors le dragon qui était à la tête de ces bêtes s'approchait du léopard en lui témoignant autant de joie que peuvent le faire des bêtes entre elles. Là-dessus ils s'en allaient vers le dragon couronné et tous trois se donnaient le baiser de paix. Alors le dragon couronné bondissait au-dessus de lui et sautait de même au-dessus de tous les autres animaux. Voilà ce que j'ai vu, mais je n'ai pu pousser plus loin mes recherches pour savoir qui sont les deux dragons et qui peut bien être le léopard. — Certes, répliqua Galehaut, il est inutile de me renseigner sur ce point, car je sais parfaitement qui sont les deux dragons et le léopard[1]. Mais dites-moi, au nom de votre serment, si vous avez vu autre chose.

40. — Oui, seigneur, répondit-il, car je vis que le grand dragon qui avait assez de courage pour s'humilier devant le petit le quittait en emmenant le léopard dans le pays d'où il était venu. Ils demeuraient longuement ensemble avant que le léopard ne s'en allât. Alors le dragon restait seul, si affligé qu'il enflait de tout son corps au point d'en mourir. C'est ce que j'ai vu et là cessa cette vision. » Sur ces mots, il se tut. C'était un très bon clerc qui se nommait Boniface le Romain. Galehaut était perplexe et il resta un bon moment plongé dans ses pensées, sans dire un mot. Lorsqu'il reprit la parole, il s'adressa à un autre clerc qui était assis auprès de lui et qui s'appelait Élinas de Radole, du nom de la ville de Hongrie. « Maître, lui ordonna-t-il, dites ce que vous avez trouvé. » Le

---

par son cors et retournoit. Et li dragons qui estoit maistres de ces bestes venoit au lupart[a], se li faisoit si grant joie com bestes porroient faire d'autres, et maintenant s'en aloient la ou li dragons couronés estoit, si baisoient li uns l'autre, et li coronés aloit par desor lui et autretel faisoit par desor tous les autres. Itant en vi, mais ne poi tant encerchier que je peüsse savoir qui sont li doi dragon ne que li lupars pot estre. — Certes, fait Galehols, de tout ce ne me couvient il nient enseignier, car je sai moult bien qui sont li doi dragon et li lupars. Mais dites par vostre sairement se vous veïstes plus.

40. — Sire, oïl, fait il, car je vi que li grans dragons qui tant avoit force qu'il s'estoit humiliiés vers le petit, s'em parti de lui et en menoit le lupart en la terre dont il estoit venus, et longement estoient ensamble tant que li lupars s'em partoit. Si remanoit li dragons si courecíés que il enfloit tous si qu'il em prendoit la mort. Itant en vi ne plus ne me dura l'avisions. » Atant se taist et il estoit moult bons clers et avoit non Bonifaces li Romains. Et lors fu Galehols moult esbahis et pensis une grant piece, et fu longement sans dire mot. Et quant il parla, si apela l'autre clerc qui aprés lui seoit et avoit non maistre Elynas de Radole en Hongherie, se li dist : « Maistres, dites ce que vous avés trouvé. » Et cil respont tout autretel com ses compains avoit fait.

clerc fit la même réponse que son compagnon. « Mais je sais bien, ajouta-t-il, qui était le dragon couronné : c'était le roi Arthur, et celui qui venait d'Occident c'était vous, mais je ne suis pas parvenu à déterminer qui était représenté par le léopard. Mais tant qu'il sera en votre compagnie, s'il ne l'eſt déjà, et vous en la sienne, vous vivrez dans le plaisir et la joie. Voilà ce que j'ai vu ; et je vous prie de me libérer de mon serment afin qu'il ne me faille pas dire le reſte. — C'eſt impossible, répliqua Galehaut, mais parlez sans crainte. — Seigneur, lui dit-il, seul le léopard causera votre mort, c'eſt inéluctable, ou alors je ne croirai plus jamais à rien que je puisse savoir par la science et la sagesse. » Sur ces mots, il ajouta qu'il n'avait rien trouvé de plus.

41. Un autre clerc, très savant, prit ensuite la parole pour confirmer ses propos, ce que firent aussi sept autres clercs. Mais le huitième apporta de nouvelles révélations. Il était originaire du royaume de Logres, d'une citadelle située à six lieues anglaises de l'endroit que Merlin nomma le Gué des Bœufs, d'où, disait-il, procéderait toute la science à venir, quand approcherait la fin de toute chose. Cette citadelle s'appelait Ludenort et on nommait le clerc maître Pétrone. C'eſt lui qui coucha par écrit les prophéties de Merlin et ce fut lui aussi qui ouvrit la première école à Oxford, qui signifie « Gué des Bœufs[1] ». Ce Pétrone était inſtruit dans tous les sept arts[2], mais il avait particulièrement étudié l'aſtrologie parce qu'elle permet à l'homme de pénétrer les

---

« Et je sai bien, fait il, qui fu li dragons couronés, ce fu li rois Artus, et vous fuſtes cil qui devers Occident venoit, mais je ne poi onques savoir qui cil eſtoit qui avoit la samblance del lupart. Mais tant qu'il sera de voſtre compaingnie, s'il ne l'eſt, et vous de la soie, itant avrés vous joie et soulas. Itant en vi ; si vous proi que vous m'aquités mon sairement, qu'il ne me coviegne [*d*] dire le sorplus. — Ce ne puet eſtre, fait Galehols, mais dites seürement. » Et cil li diſt : « Sire, je voel que vous saciés que vous ne morrés ja se par le lupart non. Et ensi le couvient eſtre ou je ne querrai jamais chose que je sace de clergie ne de sens. » Ensi parla cil et diſt que plus n'avoit trouvé.

41. Aprés parla uns autres qui moult eſtoit sages et diſt autretel jusqu'a .VII. Ne mais li witismes en diſt plus et cil eſtoit nés del roialme de Logres d'un chaſtel qui eſtoit a .VI. lieues englesches d'illoc que Merlins apela le Gué des Bos[a] la ou il diſt que toute sapience descenderoit, quant la fins de toutes choses aproceroit. Et cil chaſtiaus avoit non Ludenort, et li clers avoit non maiſtre Petroines, et par lui sont les prophesies Merlin mises en escrit, et ce fu cil qui la premiere escole tint a Ossinefort qui diſt autretant com Gué des Bos[b]. Cil Petroines eſtoit de tous les .VII. ars endouƈtrinés, mais plus avoit mise sa cure en aſtrelogie pour ce que plus aguise home a savoir les

secrets présents mais aussi à venir. Après que les sept eurent pris la parole, il s'adressa à Galehaut en ces termes : « Seigneur, nous avons étudié votre songe de sorte que nous en savons tout ce que la science nous permet d'en savoir, et vous savez bien maintenant que l'un des dragons eſt le roi Arthur, et que vous êtes l'autre. À propos du léopard, je vous dirai ce que je sais. Il eſt vrai, je ne vous apprendrai sûrement rien, que le léopard eſt après le lion l'animal le plus redoutable que l'on connaisse au monde et qui eſt le plus capable de nuire par ses dents, par ses griffes, par l'agilité de son corps. Celui qui eſt représenté par le léopard ramena la paix entre vous et mon seigneur le roi Arthur, et il apparaît bien qu'il fit soumettre vos troupes aux nôtres. Et de même que nul animal n'eſt supérieur à lui, si ce n'eſt le lion, de même ne peut-il y avoir meilleur chevalier que lui sinon un seul. Mais il y a meilleur que lui, ou il y aura[3]. Je sais bien que ce chevalier naquit du roi mort de douleur et de la reine qui connut toutes les souffrances que peut endurer ou éprouver le cœur d'une femme[4]. C'eſt aussi ce léopard que vous avez vu en songe sous la forme d'un des cœurs de votre poitrine. Mais j'ai vu autre chose aussi : il prit votre cœur en une heure, en une autre votre honneur et en une autre encore il vous arrachera la vie, à moins que vous ne soyez secouru par le serpent qui vous emportait la moitié du corps. Apprenez que le serpent eſt une des dames ou des

---

repoſtes choses qui faites sont, et de celes qui sont a avenir ensement. Quant la parole des .VII. fu remese, si conmencha cil a parler et diſt a Galeholt : « Sire, nous avons entendu a voſtre songe tant que nous en savons ce que clergie nous enseigne et vous savés ore bien que li uns des dragons eſt li rois Artus et vous eſtes li autres. Et del lupart vous dirai je ce que je en sai. Il eſt voirs, et sans doutance le saciés, que li lupars eſt aprés le lyon la plus fiere beſte que vous saciés, ne qui soit, et qui plus puet nuire par dens et par ongles et par legiereté de cors, et cil qui par le lupart eſt senefiés fiſt la pais de vous et de mon signour le roi Artu. Et bien pert qu'il fiſt vos gens humeliier vers les noſtres. Et autresi que nule beſte n'eſt plus haute fors le lyon, autresi ne puet eſtre mieudres chevaliers de ceſtui fors uns seus. Mais il eſt uns mieudres de ceſtui ou sera[c]. Et bien say que cis fu fix au roi qui fu mors de doel et sa mere ot toutes les dolours que feme peüſt avoir ne sentir au cuer. Et ce fu cil lupars que vous veïſtes en songes qui eſtoit uns des cuers de voſtre ventre. Et si ai veü une autre chose qu'il vous toli en une eure de jour le cuer et en une autre l'onour et en une autre ore vous tolra la vie del cors, se vous n'en eſtes rescous par le serpent qui le moitié de vos membres vos toloit. Et saciés bien que li serpens eſt une des dames ou des damoiseles qui en la cour la roïne sont. Itant vous en sai je dire. »

demoiselles de la cour de la reine. C'eſt tout ce que je peux vous dire. » Ensuite le neuvième clerc, natif de Cologne la bonne cité, prit la parole. C'était un clerc très avisé du nom d'Acarnidés. « Seigneur, dit-il à Galehaut, ce qu'a dit maître Pétrone eſt très juſte et il a parfaitement élucidé votre songe. Mais puisque chacun doit s'acquitter de son serment, je vais vous révéler quelque chose de plus que n'ont pas vu les autres. J'ai trouvé que vous deviez franchir une rivière sur un pont de quarante-cinq planches. Il vous faudra sauter dans la rivière large et profonde, lorsque vous arriverez à la dernière planche. Vous ne pourrez revenir en arrière car toutes les autres planches seront ôtées[5]. Une fois tombé à l'eau, vous coulerez à pic, sans pouvoir remonter, et c'eſt pourquoi j'en conclus que c'eſt le terme assigné à votre vie. Mais je ne saurais vous dire précisément si chaque planche représente un an, un mois, une semaine ou un jour, néanmoins c'eſt bien l'une de ces durées qui eſt nécessairement représentée[6]. Je ne prétends pas cependant que vous ne puissiez dépasser ce terme, car j'ai vu dans ma méditation que le pont allait jusqu'à l'autre rive, mais le léopard que vous avez vu dans votre songe et le serpent ôtaient bien plus de planches qu'il n'en reſtait, aussi puis-je en déduire raisonnablement que, si la deſtinée le permet, elles pourraient bien être remises en place par ceux qui les ôtaient[7]. »

42. C'eſt peu de dire que Galehaut fut profondément

Aprés parla li novismes qui eſtoit de Couloigne nés, cele bone cité. Si es[*e*]toit moult sages clers et avoit non Acarnidés. « Sire, fait il a Galeholt, maiſtre Petroines a moult bien dit, et bien vous a esclairié voſtre songe delivrement. Mais pour ce que a chascun couvient son sairement aquiter, vous dirai un poi de chose que je ai veü plus que li autre ne vous ont dit. Je ai trouvé que une aigue vous couvient passer de .XLV. planches. Si vous couvenra saillir en l'aigue qui sera grans et parfonde, quant vous serés outre les planches. Si ne porrés ariere retourner, que toutes les autres planches vous seront oſtees. Et si toſt com vous serés saillis en l'aigue, si irés au fons sans revenir, et pour ce sai je bien que c'eſt li termes devisés de voſtre vie. Mais je ne vous sai vraiement a dire se cascune planche senefie un an ou un mois ou une semainne ou un jour[d], mais par un de ces .IIII. termines le couvient senefiier. Et nonpourquant je ne di mie que vous ne puissiés cel termine trespasser, car je vi en mon eſtude que li pons duroit jusque outre l'aigue, mais li lupars que vous veïſtes ens en voſtre songe et li serpens en oſtoient moult plus des planches que il n'en remanoit, et ausi me reſt il avis par droit, se la deſtinee le porroit, qu'eles porroient bien eſtre remises par ciaus qui les en oſtoient. »

42. De ceſte parole n'eſt mie gas que Galehols n'en soit trop a

troublé et déconcerté de cette révélation. Quant à Lancelot, il était également atterré. Alors prit la parole le dixième clerc qui était le plus savant de tous et le plus subtil en toutes choses, maître Élie, qui était né à Toulouse. « Seigneur, dit-il à Galehaut, vous avez entendu parler les clercs les plus sages de toutes les îles de la Mer et, s'il était besoin d'un conseil, vous êtes bien celui qui en a le plus besoin au monde. Vous avez appris en quelle circonstance vous mourrez, mais vous ne connaissez pas le terme exact de votre vie et cela, vous ne trouverez personne pour vous le révéler, car aucun cœur humain ne pourrait être assez pénétrant pour pouvoir atteindre la vérité dans toutes les recherches qu'il mène, puisque la divine Écriture nous apprend que les desseins de Notre-Seigneur sont si secrets qu'aucun cœur humain ne peut les connaître et nulle langue les dévoiler. Cependant, par la vertu du savoir que Dieu tolère en nous qui sommes formés à son image, nous entrevoyons par hasard ce qui peut advenir aux autres, non pas à tout le monde, mais à une partie des hommes, car nul ne peut tout connaître sinon Celui qui peut tout comprendre, c'est-à-dire Dieu. — Maître, répondit Galehaut, les autres clercs m'ont dit, je crois, tout ce qu'ils savent et ils se sont bien acquittés de leur serment. Mais je n'ai pas eu encore le fruit de vos réflexions, et je désire entendre votre avis plus que tout autre : j'ai dit l'autre jour que je préférerais m'en remettre à vous plutôt qu'à tous

---

malaise et esmaris, et Lanselos est ensement moult esbahis. Lors parla maistre Elyes qui de Toulouse estoit nés, qui estoit li disismes, qui plus estoit sages que tout li autre et plus soutix en toutes choses. « Sire, fait il a Galeholt, vous avés bien oï parler tous les plus sages clers qui soient en toutes les illes de Mer, et se consaus i puet avoir mestier, vous estes li hom del monde qui greignour mestier en a. Et vous avés bien oï parler par quele ocoison vous morrés, mais vous ne savés pas le droit termine et ce ne trouverés vous pas qui le vos die, car nus cuers mortels ne porroit estre de si grant sens qu'il peüst savoir la verité de toutes les encerces qu'il feroit, car li devine Escriture nous dist que li nigrement Nostre Signour sont si repost que cuers mortels ne les puet savoir ne langhe dire. Mais nequedent par la force de clergie que Dix sousfre avoir a nous qui sonmes fourmé en sa samblance, apercevons par aventure ce qu'il puet avenir as autres, non pas de tous, mais de une partie, car nus ne puet tout savoir fors Cil qui tout puet comprendre, ce est Dix. — Maistre, fait Galehols, je croi que cist autre m'ont dit ce qu'il en se[/]vent, et que moult bien se sont aquité de lor sairement. Mais de vostre sens n'ai je pas eü encore ce que vous en savés, et plus desir a oïr le vostre conseil que tous les autres, car je dis avant ier que je meteroie sor vos trestout le conseil ou de ma mort ou de ma vie, ançois que sor

les clercs du monde pour me conseiller dans les affaires de ma vie ou de ma mort, car personne n'a su mieux que vous me parler des maladies du cœur et j'ai aussi le sentiment que, mieux que personne, vous sauriez me conseiller utilement en la matière. C'eſt pourquoi je souhaiterais pour finir que vous me disiez ce que vous avez découvert à ce sujet. Dites-le-moi, comme les autres, au nom de votre serment et, lorsque vous m'aurez révélé ce que vous avez trouvé, donnez-moi un conseil, si Dieu vous a prêté assez de savoir pour que vous puissiez me guider. Et, si tout conseil était vain, alors qu'on s'en remette à la grâce de Notre-Seigneur, car aucune force ne peut lui réſiſter ! Cependant j'aurais plus de courage si j'apprenais mon avenir de votre bouche, qu'il soit heureux ou malheureux. — Seigneur, répondit le maître, comme vous m'accordez une plus grande confiance qu'aux autres, vous seriez d'autant plus troublé si je vous prédisais un malheur, et d'autant plus heureux si je vous annonçais un bonheur. C'eſt pourquoi il vaudrait mieux vous en tenir à ce que vous avez entendu. De plus, je vous apprendrais plus volontiers un bonheur qu'un malheur, si je le savais. — Parlez, fit Galehaut, car vous ne pouvez certainement pas m'annoncer pire nouvelle que la mort, et elle m'a déjà été en partie prédite. — Seigneur, répondit le maître, je vous parlerai en privé et ce sera si secrètement qu'il ne reſtera ici personne. »

43. Alors il ordonna aux clercs de s'en aller tous et tous

---

tous les clers del monde, car nus ne m'en seüſt si bien deviser les maladies del cuer com vous seüſtes, et autresi m'eſt il avis que vous m'en savriés bien donner conseil mix que nus autres ne savroit. Pour ce vol je que vous me dites a la personme[a] que vous avés encerchié de ceſte chose. Si le me dites par voſtre sairement ausi com li autre, et quant vous m'avrés dit ce que vous avrés trouvé, si i metés conseil se Dix vous a tant enseignié que vos me saciés conseillier. Et se consaus n'i puet avoir meſtier, si soit tout en l'aventure de Noſtre Signour, car contre lui ne puet durer nule force. Mais toutesvoies m'en seroit mix au cuer se je l'avoie oï de voſtre bouche, ou fuſt mes damages ou fuſt mes prous. — Sire, fait li maiſtres, de tant que vous me creés mix des autres, de tant seriés vous plus a malaise, se je vous disoie voſtre damage, et plus liés se je vous disoie voſtre prou. Pour ce vous en vient il mix sousfrir atant que vous en avés oï, et plus volentiers vous diroie je voſtre prou que voſtre damage se je le savoie. — Dites, fait Galehols, car certes vous ne me poés pires nouveles dire que de la mort, et de ce ai je ja oï une partie. — Sire, fait li maiſtre, je parlerai a vous a conseil et si ert si priveement que chaiens ne remanra ne nus ne autres. »

43. Lors conmande as clers que tout s'en voisent et il s'en vont

sans exception se retirèrent. « Maître, vous voulez bien, n'est-ce pas, que ce chevalier reste ici ? demanda Galehaut à propos de Lancelot. — Seigneur, répondit le maître, quand on veut guérir la plaie d'un homme, on ne doit pas la panser avec la douceur qu'il souhaiterait, mais avec la dureté que le médecin sait nécessaire ; on ne doit pas répondre au désir de la chair, car elle ne souhaite que le bien-être, alors qu'on doit la traiter selon ce qu'exige la guérison, car de la souffrance vient la guérison et du bien-être l'ulcère. C'est pourquoi il convient que vous fassiez ce que je vous demanderai, ou bien ne me considérez plus comme votre maître. Pourtant, je sais bien que vous ne voudriez rien apprendre que ce chevalier ne sût, mais telle est ma volonté : nul n'entendra mes propos sinon Dieu en premier lieu et nous deux ensuite. » Là-dessus le maître se tut. Galehaut regarda Lancelot qui se leva aussitôt et sortit de la chapelle si affligé qu'il ne put reprendre courage en lui-même. Il entra dans une chambre, referma la porte sur lui et, là, se laissa aller à sa douleur, car il soupçonnait bien que maintenant Galehaut s'attendait à mourir par sa faute.

44. Tandis que Lancelot se lamentait, maître Élie parlait dans la chapelle à Galehaut. « Seigneur, dit-il, vous êtes à mon sens l'un des princes les plus sages du monde. Je le sais bien, si vous avez commis des folies, ce fut plus par bonté de cœur que par ignorance ; je vais donc vous donner un

---

tout que nus n'i remaint. Et Galehols li dist : « Maistres, enne volés vous bien que cil chevaliers i remaigne ? fait il de Lanselot. — Sire, fait li maistres, quant on velt a un home sa plaie medeciner, on ne li doit mie atourner si souavet com il voldroit, mais si asprement que li maistres set qu'il en est mestiers, car on ne doit pas a sa char faire sa volenté car ele ne demande se aise non, ains li doit on faire si comne la garisons requiert, car de la presse vient la garisons et de l'aise la sorsanure. Pour ce couvient il que vous faciés ce que je vous enseignerai, ou vous ne me tenrés pas pour vostre maistre. Si sai je bien que vous n'en voldriés riens savoir que cil chevaliers ne seüst, mais tele est ma volentés que nus n'i sera a oïr mes paroles que Dix avant et nous doi aprés. » Aprés se taist li maistres et Galehols regarde Lanselot, et il se lieve maintenant et s'en vait fors de la chapele si dolans qu'il [*264a*] ne set de lui nul confort. Si s'en entre en une chambre et ferme l'uis aprés lui et fait illoc moult grant doel, car ore souspeçoune il bien que ore n'atent Galehols a morir se[a] par lui non.

44. Ensi fait Lanselos son doel, et maistres Elyes parole en la chapele a Galeholt, se li dist : « Sire, je quit que vous soiiés uns des plus sages princes del monde. Si sai bien, se vous avés folies faites, ce fu plus par debonaireté que par defaute de savoir ; si vous aprenderai un petit de sens moult porfitable. Gardés que devant home ne devant feme que

conseil salutaire. Veillez à ne pas dire sciemment devant un homme ou une femme que vous aimez profondément la moindre chose dont vous savez que son cœur puisse en être blessé, car chacun doit faire son possible pour éviter à l'être aimé la colère et le chagrin. Je le dis en pensant à ce chevalier qui vient de sortir, car vous avez pour lui, je le sais bien, le plus grand attachement qui puisse unir deux loyaux compagnons. Vous auriez aimé qu'il assiste à notre entretien, mais cela n'aurait pas été bon, car il aurait entendu des propos qui auraient causé à son cœur honte et chagrin, et il en aurait été plus affecté que vous-même. Vous ne voudriez cependant pas moins que lui son bonheur et son bien, mais vous avez en vous plus de raison et de bon sens que lui. — Maître, fit Galehaut, il semble à vous entendre que vous le connaissez bien.

45. — Certes, acquiesça le maître, je le connais bien sans que personne au monde ne m'en ait parlé. C'est le léopard que vous avez vu dans votre songe et que nous vîmes dans nos investigations. — Cher maître, interrompit Galehaut, le lion n'est-il donc pas une bête plus redoutable que le léopard et de plus grande noblesse[1] ? — Oui, sans aucun doute, répondit le maître. — Alors je prétends, répliqua Galehaut, que le meilleur chevalier de tous n'aurait pas dû avoir l'apparence d'un léopard mais celle d'un lion. — Par Dieu, s'exclama le maître, vous en parlez plus subtilement que beaucoup d'autres, et je vais dire la vérité sur ce point,

---

vous amés de tres grant amour ne dites a vostre enscient chose[a] dont vous saciés que ses cuers soit a malaise, car chascuns doit a son pooir destourner l'ire et le courous de la chose qu'il aimme. Si le di pour cel chevalier qui de ci est tournés, car je sai bien que vous l'amés de si grant amour comme il puet avoir greignour entre .II. compaingnons loiaus. Si volsissiés bien qu'il fust a nostre conseil, et ce ne fust mie bon, car il oïst tel parole dont il eüst honte et dolour au cuer, si le portast un poi plus pesanment que vous ne feïssiés. Et nequedent vous n'ameriés mie mains sa joie ne son prou que il feroit, mais en vostre cuer a plus de sens et de raison qu'il n'a el sien. — Maistres, fait Galehols, il samble que vous le connoissiés bien a ce que vous m'avés dit.

45. — Certes, fait li maistres, jel connois bien sans ce que je ne l'ai apris par home qui orendroit vive. Et c'est li lupars que vous veïstes en vostre songe et que nous veïsmes en nostre encerchement. — Biaus maistres, fait Galehols, dont n'est lyons plus fiere beste que lupars et de greignor signourie ? — Oïl, sans faille, fait li maistres. — Dont di je, fait Galehols, que li chevaliers qui est miudres que tout li autre ne deüst pas avoir samblance de lupart mais[a] de lyon. — En non Dieu, fait li maistres, plus soultilment en avés parlé que maint autre n'eüssent et je vous en responderai selonc raison, car

car vous pouvez la comprendre. C'est, j'en suis sûr, le meilleur chevalier, mais, de son vivant, il y en aura un meilleur que lui, comme dans ses prophéties le révèle Merlin, qui a toujours dit la vérité. — Maître, fit Galehaut, savez-vous comment il s'appelle ? — De son nom, répondit-il, je ne sais rien, car je n'ai pas cherché à le connaître. — Comment pouvez-vous donc être sûr qu'il existera un meilleur chevalier que lui ? — Je le sais bien, répondit le maître, car celui qui achèvera les aventures du saint Graal sera le meilleur chevalier du monde et il occupera le Siège de la Table ronde[2]. Ce chevalier, selon l'écriture[3], est représenté par le lion. — Maître, demanda Galehaut, savez-vous le nom de ce chevalier ? » Il répondit que non. « Je ne vois donc pas de raison pour dire que ce chevalier qui était ici à l'instant n'accomplira pas les aventures de Bretagne. — Je sais bien, fit le maître, que c'est impossible, car il est indigne de trouver le saint Graal, ou d'achever les aventures, ou d'occuper le Siège de la Table ronde où jamais chevalier ne s'assit sans encourir aussitôt la mort ou la mutilation.

46. — Ah ! maître, s'exclama Galehaut, qu'avez-vous dit ? Il n'est aucune qualité chevaleresque que cet homme ne possède. Comment ? Vous prétendez qu'un tel chevalier ne pourrait réussir à trouver le saint Graal ? Sachez-le bien, ce chevalier irait jusqu'au bout d'une aventure qu'aucun autre ne saurait entreprendre. — Tout cela est inutile, répliqua le

---

vous le savés bien entendre. Je quit bien qu'il est li miudres chevaliers, mais il en ert uns miudres de lui a son tans, car ensi le dist Merlins en ses prophesies qui partout fu voir disans. — Maistres, fait Galehols, savés vous conment il a a non ? — De son non, fait il, ne sai je riens, car je ne l'ai pas encerchié. — Conment, fait Galehols, poés vous dont savoir qu'il ert uns miudres chevaliers de lui ? — Je le sai bien, fait li maistres, quar cil qui achievera les aventures del saint Graal sera li mildres chevaliers de tout le monde et si emplira le siege de la Table [*b*] reonde, et cil a en escriture la senefiance del lyon. — Maistres, fait Galehols, et de celui savés vous conment il a non ? » Et il dist que nenil. « Dont ne voi je pas, fait Galehols, que cil n'achievera les aventures de Bertaigne. — Je sai bien, fait li maistres, que ce ne puet avenir, car il est tels qu'il ne porroit ataindre a la trouveüre del saint Graal ne a l'achievement des aventures ne acomplir le siege de la Table reonde ou onques chevaliers ne sist qui n'emportast tantost la mort ou le mehaing.

46. — Ha ! maistres, fait Galehols, qu'est ce que vous avés dit ? Il n'est mie bontés de chevalier que en cestui ne soit assise. Conment ? Si dites que tels chevaliers ne porroit ataindre la trouveüre del saint Graal ? Bien saciés de voir que cil oseroit plus achiever que uns autres n'oseroit emprendre. — Tout ce n'a mestier, fait li maistres, et

maître, et je vais vous dire pourquoi. Il ne pourrait avoir les vertus qu'aura le chevalier qui achèvera l'aventure du saint Graal, car il faut qu'il soit avant tout, de sa naissance jusqu'à sa mort, chaste et vierge si absolument qu'il ne devra éprouver nul amour ou nul désir pour une femme, et ce chevalier ne peut désormais remplir cette condition, car je connais bien plus ses sentiments qu'il ne le pense. » À ces mots, Galehaut rougit et dit : « Maître, au nom de Dieu, croyez-vous que celui à qui est réservé le Siège de la Table ronde puisse surpasser aux armes ce chevalier ? — Pour cela, répondit le maître, n'ayez aucune crainte, nul ne pourra l'égaler aux armes. Mais je vais vous révéler à ce propos ce qu'a dit Merlin, qui jamais n'a menti. De la chambre du roi mutilé, dit-il, du côté de la Gaste Forêt, aux confins du royaume de Listenois[1], viendra la merveilleuse bête qui sera considérée comme un prodige, dans les plaines de la Grande-Bretagne. Cette bête ne ressemblera à nulle autre. Elle aura un visage et une tête de lion, un corps et des membres d'éléphant et elle aura des reins et un nombril de vierge intacte ; elle aura aussi un cœur d'acier dur, bien trempé qui ne risquera pas de fléchir ni de faiblir.

47. « Ainsi sera la bête et devant elle s'écarteront toutes les aventures pour lui faire place. Alors prendront fin les enchantements de la Grande-Bretagne et les merveilles périlleuses. Celui qui achèvera les aventures n'est autre que

---

si vous dirai pour coi. Cil ne porroit avoir les teches que cil avra qui les choses del saint Graal achievera, car il couvient qu'il soit premierement de sa nativité jusqu'a la mort chastes et virges si entierement qu'il n'ait amour ne volenté de nule feme. Et ce ne puet mais cis avoir, car je sai gregnour partie de son couvine qu'il ne quide. » Quant Galehols l'oï, si rougist et dist : « Maistres, pour Dieu, quidiés vous que cil qui acomplira le siege de la Table reonde soit miudres chevaliers de cestui d'armes ? — De ce, fait li maistres, ne doutés pas, que nus par armes ne le porra valoir. Et si vous en dirai que Merlins en dist qui de riens ne nous a encore menti jusques ci. De la chambre, fait il, au roi mehaignié devers la Gaste Forest de la fin del roialme de Listenois venra la merveillouse beste qui sera esgardee a merveilles es plains de la grant Bertaingne. Cele beste sera diverse sor toutes autres bestes. Viaire et teste de lyon avra et cors d'olifant et autres membres, et si avra rains et nombil de pucele et d'enterine virgene, si avra cuer d'achier dur et seré qui n'avra garde de flechir ne d'amoliier.

47. « De tel maniere sera la beste, et devant lui se trairont toutes les aventures et li feront voie. Et lors remanront li enchantement de la grant Bertaingne et les merveilles perillouses. Par cel chevalier poés connoistre celui qui achievera les aventures, et par cele beste poés

ce chevalier et nul ne l'égalera en fierté, comme nous l'indique la bête, car aucune bête ne possède un regard aussi fier que celui du lion et, comme le signifie son corps, nul ne pourrait supporter le poids des armes qu'il soutiendra, car pas un corps de bête n'est aussi fort que celui de l'éléphant ; quant aux reins et au nombril, ils signifient qu'il sera vierge et chaste, en quoi il ressemblera à une jeune fille vierge et intacte. Quant au cœur, sachez qu'il sera hardi plus que tout autre, entreprenant, exempt de couardise et de peur ; il sera également peu loquace, sa manière de parler ressemblant par là à celle d'une dame pensive[1]. En regard de ses prouesses, celles des autres preux ne seront rien. — Certes, maître, fit Galehaut, il sera d'une très grande prouesse, le chevalier qui éclipsera les exploits de mon compagnon ; je ne pensais pas d'ailleurs qu'on pût lui être supérieur. Mais dites-moi, connaissez-vous une prophétie au sujet d'un autre chevalier que celui qui sera le meilleur de tous ? — Oui, dit le maître. Merlin nous a révélé que de la couche du roi qui mourra de chagrin et de la reine malheureuse naîtra un merveilleux léopard, fier, hardi et gai, et qui surpassera toutes les bêtes. Si vous savez qui fut le père de ce chevalier qui vient de quitter cette chapelle, alors vous pouvez deviner sans peine que cette prophétie le concerne, car il a la réputation d'avoir surpassé tous ceux qui en Bretagne ont porté les armes jusqu'aujourd'hui. — Je sais de source sûre, admit Galehaut,

---

savoir que nus ne sera de sa fierté, car nule beste n'a si fiere regardeüre conme lyons, et par le cors poés savoir que nus ne porroit sosfrir le fais d'armes qu'il soustenra, car nus cors de beste n'est si fors conme d'olifant ; et par les rains del nombil poés sa[*r*]voir qu'il sera virgenes et chastes, de coi il resemblera pucele virgene et enterine ; et del cuer poés savoir qu'il sera hardis sor tous autres et entreprendans et nés de couardise et de paour ; et si sera poi emparlés de coi il resamblera de la parole dame pensive. Et si poés savoir que as soies proueces seront noient les proueces des autres prous. — Certes, maistres, fait Galehols, de grant prouece sera cil a qui proueces de cestui seront noient, ne je ne quidoie mie que nus peüst estre miudres de cestui. Ne mais ore me dites se vous savés nule prophesie[a] d'autre chevalier que de cestui qui sera miudres de tous. — Oïl, fait li maistres. Merlins nous dist que de la couche au roi qui morra de doel et de la roïne dolerouse istera uns merveillous lupars qui sera fiers et hardis et gais et passera toutes les bestes. Se vous savés qui fu peres a cest chevalier qui de ci s'en vait, dont poés vous savoir legierement se la prophesie chiet sor lui, car de prouece a il le tesmoing qu'il en a passé toz ceus qui em Bertaingne ont porté armes[b] jusqu'au jour d'ui. — Je sai vraiement, fait Galehols, que ses peres fu mors de doel et

que son père eſt mort de chagrin et qu'il avait été souverain du royaume de Bénoïc, et que sa mère eut la douleur de perdre en une matinée toute sa terre, son époux et son fils qui dormait encore au berceau[2]. De plus, je sais bien que ce chevalier a du charme et une grâce sans égale, et qu'on recherche sa compagnie plus que toute autre ; il possède tant de vaillance et de courage qu'il mérite bien le titre de léopard des chevaliers. Que savez-vous d'autre sur lui, car je vois bien que vous êtes la fleur de tous les clercs, comme l'or eſt la fleur de tous les métaux ? Mais parlez-moi encore des prophéties de Merlin car je les ai écoutées avec plaisir. Y en a-t-il une qui selon vous me concerne ? — Oui, dit le maître, car Merlin nous a révélé que des îles les plus lontaines, du sein de la Belle Géante s'échapperait un merveilleux dragon qui volerait au-dessus de toutes les terres, en tous sens, et ferait trembler tous les pays où il irait. Il volera ainsi jusqu'au Royaume Aventureux et sera alors si grand et si puissant qu'il aura trente têtes d'or[3], toutes plus belles et plus riches que n'était la première. Il deviendra alors si immense que ses ailes couvriront d'ombre la terre tout entière. Mais, arrivé au Royaume Aventureux, alors qu'il sera sur le point de le soumettre, il sera retenu par le merveilleux léopard qui le mettra à la merci de ceux qu'il avait presque vaincus. Ensuite le dragon et le léopard s'aimeront au point de ne faire qu'un et de ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. En effet, le serpent à la tête

---

fu rois del roialme de Benuyc, et sa mere en fu dolante conme cele qui em perdi en une matinee toute sa terre et son signour et son fill qui encore gisoit en berch. Et d'autre part, je sai bien que li chevaliers eſt plaisans et gracious sor tos et plus a eſté desirés a acointier que nus, et de prouece et de cuer a il tant que bien doit eſtre apelés lupars de chevaliers. Et savés vous plus de lui, car je sai bien que vous eſtes la flour de tous les clers, ausi conme li ors eſt la flour de tous les metaus ? Mais dites encore des prophesies Merlin, car volentiers les ai escoutees, s'il en i a nule que vous aiiés esprouvé qui chiee sor moi. — Oïl, diſt li maiſtres, car Merlins diſt que des daerrainnes illes, du sein a la Bele Jaïande[c] eschaperoit uns merveillous dragons, et s'en iroit volant par toutes les terres, a deſtre et a seneſtre[d], et trambleroient toutes les terres ou il verroit. Et ensi voleroit jusqu'al Regne Aventurols, et lors seroit si grans et si embarnis qu'il avroit .xxx. teſtes toutes d'or plus beles et plus riches que la premiere n'eſtoit. Et lors seroit si grans que toute la terre aomberroit de ses eles. Et quant il venroit au Regne Aventurous, et il l'avroit presque conquis, si le retenroit li merveillous lupars et le meteroit en la merci de ciaus que il avroit si aprociés d'eſtre conquis. Aprés s'entrameroient li dragons et li lupars tant qu'il seroient une meïsmes chose, ne ne porroit li uns [*d*] vivre sans l'autre ; car li serpens au chief d'or

d'or attirera le léopard auprès de lui par sa ruse[4], et causera la mort du grand dragon en le privant de sa compagnie pour le garder auprès de lui et assouvir sa passion.

48. « C'est ainsi, nous dit Merlin, que mourra le dragon, et je suis sûr que c'est vous et que le serpent, c'est la reine qui aime ou aimera le chevalier d'un amour sans égal. Sachez-le, si vous aimez le chevalier d'un amour tel que votre cœur ne puisse vivre séparé de lui. — Assurément, maître, fit Galehaut, je supporterais une séparation momentanée, mais non définitive, car j'éprouve pour lui un attachement si profond que personne n'en a éprouvé de semblable pour un étranger, et je ne vois pas ce qui pourrait me faire mourir sinon sa propre mort. Non, après sa mort, je ne pourrais plus vivre, je crois, car il ne me resterait plus rien en ce monde qui eût le moindre attrait, et c'est pourquoi je suis persuadé que je ne pourrais pas lui survivre. Mais il y a quelque chose qui me surprend énormément, c'est ce que vous m'avez dit de la reine : la pensée de ce chevalier ne va, du moins je le crois, à aucune dame ou demoiselle, et si l'une d'elles était l'objet de ses pensées, je l'aurais su aussitôt. — Je suis absolument certain, répondit le maître, que tout arrivera comme je vous l'ai prédit, car la reine s'y emploiera. Je crois même qu'elle l'a déjà fait plutôt qu'elle ne le fera. Sachez aussi que vous verrez bientôt advenir les faits les plus extraordinaires que vous puissiez voir dans votre vie, car ma dame est accusée du for-

---

trairoit a lui le lupart par son engien et donroit mort au grant dragon pour le deseritement del lupart que ele tenroit a sa compaingnie pour lui saouler.

48. « En ceste maniere dist Merlins que li dragons morroit, et je sai de voir que ce estes vous, et li serpens, c'est la roïne qui aimme ou amera le chevalier tant que nule dame porra plus amer. Et ce[a] saciés, se vous amés le chevalier de tele amour dont vostre cuers ne s'en puisse sousfrir. — Certes, maistres, fait Galehols, le sousfrir feroie je et en lieu et en tans, mais tous jours ne porroit il mie estre, car je ai en lui si durement mise m'amour que nus home ne le mist onques si durement en home estrange, ne je ne voi mie conment on me puist la mort donner se pour la soie mort non. Mais aprés sa mort ne quit je pas que je vesquisse, car il ne me remanroit en cest siecle nule autre riens qui peüst estre a mon plaisir et pour ce quit je bien que je ne porroie aprés lui vivre. Mais d'une chose m'esmerveill trop que vous m'avés dit de la roïne, car il ne pense, si com je quit, a dame ne a damoisele, et s'il i pensast, je le seüsse[b] maintenant. — Je sai de voir, fait li maistres, que tout ensi com je l'ai dit le couvient il avenir qu'ele i metera cure ; et si quit je mix qu'ele ja l'i ait mis qu'ele l'i ait a metre. Et saciés que vous verrés assés tost avenir les plus grans merveilles que vous veïssiés en vostre tans, car ma dame est retee del

fait le plus ignoble qu'on puisse jamais imputer à une dame. J'inclinerais à penser que tout cela est arrivé en punition de son péché, de la très grande déloyauté qu'elle a commise en déshonorant le plus noble seigneur du monde, ce qui l'accable bien plus que tout autre crime dont on pourrait l'accuser[1]. C'est à cause de cette révélation que j'ai fait sortir ce chevalier : je préfère que ce soit vous qui m'entendiez dénoncer son infamie plutôt que lui, car je vous sais assez droit et avisé pour que tout ce que je pourrais vous dire reste entre nous. C'est pourquoi je vous conjure, sur votre honneur et votre loyauté, de ne jamais révéler à ma dame que je vous ai appris quelque chose qui puisse salir son honneur, de même que vous souhaiteriez que je garde secrètes vos confidences si vous m'en aviez fait, car je vous ai dit ici des choses qui me seraient imputées à sottise et à haine, alors que ni l'une ni l'autre ne m'ont inspiré. De plus, songez, je vous prie, à mon bien et à mon honneur comme vous voudriez que je préserve les vôtres.

49. — Ah ! cher maître, rétorqua Galehaut, inutile de me le demander : tout ce qu'exige la plus grande discrétion, dès lors que vous me l'avez confié sous le sceau du secret, ne sera divulgué par nul autre que vous. D'autre part, je me souviendrai toujours du conseil que vous m'avez donné, à savoir de ne jamais dire sciemment à un homme ou une femme que je chéris profondément des paroles de nature à blesser, à moins que je n'y voie un moyen de les préserver

---

plus vill blasme qui onques fust mis sor nule dame. Si quit mix que ce li soit avenu par son pechié, de ce qu'ele a empris si grant desloialté com de honnir le plus prodome del monde dont ele est plus encoupee que pour nul blasme dont ele soit retee. Et c'est la parole par coi j'en fis aler le chevalier‘, car je aim mix que vous m'aiiés oï dire vilonnie de lui qu'il meïsmes l'eüst oï, car je vous connois a si prodome et a si sage que totes les choses que je vous diroie seroient bien celees. Et pour ce vous proi je, sor l'onour et sor la loialté que vous avés, que ma dame ne sace que je vous aie dit chose qui a sa honte puisse tourner, autresi com vous voldriés que je celaisse vostre conseil se vous le me deïssiés, car je ai ci tels choses dites qui me seroient tournees a folie et a haïne, et je n'ai pensé ne l'un ne l'autre. Sor ce vous proi que vous esgardés mon prou et m'onour, ausi com vous voldriés que je [*e*] gardaisse le vostre.

49. — Ha ! biaus maistres, fait Galehols, de ce ne me couvient il pas a conter, car il n'est nule chose qui a celer face, se vous en conseil le m'avés dit, que ja en avant fust contee se par vous non. Et d'autre part, il me menberra a tous jours mais des enseignemens que vous m'avés fais, que jamais a home ne a feme que je aimme de tres grant amour ne dirai chose dont il se doie courecier a encient, se je

de la honte ou d'un préjudice. Vous m'avez fait de telles révélations que je dois garder ce secret vis-à-vis de ma dame pour ne pas vous nuire, et vis-à-vis de mon compagnon pour ne pas le mettre en colère, car je connais le fond de son cœur : s'il savait que les médisances vont bon train au sujet de la reine et de lui-même, on ne le reverrait plus jamais à la cour du roi Arthur, car ce qui pourrait couvrir de honte quelqu'un ne lui vient pas à l'esprit, et aucun cœur ne redoute l'humiliation et la honte autant que le sien. — Laissons cela, fit le maître, on verra bien ce qui arrivera. Mais ce que vous dites eﬆ juﬆe et je sais en grande partie ce qu'il en eﬆ. Je suis désolé d'en savoir tant et qu'il ne puisse en être autrement qu'il ne sera. Mais de même que vous vous en remettriez à moi pour une affaire grave plutôt qu'à un autre clerc, de même vous ai-je révélé ce que je ne dirais pour rien au monde à aucun prince, à aucun roi, à aucune reine, ni même à votre compagnon.

50. — Cher maître, vous savez bien montrer la raison de toute chose, mais au nom de Dieu, éclairez-moi sur ce que je voudrais le plus savoir au monde, c'eﬆ le pont aux quarante-cinq planches qu'il me faudra franchir, au dire du dernier maître qui prit la parole. Selon lui, chacune des planches signifiait un an, un mois, une semaine ou un jour mais il ne savait pas laquelle de ces quatre durées était ainsi signifiée. C'eﬆ ce que je vous demande. Si vous le vouliez, vous pour-

---

n'i voi sa honte ou son damage. Si m'avés tant apris que je doi ceﬆe chose celer vers ma dame pour voﬆre damage, et vers mon compaingnon pour son courous, car je connois tant son corage que s'il savoit que parole de lui et de la roïne fuﬆ menee, il ne seroit jamais veüs en la maison le roi Artu, car il ne pense chose qui a nul honme tourt a honte ne nus cuers d'ome ne doute autretant despit ne honte com li siens cuers fait. — Or laissons, fait li maiﬆres, ceﬆe parole eﬆer, car bien se prouveront les choses. Mais vous avés bien a dire ce que vous en dites et je sai bien une partie conment il eﬆ. Ce poise moi que je en sai tant et qu'il ne puet eﬆre autrement qu'il ne sera. Ne mais ausi com vous meteriés sor moi d'une grant chose ançois[a] que sor un autre clerc, ausi vous ai je dit ce que je ne dirroie pour nule riens ne a roi ne a prince ne a roïne ne a voﬆre compaingnon meïsme.

50. — Biaus maiﬆres, fait Galehols, bien savés mouﬆrer raison de toutes choses, mais pour Dieu, or me conseilliés de la chose el monde que je desir plus a savoir, c'eﬆ del pont a .XLV. planches qu'il me couvenra passer, si com li maiﬆres diﬆ qui daerrains parla, quant il diﬆ que chascune des planches senefioit un an ou un mois ou une semainne ou un jour, mais il ne savoit sor lequel des .IIII. termines la senefiance devoit chaoir. Pour ce le vous demant je : se vous voliés,

riez bien me dire la vérité à ce sujet. — Ne vous souciez pas de connaître cela, objecta le maître, car il n'est aucun homme au monde qui, s'il veut savoir l'heure de sa mort, puisse être jamais heureux, parce qu'il n'est rien d'aussi épouvantable ni d'aussi redoutable que la mort. Et puisque la mort est si redoutable, on ne peut que vouloir l'éviter. — C'est pour cela, fit Galehaut, que je vous demande l'heure assignée à la mort de mon corps, car j'aimerais me préserver de la mort de l'âme que je pourrais éviter par la crainte de l'inéluctable trépas. Et, sachez-le bien, quelque douleur que le cœur en ressente, l'âme, s'il plaît à Dieu, en sera heureuse, car je m'emploierai davantage à faire le bien, et j'y mettrai plus de zèle que si je devais vivre longtemps. Et cela me serait fort profitable, car j'ai fait beaucoup de mal dans ma vie en ravageant des villes, en massacrant et dépouillant des gens. — Je sais bien, répondit le maître, que vous avez fait beaucoup de mal dans votre vie, car nul homme ne pourrait mener à bien autant de conquêtes sans être accablé de péchés. Cela vous serait assurément profitable de savoir le jour de votre mort, à la condition que vous vouliez sauver votre âme et y consacrer vos efforts, mais il y a un grand danger qui s'est déjà présenté dans un autre cas.

51. « Nous trouvons dans un livre intitulé la *Vie des Pères*[1] que dans le pays de Toscane vivait jadis une femme d'une très grande richesse qui avait longtemps mené une vie dissolue.

---

vous m'en porriés bien dire la verité. — En ce, fait li maistres, ne vous chaille ja de metre painne, car il n'est nus hom mortels en cestui siecle, se il velt savoir sa mort establie a terminee que jamais puisse joie avoir, quar il n'est riens si espoentable ne si doutouse conme mort ; et puis que la mort est tant doutouse, bien deveroit on dont la mort eschiver. — Pour ce, fait Galehols, vous demant je de la mort del cors le termine, car je me voldroie garnir encontre celi que je porroie eschiver pour la paour de celi que trespasser me couvendra. Et saciés bien, quel dolour que li cuers en ait, [*f*] l'ame, se Dix plaist, en sera lie, car je me penerai plus de bien faire et plus m'en hasterai que se je devoie vivre mon droit aage. Et il m'en seroit moult bien mestiers, car moult ai fais mals en ma vie que de viles escillier[a] que de gent ocirre et desireter. — Je sai bien, fait li maistres, que vous avés assés fait mals en vostre vie, car nus hom qui tant ait conquis com vous avés ne puet estre sans grant charge de pechié. Et de ce vous porroit bien venir sans faille, se vous seüssiés le jour de vostre mort, mais se vous volsissiés sauver vostre arme[b] et painne metre, mais il i a un grant peril qui ja est avenu en aucun lieu.

51. « Nous trouvons en un livre que on apele *Vitas Patrum* que en la terre de Toscane ot jadis une dame de moult grant richoise qui moult longement avoit esté de fole vie. En cele terre

Dans ce pays, tout près de là, se trouvait un saint ermite qui menait une existence très religieuse au milieu de la forêt. La dame le connaissait et allait souvent le voir, et il l'édifia par tant de pieux discours qu'elle en amenda sa vie, jusqu'au jour où il vit en songe qu'elle n'avait plus que trente jours à vivre. Aussi l'exhorta-t-il vivement à faire le bien, à s'y employer chaque jour davantage, puis il lui révéla le jour assigné à sa mort. Lorsqu'elle l'apprit, elle trembla de tout son corps, s'alarma et s'effraya au point qu'elle oublia le salut de son âme à cause du malheur promis au corps : elle perdit la raison en désespérant par faiblesse. Le diable s'introduisit en elle, dès que la peur du trépas de la chair lui fit oublier le salut de son âme. Lorsque le saint homme sut cela, il se mit à pleurer et implora la miséricorde de Notre-Seigneur, demandant, au moment où il le tenait entre ses mains, qu'il ne tolérât pas que le diable s'intéressât à elle, car il l'avait appelée à son service.

52. « Dieu, qui est toujours disposé à aider ceux qui font appel à lui d'un cœur sincère, entendit la prière du saint homme et une voix descendit dans la chapelle lui disant que Dieu lui avait accordé ce qu'il demandait. Dès qu'il toucherait la dame de sa main, elle serait guérie. Alors le saint homme se rendit là où elle était attachée par sa faute, et elle se mit à pleurer en le voyant : c'était le diable qui la faisait pleurer et la tourmentait en raison de l'arrivée du saint homme. Mais sitôt que ce dernier eut fait sur elle le signe

---

pres d'illoc avoit un saint hermite qui menoit moult religiouse vie el milieu de la forest. La dame fu acointe de lui et souvent l'aloit veoir, et il li dist tant de bones paroles que moult en amenda sa vie tant qu'il li vint en avision qu'ele n'avoit mais a vivre que .xxx. jours, et il li proiia moult et amonnesta que ele s'esforchast moult de bien faire, et qu'ele s'en penast chascun jour plus et plus, et se li descouvri que a celui jour estoit sa mort aterminee. Et quant ele oï le jour de sa mort, si l'en trambla la char et esfrea et ot tel paour qu'ele oublia le salvement de s'ame pour le damage del cors, car ele forsena par feblece de desesperance : si se mist li dyables en li, si tost com la paours de la char li fist oublier le salvement de s'ame. Quant li prodom le sot, si conmencha a plourer et cria a Nostre Signour merci, la ou il le tenoit entre ses mains, qu'il ne sousfresist que li dyables eüst en li part, car il l'avoit apelé a son service.

52. « Dix qui tous jours est apareilliés a tous ciaus qui l'apelent de bon cuer entendi la proiiere au prodome, et une vois descendi en la chapele qui li dist que Dix li avoit le don donné de ce qu'il li avoit requis. Maintenant que il le toucheroit de sa main, ele seroit garie. Et li bons hom vint la ou ele estoit loie, et ele conmencha a plourer si tost com ele le vit, et ce li faisoit li dyables qui si le destraingnoit

de croix et qu'il l'eut touchée, l'ennemi sortit de son corps en poussant des cris, des hurlements si retentissants que toute la terre en trembla. Et une fois que la dame eut retrouvé ses esprits, elle se souvint que cela lui était arrivé par l'insuffisance de sa foi. Aussitôt, elle se retira totalement du monde, fit couper ses belles tresses et prit le voile. Elle s'installa en compagnie d'une femme seulement sur une haute colline située entre deux montagnes et elle vécut là jusqu'à sa mort. Vous pouvez donc comprendre que la foi est une très grande chose et que le désespoir est un vil péché car, dès qu'elle perdit espoir, le Saint-Esprit la quitta et elle fut remplie par le diable[1]. De même saint Pierre s'enfonça dans la mer dès qu'il eut peur[2].

53. « Voilà ce qu'il advient des gens qui veulent connaître le jour de leur mort, c'est pourquoi personne ne doit s'en enquérir. La chair est source de périls, elle tombe dans la peur, puis de la peur le corps sombre dans le désespoir. C'est pourquoi le conseil que je vous donne est d'abandonner ces folles recherches. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Ayez à cœur de faire le bien comme si vous saviez que vous n'avez plus que trente jours à vivre. — Maître, répliqua Galehaut, ne craignez pas que je sombre dans le désespoir si vous m'apprenez le jour de ma mort, car je n'ai pas en moi aussi peu de foi ; au contraire je dois m'estimer heureux que Dieu veuille que je disparaisse au moment où mes désirs sont comblés, car

---

pour la venue del prodome. Mais si tost com il li ot fait signe de la crois et il l'ot a sa char touchie, si s'en issi li anemis braiant et urlant si durement que toute la terre en trambla. Et tantost com la dame fu en son sens revenue[a] si se recorda que par defaute de [*265a*] creance li estoit ce avenu. Si guerpi maintenant le siecle de tout en tout, et fist reoingnier ses beles treches et vesti robe de religion. Si s'en ala en la compaingnie d'une sole feme sor un haut tertre entre .II. roces et illoc conversa jusques a sa mort. Or poés entendre que moult est grant chose de creance et moult a en desesperance vil pechié que, si tost qu'ele se desespera, fu ele vuidie del Saint Esperit et aemplie del dyable. Ausi esfonda sains Pierres en la mer, si tost com il ot paour.

53. « Ensi avient des gens qui volent savoir le jour de lor mort, pour ce ne s'en doit nus metre en cerche. La char est plainne de male aventure, si chiet em paour et de la paour chiet li cors en desesperance. Pour ce est li miens consaus que je vous lo que vous laissiés folie a encerchier. Mais conment que Dix plaira si soit ! Si vous penés autresi bien de bien faire que se vous saviés que vostre vie ne deüst durer que .XXX. jours. — Maistres, fait il, ne doutés mie que je chiece en desesperance se vous me dites le jour de ma mort, car je n'ai pas en moi si poi de creance, ains me doit estre moult bel que Diex velt que je fenisse el point et el terme que je ai quanques je voel, que

Dieu a permis que je jouisse jusqu'à ce jour de plus d'honneur et de richesse que quiconque d'une plus haute naissance que moi. Pour cette raison, il m'aimera, me semble-t-il, s'il m'autorise à jouir des plaisirs de ce monde et si je puis atteindre à la félicité éternelle ; et plus je m'approcherai de ma mort, plus je m'emploierai à faire le bien. C'est pourquoi je vous prie de me dire ce que vous savez à ce propos, car vous ne seriez pas un loyal conseiller si vous ne me révéliez tout ce qui concerne le salut de mon âme. Si vous me cachez la vérité à ce sujet, j'en appelle au Sauveur du monde entier afin qu'il mette votre âme dans la situation où sera la mienne si je pèche par l'insuffisance de votre enseignement, car je m'en suis remis à vous pour tout, et Dieu est un juge si équitable qu'il rendra, je crois, à chacun selon ses œuvres. Veillez donc, pour le salut de votre âme, à me conseiller justement et à ne pas me dissimuler le terme de ma vie sous prétexte de me rendre plus heureux, car sachez bien que je serais plus indolent à faire le bien ; au contraire, si vous me dites la vérité, vous pouvez aisément assurer mon salut. »

54. Alors le maître éclata en sanglots et lui dit : « Seigneur, puisque vous en avez rejeté la responsabilité sur mon âme, je n'ai aucune échappatoire, je ne peux vous cacher la vérité. J'en suis content en un sens, mais en un autre cela me peine. J'en suis content, parce que je vous sais d'une telle sagesse que votre valeur n'en sera qu'accrue, mais d'un autre côté

Dix m'a sosfert a avoir jusques au jour d'ui plus d'onour, de richece[a] que nus n'ot onques qui de greignour parenté de moi ne fust. Pour ce m'est il avis qu'il m'amera, s'il me sousfre a avoir des delis de cest siecle et je puis ataindre a la joie qui ja ne faldra ; et de tant com je serai plus pres de ma fin, de tant me penerai je plus de bien faire. Pour ce, si vous proi que vous me dites ce que vous en savés, car dont ne seriés vous mie loiaus conseillieres se vous ne me disiés toutes les choses qui au sauvement de m'ame apartiennent. Et se vous m'en celés la verité, je en trai a garant le Salveour de tout le monde que il mete vostre ame en celui point que la moie sera se je peche par defalte de vostre enseignement, car je me sui mis en vostre conseil de toutes choses, et Dix est si drois jugierres que je croi que il rendra a chascun selonc ses oeuvres. Si gardés dont selonc le perill de vostre ame que vous me conseilliés a droit, et que vous ne me celés le termine de ma vie pour moi faire plus lié, car bien saciés que je seroie plus pereçous de bien faire ; et se vous m'en dites la verité vos m'en porrés bien sauver. »

54. Lors conmence li maistres a plourer moult durement et dist : « Sire, puis que vous l'avés mise sor la moie ame, dont [*b*] n'i puet il avoir nul essoine que je ne vos en die la verité. Si m'en est bel pour une aventure et pour une autre m'en poise. Il m'en est bel pour ce que je vous sai a si sage que vous n'en voldrés se mix non, et d'autre

j'en suis peiné, parce qu'un noble seigneur tel que vous promettiez de l'être si vous aviez vécu longtemps ne devrait pas mourir. Cependant je ne vous révélerai ni le terme ni l'heure de votre mort, car je n'ai trouvé aucune date que vous ne puissiez dépasser ou que vous ne puissiez avancer en vous conduisant follement. En outre, si vous dépassiez le jour que vous ne pourriez dépasser que d'une seule manière, vous pourriez vivre plus longtemps encore. »

55. Alors il se leva, alla à la porte de la chapelle et ordonna au garde de lui apporter une pleine poignée de charbon de bois. Une fois muni de ce charbon, il s'approcha du mur de la chapelle qui était bien blanc et traça au charbon quarante-cinq petits cercles et écrivit au-dessus : « C'est le symbole des années », puis au-dessous, il traça quarante-cinq cercles plus petits au-dessus desquels il écrivit : « C'est le symbole des mois » et au-dessous, il en traça d'autres plus petits avec l'inscription : « C'est le symbole des semaines », puis en dessous il en fit encore d'autres plus petits avec l'inscription : « C'est le symbole des jours. » Et une fois tout cela fait, il dit à Galehaut : « Seigneur, voici le sens des quarante-cinq planches et grâce à cela vous saurez ce qu'elles représentent, des années, des mois, des semaines ou des jours. » Il lui montra les quatre dessins qu'il avait tracés sur le mur et lui expliqua le sens de chacun : « Ne soyez pas surpris par ce que vous pourriez voir, car je vais

---

part m'en poise pour ce que jamais ne deüst morir si prodom com vous fuissiés se vous peüssiés venir a droit aage. Mais nequedent je ne vous dirai ne la fin ne l'ore de vostre vie, car je n'i ai nul termine trouvé que vous ne puissiés trespasser et que bien ne puissiés acourcier par folement ouvrer. Et s'il avenoit chose que vous trespassissiés le jour que vous ne porriés trespasser fors en une sole maniere, si porriés encore plus vivre. »

55. Lors se drece il meïsmes et vint a l'huis de la chapele et conmande a celui qui le garde qu'il li aport plain son poing de charbons estains. Et quant il sont venu, si vint li maistres au mur de la chapele qui moult estoit blans, si escrist des charbons .XLV. roëles et desus escrit : « C'est la senefiance des ans », aprés fist desous ces .XLV. plus petites et fist letres desus qui disoient : « C'est la senefiance des mois », et desous celes, fist plus menues et[a] letres qui disoient : « C'est la senefiance des semainnes », et par desous[b] fist autres plus petites qui disoient : « C'est la senefiance des jours. » Et quant tout ce fu fait, si dist a Galeholt : « Sire, ves ci la senefiance des .XLV. planches et par ce sarés vous a coi eles sont senefiies, ou a ans ou a mois ou a semainnes ou a jours. » Puis li moustre les .IIII. parties qu'il avoit portraites el mur et li devise que chascune senefia, puis li dist : « Gardés que vous ne vous esbahissiés pour riens nule que vous voiiés, car je

vous montrer un des plus grands prodiges dont vous ayez jamais entendu parler. Si ces cercles restent dans l'état où ils sont maintenant, vous vivrez quarante-cinq ans très exactement, mais s'il en est d'effacés, il faudra retrancher autant d'années de votre vie qu'il en disparaîtra et vous les verrez effacés sous vos yeux. Il en sera de même pour les mois, les semaines, mais pour les jours il est impossible que vous viviez moins que le nombre de planches. »

56. Alors il saisit un petit livret et, après l'avoir ouvert, il appela Galehaut. « Seigneur, dit-il, voyez-vous ce petit livret ? Il renferme la signification et le mystère de toutes les conjurations qui existent. Par la vertu des mots écrits dans ce livret, je serais à même de savoir la vérité sur tout ce dont je serais incertain. Si je voulais m'en donner la peine, je pourrais arracher les arbres, faire trembler la terre et couler les eaux vers l'amont. Mais sachez qu'il se met en grand péril, celui qui en fait l'expérience. Lorsque mon seigneur le roi Arthur ne put trouver aucune interprétation de son songe, tous les clercs instruits se précipitèrent sur ce livret et le sortirent de l'armoire où il se trouvait, car j'étais à Rome à cette époque. Mais celui qui le prit ne fut pas assez prudent : il ignorait l'intelligence et la force qui étaient nécessaires, car il perdit la raison et l'usage de tous ses membres lorsqu'il voulut savoir la signification du lion dans l'eau, du médecin sans remède et du conseil de la fleur[1]. Je vous recommande donc

---

vous mousterrai une des plus grans merveilles dont vous onques oïssiés parler, car se ces roëles demourent ensi com eles sont orendroit, vous viverés .XLV. ans a droit termine, et s'il en i a nule d'esfacie, tant com il en i charra, tant faldra de vostre termine, et si les verrés esfacies desvant vos ex. Et autresi sera des mois et des semainnes, et des jors ne puet il estre que vous ne viviés autant com il i ot de planches. »

56. Atant prist en sa main un petit livret, si l'a ouvert puis apele Galeholt, se li dist : « Sire, veés vous cest petit livret ? Ci est li sens et la merveille de tous les conjuremens qui soient. Par la force des paroles de cest livret savroie je la verité de toutes les choses que je douteroie. Se je i voloie grant painne metre, si en feroie arbres esracier et terres croller et aigues courre cont[*c*]remont. Mais saciés qu'il est en grant perill qui se met en esprouvement. Et quant mé sires li rois Artus ne pot trouver nul conseil de son songe, si coururent tout li sage clerc a cest livret et le prisent en une aumaire ou il estoit, car je estoie a Rome en cel termine. Mais cil qui l'ot nel sot pas bien garder, ne ne connut le sens ne la force qu'il i couvenoit, car il perdi le sens et le pooir de tous les membres la ou il volt savoir que senefioit li lyons evages et li mires sans mecine et li consaus de la flour. Et pour ce vous chastie je que vous ne vous esbahissiés de nule riens

de ne vous étonner de rien de ce que vous allez voir car vous n'avez jamais vu un prodige aussi étonnant que celui que je vais découvrir à vos yeux. Sachez qu'au moins vous ne partirez pas d'ici sans peur. »

57. Il alla alors à l'autel, prit une croix d'or rehaussée de pierres précieuses et la boîte qui renfermait le corps du Seigneur. Il la donna à Galehaut et il garda la croix. « Seigneur, dit-il, prenez cette boîte, car elle contient la chose sacrée la plus précieuse qui soit, et moi je vais tenir la chose la plus digne de respect après celle-ci : c'est cette croix. Et aussi longtemps que nous les aurons sur nous, nous n'aurons à redouter aucun malheur. » Le maître s'assit alors sur un siège de pierre, ouvrit le petit livret et commença à lire. Il lut longtemps jusqu'à ce que son corps se mît à s'échauffer, son visage à rougir, et que la sueur ruisselât de son front et de son visage ; il se mit à pleurer à chaudes larmes[1]. En le regardant, Galehaut pensa qu'il voyait quelque chose qui le rendait malheureux et il en fut lui-même tout effrayé.

58. Le maître lut jusqu'à ce qu'une grande lassitude l'envahît ; il poussa des plaintes déchirantes sous l'effet de la terreur mais, après un moment de repos, il reprit sa lecture, tremblant de peur. Bientôt une profonde obscurité pénétra à l'intérieur de sorte qu'on n'y voyait plus rien et une voix s'éleva, si affreuse et si épouvantable qu'en toute la cité de Sorham[1] il n'y eut homme ni femme qui ne l'entendît.

---

que vous veés, quar vous ne veïstes onques si grant mervelle que je vous mousterrai apertes. Si saciés que au mains ne vous em partirés vous ja sans paour. »

57. Lors vint a l'autel, si prist une crois d'or enluminee de pierres precioufes et la boiste ou *corpus domini* estoit. Si le baille a Galeholt et il retint la crois, se li dist : « Sire, tenés ceste boiste car il a dedens le plus precious saintuaire qui puisse estre, et je tenrai le plus haut aprés celui : c'est ceste crois. Et tant que nous les avrons sor nous, ne poons avoir paor de nule mescheance qui nous viengne. » Lors se met li maistres sor un siege de pierre, si ouvre le petit livret et conmence a lire et lut moult longement, tant que li cors li conmence a eschaufer et li vis li conmence a rougir, se li descent une suours del front et del viaire contreval ; si conmence a plourer moult durement. Et Galehols l'esgarde, si pense qu'il i voit tel chose dont il n'est pas a aise, si en est il meïsmes tous esfreés.

58. Tant a leü li maistres que tous est las, si se plaint moult durement car trop doute, et quant il a un poi ensi esté, si reconmence a lire et tramble tous de paour. Et lors ne demoura gaires c'une grant oscurtés entra laiens, si c'on n'i pot goute veoir et une vois parla moult hidousement et moult espoentablement que en toute la cité de Sorham n'ot home ne feme de qui ele ne fust oïe.

Galehaut fut tout étourdi par cette voix ; il posa la boîte par terre, devant lui, puis il se coucha à plat ventre, et la reprit entre ses mains, la tenant sans la lâcher devant les yeux, car il se sentait peu rassuré dans ces ténèbres, et il éprouvait même la plus grande peur de sa vie. Il avait la tête si étourdie par tout ce vacarme qu'il n'entendait ni ne voyait plus rien. À côté, maître Élie gisait sans connaissance au milieu de la chapelle, la croix sur la poitrine. Alors les ténèbres se dissipèrent et la clarté du jour revint. Après avoir repris connaissance, maître Élie gémit très douloureusement, regarda autour de lui et demanda à Galehaut comment il allait. Galehaut lui répondit qu'il allait bien pour le moment, Dieu merci. Bientôt la terre se mit à trembler sous leurs pieds. « Seigneur, dit maître Élie à Galehaut, appuyez-vous sur ce siège car vous ne pourriez supporter les grands prodiges que vous allez voir. »

59. Alors Galehaut s'appuya au siège et le maître au pilier de pierre. Il tenait toujours la croix et Galehaut la boîte. Aussitôt, il leur sembla que la chapelle tournait. Quand tout fut apaisé, Galehaut vit passer par la porte, bien qu'elle fût fermée, une main et un bras jusqu'à l'épaule, revêtu d'une large manche de samit violet traînant jusqu'à terre ; cette manche descendait un peu en dessous du coude, et, de là jusqu'au poing, le bras était revêtu de soie blanche. Ce bras était étonnamment long et la main était aussi rouge que les braises ;

De cele vois fu Galehols moult eſtourdis, si miſt devant lui jus la boiſte, puis se coucha tous eſtendus a ventrillons, puis le repriſt entre ses mains et le tint toutes ores devant ses ex, qu'il n'eſtoit mie a garison pour les tenebres, ains avoit le greignour paour qu'il onques eüſt. Et li escrois de la noise li ot la teſte si eſtonné qu'il n'ot goute ne ne voit. D'autre part giſt maiſtre Elyes tous pasmés enmi la chapele et la crois li giſt sor le pis. Et lors [*d*] s'en alerent les tenebres et revint la clartés del jour, et il eſt revenus de pasmisons, si se plaint moult durement et regarde environ lui et demande a Galeholt conment il li eſta, et il diſt que encore li eſtat il bien, Dieu merci. Aprés ne demoura gaires que la terre conmencha desous aus a croller. « Sire, fait il a Galeholt, apoiiés vous a cele chaiiere la, car vous ne vous porriés souſtenir des grans merveilles que vous verrés. »

59. Lors s'apoie Galehols a la chaiiere et li maiſtres au piler de pierre et tient toutes ores la crois, et Galehols la boiſte. Et tantoſt lor fu avis que toute la chapele tournoit. Et quant ce fu remés, si esgarde Galehols et voit entrer parmi l'uis une main, et si eſtoit li huis fermés, et uns bras tant com il dure desi as espaulles et fu veſtus d'une lee mance inde de samit traïnant jusqu'a terre, et cele mance duroit jusques outre le coute, et d'iloc en avant jusques au poing, eſtoit veſtus ausi com de blanche soie. Li bras eſtoit lons a merveille et la

elle tenait une épée rouge de sang vermeil comme l'était la garde jusqu'au pommeau. L'épée se dirigea droit vers maître Élie, menaçant de le frapper, mais il éleva devant lui la croix qu'il tenait tant il eut peur de mourir. Alors l'épée se mit à tourner autour de lui, menaçant toujours de le frapper. Mais le maître brandit la croix face à elle et il la vit s'éloigner de lui pour aller droit sur Galehaut qui leva la boîte contre elle comme il avait vu le maître le faire, et elle finit par s'écarter de lui. Elle alla, avec le bras et la main qui la tenait, tout droit au mur où étaient dessinés les cercles et elle frappa si violemment le mur qu'elle entama la pierre d'un demi-pied de profondeur, effaçant quarante et un des grands cercles et le quart d'un des cercles restants. Cela fait, elle repassa à travers la porte par où elle était entrée[1]. Alors Galehaut fut plus stupéfait qu'il ne le fut jamais et resta sans voix.

60. Lorsque Galehaut fut en état de parler, il dit au maître : « Vous m'avez tenu parole puisque vous m'avez montré des merveilles, les plus extraordinaires qui aient jamais été vues, me semble-t-il. Je sais aussi, grâce à vous, qu'il me reste encore un peu plus de trois ans à vivre. Me voilà à présent plus heureux et ma vie n'en a que plus de prix, car aucun homme de mon temps ne fit autant de bien que j'en ferai durant ces trois ans. Mais je vous promets que, pas un seul jour de ma vie, je n'aurai une mine triste qui

---

mains estoit vermeille conme charbons, et cele mains tenoit une vermeille espee de sanc vermeill et l'enheudeüre jusqu'au poing de l'espee. Et vint tout droit a maistre Elye et fist samblant de lui ferir, et il mist la crois au devant que il tenoit, si ot trop grant paour de la mort. Et l'espee conmence a aler tout environ lui et faisoit tous dis samblant de lui ferir, et il toutesvoies met la crois encontre lui. Et quant il se regarde, si voit qu'ele s'en part de lui et vait a Galeholt, et il met la boiste encontre ensi com il avoit veü faire a maistre Elye, tant que en la fin s'en parti de lui et s'en vint tout droit a tout le bras et a toute la main qui la tenoit[a] au mur ou les roëles estoient, si fiert si durement dedens le mur qu'ele trenche la piere demi pié parfont et esface des grans roëles .XLI. et la quarte part d'une de celes qui estoient remesses. Et quant ele ot ce fait, si s'en retourne parmi l'uis ariere ou ele estoit entree. Lors fu Galehols si esbahis que onques ne fu plus de nule chose si qu'il ne pot mot dire.

60. Quant Galehols pot parler, si dist au maistre : « Bien m'avés covent tenu quant vous m'avés moustré merveilles, les greignours qui onques mais fuissent veües au mien essient. Et tant avés fait que je connois qu'il i a encore de ma vie .III. ans et plus. Or en sui assés plus a aise et saciés que [*e*] moult en valt mix ma vie, car onques nus hom de mon aage ne fist autretant de bien conme je ferai dedens ces .III. ans. Mais de tant vous asseüré je, que ja jor de ma vie n'en ferai

puisse le laisser deviner, au contraire je vais m'efforcer de répandre la joie plus que je ne l'ai fait dans le passé. — Eh bien ! seigneur, fit le maître, je viens de vous montrer par ces signes le jour de votre mort à laquelle contribuera la reine. Mais si vous pouviez faire en sorte que ce valeureux chevalier reste avec vous, vous ne mourriez pas avant de perdre sa compagnie. Tout ce qu'il faut faire maintenant, c'est le retenir auprès de vous, jusqu'à ce que vous voyiez comment les choses tourneront. Cependant ne dévoilez votre secret ni à votre ami ni à personne d'autre, car on ne doit pas dire à tout le monde la vérité de son cœur. »

Galehaut confie son royaume à Bademagu.

61. Sur ce, ils mirent fin à leur entretien et sortirent de la chapelle. Galehaut faisait bonne figure, mais le maître avait l'air contrarié, accablé de douleur et de fatigue. Galehaut retourna alors dans sa demeure. Lancelot était encore dans la chambre, toujours en proie à la douleur. En l'entendant venir, il se leva et essuya ses yeux qui étaient rouges et gonflés. Galehaut lui demanda aussitôt ce qu'il avait. « Seigneur, dit-il, je n'ai rien. — Allons, cher compagnon, ne vous inquiétez pas : je viens d'apprendre des nouvelles qui me font plaisir et vous avez tout lieu de vous en réjouir aussi, car je sais bien que je suis l'unique cause de votre inquiétude. » Lancelot fut complètement rasséréné en le voyant de si

---

mauvais samblant par coi on le puisse apercevoir, anchois me penerai plus de faire joie que jou n'aie fait cha en ariere. — Ore sire ! fait li maistres, je vous ai moustré par signes le terme de vostre mort par l'aïde ma dame la roïne. Mais se vous peüssiés tant faire que cis bons chevaliers remansist avoques vous, vous ne morriés pas se par sa compaingnie non que vous perderés. Mais ore n'i a si bon com del tenir tant que vous verrés conment ces choses se prenderont. Mais nonporquant ne descouvrés mie vostre conseil ne a cestui ne a celui, car on ne doit mie a toute la gent dire la verité de son estre. »

61. Atant ont finé lor conseill, si sont venu fors de la chapele. Et Galehols fait moult bele ciere, mais li maistres samble bien home courecié et chargié de traveil et de lasté. Atant s'en vint Galehols en ses maisons, et Lanselos estoit encore en la chambre ou il demenoit encore son doel. Et quant il l'ot venir, si saut sus et terst ses ex qui estoient rouge et enflé. Et Galehols li demande tout maintenant que il a et il dist : « Sire, je n'ai rien. — Certes, biaus compains, ne soiiés de rien a malaise car je ai oï tés nouveles et dont je sui a aise, et vous en devés avoir joie, car je sai bien que vous n'estes a malaise se pour moi non. » Lors est Lanselos moult a aise de ce que il li voit faire si bel samblant, car bien quide qu'il li die voir. « Pour Dieu, sire, fait il,

bonne humeur. De fait il ajoutait foi à ses propos. « Au nom de Dieu, seigneur, fit-il, dites-moi la vérité sur le sens des quarante-cinq planches, et sur l'entretien final pour lequel il m'a fallu sortir de la chapelle, car je soupçonne qu'on a dit de moi des choses qu'il ne m'aurait pas été agréable d'entendre. Je crains fort, sans en avoir de preuves formelles, que le maître ne soit au courant de mes relations avec la reine. — Ce n'eſt pas pour cette raison, répondit Galehaut, qu'on vous a prié de sortir et il n'a pas du tout été queſtion de ma dame, car la conversation ne roula pas sur elle. Cependant, il sait aussi bien que moi qui vous êtes. Il m'a dit très juſtement que vous étiez le fils du roi qui mourut de chagrin et de la reine aux grandes douleurs, et il m'a entretenu aussi de bien d'autres choses qui ne vous concernaient pas. Mais si, pour terminer l'entretien, on vous fit sortir, ce fut pour me confesser à lui, car autrement je n'aurais pu avoir de réponse à ce que je lui aurais demandé. Je suis maintenant, grâce à Dieu, plus heureux que je ne l'étais quand vous êtes parti, car je sais de la bouche même de maître Élie que les quarante-cinq planches désignent les quarante-cinq longues années qu'il me reſte à vivre. Il me dit enfin que le serpent que j'avais vu en songe m'arracher la moitié de mes membres était la mort qui me ravirait un parent ou une parente proches. Vous ne pouvez pas savoir, jamais prédiction ne s'eſt réalisée plus exactement, et c'eſt pourquoi je crois tout ce qu'il m'a prédit : à la sortie de

---

dites moi la verité a coi s'atourne la senefiance des .XLV.[a] planches et quels fu li daerrains consaus par coi il me couvient issir de la chapele, car je souspeçonne bien que il i ot tel chose dite de moi qui ne me fuſt pas bele a oïr. Si ai moult grant paour eü, et encore ne sui je pas bien asseür, que li maiſtres ne sace aucun couvine de moi et de la roïne. — Pour ce, fait il, ne fuſtes vous onques mandés ne mis fors ne n'i ot onques de ma dame parlé, car les paroles n'alerent mie jusques la. Et nequedent il set ausi bien qui vous eſtes com je sai. Et diſt bien que vous eſtes fix del roi qui morut de doel et la roïne as grans dolours, et autres choses me diſt il assés qui a vous n'ataingnent pas. Mais li daerrains consaus par coi vous veniſtes fors, si fu pour ce que je me [f] fis a lui confés, car autrement ne peüssé je mie savoir ce que je li demandaisse. Si sui ore, Dieu merci, plus a aise que je n'eſtoie quant vous vous en veniſtes, car je sai par la bouche maiſtre Elie que les .XLV. planches, ce sont les .XLV. ans que je ai encore a vivre de[b] droit aage. En la fin me diſt que li serpens que je avoie songié, qui la moitié de mes menbres me toloit, que ce seroit la mort qui me toldroit aucun charnel ami ou amie. Ne vous ne veïſtes onques nule chose si a point venir conme ceſte eſt venue, et pour ce le croi je de toutes les choses qu'il m'a dites, car si toſt que je issi de

la chapelle, un messager est venu à ma rencontre pour m'annoncer que ma dame ma mère était morte. C'était elle, la parente que je devais perdre. Même si vous n'aviez jamais eu d'autre influence bienfaisante sur moi qu'en cette occasion, ce serait pour moi déjà estimable, car j'aurais été frappé par un immense chagrin et je n'aurais jamais plus éprouvé la moindre joie si vous n'aviez été là. Mais dès que votre souvenir me revint à l'esprit, j'en oubliai aussitôt tout mon chagrin. Je n'avais aimé personne comme ma mère avant de vous connaître. Mais puisque toutes mes inquiétudes sont dissipées, vous avez tout lieu de vous réjouir. » Lancelot répondit que rien n'aurait pu le rendre plus heureux que cette nouvelle et qu'il ne redoutait aucun autre malheur.

62. Ainsi Galehaut prit-il sur lui, et il afficha un air plus gai qu'auparavant pour faire plaisir à Lancelot. Galehaut s'installa donc dans la cité de Sorham en attendant le jour où il avait convoqué tous ses barons. La veille au soir de cette assemblée, lorsqu'il apprit que tous ses barons étaient arrivés, Galehaut fit venir Lancelot dans une chambre, pour l'entretenir seul à seul. « Cher compagnon, dit-il, je vous aime tant que je ne peux rien vous cacher : je vous jure, au nom de la sincère fidélité et de la profonde affection que j'ai pour vous, que jamais, depuis le premier jour de notre compagnonnage, je n'ai eu de secret dont je ne vous aie fait la confidence, à moins qu'il ne fût source de douleur et de

---

la chapele me vint uns messagiers qui me dist que ma dame ma mere estoit morte. C'est m'amie charnel que je devoie perdre. Et se vous ne me feïssiés jamais plus de bien que vous m'avés fait de ceste chose, si nel savroie je mie proisier, car je en eüsse fait trop grant doel ne jamais ne fuisse liés se vous ne fuissiés. Mais si tost qu'il me menbra de vous, si oi tout le doel oublié. Si n'avoie je onques nule rien tant amé conme ma mere devant ce que je fuisse acointes de vous. Et puis que je en sui venus a si bon point de toutes choses dont[c] je doutoie, bien devés dont estre liés. » Et il respont que nule rien ne le peüst metre a aise que ceste chose et que il de nule autre mescheance n'avoit paor[d].

62. Ensi se conforte Galehols par lui meïsmes et fait plus bele chiere qu'il ne soloit pour lui metre a aise. En ceste maniere sejournoit en la cité de Sorhan jusqu'a un jour que Galehols ot semonsé sa baronnie. Et quant ce vint la nuit que li parlemens dut estre au matin et Galehols sot que tout si baron estoient venu, si apela Galeholt Lanselot en une chambre a conseil, se li dist : « Biaus compaing, je vous aim tant que je ne vous puis celer rien : si vos dirai sor la grant foi et sor la grant amour que j'ai a vous, que je onques, puis que je oi vostre compaingnie premierement, ne soi nul privé conseil que vous ne seüssiés autresi, se il ne fust tels dont vous eüssiés doel et honte se

honte pour vous si vous l'appreniez, et que vous ne puissiez remédier à la situation. Un jour, un homme plein de sagesse m'enseigna dans ma jeunesse de ne jamais annoncer à un homme ou à une femme que je chérirais une nouvelle qui puisse lui causer honte ou souffrance ou à laquelle ni lui ni moi ne pourrions apporter aucun remède, car on ne doit pas contrarier un ami en lui faisant part d'une situation impossible à réparer. Je vous ai peut-être caché une chose de ce genre. Mais je vais vous expliquer pourquoi j'ai tout d'abord attiré votre attention sur ce point. J'ai convoqué mes barons aujourd'hui dans cette ville sans que vous en sachiez la raison, mais je vais vous le dire, car je ne dois ni ne peux rien faire sans votre avis. Il est certain que vous êtes un homme supérieur à moi par le rang et la naissance, car vous êtes fils de roi et moi, fils d'un pauvre prince. Mais depuis que vous avez fait de moi votre compagnon, et que moi j'ai fait de vous le mien, je ne dois avoir aucune prérogative ni préséance sur vous. Et s'il nous échoit quelque dignité, quelque richesse ou quelque bien, vous devriez en bénéficier le premier et moi après. Voici ce à quoi j'ai pensé. Je voulais me faire couronner roi, aussi ai-je fait convoquer mes barons pour ce jour. Mais je ne serai nullement roi, si vous ne l'êtes avant moi ; aussi je vous supplie de consentir à l'être avant moi. Je vous donnerai la souveraineté sur toute ma terre, j'obtiendrai l'approbation de tous mes barons qui vous jureront par un loyal serment de vous aider à vous défendre

---

vous le seüssiés, et dont vous n'eüssiés pooir de l'amender. Mais ce m'aprist ja uns sages hom en ma jouvente, que je ja a nul home ne a feme que j'amaisse ne portaisse parole dont il eüst honte ne doel, ne que je ne il ne peüssons amender, car on ne doit pas son ami corecier de chose dire ou on ne puet metre amendement. Et tel chose par aventure [*266 a*] vous puis je bien avoir celee. Si vous dirai pour coi je vous ai ceste parole traite avant. Je ai fait venir en ceste vile a cest jour nommé mes barons mais ne seüstes onques pour coi, et je le vous dirai, car sans vostre conseil ne doi je riens faire ne ne puis. Il est voirs que vous estes plus haus hom de moi et plus gentix, car vous fustes fix de roi et je d'un povre prince. Et puis que vous avés fait vostre compaingnon de moi et je de vous le mien, je ne doi pas avoir signourie ne hautece desor vous. Et s'il nous avient signourie ne cheance de richece[a] ne d'avoir, vous devés avant prendre et je aprés. Et je vous dirai ce que je avoie empensé. Je me voloie couroner a roi et pour ce fis je semonre mes barons a cestui jour. Mais en nule maniere je n'esterai rois se vous ne l'estes avant, et je vous requier que[b] vous le soiés et qu'il vous plaise, et je vous donrai la signourie de toute ma terre, et si le vous ferai creanter a tous mes barons et s'en avrés les seremens et les feeltés qu'il le vous aideront a garantir vers

contre tous ceux qui voudront s'élever contre vous et ils vous prêteront le même hommage qu'à moi-même. Nous serons couronnés le jour de Noël, là où mon seigneur le roi Arthur réunira sa cour, puis le lendemain nous nous mettrons en marche avec toute notre armée pour conquérir le royaume de Bénoïc, dont le roi Claudas de la Terre Déserte eſt le seigneur, car vous avez trop tardé à venger la mort de votre père et la grande douleur que votre mère en a éprouvée. Si nous parvenons à mettre la main sur le roi Claudas, il ne lui reſtera ni cette terre ni aucune autre et, si nous nous emparons de lui, il sera livré au châtiment que vous voudrez, comme il se doit d'un traître et d'un meurtrier. Et sachez-le bien, depuis que je vous connais, je n'ai pas eu l'envie de guerroyer, mais maintenant oui, car on a trop attendu pour venger cet outrage. Accordez-moi donc cette faveur, très cher compagnon, supplia Galehaut. Comme je l'ai dit, vous aurez ma terre, qui eſt si riche et si belle, et la souveraineté sur vingt-huit royaumes. De mon côté, je vais conquérir votre héritage et je l'aimerai mieux par affection pour vous que je ne le ferais de toute la terre du roi Arthur. — Seigneur, répondit Lancelot, je ne puis faire hommage à quiconque sans le consentement de ma dame la reine, car elle me l'a inſtamment défendu ; comment oserais-je donc prêter hommage à autrui alors qu'elle ne veut pas que je le fasse au roi Arthur[1] ? Quant à reconquérir mon héritage, je n'en prendrai

---

tous ciaus qui encontre vous voldront aler, et vous donront itel homage com il ont a moi. Et si serons[c] couroné le jour del Noël, la ou mé sires li rois Artus voldra et tenra sa court, et l'endemain si mouverons o tout noſtre pooir pour conquerre le roialme de Benuyc dont li rois Claudas de la Deserte eſt sires, car trop avés demouré a vengier la mort voſtre pere et les dolours que voſtre mere en a eües. Et se nous poons trouver le roi Claudas, il ne li remanra cele terre ne autre, et se nous le poons tenir as poins, il vous sera livrés a faire juſtice tele com vous voldrés et tele com on doit faire de traïtour et de murdreour. Et saciés bien que onques puis que je vous acointai, n'oi je talent de guerroiier fors ore, car trop a demouré ceſte honte a vengier. Ore le m'otroiiés ensi biaus dous compains, fait Galehols. Ensi com je l'ai devisé, si avrés ma terre qui tant eſt riche et bele et la signourie de .xxviii. roialmes. Et je conquerrai bien le voſtre iretage et je l'amerai mix pour la voſtre amour que je ne feroie toute la terre le roi Artu. — Sire, fait Lanselos, je ne puis a nului faire homage, se ce n'eſt par ma dame la roïne, car ele m'i a mise trop grant desfense. Et conment oseroie je faire homage a autrui quant ele ne velt que je [*b*] le face au roi Artu ? Ne en mon iretage conquerre ne meterai je ja painne ne ja ne m'en pendra escu au col ne a moi ne a autrui qui bel me soit, car je le quit moult plus legierement et a plus grant honour

pas la peine et jamais je ne passerai l'écu au cou pour cela, ni moi ni personne qui voudrait m'être agréable, car je pense le reconquérir plus facilement et avec un plus grand honneur. — Et comment, répliqua Galehaut, pensez-vous le reconquérir avec plus d'honneur que par la force ? — Je vais vous dire comment, fit Lancelot : j'aimerais être un chevalier plus valeureux encore, avec l'aide de Dieu et avec la vôtre ensuite, si bien que mes ennemis n'oseront pas tenir un seul pied de ma terre et préféreront s'enfuir de peur à mon approche.

63. — Je prie Dieu, répondit Galehaut, qu'il vous accorde ce que vous souhaitez, mais je vais vous faire une prière pour finir et je n'ajouterai plus rien. Je vais prier ma dame la reine que vous acceptiez cette offre et que vous ne la refusiez pas. Mais je connais assez vos sentiments et les siens : elle ne voudrait pas, je le sais bien, que vous soyez seigneur du monde entier, car elle s'imaginerait ne plus jamais vous avoir en son pouvoir comme à présent : la soif d'honneur et de puissance lui ôterait votre compagnie et je connais assez votre cœur pour savoir que vous n'aimeriez guère la puissance qui vous ferait perdre son amour. — Certes, acquiesça Lancelot, en cela vous connaissez bien mon cœur, car je préférerais rester à tout jamais tel que je suis plutôt que d'avoir l'honneur et la richesse qui me feraient perdre l'amour de ma dame et la priveraient du mien. Je ne veux plus désormais régner[1]. Mais en raison de la vive affection que vous m'avez portée, je suis prêt à faire ce que vous voudrez, pour peu que ma dame y

---

conquerre. — Et conment, fait Galehous, le quidiés vous plus faire a honour que de conquerre par force ? — Je vous dirai conment, fait Lanselos : je bee encore a estre moult prodom, se Dix avant me velt aidier et vous aprés, et je n'avrai ja si hardi anemi qui ost plain pié de ma terre tenir, ains s'en fuiront de paour sans moi atendre.

63. — Ensi, fait Galehols, com vous l'avés devisé proi je a Dieu qu'il le vous otroit, mais en la fin vous ferai une proiiere, et si ne vous en ferai plus. Vers ma dame la roïne proi je que vous voelliés cest affaire pourchacier et que vous nel refusés. Et nonpourquant je sai une grant partie de vostre corage et del sien, quar je sai bien que ele ne voldroit mie que vous fuissiés sires de tout le monde, car ne vos quideroit jamais avoir a sa volenté com ele a orendroit, que la couvoitise de l'hounour et de la signourie li tolsist vostre compaingnie et moult reconnois je vostre cuer que vous ameriés moult poi la signorie de coi vous perderiés s'amour. — Certes, fait Lanselos, de ce connoissiés vous bien mon cuer, car je ameroie mix a estre tous jours en ceste maniere que je sui ore que je ne feroie a avoir l'onor ne la richece par coi je perdisse ma dame et ele moi, ne je ne voel ore plus a avoir de signourie. Mais pour ce que tant m'avés amé, sui je apareilliés a faire ce que vous voldrés, sauve la volenté ma dame :

consente : que sa volonté soit accomplie ! Je crois la connaître assez pour savoir qu'elle ne nous refuserait rien, si vous le lui demandiez avec insistance. — Vous ne m'avez rien promis, rétorqua Galehaut, car je sais bien que ma dame ne pourrait vouloir ce que vous ne voulez. Mais je vous le promets solennellement, je ne ceindrai pas de couronne à moins que vous ne soyez couronné auparavant ou qu'une force à laquelle je n'oserais pas m'opposer ne m'y oblige. »

64. Sur ces mots, ils sortirent de la chambre. L'atmosphère était très joyeuse dans la demeure, car tous les barons dînèrent ce soir-là avec Galehaut. Vingt-huit rois étaient présents et plus de cent dix princes. Le lendemain, après la célébration de la messe, Galehaut fit réunir ses barons et leur expliqua pourquoi il les avait convoqués. « Seigneurs, fit-il, vous êtes tous mes vassaux et vous me devez tous loyauté et assistance en toutes circonstances. Je vous ai demandé de venir pour l'affaire la plus grave qui se soit jamais présentée à moi : c'est une affaire qui me concerne personnellement ainsi que mes proches. Aussi vais-je vous faire part de ce que je comptais faire.

65. « J'avais fait deux songes très pénibles qui m'avaient effrayé, et c'est pourquoi je vous ai demandé d'amener tous les conseillers dont vous puissiez disposer. Mais grâce à Dieu, j'ai bénéficié depuis lors du conseil des hommes les plus instruits du monde, qui m'ont si bien éclairé mon songe

---

ensi com ele la tornera si soit ! Et je le quit tant connoistre qu'il n'est riens dont ele vous escondesist, se vous l'en requeriés a certes. — Noient, fait Galehols, ne m'avés promis, car ce savoie je bien que ma dame ne porroit riens voloir que vous ne volsissiés, ne mais tant vous promet je bien que jamais n'avrai courone en mon chief desor vous se vous ne le prendés avant ou se tel force ne le me faisoit faire que je ne l'osaisse contredire. »

64. Atant ont finee la parole, si sont issus fors de la chambre. Si fu la joie moult grans qui en la maison fu faite quar trestout li baron mengierent la nuit avoc Galeholt. Si ot .XXVIII. rois ot d'autres princes .C. et .X. Et quant vint l'endemain que la messe fu chantee, si apele Galehols son barnage, si lor dist por coi il les avoit mandés. « Signour, fait [*c*] il, vous estes tout mi home, si me devés tout loialté porter et aidier a tous besoins. Et je vous ai envoiié querre au greignor besoing que je eüsse onques mais : ce est tels besoins conme de mon cors et de mes amis. Et avoie en talent de faire une chose que je vous descouverrai.

65. « En tele paour m'avoient mis .II. songe que je songai moult anious et pour ce si vous mandai que vous amenissiés tout le conseill que vous porriés avoir. Mais Dieu merci, je ai eü puis conseil des plus sages homes del monde qui m'ont si bien mon songe esclarci

qu'ils ont dissipé ma terreur. Cependant j'ai encore grand besoin de vos conseils, car une affaire importante me presse. Voici ce dont il s'agit. Il eſt vrai que j'avais le désir l'année dernière de déshériter le roi Arthur, mais que, par la volonté de Notre-Seigneur, la paix fut faite comme vous le savez. Lorsque je vous ai fait convoquer l'autre jour, j'avais le projet de me faire couronner à Noël prochain, là où le roi Arthur aurait tenu sa cour. Mais maintenant j'ai abandonné ce projet, car je ne serai pas couronné avant d'avoir réglé une de mes affaires que je ne vous révélerai pas à présent ; il n'y a pas lieu de la dévoiler avant le moment venu, car vous pourrez l'apprendre en temps voulu. Comme vous le savez, je me suis lié avec le roi Arthur qui eſt un valeureux seigneur. Dans sa maison se trouvent toute la prouesse et toute la valeur du monde, et j'aimerais y séjourner encore comme je le fais à présent ; je pourrai en tirer un très grand profit, car nul ne peut être un chevalier de très grande valeur, s'il n'a été dans la maison du roi Arthur. C'eſt pourquoi je souhaite faire partie de sa suite pour fréquenter ainsi les nobles seigneurs venus de tous les pays qui s'y rassemblent. Lorsque j'aurai mené à bien cette importante affaire que nul ne peut savoir avant l'heure, alors je me ferai couronner et vous ferai savoir le jour de mon couronnement. Je vous conjure, au nom de l'amour et de la loyauté que vous me devez tous, de venir alors aussi nombreux que vous me savez le souhaiter. Mais

---

qu'il m'ont mis fors de la grant paour que je avoie. Et nonpourquant encore ai je grant meſtier que vous me conseilliés, car une grant besoigne me court sus, si le vous dirai. Il eſt verités que je oi en talent l'autre an de desireter le roi Artu, quant par la volenté Noſtre Signour en fu faite pais ensi com vous savés. Et quant je vous fis l'autre jour semondre, i avoie en talent que je me fesisse couroner a ceſt Noël, la ou li rois Artus teniſt sa court. Mais ore m'eſt soralés cis talens, car je ne serai couronés devant que je avrai achievé un mien affaire que vous ne savrés encore pas, ne il ne fait pas ore a dire devant son point, car tout a tans le porrois[a] encore savoir. Vous savés bien que j'ai acointié le roi Artu qui moult eſt prodom. Et en sa maison eſt toute la prouece et toute la valour qui soit, se m'i plaiſt encore a converser en tel maniere com je sui ore, car moult en porrai amender, ne nus ne puet eſtre de trop grant prouece s'il n'a eſté en la maison le roi Artu. Pour ce, si voeil je eſtre de sa compaingnie et souvent veoir les prodomes qui i sont assamblé de toutes terres. Et quant li jours sera venus que je avrai achievé ceſt grant affaire que nus ne puet savoir devant le point, lors serai couroné[b] et le vous ferai savoir le jour de mon couronement. Si vous conjur par l'amour et par la feelté que vous moi devés tout ensamble, que vous veigniés si esforciement conme vous savés que je le voel. Mais

comme mes terres sont très vastes et nombreuses, je ne pourrai désormais y être aussi souvent que par le passé. Il me faut donc trouver un noble seigneur, d'un âge respectable, sage et loyal, qui haïsse le tort et aime la justice : je lui confierai ma terre afin qu'il mette ses compétences au service de mes affaires et de mes obligations qu'il mènera à bien, dans le souci de mon honneur. Mais comme je ne suis pas assez informé pour savoir ce que pense chacun de vous, je vous ai réunis pour me conseiller dans l'embarras où je me trouve. Je vous prie d'examiner la situation et de choisir un homme de mérite qui soit honorable, profitable à ma terre et dénué de cupidité, car la terre est perdue et anéantie si c'est un bailli malhonnête qui l'a en main. Je souhaite aussi que celui qui gouvernera ma terre soit mon homme lige et tel que je puisse m'en remettre à lui en cas de grave forfait. Discutez-en entre vous : pour ma part je vais sortir. »

66. Sur ce, Galehaut sortit avec Lancelot. Une partie des barons élut le roi des Cent Chevaliers[1] et l'autre le roi Paunor. Alors qu'ils ne parvenaient pas à un accord se présenta le duc de Droves, un vieux chevalier qui ne pouvait plus monter à cheval, mais qui était si énergique et si courageux qu'il ne voulait pas voir une affaire d'importance réglée sans lui. Il se fit porter en litière à l'assemblée où il savait que se tiendrait le grand conseil. C'était un homme si sage que personne, à moins d'être lettré, n'aurait pu l'être davantage. Lorsqu'il entendit les barons se disputer, il en fut très contra-

---

pour ce que mes terres sont lees et grans et espandues, je n'i porrai mie estre dés ore mais si souvent com je ai esté. Si me couvient faire querre un prodome ancien et sage et loial qui hee tort et aint droiture, se li baillerai ma tere et il metra a chief mes afaires et mes besoignes a son pooir et a m'onour. Mais pour ce que je ne sui mie sages assés que je puisse savoir ce que chascuns de vous set, pour ce vous apel je a mon conseill [*d*] et a mon besoig. Si vous proi que vous esgardés et i metés un tel prodome qui soit honnerables et pourfitables a ma terre, et net de couvoitise, car la terre est morte et destruite s'il i a bailliu couvoitous qui l'ait en main. Et si voel encore que cil qui le baillera soit mes hom liges et tels a qui je me puisse prendre de grant mesfait s'il i estoit. Em parlés entre vous ensamble et je m'en isterai fors. »

66. Atant s'en ist Galehols entre lui et Lanselot, si eslisent li un le roi des .c. Chevaliers et li autre le roi Paunor. Si ne s'acordent pas ensamble et lors se traist avant li dus de Droves, uns chevaliers anciens qui ne pooit sor cheval monter, mais tant estoit vigherous et de grant cuer qu'il ne voloit que nule besoigne qui a hautece apartenist fust sans lui finee. Si se fist porter en litiere au parlement ou il savoit que grans consaus seroit. Et il estoit de si grant sens que nus

rié. Il se leva avec effort et, s'appuyant à une table, il déclara d'une voix si forte que tous l'entendirent : « Ah ! folle compagnie, comme je vous vois désemparés pour peu de chose ! Car vous voyez, mais vous ne distinguez pas, vous parlez, mais vous ne savez ce que vous dites[2]. Si j'étais encore de l'âge et de la force de bien des hommes que je vois ici, cette discorde aurait été vite réglée, car j'aurais participé à toutes les décisions concernant cette affaire. Mais il faut que mon seigneur sache bien que, dans tout son royaume, il n'y a qu'un sage et un demi-sage. Mais celui qui n'est que demi-sage possède déjà assez de sagesse pour qu'on puisse l'estimer à l'égal d'un sage. Et si vous acceptiez de vous en remettre à moi, je vous le désignerais, car il correspond à ce que notre seigneur demande et nul n'aurait rien à redire ni ne pourrait trouver mieux. »

67. Personne n'osa s'opposer à cette proposition, car le duc était un homme d'une très grande sagesse, et il aurait été jugé déraisonnable de le contredire. Tous l'approuvèrent et promirent de s'en tenir à son conseil. Alors le duc fit venir Galehaut, et quand il fut là il lui déclara : « Seigneur, les nobles seigneurs ici présents m'ont chargé de cette affaire parce que j'ai plus d'expérience qu'aucun d'entre eux. Ils veulent que je choisisse un homme selon vos vœux. Savez-vous comment il est ? Il est sage, doté d'un grand pouvoir de réflexion, dénué de toute avidité, il hait l'iniquité et aime la justice, et il a toutes les qualités d'un bon

---

hom qui ne fust letrés ne peüst estre de plus grant. Quant il oï que li baron se descordoient, si li greva moult, et se leva au mix qu'il pot et s'apoiia a un dois et parla si haut que tout l'entendirent et dist : « Ha ! fole maisnie, com vous voi esgaree pour noient ! Car vous veés et ne[a] connoissiés et parlés et ne savés coi. Se je fuisse ore de l'aage et de la force a tel home voi je ci, moult fust ore tost depechie ceste discorde, car je fuisse mis a tous les esgars de ceste besoigne. Et sace bien mé sires qu'en tout son pooir n'a c'un sage home et un demi. Mais cil qui de savoir n'est que demi hom a tant de sens que on le puet bien a un sage home contrepeser. Et se vous en voliiés a moi acorder, je le vous nommeroie, et si est tels que nostres sires le demande, que nus n'i savroit que reprendre ne que amender. »

67. A ceste parole ne fu nus qui encontre osast aler, car trop estoit li dus prodom, si ne fust pas tenus pour sages qui le contredesist. Si s'acordent tout a lui et creantent a tenir ce qu'il en conseillera. Lors fist li dus venir Galeholt et quant il fu venus, se li dist : « Sire, li prodome de chaiens m'ont chargié de cest affaire pour ce que je ai plus veü et assaiié que nul d'als. Si voelent que je eslise un home tel com vous demandés, et savés vous quels il est ? Il est sages et garnis de grant conseil et nés et vois de couvoitise, si het tort et aimme droiture,

juge, car il ne cause pas de préjudice à tort, poussé par la haine, et il n'apporte pas son aide par amitié. Il a beaucoup d'énergie, ne fait preuve d'aucune indolence et fait peu de cas de sa peine quand il y va de son honneur.

68. — Sur le salut de mon âme, s'exclama Galehaut, toutes ces qualités sont suffisantes ! Nommez-le-moi donc, car c'est ainsi que vous m'aiderez. — Au nom de Dieu, répondit le duc, c'est le roi Bademagu de Gorre. — Dieu m'en soit témoin, je l'ai toujours tenu pour l'homme le plus éclairé de ma terre et il a tout lieu d'être heureux quand un si noble seigneur le choisit comme le plus sage parmi trente rois et cent dix comtes. » Alors Galehaut appela Bademagu et lui dit : « Mon ami, prenez en main le gouvernement de ma terre, dont je vous investis. Je vous prie sur le salut de votre âme de faire preuve des qualités dont le duc de Droves se porte garant. — Ah ! seigneur, répondit le roi Bademagu, je n'ai besoin de gouverner d'autre terre que la mienne, car je ne dirige pas mon pays aussi bien que je le devrais : je gouvernerais mal le vôtre qui est si vaste, puisque je ne puis mener à bien le gouvernement du mien qui n'est qu'une misérable contrée. — C'est inutile de refuser, répondit Galehaut. Dès lors que je le veux et que telle est ma volonté, vous n'avez aucune raison de décliner l'offre : vous devez et pouvez le faire.

69. — Seigneur, répondit le roi Bademagu, sur votre terre vit un peuple farouche et orgueilleux et je ne pourrais le

---

et est tels com il affiert a loial jugeöur qui ne grieve [*e*] a tort pour haïne ne n'aiue[a] por amor. Si est plains de grant vigour et sans perece, ne riens ne proise painne contre hounour.

68. — Si m'aït Dix, fait Galehols, ci a[a] assés de bones teches. Or le nommés, car vostre consaus i sera. — En non Dieu, fait li dus, je vous di que c'est li rois Bandemagu de Gorre. — Si m'aït Dix, fait Galehols, il ne fu onques que je nel tenisse au plus sage home de ma terre et si doit estre moult liés quant si prodom l'i eslut au plus sage de .xxx. rois, et .c. et .x. contes. » Lors l'apele Galehols[b], se li dist : « Biaus amis, tenés le baillie de ma terre dont je vous ravest, et si vous proi pour le sauvement de vostre ame que vous soiiés tels com li dus de Droves vous tesmoigne. — Ha ! sire, fait li rois[c] Bandemagus, je n'ai mestier de baillie fors de la moie, car la moie terre ne garde jou mie si bien com mestiers me seroit : mauvaisement garderoie dont la vostre qui si est grans, quant je ne puis a chief venir de la moie qui n'est c'une povre contree. — Ci n'a mestier, fait Galehols, nule desfense. Quant je le voel et puis que ma volentés i est, vous n'avés pooir del contredire, puis que c'est chose que vous le devés et poés faire.

69. — Sire, fait li rois Bandemagu, vostre terre est plainne d'une gent fiere et orgueillouse, si ne le porroie pormener a mon talent. —

gouverner à mon gré. — Je vous jure, fait Galehaut, que vous n'aurez affaire à aucun homme assez hardi pour outrepasser votre ordre que je ne fasse payer comme vous l'estimerez bon : il me suffirait, je pense, pour gouverner toutes les terres du monde, de l'aide de Dieu et de trois sages conseillers. Quant à vous, seigneurs ici présents, qui êtes mes hommes liges, je vous ordonne, sur la loyauté que vous me devez, que vous vous portiez à son aide contre tout autre seigneur que moi. Comme j'ignore les aventures qui arriveront, si Dieu le veut, une fois parti d'ici, je ne reviendrai jamais sur aucune de mes terres, mais le contraire se peut aussi ; je souhaite donc que le roi jure devant tous qu'il agira loyalement envers moi et envers mon peuple. En outre, au cas où je mourrais, il devrait laisser ma terre pour la remettre à Galehaudin, mon neveu et filleul. Ensuite vous me jurerez tous que, s'il ne respectait pas son serment, vous vous ligueriez contre lui et aideriez le jeune garçon à défendre son droit. » Sur ce, Galehaut fit apporter les reliques. Il reçut tout d'abord le serment du roi Bademagu et ensuite celui de tous les autres seigneurs. Puis il fit jurer au roi des Cent Chevaliers et à tous ses parents qu'ils ne revendiqueraient pas de droit à son héritage après sa mort, et qu'ils ne s'opposeraient en rien au roi Bademagu ni à Galehaudin à qui devait échoir sa terre après sa mort. Ainsi Galehaut reçut-il le serment de ses vassaux et il remit sa terre à la garde du

---

Je vous creant, fait Galehols, que ja home ne trouverés si hardi qui vostre conmant trespasse, que je ne le face comperer a vostre esgart, car je quideroie bien tenir toutes les terres qui sont desous le trosne a l'aïde de Dieu et de .III. prodomes solement. Et je vous di, signour qui ci estes mi home lige, je vous conmant, sor la feelté que vous moi devés, que vous soiiés en s'aïde contre tous homes fors encontre moi : car je ne sai les aventures qui sont a avenir, car se Dix velt, quant je me partirai de ci, je ne revendrai jamais en terre que je aie, et par aventure si ferai, si voel que li rois jurt voiant tous que il loialment se tenra envers moi et envers mon pueple. Et s'il avenoit chose que je trespassaisse de vie a mort, il lairoit ma terre que il tenroit a Galehodin qui mes niés est et mes fillels. Et vous me juerrés aprés tout que se il aloit encontre son sairement que vous seriés en son nuisement a tous vos pooirs et aideriés a l'enfant por desraisnier son droit. » Lors fait Galehols [*f*] aporter les sains, si a pris premierement le sairement le roi Bandemagu et aprés de tous les autres. Et aprés refist jurer au roi des .C. Chevaliers et a ses amis charnels qu'il ne clameroient point en son iretage aprés sa mort, ne que de riens ne seroient contre le roi ne encontre Galehoudin a qui la terre doit escheoir aprés sa mort. Ensi prist Galehols le sairement de ses homes et bailla sa terre a garder au

roi Bademagu. Ce roi Bademagu était seigneur du pays de Gorre. C'eſt une terre voisine du royaume de Sutgales[1]. Dans toute la terre de Grande-Bretagne, il n'y a pas de pays d'une telle étendue qui soit mieux défendu, car il eſt ceint de toutes parts d'eaux profondes et de marais si fangeux et si insondables que tout être qui y pénétrerait serait perdu ; et du côté du royaume de Logres, il eſt fermé par une rivière qu'on nomme Tembre[2]. Elle eſt étroite, profonde et remplie de boue. Dans ce pays, il se produisait un nombre incroyable d'aventures, et une très mauvaise coutume sévissait, car aucun chevalier de la terre du roi Arthur y ayant pénétré n'aurait pu en ressortir, si un jour Lancelot n'avait délivré les prisonniers par sa prouesse quand il alla au secours de la reine, malgré le péril du Pont de l'Épée, comme le relate le véritable *Conte de la Charrette*[3]. Cette mauvaise coutume[4] fut inſtaurée la même année que le début des aventures : le père du roi Arthur avait guerroyé contre le roi Urien, l'oncle du roi Bademagu, car il voulait qu'Urien fût son vassal et celui-ci ne voulait rien entendre. La guerre fut donc très longue et le roi Uterpandragon essuya des pertes supérieures à celles du roi Urien, si bien qu'il fut obligé d'abandonner la guerre, puisqu'il ne pouvait la soutenir davantage. Longtemps les choses en reſtèrent là, jusqu'au jour où le roi Urien fit un voyage à Rome pour se confesser au pape. Il y alla en secret, déguisé en pauvre pèlerin voyageant à pied, vêtu de hardes.

---

roi Bandemagu. Et cil rois Bandemagus eſtoit sires de la terre de Gorre. Et c'eſt une terre qui marciſt au roialme de Sutgales. Si eſt la plus fort terre qui soit en tout le pooir de la grant Bertaingne de son grant, car ele eſt close de toutes parties d'aigues parfondes et de marois si mols et si parfons que nule riens n'i enterroit qui ne fuſt perdue ; et par devers le roialme de Logres eſt close d'une aigue qui a non Tembre. Cele eſt eſtroite et parfonde et plainne de fanc. Et en cele terre avoit tant durement d'aventures que plus ne pooit et si i avoit une couſtume moult male, car onques chevaliers de la terre le roi Artu n'i entra qui puis en issiſt, devant ce que Lanselos les en jeta par sa force, quant il ala rescourre la roïne parmi tot le perill del Pont[a] de l'Espee, si conme li drois *Contes de la Charete* le devise. Cele mauvaise couſtume i fu mise dés icel an que les aventures conmencierent, car li peres le roi Artu avoit guerroiié le roi Urien qui fu oncles le roi Bandemagu, car il voloit qu'il teniſt de lui sa terre et cil n'en voloit faire rien. Si en dura la guerre moult longement, et plus i perdi li rois Uterpandragons que li rois Uriens ne fiſt, tant qu'il laissa la guerre eſter par eſtovoir, com cil qui plus n'en pooit faire. Et demoura ensi moult longement, tant que li rois Uriens mut pour aler a Rome et pour soi confesser a l'apoſtole. Si i ala en tapinage conme povres pelerins a pié et en mauvaisse veſteüre. Mais il fu aperceüs et

Mais il fut reconnu, fait prisonnier et amené devant le roi Uterpandragon qui le fit jeter dans ses geôles. Mais il n'accepta jamais de céder sa terre quelle que fût la rigueur de la prison qu'on lui fît subir, si bien qu'Uterpandragon le fit conduire devant un de ses châteaux et là, fit dresser un gibet pour le pendre, s'il ne lui remettait pas sa terre. Mais il répondit qu'il ne la lui livrerait jamais : il préférait mourir pour défendre son droit que vivre pauvre et déshonoré. Mais Bademagu son neveu, qui se trouvait dans le château, et à qui la terre devait échoir en héritage, ne put supporter de voir mourir son oncle. Il abandonna la terre tout entière à la condition de retrouver son oncle sain et sauf, et ce geste lui valut un surcroît d'estime. C'était un bien glorieux début de ne pas accepter la mort de son oncle plutôt que de convoiter la terre qu'il aurait après lui. C'est ainsi qu'Uterpandragon prit possession de la terre et y fit tant de ravages qu'il y resta peu de gens. Mais le roi Urien finit par la reconquérir et il fit pendre tous ceux que le roi Uterpandragon y avait installés. Peu de temps après il fit couronner son neveu, le roi Bademagu, et lui légua toute la terre pour récompenser la très grande loyauté qu'il lui avait témoignée.

70. Une fois Bademagu couronné, le roi Urien abandonna aussitôt le monde et se retira dans un ermitage très éloigné de sa terre. Le roi Bademagu gouverna fort bien et se conduisit avec une grande fermeté. Il réfléchit aux moyens de repeupler sa terre et prit lui-même la décision de

---

pris et amenés au roi Uterpandragon qui le fist metre en sa prison. Mais il ne volt onques rendre sa terre por male prison c'on li fesist, tant qu'il le fist mener devant un sien chastel et illoc fist lever unes fourches pour lui pendre s'il ne li rendoit sa terre. Et il dist qu'il ne li rendroit ja : mix amoit il a morir pour son droit desfendre que vivre povres et honnis. Mais Bandemagus ses niés qui dedens le chastel estoit, a qui la terre devoit eschaoir [*267a*] en iretage ne pot sousfrir la mort de son oncle. Si rendi la terre toute par covent qu'il avroit son oncle sain et sauf, et ce fu la chose par coi il monta plus em pris. Et ce furent moult beles enfances quant il ne pot son oncle sousfrir a morir pour couvoitise d'avoir la terre aprés lui. Et ensi ot Uterpandragons la terre, si le destruist et deserta, si que moult i remest poi de gent. Et en la fin le reconquist li rois Uriens et pendi tous ciaus que li rois Uterpandragon i avoit mis. Et aprés ce ne demoura gaires qu'il fist courouner son neveu, le roi Bandemagu, et li donna toute la terre pour la grant loiauté qu'il avoit faite vers lui.

70. Quant Bandemagus fu couronés, si guerpi li rois Uriens tout maintenant le siecle et se rendi en un hermitage moult loing de sa terre. Et li rois Bandemagus fu moult bons justicieres et moult vigherousement se contint. Si prist conseil conment il porroit sa terre puepler, si

la peupler des sujets du roi Uterpandragon, puisque c'était lui qui l'avait dévastée[1]. Il ferait construire aux confins du royaume de Bretagne deux ponts étroits et fragiles, et à la tête de chacun de ces ponts, du côté de sa terre, il ferait élever une tour solidement fortifiée et très haute, où il installerait ensuite quantité d'hommes d'armes et de chevaliers qui garderaient les ponts contre les hommes du roi Arthur. Il exécuta ses desseins et, dès que passait un chevalier de Bretagne, une dame, une demoiselle ou quelqu'un d'autre, ils étaient aussitôt faits prisonniers et ils devaient jurer sur les reliques de ne jamais sortir du pays avant qu'un chevalier ne les conquît par sa prouesse. Lorsque ce chevalier quitterait le pays après les avoir conquis, tous les prisonniers pourraient s'en aller aussi en toute liberté.

71. C'est ainsi que bien des habitants de Bretagne restèrent dans ce pays en exil et en servage. Lorsque le roi Arthur prit possession du royaume, il pensa remédier à cette situation, mais il fut attaqué de toutes parts et il dut mener tant de guerres importantes qu'il eut trop à faire, plus que de besoin. Au début des aventures la terre de Gorre était si bien repeuplée par les exilés de Bretagne, dont le nombre s'était fortement accru, que le roi Bademagu fit alors détruire les deux ponts qu'il avait fait construire et, à la place, en fit bâtir deux autres, extraordinaires, car l'un, fait d'un seul fût de bois, n'avait que trois pieds de large et se trouvait sous l'eau. Les

---

s'apensa il meïsmes qu'il le pueplieroit de la gent au roi Uterpandragon, ensi com ele avoit esté destruite par lui. Si feroit de cele part ou sa terre marchissoit au regne de Bertaingne .II. pons estrois et febles, et el chief de chascun de ces pons, devers sa terre feroit une tour moult forte et moult haute, et puis i metroit moult grant plenté de sergans et de chevaliers qui bien garderoient les pons des gens le roi Artu. Ensi com il le pensa, si le fist, et ausi tost com chevaliers de Bertaingne i passast ou dame ou damoisele ou autres gens, si estoient lués pris, et lor couvenoit jurer sor sains que jamais n'en isteroient jusqu'a cele ore que uns chevaliers i venist qui par chevalerie les conquesist. Et quant cil s'em partiroit qui les aroit conquis, si s'en porroient aler tout li autre sans mesfaire.

71. Ensi remesent en la terre mainte gent de la Bertaingne en essil et en servage. Et quant li rois Artus vint a terre tenir[a] et le quida amender, se li coururent tout sus et ot tant de grandes guerres qu'il ot trop a faire et plus que mestiers ne li fust. Au conmencement des aventures si fu la terre de Gorre si pueplee des essilliés de Bertaingne et fu li pueples moult creüs, lors fist li rois Bandemagu les .II. pons depecier qu'il avoit fait faire, et, en lieu de ces .II. fist faire .II. autres moult merveillous, car li uns estoit d'un sol fust qui n'avoit que .III. piés de lé et estoit entre .II. aigues. De l'une aigue jusqu'a l'autre avoit

deux rives étaient distantes de la longueur de deux chevaux à la suite l'un de l'autre, et il y avait autant d'eau au-dessus qu'au-dessous du pont[1]. L'autre pont était bien plus extraordinaire, car il était constitué d'une lame d'acier façonnée comme une épée, la plus brillante et la plus tranchante qui soit. La lame n'avait pas un pied de large ; elle était fichée et scellée aux deux extrémités dans un grand tronc d'arbre et elle était couverte de toutes parts pour être protégée de la pluie[2]. Le pont entre deux eaux était surveillé par un chevalier. Il le garda depuis le début des aventures jusqu'à la délivrance de la reine et le départ des exilés. Quant au Pont de l'Épée, c'est Escador qui en assura la protection, mais il mourut l'année même où Galehaut fit le songe dont nous avons parlé, et, depuis ce jour, il fut défendu par un fils du roi Bademagu qui s'appelait Méléagant. C'était un chevalier très grand, aux membres et au corps solidement bâtis. Il était roux, criblé de taches de rousseur, bouffi d'orgueil et rempli d'une telle méchanceté qu'il ne reculait devant aucune entreprise, bonne ou mauvaise, quelque remontrance qu'on lui fît : au contraire, il avait mis de côté toute bonté et toute générosité, si bien que nul n'était plus cruel que lui[3].

72. Le jour où Galehaut confia sa terre à la garde de Bademagu, Méléagant, qui désirait voir Lancelot en raison des merveilleux exploits qu'on lui avait rapportés, était présent. En le voyant, il ne fut guère impressionné, et il dit

---

tant d'espasse que on porroit aler sor .II. che[*b*]vaus et estoit[b] autretant desous aigue conme desus. Li autres pons estoit assés plus merveillous car il estoit d'une planche d'acier qui estoit faite en la maniere d'espee et estoit si clere et si trenchans com ele pooit plus estre. La planche avoit sans plus un pié de lé et estoit as .II. chiés en .II. grans tronçons fichie et seelee et estoit couverte[c] de toutes pars si que pluie n'i adesoit. Et li pons qui estoit autretant desus aigue conme desous gardoit uns chevaliers. Si le garda tres le conmencement des aventures jusqu'au tans que la roïne fu rescousse, quant li essillié s'en issirent. Et celui de l'espee garda Escadors, mais il fu mors en celui an que Galehols songa son songe, et dés lors en avant l'esgarda uns fix le roi Bandemagu qui avoit non Meleagans. Et cil fu uns chevaliers moult grans et bien tailliés de cors et de tous membres, si fu rous et lentillous, et estoit plains de si grant orgueil et de si grant felonnie que il ne li laisse chose a coi il se fust ahurtés, fust biens fust mals, por nul chastoiement c'om li feïst, ains avoit toutes bontés et toutes debonairetés mises ariere, que nus n'estoit plus fels de lui.

72. Au jour que Galehols bailla celui sa terre a garder, si i fu Melyagans qui desiroit moult a veoir Lanselot por les grans merveilles qu'il avoit oï dire de lui. Et quant il le vit, si nel proisa gaires, et dist

le soir à son père que Lancelot n'avait ni la taille ni la corpulence d'un chevalier susceptible de l'emporter sur lui. À ces mots, son père hocha la tête. « Cher fils, dit-il, au nom de la foi que je te dois, ni la taille du corps ni la corpulence ne font le bon chevalier, mais la grandeur du courage, et si tu es plus corpulent que lui, tu n'as pas de quoi te vanter, car sa réputation aux armes eſt bien supérieure à la tienne : dans tout le royaume de Galehaut comme dans celui du roi Arthur, il n'y a pas de chevalier comparable à lui pour ses hauts faits.

73. — Je ne suis pas moins eſtimé pour ma vaillance au combat dans mon pays que lui dans le sien, répondit Méléagant. Que Dieu me prête assez longue vie pour que tout un chacun puisse voir lequel de nous deux doit être le plus eſtimé aux armes ! Sans vous, on le saurait bientôt, mais vous ne m'avez jamais laissé faire ce que je voulais vraiment, et à cause de vous j'ai plus perdu pour mon renom et ma gloire que je n'ai gagné. — Tu pourras, répliqua le père, te mesurer bientôt à lui. Si tu es renommé dans ton cœur et dans ton pays, c'eſt toute la gloire et la réputation que tu as, mais sa valeur à lui l'emporte sur la tienne, car il eſt plus eſtimé que toi dans ton pays, dans le sien et dans bien d'autres encore. — Puisqu'il eſt d'une si grande valeur, objeƈta Méléagant, que ne vient-il dans votre pays délivrer les exilés ? — De plus grandes choses lui sont arrivées, répondit le roi, et ce dont tu me parles n'eſt pas si extraordinaire qu'il

---

la nuit ou ses peres eſtoit que Lanselos n'avoit mie le cors ne les menbres par coi il peüſt eſtre miudres chevaliers de lui. Et quant ses peres l'oï, si en crolla la teſte et diſt : « Biaus fix, par la foi que je te doi, la grandour del cors ne des menbres ne fait mie le bon chevalier, mais la grandour del cuer, et se tu es plus corsus que il n'eſt, en ce n'as tu pas honour, car il eſt moult plus proisiés d'armes que tu n'es, car en tout le pooir Galeholt n'en tout le pooir le roi Artu[a] n'a chevalier qui a lui se puisse prendre de grant fais d'armes.

73. — Je ne sui pas mains proisiés d'armes, fait Meliagans, en mon païs qu'il eſt el sien. Et Dix me doinſt tant vivre que grant plenté de gent puissent veoir liquels de nous .II. doit eſtre plus proisiés d'armes ! Et se n'eſtoit pour vos, il seroit par tans seü, mais vous ne me laissaſtes onques faire chose dont je eüsse grant desirier, si ai plus perdu par vous los et pris que je n'aie gaaingnié. — Tu te porras, fait li peres, tout a tans assaiier toi a lui. Et se tu es proisiés en ton cuer et en ton païs, ce eſt li los et li pris que [*c*] tu as, mais cil eſt plus proisiés assés, car il eſt plus proisiés en ton païs et el sien et en mains autres. — Puis qu'il eſt de si grant pris, fait Meliagans, que ne vient il en voſtre terre delivrer les essilliés ? — Greignour choses, fait li rois, li sont avenues, ne ce n'eſt pas si eſtrange chose que ce ne

ne se puisse produire. — Sur mon âme, s'exclama Méléagant, ni lui ni aucun autre ne les délivrera tant que je serai en vie et en bonne santé ! — Laissons cela, dit le roi, quand tu auras mon expérience, tu seras plus mesuré que tu ne l'es maintenant. »

Galehaut et Lancelot de retour à la cour du roi Arthur.

74. Le lendemain, Galehaut fit tous les préparatifs pour se rendre à la cour du roi Arthur et, puisque tel était son ordre, personne ne s'y opposa. Le jour suivant, après avoir entendu la messe, il se mit en selle avec ses barons et ses compagnons et ils quittèrent Sorham. Galehaut chevaucha avec Lancelot à l'écart du chemin. Lancelot se réjouit fort en voyant que Galehaut avait l'air plus heureux qu'auparavant. Il croyait tout ce qu'il lui avait dit. De son côté Méléagant ne pouvait détacher ses regards de Lancelot, curieux de la grande affection que Galehaut lui témoignait. Il en conçut un tel étonnement et une telle envie qu'au fond de son cœur il en fut mortifié. Ils chevauchèrent par étapes jusqu'à Cardeuil. Le roi y était déjà arrivé, et, lorsqu'il apprit l'arrivée imminente de Galehaut accompagné de ses nobles barons, il se mit en selle, ainsi que ses chevaliers, la reine et ses suivantes, et ils parcoururent deux lieues galloises pour aller à sa rencontre. L'un comme l'autre se retrouvèrent avec joie, mais plus que tout autre la reine fut heureuse de revoir Galehaut, ses compagnons et Lancelot, comme l'étaient aussi les dames

---

puisse bien avenir. — Ja Dix ne m'aït, fait Meliagans, quant il ne autres les en getera[a] tant que je soie sains et haitiés ! — Or, laissiés ce ester, fait li rois, quant tu avras autant fait conme je, tu seras de greignour mesure que tu n'es ore. »

74. L'endemain fist Galehols apareillier pour aler a la court le roi Artu et puis qu'il l'ot conmandé, il n'i ot nul contredit. Et l'endemain, quant il ot oï messe, si monta et si baron et si compaingnon avoc lui, et s'em partirent de Sorham. Et Galehols chevauche entre lui et Lanselot fors del chemin. Si est Lanselos moult liés de ce que Galehols faisoit plus bele ciere qu'il ne soloit, si quide que ce soit voirs quanques il li a devisé. Mais Meliagans ne se pot saouler de regarder Lanselot pour la grant chierté que Galehols en fait, si en a tel merveille et tele envie que moult en est ses cuers a malaise. Ensi chevauchent tant par lor journees qu'il sont venu a Cardoel. Et li rois Artus i estoit venus devant, et quant il l'oï dire que Galehols venoit a si haute compaingnie de ses barons, si monta et si chevalier et la roïne et ses puceles et vont encontre lui .II. lieues galesches. Et firent moult grant joie li uns de l'autre, mais sor toutes les autres joies fu grans la joie que la roïne fist de Galeholt et de ses compaingnons et de Lanselot, et autretel faisoient les dames

et les demoiselles. En effet la reine ne laissait rien transparaître de la souffrance qu'elle avait endurée, rassurée de voir arrivés les chevaliers qui se dévoueraient corps et âme pour laver l'affront qu'elle avait essuyé. Cette nuit-là ils couchèrent à Cardeuil avec beaucoup de monde : jamais on n'avait vu réunis tant de chevaliers car toute la suite du roi Arthur était venue. On n'était plus qu'à quatre jours de Noël, et le roi dit qu'il tiendrait sa cour à Camaalot, car cette cité était vaste et sa suite y serait plus confortablement installée.

75. Ce soir-là, le roi Arthur fit part à Galehaut des nouvelles que la jeune fille avait apportées à la cour, et Galehaut blâma fort le roi et lui dit qu'il ne devait pas accorder de crédit à ces accusations avant de connaître la vérité. Au matin, ils partirent de Cardeuil et allèrent à Camaalot. Tous les prés furent parsemés de tentes et de pavillons, car tous les grands seigneurs trouvèrent l'hospitalité dans la cité, mais ceux qui ne purent se loger avec eux couchèrent dans les tentes en dehors de la ville. La cour que tint le roi fut grandiose : il se mit en frais pour les barons de Galehaut et ce jour-là distribua plus de largesses qu'il n'en n'avait jamais dispensé de sa vie.

76. Le jour de Noël, après le repas, les hommes de Galehaut vinrent lui demander la permission de rencontrer en tournoi les chevaliers du roi Arthur, sans autre équipement que les lances et les écus. La nouvelle se répandit et Lance-

---

et les damoiseles, car la roïne ne faisoit nul samblant de dolour qu'ele eüst eüe, dés que cil sont venu qui metroient et cors et quanqu'il ont por sa honte abaissier. Cele nuit jurent a Cardoel a moult grant gent ne onques mais n'avoient veü tant chevaliers ensamble, car toutes les gens le roi Artu estoient la venu. Si n'estoit que .IIII. jours devant Noël, si dist li rois qu'il tenroit sa court a Camaalot, car la cités est grans, si seront ses gens plus a aise.

75. La nuit parla li rois Artus a Galeholt des nouveles que la damoisele avoit aporté en sa court, et Galehols em blasme moult le roi et dist qu'il ne devoit pas ce croire devant qu'il en seüst la verité. Au matin s'en partent [*d*] de Cardoel et vinrent a Camaalot. Si furent tout li pré pourtendu de trés et de paveillons, car tout li haut home herbergierent en la cité, et cil qui avoc aus ne porent jesir, jurent es tentes defors la vile. Moult fu la cours riche que li rois tint, et moult s'esforcha pour la baronie Galeholt, et donna plus le jour qu'il n'avoit onques donné a nul jour de sa vie.

76. Le jour del Noël, aprés mengier, si vinrent li home Galeholt a lui et li proiierent qu'il sousfrist qu'il tournoiassent as chevaliers le roi Artu as lances et as escus sans plus d'armeüres. Si en courut tant la nouvele que Lanselos le proiia a Galeholt et il li otroiia tantost. Si furent .CCC. d'une part et d'autre, qui tout estoient legier baceler de

lot pria Galehaut de le laisser participer, ce qu'il accorda aussitôt. Ils étaient trois cents de part et d'autre, tous de jeunes chevaliers fringants, aspirant à conquérir la gloire. Lancelot se mit dans les rangs du roi Arthur, mais Galehaut ne jouta pas, par crainte de quelque accident dont il aurait ensuite à souffrir. Quand les uns et les autres furent en selle, ils vinrent dans les prés, sous les murs de la ville, et se mirent à jouter. Lancelot et le roi des Cent Chevaliers, que peu d'hommes égalaient à la joute, brisèrent ensemble quelques lances avec violence. Le cheval de Lancelot, un peu rétif et mal bridé, l'emportait souvent plus loin qu'il ne voulait, mais il était si rapide et vigoureux que Lancelot ne heurtait aucun chevalier sans le mettre à bas de sa monture. Il ne voulait donc pas mettre pied à terre tant la joute lui plaisait : il aurait craint de faillir à sa réputation, s'il l'avait abandonnée quelques instants.

77. Lors de leur quatrième joute, Lancelot et le roi des Cent Chevaliers se percutèrent si violemment que Lancelot abattit son adversaire avec son cheval et que le roi, grièvement blessé à la cuisse gauche, resta longuement à terre, sans connaissance. Alors Méléagant fonça sur Lancelot : ils brisèrent leur lance et Méléagant fut projeté à terre, lui et son cheval, comme le roi. De là vint cette haine qu'il voua à Lancelot jusqu'à la fin de ses jours. Cependant Méléagant se releva d'un bond car il n'était pas blessé, demanda une grosse lance, solide et raide, en fit bien aiguiser le bout[1], puis il s'élança à

---

jouene aage et desirant d'avoir pris. Si fu Lanselos devers le roi Artu mais Galehols ne bouhourda pas, qu'il avoit paour que aucuns maus n'i avenist, dont il fust aprés dolans. Quant li un et li autre furent monté, si vinrent es prés desous la vile et conmencent les joustes. Entre Lanselot et le roi des .c. Chevaliers aprocierent des lances moult durement, et c'estoit uns des homes del monde qui mix sousfroit lances. Mais li chevaus sor coi Lanselos seoit estoit un poi tirans, si n'estoit pas bien enfraisnés, si le portoit maintes fois outre sa volenté, et il estoit si vistes et de si grant force qu'il ne hurtast a nul chevalier qu'il ne le portast a terre ; ne il ne voloit descendre tant li plaisoit li bouhouders, car il cremist perdre son pris, s'il le laissast un petit.

77. A la quarte jouste qu'il fisent entre lui et le roi des .c. Chevaliers avint chose qu'il hurterent si ensamble que Lanselos abati lui et son cheval, et fu moult durement bleciés en la senestre quisse, si en jut a terre pasmés moult longement. Lors s'adrece Meliagans a Lanselot, si peçoient lor lances, si fu Meliagans portés a terre et il et ses chevaus, ausi com li rois avoit esté. Et de ce mut la haïne qu'il ot puis tous jours a Lanselot tant qu'il vesqui. Lors resailli sus Meliagans, car il n'estoit mie bleciés, si demanda une grosse lance, fort et roide, et le fist bien aguisier devant, puis laisse courre a

bride abattue sur Lancelot et visa bien l'endroit où il le frapperait : il ne manqua pas son coup, car il lui plongea la lance en pleine cuisse gauche, la transperça de part en part, traversa la couverture de la selle et alla heurter l'arçon arrière, faisant voler sa lance en éclats. Lancelot, quant à lui, emporta dans sa cuisse le tronçon long de plus d'une demi-toise. Le sang vermeil ruisselait le long de sa cuisse, rougissant l'herbe verte.

78. En voyant Lancelot blessé, les hommes de Galehaut furent très contrariés, car ils savaient leur seigneur très attaché à lui. Ils ôtèrent leurs écus, jetèrent leurs lances à terre, déclarant qu'ils ne jouteraient plus de la journée. Le roi Bademagu en fut plus que tout autre ennuyé, car il aimait beaucoup Lancelot et, craignant que Galehaut ne s'en prît à lui et à son fils Méléagant, il renvoya discrètement ce dernier dans son pays. En apprenant que Lancelot était blessé, Galehaut s'évanouit, car on lui dit qu'il était touché en plein corps. Le roi Arthur n'en fut pas heureux et la reine fut frappée d'une telle douleur que son cœur faillit se briser dans sa poitrine. Elle ne put se retenir à la fenêtre d'une bretèche où elle se tenait, tomba sans connaissance lorsqu'on lui dit que Lancelot était blessé et, dans sa chute, elle se blessa au tranchant d'une épée. Lancelot, au milieu du pré, ôta le tronçon de sa cuisse et la banda avant l'arrivée du roi. En revenant à lui, Galehaut se frappa les poings : « Ah, Dieu ! Voilà qu'arrive la mort qui m'eſt deſtinée. » Il demanda

---

Lanselot et avise moult bien ou il le ferra ne il ne failli mie, car il li envoia la lance parmi la seneſtre quisse d'outre en outre et parmi la couverture de la sele, si qu'il le hurta a l'arçon deriere et ele vole em pieces. Et Lanselos emporte le tronçon en la quisse qui a de lonc plus de demie toise, si l'en avale li sans vermaus tout contreval la quisse, si que l'er[*d*]be vers en eſt tainte.

78. Quant les gens Galeholt virent Lanselot blecié, si en furent moult courecié pour lor signour qui moult l'amoit. Si oſtent les escus des cols et jetent les lances a terre et dient qu'il ne bouhourderont huimais. Et li rois Bandemagus en eſt plus coureciés que tout li autre, car il amoit moult Lanselot et si avoit paour que Galehols ne s'en presiſt a lui et Meliagant son fill : si envoia Meliagant priveement en son païs. Et quant Galehols sot la nouvele que Lanselos fu bleciés, si se pasme, car on li diſt que Lanselos fu ferus parmi le cors. Et li rois Artus n'en fu pas a aise et la roïne en a tel doel que pour un poi que li cuers ne li part dedens le ventre. Si ne se pot onques tenir as feneſtres d'une bertesche ou ele eſtoit que ele ne chaïſt pasmee, car on li diſt que Lanselos eſtoit bleciés, si qu'ele se blecha au cheoir qu'ele fiſt au trenchant d'une espee. Et Lanselos eſt enmi le pré et sache fors le tronchon de sa quisse, et a sa quisse bendee ançois que li rois i veniſt. Et quant Galehols revint de pasmisons, si

alors des nouvelles de Lancelot et on lui dit qu'il n'avait aucun mal. Comme il ne voulut croire personne, il se mit en selle, mais en regardant devant lui, il vit Lancelot revenir au côté du roi. Lancelot supplia le roi de ne pas révéler sa blessure à Galehaut car ce dernier en perdrait la raison, et, ajouta-t-il : « Ma blessure n'eſt pas dangereuse. » Lorsqu'il rejoignit Lancelot, Galehaut le trouva d'humeur très joyeuse. Il pensa qu'il n'avait rien et il en fut très heureux. Les chevaliers se dispersèrent alors et retournèrent dans la cité. Lancelot supplia inſtamment le roi de tenir Galehaut dans l'ignorance de sa blessure et le roi le lui promit. Ils passèrent ensuite chez la reine et, la trouvant grièvement blessée à la tête, le roi lui demanda ce qui s'était passé : elle était venue voir les joutes, dit-elle, « et en quittant la fenêtre où je me tenais, je suis tombée, mais ce n'eſt rien ». Le roi lui conseilla alors de retenir Lancelot et de le faire soigner, car Lancelot voulait laisser Galehaut dans l'ignorance de tout.

79. « Comment, seigneur, s'exclama-t-elle, eſt-il donc blessé ? — Oui, répondit le roi, à la cuisse, légèrement. » Ils se quittèrent alors ; le roi emmena Galehaut tandis que la reine demanda à Lancelot de reſter, ce qu'il fit. Ils se retirèrent dans une chambre où vinrent des médecins qui, après avoir examiné la plaie, dirent qu'il avait frôlé la mort. Ils le soignèrent avec une grande sollicitude et Lancelot souffrit de sa blessure durant quinze jours, à l'insu de Galehaut. Le

---

fiert ses poins ensamble et diſt : « Ha, Dix ! Or vient la mors qui tant m'a eſté jugie. » Lors demande noveles de Lanselot et on li diſt qu'il n'a nul mal et il n'en velt nului croire, si eſt montés, et lors regarde, si le voit venir jouſte le roi. Et Lanselos proie le roi qu'il n'en die mot a Galeholt qu'il soit navrés, car il en esrageroit, « ne je n'ai plaie qui me nuise ». Atant eſt venus Galehols a lui et il le voit tout lié, si quide qu'il n'ait point de mal, si en eſt moult liés. Atant sont departi li chevalier et viennent a la cité, et Lanselos proie moult le roi que Galehols ne sace qu'il soit navrés, et li rois respont que il em pensera bien. Lors sont venu par la roïne et le trouverent moult malement blecie en la teſte, et li rois li demande que cha eſté et ele diſt qu'ele eſtoit venue veoir le bouhourdis : « Et quant je me devoie descendre des feneſtres ou je eſtoie apoiie, si chaï, mais je ne sui gaires blecie. » Lors li conseille li rois qu'ele retiengne Lanselot et le face afaitier, car il ne velt mie que Galehols le sace.

79. « Conment, sire, fait ele, eſt il dont navrés ? — Oïl, fait li rois, un poi en la quisse. » Lors se departent, si en mainne li rois Galeholt, et la roïne diſt qu'ele velt Lanselot retenir et il remaint. Si s'en entrent en une chambre et li mire sont venu, se li esgardent sa plaie et dient que grant perill i a eü. Si l'apareillierent et atournerent moult bien ; si le porta Lanselos .xv. jours ains que Galeholt le seüſt. Et

lendemain, celui-ci donna congé à tous ses barons jusqu'à la Chandeleur, mais il leur demanda de se trouver alors équipés de toutes leurs armes, huit jours avant la Chandeleur, à un de ses châteaux nommé Hutebourg qui se trouvait aux confins de son royaume des Lointaines Îles, du côté de l'Irlande.

Accusation de la fausse Guenièvre.

80. Galehaut demeura avec ses plus proches compagnons auprès du roi, et, huit jours avant la Chandeleur, ils allèrent de la cité de Logres à Bédingran où le roi avait convoqué tous ses barons pour ce jour-là. Galehaut avait envoyé auparavant un message à ses barons qui l'attendaient à Hutebourg. Il leur ordonnait d'aller à Bédingran, qui eſt le château le plus proche au-delà de la frontière. Le roi était donc inſtallé à Bédingran et là, en attendant la demoiselle de Carmélide, il prit conseil toute la semaine auprès des hommes les plus sages et des barons les plus nobles qu'il trouva, car il pensait que la demoiselle s'était plainte à bon droit et qu'elle était privée de son héritage comme elle le prétendait. Mais il n'en était pas ainsi, au contraire la demoiselle avait ourdi une très grande trahison, voici comment. On sait que le roi de Carmélide avait un sénéchal qui avait épousé une des plus belles femmes du monde. Le roi s'éprit d'elle au point que, nous dit le conte, il en eut une fille[1] : c'était elle qui venait conteſter la Table ronde à Guenièvre. Elle s'appelait aussi Guenièvre et

---

a l'endemain en envoiia Galehols sa baronnie jusqu'a la Chandeillier, mais a[*e*]dont lors diſt il qu'il fuissent apareillié a armes dedens le witisme jour de la Chandeillier a un sien chaſtel qui avoit non Hutebours qui eſtoit en la fin de son roialme des Lointainnes Illes devers Irlande.

80. Ensi remeſt Galehols avoc le roi o sa privee maisnie, et vinrent .VIII. jours devant le Chandeillier de Logres la cité a Bedingram ou li rois ot a icel jour sa baronnie semonse. Et Galehols avoit avant envoiié a ses barons qui l'atendoient a Hutebourt. Si lor conmande que il alaissent a Bedingran qui eſt li daerrains chaſtiaus par dela. Ensi fu li rois a Bedingram et atendi illoc la damoisele de Carmelide, et priſt toute la semainne conseil as plus sages homes et as plus haus barons qu'il eüſt, car il quide que la damoisele eüſt faite sa clamour a droit, et qu'ele soit ensi desiretee com ele diſt. Ne mais il n'eſtoit mie ensi, ains a la damoisele trop grant desloialté menee et si orrés conment. Il fu voirs que li rois de Carmelide avoit un seneschal, si avoit une des plus beles femes del monde. Si le conmencha li rois a amer tant que li contes diſt que il en ot une fille, et ce fu cele qui venoit chalengier la Table reonde contre la roïne Genievre. Et autresi avoit ele a non Genievre, si eſtoient ambesdous d'une samblance que la ou eles furent assamblees ne reconnoissoit on l'une de l'autre.

les deux jeunes filles se ressemblaient tant que, lorsqu'elles étaient ensemble, on ne pouvait les distinguer l'une de l'autre.

81. Lorsque la reine Guenièvre épousa le roi, l'autre Guenièvre l'accompagna et forma le dessein de la trahir par l'accusation dont elle l'avait accablée. Elle agit en cela sur le conseil de Bertelai le Vieux. Mais elle en fut empêchée, car celui qui découvrit sa trahison s'enfuit en l'emmenant avec lui, craignant qu'elle ne fût mise à mort, et elle vécut ainsi longtemps à l'étranger[1]. Mais l'odieux Bertelai lui conseilla d'exécuter son projet, car il lui promit de l'aider de tout son possible jusqu'à la mort. Il la ramena dans le royaume de Carmélide, et il fit croire à tous les barons du pays que c'était la fille du roi Léodegan et que le roi Arthur l'avait chassée pour la fille du sénéchal qu'il avait prise pour femme. Les barons crurent que c'était vrai et la reçurent comme leur souveraine sur la foi du témoignage de Bertelai le Vieux. Quant à celui-ci, il avait monté toute cette machination pour nuire au roi Arthur, car ce dernier l'avait privé de ses terres en raison d'un homicide qu'il avait commis[2], et le roi Arthur ignorait tout ce qui se tramait. Le jour de la Chandeleur venu, le roi avait assisté à une messe solennelle comme il convient à ce jour de fête, quand arriva la demoiselle à la cour avec tous les conseillers qu'elle avait pu réunir. Elle était très richement parée et accompagnée de treize jeunes filles vêtues aussi somptueusement qu'elle ; elle se présenta au roi et lui adressa la parole d'une voix si forte que tous l'entendirent.

---

81. Quant la roïne Genievre vint au roi en mariage, cele s'en vint avoc li et pensa de sa dame faire autretel traïson com ele li avoit mis sus. Et ce fist ele par le conseil Bertelay le Viel. Mais ele en fu desavancie, car cil qui le reprist de sa traïson s'en fui et l'en mena en voies de paour qu'ele ne fust destruite et demoura longement en estranges terres. Et cil Bertelais li donna le conseil de ce a faire, car il li ot en couvent qu'il li aideroit jusqu'a la mort de quanqu'il li porroit aidier. Si le ramena el regne de Carmelide, et fist acroire a tous les barons de la terre que ce estoit la fille le roi Leodegam et que li rois Artus l'avoit jetee fors pour la fille au seneschal que il avoit prise. Et li baron quidierent que ce fust voirs, si le rechurent a dame par le tesmoig Bertelay le Viell. Et cil Bertelais avoit tout ce pourchacié pour mal del roi Artu, quar il l'avoit desireté pour un homecide qu'il avoit fait et si n'en savoit mot li rois Artus. Quant li jours de la Chandeillier fu venus et li rois ot oï messe si haute com il couvenoit a cel jour, si vint la damoisele a la court a tant qu'ele pooit avoir de conseill. La damoisele fu apareillie moult richement et avoc li .XIII. puceles vestues ausi richement com ele estoit ; et vint [*268a*] devant le roi, si parla moult hautement si que de tous fu entendue.

82. « Dieu sauve, fit-elle, le roi Arthur et Guenièvre la fille du roi de Carmélide et que Notre-Seigneur Dieu maudisse tous mes ennemis et toutes mes ennemies ! Roi, je suis venue devant vous au jour assigné pour prouver et dénoncer la trahison dont je fus la victime, comme je vous l'ai fait savoir par ma lettre et par ma messagère, et je suis prête à me justifier, comme vous-même le déciderez, soit par un chevalier qui le prouvera dans un combat singulier soit selon la coutume de votre terre : j'ai été déshéritée et chassée loin de vous, alors que j'étais votre loyale épouse et fille d'un aussi noble seigneur que le roi de Carmélide. » À ces mots, Galehaut se leva avec la permission du roi pour prendre le parti de la reine, car elle lui avait délégué sa défense : « Seigneur, dit-il au roi, nous avons bien entendu ce que demande cette demoiselle et elle a déjà exposé cette affaire antérieurement, mais il convient qu'une nouvelle fois elle dise de sa bouche si cette injustice fut bien commise à son endroit et qui en fut l'auteur. — Seigneur chevalier, répondit-elle, je suis la dame qui fut victime de cette trahison et je vous assure que cette Guenièvre que le roi a considérée comme sa femme jusqu'à présent est l'auteur de cette trahison, et je crois que c'est la femme que je vois là. » À ces mots, la reine se dressa, s'avança vers le roi et dit que jamais cette trahison n'avait été commise ou fomentée par elle : « Et je suis toute prête à m'en défendre, selon le jugement de votre cour, soit par un

---

82. « Dix saut, fait ele, le roi Artu et Genievre la fille au roi de Carmelide, et Damedix maldie tous mes anemis et toutes mes anemies ! Rois, fait ele, je sui hui venue a vous a jour par devant vous por moustrer et desraisnier la traïson qui de moi fu faite, si com je vous mandai par mes letres et par ma pucele, et sui toute preste de faire ma desraisnie, si com vos cors esgardera, ou par chevalier qui le mousterra cors a cors, ou par la coustume de vostre terre, que je sui desiretee et chacie d'en sus de vos, qui estoie vostre loial espouse et fille a si haut home que la fille au roi de Carmelide. » A ces paroles se leva Galehols par le congié le roi pour la roïne, car sor lui avoit ele mise sa parole et dist au roi : « Sire, nous avons bien oï que ceste damoisele demande, et autre fois a ele ce conté, mais encore est il bien drois qu'ele die de sa bouche se ceste desraison[a] fu faite de li et qui le fist. — Sire chevaliers, fait ele, je sui la dame de qui la traïsons fu faite, et si vous di que cele Genievre que li rois a tenue pour feme jusques ci est cele qui la traïson fist, et je quit que ce est cele que je voi la. » A cel mot se leva la roïne et vint devant le roi et dist que onques par lui n'avoit esté faite ceste traïsons ne pourparlee : « Et sui toute apareillie que je m'en desfende a l'esgart de vostre court ou par chevalier qui se combatera cors a cors ou par juise. » Lors apela Galehols le roi Bandemagu et il se drece et vint devant le roi et dist :

chevalier qui combattra en duel, soit par un jugement de Dieu[1]. » Alors Galehaut appela le roi Bademagu, qui se leva, s'avança vers le roi et dit :

83. « Sire, cette affaire est si importante et si grave qu'elle ne doit pas être réglée sans mûre réflexion, et, qu'elle soit tranchée par un combat ou par un jugement de Dieu, elle doit être jugée auparavant par votre cour. Il est bien légitime que vous fassiez rendre un jugement sur cette affaire et que vous obteniez les assurances de la part de cette demoiselle qu'elle attendra votre jugement, qu'il soit rendu en sa faveur ou en sa défaveur. » À ces mots Bertelai s'avança et dit au roi : « Sire, ma dame va délibérer pour savoir si elle doit refuser votre jugement ou l'attendre. » Le roi lui répondit qu'il acceptait. Alors la demoiselle se retira avec ses conseillers et ils discutèrent ensemble très longuement ; et lorsqu'ils revinrent de délibération, le chevalier s'adressa au roi : « Sire, ma dame vous demande un délai à ce propos, jusqu'à demain. De même que vous avez sollicité un délai pour délibérer, de même ma dame en requiert un, non point trop excessif, mais seulement jusqu'à demain, car elle ne pourrait pas prendre de bonne décision en si peu de temps pour une affaire si importante. » Le roi lui accorda ce répit sur le conseil de ses barons. La demoiselle quitta alors la cour et chevaucha le plus loin possible. Le soir, elle discuta avec ses barons et le vieux chevalier lui dit : « Dame, attendre le jugement de la cour du roi pourrait bien vous causer du tort, car il voudra

---

83. « Sire, ceste chose est si haute et de si haute afaire qu'ele ne doit mie estre menee sans grant conseil et conment la chose doie[a] estre faite ou par bataille ou par juise, ele doit estre avant esgardee par le jugement de vostre court. Et il est bien drois que de ceste chose faciés jugement dire et que vous soiiés seürs de ceste damoisele qu'ele atenge vostre jugement ou soit a son prou ou soit a son damage. » A cest mot se traist Bertelais avant et dist au roi : « Sire, ma dame s'en conseillera ou de refuser vostre jugement ou de l'atendre. » Et li rois respont que ce velt il bien. Lors se traist la damoisele ariere et ses consaus, et parloient ensamble moult longement ; et quant il revinrent de conseil, si parla li chevaliers et dist au roi : « Sire, ma dame vous demande respit de ceste chose jusqu'a demain, car autresi conme vous demandastes respit de ceste chose de vous conseillier, ausi demande ma dame respit, non mie trop outragousement, mais tant solement jusque demain, car ele ne se porroit mie trop bien conseillier en si petit de terme de si grant [*b*] chose. » Et li rois li donne respit par le conseil de ses barons, et la damoisele se part de la court et chevauche loing tant com ele pot aler. Et la nuit se conseilla a ses barons et li vils chevaliers li dist : « Dame, se vous atendés le jugement de la court le roi, vous i porrés bien avoir damage, car il voldra demain

demain s'assurer de votre personne jusqu'à ce que vous attendiez le jugement. Et le verdict sera tel que, si la reine veut le jugement de Dieu, elle l'obtiendra, et si elle est innocentée par ce moyen, vous serez condamnée à mort, car vous devez, selon le droit, subir le même supplice que celui qui lui serait réservé si elle était reconnue coupable. Or le jugement de la cour du roi décidera de la soumettre au jugement de Dieu, et ce ne sera pas chose aisée de récuser ce jugement du roi : tous les valeureux chevaliers de la terre se trouvent dans sa maison et ils attendent que vous le fassiez récuser, car en cas de duel judiciaire ils remporteraient la victoire. Mais je vais vous donner le seul conseil qui vaille : quand on a entrepris une affaire si importante, on ne doit pas l'abandonner sans y gagner tout l'honneur possible. Je ne vois pas comment vous pouvez mener à bien cette affaire sans trahison ; pour ma part je préférerais commettre une traîtrise pour mener à bien une affaire importante que j'aurais entreprise, plutôt que de finir déshonoré. Je vais vous expliquer comment parvenir à vos fins à coup sûr par le moyen que je vous ai dit. Ainsi votre honneur sera sauf et vous obtiendrez entière satisfaction. Je vous conseille de faire savoir demain au roi que vous ne vous sentez pas bien et que vous n'avez pas eu le temps nécessaire pour mûrir votre décision, aussi demandez encore un délai d'un jour seulement, ce qu'il vous accordera. Soyez-en sûre, le contraire serait des plus étonnants, je vous livrerai le roi avant demain soir dans votre pri-

---

estre saisis de vous, que vous atendrés le jugement. Et jugemens dira, se la roïne velt le juise, qu'ele l'avra, et s'ele en'' est sauve, vous serés destruite, car vous devés par droit estre en autretel tourment com ele seroit s'ele en estoit atainte. Car jugemens de la court le roi aportera qu'ele fera la juise ne il ne seroit mie legiere chose de fauser le jugement le roi, quar tout li bon chevalier del monde sont en la maison le roi et ce voldroient il que vous le feïssiés fauser, car a la bataille l'avroient il gaaingnie. Mais je vous conseillerai sor tous ciaus del monde, car quant on a si haute chose conmenchie, on nel doit mie laissier en tel maniere que on n'i ait hounour qui puet. Et si ne voi mie conment vous puissiés ceste chose achiever sans traïson, et mix ameroie je a faire traïson par coi je peüsse venir a chief de grant chose, se je l'avoie emprise, que de remanoir honnis. Et je vous enseignerai moult bien a venir a chief ensi com je vous ai dit, par coi vous serés honneree et avrés vostre bon. Je lo que vous mandés demain au roi que vous n'estes pas sainne ne haitie ne que vous n'estes pas conseillie de vostre besoigne, si com il vous seroit mestiers, si demandés encore respit un tout sol jour et il le vous donra. Et saciés, se ce n'est la plus grant merveille del monde, je le vous rendrai ains demain au soir en vostre prison. Et savés vous conment ? Vous manderés le

son. Et savez-vous comment ? Vous ferez savoir au roi que dans cette forêt se trouve le plus grand sanglier que vous ayez jamais vu. Mais le messager qui transmettra cette information ne dira pas qu'il appartient à votre maison, il prétendra plutôt qu'il eſt du pays et qu'il a apporté ces nouvelles au roi pour lui faire plaisir. Le roi aime beaucoup chasser, et je sais bien qu'il partira aussitôt à la chasse. De notre côté, dans la forêt nous aurons poſté nos chevaliers qui le captureront et l'emmèneront dans le royaume de Carmélide. Vous le mettrez dans une prison où il sera heureux, si vous voulez le prendre avant qu'il ne puisse vous échapper. Voilà ce que je vous conseille de faire, car vous ne pouvez mieux agir. » La demoiselle et ses conseillers approuvèrent ce plan, et aussitôt elle ordonna à trois de ses chevaliers de se mettre en selle pour demander le délai au roi Arthur, tandis que le quatrième devait porter la nouvelle au sujet du sanglier. Ils chevauchèrent tous les quatre ensemble et arrivèrent de bon matin à Bédingran où, comme leur dame le leur avait ordonné, les trois chevaliers demandèrent le délai. Le roi ayant consulté son conseil accorda ce nouveau répit. Mais il donna son accord sous réserve que, si elle ne venait pas le lendemain, on n'ajouterait plus foi à aucune de ses paroles.

84. Sur ce, les messagers s'en allèrent et, dès qu'ils eurent quitté la ville, le quatrième messager arriva à la cour, se présenta devant le roi Arthur, alléguant une affaire de la plus haute importance, et il dit à voix si haute que tous l'entendirent :

---

roi que en ceſte foreſt a le greignour porc que vous onques veïssiés. Et cil qui portera ceſtui message ne dira pas qu'il soit a vous, ains dira qu'il eſt de ceſt païs et qu'il a le roi aporté ces noveles pour ce qu'il en fuſt liés. Et li rois chace moult volentiers, si sai bien qu'il i ira chacier tout maintenant, et nous avrons nos chevaliers mis en la foreſt qui le prendront et l'en menront el roialme de Carmelide, et le metrés en tel prison qu'il ert tous liés, se vous le volés prendre anchois qu'il vous puiſt eschaper, et ensi le lo que vous le faciés, car vous ne poés mix esploitier. » A ceſte parole s'acorde la damoisele et ses consaus, et fait tout maintenant monter .III. de ses chevaliers pour prendre le respit au roi Artu, et li quars fu cil qui la nouvele dut porter del porc. Si chevauchent tout .IIII. ensamble, si vin[*c*]rent bien matin a Bedingram, si demanderent li chevalier le respit, si com lor dame lor avoit conmandé. Et li rois trouva en son conseil qu'il li donroit encore le respit. Si lor donna par tel couvent que se ele ne venoit l'endemain, ele ne seroit jamais escoutee de rien que ele deïſt.

84. Atant s'em partent li message et si toſt com il furent de la vile departi, si entra li quars messages en la court et vient[a] devant le roi Artu, ausi com en grant besoing et diſt si haut que tout l'oïrent[b] :

« Roi, je viens te rapporter ce que j'ai vu de mes propres yeux, car je sais qu'il y a dans la forêt de Bédingran le plus énorme sanglier qu'on ait jamais vu : il est si redoutable et si violent que personne n'ose l'attaquer et qu'il détruit le pays tout alentour, de sorte que nul n'ose plus y séjourner. » Assis aux pieds du roi, Lancelot l'écoutait, et quand il entendit parler de cette redoutable bête, il en conçut une grande joie. Il se leva alors et alla trouver Galehaut pour lui raconter l'histoire du sanglier et de sa férocité. Galehaut se leva pour aller voir le roi qui, d'aussi loin qu'il le vit venir, lui dit : « Galehaut, partons pour la chasse[1], car celui qui tuera ce sanglier en tirera un grand honneur et je sais bien que les jeunes chevaliers fougueux de cette maison iront chasser. » Il disait cela parce qu'il voulait que Lancelot y allât. Aussitôt le roi se prépara pour la chasse et on lui amena son cheval. Il se mit en selle et partit, escorté de Galehaut, Lancelot, monseigneur Gauvain, Yvain et bon nombre des chevaliers de sa cour. En tête, le messager de la demoiselle les guida jusque dans la forêt, et quand il se sut près du lieu où les chevaliers l'attendaient, il dit au roi : « Seigneur, près d'ici se trouve le bois du sanglier, mais ces chevaliers feront tant de bruit que vous le perdrez, je le crains. » Alors le roi fit arrêter tous ses chevaliers et ne garda avec lui que deux veneurs et un archer[2]. Le messager l'emmena loin de là, jusqu'à un fourré très épais, et lorsque le roi se retourna, il se vit complètement encerclé par des chevaliers armés. L'un d'eux s'avança

---

« Rois, fait il[c], je t'aport nouveles de ce que je vi[d] a mes ex, car je sai en la forest de Bedingram le plus grant porc qui onques fust veüs, et est si fiers et si orgueillous que nus ne l'ose envaïr, et si destruist le païs environ que nus n'i ose arrester. » A ces paroles seoit Lanselos as piés le roi, et quant il oï de la fiere beste parler, si en ot moult grant joie. Lors saut sus et vint a Galeholt, se li conte la nouvele del sengler et de sa fierté. Lors se drece Galehols et vient la ou li rois estoit et, de si loing que li rois le vit venir, se li dist : « Galehols, alons em bois, car moult i avra grant honour qui l'ocirra, et je sai bien que li legier baceler de çaiens i iront. » Et ce disoit il pour ce qu'il voloit que Lanselos i alast. Tout maintenant s'atourna li rois pour aler em bois et ses chevaus li fu amenés. Si monte et s'en vait et avoc lui Galehol et Lanselos et mé sire Gavains et Yvains et des autres grant partie. Et cil vait devant qui les conduist, et tant qu'il vinrent en la forest, et quant il sot qu'il fu pres del lieu ou li chevalier l'atendoient, si dist au roi : « Sire, ci pres est li bois au porc, mais la noise sera ja si grans de ces chevaliers que je dout que vous ne le perdés. » Dont fait li rois remanoir tous ses chevaliers et mainne avoc lui .II. veneours sans plus et un berseür. Et cil l'en mainne loing jusqu'a une broche moult espesse, et quant li rois se regarde, s'a veü

vers lui, saisit le mors de sa monture et lui déconseilla de chercher à se défendre, sinon il était mort.

85. À ces mots, le roi comprit parfaitement qu'il était tombé dans un piège ; il dégaina son épée et résista le plus vigoureusement qu'il put, mais ils abattirent son cheval sous lui. Ils firent prisonniers les deux veneurs qu'ils ligotèrent, puis ils s'emparèrent du roi par la force, le firent monter sur un palefroi et l'emmenèrent à vive allure. Alors le chevalier qui l'avait attiré là prit un cor, s'en alla très loin dans la direction opposée à celle où l'on emmenait le roi, et il sonna du cor à pleins poumons. En l'entendant, Galehaut s'écria : « C'est là-bas qu'est mon seigneur ! J'entends bien qu'il nous appelle. » Alors tous éperonnèrent dans cette direction, mais sitôt après avoir sonné du cor, le chevalier partit au galop d'un autre côté, afin de mieux les égarer. Lorsqu'il eut parcouru une bonne distance, il sonna à nouveau du cor ; il les entraîna ainsi dans une folle poursuite, à travers la forêt, toute la journée, jusqu'à la tombée de la nuit. Puis le chevalier quitta la forêt et gagna le château où sa dame était installée et il la trouva fort satisfaite, tandis que de l'autre côté les compagnons du roi Arthur étaient très affligés de ne pouvoir retrouver la trace du roi ni de ses deux veneurs.

86. Ils finirent par retourner à Bédingran où ils trouvèrent la reine et un grand nombre de ses barons qui se tenaient aux fenêtres de la grande salle. Ils attendaient le roi, car ils ne savaient rien de toute cette affaire. En apprenant cette

---

qu'il est tous avironnés de chevaliers armés. Et li uns vint a lui, si le prist par le frain et li dist qu'il ne se desfende pas, car il morroit ja.

85. Quant li rois oï ce, si set bien qu'il est traïs, si traist l'espee et se desfent al plus vigherousement[a] qu'il puet, et il ocient son cheval desous lui. Si ont pris les .II. veneours et loiiés et ont le roi a force pris, si le montent sor un palefroi, si le mainnent grant aleüre. Et li chevaliers qui amené l'avoit a pris un cor et s'en ala a l'autre part moult loing ou li rois n'i ert pas menés, si sonne le cor moult hautement. Et quant Galehols l'entent, [*d*] si dist : « La est mé sires ! Je entent bien qu'il nous apele. » Lors fierent tout des esperons cele part. Et si tost com li chevaliers ot le cor sonné, si s'en ala moult tost la ou il les quida mix desvoiier. Et quant il fu une piece eslongiés, si resonne le cor ; si les mena en tel maniere toute jour foloiant par la forest tant qu'il anuita. Lors s'en parti li chevaliers et s'en ala au chastel ou sa dame estoit, si le trouva moult lie[b] et d'autre part sont moult dolant li compaingnon le roi Artu, quant il ne pueent savoir nules noveles del roi ne de ses .II. veneours.

86. En la fin s'en retournerent a Bedingram et trouvent la roïne et grant plenté de barons qui estoient as fenestres de la sale et atendoient le roi, car il ne savoient rien de ceste chose. Et quant il le

nouvelle, ils furent tout bouleversés, et la reine dit qu'elle craignait fort qu'il n'eût été tué. Mais Galehaut, qui était un homme de grand cœur ainsi qu'il apparut en maintes occasions, les réconforta et dit à la reine : « Dame, n'allez pas croire que quelqu'un ait pu avoir l'audace de faire du mal à mon seigneur le roi. — Bien sûr que si, répliqua-t-elle, on a eu cette folle audace. Mais seule la mort pourrait le faire demeurer dans un autre pays. — Et moi je vous assure, insista Galehaut, qu'il n'est pas mort. Il a plutôt découvert le sanglier que l'on dit d'une si grande taille, et il le poursuit pour le tuer : s'il n'a pas voulu nous attendre, c'est pour se moquer des jeunes chevaliers qui s'étaient vantés d'abattre le sanglier. Nous l'avons ainsi entendu sonner plus d'une fois le cor, alors qu'il poursuivait la bête. En outre la forêt est vaste et profonde, et il y a quantité de monts, de vallons et de chemins impraticables, mais demain il serait fort étonnant que nous ne le trouvions pas, car nous le chercherons et fouillerons la forêt en tous sens. »

87. Puis les barons quittèrent la cour pour rentrer chez eux, dès qu'ils eurent fini de manger. Mais Galehaut resta à bavarder avec la reine et Lancelot. Alors la reine parla à Galehaut de l'affaire dont on l'accusait : « Très cher ami, comment pourrai-je en venir à bout ? Tout le monde croit que cette accusation est vraie, et le roi y ajoute foi aussi, apparemment. — Dame, dit Galehaut, je vais, assurément, faire preuve d'une grande vantardise, mais c'est le profond

---

sorent, si en furent moult esmaiiez, et la roïne dist que[a] moult ot grant paour qu'il ne soit ocis. Mais Galehols, qui estoit de si grant cuer com il parut a mains afaires, les conforte et dist a la roïne : « Dame, ne quidiés pas que nus osast a mon signour le roi mal faire. — Si a, fait ele, par fol hardement, mais il ne porroit remanoir en nule terre que il ne fust mors. — Et jou vous di bien, fait Galeholt, qu'il n'est mie mors[b], ains a trouvé le porc qui est si grans com on dist, si court aprés pour ocire, ne onques ne nous volt atendre, pour ce qu'il se voloit gaber des bacelers qui s'estoient vanté del porc ocirre, et si l'avons nous oï moult souvent ensi com il cornoit aprés le porc. Mais la forest est[c] grans et longe, et si i a assés mons et vals et autres desvoiemens, mais demain sera il moult grant merveille s'il n'est trouvés, car nous le querrons et cercherons la forest de toutes pars. »

87. Atant se partent li baron de laiens et s'en vont a lor ostels si tost com il orent mengié. Mais Galehols remest parlant a la roïne et Lanselos. Et la roïne mostre a Galeholt la chose qu'on li met sus[a] et li dist : « Biaus dous amis, conment em porrai je venir a chief, car tous li mondes quide que ce soit voirs et li rois le quide par samblant ? — Dame, dist Galehols, je dirai ja une fole vantance, mais la

désir de vous servir qui m'inspire. Je vous promets, si vous en êtes d'accord, que personne ne m'empêchera de capturer la demoiselle, où qu'elle se trouve et qui que cela puisse déshonorer. On l'arrangera de telle sorte qu'elle ne reviendra jamais ici déposer plainte en justice. — Certes, répondit la reine, je n'agirai pas ainsi, et je ne serai défendue contre cette accusation que par des moyens légaux. Jamais, s'il plaît à Dieu, il n'y aura aucun péché de ma part. Je vais plutôt attendre la fin de ce jugement et je vous prie, au nom de Dieu et au nom de l'amitié que vous me portez, de faire tout votre possible pour préserver mon honneur, car, comme vous le voyez, l'affaire est grave, d'autant que Lancelot et vous-même ne pourrez plus nous parler à moi et à la dame de Malehaut comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Il nous faudra au contraire supporter nos épreuves jusqu'à ce que nous voyions comment l'affaire tournera. »

88. Ils passèrent ainsi la nuit à s'entretenir et le lendemain la demoiselle arriva à la cour pour déposer sa plainte, ainsi qu'elle l'avait fait la première fois. Cependant, elle n'y trouva pas le roi, mais, à sa place, le roi Bademagu que Galehaut avait fait venir pour lui parler. Quand la demoiselle se présenta devant les barons, elle demanda à voir le roi Arthur, comme si elle n'était au courant de rien. Alors le roi Bademagu se leva et dit : « Demoiselle, mon seigneur n'est pas ici, mais il s'occupe de questions importantes qu'il ne peut pas laisser pour celle-ci. Il a une telle confiance en nous qu'il

---

grant volenté dont je sui vostres le me fait dire. Si vous promet itant, se vous vous i acordés, ja pour nul home ne remandra que je ne face prendre la damoisele, en quel lieu qu'ele soit, et qui qu'en doie avoir honte. Ele sera tel conree que jamais ne revenra por faire clamour. — Certes, fait la roïne, ensi ne le ferai je pas, ne ja de cest blame ne serai desfendue se par droit non, ne ja, se Dix plaist, autre pechié de moi n'i avra, ains atendrai le jugement de outre en outre. Et je vous proi por Dieu [*e*] et pour l'amour que vous avés a moi, que vous vous penés de m'ounour garder, car vous veés que li besoins en est grans, car entre vous .II. ne porrés mais parler a nous .II. dames ensi com vous avés fait, ains nous couvenra enforcier nos mesaises tant que nous veons conment il en sera. »

88. Ensi passent cele nuit et l'endemain vint la damoisele a court por faire sa clamour ensi com ele avoit fait autre fois. Mais ele n'i trouva pas le roi, ains i trouva le roi Bandemagu que Galehols i amena pour parler a lui. Quant la damoisele vint devant les barons, si demanda le roi Artu, ausi com s'ele nel seüst pas. Et li rois Bandemagus se drece en estant et li dist : « Damoisele, mes sires n'est pas ci, ains est en ses grans besoignes qu'il ne puet mie laissier pour cesti, et il se fie tant en nous qu'il a laissié[a] sor nous

nous a délégué cette affaire, aussi sommes-nous prêts à vous rendre justice, tout comme s'il était là.» La demoiselle, qui savait bien de quoi il retournait, répondit qu'elle n'accepterait de jugement que de la bouche du roi, «car, dit-elle, il m'a citée à comparaître aujourd'hui, devant lui. — Vous accepterez cette procédure, fit le roi Bademagu, avec cette garantie que je vais vous donner. Je vais vous livrer en otages tous les chevaliers ici présents, parmi lesquels se trouvent beaucoup d'hommes loyaux et sages, de sorte que mon seigneur le roi considérera comme irrévocable l'accord que vous aurez passé avec moi». Mais la demoiselle répondit qu'elle ne consentirait à parler à personne d'autre qu'au roi, «car je sais bien, fit-elle, que personne ne me rendrait aussi bien justice que lui, parce que l'affaire le concerne plus que tout autre». Sur ce la jeune fille quitta la cour en déclarant publiquement qu'elle ne s'en allait que parce qu'elle ne pouvait trouver justice à la cour du roi Arthur[1]. Mais au moment où elle allait partir, son sénéchal lui conseilla d'attendre jusqu'à la fin de l'audience et elle se rangea à cet avis. Elle resta jusque tard dans l'après-midi, puis elle prit congé pour de bon en déclarant aux chevaliers qu'elle voyait bien que le roi Arthur se conduisait très déloyalement envers elle, puisqu'il fuyait sa présence et qu'elle ne pouvait obtenir justice dans sa maison. Le roi Bademagu et tous les autres lui offrirent toutes les garanties possibles, mais elle ne voulut en accepter aucune, quelque prière qu'on lui adressât, et elle

---

cestui afaire, et sommes apareillié que nous vous façons droit ausi com s'il i fust.» La damoisele qui bien sot conment il estoit respont qu'ele ne prendra[b] ja nule droiture se par la bouche le roi non, «car il m'ajourna hui, fait ele, par devant lui. — Si ferés, fait li rois Bandemagus, par un couvent que je vous dirai. Je vous liverrai en ostages les chevaliers de chaiens, dont il i a assés de prodomes, que mé sires li rois tenra en estable quanques vous avrés fait a moi». Et la damoisele respont qu'ele n'entenra ja parole fors au roi, «car je sai bien, fait ele, que nus ne me tenroit si bien droiture com il feroit, pour ce que la chose apent plus a lui qu'a autrui». Lors s'em part la damoisele de la court et dist oiant tous qu'ele ne se depart, se pour ce non qu'ele ne puet trouver droit en la court le roi Artu. Et quant ele s'en dut partir, se li loe ses seneschaus qu'ele atende jusqu'a ore que plais doie faillir et ele s'i acorde. Si remaint tant qu'il fu basse nonne, et lors s'em part del tout et dist as chevaliers qu'ele voit bien que li rois Artus se demainne trop desloialment envers li, quant pour li se repont, ne ele ne puet avoir en sa maison droiture. Et li rois Bandemagu et tout li autre li offrent toutes les droitures qu'il pueent, mais ne velt mie droiture recoillir por proiiere[c] c'on li fesist, ains s'en est alee et fait samblant qu'ele en soit dolante. Si s'en revait en son païs

s'en alla, apparemment très contrariée. Elle s'en retourna dans son pays et retrouva le roi Arthur prisonnier, comme elle l'avait ordonné, au Château de l'Enchantement[2]. Elle était fort satisfaite, car elle avait obtenu ce qu'elle désirait depuis longtemps. Mais les compagnons du roi Arthur étaient, quant à eux, très inquiets, car ils le cherchèrent à travers toute la forêt, sans retrouver aucune trace de lui. Ils découvrirent seulement le cadavre de son cheval, ce qui les plongea dans une douleur aussi profonde que s'ils avaient vu mort le roi en personne. Ils revinrent tous, de nuit, à Bédingran, et à la cour tout le monde fut si désemparé qu'on ne sut que faire, car chacun pensait que le roi avait bel et bien été tué. Ils envoyèrent des messagers à travers toutes les terres pour recueillir des renseignements sur lui, mais aucun d'entre eux ne put trouver la moindre trace du roi, pas plus que s'il était tombé dans le gouffre de l'enfer. Les chevaliers du roi en étaient très affligés et la dame plus que tout autre consternée. Mais le conte se tait à leur sujet et revient au roi Arthur, prisonnier de la fille du sénéchal de Carmélide.

Le roi prisonnier de la fausse Guenièvre.

89. Le conte dit maintenant que lorsque la demoiselle vint voir le roi elle lui dit : « Seigneur, vous voilà maintenant dans ma prison, et vous n'en sortirez jamais, avant que je n'aie tous les chevaliers de la Table ronde en mon pouvoir, puisque mon père vous les donna avec moi, par notre mariage. Dès lors que je ne peux obtenir légitime réparation de bon gré de

---

et trouve le roi Artu en sa prison si com ele avoit conmandé, au Chastel de l'Enchantement, et ele en est moult lie, car ele avoit ce [*f*] qu'ele avoit lonc tans desiré. Mais li compaingnon le roi Artu sont moult irié, car il l'ont quis par toute la forest et nule nouvele n'en pueent oïr, fors tant qu'il ont son cheval trouvé mort, et lors fu li doels si grans com s'il eüssent le roi meïsmes trouvé mort. Si s'en revinrent tout par nuit a Bedingram, et lors est toute la cours tourblee qu'il ne sevent qu'il puissent faire, car il n'en i a nul qui[d] ne quit tout vraiement qu'il soit ocis. Si envoient par toutes terres pour oïr de lui nouveles, mais pour message qui i alast n'en porent oïr nule verité, nient plus que s'il fust cheüs en abisme. Si en sont li chevalier le roi moult esmari et la roïne en est sor tous les autres esbahie. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler del roi Artu, ensi com il est en la prison la fille le seneschal de Carmelide.

89. Or dist li contes que quant la damoisele[a] fu au roi venue, se li dist : « Sire, or vous ai je en ma prison, si n'en istrés jamais desi adont que je avrai ciaus de la Table reonde en ma baillie, si com mes peres les vous donna o moi en mariage ; et puis que je ne puis de vous avoir droit debonairement, si est bien drois

votre part, il eſt bien naturel que je l'obtienne par la force. » Le roi Arthur reſta ainsi en prison, sans que ses gens n'apprissent aucune nouvelle de lui. La demoiselle venait souvent le voir, et le roi finit par la trouver si courtoise et d'une conversation si agréable qu'elle le séduisit et qu'il en oublia l'amour de la reine, d'autant qu'elle lui donna à boire des philtres qu'elle préparait[1]. Dès lors le roi l'aima tant qu'il la pria d'amour, parvint à la mettre dans son lit et l'aima plus que toute autre femme au monde. À l'approche de Pâques, à la fin de l'hiver, le roi déclara qu'il ne pouvait plus supporter cette situation et qu'il ferait donc tout ce qu'elle ordonnerait, car il ne pourrait endurer d'être plus longtemps prisonnier. « Plus que tout, dit-il, je suis malheureux pour les gens de ma maison qui n'ont aucune nouvelle de moi, car ils croient, j'en suis sûr, que je suis bel et bien mort. — Sur mon âme, répliqua-t-elle, je ne vous libérerai jamais de ma prison, car je sais bien que je vous aurais à tout jamais perdu, si vous étiez dans votre pays. Parce que vous étiez l'homme le plus valeureux de votre génération mon père me donna à vous, et je veux vous avoir comme compagnon et époux, ainsi que l'a établi la sainte Église. C'eſt pour cette raison que je vous ai enlevé en usant de force et de ruse, puisque je ne peux vous avoir comme époux par la douceur. Et puis je préfère vous avoir à moi un peu moins puissant, que vous voir maître du monde entier et vous perdre. — Par Dieu, s'exclama le roi, belle et

---

que je le prenge par force. » Ensi remeſt li rois Artus em prison, que onques ses gens ne sorent de lui nouveles et la damoisele le venoit souvent veoir, tant que li rois le trouva si courtoise et plainne de si bones paroles que moult li plot et en oublia l'amour a la roïne, car ele li donna puisons a boire qu'ele faisoit. Et l'ama tant li rois qu'il le requiſt et fiſt tant qu'il le miſt en son lit et l'ama sor toutes femes del monde. Et quant vint a la Pasche que tous li ivers fu passés, se li diſt li rois qu'il ne pooit plus ce sousfrir, car il feroit quanqu'ele li conmanderoit, car il ne porroit durer d'eſtre si longement em prison. « Et plus, fait il, sui je a malaise de ma gent qui ne se[*269a*]vent nule nouvele de moi que d'autre chose, car je sai bien qu'il quident que je soie mors tout vraiement. — Si m'aït Dix, fait ele, fors de ma prison ne vous metrai je ja, car je sai bien que je vous avroie a tous jours mais perdu, se vous eſtiés en voſtre terre. Et pour ce que vous eſtiés li plus vaillans hom del monde de voſtre aage me donna mes peres a vous, si vous voel avoir a compaignon et a signour, si com sainte Eglyse l'eſtabli. Et pour ce vous ai je pris par force et par engien, car je ne vos puis avoir par debonaireté, et mix vous aim je a avoir un poi mains riche que vous fuissiés sires de tout le monde et je vous perdisse. — Si m'aït Dix, fait li rois, bele tres douce amie, je vous aim plus orendroit

tendre amie, je vous aime maintenant plus que toute femme au monde. C'eﬆ vrai que j'ai aimé profondément la femme que j'ai eue pour épouse, mais le grand amour que j'ai trouvé en vous et l'affeĉtion que vous m'avez témoignée me l'ont fait oublier et je vous aime tant que je ferai tout ce que vous désirez. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. — Je veux que vous me preniez pour femme et pour épouse devant tous vos barons, et me fassiez reine. Mais avant que je vous laisse partir, vous me jurerez sur les reliques devant tous mes barons que vous me tiendrez parole. » Ainsi en avait décidé la demoiselle et le roi y consentit. « Mais, dit-il, afin que je ne sois blâmé ni par le clergé ni par le reﬆe de mes barons, il vous faudra faire ce que je vais vous dire : vous ferez venir devant moi vos plus puissants vassaux, et comme ils savent la vérité sur cette affaire, ils témoigneront que vous êtes la fille du roi Léodegan et que vous avez été unie à moi par un mariage légitime ; voilà ce qu'ils jureront devant mes barons que j'enverrai chercher et qui seront présents le jour où vous aurez convoqué vos propres barons[2]. » Alors Guenièvre répondit qu'elle était toute prête à accomplir cela, « et je les ferai mander, dit-elle, le jour de l'Ascension. Mais avant que vous ne fassiez convoquer vos hommes, vous me ferez le serment de respeĉter ce que vous m'avez promis ». Alors elle fit apporter les reliques et le roi prêta serment devant tous les gens de la maison. Guenièvre fit ensuite écrire un grand

---

que feme qui vive. Et il eﬆ voirs que je avoie moult amee celi que je avoie, mais la grant amour que j'ai en vous trouvee et l'amours que vous m'avés mouﬆree le me fait toute entroublier, si vous aim tant que je ferai toute voﬆre volenté, et conmandés moi conment vous volés que je le face. — Je voel, fait ele, que vous me recevés a feme et a voﬆre espouse me tenés devant voﬆre baronnie et que je soie roïne. Mais avant que je vous laisse aler, me juerrés sor sains devant ma baronnie que ains me tenrés mes covens. » Ensi le devise la damoisele et li rois li creante : « Mais pour ce, fait il, que je ne soie blasmés de clergie ne de mes autres barons, si couvenra que vous faciés une chose que je vous dirai : vous ferés venir les plus haus homes que vous avés par devant moi, et ensi com il sevent la verité de ceﬆe chose, si vous tesmoigneront que vous fuﬆes fille le roi Leodegam et que vous fuﬆes acompaingnie a moi par loial mariage. Et ensi le tesmoigneront devant les miens barons, et je les envoierai querre, si seront a cel jour ci que vos avrés semons les voﬆres. » Lors respont Genievre que de ce eﬆ ele toute aparellie : « Et je les ferai semonre, fait ele, le jour de l'Asencion. Mais ançois que vous faciés semonre vos homes, me ferés sairement de tenir ce que vous m'avés creanté. » Lors fait aporter les sains et li rois fait le sairement voiant tous ciaus de la maison. Aprés a fait Genievre letres escrire assés et

nombre de lettres et manda ainsi à travers tout le royaume de Carmélide que tous ses vassaux se présentent devant elle, le jour de l'Ascension, dans une de ses cités qui était la capitale de Carmélide et s'appelait Talèbre. De son côté, le roi Arthur envoya des messagers en Bretagne, en premier lieu à monseigneur Gauvain et en second lieu au reste de ses barons : il leur faisait savoir qu'il était sain et sauf et qu'il était bien traité, et il leur demandait d'être tous, le jour de l'Ascension, à Talèbre, car il avait vraiment besoin d'eux. Mais le conte cesse de parler de cette affaire et revient à Lancelot du Lac, qui combat trois chevaliers et invalide le jugement rendu par Arthur.

90. Maintenant le conte dit que, quand les barons de Bretagne se virent sans seigneur, ils se mirent à se faire la guerre entre eux[1]. Mais les puissants seigneurs du royaume, ne pouvant supporter cette situation, vinrent trouver monseigneur Gauvain qui demeurait aux côtés de la reine, avec Galehaut et son compagnon Lancelot, ainsi qu'avec monseigneur Yvain et Keu le sénéchal. Ces cinq valeureux chevaliers ne passaient pas de journée sans la reine, au contraire, ils préféraient lui tenir compagnie tous les jours, car tous avaient beaucoup à faire auprès d'elle. Les barons du pays vinrent donc parler à monseigneur Gauvain. C'étaient le roi Aguisant d'Écosse[2] et le roi Yon d'Irlande[3], le roi des Francs[4], le roi des Marais[5] et le roi de Norgales[6], et, en leur compagnie, se trouvaient douze autres rois. Une fois arrivés à Cardeuil, ils exposèrent

---

envoie par tout le roialme de Carmelide que tout si houme soient par devant li, le jour de l'Asencion, a une soie cité qui eſtoit chiés de Carmelide, si avoit non Talebre. Et d'autre part envoia li rois Artus em Bertaingne premierement a mon signor Gavain et aprés as autres barons et lor [*b*] mande qu'il eſt sains et haitiés et bien a aise, et qu'il soient tout au jour de l'Asencion a Talebre, car il a d'aus moult a faire[b]. Ne mais de ce se taiſt li contes et retorne a parler de Lanselot del Lac qui se combat a .III. chevaliers et fause le jugement que li rois Artus avoit dit.

90. Or diſt li contes que quant li baron de Bertaingne se virent sans seignour, si conmencierent a guerroiier li uns l'autre. Mais ce ne porent sousfrir li haut home del païs, ains vinrent a mon signour Gavain qui avoc la roïne demouroit et Galehols entre lui et son compaingnon et mé sire Yvains et Kex li seneschaus. Cil prodome .V. ne furent onques jour sans la roïne, ains li porterent tous jours compaingnie, car il n'i avoit celui qui n'eüſt assés a faire[a]. Et li baron de la terre vinrent parler a mon signour Gavain. Si en fu li uns li rois Aguiscans d'Escoche et li rois Yons d'Yrlande et li rois des Frals et cil des Marés et cil de Norgales et d'autres en i ot il .XII. rois. Et quant il furent a Carduel, si mouſtrent lor parole a la roïne et a mon

leur requête à la reine et à monseigneur Gauvain et déclarèrent qu'ils ne supporteraient pas plus longtemps que le pays fût sans seigneur. Alors Galehaut, qui était un homme d'une grande sagesse, leur dit que c'était à son tour de parler.

91. « Seigneurs, fit-il, vous avez été les hommes liges de mon seigneur le roi et vous le resterez tant qu'il vivra. Ce n'est pas à lui de défendre la couronne, mais à vous tous, car il est un homme aussi seul que chacun d'entre vous. C'est pourquoi ma dame la reine, avec monseigneur Gauvain qui est le plus proche parent du roi, vous demande un peu de temps et vous prie d'attendre encore mon seigneur le roi jusqu'à Pâques, et, s'il plaît à Dieu, nous aurons de ses nouvelles d'ici là. Mais si d'ici là nous n'avons aucune nouvelle de lui, nous respecterons votre décision concernant le pays et le souverain, telle que vous voudrez bien la prendre. » Sur le conseil de Galehaut, on se donna un délai jusqu'à Pâques. À cette date se présentèrent à la cour ceux qui y étaient venus ainsi que tout le reste des barons. Mais quand ils virent que le roi n'était pas là, ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus supporter de laisser le pays sans seigneur. De leur côté, la reine et monseigneur Gauvain déclarèrent qu'ils n'iraient jamais contre leur volonté, et qu'au contraire ils approuveraient tout ce qu'ils décideraient. Alors ils tombèrent d'accord pour que monseigneur Gauvain fût roi, car c'était le plus proche parent d'Arthur. Ils le désignèrent pour cet honneur en déclarant qu'il était légitime qu'il l'acceptât, mais

---

signour Gavain et disent que d'ore en avant ne sousferroient il mie que la terre fust sans signour. Et Galehols qui moult estoit sages hom lor dist que la parole estoit mise sor lui.

91. « Signour, fait il, vous avés esté home lige a mon signour le roi et tant com il vivera. Et la couronne n'est mie soie a desfendre, mais a vous tous, car ausi est il tous seus hom conme chascuns de vous est. Et pour ce vous demande ma dame la roïne un petit de respit, et mé sire Gavains qui est li plus prochains amis le roi, si vous proie que nous atendons encore mon signour le roi jusqu'a la Pasche, et, se Dix plaist, nous en orrons noveles entre ci et la. Et s'il avient que entre ci et la n'en oons nules nouveles, nous nous tenrons a vos[a] consaus et de la terre et del signour, si com vous le voldrés a[c]tourner. » Par le conseil Galeholt fu donnés li respis desi a la Pasque. Et lors vinrent a la court cil qui i avoient esté et li autre baron. Et quant il virent que li rois n'estoit venus, si disent qu'il ne voloient plus sousfrir la terre sans signour laissier. Et la roïne dist et mé sire Gavains que il n'en iroient ja contre lor volenté, ançois en otrieront quanques il en feront. Lors s'acordent a ce que mé sire Gavains soit rois, car c'est li plus prochains amis que li rois eüst. Si l'ont esleü a cest honour, si dient tout que c'est drois qu'il le prenge, et il

Gauvain répondit qu'il serait maudit le jour où il accepterait cet honneur ou un autre, « avant que j'apprenne, dit-il, des nouvelles sûres de sa mort ou de sa vie, car ce serait d'une folle outrecuidance d'oser agir ainsi à l'égard d'un homme de valeur tel que mon seigneur l'a été. Mais permettez-moi de vous donner un conseil, pour autant que vous estimiez cela judicieux : il serait bon que, pour gouverner le pays, vous choisissiez l'homme le plus sage que vous connaissiez parmi vous tous, jusqu'à ce que nous ayons, d'ici un an, la confirmation que mon seigneur est mort ou bien vivant ».

92. Ils répondirent alors qu'ils n'en feraient rien, mais que, s'il voulait prendre la couronne, il fallait qu'il la prît. Mais s'il refusait la couronne, ils avaient déjà décidé à qui ils la donneraient. À ces mots Galehaut prit à part monseigneur Gauvain. Auprès d'eux se tenaient la reine, monseigneur Yvain et Keu le sénéchal, que monseigneur Gauvain appela auprès d'eux. Alors Galehaut s'adressa à monseigneur Gauvain : « Monseigneur Gauvain, lui dit-il, je vois bien que ces gens ne sont pas animés des meilleures intentions à l'égard de vous-même et de mon seigneur le roi. Ils vous ont proposé cet honneur, parce qu'ils pensaient que vous n'accepteriez pas[1]. Mais je vous prie de l'accepter pour un temps, et d'ici là nous aurons des nouvelles de mon seigneur le roi. Il ne sera sans doute pas dans un pays si lointain que nous ne sachions s'il est mort ou bien encore vivant. Entre-temps

---

dist que ja Dix ne li aït au jour qu'il le prendera ne cesti ne autre « devant que je savrai vraies nouveles ou de sa mort ou de sa vie, car trop seroit fol hardement qui oseroit ce faire a si prodome com mes sires a esté. Mais je vous dirai que je vous loeroie, et se vous quidiés que ce fust raisons : que a la terre gouverner et maintenir meïssiés[b] le plus proudomme[c] que vous sariés entre vous tous, tant que seüssons jusqu'a un an cha avant, se nous orrienmes nouveles de la mort mon signour ou de sa vie ».

92. Lors respondirent qu'il n'en feroient noient, mais s'il velt prendre la couroune, si le prenge. Et s'il le refuse, il sont tout conseillié a qui il le donront. A cel mot traist Galehols mon signour Gavains a une part a conseil. Si i fu la roïne avoc et mé sire Yvains et Kex li seneschaus que mé sire Gavains i apela. Lors parla Galehols a mon signour Gavain et li dist : « Mé sire Gavains, je voi bien que ces gens n'ont mie moult bon cuer vers vous ne envers mon signour le roi. Et il vous ont ceste hounour offerte pour ce qu'il quident que vous ne le prengiés mie. Mais je vous proi que vous le prengiés jusqu'a un terme, et ci dedens orrons nous nouveles de mon signour le roi, ja n'iert en si lontaingne terre, s'il est vis et s'il est mors. Et entretant en orrons nouveles, car tel chose ne porroit estre celee. »

nous aurons de ses nouvelles, car une chose pareille ne saurait rester cachée. »

93. Galehaut sut si bien le convaincre et le conseiller que Gauvain se rangea à son avis. Ils revinrent auprès des barons. Alors Galehaut prit la parole et déclara que monseigneur Gauvain accepterait cette charge et cet honneur, parce qu'il ne voulait pas que le royaume tombât en des mains étrangères. Puis parla le roi Aguisant d'Écosse qui était cousin de Gauvain. C'était, de tous les barons, celui qui aurait préféré de loin que monseigneur Gauvain ne prît pas la couronne, car elle lui était promise, dès lors qu'il l'aurait refusée. C'était un chevalier bien découplé, issu d'un valeureux lignage, et qui n'avait pas plus de quarante-cinq ans. Il dit à monseigneur Gauvain : « Cher ami, vous êtes mon cousin, je vous conseille d'accepter cet honneur, ainsi que Galehaut l'a préconisé. » Mais monseigneur Gauvain pleurait à chaudes larmes, si bien qu'on comprenait à peine ce qu'il disait, et, lorsqu'il fut en état de parler, il répondit qu'il se rangeait à leur avis, puis il se rétracta aussitôt. Tous pleuraient et monseigneur Gauvain, en larmes, supplia Dieu, dès qu'il entendit qu'on le considérait déjà comme roi, de ne jamais permettre que cela se réalisât. Les compagnons de la maison du roi sanglotaient tous, sans pouvoir se consoler, mais la reine semblait plus affectée encore que tous les autres, aussi s'enferma-t-elle dans une chambre, à l'abri de tous les regards, et elle cria si fort qu'on l'entendit à l'extérieur, jusque dans la salle :

---

93. Tant li dist Galehols et tant li conseilla qu'il li otroia. Si revinrent ariere as barons. Lors parla Galehols et dist que mé sire Gavains recevra ceste chose et ceste honour, pour ce qu'il ne velt pas que li regnes remaigne en estranges mains. Lors parla li rois Aguiscans d'Escoce qui estoit cousins mon signour Gavain. Et c'estoit cil de tous les barons qui mix volsist que mé sire Gavains ne presist pas la couronne, car ele li estoit promise, si tost que mé sire Gavains l'avroit refusee ; et il estoit moult prous [*d*] de cors et de lignage et n'avoit pas plus de .XLV. ans. Si dist a mon signour Gavain : « Biaus amis, vous estes mes cousins, je vous lo que vous prengiés ceste honour, si com Galehols l'a devisé. » Et mé sire Gavains plore trop durement, si que a painnes pot on savoir qu'il dist, et ensi com il puet parler, respont que il l'otroie et il l'enlieve tot maintenant. Si plorent tuit et mes sire Gavains dist tot maintenant, si plorous[a] que il ot ciaus qui le tiennent ja pour roi, que ja Dix ne li aït, tant qu'il soit voirs. Et li compaingnon de la maison le roi plourent tout, si qu'il ne se porent conforter, mais la roïne fait doeil sor tous les autres, si s'est enfermee en une chambre que nus ne le puet veoir et crie a haute vois, si que on l'ot defors en la sale et dist :

94. « Cher Seigneur Dieu, comme tout exploit et toute prouesse sont désormais perdus, et comme toute joie est changée en douleur ! » Elle répéta ces mots plus de sept fois et finit par perdre connaissance, ce que Galehaut et Lancelot apprirent alors qu'ils pleuraient auprès de monseigneur Gauvain : ils se levèrent tous trois et se rendirent à la chambre dont ils trouvèrent la porte close. D'un violent coup d'épaule, Galehaut fit voler la porte en éclats, mais la reine se leva d'un bond, alla se cacher dans une garde-robe puis, après s'être essuyé les yeux, elle alla les voir. Mais Galehaut lui reprocha vivement de se laisser aller ainsi à son chagrin : « Dame, vous perdez toute mesure en vous laissant abattre ainsi, car, s'il plaît à Dieu, votre mari est sain et sauf là où il se trouve. Si vous aviez la certitude de sa mort, il ne serait pas raisonnable de vous reprocher votre douleur. — C'est parce que je le crois encore vivant, fit-elle, que j'exprime ainsi ma peine : peut-être qu'ainsi Dieu me le rendrait. Sachez que je ne suis pas la seule à plaindre, mais que tous les autres le sont aussi, et j'ai peine à imaginer comment on pourra jamais connaître de joie dans la communauté des chevaliers après la mort d'un si noble seigneur. »

95. Le chagrin que la reine manifestait était très profond, ainsi que celui de ses compagnons, mais elle se gardait bien d'en laisser rien paraître devant Lancelot, car elle voyait bien que cela le rendait malheureux. Ils vécurent dans cette souffrance jusqu'à huit jours après Pâques, lorsque arrivèrent les

---

94. « Biaux sire Dix, com ore est toute chevalerie perdue et toute prouece et joie tournee a doel ! » Si a dit ceste parole plus de .vii. fois et a la fin se pasme[a] tant que Galehols et Lanselos sorent la nouvele, qu'il plouroient lés mon signour Gavain, si saillent sus tout .iii. et viennent a l'huis de la chambre que il trouvent moult bien fermé. Et Galehols s'apoie si durement encontre[b] qu'il le peçoie, et la roïne saut sus et fiert en une garde robe et essue ses ex et vait encontre aus, et Galehols le blasme durement del doel que ele fait, se li dist : « Dame, vous faites moult grant outrage quant vous ensi vos ociiés, car se Dix plaist, vostres sires est tous sains la ou il est. Mais se vous seüssiés qu'il fust mors vraiement, il ne fust mie sages qui vous en chastoiast. — Pour ce, fait ele, que je quit qu'il soit encore vis, fais je doel, savoir se Dix le me rendroit. Et saciés que il ne fait pas a plaindre a moi sol, mais a tous les autres, ne mais je ne m'esmerveil, se de ce non conment joie porra jamais estre demenee en commune chevalerie aprés la mort a si prodome. »

95. Moult est grans li doels que la roïne demainne et si compaingnon ausi, ne mais ele se garde bien qu'ele ne fait mie doel devant Lanselot pour ce qu'ele voit bien qu'il en est a malaise. En tel tourment ont esté jusqu'a .viii. jours aprés la Pasche, et lors vinrent li

messagers que le roi Arthur envoyait de Carmélide : c'étaient les deux veneurs qui furent faits prisonniers sous les yeux du roi. Ils demandèrent des nouvelles de monseigneur Gauvain, dès leur arrivée à Cardeuil. On leur dit qu'il était installé dans la ville avec la reine, aussi les deux messagers se rendirent-ils au palais, où monseigneur Gauvain se trouvait en compagnie de bien des chevaliers. En les voyant, monseigneur Gauvain alla à leur rencontre, les salua et leur donna à tous deux l'accolade, les priant au nom de Dieu de leur donner de bonnes nouvelles. Ils répondirent que mon seigneur le roi saluait ses vassaux, « et il vous fait savoir à tous qu'il est sain et sauf au pays de Carmélide, mais une affaire pressante s'est présentée à lui pour laquelle il a besoin de vous revoir. Aussi vous demande-t-il, si vous tenez à son affection, que vous fassiez rassembler tous ses chevaliers en son nom, de sorte qu'il puisse avoir ses barons à Talèbre, qui est la capitale du royaume de Carmélide, et qu'ils y soient au jour de l'Ascension ». Les nouvelles coururent jusqu'à la chambre de la reine et, sans attendre que les messagers lui rendissent visite, elle alla à leur rencontre avec Galehaut qui lui tenait compagnie et la réconfortait. Ils entrèrent dans la pièce où monseigneur Gauvain se trouvait avec les deux messagers. Lorsque monseigneur Gauvain vit venir la reine, il se précipita vers elle et la prit dans ses bras en lui disant : « Dame, venez entendre ces bonnes nouvelles que nous avons apprises. » Elle en fut si heureuse qu'il lui

---

message que li rois Artus envoia de Carmelide et ce furent li doi veneour qui furent pris en la forest devant le roi. Si demanderent nouveles de mon signour Gavain, quant il entrerent en Cardueil. Si lor fu dit qu'il sejournoit en la vile avec la roïne et cil vont jusqu'al palais[a] ou mé sire Gavains estoit a grant compaingnie de chevaliers. Et quant mé sire Gavains les vit, si vait [e] encontre aus et les salue et les acole ambesdous et lor proie pour Dieu qu'il li dient bones nouveles. Et il dient que mé sire li rois les salue conme ses homes, « et si mande a vous tous qu'il est sains et haitiés en la terre de Carmelide. Mais uns besoins li est courus sus par coi il a mestier de vous veoir. Si vous mande, si chier com vous avés s'amour, que vous li faciés semonre tous ses chevaliers de par lui et si a point qu'il puist avoir ses barons a Telebre, qui est la maistre cités del roialme de Carmelide, et qu'il i soient au jour de l'Assencion ». Et les nouveles coururent en la chambre la roïne et ele n'atendi mie tant que li message venissent a li, ains s'adrece encontre aus, et Galehols avoc li qui li tenoit compaingnie et le confortoit, et il en vinrent la ou mé sire Gavains estoit avoc les .II. messages. Et quant mé sire Gavains le vit venir, si courut encontre et le prent entre ses bras et dist : « Dame, venés oïr les bones nouveles que nous avons oïes. » Et ele en est si lie que trop li

tarda de les avoir entendues ; elle prit place sur la couche où monseigneur Gauvain était assis et il lui transmit mot pour mot les nouvelles du roi qui se trouvait en Carmélide, mais les messagers ne lui dirent pas toute la vérité par peur de la peiner. Ils lui expliquèrent comment il avait été fait prisonnier et emmené et qu'il fallait qu'au jour de l'Ascension tous ses barons fussent auprès de lui. Afin qu'on les crût plus facilement, ils donnèrent à monseigneur Gauvain un signe de reconnaissance, connu de lui seul et du roi. Mais à la reine, ils n'en donnèrent aucun, aussi soupçonna-t-elle que le roi n'était plus dans les mêmes dispositions à son égard et que la demoiselle qui le retenait prisonnier avait bien détourné son cœur de l'amour qu'il lui portait naguère. Elle en fut profondément malheureuse mais elle fit bon visage et sembla se réjouir des nouvelles qu'elle venait d'apprendre. Monseigneur Gauvain envoya alors des messagers à travers toute la Bretagne et manda à tous les barons du royaume qu'ils soient, dans la quinzaine suivant Pâques, là où le roi s'était rendu à la Chandeleur, c'est-à-dire au château de Bédingran, car de là il leur faudrait aller où le roi Arthur se trouvait sain et sauf, entièrement libre de sa personne. Tandis que monseigneur Gauvain faisait convoquer tous ses barons, la reine s'entretint en secret avec Galehaut. « Ah ! supplia-t-elle, Galehaut, j'ai plus que jamais besoin de soutien, car je sais bien que cette demoiselle qui retient le roi prisonnier l'a si bien séduit que je vais avoir beaucoup à en souffrir. J'ai la ferme conviction que

---

tarde qu'ele les ait oïes, si s'asiet en la couche ou mé sire Gavains seoit, et il li conte les nouveles de chief en chief del roi qui est en Carmelide, mais il ne li dient mie si com il est toute la verité, car il ne le voelent pas courecier. Se li content ensi com il fu pris et conment il en fu menés et qu'il covient que au jour de l'Asencion soient tout li baron a lui et, pour ce qu'il en fuissent mix creü, dient a mon signour Gavain enseignes que il connoist, que nus ne savoit fors solement li rois et il. Mais a la roïne n'en disent nule : pour ce souspeçonne ele[b] bien qu'ele n'est mie bien del roi et que cele qui l'a en sa prison li a auques son cuer destourné de tel qu'il soloit estre. Si en est moult a malaise, mais ele fait plus bele ciere pour les nouveles qu'ele a oïes. Et mé sire Gavains envoie par toute Bertaigne et mande a tous les barons del roialme qu'il soient la quinsainne aprés Pasques, la ou li rois avoit esté a la Chandeillier, c'est[c] au chastel de Bedingram, car d'illoc les couvenra aler la ou li rois Artus est sains et haitiés en sa delivre poesté. Ensi fait mé sire Gavains semonre tous ses barons, et la roïne parole a Galeholt a conseil : « Ha ! fait ele, Galeholt, or ai je mestier de conseil assés plus que je n'oi onques mais, car je sai bien que ceste damoisele qui a tenu le roi em prison l'a si atourné a li que je en avrai assés dolour. Si quit bien et croi qu'ele m'avendra par mon

tout cela va m'arriver à cause de mon péché, parce que je me suis mal conduite envers le plus noble seigneur du monde, mais la force de l'amour qui m'a poussée à l'inconduite était si grande que mon cœur ne pouvait s'en défendre, si grande était aussi la prouesse de celui qui l'emporte sur tous les bons chevaliers[1]. Néanmoins je ne redoute pas tant d'être répudiée par le roi que condamnée à mort sur son ordre, car s'il me laissait la vie sauve, je ne manquerais jamais du nécessaire et je ne connaîtrais pas la pauvreté dès lors qu'il m'épargnerait. Mais s'il me faisait mettre à mort, ce serait un malheur irréparable pour moi, car je risquerais de perdre l'âme après le corps. En ce moment, je n'ai meilleur confident que vous, et pourtant bien des gens souffriraient de me voir arriver malheur, mais vous, mieux que quiconque, m'avez toujours conseillée et aidée dans toutes mes difficultés, aussi je vous implore, au nom de Dieu, de me conseiller dans cette affaire. — Dame, fit Galehaut, vous n'avez nullement à craindre la mort, car cent mille chevaliers préféreraient mourir pour vous si le roi avait l'intention de vous exécuter. Mais il ne saurait le faire, car je promets solennellement de rassembler toute mon armée pour vous protéger, et mes hommes seront en armes à Bédingran, le jour où monseigneur Gauvain a fait convoquer les barons. Et si, par hasard, vous étiez condamnée à mort, on vous porterait un secours très efficace, dussé-je encourir la haine éternelle du roi et de sa maison. Je préférerais, ainsi que tous les hommes de mon royaume,

---

pechié, pour ce que j'ai meserré vers le plus prodonme del monde. Mais la force de l'amour par coi je ai meserré eſtoit si grans que mes cuers ne s'en pooit partir[a], et la prouece [*f*] de celui qui tous les bons a passés. Et nequedent je n'ai mie si grant paour de ce, s'il se depart de moi, conme j'ai qu'il ne me face livrer a mort, car s'il me laissoit vivre, il n'i ert jamais jours que je n'aie ce que meſtiers m'eſt, que je ne serai ja povre por tant qu'il me laiſt vivre. Mais s'il me faisoit ocirre, ce seroit trop laide perte a moi, car je i porroie bien perdre l'ame aprés le cors. Mais je n'ai ore a qui je me puisse si priveement conseillier conme a vous, et si avroient maintes gens doel de mon damage, mais vous, sor tous les autres, m'avés tous jours conseillie et aidie a tous mes besoins, si vous proi por Dieu que vous a ceſt besoing me conseilliés. — Dame, fait Galehols, de la mort n'aiiés ja paour, car il morroient ançois .CM. chevaliers avoc vous, se li rois vous voloit deſtruire, ne il nel porroit pas faire, car tant vous promet je bien que je vous envoierai querre tout mon pooir et seront apareillié as armes a Bedingram au jour que mé sire Gavains a fait les barons semonre. Et s'il avient que vous soiiés a mort jugie, vous serés moult bien rescousse, se je en devoie a tous jours avoir la haïne le roi et de sa gent, et si em perdroie ançois l'ame et le cors et tous ciaus de

perdre l'âme et le corps plutôt que de vous voir la vie ôtée. Soyez donc rassurée, car vous n'avez pas à craindre la mort tant que je serai en vie, et s'il arrivait que vous soyez séparée du roi, vous ne seriez pas démunie, car je vous donnerais le plus beau et le plus riche de mes trois royaumes et vous en seriez reine pour le restant de vos jours. Ne vous tourmentez pas en craignant la mort ou une séparation d'avec le roi, car, par bonheur, ni l'une ni l'autre n'arriveront, et, quoi qu'il advienne, vous serez puissamment aidée. »

96. Ainsi Galehaut réconforta-t-il la reine, mais le moment de partir approcha toutefois. La reine, monseigneur Gauvain et les familiers de la maison du roi se mirent en route, et ils chevauchèrent jusqu'à Bédingran. Ils y séjournèrent huit jours en attendant les barons qui n'étaient pas encore là. De leur côté arrivèrent les barons de Galehaut, ce dont s'étonnèrent les gens du roi Arthur, mais Galehaut déclara qu'il les avait fait venir parce que le roi avait besoin d'aide, et que, s'il était emprisonné quelque part, aucune forteresse ne l'empêcherait de l'en sortir. « Il est bien légitime, dit-il, que chacun amène ses troupes en cette occasion, car c'est avec une puissante armée que l'on doit aller chercher un seigneur tel que notre roi. » Après une halte de huit jours, ils se mirent en route pour aller en Carmélide et y arrivèrent trois jours avant l'Ascension. Mais de son côté la demoiselle parlementa avec ses barons qui lui promirent de faire tout leur possible pour soutenir sa cause devant le roi, persuadés qu'ils étaient

---

mon pooir que vous i receüssiés mort. Ore soiiés seüre, car de mort n'avés vous garde tant que je vive, et s'il avient chose que vous soiiés del roi delivree, vous ne serés mie povre, car je vous donrai de .III. roialmes le plus bel et le plus riche et s'en serés dame a tous les jours de vostre vie. Ne ja ne soiiés a malaise ne pour paour de mort ne pour le desoivrement, car par aventure il ne vous avenra ne l'un ne l'autre, et conment qu'il en aviengne, vous en avrés assés aïdes. »

96. Ensi conforte Galehols la roïne, et toutesvoies aproce li termes de mouvoir. Si murent entre la roïne et mon signour Gavain et les privees gens de l'ostel et chevauchent tant qu'il vinrent a Bedingram. Illoc sejournerent .VIII. jours aprés lor venue et atendent les barons qui ne sont encore pas venu. D'autre part vint la baronnie Galeholt, si s'en esmerveillent moult la gent le roi Artu, et Galehols dist qu'il les avoit fait venir pour ce que li rois avoit mestier d'aïde, que s'il estoit nul lieu emprisonnés, il ne remandroit en nule forteresce qu'il ne l'en traisist, « et il est bien drois que chascuns i amaint son pooir, car a grant force de gent doit on aler querre son signour, si com est mé sires li rois ». Et quant il orent illoc sejourné .VIII. jours, si murent por aler [*270a*] a Karmelide et i vinrent .III. jours devant l'Asencion. Et d'autre part parole la damoisele a ses barons, et il li prometent

de sa souveraineté. Ils l'aimaient comme il eſt légitime d'aimer sa souveraine, et vouaient à la reine une haine aussi mortelle qu'était profonde l'affection des gens du roi à son égard.

Le roi Arthur fait juger et condamner la reine Guenièvre.

97. Quand, le jour de l'Ascension, furent rassemblés tous les barons, le roi s'adressa à eux et leur déclara tout d'abord : « Seigneurs, je vous ai fait venir ici comme mes loyaux barons, car aucun roi ne doit se lancer dans une entreprise ou la mener à bien sans le conseil de ses barons. Vous avez sûrement entendu la plainte que la demoiselle déposa à Bédingran, le jour de la Chandeleur : je croyais alors qu'elle était dans son tort. Mais les développements de l'affaire m'ont conduit à avoir la ferme conviction qu'elle eſt dans son droit et que la trahison fut fomentée par celle qui a longtemps été une reine illégitime. À ce propos, vous entendrez sous peu le témoignage du peuple de ce royaume, confirmant que la demoiselle eſt la fille du puissant roi Léodegan et de la reine, et que celle que j'ai considérée comme mon épouse eſt la fille de la femme du sénéchal Cléodalis. C'eſt parce que j'ai commis un péché insensé et agi par ignorance que je vous ai convoqués, afin que vous m'aidiez à m'en sortir et que vous me conseilliez de votre mieux dans cette affaire, comme c'eſt votre devoir. » À ce discours, les barons furent si conſternés que pas un ne souffla mot, sinon Galehaut, qui ne fut en aucun cas surpris. Il s'avança et prit

---

qu'il li aideront vers le roi de tous lor pooirs conme cil qui quident certainnement que ce soit lor dame. Si l'aimment tant com il doivent lor dame amer et heent la roïne mortelment conme les gens le roi l'aimment de grant amour.

97. Quant vint au jour de l'Asencion que li barnages fu assemblés, si parla li rois a ses barons, si lor diſt premierement : « Signour, je vous ai ci mandés conme mes loiaus barons, car nus rois ne doit chose emprendre ne mener a chief sans le conseil de ses barons. Vous oïſtes bien la complainte que la damoisele fiſt a Bedingram, le jour de la Chandeillier, dont je quidoie qu'ele eüſt tort. Mais tant eſt la chose alee que je sai certainnement qu'ele a droit et que la traïson fu faite par celi qui longement a eſté roïne contre raison, et vous en orrés ja le tesmoig del pueple de ceſt regne qu'ele fu fille le fort roi Leodegam et a la roïne, et cele que je ai tenue fu fille a la feme Cleolis, le seneschal. Et pour ce vous ai je ci mandé, que je ai folement pechié et ouvré par ignorance et que vous m'en aidiés a jeter et que vous m'en conseilliés a vos pooirs, si com vous le devés faire. » A ceſt mot furent li baron si esbahi que onques n'i ot celui qui mot sonnaſt fors Galehols qui nule fois n'eſt esbahis. Cil se traiſt avant et

la parole devant les barons. « Sire, dit-il, tout un chacun vous considère comme l'homme le plus valeureux au monde, aussi n'auriez-vous rien à gagner en accomplissant un acte que l'on puisse vous imputer à folie et dont vous vous repentiriez trop tard. Mais est-ce sensé que ma dame soit accusée de ce méfait ? — Il me semble, fit le roi, que nul ne connaît mieux la vérité que les nobles seigneurs de ce pays, car le roi Léodegan n'était pas souvent seul, et, au contraire, avait dans son entourage bien des hommes de mérite qui vivaient à ses côtés : souvent ces familiers connaissent mieux la vérité que les étrangers.

98. — Certes, répondit Galehaut, vous êtes plus avisé que je ne suis, mais il me semble bizarre qu'une chose restée si longtemps en l'état soit si facilement confondue, d'autant que jamais aucune plainte n'a été formellement déposée à ce sujet. Dans ce pays, il n'est personne qui, en voyant ma dame, ne l'ait considérée comme la reine. — Je sais bien, objecta le roi, ce qu'il en est ; et si cela n'avait été un grand péché, je l'aurais préférée à toute autre femme, mais ce serait la garder pour épouse contre la loi divine. Nul autre motif n'aurait justifié la séparation, mais celle que les barons choisiront sera la souveraine. »

99. Sur ce s'acheva le conseil, et l'on appela ceux qui prenaient le parti de la reine. D'un côté se tenait la reine et de l'autre la demoiselle. Alors le roi déclara aux barons du pays : « Seigneurs, vous êtes mes vassaux et il y a longtemps

---

parole devant tous les barons : « Sire, fait il, tous li mondes vous tient au plus prodome qui vive, si ne vous seroit mie mestiers que vous feïssiés tel chose dont vous fuissiés pour fols tenus et que vous venissiés[a] a tart au repentir. Mais conment est il raisons que ma dame soit de ce atainte ? — Il m'est avis, fait li rois, que nus n'en set si bien la verité conme li prodome de cest païs, car li rois Leodegans n'estoit mie souvent seus, ains avoit en sa compaingnie de moult prodomes qui estoient avoc lui : souvent cil en sevent mix la verité que li estrange.

98. — Certes, fait Galehols, vous estes plus sages que je ne soie, mais il ne me samble mie raisons que chose qui si longement ait demouré soit legierement atainte, ne onques mais clamours n'en fu faite nommeement. De cest païs ne vit nus ma dame qui pour roïne ne le tenist. — Je sai bien, fait li rois, conment il en est ; et se ne fust li grans pechiés, je l'amaisse mix que nule feme, mais je le tenroie contre Dieu ; ne ja pour riens nule desevrance n'en [*b*] fust faite, mais cele a qui li baron de cest païs s'en tenront sera dame. »

99. Atant est li consaus finés, si sont apelé cil qui au conseil a la dame se tenoient. Si fu la roïne d'une part et cele d'autre, et li rois dist as barons del païs : « Signour, vous estes mi home et grant piece

que vous m'avez prêté serment de fidélité, mais une querelle surgie entre ces deux dames a été portée à ma connaissance. En effet, celle qui a la légitime possession de ce pays affirme qu'elle est mon épouse et qu'elle est fille de votre seigneur le roi et de la reine, mais celle que j'ai considérée comme ma femme prétend la même chose. Or, dans la mesure où la vérité ne saurait être mieux révélée que par vous, je vous ai convoqués ici : je veux que vous me juriez sur les reliques que vous rendrez votre verdict sans amour et sans haine et que vous prêterez serment de fidélité à celle qui doit être l'héritière légitime. » Alors Bertelai le Vieux s'avança, tendit les mains sur les reliques et jura en prenant Dieu et les saints à témoin que cette Guenièvre-ci — il désignait ainsi la demoiselle — était l'épouse du roi Arthur, qu'elle avait été ointe et sacrée comme reine, et qu'elle était la fille du roi Léodegan et de sa femme, la reine de Carmélide. Tandis qu'il prêtait serment, il la tenait toutefois par la main. À sa suite jurèrent les grands vassaux du pays et tous les chevaliers qui avaient vécu à la cour du roi Léodegan. Cependant, la reine avait bien des partisans parmi ceux qui avaient vécu dans son entourage depuis qu'elle avait été reine, mais ils ne furent pas écoutés, car le roi s'y opposait.

100. Ainsi la reine fut-elle déchue de sa dignité et l'autre qui n'y avait aucun droit fut proclamée reine, et ce fut l'acte que l'on reprocha le plus sévèrement au roi Arthur. Ce jour-là les gens du royaume de Carmélide éprouvèrent autant de joie

---

a que vous m'avés fait feeltés, et une parole est montee par devant moi de ces .II. dames, car cele qui de cest païs est saisie dist qu'ele est m'espouse et qu'ele fu fille a vostre signour le roi et la roïne, et cele que je ai tenue pour ma feme dist autretel. Et pour ce que li voirs ne puet estre si bien seüs par autre que par vous, et vous estes ci semons : si voel que vous me jurés sor sains que vous n'en dirés riens ne pour amour ne pour haïne et que vous ferés feelté a celi qui drois oirs doit estre. » Lors se traist Bertelais li Vix avant, et s'ajenolle et tent ses mains as sains et jure que ensi li aït Dix et li saint que ceste[a] Genievre ci, dist il de la damoisele, fu espousee au roi Artu et enointe et sacree conme roïne[b], et fu fille le roi Leodegam et a sa feme, la roïne de Carmelide. Endementres qu'il jure, si le tient[c] toutesvoies par la main, et aprés jurerent li haut home de la terre et tout li chevalier qui a la court le roi Leodegam avoient hanté. Et nequedent devers la roïne en avoit assés qui entour li avoient demouré puis qu'ele avoit esté roïne, mais ainc n'i furent escouté, car li rois se tenoit encontre.

100. En tel maniere fu la roïne jetee de s'ounour et li autre qui droit n'i avoit fu tenue pour[a] roïne, et ce fu la chose que li rois Artus feïst onques dont il fu plus blasmés. Celui jour orent moult grant joie

que furent accablés de tristesse les gens du royaume de Logres. Le roi prit ensuite la parole pour demander ce qu'il ferait de celle qu'il avait longtemps considérée comme reine, illégitimement. Galehaut, qui savait bien l'arrière-pensée du roi, lui conseilla d'attendre jusqu'à la Pentecôte. « D'ici là, dit-il, vous aurez décidé ce que vous devrez faire à ce sujet, car une affaire aussi étrange que celle-ci ne doit pas rester impunie. » Il disait cela afin que le roi crût qu'il était de son côté. De fait le roi lui fut très reconnaissant de ces propos et il déclara se rallier à cette décision. Il appela ensuite monseigneur Gauvain, et lui ordonna de garder la reine et de la remettre en son pouvoir au jour de la Pentecôte. « Veillez bien à me la livrer ce jour-là, car sinon, sur les reliques ici présentes, dit-il en tendant les mains vers une chapelle, je vous retirerais à jamais mon affection et vous commettriez une grande déloyauté à mon égard. Je vous la confie sur tout ce que vous tenez de moi[1]. — Sire, répliqua monseigneur Gauvain, je la garderai, car j'ai maintes fois veillé sur elle, depuis votre arrivée dans ce pays. » Sur ce, en compagnie de Galehaut, il alla trouver la reine et l'emmena dans un château avec quantité de chevaliers. Galehaut dit à la reine : « Dame, Dieu veuille que monseigneur Gauvain fasse de vous bonne garde, car vous lui avez été confiée sur tout ce qu'il tient du roi, son oncle. » Elle lui répondit avec le sourire, comme si de rien n'était : « Certes, il n'aura pas de mal à

---

cil del roialme de Carmelide et autant furent dolant cil del roialme de Logres. Lors parla li rois et demanda conment il esploiteroit de celi qui si longement avoit esté tenue por roïne et droit n'i avoit. Et Galehols, qui bien sot que li rois pense, li loe qu'il atende jusqu'a la Pentecouste, « et entre ci et la, fait il, vos serés conseilliés que vous en arés a faire, car si estrange chose com est ceste ne doit mie remanoir sans vengance ». Et ce disoit il pour ce que li rois quidast qu'il se tenist devers lui, si l'en sot li rois moult bon gré et dist qu'il se tenra a son conseil. Pus apele mon signour Gavain, se li conmande la roïne a garder et se li rende au jour de la Pentecouste, « et bien gardés, fait il, que vous le me rendés adont, car par les sains de laiens, fait il, si tent ses mains vers une chapele, vous n'avriés jamais m'amour et si vous feriés vers moi des[*c*]loiautés, et si le vous baill sor quanque vous tenés de moi. — Sire, fait mé sire Gavains, et je ensi le retieng, car maintes fois l'ai je gardee et puis que vous venistes en cest païs. » Lors en vont entre lui et Galeholt a la roïne, si le mainnent a un chastel a grant plenté de chevaliers et Galehols dist a la roïne : « Dame, or doinst Dix que mé sires Gavains face bone garde de vous, quar vous li estes livree sor quanque il tient del roi son oncle. » Et ele li respont a si bele chiere quon se nient ne l'en fust : « Certes, legierement me puet garder, car si voirement m'aït

me garder, car, Dieu m'en soit témoin, si je dois mourir en cette affaire, je voudrais que cela soit déjà, à condition que personne d'autre que moi n'en subisse de préjudice : si je mourais dans l'état où je suis maintenant, il n'y a qu'un seul être qui pourrait m'apporter quelque réconfort. »

101. Ainsi la reine demeura-t-elle prisonnière jusqu'à la Pentecôte, jour où elle fut amenée devant les barons. Le roi prit la parole devant eux pour leur ordonner, puisqu'ils étaient ses hommes liges, de juger selon la loi celle qui l'avait maintenu si longtemps en état de péché mortel. Il aurait bien voulu qu'ils condamnassent la reine à mort, tant l'autre Guenièvre l'avait abusé par des philtres et des sortilèges, et elle était même tombée à ses pieds ce jour-là, afin qu'il ouvrît ce procès, s'il voulait à l'avenir jouir de ses faveurs. Après avoir sommé ses barons de rendre un jugement, comme vous venez de l'entendre, il sortit, les laissant discuter entre eux. Monseigneur Gauvain, qui portait une grande affection à la reine, s'empressa de déclarer le premier qu'il ne resterait pas dans un lieu où l'on condamnerait la reine à mort, et tous s'accordèrent sur ce point. Galehaut dit ensuite : « Seigneurs, il conviendrait d'amener doucement le roi à cette décision car, à son air, il semble bien qu'il désire la mort de ma dame, et vous n'y consentirez pas, je crois. C'est pourquoi il serait bon de solliciter un délai de quarante jours : d'ici là le roi retournera dans son pays et vous également. D'ici là aussi, il se peut que cette femme qui l'a mis

---

Dix, se je doi morir de ceste chose, je voldroie que ce fust ja, ne mais que nus n'i eüst damage fors que moi, car se je moroie en tel maniere com je sui ore, il n'est riens c'une seule qui me peüst donner confort en nule guise. »

101. Ensi demoura la roïne jusques au jour de Pentecouste et lors fu amenee par devant les barons. Et li rois parole a aus et lor conmande, si com il sont si home lige, que il jugent a droit celi qui em pechié mortel l'a fait si longement jesir. Et il voldroit bien qu'il jugaissent la roïne a mort, tant l'avoit l'autre sospris par mechines et par caraudes, et se li estoit le jour cheüe as piés pour ce que il feïst le jugement s'il voloit jamais avoir de li joie. Quant il ot ses barons envoiiés au jugement, ensi conme vous avés oï, si s'en issi et il parolent ensamble. Si dist mé sire Gavains tous premiers, qui tant avoit la roïne amee, qu'il ne seroit ja en lieu ou la roïne fust jugie a destruire, et a ce s'acorde chascuns des autres. Aprés dist Galehols : « Signour, il couvenroit le roi mener debonairement a cest point, car au samblant que il moustre, voldroit il bien la mort ma dame, et vous ne le voldrés pas, ce m'est avis. Pour ce seroit bons uns respis a demander jusqu'a .XL. jours, et entre ci et la s'en ira li rois en vostre païs et vous ausi. Et tel chose porra avenir entre ci et dont, que cele qui l'a

dans de si mauvaises dispositions n'ait plus autant d'empire sur lui que maintenant. Et si nous ne pouvons obtenir ce délai, que chacun d'entre nous dise qu'il ne jugera pas une affaire aussi grave avant de l'avoir examinée plus attentivement. »

102. Ils revinrent alors auprès du roi, et demandèrent un ajournement par la bouche de Galehaut qui sut très bien le solliciter, rapporter les débats et mettre en avant la difficulté qui devait contraindre le roi à accorder ce répit. Mais celle qui avait plus d'empire sur lui que nul autre le dissuada de concéder ce délai, et il les conjura au nom de leur serment de fidélité de rendre leur jugement. « Et si vous ne le rendez pas, ajouta-t-il, je trouverai bien qui le rendra. » Mais ils réaffirmèrent qu'ils ne le feraient pas, car ils voyaient bien que du jugement résulteraient la condamnation et le supplice de Guenièvre, puisqu'elle n'était pas la légitime épouse du roi. Quand celui-ci comprit qu'ils ne changeraient pas de position, il jura que le jugement serait rendu avant la nuit, « et j'assisterai en personne au verdict », déclara-t-il.

103. Il appela alors les barons de Carmélide et leur enjoignit, puisqu'ils étaient ses vassaux, de rendre leur verdict. De son côté, Bertelai le Vieux, sachant que le roi était sous l'emprise totale de sa dame, lui dit : « Seigneur, nous voulons que vous-même y soyez présent, cela est absolument nécessaire, puisqu'une chevalerie aussi prestigieuse que celle de Bretagne refuse de rendre ce jugement, car nous savons bien qu'en sagesse et en prouesse la noblesse d'aucun autre pays

---

mis en si mauvais corage n'en sera mie si dame com ele est ore. Et se nous ne poons le respit avoir, si die chascuns qu'il ne sera ja a si haut afaire jugier tant qu'il soient mix conseillié. »

102. Lors s'en viennent au roi, si demandent respit par la bouche Galeholt qui bien le sot demander et la parole recorder et traire avant l'essoine par coi il devoit le respit donner. Mais cele qui estoit plus dame de lui que nus li a fait tolir que ja n'en donra respit et les conjure sor lor feeltés qu'il le fa[*d*]cent. « Et se vous, fait il, ne le faites, je trouverai bien qui le fera. » Et il dient bien qu'il nel feront pas, car il voient bien que li jugemens aporteroit qu'ele seroit dampnee et perie, puis qu'ele n'est roïne espousee. Et quant li rois voit que plus n'en feront, si jure qu'il sera fait ains la nuit, « et si serai je meïsmes au faire ».

103. Lors apela les barons de Carmelide et lor conmanda, si com il sont si home, qu'il facent le jugement. Et Bertelais li Vix, qui savoit que li rois estoit del tout en la volenté sa dame, li dist : « Sire, nous volons que vous meïsmes i soiiés, car il en est moult bien mestiers, puis que si haute chevalerie que cele de Bertaigne le refuse a faire, car nous savons bien que de sens ne de chevalerie ne se prent nule gent a

ne se compare à la vôtre. Mais puisqu'ils ne veulent pas rendre ce jugement, vous pouvez vous en remettre à nous. Nous souhaitons votre présence, car votre sagesse eſt telle que, si nos compétences à rendre la juſtice se montrent défaillantes, vous nous inſtruirez[1]. — C'eſt une chose, répondit le roi, que je ne peux refuser, puisque vous m'en avez requis. » Sur ce, il se leva et les accompagna au jugement. De leur côté, les barons discutèrent avec monseigneur Gauvain et Galehaut, qui donna de très précieux conseils, ainsi qu'avec Lancelot, dont la décision était prise : si sa dame mourait dans cette affaire, il mourrait avec elle. « Seigneurs, leur demanda Galehaut, si le verdiƈt condamne ma dame à mort, que ferons-nous ? » Alors monseigneur Gauvain répondit qu'il n'assiſterait jamais à cela, que, si sa souveraine était mise à mort, il préférait quitter à tout jamais la maison de son oncle et s'en aller en exil à l'étranger. Monseigneur Yvain et Keu dirent la même chose ; les rois et les comtes se rangèrent aussi à cet avis.

104. « Ma foi, dit Galehaut, ma dame eſt très aimée de tous ses barons, et ils ne devraient pas tolérer, fût-ce au prix de leur vie, de leur salut et de leurs biens, qu'elle soit ainsi mise à mort. Pour ma part, je lui promets, et je veux que tous le sachent, que je perdrai ma terre et ma vie avant qu'elle ne meure. Mais comme il convient de mener l'affaire habilement, de sorte que l'honneur de ma dame soit préservé, je vous engage fort à supplier mon seigneur le roi qu'au nom de l'affeƈtion qu'il vous porte à tous il accorde la

---

la voſtre. Et puis qu'il ne le voelent faire et vous le metés sor nous, nous volons que vous i soiiés, car vous eſtes si sages que se nous falons a dire le droit, vous nous enseignerés. — Ce, fait li rois, ne doi je pas veer puis que vous le m'avés requis. » Lors se drece et s'en vait avoc aus au jugement. Et d'autre part parolent li baron et mé sire Gavains ensamble ; et Galehols amende moult le conseil et Lanselos qui de ce eſt tous conseilliés que, se sa dame i muert, il i morra. Et Galehols lor diſt : « Signour, se jugemens aporte que ma dame soit deſtruite, que ferons nous ? » Dont li diſt mé sire Gavains que a ce ne sera il ja que sa dame soit essillie, et que il guerpiroit ançois a tous jors la maison son oncle et s'en iroit en eſtranges terres en essil. Autretel diſt mé sire Yvains et Kex et li roi et li conte se tiennent a ceſte parole.

104. « Par foi, fait Galehols, ma dame eſt bien amee de tous ses barons, ne il ne devroient mie sousfrir, pour perdre et cors et ame et avoir, qu'ele fuſt ensi deſtruite. Et je li promet bien, et voel que tout le sacent, que je em perdrai avant terre et mon cors que ele[a] i muire. Mais pour ce qu'il couvient l'afaire belement mener, si que l'onor ma dame i fuſt, si loe je bien que vous proiiés mon signour le roi que, pour l'amour de vous tous ensamble, vous otroit

vie sauve à la reine. Priez-l'en dès qu'il reviendra du jugement et, s'il n'accède pas à votre demande, restez pour écouter le verdict jusqu'au bout, et, quand on la condamnera à mort, prenez congé de lui pour retourner dans votre pays, en déclarant que vous n'assisterez jamais et en aucune façon à son exécution.» Sur ce s'acheva leur conseil, mais Galehaut prit à part son ami accablé de douleur. «Très cher compagnon, lui dit-il, ne vous tourmentez pas de ce que vous entendrez dire sur le sort de ma dame. Soyez sûr au contraire que vous verrez aujourd'hui s'accomplir les plus grands exploits que vous ayez vus depuis longtemps. Vous verrez tomber des nues celui qu'on tient pour le plus noble seigneur du monde, car, si le roi condamne ma dame à mort, je vous garantis qu'il ne m'aimera plus jamais : j'ai l'intention de récuser son jugement et de l'affronter en combat singulier, lui ou le chevalier qu'il voudra désigner.

105. — Ah ! seigneur, répliqua Lancelot, vous ne ferez pas cela, car le roi vous retirerait son affection à jamais et ce serait un grand malheur s'il y avait autre chose qu'une parfaite entente entre vous deux ; personne d'autre que moi n'engagera de combat en cette affaire car, si le roi me hait, ce ne sera pas une haine qui puisse avoir de graves conséquences, et le blâme serait moindre à mon propos[1]. Je vous prie donc, si vous tenez à mon amitié, de renoncer à votre projet.» Galehaut y consentit et lui dit qu'il faudrait agir avec une grande pru-

---

qu'ele vive. Si l'em proiés si tost com il venra del jugement, et s'il n'en velt faire, si atendés le jugement d'outre en outre ; et quant ele ert a mort jugie, si prendés tout congié de lui de raler en vostre païs et dites que sa mort ne verrés vous ja en nule maniere.» Atant ont lor conseil finé, et[b] Galehols traist son compaingnon a une part qui a trop [e] grant doel, si li dist : «Biaus dous compains, ne vous esmaiiés mie de ce que vous orrés dire sor ma dame. Mais tous soiiés seürs que vous verrés hui faire des plus grans hardemens que vous veïssiés piecha, car vous verrés celui qui on tient au plus prodome del monde le plus esbahi del monde, car se li rois me juge ma dame a mort, je ferai tant qu'il ne m'amera jamais a nul jour, car je ai en talent de fauser son jugement et de combattre cors a cors a lui ou a un tel chevalier, tel com il i voldra metre.

105. — Ha ! sire, fait Lanselos, issi nel ferés vous mie, car li rois ne vous ameroit jamais et il seroit moult grans damages se il avoit se bien non entre vous .II. ; ne nus ne s'en combatra ja se je non, quar se li rois me het, ce ne sera mie haïne qui a grant pris puisse monter, et il seroit plus en mal parlé que de moi. Et plus vous proi, si chier com vous avés m'amour que vous n'en sosfrés rien a faire[a].» Et Galehols li otroie, se li dist qu'il couvenra qu'il soit fait moult sagement, «car vous estes de la maisnie le roi et de la Table reonde, si serés moult

dence, « car vous êtes de la maison du roi et de la Table ronde, et l'on aura tôt fait de vous critiquer, si vous prenez parti contre lui. Mais je vais vous indiquer comment agir sans vous attirer de réprobation. Quand vous entendrez la condamnation de ma dame, regardez-moi et, dès que je vous ferai signe, avancez vers le roi, dites-lui que vous renoncez à être compagnon de la Table ronde et à appartenir à sa maison. Demandez-lui ensuite qui a rendu ce jugement, et récusez-le en le défiant s'il veut lui-même le soutenir au combat, ou en défiant un autre chevalier ». Tandis qu'ils discutaient tous deux, le roi revint du jugement avec les barons de Carmélide, et Bertelai proclama alors la sentence sur l'ordre du roi. Il parla si fort qu'il fut entendu de tous : « Écoutez donc, seigneurs de Bretagne, le verdict prononcé avec l'assentiment du roi : au terme du jugement, il a été décidé que celle qui a vécu avec le roi contre la loi divine et la justice soit condamnée à voir effacées sur elle, comme je vais vous l'expliquer, toutes les marques que le sacre confère à une reine. Pour avoir porté la couronne abusivement, l'endroit où celle-ci reposait sera déshonoré, elle aura donc les cheveux coupés et sera scalpée afin qu'elle en porte la marque à tout jamais ; on lui coupera aussi la peau sur le dessus des mains, parce qu'une reine doit être ointe à cet endroit[2], et on lui écorchera les pommettes pour qu'on la reconnaisse plus aisément ; ensuite, elle quittera le domaine de mon seigneur le roi, pour ne jamais y revenir. »

---

tost blasmés, se vous faites chose qui encontre lui voist. Mais je le vous enseignerai a faire en tel maniere que vous ne serés ja blasmés. Quant vous orrés que ma dame sera jugie, si me regardés, et si tost com je vous ferai signe, si alés devant[b] le roi, si vous desvestés en sa main de la compaingnie de la Table reonde, de ce que vous estes de sa maisnie[c]. Et lors li demandés qui a fait cel jugement, si le falsés encontre lui, s'il le velt desfendre, ou encontre un autre chevalier ». Endementres qu'il parloient ensi entr'aus .II., repaira li rois del jugement entre lui et les barons de Carmelide, et lors conta Bertelais la parole par le conmandement le roi. Si parla si haut que de tous fu entendus et dist : « Ore escoutés, signour de Bertaigne, le jugement qui est fais par l'asenement le roi, que li jugemens aporte que cele qui a esté en sa compaingnie contre Dieu et encontre raison, ensi com vous m'orrés deviser, que toutes ices choses que roïne porte en sacrement soient en li esfacies. Et pour ce qu'ele a porté la courone outre raison, pour ce sera deshonnerés li lix ou la courone seoit, si avra de la teste les chavels trenchiés a toute la pel, en tel maniere qu'il i parra a tous jours mais ; autresi avra trenchié le quir des mains par defors, pour ce qu'il apartient a roïne que ele soit illoc enointe, et si perdra le quir des .II. pumiaus de la face [*f*] pour mix estre conneüe ; et aprés s'en ira del pooir mon signour le roi sans jamais revenir. »

106. À l'annonce de cette sentence, monseigneur Gauvain et les autres barons n'eurent de place en leur cœur que pour la fureur, et tous déclarèrent qu'ils n'avaient rien à faire dans un endroit où l'on commettrait une telle infamie à l'égard de la reine, et que, si le roi n'avait rendu lui-même ce jugement, tous ceux qui y avaient participé pouvaient être honnis. Keu le sénéchal s'avança alors pour commenter cette sentence en des termes très durs : à moins que ce fût pour entacher l'honneur du roi, selon lui, tous ceux qui avaient participé à ce jugement avaient agi sans loyauté, opinion que bien d'autres soutinrent. La querelle s'éleva, mais sur toutes les autres s'entendait la voix du sénéchal Keu qui faillit couvrir le roi d'injures. Galehaut regarda alors son compagnon, il lui fit signe et Lancelot s'élança aussitôt parmi la foule, en ôtant de ses épaules le manteau qui était taillé dans la même étoffe que celui de Galehaut[1]. Quand il arriva devant le roi, la foule se pressa autour de lui pour écouter ce qu'il allait dire, et il attira bien des regards parce qu'il n'était pas revêtu de son manteau. Lancelot était d'une très grande beauté : il avait un visage au teint clair, empreint de noblesse, le corps bien fait et droit, sans aucun défaut, les yeux brillants et riants, les cheveux blonds et ondulés, et il était si bien bâti au niveau des reins, des hanches et du corps qu'on ne saurait décrire chevalier plus parfait pour sa taille, et l'hiﬆoire de sa vie rapporte qu'il était plus grand que monseigneur Gauvain[2]. Son manteau ôté, il fit un très bel effet, revêtu simplement de sa

---

106. Quant ce oï mé sire Gavains et li autre baron, si n'ot en aus que courecier, et diﬆ chascuns qu'il ne sera ja en lieu u ceﬆe vilté li soit faite, et dient que se li cors le roi n'a fait ceﬆ jugement, honnis soient tout cil qui ont eﬆé au faire. Lors se traiﬆ avant Kex li seneschaus qui moult durement em parla et diﬆ que, se ne fuﬆ pour l'onour le roi empirier, il li sambloit que tout cil qui avoient eﬆé a cel jugement faire ne s'eﬆoient pas tenu a loialté, et autretel dient maint des autres. Si en eﬆ moult grans parole, mais sor tous les autres em parla Kex li seneschaus, si que pour poi qu'il ne diﬆ au roi toute vilenie. Lors regarde Galehols son compaingnon, se li fiﬆ signe et il se lance maintenant parmi la presse, si sache maintenant un mantel jus de son col, si en eﬆoient veﬆu d'un drap entre lui et Galeholt. Et la presse fu moult grans quant Lanselos en vint devant le roi pour oïr qu'il diroit, et fu esgardés de maintes gens pour ce qu'il eﬆoit en cors. Lanselos fu de moult grant biauté, si ot la ciere clere et debonaire et le cors bien fait et droit, si qu'il n'i ot que reprendre, et les ex vairs et rians et les chaviaus blons et crespés, et il eﬆoit si bien tailliés de rains et de hanches et de tout le cors c'on ne porroit nul chevalier mix deviser de son grant, et diﬆ li contes de sa vie qu'il fu plus haus que mé sires Gavains. Quant il ot son mantel jeté jus, se li avint

cotte. Il fendit la foule, bouillant de colère, en homme qui n'avait qu'une seule chose en tête. Il arriva à la hauteur du sénéchal Keu et faillit le faire tomber devant le roi, alors qu'il se proposait pour le combat, ainsi que vous l'avez entendu. Keu se retourna alors et se sentit mortifié d'être ainsi bousculé par Lancelot ; il se campa devant lui d'un air de défi, mais Lancelot le repoussa.

107. « Seigneur Keu, dit-il, ne vous proposez pas pour ce combat, car vous ne l'engagerez pas, ni aucun chevalier ici présent. — Pourquoi ? demanda Keu. — Parce que, répondit Lancelot, un chevalier meilleur que vous s'en chargera. — Et qui eﬅ-il ? voulut savoir Keu, qui se sentait humilié. — Vous le verrez bien, dit Lancelot, le moment venu. » On blâma Lancelot pour ces propos, mais il lui importait peu, car il était si furieux qu'il lui était égal de dire des paroles sensées ou folles. Il dit alors au roi : « Sire, je vous demande, en mon nom, et au nom de l'ensemble des chevaliers ici présents, de me dire qui a rendu ce jugement. » Le roi répondit alors qu'il avait rendu lui-même ce jugement, mais qu'il ne l'avait pas fait tout seul et avait été assiﬅé de quantité de sages. « Les voici ! » dit-il en les lui montrant. « Sire, répliqua Lancelot, j'ai été longtemps compagnon de la Table ronde, grâce à vous qui m'avez accordé l'honneur de ce compagnonnage. Mais aujourd'hui je vous rends cet honneur, ainsi que celui d'appartenir à votre maison, et je ne veux plus rien vous devoir désormais.

---

moult qu'il remeﬅ en cote, et il vint la presse rompant, chaus et iriés comme cil qui il ne menbre de nule chose se de lui non. Si ataint si Kex le seneschal que pour un poi qu'il ne l'a abatu devant le roi ou il se pouroffroit de la bataille ensi com vous avés oï. Et Kex retourne, si le tint a grant despit de ce que Lanselos l'avoit ensi bouté, si se traiﬅ devant lui tout par affit, et Lanselos le resache ariere, se li diﬅ :

107. « Sire Kex, ne vous pouroffrés ja de la bataille, car vous ne le ferés ja ne chevaliers qui chaiens soit. — Pour coi ? fait Kex. — Pour ce, fait Lanselos, c'uns miudres de vous le fera. — Et qui eﬅ il ? fait Kex qui a moult grant despit le tient. — Ce verrés vous bien, fait Lanselos, a l'eure que le sera. » Iceﬅe parole fut moult a mal tournee a Lanselot, mais lui n'en chaut, car il eﬅ si coureciés que autant li eﬅ il que s'il diﬅ folie que savoir. Lors diﬅ au roi : « Sire, je vous demant pour moi et pour la compaingnie des autres chevaliers aprés [*271a*] qui chaiens sont, que vous me dites qui a fait ceﬅ jugement. » Et li rois respont que le jugement fiﬅ il, mais il ne le fiﬅ pas seus, ains i ot assés prodomes avoc lui. « Et veés les ci ! » fait il. Si li mouﬅre. « Sire, fait il, je ai eﬅé compains de la Table reonde une piece, voﬅre merci qui la compaingnie m'en donnaﬅes ; or le vous quit et ce que je ai eﬅé de voﬅre maison, si que je ne voel nient tenir de vous d'ore en avant.

108. — Pourquoi, cher ami ? lui demanda le roi. — Parce que, répondit Lancelot, je ne pourrais soutenir aucune accusation en justice contre vous, tant que j'appartiendrai à la Table ronde ou à votre maison. — Et que voudriez-vous soutenir contre moi ? — J'affirme, répliqua Lancelot, que ce verdict que vous avez rendu contre ma dame est erroné[1], inique et déloyal, et je suis prêt à le prouver par les armes, contre vous ou contre un autre chevalier. Et si affronter un adversaire n'est pas suffisant, j'en affronterai deux ou trois. » À ces mots, Keu le sénéchal ne put s'empêcher d'intervenir pour déclarer que c'était là le comble de la folie car Lancelot devrait se contenter d'un seul chevalier, et qu'il était bien outrecuidant de se vanter d'être plus vaillant que tout le monde. « Ne vous préoccupez pas de cela, seigneur Keu, répliqua Lancelot, car au nom de la fidélité que je dois à monseigneur Galehaut, que j'aime plus que tout autre chevalier au monde, lorsque j'aurai battu trois chevaliers au combat, vous ne voudrez pas être le quatrième, pour toute la terre du roi ici présent. Mais puisque vous avez tenu ces propos, je suis tout prêt à combattre trois chevaliers, à tort ou à raison. Je sais bien que selon le droit aucune procédure n'admettrait qu'un chevalier en combatte trois, à moins qu'il ne le fasse de son plein gré. C'est pourquoi je le veux de mon plein gré, parce que je souhaite voir mieux reconnu le bon droit de ma dame.

---

108. — Pour coi, fait li rois, biaus amis ? — Pour ce, sire, fait Lanselos, que je ne porroie riens desraisnier en vostre court contre vous, tant que je fuisse de la Table reonde ne de vostre maisnie. — Et que voldriés vous desraisnier qui soit encontre moi ? fait li rois. — Je di, fait Lanselos, que cil jugemens que vous avés fait sor ma dame est fols et malvais et desloiaus. Et sui prés que je le moustre encontre vostre cors ou encontre un autre, et s'il n'en i a assés en un, je m'en combatrai a .II. ou encontre .III. » Quant Kex li seneschaus l'entent, si ne pot tenir qu'il ne parolt et dist que ore est munté[a] la folie, car assés deüst avoir Lanselos a un chevalier et que moult a grant chose emprise, quant il s'aatist d'estre plus prous que tout li autre. « Ne vous chaut, fait Lanselos, sire Kex, car par la foi que je doi a mon signour Galeholt, que je plus aim que tous les homes del monde, quant la bataille sera faite des .III., vous ne voldriés mie estre li quars pour toute la terre le roi qui ci est. Et pour tant que vous en avés parlé, sui je apareilliés que je m'en combate encontre .III. ou soit drois ou tors. Et si sai bien de jugement que droiture n'aporteroit pas que uns chevaliers se combate encontre .III. se de son gré ne le fait. Et je le voel faire de mon gré, pour ce que je voel que li drois ma dame soit mix conneüs.

109. — Lanselot, fait li rois, il est voirs que vous estes assés prous

109. — Lancelot, dit le roi, il est vrai que vous êtes un très vaillant chevalier et que vos exploits sont réputés en bien des contrées, mais vous avez été fort présomptueux en récusant mon jugement. Jamais je n'ai rencontré chevalier qui osât le faire. En outre, vous vous vantez avec une folle prétention de combattre trois chevaliers : ce serait un très grand malheur. Renoncez donc à cette idée et soyez mon compagnon et mon ami comme par le passé. » Mais Lancelot rétorqua qu'il ne reculerait pas : ne serait-ce que pour Keu le sénéchal, il désirait que ce combat ait lieu, aussi pria-t-il le roi d'être l'un des trois. Mais le roi déclara qu'il ne verrait jamais dans sa maison le combat d'un seul chevalier contre trois ni même contre deux, qu'il ferait son possible pour l'en empêcher. Mais les barons de Carmélide éprouvèrent une grande honte et une profonde humiliation de ce que Lancelot eût ainsi récusé leur jugement et se fût targué de combattre les trois meilleurs chevaliers qui auraient l'audace de lui livrer bataille. Ils prièrent le roi de prendre les gages des deux côtés, mais le roi, désireux d'apaiser la querelle, déclara que l'affaire devait en rester là. « Sachez bien, dit-il, que c'est le meilleur chevalier au monde et je céderais tout mon royaume plutôt que de le voir mourir honteusement. » Mais Lancelot déclara que seul le combat trancherait l'affaire, et il se fit fort de prouver la déloyauté du jugement et la traîtrise de tous ceux qui l'avait rendu. Le roi fit tous ses efforts pour dissuader Lancelot d'engager ce combat,

---

chevaliers et vos proueces sont conneües par maintes terres, mais vous avés moult grant chose emprise de mon jugement falser, ne onques mais ne trouvai chevalier qui l'osast faire. Et d'autre part, si vos aatissiés trop folement de bataille faire contre .III., et ce seroit trop grans meschief. Mais or laissiés ceste chose ester et si soiiés mes compains et mes amis si com vous soliiés. » Et il respont que ensi nel laira il mie, « et se n'estoit, fait il, fors pour Kex le seneschal, si [*b*] voel je que la bataille soit », et li proie qu'il soit uns des .III. Et li rois dist qu'il nel verra ja en sa maison d'un sol chevalier combatre contre .III. n'encontre .II., pour qu'il le puisse destourner. Mais li baron de Carmelide ont moult grant honte et grant desdaing que Lanselos a ensi lor jugement falsé, et de ce qu'il s'aastist de combatre contre .III. chevaliers des meillours qui s'en oseront combatre contre lui. Si proient le roi qu'il prenge gages d'ambesdous pars mais li rois bee la chose a abaissier et dist qu'il velt que ce remaigne. « Et bien saciés, fait il, que c'est li miudres chevaliers qui vive ne je ne voldroie pour toute ma terre qu'il morust hontousement. » Et toutesvoies dist Lanselos que ce ne sera se par bataille non, et bien se pouroffre de moustrer que li jugemens est fals et que tout cil qui l'ont fait sont desloial. Et li rois a mis moult grant painne a chastoiier Lanselot, et

mais tout discours fut vain : Lancelot s'agenouilla malgré tout devant lui et lui tendit son gage.

110. De l'autre côté, les barons de Carmélide se levèrent pour le contredire et le roi prit leurs gages à regret, affligé pour Lancelot de voir que tous étaient persuadés qu'il aurait le désavantage. Ainsi les gages furent-ils donnés de part et d'autre. Sur ce, Galehaut déclara qu'il était injuste qu'un chevalier combatte seul contre trois, et que jamais dans le royaume de Logres un tel combat n'avait eu lieu, objection qu'approuva le roi en personne, car il ne voulait pas que Lancelot s'engageât dans un tel combat. Mais Bertelai le Vieux, qui était la malveillance même, dit au roi : « Seigneur, vous avez dans votre main les gages de son combat contre trois chevaliers : c'est ainsi que doit se dérouler le combat s'il veut l'avoir. S'il se dérobe, nous sommes prêts à nous en remettre au jugement de votre cour, et même de ceux qui sont ses meilleurs amis. » À ces mots, Lancelot se leva et jura par tous les serments possibles que jamais il ne combattrait si ce n'était contre trois chevaliers, et il pria Galehaut de le laisser faire, sur la foi qu'il lui devait. Galehaut n'osa pas le contredire, puisque telle était sa volonté, aussi dit-il au roi :

111. « Sire, Lancelot combattra de toute façon dans les conditions qu'il a fixées, et il vous remettra morts ou vaincus les trois chevaliers le jour même où sera fixé le combat, en respectant les coutumes du royaume, c'est-à-dire en affron-

---

qu'il laist la bataille ester, mais nus chastoiemens n'i a mestier que toutesvoies est Lanselos a jenoullons devant lui et li tent son gage.

110. D'autre part saillent li baron de Carmelide pour contredire, et li rois em prist les gages a moult grant painne, car durement li poise de Lanselot, pour ce qu'il quident tout que li pires en soit siens. Ensi sont donné li gage decha et dela. Aprés dist Galehols qu'il n'est pas drois de combatre un chevalier contre .III. ne onques mais el roialme de Logres tel bataille ne fu emprise, et li rois meïsmes s'en tient a lui, car il ne voloit mie que Lanselos se combatist. Mais Bertelais li Vix, qui tous les mals savoit, dist au roi : « Sire, li gage sont donné en vostre main de lui combatre contre .III. chevaliers, ensi est de la bataille, s'il le velt avoir, et s'il ne le velt faire, nous sommes tout prest de prendre droit de vostre court, et cil qui plus l'aimment facent encore le jugement. » Quant Lanselos l'ot, si se lieve et jure quanqu'il puet que ja ne s'en combatra s'encontre .III. ne s'en combat, et proie a Galeholt qu'il li laist faire par la grant foi que il li doit, et Galehols ne li ose contredire puis qu'il li plaist, si dist au roi :

111. « Sire, toutesvoies fera Lanselos[a] la bataille, ensi com il l'a emprise, qu'il vous rendra mors ou conquis les .III. chevaliers dedens le jour que la bataille sera ajornee, si com les coustumes del roialme l'a[c]portent : c'est uns chevaliers aprés autre. » Et li

tant les chevaliers l'un après l'autre. » Mais les barons de Carmélide ne l'entendaient pas ainsi, et voulaient au contraire que les trois se mesurent à lui en même temps. Lancelot allait bondir, mais Galehaut le retint et l'avertit qu'il perdrait à tout jamais son amitié s'il se battait à trois contre un. « Laissez-moi plutôt parler et tenez-vous-en à ce que je dirai. — Seigneur, lui répondit Lancelot, je ne dirai plus rien, mais veillez à garantir mon honneur. — Votre honneur sera bien préservé. » Sur ce Galehaut alla vers les barons de Carmélide qui discutaient des modalités du combat : ils déclarèrent que Lancelot aurait à combattre dans les conditions qu'il avait lui-même fixées, s'il osait le faire. Mais à force de discussion, Galehaut obtint que le combat se déroulât comme il l'avait demandé. Aussi le roi fixa-t-il la rencontre au lendemain de l'octave de la Pentecôte et il prit de solides garanties des barons, car il craignait de faire quelque chose qui pût courroucer Galehaut. Le lendemain de la Pentecôte, le roi Arthur se prépara à quitter sa terre, et, le mardi, il embarqua et prit la mer avec sa compagnie. Ils arrivèrent le samedi à Bédingran en Irlande. Les barons de Carmélide étaient allés chercher ceux qu'ils savaient être les trois meilleurs chevaliers de tout leur pays, afin de combattre Lancelot. Très grands et très forts, ils jouissaient chez eux d'une solide réputation, et le plus âgé d'entre eux n'avait pas quarante ans. Le lundi matin, ils étaient équipés pour le combat, à Bédingran, dans les prés. Ils étaient armés au mieux, à la mode de leur pays.

---

baron de Carmelide dient que ensi ne le feront il pas, ains voelent que li .III. se combatent a lui ensamble. Lors volt saillir Lanselos avant, mais Galehols le traist ariere et dist que ses cuers ne l'amera jamais s'il se combat a .III. ensamble. « Mais laissiés moi parler et a ce que je dirai vous tenés. — Sire, fait Lanselos, jamais ne m'en orrés parler, mais gardés bien m'onour. — Vostre honour, dist Galehols, sera bien gardee. » Lors vait avant Galehols, la ou li baron de Carmelide devisent lor bataille et dient qu'il l'avra ensi com il l'a devisee, s'il l'ose faire. Mais Galehols parole tant que la bataille ert ensi com il l'a requise. Si l'a li rois ajourné a l'endemain des octaves de la Pentecouste et s'en a pris bones trives de ciaus de la, car il n'osast faire nule chose dont il quidast que Galehols se courechast. Et l'endemain de la Pentecouste fist li rois Artus sa voie apareillier en son païs, et au mardi se part de terre et se met en mer entre lui et sa compaingnie et vinrent au samedi a Bedingram en Irlande. Et li baron de Carmelide orent quis les .III. meillours chevaliers qu'il savoient en toute lor terre pour combatre contre Lanselot. Si furent moult grant et moult fort et moult proisié en lor païs, et cil qui plus avoit d'aage n'avoit pas .XL. ans. Au lundi matin furent apareillié a Bedingram es prés et furent armé a la guise de lor païs, au mix qu'il porent.

De son côté, Lancelot se fit équiper et plus d'un noble seigneur s'activa pour l'armer.

Lancelot récuse le jugement et combat trois chevaliers.

112. Il y eut tout d'abord Galehaut et tous ses barons. De la maison du roi Arthur, il y eut monseigneur Gauvain qui, de ses mains, lui laça les courroies de son heaume et tout le nécessaire ; ces deux chevaliers ne laissèrent le soin de s'en occuper à personne d'autre. Lorsqu'il eut revêtu son armure, monseigneur Gauvain lui ceignit Escalibor, son épée[1], en le priant de la porter par amitié pour lui, et Lancelot répondit qu'il le ferait avec plaisir. Une fois armé de pied en cap, il se mit en selle sur un cheval de grande qualité qui appartenait à Galehaut, son seigneur. Le roi fit tout son possible pour annuler le combat, mais Lancelot ne voulut y consentir en aucune façon. De leur côté, monseigneur Gauvain et Galehaut demandèrent au roi de le laisser combattre en toute sérénité, puisque telle était sa volonté, et qu'il ne craignait rien : nul, mieux qu'eux[2], ne connaissait ses forces. Alors le roi ordonna que les gardes soient placés dans le champ ; parmi eux se trouvaient Galehaut, Yder le fils de Nut[3], le roi des Francs, le roi d'Outre les Marches[4], le roi Aguisant et monseigneur Gauvain, ainsi que d'autres nobles chevaliers, de sorte qu'ils étaient bien trente, tant rois que princes. Le combat prit place au pied de la maison du roi, car la plupart de ses demeures étaient construites au bord de rivières. La

---

Et d'autre part se fait apareillier Lanselos et furent a lui armer assés haut home.

112. Premierement i fu Galehols et tout si baron, et de la maison le roi Artu i fu mé sire Gavains qui a ses mains li lace les coroies de son hiaume et quanques mestier li est ; et ne sousfrent que nus i mete les mains fors aus .II. Et quant il fu armés, se li chainst mé sire Gavains Eschalibor, s'espee, et li proie que pour l'amour de lui le port, et il dist qu'il le fera moult volentiers. Et quant il fu armés de chief en chief, si monte sor un cheval moult bon qui estoit a Galeholt son signour. Et lors se paine moult li rois de la bataille depecier s'il peüst, mais Lanselos ne le velt otroiier pour rien qui puisse estre. Et mé sire Gavains et Galehols dient au roi que tout seürement le laist combatre, puis que sa volentés i est, car il n'a garde, « car nus ne set si bien son pooir conme je sai ». Lors conmande li rois que les [*d*] gardes soient mises el champ ; si est Galehous une des gardes et Yders li fix Nuth et li rois des Frax et li rois d'Outre les Marces et li rois Aguiscans et mé sire Gavains et d'autres barons tant qu'il furent .XXX. que roi que prince. Et la bataille fu desous la maison le roi, car li plus de ses maisons estoient sor rivieres. Si fu la nouvele roïne a unes fenestres, et cele pour qui Lanselos se combatoit fu montee en

nouvelle reine se trouvait à l'une des fenêtres, et celle pour laquelle combattait Lancelot était montée au sommet de la tour[5], en compagnie de Keu le sénéchal, à qui sa garde était confiée jusqu'à la fin du combat. Ils étaient entourés de Sagremor le Démesuré[6], de Girflet le fils de Do[7], et d'une foule de chevaliers. Galehaut, qui avait fait apporter un cor sur place, le remit à l'un de ses chevaliers, afin qu'il en sonnât quand il l'ordonnerait. Il défendit ensuite aux futurs combattants qu'aucun d'entre eux ne se mît en branle avant d'avoir entendu sonner le cor.

113. Lorsqu'ils eurent équipé le chevalier qui commencerait, Lancelot se plaça de façon à ne pas détourner les yeux de la tour où se trouvait la reine[1]. De son côté, Galehaut vint trouver le roi et, en pleurs, le supplia au nom de Dieu de lui accorder un don. Le roi lui répondit : « Je vous accorde tout ce que vous voudrez, pourvu que mon honneur soit sauf. — Seigneur, dit Galehaut, ce combat d'un chevalier contre trois eſt un véritable déſaſtre. Vous ne devriez pas souhaiter une telle mort pour Lancelot, car, j'ose vous le dire, c'eſt Lancelot qui vous rendit en un seul jour votre dignité et votre royaume[2]. Si vous épargniez à la reine l'exécution de cette sentence prononcée contre elle, je crois que nous pourrions obtenir de lui l'arrêt du combat. — Je vous promets, dit le roi, fût-ce pour mon honneur ou pour ma honte, que je la ferai acquitter. Et pourtant, sur mon âme, jamais aucun chevalier ne m'a déshonoré autant que lui en récusant mon jugement et en me provoquant

---

la tour en haut et, avoc li, Kex li seneschaus, a qui ele eſtoit livree a garder, tant que la bataille fuſt faite ; et avoc aus fu Saygremors li Desreés et Gyrflés li fix Do et d'autres chevaliers moult grant plenté. Et Galehols ot fait porter un cor en la place, si le bailla a un sien chevalier qui le sonnera quant il le conmandera. Et puis desfent as chevaliers qui la bataille doivent faire que nus d'als ne se mueve tant qu'il oie le cor sonner.

113. Quant il orent apareillié liquels des chevaliers ira avant, si fu Lanselos en tel maniere qu'il ot tous tans ses ex vers la tour ou la roïne eſtoit. Et Galehols vint au roi, se li requiert em plourant qu'il li doinſt un don pour Dieu. Et li rois li respont : « Je vous otroi quanques vous voldrés sans moi honnir. — Sire, fait Galehols, il a moult grant meschief d'un chevalier contre .III., ne vous ne deveriés pas voloir que Lanselos moruſt en tel maniere, car je vous os bien dire que Lanselos vous rendi a un jour honour et terre. Et se vous quittiés la roïne de ceſt jugement qui eſt fais, je quit que nous pourchaceriens envers lui que la bataille remainroit. — Je vous di, fait li rois, ou soit m'onour ou soit ma honte, je l'en quiterai. Si m'aït Dix, si m'a il fait plus de honte que onques nus chevaliers feïſt onques de mon jugement fauser et de lui aatir de

en duel. Mais, quelque outrage qu'il m'ait fait, je ne parviendrai jamais à le haïr, car il a largement mérité mon affection, et aujourd'hui même, j'ai prié Notre-Seigneur de lui accorder la victoire dans ce combat. Je l'aime plus que tout autre chevalier qui ne soit pas de mon sang, et je le lui ai bien prouvé, en maintes circonstances passées et présentes[3]. »

114. Sur ce, le roi alla trouver Lancelot à qui il tardait d'entendre sonner le cor. Le roi lui dit : « Lancelot, très cher ami, je vous prie avec Galehaut ici présent, qui, plus que tout homme, vous est attaché, de renoncer à ce combat, et j'irai jusqu'à faire pour vous ce qui, aux yeux de bien des gens, serait inimaginable, car je contraindrai vos adversaires à renoncer à ce combat mené contre vous et j'obtiendrai que Guenièvre soit acquittée de ce dont elle est accusée et, tout cela, je le ferai pour vous si vous voulez. — Certes, rétorqua Lancelot, vous n'en ferez rien pour moi, et que je sois damné si j'abandonne le combat avant d'être mort ou que ces trois chevaliers soient vaincus. Plût à Dieu qu'à la place de ces deux chevaliers qui sont armés contre moi, il y en eût deux autres de votre cour, convaincus d'être les meilleurs chevaliers du monde[1], et qu'aucune paix ne puisse être ainsi faite. Sur mon âme, il y en aurait un qui ne porterait jamais couronne ! »

115. Le roi comprit alors fort bien que cette allusion lui était adressée, aussi s'en alla-t-il avec Galehaut en larmes, mais monseigneur Gauvain leur dit de n'avoir aucune

---

combatre contre moi. Mais je ne le porroie haïr por outrage qu'il m'ait fait, car il a moult deservie m'amour, et encore hui ai je proiié a Nostre Signour qu'il li en doinst l'ounour de la bataille ; ne je n'aim tant nul chevalier qui de mon sanc ne soit com je fais lui et je li ai bien moustré et ore et autre fois. »

114. Atant en vint a Lanselot a qui il tarde moult que il oie le cor sonner. Et li rois li dist : « Lanselot, biaus dous amis, je vous proi et Galehols qui ci est, qui plus vous aimme que nus hom, que vous laissiés ester ceste bataille, et je ferai ja plus pour vous que maintes gens ne quident, car je le ferai laissier a ciaus qui contre vous l'ont prise et ferai Genievre quiter ce dont ele est jugie, et tout ce ferai je por vous se vous volés. — Certes, fait Lanselos, pour moi n'en ferés riens, ne ja Dix ne m'aït al [*e*] jour que la bataille sera quitee par moi devant que iere mors ou cil .III. de la seront conquis. Et pleüst a Dieu que tels .II. i a en vostre court, qui chevalier sont, dont cascuns quide estre li miudres chevaliers del monde, fuissent el lieu a ces .II. qui ci sont armé encontre moi et si n'en peüst estre pais faite. Si m'aït Dix, il i a tel qui jamais n'avroit courone en teste ! »

115. Lors aperçoit bien li rois qu'il nel dist se pour lui non, si s'en vait entre lui et Galeholt plourant, et mé sire Gavains lor dist que ja n'en aient paour que, « si m'aït Dix, cil .III. n'avront ja a lui duree. Et

crainte, car « Dieu m'en soit témoin, assura-t-il, ces trois-là ne lui résisteront pas. Je ne voudrais pas, pour tout le royaume de Logres, être à la place du troisième ». Lancelot s'écria alors à l'adresse de Gauvain : « Cher seigneur, ce cor sonnera-t-il un jour ? — Oui, tout de suite, cher compagnon, répondit-il, car je sais bien que ce n'est pas tant la tombée du jour[1] qui vous préoccupe que les coups à donner. » Le roi ordonna alors qu'on sonnât le cor. Lancelot l'entendit, et cala sous son aisselle la lance, grosse et rigide, au fer tranchant et luisant. Il éperonna son cheval qui l'emporta à toute allure, se lova dans son écu et fondit sur son adversaire qui fonçait aussi sur lui. De tout l'élan de leur monture, ils se heurtèrent si violemment que leurs bras furent plaqués au corps. Les coups de lance percutèrent leurs écus, si bien que le chevalier brisa sa lance qui vola en éclats. Lancelot le frappa de toutes ses forces, si violemment que les ais de l'écu se fendirent et que les mailles du haubert se rompirent. De toute sa force, bouillant de colère, il réussit à le pousser avec une telle brutalité que le fer le transperça de part en part et ressortit dans le dos : le chevalier vida les étriers et s'écroula à terre, sans vie.

116. Voyant qu'il était mort, les gardes firent sonner le cor. Lancelot ôta alors la lance du corps du chevalier qu'il venait de tuer, puis il s'élança vers son nouvel adversaire de toute la vitesse de son cheval, et ils se frappèrent. Le chevalier brisa sa lance, mais, en le heurtant, Lancelot mit en

---

si ne voldroie je mie pour le roialme de Logres que li tiers portast ma teste ». Lors escrie Lanselos a mon signour Gavain : « Biaus sire, sonnera jamais cis cors ? — Oïl, orendroit, biaus dous compains, fait il, car je sai bien qu'il vous anoie plus pour les cols ferir que pour le jour qui apetise. » Lors conmande li rois[a] le cor a sonner et Lanselos l'entent, si met le glaive desous l'aissele, qui fu grosse et courte et roide, et li fers trenchans et clers. Si fiert le cheval des esperons qui tost l'emporte, si se tient joins en l'escu et vint moult tost, et ausi fait li chevaliers encontre lui. Si s'entrefierent es grans aleüres des chevals, si durement que les bras couvint au cors hurter. Et lor escus chargent des cops des glaives, si pechoie li chevaliers son glaive et vole em pieces. Et Lanselos fiert lui que toute i met sa force si durement que les ais del escu fendent et les mailles del haubert rompent. Et cil fu fors et coureciés, qui bien l'empaint, si que li fers li passe parmi le cors tout outre deriere l'eschine et il vuide la sele et chiet mors en la place.

116. Quant les gardes voient qu'il est mors, si font le cor sonner. Et Lanselos resache son glaive del cors au chevalier qu'il avoit mort et laisse courre a l'autre chevalier, si tost com li chevals pot rendre et s'entrefierent. Si pechoie li chevaliers son glaive et Lanselos le fiert, si

pièces son écu. Le haubert resta intact, mais le coup atteignit son corps de plein fouet, de sorte qu'il fut renversé sur l'arçon arrière de sa selle. Lancelot le poussa très violemment, le projeta à terre, le blessant très grièvement, puis il posa sa lance contre un arbre qui se dressait dans les prés, car il se doutait bien qu'il en aurait encore besoin. Il s'approcha alors du chevalier qu'il avait laissé à terre, mais celui-ci s'était redressé, avait dégainé son épée et levé son écu au-dessus de sa tête. Lancelot tira alors son épée, frappa des éperons et fondit sur lui. En le voyant arriver à toute allure, le chevalier fut saisi d'effroi et recula. Mais Lancelot s'écria : « Certes, seigneur chevalier, vous n'avez rien à craindre, car il ne me sera jamais reproché d'avoir frappé en selle un chevalier qui soit à pied. »

117. Lancelot mit alors pied à terre et attacha son cheval à l'arbre, puis il revint auprès du chevalier, l'épée au poing. Il ôta de son cou la guiche de son écu et s'avança, brûlant d'en découdre. Il fit voler en pièces l'écu du chevalier et l'arrangea si bien en peu de temps que le sang coulait de son corps en quatorze endroits et que la résistance qu'il opposait à ses coups faiblissait peu à peu : il esquivait ses attaques et lui cédait de plus en plus de terrain. Lancelot, de son côté, lui assenait des coups si violents que ni l'écu ni le haubert ne purent empêcher qu'il lui fît une plaie large et profonde. L'autre, qui se défendait de moins en moins, évitait ses coups. Le pré où ils combattaient était bordé d'un côté par

---

qu'il li pechoie l'escu, mais li haubers remest entiers et li cors fu chargiés del cop, se li couvint ploiier sor l'arçon deriere. Et il l'enpaint durement, si le porte a terre, si l'a moult durement blecié. Et Lanselos apoie le glaive que il ot a un arbre qui ert es prés, car il set bien que encore li avra il mestier. Puis revait au chevalier qu'il avoit laissié gisant, mais il fu relevés et avoit l'espee traite, et l'escu mis sor sa teste. Et Lanselos trait l'espee[a] et fiert des esperons et li court sus. Et quant cil le voit venir si durement a cheval, si le doute moult et saut ariere. Et Lanselos li dist : « Certes, sire chevaliers, [f] pour noient avés eü paour que ja ne me sera reprouvé que je fiere chevalier a cheval pour tant qu'il soit a pié. »

117. Lors est descendus Lanselos et atache son cheval a l'arbre, puis revint au chevalier l'espee el poing. Si osta la guiche de son escu fors de son col et vint tous entesés de grant cop donner, se li fait les pieces voler de son escu, si l'a si conreé em poi de tans que li sans li saut del cors en .XIV. lix et cil ne puet longement ses cops sousfrir, se li guencist et guerpist place plus et plus, et Lanselos li redonne si grans cops que li escus ne li haubers ne le puet garantir qu'il ne li face plaie grans et parfonde. Et cil qui nel puet sousfrir vait guencissant. Et li prés ou il se combatoient estoit clos d'une aigue parfonde,

une rivière profonde, d'un autre par la rangée de chevaliers et d'hommes d'armes ; du côté de la tour où se tenait la reine en compagnie de Keu, il était longé de fossés remplis d'eau. Comprenant qu'aucun secours ne lui serait apporté, le chevalier se tourna vers la rivière, s'enfuit le plus vite que le lui permettait son état car il avait perdu beaucoup de sang, et il s'apprêta à sauter dans l'eau pour s'y noyer. Mais, une fois au bord de la rivière, il contempla l'eau sombre et profonde, et se fit la réflexion que, s'il y sautait, il mourrait honteusement, comme un lâche. Il revint sur ses pas. À la vue de Lancelot, prêt à frapper, il implora sa grâce à grands cris :

118. « Ah ! noble chevalier, ayez pitié de moi ! — Eh bien, répliqua Lancelot, avoue alors immédiatement, de vive voix, que ceux qui prononcèrent ce jugement contre ma dame étaient déloyaux et traîtres. — Assurément, répondit le chevalier, c'est vrai, et c'est pourquoi je m'estime déshonoré. — Sur mon âme, s'écria Lancelot, leur traîtrise et leur déloyauté seront aujourd'hui confondues, ils finiront par être couverts de honte, et toi, tu vas en mourir avec le prochain chevalier. » Sur ce, il leva l'épée pour le frapper, mais l'autre esquiva le coup. « Ah ! mauvais chevalier, s'indigna Lancelot, cesse de fuir et ne te dérobe pas au tranchant de cette épée : il vaut mieux pour toi avoir une mort honorable que supporter une vie honteuse, car si la mort fait oublier toutes les infamies, la vie conserve son opprobre. — Sur mon âme, répondit le chevalier, vous avez raison, et je suis prêt à recevoir la mort de

---

et d'autre part est avironnés de chevaliers et de sergans, et, devers la tour ou la roïne et Kex estoient, estoit clos de fossés plains d'aigue. Et quant cil vit que de rescousse n'i avroit mestier, si s'adrece vers l'aigue, si tost com il pot aler, com cil qui moult ot perdu del sanc, si volt saillir ens pour lui noiier. Et quant il vint sor l'aigue, si le vit noire et parfonde, si pense que s'il i sailloit qu'il morroit hontousement et recreans, si retourna ariere. Et quant il voit venir Lanselot tout entesé pour ferir, si crie merci moult durement.

118. « Ha ! fait il, frans chevaliers, aiiés merci de moi ! — Certes, fait Lanselos, par la bouche te couvient dire orendroit et connoistre que cil qui firent le jugement vers ma dame furent desloial et traïtour. — Certes, fait li chevaliers, c'est voirs, et par ce quit je que je soie honnis. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, il parra moult bien anqui qu'il sont traïtour et desloial, car il en seront honni en la fin, et tu en morras et cil autres. » Lors hauce l'espee por lui ferir et cil ne l'ose atendre. « Ha ! malvais chevaliers, fait Lanselos, ne fui plus, mais atent ceste espee qui si trenche, car mix te vient morir en desfendant que en fuiant, et mix valt honneree mort a sousfrir que avoir hontouse vie, car mort fait oublier toutes les hontes, mais la mauvaise vie remaint. — Si m'aït Dix, fait li chevaliers, vous dites voir, et je voel la mort atendre de

votre main, car je ne pourrais mourir par meilleur chevalier que vous. » Alors, il affronta les coups, leva ce qui lui restait d'écu au-dessus de sa tête, mais toute défense fut vaine : Lancelot fit voler son écu en pièces, déboîta le cercle de son heaume, en trancha le nasal, inondant de sang son visage et ses yeux. Les spectateurs ressentirent une immense pitié pour lui, mais la vue de sa souffrance importait peu à Lancelot, car la situation de sa dame l'affectait tant qu'il éprouvait une haine mortelle à l'égard de son adversaire, outre qu'avoir sa dame sous ses yeux, penchée à la fenêtre, avivait sa douleur. Il attaqua le chevalier et lui infligea un coup si violent que, sous l'empire de la fureur, il semblait bien avoir rassemblé ses forces pour frapper : il lui fendit le heaume, la ventaille et le crâne, faisant voler les morceaux de chaque côté. Dans sa course, l'épée lui brisa l'échine. Le chevalier s'écroula à terre, sans vie. Lancelot retira alors son épée, la contempla et, la voyant souillée de sang et de cervelle, l'essuya tout doucement et dit :

119. « Ah ! bonne épée, qui vous porte se doit d'avoir un cœur de noble chevalier ! » Il la rangea ensuite dans son fourreau, revint vers son cheval, se mit en selle, puis, prenant sa lance, se prépara à attaquer le troisième chevalier. Mais, sur ce, les barons de Carmélide vinrent dire qu'ils s'étaient avisés que ce duel ne se déroulait pas selon une procédure légale, car un combat aussi grave que celui destiné

---

vostre main, car je ne porroie morir par meillour chevalier de vous. » Lors l'atent et jete tant d'escu qu'il a desor sa teste, si se desfent contre lui tant com il puet, mais desfense n'i a mestier, car Lanselos li fait voler les pieces de son escu et li cercles de son hiaume est desjoins et li naseaus detrenchiés, si que li oel et li vis li sont tout sanglent. Si en ont moult grant pitié cil qui le voient, mais a Lan[*272a*]selot n'en chaut ne tant ne quant del mal qu'il li voit avoir, car li doels que il a de sa dame li fait avoir vers lui mortel haïne, et ce qu'ele est as fenestres devant ses ex li renouvele sa dolour. Si court sus au chevalier, se li donne tel cop que bien parut que il vint de grant ire et de grant force, car il li fendi le hiaume et la ventaille sor la teste, si qu'il en fait d'ambesdous pars voler les pieces ne onques ne s'aresta l'espee desi que en l'eschine. Si chiet li chevaliers a terre, sans vie. Et il resache l'espee a lui, si le regarde et le voit soullié de sanc et de cervele, si le terst moult doucement et puis dist :

119. « Ha ! bone espee, fait Lanselos, com il doit avoir cuer de prodome qui vous porte ! » Lors le remet el fuerre, si vait la ou ses chevals est, si est montés, puis prent son glaive et s'apareille d'asaillir le tiers chevalier. Mais atant viennent li baron de Carmelide et dient qu'il sont recordé que ceste bataille n'est mie a droit menee, car la bataille de si grant chose com de jugement fauser ne deüst pas estre faite sans saire-

à récuser un jugement ne devait pas être engagé sans serment. « Sire, dirent-ils, pendant qu'il est encore temps, nous vous demandons que soit prêté un serment, car nous sommes sûrs de n'avoir pas prononcé de jugement déloyal, étant donné ce qui s'est passé. » Le roi répondit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'on prêtât serment. À ces mots, Galehaut s'avança vers le sonneur de cor et le fit corner : il agit ainsi car il craignait que la reine fût coupable de l'accusation portée contre elle et que le jugement fût valide. Dès que le cor fut sonné, les deux chevaliers, tout en armes sur le lieu du combat, se ruèrent l'un vers l'autre. Leurs chevaux étaient frais, robustes, rapides et fringants. L'aire de combat était vaste et sans obstacles, et les chevaliers prirent leur élan de loin, poussant leur monture autant qu'ils le pouvaient. Mais le chevalier, redoutant fort Lancelot, eut l'idée de tuer son cheval au moment de la rencontre, car, si Lancelot était à pied et lui en selle, il aurait ainsi l'avantage. C'était un chevalier vaillant et hardi qui s'appelait Gladonas de Lamballe. Il fit ce qu'il avait projeté : il abattit le cheval de Lancelot qui arrivait, mais lui-même ne put rester sur le sien, car Lancelot le souleva des arçons de sa selle et le projeta à terre par-dessus la croupe de sa monture.

120. D'un bond, ils se relevèrent alors tous deux, tirèrent leur épée et s'élancèrent l'un sur l'autre, pleins de hardiesse. Les épées étaient de très grande valeur et ceux qui les brandissaient, rapides, agiles et d'une très grande force.

---

ment. « Si vous requerons, sire, font il, que, tant que li loisirs i est, soient fait li sairement, car nous savons certainnement que nous n'avons mie fols jugement fait, selonc les oeuvres qui sont alees. » Et li rois respont que de ce ne li poise il mie, se li sairement en sont fait. Et quant Galehols l'entent, si se traist vers celui qui le cor tenoit, si le fait corner : et ce fist il pour ce qu'il quidoit que la roïne eüst tort del blasme qui sus li est mis et que li jugemens fust droituriers. Et tantost que li cors fu sonnés, si s'entrevinrent li doi chevalier qui estoient armé en la place et li cheval n'estoient mie lassé, mais fort et viste et bien alant. Et la place fu grans et plainne et li chevalier vinrent de loing, tant com il porent traire de lor chevals. Mais li chevaliers doutoit Lanselot de grant maniere, si s'apense qu'il ocirra le cheval Lanselot a l'asanbler, car s'il estoit a pié et il a ceval, il en avroit moult le meillour. Et cil estoit chevaliers prous et hardis et avoit nom Gladonas de Lambale. Et ensi com il pensa, si le fist, car il ocist le cheval Lanselot en son venir, mais il ne remest pas desor le sien, car Lanselos le leva des arçons de la sele et le porta a terre par desus la crupe del cheval.

120. Lors saillirent ambedoi sus et metent les mains as espees et s'entreviennent assés hardiement. Et lor espees sont de moult grant bontés et cil qui les tiennent sont viste et legier et de [*b*] grant force

Ils s'assenèrent des coups si violents que ni le fer ni le bois ne résistèrent : les lames entamèrent la chair des bras et des épaules, et le sang vermeil jaillit après les coups. Leurs hauberts étaient si endommagés que l'herbe verte était recouverte des mailles qui en avaient sauté. Mais Lancelot frappait des coups plus pesants que l'autre, les spectateurs s'en apercevaient bien et disaient que le chevalier finirait par ne pouvoir lui résister. Les uns et les autres éprouvaient une vive admiration pour Lancelot.

121. Longtemps, ils combattirent ensemble, et si l'un était blessé, l'autre n'était guère frais et dispos. Le soleil était très chaud, ils perdaient beaucoup de sang, et le chevalier se trouvait très affaibli d'avoir tant saigné. L'engagement dura si longtemps qu'arriva l'heure de none. Le chevalier commença alors à esquiver les coups de Lancelot, mais il rassemblait cependant le reste de ses forces pour se défendre et, bien qu'il évitât les coups, il n'avait pas l'air d'un lâche prêt à renoncer au combat. Au contraire, il jetait parfois de grands coups, de toute sa force, lorsqu'il voyait une occasion propice, mais, lorsqu'il sentait le danger, il reculait habilement. Lancelot le harcelait et le pressait tant qu'il le chassa à travers le champ, tantôt en avançant, tantôt en reculant, et, les forces venant à manquer au chevalier, celui-ci tomba trois fois paumes contre terre. Lancelot finit par l'amener au pied de la tour où se trouvait la reine, mais il était si épuisé qu'il

---

et s'entrefierent si durement que fers ne fust n'i a mestier, ains les embatent jusques es chars sor les bras et sor les espaulles, si que li sans vermaus en saut aprés les cops. Et li hauberc sont ja si empirié que l'erbe verde en est couverte des mailles qui en sont volees. Mais Lanselos fiert assés plus pesans cops que cil ne fait, ce sevent bien tout, et dient qu'en la fin ne porroit li chevaliers durer ; moult le proisent et li un et li autre.

121. Longement se combatent ensamble si que, se li uns est mehaigniés, li autres n'est mie haitiés. Et li solaus estoit moult caus, si perdirent assés del sanc, si est li chevaliers moult lassés, car trop avoit perdu del sanc. Si dura tant la mellee qu'il fu nonne de jour, et li chevaliers conmence a guencir as cops Lanselot et nonpourquant encore met il toute la force que il puet en lui desfendre, et conment qu'il guencisse as cops, il ne fait mie ciere de couart ne de recreant, ançois jete grans cops a la fois, de la force que il a, quant il en voit et lieu et point, et quant il i voit son damage, il se set bien traire ariere. Tant le haste Lanselos et tant le tient court qu'il le chace parmi le champ une ore avant et une autre ariere, et tant est la force faillie au chevalier qu'il est .III. fois cheüs a terre a palmetons. Et en la fin l'a tant mené qu'il sont venu desous la tour ou la roïne estoit, et lors fu li chevaliers si las qu'il ne pot en avant. Et Lanselos saut, se li esrace

abandonna toute résistance. Lancelot bondit alors, lui arracha son heaume et le jeta aussi loin qu'il le put. Craignant pour sa tête, le chevalier se couvrit du peu qui lui restait de son écu. Lancelot leva les yeux vers la reine, vit le sénéchal Keu appuyé auprès d'elle et lui cria :

122. « Seigneur Keu, seigneur Keu, c'est le troisième, vous ne souhaiteriez plus être le quatrième, je crois, pour tout l'empire de ce roi-là ! » Ainsi désignait-il le roi Arthur. Ces paroles furent prononcées si haut que maints vaillants chevaliers les entendirent, mais elles étaient, ils le savaient bien, une réponse à Keu, qui l'avait raillé lorsqu'il avait entrepris de se battre contre les trois chevaliers. Lancelot assaillit à nouveau le chevalier, qui, étreint par la peur parce qu'il avait la tête désarmée, n'eut plus l'audace d'attendre les coups : il jeta son écu à terre, empoigna le bras de Lancelot qui le saisit à bras-le-corps et ils pivotèrent ensemble. Mais Lancelot était moins fatigué que lui, et sa force croissait en voyant l'être qu'il chérissait le plus si près de lui. Grâce à Dieu, le chevalier s'écroula aux pieds de Lancelot qui, du pommeau de son épée, lui assena sur la tête des coups si violents que le sang gicla entre les mailles de la coiffe.

123. En voyant le chevalier si mal en point, Galehaut et les autres gardes le prirent en pitié, car ils l'avaient vu combattre avec un très grand courage. Ils allèrent implorer la grâce du roi, le suppliant de ne pas laisser un tel chevalier mourir ainsi. « Certes, répondit le roi, j'aurais donné

---

le hiaume de la teste, si le jete si loins com il puet. Et li chevaliers, qui de sa teste avoit paour, se couvre de son escu et dont moult petit li est remés. Et lors regarde Lanselos amont ou la roïne estoit, si vit Kex le seneschal apoiiés delés li, se li escrie :

122. « Sire Kex, sire Kex, ce est li tiers, encore ne voldriés vous mie, si com je quit, estre li quars pour toute la terre a cel roi la ! » et ce disoit il del roi Artu. Ceste parole fu dite si que maint bon chevalier l'oïrent, si sorent bien, pour ce que Keus l'avoit ramprosné, que pour ce l'avoit il dit, quant il prist la bataille contre les .III. chevaliers. Lors rasaut Lanselos le chevalier et cil ot paour, pour ce qu'il ot la teste desarmee, si n'ose les cops plus atendre, si jete jus l'escu et aert Lanselot as bras. Et Lanselos embrace celui, si tourne li uns l'autre. Mais Lanselos estoit mains las que cil n'estoit et moult li amendoit sa vertus de la riens que il plus amoit, que si estoit pres de li. Si plot a Dieu que il chaï desous lui, se li donne Lanselos grans cops del poing de l'espee [*c*] parmi la teste, si que li sans en saut parmi les mailles de la coiffe.

123. Quant Galehols et les autres gardes virent le chevalier a si grant meschief, si en orent pitié, car trop vigherousement l'avoient veü combatre. Si en crient au roi merci, qu'il ne sousfrece pas que tels chevaliers muire ensi. « Certes, fait li rois, je volroie avoir donné

une cité de bon cœur pour pouvoir le sauver sans me déshonorer, mais je sais Lancelot si courroucé contre moi que ma prière ne ferait que lui nuire. — Sire, répondit Galehaut, si vous voulez le sauver, je vous indiquerai volontiers le moyen d'y parvenir. — Au nom de Dieu, s'écria le roi, il ne mourra donc pas, dites-le-moi ! — Sire, répondit Galehaut, si vous vouliez prier ma dame la reine, pour laquelle il combat, de lui accorder sa grâce, il serait sauvé par elle. Personne d'autre ne peut le sauver ; et vous ne sauriez rien demander à ma dame qu'elle ne vous l'accorde. — Eh bien, les choses n'en resteront pas là, dit le roi, si elle consent à entendre ma prière. » Il alla alors trouver la reine qui, en le voyant venir vers elle, descendit à sa rencontre. Dès qu'il la vit, il lui dit : « Dame, vous êtes entièrement acquittée, mais le chevalier qui combat Lancelot est mort si vous n'avez pitié de lui. Ce serait une grande perte, car c'est un très valeureux chevalier, et je voudrais vous prier d'obtenir sa grâce. — Sire, répondit-elle, je ferai mon possible, puisque tel est votre bon plaisir. »

124. Sur ce, la reine alla trouver Lancelot, qui tenait le chevalier plaqué à terre. Elle se laissa tomber à genoux devant lui. « Très cher ami Lancelot, supplia-t-elle, j'implore votre pitié, au nom de Dieu, épargnez ce chevalier, car mon seigneur le roi — grâce lui soit rendue — m'a acquittée. » En la voyant en pleurs devant lui, Lancelot se leva d'un bond et lui dit : « Ah, dame, pitié, au nom de Dieu ! Ne

---

une cité par coi je l'en peüsse delivrer sans moi mesfaire, mais je sai Lanselot a si courecié vers moi que ma proiiere ne li feroit se nuire non. — Sire, fait Galehols, se vous le volés sauver, je vous enseignerai bien conment vous le salverés. — En non Dieu, dist li rois, dont n'i morra il mie, dites le moi ! — Sire, fait Galehols, se vous en voliiés proiier ma dame la roïne, pour qui il se combat, pour li seroit il delivres, mais autrement ne li puet estre nus garans. Et vous ne requerriés riens a ma dame qu'ele ne face. — Pour ce, fait li rois, ne remandra il mie s'ele en velt ma priere oïr. » Lors s'en vait vers la roïne, et quant ele voit que il venoit vers li, se descent contre lui. Et quant il le vit, se li dist : « Dame, vous estes toute delivre, et li chevaliers qui se combat a Lanselot est mors, se vous n'en avés merci ; et ce seroit grans damages, car moult est bons chevaliers, et je vous voldroie proiier que vous l'en feïssiés delivrer. — Sire, fait ele, je en ferai mon pooir, puis qu'il vous plaist. »

124. Lors en vait la roïne a Lanselot, la ou il seoit sor le chevalier, se li chiet au pié de si haut com ele estoit et dist : « Biaus dols amis Lanselot, je vous cri merci pour Diu, que vous clamés quite cest chevalier quar mé sires li rois, soie merci, m'a delivree. » Quant Lanselos le voit devant li plourant, si saut sus et dist : « Ha, dame, merci, pour

pleurez plus ! Pour vous, si vous le voulez, je suis prêt à reconnaître qu'il m'a vaincu, car vous êtes la dame qui m'a prodigué le plus de bienfaits au monde, ne serait-ce que lorsque vous m'avez recueilli dans vos appartements quand j'ai sombré dans la folie à la Roche aux Saxons, où le roi se trouvait en prison[1]. » Il fit alors grâce au chevalier pour tout ce qui le concernait, puis plus d'un se pressa pour l'emporter, car il était grièvement blessé et avait grand besoin d'aide. La reine éprouvait une joie profonde, tandis que l'autre Guenièvre ressentait dépit et honte de ce que ses partisans eussent été convaincus de jugement déloyal. On ne les appela plus jamais à siéger à la cour d'Arthur et on ne leur fit plus confiance. C'eſt ainsi que la reine échappa à l'infamie, ce dont se réjouirent tous ceux qui l'aimaient. Le soir même, Galehaut et Lancelot allèrent lui rendre visite dans la demeure de monseigneur Gauvain, chez qui elle se trouvait. « Dame, lui dit Galehaut, vous n'êtes plus désormais sous la protection du roi, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que vous soyez réunie à lui. Tous les barons doivent vous aimer, car vous leur avez prodigué honneurs et marques d'affection, et je m'en réjouis plus que tout autre : c'eſt pourquoi je vous offre, devant tous ici présents, la plus belle et la plus agréable des terres parmi celles qui appartiennent à mon seigneur le roi ou à moi-même. Si vous avez été reine jusqu'ici, votre honneur n'aura pas à subir la déchéance d'une privation de terre, car vous aurez un beau royaume, puissant et très fort. L'armée de cette autre reine n'y pénétrera pas,

---

Dieu ! Ne plourés plus, car je vous otroi qu'il m'ait vaincu se vous volés, car vous eſtes la dame del mont qui plus m'a fait de bien, se vous ne m'en aviés plus fait que quant vous me gardaſtes en vos chambres, quant je fui fors del sens a la Roche as Saisnes, la ou li rois fu em prison. » Lors quite au chevalier de quanques a lui apartient, et il fu assés qui l'en leva, car il fu moult bleciés durement et avoit grant meſtier d'aïde. Et la roïne ot assés joie et l'autre ot assés doel et honte de ce qu'il furent ataint de fols jugement, ne onques puis ne furent apelé au jugement le roi Artu ne creü. Ensi a la roïne Lanselos delivree d'eſtre honnie, si en orent grant joie tout cil qui l'amoient. La nuit vint a li Galehols et Lanselos a l'oſtel mon signour Gavain ou la roïne eſtoit. Si diſt Galehols : « Dame, vous [*d*] n'eſtes ore pas en la garde le roi, tant que Dieu plaira que vous i soiiés rasamblee, et tout li baron vous doivent moult amer, car moult les avés honnerés et chier tenus, et je m'en lo sor tous les autres : si vous offre, oiant tous ciaus qui ci sont, la plus bele terre et la plus aaisie qui soit el pooir mon signour le roi ne el mien aprés. Et se vous avés eſté roïne jusqu'a ore, voſtre hounours ne decharra pas par sousfraite de terre, car vous avrés bel roialme et riche et plain de force. Et li pooirs a ceſte dame

car je sais bien qu'elle mettra tout en œuvre pour vous nuire. »

La reine Guenièvre part en exil en Sorelois.

125. À ces mots, monseigneur Gauvain et la reine le remercièrent très sincèrement, mais elle dit qu'elle n'accepterait ni cette terre ni aucune autre sans l'accord de son mari, « car, s'il n'agit pas envers moi comme il le devrait, je souhaite me conformer à sa volonté sur ce point et sur le reste. Mais je vous remercie du fond du cœur, car vous m'avez témoigné par cette offre bien plus de considération que tous les barons de mon seigneur le roi. Je vais en discuter avec lui et monseigneur Gauvain ici présent m'accompagnera ». La reine, Galehaut, monseigneur Gauvain et Lancelot bavardèrent longtemps ensemble. La reine s'enquit auprès de Lancelot de l'état de ses blessures, et, comme il lui répondit qu'il était rétabli, elle le remercia devant tous d'avoir ainsi risqué sa vie pour elle. Leur conversation se prolongea assez tard, puis ils se séparèrent, et Galehaut et son compagnon se retirèrent chez eux. C'est ainsi qu'ils passèrent cette nuit-là. Le lendemain, la reine alla parler au roi alors qu'il sortait de la chapelle. Elle tomba à ses pieds devant tous les chevaliers et lui dit : « Sire, je m'en vais sur votre ordre et je ne sais encore où j'irai, mais je vous prie, au nom de Dieu, de me dire ce que vous souhaitez et ce que vous voulez que je fasse. Si tel est votre plaisir, envoyez-moi dans un lieu où je puisse travailler au salut de mon âme, où je sois aussi à l'abri de mes enne-

---

n'i courra mie, car je sai bien qu'ele vous pourchacera tout le mal qu'ele porra. »

125. Quant mé sire Gavains oï ce, si l'en mercie moult et la roïne, mais ele dist qu'ele ne prendra ceste terre ne autre se par son signour non : « car, s'il ne fait ce que il doit envers moi, si voel je faire a son conmant de ce et d'autres choses. Mais je vous en merci moult, car plus m'avés honour offerte que tout li baron mon signour le roi, et je m'en conseillerai a lui et mé sires Gavains qui ci est venra avoc moi ». Longement parlerent ensamble entre la roïne et Galeholt et mon signour Gavain et Lanselot. Et la roïne li demande conment il li est de ses plaies et il dist qu'il est tous sains et ele li mercie devant tous de ce qu'il s'est mis en aventure de mort pour li. Et quant il ont assés parlé, si se departent et s'en vont entre Galeholt et son compaingnon a son ostel et ensi trespasserent cele nuit. Et l'endemain vait la roïne parler au roi quant il issi de la chapele. Si li chaï au pié devant tos les chevaliers, se li dist : « Sire, je m'en vois par vostre conmandement et si ne sai encore en quel lieu, mais je vous proi, pour Dieu, que vous dites vostre plaisir et que vous volés que je face. Et s'il vous plaist, metés moi en tel lieu ou je puisse m'ame sau-

mis, car cela ne vous ferait pas honneur si on me faisait du mal, tant que je serai sous votre protection. Si, cependant, je voulais recevoir une terre, je trouverais bien quelqu'un qui mette un domaine assez vaste à ma disposition, non pour moi, mais par affection pour vous. Mais je ne prendrais ni cette terre ni aucune autre sans votre permission. » Le roi lui demanda alors où se trouvait cette terre, et celui qui la lui avait offerte s'avança d'un bond. « Sur mon âme, dit-il, je lui donnerai la terre la plus agréable et la plus belle de tout votre domaine et du mien, le royaume de Sorelois. Sachez aussi que c'est mon domaine préféré, et je ferai en sorte que ma dame en reçoive les hommages dans votre maison ou dans votre royaume. Je vous prie donc humblement, à titre de vassal, de bien vouloir accepter ces conditions et de consentir, de bonne grâce, à lui donner des chevaliers et des serviteurs de votre maison pour la servir, l'honorer et la protéger. En tout état de cause, elle sera plus estimée et respectée en ayant des gens de votre maison. Si cette suggestion ne vous plaît pas, envoyez-la dans un lieu où elle soit traitée avec considération et où elle n'ait rien à craindre de personne, car vous pouvez être sûr que votre honneur serait terni s'il lui arrivait malheur sous votre protection, par la haine d'un homme ou d'une femme. » Après l'avoir écouté, le roi dit qu'il prendrait conseil à ce sujet. Il appela ses barons, parmi lesquels se trouvait monseigneur Gauvain, qui le prit à part. « Sire, lui dit-il, vous savez bien que ma dame n'est pas chassée

---

ver et que mes cors n'ait garde de mes anemis, car vous n'i avriés pas honour s'il me faisoient mal tant com je serai en vostre garde. Et nonpourquant, se je voloie prendre terre, je trouveroie qui m'en donroit assés, non mie pour moi, mais pour vostre amour, mais je ne prendroie ne cesti ne autre fors par[a] vostre congié. » Et li rois li demande ou est cele terre, et cil qui li avoit donnee salt avant et dist : « Si m'aït Dix, je li donrai la plus aaisie terre et la plus bele qui soit en tout vostre pooir ne el mien, ce est li roialmes de Sorelois. Et saciés que ce est li roialmes que je aie que je plus aim, si en ferai a ma dame avoir les [*e*] homages ou en vostre maison ou en la vostre terre. Et je vous proi et requier conme a mon signour que vous le voelliés ensi et qu'il vous plaise et que vous li bailliés de vos chevaliers et de vos sergans pour li servir et hounerer et garder. Si en sera totesvoies plus proisie et honneree de ce qu'ele avra des gens de vostre ostel. Et s'il ne vous plaist ensi, si le metés en tel lieu ou ele ait hounour et qu'ele n'ait garde de nului, car bien saciés que vous em perdriés hounour se mal li avenoit en vostre garde, par home ou par feme qui le hee. » Quant li rois oï ce, si dist qu'il s'en conseillera. Si apela ses barons, si i fu mé sire Gavains qui le traist a conseil, se li dist : « Sire, vous savés bien que ma dame n'est chacie

de votre compagnie pour un forfait dont on puisse légitimement l'accuser, mais par votre seule volonté, et nous avons tous manqué de loyauté pour l'avoir laissé faire. Mais il est préférable de se résigner à voir son seigneur commettre une grave injustice quand on ne peut l'en dissuader, plutôt que de le trahir[1]. C'est pourquoi je vous conseillerais d'agir envers ma dame de telle sorte que votre honneur soit sauf et qu'elle soit dignement traitée car, si sa culpabilité était avérée et qu'elle soit livrée à l'infamie, votre honneur en serait lui-même flétri. Donc, si vous le souhaitez, vous pouvez l'envoyer dans le domaine de monseigneur Yvain où elle vivrait agréablement, ou sinon, ordonnez qu'elle aille dans le domaine de mon père en Loénois[2]. Si ni l'une ni l'autre de ces solutions ne vous convient, consentez alors qu'elle se retire sur les terres mises à sa disposition par Galehaut, qui accepte de se dessaisir d'un royaume par affection pour vous. »

126. Tandis qu'ils conversaient ainsi entra un chevalier qui, plus que tout autre, était en faveur auprès de la nouvelle reine et partageait ses secrets. « Seigneur, dit-il en voyant le roi, j'aimerais vous entretenir en privé. » Le roi quitta alors monseigneur Gauvain, qui n'osa pas rester davantage. « Sire, au nom de Dieu, pitié ! » supplia le chevalier. En le regardant, le roi vit ses yeux larmoyer. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Bertelai, qu'avez-vous ? — Ah ! seigneur, je viens de la chambre de ma dame qui se meurt, car on lui a dit que vous avez

---

de vous par forfait dont ele soit atainte par droit, fors par vostre volenté, et nous sommes tout desloial qui l'avons sousfert. Mais on doit bien sousfrir a son signour un grant outrage, quant on ne l'en puet jeter, ançois qu'on mesface vers lui. Pour ce vous loeroie que vous atournissiés ma dame en tel maniere que vous i eüssiés honour et que ele fust honnerablement, car se c'estoit chose certainne qu'ele eüst tort, si n'avriés vous nule hounour s'ele estoit honnie. Car se vous volés, vous le poés envoiier en la terre mon signour Yvain ou ele seroit moult aaisie, et, se ce ne volés faire, conmandés li qu'ele voist en la terre mon pere en Loenois. Et s'il ne vous plaist a faire ne l'un ne l'autre, si sousfrés qu'ele voist en la terre que Galehols li velt donner, qui se velt desvestir d'un roialme pour vostre amour. »

126. Endementres que il parloient ensi, si entra laiens uns chevaliers qui moult estoit bien de la nouvele roïne plus que nus et plus savoit de son conseil. Et la ou il vit le roi, se li dist : « Sire, je voel a vous parler priveement. » Et li rois laisse mon signour Gavain, que plus n'i ose demourer. « Sire, fait li chevaliers, pour Dieu, merci ! » Et li rois le regarde et li vit les ex larmoiier. « Qu'est ce ? fait il, Bertelais, que avés vous ? — Ha ! sire, fait il, je vieng de la chambre ma dame ou ele s'ocist, car on li dist que vous avés retenu vostre soignant et li

gardé votre concubine et lui avez donné une terre. Mais si elle apprend que l'autre reste dans votre empire, elle se laissera mourir en refusant toute nourriture. » Le roi fut vivement contrarié de ces nouvelles, aussi renvoya-t-il Bertelai auprès d'elle, avec ces mots : « Dites-lui qu'elle se rassure, et qu'elle apaise sa colère à ce sujet. » Bertelai se retira et le roi revint auprès de monseigneur Gauvain en lui disant : « Cher neveu, comme le tribunal en a décidé, Guenièvre ne peut rester sur mes terres ou celles d'un de mes vassaux, car je pourrais la reléguer en un lieu où il ne me serait pas possible de la protéger comme je le souhaiterais, et je ne voudrais pas sa mort, car je l'ai passionnément aimée. Je préfère qu'elle se retire sur les terres que Galehaut veut lui donner et je lui procurerai autant de chevaliers et de serviteurs de ma maison qu'elle voudra en emmener. Soyez sûr que, si je n'avais pas d'épouse, je la préférerais à toute autre femme au monde, et que je ne l'abandonnerais pour aucune autre. Mais aussi longtemps que j'aurai cette femme qui est ma légitime épouse et partage ma souveraineté, je ne dois pas avoir d'autre compagne, car on en dirait plus de mal que de bien si je vivais à la fois avec mon épouse et ma concubine[1]. »

127. Sur ce s'acheva son entretien privé avec monseigneur Gauvain, et le roi revint auprès des barons qui l'attendaient ; il leur fit part de ce qu'il avait décidé avec son neveu, et les barons l'approuvèrent, voyant bien que telle était sa volonté. Tous sortirent alors et allèrent jusqu'aux galeries extérieures

---

avés terre donnee, mais s'ele set qu'ele remaigne en vostre poesté ele s'ocirra que jamais ne mengera de la bouche. » De ces nouveles est li rois moult coureciés, si envoie Bertelais arriere. « Dites, fait il, que toute soit seüre, que ja n'en soit courecie. » Lors s'em part Bertelais et li rois revint a mon signour Gavain, se li dist : « Biaus niés, [*f*] ensi com jugemens a dit, ne puet ele demorer en ma terre ne en terre que nus de mes homes ait, car je le porroie metre en tel lieu ou je ne le porroie mie garantir a mon voloir, ne je ne voldroie pas sa mort, car moult l'ai amee. Mais je voel qu'ele s'en voist en la terre que Galehols li velt donner et je li baillerai de ma maison[a] chevaliers et sergans tant com ele en voldra mener. Et si saciés de voir que se je estoie sans feme, je l'ameroie mix que feme qui soit el monde, ne pour autre ne le lairoie. Mais tant que je aie celi qui est ma loial espouse et compaingne de mon regne, ne doi je d'autre part avoir, car on en diroit plus mal que bien se je tenoie ma feme espousee et ma soignant tout ensamble. »

127. Atant departent del conseil entre lui et mon signour Gavain, si est venus la ou li baron l'atendent, si lor devise ce qu'il avoit devisé a son neveu, et cil li loent pour ce qu'il voient que sa volentés i est. Lors s'en viennent es loges defors ou Galehols ert et la

où se trouvaient Galehaut et la reine. En le prenant par la main gauche, le roi dit à Galehaut : « Très cher ami, j'ai trouvé en vous un ami et un compagnon fidèle, et votre attitude, que j'ai observée aujourd'hui, m'a donné la preuve que vous êtes le chevalier au monde qui, sans être mon vassal, se dévouerait le plus pour moi en cas de besoin. Vous avez proposé de donner à Guenièvre ici présente une terre très prospère et agréable, et ce que vous avez osé dire, je le sais, vous oseriez le faire ; en d'autres circonstances, je ne vous demanderais pas une chose pareille, mais le fait est qu'elle ne peut pas rester dans mes domaines ni mes fiefs, et comme vous n'êtes pas mon vassal, mais mon ami et mon compagnon, je vous la confie comme à un ami, afin que vous veilliez sur elle comme sur votre propre sœur, avec encore plus de considération. »

128. Tous ceux qui assistaient à la scène furent alors saisis d'une profonde compassion et il n'y avait guère de chevalier qui ne fût en larmes. Le roi lui-même désigna ensuite ceux de sa maison qui partiraient avec elle pour la servir. Sur ce, la dame s'en retourna dans ses appartements, tandis que le roi resta avec tous ses barons. Au bout d'un moment, monseigneur Gauvain, toujours soucieux d'agir et de parler en homme de bien, dit au roi : « Sire, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire, car personne d'autre que vous et moi ne le saura, et je le fais dans une bonne intention, car le vassal loyal doit montrer le bien à son seigneur ; s'il consent à le

---

roïne. Et li rois le prent par la main senestre, si dist a Galeholt : « Biaus dous amis, je ai en vous trouvé moult d'amour et de compaingnie, tant vous ai esprouvé au samblant que j'ai hui veü, que vous estes li chevaliers del monde, qui mes hom ne soit, qui plus feroit por moi a un besoign. Et vous avés prousenté a Genievre, qui ci est, a donner terre assés riche[a] et aaisie, et je sai bien que ausi bien que vous l'osés dire, l'oseriés vous faire, ne je ne vous requerroie pas si grant chose, mais chose est ensi qu'ele ne puet nient remanoir en mes demainnes ne en mes fiés et vous n'estes pas mes hom, mais mes amis et mes compains et je le vous baille conme a mon ami que vous le gardés ausi com vostre serour germainne et plus honnerablement. »

128. Adont orent grant pitié tout cil qui la furent, se n'i ot gaires chevaliers qui ne plourast, et li rois meïsmes devisa de sa bouche ciaus de sa maison qui avoc li iront pour li servir. Atant s'en vait la dame a son ostel et li rois remaint et sa baronie avoc lui. Et quant vint a chief de piece, si parla a lui mé sire Gavains qui tous dis[a] ert de bons fais et de bons dis entalentés : « Sire, fait il, or ne vous griet pas ce que je vous dirai, car il ne le savra fors je et vous, et si ert pour bien, car li loiaus hom doit mostrer a son signour le bien, se il le velt

faire, il se décharge d'un péché. Sachez que l'on vous blâme de ce nouveau mariage, car on ne croit pas que vous l'ayez fait pour sortir du péché. Quoi qu'il vous advienne par la suite, vous avez déjà été grandement déconsidéré dès le début de cette affaire, car vous avez été convaincu de déloyauté devant toute votre armée, par la victoire d'un seul chevalier contre trois autres. Vous avez ensuite perdu le meilleur chevalier qui appartînt jamais à votre cour, je veux parler de Lancelot, et la Table ronde a été accablée d'une honte sans précédent, car jamais aucun chevalier n'a renoncé à y appartenir de son plein gré ; on s'estimait au contraire heureux d'y accéder. Voilà que Lancelot a quitté la Table ronde, et, sachez-le, si vous ne mettez tout en œuvre pour le retenir, il pourra vous en arriver grand malheur, car il bénéficie de l'appui de toute l'armée de Galehaut, sans compter les autres. De plus, il a tant fait pour vous et les vôtres que vous ne pourrez que vous honorer en le retenant ou en ayant quelque geste à son égard[1]. Si je ne lui portais pas une amitié aussi sincère, je ne parlerais pas ainsi, soyez-en sûr.

129. — Cher neveu, dit le roi, je sais bien que vous avez raison, et je ferais de grands sacrifices pour le retenir. Si je ne lui portais une grande affection, je n'aurais pas supporté la honte qu'il m'a infligée en récusant mon verdict. Malgré tout, si je croyais que l'implorer eût quelque efficacité, je le ferais, et tous ceux qui auraient pour moi de l'affection le

---

faire [*273a*] il s'en descharge. Bien saciés que vous estes blasmés de cest nouvel mariage, car on ne quide pas que vous l'aiiés fait pour issir de pechié. Et conment qu'il vous en aviengne cha en avant, vous i avés assés perdu au connencement, car vous en estes atains de desloialté voiant tout vostre pooir par un sol chevalier contre .III. Aprés vous en avés perdu le meillour chevalier qui onques entrast en vostre court, ce est Lanselot, et si est avenu a la Table reonde une honte tele que onques mais ne li avint, car onques mais nus chevaliers de son gré ne guerpi la compaingnie, ançois se tenoit a gari qui avenir i pooit. Ore l'a Lanselos guerpie et bien saciés, se en lui ne metés painne del retenir, grant damage i porrés avoir, car il a tout le pooir Galeholt et plus encore, et si a tant fait pour vous et pour les vostres que vous ne porrés avoir se hounour non en lui retenir, ne en ce que vous faciés pour li. Et se je ne l'amasse de si grant amour, je n'em parlaisse ja, ce saciés.

129. — Biaus niés, dist li rois, je sai bien que vous dites voir, et je feroie pour lui retenir moult[a] grant meschief, ne se je ne l'amaisse de grant amour, je n'eüsse pas sousfert la honte qu'il me dist de mon jugement fauser. Et parmi tout ce, se je quidoie que proiiere i eüst mestier, je l'em proieroie[b] et tout cil qui m'ameroient ensement, par

feraient également. Je lui promettrais de faire tout ce qu'il voudrait, excepté d'abandonner cette femme, car la séparation est inconcevable à présent, je préférerais subir la fronde de tous mes barons : l'engagement que j'ai pris à son égard m'interdit de le faire, même si j'avais d'aussi bonnes raisons de la laisser que j'en ai de la garder. Je vous prie d'essayer de le faire fléchir avec moi, et, de mon côté, je vais demander à Galehaut d'intercéder avec tous ceux qui ont quelque influence sur lui. » Sur ce, le roi, accompagné de monseigneur Gauvain, se mit en selle et ordonna à tous ses barons de venir avec lui. Il se rendit alors chez Galehaut et le trouva en conversation avec Lancelot, assis sur une couche, au milieu de nombreux chevaliers.

130. À la vue du roi, ils se levèrent d'un bond. De toutes ses forces, le roi supplia Lancelot de ne plus être fâché contre lui ; et monseigneur Gauvain, avec le reste des barons, se joignit à lui. « Très cher ami Lancelot, dit le roi, il est vrai que vous m'avez aidé plus que ne le fit jamais aucun chevalier, mais vous n'avez reçu de moi que les honneurs de la chevalerie. Vous avez accompli tant de prouesses dans ma maison que vous êtes devenu compagnon de la Table ronde. Or vous l'avez désormais abandonnée par affection, et par colère et haine contre moi[1], mais je ne connaîtrais plus jamais de joie, si vous me quittiez de la sorte. Je vous supplie d'oublier votre rancœur à mon égard et de rester parmi

---

couvent que je feroie quanqu'il voldroit, fors que ceste feme laissier, car li departirs n'i puet estre en cestui point, ançois sousferroie je l'ahatine de tous mes barons, car la seürtés que je li ai faite nel me laist, et se ausi grant raison avoie trouvé en laissier que el retenir. Et je vous proi que vous meïsmes li criés merci avoc moi et je em proierai Galeholt et tous ciaus qui i ont pooir. » Lors monte li rois entre lui et mon signour Gavain et fait avoc lui aler tous ses barons et en vient a l'ostel Galeholt, si le trouvent conseillant entre lui et Lanselot sor une couche, environ aus grant compaingnie de chevaliers.

130. Quant il voient le roi venir, si saillent sus, et il proie a Lanselot quanques il puet qu'il li pardoinst son maltalent, et ausi li proie mé sire Gavains et tout li autre baron ensamble. Et li rois li dist : « Biaus dous amis Lanselos, il est voirs que vous avés plus fait pour moi que onques chevaliers ne feïst, ne onques de moi n'eüstes fors l'onor de chevalerie. Et vous m'avés fait tantes hounours en ma maison que vous [*b*] estes devenus compains de la Table reonde, mais or l'avés guerpie pour l'amour et por courous de moi et par haïne, ne je n'avroie jamais joie, se vous em partissiés de moi en tel maniere. Si vous proi que vous me pardonnés vostre maltalent et que vous remanés de mes compaingnons et de ma maisnie, si com vous soliés estre.

mes compagnons, attaché à ma maison, comme par le passé. Je vous donnerai la moitié de mon royaume ou tout autre fief que vous voudrez, et je vous promets sans réserve de faire tout ce dont vous me prierez, pourvu que mon honneur n'ait pas trop à en pâtir.

131. — Sire, répondit Lancelot, il est inutile de me faire cette demande, car je n'ai nulle envie d'avoir plus de dignités. Je n'éprouve à votre endroit ni haine ni rancœur, mais soyez certain que je ne resterai pas attaché à votre maison ni à celle de quiconque. On m'en prierait en vain, car il n'est aucun seigneur au monde, si puissant soit-il, que je n'oserais éconduire s'il m'adressait cette requête, je vous le jure sur la messe que j'ai chantée aujourd'hui. » En comprenant qu'il ne resterait pas, le roi fut on ne peut plus contrarié. Il se retira avec sa suite, s'en retourna chez lui et fit grise mine toute la journée. Quant à Galehaut, il éprouva une intense satisfaction à voir Lancelot éconduire si fermement le roi. Ainsi s'écoula la journée. Cette nuit-là, le roi réfléchit à la manière dont il pourrait retenir Lancelot, aussi dormit-il bien peu, et, pour finir, il décida de prier la reine d'intervenir en sa faveur, parce que Lancelot avait dit le jour du combat qu'il ne repousserait aucune de ses demandes, tant il lui était reconnaissant de l'avoir soigné de sa très grave maladie dans ses appartements. Le lendemain matin, Galehaut vint prendre congé, car il voulait retourner dans son pays. Le roi, accompagné d'une partie de ses barons, se mit en selle pour

---

Et je vos partirai la moitié de mon roialme ou tele honour conme vous avoir voldrés, et si vous creant outreement que je ferai quanques vous me proiierés, sans moi honnir outrageusement.

131. — Sire, fait Lanselos, de ce ne me proiiés vous ja, car je n'ai talent ne volenté de plus hautece que je ai, ne envers vous n'ai je nule haïne ne maltalent, mais bien saciés que je ne remandrai ja de vostre maisnie ne de l'autrui ne ja ne m'en proit nus, car n'a si haut home el siecle, s'il m'en proiast, que je ne l'osaisse bien escondire, et si le vous jur sor la messe que j'ai hui chantee. » Quant li rois voit qu'il ne remanra point, si est tant iriés com il puet plus et s'em part de laiens, il et sa compaingnie, et s'en vait a son ostel ; et celui jour ne fist il onques biau samblant. Et Galehols remest moult liés de ce que Lanselos a si bien le roi escondit. Ensi passerent celui jour. Et la nuit fu li rois en moult grant pensé conment il porroit Lanselot retenir et en quel maniere, si dormi moult petit cele nuit et a ce vint ses pensers en la fin qu'il em proieroit la roïne, pour ce que Lanselos avoit dit, le jour de la bataille, que il n'escondiroit pas la roïne de riens que ele li requesist, par le grant gré qu'il li savoit de ce qu'ele l'avoit gardé en ses chambres de son grant mal. Au matin vint Galehols prendre congié, car aler s'en voloit en son païs. Et li rois monte

l'escorter, car il se mettait en grands frais pour honorer Galehaut.

132. Lorsqu'ils l'eurent escorté en dehors de la ville, le roi et monseigneur Gauvain demandèrent à parler en privé à la reine. « Dame, lui dit le roi, je sais bien que Lancelot vous porte une affection si profonde qu'il ne vous refuserait rien et vous savez bien que j'aime sa compagnie. Aussi voudrais-je vous prier, si vous espérez obtenir de moi quelque bienfait ou quelque honneur, de l'adjurer de rester avec moi comme par le passé, car je ne peux y parvenir, mes prières ou celles de tout autre chevalier restent vaines. » La reine lui répondit alors, non pas en femme stupide, mais en femme avisée et prudente qui craignait que le roi n'eût découvert ses amours avec Lancelot : « Sire, j'aurais tout lieu d'avoir une profonde affection pour Lancelot s'il faisait pour moi ce qu'il n'accepte de faire pour nul autre, car je pourrais alors avoir la certitude qu'il m'aimerait plus que quiconque. Je dois d'autant plus veiller à ne pas le contrarier que je sais qu'il me porte de l'affection. Sachez qu'on doit chérir et respecter ceux qui nous aiment, car il arrive souvent qu'on aime ce qui nous abuse. Je me garderai donc bien de le mettre en colère puisqu'il m'aime plus que tout autre et jamais je ne le prierai de rester auprès de vous, car, s'il n'appartient plus à votre maison, j'aurai plus souvent sa compagnie que s'il en faisait toujours partie. Du reste il est bien légitime que je préfère sa compagnie à la vôtre, puisqu'il m'a

---

et une partie de ses barons pour lui convoiier, car moult se penoit de Galeholt honerer.

132. Quant il l'ont convoiié jusques defors la vile, si apele li rois et mé sire Gavains la roïne a conseil, se li dist : « Dame, je sai bien que Lanselos vous aimme de si grant amour qu'il ne vous escondiroit de nule chose et vous savés bien que je aim sa compaingnie. Si vous voel proiier se vous atendés jamais a avoir de moi ne bien ne hounour, que vous li proiiés qu'il remaingne de ma compaingnie ausi com il sot estre, car je n'i puis metre fin ne par moi[a] ne par home qui l'en prit. » Et[b] la roïne li respont[c], non mie com esbahie, mais com sage et apercevans, car ele crient que li rois se soit aperceüs des amours de li et de Lanselot. « Sire, fait [c] ele, moult deveroie je amer[d] Lanselot s'il faisoit pour moi ce qu'il ne velt faire por nului, car lors porroie je savoir qu'il m'ameroit plus que autrui. Et tant com je sai qu'il m'aimme, de tant me doi je plus garder de lui courecier. Et saciés que on doit moult amer et tenir chier ce par qui on est amés, car maintes fois avient que on aimme ce dont on est enguigniés. Pour ce me garderai je de cestui courecier puis qu'il m'aimme plus que li autre, ne ja ne l'en proierai, car je avrai plus souvent sa compaingnie s'il n'est de vostre ostel que s'il en estoit. Et

secourue par sa noblesse d'âme, alors que vous avez voulu me condamner à mort par votre traîtrise[1]. Sachez-le, il ne doit pas vous être reconnaissant de l'avoir ainsi exposé car, eussé-je mérité la mort, vous auriez dû m'acquitter, plutôt que de le laisser risquer sa vie en combattant contre trois chevaliers. Vous auriez dû vous souvenir du jour où il vous rendit votre domaine et votre honneur, et mit à vos pieds votre mortel ennemi[2], et de celui où il vous secourut à la Roche aux Saxons, où vous étiez emprisonné par vos ennemis mortels. »

133. Sur ce s'acheva l'entretien, car le roi, voyant bien que ses prières étaient vaines, coupa court à la conversation. Après avoir escorté Galehaut sur deux lieues anglaises, il prit congé de lui et de ses chevaliers, mais il ne salua pas Lancelot qui filait devant, son cheval lancé à toute allure. Le roi prit alors le chemin du retour avec ses barons, mais, à leur suite, il envoya Gauvain qui l'avait instamment prié de veiller au sort de la reine. Ainsi le roi quitta-t-il Galehaut, triste et contrarié de ne pouvoir retenir Lancelot. Quant à Galehaut, il retourna dans son pays en emmenant la reine, et, chevauchant par longues étapes, ils arrivèrent en Sorelois. Là, Galehaut enjoignit à ses vassaux de prêter hommage à la reine et, une fois qu'elle fut investie de la terre et que les serments de fidélité furent prêtés, monseigneur Gauvain s'en retourna, heureux de la voir respectée et bien installée.

---

je doi mix amer la soie compaingnie que la vostre, car il me rescoust par sa debonaireté la ou vous me volsistes destruire par vostre felonnie. Et saciés qu'il ne vous doit nul gré savoir de sa vie, car se je eüsse mort deservie, si me deüssiés vous anchois[e] aquitier, que vous le laississiés combatre a tel meschief contre .III. chevaliers, s'il vous membrast del jour qu'il vous rendi terre et honour et mist vostre mortel anemi desous vos piés, et del jour qu'il vous rescoust de la Roche as Saisnes, ou vous estiiés em prison avoc vos mortels anemis. »

133. Atant est fenist li parlemens, car li rois voit bien que sa parole n'i valt riens, si en laisse la parole ester. Et quant il ot convoiié Galeholt .II. lieues englesches, si prent congié a lui et a ses barons, mais a Lanselot ne le prist il mie, car il s'en vait devant tant com li chevaus li pot rendre. Lors s'en tourne li rois et si baron, mais il envoie aprés mon signour Gavain, qui moult l'avoit proiié de la roïne. Ensi s'em part li rois de Galeholt dolans et coureciés de ce qu'il ne puet Lanselot retenir. Et Galehols s'en vait en son païs, qui la roïne en mainne, et oirrent tant par lor journees qu'il vinrent en Sorelois. Illoc fist Galehols la roïne avoir ses homages de la terre, et quant ele fu ravestue et les feeltés furent faites, si s'em parti mé sire Gavains qui moult est liés de ce que il le voit a honor et a aise.

134. Dans l'entretien qu'il eut ensuite avec la reine, Lancelot lui apporta un grand réconfort. Ayant prié Galehaut de se joindre à eux, elle leur déclara : « Chers seigneurs, les événements ont voulu, comme vous le constatez, que je sois séparée de mon mari par ma faute, je l'avoue, non que je ne sois son épouse légitime, couronnée reine, et sacrée comme il le fut lui-même, car je suis bien la fille du roi Léodegan de Carmélide, mais j'ai commis un grand péché, source de mon malheur, en couchant avec un autre homme que mon mari qui était un si noble seigneur. Il n'y a cependant aucune femme au monde, si noble soit-elle, qui ne doive s'efforcer de combler un chevalier aussi valeureux que vous, mais Notre-Seigneur ne prend pas en considération la courtoisie du monde, car ce qui est louable aux yeux du monde est blâmable au regard de Dieu. Mais maintenant, je vous prie de m'accorder une faveur, car je suis dans une situation où il me faudra être plus prudente que jamais. Je vous prie donc instamment, au nom du profond amour que vous me portez, de n'exiger désormais de moi d'autres privautés que celle de m'enlacer et de m'embrasser, et, s'il vous plaît, de le faire sur ma demande. Mais cette privauté, je vous l'accorderai, aussi longtemps que je serai dans cette situation, toutes les fois que vous le voudrez, et au moment opportun, vous serez volontiers gratifié du surplus. Mais telle est, pour l'heure, ma volonté, et il vous faut vous y soumettre quelque

---

134. Lors parole Lanselos a la roïne, si le conforte moult, et la roïne traist a li Galeholt a conseil, si lor dist : « Biaus signour, la chose est ensi avenue, conme vous veés, que je sui partie de mon signour par mon mesfait, je le connois bien, non mie pour ce que je ne soie[a] sa feme espousee et couronee roïne et sacree ausi com il fu, et sui fille au roi Leodegam de Carmelide, mais mes grans pechiés m'a nuisi de ce que je me cou[*d*]chai a autre home qu'a mon signour qui si prodom estoit. Et non mie pour ce il n'est el siecle nule si haute feme qui[b] ne deüst metre painne pour si prodome metre a aise conme vous estes, mais[c] Nostres Sires ne regarde mie a la courtoisie del monde, car ce qui est bon[d] au siecle est mal[e] a Dieu. Mais dés ore mais vos proi que vous me donnés un don, car je sui ore el point ou il me couvenra mix garder que je onques mais ne fis. Si vous proi et requier sor la grant amour que vous avés a moi que dés ore mais ne me[f] requerés nule compaingnie fors que d'acoler et de baisier, s'il vous plaist, que vous le faciés pour ma proiiere. Mais ceste compaingnie tenrai je tant conme je serai en cestui point, toutes les fois que vous voldrés, et quant je en venrai en lieu et en tans, vous en arés bien le sourplus. Mais tels est ore ma volentés, si vous en couvient sousfrir une piece. Et ne doutés pas de moi que je ne soie a tous jours mais vostre, car vous m'avés gaaingnie, et se je voloie guencir,

temps[1]. Surtout, n'allez pas croire que je ne sois vôtre à tout jamais, car vous m'avez conquise, et si je voulais m'éloigner, mon cœur ne le supporterait pas, car lorsque mon seigneur le roi me pria de vous supplier de rester attaché à sa maison, je lui ai dit que je préférais votre compagnie à la sienne.

135. — Dame, répondit Lancelot, rien qui vous plaise ne m'est pénible, car je suis tout prêt à faire votre volonté, que ce soit souffrance ou joie pour moi, et je me soumettrai à votre bon plaisir, en homme qui ne peut connaître le bonheur que par vous. » La reine vécut ainsi sur la terre de Sorelois. Elle était souvent en compagnie de Galehaut et de son ami, et la dame de Malehaut était tout le temps auprès d'elle ; eût-elle été privée de sa compagnie qu'elle n'aurait pu supporter sa condition, après l'agrément et le faste qu'elle avait auparavant connus. Elle demeura ainsi deux ans dans ce pays, tandis que le roi Arthur resta dans son royaume, et s'il avait aimé sa première femme d'un grand amour, il aimait autant et même davantage celle qu'il avait alors.

136. Les nouvelles concernant la première femme du roi Arthur se propagèrent tant et si bien que le pape Étienne, qui était à la tête du Saint-Siège en ce temps-là, apprit l'affaire. Il s'indigna qu'un homme aussi puissant que le roi de Bretagne eût répudié sa femme, à l'insu de la sainte Église, aussi la terre du roi fut-elle frappée d'interdit durant vingt et un mois[1]. À ce moment-là, le roi Arthur était installé à Bédingran en compagnie de nombreux chevaliers. Il y avait aussi Bertelai

---

nel me porroit sousfrir li cuers, car quant mé sire li rois me proiia que je vous proiasse que vous remansissiés de sa compaingnie, se li dis je que je amoie mix vostre compaingnie que la soie.

135. — Dame, fait Lanselos, nule riens ne m'est grevouse qui vous plaise, car je sui tous apareilliés de faire vostre conmandement, se c'estoit ausi mes doels conme ma joie, et je sousferrai vostre plaisir com cil qui ne puet avoir nul bien se par vous non. » En tel maniere fu la roïne en la terre de Sorelois. Si avoit souvent la compaingnie Galeholt[a] et son ami, et toutes ores fu avoc li la dame de Maloaut, et se ne fust sa compaignie, ele ne peüst mie durer au soulas et a la richoise qu'ele avoit devant eüe. Et ensi demoura en cele terre .II. ans, et d'autre part demoura li rois Artus en sa terre, et se il avoit amee sa premiere feme de grant amour, autant ou plus amoit il celi qu'il avoit ore.

136. Tant alerent les nouveles de la premiere feme le roi Artu que li apostoles Estevenes le sot, qui le siege de Rome maintenoit a cel termine, se li vint a moult grant despit, pour ce que si haus hom que li rois de Bertaigne avoit sa feme guerpie, sans le seü de sainte Eglise, et en ceste maniere fu entredite la terre le roi .XXI. mois. En cel termine avint que li rois Ar[*e*]tus estoit a Bedingram a moult grant compaingnie de chevaliers. Si i estoit Bertelais li Vils,

le Vieux, qui dominait entièrement le roi et la reine, et il avait pris, grâce à des philtres et des sortilèges, un tel ascendant sur le roi que ce dernier ne contredisait aucun de ses désirs. Par ses agissements, Bertelai s'était attiré la haine de tous les barons. Mais le conte se tait à ce propos et recommence à parler de la fausse Guenièvre, relatant comment elle devint lépreuse et s'alita, et avoua sa déloyauté à un ermite et au roi Arthur.

Repentir du roi, maladie et mort de la fausse Guenièvre.

137. Maintenant le conte dit qu'au tout début de l'Avent le roi Arthur avait tenu une cour à Carlion, puis il s'était rendu par Disnadaron, là où il voulait séjourner toute la quinzaine. La septième nuit qu'il passa là-bas, il dormit parmi ses gens, ce qu'il faisait assez souvent. Il avait aussi l'habitude d'emmener sa femme en toute occasion avec lui à travers son royaume, dans l'armée, dans les équipées à cheval et dans les tournois que l'on appelait « assemblées » en ce temps-là. Mais il ne dormait pas toutes les nuits avec elle, sauf quand il voulait être dans l'intimité. Cette nuit-là, le roi coucha parmi ses barons et sa femme dans ses appartements. Il se produisit alors une chose extraordinaire, car la reine perdit la force de tous ses membres : des pieds à la tête, de sorte qu'elle n'eut plus que l'usage des yeux, de la bouche et des oreilles. Elle fut atteinte d'une maladie si étrange qu'elle se mit à pourrir à partir des pieds, et la maladie gagna tout son corps en remontant. Elle

---

qui tous sires estoit del roi et de la roïne, et il avoit si conreé le roi par puisons et par caraudes qu'il ne contredisoit riens qui li pleüst. Si avoit tant fait que li baron le haoient tout. Mais de ce se taist li contes et retourne a parler de la fause Genievre, ensi com ele gist en un lit mesele et reconnoist se desloiauté a un hermite et au roi Artu.

137. Or dist li contes que a l'entree des Avens[a] que li rois Artus ot une cour tenue a Karlion[b], si s'en est par Disnadaron venus, la ou il voloit sejourner quinsainne[c] entiere. La setisme nuit qu'il fu a Disnadaron venus, si avint qu'il jut entre ses gens si com il faisoit assés souvent. Et li rois Artus avoit en costume que sa feme chevauchoit avoc lui tous jours par sa terre et en ost et en chevauchies et es tournoiemens que on clamoit assemblees a cel tans. Mais il ne gisoit pas toutes les nuis avoc li, fors quant il estoit priveement. Cele nuit que je vous di, jut li rois entre ses barons, et sa feme jut[d] en ses chambres. Si avint la nuit une moult grant merveille, car ele perdi la force de tous ses membres, dés les piés jusques au cervel de la teste, que de nule chose ne se pot aidier, fors des ex et de la bouche et des oreilles. Se li prist une maladie si diverse qu'ele conmencha a pourrir des piés aval et ala ensi contremont pourrissant, et puoit si durement puis qu'ele conmencha a pourrir que nus ne le pooit sousfrir qui pres en fust.

sentit si mauvais dès le début de son mal que, lorsque l'on était près d'elle, on ne pouvait supporter l'odeur. C'est au cours de cette même nuit que Bertelai tomba dans semblable état[1]. La maladie de la reine causa beaucoup de chagrin au roi, aussi resta-t-il très longtemps à Bédingran, dès le début de ces événements. Mais monseigneur Gauvain finit par l'emmener à Camaalot, pour lui éviter les reproches de ses barons. Il lui dit qu'ils auraient là-bas des nouvelles de la reine aussi souvent que possible. Le roi était difficile à rassurer au sujet de la maladie de sa femme, mais la crainte et la honte du blâme lui faisaient faire meilleure figure que son cœur ne le lui permettait. Un jour, monseigneur Gauvain le prit à part et lui fit quelques remontrances :

138. « Sire, on vous reproche beaucoup votre mauvaise humeur et votre manque de gentillesse à l'égard de vos barons, vous qui avez été le seigneur le plus noble et le plus sage qui fût jamais. Vous devriez aller chasser dans vos bois et vos rivières, aller parmi vos gens, car celui qui a de la compagnie oublie quelque peu ses ennuis. Si votre peuple vous voyait vous conduire comme auparavant, il vous louerait et ne songerait plus à vous critiquer. — Cher neveu, répondit le roi, je sais que vous dites cela pour mon bien, et je tiendrai compte de vos conseils. Demain nous irons donc chasser dans les bois, car je n'ai eu, depuis longtemps, guère de distractions et d'occasions de me divertir. Puis nous irons chasser en rivière, car nous en avons de belles et de giboyeuses, et nous

---

Cele nuit meïsmes qu'ele prist cele enfermeté, fu ensi conreés Bertelais. De ce ot li rois Artus moult grant dolour, si demoura a Bedingram moult grant piece puis que ce fu avenu. Mais en la fin le mena mé sire Gavains sejourner a Kamaalot, car il ne voloit pas qu'il fust blasmés de ses barons, et dist que souvent orroient nouveles de la roïne s'il estoient la. Moult fu li rois mals a conforter del mal sa feme, mais la honte del [*f*] blasme qu'il cremoit li faisoit faire plus biau samblant que li cuers ne li aportoit. Un jour le prist mé sire Gavains a conseil, si le conmencha a chastoiier, se li dist :

138. « Sire, on vous atourne a moult grant mal ce que vous moustrés si malvais samblant et faites si poi de joie as vos barons, qui avés esté li plus prodom qui onques fust et li plus sages ; si vous couvient entremetre des rivieres et des bois, et aler entre vos gens, car nus n'est en compaingnie de gens qu'il n'entroublit auques de ses anois. Se vostres pueples vous veoit demener ausi com vous soliés, il en diroient les bones paroles, si lairoient les mauvaises. — Biaus niés, dist li rois, je oi bien que vous me conseilliés en foi, et je ferai grant partie de vostre conseil. Or en irons demain em bois, car je ne vi piecha gaires de deduit a coi je me deportaisse. Et aprés irons en riviere, car nous les avons assés bones et aiesies, et

possédons chiens et oiseaux en quantité pour la chasse. Ainsi allons-nous nous distraire, durant toute cette période de l'Avent, en nous rendant un jour dans la forêt, un autre à la rivière, jusqu'à ce que je sache ce qu'il adviendra de la reine, si elle restera en vie ou non. » Ce soir-là, le roi fit meilleure figure que d'ordinaire et dit à ses chevaliers de tous se préparer pour la chasse à courre. Le lendemain, il se leva tôt et se rendit dans la forêt, qui était vaste et étendue. Elle n'était qu'à une lieue de Camaalot et s'appelait Lande Belle. Elle était très riche en gibier. Lorsqu'ils furent entrés dans les bois et après avoir parcouru la distance de deux ou trois portées d'arc, ils levèrent un grand sanglier adulte[1] ; ils lui donnèrent la chasse si longtemps qu'il était déjà tard et près de midi.

139. Le sanglier parvint alors au fond d'un vallon, se mit à grimper sur un tertre d'épaisses broussailles et de ronces, mais il était épuisé par la longue course qu'il venait de mener. Il fit alors volte-face et chargea les chiens, mais le roi mit pied à terre et le tua d'un coup d'épieu. Tandis qu'on dépeçait la bête, le roi entendit sur sa droite chanter un coq, non loin de là. Comme le roi avait faim, il sauta sur son cheval et partit dans cette direction ; monseigneur Gauvain et une partie de ses gens le suivirent. Peu après, ils découvrirent un grand enclos ceint d'une haute palissade et entouré de ronces. Le roi parvint le premier à la porte et demanda à voix haute s'il y avait quelqu'un. Il appela si fort qu'on l'en-

---

chiens et oisiaus a plenté. Ensi nous deduirons tous ces Avens que nous irons l'un jour en la forest, autre jour irons en riviere[a], tant que je savrai de la roïne a coi ele tournera : ou a mort ou a vie. » Cele nuit fist li rois assés plus biau samblant que il ne soloit et dist a ses chevaliers que tout s'apareillaissent d'aler chacier em bois. L'endemain se leva li rois matin, et ala en la forest qui moult estoit longe et lee. La forés estoit pres de Kamaalot a une lieue, si avoit non Lande Bele, et si estoit moult plentive de bestes. Et quant il furent el bois entré et il orent alé le lonc de .II. archies ou de .III., si acoillirent un grant sangler et parcreü, et le chacierent tant que ja estoit grant ore et pres de miedi.

139. Lors vint li pors el fons d'un val et conmencha a monter un tertre qui estoit plains d'espesses broches et de grans ronches, si fu las del grans cours qu'il ot fait. Illoc tourna li senglers et livra estal as chiens, et lors descendi li rois si l'ocist d'un espiel que il tenoit. Et la ou on depeçoit le porc, oï li rois sor destre chanter un coc qui ne sambloit gaires loing. Et li rois ot talent de mengier, si saut el cheval et s'en vait cele part ou il ot oï le kok ; et aprés vint mé sire Gavains et une partie de sa gent. Et quant il orent un poi alé, si trouvent un grant porpris clos a la reonde de haus palis et desous bien espiné. Et li rois vint premiers a la porte et conmenche a huchier, si apele si

tendit à travers tout l'enclos et un homme en robe blanche[1] ne tarda pas à venir à la porte et à ouvrir. Lorsque le roi le vit ainsi habillé, il se dit qu'à l'intérieur vivait un ermite. Il entra et demanda à celui qui leur avait ouvert s'il y avait là une maison où lui et ses compagnons puissent manger. « Oui, seigneur, répondit l'homme, il y a une grande et belle demeure qui fut construite pour héberger les chevaliers errants ou les voyageurs qui passent par ici. » Le roi se rendit alors dans la vaste maison où des serviteurs firent du feu, ce dont ils avaient grand besoin.

140. Puis on mit les tables, et le roi mangea ce qu'il avait fait apporter. Alors qu'il était attablé, à la troisième bouchée, le roi fut saisi d'une douleur si intense au cœur qu'il crut bien que celui-ci allait lui éclater dans la poitrine. Il poussa un cri et dut s'allonger à cause de la douleur ; sa vue se troubla, il pâlit et s'évanouit[1]. Les chevaliers quittèrent la table, monseigneur Gauvain le prit dans ses bras et eut grand-peur qu'il ne fût mort, car le roi était complètement inerte et n'avait plus ni souffle ni haleine. Enfin il revint à lui et dit : « Ah ! Dieu ! confession ! car cela est nécessaire maintenant ! » Il ne reconnaissait ni monseigneur Gauvain ni aucun des autres, tant la douleur lui troublait la vue. Dans la maison, les chevaliers coururent à la recherche de l'ermite. Vint alors celui qui leur avait ouvert la porte, et ils lui demandèrent s'il était prêtre. « Non, répondit-il, mais j'irai

---

hautement que par tout le porpris fu oïs ; si ne demoura gaires c'uns hom vestus de robe blanche vint a la porte et [*274a*] l'ouvri, et quant li rois le vit en tel abit, si pensa bien qu'il ot laiens hermite. Lors entre ens et demande a celui qui la porte avoit ouverte s'il a laiens tant de maison ou il et si compaingnon peüssent mengier. « Oïl, sire, fait cil, il i a grant maison et bele qui fu faite pour les chevaliers errans herbergier ou autres gens qui par ci passent. » Et lors vait en la grant maison, si fu assés qui le fu fist dont il orent grant mestier.

140. Aprés furent mises les tables, si menga li rois ce qu'il ot fait aporter. Et la ou il seoit au mengier, et il avoit le tiers morsel mengié, li avint c'une si grant dolour li prist[a] au cuer qu'il li fu avis que li cuers li deüst partir el ventre et il jete un cri. Se li couvint estendre pour la dolour, et li oel li torblent en la teste, se li palist li viaires et se pasme. Et li chevalier guerpissent le mengier, et mé sire Gavains le saisi entre ses bras, si ot trop grant paour qu'il n'i soit mors quar il ne muet ne pié ne main, ne de lui n'ist ne fumiere n'alainne. A chief de piece revint li rois de pasmisons et dist : « Hé ! Dix ! confession[b] ! car or en est mestiers ! » Ne il ne connoist mon signor Gavains ne nul des autres, tant durement li a li mals les ex essorbés. Lors courent li chevalier par laiens pour querre l'ermite. Lors vint cil qui la porte lor avoit ouverte, se li demandent s'il est prestre et il dit : « Nenil, mais je irai

chercher le saint ermite dans la chapelle. » Il partit en courant, suivi des chevaliers qui le pressaient vivement. Ils trouvèrent enfin l'ermite, qui était très vieux, et, sitôt qu'il apprit la nouvelle, il s'habilla comme un prêtre qui va visiter un malade, sortit de la chapelle, et s'écria devant les chevaliers : « Que Dieu soit loué de cette maladie ! », car il savait bien que Dieu l'avait exaucé.

141. Puis l'ermite se rendit auprès du roi. De leur côté, les chevaliers qui l'avaient entendu s'étonnaient de ces propos et croyaient qu'il vouait une haine mortelle au souverain. Celui-ci, en voyant le prêtre arriver, se redressa avec effort, et l'ermite lui demanda qui il était. « Ah ! seigneur ! Je suis un misérable, un malheureux ! Je m'appelle Arthur et j'ai été longtemps roi de Bretagne, et j'ai toutes les raisons de m'affliger, car je meurs en de bien mauvaises conditions[1]. — Et pourquoi m'as-tu envoyé chercher ? dit l'ermite. — Seigneur, répondit le roi, afin que je me confesse à vous et que je reçoive mon Sauveur de votre main. — Pour ce qui est d'entendre ta confession, dit l'ermite, je suis tout prêt à la recevoir, mais tu ne recevras pas ton Sauveur de mes mains. Et je te défends de le recevoir, de moi ou de quelque autre. Si tu le reçois, ce ne sera pas pour ton salut, mais pour ton malheur et la damnation de ton âme.

142. — Ah ! seigneur ! s'exclama le roi, pourquoi me l'interdire ? Jamais je ne serai sauvé sans lui. — Parce que,

---

querre le saint hermite en la chapele. » Lors court devant et cil le sivent qui moult le haſtent[c]. Si trouvent l'ermite qui moult eſtoit de grant aage, et si toſt com il ot la nouvele, si iſt de la chapele si garnis conme preſtre qui vait conseillier malade, et diſt oiant les chevaliers : « Que Dix soit aourés de ceſt malage ! », car or set il bien que Dix a sa parole oïe.

141. Atant eſt venus li hermites devant le roi, et li chevalier qui la parole orent oïe s'esmerveillent moult que ce puet eſtre, et quident qu'il ait vers le roi mortel haïne. Et quant li rois voit le preſtre, si se lieve en son seant si com il pot, et li prodom li demande qui il eſt. « Ha ! Sire ! fait il, uns chaitis sui, uns maleürous ! Artus ai non, si ai eſté une piece rois de Bertaingne, ne ce doit moi peser, car je muir en moult mauvais point. — Et pour coi m'as tu envoiié querre ? fait li hermites. — Sire, fait li rois, pour ce que je soie a vous confessés et que je reçoive de voſtre main mon Salveour. — De ce, fait li hermites, sui je tous conseilliés que je orrai volontiers ta confession, mais de mes mains ne [*b*] recevras tu ja ton Salveour. Ainçois te desfent que tu nel reçoives ne de moi ne d'autrui. Et se tu le reçois, ce ne sera pas a ton salvement, mais a ton damage et a ta dampnation a t'ame.

142. — Ha, sire ! fait li rois, pour coi me desfendés vous a prendre mon Salveour ? Ja ne puis eſtre saus se par lui non. — Pour ce, fait

répondit l'ermite, tu es l'un des plus grands pécheurs du monde, car tu es infidèle, parjure, excommunié, traître et homicide. Tu as été infidèle en rejetant ton épouse légitime pour une autre avec laquelle tu vis contre la volonté de Dieu et contre le bon droit. Tu as renié le serment que tu lui fis devant la sainte Église et tu as été là parjure. Tu l'as fait condamner à mort traîtreusement, et parce que tu l'as répudiée sans l'avis de la sainte Église, tu es excommunié. Rien de bien ne pourra t'advenir tant que tu seras dans cette situation, car l'homme ne peut gagner en mérite, s'il fait tout pour aller à l'encontre de Dieu. Celui qui persévère dans une conduite qui va contre son commandement eﬆ bien l'ennemi de Dieu. » Le roi se mit alors à soupirer, et dit, parlant avec effort : « Mon père, vous êtes le représentant de Notre-Seigneur, et je vous prie, pour Dieu, de me donner conseil, car j'en ai grand besoin, plus que nul homme sur terre. Et je crois bien que je me suis séparé de ma femme à tort, et que je vis avec l'autre contre la volonté de Dieu, car jamais, depuis que je l'ai prise, jamais rien de bon ne m'eﬆ arrivé. Elle-même eﬆ tombée si gravement malade que je ne crois pas qu'elle puisse guérir. Je ne pensais pas pécher en la prenant pour femme, car tous les barons du pays assurèrent qu'elle était mon épouse légitime et que je gardais l'autre à tort. Je crois bien que cela m'a nui de l'abandonner sans le commandement de la sainte Église, car il eﬆ légitime que ce

---

li hermites, que tu es uns des plus pechierres del monde, car tu es desloiaus et foimentie et escumeniiés et traïtres et omecides. La fus tu desloials la ou tu guerpesis ta feme espousee por une autre que tu tiens contre Dieu et contre raison, car tu li fausas la foi que tu li creantas voiant sainte Eglise, la fus tu foimentie. Et la tu le fesis jugier a deﬆruire desloialment et pour ce que tu t'en departis sans le conseill de sainte Eglise es tu escumeniiés. Ne nus biens ne te porra avenir tant que tu soies en ceﬆ point, car puis ne puet li hom en grant pris monter qu'il vait encontre Dieu a son pooir. Et cil vait bien contre Dieu, qui maintient les choses qui sont contre son conmandement. » Lors conmence li rois a souspirer et diﬆ, ensi com il pot parler : « Biaus sire, vous eﬆes el lieu Noﬆre Signour et je vous proi, pour Dieu, que vous me conseilliés car je en ai si grant meﬆier c'onques nus hom n'en ot greignor, et je croi bien que je sui de ma feme desevré a tort, et que je tieng ceﬆi contre Dieu, car onques, puis que je le pris, onques bien ne m'avint, et ele meïsmes eﬆ cheüe en tele maladie que je ne quit pas qu'ele puisse garir. Et si ne le pris pas pour ce que je quidaisse faire pechié, car tout li baron del païs tesmoignierent qu'ele eﬆoit ma loiaus espouse et que je tenoie l'autre a tort. Mais je croi bien que ce m'a nuisi que je l'ai laissie sans le conmandement de sainte Eglise, car il eﬆ drois que ce

que la sainte Église unit ne puisse être séparé sans son avis. Si j'avais agi raisonnablement, tout aurait été pour le mieux, je le sais bien. Mais parce que je me suis mal conduit, j'ai besoin qu'on me conseille. Aussi je vous prie, pour l'amour de Dieu, de me guider pour le salut de mon âme et de mon corps, et pour mon honneur. Je ferai de bonne grâce ce que vous me recommanderez de faire.

143. — En vérité, fit l'ermite, je ne te conseillerai rien hormis de retourner au sein de la sainte Église. Et si elle t'ordonne de rester dans la situation qui est la tienne, tu n'auras pas péché, mais si elle te commande de reprendre la première Guenièvre, tu le feras. — Seigneur, répondit le roi, votre conseil est salutaire, je le sais bien, aussi agirai-je comme vous l'entendez. Mais maintenant je vous demande de bien vouloir au nom de Dieu entendre la confession de mes autres péchés, car je suis dans la situation de celui qui pense plutôt mourir que vivre. » Tous les chevaliers se retirèrent et laissèrent seuls le roi et l'ermite dans la maison. Le roi se confessa le mieux qu'il put, et quand il eut avoué tous les péchés dont il pouvait se souvenir, l'ermite appela les chevaliers et dit devant tous :

144. « Arthur, je te connais mieux que toi, tu ne me connais, et pourtant, lorsque je t'aurai dit qui je suis, tu me reconnaîtras aussitôt. Je suis le frère Amistant[1], je fus jadis ton chapelain, pendant sept ans et demi, et je vins du

---

que sainte Eglise met ensamble ne puisse departir sans sainte Eglise. Et se j'eüsse sagement ouvré, il n'i eüst que amender, ce sai je bien, mais pour ce que je l'ai fait malvaisement ai je mestier de conseil. Si vous proi, pour Dieu, que vous me conseilliés au pourfit de m'ame et de mon cors et a honour, et je ferai quanques vous me loerés en bone foi.

143. — Par foi, fait li hermites, je ne t'en donrai nul conseil fors de repairier a sainte Eglise, et se sainte Eglise aporte que tu soies departis com tu es, lors ne sera mie li pechiés tiens, et s'ele con[*c*]mande que tu tiengnes a la premiere, tu t'i tenras. — Sire, fait li rois, vous me conseilliés a sauver, je l'entens bien, et je le ferai ensi com vous le dites. Mais ore vous pri et requier pour Dieu que vous oiés ma confession de mes autres peciés, car je sui ci en tele aventure com cil qui quide mix morir que vivre. » Lors se traient ariere tout li chevalier, si remaignent sol en la maison entre le roi et l'ermite, si se confesse a lui au mix qu'il pot, et quant il a dit ses peciés dont il se sot ramenbrer, si apele li prodom les chevaliers et dist au roi oiant aus tous :

144. « Artus, je te connois moult bien et mix que tu ne fais moi, et nequedent, quant je t'avrai dit qui je sui tu me connoisteras moult bien. Je ai a non frere Anuitans, si fui jadis tes chapelains .VII. ans et

royaume de Carmélide, avec la reine Guenièvre, la fille du roi Léodegan. Je suis donc l'homme le plus à même de connaître la vérité, et de savoir quelle Guenièvre eſt ton épouse légitime, car je connais ses secrets mieux que personne, depuis le jour où elle atteignit l'âge de raison, jusqu'au jour où je quittai le monde pour entrer en religion. Et moi-même, bien que je sois vieux, je me mettrai en peine tant et si bien que la vérité te sera révélée. Aussi je me rendrai auprès de l'une et de l'autre et je leur parlerai ; je ne puis être dupe au point de ne pas savoir laquelle eſt ton épouse légitime et laquelle eſt la fausse. Et vois ici présent ton Sauveur, en qui tu dois croire pour ton salut. Mais pour le salut de ton âme, je te défends de le recevoir, avant que tu n'aies répudié devant moi celle des deux femmes que la sainte Église t'aura défendue, et avant que tu n'aies pris celle qu'elle t'aura ordonné de prendre. » Aux paroles de l'ermite qui s'eſt nommé à lui, le roi le reconnaît bien, il tend les mains vers Notre-Seigneur et dit : « Cher maître, que Dieu soit loué et remercié, car il m'a témoigné un grand amour lorsque, dans le besoin, je vous ai trouvé si près. Je vous jure, sur le Sauveur que vous tenez, que je ferai ce que vous m'avez dit, si Dieu me donne assez de vie et si je puis guérir de cette maladie. »

145. Le roi reçut alors son Sauveur, et peu après sa douleur s'apaisa, selon la volonté de Dieu. Il s'endormit, et ses

---

demi, et ving del regne de Carmelide avoc la roïne Genievre, la fille au roi Leodegam. Et sui li hom del monde qui mix en savra la verité laquele Genievre fu t'espouse, car je sai de ses consaus plus que nus hom qui soit el monde, dés qu'ele sot entendre, jusques au jour que je parti del siecle et entrai en religion. Et je meïsmes, si vix com je sui, traveillerai mon cors tant que je te ferai savoir la verité, et irai a l'une et a l'autre. Et puis que j'avrai parlé a eles .II., je n'en puis eſtre decheüs que je ne sace bien laquele eſt ta loial espouse et laquele ert la fause. Et vois tu ci ton Salveour em present, par qui tu dois croire que tu venras a salvement. Mais sor le perill de t'ame te desfent je que nel rechoives devant que tu aies ci devant moi renoiié des .II. femes celi que sainte Eglise te desfendra, et que tu prenderas celi qu'ele te conmandera a prendre. » Quant li rois entent le prodom qui a lui s'eſt nommés, si le connoiſt bien, si en tent ses mains vers Noſtre Signour et li diſt : « Biaus maiſtres, aourés soit Dix et graciés, car moult m'a grant amour mouſtree, quant si pres et a tel besoing vos ai trouvé. Et je vous creant, sor le Sauveour que vous tenés, que je le ferai ensi com vous l'avés devisé, se Dix me donne espasse de vie et que je puisse de ceſte maladie eschaper. »

145. Lors rechut li rois son Salveour et il ne demoura gaires que sa dolor li alega, si com Dieu plot, si s'endormi. Si en fisent sa gent

compagnons furent très heureux de le voir se reposer. Il demeura ainsi à l'ermitage pendant trois jours, puis il fut si soulagé qu'il but et mangea bien. Il se rendit auprès de l'ermite et lui dit : « Maître, Dieu merci, je suis parfaitement guéri, et je me rendrai bien à Camaalot, qui n'eſt pas très loin d'ici. Vous m'accompagnerez, ainsi je serai plus sûr de moi et plus à l'aise. » L'ermite répondit qu'il irait volontiers avec lui. Le roi et sa compagnie partirent alors en direction de Camaalot, et quand les gens virent le roi, ils furent très heureux, car ils avaient entendu dire qu'il était mourant.

146. Le lendemain, le roi reçut un messager de sa femme, que sa maladie retenait alitée à Bédingran. Elle lui demandait de venir au plus vite, car elle craignait de ne plus jamais le revoir. Il alla en parler à l'ermite. « Je vous conseille d'y aller, dit le vieil homme, mais vous n'irez pas seul, car je vais vous accompagner, et je lui parlerai en votre présence. Voici ce que vous allez faire : convoquez tous vos barons et tous vos évêques, où qu'ils soient. Qu'ils viennent vous voir à Bédingran, afin qu'ils sachent la vérité. Ainsi vous donnerez réparation de votre outrage à la sainte Église. » Le roi fit ce que l'ermite avait dit, et, à travers toute sa terre, ordonna à ses barons de venir le retrouver à Bédingran sans délai, dès qu'ils auraient vu les messagers. Au matin, le roi et sa suite firent route vers Bédingran, avec l'ermite qui fit tout pour

---

grant joie, quant il le virent reposer. Si demoura laiens .III. jours en ceſte maniere, et lors fu si alegiés qu'il manga bien et but. Si en vint a l'hermite et li diſt : « Maiſtres, [d] Dieu merci je sui auques respassés, si m'en iroie volentiers jusques a Kamaalot qui n'eſt mie granment loins de ci, et vous en venrés avoc moi, si en serai plus seürs et plus a aise. » Et li hermites li respont qu'il irra moult volentiers. Lors mut li rois et sa compaingnie, si en alerent a Kamaalot ; et quant les gens virent le roi, si en orent moult grant joie, car il avoient oï dire qu'il moroit.

146. L'endemain vint au roi uns messages de par sa feme qui a Bedingram gisoit malade, si li mandoit qu'il alaſt a li delivrement, car ele ne le quidoit jamais veoir. Et il en vint a l'hermite, se li diſt. « Je vous lo, fait li hermites, que vous i ailliés, mais seus n'i irés vous pas, car je m'en irai avoc vous, et voiant vous le voldrai je parler. Et si vous dirai que vous ferés : vous ferés semonre tous vos homes et vos evesques, ou que il soient. Qu'il en viengnent a vos parler a Bedingram, si qu'il en sacent la verité. Si ferés honour a sainte Eglise de ce dont vous li avrés fait despit. » Ensi com li hermites le devise le fait li rois, et mande par toute sa terre a ses barons que, si toſt qu'il verront ses messages, qu'il viengnent a lui a Bedingram sans nul essoine. Au matin monte li rois et sa compaingnie, et li hermites avoc lui qui li conseille a son pooir bones paroles qui bien li plaisent, car encore se delt moult del mal qu'il avoit eü.

prodiguer de bons conseils qui réconfortaient le roi, car celui-ci se plaignait encore du mal qu'il avait eu.

147. Lorsque le roi parvint à Bédingran, il s'installa non pas dans la demeure où gisait sa femme, mais dans d'autres maisons de la ville qui en comptait de belles, car ainsi l'avait décidé l'ermite. Ce soir-là il n'alla pas parler à sa femme. Le lendemain, il se leva de bonne heure pour entendre la messe du Saint-Esprit que l'ermite chanta pour lui. Dès qu'ils furent sortis de la chapelle, ils se rendirent auprès de Guenièvre qui était malade. Mais la puanteur de la maladie était si forte que personne n'aurait pu la supporter s'il n'y avait eu de l'encens qui se consumait en plusieurs endroits, ainsi que d'autres aromates qui répandaient un parfum agréable. Le roi alla au chevet de la reine, en compagnie de l'ermite ; ils lui demandèrent comment elle se sentait. Elle leur répondit d'une voix distincte qu'elle était au plus mal : « Le mal ne fait qu'empirer, et les médecins ne peuvent rien pour moi. Aussi voudrais-je vous demander humblement de me faire ramener dans mon pays, car on m'a dit qu'une fois embarquée je n'aurai pas besoin de sortir avant d'être arrivée là-bas.

148. — Dame, dit le roi, ce n'est pas là quelque chose que vous puissiez entreprendre à la légère, car si vous supportiez le voyage par la rivière, vous ne le pourriez par la mer. Attendez encore un peu de voir si Dieu vous accordera la vie ou non, et veillez à être parfaitement confessée, car personne n'est sûr de soi. Vous avez de la

---

147. Quant il vint a Bedingram, si ne descendi mie en ses maisons la ou sa femme gisoit, mais en la vile en autres maisons dont il i avoit assés de beles, car ensi li fist faire li hermites, ne onques cele nuit a sa feme ne parla. Et l'endemain se leva de haute eure et oï messe del Saint Esperit, et li hermites li chanta ; et quant il furent issu de la chapele, si alerent veoir Genievre qui malade estoit. Mais la puours de la maladie estoit si grans que nus ne le pooit sousfrir, se ne fust li encens qui ardoit em pluisours lix et les autres espesses qui souef flairoient. Li rois vint devant la dame, et li hermites avoc lui ; se li demandent conment il li est, et ele avoit moult bele parole, se li respont que malvaisement li estoit : « Car je ne fais s'empirier non, ne li fusicien ne me sevent conseillier. Si vous voel proiier com a mon signour que vous me feïssiés mener en mon païs, car on me fait entendant que se je me faisoie ci me[*e*]tre en l'aigue, il ne m'en couvenra ja issir tant que je venisse la.

148. — Dame, fait li rois, ce n'est pas chose que vous puissiés faire legierement, car se vous vous sousfriés amener par aigue douce, ne le porriés vous sousfrir par mer. Mais atendés encore une piece, tant que vous veés quel merci Dix vous fera ou de mort ou de vie ; si gardés que vous soiiés moult bien confesse, car nus ne puet estre seürs de soi,

chance, car j'ai amené avec moi un homme sage et qui mène une vie pieuse. Entretenez-vous seule à seul avec lui, il saura bien vous conseiller. » Le roi appela alors l'ermite, qui s'avança pour entendre la confession de la dame. À ce moment-là, il arriva un chevalier de la reine qui dit au roi : « Sire, Bertelai vous fait savoir qu'il se meurt. Il veut que vous alliez le voir en bas, au nom de Dieu, avant sa mort. » Le roi descendit, et quand il arriva devant Bertelai, celui-ci lui dit : « Sire, je vous ai envoyé chercher car jamais je n'ai eu si grand besoin de vous. Mais je voudrais vous prier de faire venir tous vos chevaliers devant moi, pour qu'ils entendent ce que je vais vous dire. Je vais vous apprendre, sachez-le, une des choses les plus étonnantes qui fût jamais dite ou imaginée. Aussi je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de les faire venir au plus vite. » Le roi accéda alors à sa requête. Pendant ce temps l'ermite s'entretenait avec la reine. « Dame, lui disait-il, vous êtes en grand danger de mort, car personne ne peut vous guérir. Qui perd l'âme et le corps perd trop : vous avez perdu votre corps ; au nom de Dieu, tâchez de sauver votre âme. Veillez à ne rien cacher qui puisse lui nuire, car personne ne peut être véritablement confessé s'il n'avoue pas toutes les choses dont il se sent souillé, et nul ne peut être sauvé sans confession.

149. — Seigneur, fit la dame, vous me recommandez de sauver mon âme, si elle peut l'être, mais je ne vois pas com-

---

et de ce vous eﬆ il moult bien avenu, car je vous ai ci amené un prodome de moult bone vie. Si parlés a lui a conseil et il vous savra moult bien conseillier. » Atant apele li rois l'ermite, et il se traiﬆ avant pour oïr sa confession. Et lors vint uns chevaliers qui eﬆoit a la roïne et diﬆ au roi : « Sire, Bertelais vos mande qu'il se muert et que vous voisiés une fois parler a lui la aval, pour Dieu, ains qu'il muire. » Et li rois i vait, et quant il vint devant lui, si li diﬆ : « Sire, je vous ai envoiié querre au greignour besoing que je eüsse onques de vous. Mais je vous voldroie proiier que vous me feïssiés venir tous vos chevaliers devant moi, pour oïr ce que[a] je vous voel proiier et dire. Et saciés que je vous dirai une des greignours merveilles qui onques fuﬆ dite ne de cuer pensee. Si vous proi pour Dieu que vous les faciés toﬆ venir. » Et li rois fait venir tous ses chevaliers. Et endementres parole li hermites a Genievre, se li diﬆ : « Dame, vous eﬆes en grant aventure de mort, car nus hom ne vous em puet garison donner. Et qui pert l'ame et le cors, il pert trop : et vous avés le cors perdu, pour Dieu, si pensés de l'ame garir. Et gardés que vous ne celés nule chose qui a voﬆre ame puisse nuire, car nus ne puet eﬆre vrais confés, s'il ne regehiﬆ toutes les choses dont il se sent entechiés, ne nus ne puet eﬆre sauvés sans confession.

149. — Sire, fait la dame, vous me conseilliés bien a m'ame sauver,

ment, car je suis la plus déloyale et la plus traîtresse de toutes les pécheresses. J'ai trompé et trahi l'homme le plus valeureux du monde : le roi Arthur, que j'ai poussé à abandonner son épouse légitime, la fleur de toutes les dames de ce monde. Dieu se venge à ce qu'il semble, car j'ai perdu l'usage de tous mes membres, et encore, Dieu ne se venge pas aussi durement qu'il le devrait. » Elle lui raconta alors sans rien omettre comment elle avait accompli sa trahison. Elle ne lui cacha rien, et lui confessa l'entière vérité sur ce forfait et sur tout ce dont elle put se souvenir. Puis elle ajouta : « Seigneur, pour Dieu, dites-moi ce que je dois faire, j'en ai très grand besoin, comme vous le voyez, et mon seigneur le roi m'a assurée que vous me conseilleriez mieux que quiconque. — Dame, répondit l'ermite, je ne pourrai pas le faire facilement, car vous ne suivriez peut-être pas mon conseil. » Mais la dame lui jura qu'elle le ferait.

150. « Eh bien, répliqua l'ermite, je vous conseille donc, puisque vous avez commis une trahison à l'égard du roi et de son peuple, d'avouer votre forfait devant le roi et le peuple. Votre âme en sera grandement soulagée, et ainsi pourrez-vous gagner plus aisément votre salut. Sinon, vous êtes perdue, corps et âme. » La dame lui promit alors de le faire. Sur ce les chevaliers se présentèrent devant le roi, car il les avait envoyé chercher pour entendre la confession

---

s'il pooit eſtre, mais je ne voi mie conment ele puiſt eſtre sauve, car je sui la plus desloiaus pecherresse et la plus traïtre de toutes les autres pecherresses, car je ai decheü et traï le plus prodome del monde : c'eſt li roi Artus que je fis guerpir sa loial espouse, la flour de toutes les dames del monde. Et Dix em prent si grant vengance com il pert, car je ne puis aidier de nul de mes menbres, [*f*] ne encore n'en prent pas Dix si grant vengance com il devroit. » Lors li conte de chief en chief, si com ele avoit faite la traïson, et si ne l'en choile noient que toute ne l'en die la verité et de ce et d'autres choses dont ele se puet ramentevoir. Puis li diſt : « Sire, pour Dieu, conseilliés moi que je ferai, car je en ai si grant meſtier com vous veés, et mé sire li rois me diſt que vous me conselleriés mix que nus. — Dame, fait-il, de ce ne vous savroie je pas conseillier legierement, car vous ne vous tenriés pas a mon conseil par aventure. » Et ele li creante que si fera.

150. « Or vous lo je dont, fait il, que, ensi com vous avés mesfait envers le roi et envers son pueple traïson, que vous le reconnoissiés devant le roi et devant le pueple. Si en sera moult l'ame de vous assouagie et par ce porrés vous plus legierement venir a voſtre sauvement. Et se vous ensi ne le faites, vous avés perdu l'ame et le cors. » Et la dame li creante qu'ele ensi le fera. Atant sont venu li chevalier devant le roi, quar il les avoit envoiié querre pour oïr la

de Bertelai. Lorsqu'ils furent tous présents, Bertelai avoua publiquement comment il avait ourdi cette trahison et comment il avait fait capturer le roi et tous les autres, ainsi que le conte l'a relaté. « Seigneur, confessa-t-il ensuite au roi, je suis aussi traître et aussi déloyal que je vous le dis, et, sachez-le, la malheureuse qui gît là-haut n'a jamais agi qu'à mon instigation. Je vous prie donc, au nom de Dieu, d'exercer sur ma perfide personne, si misérable et déloyale, une vengeance telle que tout homme en l'apprenant n'ose entreprendre de fomenter pareille trahison. Mon âme en sera soulagée, je pense, car plus le corps subira de tourments dans ce monde, moins l'âme en sera accablée dans l'autre. » En l'écoutant, le roi se signa d'un geste précipité, stupéfié par cette révélation. Quant à monseigneur Gauvain, il lui dit en exultant de joie :

151. « Sire, je vous l'avais bien dit, ce n'est pas de votre grâce si ma dame a été sauvée, il en a dépendu de Dieu et de Lancelot. Une trahison ne peut durer longtemps sans être découverte. » Tandis que monseigneur Gauvain tenait ces propos au roi, l'on vint chercher ce dernier, pour aller voir l'ermite qui se trouvait au chevet de la reine. Il s'y rendit, et tous les autres avec lui. En voyant le roi, elle se mit à pleurer et à implorer la pitié de tous. « Seigneur, dit-elle au roi, je vous demande pardon, et me reconnais la plus grande pécheresse de la terre. »

152. Elle lui raconta de bout en bout comment elle

---

parole Bertelais. Et quant il furent tout venu, si reconnut oiant tous conment il avoit faite la traïson et conment il avoit fait prendre le roi et les autres, si com li contes a dit. Puis dist au roi : « Sire, je sui si traïtres et si desloiaus com vous oés, si saciés bien que la chaitive, qui la sus est, ne fist onques riens se par moi non. Or vous proi, por Dieu, que de cest traïtour de cors, qui tant est chaitis et desloiaus, prendés vengance tele que jamais nus qui en oie parler n'ost si grant traïson emprendre a faire. Et si com je croi, m'ame en ert alegie, car de tant que li cors sousfera en cest siecle greignour tourment, de tant sera m'ame en l'autre siecle plus alegie. » Quant li rois l'ot, si se sainne moult durement de la merveille qu'il ot, et mé sire Gavains en a moult grant joie et dist au roi :

151. « Sire, je le vous disoie bien, ne il n'est pas remés en vous que ma dame ne soit destruite, mais en Dieu et en Lanselot. Traïson ne puet longement durer que ele ne soit descouverte. » Ensi que mé sires Gavains disoit ces paroles, vint on pour le roi, pour aler a l'ermite qui devant la roïne estoit. Et il i vait et tout li autre aprés. Et quant ele voit le roi, si con[*275a*]mence a plourer et crie a tous merci, si dist au roi : « Sire, je vous cri merci com la plus pecheresse qui vive. »

avait fomenté ce complot à l'instigation de Bertelai. Les chevaliers n'éprouvèrent jamais autant de joie qu'alors, car ils savaient bien que c'était la vérité. Quant au roi, il en fut plus que tout autre stupéfait, car il n'aurait jamais imaginé qu'un cœur de femme pût oser ourdir une telle machination. Il demanda conseil sur la conduite à tenir, tout d'abord à l'ermite, ensuite à ses chevaliers. « Seigneur, répondit l'ermite, attendez l'arrivée des barons que vous avez convoqués dans cette ville, et vous agirez alors sur leur conseil. Il est préférable qu'ils sachent la vérité de ce forfait de la bouche même de ceux qui vous l'ont avoué. » Suivant ce conseil, le roi attendit ses barons, tandis que monseigneur Gauvain envoya un messager pour apprendre à la reine, par une lettre, les derniers événements, et pour qu'elle fût assurée qu'elle serait bientôt traitée avec plus de considération qu'elle ne le fut jamais. En écoutant le messager, la reine ressentit une immense joie. Le roi attendit l'arrivée de ses barons qui écoutèrent les aveux de Guenièvre et de Bertelai, toujours en vie. Il n'y avait parmi eux d'homme assez suspicieux pour ne pas en être stupéfait, car jamais forfait plus étonnant ne fut commis, aussi dirent-ils au roi qu'il était déshonoré s'il ne prenait pas une vengeance assez exemplaire pour qu'il en fût parlé à tout jamais. L'un déclara qu'il fallait qu'ils fussent traînés par des chevaux, l'autre qu'ils fussent condamnés au bûcher, mais frère Amistant ne fut pas de cet avis et conseilla au roi de laisser à Dieu le soin

---

152. Lors li conte de chief en chief conment ele avoit faite la traïson par le conseill Bertelais. Et lors ont greignour joie eü li chevalier qu'il n'avoient devant eüe, car ore sevent il bien que c'est verité ; mais li rois en est esbahis sor tous homes, car il ne quidast mie que nus cuers de feme osast tel traïson emprendre. Si s'en conseille a l'hermite tout avant et a ses chevaliers aprés qu'il en fera. « Sire, fait li hermites, vous atendrés vos barons que vous avés semons en ceste vile, si esploiterés par lor conseil. Et lors si sera mix quant il savront la verité de ceste chose par ces .II. meïsmes qui conneü le vous ont. » A cest conseil atent li rois ses barons, et mé sire Gavains prent un message et mande a la roïne par ses letres conme la chose est avenue et qu'ele soit toute seüre que onques a nul jour ne fu a si grant hounour com ele sera par tans. Et quant ele oï le message, si en ot moult grant joie. Et li rois atendi ses barons tant qu'il sont venu, et il oïrent la parole de Genievre et de Bertelais qui encore vivoient[a]. Si n'i ot si sage qu'il ne s'en esmerveillast, car onques mais tel merveille n'avoit esté faite, et dient au roi que il soit honnis s'il n'en prent tel vengance qu'a tous jours mais en soit parlé. Si juge li un que il soient traïné, et li autre qu'il soient ars, mais a ce ne s'acorde mie frere Anuitans, ains conseille le roi qu'il n'en prenge ja vengance, fors cele

d'exercer sa vengeance, déclarant qu'on ne pourrait ainsi faire plus de mal.

153. Sur les conseils de frère Amistant, le roi les fit transporter hors de Bédingran, dans un vieil hôpital. Pendant ce temps, on avait convoqué les barons de Carmélide pour leur apprendre la vérité sur la femme qu'ils considéraient comme leur suzeraine légitime. Tous arrivèrent à temps, avant la mort des coupables, car leur agonie dura longtemps. En apprenant la vérité sur Bertelai et Guenièvre, ils craignirent que le roi ne les fît tous mettre à mort. D'un commun accord, ils décidèrent d'aller implorer le pardon de leur suzeraine légitime en Sorelois. Arrivés près de Sorham, ville où la reine était installée à ce moment-là, ils mirent pied à terre, coupèrent les avant-pieds de leurs chausses, ainsi que leurs manches jusqu'aux coudes, rasèrent aussi leurs tresses, car la plupart d'entre eux en portaient de belles. Ils allèrent en cet équipage implorer le pardon de la reine, la suppliant au nom de Dieu d'exercer sur eux la justice qu'elle voulait, d'oublier sa rancune à leur égard ou de les chasser du pays, « car nous savons, dame, reconnurent-ils, que nous avons mérité un châtiment plus grand que celui que vous nous infligerez, puisque nous vous avons privée de tous vos biens, alors que vous étiez notre dame lige et que nous vous avons fait courir le risque d'un supplice dégradant, croyant rendre justice, car nous avons agi sur le conseil de Bertelai, qui se meurt de la manière la plus infamante dont un homme puisse jamais mourir ».

---

que Dix em prendra, et si dist qu'il ne porroient pas en nule maniere greignour angoisse faire.

153. Par le conseil frere Anuitant, les fist li rois porter fors de Bedingram a un viés hospital. Et entretant furent mandé li baron de Carmelide pour oïr la verité de celi que il tenoient a lor droituriere dame. Si i vinrent tout a tans, ançois que il fuissent mort, car il languirent moult longement. Et quant il oïrent la verité de Bertelais et de Genievre, si orent grant paour que li rois ne les feïst tous destruire. Si s'acorderent tout qu'il iroient crier merci a lor droituriere dame en Sorelois. Quant il vinrent pres de Sorham, la ou la roïne sejournoit en cel termine, si descendirent de lor chevaus et coperent de lor chauces les avant piés, et lor mances jusques as coutes, et reoignierent lor treces, car li pluisour les avoient moult beles. Si alerent en tel maniere crier merci a la roïne et li proiierent pour Dieu qu'ele presist d'aus tel justice [*b*] com ele velt et lor pardonnast son maltalent ou les chaçast fors de la terre, « quar nous savons, dame, fait il, que nous avons plus mal deservi que vous ne nos ferés, conme cil qui vous avons desiretee qui estiés nostre dame lige et vos meïsmes en aventure d'estre honnie, et si quidasmes faire droit, car tout ce

154. À la vue de ces chevaliers qui imploraient ainsi leur grâce, la reine fut saisie de pitié, car elle était douce et bonne. Elle se mit à pleurer et alla les relever un à un, oubliant son ressentiment à leur égard. Quand arriva Noël, le roi Arthur réunit sa cour à Cardeuil, où furent convoqués tous les barons, les plus éloignés comme les plus proches, et il se mit en grands frais, plus qu'il ne l'avait fait depuis longtemps, pour bien les accueillir et les traiter avec considération, et ainsi éviter d'être blâmé au sujet de la reine qu'il avait répudiée à tort, comme tout le monde le savait. L'autre Guenièvre agonisait encore dans d'atroces souffrances et son agonie se prolongea encore trois semaines après Noël. À sa mort, le roi éprouva le plus grand chagrin de sa vie, car il n'avait jamais aimé aucune femme à ce point, mais il fit beaucoup d'efforts pour n'en rien laisser paraître et pour se ressaisir devant son peuple. L'interdit dont sa terre avait été frappée venait d'être levé. On envoya chercher la reine en Sorelois, où elle était installée. Frère Amistant s'y rendit avec l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Gloucester, celui de Londres et ceux d'au moins cinq autres évêchés. Dix rois et ducs les accompagnèrent également. La reine leur réserva un accueil très joyeux, mais ce fut frère Amistant, son maître, qu'elle fut le plus heureuse de voir, car dès qu'elle le reconnut elle se mit à pleurer de joie et d'émotion, et, les mains tendues au ciel, elle en remercia Notre-Seigneur. Apprenant

---

feïsmes nous par le conseil Bertelais qui ore en muert de la plus vill mort que onques mais hom morust ».

154. Quant la roïne vit ciaus qui ensi li crioient merci, si en a moult grant pitié, car moult estoit douce et debonaire. Si conmence a plourer et les en vait tous relever un et un, et lor pardonna son maltalent. Quant ce vint au Noël, si tint li rois Artus sa court a Cardoel, si i furent semons tout li baron de loig et de pres, si se pena moult li rois d'aus conjoiir et honnerer plus qu'il n'avoit fait mais em piece, pour eschiver le blasme de la roïne que il avoit a tel tort laissie, si conme tous li siecles savoit. Et encore vivoit l'autre a grant dolour et dura desi a .III. semainnes aprés Noël et ce fu li graindres doels que onques li rois eüst de sa mort, car il n'avoit onques feme tant amee, mais il se penoit moult de faire bel samblant et de lui reconforter devant son pueple. Et ja estoit sa terre asolse qui entredite avoit esté. Lors fu la roïne envoiie querre en Sorelois ou ele estoit. Si i ala frere Anuitans et l'arcevesques de Cantorbile et li evesques de Glocestre et cil de Londres et d'autres eveschiés, jusques a .V., et si ot avoc aus .X. que rois que dus. Si les rechut la roïne a moult grant joie, mais desor tos les autres fist ele joie de frere[a] Anuitant son maistre, que si tost com ele le connut, conmencha ele a plourer de joie et de pitié, et ele[b] en tent ses mains vers le ciel, si en mercie Nostre Signour. Et quant

que le roi l'envoyait chercher comme sa femme, elle ne laissa pas transparaître la satisfaction qu'elle éprouvait pourtant à bon droit.

155. Elle fit alors convoquer ses vassaux dans le Sorelois et envoya chercher Galehaut et Lancelot qui se réjouit à cette nouvelle, non pour lui-même mais pour l'honneur de la reine. Dès qu'ils furent arrivés, la reine s'entretint à part avec eux, et leur demanda ce qu'elle devait répondre au roi qui l'envoyait chercher « par ces barons que voici, car il sait bien maintenant qu'il n'a jamais épousé d'autre femme que moi. Vous avez sûrement appris comment est morte celle avec laquelle il a vécu, mais j'ai tant d'affection pour vous deux que je ne ferai rien sans avoir votre avis. Dites-moi ce que vous souhaitez que je fasse, et je suivrai votre conseil, quel qu'il soit, fût-ce pour ma honte ou pour mon honneur.

156. — Dame, répondit Lancelot, dût-on passer la journée à vous conseiller, ce serait à vous de décider, et il n'y a pas lieu de longuement délibérer, car ce ne serait pas vous aimer que de vous inciter à refuser un honneur comme celui de la seigneurie de Bretagne. Le roi Arthur, qui est votre légitime époux, est le plus noble seigneur du monde, et l'on vous blâmerait trop, ainsi que tous les hommes de votre conseil, si vous repoussiez cet honneur. Nous préférerions que vous restiez dans ce pays, moi et mon seigneur ici présent, mais nous aimons mieux endurer peine et chagrin, car

---

ele voit que li rois l'envoioit querre conme sa feme, si n'en fist mie grant samblant qu'ele en fust lie, et si en fu ele moult lie, si com drois estoit.

155. Lors envoie semonre ses homes de Soreloys et si envoiia querre Galeholt et Lanselot qui moult fu liés de la novele quant il le sot, non mie pour lui, mais pour l'onour de la roïne. Et quant il furent venu, si parla la roïne a aus a conseil et[a] lor demanda qu'ele feroit de ce que li rois l'avoit envoiie querre « par ces barons que vous veés, car il set ore bien qu'il n'ot onques feme espousee se moi non. Et vous avés bien oï dire conment cele est morte qu'il a tenu, mais je vous [*c*] aim tant ambesdous que je ne feroie ceste chose ne autre sans le vostre conseill. Si me dites que vous volés que je en face et je le ferai conment qu'il soit, soit a m'ounour soit a ma honte.

156. — Dame, fait Lanselos, quant on vous avroit toute jour conseillie, s'en feriés vous vostre volenté, ne ci ne couvient il mie grant conseil, ne il ne vous ameroit pas qui tele hounour vous tolroit conme la signourie de Bertaigne. Et li rois Artus qui est vostre drois sires est li plus prodom qui vive, et vous en seriés trop blasmee, se vous le refusiés et tout cil de vostre conseil. Et si vous amissions nous mix en ceste terre, je et mé sires qui ci est, mais nous en volons mix sosfrir painne et mesaise, car ausi bien connois je le sien cuer conme

je connais son cœur aussi bien que le mien, et l'on ne doit pas donner à quelqu'un que l'on aime un conseil qui puisse nuire à son honneur. Voilà ce que je vous conseille de faire. — Et vous seigneur, demanda-t-elle à Galehaut, vous qui m'avez traitée avec plus d'égards que nul autre ne le fit, que me suggérez-vous ? — Dame, répondit-il, Lancelot vous a donné le conseil que tout un chacun doit vous donner, et je me range à son avis. Si vous nous avez porté de l'affection jusqu'à présent, ne nous oubliez pas maintenant, car vous ne trouverez jamais de pays où l'on vous honore comme en celui-ci. Soyez assurée, pour ne rien vous cacher, que, si les événements vous avaient contrainte à demeurer dans ce pays, je n'en aurais conçu nul déplaisir. Mais enfin, on ne doit pas donner de mauvais conseil à un ami ».

157. En entendant les deux hommes au monde en qui elle se fiait le plus lui conseiller de faire ce qu'elle-même souhaitait, elle fut rassérénée, et elle fut touchée de ce qu'ils l'aient priée de ne pas les oublier : elle leur donna l'accolade et les embrassa l'un après l'autre[1]. Tous trois pleurèrent d'émotion, après quoi ils revinrent ensemble auprès des barons qui les attendaient. Galehaut les accueillit avec grand plaisir et, comme il leur demandait des nouvelles du roi, ils lui relatèrent ce qui s'était passé, car ils ne se doutaient pas qu'ils étaient aussi bien informés qu'eux. Ainsi se passa ce jour-là. La reine avait envoyé chercher les barons de Sorelois ; elle prit congé d'eux et les remercia sincèrement des marques de

---

le mien, ne on ne doit pas a celi que on aimme chose loer qui a honte puisse tourner. Issi le lo je que vous le faciés. — Et vous, sire, fait ele a Galeholt, qui tant m'avés honneré que onques nus tant ne m'onera, que me loés vous que je face ? — Dame, fait il, Lanselos vous a loé ce que tous li mondes vous doit loer et je me tiengn a cest conseil. Et se vous nous avés amé jusques a ore, ne nous oubliés ore mie, car vous ne trouverés jamais en terre ou vous soiiés, ou on tant vous houneurce[a] conme ci. Et saciés bien de voir, ne je ne me celerai ja, que se aventure aportast que vous n'en ississiés, jamais moi n'en pesast ja, ne mais au parestroit ne doit on mie son ami forconseillier ».

157. Quant la roïne entent que li doi home del monde ou ele plus se fioit loent ce qu'ele velt, s'en est plus a aise, si l'em prent grans pitiés de ce qu'il li ont proiié qu'ele ne les oblit mie, si les acole et baise l'un aprés l'autre. Si em plourent de pitié tout .III. ensamble, puis reviennent ensamble la ou[a] li baron l'atendoient. Et Galehols fait moult grant joie d'aus et lor demande del roi nouveles, et il li content les aventures, ensi com eles estoient avenues, car il ne quidoient mie qu'il en seüssent tant com il en savoient. Ensi ont parlé celui jor. Et la roïne ot envoiié pour les barons de Soreloys et prist a aus congié et lor mercie moult des grans honours qu'il li

considération dont ils l'avaient entourée. Sur ce, la reine partit, et son départ plongea dans une grande tristesse les gens du pays, les dames et les demoiselles. La reine était demeurée en Sorelois deux ans entiers et tout le temps qui va de la Pentecôte jusqu'à la dernière semaine de février. Lorsqu'elle partit, Lancelot et Galehaut l'escortèrent avec une troupe importante. Ils retrouvèrent le roi Arthur qui venait à leur rencontre, à deux jours de route de Cardeuil. Galehaut avait prié la reine d'empêcher Lancelot de rester dans la maison du roi, aussi lui interdit-elle d'y demeurer sous aucun prétexte, quelque prière qu'elle-même ou quiconque pût lui adresser, à moins qu'elle ne se jetât à ses pieds : « Et vous pouvez être sûr que je ne le ferai jamais, aussi longtemps que mon honneur me permettra de vous l'interdire. » Elle tenait ces propos pour rassurer Galehaut. Ils chevauchèrent à la rencontre du roi qui accueillit Galehaut, mais aussi la reine, avec de grands transports de joie, et, bien qu'il n'eût pas oublié la mort de l'autre femme, il s'efforça de faire bon visage devant ses gens. La reine s'inclina très humblement devant lui, ce qu'apprécièrent tous ceux qui la virent. Mais la joie de monseigneur Gauvain l'emporta sur celle du roi et des autres car, du plus loin qu'il put les voir, il courut les bras ouverts vers la reine, Galehaut et Lancelot, manifestant plus de joie qu'aucun cœur d'homme n'aurait pu en éprouver, puis il les embrassa tous les trois l'un après l'autre.

---

avoient faites. Et lors s'em part la roïne, si fu li doels moult grans que cil del païs en fisent et les damoiseles et les dames. Ensi fu la roïne en Soreloys .II. ans entiers et tant com il a, de Pentecouste jusqu'a la daerrainne semainne de fevrier. [*d*] Et quant ele s'en departi, si le convoiia Lanselos et Galehols a grant compaingnie de gent, si trouverent le roi Artu a .II. journees de Cardoel qui a l'encontre li venoit. Et Galehols avoit proiié la roïne qu'ele desfendist Lanselot que en nule maniere ne remansist de la maisnie le roi, et ele li desfendi que pour rien n'i remaigne, pour proiiere que ele ne autres li sacent proiier, s'ele meïsmes ne l'en chiet au pié : « Et bien saciés que je ne vous em proiierai ja pour tant que je le puisse veer a m'onour. » Et ce disoit ele pour Galeholt metre a aise. Et il chevauchent tant qu'il encontrent le roi ; si fu moult grans la joie que li rois fist de Galeholt et de la roïne meïsmes, et nequedent n'avoit il mie oublié le doel de l'autre, mais il s'esforce de bel samblant faire pour ses gens. Et la roïne s'umelie moult envers lui, si l'em proisent moult tout cil qui le voient. Mais sor toutes les joies que li rois fist et li autre, fist mé sire Gavains joie, car de si loing com il les pot veoir, courut il les bras tendus vers la roïne et a Galeholt et a Lanselot, et est si liés par samblant que nus cuers d'ome porroit plus estre, et il les baise tous l'un aprés l'autre.

158. Cele nuit jurent en la terre le roi des Marces de Longue, et

158. Ils passèrent la nuit sur la terre du roi des Marches de Longue et, quand ils eurent mis pied à terre, Galehaut mena la reine chez le roi, habitué à ce que le souverain et sa femme couchassent dans un même logis. « Seigneur, dit Galehaut au roi, voici ma dame que vous m'aviez confiée et que je vous rends. Sachez que je l'ai protégée comme je vous l'ai promis : Dieu et les saints de cette église m'en soient témoins — il tendit sa main vers une chapelle —, dans le souci de votre honneur, elle n'aurait pas été mieux gardée si elle avait été ma sœur. » Le roi se confondit en remerciements et lui dit : « Mon très cher ami, vous avez tant fait pour moi que je ne sais comment je pourrais vous le rendre, et pourtant le désir ne m'en manque pas. Toutefois il vous faudra encore faire pour moi une chose qui vous coûtera peu, mais qui sera pour moi inestimable. Je ne vous en dirai pas plus pour le moment. » En disant cela, il pensait à Lancelot qu'il voulait prier de venir, car ce dernier n'assista pas aux retrouvailles du roi et de la reine, préférant rester chez lui, enfermé dans une chambre, tout à ses tristes pensées : il voyait bien qu'il avait perdu son amie, et pourtant, en son cœur, il ne trouvait rien à redire à la situation.

159. Ce soir-là, la reine fut unie au roi par les archevêques et les évêques, dans l'allégresse générale. Galehaut demeura ensuite huit jours en leur compagnie, mais sur ses instances Lancelot partit en Sorelois à l'insu du roi, car Galehaut savait bien que le souverain le prierait de rester et il craignait

---

quant il furent descendu, si mena Galehols la roïne a l'ostel le roi, si com il avoit a coustume que entre lui et sa feme gisoient en un ostel. Et Galehols dist au roi : « Sire, ves ci ma dame que vous me baillastes et je le vous rent. Et saciés que je l'ai gardee si com je le vous acreantai que, si m'aït Dix et li saint de cele eglise — si tent sa main vers une chapele — , ele ne fust pas mix gardee a vostre hounour s'ele fust ma serour germainne. » Et li rois l'en mercie moult, se li dist : « Biaus dous amis, vous avés tant fait pour moi que je ne sai conment je le porroie deservir, si en ai je la volenté. Mais encore vous couvendra pour moi faire une chose qui moult petit vous coustera et a moi sera ele grans. Mais vous ne savrés ore mie que ce sera. » Et ce disoit il pour Lanselot dont il voloit proiier, car il n'estoit mie a cel assamblement del roi et de la roïne, ains estoit a son ostel, enserrés en une chambre moult pensis, car il voit bien qu'il a s'amie perdue, et nequedent il li siet moult bien en cuer.

159. Cele nuit fu la roïne rasamblee au roi par ses arcevesques et par ses evesques, si fu moult grans la joie qui en fu faite. Aprés ce demoura Galehols .VIII. jours en la compaingnie, mais [*e*] Lanselos s'en ala de son gré et par sa volenté en Soreloys, si que li rois n'en sot mot, car Galehols savoit bien que li rois le proiieroit de remanoir

que la reine fût contrainte d'en supplier Lancelot. Après le départ de Lancelot, Galehaut resta trois jours auprès du roi. Lorsqu'il vint prendre congé du souverain, celui-ci le prit à part avec la reine. Il les supplia, au nom de l'amour et de la fidélité qu'ils lui devaient, de faire en sorte que Lancelot oublie sa rancœur pour lui pardonner, et qu'il puisse ainsi garder sa compagnie et son affection comme par le passé. Galehaut répondit qu'il l'en prierait bien volontiers : « Je vais bientôt m'en aller, mais ma dame ne le verra pas d'ici longtemps, car il est parti pour mon pays, il y a déjà trois jours. »

160. Lorsqu'il apprit que Lancelot était parti, le roi fut vivement contrarié et déclara qu'il avait été odieusement dupé, car il pensait présenter cette requête à Galehaut au moment de son départ. « C'était le service que je vous ai demandé, quand vous m'avez rendu la reine. — Seigneur, dit la reine, il ne me semble pas que Lancelot aurait fait pour moi autant que vous le prétendiez lorsque je suis partie en Sorelois, car il s'en est allé d'ici, à mon insu, sans avoir pris congé de moi. Mais je préfère encore qu'il soit parti à mon insu, plutôt qu'il ait refusé d'accéder à ma prière. — Ah ! dame, répliqua Galehaut, certes, on doit passer beaucoup de choses à un chevalier de la valeur de Lancelot ! Un homme en colère n'est plus maître de soi, et Lancelot a en outre un cœur qui n'oublie rien de ce qu'on lui fait, ni le bien ni le mal. Je l'en ai plus d'une fois blâmé devant vous en privé.

---

et si cremoit qu'il couvenist que la roïne l'em proiast. Aprés Lanselot demoura Galehols .III. jours avoc le roi. Lors en vint a lui por le congié prendre, et li rois le traist a une part lui et la roïne. Si lor proiie que, sor l'amour et sor la foi qu'il li doivent, qu'il facent tant que Lanselos li pardoinse son maltalent et qu'il ait ensi sa compaingnie et s'amour com il sot. Et Galehols respont qu'il li em proiiera moult volentiers, « car je m'en irai, fait il, par tans, mais ma dame n'en verra[a] a piece mais, car il s'en est alés vers mon païs .III. jours a passés ».

160. Quant li rois entent que Lanselos en est alés, si en est moult iriés et dist que laidement en est decheüs, car il en quidoit Galeholt proiier au departir. « Et c'estoit li dons que je vous demandai, quant vous me rendistes la roïne. — Sire, fait la roïne, il ne me samble mie que Lanselos feïst tant pour moi conme vous deïstes, quant je m'en alai en Sorelois, quar il est de chaiens partis, sans mon seü, que onques ne prist congié a moi. Et encore aim je mix que il s'en est alés sans mon seü qu'il m'eüst escondite de ma proiiere. — Ha ! dame, fait Galehols, certes, si prodom com est Lanselos, fait moult a sousfrir de moult de choses, et hom qui est iriés n'est pas en sa baillie et il a un cuer qui riens n'oublie chose c'om li fait, soit biens soit mals, et je l'en ai maintes fois blasmé voiant vous seul a seul. Mais il tient a si

Mais il se sent si offensé que mon seigneur le roi ici présent ne vous ait pas libérée dès qu'il l'a demandé qu'il ne saurait avoir en son cœur de bons sentiments ni d'affection à son égard. "Seigneur, me disait-il souvent, comment pourrais-je jamais l'aimer, alors qu'il m'a prouvé que tous les services que je lui ai rendus ne comptaient en rien à ses yeux ? Pourtant, je lui en ai rendu de si précieux que jamais plus je n'aurai l'occasion d'en rendre de tels. Sachez qu'il n'y a rien de commun entre lui et vous, qui, en l'honneur de moi et par amitié pour moi, avez abandonné l'honneur pour la honte." Voilà ce que me répétait Lancelot, quand je le raisonnais. » Lorsque le roi apprit que Lancelot éprouvait un réel ressentiment à son égard, il en fut si affligé que ses yeux se remplirent de larmes, car il aimait Lancelot comme nul autre chevalier ne le fit, hormis Galehaut, et il le prouva bien souvent par la suite, quand les envieux de sa maison disaient du mal de lui, et qu'il répliquait qu'il était vain de chercher à le monter contre lui, « car, disait-il, il n'est aucune faute au monde, qui, s'il la commettait à mon égard, me le fasse haïr. Son infamie me ferait seulement beaucoup de peine[1] ».

161. Le roi était très affecté de l'animosité de Lancelot, aussi conjura-t-il Galehaut, au nom de son affection pour lui, de faire tout son possible pour arranger la situation. « Et vous, dame, je vous supplie d'user de votre influence, au nom de la foi que vous me devez et au nom de l'être que vous chérissez le plus en ce monde, si vous voulez que je retrouve

---

grant despit de ce que mé sires li rois qui ci est ne vous quita, tout maintenant qu'il em parla, qu'il ne porroit son cuer tourner au sien ne amer et me dist souvent : "Sire, conment le porroie je jamais amer ? Il m'a mostré qu'il ne proise nient tous les services que je li ai fait. Et si l'en ai fait de si grans que jamais ne recouverrai a si grans faire. Et saciés qu'il ne vous resamble pas, qui pour moi honour et amour changastes honour a honte." Ice me disoit souvent Lanselos, quant je le chastioie. » Et quant li rois ot qu'il est a certes coureciés, si est si dolans que les larmes li sont venues as ex, car il ama tous jours Lanselot de greignour amour que nus chevaliers ne fesist fors Galehols, et le moustra bien puis par maintes fois la ou li losengier de sa maison l'en disoient mauvaises paroles, et il dist que pour noient se peneroit [f] nus de lui courecier a Lanselot, « car il n'est nus forfais en cest siecle, s'il le me mesfaisoit, par coi je l'en haïsse mie. De sa vilonnie me porroit il bien peser ».

161. Moult est li rois coureciés de la haïne Lanselot, si en crie merci a Galeholt que, si chier com il a s'amour, i mete si grant painne com il porra metre greignour. « Et a vous, dame, em proie je sor toute la foi que vous moi devés et la riens el mont que vous plus amés, se vous volés[a] que je soie jamais a aise. Et ançois li

un jour ma tranquillité d'esprit. Vous pouvez jurer sur les reliques, ainsi que Galehaut, que vous accéderez à tous ses désirs, avec l'assentiment de Dieu et le mien. » Après avoir prononcé ces mots, il tomba aux pieds de la reine, et proposa de se soumettre à la volonté de Lancelot, d'un ton aussi implorant que s'ils devaient lui épargner la vie. Il les supplia tant qu'ils le rassurèrent et Galehaut lui promit qu'ils seraient tous deux auprès de lui à Pâques, s'ils n'avaient aucun empêchement physique. Galehaut quitta ainsi le roi et la reine, après avoir pris congé, et la reine le pria, au nom de son affection pour lui, d'amener Lancelot à Pâques. « Vous n'avez rien à craindre, ajouta-t-elle, car qu'il choisisse ou non de demeurer à la cour, je vous jure, au nom du grand amour que je lui porte, que vous ne perdrez pas sa compagnie. Au contraire, je le ferai rester aussi souvent avec vous qu'il l'a été jusqu'ici. »

162. Sur ce, Galehaut s'en retourna dans son pays, et à son arrivée, il fit part à son compagnon de la prière de la reine. Ils demeurèrent ensemble en Sorelois jusqu'à la semaine qui suivit la mi-carême, puis ils chevauchèrent par petites étapes pour retrouver le roi Arthur le jour des Pâques fleuries[1], à Disnadaron. Le roi avait coutume de ne pas chevaucher les jours de la Semaine sainte, et bien des gens à cette époque observaient cet usage. En apprenant que Lancelot était arrivé, il en éprouva une joie profonde, ainsi que la reine, laquelle se réjouit autant pour elle-même que pour

---

jurés sor sains, et entre vous et Galehols, que vous ferés sa volenté en Dieu et en moi et de quanqu'il devisera[b]. » Et quant il a ce dit, si se laisse chaoir a ses piés et se pouroffre a faire la volenté Lanselot, ausi durement com s'il le deüssent respiter de la mort. Et tant lor en a proiié que moult l'ont asseüré et Galehols li creante qu'il seront andoi a lui a le Pasque, se il n'ont essoine de lor cors. Ensi s'em part Galehols del roi et de la roïne par congié, et la roïne li proie, si chier com il a s'amour qu'il amaint a Pasques Lanselot. « Et ne doutés mie, fait ele, conment il soit del remanoir ou del laissier, que je vous jur par la grant amour que j'ai a lui, que ja n'i perdrés sa compaingnie. Ançois le ferai estre ausi souvent avoc vous[c] com il a esté jusques ci. »

162. Atant s'en vait Galehols en son païs, et quant il i est venus, si conte son compaingnon ce que la roïne li mandoit. Si demeurent[a] entr'aus .II. en Sorelois jusqu'a la semainne aprés mi quaresme ; si s'en vinrent a petites journees, tant qu'il trouverent le roi Artu a le Pasque Flourie a Disnadaron. Et il avoit en coustume que il ne chevauchoit nul jour de la Semainne peneuse et autresi s'en gardoient maintes gens qui a cel tans estoient. Quant li rois sot que Lanselos fu venus, si en ot moult grant joie et la roïne, pour la soie joie et pour le roi qui si l'avoit desiré, et que tant l'en avoit proiié maintes fois, en

le roi qui avait tellement désiré sa venue, car il l'avait souvent suppliée d'intervenir, chaque fois qu'il pensait être en meilleurs termes avec elle. Toute cette semaine se passa en prières et en dévotions, selon la coutume. Quand arriva le jour de Pâques, avant la messe, le roi rappela à la reine et à Galehaut l'objet de sa requête, et il leur demanda de s'y employer avec assez d'ardeur pour que Lancelot fût touché. « N'hésitez pas, dit-il à Galehaut, à engager mon bien. Donnez-lui plutôt la garantie que vous et moi ferons tout notre possible pour le satisfaire en tout point. » Sur ce, Galehaut et la reine allèrent chercher Lancelot, qui se trouvait dans les appartements de la reine en compagnie de chevaliers, de dames et de demoiselles. Dès qu'elle le vit, la reine le prit entre ses bras, devant tous ceux qui se trouvaient là : parmi eux se tenait la dame de Malehaut, qu'on avait appelée. Tous quatre allèrent prendre place sur une couche, et la reine dit à Lancelot :

163. « Très cher ami, voici venu le moment de vous réconcilier avec mon seigneur le roi, car je le veux, ainsi que Galehaut qui vous aime tant. Vous devez être très reconnaissant au roi de ce qu'il désire tant votre compagnie, car il m'a assuré que je pouvais vous promettre tout ce que vous oserez demander qui relève de son bien ou du mien. Mais je sais bien que vous préférez vos propres possessions à tout le reste. Ma volonté n'est pas cependant que vous accédiez à sa demande, dès qu'elle vous sera formulée, car moi-même, je

---

tous les poins ou il quidoit mix estre de li. Toute cele semaine furent em proiieres et en orisons, si com coustume estoit. Et quant ce vint le jour de Pasques devant la messe, si ramentut li rois a la roïne et a Galeholt ce dont il les avoit proiiés, si lor requiert que il i metent si grant force qu'il s'en aparçoive. « Et nel laissiés mie, fait il a Galeholt, pour chose que je puisse avoir. Mais tout seürement li prometés quanqu'il volra de mon pooir et del vostre. » Atant s'en vont entre Galeholt et la roïne querre Lanselot [*276a*] et il estoit es chambres la roïne avoc chevaliers et dames et damoiseles. Et quant la roïne le voit, si le prent voiant tous ciaus et toutes celes qui laiens estoient : si i fu la dame de Maloaut qui i fu apelee. Lors s'en vont tout seoir en une couche et la roïne dist a Lanselot :

163. « Biaus dous amis, a ce est la chose venue que entre vous et mon signour le roi soiiés acordé ensamble, quar je le voel et Galehols qui tant vous aimme. Et vous devés le roi grant gré savoir de ce que il desire tant vostre compaingnie, car il m'a creanté que je vous creant quanque vous oserés demander en son pooir et el mien. Et je sai bien que vous en amés plus ce que vous en avés que vous ne faciés tout le remanant. Et nequedent je ne vous conmant mie que vous faciés sa volenté si tost com vous en serés proiiés, car vous en

viendrai vous en prier, ainsi que Galehaut et tous les barons du roi. Je vous prie même de refuser tout d'abord la demande du roi, énergiquement, et d'attendre que moi-même et Galehaut venions vous supplier à genoux, avec tous les barons, tous les écuyers, les chevaliers, les dames et les demoiselles. Alors, vous irez trouver mon seigneur le roi, vous vous agenouillerez devant lui et vous accepterez de vous soumettre entièrement à sa volonté. — Ah ! dame, répliqua Lancelot, je n'accepterais en aucun cas de vous voir à genoux devant moi. — Si, répondit-elle, car je le veux. Il vous faut agir ainsi au nom du grand amour que vous me portez. » Bien que fort contrarié, Lancelot accepta, car il n'osait repousser le moindre des désirs de sa dame. Sur ce, la reine repartit avec Galehaut dans la salle où se trouvaient le roi et ses barons, tandis que la dame de Malehaut resta en compagnie de Lancelot.

164. La reine et Galehaut vinrent trouver le roi, en conversation avec ses barons, et ils lui dirent qu'on ne pouvait trouver nulle part Lancelot dans le palais. « Néanmoins nous l'enverrons chercher, dit Galehaut, mais, si nous n'arrivons pas à nos fins, faites ce que nous ferons. » On alla chercher Lancelot, ainsi que toutes les dames et les demoiselles qui se trouvaient dans les appartements. En leur présence, la reine et Galehaut adressèrent à Lancelot la prière qu'ils lui avaient faite auparavant. Il la repoussa vivement, déclarant que, pour le moment, il n'avait aucune envie d'appartenir à une autre

---

avrés la proiiere de moi et de Galeholt et de tous les barons le roi. Et je vous proi que vous vous desfendés au premier moult durement, et sousfrés bien tant que je et Galehols vous en chaons as piés, et tout li baron et tout li esquier et chevalier et dames et damoiseles. Et lors alés a mon signour le roi et vous ajenoulliés devant lui et vos otroiiés del tout a faire sa volenté. — Ha ! dame, fait Lanselos, je ne sousferoie en nule maniere que vous fuissiés a jenols devant moi. — Si ferés, fait ele, car ensi me plaist. Si couvient que vous le faciés ensi pour la grant amour que vous avés a moi. » Issi l'otroie Lanselos moult angoissous, car il n'ose escondire sa dame de rien que ele voelle. Si s'en tourne la roïne en tel maniere et Galeholt en la sale ou li rois est et si baron, et la dame de Maloaut remest avocques Lanselot.

164. Entre la roïne et Galeholt en viennent au roi ou il estoit entre ses barons, et li dient que nule pars ne pueent trouver en Lanselot. « Mais nous l'envoierons querre, fait Galehols, et se nous n'i poons metre fin, si faites autretel conme nous ferons. » Lors envoiierent querre Lanselot et toutes les dames et les damoiseles qui furent es chambres. Et quant eles furent venues, si proiierent entre la roïne et Galehols a Lanselot de ce dont il l'avoient premierement proiié. Et il se desfent moult durement et dist qu'il n'a talent en cest point de

maison ou d'avoir d'autres compagnons que ceux avec qui il vivait. La reine promit alors de lui accorder tout ce qu'il demanderait, comme le roi l'avait proposé. « Dame, répondit Lancelot, au nom de Dieu, ne m'en priez pas davantage, car ce serait me contrarier, mais n'allez pas croire, ni vous ni personne, que j'éprouve de la haine à l'égard de mon seigneur le roi, car il n'eﬅ pas de terre si lointaine dont je ne revienne pour lui porter secours, si je le savais dans la difficulté. » C'eﬅ en ces termes que Lancelot repoussa la prière qu'on lui adressait. Alors la reine se laissa tomber à ses pieds, ainsi que Galehaut, l'ensemble des barons, les dames et les demoiselles. Voyant cela, Lancelot fit semblant d'être violemment irrité : d'un bond, il s'élança pour relever la reine, puis il s'avança devant le roi, s'agenouilla, implora son pardon et, humblement, s'offrit à faire tout ce qu'il voudrait[1]. Tout heureux, le roi le releva par la main, et, de joie, lui donna l'accolade et l'embrassa, puis lui dit en le remerciant du fond du cœur : « Très cher ami, je vous promets, devant tous vos amis et tous les miens, au nom de la fête solennelle d'aujourd'hui, de ne jamais vous contrarier pour une affaire que je pourrais moi-même arranger. »

165. Ainsi fut scellée la réconciliation du roi Arthur et de Lancelot qui fit à nouveau partie des compagnons de la Table ronde et de la maison du roi Arthur, comme par le passé. La joie fut à son comble dans la grande salle du roi. Ils allèrent écouter la messe dont ils avaient longuement

---

remanoir d'autre maisnie ne d'autre compaingnie que celi dont il eﬅ. Et la roïne li creante quanques il demandera, si com li rois avoit [*b*] dit. « Dame, fait il, pour Dieu, ne m'en proiiés plus, car ce seroit outre mon gré, et ne quidiés pas que, vous ne autres, que j'aie nule haïne vers mon signour le roi, car il n'eﬅ nule si lointainne terre dont je ne venisse pour son besoing, se[a] je le savoie. » Ensi se desfent Lanselos de la proiiere que on li fait. Et lors se laisse la roïne a ses piés chaoir et Galehols et l'autre baronnie[b] et dames et damoiseles autresi. Et quant Lanselos le vit, si fait ausi conme s'il fuﬅ coureciés moult durement, si saut avant, si en lieve la roïne[c], et puis vint devant le roi, si s'ajenoulle et proiie merci, et s'umelie en abandon a faire quanqu'il voldra. Et li rois l'en lieve par la main, qui moult en eﬅ liés, si le baise et acole de joie et li rent grans mercis et li diﬅ : « Biaus dous amis, je vous promet, voiant tos vos amis et les miens, que par la haute feﬅe qui eﬅ hui, que jamais ne vous courecerai de chose dont j'aie pooir de l'amender. »

165. Ensi fu faite l'acordance del roi Artu et de Lanselot : si reﬅ des compaingnons de la Table reonde et de la maisnie le roi Artu ausi com il avoit devant eﬅé. Lors fu la joie moult grans par la sale le roi. Atant alerent oïr messe qu'il avoient longement delaiié

retardé la célébration, tout à la joie de l'événement, puis ils passèrent la semaine entière dans la liesse à Disnadaron. Le roi annonça son intention de tenir, à la Pentecôte, la cour la plus somptueuse qui fût jamais réunie par un souverain. Quand vint le moment de la séparation et du départ, le roi ordonna à tous, au nom de leur affection pour lui, d'être à la Pentecôte avec lui, à Londres, et de s'y rendre avec l'équipage le plus splendide et le plus considérable qu'ils eussent jamais rassemblé. Sur ce la cour se sépara, et tous les barons s'en allèrent, hormis Galehaut qui resta auprès du roi jusqu'à la Pentecôte. Ils vinrent alors retrouver le roi à Londres, comme ils l'avaient promis, aussi nombreux qu'ils le purent, et parmi eux se trouvaient les barons de Galehaut. Mais le conte se tait à leur sujet et revient à monseigneur Gauvain, relatant comment Caradoc l'emporta, alors qu'il était désarmé, sur l'encolure de son cheval.

Gauvain enlevé par Caradoc.

166. Maintenant le conte dit que la cour réunie par le roi à la Pentecôte fut splendide car, en nulle autre occasion, il n'avait jamais rassemblé autant de barons et de gens de toutes conditions. Il tint cette cour pour fêter joyeusement le retour de la reine, qu'il venait de reprendre pour épouse, et celui de Lancelot, qui était redevenu compagnon de la Table ronde. Chevaliers, dames et demoiselles, venus de toutes les terres de son empire ou de bien d'autres royaumes, s'y ren-

---

pour la joie de ceste chose et demenerent toute la semainne moult grant joie a Disnardaron. Et li rois dist qu'il voldra tenir court a la Pentecouste, la plus haute qui onques mais fust tenue en court a roi. Et au partir que tout s'en alerent, conmanda li rois a tous, si chier qu'il avoient s'amour, qu'il fuissent a la Pentecouste a lui a Londres et venissent au plus honnereement qu'il porroient et plus c'onques mais ne firent. Atant est la cors departie, si s'en revont tout li baron fors Galehols qui sejourna avoc le roi jusques a le Pentecouste. Et lors vinrent au roi a Londres, si com il avoient dit, si esforciement com il porent, et si i furent li baron Galeholt. Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler de mon signor Gavain ensi com Karados l'emporte desarmé sor le col de son ceval.

166. [*c*] Or dist li contes que moult fu riche la cours[a] que li rois Artus tint a la Pentecouste, quar plus i ot barons et gens de toutes manieres qu'il n'i avoit onques mais eü a nul jour de sa vie. Et cele court tint il proprement pour la joie de la roïne, pour ce qu'il l'ot reprise nouvelement, et pour Lanselot qui estoit devenus de novel compains de la Table reonde. Si i vinrent chevaliers et dames et damoiseles de toutes terres qui estoient en son pooir et de maintes autres terres. Si ne fu onques veüe nule joie si grans ne si envoisie

dirent. La joie aurait été sans égale et la cour la plus animée qui soit, si ne s'y était produit un fâcheux événement, car la veille de la fête, après dîner, monseigneur Gauvain quitta la tente du roi en compagnie de monseigneur Yvain, de Lancelot et d'un troisième chevalier, Galeschin, qui était duc de Clarence et cousin germain de monseigneur Gauvain, par le roi son père[1]. Ce Galeschin était un petit chevalier trapu, aux membres et au corps bien bâtis, qui était en outre très audacieux et doté de merveilleuses qualités. Il était frère du roi de Norvège.

167. Les quatre compagnons sortirent ainsi pour aller se promener, tandis que Galehaut resta en compagnie du roi pour discuter d'affaires importantes les concernant. Tous quatre, sans plus de compagnie, partirent à travers prés à pied, puis allèrent droit dans la forêt, en bordure des pavillons. Cette forêt, nommée Waruegne, était magnifique, et si pleine d'aventures qu'elle était réputée dans tous les pays pour les prodiges qui s'y produisaient. Ils s'enfoncèrent dans le sous-bois, et s'arrêtèrent à un endroit très agréable, sous un beau chêne, haut et rond, au feuillage épais comme à la fin de mai. Ils se mirent à parler des prodiges qui arrivaient en cet endroit. Monseigneur Gauvain déclara qu'il explorerait volontiers la forêt deux ou trois jours pour savoir si elle était aussi extraordinaire qu'on le prétendait, et il jura de se mettre en route dès que la Pentecôte serait passée. De son côté Lancelot promit de partir le lundi, dès qu'il verrait le jour, et monseigneur Yvain affirma qu'ils n'iraient

---

court, se ne fust une chose qu'il i avint, car quant ce vint la veille de la feste aprés disner, si s'em parti mé sire Gavains del tref le roi et mé sire Yvains et Lanselos et li quars fu Galeschins qui estoit dus de Clarence et cousins germains mon signour Gavain de par le roi son pere[b]. Cil Galeschins estoit uns petis chevaliers espés et bien furnis de cors et de menbres, et si estoit assés hardis et plains de merveillouses proueces ; et si estoit freres le roi de Norwage.

167. Ensi issirent cil .IIII. pour aler esbanoiier et Galehols remest au roi parlant de lor grans affaires ; et li autre sans plus de compaingnie s'en alerent parmi les prés a pié droitement en la forest qui estoit a meïsmes des paveillons. Ceste forest avoit non Waruegne, si estoit moult bele et moult aventurouse et renommee par toutes terres pour les merveilles qui i aviennent. Tant ont alé par la forest que il ont trouvé un liu moult delitable desous un bel chaisne haut et reont et espessement foillu com en la fin de may. Et conmencierent a parler des merveilles qui i avenoient en la forest. Si dist mé sire Gavains que volentiers cercheroit la forest .II. jours ou .III. pour savoir s'ele est tant merveillouse com on dit, et jure qu'il mouvera si tost com la Pentecouste sera passee. Et Lanselos s'aatist qu'il mouvera au lundi, si tost com il verra le jour ; et mé sire Yvains dist que sans lui n'iront

pas sans lui, et qu'il était plus qu'eux désireux de voir les prodiges ; le duc de Clarence ne dit pas autre chose. Ainsi jurèrent-ils tous quatre qu'ils partiraient le lundi matin, sans que nul ne sût où ils iraient.

168. Tandis qu'ils discutaient, un écuyer vint à passer devant eux, sur un roussin couvert de sueur. Il s'arrêta, et comme il se mettait à les toiser du haut de son cheval, monseigneur Gauvain lui demanda quel était son seigneur, mais il ne répondit mot, éperonna sa monture et repartit au grand galop. Ils s'étonnèrent fort de ce comportement et le prirent pour un sot. Quelques instants plus tard, ils entendirent le vacarme d'une troupe de chevaliers, et, croyant qu'ils étaient nombreux, se levèrent tous quatre d'un bond. Ils virent alors arriver un chevalier équipé de toutes ses armes, sur un des chevaux les plus grands et les plus vigoureux du monde. À sa rencontre venait l'écuyer qui n'avait pas voulu saluer monseigneur Gauvain. « Voici Gauvain le traître[1] ! » cria-t-il au chevalier. Celui-ci cala sa lance sous son aisselle, piqua son cheval des éperons et tenta de frapper en pleine poitrine monseigneur Gauvain qui esquiva le coup. Tandis que le chevalier le dépassait, monseigneur Gauvain l'arrêta par le frein de sa monture, le fit virevolter et passa sa main par-dessus l'encolure du cheval pour empoigner l'épée que le chevalier avait ceinte, et tenter ainsi de la sortir du fourreau, étant sûr, dès lors qu'il s'en serait emparé, de n'avoir plus rien à redouter du chevalier. Mais celui-ci devança son mou-

---

il pas et que plus desirans est il del veoir les merveilles que nus d'aus ne soit ; et autretel dist li dus de Clarence. Ensi ont creanté entr'aus .IIII. que il au lundi matin mouveront ne ja nus ne savra ou il iront.

168. Endementres qu'il parloient ensi, si passe uns esquiers sor un ronci moult tressuant par devant aus. Et il arreste, si les conmence a regarder tout a cheval, et mé sire Gavains li demande a qui il est [*d*] et il ne li respont nul mot, ainçois fiert le ronci des esperons, si s'en tourne grant aleüre. Et il s'en esmerveillent[a] moult que ce puet estre, si le[b] tiennent a nice. Aprés ce ne demoura gaires qu'il oïrent une grant friente de chevaliers et quidierent que moult en i eüst et saillirent tout .IIII. sus. Si voient venir un chevalier armé de toutes armes sor un des graindres chevaus del monde et plus corsus. Et encontre lui venoit li esquiers qui mon signour Gavain ne voloit saluer, si dist au chevalier : « Veés ci Gavain le traïtour ! » Et li chevaliers met le glaive desous l'aissele et hurte le cheval des esperons et quide mon signour Gavain ferir parmi le cors, et mé sire Gavains guencist. Et en ce que li chevaliers passe outre, et mé sires Gavains l'aert au frain, si le tourne ce devant deriere, puis si jete la main par desus le col del cheval a l'espee que li chevaliers avoit chainte et le quida jeter fors del fuerre, et dés lors en avant ne doutast il le chevalier de rien. Mais

vement, car il saisit monseigneur Gauvain, et comme il était l'un des chevaliers les plus forts du monde, il le leva et le plaça devant lui sur l'encolure de son cheval, aussi aisément qu'un autre chevalier l'aurait fait d'un enfant[2]. Les trois compagnons de Gauvain se précipitèrent pour le retenir, mais le chevalier était fort et sa monture rapide. Il s'élança avec une telle impétuosité qu'il projeta à terre monseigneur Yvain, après l'avoir heurté en pleine poitrine. Les deux autres le manquèrent, et le chevalier s'en alla aussi vite que son cheval pouvait l'emporter : il emmenait monseigneur Gauvain, en le maintenant si énergiquement qu'il était incapable de se défendre.

169. Les trois compagnons de Gauvain coururent alors après le chevalier, jusqu'à ce qu'ils le virent rejoindre sa troupe, composée de vingt hommes armés de pied en cap. Monseigneur Yvain arrêta Lancelot qui voulait se jeter contre eux, et le retint en lui disant qu'en l'occurrence personne ne devait montrer sa prouesse. « Je vais vous dire, cher ami, ce que nous allons faire : retournons chez nous au grand galop, armons-nous à l'insu du roi et de la reine[1] ! Nous le suivrons jusqu'à ce que nous apprenions la vérité. Alors faisons notre possible pour sauver Gauvain, au risque d'être tués ou faits prisonniers, car on n'aide pas son ami en accomplissant un exploit inutile. Là où la prouesse eſt efficace, sachez que c'eſt là qu'elle doit être montrée. »

170. Ils se rangèrent tous à cet avis et rebroussèrent chemin

---

li chevaliers la devancha, quant il le priſt, et il eſtoit uns des fors chevaliers del monde, si leva devant lui mon signour Gavain sor le col de son cheval ausi legierement com un autre chevalier feïſt un enfant. Et li autre .III. lancent pour lui retenir, ne mais cil fu fors et li chevaus isniaus. Si se lance de tel aïr qu'il emporte a terre mon signour Yvain qu'il encontra del pis, et li autre ont failli a lui. Et cil s'en tourne si toſt com li chevals l'en pot porter, si emporte mon signour Gavain embracié si durement qu'il n'ot pooir de lui desfendre.

169. Lors courent li autre .III. compaignon aprés, tant qu'il voient qu'il eſt assamblés o sa maisnie et eſtoient bien .XX. tout armé. Et mé sire Yvains aert Lanselot qui se voloit ferir en aus, sel retint et diſt que en tel point ne doit nus mouſtrer sa prouece. « Mais je vous dirai, biaus amis, que nous ferons : nous en irons a nos oſtels poingnant et nous armerons sans le seü del roi ne de ma dame. Si en irons aprés tant que nous en saçons verité, et lors si faisons tant qu'il soit rescous ou que nous i soiions mort ou pris, car on ne doit mie aidier son ami de chose qui noient li puet valoir. La ou prouece a meſtier, saciés que la doit ele eſtre mouſtree. »

170. A ceſt conseill se tiennent tout, si s'en revont au plus toſt

le plus vite possible, se lamentant de la grande perte qu'ils avaient subie. De retour dans la cité, il se mirent en selle, firent transporter leurs armes à leur suite, le plus discrètement possible, et chevauchèrent jusqu'à la forêt. Ils revêtirent alors toutes leurs armes, se remirent en selle, et s'élancèrent sur les traces de ceux qui emmenaient monseigneur Gauvain. Ils suivirent les empreintes de leurs sabots tant et si bien qu'ils débouchèrent sur un grand chemin empierré qui, de toute évidence, portait la trace d'un passage de chevaux. Ils continuèrent de chevaucher et arrivèrent à une croisée de chemins qui présentaient tous des traces de chevaux. Monseigneur Yvain s'arrêta alors. « Seigneurs, dit-il aux autres, il serait judicieux, à mon avis, de nous séparer ici à ce carrefour et d'emprunter chacun une voie différente, autrement nous ne pourrons pas savoir de quel côté ils sont partis. » Ils furent tous trois de cet avis : Lancelot prit le premier le chemin du milieu, monseigneur Yvain suivit celui de gauche et le duc de Clarence celui de droite. C'eﬆ ainsi que tous trois se séparèrent. Mais le conte se tait à leur sujet et retourne à parler du duc, relatant comment la demoiselle de la Blanche Tour lui donna un écuyer pour le conduire à la Douloureuse Tour.

Galeschin et la dame de la Blanche Tour.

171. Maintenant le conte dit que le duc chevaucha pendant toute la journée, jusqu'à ce que la nuit tombât et que la lune se mît à briller. Le duc tendit l'oreille et entendit un cor

---

qu'il pueent et moult se dementent de la grant perte que il ont faite. Et quant il sont ve[*e*]nu en la cité, si montent es chevaus et font aprés aus porter lor armes au plus priveement qu'il porent, tant qu'il viennent en la foreﬆ. Puis s'adoubent de lor armes et montent en lor chevaus et se metent en la trace aprés ciaus qui mon signour Gavain en mainnent. Et tant sivent lor esclos qu'il entrent en un grant chemin et ferré[a], si le voient moult bien batu de chevaus. Et il ont tant alé qu'il troevent voies ki forkent et sont ausi batues de chevaus[b]. Et mé sire Yvains s'arreﬆe et diﬆ as autres : « Signour, il me seroit avis que ce seroit sens que nous nous departissons a ces voies que ci fourchent, et que chascuns presiﬆ la soie, autrement ne porriens nous savoir quel part il sont. » A ceﬆ conseill se tiennent tout .III. : si entre primes Lanselos en celi de milieu, et mé sire Yvains entre en la voie a seneﬆre[c], et li dus de Clarence en celi a deﬆre. Ensi s'em partent tout .III. Mais d'aus se taiﬆ li contes et retourne a parler del duc, conment la damoisele de la Blanche Tour li baille un esquier qui l'en maine a la Dolerouse Tour[d].

171. Or diﬆ li contes que li dus chevauche toute jour tant qu'il anuita et la lune conmencha a luire. Lors escouta li dus, si oï un cor sonner pres d'illoc devers deﬆre ; et quant il ot un poi alé, si se

retentir près de là, vers la droite; il avança un peu et prit à droite un sentier qui allait dans la direction où il avait entendu le cor; il chevaucha jusqu'à la sortie de la forêt. Il regarda alors devant lui et vit, éclairée par la lune, une plaine très vaste et très belle. Il poursuivit sa route jusqu'à une barbacane, qu'il trouva ouverte; il entra et vit à droite et à gauche de grands fossés remplis d'eau. Il avança encore et arriva devant une porte, haute et large, à l'entrée d'une tour carrée. Trouvant la porte fermée, il appela de toutes ses forces, puis recommença une deuxième et une troisième fois. Un jeune homme vint alors à la porte et sortit pour lui demander qui il était; le duc répondit qu'il était un chevalier errant et qu'il demandait l'hospitalité. « Au nom de Dieu, répondit le jeune homme, soyez le bienvenu, vous aurez un gîte confortable et agréable. » Il ouvrit alors la porte, et une fois le duc entré, il la repoussa.

172. Le jeune homme l'emmena ensuite jusqu'à une tour, haute et puissante, qui se dressait dans la cour. Le duc descendit de cheval et d'autres jeunes gens sortirent pour prendre et emmener sa monture à l'écurie. Le jeune homme qui avait ouvert la porte le fit monter dans la tour, où on lui ôta son écu et son armure, et on le fit s'asseoir sur un lit. C'est alors qu'une demoiselle sortit d'une chambre; elle portait sur ses épaules un manteau d'écarlate[1] doublé de fourrure de souslic[2]; le duc la vit bien venir car il y avait là une telle profusion de chandelles que l'on y voyait clair

---

tourna a destre par un sentier qui aloit cele part ou il avoit oï le cor; et chevauche tant qu'il vint fors de la forest. Si esgarde devant lui et voit au rai de la lune une moult grant plaingne et moult bele. Si chevauche tant qu'il vint a une barbakane, si le trouve ouverte, si entre ens, si i voit a destre et a senestre[a] grans fossés parfons et plains d'aigue. Et il chevauche tant qu'il est venus a une porte haute et grans a l'entree d'une tour quarree; si trouva la porte fermee, si apele si haut com il pot plus, une fois et autre, et tierce fois. Lors saut uns vallés et vient a la porte et demande qui il est et li dus respont qu'il est uns chevaliers errans, si a mestier de herbergier. « En non Dieu, fait li val[*l*]lés, vous soiiés li bien venus[b] et vous averés ostel bon et bel. » Lors a la porte ouverte et quant li dus est ens, si le refuse[c].

172. Aprés l'en mainne li vallés jusqu'a une haute tour qui siet en la court, qui moult est fors et haute. Lors descent li dus et autre vallet saillent si prendent son cheval et l'en mainnent en l'estable. Et li vallés qui la porte ouvri, le mainne en la tour amont, se li osterent son escu et ses armes; aprés le font asseoir en une couche. Et maintenant est issue une damoisele fors d'une chambre qui aportoit sor son col un mantel[a] d'escharlate a une penne de cisamus[b] et li dus le vit venir, car il avoit laiens ausi grant plenté de chandeilles c'om i

comme en plein jour. Le duc se leva à l'arrivée de la jeune fille; elle était d'une si grande beauté qu'il ne doutait pas qu'elle fût la maîtresse des lieux, il lui souhaita la bienvenue et elle le remercia en priant Dieu de le bénir. Elle lui passa alors le manteau sur les épaules[3] et s'en retourna dans la chambre d'où elle était sortie. Le duc était absolument émerveillé des richesses qu'il voyait dans cette tour, aussi voulut-il aller se renseigner auprès du jeune homme de la cour. Il regarda vers la chambre où la demoiselle était entrée et en vit sortir une dame d'une très grande beauté, accompagnée d'au moins quarante chevaliers et jeunes gens. Quand le duc aperçut la dame, il se précipita à sa rencontre : elle le prit par la main et lui souhaita la bienvenue, mais elle n'avait pas achevé qu'il lui rendait très élégamment son salut. Puis ils s'assirent tous deux sur un lit et la dame lui demanda d'où il venait et de quel pays il était natif. « Dame, répondit-il, je suis un chevalier originaire du royaume de Logres et j'appartiens à la maison du roi Arthur. — Seigneur, dit-elle, comment vous appelez-vous ? — Dame, répondit-il, on m'appelle Galeschin. — Seigneur, reprit-elle, en quel endroit du royaume êtes-vous né ?

173. — Dame, répondit-il, je suis né à Escavalon et je suis le fils du duc de Clarence. » À ces mots, la dame sursauta, tant fut profonde la joie qu'elle éprouva ; elle lui jeta aussitôt ses bras autour du cou et le couvrit de baisers, ce dont il fut

---

veoit ausi cler com par jour. Et li dus se drece contre la pucele, si le vit de si grant bialté qu'il quida bien qu'ele fust dame de laiens, se li dist que bien soit ele venue et ele li dist que Dix le beneïe. Lors li met la demoisele le mantel au col et puis est alee ariere en la chambre dont ele estoit venue. Et il s'esmerveille trop de la grant richece que il voit en la tour, si en vait querre nouveles en la court au vallet. Et lors regarde en la chambre ou la damoisele estoit entree si en voit une dame issir de trop grant biauté et avoc li chevaliers et vallés plus de .XL. Quant li dus voit la dame, se li saut a l'encontre et la dame prent le duc par la main, si dist que bien soit il venus, mais ains qu'ele l'eüst pardit, li rendi il son salu moult debonairement. Puis se seent sor une couche entr'aus .II., et la dame li demande dont il est et de quel païs il est nés, et il respont : « Dame, je sui uns chevaliers del roiaume de Logres nés et de la maison le roi Artu. — Sire, fait ele, conment avés vous non ? — Dame, fait il, on m'apele Galeschin. — Sire, fait ele, en quel lieu del roialme fustes vous nés ?

173. — Dame, fait il, a Escavalon et sui fix le duc de Clarence. » A cel mot tressaut le dame tel joie en a, se li jete tout maintenant les bras au col et le baise menu et souvent[a], si que il s'en esbahist tous et ele dist : « Biaus Sire Dix, vous en soiiés aourés et beneois quant vos m'avés envoiié l'ome el monde que je plus amoie et desiroie a

stupéfait. « Seigneur Dieu, s'écria-t-elle, soyez adoré et béni de m'avoir envoyé l'homme que j'aimais le plus au monde et que je désirais voir plus que tout autre. » Puis elle ajouta : « Très cher ami, j'ai de bonnes raisons de vous faire fête, car vous êtes mon cousin germain, le fils de mon oncle, et nous avons été élevés ensemble à Escavalon. Je suis la fille de votre tante, la dame de Corbarain[1] que votre père aima tant. »

174. À ces mots, le duc fut tout étonné. D'après ses souvenirs, ce qu'elle disait était vrai : ils avaient été élevés ensemble, mais il n'avait plus eu aucune nouvelle d'elle depuis son mariage, et il la croyait morte. « Belle cousine, dit le duc, si vous êtes heureuse de m'avoir retrouvé, je le suis plus encore, car je vous croyais morte ; et si tel n'avait pas été le cas, je vous aurais fait chercher jusqu'à temps que je sache ce qui vous était arrivé. » La dame lui demanda ensuite où il allait et pourquoi il chevauchait ainsi armé un jour de fête aussi solennel que la veille de la Pentecôte, et le duc lui raconta que monseigneur Gauvain avait été enlevé par un chevalier, et qu'il était lui-même parti, avec deux autres compagnons, pour lui porter secours à l'insu de tout le monde. Puis il lui décrivit les armes du ravisseur, son grand cheval et son allure, si bien qu'elle comprit de qui il s'agissait. Elle lui dit qu'elle le connaissait bien. « Sachez, ajouta-t-elle, qu'il est passé devant ce château ce matin même et qu'il est, je vous l'assure, le chevalier le plus cruel et le plus déloyal qui ait jamais porté écu. C'est Caradoc, le seigneur de la Douloureuse Tour, qui n'a

---

veoir ! » Puis li dist : « Biaus dous amis, je vous doi bien faire joie, car vous estes mes cousins germains, fix de mon oncle et fumes nourri ensamble a Escavalon[b] et je sui fille a votre antain la da[*277a*]me de Corbarain que vostres peres ama tant. »

174. Quant li dus l'entent, si en est tous esbahis, et bien se recorde que ele li dist voir, qu'il avoient esté nourri ensamble ; mais il n'avoit oï nules noveles de li, puis qu'ele avoit esté mariee, si quidoit bien qu'ele fust morte. « Bele cousine, fait li dus, se vous estes bien lie de ce que vous m'avés trouvé, encore ai je plus grant joie, car je quidoie que vous fuissiés morte ; et se ce ne fust, je vous eüsse fait querre par tans, tant que je seüsse verité. » Lors li demande la dame ou il vait et pour coi il chevauche armés a si haute feste com est la veille de la Pentecouste, et il li conte conment uns chevaliers emporte mon signour Gavain et conment il et doi chevalier estoient mut pour lui rescourre sans le seü de tote la gent. Aprés li devise les armes del chevalier et le grant cheval et le cors de lui tant qu'ele entent bien qui li chevaliers est. Si dist qu'ele connoist bien le chevalier : « Et saciés, fait ele, que il passa hui matin par ci devant, par tel couvent que ce est li plus cruels chevaliers et li plus desloiaus qui onques portast escu : ce est Karados, li sire de la Dolerouse Tour qui onques n'ot

jamais eu pitié des chevaliers qu'il a vaincus. C'est pourquoi je ne vous conseille pas d'aller à sa poursuite, car vous n'y gagnerez rien. Il n'est pas encore né, le chevalier capable de le vaincre par les armes, car il est d'une immense bravoure et d'une force démesurée. — Plût à Dieu, dit le duc, qu'il nous soit donné de nous trouver face à face sur un champ de bataille, équipés de toutes nos armes, et que la victoire revienne à celui que Dieu aurait choisi ! — Je vous assure, reprit la demoiselle, que je ne voudrais pour rien au monde vous voir face à lui sur un champ de bataille ; car, j'en suis sûre, s'il avait le dessus, rien ne vous préserverait d'avoir la tête tranchée : il a tué bien des chevaliers de valeur. N'allez pas plus avant, et, si vous avez agi sans réfléchir, abandonnez cette entreprise, car vous nourrissez un fol espoir en croyant pouvoir achever ce que jamais un chevalier n'a pu accomplir.

175. — Belle et douce cousine, dit le chevalier, ne cherchez pas à me retenir, car c'est inutile : je deviendrais fou, sachez-le, si monseigneur Gauvain n'était délivré par moi, par monseigneur Yvain ou par Lancelot. Mais je vous prie, pour l'amour de Dieu, de m'aider si vous le pouvez, car j'en ai grand besoin. » La demoiselle se mit alors à pleurer amèrement[1]. La conversation en resta là, on fit les lits et on apporta le vin. Après avoir bu, le duc voulut se coucher, mais il ne dormit pas beaucoup cette nuit-là, et, au contraire, pensa longuement à monseigneur Gauvain. Cependant, épuisé

---

pitié de chevalier dont il venist au desus. Pour ce ne vous lo je mie que vous i ailliés avant, car vous n'i esploiteriés noient. Ne encore n'est mie li chevaliers nés qui par armes le peüst conquerre, car il est de trop grant prouece et de trop desmesuree force. — Car pleüst ore a Dieu, fait li dus, qu'il deüst estre que nous fuissiens or moi et lui en une champaingne armé de toutes armes, et qui[a] Dix en donnast l'onour, si l'eüst ! — Certes, fait la dame, je ne vous voldroie veoir en champ encontre lui pour tout le monde, car je sai bien, s'il en venoit au desus, nule riens ne vous garantiroit que vous ne perdissiés la teste, car a maint bon chevalier a il tolue la vie. Ne vous n'irés en avant, et se vous avés folie emprise, si le laissiés, car vous avés fole esperance se vous quidiés achiever ce que onques chevaliers ne pot faire.

175. — Bele douce cousine, fait il, ne me chatoiiés ja, car nus chastois n'i a mestier, et saciés que je derveroie s'il n'estoit rescous ou par moi ou par mon signour Yvain ou par Lanselot. Mais je vous proi pour Dieu que m'en conseilliés se vous savés, car je en ai moult grant mestier. » Lors con[*b*]mence a plourer moult durement. Atant laissent la parole ester, et li lit furent fait, si aporta on le vin. Et quant li dus ot beü, si valt coucher, mais il ne dormi pas toute la nuit, ançois pensa a mon signour Gavain moult longement. Mais li

d'avoir porté les armes et d'avoir fait une très longue route, il finit par s'endormir ; mais son sommeil fut de courte durée, car le matin il se leva très tôt. Sa cousine vint le voir avant qu'il ne fût debout, elle se mit à le supplier pour l'amour de Dieu de rester : « Car je ne serai jamais tranquille si vous partez, sachez-le ! »

176. La dame le pria longuement de rester, mais on ne put le convaincre. Elle éclata alors en sanglots. « Très cher cousin, dit-elle, il me serait absolument insupportable que vous alliez là-bas sans l'aide que je pourrais vous apporter. Vous avez la chance que je sois une des femmes de ce monde les plus à même de vous aider, et je ferai tout pour vous être utile. Voici ce que vous ferez : je vous ferai conduire jusqu'à la grand-route quand vous partirez d'ici. À cet endroit, mon messager vous escortera jusqu'au château du chevalier, car les chemins sont si trompeurs qu'un homme qui ne les aurait pas déjà empruntés aurait bien du mal à ne pas s'y perdre. Je vous conseille de ne pas refuser cette compagnie, car vous ne pourriez jamais vous y retrouver entre tous ces chemins. Savez-vous ce que vous ferez une fois arrivé au château de Caradoc ? Vous le trouverez si puissant et si imposant que vous n'aurez jamais vu citadelle aussi imprenable dans une plaine, et ce ne sera pas facile de franchir la première porte, car elle est très bien gardée et défendue contre tous ceux qui veulent y entrer : dix chevaliers la

---

travals des armes le fist dormir qui l'ont grevé, et de ce qu'il avoit erré trop longement ; et nequedent il ne dormi gaires, car moult leva matin. Et sa cousine vint devant lui ançois qu'il soit levés, se li conmencha a proiier pour Dieu qu'il remansist, « car je ne serai jamais bien a aise se vous i alés, ce saciés ».

176. Moult li proiie longement la dame de remanoir, mais il n'i pueent metre fin. Si conmence a plourer moult durement. « Biaus dous cousins, fait ele, je ne sousferoie pour riens que vous i aillissiés ensi desconseilliés de chose dont je vous puisse conseillier. Et si vous en est si avenu que je sui une des femmes en cest siecle qui mix i puet aidier, et je vous conseillerai a mon pooir. Or vous dirai que vous ferés : je vous ferai mener jusques au grant chemin quant vous partirés de ci. Quant vous venrés la[a], mes messages vous conduira jusques au chastel au chevalier, car les voies sont si desloiaus[b] que a painnes seront par homes tenues s'il ne les avoit autre fois alees. Et je vous lo que vous ne refusés pas la compaingnie, quar vous ne tenriés jamais les voies dont il i avoit trop. Et savés vous que vous ferés quant vous venrés au chastel Karados ? Vous le verrés si fort et si grant c'onques si fort ne veïstes a terre plainne, mais il ne sera pas legiere chose d'entrer ens par le premiere porte, car ele est trop bien gardee et desfendue contre tous ciaus qui entrer i voelent, quar .x. chevalier le

gardent tous les jours et sont armés jusqu'aux dents. Si un chevalier armé passe cette porte, ils fondent sur lui et il ne laisse d'autre gage que sa tête, car ils sont sans pitié. Voilà comment eśt gardée la première porte de la demeure de Caradoc. Je le sais par les messagers que j'y ai souvent envoyés. Apprenez qu'un chevalier qui s'y engage n'a aucune chance d'en sortir vivant, au contraire il a la tête tranchée dès qu'il eśt entré. Aussi n'y accéderez-vous pas par cette porte gardée par les dix chevaliers, vous irez plutôt par-derrière, entre la palissade et le fossé, jusqu'à une poterne basse et étroite. En face de cette poterne, au-dessus du fossé, on a jeté une longue planche, étroite et assez dangereuse à passer pour un chevalier armé.

177. « Lorsque vous aurez passé cette planche, vous pénétrerez à l'intérieur de la première enceinte par la poterne dont je parle. Après cette première enceinte, vous en trouverez deux autres[1]. Soyez sûr que, même si vous étiez le meilleur chevalier du monde, vous auriez à livrer un rude combat. Si vous parvenez à passer la série des trois enceintes, vous n'aurez plus à redouter ensuite la présence de chevaliers, et vous découvrirez un jardin, le plus beau que vous ayez jamais vu. Au milieu de ce jardin, vous trouverez une tour. Au pied de cette tour, vous apercevrez une source. Vous pourrez entrer dans la tour, sans rencontrer d'opposition, et, une fois à l'intérieur, vous verrez une demoiselle qui

---

gardent tous les jours et sont moult bien armé de toutes armes. Et se chevaliers armés i entre par illoc, il en viennent au desus, il n'i met autre gage que la teśte, ne ja n'en avront autre pitié. Tele eśt la garde de la premiere porte de la maison Karados. Et ce m'ont apris mi[c] message que je i ai envoiié par maintes fois. Et saciés que ja chevaliers qui i entre n'en iśtra, ançois a trenchie la teśte, si tośt com il i eśt entrés. Ne mais par cele porte ou li .x. chevalier sont, n'enterrés vous mie, ains irés par deriere entre le plaisseïs et le fossé, tant que vous verrés une pośter[*e*]ne basse et eśtroite. Et endroit cele pośterne, par desus[d] le fossé, si i a une longe planche mise, eśtroite et assés perillouse a passer a chevalier qui armés eśt.

177. « Quant vous avrés passee cele planche, si enterrés dedens le premier mur par la pośterne que je vous di. Aprés le mur premier, si trouverés .II. altres. Et saciés bien, se vous eśtiés li miudres chevaliers del monde, si trouveriés vous assés mellee. Se vous poés passer les .III. paires de murs, vous n'avriés puis garde de cors de chevalier, et puis trouverés un garding, le plus bel que vous onques veïssiés. Enmi cel garding, trouverés une tour. Au pié de cele tour, trouverés une fontainile. Dedens la tour, porrés entrer sans chalenge, et quant vous serés dedens, si verrés une damoisele que vous ne tenrés pas a laide ne a vilainne, car c'eśt une des plus courtoises et des plus beles que

ne vous semblera ni laide ni grossière, car c'est une des plus courtoises et des plus belles que vous ayez jamais vues[2]. Vous la saluerez de la part de la dame de la Blanche Tour. Demandez-lui, au nom de la confiance qu'elle m'a témoignée depuis notre première rencontre, qu'elle vous aide à mener à bien cette affaire. Afin qu'elle croie plus aisément ce que vous lui direz, vous lui montrerez cet anneau d'or en guise de signe de reconnaissance, et elle le reconnaîtra à coup sûr, car c'est elle qui me l'a donné de sa main le premier jour que je l'ai vue. Elle a été ma suivante jusqu'à la mort de mon mari et même au-delà. N'oubliez pas cependant de lui dire que vous êtes mon cousin germain et l'homme que j'aime le plus au monde, ce qui sera la vérité. Sachez que, si vous pouvez parvenir jusqu'à elle, vous n'aurez plus rien à craindre pour votre vie, pour peu qu'elle puisse vous aider en l'affaire. »

178. Elle lui donna alors l'anneau et il prit aussitôt congé, mais elle se mit à cheval pour l'escorter en personne. Elle l'accompagna jusqu'à l'orée de la forêt, et là, le duc la renvoya de force. Elle lui laissa son écuyer pour le guider jusqu'au château. Mais avant de le quitter, elle le pria, au nom de l'affection qu'il lui portait, de ne pas manquer de repasser par sa demeure si Dieu lui accordait de revenir sain et sauf. Sur ce, la dame s'en alla, pleurant à chaudes larmes tant son sort lui inspirait de crainte, et, de son côté, le duc poursuivit sa route en compagnie de l'écuyer[1]. Mais le conte cesse de parler

---

vous onques veïssiés. Celi me saluerés vous de par la dame de la Blanche Tour. Se li dites que par la foi que ele a a moi eüe puis que je le vi premierement[a], qu'ele vous aït de cest besoing mener a chief. Et pour ce qu'ele vous croie de mix de ce que vous li dirés, li porterés cest anel d'or a ensegnes, et ele le connoistera moult bien, car ele le me donna de sa main le premier jour que je onques le vi, car ele fu ma damoisele, tant com mes sires vesqui et aprés ce qu'il fu mors. Mais n'oubliés pas que vous ne li dites que vous estes mes cousins germains et li hom el monde que je plus aim, et de ce li dirés vous voir. Et saciés, se vous poés venir jusqu'a li, vous n'i morrés mie dés lors en avant, pour que ele i puist conseil metre. »

178. Lors li baille l'anel et il prent congié de maintenant, et ele meïsmes est montee pour lui convoiier. Si le convoie tant qu'il sont entré en la forest et lors le renvoie li dus a fine force. Et ele li baille son esquier qui le convoiera jusques au chastel. Ne mes ançois qu'ele s'en departe, li prie si chier qu'il a s'amour, qu'il ne laist en nule maniere qu'il ne reviengne par li, se Dix donne qu'il em puist repairier sains et haitiés. Atant s'am part la dame, si ploure moult tenrement pour la paour qu'ele en a, et li dus s'en vait et li esquiers o lui. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler

d'eux et revient à monseigneur Yvain, racontant comment il rencontra une litière où reposait un chevalier blessé à l'intérieur d'un coffre, une demoiselle assise, en pleurs, dans la toile de la litière, ainsi que quatre écuyers qui escortaient la litière, deux d'un côté et deux de l'autre.

Yvain échoue à sortir le chevalier prisonnier du coffre.

179. Maintenant le conte dit que monseigneur Yvain chevaucha jusqu'au soir, sans trouver d'aventure. À la tombée de la nuit, il arriva dans une grande vallée, cernée par une haute futaie. Quand il eut chevauché un moment dans la vallée, il rencontra une litière tirée par deux palefrois. Sur cette litière, à l'arrière, était assise une demoiselle dont le visage était complètement dévoilé ; elle aurait été d'une grande beauté si elle avait été joyeuse, mais son cœur était rempli de chagrin, car sur ses genoux reposait un chevalier blessé qui portait de très grandes plaies sur le corps et à la tête. Autour de la litière chevauchaient quatre écuyers, deux d'un côté, et deux de l'autre. La demoiselle manifestait beaucoup de chagrin pour le chevalier qui était blessé, car c'était l'être qu'elle aimait le plus au monde. Malgré tout, monseigneur Yvain salua la demoiselle aussitôt qu'il la vit, et elle lui répondit en demandant à Dieu de le bénir, sans pour autant se départir de son chagrin.

180. « Demoiselle, demanda monseigneur Yvain, qui est sur cette litière ? Il me semble que vous pleurez pour lui. »

---

de mon signour Yvain ensi com il encontre une [*d*] litiere et un chevalier navré dedens un coffre et une damoisele seant au giron de la litiere plourant et .II. esquiers d'une part la litiere et .II. d'autre[a].

179. Or dist li contes que mé sire Yvains chevaucha jusques au bas vespre sans aventure trouver. Et si traioit moult fort vers la nuit, et lors vint en une grant valee qui estoit close de haute forest environ. Et quant il ot une piece chevaucié par la valee, si encontra une litiere que doi palefroi portoient. Desor la litiere, en la koue deriere, seoit une damoisele et toute desvolepee, son vis et sa face ; si paroit a estre de moult grant biauté s'ele fust lie, mais ele avoit a son cuer dolour assés, car ele tenoit en son giron un chevalier navré de moult grans plaies que il avoit el cors et en la teste. Et entour la litiere, chevauchoient .IIII. esquier, .II. d'une part et .II. d'autre. Et la damoisele faisoit moult grant doel pour le chevalier qui navrés estoit, car c'estoit la riens el monde qu'ele plus amoit. Mais mé sire Yvains salue la damoisele, si tost com il le voit, et ele li respont que Diex le beneïe, et pour ce, ne laisse mie son doel a faire.

180. « Damoisele, fait mé sire Yvains, qui est en cele litiere ? Car il m'est avis que pour lui plourés. » Et la damoisele respont que, voirement, ne ploure ele pour autre chose : « Et je ai droit, car je

La demoiselle répondit qu'assurément elle ne pleurait pas pour autre chose et elle ajouta : « C'est bien légitime, car je tiens ici entre mes bras la personne que j'aimais le plus au monde, et le malheureux est en danger de mort, car nul, après l'avoir vu, ne m'a encore dit comment il pourrait guérir. — Demoiselle, dit monseigneur Yvain, je le verrais volontiers si vous aviez la gentillesse de le découvrir pour moi. — Ah ! seigneur, s'exclama la demoiselle, par Dieu, ne vous mêlez pas de le voir, car aucun chevalier errant ne le verra sans être comblé d'honneur ou couvert de honte à cause de lui, et jusqu'à présent aucun chevalier ne l'a vu sans avoir été accablé de honte et de peine. — Demoiselle, dit monseigneur Yvain, expliquez-moi donc quels sont la honte et l'honneur qui attendent les chevaliers, car peut-être préférerai-je renoncer plutôt que d'être déshonoré. — Seigneur, répondit-elle, pour le voir, il faut auparavant essayer de le sortir de ce coffre où il est couché et jurer sur les reliques en loyal chevalier que, si on parvient à le tirer de ce coffre, on n'aura de cesse avant de l'avoir vengé du chevalier qui lui fit cela ; et cet exploit sera accompli par le meilleur chevalier de notre temps. Sachez aussi que plus d'un chevalier de valeur a tenté cette épreuve sans jamais y réussir. C'est une honte pour eux de n'avoir pu le faire. Si vous non plus, vous n'êtes pas capable de le libérer ni de le venger, je ne le découvrirai pas. — Demoiselle, dit-il, puisque tant de chevaliers ont tenté cette épreuve, j'essaierai également. »

---

tieng ci entre mes bras, la riens el monde que je plus amoie, et si est en dolerouse aventure de mort, car je n'oï encore de nului qui l'ait[a] veü conment il en porra garir. — Damoisele, fait mé sire Yvains, je le verroie volentiers, se vous le voliés descouvrir pour l'amor de moi. — Ha ! sire, fait la damoisele, pour Dieu, ne vous chaut de lui veoir, que nus chevaliers ne le verra qui soit errans, qu'il n'ait assés pour lui veoir honour et honte, et encore ne l'a nus chevaliers veü qui honte et anoi n'en ait eü. [*e*] — Damoisele, fait mé sire Yvains, dites moi dont la honte et l'ounour que li chevalier en ont, car tel chose porroit ce estre que je le lairoie ançois que je en eüsse honte. — Sire, fait ele, qui veoir le velt, il li couvient avant, qu'il l'assait a metre fors de cest coffre ou il gist et si juerra sor sains conme loiaus chevaliers, se il de cest coffre le puet jeter, qu'il ne finera devant s'il l'avra vengié del chevalier qui ce li fist ; et ce fera li miudres chevaliers qui orendroit vive. Et saciés que maint bon chevalier i ont assaiié qui onques ne l'em porent jeter. Et c'est la honte qu'il en ont, qu'il ne le pueent metre fors. Et se vous, en cele maniere, ne l'em poés jeter et vengier, je ne le descouverrai pas. — Damoisele, fait il, puis que tant chevalier i ont assaiié, je i assaierai ensement. »

181. Alors la demoiselle ordonna à ceux qui chevauchaient à côté du brancard de déposer la litière à terre, ce qu'ils firent. Monseigneur Yvain découvrit donc le chevalier et vit qu'il était très gravement blessé, car il avait sur le corps deux plaies causées par deux tronçons de lance. Il portait aussi sur l'épaule droite une plaie d'un bon demi-pied de profondeur et, au milieu du front, un coup d'épée qui descendait entre les deux sourcils. Le chevalier gémit très douloureusement. Monseigneur Yvain voulut le soulever, mais avant il promit à la demoiselle, en loyal chevalier, qu'il le vengerait du chevalier qui lui avait fait cela s'il pouvait le sortir du coffre. Il prit alors le chevalier entre ses bras, le tira vers lui, mais il ne parvint pas à le bouger d'un pouce. Quand il vit qu'il ne réussirait pas, il en fut extrêmement désappointé. En le regardant, la demoiselle lui dit : « Seigneur chevalier, je le savais bien, maintenant c'est pire. — Sur mon âme, fit-il, vous avez raison. J'aurais dû me douter que je n'étais pas le meilleur chevalier du monde et j'accepterais volontiers d'être blessé d'une des plus grandes plaies qu'il ait, pour qu'un chevalier que je connais soit ici présent[1]. Il n'y a pas longtemps qu'il m'a quitté. Mais je vais vous dire ce que vous ferez.

182. « Prenez ce chemin d'où je viens et vous aurez des chances de rencontrer le chevalier, et si vous ne le rencontrez pas, allez à la cité de Londres où le roi tient sa cour. Là, vous pourrez trouver secours, car les chevaliers parmi les meilleurs du monde y sont. » Sur ce monseigneur Yvain prit congé.

---

181. Lors conmande la damoisele a ciaus qui delés la biere chevauchent, qu'il mecent la litiere a terre, et il si font. Lors descouvre mé sire Yvains le chevalier et voit qu'il est navrés moult durement, car il a parmi le cors .II. plaies de .II. tronchons de lance, et si a sor la destre espaulle une plaie bien demi pié de parfont, et si a un cop d'espee parmi le front et entre .II. sourcix tout contreval. Et li chevaliers se plaint moult durement, et mé sire Yvains le velt lever, mais ançois couvenencha a la damoisele, com loiaus chevaliers, qu'il le vengeroit del chevalier qui ce li avoit fait, s'il le puet jeter fors del coffre. Lors prent le chevalier entre ses bras, si le sache a lui, mais onques ne le pot remuer, ne tant ne quant. Il voit bien qu'il ne le remuera, si en est moult angoissous. Et la damoisele le regarde, se li dist : « Sire chevaliers, je le savoie bien, ore est noaus. — Si m'aït Dix, fait il, vous avés droit. Je pooie bien savoir que je n'estoie mie li miudres chevaliers del monde, et je voldroie estre navrés d'une des plus grans plaies que il ait, par couvent que tel chevalier connois je fust ore ci, et si n'a gaires qu'il se parti de moi. Mais je vous dirai que vous ferés.

182. « Alés vous ent ceste voie que je vieng, si porrés le chevalier encontrer, et se vous ne l'encontrés, si alés a la cité de Londres ou li

Les écuyers remontèrent le chevalier, puis ils empruntèrent le chemin d'où était venu monseigneur Yvain. Quant à Yvain, la nuit était tombée qu'il chevauchait encore, mais par chance, la lune luisait, très claire. Il entendit un cor sonner sur la droite et il estima à la portée du cor qu'il n'était pas loin. Il pensa qu'il irait là pour se loger, espérant trouver un endroit où nourrir son cheval, car, s'il jeûnait toute la nuit, il ne serait pas le lendemain aussi frais que nécessaire.

Yvain met en fuite une bande de voleurs.

183. Alors il quitta le chemin et chevaucha du côté où il entendait le cor. Il n'avait pas parcouru une demi-portée d'arc[1], quand il entendit sonner à nouveau très fort ; et il eut nettement l'impression que celui qui sonnait était dans le besoin, car en très peu de temps il avait sonné cinq ou six fois. Monseigneur Yvain, sentant bien l'urgence, accéléra son allure et se mit au galop. Il chevaucha tant qu'il arriva devant une place forte ceinte de grands fossés profonds et pourvue d'un grand pont-levis. Le fossé, derrière lequel s'élevaient de hautes palissades, était rempli d'eau et entourait une maison en bois[2]. Quand il arriva devant la bretèche, il entendit un très grand tumulte de gens qui poussaient des cris. Celui qui avait sonné le cor se trouvait au sommet de la bretèche et il en était arrivé à hurler et à implorer sainte Marie. Quand il vit monseigneur Yvain tout armé, il comprit qu'il

---

rois tient sa court. Illoc, porra li chevaliers trouver secours, car il i a des meillours chevaliers del monde. » Atant s'em part mé sire Yvains, et li esquier ont remonté le [*f*] chevalier et s'en vont le chemin que mé sire Yvains estoit venus. Et mé sire Yvains chevauche tant qu'il est anuitié et de tant li est il bien avenu que la lune luisoit moult clere. Et il oï un cor sonner sor destre, si entent bien a l'oïe que li cors n'est mie loing. Si pense que la ira il pour herbergier, savoir s'il trouveroit ou ses chevals peüst avoir a mangier[a], car s'il june toute nuit, il ne le trouvera mie l'endemain tel com mestier li ert.

183. Atant s'em part del chemin et chevauche cele part ou il ooit le cor. Et il n'ot pas demie archie alé, quant il oï resonner moult durement ; et bien li samble que grant besoig ait cil qui le sonne, car il a en moult petit d'eure soné .v. fois ou .vi. Et mé sire Yvains croist s'aleüre, qui bien entent le besoigne, si se met es galos. Si a tant chevauchié qu'il est venus devant une place close de grans fossés parfons, et si avoit grant pont torneïs. Li fossés estoit plains d'aigue et clooit une maison de fust, et par desor le fossé estoit grans li plaisseïs. Et quant il vint devant la bertesche, si oï moult grant noise de gent qui crioient a hautes vois. Et cil qui le cor avoit sonné estoit amont en la bertesche, si crioit a chief de piece et reclamoit sainte Marie. Et quant il vit mon signour Yvain tout armé, si sot bien qu'il

était chevalier. Il lui cria : « Ah ! noble chevalier, au nom de Dieu, pitié ! » Monseigneur Yvain lui demanda ce qu'il avait. « Seigneur, dit-il, ici à l'intérieur, il y a une bande de voleurs qui ont dévasté ma maison. Ils ont tué mes serviteurs, je crois qu'ils ont tué ma dame, ma mère, qui était une femme âgée d'une grande bonté. J'éprouve un immense chagrin pour une de mes sœurs qui était une jeune fille hautement estimable et d'une grande beauté, car je crois qu'ils l'ont déshonorée. »

184. Voyant le pont abaissé et la porte ouverte, monseigneur Yvain éperonna son cheval, traversa le pont, arriva au milieu de la cour où il aperçut quatre des voleurs qui montaient par une échelle aux fenêtres de la haute maison ; il y en avait deux à l'intérieur qui tenaient la sœur du jeune homme et voulaient la jeter par les fenêtres. Il y avait aussi des voleurs dans la cour, au moins quatorze, qui étaient armés légèrement de cuirasses galloises et de chapeaux en cuir bouilli, et qui portaient des haches, des épées et des arcs gallois[1]. Monseigneur Yvain partit au galop et il en frappa un si violemment avec sa lance qu'il la lui enfonça en plein corps, le faisant tomber raide mort. Puis il dégaina son épée, en frappa un autre sur la tête, si bien qu'il lui fendit en deux la tête et le chapeau. Les deux autres se laissèrent tomber en bas de l'échelle et ils s'en allèrent en fuyant à travers la cour. Monseigneur Yvain se lança à la poursuite des autres, leur entaillant bras et épaules. Les voleurs se mirent à tirer de

---

ert chevaliers. Se li crie : « Ha ! gentix chevaliers, pour Dieu merci ! » Et mé sire Yvains li demande que il a[a]. « Sire, fait il, chaiens a une trope de larrons qui ont ma maison brisié, si ont ocis mes sergans, si quit qu'il ont morte ma dame de mere qui estoit moult bone dame et de grant aage. Si ai trop grant doel d'une moie serour qui estoit assés vaillans pucele et de grant biauté, que je quit qu'il l'ont honnie. »

184. Mé sire Yvains voit le pont avalé et la porte ouverte, si fiert le cheval des esperons et se lance outre enmi la court, si voit .IIII. des larrons qui montoient amont une eschiele as fenestres de la haute maison ; et .II. en i avoit dedens qui tenoient la serour au vallet, et le voloient balancier fors parmi les fenestres. Et il i avoit larrons en la court, jusques a .XIV., et li larron estoient armé legierement de quiries galesches et de chapiaus boulis, si portoient haces et espees et ars galois. Et mé sire Yvains laist courre, et en fiert un si durement del glaive que il li met parmi le cors et cil chiet mors. Puis met la main a [*278a*] l'espee, si fiert un autre parmi la teste, si qu'il li met en .II. pieces et la teste et le chapel. Et li autre doi se laissent cheoir jus de l'eschiele et s'en tournent fuiant[a] parmi la court. Et mé sire Yvains laisse courre as autres, si lor decope les bras et les espaulles. Et li larron conmencent a traire de loing, se li ocient son cheval et lui

loin et lui tuèrent son cheval, tandis qu'ils le blessèrent lui-même en plusieurs endroits du corps, sans lui faire cependant de plaie mortelle. Quand il se vit à pied, il se protégea de son écu, en chevalier plein d'expérience. Rapide, il se rua sur les voleurs, brandissant son épée nue, avec laquelle il leur assena de grands coups. Il leur fit tellement peur qu'ils n'osèrent pas l'attendre et préférèrent se disperser çà et là dans le bas de la cour. Le jeune homme qui était sur les bretèches banda très fort un arc qu'il avait et leur lança une pluie de flèches, car il en avait en grande quantité. Ils les tuèrent tous ou les firent prisonniers, excepté deux qui, passant par-dessus une écurie, sautèrent dans un fossé, mais ils ne prirent pas la peine de les poursuivre.

185. Alors le jeune homme descendit de la bretèche et accueillit très joyeusement monseigneur Yvain. « Seigneur, lui dit-il, ne vous inquiétez pas pour la mort de votre cheval car, s'il plaît à Dieu, il vous sera largement rendu. » Sur ce ils entrèrent dans la grande maison et trouvèrent au milieu de la chambre, gisant sans connaissance, la dame qui s'était évanouie de peur. En les voyant arriver, la demoiselle alla se cacher sous un lit, car elle croyait que c'étaient encore des voleurs. Le jeune homme était très heureux de constater qu'elle s'en était sortie saine et sauve et que son honneur était intact. Il l'invita, elle et sa mère, à se réjouir, « car voici un des hommes les plus vaillants du monde, dit-il, et c'est Dieu qui nous l'a envoyé pour nous secourir[1] ». Tout le monde

---

meïsmes ont il navré en pluisors lix el cors, mais ne li ont pas fait mortel plaie. Quant il se voit a pié, si se couvre de son escu conme cil qui bien le sot faire, et courut sus as larrons, moult vistement, a l'espee nue qu'il tient, dont il lor donne grans cops : et il le redoutent tant qu'il ne l'osent atendre, ains se departent aval la court li uns cha, l'autres la. Et li vallés qui as bertesches estoit a tendu un arc qu'il avoit moult fort, si traist a aus moult durement, car il avoit saietes a grant plenté. Si les ont tous que ocis que retenus, fors que .II. qui s'en vont par desore une mareschaucie, si se[b] misent en un fossé, ne il ne misent nule paine a aus chacier.

185. Lors descendi li vallés de la bretesce, si fait a mon signour Yvain moult grant joie et li dist : « Sire, ne vous esmaiiés mie de vostre cheval s'il est ocis, car se Dix plaist, il vous sera moult bien rendus. » Lors s'en entrent en la grant maison, si trouvent la dame pasmee enmi la chambre, gisant de la paour qu'ele avoit eüe. Et quant la damoisele les voit venir, si s'est ferue desous un lit, car ele quidoit que ce fuissent encore larron. Et li vallés en fu moult liés, quant il vit qu'ele fu eschapee sainne et haitie et a honour, se li dist qu'ele face joie, ele et sa dame, « car veés ci un des plus prodomes qui vive que Dix nous a envoiié a secours ». Et il demainnent tout

accueillit triomphalement monseigneur Yvain, le chagrin qu'ils avaient éprouvé se changeant en joie ; peu leur importait la perte des gens de leur maison, dès lors que tous quatre étaient encore en vie, sains, saufs et entiers.

186. Cette nuit-là, monseigneur Yvain fut très bien hébergé, ils le couchèrent aussi confortablement qu'ils le purent. Lorsque le jour apparut, monseigneur Yvain se leva et s'équipa le mieux possible. Mais ici le conte se tait à propos d'Yvain, et il recommence à parler de Lancelot du Lac, et relate comment il sortit du coffre Driant le Gai, qui était grièvement blessé.

Lancelot sort Driant le Gai du coffre.

187. Maintenant le conte dit que, lorsque Lancelot se sépara du duc et de monseigneur Yvain, il chevaucha longtemps jusqu'à l'approche de la nuit. Il trouva alors un chemin sur la gauche et il eut la nette impression qu'il se dirigeait à peu près dans la direction qu'avait prise monseigneur Yvain ; il s'engagea de ce côté. Lancelot continua de chevaucher et arriva dans un grand vallon, puis il monta sur un tertre. Quand il l'eut gravi, il rencontra la litière que monseigneur Yvain avait croisée. Lancelot demanda à la demoiselle ce qu'il y avait dans cette litière. Elle lui répondit la même chose qu'à monseigneur Yvain et il la pria de lui montrer le chevalier. Elle lui rétorqua qu'elle n'en ferait rien, à moins qu'il n'essaie de le sortir du coffre comme le voulait la coutume qu'elle lui

---

moult grant joie de mon signour Yvain, si tournerent a joie le doel qu'il orent eü ; si ne lor chaut de la maisnie que il ont perdu[a], puis qu'il sont entr'aus .IIII. remés tout sain et tout haitié de lor membres.

186. Cele nuit fu mé sire Yvains moult bien herbergiés, si le couchierent ausi a aise com il porent. Et quant vint au matin, si se leva mé sire Yvains et s'atourna au mix qu'il pot. Mais or se taist li contes de lui, et retourne a parler de Lanselot del Lac, ensi com il met fors d'un coffre Driant le Gai qui estoit durement plaiés.

187. [*b*] Or dist li contes que, quant Lanselos se fu partis del duc et de mon signor Yvain, si chevaucha moult grant piece, si qu'il aprocha de la nuit. Lors trouve un chemin a senestre[a] et s'aperçoit bien qu'il tourne auques a la voie que mé sire Yvains estoit alés, si se traist cele part. Et Lanselos erra tant qu'il en vint en un grant val, lors monta un tertre et quant il l'ot puié, si encontra la litiere que mé sire Yvains avoit encontree. Et Lanselos demande a la damoisele que c'est en ceste litiere. Et ele li respont, ausi com ele avoit fait a mon signour Yvain, et il li dist que ele li moustrece le chevalier. Et ele dist que non fera s'il ne l'assaie a jeter fors del coffre par la coustume qui i est mise, se li devise moult bien. Et Lanselos respont que pour ce ne remandra il ja qu'il n'i assait. Lors li creante et afie conme loiaus

expliqua fort clairement. Lancelot répondit que cela ne l'empêcherait pas d'essayer. Puis il lui promit et lui donna sa parole de loyal chevalier qu'il ferait tout son possible pour le venger du chevalier qui lui avait infligé cela, s'il parvenait à le sortir du coffre. Les écuyers le déposèrent donc à terre, et la demoiselle le découvrit. En le voyant, Lancelot se demanda avec étonnement comment il pouvait vivre en supportant la violente douleur causée par les plaies.

188. Alors, il le prit entre ses bras le plus doucement qu'il put et le sortit du coffre sans rencontrer de résiſtance. Le chevalier regarda Lancelot, laissa échapper un soupir et bénit l'heure de sa naissance, « car, dit-il, jamais un prisonnier n'a enduré autant de souffrances que moi dans ce coffre. Personne n'a jamais réussi à m'en sortir, et pourtant quantité de valeureux chevaliers s'y sont essayés, et pour cette raison, je vois bien que vous êtes le meilleur d'entre eux. Puisque Dieu a fait pour moi un prodige aussi miraculeux, qu'irais-je chercher plus avant ? En effet, je voulais aller à la cour du roi Arthur, mais y aurais-je passé toute la journée, je n'y aurais pas mieux réussi qu'ici, car, grâce à Dieu, me voilà totalement soulagé de mes terribles souffrances : il me semble n'en plus ressentir aucune ». Puis il dit à l'un des écuyers : « Très cher ami, allez aussi vite que vous le pourrez à notre demeure et apprenez à mon père, mon seigneur, cette nouvelle qui le réjouira. Ce chevalier ici présent viendra avec nous, car il a bien mérité d'être accueilli avec honneur et

---

chevaliers qu'il, a son pooir, le vengera del chevalier qui ce li fiſt, s'il fors del coffre le puet metre. Lors le metent li esquier a terre et la damoisele le descouvre. Et quant Lanselos le voit, si s'esmerveille moult conment il puet vivre pour la grant dolour des plaies que il souſtient.

188. Lors le prent entre ses bras au plus doucement qu'il puet, si le jete fors del coffre sans arreſt. Et li chevaliers regarde Lanselot, si li jete un souspir et diſt que l'eure soit benoite qu'il fu nés, « car onques mais nus chaitis ne sosfri tant de mesaise com j'ai sousfert dedens ceſt coffre. Ne onques mais ne m'en pot nus jeter, si ont assaiié maint bon chevalier, et par ce voi je bien que vous eſtes li miudres chevaliers de tous les autres. Et puis que Dix m'a si bone aventure donné, que iroie je avant querre ? Car je voloie aler a la maison le roi Artu, mais quant je i eüsse toute jour eſté[a], n'i eüsse je plus fait que j'ai ci, car merci Dieu, je sui auques alegiés de mes grans dolours qu'il m'eſt [*c*] avis que je n'en sente mais nule ». Puis diſt a un des esquiers : « Biaus dous amis, alés si toſt conme vous porrés a noſtre oſtel, et dites a mon signour mon pere ceſte nouvele qui moult li plaira a oïr. Et cil chevaliers qui ci eſt s'en venra avoques nous, car il a bien desservi que nous li faisons honor et

joie. » Il dit ensuite à Lancelot : « Seigneur, vous viendrez avec nous, car il eſt bien temps de trouver un gîte. Nous irons dans un des meilleurs châteaux du monde où vous serez très attendu, car on saura que j'ai été délivré par vous. Et je vous prie, au nom de Dieu, de nous y accompagner ; mes amis et moi en serions très heureux. » Lancelot y consentit parce qu'il lui fallait se loger, sinon, il devrait dormir dans la forêt.

189. Aussitôt les deux écuyers partirent et, à toute allure, chevauchèrent jusqu'au château pour y apporter les nouvelles qui seraient source d'une grande joie. Quant à Lancelot, il réinſtalla la litière du chevalier avec la demoiselle et ils lui firent la couche la plus confortable possible, avec de l'herbe et des vêtements qu'ils avaient en quantité, avec aussi une courtepointe et un oreiller. Lorsqu'ils l'eurent couché, ils étendirent sur lui une couverture splendide et somptueuse. Ils le hissèrent ensuite sur deux palefrois qui l'emportèrent et ils abandonnèrent le coffre au milieu de la route, selon le désir du chevalier, car il ne le reverrait jamais, disait-il, de peur que toutes ses plaies ne se rouvrissent. Ils chevauchèrent jusqu'au château où un joyeux accueil les attendait. Ce château, situé au bord de la Tamise, avait une allure imposante et somptueuse, et comme il avait été l'un des séjours les plus plaisants du monde, il était appelé le Gai Château. Le seigneur de ce château était d'un grand âge et

---

joie. » Puis diſt a Lanselot : « Sire, vous en venrés avoeques nous[b], car il eſt bien tans de herbergier. Et nous en irons en un des miudres chaſtiaus del monde ou vous serés molt desirés, puis que on savra que je serai desprisonnés par vous. Et je vous proi, pour Dieu, que vous i veigniés, et je en serai plus a aise, et je et mi ami. » Et Lanselos li otroie pour ce que herbergier li covient[c] car autrement li couverroit il jesir en la foreſt.

189. Atant s'em partent li doi esquier et s'en vont quanqu'il pueent a coite d'esperons et s'en vont au chaſtel dire les nouveles dont la joie sera moult grans. Et Lanselos rapareille au chevalier sa litiere entre lui et la damoisele, se li font son lit au plus söef qu'il pueent d'erbe et de robes dont il avoient assés et de koute pointe et d'oreillier. Et quant il l'ont couchié, si eſtendent le couventoir sor lui, qui moult eſtoit riches et biaus. Aprés le lievent sor .II. palefrois qui l'emportent, si laissent le coffre tout coi enmi la voie pour ce que li chevaliers le valt, car il diſt qu'il ne le reverroit jamais de cele ore que toutes ses plaies ne li renouvelaissent. Tant ont chevauchié que il viennent au chaſtel ou grans joie les atent. Cil chaſtiaus seoit sor la marine de Tamise, si eſtoit moult bons et moult riches de son grant et avoit eſté uns des plus envoisiés del monde, et pour ce eſtoit il apelés li Gais Chaſtiaus. Et li sires del chaſtel eſtoit de grant aage, si

s'appelait Trahant le Gai, car il avait été l'un des plus joyeux chevaliers du monde dans sa jeunesse : aussi longtemps qu'il porta les armes, il n'eut pas au monde son égal en noblesse et il était un amoureux sincère. Ce Trahant était le père du chevalier de la litière qui se nommait Driant le Gai. À l'entrée du château, ils rencontrèrent un de ses frères, qu'on appelait Méliant le Gai et qui venait à leur rencontre, suivi de tous ses gens. Il courut accueillir Lancelot, lui donna l'accolade et l'embrassa plus de sept fois sur les joues, lui faisant l'accueil le plus joyeux possible, puis il embrassa son frère couché dans la litière et lui demanda comment il allait. « Seigneur, répondit-il, je vais me rétablir, grâce à Dieu et à ce chevalier ici présent, car à aucun moment depuis qu'il m'a délivré de ma douloureuse prison, je n'ai eu l'impression de ressentir de douleurs, tant mes souffrances y ont été cruelles. Aussi devez-vous l'aimer plus qu'aucun autre chevalier au monde qui nous soit étranger. S'il plaît à Dieu et à lui-même, je guérirai bien du reste, car il me vengera en homme qui est le meilleur chevalier du monde. S'il ne l'avait été, il ne m'aurait pas libéré, car telle était ma destinée. »

190. Ils pénétrèrent dans le château et trouvèrent tous les habitants de la ville qui dansaient des rondes à travers les rues, à la lueur d'une multitude de chandelles et de bougies allumées : on aurait dit que tout le château était embrasé. En voyant arriver le chevalier, ils coururent à sa rencontre et

---

avoit non Trahens[a] li Gais, si avoit esté uns des plus envoisiés chevaliers del monde, tant com il fu en sa jouenece car, tant com il porta armes, ne fu onques si nobles hom el monde com il estoit, et tous jours amoit par amours. Cil Trahens[b] estoit peres au chevalier de la litiere qui avoit non Drians li Gais. Et quant il entrent el chastel, si encontrent un sien frere qui avoit non Melians li Gais qui lor venoit a l'encontre a tant de gent com il avoit. Si court encontre Lanselot, si l'acole et baise enmi le vis plus de .VII. fois et li fait tant de joie com il plus puet, aprés baise son frere en la litiere et li demande conment il li estoit. « Sire, fait il, il m'estera bien, se Dix plaist et cest [*d*] signour qui ci est, que onques, puis qu'il m'ot jeté de ma dolerouse prison ne me fu avis que je sentisse ne mal ne dolour, tant durement m'i anuioit a estre. Et vous le devés plus amer que chevalier estrange qui soit el monde, car se Dieu plaist et lui, encore garirai je del sourplus, car il m'en vengera conme cil qui est li miudres cevaliers del monde, car s'il ne le fust, il ne me delivrast pas, car tele estoit ma destinee. »

190. Atant s'en viennent el chastel et trovent toute la gent de la vile qui charoloient parmi les rues as grans compaingnies de chandeilles et de cierges ardans : si samble que tous li chastiaus soit embrasés. Et quant il voient venir le chevalier, si corent encontre et

crièrent à Lancelot : « Bienvenue au bon chevalier qui a délivré notre seigneur ! » Ils l'escortèrent jusqu'à la tour et rencontrèrent leur père qui venait les accueillir comme il pouvait, car il souffrait tellement qu'il ne pouvait marcher une toise sans se faire porter. À la vue de son fils, il fut très heureux, car il ne pensait pas qu'il pût en guérir. On mit alors la litière à terre et on coucha le chevalier dans un lit, tandis que Méliant, qui se mettait en frais pour bien accueillir Lancelot et lui faire fête, s'occupait de le désarmer. Lorsque ce fut fait, il l'emmena dans la grande salle, devant le lit où reposait Driant. En dévisageant Lancelot, Méliant eut le sentiment de l'avoir déjà vu. « Seigneur, lui dit-il, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous demander, car je ne vous demanderai rien qui puisse vous blesser dans votre honneur. » Lancelot lui dit qu'il ne s'en formaliserait pas.

191. « Seigneur, je me demande si vous n'appartenez pas à la maison du roi Arthur. — Oui, répondit Lancelot, pourquoi me posez-vous cette question ? — Seigneur, reprit Méliant, parce que je pense vous avoir déjà vu : vous ressemblez, plus que tout autre au monde, à un chevalier qui déferra à Camaalot un chevalier blessé que personne n'osait déferrer[1]. » Lancelot lui répondit qu'il en eut plus d'une plaie sur le corps et que cela lui attira bien des ennuis. « Seigneur, demanda le chevalier, avez-vous jamais su qui il était ? — Non, je ne l'ai jamais su, répondit Lancelot, mais je suis resté en prison plus d'un an pour lui, et je n'en suis pas sorti

---

crient tout a Lanselot : « Bien viengne li bons chevaliers qui mon signour a delivré ! » Ensi le vont convoiant jusqu'a la tour, si encontrent lor pere qui lor venoit a l'encontre si com il pot, car il avoit tant de mal qu'il n'alast pas une toise de terre qu'il ne se fesist porter. Et quant il voit son fill, si en fu moult liés, car il ne quidoit mie qu'il em peüst garir. Atant fu mis jus de la litiere, si le couchent en un lit, et Melians entent a Lanselot desarmer, qui se met em painne de lui conjoïr[a] et de faire feste. Et quant il l'ot desarmé, si le mainne en la sale devant le lit ou Drians estoit. Et Melians regarde moult Lanselot et li est avis qu'il l'ait autre fois veü, se li dist : « Sire, ore ne vous poist pas d'une chose que je vous voel demander, car je ne vous demanderai se hounour non. » Et Lanselos li dist que non fera il.

191. « Sire, fait il, je vous demant se vous estes de la maison le roi Artu. » Et il dist : « Oïl, pour coi le demandés vous ? — Sire, fait il, pour ce qu'il m'est avis que je vos ai veü, car vous resamblés, sor tous les homes del monde, un chevalier[a] qui desfera un chevalier navré a Kamaalot que nus n'osa desferer. » Et Lanselos li dist qu'il en a maintes fois eü le cors plaiié et mains anois. « Sire, fait li chevaliers, seüstes vous onques qui il estoit ? — Onques riens n'en oï, fait Lanselos, mais je fui un an et plus pour lui em prison que onques n'en

plus de deux fois[2]. » À ces mots, Méliant comprit que c'était bien lui, il lui sauta au cou et lui prodigua toutes les démonstrations possibles de joie en lui disant : « Seigneur, plus que tout autre chevalier soyez le bienvenu, car je sais bien que vous êtes celui qui a déferré ce chevalier, avant d'avoir accompli aucun fait d'armes, car vous veniez d'être adoubé le jour même ; sachez que c'est moi que vous avez déferré. »

192. Il lui montra alors la cicatrice qu'il portait à la tête et celles des deux plaies que lui avaient faites en plein corps les deux tronçons de lances. « Seigneur, déclara-t-il, mon frère et moi, nous vous devons un bien aussi précieux que notre vie, car vous avez pris sur vous de nous apporter la guérison, là où tous les autres ont déçu nos espoirs, et vous n'avez pas seulement guéri mon frère et moi, mais aussi mon seigneur, mon père, qui vaut bien mieux que nous et qui n'est pas atteint d'un mal moins grave que le nôtre, dont je vais vous expliquer l'origine. En vérité, à la sortie de cette forêt vit un chevalier, le plus félon et le plus cruel du monde, et qui est aussi le chevalier le plus grand que je connaisse, car il est plus grand que Galehaut, le fils de la Belle Géante, qui dépasse d'un demi-pied, à ce que j'ai entendu dire, tout chevalier de la maison du roi Arthur. Ce chevalier s'appelle Caradoc le Grand, le seigneur de la Douloureuse Tour[1]. Il avait un frère qui n'était pas moins félon ni déloyal que lui : c'est lui qui m'a infligé les plaies dont vous avez ôté le fer.

---

issi que .II. fois. » Quant Melians l'entent, si aperçoit bien que ce est il, se li salt au col et li fait toutes les joies que il puet et li dist : « Sire, sor tous les chevaliers del monde soiiés vous li bien venus, car je sai bien que vous estes cil qui desfera le chevalier, ançois que vous onques eüssiés fait proueces d'armes, [*e*] car vous estiés chevaliers nouviaus le jour ; et saciés que je sui cil que vous desferastes. »

192. Lors li moustre la plaie de la teste et les .II. autres qu'il avoit eü parmi le cors des .II. tronchons de lances, puis li dist : « Sire, nous vous devons si grans guerredons entre moi et mon frere com de nos vies, car vous presistes sor vous nos garisons, la ou tout li autre nous en faillirent, ne vous n'avés mie tant solement gari moi et mon frere, mais mon signour mon pere qui mix valt que nous ne faisons, ne il n'a pas plus legiere enfermeté de nous, et si vous dirai conment. Il est voirs que a l'issue de ceste forest a un chevalier, le plus fel et le plus cruel del monde, si est li plus grans chevaliers que nus sace, car il est plus grans que Galehols, li fix a la Bele Gaiande, qui est plus grans demi pié, ce ai oï dire, que chevaliers qui soit de la maison le roi Artu. Cil chevaliers a a non Karados li Grans, li sires de la Dolerouse Tour. Si ot un frere qui ne fu mie mains fel ne mains desloiaus de lui, et ce fu cil qui me fist les plaies dont vous me desferastes.

Pour m'avoir mis en cet état, je l'ai tué, et à cause de cela, nous vouons à Caradoc une haine mortelle qu'il nous rend bien. Les choses en restèrent là longtemps, jusqu'à ce que, cette année, il attaquât mon frère Driant que voici, et qui se défendit très âprement, car c'est un chevalier courageux et très valeureux. Mais Caradoc le blessa, comme vous avez pu le voir, car il est d'une si grande force qu'aucun haubert ne peut lui résister pour peu qu'il monte un bon cheval. Après avoir ainsi blessé mon frère à dessein, il ne daigna pas l'achever ; il préférait, dit-il, le laisser vivre dans la souffrance pour humilier tous ceux qui l'aimeraient[2]. Il le fit alors porter dans son château et le fit descendre dans sa prison où il le retint longtemps. Puis, la mère du chevalier dont je vous parle, et qui est la vieille la plus perfide du monde, impitoyable pour ceux à qui elle pourrait causer du tort, le fit sortir de sa prison. Mais ce fut pour le laisser vivre sans lui apporter de guérison et pour faire éprouver du chagrin à tous ceux qui l'aimaient : elle le fit mettre dans ce coffre dont vous l'avez sorti, et qui, par des sortilèges et des maléfices, fut conçu et fabriqué pour que le chevalier qui y serait déposé n'en sorte jamais, sinon grâce au meilleur chevalier du monde qui l'en retirerait sans lui faire mal ni mettre le coffre en pièces. Mais il y avait aussi un autre prodige, car l'aventure du coffre était telle qu'aussi longtemps qu'il y resterait il ne pourrait mourir et ses plaies ne pourraient ni se refermer ni s'aggraver. Quand elle l'eut arrangé de la

---

Et puis qu'il m'ot ensi conreé, l'ocis je, et par celi chose, avons nous envers lui mortel haïne et il envers nous. Longement a duré, tant qu'il avint awan que il assailli Drian mon frere qui ci est, si se desfendi moult durement, car il est hardis et de grant prouece, tant que Karados le navra, si com vous avés veü, car il est de si grant force que nus haubers ne puet a lui durer pour qu'il siece sor bon cheval. Quant il ot ensi mon[a] frere navré de son gré, si nel daingna pas ocirre, ains dist qu'il le feroit vivre a doel et en despit de tous ciaus qui l'ameroient. Si le fist porter en son chastel et le fist avaler en sa chartre et l'i tint grant piece. Puis le fist metre fors la mere au chevalier que je vous di, qui est la plus desloiaus vielle qui soit en tout le monde, n'onques n'ot pité de mal qu'ele peüst faire[b]. Mais ele l'en traist pour faire vivre sans garison avoir et pour ce que tout cil qui l'amoient en eüssent dolour : si le fist metre dedens le coffre dont vous le jetastes, qui par enchantement et par carnin estoit fais et establis a ce que jamais chevaliers qui mis i seroit n'en isteroit se par le meillour chevalier non del monde, sans lui faire mal et sans le coffre depecier. Et encore i avoit il une altre merveille, car l'aventure del coffre estoit tele que, tant qu'il i geüst, ne peüst morir ne ses plaies amender ne empi[*f*]rier. Quant ele l'ot ensi

sorte, elle le fit déposer ici, de nuit, à la porte de ce château, et au matin, notre douleur, et celle de nos amis, fut si vive qu'on ne saurait la décrire[3]. Mais ce n'était rien auprès du chagrin que manifesta mon père ; il tomba dans une maladie très étrange, car il devint sourd et muet, perdit l'usage de tous ses membres et ne quitta plus jamais son lit, à moins d'en être sorti de force. Nous fûmes alors si affligés que nous aurions préféré mourir plutôt que continuer à vivre. Quelque temps après, je chevauchai à travers cette forêt, en compagnie de mes deux oncles, tous deux chevaliers, et d'une escorte de chevaliers de notre lignage, et tandis que nous chevauchions, la conversation se mit à rouler sur mon frère et mon père, pour lesquels nous éprouvions un profond chagrin, et je dis en pleurant : « Très cher Seigneur Dieu, je ne sais s'ils pourront jamais guérir. »

193. Au moment où je prononçai ces mots passa devant nous une demoiselle montée sur un palefroi qui la portait à vive allure et elle répondit : « Bien sûr que si, Méliant, quand l'un guérira, l'autre guérira aussi. » Nous fûmes stupéfaits de l'entendre ainsi parler, et je piquai des éperons pour la suivre, mais je n'ai jamais su ce qu'elle devint et je n'ai jamais pu savoir qui elle était. Cependant j'ai bien compris qu'elle voulait dire que mon frère n'obtiendrait la guérison que lorsqu'il serait sorti du coffre, car, dès que vous l'en avez sorti, mon père aussi fut guéri, comme vous pouvez le voir, alors qu'il

---

atourné, si le fist par nuit aporter ci a la porte de cest chastel, si fu au matin la dolours si grans de nous et de nos amis que nus ne le porroit dire. Mais noiens estoit de toutes les autres dolours a celi que mes peres faisoit ; si chaï en une enfermeté trop mervellouse, car en devint mus et sours et perdi le pooir de tous ses menbres, ne onques puis n'issi fors de son lit se a force n'en fu jetés. Lors par fumes si adolé que mix amissons a morir que a vivre. Et aprés ce ne demoura gaires que je chevauchai par ceste forest, et avoc moi estoient mi doi oncle chevalier et avienmes avoc nous chevaliers de nostre lignage, et ensi que nous chevaucienmes, ensi conmenchasmes a parler de mon frere et de mon pere, dont nous aviens assés dolour et je dis em plourant : « Biaus sire Diex, je ne sai s'il avront jamais garison. »

193. Si com je dis ceste parole, passa une damoisele devant nous sor un palefroi qui moult le portoit grant aleüre et ele respondi : « Oïl voir, Meliant, li uns garira, quant li autres garira[a]. » Quant ele ot ce dit, si fumes tout esbahi, et je feri aprés li des esperons, mais je ne soi onques qu'ele devint ne ne poi savoir qui ele fu. Mais de tant me sui je bien aperceüs que ele voloit dire que la garisons mon frere ne tenoit que atant qu'il fust mis fors del coffre, car si tost com vous l'en eüstes jeté, si fu mes peres garis, si com vous poés veoir, si ne

n'avait pas posé le pied par terre depuis plus de sept mois[1]. Je sais bien que si mon frère avait des médecins il serait bientôt rétabli. » Tel fut le récit de Méliant à Lancelot, qui voulut tout savoir du grand chevalier dont il lui avait parlé. Il comprit alors à ce qu'ils lui apprirent que c'était lui qui avait enlevé monseigneur Gauvain. Il leur révéla le motif de son voyage et aussi comment monseigneur Gauvain avait été capturé et comment monseigneur Yvain, le duc de Clarence et lui-même étaient à sa recherche.

194. « Seigneur, dit Méliant le Gai, puisque vous m'avez dit l'essentiel, apprenez-moi le reste, car j'aimerais savoir votre nom. » Il lui répondit alors qu'il s'appelait Lancelot du Lac, « et sachez, ajouta-t-il, que vous êtes le premier homme à qui je l'aie jamais révélé ». Méliant en fut très heureux, car il avait en maintes occasions entendu parler des prouesses de Lancelot. Quand Driant, qui gisait malade sur la couche, entendit parler de monseigneur Yvain, il se souvint du chevalier qui tenta de le sortir du coffre, parce qu'il avait entendu dire qu'un autre chevalier venant de le quitter l'en libérerait : s'il échouait, nul ne serait jamais sauvé par un chevalier. Il rapporta l'histoire à Lancelot et lui demanda s'il s'agissait de monseigneur Yvain, ce que lui confirma Lancelot. Celui-ci lui demanda alors s'il avait de ses nouvelles, s'il savait où il était hébergé, mais Driant ne put lui fournir aucun renseignement.

195. Méliant dit alors à Lancelot : « Seigneur, comment

---

marcha il terre passé a .VII. mois. Et si sai bien que, se mes freres avoit mires, qu'il seroit moult tost garis. » Ensi conte Melians a Lanselot et il li enquiert la verité del grant chevalier dont il l'ot mis em parole, tant qu'il entent bien, a ce qu'il li dient, que c'est cil qui mon signour Gavain en avoit emporté. Si lor descouvre l'ocoison de sa voie et tout ensi com mé sire Gavains avoit esté pris, et conment il le quierent entre lui et mon signour Yvain et le duc de Clarence.

194. « Sire, fait Melians li Gais, puis que vous m'en avés tant dit, faites moi sage del sourplus, car je savroie volentiers vostre non. » Et il li dist qu'il avoit non Lanselos del Lac, « et saciés, fait il, que vous estes li premiers hom a qui je le desisse onques ». Et lors est Melians moult liés, car il avoit en maint lieu oï parler des proeches Lanselot. Quant a Drians, qui en la couche gisoit malades[a], oï parler de mon signour Yvain, se li menbre [*279a*] del chevalier qui l'assaiia a metre fors del coffre, pour ce qu'il avoit oï dire c'uns chevaliers estoit d'illoc partis qui l'en geteroit ou jamais nus ne seroit jetés par chevalier. Si le reconte a Lanselot et li demande se c'estoit mé sire Yvains et il li dist que oïl. Lors li demande Lanselos s'il en set nules nouveles, ou il est herbergiés, mais il n'en set a dire enseignes.

195. Atant dist Melyans a Lanselot : « Sire, conment quidiés vous

pensez-vous venir à bout du chevalier qui emmène monseigneur Gauvain ? Il ne se laissera pas aussi facilement prendre que vous le pensez et vous ne pourrez le vaincre, si mon seigneur le roi Arthur n'y met du sien : il faudrait qu'il aille à lui avec toute son armée, et encore, la partie ne serait pas gagnée, car le château eſt si solidement fortifié qu'il faudrait déployer des efforts considérables avant de pouvoir le prendre, d'autant que ce chevalier eſt puissant par ses terres et son lignage, et qu'il a gravement nui au roi Arthur, pendant la guerre qui l'opposait à Galehaut. C'eſt pourquoi je vous conseillerais de ne pas vous risquer dans cette entreprise, car je ne crois pas qu'aucun chevalier puisse en venir à bout, pas plus que deux ou trois, ni même cent des meilleurs chevaliers du monde, car le château eſt aussi solidement fortifié qu'on le dit, et le seigneur en eſt aussi déloyal, cruel, grand et fort. Cependant votre bravoure eſt telle que vous refuseriez de le croire avant de l'avoir vu, mais, le moment venu, vous conſtaterez que je vous ai dit la vérité. Ce chevalier, sachez-le bien, eſt si démesuré qu'il s'imagine conquérir la terre du roi Arthur et après celle de Galehaut, et c'eſt pour cela qu'il a inſtauré ces mauvaises coutumes dans son château, car on croit là-bas que tous les bons chevaliers de la maison du roi y viendront pour porter secours à monseigneur Gauvain et qu'il pourra tous les prendre l'un après l'autre, et il escompte l'emporter ainsi sur le roi.

196. « Je vous ai exposé toutes les raisons pour lesquelles

---

venir a chief del chevalier qui mon signour Gavain en mainne ? Il ne sera pas si legierement pris conme vous quidiés, ne vous ne le poés avoir, se mé sires li rois Artus n'i met painne : si couvendroit que il i alaſt a tout son esfors, et encore i avroit il assés a faire, car li chaſtiaus eſt de si grant force que moult i couvendroit grant painne ançois que il fuſt pris et li chevaliers eſt fors de terre et de lingnage et moult a grevé le roi Artu tant que il et Galehols s'entreguerroiierent. Pour ce, vous loeroie je que vous n'i metissiés ja painne en ceſte chose a achiever, car je ne quit mie que nus chevaliers em peüſt venir a chief, ne .II. ne .III. non .C. des meillours del monde, car li chaſtiaus eſt si fors conme vous avés oï, et li sires si fel et si cruous et si grans et si fors. Et nonpourquant vos ne querriés mie la chose, devant ce que vous le verrés, tant eſtes de haut cuer, mais lors dirés vous que je vous ai verité dite. Et bien saciés que li chevaliers eſt si desmesurés qu'il quide bien encore avoir toute la terre le roi Artu et le Galeholt aprés ; et pour ce, a il mises ces mauvaises couſtumes en son chaſtel, car il quident que li bon chevalier de la maison le roi i viengnent tout pour mon signour Gavain rescourre et qu'il les prenge tous l'un aprés l'autre, et par ce, bee il a metre le roi au desous.

196. « Or vous ai assés devisees de raisons par coi vous devés

vous devez abandonner le chemin dans lequel vous vous êtes engagé. Vous êtes si intelligent que vous devez en reconnaître le bien-fondé, mais vous agirez selon ce que votre cœur vous dictera et selon la manière dont vous estimerez réussir au mieux. Vous aurez les troupes que vous voudrez, et moi-même je vous accompagnerai avec tout ce que je pourrai rassembler de chevaliers. — Sur mon âme, rétorqua Lancelot, je ne renoncerai pas à cette aventure, car deux chevaliers plus valeureux et plus expérimentés que moi sont engagés dans cette quête et ils n'abandonneront pas comme cela. Aucun autre chevalier ne s'y engagera pour m'aider : pour nous, l'honneur serait plus grand de mourir dans cette quête que de l'abandonner. — Par Dieu, répondit Méliant, si un homme doit réussir, ce sera vous, car je ne pense pas que Caradoc puisse mourir par un autre que vous. Nul n'aurait pu tirer mon frère du coffre s'il n'avait dû le venger. » Ils bavardèrent ainsi jusqu'à ce qu'il fût temps d'aller se coucher, on fit alors les lits et Lancelot fut très confortablement installé. Mais le conte se tait à ce sujet et revient à monseigneur Gauvain, relatant comment l'amie de Caradoc lui donna à manger et lui remit une boîte pour neutraliser le venin, à travers la fenêtre d'une prison.

Souffrances de Gauvain prisonnier à la Douloureuse Tour.

197. Maintenant le conte dit que le grand chevalier qui enleva monseigneur Gauvain avait parcouru une lieue quand

---

laissier la voie que vous avés emprise. Et vous estes si sages que vous en devés bien connoistre la verité, s'en ferés ce que vos cuers vous en enseignera, et conment vous en quiderés mix esploitier. Et vous avrés tout vostre pooir tout a devise et je irai avoc vous a quanques je porrai avoir de chevaliers. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, je ne lairai mie la chose atant ester, car doi chevalier plus prodome de moi et ainsné que je ne sui sont en la queste qui a pain[*b*]nes le lairont ja, ne ja pour moi n'i ara plus de chevaliers et il nous seroit graindre honour de morir en la queste que a laissier le. — Si m'aït Dix, fait Melians, se nus hom en doit a chief venir, ce serés vous, ne je ne quit qu'il muire ja se par vous non, car nus hom ne jetast mon frere fors del coffre s'il ne le deüst vengier. » Ensi parolent jusqu'a ore qu'il fu tans de couchier, et li lit sont apareillié, si ont couchié Lanselot moult a aise. Mais de ce se taist li contes et retorne a parler de mon signor Gavain, conment l'amie Karados li donne a mengier et li donne une boiste por tuer venim par une fenestre d'une chartre.

197. Or dist li contes que quant li grans chevaliers qui mon signour Gavain emporta ot alé une lieue, si despoulla mon signour Gavain tout nu et le fist lever sor un ronci dur trotant et le livra a .II. sergans grans et felons. Si avoit[a] chascuns plain poig de corgies dont

il dévêtit monseigneur Gauvain qui se retrouva nu, le fit monter sur un roussin au trot difficile et le laissa aux mains de deux serviteurs bien bâtis et cruels. Chacun d'eux brandissait une pleine poignée de lanières dont il lui donnait de très grands coups sur la tête et sur les flancs, devant et derrière, si bien que le sang vermeil lui coulait le long du corps, rougissant le roussin qu'il montait et la voie qu'il empruntait. Il endurait ces souffrances sans mot dire, plaignant seulement le roi Arthur son oncle ainsi que ses compagnons, déplorant la terrible douleur dont il serait la cause, lorsqu'ils apprendraient ce qui lui était arrivé : il pleurait à chaudes larmes, non pour les coups qu'il endurait, mais pour la compassion que lui inspiraient ceux dont il était séparé.

198. C'eſt en lui infligeant de telles souffrances qu'ils conduisirent monseigneur Gauvain jusqu'à la Douloureuse Tour : ainsi s'appelait le château du chevalier. Une fois arrivé là, il fut remis à la mère de celui-ci, la vieille la plus perfide du monde. Elle lui dit, dès qu'elle le reconnut : « Gauvain, Gauvain, eh bien ! j'ai réussi à vous capturer. Maintenant je vais vous faire payer très cher le fait que vous ayez tué Cadras, mon frère, un des plus valeureux chevaliers qui portât jamais écu, avec la traîtrise et la perfidie qui vous caractérisent[1]. — Certes, répliqua monseigneur Gauvain qui souffrait de graves blessures, jamais de la vie je n'ai été un traître et jamais je ne commettrai de trahison. — Tu as été un traître le jour où tu as tué un chevalier aussi valeureux que mon frère. »

---

il donnent grandismes cops parmi la teſte[b] et parmi les flans et par devant et par deriere, si que li sans vermals li couroit tout aval le cors, si que li roncis sor coi il seoit en eſtoit tous tains et la voie par ou il aloit. Et il sousfre et endure ne un sol mot ne sonne, fors tant que moult regrete le roi Artu son oncle et ses compaingnons, et le grant doel qu'il avront de lui quant il savront de lui la verité : si em ploure moult tenrement, non mie pour les bateüres qu'il sousfre tant com il fait pour la pitié de ciaus dont il eſt desevrés.

198. A tel dolour en ont mené mon signour Gavain jusqu'a la Dolerose Tour : ensi avoit non li chaſtiaus au chevalier. Et quant il vint la, si le livrerent a sa mere, la plus desloial vielle del monde. Et ele li diſt si toſt com ele le connut : « Gavain, Gavain, or ai je tant fait que je vous ai. Or vous quit je moult chier vendre ce que vous oceïſtes Cadras mon frere, un [*c*] des plus vaillans chevaliers qui onques escu portaſt, conme traïtres et desloials que vous eſtes. — Certes, fait me sire Gavains qui moult fu bleciés des plaies qu'il avoit, je ne fui onques a nul jour del monde traïtres ne ja ne ferai traïson. — La fus tu traïtres quant tu ocesis si bon chevalier conme mon frere. »

199. Lorsqu'il s'entendit de nouveau outragé ainsi, Gauvain ressentit une telle indignation qu'il faillit s'emporter et oublier toute peur et tout tourment ; il répondit du ton d'un homme en colère que ses mensonges étaient ceux d'une méchante vieille, perfide et déloyale, et que si son fils, le cruel, voulait le convaincre de culpabilité en duel, il s'en défendrait en loyal chevalier, en le combattant lui-même ou tout autre chevalier. À ces mots, la vieille appela les chevaliers qui se trouvaient dans la salle, et qui se levèrent d'un bond, car ils la redoutaient à l'extrême. « Jamais je n'aurai de joie, leur dit-elle, tant que ce traître de Gauvain sera encore en vie, et si vous ne le tuez pas, c'eſt moi qui le ferai. » Elle courut alors chercher une épée rangée dans un fourreau, et, après l'avoir dégainée, elle se rua furieusement sur monseigneur Gauvain pour le frapper, mais son fils qui, au même inſtant, sortait d'une chambre se précipita pour l'arrêter et, la prenant dans ses bras, lui arracha l'épée des mains. « Ah, dame, dit-il, quelle folie ! Vous auriez tôt fait d'anéantir mes projets de manière irréparable.

200. — Cher fils, dit-elle, je ne connaîtrai plus aucune joie, car il m'a traitée de méchante vieille, perfide, déloyale et scélérate. — Dame, interrompit Caradoc, il préférerait être déjà mort, car il sait bien que l'attendent de terribles souffrances et une honte cuisante, et qu'il ne sortira jamais de ma prison ; et puis on ne doit pas attacher d'importance aux propos d'un homme qui hait sa vie. » Par ces paroles, Caradoc apaisa la fureur de sa mère. Elle fit saisir alors monsei-

---

199. Quant mé sire Gavains s'oï clamer traïtres autre fois, si eſt si dolans que a poi qu'il n'esrage et oublie toute paour et tous anois ; si respont a loi d'ome courecié qu'ele en ment conme malvaise vielle et traïtre qu'ele eſt et desloiaus, et se ses fix, li mauvais, li voloit faire prouver, il s'en desfenderoit conme loiaus chevaliers contre son cors ou contre autre. A cel mot s'escrie la vielle as chevaliers qui laiens eſtoient, et il saillent tout, car il le doutent trop, et ele diſt que « jamais ne serai lie tant que Gavains li traïtres vive, et se vous ne l'ociés, je meïsmes l'ocirrai ». Et lors court a une espee qui eſtoit en un fuerre, si le sache fors et vint a guise de feme dervee pour mon signour Gavain ferir, quant ses fix qui issi d'une chambre li courut a l'encontre, si l'embrace et li tolt l'espee et diſt : « Ha ! dame, mar le faites, toſt m'avriés tolu quanques j'ai empensé a faire ne jamais recouvré ne seroit.

200. — Biaus fix, fait ele, je n'avrai jamais joie, car il m'a clamé malvaise vielle, traïtre et desloial et escumenjie. — Dame, fait Karados, il voldroit qu'il fuſt ore ocis, car il set bien qu'il avra trop dolour et honte, et que jamais n'iſtra fors de ma prison ; ne on ne doit metre a pris chose que hom die qui sa vie het. » Par ceſte parole deſtorna Karados sa mere de sa forsenerie. Et ele prent mon signour Gavain, si

gneur Gauvain, ordonna à quatre serviteurs de l'allonger sur une table, et, après avoir fait empoisonner toutes ses plaies, elle les fit enduire d'un onguent destiné à empêcher le venin de descendre dans ses entrailles. Une fois qu'elle l'eut ainsi arrangé, elle le fit reposer cette nuit-là dans une très belle chambre, soigneusement gardée, pour prévenir sa fuite. Le lendemain matin, alors qu'il croyait pouvoir rester couché et se reposer, on l'empoigna et on l'enchaîna pour le jeter ensuite dans un cachot très sombre, très profond et rempli de vermine. À l'intérieur se dressait un bloc de marbre, assez large pour qu'un homme pût s'y étendre de tout son long, mais qui n'avait pas plus de quatre pieds de haut. En bas de ce bloc grouillait la vermine, et c'est là-dessus qu'on mit monseigneur Gauvain, sur un misérable lit de paille, dur et inconfortable, sur lequel il se coucha bien incommodément. On ne lui donna presque rien à boire et à manger, et la couverture dont il disposait était bien insuffisante, car le cachot était profond, bâti en forme de voûte avec d'épais blocs de pierre noire, ce qui le rendait glacial. La puanteur causée par la vermine y était si forte que nul n'aurait pu y rester longtemps sans en être très incommodé ; et le tapage que faisaient les bêtes était si assourdissant qu'on aurait pu l'entendre de très loin : personne ne se serait senti à l'abri dans ce cachot, car si par malheur l'on était tombé au milieu des bêtes, on n'aurait eu aucune chance d'en réchapper vivant. La première nuit que monseigneur Gauvain passa en prison, le vacarme fut si intense que tout un chacun en aurait été

---

le fait couchier a .IIII. sergans sor un dois tout estendu, se li fait toutes ses plaies envenimer, puis les fait oindre d'oignement que li venins ne li descendist jusqu'as entrailles. Et quant ele l'ot ensi fait atourner, si le fist cele nuit jesir en une moult bele chambre et fu moult bien gardés qu'il n'eschapast. Quant vint au matin et il se quida jesir et reposer, si fu pris et loiiés et fu mis en une moult noire chartre et parfonde et plainne de toute vermine. Et dedens avoit un piler de marbre qui estoit par desus si lés que uns hom i peüst couchier et estendre de tous sens, mais il n'avoit mie plus de .IIII. piés de haut. Desous cel piler estoit toute la [*d*] vermine, et par desus fu mis mé sire Gavains en un povre lit dur, de fuerre et aspre, et se coucha desus a grant mesaise. Si ot petit a boivre et a mengier, si ot mains de couvreture que mestiers ne li fust, car la chartre estoit parfonde et de noire pierre voltie et espesse, et moult estoit froide. Et la puours i estoit si grans de la vermine que nus n'i peüst durer longement s'a grant mesaise non ; et faisoient si grant noise que de moult loing le peüst on oïr : se n'i fust nus hom qui i fust asseür, et s'il avenist que chaüs[a] entr'aus, il fust mors sans recouvrier. Et la premiere nuit que mé sire Gavains jut en la chartre, fu si grans la noise et li esfrois qu'il ne fust nus hom qui n'en

terrifié, d'autant que les grands serpents s'élançaient à l'assaut du gros bloc de marbre qui n'était pas très haut. Monseigneur Gauvain eut tant à souffrir, avant le lever du jour, de la puanteur, du bruit causé par la vermine, et de l'assaut qu'elle lui livrait, qu'il faillit se jeter parmi elle, mais la honte d'une mort ignominieuse le retint, ainsi que la peur de perdre son âme, car il se serait sciemment tué lui-même. Il se ressaisit, trouvant des forces dans son formidable courage, et il supporta, sans perdre espoir, les angoisses et les peines promises, car un cœur parfait, vrai et intègre, doit accepter les terribles souffrances de la mort dans l'espoir de son salut.

201. Le bon chevalier endura cette souffrance dans la prison de son bourreau ; cependant ses plaies étaient très enflées et très tuméfiées, et le poison dont on l'avait enduit le faisait crier et délirer. Comme il dormait et mangeait peu, il lui arrivait de perdre connaissance. Son corps et ses membres le faisaient tellement souffrir qu'il pouvait à peine se tenir debout. Mais les assauts de la vermine ne cessaient pas pour autant, bien au contraire, les serpents montaient vers lui en s'élançant. De plus, il n'avait rien pour se défendre hormis ses poings qui étaient très enflés : nuit et jour, il se protégeait de cette manière ainsi qu'avec ses pieds qui le faisaient beaucoup souffrir. Dans ce château vivait une demoiselle d'une très grande beauté que Caradoc aimait éperdument et préférait à toute autre femme. Mais elle ne l'aimait pas, au contraire, elle

---

eüſt paour, et se lançoient li grant serpent contremont le gros piler qui bas eſtoit. Si ot mé sire Gavains tant d'anoi ains qu'il fuſt jours, que de la puour[b] que de la noise que la vermine demenoit et de l'assaut que il faisoient, que pour un poi qu'il ne se lanchoit avoc la vermine, mais la honte de la vil mort le retint et la paours de s'ame perdre, car il le feroit a essient. Si se reconforte par le conseil de son vigherous cuer et endure em bone esperance les angoisses et les maus que on li promet, car fins cuers vrais et entiers doit bien morir en grans travals et en atente de bien avoir.

201. En cele sousfrance dure li bons chevaliers en la chartre au tirant ; et sont ses plaies enflees et soubaudrees[a], si brait et forsenne pour le venim dont il fu oins, et li chief li esvanuiſt de ce que il ne dort et mengüe petit, et li cors et li membre li doelent[b] tant qu'a painnes se puet sor piés souſtenir. Et nonpourquant li assaus de la vermine ne remaint mie, ains li lancent en haut, mais il ne s'a de coi desfendre fors des poins qu'il ot gros et enflés : si se desfent en tel maniere, et nuit et jour, et des piés ensement qui moult li doelent. Et laiens avoit une damoisele de moult grant biauté que Karados amoit moult durement sor toutes femes, mais ele n'amoit pas lui, ains le haoit plus que nul home, car il l'avoit tolu a son ami qui moult eſtoit

le détestait plus qu'aucun homme, car il l'avait enlevée à son ami, un vaillant chevalier qu'elle avait beaucoup aimé et que Caradoc avait tué : à cause de cela, elle le haïssait au point qu'elle ne pouvait le voir sans sentir la colère l'envahir.

202. Cette demoiselle avait été suivante de la dame de la Blanche Tour qui était cousine de Galeschin, le duc de Clarence ; aussi était-ce une personne très avisée et très courtoise, mais la perte de son ami la laissait inconsolable. Si elle n'avait été aussi bien surveillée, il n'aurait été de jour où elle n'aurait tenté de s'enfuir, mais elle était tellement bien gardée par des chevaliers et des hommes d'armes qu'elle ne pouvait partir. Un jour, elle alla se divertir dans le jardin qui entourait la tour où elle était installée et, dans un pré, elle cueillit des fleurs[1]. Ce pré jouxtait la prison où se trouvait monseigneur Gauvain, et de ce côté-là s'ouvrait une fenêtre qui n'était pas bien grande, mais par laquelle on pouvait entendre les plaintes de monseigneur Gauvain.

203. Quand la jeune fille se dirigea du côté de la fenêtre, elle entendit monseigneur Gauvain et ressentit une grande pitié pour celui dont elle avait entendu dire si souvent tant de bien. Aussi se mit-elle à pleurer à chaudes larmes. Elle s'approcha alors de la fenêtre et se mit à écouter ce que monseigneur Gauvain disait dans ses lamentations : « Ah ! Seigneur Dieu, en quoi ai-je jamais démérité pour qu'il me faille périr d'une mort si cruelle et si infamante ? Ah ! cher oncle, roi Arthur, comme la douleur submergera votre cœur

---

prous chevaliers, qu'ele avoit moult amé, et il l'avoit ocis : et pour ce le haoit ele tant qu'ele ne le veïst ja qu'ele ne fust iree.

202. Cele damoisele avoit esté a la dame de la Blanche Tour qui estoit cousine Galeschin, le duc de Clarence ; si estoit moult sage et moult courtoise, mais ele ne pooit estre confortee[a] del doel que ele avoit de son [*e*] ami. Et s'ele ne fust si bien gardee, ele s'en alast chascun jour ; mais ele estoit si bien gardee de chevaliers et de sergans, si que ele ne s'en pooit aler. Un jour avint qu'ele s'en aloit esbanoiant parmi le garding qui chaignoit la tour ou ele estoit, si coilloit flours en un praiel. Et cil praiaus estoit joins a la chartre ou mé sire Gavains estoit, si avoit une fenestre cele part, mais n'estoit mie grans, si pooit on par illoc oïr les plains que mé sire Gavains faisoit.

203. Quant la damoisele vint endroit la fenestre, si oï mon signour Gavain, si en ot moult grant pitié pour les grans biens qu'ele en avoit oï dire par maintes fois ; si en conmencha a plourer moult tenrement. Lors se traist la damoisele a la fenestre, si conmence a escouter conment mé sire Gavains se dementoit et disoit : « Ha, Dix, dont ne deservi je onques que je deüsse morir de si hontouse mort ne de si vilainne ! Ha, biaus oncles, rois Artus, com vous avrés ore grant dolour

quand vous saurez les souffrances que j'endure ! Ah ! belle et douce dame, noble reine Guenièvre, comme pâlirait à l'instant l'éclat de votre visage vermeil si vous aviez connaissance de mes terribles souffrances ! Ah ! Dieu, quelle horrible perte subira la Table ronde par ma funeste captivité, non pas en raison de ma mort, mais parce que les hommes valeureux qui partiront à ma recherche ne pourront achever leur quête ! Ah ! Lancelot, mon très cher et noble ami, comme mes souffrances seraient dès à présent moins pénibles si je savais que vous êtes sain et sauf, et en pleine possession de vos forces ! Que Dieu vous protège, plus que tout autre, pour soutenir mon oncle, mon seigneur le roi Arthur ! Mais que jamais il ne vous conduise par ici, ni vous ni mon oncle, car ce serait peine perdue. Et pourtant si quelque force, en l'occurrence, pouvait être efficace, la vôtre me libérerait de ma prison, mais je ne vois pas comment, car ce château ne craint aucun homme, et son seigneur, très puissant, est un traître fini qui n'a pitié de personne[1]. »

204. C'est ainsi que monseigneur Gauvain se lamentait et se désolait. Alors la demoiselle, qui l'avait très longtemps écouté, passa la tête à travers la fenêtre jusqu'aux épaules, puis appela très doucement Gauvain par son nom. Quand il s'entendit appeler, il s'exclama : « Mon Dieu, qui est là ? — Une de vos amies, répondit-elle, qui est vraiment très affligée de ne pouvoir vous porter secours. Je ne crois pas pourtant vous avoir jamais vu, mais l'aide que vous avez

---

a vostre cuer quant vous savrés les grans mals que je sent ! Ha, bele douce dame, debonaire roïne Genievre, com vous serroit ore cele clere face vermeille pale, se vous saviés mes grans dolors ! Ha, Dix, com recevera ore laide perte la Table roonde par ma dolante prison, non mie pour ma mort, mais pour les prodomes qui me querront, si n'en porront venir a chief ! Ha, Lanselot, biaus dous amis, com fuissent ore alegies mes grans dolours, se je seüsse que vous fuissiés sains et haitiés et en vostre pooir ! Sor tous les autres vous garisse Dix a l'aïde mon signour le roi Artu, mon oncle ! Ne ja, Dix, cha ne vous ne lui n'amaint, car ce seroit chose perdue. Et nequedent se nus pooirs i peüst avoir mestier, li vostres m'en jeteroit, mais je ne voi mie conment, car cis chastiaus ne crient honme et li sires est de grant pooir et de grant traïson et de felonnie, ne de nului n'a pité. »

204. Ensi se plaint et demente mé sire Gavains, et la damoisele qui longement l'a escouté met toute sa teste dedens la fenestre jusqu'as espaules, puis l'apele moult doucement par son droit non. Et quant il s'oï nommer, si dist : « Qui est ce la, Dix ? » Et ele respont : « Je sui une vostre amie qui a moult grant doel de ce que je ne vous puis aidier, et si ne vous vi onques mais que je sace, mais la grant aïde que vous avés tous jours fait as damoiseles vous a toute m'amour

toujours apportée aux jeunes filles vous crédite de toute mon affection[1]. — Ah! dame, dit-il, qui êtes-vous ? » Elle lui raconta alors son histoire de bout en bout comme le conte vient de le faire, et elle pleura amèrement en parlant de son ami. « Au nom de Dieu, demoiselle, supplia-t-il, puisque vous seriez prête à faire votre possible pour m'aider, prenez donc soin de moi dès à présent, car je meurs de la plus douloureuse mort qu'un homme ait jamais connue ! »

205. Il lui expliqua alors que ses plaies étaient empoisonnées et ses membres enflés, et qu'il croyait bien que c'étaient les morsures des serpents qui en étaient la cause. « Mais si j'avais, dit-il, un bâton avec lequel je puisse me défendre, je m'estimerais heureux, car rien ne m'a jamais été aussi utile que le serait un bâton dans la situation où je me trouve. — Au nom du Seigneur, s'écria-t-elle, vous aurez bientôt un bâton pour pouvoir vous défendre efficacement, et je vais vous donner aussi un onguent si puissant qu'il fera disparaître le venin de vos plaies. » Sur ce la jeune fille s'éloigna, monta dans la tour d'où elle était venue et alla ouvrir un coffre qui lui appartenait : elle en sortit une boîte qu'elle cacha dans son sein, puis elle descendit dans une chambre voisine du cachot. Elle prit alors une grande perche où elle accrochait ses vêtements quand elle venait dormir ici, et elle la jeta dehors par la fenêtre le plus discrètement possible. Cela fait, elle redescendit par une porte au bas de la tour, qu'elle referma soigneusement derrière elle, et, une fois dans

---

donnee. — Ha ! dame, fait il, qui estes vous ? » [f] Et ele li conte tout de chief en chief si com li contes a devisé, et ploure moult durement as paroles de son ami. « Pour Dieu, damoisele, fait il, dés que vous m'aideriés a vostre pooir, ore pensés donques de moi, car je muir de la plus dolerouse mort que nus hom morust onques ! »

205. Lors li conte de ses plaies conment eles sont envenimees et si menbre tout enflé, si quide bien que ce soit de ce que li serpent li font. « Mais se je avoie, fait il, un baston de coi je me peüsse desfendre, je me tenroie[a] bien a paiié, ne onques mais ne me vint si bien chose com uns bastons me feroit en cest point. — En non Dieu, fait ele, baston avrés vous bien tost dont vous vous porrés bien desfendre, et si vous donrai tel ongement qui le venim vous ostera de vos plaies. » Atant s'en tourne la damoisele et monte en la tour dont ele estoit venue, si vait a un sien escrin, si en traist une boiste fors, et quant ele l'ot prise et mise en son sain, si s'en tourne en une chambre qui plus estoit pres de la cartre. Lors prist une grande perce ou sa robe pendoit quant ele soloit laiens jesir, si l'en lieve par une fenestre fors, au plus celeement qu'ele pot. Aprés ce est descendue par un huis el fons de la tour, si l'a bien fermé aprés li, puis vint el

le jardin, elle scruta attentivement les environs pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Puis elle prit la perche et la boîte, accrocha celle-ci à l'extrémité de celle-là, et tendit le tout à monseigneur Gauvain. Mais il eut beaucoup de mal à s'en saisir car il n'y avait pas d'autre lumière que celle qui arrivait par la fenêtre, laquelle n'était pas bien grande. « Monseigneur Gauvain, fit la demoiselle, prenez cette boîte et appliquez-vous l'onguent qu'elle contient sur tout le corps : vous n'avez pas d'enflures qu'il ne soit capable de soulager et de guérir. Prenez ensuite le tronçon de cette perche pour vous défendre de la vermine, jusqu'à ce que Dieu, qui jamais n'oublie le pécheur, vous envoie aide et secours. Il ne faut pas vous décourager, ni vous désespérer car le désespoir est un des péchés les plus vils du monde et c'est celui que Dieu hait le plus. D'ailleurs, la sainte Écriture nous raconte à ce sujet l'histoire de Judas le pécheur, qui fut l'un des disciples les plus proches de Notre-Seigneur, quand il le trahit en le vendant trente deniers. Il alla ensuite dans la campagne, se rendit compte qu'il avait mal agi et que c'était le diable qui l'avait malignement trompé quand il avait trahi le fils de Dieu en l'embrassant, car celui-ci était vierge de tout péché et véritable prophète. Aussi, il pensa avoir commis un si grand péché en trahissant Dieu qu'il ne pourrait jamais obtenir son pardon. Submergé de douleur, il se pendit de désespoir à un sureau, sans avoir voulu implorer la grâce de Dieu pour ce péché.

---

garding, si le cerche moult bien amont et aval, que nus n'i soit. Lors prist la perce et la boiste, si le pent au bout de la perce et le tent a mon signour Gavain. Mais a grant painne le puet il prendre, car il n'avoit point de clarté fors tant qu'il en venoit par la fenestre, qui estoit assés petite. « Mé sire Gavains, fait la damoisele, prendés ceste boiste, et si en oigniés tout vostre cors, car vous n'avrés ja tele enfleüre que vous n'en soiiés asouagiés et garis par cest ongement ; et puis prendés le tronçon de cele perce, si vous desfendés de la vermine, tant que Dix, qui nule fois n'oublie le pecheour, vous envoit conseil et secours ; ne si ne vous desconfortés pas, ne desesperés, car desesperance est un des plus[b] vix peciés del monde et li pechiés que Dix het plus. Et la sainte Escriture nous raconte de Judas le pecheour qui fu uns des desciples Nostre Signour, qui plus estoit privés de lui, quant il le traï et vendi .xxx. deniers. Si s'en ala fors as chans, et se pensa qu'il avoit mal fait et que dyables l'avoit malement engingnié, quant il avoit le fill Dieu em baisant traï, et qu'il estoit sans teche de pechié et vrais prophetes. Si dist a soi meïsmes qu'il avoit si grant pechié fait conme de Dieu traïr, si ne porroit jamais venir [*280a*] a merci. Si se desespera de doel et se pendi par desesperance a un seür ne onques de cel pechié ne valt crier merci a Dieu.

206. « C'est à cause du désespoir que périt Judas, et, instruit de cet exemple, gardez-vous de sombrer dans le désespoir à cause de votre infortune, et priez plutôt Dieu à chaque instant, pour qu'il vous pardonne, qu'il ait pitié de l'âme, quoi que le corps ait pu faire, et pour qu'il vous sauve par sa miséricorde du péril où vous vous trouvez[1]. » Ainsi la demoiselle a-t-elle réconforté monseigneur Gauvain dans sa prison, puis elle lui dit que, s'il tenait à la vie, il ne devait rien révéler de ce qu'elle avait dit ou fait pour lui à quiconque, « car vous serez mort et moi trahie ». Il lui répondit qu'elle pouvait être tranquille, qu'il préférerait encore qu'on lui arrachât la langue. Il s'empara alors de la boîte et la dissimula dans son sein, puis il essaya de briser la perche avec ses mains et ses genoux, et il déploya un tel effort qu'il la brisa en trois morceaux. Il se défendit dès lors des serpents qui l'attaquaient, très âprement, les blessant et les tuant en si grand nombre qu'il en fut débarrassé d'une partie. Sur ce la demoiselle s'en retourna car elle craignait fort d'être surprise. Alors qu'elle revenait à la tour, elle se souvint d'une recette que lui avait donnée la perfide vieille, la mère de Caradoc. Il s'agissait d'une sorte de croissant[2] dont aucun ver ni aucun serpent ne pouvait goûter sans être aussitôt foudroyé par la mort. Elle appela alors une de ses suivantes qui connaissait tous ses secrets et l'envoya chercher une quantité de farine nécessaire à la fabrication d'un pain qu'auraient pu manger dix hommes à un dîner. De son côté, elle se mit en quête d'une herbe

---

206. « Ensi peri Judas par desesperance et par cest essample vous gardés, pour Diu, que vous pour mesaise que vous avés ne vous desesperés, mais proiiés a Diu merci toutes eures et que il ait de l'ame merci que que li cors ait fait, et que il vos get par sa pitié del perill ou vous estes. » Ensi a la damoisele conforté mon signor Gavain en la chartre, puis li dist que, si chier qu'il a sa vie, ne parolt a nului de chose qu'ele[a] li ait faite ne dite, « car vous seriés mors et je traïe ». Et il li dist que toute seüre soit, que il se lairoit ançois sachier la langue fors de la bouche. Lors a reprise la boiste, si le remet en son sain, puis assaie s'il porroit peçoiier la perce a ses mains et a ses jenous ; si i a tel painne mise qu'il en a .III. pieces faites, si desfent son cors moult vigherousement de la vermine qui li court sus, si em blece moult et tue tant, qu'il s'en est d'une partie delivrés. Lors s'en revait la damoisele ariere, car ele crient moult qu'ele ne soit aperceüe. Et quant ele vint en la tour, se li sovint d'un enseignement qu'ele avoit apris a la vielle desloial qui estoit mere Karados. Et c'estoit une maniere de cor[b] : nus vers ne nule vermine n'en goutast que maintenant ne les couvenist morir. Lors apele une soie pucele qui savoit tous ses consaus, se li fait pourchacier ferine[c] a la mesure que .x. homes peüssent mengier de pain a un disner, et ele meïsmes pourchaça une herbe[d]

au suc très puissant. Quand elle l'eut cueillie, elle en exprima le suc avec lequel elle fit pétrir ensuite toute la farine sans y mettre d'eau, et à tout cela elle ajouta un ingrédient très toxique, dès lors qu'on l'avalait.

207. Lorsqu'elle eut achevé la préparation que lui avait enseignée la perfide vieille qui connaissait toutes les manières de faire des poisons, elle fit cuire le pain[1], puis le rompit en menus morceaux sur une nappe blanche. Elle se rendit ensuite à la porte du jardin, le fouilla du regard pour s'assurer qu'il n'y avait personne susceptible de la voir, puis elle alla à la fenêtre et jeta au fond du cachot le tiers du pain émietté. Quand les serpents et la vermine sentirent l'odeur du pain chaud, ils furent violemment attirés et s'élancèrent dans sa direction en faisant un tel vacarme qu'on aurait pu l'entendre du jardin : ils se ruèrent pour manger ce pain. Ensuite elle jeta le reste du pain dont ils étaient friands : ils s'en rassasièrent parce qu'il était chaud, car les serpents venimeux sont d'une nature et d'une complexion très froides[2]. Lorsqu'ils eurent mangé tout ce pain et furent repus, la chaleur du pain, ajoutée à la vertu des herbes qui le rendaient toxique, combattit la froideur des serpents et du venin : tous crevèrent aussitôt, sur place, sans qu'un seul en réchappât. Le cachot fut alors envahi par une puanteur si violente et si oppressante que monseigneur Gauvain faillit en mourir, mais l'odeur suave du bon onguent dont il était enduit le soulagea

---

dont li jus ert moult fors. Et quant ele l'ot, si en trait le jus, et aprés en fist toute la ferine pestrir del jus de cele herbe sans aigue, et avoec tout ce, i mist de tel chose qui moult estoit cruel a mengier.

207. Quant ele ot ensi atourné qu'ele avoit apris a la vielle desloial qui savoit toutes les manieres de puisons faire, si fist quire le pain et puis le fist depecier par menus morsiaus desor une blanche nape. Puis est alee a l'huis del garding et l'a cerchié que nus n'i soit qu'ele ne fust aperceü, puis en vint a la fenestre, si jete el fons de la chartre la tierce part del pain esmiié. Quant li serpent et la vermine sentent l'odour del pain qui chaus estoit, si le desirent moult et se lancent cele part et firent si grant noise laiens que del garding peüst on oïr la noise : si coururent maintenant au pain mengier. Et ele gete l'autre pain aprés et il le desirent a mengier : si en mengierent assés pour ce qu'il estoit chaus, quar [*b*] vers qui porte venim est trop refroidiés et plains de froides manieres. Quant il orent tout cel pain mengié et il furent plain, si se combati la calours del pain a la force des herbes, qui cruous estoit a mangier, et a la froidure des serpens et del venim : si creverent maintenant que nus n'en remest vis ne ne se remua de la ou il orent mengié. Et lors fu en cele chartre une si grans puours et si angoissouse que pour un poi que mé sire Gavains ne fu mors, mais la souatume del bon ongement dont il estoit oins l'asouage

grandement, et pourtant il ignorait que les serpents étaient morts, sinon, sa joie aurait été immense.

208. La demoiselle savait bien tout ce qui se passait, aussi s'en alla-t-elle, mais à la nuit tombée, elle apporta à monseigneur Gauvain de la nourriture appétissante en abondance. Pour lui, elle noua une corde très longue à l'extrémité d'une lance, et, au bout de cette corde, attacha le repas. Dès lors, monseigneur Gauvain ne souffrit plus de la soif ni de la faim, car la demoiselle, à qui son infortune inspirait une grande pitié, lui apportait ainsi tout ce qui lui était nécessaire, sans que nul ne s'en aperçût. Cette nuit-là monseigneur Gauvain n'eut pas à endurer le tourment qu'il avait connu jusqu'alors, et il s'en étonna fort. Le lendemain, la demoiselle vint le voir et lui demanda comment il avait passé la nuit. « Fort bien, répondit-il, car cette fois, je n'ai eu à souffrir ni des serpents ni des vermines qui venaient m'assaillir, ni du bruit que j'entendais la nuit. — Vous saurez bientôt, ce soir même, la raison de cela, dit-elle, mais maintenant, il ne nous reste plus qu'à être prudents, car je compte bien vous guérir complètement des maux dont vous souffrez. » Sur ce, la demoiselle partit, attendit jusqu'à la nuit et revint alors munie d'une petite lanterne de cristal dans laquelle brûlait un gros cierge. « Monseigneur Gauvain, appela-t-elle, regardez donc autour de vous, vous verrez ce qu'il en est. » Il saisit alors le cierge allumé et vit dans un coin du cachot toute la vermine morte :

---

moult et nequedent il ne savoit mie que li serpent fuissent mort, car il en eüst trop grant joie.

208. Toutes ces choses savoit bien la damoisele et ele s'em parti et quant ce vint a la nuit, si aporta mon signor Gavain a mengier a moult grant plenté de bones vïandes. Se li a une corde noee au chief d'un glaive qui moult estoit longe et au chief de la corde fu li mengiers loiiés, ne onques puis n'ot mé sires Gavains disete de boire ne de mengier, car cele qui moult avoit grant pitié de sa mesaise li bailloit en tel maniere quanque mestiers li estoit que nus ne s'en apercevoit. Cele nuit n'ot nient mé sire Gavains del triboul qu'il soloit avoir et trop s'esmerveilla. Et l'endemain le vint veoir la damoisele et li demanda conment il s'estoit contenus, et il dist : « Moult bien, car je n'oi anuit ne serpent ne vermine qui tant me soloit asaillir, ne si n'ai oïe nule noise si com je soloie oïr la nuit. — Vous sarés, fait ele, bien encore anuit conment il est, mais ore n'i a que del celer, car je vous quit moult bien garir des mals que vous avés[a]. » Atant s'em part la damoisele, si atent jusqu'a la nuit, et lors revint et aporte une petite lanterne de cristal et dedens un gros cierge ardant. « Mé sire Gavains, fait ele, ore gardés entour vous, si verrés conment il est. » Et il prent le cierge si alumé et voit en une partie de la chartre toute la vermine morte : si en est

il en fut tout heureux et le dit à la demoiselle qui lui expliqua comment elle avait procédé et jeté le pain aux serpents qui étaient morts pour en avoir mangé.

209. Monseigneur Gauvain resta ainsi dans le cachot, mais chaque jour, la demoiselle venait lui parler et lui apporter toute l'aide et le réconfort qu'elle pouvait. Elle nettoya ses plaies de la saleté et de la pourriture de la chair qui était ulcéreuse, et élimina aussi le venin grâce au bon onguent qu'elle lui donnait. Il eut en outre à boire et à manger à satiété, et, pour se préserver de l'atmosphère froide du cachot, la demoiselle lui donna assez de vêtements pour qu'il ne prît pas froid. Il guérit et son état s'améliora de jour en jour, de sorte qu'il retrouva sa beauté et sa force. Mais il était très incommodé par la terrible puanteur de la vermine qui était morte, et il en fit part à la demoiselle qui lui dit de ne pas s'inquiéter, car elle ferait son possible pour y remédier.

210. Elle se rendit alors dans la tour pour y préparer un brûle-parfum où elle mit du soufre et d'autres aromates, avec beaucoup d'encens, pour dissiper l'odeur infecte du cachot, puis elle l'apporta en cachette, accompagnée d'une de ses cousines, et, par une fenêtre, elles jetèrent la substance enflammée sur la vermine, si bien que la puanteur fut chassée et se dissipa complètement. La bonne odeur de l'encens et la disparition de la puanteur procurèrent un grand bien-être à monseigneur Gauvain, et, désormais, il n'eut à souffrir que du grand tourment où le plongeait son emprisonne-

---

moult liés, si le dist a la damoisele, et ele li conte conment ele l'avoit fait et le pain geté as serpens dont il estoient mort, pour ce qu'il en avoient mengié.

209. En ceste maniere demoura mé sires Gavains en la chartre, et chascun jour parloit la damoisele a lui, qui tant li fist d'aïde et de soulas com ele plus pot. Se li geta fors de ses plaies l'ordure et le pourri de la char, qui estoit sorsanee, et le venim au[*c*]si par le bon ongement qu'ele li donnoit. Et si avoit a boire et a mengier tant que mestiers li estoit par raison, et por la froideüre qui estoit en la chartre, li baille la damoisele de robes assés, pour ce que li frois ne li fesist mal. Si respasse et amende de jour en jour, si revint en sa biauté et en sa force. Mais moult li grieve la grans puours de la vermine qui estoit morte, si le dist a la damoisele et ele dist qu'il ne s'esmaist mie, qu'ele l'en aidera s'ele puet.

210. Lors en vint a la tour, si apareille fu et sousfre, et d'autres choses i met ele, a grant plenté d'encens, pour oster la puour malvaise de la chartre, puis l'aporte coiement entre li et une soie cousine, et jetent parmi une fenestre le fu sor la vermine et la puours failli et cessa del tout. Lors fu mé sire Gavains a aise de la bone odour del encens et de la puor qui failli, et, dés[a] lor en avant, n'ot il chose qui

ment. Mais le conte se tait à son sujet et se remet à parler de Galehaut, racontant comment il saisit Lionel au passage d'une rue et, levant son manteau de voyage[1], vit qu'il était armé dessous.

Galehaut arrête Lionel qui partait en quête de Lancelot.

211. Le conte dit maintenant dans cette partie que la veille de la Pentecôte, à l'heure de vêpres, le roi sortit de sa tente, et après qu'il eut entendu l'office en compagnie de la reine, de Galehaut et de tous ses barons, on s'inquiéta de monseigneur Gauvain, mais personne ne savait ce qu'il était advenu de lui ni des trois autres qui étaient partis avec lui. Galehaut, cependant, qui prenait la chose plus à cœur que les autres, ne voulut pas reſter dans l'incertitude, au contraire il se mit en selle et se rendit à leur logis dans l'espoir d'avoir quelque nouvelle d'eux. Lorsqu'il arriva chez eux, personne ne sut lui dire précisément ce qu'il était advenu de monseigneur Gauvain, pas plus que de Lancelot ni des deux autres, car, quand ils avaient pris leurs armes, ils avaient défendu à leurs gens, si on les interrogeait, de donner de leurs nouvelles ou de dire où ils s'en allaient. Alors que Galehaut revenait chez lui, plus affligé et contrarié qu'il n'en avait l'air, à cause de Lancelot qu'il pensait avoir perdu puisqu'il ne pouvait obtenir aucun renseignement à son sujet, il vit, au détour d'une rue étroite, passer Lionel, le cousin germain de Lancelot, sur un grand cheval qui

---

li grevaſt fors de la prison qui moult li anoioit. Mais de lui se taiſt li contes et retorne a parler de Galeholt ensi com il ahert Lyonnel au trespas d'une voie et[b] li lieve la chape et trouve qu'il eſt armés desous la chape.

211. Or diſt li contes en ceſte partie que a la vegille[a] de la Pentecouſte, a ore de vespres, fu li rois issus de son tref, et quant il ot oï vespres entre lui et la roïne et Galeholt et la baronnie toute, si demanderent mon signour Gavain, mais il n'i ot qui nouveles en desiſt de lui ne des autres .III. qui avoc lui alerent. Mais Galehols qui il tient plus au cuer que as autres ne valt mie la chose metre en oubli, ains monte en un cheval et s'en vait en lor oſtels por savoir s'il en orroit nules nouveles. Et quant il vint as oſtels, se n'i trouve nului qui de mon signour Gavain ne de Lanselot ne des autres .II. li die certainnes nouveles, car quant il avoient prises lor armes, si avoient a lor maisnies desfendu qu'il ne deïs[*d*]sent, a nul home qui lor demandaſt, d'aus nules nouveles ne en quel lieu il en alaissent. Et ensi com Galehols s'en aloit a son hoſtel dolans et coureciés plus qu'il ne faisoit le samblant pour Lanselot que il quidoit avoir perdu, car il n'en pooit oïr nouveles, si vit[b] au trespas d'une voie eſtroite passer Lyonnel, le cousin germain Lanselot, sor un grant cheval qui

l'emportait au galop. Lui aussi était très affligé et contrarié, car il avait déjà appris ce qui était arrivé aux chevaliers et à son cousin Lancelot qui était parti avec eux.

212. À l'occasion de cette fête, Lionel devait être fait chevalier de la main du roi Arthur, aussi avait-il déjà revêtu tout son costume de cérémonie; mais en le voyant chevaucher impétueusement l'air soucieux et irrité, Galehaut le rattrapa à un petit pont et l'arrêta par le frein pour le retenir, curieux de savoir ce qu'il projetait. Lionel le regarda avec méfiance, humilié de ce qu'il l'eût arrêté par le frein, aussi brutalement que s'il avait commis un méfait. En l'observant, Galehaut remarqua qu'il portait un manteau de voyage, ce qui ne laissa pas de l'étonner, car il n'avait pas encore été fait chevalier, aussi lui demanda-t-il gentiment: « Cher ami Lionel, où allez-vous si vite? Dites-le-moi! Êtes-vous dans l'embarras? Ne me le cachez pas! » Tout en l'interrogeant, il souleva le pan de son manteau de voyage et il vit qu'il avait revêtu le haubert et ceint l'épée comme un chevalier. « Qu'est-ce? fit Galehaut. Où allez-vous équipé comme un chevalier sous votre manteau? — Ah! répliqua Lionel, peu vous importe de le savoir, laissez-moi plutôt aller à mes affaires, vous agirez en homme courtois. — Cela suffit, lui rétorqua Galehaut, je ne vous laisserai pas partir avant de savoir où vous allez, et vous n'irez pas ainsi seul, je vous accompagnerai. — Seigneur, dit Lionel, sur la tête de la personne qui vous est

---

tost l'emporte et tous iriés et tous dolans, car il avoit ja oïes les nouveles des chevaliers et de Lanselot son cousin qui aloit avoc aus.

212. A cele feste devoit estre Lyonniaus chevaliers de la main le roi Artu, si avoit ja toute la robe vestue; et Galehols qui si durement l'en voit aler irié et enflamé le vint ataingnant a un petit poncel, si l'aert au frain pour lui retenir, pour savoir qu'il ot en talent a faire. Et Lyonniaus le regarde en travers, qui moult ot grant honte de ce qu'il l'ot pris par le frain si esranment com s'il eüst aucune chose mesfait. Et Galehols l'esgarde et voit qu'il ot encore sa chape afublee, si s'en esmerveille moult, pour ce que encore n'estoit il mie chevaliers nouviaus, se li demande moult debonairement: « Biaus amis Lyonnel, ou alés vous en tel besoig? Dites le moi! Avés vous se bien non? Ne le me celés mie! » Et ensi qu'il li demande, se li lieve le pan de la chape et voit qu'il a le hauberc vestu et l'espee chainte conme chevaliers. « Qu'est ce? fait Galehols. Ou alés vous si atournés et armés desous vostre chape conme chevaliers? — Ha! fait Lyonniaus, ne vous chaut de l'enquerre, mais laissiés moi aler en ma besoigne, si ferés que courtois. — Ce n'a mestier, fait Galehols, je ne vous en lairai mie ensi aler devant que savrai ou, car sans moi n'irés vous mie ensi seus. — Sire, fait Lyonniaus, par icele riens que vous plus amés et la foi que vous li devés, laissiés moi aler, ne si ne me demandés ou je

la plus chère et au nom de la fidélité que vous lui devez, laissez-moi aller et ne me demandez pas où je vais, car vous n'avez rien à y gagner, au contraire, vous pourriez en être affligé. — Vous m'en avez tant prié, dit Galehaut, que je ne vous questionnerai plus, mais sur ma tête, il vous faudra faire demi-tour. »

213. Sur ces mots, il fit faire demi-tour à son cheval et Lionel en fut si angoissé qu'il faillit en perdre tout son sang-froid. Leur regard fut alors attiré sur la droite et ils virent venir un écuyer qui portait un écu à son cou et arrivait à toute allure ; Lionel savait que c'était son écu qu'il lui apportait. Il recula légèrement, et, pour éviter que Galehaut ne l'arrêtât, fit comprendre à l'écuyer, à l'insu de Galehaut, qu'il s'en allât le plus vite possible, si bien que l'écuyer traversa le petit pont au grand galop sans daigner s'arrêter, quoi que Galehaut lui dît, ce qui mit ce dernier en rage.

214. Tandis que Galehaut avait son attention fixée sur l'écuyer, Lionel, contrarié qu'il l'ait ainsi retenu, dégaina son épée et, alors que Galehaut les avait en main, coupa les rênes de sa monture, puis, piquant des éperons, il se lança à la poursuite de l'écuyer. En voyant les rênes lui rester dans la main, Galehaut poussa un soupir et cria après Lionel qui s'en allait : « Ah, cœur sans frein, assurément, vous deux, vous êtes bien cousins[1] ! » Il éperonna alors son cheval et partit à sa poursuite, mais Lionel ne l'attendait pas, et, bien au contraire, allait aussi vite que son cheval le pouvait. Mais

---

vois, car vous n'i porriés riens gaaingnier, ains em porriés estre dolans. — Tant m'avés conjuré, fait Galehols, que plus ne vous en requerrai, mais par mon chief ariere vous en covient venir. »

213. Lors le retourne ariere et Lyoniaus est si angoissous que pour un poi qu'il ne derve. Et lors regardent andoi sor destre et voient venir un esquier qui aporte un escu a son col et vient quanques il puet ferir des esperons ; et lors connut bien Lyonniaus que c'est ses escus et que il li porte. Lors se traist Lyonniaus un poi arriere, que Galehols ne l'arrestast, si dist celeement a l'esquier [*e*] que Galehols ne l'aperçoit, qu'il s'en voist al plus tost que il porra ; et li esquiers se lance outre le poncel et ne valt remanoir pour nule riens que Galehols li desist, si en est Galehols moult coureciés.

214. Endementres que Galehols entendoit a l'esquier, Lyonniaus, qui estoit coureciés de ce qu'il l'avoit retenu, sache l'espee et cope les resnes del cheval que Galehols tenoit en sa main, et fiert des esperons aprés l'esquier. Quant Galehols voit que les resnes li sont remeses en la main, si conmence a souspirer et a crier aprés Lyonnel ou il s'en vait : « Ha, cuers sans frain, certes, voirement estes vous andoi cousin ! » Lors hurte le cheval des esperons aprés lui, et cil ne l'atent mie, ains s'en vait si tost com li chevals s'en pot aler. Mais

Galehaut, ayant une bonne monture, car il possédait les meilleurs chevaux du monde, rattrapa Lionel, le saisit par les bras, sous l'aisselle, le leva des arçons et l'installa devant lui, car il était d'une très grande force[2]. Mais Lionel n'était pas gringalet, et rassemblant ses forces pour se libérer, d'un bond, il s'échappa des mains de Galehaut et tomba de tout son long dans le pré. Galehaut se laissa glisser sur lui de son cheval. « Vous viendrez avec moi, vous dis-je, car vous n'avez plus aucun moyen de vous échapper. » Lionel en fut si contrarié que des larmes roulèrent de ses grands yeux.

215. « Ah ! seigneur, reconnut Lionel, je me rends à l'évidence : il me faut dire ce que je comptais cacher. Je m'en allais à la recherche de mon seigneur mon cousin qui s'est enfoncé dans cette forêt, pour je ne sais quelle affaire urgente, car il avait revêtu toutes ses armes. Avec lui sont partis monseigneur Yvain et le duc de Clarence, à notre insu, c'est pourquoi je crains que la nécessité ne soit très pressante : je vous prie donc, au nom de Dieu, de m'y laisser aller. — Comment, s'exclama Galehaut, êtes-vous sûr de ce que vous dites ? » Lionel lui répondit qu'il le savait de source certaine. Galehaut ne laissa rien transparaître de son inquiétude, au contraire, il fit du mieux qu'il put pour rassurer Lionel et lui dit : « Cher ami, ne vous faites surtout pas de souci pour cela, car ce sont de si valeureux chevaliers que nul ne doit concevoir de crainte à leur sujet. En outre vous n'avez pas à porter déjà des armes de chevalier ni à ceindre l'épée. — Pourquoi, seigneur ?

Galehols sist sor un bon cheval, car il avoit les mellors del monde, si vint ataingnant Lyonnel, sel prent par les bras par desous l'aissele et le lieve des arçons et le met devant lui, car il ert de grant force. Et Lyonniaus ne fu pas febles, ains mist toute sa force a eschaper, si qu'il vole Galeholt fors des poins, si chiet el pré tous estendus. Et Galehols se laist sor lui chaoir de son cheval, se li dist : « Ore en verrés vous avoc moi, car vous n'avés pooir de l'eschaper. » Et cil est si iriés que les larmes li cheent des ex grans.

215. « Ha ! sire, fait Lyonniaus, je voi bien conment il est : dire me couvient ce que je cuidoie celer. Je m'en aloie aprés mon signour mon cousin qui s'est orendroit ferus en cele forest, mais je ne sai a quel besoig, car il estoit armés de toutes armes. Et si est avoc lui mé sire Yvains et li dus de Clarence, et sans le seü de nous, et pour ce me criem je que li besoins ne soit trop grans : si vous proi, pour Dieu, que vous m'i laissiés aler. — Conment, fait Galehols, savés vos bien que ce est voirs ? » Et il dist que il le set de voir. Et Galehols ne fait nul samblant d'estre esmaiiés, ançois conforte Lyonnel a son pooir, se li dist : « Biaus amis, ne vous esmaiiés ja de ce, car il sont si prodome que nus n'en doit avoir paour, n'a vous n'afiert mie d'armes porter a chevalier encore ne a chaindre l'espee. — Pour coi, sire ? fait

demanda-t-il. Ne suis-je donc pas chevalier ? — Certainement pas, sur ma tête, s'indigna Galehaut, vous ne pouvez pas l'être avant demain, car l'on doit vous ceindre l'épée, et ce sera mon seigneur le roi Arthur qui le fera. Peut-être que ceux après qui vous allez reviendront d'ici à ce soir, car ils n'abandonneront pas mon seigneur le roi pour un jour si solennel. » Galehaut lui disait tout cela pour le retenir, et pourtant, lui-même était mort d'inquiétude, mais il parvint malgré tout à convaincre Lionel de rester. Ils se remirent en selle et regagnèrent leur logis sans se quitter, car Galehaut craignait que Lionel ne s'en allât. Tous ces événements restèrent secrets, si bien que le roi n'en sut rien avant le lendemain. Mais le conte se tait à leur sujet et se remet à parler du duc de Clarence, relatant comment il conquit un chevalier auquel un écuyer trancha la tête, pendant qu'une demoiselle qui était sa sœur tenait ses tresses dans sa main.

Galeschin secourt une demoiselle aux tresses coupées.

216. Le conte parle maintenant du duc de Clarence qui s'en allait avec le jeune serviteur que la dame de la Blanche Tour lui avait donné comme guide. Ils entrèrent dans un grand chemin, trouvèrent des traces de chevaux et chevauchèrent jusqu'à tierce passée[1], sans avoir rencontré d'aventure digne d'être rapportée. Ils sortirent alors de la forêt, débouchèrent sur une vaste lande et, après y avoir chevauché sur une distance de trois portées d'arc, ils découvrirent

---

il. Dont ne sui je chevaliers ? — Nenil, par mon chief, fait Galehols, devant demain ne le poés vous estre et si vous doit on caindre l'espee, et mé sire li rois Artus le vous chaindra. Et par aventure cil aprés qui vous alés revenront encore [f] anuit, car il ne laisseront mie mon signour le roi a si haut jour. » Tout ce disoit Galehols pour lui retenir et nequedent il meïsmes en a moult grant angoisse, ne mais toutesvoies a tant fait qu'il a Lyonnel retenu. Si remontent en lor cevaus et reviennent a lor ostels, ne si ne parti li uns de l'autre, car Galehols se doutoit moult que Lyonniaus ne s'en partist. Et tant fu la chose alee et celee c'onques li rois ne le sot jusqu'a l'endemain. Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler del duc de Clarence, ensi com il conquist un chevalier et uns esquiers li trencha la teste, et conment une damoisele qui sa serour estoit tenoit ses treces en sa main.

216. Or dist li contes[a] que li dus de Clarence s'en vait entre lui et le vallet que la dame de la Blanche Tour li bailla. Si sont entré el grant chemin, si trouvent les esclos des chevaus et chevauchent tant qu'il est haute tierce, si n'ont nule aventure trouvee dont on doive parler. Et lors sont issu de la forest[b] et entrent en une grant lande, et quant il ont chevaucié en cele lande bien .III. archies, si ont trouvé

un grand amas de chevaux et de chevaliers massacrés, gisant sur la lande couverte de tronçons de lances et de quartiers d'écus. Il semblait bien qu'une grande bataille y ait eu lieu, car les eaux d'un ruisseau qui courait à travers la lande en étaient toutes rouges. Le duc s'arrêta alors et se demanda avec étonnement quels étaient ces gens tués en ces lieux et qui étaient ceux qui les avaient massacrés. Tout en poursuivant le cours de ses pensées, il releva la tête et vit sortir un écuyer d'un taillis tout proche. Il portait une plaie à la tête, bandée avec le pan d'une chemise.

217. Le duc s'élança alors vers l'écuyer mais, quand celui-ci le vit venir, il s'enfonça dans une haie où le poursuivit le duc, qui, brandissant son épée, jura qu'il était mort s'il ne l'attendait pas. L'autre, qui craignait pour sa vie, se mit alors à genoux devant lui et, au nom de Dieu, implora sa pitié. Le duc lui ordonna de dire à qui appartenait cette troupe qui avait été mise en déroute, et l'autre lui répondit qu'il le lui dirait, mais à la condition qu'il n'ait rien à redouter de sa part : le duc le rassura.

218. « Seigneur, commença le jeune homme, la dame de Cabrion allait, de fait, à la cour, pour rendre visite au roi Arthur, son cousin, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps. Nous rencontrâmes par hasard sur cette lande au moins vingt chevaliers armés, néanmoins nous passâmes les uns auprès des autres sans nous adresser la parole. Mais parmi eux se trouvait un chevalier, vêtu seulement de braies et

---

grans abateïs de chevaus et de chevaliers ocis ; et la lande estoit couverte de tronchons de lances et de chantiaus d'escus. Si samble bien que grant bataille i ait eüe, car uns ruissiaus qui parmi la lande couroit en estoit tous vermaus. Lors s'arreste li dus et s'esmerveille moult quels gens ce ont esté qui en cele place ont esté ocis et qui cil sont qui ocis les ont. Endementiers que il pensoit, si esgarde devant lui et vit un esquier issir d'un broelet, qui pres d'illoc estoit, si avoit si sa teste bendee del pan d'une chemise pour une plaie qu'il avoit.

217. Lors s'adrece li dus vers l'esquier, et quant cil le voit venir, si se fiert en la haie ; et li dus se lance aprés lui, si met la main a l'espee et jure que mors est, s'il ne l'atent. Et cil qui de mort ot paour, se met devant lui as jenous et li crie merci pour Dieu. Et li dus li [*281 a*] conmande a dire de quel gent cele desconfiture avoit esté, et cil li respont qu'il li dira mais qu'il n'ait garde de lui, et li dus l'asseüre.

218. « Sire, fait li vallés, voirs fu que la dame de Cabrion aloit a la court[a] pour veoir le roi Artu qui estoit ses cousins qu'ele n'avoit piecha veü. Si avint chose que nous encontrasmes en ceste lande jusqu'a .xx. chevaliers armés, si passasmes li un l'autre sans araisnier. Mais entr'aus avoit un chevalier tout nu em braies sor un ronci, si le batoient trop laidement de corgies si qu'il estoit couvers de sanc.

monté sur un roussin : ils le fouettaient atrocement, à coups de lanières de fouet, si bien qu'il était couvert de sang. Quand nous les eûmes dépassés, l'un des nôtres dit à ma dame que c'était monseigneur Gauvain, et elle en ressentit une telle douleur qu'elle tomba sans connaissance sur l'encolure de son cheval. Lorsqu'elle revint à elle, elle déclara qu'elle préférait tout perdre et mourir plutôt que de le laisser sans secours. Nos chevaliers les attaquèrent donc, mais ce fut pour nous une défaite totale, car on ne comptait que quinze chevaliers sans armure parmi les nôtres, alors que, de leur côté, il y avait un chevalier prodigieusement grand et d'une force si colossale que personne n'aurait pu lui résister. Tous les nôtres furent tués ou blessés, et j'ignore si ma dame elle-même est morte ou vive, car elle s'enfonça dans le bois quand elle vit le massacre de ses gens[1]. »

219. Sur ces mots, ils virent une jeune fille sortir du bois et se diriger vers le duc en courant le plus vite possible. Entre ses mains, elle portait ses tresses très blondes et épaisses, mais qui étaient coupées. Après elle courait un chevalier armé de pied en cap. Elle fuyait devant lui en se retournant très souvent, visiblement terrifiée par lui, et elle cria au duc, de toutes ses forces, de la secourir. Le duc courut vers elle et, à sa vue, l'autre chevalier fit demi-tour et retourna dans le bois. « Ah ! seigneur, fit la demoiselle au duc, au nom de Dieu, pitié ! Car ce vaurien qui me poursuit m'aura bientôt déshonorée, si vous ne me protégez : il m'a déjà humiliée en me coupant mes

---

Quant nous fumes outre passé, si dist li uns des nostres a ma dame que ce estoit mé sire Gavains, et ele en ot tel doel qu'ele se pasma sor le col de son cheval. Et quant ele fu revenue de pasmisons, si dist qu'ele voloit mix tout perdre et morir qu'il ne fust rescous. Lors assamblerent no chevalier as lor, si avons tout perdu, car li nostre n'estoient que .xv. tout desarmé, si avoit de la un chevalier trop grant et estoit de si grant force que nus nel peüst sousfrir. Si furent tout li nostre que mort que navré, ne je ne sai se ma dame meïsmes est vive ou morte, car ele se feri el bois, quant ele vit la perte de sa gent. »

219. A ces paroles, virent issir une pucele fors del bois et s'en vint vers le duc si tost com ele pot courre, et aportoit entre ses mains ses treches, qui copees estoient, qui moult estoient blondes et grosses ; et aprés li, court uns chevaliers armés de toutes armes. Et ele fuioit devant lui et se regardoit moult souvent, car grant paour avoit de lui, si crie au duc, si haut com ele pot crier, qu'il li secoure. Et li dus i court, et quant li autres chevaliers le voit, si s'en retourne ariere et se fiert el bruel. « Ha ! sire, fait la damoisele au duc, pour Dieu merci, car cis leres qui ci me chace m'avra ja honnie, se vous ne m'estes garans, et de mes treces m'a il ja deshonneree. »

tresses. » À ces mots, le duc éperonna sa monture, tandis que l'autre se dirigeait vers un cheval qu'il avait attaché à un chêne, pensant prendre du plaisir avec la demoiselle. Le duc le poursuivit en lui reprochant sa déloyauté en termes insultants. Mais l'autre, qui était arrivé à son cheval, laça son heaume qu'il avait ôté et s'abrita prestement derrière le chêne, car il ne put monter à temps. Il demanda au duc s'il venait en ennemi, et le duc répondit qu'il le défiait, car il n'accorderait jamais sa sauvegarde à un homme ayant offensé une dame ou une demoiselle. « Cher seigneur, lança l'autre, ce n'est pas une bataille loyale, car vous êtes à cheval et moi à pied. Mais si j'étais en selle, je me défendrais bien contre vous et ce serait alors tout à votre honneur si vous pouviez me battre. — Sur mon âme, répondit le duc, aucun méchant prétexte ne vous sera bon et vous ne pourrez pas dire, quand nous nous quitterons, que vous vous êtes battu de manière inéquitable : je préfère mettre plutôt pied à terre. Eh bien ! choisissez : ou c'est moi qui mets pied à terre, ou c'est vous qui montez. » Il répondit qu'il allait monter, et, une fois en selle, il demanda au duc ce qu'il voulait. « Tu as, fit le duc, offensé une demoiselle, en un jour aussi solennel qu'aujourd'hui, en déshonorant son corps et en coupant ses tresses. » L'autre répondit qu'il n'avait jamais couché avec elle.

220. « Si tu veux, dit le duc, te mettre en mon pouvoir, je renoncerai au combat. » Mais le chevalier dit qu'il n'en ferait rien : il préférerait combattre deux adversaires à la suite. Alors le duc s'élança vers lui pour l'assaillir et le chevalier,

---

A cest mot, fiert li dus le cheval des esperons et cil s'en vait a un cheval qu'il avoit atachié a un chaisne pour la damoisele a qui il voloit jesir. Et li dus le siut aprés, qui moult vilment li reproce sa desloialté. Et cil est venus a son cheval, si lace son hiaume que il avoit osté, et se fiert deriere le chaisne, car il ne puet a tans monter. Si demande au duc s'il a de lui garde, et li dus respont qu'il le desfie, car il n'asseürra ja home qui a [*b*] dame ne a damoisele face honte. « Biaus sire, fait li autres, ce n'est mie raisnable bataille, car vous estes a cheval et je a pié. Mais se je estoie montés, je me desfenderoie bien de vous et lors i avriés vous honor, se vous me pooiés conquerre. — Si m'aït Dix, fait li dus, ja mauvaise ocoison ne vous i avra mestier, ne ja ne dirés au departir que vous vous soiiés combatus a meschief, anchois descenderoie je. Ore faites lequel que vous voldrés : ou je descendrai a pié, ou vous montés. » Et cil respont qu'il montera, et, quant il est montés, si demande au duc qu'il velt faire. « Tu as, fait li dus, une damoisele honnie a si haut jour com il est hui, et de son cors et de ses treces. » Et cil respont qu'il ne jut onques a li.

220. « Se tu te vels, fait li dus, metre en ma manaie, je lairai la bataille ester. » Et cil dist qu'il n'en fera riens, ançois se combate-

qui était fort, vigoureux et plus grand que lui, fit de même. Ils échangèrent des coups si violents que les écus se fendirent et que le fer des lances rebondit sur les hauberts. Mais le duc avait beaucoup de force dans les bras et il était très audacieux ; il était en outre indigné et furieux de l'offense faite à la demoiselle qu'il désirait venger. Il toucha et poussa le chevalier avec une telle force qu'il le projeta avec son cheval, en un tas, dans une petite source : il s'écroula, le heaume dans la boue. Cependant, alors que le duc s'apprêtait à le transpercer avec sa pointe, son cheval s'affaissa sur les deux qui étaient à terre, mais, après une culbute, il se rétablit d'un bond sur ses pieds, et dégainant son épée, partit à l'attaque du chevalier. Mais il vit que celui-ci renonçait, car il avait tant bu la tasse dans le bourbier qu'il n'en pouvait plus : il ne lui restait plus qu'à attendre son aide car son cheval était couché sur lui. Le duc redressa alors le cheval et, après avoir arraché de la boue le chevalier qui n'avait pas la force de se relever, il le traîna au milieu du champ et le mit dans un tel état qu'il était incapable de remuer ni un pied ni une main. Il lui arracha le heaume de la tête et fit semblant de vouloir la lui trancher, mais l'autre resta un long moment sans réaction, et quand il put reprendre son souffle, il se plaignit très douloureusement et demanda au duc d'avoir pitié de lui.

221. Le duc dit alors qu'il n'aurait pour lui d'autre pitié que celle que la demoiselle lui accorderait. « Ah ! seigneur, gémit le chevalier, je reconnais que je lui ai fait un tort

---

roit a tels .II. l'un aprés l'autre. Lors li laisse li dus courre et cil a lui, qui fu fors et vigherous et graindres. Si s'entreferent si grans cops, que li escu sont fendu, si s'arrestent li fer trenchant as haubers. Mais li dus estoit durement fors de bras et hardis durement[a] ; si fu chaus et iriés de la honte a la damoisele qu'il[b] prist sor lui. Si le prist et l'empaint de si grant force qu'il porte lui et le cheval tout en un mont en un fontenil, si que li hiaumes li chiet el fanc. Et quant li dus quide ferir outre sa pointe, si chaï ses chevaus desor les .II. qui cheü estoient[c], et il vole outre tous drois sor ses piés, si met la main a l'espee et court sus au chevalier. Mais il voit que cil se destourne, qui a tant bu del marois que plus ne puet : se li couvint tant atendre qu'il li aït, car ses chevaus li gisoit sor le cors. Lors lieve li dus le cheval et sace celui del fanc qui pooir n'ot de lui relever, si le traist enmi le champ, si l'a tel conreé qu'il ne traist a lui ne pié ne main. Se li esrace le hiaume de la teste et fait samblant qu'il li voelle trenchier, mais cil ne remuet ne tant ne quant devant grant piece. Et quant il puet ravoir s'alainne, si se plaint moult durement et dist au duc qu'il ait de lui merci.

221. Lors dist li dus qu'il n'en avra ja merci, fors tele conme la damesele voldra. « Ha ! sire, fait li chevaliers, je connois bien que je li

considérable, et c'eſt pour cela qu'il m'eſt arrivé malheur. Pour réparer, je m'en remettrai tout à sa volonté et à la vôtre.» Le duc vint alors trouver la jeune fille. «Demoiselle, lui demanda-t-il, que voulez-vous que je fasse de ce chevalier ? — Seigneur, faites de lui ce que bon vous semble», lui répondit-elle en lui montrant ses belles tresses qu'il lui avait coupées. Puis le duc demanda à la demoiselle si le chevalier l'avait violée. «Seigneur, nullement, grâce à Dieu et à vous-même qui m'en avez protégée, sinon il l'aurait fait volontiers.» Alors le duc demanda au chevalier qui il était et qui étaient les chevaliers morts dans la lande de Cabrion. Mais l'autre refusa de le dire.

222. Alors le duc se rua à nouveau sur lui, l'épée brandie, et le prévint qu'il était mort s'il ne répondait à ses queſtions et ne lui révélait où l'on emmenait monseigneur Gauvain en prison. Voyant la fureur du duc, le chevalier, qui avait peur de mourir, lui révéla la vérité et lui apprit que c'était Caradoc le Grand qui les avait massacrés et qu'il emmenait monseigneur Gauvain à la Douloureuse Tour. «Pensez-vous qu'il puisse le tuer ?» lui demanda le duc. «Certainement pas, seigneur, Gauvain n'a pas à craindre cela, mais Caradoc lui infligera bien des souffrances, car il a tué son oncle qui était un très valeureux chevalier. Je vous en supplie, implora-t-il, au nom de la miséricorde divine, ayez pitié de moi, car si je lui ai prêté main-forte, je le regrette.» Le duc lui répondit qu'il pouvait bien aller en enfer et qu'il n'aurait d'autre

---

ai trop forfait, et pour ce m'eſt il si mescheü. Et je li amenderai tout a sa volenté et a la [*c*] voſtre.» Lors vint li dus a la damoisele, se li diſt : «Damoisele, que volés vous que je face de ceſt chevalier ?» Et ele li diſt : «Sire, voſtre plaisir en faites», se li mouſtre ses beles treces qu'il li avoit trenchies. Puis demanda li dus a la damoisele s'il jut a li. «Sire, nenil, Dieu merci et vous, qui m'en avés garantie, si le fesiſt il volentiers.» Lors li demande li dus qui il eſt et qui sont li chevalier qui sont ocis en la lande de Cabrion. Et cil fait dangier del dire.

222. Lors li recourut sus l'espee traite, et diſt qu'il eſt mors s'il ne li diſt ce qu'il li demande, et ou mé sire Gavains en eſt menés em prison. Cil ot de la mort paour qui vit le duc courecié, si li connut la verité et diſt que Karados li Grans les avoit ocis et en mena mon signour Gavain en la Dolerose Tour. «Et quidiés vous, fait li dus, qu'il l'ocie ? — Nenil, sire, il n'en a garde, mais il li fera assés anoi, car il ociſt son oncle qui moult eſtoit prous chevaliers. Et je vous proi, fait il, pour Dieu merci, que vous aiiés pitié de moi, car se je ai eſté en s'aïde, ce poise moi.» Et li dus diſt que ja Dix ne li aït, se il en a ja autre merite que la damoisele voldra. Lors baille la damoisele l'espee et li diſt qu'ele tranche la teſte au chevalier s'ele velt, puis li

récompense que celle que la demoiselle voudrait. Alors il remit son épée à la demoiselle et lui dit de couper la tête au chevalier si tel était son désir, puis il lui délaça la ventaille. Mais l'écuyer blessé à la tête saisit l'épée et déclara qu'il le décapiterait avant de mourir, « car c'est lui qui m'a fait cette blessure, parce que je défendais ma sœur ici présente contre lui ». À la vue de ses tresses, la demoiselle ressentit un tel chagrin qu'elle éclata en sanglots, et se couvrant la tête, elle s'éloigna en déclarant qu'elle préférerait le voir mort plutôt que vivant. Alors l'écuyer leva l'épée et frappa le chevalier d'un si grand coup que sa tête vola à travers le champ. Au même instant, en levant les yeux, l'écuyer aperçut, monté sur un roussin, un des chevaliers de leur maison à l'orée du bois, et, comme il lui fit signe de la main, ce dernier vint vers eux en piquant des deux ; il salua le duc et, en jetant un coup d'œil au chevalier mort, il dit à l'écuyer que sa dame se trouvait non loin d'ici. Le duc alla la voir, par amitié pour monseigneur Gauvain dont elle était cousine, et fit de son mieux pour la réconforter, puis ils réussirent à reprendre tous les chevaux, sauf celui de l'écuyer blessé, aussi le duc lui donna-t-il la monture du chevalier décapité. Quand ils furent tous en selle, ils recommandèrent le duc à Dieu et la dame dit qu'elle irait malgré tout à la cour du roi Arthur. Le duc la pria alors de ne souffler mot au roi de monseigneur Gauvain et la dame le rassura en lui promettant qu'elle n'en ferait rien. Elle lui demanda son nom qu'il lui révéla, puis ils se quittèrent en se recommandant à Dieu. La dame s'en alla à la

---

deslace la ventaille. Et li esquiers, qui la plaie ot en la teste, prent l'espee et dist que ançois li coperoit il qu'il ne muire, « car il me fist ceste plaie, pour ce que je li desfendi ma serour qui ci est ». Et quant cele regarde ses treces, si est trop iree, si conmence a plourer et couvre sa teste, et s'en vait disant qu'ele velt mix qu'il perde la teste qu'il vive. Et li esquiers hauce l'espee et fiert celui si grant cop qu'il li fist la teste voler enmi le champ. Et lors esgarde il meïsmes, si voit un des lor chevaliers en l'oriere del bois sor un ronci, et cil l'achaine a sa main et il vint apoignant ; si salue le duc, et quant il voit celui mort, si dist a l'esquier que sa dame est ci pres. Et li dus le vait veoir pour l'amour de mon signour Gavain qui cousine ele estoit, si le conforte a son pooir, si ont puis tant fait qu'il ont pris tous les chevaus fors celui a l'esquier qui navrés estoit, si le fist li dus monter sor le cheval au chevalier qui la teste ot copee. Et quant il furent tout monté, si conmanderent le duc a Dieu et dist la dame que toutesvoies iroit ele a la court le roi Artu. [*d*] Et li dus li proie qu'ele ne parolece mot au roi de mon signour Gavain et la dame li dist, pour lui asseürer, que non fera ele. Lors li demande son non et il li dist, puis s'entreconmandent a Dieu. Si s'en vait la dame a la court

cour du roi Arthur, escortée d'un seul écuyer et de trois chevaliers, sans plus. Quant au duc, il prit une autre direction et, après avoir chevauché longtemps en compagnie de l'écuyer que sa cousine lui avait donné, il arriva à un carrefour. À ce moment-là une demoiselle, montée sur un palefroi, vint à leur rencontre, et s'arrêtant devant le duc, lui dit :

223. « Seigneur chevalier, est-ce vous qui êtes parti en quête de monseigneur Gauvain ? — Demoiselle, répondit-il, je voudrais bien être capable de le secourir, et je ferai tout mon possible, quoi qu'il arrive. — Sur mon âme, répliqua-t-elle, vous ne pourrez pas grand-chose pour lui, car vous n'avez ni le courage ni la valeur pour mener à bien une telle entreprise. — Comment ? Demoiselle, s'exclama le duc, qu'en savez-vous ? — Si vous consentiez à me suivre, répondit-elle, aujourd'hui et demain, là où j'ai l'intention de vous mener, alors je pourrais dire que vous auriez assez de courage et de valeur pour mener à bien une si noble mission[1]. — Demoiselle, interrompit l'écuyer, il ne vous suivra pas, car il a le guide qu'il lui faut pour le conduire là où il veut aller, et par un meilleur chemin que vous ne le mèneriez. — Au nom de Dieu, répliqua la demoiselle, je le savais bien qu'il n'aurait pas l'audace de me suivre, et je ne le ferais passer nulle part où il lui faudrait accomplir le dixième des faits d'armes qu'il aurait à réaliser là où monseigneur Gauvain est emprisonné. — Par Dieu, demoiselle, rétorqua le duc, assurément il doit bien se mettre à l'épreuve, celui qui prétend

---

le roi Artu a la compaingnie d'un sol esquier et de .III. chevaliers sans plus. Et li dus s'en vait d'autre part et chevauchent grant piece entre lui et l'esquier que sa cousine li ot baillié, tant qu'il en viennent a un quarrefour. Et lors lor est une damoisele venue a l'encontre sor un palefroi, si s'arreste devant le duc, se li dist :

223. « Sire chevaliers, estes vous ce qui estes meüs pour mon signour Gavain querre ? — Damoisele, fait il, je voldroie estre tels que je le peüsse rescourre, si en ferai je mon pooir, conment que la fins prengne. — Si m'aït Dix, fait ele, vostre pooirs ne li voldra gaires, car vous n'avés ne le hardement ne la prouece de si grant chose a achiever. — Conment ? Damoisele, fait li dus, que savés vous ? — Se vous me volés sivir, fait ele, hui et demain, la ou je vous voldrai mener, lors diroie je que vous avriés assés cuer et prouece pour si haute chose mener a chief. — Damoisele, fait li esquiers, avoc vous n'ira il mie, car il a assés qui le conduira la ou il voldra aler, et meillour voie que vous ne le menriés. — En non Dieu, fait la damoisele, je le savoie bien qu'il n'avoit mie le hardement de moi sivir, si ne le menroie je par nul lieu ou il li couvenist faire le disme d'armes qu'il li couvenroit faire, la ou mé sire Gavains est em prison. — Si m'aït Dix, damoisele, fait li dus, voirement se doit il bien

accomplir une si prestigieuse aventure, et si je ne peux accomplir le dixième des faits d'armes nécessaires pour y parvenir, alors je me serais mis en route pour rien, aussi vous suivrai-je quoi qu'il m'arrive. »

Galeschin au château de Pintadol.

224. À ces mots, l'écuyer fut saisi d'une violente angoisse et il fit tout son possible pour l'en dissuader, mais en vain, car le duc déclara qu'il suivrait la demoiselle. Celle-ci partit alors en tête, suivie du duc, et ils chevauchèrent ainsi jusqu'à vêpres passées. Ils sortirent alors de la forêt et entrèrent dans une vaste lande, sur laquelle ils chevauchèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Puis ils arrivèrent à un grand enclos, ceint de hauts murs, dans lequel ils pénétrèrent l'un après l'autre. Quand les gens de la maison virent la demoiselle, ils se précipitèrent à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue, et lui réservèrent à elle ainsi qu'à ses compagnons un accueil des plus joyeux. Cette nuit-là, ils furent très confortablement hébergés, et, au matin, ils se levèrent très tôt et le duc remit son armure. Mais au moment où il allait se mettre en selle, la demoiselle l'appela : « Seigneur chevalier, suivez-moi ! » Le duc monta à cheval et suivit la demoiselle jusqu'au moment où elle lui ordonna de mettre pied à terre, ce qu'il fit.

225. Ils pénétrèrent alors dans une salle splendide et très vaste et, de là, ils empruntèrent un escalier pour descendre dans un souterrain fermé par une porte coulée dans un fer solide et épais. La demoiselle ouvrit la porte et entra, suivie

---

esprouver qui si haute besoigne velt achiever, et se je ne puis faire la disme part d'armes que il me couvenroit la faire, dont avroie je ma voie malement emploie et je vous siurrai coi qu'il me doive avenir. »

224. Quant li esquiers l'ot, si en est moult angoissous et le destourne a son pooir, mais ce ne puet estre, car il dist qu'il siurra la damoisele. Et ele s'en torne avant et il aprés, et chevauchent en tel maniere tant qu'il est bas vespres. Et lors sont issu de la forest et entrent en une grant lande, si chevauchent parmi tant qu'il conmence a anuitier. Et lors sont venu a un grant pourpris de haut mur, si entrent laiens li uns aprés l'autre. Et quant cil de la maison voient la damoisele, si saillent encontre et li dient que bien soit ele venue, [*e*] si font a li et a sa compaingnie moult grant joie. Illoc furent la nuit moult bien herbergié, et, au matin se lievent moult tost et li dus s'arma. Mais ançois qu'il montast, l'apela la damoisele, se li dist : « Sire chevaliers, sivés moi ! » Et li dus monte, et ele vait devant et li dus aprés, et ele li dist qu'il descende et il si fist.

225. Lors en vinrent en une chambre moult bele et moult large, et de la cambre avalent en un sosterin par degrés dont li huis estoit de fer fors et espés. Et la damoisele ouvre l'uis, si entre ens et li dus

du duc : ils virent alors au milieu du souterrain quatre hommes, grands et massifs, dont trois étaient frères et le quatrième était le père. Ils passaient leur temps à combattre et ils étaient plus experts que quiconque en escrime. Ils arboraient des écus robustes, grands et magnifiques, faits de bois incrusté de corne, et recouverts de cuir bouilli. Ils portaient des cuirasses et des chapeaux gallois et tenaient un bâton renforcé de cornes et de broches d'acier, tranchantes et effilées, qui n'était pas trop lourd, mais léger et assez maniable[1]. Lorsqu'ils virent le duc armé, ils se répartirent deux par deux, de part et d'autre de la salle, et s'approchèrent, prêts à frapper, sans dire un mot. La demoiselle traversa la salle et demanda au duc de la suivre. Celui-ci voyait bien que les quatre hommes n'attendaient qu'une occasion pour l'écharper, mais il voulait s'acquitter de sa promesse à l'égard de la demoiselle, car il redoutait plus la lâcheté que la mort. Le duc vit la demoiselle aller droit à une porte pour sortir, mais lui ne pouvait l'atteindre sans passer entre les quatre gaillards[2].

226. Il dégaina son épée bien tranchante et leva son écu pour protéger sa tête ; c'était un escrimeur d'une grande expérience, aussi se couvrit-il, car il savait bien se défendre. Il partit à grands pas à la rencontre des quatre hommes qui l'attendaient de pied ferme et qui, brandissant d'un geste rapide leur écu au-dessus de leur tête, s'élancèrent sur lui de toutes leurs forces pour mieux le frapper. On les aurait dit prêts à

---

aprés : si voient enmi le sosterin .IIII. homes grans et corsus dont li .III. estoient frere et li quars estoit lor peres. Cil .IIII. se deduisoient a l'escremie dont il savoient tant que nus hom n'en pooit tant savoir. Si avoient escus fors et grans et merveillous, de fust entailliés de cor, couvers de quir bouli, et avoient coroies galesches et chapiaus galois en lor testes, et lor baston estoient as cornes et as broches d'acier trenchans et molues, ne si n'estoient mie trop pesant mais legier et manoiable par raison. Quant il virent venir le duc armé, si se metent li doi d'une part et li doi d'autre et viennent tous entesé, si ne dient nul mot de la bouche. Et la damoisele passe outre et dist au duc que il le sive. Et li dus voit bien que li .IIII. sont apareillié a son damage s'il pooient, mais il se velt aquitier a la damoisele de son couvenent, car il dote plus malvaisté que mort. Et il voit que la damoisele s'en vait droit a un huis pour issir fors et li dus ne puet la aler, se parmi les .IIII. non.

226. Lors met la main a l'espee qui bien trenchoit et gete l'escu sor sa teste ; et il savoit d'escremie a grant plenté : si se couvre, car bien en savoit a cief venir. Et s'en conmence a aler grant pas, tant qu'il aproce des .IIII. qui l'atendent et li getent maintenant les testes sous[a] les escus et laissent corre a force pour mix ferir. Et font samblant de ferir sor l'escu, si le quident ferir es flans. Mais il n'atent mie lor

frapper sur l'écu, alors qu'ils cherchaient à l'atteindre aux flancs. Mais le duc n'attendit pas leurs coups, car il redoutait les bâtons aux cornes aiguës ; il recula d'un bond, pourchassé par les autres, furieux et honteux de l'avoir manqué tous les quatre. Le duc sut bien tirer parti de son avantage, car il se mit entre eux et le mur dont deux s'étaient écartés. Le duc leva son écu devant son visage : il n'avait plus rien à craindre par-derrière et sa tête était bien protégée par le heaume très solide. Il se défendit alors très âprement de ses agresseurs qui firent pleuvoir inutilement les coups sur lui. Son épée était très tranchante, aussi leur entaillait-il l'écu là où il les atteignait, car il frappait avec une telle impétuosité qu'à maintes reprises, en s'abattant, l'épée transperça largement la peau qui recouvrait les écus et aussi les solides cuirasses, pour atteindre les os de ceux qui le combattaient. Il leur résista longtemps ainsi, sous les yeux de la demoiselle qui se tenait à l'entrée du petit pré et l'observait, comme tous ceux de la maison qui s'étaient attroupés pour le regarder. La demoiselle s'écria à l'adresse du duc : « Comment, seigneur chevalier, allez-vous y passer toute la journée ? Vous n'avez pas l'air homme désireux d'accomplir la si noble mission que vous avez entreprise. » À ces mots, le duc se sentit humilié, d'autant que les quatre redoublaient d'efforts, mais il ne craignait aucun d'entre eux comme le père des trois escrimeurs, car il était le plus fort et le plus combatif de tous, et le duc lui résistait plus difficilement. Le duc pointa son épée vers lui, le frappa entre le coude et l'épaule, et lui fit voler le bras avec

---

cops, car il doute les bastons dont les cornes sont agües ; si saut arriere et il le sivent irié et hontous de ce que tout .IIII. i ont failli. Et il sot bien connoistre son mix, si se lance entr'aus et le mur dont li doi estoient sevré. Lors met li dus son escu[b] devant son vis, car par deriere n'a il garde, ne de la teste, car li hiaumes est fors assés, si se desfent moult durement et il li getent assés de cops qui [*f*] riens li valent. Et s'espee est bien trenchans, si lor decope lor escus la ou il les ataint, car il gete de si grant aïr que maintes fois descent l'espee parmi les panes des escus[c] et parmi le quir dur jusques sor les os a ciaus qui a lui se combatent. Longement les a sousfers en ceste maniere et la damoisele est a l'huis del praiel a pié, si l'esgarde et ausi l'esgardent tout cil de laiens qui venu i sont. Et la damoisele dist au duc : « Conment, sire chevaliers, demouerrés vous hui ci toute jour ? Vous ne samblés mie hom qui bee a achiever si grant chose com vous avés emprise. » Quant li dus l'entent, si en ot grant honte, et li .IIII. s'abandonnent plus et plus, mais il n'en crient nul autretant com il fait le pere as .III., car il est plus fors et plus aigres que nul des autres, si le sousfre plus a meschief. Et li dus l'avise, si le feri de l'espee entre le coute et les espaulles, si qu'il li fait voler a terre le bras a

son bâton. En voyant son bras tranché, l'escrimeur poussa un hurlement et les trois autres furent fous de douleur. Ils auraient bien saisi le duc à bras-le-corps s'ils avaient osé, mais la coutume interdisait de saisir ainsi un adversaire, à moins qu'il ne le fît le premier.

227. Dès lors, le duc trouva les trois fils encore plus agressifs qu'auparavant et leur fureur redoubla. Il visa celui qui lui donnait le plus de fil à retordre : il fit semblant de lui porter un coup à la tête, celui-ci se couvrit de son écu, et le coup s'abattit alors sur la hanche, lui trancha la ceinture de la chemise[1], et coupa la cuisse gauche, si bien qu'il s'écroula à terre. Après ce coup, il en assena un autre qui atteignit l'un de ses adversaires en plein sur la nuque qu'il avait mal couverte, de sorte qu'il lui fit voler la tête, avant même qu'il eût le temps de s'en apercevoir. Quant au quatrième, il n'osa pas l'attendre davantage et prit la fuite vers la porte qui s'ouvrait sur le petit pré où se tenait la demoiselle. Mais le duc le poursuivit jusqu'au pré, et quand il fut acculé au mur, sans plus d'espoir de fuite, saisi d'effroi par cette épée qui tranchait net, il implora sa grâce, reconnut sa défaite et jeta à terre son écu et son bâton. Alors s'éleva une immense clameur venue des gens qui suivaient le duc, car il y avait une foule de chevaliers, de dames, de demoiselles et d'autres gens. Au comble de la joie, ils portèrent le duc en triomphe. Puis la demoiselle ouvrit la porte du petit pré et le duc vit en regardant de l'autre côté du champ un château, le plus beau du monde, à moins de quatre

---

tout le baston. Et quant il voit son bras trenchié, si jete un cri et li autre .III. esragent de doel. Si saisesissent le duc as bras volentiers, s'il osaissent, mais la coustume estoit tele qu'il ne pooient saisir home as bras, se cil qui a aus se combatoit ne le faisoit avant.

227. Dés lors en avant trouva li dus les .III. plus aigres qu'il n'avoit fait devant, et plus s'abandonnent. Et il avise celui qui plus li grevoit, se li fist samblant de jeter a la teste et cil se couvre et li cops descent desor la hanche, se li a trenchié tout contreval parmi le neu de la chemise, si que la senestre quisse li est sevree et cil chiet a terre. Aprés celui cop jete un autre, si en ataint un parmi le col deriere qu'il avoit malvaisement couvert ; se li fait la teste voler, ains qu'il s'en soit aperceüs. Et li quars ne l'ose plus atendre, si s'en torne fuiant vers l'uis del praiel ou la damoisele estoit. Et li dus le chace jusques au praiel, et quant cil vint au mur, si ne pot fuir, si ot paour de l'espee qui souef trenche, si crie merci et se tient pour recreant, et jete jus l'escu et le baston. Lors lieve li hus et la noise des gens qui le sivent, car moult i avoit chevaliers et dames et damoiseles et autre gent a grant plenté. Si prendent le duc et li font si grant joie com il plus pueent. Et lors ouvre la damoisele l'uis del praiiel et li dus regarde, si voit el chief del plain un chastel, le plus bel del monde, a mains de

portées d'arc. Tendant l'oreille, il entendit sonner des cors et des trompettes au sommet des murailles, si bien que tout le château et la demeure en retentirent. Le duc vit alors sortir du château une foule si nombreuse que tous en furent ébahis : ils venaient à sa rencontre, exultant de joie, et le conduisirent ainsi jusqu'au château. Là, à leur arrivée, commencèrent les danses et les rondes, et tous les habitants du château, jusqu'au plus humble, firent de leur mieux pour célébrer dans la joie la venue du duc. Les vieillards et les vieilles dames lui crièrent : « Bienvenue au bon chevalier qui nous a délivrés de ce grand malheur, nous et nos enfants, et les a libérés de l'avilissant servage où ils étaient. » Puis ils s'agenouillèrent à ses pieds comme devant un reliquaire.

228. C'est ainsi que les uns et les autres lui témoignèrent leur joie. « Seigneur, fit le maître du château, vous nous avez libérés d'un terrible servage, et je vais vous dire comment. Il y a longtemps, nous avons juré, moi le premier, et mes vassaux ensuite, que la possession de ce château serait abandonnée, après mon décès, à celui qui nous délivrerait des cruelles coutumes qui y ont été instaurées. C'est pourquoi je veux m'acquitter de ma promesse sans attendre, et je vous offre de bon cœur, devant mes hommes, la seigneurie de ce château. » Le duc reçut ainsi les hommages et les serments de fidélité des chevaliers et des bourgeois. Il demanda alors comment s'appelait ce château et on lui dit qu'il se nommait Pintadol. Sur ce, le duc prit congé et partit, car il

---

.IIII. archies. Et il escoute, si ot desor les murs sonner cors et buisines tant que tous li chastiaus et li palais en retentist. Lors regarde li dus, si voit issir fors del chastel si grant plenté de gent [*282a*] que tout s'en esmerveillent et viennent a si grant joie a lui com il plus pueent et le mainnent en tel maniere jusqu'au chastel. Et quant il viennent la, si conmencent les danses et les charoles et n'ot si petit el chastel qui a son pooir ne face joie contre le duc qui vient ; et crient li viel home et les vielles dames : « Bien viengne li bons chevaliers qui nous a osté de la grant dolour, nous et nos enfans, et delivrés de vilain servage ou il estoient. » Puis s'agenoullent devant lui ausi com par devant un saintuaire.

228. Ensi li font joie li un et li autre. « Sire, fait li sires del chastel, vous nous avés delivré de moult grant servage, et si vous dirai conment. Nous jurasmes grant tans a, je avant et mi home aprés, que cis chastiaus seroit quités aprés mon dechés a celui qui nous deliverroit de ces doleroses coustumes qui i ont esté. Pour ce m'en voel je delivrement aquiter, car je vos offre bien devant mes homes la signourie del chastel. » Et li dus en reçoit les hommages et les feeltés des chevaliers et des bourgois. Lors demande conment li casteaus[a] a a non, et on li dist qu'il a a non Pintadel. Atant prist li dus congié, si

ne pouvait rester plus longtemps, dit-il ; mais le seigneur lui demanda quel était son nom et qui il était, et le duc lui répondit qu'il se nommait Galeschin et qu'il était duc de Clarence, ce qui réjouit davantage encore ses hôtes. En compagnie de la demoiselle et de l'écuyer, le duc s'en alla alors, et après avoir chevauché un bon moment, le duc interrogea la demoiselle sur la raison de la présence des quatre vilains qu'il avait trouvés là-bas et sur leur rôle. « Je vous le dirai, lui répondit-elle, mais pas avant le moment de vous quitter, et vous serez plus heureux ou plus affligé qu'à présent[1]. »

Galeschin échoue à Escalon le Ténébreux.

229. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à none et arrivèrent alors près d'un château très solidement fortifié. À peine arrivés devant la porte, ils virent s'abattre une si grande obscurité à travers tout le château que personne n'y voyait rien au-delà de la portée d'un arc. Mais au milieu de la ville, il y avait un endroit, autour d'une église abandonnée et du cimetière qui la prolongeait, où il faisait aussi clair qu'à l'extérieur des remparts[1]. La demoiselle mit pied à terre devant la porte, imitée par le duc et l'écuyer, puis, chacun tirant son cheval derrière soi, ils passèrent la porte et suivirent un cours d'eau allant de la porte jusqu'au cimetière. Tandis qu'ils avançaient, ils entendirent une foule de gens de chaque côté se plaindre à grands cris, pleurer et maudire le moment où le château fut fondé. Une fois parvenus au cimetière, ils

---

s'em part que plus ne puet demourer, ce dist ; et li sires li demande conment il a non et qui il est ; et il li dist qu'il a non Galeschin et est dus de Clarence, et cil en sont plus lié que devant. Lors s'en vait li dus et la damoisele et li esquiers, et quant il ont une piece alé, si demanda li dus a la damoisele pour coi li .IIII. vilain qu'il avoit trouvé estoient la et de coi il servoient. « Je le vous dirai, fait ele, mais ce ne sera devant ce que je me partirai de vous, et vous serés plus liés que vous n'estes ou plus dolans. »

229. Ensi chevauchent jusqu'a nonne, lors viennent a un chastel qui moult estoit fors. Et si tost com il sont venu a la porte, si voient venir par tout le chastel si grant oscurté que nule riens n'i veoit goute de tant com on traisist d'un arc. Mais en milieu de la vile avoit une place entour un moustier gaste, tant com li chementieres duroit, si i veoit on ausi cler com en faisoit defors les murs. Et la damoisele descent defors la porte et ausi fist li dus et li esquiers ; si mainne chascuns son cheval aprés lui et entrent[a] en la porte et vont tout selonc une aigue qui dure dés la porte jusques au cimentiere. Et ensi com il vont, oent assés gent d'une part et d'autre qui durement se plaignent et plorent et maudient l'eure c'onques li castiaus fu fondés. Et quant il sont venu au chimentiere[b], si voient herbe grans et par-

découvrirent partout une herbe si drue et si haute qu'il semblait que personne ne fréquentait ces lieux. Après avoir passé le cimetière, ils arrivèrent devant la porte de l'église qu'il trouvèrent ouverte. « Seigneur chevalier, dit la demoiselle au duc, vous êtes arrivé devant votre épreuve et si vous êtes capable d'accomplir l'aventure de cette église, alors vous pourrez abolir la coutume de la Douloureuse Tour[2]. Il n'y a pas beaucoup à faire. »

230. Elle l'emmena alors jusqu'au seuil de la porte, il regarda à l'intérieur et vit que l'église était si noire et si effrayante que l'on n'y voyait absolument rien, pas plus qu'on ne l'aurait fait au fond d'un abîme. Il en sortait un vent si froid et si angoissant qu'il ne pourrait en souffler de plus glacial, semble-t-il, et il apportait une si forte puanteur que le duc en fut violemment incommodé. La demoiselle se boucha le nez avec son voile et montra au duc une porte qui s'ouvrait dans un mur, à l'autre extrémité de l'église. « Seigneur chevalier, lui dit-elle, si vous pouvez atteindre cette ouverture que vous voyez et si vous parvenez à ouvrir la porte et à aller jusqu'à l'autel qui se trouve devant, vous aurez réalisé la plus belle prouesse qu'aucun chevalier puisse jamais réussir et vous aurez accompli tout ce que je voulais. Et sachez bien que la porte dont vous voyez l'ouverture n'eſt fermée ni par un verrou ni par une barre ni par aucune fermeture de sûreté, elle eſt tout simplement fermée par deux gonds de fer dans lesquels elle eſt glissée. Mais je vous le répète encore : celui qui

---

creüe de toutes pars ; si sambloit que nules gens n'i conversaissent. Quant passent le chimen[*b*]tiere, si viennent a l'huis del mouſtier, si le trouvent ouvert, et la damoisele diſt au duc : « Sire chevaliers, vous eſtes venus a voſtre esprueve, et se vous poés acomplir l'aventure de ceſt mouſtier, si porras abatre la couſtume de la Dolerose Tour, et se n'i a mie granment a faire. »

230. Lors l'en mainne jusqu'a l'entree de la porte, et il esgarde, si voit[a] que li mouſtiers eſt si noirs et si hidous que on n'i voit goute, nient plus que on fesiſt el fons d'abisme. Si en iſt uns vens si frois et si angoissous que nus plus frois par samblant ne porroit eſtre, et eſtoit plains de si tres grant puour que trop grant mal li fait. Et la damoisele eſtoupe son nés de sa touaile, et mouſtre au duc une ouverture d'une porte et un mur qui eſtoit en l'autre chief del mouſtier, puis li diſt : « Sire chevaliers, se vous poés aler jusqu'a cele ouverture que vous veés et se vous poés la porte ouvrir et aler jusqu'a l'oſtel qui eſt avant, vous avrés fait la plus bele chevalerie c'onques chevaliers fesiſt, et avriés tous acomplis mes conmans. Et bien saciés que la porte de coi vous veés l'ouverture n'eſt pas fermee, ne a pesne ne a bare ne a apoial[b] qui soit, fors solement a .II. gons de fer ou ele eſt coulee. Mais tant vous di je bien que cil qui

pourra ouvrir la porte mettra ce château dans la plus grande joie qu'un château ait jamais connue, car tous ceux qui vivent à l'intérieur de l'enceinte, les hommes et les femmes que vous avez vus en si grand nombre, seront délivrés de la prison et de la souffrance, et l'on verra aussi clair dans ce château que dans ce cimetière. Sachez aussi que cette puanteur vient du fait que depuis plus de dix-sept ans tout homme ou toute femme mort dans l'enceinte de cette ville est déposé à même le sol de cette église[1] ; ce ne sont pas les gens du château qui les ont apportés ici, mais c'est le diable qui les y transporte, ou d'autres esprits, aussitôt qu'ils sont morts. »

231. Le duc se signa en entendant nommer les diables. « Et nul, même s'il en a la possibilité, fit la demoiselle, ne viendra dans ce cimetière, bien au contraire tous les habitants du château sont restés dix-sept ans emprisonnés sans pouvoir franchir les murs d'enceinte ni entrer dans ce cimetière. » À ces mots, le duc fut saisi d'étonnement et il lui demanda : « Demoiselle, apprenez-moi donc de quelle façon et de quoi ils peuvent vivre. — Je vais vous le dire, fit-elle. Tous ceux qui cultivent les terres habitent à l'extérieur de l'enceinte. Ils se sont installés là après la tombée de ces ténèbres, mais ils sont les serviteurs de ceux qui habitent la ville, et ils cultivent les céréales et les autres produits de la terre dont ces derniers vivent. Ils mènent ainsi une vie très pauvre et très misérable, car ils n'ont pas autant de nourriture que par le passé et les biens meubles qu'ils possédaient en abondance ont été dilapi-

---

la porte porra ouvrir avra mis cestui chastel en la greignour joie qui onques fust en chastel, car tout cil qui sont dedens ces murs, que vous avés veüs, houmes et femes dont il i a si grant plenté, seront jeté de prison et de dolour, et i verra on autresi cler par cest chastel com on fait par cest cimentiere. Et saciés que ceste puours en vient que .XVII. ans a passés que dedens les murs de ceste vile ne morut hom ne feme qui dedens cest moustier ne soit sor terre ; mais del chastel nes i aporta on mie, ançois les i aporte dyables ou autre esperite, si tost com il sont mort. »

231. Lors se sainne li dus quant il oï la damoisele nommer les anemis. « Ne ja nus, fait la damoisele, ne venra en cest cimentiere qui pooir en ait[a], ains ont .XVII. ans esté en tel closture que il ne pooient fors des murs issir ne en cest cimentire entrer. » Quant li dus l'entent, se li vint a grant merveille, se li dist : « Damoisele, or me dites conment et de coi il pueent vivre ? — Je le vous dirai, fait ele. Tout cil qui gaaingnent les terres sont defors les murs a estage. Si i sont puis venu que ces tenebres i avinrent, mais il sont sergant a ciaus [*c*] qui en la vile sont, et gaaingnent les blés et les autres fruis dont il vivent. Et si mainnent il moult povre vie et moult chaitive, quar il n'ont mie tant de vïande com il soloient, et li grant mueble qu'il

dés en raison des cruelles disettes qu'ils ont connues au début. — Demoiselle, fit le duc, quelle que soit l'aventure, je la tenterai. Peut-être pourrais-je l'achever. Mais comme je ne suis sûr ni de mourir, ni d'en réchapper, j'aimerais savoir pour quel péché ce malheur s'abattit sur ce château, car jamais je n'ai entendu parler d'un tel prodige et je voudrais vous prier, au nom de l'être qui vous est le plus cher, de me dire la vérité à ce sujet. — Je le ferai, répondit la demoiselle, puisque vous m'en priez avec tant d'insistance.

232. « Cet endroit où vous voyez cette église était par le passé un ermitage et, aussi loin que vous pouvez voir un peu de lumière autour, se trouve un cimetière où gisent bien des hommes sages qui furent durant leur vie saints et pieux. Quant à ce château, il se dresse sur la meilleure terre, la plus fertile de Bretagne, et c'est pour cette raison qu'il fut construit en ce lieu. Or, cela fait maintenant dix-sept ans tout juste que, lors de la Semaine sainte, pour la première nuit des Ténèbres[1], les gens étaient venus aux matines, selon la coutume de l'Église. Le seigneur de cette ville aimait d'un amour passionné une demoiselle, mais il ne pouvait obtenir ce qu'il désirait d'elle, car elle était trop bien gardée. Cette nuit-là, il la posséda dans cette église et coucha avec elle aussi longtemps que dura l'office des Ténèbres[2]. Mais le Saint-Esprit dévoila le spectacle au saint ermite qui faisait le service des matines, et, en réponse à sa prière, Notre-Seigneur fit que le seigneur de ce château et la demoiselle

---

avoient sont despendu par les grans disetes[b] qu'il avoient au conmencement. — Damoisele, fait li dus, quels que l'aventure soit, je l'assaierai se je le porroie achiever. Mais pour ce que je ne sui seürs ne de morir ne d'eschaper, savroie je volentiers par quel pechié ceste mecheance avint en cest chastel, car onques mais de si grant merveille n'oï parler ; et je vous voldroie proiier par la riens que vous plus amés que vous m'en dites la verité. — Et je le vous dirai, fait la damoisele, car trop m'avés conjuré.

232. « Cis lix ou vous veés cest moustier soloit estre uns hermitages, et en tant conme vous veés un poi de clarté entour, si est chimentieres, ou mains prodoms gist qui en lor vies furent saint et religious. Et cis chastiaus si est en la meillour terre et la plus plentive de Bertaingne, et pour ce i fu fondés. Or ot awan .XVII. ans, a la Semainne penouse, la premiere nuit de Tenebres, que les gens furent venues as matines, si com coustume est en Eglyse ; si amoit li sires de ceste vile une damoisele par amours moult durement, mais il n'en pooit avoir sa volenté, que trop estoit bien gardee. Cele nuit le prist en cest mostier et jut a li tant com les Tenebres durerent. Et li Sains Esperis le mostra au saint hermite qui faisoit le service des matines : si fist Nostres Sires tant par sa proiiere que li sires de cest chastel et la damoisele

furent trouvés morts l'un sur l'autre, et jamais, après que les gens eurent quitté l'église, il n'y eut d'autre clarté, de même qu'à l'intérieur des murs du château, que celle qui brille maintenant dans l'enceinte de ce cimetière : on pense que c'est pour les reliques qui s'y trouvent. À cause de ce malheur, le château a été plongé dans l'obscurité dix-sept ans. Souvent, nous avons entendu dire que le meilleur chevalier du monde lui rendrait sa clarté d'antan et qu'il n'y a que lui qui pourra peut-être un jour la lui faire retrouver.

233. « Je vous ai donc raconté les aventures de ce château et comment les ténèbres s'y installèrent. On dit aussi que le chevalier qui accomplira cette aventure abolira les coutumes de la Douloureuse Tour où vous allez pour secourir monseigneur Gauvain. Maintenant, dites-moi si vous vous risquerez à ouvrir la porte. » Et il lui répondit que oui. Il entra alors dans l'église et avança en suivant une chaîne qui allait d'une porte à l'autre, non sans avoir toutefois dégainé son épée. Après avoir parcouru le quart de la nef de l'église, la puanteur lui sembla si forte qu'il s'en fallut de peu que son cœur ne se fendît : ses yeux se révulsèrent et il s'appuya alors sur la chaîne, pris d'étourdissement. Tandis qu'il se tenait ainsi, le duc sentit s'abattre sur son heaume tant de coups qu'il ne sut en faire le compte ; il en fut si roué qu'il ne put rester debout et qu'il en tomba même à genoux. Il allait se relever, quand une volée de coups s'abattit de nouveau sur lui, au

---

furent trouvé mort li uns sor l'autre ; ne onques puis que les gens se departirent de cest moustier n'i ot autre clarté qu'il a ore, ne dedens les murs de cest chastel ausi, fors tant que cis cimentieres tient : si quide on bien que ce soit pour les cors sains qui i sont. Par ceste mescheance a esté cis chastials en oscurté .XVII. ans. Si avons oï dire maintes fois que li miudres chevaliers del monde le metroit en sa clarté ou il solt estre ; ne jamais par aventure n'i sera mis fors que par lui.

233. « Or vous ai conté les aventures de cest chastel et conment les tenebres i avinrent. Et encore dist on que li chevaliers qui ceste aventure acomplira ostera les coustumes de la Dolerouse Tour ou vous alés pour mon signour Gavain rescourre. Ore me dites se vous vous metrés en a[*d*]venture d'ouvrir la porte. » Et il dist que oïl. Lors s'en entre el moustier et vait tout selonc une chaïne qui dure de l'une porte jusqu'a l'autre et tint toutesvoies[a] s'espee nue. Et quant il ot alé la quarte partie de la nef del moustier, si sent la puour si grans que pour un poi que li cuers ne li fent : se li esvanuissent li oel en la teste, si s'apoie a la chaïne com cil qui est moult estourdis. En ce que li dus s'apooit ensi, si senti sor son hiaume descendre tant de cops qu'il n'en sot le conte ; si en est si chargiés qu'il ne se pot soustenir sor piés, ains vint as jenoullons. Et quant il se quide relever, si le

point qu'il fut complètement terrassé. Étourdi, il resta longuement étendu, sans pouvoir bouger.

234. Après être resté un long moment à terre, il se releva du mieux qu'il put, et, s'agrippant à la chaîne, il fit demi-tour, revint sur ses pas, et finit par atteindre la porte. En le voyant, la demoiselle lui dit : « Ah, seigneur chevalier, dans quel état revenez-vous ! » Il était si étourdi qu'il put à peine répondre. Elle le blâma alors avec des mots très durs, le traitant de lâche, et il en fut si humilié qu'il retourna dans l'église. Il progressait depuis quelque temps, quand il fut encore plus molesté que précédemment : il tomba à terre, sans connaissance. Lorsqu'il se fut relevé, il s'agrippa à la chaîne et revint à la porte, comme il le put. En le voyant, la demoiselle l'accueillit par des cris, mais il était si mal en point qu'il pouvait à peine tenir debout et il craignit de ne pouvoir ôter son heaume à temps, pour soulager la terrible nausée qui lui soulevait le cœur : à peine l'eut-il ôté qu'il vomit à grands jets. La demoiselle le laissa alors, et partit sans ajouter un mot. Le duc et l'écuyer se mirent en selle et, lorsqu'ils furent sortis du cimetière, ils suivirent la chaîne jusqu'à la porte[1]. Le duc était encore si étourdi qu'il avait du mal à se tenir en selle, aussi l'écuyer lui porta-t-il sa lance, son heaume et son écu.

235. Le duc quitta le cimetière avec un sentiment de fort mécontentement et d'humiliation cuisante. Il reprit le grand

---

refierent de rechief si k'il le portent a terre tout estendu ; si jut longement estourdis qu'il ne se pot mouvoir.

234. Quant il ot grant piece esté[a] a terre, si se relieve au mix qu'il pot et se prent a la chaïne et revint ariere, si com il avoit alé, tant qu'il est venus a la porte. Et quant la damoisele le voit, se li dist : « Ha ! sire chevaliers, conment revenés vous ! » Et il est si estourdis qu'a painnes pot respondre et ele le blasme moult durement, si le claimme couart, et il en ot tel honte qu'il se refiert el moustier. Et quant il ot une piece alé, si est pis conreeés que devant, si chiet pasmés a terre ; et quant il s'est relevés, si se prent a la chaïne et revint a la porte, si com il pot. Et quant la damoisele le voit, se li escrie, et il est si angoissous que a painnes se pot sor piés tenir, si ne quide ja son hialme avoir osté a tans pour le grant dolor qu'il sent au cuer ; et si tost qu'il l'ot osté, se li couvint waumir[b] a force. Et la damoisele le laisse atant, si s'en retourne sans plus dire. Et entre le duc et l'esquier sont monté, et quant il issent del chimentiere, si s'en vont toute la chaïne jusqu'a la porte. Si estoit encore li dus si estourdis que a painnes se pot tenir a cheval ; se li porte li esquiers son glaive et son hiaume et son escu.

235. Ensi s'em part li dus del chimentiere tous iriés et tous hontous. Et s'en repaire entre lui et le vallet le grant chemin, si ont

chemin avec le serviteur et ils chevauchèrent jusque fort tard le soir. Lorsqu'il fut quelque peu remis de son étourdissement, il interrogea le jeune homme sur la demoiselle, lui demandant s'il savait qui elle était. « Seigneur, lui répondit-il, elle a été longtemps éduquée chez ma dame, votre cousine, car elle était une parente très proche de son mari. Mais au château où vous avez aujourd'hui livré bataille a été instaurée une coutume très cruelle et c'est pour cela qu'elle vous a demandé de la suivre durant ces deux jours, car il y a bien longtemps, le seigneur du château où vous avez vaincu les quatre escrimeurs fut retenu prisonnier par un de ses ennemis mortels et il resta longtemps ainsi, jusqu'au jour où l'en délivra celui que vous avez blessé en premier. Le seigneur lui jura, avec tous ses hommes, qu'en récompense de ce service, il lui donnerait ce qu'il demanderait, car il ne croyait pas qu'il allait lui faire une requête excessive. Mais celui-ci lui dit qu'il voulait avoir le tiers de sa terre, et puisqu'il avait rendu au peuple son seigneur, il demandait à chacun de lui donner deux enfants — ceux qui lui plairaient, afin de le servir, ainsi que deux jeunes filles, et il jura qu'il considérerait cette rente comme un fief[1], et que lui-même et ses trois fils combattraient tous les chevaliers errants qui arriveraient là. Ainsi ce château a-t-il été longtemps asservi, car bien de jolies demoiselles en ont été déshonorées, bien de beaux jeunes gens en ont été réduits en esclavage et quantité de valeureux chevaliers en ont perdu la vie[2]. »

---

tant chevauchié qu'il avesprist moult durement. Si est auques garis de son estourdissement qu'il avoit eü en la teste, et enquiert nouveles al vallet de la damoisele se il set qui ele est, et il dist : « Sire, ele a esté moult longement nourrie chiés ma dame vostre cousine et fu parente bien pres a son signour. Mais el chastel ou vous avés hui faite la bataille a une trop male coustume, et pour ce vous a [e] cele mené aprés li ces .II. jours, car il avint piecha que li sires del chastel ou vous conquesistes les .IIII. escremissours fu en la prison d'un sien anemi mortel et longement i demoura, tant que cil que vous mehaignastes premierement l'en geta. Et li sires li jura et si home tout, que pour cel service li donroit itel com il demanderoit, ne il ne quidoit pas qu'il li deüst demander outrage. Et cil dist qu'il voloit avoir tout le tierch de sa terre, et pour ce qu'il avoit au pueple lor signour rendu, si demande chascun .II. enfans tels com lui plairoit a lui servir, autresi .II. puceles, et creanta que ceste rente tenroit en fief et que il et si .III. fill se combatroient a tous les chevaliers errans qui laiens venroient. Ensi a li castiaus esté[a] longement acuivertis, car maintes beles damoiseles en ont esté honnies et maint bel vallet en estoient encore en servage, et maint bon chevalier et en ont esté ocis et mort. »

236. Le duc demanda alors si cette coutume concernait d'une quelconque manière la demoiselle qui l'avait conduit au château. « Oui, répondit le jeune homme, car elle a au château une de ses nièces, une fille de sa sœur, qui sera l'une des plus belles femmes du monde, bien que pour l'instant elle n'ait pas plus de douze ans. La demoiselle savait bien qu'elle allait être livrée aux quatre déloyaux que vous avez vaincus, aussi, pour le profond chagrin que cela susciterait, courut-elle à votre recherche, dans l'espoir que Dieu vous donnerait l'honneur de l'emporter sur eux, comme vous l'avez fait. — Et le château où sont les ténèbres, dit le duc, comment s'appelle-t-il ? — Seigneur, répondit-il, il s'appelle Escalon le Ténébreux[1], et la demoiselle vous a dit la vérité, en ajoutant, pour finir, que nul n'abolira les coutumes de la Douloureuse Tour sinon celui qui ouvrira la porte de l'église où vous avez été aujourd'hui. Mais vous avez bien vu, les faits sont là, vous avez échoué à accomplir cette aventure, alors vous pouvez être sûr que vous ne mènerez pas à bien votre projet de secourir monseigneur Gauvain[2]. C'est pourquoi je vous conseillerais de faire demi-tour, car plus vous persévérerez et moins vous y gagnerez de gloire, et vous n'arriverez à rien. — Sur mon âme, s'exclama le duc, puisque j'ai commencé cette quête et suis venu jusqu'ici, il serait déshonorant pour moi de faire demi-tour. Bien pis, il me serait fait les plus vifs reproches, si j'abandonnais mon projet, quoi que j'aie vu jusqu'à présent. Mais retourne-t'en si tu veux, car cette voie où

---

236. Lors li demande li dus s'il en montoit riens a la damoisele qui amené l'i avoit. « Oïl, sire, fait li vallés, car ele i a une soie niece fille de sa serour qui sera une des plus beles femes del monde, mais ele n'a pas encore plus de .xii. ans. Si savoit bien qu'ele seroit livree as .iiii. desloials que vous vainquistes, et pour le grant doel qu'il en avoient, courut ele aprés vous pour savoir se Dix vous en donroit l'ounour que vous en venissiés[a] au desus. — Et li chastiaus la ou[b] les tenebres sont, fait li dus, conment a il non ? — Sire, fait il, il a non Escailon li Tenebrous, et la damoisele vous dist voir de ce qu'ele vous dist daerrainnement que ja nus n'abatra les coustumes de la Dolerouse Tour, se cil non qui ouverra la porte del moustier ou vous avés hui esté. Et puis que vous veés qu'il est[c] ensi que vous avés failli a ceste aventure achiever, dont poés vous bien savoir que vous n'achieverés mie la besoigne[d] de mon signour Gavain que vous avés[e] emprise. Si vous loeroie que vous retournissiés, quar plus irés avant et mains i avrés honor, que vous de riens n'i porrés esploitier. — M'aït Dix, fait li dus, puis qu'entrés sui en la queste et jusques ci venus, il ne me seroit pas hounour del retourner, ançois le me tenroit on a grant mal quant je lairoie mon afaire pour chose que j'aie encore veü. Mais retourne t'ent se tu vels, que ceste voie la ou

nous sommes me conduira non loin de l'endroit où je veux aller, je crois. — Assurément, vous êtes bien plus loin que vous ne le pensez, et par ce chemin vous n'y arriveriez jamais ; il eſt préférable que je vous accompagne, jusqu'à ce que je voie ce qu'il vous en adviendra. » Ainsi le jeune homme ouvrit le chemin et le duc le suivit. Mais le conte se tait à leur sujet et se remet à parler de monseigneur Yvain, relatant comment il rencontra une jeune fille pendue par les tresses à un arbre dont il coupa la branche, et comment il trouva un chevalier attaché à un poteau.

Yvain au secours d'une demoiselle et de Sagremor.

237. Le conte dit maintenant que monseigneur Yvain se leva dès qu'il put voir la clarté du jour et que le jeune homme qui se mettait en peine de le servir lui amena un cheval, pour remplacer le sien qu'on lui avait tué, lorsqu'il était venu à sa rescousse. « Seigneur, lui dit-il, votre cheval a été tué durant le combat, mais vous aurez celui-ci qui appartenait à mon père. Sachez que je n'en ai pas de meilleur, car, sur mon âme, je vous donnerais de bon cœur le meilleur du monde si je l'avais, mais mon père, qui était un valeureux chevalier, jugeait celui-ci fort bon. » Monseigneur Yvain regarda le cheval et s'eſtima très largement dédommagé. Sur ce, tous les gens de la maison se mirent en selle et allèrent à la messe dans un ermitage qui se trouvait sur le chemin de monseigneur Yvain. La dame, une de ses filles et le jeune

---

nous sommes me menra[f] pres de la ou je voel aler, si com je quit. — Certes, fait li vallés, encore en eſtes vous plus loing que [f] vous ne quidiés et par ceſt chemin n'i verriés vous jamais, ains venrai avoc vos tant que je voie conment il vous en avendra. » Ensi chevauche li vallés devant et li dus aprés. Mais d'aus se taiſt li contes et retorne a parler de mon signour Yvain conment il trove une pucele pendant par les treces a un arbre et il cope la branche et conment il trouve un chevalier loiié a une eſtache[g].

237. Or diſt li contes que mé sire Ivains[a] se leva si toſt com il pot veoir le jour, et li vallés qui moult se pena de lui servir li amena un cheval pour le sien c'om li avoit ocis en sa besoigne, se li diſt : « Sire, voſtre chevals fu ocis en mon besoing et vous avrés ceſtui qui fu mon pere. Et saciés que je n'ai meillour, que, si m'aït Dix, je le vous donroie moult volentiers s'il eſtoit li miudres del monde, et nequedent mes peres le tenoit a moult bon, qui moult fu bons chevaliers. » Mé sire Yvains regarde le cheval, si s'en tint moult bien a paiié. Lors sont tout cil de laiens monté et vont oïr messe a un hermitage qui eſtoit en la voie mon signour Yvain. Si s'en vont illoc la dame et une soie fille et li vallés. Tantoſt que la messe fu dite, si priſt mé sire Yvains congié d'aus et li vallés le convoiia. Si parolent en cele voie de maintes

homme s'y rendirent aussi. Aussitôt la messe finie, monseigneur Yvain prit congé d'eux, mais le jeune homme lui fit escorte. En chemin, ils bavardèrent de choses et d'autres, et lorsqu'ils eurent parcouru deux lieues depuis l'ermitage où ils avaient assisté à la messe, monseigneur Yvain renvoya le jeune homme et le recommanda à Dieu et lui fit de même, puis monseigneur Yvain chevaucha jusqu'à l'heure de tierce. À ses pieds, il aperçut alors un grand val, mais le versant qu'il devait dévaler était si escarpé qu'il lui fallut descendre de son cheval. Après avoir mis pied à terre, il tira sa monture par le frein et parvint ainsi au fond de la vallée. Une fois sorti de la forêt, il arriva dans une très belle prairie, à travers laquelle coulait une grande rivière très profonde.

238. Au bord de cette rivière, à moins d'un jet d'une petite pierre, se trouvait une tente dont la petite taille lui donnait un abord très accueillant. Appuyés tout autour de ce pavillon, il y avait jusqu'à dix écus ; devant chacun d'eux, un cheval était attaché par les rênes, et, à côté, une lance était posée. Monseigneur Yvain traversa toute la prairie à cheval jusqu'à ce qu'il approchât d'un grand chêne non loin du pavillon. Il leva les yeux et découvrit alors, pendue à l'arbre par ses tresses, une demoiselle qui avait les mains liées par une corde si serrée que le sang lui jaillissait des ongles. À la vue de ce spectacle, monseigneur Yvain fut rempli de pitié pour la jeune fille. Il se dirigea vers elle au galop, mais en tournant la tête vers la droite, il aperçut un chevalier presque nu, avec ses braies pour seul vêtement, et attaché à un poteau : il

---

choses, tant qu'il ont le moustier eslongié .II. liues ou il orent messe oïe. Lors renvoie mé sire Yvains le vallet et le conmande a Dieu et il lui, et mé sire Yvains chevauche tant qu'il est bien tierce. Lors a desous lui coisi un grant val, mais li tertres par ou il devoit aler estoit si roistres qu'il li couvint descendre de son cheval. Et il descent, si mainne son cheval aprés lui par le frain tant qu'il vint el fons de la vallee. Lors li est faillie la forest, si entre en une praerie moult bele, et parmi cele praerie couroit une grant riviere moult parfonde.

238. Desus cele riviere a mains del get d'une pierre menue estoit uns paveillons moult aaisiés, car il n'estoit mie [*283a*] trop grans. Entour cel paveillon avoit escus jusqu'a .x. qui i estoient apoiié et devant chascun escu avoit un cheval aresné et un glaive apoiié encoste. Et mé sire Yvains chevauche tout aval la praerie, tant qu'il aproce d'un grant chaisne qui estoit auques pres del paveillon. Et il esgarde, si i voit pendant une damoisele par les treces et avoit les mains loiies d'une corde si estroit que li sans li sailloit parmi les ongles. Et mé sire Yvains le voit, si l'en prent moult grant pitié. Et en ce qu'il se haste de chevauchier vers li, si esgarde sor destre et voit un chevalier tout nu fors des braies, si ert loiiés a une estache et

avait été battu avec une telle violence que ses braies étaient toutes rougies du sang qui lui avait dégoutté du corps. Yvain en éprouva une si profonde compassion que les larmes roulèrent de ses yeux.

239. Il s'approcha alors de la demoiselle et vit qu'elle était très grièvement blessée et qu'elle était presque muette : elle avait tant crié qu'aucun son ne pouvait plus sortir de sa bouche. La corde lui avait déjà abîmé les mains qu'elle avait douces et blanches, au point que sa chair en était coupée jusqu'aux os. Pourtant, faisant des efforts pour parler, au milieu de plaintes et de gémissements déchirants, elle appelait monseigneur Gauvain. Quand monseigneur Yvain entendit la demoiselle regretter Gauvain, son cousin, sa compassion pour elle ne fit qu'augmenter. Il s'approcha d'elle et lui demanda, avec infiniment de douceur, pour quelle raison elle appelait Gauvain. Elle lui répondit alors : « Ah ! seigneur, qui êtes-vous pour m'interroger sur monseigneur Gauvain ? — Assurément, demoiselle, lui dit Yvain, je pense être un de ceux qu'il chérit le plus en ce monde. — Et quel eſt donc votre nom ? — Je suis le fils du roi Urien et le cousin germain de celui que vous souhaitez tant voir.

240. — Seigneur, reprit la demoiselle, j'ai tout lieu de déplorer son absence, car s'il était ici à l'heure qu'il eſt, à votre place, il aurait déjà tout risqué pour me secourir, dès qu'il m'aurait trouvée dans cet état. Où qu'il soit, il serait profondément malheureux s'il savait ce qui m'eſt arrivé[1] ; car c'eſt pour un service que je lui ai rendu que je me retrouve

---

ot tant eſté batus que toutes les braies eſtoient vermeilles de sanc qui del cors li eſtoit cheüs. Si en ot mé sire Yvains si grant pitié que les larmes l'en cheent des ex.

239. Lors vient a la damoisele, si le trove moult durement blecie, ne ne parole mais gaires, car tant avoit crié que la parole li eſtoit faillie ; car la corde l'avoit ja tele conreé les mains, qu'ele avoit tenres et blances, qu'ele avoit toute trenchie la char jusqu'as os. Et nonporquant, si com ele pot parler, se complaint et demente moult durement et regrette mon signour Gavain. Quant mé sire Yvains li ot regreter mon signour Gavain son cousin, si en ot plus grant pitié que devant. Lors vint a li et li demande moult debonairement pour coi ele regrete mon signour Gavain. « Ha ! sire, fait ele, qui eſtes vous, qui de mon signour Gavain m'avés enquise ? — Certes, damoisele, fait il, je quide eſtre un des hom del monde que il plus aimme. — Et conment avés vous non ? fait ele. — Je ai non, fait il, li fix au roi Urien, si sui cousins germains a celui que vous alés regretant.

240. — Sire, fait ele, se je le regrete, je n'ai pas tort, car s'il eſtoit ore ci autresi conme vous eſtes, il avroit ja moult toſt mis et cors et avoir pour moi rescourre, si toſt com il m'avroit veüe, et en quelque

ici livrée à ce supplice mortel avec cet homme, l'un des meilleurs chevaliers du monde qu'ils ont capturé avec moi : je crains qu'ils ne l'aient tué. » Yvain comprit alors que la demoiselle parlait du chevalier qu'il avait vu tout à l'heure au poteau et il lui demanda son nom. « Ah ! seigneur, répondit-elle, vous le connaissez bien : il s'agit de Sagremor le Démesuré. » À ces mots, elle ressentit une telle douleur qu'elle perdit connaissance. En apprenant que c'était Sagremor qui se trouvait là, monseigneur Yvain eut le cœur serré de le voir frappé par un tel malheur. D'un autre côté, il était si angoissé par la souffrance de la demoiselle qu'il ne savait lequel des deux délivrer en premier. Il décida finalement de s'occuper en priorité de la demoiselle, pour monseigneur Gauvain, dont elle regrettait tant l'absence. Il tira alors son épée et frappa la branche d'un si grand coup qu'il l'abattit avec la demoiselle. Alors qu'il s'apprêtait à la libérer, Yvain vit s'approcher un chevalier revêtu de toutes ses armes qui lui cria qu'il avait eu grand tort de la détacher et qu'il le paierait très cher. Monseigneur Yvain, qui était très avisé et courtois, comprit qu'il s'agissait d'un des hommes du pavillon. « Seigneur chevalier, lui répondit-il alors, j'ignore qui vous êtes, mais vous avez commis un grand outrage en capturant l'un des plus vaillants chevaliers de la cour du roi Arthur et en le faisant prisonnier comme un vulgaire voleur qui aurait mérité la mort. Vous avez mal agi aussi en infligeant ce mortel supplice à cette demoiselle, qui eſt placée sous la proteƈtion de monseigneur

---

lieu que il soit, il en avroit moult grant doel s'il seüſt conment il m'eſt. Car por un service que je li fis ja sui je ci livree a mort et je et uns des miudres chevaliers del monde qu'il ont pris avoc moi, et je quit qu'il l'ont ocis. » Lors sot bien mé sire Yvains que ele diſt del chevalier que il avoit veü a l'eſtache, si demande a la damoisele conment il a a non. « Ha ! sire, fait ele, vous le connoissiés bien, c'eſt Saigremors li Desreés. » Et quant ele ot ce dit, si ot tel dolour qu'ele se pasme. Quant [*b*] mé sire Yvains ot que c'eſt Saygremors, se li fait grant mal au cuer de ce qu'il eſt si a meschief, et tant eſt angoissous del mal a la damoisele qu'il ne set lequel delivrer avant. Mais a ce s'acorde qu'il deliverra la damoisele pour mon signour Gavain qu'ele a regreté. Lors met la main a l'espee et fiert grant cop parmi la branche tant qu'il l'abat a toute la damoisele. Et quant il le voit desloiie, si voit venir un chevalier armé de toutes armes qui li escrie que mar le[a] desloiia et qu'il le comperra moult chier. Et mé sire Yvains qui moult eſtoit sages et courtois, aperçoit bien qu'il eſtoit de ciaus del paveillon, si respont : « Sire chevaliers, je ne sai qui vous eſtes, mais vous avés fait moult grant outrage, qui un des plus prous chevaliers de la court le roi Artu avés pris et loiié conme larron qui mort ait deservie, et la damoisele avés ci livree a mort en conduit mon

Gauvain : vous faites preuve de peu de vaillance, car c'est basse vengeance que de torturer pour rien une femme quand elle n'a pas de secours. »

241. Quand le chevalier entendit prononcer le nom de Gauvain, il demanda à Yvain s'il appartenait à la maison du roi Arthur. « Assurément, lui répondit-il, je suis bien chevalier à la cour d'Arthur et jamais je ne le nierai, quoi qu'il puisse m'arriver. — Prenez donc garde à moi, rétorqua l'autre, car je vous défie : vous allez payer très cher vos paroles insensées. » Sur cet avertissement, il éperonna son cheval, et, traversant le champ, galopa vers monseigneur Yvain qui s'élança aussi à sa rencontre. Avec leurs lances, ils se frappèrent sur les écus, de toute la puissance que leur donnaient leurs chevaux lancés au grand galop. Le chevalier brisa sa lance mais, comme celle de monseigneur Yvain resta entière, ce dernier, rassemblant ses forces et son courage, le poussa violemment et le jeta à bas de sa monture. Il savait bien alors que ce n'était qu'un début et que cette folie n'en resterait pas là : il piétina le corps du chevalier avec son cheval et le brisa au point qu'il ne fut plus en état de se relever. Il revint alors auprès de la jeune fille et commençait à la libérer de ses liens, quand sortit du pavillon un autre chevalier revêtu de toute son armure, qui, après avoir enfourché un grand cheval, fonça sur monseigneur Yvain à bride abattue. En le voyant ainsi arriver, monseigneur Yvain abandonna la demoiselle qui souffrait cruellement et lui inspirait

---

signour Gavain, dont vous faites petit de vasselage, car c'est petite vengance de feme afoler pour noient, quant ele n'a point de rescousse. »

241. Quant li chevaliers ot parler de mon signour Gavain, se li demande s'il est des gens le roi Artu. « Certes, fait mé sire Yvains, voirement en sui je, ne ja ne le noierai pour meschief qui m'aviengne. — Or vous gardés dont de moi, fait cil, car je vous desfi, et si comperrés moult chier le fol parler. » Lors fiert le cheval des esperons enmi le champ vers lui et mé sire Yvains encontre lui. Si s'entrefierent si durement de lor glaives sor les escus conme li cheval porent courre. Li chevaliers brisa son glaive, mais mé sire Yvains ne brisa pas la soie ; si l'empaint conme cil qui assés ot cuer et force : si l'emporte del cheval a terre. Et lors set il bien que atant ne remanra pas la folie qui est conmencie, et vait par desor le cors celui de son cheval, tant que tout le debrise, si qu'il n'a del relever nule poissance. Lors s'en revint a la damoisele, si le conmence a desloiier, et lors ist uns autres[a] chevaliers del paveillon et fu armés de toutes armes sor un grant cheval, si vint vers mon signour Yvain tant com li chevaus le pot porter. Et quant mé sire Yvains le voit venir en tel maniere, si laisse la damoisele moult angoissousse, si en ot grant pitié, car il ne li avoit encore desloiié que

une vive pitié, car il ne lui avait encore délié que les mains. Il remonta sur son cheval, empoigna sa lance et s'élança vers l'autre qui approchait ; ils échangèrent de grands coups sur leurs écus jusqu'au moment où le chevalier brisa sa lance. Monseigneur Yvain jeta alors à terre en un tas l'homme et son cheval. Puis il revint auprès de la demoiselle et posa sa lance contre le chêne où elle avait été pendue. Il mit pied à terre et commença à dénouer ses tresses le plus délicatement possible. Mais elles étaient si entortillées que ce n'était pas chose facile, car elles étaient grosses, et les cheveux fins se mêlaient facilement. La jeune fille supplia Yvain, pour l'amour de Dieu, de lui couper les tresses, mais il les trouvait si belles qu'il ne pouvait se résoudre à le faire. De plus il ne pouvait briser la branche du côté de son extrémité la plus fine sans lui faire très mal. Mais la demoiselle, tenaillée par la peur, insistait cependant auprès du chevalier pour qu'il lui coupât ses tresses. Yvain dit alors qu'avec l'aide de Dieu elle serait bien délivrée sans qu'elle eût à perdre un aussi beau trésor[1]. Soudain, tous les chevaliers sortirent du pavillon, invectivant monseigneur Yvain qui les vit venir l'un derrière l'autre, le heaume en tête, l'écu empoigné par les courroies et la lance calée sous l'aisselle. En les voyant ainsi s'approcher, il laissa la demoiselle, ne pouvant faire autrement, mais il ficha en terre l'extrémité la plus forte de la branche, de sorte qu'elle put aisément s'asseoir ; puis il enfourcha sa monture, saisit sa lance et piqua des deux vers les autres

---

ses mains. Si remonte en son cheval et prent son glaive, si laisse courre au chevalier qui vient ; si s'entredonnent grans cops sor les escus et li chevaliers peçoit son glaive. Et mé [*c*] sire Yvains le porte a terre lui et le cheval tout en un mont. Si revint a la damoisele et apoie son glaive au chaisne ou ele avoit esté pendue ; puis descent de son cheval, si le conmence a desloiier ses treces au plus souef qu'il pot. Mais eles estoient si entrelacies que ce n'estoit mie legiere chose a deslacier, car eles estoient grosses et li chaveil desloiié s'i entremelloient legierement. Et la damoisele li escrie que il les copece pour Dieu, mais il en a si grant pitié de ce qu'il estoient si bel, qu'il ne les endure a coper ; ne il ne puet la branche coper devers le menour chief, qu'il ne li face trop mal. Et cele qui n'est pas seüre li proie toutesvoies de coper et il dist, se Dix plaist, ele ert bien delivree, ne ja si bel tresor n'i perdera conme ses treces. Atant furent tout li chevalier issu del paveillon, si escrient mon signour Yvain, et il les voit venir l'un aprés l'autre les hialmes es testes, les escus pris par les enarmes, les glaives apoiiés sous les aisseles. Et quant il les voit ensi venir, si guerpist la damoisele que rien n'en puet mais, ançois ficha le gros chief de la branche en terre, si que la damoisele se pot bien seoir ; puis est saillis sor son cheval et prent son glaive, si point contre cials qu'il voit

qu'il voyait venir. Ils se suivaient à une distance de trois ou quatre lances et ils lui assenèrent tant de coups qu'ils le jetèrent à terre avec son cheval. Mais il se releva d'un bond, car ce n'était pas la première fois qu'il devait faire face à une telle situation, dégaina son épée, en escrimeur expérimenté, et il se défendit âprement. L'un de ses adversaires dit en reculant :

242. « Certes, seigneurs, nous serions totalement déshonorés, si nous combattions tous ensemble un seul chevalier qui soit à pied, laissons-le plutôt se remettre en selle, et s'il parvient à s'en sortir par un glorieux combat, alors il pourra se vanter dans son pays de sa prouesse. » Il ajouta en se tournant vers monseigneur Yvain : « Seigneur chevalier, montez donc sur mon cheval qui est le meilleur de tous ici. Je vous le donne en m'engageant à ce qu'il ne vous soit d'aucune utilité, car je vais aujourd'hui même vous faire subir le sort que j'ai réservé à ce chevalier lié au poteau. » Ce chevalier disait cela pour faire croire aux autres qu'il souhaitait la perte de monseigneur Yvain, alors qu'il espérait son salut, car il désirait sincèrement la victoire d'Yvain sur eux tous. C'était le chevalier qui avait été enfermé derrière les herses, la nuit que monseigneur Gauvain avait couché avec la fille du roi de Norgales, et ce chevalier avait juré à Sagremor qu'il pourrait toujours compter sur son aide. Quant à la jeune fille pendue au chêne, c'était la demoiselle[1] qui avait introduit Gauvain auprès de la fille du roi de Norgales, dans la chambre où il coucha avec

---

venir. Si vint li uns loing deriere l'autre le longour de .III. lances ou de .IIII., si le chargent si de cops qu'il portent lui et le cheval a terre. Et il resaut sus conme cil qui en tel besoig ot esté maintes fois, si met la main a l'espee conme cil qui bien s'en savoit aidier, si se desfent moult durement. Et li uns d'aus se traist ariere, si dist :

242. « Certes, signour, nous serienmes tout honni, se nous combatisson tout a un sol chevalier a pié, mais laissons le remonter, et s'il s'en puet eschaper par chevalerie, si se porra il vanter en son païs de sa prouece. » Et cil a dit a mon signour Yvain : « Sire chevalier, or montés en mon cheval qui est tous li miudres qui ci est en ceste place, et je le vous doing par couvent que ja mestier ne vous avra, car je vous conroierai encore anuit ensi com j'ai fait celui qui est loiiés a cele estache. » Tout ce disoit cil chevaliers pour faire les autres quidier que il volsist le mal mon signor Yvain, mais il amast moult son salvement, car il volsist em bone foi que mé sire Yvains les eüst tous conquis, ne mais c'estoit li chevaliers qui fu enclos defors les portes couleïces la nuit que mé sire Gavains jut o la[a] fille le roi [*d*] de Norgales ; si ot li chevaliers creanté a Saygremor qu'il seroit a tous jours mais en ses aïdes. Et la pucele qui estoit pendue au chaisne, c'estoit la damoisele qui mon signor Gavain mena a la fille le

elle, comme le conte l'a précédemment relaté[2]. Mais il ne dit pas ici pourquoi ces chevaliers l'avaient si honteusement traitée, ainsi que Sagremor, car le chevalier qui était lié au poteau était Sagremor le Démesuré. Ce chevalier dont je vous parle mit pied à terre et donna son cheval à monseigneur Yvain qui l'enfourcha, car c'était une très bonne monture, tandis que lui-même monta sur le cheval de monseigneur Yvain. Les autres commencèrent alors à attaquer monseigneur Yvain, et le chevalier fit semblant de l'assaillir, mais il faisait son possible pour l'éviter et s'interposait entre monseigneur Yvain et les coups qu'on lui portait, faisant semblant de ne pouvoir maîtriser le cheval sur lequel il était monté. À son attitude, monseigneur Yvain finit bien par s'apercevoir qu'il l'aidait, mais il se demandait avec stupéfaction pourquoi il agissait de la sorte. C'est ainsi que se défendait monseigneur Yvain contre les chevaliers qui ne le saisirent pas à bras-le-corps, mais qui se ruèrent tous ensemble sur lui pour le frapper, ce qui leur parut si honteux qu'ils reculèrent pour venir l'attaquer l'un après l'autre, et chaque coup qu'ils lui infligeaient leur était vaillamment rendu[3]. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à Lancelot et à ses compagnons, relatant comment Méliant le Gai apporta des nouvelles d'eux au roi Arthur, à la reine et à Galehaut.

Méliant rapporte des nouvelles de Lancelot et de Gauvain à la cour d'Arthur.

243. Le conte dit maintenant qu'au matin Lancelot se leva

---

roi de Norgales la ou il jut avoques li en sa chambre, ensi com li contes a devisé cha en ariere. Ne mais li contes ne dist ci endroit mie por coi li chevalier l'avoient si hontousement mené entre lui et Saygremor, quar li chevaliers qui estoit a l'estache loiiés estoit Saygremors li Desreés. Et cil chevaliers dont je vous di descent de son cheval et le baille a mon signour Yvain, et il i monta car il estoit de moult grant bonté, et li chevaliers monta sor le cheval mon signour Yvain. Et lors conmencha la mellee des autres encontre mon signour Yvain, et cil meïsmes fist samblant de lui assaillir, mais a son pooir l'eschive et se met encontre mon signour Yvain et les cops que on li jete, et fait samblant qu'il ne se puisse aidier del cheval sor coi il seoit. Si fait tant que mé sire Yvains s'aperçoit bien qu'il li aïde, mais il s'esmerveille moult pour coi il le fait. Et ensi se desfent mé sire Yvains des chevaliers, mais il nel prendent mie as bras, ains fierent tout ensamble sor lui, et par ce si se retraient, car hontes lor samble, se li viennent li uns aprés l'autre et il ne font nul mal qu'il ne lor rende moult bien. Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler de Lanselot et de ses compaingnons, ensi conme Melians li Gais en aporta noveles au roi Artu et a la roïne et a Galeholt.

243. Or dist li contes que au matin[a], se fu levés Lanselos de la

dans la demeure du châtelain où ce dernier et ses deux fils l'avaient reçu avec beaucoup d'égards. Il revêtit toutes ses armes, sauf le heaume, et, après avoir entendu la messe, il alla prendre congé du seigneur du château qui était le père du chevalier qu'il avait sorti du coffre. Méliant l'escorta un bon moment et le fit passer devant la maison où monseigneur Yvain avait dormi cette nuit-là. Ils avaient dépassé cette maison depuis peu, lorsqu'ils rencontrèrent le jeune homme qui avait accompagné monseigneur Yvain et qui, après avoir raconté à Lancelot comment celui-ci l'avait sauvé des voleurs, lui indiqua la route qu'il suivait.

244. Lancelot eut alors hâte de le revoir, aussi demanda-t-il à Méliant de retourner sur ses pas, puis il éperonna sa monture à sa poursuite. Lorsque Méliant arriva chez lui, il convoqua son père, son frère et une partie de ses gens et se mit en route avec eux pour aller à la cour du roi Arthur. Là, il trouva le roi et toute sa compagnie plongés dans la consternation à cause de la disparition de monseigneur Gauvain et des trois autres compagnons dont ils étaient sans nouvelles. Au moment où Méliant arriva à la cour, le soir commençait à tomber, et ce jour-là Lionel avait été adoubé, puis avait combattu contre un lion couronné de Libye qui avait été apporté pour être admiré comme une curiosité, car aucun lion couronné n'avait été vu sur la terre de Bretagne. Lionel l'avait tué par sa prouesse, comme le conte le rap-

---

maison au chastelain ou on li ot faite grant hounour, il et si doi fil. Et il fu armés de toutes armes, fors de son hialme, et quant il ot messe oïe, si vait prendre congié au signour del chastel qui estoit peres au chevalier qu'il avoit jeté fors del coffre. Si le convoia Melyans une grant piece, tant qu'il le mena de[*e*]vant la maison ou mé sire Yvains avoit la nuit geü. Quant il orent un poi eslongié la maison, si encontrerent le vallet qui convoiié avoit mon signour Yvain, et dist a Lanselot conment mé sire Yvains l'avoit delivré des larrons et li enseigna la voie ensi com il s'en aloit.

244. Lors tarda moult a Lanselot qu'il le voie, si fait retourner Meliant et point aprés lui. Et quant Melians vint a son ostel, si prist son pere et son frere et une partie de ses gens, et s'esmuet pour aler a la court le roi Artu. Et quant il i vint, il trouve le roi et toute sa compaignie moult esbahi de mon signour Gavain et des autres .III. compaingnons dont il ne porent oïr nules nouveles. A cele eure que Melyans vint a court, si conmencha a avesprir, et a celui jour avoit esté Lyonniaus chevaliers et le jour s'estoit il combatus a un lyon courouné de Libe[a] qui estoit amenés pour veoir a merveilles, car onques mais lyons courounés n'avoit esté veüs en la terre de Bertaingne. Si l'ocist Lyonniaus par sa proece, si com li contes qui de lui est le devise, et celui jour otroiia il la pel au lyon a mon seignor

porte à son sujet[1], et il accorda la peau du lion à monseigneur Yvain pour qu'il l'arbore sur son écu, afin de le remercier de lui avoir donné son écu, tout neuf, à porter la veille de la Pentecôte ; il était écartelé d'or, d'azur, d'argent et de sinople, avec une bande blanche, par affection pour Lancelot qui avait un écu blanc avec une bande vermeille[2]. Lorsque Méliant et sa compagnie arrivèrent à la cour, ils la trouvèrent en plein désarroi et personne n'aurait eu l'audace de se montrer joyeux. Une fois devant le roi, Méliant le salua au nom de Lancelot. À ces mots, le roi tressaillit de joie et Galehaut se sentit soulagé, car Méliant leur raconta comment Lancelot avait sorti son frère du coffre. Ils lui demandèrent alors s'il avait des nouvelles de monseigneur Gauvain et il leur apprit la vérité : la manière dont Caradoc l'avait enlevé et la quête entreprise par Lancelot, selon ce que ce dernier lui avait dit, en compagnie de monseigneur Yvain et du duc de Clarence. Le roi en fut heureux et triste à la fois : heureux parce qu'il avait de leurs nouvelles, et triste à cause de ce qui était arrivé et de la quête de Gauvain entreprise par ceux qu'il aimait tant, car il redoutait de les avoir perdus à tout jamais. Mais aucune angoisse n'égalait celle qui envahit Galehaut. Quant à la reine, en apprenant ces nouvelles, car le roi lui en fit part en présence de Galehaut, elle éprouva un tel chagrin de ce que Lancelot s'en était allé sans son congé que les larmes lui montèrent aux yeux, qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle et qu'il lui fallut

---

Yvain[b] a porter en son escu, pour ce que mé sire Yvains li avoit donné son escu a porter la velle de la Pentecouste et li avoit fait tout fres ; et li escus estoit quartelés d'or et d'asur et d'argent et de synople a bende blanche pour l'amour de Lanselot qui le portoit blanc a la bende vermeille. Quant Melyans et sa compaingnie vinrent a court, si le trouverent moult tourblee, ne onques n'i ot si hardi qui osast faire joie. Et quant Melians fu venus devant le roi, si le salue de par Lanselot, et quant li rois[c] l'ot, si tressaut tous de joie, et quant Galehols l'oï, si en fu plus a aise, car Melyans lor conta conment Lanselos avoit son frere[d] jeté fors del coffre. Lors li demandent noveles de mon signour Gavain et il lor conte la verité, conment Karados l'en avoit porté et que Lanselos le querroit, si com il li ot conté, et mé sire Yvains et li dus de Clarence. Si en est li rois liés et dolans, liés de chou qu'il a oï noveles, et dolans[e] de ce que ensi est avenu et de ciaus qui le quierent qu'il amoit tant, car il a moult grant paour qu'il ne les ait perdus a tous jours mais. Mais nule paours n'est envers la paour que Galehols en a. Et quant la roïne a oïes les noveles, car li rois li conta entre lui et Galeholt, si en ot la roïne tel doel de ce que Lanselos s'en estoit alés sans son congié, si en ot si grant dolour que les [*f*] larmes l'en sont venues as ex, si ne se pot soustenir

s'asseoir sur une couche. Le roi dit alors pour la réconforter :

245. « Dame, ne craignez rien : nous le retrouverons bien, et vous ne devez pas être moins affligée de la perte de Lancelot que de celle de monseigneur Gauvain, car il vous a servie plus que tout autre. Et si nous les perdons tous les deux — Dieu n'y consente jamais ! — je ne sais lequel je regretterai le plus. » Et elle qui, folle de douleur, était à deux doigts de s'emporter, ne put se retenir de dévoiler une partie de ses pensées, car telle eſt l'habitude des femmes de ne pouvoir se taire. Elle répondit au roi que Dieu veuille bien lui rendre Gauvain, mais qu'il ne lui plaise pas d'en faire jamais revenir certains. Sur ces mots elle partit dans ses appartements en proie à un tel chagrin qu'on ne pouvait lui arracher un seul mot. Galehaut, qui comprenait bien sa douleur, la suivit et la trouva gisant évanouie sur une couche à côté de la dame de Malehaut, désolée de la voir ainsi. Il la prit doucement entre ses bras et lorsque, reprenant enfin ses esprits, elle se laissa aller à sa douleur, il essaya de la réconforter et la pria de s'ouvrir un peu à lui : « Jamais, vous pouvez en être sûre, je ne le répéterai. » Mais elle ne voulut rien lui dire. Il interrogea alors la dame de Malehaut, mais elle ne savait rien. Voyant qu'il n'en apprendrait pas plus, il retourna auprès du roi qui lui demanda son avis sur ce qu'il lui convenait de faire dans cette situation. Ils décidèrent d'un commun

---

sor ses piés, se li couvint asseoir sor une couche. Lors li diſt li rois pour li reconforter :

245. « Dame, n'aiiés mie paour, car nous le rarons bien, se Diu plaiſt, si ne devés pas eſtre mains dolante de Lanselot que de mon signour Gavain, car plus vous a il servie que nus. Et se nous les perdons ambesdous — que ja Dix ne le consente ! — je ne sai del quel je seroie plus dolans. » Et ele, qui tant eſt dervee que pour un poi qu'ele n'esrage, ne se puet tenir qu'ele ne die une partie de son corage, car tele eſt tous dis couſtume de feme qu'ele ne se puet taire. Si respont au roi que Dix li rende, mais ja Dix ne place que tel i a en reviengne jamais. Lors s'en tourne vers la chambre tel doel faisant que nus n'en puet parole traire. Et Galehols qui bien sot sa mesaise court aprés, si le trouve sor une couche gisant pasmee selonc la dame de Maloaut qui moult en eſt dolante. Si le prent doucement entre ses bras tant qu'ele eſt revenue de pasmisons, lors se demente moult durement et il bee a li reconforter, se li proie qu'ele li die une partie de son conseil, « ne ja saciés sans doute n'en serés descouverte ». Et ele ne l'en velt riens dire. Lors le demande a la dame de Maloaut, mais ele ne li set a dire. Et quant il voit que plus n'en savra, si s'en tourne ariere au roi, et li rois prent conseil a lui que il fera de ceſte chose. Si s'acordent entr'aus .II. qu'il mouveront l'endemain

accord de partir le lendemain et d'aller porter secours à monseigneur Gauvain en emmenant toutes leurs forces. Mais Méliant le Gai, qui avait apporté les nouvelles et qui avait été invité à prendre part au conseil, dissuada le roi de conduire son armée à travers la forêt, « car on peut facilement s'égarer en route et l'on y court de grands risques ; de plus ce chevalier eſt très puissant dans son pays. Sa terre eſt très difficile et dangereuse à traverser, car elle eſt close de tous côtés par de hautes forêts, de grands taillis épais et pénibles à traverser, ainsi que par des marais profonds. Si vos soldats passaient par sa terre ou par ses forêts, ils subiraient de lourdes pertes et pas un n'en réchapperait, même en s'étant équipé auparavant. C'eſt pourquoi je vous conseille de traverser la Tamise, et de là je vous conduirai par une route praticable et sûre. » Le roi et Galehaut se rangèrent à cet avis et firent crier à travers tout le campement et toute la cité qu'on ne parte pas, et qu'on soit prêt le lendemain matin et solidement équipé en vue de mener une attaque et de se défendre. Le soir le roi dit à la reine de se préparer, car elle allait devoir partir en campagne, mais elle répondit tout à trac qu'elle ne bougerait pas, car elle ne se sentait pas bien, aussi reſta-t-elle. Le lendemain matin, le roi, Galehaut et tous leurs gens se mirent en route et chevauchèrent sous la conduite de Méliant le Gai. Mais le conte cesse ici de parler d'eux et revient à Lancelot du Lac, pour relater comment il dissipa l'obscurité du château ténébreux et comment, en se

---

pour aler mon signor Gavain rescourre et menront avoc aus tout lor pooir. Mais Melyans li Gais, qui les nouveles avoit aportees et qui au conseil fu apelés, ne li loe mie qu'il conduie ses os par la foreſt, « car la voie eſt moult desvoiable et plainne de grans aventures, et li chevaliers eſt en son païs de grant[a] pooir. Et sa terre eſt de grans passages anious et deſtrois, car ele eſt close de toutes pars de hautes forés et de grans plaiceïs et anious et espés, et de parfons marois. Et se vos gens aloient par sa terre ne par ses forés[b], il avroient damage, ne ja piés n'en eschaperoit pour qu'il en fuissent devant garni. Et pour ce vous loe je que vous passés Tamise, et je vous conduirai par bone voie et par seüre ». Et li rois et Galehols s'acordent a ceſt conseil et font crier parmi les trés et parmi les tentes et parmi toute la cité[c] qu'il ne se moevent et qu'il soient le matin aparellié [*284a*] et garni de si grant besoig com d'autrui assaillir et aus desfendre. Et la nuit diſt li rois a la roïne qu'ele s'apareille, car en l'oſt le couvenra venir, mais ele respont tout en travers qu'ele n'i porteroit les piés, car ele n'eſtoit mie bien haitie : si eſt remese. Au matin mut li rois et Galehols et lor gent, si chevauchent el conduit Melyant le Gay. Mais or se taiſt li contes d'aus et retourne a parler de Lanselot del Lac ensi com il oſte l'oscurté del chaſtel tenebrous et

tenant à une chaîne de fer, il traversa un cimetière jusqu'à la porte de l'église.

Lancelot rejoint Yvain, Sagremor et la demoiselle pendue par les tresses.

246. Le conte dit maintenant qu'après avoir quitté Méliant Lancelot chevaucha le long du chemin que le jeune homme lui avait indiqué, là où monseigneur Yvain avait passé la nuit, et il suivit les empreintes de son cheval. Il continua jusqu'à la vallée du tertre où monseigneur Yvain se trouvait en difficulté, mais il ne vit le combat qu'une fois au fond du val. Il aperçut alors le petit pavillon qui était somptueux, puis le chevalier attaché au poteau, et monseigneur Yvain qui combattait et résistait âprement. Lancelot le reconnut aussitôt, piqua des éperons et, se dirigeant vers eux, cala sous son aisselle la lance au fût massif et au fer tranchant. En s'approchant, il remarqua le chevalier qui ménageait grandement monseigneur Yvain et il se rendit compte qu'il cherchait à l'aider plus qu'à lui nuire. Lancelot poussa un cri à leur adresse, se lança dans la mêlée et frappa le premier venu si bien que ni l'écu ni le haubert ne lui servirent à rien, au contraire il lui planta dans le corps le fer et le bois et l'abattit mort au milieu du champ.

247. Dans son élan, il le dépassa et laissa la lance fichée dans le cadavre, puis saisissant son épée au tranchant aiguisé, il revint à la charge en donnant de grands coups lourds à ceux qu'il croisait sur son chemin ; il mettait leurs armes en

---

com il se tient a une chaïne de fer et vait parmi un chimentire desci a l'huis del moustier.

246. Or dist li contes que quant Lanselos[a] se fu partis de Melyant, si chevaucha toute la voie que li vallés li avoit moustree, la ou mé sire Yvains avoit la nuit jeü, et il trouva tous dis les esclos mon signour Yvain. Si a tant chevauchié qu'il vint en la valee del tertre ou mé sire Yvains se combatoit a meschief, mais il ne vit mie la bataille devant qu'il vint el fons del val. Lors acoisi le petit paveillon qui moult estoit riches et voit le chevalier a l'estache et mon signour Yvain qui se combat et moult se tient durement. Et Lanselos le reconut tantost, si fiert cheval des esperons et s'adrece a els et met le glaive desous l'aissele dont la hante estoit grosse et li fers trenchans. Et quant il l'aproce, si voit le chevalier qui moult deportoit mon signour Yvain, si s'aperçoit qu'il aimme plus son prou que son damage. Et Lanselos les escrie et se fiert entr'aus et fiert si le premier qu'il encontre que li escus ne li haubers ne li valut noient, ains li met el cors et fer et fust, si l'abat mort enmi le champ.

247. Atant se lance outre, se li laisse le glaive el cors, puis met la main a l'espee qui souef trenche et revint a la mellee et donne grans cops et pesans a ciaus qu'il encontre en son venir ; si lor detrenche les

pièces et faisait voler en plein champ de grands morceaux de leurs écus, il rompait les mailles des hauberts, touchant douloureusement leurs flancs et leurs épaules, et faisait couler le sang de chacun à gros bouillons. À eux deux, Lancelot et monseigneur Yvain leur administrèrent des coups si redoutables qu'ils eurent tôt fait de les affoler, au point que le plus hardi prit peur et qu'aucun ne fut assez fort pour oser attendre les coups que Lancelot jetait à toute volée, car ils étaient épouvantés par son épée plus tranchante qu'aucune des leurs. D'autre part monseigneur Yvain n'était pas si accablé qu'il fût à bout de souffle et affaibli ; et pourtant il était très grièvement blessé, mais Lancelot, loin de le démoraliser, lui avait bien redonné courage, aussi son ardeur en était-elle décuplée, car il avait la certitude qu'il ne pouvait désormais être vaincu[1]. Il était heureux aussi de sentir que Sagremor serait secouru et la demoiselle délivrée.

248. Les valeureux chevaliers combattirent si bien qu'ils tuèrent quatre de leurs ennemis et que le cinquième s'enfuit à pied vers le bois ; ils pressèrent les cinq autres au point de quasiment anéantir leur défense, mais ils se gardèrent bien de faire du mal au chevalier qui avait tant ménagé monseigneur Yvain. Voyant qu'ils ne pourraient résister contre ces deux chevaliers, quatre d'entre eux prirent la fuite sans oser demander leur reste, et le cinquième, qui avait tant protégé monseigneur Yvain, retourna au pavillon à toute allure. Lorsqu'il vit que monseigneur Yvain et Lancelot avaient fini par chasser

---

armes et fait voler enmi le champ grans pieces de lor escus, si lor ront les mailles del hau[*b*]berc que li costé s'en sentent et les espaulles, si sainnent moult durement entr'aus. Et tant lor ont donné de durs cops entre Lanselot et mon signour Yvain que em poi d'ore les ont si estoutoiiés que tous li plus hardis ot paour, se n'i avoit si fort qui Lanselot osast a plain cop atendre, car trop s'esmerveillent de s'espee qui plus trenche que toutes les lor ne font. Et d'autre part n'est mie mé sire Yvains si au desous que il n'ait a grant plenté alainne et force ; et si estoit il moult durement bleciés, mais Lanselos l'ot moult reconforté, qui ne li anoie mie, si en est creüs ses hardemens, car bien set que huimais ne puet estre au desous. Si est moult liés de ce que Saygremors sera rescous et que la damoisele sera delivree.

248. Tant ont feru li bon chevalier qu'il en ont ocis .IIII. et li chuinquismes s'en fuit tout a pié vers le bois, et il demainnent si les autres .V. que petit se desfendent[a] mais et nequedent bien se gardent de mal faire au chevalier qui mon signour Yvain avoit tant deporté. Quant li .IIII. voient qu'il ne porront as .II. durer, si s'en tournent fuiant que plus n'i osent demourer, et li quins qui tant avoit mon signour Yvain deporté s'en vait au paveillon grant aleüre. Et quant il voit qu'entre mon signour Yvain et Lanselot ont tant chacié ses

ses compagnons dans le bois, il alla à Sagremor, et, de son épée, il coupa les cordes qui enserraient ses mains, puis il l'emmena dans le pavillon pour lui faire passer ses vêtements qui se trouvaient là. Il avait pour seule compagnie un écuyer qui n'avait pas bougé de là jusqu'à la fuite des autres et qui était son neveu.

249. Le chevalier courut délivrer la demoiselle qui était déjà très grièvement blessée, car ses tresses étaient en partie déchirées, le cuir chevelu — la peau avec les si beaux cheveux— était décollé de la nuque, et ses mains étaient écorchées au point qu'elle ne pouvait les lever jusqu'à sa tête. Une fois qu'il l'eut détachée, il la porta dans ses bras jusqu'au pavillon et Sagremor, qui la suivait du regard, fut plus affecté par sa souffrance que par la sienne et il en pleura à chaudes larmes. Monseigneur Yvain et Lancelot ne tardèrent pas à arriver. Ils avaient l'air d'avoir eu affaire à forte partie, car leur heaume était décerclé, leur écu entaillé, fendu et écorné, et leur haubert démaillé en plusieurs endroits. Leurs deux bras étaient couverts de sang jusqu'aux épaules, non pas du sang d'autrui mais du leur. Ils furent heureux de voir Sagremor et la demoiselle libérés de leurs liens. Ils mirent pied à terre, trouvèrent un repas somptueux, préparé et disposé, et mangèrent de grand appétit. À table, ils étaient heureux et malheureux à fois, heureux d'avoir secouru Sagremor, et malheureux des souffrances qu'il avait endurées.

---

compaingnons qu'il vindrent au bois, si vint a Saygremor, se li cope a s'espee les cordes dont il avoit les mains loiies, puis l'en mainne au paveillon et li fait vestir sa robe qui laiens estoit. Et il estoit tous sels fors d'un sol esquier qui estoit remés illoc tant que tout li autre s'en fuirent, et il estoit niés au chevalier.

249. Aprés court li chevaliers desloiier la damoisele qui moult estoit ja empirie, car moult avoit ja de ses treches rompues et li quirs li estoit desevrés del haterel et la char a tout les chavels qui tant estoient bel, et les mains li estoient escorcies, si ne les pooit lever jusqu'a sa teste. Et quant il l'ot desloiie, si le porte entre ses bras jusques au paveillon et Saygremors qui le regarde est assés plus dolans de li que de son mal, si em ploura moult tenrement. Et il ne demoura gaires que mé sire Yvains et Lanselos vinrent. Si sambloient bien home qui de haute besoigne venissent, car lor hiaume estoient descerclé et lor escu detranchié et fendu et eschantelé et lor hauberc sont desmaillié em pluisours lix, et si ont tout les bras sanglens jus[*c*]qu'as espaulles, non mie d'autrui sanc mais del lor meïsmes. Et quant il trouvent Saygremor deloiié et la damoisele, si en furent moult lié. Si descendent et trouvent moult bel mengier apareillié et atourné, si mengierent conme cil qui en avoient grant mestier. Si sont assis lié et dolant, lié de ce qu'il ont Saigremor rescous, et dolant des mals qu'il a eüs.

250. Après manger, ils demandèrent à Sagremor et à la demoiselle comment ils avaient été capturés et qui étaient les chevaliers qui les avaient si malmenés. Sagremor répondit qu'ils étaient de la maison du roi de Norgales, et qu'ils les avaient rencontrés alors qu'ils se rendaient à la cour qui devait se tenir à Londres, et ils l'avaient ainsi attaché parce qu'il avait défendu la demoiselle. « Et sachez, ajouta-t-il, qu'ils m'auraient tué, n'eût été ce chevalier qui a fait son possible pour me venir en aide. » Alors le chevalier lui révéla que c'était lui qu'il avait fait prisonnier la nuit que monseigneur Gauvain alla coucher avec la fille du roi de Norgales, au milieu des vingt chevaliers qui la gardaient. Monseigneur Yvain demanda alors à la demoiselle qui elle était et elle répondit qu'elle était une suivante de la fille du roi avec laquelle monseigneur Gauvain avait couché, et que tout cela lui était arrivé parce qu'elle l'avait conduit jusqu'à elle. Ils lui dirent alors que monseigneur Gauvain était dans un très mauvais pas, et Lancelot leur conta tout le malheur arrivé à monseigneur Gauvain et la quête qu'ils avaient entreprise tous deux pour le retrouver, avec le duc de Clarence qui était le troisième. Ils ne pouvaient rester plus longtemps, conclut-il.

251. Sur ce, ils allèrent préparer le palefroi de la demoiselle qui était encore attaché au pavillon, ainsi que le cheval de Sagremor, et ils armèrent celui-ci très délicatement car il était grièvement blessé. Lorsqu'ils l'eurent armé et qu'ils eurent équipé la demoiselle, ils la montèrent sur son palefroi

---

250. Quant il orent mengié, si demandent a Saygremor et a la damoisele conment il avoient esté pris et qui furent li chevalier qui si malement les avoient menés. Et Saygremors respont que il estoient au roy de Norgales, ses avoient encontré ensi com il s'en aloient a la court qui devoit estre a Londres, si l'avoient ensi loiié pour ce qu'il desfendoit la damoisele. « Et saciés, fait il, qu'il m'eüssent ocis, se ne fust cil chevaliers qui m'a desfendu a son pooir. » Et lors li dist li chevaliers que ce estoit il qu'il avoit pris la nuit que mé sire Gavains ala jesir avoc la fille le roi de Norgales parmi les .xx. chevaliers qui le gardoient. Et mé sire Yvains demande a la damoisele qui ele est, et ele respont qu'ele estoit pucele la fille le roi, avoc qui mé sire Gavains avoit jut, et ele li mena, et pour ce li estoit ce avenu. Et il li dient que mé sire Gavains est moult a malaise. Si lor conte Lanselos de mon signour Gavain l'aventure, et conment il le vont querre entr'aus .II., et li dus de Clarence si est li tiers, se n'i ont que demourer.

251. Lors vont apareillier a la damoisele son palefroi qui encore estoit loiés au paveillon et le cheval Saygremor, et l'ont armé moult aaisiement, car durement estoit bleciés. Et quant il l'ont armé et la damoisele atournee, si le monterent sor son palefroi et Saygremor sor

et hissèrent Sagremor sur son cheval car il avait grand besoin d'aide. Le chevalier qui l'avait si bien secouru dit qu'il partirait avec lui, car il ne le laisserait pas tant qu'il ne serait pas remis. Il fit alors replier le pavillon par son neveu ainsi qu'une couche richement garnie de draps et de couvertures, et l'écuyer chargea les bagages sur ses deux sommiers qui servaient à leur transport car ils en auraient grand besoin. Ils se recommandèrent alors à Dieu et Sagremor se mit en route pour aller à Londres. Quant à Lancelot et à monseigneur Yvain, ils chevauchèrent environ deux lieues galloises sans trouver d'aventure, s'entretenant longuement des tribulations qui leur étaient arrivées en route. Au bout de ces deux lieues, ils rencontrèrent la demoiselle qui avait mené le duc de Clarence au château où il combattit quatre escrimeurs, et là où régnaient les ténèbres[1].

Yvain et Lancelot à Escalon le Ténébreux.

252. En voyant la demoiselle, Lancelot la salua, et elle lui répondit en demandant à Dieu de le protéger ainsi que sa compagnie. Monseigneur Yvain lui demanda si elle connaissait la route pour aller à la Douloureuse Tour. « Quelle récompense en aurai-je, dit-elle, si je vous l'indique ? — Laquelle ? répondit Lancelot. Par Dieu, vous y aurez gagné en notre personne deux chevaliers pour vous servir à tout jamais. — Je ne crois pas qu'aucun de vous deux soit assez hardi pour oser aller à la Douloureuse Tour que vous cher-

---

son cheval, car grant meſtier avoit d'aïde. Et li chevaliers qui tant li avoit aidié diſt que il s'en ira avoc lui, car il ne le laira ja tant que il soit respassés. Si fait coillir le paveillon a un sien neveu et une couche moult riche de dras et de couvretoirs, si tourse li esquiers tous ses .II. sommiers qui les avoient aportés, car grant meſtier lor avront. Atant s'entreconmandent a Dieu, si s'en entre Saygremors en sa voie et s'en vait a Londres. Et Lanselos et mé sire Yvains chevauchent entour .II. liues galesches sans aventure trouver. Si ont andoi moult parlé des choses qui avenues lor sont en cele voie. Et quant il orent alé .II. lieues, si encontrerent la damoisele qui le duc [*d*] de Clarence avoit mené au chaſtel ou il se combati a .IIII. escremissours et la ou les tenebres eſtoient.

252. Quant Lanselos voit la damoisele, si le salue, et ele li respont que bone aventure li doinſt Dix et sa compaingnie. Et mé sire Yvains li demande s'ele set la voie a la Dolerouse Tour et ele diſt : « Quel guerredon en avrai je se je le vous enseigne ? — Quel ? fait Lanselos. En non Dieu, vous en avrés de gaaing nous .II. chevaliers a tous jours. — Je ne quit pas, fait ele, que nus de vous fuſt[a] si hardis qu'il osaſt venir a la Dolerouse Tour que vous demandés, par ensi que vous entrissiés dedens. — Damoisele, pour coi ? fait Lanselos.

chez, et surtout pour y pénétrer. — Demoiselle, pourquoi ? s'enquit Lancelot. — Parce que, répliqua-t-elle, il y a tant de périls et de prodiges entre ici et là-bas que le courage vous manquera pour aller jusqu'au bout. » À ces mots, Lancelot ressentit une grande honte car il craignit qu'elle ne lui ait vu commettre quelque lâcheté. « Demoiselle, lui dit-il, au nom de l'être que vous chérissez le plus, indiquez-moi le chemin selon vous le plus direct pour la tour et celui où il y a le plus de périls et de prodiges[1], et vous verrez bien alors si nous aurons l'audace d'aller jusqu'au bout. Honni soit celui qui ose emprunter un chemin s'il n'ose poursuivre et arriver à son but ! » En l'entendant ainsi parler, la demoiselle eut l'impression qu'il était d'un grand courage. Elle demanda lequel d'entre eux s'était mis en quête de monseigneur Gauvain et ils lui demandèrent si, à son avis, quelqu'un pouvait le secourir. Elle répondit alors qu'elle était sûre, au dire de sages, qu'il y aurait un chevalier pour mettre fin aux coutumes de la Douloureuse Tour par sa prouesse au combat.

253. « Eh bien, sachez, répliqua Lancelot, que nous réussirons par la prouesse, car nous nous sommes mis en route tous deux pour le secourir, et, soyez-en sûre, nous ne retournerons jamais sans lui à la cour de son oncle, le roi ! — Certes, répondit-elle, je vais vous indiquer la route en vous conduisant moi-même à la tour, à condition que vous me disiez votre nom. » Il hésita à le lui révéler. « Dites-le-moi, pria-t-elle, si vous voulez que je vous emmène là où vous

---

— Pour ce, fait ele, qu'il i a tant de perix et de merveilles entre ci et la que cuers vous fauroit a aler outre. » Quant il l'entent, s'en ot grant honte, quar il crient qu'ele ne li ait veü faire aucune mauvaistté, se li dist : « Damoisele, par la riens que vous plus amés, enseigniés moi la voie a la tour la plus droite que vous savés et celi la ou il a[b] plus de perill et de merveilles, lors si verrés se nous oserons outre passer. Que honnis soit qui ose emprendre la voie s'il ne l'ose outrepasser et achiever ! » Quant la damoisele l'ot parler, se li samble de haut cuer. Si demande liquels d'aus .II. est meüs pour mon signour Gavain querre et il li demandent s'ele quide qu'il puisse estre par nul home rescous. Et ele dist qu'ele set de voir que par le tesmoig des sages homes qu'il sera uns chevaliers qui abatera les coustumes de la Dolerouse Tour par prouece d'armes.

253. « Or saciés, fait Lanselos, que par proece ne remandra il mie, car nous somes meü andoi pour lui rescourre, et bien saciés que sans lui ne retournerons nous jamais en la maison son oncle le roi ! — Certes, fait ele, je le vous ensignerai si bien que je meïsmes vous i menrai par couvent que vous me dites vostre non. » Et il li tarde a dire. « Dites, fait ele, se vous volés, que je vous mainnece la ou vous

voulez aller, car sans cela, c'eſt impossible.» Il se sentit embarrassé mais il se présenta toutefois, et après avoir entendu son nom, elle dit qu'elle l'emmènerait là-bas. Alors elle tourna bride et ils la suivirent jusqu'à la tombée de la nuit. Elle se dirigea vers un ermitage pour trouver à Lancelot un hébergement. En la voyant quitter le droit chemin, il crut qu'elle le faisait pour éviter quelque péril. « Demoiselle, lui dit-il, ne nous faites donc pas la grâce de quitter notre chemin pour nous épargner, car nous ne vous en saurons aucun gré.» Elle éclata de rire et lui déclara qu'il aurait tort de s'inquiéter à ce sujet, « car vous aurez votre compte, avant d'avoir achevé votre mission. — Quelque peine qu'il y ait, répliqua-t-il, il y aura bien quelqu'un pour l'endurer ».

254. Tout en bavardant, ils poursuivirent ainsi leur route jusqu'à l'ermitage où on les accueillit très joyeusement. Dans cet ermitage vivaient deux hommes vénérables qui étaient prêtres. L'un d'entre eux avait été chevalier et la demoiselle qui guidait les chevaliers était sa nièce. Tout ce que les deux hommes de bien pouvaient servir aux deux chevaliers, ils le leur servirent. Celui qui avait été chevalier leur demanda pourquoi ils chevauchaient un jour si solennel. Elle leur apprit alors le malheur arrivé à monseigneur Gauvain qui était prisonnier. « Ces deux chevaliers, ajouta-t-elle, sont à sa recherche. Ce jeune homme, celui aux cheveux châtains[1], s'appelle Lancelot du Lac, et c'eſt lui maintenant le meilleur

---

volés aler, car autrement ne puet eſtre.» Et il en eſt hontous mais toutesvoies se nomme et quant ele l'ot nommer, si diſt que ele l'i menra. Lors s'en tourne et il le sivent tant qu'il trait vers l'avesprir, et ele s'en vait adrechant vers un hermitage pour lui herbergier. Quant Lanselos le voit issir fors de lor droit chemin, si pense qu'ele le fait pour aucune perillouse chose eschiver. Se li diſt : « Damoisele, ne nous faites ja avantage de [*e*] noſtre chemin eschiver pour nous espargnier, car nous ne vous en savrons ja gré.» Et cele conmence a rire, se li diſt que mar s'en esmaiera, « car vous en avrés assés ançois que voſtre besoigne soit achievee. — Assés, fait il, i soit de painne, car assés i ert qui le sousferra ».

254. Ensi s'en vont parlant tant qu'il sont venu a l'hermitage, si les rechut on a moult grant joie. En cel hermitage avoit .II. prodomes qui eſtoient preſtre, et un qui avoit eſté chevaliers[a] si eſtoit la damoisele sa niece, qui les .II. chevaliers menoit. Et de quanques li doi prodome porent la nuit servir les .II. chevaliers, si les servent. Et cil qui chevaliers avoit eſté demande pour coi il oirrent a si haut jour. Et ele lor conte l'aventure de mon signour Gavain qui pris eſt : « Et cil doi le vont querre. Si a non, fait ele, cil jouenes, cil bruns, Lanselos del Lac qui eſt ore li miudres chevaliers del monde. — Et cis autres, fait il, conment a il a non ?» Et ele diſt qu'ele ne set. Lors demande il

chevalier du monde. — Et l'autre ? s'enquit l'ancien chevalier, comment s'appelle-t-il ? » Elle répondit qu'elle ne le savait pas. Il demanda alors son nom à monseigneur Yvain, et quand il se présenta, le vénérable chevalier l'accueillit avec joie et lui souhaita la bienvenue, « car j'ai souvent eu envie de vous voir et j'ai de la sympathie pour vous, en souvenir de votre père que j'ai bien connu ». Il lui raconta alors qu'il avait appartenu à la maison du roi Urien, avant qu'il ne soit roi et bien après. Ils bavardèrent ce soir-là jusqu'à ce qu'il fût temps d'aller se coucher, et le lendemain matin, ils assistèrent à la messe et reprirent leur route. La demoiselle les mena au château de Pintadol où le duc avait tué les escrimeurs. Ils chevauchèrent vers le château où régnaient les ténèbres et admirèrent les terres fertiles et les bons labours qui l'entouraient. Ils chevauchèrent jusqu'à la porte et virent qu'à l'intérieur des murailles il n'y avait de clarté qu'à l'endroit du cimetière, ainsi que le conte l'a précédemment relaté. Les deux chevaliers furent stupéfaits de ce prodige.

255. La demoiselle mit pied à terre la première, suivie de Lancelot qui ne voulut lui poser aucune question sur cette merveille qu'il voyait, parce qu'il craignait qu'elle ne le prît pour de la lâcheté. Il franchit néanmoins la porte devant monseigneur Yvain et chacun tira son cheval derrière soi, en suivant la chaîne du cimetière. Ils furent stupéfaits d'entendre des gens de part et d'autre de la rue sans distinguer personne[1]. Ils continuèrent ainsi jusqu'au cimetière et virent

---

meïsmes a mon signour Yvain son non, et quant il li ot dit, se li fist li prodom moult grant joie et il dist que bien soit il venus, « car maint desirier ai eü pour vous veoir et je vous aim moult pour vostre pere dont je fui moult acointes[b] ». Se li conte qu'il avoit esté de la maison le roi Urien devant ce qu'il fust rois et puis assés. Moult parlerent cele nuit tant qu'il fu tans d'aler couchier, et au matin oïrent messe et puis s'em partirent. Si les mena la damoisele au chastel de Pintadol ou li dus avoit ocis les escremissours. Lors chevauchierent vers le chastel ou les tenebres estoient et virent entour le chastel moult bone terre et bones gaaingneries. Si ont tant erré qu'il sont venu jusqu'a la porte et voient selonc les murs qu'il n'a clarté se la non ou li chimentieres estoit, si com li contes a devisé cha en ariere. Si le tiennent andoi a grant merveille.

255. La damoisele est premierement descendue et Lanselos aprés, ne li chevaliers ne li volt[a] riens enquerre de la merveille que il voit, pour ce qu'il crient qu'ele ne le tenist a malvaisté. Mais aprés li se met dedens la porte et mé sire Yvains vait deriere, si traist chascuns son cheval aprés lui et vont tout selonc la chaïne au chimentiere. Si s'esmerveillent trop des gens qu'il oent d'une part et d'autre en la rue et nule n'en voient. Ensi s'en vont tant qu'il viennent au chimentiere,

alors une si grande clarté qu'ils n'avaient pas trouvée plus vive à l'extérieur de l'enceinte. Ils arrivèrent ensuite à la porte de l'église à l'intérieur de laquelle régnait une obscurité profonde. Monseigneur Yvain demanda à la demoiselle d'où provenait une telle obscurité et ce que cela signifiait, car il n'avait jamais rien vu d'aussi étonnant. Elle lui répondit : « Seigneur chevalier, votre compagnon me pria de ne pas lui éviter de rencontrer une glorieuse aventure quel qu'en soit le prix pour lui, et il ajouta que, quelque peine qu'il y ait, il y aurait bien quelqu'un pour l'endurer. Mais quoi qu'il en soit, je dois vous dire que le moment des épreuves est arrivé pour vous deux, et sachez que le plus hardi d'entre vous connaîtra le pire des effrois avant de partir d'ici, si vous voulez et osez accomplir l'aventure de cette église.

256. — Demoiselle, affirma Lancelot, il n'est pas d'exploit si grand qu'un cœur d'homme n'osât l'entreprendre. Dites-nous donc quelle est l'épreuve, car ni l'audace ni la prouesse au combat ne feront défaut pour accomplir l'aventure. » La demoiselle lui répondit : « Comment ? Seigneur chevalier, vous êtes fort en paroles, quelle que soit votre prouesse. Mais je juge sage celui qui ne se vante pas et veut savoir la vérité de la merveille qui l'épouvante, car le misérable fou ne craint rien jusqu'à ce qu'il sente le coup, mais le sage veut connaître exactement ce qu'il redoute, avant le moment fatidique. » La demoiselle disait tout cela pour encourager Lan-

---

et lors voient si grant clarté qu'il n'avoient [*f*] pas trouvee greignour defors les murs. Aprés sont venu a la porte del moustier, si voient dedens grans oscurté. Si demande mé sire Yvains a la damoisele dont si grans oscurtés puet venir et quel chose ce puet estre, car onques mais ne vit chose dont il s'esmerveillast autant. Et ele li dist : « Sire chevaliers, vos compains me proiia que je ne le[b] destournaisse de grant aventure veoir pour painne qu'il peüst trouver, et dist que s'il i avoit assés painnes, assés seroit qui les sousferoit. Mais ore vous di, conment qu'il soit del sosfrir, andoi estes venu as painnes trouver, et saciés que li plus hardis de vous .II. avra toute paour, ançois que vous vous departés de ci, se vous volés et osés l'aventure de cest moustier achiever.

256. — Damoisele, fait Lanselos, il n'est nule si grans chose que cuers d'ome n'osast emprendre. Ore nous devisés la cose quele ele est, car par hardement et par prouece d'armes ne remandra pas l'aventure a achiever. » Et la damoisele li dist : « Conment ? Sire chevaliers, de paroles avés vous assés, conment qu'il soit de vostre prouece. Mais je tieng a prodome celui qui pas ne se vante et enquiert la verité de la merveille qui l'espoente, car li fols malvais ne doute tant qu'il sent la colee et li prudom demande la verité[a] de ce qu'il crient, ançois que li besoins soit venus. » Tout ce disoit la damoisele pour Lanselot encoragier del grant fais soustenir quant il

celot à supporter cette terrible épreuve le moment venu, car elle savait bien qu'il était d'une si grande valeur que, s'il renonçait à accomplir une aventure par manque de prouesse chevaleresque, jamais personne n'oserait l'entreprendre après lui. La demoiselle dit ensuite à monseigneur Yvain : « Seigneur chevalier, je vais vous apprendre quelle est l'aventure de l'église. » Elle lui montra alors la porte qui ouvrait sur le chœur ; de ce côté, dans l'église, la clarté se réduisait à celle que dispensait l'ouverture qui était très étroite, comme le conte l'a relaté lors de l'aventure du duc de Clarence. La demoiselle dit à monseigneur Yvain qu'il irait en premier, parce qu'elle pensait que c'était Lancelot qui mènerait l'aventure à bien si quelqu'un devait y parvenir. C'est pourquoi elle voulut mettre à l'épreuve tout d'abord monseigneur Yvain, car, s'il échouait à accomplir l'aventure et que Lancelot réussît, celui-ci y gagnerait plus de joie et d'honneur.

257. Lorsqu'elle leur eut raconté l'aventure de bout en bout, comme elle l'avait fait également à la demande du duc, elle montra à monseigneur Yvain la chaîne qui courait d'une porte à l'autre et lui recommanda de se tenir toujours à la chaîne, « car si vous la perdiez, vous auriez trop de mal à revenir, en raison des corps qui jonchent l'église ».

258. Monseigneur Yvain entra alors dans l'église, se signa, empoigna la chaîne, ôta de son cou la guiche de son écu et le brandit loin devant lui, l'épée tirée. Il n'avait pas fait deux

---

venroit au besoig, car ce savoit ele bien qu'il estoit de si haute prouece que la ou il laira a achiever une chose par sousfraite de bonté qui en chevalier deüst estre, ja nus aprés lui ne l'oseroit emprendre. Lors dist la damoisele a mon signour Yvain : « Sire chevaliers, je vos aprendrai quele est l'aventure del moustier. » Lors li moustre la porte qui est devers le chancel[b], ne en cel moustier de cele part n'avoit plus de clarté que tant com l'ouverture[c] aportoit, et si estoit ele si estroitte conme li contes a devisé en l'aventure del duc de Clarence. Et la damoisele dist a mon signour Yvain qu'il irra tous premiers pour ce qu'ele pense que Lanselos en venra a chief se nus en doit a chief venir. Pour ce volt ele avant esprouver mon signour Yvain, car s'il falt a achiever l'aventure et Lanselos le puet achiever, tant i avra il plus d'ounour et de joie conquise.

257. Quant ele lor ot de chief en chief contee l'aventure, quanque li dus en avoit enquis, si moustre a mon signour Yvain la chaïne qui dure dés un huis jusqu'a l'autre et li dist que tous [*285a*] jours se tiengne a la chaïne, « car se vous l'aviés perdu, vous avriés trop de painne au revenir pour les cors qui par le mostier sont espandu ».

258. Lors se met mé sire Yvains dedens le moustier, si se sainne et se tient a la chaïnne, si oste la guige de l'escu de son col, si le porte loing de soi et traist l'espee. Et quant il ot .II. pas alé, si sent la

pas qu'il sentit la puanteur à l'intérieur et le froid glacial qui le saisit, mais il mit tous ses efforts à résister. Il progressa le long de la chaîne, la sentant toujours le long de sa cuisse gauche, mais il n'avait pas accompli le tiers du chemin qu'il sentit s'abattre sur son heaume une volée de coups violents et lourds qui lui semblèrent comme des coups de massues, de haches et d'épées. Il eut l'impression qu'il recevait des coups de lances de toutes parts, que son écu, frappé partout, était mis en pièces, et que lui-même était blessé dans sa chair, derrière, devant, et sur les deux flancs. Mais la douleur la plus insupportable lui fut causée par la pesanteur des coups qu'il reçut sur la tête, au point qu'il perdit l'équilibre et se retrouva fatalement à terre, où il perdit connaissance et resta ainsi longuement évanoui, sans pouvoir se relever tant il était étourdi. De plus, comme il avait eu la malchance de perdre la chaîne, il se retrouva désorienté dans l'obscurité. Après s'être redressé et avoir tourné en tous sens, il finit par apercevoir la clarté du cimetière à travers la porte par où il était entré. Il se dirigea de ce côté, mais l'air glacial le pénétrait si douloureusement que le cœur faillit lui manquer, et les monceaux des corps qu'il rencontra sur son chemin entravèrent péniblement sa marche et le firent tomber plus de douze fois avant qu'il n'atteignît la porte. Lorsqu'il arriva à la première marche, Lancelot le vit et fut saisi d'une immense pitié : il s'élança vers lui, le tira par les épaules et le coucha sur l'herbe verte. La demoiselle dit alors, pour voir si

---

grant puour qui laiens est et la grant froidour qui moult l'angoisse, et nonporquant tout met a l'endurer. Si vait selonc la chaïne, si qu'il le sent tous jours vers la senestre quisse, mais il n'ot pas alé la tierce partie de la voie, quant il senti sor son hiaume grant partie de cops durs et pesans, et li fu avis que li cop fuissent de machues et de haces et d'espees ; et li sambla qu'il fust ferus de toutes pars ausi com de glaives et li sambla que ses escus fust ferus de toutes pars em pieces, et qu'il fust navrés el cors deriere et devant et es costés et es flans. Mais sor toutes les autres dolours li greva li fais des cops qu'il soustint sor la teste, si qu'il ne pot ester, ains li couvint venir a terre et il se pasme et jut moult longement em pasmisons si qu'il ne se pot relever, tant estoit estourdis ; ne encore ne vit il goute, et de tant li est il mesavenu qu'il a perdue la chaïne. Si a tant esté sor ses piés et tournoiié cha et la qu'il a choisie la clarté del chimentiere parmi la porte ou il estoit entrés. Et il s'adrece cele part, mais la froidure l'angoissoit si que por un poi que li cuers ne li partoit, et li monciaus des cors que il avoit trouvé laiens l'ont moult grevé si qu'il est plus de .XII. fois cheüs ançois que il viengne a la porte. Et quant il est venus au premier degré et Lanselos l'aperçoit, si en ot moult grant pitié, si se lance a lui et le traist fors par les espaulles et le couche sor l'erbe

elle pourrait troubler Lancelot: « Au nom de Dieu, je le savais bien ! Il n'est pas encore né, le chevalier qui ouvrira cette porte ! — Cela, répliqua Lancelot, vous le verrez bientôt. »

259. Il suspendit alors son épée à son bras, par une courroie très solide, et retira l'écu de son cou. « Comment, seigneur chevalier, lui dit la demoiselle, voulez-vous mourir comme celui-ci qui ne vaut guère mieux qu'un mort ? Il est préférable de vivre comme un lâche que de mourir en brave. — Demoiselle, répondit-il, quelle que soit l'issue, la mort ou la vie, je vais risquer l'aventure, car je ne peux être déshonoré alors qu'un si noble chevalier a fait demi-tour. » La demoiselle dit que cela lui faisait de la peine qu'il y aille, car il pourrait y risquer sa vie et ce serait vraiment dommage. « Mais puisque vous ne voulez pas abandonner, en dépit de mes avertissements, je ne dirai plus rien. Que Dieu vous protège ! » Lancelot fit le signe de la vraie croix sur lui et recommanda la demoiselle à Dieu et à sa mère.

260. Il se tourna du mieux qu'il put du côté de Londres et, appelant à sa mémoire le souvenir de celle qu'il aimait le plus au monde, il dit : « Dame, je me recommande à vous, et, où que je sois, que votre souvenir soit avec moi[1] ! » Il descendit alors l'escalier et, l'épée au poing, suivit la chaîne, faisant tout son possible pour allonger le pas, et sentant le froid et l'insupportable puanteur. Celle qui lui faisait oublier tous ses

---

vert. Et la damoisele dist pour ce, s'ele porroit Lanselot esmaiier : « En non Dieu, fait ele, je savoie bien qu'encore n'est mie li chevaliers nés qui la porte ouverroit. — Ce verrés vous ja, fait Lanselos, par tans. »

259. Lors pent a son bras s'espee a une moult fort corroie et resache aval l'escu de son col. Et la damoisele li dist : « Conment, sire chevaliers, volés vous aler morir ausi com cis a fait, car mix d'un mort ne valt il mie ? Mix vient il vivre conme couars que morir conme hardis. — Damoisele, fait il, conment que soit de morir ou de vivre, je m'i metrai en aventure, car je ne puis avoir hon[*b*]te de retourner quant si prodom conme cis est est retournés. » Et la damoisele dist que moult li poise quant il i vait, et bien i porroit morir et ce seroit grans damage. « Mais puis que pour moi ne le volés laissier, je m'en tairai, si vous conmant a Dieu. » Et Lanselos fist le signe de la vraie crois sor lui et le conmande a Dieu et a sa mere.

260. Lors regarde vers Londres au plus droit qu'il pot, si li menbre de ce qu'il aimme plus et dist : « Dame, a vous me conmant, et en quel lieu que je soie, me puist menbrer de vous ! » Lors avale les degrés et tint l'espee el poing et s'en vait tout selonc la chaïne si grans pas com il pot aler et sent la froidure et la puour qui moult estoit grans. Cele qui toutes dolours li fait oublier l'eschaufe et

maux le réchauffait et emplissait son cœur de toutes les bonnes odeurs, si bien qu'il supportait très aisément toutes les souffrances qu'il éprouvait. Il n'en continua pas moins à avancer à grandes enjambées le long de la chaîne, mais il n'était pas allé bien loin qu'il reçut une volée de coups sur le heaume, sur l'écu, et partout sur le corps : il se retrouva à genoux malgré lui. Il ne tarda pas cependant à se relever et frappa de grands coups autour de lui, à droite et à gauche, au milieu d'un tel fracas qu'il eut l'impression que l'église allait s'écrouler. Mais tout le bruit qu'il entendait ne lui faisait pas perdre son sang-froid, il n'en poursuivit pas moins à vive allure. Pourtant il n'avait pas fait les deux tiers du chemin qu'il lui fallut encore une fois tomber à genoux, mais il se releva d'un bond, soutenu par Amour[2] : il porta de grands coups autour de lui, et jamais il ne fut étourdi au point de perdre la chaîne, au contraire il finit par arriver devant la porte où se découpait l'ouverture. Au moment où il crut pouvoir s'y engager, il fut à nouveau roué de coups partout, au point qu'il eut l'impression qu'on le frappait en plein dans la cervelle et dans le cœur. Il se retrouva à plat ventre, mais il eut la chance de tomber près de la porte qu'il put atteindre de son bras, aussi, saisissant cette occasion, il tendit vite la main, empoigna la porte et la tira à lui si brutalement qu'il fut inondé de sueur. Tout en restant à terre, il l'ouvrit d'un seul coup, et aussitôt l'obscurité se dissipa, et l'église et tout

---

emplist son cuer de bones odours, si que assés sousfre legierement toutes les dolours que il sent. Et toutesvoies s'en vait a grant pas la chaïne, mais il n'ot mie granment alé quant il fu ferus de grant plenté de cops et sor le hiaume et sor l'escu et en tous sens del cors, si que a force l'estuet venir a jenous. Mais il ne demoura gaires a relever, si fiert grans cops environ lui a destre et a senestre[a] et entour lui ot si grant noise qu'il li est avis que li moustiers doive chaoir. Ne mais de riens qu'il oie point ne s'esmaie, ains s'en vait grant aleüre ; mais ançois qu'il eüst les .II. pars de la voie alé, le couvint il chaoir as jenous autre fois et il resaut sus, car Amours li aïde[b] ; et si jete entour lui grans cops, ne nule fois n'est tant estourdis qu'il perde la chaïne, ançois a tant alé par fine force que devant la porte est venus ou l'ouverture paroit. Et quant il s'i cuida lancier, si refu ferus amont et aval, si qu'il li est avis que li cop li descendent jusqu'a la cervele et el cuer. Si est cheüs tous estendus a ventrillons, mais de ce li est si bien avenu qu'il chaï si pres de la porte que ses bras i peüst avenir, mais il ne fu mie esbahis, ains jete la main et aert la porte et sache si durement que tous li cors li sue. Tout en gisant, si l'a tout maintenant ouverte, et tout maintenant s'en ala toute l'oscurté et revint el moustier une si grant clarté que onques si grant n'i ot mais eüe, et partout le chastel autresi.

261. Quant la damoisele qui a la porte estoit le voit, si en ot si

le château retrouvèrent une clarté si vive qu'il n'y en eut jamais d'aussi éblouissante.

261. En voyant cela, la demoiselle qui était restée à la porte en ressentit une telle joie que ses jambes flageolèrent et qu'elle dut s'asseoir. Lorsqu'elle put se relever, elle bondit dans l'église avec monseigneur Yvain, qui avait repris conscience. À la vue de Lancelot gisant encore à terre, ils eurent bien peur qu'il ne fût mort. La demoiselle hurla si fort que Lancelot, de honte, se redressa d'un bond et franchit précipitamment la porte des grilles du chœur. Alors toutes les cloches qui s'étaient tues pendant dix-sept ans se mirent à sonner. La demoiselle et monseigneur Yvain allèrent auprès de Lancelot qui gisait sans connaissance devant l'autel et ils lui ôtèrent le heaume de la tête alors qu'il était encore tout étourdi, puis ils l'assirent sur une chaise pour qu'il se reposât. Après quelques instants de repos, lorsqu'il eut retrouvé son souffle, ils le prirent par la main et le firent sortir de l'église. Une fois dehors, ils rencontrèrent les gens du château qui venaient le voir par curiosité et lui firent un véritable triomphe. Ils étaient aussi maigres et aussi pâles que s'ils avaient vécu en prison, et c'est bien ce qui leur était arrivé, car ils avaient eu la souffrance de n'avoir jamais eu de lumière[1].

262. Lancelot passa la nuit au château où il reçut un accueil on ne peut plus joyeux. Cependant il y resta à contrecœur, car il aurait préféré aller à ses affaires, mais il fallait bien céder en partie au désir des habitants du château pour

---

grant joie qu'ele ne pot ester sor piés, ains est assise. Et quant ele se pot lever, s'est saillie el mostier entre li et mon signour Yvain qui[a] [*c*] estoit revenus de pasmisons. Et quant il virent Lanselot qui encore gisoit a tere, si ont grant paour qu'il ne fust mors. Si jete la damoisele un cri moult haut et Lanselos l'oï, si ot grant honte, si saut sus et se lance outre par la porte del cancel. Et lors conmencent a sonner tout li saint qui n'avoient mais sonné passé avoit .XVII. ans. Lors sont venu entre mon signour Yvain et la damoisele ou Lanselos gisoit pasmés devant l'autel, se li ostent le hiaume de la teste que moult avoit estourdie, puis l'asseent sor une chaiiere pour reposer. Et quant il est un poi reposés et l'alainne li est revenue, si le prendent par les mains, si le mainnent fors del moustier. Et quant il sont fors venu, si encontrent les gens del chastel qui a merveilles le venoient veoir et font moult grant joie de lui ; et si estoient si maigre et si pale com s'il eüssent en chartre geü, et si avoient il sans faille, ensi dolerouse com cil qui onques n'i avoient clarté eüe.

262. Cele nuit remest Lanselos el chastel, si ne porroit on mie faire greignor joie de nul home com on fist de lui. Et nequedent il i remest a moult grant painne, car moult plus volentiers alast en son afaire, mais il couvenoit qu'il feïst une partie de la volenté a ciaus del

leur faire plaisir, car ils avaient grand besoin de soutien. Le soir, la demoiselle leur raconta l'aventure, comment elle était arrivée dans ce château à cause du seigneur même de ces lieux, et elle le relata comme elle l'avait fait au duc de Clarence et comme l'avait fait l'écuyer qui guidait ce dernier[1]. Lancelot dit qu'il n'avait jamais entendu parler d'un prodige aussi extraordinaire. La fête dura longtemps et, l'heure d'aller se coucher venue, ils allèrent dormir, car ils voulaient se lever de bon matin. Dès le point du jour, il se levèrent et allèrent assister à la messe. Une fois l'office terminé, ils quittèrent le château, sous la conduite de la demoiselle qui les mena sur la voie qu'avait empruntée le duc. Mais le conte cesse maintenant de parler d'eux et retourne au duc de Clarence qui, épuisé, voyageait en compagnie de l'écuyer. Il rapporte comment l'écuyer du duc alla demander à deux paysans qui gardaient des bêtes, montés sur deux juments, où son seigneur et lui-même pourraient être hébergés.

Galeschin échoue au Val sans Retour.

263. Maintenant le conte dit qu'après que le duc eut quitté Escalon le Ténébreux et que l'écuyer lui eut appris l'origine des prodiges qu'il avait vus tous deux chevauchèrent très longuement ensemble sans échanger une seule parole, car ils étaient l'un et l'autre pensifs et abattus. Ils chevauchaient depuis un bon moment déjà, quand l'écuyer adressa à nouveau la parole au duc, se montrant rempli de sollicitude et

---

chastel pour aus metre a aise, car moult grant mestier avoient de confort. La nuit lor conta la damoisele l'aventure, conment ele estoit avenue el chastel par le signour meïsmes del chastel, et le conta tout ensi com ele avoit fait au duc de Clarence, et ce que li esquiers l'en i avoit conté qui le conduisoit. Et Lanselos dist que onques si merveillose chose n'avoit oïe. Quant il orent esté moult festoiié et il fu tans de couchier, si alerent dormir, car il voloient lever matin. Et si tost com il porent le jour veoir, si se leverent et alerent oïr messe. Et quant la messe fu chantee, si se departirent del chastel, si les mainne la damoisele toute la voie que li dus estoit alés. Mais atant laisse li contes a parler d'aus et retourne a parler du duc[a] de Clarence qui s'en vait entre lui et l'esquier, las et traveilliés. Conment li esquiers le duc vait demander a .II. païsans gardans bestes qui chevauchent .II. jumens ou ses sires et il porront herbergier. [d]

263. Or dist li contes que quant li dus[a] se fu partis d'Escaillon le Tenebrous et li esquiers li ot contee l'ocoison des merveilles qu'il ot veües, si chevauchierent moult longement entr'aus .II. sans parler li uns a l'autre, quar ambedoi estoient pensiu et mat. Et quant il orent une piece alé, si reprist li esquiers la parole envers le duc conme cil qui moult l'amoit et moult volist s'onour et son salvement. Si le

fort soucieux de son honneur et de sa sauvegarde. Il commença à le mettre plus vivement en garde que précédemment, mais le duc ne voulut ajouter foi à rien de ce qu'il pouvait lui dire. « Seigneur, insista l'écuyer, sachez que nous sommes dans l'endroit le plus sauvage et la partie la plus périlleuse de la forêt, et nous ne pouvons emprunter aucune voie pour aller là où nous le souhaitons sans rencontrer de très dangereuses aventures. La demoiselle vous amena ici parce qu'elle voulait vous mettre à l'épreuve. Et savez-vous comment s'appelle ce chemin où nous nous sommes engagés ? Il s'appelle le Chemin du Diable et toute la contrée d'où nous venons, depuis le château jusqu'à la rivière d'Yse, s'appelle la Forêt de l'Infortune[1] ; et elle est bien nommée, car quantité de peines et de déshonneurs sont arrivés aux chevaliers errants, et nul, si valeureux soit-il, n'empruntera ce chemin, pour peu qu'il veuille le suivre tout droit, sans connaître une mort affreuse ou le quitter dans la honte. C'est pourquoi je vous conseillerais de retourner sur vos pas. — Assurément, répliqua le duc, je n'en ferai rien, s'il plaît à Dieu, je vais plutôt continuer aussi loin que je pourrai aller, car je préférerais mourir dans l'honneur en poursuivant ma route que vivre après avoir fait demi-tour. »

264. Tout en devisant, ils chevauchèrent jusqu'à l'heure de vêpres, quand, en tournant ses regards sur la gauche, un peu à l'écart du chemin, le jeune homme vit dans la forêt des vaches et des brebis qui paissaient. « Seigneur, dit-il au duc,

---

conmencha a chastoiier plus qu'il n'avoit fait devant, mais li dus ne le voloit croire de nule chose que il die. Et cil li dist : « Sire, bien saciés que nous sommes el plus salvage lieu et en la plus perillouse partie de la forest, ne nous ne poons aler nule voie la ou nous volons aler, que nous ne trouvons aventures trop perillouses. Et pour ce que la damoisele vous voloit esprover, vous i amena ele. Et savés vous conment cil chemins a a non, si com nous sommes entré ? Il a a non li Chemins au Diable, et toute la terre dont nous sommes venu dés le chastel jusqu'a la riviere d'Yse a a non la Forés Malaventureuse ; et cest non a ele bien a droit, car maint mal et mainte honte i sont avenu as chevaliers errans, ne onques nus hom, tant fust bons chevaliers, n'ira par cest chemin par ensi qu'il voelle a droit aler, que il ne moroust a dolour ou que il ne s'em partesist a honte. Et pour ce vous loeroie que vous en retournissiés ariere. — Certes, fait li dus, je ne retournerai ja, se Dix plaist, ançois irai je avant et tant com je porrai aler, car mix voldroie morir a honour en alant que vivre et retourner. »

264. Ensi parlant chevauchent jusques au vespres, et li vallés regarde sor senestre un poi fors del chemin, si a veü en la forest vaces et berbis qui paissoient et il dist au duc : « Sire, il serroit huimais

il serait grand temps de trouver un hébergement pour aujourd'hui si vous le voulez bien, car vous semblez avoir grand besoin de vous reposer et d'avoir un logis confortable. » Le duc répondit qu'il s'arrêterait volontiers s'il trouvait un gîte. « Seigneur, répondit le jeune homme, je dis cela parce qu'il y a du monde et un manoir non loin d'ici. De plus, je vois devant nous des bêtes qui paissent : je vais aller dans leur direction pour demander aux gardiens où nous pourrons trouver un logis, car ces bêtes ne peuvent pas être ainsi sans surveillance. » Le duc tomba d'accord.

265. Le jeune homme partit donc à cheval du côté où il avait vu les bêtes et il trouva les pâtres, montés sur deux maigres juments[1], qui suivaient le troupeau au pas. Le jeune homme les salua et ils lui dirent bonjour. Il leur demanda s'ils pouvaient lui indiquer un manoir près d'ici, « car je suis avec un chevalier errant qui est mal en point et qui aurait besoin d'être hébergé pour cette nuit ». À ces mots, l'un d'entre eux dit à l'écuyer qu'il le conduirait à un confortable logis où il aurait tout le nécessaire. Puis il demanda à son compagnon de ramener doucement les bêtes. « De mon côté, j'aimerais bien emmener ce jeune homme et le chevalier au manoir. Lorsque je les aurai menés là-bas, je reviendrai à ta rencontre. » Il laissa donc son compagnon et ils rejoignirent le duc qui attendait l'écuyer. Le pâtre les conduisit alors jusqu'à un très beau manoir. Ils entrèrent dans l'enceinte et deux chevaliers, qui étaient les fils du seigneur des

---

bien tans de herbergier, s'il vous plaisoit, car vous avriés moult grant mestier del reposer et de bon ostel. » Et li dus dist qu'il herbergeroit volentiers s'il trouvoit hostel[a]. « Sire, dist li vallés, jel di pour [*e*] ce que nous ne sommes pas loing de gent ne de rechet. Mais je voi ci devant bestes qui passent, et je irai a aus et demanderai a ciaus qui les gardent ou nous porrons herbergier, car sans garde ne sont mie les bestes. » Et li dus l'otroie.

265. Atant s'en vait li vallés chevauchant cele part ou il avoit veües les bestes et si a trouvé les pastours seant sor .II. maigres jumens qui vont aprés tout le pas. Lors les salue et il lui. Et li vallés lor demande s'il sevent nul rechet pres d'illoc que il li enseignent : « Car il a ci un chevalier errant qui est deshaitiés, si avroit mestier de herbergier anuit mais. » Et quant cil l'oïrent, si dist li uns a l'esquier qu'il le menra a bon ostel et moult avra volentiers quanques mestiers li serra. Puis dist a son compaingnon qu'il amaint les bestes belement. « Et je menrai volentiers cest vallet a l'ostel[a] et le chevalier ausi. Et quant je les i avrai menés, je revenrai encontre toi. » Atant a son compaingnon laissié et sont venu la ou li dus l'atendoit ; et il les mainne tant qu'il sont venu a un moult bel rechet. Si entrent ens, et encontre aus saillent doi chevalier qui estoient fill au signour

lieux, coururent à leur rencontre pour donner tout le nécessaire au duc qu'on désarma.

266. Cette nuit-là, le duc fut comblé par l'accueil qu'il reçut : le seigneur et la dame lui tinrent agréablement compagnie et l'on soigna ses blessures avec beaucoup d'attention et de sollicitude. Le duc n'était pas aussi atteint qu'il le croyait, car il n'avait aucune plaie qui le fît gravement souffrir, et pourtant il avait bien cru auparavant qu'il avait été grièvement blessé. Harassé de fatigue, le duc passa une très bonne nuit. Il était heureux de n'avoir aucune plaie et il comprit que ce qu'il avait vécu dans l'église était l'œuvre du diable. Dès qu'il vit le jour, il se leva et, l'écuyer lui ayant préparé ses armes, il revêtit son armure et prit congé de son hôte et de toute sa maisonnée. Le vavasseur, qui était un noble et sage chevalier[1], lui demanda de patienter, car lui et ses fils allaient l'escorter à cheval un bout de chemin. Ils se mirent en selle et, tandis qu'ils l'accompagnaient, le vavasseur lui demanda de quel côté il avait l'intention d'aller. Le duc répondit qu'il venait de Londres et voulait se rendre à la Douloureuse Tour. Le noble seigneur lui répondit qu'il était mal parti, car il avait fait un détour de plus d'une demi-journée de la bonne route. « Sachez-le, ajouta-t-il, vous êtes dans l'endroit le plus périlleux de la forêt, et si vous voulez revenir sur le bon chemin pour aller directement à la Douloureuse Tour, vous allez rencontrer en route tant de périls et d'obstacles qu'aucun chevalier ne saurait en supporter la

---

de laiens et l'aissierent de quanque mestier li est, et on desarme le duc.

266. Cele nuit fu li dus herbergiés a sa volenté et trouva assés compaingnie el signour et en la dame, et moult li atourna et bien et bel ses bleceüres. Et li dus n'estoit mie d'assés bleciés[a] com il quidoit, car il n'avoit nule plaie qui gaires li grevast, et si quidoit il devant qu'il eüst esté moult durement navrés. La nuit dormi li dus auques bien por la lasté que il avoit. Et moult fu liés de ce qu'il n'avoit nule plaie, et s'aperçut bien que ce avoit esté par force de dyable ce qu'il avoit eü el moustier. Si tost com il pot veoir le jour, si se leva, et li esquiers li ot ses armes apareillies, si s'arma et prist congié de son oste et de toute sa maisnie. Et li vavasours, qui moult estoit prodom et sages, dist qu'il li couvenoit atendre, si montera il et si fill, si le convoieront une piece. Et il montent, si le convoient et li vavasours li enquiert quel part il voldra aler, et il dist qu'il voldroit estre a la Dolerouse Tour et qu'il venoit de Londres. Et li prodom li dist qu'il estoit mauvaisement venus, car il estoit tors plus de demie journee de la droite voie. « Et saciés, fait il, que vous estes el plus perillous de la forest, et se vous volés revenir a la droite voie jusqu'a la Dolerouse Tour, vous i trouverés tant [*f*] perix et encombriers qu'il n'est nus chevaliers qui en sousfrist la moitié

moitié sans mourir. Mais puisque vous avez couché chez moi, je vais vous conseiller de mon mieux, car il eſt bien normal d'éviter les cruelles aventures, et il y en a près d'ici de telles qu'aucun chevalier ne pourrait en venir à bout, quelles que soient sa valeur et ses qualités chevaleresques. Voici de quoi il s'agit. Il eſt vrai qu'à moins de quinze lieues d'ici se trouve un val dont vous verrez à quel point il eſt grand, car ce chemin vous y mènera. Ce val eſt si dangereux qu'à vrai dire aucun chevalier qui y entre n'en revient, et ceux qui racontent cela le savent de source sûre. Je ne vous apprendrai certes pas l'origine de cette aventure, car ce serait trop long à raconter, mais ce que je vais vous dire vous aidera autant que si je vous accompagnais jusqu'au val.

267. « Suivez donc ce chemin, poursuivit-il, sans tourner ni à droite ni à gauche. Quand vous serez tout près du val, vous trouverez une chapelle qu'on nomme la chapelle de Morgain. Une fois là, vous verrez deux chemins, dont l'un part à droite et l'autre à gauche. Vous ne vous occuperez pas de celui qui va à gauche et vous irez à droite, car ce chemin vous mènera à la Douloureuse Tour sans que vous y trouviez aucun obſtacle qu'un chevalier ne puisse surmonter par sa bravoure. Mais si je vous déconseille d'entrer dans le val, je vous déconseille encore plus de prendre la voie de la Douloureuse Tour. Dieu m'en soit témoin, aucun chevalier, je pense, ne peut réussir l'aventure du val par sa vaillance au combat, car ce val eſt extrêmement redoutable, puisque de

---

sans morir. Mais pour ce que en ma maison avés jeü vous en conseillerai je a mon pooir, car les felenesses aventures doit on bien eschiver, et il en a pres de ci teles que nus chevaliers ne porroit a chief venir tant ait bonté ne proueces. Si vous dirai quele ele eſt. Il eſt voirs que a mains de .xv. liues de ci, a un val si grant com vous verrés, car cil chemins vous i menra. Et cil vaus, si eſt tels que nus chevaliers n'i entre qui en retourne, et si dient pour voir, et si le dient cil qui le sevent de verité. Mais l'ocoison ne vous dirai je pas, car grant chose seroit a dire, mais ce que je vous dirai valt autretant com se je vous convoioie jusques au val[b].

267. « Or vous en alés, fait il au duc, toute ceſte voie, si ne tournés ne a deſtre ne a seneſtre[a]. Et quant vous venrés desor le val, si trouverés une chapele c'on apele le chapele Morgain. A cele chapele trouverés .II. voies, si va l'une par decha la chapele a deſtre et l'autre par dela a seneſtre. Celi qui a seneſtre va guerpirés et irés a deſtre, et ele vous menra a la Dolerouse Tour, et sans trouver nul encombrement que chevaliers ne puiſt bien achiever par chevalerie. Mais pour ce ne vous desfent je pas a entrer el val que encore ne vous desfent je plus la voie de la Dolerouse Tour, car si m'aït Dix, je ne quit que nus chevaliers le peüſt achiever par bonté d'armes, car li vals fait moult a

tous les chevaliers qui y sont entrés, nul n'en eſt jamais ressorti. Mais pour ce qui eſt de la tour, elle eſt dite Douloureuse en raison des malheurs qui s'y sont produits, car aucun chevalier n'y entre sans y mourir[1].

268. « Voilà le conseil que je voulais vous donner, mais vous êtes assez sage à mon avis pour diſtinguer la sagesse de la folie et le bien du mal. Si vous avez entrepris une folie, abandonnez ce projet, vous pouvez encore facilement renoncer, mais si vous continuez, le moment viendra où il sera trop tard pour rebrousser chemin. — Cher hôte, répondit le duc, je sais bien que je m'épargnerais bien des souffrances en faisant demi-tour, mais je ne me suis pas engagé dans cette voie par désir de facilité, et je sais aussi que revenir sur mes pas signifierait pour moi un terrible déshonneur et qu'aller de l'avant m'apporterait une grande gloire. Mais entre les deux, que me conseilleriez vous plutôt, si je vous demandais un avis en votre âme et conscience ? » Le vavasseur lui dit alors qu'il l'inciterait à continuer, si c'était une aventure qui pût être accomplie par un chevalier. « Mais si cela n'était pas le cas, vous ne seriez pas si déshonoré que si vous aviez évité l'aventure. — Quoi qu'il advienne, réussite ou échec, j'y vais, car je préférerais abandonner en chemin par manque de force plutôt que par manque de bravoure. — Alors, allez, conclut le noble seigneur, que Dieu vous protège du mal, car aucun conseil ne saurait ébranler votre courage ! »

---

redouter[b], pour ce que onques chevaliers n'i entra qui en issiſt. Et la tour a a non Dolerouse pour les mals qui i sont avenu, car nus chevaliers n'i entre qu'il n'i muire.

268. « Or avés oï mon conseil, si eſtes si sages au mien cuidier que vous devés connoiſtre sens de folie et bien de mal. Et se vous avés folie emprise, si le laissiés, car encore poés vous eſtre legierement au repentir, mais vous porrés tant aler avant que a tart venrés au retourner. — Biaus hoſtes, fait li dus, je sai bien que ce seroit grans alegemens au cors del retourner, mais je ne ving pas en ceſte voie pour avoir aise : si sai bien qu'el retourner giſt ma grant honte et en l'aler avant mes grans honours. Mais lequel m'en loeriés vos avant, se je vous en demandoie conseil sor voſtre ame ? » Et il diſt qu'il li loeroit mix l'aler, se ce fuſt chose que par un chevalier peüſt eſtre achievee. « Mais [*286a*] se ce ne[a] pooit avenir, si n'i avriés mie si grant honte com vous avriés de l'aventure eschiver. — Conment qu'il en aviengne de l'achiever et del faillir, je i irai, car mix voldroie je demourer entre voies par sousfraite de mon cors que par defaute de hardement. — Alés dont, fait li prodom, a Dieu qui de mal vous desfende, car contre voſtre cuer n'i voldroit nus consaus ! »

269. Sur ce, ils se recommandèrent à Dieu : le vavasseur fit demi-tour avec ses fils, et le duc, de son côté, repartit avec l'écuyer. Ils chevauchèrent jusque vers l'heure de tierce sans rencontrer aucune aventure et ils continuèrent droit devant eux sans jamais dévier de leur route. Ils finirent par arriver à la chapelle de Morgain, qui était située au carrefour de deux voies, et ils virent le chemin de droite qui partait en contrebas de la lande et celui de gauche, situé à l'entrée du val dont le vavasseur avait parlé. Ce chemin-ci était bien un tiers plus large que l'autre, car c'était un chemin empierré très ancien, tandis que l'autre était une route récente destinée à éviter le danger de l'autre voie et les enchantements du val. Les deux chemins finissaient par se rejoindre. Une fois arrivés à la chapelle, le jeune homme, qui allait devant, ôta le frein à son cheval. « Seigneur, dit-il au duc, voilà le val dont vous a parlé le vavasseur et qui est extrêmement périlleux, et voici la voie que vous suivrez en toute sûreté, si vous le voulez. Ayez donc pitié de vous-même, car si vous entrez dans le val vous êtes perdu à tout jamais ! Si vous y allez, je ne ferai pas un pas de plus avec vous, car je ne suivrais personne, quelque affection que je lui porte, dans un endroit dont je ne pense pas pouvoir revenir. Mais choisissez plutôt cette route sans péril par laquelle je vous conduirai en toute sûreté là où nous devons aller.

270. — En aucune manière, je n'irai de ce côté, trancha le duc, et pourtant je suis plus attaché que toi à ma sauvegarde,

---

269. Atant s'entreconmandent a Dieu, si s'en retourne li vavasours et si fil, et d'autre part s'en revait li dus et li esquiers. Si chevauchierent jusqu'a ore de tierce que nule aventure n'ont trouvee et moult ont bien le droit chemin tenu sans guencir. Si ont tant alé qu'il sont venu a la chapele Morgain qui entre .II. voies estoit ; si voient le chemin a destre par desous le larris, et cil qui vait a senestre[a] est a l'entree[b] del val que li vavasours avoit dit. Si estoit[c] graindres que li autres bien la tierce part, car c'estoit uns chemins ferrés moult anciens et li autres estoit une nouvele voie pour eschiver le mal pas de l'autre voie et les enchantemens del val. Si repairent en la fin andoi li chemin a un. Quant il vinrent a la chapele, si sache li vallés son frain, qui aloit devant, et dist au duc : « Sire, veés ci le val que li vavasours vous dist qui si est perillous, et veés ci la voie qui vous menra salvement, se vous volés. Ore aiiés pitié de vous, car se vous entrés el val vous estes perdus a tous jours mais ! Et se vous i alés, je ne vous siurrai ja plain pié de terre, car je n'i siurroie nul home, tant l'amaisse, en lieu dont je ne quidaisse retorner. Mais veés decha la voie sans perill par ou je vous conduirai salvement jusques la ou nous devons aler.

270. — Par dela, fait li dus, n'iroie je en nule maniere, si ameroie je mix mon salvement que tu ne feroies, mais je en seroie tenus pour

mais on m'en tiendrait pour un fieffé lâche. — Ah ! seigneur, s'exclama le jeune homme, je vais vous jurer à l'instant sur les reliques, dans cette chapelle, que je ne le dirai à personne. — Je sais bien, dit le duc, que tu ne ferais pas de toi-même quelque chose qui m'apporterait du chagrin et de la honte, mais même si tu ne le disais pas, cela se saurait, car il me faudrait le dire si jamais je revenais à la cour du roi Arthur, ou sinon je serais parjure[1]. Un noble chevalier doit redouter plus que la mort de commettre une déloyauté, et comme je serais déshonoré si j'évitais cette aventure, je ne l'éviterai pas, au contraire, je vais aller aussi loin que possible. Mais je te prie de m'attendre ici un peu, le temps de savoir ce qu'il m'adviendra ; si je reste prisonnier ou si j'en réchappe, tu pourras aller dire à ma cousine ce qui me sera arrivé. » Le jeune homme le lui promit donc et le duc s'engagea dans le chemin de gauche qui descendait au fond du val. Mais le conte se tait à ce sujet et parle du duc qui combattit dans le Val des Faux Amants contre deux dragons crachant du feu.

271. Le conte dit maintenant que le val était appelé le Val sans Retour et le Val des Faux Amants. Il s'appelait le Val sans Retour, car celui qui y entrait n'en ressortait plus, et aussi le Val des Faux Amants parce que tous les chevaliers qui avaient commis quelque trahison à l'égard de leur amie, même en pensée, y demeuraient prisonniers, et vous allez savoir l'origine de tout cela[1]. On sait que Morgain, la sœur

---

faillis et pour recreans. — Ha ! sire, fait li vallés, je vous juerrai sor sains orendroit en ceste chapele que jamais nel savra nus par moi. — Je sai bien, fait li dus, que tu feroies a envis chose dont je eüsse doel ne honte, mais se tu nel disoies, si seroit il seü, car il le me couvenra dire se je revieng jamais en la court le roi Artu, ou se ce non, je m'en parjuerroie. Et prodom doit plus douter a faire desloiauté que morir, et pour ce que je [*b*] seroie honnis se je eschivoie ceste aventure, pour ce ne l'eschiverai je mie, ançois irai tant que je porrai aler. Et je te proi que tu m'atendes ci une piece savoir conment il m'en avenra ; et se je serai remés ou eschapés, si t'en porras aler a ma cousine et diras conment il me sera avenu. » Et li vallés li creante et li dus s'em part tout le chemin a senestre[a] qui descent el fons del val. Mais de ce se taist li contes et retorne a parler del duc qui se combat el Val des Fols amans a .II. dragons jetans fu[b].

271. Or dist li contes que li vals estoit apelés li Vals sans Retour et li Vals as Fols Amans. Li Vals sans Retour avoit il a non pour ce que nus qui i entroit n'en rissoit, et si avoit non li Vals as Fols Amans pour ce que tout li chevalier i remanoient, qui avoient falsé vers lor amies de quel mesfait que ce fust, nis de penser, et si orrés conment ch'avint. Il fu voirs que Morgain, la serour le roi Artu,

du roi Arthur, était plus experte en enchantements et en sortilèges que toute autre femme, et la passion qu'elle mit à cette étude la conduisit à se retirer et à abandonner la compagnie des hommes, de sorte qu'elle vivait jour et nuit dans de profonds souterrains et que les sottes gens disaient à cette époque qu'elle n'était pas une femme, mais une déesse[2]. Au temps où commencèrent ces aventures, elle était amoureuse d'un chevalier. Elle l'aimait de tout son cœur et le chérissait plus que tout autre et lui, lui disait qu'il l'aimait plus que toute autre femme. Or il aimait une demoiselle d'une très grande beauté, mais ne trouvait ni le lieu ni l'occasion pour la rencontrer comme elle l'aurait souhaité, car la femme qu'il redoutait le plus au monde était toujours sur ses talons et il lui était difficile de s'éloigner d'elle.

272. Un jour, alors que le chevalier et la demoiselle s'étaient retrouvés dans ce val, car c'était l'un des endroits les plus agréables du monde et l'un des plus charmants, Morgain les prit ensemble en flagrant délit. Elle en fut si dépitée qu'elle faillit en perdre la raison. Elle répandit alors son enchantement dans tout le val, pour faire en sorte qu'aucun chevalier, une fois entré, ne puisse en sortir dès lors qu'il aurait trahi son amie, même en pensée. Tous ceux qui auraient commis quelque infidélité y resteraient, jusqu'à ce qu'y entre un chevalier qui n'aurait en rien trahi son amie, ni en pensée ni en intention. Mais, pour le chevalier

---

sot d'enchantemens et de charaudes sor totes femes, et par l'entente que ele i mist en laissa ele et guerpi conjoignement des gens et conversoit les jours et les nuis es grans sousterins, si que les foles gens disoient a cel tans qu'ele n'estoit mie feme, ançois disoient que c'estoit une divesse. El termine que les aventures furent conmencies, avint chose qu'ele avoit un chevalier amé. Si i avoit mis tout son cuer et l'amoit sor tous homes, et il disoit qu'il l'amoit sor toutes femes. Mais il amoit une damoisele qui moult estoit de grant biauté, si ne trouvoit pas ne lieu ne aise de parler a lui si com ele volsist, car cele que il plus doutoit le tenoit si court que a painnes se pooit de lui partir.

272. Un jour avint que entre le chevalier et la damoisele furent assamblé en cel val, car c'estoit uns des plus delitables lix del monde et la plus plaisans piece de terre, et Morgain les prist ensamble tous prouvés. Si en fu si angoissousse que [c] pour un poi qu'ele ne derva. Lors espandi Morgain par tout le val son enchantement, par tel maniere que jamais chevaliers n'i entrast qu'il en issist, puis qu'il eüst a s'amie fausé et de nule chose, nis de volenté. Et tout cil qui d'aucune chose eüssent falsé i remanoient jusques a cele ore que chevaliers i entrast qui onques de riens eüst mespris envers s'amie, ne em pensé n'en talent. Et fist encore plus del chevalier qui ses amis estoit,

qui était son ami, son action ne s'arrêta pas là : elle le condamna à ne jamais sortir du val avant que n'en sortissent tous les autres qui viendraient après lui. Quant à la demoiselle, elle se montra d'une très grande cruauté à son égard, car elle la mit dans une prison extrêmement rigoureuse : elle avait l'impression nuit et jour d'être dans de la glace des pieds jusqu'à la taille, et d'avoir le haut du corps dans un feu ardent. Telle était la puissance de l'enchantement du val et, dès lors, aucun chevalier qui y entra ne put en ressortir ensuite.

273. Le chevalier était ainsi dans cette prison depuis dix-sept ans. Mais s'il arrivait qu'entrât dans le val un chevalier qui n'aimait pas d'amour ou qui n'avait jamais aimé, il pouvait en sortir sans difficulté. Tous les sortilèges de ces lieux devaient prendre fin au moment où se réaliserait cette condition, mais Morgain ne croyait pas qu'existât de chevalier qui n'eût jamais trahi Amour, aussi avait-elle voulu fixer cette condition parce qu'elle désirait garder son ami dans sa prison à tout jamais[1]. Cette mauvaise coutume avait été payée si cher dans maintes contrées que ce val fut redouté au point que nul, si bon chevalier fût-il, n'osait y entrer et que tout le monde préférait l'éviter. Vaste, profond et environné de toutes parts de hauts tertres, le val était tapissé d'herbe verte ; au milieu jaillissait une source belle et claire, et le grand chemin empierré le parcourait d'un bout à l'autre. Le jour où le duc y descendit, il y avait tant de chevaliers en

---

car ele li destina que jamais del val n'isteroit plus tost que tout li autre qui aprés lui venroient. Mais de la damoisele fist ele trop grant cruauté, car ele le mist en une felenesse chartre, si qu'il li estoit avis de nuit et de jour qu'ele estoit en glace dés les piés jusqu'a la chainture, et amont sambloit qu'ele fust en fu ardant. Tels estoit la force de cel enchantement del val, se n'i entra onques chevaliers dés lor en avant qui puis en rissist.

273. Ensi avoit esté en cele prison .xvii. ans. Mais s'il avenoit que chevaliers qui par amours n'amoit i entroit ne qui onques n'eüst amé, il s'em pooit issir sans damage. Et trestout li enchantement de laiens estoient aterminé a ce, et Morgue ne quidoit mie que il fust jamais nus chevaliers qui vers amours n'eüst falsé, et pour ce le valt ensi establir qu'ele voloit son ami avoir en sa prison tous les jours. Et tant avoit esté comperee ceste malvaise coustume par maintes terres que cis vals fu tant redoutés que nus, tant fust bons chevaliers, n'i osoit entrer, ançois l'eschivoient li un et li autre. Li vals estoit grans et parfons, et fu avironnés de grans tertres de toutes pars ; si estoit plains de vert herbe, et el milieu sourdoit une fontainne bele et clere et si estoit li grans chemins ferrés parmi le chief del val jusqu'a l'entree. Et celui jour que li dus descendi el val, i avoit tant de chevaliers em

prison qu'ils étaient, tout bien compté, deux cent cinquante-trois. Le val était clos d'une enceinte merveilleuse, car les murs y étaient aussi immatériels que l'air et, dès qu'un chevalier arrivait là, il pouvait pénétrer sans rencontrer d'obstacle mais, une fois à l'intérieur, il n'avait aucune possibilité de sortir ni de trouver l'endroit par lequel il était entré.

274. Il y avait des chevaliers de toutes contrées. Les demeures où ils habitaient étaient d'une grande beauté et à l'intérieur des murs se trouvait une chapelle où ils assistaient chaque jour à la messe sans quitter l'enceinte, le prêtre restant à l'extérieur, ainsi que Morgain l'avait établi[1]. Bien des chevaliers vivaient ainsi heureux, d'autres s'ennuyaient affreusement dans ce val : celui qui pouvait y amener son amie était en effet comblé, mais il y avait cependant beaucoup de chevaliers qui étaient morts du chagrin d'y être reclus longuement ou avaient été emportés par une maladie. Si une demoiselle arrivait au val et qu'elle n'eût jamais été infidèle en amour, elle en sortait quand elle voulait. Mais il n'en allait pas de même pour les écuyers, car il leur fallait y demeurer à tout jamais s'ils avaient commis quelque infidélité, jusqu'à ce que vînt celui qui les en délivrerait. En revanche si arrivait là un écuyer qui n'avait jamais connu l'amour, il pouvait sortir en toute liberté : ainsi beaucoup parmi eux étaient-ils entrés dans le val par affection pour leur seigneur. La prison était assez facile à supporter, car on avait à boire et à manger à satiété, et l'on pouvait se distraire

---

prison qu'il estoient par conte .cc. et .liii. Et li vals estoit clos de merveillouse fermeté, car li mur i estoient fait si soutill conme d'air, et si tost com chevaliers i venoit, si i pooit sans desfense entrer, mais puis qu'il estoient ens, n'avoient il pooir de fors issir ne ne pooient trouver le lieu par ou il estoient entré.

274. De maintes terres i avoit chevaliers. S'i avoit moult biaus ostels ou il conversoient, et en la closture avoit une chapele ou il ooient chascun jour messe, si qu'il estoient dedens la closture et li prestres defors, car ensi l'avoit Morgue establi. Et de tels chevaliers i avoit qui moult estoient a aise et de tels qui moult a[*d*]voient anoi, car qui s'amie pooit laiens amener, dont estoit il a aise, et nonporquant s'en i avoit il assés de mors pour le doel qu'il avoient de longement demourer illoc ou d'autre malage. Et se damoisele i venoit qui onques d'amours n'eüst fausé, ele s'en issoit quant ele voloit. Mais ensi ne faisoient pas li esquier, car a tous jours les i couvenoit demourer s'il avoient auques d'amours trechié, tant que cil venist qui les en jetast. Et s'il i venist esquiers qui onques n'eüst amé, delivrement si s'em pooit issir : s'en i avoit des uns et des autres qui pour l'amour de lor signours i estoient entré. Et la prisons assés estoit legiere, car il avoient assés a boivre et a mengier quanqu'il

avec des jeux de tables et d'échecs[2], des danses et des rondes toute la journée, ainsi que des concerts de vielles, de harpes et d'autres instruments.

275. Le duc entra dans le val dont je vous parle, et se mit à dévaler le tertre abrupt, mais il descendit à pied, car il n'avait pas confiance en son cheval : il le prit donc par le frein et le mena derrière lui. Quand il arriva en bas, il ne vit rien d'autre qu'une épaisse fumée qui entourait le centre : c'était l'enceinte d'air qui se trouvait dans le val. Alors le duc remonta en selle et chevaucha droit devant lui jusqu'au mur qui lui semblait être une fortification et dont il se demandait avec un vif étonnement ce que cela pouvait être. Il entra alors, continua son chemin et finit par voir de très belles maisons à sa droite et à sa gauche. Un moment plus tard, il ne vit plus rien de l'entrée par laquelle il était arrivé, mais il lui sembla qu'un grand mur se dressait si près de lui qu'il pouvait presque le toucher de ses épaules. À droite et à gauche s'élevaient deux murailles si imposantes qu'il ne pouvait ni se tourner ni faire demi-tour. Il continua d'avancer et arriva à une porte si basse et si étroite qu'il ne pouvait en aucune façon y faire passer son cheval. Il mit pied à terre et le laissa, et, après avoir ôté de son cou la guiche de son écu, il leva celui-ci au-dessus de sa tête, tira l'épée hors de son fourreau, jeta la lance par terre, puis entra, la tête baissée, l'épée tirée. Il vit devant lui l'entrée longue et étroite et,

---

voloient, et si avoient deduit de tables et d'eschés, et danses et charoles toute jour, et deduit de vieles et de harpes et d'autres estrumens.

275. En cel val que je vous di entra li dus, et conmencha a avaler le tertre qui estoit roistes, et il descendi a pié, car il ne s'osoit fier el cheval, si le prist par le frain et le mena aprés lui. Et quant il vint aval, si ne vit onques riens fors ausi conme fumee espesse tout entour le milieu del val, et c'estoit la closture de l'air qui estoit el val. Lors monta li dus et chevaucha toute la droite voie tant qu'il est venus jusques au mur qui fermetés li sambloit, et il s'esmerveilloit moult que ce pooit estre. Lors entra ens et vait tant que il trouva de moult beles maisons a destre et a senestre[a]. Et quant il ot un poi alé, si ne voit ne tant ne quant de l'entree par ou il estoit entrés, ains li est avis que uns grans murs est si pres de lui que pour un poi qu'il ne hurte a ses espaulles ; et a destre et a senestre en a .II. si grans qu'il ne puet torner ne guencir. Ensi s'en vait tous jours avant, tant que il est venus a un huis bas et estroit que en nule maniere ne puet metre son cheval dedens ; et il descent, si le laisse[b] et oste de son col la guige de son escu, si le jete sor sa teste et sache l'espee fors del fuerre, si a la lance jetee jus ; puis s'en entre ens, le chief enclin, l'espee traite. Si voit l'entree longe et estroite devant ses iex et moult a

malgré la faible clarté, il poursuivit son chemin. Il n'était pas allé bien loin, lorsqu'il aperçut deux dragons grands et forts dont la gueule crachait du feu et des flammes à grands jets, et qui étaient attachés à deux chaînes, de chaque côté du chemin. Le duc vit bien qu'il s'agissait de bêtes très dangereuses. Il se retourna et s'aperçut que la porte qu'il avait trouvée ouverte s'était bel et bien refermée derrière lui, mais il éprouva une grande honte de s'être retourné, comme si tout le monde l'avait vu. Alors, il se rendit compte qu'il lui faudrait passer entre ces deux bêtes et il s'avança jusqu'à elles. Toutes les deux se ruèrent sur lui de tout leur élan : l'une fendit son écu de ses griffes et de ses dents, et l'autre lui déchira son haubert à fines mailles si bien qu'il sentit les griffes de la bête s'enfoncer dans sa chair jusqu'aux os. Elles le blessèrent cruellement, mais il se défendit énergiquement, leur donnant même de très grands coups d'épée sur la tête et sur les oreilles. Comme il ne les sentait en rien s'affaiblir, il redoubla d'efforts et parvint à leur échapper et à se frayer un chemin le plus vite possible. En voyant qu'ils ne le prendraient pas, les dragons se retirèrent dans leur litière, furieux, et, léchant leur sang qu'ils avaient flairé, crête baissée, ils se recouchèrent. Le duc arriva ensuite à une autre porte. Une fois de l'autre côté, il continua sa route jusqu'à ce qu'il trouvât une grande rivière rapide et bruyante. Il s'en étonna fort et se dit en lui-même : « Mon Dieu, je ne pensais

---

poi de clarté, et il vait totesvoies avant[c]. Si n'ot gaires alé quant il choisi .II. dragons grans et parcreüs qui jetoient fu et flambe a grans flochons parmi les bouches ; si estoient loiié a .II. chaïnes, l'un decha, l'autre dela, et li dus voit bien que moult estoient felenesses bestes. Lors regarde par deriere lui et voit l'uis qu'il avoit trouvé ouvert estoit moult [*e*] bien fermés aprés lui, et il en ot si grant honte de ce qu'il regarda deriere lui com se tous li mondes l'eüst veü. Et lors voit bien et set que parmi ces .II. bestes li couvenra passer, et il s'en vait jusqu'a aus ; et il li lancent andoi de si grant aïr com il plus pueent, se li fent li uns a ses ongles et a ses dens l'escu, et li autres li ront le hauberc menu maillié si qu'il sent les ongles parmi la char jusqu'as os. Si l'ont moult durement blecié, mais il ne sejorne mie a lui desfendre, ains lor donne grandismes[d] cops de l'espee parmi les testes et parmi les oreilles. Mais il ne perchoit nient de lor empirement, si s'est tant esforciés qu'il lor eschape, si se lance outre au plus tost qu'il pot. Et quant il voient qu'il lor est eschapés, si se traient en lor lit ariere tout irié et se delechent del sanc qu'il avoient senti, si ont lor crestes avalees et se recouchent. Aprés est li dus venus a un autre huis ; et quant il est outre, si vait tant qu'il est venus a une grant aigue, roide et bruiant. Si s'en esmerveille trop et dist a soi meïsmes : « Dieu merci, je ne quidoie mie qu'entor cest val[e] eüst si grant aigue conme ceste est ! »

pas que près du val il y eût une rivière aussi grande que celle-ci ! »

276. En regardant bien, il vit alors au-dessus de la rivière une planche longue et étroite, et comprit qu'il lui fallait traverser là, car il n'y avait pas d'autre passage[1]. Il en redoutait fort l'extrême difficulté, mais il se dit toutefois qu'il s'y risquerait. Il alla donc jusqu'à la planche, mais, alors qu'il allait y mettre le pied, il vit de l'autre côté deux chevaliers en armes, les épées tirées, qui avaient tout l'air de la défendre. Pour le duc ce fut la stupéfaction, et il fut saisi d'une immense crainte en voyant qu'ils étaient deux, et qui plus est sur la terre ferme, alors que lui se trouvait sur cette planche très étroite. En outre, s'ils l'abattaient dans l'eau, nul sinon Dieu ne pourrait lui sauver la vie, car l'eau était bien trop profonde, sombre et si rugissante qu'il aurait été vain de chercher un pire abîme où tomber. Malgré tout, il se dit qu'il ne ferait pas demi-tour.

277. Il monta alors sur la planche et avança jusqu'en son milieu. Il n'avait pas une veine qu'il ne sentît battre en lui, et son cœur tremblait de peur dans sa poitrine à la vue de l'eau sous ses pieds qui était si redoutable. Quand il approcha des chevaliers, il leva les yeux et s'aperçut qu'ils étaient trois ; l'un tenait un javelot qu'il lui lança pour l'atteindre en plein corps, l'autre visa pour toucher l'oreille et le troisième lui donna un grand coup sur le heaume, ce qui le fit brutalement chanceler : il perdit l'équilibre et tomba à plat dans l'eau. Il crut alors sa fin prochaine et sentit l'angoisse de la mort.

---

276. Lors esgarde, si voit desor l'aigue une planche longe et estroite, si voit bien que par illoc le couvient passer, quar autrement n'i a il point de pas. Mais trop le redoute que moult estoit malvaise a passer, et nonpourquant il dist qu'il i passera. Lors vint a la planche et quant il i volt metre le pié, si voit de l'autre part .II. chevaliers armés, les espees traites et font semblant de la planche desfendre. Et li dus en est moult esbahis, si les crient moult durement por ce qu'il sont .II. et en ferme terre, et il est sor la planche moult estroite. Et s'il l'abatent en l'aigue, nus fors Dix ne le puet garantir qu'il ne soit mors, car trop est parfonde et noire et si bruians que pour noient querroit on piour abisme que illoc chaoir. Mais toutes ores dist il que pour tant ne retournera il mie.

277. Lors monte sor la planche et vait tant qu'il est venus el milieu. Si n'a vainne qui ne li bate et li cuers li tramble el ventre pour la paour de l'aigue que il voit desous lui, qui si durement fait a douter. Et quant il aproce des chevaliers, si esgarde et voit que il sont .III. ; si tenoit li uns glaive, se li lance pour ferir parmi le cors, et li autres avise pour ferir jouste l'oïe et li tiers li donne grant cop parmi le hiaume, et il chancele si durement qu'il ne puet sor piés remanoir, [f] ains vole en l'aigue tous estendus ; se li est avis em poi d'ore qu'il doie morir et qu'il sente l'angoisse de la mort[a].

278. Soudain, on le sortit de l'eau grâce à ce qui lui parut être des crochets de fer. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouvait dans une belle prairie. Un grand chevalier, équipé de toutes ses armes, s'approchait de lui et lui criait d'un ton sans appel que, s'il ne se défendait pas, il était mort. Mais le duc était si fatigué, si étourdi, qu'il se redressa à grand-peine sur les genoux. Tandis qu'il se relevait, le chevalier, qui était grand et fort, se jeta sur lui et le frappa sur le heaume, avec la hache qu'il tenait, ce qui le fit tomber et l'assomma. Puis le chevalier bondit sur lui et lui arracha son heaume en disant qu'il lui couperait la tête s'il ne lui promettait pas d'être son prisonnier. Mais jamais le duc ne voulut s'exécuter, quelque mal qu'on lui fît. Seulement il souffrait tant qu'il perdit connaissance et resta comme mort. Bientôt cependant quatre hommes vinrent le désarmer de force et, lorsqu'il fut dépouillé de son armure, ils l'emportèrent dans un très beau jardin où il y avait une foule de chevaliers. Quand ils le virent ainsi transporté, ils demandèrent aux hommes s'il était mort. Ces derniers répondirent qu'il s'en fallait de peu, car il avait enduré bien des souffrances. Les chevaliers en furent très affligés et pleurèrent à chaudes larmes, maudissant l'heure où cette aventure avait été établie. Quelques instants plus tard, le duc revint à lui, laissant échapper des plaintes déchirantes car il souffrait énormément. Les chevaliers qui étaient là le réconfortèrent de leur mieux, en lui disant que le grand nombre des leurs en ces lieux devait le consoler.

---

278. Lors le traist on fors de l'aigue, ce li est avis, as cros de fer. Lors ouvre les ex et se trouve en un bel praiiel ; et uns grans chevaliers vint a lui armés de toutes armes, et l'escrie moult durement que mors est, s'il ne se desfent. Mais il est si vains et si estourdis que a grant painne se lieve jusques sor ses jenous ; et el lever qu'il fait, li chevaliers vint sor lui qui grans fu et fors, si le fiert si d'une hache qu'il tenoit parmi le hialme qu'il l'abat tout estourdi. Lors li salt cil sor le cors et li esrace le hialme de la teste et dist qu'il le copera, s'il ne li fiance prison. Mais ainc li dus ne li valt fiancier pour mal qu'il li fesist. Si sousfre tant qu'il est tous pasmés et autresi conme mors. Mais il ne demoura gaires que .IIII. le desarmerent a force, et quant il fu desarmés, si l'emportent en un garding moult bel ou il avoit chevaliers a grant plenté. Et quant il le virent si aporter, si lor demandent s'il est mors ; et il dient que poi s'en faut, car trop a de dolour sousfert. Et li chevalier en ont moult grant pitié, et plourent moult tenrement et maldient l'ore que ceste aventure fu establie. Et il ne demoura gaires aprés que li dus revint de pasmisons, si se plaint moult durement, quar moult se doloit. Et li chevalier qui laiens sont le reconfortent a lor pooir et li dient que moult se doit conforter por la grant plenté de chevaliers qui laiens sont.

279. Lorsque le duc retrouva tous ses esprits, les chevaliers lui demandèrent qui il était et il leur répondit qu'il appartenait à la cour du roi Arthur et qu'il était compagnon de la Table ronde. En entendant son nom, trois chevaliers bondirent, qui avaient été aussi compagnons du roi : l'un était Aiglin des Vaux, l'autre Gaheriet de Karaheu et le troisième Kahedin le Beau[1]. Ces trois chevaliers reconnurent le duc et fondirent en larmes. « Seigneur, dit Kahedin le Beau, quel dommage que vous soyez prisonnier, non pas tant pour vous que pour le reste de vos compagnons qui auront bien de la peine à votre sujet ! On peut le dire, si monseigneur Gauvain apprenait ce qui vient d'arriver, il en serait extrêmement affligé. » Lorsqu'il reconnut ses trois compagnons, le duc en éprouva de la joie et du chagrin : de la joie parce qu'il les avait retrouvés en vie, alors qu'à la cour du roi Arthur on les croyait morts, et du chagrin parce qu'ils étaient en prison et qu'ils ne pensaient pas en sortir vivants. Ces chevaliers demandèrent au duc la raison de son voyage et il leur apprit comment un chevalier avait enlevé monseigneur Gauvain et comment il était parti à sa recherche avec monseigneur Yvain et Lancelot du Lac. À ces mots tous eurent les yeux mouillés de larmes car ils avaient le sentiment, dirent-ils, que la Table ronde ne connaîtrait plus de joie et que la gloire de la cour du roi Arthur était finie.

280. Ils révélèrent au duc comment tous les chevaliers

---

279. Quant li dus fu revenus bien en sa memoire, se li demandent li chevalier qui il eſt, et il diſt qu'il eſt de la court le roi Artu et compains de la Table reonde. Et quant il se fu nommés, si saillent .III. autre chevalier qui ausi avoient eſté compaingnon le roi : si eſtoit li uns Aiglins des Vaus et li autres Gaheriés de Karaheu et li tiers Kahadins li Biaus. Cil .III. reconnurent le duc, si conmencierent a plourer et Kahadins li Biaus diſt : « Sire, com eſt grans damages de voſtre prison, et non mie pour vos solement mais pour vos autres compaignons qui encore avront assés mal pour vous ! Si puet on dire que se mé sire Gavains savoit ceſte aventure, il avroit assés pesanche et doel. » Et quant li dus reconnut ses .III. compaingnons, si en ot joie et doel : joie pour ce qu'il les avoit trouvé en vie, car on quidoit en la maison le roi Artu qu'il fuissent mort, et doel [*287a*] pour ce qu'il sont en tel prison dont il ne quident jamais issir a lor vivant. Et cil li enquierent l'ocoison de sa voie et il lor conte conment uns chevaliers en avoit mon signour Gavain emporté et conment il eſtoient meü entre lui et mon signor Yvain et Lanselot del Lac pour lui querre. Lors n'i ot celui qui des ex ne plourt, si dient que ore lor eſt il avis que la joie de la Table reonde et la hautece de la court le roi Artu soit faillie.

280. Lors content le duc conment tout li chevalier remainnent

demeureraient dans le val, et que personne n'était assez fort pour éviter d'y être reclus, pour peu qu'il eût commis quelque trahison à l'égard d'Amour. Le duc répondit alors que, s'il avait su que c'était la seule prouesse requise, il n'aurait jamais mis le pied de sa vie dans le val, car selon lui, il n'était personne qui n'eût aimé longuement sans trahir Amour par un regard ou un désir[1]. Tels furent les propos du duc à ses compagnons. Mais le conte se tait à leur sujet et revient aux trois compagnons, relatant comment l'un d'entre eux combattit les deux dragons, puis les chevaliers du Val des Faux Amants et délivra au moins deux cents chevaliers qui se trouvaient en prison, mettant ainsi fin aux enchantements.

Lancelot et Yvain au Val des Faux Amants.

281. Le conte dit maintenant que, quand ils eurent quitté Escalon tous les trois, l'un étant Lancelot, l'autre monseigneur Yvain et le troisième la demoiselle, celle-ci les mena à cheval le plus directement possible au Val des Faux Amants. Ils rencontrèrent par hasard le vavasseur chez qui le duc avait passé la nuit, et qui leur donna les dernières nouvelles qu'il avait.

282. Après l'avoir quitté, ils chevauchèrent à vive allure car ils avaient hâte de rattraper le duc. Ils arrivèrent vers l'heure de none à la chapelle où se séparaient les deux chemins et ils y trouvèrent l'écuyer qui attendait son seigneur le

---

el val et que nus ne puet estre de si grant force qu'il ne li couviengne remanoir, pour coi il eüst onques fausé vers Amours de nule chose. Et li dus respont que, s'il seüst que autre prouece n'i eüst mestier, il n'i eüst ja mis le pié a son vivant, quar il savoit bien que nus n'eüst amé longement qu'il n'eüst fausé vers Amors ou de veüe ou de volenté. Ensi parole li dus a ses compaingnons. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler des .iii. compaignons ensi conme li uns se combat a .ii. dragons et pus as chevaliers del Val as Fols Amans et delivre bien .cc.[a] chevaliers qui la estoient em prison et oste les enchantemens[b].

281. Or dist li contes que quant il se furent parti d'Escalon tout .iii., dont li uns fu Lanselos et li autres mé sire Yvains et li tiers fu la damoisele, si chevauchierent ensi com ele les menoit au plus droit qu'ele pooit vers le Val as Fals Amans. Et lors avint chose qu'il encontrerent le vavasour chiés qui li dus avoit la nuit devant jeü, et il lor en dist nouveles teles com il les savoit.

282. Quant il se furent de lui parti, si chevauchierent grant aleüre que moult lor tarde qu'il aient le duc aconsivi. Si vinrent a ore de nonne a la chapele qui departoit les .ii. chemins et trouvent l'esquier qui atendoit son signour le duc ; si lor conte conment il estoit de lui

duc, et qui leur raconta comment il l'avait quitté et à quelle heure. En l'entendant, ils furent consternés et profondément malheureux de ne pas l'avoir rejoint à temps. Lancelot lui demanda s'il avait longuement chevauché avec lui. « Seigneur, répondit-il, deux grandes journées. » Lorsque l'écuyer aperçut la demoiselle, il la reconnut fort bien et elle aussi se souvenait de lui : ils se saluèrent très joyeusement. Il lui demanda qui étaient ces chevaliers et elle les lui présenta. « Chers seigneurs, dit-il, qu'allez-vous faire à propos du duc ? Allez-vous passer votre chemin sans savoir ce qui lui est arrivé ? Il ne vous laisserait pas ainsi dans ce val, dût-il y mourir. — Par Dieu, répliqua Lancelot, nous n'allons pas l'abandonner : nous irons le rechercher et nous saurons pourquoi aucun chevalier ne peut en ressortir. »

283. Ils prirent alors le chemin de gauche. Quand ils arrivèrent à l'entrée de l'enceinte, ils crurent que c'était de la fumée. La demoiselle, très désireuse de mettre à l'épreuve Lancelot et sa prouesse, déclara : « Monseigneur Yvain, vous risquez bien de ne pouvoir traverser ces aventures sans être déshonoré, puisque plus d'un parmi vos compagnons a échoué en tentant l'épreuve. Voici l'une des plus périlleuses de tout le pays du roi Arthur, car aucun chevalier, une fois entré ici, n'en est jamais ressorti. Si vous le voulez bien, essayez d'abord cette aventure, et Lancelot tentera la suivante. » Yvain redoutait fort le jugement de la demoiselle, car il craignait, en refusant cette aventure, qu'elle ne le lui

---

partis et a quele ore. Et quant cil l'entendent, si s'esmervellent [*b*] moult et moult lor poise quant il ne l'ont aconsivi. Et Lanselos li enquiert de com loing il estoit o lui venus. « Sire, fait il, .II. grans journees. » Et quant il voit la damoisele, si le connoist moult bien et ele lui, si font grant joie li uns de l'autre. Et il li demande qui sont cil chevalier et ele li dist. Et il dist : « Biaus signour, que ferés vous del duc ? Voldrés vous passer sans oïr nouveles de lui ? Il ne vous i lairoit pas pour morir. — Se Dix me consault, fait Lanselos, en ceste maniere ne le lairons nous mie, car nous irons aprés et si verrons pour coi nus chevaliers n'en puet issir. »

283. Lors s'en tournent tout le chemin vers senestre. Quant il vinrent a l'entree de la closture, si sambloit a estre fumee. Si dist la damoisele, qui moult voldroit volentiers assaiier Lanselot et son pooir : « Mé sire Yvain, il est ensi que vous ne porriés trespasser les aventures que vous n'i aiiés honte, puis que aucuns de vos compaingnons a failli a la chose achiever. Et ves ci des plus fortes aventures qui soient en la terre le roi Artu, car chevaliers n'en issi onques qui i entrast. Et se vous volés, aiiés avant ceste aventure et Lanselot prendra cele qui aprés vendra. » Et mes sire Yvains redoute moult la damoisele, si crient que s'il refuse ceste aventure[a] qu'ele ne li tourne a

imputât à lâcheté, et qu'elle ne la lui ait proposée que pour le mettre à l'épreuve : il répondit donc qu'il la tenterait très volontiers. Quant à Lancelot, il n'osait aller à l'encontre de la volonté de la demoiselle par crainte qu'elle ne se moquât de lui, comme elle l'avait fait lorsqu'il s'était vanté d'endurer les souffrances et de réussir les aventures qu'il rencontrerait. Alors monseigneur Yvain franchit la porte, et la demoiselle pria Lancelot de patienter là un peu, en attendant qu'elle lui rapportât des nouvelles, bonnes ou mauvaises. « Je ne serai pas longue », ajouta-t-elle.

284. Elle suivit alors monseigneur Yvain pour voir comment il réussirait, mais il advint de lui exactement ce qu'il advint du duc, et la demoiselle resta assez longtemps pour le voir désarmé et emporté par les hommes d'armes auprès des autres chevaliers, qui l'accueillirent également avec le plus profond chagrin. La demoiselle revint alors voir Lancelot et lui dit : « Eh bien, noble chevalier, vous allez découvrir quel grand honneur vous attend, car, Dieu m'en soit témoin, vous allez délivrer aujourd'hui même, j'en ai le pressentiment, tous les prisonniers du val. Cependant, ce ne sera pas grâce à votre valeur chevaleresque, car avec cela, vous ne triompherez en rien s'il vous manque une autre qualité. — Et de laquelle voulez-vous parler ? Contrairement à ce que vous pensez, je suis loin d'être doté de tous les mérites du monde que doit posséder un chevalier. — Je vais vous le dire, fit-

---

malvaistié, et qu'ele ne le die se pour lui non assaiier : si dist que moult volentiers prendra iceste aventure ; ne Lanselos n'ose parler encontre la volenté a la damoisele, quar il crient qu'ele ne l'en blasmast, si com ele[b] avoit fait la ou il se vanta d'achiever les aventures que il trouveroit et de sousfrir les painnes. Lors s'en entre mé sire Yvains dedens la porte, et la damoisele dist a Lanselot que il l'atende illoc un petit, tant que ele li raport noveles ou bones ou malvaises. « Et je ne demouerrai mie, fait ele, granment. »

284. Lors s'en vait aprés mon signour Yvain pour savoir conment il esploitera, mais tout autresi com li dus avoit esté menés fu menés mé sire Yvains, et tant i fu la damoisele qu'ele le vit desarmer et que li sergant l'emporterent avoc les autres, si refisent de lui si grant doel com il plus porent. Et la damoisele revint a Lanselot, se li a dit : « Or cha, frans chevaliers, si verrés com grans hounours vous atent, car si voirement m'aït Dix, vous jeterés anqui, si com li cuers me dist, tous ciaus del val qui em prison i sont. Et nonpourquant, ce ne fera mie la proece de chevalerie que vous avés, car par ce n'achieverés vous riens s'autre bonté [*c*] n'avés. — Damoisele, dist il, de quel bonté dites vous ? Je ai moult mains de toutes les bontés del monde que vous ne quidiés qui en chevalier doivent estre. — Je le vous dirai, fait ele, vous n'isterés jamais de laiens, se vous avés fausé ne trechié vers

elle, vous ne sortirez jamais d'ici si vous vous êtes rendu coupable de tromperie ou de trahison envers Amour, en acte ou en pensée. » À ces mots, il esquissa un sourire et lui dit :

285. « Demoiselle, s'il arrivait au val un chevalier qui n'aurait jamais été infidèle, comment s'en sortirait-il ? — Bien, répondit-elle, car il délivrerait tous les prisonniers et ce ne serait pas un piètre honneur, car il y a plus de deux cents chevaliers qui croient ne jamais en sortir. Mais vous êtes un chevalier si preux que ce serait vraiment dommage pour vous de tomber dans une si cruelle prison. Aussi, je vous conseille d'aller plutôt là où vous trouverez monseigneur Gauvain, car, à mon avis, il n'existe pas un chevalier qui ait aimé sans trahir son amie d'une manière ou d'une autre. — Je le verrai bientôt, répliqua-t-il, s'il y en a un. Et s'il n'y en a pas, à Dieu ne plaise qu'il puisse en exister un jour. Venez, suivez-moi ! » Sur ces mots, il entra hardiment dans l'enceinte, suivi de la demoiselle qui avait très peur pour lui. Lancelot arriva bientôt aux deux dragons et il laissa dehors son cheval. Les dragons se ruèrent sur lui, il visa le premier très adroitement et le frappa entre les deux yeux, mais l'épée rebondit en arrière et il en fut si dépité qu'il l'aurait jetée par terre s'il n'avait pensé qu'elle pouvait encore lui servir.

286. Il la remit aussitôt dans le fourreau et, ôtant l'écu de son cou, il le plaça devant son visage pour se protéger du feu, car il redoutait que les dragons ne le lui brûlent. De tout son élan, il se précipita sur celui qui était près de lui et visa

---

Amours ne en oeuvre ne en volenté. » Et quant il l'ot, si conmence a rire, se li dist :

285. « Damoisele, se chevaliers i venoit qui onques n'i eüst fausé, conment en isteroit il ? — Bien, fait ele, qu'il aroit delivré tous ciaus de laiens et ce ne seroit mie petite honnour, car il i a plus de .CC. chevaliers qui jamais n'en quident issir. Mais vous estes si prous chevaliers que ce seroit moult grans damages, se vous estiés en si male prison cheüs : si vous lo mix a aler ou vous trouverés mon signour Gavain[a], car je quit que onques chevaliers ne nasqui qui eüst amé qui en aucune maniere n'ait fausé vers s'amie. — Et je le verrai, fait il, par tans, s'il est nés. Et s'il n'est nés, ja Dix ne place que jamais puisse naistre. Ore en venés ! » Lors s'en entre ens moult hardiement, et la damoisele vait aprés qui moult ot paour de lui. Et Lanselos a tant alé qu'il est venus as .II. dragons et il laissa defors son cheval. Et li dragon li courent sus et il avise le premier moult bien, si le fiert entre .II. ex et l'espee resorti ariere, et il en est si dolans que pour un poi qu'il ne le jeta en voies, mais il s'apensa qu'encore li pooit ele avoir mestier.

286. Maintenant le remet el fuerre et sache l'escu de son col et le met devant son vis pour le fu, car il doutoit que ne li ardent le vis. Lors se lance loing del dragon qui pres de lui estoit, se li aame

pour lui assener un coup de pommeau, mais le dragon se redressa, donna des coups de griffes sur l'écu et cracha par la gueule une flamme brûlante. D'un mouvement brusque, Lancelot le saisit de sa main libre, le plaqua contre le mur tout proche, puis, jetant son écu, il l'empoigna à deux mains et le serra si violemment qu'il lui rompit la gorge par la force de ses bras[1]. Celui-ci tué, il se rua aussitôt sur l'autre, ne semblant craindre aucun danger possible. En le voyant arriver, le dragon l'attaqua aux yeux, mais Lancelot se couvrit de son écu pour se protéger de la flamme énorme et brûlante. Que dire de plus ? Il tua le second exactement comme il avait tué le premier, ce qui remplit de joie la demoiselle. Lancelot vint alors la chercher là où il l'avait laissée et la pria d'avancer. Il alla jusqu'à l'eau noire et profonde où la demoiselle avait vu tomber monseigneur Yvain, ce qui la rendait très anxieuse pour Lancelot.

287. Une fois au bord de l'eau, il vit la planche longue et frêle, et trois chevaliers de l'autre côté. Il s'arrêta alors et demanda aux trois chevaliers si ce passage lui était interdit, mais comme ils ne lui répondirent rien, il se dit qu'il ne renoncerait pas pour eux à passer de l'autre côté, si jamais un amant parfait se devait de passer par là. Il avança alors le pied droit, et, après avoir ôté l'écu de son cou, il s'engagea sur la planche à petits pas, comme sur un sentier, avec une agilité et une assurance sans égales. Une fois au milieu de la

---

a donner un cop del poig et li dragons saut, sel fiert des ongles en l'escu et jete flambe ardant parmi la goule. Et Lanselos jete la main, si le chainst entre lui et le mur qui pres d'illoc estoit et jete l'escu et le prent a .II. mains et l'estraint tant durement qu'il li a rompue la gargate a la force des poins. Quant il ot celui mort, si laisse courre a l'autre moult vistement, com cil qui de nul mal n'a paour qui avenir li puist. Et quant li dragons le voit, se li court as ex, et cil se couvre de son escu pour la flambe qui estoit espesse et chaude. Que vous deviseroie je ? Toute jour ensi com il ocist l'un, s'ocist il l'autre ; et la damoisele qui le voit en est moult lie. Lors vint Lanselos a li ou il l'ot laissie et li dist qu'ele viengne avant. Et [*d*] lors s'en vait tant qu'il vint a l'aigue noire et parfonde ou la damoisele ot veü mon signour Yvain chaoir, si ot moult grant paour de Lanselot.

287. Quant Lanselos vint a l'aigue, et il vit la planche longe et graille et .III. chevaliers de l'autre part, lors s'arreste et demande as .III. chevaliers se cis passages li est deveés, mais cil ne li respondent rien, et quant il voit ce, si dist que ja pour als ne laissera qu'il ne past outre, se jamais nus fins amans i doit passer. Lors met avant le destre pié, si ot son escu osté de son col et s'en vait outre la planche le petit pas, ausi com se ce fust uns sentiers, com cil qui de tous les chevaliers estoit li plus legiers et li plus seürs. Quant il vint el miliu

planche, il vit un des chevaliers qui tenait une lance, prêt à le frapper en plein corps, mais il garda son sang-froid, éloigna l'écu de son torse, et, le tenant à bout de bras, il cala sa lance sous son aisselle. Lorsqu'il vit la lance du chevalier venir heurter son écu, il prit appui sur la planche le plus solidement possible, poussa l'écu contre la lance qui s'y enfonça profondément, et, d'un revers, il se débarrassa de son écu pour ne pas en être gêné et le laissa tomber dans l'eau. Il visa alors pour attaquer et courut aussi vite que ses jambes pouvaient l'emporter vers les trois adversaires qui l'attendaient. Il frappa à la gorge l'un des chevaliers qui tenait une lance et le renversa à terre, le laissant si étourdi qu'il n'avait plus la force de se relever, et il frappa les autres avec une telle violence qu'il les abattit tous deux et qu'il tomba même sur l'un d'eux de tout son long. Mais il ne tarda guère à se relever, car il était très souple et très fort. Il se leva d'un bond preste, et, agrippant celui qui se trouvait sous lui, il le traîna jusqu'à la planche et le jeta à l'eau ; puis, la main sur l'épée, il revint sur ses pas pour attaquer les deux autres qu'il avait laissés à terre, mais ils avaient disparu, ce qui le laissa stupéfait.

288. Il se tourna alors vers la demoiselle et lui dit : « Au nom de la foi que vous me devez, dites-moi où ces deux-là sont partis si vous le savez. » Elle lui jura sur son âme qu'elle n'en savait rien. Lancelot en fut vivement contrarié, car il craignit d'avoir totalement échoué parce qu'ils s'étaient échappés,

---

de la planche et il vit le chevalier qui tenoit le glaive tout apareillié de lui ferir parmi le cors, si se tint cois, puis eslonge l'escu de son cors, tant com il pot som bras estendre, et a mis le sien glaive desous s'aisele. Et quant il voit que li glaives au chevalier hurte a son escu, si s'afiche desor la planche au plus fermement que il pot et boute l'escu contre le glaive, tant qu'il i est bien embroiiés, puis guencist l'escu fors de la voie, qu'il ne li nuise, sel laisse chaoir en l'aigue. Lors avise moult bien son poindre et court si tost conme li pié l'em porent porter vers les .III. qui l'atendent. Si fiert si celui qui la lance tenoit desous la goule qu'il le porte a terre si estourdi qu'il n'ot pooir de relever et si hurte as autres de tel aïr qui les abat ansdous a terre, et il chiet desor l'un tous estendus. Mais il ne demoura mie granment a relever, car assés avoit legiereté et force. Si resaut sus moult vistement et prent celui qui desous[a] lui avoit geü, sel traïne jusqu'a la planche et le jete en l'aigue, puis mect la main a l'espee et revint ariere pour ferir les .II. qu'il avoit laissié gisant, mais il n'en a nul trouvé, si s'esmerveille moult durement.

288. Lors regarde vers la damoisele, se li dist : « Par la foi que vous moi devés, dites moi ou cist en sont alé, se vous le savés. » Et ele li dist qu'ele n'en set noient, se li aït Dix. Lors est Lanselos moult iriés, car tout crient avoir perdu pour ce qu'il sont eschapé,

aussi resta-t-il un long moment immobile et perplexe. La demoiselle lui demanda ce qu'il attendait. « J'attends, répondit-il, ces deux misérables lâches qui se sont enfuis d'ici, car je crains qu'ils ne reviennent une fois que je serai parti, et qu'ils ne disent qu'ils m'ont mis en fuite. — C'est une crainte insensée, répliqua la demoiselle. Ne vaut-il pas mieux pour vous que les aventures s'enfuient devant vous, plutôt que vous devant elles ? Continuez, allez au-devant des autres puisque vous avez manqué ces chevaliers, et je souhaiterais que vous manquiez ainsi toutes les autres. — Que Dieu ne me vienne jamais en aide, répondit Lancelot, si ce désir m'effleurait seulement l'esprit, car vous m'auriez alors ravi l'immense gloire que vous m'aviez promise ici. »

289. Il rabattit le gantelet gauche de son haubert et observa l'anneau qu'il portait, puis il regarda devant lui et ne vit plus rien de la grande rivière qu'il avait vue ni de la planche qu'il avait passée ; il comprit alors aussitôt que c'était un enchantement[1]. Il remit son gantelet et reprit son écu qui gisait là, puis il s'avança jusqu'à un grand brasier qui lui barrait la route. Ce feu dont je vous parle semblait si grand et si vif que rien n'y serait entré sans être aussitôt consumé, et il s'étendait du mur de droite jusqu'au mur de gauche[2]. Au-dessus s'élevait un escalier de pierre de taille qui donnait accès à une salle somptueuse, située à l'étage. Cet escalier était voûté et de toute beauté, mais il n'avait pas plus d'un pied de large, et à la porte de la salle, en haut, se trou-

---

si a grant piece tout en estant pensé. Et la damoisele li demande qu'il atent. « Je atendoie, fait il, ces .II. mauvais couars qui de ci s'en sont fui, car je dout qu'il ne reviengnent quant je m'en serai alés et qu'il ne dient que por aus m'en soie fuis. — De folie, fait la damoisele, avés paour. Dont n'est il mix [*e*] a vostre oés que les aventures devant vous s'en fuient que vous devant als ? Alés avant, querés les autres, car a ces avés vous failli, et si voldroie je que vous eüssiés failli a toutes les autres. — Ja Dix ne m'aït, fait Lanselos, se je le voloie pas, car vous m'avriés tolu le grant honnour que vous m'aviés chaiens promise. »

289. Lors abat la senestre manicle de son haubert, si esgarde l'anel de son doi, puis esgarde devant lui, si ne voit mie la grant aigue qu'il avoit veüe ne la planche qu'il avoit passee, si s'aperchoit bien tantost que c'est enchantemens. Et lors remet sa manicle et reprent son escu qui illoc gisoit, si s'en vait avant tant qu'il est venus a un grant fu ardant qui estoit enmi sa voie. Cil fus que je vous di estoit si grans et si ardans par samblant que nule riens n'i entrast qui ne fust arse, et duroit dés le mur a destre jusques a senestre. Et par desore avoit un degré de pierre taillie qui montoit en une sale moult riche qui desus estoit. Cil degrés estoit a volte et moult estoit biaus et si n'avoit plus

vaient deux chevaliers armés, portant chacun une hache énorme et merveilleuse, dont l'un se tenait en contrebas de l'autre, un peu au-dessus du pied de l'escalier. À la vue du feu, Lancelot se demanda avec étonnement ce que cela pouvait signifier mais, lorsqu'il s'aperçut que son chemin passait par l'escalier, il en fut très heureux, car il redoutait peu l'obstacle qu'il y voyait. Il alla alors jusqu'à l'escalier et commença à le gravir pour rencontrer le premier chevalier. En le voyant approcher, celui-ci leva son arme pour lui assener un très grand coup, mais Lancelot brandit l'écu au-dessus de sa tête, prêt à le parer et menaçant de s'élancer. De son côté le chevalier se hâta de frapper, car il voulait atteindre Lancelot en pleine tête, mais il échoua, Lancelot reculant, et il heurta l'escalier si lourdement que la hache pénétra d'un demi-pied dans la pierre, et lorsqu'il voulut la récupérer, il n'y parvint pas. Lancelot lui donna alors un tel coup sur l'épaule droite qu'il la trancha de part en part. Le chevalier lâcha la hache et s'affala dans l'escalier, sans connaissance. De son côté Lancelot arracha la hache plantée dans la marche de pierre, puis rangea son épée dans le fourreau.

290. Quand le chevalier voulut s'enfuir pour sauver sa vie, Lancelot leva la hache et lui en assena un tel coup sur le heaume qu'il s'abattit à nouveau de tout son long dans l'escalier et que ses mains lâchèrent prise. En voyant qu'il allait tomber dans le feu, l'autre chevalier qui se trouvait en haut descendit les marches quatre à quatre pour le retenir et lui

---

de lé d'un pié et a l'huis de la sale en haut avoit .II. chevaliers armés, si tenoit chascuns une hache grans et merveillouse, et li uns estoit desous l'autre aval[a], un poi plus haut del[b] pié del degré. Quant Lanselos voit le fu, si s'esmerveille que ce puet senefiier, et quant il vit que par les degrés estoit sa voie, si en fu moult liés, car petit doutoit la desfense qu'il i veoit. Lors vint au degré et monte sus et en vait tout contremont vers le chevalier premier. Et quant cil le voit aprocier, si entoise pour lui ferir grandisme cop, et Lanselos jete l'escu desor sa teste pour recoillir le cop et fait semblant de courre. Mais li chevaliers se haste de son cop jeter, car il quide ferir Lanselot parmi la teste, mais il falli, car Lanselos se traist ariere, et il fiert el degré si durement que la hace est entree demi pié dedens la pierre, et quant il le quida a lui sachier, si ne pot ; et Lanselos li donne tel cop parmi la destre espaulle qu'il le cope d'outre en outre. Lors laisse cil la hace chaoir et est cheüs sor le degré pasmés. Et Lanselos esrace la hace qui el perron estoit ferue, si remest s'espee el fuerre.

290. Quant li chevaliers s'en valt fuir a garison, si hauche Lanselos la hace et l'en donne tel cop amont desor le hialme qu'il le rabat tout estendu sor le degré et les mains li faillent. Et quant li autres chevaliers qui estoit amont vit [f] qu'il estoit apareilliés de chaoir el fu, se li

venir en aide, mais il n'en eut guère le temps, car Lancelot courut l'attaquer la hache à la main, et il lui en aurait bien donné un bon coup sur la tête, s'il l'avait attendu, mais il préféra battre en retraite pour se rencogner dans la porte. Quant au chevalier que Lancelot avait frappé, il dégringola tout étourdi dans le feu et mourut en quelques instants. En voyant l'autre chevalier qui l'attendait à la porte, Lancelot se lança hardiment à l'attaque, tandis que l'autre prit solidement appui sur ses deux pieds afin de donner des coups plus pesants. Lorsque Lancelot s'approcha de lui au point qu'il n'y avait plus qu'à frapper, le chevalier le visa avec précision et Lancelot fit de même. Mais Lancelot ayant ôté l'écu de son cou l'empoigna de la main droite puis, basculant vers la gauche, tout en fixant le chevalier, le lui lança de toutes ses forces et l'atteignit en plein dans le nasal de son heaume. Quand il lui eut jeté l'écu et qu'il le vit couvert de sang, Lancelot se rua sur son adversaire sans perdre de temps à rêver et lui assena un tel coup qu'il s'effondra, assommé.

291. Comme il se retournait, Lancelot vit sortir d'une pièce un chevalier tout en armes, l'épée ceinte au côté et qui, le bras gauche passé dans les courroies centrales de son écu, avait en main une lance dont le fût était court et massif, tandis que de la droite il tenait une hache au tranchant effilé. En le voyant arriver ainsi équipé, Lancelot lui dit : « Seigneur chevalier, que me voulez-vous ? — Je viens ici, répondit-il, non pas tant pour votre bien et pour votre profit que pour

---

volt aidier et sailli aval pour lui retenir, mais il n'i arrestut gaires, car Lanselos li courut sore la hache en la main, si li en eüst donné grant cop en la teste, mais il ne l'atendi mie, ançois se flati en l'uis ariere[a]. Et li chevaliers que[b] Lanselos avoit feru caï tous estourdis el fu, si fu em petit d'ore mors. Et Lanselos qui l'autre chevalier vit, qui a l'huis l'atent, le vait moult hardiement envaïr, et cil s'est affichiés sor les .II. piés pour plus pesant cop doner. Et quant Lanselos vient si pres de lui qu'il n'i ot que del ferir, si l'avise moult bien et cil lui ; et il ot osté l'escu de son col et le prent a la destre[c] et le sache a la senestre, puis esgarde le chevalier, se li lance au plus qu'il pot lancier, si le consiut enmi le nasel del hiaume. Et quant il li ot l'escu lancié et il le vit couvert de sanc, lors li court Lanselos sus com cil qui n'estoit mie esbahis et li donne tel cop qu'il l'abat tout pasmé.

291. Lors se regarde et voit issir fors d'une chambre un chevalier tout armé, si ot l'espee chainte et, a la senestre main a coi il tenoit les enarmes, tint un glaive empoingnié dont la hanste estoit courte et grosse, et en la destre main tient une hache dont li fers est trenchans. Quant Lanselos le voit venir ensi atourné, se li dist : « Sire chevaliers, que venés vous querre ? — Je vieng, fait cil, plus pour vostre damage que pour vostre prou ne pour vostre bien. — Voire ! » fait Lanselos.

votre dommage. — Assurément ! » rétorqua Lancelot. Sur ce, il s'élança vers lui, la hache au poing, brandissant l'écu face à lui, et le chevalier lui assena un coup si violent sur l'écu que la hache pénétra jusque dans la boucle[1]. Tandis qu'il s'acharnait sans succès à vouloir récupérer la hache, Lancelot le frappa à deux mains de la sienne en plein sur le heaume, si violemment qu'il le fit tomber à genoux. En se retournant, Lancelot vit l'autre chevalier debout, couvert de sang : il donna à Lancelot un coup si brutal sur le sommet du heaume qu'il chancela et faillit tomber à terre. De se voir si brutalement frappé, et de se sentir à moitié assommé, Lancelot eut honte. Alors il leva la hache et, sa fureur transparaissant au coup qu'il porta au chevalier, il le frappa avec une telle violence qu'il lui pourfendit le heaume et la ventaille jusqu'aux épaules et l'abattit raide mort à terre, puis il s'élança à l'attaque des autres, avec fougue, la hache à la main. L'un d'entre eux l'attendait, la hache au poing, et ils s'assenèrent de grands coups pesants sur les heaumes mais Lancelot le frappa avec une telle force qu'il entailla le heaume du chevalier de plus d'un demi-pied de profondeur et que l'autre fut si étourdi qu'il ne put éviter de tomber encore à terre. Mais lorsque Lancelot voulut reprendre sa hache, cela fut impossible, car elle était trop profondément plantée. Il tira d'un côté, tandis que le chevalier tirait de l'autre, et Lancelot finit par l'arracher avec une telle force qu'il faillit aller dans le mur.

Lors s'adrece vers lui la hace el poing et lance encontre lui l'escu, et cil i gete son cop encontre et fiert si durement en l'escu que la hache i entre jusqu'en la boucle. Et quant il le quida ravoir si ne pot, et Lanselos le fiert a .II. poins de la soie parmi le hiaume si durement qu'il l'abat as jenous. Et quant il se regarde, si fu li autres chevaliers relevés si couvers com il eﬅoit de sanc, si fiert Lanselot el comble del hiaume si grant cop que tout le fait chanceler et pour un poi qu'il ne le porte a terre. Quant Lanselos se voit si durement feru, si en ot honte de ce qu'il avoit eﬅé eﬅourdis. Lors a hauchié la hache, si parut bien que il eﬅoit iriés al cop que il donna au chevalier, car il l'a si durement feru qu'il li a tout pourfendu le hialme et la ventaille jusqu'as espaulles, si l'abat mort a la terre, puis laisse courre as autres tous abrievés, la hache en la main. Et li uns l'atent la hace en la main[a], si s'entredonnent grans cops et pesans amont desor les hialmes, mais Lanselos le feri de si grant vertu [*288a*] qu'il fendi le hiaume au chevalier plus de demi pié em parfont, et fu si eﬅonnés qu'il li couvint venir a la terre autre fois ; et quant il quide ravoir sa hace, si ne puet, car trop durement eﬅ embroiie, si sache d'une part, et li chevaliers d'autre, tant qu'il l'esrache par tel force que pour un poi qu'il ne se hurte au mur.

292. Alors il revint sur ses pas, tenant la hache à deux mains, pour frapper le chevalier. Quand ce dernier le vit venir, il n'osa l'attendre plus longtemps et préféra s'enfuir droit dans une salle, mais Lancelot se lança à sa poursuite. L'autre était sur le point de fermer la porte derrière lui, quand Lancelot la heurta si violemment qu'il faillit s'affaler à terre avec le chevalier. Voyant qu'il ne pourrait lui résister davantage, celui-ci se dirigea vers une fenêtre basse qui donnait sur un petit pré, et sauta par cette fenêtre. Lorsqu'il le vit à terre, Lancelot lui cria qu'il ne s'en irait pas ainsi. Il sauta alors après lui, mais le chevalier, qui n'en poursuivit pas moins sa fuite à travers la prairie car il n'osait l'attendre, arriva au bord d'une rivière bruyante, aux berges hautes et escarpées. Il plongea dans l'eau et arriva de l'autre côté, avant que Lancelot ne fût parvenu à la rive. Une fois sur l'autre rive, le chevalier s'écria : « Seigneur chevalier, je vous trouverais valeureux et hardi, si vous passiez cette rivière et veniez sur cette berge pour me combattre. — Montrez-moi donc, répondit Lancelot, avec loyauté, et en me donnant votre parole, par où et comment vous êtes passé. — Vous avez ma parole d'honneur que je suis passé par là où vous êtes. — Certes, répondit Lancelot, jamais je n'ai vu chevalier accomplir un tour de force sans que je veuille aussitôt en faire autant, et je prendrai le risque de traverser, si vous me jurez loyalement que vous m'attendrez. — Je vous le jure loyalement », répondit le chevalier.

---

292. Lors revint ariere et tient la hache as .II. mains pour le chevalier ferir. Et quant cil l'ot venir, si ne l'ose plus atendre, ains s'en tourne fuiant droit en une chambre et Lanselos se lance aprés lui. Et quant cil quide clorre l'uis aprés lui, si le hurte Lanselos si durement que a poi qu'il ne l'abati lui et le chevalier[a] a terre. Quant il vit qu'il ne pourra a lui durer, si s'adrece a une basse fenestre qui estoit desore un praiel, si se lance de la fenestre jus. Et quant Lanselos le voit a terre, se li escrie que ensi ne s'en ira. Lors saut aprés lui, et li chevaliers s'en fuit toutesvoies parmi le praiiel, que atendre ne l'ose, tant qu'il est venus a une aigue bruiant dont les rives sont hautes et roides. Et li chevaliers se lance dedens si qu'il est venus d'autre part, ançois que Lanselos soit venus a la rive. Et quant il fu de l'autre part de la rive, se li dist : « Sire chevaliers, or vous tenroie je a prou et a hardi, se vous passiés ceste aigue et vous veniés cha outre pour combatre a moi. — Ore me moustrés dont, fait Lanselos, com loiaus chevaliers, et creantés conment vous estes passés. — Je vous creant[b], fait il, com loiaus chevaliers, que je passai par ci endroit ou vous estes. — Certes, fait Lanselos, je ne vi onques mais tel esfors faire a chevalier que je ne volsisse aprés lui faire, et je me meterai en aventure de passer outre, se vous me creantés loialment que vous m'atenderés.— Je le vous creant loialment », fait li chevaliers.

293. Lancelot allait sauter dans la rivière, quand la demoiselle le retint par le pan de son haubert, l'attira à elle et lui dit de ne pas y aller, car il se noierait promptement dans l'eau. « Demoiselle, répondit Lancelot, puisqu'il y eſt passé, ce serait une honte pour moi de reſter ici. D'autre part, je crois que l'eau m'eſt aussi propice qu'à lui, car j'y ai été élevé dans mon enfance. » Il se jeta alors à l'eau, tout armé, la lance au poing, et traversa aisément, car tout cela n'était qu'un enchantement produit par magie. En le voyant franchir l'eau, le chevalier vint à la rive, reconnaissant que Lancelot faisait preuve d'une grande audace, puisqu'il était arrivé là où aucun chevalier n'avait jamais osé venir ni passer. Néanmoins, il voulut encore le mettre à l'épreuve et voir comment il s'en sortirait. Il alla alors à sa rencontre et lui assena un si grand coup de hache que tout son heaume fut grandement endommagé. Lancelot en fut tout étourdi et très honteux, mais dès que le chevalier l'eut frappé, sans oser l'attendre, il s'enfuit tel un honteux et un lâche. Lancelot n'abandonna pas pour autant la partie, il courut au contraire de toutes ses forces après lui, et arriva dans une vaſte salle longue et large, au milieu de laquelle il vit une grande table, posée en travers. Le chevalier se dirigea vers la table, sauta dessus, et, alors qu'il s'apprêtait à passer par-dessus, Lancelot, qui l'avait déjà rattrapé, l'atteignit avec la hache sur les épaules, lui déchirant le haubert et tranchant sa chair jusqu'à l'os. Mais l'autre, qui avait peur de

---

293. Quant Lanselos i volt saillir, si le prent la damoisele par le pan de son hauberc, et le traiſt a li, et li diſt que il n'i voiſt mie, car il seroit ja noiiés en l'aigue. « Damoisele, fait Lanselos, puis qu'il i eſt passés, dont i averoie je honte, se je n'i passoie. Et autretant quit je avoir d'avantage en aigue com il a, car je i fui nourris dés enfance. » Et il se lance en l'aigue, tous armés, la lance el poing, si s'en vait outre delivrement, quar tout ce n'eſtoit s'enchantement non qui eſtoient fait par nigremance. Quant li chevaliers le voit venir parmi l'aigue et il vint a la rive, si sot moult bien qu'il ot trop de hardement et voit qu'il eſt venus la ou chevaliers n'osa venir onques ne passer. Et nonpourquant il velt encore assaiier conment il li avenra. Lors li vient a l'encontre et le fiert de la hache si grant [*b*] cop qu'il li a tout son hialme empirié et malmis. De cel cop fu moult Lanselos eſtourdis et ot grant honte, et si toſt com li chevaliers ot feru cel cop, si ne l'osa plus atendre, ains s'en tourne fuiant conme couars et hontous. Et Lanselos nel laisse mie atant eſter, ains s'en tourne courant[a] aprés tant qu'il puet, tant qu'il vint a une grant sale longe et lee, et el milieu voit un grant dois de travers mis. Et li chevaliers vint au dois et saut sus, et en ce qu'il voloit outre passer, Lanselos li eſtoit pres, si l'ataint de la hache sor les espaulles[b], se li fause l'auberc et trence la char jusqu'as os. Mais cil qui de la mort

la mort, n'émit pas une plainte, heureux, sur le moment, de pouvoir en réchapper, et, repartant à toute allure, il sortit de cette salle et se rua dans un jardin. Au milieu de ce jardin se trouvait un pavillon très beau et très luxueux, dans lequel le chevalier se précipita, suivi de Lancelot. À l'intérieur du pavillon étaient réunies une foule de demoiselles auprès desquelles étaient assis des chevaliers. Au milieu de cette tente se dressait un grand lit de bois qui était aussi richement garni qu'on peut le souhaiter. Dans ce lit reposait endormie la fée Morgain. Mais le chevalier s'en alla droit vers le lit, et, mû par la terreur que lui inspirait Lancelot, il se jeta dessous; Lancelot ne voulut pas s'y glisser après lui, il saisit plutôt le lit sans s'apercevoir qu'une demoiselle y était couchée, le tira à lui de toute sa force et le renversa[1]. Quand la demoiselle endormie se réveilla sous le lit, elle poussa un hurlement, et Lancelot se demanda, perplexe, ce que cela pouvait signifier. Il se retourna et, se rendant compte que c'était un cri de femme, se sentit tout confus. Il reprit alors le lit, le remit en place et vit le chevalier s'enfuir à toutes jambes. Il se lança à ses trousses, suivi de tous ceux qui étaient dans le pavillon et voulaient voir ce qui se passerait. Le chevalier revint en courant dans la grande salle où se trouvait la grande table. Rempli de haine, Lancelot le talonnait, alors que l'autre avait perdu tant de sang qu'il s'affaiblissait considérablement. Il allait passer par-dessus la table, quand Lancelot le frappa parderrière de la hache, d'un coup si violent qu'il lui trancha la

---

a paour[c], ne plaint nul mal que il ait encore, se atant em peüst eschaper, si s'en torne grant aleüre et se fiert de cele sale en un garding. Et enmi cel garding avoit un paveillon moult bon et moult bel, et li chevaliers se fiert dedens le paveillon et Lanselos aprés. Si voit dedens le paveillon damoiseles a grant plenté et chevaliers qui dalés eles se seoient. Et el milieu de cel paveillon avoit un grant lit de fust qui estoit si richement atournés com a devise. En cel lit gisoit endormie Morgue la fee. Et li chevaliers s'en vint tout droit au lit, pour la grant paour qu'il a de Lanselot, si s'est ferus desous, et Lanselos ne se velt pas aprés lui fichier, ains prent le lit conme cil qui n'aperçoit pas que nule damoisele i gise, si le sache a soi de toute sa force, si le jete ce desous desore. Quant cele qui se dormoit se senti desous le lit, si jete un grant cri et Lanselos s'esmerveille moult que ce puet estre, si se regarde et entent que c'est cris de feme, si est moult avilenis. Puis reprent le lit, si le remet en son lieu et voit le chevalier qui s'en vait grant aleüre, et il court aprés et tout cil del paveillon aprés pour veoir que ce sera. Tant a fui li chevaliers qu'il est venus en la grant sale ou li grans dois[d] estoit. Et Lanselos le siut de pres, qui moult le het, et cil a tant perdu del sanc qu'il affebloie moult et quant il quide outre passer par desor le dois, Lanselos le fiert deriere de la

cuisse gauche, ce qui le fit tomber de l'autre côté. Mais Lancelot ne voulut pas le tenir quitte pour autant, au contraire il bondit à sa poursuite et, le trouvant sans connaissance, le frappa d'un tel coup de hache qu'il lui fit voler la tête. Il la prit avec le heaume et la porta dans le pavillon où la fée Morgain se reposait.

294. En chemin, il rencontra une foule de chevaliers, de dames et de demoiselles qui le considéraient avec étonnement, et il entra dans le pavillon, tenant la tête dans sa main avec la hache, alors que Morgain se plaignait douloureusement d'avoir été blessée par le lit. En entendant ses plaintes, Lancelot comprit que c'était sur elle qu'il avait retourné le lit : il en eut alors tellement honte qu'il osa à peine la regarder, car c'était un des chevaliers à qui causer du tort à une dame ou à une demoiselle répugnait le plus au monde.

295. Il s'agenouilla alors devant elle. « Demoiselle, lui dit-il, je viens vous faire réparation du grand tort que ce chevalier, dont voici la tête, m'a fait commettre. » Sur ce, il lui montra son trophée et, à ce spectacle, Morgain fut saisie d'un tel effroi qu'elle poussa un cri. Une demoiselle qui était l'amie du chevalier tué s'approcha alors et, criant comme une folle, d'une épée qu'elle avait en main, elle frappa Lancelot de toutes ses forces entre les épaules, lui fendit ainsi le haubert et lui enfonça l'épée si profondément dans la chair que le sang en gicla et dégoutta le long de son dos jusqu'à terre. En sentant le coup, Lancelot eut le réflexe de se relever d'un

---

hache si durement que la senestre quisse li a copee et cil chiet outre. Et Lanselos ne le volt mie atant laissier, ains saut aprés, si le trouve pasmé, et il le fiert de la hace tel cop qu'il li fist voler la teste, et il le prent a tout le hialme, si le porte el paveillon ou Morgue la fee gisoit.

294. Lors encontre chevaliers et dames et damoiseles a moult grant plenté qui a merveilles l'esgardent, et il entre el paveillon la teste en sa main a toute la hache, et Morgue se plaint moult del lit qu'il l'avoit blecie. Quant Lanselos l'oï plaindre, si sot bien que ce iert cele sor qui il avoit tourné le lit : si en ot si grant honte que a painnes [*c*] l'osa il esgarder, car ce fu uns des chevaliers del monde qui plus mesfait a envis a dame ne a damoisele.

295. Lors s'ajenoulle devant li, se li dist : « Damoisele, je vous vieng amender le grant mesfait que cil chevaliers me fist faire, dont ceste teste fu. » Se li moustre, et quant Morgain le voit, si en ot moult grant paour, si a jeté un cri. Et une damoisele qui estoit amie au chevalier ocis vint avant, si crioit ausi conme feme dervee et tenoit une espee en sa main, si en fiert Lanselot de toute sa force entre les .II. espaulles, si qu'ele li a fausé le hauberc et li met l'espee tant dedens la char que li sans en salt et li degoute tout contreval le dos jusques a la terre. Quant Lanselos sent le cop, si se lance en haut

bond, et il mit la main à l'épée, mais, voyant que c'était une jeune fille, il fut ébahi, et jeta alors son arme à terre. La demoiselle jura que personne ne l'arrêterait, qu'elle le tuerait, ou alors il faudrait qu'il la tue, « car je ne pourrais survivre à l'être que j'aime le plus au monde et que vous avez tué en déloyal que vous êtes. — Par Dieu, répliqua-t-il, aucune demoiselle de valeur n'aurait dû l'aimer, car, de ma vie, je n'ai jamais vu chevalier plus lâche, si grand et beau eût-il été ».

296. À ces mots, elle fut submergée d'une telle douleur qu'elle perdit presque la tête ; elle se jeta à nouveau sur Lancelot qui fit un écart, la prit entre ses bras et lui arracha l'épée de la main. Soudain entra un serviteur dans la pièce, qui, s'avançant ensuite vers la fée Morgain, lui dit : « Dame, je vous apporte de bien étranges nouvelles. — Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Dis-le-moi vite. — Dame, reprit-il, les sortilèges de ce lieu sont détruits et les enceintes abattues ; vous trouverez aussi derrière cette porte plus de cent chevaliers qui ont été pendant longtemps prisonniers ici. — Comment ? s'exclama Morgain. Et qui est à l'origine de cela ? — Dame, répondit alors le serviteur, c'est ce chevalier qui aujourd'hui a accompli ici plus de hauts faits d'armes qu'aucun autre chevalier ne put jamais en réaliser. » Le serviteur achevait sur ces mots, quand entra dans la pièce le chevalier qui était l'ami de Morgain et pour lequel ces merveilles avaient été accomplies. Lorsqu'il aperçut Lancelot, il le salua

---

au plus tost qu'il pot et met la main a l'espee, et quant il voit que c'est une damoisele, si en est moult esbahis et lors jete l'espee jus. Et cele jure que nus ne le puet garantir que ele ne l'ocie ou il ocirra li : « Quar je ne porroie pas vivre aprés la riens el mont que je plus aim, que vous avés ocis, com desloiaus que vous estes. — Si me consaut Dix, fait il, nule vaillans damoisele ne le deüst amer, car ce estoit li plus couars chevaliers que je onques mais veïsse a nul jour, de si biau cors et de si grant com il avoit. »

296. Quant ele l'entent, si en ot tel doel que pour un poi qu'ele n'esrage, se li recourt sus, et il saut d'autre part, si le prent entre ses .II. bras et li esrace l'espee de la main. Et il ne demoura gaires que uns vallés entra laiens, si vint devant Morgain la fee et li dist : « Dame, fait il, je vous aport nouveles assés estranges. — Queles sont eles ? fait ele. Di les moi tost. — Dame, fait il, li enchantement de chaiens sont failli et les clostures abatues : si poés plus de .C. chevaliers trouver a cele porte, qui chaiens ont longuement esté em prison. — Conment ? fait Morgue. Et qui est cil qui ce a fait ? » Et cil dist : « Dame, cil chevaliers qui hui a tant fait d'armes chaiens que onques mais chevaliers autretant n'en pot faire. » Quant li vallés ot ce dit, si entra laiens li chevaliers qui estoit amis Morgain, pour qui les merveilles avoient esté establies. Et quant il vit Lanselot, si le salue et

et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu, vous qui êtes la fine fleur de la chevalerie[1] », puis il se laissa tomber à ses pieds. « Au nom de Dieu, fit Morgain, maudit soit-il au contraire d'être venu, puisque, de tous les chevaliers, c'est lui le plus malfaisant ! — Ah ! dame, s'exclama la jeune fille qui se tenait près de Lancelot[2], qu'avez-vous dit là ? C'est sans aucun doute le meilleur chevalier et le plus digne de confiance qui naquît jamais de femme, et c'est le plus fidèle des amants, c'est évident. — Demoiselle, reprit Morgain, s'il est fidèle en amour, c'est tout à son honneur, et son amie peut en retirer de la joie et du profit ; d'un autre côté, le préjudice causé est plus important que la joie et la satisfaction procurées à son amie, car il y a ici de belles jeunes filles très amoureuses qui pendant longtemps ont joui de la présence de leur bien-aimé, parce que les chevaliers ne pouvaient partir d'ici. Mais puisqu'ils vont sortir, leur situation va bien changer, car ils ne seront plus jamais aussi souvent ensemble. Néanmoins ce chevalier a bien mérité d'être honoré et célébré partout sur cette terre, pour la grande fidélité qui le caractérise, car son amie, quelle qu'elle soit, peut bien se vanter d'être mieux aimée que nulle autre femme : de ma vie, je ne pensais pas voir de chevalier qui ne commît aucun tort envers son amie. Que Dieu le garde tel qu'il est maintenant et qu'il l'honore éternellement. » Morgain s'était alors levée pour aller vers Lancelot et elle lui réserva un accueil des plus joyeux.

---

li dist : « Sire, bien soiiés vous venus conme la flours de tous les chevaliers del monde. » Si se laisse a ses piés chaoir. « En non Dieu, fait Morgain, mais mal soit il venus, com li chevaliers del monde qui plus a fait de mals. — Ha ! dame, fait la damoisele qui pres de Lanselot estoit, que est ce que vous avés dit ? Ja est ce li miudres chevaliers et li [*d*] plus seürs qui onques de feme nasquist, et si est ameres loiaus sor tous amans, si com il pert. — Damoisele, fait Morgue, s'il est loials d'amours, c'est sa grans honours, et si est joie et prous a s'amie ; mais plus i a damage d'autre part qu'il n'i ait de joie a s'amie ne de prou, qu'il a chaiens de beles damoiseles et de bien amans qui grant piece ont eü lor amis a lor volenté, pour ce qu'il ne porent de chaiens issir. Et puis qu'il seront fors, si lor changera moult lor afaires, car jamais ausi souvent ne seront en lor compaignies[a]. Et nequedent li chevaliers a bien deservi qu'il soit honnerés et proisiés en toutes terres, pour le grant loiauté qui en lui est, car s'amie, quele qu'ele soit, se puet bien vanter qu'ele est la mix amee que nule : ne je ne quidai veoir chevalier a jour de ma vie qui n'eüst mespris vers s'amie d'aucune chose. Et tels com il est orendroit le gart Dix et tiengne a tous jours mais a honour. » Lors s'est levee et vint a Lanselot, et se li fait moult grant joie et moult grant feste.

Lancelot enlevé par la fée Morgain.

297. Monseigneur Yvain pénétra à cet instant dans la pièce, avec les deux autres compagnons appartenant à la maison du roi Arthur et une foule de chevaliers qui avaient longtemps été les prisonniers de ce lieu. Lorsqu'ils aperçurent Lancelot, qu'ils connaissaient bien, ils l'accueillirent à bras ouverts, fêtant non seulement le compagnon d'armes, mais aussi celui qui les avait délivrés d'une captivité oppressante. Morgain le fit désarmer. Quand elle apprit qu'il s'agissait de Lancelot, elle soupçonna qu'il aimait la reine d'amour et décida de nuire à celle-ci ; elle voulait faire en sorte qu'elle ne connût jamais le bonheur, si elle aimait Lancelot autant que lui l'aimait : elle haïssait la reine plus que toute autre femme. Vous allez savoir comment était née cette haine qui animait les deux femmes[1]. On sait que Morgain était la fille du duc de Tintagel et de son épouse, Ygerne, qui fut ensuite reine de Bretagne et femme du roi Uterpandragon : c'est de lui que naquit le roi Arthur, qui fut engendré en elle du vivant du duc grâce au stratagème de Merlin[2].

298. Après que le roi Uterpandragon eut épousé Ygerne, celle-ci vint en compagnie de sa fille Morgain, alors qu'elle laissa dans le duché de Tintagel un garçon, qui était le fils que le duc avait eu d'une autre femme. Au tout début du mariage du roi Arthur avec la reine Guenièvre, celle-ci amena avec elle l'un de ses neveux : il se nommait Guiomar et, fort beau chevalier, venait de Carmélide. À cette époque

---

297. Atant vint laiens mé sire Yvains, et li autre chevalier de la maison le roi Artu, et chevaliers a grant plenté qui laiens avoient esté longement em prison. Et quant cil le virent, qui bien le connoissoient, se li courурent les bras estendus, pour faire joie com a celui qui lor compains estoit et qui d'aniouse prison les avoit osté[a]. Et Morgue le fait desarmer. El quant ele sot que c'estoit Lanselos, si souspeçouna qu'il amoit la roïne par amours et pensa qu'ele l'en feroit courecie ; si quide tant faire qu'ele n'en avra jamais joie, s'ele l'aimme autretant qu'il fait li, car ele het la roïne sor toutes autres femes. Cele haïnne d'aus .II. estoit montee si com vous porrés oïr. Il fu voirs que Morgue fu fille au duc de Tintayoul et a Igerne sa feme, qui puis fu roïne de Bertaingne et feme au roi Uterpandragon, et de li fu nés li rois Artus, qui en li fu engendrés au vivant au duc par traïson que Merlins en fist.

298. Quant li rois Uterpandragons ot Ygerne espousee, ele amena avoc li Morgue sa fille, et un vallés remest en la duchee de Tyntayoul, qui estoit fix au duc d'autre feme qu'il avoit eüe. Et quant li rois ot prise la roïne Genievre nouvelement, ele amena avoc li un sien neveu, qui avoit non Guiomar et il estoit de Carmelide, et biaus

Morgain était l'une des suivantes de la reine ; elle était lascive et débauchée, et se mit à aimer ce chevalier d'un si grand amour qu'elle pouvait difficilement se passer de lui. Un jour la reine fut avertie qu'ils étaient couchés ensemble : en effet elle les faisait surveiller de très près, car elle aurait volontiers empêché Morgain de commettre une folie, et cela par affection pour le roi, son mari, et pour Guiomar d'autre part, qu'elle voulait préserver de tout ennui, car le roi lui en aurait voulu, s'il l'avait appris. La reine finit par les prendre ensemble en flagrant délit, si bien que Morgain ne put nier les faits. La reine alla voir Guiomar et l'assura d'une mort certaine si le roi venait à connaître sa conduite. Elle insista si bien, autant par les prières que par les menaces, qu'il rompit avec Morgain[1] ; il le fit d'ailleurs sans peine, car il ne l'aimait pas au point de ne pouvoir se passer d'elle facilement.

299. Lorsque Morgain vit que celui-ci l'avait abandonnée sur les conseils de la reine, elle en éprouva une violente douleur, car elle était enceinte de ses œuvres. Ayant compris que tout était bien fini entre eux, elle décida donc de s'enfuir et de parcourir le monde jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé Merlin. C'est ce qu'elle fit, non sans emmener cependant une grande fortune ainsi qu'une imposante troupe de chevaliers. Elle voyagea si longtemps qu'elle finit par trouver Merlin et se lia avec lui. Merlin l'aima profondément, il lui apprit tant de maléfices et de sortilèges que c'en était prodigieux, jusqu'au jour où il tomba amoureux d'une jeune fille de Godeudaigue[1],

---

chevaliers assés. Et en cel point estoit Morgue pucele a la roïne, et ele estoit caude et luxuriouse, et conmencha a amer cel chevalier de si grant amour que a painnes se pooit con[*e*]siuvrer de lui. Un jour avint qu'il estoient entr'aus .II. couchié ensamble et la roïne[a] en avoit esté garnie : si les faisoit moult pres gaitier, car ele destournast volontiers Morgain de folie, pour amour son signour le roi, et Guiomar d'autre part pour son damage eschiver, car li rois l'en haïst, s'il le seüst. Et tant fist la roïne qu'ele les prist ensamble tous prouvés, et que cele ne s'en pot celer. Et la roïne vint a Guiomar, se li dist que mors estoit se li rois le pooit savoir. Si fist tant que par proiieres que par manaches, que il le forjura ; et il le fist legierement, car il ne l'amoit mie de tele amour que bien ne s'en consiurrast.

299. Quant Morgue vit que cil l'avoit guerpie par la roïne, si en ot moult grant doel, car ele estoit de lui enchainte. Et quant ele vit qu'ele ot del tout a lui failli, si s'apensa qu'ele s'en fuiroit et querroit par toutes terres tant qu'ele trouveroit Merlin. Et ele si fist, si emporta moult grant avoir et en mena moult bele chevalerie. Et ala tant que ele trouva Merlin et s'acointa de lui. Et il l'ama moult, se li aprist tant de charaudes et d'enchantemens que merveilles estoit, tant qu'il en ama une damoisele de Godeudaigue, et cele fist tant

qui finit par l'enfermer dans une prison aux murs d'air[2]. L'enfant que Morgain eut de Guiomar fut par la suite un chevalier de grande valeur. C'est ainsi que naquit la haine que Morgain éprouvait à l'encontre de la reine Guenièvre, et qui dura ensuite toute sa vie, et c'est pourquoi, lorsqu'elle aperçut Lancelot, elle projeta de faire affront à la reine : elle se doutait bien qu'elle l'aimait, puisqu'il avait fait pour elle plus qu'aucun chevalier n'avait jamais fait pour nulle autre dame[3]. Mais pour qu'il ne soupçonne pas le projet qu'elle avait conçu, elle lui fit le plus beau visage qu'elle put. Lorsque Lancelot l'entendit le prier de rester, il lui répondit qu'il demeurerait à condition que tous les chevaliers récupèrent leurs armes et leurs montures, celles-là mêmes qu'ils avaient amenées avec eux en ce lieu, ce que Morgain accepta. Cette nuit-là on fêta fort joyeusement l'arrivée de Lancelot, et plus Morgain le regardait et plus elle l'appréciait. Dans l'attente du lendemain, les chevaliers se divertirent dans une franche gaieté. Il est inutile de parler de la profusion des mets, car il y en avait trop, comme si c'était la ville la plus riche du monde.

300. Lorsqu'il fut l'heure d'aller se coucher, on fit les lits, et l'on prépara une couche luxueuse pour Lancelot, à côté de monseigneur Yvain et du duc, ainsi que des trois autres compagnons de la maison du roi Arthur. Morgain demanda alors à Lancelot la raison de son voyage, et il lui apprit ce qui était arrivé à monseigneur Gauvain, ce qui l'attrista fort. « Seigneur, déclara-t-elle à Lancelot, si le chevalier qui retient

---

qu'ele l'ensera en air. Et li enfes que Morgue ot de Guiomar fu puis chevaliers de grant prouece. Pour ce fu la haïne que Morgue ot a la roïne Genievre, qui dura puis a tous les jours de sa vie, et quant ele vit Lanselot, si s'apensa que par ce le courceroit ele, car bien pensoit qu'ele l'amoit, car plus avoit fait pour li que onques chevaliers n'avoit fait pour autre dame. Mais pour ce qu'il ne s'aperçoive de chose qu'ele ait pensee, li fait le plus biau samblant qu'ele puet. Et quant il ot qu'ele li proie de remanoir, si dist qu'il demouerra par couvent que tout li chevalier ravoient lor armes et lor chevaus, ciaus meïsmes qu'il amenerent laiens, et ele li otroie. Si fist on cele nuit moult grant joie de Lanselot, et com plus Morgue l'esgarde et plus le proise. Et li chevalier demenerent tout moult grant joie, pour l'atendue del demain. Si ne fait mie a parler de la richece del mengier, car trop en i ot, mais que ce fust en la plus riche vile del monde.

300. Quant il fu tans d'aler jesir, li lit furent apareilliet, si couchierent Lanselot assés richement, et mon signour Yvain et le duc dejouste lui, et les autres .III. compaingnons de la maison le roi Artu. Et lors enquist Morgue a Lanselot pour coi il estoit meüs. Et Lanselos li dist la novele de mon signour Gavain, et ele en fu moult dolante, et ele dist a Lanselot : « Sire, se li chevaliers [*f*] qui tient mon

prisonnier monseigneur Gauvain vous détenait à ma place, vous seriez bien mal logé cette nuit : vous l'auriez bien mérité, car vous venez de tuer son neveu, ce chevalier dont vous m'avez apporté la tête[1].

301. — Mon Dieu, s'exclama Lancelot, me voilà bien plus heureux que tout à l'heure, puisque monseigneur Gauvain eſt un peu vengé, mais plût à Dieu désormais que je le retrouve sans avoir à craindre personne d'autre que lui ! » À ces mots, Morgain éclata de rire. Sur ce, elle le quitta et fit mine d'aller se coucher, mais elle prépara auparavant ce qu'elle avait prévu de faire ; elle ne se coucha que lorsqu'elle eut tout arrangé. Lorsqu'elle crut Lancelot endormi, elle vint auprès de lui et lui passa un petit anneau à la main : tant qu'il l'aurait au doigt, il dormirait[1]. Cela fait, elle se coucha. Quand elle eut pris un peu de repos, elle se leva, alla voir Lancelot qui dormait, et le fit enrouler dans une courtepointe par quatre de ses serviteurs. Ils le portèrent dehors dans le petit pré et le hissèrent dans une litière tirée par deux chevaux très vigoureux, puis l'emportèrent très loin, dans une forêt : Morgain possédait là-bas un magnifique refuge. Au matin, ils le descendirent dans une profonde geôle et l'y laissèrent ainsi.

302. C'eſt ainsi que Lancelot fut enlevé et emprisonné, alors que ses compagnons dormaient tranquillement dans le val, si bien que, lorsque vint le lendemain et qu'ils s'éveillèrent, ils se retrouvèrent entièrement à découvert dans

---

signour Gavain vous teniſt ensi conme je fais, vous avriés anuit malvais oſtel : car vous l'avés bien deservi, car vous ocesiſtes son neveu ier, celui dont vous m'aportaſtes la teſte.

301. — Par Dieu, fait Lanselos, or sui je assés plus a aise que je n'eſtoie devant, quant mé sire Gavains eſt un poi vengiés, et pleüſt ore a Dieu que je le tenisse en tel point ou je n'eüsse garde fors de son cors ! » Et quant Morgue l'ot, si conmence a rire. Atant s'em part et s'en vait couchier par samblant, ne mais ele atourne avant ce qu'ele avoit empensé a faire ; et quant ele ot tout atourné, si eſt couchie. Et quant ele quida que Lanselos fuſt endormis, si s'en vint a lui et li miſt un anelet en la main : tant com[a] il l'i avroit tant dormiroit. Et quant ele l'ot fait, si se coucha[b]. Et quant ele ot un poi dormi, si se relieve et vint a Lanselot la ou il gisoit, si le fait metre a .IIII. de ses sergans en une keutepointe. Et le porterent defors el praiel, si le leverent en une litiere sor .II. chevaus moult fors, et l'emportent moult loing, en une foreſt : illoc avoit Morgain moult bel repaire[c]. Et quant ce vint au matin, si l'avalerent en une chartre parfonde et l'i laissierent en tel maniere.

302. Ensi en eſt Lanselos menés et enchartrés, et si compaingnon dorment el val tout asseür, tant que ce vint a l'endemain qu'il s'esveillierent, si se trouverent en un pré tout a descouvert. Et quant

un pré. En ne trouvant pas Lancelot, monseigneur Yvain et le duc furent consternés. Lorsqu'ils s'aperçurent que la fée Morgain était partie en secret, ils comprirent qu'elle avait emmené Lancelot avec elle. Les chevaliers se laissèrent alors aller à une profonde douleur et à une grande affliction, car ils pensaient bien l'avoir perdu pour toujours. Mais la douleur manifestée par monseigneur Yvain et le duc était sans égale car, selon eux, c'était la libération même de monseigneur Gauvain qui était remise en question, puisqu'ils l'avaient perdu, celui qui menait à bien toutes les libérations délicates. Lorsqu'ils voulurent se mettre en selle, ils trouvèrent tout préparé, leurs armes ainsi que leurs chevaux. Ils enfourchèrent leurs montures, puis le duc s'adressa à monseigneur Yvain : « Seigneur, conseillez-nous donc, qu'allons-nous faire pour ce qui est de l'affaire importante que nous avons entreprise ? Certes, nous avons perdu l'homme le plus valeureux du monde, et il n'y a aucun remède possible à cela, puisque nous ne savons pas où il se trouve : en effet, si nous savions où le trouver, il n'y aurait d'autre choix pour nous que de périr ou de le secourir. Mais puisque nous l'avons perdu, repartons donc là où nous allions, et si ces chevaliers ici présents voulaient venir avec nous, ils se conduiraient en parfaits hommes d'honneur. »

Galeschin, Yvain et les chevaliers libérés sont accueillis par Keu d'Estraus.

303. Après avoir entendu les paroles du duc, ils furent tous d'accord avec lui et s'engagèrent à faire leur possible pour

---

mé sire Yvains et li dus ne trouverent Lanselot, si furent tout esbahi. Et quant il virent que Morgue la fee s'en estoit alee en repost, si sorent bien qu'ele en avoit Lanselot emporté[a]. Lors demenerent grant doel et grant plainte, car il le quidierent bien avoir perdu a tous jours mais. Et li doels que mé sire Yvains et li dus demenoit ne s'apareille mie a autres doels, car il dient que la delivrance mon signour Gavain est remese, puis qu'il l'ont perdu, celui qui toutes les males delivrances menoit a chief. Quant il volrent monter, si trouverent tout apareillié et lor armes et lor chevaus. Si sont monté, et lors dist li dus a mon signour Yvain : « Sire, car nous conseilliés que nous ferons de si haute oeuvre com nous avons emprise. Certes, nous avons perdu tout le meillour home del monde, et il n'i a nul recouvrier, car nous ne savons ou il est : car se nous seüssons ou il fust, il n'i eüst fors de nous perdre ou de lui rescourre. Mais puis que nous l'avons perdu, si en alons la ou nous sommes meü, et se cist chevalier [*289a*] qui ci sont voloient avoc nous venir, il feroient lor grans hounours. »

303. Quant il oent ce que li dus a dit, si s'i acordent tout et s'afichent bien qu'il i iront mon signour Gavain rescourre a lor pooirs : soit de morir ou de vivre ! Atant s'en vont tout ensamble et

aller secourir monseigneur Gauvain : à la vie à la mort ! Ils partirent alors tous ensemble, au nombre de deux cent cinquante-trois chevaliers. Kahedin le Beau déclara que cette nuit il les ferait coucher dans l'un des plus beaux châteaux du monde. « Sachez-le, nous y porterons une des plus heureuses et des plus importantes nouvelles qui y soit jamais parvenue, et nous y arriverons de bonne heure. » Il appela alors son écuyer et lui ordonna : « Va-t'en tout droit au château de mon oncle, monseigneur le roi de Roievent ; dis-lui que je le salue et que je lui amène monseigneur Yvain, fils du roi Urien, ainsi que le duc de Clarence et tous les autres chevaliers qui étaient prisonniers du Val des Faux Amants ; il sait assez combien il pouvait y en avoir. Dis-lui que je lui demande de faire un aussi bon accueil que possible, car jamais il ne reçut d'hôtes porteurs d'aussi bonnes nouvelles. » L'écuyer partit donc et galopa jusqu'au château de Roievent où il trouva l'oncle de Kahedin assis sur une couche, et qui jouait aux échecs avec une dame d'une très grande beauté. En voyant l'écuyer qu'il croyait encore avec Kahedin à l'intérieur du val, il fut absolument stupéfait et s'élança vers lui. Avant que l'écuyer en ait dit davantage, il le prit dans ses bras, puis l'embrassa très tendrement sur la bouche et lui demanda quelles nouvelles il apportait de son neveu et du Val Douloureux, dont la création soit à jamais maudite !

304. « Seigneur, répondit celui-ci, je vous apporte de bonnes et agréables nouvelles, car votre neveu est sain et sauf et vous

---

sont .CC. et .L. et .III. par conte. Si dist Kahadins li Biaus qu'il les fera anuit jesir en un des plus biaus chastiaus del monde. « Et saciés que nous i porterons une des plus hautes nouveles qui onques i entrast et des plus lies, et si vienrons de bele ore. » Lors apele un sien esquier et li dist : « Va t'ent droit au chastel mon oncle, le roi d'Aroievent ; se li di que je le salu et que je li amainne mon signour Yvain, le fill au roi Urien, et le duc de Clarence et tos les autres chevaliers qui estoient em prison el Val des Faus Amans, et il set auques combien il en i puet avoir. Et je li mant qu'il face si bele ciere com il doit, car il n'ot onques mais hostes, qui si beles nouveles li aportaissent. » Lors s'en tourne li esquiers et chevauche tant qu'il i vint au chastel de Roievent, et trouve l'oncle Kahadin seant en une couche, et juoit as eschés a une dame de moult grant biauté. Et quant il vit le vallet, qu'il quidoit encore avoc Kahadin dedens le val, si s'en esmerveille moult, si saut encontre lui. Ançois qu'il ait plus dit, se li chaint les bras au col, puis le baisse en la bouche moult tenrement et li demande quels nouveles il aporte de son neveu et del Val Dolerous, que mar fust onques fondés !

304. « Sire, fait cil, je vous aport nouveles bones et beles, car vostre niés est tous sains et tous haitiés et vous mande que il

fait savoir qu'il séjournera chez vous cette nuit. » En l'entendant, le seigneur de Roievent éprouva une telle joie qu'il resta sans voix, et quand il retrouva ses mots, il s'exclama : « Ah ! Dieu, comment est-ce possible ? » L'écuyer lui raconta alors toutes leurs aventures : comment Lancelot les avait ainsi libérés du val et comment il avait triomphé de tous les périls grâce à sa vaillance au combat. Il lui relata ensuite comment il leur fut ravi à cause de la perfidie de la fée Morgain. En l'écoutant, le seigneur ressentit une profonde douleur à l'idée qu'un si noble chevalier fût perdu. Mais l'écuyer lui assura que le val était entièrement libéré et que tous les chevaliers retenus prisonniers avec son neveu seraient avec lui dans sa demeure cette nuit. À ces mots, le seigneur fut au comble de la joie, mais cela ne fit pas plaisir à la dame qui se trouvait avec lui : au contraire elle fut si bouleversée qu'elle tomba évanouie sur la couche en apprenant ces nouvelles, et demeura si longtemps en pâmoison qu'on la tint pour morte. Lorsqu'elle revint à elle, sa première parole fut : « Ah ! Lancelot, que Dieu ne te laisse jamais sortir de la prison où tu te trouves ; s'il advient que tu en sortes, que ton corps soit mis en pièces sous les coups d'armes cruelles à la première occasion ! Tu m'as en effet arrachée à un très grand bonheur, et plongée pour toujours dans une profonde affliction et dans la peur de perdre ce dont je n'imaginais pas la perte, chose que, ce matin même, je ne craignais pas de voir arriver, sinon par la mort. »

305. La dame se désola ainsi longuement, se lamentant sur

---

herbergera anuit avoc vous. » Quant li sires l'entent, si a tel joie qu'il ne pot parler ; et quant il pot parler, si dist : « Ha ! Dix, conment a ce esté ? » Et cil li conte tout : ensi com Lanselos les avoit tous delivrés, et conment il avoit passé tous les perils par force d'armes. Et puis li conte conment il le ravoient perdu par la traïson Morgain la fee. Si ot li sires qui l'escote moult grant doel que si prodom estoit perdus. Et li esquiers li dist que tous li vaus est delivrés et que tout li chevalier qui estoient avoc son neveu em prison el val seront anuit[a] avoc lui a ostel. Quant li sires l'entent, si n'ot onques mais si grant joie, mais la dame qui od lui estoit n'en a pas joie[b], ançois fu si angoissousse tantost qu'ele ot oïes les nouveles, que ele chiet pasmee dedens la couche, et jut si longement em pasmisons que on quidoit qu'ele fust morte. Et quant ele fu de pasmisons levee, si dist a toute la premiere parole : « Ha ! Lanselot, ja de la prison ou tu es [*b*] ne te laist Dix issir ; et s'il avient que tu en isses, de males armes soit tes cors depeciés en le premiere besoigne ou tu venras ! Car tu m'as jetee de moult grant joie, et m'as mise a tous jours en mon grant doel[c] et em paour de perdre[d] ce que je ne quidoie perdre, ce que je ne doutoie hui matin, fors la mort. »

son triste sort, si bien que le seigneur éprouva une profonde compassion pour elle et la réconforta du mieux qu'il put. Il lui dit de rester aussi confiante que si le Val des Faux Amants n'était pas libéré. Mais tout cela fut vain, car il n'arrivait pas à la consoler : quoi qu'il lui dît, elle ne faisait que gémir et crier. La nuit approchant, les chevaliers que Kahedin amenait arrivèrent. Tous les habitants du château coururent à leur rencontre, car ils savaient déjà que le Val des Faux Amants était libéré, et ils étaient tous si heureux de cette nouvelle qu'ils chantaient et dansaient pour accueillir les chevaliers. Le seigneur des lieux vint aussi à leur rencontre, s'arrêtant à la porte de son enceinte, car il n'osait mettre le pied au-delà[1], mais il leur fit l'accueil le plus joyeux qu'il put, d'abord au duc de Clarence, puis à monseigneur Yvain, et ensuite à tous les autres chevaliers. Les maisons étaient belles et spacieuses, et jonchées d'herbe verte[2]. Les chevaliers mirent pied à terre et les montures furent bien installées à l'écurie, car plus d'un serviteur s'en occupa. Lorsqu'ils furent désarmés, les chevaliers se divertirent dans une très joyeuse ambiance, mais la dame ne pouvait pas les voir, car elle s'était enfermée dans une chambre. Ne la voyant pas, Kahedin en demanda la raison ; son oncle lui expliqua la situation et lui apprit la profonde douleur qu'elle avait manifestée durant tout le jour.

306. Kahedin, qui l'aimait beaucoup, alla aussitôt la voir en compagnie du duc, de monseigneur Yvain, et d'une grande

---

305. Longement se demente la dame en tel maniere et se claimme lasse et chaitive, et au signour em prent moult grant pitié, si le conforte au plus qu'il puet. Et li dist que toute soit seüre ausi com se li Vals del Fols Amans ne fust vuidiés. Mais ce n'a mestier, qu'il ne le puet conforter pour chose qu'il li die, qu'ele ne brait et crie. Et la nuis aproce, si vinrent li chevalier que Kahedins amenoit. Si courent aprés aus toutes les gens del chastel que ja savoient les nouveles que li Vals des Fols Amans estoit voidiés, si en estoient tout si lié qu'il baloient et chantoient contre les chevaliers. Et li sires lor vint a l'encontre, jusqu'a la porte de son pourpris car il n'ose le pié metre fors, si lor fait si grant joie com il puet plus, au duc de Clarence avant, et a mon signour Yvain aprés, et puis aprés a tous les autres. Les maisons furent beles et larges, et d'erbe vert joncies. Si descendent li chevalier et li cheval furent bien establé, car assés fu qui em pensa. Et quant il furent desarmé, si demenerent moult grant joie, mais la dame ne les pot veoir, si s'est enserree en une chambre. Et quant Kahadins ne le voit, si le demande ; et ses oncles li enseigne, se li dist la grant dolour qu'ele a toute jour faite.

306. Atant le vait Kahadins veoir, qui moult l'amoit, et mainne avoc lui le duc et mon signour Yvain, et des autres une grant partie.

partie des autres chevaliers. Ils la trouvèrent couchée sur un lit, pareille à une morte. Le seigneur du château lui dit alors : « Demoiselle, voici mon neveu qui vient vous apprendre une bonne nouvelle qui vous réjouira : Dieu l'a délivré de sa douloureuse captivité. » Mais celle-ci se mit sur son séant et lui dit d'un ton courroucé : « Certes, seigneur, s'il eﬆ libre, cela me réjouit fort, et pourtant cela me peine aussi. — Dame, s'exclama Kahedin, je ne pense pas que ma bonne fortune doive vous peiner, car jamais je n'ai mérité cela ! — Ce n'eﬆ pas votre bonne fortune qui me peine, répondit-elle, mais mon malheur, car je ne connaîtrai plus jamais de joie ! Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie que depuis que je suis entrée dans ce château. Comme je serai bien plus à plaindre à présent ! — Ah ! dame, se récria Kahedin, le préjudice d'une seule femme n'eﬆ rien comparé à celui des deux cent cinquante-cinq chevaliers qui étaient perdus ! — Le préjudice des chevaliers, répondit-elle, ne saurait être très important, car ils le méritaient pour leurs folies, puisqu'ils se sentaient salis par l'infamie qui les faisait entrer dans le val. Nul ne doit secourir quelqu'un de déloyal. » En l'entendant, les chevaliers éclatèrent de rire et à force de prières la persuadèrent de se lever et de sortir avec eux. Elle fit un aussi beau visage qu'elle le put, car elle voyait bien qu'elle n'avait rien à gagner à se plaindre. La joie et la fête battaient leur plein, car tous se réjouissaient dans le château et dans la ville, la dame exceptée.

Si le trouvent gisant en un lit, ausi conme morte. Lors li diﬆ li sires del chaﬆel : « Damoisele, ves ci mon neveu qui vous vient veoir pour vos faire lie de ce que Dix l'a jeté fors de prison dolerouse ou il eﬆoit. » Et cele se drece en son seant et diﬆ conme courecie : « Certes, sire, s'il en eﬆ fors, de ce sui je moult lie et si m'en poise. — Dame, fait Kahedins, de mon bien ne quidoie je mie qu'il vous deüﬆ peser, car je ne le deservi onques ! — De voﬆre bien, fait ele, ne me poise il pas, mais de mon damage, car je ne serai jamais lie a nul jour ! N'onques ne fui si lie a mon vivant puis que je entrai en ceﬆ chaﬆel. Com ore ere plus dolante ! — Ha ! dame, fait Kahadins, li damages d'une sole feme ne fuﬆ mie contrepesés au damage de .CC. chevaliers et .LV. qui per[*c*]du eﬆoient ! — Des chevaliers, fait ele, ne fuﬆ il mie trop grans damages, car il le[a] pourchaçoient par lor folies, quant il se sentoient entechié de malvaiﬆié pour coi il entroient el val, ne a desloial ne doit nus faire secours. » Et quant li chevalier l'oent, si s'en rient, et li ont tant proiié qu'ele s'eﬆ levee et vint fors avoc aus. Et fait tant de bele ciere com ele plus pot, car bien voit que rien ne puet gaaingnier a dolouser. Et moult eﬆoit la joie et la feﬆe grans, que tout demenoient laiens et ens en la vile, fors la dame.

307. Quant il fu tans de mengier, si s'asisent et furent moult riche-

307. Lorsqu'il fut temps de manger, ils se mirent à table et on leur servit un somptueux repas. Après le souper[1], le seigneur du château demanda au duc et à monseigneur Yvain comment ils étaient arrivés dans le val et y avaient été emprisonnés, et en quel lieu ils se rendaient. Le duc lui raconta donc tout : comment ils étaient en quête de monseigneur Gauvain, et qu'ils ne connaissaient pas la coutume du val. Lorsque le seigneur apprit la perte immense de monseigneur Gauvain, il en éprouva une douleur telle que les larmes lui vinrent aux yeux ; et il eut de la peine aussi pour Lancelot : certes il ne l'avait jamais vu, mais il avait tant entendu parler de ses exploits que c'était le chevalier qu'il aurait le plus aimé rencontrer. Pendant qu'ils parlaient ainsi, le hasard amena là l'écuyer que le duc avait laissé dans la chapelle au-dessus du val, ainsi que la demoiselle qui était venue avec Lancelot et monseigneur Yvain. Lorsqu'ils les aperçurent, ils s'élancèrent vers eux et leur firent un très joyeux accueil, car ils pensaient les avoir perdus ; ils leur demandèrent ensuite s'ils avaient appris des nouvelles de Lancelot, mais ils répondirent qu'ils n'en avaient aucune qui puisse leur faire plaisir. « Seigneurs, déclara la demoiselle, il eſt certain que Morgain l'a fait enlever traîtreusement cette nuit. Je dormais avec une demoiselle, et aussitôt que je m'en suis aperçue, je suis partie à leur recherche, d'autant que fort heureusement pour moi je trouvai mon cheval tout équipé. Je me mis en selle et les suivis jusqu'au lever du jour.

---

ment servi. Et quant vint aprés souper, si enquiſt li sires del chaſtel au duc et a mon signour Yvain en quel maniere il furent pris[a] el val, et conment il s'i embatirent, et en quel lieu il aloient. Et li dus li conta tout : ensi conment il aloient aprés mon signour Gavain et[b] qu'il ne savoient pas la couſtume del val. Et quant li sire entent la grant perte de mon signour Gavain, si en ot tel dolour que les larmes l'en sont venues as ex ; et moult li poise de Lanselot : si ne l'avoit il onques veü, mais tant avoit oï de ses proueces parler que c'eſtoit li chevaliers que il mix amaſt a acointier. Endementres qu'il parloient ensi, amena aventure laiens l'esquier que li dus laissa a la chapele desor le val, et la damoisele qui avoc Lanselot et avoc mon signour Yvain eſtoit venue. Et quant il les virent, si saillirent encontre et en firent moult grant joie, car il les quidierent avoir perdus ; puis lor demandent s'il sevent nules nouveles de Lanselot, et il dient qu'il n'en sevent nule[c] qui lor plaise. « Signour, fait la damoisele, il eſt voirs que Morgue l'en fiſt mener par traïson anuit. Et je me gisoie avoc une damoisele, et si toſt comme je m'en aperchui, si courui aprés, et de tant m'avint il bien que je trouvai apareillié mon cheval ; et je montai, si chevauchai tant aprés que il fu grans jours.

308. « C'est alors que Morgain m'aperçut et qu'elle vit que je manifestais une violente douleur. Je sais bien que la pitié la saisit, aussi s'approcha-t-elle de moi et me demanda avec gentillesse à l'oreille : "Très douce amie, êtes-vous liée à ce chevalier par la parole que vous lui avez donnée ? — Certes non, lui ai-je répondu, mais je l'ai amené dans ce val en raison des exploits que je lui avais vu accomplir à Escalon le Ténébreux." À ces mots, elle se mit à faire le signe de croix et me dit : "Sur mon âme, demoiselle, vous avez raison de dire qu'il n'y a pas de meilleur chevalier que lui, mais je vous assure qu'il sortira d'affaire mon neveu Gauvain[1] ; n'ayez aucune crainte pour lui, car je jure loyalement qu'il ne lui arrivera pas plus de mal qu'à moi-même. Mais retournez auprès de ses compagnons qui se font beaucoup de souci pour lui, et dites-leur d'être complètement rassurés, car ils le verront avant demain soir devant la Douloureuse Tour." Je vous assure que j'étais si anxieuse à ce sujet que je ne pouvais la croire ; alors elle se mit à rire et me tendit la main, puis elle me donna sa parole d'honneur qu'il en serait fait ainsi qu'elle l'avait dit[2]. Elle me serra dans ses bras et me pria de repartir, ce que je fis. J'ai rencontré il y a peu de temps ce jeune homme, et nous avons suivi la trace laissée par vos chevaux. »

309. Les uns et les autres furent très heureux de ces nouvelles. Ils donnèrent à manger à la demoiselle et à l'écuyer, puis le duc s'adressa au seigneur du château et lui dit :

---

308. « Lors m'aperchut Morgue et vit que je faisoie trop grant doel. Si sai bien que pitiés l'em prist, si s'acosta de moi et me dist en l'oreille moult debonairement : "Bele tres douce amie, estes vous a cest chevalier par la foi que vous li devés ?" Et je li dis : "Certes naje, mais je l'amenai en cest val pour les proueces que je li avoie veü faire a Escalon le Tenebrous." Et quant ele l'oï, si s'en conmencha a sainier et ele me dist : "Si m'aït [*d*] Dix, damoisele, bien poés dire que il n'est chevaliers fors que il seus, mais de tant vous asseüré je qu'il metra fin en l'afaire mon neveu Gavain ; et n'aiiés pas paour de lui, car je vous creant loialment qu'il n'i avra ja garde, ne que mes cors. Mais retournés vous ent a ses compaingnons qui trop sont a malaise de lui, si lor dites que tout soient seür, car il le verront ains demain au soir devant la Dolerouse Tour." Et je vous di que tel paour en avoie que je nel pooie croire, et ele conmencha a rire et me tendi sa main, si me fiancha conme loial feme que ensi seroit com ele avoit dit. Lors m'acola et me proiia de retourner, et je retournai. Si trouvai n'a gaires cest vallet, si sommes venu au conduit des esclos. »

309. De ces nouveles sont moult lié et un et autre. Si font mengier la damoisele et l'esquier, et li dus prent la parole vers le signour del

« Noble seigneur, expliquez-nous donc quelque chose que nous voudrions bien comprendre : c'eſt cette douleur que la dame a si violemment manifeſtée à propos de la libération du val. — Certes, répondit le seigneur, bien volontiers. On sait que j'ai appartenu à la maison du roi Arthur pendant près de dix ans, grâce à Dieu, et je suis et reſterai compagnon de la Table ronde, s'il plaît à Dieu, toute ma vie. En outre je vous connais fort bien, et j'éprouve une profonde gratitude à l'égard de monseigneur Yvain, car il reçut à la cuisse droite un coup d'épée qui m'était deſtiné. » En l'entendant, monseigneur Yvain comprit aussitôt qu'il s'agissait du comte d'Eſtraus, et comme il lui demanda si c'était bien lui, le comte acquiesça. « Assurément, poursuivit monseigneur Yvain, je suis très heureux que nous nous soyons retrouvés, car il eſt vrai que nous avons eu très peur lorsque je fus frappé de ce coup d'épée. Vous souvenez-vous où cela s'eſt passé ? — Bien sûr, répondit-il, je m'en souviens parfaitement : ce fut chez l'Orgueilleuse Demoiselle[1], qui voulait assassiner tous ceux qui refusaient de coucher avec elle, et qui faisait tuer également tous ceux qui l'acceptaient. Malgré tout vous avez dormi chez elle, sans mourir pour autant, mais vous avez eu très peur. J'ai bien souvent pensé à vous depuis, pour la générosité que vous aviez manifeſtée en risquant votre vie pour nous protéger. — À présent laissons cela, déclara monseigneur Yvain, car c'eſt une chose passée, et dites-nous pour quelle raison pleure cette dame.

---

chaſtel et li diſt : « Biaus sire, car nous faites sage d'une chose dont nous sommes trop desirant, c'eſt del doel que la dame a eü si grant del val qui eſt delivrés. — Certes, fait li sires, moult volentiers. Il eſt voirs que j'ai eſté de la maison le roi Artu pres a de .x. ans, la Dieu merci, et compains de la Table reonde sui je et serai, se Diex plaiſt, toute ma vie. Et je vous connois moult bien, et mon signour Yvain doi je grant guerredon, car il fu une fois ferus pour moi en la deſtre quisse d'une espee. » Quant mé sire Yvains l'entent, si set tantoſt que c'eſt li quens d'Eſtraus, si li diſt, et il connoiſt que c'eſt il sans faille. « Certes, fait mé sire Yvains, de ce sui je moult liés quant nous nous somes entretrouvé, et il eſt voirs que nous eüsmes grant paour la ou je fui ferus de l'espee. Et savés vous ou ce fu ? — Oïl, fait il, je le sai bien : ce fu chiés l'Orgueillouse Damoisele, qui voloit tous ciaus ocirre qui refusoient a jesir o li, et ausi faisoit ocirre tous ciaus qui i gisoient. Et nomporquant vous i geüſtes, ne onques pour ce ne moruſtes, mais vous i geüſtes a grant paour. Si vous ai puis maintes fois amanteü, pour le debonaireté que vous feïſtes, qui vous meïſtes en aventure de morir pour nous autres garantir. — Ore laissons ce eſter, fait mé sire Yvains, que ce eſt chose passee, si nous dites pour coi cele dame ploure.

310. — Seigneur, répondit le comte, il y a certainement plus de sept ans que je ne suis pas allé au-delà de cette porte. En effet j'ai aimé cette dame plus que toute autre femme au monde avant même de venir chez mon seigneur le roi; je l'ai implorée chaque jour de répondre à mon amour, sans y parvenir, jusqu'à ce qu'elle m'explique finalement qu'elle ne serait mienne qu'à la seule condition que je lui accorde un don quand elle me le demanderait. Je ne voulus pas aller à l'encontre de son souhait car je l'aimais trop, aussi le lui ai-je promis sincèrement, car je ne savais pas à quoi elle songeait. Elle fut habile et s'abandonna sans réserve à ma volonté. Après que j'eus fait d'elle tout mon plaisir, elle examina sa situation et conclut qu'elle n'avait jamais été plus aimée de moi, mais qu'elle n'avait jamais été que soumise à moi. Elle me pria donc et m'adjura sur la parole que je lui avais donnée de m'acquitter du serment que je lui avais promis de tenir, ce que je fis. Elle me conjura au nom de ce serment de ne jamais aller au-delà de cette porte jusqu'à ce que le Val des Faux Amants soit libéré, car ainsi, ajouta-t-elle, elle voulait me garder dans sa prison de la même façon qu'elle s'était mise dans la mienne[1]. Je ne pouvais pas me dédire, puisque je le lui avais juré et que j'ai toujours redouté de manquer à ma parole, Dieu le sait, plus que de mourir. J'ai beaucoup souffert d'être resté ici si longtemps, et cela m'aurait encore plus pesé si je ne l'avais pas

---

310. — Sire, il est voirs, fait li quens, qu'il a bien .vii. ans passés que je n'issi mais de ceste porte. Car je avoie amee ceste dame sor toutes les dames del monde dés ançois que je venisse a mon signour le roi; si l'avoie tous jours proiie, mais je n'i pooie metre fin, tant qu'il avint qu'ele me desclost en la fin que en nule maniere ne [*e*] seroit moie, se je ne li acreantoie un don de quele ore qu'ele m'en semonroit. Je ne vols pas chose refuser que ele volsist, car trop l'amoie, se li creantai loialment, car je ne savoie mie que ele pensoit. Et ele fu sage: si fist outreement ma volenté. Et quant vint aprés ce que je oi eüe ma joie de li, si esgarda son point qu'ele fu mix de moi qu'ele n'avoit onques esté, et nequedent ele n'avoit onques esté[a] se au desous non de moi. Si me requist et conjura sor la foi que je li devoie que je li fesisse le sairement que je li oi en couvent a tenir, et je li fis. Et ele me requist sor le sairement que je li avoie fait que je ne me meüsse jamais fors de ceste porte jusques a cele ore que li Vals des Fals Amans fust vuidiés, car autresi, ce dist ele, me voloit ele metre en sa prison com ele se mist en la moie. Je ne me pooie guencir, car juré li avoie, car je ai tous jours douté desloialté a faire, Dix le set, plus que morir. Si m'a moult grevé et anoiié ce que tant j'ai demouré, et encore m'anoiast il plus se je ne l'amaisse, mais toutes grevances sont legieres que on sousfre volentiers.

aimée, mais tous les tourments paraissent légers quand on les supporte de bon cœur.

311. « Je suis demeuré ainsi ici sept années, plus autant de jours qu'il y a du début du carême jusqu'à aujourd'hui. Et si cette dame est malheureuse, ainsi que vous avez pu le voir et l'entendre, c'est parce que je m'en vais et qu'elle craint de perdre mon amour, puisqu'elle ne jouira plus de ma présence aussi souvent qu'elle en avait l'habitude[1]. Mais je suis très heureux que Dieu ait mené vos pas par ici, car vous n'irez pas délivrer monseigneur Gauvain sans moi : je dois bien y aller, non seulement par affection pour lui, mais aussi pour Lancelot, car celui-ci m'a libéré de ma captivité tout comme vous autres. J'irai le mieux équipé possible : je possède en effet beaucoup de richesses et de nourriture, qui me parviendront d'ici et de mon château d'Estraus, ainsi que de toute ma terre, qui est très vaste. » En l'entendant, les autres chevaliers éprouvèrent une grande joie et le remercièrent de son geste. Il ordonna alors que les vivres lui soient apportés de toute sa terre, puis il fit convoquer les chevaliers de son voisinage qui étaient ses vassaux : il en eut ainsi plus de cent le jour suivant, avant le milieu d'après-midi, entièrement équipés. Le lendemain, après avoir mangé, ils quittèrent Roievent avec toute leur armée ; l'écuyer qui était venu avec le duc prit le même chemin qu'eux, ainsi que la demoiselle qui avait apporté les nouvelles concernant Lancelot. Ils traversèrent la terre du comte d'Estraus, une grande quantité de vivres les suivant, et ils chevauchèrent très tranquillement, à petite allure. Mais

---

311. « En ceste maniere ai demouré .VII. ans chaiens, et tant com il a de quaresme prendant jusqu'a ore. Et pour ce que je m'en vois, si est ceste dame dolante, si com vous avés oï et veü, car ele crient perdre m'amor puis qu'ele n'avra ma compaingnie si sovent com ele soloit. Mais moult sui liés quant Dix vous a par ci amenés, car vous n'irés mie sans moi a mon signour Gavain rescourre : et je i doi bien aler pour l'amour de lui avant, et pour Lanselot aprés, car ausi m'a il desprisonné conme vous autres. Si irai au plus efforciement que je porrai : quar je ai assés tresors et vïandes qui me siurront de ci et de mon chastel des Estrax, et de par toute ma terre, qui moult est grans. » Et quant li autre l'oent, si en sont moult lié et l'en mercient. Et lors mande par toute la terre que la vïande soit aprés lui portee, et fait semonre les chevaliers de son visnage qui sont de son fief : si en ot ains l'endemain nonne plus de .C., apareilliés de toutes armes. Et l'endemain, quant il orent mengié, si s'em partirent a toute lor gent de Roevent ; et toutesvoies vait avoc als li esquiers qui avoc le duc estoit venus, et la damoisele qui avoit aportees les noveles de Lanselot. Et passent parmi la terre au conte d'Estraus, si les sivent grant plenté de vïandes, si chevauchent a petites aleüres, tout belement.

ici le conte se tait à leur propos et se remet à parler de la fée Morgain. Il relate comment Lancelot est emprisonné sur l'ordre de la fée Morgain.

Lancelot libéré sous condition.

312. Maintenant le conte dit qu'après avoir fait enlever Lancelot, ainsi que cela fut expliqué, Morgain le fit descendre dans un lieu profond et obscur, qui était parfaitement bâti pour être une odieuse prison. Lorsque Lancelot y fut descendu, ses mains et ses pieds furent attachés alors qu'il dormait encore ; l'anneau que Morgain lui avait passé au doigt pour le garder endormi lui fut alors ôté. Lorsqu'il s'éveilla et qu'il se vit en ce lieu si sinistre, il en fut stupéfait. Il se mit à déplorer l'absence de monseigneur Gauvain et de monseigneur Yvain, ainsi que celle du duc de Clarence, car il lui semblait avoir rêvé tout ce qu'il avait fait et vu au Val des Faux Amants[1] ; il avait la certitude que le duc et monseigneur Yvain étaient trahis tout comme lui. Il les appela à maintes reprises et regarda tout autour de lui, mais il ne vit ni n'entendit personne qui lui dise mot, et il se demanda avec stupeur ce qui avait pu lui arriver. Il se lamentait sur son sort depuis un bon moment, quand Morgain vint le voir et, l'appelant par son nom, lui dit : « Lancelot, vous êtes à présent mon prisonnier, il vous faut maintenant exaucer une partie de mes désirs. » En l'entendant Lancelot s'exclama : « Ah, dame, qu'ai-je fait pour que vous fassiez de moi votre

---

Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler de Morgue la fee. Conment Lanselos est mis en prison par le conmant Morgue la fee[a].

312. [f] Or dist li contes que quant Morgue en ot mené Lanselot, ensi com li contes a devisé, si le fist avaler en un lieu parfont et noir, qui moult estoit bien tailliés a estre chartre anoiouse. Quant Lanselos i fu avalés, se li furent les mains et li pié loiié tout en dormant ; et lors li fu li aniaus ostés que Morgue li avoit mis el doit pour tenir dormir. Et quant il s'esveilla, si se vit en cel liu qui si estoit hidous, si en fu moult esbahis. Si conmencha a regreter mon signour Gavain et mon signour Yvain, et le duc de Clarence, quar il li est avis que tout soit songes quanqu'il a fait et veü el Val des Fols Amans ; et si quide bien que li dus et mé sire Yvains soient autresi traï com il est, si les apele moult souvent et regarde entour lui, mais il ne voit ne ot qui mot li die, si s'esmerveille moult dont ce li puet estre venu. Et quant il se fu longement dementés, si vint a lui Morgue, et l'apela par son non, se li dist : « Lanselot, or vous ai je en ma prison, or vous couvient une partie faire de ma volenté. » Et quant Lanselos l'entent, si dist : « Ha, dame, ou deservi je que vous m'avés mis en vostre prison ? — Je ne vos tieng pas, fait ele, pour chose que vous m'aiés mesfait, mais tele est ore ma volontés. — Dame, fait il, et de mes

prisonnier ? — Je ne vous retiens pas, répliqua-t-elle, pour une offense que vous m'auriez faite, mais parce que tel est mon bon plaisir. — Dame, demanda-t-il, qu'avez-vous fait de mes compagnons ? » Elle répondit pour l'inquiéter encore plus : « Vos compagnons sont sains et saufs, et ils ont si bien agi envers moi que je les ai autorisés à s'en aller. Si vous souhaitez racheter votre liberté, je vous laisserai partir, car vous pourriez demeurer mon prisonnier si longtemps que l'honneur de délivrer monseigneur Gauvain reviendrait à d'autres chevaliers et qu'il vous échapperait. »

313. En l'entendant, Lancelot fut très inquiet et lui dit : « Ah ! dame, ne me tuez pas, car soyez assurée que si monseigneur Gauvain était libéré sans moi par un chevalier de la maison du roi Arthur, si je ne participais au secours, j'aimerais autant être mort. Mais s'il y a une chose au monde grâce à quoi je puisse me racheter, je le ferai volontiers. — Bien vous en prend, répondit-elle, car je ne solliciterais de vous rien qui vous soit inaccessible. — Demandez donc, ajouta Lancelot, car, même si vous ne me déteniez pas à cet instant dans votre prison, il n'y a rien d'assez précieux, si je le possédais, que je vous refuse si vous l'exigiez de moi. — Je veux, reprit-elle, que vous me juriez de répondre la vérité à mes questions. — C'est ce que je ferai, affirma-t-il, volontiers. » Après avoir tendu sa main, il se ravisa et la ramena à lui, et assura qu'il ne lui dirait rien qui aille à l'encontre de son honneur : il préférerait mourir en prison. « Je vais vous

---

compaingnons qu'avés vous fait ? » Et ele respont pour lui faire plus angoissous : « Vostre compaingnon sont sain et haitié, et ont tant fait vers moi que je les ai laissié aler. Et se vous vous voliés raiembre, je vous lairoie aler, car vous porriés tant demourer en ma prison que autres avroit l'onour de mon signour Gavain rescourre et vous l'avriés perdue. »

313. Quant Lanselos l'entent, si en est moult angoissous, se li dist : « Ha ! dame, ne m'ociés mie, car bien saciés de voir que se mé sires Gavains estoit rescous sans moi par chevalier de la maison le roi, et je n'estoie au secours, je voldroie ausi bien estre mors. Mais s'il i a chose el monde par coi je me puisse raiembre, je me raiemberrai volentiers. — Bien vous en est dont avenu, fait ele, car je ne vous demanderai chose que vous ne puissiés avoir. — Dites dont, fait Lanselos, car se vous ne m'aviés ore en vostre prison, [*290a*] si n'est il nule si chiere chose, se je l'avoie, que je ne vous donnaisse sans escondit se vous le me demandiés. — Je voel, fait ele, que vous me fianciés voir a dire de ce que je vous demanderai. — Ce ferai je, fait il, volentiers. » Et quant il ot sa main tendue, si s'aperchut et le retraist a lui, et dist qu'il ne li dira chose qui soit contre s'onour, pour tant morroit il en sa prison. « Je vous deviserai,

révéler, dit-elle, l'objet du serment que je requiers de vous : il vous faut dire qui vous aimez d'amour. Je vous aurai ainsi arraché l'aveu que la dame de Malehaut n'a jamais pu obtenir[1]. — Dame, s'exclama Lancelot, je n'ai jamais aimé d'amour nulle femme que je l'avoue à quelqu'un avant qu'il ne l'apprenne par un autre que moi. — Et pourtant, répliqua-t-elle, je l'apprendrai de votre propre bouche. — Certainement pas, rétorqua-t-il, jamais ! » Il serait bien obligé, assura-t-elle. À ces mots, il se fâcha et, le cœur bouillant de colère, le visage empourpré, il lui lança :

314. « Assurément, dame, vous auriez auparavant usé à ce dessein tous les sortilèges de Merlin ! » En l'entendant, elle comprit qu'il était en colère et se mit à rire, affirmant que, par conséquent, il ne quitterait jamais sa prison. Il répondit que dans ce cas il n'en sortirait jamais. « Sur mon âme, dit-elle, je vous laisserai partir plus facilement, car vous me promettrez de revenir dans ma prison aussitôt que vous aurez achevé la quête de monseigneur Gauvain ; vous me laisserez en gage l'anneau que vous avez à votre doigt. — Certes, dame, je vais vous donner l'entière assurance de revenir, de la façon qu'il vous plaira, en vous donnant ma foi par un serment, mais l'anneau ne restera nulle part sans moi. Plutôt perdre la vie ! » Morgain comprit bien alors que c'était la reine qui le lui avait donné, et elle fut très contrariée de ne pas l'avoir vraiment examiné pour le reconnaître avec certitude. Elle y serait sans doute parvenue si elle l'avait mieux regardé, car la

---

fait ele, de coi je vous demant la fiance : il vous couvient a dire qui vous amés par amours. Si avrai trait de vous ce que onques la dame de Maloaut ne pot traire. — Dame, fait Lanselos, je n'amai onques tant nule feme par amours que je le deïsse a nului devant qu'il le seüst par autrui que par moi[a]. — Certes, fait ele, si savrai par vostre langue meïsmes. — Certes, fait il, ce n'iert ja. » Et ele dist que dire li couvenra. Et quant il ot ce, si se courouce ; et li eschaufe li cuers et li vis li enrougist, se li dist :

314. « Certes, dame, vous i avriés ançois usé tous les enchantemens Merlin ! » Quant ele l'entent, si set bien qu'il est courecíés et ele conmence a rire, si dist que, donques, n'en istera il jamais de sa prison. Et il respont que en tel point n'en istera il ja[a]. « Si m'aït Dix, fait ele, je vous lairai aler un poi plus legierement, car vous me creanterés que vous revenrés en ma prison si tost com vous avrés achievé la besoigne mon signour Gavain ; et si me lairés en gages cel anel que vous avés en vostre doi. — Certes, dame, fait il, del revenir vous ferai je toute seüre, ensi com il vous plaira, par fiance et par sairement, mais li aniaus ne remandra ja en nul liu sans mon cors, ains s'em partiroit de moi la vie ! » Lors pense bien Morgue que la roïne li a donné, se li poise moult que ele ne l'a bien avisé savoir mon se ele

reine l'avait donné à Lancelot le jour où elle lui offrit son amour : il était petit, avec une pierre plate et grise, mais il possédait une vertu si grande qu'il révélait tous les sortilèges à celui qui en avait regardé la pierre[1]. Lorsque Morgain vit que Lancelot ne voudrait pas lui laisser l'anneau, elle déclara qu'elle ne voulait pas que la quête de monseigneur Gauvain échoue à cause d'elle. « Je vais vous laisser partir, dit-elle, mais vous allez me promettre de revenir après dans ma prison. » Puis elle insista fortement pour qu'il mangeât, car lui avait hâte de s'en aller.

Lancelot et la demoiselle tentatrice.

315. Lorsqu'il eut mangé, on prépara son cheval et on apporta ses armes. Une fois équipé, il se mit en selle, et Morgain lui déclara : « Cher seigneur, si vous acceptiez de prendre sous votre protection l'une de mes suivantes, je vous la confierais, et elle vous conduirait jusqu'à la Douloureuse Tour : elle pourrait vous être très utile pour vous éviter de perdre sans cesse votre chemin. Mais si vous n'osiez pas assurer sa sécurité durant ce voyage, surtout ne l'emmenez pas ! » En l'entendant employer le mot « oser », Lancelot éprouva une grande honte et déclara qu'il oserait parfaitement la conduire, même à la cour du roi Arthur, y fût-elle mortellement haïe. « Je vous confierai donc celle-ci », fit-elle. Elle lui confia l'une de ses suivantes, la plus belle de toutes[1]. Mais avant qu'elle ne fût montée sur son cheval elle lui parla un peu à voix basse, puis elle la fit se mettre en selle et

---

le conneüst. Et si feïst ele sans faille, s'ele l'eüst mix esgardé, car la roïne li avoit donné le jour qu'ele li donna s'amour : si estoit petis, a une piere plate bise, si estoit de si grant force que il descouvroit tous enchantemens a celui qui la pierre avoit esgardee. Et quant Morgue voit qu'il ne li voldra l'anel laissier, si dist qu'ele ne velt mie que l'aventure mon signour Gavain remaingne par li. « Si vous lairai aler, fait ele, mais vous me creanterés que vous revenrés en ma prison. » Si le fait mengier[b] a moult force, car il li tardoit moult qu'il s'en alast.

315. Quant il ot mengié, se li fu ses chevaus apareilliés et ses armes aportees. Et quant il fu armés, si monta, et Morgue li a dit : « Biaus sire, se vous osiés emprendre en conduit une de mes damoiseles, je le vous bailleroie et ele vous conduiroit[a] jusqu'a la Dolerouse Tour, car vous en avriés bien mestier pour les voies que vous perderiés toute jour. Et [*b*] se vous ne l'osiés conduire, gardés que vous ne l'en menés pas ! » Et quant il ot qu'ele parole d'oser, si en ot grant honte et il dist qu'il l'oseroit bien conduire, neïs en la court le roi Artu, s'ele i estoit de mort haïe. « Et je vous baillerai, fait ele, cestui. » Se li baille une de ses damoiseles, tote la plus bele qu'ele avoit. Mais ançois qu'ele fust montee, conseilla a li un poi, et puis le fait monter,

rappela à Lancelot que, aussitôt que cette demoiselle l'y inviterait, il devrait revenir au nom de son engagement. Il le lui promit donc. Lancelot et la demoiselle s'en allèrent alors ensemble et chevauchèrent sur le chemin qu'elle connaissait bien. Elle avait l'intention d'entretenir Lancelot de plusieurs sujets, ainsi que sa dame le lui avait indiqué. Elle s'efforça donc de le servir et de le flatter de son mieux, lui tint de beaux discours, rit, plaisanta, flirta avec lui tout en chevauchant, et lui fit toutes sortes d'invites grâce auxquelles elle pensait l'exciter. Elle ôtait souvent son voile devant lui afin de lui montrer sa tête et son visage, qui était d'une très grande beauté, et elle chantait des lais bretons[2] et d'autres chansons plaisantes et enjouées. Elle possédait une voix au timbre clair et élevé, et s'exprimait parfaitement en breton, en français et en maintes autres langues. Lorsqu'elle aperçut un endroit charmant et agréable, elle le montra à Lancelot et lui dit : « Voyez ce lieu, seigneur chevalier, ne serait-il pas donc bien déshonoré, celui qui traverserait cet endroit en compagnie d'une belle dame ou d'une belle demoiselle sans rien y faire de plus ? »

316. La demoiselle fit de son mieux pour l'inviter à rester, mais tout ce qu'elle put dire fut peine perdue, car Lancelot n'avait absolument aucune envie d'écouter ses paroles, au contraire cela l'ennuyait tellement qu'il ne pouvait plus la regarder. Lorsqu'elle l'eut contrarié au point qu'il lui fut impossible de se taire plus longtemps, il lui demanda : « Demoiselle, est-ce que vous parlez sérieusement ? » Elle

---

si dist a Lanselot que, si tost que ceste damoisele le semondra, qu'il se reviengne par sa fiance. Et Lanselos li creante ensi. Atant s'em partent entre Lanselos et la damoisele et chevauchent si com ele savoit la voie[b]. Et ele entent de Lanselot metre em paroles de plui-sours choses, si com sa dame li avoit enseignié. Si se painne de lui servir et de lui losengier a son pooir, et li trait avant beles paroles, et rit, et gabe, et joe a lui en chevalchant, et le semont de toutes choses dont ele le quide eschaufer. Si se desloie souvent devant lui pour lui moustrer son vis et son chief, qui de trop grant biauté estoit, et chante lais bertons et autres notes plaisans et envoisies. Et ele avoit la vois haute et clere, et langue bien parlant em berton, en françois et en maintes autres manieres[c]. Et quant ele voit un bel lieu plaisant, se li moustre et li dist : « Veés ce, sire chevaliers, enne seroit il bien honnis qui cest liu trespasseroit avoc bele dame ou avoc bele damoisele sans faire plus ? »

316. Tout ensi le semont la damoisele quanqu'ele puet, mais ele gaste quanqu'ele li dist, car Lanselos n'a talent ne volenté de nule chose que ele die, ançois li anoie tant qu'il ne le puet regarder. Et quant ele l'a tant anoiié, si ne se pot plus taire, ains dist : « Damoisele, dites

répondit que ses propos étaient tout à fait sérieux. « Que Dieu m'assiste, s'exclama-t-il, j'ignorais qu'une demoiselle pût s'exprimer de la sorte, et qu'elle eût ainsi perdu tout sens de l'honneur : elle se déshonore en disant, devant un chevalier inconnu, ce que nul chevalier n'oserait dire de crainte du déshonneur ! — Ah ! ne dites pas cela, seigneur chevalier, s'exclama-t-elle. Il convient qu'un chevalier, s'il est bon, loyal, courageux et intelligent, implore l'amour d'une belle dame ou d'une belle demoiselle, dès lors qu'ils sont seul à seule ; et si le chevalier ne la requiert pas d'amour, parce qu'elle l'impressionne ou parce qu'il est engagé ailleurs, la dame ou la demoiselle doit l'y inviter. S'il la repousse, alors je suis bien sûre qu'il est déshonoré aux yeux du monde, et qu'il doit être mis hors la loi dans n'importe quelle cour. Puisque vous êtes un vaillant chevalier et moi une belle demoiselle, je vous demande et vous prie de coucher avec moi. Voici d'ailleurs un endroit fort charmant et bien agréable. Si vous n'accédez pas à ma demande, je ne vous suivrai pas plus loin, et jamais plus je ne me trouverai quelque part avec vous sans que je ne vous y accuse de lâcheté, et vous serez déshonoré. — Demoiselle, répondit-il, vous pouvez me suivre aussi longtemps qu'il vous plaira, et vous pourrez également faire demi-tour quand il vous plaira, car jamais vous n'obtiendrez de moi ce que vous m'avez demandé. Je sais bien néanmoins que vous ne parlez pas sérieusement, car jamais une demoiselle ne demanda à un chevalier quelque chose d'aussi déshonorant ; c'est

---

vous a certes de ce que vous dites ? » Et ele respont que voirement le dist ele a certes. « Se Dix me consaut, fait il, je n'avoie pas apris que damoisele parlast en tel maniere, ne qu'ele eüst si honte perdue, car ele se honnist quant ele dist, voiant un chevalier estrange, ce que nus chevaliers n'oseroit pas dire de honte ! — Avoi, sire chevaliers, fait ele, il avient a un chevalier que, s'il est bons et loiaus, et prous et sages, qu'il proit bele dame ou bele damoisele d'amours, puis qu'il sont sol a sol ; et se li chevaliers ne la proie, ou par ce qu'il le crienme ou par ce qu'il est en autre pensé, la dame ou la damoisele l'en doit semonre[a]. Et s'il l'escondist, dont sai je bien qu'il est honnis sor terre, et doit avoir toutes lois perdues en toutes cours. Et pour ce que vous estes bons chevaliers et je bele damoisele, pour ce requier vous et proi que vous gisiés a moi. Et veés ci moult biau lieu et bien aiesié. Et se vous nel me faites, je ne vos siurrai en avant, ne jamais ne vous trouverai en lieu que je ne vous apele de couar[*c*]dise, si que vous serés honnis. — Damoisele, fait il, vous me siurrés tant qu'il vous plaira, et quant vous plaira[b] si retournerés, car ce n'avrés vous ja de moi que vous m'avés rouvé. Et nequedent je sai bien que vous ne le dites mie a certes, car damoisele ne quist onques si grant honte a chevalier, mais

seulement pour me mettre à l'épreuve que vous l'avez fait. Votre dame vous a placée sous ma protection, il ne dépendra que de vous que je veille sur vous. Si vous voulez m'accompagner, alors dites-le-moi immédiatement; mais si vous devez vous en retourner, alors faites-le tout de suite!»

317. À ces mots, elle décida qu'elle n'abandonnerait pas ainsi la partie. Elle ne faisait tout cela que pour le mettre à l'épreuve, car sa dame lui avait ordonné de le faire. Ils reprirent donc leur route ensemble, la demoiselle riant sous sa guimpe qu'il se défende avec tant de véhémence. Lorsqu'ils eurent chevauché un certain temps, la demoiselle se remit à lui parler de ce dont elle l'avait sollicité, et lui demanda donc s'il se déshonorerait ainsi. «Il existe, expliqua-t-elle, une certaine coutume dans tout le royaume de Logres, qui veut qu'un chevalier ne puisse pas refuser à une dame ni à une demoiselle une demande qu'elle lui ait formulée, sous réserve qu'il puisse la satisfaire. — Assurément, demoiselle, déclara Lancelot, il est bien normal que des chevaliers fassent tout leur possible pour leur porter secours; mais s'ils n'en ont pas le pouvoir, ne sont-ils pas déclarés quittes sans que leur honneur en soit atteint? — Sans aucun doute, oui, concéda la demoiselle. — Donc je ne serai pas déshonoré à cause de votre demande, si je n'y accède pas. — Pourquoi? demanda-t-elle. — Parce que, expliqua-t-il, je n'en ai ni le désir, ni le pouvoir[1]. — Ah! seigneur chevalier, s'exclama-t-elle, la honte est d'autant plus grande, si vous vouliez l'admettre, puisque vous reconnaissez votre défaite devant une

---

pour moi essaiier le dites vous. Et vostre dame vous a mis en mon conduit et il ne remanra se en vous non que je ne vous conduie. Et se vous volés venir avoc moi, si le me dites orendroit; et se vous en devés ci avant retourner, si vous en retournés maintenant!»

317. Quant ele oï ce, si se pourpense que ensi nel lairoit ele mie. Tout ce ne faisoit ele se pour lui assaiier non, car sa dame li avoit ensi conmandé. Lors s'en vont entr'aus .II., et cele rist desous sa guimple de ce qu'il se desfent si. Et quant il ont une piece alé, si le remet la damoisele em parole de ce dont ele li avoit proiié, et li demande se il ensi se honnira. «Il est, fait ele, tel costume par tout le roialme de Logres, que chevaliers ne doit faillir a damoisele ne a dame de chose que ele li requiere, par ensi qu'il l'em puist aidier. — Certes, damoisele, fait Lanselos, il est bien drois que chevaliers les secourechent de quanqu'il les pueent secourre; et s'il n'en ont le pooir, et n'en sont il quite sans honte avoir? — Sans faille, oïl, fait la damoisele. — Dont ne serai je pas honnis de ce dont vous m'avés requis, se je ne le vous fais. — Pour coi? fait ele. — Pour ce, fait il, que je n'en ai ne volonté ne pooir. — Ha! sire chevaliers, fait ele, tant est la honte graindre, se vous le voliés connoistre, quant a une

demoiselle[2] ! » À ces mots, il la regarda d'un air très irrité et lui dit : « Demoiselle, je suis plus gentil avec vous que vous ne l'êtes avec moi, car, par vos propos, vous cherchez à me mettre en colère, alors que je ne dis rien qui puisse vous contrarier. Je vais vous proposer deux solutions, et vous choisirez celle qu'il vous plaira : ou vous venez avec moi sans plus prononcer de telles paroles, ou vous faites demi-tour sans être davantage obligée de m'indiquer le chemin. — Si vous me déclarez libre de ne plus vous conduire à la Douloureuse Tour, je ne vous déclare pas pour autant dispensé de la protection que vous me devez ! » Il savait parfaitement que, s'il cessait de l'escorter, il en serait blâmé ; d'autre part ses paroles le contrariaient beaucoup, car elles lui étaient pénibles à entendre. Mais son cœur, qui était d'une noblesse sans égale, et ses grandes qualités le préservaient de commettre une action vile et lâche, de sorte qu'il ne s'attarda pas sur les souffrances et les tourments qu'il en éprouvait. Il craignait plus le reproche de la demoiselle, si elle renonçait à voyager sous sa protection, que ses propos : il lui déclara donc que sa protection ne lui ferait jamais défaut, « si vous êtes vulgaire avec moi, je resterai courtois avec vous[3] ». Ils voyagèrent ainsi jusqu'au soir. « Seigneur chevalier, déclara alors la demoiselle, il est bien temps de s'installer pour la nuit, pourtant vous n'en parlez pas du tout. — Demoiselle, répondit-il, il ne m'appartient pas de décider à votre place, car vous devez songer à me conduire

---

damoisele vous estes clamés vaincus ! » Et quant il l'ot, si le regarde tous iriés, se li dist : « Damoisele, je sui plus debonaires vers vous que vous n'estes vers moi, car vous me dites chose dont vous me quidiés courecier, mais je ne di chose qui anoiier vous doie. Et je vous partirai .II. gix, si prendrés lequel qu'il vous plaira : ou vous en venés o moi sans plus dire tel chose, ou vous en ralés ariere et quite[a] soiiés de ce que vous me devés conduire. — Se vous me clamés quite de ce dont je vous doi convoiier a la Dolerouse Tour, pour ce ne vous claim je pas quite de ce que vous me devés conduire ! » Et il set bien, s'il le laissoit a conduire, il en seroit blasmés ; et d'autre part ses paroles li anoient que mal li font a escouter. Mais ses cuers, qui est si fiers que plus ne puet, et les proueces de lui le tiennent de faire vilonnie et malvaisté, qu'il ne li proise painne ne anoi qu'il en ait. Si crient plus le blasme de la damoisele, se ele faloit a son conduit, qu'il [*d*] ne faisoit ses paroles : se li dist que de conduit ne li faurra il ja, « se vous estes vers moi vilainne, et je serai vers vous courtois ». Ensi chevauchent jusques au vespre, et lors dist la damoisele : « Sire chevaliers, il est bien tans de herbergier, ne vous n'en parlés ne tant ne quant. » Et il dist : « Damoisele, il ne tient mie que j'en parolece sor vous, car vous devés penser de moi mener

là où vous le voudrez et à me fournir ce qui est nécessaire à mon confort, puisque c'est pour cela que votre dame vous a confiée à moi. Quant à moi, je dois vous protéger contre tout individu.

318. — Certes, répliqua-t-elle, nous verrons quelle sera votre protection, car je songe à vous loger cette nuit très confortablement, dans un logis qui satisferait parfaitement un roi en voyage. » Ils discutèrent ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, et entrèrent alors dans une lande immense et fort belle, où la lune qui s'était levée brillait vivement. Après avoir chevauché à la clarté des rayons de la lune, ils aperçurent un magnifique et somptueux pavillon. Lancelot se rendit compte qu'il s'agissait de la tente où Morgain couchait d'ordinaire, au Val des Faux Amants. Une fois devant, ils mirent pied à terre. Six serviteurs au moins surgirent, qui leur réservèrent un accueil très joyeux et désarmèrent Lancelot au milieu du pavillon, puis, aussitôt que cela fut fait, préparèrent un imposant et fastueux repas. Pendant qu'ils bavardaient ensemble survint un messager qui venait chercher le chevalier. Lancelot regarda alors où il l'emmenait, et il aperçut dans le pavillon le lit le plus luxueux qu'il ait jamais vu : il n'existait pas en effet de courtepointe, draps de lit ni couverture plus somptueux que ceux qui s'y trouvaient. Sur le haut du chevet étaient appuyés deux oreillers qui venaient orner le lit, et dont les taies étaient faites d'un samit très richement brodé ; il y avait de magnifiques pierres pré-

---

la ou vous voldrés et de moi aaisier, car pour ce m'a vostre dame vous baillie, et je vous doi conduire contre tous homes.

318. — Certes, fait ele, il i parra quels vos conduis sera, car je vous quit anuit herbergier moult a aise, et en tel ostel dont uns rois se tenroit bien a paiié, pour qu'il errast. » En tel maniere parolent tant qu'il anuite, et lors sont entré en une lande moult grans et moult bele, et la lune fu levee qui luisoit moult clere. Et quant il ot chevauchié au rai de la lune, si choisissent un paveillon moult bel et moult riche. Et Lanselos aperçoit que c'est li paveillons ou Morgue soloit jesir el Val des Fols Amans. Quant il sont venu devant le paveillon, si descendent. Et vallet saillent jusqu'a .vi., si les rechoivent a grant joie et desarment Lanselot el milieu del paveillon ; et si tost com il fu desarmés, fu li mengiers apareilliés moult biaus et moult riches. Endementres que il parloient ensi, si vint uns mes qui vint querre le chevalier. Et lors esgarde Lanselot et voit el paveillon le plus riche lit que il eüst onques veü, car il n'estoit nisune si grant richece ne de keutepointe ne de dras linges ne de couvertoir qu'il n'i fust. Et par desore le chavech en haut si avoit .ii. oreilliers pour le lit parer, dont les toies estoient d'un samit trop richement bordé ; et en la bordeüre avoit de moult riches pierres assisses plainnes de moult grans vertus ;

cieuses incrustées dans la broderie, dotées de très grandes vertus ; à chaque coin des oreillers était cousu un gros bouton en or entièrement rempli d'un baume qui dégageait un parfum si puissant, si enivrant et si doux, qu'on n'aurait pu trouver plus agréable.

319. Ces oreillers étaient absolument splendides, et deux autres se trouvaient dessous, avec des taies de soie blanche : c'est ceux-ci que l'on utilisait pour dormir. Telle était la magnificence avec laquelle on avait préparé le lit. De l'autre côté, près de cette couche, se trouvait un lit bas, petit et misérable en comparaison du premier[1]. La demoiselle fit dévêtir et déchausser Lancelot, puis elle lui annonça qu'il allait dormir dans le superbe lit. « Demoiselle, demanda-t-il, où dormirez-vous donc ? — Ne vous préoccupez pas de ma couche, répliqua-t-elle, car j'aurai toujours suffisamment d'endroits où dormir, mais faites plutôt ce que je dis. »

320. Il s'est donc couché sur l'injonction de la demoiselle, mais à le voir on aurait dit qu'il avait peur d'elle, car il n'ôta ni ses braies, ni sa chemise, préférant dormir comme un homme sur le qui-vive. Lorsque tous les serviteurs furent allés dormir à l'intérieur des tentes qui se trouvaient près du pavillon, la demoiselle revint auprès de Lancelot. On voyait parfaitement clair dans la tente, car deux flambeaux brûlaient devant son lit. La demoiselle les enleva de sur le coffre, puis elle les éloigna et les posa à terre, afin que la clarté ne parvienne à l'endroit où se tenait Lancelot. Il regardait tout ce qu'elle faisait en homme qui a plus l'intention de réfléchir

---

et a chascun des cors des oreilliers avoit un grant bouton d'or tout plain de basme qui rendoit si grant odour, et si riche et si douche, que nule meillour ne peüst estre.

319. Moult estoient riche et bel li oreillier, et par desous ces .II. avoit .II. autres dont les toies estoient de soie blanche : et cil estoient fait pour jesir sus. De tel richece estot li lis apareilliés. D'autre part estoit uns bas lis, d'encoste celui, petit et povre envers celui. Et la damoisele fait Lanselot desvestir et deschaucier, se li dist qu'il voist jesir el riche lit. « Damoisele, fait il, ou gerrés vous donques ? — Ne vous chaut, [*e*] fait ele, de mon lit, mais faites ce que je vous di, car je avrai assés ou jesir. »

320. Atant s'est couchiés par le conmandement a la damoisele, et il samble bien que il ait de li paour au samblant que il fait, car il n'oste ne braies ne chemise, ains gist com hom qui ait besoig. Et quant tout furent couchié par laiens es loges qui sont de delés le paveillon, si revint ariere a Lanselot. Et on veoit moult cler partout, car devant son lit avoit .II. cierges qui ardoient. La demoisele prent les cierges desor un coffre, si les eslonge et met bas, si que la clartés ne parviengne la ou Lanselos estoit. Et il esgarde quanqu'ele fait com cil qui plus entent

que de dormir, et il remarqua qu'elle avait ôté tous ses vêtements, à l'exception de sa chemise. Elle se dirigea ensuite vers Lancelot, souleva les draps du lit et se précipita vers lui, se jetant contre lui pour l'enlacer, puis voulut l'embrasser. Mais il n'en avait cure, au contraire il se défendit violemment, si bien qu'il s'échappa de ses bras et s'élança hors du lit ; il éprouva ensuite une grande honte et lui déclara : « Du calme, demoiselle, assurément vous avez bien perdu tout sens de l'honneur, car jamais je n'ai entendu parler de dame ni de demoiselle qui ait tenté de prendre de force un chevalier ! — Ah ! s'écria-t-elle. Mais vous êtes un chevalier cruel, lâche et couard, et déshonoré plus que tout homme ! Maudit soit le jour où vous fûtes fait chevalier ! Et maudite soit l'heure où vous vous êtes vanté d'aller secourir monseigneur Gauvain, alors même que vous avez quitté votre lit à cause d'une demoiselle qui venait vous amuser et vous divertir ! Et pourtant je vous vaux bien en beauté et en courage, et au moins suis-je plus courtoise et moins déloyale que vous pouvez l'être ! Maudite soit la valeur au combat qui, à ce que l'on dit, vous caractérise, vous, le chevalier le plus misérable qui jamais vînt au monde !

321. — Demoiselle, déclara Lancelot, vous direz ce que vous voudrez, mais aucun bon chevalier ne se serait levé aujourd'hui pour m'accuser de déloyauté que je ne le combattisse pour me défendre de ses allégations. — Certes, répliqua-t-elle, vous aurez donc l'occasion de vous défendre, car je soutiendrai cette accusation contre vous ! » À ce moment elle s'élança comme si elle voulait l'attraper, mais

---

a penser que a dormir, si voit qu'ele a tous ses dras ostés, fors sa chemise. Puis vint a Lanselot, si lieve les dras del lit et se lance aprés lui, et se lance pour lui acoler, si le velt baisier. Mais il n'en a cure, ançois se desfent moult durement, si qu'il vole des bras et se lance fors del lit ; si en ot grant honte, si li dist : « Avoi, damoisele, certes bien avés honte perdue, car onques mais n'oï parler de dame ne de damoisele qui volsist chevalier a force prendre ! — Ha ! fait ele. Mais vous estes mauvais chevaliers, et recreans et faillis, et honnis sor tous homes ! Et dehait aie je quant vous onques fustes chevaliers ! Et honnie soit l'ore quant vous vous vantastes onques de mon signour Gavain rescourre, quant vous avés guerpi vostre lit pour une damoisele qui vous venoit soulagier[a] et deduire ! Et si ne sui je mie mains bele de vous ne mains vaillans, et au mains sui je plus courtoise, et si ne sui je pas desloiaus ausi com vous estes ! Que mal dehait ait la bonté d'armes qui en vous est, ce dist on, com li plus mauvais chevaliers qui onques nasquist !

321. — Damoisele, fait Lanselos, vous dirés ce que vous voldrés, mais il ne se leva hui nus bons chevaliers, s'il m'apeloit de desloiauté, que je ne m'en desfendisse. — Certes, fait ele, dont vous en desfenderés vous, car je le mousterrai vers vous ! » Lors se lance, sel quide

elle manqua son coup et ne le saisit que par le col de la chemise qu'elle déchira complètement jusqu'à la poitrine. En voyant cela, il fut très humilié ; il l'empoigna par le bras et l'assit à terre aussi délicatement qu'il put, lui assurant qu'elle ne bougerait pas de là avant qu'elle ne se soit engagée à ne pas coucher dans le même lit que lui ni à chercher à faire quoi que ce soit qui aille à l'encontre de sa volonté. « Je vous le promettrai, à condition que vous exauciez ma demande. — Dites, déclara-t-il, et je le ferai peut-être. — Je ne vous le dirai, reprit-elle, qu'à l'oreille, car rien ne me dit qu'on ne nous écoute pas ; de fait si vous ne consentiez pas à cette requête et qu'elle fût entendue, l'humiliation en serait d'autant plus grande. » Lancelot pencha alors la tête et approcha son oreille contre sa bouche. Elle se mit à murmurer tout bas : « Ah ! Dieu, comment le dire ? » À cet instant la demoiselle tomba à la renverse si brusquement qu'il crut bien qu'elle s'était évanouie. Il l'examina, et pendant qu'il la regardait, elle approcha vivement la bouche et l'embrassa. Il en fut si contrarié qu'il s'en fallut de peu qu'il ne devînt furieux. Il l'abandonna alors et se précipita au fond de son pavillon, crachant de dégoût, parce qu'elle avait réussi à l'embrasser. Elle lui courut après, et lorsqu'il vit qu'il ne pourrait pas la contenir, il se précipita sur son épée qui était pendue au mât du pavillon, la sortit du fourreau, et jura de l'en frapper si elle s'approchait davantage de lui. Mais elle savait bien qu'il ne l'en frapperait en aucune façon, et elle lui déclara qu'elle

---

prendre parmi le cors, mais ele faut et ele le prent par la chavechure de sa chemise, si le fent toute jusqu'en la poitrine. Quant il vit ce, si en ot trop grant honte ; si le prent par le bras et l'asist a la terre au plus belement qu'il pot, et li dist qu'ele ne se levera d'illoc devant qu'ele li ait fiancié qu'ele ne se couchera en lit ou il gise, ne ne querra chose qui encontre sa volenté soit. « Je le vous fiancerai, fait ele, se vos faites une chose que je vous dirai. — Dites, fait il, et je le ferai, tel chose puet ce estre. — Je nel vous dirai pas, fait ele, se en l'oreille non, car je ne sai qui nous escoute ; car se vous m'en [*f*] escondissiés et il estoit oï, tant seroit la honte graindre. » Lors s'abaisse Lanselos et li met s'oreille endroit sa bouche. Et ele conmenche, si dist moult bassement : « Ha ! Dix, conment le dirai je ? » Lors s'estent la damoisele si durement qu'il quidoit bien qu'ele fust pasmee. Et il le regarde, et el regarder que il fist, jete ele la bouche, si le baise. Et il en est si angoissous que pour un poi que il n'esrage. Atant le laisse et s'en entre en son paveillon et rache de despit de ce que ele l'avoit baisié. Et ele li cort sus, et quant il voit qu'il ne porra a li durer, si court a s'espee, qui estoit a l'estache del paveillon pendue, si le sache fors del fuerre et jure qu'il l'en ferra s'ele touche plus a lui. Mais ele set bien que il ne l'en ferroit pour nule riens, si dist que ce verra ele.

verrait bien. Lorsqu'il se rendit compte qu'elle allait quand même se saisir de lui, il n'osa pas l'attendre, au contraire il jeta son épée à terre et s'enfuit, suivi de la demoiselle qui sortit du pavillon. Lorsqu'elle comprit qu'elle ne pourrait pas le rejoindre, elle se mit à crier : « Revenez, chevalier, comme un lâche que vous êtes. Vous n'avez plus à me craindre, car je ne jugerais pas digne de vous poursuivre plus loin. » Il répondit qu'il ne reviendrait pas en tant que chevalier déloyal. Elle ajouta qu'il ne pouvait pas revenir autrement : « Car vous avez été déloyal et lâche lorsque vous avez abandonné votre lit à cause de moi, et un chevalier eſt déshonoré sur cette terre s'il refuse de satisfaire le souhait d'une demoiselle[1].

322. — Comment, demoiselle, s'exclama Lancelot, eſt-ce donc une déloyauté lorsqu'un chevalier refuse de faire tout ce qu'il plaît à une dame ou à une demoiselle ? » Elle acquiesça. « Ah, que jamais Dieu ne vienne à mon secours, déclara-t-il, en quelque circonſtance que ce soit, si je commets cette déloyauté, car j'en serais vraiment dégradé ! — Pourquoi donc ? demanda la demoiselle. Ne suis-je pas assez belle pour vous ? » Il répondit qu'elle ne saurait jamais être assez belle pour lui, « car aucun amant sincère ne devrait être infidèle à ses sentiments envers la personne qu'il aime le plus au monde. — Je vous laisserai tranquille, reprit-elle, à condition que vous répondiez à la queſtion que je vais vous poser. — Peut-être y répondrai-je, rétorqua-t-il, mais peut-

---

Et quant il voit qu'ele le devoit toutesvoies saisir, si ne l'ose atendre, ançois jete jus s'espee et s'en tourne fuiant, et cele aprés tant qu'ele vint fors del paveillon. Et quant ele voit qu'ele ne l'ataindra mie, se li conmence a crier : « Retournés ariere, chevaliers, com couars que vous eſtes. Et vous n'avés plus de moi garde ne je ne vous daingneroie chacier plus avant. » Et cil respont conme desloiaus ne retournera il mie. Et ele diſt qu'il ne puet retourner se desloiaus non : « Car la fuſtes vous desloiaus et faillis ou vous laissaſtes voſtre lit pour moi, et chevaliers eſt honnis en terre qui faut a damoisele de chose qu'ele li requiere.

322. — Conment ! fait Lanselos. Damoisele, eſt ce dont desloiautés quant chevaliers ne velt faire quanqu'il plaiſt a dame et a damoisele ? » Et ele diſt que oïl. « Ja Dix ne m'aït, fait il, la ou je puisse, quant je ferai ceſte desloiauté, car trop en seroie empiriés ! — Pour coi, fait la damoisele, dont ne sui je assés bele a voſtre œls ? » Et il respont que a son œls ne porroit ele mie eſtre assés bele, « car nus fins amans, fait il, ne devroit de son cuer fauser vers la riens el monde que il plus aimme. — Je vous lairoie, fait ele, eſter, se vous me disiés une chose que je vous demanderai. — Tele puet ele eſtre, fait il, que je le vous diroie, et tel chose porroit ce eſtre que je perdroie ançois la vie que je le vous desisse. — Je vous lairai, fait ele,

être préférerai-je perdre la vie plutôt que de vous le dire. — C'est à ce prix que je vous laisserai tranquille, sinon vous ne pourrez pas repartir d'ici à moins que vous ne fassiez mes volontés, ou je vous déshonorerai à la cour la plus solennelle où je pourrai vous trouver. Je veux, reprit-elle, que vous me disiez si vous pensez être aimé ».

323. En l'entendant, Lancelot fut si angoissé qu'il ne sut que dire, car il répugnait à se vanter d'aimer ou d'être aimé ; il craignait tant la jeune femme, qui l'importunait grandement, que malgré tout il dirait ce dont il avait la conviction pour sortir de cette prison. « Demoiselle, je vous dirai, en loyal chevalier, que je crois être aimé d'un amour très fidèle et que je crains tant de le trahir que je ne commettrai, même au péril de ma vie, même menacé de déshonneur, ni infidélité ni aucune autre déloyauté. » À ces mots, la jeune femme éclata de rire et affirma qu'il en avait assez dit et que désormais il n'avait plus à se tenir sur ses gardes, « car, je vous le jure devant Dieu, je ne ferai jamais rien dont votre cœur soit gêné, à moins que quelqu'un d'autre ne m'y oblige. Mais à présent venez donc vous coucher, comme le plus fidèle amant du monde et le meilleur chevalier, et sachez que tous les ennuis que je vous ai causés étaient destinés à mettre votre cœur à l'épreuve, ainsi que cela me fut ordonné ; je suis allée assez loin pour être satisfaite, et pourtant j'en suis aussi affligée : la grande loyauté que j'ai vue en vous me fait plaisir, mais je suis aussi ennuyée car je crains de m'être attiré votre haine ». Elle

---

ester ensi, et se ensi n'est, vous n'em poés partir que vous ne faciés mes volentés, ou je vous ferai honte en la plus haute court ou je vous trouverai. Je voel, fait ele, que vous me dites se vous quidiés estre amés[a] ».

323. Quant Lanselos l'entent, si en est si angoissous qu'il ne set que dire, car a grant painne se vante qu'il aint ne qu'il soit amés ; tant a grant paor [*291a*] de la damoisele, qui[a] tant li anoie, que toutesvoies dira ce qu'il quide bien savoir pour issir de cele prison. « Damoisele, fait il, je vous dirai com loiaus chevaliers, a mon escient, que je sui amés de toutes loiaus amours, que je me dout tant a fauser vers li que je ne feroie, pour perill de mort ne honte, ne nule desloiauté ne autre chose. » Quant ele l'ot, si conmence a rire et dist que assés en a dit, ne dés ore mais n'a il garde, « car si voirement m'aït Dix, fait ele, je ne ferai jamais chose dont votre cuers soit a malaise, se par force d'autrui ne le fais. Mais ore vous venés jesir conme li plus loiaus amis del monde et li mildres chevaliers, et saciés que tous les anois que je vous faisoie, fis je pour vostre cuer essaiier, car ensi me fu conmandé ; si en ai tant fait qu'il m'en est bel et si m'en poise. Il m'en est bel pour la grant loiauté que j'ai en vous veüe et si m'en poise[b] pour ce que je me dout que je n'en aie vostre haïne ». Lors li

tomba alors à ses pieds mais Lancelot la releva ; ils retournèrent ensuite tous deux à la tente, Lancelot se recoucha sur son lit, la demoiselle sur le sien, et ils dormirent jusqu'au lever du jour.

La rivière aux deux morts.

324. Au matin ils se levèrent. La demoiselle fit charger la tente ainsi que le reste des bagages, puis elle indiqua à ses écuyers à quel endroit ils allaient devoir l'attendre, en femme qui connaissait bien la région. Elle dit ensuite à Lancelot qu'il serait bon qu'il entendît la messe car, en une semaine aussi sainte que celle-ci, nul chevalier ne devait manquer, chaque jour, d'assister à l'office. Lancelot ayant répondu qu'il le ferait avec plaisir, elle l'emmena jusqu'à un ermitage tout proche, puis lui fit entendre la messe du Saint-Esprit. Après cela, elle lui fit partager la nourriture de l'ermite, ils quittèrent ensuite l'ermitage et chevauchèrent toute la journée jusque vers l'heure de none. Devant eux s'offrit alors à leurs regards une lande splendide, qui aurait plu à tout un chacun, si elle avait été verte et fleurie comme les autres, mais elle était si aride que toutes les herbes du monde n'y étaient pas en quantité suffisante pour faire paître un agneau.

325. Lancelot s'étonnait fort de cela, et il en demanda l'explication à la demoiselle. « Seigneur, répondit-elle, je vous le dirai volontiers mais avant vous verrez une chose surprenante. » Ils continuèrent à chevaucher jusqu'à une rivière

---

est cheüe as piés et Lanselos l'en relieve ; si s'en reviennent ensamble el paveillom, si se recouche Lanselot en son lit et la damoisele el sien et dormirent jusques au jour.

324. Au matin sont levé et a fait la damoisele tourser le paveillon et l'autre hernois, si conseille a ses esquiers ou endroit il atendront, conme cele qui savoit tout le païs. Et ele dist a Lanselot qu'il seroit bon qu'il oïst messe, car en si haute semainne conme ceste est, ne doit chevaliers nul jour trespasser qu'il n'oie messe. Et il respont que bien li plaist, et ele l'en mainne a un hermitage qui n'estoit mie loing, se li fait oïr messe del Saint Esperit. Aprés la messe l'a fait desjuner de tel vïande que li hermetes avoit, lors s'em partirent et chevauchierent toute jour jusqu'a nonne. Si ont veü devant aus une moult bele lande, et moult fust seant a cuer d'ome et de damoisele, s'ele fust vert et flourie si com ces autres, mais ele estoit tant durement seche que de totes les herbes del monde n'i avoit il tant dont on em peüst un aingnel paistre.

325. De ce s'esmerveilloit moult Lanselos, si demande a la damoisele que ce puet estre. « Sire, fait ele, je le vous dirai bien mais ançois verrés une grant merveille. » Et il ont tant chevauchié qu'il vinrrent a une riviere estroite et moult parfonde, qui couroit au pié d'une[a] haute

étroite et très profonde, qui courait au pied d'un haut rocher, le plus haut qu'ils eussent jamais vu. Ils virent l'eau tranchée devant eux, comme un mur effondré, sur une hauteur de deux toises environ, de sorte qu'on pouvait voir la terre du fond aussi clairement que celle de l'extérieur. Au milieu de cette tranchée, un chevalier était étendu mort, équipé de toutes ses armes, et près de lui gisait une dame, morte également, et qui semblait avoir été d'une très grande beauté.

326. La jeune femme déclara alors à Lancelot : « Seigneur, voici la réponse à votre question. Il est vrai que ce chevalier que vous voyez là aima cette dame d'amour. Or la dame avait le mari le plus cruel et le plus traître du monde, pourtant elle n'aimait ce chevalier que d'un amour honorable, et le chevalier se serait tué si elle ne lui eût rendu son amour. Mais le mari conçut des soupçons, et, craignant que leur amour n'aboutît à une conduite indigne, surveilla le chevalier et finit par le tuer traîtreusement, puis le jeta tout équipé dans cette rivière. Lorsqu'il se rendit chez la dame, il ne lui cacha pas son forfait, et elle lui avoua aussitôt qu'elle aimait sincèrement le chevalier, mais qu'elle n'avait jamais pensé à mal, et elle déclara qu'elle n'aurait de cesse avant de l'avoir retrouvé. « Allez, répondit-il, puissiez-vous le chercher tous les jours de votre vie ! » La dame se rendit sur ce rocher puis, en présence de son mari et d'une foule de témoins, elle pria Dieu, aussi vrai qu'elle n'avait jamais porté atteinte à l'honneur de son

---

roche, le plus haute qu'il onques eüssent veüe. Et voient l'eve[b] trenchie devant aus com se ce fust uns murs bien l'espesse de .II. toises, si c'om voit la terre del fons[c] ausi delivrement com on fait celi defors. El milieu de cele tranchie[d] gisoit uns chevaliers mors, armés de toutes [*b*] armes et delés lui gisoit une dame morte autresi, et sambloit qu'ele eüst esté de moult grant biauté.

326. Lors dist la damoisele a Lanselot : « Sire, ore poés veoir ce que vous avés demandé. Il fu voirs que cil chevaliers que vous veés la ama cele dame par amours, et la dame avoit signour le plus cruel et le plus felon del monde, n'ele n'amoit cel chevalier se de bone amour non, et li chevaliers se fust ocis se ele ne li eüst s'amour donee[a]. Et li sires s'em prist garde, si quida que lor amour tornast a vilonnie, si gaita tant le chevalier qu'il l'ocist en traïson et le jeta tout armé en ceste aigue. Et quant il vint a la dame, si ne li cela mie, et ele li connut de maintenant que ele l'amoit vraiement, mais ele n'i pensoit a nule vilonnie et dist que jamais ne fineroit tant qu'ele l'eüst trouvé. « Alés, fait il, que tous les jours de vostre vie le puissiés vous querre ! » Et la dame vint sor ceste roce, si proiia a Diu, oiant son mari et voiant maintes autres gens qui i estoient, que si vraiement que ele n'avoit onques fait vilonnie vers son espous ne vers

époux, ni à celui de ce chevalier ou de tout autre, d'en faire la démonstration éclatante, et que tout le monde le sût.

327. À peine eut-elle achevé sa prière que la rivière se retira ainsi que vous pouvez le voir[1]. Quand elle vit le chevalier mort, elle fit à Dieu une autre prière et aussitôt se jeta du rocher où elle se trouvait, pour le rejoindre. Il y a longtemps que ces deux corps gisent ainsi, et, depuis lors, rien ne poussa sur la terre du chevalier, au contraire elle est restée entièrement en friche, désertée de tous. » Ensuite la jeune femme emmena Lancelot jusqu'à une croix de pierre, elle la lui montra, puis dit que ces deux amants ne seront pas ôtés de là, avant que n'arrive celui qui mettra un terme aux prodiges qui règnent sur la forêt. « Sachez-le bien, dit-elle, plus d'un vaillant chevalier a tenté l'aventure, et ils furent nombreux à se noyer dans cette rivière, car celui qui y entre est submergé par autant d'eau qu'il y en a là en aval. » À ces mots Lancelot mit pied à terre, se jeta dans la rivière avant que la jeune femme n'eût le temps de s'en rendre compte, puis il rapporta le chevalier entre ses bras aussi facilement que s'il avait ramassé une balle au milieu du chemin, et il ramena ensuite la dame de la même façon. En le voyant, la demoiselle fut éperdue d'admiration et s'exclama : « Au nom de Dieu, vous n'êtes pas un homme mais un fantôme[2] ! » Lancelot demanda ce qu'on allait faire de ces deux corps. « Près d'ici, lui répondit-elle, se trouve un château où nous passerons bientôt, nous y rapporterons la nouvelle et

---

cest chevalier ne vers autre, en fesist aperte demoustrance et que tous li siecles le seüst.

327. Tantost qu'ele ot faite s'orison, si se departi l'aigue si com vous veés ; et quant ele vit le chevalier mort, si fist a Dieu une autre orison et maintenant se lance avoc lui desor la roche ou ele estoit. Et tout ensi ont lonc tans ces .II. gens esté, ne dés lors en avant ne crut en la terre au chevalier plain poig de tous biens, ains est toute agastie et sans gens. » Aprés le mainne jusqu'à une crois de piere, se li a moustree, puis dist que cil doi amant ne seront ja osté d'illoc devant ce que cil metra fin es merveilles qui sont en la forest. « Et bien saciés, fait ele, que maint bon chevalier i ont assaiié, et de tels qui noiierent en cele aigue ; car qui ja i enterroit, il sentiroit autretant d'aigue com il feroit cha desous. » A cel mot est Lanselos descendus et se lance en l'aigue, ançois que la damoisele s'en aperchut, si en aporte le chevalier entre ses bras ausi legierement com s'il presist enmi la voie une pelote et puis raporte la dame autresi. Et quant la damoisele le voit, si en est toute esperdue et dist : « En non Dieu, vous ne fustes onques hom, ains estes fantosmes ! » Et il demande c'om porra faire de ces .II. cors. Et ele li dist que : « Pres d'illoc a un chastel ou nous passerons ja et la en dirons nouveles, si seront enterré. » Lors chevauchent tant qu'il

ils seront ensevelis. » Ils chevauchèrent alors jusqu'au château, mais Lancelot poursuivit son chemin sans faire halte. La jeune femme raconta aux gens ce qui s'était passé à propos du chevalier et de la dame, qu'ils étaient sortis de l'eau et qu'il fallait maintenant aller les enterrer. Stupéfiés par cette nouvelle, les gens accoururent sur les lieux en longue procession, et firent alors ce qu'il convient de faire à l'égard des morts[3]. Quant à Lancelot et la demoiselle, ils chevauchèrent tant et si bien qu'ils parvinrent en fin d'après-midi à l'endroit où la tente était montée, et ils trouvèrent disposé tout ce qui leur était nécessaire. Ils furent donc confortablement installés pour la nuit, car la jeune femme s'efforça de servir Lancelot du mieux qu'elle le put.

328. Ils se levèrent au matin et chevauchèrent jusqu'à une maison de religion où ils assistèrent à la messe, puis, après y avoir déjeuné, ils poursuivirent leur route et rencontrèrent le duc de Clarence, monseigneur Yvain et le reste des compagnons qui étaient sortis du Val des Faux Amants. Ils furent tout heureux de se retrouver. Le duc avait envoyé à la Douloureuse Tour, chez la belle demoiselle, l'écuyer qui l'avait accompagné et lui avait fait transmettre le message que sa cousine lui avait confié, avec l'anneau qu'elle lui avait donné en guise de signe de reconnaissance, afin que la demoiselle mît tout en œuvre pour l'aider. Le jeune homme ne tarda pas à revenir et annonça au duc que la demoiselle ferait tout pour l'aider. « Sachez aussi, ajouta-t-il, que Caradoc est parti avec deux cents chevaliers et deux mille hommes d'armes, à

---

vinrent el chastel, si s'en vait Lanselos [*c*] outre sans arrester. Et la damoisele conte as gens del chevalier et de la dame qui sont fors de l'aigue et qu'il les alaissent enterer. Et cil qui trop s'en esbahissent i coururent[a] a grant pourcession, et lors font ce que on doit faire a mort. Et Lanselos et la damoisele vont tant qu'il viennent a basse nonne la ou li paveillons estoit estendus, et trouverent apareillié quanques mestiers lor estoit. Si furent la nuit moult a aise, car la damoisele se painne de Lanselot servir quanqu'ele pooit.

328. Au matin sont levé et chevauchent tant qu'il sont venu a une maison de religion, si i oïrent messe et i disnerent et chevauchierent tant qu'il trouverent le duc de Clarence et mon signour Yvain et les autres compaignons qui del Vals as Fols Amans furent issu ; si firent li un des autres moult grant joie. Et li dus avoit envoiié l'esquier, qui avoc lui estoit venus, a la Dolerouse Tour[a], a la bele damoisele, se li avoit portees les paroles que la cousine au duc li avoit mandé et l'anel qu'ele li ot donné a enseignes pour ce qu'ele li aidast a son pooir. Et il ne demoura mie granment que li vallés revint et dist au duc que la damoisele li aideroit de tout son pooir. « Et saciés, fait il, que Karados est alés a .cc. chevaliers et a .mm. sergans a l'entree de

l'entrée de sa terre, que l'on nomme le Félon Passage, pour rencontrer le roi Arthur qui arrive avec toute son armée. La tour eſt reſtée là-bas dégarnie, si bien qu'il y aurait peu d'hommes pour la défendre, si d'aventure on l'attaquait. » En apprenant ces nouvelles, le duc fut rempli d'aise. « Seigneur, demanda-t-il à Lancelot, que conseillez-vous de faire ?

329. — Seigneur, vous êtes un chevalier plus sage que moi, et vous exposerez avec monseigneur Yvain ce que vous eſtimerez le meilleur parti à prendre. — Sur mon âme, s'exclama le duc, nous avons de la chance de pouvoir trouver cette forteresse dégarnie et je conseille que nous allions l'assaillir, au nom de Dieu ! Et vous, seigneur, demanda-t-il à Yvain, qu'en pensez-vous ? — Certes, seigneur, je partage le même sentiment : il eſt bien légitime que nous engagions nos forces pour secourir Gauvain, puisque pour lui s'eſt mise en marche toute l'armée de mon seigneur le roi. » Ils se rangèrent tous à cet avis. « Et vous, seigneur, demanda le duc à Lancelot, que conseillez-vous de faire ? — Seigneur, monseigneur Gauvain, qui eſt le meilleur chevalier du monde, n'a pas mérité d'être secouru par une ruse ou une embuscade, mais par une aĉtion d'éclat. Par Dieu, je n'irai donc pas, et, pour ma part, je ne voudrais pas l'avoir délivré grâce à une déloyauté. Jamais je ne pénétrerai dans cette forteresse, s'il plaît à Dieu, avant d'avoir vu qui m'en interdirait l'entrée. J'irai plutôt là où, pour peu qu'on ait le courage de le faire, on pourra accomplir un exploit, car il me semble bien préfé-

---

sa terre que on claimme le Felon Trespas, a l'encontre le roi Artu qui vient a tout son pooir. Et la tour eſt laiens remese si desgarnie qu'il i a poi qui[b] le desfendiſt, s'il eſtoit qui l'asailliſt. » Et quant li dus ot ces nouveles, si en eſt moult liés et diſt a Lanselot : « Sire, que en loés vous a faire ?

329. — Sire, fait Lanselos, vous eſtes plus prodom que je ne sui, si en dirés entre vous et mon signour Yvain le mellour conseil que vous savés. — Si m'aït Dix, fait li dus, bien nous en eſt avenu de ce que nous avons trouvé le chaſtel desgarni, si lo que nous l'assaillons de par Dieu. Et vous, sire, fait il a mon signour Yvain, qu'en loés vous ? — Certes, sire, fait il, je m'en tieng a voſtre conseil, car il eſt bien drois que nous metons pooir en mon signour[a] Gavain rescourre, car pour lui eſt meüs tous li pooirs mon signour le roi. » A ceſt conseil s'acordent tout. « Et vous, sire, fait li dus, quel conseil en loés vous ? — Sire, fait il, mé sire Gavains, qui eſt li miudres chevaliers del monde n'a pas deservi qu'il soit rescous par agait ne par traïson, se par haute proece non. Ne je n'i serai, se Dix plaiſt, ne endroit de moi ne voldroie je mie que [*d*] je l'eüsse delivré pour que j'en eüsse fait traïson ; ne je n'enterrai ja laiens, se Dix plaiſt, devant que je verrai qui l'entree me contredie, ançois irai la ou on porra prouece faire,

rable d'avoir capturé ou tué le seigneur des lieux plutôt qu'avoir pris cette forteresse et tout ce qu'il y a dedans. »

Yvain et Galeschin pris à la Douloureuse Tour.

330. Sur ce Lancelot partit et Kahedin déclara qu'il irait avec lui où qu'il aille, et le comte d'Estraus dit la même chose, ajoutant qu'il emmènerait toute sa troupe avec lui. Monseigneur Yvain et le duc partirent donc de leur côté, et Lancelot du sien, avec tous les chevaliers, conduits par la demoiselle vers le Félon Passage. Monseigneur Yvain, le duc et ses écuyers chevauchèrent tant qu'ils parvinrent à la forteresse et se dirigèrent vers le grand porche. Ils arrivaient à l'entrée du rempart principal, quand un nain vint à leur rencontre, tenant dans sa main une épée tout ensanglantée : « Seigneurs chevaliers, voulez-vous pénétrer à l'intérieur ? » Ils lui répondirent que oui. « Vous y pourrez bien assez tôt entrer, déclara-t-il, ne vous hâtez donc pas ainsi, car le seigneur, qui ne daigne pas se lever pour vous accueillir, dort encore. Vous ne pourrez pas y entrer tous les deux ensemble, il faudra que l'un de vous attende l'autre, jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier ou qu'il ait traversé, si vous le voulez bien. De notre côté, on pourvoira à se défendre contre deux chevaliers. — Comment y pourvoira-t-on ? » demanda le duc. L'autre lui répondit que la coutume du château voulait que, si un chevalier errant y arrivait, il dût combattre dix chevaliers qui gardaient cette porte-là, et s'il y avait un autre chevalier avec lui, on ajoutait dix autres

---

qui aroit cuer de l'emprendre, car je ameroie mix orendroit que nous eüssons le signour de laiens ou mort ou pris que je ne voldroie avoir pris le chastel et quanqu'il a dedens. »

330. Atant s'em part Lanselos, et Kahadins dist qu'il ira avoc lui quel part que il aille, et autretel dist li quens d'Estraus et i menra toute sa gent. Et mé sire Yvains et li duc s'en partent entr'aus .II. et Lanselos s'en vait et o lui tout li chevalier, et la damoisele les conduist vers le Felon Trespas. Et mé sire Yvains et li dus et ses esquiers vont tant qu'il aprocent del chastel et chevauchent vers la maistre porte ; et quant il viennent a l'entree del maistre baille, si vint uns nains a l'encontre et tint en sa main une espee toute ensanglentee, si lor dist : « Signour chevalier, volés vous chaiens entrer ? » Et il li dient oïl. « Vos i porrés bien a tans venir, fait il, ne vous hastés ore mie si, car li sires dort encore, qui pour vous ne se daingne lever. Ne vous n'i enterrés mie doi ensamble, ains couvendra que li uns de vous atende l'autre tant qu'il soit pris ou passé outre, se vous volés, et on se garnira de .II. chevaliers. — Conment s'en garnira on ? » fait li dus. Et cil dist que la coustume del chastel est tele, se nus chevaliers errans i vient, il se combat a .x. chevaliers qui gardent ceste porte de laiens et se plus en i a, si met on .x. encontre. Et

adversaires. En entendant cela, ils furent stupéfaits, et aucun des deux ne fut assez hardi pour ne pas désirer être avec les autres qui allaient au Félon Passage. Le duc cependant déclara que les choses n'en resteraient pas là car, si l'on en croyait les paroles de l'écuyer, il n'y avait aucun chevalier à l'intérieur. Quoi qu'il pût advenir, le duc dit qu'il allait entrer. « Seigneur, proposa-t-il à monseigneur Yvain, voici un passage très redoutable, mais il y en a un autre dont on dit qu'il n'est pas si dangereux[1]. Je vous laisse donc choisir celui qui vous plaira le mieux. »

331. Monseigneur Yvain ne savait pas quel était l'autre passage et, s'il ne prenait pas celui-ci, il craignait que le duc ne l'imputât à couardise, aussi décida-t-il de prendre le passage aux dix chevaliers car, quel que fût son désir profond, il n'osa pas le refuser. Le duc lui dit qu'alors il prendrait l'autre passage et il partit, laissant là monseigneur Yvain. Ce dernier franchit la porte qui était ouverte, passa la première muraille et entra dans la grande enceinte par une poterne. Bientôt, au-dessus de la porte, il entendit le son d'un cor qui ne sonna qu'une seule fois. Aussitôt la porte s'ouvrit et dix chevaliers armés de pied en cap apparurent de chaque côté de l'entrée. Montés sur de grands chevaux, ils tenaient empoignée leur lance à gros fût, au fer tranchant, et, l'épée ceinte au côté, portaient de lourdes masses d'armes pendues à leur bras. Monseigneur Yvain s'avança vers eux. « Chers seigneurs,

---

quant il oent ce, si sont tout esbahi, se n'i ot si hardi qui ne volsist estre avoc les autres qui s'en vont au Felon Pas. Mais toutesvoies si dist li dus que tout ensi ne remanra il mie, car il quident que laiens n'ait nul chevalier pour ce que li esquiers li avoit dit. Si dist li dus conment il en doie avenir, il voldra laiens entrer et dist a mon signour Yvain : « Sire, veés ci un passage assés felon et il en i a un autre c'on dist qu'il n'est mie si pesans et je vous part a prendre lequel des .II. qui mix vous plaira. »

331. Mé sire Yvains ne set de l'autre pas quels il est, et s'il ne prent cestui, il crient que li dus nel tiengne a couardise, si dist que il prendra le passage des .x. chevaliers, car quel talent que il en ait, il ne l'ose refuser. Et li dus dist qu'il prendra l'autre passage, mais mé sire Yvains remest illoc et li dus s'em part. Et mé sire Yvains[a] entre en la porte, car ele fu ouverte, si passe le premier mur et entre dedens le grant baile par un postis ; et il ne demoura gaires que desor la porte sonna un cor, mais il ne sonna c'un sol mot. Et tantost fu ouverte la [*e*] porte et i furent .x. chevaliers armé de toutes armes a l'entree ou decha ou dela, et furent sor grans chevaus, les glaives empoignies, a grosses hantes, a trenchans fers, si orent les espees chaintes et les maches pesans pendues as bras. Et mé sire Yvains se traist pres d'aus et lor dist : « Biaus signour, quant chevaliers s'est pris chaiens que pert il ? » Et il respon-

demanda-t-il, quand un chevalier est capturé ici, que perd-il ? » Ils lui répondirent qu'il ne perdrait rien de moins que la tête. Alors un grand chevalier, conciliant dans ses propos, expliqua : « Seigneur chevalier, nous gardons cette porte en échange d'un grand et riche fief que nous en obtenons, mais nous préférerions qu'aucun chevalier ne vienne jamais, car plus d'un a été tué de nos mains, et nous en sommes désolés. Si vous êtes vaincu par nous, vous aurez la tête coupée ; mais si vous nous vainquez ainsi qu'un chevalier qui garde la porte de la grande tour, vous aurez conquis cette forteresse avec tout le fief, très beau et très riche, qui en dépend. Mais, bien sûr, c'est une tâche considérable à entreprendre et bien plus grande à achever. Faites donc ce qui vous plaira.

332. — Comment puis-je être sûr, répliqua monseigneur Yvain, que je n'aurai à me défier que de vous dix et du chevalier qui garde la tour ? — Nous l'avons juré et nous le jurerons encore si vous le voulez. — Maudit soit celui à qui vous le jurerez à nouveau ! répliqua monseigneur Yvain, car si je vous vaincs, je vaincrai après tous les chevaliers du monde et je n'y aspire pas. Seul l'opprobre que de bien plus vaillants chevaliers que moi ont tant de fois redouté me pousse à ne pas m'en aller sans tenter cette aventure. — Puisque vous voulez la tenter, conclut le chevalier, eh bien soit ! » Ils se préparèrent tous à l'attaquer, tandis que lui-même prit un peu de recul, puis, levant les yeux au ciel, pria Notre-Seigneur d'avoir pitié de l'âme, puisque le corps était destiné à périr.

---

dent qu'il n'i perdra ja mains de la teste. Lors li dist uns grans chevaliers qui de moult douces paroles estoit : « Sire chevaliers, nous gardons ceste porte par grant fief et riche que nous en avons et bien voldriennes que ja chevaliers n'i venist, car maint en ont esté ocis par nos mains, ce poise nous. Et se vous estes par nous conquis vous avrés la teste copee ; et se vous nous conquerés et un autre chevalier de la grant tour qui garde l'uis, vous avrés conquis cest chastel et toute l'onour qui i apent qui moult est bele et riche. Mais certes moult a ci grant chose a emprendre et greignour a achiever. Ore faites lequel que il vous plaira.

332. — Conment serai je seürs, fait mé sire Yvains, que je n'avrai que de vous .x. garde et del chevalier qui la tor garde[a] ? — Nous l'avons, fait il, juré, et encore le juerrons nous se vous volés. — Mal dehait ait, fait mé sire Yvains, a qui vous plus le jurrés, car se je vous conquier, je conquerrai aprés tous les chevaliers del monde ne je n'i bee mie. Mais honte que plus prodome de moi ont maintes fois redoutee ne me laist retourner sans assaiier ceste aventure. — Puis que vous le volés assaiier, fait li chevaliers, vous l'avrés. » Lors sont tout apareillié de lui requerre et il se traist un poi ariere et regarde vers le ciel et proie a Nostre Signour qu'il ait de l'ame merci, car del cors est il passee chose.

333. Il recommanda le roi et la reine à Dieu, ainsi que monseigneur Gauvain qu'il pensait ne jamais revoir, et il adressa ces paroles à Lancelot, le meilleur et le plus audacieux des chevaliers : « Il faut être fou pour se vanter de combattre quand vous y renoncez ! Jamais personne ne sera déconsidéré en votre compagnie, car c'eﬆ à vous et à tous ceux qui sont avec vous que Dieu réserva tous les honneurs. » Sur ce il se signa, plaça la lance sous son aisselle, éperonna son cheval et fondit sur ceux qui se tenaient à la porte et dont pas un ne manqua de lui donner un grand coup sur l'écu de toutes ses forces, lui faisant ainsi se tordre le dos contre l'arçon arrière et transperçant l'écu suspendu à son cou. Comme son cheval était robuﬆe et rapide, il le fit traverser la rangée des chevaliers et l'emmena au milieu de la cour, sans qu'il vidât les étriers, alors que, grièvement blessé, il était plié en deux sur les arçons. Mais la peur de la mort, dont il sentait l'approche, le fit se relever bien vite ; il dégaina son épée, se rua sur les chevaliers et leur infligea de graves dommages, leur assenant tant de coups qu'on n'aurait jamais cru qu'un chevalier pût se battre ainsi, car il se défendit très vaillamment. Mais se battre vaillamment ne suffit pas, car ils le jetèrent à terre, le prirent de force, le ligotèrent et l'emmenèrent pour le tuer dans un endroit où ils mettaient à mort les vaincus. Mais quand ils lui eurent demandé son nom, ils n'osèrent pas l'exécuter parce qu'il appartenait à la maison du roi Arthur, aussi le mirent-ils dans un souter-

---

333. Lors conmande le roi et la roïne a Dieu et mon signour Gavain qu'il ne quide jamais reveoir et diﬆ a Lanselot, li mildres del monde et li plus aventurés : « Com eﬆ fols qui s'aatiﬆ a combatre la ou vous le laissiés ! Ja nus ne sera honnis en voﬆre compaingnie, car Dix deﬆina tous les biens avoc voﬆre oels et avoc tous ciaus qui avoc vous sont. » Atant se sainne et met le glaive desous l'aissele, si fiert cheval[a] des esperons encontre ciaus qui a la porte sont, et il n'i ot celui qui de son glaive ne li doinﬆ grant cop sor l'escu au plus qu'il pueent, si qu'il li font l'eschine ploiier encontre l'arçon deriere et li percent l'escu del col. Et li chevals fu viﬆes et fors, si le porte outre parmi tous les chevaliers enmi la court, que onques des arçons ne se mut, et si eﬆ moult bleciés encontre les arçons. Mais la paour de la mort qu'il quide par tans assaiier le fait relever moult vis[*t*]tement, et traiﬆ l'espee et court sus as chevaliers, si les grieve moult et fait tant d'armes c'on ne quidaﬆ mie que nus chevaliers peüﬆ ce faire qu'il faisoit, car moult le faisoit bien. Mais bienfaires n'i ot meﬆier, car il le portent a terre, si l'ont a force pris et loiié et le mainnent pour ocirre en un lieu ou on menoit les conquis ; se li font dire son non et il ne l'oserent ocirre pour ce qu'il eﬆoit de la maison le roi Artu : si le misent en un soﬆerin tant que li sires soit venus. Et

rain en attendant la venue du seigneur. De son côté le duc était à la porte du palais et traversa la passerelle avec une grande anxiété ; lorsqu'il eut passé la poterne, deux chevaliers l'assaillirent, chacun de leur côté, mais, étant d'un naturel très preux et très hardi, il se défendit âprement. Il s'en sortit bien, car il blessa l'un, et l'autre, n'osant l'attendre tout seul, préféra s'enfuir. Mais lorsque le duc arriva à l'autre muraille, il n'eut pas plus tôt franchi la porte que quatre chevaliers surgirent en face de lui pour l'assaillir ; ils lui entaillèrent profondément son écu, lui faisant ainsi plus d'une blessure, finirent par le prendre et le firent rejoindre monseigneur Yvain en prison où tous deux s'abandonnèrent à leur profond chagrin. Mais le conte se tait maintenant à leur propos et retourne à Lancelot et à ses compagnons, pour relater comment Lancelot se bat contre Caradoc de la Douloureuse Tour et le tue.

Lancelot vainqueur de Caradoc.

334. Maintenant le conte dit que Lancelot et sa compagnie chevauchèrent jusqu'au Félon Passage où ils virent l'effroyable mêlée de l'armée du roi Arthur, qui voulait le franchir, avec celle de Caradoc qui le défendait. Quantité de soldats du roi Arthur étaient déjà morts, car ceux de Caradoc résistaient avec acharnement et l'armée du roi Arthur ne ménageait pas assez ses forces. Lancelot les interpella par-derrière et, avec sa troupe, il se lança hardiment dans la mêlée, abattant un grand nombre d'adversaires sur son chemin. Là, Lancelot

---

d'autre part fu li dus a la porte del palais et passa la planche a grant paour ; et quant il fu outre la posterne, se li coururent doi chevalier sus, li uns cha et li autres la, et il se desfent moult durement, car il estoit moult prous et moult hardis. Si s'en est bien delivrés, car il en a l'un mehaignié et li autres ne l'ose atendre par lui sol, ains s'en fuit. Et il vint a l'autre mur et si tost com il a passee la porte, se li saillent .IIII. chevalier au devant et l'asaillent moult durement et li decopent granment de son escu, si l'ont navré em pluisours lix, et en la fin le prisent et misent em prison avoc mon signour Yvain, si font entr'aus .II. moult grant doel. Mais atant se taist li contes d'aus .II. et retorne a parler de Lanselot et de sa compaignie. Conment Lanselos se combat contre Karados de la Dolerouse Tour et l'ocist.

334. Or dist li contes que tant a Lanselos et sa compaingnie[a] chevauchié qu'il vinrent au Felon Pas, si virent la mellee moult grans des gens le roi Artu pour passer outre et les gens Karados pour se desfendre. Si avoit ja des gens le roi Artu assés mors, car les gens Karados le desfendent moult durement et la gent le roi Artu s'abandonnoient trop. Et cil les escrient par deriere, si se fierent en aus hardiement, si en abatent assés en lor venir. Illoc fist Lanselos assés

accomplit bien des prouesses et il en aurait fait bien plus, mais il vit que c'était la déroute dans les rangs de Caradoc et celui-ci dut battre en retraite de toute la vitesse de son cheval qui était une excellente monture. Aucun des combattants présents ne remarqua cette fuite, car Caradoc s'en allait sous le couvert de la forêt, mais Lancelot, qui s'intéressait plus à lui, le remarqua ; il piqua des éperons et se lança à sa poursuite, ne cessant de lui reprocher sa méchanceté et sa lâcheté.

335. Cette course-poursuite les mena dans un grand val profond. Caradoc se retourna alors et vit que nul ne le suivait sinon Lancelot, aussi fit-il volte-face l'épée au poing, à la grande satisfaction de Lancelot qui pensait ne jamais pouvoir le rattraper, et ils s'assenèrent de grands coups d'épée sur leur heaume, en faisant jaillir le feu. Puis Caradoc, qui avait peur d'être capturé, reprit sa fuite, serré de près par Lancelot, lequel ne connaîtrait jamais de joie s'il lui échappait. Caradoc galopait vers sa forteresse, et quand la sentinelle sur les remparts le vit venir, elle descendit en courant pour ouvrir la porte. Pendant ce temps, Lancelot qui le talonnait lui donnait de grands coups d'épée quand il était à sa portée, aussi Caradoc retourna-t-il l'écu sur son dos et s'en recouvrit si bien que Lancelot ne put lui faire aucun mal. Lorsqu'ils approchèrent du pont-levis, l'angoisse de Lancelot fut telle qu'il faillit devenir fou de rage, parce qu'il croyait l'avoir laissé échapper. Il éperonna sa monture de toutes ses forces,

---

d'armes, et plus en eüst il fait, mais il voit bien que cil de la se desconfissent ; si covint Karados retourner ariere, si grant aleüre com il pot plus traire del cheval qui moult est bons. De ceste fuite ne se prisent [*292a*] mie tout cil garde qui i estoient, car il s'en aloit tout le couvert de la forest, mais Lanselos s'en prist garde, a qui il estoit plus au cuer ; si feri aprés des esperons et moult li reproce souvent sa mauvaistié et sa couardise.

335. Tant a li uns chacié et li autres fui qu'il sont venu a un grant val parfont. Lors se regarde cil et voit que nus ne le siut fors Lanselos, si retourne l'espee el poig. Et Lanselos en est moult liés que ja n'i quide venir a tans, si s'entredonnent grans cops des espees desor les hiaumes, si qu'il en font le fu saillir. Et Karados se remet a la fuie, car paour avoit qu'il ne fust pris, et Lanselos le siut de pres, qui jamais joie n'avra s'il li eschape. Et cil se traist vers son chastel et quant la gaite desor le mur le voit venir, si court aval pour la porte ouvrir. Mais Lanselos qui de pres le siut li donne grans cops de l'espee, quant il i puet avenir, et cil tint l'escu vers son dos, si en est tous couvers que Lanselos ne le puet adamagier. Quant il aprocent del pont tourneïs, si en est Lanselos si angoissous que por un poi que il n'esrage, pour ce qu'il le quide avoir perdu. Lors point le che-

agrippa Caradoc par son écu, sur le dessus, et le tira à lui de toute sa prodigieuse énergie, si bien qu'il le renversa sur l'arçon arrière. Se sentant pris au piège, Caradoc abandonna son écu que Lancelot jeta à terre, et fila ainsi jusque sur le pont-levis, tandis que les dix chevaliers qui gardaient la porte placèrent leur lance sous l'aisselle pour attaquer Lancelot. En voyant qu'il avait laissé échapper le chevalier, Lancelot s'élança parmi eux, et, s'étirant par-dessus l'encolure de son cheval, il saisit Caradoc par le cou, mais celui-ci essaya de se redresser. Il voulait sauver sa vie, et, comme il était très robuste, il se dégagea de toutes ses forces. Lancelot abandonna alors les courroies de son écu et l'attrapa par le bras gauche, mais quand l'autre se sentit ainsi empoigné, il se cala sur ses étriers, et, rassemblant toute son énergie et tout son courage, souleva Lancelot des arçons de sa selle. Mais celui-ci tint bon et sauta sur la croupe de son cheval, se souvenant à cet instant que monseigneur Gauvain avait fait semblable exploit le jour où ils combattirent devant le pont de l'Île Perdue[1], son souvenir était fort net.

336. C'est ainsi que les menèrent les chevaux qui étaient très vigoureux. Les dix chevaliers avaient laissé échapper Lancelot, tandis que lui, de ses deux mains, tenait fermement par les épaules Caradoc qui avait perdu les rênes. Cependant, les chevaliers allèrent devant la porte que l'armée du roi Arthur assaillait avec une grande violence ; les habitants du château fermèrent les portes et coururent sur les remparts

---

val quanqu'il puet et saisist Karados par son escu par de desus et le sache a lui de toute sa force qui grans estoit, si qu'il le ploie tout sor l'arçon deriere. Quant cil se sent si entrepris, si laisse l'escu aler et Lanselos le jete a terre ; et cil s'en vait en tel maniere jusques sor le pont tourneïs, et li .x. chevalier qui la porte gardoient ont mises les glaives desous les aisseles pour Lanselot encontrer. Et quant il voit qu'il a le chevalier perdu, si s'en court outre et se lance sor le col del cheval, si prent Karados par le col, qui relever se quide. Et cil ot paour de mort, si fu de si grant force, et sache de toute sa vertu. Et Lanselos guerpist les enarmes et le saisist par le bras senestre, et quant cil se sent ensi saisi, si s'afiche[a] de toute sa force, et de cors et de cuer, si qu'il esrace Lanselot des arçons. Et il se tint moult bien, se li saut deriere la crupe del cheval et lors li ramenbre que autretel avoit fet[b] mé sire Gavains le jour qu'il se combatirent ensamble devant le pont de l'Ille Perdue, ce set il bien.

336. En tel maniere les portent li cheval qui moult estoient fort, si ont tout li .x.[a] chevalier failli a Lanselot et il tient moult bien Karados as .II. mains par les espaulles, si que les .II. resnes a perdues. Et lors sont venu devant la porte ou les gens le roi Artu assailloient par grant vertu et cil dedens ferment les portes et courent sor les murs

pour se défendre. Tout occupés à lutter contre les assaillants, ils oublièrent totalement le chevalier qui avait pénétré dans l'enceinte si bien que Lancelot et Caradoc arrivèrent devant la tour. Ce dernier, qui était un des plus grands chevaliers du monde, était un homme robuste, et, d'une violente poussée, il se jeta à terre, entraînant Lancelot dans sa chute : ils tombèrent tous deux tête la première, et peu s'en fallut que Caradoc, qui était gros et lourd, ne se cassât le cou. Ils restèrent un bon moment tout étourdis à terre. Ce fut Lancelot qui se redressa le premier, dégaina son épée et se jeta sur son adversaire qui s'était relevé et avait prestement tiré la sienne, mais Lancelot lui donna un tel coup sur le bras que l'épée lui échappa de la main. Cependant, la demoiselle de la tour regardait et observait leur mêlée, en proie au plus vif étonnement. Elle prenait Lancelot pour le duc de Clarence et s'apprêtait à tout faire pour l'aider, car elle ne pouvait en aucune façon aimer Caradoc, alors qu'il l'aimait plus que tout au monde. Il s'en remettait tellement à elle qu'il lui avait confié la garde de ce qu'il n'eût donné à nul homme et à nulle femme : une épée enchantée. Sa mère, experte en magie, avait prédit qu'il ne mourrait que par cette épée, aussi l'avait-elle gardée fort longtemps, mais Caradoc avait fini par la confier à cette demoiselle, croyant son amour réciproque.

337. La demoiselle réfléchissait au moyen d'en investir Lancelot, mais elle ne voyait pas lequel. Pendant ce temps,

---

pour aus desfen[*b*]dre. Si entendent[b] tant a ciaus defors qu'il oublient tout le chevalier qui dedens est entrés ; et entre Lanselot et Karados sont devant la tour. Et cil fu fors qui estoit uns des grans chevaliers del monde, si l'estraint si durement qu'il porta lui et Lanselot a terre et chaïrent andoi les testes desous, si que pour un poi que Karados n'ot le col pechoié, qui moult estoit gros et pesans, si furent grant piece en estourdisons. Premierement sailli sus Lanselos et met la main a l'espee, si courut sus a celui et cil fu em piés resaillis, si traist l'espee isnelement et Lanselos li donne un cop desor le bras, si que l'espee li est cheüe de la main. Et la damoisele de la tour esgarde et voit la mellee d'aus .II., si en est moult esbahie, si quide bien de Lanselot que ce soit li dus de Clarence, si s'apareille de lui aidier a son pooir, car ele ne pooit en nule maniere Karados amer, ne mais il l'amoit plus que nule riens terrienne. Si estoit tant en son dangier qu'il li avoit baillié a garder qu'il n'eüst baillié a home ne a feme : c'estoit une espee faee. Si avoit sa mere sorti, qui trop savoit de sort, qu'il ne morroit ja, se par cele espee non ; si l'avoit cele gardee moult longement et en la fin l'avoit baillie a la damoisele a garder, pour ce qu'il quidoit qu'ele l'amast autretant com il faisoit li.

337. Moult se pourpense la damoisele en quel maniere ele en saisira Lanselot, mais ele ne set conment. Et toutesvoies se combatent

Caradoc et Lancelot continuaient à combattre, car ils étaient tous deux d'une grande force. Lancelot lui avait donné tant de coups sur les épaules et sur les bras que Caradoc les avait endoloris et enflés, mais il ne pensait qu'à s'emparer de Lancelot et surveillait constamment ses mains, car il le sentait fort et très énergique. De son côté, Lancelot était agile, très vigoureux et doté d'un bon souffle, aussi esquivait-il aisément les coups de Caradoc. Ils se battirent ainsi longtemps, tant et si bien que Caradoc, à bout, ne vit plus comment s'en sortir. Il se replia peu à peu vers sa tour, absolument abasourdi par le vacarme que faisait l'armée assaillant sa forteresse. À force de parades, il parvint à l'escalier de la tour et le gravit à reculons. Il allait franchir la porte, quand il se souvint qu'il serait vaincu, s'il entrait. Lancelot le talonnait, le harcelant et ne cessant de le traiter de lâche.

338. Soudain Caradoc fit brusquement volte-face mais Lancelot, le voyant venir, s'esquiva et sauta de l'escalier à terre. Il leva son épée, prêt à frapper Caradoc en pleine gorge, quand celui-ci l'évita adroitement, si bien que l'épée s'abattit sur l'escalier et explosa en deux morceaux. Mais la demoiselle, qui était descendue à la porte en haut de l'escalier, apportait la bonne épée dont elle avait la garde. D'un coup d'œil, elle vit l'armée du roi Arthur qui avait établi son campement autour de la forteresse, et elle comprit que Caradoc était mort si ce chevalier disposait de la bonne épée. Elle la leva et lui fit

---

entre Karados et Lanselot, car moult estoient andoi de grant pooir ; se li avoit Lanselos donné tant de cops sor les espaulles et sor les bras que il les ot dolerous et enflés, et cil ne bee fors a Lanselot saisir, mais il se gaite moult de ses mains, car trop le sent fort et de grant pooir. Mais Lanselos estoit legiers et fors assés et de grant alainne, si guencissoit legierement de Karados. Longement se combatent ensi, tant que Karados est si las qu'il ne set mais conroi de lui garir. Si s'en vait traiant petit et petit vers sa tour, si est moult esbahis de la grant noise qu'il ot de ciaus qui son chastel assaillent. Tant a guenci qu'il est venus au degré de la tour et monte sus, si s'en conmence a aler le dos avant encontremont. Et quant il volt entrer en l'uis, se li menbre qu'il sera vaincus s'il i entre ; et Lanselos le siut de pres, qui moult le haste et moult li reproce vilainnement sa couardise.

338. Lors retourne Karados ariere moult grant aleüre et Lanselos le voit venir, se li guencist et saut del degré jus a terre et hauce l'espee et le quide ferir ens el col, mais cil guencist et l'espee chiet sor le degré, si est volee en .II. pieces. Et la damoisele fu venue a l'huis en haut, si ot aportee la bone espee [*c*] que ele gardoit. Atant s'esgarde et voit l'ost le roi Artu qui entour se logoit et voit que Karados est mors se li chevaliers avoit la bone espee[a] ; et ele le lieve, se li moustre

signe de venir la prendre. Quand elle fut assurée qu'il l'avait vue, elle la déposa sur l'escalier et referma la porte de la tour; ainsi risqua-t-elle sa vie, tant elle haïssait Caradoc et souhaitait sa mort. Lorsque l'épée de Lancelot se brisa, Caradoc ne s'aperçut de rien. Lancelot bondit alors sur l'escalier, s'empara de l'épée et jeta la sienne, du moins ce qu'il en restait, à la porte de la tour. Protégeant son visage du peu d'écu épargné, il repartit à l'attaque de Caradoc qui jeta les poings en avant pour le saisir, mais, d'un coup d'épée, Lancelot lui trancha de part en part le bras droit qui tomba à terre. Caradoc poussa un tel hurlement que tout l'enclos en résonna.

339. Aussitôt trois hommes d'armes se portèrent à son secours, mais ils ne purent arriver jusqu'à lui, car la porte était fermée, la demoiselle ayant laissé retomber la herse pour que le chevalier ne fût surpris par aucun d'eux. S'apercevant qu'il n'aurait aucune aide, Caradoc rassembla toutes ses forces pour saisir Lancelot avec sa main gauche, mais celui-ci l'évita d'un bond rapide et se rua à nouveau sur lui, l'épée brandie pour le frapper. En la voyant, Caradoc la reconnut. « Ah ! Dieu ! s'écria-t-il, voici l'heure de ma mort venue ! Elle m'a trahi, celle que j'aimais plus que moi-même ! » Envahi par la peur de mourir, il n'osa plus attendre Lancelot et préféra s'enfuir tout droit vers l'escalier, pensant entrer dans la tour, mais il trouva la porte bel et bien fermée. Voyant cela, il fut terrifié et partit d'un autre côté, suivi de Lancelot, pour

---

qu'il le viengne prendre. Et quant ele voit qu'il l'a veüe, se li met desor le degré et ele clost l'uis de la tour; si se mist en aventure d'estre ocise, tant het et desire la mort Karados. Quant l'espee Lanselot brisa, onques cil ne s'em prist garde, et Lanselos saut sor le degré, si prent l'espee et jete la soie, tant qu'il l'en est remés, a l'huis de la tour. Lors mist devant son vis tant d'escu com il avoit et recourt sus au chevalier, et Karados jete les poins pour lui aerdre et Lanselos jete un cop et li cope le destre bras tout outre, si qu'il chiet a terre, et cil jete un cri si grant que tous li pourpris en retentist.

339. Atant es vous .III. sergans qui li voelent secourre, mais il n'i pueent avenir, car la porte estoit fermee, quar la damoisele avoit la porte couleïce laissié aler[a] que li chevaliers ne fust par nul d'aus souspris. Quant Karados voit qu'il n'avra aïde, si abandonne tout son cors por Lanselot prendre a la main senestre, mais Lanselos sailli avant moult vistement et li revint, si hauce l'espee pour ferir Karados. Et quant cil le vit, si connut l'espee, pus s'escrie : « Ha ! Dix ! Ore est ma mors venue ! Traï m'a cele que je plus amoie que moi ! » Lors a paour de la mort, si ne l'ose plus atendre, ains s'en tourne fuiant tout droit au degré, car il quide en la tour entrer, ne mais il trouve l'uis moult bien fermé. Et quant il voit ce, si ot moult grant paour et s'en tourne d'autre part et Lanselos aprés, tant qu'il vint a une fause posterne qui

aller à une poterne secrète ouvrant sur un passage souterrain qui reliait le pied de la tour à l'autre enceinte où se trouvait la prison, car, voyant qu'il était perdu, il avait l'intention d'aller à cette prison pour y tuer monseigneur Gauvain. Toujours poursuivi par Lancelot, il s'élança à travers la poterne et parvint à une fosse de deux toises de profondeur[1], au fond de laquelle s'ouvrait une porte de fer donnant sur la prison où se trouvait monseigneur Gauvain. Il sauta dedans, souhaitant que Lancelot en fît autant et y laissât ainsi sa vie, ayant peu de chances d'en réchapper. En s'élançant dans la fosse, Caradoc se brisa la cuisse, mais sa profonde méchanceté lui fit oublier une grande partie de ses douleurs ; il se traîna jusqu'à la porte qui était basse, arracha de sa main gauche la clef suspendue à la ceinture de ses braies et commença à ouvrir la porte. Quand Lancelot, qui se trouvait sur le bord de la fosse, en haut, entendit la porte s'ouvrir, il pensa que ce n'était pas profond et que son ennemi allait sortir par là. Il se signa, se recommanda à Dieu, puis se jeta dans la fosse et tomba sur Caradoc qui poussa un cri et s'évanouit sous le coup de la douleur insoutenable qu'il ressentit. Lancelot lui arracha son heaume et rabattit la ventaille[2] sur ses épaules, puis, d'un coup d'épée, le décapita et jeta sa tête à travers la porte, au fond de la prison, où elle se fracassa[3].

340. En entendant ce vacarme, monseigneur Gauvain se demanda avec étonnement ce qui pouvait bien se passer ; il fit entendre un gémissement. Lancelot lui demanda qui il

---

desous terre aloit del pié de la tour en l'autre baille ou la chartre estoit, car il pensoit qu'il iroit a la chartre, si ocirroit mon signour Gavain, puis qu'il voit qu'il est a mort livrés. Et Lanselos se met aprés lui, et cil se lance outre l'uis, et Lanselos aprés, tant que cil s'en vint a une fosse parfonde de .II. toises[b], et en cele fosse avoit un huis de fer qui aloit a la chartre ou mé sire Gavains estoit. Et cil saut ens, si voldroit bien que Lanselos saillist aprés, car il em porroit mix morir que eschaper. Et quant Karados fu saillis en la fosse, se li brise la quisse au chaoir, mais la grant felonnie de lui li fait grant partie de ses dolours oublier ; si se traïne jusques a l'huis qui bas estoit, si esrace a la senestre main la clef qui pendoit a son braioel, si conmence a desfermer l'huis. Et Lanselos qui estoit sor la fosse en haut, si ot l'uis desfermer et pense que ce n'est [*d*] mie parfont et pense que par la s'en istra ses anemis. Si se sainne et conmande a Dieu, si se lance en la fosse, si chiet desor Karados et il jete un cri, si se pasme pour la grant dolour qu'il sent. Et Lanselos li sache le hiaume de la teste et la ventaille sor les espaulles, et li donne tel cop qu'il li a la teste copee, puis le boute el fons de la chartre parmi l'uis, si que tout le dequasse.

340. Quant mé sire Gavains ot la noise, si s'esmerveille moult que ce puet estre, si jete un plaint et Lanselos li demande qui il est, et il

était, et il répondit qu'il était un prisonnier souffrant mille maux. Lancelot le reconnut aussitôt à sa voix : « Ah ! cher seigneur et compagnon, comment allez-vous ? — Je suis encore en vie, répondit monseigneur Gauvain ; mais vous, qui êtes-vous pour m'appeler compagnon et seigneur ? — Je suis Lancelot. » Monseigneur Gauvain en fut si ébahi qu'il resta sans voix, mais quand il retrouva l'usage de la parole, il lui dit : « Certes, je le crois bien, car personne n'aurait osé entreprendre ce que vous avez accompli, et la Table ronde peut bien se vanter de ce que vos exploits chevaleresques ont surpassé tous les autres. » Pendant ce temps, la demoiselle de la tour alla voir les chevaliers de l'autre enceinte et leur dit d'un air affligé : « Sachez que Caradoc est mort et que nous sommes tous morts, car le roi Arthur va prendre ce château par la force. » À ces mots, ils furent stupéfaits et, comme ils lui demandèrent conseil, elle leur recommanda d'aller tous demander grâce au bon chevalier qui avait conquis des droits sur le château dont il devait être aussi le seigneur. Ils l'approuvèrent. Elle les emmena alors jusqu'à la fosse et, après avoir fait apporter une échelle, elle descendit dedans, emportant avec elle une grosse poignée de chandelles. En la voyant, Lancelot l'accueillit avec des transports de joie et se mit à son entière disposition.

341. Ils prirent alors l'échelle et la placèrent contre le pilier, et Lancelot et Gauvain sortirent de la prison. Tous les habitants du château tombèrent aux pieds de Lancelot, et,

---

respont que uns chaitis est qui trop sousfre mal et anoi. Lors le connoist Lanselos a la parole, si li dist : « Ha ! sire dous compains, conment vous est ? — Encore sui je vis, fait mé sire Gavains ; mais vous, qui estes qui compaingnon m'apelés et signour ? — Je sui, fait il, Lanselos. » Et mé sire Gavains est si esbahis qu'il ne puet a painnes un mot sonner ; et quant il pot parler, se li dist : « Certes, je le croi bien, car nus n'osast emprendre ce que vous avés fait, et se puet vanter la Table reonde que vous avés passé toutes les proueces de chevalerie. » Endementres vint la damoisele de la tour as chevaliers de l'autre baille, si lor dist a dolerous samblant : « Saciés, fait ele, que Karados est mors et que tout et toutes sommes mort, car li rois Artus prendra cest chastel par force. » Quant il l'entendent, si sont moult esbahi et li demandent que ele en loe, et ele lor dist qu'il aillent tout crier merci au bon chevalier qui a conquise la droiture del[a] chastel, car ausi en doit il estre sires, et il s'i acordent. Et ele les mainne a la fosse et fait aporter une eschiele, si entre ens et i porte plain poing de chandeilles. Et quant Lanselos le voit, se li fait moult grant joie et s'otroie a lui del tout.

341. Lors prendent l'eschiele et le metent jusques al piler, si issent fors de la chartre et tout cil de laiens cheent Lanselot as piés, et che-

tant chevaliers qu'hommes d'armes, se mirent à sa merci, eux et le château, puis ils allèrent là où le duc et monseigneur Yvain étaient en prison, et ils les amenèrent. Ceux-ci ressentirent une grande honte devant Lancelot, mais furent au comble de la joie en voyant monseigneur Gauvain. On ouvrit alors les portes du château et Lancelot alla trouver le roi, lui présenta monseigneur Gauvain et la tête de Caradoc. On accueillit triomphalement Lancelot et on lui témoigna, comme jamais auparavant, les plus grandes marques d'estime. Arrivèrent alors les trois compagnons de la Table ronde qu'il avait délivrés du Val des Faux Amants, ainsi que le comte d'Estraus, et l'on évoqua les exploits de Lancelot, ce qui réjouit tout le monde, mais combla d'aise plus que tout autre Galehaut et Lionel qui venait d'être fait chevalier.

342. Cette nuit-là le roi coucha au château, de même que Galehaut et le reste des compagnons. Galehaut visita la prison où avait croupi monseigneur Gauvain qui vanta les bienfaits qu'il avait reçus de la demoiselle. Mais la demoiselle qui avait conduit Lancelot vint l'enjoindre de respecter sa promesse, aussi Lancelot s'en alla-t-il. Il s'arma sans bruit et demanda à la demoiselle des lieux de lui donner le meilleur cheval du château, lui recommandant de ne le dire à personne, et elle accéda à sa volonté. Le jour levé, Lancelot parla à monseigneur Gauvain : « Seigneur, vous êtes un homme si valeureux qu'on ne doit rien vous cacher. Je voulais vous

---

valier, et sergant, et se metent en sa merci, et els et le chastel, puis vont la ou li dus et mé sire Yvains sont em prison, si les amainnent. Et cil ont grant honte quant il voient Lanselot, et moult sont lié quant il voient mon signour Gavain. Lors ouvrent les portes, si vint Lanselos au roi, se li presente mon signour Gavain et la teste Karados, si firent moult grant joie de Lanselot et le proisent plus que onques mais ne fisent. Lors vinrent li .III. compaingnon qu'il avoit jeté del Val [*e*] as Fols Amans, qui estoient de la Table reonde, et li quens d'Estraus, si furent ramenteües les proueces de Lanselot, si en font tout grant joie, mais desor tous en fait feste Galehous et Lyonnaus qui chevaliers estoit nouvelement.

342. Cele nuit jut li rois el chastel, et Galehous et li autre compaingnon. Et Galehous esgarde la chartre ou mé sire Gavains avoit esté em prison, qui moult se loa del bien que la damoisele li avoit fait. Lors vint la damoisele qui Lanselot avoit amené, si le semont de tenir couvent, et Lanselos vait, si s'arme tout coiement et dist a la damoisele de laiens qu'ele li baillece le meillour cheval de laiens, se li proie que nus ne le sace, et ele si fist. Et quant il fu jours, si parole Lanselos a mon signour Gavain, se li dist : « Sire, vous estes si prodom que on ne vous doit riens celer. Si vous di qu'il me couvient

prévenir que je dois partir régler une affaire, mais je ne puis révéler où, et je vous prie de le faire savoir à mon seigneur le roi et à Galehaut, et de les assurer aussi que je reviendrai le plus vite possible. » Gauvain lui demanda alors où il allait et si c'était un endroit où il y avait du danger, mais Lancelot lui dit que non. Gauvain le recommanda alors à Dieu ; Lancelot partit avec la demoiselle et s'en alla chez Morgain. Comme le roi Arthur et sa suite réclamaient instamment la présence de Lancelot, Gauvain se présenta au roi et lui dit qu'il avait assisté à son départ et qu'il reviendrait bientôt. Mais le roi lui répliqua qu'il n'aurait jamais dû lui dissimuler une telle chose. « Sachez-le, dit-il, ce ne sera jamais à votre honneur, s'il est perdu, soyez-en sûr. »

343. Le roi blâma en ces termes monseigneur Gauvain, mais Galehaut fut plus que tout autre affligé, car il se dit que Lancelot ne l'aimait pas s'il lui cachait un projet qu'il révélait à un autre. Cette nuit-là Galehaut fut pris d'un désespoir qui ne devait plus jamais le quitter. Le lendemain matin, le roi partit de la Douloureuse Tour qu'il donna à la demoiselle avec tout ce qui en dépendait, pour la remercier du service qu'elle avait rendu à monseigneur Gauvain, et il s'en alla à Londres où la reine se morfondait. Bien que son état de santé empirât, elle le cachait aux gens, même si elle ne parvenait pas à dissimuler ses yeux humides. C'est ainsi que le roi et Galehaut partirent pour Londres où ils attendirent de recevoir des nouvelles de Lancelot. Mais ici le conte se tait à

---

aler en un mien afaire, ne je ne puis dire en quel lieu, si vous proi que vous en garnissiés mon signour le roi et Galeholt, et lor dites que je revenrai au plus tost que je porrai. » Et il li demande ou il vait, ne se c'est en lieu ou il ait doutance, et il dist que nenil. Lors le conmande a Dieu, et il s'en vait tant entre lui et la damoisele qu'il est venus chiés Morgain. Et li rois Artus et ses gens demandent moult pour Lanselot, et mé sire Gavains vint au roi et li dist qu'il avoit esté a son mouvoir et qu'il revenroit par tans. Et li rois dist qu'il ne deüst mie avoir celé tel chose : « Et saciés, fait il, que vous n'avrés jamais honour s'il est perdus, ce saciés. »

343. Ensi blasme li rois mon signour Gavain, mais Galehols est sor tos dolans et dist que Lanselos ne l'aimme mie quant il li choile son conseil et autrui le dist. Cele nuit prist a Galeholt la grant dolour qui onques puis ne le laissa. Et au matin s'em parti li rois de la Dolerouse Tour et le donna a la damoisele et quanqu'il i apendoit pour le service qu'ele avoit fait mon signor Gavain, et puis s'en ala a Londres ou la roïne estoit toute deshaitie. Si fu plus malade que devant, mais ele s'en couvri pour les gens, mais tant ne s'en sot couvrir que si oel ne fuissent moistre. Ensi alerent li rois et Galehols a Londres et atendent illoc s'il orroient nule nouvele de Lanselot. Mais atant se taist li

leur propos et retourne à la fée Morgain, relatant comment elle envoie au roi Arthur une de ses suivantes pour annoncer la fausse nouvelle de la mort de Lancelot et transmettre à la reine l'anneau de celui-ci.

Morgain fait accuser Guenièvre d'adultère.

344. Maintenant le conte dit que quand Lancelot fut revenu dans la prison de Morgain elle mit tous ses soins à le flatter pour connaître, si possible, le secret de son cœur, mais ce fut en vain, car elle ne put rien apprendre à ce sujet, sinon qu'elle vit à son doigt un anneau orné d'une émeraude très précieuse[1]. L'anneau était petit et splendide et, dès qu'elle le vit, elle le reconnut pour avoir appartenu à la reine. Or c'était bien la reine qui le lui avait donné, et Morgain, désireuse d'avoir cet anneau, le lui demanda par d'insistantes prières mais elle ne put l'obtenir. Elle pensa alors, puisqu'elle ne pouvait l'avoir par la douceur, qu'elle trouverait bien le moyen de l'avoir par la force, car elle possédait semblable anneau qui avait appartenu à la reine, et qui ne différait en rien de l'autre, sinon qu'il n'avait aucune vertu contre les enchantements. En effet au sommet de la pierre de l'anneau de Lancelot se trouvaient deux figures différentes dont personne n'aurait su dire ce qu'elles signifiaient, car à peine pouvait-on les distinguer. Quand Morgain vit qu'elle ne pouvait obtenir l'anneau de Lancelot ni par la prière ni par la menace, elle le laissa alors tranquille et feignit longtemps l'indifférence à ce propos, lui disant qu'elle n'avait fait tout

---

contes d'aus et retourne a parler de Morgain la fee[a]. Ensi que Morgue envoie au roi Artu une de ses puceles pour anoncier par fauseté la mort Lanselot, et a la roïne envoie l'anel Lanselot.

344. [*f*] Or dist li contes que quant Lanselos fu revenus en la prison Morgain, si se pena ele moult de lui losengier pour savoir son couvine, s'il peüst estre, mais ce ne li ot mestier, que onques point n'en pot savoir fors tant que en son doit vit un anel a une esmeraude moult fine. Li aniaus estoit petis et tres biaus et si tost qu'ele le vit, si connut bien qu'il avoit esté la roïne. Et ce fu voirs que la roïne li avoit donné, et Morgue fu couvoitouse d'avoir l'anel, se li demanda, se li proiia maintes fois, mais ele nel pot avoir. Si s'apensa, puis qu'ele ne le pot avoir debonairement, ele fera tant qu'ele l'avra par force, car ele avoit un tel anel qui avoit esté a la roïne ; si n'estoit de nule chose el monde dont il ne le resemblast, fors[a] tant qu'il n'avoit mie force vers enchantement, car el chief de la piere avoit .II. figures diverses que nus ne savoit a dire que eles senefioient, car onques nes pot on veoir, s'a grant painne non. Et quant Morgue vit qu'ele ne pot avoir l'anel Lanselot par proiiere ne par manace, si le laissa atant ester et fist samblant grant piece que cure n'en eüst, et li dist que

cela que pour le mettre à l'épreuve. Un jour Morgain cueillit une herbe qu'on appelle « soupite[2] » : quiconque en absorbe ne cesse de dormir jusqu'à ce qu'on le réveille de force. Un soir, après l'avoir fait macérer dans un vin fort, Morgain en donna à boire à Lancelot, et, sous prétexte de l'installer confortablement, plaça sous sa tête, avec un premier oreiller, l'oreiller qu'elle lui avait mis la nuit qu'elle l'enleva au Val des Faux Amants[3], quand elle l'emmena en prison.

345. Cette nuit-là Lancelot dormit très profondément, et Morgain lui ôta l'anneau de son doigt et mit le sien à la place, le plus discrètement possible, car elle savait bien que, s'il s'en rendait compte, rien ne pourrait le retenir de se tuer. Aussi l'observa-t-elle longuement après pour voir s'il s'en apercevrait, et elle le fit souvent regarder son doigt, mais, comme il n'était nullement enclin à tromper autrui, il ne remarqua rien. Quand elle fut assurée qu'il n'avait aucun soupçon, elle choisit une demoiselle très avisée et l'envoya à la cour du roi Arthur, après lui avoir dicté les propos qu'elle tiendrait, comme vous l'apprendrez, le moment venu. La demoiselle alla tout droit à Londres où séjournaient le roi, la reine, Galehaut et bien d'autres qui attendaient des nouvelles de Lancelot. Au moment où la demoiselle arriva dans la salle, le roi, la reine, Galehaut et monseigneur Gauvain tenaient conseil pour savoir ce qu'ils feraient au sujet de Lancelot, car ils craignaient qu'il ne fût mort, n'ayant eu

---

tout ce avoit ele fait pour lui assaiier. Un jour prist Morgue une herbe c'on apele soupite : si n'est nus hom, s'il en avoit gousté, qui jamais finast de dormir tant que esveilliés seroit par force. Cele herbe donna boire Morgue Lanselot une nuit et le destempra en fort vin, et pour samblant de lui aaisier mist sous son chief un oreillier et celui qu'ele li mist[b] la nuit qu'ele l'enporta del Val as Fols Amans, quant ele l'en mena en sa prison.

345. Cele nuit dormi Lanselos moult durement, et Morgue li osta l'anel del doit et li mist le sien en son lieu, au plus celeement qu'ele pot, car bien savoit que, s'il s'en apercevoit, que riens nule ne le porroit garantir qu'il ne s'ocesist. Et pour ce le garda ele grant piece aprés pour savoir s'il s'en apercevroit, et par maintes fois li fist son doit regarder : mais cil qui nului ne [*293a*] baoit a decevoir ne s'en aperchut onques. Et quant ele vit qu'il ne s'en apercevoit, si prist une damoisele moult sage, se li envoiia a la court le roi Artu et li devisa les paroles que ele diroit, si com vous orrés quant eles seront dites. Et la damoisele tint sa voie droit a Londres la ou li rois et la roïne et Galehols estoient, et i a teus pour oïr nouveles de Lanselot. Et a cele ore que la damoisele vint en la sale estoit li rois et la roïne et Galehols et mé sire Gavains a conseill pour Lanselot qu'il en feroient, car grant paour avoient qu'il ne fust mors, car ja avoit grant tans qu'il

aucune nouvelle de lui depuis longtemps déjà. La demoiselle alla trouver le roi et le salua ainsi que toute sa compagnie.

346. « Sire, dit-elle, je viens à vous d'une terre très lointaine pour vous apporter une bien étrange nouvelle, mais je voudrais auparavant être sûre que je n'aurai rien à craindre de vous ou de votre suite, quoi que je dise, car j'ignore si quelqu'un ici m'en tiendra rigueur. » Le roi jura alors qu'elle n'avait rien à redouter ni de lui ni de son entourage, et l'enjoignit de parler hardiment : « Car jamais aucun messager n'a été maltraité à ma cour, quelque nouvelle qu'il apportât, et, qui plus eſt, aucune demoiselle n'aura rien à craindre, là où j'aie quelque pouvoir. » La demoiselle commença alors son discours que tout le monde entendit : « Roi Arthur, je vous apporte des nouvelles de Lancelot du Lac. Sachez que jamais vous ne le reverrez dans votre maison ni vous ni vos compagnons, car il s'en va là où il ne sera jamais trouvé, et, même s'il était retrouvé, cela ne servirait à rien car, j'ose vous l'affirmer, aucun écu ne lui pendra jamais plus au cou. » À ces mots, Galehaut sentit son corps se glacer, son cœur se serra dans sa poitrine et il tomba sans connaissance au milieu des autres. Le roi le prit alors dans ses bras, aidé de monseigneur Gauvain. De son côté, la reine était plus que tout autre angoissée, et, ne pouvant reſter là plus longtemps, de peur de défaillir, elle voulut se retirer dans ses appartements. Mais quand la demoiselle la vit partir, elle dit au roi :

---

n'en avoit oï noveles. Et la damoisele vint la ou li rois eſtoit, si le salue et sa compaingnie, puis li diſt :

346. « Sire rois, je sui ci a vous venue d'eſtrange terre, si vous aport une nouvele moult eſtrange, mais je voldrai avant eſtre seüre de vous et de vos gens que pour chose que je die n'avrai garde, car je ne sai s'il i avra chaiens nului qui malvais gré m'en sace. » Et li rois jure que de lui ne de sa gent n'avra ele garde, mais die hardiement : « Car onques messages ne fu laidengiés en ma court pour nouvele qu'il i aportaſt, ensorquetout damoisele n'avra ja garde, la ou je puisse. » Atant conmence la damoisele la raison, si que tout et toutes l'entendent. « Rois Artus, je vous aport noveles de Lanselot del Lac, et saciés que vous ne le verrés jamais en voſtre oſtel, ne vous ne compaingnon que vous avés, car il s'en vait la ou il ne sera jamais trouvés, ne s'il eſtoit trouvés ne voldroit il noient, car ce vous os je bien affichier que jamais ne li pendera escus a col. » Quant Galehols l'entent, se li refroide li cors, et li cuers li serre el ventre, si se pasme entre les autres. Lors le prent li rois entre ses bras et mé sire Gavains. Et la roïne eſt angoissouse sor tous les autres, si ne puet illoc plus demourer, car paour avoit qu'ele ne se pasmaſt, si vait vers ses chambres. Et quant la damoisele l'en voit aler, si diſt au roi :

« Sire, si vous acceptez que ma dame s'en aille, vous n'apprendrez rien de plus de moi. » Le roi, désireux d'avoir des nouvelles de Lancelot, jura que, dans ces conditions, elle n'irait pas plus loin. Alors monseigneur Gauvain se leva d'un bond pour la retenir :

347. « Ah, dame, par Dieu, pitié, vous nous auriez fait tout perdre en vous en allant ainsi ! » La reine revint alors sur ses pas, très angoissée. Comme Galehaut reprenait connaissance, il se plaignit amèrement : « Demoiselle, par Dieu, au meilleur chevalier du monde, pourquoi ne lui pendra-t-il plus jamais d'écu au cou ? Dites-nous s'il eſt mort ou vivant, car vous nous auriez tous tués, si vous ne nous en disiez pas plus. — Au nom de Dieu, répondit-elle, je vais tout vous raconter puisque vous-même et mon seigneur le roi souhaitez que je parle. En vérité, Lancelot du Lac revenait de la Douloureuse Tour, lorsqu'il combattit l'un des meilleurs chevaliers du monde et fut blessé d'un coup de lance en plein corps. Cette plaie lui fit perdre tant de sang qu'il crut qu'il allait mourir. Aussi se fit-il confesser publiquement du vil et horrible péché qu'il avait commis en trompant fort longtemps son seigneur avec sa femme. Il m'a ordonné de le révéler dans cette cour, car je me trouvais là où il s'eſt confessé.

348. « Après avoir avoué son ignoble péché, il jura devant le corps du Chriſt de ne jamais passer plus d'une nuit dans une ville et d'aller toujours nu-pieds, en vêtements de laine, sans porter écu au cou ni armure ; et comme son désir eſt

---

« Sire, se vous sousfrés que la dame s'en aille, vous n'orrés plus de moi que oï en avés. » Et li rois qui desirans eſt d'oiir ses nouveles, jure qu'ele[a] n'i portera ore les piés, et mé sire Gavains saut sus, si le retient et diſt :

347. « Ha, dame, pour Dieu, merci, tout[a] nous avriés tolu, s'ensi vous en ailliés ! » Et la roïne retourne trop angoissouse. Et quant Galehols revint de pasmisons, si se plaint durement et diſt : « Damoisele, pour Dieu, au meillour chevalier del monde, pour coi ne li pendra il jamais escu au col ? Dites nous s'il eſt ou mors ou vis, car mort nous avriés, se plus ne nous en disiés. — En non Dieu, fait ele, je [*b*] dirai tout, puis que a vous et a mon signour le roi plaiſt que je die. Il fu voirs que Lanselos retournoit de la Dolerouse Tour, si se combati a un des meillours chevaliers del monde, si fu navrés d'un glaive parmi le cors, si perdi tant de sanc de cele plaie qu'il quida bien morir. Si se fiſt confés en oiant del vil pechié et de l'orible qu'il avoit fait si com de son signour qu'il avoit honni longement de sa feme. Si me conmanda que je le deïsse en ceſte court, car je eſtoie en la place ou il se fiſt confés.

348. « Quant il ot rejehi son vill pechié, si creanta devant le cors Dieu qu'il ne gerroit jamais en une vile c'une nuit et tous jours iroit nus piés et en langes, ne jamais n'avroit escu au col n'armeüre

que l'on ajoute foi à ces propos, il rappelle à monseigneur Gauvain la conversation secrète qu'ils eurent ensemble, la nuit qu'il partit de la Douloureuse Tour. En effet monseigneur Gauvain lui demanda où il allait afin que ses amis n'aient aucune inquiétude à son sujet et il lui répondit : "Seigneur, n'ayez crainte ! Je vais dans un lieu sans aucun danger." » En reconnaissant l'exactitude de ces propos, monseigneur Gauvain fut on ne peut plus angoissé et il s'abandonna à un profond chagrin. Puis la demoiselle se tourna vers la reine et lui tendit devant tout le monde l'anneau que Morgain avait pris au doigt de Lancelot : « Dame, que cela plaise ou non, il faut que je m'acquitte de mon message, sinon je me parjurerais, car j'ai juré à Lancelot, sur les reliques, que je vous remettrais en main propre l'anneau que vous lui avez donné le jour où vous l'avez investi de votre amour. Voilà, je vous le rends de la part de celui qui ne péchera jamais plus en vous ni en aucune autre femme, et qui enjoint tous les compagnons du roi de se garder de commettre un tel péché à l'égard de leur seigneur[1]. »

349. Sur ce, elle jeta l'anneau dans le giron de la reine qui ne put répondre un mot, car l'épouvantable angoisse qui lui étreignit le cœur lui fit perdre connaissance. Beaucoup de gens eurent pitié d'elle et les plus puissants seigneurs accoururent pour la soutenir. Lorsqu'elle revint à elle, elle se lamenta et, sans retenue pour le roi ni pour personne, elle déclara qu'elle laisserait dire les médisants, et qu'elle voulait

---

vestue ; et pour ce qu'il velt que ceste chose soit creüe, mande il a mon signour Gavain paroles privees qu'il s'entredisent la nuit qu'il s'em parti de la Dolerouse Tour, car mé sire Gavains li demanda ou il aloit que si ami n'eüssent de lui paour et il li dist : "Sire, n'aiiés garde, car je ne vois s'en bon lieu non." » Ces paroles connoist bien mé sire Gavains, si en est si angoissous que plus ne puet et demaine trop grant doel. Et la damoisele se tourne vers la roïne, se li tent voiant tous ciaus qui laiens sont l'anel que Morgue avoit pris el doit Lanselot et li dist : « Dame, qui qu'il soit ou bel ou lait, il me couvient mon message parfurnir, car autrement me parjuerroie je, car je le jurai sor sains a Lanselot que je vous bailleroie l'anel en vostre main que vous li donnastes le jour que vous le ravestistes de vostre amour. Or le vous rent conme cil qui en vous ne en nule autre dame ne pechera jamais, et mande a tous les compaingnons le roi qu'il se gardent de tel pechié faire vers lor signour. »

349. Atant met l'anel el giron la roïne, mais ele n'a pooir de respondre, car la grant angoise qu'ele a au cuer le fait pasmer ; si em prent pitié a mainte gent, si le courent tout li plus haut soustenir. Et quant ele est revenue de pasmisons, si se plaint et ne laisse pour le roi ne pour nului qu'ele ne die que, qui en voldra parler en mal, si

bien que tous soient au courant : elle n'avait jamais entendu de nouvelle plus douloureuse pour elle. « Que tout le monde le sache, je n'ai jamais éprouvé d'amour coupable envers Lancelot ni lui envers moi, mais des cadeaux de ma part, il en a reçu, car il était le plus beau de tous et le meilleur d'entre les meilleurs. Ce n'eſt pas une longue expérience des armes qui aurait permis à Lancelot de surpasser les preux, car il les avait déjà surpassés, alors que cela ne faisait pas plus de sept ans qu'il était chevalier. Aucun chevalier ne l'aurait emporté sur lui par une qualité physique ou morale qu'il eût, sinon par un seul défaut, celui de parler avec démesure, mais il était poussé à cela par la noblesse de son cœur qui était si grande qu'il ne pouvait supporter les bassesses que tolèrent les autres. Si je ne faisais que conter les qualités qui se trouvaient en Lancelot, la langue me manquerait avant la matière. Que Dieu n'ait jamais pitié de moi, s'il ne se serait pas laissé arracher un des yeux de la tête, plutôt que de répandre une calomnie aussi infamante que les propos de cette demoiselle, même si ce qu'elle a dit de moi et de lui était vrai ! Jamais je ne me juſtifierai à propos de l'anneau ou d'autre chose, car cet anneau, c'eſt moi qui le lui ai donné, et je veux bien être blâmée si l'on voit là quelque chose de répréhensible, car c'eſt un blâme sans fondement. » Ainsi se découvrit la reine devant le roi et devant tous les autres, et il y en eut pour l'en eſtimer et d'autres pour l'en blâmer. Quant au roi, il n'en conçut pas le moindre soupçon, tenant

em parolt, et qu'ele velt bien que tout le sacent qu'ele n'oï onques mais noveles qui tant li grevaissent. « Et sace tous li mons que je n'oi onques vers Lanselot amour vilainne ne il vers moi, mais de mes drueries avoit il, car il eſtoit li plus biaus des biaus et li miudres des miudres. Lanselos ne passaſt pas les prols s'il fuſt longement as armes, car il les avoit ja passés, si n'avoit pas eſté plus de .VII. ans chevaliers. Il n'eſt nule teche [*c*] de cuer ne de cors dont nus chevaliers passaſt Lanselot, mais c'une sole, solement de parler desmesurablement[a], mais ce faisoit la hautece de son cuer qui tant fu grans qu'il ne pot sousfrir les mauvaiſtiés que li autre sousfrent. Se je ne faisoie jamais fors conter les bontés qui en Lanselot eſtoient, si me faudroit ançois langue que matere. Ne ja Dix n'ait de moi merci, s'il ne se laissaſt ançois sachier un des ex de sa teſte qu'il deïſt si grant outrage com ceſte damoisele a conté, ja fuſt ce voirs ce qu'ele a dit de moi et de lui. Ne ja ne m'escondirai de l'anel ne d'autre chose, car l'anel li donnai je et je voel bien que cil qui raison i sevent m'en blasmecent, car c'eſt blasmes sans confort. » En tel maniere se descouvre la roïne devant le roi et devant tous les autres, si en i a de tels qui l'em proisent et de tels qui l'en blasment[b], ne li rois n'en eſt en doutance de nule riens, ançois tient tout a mençoigne et respont a ce que la roïne

toute cette histoire pour des mensonges[1], et il répondit à ce qu'avait dit la reine : que, sur son âme, il souhaiterait que Lancelot l'eût épousée, pour peu qu'il fût toute sa vie son compagnon et que Lancelot vive encore longtemps.

350. Sur ces mots, la demoiselle prit congé et pria le roi de la faire conduire en toute sécurité, hors de sa terre, aussi le roi confia-t-il son escorte à monseigneur Yvain. De son côté, la reine se retira dans ses appartements où elle resta en compagnie de Galehaut, de Lionel et de la dame de Malehaut. Tous quatre s'abandonnaient à leur chagrin et la reine dit à Galehaut : « Ne m'a-t-il bien trahie, votre compagnon ? Ma foi, ou il est mort ou c'est un traître achevé, car, d'après moi, c'est inconcevable que quelqu'un d'autre que lui puisse avoir mon anneau. S'il est vivant, il mesurera le prix de sa déloyauté et n'aura jamais plus mon amour, mais s'il est mort, c'est moi qui le paierai plus cher que lui, et on le saura partout. » Galehaut dit qu'il partirait à la poursuite de la demoiselle qui s'en allait et qu'il n'aurait de cesse avant d'avoir des nouvelles de Lancelot et de savoir s'il était mort ou vivant. Lionel déclara qu'il l'accompagnerait, car lui aussi voulait y aller, et Galehaut répondit qu'il ne voulait d'autre compagnon que lui. Ils prirent alors congé de la reine qui les embrassa tous les deux en pleurant, puis ils allèrent voir le roi et lui dirent adieu. Galehaut se rendit ensuite chez lui, envoya toute sa maisonnée en Sorelois, puis fit emballer un petit pavillon léger et partit avec seulement quatre

---

a dit que, si voirement li aït Dix, qu'il voldroit que Lanselos eüst la roïne espousee par couvens qu'il fust toute sa vie ses compains[c] et qu'il vesquist son droit aage.

350. A ces paroles prent la damoisele congié, si proie le roi qu'il le face conduire fors de sa terre a sauveté, et li rois le livre a conduire a mon signour Yvain. Et la roïne est entree en ses cambres, si fu avoc li Galehols et Lyonnials et la dame de Maloaut. Si font moult grant doel tout .IIII. ensamble, si dist la roïne a Galeholt : « Dont ne m'a bien traïe vostre compains ? Par foi, ou il est mors ou il est mortels traïtres, car je ne quidaisse mie que nus peüst mon anel avoir fors il. Mais s'il est vis, il s'apercevra si de sa desloialté que jamais m'amour n'avra. Et s'il est mors je le comperrai assés plus qu'il ne fera, si qu'il ert seü par toutes terres. » Et Galehols dist qu'il mouvera aprés la damoisele qui s'en vait, ne jamais ne finera, si savra il noveles de Lanselot ou de mort ou de vie. Et Lyonniaus dist qu'il ira avoc lui, car ausi i voldra il aler, et Galehols dist qu'il n'i quiert ja autre compaingnon que lui. Lors ont pris congié a la roïne et ele les baise ambesdous em plourant, puis sont venu au roi et prendent congié. Si s'en vait Galehols a son hostel, si envoie en Sorelois toutes ses maisnies, puis fait tourser un petit paveillon legier et en mainne .IIII.

écuyers. Il sortait tout armé de chez lui, quand il rencontra monseigneur Gauvain en armes qui lui dit aussi qu'il n'irait pas sans lui, ce qui remplit d'aise Galehaut. Ils quittèrent Londres par là où on leur avait dit que monseigneur Yvain était sorti et ils chevauchèrent jusqu'à la nuit, sans perdre leurs traces. Ils installèrent leur pavillon pour camper dans la forêt, puis mangèrent des pâtés qu'ils avaient emportés de Londres et burent du vin, et les chevaux eurent tout ce qu'il leur fallait.

351. Le lendemain matin, ils se levèrent tôt et reprirent leur chevauchée en suivant les empreintes des sabots. Ils s'étonnaient fort de voir monseigneur Yvain escorter si longtemps la demoiselle. Il était déjà presque tierce, lorsqu'ils s'approchèrent d'un petit château fort, construit sur la rivière de Tamise, et qu'on appelait la Clinche. Dans ce château, les écuyers prirent tout ce qui leur était nécessaire pour le repas, tandis que les chevaliers poursuivirent leur route. Alors qu'ils arrivaient dans la prairie en contrebas du château, ils aperçurent monseigneur Yvain et la demoiselle. Lorsqu'ils les eurent rejoints, la joie de monseigneur Yvain fut grande et il dit qu'il était heureux de les retrouver, car il n'avait pas non plus envie de revenir à la cour avant d'avoir eu des nouvelles de Lancelot. Ils pénétrèrent alors dans un petit bois, en bordure de la prairie, et ils mirent pied à terre pour manger là. Après le repas, ils conjurèrent la demoiselle, au nom de Dieu, de les conduire jusqu'à Lancelot, en échange de quoi

---

esquiers sans plus. Et quant il issi fors de son ostel tous armés, si encontre mon signour Gavain tout armé; autresi si dist que sans lui [*d*] n'ira il mie, et Galehols en est moult liés. Si s'en partent de Londres par la ou on lor dist que mé sire Yvains estoit issus, si chevalchent aprés jusqu'a la nuit c'onques les esclos ne perdirent. Lors tendent lor paveillon et se herbergent en la forest, et mengierent pastés qu'il avoient aportés de Londres et burent vin, et li cheval orent assés quanques mestier lor fu.

351. L'endemain leverent matin et chevauchierent tous les esclos et moult s'esmerveillent de mon signour Yvain qui tant convoie la damoisele. Et ja estoit il pres de tierce. Lors aprocent d'un petit chastel qui seoit sor la riviere de Tamise, si est apelés[a] la Clinche. A cel chastel prisent li esquier quanques mestier lor fu pour le disner et li chevalier passerent par devant. Et quant il vinrent en la praerie aval, si choisirent mon signour Yvain et la damoisele; et quant il les ont atains, si en est mé sire Yvains moult liés et dist que moult est garis de ce qu'il a lor compaingnie, car autresi n'avoit il nul talent de revenir a court devant ce qu'il eüst nouveles oïes de Lanselot. Lors sont venu en un broellet qui joint en la praerie, si descendent et mengüent illoc. Et quant il orent mengié, si requierent a la damoisele, pour Dieu, qu'ele les maint a Lanselot et il en seront si chevalier a

ils seraient ses chevaliers à tout jamais. Mais ils eurent beau la prier, lui faire des promesses, elle ne voulut pas leur fournir le moindre renseignement, aussi lui dirent-ils qu'ils la suivraient jusqu'à ce qu'elle rejoignît le lieu d'où elle était partie pour la cour. Voyant qu'il lui faudrait les renseigner malgré tout, elle se dit qu'elle allait tous les mettre sur une fausse piste. Elle jura de les emmener là où Lancelot la quitta, « mais après, je ne sais où il se rendit ». Ils lui dirent que cela leur suffisait si elle les emmenait là où elle parla pour la dernière fois à Lancelot. Elle le leur promit et, l'accord étant conclu, ils n'abordèrent plus ce sujet et chevauchèrent jusqu'à la tombée du jour.

352. La demoiselle leur fit alors quitter le chemin pour obliquer un peu à droite, et, après avoir chevauché plus d'une lieue, ils arrivèrent à la maison d'un vavasseur, laquelle s'élevait à l'orée de la forêt, au bord d'une petite rivière dont la source était proche. C'est là que la demoiselle les fit héberger et on les reçut très joyeusement, en leur témoignant de grands égards. Dès qu'ils furent couchés, la demoiselle se releva et, prenant deux des fils du vavasseur qui étaient ses cousins, elle se fit conduire de nuit et arriva le lendemain à l'endroit où se trouvait Lancelot.

353. Quand la demoiselle eut raconté à Morgain ce dont elle avait été témoin à la cour, celle-ci fut très contrariée, car elle escomptait réussir à déshonorer la reine ; en outre, elle acquit la certitude aux propos de la jeune fille que la reine

---

tous jours mais. Mais pour proiiere ne pour promesse ne lor velt enseignier, et il li dient qu'ele n'ira jamais sans aus, tant qu'ele viengne la dont ele est a court venue. Et quant ele voit que a force li couvendroit enseignier, si pense que ele les en desvoiera tous. Si creante que ele les menra la ou Lanselos parti de li, « mais dés lor en avant ne sai je ou il devint ». Et il dient que assés en avra fait, se ele les mainne ou ele parla daerrainnement a lui. Si lor a creanté en tel maniere et il l'otroient bonement, si en laissent atant la parole ester et chevauchent tant qu'il avesprist.

352. Lors les fait la damoisele tourner fors del chemin un poi a destre, et quant il ont chevauchié plus d'une liue, si sont venu a la maison d'un vavasour, qui en l'oriere de la forest seoit, sor une petite riviere qui de pres d'illoc venoit. Laiens les mena la damoisele herbergier, si furent receü a moult grant joie et moult honeré ; et si tost com il furent couchié la damoisele ne coucha mie, ains prist .II. des fix au vavasour qui estoient si cousin, si se fist mener par nuit, si qu'ele vint a l'endemain la ou Lanselos estoit.

353. [*e*] Quant la damoisele ot conté a Morgue ce qu'ele ot trouvé a court, si en fu moult iree, car bien quidoit tant faire que la roïne en fust honnie ; et bien aperçoit as paroles que cele li a contees que ele

aimait Lancelot et était aimée de lui, et elle fut dépitée que la reine ait le plus loyal des amis. Elle ne retenait pas Lancelot prisonnier par haine à son égard, mais parce qu'elle haïssait la reine plus que toute autre femme : elle désirait donc l'emprisonner longtemps, parce qu'elle voulait que la reine en eût un tel chagrin qu'elle en mourût. Mais le conte se tait maintenant à son sujet et revient à Galehaut, retraçant comment il combattit des chevaliers pour obtenir l'écu de Lancelot qui portait sur fond d'argent une bande vermeille.

Galehaut en quête de Lancelot.

354. Maintenant le conte dit que lorsque Galehaut et ses compagnons se furent levés, chez le vavasseur où la demoiselle les avait logés, et qu'ils ne la trouvèrent pas, ils furent absolument perplexes et quittèrent la maison vivement contrariés et attristés, car le vavasseur ne sut pas les mettre sur la bonne voie. Ils chevauchèrent dans cet état d'angoisse jusqu'à tierce, heure à laquelle ils se séparèrent sur les conseils de Galehaut, pour mieux explorer le pays et les alentours. Mais leur quête resta infructueuse car, eussent-ils été mille chevaliers, ils n'auraient pas trouvé Lancelot aussi longtemps qu'il aurait été dans la prison de Morgain : les enchantements dont elle avait la parfaite connaissance empêchaient de le découvrir. Cependant, les différentes aventures qui arrivèrent à ces chevaliers, le conte les relate, et tout d'abord celles de Galehaut qui aima Lancelot plus que tous les

---

aimme Lanselot et il li, se li poise moult de ce qu'ele a de tous les amis le plus loial. Ne Lanselot ne tient ele mie par haïne qu'ele ait a lui, mais pour ce qu'ele het la roïne sor toutes femes : si le bee a tenir longement, pour ce qu'ele voldroit que la roïne en eüst si grant pesance qu'ele em presist la mort. Mais atant se taist li contes de li et retourne a parler de Galeholt, conment il se combat as chevaliers pour avoir l'escu Lanselot qui estoit tains d'argent a une bende vermeille.

354. Or dist li contes que quant Galehols[a] et si compaingnon se furent levé chiés la maison au vavasour ou la damoisele les avoit herbergiés et il ne le trouverent, si en furent moult esbahi, et a grant doel et a grant anoi s'em partirent de lor hostel, car li vavasours ne lor en sot de riens avoiier. Si chevauchierent en tele angoisse jusqu'a tierce, et lors s'em partirent par le conseil Galeholt pour mix cerchier le païs et les contrees. Mais lor queste ne pot venir a tel esploit, car s'il fuissent .M. chevalier, ne trouvaissent il mie Lanselot, tant com il fust en la prison Morgue, car li enchantement dont ele savoit trop ne le[b] laissoient descouvrir. Et nequedent des autres aventures qui as chevaliers avinrent parole li contes, et premierement de Galeholt qui plus ama Lanselot que tout li autre. Et il s'en vait entre lui et ses esquiers, si ne

autres. Il s'en allait avec ses écuyers et partout où il arrivait demandait des nouvelles de ce qu'il cherchait, mais personne ne pouvait le renseigner. Galehaut chevaucha ainsi deux jours entiers sans trouver d'aventure qui mérite d'être rapportée dans un conte.

355. Le troisième jour, ses forces physiques et son visage étaient déjà gravement altérés, car il avait perdu le désir de boire et de manger, tant il craignait que Lancelot ne fût mort[1]. Ce jour-là, à l'heure de tierce, il arriva dans une forêt aux futaies hautes et anciennes, alors que le soleil était déjà chaud, comme il peut l'être au mois de juin. Il fut pris d'une envie de dormir si irrépressible que, pour rien au monde, il n'aurait pu continuer sans céder au sommeil. Il mit donc pied à terre, se coucha dans le plus beau coin qu'il vit et y dormit un bon moment. Pendant son sommeil, il se mit à rêver qu'il se trouvait dans un jardin sous un arbre si chargé de fruits, de fleurs et de feuilles que c'était un spectacle incroyable. Il allait se reposer sur l'herbe, car il se sentait las et il avait chaud : il s'allongeait donc sur l'herbe verte et, alors qu'il levait les yeux, il voyait tomber de l'arbre les fruits et les fleurs et les feuilles. Il en fut si effrayé qu'il se réveilla et se mit aussitôt en selle[2]. Il alla au hasard avec ses écuyers, et, le heaume ôté, la ventaille rabattue, il chevaucha tout pensif, se remémorant son rêve en son cœur. Il le détaillait et l'interprétait en se demandant ce qu'il pouvait signifier. Il s'abîma tant dans ses pensées que la douleur qu'il ressentait dans son cœur lui monta aux

---

vient en nul lieu qu'il ne demande nouveles de ce que il quiert, mais nus ne l'en set dire noveles. Si chevauche ensi Galehols .II. jors entiers sans aventure trouver dont on doie parler en conte.

355. Quant vint au tiers jour, si fu ja moult empiriés de cors et de vis, car il avoit perdu le boire et le mengier, por la paour qu'il avoit de la mort Lanselot [*f*]. Au tiers jour vint a ore de tierce en une forest haute et ancienne, et li solaus fu chaus, si com il estoit drois el mois de juing : se li prist si grant talens de dormir qu'il n'alast avant pour nule riens qu'il ne dormist. Lors descendi et se coucha el plus biau lieu qu'il vit et i dormi une piece. Et endementiers qu'il dormoit, si conmencha a songier qu'il estoit en un garding desous un arbre qui estoit chargiés de fruit et de flours et de fuelles que grans merveilles estoit a veoir ; et il s'aloit reposer desor l'erbe, car il estoit et las et chaus : si se couche sor l'erbe verde, et quant il se regardoit, si voit chaoir de l'arbre le fruit et les flours et les fuelles. Si en fu si esfreés qu'il s'esveilla, et tout maintenant est montés, si vait ou aventure le mena entre lui et ses esquiers, et il oste son hialme et il a abatue sa ventaille, si chevauche moult pensis et recorde son songe en son cuer ; si en espiaut et devise em pensant a quel chose ses songes puet venir. Et tant i pense que la dolour qu'il ot au cuer li monte as ex en

yeux et que de grosses larmes lui roulèrent sur le visage. Alors qu'il était plongé dans ses pensées, un petit rameau vint le frapper en plein visage, si violemment que le coup fit jaillir le sang. Il tressaillit alors et, sortant de sa rêverie, leva les yeux et vit venir à sa rencontre une demoiselle montée sur un palefroi à l'allure rapide et douce. Elle avait les cheveux épars, flottant sur ses épaules[3]. Elle pleurait à chaudes larmes et ne cessait de se frapper les poings l'un contre l'autre, se lamentant comme aucune autre malheureuse ne le fit jamais.

356. En la voyant se désoler ainsi, Galehaut fut saisi de compassion et lui demanda ce qu'elle avait. « Et vous, répliqua-t-elle, seigneur chevalier, qu'avez-vous ? Car je vois bien que vous pleurez. — Certes, demoiselle, répondit Galehaut, je regrette la disparition du meilleur chevalier du monde qui portât jamais écu, et qui est perdu. » Elle s'écria aussitôt : « Ah ! Dieu ! bien sûr que ce fut le meilleur chevalier du monde : c'est Lancelot ! » Galehaut fut tout surpris quand il l'entendit nommer : « Chère amie, au nom de Dieu, avez-vous de lui des nouvelles sûres ? Si vous en avez, dites-le-moi. — Ce que je sais, c'est que je ne crois pas que vous le revoyiez jamais, car il est dans une prison telle que personne ne pourrait le retrouver. » À ces mots, Galehaut s'évanouit d'angoisse sur l'encolure de son cheval, tandis que partit la demoiselle qui ne devait pas s'attarder longtemps, car c'était celle qui avait mené Lancelot et monseigneur Yvain au château d'Esca-

---

haut et si l'en cheent les larmes grosses aval le vis. Et en ce qu'il pensoit ensi, li avint chose que uns rainselés le feri enmi le vis que li sans en sailli aprés le cop. Lors tressaut, si laisse tout son pensé et garde, si voit une damoisele encontre lui venir sor un palefroi qui tost et souef l'enporte. Si est desloiie et eschavelee, et ploure moult durement et fiert souvent l'un poing en l'autre et se demente c'onques chaitive ne se dementa tant.

356. Quant Galehols le vit si dementer, si l'em prist moult grans pitiés, se li demande qu'ele a. « Et vous, fait ele, sire chevaliers, que avés vous ? Car je voi bien que vous plourés. — Certes, damoisele, fait Galehols, je fas doel pour le meillour chevalier del monde, ne qui onques escu portast, qui est perdus. » Et cele s'escrie tantost : « Ha ! Dix ! Voirement fu ce li miudres chevaliers del monde : c'est Lanselos ! » Et Galehols est tous esbahis quant il l'oï nommer, se li dist : « Douce amie, pour Dieu, en savés vous vraies nouveles ? Et se vous les savés, si le me dites. — Je en sai[a], fait ele, tant que je quit que vous ne le voiés jamais, car il est en tel prison dont nus ne le porroit avoir. » Quant Galehols l'entent, si se pasme d'angoisse sor le col de son cheval, et la damoisele s'em part, qui de longe demouree n'avoit mestier, car c'estoit cele qui Lanselot avoit mené a Escaillon le Tene-

lon le Ténébreux ; et elle s'en allait le plus vite possible chercher la Dame du Lac pour aider Lancelot qu'elle avait élevé, car il lui avait dit qu'il ne serait libéré par nul autre qu'elle.

357. Galehaut resta longtemps sans connaissance sur l'encolure de son cheval et ses écuyers se précipitèrent pour le soutenir jusqu'à ce qu'il revînt à lui. Il voulut alors parler à la demoiselle, mais elle était déjà si loin qu'il ne pouvait plus la voir. Ils continuèrent leur route et chevauchèrent jusque vers le milieu de l'après-midi. Ils arrivèrent alors à un château qu'ils devaient traverser. Ils entrèrent, le franchirent d'une traite, et, une fois de l'autre côté, Galehaut vit une maison fortifiée d'une grande beauté, défendue par des fossés gallois et des retranchements[1]. Lorsqu'il arriva devant la porte, il vit au milieu de la cour une foule de chevaliers et de dames qui s'amusaient en chantant et en faisant des rondes. Au milieu de cette cour, il y avait un croc planté dans un poteau, auquel pendait un écu qui devait appartenir à un valeureux chevalier, car il portait de très grands coups de lance, et, au-dessus et au-dessous de la boucle, il était entaillé et entamé par de grands coups d'épée de tous côtés, si bien qu'il tombait en morceaux. Mais il y restait encore assez de couleur pour qu'on puisse aisément le reconnaître : le champ était d'argent avec une bande vermeille. Il se trouvait devant les rondes, et lorsque les dames et les chevaliers arrivaient à sa hauteur, ils s'inclinaient devant lui comme si c'était une relique.

---

brous et mon signour Yvain ; si s'en aloit au plus tost qu'ele pooit querre la Dame del Lac por Lanselot qu'ele avoit nourri, et il li avoit dit qu'il ne seroit par nului delivrés se [*294a*] par li non.

357. Longement jut Galehols sor le col de son cheval et li esquier sont sailli qui le soustiennent tant qu'il revint de pasmisons, si cuide parler a la damoisele, mais ele li est tant eslongie qu'il ne le puet mais veoir. Si s'en vont lor chemin, si ont tant chevauchié qu'il est nonne basse. Lors sont venu a un chastel la ou il les couvint passer, si entrent ens et chevauchent outre sans arrest, et quant il viennent d'autre part, si voit Galehols une moult fort maison et moult bele conme de tel force, car ele avoit fossés galois et roellis. Et quant il vint devant la porte, si voit enmi la cort moult grant plenté de chevaliers et de dames qui chantent et charolent et font joie moult grant. Et enmi cele court avoit croc qui estoit fichiés en une estache, si i pendoit uns escus qui bien sambloit a estre a prodomme, car il i avoit grandismes pertruis de lances, et desous la boucle et desore estoit il decopés et reoigniés de grans cops d'espees par amont et par aval, et estoit frais et esquartelés. Mais tant i avoit encore del taint que auques estoit connoissans : si estoit li chans d'argent a une bende vermeille. Si estoit devant les charoles, et quant les dames et li chevalier venoient endroit l'escu, si l'enclinoient tout ensi com se ce fust saintuaire.

358. Galehaut observa un long moment l'honneur que l'on rendait à cet écu qu'il reconnut assurément pour être l'écu que Lancelot emporta de Londres quand il partit en quête de monseigneur Gauvain : il s'en réjouit, car il pensait apprendre des nouvelles de Lancelot ici. Il franchit la porte et chevaucha vers l'écu, tout armé. Mais un chevalier de grand âge vint à sa rencontre, et Galehaut lui demanda à qui appartenait cet écu et pourquoi ils s'inclinaient ainsi devant lui. « Seigneur, répondit le noble vieillard, il a appartenu au plus valeureux chevalier du monde ; c'est pourquoi nous le révérons ainsi. » Galehaut le conjura alors, au nom de Dieu, de lui dire s'il avait des nouvelles de ce chevalier, mais le vieil homme lui dit qu'il n'en savait rien de sûr, « mais on dit qu'il serait mort, c'est pourquoi ce château a été plongé trois jours dans une si grande douleur que personne n'aurait eu l'audace de s'amuser. Mais hier soir, pour nous consoler, on nous a apporté son écu que nous fêtons et révérons, comme vous le voyez ». Galehaut se dit alors qu'à défaut d'avoir le chevalier il prendrait l'écu, et, après s'en être emparé, il l'emporta en dehors de la cour et le remit à l'un de ses écuyers. « Comment ? s'indigna le chevalier, vous voulez l'emporter ? — Oui, répondit Galehaut, ou j'en mourrai. — Certes, vous serez bientôt mort, car il y a ici beaucoup de chevaliers, et de très valeureux, qui sauront bien vous le défendre. » Mais Galehaut ne prêtait plus attention aux propos du chevalier, il

---

358. Longement esgarda Galehols l'ounour que l'on faisoit a l'escu, si le connoist et dist por voir que c'est li escus Lanselot qu'il emporta de Londres, quant il en ala aprés mon signour Gavain : si en est moult liés, car il quide laiens aucunes nouveles oïr. Et il se met en la porte et chevauche vers l'escu tous armés, et uns chevaliers d'aage vint vers lui et Galehols li demande qui cil escus estoit et pour coi il l'enclinoient si. « Sire, fait li prodom, li escus fu au plus prodoume del monde, et pour ce li faisons nous si grant hounour. » Et Galehols li proie que pour Dieu li die aucunes nouveles del chevalier s'il set ; et il dist qu'il n'en set nule verité, « mais c'on dist qu'il est mors, et si a cis chastiaus esté .III. jours en si grant dolour que onques n'i ot si hardi qui i fesist joie. Mais ersoir, pour confort, nous aporta on son escu, si en faisons grant joie et loons, si com vous veés ». Et Galehols pense, puis qu'il ne puet le chevalier avoir, qu'il emportera l'escu, puis le prent, si l'emporte defors la court, si le baille a un sien esquier. « Conment ? fet li chevaliers, baés le vous a emporter ? — Oïl, fait Galehols, ou je i morrai. — Certes, fait cil, au morir venrés vous tost, car il i a chaiens assés chevaliers et de moult prous qui moult bien le vous desfendront. » [*b*] Et Galehols n'entent plus a la parole au chevalier, ains chevauche tout son chemin grant aleüre et conmande a l'escuier qu'il s'en voist grant aleüre[a]

reprit son chemin au grand galop et ordonna à l'écuyer de s'en aller devant à toute allure, de toute la vitesse de son roussin, et de s'enfoncer dans la forêt toute proche, ce que fit l'écuyer. De son côté, Galehaut galopa derrière lui, mais il n'était guère allé bien loin, quand un chevalier en armes, lancé à sa poursuite sur un grand cheval, l'appela à grands cris, lui disant qu'il paierait cher l'écu qu'il emportait.

359. Galehaut demanda alors son heaume qu'il laça sur sa tête, puis il prit son écu et se le passa autour du cou, empoigna sa lance et partit aussi vite à l'attaque du chevalier, comme si la vie ou la mort lui importait peu. Galehaut donna au chevalier un coup violent en haut de l'écu ; le fer était tranchant et celui qui le portait, fort et bouillant de colère : il le lui plongea dans le corps, en plein cœur. Ni l'écu ni le haubert ne purent résister et il lui planta le fer et le bois dans le corps, l'abattant mort à terre. En regardant vers le château, il vit venir plus de vingt chevaliers armés qui se dirigeaient vers lui avec la plus grande impétuosité, mais leur vue le laissa impassible et il chevaucha vers la forêt. Comme l'un des chevaliers qui le suivaient parvenait à le rattraper, l'appelant à grands cris et se montrant très menaçant, il se retourna et lui assena un coup si violent qu'il le fit tomber avec son cheval, en un tas, et lui fit se briser la jambe droite. Après cela, il en vit un troisième arriver bien loin derrière les autres, monté sur un grand cheval : il mit alors sous son aisselle la lance encore intacte, l'en frappa et le jeta à terre au

---

avant, tant com li roncis le porra porter et se mete[b] en la forest qui pres est, et cil si fait. Et Galehols chevauche grant aleüre aprés lui et n'ot gaires alé, quant uns chevaliers armés li vient aprés sor un grant cheval, qui l'escrie durement et dist qu'il comperra l'escu qu'il emporte.

359. Lors demande Galehols son hialme et le lace en sa teste, puis prent son escu et le pent a son col, puis prent sa lance et laisse courre au chevalier hastivement conme cil qui autant proise sa mort que sa vie ; se li donne grant cop amont sor son escu, et li fers fu trenchans et cil qui le tenoit fu fors et iriés, si l'empaint de cors et de cuer, si que li escus ne li haubers ne pot durer, se li met et fer et fust parmi le cors et l'abat mort a la terre. Et lors esgarde vers le chastel, s'en voit venir plus de .xx. armés et viennent vers lui tout a desroi, et il ne fait nul samblant qu'il les voie et il chevauche vers la forest. Et lors revint ataignant uns des chevaliers qui le sivent, se li escrie et manace moult durement, et il se retorne et le fiert si durement qu'il le fait cheoir, lui et le cheval, tout en un mont, se li brise la destre gambe. Quant il ot ce fait, si voit le tiers qui vient aprés les autres moult grant piece sor un grant[a] cheval et il met sous l'aissele le glaive qui encore est sains et entiers, si en fiert celui si qu'il le porte a terre

milieu du chemin. L'un de ses écuyers s'empara du cheval et l'emmena, car c'était une monture de grande qualité.

360. Sur ce, ils s'enfoncèrent dans la forêt et l'un des écuyers, qui craignait beaucoup pour la vie de Galehaut à cause du nombre des chevaliers lancés à sa poursuite, lui dit : « Seigneur, faites-moi donc chevalier, je vous aiderai[1], et l'un de mes compagnons aussi, car contre tous ces chevaliers vous ne pourriez pas résister. — Tais-toi, interrompit Galehaut, à Dieu ne plaise que par peur de mourir je vous fasse chevaliers, car je ferai aujourd'hui ce que ne n'ai jamais fait. — Quoi donc, seigneur ? — Eh bien, un bon chevalier doit risquer sa vie et je n'ai jamais su jusqu'à maintenant ce que je vaudrais en cas de besoin, mais aujourd'hui je vais le savoir. » Galehaut les attendit donc, les rencontra l'un après l'autre et en abattit quatre d'affilée avec sa lance. Lorsqu'elle fut brisée, il en prit une autre, puis il se prépara à bien jouter et en abattit dix avec deux lances, avant qu'elles ne se rompent. Soudain un grand chevalier le frappa de biais, lui déchira le haubert et le blessa très grièvement[2]. Se sentant atteint, Galehaut fit volte-face, jeta à terre sa lance encore intacte, et, mettant la main à l'épée, il alla à l'attaque de celui qui l'avait blessé et lui assena un tel coup qu'il lui fit voler la tête au beau milieu du champ. Alors tous ceux qui étaient tombés à terre se ruèrent sur lui et le frappèrent à droite et à gauche, mais il se défendit vaillamment. L'écuyer qui lui avait demandé la faveur d'être fait chevalier lui apporta une aide

---

enmi la voie. Et uns de ses esquiers a pris le cheval, si l'en mainne, car moult estoit de grant bonté.

360. Atant se sont mis en la forest et uns des esquiers, qui moult avoit grant paour de Galeholt[a] pour le force des chevaliers qui aprés lui venoient, dist : « Sire, car me faites chevalier, si vous aiderai, et uns de mes compaingnons avoc, car a tous ces chevaliers ne porriés vous mie durer. — Tais toi, dist Galehols, ja Dix ne place que pour paour de mort vous face chevaliers, car je ferai anqui ce je ne fis onques. — Et coi, sire ? fait cil. — Certes, fait il, bons chevaliers se doit metre en abandon et je ne soi onques mais que je voldroie au grant besoig, mais hui le savrai je. » Ensi atent Galehols, si les encontre un et un, si com il viennent l'un aprés l'autre, si en abati .IIII. del glaive qu'il tenoit pres a pres. Lors peçoie li glaives, et il em prent un autre, si s'acesme moult bien a jouster, si en a abatu .X. de .II. glaives ançois qu'il peçoiierent. Et lors le fiert uns grans chevaliers d'en travers, se li a le hauberc fausé et lui moult durement navré. Et quant il le sent, si s'en tourne et jete jus le glaive qui encore estoit entiers [*c*], si met la main a l'espee, si s'en vint por celui qui navré l'avoit, se li donne tel cop qu'il li fait la teste voler enmi le champ. Lors sont tout venu qui cheü furent, si le fierent tout a destre et a

précieuse en tuant les chevaux de tous ceux qui avaient été abattus, si bien que les assaillants furent privés de montures. Les autres trouvèrent en Galehaut un adversaire si preux et si fort que tous ceux qu'il touchait d'un coup d'épée bien appliqué étaient tués ou abattus à terre de tout leur long. Il se battit si bien, malgré sa blessure, qu'ils en furent tous stupéfaits.

361. C'est ainsi que se comporta ce chevalier qui avait remporté tant de périlleux combats. Bientôt, le vieux chevalier qui s'était trouvé là quand il s'était emparé de l'écu, et qui lui avait adressé la parole, arriva sur les lieux, tout désarmé. À la vue de ceux qu'il avait abattus et massacrés, il se signa devant cet incroyable spectacle, mais en voyant le sang que perdait Galehaut, il fut saisi d'une grande pitié et alla vers lui, lui disant qu'il valait mieux pour lui se rendre qu'être tué. Mais Galehaut lui rétorqua qu'il ne voyait pas pourquoi il se rendrait, car il était évident qu'il conservait encore l'avantage dans cette bataille. « Par Dieu, répondit le noble seigneur, vous êtes d'un très grand courage, mais me donnerait-on un royaume que, de tout mon cœur, je ne voudrais pas que vous trouviez la mort, pour un forfait si minime. » Il garantit la sûreté de Galehaut en ordonnant à tous les chevaliers de se retirer, puis il banda lui-même sa plaie, comme il le fallait. Galehaut le supplia alors, au nom de Dieu, de lui dire si Lancelot était mort et où se trouvait son corps. Mais le chevalier lui répondit qu'il ne pouvait rien ajouter à ce qu'il lui avait déjà dit.

---

senestre[b], et il se desfent conme hardis. Se li a grant bien fait li esquiers qui li proiia d'estre chevaliers, car il ocist tous les chevaus a ciaus qui abatu estoient, si qu'il n'ont sor coi monter. Et li autre trouvent Galeholt si prou et de si grant force qu'il n'ataint nul d'als a droit cop de l'espee que il n'ocie ou abate tout estendu. Si fist tant d'armes, si navrés com il estoit, que tout s'en esbahissent.

361. Ensi se contint cil qui maintes batailles felenesses avoit menees a chief. Si ne demoura gaires que li vix chevaliers qui avoit esté la ou il avoit pris l'escu, cil qui a lui avoit parlé vint en la place tous desarmés. Et quant il vit ciaus qu'il avoit abatus et ocis, si se conmencha a sainier pour la merveille qu'il vit. Et quant il a veü le sanc qui de lui couroit, si en ot grant pitié, si vint a lui et li dist qu'il se rende ançois que on l'ocie. Et il dist qu'il ne voit encore mie pour qui il se rende, car on puet bien veoir qu'il en a encore le plus bel de la bataille. « Si voirement m'aït Dix, fait li prodom, vous estes de haut cuer, ne je ne voldroie pour un roialme que vous i fuissiés mors, a mon pooir, pour si poi de fourfait. » Pus asseüre Galeholt, si fait traire ariere tous les chevaliers, se li atourne il meïsmes sa plaie, si com il li est mestiers. Et Galehols li proie, pour Dieu, qu'il li die se Lanselos est mors et en quel lieu ses cors est. Et cil respont que ne l'en set plus dire que dit l'en a.

362. Sur ce, ils se séparèrent, mais auparavant, le noble seigneur pria Galehaut de lui dire son nom, ce qu'il fit. Puis Galehaut s'en alla, bouleversé et rempli d'angoisse par la mort de Lancelot qu'il tenait pour assurée. Il s'abandonna à une douleur extrême et décida de faire subir à son corps toutes les souffrances propres à le faire mourir, sans que fût mis en danger le salut de son âme. En proie à une telle souffrance, il chevaucha jusqu'à l'heure de vêpres et le hasard le mena jusqu'à un monastère où il fit halte et fut reçu avec de grands égards par les moines. Par chance, un moine qui avait été chevalier soigna sa blessure, car il avait une grande expérience en la matière[1]. Galehaut resta là-bas jusqu'à ce que sa blessure fût en bonne voie de guérison, mais sa santé ne faisait que s'altérer. Craignant une mauvaise mort, il décida de rentrer dans son pays, de fonder des églises et des hôpitaux, et de faire de généreuses aumônes et d'autres choses encore pour le salut de l'âme de son compagnon tout d'abord, puis le sien propre ensuite. Il quitta le monastère où il avait séjourné durant sa maladie, puis il le fit agrandir au point qu'il devint une abbaye riche et puissante. Mais maintenant le conte se tait à leur sujet et revient à Lancelot du Lac pour relater comment Lancelot promit à Morgain qu'il n'entrerait nulle part où serait la reine Guenièvre avant Noël.

Morgain libère à nouveau Lancelot sous condition.

363. Maintenant le conte dit que Lancelot resta si long-

---

362. Atant s'en departent, mais ançois proia li prodom a Galeholt qu'il li die son non, et il li dist. Et Galehols s'en vait dolans et angoissous pour la mort Lanselot que il quide que ce soit voirs. Si fet si grant doel com il puet plus faire, et a ce, a mis toutes les painnes que ses cors muirre, mais que ce ne soit a la dampnation de s'ame. En tel dolour a chevaucié jusqu'as vespres, si le mena aventure en une maison de religion, et si herberga et li fisent li rendu moult grant honour. Se li avint moult bele aventure d'un chevalier qui laiens estoit rendus, qui de sa plaie se prist garde, car il en savoit a grant plenté. Si demoura Galehols tant laiens qu'il fu auques garis de sa plaie, mais del cors ne fait s'empirier non. Et pour ce qu'il ot grant paour de malvaisement [*d*] morir, si pensa qu'il iroit en sa terre et establira eglises et hospitals et fera grans aumosnes et autres choses pour l'ame son compaingnon avant et pour la soie aprés. Si s'est ensi partis de la maison la ou il avoit geü malades, et puis le crut il tant que ce fu une riche abeïe et grans. Mais atant se taist li contes d'aus et retorne a parler de Lanselot del Lac. Conment Lanselos fiance a Morgue qu'il n'enterra avant Noël en lieu ou la roïne Genievre soit.

363. Or dist li contes que tant a esté Lanselos[a] en la prison Morgue la fee que moult est empiriés de son cors, ne nule chose

temps dans la prison de la fée Morgain qu'il perdit toutes ses forces et que rien de ce qui l'entourait ne lui apportait de réconfort. Un jour Morgain le fit sortir de la prison et Lancelot lui demanda si elle allait le retenir ainsi éternellement ; elle lui répondit que, s'il ne lui disait pas ce qu'elle lui avait demandé l'autre jour, assurément elle le garderait prisonnier. Il rétorqua qu'il préférait être son prisonnier jusqu'à la fin de ses jours : « Et cela ne saurait tarder, car je ne pourrai vivre ainsi. — Comment diable ? La dame de Malehaut ne vous a-t-elle pas gardé un an et demi dans sa prison[1] ? — Oui, dame, c'est vrai. Mais alors je n'étais pas dans le même état d'esprit que maintenant, car je ne pourrais supporter la prison aussi longtemps que je le fis alors, me donnerait-on tout l'or du monde. Si vous pouvez retenir le corps prisonnier, vous ne pouvez retenir le cœur. Je vous conjure, au nom de Dieu, de me laisser partir, car je ne vous ai rien fait de mal. Si votre intention est de me libérer contre une rançon, vous l'obtiendrez, car il n'est aucune somme, si importante soit-elle, que ne verserait un homme de ma connaissance, s'il me savait prisonnier, pour quelque raison que ce soit. — Par Dieu, reprit-elle, vous ne sortirez pas d'ici avant que votre détention n'en ait attristé plus d'un. — Dame, dit-il, je n'en peux plus. »

364. L'entretien s'acheva sur ces mots et Lancelot fut remis en prison. C'était une des plus belles chambres du monde et une des plus agréables. Dès lors, il n'y eut rien au monde qu'on ne lui servît à table, mais il resta trois jours

---

qu'il voie ne li puet donner confort. Un jour le fist Morgue traire fors de la prison et Lanselos li demande s'ele le voldra ensi tenir a tous jours ; et ele dist que s'il ne li dist ce qu'ele li avoit demandé a l'autre fois, voirement le tenra ele. Et il dist que ançois le tenroit ele tous les jours de sa vie : « Et ce ne sera mie longement, car je ne porroie vivre en ceste maniere. — Conment dyable ? fait Morgue, dont ne vous tint la dame de Maloaut an et demi en sa prison ? — Oïl, dame, fait il, sans faille. Mais adont estoit mes cuers d'autre maniere qu'il n'est ore, car je ne porroie mie sosfrir autretant prison com je fis adont, qui me donroit tout l'or del monde. Et se vous tenés le cors em prison, vous n'i poés tenir le cuer. Si vous proi pour Dieu que vous m'en laissiés aler, car je ne vous ai riens fourfait. Et se vous me volés raiembre, si me raiembrés, car il n'est nus si grans avoirs, se tels hom connois je le savoit, pour coi je i remansisse, qu'il nel donnast. — M'aït Dix, fait ele, vous n'en isterés devant ce que vostre prison avra courecié maintes gens. — Dame, fait il, je n'en puis mais. »

364. Atant en laisse la parole ester, si refu mis en la prison ; et ce estoit une des plus beles chambres del monde et des plus delitables. Et dés lors en avant ne fu nule chose el monde qu'il n'eüst[a] [e] a mengier ;

sans manger ni boire, ce qui l'affaiblit et l'exténua au point de ne pouvoir tenir debout. Morgain agissait ainsi, pensant qu'elle finirait bien par le pousser à manger. Mais lorsqu'elle se rendit compte que la contrainte n'avait aucun effet, elle vint le voir. « Lancelot, lui dit-elle, allez-vous vraiment vous laisser mourir ainsi ? — Dame, répondit-il, c'est une des choses que je désire le plus au monde. — Je vous crois, fait-elle. Et si je vous libérais contre rançon, le voudriez-vous ? — Dame, il fut un temps où je l'aurais souhaité plus que maintenant, mais à ce moment-là, vous ne vouliez pas en entendre parler ; et maintenant, alors que je me meurs, vous voulez me libérer contre rançon ! Eh bien, malgré tout, je paierai ma rançon, si vous le voulez. — Oui. — Expliquez-moi comment ! — Je vais vous le dire, mais si vous n'acceptez pas mes conditions, vous ne sortirez jamais de ma prison. Vous me jurerez sur les reliques que vous n'entrerez jamais dans la maison du roi Arthur avant un an, et que vous ne tiendrez compagnie à aucun homme ni aucune femme de sa maison une heure entière, de jour comme de nuit, et alors je vous laisserai aller. » À ces mots, Lancelot répondit : « Assurément, je préférerais que vous me fassiez tuer plutôt que de me contraindre à un tel serment. Mais puisque ainsi vous voulez ma mort, que jamais plus Dieu ne vous protège, si vous ne me coupez la tête comme la femme la plus traîtresse et la plus déloyale au monde ! »

365. Morgain comprit alors qu'il était furieux. « Comment,

---

si fu .III. jours qu'il ne menga nule riens ne ne but, tant qu'il fu si febles et si anientis qu'il ne se pot soustenir. Et ce faisoit Morgue pour ce que en la fin le quide faire mengier a force. Mais quant ele vit que force n'i avoit mestier, si vint a lui et li dist : « Lanselot, est ce a certes que vous ensi vous laissiés morir ? — Dame, fait il, c'est une des choses del monde que je plus desir. — Voire, fait ele, se je vous raiembroie, voldriés le vous ? — Dame, fait il, je ai veü tele ore que je l'amaisse mix que ore, mais adont n'en volsistes riens faire ; mais ore, quant je sui mors, si me volés raiembre ! Et nonpourquant je me raiemberrai, se vous volés. — Oïl. — Dites conment ! — Je le vous dirai, fait ele, mais se vous nel volés faire, vous n'istrés jamais de ma prison. Vous me juerrés sor sains que vous n'enterrés en la maison le roi Artu devant un an, ne que vous ne tenrés compaingnie a home ne a feme de sa maison une ore entiere de jour ne de nuit, et je vous laisserai aller. » Atant respont Lanselos : « Certes, je amaisse mix que vous m'ocesissiés que vous me fesissiés ice jurer. Ne mais s'il est ensi que vous me volés ocirre, ja Dix ne vous aït se vous ne me copés la teste conme la plus traïterresse et la plus desloial qui vive. »

365. Lors sot bien Morgue qu'il estoit courecíés outre mesure, se li dist : « Conment ! Lanselot, si ne sousferriés mie painne pour issir

Lancelot, lui dit-elle, ne consentiriez-vous donc à aucun sacrifice pour sortir de ma prison ? Au nom de l'être qui m'eſt le plus cher, si vous n'acceptez pas la première condition que je vous proposerai, vous n'en sortirez pas avant que je ne vous aie retenu prisonnier aussi longtemps que la dame de Malehaut. Et savez-vous ce qu'il vous faudra jurer ? Que vous n'entrerez d'ici à Noël dans aucun lieu où se trouve la reine Guenièvre. » À ces mots, Lancelot ressentit une si vive douleur que son cœur faillit se briser et il maudit l'heure de sa naissance. Il dit alors à Morgain de le traiter comme son prisonnier, car jamais de la vie il ne prêterait un tel serment. Morgain lui répondit que, dans ces conditions, il continuerait à croupir en prison. On le remit alors dans sa chambre où il reſta, ce soir-là, sans boire ni manger. Quant à Morgain, elle chercha sans relâche un moyen de l'abuser, mais, comme elle ne pouvait rien lui faire manger, elle versa dans sa boisson des philtres qu'elle avait préparés grâce à des formules magiques et des sortilèges, et qui lui troublèrent l'esprit au point que, cette nuit-là, il eut l'impression, dans son sommeil, qu'il volait et trouvait sa dame, la reine, couchée avec un chevalier qui la serrait de si près qu'il lui faisait l'amour. Lancelot courait alors à son épée, prêt à le tuer, quand la reine se levait d'un bond pour lui dire : « Lancelot, que voulez-vous faire à ce chevalier ? N'ayez pas l'audace de le tuer, car je lui appartiens. Et si vous tenez à la vie, ne venez jamais là où je me trouve, car je vous l'interdis formellement. »

---

de ma prison ? Par la rien je plus aim, se vous ne prendés la premiere chose que je vous offerrai, vous n'en iſterés devant ce que[a] je vous arai tenu autretant com la dame de Maloaut fiſt. Et savés vous qu'il vous couvenra jurer ? Que vous n'enterrés devant Noël en lieu ou la roïne Genievre soit. » Quant Lanselos l'entent, si en eſt si dolans que a poi que li cuers ne li part et maldiſt l'ore qu'il onques fu nés. Lors diſt a Morgue qu'ele face de lui conme de son prison, qu'il ne fera ja tant com il vive tel sairement. Et Morgue respont que dont i[b] porrira il tous. Atant fu Lanselos remis en la chambre, si refu cele nuit sans boire et sans mengier. Et Morgue ne fait se penser non conment ele le puiſt decevoir, mais pour ce qu'ele ne li puet faire riens mengier, se li a mis ses puisons en son boire, confites a conjuremens et a karaudes : se li tourble la cervele et tant que la nuit li fu avis en son dormant qu'il voloit et qu'il trouvoit sa dame la roïne dormant avoc un chevalier, et si pres que li chevaliers li faisoit. Et il couroit a s'espee et le voloit ocirre, quant [*f*] la roïne sailloit sus et disoit : « Lanselot, que volés vous cel chevalier faire ? Ne soiiés si hardis que vous l'ociés, car je sui soie. Ne jamais, si chier com vous avés voſtre cors, ne venés en lieu la ou je sui, car je le vous desfent moult bien. »

366. Voilà ce que lui fit voir en songe Morgain pour l'amener à haïr la reine[1], et, pour qu'il croie son rêve encore plus sûrement, elle le fit enlever à minuit de la chambre et déposer dans une litière, comme elle l'avait fait dans le Val des Faux Amants, puis elle le fit transporter tout endormi dans la plus belle lande du monde, à vingt lieues de là, et le fit étroitement surveiller par ses gens. Le matin, quand Lancelot s'éveilla, il lui sembla être dans un des plus beaux lieux du monde, et il remarqua devant lui quelque chose d'exactement semblable à ce qu'il vit, quand il avait découvert la reine avec le chevalier. De plus, il tenait encore l'épée avec laquelle il avait voulu tuer ce dernier[2]. Il fut alors si accablé de douleur qu'il faillit en devenir fou : de fait, tout un chacun sur terre aurait cru qu'il avait vu, de ses yeux vu, ce qu'il avait rêvé. Mais il était encore plus affligé par l'interdiction de la reine que par le fait d'avoir trouvé le chevalier, car il n'imaginait pas avoir l'audace de jamais mettre les pieds là où elle se serait trouvée. À la vue des gens de Morgain, il fut submergé de douleur et de honte, tandis que la fée en personne s'approcha de lui l'air courroucé : « Comment ? Êtes-vous assez déloyal pour être sorti de ma prison sans mon consentement ? » En l'entendant, il fut persuadé qu'elle l'accusait de déloyauté et il en fut si malheureux qu'il sentit sa raison vaciller ; il leva l'épée qu'il tenait et s'apprêtait à se la plonger dans le corps, quand Morgain l'arrêta et le ser-

---

366. Ensi le fist Morgue songier pour en haïr la roïne, et pour ce qu'il le quidast plus certainnement, le fist porter a mienuit fors de la chambre et metre en une litiere ensi com ele avoit fait el Val des Fols Amans, si le fist porter tout endormi en la plus bele lande del monde a .xx. liues loing d'illoc, et cele meïsmes le fist gaitier a ses gens de pres. Au matin, quant Lanselos s'esveilla, se li fu avis qu'il estoit en un des plus biaus lix del monde, et vit devant lui une autretel chose com il vit la ou il avoit veü la roïne avoc le chevalier, et tenoit encore l'espee dont il le voloit ocirre. Et lors est si dolans que pour un poi que il n'esrage, ne sous ciel n'a home quil creïst mie qu'il n'eüst veü a ses ex ce qu'il avoit songié. Mais encore est il plus dolans de la desfense que la roïne li a faite qu'il n'est del chevalier, car il ne bee mie a faire tel hardement que il mete jamais le pié en lieu ou ele soit. Quant il vit les gens Morgue, si fu moult dolans et moult hontous, et ele meïsmes vint devant lui en guise de feme iree, si dist a Lanselot : « Conment ? Estes vous si desloiaus que vous estes issus de ma prison sans mon congié ? » Et quant il l'entent, si quide bien qu'ele l'ait ataint de desloiauté, si en a tel doel que pour un poi qu'il ne forsenne ; si hauce l'espee qu'il tient et le velt bouter parmi son cors, mais Morgue le court sus, si le chastie et li dist que maintes gens trespassent lor loiauté.

monna en lui rappelant que bien des gens manquent à leur parole.

367. « Dame, répondit Lancelot, je ne pourrai plus vivre longtemps ainsi et je préfère quitter cette terre plutôt que de vivre dans une telle souffrance. Hier soir, vous m'avez proposé de me laisser partir, si je vous jurais de ne pas entrer dans un lieu où se trouverait ma dame avant Noël. Maintenant je suis prêt à vous faire ce serment. — Je l'accepterai, dit-elle, mais gardez-vous de le trahir, si vous tenez à votre honneur, car je vous couvrirais de honte à la cour du roi Arthur, mon frère ; et si je vous tenais à nouveau à ma merci, vous ne sortiriez plus jamais de ma prison. » Il répondit qu'il aimerait mieux mourir dans l'honneur qu'être convaincu de faux serment. « Eh bien, je vais vous dire, reprit Morgain, ce que vous allez faire. Vous êtes si maigre et si faible qu'il serait vain de compter sur votre vaillance. Vous viendrez donc avec moi et y resterez jusqu'à ce vous soyez en état de chevaucher. Alors seulement vous me prêterez serment et pourrez aller à vos affaires. Je vous conseille et vous conjure de faire ainsi. » Il y consentit. Elle l'emmena donc et le fit manger de tous les mets qu'elle pensait pouvoir lui plaire si bien qu'il retrouva toute sa beauté et sa force. Puis il prit congé d'elle, après avoir prêté serment, et partit affligé et pensif, en homme qui ne savait où aller. Rien ne pouvait le consoler sinon pleurer le jour et penser la nuit, le cœur en proie à une douleur sans commune mesure. Il

---

367. « Dame, fait Lanselos, je ne porroie mie longement durer en ceste maniere et mix me venroit il tout le monde deguerpir que vivre a tel dolour. Et vous me deïstes ersoir que vous me lairiés aler, se je vous juroie que je n'enterroie en lieu ou ma dame fust devant Noël. Et je sui prés que je vous face le sairement. — Et je le prendrai, fait ele, mais bien gardés que vous me fausés le sairement, si chier com vous avés vostre honour, car je vous honniroie en la court le roi Artu mon frere ; et se je vous pooie tenir, jamais n'isteriés de ma prison. » Et il dist qu'il amast mix a hounour morir que estre atains de fals sairement. « Or vous dirai dont, fait Morgue, que vous ferés. Vous estes si maigres et si febles que de vostre chevalerie seroit noiens. Si en venrés [*295a*] avoc moi et i serés tant que vous porrés bien chevauchier. Et lors ferés le sairement, quant vous em porrés bien aler en vostre affaire. Et je vous lo et proi que vous ensi le faciés. » Et il l'otroie. Lors l'en mena et fist mengier toutes les vïandes qu'ele quida qu'il li pleüssent, et tant qu'il est auques revenus en sa biauté et en sa force. Si prist congié de li aprés le sairement, si s'en vait dolans et pensis com cil qui ne set quel part il puist tourner. Si n'est riens a coi il se confort fors a plourer le jour et a penser la nuit, si n'est nule si grans dolours qu'il ne sente au cuer. Et ensi

chevaucha ainsi équipé de toutes ses armes. Mais le conte se tait maintenant à son sujet et revient à Lionel, pour relater comment celui-ci et un chevalier sont montés dans un arbre afin de voir Lancelot prisonnier chez Morgain, et qu'une demoiselle doit leur montrer.

Lionel aperçoit Lancelot.

368. Maintenant le conte dit que Lionel, après avoir quitté Galehaut et le reste de ses compagnons, chevaucha trois jours sans apprendre de nouvelles ni de Lancelot ni des autres. Le quatrième jour, il se leva de bon matin et assista à la messe dans un ermitage qui se trouvait sur son chemin ; et quand il sortit de la chapelle, il fut raccompagné jusqu'à la porte par un ermite, qui, voyant les larmes couler de ses yeux, fut pris de pitié pour lui et lui demanda ce qu'il avait. Il lui répondit qu'il endurait toutes les souffrances qu'un homme peut endurer. « Et quelles souffrances ? demanda-t-il. Seigneur, vous pouvez bien me le dire, à moi qui suis prêtre. Peut-être, en l'occurrence, pourrai-je vous aider d'un conseil. — Assurément, seigneur. Je pleure pour mon seigneur mon cousin dont je ne sais s'il est mort ou perdu. C'est le meilleur chevalier du monde, à qui revenait tout l'honneur de la maison du roi Arthur, où se trouvent tous les bons chevaliers. — Ah ! s'exclama le sage ermite, je sais bien de qui vous parlez, il s'agit de Lancelot du Lac : un autre chevalier le cherche, un puissant seigneur qui est alité près d'ici

---

chevauche tous armés de toutes armes. Mais or se taist li contes de lui et retourne a parler de Lyonel. Conment Lyoniaus et uns chevaliers sont monté sor un arbre por veoir Lanselot qui estoit en la prison Morgain c'une damoisele lor doit mostrer.

368. Or dist li contes que quant Lyonniaus[a] se fu partis de Galeholt et de ses autres compaingnons, si chevalcha .III. jours sans oïr noveles, ne de Lanselot ne des autres. Au quart jour leva matin et oï messe a un hermitage qui estoit sor son chemin, et quant il issi fors de la chapele, si le convoiia li hermites jusqu'a la porte ; et quant il voit les larmes qui des ex li cheent, si en ot grant pitié, si li demande que il a, et il dist qu'il a toutes les dolours que hom puist avoir. « Et quel dolour ? fait il. Sire, moi le poés vous bien dire qui sui prestres, et par aventure je i aideroie a metre conseil. — Certes, sire, fait il, je plour pour mon signour mon cousin, qui ne soit ou mors ou perdus. Et ce est li miudres chevaliers del monde et qui avoit tout le pris de la maison le roi Artu ou tout li bon chevalier sont. — Ha, fait li prodom, je sai bien de qui vous dites, c'est de Lanselot del Lac : ausi le quiert uns chevaliers, uns riches hom qui gist malades ici pres en une maison de religion ou nous avons de nos compaingnons qui nous ont auques dit de son couvine. » Lors set Lyonniaus qu'il dist de

dans un monastère où certains de nos compagnons nous ont quelque peu mis au courant de son état. » Lionel comprit alors qu'il parlait de Galehaut. « Seigneur, par Dieu, dites-moi où il est et de quoi il souffre. » L'ermite lui apprit que c'était d'une blessure. « Mais il se rétablit fort bien. — Ah ! supplia Lionel, au nom de Dieu, faites en sorte que je puisse le rencontrer, car je ne serai jamais tranquille. Je veux le voir ! » L'ermite lui présenta son clerc auquel il ordonna de le conduire chez les moines de Notre-Seigneur.

369. Tel était en effet le nom du monastère où Galehaut était alité. Lionel prit congé de l'ermite et partit avec le clerc jusqu'au monastère. Ils rencontrèrent un des frères en train de travailler dans un jardin, et Lionel lui demanda comment allait Galehaut, ce à quoi le frère répondit qu'il était en bonne voie de guérison. « Frère, demanda Lionel, dans combien de temps pensez-vous qu'il puisse être en état de chevaucher ? — Seigneur, le frère supérieur dit qu'il pourra chevaucher et porter les armes d'ici quinze jours. » Puis il lui rapporta ses extraordinaires exploits chevaleresques, et, notamment, il lui raconta comment il avait enlevé l'écu de Lancelot de force. Lionel se dit qu'il n'entrerait pas dans ce monastère avant d'avoir accompli quelque prouesse, car ce serait un terrible déshonneur s'il apparaissait qu'il n'avait pas combattu depuis qu'il avait quitté Galehaut. Il recommanda donc à Dieu le frère et le clerc qui l'avait conduit là, et il partit là où l'entraînait le hasard. Il chevaucha ainsi trois jours sans rencontrer d'aventure. Le quatrième jour, aux alentours

---

Galeholt, se li dist : « Sire, [*b*] pour Dieu, dites moi ou il est et quel maladie il a. » Et il dist que c'est de plaie. « Mais il garist moult bien. — Ha ! sire, fait Lyonniaus, por Dieu, faites tant que je le voie, car je n'esterai jamais a aise. Si le verrai[b] ! » Et li hermites li baille son clerc, et li conmande qui l'en mainnece as moisnes Nostre Signour.

369. Ensi avoit non la maisons ou Galehols gisoit malades. Et Lionniaus prent congié de l'hermite et s'en vait entre lui et le clerc, tant qu'il sont venu en la maison. Si trovent un des freres labourant en un courtill, et Lyonniaus li demande que Galehols fait, et il dist qu'il garist moult bien. « Frere, fait il, jusques a quant quidiés vous qu'il puist chevaucier a droite garison ? — Sire, fait il, ce dist li maistres freres qu'il porra chevalchier jusques a .xv. jours et porter armes. » Lors li conte la grant merveille qu'il avoit fait d'armes ; lors li conte conment il avoit emporté l'escu Lanselot par force. Et lors pense Lyonniaus que laiens n'enterra il pas, tant qu'il avra aucune chose fait d'armes, car ce seroit grans hontes s'il ne paroit qu'il se fust combatus, puis qu'il se fu partis de Galeholt. Atant conmande a Dieu le clerc qui l'avoit amené et le frere, si s'en vait la ou aventure le maine. Si chevauche .III. jours en tel maniere sans aventure trouver. Au quart jour, entour prime, faisoit

de prime[1], alors que la matinée était splendide, il rencontra dans une très belle lande une jeune fille en proie à un très violent chagrin ; Lionel lui demanda ce qu'elle avait et elle répondit qu'elle pleurait la perte du meilleur chevalier du monde qui était mort près d'ici : c'était un traître odieux, un déloyal qui l'avait tué.

370. À ces mots, Lionel fut persuadé qu'il s'agissait de son cousin, et il en perdit soudain connaissance. La demoiselle le prit dans ses bras, et quand il revint à lui, elle lui demanda la raison de son évanouissement. « Demoiselle, c'est celui que je cherche. — Qui cherchez-vous ? S'enquit-elle. — Eh bien, je cherche Lancelot du Lac. — C'est lui, sans aucun doute[1]. » Il s'évanouit à nouveau. Quand il reprit connaissance, il la pria, au nom de Dieu, de l'emmener là où se trouvait le corps de Lancelot, et elle répondit qu'elle le ferait volontiers. Elle fit alors demi-tour, suivie de Lionel, et ils chevauchèrent jusqu'à un très ancien monastère où s'étendait un vaste et splendide cimetière. Bien des chevaliers étaient enterrés dans ce cimetière où avait été creusée une nouvelle tombe. La demoiselle lui dit : « C'est ici que repose Lancelot du Lac. » Il perdit connaissance, et, quand il revint à lui, il vit à la tête de la tombe une grande croix de bois, à laquelle pendait un écu doré avec une bande d'azur. Il demanda à la demoiselle si c'était l'écu du chevalier défunt et elle lui répondit que oui. Il n'eut aucun doute : c'était celui de Lancelot, car ce dernier ne portait guère d'écu sans bande[2] et celui-ci était tout neuf.

---

moult bele matinee, si encontre une damoisele en une moult bele lande qui faisoit moult grant doel ; et Lyonniaus li demande qu'ele a et ele dist qu'ele ploure pour le meillour chevalier del monde qui est mors pres de ci : si l'a ocis uns malvais traïtres, uns desloiaus.

370. Quant il l'entent, si pense bien que c'estoit ses cousins, si se pasme tantost et ele le prent entre ses bras, et quant il revint de pasmisons, se li demande pour coi il est pasmés. « Damoisele, fait il, c'est cil que je quier. — Qui querés vos ? fait ele. — Certes, je quier Lanselot del Lac. — C'est cil, fait ele, sans faille. » Et il se repasme. Et quant il revint de pasmisons, se li proie, pour Dieu, qu'ele l'i maint, et ele dist qu'ele le feroit volentiers. Lors s'en tourne et cil le siut, tant qu'il sont venu a un viés moustier et ancien, ou uns cimentieres estoit moult grans et moult biaus. Et maint cors de chevalier gisoient en cel cimentiere, et il avoit illoc une novele tombe. Et la damoisele li dist : « Ci gist Lanselot del Lac. » Et il se repasme, et quant il revint, si vit au chief de la tombe une grant crois de fust, et a cele crois pendoit uns escus dorés a une bende d'asur. Et il li demande se ce estoit li escus au chevalier ocis et ele respont : « Oïl. » Lors quide bien que [c]ce soit Lanselos, car il ne portoit gaires escus sans bende, et li escus estoit tous noëls. Et lors esgarde et voit issir del plaiceïs un chevalier

En relevant les yeux, il vit sortir du parc entouré de haies un chevalier armé de pied en cap. La demoiselle lui lança : « Pour sûr, méchant traître, ce n'est pas maintenant que vous aurez le courage d'avouer la mort du chevalier ! » Il répondit qu'il ne voyait pas encore pourquoi il devrait le cacher. À ces mots, Lionel se rua sur lui et le chevalier fit volte-face pour se défendre ; ils échangèrent des coups si violents que les lances volèrent en éclats. Lorsque Lionel le croisa, leurs visages et leurs corps s'entrechoquèrent si durement qu'ils furent tous deux projetés à terre, tout étourdis. Ils restèrent un bon moment étendus, mais Lionel, qui était plus alerte, se releva le premier ; il mit la main à l'épée et fonça sur le chevalier qui s'était grièvement blessé en tombant. Il allait se relever, quand Lionel arriva sur lui et lui assena un coup si brutal sur le heaume qu'il en fut tout sonné et retomba les paumes contre terre. Mais ce chevalier était vaillant et doté d'une grande force, il rassembla son courage, se releva, et, une fois debout, tira son épée, solide et belle, et se défendit avec acharnement, en chevalier rompu aux combats.

371. Leur duel dura longtemps : leurs écus furent mis en pièces, leurs heaumes défoncés et leurs hauberts démaillés ; eux-mêmes avaient perdu du sang si bien que le chevalier donnait des signes d'épuisement et faiblissait. Quant à Lionel, il était si rapide et avait un si bon souffle que le chevalier n'en revenait pas. Celui-ci se dirigea vers une des nombreuses tombes du cimetière, et, lorsque Lionel le vit

---

armé de toutes armes. Et la damoisele li escrie : « Certes, mauvais traïtres, or ne serés vous mie si hardis que vous connoissiés la mort au chevalier ! » Et il respont que encore ne voit il pour coi[a] il le devroit celer. Quant Lyonniaus l'ot, si laisse courre vers lui et cil se tourne pour lui desfendre ; si s'entredonnent si grans cops que li glaive sont volé em pieces. Et Lyonniaus s'em passe outre, si s'entrataignent de cors et de vis si durement que li uns porte l'autre a terre tout estourdi. Si ont grant piece geü, mais Lyonniaus qui plus estoit legiers saut sus tous premiers et met la main a l'espee, si court sus au chevalier qui moult estoit bleciés au cheoir. Et quant il quide relever, si s'en vint Lyonniaus par lui et li donne si grant cop sor son hiaume que tout l'estonne et le fist revenir as palmes a la terre. Mais cil estoit prous et de grant force, si s'esvertue et relieve et quant il fu relevés, si traist l'espee qu'il avoit, et bone et bele, si se desfent moult durement conme cil qui maintes fois s'en estoit entremis.

371. Longement dura la mellee d'als .II. ; si ont lor escus detrenchiés et lor hiaumes embarés et lor haubers desmailliés, si qu'il ont trait le sanc de lor cors, tant que li chevaliers lasse durement et affebloie. Et Lyonniaus est de tel vistece et de si bone alainne que li chevaliers en est tous esbahis. Lors s'en vait vers une tombe dont il avoit assés el

auprès de cette tombe, de toutes ses forces, il lui donna un coup sur le heaume qui retomba sur ses yeux. Lionel le percuta de son corps et de son écu, lui arracha son heaume et lui donna du pommeau de son épée un grand coup sur le visage, puis il rabattit la coiffe et leva l'épée pour lui trancher la tête. Mais voilà que surgit une demoiselle sur une mule toute couverte de sueur, qui, voyant le chevalier en si grand danger, fut saisie d'une profonde pitié. Elle sauta à bas de sa mule, et, une fois à terre, elle vint trouver Lionel et lui demanda quel mal ce chevalier lui avait fait. Il lui répondit qu'il avait tué traîtreusement Lancelot du Lac. « Par Dieu, s'exclama-t-elle, Lancelot du Lac est sain et sauf, mieux portant que jamais : j'ai couché cette nuit là où il a dormi. » À ces mots, Lionel bondit : « Demoiselle, dit-il, cela peut-il être vrai ? — Sur le salut de mon âme, je vous assure, reprit-elle, que je l'ai quitté ce matin sain et sauf, et je m'en vais à la cour du roi Arthur pour apporter cette nouvelle. » Lionel dit alors qu'il ne la croirait pas, ni elle ni personne d'autre, à moins de le voir. La demoiselle, désireuse de sauver la vie du chevalier, lui demanda qui il était, et il lui répondit qu'il était le cousin germain de Lancelot.

372. « Je comprends, fit la demoiselle, que vous soyez très impatient de le voir et je vais vous le montrer avant la nuit. Et pour que vous soyez assuré que je ne vous trompe pas, ce chevalier viendra avec vous tout armé, et si je ne peux vous

---

chimentiere, et quant Lyonniaus le vit pres de la tombe, se li jete un cop de toute sa force[a] sor le hialme, si qu'il chiet devant ses ex. Et Lyonniaus le hurte d'escu et de cors, et li esrace le hiaume de la teste et li donne del pumel de l'espee grant cop el visage, et li abat la ventaille et hauce l'espee pour lui coper la teste. Et tantost vint une damoisele sor une mule toute tressuee et quant ele voit le chevalier en tel perill, si l'em prent moult grans pitiés. Si se lance de la mule, et quant ele fu descendue, si s'en est venue a Lyonnel et li demande que cil chevaliers li a mesfait. Et il dist qu'il avoit ocis Lanselot del Lac en traïson. « En non Dieu, fait ele, Lanselos del Lac est tous sains et tous haitiés, ausi com il fu onques plus, car je jus anuit la ou il jut. » Si tost conme Lyonniaus l'entent, si saut sus et dist : « Damoisele, puet ce estre voirs ? — Sor le perill [*d*] de m'ame, fait ele, je vous di que je le laissai hui matin tout sain et tout haitié, et si vois a la court le roi Artu pour dire les nouveles. » Dont dist Lyonniaus qu'il n'en croit ne lui ne autrui s'il ne le voit. Et cele qui volentiers sauvast la vie au chevalier demande a Lyonnel qui il est, et il li dist qu'il est ses cousins germains.

372. « Certes, fait la damoisele, dont le verriés vous moult volentiers et je le vous mousterrai ains qu'il soit nuis. Et pour ce que vous ne quidiés que je vous deçoive, venra cis chevaliers avoc vous armés, et se je ne le vous puis moustrer, si soit ensi com il est

le montrer, eh bien, que le combat reprenne là où il s'est arrêté ! » Lionel fut d'accord avec la demoiselle ainsi que le chevalier. Mais la demoiselle qui avait conduit Lionel jusque-là en fut très dépitée. « Demoiselle, lui demanda-t-il, ne m'aviez-vous donc pas dit que ce chevalier avait tué Lancelot ? — En effet, répondit-elle, je n'ai jamais vu Lancelot, mais j'ai dit cela parce que ce chevalier a tué mon ami. » Sur ce, ils se mirent en selle et chevauchèrent, guidés par la demoiselle, tant et si bien que le soir ils arrivèrent là où se trouvait Lancelot. « Seigneur, dit la demoiselle, si vous voulez voir Lancelot, vous me promettrez que vous ne lui parlerez ni ne ferez connaître votre présence, car soyez sûr que ce serait la mort pour vous et que moi-même je serais déshonorée. » Elle le fit alors désarmer et l'emmena derrière un jardin où Lancelot venait se détendre et se divertir chaque soir. Elle les fit monter, lui et le chevalier, dans un arbre au feuillage si dense qu'on pouvait aisément s'y cacher. Une fois la nuit tombée, Lancelot arriva entouré de dix hommes d'armes qui le gardaient avec des haches et des épées, et Lionel le vit si distinctement qu'il fut certain que c'était lui. Puis la demoiselle le fit armer de nouveau, ils se remirent tous en selle et chevauchèrent ainsi trois lieues. Ils arrivèrent alors à un couvent de religieuses où ils reçurent l'hospitalité. Le lendemain matin, ils repartirent, et la demoiselle obtint la libération du chevalier vaincu par Lionel qui voulut savoir son nom : « Augarés du cimetière[1] », lui répondit-il. Sur ce, il s'en alla et

---

ore. » Ensi l'otroie Lyonniaus et li chevaliers ausi et la damoisele. Mais cele que Lyonniaus avoit illoc amenee en est moult courecie, et Lyonniaus li dist : « Damoisele, dont me deïstes vous que cis chevaliers avoit ocis Lanselot ? — Certes, fait ele, je ne connui onques Lanselot, mais je le di pour ce qu'il m'avoit ocis un mien ami. » Atant sont monté et s'en vont la ou la damoisele les conduist, tant que as vespres sont venu la ou Lanselos estoit. « Sire, fait la damoisele, se vous volés veoir Lanselot, vous m'arés en couvent que vous n'i parlerés ne ne ferés connoistre, car bien saciés que vous morriés, et je meïsmes seroie honnie. » Lors le fait desarmer et l'en mainne em un garding deriere la ou Lanselos venoit esbatre et esbanoiier chascune nuit. Si fait monter lui et le chevalier sor un arbre si garni de fuelles que bien si pooit on repondre. Quant il fu avespri, si vint Lanselos et .x. sergans environ lui qui le gardoient as haces et as espees, si le vit Lyonniaus si apertement qu'il savoit bien que c'estoit il. Et puis le refist la damoisele armer et remontent tout et chevauchent ensi .III. liues. Lors viennent a une maison de nonains, si herbergierent laiens. Et au matin s'em partent, si fait la damoisele quiter le chevalier conquis et Lyonniaus li demande conment il avoit non ; et il li dist : « Augares del chimentiere. » Atant s'em part, et la

la demoiselle demanda à Lionel où il irait, et il lui dit qu'il se rendrait à un monastère qui s'appelait le monastère de Notre-Seigneur. « Je sais bien où c'est, dit-elle, et je vais vous y conduire de sorte que vous ne vous perdrez pas, et ensuite, j'irai à la cour du roi Arthur. »

373. Ainsi la demoiselle le conduisit-elle, et ils chevauchèrent deux jours entiers. Le troisième jour, après qu'elle lui eut indiqué le chemin, Lionel la quitta et chevaucha jusqu'au monastère, mais il ne trouva pas Galehaut, qui s'en était allé très malade. On indiqua à Lionel la direction qu'il avait prise et il chevaucha tant et si bien qu'il le rattrapa : ce fut une grande joie pour Galehaut, car Lionel lui apprit qu'il avait vu Lancelot sain et sauf et il lui raconta comment. Ils chevauchèrent jusqu'en Sorelois. Là Galehaut accomplit les souhaits des religieuses, comme il avait projeté de le faire, pour le salut de l'âme de son compagnon et de la sienne : il fonda autant d'églises que d'abbayes, jusqu'à trente. Mais le conte se tait à ce sujet et revient à monseigneur Gauvain, pour relater comment Gauvain et Yvain prirent Lancelot dans leurs bras dans une forêt : il s'était évanoui parce qu'il ne pouvait plus participer à un tournoi.

Gauvain et Yvain rencontrent Lancelot.

374. Maintenant le conte dit qu'après avoir quitté Galehaut et ses compagnons monseigneur Gauvain chevaucha deux jours sans rencontrer d'aventures. Le troisième jour, alors

---

damoisele dist a Lyonnel quel part il chevauchera et il dist a une maison de religion qui a a non la maison de religion Nostre Signour. « Je sai bien, fait la damoisele, ou ce est et je vous conduirai tant que vous n'i faldrés mie ; et puis irai en la maison le roi Artu. »

373. Ensi l'en mainne cele, si chevauchent .II. jours entiers. Et au tiers l'a mis[a] en la voie, lors s'est de li departis, si chevalche tant qu'il est venus en la maison [*e*] de religion, mais[b] il n'i trouve mie Galeholt, ains s'en estoit alés tous malades. Si metent Lyonnel en la voie, si chevauche tant qu'il l'aconsiut : si en fu Galehols moult liés car Lyonniaus li dist qu'il avoit veü Lanselot sain et haitié et il conte conment. Il sont chevaucié tant qu'il viennent en Sorelois. Illoc fist Galehols les devises as nonnains qu'il avoit empensé a faire pour l'ame son compaingnon et pour la soie : si fist que eglises que abeïes jusques a .XXX. Mais de ce se taist li contes et retorne a parler de mon signour Gavain. Conment Gavains et Yvains tienent Lanselot entre lor bras en une forest, qui estoit pasmés pour que li tornoiemens estoit si tost faillis[c].

374. Or dist li contes que quant mé sires Gavains se fu partis de Galeholt et de ses compaingnons, si chevaucha .II. jours sans aventure trouver. Au tiers jour chevaucha moult pensis, si trouva en une lande

qu'il chevauchait, très préoccupé, il rencontra dans une lande un chevalier armé, qui, dès qu'il le vit, lui cria : « Arrêtez-vous, seigneur chevalier ! Les armes que vous portez sont à moi, ainsi que le cheval. — Pourquoi ? s'étonna monseigneur Gauvain. — Parce que je garde cette lande. — Vous la gardez ? Mais au nom de qui ? — Au nom de Morgain, répondit l'autre, et je remettrai en sa possession votre cheval et vos armes. » Il ordonna alors à Gauvain de mettre pied à terre, mais celui-ci rétorqua que ses armes, il ne les avait pas encore conquises. Le chevalier répliqua que cela serait vite fait. Il piqua alors son cheval des éperons, fonça sur monseigneur Gauvain et assena un tel coup sur son écu que sa lance éclata en morceaux. Quant à monseigneur Gauvain, il le heurta si violemment qu'il le projeta à terre, lui et son cheval, lequel s'abattit sur sa jambe droite. Déjà monseigneur Gauvain s'en allait et le laissait, quand l'autre s'écria : « Oh, par exemple ! Seigneur chevalier, laisserez-vous ainsi mon cheval sur moi ? Pour moi, ce serait une lâcheté si vous ne m'aidiez pas, car je suis grièvement blessé. Aidez-moi donc à me remettre en selle, et je m'en irai me faire soigner chez moi. — Ce n'eſt certainement pas moi qui vous en empêcherai », concéda monseigneur Gauvain. Il se dirigea donc vers un chêne qui se trouvait non loin de là, y attacha son cheval et y appuya sa lance, puis il alla auprès du chevalier, releva le cheval tombé sur lui et l'aida à se mettre en selle. Le chevalier faisait semblant d'être grièvement blessé. Alors que monseigneur Gauvain se dirigeait vers sa monture pour l'enfourcher, le

---

un chevalier armé ; et si toſt com cil le vit, se li escrie : « Eſtés, sire chevaliers, les armes que vous portés sont moies et li chevaus. — Pour coi ? fait mé sire Gavains. — Pour ce, fait cil, que je gart ceſte lande. — Gardés, fait mé sire Gavains, de par qui ? — De par Morgue, fait cil, car je li baillerai voſtre cheval et vos armes en sa baillie. » Lors li conmande que il voise jus et mé sire Gavains diſt que encore ne les a il mie conquises, et cil diſt qu'il n'i metera gaires au conquerre. Lors fiert le cheval des esperons et s'adrece vers mon signour Gavain et fiert tel cop en son escu que ses glaives vole em pieces. Et mé sire Gavains le fiert si durement qu'il le porte a terre lui et le cheval, si que li chevaus[a] li giſt desor la gambe deſtre. Et mé sire Gavains s'em part atant, si le laisse ; et cil s'escrie : « Avoi ! Sire chevaliers, lairés vous ensi mon cheval sor moi ? Ce me samblera couardise se vous ne m'aidiés, car je sui moult bleciés. Mais aidiés moi tant que je soie montés, si m'en irai a mon hoſtel sejourner. — Ja par moi, fait mé sire Gavains, ne demouerra. » Lors vint a un chaisne pres d'illoc, si atacha son cheval et apoie son [f] glaive, puis vient au chevalier, se li oſte son cheval de desore lui, et puis li aïde a monter. Et cil fiſt samblant que il fuſt moult bleciés. Lors ala mé sire Gavains pour monter

chevalier le bouscula par-derrière et le frappa des sabots de son cheval avant qu'il n'eût le temps de se méfier, si bien qu'il le fit tomber de tout son long. Mais il ne reſta pas longtemps à terre et se releva aussitôt la main à l'épée, fonçant sur le traître qui ne l'attendit pas mais fit demi-tour pour s'enfuir. Monseigneur Gauvain se mit en selle et piqua des éperons à la poursuite du chevalier qui s'enfuyait de toute la vitesse de sa monture : il était déjà si loin qu'il ne put le rattraper. Il arriva alors un très grave accident à monseigneur Gauvain, car son cheval tomba, le blessant grièvement, au point qu'il eut l'impression que son cœur éclatait dans sa poitrine.

375. Quand le traître se retourna et vit monseigneur Gauvain à terre, il revint à la charge l'épée tirée. En s'approchant de lui, il se rendit compte qu'il avait perdu connaissance et il passa à cheval sur son corps. Au même inſtant surgit un chevalier errant, revêtu de son armure, et qui aperçut le fuyard. Il avait bien vu tout ce qu'il avait fait et il le vit aussi emmener la monture du chevalier évanoui. Il lui barra alors la route et lui dit : « Ah ! sale traître ! lâche ! vous n'emmènerez pas ce cheval, vous le paierez très cher auparavant. » Il se rua sur lui, mais l'autre s'esquiva d'un autre côté, en laissant le cheval dont s'empara le nouveau venu pour l'amener auprès de monseigneur Gauvain, qui revenait à lui. Le chevalier reconnut tout de suite que c'était monseigneur Gauvain, il sauta à bas de sa monture et éclata en sanglots. En levant les yeux, monseigneur Gauvain vit que c'était monsei-

---

sor son cheval et li chevaliers hurte aprés, si le fiert des piés de son cheval, ains qu'il s'en donnaſt garde, si qu'il le porte a terre tout eſtendu. Mais il n'i demoura gaires, ains saut sus maintenant et met main a l'espee, si court vers celui ; mais cil ne l'atent mie, ains se traiſt ariere. Et mé sire Gavains eſt montés et fiert ceval des esperons aprés celui et cil fuit tant conme chevaus pot aler, se li eſt tant eslongiés qu'il ne le puet ataindre. Et a mon signour Gavain avint une moult grans mesaventure, car ses chevaus caï[b] si qu'il meïsmes fu moult bleciés, si qu'il quida avoir le cuer crevé dedens le ventre.

375. Quant cil se regarda et vit mon signour Gavain a terre, se li recourt sus l'espee traite ; et quant il eſt pres, si aperçoit qu'il eſt pasmés et il passe tout a cheval le cors outre. Atant es vous un chevalier errant armé, si voit celui qui fuioit, si ot bien veü[a] quanqu'il ot fait, si vit qu'il en menoit le cheval au chevalier pasmé. Lors se met au devant, se li diſt : « Ha ! mauvais traïtres couars, vous n'en menrés mie del[b] cheval, ançois le comperrés moult chierement ! » Et lors li laiſt courre et cil eſt guencis d'autre part, si laiſt le cheval, et cil le prent et l'en mainne la ou mé sire Gavains eſtoit revenus de pasmisons. Si connoiſt tantoſt que c'eſtoit mé sire Gavains, si saut jus de son cheval et ploure moult durement. Et mé sire Gavains regarde et

gneur Yvain, son cousin, et il lui jeta les bras autour du cou, tout blessé qu'il était. Monseigneur Yvain lui demanda s'il était grièvement blessé et Gauvain lui répondit : « Oui, dans le corps. — Pour sûr, s'exclama Yvain, si j'avais su que c'était vous, il ne m'aurait pas ainsi échappé. »

376. Il l'aida ensuite à se remettre en selle, puis, reprenant la route que suivait monseigneur Gauvain, ils chevauchèrent jusqu'au soir. Ils rencontrèrent alors un chevalier qui venait de la forêt et qui leur offrit très aimablement l'hospitalité, ce dont ils le remercièrent très chaleureusement. Ce vavasseur était accompagné d'un écuyer, un de ses neveux, qui portait un daim et menait deux lévriers en laisse. Le noble seigneur lui dit d'aller devant et de faire préparer le gîte et le repas ; ce qu'il fit. Le seigneur chevaucha avec ses hôtes jusqu'à sa demeure. Là, ils furent bien reçus et traités avec de grands égards, et monseigneur Gauvain y resta jusqu'à la guérison de sa blessure, en compagnie de monseigneur Yvain qui ne voulut pas le laisser. Un jour, alors qu'ils erraient, préoccupés et malheureux, sans parvenir à trouver le moindre indice susceptible de les aider dans leur quête, ils aperçurent dans une très belle prairie une foule de chevaliers combattant dans un tournoi. Ils se dirigèrent de ce côté et demandèrent à un écuyer quel était l'enjeu du tournoi pour ces chevaliers. « Ma foi, répondit-il, ils combattent pour capturer chevaux et chevaliers. — Et y participent ceux qui le désirent ? — Oui, répondit l'écuyer, et l'on choisit le camp que l'on veut. »

---

voit que c'est mé sire Yvains, ses cousins, se li a jeté ses bras au col, si malades com il estoit. Et mé sire Yvains li demande s'il est moult bleciés et il respont : « Oïl, dedens le cors. — Certes, fait il[r], se je seüsse que ce fuissiés vous, il ne me fust mie ensi eschapés. »

376. Lors li aïde a monter, si s'en tournent tout le chemin que mé sire Gavains aloit, si chevauchent jusqu'a vespres. Lors encontrent un chevalier qui de la forest venoit, si lor proie moult doucement de herbergier et il l'en mercient moult. Et avoc le vavasour estoit uns siens niés esquiers qui avoit un dain et .II. levriers ; si menoit les .II. levriers en laisse. Lors li dist li prodom qu'il alast devant et atournast l'ostel et le mengier ; et il si fist. Et li sires chevauche avoc ses hostes, tant qu'il vint a son hostel. Si furent servi et honneré laiens et i fu tant mé sire Gavains qu'il fu garis de sa bleceüre, et fu avoc lui mé sire Yvains qui onques laissier ne le volt. Un jour avint que il erroi[*296a*]ent pensiu et dolant, et cil qui nule enseigne ne pooient trouver de lor queste, si choisirent en une moult bele praerie grant plenté de chevaliers qui tournoioient. Et il vont cele part et demandent a un esquier conment tournoient cil chevalier. « Par foi, fait il, as chevaus et as chevaliers prendre. — Et tournoient, font il, cil qui voelent ?— Oïl, fait li esquiers, et vait cele part ou il li plaist. »

377. En observant le tournoi, monseigneur Gauvain vit dans un camp un chevalier qui était toujours vainqueur. Dès qu'il se précipitait dans la mêlée, ceux du camp adverse ne pouvaient résister à ceux de son camp : sa seule présence faisait qu'ils prenaient aussitôt la fuite ; mais, dès qu'il sortait du combat, ceux du camp adverse reprenaient le dessus. Après être resté assez longtemps dans la bataille pour voir ceux de l'autre camp partir en déroute, il s'en allait et les laissait se rétablir. Puis quand il voyait que ceux de son camp avaient le dessous, il repartait à l'attaque. C'est ce qu'il fit cinq ou six fois sous leurs yeux. Les deux cousins se lancèrent alors dans le tournoi et se mirent à accomplir tant d'exploits que les chevaliers de leur camp supportèrent bien le combat. Dès lors l'éclat des prouesses du chevalier ne fut plus aussi vif qu'il l'avait été auparavant, durant toute la journée, et, lorsqu'il s'en rendit compte, il en fut si dépité qu'il faillit éclater de rage. Il abandonna le tournoi, jeta son écu à terre, puis partit en se frappant les poings l'un contre l'autre. Il pleurait et criait si fort qu'on pouvait l'entendre de très loin. Ce comportement intrigua monseigneur Gauvain qui dit à monseigneur Yvain : « Cousin, savez-vous qui est ce chevalier ? » Yvain lui répondit que non. « Par Dieu, jamais je ne reconnaîtrai personne, si celui-ci n'est Lancelot du Lac. » Ils éperonnèrent leur monture à sa poursuite, et monseigneur Yvain ramassa l'écu que le chevalier avait laissé tomber, en disant que jamais l'écu d'un si noble chevalier ne resterait au milieu du chemin, pour peu qu'il passât par là.

---

377. Lors esgarde mé sire Gavains, si voit un chevalier par de la qui tout vaint ; si tost com il se fiert en la mellee, ne pueent cil de la sousfrir les autres : pour que cil chevaliers i soit, ains se metent tantost a la voie ; et tantost com il est fors, si en ont le mellor cil de cha. Quant il a tant esté en la mellee qu'il voit que cil de cha se desconfissent, si s'em part et les laist recouvrer. Et quant il voit que li sien ont le plus lait, si revient a la mellee. Ensi a fait devant lor ex .v. fois ou .vi. Lors se fierent el tournoiement li doi cousin, si conmencent tant a faire d'armes que bien sousfrent li chevalier. Si ne perent pas ses chevaleries ensi com eles ont faites hui toute jour, et quant il voit ce, si est si dolans que pour un poi qu'il n'esrage, si laisse le tournoiier et jete jus l'escu, et s'en vait ferant l'un poing en l'autre, et ploure et crie moult durement, si que de bien loing le puet on oïr. De ceste chose prist bien garde mé sire Gavains et dist a mon signour Yvain : « Cousin, savés vous qui cis chevaliers est ? » Et il dist que nenil. « Si m'aït Dix, je ne connoistrai jamais home, se ce n'est Lanselot del Lac. » Lors fierent aprés des esperons et mé sire Yvains prent cel escu qu'il ot laissié cheoir, et dist que ja escus a si prodome ne demouerra ja en voies, pour qu'il i sorviegne[a].

378. Ils le suivirent jusqu'à la forêt et, comme ils ne le quittaient pas des yeux, ils le virent mettre pied à terre et attacher son cheval à un arbre, puis il ôta son heaume et se laissa aller à un chagrin des plus poignants, se traitant de sale lâche et maudissant l'heure de sa naissance et sa vie qui n'avait que trop duré. Sur ces mots, il s'évanouit. Piquant des éperons, les autres arrivèrent et comme ils constatèrent que c'était bien Lancelot, car il avait ôté son heaume, ils le tinrent dans leurs bras jusqu'à ce qu'il reprît connaissance. Lorsqu'il les vit, Lancelot éprouva une grande honte mais ils le tranquillisèrent en lui disant : « Seigneur, nous sommes tous deux à votre recherche depuis longtemps, car on dit à la cour que vous ne seriez vu de personne susceptible de vous reconnaître. » Lancelot répondit que, pour l'heure, il ne rentrerait pas à la cour : « Et ne m'en priez pas, car ce serait peine perdue. Laissez-moi plutôt et dites que je suis sain et sauf à tous ceux qui, selon vous, pourraient en être heureux. »

379. Quand monseigneur Gauvain vit que toute prière était vaine, il dit : « Au nom de l'être que vous aimez le plus, très cher ami, dites-moi pourquoi vous avez un si grand chagrin, si cela est possible. — Certes, dit-il, je me sens très malheureux, car je n'ai jamais vu un si grand tournoi et j'ai le cœur lourd d'avoir eu un jour des qualités, alors qu'elles me trahissent si vite. » Sur ce, il se releva car il ne pouvait plus rester avec eux, en raison du chagrin qui lui étreignait le cœur : il remit son heaume et enfourcha à nouveau sa monture.

---

378. Ensi le vont sivant tant qu'il est en la forest et il esgardent, si voient qu'il est descendus et atache son cheval a un arbre, et oste son hiaume et fait si grant doel que greignour ne puet faire ; si se clainme malvais recreant et maldist l'ore que il onques fu nés et qu'il a tant duré. Et quant il a ce dit, si se pasme ; et cil viennent apoignant et voient bien que c'est Lanselos, car il avoit son hialme osté ; si le tiennent tant entre lor bras qu'il est revenus de pasmisons. Et quant Lanselos les voit, si en ot moult grant honte, et il le confortent et li dient : « Sire, nous sommes andoi en queste pour vous grant piece a, car on dist a court que jamais ne seriés veüs d'ome que il conneüst. » Et il dist qu'en la court n'enterra il mie en cestui point : « Et ne m'en proiés mie, car vous n'i porriés avenir ; mais laissiés moi et dites que je sui sains et haitiés del cors a tous ciaus que vous qui[*b*]derés qui lié en soient. »

379. Quant mé sire Gavains vit que proiiere n'i a mestier, si dist : « Par la riens que vous plus amés, biaus dous amis, dites moi pour coi vous faites si grant doel, se estre puet. — Certes, fait il, j'ai moult tres grant doel, car je ne vi onques mais si grant tournoiement, si m'en poise quant il ot onques nul bien en moi, quant il si tost me sont failli. » Atant se drece, car plus ne pot demourer entr'aus pour le mal qu'il sent au cuer : si remet son hialme et remonte en son cheval,

Monseigneur Yvain lui redonna son écu et le passa à son cou, puis Lancelot partit. De leur côté, les deux cousins chevauchèrent jusqu'à la cour du roi Arthur et racontèrent ce qui s'était passé, ce dont la cour se réjouit. Quant à Lancelot, il chevaucha tout seul, le cœur mélancolique, se demandant où il pourrait aller. Finalement, il décida d'aller retrouver Galehaut, qui l'avait comblé de bienfaits. Il prit la route du Sorelois mais, s'il avait su que Galehaut le cherchait, il n'y serait pas allé. Or monseigneur Yvain avait oublié de le lui dire, ce qu'il devait amèrement regretter par la suite. Lorsque Lancelot arriva en Sorelois, on l'accueillit avec une grande joie, mais il ne trouva pas Galehaut, car ce dernier était parti à sa recherche avec Lionel. Il fut alors si désespéré qu'il se sentit bientôt menacé par la folie, car il ne savait où trouver du réconfort et toute la joie qu'on lui témoignait lui déplaisait. Une nuit, il faussa compagnie aux gens de Galehaut, en n'emportant que ses braies et sa chemise[1]. Il était si angoissé que des vaisseaux éclatèrent dans son nez : il tacha son lit, car il perdit une pleine écuelle de sang. Ainsi s'en alla Lancelot, et, lorsqu'au matin on trouva le sang dans le lit, on crut qu'il s'était donné la mort, et la douleur fut à son comble. Mais le conte se tait à ce sujet et revient à Galehaut et à Lionel, pour relater comment Galehaut mourut par amitié pour Lancelot, parce qu'il le croyait mort, ce qui était faux.

---

et mé sire Yvains li remet son escu a son col, et puis s'em part. Et li doi cousin chevauchent jusqu'a la court le roi Artu et content ce dont la cours eſt lie. Et Lanselos chevauche tous seus et moult pensis en son cuer, et devise ou il porra aler, et en la fin se pourpense qu'il en ira a Galeholt qui tous les biens li avoit fais. Si priſt sa voie pour aler a Sorelois, mais s'il quidaſt qu'il le[a] quesiſt, il n'i fuſt pas alés, mais mé sire Yvains li avoit oublié a dire, si en fu puis moult dolans. Quant Lanselos vint en Sorelois, si fu rechus a moult grant joie, mais Galeholt n'i trouva il mie, car il s'en ert alés encontre lui et Lyonniaus pour lui querre. Et lors fu Lanselos tous dervés ne ne gardoit l'ore qu'il forsenaſt, car il ne savoit a coi conforter, et toutes les joies c'om li faisoit li desplaisoient. Une nuit s'embla des gens Galeholt et n'emporta que ses braies et sa chemise. Et de l'angoisse qu'il avoit, li escreva ses nés a sainier en son lit, si avoit de sanc sainié plainne esquiele. Et ensi en ala Lanselos, et au matin quant on trouva le sanc el lit, si quida on qu'il se fuſt ocis, si i fu si grans doels com il pot plus eſtre. Mais de ce se taiſt li contes et retorne a parler de Galeholt et de Lyonel. Conment Galehols se muert pour l'amour de Lanselot por ce qu'il quidoit qu'il fuſt mors et c'eſtoit faus.

380. Or diſt li contes que, quant entre Galeholt et Lyonnel[a] s'em

Mort de Galehaut.

380. Le conte dit maintenant qu'après avoir quitté le Sorelois Galehaut et Lionel firent un détour par la cour et y trouvèrent monseigneur Gauvain qui leur donna des nouvelles de Lancelot et leur dit qu'à son avis Lancelot devait être allé en Sorelois, « car j'ai oublié de lui dire que vous le cherchiez ». Galehaut s'en retourna alors en Sorelois avec Lionel. Mais quand ils apprirent comment il était parti et qu'on avait trouvé du sang dans son lit, Galehaut crut qu'il s'était tué. Dès lors, il n'eut plus aucun espoir, et cependant, il aurait repris courage s'il ne s'était persuadé qu'il était certainement mort. Mais cette idée le plongeait dans le désespoir et il refusait de manger et de boire. Le seul réconfort qu'il trouvait était de contempler l'écu de Lancelot qu'il ne cessait d'avoir sous les yeux.

381. Mû par son amitié pour Lancelot, il resta onze jours et onze nuits sans manger ni boire, au point que des religieux qui venaient souvent le visiter lui disaient qu'une telle mort serait la perte de son âme. Ils le firent manger de force, mais ce fut vain car son long jeûne lui avait fait trop de mal. À ce mal vint s'en ajouter un autre : la blessure qu'il avait reçue en conquérant l'écu s'infecta, car elle avait été mal surveillée : sa chair pourrit. Il fut alors atteint d'une nouvelle maladie qui lui dessécha le corps et tous les membres. Il quitta cette terre, considéré, selon le conte, comme le plus noble seigneur de son temps, car les

---

partirent de Soreloys, qu'il s'en alerent par la court et trouverent mon signour Gavain qui les noveles lor conta et dist qu'il[b] quidoit [*c*] bien qu'il fust alés en Sorelois, « car je li oubliai a dire que vous le queriés ». Atant s'en revait Galehols en Sorelois ariere entre lui et Lyonnel. Mais quant il oïrent les noveles de Lanselot, que ensi s'en fu partis, et del sanc qui fu trouvés en son lit, si quida bien qu'il meïsmes se fust ocis. Et dés lors en avant n'i ot que desconforter, et nonpourquant il se confortast, s'il ne quidast qu'il fust mors certainnement ; mais ce le faisoit desesperer, si ne voloit mengier ne boire. Et tant de confort qu'il avoit, ce fu de l'escu Lanselot qu'il avoit adés devant ses ex.

381. Tant fist pour l'amour de Lanselot qu'il fu .xi. jours et .xi. nuis que onques ne menga ne ne but, tant que la gent de religion qui souvent le veoient li disoient qu'il morroit en tel maniere[a] que s'ame seroit perdue. Si le font mengier a force, mais ce n'ot mestier, car li lons juners li fist trop mal. Et se li revint uns autres encombriers, que sa plaie qu'il ot quant il conquist l'escu li soubaldra, quar ele avoit esté malvaisement gardee : se li pourrist la chars. Lors li revint une autre maladie dont tous li cors li secha et tout li membre. Et lors trespassa de cest siecle conme li plus prodom au dit del conte qui onques fust

généreuses aumônes qu'il distribua ne seraient pas aisées à dénombrer. Son neveu Galehaudin fut investi de toute sa terre et reçut les hommages de ses barons. Mais le conte se tait alors à son propos et parle de Lancelot, pour retracer comment un nain l'emmena dans une charrette, parce qu'il lui avait promis de lui montrer la reine Guenièvre, prisonnière de Méléagant.

Le défi de Méléagant à Camaalot.

382. Le conte dit maintenant que lorsque Lancelot quitta le Sorelois et fut sorti de ce royaume il s'abandonna à sa douleur chaque jour, mangeant et dormant peu, de sorte qu'il sentit sa tête se vider et qu'il perdit la raison. Il passa tout l'été et tout l'hiver jusqu'à Noël dans cet état, se laissant aller à sa démence dans tous les pays qu'il traversait[1]. Après Noël, la Dame du Lac, qui l'avait élevé et le cherchait partout, finit par le découvrir, la veille de la Chandeleur, gisant dans un buisson, dans la forêt de Tintagel[2], en Cornouailles. Elle l'emmena avec elle, le guérit et le garda auprès d'elle le restant de l'hiver et tout le carême, tant et si bien qu'il fut plus beau et plus fort qu'il ne l'avait jamais été, parce qu'elle lui promettait de lui faire connaître une joie aussi grande que la plus grande qu'il eût jamais goûtée[3]. Il ne sut rien de la mort de Galehaut aussi longtemps qu'il resta avec sa dame. Un jour, elle lui prépara cheval et armure : « Cher ami, maintenant est venu le moment de recouvrer tout ce que tu as perdu, si tu en as l'au-

---

au tans de son aage, car la grant aumosne qu'il fist ne seroit mie legierement acontee. Et ses niés Galeholdins fu ravestus de toute sa terre et rechut ses hommages des barons. Mais atant se taist li contes de lui et parole de Lanselot. Conment uns nains en maine Lanselot en une charete pour ce qu'il li a en convent a mostrer la roïne Genievre qui estoit en la prison Melyagant.

382. Or dist li contes que[a], quant Lanselos se fu partis de Sorelois et il fu fors de la terre, si fist doel chascun jour et menga petit et dormi, se li vuida la teste et forsena ; et fu en tel maniere tout l'esté et tout l'iver jusques au Noël et passa par toutes terres menant sa forsenerie. Aprés Noël avint que la Dame del Lac qui l'avoit nourri le queroit par toutes terres, si a[*d*]la tant qu'ele le trouva le vegille de la Chandeillier gisant en un buison en la forest de Tintajoul en Cornuaille. Si l'en mena o li et le gari et le tint tout l'iver et tout le quaresme tant qu'il revint en greignor biauté et en greignour force qu'il n'avoit onques mais esté, pour ce qu'ele li prometoit qu'ele li feroit avoir ausi grant joie com il avoit onques eü greignour ; ne onques de la mort Galeholt ne sot riens tant com il fu avoc sa dame. Et ele li ot apareillié cheval et armes. « Bials amis, ore vient li tans que tu receveras quanques tu as perdu, se tu l'oses faire. Et saces

dace. Pour cela, sache qu'il te faudra être le jour de l'Ascension avant l'heure de none dans la forêt de Camaalot, car si à l'heure dite tu ne t'y trouvais pas, la mort te semblerait préférable à la vie. — Ah ! dame, dites-moi donc pourquoi ! — Parce que la reine sera enlevée, répondit-elle ; et si tu es là, tu iras la secourir là où nul ne put jamais être secouru[4]. — Alors je vous jure que j'y serai, que ce soit à pied ou à cheval. » La dame lui présenta donc ses armes et son cheval et le fit partir cinq jours avant l'Ascension, si bien qu'à midi précis il arriva dans la forêt de Camaalot.

383. Ce jour-là, le roi Arthur tenait sa cour à Camaalot, qui était la ville la plus propice aux aventures qu'il possédât, et l'une des plus agréables. Mais ce n'était pas une de ces cours grandioses et éblouissantes qu'il tenait d'ordinaire à l'époque où Galehaut et Lancelot s'y trouvaient, puisque chacun pensait que ce dernier était mort. Ce jour-là, au contraire, la cour était affligée et désemparée, et bien des larmes y furent versées avant qu'elle ne se séparât, car, alors que le roi était de retour de la messe, Lionel, le cousin de Lancelot, fit son entrée à la cour, s'en revenant après l'avoir cherché à travers quantité de pays. Le roi alla à sa rencontre, ainsi que la reine, et ils lui demandèrent s'il avait appris des nouvelles de Lancelot, mais il leur répondit que non. Le chagrin fut à nouveau si vif qu'il n'y eut pas un chevalier, pas une dame ni une demoiselle qui ne se laissât aller à la douleur. Mais la souffrance que manifestait la reine, en public ou en privé, surpassait celle des autres.

---

qu'il te couvendra estre le jour de l'Asencion ains nonne en la forest de Camaalot, et se tu, a cele ore, n'i estoies, tu ameroies mix ta mort que ta vie. — Ha ! dame, ore me dites dont pour coi ! — Pour ce, fait ele, que la roïne en sera a force menee ; et se tu es la, tu le secourras la ou nus ne pot onques estre rescous. — Et je vous jur, fait il, que je i serai ou a pié ou a cheval. » Lors li moustre la dame ses armes et son cheval et le fait mouvoir .v. jours devant l'Asencion, si que il vint a droite ore de miedi en la forest de Camaalot.

383. A cel jour tenoit li rois Artus sa court a Camaalot qui ert la plus aventurouse vile qu'il eüst et une des plus delitables. Mais ce n'estoit pas des hautes cours merveillouses qu'il soloit tenir au tans Galeholt et au tans que Lanselos i estoit, que chascuns quidoit qu'il fust mors, ançois fu cel jour la cours triste et moult dolante, et maintes larmes i furent plourees ains qu'ele se departist, car la ou li rois fu venus de la messe entra Lyonniaus laiens, le cousin Lanselot, qui venoit de lui querre par mains païs. Si ala li rois a l'encontre, et la roïne ausi, et li demanderent s'il avoit nule nouvele oïes de Lanselot, et il dist que nenil. Si en fu grans li doels de rechief que onques n'i ot baron, dames ne damoiseles qui doel ne fesist, mais desor tous faisoit la roïne doel et en apert et en repost.

384. Ce jour-là, la cour fut fort triste et bouleversée, car à peine Lionel était-il revenu qu'on apprit des nouvelles de la dame de Malehaut qui était morte par amour pour Galehaut. C'était à juste titre : par la mort de Galehaut, elle avait perdu la possibilité d'être la suzeraine de trente royaumes, puisqu'il l'aurait épousée s'il avait vécu un an de plus. Le roi déclara qu'elle était morte du chagrin d'avoir perdu Galehaut, et que Lancelot était mort pour la même raison. Monseigneur Gauvain ajouta : « Assurément, on peut le comprendre, car personne ne devrait accepter de vivre après un homme aussi remarquable. »

385. La reine fut vivement contrariée par son propos, car elle ne pouvait se résoudre à la mort de Lancelot ; elle rétorqua à monseigneur Gauvain : « Comment, Gauvain, ne reste-t-il alors plus aucun homme vaillant ? — Dame, répondit-il, je n'en sais rien. » Elle répliqua : « Je vous affirme que si. Votre oncle au moins. » Alors il se leva, au bord des larmes et le cœur gros, et s'en alla en disant : « C'est certain, dame, cela ne fait aucun doute. » La discussion en resta là. Keu le sénéchal arriva alors, un bâton dans la main et sans manteau. Il annonça au roi que son repas était prêt[1], car il aurait bien lieu, quoi qu'il fût arrivé. Le roi s'assit à table afin de réjouir sa cour, bien qu'il n'en eût pas du tout envie[2]. Certains mangèrent tandis que Lionel resta avec la reine dans sa chambre pour se consoler du grand chagrin qu'il éprouvait. Après avoir mangé, le roi s'assit sur une couche, mais il n'avait pas

---

384. Cel jour fu moult povre la cours et moult tourblee, car maintenant que Lyonniaus fu venus, revinrent les nouveles de la dame de Maloaut qui morte estoit pour l'amour de Galeholt. Et ele avoit droit car ele avoit perdu en la mort Galeholt a estre dame de .xxx. roialmes, car il l'eüst prise a feme s'il eüst vescu un an. Et li rois dist que c'estoit pour le doel de Galeholt qu'ele estoit morte, et ensi en estoit Lanselos mors. [*e*] « Certes, fait mé sire Gavains, il ot droit, car aprés tel home ne deüst nus deignier qu'il vesquist. »

385. De ceste parole fu la roïne moult courecie, car a la mort Lanselot ne s'acordoit ele mie ; si dist encontre mon signour Gavain : « Conment, Gavain, si n'est remés ore nul honme qui vaille[a] ? — Dame, fait il, je ne le sai mie. — Si est, fait ele. Vostre oncles au mains. » Et il se lieve, et li cuers li engroisse et les larmes li viennent as ex, et il s'en tourne[b] et dist : « Certes, Dame, il le doit bien estre. » Ensi sont remeses les paroles. Et lors vint Kex li seneschaus, un baston en sa main et tous desfublés, et dist au roi que tous est prés ses mengiers, car pour aventure ne remanra il mie. Li rois assiet au mengier, non mie pour talent qu'il en ait, mais pour sa court esleecier. Si mengierent tels i ot, et Lyonniaus fu avoc la roïne en sa chambre et se conforte de la grant dolour qu'il ot. Quant li rois ot mengié, si s'asist en une

le cœur à se divertir. Il était plutôt pensif, et sa suite autour de lui, toute troublée. Alors qu'il était ainsi préoccupé, un chevalier armé, revêtu de son haubert et de ses chausses de fer, fit son entrée, l'épée ceinte, sans heaume. C'était un chevalier de stature et de carrure impressionnantes, bien bâti. Il remonta la salle à grands pas, tenant par contenance l'épée à la main[3]. Arrivé devant le roi, il s'adressa à lui sur un ton hautain, et dit d'une voix si forte que tous l'entendirent : « Roi Arthur, je viens ici, à votre cour, pour faire savoir à tous ceux qui sont ici présents que je suis Méléagant, le fils du roi Bademagu de Gorre. Je viens en votre cour pour me justifier et me défendre contre Lancelot du Lac au sujet de la blessure que je lui ai faite l'an dernier au cours d'une joute à la lance, parce que j'ai entendu dire qu'il me reproche de l'avoir frappé par traîtrise[4]. S'il le soutient, qu'il vienne devant moi, car je suis prêt à prouver que ce n'est pas par traîtrise que je l'ai blessé, mais en honnête chevalier dans une joute loyale. — Seigneur chevalier, répondit le roi, nous avons effectivement entendu parler de votre prouesse, et, quel que vous soyez, vous êtes le fils de l'un des hommes les plus valeureux du monde, et comme vous êtes de son lignage, nous devons bien vous pardonner une erreur par affection pour lui. On sait bien dans ma maison que Lancelot n'hésiterait pas à prouver, face à meilleur que vous, une lâcheté si l'autre l'avait commise. Mais la rumeur se répand si vite à travers les pays que vous devez bien savoir qu'il est

---

couche et n'ot talent de nule envoiseüre, ançois pense, et fu entour lui son barné tous esbahis. Et la ou il pensoit ensi entra laiens uns chevaliers tous armés de hauberc et de chauces de fer, et d'espee chainte, et fu sans hialme, et fu moult grans chevaliers de tous membres et de cors, et bien tailliés. Il en vient tout contremont la sale a grans pas, et tint par contenance sa main a l'espee. Et quant il vint devant le roi, si parla moult fierement et dist si haut que de tous fu oïs : « Rois Artus, je vieng ci a ta court pour faire a savoir a tous ciaus qui ci sont que je sui Meleagans, li fix au roi Bandemagus de Gorre. Si me vieng esloiauter et desfendre en vostre court encontre Lanselot del Lac de la plaie que je li fis l'autre an au bouhourder, pour ce que j'ai oï dire qu'il se plaint que je l'avoie feru en traïson. Et s'il le dist, si viengne avant, car tous sui apareilliés de moi desfendre que je en traïson ne l'ai mie navré, mais conme bons chevaliers a droite jouste. — Sire chevaliers, fait li rois, nous avons bien oï parler de vostre prouece, et quel que vous estes, vous estes fix a un des plus prodommes del monde, de sa geste, et on vous doit bien pardonner une mesproison pour l'amour de lui. Et Lanselot connoist on bien en mon ostel qu'il oseroit bien vers un meillour de vous mostrer malvaisté[c] s'il l'avoit fait. Mais tant sont alees les paroles par les terres, que vos savés bien qu'il ne fu

passé ici pour la dernière fois il y a fort longtemps. Nous avons même perdu toute trace de lui, et c'est fort dommage. Mais s'il était ici, et s'il savait que vous lui aviez causé du tort, vous auriez intérêt à ne pas vous hâter de le mettre à l'épreuve, car il saurait bien s'en expliquer. — Sire, répliqua Méléagant, je vous montre néanmoins que je suis prêt à me défendre de cet outrage, et s'il est ici, au nom du ciel, faites-le paraître, car il n'y a pas de chevalier sur terre contre qui je me mesurerais aussi volontiers. » Ces propos se propagèrent si vite qu'ils parvinrent aux appartements de la reine où se trouvait Lionel. Aussitôt celui-ci se leva d'un bond, accourut devant le roi et lui dit :

386. « Sire, prenez mon gage, car je suis tout prêt à prouver contre Méléagant qu'il a infligé à Lancelot par traîtrise cette blessure dont il parle. » La reine s'approcha, saisit Lionel, le tira malgré lui en arrière et lui dit : « Restez tranquille, Lionel ! Quand Dieu aura ramené votre cousin, s'il a l'occasion de rencontrer ce chevalier quelque part, il osera bien apporter la preuve de cette accusation contre lui, et il ne se satisferait pas de voir quelqu'un résoudre un litige à sa place. » Ils eurent bien du mal à dissuader Lionel de se battre. Mais quand l'autre vit qu'il avait échoué, il retourna jusqu'à la porte de la salle, fit alors volte-face et dit au roi : « Sire, j'étais venu chercher de la prouesse en votre cour, mais je n'en ai point trouvé. Cependant, avant de m'en aller, je vais tout faire pour obtenir la bataille, s'il y a ici autant de

---

chaiens passé[d] a lonc tans, ains est perdus, c'est grans damages. Et s'il i fust et il seüst que vous li eüssiés mesfait, il ne vous covenist [f] mie si haster de l'esprouver, car il s'en seüst bien semondre. — Sire, fait Meliagans, toutesvoies moustré je bien que je sui apareilliés de moi desfendre de ceste chose, et s'il est chaiens, pour Dieu faites le avant venir, car il n'a chevalier el monde a qui je m'esprouvaisse si volentiers. » Et tant courent les paroles que es chambres la roïne sont seües ou Lyonniaus estoit, et il saut de maintenant sus, et vient devant le roi et dist :

386. « Sire, tenés mon gage que je sui tous prés de moustrer encontre Meliagant qu'il navra Lanselot en traïson de la plaie dont il parole. » La roïne vient avant et prent Lyonnel, et le traist par force ariere, se li dist : « Laissiés ester, Lyonnel, que quant Dix avra amené vostre cousin, s'il trouve le chevalier en lieu ou il en ait le pooir, il l'i osera bien moustrer vers lui ne il ne se tenroit apaiié de chose que nus en feïst, s'il ne le faisoit il meïsmes. » A grant painne ont retrait Lyonnel de la bataille. Et quant cil voit qu'il est remés, si s'en retourne jusqu'a l'uis de la sale, et lors se retourne et dist au roi : « Sire, je estoie venus querre chevalerie en la vostre court, mais point n'en truis. Ne mais ançois que je m'en aille, ferai je tant que je avrai

bons chevaliers qu'on le dit. Il eśt vrai que, sur les terres de mon père, il y a beaucoup de gens de ce pays qui sont en servage et en exil[1]. Vous n'avez jamais pu les libérer, mais à présent, ils seraient facilement délivrés, s'il y avait quelqu'un d'assez audacieux pour le faire, car si vous osez remettre la reine entre les mains de l'un de vos chevaliers pour qu'il la mène jusqu'à cette forêt à ma suite, je me battrai contre lui. Si je conquiers la reine, je l'emmènerai dans mon pays, mais s'il parvient à la défendre contre moi, je délivrerai vos prisonniers. — Cher ami, répondit le roi, si vous les détenez en prison, j'en suis désolé. Je les libérerai dès que je le pourrai, mais pour autant que je sache, jamais ils ne seront délivrés avec la reine pour enjeu[2]. »

Keu relève le défi de Méléagant.

387. Sur ce Méléagant partit. Il n'y avait à la cour personne d'avisé qui ne tînt pour folie la provocation qu'il avait faite, à savoir d'emmener la reine dans le bois. Il se mit en selle et se dirigea au pas vers la forêt de Camaalot, se retournant souvent pour savoir si quelqu'un le suivait. Ceux qui étaient à la cour discutaient de cette affaire, et affirmaient que Méléagant avait parlé comme un véritable sot. Mais certains trouvaient que ce qu'il avait dit n'était ni plus ni moins que de la prouesse. Monseigneur Keu le sénéchal avait écouté son discours très attentivement, et il était contrarié de voir ce chevalier s'en aller sans avoir à livrer bataille. Il retourna dans ses appartements, s'arma puis se présenta

---

la bataille, s'il a chaiens tant de bons chevaliers com on diśt. Il eśt voirs qu'en la terre mon pere a moult de gent qui sont de ceśt paìs en servage et en essill, ne onques delivrer ne les peüśtes, mais ore en seroient[a] il delivré legierement s'il eśtoit qui l'osaśt faire, car se vous osés baillier la roïne a un de vos chevaliers a mener jusques a cele foreśt aprés moi, je me combatroie a lui. Et se je conqueroie la roïne, je le menroie en mon paìs ; et s'il le pooit vers moi desfendre, les prisonniers vous deliverroie. — Biaus amis, fait li rois, se vous les avés en prison, ce poise moi, et je les deliverrai[b] quant je porrai[c], mais par la roïne ne seront ja delivré que je sace. »

387. Atant s'em parti Meliagans. Se n'i a nului laiens qui sages soit qu'il ne tiengne a grant folie l'aatine qu'il avoit faite de mener la roïne el bois. Et il eśt montés sor son cheval et s'en vait tout le pas vers la foreśt de Camaaloth, et regarde moult souvent ariere savoir se nus le siurroit. Et cil qui sont en la court em parolent, et dient que moult a Meliagans parlé conme musars. Et tels i a qui dient que ce qu'il a dit ne fu se prouece non. Mé sire Kex li seneschaus ot moult bien la parole oïe, se li poise moult del chevalier qui sans bataille s'en vait. Et il en eśt venus a son ośtel, si s'arma et puis en eśt venus

devant le roi, sa ventaille et ses manicles abattues. « Sire, lui dit-il, je vous ai servi longtemps et de bon cœur, et plus dans l'intention de bénéficier de votre amour que de terres ou d'argent. Jusqu'ici, je pensais que vous m'aimiez, mais ce n'est pas le cas, et je m'en suis bien rendu compte. Puisque vous ne m'aimez pas, je ne veux plus vous servir, ni faire partie de votre suite. Je vous quitte pour servir un autre suzerain qui m'aimera et m'estimera. » Le roi éprouvait pour le sénéchal une profonde affection[1], aussi lui répondit-il : « Sénéchal, en quoi pouvez-vous dire que je vous aime moins qu'auparavant ? — Sire, je le sens bien. Aussi je prends congé de vous. Je suis résolu à m'en aller et je ne resterai pour rien au monde. — Si quelqu'un vous a fait du tort, dites-le-moi, et je vous offrirai une si forte réparation que vous en acquerrez de l'honneur. » Keu lui affirma qu'il n'avait à se plaindre d'aucune infamie, mais qu'il s'en irait cependant.

388. Le roi fut très contrarié par cette décision. « Sénéchal, lui dit-il, puisque vous ne désirez pas rester, attendez-moi jusqu'à ce que je revienne. » Le roi alla trouver la reine pour lui apprendre que le sénéchal voulait le quitter : « J'aime son service plus que tout, et pour cette raison je suis très triste. Aussi j'aimerais que vous le suppliiez de rester, et même, jetez-vous à ses pieds pour l'arrêter. — Sire, répondit-elle, je le ferai volontiers. » La reine alla voir le sénéchal et lui demanda : « Que se passe-t-il, sénéchal, pourquoi voulez-vous quitter mon seigneur le roi ? Je vous prie instamment de

---

devant le roi, sa ventaille et ses manicles [*297a*] abatues. Si dist au roi : « Sire, je vous ai servi assés et de bon cuer, et plus pour vostre amour a avoir que pour terre ne pour tresor. Et je quidoie jusques ci que vous m'amissiés, mais non faites, et je m'en sui bien aperceüs. Et puis que vous ne m'amés, vostre compaingnie ne vostre service ne voel je plus avoir. Et je m'en vois, si servirai tel qui m'amera et tenra chier. » Li rois amoit le seneschal de grant amour, se li dist : « Seneschal, en coi vous estes vous aperceüs que je vous aim mains que je ne soel ? — Sire, fait il, je le voi bien et je prens congié. Aler m'en voel, ne je ne remandrai pour nule riens. — Se nus, fait li rois, vous a mesfait, si le me dites, et je l'amenderai si hautement que vous i avrés hounour. » Et il dist qu'il ne se plaint de nule vilonnie, mais toutesvoies s'en ira il.

388. De ceste chose est li rois moult angoissous, se li dist : « Seneschal, puis que vous ne volés demourer, atendés moi tant que je soie revenus. » Li rois s'en vait a la roïne, se li dist que aler s'en velt li seneschaus : « Et j'aim plus son service que rien, et pour ce en ai je moult grant doel. Si voel que vous li proiés qu'il remaingne, et ançois l'en chaés au pié qu'il ne le face. — Sire, fait ele, volentiers. » La roïne en vint au seneschal, se li dist : « Ques est ce, seneschaus, que volés vous

rester, et si vous vous sentez lésé de quelque chose, je vous la ferai avoir, si je peux l'obtenir, quelle qu'elle soit. — Dame, je resterai alors. Mais savez-vous ce que vous m'avez accordé, si je peux vraiment compter dessus ? » La reine appela le roi qui promit de lui donner tout ce qu'il demanderait. « Sire, dans ces conditions, je resterai donc. Maintenant, je vais vous dire la faveur que vous m'avez accordée : c'est de me laisser emmener ma dame à la suite de cet homme qui vient de partir d'ici, pour tirer de prison notre peuple, car sinon je serais honni[1], ainsi que tous ceux ici présents, s'il s'en allait ainsi de votre maison sans avoir à livrer bataille. »

389. À ces mots, le roi fut si fâché que, pour un peu, il en aurait perdu la tête. Il aurait encore préféré être privé du sénéchal pour le reste de ses jours. Mais la reine fut plus que tout autre atterrée, d'autant que par ailleurs elle éprouvait une souffrance telle que personne n'aurait pu l'endurer : l'objet en était Lancelot, dont personne n'avait de nouvelles, et sa santé et sa beauté de naguère en étaient extrêmement altérées. Mais le fait qu'elle fût confiée à Keu le sénéchal, pour qu'il l'emmenât, achevait de lui briser le cœur. Elle se réfugia dans une chambre, en proie à tel chagrin que pour un peu elle se serait tuée. En outre, elle s'était disputée durant la journée avec monseigneur Gauvain, car il avait affirmé qu'après Galehaut il ne restait plus d'homme de valeur sur terre, et elle avait soutenu que le roi, son mari, en était un. Monseigneur Gauvain avait dit que cela ne faisait aucun doute.

---

faire que aler en volés de mon signour le roi ? Je vous proi outreement que vous remaigniés, et s'il est chose nule par coi vous soiiés iriés, je le vous ferai avoir, se je le puis avoir, quel qu'ele soit. — Dame, fait il, ensi remanrai je atant. Et savés vous que vous m'avés otroiié, se je en sui bien seürs ? » Et la roïne apele le roi, si creante a donner ce qu'il demandera. « Sire, fait il, je remandrai sor ce. Or vous dirai l'otroi que vous m'avés fait : c'est que je menrai ma dame aprés qui de ci s'en vait, pour nos gens desprisonner, car dont seroie je honnis, et tout cil de chaiens, se il ensi sans bataille s'en aloit de vostre ostel. »

389. Quant li rois l'entent, si est si iriés qu'a poi qu'il n'ist fors del sens, et mix amast il a perdre le seneschal toute sa vie. Mais la roïne en est dolante sor tous et sor toutes, et si avoit d'autre part si grant dolour que nus ne le peüst sousfrir : c'estoit pour Lanselot dont on ne savoit nule nouvele, si en est tant empirie de son cors et de sa biauté qu'ele avoit eü devant. Mais ce l'acora del tot qu'ele estoit otroie a mener a Kex le seneschal. Si entre en une chambre, si fait si grant doel qu'a poi qu'ele ne[a] s'ocist. Et entre li et mon signour Gavain avoient le jour tencié, car il avoit dit que aprés Galeholt [*b*] n'estoit remés nus prodom el monde, et ele avoit dit que si estoit li rois, ses sires. Et mé sire Gavains avoit dit que il le devoit bien estre.

390. C'était de cette manière que s'était déroulée la discussion entre eux deux, et elle ne pouvait croire que Lancelot fût mort. Au contraire, elle pensait qu'il était emprisonné quelque part, et son cœur ne pouvait lui mentir. Quand son palefroi fut prêt, le roi l'envoya chercher dans ses appartements où elle manifestait encore sa peine, puis elle arriva. Quand Dodinel le Sauvage s'aperçut qu'elle s'en irait vraiment, il s'approcha du roi et lui demanda : « Sire, comment ! Tolérerez-vous que ma dame la reine se rende en la forêt, escortée par Keu le sénéchal ? » Le roi lui répondit qu'il était obligé de le permettre puisqu'il le lui avait promis. Dodinel ajouta : « Si le chevalier la conquiert, il l'emmènera donc en toute liberté ? — Oui, dit le roi, car je serais déshonoré si un quelconque chevalier de ma cour la secourait. — Ce serait donc de la pure folie de la laisser emmener dans la forêt, à moins qu'elle ne soit ravie à Keu ! Si vous le voulez, j'irai la lui enlever. » Mais le roi répondit qu'il tiendrait sa promesse, car un roi ne doit pas manquer à sa parole. « Ah non ? répliqua Dodinel, alors, j'affirme qu'il y a plus de honte à être roi qu'autre chose, et honni soit celui qui veut l'être[1] ! » Le palefroi de la reine fut amené alors qu'elle était plongée dans un chagrin extraordinaire. Au moment de se mettre en selle, elle se tourna vers monseigneur Gauvain. « Cher neveu, lui dit-elle, aujourd'hui, je vais réaliser qu'après la mort de Galehaut toute prouesse a disparu[2]. » Sur ces mots, elle s'évanouit, mais Keu la rassura : « Dame, montez

---

390. Teles avoient estees les paroles entr'aus .II., et ele ne pooit croire que Lanselos fust mors, mais bien pensoit qu'il estoit, ou que soit, emprisonnés, et li cuers li disoit bien. Et ses palefrois fu apareilliés, et li rois l'envoiia querre es chambres ou encore faisoit son doel, et ele i vint. Et quant Dodiniaus li Sauvages voit que toutesvoies[a] i ira, si vint au roi et li dist : « Sire, conment ! Sousferrés vous que ma dame la roïne ira el conduit Keu le seneschal en la forest ? » Et li rois dist que faire li couvient puis que creanté li a. « Et se li chevaliers, fait Dodiniaus, le conquiert, l'en menra il dont quitement ? — Oïl, fait li rois, car je seroie honnis se nus hom de mon ostel le secouroit. — Dont seroit ce folie, fait Dodiniaus, de laissier l'ent mener en la forest, qu'ele ne fust a Kex tolue ! Et se vous volés, je li irai tolir. » Et li rois dist qu'il li tenra son couvenant, car rois ne se doit mie desdire de son creant. « Non ? fait Dodiniaus, dont di je que rois est plus honnis que autres, et qui rois velt estre, honis soit il ! » Li palefrois la roïne fu amenés, et ele faisoit merveillous doel. Et quant ele dut monter, si regarda mon signour Gavain et dist : « Biaus niés, anqui m'apercevrai je que aprés la mort Gaheholt est toute proece faillie. » Et lors se pasma, et Kex li dist : « Dame, montés et n'aiiés garde, car je vous en ramenrai sainne et haitie. » Et ele monte,

et n'ayez crainte, car je saurai vous ramener saine et sauve de ce combat. » Alors elle se mit en selle. Keu prit la tête, elle le suivit et les chevaliers l'escortèrent jusqu'en dehors de la ville.

391. Ensuite les chevaliers firent demi-tour l'un après l'autre, si bien que plus aucun d'eux ne les accompagna. Monseigneur Gauvain dit au roi qu'il les suivrait malgré tout : « Si la reine eſt conquise, j'irai à sa poursuite jusqu'à l'entrée de Gorre. » Alors il revêtit son armure et monta sur un cheval fougueux, et fit mener deux chevaux de rechange par deux écuyers. C'eſt de cette manière qu'il sortit de Camaalot. De son côté, Keu emmenait la reine, si bien qu'ils gagnèrent l'orée de la forêt. Méléagant, en le voyant venir, s'était enfoncé profondément au milieu du bois où au moins cent chevaliers l'attendaient. Il vint à eux, leur expliqua la situation : de quelle manière on amenait la reine et comment ils devaient se mettre en embuscade afin qu'on ne les vît pas, et ils s'exécutèrent. Méléagant fit demi-tour et rencontra monseigneur Keu. Il lui demanda : « Chevalier, qui êtes-vous ? Et cette dame, qui eſt-elle ? — C'eſt la reine, répondit Keu. — Cela, je n'en ai pas la certitude. Dame, dévoilez-vous afin que je vous reconnaisse. » Alors elle se dévoila et il put conſtater que c'était bien elle. « Seigneur Keu, déclara Méléagant, dans cette forêt, on trouve des lieux très incommodes pour le combat de deux chevaliers, et elle eſt très étendue. Allons plutôt dans la plus belle lande du monde qui se trouve près d'ici et où il sera bien agréable de jouter. » Keu y consentit, l'invita à lui montrer le chemin, et

---

et Kex vait devant, et ele aprés, et li chevalier le convoient jusques defors la vile.

391. Lors s'en retournent tout et un et autre que plus ne les convoie nus, et mé sire Gavains diſt au roi que toutesvoies le sivra il. « Et se la roïne eſt conquise, je irai aprés jusqu'a l'entree de Gorre. » Atant s'eſt armés et monte sor un moult bon cheval et a .II. esquiers en fait mener en deſtre .II. Si s'en iſt de Camaalot en tel maniere, et d'autre part en mainne Kex la roïne tant qu'il vint en la foreſt. Et Meliagans qui le voit venir se fu mis enmi le bois em parfont, et bien .C. chevalier l'atendoient el bois dedens. Et il vint a eus, si lor conte l'aventure : conment on amenoit la roïne et qu'il s'enbuschaiscent c'on ne les veïſt, et il si font. Et Meliagans en vient ariere, si encontre mon signour Keu : « Chevaliers, fait il, qui eſtes vous ? Et cele dame, qui eſt ele ? — C'eſt, fait Kex, la roïne. — Ce ne sai je pas bien, fait Meliagans. Dame, fait il, desvolepés vous, si vous verrai. » Et ele [*c*] se desvolepe et il voit bien que c'eſt ele. « Mé sire Kex, fait il, en ceſte foreſt a moult anious lix de combatre a[a] .II. chevaliers, et trop eſt[b] esparse. Mais alons en la plus bele lande del monde qui ci eſt pres ou il fera moult bel jouſter. » Et Kex li otroie, et li diſt qu'il voiſt devant

lui dit qu'il le suivrait. Méléagant prit donc la tête, devant Keu et la reine qui allaient doucement, si bien que Lancelot les aperçut de là où il s'était embusqué. Il portait au cou un écu vermeil, orné d'une bande blanche en diagonale[1]. Il salua la reine le plus discrètement possible. Elle le reconnut parfaitement mais n'osait espérer que ce soit lui. Elle lui rendit son salut avec plus de grâce qu'elle ne l'aurait fait à un autre, pour le plaisir qu'il lui avait donné en allant à sa rencontre. Il demanda à Keu : « Seigneur chevalier, qui eſt cette dame que vous emmenez ? — C'eſt ma dame la reine. — Quelle reine ? — La femme du roi Arthur », déclara Keu, qui aussitôt saisit la bride du cheval de la reine. « Et vous qui l'emmenez, qui êtes-vous ? demanda Lancelot. — Je m'appelle Keu le sénéchal. — Vous ne l'emmènerez pas plus avant, ordonna Lancelot. — Pourquoi ? — Parce que je vais la prendre sous mon escorte. — Et contre qui la protégerez-vous ? — Contre tous ceux qui voudront l'emmener à partir d'ici. — Cher seigneur, je l'emmènerai sur ordre du roi pour la défendre contre un chevalier qui m'attend là-bas.

392. — Dame, dit-il la vérité ? demanda Lancelot à la reine, il n'y a que vous que je croirai. » Et elle répondit que oui, assurément. Il pensa qu'il observerait ce qu'il arriverait à Keu, car l'honneur serait grand à la conquérir contre le chevalier qui l'aurait ravie au sénéchal. Celui-ci partit avec la reine, et Lancelot les suivit de loin. Lorsque Keu arriva sur la lande, le chevalier prit le cheval de la reine par le frein en

---

et il le siurra. Et Meliagans s'en vait devant[c], et Kex et la roïne s'en vont aprés le petit pas, tant que Lanselos les voit de la ou il eſtoit embuschiés. Et il ot a son col un escu vermeil a une bende blanche de bellyc. Il salue la roïne au plus couvertement qu'il pot, et ele l'a sourconnut, mais ele ne parose[d] quidier que ce soit il, se li rent son salu plus courtoisement qu'ele n'eüſt fait un autre, pour la joie qu'il li a fait a l'encontrer. Il diſt a Kex : « Sire chevaliers, qui eſt cele dame que vous en menés ? — C'eſt, fait il, ma dame la roïne. — Laquele roïne ? fait il. — La feme le roi Artu », fait Kex, et il l'aert tantoſt au frain. « Et vous, fait il, qui eſtes vous qui l'en menés ? — J'ai non, fait il, Kex li seneschaus. — Vous ne l'en menrés, fait il, avant que vous l'avés menee. — Pour coi ? fait il. — Pour ce, fait il, que je le prens en conduit. — Encontre qui, fait mé sire Kex, le prendés vous ? — Encontre tous ciaus, fait il, qui mener l'en voldront en avant de ci. » Et Kex li diſt : « Biaus sire, je l'en menrai par le conmandement le roi por desfendre encontre un chevalier qui la m'atent.

392. — Dame, diſt il voir ? fait Lanselos, je n'en querroie se vous non », et ele diſt oïl sans faille. Et il pense qu'il esgarderoit conment il en avenroit a Kex, car adont seroit l'ounour grande s'il le conquiert vers le chevalier qui[a] encontre Keu l'avroit conquise. Kex s'em part

déclarant : « Dame, vous êtes prise. — Vous ne l'avez pas encore conquise. — Cette conquête, vous serez bientôt obligé de l'admettre », répondit Méléagant. Il s'élança en traversant le pré, et plaça sa lance sous l'aisselle. Il fonça vers Keu aussi vite que son cheval pouvait le porter, et Keu fit de même. Ils s'élancèrent de loin, à toute vitesse, se jetèrent l'un sur l'autre et assenèrent des coups puissants en haut de leur écu. La lance de monseigneur Keu fut réduite en pièces, et Méléagant donna de la sienne un coup si brutal que le cuir de l'écu de Keu fut tranché, les mailles de son haubert coupées et que la lance se brisa dans son épaule. Il s'évanouit, tomba du cheval et s'écroula au sol. Son cheval s'enfuit au galop à travers la lande. Méléagant s'empara de la reine et l'emmena vers les chevaliers qui l'attendaient, puis retourna vers Keu et lui infligea un tel traitement que, pour un peu, il le tuait. Lancelot, ayant vu qu'on emmenait la reine, piqua des deux, mais, quand il s'aperçut que les chevaliers étaient si nombreux, il éprouva un tel dépit qu'il faillit devenir fou de rage, car il voyait bien qu'aucun homme ne pourrait résister face à tous ces chevaliers, sauf si la chance lui souriait. Et cependant, il préférait mourir en défendant sa dame par les armes, plutôt que de vivre. Il fonça sur les chevaliers, mit à terre le premier d'entre eux qu'il atteignit de sa lance, faisant tomber le cheval sur lui, et le frappa si brutalement que le fer tranchant le transperça, et que sa lance vola en éclats. Il mit la main à l'épée et poursuivit les autres,

---

et la roïne, et Lanselos les siut de loing. Quant Kex vint en la lande, li chevaliers prent la roïne au frain et dist : « Dame, vous estes prise. — Vous ne l'avrés pas encore conquise. — Au conquerre, fait Meliagans, venrés vous tost. » Lors se lance aval enmi le pré, et met le glaive desous l'aissele. Si se muet a Keu quanque chevaus le pot porter, et Kex a li, et il murent de loing et viennent tost et s'entreifierent es escus bien et haut. Si pechoia mé sire Kex son glaive, et Meliagans apoia bien le sien de tel vertu que de l'escu Kex est rompus li quirs, et desmailliés li haubers, si que li glaives li ront dedens l'espaulle, et il se pasme, et chiet del cheval a terre, et li chevaus s'en vait fuiant aval la lande. Et Meliagans prent la roïne, si l'en mainne as chevaliers qui l'atendoient, puis retourne a Kex, si le conroie tel [*d*] que pour un poi qu'il ne l'a mort. Et Lanselos, qui la roïne en voit mener, fiert aprés des esperons, et quant il voit qu'il sont tant, si a tel doel que pour un poi[b] qu'il n'esrage, car il voit bien que a toutes ces gens ne porroit mie nus hom durer, s'aventure ne li avenoit, et nonpourquant il aimme mix a morir pour sa dame chalengier que vivre. Si laisse courre as chevaliers, si porte le premier a terre qu'il ataint del glaive, et le cheval desor le cors, si l'empaint si durement que parmi lui est passés li fers trenchans, et li glaives est demourés em pieces. Si met

fendit leur écu, leur heaume et leur haubert, et les mit si bien en pièces qu'ils n'osèrent pas attendre encore un coup.

393. La reine eut alors la certitude que c'était Lancelot, et cela lui fut douloureux autant qu'agréable. Elle ressentit de la tristesse, car il ne pouvait la secourir, mais aussi du plaisir, car elle désirait le voir avant de se retrouver sur une terre dont elle pensait ne jamais pouvoir partir. Ainsi elle éprouvait une chose et son contraire. Lancelot s'efforçait de bien se battre, pour protéger sa dame, et parce qu'il voyait l'urgence de la situation. Méléagant entendit le tapage, se dirigea de leur côté, et il vit la formidable prouesse dont ce chevalier faisait preuve. Son cœur lui dit aussitôt que c'était Lancelot. Il interpella par un cri ses chevaliers et Lancelot, le voyant venir, chargea dans sa direction. Ils s'assenèrent des coups si violents qu'ils en virent des étincelles. Méléagant était si étourdi que, s'il ne s'était pas agrippé à l'encolure de son cheval, il serait tombé à terre. Les chevaliers foncèrent vers Lancelot. Quand il les vit venir, il s'élança vers eux et donna des coups d'épée à droite et à gauche. Ses mouvements étaient si vifs que tous les autres étaient d'avis que vingt d'entre eux n'auraient pu donner autant de coups ; aussi, n'osant attendre le prochain assaut, ils lui tuèrent son cheval. Mais il courut à pied vers Méléagant qui était encore tout abasourdi, et lui frappa la tête si violemment qu'il le fit tomber du cheval à terre, étourdi. Puis il sauta sur le cheval, fonça sur tous les autres et mit en pièces tout ce qu'il attei-

---

la main a l'espee et lor court sus, si lor trenche escus et hialmes et haubers, si les desront[c] si durement que a cop ne l'osent atendre.

393. Lors sot bien la roïne que c'est Lanselos, si l'em poise et biau li en est. Il l'en poise pour ce qu'il ne le pooit rescourre, et l'en est bel pour ce qu'ele le desiroit a veoir, ains qu'ele fust en la terre dont ele ne quidoit jamais issir. Ensi velt une chose et desvelt. Et Lanselos se painne de bien faire pour sa dame garder, et pour le grant besoig qu'il voit. Meliagans ot la noise[a], si vint cele part et vit cele merveille que cil faisoit[b]. Et tantost li dist li cuers que c'estoit Lanselos. Il escrie ses chevaliers et Lanselos le voit venir, si s'adrece vers lui, si s'entrefierent si durement que tout li oel lor estincelent : si est Meliagans si estonnés que se au col de son cheval ne se tenist, il fust cheüs a terre. Et li chevalier laissent courre vers Lanselot. Et quant il les voit venir, si s'adrece vers aus et fiert de l'espee a destre et a senestre[c], si se remue si vistement qu'il est avis a tous les autres que .xx. de lor chevaliers ne deüssent autant de cops donner, si ne l'osent atendre a cop et il li ont son cheval ocis. Et il court a pié a Meliagant qui encore estoit tous estourdis, se li paie tele testee que del cheval le porte a terre tout estourdi. Et il saut sor le cheval, et le laisse courre a tous les autres et detrenche quanqu'il ataint. Et cil ont remonté lor

gnait. Les autres avaient remis en selle leur seigneur qui avait saisi une lance et se ruait sur Lancelot au grand galop. Il lui hurla qu'il était mort. Lancelot se retourna promptement, et Méléagant, avec angoisse, le vit foncer sur lui. Il frappa le cheval de Lancelot en plein corps avec sa lance, et le cheval s'écroula à terre, mort.

394. Il dit alors à ses chevaliers : « Allez-vous-en, n'essayez plus de l'attraper, car ce serait peine perdue, et nous essuierions de lourdes pertes avant qu'il ne soit mort ou fait prisonnier. » Alors ils se mirent en route, et hissèrent Keu sur un cheval, si mal en point qu'il fallut le soutenir de chaque côté. Quant à Lancelot, resté à pied, il était on ne peut plus désemparé. Il se mit à courir après la troupe le plus vite possible, et jusqu'à ce qu'il fût si fatigué qu'il ne put que marcher. Il n'était pas allé bien loin quand il aperçut monseigneur Gauvain qui avait rencontré le cheval de Keu en fuite. Monseigneur Gauvain salua le chevalier mais sans le reconnaître, et lui dit : « Seigneur chevalier, vous venez de combattre, cela se voit. » L'autre lui répondit que, de quelque manière qu'il ait combattu, il avait été vaincu. « Cher seigneur, fit monseigneur Gauvain, prenez un de ces chevaux, et montez en selle, car par Dieu, je vous crois très bon cavalier, et il vous sera utile à l'occasion. » À ces mots, le chevalier sauta sur le premier cheval qu'il put attraper, et monseigneur Gauvain lui demanda comment il s'appelait. « Que vous importe qui je suis ? fit Lancelot, car vous n'avez

---

signour, si ot prise une lance et vint a Lanselot poignant, se li escrie que mors est. Cil li retourne isnelement et Meliagans le voit venir qui moult le redoute, si fiert del glaive le cheval parmi le cors et li chevaus chiet mors.

394. Lors dist a ses chevaliers : « Alés vous ent, ne ja a li prendre ne metés painne, car ce seroit chose perdue, et damage i avrienmes moult grant, ains qu'il fust mors ne pris. » Et cil se metent a la voie, et metent Keu sor un cheval si an[*e*]goissous qu'il couvient qu'il le soustiengnent de .II. pars. Et Lanselos est a pié remés si angoissous[a] que plus ne puet, si vait aprés la route quanqu'il puet, et quant il est si lassés qu'il ne puet aler que le pas. Mais il n'ot gaires alé, quant il voit mon signour Gavain qui encontre le cheval Keu qui s'en fuioit. Mé sire Gavains salue le chevalier, mais il ne le connoist pas, et dist : « Sire chevaliers, vous avés combatu, il i pert bien. » Et cil dist conment qu'il[b] se soit combatus, malvaisement l'a fait. « Biaus sire, fait mé sire Gavains, prendés un de ces chevaus, si montés, car je quit par Dieu que vous vous en savés moult bien aidier, et si vous avra mestier en tel lieu porrés vous venir. » Et quant cil l'ot, si saut sor le premier que il pot tenir et mé sire Gavains li demande conment il a a non. « Qu'en avés vous a faire ? fait il, qui je soie, car

pas perdu votre cheval ; autrefois je vous ai rendu le même service[1], et ce cheval vous sera bien rendu plus tard. »

395. À ces mots, monseigneur Gauvain se sentit tout gêné. Lancelot le quitta aussitôt au grand galop, et il rejoignit la troupe. Il les interpella, et Méléagant en le voyant venir dit à ses hommes : « Voici le meilleur chevalier du monde. — Seigneur, demandèrent-ils, qui eſt-il ? — Devant Dieu, je ne le sais pas, mais personne n'oserait entreprendre ce qu'il entreprend. Mais assurément, veillez à abattre son cheval dès qu'il vous aura rejoints, car il serait vain d'essayer de le retenir. » Il fonça alors sur Lancelot, mais sans oser prendre sa lance par peur de la honte, parce que Lancelot n'en avait pas, aussi dégaina-t-il son épée. Ils se frappèrent l'un l'autre sur le dessus de leur heaume si brutalement que leur menton à tous deux alla en frapper la poitrine. Méléagant était si étourdi qu'il ne savait de quel côté son cheval le portait. Lancelot assaillit les autres, il leur livra un combat si violent et si cruel qu'ils n'en revinrent pas, mais bientôt, ils lui tuèrent son cheval, et il se retrouva à pied. Il voyait bien qu'on emportait Keu sur un brancard qu'ils avaient fabriqué dans l'urgence, parce qu'ils avaient grand-peur qu'il ne mourût. La reine s'en allait, éprouvant une telle douleur que, pour un peu, elle aurait mis fin à ses jours. Lancelot, qui était toujours à pied, longea la route un bon moment quand il entendit un peu sur sa droite une charrette. Il marcha dans cette direction à vive allure et la rejoignit à grand-peine. Il vit sur

---

vous n'avés pas voſtre cheval perdu, car autele bonté vous fis je jadis, et cil vous ert encore bien rendus. »

395. Lors a mé sire Gavains moult grant honte de ce qu'il a dit. Tantoſt s'em parti Lanselos quanque li chevaus pot aler, et les vint ataingnant. Si les escrie[a], et Meliagans qui le voit venir diſt a ses homes : « Ves ci le mellour chevalier[b] qui vive. — Sire, font il, qui eſt il ? — Si m'aït Dix, fait il, je ne sai, mais nus n'oseroit emprendre ce qu'il emprent, mais certes que[c] vous ne baés fors que de son cheval ocirre si toſt com il venra a vous, car de lui retenir seroit ce noient. » Lors laisse courre a Lanselot, car il n'osoit prendre glaive de honte pour ce qu'il n'en avoit point, et il s'en vient l'espee traite. Si s'entrefierent es combles des hialmes si durement qu'il n'i a celui a qui li mentons ne soit ferus sor la poitrine. Et Meliagans eſt si eſtonés qu'il ne set quel part li chevaus le porte. Et Lanselos laisse courre as autres, si lor livre si dure bataille et si cruele que tout en sont esbahi, mais tantoſt li ocient son cheval, et il eſt a pié. Si voit bien que on emporte Keu en litiere qu'il avoient faite a grant besoing, car trop avoient grant paour qu'il ne moruſt ; et la roïne vait tel doel menant que pour un poi qu'ele ne s'ociſt. Et Lanselos fu remés a pié, si ala toute route, tant qu'il oï un poi sor deſtre une charete. Si vait cele part

les limons un nain râblé, gros, au visage grimaçant, qui poussait avec un fouet un roussin, attelé entre les limons. Il salua le nain, et l'autre lui rendit son salut de mauvais gré. « Nain, fit-il, saurais-tu m'apprendre des nouvelles d'une dame qui se dirige par là ? — Ah ! répondit le nain, vous parlez de la reine ! — C'est exact ! — Désires-tu vraiment entendre de ses nouvelles ? — Oh, oui ! — Alors, je la montrerai à tes yeux avant la première heure demain, promit le nain, si tu fais ce que je te demande. » Lancelot répondit qu'il le ferait bien volontiers. « Dans ce cas, monte sur cette charrette, ordonna le nain, et je tiendrai ma promesse : je te mènerai là où tu pourras la voir. »

Lancelot dans la charrette d'infamie.

396. À cette époque, cette charrette était une chose si infamante que personne ne pouvait être assis dessus sans perdre tous ses droits et se déshonorer totalement. Et quand on voulait déshonorer un homme, on le faisait monter sur une charrette, on le menait à travers la ville et il y restait jusqu'à ce que qu'il ait été vu de tous ; et il n'aurait pu coucher dans une ville, si grande fût-elle, plus d'une nuit[1]. Lancelot dit au nain qu'il préférait suivre la charrette plutôt que monter dessus. Mais l'autre lui répondit qu'il ne le conduirait pas s'il n'y montait pas. « Me fais-tu la promesse, demanda Lancelot, que tu me mèneras jusqu'à ma dame si j'y consens ? — Je te promets de te la montrer avant la première heure demain », garantit le nain. Alors, il bondit sur la charrette[2].

---

grant aleüre, si ataint cele charete a quelque painne, et voit sor les limons un nain court et gros et requingnié, qui chace a une corge un ronci[d] qui estoit dedens les limons. Il salua le nain, et cil li rent son salu moult a grant painne. « Nains, fait il, me savroies tu dire noveles d'une dame qui par ci vait ? — Ha ! fait li nains, vous parlés de la roïne ! — Voire, fait il. — Desires tu moult a oïr nouveles [f] de li ? fait li nains. — Oïl, fait il. — Je le te mousterrai a tes ex ains demain prime, fait li nains, se tu fais[e] ce que je t'enseignerai. » Et il dist qu'il le fera moult volentiers. « Or monte sor ceste charete, fait li nains[f], et je tenrai ton couvenent et te menrai la ou tu le porras veoir. »

396. A celui tans estoit si laide chose charete que nus ne seoit[a] dedens que toutes lois et toutes hounours n'eüst perdues. Et quant on voloit a un home tolir honour, si le faisoit on monter en une charete et mener par la vile ; et i estoit tant que de tous estoit veüs, ne ja en une[b] vile, tant fust grans, ne jeüst c'une nuit. Et Lanselos dist au nain qu'il ira plus volentiers aprés la charete que il monte ens, et cil dist que ja par lui ne sera avoiés s'il n'i monte. « Creantes me tu, fait Lanselos, que me menras jusqu'a ma dame se je i monte ? — Je le te creant, fait li nains, que je le te mousterrai ains demain prime. » Et il i est maintenant

Ainsi le nain l'emmena sur la charrette, mais alors qu'il se retournait, il vit venir monseigneur Gauvain et deux écuyers dont l'un portait son écu et l'autre son heaume, tout en menant son cheval à ses côtés. Arrivé à hauteur de la charrette, il demanda au nain s'il avait des nouvelles de la reine, comme l'avait fait Lancelot. Le nain lui répondit que, s'il grimpait sur la charrette, il la lui montrerait le lendemain matin. Mais Gauvain rétorqua que, s'il plaisait à Dieu, il ne monterait jamais sur une charrette, car pour le faire il fallait ne pas connaître grand-chose à l'honneur ou la honte. « Chevalier, dit le nain, tu ne te hais pas autant que le malheureux chevalier qui se trouve ici, et qui est monté bien volontiers pour savoir ce que tu demandes.

397. — Certes, déclara monseigneur Gauvain, c'est vraiment regrettable. Seigneur chevalier, descendez de cette charrette avant que plus grande honte ne vous advienne, et montez sur ce brave cheval, car je pense qu'il vous sera plus profitable d'être sur un cheval que sur une charrette. — Au nom de Dieu ! s'écria le nain, il ne fera pas cela, car aujourd'hui, il m'a donné sa parole qu'il resterait toute la journée sur ma charrette. » Mais Lancelot lui dit d'être sans crainte, car il n'en descendrait plus aujourd'hui. « Assurément, fit monseigneur Gauvain, cela m'afflige, car je vous crois très vaillant, et ce sera très malheureux de vous voir déshonoré. — Seigneur, répondit Lancelot à monseigneur Gauvain, que celui qui doit avoir honte l'ait, quant à moi, je ne me sens

---

en la charete saillis. Ensi l'en mainne li nains en la charete, et quant il se regarde, si voit venir mon signour Gavain et .II. esquiers dont li uns portoit son escu, et li autres son hialme et mainne son cheval en destre. Quant il ot la charete atainte, si demande au nain s'il set nouveles de la roïne, ausi com avoit fait Lanselos. Et li nains li dist que s'il monte en la charete, il li mousterra demain ou matin[c]. Et il dist se Dix plaist que ja en charete ne montera, car moult connoist poi d'onour ne honte qui en charete monte. « Chevaliers, fait li nains, tu ne te has pas tant conme li maleürous chevaliers qui ci est, qui volentiers est montés pour savoir ce que tu demandes.

397. — Certes, fait mé sire Gavains, ce est moult tres grant damages. Sire chevaliers, car alés jus de cele charete, ains que plus grant honte vous en aviengne, et montés sor cest cheval qui moult est bons, car je quit que vous vous en savrés mix aidier sor cheval que sor charete. — En non Diu ! fait li nains, ce ne fera il mie, car il m'a creanté toute jour a demourer en ma charete. » Et Lanselos li dist qu'il n'ait garde, quar il ne le descendera huimais. « Certes, fait mé sire Gavains, ce poise moi, car je quit qu'il a assés prouece en vous, si sera grans dolours que vous en serés honnis. — Sire, fait Lanselos a mon signour Gavain, qui honte en doit avoir, si l'ait, car sor moi ne le prent je pas. » Et mé sire

pas déshonoré[1]. » Monseigneur Gauvain lui demanda qui il était, mais l'autre ne voulut pas lui révéler son nom. « Vous m'avez dit tout à l'heure, fit monseigneur Gauvain, que vous m'avez donné une monture, j'aimerais savoir où cela s'eſt passé. — Ne le demandez pas en ayant à l'esprit le cheval que vous m'avez donné, car il vous sera rendu plus tard. » Monseigneur Gauvain n'osa alors plus l'importuner sur ce sujet. Il arrêta là la discussion, mais continua cependant à les suivre jusqu'à ce qu'il vît une fort belle citadelle, et cette place forte se trouvait à l'orée d'une forêt. Ils firent route jusqu'à celle-ci et y pénétrèrent.

Au château de la lance enflammée.

398. Quand les gens du château virent le chevalier que le nain amenait, ils lui demandèrent quel crime il avait commis, mais il ne répondit à personne et poursuivit sa route. Tous les habitants du château se mirent à huer le chevalier, ils le maltraitèrent et lui jetèrent de la boue comme à un vaincu en champ clos[1]. Monseigneur Gauvain en fut fort affligé, et il maudit l'heure où la charrette d'infamie fut créée[2]. Il se demandait avec un grand étonnement qui pouvait bien être ce chevalier. Ils finirent par gagner la sortie du château qui avait pour nom Sentere Galloise. C'était à partir de là que s'étendait la terre du roi Bademagu, celle que l'on appelait Terre Foraine[3]. En ce lieu, les prisonniers n'étaient pas gardés dans des forteresses, mais dans des villes sans fortifications. Le royaume était délimité par une grande rivière profonde et

---

Gavains li demande qui il eſt, et il ne li velt connoiſtre. « Vous me deïſtes orains, fait mé sire Gavains, que vous me donnaſtes un cheval, si savroie moult volentiers ou ce fu. — Ne le demandés, fait Lanselos, pour ce[*298a*]lui que vous m'avés donné, car bien vous sera encore rendus. » Lors ne li ose mé sire Gavains plus enquerre pour le cheval dont il parole. Si en laiſt le parler atant eſter, et vait aprés aus toutes-voies, tant que il voit un moult bel chaſtel, et cil chaſtiaus eſtoit en l'oreille d'une foreſt, et il vont tant qu'il entrent ens.

398. Quant les gens del chaſtel virent le chevalier que li nains amenoit, si demandent qu'il a forfait, mais il ne respont pas a chascun, ains s'en vait outre. Et toutes les gens huent le chevalier et laidengent et gietent la boe ausi com a un vaincu en champ. Si em poise moult a mon signour Gavain, et maldiſt l'ore que onques charete fu eſtablie, et il s'esmerveille moult qui li chevaliers puet eſtre. Si ont tant alé que del chaſtel sont issu fors, et li chaſtiaus avoit non Sentere Galesche. Si conmençoit illoc la terre au roi Bandemagus, icele c'om clamoit Terre Forainne. Illoc eſtoient li emprisonné non pas en fortereces, mais en viles sans fremetés. Et la terre i ert toute close d'une grant aigue parfonde et noire, et grant marois qui

sombre, et par un large marais au sol si mouvant et si instable que personne n'avait pu forcer le passage pour y pénétrer, comme le conte l'a relaté[4]. Lorsqu'ils eurent traversé le château, il commençait à faire nuit. Ils se rapprochèrent d'un petit château et pénétrèrent à l'intérieur. Deux jeunes filles entendirent leurs pas dans la cour. Elles firent un accueil très joyeux à monseigneur Gauvain et demandèrent au nain quelle faute avait commise le chevalier de la charrette. Il leur raconta alors pour quelles raisons et de quelle manière il y était monté. « Seigneur chevalier, lui dirent-elles, comment osez-vous regarder quelqu'un, alors que vous avez été mené et traîné sur une charrette d'infamie comme un assassin ? Dès lors qu'un chevalier s'est ainsi déshonoré, il a un cœur méprisable et méchant s'il reste en vie. Il ferait mieux de s'enfuir en un lieu où il ne soit jamais reconnu. » Lancelot ne répondit pas à leurs injures, mais demanda au nain : « Quand me montreras-tu ce que tu m'as promis ?

399. — Descendez de là, répondit le nain, car je vous montrerai avant la première heure demain ce que je vous ai promis. — J'irais très volontiers plus loin encore cette nuit, si tu le voulais. » Mais l'autre dit qu'il fallait faire halte s'il tenait à avoir ce qu'il désirait. « Je coucherai donc ici », fit Lancelot. Alors il descendit de la charrette et gravit les marches de la tour, découvrant à sa gauche une fort belle chambre dans laquelle il entra. Il se laissa tomber sur l'une des plus précieuses couches au monde qui se trouvait là, et il

---

ert mols et crollans que nus hom n'i puet par force entrer, si com li contes a devisé. Quant il ont passé le chastel, si conmence a avesprir. Et il aprocent d'un petit chastel, si entrent ens. Et .II. damoiseles les oent en la court. Si font moult grant joie de mon signour Gavain et demandent au nain del chevalier de la charete qu'il avoit forfait. Et il lor conte pour coi et conment il i estoit entrés, et il li dient : « Sire chevaliers, conment osés vous veoir nului, qui estes menés, entraïnés en charete tout ausi conme uns murdriers ? Puis que chevaliers s'est si honnis, moult a vill cuer et mauvais, quant il el siecle remaint ; mais en tel lieu s'en fuie ou il ne soit mais conneüs. » Et Lanselos ne respont pas a lor paroles, mais al nain dist : « Quant me mousterras tu ce que tu m'as en couvent ?

399. — Alés jus, fait il, car je le vous mousterrai ains demain prime, ce que je vous ai promis. — Je alaisse encore anuit plus loing, fait Lanselos, moult volentiers se tu voloies. » Et il dist qu'il li couvient herbergier s'il velt avoir ce qu'il demande. « Dont herbergerai je », fait Lanselos[a]. Lors vait jus de la charete et monte les degrés de la tour, si trouve une bele chambre a senestre[b] et il [*b*] entre ens. Si se laisse cheoir en une des plus[c] riches couches del monde qui i estoit, et il reclot les fenestres qui i estoient pour la chambre plus oscurcir[d].

ferma les fenêtres pour obscurcir un peu plus la chambre. Il commençait à ôter lui-même ses armes, quand vinrent deux valets pour le désarmer. Il remarqua alors un manteau suspendu à une perche, s'en empara, le revêtit et couvrit sa tête pour éviter d'être reconnu. Une demoiselle ne tarda pas à entrer dans la chambre. Lorsqu'elle l'aperçut couché sur le lit, elle en fut très irritée, et lui dit alors : « Qu'est-ce, seigneur chevalier, mauvais vaincu ? Que le malheur s'abatte sur vous qui vous êtes couché sur l'un des plus magnifiques lits que vous ayez jamais vus !

400. — Certes, demoiselle, affirma-t-il, s'il avait été plus précieux, je m'y serais allongé encore plus volontiers. — Assurément, je verrai bien si vous osez vous coucher sur le lit le plus splendide que vous verrez jamais. » Elle s'en alla alors, et revint avec monseigneur Gauvain ainsi que l'autre demoiselle pour qu'ils rendent visite au chevalier. Monseigneur Gauvain lui dit : « Seigneur chevalier, venez manger puisque ces demoiselles m'ont invité et que tout est prêt. » Et tandis qu'il répondait à voix basse qu'il ne mangerait pas car il était un peu malade, il se tenait toujours enveloppé dans le manteau[1]. La demoiselle dit : « Certes, le chevalier doit bien être malade, car, s'il savait ce qu'est la honte, il préférerait être mort plutôt que vivant, puisque, en ce monde, il est déshonoré. Je ne mangerai donc pas en sa compagnie. Vous, vous pouvez manger avec lui, dit-elle en s'adressant à monseigneur Gauvain, mais vous serez alors

---

Si se conmence tout par lui a desarmer, mais tantost vienent .II. vallés a lui et le desarment. Et cil voit un mantel a une perce pendre, si le prent et s'en afuble et envolepe sa teste c'on ne le connoisse. Et il ne demoura gaires que une damoisele vint laiens et quant ele le vit en la couche jesir, se li vint en moult grant despit, puis li a dit : « Qu'est ce, sire chevaliers, malvais vaincus ? Que le male aventure soit ce que vous estes couchiés en une des plus beles couches que vous veïssiés onques !

400. — Certes, damoisele, fait il, se plus riche fust, plus volentiers m'i couchaisse. — Certes, fait ele, ce verrai je se vous vous oseriés couchier en tout le plus riche lit que vous verrés jamais. » Lors s'en vait et en mainne mon signour Gavain pour le chevalier veoir laiens et l'autre damoisele ausi. Et mé sire Gavains li dist : « Sire chevaliers, venés mengier, car ces damoiseles m'en ont semons, et il est tous apareilliés. » Et il respont basset que il ne mengeroit point, car il estoit un poi deshaitiés, et tous jors se tenoit envolepés del mantel, et la damoisele dist : « Certes, il doit bien estre malades li chevaliers, et s'il connoissoit bien honte, il s'ameroit mix mors que vis, car en cest siecle est il honnis ; ne en sa compaingnie ne mengerai je pas. Vous i poés bien mengier, fait ele a mon signour Gavain, mais vous serés

déshonoré tout comme lui. » La demoiselle emmena à nouveau monseigneur Gauvain dans la grande salle. Ils s'attablèrent et firent préparer malgré tout un repas pour le chevalier de la charrette, mais celui-ci refusa absolument d'y toucher. Après le repas, monseigneur Gauvain demanda ce que faisait le chevalier, et on lui répondit qu'il refusait de manger. Monseigneur Gauvain alla donc le voir et lui demanda : « Cher seigneur, pourquoi ne mangez-vous pas ? Certes, je ne trouve pas cela raisonnable, car vous êtes dans une situation périlleuse où il vous faut mener bien des combats. Vous devez vous nourrir, quel que soit votre malaise, car un valeureux chevalier qui désire accomplir de grands exploits ne doit pas laisser dépérir son corps ni ses membres. Au nom de la personne que vous aimez le plus, mangez ! Si vous êtes irrité par une perte ou une blessure, montrez-le au moment où vous pourrez vous en venger. »

401. Monseigneur Gauvain insista tant que Lancelot promit de l'écouter. Il sortit de la chambre car il ne voulait pas l'importuner. On apporta des mets à Lancelot qui mangea, mais resta soucieux et tendu. Après le repas, la demoiselle qui l'avait humilié à propos du lit où il s'était couché s'approcha de lui. « Seigneur chevalier, proposa-t-elle, si vous osiez maintenant venir voir un magnifique lit, je vous le montrerais. — J'aurais alors bien peu de courage, répondit Lancelot, si je n'osais le voir. » Elle marcha en tête et il la suivit. Ils quittèrent la tour et parvinrent à une grande salle au sol

---

ensi honnis com il est. » Lors remena la damoisele mon signour Gavain en la sale, si sont au mengier assis, et toutesvoies font apareillier a mengier au chevalier de la charete, ne mais il ne voloit mengier en nule fin. Quant mé sire Gavains ot mengié, se li demanda que li chevaliers faisoit et on li dist qu'il ne velt mengier. Lors vint mé sire Gavains a lui, se li dist : « Biaus sire, que ne mengiés vous ? Certes, je nel tieng pas a sens, car vous alés en tel besoing ou il vous couvient moult faire d'armes. Si vous couvient mengier, quele mesestance que li cors ait, car prodom qui bee a faire moult d'armes ne doit mie son cors ne ses menbres anoientir. Et par la riens que vous plus amés, mengiés ! Et se vous estes iriés, ne de perte ne de mehaing, si le moustrés la ou vous vous em poés vengier. »

401. Tant li dist mé sire Gavains qu'il creanta qu'il mengera, et il s'en ist de [*c*] laiens, car il ne li voloit pas anoiier. Et on aporte Lanselot a mengier et il mengüe, si est moult pensis et angoissous. Aprés mengier vint a lui la damoisele qui l'avoit laidengié du lit ou il estoit couciés, se li dist : « Sire chevaliers, se ore osissiés venir veoir biau lit, je le vous mousterroie. — Dont avroie je poi de cuer, fait Lanselos, se je ne l'osoie veoir. » Et ele vait devant et il aprés. Si trespassent la tour et viennent en une grant sale joncie de menus jons et flairoit

recouvert de menus joncs qui exhalaient un parfum si suave qu'on aurait cru que toutes les épices du monde avaient été répandues là. Dans l'un des coins de cette chambre se trouvait l'un des plus précieux lits du monde, imposant et somptueux, et de l'autre côté il y en avait un autre plus petit et qui était plus bas. La demoiselle s'adressa à Lancelot : « Eh bien, seigneur chevalier, avez-vous jamais vu un lit plus beau et plus précieux que celui-ci ? — Demoiselle, j'en ai vu de cent fois plus somptueux que celui-ci. — C'est bien possible, répliqua-t-elle, mais de la façon dont il est fait, il n'y a pas un chevalier de la cour du roi Arthur, si courageux soit-il, qui ne pourrait s'y coucher sans s'en relever déshonoré.

402. — Quelle que soit la manière dont on s'en lève, c'est dans ce lit que je vais dormir, parce qu'on me le défend ! déclara Lancelot. — Si vous étiez assez courageux pour vous y étendre, vous ne risqueriez pas moins que votre tête, l'avertit-elle. — Au nom de Dieu ! Vous verrez bien si j'ose le faire[1] ! » Alors il retourna dans la chambre où il avait mangé, prit son épée appuyée contre le mur, et repartit vers le lit somptueux. La demoiselle lui demanda ce qu'il désirait faire. « Je désire coucher dans ce beau lit, répondit-il. — Seigneur, fit-elle, gardez-vous d'y penser, car, si vous y mettez le pied, il sera fait à votre corps ce qui n'a jamais été fait à aucun autre. — Eh bien, c'est ce qu'on verra ! » rétorqua Lancelot. Il commença par ôter ses chausses avec quelque difficulté, puis se déshabilla et alla s'étendre dans le lit. La demoiselle l'observait

---

ausi souef conme se toutes les espesses del monde i fuissent par laiens espandues. En un des chiés de cele chambre avoit un des plus riches lis del monde, grant et bel, et encontre d'autre part avoit un menour qui moult estoit plus bas, et la damoisele li dist : « Ore, sire chevaliers, veïstes vous onques plus biau lit de cestui ne plus riche ? — Damoisele, fait il, je en ai veü de plus riches .c. tans que cis n'est. — Bien puet estre, fait ele, mais autel com il est, n'a il si hardi cevalier en la court le roi Artu, s'il i estoit couchiés, que hontousement n'en fust levés.

402. — Conment qu'il soit del lever, fait il, en cestui me gerrai je pour ce que on[a] le me contredit. — Se vous estiés si hardis, fait ele, que vous i geüssiés, vous n'en perderiés ja mains que la teste. — En non Dieu, fait il, ce verrés vous, se je m'i oserai couchier ! » Atant s'en revient en la chambre ou il avoit mengié, si prent s'espee qui au mur estoit apoiie et vint ariere au riche lit, et la damoisele li demanda qu'il bee a faire. « Je bee, fait il, a couchier en cest biau lit. — Sire, fait ele, gardés que vous ne le pensés, car onques de nul cors ne fu ce fait que il sera del vostre se vous i metés le pié. — Ore i parra ! » fait Lanselos. Il se vait deschaucier a quelque painne et se despoulle et s'en vait couchier dedens le lit. Et la damoisele l'esgarde

et remarqua qu'il avait placé l'épée à son chevet. Elle s'en alla partout dans la demeure pour faire savoir que le chevalier honni occupait le lit somptueux de la salle. Monseigneur Gauvain lui demanda de quoi il s'agissait. « Quoi ! fit la demoiselle, devant Dieu, le chevalier de la charrette s'est couché dans un lit où personne ne s'est jamais étendu sans en sortir mort ou mutilé ! — Devant Dieu, répondit l'autre demoiselle, il a bien agi : puisqu'il a perdu tout honneur sur terre, il doit chercher toutes les occasions de mourir. » Monseigneur Gauvain les écoutait parler sans mot dire. Quand il fut l'heure de dormir, les demoiselles se mirent au lit et monseigneur Gauvain s'allongea sur un beau lit qui se trouvait à l'extrémité de la salle, ses écuyers et le reste des serviteurs couchant autour de lui[2]. Une demoiselle vint alors à Lancelot et lui dit : « Seigneur vaincu, profitez bien de ce lit puisque que vous y êtes, car jamais vous ne dormirez dans un autre. » Mais celui-ci fit fort peu de cas de tout ce qu'elle disait. Quand ils furent tous couchés, le chevalier pensa longtemps à l'objet de sa quête. Seule la pensée de la Dame du Lac à qui il avait promis de ramener la reine l'aidait à garder la tête froide[3]. Ce soir-là, il était fort contrarié, car il croyait qu'il ne pourrait jamais réaliser son désir, mais il avait été tellement fatigué durant la journée qu'il finit par s'endormir. À minuit précis, la demeure se mit à trembler, il se produisit ensuite un si grand tapage qu'on n'y aurait pas entendu Dieu tonner. Juste après s'éleva dans toute la salle

---

et voit qu'il met l'espee a son chavés, si s'en vait partout laiens et conte que li chevaliers honnis est couchiés el riche lit en la sale. Et mé sire Gavains demande que c'estoit. « Coi ! fait la damoisele, si m'aït Dix, li chevaliers encharetés s'est couchiés en un lit ou nus ne jut onques qui n'en issist mors ou mehaingniés ! — Si m'aït Dix, fait l'autre[b], il a bien fait, car puis qu'il est honnis en terre, il doit sa mort porchacier au plus qu'il puet[c]. » Et mé sire Gavains escoute les paroles et mot ne dist. Quant [*d*] il fu tans de couchier, si se couchierent les damoiseles, et mé sires Gavains se coucha en un biau lit qui au chief de la sale estoit, et jurent si esquier et li autre gent environ lui. Et une damoisele vint a Lanselot et li dist : « Sire vaincus, ore vous aiesiés el lit tant conme vous i estes, car jamais en autre ne gerrés. » Et cil proise moult poi quanqu'ele dit, et quant il sont tout couchié, si pense li chevaliers moult longement a ce que il aloit chaçant : nule riens ne le tenoit en son sens que la Dame del Lac, que li creanta[d] que il rescourroit la roïne. Si fu cele nuit moult a malaise, car jamais ne quidoit avoir acompli son desirier, mais tant avoit esté le jour traveilliés qu'il s'endormi. Et quant vint endroit la mienuit, si conmencha la maison a trambler, aprés i ot une noise si grant c'on n'i oïst pas Diu tonnant. Puis leva partout laiens si grans estourbeil-

un tourbillon si rapide qu'il entraînait avec lui la jonchée de la maison, ainsi que les couvre-lits jusqu'aux lattes du plafond ; puis, quand le tourbillon fut calmé, Lancelot vit une telle lumière qu'il lui sembla que la maison prenait feu.

403. Soudain, une lance descendit en traversant la fenêtre et s'abattit tout droit sur le lit de Lancelot. Cette lance était extraordinaire : le fer était vermeil comme un charbon ardent, et il en jaillissait une flamme violette et vermeille, aussi longue qu'un penonceau[1]. Elle descendit crépitant comme la foudre et s'abattit si violemment sur le lit de Lancelot qu'elle transperça la couverture, les draps et la paille du matelas, pénétrant à plus d'un demi-pied. Lancelot bondit, mit la main à l'épée qui se trouvait au chevet. Mais quand il constata qu'il n'y avait personne autour de lui, d'un coup d'épée, il trancha la lance en deux morceaux, puis arracha la partie restée plantée en terre et la jeta avec rage à travers la salle. Il attacha ensuite un manteau à son cou et courut de tous les côtés à la recherche de celui qui la lui avait destinée, mais il ne trouva personne. Il retourna alors à son lit et s'y coucha en maudissant ce lâche qui la lui avait lancée, au lieu de l'en frapper de près.

404. Aussitôt il se recoucha dans son lit sans ajouter un mot, et monseigneur Gauvain lui demanda comment il allait. Il lui dit : « Bien, seigneur, dormez ! » Lancelot demeura ainsi jusqu'au matin sans agitation. Il dormit jusqu'au lever du jour. Le nain qui l'avait amené ici vint à la porte de la

---

lions qu'il emportoit la jonceüre de la maison et les robes des lis tresques as lates ; et quant li estourbeillons fu remés, si vit Lanselos une clarté qu'il sambloit que la maisons arsist.

403. Lors descent une lance parmi la fenestre tout contreval, et fiert el lit Lanselot tout droit. Cele lance estoit merveillouse, car li fers estoit vermaus conme charbons de fu espris, et une flambe en sailloit inde et vermeille et longe conme uns pignonciaus. Ele vint contreval bruiant conme foudres et feri el lit Lanselot si durement que parmi le couvertoir et les dras et le fuerre est ferue et entree plus de demi pié. Et Lanselos saut sus, si met la main a l'espee qui au chavés estoit. Et quant il ne vit nului entour lui, si fiert en la lance si que en .II. pieces le fist voler, puis esrace la piece qui en tiere estoit si fichie, si le gaite enmi la sale par mautalent. Pus met un mantel a son col, si cuert partout laiens pour savoir se nus li eüst lancié mais il n'i a nului trouvé. Puis revint a son lit, si s'est couchiés et dist que honnis soit conme couars qui li lancha, quant il nel feri de maintenant.

404. Tantost se rest en son lit couchiés sans plus dire, et mé sire Gavains li demande conment il li est. Et il dist : « Bien, sire, dormés vous ! » Ensi se jut Lanselos jusques au matin sans effraer, et lors s'estoit endormis, et il conmencha a esclairier. Et li nains qui amené

chambre et se mit à crier : « Toi, chevalier, qui es venu sur la charrette, me voici prêt à réaliser ma promesse. » Lancelot entendit la voix dans son sommeil, il bondit en braies et en chemise, se revêtit du manteau et sortit. Le nain l'emmena jusqu'à une fenêtre qui donnait sur les prairies, et lui dit de regarder. Alors Lancelot suivit la reine des yeux avec tendresse aussi longtemps qu'il put la voir. Il se pencha en avant par la fenêtre, et s'inclina tellement que, peu à peu, il fut totalement dehors jusqu'aux cuisses : il était si absorbé par l'objet de sa contemplation qu'il oubliait tout le reste et qu'il faillit tomber.

405. Soudain monseigneur Gauvain, qui s'était levé, arriva en compagnie des deux demoiselles. Lorsqu'il vit Lancelot en danger de mort, il le saisit par les bras et le tira en arrière en s'écriant : « Ah ! seigneur, au nom du ciel ! Ayez pitié de vous ! » Lancelot regarda autour de lui, honteux que Gauvain l'ait trouvé dans cette situation. Les deux demoiselles déclarèrent qu'il devait bien haïr sa vie, car il avait perdu à jamais tout honneur. « Certes, fit monseigneur Gauvain, il n'y aura plus d'honneur en ce monde, si cet homme n'en a pas ! » Alors il serra Lancelot entre ses bras et lui dit : « Très cher seigneur, pourquoi vous êtes-vous si longtemps caché à moi ? — Pourquoi ? dit Lancelot, parce que je dois avoir honte de voir tout homme de valeur, car j'ai été sur le point de conquérir tous les honneurs, et, par insuffisance, j'ai échoué. — Ah ! seigneur, ce n'est pas votre faute, car je sais

---

l'avoit laiens vint a l'huis de la chambre, si conmence a crier : « Tu, chevaliers, [*e*] qui venis en la charete, or sui tous prés que je te rende ton couvenant. » Lanselos entendi la vois en son dormant, si saut sus em braies et en chemise, et met le mantel a son col, si saut fors de l'huis. Et li nains l'en mainne a une fenestre devers les prés, et doit esgarder[a], et il esgarde la roïne moult doucement tant com il le puet veoir. Si se traist avant parmi la fenestre et tant se traist petit et petit que tous est fors et jusqu'as quisses, et tant pense a ce qu'il esgarde que tous s'en oublie, si que pour un poi qu'il ne chiet.

405. Lors vint mé sire Gavains qui levés se fu et les .II. damoiseles o lui. Et quant il voit Lanselot en tel perill, si l'aert as bras et le sache ariere et dist : « Ha ! sire, pour Dieu ! Aiiés merci de vous ! » Et Lanselos esgarde, si a grant honte de ce que ensi l'a trouvé, et les .II. damoiseles dient qu'il doit bien haïr sa vie car jamais n'avra honour. « Certes, fait mé sires Gavains, dont n'avra il point d'onour el monde, s'il n'en a assés ! » Lors prent Lanselot entre ses bras et li dist : « Biaus sire dous, pour coi vous estes vous tant celés vers moi ? — Pour coi ? fait il, pour ce que je doi avoir honte de tous prodomes veoir, car j'ai esté em point et en lieu de toutes hounours conquerre et par mauvaistié i ai failli. — Ha ! sire, fait mé sire

bien que ce que vous n'achèverez pas, personne ne parviendra à le mener à bien[1]. »

406. Quand les dames virent monseigneur Gauvain honorer le chevalier de cette manière, elles lui demandèrent qui il était. « Vous n'apprendrez pas son nom par moi, leur répondit-il, mais tout ce que je pourrai vous dire à son propos, c'eſt qu'il eſt le meilleur d'entre les bons[1]. » Les demoiselles s'avancèrent alors et s'adressèrent à Lancelot : « Dites-nous, seigneur chevalier, qui vous êtes. — Demoiselles, leur répondit-il, je suis un chevalier mené en charrette. — Assurément, seigneur, et cela eſt vraiment dommage pour vous. » Ils réclamèrent alors leurs armes, les revêtirent et la plus âgée des deux demoiselles dit à Lancelot : « Très cher seigneur, quelle que soit la manière dont nous vous ayons raillé, finalement nous ne devons pas refuser de vous aider. Il y a ici un grand nombre de beaux chevaux, et de fort robuſtes. Choisissez le meilleur, celui qu'il vous plaira, ainsi qu'une lance, celle que vous voudrez. — Demoiselle, s'interposa monseigneur Gauvain, grand merci, mais il ne prendra le cheval de personne tant que j'en aurai. J'en ai deux, solides et beaux, il montera donc sur l'un d'entre eux. Il recevra cependant sa lance de vous, sinon il aura la mienne. » Les chevaux furent amenés, Lancelot monta sur l'un et monseigneur Gauvain sur l'autre. Ils recommandèrent les demoiselles à Dieu, et elles firent de même. Mais elles étaient chagrinées de ne pas connaître le nom du chevalier dont monseigneur Gauvain avait fait un tel éloge. Elles auraient bien voulu le

---

Gavains, ce n'eſt pas voſtre coupe, car ce sai je bien que ce que vous n'achieverés, il n'i ert qui le puisse achiever. »

406. Quant les dames voient mon signour Gavain si le chevalier honerer, se li demandent qui il eſt. « Vous ne saverés pas, fait il, par moi son non, mais tant vous en dirai je que c'eſt li mieudres de tous les bons. » Lors se traient les damoiseles avant et dient a Lanselot : « Car nous dites, sire chevaliers, qui vous eſtes. — Damoisele, fait il, uns chevaliers charetés sui. — Certes, sire, fait ele, ce eſt grans damages de vous. » Atant ont lor armes demandees, si s'armerent, et l'ainnee damoisele diſt a Lanselot : « Biaus dous sire, conment que nous vous aiions ramprosné, nous ne vous devons pas faillir a pareſtrous. Il a chaiens moult de biaus chevaus et de moult bons, si en eslirés tout le meillour qu'il vous plairoit, et glaive tele com le voldrés coisir. — Damoisele, fait mé sire Gavains, grans mercis, mais cheval ne prendra il de nului tant conme je en aie. Et je en ai .II. bons et biaus et il montera sor l'un, mais glaive prendera il de vous [*f*], ou il avra le mien. » Li cheval sont amené, si monte Lanselos sor l'un et mé sire Gavains sor l'autre, et il conmandent les damoiseles a Dieu et eles aus. Mais moult lor anoie qu'eles ne sevent le non au chevalier que mé sire Gavains a tant loé. Et moult le voldroient

savoir, et cependant elles pensaient que ce ne pouvait être que Lancelot, mais tout le monde disait qu'il était mort. Toutefois elles en auraient le cœur net, si on peut, en le mettant à l'épreuve, reconnaître un homme[2]. L'aînée des demoiselles appela l'autre, qui était fort avisée et courtoise. Elle lui demanda d'aller directement jusqu'au Carrefour des Ponts, et lui indiqua comment elle procéderait[3]. Elle se mit en selle, car c'était une noble dame, et, prenant le chemin le plus court qu'elle connaissait bien, arriva à l'heure de none au carrefour. En se retournant, elle vit s'approcher les deux compagnons, et fit alors semblant de vouloir aller dans la direction opposée. Comme son visage était voilé, ils ne la reconnurent pas. Ils la saluèrent, elle fit de même, et ils lui demandèrent si elle avait des nouvelles de la reine. Elle répondit que le fils du roi de Gorre l'avait emmenée sur la terre dont nul sujet de Bretagne ne pouvait sortir.

Lancelot et Gauvain se séparent.

407. « Demoiselle, fit monseigneur Gauvain, indiquez-nous comment nous pourrions nous y rendre. — Je vous l'apprendrai volontiers, répondit-elle, selon le prix que vous pourrez y mettre. — Au nom de Dieu, dit Lancelot qui prenait le plus à cœur cette affaire, nous sommes prêts à donner tout ce que vous voudrez bien exiger. — Alors promettez-moi tous deux que chacun de vous m'accordera le premier don que je lui demanderai[1]. » Les chevaliers lui donnèrent leur parole, et elle leur dit : « Voici deux voies, l'une va au

---

connoistre, et toutesvoies quident eles que ce fust Lanselos mix que nus autres, se ne fust ce que chascuns disoit qu'il ert mors. Toutesvoies en savra ele, se on puet, pour essaiier, home connoistre. Ele apele la damoisele qui moult ert sage et courtoise, se li dist qu'ele alast tout droit au Quarrefour des Pons et li enseigna conment ele feroit. Et cele est montee car moult estoit haute feme, si vait par la plus droite voie conme cele qui bien le set, tant qu'ele vient a droite nonne au quarrefour. Et quant ele regarda, si voit venir les .II. compaingnons, et ele fait samblant qu'ele voelle aler autre sens ; et fu envolepee, si ne le connurent point. Et il le saluent et ele els, et il li demandent s'ele set nouveles de la roïne, et ele dist que li fix au roi de Gorre l'a menee en la terre dont nus qui de Bretaigne soit ne puet issir.

407. « Damoisele, fait mé sire Gavains, enseigniés conment nous i puissons aler. — Je le vous enseignerai bien, fait ele, tel loiier em porrés vous donner. — En non Dieu, fait Lanselos a qui il en tenoit plus au cuer, nous vous en donrons ce que vous en voldrés demander. — Fïanciés le moi, fait ele, andoi que chascuns me donra le premier don que je li demanderai. » Et il li fïancent, et ele dist : « Ves ci .II. voies,

Pont de l'Épée et l'autre au Pont Perdu que l'on nomme le Pont sous l'Eau[2]. » Puis elle leur expliqua la coutume des deux ponts et leur rappela : « Seigneurs chevaliers, souvenez-vous-en, où que je vienne à vous, chacun de vous devra m'accorder le don que je lui demanderai. » Ils lui répondirent qu'ils ne l'oublieraient pas. Alors la demoiselle s'en alla et emprunta un vieux chemin herbeux entre les deux autres voies. Quelle que soit celle que prendrait Lancelot, elle serait devant lui avant qu'il soit allé bien loin. Les deux chevaliers étaient restés au carrefour, et Lancelot dit à monseigneur Gauvain de prendre le chemin qui lui plairait. L'autre répondit que tous deux étaient fort périlleux, cependant il choisit la voie du Pont Perdu. Du coup, Lancelot se dirigea vers le Pont de l'Épée en recommandant à monseigneur Gauvain de demander de ses nouvelles là où il se rendrait. « Quand vous aurez conquis le pont, ajouta-t-il, aller trouver directement ma dame la reine. » De son côté, il ferait de même, et monseigneur Gauvain le lui promit.

Lancelot et la demoiselle tentatrice.

408. Alors ils se recommandèrent l'un l'autre à Dieu, puis Lancelot s'en alla à toute allure et chevaucha jusqu'à la tombée de la nuit. Il rencontra alors la demoiselle qui leur avait indiqué les voies. Il la salua, elle fit de même, puis lui proposa de l'héberger chez elle pour cette nuit, car elle saurait l'accueillir agréablement. « Avec vous, fit-il, je n'hésiterais pas à me loger partout où je saurais que vous demeurez,

---

l'une va au Pont de l'Espee et l'autre au Pont Perdu que on claime le Pont soz l'Aigue. » Aprés lor devise la coustume des .II. pons et puis lor dist : « Signour chevalier, souviengne vous en quel lieu que je viengne a vous, que chascuns me doit un tel don que je li proierai. » Et il dient qu'il ne l'oublieront pas. Atant s'em part la damoisele et s'en vait une voie viés et herbue entre les .II. chemins. Quele que Lanselos tiengne, ele li sera au devant, ains qu'il soit gaires lons alés. Li doi chevalier remesent au quarrefour, et Lanselos dist a mon signour Gavain qu'il prenge laquele qui li plaira de ces .II. voies. Et il dist que moult sont ambesdous malvaises, mais toutesvoies prent il la voie au Pont Perdu. Et Lanselos s'en vait vers le Pont a l'Espee et dist a mon signour Gavain qu'il enquiere nouveles de lui la ou il [*299a*] ira. « Et quant vous avés conquis le pont, fait il, si alés a ma Dame la roïne tout droit. » Et autresi fera il, et mé sire Gavains li creante.

408. Atant s'entreconmandent a Dieu, et Lanselos s'en vait grant aleüre, tant qu'il avesprist durement. Et lors ataint la damoisele qui les voies lor enseigna, il le salue et ele lui, puis li dist qu'il s'en viengne o li herbergier anuit et ele le herbergera bien. « O vous, fait il, iroie je herbergier partout la ou je vous savroie, mais il est

mais il eſt encore trop tôt pour faire halte. — L'endroit, répondit-elle, eſt assez loin d'ici, et, si vous le dépassez, vous ne trouverez plus aujourd'hui de chaumière ni de maison. » Il lui répondit qu'il logerait donc chez elle. Alors la demoiselle appela l'un de ses valets pour lui demander de les devancer, et pour lui indiquer ce qu'il devrait faire, et celui-ci les quitta de toute la vitesse de son cheval. La demoiselle et Lancelot continuèrent à chevaucher ensemble ; elle lui dit : « Seigneur, je ne suis pas en sûreté dans ce pays, car l'on m'y hait. Cette nuit vous êtes mon hôte, aussi je vous prie de m'aider si j'ai besoin de vous. — Il ne vous arrivera rien de mal, répondit-il, pour peu que je sois en mesure de vous sauver. — Grand merci », fit-elle. Ils continuèrent alors leur route tant et si bien qu'ils arrivèrent à une maison clôturée de palissades. La demoiselle descendit de son palefroi avant que Lancelot n'arrivât. À son tour il mit pied à terre, et elle lui dit : « Laissez votre cheval. » Il fit selon son désir. Elle entra dans une très belle pièce toute blanche. Il faisait nuit, mais de nombreux flambeaux et cierges y avaient été allumés. Ils traversèrent cette pièce pour arriver dans une salle magnifique où ils trouvèrent la table mise. La demoiselle lui délaça le heaume, lui ôta l'écu, et il enleva le reſtant de ses armes tout seul. Quand il fut complètement désarmé, la demoiselle attacha à son cou un manteau à la traîne d'écarlate doublée d'une épaisse zibeline blanche, puis ils se lavèrent les mains, allèrent s'asseoir et trouvèrent les mets disposés sur la table. Alors qu'il venaient

---

trop toſt de herbergier. — Li lix, fait ele, n'eſt mie pres de ci, et se vous le passés, vous ne trouverés mais hui ne borde ne maison. » Et il diſt qu'il se herbergera donques o li. Lors apele la damoisele un sien vallet et li diſt qu'il aille avant et li conseille qu'il fera, et cil s'en tourne a esperons. Et entre la damoisele et Lanselot chevauchent, et ele li diſt : « Sire, je ne sui pas a seür[a] en ceſt païs, car on m'i het. Et vous eſtes anuit mes hoſtes, si vous requier que vous m'aidiés, se je ai meſtier de vous. — Vous n'avrés ja mal, fait il, en lieu ou je vous puisse salver. — Grans mercis », fait ele. Lors s'en vont tant qu'il viennent a une maison qui eſtoit close de palis. Et la damoisele descent de son palefroi, ains que Lanselos i peüſt eſtre, et il descent, et ele li diſt : « Laissiés voſtre cheval[b]. » Et il si fiſt. Et ele entre en une moult bele chambre et blanche, si fu nuis mais tortins et cierges i avoit alumés assés. Et il passent cele chambre, si viennent en une moult bele sale et trovent la table mise[c]. La damoisele li deslace son hiaume et li oſte l'escu, et il par lui seus oſte le remanant de ses armes. Quant il eſt tous desarmés, la damoisele li met un mantel a son col traïnant d'escharlate a un gros sebelin chanu ; si ont lavé et sont assis et trouvent mis les més desus la table. Et maintenant quant il ont celui més mengié, si viennent .II. vallés veſtu de cours hauber-

de terminer ces plats, entrèrent deux valets vêtus de courts haubergeons[1], leurs épées ceintes, et coiffés de leur chapeau de fer. Ils sortaient d'une chambre ; l'un tenait dans ses mains un tailloir en argent recouvert d'une écuelle, et l'autre tenait aussi une petite écuelle et il le précédait. Dès qu'ils furent sortis de la chambre, ils dégainèrent leur épée et allèrent droit à la table. Lancelot s'empara d'un grand pichet[2] en argent rempli de vin à ras bord, car il ne savait ce qu'ils allaient faire. La demoiselle observait attentivement son comportement. Les deux serviteurs déposèrent sur la table les deux plats qu'ils apportaient sans dire un mot, puis repartirent. Lancelot ne demanda rien à propos de tout ce qu'il avait vu[3], mais il se mit à manger en homme affligé. Ils furent ainsi servis durant tout le dîner. Le repas terminé, la demoiselle se leva ainsi que Lancelot, et ils allèrent s'appuyer à un balcon qui donnait sur un jardin, au calme.

409. Après s'être quelque peu attardée, la demoiselle partit. Elle parcourut en silence toutes les antichambres, pénétra dans la salle, puis alla dans une chambre où elle demeura un long moment. Quand il se retourna, Lancelot entendit un grand bruit. Il tendit l'oreille et reconnut la dame qui l'appelait par des cris éperdus. Il courut droit à la porte, il l'entendait crier : « Cher hôte, aidez-moi comme vous me l'aviez promis ! » Arrivé au seuil de la chambre, il vit une grande clarté, puis il distingua un homme de grande taille qui maintenait la demoiselle renversée sur un lit. Il se tenait entre ses

---

gons, lor espees chaintes et lor chapiaus de fer sor les testes. Si issent d'une chambre et tient li uns en ses mains un tailloir d'argent couvert d'une esquiele, et li autres tient une autre esquiele petite et vait avant. Et si tost com il sont de la chambre fors, si traient les espees et vienent a la table droit. Et Lanselos saisist une grant queste[d] d'argent toute plainne de vin car il ne set qu'il feront, et la damoisele esgarde moult qu'il fait. Li doi sergant me[*b*]tent les .II. més qu'il aportent a la table sans dire mot, et s'en revont. Et Lanselos n'encerche riens de quanqu'il voit, ains mengüe conme hom dolans. Ensi furent servi tant que li mengiers dura. Aprés mengier se lieve la damoisele et Lanselos ausi, et se vont apoiier a unes loges au serain devers un garding.

409. Quant la damoisele i ot un poi esté, ele s'em part et s'en vait sans dire mot totes les loges et entra en la sale, et s'em passa parmi une chambre et demoure une grant piece. Et quant Lanselos se regarde, si ot une grant noise, et il escoute et ot que la dame li crie moult durement. Et il court a l'huis tout droit, si ot qu'ele crie : « Biaus ostes, aidiés moi, si com vous m'eüstes en couvenent ! » Il est venus a l'huis de la chambre, si voit une grant clarté, si voit que uns grans hom tenoit la damoisele enverse en un lit, se li entre entre les

jambes qu'il avait dénudées jusqu'aux cuisses toutes blanches. Au milieu de la chambre, deux hommes montaient la garde près du lit. Au moment où il allait s'élancer à l'intérieur, il aperçut deux serviteurs qui gardaient l'entrée de la porte, leur épée nue à la main. Alors il réfléchit à ce qu'il allait faire, car, s'il pénétrait ainsi, il ne pourrait s'en échapper vivant si les gardes munis des haches et des épées valaient quelque chose. Mais s'il n'allait pas au secours de son hôtesse, il serait alors discrédité dans toutes les cours, car on lui en ferait le reproche dès qu'il arriverait dans l'une d'elles. Il courut vite chercher son épée, mais à peine avait-il fait deux pas qu'il réalisa qu'elle serait déshonorée avant qu'il ne soit revenu. Il se signa alors en disant : « Dame, je me recommande à vous, et si je meurs, c'eﬅ pour vous[1]. » Il se précipita alors dans la chambre, et les deux hommes qui gardaient la porte tentèrent de le frapper, mais ils manquèrent leur coup, et leurs épées à tous deux heurtèrent le sol et volèrent en éclats. Il frappa avec une telle violence l'un de ceux qui tenaient les haches qu'il l'étendit à terre de tout son long. L'autre tenta de lui trancher la tête, mais il leva les bras qu'il avait enveloppés dans son manteau pour parer le coup. La hache s'abattit si brutalement que tous les plis en furent coupés sauf un. Il s'élança vers celui qui tenait son hôtesse, il le saisit par les cheveux et le projeta à terre. Cependant le serviteur qui était tombé se leva d'un bond et essaya de frapper Lancelot à la tête tandis qu'il attrapait l'autre, mais Lancelot

---

gambes et les li a descouvertes jusques as quisses qui moult sont blanches. Et il avoit el milieu de la chambre .II. homes qui le lit gardoient. Et quant il se volt ens lancier, si aperçoit .II. sergans qui l'entree gardoient de l'huis a toutes .II. espees nues. Lors s'apense qu'il fera, car se il s'en vait ensi ens, il n'en puet eschaper sans mort, se cil valent un denier qui tiennent les haces et les espees ; et s'il ne secourt s'oﬅesse, dont eﬅ il honnis en toutes cours, car on li dira quant il venra a court[a]. Si court toﬅ s'espee querre et quant il eﬅ avant .II. pas, si pense[b] que cele sera ançois honnie qu'il reviengne. Lors se sainne et diﬅ : « Dame, a vos me conmans, et se je muir, c'eﬅ por vous. » Lors se fiert en la chambre et li doi qui gardoient l'uis le quident ferir, mais il faillent et fierent en terre lor espees ambedoi, si que em pieces sont volees. Et il se hurte si durement a un de ciaus qui les haces tenoient que tout eﬅendu le porte a terre. Et li autres le quide ferir parmi la teﬅe, et il jete les bras encontre que il ot envolepé en son mantel, et la hace fiert ens si durement que tous les plois li trenche fors un tout sol. Et il se lance a celui qui s'oﬅesse tint, si le prent as chaveus et le sache a terre. Et li autres qui cheüs eﬅ saut sus et quide Lanselot ferir parmi la teﬅe, la ou il tenoit celui, mais il saut ariere et cil ne pot son cop tenir, si fiert celui que Lanselos ot laissié

s'écarta brusquement et l'assaillant, qui ne put retenir son coup, frappa en pleine tête celui que Lancelot avait lâché et la lui pourfendit jusqu'aux épaules. Lancelot s'empara de la hache du côté du fer, la ravit à celui qui la tenait et s'attaqua à tous les autres, leur criant qu'ils étaient tous morts, fussent-ils deux fois plus nombreux. La demoiselle se mit à rire, elle saisit Lancelot par le poing et lui dit : « Soyez tranquille, cher hôte, car vous n'avez plus rien à craindre désormais : vous avez bien montré ce que vous valez. » Alors ils se dirigèrent vers la salle en discutant ensemble, ils la traversèrent pour arriver à une charmante petite chambre. Lancelot y remarqua alors un lit splendide garni de toutes les parures qui concourent à la beauté d'un lit. La demoiselle prit Lancelot, le fit asseoir sur le lit à côté d'elle et lui dit :

410. « Cher hôte, vous devez m'accorder un don tel que je vous le demanderai, et je vous le réclame maintenant. » Il lui répondit qu'il le lui donnerait volontiers s'il pouvait l'avoir. « Je vous requiers au nom de votre serment de coucher avec moi cette nuit dans ce lit[1]. » À ces mots, Lancelot fut on ne peut plus angoissé. Il lui répondit : « Dame, exigez de moi un autre don, celui qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez, sachez-le bien. — Assurément, je ne vous demanderai aucun autre don, mais celui-ci, je vous le réclame au nom de la promesse que vous m'avez faite. » Lancelot essaya par tous les moyens de se dégager de sa requête, mais c'était impossible. Quand il comprit qu'il ne pourrait en être autrement, il

---

parmi la teste que tout le fent jusqu'as espaulles. Et Lanselos prent [*c*] la hache devers le fer et le taut celui qui le tenoit, et court sus a tous les autres et dist que tout sont mort, s'il estoient encore autretant. Et cele conmencha a rire et le prent par le poing et li dist : « Estés, biaus hostes, car vous n'avés garde dés ore mais car vous avés bien moustré que vous valés. » Lors s'en vont en la sale partant ensamble, si passent outre et viennent en une moult bele chambre petite. Si i voit Lanselot un moult biau lit apareillié de toutes choses que a biauté de lit afiert. La damoisele prent Lanselot et l'asiet sor le lit dalés lui et li dist :

410. « Biaus hostes, vous me devés un guerredon tel com je vous demanderai et je le vous demant orendroit. » Et il li dist qu'il li donra volentiers se avoir le puet. « Je le vous demant, fait ele, sor vostre fiance que vous gisiés o moi anuit en cest lit. » Quant il l'entent, si en est si angoissous que plus ne puet et li dist : « Dame, demandés moi un autre don tel com vous plaira, et vous l'avrés, bien le saciés. — Certes, fait ele, je ne vous demanderai ja chose que ceste, mais ceste vous demant je par la foi que vous moi devés[a]. » En toutes manieres assaiia Lanselos s'il le porroit metre fors de sa demande, ne mais ne pot estre. Quant il voit ce que autrement ne pot estre, si dist

lui dit qu'il dormirait dans ce lit pour s'acquitter de sa promesse. Elle alla immédiatement se mettre au lit, et le chevalier se dirigea vers le lieu où il devait se coucher. Au moment où il allait se déchausser, plusieurs valets entrèrent dans la chambre et se mirent à genoux pour lui ôter ses chausses. Les chandelles furent alors éteintes et les uns et les autres se couchèrent. La demoiselle alla chercher Lancelot dans son lit, elle lui rappela qu'il était temps pour lui de tenir son engagement en venant se coucher avec elle. Il y alla donc, très angoissé. Elle se coucha la première, et lui ensuite, mais il garda sa chemise et ses braies. Il n'osait pas lui tourner le dos par courtoisie, mais il n'osait pas non plus lui offrir son visage : il préféra s'étendre sur le dos sans bouger et sans dire un mot.

411. La demoiselle attendait qu'il lui dît ce qu'il allait faire et, quand elle sentit qu'il ne ferait rien de plus, elle lui demanda : « Seigneur chevalier, ne ferez-vous rien de plus ? — Que voulez-vous que je fasse ? Si je craignais de vous ennuyer autant que vous vous m'ennuyez, je m'en irais. — Comment ? Je vous ennuie donc ? — Oh oui ! Et plus que je ne saurais dire ! — Comment ? Suis-je donc si laide et si repoussante ? — Vous me semblez laide à présent, même si vous m'avez plu dans le passé. — Certes, vous n'avez jusqu'ici pas grand-chose à vous reprocher, et si vous vouliez bien me pardonner de vous avoir causé du tort et de vous avoir tourmenté, alors je vous laisserai tranquille. » Il lui

---

qu'il i gerra pour sa fiance a aquitier. Maintenant s'en vait cele couchier, et li chevaliers s'en vait la ou il doit jesir. Quant il se volt deschaucier, si viennent laiens vallet assés et se metent devant lui as jenous et le deschaucent. Lors sont les chandoiles estaintes et se couchent et un et autre. La damoisele vait querre Lanselot a son lit et li dist que couvenent li tiengne et que avoc li s'en viengne jesir. Et il i vait moult angoissous. Et ele se couche avant et il aprés, mais c'est en chemise et em braies. Et il ne li ose son dos tourner pour la vilonie, et se ne li ose son vis abandoner, ains se gist tous envers sans mouvoir et sans dire mot.

411. La damoisele oreille et escoute que il fera, et quant ele voit et sent que il n'en fera plus, se li dist : « Sire chevaliers, n'en ferés vous plus ? — Que volés vous, fait il, que je face ? Se je quidoie que vous anoiasse tant conme vous faites a moi, je m'en iroie. — Et conment ? fait ele. Vous anoie je ? — Oïl ! fait il, plus que je ne vous savroie dire ! — Conment ? fait ele, sui je dont si laide et si hidouse ? — Vous estes, fait il, a moi orendroit [*d*] laide combien que vous m'avés autrefois pleü. — Certes, fait ele, vous n'avés orendroit granment mie de tort, et se vous me voliés pardonner ce que je vous ai mesfait et anoié, je vous lairai atant ester. » Et il dist que si fera il, se encore li

répondit qu'il le ferait, lui eût-elle causé encore plus de tort. « Alors je m'en vais, déclara-t-elle, couchez-vous donc dans votre lit et reposez-vous, et j'irai me coucher dans l'autre. » Il lui répliqua qu'il n'en ferait rien : « Vous coucherez ici au contraire, et j'irai dormir dans mon lit qui eſt si beau, parce que je n'oserais jamais entrer où l'on me connût, et où, si l'on savait que j'ai dormi avec vous, on ne manquerait pas de me le reprocher. — Vous pouvez vous coucher dans ce lit sans crainte, car, même si vous avez une amie, elle n'en saura rien. — Mais mon cœur, qui eſt partout près d'elle[1], le saurait bien. — Devant Dieu, vous m'en avez assez dit. Quel que soit votre sentiment, il eſt loyal, et cela eſt bien apparu au Val des Faux Amants[2]. Levez-vous donc maintenant, et allez vous coucher. Que Dieu vous accorde un bon repos, et de la joie pour ce que vous aimez le plus ! » Il s'en alla et elle reſta, pleinement satisfaite, sans que rien ne lui manque. Elle devinait bien en son for intérieur qui il était, mais elle pensa qu'il était préférable d'en savoir davantage. La demoiselle attendit ainsi jusqu'au matin, et, une fois levée, elle se rendit auprès de Lancelot, et le trouva déjà éveillé. Elle lui souhaita que Dieu lui accordât une agréable journée. « Et vous, ayez tout le bonheur désirable, lui répondit-il.

412. — Seigneur, vous avez si bien tenu vos engagements à mon égard que je m'en réjouis, et jamais je ne ferai quoi que ce soit qui puisse vous tourmenter. Il eſt vrai qu'une jeune fille voyageant seule n'a rien à craindre nulle part, mais si un chevalier l'escorte et qu'un autre parvient à la prendre

---

avoit plus mesfait. « Et je m'en vois, fait ele, si vous gisiés en voſtre lit et reposés et je gerrai en l'autre. » Et il diſt que non fera : « Ains gerrés vous ci et je irai en mon lit jesir qui tant eſt bials, pour ce que je n'oseroie jamais entrer ou on me conneüſt, se on savoit que je eüsse jeü avoques vous, qu'il ne me fuſt reprociés. — Seürement, fait ele, i poés jesir, car se vous avés amie, ele n'en savra riens. — Et mes cuers, fait il, il le savroit, qui en son liu eſt partout. — Si m'aït Dix, fait ele, assés m'en avés dit. Et quels que voſtre pensers soit[a], il eſt loiaus, et bien i parut el Val as Fols Amans. Or vous levés donques et vous en alés jesir. Que bon repos vous doinſt Dix, et joie de ce que vous plus amés ! » Et il s'em part et ele remaint, si a aise que riens n'i faut, et pense bien en son cuer qui il eſt, et pense qu'ele voldra mix encore savoir. Et ensi atent la damoisele jusques au matin et eſt levee, si vient a Lanselot, et trouve qu'il se levoit ja. Et ele li diſt que Dix li doinſt bon jour. « Et vous aiiés, fait il, la bone aventure.

412. — Sire, fait ele, vous m'avés bien rendues mes couvenences, si que je m'en lo, ne jamais ne ferai riens qui vous anuit. Et il eſt voirs que[a] en nule terre ne crient riens pucele[b] qui sole vait, mais se chevaliers le conduit et autres le conquiert envers lui, il en

sous sa protection contre le premier, il pourra en avoir la jouissance comme si elle était sienne[1]. Je vous dis cela parce qu'en ce pays se trouve un chevalier qui pendant longtemps m'a aimée et m'a priée de l'aimer en retour, mais ce fut peine perdue. Et si vous vouliez me protéger contre lui, aujourd'hui, je voyagerais sous votre escorte pour la journée. » Lancelot lui répondit : « Demoiselle, je n'hésiterai pas à vous protéger contre un chevalier, ou même contre deux, et rien de mal ne vous arrivera à moins qu'il ne m'arrive malheur. » Elle répliqua que cela la satisfaisait. Leurs chevaux furent amenés, ils se mirent en selle et quittèrent le lieu. Sur cette terre, la coutume était telle que, sitôt qu'un chevalier y pénétrait, les gens du pays s'agitaient immédiatement, l'observaient dès la première ville où il entrait et répandaient la rumeur à travers le pays, disant que ce chevalier venait pour libérer les prisonniers, et aussitôt la nouvelle parvenait dans les lieux périlleux avant même qu'il les eût atteints. C'est de cette manière que fut répandue la nouvelle de l'arrivée de Lancelot. Les messagers racontaient partout quel écu il portait, et qu'il était celui qui était monté sur la charrette, ce dont il eut souvent à subir le blâme et le reproche. Lancelot et la demoiselle partirent ensemble et chevauchèrent jusqu'à tierce.

Le peigne de la reine.

413. Ils arrivèrent sur une longue digue étroite, située sur un marais profond et mouvant. À l'extrémité de cette

---

puet[c] faire son talent com de la soie. Et je le di[d] pour ce que en cest païs a un chevalier qui longement m'a amee et requise d'amours, mais sa proiiere i a perdue. Et se vous me voliés conduire par devant lui, je iroie en vostre conduit hui toute jour. » Et Lanselos dist : « Damoisele, encontre un chevalier vous oserai je bien conduire ou encontre .II., que ja n'i averés mal sans moi[e]. » Et ele dist que c'est assés. Li cheval furent amené et il montent et s'en issent de laiens. Et en cele terre estoit tele la coustume que si tost que uns chevaliers venoit en cele terre, si mouvoient tantost et regardoient dés la premiere vile ou il venoit[f], et contoient par le païs et disoient que tels chevaliers venoit por delivrer les prisons, et tantost en savoient les nouveles a maus pas ains qu'il i fust venus. Ensi fu seüe la nouvele Lanselot de sa venue, et disoient partout li [*e*] messagier quel escu il portoit et que c'estoit cils qui en la charete fu, dont il fu puis assés blasmés et maintes fois li fu reprociés. Et Lanselos s'en vait entre lui et la damoisele, si chevauchent jusqu'a tierce.

413. Lors viennent a une chaucie longe et estroite qui seoit en un marois parfont et mol. Au chief de cele chaucie avoit un chevalier armé sor un cheval grant, apoiié sor son glaive. Et quant il voit venir

digue se tenait sur un grand cheval un chevalier en armes, appuyé sur sa lance. Quand il vit venir Lancelot, il le reconnut immédiatement, et, quand Lancelot s'approcha de lui, le chevalier lui demanda ce qu'il venait chercher. Il lui répondit qu'il voulait aller au-delà de cette digue. « Seigneur, lui dit le chevalier, vous ne passerez pas au-delà. Elle n'a pas été construite si précieuse et si belle pour être empruntée par un homme déshonoré, et toi, tu es déshonoré comme un homme traîné en charrette. Tu as perdu tout honneur et toutes joies, et tu n'as pas le droit de venir en un lieu où pourrait se trouver un valeureux chevalier. — Si déshonoré que je puisse être, fit Lancelot, je la franchirai, et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez. — Tu passeras peut-être, mais je prendrai la chose que tu possèdes et que j'aurai le plus envie de te prendre. — Le droit de péage, jamais je ne l'ai acquitté, ni aucun autre chevalier, et je ne vais certainement pas commencer maintenant. — Il n'y a pas un homme en Bretagne, si haut placé soit-il, qui ne m'eût acquitté le droit de péage s'il voulait passer, fût-ce le roi Arthur. Sa femme l'a payé ce matin même, par un don beau et précieux. — Qu'est-ce que la reine a laissé en péage ? — Assurément, c'est le peigne le plus beau que j'aie jamais vu : les grandes dents et les petites sont toutes pleines des cheveux de la reine. — Si vous me montrez le peigne, je vous montrerai mon droit de péage. — Fi ! vous, le voir ? Je ne vous le montrerai jamais, ni à aucun homme déshonoré, et pourtant le peigne est sur le montoir de la digue. — Alors, je le verrai ! »

Lanselot, si le connoist tout maintenant, et quant il li vint pres, se li demande qu'il vait querant. Et Lanselos li dist qu'il voldroit estre outre cele chaucie. « Sire, fait li chevaliers, outre ne passerés vous mie. Ele ne fu mie faite si riche ne si bele pour home honni passer, et tu es honnis conme traïnés en charete. Si as perdues toutes hounours et toutes joies, et ne dois en nuliu venir ou prodons soit. — Si honnis conme je sui, fait Lanselos, passerai je outre. Ja pour vous ne le lairai. — Outre, fait li chevaliers, passeras tu bien, ne mais je prenderai[a] la chose que tu avras qui mix me sera a prendre. — Paiage, fait Lanselos, ne paiai je onques, ne nus autres chevaliers, ne je ne le conmencerai ja. — Il n'a si haut home en Bertaingne, fait li chevaliers, qui ne rendist paiage, s'il i passoit, neïs li rois Artus[b]. Et sa feme le paiia hui matin, bel et riche. — Que fu ce, fait Lanselos, que la roïne i paia ? — Certes, fait li chevaliers, ce fu li plus biaus pingnes que je onques veïsse, et si ot plains les grans dens et les menus des chaveus la roïne. — Se vous me moustrés le pingne, fait Lanselos, je mousterrai le mien paiage. — Fi, fait cil, vous le verrés ? A vous ne le mousterrai je ja, ne a home qui honnis soit, et si est il sor le perron de la chaucie. — Dont le verrai je ! »

s'écria Lancelot. Il monta sur la digue et l'autre s'élança vers lui. Avec sa lance il assena un tel coup sur le cheval de Lancelot que, pour un peu, il l'aurait renversé. Lancelot s'en fâcha et lui dit : « Seigneur chevalier, vous avez frappé mon cheval. C'était mal agir, et sachez que vous le paierez cher. »

414. Il prit alors un peu de recul, puis fonça sur lui aussi vite que son cheval pouvait le porter, tandis que le chevalier s'élançait vers lui. Ils échangèrent de grands coups sur leur écu, et le chevalier en brisa sa lance qui vola en éclats. Lancelot le frappa avec une telle violence qu'il les renversa, lui et son cheval, en un seul tas. Il passa devant lui, descendit de son cheval, et, la main à l'épée, leva l'écu pour se protéger la tête, se rua sur lui et lui fit subir un traitement si cruel qu'en peu de temps il lui fallut demander grâce et promettre à Lancelot de se constituer prisonnier là où il le voudrait.

Le pré aux jeux.

415. Ils arrivèrent alors au montoir et Lancelot vit le peigne. Mais il n'avait pas assez de force pour le prendre. Le voir le troublait même au point qu'il ne disait mot. Ses yeux en furent si éblouis qu'il perdit conscience du lieu où il était et que, pour un peu, il se serait évanoui et serait tombé à terre si la demoiselle ne l'avait retenu. Revenu à lui, voyant la demoiselle, il lui demanda ce qu'elle voulait. « Je voulais vous donner ce peigne, répondit-elle, car il m'avait semblé

---

fait Lanselos. Si monte sor la chaucie, et cil li court au devant, si fiert sor le cheval Lanselot de la lance tel cop que pour un poi qu'il ne le fist verser a terre. Et Lanselos s'en courece et dist : « Sire chevaliers, vous avés feru mon cheval. Mal avés fait et saciés que vous le comperrés. »

414. Lors se traist un poi ariere, s'en vint vers lui tant conme chevaus le pot porter, et li chevaliers vers lui. Si s'entredonnent grans cops sor les escus, et li chevaliers brise sa lance et vole em pieces. Et Lanselos le fiert si durement que lui et le cheval porte a terre tout en un mont. Il s'em passe outre, si descent et met la main a l'espee, si jete l'escu sor sa teste, si vient sor lui et le conroie si em poi d'ore que merci li couvient crier et tenir prison [*f*] a Lanselot la ou il voldra.

415. Atant sont venu au perron et Lanselos voit le pingne. Si n'a tant de pooir qu'il le prenge, ains est del veoir si esbahis que mot ne dist. Et li oel li esbleuissent, si qu'il oublie tous ou il est et pour poi qu'il ne se pasme, et fust a terre cheüs se la damoisele ne l'eüst tenu. Quant il fu revenus et il voit la damoisele, se li demande qu'ele voloit. « Je vous voloie, fait ele, baillier icel pingne, car vous le voliés prendre, ce m'est avis. » Et il li dist grans mercis. Il prist le pingne, si traist les chavels fors, puis li dist : « Damoisele, cest pigne me garde-

que vous vouliez le prendre. » Il la remercia vivement. Il saisit le peigne, en retira les cheveux, puis lui dit : « Demoiselle, vous me garderez fidèlement ce peigne. » Elle répondit qu'elle le ferait volontiers. Il s'empara des cheveux et les posa contre sa peau. Il aurait bien voulu que la demoiselle fût plus loin. Mais il était tellement heureux d'avoir ces cheveux qu'il dit au chevalier qu'il pouvait s'en aller en toute liberté, « car vous vous êtes largement acquitté et racheté ». Sur ce, il partit en compagnie de la demoiselle et ils chevauchèrent jusqu'en début d'après-midi[1]. Ils entrèrent alors dans un sentier étroit, bordé de deux haies. Ils suivirent ce chemin jusqu'au moment où ils virent à travers les arbres de la haie une grande prairie d'où leur arrivait un grand brouhaha de joutes et de rondes. Soudain surgit un chevalier tout en armes sur son cheval, et la demoiselle, qui le reconnut bien, dit à Lancelot : « Seigneur, voici le chevalier qui m'a si longtemps priée d'amour ! Je sais bien qu'il voudra sûrement m'enlever parce que je suis escortée : j'ai besoin que vous me protégiez contre lui. — Allez sans crainte, répondit-il, ne vous faites aucun souci. » Celle-ci continua alors sa route et, en la voyant, le chevalier fut au comble de la joie : « Bienvenue à l'être que j'aime et désire le plus au monde ! Et béni soit Dieu qui a exaucé toutes mes prières, puisque je peux l'enlever à présent tranquillement et l'emmener en lieu sûr. — Cher seigneur, répliqua-t-elle, il en ira tout autrement que vous ne croyez, car ce chevalier m'escorte. — Certes, cela doit vous être désagréable, car c'est le chevalier qui est

---

rés vous em bone foi. » Et ele dist : « Volentiers. » Et il prent les chaveus et les met de jouste sa char, et bien volsist que la damoisele fust plus loing. Et pour la grant joie qu'il en a, dist au chevalier qu'il s'en alast tous quites, « car hautement, fait il, vous estes aquités et raiens ». Et lors s'em part entre lui et la damoisele et chevauchent jusques pres de nonne. Lors entrent un un sentier estroit[a] qui ert entre .II. plaseïs[b]. Tant ont alé cel sentier qu'il voient parmi les arbres del plaissié une grant praerie ou il oïrent moult grant noise de bouhourdeïs et de charoles. Lors vint uns chevaliers tous armés sor un cheval et la damoisele le connut bien, si dist a Lanselot : « Sire, veés ci le chevalier qui tant m'a requise d'amours ! Si sai bien qu'il me voldra ja prendre pour ce que je sui en conduit : si m'est mestiers que vous me secourés vers lui. — Alés, fait il, seürement et n'aiés garde. » Et cele s'en vait atant ; et quant li chevaliers le voit, si a tel joie com il plus puet, et dist[c] : « Bien puisse venir la riens el mont que[d] je plus aim et desir ! Et beneois soit Dix qui toutes mes proiieres m'a achievees quant je la puis orendroit prendre si quitement et mener a saveté ! — Biaus sire, fait ele, il ira autrement que vous ne quidiés, car cis chevaliers me conduist. — Certes, fait il, ce doit vous peser, car c'est cil

déshonoré pour être monté dans la charrette. Moi, je vais vous ravir sous ses yeux sans qu'il s'interpose. — Écoutez, seigneur, ce qu'il dit! — Demoiselle, répondit Lancelot, il peut dire ce qu'il veut, mais il ne vous a pas encore entraînée bien loin. » Mais le prétendant saisit brutalement les rênes du cheval de la demoiselle. « Maintenant, dit-il, je vous emmène, et si l'on vient à votre secours je le verrai bien. Mais ce chevalier n'est pas assez fou pour vous escorter contre ma volonté. — Seigneur chevalier, répliqua Lancelot, laissez-la tranquille! Il se trouvera bien quelqu'un pour vous l'interdire. — Alors vous combattrez contre moi », conclut l'autre. Lancelot lui répondit qu'il était prêt. « Il ne nous reste donc plus qu'à aller sur un terrain découvert où nous pourrons nous affronter, car je n'ai jamais rien tant désiré que combattre pour la femme que j'aime le plus au monde, et devant elle. » Ils partirent alors du côté d'où était venu le chevalier, sortirent du sentier et débouchèrent sur la prairie qu'ils avaient vue à travers les arbres. Il y avait une foule de gens parmi lesquels certains se livraient à différents jeux tandis que d'autres ne se divertissaient pas et restaient silencieux. Ceux qui jouaient étaient du pays et ceux qui ne le faisaient pas étaient les prisonniers[2]. Le chevalier, prétendant de la jeune fille, s'adressa à eux : « Ne jouez plus! Voici le chevalier qui est monté sur la charrette! » Aussitôt les jeux cessèrent de tous côtés, et le chevalier, saisissant la monture de la demoiselle par le frein, l'emmena droit à une tente dressée

---

qui honnis est, car il fu charetés. Et je vous en menrai voiant lui, que ja chalenge n'i metera. — Oiiés, sire, fait ele, qu'il dist! — Damoisele, fait Lanselos, il dira sa volenté, mais encore ne vous a il gaires loing menee. » Et cil jete les mains as resnes del cheval la damoisele, et dist : « Ore vous en menrai je, et qui vous rescourra, je le vesrai bien, fait li chevaliers. Mais cil chevaliers n'est pas si fols qu'il vous prenge a conduire encontre moi. — Sire chevaliers, fait Lanselos, laissiés le ester! Assés est qui le vous desfendra. — Dont vous combatrés [*300a*] vous, fait cil, encontre moi. » Et Lanselos li dist qu'il en est prés. « Ore n'i a il dont plus, fait li chevaliers, mais que nous aillons en tel lieu ou nous puissons combatre au large, car onques riens tant ne desirai conme combatre pour la riens el mont que je plus aim, et devant lui. » Lors s'en tournent cele part dont il venoit, tant qu'il issent del sentier et vinrent en la pree qu'il avoient veüe[e] parmi les arbres. Si i avoit grant plenté de gent dont les uns jooient as pluisors[f] gils et li autre ne jooient pas, ains sont tout coi. Cil qui jooient sont de la terre et cil qui ne jooient pas, ce sont cil qui sont prison. Et li chevaliers qui la damoisele chalenge dist : « Ne joés plus! Ves ci le chevalier enchareté! » Tantost remest li gils de toutes pars, et li chevaliers prent la damoisele par le frain et le mainne droit a un

au milieu du pré. Un grand chevalier, vêtu d'une cape taillée dans un tissu sombre[3], se porta à leur rencontre. D'un certain âge, il avait l'air d'un noble seigneur : c'était le père du chevalier et c'était un homme puissant. « Qu'est-ce ? fit-il à son fils. Où veux-tu conduire cette dame ? — Seigneur, je l'emmène parce que je l'ai conquise. — Comment ? s'étonna le père. Ce chevalier te l'a-t-il donc cédée ? — Cela m'est égal, qu'il me la cède ou qu'il me la dispute, car je l'emmène comme si elle était mienne. — Laissez-la, seigneur chevalier, intervint Lancelot, car plus vous l'entraînerez loin, plus vous perdrez votre temps. On saura bien la défendre contre vous, et même contre deux autres de plus, tels que vous. — Tu as bien entendu, dit le vavasseur, il ne veut pas te l'abandonner. » Mais l'autre répondit que peu lui importait, car il s'emparerait d'elle malgré tout. Lancelot fonça alors sur lui et menaça de l'attaquer s'il ne la lâchait pas. « Laisse-la ! » renchérit le noble seigneur. Le jeune homme s'inclina donc, mais il déclara qu'il se battrait contre le chevalier jusqu'à ce que lui-même l'emmène ou que le chevalier la conquière contre lui. Le vavasseur lui dit de prendre garde à ne pas se battre contre son gré, mais il affirma qu'il ne lui obéirait pas et s'élança vers Lancelot. Le père le retint deux ou trois fois, mais le fils ne voulut rien entendre à son interdiction. Le père appela alors quelques-uns de ses amis, puis, faisant attraper et ligoter son fils, lui dit qu'il lui faudrait céder et lui obéir. « Et sais-tu quelle est ma volonté ?

---

paveillon qui enmi le pré ert tendus. Et uns grans chevaliers vint encontre qui avoit vestue une chape d'isenbrun faite[g] ; et il fu d'aage, si samble bien prodom et fu peres au chevalier, si fu riches hom. « Qu'est ce ? fait il a son fill. Ou en vels tu mener cele dame ? — Sire, fait il, je l'en mainne conme cele que j'ai conquise. — Conment ? fait il. Le t'a dont cis chevaliers quitee ? — Autant, fait il[h], aim je s'il le quite com s'il le me contredit, car je l'en maing autresi conme la moie. » Et Lanselos li dist : « Laissiés le, sire chevaliers, car de tant que vous l'en menés, de tant avés vous vos pas perdus, et bien sera garantie envers vous, se vous estiés encore tels .II. conme vous estes. — Ore pués tu oïr, fait li vavasours, car il ne le te quite pas. » Et cil dist qu'il ne l'en chaut, car toutesvoies l'en menra il. Et Lanselos laisse courre et dist s'il ne le laisse, il le ferra. « Laissés le ! » fait li prodom. Et cil le laisse, mais il dist qu'il se combatera au chevalier tant qu'il l'en menra ou cil le conquerra vers lui. Et cil dist qu'il se garde bien de combatre contre son gré[i], et cil dist que non fera il, si court sus a Lanselot. Et li peres le traist ariere .II. fois ou .III. mais cil n'en velt riens faire pour sa desfense. Et li peres apele une partie de ses amis et le fait illoc prendre et loiier, et dist qu'il li couvenra malgré sien esploitier a sa volenté. « Et sés tu quele ma volentés est ?

Tu laisseras la demoiselle à ce chevalier, et pour que tu ne te sentes pas humilié du fait que je t'empêche de combattre, nous suivrons aujourd'hui et demain ce chevalier. Peut-être sera-t-il si valeureux que tu le tiendras quitte de cette bataille, mais peut-être verras-tu quelque chose à son sujet qui te fera reprendre le combat. » C'eſt ainsi que le noble seigneur fit céder son fils malgré lui. Lancelot et la demoiselle reprirent alors leur route, allant là où elle le conduisait. Le vavasseur et son fils les suivirent. Ils chevauchèrent jusqu'à un monaſtère. « Seigneur, dit la demoiselle à Lancelot, il eſt temps aujourd'hui de faire halte. Voici un monaſtère où on nous offrira l'hospitalité avec plaisir, parce que vous êtes chevalier et parce qu'on m'y aime bien. » Lancelot dit qu'il y passerait volontiers la nuit puisque tel était son désir. Ils allèrent à la porte et trouvèrent dans une guérite trois frères qui se levèrent pour accueillir le chevalier et leur souhaiter la bienvenue. En reconnaissant la jeune fille, ils manifeſtèrent une grande joie, car elle était de noble naissance et nièce d'un des moines qui avait été chevalier. Lancelot et la demoiselle mirent pied à terre et on les conduisit jusqu'à une très belle chambre pour qu'ils se mettent à l'aise, puis on désarma le chevalier et les chevaux furent bien soignés. Le vavasseur qui les suivait fut accueilli très joyeusement, car ses ancêtres avaient fondé cet établissement. Tout ce qu'on put trouver dans cette demeure, on le servit à Lancelot ce soir-là. Au matin, il se leva et l'on chanta en son honneur la

---

Tu lairas la damoisele al chevalier, et pour ce que tu ne soies a malaise de la bataille que je te toil, nous irons hui aprés ceſt chevalier et demain. Et de tel prouece puet il eſtre que tu le lairas quite de la bataille et tel chose porras tu en veoir que a la bataille revenras tu bien. » Ensi le fait li prodom otroiier a son fill malgré sien. Lors s'en tourne Lanselos et la damoisele, si s'en vont la ou ele le conduit, [*b*] et li vavasours et ses fix vont aprés lui. Si ont tant alé qu'il viennent a une maison de religion et la damoisele diſt a Lanselot : « Sire, il eſt huimais bien tans de herbergier et ves ci une maison ou on nous herbergera moult volentiers, pour ce que vous eſtes chevaliers et pour l'amour de moi. » Et il diſt qu'il i herbergera volentiers puis qu'ele le velt. Il en viennent a la porte et trouvent .III. freres en une loge ; si se lievent encontre le chevalier et li dient que bien soit il venus. Et quant il connoissent la damoisele, si en font moult grant joie, car ele eſt haute feme et niece a un des rendus qui chevaliers avoit eſté. Il descendent et on les mainne en une moult bele chambre pour aus aaiesier, si desarment le chevalier et li cheval sont moult a aise. Et aprés lui vint li vavasours qui a moult grant joie fu rechus, car si ancisour avoient cel lieu eſtabli. De toutes les choses que on pot laiens trouver fu Lanselos la nuit servis. Au matin se leva et li chanta on messe del

messe du Saint-Esprit, puis l'un des moines lui dit : « Seigneur, nous avons l'impression que vous êtes venu dans ce pays pour libérer ceux qui sont asservis. » Il répondit que, si Dieu voulait lui prêter son soutien, il s'y efforcerait volontiers. « Seigneur, poursuivit le sage religieux, je dis cela parce que se trouve ici une épreuve : celui qui la réussira mènera à bien cette aventure.

Lancelot au saint Cimetière.

416. — Cette épreuve, répondit Lancelot, je la tenterai volontiers. — Nous allons vous la montrer », lui dit l'homme d'église. Hormis la tête et les mains, Lancelot fut complètement armé. Le religieux le conduisit alors dans un cimetière où gisait la dépouille de bien des chevaliers qui avaient été valeureux aux yeux de Dieu et des hommes. En contemplant le cimetière, Lancelot vit quantité de tombes, splendides et somptueuses, au moins trente-quatre, parmi lesquelles l'une se distinguait par sa beauté. Le religieux le mena jusqu'à cette tombe, recouverte d'une lame d'au moins trois pieds de large en bas et quatre pieds à la tête. Épaisse d'un bon pied, elle était scellée avec du plomb et du ciment. Au-dessus de la lame se dressait un magnifique monument. « Voici ! dit le religieux. Qui pourra soulever cette pierre tombale mènera à bien les aventures dont vous êtes en quête. » Alors Lancelot posa sa main sur l'extrémité la plus grosse et poussa si violemment qu'il fit sauter les joints de plomb et de ciment et leva la lame au-dessus de sa tête. Il

---

Saint Esperit, puis li dist li uns des rendus : « Sire, il nous est avis que vous estes venus en cest païs pour delivrer ciaus qui sont en subjecion. » Et il dist que, se Dix i voloit metre conseill, que volentiers s'en peneroit. « Sire, dist li prodom, je le di pour ce qu'il a chaiens un essai, que cil qui l'onour en avra acomplira ceste aventure.

416. — A ce, fait Lanselos, m'assaierai je moult volentiers. — Et nous le vous mousterrons », fait li prodom. Et Lanselos fu tous armés fors del chief et des mains. Et li prodom le mainne en un cimentiere ou maint cors de chevalier gisoient qui avoient esté prodome a Dieu et au siecle. Et il esgarde par le cimentiere et voit de moult beles tombes et moult riches, et bien en i avoit .xxxiiii. ; mais une en i a de greignour biauté que les autres. Li prodom le mainne a cele tombe et une lame gisoit desus qui bien avoit .iii. piés de lé par aval et bien .iiii. piés par amont ; et ele avoit d'espés un large pié et ele ert saielee a plonc et a ciment. En la tombe qui desus estoit avoit une grant richece. « Veés ci ! fait li prodom. Qui ceste tombe porra lever[a], si achievera les aventures que vous querés. » Et il met tantost sa main au plus gros chief, si durement qu'il desront les jointures del plonc et del ciment, et lieve la tombe haut desor sa teste ; et cil

regarda à l'intérieur et vit le corps d'un chevalier en armes, recouvert d'un écu d'or frappé d'une croix vermeille[1]. À son côté reposait son épée plus belle et plus brillante que jamais. Son haubert et ses chausses étaient aussi resplendissants que la neige fraîchement tombée et il portait une couronne d'or sur son heaume.

417. En ce temps-là, la coutume voulait qu'aucun chevalier ne fût enterré sans être revêtu de toutes ses armes. Les yeux de Lancelot se portèrent alors sur l'inscription qui se trouvait sur la tombe et disait : « CI-GÎT GALAAD, LE NOBLE ROI DE GALLES, LE FILS DE JOSEPH D'ARIMATHIE[1]. » Ce Galaad avait conquis le pays de Galles, au temps où le saint Graal fut apporté en Bretagne, et c'eſt à lui que ce pays doit son nom de Galles, car auparavant il s'appelait Hocelice. Lancelot tint longtemps la lame au-dessus de sa tête, et quand il voulut la déposer à terre, elle reſta levée comme il l'avait tenue et elle ne redescendit jamais depuis. Les uns et les autres en furent ſtupéfaits, et le religieux dit à Lancelot : « Seigneur, vous avez mené à bien cette aventure, et je ne croirai jamais en aucune prédiction, si les exilés ne sont pas délivrés par vous. » Ils l'emmenèrent à l'église pour faire des actions de grâces, et comme il regardait à travers une fenêtre, Lancelot vit une grande flamme sortir d'une crypte souterraine. Il demanda alors ce qu'était ce feu. « Seigneur, dit le frère qui l'avait conduit jusqu'à l'épreuve, c'eſt une aventure extraordinaire, car on nous dit que celui qui soulèvera la lame met-

---

esgarde et voit le cors d'un chevalier tout armé et voit sor lui un escu d'or a une vermeille crois, et s'espee ert dalés lui ausi bele et ausi clere com ele fu onques a nul jour ; et ses haubers et ses chauces eſtoient ausi blanches conme noif negie, et il avoit une courone d'or sor son hialme. [c]

417. A cel tans eſtoit couſtume que nus chevaliers n'eſtoit mis en terre qu'il ne fuſt armés de toutes ses armes. Et Lanselos esgarda les letres qui eſtoient en la tombe qui disoient : « CI GIST[a] GALAAD LI HAUS ROIS DE GALES[b], LI FILS JOSEPH[c] DE BARIMACHIE. » Cil Galaad avoit conquis Gales[d] au tans que li sains Graaus fu portés em Bertaigne et pour lui ot ele a non Gales et devant eſtoit ele apelee Oscelisce. Longement tint Lanselos la lame en haut desor son chief, et quant il le volt metre jus, si se tient en tel maniere com il l'avoit tenue[e], que onques puis ne se ravala. Si s'en esmerveillent moult et un et autre, et li prodom diſt a Lanselot : « Sire, vous avés acompli ceſte aventure, ne je ne querrai jamais chose qui soit a avenir, se par vous ne sont delivré li essillié. » Atant l'en mainnent au mouſtier pour rendre grasses, et il esgarde parmi une feneſtre et voit une grant flame en une cave desous terre[f], et Lanselos demande quel fu ce eſt. « Sire, fait li freres qui l'avoit mené a l'assai, c'eſt une aventure mervilleuse[g], car

tra fin au Siège Périlleux[2] de la Table ronde et mènera à bien la noble quête du saint Graal. — Cette tombe, fit Lancelot, je veux la voir[3]. — Seigneur, répondit le frère, vous avez bien le droit de la voir, mais surtout ne tentez pas cette aventure, car elle ne vous est pas destinée : un même homme ne réussira pas ces deux aventures. — Malgré tout, répliqua Lancelot, je veux la tenter, quoi qu'il m'advienne. Montre-moi par où on y va ! » Le frère le conduisit alors à un escalier que Lancelot descendit jusqu'à la crypte, au fond de laquelle il vit une tombe qui brûlait si violemment de tous côtés qu'une flamme haute comme une lance s'en élevait. Il contempla très longuement la tombe et il se dit qu'il avait été fou de venir, car il ne voyait pas comment on aurait pu mettre la main sur la tombe sans être brûlé.

418. Il remonta alors l'escalier pour revenir sur ses pas, mais à peine avait-il gravi le tiers des marches qu'il se dit : « Ah ! Dieu ! Quel malheur et quel dommage pour moi ! » Il redescendit alors dans la crypte, se frappant les poings l'un contre l'autre et, s'abandonnant à la plus grande douleur du monde, il maudit l'heure de sa naissance et sa vie qui n'avait duré que pour lui faire connaître la honte. Il se mit alors en marche vers la tombe et se prépara à en soulever la lame, quand une voix sortant du sépulcre l'arrêta d'un cri et lui dit qu'il s'en repentirait s'il allait plus avant, que l'aventure ne lui était pas destinée. En entendant cette voix, Lancelot s'interrogea, stupéfait, sur ce que cela signifiait car il n'y voyait

---

on nous tesmoigne que cils qui la lame levera achievera le Siege Perillous de la Table reonde et metera a fin la haute queste[b] del saint Graal. — Cele tombe, fait Lanselos, voel je veoir. — Sire, fait li freres, veoir le poés bien, mais ne vous i assaiiés ja, car l'aventure n'est pas vostre, quar uns seus hom n'achievera mie .II. aventures. — Toutesvoies, fait Lanselos, m'i voel je assaiier, que qu'il m'en aviengne. Moustre moi par ou on i vait ! » Et cil le mainne a un degré et Lanselos avale tout le degré jusqu'a la chave, et il avoit au chief desous une tombe qui ardoit[c] si angoissousement de toutes pars que la flame en voloit amont ausi haut com une lance. Si esgarde la tombe moult longement, si se tient pour fol de ce qu'il i estoit venus, car il ne voit conment nus hom i meïst la main qui ars ne fust.

418. Atant monte les degrés pour retourner et quant il ot le tiers degré monté, si dist : « Ha, Dix ! Quel doel et quel damage m'est avenu ! » Lors descent en la chave et fiert l'un poing en l'autre et fait le greignour doel del monde, et maldist l'ore qu'il onques fu nés, quant il a tant vescu qu'il est honnis. Lors conmence a aler vers la tombe et s'apareille del lever, quant une vois li escrie, qui de la tombe ist, et li dist que mar viengne avant, que l'aventure n'est pas soie a faire. Quant Lanselos oï la vois, si s'esmerveilla que ce pot estre, car

rien : il demanda ce que c'était. « Explique-moi plutôt auparavant, fit la voix, pourquoi tu t'es exclamé : "Dieu, quel malheur et quel dommage !" ? — C'était pour dire que je ne suis pas le meilleur chevalier du monde et je vois maintenant que le monde eﬆ abusé, car je ne suis pas un bon chevalier : un bon chevalier n'a pas peur.

419. — Eh bien ! reprit la voix, tu as eu raison de t'écrier : "Dieu, quel dommage !", pour dire que tu n'es pas le meilleur chevalier du monde et que tu vois à présent que le monde eﬆ bien abusé, mais ce n'eﬆ pas un malheur, car celui qui sera meilleur chevalier que toi sera doté de si nobles qualités que nul autre ne saurait l'égaler. Dès qu'il mettra le pied dans cette crypte et qu'il verra le feu, celui-ci s'éteindra aussitôt, parce que jamais n'aura pénétré en lui le feu de luxure[1]. Mais, cependant, je ne te méprise pas, car tu as un tel courage et de telles qualités chevaleresques que nul ne saurait rivaliser avec toi ; et je te connais très bien, car toi et moi, nous sommes du même lignage. Celui qui me délivrera d'ici, sache-le, sera mon cousin et te sera un parent on ne peut plus proche, et il sera la fleur de l'authentique chevalerie[2]. Sache que toi-même, tu aurais mené à bien les aventures du saint Graal, s'il n'y avait eu les péchés atroces et immondes dont ton corps eﬆ infeﬅé. Ce chevalier mènera à bonne fin les aventures dont l'accomplissement t'a échappé, en raison des feux ardents de la luxure qui se trouve en toi,

---

riens n'i voit et il demande que ce [*d*] eﬆ. « Mais tu me dis avant, fait la vois, pour coi tu deïs : "Dix, quel doel et quel damage !" ? — Ce fu a dire que je ne sui pas li miudres chevaliers del monde et je voi ore le monde decheü que je ne sui bons chevaliers, car bons chevaliers n'a pas paour.

419. — Ore, fait la vois, tu deïs bien de ce que tu deïs : "Dix, quel damage !", ce fu a dire que tu n'es pas li miudres chevaliers del monde et se vois ore le monde moult decheü, mais damages[a] n'eﬆ ce pas, car cil qui miudres chevaliers sera avra si hautes teches que autres n'i porroit avenir, car si toﬆ qu'il metera dedens ceﬆe chave le pié, et il verra le fu, maintenant il eﬆaindra, pour ce que onques n'entra en lui fu de luxure. Et nonpourquant, je ne te despris pas, car de prouece et de chevalerie es tu si durement garnis que nus ne t'em porroit passer ; et je te connois moult bien, car nous sommes d'un lingnage entre moi et toi. Et saces que cil qui de ci me deliverra ert mes cousins et ert si pres tes charneus[b] que plus ne porroit, et cil sera la flour de tous les vrais chevaliers. Et saces que tu meïsmes achievaisses les aventures del saint Graal, se ne fuﬆ pour les cruous pechiés et pour les ors dont tes cors eﬆ envenimés. Mais cil achievera les aventures que tu as perdu a achiever, se ne fuﬆ par les grans ardures[c] de luxure qui eﬆ en toi, et por ce que tes cors n'eﬆ mie

et parce que tu n'es pas digne de mener à bien les aventures du saint Graal, ton corps étant infecté de péchés atroces et immondes : une déloyale luxure[3]. Mais d'autre part, cet accomplissement t'a échappé aussi, en raison d'un péché que commit le roi Ban, ton père, car après avoir épousé ta mère, qui est toujours vivante, il coucha avec une demoiselle et de là vient une grande partie de tes malheurs[4]. Ton nom de baptême n'est pas Lancelot, mais Galaad : ton père te fit ainsi nommer en mémoire de son père qui portait ce nom[5]. Maintenant, cher cousin, va-t'en, car tu ne pourrais mener à bien cette aventure pour les raisons que je t'ai dites. »

420. En entendant que sa mère était encore en vie, Lancelot éprouva une joie très vive, presque indicible. Il demanda son nom à la voix, pourquoi il était enfermé ici, et s'il était mort ou vivant. « Tout cela, répondit-il, je vais te le dire volontiers. En vérité, je suis le neveu de Joseph d'Arimathie qui descendit Jésus-Christ de la croix et apporta le Graal dans ce pays ; mais c'est pour un péché que j'ai commis, comme mon fils, que j'endure ce supplice. Je m'appelle Siméon et mon fils Moïse gît dans un lieu périlleux où bien des malheurs sont advenus aux chevaliers errants[1]. N'eût été la prière de mon oncle Joseph, nous aurions été damnés corps et âme pour l'éternité. Mais, grâce à sa prière, Dieu nous a accordé le salut de notre âme en échange de la damnation de notre corps, aussi chacun de nous fut-il déposé

---

dingnes de metre a fin les aventures del saint Graal pour les cruous pechiés et pour les ors dont tes cors est envenimés : c'est la desloiaus luxure. Et d'autre part l'as tu perdu par un pechié que li rois Bans tes peres fist, car puis qu'il ot espousee ta mere qui encore vit, jut[d] il a une damoisele et de la vient une grant partie de ton meschief. Ne tu n'as mie a non Lanselot em baptesme, mais Galaad : tes[e] peres te fist ensi apeler pour son pere qui ensi ot non. Or t'en va, biaus cousins, atant, car tu ne porroies mie achiever ceste aventure pour les choses que je t'ai dites. »

420. Quant Lanselos oï dire que sa mere estoit encore vive, si en ot moult grant joie, que a painnes le vous porroit nus dire. Lors demande a celui son non et pour coi il fu laiens enserés et s'il est mors ou vis. « Tout ce, fait il, te dirai je bien. Il est voirs que je fui niés Joseph de Barimachie qui despendi Jhesu Crist de la crois et le Graal aporta [*e*] en ceste terre ; mais par un pechié que entre moi et mon fill feïsmes, sousfré je ceste angoisse. Si ai non Symeu, et cist miens fils Moys, si gist en la perillouse place ou mains anois sont avenu as chevaliers errans. Et se ne fust la proiiere de Joseph mon oncle, nous fuissienmes dampné en cors et en ame a tous jours. Mais par sa proiiere, nous a Dex otroiié le salvement des ames pour le dampnement des cors ; si fu chascuns mis en un tel vaissel et

dans une sépulture où nous endurerons ce tourment jusqu'à l'arrivée de celui qui nous en délivrera ; et sa venue ne tardera pas, car notre délivrance aura lieu dans moins de trente ans[2]. Mais dis-moi donc, cher cousin, ce que tu comptes faire au sujet de cette épreuve. » Lancelot lui dit qu'il ne s'en irait pas sans la tenter.

421. « Eh bien, je vais te dire ce que tu feras. Prends cette pierre qui se trouve là-dessous, soulève-la et, avec l'eau que tu trouveras, asperge ton visage, ainsi jamais tu ne périras ensuite par le feu, car c'est l'eau avec laquelle le prêtre se lave les mains, après avoir reçu par la communion le corps de Notre-Seigneur. Sans cela, si tu y vas, tu es mort. » Lancelot prit de l'eau, il s'en aspergea, puis marcha vers la tombe et s'élança dans le feu où il resta jusqu'à ce qu'il ne pût en supporter davantage. Il retourna alors vers l'escalier et remonta vers les gens qui l'attendaient avec une grande anxiété et lui demandèrent ce qu'il avait fait. Il leur répondit : « Rien. » En le voyant contrarié, le religieux qui lui avait montré la tombe de Galaad lui dit : « Seigneur, ne soyez pas déçu par cet échec, car aucun homme de notre temps ne pourrait mener à bien cette aventure. Et par tout ce que vous avez accompli au cimetière, vous avez acquis une gloire qui vous vaut d'être le meilleur chevalier qui soit jamais venu ici[1].

422. — Je le sais bien, répondit Lancelot, celui qui mènera à bien cette épreuve sera d'une immense prouesse. » Tandis

---

sousferrons ceste dolour jusques a tant que cil venra qui nous en getera et sa venue n'est mie loing, car a mains de .xxx. ans est nostre termes de delivrance. Or me di, biaus cousins, que tu feras de ceste chose. » Et Lanselos dist qu'il ne s'en ira ja sans assaiier[a].

421. « Or te dirai dont, fait Symeu, que tu feras. Pren ceste pierre qui ci desous est, si le lieves et de l'aigue que tu trouverras, arouse ton vis et ja puis par le fu ne periras, car c'est l'aigue dont li prestres leve ses mains, aprés ce qu'il a usé le cors Nostre Signour. Et se vous autrement i alés, vous estes mors. » Lanselos prent l'aigue, si s'en arouse, puis vient a la tombe et se fiert dedens le fu et tant i estut que ne pot plus sousfrir. Si s'en tourne sor le degré et s'en vait tout contremont as gens qui l'atendoient a moult grant paour et li demandent qu'il a fait. Et il lor dist : « Noient. » Et li prodom qui la tombe Galaad li avoit mostree le voit irié, se li dist : « Sire, ne soiiés pas iriés de ceste chose, car bien saciés que nus de ciaus qui ore sont ne le porroit mener a chief. Et de tant que vous avés fait au cimentiere avés vous tant d'ounour conquise que vous estes li miudres chevaliers qui onques entrast chaiens.

422. — Tant sai je bien, fait Lanselos, que cil sera de moult grant prouece qui ceste chose metera a chief. » Que que il parolent

qu'ils s'entretenaient se présenta soudain un long cortège de moines qui portaient une litière et réclamèrent le corps de Galaad. Les gens du monastère leur demandèrent comment ils savaient que le corps de Galaad était sorti de la tombe et ils répondirent que, neuf nuits auparavant, un habitant du pays de Galles avait appris par un songe[1] qu'on le trouverait libéré le lendemain de l'Ascension. Alors Lancelot déposa la dépouille du roi dans la litière[2], puis ceux qui emportèrent le corps partirent d'un côté tandis que Lancelot s'en alla d'un autre. Le vavasseur dit à son fils qu'il aurait perdu la bataille s'il avait combattu ce chevalier, car c'était le meilleur parmi les bons ; et, s'il n'avait eu un si grand courage en lui, il n'aurait pas osé entreprendre ce qu'il avait essayé de faire.

423. Sur ce, tous deux repartirent chez eux tandis que la demoiselle reprit la route devant Lancelot. « Je vous ai longuement accompagné, lui dit-elle au bout d'un moment, pour voir votre prouesse : je l'ai fait assez longtemps pour en être sûre et savoir votre nom. À présent je vais m'en aller, si vous me le permettez. — J'y consens bien volontiers, lui répondit-il, mais dites-moi comment vous savez mon nom. — Je le connais parfaitement, car je l'ai entendu quand la voix vous a appelé dans la crypte : elle vous a appelé Lancelot. — Eh bien, je vous prie, au nom de l'être que vous chérissez le plus, de ne le révéler à personne avant que vous ne sachiez comment je me serai sorti de ma quête, ou bien ou mal, car j'ai déjà essuyé un tel

---

entr'aus, es vous une grant compaingnie de rendus qui amenerent une litiere et demanderent le cors Galaad. Et cil de laiens lor demanderent conment il savoient que li cors Galaad fust fors de la tombe, et il dient que .IX. nuis avoit qu'il estoit venus en avision a un home de Gales que on le trouveroit delivré l'endemain de l'Asencion. Atant leva Lanselos le cors le roi en la litiere, si s'en vont d'une part cil qui le cors emportent, et Lanselos s'en vait d'autre part. Lors dist li vavasours a son fill qu'il eüst eü de la bataille le piour, s'a cestui se fust combatus, car ce estoit [f] tous li miudres des bons et s'il n'eüst tant haute prouece en soi, il n'osast pas emprendre ce qu'il a enconmencié a faire.

423. Atant s'en vont entr'aus .II. a l'hostel et la damoisele convoie Lanselot, puis li dist : « Je vous ai convoié[a] longement por vostre prouece veoir : si ai tant fait que je le sai et vostre non. Ore si m'en irai, se vous m'en donnés le congié. — Je le vous donrai moult volentiers, fait il, mais dites moi conment vous savés mon non. — Je le sai, fait ele, moult bien, car je l'oï quant la vois vous apela en la chave, qu'ele vous apela Lanselot. — Or vous proi jou, fait il, par la riens que vous plus amés, que vous ne le diés a nului devant que vous savrés conment j'avrai de ma queste esploitié, ou bien ou mal, car de tant

échec que j'éprouve une très grande honte. — Soyez sûr, répondit-elle, que je ne le dirai qu'en un lieu où l'on préserverait votre honneur aussi bien que vous le feriez vous-même. » Elle lui apprit alors qui elle était et comment elle l'avait suivi à la demande de sa dame. Ils se recommandèrent l'un l'autre à Dieu, puis Lancelot chevaucha jusqu'à l'heure de tierce. Il approcha alors d'une forêt haute et épaisse, à l'entrée de laquelle s'ouvrait un sentier étroit, gardé par deux chevaliers armés. La coutume dans ce pays voulait que, quand des chevaliers étrangers y pénétraient, on en défendît l'accès ainsi qu'il était établi.

Le passage des Perrons.

424. Quand il arriva devant eux, ils reconnurent aussitôt à son écu que c'était le chevalier qui était monté dans la charrette. Ils lui envoyèrent alors un écuyer pour lui demander de s'en aller, car un homme aussi vil et aussi déshonoré que lui ne devait prétendre passer là où de nobles chevaliers avaient tant de fois passé. L'écuyer alla à sa rencontre et lui transmit leur message, mais Lancelot ne répondit mot. Quand il s'approcha des chevaliers, ils se mirent à le traiter de fils de putain, de lâche, de racaille et de vaincu. Il répondit entre ses dents qu'il n'y avait aucun chevalier au monde, si bon soit-il, qu'il ne convaincrait de mensonge, s'il le traitait de fils de putain, et, lâche, il ne le fut jamais : de cela, il se défendrait. Il piqua alors des éperons vers l'un des chevaliers qui fit de

---

com il m'eſt ja mescheü ai je honte trop grant. — Tant saciés vous, fait ele, que je ne le dirai qu'en un lieu ou on garderoit ausi bien voſtre honour que vous meïsmes feriés. » Lors li connoiſt qui ele eſt, et conment ele avoit alé aprés lui par la proiere sa dame. Atant s'entreconmandent a Dieu et Lanselos chevauche jusqu'a tierce. Lors aproce d'une foreſt haute et espesse, et a l'entree de cele foreſt avoit un eſtroit sentier, si le gardoient doi chevalier armé. Et il eſtoit la couſtume en cel païs, quant on savoit que chevalier eſtrange i entroient, que on gardoit le païs si com il eſtoit eſtabli.

424. Quant il vint devant els, si connoissent tantoſt[a] a son escu que c'eſtoit li chevaliers qui avoit eſté en la charete, se li envoient un esquier et li mandent que il s'en voiſt, car si vill et si honnis com il eſt ne doit pas emprendre a passer la ou prodomes ont passé de maintes fois. Li esquiers vint a lui, si li diſt ce qu'il li mandent, mais il ne respont mot. Quant il fu pres[b] des chevaliers, si le conmencent a apeler fill a putain et recreant et chareté et vaincu. Et il lour diſt em bas que il n'a si bon chevalier el monde, s'il le clamaſt fill a putain, ne l'en feïſt menteour, ne recreant ne fu il onques : de ce se desfendra. Lors fiert cheval des esperons contre l'un des chevaliers et cil contre lui, se li donne si grant cop sor l'escu que sa glaive vole em

même vers lui, et il lui donna un si grand coup sur l'écu que sa lance vola en éclats. Lancelot le frappa avec la violence d'un homme en colère, si bien que les ais de l'écu se brisèrent, que les mailles du haubert se rompirent et que le fer de la lance traversa le corps de l'adversaire qui vola à terre ; dans sa chute, sa lance se brisa et il resta avec le tronçon sous l'aisselle. Puis Lancelot éperonna vers le chevalier restant qui élança sa monture contre lui, mais le manqua car il s'était précipité trop vite. Lancelot le frappa violemment, de toute la force de ses bras et de son corps, et l'abattit si durement à terre que l'autre, dans sa chute, se brisa la clavicule. Lancelot passa devant sans le regarder et chevaucha tant et si bien qu'il sortit de cette forêt alors que le soir commençait à tomber. Il rencontra alors un vavasseur et un de ses fils qui menaient deux lévriers et avaient attrapé un chevreuil. Ils saluèrent Lancelot qui fit de même. « Seigneur, lui dit le vavasseur, je vous offrirais volontiers l'hospitalité, si vous le vouliez, et vous goûteriez de ce gibier. » Lancelot le remercia et lui dit qu'il acceptait volontiers son offre.

425. Aussitôt le vavasseur envoya son fils à la maison, avec le gibier, et il poursuivit son chemin avec Lancelot, parlant de choses et d'autres. Le vavasseur lui demanda où il comptait aller, et Lancelot lui répondit qu'il allait régler une de ses affaires, sans lui en dire plus. À son tour il s'enquit s'il était chevalier et le vavasseur confirma : « Oui, né et élevé en Bretagne. » Comme ils approchaient du château vinrent à leur rencontre trois chevaliers qui étaient

---

pieces. Et Lanselos le fiert conme hom iriés si que de l'escu froissent les ais, et les mailles del hauberc fausent, et li fers del glaive li fiert parmi le cors outre, si vole a terre et au parcheoir brise li glaives et li tronchons li demoure desous l'aissele. Si point [*301a*] a l'autre chevalier et cil contre lui, et li chevaliers faut a lui, car trop se hastoit. Et Lanselos le fiert si durement que a la force des bras et del cors l'abat si cruelment a terre que au cheoir li brise la canole del col. Et Lanselos s'em passe outre que plus ne le regarde, si a tant chevauchié qu'il vint fors de cele forest, si conmence a avesprir. Lors encontre un vavasour et un sien fill qui menoient .II. levriers et avoient pris un chevroel. Il le saluent et il aus : « Sire, fait li vavasours, je vous herbergeroie, se il vous plaisoit, et avrois de ceste venison. » Et Lanselos l'en mercie et dist que volentiers prendera l'ostel.

425. Maintenant envoie li vavasours son fill a l'hostel a tout le venison, et entre lui et Lanselot s'en vont assés parlant de maintes choses. Si li enquiert li vavasours de quel part il voet aler, et il dist en un sien afaire, ne plus connoistre ne l'en velt. Et Lanselos li demande se il est chevaliers et il dist : « Oïl, et de Bretaigne nés et nourris. » Atant en viennent pres del chastel, si lor viennent a l'encontre .III. chevalier qui

les fils du vavasseur ; ils firent un très bon accueil à Lancelot qu'ils emmenèrent chez eux. Le repas était prêt, ils passèrent donc à table et, alors qu'ils finissaient de manger, un jeune homme qui était fils du vavasseur entra dans la salle. Il salua son père et tous ses compagnons. « Cher fils, dit son père, sois le bienvenu ! Pourquoi es-tu si en retard ? — Seigneur, fit-il, ce n'eſt pas ma faute, car j'ai été retenu par une aventure exceptionnelle : la tombe de Galaad a été ouverte par un chevalier du roi Arthur qui vient dans ce pays afin de délivrer les gens de Bretagne et retrouver la reine enlevée par Méléagant. À présent la tombe eſt descellée ! — Assurément, cher fils, tu as une excuse, mais, si c'était vrai, on le saurait déjà dans tout le pays. — Par Dieu, répondit le jeune homme, c'eſt la vérité, car j'ai vu le chevalier lever la lame, puis tenter l'épreuve à la tombe de Siméon, mais là, il a échoué. »

426. Cette nouvelle réjouit le vavasseur ainsi que ses deux fils, et la demeure fut remplie de joie. Quand il eut mangé, le jeune homme dit à son père : « Je vais vous apprendre autre chose sur ce chevalier qui a soulevé la lame : il a tué les deux chevaliers qui gardaient le passage de la forêt. » Le seigneur se signa ; quant au jeune homme, en levant les yeux, il reconnut l'écu de Lancelot. « Seigneur, dit-il à son père, vous avez beaucoup de chance, car vous avez accordé l'hospitalité ici à celui dont je vous parle et qui eſt attablé à côté de vous. » Le seigneur fut ravi et il dit en regardant Lancelot :

---

eſtoient fill au vavasour, si font moult grant joie a Lanselot et l'en mainnent a l'hoſtel. Et li mengiers fu apreſtés, si sont assis. Et quant vint a la fin del mengier, si entra laiens uns vallés qui ert fils au vavasor. Il salua son pere et tous ses compaingnons. « Biaus fils, fait li peres, bien soies tu venus ! Pour coi as tu tant demoré ? — Sire, fait il, je n'en puis mais, car une grant aventure m'a detenu, que la tombe Galaad a eſté ouverte par un chevalier le roi Artu qui vient en ceſt païs pour delivrer ciaus de Bretaigne et pour la roïne querre que Meliagans en a menee. Ore eſt la tombe desseelee ! — Certes, biaus fils, fait li vavasours, tu as essoine, et se c'eſt voirs, on le seüſt ja par tout le païs. — En non Dieu, fait li vallés, c'eſt verités, que je vi au chevalier lever la lame et essaiier a la tombe Simeu, mais il i failli. »

426. Lors fu moult liés li vavasours et si doi fill, si ont moult grant joie laiens. Et quant li vallés ot mengié, si diſt au pere : « Sire, encore vous dirai je autre nouvele del chevalier qui la lame leva : il a ocis les .II. chevaliers qui gardoient le pas de la foreſt. » Et li sires se sainne et li vallés esgarde, si connoiſt l'escu Lanselot, si diſt a son pere : « Sire, il vous eſt avenu bele aventure, car vous avés herbergié chaiens celui dont je vous dis, et c'eſt cil qui la mengüe dalés vous. » Et li sires [*b*] en eſt moult liés, si regarde Lanselot et li diſt : « Sire, je

« Seigneur, j'ai à me plaindre de vous. — Pourquoi ? s'étonna Lancelot. — Parce que vous m'avez caché cette gloire et ce bonheur immenses qui vous sont échus. — Pourquoi vous l'aurais-je dit ? fit Lancelot. Je suis contrarié qu'on le sache, car j'ai récolté peu de gloire et beaucoup de honte, puisque j'ai échoué à l'une des aventures les plus héroïques du monde. — Seigneur, répliqua l'hôte, grâce à Dieu, les deux aventures ne peuvent revenir au même homme. Avec celle-ci, vous avez acquis une gloire considérable, car vous délivrerez ceux et celles qui sont prisonniers dans ce pays. — De cela, dit Lancelot, je ne suis pas encore vraiment sûr. » L'un des fils du vavasseur interpella alors Lancelot : « Seigneur, il eſt de notre devoir d'être tout prêts à vous servir et j'aimerais vous prier, si vous en étiez d'accord, de me laisser vous accompagner jusqu'au Pont de l'Épée. » Lancelot y consentit. Le jeune homme qui avait apporté les nouvelles lui dit alors :

427. « Ah ! seigneur ! Ce ne serait pas convenable que deux chevaliers s'en aillent sans écuyer. J'aimerais bien aller avec vous, s'il vous plaît ; et si vous n'acceptez pas, je vous suivrai de loin. » Lancelot leur permit de l'accompagner et ils se jetèrent à ses pieds. Leur père en fut très heureux et leur recommanda, sans mettre leur vie en péril, d'agir pour le mieux : ils lui répondirent qu'ils feraient tout leur possible. Sur ce, avec beaucoup d'égards, ils menèrent Lancelot se coucher et, le lendemain, dès le point du jour,

---

me plaing de vous. — Pour coi ? fait Lanselos. — Pour ce, fait il, que vous m'avés celé voſtre grant hounour et voſtre grant joie. — Pour coi, fait il, le vous deïssé je ? Ce poise moi que nus le set, car je ai poi d'ounour et moult de honte, car j'ai failli a une des plus hautes aventures del monde. — Sire, fait li hoſtes, pour Dieu merci, les .II. aventures ne pueent avenir a un sol home ; et de ceſtui avés vous assés hounour, car vous deliverrés les chaitis et les chaitives qui sont en ceſte terre. — De ce ne sui je pas, fait il, bien asseür. » Lors apele li uns des fils au vavasour Lanselot et se li diſt : « Sire, nous devons eſtre moult preſt de vous servir et je vous voldroie requerre, mais qu'il vous pleüſt, que je alaisse avoques vous jusques au Pont de l'Espee. » Et il li otroie. Et li vallés qui les nouveles ot aportees li diſt :

427. « Ha ! sire, il ne seroit une bele chose que doi chevalier alaissent sans esquier, et je irai avoc vous, s'il vous plaiſt, moult volentiers ; et se vous ne le m'otroiés, je irai aprés de loing. » Et Lanselos lor otroie sa compaingnie et il l'en vont au pié. Et li peres en eſt moult liés, si lor conmande que, si chier com il ont lor cors, que il facent quanque il quideront que bon soit, et il dient que si feront il a lor pooir. Maintenant couchent Lanselot a moult grant honour, et l'endemain, si toſt

Lancelot se leva, se prépara et prit congé du seigneur et de son épouse. Il se mit en selle avec ses deux compagnons et ils chevauchèrent chaque jour jusqu'au soir. Bientôt, ils arrivèrent à un passage difficile, nommé le passage des Perrons. Ce passage était très dangereux à franchir, car il était situé entre deux parois rocheuses. D'une largeur de deux toises, il avait à droite et à gauche de gros supports de pierre, hauts d'au moins cinq pieds. Au milieu de ces supports se trouvaient des barres de bois coulissantes : il y en avait trois, éloignées l'une de l'autre de trois toises et il y avait six blocs de pierre, trois d'un côté et trois de l'autre. Chacune des trois barres était gardée par quatre chevaliers armés comme des paysans, avec des chapeaux de fer, des cognées et des lances. Au bout des blocs de pierre se tenait un chevalier équipé de toutes ses armes[1]. En voyant ce passage, Lancelot demanda ce que c'était, et ses compagnons lui expliquèrent le sort qu'il convenait de réserver aux chevaliers et aux hommes d'armes, s'il voulait passer de l'autre côté. Lancelot n'ajouta pas un mot, mais laça son heaume, prit sa lance et mit son écu devant sa poitrine. Puis il se dirigea vers le chevalier qu'il voyait au bout des blocs de pierre et, éperonnant sa monture, il s'élança au grand galop, car il crut pouvoir mener la charge jusqu'à lui. Mais il fonça à si vive allure qu'arrivé à la première barre son cheval eut les épaules toutes brisées, et lui-même vola par-dessus la barre si brutalement que la lance qu'il tenait transperça le corps du

---

com il pot le jour veoir, si se leva et s'apareilla et prist congié del signour et de la dame. Et i monte entre lui et ses .II. compaingnons et chevauchent chascun jour jusques au vespre. Lors sont venu a un mal pas[a] qui avoit a non le Pas des Perrons[b]. Moult iert cil pas mais a passer, car il ert entre .II. roches trenchies, si avoit de lé .II. toises, et avoit a destre et a senestre[c] grosses ataches de pieres qui bien avoient .V. piés de haut. Parmi ces ataches avoit bares de fust couleïces : si en i avoit .III., l'une loing de l'autre a .III. toises, et des perrons i avoit .VI., .III. d'une part et .III. d'autre. Chascune des .III. bares gardoient .IIII. chevalier armé conme vilain de chapiaus de fer et de cuingnies et de glaives ; et au chief des perrons ert uns chevaliers armés de toutes ses armes. Et quant Lanselos vit le passage, si demande que ce est, et cil li dient le couvine des chevaliers et des sergans qu'il li couvient a faire, s'il velt passer outre. Il n'en tient plus parole, ains lace son hiaume et prent son glaive, et met son escu devant son pis, et s'adrece au chevalier qu'il vit au chief des [*c*] perrons, et fiert le cheval des esperons tant com il pot aler, car son poindre quida faire jusques au chevalier. Mais il vint de si grant aleüre que li chevaus sor coi il sist, quant il vint a la premiere bare, ot les espaulles toutes brisies ; et il vole outre le bare si durement que li glaives qu'il tenoit passa parmi le cors au chevalier qui la bare

chevalier qui gardait cette barre : sa lance vola en éclats et il retomba de l'autre côté tout étourdi. Un des hommes d'armes accourut alors et lui donna un grand coup de hache, mais il se releva d'un bond et fut saisi de honte d'avoir été si peu glorieux. Il s'empara de la hache de celui qui lui avait donné le coup en la lui arrachant des mains, et l'en frappa si violemment que, du chapeau et de la tête, il lui fit deux moitiés. Puis il s'élança vers les autres gardiens des barres, et en trois coups fit trois morts ; quant aux trois restant, ils se précipitèrent dans les rochers sans oser l'attendre. Il alla droit à la dernière barre et il dit au chevalier qui se trouvait de l'autre côté : « Seigneur chevalier, si vous voulez mettre pied à terre pour être comme moi, je vous combattrai jusqu'à la défaite de l'un de nous deux. » L'autre lui répondit qu'il ne descendrait pas de cheval, mais que chacun devait faire du mieux qu'il pourrait. « Si je vous attends à pied, dit Lancelot, et que vous soyez à cheval, je serai trop désavantagé. — Cela me contrarie, dit le chevalier, que vous ne soyez pas en plus mauvaise posture. »

428. Alors s'approcha le fils de son hôte, celui qui était chevalier. « Seigneur, dit-il, montez donc sur mon cheval pour combattre contre lui. — Certainement pas, répondit Lancelot, je préfère mesurer sa force et je l'attendrai à pied. Je m'en irai sur son cheval, quand je partirai d'ici. » Il saisit alors la lance d'un de ceux qu'il avait tués, puis il ouvrit toutes les barres, plaça la lance sous son aisselle et s'écarta un peu du chemin

---

gardoit, et li glaives vole em pieces et il jut tous estourdis de l'autre part. Et uns des sergans i acourt, si le fiert grant cop de la hache ; et il saut sus, si ot grant honte de ce qui ot esté si au desous. Lors prent a celui la hace qui le cop li avoit donné et li esrace fors des mains, et li donna tel cop que del chapel et de la teste li fist .II. moitiés. Puis court as autres qui les autres bares gardoient, si en a trois mors a .III. cops, et li autre .III. sont feru dedens la roche que plus ne l'oserent atendre. Et il en vint droit a la daerrainne bare et dist au chevalier qui defors ert : « Sire chevaliers, se vous volés descendre avoques moi a pié, je me combaterai a vous, tant que je vous arai conquis ou vous moi. » Et cil dist que il ne descendera mie, mais face chascuns au mix qu'il puet. « Se je vous atendoie, fait Lanselos, a pié et vous fuissiés a cheval, je en avroie trop le piour. — Il me poise, fait li chevaliers, que vous n'estes plus a meschief. »

428. Lors vient li fix son hoste, cil qui estoit chevaliers, et il dist : « Sire, or montés sor mon cheval, si vous combaterés a lui. — Certes, fait Lanselos, non ferai, je verrai ançois son pooir, car je l'atenderai a pié. Si m'en irai sor son cheval, quant je m'en partirai de ci. » Lors prent la glaive a un de ciaus qu'il avoit mors, puis ouvri toutes les bares et met le glaive desous l'aissele et se met un poi fors

afin de n'être pas percuté par le cheval. Le chevalier fonça sur lui mais, après avoir visé, Lancelot le frappa sous le menton et le jeta à bas de sa monture. Tandis que le chevalier gisait à terre sans connaissance, son cheval s'enfuit en poursuivant sa course ; mais le jeune homme le saisit par le frein et l'arrêta. De son côté Lancelot se rua sur le chevalier, le frappa à coups d'épée et eut tôt fait de le mettre dans un tel état que celui-ci dut s'avouer vaincu et jurer sur-le-champ d'être son prisonnier. Par un serment, Lancelot l'envoya au vavasseur et, après que les deux frères lui eurent appris le nom de leur père, le chevalier comprit parfaitement où il devait aller. Lancelot monta alors sur le cheval du vaincu et ils partirent tous trois ensemble, le laissant tout seul, au milieu du pré, à pied. Alors qu'ils chevauchaient, ils rencontrèrent un jeune homme sur un grand cheval. Le jeune homme était vêtu d'une cotte de bure noire[1] et sa chevelure était rasée au-dessus des oreilles, car c'était la coiffure de tous les exilés, alors que les habitants du pays portaient des tresses[2]. Ils reconnurent aussitôt qu'il appartenait à leur peuple, le saluèrent et lui demandèrent où il allait de manière si pressée. « L'affaire est très urgente, répondit-il, car un chevalier vient dans ce pays pour nous délivrer, et il a déjà achevé l'aventure de la tombe de Galaad. Les gens de notre peuple voulaient venir à sa rencontre, mais ceux de ce pays sont rassemblés là-bas derrière, à un passage de la petite forêt, et je cours rechercher tous ceux de notre peuple que je pourrai trouver, car les nôtres ont le dessous. Au nom de Dieu, dépêchez-vous, allez les aider !

---

de voie, que li chevaus ne se hurte a lui. Et li chevaliers li court sus et Lanselos l'avise, si le fiert desous la goule que jus del cheval l'abat. Li chevaliers jut pasmés et li chevaus s'en fuit tout contreval ; et li vallés le prent al frain, si le retient. Et Lanselos court vers le chevalier, si le fiert de l'espee et l'atourne tel em poi d'ore que pour conquis le couvient tenir et tantost fiance prison. Et Lanselos l'envoie par sa foi au vavasour, se li devisent li doi frere le non de lor pere, et il entent tant qu'il sot bien ou ce fu. Lors monte Lanselos el cheval au chevalier conquis et l'ont laissié tout par lui enmi le pré [*d*] a pié et puis s'en vont entr'aus .III. ensamble et vont tant qu'il encontrerent un vallet sor un grant cheval. Et li vallés ot vestue une cote de buirel noir et fu reoigniés par desus les oreilles en haut, car ensi estoient atourné li essillié tout et cil del païs avoient traices. Il connurent tantost qu'il estoit de lor gent, si le saluent et li demandent ou il vait a tel besoing. « Li besoins, fait il, est moult grans, quar en cest païs vient uns chevaliers pour nous delivrer, si a ja achievee l'aventure de la tombe Galaad. Si voloient nos gens venir encontre lui, et cil de cest païs sont assemblé cha deriere a un pas de la petite forest, et je cours amener tous ciaus des nos que je porrai trouver,

Soulèvement des exilés.

429. — Hâte-toi donc, fit le chevalier qui conduisait Lancelot, car nous serons tous avec eux. » Ils chevauchèrent jusqu'au sommet d'une haute colline d'où ils découvrirent la mêlée en contrebas et aperçurent les bannières et les écus. Ils distinguèrent où se trouvaient les leurs, car tout exilé ne portait que des armes noires. Ils mirent pied à terre, s'armèrent et serrèrent les sangles des chevaux, puis ils se mirent en selle et s'élancèrent dans la mêlée de toute la vitesse de leurs montures. Voyant un chevalier qui combattait mieux que tous les autres, Lancelot dirigea son cheval vers lui et le frappa si brutalement que son écu n'empêcha pas les mailles du haubert de se rompre. Il lui planta la lance en plein dans le corps et le fit culbuter à terre, mort. De son côté, le chevalier qui l'avait guidé en abattit un autre. Dégainant leur épée, ils partirent à l'attaque de leurs ennemis. Le jeune écuyer mit pied à terre auprès du chevalier que Lancelot avait tué, il lui ôta ses armes et s'en revêtit au plus vite, puis il rejoignit Lancelot et son frère et leur donna un bon coup de main. Mais, quelques instants plus tard, le cheval de Lancelot tomba mort sous lui. Comme il était à pied, le jeune homme s'approcha et lui dit : « Seigneur, montez sur mon cheval ! » C'était celui de l'ennemi que Lancelot venait de tuer. Ignorant que c'était le frère du chevalier, il sauta sur cette monture. « Seigneur, lui dit-il, suivez-moi, car vous ne

---

car li nostre en ont le piour. Et pour Dieu, hastés vous, si lor alés aidier !

429. — Or va tost, fait li chevaliers qui Lanselot conduist, car nous serons tous a eus. » Lors vont tant qu'il sont venu sor le chief[a] d'un tertre haut, si voient la melee aval et choisissent les banieres et les escus. Si virent que li lor estoient par decha, car nus essilliés ne portoit se noires armes non. Il descendent, si s'arment et estraingnent lor chevaus, puis montent et se fierent ens, si tost[b] conme li chevaus les porent porter. Et Lanselos en vit un qui mix le fait que tout li autre, se li adrece le cheval et le fiert si durement que pour l'escu ne remaint que del hauberc ne rompent les mailles ; se li met la lance parmi le cors, si que mort le trebuche. Et li chevaliers qui l'avoit mené rabati un autre. Il metent les mains as espees et courent sus a lor anemis. Et li vallés fu descendus sor le chevalier que Lanselos avoit ocis, se li oste les armes et s'en arme au plus tost qu'il pot, puis est venus a Lanselot et a son frere, si lor aïde moult bien. Et il ne demoura gaires que li chevaus Lanselot chaï desous lui mors. Il fu a pié et li vallés vint a lui, se li dist : « Sire, montés sor mon cheval », et c'estoit cil qui au chevalier avoit esté. Et Lanselos ne sot pas que ce fust li freres au chevalier, si saut sor le cheval, et il dist : « Sire, sivés moi, car vous ne

restерez pas longtemps à pied si j'ai les moyens d'y remédier. » Il s'approcha alors d'un chevalier, lui donna un coup d'épée en plein visage, tranchant le nasal et le nez jusqu'aux oreilles. Le chevalier s'effondra à terre, Lancelot s'empara de son cheval et alla trouver le jeune écuyer. Celui-ci se remit en selle et le suivit dans la mêlée : « Seigneur, lui dit-il, je suis l'écuyer qui vous a accompagné, et je vous prie au nom de Dieu de me faire chevalier, car je ne voudrais en aucune manière mourir écuyer.

430. — Bon, répondit Lancelot, puisque tu le désires, tu le seras ici même, mais j'aurais aimé te faire chevalier plus solennellement. » Alors il lui ceignit l'épée et lui donna la colée, demandant à Dieu de le faire valeureux chevalier[1]. Ils s'élancèrent ensuite vers leurs ennemis et le nouveau chevalier se mit à combattre aussi bien que s'il avait porté les armes depuis dix ans. De leur côté, Lancelot et les siens donnèrent tant de coups qu'ils massacrèrent en grand nombre les gens du pays, car ils n'avaient cure de faire des prisonniers, puisqu'il aurait fallu les remettre. À bout de résistance, les gens du pays prirent la fuite, mais ceux qui ne les portaient pas dans leur cœur éperonnèrent leur cheval à leur poursuite, l'épée au poing, et les pressèrent si bien que dans les rangs des plus puissants il y eut tant de morts que le champ en fut recouvert. Alors qu'ils allaient quitter le champ de bataille, les exilés se demandèrent avec étonnement qui pouvait être ce chevalier qui avait si vaillamment combattu. Ils s'enquirent

---

serés gaires a pié, que je puisse. » Et lors vient a un chevalier, si le fiert de l'espee enmi le vis, si que tout le nasel li trenche et le nés jusqu'as oreilles. Et cil chiet a la terre, et il prent le cheval et en vint au vallet ; et monte, si en vint aprés lui a la mellee, se li dist : « Sire, je sui li vallés qui sui venus o vous, si vous proi pour Dieu que vous me faciés chevalier, car je ne voldroie en nule fin morir esquiers.

430. [*e*] — Certes, fait Lanselos, puis que tu le desires, a cestui point le seras tu, mais volentiers te feïsse chevalier plus richement. » Lors li chaint l'espee et li donne la colee et li dist que Dix le face prodome. Lors laissent courre a lor anemis, si le conmence li nouviaus chevaliers si bien a faire, com s'il eüst .x. ans armes portees. Si a tant feru Lanselos et li sien qu'il ont moult de ciaus de la ocis, car de prison n'ont il que faire, pour ce que rendre les couvenist. Si ne les pooient plus cil de la endurer, ains se metent[a] a la voie ; et cil qui petit les aimment fierent aprés des esperons, les espees es poins, si les mainnent si malement que des plus poissans ont tant ocis que covers en est li chans. Mais au departir del champ, s'esmerveillent moult li essillié qui cil chevaliers puet estre qui si bien l'avoit fait ; si l'ont demandé le fill au vavasour et il lor dist que c'est cil qui la roïne vot delivrer et tous les autres. Lors li proient tout de herbergier et li

auprès du fils du vavasseur qui leur répondit que c'était celui qui voulait libérer la reine et tous les autres. Tous le prièrent alors d'accepter leur hospitalité, mais les fils du vavasseur répondirent qu'ils iraient coucher chez leur oncle. Ils insistèrent pour l'escorter néanmoins jusqu'à son logis, car ils devaient désormais veiller sur lui comme sur eux-mêmes ; mais Lancelot ne voulant pas être accompagné par tant de monde, les deux frères désignèrent quarante personnes, toutes de leur lignage, pour le conduire jusqu'à son logis, puis ils renvoyèrent les autres. Comme il n'était pas tard, ils chevauchèrent quatre lieues. Ils rencontrèrent alors, monté sur un grand coursier, un jeune homme qu'ils reconnurent comme un des leurs et ils lui demandèrent où il allait. « Je vais, dit-il, à travers toute la terre du roi de Gorre porter un message pour annoncer qu'un chevalier vient nous délivrer. Nul ne doit avoir l'audace d'ajouter aux obstacles qu'il rencontrera, car nous avons appris que Méléagant le fait surveiller pour le tuer. — Et sais-tu, demanda l'aîné des fils du vavasseur, quel écu il porte ? — Oui, je le reconnaîtrais parfaitement, si je le voyais. » En jetant un œil autour de lui, il aperçut un écuyer qui portait l'écu de Lancelot. « Par Dieu, s'exclama-t-il, montre-moi le chevalier qui porte cet écu ! » On lui désigna alors Lancelot et, mettant pied à terre, il dit : « Seigneur, je vous souhaite la bienvenue comme au chevalier le plus désiré du monde ! » Il demanda alors aux autres où il coucherait cette nuit et, dès qu'il le sut, il les quitta et s'en alla à vive allure.

---

fill au vavasour dient qu'il iront herbergier chiés lor oncle et il dient que toutesvoies le convoieront tant qu'il venront a l'hostel, car il le doivent dés ore mais garder conme lor cors. Mais il ne li siet pas qu'il soit convoiiés a tant de gent et li doi frere ellisent .XL. qui tout sont del lignage pour lui convoiier jusqu'a l'hostel et font retourner les autres. Et il estoit encore moult haute eure, si ont chevauchié .IIII. lieues. Lors encontrent un vallet sor un grant cheval corsier, il connurent bien qu'il estoit de lor gent, se li demanderent ou il aloit. « Je vois, fait il, par toute la terre au roi de Gorre porter letres pour un chevalier qui nous vient delivrer, que nus ne soit si hardis qu'il li face encombrier, se ensi non que les aventures avenront, que nous avons apris que Meliagans le fait gaitier pour ocirre. — Et sés tu, fait li ainsnés fix au vavasour, quel escu il porte ? — Oïl, fait il, bien, se je le veoie. » Lors esgarde et voit un esquier qui l'escu Lanselot portoit. « Pour Dieu, fait il, moustre moi le chevalier qui cel escu porte ! » Et on li moustre et il descent jus de son cheval, se li dist : « Sire, bien soiiés vous venus conme li plus desirés chevaliers del monde ! » Lors demanda a ciaus ou il gerra anuit et cil li dient, et lors s'em part et s'en vait grant aleüre.

Combat contre le chevalier orgueilleux.

431. Quand Lancelot arriva avec ses compagnons à la demeure de leur hôte, il trouva tant de chevaliers et de dames qu'il se demanda avec stupéfaction d'où pouvait venir tant de monde. Sur l'accueil joyeux qu'on réserva à Lancelot, l'on doit se taire, car on pourrait à peine le raconter. Ils se trouvaient dans une fort belle ville, très opulente, où ne vivaient que des exilés, et qui n'était pas fortifiée. À une demi-lieue de là s'élevait un château fort appartenant aux habitants du pays et, selon la coutume, on l'avait construit à côté de la ville des exilés pour les opprimer davantage, et empêcher qu'ils pussent se rebeller contre les gens du pays. Le repas fut préparé, somptueux et copieux, et alors qu'ils en étaient au troisième mets entra dans la salle un chevalier équipé de toutes ses armes, fort, agile et vif. Il s'avança jusqu'à la table, sans descendre de son cheval[1], et prit la parole avec arrogance. « Où est, demanda-t-il, le chevalier déshonoré qui fut traîné dans la charrette et qui est fou au point de venir dans ce pays pour accomplir ce que nul ne put jamais mener à bien, si valeureux fût-il ? »

432. Lancelot répondit alors : « Seigneur, je suis celui que vous cherchez. — Quoi ? Est-ce toi ? Comment as-tu le courage d'entreprendre une mission aussi périlleuse alors que tu as perdu tout honneur et tout droit ? Tu t'es mis en tête une grande folie le jour où tu t'imaginas passer le Pont

---

431. Quant Lanselos et si compaingnon viennent a l'hostel, si trouve tant de chevaliers et de dames que moult s'esmervelle dont tant de gent pooient venir. De la joie qui fu faite a Lanselot se doit on taire, car a painnes le porroit on conter. Et ce fu en une moult bele vile et moult riche et il n'i avoit se essilliés non, si estoit sans forterece. Et il[/]loc a demie lieue avoit un chastel fort qui ert a ciaus del païs ou tel ert la coustume qu'il estoit fremés dalés la vile as essilliés pour aus plus destraindre, qu'il ne peüssent encontre eus reveler. Li mengiers fu apareilliés, biaus et riches, et quant il orent mengié jusques au tiers més, si entra laiens uns chevaliers armés de toutes armes, fors et legiers et isniaus. Il vient devant la table tout a cheval et parole conme orgueillous. « Ou est, fait il, li chevaliers honnis qui fu traïnés en la charete, qui tant est fols qu'il vient en cest païs pour acomplir ce que nus ne pot onques mener a chief, tant fust de haute prouece ? »

432. Atant respont Lanselos et dist : « Sire, je sui cil que vous querés. — Qu'est ce[a] ? fait il. Es tu ce ? Conment as tu cuer de si haute prouece emprendre quant tu as perdues toutes hounours et toutes lois ? Si as empensé grant folie, quant tu onques pensas a passer le Pont de l'Espee pour delivrer les gens de cest païs, car ja pour home

de l'Épée pour délivrer les gens de ce pays, car ils ne seront jamais libérés par un homme couvert de honte, mais par un homme nécessairement d'une très grande prouesse. Quant à toi, qui es dépourvu de toute vertu et as perdu tout honneur chevaleresque en allant là où vont les larrons, tu veux passer le pont, mais es-tu bien au courant qu'il te sera inutile de le passer ou de laisser un gage, puisque c'est moi qui te ferai transporter de l'autre côté de la rivière en barque ? Mais quand tu auras traversé, je prendrai, parmi toutes les choses que tu auras, celles que je préférerai. — Seigneur, répondit Lancelot, j'entends bien ce que vous dites, mais loin de moi une telle honte, car je n'ai jamais payé de droit de passage à un pont ou une chaussée. — Comment ! s'exclama-t-il, t'imagines-tu donc que tu vas passer ce pont si redoutable ? — Si Dieu le veut, repartit Lancelot, je passerai, car je ferai mon possible, mais si je reste en deçà, ce ne sera ni ma faute ni insuffisance de ma part. — Puisque tu te vantes de passer le pont, reprit le chevalier, si tu étais assez hardi pour accepter de me combattre dans cette lande, tu gagnerais une certaine réputation et une certaine gloire si tu pouvais me vaincre. Mais si je parviens à me défendre contre toi, comment vaincras-tu Méléagant, qui est si redoutable et qui compte parmi les meilleurs chevaliers du monde ? »

433. À ces mots, l'hôte se leva d'un bond et dit au chevalier : « Seigneur, ayez la bonté de vous en aller ! Notre chevalier est harassé, car il a fait de longues étapes pour venir de son pays et il a mené tous les combats nécessaires pour

---

honni ne seront delivré, ains le couvenroit estre[b] de moult grande prouece. Et tu qui de toutes bontés n'as mie et as honnie toute chevalerie, car tu as esté en lieu de larron, et se tu vels le pont passer, as tu bien oï que ja ne t'i couvient le pont passer ne laissier gage, car je te ferai metre outre l'aigue a une nef ? Mais quant tu seras outre, je prenderai[c] de toutes iceles choses que tu avras celes que je amerai mix. — Sire, fait Lanselos, je oi bien que vous dites, mais je n'ai cure de tel honte, car onques ne paiai paiage a pont ne a chaucie. — Conment, fait il, quides tu dont passer le pont qui tant est malvais ? — Se Dix velt, fait Lanselos, je passerai, car je en ferai mon pooir et se je remains decha, ce n'i ert mie de ma coupe ne par ma defaute. — Pus que tu te vantes, fait li chevaliers, del pont passer, se tu estoies tant hardis que tu volsisses a moi combatre en cele lande, tu averoies assés los et pris, se tu me pooies conquerre. Et se je me puis de toi desfendre, conment conquerras tu Meliagant qui tant est fel et uns des miudres chevaliers del monde ? »

433. A cel mot saut sus li hostes et dist au chevalier : « Sire, alés ent par bone aventure, que nostre chevaliers est assés traveilliés et las, car il est venus de son païs a grans journees et a fait tant d'armes

venir à bout des aventures d'ici ou de Gorre. Il a besoin de repos. Si vous vous étiez autant battu à l'épée que lui aujourd'hui, vous ne voudriez pas le combattre, même pour le royaume de Logres. — Je m'en irai donc, dit-il, et vous, de votre côté, faites-le baigner et donnez-lui du repos, peut-être pourrait-il ainsi être lavé de la charrette. Je savais bien qu'il n'oserait pas m'affronter, car jamais il n'a livré bataille contre un bon chevalier. »

434. En s'entendant accuser de lâcheté, Lancelot s'empourpra, se leva de table et s'écria : « Seigneur chevalier, tout doux, car vous aurez la bataille, puisque vous le désirez tant ! Les combats que j'ai déjà livrés ne me fatiguent pas à ce point, et si un bon chevalier se dégrade à monter sur la charrette, vous le saurez bientôt. » Il demanda alors ses armes et tous les autres tremblèrent pour lui : ils essayèrent de l'arrêter, le supplièrent par Dieu de ne pas y aller, mais rien n'y fit, car personne n'aurait pu l'en dissuader. Une fois armé, il se mit en selle et son hôte lui donna une lance, car il y en avait de très bonnes chez lui. Sur ce, Lancelot alla sur la lande où l'attendait le chevalier. À son hôte en pleurs et au reste de la compagnie, il dit d'un ton très assuré qu'il ne craignait rien. La lande était large et belle, et, après avoir pris du champ, les deux chevaliers, bien campés sur leur monture, s'élancèrent l'un vers l'autre et se frappèrent si violemment sur leur écu que le chevalier brisa sa lance et que Lancelot, d'un coup appliqué en haut, lui plaqua l'écu contre le bras et le heurta si

---

com il couvient as aventures achiever qui sont entre ci et Gorre. Si a mestier de reposer, car se vous eüssiés hui tant feru d'espee com il a, vous ne vous combatriés a lui pour le roialme de Logres. — Dont m'en [*302a*] irai je, fait il, et vous le faites baingnier et reposer, savoir s'il porroit estre nés de la charete. Je savoie bien qu'il n'oseroit a moi combatre, car onques de bon chevalier ne fu ferus. »

434. Quant Lanselos s'ot reter de couardise, si rougist tous, si saut fors de la table et dist : « Sire chevaliers, ore belement, car vous avrés la bataille, puis que tant le desirés ! Et combien que je aie fait d'armes, encore ne sui je mie las ; et se bons chevaliers empire de monter en charete, ce savrés vous tost[a]. » Lors demande ses armes et tout li autre ont de lui grant paour : si le chastoient et li prient moult pour Dieu qu'il n'i voist pas, mais nul chastoiemens n'i a mestier, car il ne le lairoit pour nul home. Il s'est armés, puis monte sor son cheval et ses hostes li baille un glaive, car laiens en avoit de moult bons. Lors est venus en la[b] lande ou li chevaliers l'atent, si em ploure ses hostes et tout li autre, et il lor dist moult seürement que il n'a garde. La[c] lande fu large et bele, et li chevalier se furent eslongié et il seent andoi sor les chevaus, si s'entrelaissent courre et s'entrefierent si durement sor les escus, et li chevaliers brise son glaive et Lanselos le fiert en haut si

brutalement qu'il le fit tomber à bas de son cheval. Il mit aussitôt pied à terre, laissa son cheval errer à l'aventure, et, voyant le chevalier au milieu de son passage, se rua sur lui le plus vite possible. Mais son adversaire était grand, fort et aguerri aux combats : il se redressa d'un bond et se prépara à se défendre. Fondant sur lui l'épée dégainée et l'écu brandi au-dessus de sa tête, Lancelot lui donna un coup si puissant sur son heaume qu'il faillit l'abattre à terre : il tituba un long moment. Mais Lancelot, qui ne le portait pas dans son cœur, s'élança sur lui, l'épée dégainée et l'écu en avant, et, sans lui laisser un instant pour reprendre ses esprits, le gratifia de grands coups sur son heaume et sur ses épaules, là où il croyait lui faire le plus de mal. Il le mit dans un tel état que l'autre cessa toute résistance et préféra s'enfuir en esquivant les attaques à droite et à gauche. Mais Lancelot le poursuivait avec autant d'aisance que s'il s'était reposé toute la journée et il l'accabla de tant de coups qu'il le fit tomber, les deux paumes contre terre, et que, dans un dernier assaut, il l'abattit tout étourdi. Il se jeta alors sur lui, lui arracha son heaume, abattit sa coiffe sur ses épaules et fit comme s'il allait lui couper la tête. Craignant pour sa vie, le chevalier implora alors sa grâce. « Je n'aurai aucune pitié pour toi, répliqua Lancelot, à moins que tu ne montes dans la charrette qui m'a valu de si violentes insultes de ta part. » Mais l'autre dit que jamais, sur son âme, il ne monterait dans la charrette, et qu'il préférait mourir dans l'honneur que vivre dans la honte.

---

que al bras[d] li fait hurter l'escu, si l'empaint si durement que del cheval le porte a terre. Et il descent tantost et laisse son cheval estraiier et voit enmi sa voie le chevalier, se li court sus au plus qu'il pot. Et cil fu grans et fors et sot assés d'armes, si saut sus et se garnist de soi desfendre. Et Lanselos li court sus, l'espee traite et jete l'escu sor sa teste, si li donne si grant cop sor son hiaume[e] que pour un poi ne l'abat a terre : si chancele cha et la grant piece. Et cil qui de riens ne l'amoit li court sus l'espee traite et jete l'escu sor sa teste, si nel laisse mie[f] atant reposer qu'il soit desestourdis et li paie grans cops desor son hiaume et sor les espaulles la ou il plus le quide empirier. Si le conroie si malement que maisement se puet aidier, ains fuit et guencist as cops cha et la. Et Lanselos li court sus ausi legierement conme s'il eüst toute jour sejourné, si le charge si de cops que a la terre le couvient venir de .II. palmes, et Lanselos le hurte si que tout estourdi le porte a terre. Lors li saut sor le cors et li esrace le hialme de la teste et li abat la ventaille sor les espaulles et fait samblant que la teste li voelle coper, et chil crie merci qui la mort redoute. « Je n'avrai ja de toi merci, fait Lanselos, se tu ne montes en la charete que tu m'as reprocie si durement. » Et cil dist que ja, se Dix plaist, en charete ne montera et que mix aimme morir a honnour que [*b*] vivre a honte.

435. À peine achevait-il ces mots que survint au milieu de la lande une jeune fille montée sur un palefroi norrois[1] à la robe dorée. Elle alla trouver les combattants et, abaissant le voile posé devant son nez, elle révéla son visage frais et coloré. Elle sauta à bas de sa monture et se jeta à genoux devant Lancelot : « Ah ! noble chevalier, ayez pitié de celle qui vient à vous ! — Demoiselle, répondit Lancelot, relevez-vous et dites ce que vous désirez. Je le ferai, si cela ne me coûte pas trop. — C'est à propos de ce chevalier que vous allez décapiter : je viens vous prier, au nom de Dieu, de me donner sa tête. » À ces mots, Lancelot sursauta, car il crut qu'elle voulait lui sauver la vie, mais il n'en était rien, au contraire elle voulait qu'il ait la tête tranchée, et elle l'en conjura au nom de l'être qu'il chérissait le plus au monde. « Demoiselle, dit Lancelot, je croyais que vous vouliez lui sauver la vie. — Certes non, assura-t-elle, je vous enjoins au contraire de lui couper la tête et de me la remettre en main propre. Je vous en récompenserai très largement plus tard, car c'est le chevalier le plus déloyal et le plus traître qui ait jamais existé. » En l'entendant, le chevalier fut atterré, car il savait qu'elle ne haïssait personne autant que lui, aussi, saisi d'effroi par le don que Lancelot lui avait accordé, il implora pitié : « Ah ! seigneur, au nom de Dieu, ne la croyez pas, car elle me hait, moi qui croyais qu'elle m'aimait ! »

436. Lancelot était très embarrassé par cette situation, car

---

435. A ceste parole vint une damoisele parmi la lande sor un palefroi sor norois, et ele vint jusques a ciaus qui se combatoient et puis abat sa ventaille devant son nés, se li pert li vis frés et encoulourés. Et ele s'est lancie del palefroi a terre, si se met as jenols devant Lanselot, si li dist : « Ha ! gentix chevaliers, aiiés merci de ceste damoisele ! — Damoisele, fait Lanselos, levés sus et dites vostre volenté et je le ferai, se trop ne me grieve. — Je vous proi, pour Dieu, de cel chevalier que vous volés coper la teste que vous le me doingniés. » A cel mot saut sus Lanselos car il quide qu'ele li voelle sauver la vie, ne mais non fait, ains velt qu'il ait la teste copee et l'en conjure par la riens qu'il plus aimme en tout le monde. « Damoisele, fait Lanselos, je quidoie que vous li volsissiés la vie sauver. — Non fais, fait ele, ains vous conmant que vous li copés la teste et que vous le me donnés en ma main et je vous en renderai encore moult grant guerredon, car c'est li plus desloiaus chevaliers et li plus traïtres qui onques montast sor cheval. » Quant li chevaliers l'entent, si en est tous esbahis, car il set bien qu'ele ne het nule riens autant conme lui, si ot moult grant paour del don que Lanselos li ot fait, si crie merci et dist : « Ha ! sire, pour Dieu, ne le creés mie, car ele me het et je quidoie qu'ele m'amast ! »

l'un implorait sa pitié tandis que l'autre le pressait de tenir parole au nom de l'être qu'il chérissait le plus au monde, engagement qu'il n'oserait ni ne pourrait ne pas respecter. S'il tuait le chevalier, ce serait faire preuve d'une très grande cruauté, pensait-il, puisqu'il demandait grâce, mais s'il éconduisait la demoiselle, il bafouerait et trahirait l'amour qui le liait à sa dame. Il résolut dans la mesure du possible d'accéder à une partie des désirs de l'un et de l'autre. « Seigneur chevalier, dit-il alors, je ne vous traiterai pas selon ce que vous méritez, mais selon ce que la pitié requiert. Je ne peux éconduire cette demoiselle sans être déshonoré, aussi je vous donne à choisir entre ces deux propositions : ou je vous tue sur-le-champ, ou je vous rends votre heaume et votre cheval et vous recommencez à vous battre contre moi. Si je vous vaincs, alors il n'y aura aucune pitié, sachez-le bien. » L'autre répondit que, s'il lui accordait un tel équipement, il s'estimerait content. Aussitôt Lancelot lui rendit son heaume et ils se remirent en selle. Ils prirent de nouvelles lances, se ruèrent l'un sur l'autre de toute la vitesse de leur cheval et se frappèrent de toutes leurs forces sur les écus. Lancelot jeta à terre le chevalier aussi facilement qu'il l'avait fait précédemment, puis il mit pied à terre, le maîtrisa, lui arracha son heaume et le décapita, non sans répugnance. Il donna ensuite la tête à la jeune fille, profondément bouleversé. « Seigneur, grand merci, lui dit-elle, aucune faveur ne vous sera aussi faste que

---

436. De ceste chose est Lanselos tous esbahis, quar cil li crie merci et cele le conjure de la riens el monde que il plus aimme, que il n'oseroit[a] ne ne porroit trespasser. Si pense que s'il ocist le chevalier, la cruauté seroit trop grans quant il crie merci, et s'il escondist la damoisele dont a il passé et fausé l'amour de li et de sa dame : si pense qu'il fera a l'un et a l'autre une partie de lor volenté s'il puet. Lors dist au chevalier : « Sire chevaliers, je ne vous rendrai pas guerredon selonc vostre deserte mais selonc ce que pitiés requiert. Je ne puis ceste damoisele escondire que je ne soie honnis, et je vous part .II. gils, si em prendés l'un : ou je vous ocirrai orendroit ou je vous renderai vostre hiaume et vostre cheval et vous combaterés a moi conme devant ; et lors se je vous conquier, ce sera sans merci avoir, bien le saciés. » Et cil respont se ensi le garnissoit, il s'en tenroit bien a paiié. Maintenant li rent Lanselos son hiaume et il sont monté tout de rechief, si prendent nouviaus glaives et s'entreviennent si tost conme li cheval[b] porent aler, si s'entrefierent de toutes lor forces sor les escus. Si porte Lanselos le chevalier a terre ausi legiere[*c*]ment com il avoit fait devant, puis descent et le conquiert et li esrache le hialme fors de la teste et li cope, mais ce fu contre son cuer, puis le baille a la damoisele tous iriés. Et ele li dist : « Sire, grans mercis et saciés que onques bontés ne vous vint a si bon point com ceste

celle-ci le sera. » Sur ce la demoiselle le recommanda à Dieu et s'en alla, emportant la tête qui pendait par les tresses, et chevaucha jusqu'à un vieux puits au bout de la lande, dans lequel elle jeta la tête au milieu d'un grouillement de vermine.

437. Cette demoiselle était la sœur de Méléagant, et ce chevalier l'avait brouillée avec son père auquel il avait révélé, parce qu'elle l'avait éconduit, son amour pour un chevalier; puis il avait tué son rival sur ordre de Méléagant. Il avait dit ensuite qu'elle avait préparé un breuvage pour empoisonner Méléagant et, pour toutes ces raisons, elle se prit à haïr ce chevalier, bien qu'il lui eût fait une cour empressée. Elle lui accorda cependant son amour, mettant comme condition qu'il combattrait le chevalier qui venait rechercher la reine et les exilés, car elle était assurée, puisqu'il avait entrepris une telle quête, qu'il était d'une insigne prouesse et que l'autre ne lui résisterait pas. Ensuite elle agit comme vous l'avez entendu[1]. Lorsque Lancelot eut coupé la tête au chevalier et qu'il l'eut donnée à la demoiselle, il fut triomphalement acclamé. On le désarma et on examina ses plaies, mais aucune n'était mortelle et on s'en réjouit grandement. Cette nuit-là Lancelot fut traité avec de grandes marques d'honneur. Le lendemain matin, il se leva à la pointe du jour, il s'arma et se mit en selle, puis recommanda à Dieu son hôte et tous ses gens, mais l'hôte lui dit qu'il ne le quitterait pas

---

fera. » Atant le conmande la damoisele a Dieu, et s'en vait et emporte le chief pendant par les treces, tant qu'ele vint a un puis anchien qui au chief de la lande estoit, si le jete dedens et il i avoit moult grant plenté de vermine.

437. Cele damoisele estoit suer Meliagant, si l'avoit cis chevaliers mellee a son pere et li avoit dit qu'ele amoit un chevalier, pour ce qu'ele ne le voloit amer, et le chevalier avoit il ocis par le conmandement Meliagant. Aprés dist il qu'ele avoit apareillié venim pour aler envenimer Meliagant et pour ce avoit ele enhaï cel chevalier, et nonpourquant il l'avoit maintes fois proié d'amours. Et ele li otroia par couvent qu'il se combateroit au chevalier qui la roïne venoit querre et les essilliés, et ele pensoit bien, puis qu'il[a] avoit tel chose emprise, qu'il estoit de haute prouece et que cil ne duerroit ja a lui. Et ensi esploita conme vous avés oï. Quant Lanselos ot del chevalier la teste prise et donnee a la damoisele, si fu assés grans la joie que on fist de lui. Il le[b] desarment et regardent ses plaies, mais il n'en avoit nule ou il eüst perill de mort, si en sont moult lié. La nuit fu Lanselos herbergiés moult richement. Au matin se leva si tost com il perchut le jour, si s'est armés et monte en son cheval et conmande son hoste a Dieu et toutes les gens, mais li hostes dist que ensi ne le fera il mie, ains le convoiera soi quarantisme de chevaliers, et il dist ce ne puet

ainsi, et qu'au contraire il constituerait une escorte de quarante chevaliers, ce que Lancelot refusa. Son hôte insista : « Seigneur, ne vous étonnez pas si nous faisons tout pour vous garder : notre seul espoir de bonheur réside en vous, car, s'il plaît à Dieu, nous serons libérés par vous.

438. — Cher hôte, répondit-il, des seigneurs bien plus éminents que moi sont arrivés dans cette terre, car monseigneur Gauvain dont je ne saurais égaler la prouesse y est entré. — Seigneur, repartit l'hôte, à nos yeux, le plus valeureux sera celui qui nous délivrera, mais nous plaçons nos espoirs en vous plus qu'en tout autre. » Sous aucun prétexte, Lancelot ne voulut qu'on l'escortât. Il partit donc tout seul, suivi de loin cependant par le vavasseur qui menait quarante chevaliers, car tous craignaient que Méléagant ne le fasse tuer. Mais Lancelot continua à chevaucher et parvint jusqu'à une forêt entourée de palissades dans laquelle il pénétra. Il avait déjà chevauché au moins la portée d'un arc, quand une porte se leva : il se vit alors encerclé de tous côtés par des paysans armés de lances et d'épées, et il aperçut dix hommes d'armes qui gardaient le passage et qui, lançant aussitôt leurs traits, abattirent son cheval. Voyant cela, Lancelot se sentit en très grande difficulté, et il se rua sur les paysans qu'il pensait mettre en pièces, mais ce fut peine perdue. Les chevaliers qui le suivaient aperçurent le passage dont ils connaissaient bien l'existence. Ils se mirent au galop et arrivèrent sur le lieu de l'embuscade. Ils poussèrent alors leur cri de ralliement, piquèrent des éperons et

---

estre. Et li hostes li dist : « Sire, ne vous esmerveilliés pas se nous vous gardons a nos pooirs, car nous n'atendons jamais a avoir joie se par vous non, car nous serons, se Diu plaist, par vous delivré.

438. — Biaus signour, fait il, plus haut signour de moi sont venu en ceste terre, car mé sire Gavains i est venus qui mix vaut que je ne face. — Sire, fait li hostes, vous tenrons celui a plus prodome qui nous deliverra, ne mais a vous nous atendons nous sor tous les autres. » Pour chose que nus sace dire ne volt il que nus le convoiast. Et Lanselos s'em part tous sels, et li vavasours le siut, mais c'est de loing et mainne .XL. chevaliers o lui, quar [*d*] il ont tout paour que Meliagans ne le face ocirre. Et Lanselos s'en vait et a tant chevauchié que a une forest s'en vint ou il avoit plaiceïs tout entour, et entre en la forest. Et quant il ot bien une archie alé, si lieve uns huis et il esgarde et voit que il est achains par devant et par deriere de vilains armés de glaives et d'espees, et il esgarde et voit .X. sergans qui gardoient le pas. Il traient maintenant et li ocisent son cheval. Et quant il voit ce, si est moult a malaise et court sus as vilains et les quide tous detrenchier, mais il n'i puet avenir. Et cil qui aprés lui venoient aperçoivent le pas et bien le savoient, si se sont tant hasté qu'il viennent sor l'agait. Lors ont levé le cri et laissent courre a esperons, si se

s'élancèrent dans la forêt. En les voyant arriver, les paysans se replièrent derrière la palissade, tandis que Lancelot se mit en selle sur un cheval que les chevaliers lui prêtèrent et partit à l'attaque des hommes d'armes, aidé des chevaliers qui s'étaient portés à son secours ; ils en tuèrent sept mais les trois restant prirent la fuite dans la forêt, car elle n'était pas très profonde. L'hôte dit à Lancelot : « Seigneur, vous pouvez vous rendre compte maintenant du risque qu'il y a à refuser un loyal conseil. Nous connaissons bien mieux que vous les passages dangereux de cette contrée et c'est pourquoi vous devez vous en remettre à notre conseil pour votre bien et votre honneur[1]. »

La traversée du Pont de l'Épée.

439. Ainsi firent-ils route ensemble jusqu'à la chaussée de Gailhom. C'était la capitale de Gorre et là était emprisonnée la reine, qui se tenait à l'une des fenêtres de la tour en compagnie du roi Bademagu[1]. Ils virent arriver la compagnie de chevaliers, mais ils savaient déjà qu'un chevalier avait pénétré dans le royaume pour secourir la reine et qu'il avait à cette heure franchi tous les mauvais passages. Les chevaliers atteignirent le pont et fondirent en larmes, et comme Lancelot leur demandait la raison de leur chagrin, ils répondirent que c'était par affection pour lui, car le pont était trop dangereux. Alors Lancelot regarda de part et d'autre de la rivière et vit l'eau tumultueuse et sombre, puis il leva les yeux vers la cité

---

fierent en la forest. Quant li vilain les virent venir, si s'aficent el placeïs et tantost monte Lanselos sor un cheval qu'il li ont presté et il laissent courre as chevaliers entre lui et une partie qui au secours li sont venu ; si en ont ocis les .VII., et li .III. s'en sont fui en la forest, car ele n'est pas lee. Et li hostes li dist : « Sire, ore poés vous veoir quel chose gist en loial conseil refuser. Nous savons bien les malvais pas de cest païs et de ceste terre mix que vous, et pour ce devés vous croire nostre conseil pour vostre prou et pour vostre hounour. »

439. Ensi vont tant ensamble qu'il viennent a la chaucie de Gaihom. C'estoit la maistre cités de Gorre et laiens ert la roïne em prison, et estoit a cele ore a une des fenestres de la tour et li rois Bandemagus o lui. Si virent venir la compaingnie de chevaliers[a] et bien avoient ja apris que uns chevaliers venoit en la terre pour la roïne rescourre et si avoit[b] ja tous les mals pas passés. Atant sont li chevalier venu jusques au pont et conmencent tout a plourer, et Lanselos lor demande pour coi il font tel doel et il dient que c'est pour l'amour de lui, car trop est perillous li pons. Atant esgarde Lanselos l'aigue decha et dela et voit qu'ele est roide et noire, et il avint qu'il tourna son vis vers la cité ou la roïne estoit em prison en la tour as fenestres. Et Lanselos demande quele vile est ce la. « Sire, font il,

où la reine, emprisonnée, se tenait aux fenêtres de la tour. Il demanda quelle était cette ville. « Seigneur, répondirent-ils, c'eſt là qu'eſt la reine. » Ils lui dirent alors le nom de la cité. « Ne vous faites aucun souci pour moi, car je redoute le pont moins que tout autre passage. Il n'eſt pas aussi périlleux que je le croyais et il y a une belle tour de l'autre côté. S'ils acceptent de m'héberger, ils m'auront pour hôte ce soir. » Il mit alors pied à terre et leur dit d'être aussi confiants que lui. Ils lui lacèrent les pans de son haubert et les lui cousirent avec de grands fils de fer qu'ils avaient apportés. Ils lui cousirent aussi ses manicles aux mains ainsi que des semelles aux pieds, et, avec de la bonne poix chaude, ils lui encollèrent les manicles et les pans du haubert qui lui recouvraient les cuisses, afin de mieux tenir contre l'épée.

440. Une fois solidement équipé par leurs soins, Lancelot les pria de le laisser ; ils partirent donc et se firent transporter sur l'autre berge en emmenant son cheval. Lancelot alla droit à la lame, puis leva les yeux vers la tour où la reine se trouvait emprisonnée et s'inclina vers elle ; ensuite il se signa et mit son écu derrière son dos, afin de n'être pas gêné. Il se mit alors à califourchon sur la lame, avec tout son équipement, car il ne lui manquait ni le haubert ni l'épée ni les chausses ni le heaume. Ceux qui l'observaient depuis la tour n'en revenaient pas, et, si tous ignoraient qui il était en vérité, ils le voyaient bien néanmoins se traîner sur l'épée tranchante à la force de ses bras, ses genoux serrant fermement l'épée. Les

---

c'eſt li lix ou la roïne eſt. » Se li nomment la cité, et il lor diſt : « Ore n'aiiés garde de moi, car je dout mains le pont que je ne feïsse onques mais passage. Il n'eſt pas si perillous que je quidoie et moult a bele tour la outre, et s'il m'i voelent herbergier, il m'avront [*e*] anuit a hoſte. » Lors descent et lor diſt qu'il soient ausi asseür com il eſt, et il li lacent les pans de son hauberc ensamble et li cousent as grans fix de fer qu'il avoient aporté, et ses manicles[c] ausi li cousent es mains et es piés desous, et a bone poi chaude li ont conreé les manicles et tant des pans com il ot outre les quisses, et ce fu pour mix tenir contre l'espee.

440. Quant il l'orent bien atourné et bel, si lor proie Lanselos qu'il s'en alaissent et il s'en vont et se font nagier outre l'aigue et il en mainnent son cheval. Et il en vint droit a la planche, puis regarda devers la tour ou la roïne eſtoit em prison, se li encline ; aprés se seigne et met son escu deriere son dos, qu'il ne li nuise. Lors se met desor la planche a chevauchons, si armés com il eſtoit, car il ne li faut ne haubers ne espee ne chauces ne hiaume. Et cil de la tour qui le voient en sont tout esbahi ne il n'en i a nul ne nule qui sace vraiement qui il eſt, qu'il voient qu'il se traïne par desor l'espee trenchant a la force des bras et a l'empoignement des jenous. Si ne

fils de fer n'empêchèrent pas le sang de gicler de ses pieds, de ses mains et de ses genoux, mais ni le péril de l'épée sur laquelle il se traînait, ni le danger de l'eau mugissante et sombre ne le retinrent de regarder plus vers la tour que vers l'eau, et nulle plaie, nulle douleur ne lui importait, car, s'il pouvait arriver jusqu'à la tour, il guérirait de tous ses maux. À force de se traîner et de ramper sur l'épée, il atteignit l'autre rive. En levant les yeux, il vit un vilain qui amenait deux lions enchaînés. Ils faisaient un tel vacarme qu'on pouvait les entendre de très loin, mais il ne redoutait qu'une seule chose et cette peur lui avait ôté toutes les autres. Une fois sur la terre ferme, il s'accroupit, tira son épée et leva son écu devant son visage, puis appela les lions qui, déjà délivrés de leurs chaînes, accoururent et se jetèrent violemment sur lui. De son côté, il leur donna de grands coups d'épée, les fit tomber plus d'une fois à terre, mais il avait beau les frapper, il ne vit pas la moindre goutte de sang jaillir des lions, bien qu'à plusieurs reprises il eût l'impression de les avoir tous deux atteints en plein corps.

441. Il prit un peu de recul et s'assit sur la lame, les pieds pendants, abattit la manicle de sa main gauche et, après avoir contemplé l'anneau que la Dame du Lac lui avait donné, il regarda les deux lions : ils avaient disparu. Il eut alors la certitude que cela avait été un enchantement[1]. Tandis qu'il regardait l'anneau, la reine le vit distinctement, et reconnut aussitôt que c'était Lancelot, sans doute possible, et quel qu'ait été son

---

remaint pas pour les fils de fer que des piés et des mains et des jenous ne saille li sans, mais pour le perill de l'espee sor coi il se traïne ne sor le perill de l'aigue bruiant et noire ne remaint pas que plus ne regart vers la tour que vers l'aigue, ne plaie ne angoisse qu'il ait ne proise il noient, car s'il a cele tour puet venir il garira de tous maus. Tant s'eſt herciés et entraïnés qu'il eſt venus a terre. Lors esgarde, si voit un vilain qui amainne .II. lyons en une chaïne. Si font tel noise que on les puet oïr de bien loing, mais il ne doute riens que une chose, et cele li a tolu toutes les autres paours. Quant il vint a terre, si s'eſt assis en chevauchons et sache l'espee et met l'escu devant son vis et apele les lyons qui ja eſtoient deschaïné, et il acourent, se li rendent grant assalt. Et il lor donne grans cops de l'espee, si que souvent les fait en terre ferir, mais onques des lyons ne vit sanc issir pour cop qu'il lor peüſt donner, et se li eſt souvent avis qu'il ait trenchié chascun parmi le cors.

441. Lors se traiſt un poi ariere et a ses .II. piés laciés desous la planche et puis abat la manicle de sa seneſtre main, si regarde l'anel que la Dame del Lac li avoit donné, puis regarde vers les .II. lyons, si n'en voit nul. Lors set bien que ce a eſté enchantemens. Au regarder qu'il fiſt de l'anel le vit la roïne tout clerement, si set tantoſt que c'eſt

chagrin auparavant, elle se sentit alors heureuse. Elle rit et plaisanta, montrant un visage heureux et agréable, au point que le roi Bademagu s'en étonna, car il ne l'avait jamais vue rire ni plaisanter depuis son arrivée. « Dame, lui dit-il en privé, si je ne craignais de vous déplaire, je vous dirais quelque chose qui n'est pas fait pour vous blesser ni vous contrarier. — Sire, répondit-elle, vous m'êtes apparu un homme d'une si grande sagesse et d'une si grande loyauté qu'aucun de vos propos ne saurait me déplaire. — Dame, j'aimerais que vous me disiez si vous savez qui est ce chevalier là-bas au pont. — Sire, répondit-elle, je ne sais pas qui il est.

442. — Dame, insista-t-il, au nom de l'être que vous chérissez le plus, avez-vous la certitude ou même le soupçon que c'est Lancelot ? — Sire, sur la tête de l'être au nom duquel vous m'avez implorée, je vous assure que cela fera un an depuis la veille de la Pentecôte que je n'ai vu Lancelot, et comme bien des gens le pensent mort, je n'ai pas la certitude que ce soit lui. Mais puisque vous m'avez interrogée sur mes certitudes et mes soupçons, je vous répondrai sans mentir : j'aimerais croire que c'est lui plutôt qu'un autre et, si c'était lui, je serais d'autant plus heureuse de vous l'apprendre que son bras m'inspire plus de confiance que tout autre, car vous savez bien qu'il est un très bon chevalier. Quel qu'il soit, lui ou un autre, au nom de Dieu et sur votre honneur, protégez-le comme vous le devez, afin qu'il n'ait de craintes que légitimes[1]. — Dame, assura-t-il, cette prière

---

Lanselos sans riens [*ſ*] douter, et que qu'ele ait devant demené son doel, ore est ele aise. Si rist et joe et fait bial samblant et lie chiere, si que li rois Bandemagus s'en esbahist, car onques puis qu'ele estoit venue ne l'avoit veü rire ne joer, se li dist en conseil : « Dame, s'il ne vous devoit anoiier, je vous diroie une parole qui pas ne vous devroit ne nuire ne grever. — Sire, fait ele, je vous ai trouvé ausi prodome et ausi loial que riens que vous me diriés ne me porroit estre aniouse. — Dame, je vous demant se vous savés qui est cis chevaliers la a cel pont. — Sire, fait ele, je ne sai qui il est.

442. — Dame, fait il, par la riens que vous plus amés, savés vous se c'est Lanselos ne ne quidiés ? — Sire, fait ele, sor ce que vous m'avés conjuré vous di je que je ne vi Lanselot un an avra dés la vegille[a] de la Pentecouste, ains quident maintes gens qu'il soit mors et pour ce ne sai je pas que ce soit il. Mais pour ce que vous m'avés enquise del savoir et del quidier, vous en responderai sans decevoir : je quit mix que ce soit il, et mix le vous diroie je que de nul autre, et plus me fieroie je en sa main qu'en l'autrui, car vous savés bien qu'il est moult bons chevaliers. Et qui qu'il soit ou il ou autres, pour Dieu et pour vostre hounour, le gardés ensi conme vous devés, qu'il n'ait garde se de ce non qu'il devera. — Dame, fait il, de ce ne m'estuet il

est certes bien inutile, car je veillerai sur lui comme s'il y allait de mon honneur. » Elle l'en remercia. « Dame, ajouta-t-il, je vais parler à mon fils Méléagant, car j'aimerais si possible faire la paix entre eux deux. — Sire, allez et pensez bien à ce que je vous dis, mais au nom de Dieu, ne prononcez surtout pas le nom du chevalier, car je ne suis pas encore absolument sûre que ce soit lui. — Dame, n'ayez aucune crainte : je ne ferai rien qui aille contre votre volonté ou contre la sienne, car c'est un des chevaliers du monde pour lequel j'ai la plus vive affection. »

Conflit du père et du fils.

443. Le roi prit congé de la reine et se rendit auprès de son fils. Il le trouva en train de se faire armer avec précipitation, et comme il lui demandait ce qu'il se préparait à faire, Méléagant lui répondit qu'il allait combattre le chevalier pour remporter la victoire. « Ne veux-tu donc pas livrer cette bataille pour te couvrir d'honneur ? — Si, répondit-il. — Eh bien ! je vais te dire ce que tu feras, répliqua le roi. Laisse le chevalier se reposer jusqu'à demain, que ses plaies soient refroidies et qu'il soit engourdi : tu y auras gagné la parfaite estime de la reine et de tout le monde, alors que le chevalier ne fera qu'y perdre. Si tu l'affrontes maintenant, tu n'en retireras aucun honneur et, d'autre part, tu sais bien que tu ne peux lui refuser le combat s'il le réclame. »

444. Le roi finit par convaincre son fils d'accorder un

---

ja proiier, car je le garderai conme pour m'ounour. » Et ele l'en mercie. « Dame, fait il, je vois parler a mon fill Meliagant, car moult volentiers pourchaceroie la pais d'aus .II.[b], se je pooie. — Sire, fait ele, alés et si empensés, mais pour Dieu, del non au chevalier ne parlés ja, car je ne sai encore mie certainnement que ce soit il. — Dame, fait il, ne m'en doutés ja, car ja ne ferai chose[c] qui soit encontre vostre volonté ne encontre la soie, car c'est uns des[d] chevaliers del monde que je plus aim de bone amour. »

443. Li rois s'em part de la roïne, si s'en vait a son fill, si le trouve ou il se fait armer a grant besoig et il li demande qu'il velt faire et il dist qu'il s'en ira combatre au chevalier pour pris conquerre. « Donc ne te voes tu a lui combatre pour honor conquerre[a] ? — Oïl, fait il. — Dont te dirai je que tu feras, fait li rois. Laisse reposer le chevalier jusques a demain que ses plaies soient refroidies et il ert engordeilliés : si avras tant gaaingnié que la roïne et tous li mons le tenra a moult grant bien, ne ja li chevaliers ne fera s'empirier non. Et se tu orendroit t'i combas, tu n'i avras ja honor et d'autre part tu sés bien que ce ne [*303a*] li pués tu veer si le requiert. »

444. Tant dist li rois a son fill qu'il li a respit otroiié, et li rois est montés sor un palefroi et fait mener en destre un grant cheval et

répit à Lancelot, puis il enfourcha son palefroi, et, faisant mener par un écuyer un grand cheval, il se rendit auprès de Lancelot, qui étanchait le sang de ses plaies. Lancelot se leva à la rencontre du roi, car il l'avait bien reconnu. Ce dernier mit pied à terre près de lui, le prit dans ses bras et l'accueillit très joyeusement. Il ne lui parla de rien, car cela aurait été prématuré, mais il lui fit donner le cheval. « Montez, seigneur ! lui dit-il. Partons d'ici, car il est grand temps aujourd'hui de faire halte. — Seigneur, répondit le chevalier qui ne voulait pas se découvrir, je ne suis pas arrivé jusqu'ici pour faire halte à cette heure. Au contraire, je suis prêt à faire ce que l'aventure requiert. On m'a fait savoir que je devais combattre un chevalier. S'il est ici, qu'il se présente, car il me tarde d'en être quitte. — Cher seigneur, répondit le roi, ne soyez pas pressé de vous battre, car il n'y pas urgence en la matière. Reposez-vous plutôt chez nous, au moins jusqu'à demain. Si l'on vous rendait sans la moindre bataille ce que vous êtes venu chercher, la tâche vous serait ainsi d'autant plus aisée, et je le voudrais bien, soyez-en sûr, car vous êtes, je crois, le chevalier pour lequel je me dévouerais le plus au monde. — Pour moi, seigneur ? s'étonna Lancelot. Je ne sais pas pourquoi vous m'êtes si obligé, car je n'ai pas eu l'occasion de faire votre connaissance, ni vous la mienne, et je ne crois pas vous avoir jamais vu. Mais qui que je sois, favorisez pour moi cette bataille, car je le veux : je ne suis pas venu de si loin dans l'espoir qu'on m'en fît grâce, mais pour

---

en vint a Lanselot la ou il terst le sanc de ses plaies. Il est levés encontre le roi, car il l'a bien conneü. Et li rois descent encontre lui et le prent entre ses bras et li fait joie moult grant. Et il ne le mist em parole de nule chose, car trop seroit tost, mais le cheval li fait baillier et li dist : « Montés, sire ! Si en irons, car il est huimais bien tans de herbergier. — Sire, fait cil qui descovrir ne se volt pas, jou ne sui mie chi venus por a tel eure herbergier[a], ains sui prés de faire ce que l'aventure demande ; et on m'a fait entendant que a un chevalier m'estuet combatre, et s'il est ci, si viengne avant, car trop me tarde, puis que a delivrer m'en sui. — Biaus sire, fait li rois, ne vous hastés mie de la bataille, car vous n'en avés pas mestier en cest point, ains vous sejournés o nous jusques a demain et plus espoir. Et s'on vous rendoit tout sans bataille ce que vous estes venus querre, tant l'averés vous plus de legier, et je le voudroie bien, ce saciés vous, car je quit que vous estes li chevaliers del monde pour qui je feroie plus. — Pour moi, sire ? fait Lanselos. Ne sai je pour coi vous feriés tant, car je ne fui onques de vous acointes ne vous de moi, ne onques mais ne vous vi au mien quidier. Mais qui que je soie, faites moi bataille avoir, car je le voel, que onques pour bonté quidaisse qui m'en fust faite si loing ne ving, mais pour faire

rester à tout jamais en compagnie des prisonniers, jusqu'à ce que Dieu les délivre[1]. » Le roi comprit parfaitement qu'il ne voulait pas s'ouvrir à lui, par peur d'être reconnu, aussi prit-il soin de faire tout ce qu'il jugerait bon. « Je ne sais pas, seigneur chevalier, qui vous êtes, lui dit-il, et jamais dans ma maison on ne vous forcera à le révéler. Je ne souhaite vous héberger que pour garantir votre sécurité, car, dans ce pays, vous n'avez aucune chance de combattre celui qui doit vous affronter si je ne vous prends sous ma protection. Désormais, vous êtes sous ma garde et je garantirai votre sécurité contre tous sauf contre lui. Vous aurez votre combat demain, car, pour aujourd'hui, c'est impossible. Montez plutôt sur ce cheval, et s'il n'est pas bon, je vous en donnerai un meilleur. Et si j'ai dit que je vous aime plus que tout autre, votre très grande prouesse en est la seule raison. »

445. Le roi finit par convaincre Lancelot de se mettre en selle. Ils partirent ainsi jusqu'à la tour où le roi le fit installer dans la chambre la plus reculée, en compagnie d'un seul écuyer pour son service, lui-même se gardant bien d'entrer dans la chambre pour ne pas le contrarier. Le roi se rendit ensuite auprès de son fils, et, le prenant à part, lui dit très doucement : « Cher fils, tu as vu bien des chevaliers depuis que tu connais le monde des armes, mais tu n'as jamais vu de chevalier plus hardi que celui qui vient de passer le pont, et, en raison de cette extraordinaire audace que nous lui avons vue, je te conseillerais d'agir envers lui de sorte que tu

---

compaingnie as emprisonnés a tous jours mais, tant que Dix les en menra fors. » Li rois entent bien qu'il se velt vers lui celer pour paour d'estre conneüs, si bee a faire outreement quanqu'il quidera que bon soit, se li dist : « Je ne sai, sire chevaliers, qui vous estes ne ja en ma maison ne vous fera on force de vous connoistre, ne je ne vous voel herbergier se pour garantir non, car vous n'avés mie en cest païs le pooir de combatre encontre celui qui combatre se doit a vous, se je ne vous preng en conduit. Et je vous conduirai dés ore mais et serai garans encontre tous homes fors de lui, et vostre bataille avrés vous demain, car huimais ne le poés vous avoir. Mais montés sor cest cheval et s'il n'est bons, je vous donrai meillour assés. Et se je ai dit que je vous aim plus que nul home, ce n'est se pour la grant prouece non de vous. »

445. Tant dist li rois a Lanselot qu'il est montés. Si s'en vont en tel maniere jusqu'a la tour, si le fait li rois entrer en la plus celee chambre, et si n'ot a[*b*]voc lui[a] fors un sol esquier pour ce qui li couvenra, et se garde il meïsmes d'entrer laiens pour ce que courecier ne le velt. Aprés est a son fill venus, si le traist a conseil[b], se li dist moult doucement : « Biaus fils, tu as veü maint chevalier, puis que tu seüs premierement que armes montoient, mais tu ne veïs onques nul plus hardi de celui qui ore passa le pont, et pour le desmesuré hardement que nous avons

en retires estime et gloire à tout jamais. — Que me conseilleriez-vous donc de faire ? s'enquit Méléagant. — Je vais te le dire, répondit le roi. Je veux que tu lui rendes la reine sans aucune réserve, car tu n'as pas le droit de la retenir captive, pas plus que les autres prisonniers, et cette captivité n'a que trop duré. — Jamais je ne suivrai votre conseil, rétorqua Méléagant. On voit bien que tout courage vous a abandonné quand, par peur d'un chevalier, vous me demandez de faire une paix déshonorante pour moi. — Ce n'est pas un motif qui puisse te déshonorer, au contraire, tu t'en couvrirais de gloire, car tout le monde dirait que ta noblesse t'aurait incité à rendre ce que tu avais conquis par ta prouesse. Tu en retirerais un grand honneur, à mon avis. — De l'honneur, je n'en vois point, s'indigna Méléagant, ce serait plutôt une lâcheté finie. Je vois bien que votre courage vous a abandonné pour me conseiller de perdre mon honneur, mais il n'y aucune raison, si c'est Lancelot, de m'épouvanter ainsi. Et si vous lui avez accordé l'hospitalité, prenant son parti contre moi, mon honneur n'en sera que plus grand à défendre mon droit, en dépit de tout le soutien que vous lui apportez. Naguère je l'ai bien provoqué justement devant le roi, en un lieu où il avait plus d'aide et de secours qu'il n'en aura ici[1].

446. — Comment sais-tu, demanda le roi, que c'est Lancelot ? Par la foi que je te dois, à toi qui es mon fils, je ne suis pas sûr que ce soit lui, pas plus que tu ne l'es toi-même, car jusqu'à présent je ne l'ai vu que tout armé. Mais si j'étais

---

veü en lui te loeroie je que tu feïsses tant envers lui que a tous jours mais eüsses los et pris. — Que m'en loeriés vous a faire, fait Meliagans, que je en feïsse ? — Je le te dirai, fait li rois. Je voel que tu li renges la roïne outreement, car tu n'as droit en li tenir ne les autres prisonniers, et assés a duré ceste prisons. — Ja de cestui los, fait Meliagans, ne vous querrai, et bien pert que li cuers vous failli quant pour la paour d'un chevalier me rouvés faire pais qui me honisse. — Pour ce, fait li rois, ne porroies tu mie estre honnis, ains en conquerroies[c] toutes hounours, car toutes les gens diroient que tu l'avroies rendu par ta franchise ce que tu avoies conquis par ta prouece. Ce seroit grans honours, ce m'est avis. — Honnour, fait il, n'i voi je point, ains seroit fine couardise. Si voi bien que vous estes faillis de cuer qui me donnés conseil de perdre honnour, ne ja pour ce, se ce est Lanselos, ne m'en espoentés si. Et se vous l'avés herbergié encontre moi, tant avrai je plus d'ounour en ma droiture desfendre parmi toutes les aïdes que vous li faites. Et en tel lieu n'a gaires l'aati jou tres devant le roi ou il avoit plus d'aïde et de secours qu'il n'avra ci.

446. — Conment sés tu, fait li rois, que c'est Lanselos ? Par la foi que je te doi qui mes fils iés, je ne sai mie que ce soit il, nient plus que tu fais, car je ne l'ai pas encore veü fors tout armé. Mais se je

sûr que ce soit lui, tu ne t'armerais pas contre lui, car tu ne pourrais lui résister. — Jamais, répondit Méléagant, je n'ai rencontré quelqu'un qui me méprisât, à part vous, mais jamais vous ne saurez me mépriser assez pour que je ne m'en juge d'autant plus estimable. Une grande joie ou une grande douleur vous attend donc demain, car l'un de nous deux ira à sa perte. Cessez donc de m'admonester, car vos avertissements ne changeront rien à ma conduite. — Puisque pour moi tu ne reviendrais pas sur ta décision, je n'ai plus qu'à me taire, mais si j'avais pu t'empêcher de livrer ce combat sans me mettre en tort, tu aurais eu beau faire, l'écu ne t'aurait pas pendu au cou ! Je fais la promesse solennelle au chevalier qu'il n'aura personne d'autre à craindre que toi. Jamais je n'ai été un traître et ce n'est pas maintenant que je commencerai. »

Premier combat de Lancelot et de Méléagant.

447. Sur ce, il quitta son fils et retourna auprès de la reine qui lui demanda s'il avait reconnu le chevalier. « Dame, répondit-il, je ne l'ai pas vu à découvert et jamais je ne contrarierai sa volonté. » Elle avait la ferme intuition que c'était Lancelot, mais elle laissa là la conversation. Ainsi se passa la journée, quand, à la tombée du jour, arrivèrent les deux fils du vavasseur chez qui Lancelot avait couché, accompagnés du reste des chevaliers qui l'avaient escorté jusqu'au pont : ils étaient passés par un pont, situé en contrebas du Pont de l'Épée. Aussi ces deux chevaliers tinrent-ils com-

---

savoie que ce fust il, tu ne t'en armeroies ja encontre lui, car tu n'i porroies avoir duree. — Onques, fait Meliagans, ne trouvai qui me desproisast fors vous, mais ja tant desproisier ne me savrés que je ne m'en tiengne a plus chier. Si avrés demain assés joie ou assés doel, car li uns de nous .II. en ira outre. Car ja riens ne me chastoiés, car je ne feroie riens pour vostre chastoiement. » Et li rois dist : « Puis que pour moi n'en feroies riens, je m'en tairai atant. Mais se je te peüsse destourner de la bataille sans moi mesfaire, ja pour pooir que tu eüsses ne t'en penderoit escus [*c*] au col, et tant promet je bien au chevalier qu'il n'avra garde de nul home fors de toi. Je ne fui onques traïtres ne ja ne le conmencerai. »

447. Atant s'est departis de son fill et en vint a la roïne et ele li demande s'il connoist le chevalier. « Dame, fait il, je ne l'ai pas veü a descouvert ne ja ne ferai riens sor son pois. » Et ele quide bien savoir que ce soit il, si en laisse la parole atant. Ensi passerent celui jour et quant ce vint a l'anuitier, si vinrent li doi fill au vavasour chiés qui Lanselos avoit jeü et li autre chevalier qui jusques au pont le convoierent, car il estoient passé[a] par un pont qui estoit aval le Pont de l'Espee. Et cil doi chevalier firent la nuit compaingnie a Lanselot,

pagnie à Lancelot cette nuit-là, tandis que le restant de la troupe trouva un gîte dans la cité. Le lendemain, avant le lever du jour, une si grande foule de gens était arrivée que chacun se demandait d'où ils pouvaient être venus en si peu de temps. Quant à Lancelot, il se leva de bon matin et assista à la messe revêtu de toute son armure, mais la tête et les mains découvertes. Seuls les deux chevaliers assistaient à la messe. Dès qu'elle fut finie, il coiffa son heaume et alla trouver le roi pour demander le combat. Le roi alla voir son fils qui était déjà prêt et il engagea la conversation, déployant tous ses efforts pour lui faire entendre raison, mais toute mise en garde fut vaine. Il revint donc auprès de Lancelot et le prit à part. « Seigneur, dit-il, vous aurez donc votre combat, et je vous promets que personne ne vous forcera à vous faire connaître. Je ne vous y oblige donc pas, mais je vous prie instamment au nom de l'être qui vous est le plus cher d'ôter ici votre heaume. » Lancelot le retira alors et, dès que le roi le vit, il courut l'embrasser : « Ah, très cher ami, soyez le bienvenu, car nous redoutions fort que vous ne soyez mort ! » Telles furent ses paroles, mais il ne lui dit rien de la mort de Galehaut, de peur de lui causer un violent chagrin.

448. Tout heureux de retrouver Lancelot en vie, le roi l'emmena sur la place qui se trouvait devant sa demeure. Cette place était vaste et large. Le roi tenta de ramener son fils à la raison et le mit en garde, mais ce fut peine perdue. Il les pria alors de ne pas se mettre en branle avant d'avoir

---

et tout li autre se herbergierent en la cité. Et l'endemain ains qu'il fust jours, i ot si grant gent que chascuns s'en esmerveille dont il pooient estre venu en si poi d'ore. Et Lanselos se leva matin et oï messe tous armés fors del chief et des mains ; si n'ot a la messe que les .II. chevaliers. Et si tost com il ot messe oïe, il mist son hiaume sor sa teste et vait au roi pour la bataille demander. Li rois vait a son fill qui estoit ja apareilliés et il le met em paroles et le chastoie moult a son pooir, mais nus chastoiemens n'i a mestier. Et il revient a Lanselot, si le traist a une part et li dist : « Sire, ore avrés vostre bataille, et je vous ai en couvent que nus ne vous fera force de vous connoistre ne je ne vous en esfors mie, mais je vous proi et conjure par la riens que vous plus amés que vous ostés ci vostre hiaume. » Et il l'oste, et si tost conme li rois le voit, si le court baisier et li dist : « Ha, biaus dous amis, que vous soiés li bien venus, car moult avons eü grant paour de vostre mort ! » Itant li dist, ne mais de Galeholt qui mors estoit ne parla il onques, car trop le doutoit courecier[b].

448. Moult en fist grant joie li rois et l'en mena en la place. Et la place estoit devant la maison le roi. Si estoit moult grans la place et large. Et lors mist li rois son fill a raison et le chastoie, mais riens ne li vaut. Lors proie li rois que il ne se movent devant qu'il oent son

entendu crier son ban[1]. Il monta ensuite à la tour et entraîna la reine jusqu'aux fenêtres de la grande salle, afin qu'elle voie mieux le combat, car il souhaitait vivement lui faire plaisir, mais elle ne lui posa aucune question sur le chevalier, ne lui demanda pas si c'était ou non Lancelot, ce qui l'étonna fort. Elle pria instamment qu'on fasse monter Keu le sénéchal, afin qu'il voie la bataille, et ainsi fut fait. Le roi fit alors crier son ban et aussitôt les adversaires foncèrent l'un sur l'autre à toute allure, car le roi avait donné à Lancelot le meilleur cheval. Puis après avoir placé sous l'aisselle leur lance, courte et rigide, au fer tranchant, ils échangèrent de grands coups sur l'écu.

449. Méléagant frappa Lancelot si violemment que les ais de l'écu ne purent qu'éclater, tandis que le fer de la lance s'arrêta sur le haubert ; le choc fut si brutal et si puissant que toute la lance de Méléagant vola en pièces. De son côté, Lancelot le frappa en haut de l'écu, au-dessus de la boucle, de sorte que l'écu lui heurta la tempe ; les mailles du haubert furent forcées par le fer aiguisé qui glissa le long de la poitrine. La charge fut si violente qu'il le jeta à bas de sa monture et que, dans la chute, la lance se brisa, le fer et le tronçon lui restant fichés dans l'épaule. Lancelot mit alors pied à terre, et, l'épée tirée, l'écu brandi au-dessus de sa tête, il marcha sur lui, se plaçant de manière à avoir toujours la reine devant les yeux. Mais Méléagant se leva d'un bond, arracha le tronçon de son épaule, dégaina son épée et se couvrit de son écu.

---

ban crier. Lors est montés en la tour, si prent la roïne et le met as fenestres de la sale, pour la bataille mix veoir, car moult li voldroit faire a sa volenté, mais ele ne li enquiert riens del chevalier, se c'est Lanselos ou non, si s'esmerveille moult. Et ele requiert moult [*d*] pour Dieu que on face aporter Keu le seneschal amont, si qu'il voie la bataille et on si fait. Et li rois fist crier son ban et maintenant s'entrecourent sus tost, car li rois avoit donné Lanselot le meillour cheval. Et lors qu'il orent mises les lances desous les aisseles qui furent courtes et roides et li fer trenchant, si s'entreferirent sor les escus grans cops.

449. Meliagans fiert Lanselot si que les ais de l'escu couvient partir et li fers s'areste sor le hauberc et l'empaint si durement et de si grant force que toute sa glaive vole em pieces. Et Lanselos le fiert en haut desous la boucle si que l'escu li fait hurter a la temple ; et li fers fu trenchans et les mailles del hauberc sont estendues et li fers li coule selonc la mamele. Il l'empaint de grant vertu, si le porte del cheval a terre et au chaoir brise li glaives, se li remest li fers et li tronchons en l'espaulle. Lors descent Lanselos, se li vient l'espee traite, l'escu jeté desus sa teste, et il fu si qu'il vit tous jors la roïne devant ses ex. Et Meliagans est sus saillis, si esrace le tronchon fors

« Méléagant, Méléagant, lui dit Lancelot, voilà, je vous ai rendu la blessure que vous m'avez faite jadis à la joute[1], mais je ne vous l'ai pas infligée par traîtrise. » Ils se ruèrent l'un sur l'autre, mirent en pièces leurs écus et firent voler en tous sens les mailles de leurs hauberts. Mais Méléagant avait perdu trop de sang et, accablé par la chaleur écrasante qu'il faisait, il faiblissait peu à peu. Il commença à perdre du terrain devant Lancelot qui le menait sans conteste à son gré.

450. Il faisait si chaud que la reine abaissa le voile qui lui cachait le visage. Lancelot la vit alors à découvert, car il avait toujours le regard tourné vers elle, et il fut si ébloui qu'il faillit en tomber à terre, et, comme il ne la quittait pas des yeux, il perdit tous ses moyens. Les uns et les autres n'en revenaient pas, car il avait l'air d'être dans une situation de plus en plus fâcheuse. De son côté, Méléagant lui assène de grands coups, lui infligeant de multiples blessures. La reine dit alors au roi Bademagu : « Sire, j'ai oublié de vous demander une chose : est-ce Lancelot ? — Dame, répondit-il, oui, sans l'ombre d'un doute. — Assurément, dit Keu, quel dommage, si c'est lui, car il aurait mieux valu pour son honneur qu'il fût mort comme on le prétendait. » Mais le roi répliqua qu'il ne le croyait pas si accablé de fatigue et qu'au contraire il le faisait exprès. Longtemps Lancelot eut le désavantage et ceux qui ne l'avaient jamais vu en pleuraient de pitié. Alors Keu, n'y tenant plus, passa non sans peine sa tête par la

---

de l'espaulle et sache l'espee et couvre de son escu. Et Lanselos li dist : « Meliagant, Meliagant, or vous ai rendue la plaie que vous me feïstes au bouhourder, mais je ne le vous ai mie faite en traïson. » Lors li court sus et il a lui, si se decopent les escus et font des haubers voler les mailles et amont et aval. Mais Meliagans a trop sainié, si faisoit moult grant chaut qui moult li greva, si afeblist il moult de sa force. Si conmence a perdre terre et Lanselos le menoit auques a son plaisir.

450. Li chaus fu grans et la roïne abat la touaile devant son vis, et Lanselos le vit a descouvert, car il avoit tous dis ses ex vers lui ; et lors fu si esbahis que pour un poi ne li est cheü[a] a terre, si ne fait el se li esgarder non, tant que tout em pert son bienfaire. Si s'esmerveillent moult et un et autre, car il ne fait semblant se d'empirier non. Et cil li redonne grans cops si que en maint lieu l'a blecié. Lors dist la roïne au roi Bandemagu : « Sire, fait ele, une chose vous oubliai a dire, se c'est Lanselos. — Dame, fait il, oïl, sans faille. — Certes, fait Kex, ce est grans damages, se ce est il, car plus li fust grans honors s'il fust mors si com on disoit. » Et li rois dist qu'il ne croit pas qu'il fust encore si aquis, ains le fait tout de gré. Longuement a Lanselos esté au desous, si em plorent de pitié cil qui onques mais ne le virent. Et Keus ne se pot plus sousfrir [*e*], si met a quelque painne son chief

fenêtre et se mit à crier : « Ah ! Lancelot, Lancelot, qu'eſt devenue cette grande prouesse qui mettait en fuite les couards ? Souviens-toi donc des trois chevaliers que tu conquis dans le pré de Bédingran, quand tu m'as dit que je n'aurais pas intérêt à combattre[1]. Et te voilà vaincu ici par un seul chevalier ! » Lancelot entendit bien ces mots et il en éprouva une vive honte, car on voyait bien qu'il avait le dessous depuis longtemps. Il reconnut le sénéchal Keu à la voix ; il s'élança alors vers Méléagant et le pressa tant qu'il eut tôt fait de le ramener là où il voulait. Tous ceux qui étaient précédemment contrariés en furent tout heureux et le roi dit à la reine : « Dame, n'avais-je pas raison ? » Quant à Keu, il ajouta : « Mes plaies étaient en train de s'ulcérer, maintenant elles sont toutes guéries au speċtacle de Lancelot, et de Méléagant réduit à l'impuissance. » De fait les speċtateurs voyaient bien qu'il était perdu si le combat durait encore. Le roi s'approcha de la reine. « Dame, lui dit-il, je vous ai traitée avec respeċt, car je n'ai rien toléré qui pût vous déplaire, et cela devrait bien m'être rendu si vous en avez le pouvoir. » Elle lui répondit que c'eſt ce qu'elle ferait, qu'il soit tranquille à ce sujet. « Mais pourquoi dites-vous cela ? — Dame, pour mon fils qui eſt dans une situation plus fâcheuse qu'il ne faudrait. Je n'en suis pas mécontent, Dieu m'en soit témoin, à la condition qu'il n'y meure pas ni ne soit blessé. Faites que les choses en reſtent là, je vous en

---

defors et conmence a crier : « Ha ! Lanselot, Lanselot, qu'eſt devenue la grant prouece qui faisoit les couars resortir ? Car te ramenbre des .III. chevaliers que tu conquis en la pree de Bedingram, quant tu me deïs qu'il ne me seroit meſtiers. Et ore es tu ci conquis pour un sol chevalier ! » Ceſte parole entendi bien Lanselos, si en ot grant honte, car on set bien qu'il en a eü longement le piour. Il connoiſt bien que c'eſt Kex li seneschaus qui a parlé. Lors laisse courre a Meliagant, si le tient si court que em poi d'ore le remainne la ou il velt. Si en sont moult lié cil qui devant en eſtoient dolant, et li rois diſt a la roïne : « Dame, et nel savoie je[b] bien ? » Et Kex diſt : « Mes plaies eſtoient ore sorsanees et ore sont toutes garies pour Lanselot que je voi et Meliagant qui[c] ne fait de tout en tout se sousfrir non. » Et bien voient qu'il eſt alés, se longement i demourent. Et li rois vint a la roïne[d], se li diſt : « Dame, je vous ai moult honneree, car je ne sousfri onques chose sor voſtre pois, si me deveroit bien eſtre guerredonné la ou vous avriés le pooir. » Et ele li diſt que si feroit ele, seürs en soit. « Mais pour coi le dites vous ? — Dame, pour mon fill qui eſt noaus que meſtiers ne li seroit. Et si m'en eſt il bel, si m'aït Dix, mais qu'il n'i soit ne mors ne afolés. Si vous requier que la chose remaigne atant ! » Et ele diſt : « Certes, il m'eſt moult bel et moi poise que onques bataille i ot. Et alés, si les departés, car moult le voel ! »

supplie ! — Certes, dit-elle, ce sera avec grand plaisir, car je suis affligée que ce combat ait pu avoir lieu. Allez et séparez-les, c'eſt mon profond désir ! »

451. Pendant cette conversation, Lancelot avait mené Méléagant jusque sous les fenêtres, et ils entendirent parfaitement les paroles du roi et de la reine, aussi Lancelot ne le toucha-t-il plus et rengaina son épée, tandis que l'autre lui assenait de grands coups qui le blessèrent. Pour autant Lancelot ne se retourna pas contre lui. Alors le roi descendit sur la place et le tira en arrière. « Laissez-moi combattre, s'écria Méléagant, ne vous en mêlez pas ! — Tout au contraire, répliqua le roi, car il te tuerait si on te laissait entre ses mains. — J'ai encore l'avantage, s'indigna Méléagant, c'eſt évident. — Tes illusions sont vaines, répondit le roi, car nous voyons bien où tu en es, il te faut abandonner. — Vous pouvez bien me priver de mon combat, mais je ferai tout pour l'obtenir là où j'eſtimerai qu'on m'en donnera le droit. Je le dis clairement à Lancelot : s'il part dans ces conditions, il eſt vaincu. » Le roi le prit alors à part et le convainquit de renoncer à ce combat, sous réserve qu'à la date de son choix il convoquerait Lancelot à la cour du roi Arthur pour un nouveau combat. Il jura alors sur les reliques que la reine s'en viendrait avec lui s'il pouvait vaincre Lancelot.

Accueil glacial de la reine.

452. La reine et le roi Bademagu furent d'accord. Lancelot prêta serment, et la reine après lui. On emmena alors Lancelot

---

451. A ces paroles avoit Lanselos mené Meliagant que il eſtoient desous les feneſtres, si entendirent bien les paroles del roi et de la roïne ne onques Lanselos a lui plus ne toucha, ains reboute s'espee el fuerre, et cil li donne grans cops, si qu'il le blece et pour ce ne retourna il onques vers lui. Et li rois vint atant aval, si le traiſt ariere et cil li diſt : « Laissiés moi ma bataille, si ne vous en mellés ja ! — Non ferai je, fait li rois, car il t'ocirroit se tu li eſtoies laissiés. — Encore, fait Meliagans, en ai je le plus bel et bien[a] i pert. — Riens que tu quides, fait li peres, ne t'i vaut, car bien veons conment il t'eſt, si te couvient sosfrir. — Vous me poés, fait il, ma bataille tolir, mais je m'en pourchacerai a mon pooir la ou je en quiderai droiture avoir. Et tant di je bien a Lanselot que s'il s'em part en tel maniere, il eſt vaincus. » Lors le traiſt li rois a une part et li diſt tant qu'il se sousfre de la bataille, par ensi que de quele ore qu'il en voldra Lanselot semonre en la court le roi Artu, il se combatera a lui. Et il jura la roïne sor sains qu'ele s'en vendra avoc lui, s'il puet Lanselot con[f]querre.

452. Ensi l'ont otroiié entre la roïne et le roi Bandemagu. Si le jure Lanselos et la roïne aprés. Lors en ont mené Lanselot pour

pour le désarmer dans les appartements de la reine. Mais Keu le sénéchal était très contrarié de cette paix, car il aurait préféré que Lancelot achevât ce combat plutôt que de rester dans une telle expectative. La reine était très ennuyée aussi, mais elle donna son accord au roi avant d'avoir pu en mesurer les conséquences, puis elle se retira dans sa chambre. Quand Lancelot fut désarmé, qu'il eut lavé son visage et son cou, le roi l'emmena lui rendre visite. Quand la reine le vit, elle se leva pour aller à sa rencontre, tandis que Lancelot s'agenouilla du plus loin qu'il la vit et s'inclina vers elle. « Dame, lui dit le roi, voici Lancelot qui vous a chèrement gagnée, car il vous a rejointe en traversant quantité de passages dangereux. » Se tournant vers le roi, elle dit : « Certes, seigneur, s'il l'a fait pour moi, il a perdu sa peine, car je ne lui en sais nul gré. — Ah, dame ! s'exclama le roi, il vous a pourtant rendu bien des services. — Quelque service qu'il m'ait rendu, reprit-elle, il s'est conduit par ailleurs avec moi de telle sorte que jamais je ne l'aimerai. — Ah ! dame, demanda Lancelot, où vous ai-je causé du tort ? » Sans ajouter un mot de réponse, et comme pour l'anéantir davantage, elle se retira dans une autre pièce. Et lui la suivit du regard, le plus longtemps possible, lui disant avant qu'elle ne disparût : « Dame, dame, ce dernier service aurait bien dû effacer toutes les fautes. » Le roi prit alors Lancelot par la main et l'emmena voir Keu qui gisait alité et qui, dès qu'il aperçut Lancelot, se leva tant bien que mal en disant :

---

desarmer es chambres la roïne. Mais Kex li seneschaus en est moult dolans de ceste pais, quar mix volsist que Lanselos s'en alast de la bataille d'outre en outre que remanoir en tele atente. Et la roïne em poise moult, mais ele l'otroia avant le roi qu'ele s'em preïst garde ; et la roïne s'en vait en sa chambre. Et quant Lanselos fu desarmés, et il ot son vis lavé et son col, si l'en mainne li rois pour veoir la roïne. Et quant la roïne le voit, si se lieve encontre lui et Lanselos s'ajenoulle de si loing que il le voit et il l'encline. Et li rois a dit : « Dame, ves ci Lanselot qui moult chier vous a comperee que par maint felon trespas vous a atainte. » Et ele se tourne devers le roi, se li dist : « Certes, sire, si l'a fait pour moi, il a moult sa painne perdue, car je ne l'en sai nul gré. — Ha ! dame, fait li rois, ja vous a il fait tant de services. — Combien, fait ele, qu'il m'ait servi, il m'a tant fait d'autre part que jamais je ne l'amerai. — Ha ! dame, fait Lanselos, ou le vous forfis je ? » Et ele ne li respont plus, mais pour lui plus ocirre, s'est entree en une chambre et il l'esgarde tant com il puet et il li dist au departir : « Dame, dame, cis daerrains services deüst bien avoir vaincu tous les forfais. » Lors prent li rois Lanselot par la main, si l'en mainne ou Kex gist et si tost com il le voit, si se lieve tant com il puet et dist : « Bien soit venus li sires des chevaliers ! Certes, moult

« Bienvenue au seigneur des chevaliers ! Assurément, il faut être fou pour prétendre accomplir un exploit avant vous. — Pourquoi, seigneur Keu ? — Parce que vous avez mené à bien ce que j'avais sottement entrepris. » Alors le roi les laissa et Lancelot demanda à Keu la raison de la bouderie de la reine. « Comment ? s'étonna Keu. A-t-elle donc refusé de vous parler ? — Oui, dit Lancelot, devant le roi et devant tout le monde. — Certes, je ne le savais pas, mais c'eﬆ bien une récompense de femme. — Laissons donc cela, conclut Lancelot. Qu'il en soit selon ses désirs[1] ! Mais comment les choses se sont-elles passées pour vous ? » Keu lui raconta alors la grande affeƈtion que le roi leur avait témoignée, qu'il ne consentit pas à les laisser au pouvoir de son fils, mais qu'au contraire il coucha lui-même juﬆe au-dessous, et que cette salle voûtée était si bien protégée qu'elle ne craignait rien dès que les portes étaient closes. « Mais aucune douleur ne saurait se comparer à celle que ma dame a vécue, car l'autre a voulu coucher avec elle dès la première nuit, mais elle lui a déclaré qu'elle ne coucherait jamais avec lui dans ces conditions, ni avec lui ni avec un autre, à moins qu'il ne l'épousât avant[2]. Et lui l'assura qu'il était prêt à le faire, mais elle lui répondit qu'elle ne lui appartiendrait qu'une fois mariée à lui devant son père. Elle l'a fait patienter jusqu'ici, mais quand son père vint à notre rencontre, ma dame sauta à bas de son palefroi et se jeta à ses pieds en pleurant et criant comme si elle allait se donner la mort. Alors le roi la releva très doucement et lui dit :

---

eﬆ ore fors del sens qui devant vous entreprent chevalerie. — Pour coi, fait il, mé sire Kex ? — Pour ce que vous avés achievé ce que je empris conme fols. » Lors s'em part li rois, et Lanselos demande a Kex pour quoi la roïne li a veé sa parole. « Conment ? fait il. Le vous a ele dont veé ? — Oïl, fait Lanselos, devant le roi et devant tous les autres. — Certes, fait Kex, ce ne savoie je mie, mais tels eﬆ guerredons de feme. — Ore le laissons, fait Lanselos, et ensi soit com lui plaira. Et conment l'avés vous prouvé ? » fait il. Et Kex li conte la grant amour que li rois lor a mouﬆree et qu'il ne laissoit mie que ses fils les eüﬆ en sa baillie[a], ançois giﬆ il meïsmes ci desous et ceﬆe volte eﬆ si fors que riens ne crient puis que li huis sont fremé. « Mais nule dolours n'eﬆ plus grans que cele que ma dame a menee, car cil volt a li jesir dés la premiere nuit, et ele diﬆ que en cele maniere n'i gerroit il ja, ne il ne autres, s'il ne l'espousoit avant. Et il diﬆ qu'il l'espouseroit moult volentiers, et ele li respondi que quant il l'avroit espousee par devant son pere, lors porroit [*304a*] faire[b] de li conme de sa feme. Si le delaia jusques ci et quant ses peres nous vint a l'encontre, si li chaï ma dame as piés de son palefroi a terre, si plourant et si criant que pour un poi qu'ele ne s'ocioit. Et il l'en leva moult

“Dame, n’ayez crainte, vous n’aurez pas à vous plaindre de vos conditions de captivité.

453. — Ah ! seigneur, implora-t-elle, je vous supplie, vous que les gens disent l’homme le plus loyal du monde, ne me laissez pas déshonorer ! — Dame, assura-t-il, ne craignez rien, car je vous protégerai contre tous de cette honte.” Mais son fils s’obstina à dire qu’il la prendrait pour femme. De mon côté, bien que souffrant le martyre, je ne pus m’empêcher de dire que ce serait là un étrange échange que de remplacer le plus sage seigneur du monde par un malotru. Il en fut si mortifié qu’il a empêché la guérison de mes plaies en faisant mettre dessus tout ce qui pourrait me tuer : je crois qu’il me les a fait empoisonner[1], car elles me font trop souffrir. » Quand ils eurent longuement parlé, Lancelot se leva et dit qu’il partirait le lendemain pour aller chercher monseigneur Gauvain au Pont sous l’Eau. « Comment ! s’exclama Keu, est-il dans ce pays ? — Lui et moi, répondit Lancelot, nous avons fait une partie de la route ensemble, puis il s’est rendu au Pont sous l’Eau, tandis que je suis venu par ce passage. » Sur ce, Lancelot le quitta et rejoignit la suite du roi qui le reçut avec beaucoup d’égards. Le lendemain matin, il se mit en route pour aller au Pont sous l’Eau et partit avec seulement sept exilés, ordonnant aux autres de rester avec sa dame jusqu’à l’arrivée de Gauvain. Il allait donc à cheval, quand, à l’approche du pont, il fut capturé par les gens du pays, qui croyaient faire ainsi la volonté du roi, et il ne se

---

doucement et dist : “Dame, n’aiiés paour, vous n’avrés se bone prison non.

453. — Ha ! sire, fait ele, itant vous proi conme le plus loial home del monde, ensi conme les gens dient, que vous ne me laissiés honnir. — Dame, fait il, n’aiiés paour, car je vous garantirai encontre tous homes de ceste chose.” Et ses fix dist que toutesvoies le velt il avoir. Et je qui estoie en mon martire ne me pooie mie tenir de parler, si dis que estrange change avroit ci del plus prodome del monde a un garçon. Et pour le doel qu’il en ot, m’a puis destournees mes plaies a garir et me faisoit metre desus[a] toutes les choses qui ocirre me porroient : si quit qu’il[b] les m’a fait envenimer, car trop m’en doel. » Quant il ont assés parlé, si se lieve Lanselos et dist qu’il mouvera le matin pour aler querre mon signour Gavain au Pont desous Egue. « Conment, fait Kex, vient il en cest païs ? — Entre moi et lui, fait Lanselos, venismes une piece ensamble, mais il s’en ala au Pont desous Aigue et je ving a cestui passage. » Atant s’em part et en vait as gens le roi qui moult l’ouneurent. Au matin mut pour aler au Pont desous Aigue, si ne vait que soi witisme des delivrés et dist que li autre remaignent avoc sa dame tant que mé sire Gavains sera venus. Et il chevauche et quant il aproce del pont, si fu pris par les gens del

défendit nullement car il était tout désarmé, pensant n'avoir rien à redouter.

Lancelot tente de se suicider.

454. Quand il fut capturé, ils l'amenèrent au roi, mais, très vite, la nouvelle s'était répandue que celui qui avait passé le Pont de l'Épée avait été tué. Quand la reine l'apprit, elle en ressentit un tel chagrin que pour un peu elle se serait tuée, mais elle résolut d'attendre de savoir la vérité à ce sujet. Elle prit cependant la ferme décision de ne plus manger désormais. Surtout, ce qui lui causait le plus de chagrin était de penser qu'elle avait causé sa perte en ne daignant pas lui parler, aussi se dit-elle que, puisqu'un si vaillant chevalier était mort, elle ne devait vivre plus longtemps. Ainsi se lamentait la reine, qui se coucha pour ne montrer sa douleur à personne. Pris d'une grande pitié pour elle, le roi fit tout pour la réconforter, mais toute consolation fut vaine, car elle resta, dit le conte, trois jours et trois nuits sans boire ni manger. Pendant ce temps, ceux qui avaient capturé Lancelot approchaient de la cour. La nuit, alors qu'ils faisaient étape, arriva la nouvelle que la reine était morte. Le premier à l'apprendre fut le vavasseur chez qui Lancelot couchait. Il n'osa pas le lui dire mais, ne pouvant nullement retenir ses larmes, il se leva et quitta la table. En le voyant, Lancelot fut convaincu qu'il ne pleurait pas sans raison, et, dès que la table fut ôtée[1], il l'appela à part et le conjura de toutes ses

---

païs qu'il quidierent que li rois le volsist et il ne se desfendi onques, car il estoit tous desarmés ne il ne quidoit riens douter.

454. Quant il fu pris, si l'en menerent al roi, et nouveles qui tost venoient avoient dit que cil estoit ocis qui le Pont de l'Espee avoit passé. Et quant la roïne l'oï dire, si en ot tel duel que par un poi qu'ele ne s'ocioit, mais ele atent encore tant qu'ele en sace le voir. Et lors en est moult bien conseillie qu'ele ne mengera jamais, mais plus li fait mal au cuer de ce qu'ele li quide avoir donnee la mort pour ce qu'ele ne daigna parler a lui ; et dist, puis que tels chevaliers est mors, dont ne doit ele pas plus vivre. Tele est la complainte la roïne, si s'est couchie et ne velt que nus voie sa dolour. Et au roi em prent moult grans pitiés, si l'a confortee a son pooir, mais nus confors n'i a mestier, car ce dist li contes qu'ele fu .III. jours et .III. nuis, et sans boire et sans mengier. Et toutesvoies aprocent cil de la court qui Lanselot avoient pris. Et la nuit quant il furent [*b*] herbergié, si vinrent nouveles que la roïne estoit morte. Si le sot premierement li vavassors chiés qui Lanselos jut, se ne li osa dire, mais de plourer ne se tenist en nule guise, si se leva de la table ou il seoit. Quant Lanselos l'aperchut, si pensa bien que pour noient ne plouroit mie[a], et tantost com la table fu ostee, il l'apela a conseil et le conjure de

forces de lui dire pourquoi il pleurait. Le vavasseur n'osa pas le lui cacher davantage, et il lui répéta ce qu'il avait entendu dire. La nouvelle se propagea si bien dans la demeure que tout le monde fut en larmes. Les exilés libérés dirent que jamais ne naîtrait une dame si bonne.

455. Tout un chacun se répandait en lamentations sur sa mort, mais Lancelot ne dit rien, incapable de parler. Il lui tardait d'aller au lit. Quand ils furent couchés, il réfléchit au moyen de se donner la mort sans qu'on s'en aperçoive, car, après celle qui était sa raison d'être, il ne voulait pas vivre un jour de plus et préférait la suivre où qu'elle allât. Il retourna longuement ses pensées. Devant sa couche dormaient vingt chevaliers armés, et en outre les portes étaient bien fermées afin qu'il ne leur échappe pas. À minuit juste, alors qu'il pensait que tous dormaient, il voulut éteindre deux cierges qui brûlaient dans la salle et l'éclairaient comme en plein jour, car il avait dans l'idée de se pendre, mais il se ravisa ensuite, pensant qu'il ne mourrait jamais d'une mort si vile. Il s'approcha d'un des gardiens pour lui retirer tout doucement l'épée du fourreau, mais celui-ci l'attrapa et le saisit par les poignets, sans le retenir assez fermement pour l'empêcher de se frapper, de sorte que la pointe de l'épée frôla les côtes et que, si elle était allée un peu plus profondément, il eût été bel et bien mort[1]. On cria l'alarme et tous se levèrent d'un bond : ils le ligotèrent si bien qu'il ne put désormais attenter à ses jours cette nuit-là. Le lendemain matin, ils le

---

quanqu'il puet qu'il li die pour coi il plouroit. Et il ne li ose plus celer, se li dist ce qu'il a oï. Et tant est la parole alee par laiens que tout em plourent et dient li delivré que jamais si bone dame ne naistra.

455. Moult le plaingnent et un et autre, mais Lanselos n'en dist riens car il ne pot, se li tarde moult qu'il soit couchiés. Et quant il furent couchié, si se pourpense en quel maniere il s'ocirra que il n'en soit aperceüs, car aprés celui qui vivre le faisoit ne quiert ja un sol jour vivre, ains le siurra ja en tel lieu ne savra aler[a]. Longement a ce pensé. Et devant son lit gisoient .xx. chevalier[b] armé et avoc ce estoient li huis bien fremé, qu'il ne le perdissent. Et quant ce vint endroit mienuit et il quidoit que tout dormissent et doi cierges ardoient en la sale, si en veoit on moult cler et il les voloit estaindre, car en talent avoit qu'il se pendist. Et aprés se pensa que de si vil mort ne morroit il ja. Si vient a une des gaites et li quide tout belement tolir s'espee del fuerre fors, mais cil le prent et le court des mains saisir, mais onques si bien ne le tint qu'il ne s'en soit ferus el costé, si que la pointe froiia as costes et se un poi fust avant alee, mors fust sans recouvrier. Li cris est levés et il saillent, si l'ont loiié ne onques puis en la nuit n'ot pooir de soi mal faire. Et au matin le

surveillèrent plus étroitement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Quand ils furent à quinze lieues de Gailhom[2], la nouvelle arriva que Lancelot était sain et sauf. En l'apprenant, la reine fut au comble de la joie, et, toute rétablie, elle se remit à boire et manger, car elle avait jeûné assez longtemps.

456. Lorsque le roi sut que Lancelot était prisonnier, il se mit en selle et alla à sa rencontre avec sa suite. Il l'accueillit très joyeusement et lui raconta tout de suite la douleur que la reine avait manifestée. « Je pense, ajouta-t-il, qu'elle ne refusera pas de vous parler, quand elle vous verra. » En entendant que la reine était en vie, Lancelot fut tout heureux. Ils arrivèrent bientôt dans la cité, et la reine apprit alors comment Lancelot avait voulu se tuer. De son côté, le roi fit jeter en prison tous ceux qui l'avaient capturé et il annonça qu'il les ferait tous mettre à mort. Quand il vit sa colère, Lancelot se jeta à ses pieds, le suppliant de leur pardonner, ce qu'il fit. Le roi l'emmena alors voir la reine qui se leva à la rencontre de Lancelot, le prit dans ses bras et lui demanda comment il allait. « Dame, répondit-il, bien. » Ils s'assirent alors tous trois sur une couche, mais le roi, qui était très fin, se leva et dit qu'il irait voir comment se portait Keu, si bien qu'ils restèrent seuls dans la chambre à s'entretenir. La reine lui demanda s'il était grièvement blessé et il lui répondit qu'il n'aurait aucun mal aussi longtemps que Dieu le voudrait. Puis il la pria de lui dire pourquoi elle n'avait pas voulu lui

---

gardent mix qu'il n'avoient fait devant, et quant il sont a .xv. lieues pres de Garam, si viennent noveles que Lanselos est vis et haitiés. Et quant la roïne le sot, si en est moult lie que plus ne puet, et en est toute garie, et boit et mengüe, car assés avoit jeüné.

456. Quant li rois sot que Lanselos est pris, si monte et i vait entre lui et ses gens, et li fait joie moult grant et li conte tout premierement la dolour que la roïne a mené. « Et je quit, fait il, que sa parole ne sera mie veé a vous, quant ele vous verra. » Et quant Lanselot ot qu'ele n'est mie morte, si en est moult liés. Atant en sont venu en la cité, si sot bien la roïne conment Lanselos se voloit ocirre. Et li rois fait metre tous ciaus em prison qui l'avoient pris, et dist qu'il les fera tous destruire. Et quant Lanselos le voit irié, se li chiet as piés qu'il lor pardoinst son maltalent, et il si fait. Lors [*c*] l'en mainne la roïne veoir, et ele se drece encontre lui, si prent Lanselot entre ses bras et li demande conment il li est, et il dist : « Dame, bien. » Lors s'aséent tout .III. en une couche et li rois, qui moult fu sages, se lieve et dist qu'il ira veoir conment Kex le fait et entr'aus .II. remaingnent laiens parlant ensamble. Et la roïne li demande s'il est moult bleciés, et il respont qu'il n'avra point de mal tant conme Dix voldra. Et puis li requiert qu'ele li die pour coi ele ne voloit l'autre jour parler a lui,

parler l'autre jour. « N'êtes-vous pas parti de la cour, de la cour solennelle d'une reine, sans mon congé[1] ? » lui dit-elle. Il reconnut alors qu'il s'était mal comporté. « Il y a faute encore plus grave », renchérit-elle. Elle lui demanda son anneau. « Dame, le voici », lui dit-il, en lui montrant celui qu'il portait au doigt. « Vous m'avez menti ! s'exclama-t-elle, ce n'eſt pas celui-là. » Il lui jura de toutes ses forces que c'était bien lui, et il était sincère, mais elle lui montra l'anneau qu'elle avait au doigt, et il reconnut que c'était lui le véritable. Très contrarié d'avoir porté l'anneau de quelqu'un d'autre, il l'arracha de son doigt et le jeta par une fenêtre le plus loin qu'il put.

457. La reine lui expliqua alors comment la demoiselle lui avait apporté son anneau et l'accusation conſternante qu'elle avait lancée contre elle[1], si bien qu'il comprit que c'était la perfide Morgain qui l'avait trompé ; il lui raconta alors toute l'aventure de son songe et de sa rançon. Elle fut très étonnée en entendant ce qu'il avait vu en songe[2]. « Très cher ami, lui dit-elle, que jamais aucun autre chevalier que vous ne me connaisse charnellement, car j'aurais trop perdu au change. — Dame, par la grâce de Dieu, ces graves fautes me seront-elles pardonnées ? — Très cher ami, répondit-elle, je vous pardonne tout[3]. » Il la pria alors, au nom de Dieu, si cela était possible, de lui accorder un entretien cette nuit-là, car il y avait très longtemps qu'il ne lui avait pas parlé, et elle lui répondit qu'elle le désirait autant que lui. « Eh bien ! allons voir ce que fait le sénéchal Keu, vous verrez près

---

et ele li diſt : « Dont ne vous en alaſtes vous de la court, de la grant court de roïne, sans mon congié ? » Et il diſt que il l'ot bien forfait. « Encore, fait ele, i ot greignour fourfait. » Lors li demande son anel, et il diſt : « Dame, veés le ci. » Se li mouſtre celui de son doit. « Menti m'avés ! fait ele, ce n'eſt il mie. » Et il jure quanqu'il puet que si eſt, et il quide verité dire, et ele li mouſtre celui qu'ele avoit en son doit, tant qu'il connoiſt bien que ce eſt il. Si ot grant doel de ce qu'il ot porté autrui anel, et il le sache de son doit, si le jete parmi une feneſtre tant conme il pot de loing.

457. Aprés li conte la roïne conment la damoisele li avoit aporté le sien anel et la merveille que ele avoit dite, tant que il se connoiſt que Morgue la desloiaus l'a decheü ; se li conte toute l'aventure de son songe et de sa raiençon, et ele s'esmerveille trop quant ele oï ce qu'il[a] avoit songié, se li diſt : « Biaus dous amis, fait ele, tant n'aviengne ja que chevaliers n'ait en moi part autre que vous, car trop averoie meschangié. » Il li diſt : « Dame, pour Dieu merci, me seront ja pardonné ciſt grant mesfait ? — Biaus dous amis, fait ele, je vous pardoins tout. » Et il li proie pour Dieu, se eſtre puet, qu'ele parole a lui anquenuit, car moult a grant tans qu'il n'i parla, et ele diſt que ausi desirans en eſt ele com il eſt. « Ore alons veoir que Kex li senes-

de mon lit, à droite, une fenêtre avec des barreaux de fer. C'eﬆ à cette fenêtre que vous pourrez venir me parler tout à l'heure, car vous n'entrerez pas dans la chambre. Vous passerez par ce jardin derrière, et je vais vous montrer par où il vous sera plus facile d'y pénétrer. » Elle l'emmena à une fenêtre de la salle et, lui montrant le vieux mur éboulé, lui dit qu'il entrerait par là.

458. Elle l'emmena voir Keu le sénéchal auquel le roi était encore en train de parler. Ils reﬆèrent un bon moment dans la chambre, puis le roi emmena Lancelot à qui il tardait fort que la nuit fût tombée. Ce soir-là il se coucha plus tôt que d'habitude, prétextant une indisposition. Quand il eﬆima le moment venu, il se leva et sortit par une des fenêtres de la maison du roi où il dormait, puis il se rendit à la fenêtre de la reine. Celle-ci, qui l'attendait, ne dormait pas. Elle s'approcha de la fenêtre et ils s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre à travers les barreaux. « Dame, s'enquit Lancelot, si je pouvais entrer, cela vous plairait-il ? — Entrer, s'étonna-t-elle, très cher ami, comment cela pourrait-il être possible ? — Dame, répondit-il, si cela vous plaisait, ce serait facile. — Certes, dit-elle, ce serait mon vœu le plus cher. — Au nom de Dieu, ainsi en sera-t-il fait, car aucun barreau de fer ne m'arrêtera. — Attendez donc que je sois couchée », demanda-t-elle. Il descella les barreaux de fer, doucement, sans faire de bruit ni en briser aucun. Il n'y avait aucune lueur de chandelle ou de bougie, car cela gênait Keu.

---

chaus fet, si verrés pres de ma couche a deﬆre une feneﬆre feree. A cele feneﬆre porrés anqui parler a moi, car dedens n'enterrés vous mie. Si venrés par ceﬆ garding deriere et je vous mouﬆerrai par ou vous i enterrés mix. » Ele l'en mainne a une feneﬆre de la sale, se li moﬆre le mur viel et decheü, et ele diﬆ que par illoc i enterra.

458. Lors l'en mainne veoir Keu le seneschal et li rois parloit encore a lui. Quant il ont illoc longement eﬆé, si en remainne li rois Lanselot, se li tarde moult que nuis soit. La nuit se coucha Lanselos plus toﬆ qu'il ne soloit et diﬆ qu'il [*d*] eﬆoit deshaitiés. Et quant il voit son point, si se lieve et s'en iﬆ fors[a] par une des feneﬆres des maisons le roi ou il gisoit, et s'en vint a la feneﬆre. Et la roïne ne dort pas qui l'atent, ains vient la, et li uns lance a l'autre la ou il pooient[b]. « Dame, fait Lanselos, se je pooie laiens entrer, vous plairoit il ? — Entrer ? fait ele[c], biaus dous amis, conment porroit ce avenir ? — Dame, fait il, s'il vous plaisoit, il avenroit legierement. — Certes, fait ele, je le voldroie volentiers sor toute riens. — En non Dieu, fait il, dont sera il bien, car ja fers ne m'i tenra. — Ore atendés, fait ele, que je soie couchie. » Et il sache les fers fors des pertruis souef que noise n'i fait ne nul n'em brise. Et il n'i avoit point de clarté ne de chandoile ne de chierge por Keu qui s'en plaignoit.

459. Lorsque Lancelot entra dans le lit, la reine sentit le sang qui coulait de ses mains, dont il avait coupé la peau en descellant les barreaux de la fenêtre, mais elle crut que c'était leur sueur, et ni l'un ni l'autre n'y prêta attention. C'est à ce moment que la reine apprit à Lancelot la mort de Galehaut qu'il ignorait totalement, et il en aurait manifesté un violent chagrin en d'autres circonstances[1]. Grande fut la joie qu'ils se donnèrent l'un à l'autre cette nuit-là, car ils avaient été longtemps séparés. À l'approche du jour, ils se quittèrent, et Lancelot en ressortant replaça les barreaux de fer dans les trous d'où il les avait descellés, puis il recommanda sa dame à Dieu et retourna se coucher silencieusement, sans que personne ne s'en aperçût. Le lendemain matin, Méléagant alla voir la reine comme à l'accoutumée, mais elle dormait encore. Il vit les draps tachés du sang de Lancelot, puis il s'approcha du lit de Keu dont les plaies s'étaient ouvertes et qui avait abondamment saigné, car c'était la nuit que cela lui arrivait le plus souvent. Méléagant retourna voir la reine et lui dit : « Dame, mon père vous a bien protégée contre moi, mais bien mal contre le sénéchal. C'est une grande déloyauté pour une dame de votre réputation que de déshonorer le plus noble seigneur du monde avec l'homme le plus médiocre, et je me sens outragé que vous m'ayez repoussé pour lui. Au moins, je vaux mieux que lui, car je vous ai conquise en l'emportant sur lui par la force des armes. Quant à Lancelot, il le surpasse encore plus en valeur, et toutes ces souffrances qu'il a endurées pour vous, il en a tiré

---

459. Quant Lanselos entra el lit, si senti la roïne le sanc qui de ses mains li degoutoit, dont il avoit le quir rompu des fers qu'il avoit osté fors de la fenestre, et ele quidoit que ce fust suours d'aus, ne il ne ele ne s'en aperçoit. Et illoc dist la roïne a Lanselot le mort de Galeholt dont il ne savoit mot, si en eüst assés fait doel mais il n'est ne ore ne tans[a]. Grans fu la joie qu'il s'entrefirent la nuit, car longement s'en estoient sousfert li uns de l'autre. Et quant li jours aprocha, si se departirent, et Lanselos s'en revait fors et remet les fers es pertruis dont il les avoit jetés, et puis conmande sa dame a Dieu, si s'en revait couchier si coiement que nus ne s'en aperçoit. Et au matin ala veoir Meliagans la roïne, ensi com il avoit acoustumé, et ele dormoit encore. Si vit les dras tains del sanc Lanselot, puis en vint au lit Keu, se li estoient ses plaies escrevees et avoit assés sainié, car ce li avenoit le plus de nuis. Meliagant en vient a la roïne, se li dist : « Dame, mes peres vous a bien gardee de moi, mais de Keu le seneschal vous a il mal gardee. Si est grans desloiautés de tele dame com on vous tesmoigne, quant vous honnissiés le plus prodome del monde pour le plus malvais, si m'en tourne a grant despit quant vous me refusastes pour lui. Au mains vauc je mix de lui, car je vous

un bien mauvais parti, car à servir une femme on est mal récompensé[2].

460. — Cher seigneur, répliqua Guenièvre, dites ce qui vous plaira, mais Dieu sait que jamais Keu n'a laissé ce sang dans mon lit, et que tout simplement je saigne souvent du nez. — Sur mon âme, s'exclama Méléagant, cela ne vous sert à rien de nier, car votre culpabilité ne fait aucun doute et je ne vous lâcherai pas avant qu'elle ne soit reconnue. » En l'entendant, Keu fut si outré qu'il faillit devenir fou de rage, et il se déclara prêt à se disculper par un jugement de Dieu ou par un combat[1]. Mais Méléagant envoya chercher son père, qui dormait encore, et qui, en apprenant la nouvelle, quitta son lit, furieux, et fit réveiller Lancelot pour qu'il vînt avec lui. Pour la première fois, Lancelot s'aperçut alors qu'il s'était coupé la peau des mains à la fenêtre; il se leva néanmoins et partit avec le roi. Lorsqu'ils furent dans la chambre, Méléagant dit à son père :

461. « Sire, regardez le sang dans ces deux lits! Rendez-moi justice au sujet de cette femme qui m'a repoussé, car, après avoir mis ma vie en péril pour elle, voilà que je l'ai trouvée avec ce médiocre qui n'a pas pu la défendre contre moi. — Ah! dame, fit le roi, vous avez bien mal agi! — Sire, dit-elle, ne le croyez pas, je veux bien que Dieu m'abandonne si Keu a joui un jour de mon corps. Interrogez donc Lancelot, pour savoir si ceux qui me connaissent me jugent

---

conquis envers lui par force d'armes, et encore vaut mix Lanselos, qui pour vous a tant de maus eüs, si les a moult malement emploiiés, car malvaisement sont guerredonné service de femes.

460. — Biaus sire, fait la roïne, vous dirés vostre plaisir, mais Dix le set que onques Kex ne porta cest sanc en mon lit, [*e*] ançois m'escrieve souvent li nés. — Si m'en saut Dix, fait Meliagans, riens ne vous valt, car toute estes atainte, ne vous n'istrés de ma baillie devant ce que vous en serés tenue. » Et Kex l'oï, si en est tant dolans que pour un poi que il n'esrage et dist que il est prés qu'il s'en desfende ou par juise ou par bataille. Et Meliagans envoie querre son pere qui encore gisoit, et quant il oï les nouveles, si saut sus tous iriés et fait lever Lanselot pour aler avoc lui. Et lors primes s'aperchoit Lanselos qu'il avoit le quir rompu a la fenestre; et il se lieve et en vait avoc le roi. Et quant il en vinrent a la chambre, si dist Meliagans a son pere :

461. « Sire, veés ci le sanc en ces .II. lis! Ore me faites droit de ceste dame qui me refusa, car je me sui pour li mis em peril de mort, et ore l'ai trouvee o le malvais qui contre moi ne le pot desfendre. — Ha! dame, fait li rois, trop avés mal fait! — Sire, fait ele, ne le creés pas, car ja ne m'aït Dix, se onques Kex en moi ot part. Ore entendés Lanselot, fait ele, se pour tele me tiennent cil qui me connoissent. —

capable de cela. — Dame, répondit Lancelot, Dieu vous en défende, monseigneur Keu n'a pas fait cela, et cette pensée ne vous aurait même pas effleurée. Il n'y a pas de chevalier en ce monde face auquel je ne soutiendrais votre innocence. — Certes, rétorqua Méléagant, si vous osez la défendre, je suis prêt à prouver sa culpabilité contre vous. — Comment ? s'exclama Lancelot. Êtes-vous guéri de votre plaie ? — Je n'ai pas de plaie, fit Méléagant, qui puisse m'empêcher de défendre mon bon droit. — Sur mon âme, reprit Lancelot, vous parlez en valeureux, mais vous devriez en avoir assez d'une. Puisque vous en voulez davantage, allez vous faire armer, car vous ne manquerez pas d'adversaire. » Méléagant répondit que rien ne lui plaisait tant.

Second combat de Lancelot contre Méléagant.

462. Sur ce, ils allèrent tous deux s'armer et le roi adjura son fils de renoncer à ce combat, mais toute admonestation fut vaine, car Méléagant était sûr et certain que Keu avait couché avec la reine. Tous deux étaient arrivés sur la place, et Lancelot dit au roi : « Seigneur, un combat avec un tel enjeu ne doit pas avoir lieu sans serment. » Le roi fit alors apporter les reliques et Méléagant jura devant Dieu et les saints que c'était bien le sang de Keu le sénéchal qu'il avait trouvé dans le lit de la reine. À son tour Lancelot leva la main et jura devant Dieu et les saints que Méléagant était parjure[1]. Ils se mirent alors tous deux en selle, mais le roi, vivement contra-

---

Dame, fait Lanselos, Dix vous en desfende, mé sire Kex ne le feïst mie, ne vous ne le voldriés avoir pensé pour riens, ne en cest monde n'a chevalier vers qui je ne vous en desfendisse. — Certes, fait Meliagans, se vous l'osés desfendre, je sui prés del prouver encontre vous. — Conment ? fait Lanselos. Estes vous garis de vostre plaie ? — Je n'ai plaie, fait Meliagans, qui me toille a desraisnier mon droit. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, vous dites que prous, mais assés en deüssiés avoir en une, et quant vous plus en volés, alés vous faire armer, car assés est qui le vous fera. » Et il li dist que nule riens ne li plaist autant.

462. Lors s'en vont andoi armer et li rois castoie moult son fill qu'il laist la bataille, mais chastoiemens n'i a mestier, car il le quide savoir certainnement que Kex eüst jeü avoc la roïne charnelment. Il en viennent andoi en la place, et Lanselos dist au roi : « Sire, bataille de si haute chose ne doit mie estre sans sairement. » Et li rois fist aporter les sains et Meliagans jure que, se Dix li aït et li saint, que de Kex le seneschal fu li sans qu'il trouva el lit la roïne. Et Lanselos l'en lieve par la main et dist que, se Dix li aït et li saint, qu'il est parjures. Lors en sont andoi monté es chevaus, et li rois essaie tout en irois son[a] fil pour savoir s'il le porroit destourner de la batalle, mais il ne

rié, tenta une dernière fois de détourner son fils de la bataille, sans parvenir en aucune façon à le faire renoncer, aussi monta-t-il sur son cheval tandis que la reine se tenait en haut aux fenêtres, en compagnie de Keu. Les deux adversaires lancèrent leur monture à toute allure et mirent en pièces les lances, et le choc des corps, des chevaux et des écus fut tel que tous deux en virent des étoiles. Les courroies de leurs écus leur échappèrent des mains et les boucles des deux écus sautèrent, tandis que des heaumes jaillirent des étincelles de feu et que leur dos heurta l'arçon arrière de la selle.

463. La plaie de Méléagant se rouvrit et saigna, et il culbuta à terre par-dessus la croupe de son cheval. De son côté Lancelot resta bien en selle et le dépassa, puis il mit pied à terre, dégaina son épée, et, brandissant l'écu au-dessus de sa tête, se rua sur celui qu'il haïssait à mort. Méléagant se défendit vaillamment, mais toute défense fut vaine, car Lancelot le mit en plus mauvais état que la fois précédente. Quand le roi vit que le combat tournait au déshonneur de son fils, il ne put le supporter, pris de compassion paternelle. Il alla voir la reine et lui dit : « Dame, au nom de Dieu et de tous les services que je vous ai rendus, faites que les choses en restent là, je vous en prie. — Sire, soit, allez les séparer ! » Le roi alla donc trouver Lancelot. « Seigneur, lui dit-il, arrêtez là ce combat, car ma dame le veut. — Est-ce vrai, dame ? s'enquit Lancelot. — Oui », confirma-t-elle. Lancelot demanda alors à Méléagant s'il acceptait cette trêve,

---

puet en lui trouver nule fin. Si est montés et la roïne estoit en haut as fenestres et Kex o li. Et cil lais[/]sent courre les chevaus de grant randon et pechoient les glaives et s'entrehurtent des cors, des chevaus[b] et des escus, si qu'il n'i a celui que li oel ne soient estincelé en la teste. Si lor volent les enarmes des poins et de[c] andous les escus volent les boucles et des hialmes vole li fus ardans et les eschines lor hurtent as arçons deriere.

463. Meliagans escrieve a sainier et vole a terre par desus la crupe del cheval ; et Lanselos remest es archons et s'en vait outre, puis descent et met main a l'espee et jete l'escu sor sa teste et court sus a celui que il het de mort. Et cil se desfent conme cil qui est bons chevaliers, se ne li a desfense mestier, car Lanselos l'a atirié plus malement qu'il n'ot fait a l'autre fois. Quant li rois voit que la bataille tourne a honnir son fill, si ne le pot sousfrir, car charnel pitié l'en semont conme peres. Lors en vait a la roïne et li dist : « Dame, pour Dieu et pour tous services vous proi que vous faites la chose atant remanoir. » Et ele li dist : « Sire, ore les alés departir ! » Et li rois en vient a Lanselot et li dist[a] : « Sire, ore laissiés atant la bataille, car ma dame le velt. — Faites, dame ? fait Lanselos. — Oïl », fait ele. Et il demande a Meliagant s'il s'en sousferra atant,

et il répondit que oui, car il reprendrait le combat le moment voulu. « Certes, fit Lancelot, j'en suis désolé, mais j'y suis forcé, sachez-le. »

Lancelot prisonnier de Méléagant.

464. Sur ce, ils se séparèrent. Pour Méléagant, la honte était à son comble, et en dépit des admonestations de son père, qui restèrent vaines, il déclara qu'il tuerait Lancelot avant qu'il ne sorte de ce pays. « Sache-le bien, lui dit son père, s'il est tué par toi, tu n'auras pas un seul pouce de mon royaume, car ni traître ni meurtrier ne sera mon héritier après ma mort. » Ce soir-là Méléagant quitta la ville, puis partirent tous ceux du pays qui le voulurent, le roi ordonnant que personne ne fût arrêté. Le lendemain matin Lancelot s'en alla à la recherche de monseigneur Gauvain. Il fit emporter ses armes devant lui et emmena quarante chevaliers du pays, tandis que le roi fit mander par toute sa terre qu'on traitât Lancelot comme lui-même. Quand Lancelot approcha du Pont sous l'Eau, à moins de quinze lieues, il rencontra un nain monté sur un cheval tout blanc. Le nain demanda à voir Lancelot, on le lui montra et il alla le trouver. « Seigneur, lui dit-il, monseigneur Gauvain vous salue ! » Lancelot lui réserva un accueil très joyeux et lui demanda comment se portait Gauvain. « Seigneur, répondit le nain, très bien, mais il vous fait transmettre par mon intermédiaire un message secret. » Alors il le prit à part et lui dit : « Monseigneur Gauvain se

---

et il dist c'oïl, car il recouverra a la bataille quant il voldra. « Certes, fait Lanselos, ce poise moi et bien saciés que ce est force. »

464. Atant s'en departent. Si ot Meliagans tant de honte que nus plus, et ses peres le chastoie moult, mais ce ne vaut nient, car il dist qu'il ocirra Lanselot, ains qu'il isse fors[a] del païs. « Itant saces tu, fait li peres, que s'il est ocis par toi, ja n'averas plain pié de mon roialme, car traïtres ne murdriers n'en sera ja iretiers aprés moi. » La nuit s'en ala Meliagans fors de la vile, et lors s'en vont tout cil fors del païs qui aler s'en volrent, quant li rois conmanda que nus n'i fust arrestés. Et au matin vait Lanselos querre monseigneur Gavain, si emporte devant lui ses armes et en mainne .XL. chevaliers del païs, et li rois mande par toute sa terre que on face autant pour Lanselot que on feroit pour lui. Et quant Lanselos fu pres del Pont sous Aigue[b], a mains de .XV. lieues, si encontra un nain sor un cheval tout blanc. Et cil demande pour Lanselot et on li mostre et il s'en vait a lui et li dist : « Sire, fait il, mé sire Gavains vous salue ! » Et Lanselos li fait moult grant joie, se li demande conment il le fait. « Sire, fait li nains, moult bien, mais il vous mande par moi paro[*305a*]les privees. » Et lors le traist a une part, se li dist : « Mé sires Gavains est el lieu el monde qui plus li plaist et a quanque il devise ; et il savoit bien que

trouve dans l'endroit qui lui plaît le plus au monde et il a tout ce qu'il souhaite. Il savait bien que vous veniez le voir et il vous demande de venir le trouver sans personne, puis vous reviendrez ensemble avec la reine. — Mais, objecta Lancelot, que vais-je faire de tous ces gens ? — Seigneur, répondit le nain, dites-leur qu'ils vous attendent, et selon ce que vous trouverez, vous pourrez les informer, car vous ne serez guère loin d'ici. — Combien y a-t-il d'ici ? — Seigneur, répondit le nain, il y a une petite lieue. — J'irai donc tout seul », décida Lancelot. Il dit alors aux chevaliers : « Patientez un peu, jusqu'à ce que vous voyiez venir mon messager[1]. »

465. Sur ce, il partit avec le nain et, laissant les autres, ils pénétrèrent dans une forêt qui n'avait pas quatre portées d'arc de large. Ils chevauchèrent jusqu'à un petit château solidement fortifié qui était entouré d'une haie très dense et fournie, puis de deux paires de fossés, au pied de puissants remparts. Ils trouvèrent la porte ouverte et entrèrent dans une salle du rez-de-chaussée. Après avoir mis pied à terre dans cette salle jonchée d'herbe fraîche, Lancelot avança d'un bon pas, car il avait hâte de voir monseigneur Gauvain. Mais arrivé au milieu de la salle, l'herbe se déroba sous ses pieds et il tomba dans une fosse d'au moins deux toises de profondeur, sans se blesser pourtant, car on y avait mis assez d'herbe pour qu'il ne se blessât ni jambe ni bras. Quand il se vit au fond de la fosse, il comprit qu'il avait été trahi, et que c'était Méléagant qui lui avait fait tout cela.

---

vous le veniés veoir, si vous mande que vous veigniés a lui sans point de compaingnie, et lors si en vendrés ensamble et la roïne. — Ore ne sai je, fait Lanselos, que je face de ceste gent. — Sire, fait li nains, dites lor qu'il vous atengent, et selonc ce que vous trouverés lor porrés mander, car vous n'irés gaires loing. — De ci, combien i a ? fait Lanselos. — Sire, fait li nains, il i a une petite lieue. — Dont irai je tous seus », fait Lanselos. Lors dist as chevaliers : « Atendés un poi, tant que vous veés mon message. »

465. Atant s'en vont entre lui et le nain, et li autre remaingnent et il sont entré en une forest qui n'a pas .IIII. archies de lé. Si vont tant qu'il sont venu a un petit chastel moult fort qui estoit clos d'un plaiceïs moult fort et espés, et aprés, de .II. paire de fossés, et devant tout ce i avoit de bons murs. Il trouverent la porte ouverte et en vont en une sale par terre. Lors descent et la sale fu joncie d'erbe fresche et Lanselos s'en vait moult bon pas, car moult li est tart qu'il voie mon signour Gavain. Et quant il vint enmi la sale, se li font l'erbe desous les piés et il chiet en une fosse qui ot bien .II. toises de parfont, mais il ne se blece point, car on i avoit assés herbe mis qu'il ne se blechast ne gambes ne bras. Quant il se sent en la fosse, si set bien qu'il est traïs, et que tout ce li a fait Meliagans. Lors

Il tâta çà et là, mais il ne trouva ni escalier ni rien qui lui permît de sortir. Peu après, dix chevaliers se présentèrent tout armés au-dessus de la fosse, et parmi eux se trouvait le sénéchal de Gorre, à qui appartenait le château. Il s'adressa en ces termes à Lancelot : « Seigneur chevalier, vous êtes prisonnier et, comme vous le voyez, toute résistance est inutile. Rendez-vous et votre captivité ne sera pas du tout pénible. — Et pourquoi me faites-vous prisonnier ? demanda Lancelot. — Vous n'en saurez pas plus, lui répondirent les autres. — Et pourquoi ne pas m'avoir pris par la force des armes ? Cela aurait été moins déshonorant pour vous, car vous êtes nombreux et tout armés. — Eh bien ! sachez-le, lui dit l'un d'eux, nous n'aurions pas voulu être blessés ni que vous le soyez. Mais rendez-vous si vous voulez un jour sortir de prison ! » Voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, Lancelot leur céda. Il lui fallut ôter son heaume dans la fosse, puis ils le remontèrent. Il leur demanda où se trouvait Méléagant qui l'avait fait prisonnier, mais ils lui répondirent qu'ils n'avaient pas agi sur son ordre, alors que c'était bien de son fait et qu'il était encore dans la maison, mais il ne voulait pas se montrer à Lancelot. Après l'avoir désarmé, ils le mirent en prison dans une tourelle bien fortifiée. Mais le conte se tait ici à leur propos et revient à Bohort de Gaunes, relatant comment un nain l'emmena sur une charrette.

La reine et Gauvain de retour à la cour.

466. Le conte dit maintenant que, lorsque les compagnons

---

taste cha et la, mais il ne trouve ne degré ne chose par coi il em puisse issir. Et il ne demoura gaires, quant sor la fosse vinrent .x. chevalier tout armé et i estoit li seneschaus de Gorre qui li chastiaus estoit. Et il mist Lanselot a raison et li dist : « Sire chevaliers, vous estes pris et vous veés bien que desfense n'i a mestier, si vous rendés et vous n'avrés nule male prison. — Et pour coi me prendés vous ? » fait Lanselos. Et cil li disent : « Vous n'en savrés ore plus. — Et pour coi ne m'avés vous pris a force d'armes ? Si en eüssiés mains honte, car vous estes tant et tout armé. — Or saciés, fait li uns, que nous ne vauriens pas estre navré ne vous bleciés, mais rendés vous, se vous volés jamais de la prison issir. » Il voit que faire li estuet, si lor otroie, se li couvient en la fosse son hialme oster, et il le traient amont. Et il lor demande ou est Meliagans qui le fist prendre et il dient qu'il ne le fist mie faire, mais si avoit fait, et il estoit encore en la maison, mais il ne s'i voloit mie moustrer pour Lanselot. Quant il l'orent desarmé, si le misent [*b*] em prison en une tourele moult fort. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler de Boort de Gaunes, ensi com uns nains l'en mainne en une charete[a].

466. Or dist li contes que quant li compaingnon Lanselot virent

de Lancelot virent qu'il tardait tant à revenir, ils furent saisis d'une grande inquiétude. Ils attendirent là jusqu'à la nuit, puis ils allèrent demander l'hospitalité dans un château situé non loin de là, où ils apprirent que monseigneur Gauvain avait passé le Pont sous l'Eau. Le lendemain matin, ils allèrent à sa rencontre et le virent arriver avec une foule d'exilés prisonniers. Il avait été grièvement blessé par le chevalier du pont, car il était étourdi par toute l'eau qu'il avait bue. Ils demandèrent à ceux qui escortaient Gauvain comment il s'était comporté durant le combat et ils lui dirent très bien, mais l'eau avait peu à peu anéanti ses forces, et comme il avait combattu dès qu'il avait été hors de l'eau, il ne fit que résister jusqu'à midi. Mais à partir de cette heure, il montra toute sa force, si bien qu'il remporta la victoire sur le chevalier[1], alors que chacun le disait perdu. Le chevalier était si mal en point qu'on n'attendait plus que la mort pour lui ; quant à monseigneur Gauvain, il était couvert de plaies. Celui-ci demanda alors des nouvelles de Lancelot, et ils lui apprirent comment un nain l'avait emmené en se prétendant à son service. À ces mots, monseigneur Gauvain se frappa les mains l'une contre l'autre et se mit à pleurer. « Ah, Dieu, dit-il, il est trahi, le bon chevalier ! C'est Méléagant le traître qui lui a fait cela. »

467. Telle fut la conclusion de monseigneur Gauvain qui, reprenant sa route, arriva à la cour où on lui réserva un accueil très chaleureux, la reine en particulier étant au comble

---

qu'il ne venoit et qu'il demouroit tant, si en furent moult angoissous. Si atendirent illoc jusqu'a la nuit, et lors s'alerent herbergier en un chastel qui pres d'illoc estoit, et oïrent nouveles de mon signour Gavain, qu'il avoit passé le Pont sous Aigue. Au matin alerent encontre lui, si l'encontrerent ou il venoit a grant compaingnie des prisonnés et il estoit moult bleciés des plaies que li chevalier del pont li avoient faites, car il estoit estourdis de l'aigue dont il avoit assés beü. Il demandent a ciaus qui o lui sont conment il l'avoit fait en la bataille, et il lor dient moult bien, mais moult l'avoit li aigue empirié, et ce com il se combati si tost com il hors fu de l'aigue, si ne fist onques, ce dient, se sousfrir non[a] jusques a miedi. Mais lors moustra son grant pooir, si conquist le chevalier la ou chascuns disoit qu'il estoit alés. Et li chevaliers est si empiriés[b] c'on n'i atent se la mort non ; et mé sire Gavains ra des plaies a grant plenté. Lors demande mé sire Gavains nouveles de Lanselot, et il dient conment uns nains l'en avoit mené et disoit qu'il estoit a lui. Et quant mé sire Gavains l'ot, si bat ses palmes, si conmence a plourer et dist : « Ha ! Dix, fait il, il est traïs li bons chevaliers ! Ce li a fait Meliagans li desloiaus. »

467. Ensi disoit mé sire Gavains, si s'en vait tant qu'il en vient a la court, se li fist on grant joie, et la roïne est lie que plus ne puet.

de la joie. Mais quand on apprit qu'on avait perdu la trace de Lancelot, la joie se changea en chagrin : le roi devint comme fou et la reine fut si affligée qu'elle faillit en perdre la raison. Sa douleur était augmentée par le fait qu'elle n'osait découvrir ses sentiments à cause de monseigneur Gauvain, mais ce qu'elle laissa transparaître suffisait bien pour que quelqu'un de perspicace pût s'en apercevoir. Le roi déclara qu'on le rechercherait à travers tout son royaume, et que lui-même partirait à sa recherche, mais qu'il attendrait le lendemain.

468. Au matin, le roi envoya son message à travers tout son royaume, faisant savoir que, si par hasard l'on découvrait quelqu'un qui, sachant où se trouvait Lancelot, ne le révélerait pas, on le pendrait sans aucune possibilité de se racheter par rançon. La reine et monseigneur Gauvain restèrent quinze jours dans cette attente, et le roi ordonna à tous ses barons, ainsi qu'à tous les hommes aptes à porter les armes, de venir le retrouver. Ainsi, il croyait apprendre quelque chose au sujet de Lancelot, mais celui qui était expert en toutes les perfidies, c'est-à-dire Méléagant, fit faire une lettre pour tromper son père. Cette lettre, scellée d'un sceau contrefaisant celui du roi Arthur, fut apportée à la reine et disait à peu près ceci : « Moi, le roi Arthur, par la grâce de Dieu, adresse mes salutations à la reine Guenièvre, ma femme. Je vous demande instamment de revenir dès à présent avec monseigneur Gauvain, et d'autre part de ne pas

---

Mais quant il oent que Lanselos est perdus, si est lor joie tornee en duel : et li rois en est ausi conme dervés, et la roïne en a tel doel que pour un poi qu'ele n'ist del sens ; et plus li grieve qu'ele n'ose son corage descouvrir pour mon signour Gavain que autre chose, et [*c*] nequedent tant en a fait que qui sages est, bien s'en puet apercevoir. Et li rois dist que on le querra par toute sa terre, et il meïsmes l'ira querre, mais que il ait passé celui jour.

468. Au matin envoie li rois ses letres par toute sa terre et bien mande que cil qui Lanselot savra, s'il ne l'enseigne, qu'il n'avra ja raïençon qu'il ne soit pendus, se il puet estre aperceüs. En cele atente demoura la roïne et mé sire Gavains .xv. jours, et li rois manda tous ses barons qu'il venissent a lui, et tout cil qui peüssent armes porter. Par ce quide il oïr nouveles de Lanselot, mais cil qui tous les maus savoit, ce fu Meliagans, fist unes letres pour son pere decevoir, et ces letres furent seelees d'un seel contrefait au seel le roi Artu, si furent aportees a la roïne. Et ces letres disoient en tel maniere : « Je, rois Artus, par la grasse de Dieu, a la roïne Genievre sa feme, salus ! Je vous mans et pri que dés ore mais vous en revenés entre vous et mon signour Gavain, et d'autre part n'atendés pas Lanselot, car il est en ma compaingnie sains et haitiés. » Lors fu grans la joie quant la

attendre Lancelot, car il eſt auprès de moi sain et sauf[1]. » La joie éclata quand la nouvelle se répandit, mais le bonheur de la reine fut extrême, et elle devint très impatiente d'être ramenée à la cour. Elle partit le lendemain matin, escortée par le roi. Les ponts qui étaient dangereux furent détruits et l'on passa partout où l'on voulut[2].

469. Lorsqu'il eut conduit la reine jusqu'aux limites de sa terre, le roi Bademagu la recommanda à Dieu, et la reine le remercia vivement des égards qu'il lui avait témoignés. Ils se séparèrent et la reine poursuivit sa route jusqu'à Camaalot. Elle rencontra le roi et tous ses barons qui venaient l'accueillir ; le roi l'embrassa, puis courut vers monseigneur Gauvain et Keu le sénéchal, et s'enquit ensuite de Lancelot. « Lancelot ? s'étonna la reine, c'eſt à vous de le présenter. — Comment ? fit le roi. — Ne nous avez-vous pas fait savoir qu'il était en votre compagnie, sain et sauf ? — Par la foi que je vous dois, rétorqua le roi, je ne l'ai pas revu depuis qu'il a tué Caradoc le Grand, le seigneur de la Douloureuse Tour, et jamais je ne vous ai envoyé de lettre. » À ces mots, la reine reſta sans voix, mais tout son corps frémit, son cœur se serra et elle tomba sans connaissance. Monseigneur Gauvain s'élança pour la soutenir, absolument bouleversé par la situation. Quant au roi, sa douleur était sans commune mesure et les larmes coulaient de ses yeux. Mais aucune douleur ne pouvait se comparer à celle de la reine, car elle ne se cacha pour personne, et elle déclara publiquement qu'elle n'aurait

---

nouvele fu espandue, mais cele que la roïne fait eſt trop grans, se li tarde moult que ele en soit menee. Au matin mut, si le convoia li rois. Et si furent abatu li pont qui eſtoient perillous, si passa on la ou on volt partout.

469. Quant li rois Bandemagus ot convoiié la roïne jusques a l'issue de sa terre, si le conmanda a Dieu, et ele l'en mercie moult de la grant hounour que il li avoit faite. Si s'em part li uns de l'autre et la roïne en vait tant qu'ele eſt venue a Camaalot. Si encontre le roi et tous ses barons, qui li vient a l'encontre ; si le baise, et aprés court a mon signour Gavain et a Keu le seneschal, et aprés demande pour Lanselot. « Lanselot ? fait la roïne, vous le rendrés ! — Conment ? fait li rois. — Enne nous mandaſtes vous qu'il eſtoit en voſtre compaingnie, sains et haitiés ? — Par la foi que je vous doi, fait li rois, je ne le vi puis qu'il ociſt Karados le Grant, signour de la Dolerouse Tour, ne onques mes letres ne veïſtes. » Quant la roïne l'entent, si ne pot mot dire, ains li fremiſt li cors, et li cuers li serre, si se pasme. Et mé sire Gavains le court souſtenir, qui trop en fait grant doel, et li rois en eſt si dolans qu'a desmesure, et em ploure des ex de sa[a] teſte. Mais doel que nus face ne se prent a celui que la roïne mainne, car ele ne se couvre pour nului, et diſt oiant tous que

plus jamais de joie puisque était mort à son service le meilleur chevalier du monde.

470. La tristesse au sujet de Lancelot était profonde dans la maison du roi Arthur, car tout un chacun pensait qu'il était mort. Le roi s'installa à Camaalot, dans l'espoir d'avoir de ses nouvelles, et la reine y séjournait très volontiers, car c'était là que son ami y avait été fait chevalier[1]. Un mois après le retour de la reine, les chevaliers libérés vinrent voir le roi et le prièrent d'organiser un tournoi car, durant leur très long exil, ils avaient été privés du spectacle de la prouesse chevaleresque qu'ils voyaient souvent auparavant[2]. Mais le roi dit que jamais ne serait organisé de tournoi tant que l'on n'aurait pas eu de nouvelles de Lancelot, et que jamais on ne porterait d'armes aussi longtemps que Lancelot serait perdu. Ainsi ont-ils troublé toute la cour où personne n'était joyeux. Quant à la douleur de la reine, elle ne s'apaisait pas, car elle la poursuivait nuit et jour, et la reine perdit sa grande beauté. Elle n'implorait ni Dieu ni personne, hormis la Dame du Lac, car elle seule pourrait le secourir en cas de besoin. Ainsi vécurent-ils de la Pentecôte jusqu'à la mi-août. Le roi dut alors tenir sa cour et porter couronne, comme il était d'usage aux saintes fêtes, et cela eut lieu à Roievent, et encore aurait-il tenu une cour plus modeste, s'il l'avait osé, car il n'avait plus du tout le cœur aux grandes réjouissances et aux fêtes somptueuses qu'il organisait auparavant.

---

jamais n'avra joie quant en son [*d*] service est mors li miudres chevaliers del monde.

470. Grans est li doels en la maison le roi Artu de Lanselot, que bien quident et li un et li autre qu'il soit mors. Si sejourne li rois a Kamaalot pour savoir s'il en orroit nules nouveles, et la roïne i estoit moult volontiers pour son ami qui i avoit esté fais chevaliers nouviaus. Un mois aprés ce que la roïne estoit venue, vinrent au roi li chevalier desprisonné et li proiierent de faire une assamblee, car trop avoient esté en essil qu'il n'avoient veü prouece d'armes, si conme il soloient veoir. Et li rois dist que jamais n'avra faite assamblee devant ce qu'il avra oïes nouveles de Lanselot, ne jamais ne porteront armes tant com Lanselos soit perdus. Ensi ont toute la court tourblee que nus n'i fait joie, et li doels la roïne ne remaint pas, car ele ne fine ne jour ne nuit, si vait moult sa grant biauté a noient[*a*]. Ele ne reclaimme ne Dieu ne home fors la Dame del Lac, car cele le porroit secourre a tous besoins. En tel maniere se continrent de la Pentecouste jusques a la mi aoust. Lors couvint il au roi court tenir et courone porter, com il avoit acoustumé as bones festes, et ce fu a Roevent, et encore le tenist il plus povre se il osast, car il estoit tous descoragiés des grans joies et des grans festes qu'il soloit faire.

Bohort dans la charrette d'infamie.

471. Le jour de la fête, après la messe, le roi se tenait à une fenêtre et regardait du côté des prés, car il ne voulait pas manger si tôt, n'ayant été témoin d'aucune aventure. Tandis qu'il regardait, il vit venir une charrette, et, entre ses limons, avançait un cheval à la queue et aux deux oreilles coupées. Assis dessus, se tenait un nain trapu et corpulent, à la longue barbe, et dont la grosse tête portait des cheveux poivre et sel. Dans la charrette, il y avait un chevalier, les mains liées derrière le dos, vêtu d'une chemise sale et déchirée, et qui avait les pieds attachés aux deux limons de la charrette. Son écu, suspendu devant lui, était tout blanc[1] de même que la guiche, et à côté de lui étaient posés son heaume et son haubert. À l'extrémité de la charrette, on avait attaché son cheval par le licol, et il portait le frein sur la tête et la selle sur le dos ; blanc comme neige, il était d'une merveilleuse beauté. En voyant le roi et ses barons, le chevalier dit : « Ah ! Dieu, qui me délivrera ? » Tous les chevaliers sortirent alors du palais et le roi demanda au nain quel était le forfait du chevalier. « Le même que l'autre[2] », répondit-il. Comme le roi ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, il lui reposa la même question à laquelle le nain répondit la même chose. Le roi resta un long moment silencieux, ainsi que tous les autres, puis il demanda au chevalier comment il serait délivré. « Sire, répondit-il, par un chevalier qui monterait à ma place, là où je suis. — Cela,

471. Quant vint au jour de la feste aprés la messe[a], si fu li rois a une fenestre et ot tourné sa teste devers les prés, si ne voloit mie si tost mengier, pour ce que nule aventure n'avoit encore veüe. Lors esgarde, si voit venir une charete, et avoit un cheval es limons qui avoit la koue copee et les .II. oreilles de la teste. Desus seoit uns nains cours et gros, si ot barbe grans et teste grosse entremellee de chaines. Et en la charete avoit un chevalier, les mains loiies deriere le dos, en une chemise sale despanee, et si ot les .II. piés loiiés as .II. limons de la charete, et ses escus estoit tous blans et pendoit devant, et la guige de son escu estoit toute blanche, et dalés lui estoit ses hialmes et ses haubers ; et au chief de la charete estoit ses chevals atachiés par le chavestre, et avoit le frain en la teste et la sele el dos, et estoit blans conme noif negie et biaus a merveilles. Quant li chevaliers vit le roi et ses barons, si dist : « Ha ! Dix qui me delivrera ? » Et tout li chevalier issent fors del palais, et li rois demande au nain que li chevaliers a forfait. « Autant, fait il, conme li autres. » Et li rois ne set que [*e*] il veut dire, se li redemande encore, et li nains li dist autretel. Et li rois se taist une grant piece et tout li autre. Et li rois demande au chevalier conment il seroit delivrés. « Sire, fait il, se aucuns chevaliers montast por moi la ou je sui. — Ce ne trouverés

ce n'eśt pas aujourd'hui que vous le trouverez, assura le roi, à Dieu ne plaise[3]. » Alors la charrette partit à travers la ville, descendant toutes les rues où, de tous côtés, on jeta au chevalier des savates et de la boue. Le roi déclara alors que maintenant il pouvait bien passer à table, car il avait vu une aventure. Cependant, monseigneur Gauvain sortait des appartements de la reine où il avait dormi cette nuit-là, car il avait veillé le soir dans la chapelle, et plus d'un lui raconta l'aventure. Il se mit alors à pleurer et maudit celui qui avait fondé la coutume de la charrette, car il se souvenait de Lancelot qui y était monté. De son côté, le roi passa à table avec tous les autres. Mais quand il se retourna, il vit la charrette arriver au milieu de la cour, puis le chevalier en descendre et venir dans la salle où mangeaient les chevaliers. Chacun disait : « Voici le chevalier de la charrette ! » Il alla s'asseoir avec les autres, mais tous le rejetèrent en disant qu'il n'avait pas le droit de s'asseoir parmi les chevaliers. Il essaya toutes les rangées, mais personne n'accepta qu'il prît place à table, chacun le repoussant au contraire, et, après avoir cherché partout une place, il prit une nappe et alla s'asseoir dans la rangée des écuyers, mais ceux-ci le chassèrent. Voyant cela, monseigneur Gauvain abandonna le service et dit qu'il lui tiendrait compagnie puisqu'il était chevalier[4]. Tout le monde s'en fit l'écho dans la salle, si bien que le roi l'apprit et fit savoir à monseigneur Gauvain que cette conduite le déshonorait à ses yeux, et il ajouta qu'il avait démérité de son siège

---

vous hui, fait li rois, ja Dieu ne place[b]. » Atant s'en vait[c] parmi la vile, tout contreval les rues, si fu jetés de toutes pars de chavates et de boe. Et li rois diśt que ore puet il bien mengier, car il a aventure veüe. Et mé sires Gavains venoit des chambres la roïne ou il avoit la nuit dormi, car il avoit la nuit veillié a la chapele : si fu assés qui l'aventure li conta. Et il conmence a plourer et maldiśt celui qui charete eśtabli a tel meśtier, se li ramenbre de Lanselot qui i monta. Et li rois eśt assis al mengier et tout li autre. Et quant il se regarde, si voit la charete enmi la court et li chevaliers saut jus, si vient la ou li chevalier mengoient. Et chascuns diśt : « Ves ci le chevalier de la charete ! » Il vait seoir avoc les autres, et chascuns le boute ariere et dient qu'il ne doit pas seoir avoc chevaliers. Et il s'en vait par tous les rens, mais nus ne le sousfre qu'il s'i asiece, ains le boute chascuns ariere. Et quant il a partout cerchié, si prent une nape et en vait seoir el renc as esquiers, mais il le chacent d'aus. Et quant mé sire Gavains le vit, si laisse le mangier a porter, et diśt qu'il li fera compaingnie desque chevaliers eśt. Et la parole en vait par laiens, tant que li rois le sot, si mande a mon signour Gavain qu'il le tient[d] a honni de ceśte chose, et diśt qu'il a forfait le siege de la Table reonde. Et il diśt que s'il eśt honnis par la charete, que dont eśt Lanselos honnis ne aprés son honissement ne velt il

à la Table ronde. Mais monseigneur Gauvain répliqua que, si ce chevalier était honni à cause de la charrette, Lancelot l'était alors aussi, et qu'après le déshonneur de Lancelot il ne souhaitait recevoir aucune dignité. Le chevalier entendit ces propos, mais resta impassible. Quant au roi, il fut stupéfié par la réponse que lui adressait Gauvain[5].

472. Quand il eut fini de manger, le chevalier de la charrette se leva et dit à monseigneur Gauvain : « Merci infiniment, je vois bien maintenant que ce que l'on dit est vrai. » Sur ce, il partit et se dirigea vers un petit bois non loin de là, où il revêtit toutes ses armes, puis il alla avec son écuyer dans l'écurie du roi et y trouva l'un des meilleurs chevaux tout sellé. Il l'enfourcha, puis entra dans la grande salle du roi Arthur et lui dit : « Roi Arthur, si se présentait maintenant l'un de ceux qui estiment monseigneur Gauvain déshonoré d'avoir mangé avec moi, je serais son champion contre le meilleur de vous tous, et contre vous en personne, plus volontiers que contre tout autre. Sachez que vous êtes le roi le plus indigne et le plus lâche qui ait jamais vécu. Je vais m'en aller, mais j'emporterai toutefois votre cheval et, quand l'occasion se présentera, je ferai tout mon possible pour m'emparer de votre bien. Dans cette maison, il n'y aura pas un chevalier capable de vous le ramener tout seul. » Sur ces mots, le chevalier s'en alla et, croisant monseigneur Gauvain, il lui dit : « Merci infiniment, seigneur, d'avoir daigné manger avec moi ! — Allez à Dieu, répondit Gauvain, car vous n'avez rien à craindre de moi. » Tous furent absolument

---

nul honor avoir. Et li chevaliers ot les paroles[e], mais nul semblant n'en fait, mais li rois est tous esbahis de ce que mé sire Gavains li mande.

472. Quant li chevaliers de la charete ot mengié, si se lieve, si dist a mon signor Gavain : « Grans mercis, or voi je bien qu'il est voirs ce que on dist. » Atant s'en tourne, et en vient a un bruellet pres d'illoc, si s'est armés de toutes armes, puis s'en vait entre lui et son esquier en l'estable le roi, si trouve un des meillours chevaus qui i fust tout enselé. Si monte sus, puis en vient en la sale le roi Artu et li dist : « Rois Artus, se ore venoit avant qui mon signour Gavain tient a honni de ce qu'il ot mengié o moi[a], je l'en desfendroie encontre le meillour de vous tous, et encontre vous meïsmes plus volentiers que encontre nul des autres. Et saciés que vous estes li plus faillis rois et li plus recreans qui onques fust. Si m'en irai atant, mais [f] toutesvoies en menrai je vostre cheval, et quant je plus em porrai avoir del vostre, plus em prendrai ; et en cest hostel n'avra ja chevalier qui par son cors le vous ramaint. » Et lors s'en vait li chevaliers et encontre mon signour Gavain, se li dist : « Grans mercis, sire, de ce que vous deignastes mengier avoc moi ! — Alés a Dieu, fait il, que de moi n'avés vous garde. » Et lors sont par la sale tout

consternés dans la salle, car ils voyaient le roi mécontent et affecté au point d'en devenir fou de rage : il n'avait jamais connu, dit-il, une humiliation telle que de voir un voleur emporter son cheval sous ses yeux[1]. Sagremor se leva de table d'un bond, alla s'armer chez lui, puis partit sur les traces du chevalier à toute allure, et se mirent aussi en route Lucan le Bouteiller, Bédoyer le connétable[2], Girflet le fils de Do et Keu le sénéchal, qui, en sortant des appartements de la reine, avait entendu dire comment les autres allaient s'armer pour poursuivre le chevalier. Le suivant de près, Sagremor l'aperçut qui longeait la rivière et parvenait à l'eau de la forêt.

473. Ainsi appelait-on le gué qui se trouvait dans la forêt en dessous de Roievent, située à deux portées d'arc de cette ville. Le chevalier s'arrêta au bord du gué, tandis que sur l'autre berge se tenaient au moins dix chevaliers qui l'attendaient. De son côté, Sagremor arrivait au grand galop, mais dès que le chevalier le vit, il se porta à sa rencontre et ils échangèrent de grands coups sur les écus. Sagremor brisa sa lance et le chevalier d'un coup violent l'abattit à terre, puis il saisit le cheval par la bride et, lui faisant traverser la rivière, le remit aux mains de ceux qui étaient sur l'autre rive. Le chevalier dit à Sagremor : « Seigneur, dites au roi que je possède maintenant un peu plus de son bien et que j'en aurai encore plus. — Comment ? s'étonna Sagremor. Ne combattrez-vous plus ? — Non, répondit le chevalier, même si je combattais plus longtemps, je ne crois pas que vous en tire-

---

esbahi, car il en voient le roi iré et ot tel duel que pour un poi qu'il n'esrage et dist que onques mais tel honte ne li avint, quant son cheval en mainne lerre voiant ses ex. Et Saygremors saut de la table, et s'en vait a son hostel armer et en vait aprés le chevalier grant aleüre, et autresi i vait Lucans li Bouteilliers et Beduiers li connestables et Girflés li fix Do et Kex li seneschaus qui venoit des chambres la roïne et avoit oï conter conment li autre s'aloient armer pour aler aprés le chevalier. Et Saygremors le siut de pres, si choisist qu'il vait tout contreval la riviere et tant qu'il vient a l'aigue de la forest.

473. Ensi avoit a non li gués qui estoit en la forest desous Roevent, et la forest en estoit pres a .II. archies. Et li chevaliers s'arreste sor le gué, et d'autre part l'aigue, avoit bien jusques a .x. chevaliers qui l'atendoient. Et Saygremors vient apoignant, et quant li chevaliers le voit, si vient encontre lui, si s'entredonnent grans cops sor les escus. Saygremors brise sa lance, et li chevaliers le fiert si qu'il l'abat a terre et puis saisist le cheval au frain et le met outre l'aigue, et cil sont a la rive qui le prendent. Et li chevaliers dist a Saygremor : « Sire, dites au roi que ore ai je plus del sien et encore en avrai je plus. — Et conment ? fait Saygremors. N'en ferés plus ? — Nenil, fait il, et se je en faisoie plus, je ne quit mie que vous en eüssiés ja

riez profit, car j'ai cet avantage sur vous qui êtes à pied que moi je suis à cheval. » Sagremor s'en alla tout honteux, mais Lucan le Bouteiller arriva et le chevalier sortit du gué pour aller à sa rencontre. Ils s'élancèrent l'un sur l'autre et le chevalier abattit Lucan le Bouteiller à son tour et, après avoir emmené son cheval, il lui dit :

474. « Seigneur, dites au roi que j'ai maintenant un peu plus de son bien que je n'en avais ce matin. » À ce moment arriva Bédoyer, il jouta mais le chevalier l'abattit lui aussi ; après il abattit Girflet qui fut le quatrième. Il traversa ensuite le gué et sembla vouloir s'en aller, mais Keu le sénéchal ne tarda pas à arriver ; il interpella le chevalier qui prit alors des mains d'un écuyer une lance courte et robuste et revint sur ses pas. Ils se rencontrèrent au milieu du gué et Keu le toucha, faisant voler sa lance en éclats, mais le chevalier transperça son écu et son haubert, lui fit une petite plaie et, le désarçonnant de son destrier, le culbuta la tête la première dans l'eau. Il s'empara alors de son cheval et l'emporta. De son côté Keu se releva d'un bond, tout étourdi : il avait bu beaucoup d'eau et se sentait grièvement blessé. Il retourna dans cet état à la cour. Le roi en fut on ne peut plus affligé et il mit tout sur le dos de son neveu, mais monseigneur Gauvain lui dit : « Cher oncle, le nombre des chevaliers déshonorés s'accroît[1] ! »

475. Tandis qu'ils échangeaient ces propos, le nain revint en ramenant la charrette qui transportait une demoiselle.

---

prou, car je ai tant d'avantage que vous iestes a pié et je a cheval. » Lors s'en vait Saygremors tous hontous, et lors vient Lucans li Bouteilliers et li chevaliers ist fors del gué encontre lui. Li uns laisse courre vers l'autre, et li chevaliers rabat Lucan le Bouteillier et son cheval en mainne et puis li dist[a] :

474. « Sire, dites au roi que ore ai je plus del sien que jehui matin n'avoie. » Lors vient Beduiers, si jouste, et li chevaliers le rabat ; aprés a abatu Gyrflet qui fu li quars. Et ore passe l'aigue et fait samblant qu'il s'en voelle aler, et il ne demoura gaires que Kex li seneschaus vint, se li escrie et cil prent d'un esquier [*306a*] une glaive courte et grosse et vient ariere. Si s'entrencontrent enmi le gué et Keu l'ataint, si que sa lance vole en pieces et li chevaliers le fiert si parmi l'escu et parmi le hauberc, se li fait une petite plaie et le porte jus del destrier enmi l'aigue, les piés desus. Lors prent le ceval et si l'en maine ; et Kex saut sus tous estourdis, si ot assés beü de l'aigue, si se sent moult blechiés, si se retorne a la court. Et li rois en fu[a] si dolans ke plus ne puet et del tout s'en prent a son neveu, et mé sire Gavains dist : « Biaus oncles, plus de honnis en i a ! »

475. Que que il parolent ensi, si en revient li nains ki la karete ramainne, et desus avoit une damoisele. Et quant la damoisele voit le

Quand celle-ci vit le roi, elle lui dit : « Roi Arthur, on disait communément que nul, homme ou femme, dans la détresse, ne venait ici sans trouver d'aide, mais il apparaît bien que c'est un mensonge, car le bon chevalier s'en est allé sans trouver la moindre personne qui montât dans la charrette à sa place. Vous en avez récolté plus de honte que d'honneur, car il emmène six de vos chevaux, contre votre gré. À mon tour, à présent, je ne sais pas si je trouverai quelqu'un pour me tirer de là. » Monseigneur Gauvain traversa la salle. « Demoiselle, lui demanda-t-il, comment vous délivrer ? — En montant, dit-elle, ici, à ma place. — Au nom de Dieu, reprit-il, moi je le ferai, par affection pour le bon chevalier qui y monta. » Il s'élança sur la charrette, et la demoiselle en descendit. Aussitôt arrivèrent des chevaliers tout en armes qui la mirent en selle sur un des plus beaux palefrois du monde. La reine s'était approchée et la demoiselle dit au roi Arthur : « Je m'en vais, mais auparavant je veux que tu saches que bientôt se produira l'événement qui dispersera ta cour dont les aventures prendront fin[1]. Vous n'auriez pas dû refuser votre aide au chevalier, au contraire, vous auriez dû prendre sa place dans la charrette[2], car il n'y était que par affection pour Lancelot qui y grimpa pour retrouver cette dame, et qui fit ce que nul n'aurait fait et que toi-même n'aurais osé entreprendre pour elle qui est ta femme. En souvenir de lui, toutes les charrettes devraient être révérées à tout jamais[3]. Et sais-tu qui est ce chevalier qui a abattu tes

---

roi, se li dist : « Rois Artus, on soloit dire que nus desconseilliés ne nule desconsillie ne venoit chaiens que conseil n'i trouvast, mais bien i piert que çou est mençongne, car li bons chevaliers s'en est alés ne onques ne trouva qui onques montast en carete pour lui. Si en avés plus honte eüe que hounor, car il en maine .VI. cevaus maugret vostre. Or ne sai jou se jou trouverrai qui de chi me get. » Et mé sire Gavains en vient aval, se li dist : « Damoisele, conment en serés vous gitee ? — Qui monteroit, fait ele, chi, jou iroie jus. — Enon Dieu, fait il, jou i monterai por l'amour del bon chevalier qui i monta. » Il se lance sor la charete et ele descent, et aprés viennent chevalier tout armé pour lui monter sor un des plus biaus palefrois del monde. Et lors i est venue la roïne, et la damoisele dist au roi Artu : « Je m'en irai, mais avant voel que tu saces que li afaires aproce par coi ta court sera delivree, et dont les aventures prendront fin. Si ne deüssiés pas avoir failli au chevalier, ains i deüssiés estre saillis, car il n'i estoit fors pour l'amour de Lanselot qui pour cele dame requerre i monta et fist ce que nus n'eüst fait ne tu ne l'osaisses emprendre pour li qui ta feme est[a]. Et pour lui devroient estre toutes charetes honnerees a tous jours mais. Et sés tu qui est li chevaliers qui[b] a tes compaingnons abatus ? Ce est uns jouenes enfes qui awan fu fais chevaliers

compagnons ? C'eſt un tout jeune homme qui a été fait chevalier cette année, après Pâques. Il eſt cousin de Lancelot et frère de Lionel qui eſt parti en quête de Lancelot : il agit en fou, car il ne le trouvera pas[4]. »

476. À ces mots arriva le chevalier dont elle avait parlé, suivi de ses hommes qui lui amenaient les chevaux qu'il avait gagnés. Il ôta son heaume et se présenta devant le roi. « Sire, lui dit-il, voici vos chevaux, car je ne les emmènerai pas ainsi, mais telle eſt la manière dont les bons chevaliers doivent se battre. » La reine se leva alors pour aller à sa rencontre, et le roi lui réserva un accueil très joyeux par affection pour son cousin. De son côté, la demoiselle s'était mise en selle, sans ajouter un seul mot, et s'en alla. Le roi retint le chevalier auprès de lui et lui accorda l'honneur d'être compagnon de la Table ronde, mais il dit qu'il n'était pas digne de recevoir un tel honneur et que, d'autre part, il ne voudrait pas l'être si ce n'était sur la recommandation de Lancelot. Le roi n'insiſta pas et lui demanda comment il s'appelait, et il lui dit qu'il s'appelait Bohort l'Exilé. La reine s'enquit de la demoiselle qui s'en allait, et il dit que c'était la Dame du Lac, qui avait élevé Lancelot, ainsi que lui et Lionel. En entendant cela, la reine fut on ne peut plus contrariée, et toute joie s'évanouit pour elle. Elle monta à cheval et dit qu'elle n'aurait de cesse avant de l'avoir retrouvée. Le roi partit avec elle, et ils rencontrèrent en ville monseigneur Gauvain que le nain conduisait toujours. La reine sauta alors dans la charrette et Gauvain en descendit,

---

aprés Pasches. Si eſt cousins Lanselot et eſt freres Lyonnel qui quiert Lanselot : si fait que fols, car il ne le trouvera mie. »

476. A ces paroles, vint li chevaliers dont ele avoit parlé, et aprés ses chevaliers li amenoient ses chevaus qu'il avoit gaaingniés. Il oſte son hialme et en vait devant le roi et diſt : « Sire, tenés vos chevals, car je ne les en menroie pas en tel maniere, mais ensi doivent bon chevalier [*b*] entre encontrer[a]. » Lors se lieve la roïne encontre lui et li rois li fait moult grant joie pour l'amour de son cousin. Et la damoisele eſt montee sans plus dire et s'en vait. Et li rois retient le chevalier avoques lui et li otroie la compaingnie de la Table reonde, et il diſt qu'il n'eſt mie dingnes a si haute honour recevoir, et d'autre part, il ne le volroit pas eſtre se par le conseil Lanselot n'eſtoit. Et li rois s'en sousfre atant et li demande conment il a non, et il li diſt qu'il a a non Boors[b] li Essilliés. Et la roïne demande de la damoisele qui s'en vait et il diſt que c'eſt la Dame del Lac qui Lanselot nourri, et lui et Lyonel[c]. Et quant la roïne l'entent, si en eſt tant dolante que nule plus, ne nule joie ne le conforte, si eſt montee et diſt que jamais ne finera tant qu'ele l'ait atainte. Et li rois en vait avoc li, si trovent mon signour Gavain enmi la vile que li nains en menoit encore. Et la roïne saut en la charete et il descent et li rois

puis le roi y monta après la reine, et il n'y eut ensuite aucun chevalier de la cour du roi qui n'y montât. Dès lors, aussi longtemps que vécut le roi, personne ne fut condamné à être conduit en charrette ; à la place, il y eut dans chaque ville un vieux roussin sans queue ni oreilles, sur lequel on mettait ceux que l'on voulait couvrir d'infamie et qu'on transportait ainsi à travers toutes les rues. La reine en compagnie du roi et de Gauvain suivit la Dame du Lac, et ils chevauchèrent tant et si bien qu'ils la rattrapèrent. La reine implora son pardon et, se disant toute honteuse de ne l'avoir pas reconnue, la pria de revenir ; de son côté, monseigneur Gauvain, qui l'accueillit avec de grands transports de joie, l'en pria aussi, mais elle répondit que c'était impossible.

477. La reine la prit alors à part et la supplia de lui donner des nouvelles de Lancelot si elle en avait. « Sachez, répondit-elle, qu'il eſt vivant, qu'il eſt sain et sauf, prisonnier dans un endroit où il eſt cependant bien traité. Le moment de sa libération eſt déjà fixé et, s'il s'échappait avant, il serait privé de la grande joie et du grand honneur qu'il espère, car il ne se vengerait pas aussi complètement de Méléagant qu'il le fera. Mais sachez qu'au premier tournoi qui aura lieu dans le royaume de Logres vous pourrez le voir, si vous y êtes. » Ces nouvelles réjouirent profondément la reine qui s'en retourna, voyant qu'elle ne pouvait ramener la demoiselle à la cour. Elle rapporta au roi les nouvelles de Lancelot, mais elle ne lui dit pas qu'il devait venir au premier tournoi. Le roi en fut très heu-

---

monte aprés la roïne, ne onques ne remeſt chevaliers en la court le roi qui n'i montaſt. Et dés lors en avant, tant conme li rois vesqui ne fu hom dampnés en charete, ançois avoit en chascune vile un viell roncin sans koue et sans oreilles, si i montoit on ciaus que on voloit honnir, si les en menoit on par toutes les rues. Et la roïne siut la Dame del Lac et li rois et mé sire Gavains avoc, si chevauchent tant qu'il l'ataingnent. Et la roïne crie merci et diſt que moult eſt hontouse qu'ele ne l'avoit conneüe, se li proie que ele retourt ; et mé sire Gavains l'en proie qui moult li fait grant joie, mais ele diſt que ce ne puet eſtre[d].

477. Lors le traiſt la roïne a conseil, se li proie qu'ele li die s'ele set noveles de Lanselot. « Saciés, fait ele, qu'il eſt vis, sains et haitiés et em prison, mais moult eſt honerés et li poins eſt tous eſtablis qu'il eschapera, et s'il eschapoit avant, il avroit perdu la grant joie et la grant hounour qu'il atant, ne il ne se vengeroit mie si bien de Meliagant com il fera. Mais que la premiere assamblee qui sera a Logres, la le porrés vos veoir, se vous eſtes la. » Ces noveles aime moult la roïne, si s'en retourne quant ele vit qu'ele ne le pooit amener a court. Et lors conte au roi la nouvele de Lanselot, mais ele ne li diſt mie que il devoit eſtre a la premiere assamblee, et li rois en eſt moult liés,

reux, car il craignait qu'il ne fût mort et l'attente lui pesait. La reine lui dit : « Sire, faites annoncer un tournoi dans la marche de Gorre et de votre royaume. Là peut-être pourrez-vous avoir des nouvelles de Lancelot. Mais ne retardez pas trop le jour fixé pour ce tournoi, ainsi vous en prient vos gens qui viennent d'être libérés. » Le roi y consentit et fit annoncer que, vingt jours plus tard, la Grande-Bretagne serait rassemblée à Pomeglai. Ainsi le fit-il savoir par lettres et par messagers. Mais le conte se tait à ce propos et retourne à Lancelot du Lac, relatant comment la reine Guenièvre lui demanda de faire le plus mal possible, puis le mieux au tournoi.

Lancelot au tournoi de Pomeglai.

478. Le conte dit maintenant, comme vous l'avez entendu, que Lancelot était en prison chez le sénéchal de Gorre qui l'aimait beaucoup, et qu'il faisait ce qu'il voulait hormis sortir. La nouvelle du tournoi s'était si bien répandue qu'il était parfaitement au courant et qu'il se désolait de ne pouvoir y aller. Le sénéchal n'était pas souvent au château, mais sa femme, qui était d'une grande beauté et d'une grande courtoisie, y était installée à demeure. La prison de Lancelot était clémente, car on le sortait chaque jour de la tourelle, il mangeait avec la dame qui l'aimait plus que tout autre, en raison du grand bien qu'elle avait entendu rapporter à son propos. Le jour fixé pour le tournoi approchant, Lancelot fut plus que jamais mélancolique. La dame le voyait manger sans appétit

---

car paour avoit de sa mort, et li demorers li anoie. Et la roïne li dist : « Sire, car faites crier une assamblee en la marce de Gorre et de vostre terre. La porrés oïr par aventure noveles de Lanselot. Et toutesvoies aprocera li termes de l'asamblee, ensi le vous proient vos gens qui sont issu de [*c*] prison. » Et li rois l'otroie et fait crier que de cel jour en .xx. jours ert la Grant Bretaingne assamblee a Portneglai[a] : ensi le mande par letres et par messages. Mais de ce se taist li contes et retourne a parler de Lanselot del Lac, ensi com la roïne Genievre li mande qu'il face le plus maleurousement qu'il porra et puis le mix au tornoi.

478. Or dist li contes, si come vous avés oï[a], est Lanselos em prison chiés le seneschal de Gorre qui moult l'aimme, et fait quanqu'il velt fors aler fors. Et tant est la nouvele alee de l'assamblee qu'il le set moult bien, si en est moult dolans qu'il n'i puet aler. Et li seneschaus n'estoit mie souvent en maison, mais sa feme i estoit qui moult avoit bialté en li et courtoisie. Et Lanselos estoit en legiere prison, car on le metoit chascun jor fors de la tourele et mengoit avoc la dame ; et ele l'amoit sor tous homes pour les grans biens qu'ele en avoit oï conter. Quant li termes de l'assamblee fu pres[b], si fu plus pensis que devant. Et la dame le vit mengier malvaisement, si

et sa beauté magnifique perdait un peu de son éclat. Elle lui demanda ce qu'il avait, mais il ne voulut pas lui en parler, aussi le conjura-t-elle au nom de l'être qu'il chérissait le plus de lui dire la vérité. « Dame, répondit-il, vous m'en avez tant conjuré que je vais vous le confier. Je ne mangerai rien, sachez-le bien, pour me maintenir en bonne santé, si je ne vais pas à ce tournoi qui doit avoir lieu, et je ne vois pas comment je pourrais y aller : c'est la raison de ma tristesse. Voilà, vous savez ce qui me rend malheureux, j'en suis désolé, mais j'ai été forcé de le dire. — Lancelot, demanda-t-elle, si quelqu'un faisait en sorte que vous puissiez vous y rendre, ne mériterait-il pas d'être largement récompensé de votre part ? — Oui, dame, par tout ce que je pourrais posséder. — Si vous m'accordez le don que je vous demanderai, je vous laisserai y aller et vous fournirai armes et cheval. » Au comble de la joie, il lui accorda le don. « Savez-vous, reprit-elle, ce que vous m'avez donné ? Vous m'avez donné votre amour. » Il ne savait que répondre, car, s'il l'éconduisait, il risquait de manquer ce tournoi auquel il désirait tant aller, et s'il lui donnait son amour, il serait infidèle, car par ce don elle voudrait avoir le surplus[1]. Il réfléchit longuement à ce dilemme. « Qu'en dites-vous ? demanda la dame. — Certes, je ne vous refuserai jamais rien que je possède, car vous l'avez bien mérité. — Votre amour m'est-il donc accordé ? — Dame, répondit-il, je vous accorde tout ce que je peux faire sans me mettre en porte-à-faux. » Elle le vit confus et

---

fu auques empiriés de la grant biauté qu'il avoit ; ele li demande qu'il a, mais il[c] ne li velt pas dire, et ele le conjure de la riens que il plus aimme que il li die verité. « Dame, fait il, tant m'avés conjuré que je le vous dirai. Bien saciés que je ne mengerai qui bien me face, se je ne sui a cele assamblee qui doit estre, et pour ce sui je a malaise, ne je ne voi mie conment je i puisse estre. Ore avés oï mon anoi, ce poise moi, mais force le me fist dire. — Lanselot, fait ele, qui feroit tant que vous i fuissiés, enne l'en devriés vous grant guerredon ? — Oïl, dame, de quanques je porroie avoir. — Se vous, fait ele, me donnés un don que je vous demanderai, je vous i lairai aler et vous baillerai armes et cheval. » Et il en est tant liés que nus plus, se li otroie. « Savés vous, fait ele, que vous m'avés donné ? Vous m'avés donné vostre amour. » Et il ne set que dire, car si l'escondist, il crient perdre l'asamblee que il a trop desiree ; et s'il li donne s'amour, il l'avra [*d*] fausee, car par ce voldra ele avoir le sorplus. Si pense longement a ce. « Que me dites vous ? fait la dame. — Certes, fait il, de chose que je aie[d], ne serés vous ja escondite, car bien l'avés deservi. — Otroiié m'avés, fait ele, vostre amour ? — Dame, fait il, je vous otroie quanques je puis faire sans contredit. » Et ele le voit hontous, si pense que plus ne puet dire de honte, si bee tant a lui servir qu'il

pensa qu'il ne pouvait en dire plus par timidité, aussi avait-elle envie de lui rendre si bien service qu'il fût entièrement à elle à son retour. Elle lui prépara donc armes et cheval, et quand elle pensa qu'il était temps pour lui de partir, elle le lui dit et il en fut tout heureux.

479. Ce matin-là, elle l'arma elle-même et le conjura, au nom de l'être qu'il chérissait le plus au monde, de revenir dès qu'il pourrait quitter le tournoi et de ne se laisser retenir par aucun empêchement sinon la mort, ce qu'il lui promit. Sur ce, Lancelot partit, emportant les armes du sénéchal, et il se logea loin du champ clos, dans un endroit le plus isolé possible, afin de n'être reconnu de personne. Au matin, lorsqu'il arriva sur le champ clos, la reine était montée sur une bretèche, en dehors de Pomeglai, avec une foule de dames et de demoiselles. Le tournoi s'ouvrit sur de belles joutes, en plusieurs points, avec de grandes mêlées. Bédoyer le connétable, Dodinel le Sauvage, Guerrehet, Agravain et Bohort l'Exilé commencèrent à distinguer par des joutes fort remarquables. Lancelot s'arrêta sous la bretèche, et voyant sa dame la reine, il s'inclina avec un tendre respect devant elle. Avec lui, de là où il avait passé la nuit, venait un jeune homme qui lui portait sa lance. La reine observait tous les chevaliers qui s'illustraient, mais ce spectacle la laissait indifférente, car elle n'y distinguait pas son ami. Lancelot se mit alors dans les rangs, portant un écu de sinople à trois bandes d'argent[1], et il remonta tout un rang de chevaliers en piquant des deux, tandis que fonçait sur lui un chevalier du nom

---

ert al revenir tous suens[c]. Lors li apareille cheval et armes, et quant ele set qu'il est tans de mouvoir, se li dist et il est moult liés.

479. Al matin l'arma ele meïsmes et li conjura la riens el monde qu'il plus amoit qu'il revenroit au plus tost qu'il porroit partir de l'assamblee et que nule essoine ne le tenroit se la mort non, et aprés li fiance. Atant s'em part Lanselos et emporte les armes au seneschal et se herberge loing de la place, el plus destourné lieu qu'il pot, si que de nului n'est conneüs. Al matin en vint en la place, et la roïne est montee a une bretesche defors Porneglai, et dames et damoiseles assés. Et li tournois conmence moult bons em pluisours lix et mellees grans. Et Beduiers li connestables et Dodiniaus li Salvages et Guerrehés et Agravains et Bohors li Essilliés le conmencierent trop merveillousement bien a faire. Et Lanselos s'arreste desous la bretesche, et quant il voit sa dame la roïne, se li encline moult doucement. Et avoc lui venoit uns vallés de la ou il ot jeü, qui sa lance li porte. Et la roïne regarde tous ciaus qui bien le font, mais il[a] li est moult poi quant ele n'i connoist son ami. Et lors se met Lanselos es rens, si porte un escu de synople a .III. bendes d'argent, et il point tout le renc, et uns chevaliers contre lui qui avoit non Heloys et

d'Héloy qui était le frère du roi de Northumberland. Ils échangèrent de grands coups : Héloy brisa sa lance et Lancelot le frappa si violemment qu'il le projeta à terre.

480. Alors s'élevèrent le tumulte et les cris car la foule était très dense. Cet Héloy avait bien jouté durant toute la journée, et ceux de Logres se réjouirent de son sort, alors que d'autres en étaient dépités. Lancelot se mit à abattre des chevaliers, à briser des lances et à accomplir tant de prouesses qu'il faisait l'admiration de tous. Il rencontra un chevalier, un jouteur d'une grande violence du nom de Godoé d'Outre les Marches. Lancelot éperonna vers lui et le frappa si violemment qu'il l'envoya bouler avec son cheval, en un tas. Dès lors il abattit des chevaliers et jouta si admirablement que tout le monde en fut ébahi. Il fit tant de joutes qu'il ne lui resta plus qu'une seule lance. Il la prit, car il vit venir un chevalier qui était le sénéchal du roi Claudas de la Déserte. Ils se percutèrent et le sénéchal fit voler sa lance en éclats, tandis que Lancelot, le frappant en plein dans la bouche, lui enfonça le fer dans la gorge et le projeta au milieu du champ, du bout de sa lance. Le sénéchal perdit conscience et toute la terre se couvrit de son sang. Tout le monde cria : « Il est mort ! Il est mort ! » En entendant cela, Lancelot jeta sa lance à terre, et, complètement bouleversé, dit qu'il allait partir. Il fit demander par son écuyer qui était le blessé, et on lui dit que c'était le sénéchal du roi Claudas,

---

estoit freres le roi de Norhomberlande. Il s'entrefierent grans cops et Heloys brise sa lance, et Lanselos le fiert si durement qu'il l'abat a terre.

480. Lors lieve la noise et li bruis, car trop i avoit grant gent. Cil Heloys i avoit bien jousté le jour, si en sont lié cil de Logres et li autre dolant. Lors conmence Lanselos chevaliers a abatre et lances a brisier et a faire tant d'armes que tout le regardent a merveilles. Et lors encontra un chevalier qui moult felenessement joustoit, si avoit non Godoé d'Outre les Marces[a]. Et Lanselos point a lui, si le fiert si durement qu'il abat lui et le cheval tout en un mont. Et lors conmence a abatre gent et a jouster si merveillousement que tout s'en esbahissent. Il a tant jousté [*e*] qu'il n'a mais que une sole lance. Il le prent, car il vit venir un chevalier qui estoit seneschaus au roi Claudas de la Deserte. Il s'entrefierent et li seneschaus fait voler sa lance em pieces et Lanselos le fiert parmi la goule, que li fers li passe parmi la gorge, si le porte enmi le champ tant com lance est longe, et cil se pasme et toute la terre couvre de son sanc. Et chascuns crie : « Mors est ! Mors est ! » Et quant Lanselos l'entent, si jete sa lance jus, si en est moult dolans et dist que il s'em partira atant. Lors fait demander son esquier qui cil est qui navrés est, et on li dist qu'il est seneschaus au roi Claudas et qu'il est mors et qu'il a la gorge route.

et qu'il était mort, la gorge tranchée. Lancelot répondit alors que, puisqu'il était au service de Claudas, il n'allait pas s'apitoyer si Dieu le vengeait de ses ennemis.

481. Alors il tira l'épée en bon escrimeur, et en donna de grands coups à droite et à gauche, abattant chevaliers et chevaux, à coups d'épée et de lance. Il arrachait les écus des cous, les heaumes des têtes, il poussait, transperçait, frappait, heurtait, mettait en pièces, en chevalier bien aguerri. Tous ceux qui le voyaient en étaient ébahis, et monseigneur Gauvain, qui l'était plus que tout autre, eut la certitude que ce ne pouvait être que Lancelot. Il alla le dire à la reine qui s'en doutait, car elle l'avait vu bien des fois en faire autant, et elle s'en réjouit, mais elle voulut jouer un tour à monseigneur Gauvain et à tous les chevaliers. Elle appela une de ses suivantes qui l'accompagnait et s'ouvrit à elle, la dame de Malehaut étant morte[1]. Elle dit à la jeune fille : « Allez trouver ce chevalier, et dites-lui qu'il se batte désormais le plus mal possible, avec cette consigne secrète que je lui demande d'accepter une terrible épreuve, en retour de la grande joie qu'il a eue[2]. » La jeune fille alla voir le chevalier et lui transmit le message. Prenant une lance à un chevalier, il se prépara à aller jouter contre un autre, mais il le manqua, et le chevalier le frappa et le renversa sur la croupe de son cheval, si bien qu'il se redressa à grand-peine. Il revint alors dans la mêlée, mais quand il lui fallut assener de grands coups, il se retint à la croupe du cheval et fit semblant d'être prêt à

Et Lanselos dist, puis qu'il est a Claudas, que il ne l'en chaut se Dix le venge de ses anemis.

481. Lors traist l'espee conme cil qui bien s'en sot aidier, si en donne grans cops a destre et a senestre[a] et abat chevaliers et chevaus par cops d'espee et de lance. Et il sache escus de cols[b] et hialmes de testes, et boute et empaint et fiert et hurte et desmenbre, si conme cil qui bien s'en sot aidier. Si en sont tout esbahi tout cil qui le voient et mé sire Gavains en est esbahis sor tous et pense[c] pour voir que ce n'est se Lanselos non. Si le vait dire a la roïne et ele le savoit bien, car maintes fois l'en avoit veü autant faire, si en est moult lie, mais ele se pense qu'ele decevera mon signour Gavain et tous les autres. Si apele une soie pucele qu'ele avoit avoc lui, se li descouvri son pensé, puis que la dame de Maloaut fu morte. Si dist a la pucele : « Alés, fait ele, au chevalier, se li dites que il face dés ore mais au pis que il onques porra, a toutes ces enseignes que je li dis son grant doel la ou il ot sa grant joie. » Et la pucele en vait au chevalier, se li dist. Et il prent une lance a un esquier et muet a un chevalier pour jouster, mais il faut, et li chevaliers le fiert si qu'il l'enverse desus la crupe del cheval, si que a painnes se relieve. Lors en vient a la mellee et quant il dut ferir grans cops, si se tint a la crupe del cheval, et fait samblant qu'il doive

tomber. Dès lors, il n'attendit plus aucun chevalier, au contraire il prenait la fuite devant eux en les voyant venir. Son comportement fut tel qu'il fut hué et injurié par tout le monde, et que le valet qui était venu avec lui en était plus que tout autre consterné.

482. Son attitude fut la même durant toute la journée, jusqu'au moment où les chevaliers se séparèrent, et tous ceux qui l'avaient pris pour un preux se sentirent honteux. Il retourna à son logis et personne n'osa l'interroger sur la lâcheté qu'il avait commise. Le lendemain matin, il se leva et revint au tournoi, et comme il ne portait pas de heaume, une demoiselle, arrivée à sa hauteur, le reconnut : c'était celle qui l'avait conduit au monastère où il souleva la tombe de Galaad. Elle le suivit. Quand il eut mis son heaume, elle alla dire partout : « Voici venue la merveille ! » En l'entendant, il se mit à jouter si énergiquement qu'il provoqua la stupéfaction de tous les spectateurs.

483. Ses exploits durèrent un bon moment, tant et si bien que tous convinrent que c'était le meilleur chevalier qu'ils avaient jamais vu. Mais la reine lui demanda à nouveau de combattre le plus mal possible, ce qu'il fit aussitôt, à la stupéfaction de tous, et la demoiselle qui l'avait annoncé à grands cris en fut si stupéfaite qu'elle n'osa plus rien dire. Il combattit ainsi très mal jusqu'à midi passé, mais alors la reine lui demanda de combattre le mieux possible, car tel était son désir. Tout heureux, il plongea dans la mêlée et jouta si bien

---

cheoir. Ne dés lor en avant n'atent il chevalier, ains s'en fuit avant els quant il les voit venir. Si fait tant que tous li mons le hue et maldist, et li vallés qui avoc lui estoit venus en est tous esbahis plus que nus.

482. En tel maniere se contint toute jour, tant qu'il se departirent, si sont hontous tout cil qui pour preu l'avoient tenu. Il s'en vait a son hostel, ne nus ne l'ose metre a raison del mauvaistié qu'il ait faite. Au matin, se leva et revint a l'asamblee [*f*], et il estoit sans hialme, et une damoisele l'ataint si le connoist, et c'estoit cele qui l'avoit mené au moustier ou il leva la tombe Galaad et ele le siut. Et quant il ot mis son hialme et ele vait criant : « Ore est venue la merveille ! » Et quant cil l'ot, si conmence a faire d'armes moult durement tant que cil qui le voient s'en esmerveillent.

483. Grant piece dura ses biensfaires, tant que tout s'acordent que c'est li miudres chevaliers qu'il onques mais veïssent. Et lors li remande la roïne que il face au pis qu'il porra et il si fait tantost, si que tout cil s'en esmerveillent, et la damoisele qui l'ot escrié, en est si esbahie que plus n'osa parler. Ensi le fist malvaisement tant que miedis fu passés et lors li mande la roïne que il le face au mix qu'il porra car ele le velt. Et il en est moult liés, si se fiert entre les autres, si le conmence si bien a faire qu'il abat quanque il encontre. Si fait tant

qu'il abattit tout ce qu'il rencontrait. Il fit tant et si bien que tout le monde parlait de lui et s'accordait à lui donner le prix, aussi bien ceux de son camp que ceux du camp adverse. Quand le soir tomba, il jeta son écu dans la mêlée et retourna là où il logeait. Ce soir-là il ne fit aucun doute pour tous les chevaliers de l'assemblée que c'était Lancelot, et qu'il était le plus fort pour se moquer d'eux. Par étapes, Lancelot retourna dans sa prison. Le sénéchal l'attendait, terrifié à l'idée qu'il ne revînt pas : s'il avait su qu'il était parti grâce à sa femme, il l'aurait tuée. En le voyant revenir, il se dit que c'était assurément le chevalier le plus loyal du monde. Mais quand Méléagant apprit qu'il s'était rendu au tournoi, il en fut si mécontent qu'il se jura de le mettre dans une prison d'où il ne sortirait pas comme il voudrait. Il fit alors construire une tour du côté de la marche de Galles, avec l'accord de son père, auquel il dit que cette tour garderait toutes les marches de Gorre. La tour, située dans un marais, n'avait à craindre d'aucun côté ni perrière, ni mangonneau ou autre machine de guerre[1], et personne n'aurait pu s'aventurer dans le marais sans être aussitôt enlisé jusqu'en enfer. Cette tour était gardée par un serf de Méléagant et Lancelot y fut enfermé. Depuis la maison du serf, un ruisseau courait jusqu'à la tour, et, avec une petite barque, on lui apportait de la nourriture qu'il hissait par une corde. Cette tour n'avait pas de porte, et pour toute fenêtre, une petite ouverture par laquelle il remontait le pain et l'eau, en quantité insuffisante pour le rassasier.

---

que tout em parolent et li donnent le pris et cil devers lui et cil qui encontre lui estoient. Et quant il avesprist, si jete son escu en la mellee et s'en vait la ou il gisoit. Et la nuit sorent tout cil de la mellee[a] que c'estoit Lanselos et qu'il avoit le pris pour aus gaber. Et Lanselos s'en vait tant par ses journees qu'il en revient en sa prison. Et li seneschaus qui l'atendoit, qui moult avoit grant paour qu'il ne revenist mie, et s'il seüst que par sa feme fust partis, il l'eüst morte. Et quant il le vit, si dist il que voirement estoit il li plus loiaus chevaliers del monde. Mais quant Meliagans sot qu'il ot esté a l'asamblee, si en fu moult dolans, si dist qu'il le metera en tel lieu dont il n'istera mie sans congié. Lors fist faire une tour par devers la marce de Gales par le congié de son pere, et dist que cele tour garderoit toutes les marces de Gorre. La tour si ert en un marois qui de nule part n'avoit garde de pariere ne de mangonnel[b] ne d'autre engien, ne nus ne se meïst el marois qui ne fust perdus jusqu'en abisme. Cele tour gardoit un serf Meleagant et Lanselos fu mis dedens. Et de la maison al serf couroit uns ruissiaus jusqu'a la tour, se li portoit on a mengier par une petite nef et il le traioit amont a une corde. Ne en la tour n'avoit huis ne fenestre, fors une petite fenestre par la ou il traioit le pain et l'aigue, mais ce n'estoit mie tant com il em peüst mengier.

Méléagant vient réclamer le combat.

484. Ainsi Lancelot était-il en prison à l'insu de tous, sinon de Méléagant et du serf. Quand Méléagant vit Lancelot réduit à la captivité qu'il souhaitait, il quitta le pays de Gorre et s'en alla à la cour du roi Arthur qu'il trouva à Londres. Il se présenta devant le roi et lui dit : « Roi Arthur, on sait que j'ai conquis cette dame ici présente sur Keu le sénéchal et que Lancelot eſt venu la rechercher. Une bataille eut lieu entre nous deux, au terme de laquelle je le laissai emmener la reine, et il me promit de combattre contre moi dans l'année, quand je viendrais l'en sommer[1]. De son côté, la reine jura qu'elle viendrait avec moi, s'il ne parvenait à la défendre. Je suis donc venu le sommer de combattre, mais je ne le vois pas ici, et s'il eſt là, qu'il s'avance, car un chevalier tel que lui ne devrait pas reculer. » Quand le roi reconnut Méléagant, il l'accueillit avec une grande joie, par amitié pour son père, puis il lui dit : « Méléagant, Lancelot n'eſt pas ici, et je ne l'ai pas vu depuis qu'il partit en quête de la reine, plus d'un an même avant cela. Vous êtes assez avisé pour savoir ce que vous avez à faire. — Quoi donc ? demanda-t-il. — Ma foi, dit le roi, il convient de l'attendre quarante jours, et s'il ne se présente pas à la cour d'ici là, retournez dans votre pays et revenez à la fin de l'année. Si, à ce moment, il ne se bat pas contre vous, ou un autre à sa place, vous aurez la reine. » Méléagant dit qu'il ferait ainsi et il ne

---

484. Ensi eſtoit Lanselos em prison que nus ne le sot fors Meleagans et le serf. Et quant Meliagans voit qu'il eſt ensi com il voet, si s'em part de Gorre et s'en [*307a*] vient a la cour le roi Artu, si le trouva a Londres. Et lors en vient devant le roi et li diſt : « Rois Artus, il eſt voirs que je conquis cele dame la envers Keu le seneschal et Lanselos le vint requerre. Si en fu la bataille de nous .II., mais tele en fu la fins que je li laissai en mener la roïne[a], et il me creanta que dedens l'an se combatroit a moi, et quant je l'en venroie semonre, et la roïne jura qu'ele s'en venroit avoc moi, s'il ne le desfendoit. Et je l'en sui venus semonre, mais je ne le voi pas chaiens, et se il i eſt, si viengne avant, car tels chevaliers com il eſt ne se devroit mie arriere traire. » Quant li rois connut Meleagant, si li fiſt moult grant joie pour l'amour de son pere, puis li diſt : « Meleagant, Lanselos n'eſt mie chaiens[b], ne je ne le vi puis que il ala la roïne querre ne devant plus d'un an. Vous eſtes bien si sages que vous savés bien que vous avés a faire. — Coi ? fait il. — Par foi, fait li rois, .XL. jours le couvient atendre, et s'il ne vient adont chaiens entre ci et dont, ralés vous ent en voſtre terre et au chief de l'an revenés. Et s'il dés lors a vous ne se combat ou autres pour lui, la roïne averés. » Et il diſt que ensi le fera il, si remaint a la court. Mais

quitta pas la cour. Mais le conte se tait à leur sujet et revient à Méléagant, relatant comment Lancelot se battit contre lui devant le roi Arthur et ses gens, et lui coupa la tête.

---

d'aus se taist li contes et retorne a parler de Meliagant, ensi conme Lanselos se combat a lui devant le roi Artu et ses gens et li cope la teste[c].

LA PREMIÈRE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT

ICI S'ACHÈVE L'HISTOIRE DE GALEHAUT ET COMMENCE LA PREMIÈRE PARTIE DE LA QUÊTE DE LANCELOT

Lancelot et Méléagant.

1. Comme l'affirme le conte dans cette partie, Méléagant avait une sœur dont il a déjà été question plus haut[1], à qui Lancelot fit don de la tête d'un chevalier qu'il avait tué. Cette demoiselle était fort affligée de l'emprisonnement de Lancelot et vouait une haine féroce à Méléagant, parce qu'il l'avait privée de la terre qui lui revenait de droit par héritage de sa mère, à l'exception d'un seul château où elle résidait ; de plus, Méléagant n'était que son demi-frère, car ils n'avaient pas la même mère. Elle le haïssait donc en raison de cette privation totale d'héritage qui s'était faite contre la volonté du roi Bademagu. Quand la tour fut achevée, elle se douta bien que Méléagant ne l'avait édifiée que pour y enfermer Lancelot. Or elle avait élevé la femme du serf gardien de la tour, l'avait mariée et lui avait rendu de grands services ; aussi se dit-elle que, si elle pouvait libérer Lancelot de sa prison, il la vengerait mieux que personne de Méléagant.

ICI FENIST DE GALAHOT ET COMENCE
LA PREMIERE PARTIE DE LA QUESTE LANCELOT[a].

1. [*307a*] Or dist li contes en ceste partie que Meliagans avoit une serour dont li contes a parlé cha en ariere, a qui Lanselos avoit douné la teste d'un chevalier qu'il ocist. Cele damoisele avoit grant doel de la prison Lanselot et moult forment haoit Meliagant pour ce qu'il li avoit tolue sa terre qu'ele devoit tenir, car de sa mere li estoit escheüe, fors solement un chastel ou ele estoit ; ne Meliagans n'estoit ses freres que d'une part, car il n'avoient mie une mere ; et pour ce le haoit ele que il l'avoit toute desiretee outre la volenté le roi Baudemagus. Quant la tour fu faite, si s'apensa que Meliagans ne l'avoit faite se pour Lanselot non enmurer. Et ele avoit nourri la feme au serf qui la tour gardoit et si l'avoit mariee et moult de bien fait ; si s'apensa que se ele le pooit delivrer de sa prison, qu'il le vengeroit [*b*] mix de Meliagant que nus hom.

2. Elle se rendit alors auprès de la femme du serf, se montra plus prévenante que jamais et s'installa dans sa maison, qui se trouvait en bordure du marais, sur le chemin. Discrètement, de manière à ne pas être vue, elle observa comment on apportait le repas à Lancelot. Elle en éprouva une telle pitié qu'elle en pleura à chaudes larmes et se dit en elle-même que, fût-ce au prix de sa mort, elle l'arracherait à son sort, si elle le pouvait, car ce serait une trop grande perte que la mort du meilleur chevalier du monde dans une si horrible prison. La nuit, quand tout le monde était bien endormi, la demoiselle prépara son plan dans une chambre où dormaient ses servantes. Après s'être assurée que tous dormaient, elle se rendit à la barque, y monta, arriva à la tour et y trouva le petit panier par lequel on apportait à Lancelot sa nourriture. Une fois sur place, elle entendit Lancelot se répandre en plaintes sur sa triste prison et sur son sort funeste. Il regrettait souvent monseigneur Gauvain : « Ah ! monseigneur Gauvain, si vous étiez en prison comme je le suis et que je fusse libre comme vous l'êtes, aucune tour ni forteresse ne m'aurait résisté, tant que je ne vous aurais pas retrouvé ! Et vous, ma dame la reine, source de tout mon bonheur, ce n'est pas pour moi, mais pour vous que ma fin m'accable, car je sais quelle douleur et quel désespoir seront les vôtres à l'annonce de ma mort. Et quoi qu'il arrive, vous

---

2. Lors s'en vait a la femme[a] au serf et li fist greignour bien que ele onques mais n'avoit fait et se herberga en la maison qui estoit au pié del marois ens el chemin. Ele se prist bien garde que nus ne le peüst apercevoir, si regarda conment li mengiers fu aportés a Lanselot. Lors en ot ele si grant pitié qu'ele em ploura moult tenrement et dist a soi meïsmes que, se ele en quidoit morir, si l'en geteroit ele, s'ele pooit, car trop seroit grans damages, se li miudres chevaliers del monde moroit en si male prison. La nuit, quant il furent endormi laiens, la[b] damoisele apareilla son affaire en une chambre ou ses puceles gisoient. Quant ele sot qu'il furent tout endormi, et ele s'en vint a la nef, si entra ens et vint a la tour et trouva le paneret a coi on envoioit Lanselot a mengier. Quant ele i fu venue, si oï Lanselot qui se plaingnoit et se dolousoit de la grant prison ou il estoit et la grant mesaise qu'il avoit. Si regretoit souvent mon signeur Gavain et disoit : « Ha ! mé sire Gavain, se vous fuissiés em prison ensi conme je sui et je fuisse ausi bien delivres conme vous estes, il ne remansist tour ne forterece el monde que je ne conquesisse tant que je vous eüsse trouvé ! Et vous, fait il, ma dame la roïne dont tout li bien me sont venu, certes il ne m'en poise mie pour moi, se je muir, mais pour vous, car je sai bien que vous en avrés assés doel et courous, des que vous savrés ma mort ; et toutesvoies le savrés vous, car nule chose n'est si chelee que en la fin ne soit descouverte et seüe et

en serez informée, car il n'eﬆ rien de si secret qui ne finisse par éclater au grand jour. » Lancelot prolonge ces plaintes et ces lamentations. La demoiselle agite alors le petit panier et Lancelot, qui s'en aperçoit immédiatement, se lève, vient à la fenêtre, s'efforce de pencher sa tête au-dehors et demande qui eﬆ là. « Je suis votre amie, dit-elle, et suis si chagrinée et si peinée de votre triﬆe état que j'ai risqué ma vie pour vous libérer. »

3. En entendant ces paroles, Lancelot en eﬆ tout réjoui. Elle attache alors une grosse corde à la cordelette qui était fixée au panier, ainsi qu'un pic. Lancelot se hâte de la remonter, prend le pic des deux mains, élargit la fenêtre de manière à pouvoir en sortir, puis fixe la grosse corde à l'intérieur de la tour ; il se laisse ensuite glisser le plus discrètement possible à terre et s'échappe du marais, puis il s'en va coucher dans une pièce à proximité de la demoiselle. Au matin, dès qu'il fit jour, Lancelot se leva, revêtit la meilleure robe qu'avait la demoiselle et monta sur un palefroi. Elle l'emmena ainsi sous les yeux de toute la maisonnée jusqu'au château qu'elle avait hérité de sa mère, le seul bien qui lui reﬆait, puisque Méléagant l'avait privée de toute sa terre.

4. Une fois sur place, elle demanda à Lancelot comment il allait. « Je vais bien, dit-il, Dieu merci ! » Elle lui prodigua tous les soins et il en avait bien besoin après une si pénible

---

aperceüe. » Grant piece se complaint Lanselos et dementoit en tel maniere. Lors hoche[c] la damoisele le paneret et Lanselos, qui toﬆ s'en aperçoit, se lieve et en vient a la feneﬆre et met fors sa teﬆe tant com il puet, et il demande qui eﬆ ce la. « Je sui, fait ele, voﬆre amie qui moult sui dolante de voﬆre travail et tant m'en a pesé que je me sui mise en aventure de mort pour vous delivrer. »

3. Quant Lanselos l'entent, si en eﬆ moult liés. Et ele loie une grans corde a la menue qui pendoit au panier et un pic avoc. Et Lanselos le traiﬆ amont moult viﬆement et il prent le pic as .II. mains ; si depiece la feneﬆre tant qu'il em puet bien issir, puis atacha la grosse corde par dedens ; si descent aval le plus coiement qu'il pot et iﬆ fors del marois ; si s'en vait Lanselos en une cambre couchier et la damoisele assés pres de lui. Et au matin, si toﬆ qu'il ajourna, se leva Lanselos et se veﬆi de la meillour robe que la damoisele avoit et monta sor un palefroi. Et [c] l'en mena la damoisele en tel maniere, voiant tous ciaus de laiens, et erra tant que ele vint a un sien chaﬆel qui li eﬆoit eschaüs de par sa mere ne plus n'avoit d'autres terres, car Meliagans li avoit toute tolue sa terre.

4. Quant ele i vint, si demanda a Lanselot conment il li eﬆoit. Et il diﬆ : « Bien, la Dieu merci ! » Et ele li donna quanques meﬆiers li fu et il en avoit grant meﬆier, quar assés avoit eﬆé en male prison.

détention. Alors qu'il prenait du repos, la demoiselle dépêcha un messager à la cour du roi Arthur pour avoir des nouvelles de Méléagant. Il demanda pour quelle raison ce dernier s'attardait si longtemps à la cour du roi : il attendait, lui dit-on, quarante jours pour pouvoir se battre contre Lancelot, et on lui indiqua le jour où le terme serait échu. Le messager revient auprès de la demoiselle et lui fait part de ce qu'il avait appris à la cour du roi Arthur ; elle en informe aussitôt Lancelot. Celui-ci avait déjà recouvré une grande partie de ses forces ; aussi demanda-t-il à la demoiselle la permission de s'en aller, tellement il avait hâte de se venger de l'homme au monde qu'il haïssait le plus. « Seigneur, dit la demoiselle, je vous ferai d'abord préparer armes et cheval avec tout le nécessaire, puis vous partirez ; et sachez que vous disposez encore de huit jours jusqu'au terme fixé. Et que Dieu vous accorde de vous venger de lui comme vous m'avez vengée du chevalier à qui vous avez coupé la tête, car c'est l'individu au monde que je hais le plus ! Il n'a été mon frère que pour me faire le plus de tort et de mal possible : il m'a privée d'héritage et m'a outragée et humiliée plus que le monde entier réuni. »

5. Ainsi s'achève le séjour de Lancelot. On lui prépare armes et cheval ; il repart, plein de force et santé, et poursuit sa route jusqu'à Escalon, où se trouvait le roi en compagnie, entre autres, de nombreux chevaliers. Méléagant était déjà armé, affirmant qu'il allait s'en aller, puisqu'il n'y avait per-

---

Endementiers qu'il se reposoit[a], envoia la damoisele a la court le roi Artu pour oïr noveles de Meliagant. Si enquist li messages pour coi Meliagans sejornoit tant a la court le roi et on li conta qu'il atendoit .XL. jours pour avoir la bataille contre Lanselot et li nomma on quant li .XL. jour seroient acompli. Lors en vient li messages a la damoisele et li conta ce qu'il avoit trouvé a la court le roi Artu et ele le dist tantost a Lanselot. Et il estoit auques revenus en sa force, si dist a la damoisele qu'ele l'en laissast aler, car moult li tardoit qu'il fust vengiés de l'home el monde que il plus haoit. « Sire, fait la damoisele, je vous avrai ançois apareillié armes et cheval et ce[b] que mestier vous sera, puis vous en irés ; et saciés qu'il a encore .VIII. jours jusques au terme que vous i devés estre. Et Dix vous en doinst autele vengance que je oi del chevalier a qui vous copastes la teste, car c'est li hom el monde que je plus has ! Ne mes freres ne fu il onques, fors que pour moi faire tous les mals et tous les anois qu'il onques pot ; et desiretee m'a il et plus fait de honte et d'anoi que tous li mondes n'ait fait. »

5. Ensi demoure Lanselos laiens et on li apareille armes et cheval et s'em part sains et haitiés et chevauche tant qu'il vint a Escalon[a] ou li rois estoit a grant compaingnie de gent et de chevaliers. Et Meliagans estoit ja armés et disoit qu'il s'en iroit, qu'il n'estoit qui la bataille

sonne pour livrer bataille à la place de Lancelot. Bohort l'Exilé s'avança alors d'un bond et dit qu'il l'affronterait sur-le-champ, s'il l'acceptait. Et Méléagant de répondre qu'il préférerait nettement que ce soit Lancelot plutôt qu'un autre. « Assurément, dit monseigneur Gauvain, si Lancelot était ici présent, vous ne seriez pas aussi avide de vous battre. Pourtant, malgré son absence, vous ne pourrez y échapper, puisque vous montrez tant d'empressement au combat : je livrerai bataille contre vous par affection pour Lancelot. — Certes, répond Méléagant, ce n'est pas de refus, car il n'y a chevalier au monde que je n'affronterais plus volontiers que vous. » Il court aussitôt prendre ses armes, et le roi exige que le combat ait lieu hors de la ville, dans les prés, ce à quoi chacun consent.

6. Il se trouva qu'en cet instant précis Lancelot pénétra dans la place, toutes armes revêtues. Il croise monseigneur Gauvain : tous deux se reconnaissent et laissent éclater leur joie, tous les autres font de même ; le roi court lui donner un baiser, tout comme la reine et l'ensemble des barons. Quand Méléagant apprit la nouvelle, quelle ne fut pas sa stupéfaction ! Lancelot s'approcha de lui. « Méléagant, dit-il, vous avez tant vociféré que vous obtiendrez la bataille, car j'ai pu m'échapper de la tour des marais où vous m'aviez traîtreusement jeté, grâce à Dieu et à ma libératrice. » Ils parviennent alors au champ clos, où les gardes[1] sont déjà en place sur ordre du roi. Tous deux lancent leurs chevaux à

---

fesist pour Lanselot. Lors sailli avant Boors li Essilliés et dist que il feroit la batalle, se il voloit, orendroit. Et il dist que il ameroit trop miex Lanselot que nul autre[b]. « Certes, fait mé sire Gavains, s'il fust chaiens, vous n'en fuissiés mie si engrés de ceste bataille faire conme vous estes, et nonpourquant, encore n'i soit il mie, ne remanra il mie que vous ne l'aiiés, se vous tant le desirés conme vous faites le samblant, car je me combatrai encontre vous pour l'amour de lui. — Certes, fait Meliagans, je ne vous refus mie, car il n'a chevalier el monde que je ne me combatisse si volentiers conme je feroie a vous. » [*d*] Lors s'en court tout maintenant armer et li rois conmande que la bataille soit fors de la vile es prés, et chascuns l'otroie.

6. A cel point avint que Lanselos entra el chastel armés de toutes armes. Il encontra mon signour Gavain qui bien le connut et il lui : si s'entrefirent moult grant joie et ausi firent tout li autre ; et li rois le courut baisier et la roïne ausi et tout li baron. Mais quant Meliagans le sot, si en fu tous esbahis. Et Lanselos s'en vint a lui et li dist : « Meliagans, tant avés crié et brait que vous avrés la bataille, car je sui fors de la tour[a] des marois ou vous me meïstes par traïson, Dieu merci et cele qui jeté m'en a. » Atant sont venu el champ, si i sont les gardes meïsmes de par le roi. Lors laissent courre les chevaus, si

bride abattue et s'assènent de grands coups sur les écus. Méléagant frappe Lancelot avec une telle violence que sa lance vole en éclats. Lancelot lui réplique en perçant son écu, il le lui plaque contre le bras, lui serre le bras contre le corps et le dos contre l'arçon, l'abat enfin au sol pêle-mêle avec son cheval. Lancelot met alors pied à terre, dégaine l'épée, place l'écu devant sa poitrine et se précipite sur Méléagant, qui fait de même. Ils martèlent de coups puissants et pesants les heaumes et les écus, disloquent les hauberts aux bras et aux côtés, s'acharnent à se meurtrir : ce face-à-face est à peu près égal jusqu'à midi.

7. C'est le moment[1] où Méléagant commença à faiblir, incapable d'endurer plus longtemps les coups de son adversaire, car à force de le malmener Lancelot lui avait fait jaillir le sang du nez et de la bouche et ce sang recouvrait ses bras et ses épaules en lui coulant du visage. Il n'est plus que souffrance et toute l'assistance se rend bien compte qu'il est à bout, mais pas un seul n'en éprouve de la tristesse. La reine en ressent bonheur et joie, car elle voit bien qu'avec cette défaite elle sera vengée de l'outrage qu'il lui a infligé. Mais Méléagant résiste longtemps, subissant le combat jusqu'à voir son sang jaillir de plus de trente plaies. Lancelot lève l'épée et s'apprête à lui donner un grand coup, mais son adversaire, saisi d'effroi, recule. Quand Lancelot voit qu'il ne l'a pas touché, il le heurte si brutalement qu'il le renverse

---

s'entredonnent grans cops sor les escus. Meliagans fiert si durement Lanselot que ses glaives vole em pieces ; et Lanselos le fiert si qu'il li perce l'escu et li fist al[b] bras serer et le bras au cors et le serre a l'arçon deriere si qu'il abat lui et le cheval tout en un mont. Lors descent Lanselos et traist l'espee et met l'escu devant son pis et court sus a Meliagant et il a lui. Si s'entredonnent grans cops et pesans parmi les hialmes et parmi les escus et derompent les haubers sor les bras et sor les hances et s'entrempirent[c] a lor pooirs et s'entretiennent auques en un point jusques a miedi.

7. Lors conmence Meliagans a lasser, conme cil qui ne pooit mais ses cops sousfrir, car tel l'ot Lanselos atourné qu'il li fist le sanc saillir parmi le nés et parmi la bouche et a les bras et les espaulles toutes couvertes del sanc qui li est avalés del chief. Si ne fait mais se sousfrir non et bien voient tout cil de la place qu'il est alés et si n'en i a nul qui dolans en soit. La roïne en est lie et joiouse, car bien voit que a cel point iert de lui vengie de la honte qu'il li a faite. Mais longement guencist Meliagans et a tant sousfert que em plus de .xxx. lix li saut li sans. Et Lanselos hauce l'espee et esme a ferir grant cop, et cil qui grant paour ot recule. Et quant Lanselos voit qu'il ne l'a pas a cop ataint, si le hurte si durement qu'il le fait[a] voler tout a envers a terre. Lors li saut sor le cors et li esrace le hiaume de la teste et le jete enmi

dos au sol. Il lui saute alors sur le corps, lui arrache le heaume de la tête et le jette au milieu du pré, puis lui rabat la ventaille. Quand Méléagant se voit en danger de mort, il demande grâce, mais Lancelot ne veut rien savoir. Le roi s'avance et prie Lancelot de l'épargner, mais la reine lui fait signe de lui trancher la tête, ce que Lancelot a bien compris. Il dit au roi : « Seigneur, pour vous je le laisserai se relever et remettre son heaume ; mais si je remporte une seconde victoire, sachez qu'absolument personne ne pourra empêcher sa mort. » Aussitôt Lancelot lâche Méléagant et se redresse, attendant qu'il ait relacé son heaume et repris son épée et son écu. Puis il se lance à nouveau sur lui et lui inflige en peu de temps de tels sévices qu'il n'est pas un seul spectateur qui n'en éprouve une profonde pitié. Lancelot agrippe son heaume et le lui arrache ; et quand Méléagant sent sa tête nue, il a tellement peur de mourir décapité qu'il fait un pas en arrière. Mais Lancelot, d'un coup d'épée, lui fait voler la tête au milieu du champ clos : son corps gît à terre de tout son long, tandis que Lancelot rengaine son épée. Le sénéchal Keu s'avance alors d'un bond, décharge Lancelot de son écu et lui dit : « Ah ! seigneur, entre tous les chevaliers du monde soyez le bienvenu, vous qui êtes la fleur de la chevalerie terrestre ! Vous en avez fait la preuve ici comme ailleurs. » C'est ensuite le roi Arthur qui vient à sa rencontre et le prend par le cou, tout armé qu'il était ; il le débarrasse de son heaume et le confie à monseigneur Yvain

---

le pré, puis li avale la ventaille. Et quant Meliagans voit qu'il est em peril de mort, si crie merci, mais Lanselos ne l'en velt de riens oïr. Lors en vient li rois avant et proie Lanselot qu'il ne l'ocie pas, mais la roïne li fait signes qu'il li cope la tes[*e*]te, si que Lanselos s'en aperçoit bien. Lors dist Lanselos au roi : « Sire, je ferai tant pour vous que je le lairai relever et remetre son hialme en sa teste ; et se je autre fois sui au desus de lui, saciés que ja n'i avra garant qu'il n'i muire. » Maintenant se relieve Lanselos de desus lui et sousfre tant que Meliagans ot relacié son hialme et s'espee reprise et son escu. Lors li recourt sus Lanselos et le conroie tel em poi d'ore qu'il n'i a nes un en la place qui toute pitié n'en ait. Et Lanselos le prent al hialme et li esrace de la teste. Et quant Meliagans sent sa teste descouverte, si ot paour de mort et de la teste perdre : si se traist ariere. Et Lanselos li donne tel cop de l'espee qu'il[b] li fait voler la teste enmi le champ et li cors gist a terre tous estendus ; et Lanselos reboute s'espee el fuerre. Et lors saut avant Kex li seneschaus et li oste l'escu de son col et li dist : « Ha ! sire, sor tous autres chevaliers soiiés vous li tres bien venus conme la flour de toute chevalerie terrienne ! Si l'avés bien moustré[c] ci et aillours. » Aprés vint li rois Artus a lui et l'acola ensi armés com il estoit ; se li oste le hialme de sa teste, si le baille a mon signour Yvain

qui lui adresse des paroles de bienvenue. Puis c'est au tour de monseigneur Gauvain d'aller vers Lancelot, les bras tendus, puis de la reine, plus heureuse qu'aucune autre femme, enfin de tous les autres barons. Ils lui témoignent une joie sans mesure et l'emmènent en liesse au palais. Le roi fait mettre les nappes et les chevaliers prennent bientôt place dans la salle, alors que l'on n'était encore qu'entre none et vêpres. Le roi accomplit alors un geste qui fut un insigne honneur pour Lancelot — il ne l'avait encore jamais fait pour personne —, en l'invitant à s'asseoir à la table surélevée où il mangeait, droit face à lui. Jamais encore aucun chevalier n'avait eu droit à cette faveur, si ce n'est aux fêtes solennelles lors du souper, au cas où quelque chevalier étranger avait remporté la victoire au tournoi ou à la quintaine : ce dernier s'y asseyait, mais un peu plus loin, et non pas droit face à lui ; le roi le priait de s'asseoir là, pour que tous les autres puissent le voir et le connaître dorénavant[2]. Mais il n'arrivait jamais dans aucune autre occasion qu'un chevalier, quel que fût son rang, s'y assît, alors qu'en ce jour Lancelot y prit place à la requête du roi et à la demande de la reine, sa dame. Il en était tout désolé et tout confus, mais pour accomplir la volonté de la reine et du roi il accepta.

8. Joyeuse fut la fête que le roi fit pour Lancelot, car il ne l'avait pas revu depuis bien longtemps. Il lui demande des nouvelles depuis son dernier passage à la cour. « Je vais bien,

---

qui li dist que bien soit il venus. Aprés revint mé sire Gavain a Lanselot, les bras tendus, et la roïne en revint si lie que nule feme[d] plus, et tout li autre baron aprés ; se li font moult grant joie et l'enmainnent a[e] grant feste el palais. Lors comande li rois que les napes soient mises, puis s'aseent li chevalier par laiens, car il n'estoit encore que entre nonne et vespres. Lors fist li rois une chose qui moult tourna Lanselot a grant hounour, nonpourquant il ne l'ot onques mais pour home fait, car il le fist asseoir a son haut dois ou il mengoit, droit encontre lui. Ne onques mais chevaliers n'i avoit sis, fors as hautes festes au souper, quant il avenoit aucunes fois que aucuns chevaliers estranges vaincoit[f] le tournoiement ou la quintainne : cil i seoit, mais ce n'estoit mie endroit lui, mais un poi loing ; se l'i faisoit li rois seoir a force et pour ce que tout li autre le veïssent et conneüssent des lors en avant. Mais nul autre jour n'avenoit que nus chevaliers, tant fust haus hom, s'i asseïst, mais celui jour s'i assist Lanselos par[g] la proiiere le roi et par le comandement la roïne sa dame. Si en fu moult dolans et moult hontous, mais pour la volenté la roïne acomplir et le roi lor otroia il.

8. Grans fu la feste et la joie que li rois fist de Lanselot, car grant piece avoit qu'il ne l'avoit mais veü. Se li demande conment il l'a puis fait ; et il li dist : « Bien, la Dieu merci », car il est sains et haitiés. Et li rois ne li osa dire la nouvele de Galeholt, car il qui[*f*]doit bien

dit-il, Dieu merci, et je suis en pleine forme. » Le roi n'osa pas lui parler de Galehaut, car il était persuadé qu'il n'en savait rien[1]. Au beau milieu de cette conversation entra dans la salle un chevalier armé de toutes ses armes ; de haute taille et corpulent, il portait une armure vermeille. Sans saluer personne, il s'avance jusqu'à la table et, après avoir passé en revue les convives, parle suffisamment fort pour être entendu de tous : « Où est ce misérable traître, le pire de tous, qui a tué Méléagant, le fils du roi Bademagu ? Où est-il, celui à qui nous avions accordé tous les honneurs au royaume de Gorre et qui a maintenant commis la déloyauté de mettre à mort le meilleur chevalier du monde ? » À ces mots, Lancelot se retourne et le chevalier, qui l'a bien reconnu, s'adresse au roi : « Que vous arrive-t-il, seigneur ? On vous tient pour le plus généreux homme du monde et vous avez convié à votre table le plus déloyal des chevaliers ! Vraiment, j'en suis consterné. »

9. D'un bond, Lancelot s'écarte de la table, tout confus devant ces paroles d'infamie, et lui rétorque : « Seigneur chevalier, vous manquez de courtoisie en m'infligeant un tel affront sans raison. — Il est vrai, dit l'autre, que ce n'est pas simplement par des paroles, mais par des actes que l'on devrait vous infliger la pire des infamies pour avoir tué Méléagant avec perfidie et déloyauté. — Je ne l'ai pas tué en catimini : plus de deux cents chevaliers assistaient au combat. — Il n'y a pas de doute : vous l'avez tué traîtreusement, alors qu'il implorait

---

qu'il n'en[a] seüst mot. Endementiers qu'il parloient ensi, entra laiens en la sale uns chevaliers armés de toutes armes ; li chevaliers ert grans et corsus et ot armes vermeilles. Et il vait sans saluer les uns ne les autres jusqu'a la table ; quant il ot assés regardé ciaus qui mengoient, si parla si halt que tout le porent oïr et dist : « Ou est li lerres traïtres, li pires de tous les autres, qui Meleagant a ocis, le fill au roi Baudemagu[b] ? Ou est il qui[c] nous avons faites toutes les hounours el roialme de Gorre et ore a fait tel desloiauté conme d'occire le meillour chevalier del monde ? » A cest mot se regarde Lanselos ariere et li chevaliers le connut bien et dist au roi : « Que[d] est ce, sire, que vos faites ? On vous tient au plus prodome del monde et vous avés assis a vostre table le plus desloial chevalier qui vive ! Certes, moult m'en esmerveil. »

9. Lors saut Lanselos fors de la table, tout[a] hontous pour la honte que cil li avoit dite. Se li dist : « Sire chevaliers, vous n'estes mie courtois qui honte me dites pour noient. — Certes, fait cil, on ne vous deüst mie dire honte, ains vous en devroit on faire tant que on porroit, car vous avés ocis Meliagant malvaisement et desloialment. — Je ne l'ocis, fait Lanselos, pas en repostailles, car plus de .CC. chevaliers i furent pour veoir la bataille de moi et de lui. — Certes, desloialment l'oceïstes vous quant il vous cria merci : si sui

votre clémence, et je suis prêt à soutenir cette accusation de déloyauté et de trahison dans une autre cour que celle-ci. Si vous avez le courage de vous défendre contre un chevalier à la cour du roi Bademagu, je soutiendrai cette accusation de trahison comme je vous l'ai dit. » Et Lancelot promet de se défendre. « Dans ce cas, soyez présent, dit-il, lundi dans un mois, au jour de la Madeleine[1]. — Je vous promets d'être au rendez-vous, à moins que je ne sois mort ou retenu prisonnier. » Le chevalier quitte alors la salle sans plus tarder et Lancelot se rassied à la demande du roi. Les convives se mettent aussitôt à parler du chevalier à l'armure vermeille, lui reprochant sa grossièreté et ses propos inconsidérés à l'encontre de Lancelot du Lac.

10. Peu de temps après, un chevalier fit son entrée et s'adressa au roi : « Seigneur, on emporte Méléagant sur un somptueux brancard et plus de trente chevaliers tout en armes l'entourent en se livrant en chœur à des lamentations inouïes. — Il eſt vrai, dit le roi, que j'aurais souhaité une autre issue à cette affaire et préféré pour le roi Bademagu que cela arrivât dans une autre cour que dans la mienne. Mais puisque les choses sont ainsi, il nous faut les accepter. »

11. Le repas achevé, les chevaliers regagnèrent leurs logis, mais le roi retint Lancelot et le conduisit aux fenêtres de la salle en compagnie de la reine, de monseigneur Gauvain et de Bohort l'Exilé, tout à son bonheur de retrouver Lancelot. Le

---

pres que je vous em prouve a desloial et a traïtier en autre court que en ceſti. Se vous vous en osés desfendre encontre un chevalier en la court le roi Baudemagu, je vous em prouverai a traïtour, ensi conme je vous ai dit. » Et Lanselos diſt qu'il s'en desfendera. « Ore i soiés dont, fait il, de lundi en un mois[b], au jour de la Magdalainne. — Et je vous creant que vous m'i trouverés au jour, se je ne sui mors ou prison ne me tient. » Li chevaliers s'em part atant, que plus n'i demoure ; et Lanselos se rasiet par le conmandement le roi. Lors conmencent a parler laiens del chevalier armé vermeil et dient que trop eſt vilains et trop musardement avoit parlé contre Lanselot del Lac.

10. Aprés ne demoura gaires que laiens entra uns chevaliers et diſt au roi : « Sire, on emporte Meliagant en moult riche litiere et sont avoc lui plus de .xxx. chevalier tout armé et font moult merveillous doel tout ensamble. — Certes, fait li rois, je volsisse bien que li afaires fuſt tout autrement alés qu'il n'eſt et moult amaisse mix pour le roi Baudemagu que cis afaires eüſt eſté en autre court que en la [*308a*] moie. Et puis que ensi eſt, sousfrir le nous couvient. »

11. Quant li chevalier orent mengié, si en alerent a lor oſteus ; mais li rois retint Lanselot et l'en mena as feneſtres de la sale et la roïne fu avoc aus et mé sire Gavains et Boors li Essilliés qui moult ot grant

roi le prie sur la foi d'un serment de lui raconter, en présence de ses compagnons, les aventures qu'il avait rencontrées depuis son départ de la cour. Lancelot leur en révéla bon nombre et en passa autant sous silence ; le roi, tout comme la reine, prit un grand plaisir à les entendre et les fit mettre par écrit pour qu'on se les rappelât après leur mort[1]. Lancelot demanda alors des nouvelles de Lionel. « La vérité, dit le roi, eſt qu'il y a plus d'un an qu'il n'a cessé d'aller à votre recherche, car tout le monde disait que vous étiez mort. — Ah, mon Dieu, s'exclame Lancelot, protégez-le ! » Le roi lui raconta comment et dans quelles conditions Bohort était venu à la cour, quels exploits il avait accomplis contre cinq chevaliers, les meilleurs de sa maison, et comment tous les chevaliers étaient ensuite montés sur la charrette[2]. Cette nouvelle fit sourire Lancelot, qui manifeſta devant Bohort une joie sans retenue et lui adressa un tendre baiser ; cela faisait fort longtemps qu'il ne l'avait pas vu. « Mon cher cousin, lui dit-il, veillez à faire en sorte que tout le monde parle désormais de vous : vous n'avez pas entamé une carrière de chevalier pour l'abandonner aussitôt, mais pour faire toujours mieux ! Veillez par affeɛtion pour moi à ce que jamais demoiselle qui vous demande de l'aide ne s'en aille éconduite et portez secours et assiſtance à toutes celles que vous eſtimerez dans le besoin. » Et il lui promet d'agir ainsi.

12. C'eſt dans cette joyeuse ambiance de fête que le roi Arthur retient Lancelot auprès de lui durant toute la semaine.

---

joie de Lanselot. Et li rois le conjure sor son sairement qu'il li die, voiant la compaingnie, les aventures qui avenues li eſtoient, puis qu'il eſtoit partis de laiens. Il en reconnut grant partie et grant partie lor en cela ; si les oï moult volentiers li rois et la roïne, si les fiſt li rois metre en escrit pour ce que aprés lor mort fuissent ramenteües. Lors demanda Lanselos nouveles de Lyonnel. « Certes, fait li rois, plus a d'un an qu'il ne vous fina de querre, car chascuns disoit que vous eſtiés mors. — Ha, Dix ! fait Lanselos, vous en soiiés garde ! » Lors li conte li rois conment Boors eſtoit venus a court et en quele maniere et les proueces qu'il fiſt encontre .v. chevaliers, les meillours de sa maison, et conment tout li chevalier monterent en la charete. De ceſte nouvele souriſt Lanselos et fiſt a Boort moult tres grant joie et le baisa moult doucement ; et grant piece avoit qu'il ne le vit mais. Se li diſt : « Biaus dous cousins, or gardés bien que vous faciés tant que tous li mons parolece de vous des ore mais : n'aiiés mie chevalerie conmenchie pour laissier le tantoſt, mais pour amender plus et plus. Si gardés pour l'amour de moi que ja damoisele ne s'en aille escondite, qui d'aïde vous requiere, mais secourés et aidiés toutes celes que vous quidiés qui meſtier en aient. » Et il li creante que ensi le fera il.

12. A tel joie et a tel feſte tint li rois Artus Lanselot toute la

Il n'y a au monde joie ni plaisir dont il n'ait sa part, car de la reine, source de tout son bonheur, il obtient tout ce qu'il désire. Au terme de la semaine, quand ce fut pour Lancelot le moment des adieux et du départ, tous en éprouvèrent une profonde tristesse. La reine pleura tendrement, mais si discrètement que personne ne s'en aperçut. Le lundi, après avoir entendu la messe, Lancelot s'arma, monta sur son cheval et quitta la cour, sans que personne ne le sût, à l'exception de la reine. Il fit route sans rencontrer d'aventure digne d'être rappelée et, la nuit, dormit chez un forestier qui lui réserva un accueil chaleureux[1]. Le lendemain matin, il repartit le plut tôt possible et s'enfonça dans une forêt que l'on appelait la Sapinaie. Comme il vit sur sa droite un sentier depuis longtemps abandonné, il obliqua dans cette direction et le suivit jusque vers l'heure de tierce. Il aperçut alors un chevalier qui chevauchait tout seul, toutes armes revêtues. Lancelot le salue, l'autre fait de même et lui demande d'où il vient : de la terre de Gaule, répond Lancelot.

13. « Seigneur, dit-il, avez-vous été un jour à la cour du roi Arthur ? — Oui, j'y ai été quelquefois. — Et y avez-vous vu une fois la reine ? — Oui, assurément, je l'ai vue. — Vous pouvez alors affirmer que vous avez vu la femme la plus déloyale du monde. — Qu'en savez-vous ? — J'en ai la certitude et je vous dirai pourquoi. Cette année, alors que je me

---

semainne. Si n'est el monde joie ne deduit dont il n'ait sa part, car de sa dame dont toute sa joie li vient ot il toute sa volenté. Au chief de la semainne, quant Lanselos s'en dut partir et aler, se n'i ot celui qui assés n'en fust dolans de cest departement. Si em ploura la roïne moult tenrement, mais ce fu si celeement que nus ne le sot. Et quant ce vint au lundi que Lanselos ot oï messe, si s'arma et monta sor son cheval et s'en parti de la court que nus ne le sot, fors solement la roïne. Et il chevauche sans aventure trouver qui a conter face. La nuit jut chiés un forestier qui moult bien le herberga. Et l'endemain se remist en son chemin au plus matin qu'il pot, si entra en une forest que on apeloit la Sapinoie. A destre trouva un sentier qui piecha n'avoit esté hantés de gent et pour ce tourna cele [*b*] part et ala cele voie jusques vers terce. Lors coisi un chevalier qui tous seus chevauchoit et estoit bien armés de toutes armes. Lanselos le salue et cil ausi lui, et li demande dont il est et Lanselos li dist que il est de la terre de Gaule.

13. « Sire, fait cil, fustes vous onques a la court le roi Artu ? — Oïl, fait Lanselos, je i ai esté aucunes fois. — Et veïstes vous onques la roïne ? fait li chevaliers. — Oïl, fait Lanselos, voirement l'ai je veüe. — Ore poés vous dire, fait cil, que vous avés veüe la plus desloial feme del monde. — Conment, fait Lanselos, le savés vous ? — Je le sai bien, fait cil, et si vous dirai bien conment. Il avint awan que

trouvais à la cour du roi Arthur, arriva une demoiselle affirmant que Lancelot était mort et qu'il implorait le pardon du roi Arthur pour avoir couché avec sa femme. Et à l'appui de ces allégations elle apportait des preuves indubitables. — Et quelles étaient ces preuves ? — L'anneau qu'il avait reçu en gage d'amour de la reine Guenièvre. Lorsque la demoiselle l'exhiba pour être crue, la reine n'apporta aucun démenti, avouant même qu'elle l'avait aimé. A-t-on bien vu là que sa nature eſt telle que je viens de vous le dire ? Évidemment oui, j'en suis certain. » À ces mots, Lancelot s'emporte violemment : « Seigneur chevalier, ce que vous dites eſt insensé, si vous ne pouvez en exhiber la preuve. — Il n'y a chevalier au monde contre qui je n'oserais le prouver, à l'exception d'un seul. — De qui s'agit-il ? — De Lancelot du Lac, car contre tous les autres je n'aurais aucune hésitation. — Cela fait plus d'un an, on le sait bien, qu'il eſt mort. — C'eſt vrai ; aussi n'y a-t-il personne devant qui je renoncerais à soutenir qu'elle eſt la femme la plus déloyale qui soit, quand à la place du roi, l'homme le plus généreux du monde, elle a fait coucher un autre homme. — Ma foi, il y a dans ce pays bien des chevaliers qui, s'ils entendaient vos propos, vous interdiraient d'accuser la reine d'une telle infamie. — Vous n'en êtes pas. — Vous n'en savez rien. — Prenez alors sa défense, car je suis prêt à soutenir qu'elle eſt telle que je

---

j'eſtoie a la court le roi Artu ; lors vint laiens une damoisele qui diſt que Lanselos eſtoit mors et qu'il crioit merci au roi Artu de ce qu'il ot jeü avoc sa feme et de ceſte chose aporta la damoisele bones enseignes que bien en dut eſtre creüe. — Et queles furent les enseignes ? fait Lanselos. — L'anel qu'il avoit receü par druerie de la roïne Genievre. Et quant la damoisele li tendi a enseigne pour ce qu'ele en fuſt creüe, onques la roïne ne s'en escondiſt, ains diſt qu'ele l'avoit amé. Fu ce bien[a] chose aperceüe que ele eſt tele com je vous ai dit ? Certes oïl, ce m'eſt avis. » Lors eſt Lanselos moult coureciés et diſt : « Sire chevaliers, ce eſt folie, se vous ne le poés metre avant et prouver. — Il n'a chevalier el monde, fait cil, encontre qui je ne l'osaisse bien mouſtrer, fors encontre un tout solement. — Et qui eſt il ? fait Lanselos. — Ce eſt, fait il, Lanselot del Lac, car encontre tous autres l'oseroie je bien mouſtrer, fors encontre lui. — Plus a d'un an, fait Lanselos, que on set bien qu'il eſt mors. — Ce eſt voirs, fait il, dont n'eſt il hom el monde vers qui je ne l'osaisse bien desfendre et prouver qu'ele eſt la plus desloiaus feme qui soit, quant ele el lieu del roi qui eſt li plus prodom del monde miſt couchier autrui que lui. — Par foi, fait Lanselos, il a maint chevalier en ceſt païs que s'il le vous ooient dire, qu'il vous desfenderoient a dire tel blasme que vous li metés sore. — Ce n'eſtes vous pas, fait cil. — Ce ne savés vous mie, fait Lanselos. — Si l'en desfendés, fait cil, car je sui pres del prover

vous le dis, voire plus déloyale encore. — Et je suis prêt à la défendre, répliqua Lancelot. Prenez désormais garde à moi ! »

14. Ils lancent alors leurs chevaux l'un contre l'autre et, emportés par l'élan de leurs montures, martèlent avec violence les écus jusqu'à les fendre et les percer. Le chevalier brise sa lance et Lancelot le frappe si brutalement qu'il le culbute à terre, lui ainsi que son cheval. Il ramène aussitôt à soi sa lance pour l'appuyer à un arbre, persuadé qu'il en aura encore besoin, descend de son cheval et l'attache à un arbre, puis, tournant les yeux, s'aperçoit que le chevalier s'est relevé. Lancelot revient à la charge, l'épée au poing, et son adversaire fait de même, furieux. Ils jettent toutes leurs forces dans les coups qu'ils échangent et font voler le cercle de chacun de leurs heaumes. Lancelot rencontre chez ce chevalier une belle résistance, mais il finit par perdre pied malgré sa bravoure étonnante. Il se défend non sans mal jusqu'à midi, puis Lancelot le presse de plus en plus et, à force de coups, lui fait jaillir de plus de trente plaies un sang tout limpide, ce qu'il ne peut supporter plus longtemps. Lancelot le pousse à sa guise, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Comprenant qu'il est à bout, il implore sa pitié par peur de mourir et lui rend son épée. Il ne la prendra, dit Lancelot, qu'à condition qu'il s'engage à faire ce qu'il exigera de lui ; et l'autre de répondre qu'il fera absolument toutes ses volontés.

---

qu'ele est tele com je vous di et encore plus desloiaus que je ne dis. — Et je sui pres del desfendre, fait Lanselos. Si vous gardés huimais de moi ! »

14. Atant laissent les chevaus courre, si s'entreviennent et s'entrefierent es grans aleüres des chevaus sor les escus si durement qu'il les font fendre et percier. Li chevaliers brise sa lance et Lanselos le fiert si durement qu'il abat lui et le ce[*c*]val ; et il traist tantost son glaive[a] a soi et l'apoie a un arbre, car bien pense que encore li avra mestier. Si descent de son cheval et l'atache a un arbre, puis esgarde et voit que li chevaliers est levés ; si court sus au chevalier, l'espee traite, et cil li revient moult iriés. Si s'entredonnent les greignours cops qu'il onques porent, si que d'ambesdous les hiaumes en font voler les cercles. Si trouve Lanselos el chevalier moult grant desfense, mais en la fin n'i pot durer et nonpourquant il estoit de moult grant prouece ; si se desfent a quelque painne jusques a miedi. Lors le haste Lanselos plus et plus que il ne soloit et le conroie tel que em plus de .xxx. lix li fait le sanc saillir del cors tot cler si que cil ne puet plus sousfrir ; et Lanselos le mainne la ou il velt, une ore cha et l'autre la. Et quant cil voit qu'il ne puet plus durer, si crie merci, car grant paour ot de morir ; si rent s'espee a Lanselot. Et il dist que ja ne le prendra, s'il ne le creante a faire ce qu'il li conmandera ; et cil dist qu'il fera son plaisir tout outreement.

15. « Dans ce cas vous devez tout d'abord, dit Lancelot, reconnaître que ma dame est une des plus valeureuses dames du monde[1]. » Il s'empresse de le reconnaître, voyant bien qu'il n'a pas le choix. Et Lancelot lui demande encore davantage, « car vous devez aller à la cour du roi Arthur et demander pardon à ma dame la reine pour les infamies que vous avez proférées à son encontre ; et vous lui direz qu'un de ses chevaliers vous envoie auprès d'elle. Et désormais prenez garde à ne pas injurier une dame aussi noble et aussi vaillante que l'est ma dame la reine, car vous ne pourrez en retirer aucun profit. Mais avant de vous quitter, je veux connaître votre nom. » Et il lui dit qu'il se nomme Margonde de Neuf Château. « Et où alliez-vous ? demande Lancelot. — Seigneur, je me rendais à un tournoi qui se déroulera demain à la lisière de cette forêt. — Quels seront les partis en présence ? — Seigneur, les chevaliers du Château des Dames l'ont engagé contre ceux du Château des Pucelles ; aussi y aura-t-il demain foule de chevaliers. Je vais maintenant vous laisser, s'il vous plaît, mais auparavant je veux vous prier de me dire qui vous êtes. — Demandez-le à ma dame la reine, elle vous le dira. » Sur ce, voyant qu'il ne pourra en apprendre davantage, il quitte Lancelot. Celui-ci regagne le grand chemin empierré et y rejoint un écuyer qui emmenait devant soi un chevalier sur un grand destrier. Il salue l'écuyer, qui lui répond : « Que Dieu vous bénisse ! —

---

15. « Or vous couvient, fait Lanselos, tout premierement otroiier que ma dame est une des plus vaillans dames del monde. » Cil li otroie maintenant, car bien voit que faire li couvient. Et Lanselos li dist que encore li couvient il plus faire, « car il vous couvient aler[a] a la court le roi Artu et crier merci a ma dame la roïne de la vilonnie que vous avés dite de lui ; si dirés que uns siens chevaliers vous envoie a li. Si vous gardés des ore en avant de dire vilonnie de si haute dame et de si vaillans conme ma dame la roïne est, car nus biens ne vous em porroit venir. Mais au departir je voel vostre non savoir. » Et cil li dist qu'il avoit non Margondes del Nuef Chastel. « Et ou aliés vous ? fait Lanselos. — Sire, je aloie a un tournoiement qui demain sera en la fin de ceste forest. — De quele gent sera il ? fait Lanselos. — Sire, cil del Chastel as Dames l'ont pris encontre ciaus del Chastel as Puceles, si i avra demain grant plenté de chevalerie. Si m'en irai atant, se il vous plaist, mais ançois vous voel je proiier que vous me dites qui vous estes. — Et demandés le, fait il, a ma dame la roïne, et ele le vous dira. » Et cil s'em part atant, quant il voit que plus n'en porra traire. Et Lanselos s'en vait toute sa voie tant qu'il revient en son grant chemin ferré. Lors ataint un esquier qui emportoit un chevalier devant lui sor un grant destrier. Il salue l'esquier et cil respont : « Dix vous beneïe ! —

Cher ami, demande Lancelot, qui a blessé ce chevalier ? — Seigneur, les gens du Plaissié. — Et pourquoi l'ont-ils blessé ? — Parce qu'il disait qu'il était chevalier de la reine Guenièvre : tel était son seul crime. — Comment s'appelle-t-il ? — Seigneur, on le nomme Dodinel le Sauvage, le frère du duc de Clarence. » Lancelot en fut fort chagriné, car il connaissait bien Dodinel. Il demande alors à l'écuyer où se trouve le Plaissié. « Seigneur, fait-il, c'eſt à moins d'une lieue et voici le chemin qui vous y conduira tout droit, si vous souhaitez y aller. »

16. Lancelot n'attend pas davantage et s'y dirige à vive allure. Peu après, il découvrit une tour fort belle et puissante, sise dans un marais, devant laquelle, au milieu d'un pré, on avait dressé quatre magnifiques pavillons. En approchant des pavillons, il voit en sortir un chevalier tout en armes qui lui demande son identité. Lancelot lui dit qu'il fait partie de la maison du roi Arthur. « Si vous faites partie des chevaliers de la reine Guenièvre, dit l'autre, prenez garde à moi, car je ne vous garantis de rien. » Et Lancelot répond qu'il eſt chevalier de la reine, où qu'il soit. « Dans ce cas, dit-il, vous devez vous mesurer à moi et à tous ceux qui sont dans ces pavillons. — Comment ? Haïssez-vous ma dame la reine ? — Oui, et plus que personne d'autre au monde, et par amour pour elle je tue tous ceux qui s'en réclament. — Vraiment, dit Lancelot, cette haine provoquera votre mort, si je vis assez longtemps. Et je manquerais de loyauté, si je

---

Biaus amis[b], fait Lanselos, qui navra cel chevalier ? — Sire, fait il, cil del Plaissié. — Et pour coi le navrerent il ? fait Lanselos. — Pour ce qu'il diſt qu'il eſtoit chevaliers [*d*] la roïne Genievre et onques n'i ot autre fourfait. — Et conment a il non ? fait Lanselos. — Sire, fait il, on l'apele Dodiniaus li Sauvages, frere au duc de Clarence. » Lors fu Lanselos moult corociés, car Dodinel connoissoit il bien. Si demande a l'esquier de quel part li Plaiseïs eſt. « Sire, fait il, il n'i a pas une lieue. Veés ci le chemin qui droit vous i menra, se vous i volés aler. »

16. Lors n'atent plus Lanselos, ains s'en vait grant aleüre. Si n'ot gaires alé quant il vit devant lui une moult bele tour et riche qui seoit en un marois et devant la tour enmi un pré avoit tendu .IIII. paveillons grans et biaus. Et quant Lanselos aproce des paveillons, si en voit issir fors un chevalier armé de toutes armes qui li demande qui il eſt. Et Lanselos li diſt que il eſt de la maison le roi Artu. « Se vous eſtes des chevaliers la roïne Genievre, si vous gardés de moi, car je ne vous asseür mie. » Et Lanselos diſt que ses chevaliers eſt il en tous lix. « Dont vous couvient il, fait il, jouſter a moi et a tous ciaus qui laiens sont. — Conment ? fait Lanselos. Haés vous ma dame la roïne ? — Oïl, fait cil, plus que riens del monde et pour l'amour de li ocis je tous ciaus qui de li se reclaimment. — Par foi, fait Lanselos, par ceſte haïne morrés vous, se je vif longement ; et je ne seroie mie

ne vengeais ma dame de ses ennemis. — Eh bien ! vengez-la donc, car je la hais et lui fais tout le mal que je peux. — Dans ce cas, prenez garde à moi, car je vous défie ! » Ils mènent leurs chevaux à vive allure et échangent de grands coups de lance. Le chevalier, en frappant Lancelot, lui perce l'écu, mais le haubert est si résistant qu'aucune maille ne se rompt, alors que sa lance vole en pièces. Lancelot lui réplique violemment : il transperce l'écu et le haubert, lui plonge le fer tranchant dans le corps et le culbute à terre, raide mort ; il en retire une lance tout ensanglantée. Sortent alors du pavillon jusqu'à dix chevaliers, tous en armes, l'écu au cou, la lance en main. Quand Lancelot les voit venir, il tourne vers eux son cheval en pointant la lance au fer sanglant. Le premier qu'il affronte fracasse contre lui sa lance ; Lancelot, de ses coups, le désarçonne et, en le piétinant de tout le poids de son cheval, lui brise tous les membres : il perd connaissance sous l'emprise de la douleur. Lancelot poursuit son élan, en touche un autre qu'il renverse à terre et dans cette chute sa lance se brise. Il dégaine alors son épée et charge les autres qui lui rendent la pareille, sans pour autant le frapper tous ensemble : chacun d'eux l'attaque seul, à tour de rôle, car à cette époque la coutume voulait que l'on évitât de frapper à trois ou quatre un seul chevalier[1]. Voilà comment ils se lancent dans la mêlée. Et Lancelot, l'épée au poing, les attaque. Il frappe le premier qu'il

---

loiaus, se je ma dame ne vengoie de ses anemis. — Or le vengiés dont, fait cil, car je le has et li mesfais quant je puis. — Dont vous gardés de moi, fait Lanselos, car je vous desfi ! » Lors laisse courre li uns vers l'autre et s'entredonnent grans cops de lor glaives. Li chevaliers fiert Lanselot si que l'escu li perce, mais li haubers fu fors si que maille n'en rompi et li glaives vole em pieces. Et Lanselos le fiert si durement si que parmi l'escu et parmi le haubert li met le fer trenchant el cors et le trebuche a terre mort. Il retrait son glaive fors a soi tout sanglent. Lors issent del paveillon jusqu'a .x. chevaliers, tous armés, les escus as cous, les lances es mains. Et quant Lanselos les voit venir, si lor tourne le chief del cheval, le glaive alongié dont li fers estoit sanglans[a]. Et li premiers qu'il encontra a depechié sor lui son glaive et Lanselos le fiert si qu'il l'abat del cheval a terre et li vait par desus le cors tout a cheval et tant que tout le debrise, et cil se pasme qui grant angoisse sent. Et Lanselos se lance outre, si ataint un autre si qu'il le porte a terre et au chaoir brise son glaive. Lors a traite l'espee et court sus as autres et cil a lui, non pas pour ce que tout le freïs[*e*]sent[b] ensamble, mais chascuns par lui, li uns aprés l'autre, car la coustume estoit tele a celui tans que .III. chevalier ou .IIII. ne freïssent mie sor un chevalier. Ensi[c] sont venu a la mellee et Lanselos qui tient le branc el poing les envaïst et fiert si durement le premier qu'il

rencontre de toutes ses forces, lui fend le heaume avec le capuchon de fer et lui fait sentir l'épée jusque dans la cervelle : son adversaire s'écroule, effrayé à l'idée de la mort. Lancelot se jette au milieu des autres et leur disloque le haubert aux hanches et aux épaules ; il les sépare et les disperse de son épée bien tranchante, manifeftant une telle vivacité et agilité qu'il les blesse plus qu'il n'eft blessé. Il fait preuve d'une bravoure si extraordinaire que les autres en sont ftupéfaits : devant la résiftance qu'il leur oppose, ils sont persuadés qu'il ne sera jamais vaincu par aucun d'entre eux.

17. Lancelot se défend ainsi longtemps sans subir grand dommage de leur part. C'eft alors que sortit du château un chevalier portant une armure noire, monté sur un cheval robufte et fougueux. Il se dirige au galop vers la mêlée et, quand il voit que les hommes du pavillon sont incapables de vaincre le chevalier, il les fait reculer en les couvrant d'insultes et en les maudissant. Ils quittent la place, aussitôt que leur en a donné l'ordre celui qui était leur seigneur. Quand Lancelot se retrouve seul face au chevalier, ce dernier l'interpelle : « Seigneur, dites-moi qui vous êtes. — Je suis, répond Lancelot, un chevalier de la reine Guenièvre. — Voilà qui me peine, car je vois bien que vous êtes un excellent chevalier. — Pourquoi en êtes-vous peiné ? — Parce que vous ne pourrez échapper à la mort, puisque vous êtes chevalier de la reine. » Il se dirige sans tarder vers les pavillons, se saisit de deux lances aux

---

encontre a ce qu'il i met le plus de sa force, si qu'il li fent le hialme et la coife de fer et il li fait sentir le branc desi en la cervelle, et cil chiet jus qui l'angoisse de la mort sent. Et Lanselos se fiert entre les autres et lor deront lor haubers sor les hanches et sor les espaulles ; si les depart et esparpeille a l'espee qui bien taille et eft si viftes et si legiers que plus les blece que il lui. Si fait tel merveille par sa prouece que cil s'en esbahissent tout et bien lor eft avis que a la desfence que il trouvent en lui, que il[d] ne sera ja mis au desous par nul d'aus.

17. Ensi se contient Lanselos une grant piece que cil ne le mesfont se petit non. Lors issi del chaftel uns chevaliers armés d'unes armes noires et sift sor un cheval fort et isnel. Il vint poignant a la mellee et, quant il voit[a] que cil del paveillon ne pueent venir au desus del chevalier, si les a fait traire ariere et laidenge et maldift. Et cil s'em partent, si toft conme cil lor a dit, qui lor sires eftoit. Quant Lanselos fu sol a sol avoc le chevalier, si l'apele cil et li dift : « Sire, dites moi qui vous eftes. — Je sui, fait Lanselos[b], uns chevaliers la roïne Genievre. — Ce poise moi, fait cil, car je voi que vous eftes moult tres bons chevaliers. — Et pour coi vous em poise il ? fait Lanselos. — Pour ce, fait il, que vous n'em poés eschaper sans mort, puis que vous eftes a li. » Lors s'en vait maintenant es paveillons et prent .II. glaives dont les hantes sont grosses et courtes et li fer trenchant. Si em baille a Lanse-

hampes massives et courtes et aux fers tranchants ; il en confie une à Lancelot, se réserve l'autre et exige qu'il se mesure à lui. Ils lancent alors leurs chevaux à bride abattue et martèlent leurs écus de toutes leurs forces. Le chevalier frappe Lancelot violemment, transperçant de sa lance écu et haubert, mais n'atteint pas son corps. Lancelot lui réplique avec une telle fougue que l'écu et le haubert ne l'empêchent de lui plonger le fer et le bois en pleine épaule ; il le pousse si rageusement qu'il le culbute à terre de tout son long : dans sa chute, la lance se brise et le tranchant reste planté dans l'épaule du chevalier. Lancelot veut mettre pied à terre pour se précipiter sur le vaincu, lorsqu'il voit survenir les hommes du pavillon qu'il venait d'affronter. Il se dirige vers eux, l'épée au poing. Il frappe le premier qu'il rencontre d'un coup qui le désarçonne, puis charge les autres et se jette au milieu d'eux, leur taillant en pièces heaumes, écus et hauberts. Il les maîtrise en un rien de temps : plus aucun n'ose s'en prendre à lui et tous ont senti jusqu'au sang son épée. C'est la débandade générale et il les poursuit jusqu'au moment où la forêt les dérobe à sa vue. Il retourne alors auprès du grand chevalier pour connaître l'histoire et la coutume du lieu. Une fois sur place, il descend de cheval et court sur son adversaire qui s'était déjà relevé, tout blessé qu'il était. Lancelot le saisit par le heaume et le lui arrache, le menaçant de mort, s'il ne se rend. Il dégaine immédiatement l'épée et fait tout

---

lot une et l'autre retient[c] a son oés et li dist que jouster le couvient a lui. Lors laissent courre si tost conme lor cheval porent aler et s'entrefierent sor les escus de toutes lor forces. Et li chevaliers fiert Lanselot si durement que parmi l'escu et parmi le hauberc li fait sentir le glaive, mais en char ne le touche mie. Et Lanselos le fiert de si grant vertu que li escus ne li haubers nel garantist qu'il ne li mete et fer et fust parmi l'espaulle et l'empaint si durement qu'il le porte a terre tout estendu. Et au chaoir que il fait brise li glaives si que li tranchans demoure en l'espaulle au chevalier. Et Lanselos voloit descendre pour lui courre sus et i voit venir ciaus del paveillon qui ore estoient encontre lui. Et il vait encontre aus, l'espee traite, et fiert si le pre[f]mier qu'il encontre que des archons le fait voler a terre. Lors point as autres et se fiert antr'aus et lor detrenche hialmes et escus et haubers. Si les maistroie si em poi d'ore que il n'i ot celui qui a cop l'ost atendre et n'i ot celui qu'il ne li ot fait l'espee sentir jusques au sanc. Si s'en fuit li uns cha et li autres la et il les chace tant que la forest l'en talt la veüe. Si retourne au grant chevalier, car il velt savoir l'estre et le couvine de laiens. Et quant il est venus jusqu'a lui, si descent et li court sus et cil s'estoit ja relevés en estant, conme cil qui moult estoit navrés. Et il l'aert par le hialme et li esrace de la teste et dist qu'il est mors, s'il ne se rent. Si traist maintenant l'espee et fait tout

comme s'il allait lui couper la tête. Quand l'autre voit s'approcher l'épée, il a peur de mourir et s'écrie : « Ah ! noble chevalier, ne me tue pas ! Voici mon épée avant que tu ne m'achèves : je te la remets. » Et Lancelot la prend sans hésiter. « Dites-moi alors, fait Lancelot, pourquoi vous tuez les chevaliers qui se réclament de la reine. — Seigneur, répond le chevalier, je vais vous le dire. Cela fait maintenant un an que deux de mes frères chevaliers et moi-même traversions à cheval la forêt de Cardeuil ; or, ce même jour, s'y trouvait également le roi Arthur en compagnie de la reine qu'il y avait amenée pour le plaisir.

18. « Et voilà que nous rencontrons un chevalier que nous haïssions mortellement pour le meurtre d'un de nos cousins. Nous nous empressons de l'arrêter pour lui infliger une peine plus lourde que la mort et nous l'attachons sans tarder à la queue d'un de nos chevaux. Nous avançons en le traînant derrière nous, lorsque nous croisons la reine Guenièvre en compagnie de dix chevaliers, tous armés. Quand elle vit combien nous maltraitions ce chevalier, elle en ressentit une profonde pitié et nous demanda de ne pas le malmener plus que nous ne l'avions fait. Nous répondîmes que nous n'en ferions rien ; elle rétorqua que nous le devions bon gré mal gré. Voilà l'origine de la querelle. Les deux chevaliers qui étaient mes frères moururent, l'autre échappa à notre supplice ; quant à moi, ils m'auraient également tué, si je n'avais pris la fuite.

---

samblant qu'il li voele la teste coper. Et quant cil voit l'espee venir, si ot paour de mort, si crie : « Ha ! gentix hom, ne m'oci pas ! Vés ci m'espee ains que tu m'ocies : je le te rent. » Et Lanselos le prent tout maintenant. « Or me dites, fait Lanselos, pour coi vous ociés les chevaliers qui de par la roïne se reclaimment. — Sire[d], fait li chevaliers, je le vous dirai. Il avint ore a un an que entre moi et .II. de mes freres qui chevalier estoient chevauchienmes un jour par la forest de Carduel, et celui jour meïsmes i cevauchoit li rois Artus et i avoit la roïne amenee pour joer.

18. « Lors avint que nous encontrasmes un chevalier que nous haienmes de mortel haïne pour un nostre cousin qu'il avoit ocis. Nous le presismes esraument, car nous en volienmes greignour justice faire que de lui ocire, et tantost le loiasmes a la koue de l'un de nos chevaus. Si l'alienmes trainant aprés nous et lors encontrasmes nous la roïne Genievre qui avoit en sa compaingnie jusqu'a .X. chevaliers tous armés. Et quant ele vit que nous menienmes le chevalier si mal, si l'em prist grans pitiés et nous pria que nous le laississienmes atant come nous en avienmes fait. Et nous deïsmes que nous n'en ferienmes riens pour li et ele dist que si ferienmes malgré nostre. Ensi conmencha la mellee entre nous. Si furent li doi chevalier qui mi frere estoient, mort et li chevaliers, rescous ; et moi

Cette aventure me plongea dans une tristesse sans égale. Je vins à cette tour qui m'appartient et je fis devant tous mes hommes le serment suivant : jamais chevalier qui se réclamerait de la reine et passerait par là ne pourrait échapper à la mort ou à la prison, si du moins nous parvenions à le vaincre. Et aujourd'hui vous nous avez vaincus. C'est donc à vous qu'il appartient de me pardonner ou de me mettre à mort, mais, tout comme vous êtes le plus vaillant chevalier du monde, vous devriez être le plus généreux et le plus courtois de tous et faire preuve d'une humilité en proportion de votre valeur. — Je serai sans pitié, répond Lancelot, si tu ne me promets de faire sans condition ce que je te demanderai. — Je vous le promets en toute loyauté. — Dans ce cas, engage-toi en chevalier loyal à ne plus jamais de ta vie attaquer un chevalier qui appartienne à ma dame la reine, si ce n'est pour te défendre. — Je vous le promets loyalement.

19. — Je te demande alors, au nom de la promesse que tu m'as faite, de te rendre à la cour du roi Arthur et d'aller auprès de ma dame la reine de la part de celui qui est son chevalier. — J'accomplirai tout cela, puisque tel est votre souhait. Mais je vous prie de loger chez moi pour cette nuit, car c'est l'heure et le moment d'y songer. » Et Lancelot répond que cela n'est pas possible, « car j'ai encore un long chemin devant moi. » Il reprend alors sa route, mais auparavant demande au chevalier quel est son nom ; il lui répond

---

meïsmes eüssent il mort, se je ne m'en fuisse fuis. Et de[a] ceste aventure fui je si dolans conme nus plus. Si en ving a ceste tour qui moie est et fis un sairement par devant mes homes que jamais ne passeroit chevaliers ci devant qui de par la roïne se reclameroit, qu'il ne fust ou mors ou emprisonnés, par coi nous en venissienmes au desus. Et vous nous avés [*309a*] ore conquis. Si est en vous del pardonner ou del ocirre, mais tout ensi conme vous estes li miudres chevaliers del monde, devriés vous estre li plus debonaires et li plus cortois de tous et devriés avoir humilité selonc vostre valour. — Je n'en avrai ja pitié, fait Lanselos, se tu ne me creantes outreement a faire ce que je te conmanderai. — Je le vous creant, fait il, loialment. — Dont me fiances tu, fait Lanselos, conme loiaus cevaliers, que jamais en ta vie n'assaudras chevalier[b] qui soit a ma dame la roïne, se sor toi desfendant n'est. — Et je le vous creant, fait li chevaliers, loialment.

19. — Or te conmant, fait Lanselos, sor le creant que tu m'as fait, que tu t'en ailles a la court le roi Artu et la te renderas a ma dame la roïne de par celui qui ses chevaliers est. — Et tout ce, fait li chevaliers, ferai je bien, qu'il vous plaist. Mais je vous proi que vous vous herbergiés a nuit mais avoc moi, car il est tans et ore de herbergier. » Et Lanselos dist que ce ne puet estre, « car moult ai encore a aller. » Si s'em part atant, mais ains demanda au chevalier son non et il dist

qu'il s'appelle Méliadus le Noir. « Et vous, seigneur, fait-il, quel eſt votre nom ? — Décrivez mes armes à la cour, répond Lancelot, et on vous le dira. » Lancelot s'élance à vive allure sur le chemin empierré jusqu'au moment où la nuit le surprend. Il aperçoit alors sur sa droite un vieil et antique ermitage, s'y dirige, frappe à la porte que lui ouvre l'ermite. Il entre, amène le cheval dans la cour, dépose ses armes. L'ermite cueille de l'herbe et en donne au cheval qu'il assure de toutes ses aises ; il offre à Lancelot du pain et de l'eau, car il n'avait rien de plus. Le matin, au lever du jour, après que l'ermite eut chanté la messe, Lancelot reprit ses armes et se remit en selle, puis ils se recommandèrent l'un l'autre à Dieu. Il traversa la forêt en suivant le grand chemin et en sortit du côté de Godeliore à l'heure de prime. Il vit alors devant lui une foule de chevaliers armés, qu'il eſtime bien de part et d'autre à deux mille. Aussi avait-il la certitude que c'était là le rassemblement dont lui avait parlé Margonde.

20. Il s'en approche et aperçoit les deux châteaux, dont l'un s'appelait le Château des Dames et l'autre, le Château des Pucelles. Tous deux étaient remarquablement situés et extraordinairement puissants ; une rivière nommée Ocirre les séparait. Lancelot contempla longtemps les châteaux, puis retourna vers le lieu du tournoi. Il y remarqua une grande affluence de part et d'autre, le tournoi battait déjà son plein et de nombreux chevaliers étaient à terre. Lancelot conſtate

---

qu'il a a non Meliadus li Noirs. « Et vous, sire, fait il, conment avés vous non ? — Mes armes devisés a la court, fait Lanselos, et on le vous dira. » Lors s'en vait grant aleüre tout le chemin ferré, tant que la nuis le sousprent ; et lors vit a deſtre un hermitage et viel et ancien et lors en vient cele part et huche a la porte tant que li hermites li ouvre l'uis. Et il entre ens et maine en la court son cheval, si se desarme. Et li hermites coilli de l'herbe, si en donne au cheval et l'aaise de quanqu'il pot et a Lanselot[a] donne del pain et de l'aigue, quar nule autre viande n'avoit laiens. Et au matin, quant il fu ajourné, si chanta li hermites messe et, quant ele fu chantee, si s'arma Lanselos et monta sor son cheval et conmanda l'ermite a Dieu, et il lui. Si chevaucha tout le grant chemin de la foreſt tant qu'il en vint fors a l'issue devers Godeliore a ore de prime. Et lors vit devant lui de chevaliers armés grant plenté et sont bien a son essient que d'une part que d'autre .II.M. Lors sot bien que c'eſtoit l'assamblee que Margondes li avoit dit.

20. Lors vait cele part, si voit les[a] .II. chaſtiaus dont li uns eſtoit apelés li Chaſtiaus as Dames et li autres li Chaſtiaus as Puceles. Et eſtoient ambesdoi moult bien seant et fort a grant mervelle et couroit une riviere entre .II. [*b*] que on apeloit Ocirre. Et Lanselos regarda moult longement les chaſtiaus, puis retourne vers le tournoiement. Si i voit moult grant gent de chascune part et li tournoiemens eſtoit ja

ainsi combien le tournoi eſt acharné et redoutable et que les chevaliers du Château des Pucelles, malgré leur nette infériorité en nombre, se comportent pour le moment mieux que l'autre camp. Lancelot en eſt tout surpris, car il se rend bien compte de l'inégalité des forces en présence. Peu après, il voit sortir du Château des Pucelles deux chevaliers portant une armure blanche ; et dès qu'ils se sont mêlés au tournoi, ceux du Château des Dames lâchent pied, car ils font preuve d'une bravoure que Lancelot juge sans égale. Que personne n'aurait pu mieux faire, il en eſt convaincu, car, lorsqu'ils se sont engagés dans le tournoi, les hommes du Château des Pucelles étaient à ce point en difficulté qu'ils avaient pris la fuite jusqu'à la porte. Puis, à force de manier les armes, les deux compagnons ont réussi à faire revenir les fuyards — ce sont eux qui maintenant prennent en chasse ceux qui les harcelaient il y a un inſtant — et à les ramener au cœur du tournoi. Quand les chevaliers du Château des Dames voient cette manœuvre, ils se retournent et chargent leurs adversaires. Devant cette réaction, les deux compagnons se jettent dans la bataille et multiplient les prouesses au point de faire reculer les chevaliers du Château des Dames et de les rabattre à l'intérieur de leurs limites[1]. Ils les font reculer de cette manière à quatre reprises. La cinquième fois, les hommes du Château des Dames n'attendent plus, mais prennent la fuite jusqu'à leur château, où ils s'arrêtent pour attendre leurs compagnons.

---

moult pleniers et i cheoient[b] moult de chevaliers, tant que Lanselot eſt avis que moult eſt li tournoiemens fel et cruous, et que cil del Chaſtel as Puceles sont moult mains que li autre ne sont, et il se tiennent encore mix. Si s'en esmerveille moult Lanselos, car il voit bien que il sont plus d'une part que d'autre. Et il ne demoura gaires que il vit issir del Chaſtel as Puceles .II. chevaliers armés de blanches armes[c]. Si toſt com il eſtoient mis el tournoiement, si ne pooient durer cil del Chaſtel as Dames, car il le faisoient si bien que nus mix au tesmoing Lanselot. Que nus chevaliers ne peüſt mix faire, ce li eſt avis, car quant il vinrent el tournoiement, il lor eſtoit si au desous que cil del Chaſtel as Puceles eſtoient fui jusques a la porte. Et li doi compaingnon ont tant fait d'armes que li fuiant sont retourné et chaçoient ciaus qui ore les chaçoient, et les remainnent jusques enmi le tournoiement. Et quant cil del Chaſtel as Dames le voient, si se retournent et courent sus as autres. Et quant li doi voient ce, si se fierent el tournoiement et font tant d'armes par lor proueces qu'il font resortir ciaus del Chaſtel as Dames et les rembatent en lor lices. Et en tel maniere les font resortir par .IIII. fois. A la quinte fois n'i atendent riens cil del Chaſtel as Dames, ains s'en fuirent jusqu'a lor chaſtel et illoc s'areſtent pour atendre lor compaingnons.

21. Lancelot prend grand plaisir à regarder le tournoi en raison des deux chevaliers qu'il tient en grande estime. Un écuyer s'approche alors de lui. « Seigneur, lui dit-il, les dames du château qui se tiennent là-haut sur les créneaux vous prient, au nom de la personne que vous aimez le plus, de montrer votre préférence, ou pour les dames ou pour les pucelles, car elles vous verraient volontiers au milieu des autres chevaliers. Pas une d'entre elles n'a cessé de jaser sur le fait que vous avez si longtemps regardé le tournoi sans y prendre part. » Il répond aussitôt au jeune homme : « Cher ami, dites-leur qu'elles pourront bientôt voir à qui va ma préférence. » L'écuyer s'en retourne. Une demoiselle s'approche alors de Lancelot et lui dit : « Seigneur chevalier, par amour pour moi, donnez-moi votre écu. — Pourquoi, demoiselle ? — Parce que j'en ai besoin et qu'il ne vous est d'aucun profit, alors qu'il me serait fort utile.

22. — Demoiselle, à quoi vous servirait-il ? — Je l'attacherais à la queue de mon cheval et je pourrais ainsi l'arborer quand il me plaira par amour pour les bons chevaliers qui regardent le tournoi sans y prendre part. » Cette réponse déconcerte profondément Lancelot : il reste bouche bée, baisse la tête, furieux, et se dirige vers le Château des Dames. Quand il a rejoint les fuyards, il met son écu devant la poitrine, brandit la lance et se jette au galop dans le cœur de la mêlée. Il frappe brutalement le premier qu'il rencontre

---

21. Moult volentiers regarde Lanselos le tournoiement pour les .II. chevaliers qu'il proise moult. Lors s'en vint a lui uns esquiers et li dist : « Sire, les dames del chastel qui la sus sont as cretiaus vous proient, par la riens que vous plus amés, que vous moustrés lesqueles vous amés mix, ou les dames ou les puceles, car eles[a] vous verroient volentiers avoc les autres. Ne il n'i a nule qui n'i ait assés parlé de ce que vous avés tant regardé le tornoiement sans plus faire. » Et il respont au vallet tout maintenant : « Biaus amis, dites lor que par tans pouront eles veoir lesqueles je aim plus. » Et li vallés en revait ariere. Et lors en vient une damoisele a Lanselot, qui li dist : « Sire chevaliers, par amours bailliés moi vostre escu. — Pour coi, fait il, damoisele ? — Pour ce, fait ele, que j'en ai a [*c*] faire et il ne vous sert de riens et il me serviroit d'assés de choses.

22. — Damoisele, fait Lanselos, de coi vous serviroit il ? — Je le loieroie, fait ele[a], a la koue de mon cheval, si le feroie estaler[b] desus, quant moi plairoit, pour amour as bons chevaliers qui regardent le tournoiement sans plus faire. » De ceste parole est Lanselos si esbahis que trop. Si ne respont mot, ains baisse la teste, moult dolans, et se tourne vers le Chastel as Dames. Et quant il est venus jusqu'a ciaus qui fuioient, si met son escu devant son pis et brandist la hanste et laisse courre cele part ou il voit le greignour presse et fiert

et, transperçant écu et haubert, lui plonge la lance dans le corps avant de l'abattre, raide mort, à terre. Il dégaine alors son épée et commence à manier les armes comme jamais. Quand ceux qui avaient fui à l'instant le voient frapper si rageusement et qu'ils remarquent l'arrêt du tournoi, ils s'empressent de lui apporter du renfort : le tournoi peut alors reprendre, acharné et impitoyable. Lancelot, plus furieux qu'aucun autre, frappe à droite comme à gauche, tue chevaliers et chevaux, coupe pieds, poings, têtes et bras, renverse tout ce qu'il rencontre, laissant derrière lui une telle désolation que toute la terre est couverte de sang sur son passage. Ainsi, grâce à Lancelot, ceux qui étaient en déroute ont pu rétablir la situation, car ils trouvent en lui bravoure, aide et secours à profusion. Par sa fougue, il précipite à terre tout homme qu'il rencontre, fait trébucher chevaliers et chevaux à coups de lance et d'épée et accomplit tant d'exploits que tout le monde en est ébahi. Lorsqu'il se mêle au combat, l'épée au poing, il arrive très souvent qu'il ne sache plus où frapper, plus personne n'osant affronter ses coups, ce qui n'a rien d'étonnant, car celui qu'il atteint, rien, pas même l'armure, ne saurait le protéger. Voilà les actes extraordinaires de Lancelot : ses adversaires, incapables de résister et de supporter davantage son ardeur, décampent à toutes jambes.

23. Quand les deux compagnons qui avaient montré tant de vaillance toute la journée voient les leurs prendre la

---

si durement le premier qu'il encontre que parmi l'escu et parmi le haubert li met le glaive el cors et l'abat mort a terre. Lors traist l'espee et conmence tant a faire d'armes que onques en sa vie n'en avoit tant fait. Quant cil qui ore fuioient le virent ferir[c] si durement, si esgardent que li tournoiemens est arrestés, se li viennent aidier esranment et lors reconmence[d] li tournoiemens fel et perillous. Et Lanselos, qui tant est dolans que nus plus, fiert a destre et assenestre et ocist chevaliers et chevaus et cope piés et poins et testes et bras et abat quanqu'il ataint et laisse si dolerouse place[e] aprés lui que toute la terre est couverte de sanc par la ou[f] il vait. Et ensi sont recouvré par lui li desconfit, car trop i trouvent grant prouece et grant aïde et grant secours en lui. Et il s'esvertue tant que il n'encontre home devant lui qu'il n'abat a terre et trebusche chevaliers et chevaus par cops de lance et d'espee et fait tant de merveille qu'il n'est nus quil ne s'en esbahist. Et la ou il vient a la mellee, l'espee traite, il avient moult souvent qu'il ne trouve ou ferir, car nus ne l'ose mais a cop atendre, ne ce n'est mie de merveille, quar celui qui il ataint a cop, riens ne le puet garantir ne armeüre nule. Ensi le fait merveillousement Lanselos et tant que cil qui encontre lui sont, ne pueent mais durer ne sousfrir son esfort, ains tournent en fuies isnelement et tost.

23. Quant li doi compaingnon qui si bien l'avoient fait hui toute

fuite, ils reviennent combattre. Lancelot s'aperçoit de leur retour, mais ne se dirige pas vers eux. S'il les poursuivait, pense-t-il, il ne pourrait s'empêcher sous l'effet de la colère de les blesser, ce qu'il veut éviter en raison de leur bravoure. Mais l'un des deux chevaliers court sur lui, la lance abaissée ; d'un coup brutal, il le renverse en arrière contre l'arçon et, si Lancelot ne s'était bien retenu, l'aurait jeté à terre. Lancelot entre alors dans une rage folle : il frappe le chevalier sur le sommet de la tête et malgré le cercle et le heaume lui fait pénétrer le fer dans la chair. Il l'a tellement étourdi qu'il s'écroule au sol, où une masse de chevaux lui piétine le corps.

24. Quand le second chevalier voit son compagnon à terre, il eﬅ persuadé qu'il eﬅ mort. Il se précipite alors furieusement sur Lancelot ; il lui donne en pleine poitrine, à découvert, un grand coup de lance qui lui brise les mailles du haubert et, si sa lance ne s'était fracassée, il l'aurait grièvement blessé. Lancelot revient à la charge, l'épée au poing, et lui règle son compte d'un tel coup qu'il lui coupe les mailles du haubert au-dessus de l'épaule gauche et entaille celle-ci jusqu'à l'os principal ; et lorsque Lancelot retire l'épée, son adversaire s'écroule à terre sous l'emprise de la douleur. Tous les autres prennent alors la fuite et se réfugient dans le Château des Pucelles : cette fois, le tournoi eﬅ bien arrêté et toute poursuite eﬅ abandonnée. Lancelot rejoint

---

jour voient lor compaingnons fuir, si s'en revienent a l'eﬅour. Et Lanselos qui bien les voit venir ne tourne mie vers aus. A ce qu'il eﬅ trop iriés, s'i les consivoit, ce li eﬅ avis, il ne puet eﬅre qu'il ne les blechaﬅ, ne blecier ne les voldroit il mie pour la grant prouece qui en aus eﬅoit. Et li uns des chevaliers court a lui, le glaive alon[*d*]gié, et le fiert si durement que tout l'enverse sor l'arçon deriere et, s'il ne se teniﬅ si bien, abatu l'eüﬅ. Lors s'aïre Lanselos moult fort, si fiert le chevalier parmi le hiaume amont, si que li cercles ne li hialmes nel garantiﬅ que en la char ne li face le fer sentir. Si l'eﬅourdiﬅ si que del cheval le porte a terre et grant route de chevaus li passent par desus le cors.

24. Quant li autres chevaliers voit ensi son compaingnon abatu, si quide bien qu'il soit mors. Si court maintenant sus a Lanselot moult ireement et li donne del glaive enmi le pis a descouvert si grant cop que il li desront del hauberc les mailles et, se li glaives ne fuﬅ brisiés, navré l'eüﬅ moult durement. Et Lanselos s'en revient, l'espee traite, et li paie tel cop que sus la seneﬅre espaulle li cope les mailles del hauberc et li cope l'espaulle jusques au maiﬅre os ; et au retraire l'espee trebusche cil a la terre de l'angoisse qu'il sent. Lors tournent tout li autre en fuies et s'en entrent el Chaﬅel as Puceles, ne a cele fois n'i ot plus fait qui au tournoiement aparteniﬅ et la chace fu toute

l'un des deux chevaliers qu'il venait d'abattre; il s'était redressé sur son séant, grièvement blessé tant par la plaie qu'il avait reçue que par le piétinement de son corps sous les courses-poursuites. Lancelot lui demande qui il est, et l'autre le reconnaît aussitôt. Il lève alors la tête et lui dit: « Seigneur, soyez le bienvenu, vous, le plus vaillant chevalier du monde, vous qui n'avez pas osé me toucher avant que je ne vous attaque. Aussi m'avez-vous donné la récompense que mérite un sot. — Seigneur, fait Lancelot, si je vous ai blessé, j'en suis chagriné. — Seigneur, j'en suis, je le sais bien, seul responsable. — Et quel est votre nom? — Seigneur, j'appartiens à la maison du roi Arthur et je m'appelle Hector des Marais, et mon compagnon se nomme Lionel, le cousin de Lancelot du Lac. » À ces paroles, Lancelot s'écrie:

25. « Ah! sainte Marie, malheur à moi! J'ai tué Lionel, mon cousin! » Il pique alors des éperons dans la direction où il l'avait laissé et trouve Lionel qui s'était déjà relevé, mais avec grande difficulté. Il le prend par le cou, l'embrasse avidement et tendrement, puis lui dit: « Mon cher cousin, comment allez-vous? Au nom de Dieu, dites-le-moi! — Ah! seigneur, qui êtes-vous? — Je suis Lancelot, votre malheureux cousin qui se tuera, si je vous ai tué. » À ces mots, Lionel se lève d'un bond, aussi légèrement que s'il ne ressentait aucune douleur, et, tout armé qu'il était, prend Lancelot par le cou en lui

---

remese. Et Lanselos qui les chevaliers avoit abatus en vient a l'un, et cil estoit relevés en son seant qui moult estoit bleciés, que de la plaie qu'il avoit que de la chace qui avoit esté par desus lui. Lanselos li demande qui il est, et cil le connut maintenant. Si lieve le chief et dist: « Sire, vous soiiés li bien venus, conme li plus vaillans chevaliers del monde, qui a moi ne deignastes touchier devant que je vous oi assailli. Si m'en avés rendu tel guerredon com on doit rendre a musart. — Sire, fait Lanselos, se je vous ai blecié, ce poise moi. — Sire, fait il, ce sai je bien, on n'en doit nului blasmer se moi non. — Et conment avés vous non? fait Lanselos. — Sire, fait il, je sui de la maison le roi Artu et ai non Hector des Marés, et cis autres miens compains si a a non Lyonniaus et s'est cousins Lanselot del Lac. » A cest cop s'escrie Lanselos et dist:

25. « Ha! dame sainte Marie, mal sui baillis[a]! J'ai ocis Lyonnel mon cousin! » Lors broce le cheval des esperons cele part ou il l'avoit laissié et trouve Lyonnel qui ja s'estoit relevés, mais c'estoit a moult grant painne. Et il l'acole et embrace moult durement par grant amour et li dist: « Biaus dous cousins, conment vous est? Por Dieu dites le moi! — Ha! sire, fait il, qui estes vous? — Je sui, fait il, Lanselot, vostre maleürous cousins qui s'ocirra, se je vous ai ocis. » Quant Lyonniaus l'entent, si saut sus ausi legierement que s'il n'eüst [*e*] nul mal, si l'acole ensi armés com il estoit et dist qu'il est

disant qu'il était guéri. Tous deux se débarrassent alors de leurs heaumes et laissent éclater une joie qu'on ne peut imaginer plus vive. « Ah ! seigneur, fait Lionel, cela fait plus d'un an que je n'ai eu de cesse de vous chercher, mais aujourd'hui, Dieu merci, je vous ai trouvé ! Assurément, il était vraiment sot celui qui ne vous a pas reconnu dans la mêlée aux multiples faits d'armes que vous accomplissiez, car j'aurais bien dû savoir que personne ne pouvait en faire autant, si ce n'est vous. Et que Dieu m'abandonne si je ne suis pas tout heureux d'avoir senti votre coup, car je sais maintenant, pour l'avoir éprouvé, que personne ne peut vous résister ! »

26. Tout ce que pouvait dire Lionel importait peu à Lancelot, car il était persuadé de l'avoir mortellement blessé et en pleurait fort tendrement. Mais Lionel lui dit : « Sachez-le, seigneur, je n'ai de plaie dont je ne puisse facilement guérir, mais Hector, mon compagnon, je crois que vous l'avez tué. — Non, répond Lancelot, il vient de me parler. » Lionel se dirige alors vers Hector qu'il trouve grièvement blessé. Les gens du Château des Dames, quand ils voient que les chevaliers s'étaient reconnus, les rejoignent et les conduisent au château. On fait fête à Lancelot comme jamais : toutes les dames viennent à lui, luxueusement vêtues et parées, et proclament d'une seule voix : « Bienvenue au meilleur des bons chevaliers ! » Lancelot passe la nuit au château, tout heureux de retrouver Lionel et Hector, qui lui demandent où il allait ainsi. Il leur raconta comment un chevalier l'avait accusé de

---

garis. Lors oste chascuns son hialme et s'entrefont si grant joie com on ne porroit[b] greignour deviser. « Ha ! sire, fait Lyonniaus, plus a d'un an que je ne vous finai de querre, mais, Dieu merci, or vous ai je trouvé. Certes, voirement estoit fols qui ne vous connoissoit a la mellee a tant faire d'armes[c] que vous i faisiés, car bien peüsse savoir que nus n'en peüst tant faire, fors vous. Et ja ne m'aït Dix, se je n'en sui ja tous liés de ce que je ai sentu vostre cop, car ore sai je bien a moi meïsmes que a vous ne poroit nus durer. »

26. De tout ce que Lyonniaus dist ne chaut a Lanselot, car bien quide que il l'ait a mort navré, si em ploure moult tenrement. Et Lyonniaus li dist : « Saciés, sire, je n'ai plaie dont je ne garisse moult legierement, mais Hector mon compaingnon quit je que vous aiiés ocis. — Non ai, fait Lanselos, il a orendroit parlé a moi. » Lors vient a Hector, si le trouve moult blecié. Et cil del Chastel as Dames virent[a] que li chevalier s'estoient entreconneü, si vinrent illoc et les en menerent el Chastel as Dames. Si ne fu onques si grant joie que on fist a Lanselos, car toutes les dames sont alees a lui, vestues et parees moult richement, et disoient toutes a une vois que bien viengne li mildres chevaliers des bons. La nuit jut Lanselos laiens, si fist moult grant joie a Lyonnel et a Hector et il li demandent ou il aloit ensi. Et il lor conta

trahison à la cour du roi Arthur ; il se rendait à la cour du roi Bademagu de Gorre pour s'en défendre, car c'était là que le jugement avait été fixé. « Je m'en irai demain ; et, s'adressant à Lionel, vous, vous retournerez à la cour du roi Arthur, où vous trouverez votre frère Bohort. Mais dites-lui de ma part que jamais chevalier ne gagnera en valeur à trop rester en un lieu et qu'il ne ressort pas grandi à mes yeux de son séjour prolongé à la cour[1]. » Cette nuit, la liesse et la joie étaient à leur comble et il y avait là une telle abondance de luminaires que l'on aurait cru toute la ville en feu. Si Lancelot fut servi et comblé d'honneurs, inutile de le demander, car jamais chevalier ne le fut mieux par aucune dame.

27. Le matin, Lancelot se leva, s'arma, prit congé de Lionel et d'Hector et les recommanda à Dieu. Puis il reprit son chemin, fit route jusqu'à la terre de Gorre et entra dans une forêt périlleuse que l'on appelait la forêt de la Sapine. Mais le conte cesse de parler de Lancelot et revient à Margonde pour rapporter comment Bohort affronte quatre chevaliers qui voulaient enlever une demoiselle chevauchant en sa compagnie.

Bohort et les sœurs de Hongrefort.

28. Le conte dit alors qu'au terme de sa route Margonde arriva à la cour du roi Arthur, qui était parti ce jour-là à la chasse. Quand il pénétra dans la grande salle, tout laissait à penser qu'il venait d'un sinistre endroit : son écu percé en

---

conment uns chevaliers l'avoit apelé de traïson a la court le roi Artu ; si s'en aloit desfendre a la court le roi Baudemagu de Gorre, que illoc estoit li jours aterminés. « Si m'en irai demain, fait il ; et vous vous en irés a la court le roi Artu, fait il a Lyonnel, ou[b] vous trouverés Boort vostre frere. Mais tant li dites que je li mans que ja chevaliers n'acroistra son pris de demourer trop en un lieu, ne je ne l'en proise pas de mix de ce qu'il demoure tant a court. » Cele nuit ot laiens grant joie et grant feste et i avoit laiens si grant luminaire que se toute la vile fust esprise. Et se Lanselos fu servis et honnerés, ce ne fait mie a demander, car onques chevaliers ne fu mix[c] par nule dame.

27. Au matin se leva Lanselos et s'arma et laissa laiens Lyonnel et Hector et les conmanda a Dieu et puis entra en son chemin et erra tant qu'il vint en la terre de Gorre, en une forest perillouse c'on apeloit la forest de la Sapine. Mais de lui se taist li contes et retourne a parler de Margondes et en aprés devise conment Boors se combat a .IIII. chevaliers qui li voloient tolir une damoisele qui chavauchoit avoc lui. [f]

28. Or dist li contes que tant erra Margondes qu'il vint à la court le roi Artu, et li rois estoit cel jor alés chacier. Et quant il entra el palais, si sambla bien home qui de fort lieu fust issus, car ses escus

plusieurs points, son heaume tellement endommagé que le cercle lui pendait dans le cou et ses armes tout ensanglantées. À son arrivée à la cour, chacun se dirige à sa rencontre pour entendre ce qu'il dirait. Il descend de son cheval et demande où il pourrait trouver la reine ; on le lui indique. Quand il la voit, il la prend à part et, avant de lui adresser la parole, tombe à ses pieds, puis implore sa grâce avec beaucoup d'humilité : « Ah ! dame, je suis envoyé auprès de vous par celui qui eﬅ votre chevalier, il m'a vaincu au combat. » Et il lui raconta toute l'aventure. « Il n'a pourtant pas voulu me révéler son nom, mais m'a dit de vous poser la queﬅion. — Quelles armes porte-t-il ? » demande la reine. Il les lui décrit.

29. Aussitôt elle voit bien qu'il s'agit de Lancelot. « Seigneur chevalier, dit-elle, à qui croyiez-vous avoir eu affaire ? — En vérité, dame, je n'en sais rien, si ce n'eﬅ à un très vaillant chevalier. — Il eﬅ assurément vaillant chevalier, confirme la reine, il n'y en a de meilleur au monde et il eﬅ sans égal. Vous avez vraiment manqué de sagesse en disant devant lui du mal de moi. — Ah ! dame, au nom de Dieu, dites-moi de qui il s'agit. — Il s'agit de Lancelot du Lac. — Vraiment ? Peu m'importe alors la défaite, car face à lui je ne pouvais résiﬅer. Aussi eﬅ-ce tout à mon honneur d'avoir été vaincu par un homme de cette valeur. Et que Dieu m'abandonne, si je lui avais porté le moindre coup en connaissance

---

eﬅoit perciés em pluisours lix et ses hialmes eﬅoit tels atournés que li cercles li pendoit deriere le col et ses armes eﬅoient toutes sanglentes. Quant il vint a la court, se li vint chascuns a l'encontre pour oïr qu'il volroit dire. Il descent de son cheval et demande ou il porroit trouver la roïne et on li enseigne. Quant il le vit, si le traiﬅ a une part et li diﬅ, mais ains li chiet as piés et li crie merci moult doucement : « Ha ! dame, fait il, a vous m'envoie cil qui voﬅres chevaliers eﬅ, qui m'a conquis em bataille. » Se li conta toute l'aventure. « Mais onques, fait il, ne me volt dire son non, ains me conmanda que je le vous demandaisse. — Queles armes, fait ele, porte il ? » Et il li devise des armes la façon.

29. Lors connoiﬅ ele bien tantoﬅ que c'eﬅ Lanselos. Se li diﬅ : « Sire chevaliers, a qui vous quidiés vous eﬅre pris ? — Certes, dame, fait il, je ne sai, fors a un tres bon chevalier. — Par foi, fait ele, il eﬅ bons chevaliers, il n'a meillour el monde ne son pareil ; ne vous n'eﬅiés mie sages, quant vous devant lui mesdisiés de moi. — Ha ! dame, fait il, por Dieu, dites moi qui il puet eﬅre. — Ce eﬅ, fait la roïne, Lanselot del Lac. — Voire ? fait il. Dont ne me chaut il, se je sui outré, car contre lui ne devoie je pas durer. Si m'en eﬅ grans hounours avenue de ce que par la main de si prodomme sui conquis ; ne ja ne m'aït Dix, se je ja cop i eüsse feru, se je quidaisse que ce

de cause, mais il m'a lui-même affirmé que Lancelot était mort. » Ces mots font rire la reine aux éclats. « Vraiment, dit-elle, par amour pour lui, vous aurez droit à une douce prison : dès que vos plaies seront guéries, vous pourrez repartir complètement libre. » Il la remercie très vivement.

30. Margonde prolonge ainsi son séjour jusqu'à sa guérison. Mais, avant son rétablissement et son départ, Méliadus arriva à la cour, se constitua prisonnier de la reine sur l'ordre de son chevalier et lui raconta son combat contre Lancelot, ainsi que les exploits extraordinaires de ce dernier devant le Plaissié. La reine en rayonne de joie et le retient auprès d'elle en raison de ses qualités de chevalier ; et il fit par la suite bien des prouesses qui assurèrent sa renommée. Quand à son retour de la chasse on fit part au roi des nouvelles de Lancelot, il en fut très heureux et témoigna sa joie aux deux chevaliers qu'il garda en sa compagnie, car il avait maintes fois entendu parler de Méliadus. Avant la fin de la semaine, Hector revint également à la cour, tout comme Lionel ; ils firent le récit du tournoi au roi et à la reine, qui en furent ravis et prirent grand plaisir à l'écouter. Hector dit au roi devant tout le monde qu'il n'y a jamais eu d'aussi bon chevalier que Lancelot : « Sachez-le, je ne pensais pas qu'il pouvait être aussi bon chevalier qu'il l'est. — Je sais bien, dit le roi, qu'il n'a pas son pareil sur cette terre, mais je suis fort chagriné de le voir sans cesse par monts et par vaux, car je crains qu'on ne lui fasse

---

fust il, mais il me dist qu'il estoit mors. » De ce se rist moult durement la roïne et dist : « Certes, pour l'amour de lui avrés vous bone prison, que, de quele ore que vous serés garis de vos plaies, vous em poés vous aler tous quites. » Et il l'en mercie moult durement.

30. Ensi remest laiens Margondes tant qu'il fu garis. Mais ançois qu'il fust garis ne que il se partesist de laiens, vint [*310a*] Meliadus a court et se rendi prison a la roïne de par son chevalier et li conta conment il s'ert combatus a lui et les merveilles d'armes qu'il avoit fait devant le Plaiceïs, et la roïne en est moult lie. Si le retint avoc li pour ce qu'il ert bons chevaliers, et puis fist il assés proueces dont il fu puis assés loés. Quant li rois fu venus de chacier et on li dist les nouveles de Lanselot, si en fu moult liés durement et moult fist as chevaliers grant joie et les retint de sa compaingnie, car maintes fois avoit oï parler de Meliadus. Et ançois que la semainne fust passee, revint Hectors a court et Lyonnel et conterent les noveles del tournoiement au roi et a la roïne qui moult en furent lié, et moult lor plorent a oïr. Et Hectors dist au roi tout en oiant que onques si bons chevaliers ne fu conme Lanselos : « Si saciés que je ne quidoie mie qu'il peüst estre si bons chevaliers com il est. — Je sai bien, fait li rois, qu'il n'a son pareil en terre, mais il me poise moult de ce qu'il est si errans, car j'ai paour que aucune gent ne li facent

du mal, à lui comme à moi, par jalousie. » Au moment où Lionel arriva à la cour, Bohort, son frère, était absent, mais on le fit chercher. Les deux frères éclatèrent de joie en se revoyant et furent tout heureux de se retrouver.

31. Puis Lionel fit part à Bohort du message de Lancelot. Ce à quoi il répondit, tout gêné et confus : « Vraiment, il a bien parlé, car à trop rester ici je ne pourrais gagner ni en honneur ni en réputation. » Il retourne alors à son logis et s'empresse de prendre ses armes. Quand il a revêtu son armure à l'exception du heaume, il vient prendre congé du roi et de la reine, qui le recommandent bien affectueusement à Dieu. Quant à Lionel, il resta sur place, car il était urgent de guérir ses plaies. C'est ainsi que Bohort quitte la cour, puis se dirige par le chemin le plus direct vers la terre de Gorre dans l'espoir d'y retrouver Lancelot. Il fit route le premier jour sans rencontrer d'aventure digne d'être racontée. Il coucha la nuit chez un vavasseur qui fut à ses petits soins, quand il sut qu'il était de la maison du roi Arthur. Le lendemain, il reprit sa route, pénétra dans une forêt que l'on appelait Landoine et poursuivit sa chevauchée jusqu'à vêpres sans rencontrer homme ni femme. Le soleil était fort chaud, comme il peut l'être à la Saint-Jean[1] ; en raison de cette canicule, il ôta son heaume et le confia à l'écuyer qui l'accompagnait. C'est alors qu'il rencontra une demoiselle resplendissante de beauté. Il la salue et elle le regarde : il lui

---

mal et a moi par envie. » A l'ore que Lyonniaus vint a court, n'i estoit mie Boors ses freres, mais il fu envoiiés querre. Si s'entrefirent moult grant joie, quant il s'entrevirent, et moult fu liés li uns freres de l'autre.

31. Aprés dist Lyonniaus a Boort ce que Lanselos li mandoit. Et quant il l'oï, si respondi moult mornement, a grant vergoigne : « Certes, fait il, voirement dist il voir, car en trop demourer chaiens ne poeroie je conquerre ne pris ne los. » Lors s'en vait a son hostel et s'arma de maintenant et, quant il fu armés, fors solement de son hialme, si vient au roi et a la roïne prendre congié ; et il le conmanderent a Dieu moult doucement. Et Lyonniaus remest laiens, qui moult grant mestier avoit de ses plaies garir. Ensi s'em part Boors de court et s'en vait la plus droite voie qu'il pot vers la terre de Gorre pour ce que Lanselot quide trouver. Si chevauche le premier jour sans aventure trouver qui a conter face. La nuit jut chiés un vavasour qui moult bien le herberga, quant il sot qu'il estoit de la maison le roi Artu. L'endemain s'em parti de laiens et entra en une forest que on apeloit Landoine et chevaucha jusques a ore de vespres qu'il n'encontra houme ne feme. Et li solaus fu moult chaus, si conme a feste Saint Jehan ; et pour le grant chaut qu'il faisoit, osta son hialme de sa teste et le bailla a son esquier qui avoc lui estoit. Lors encontra une damoi-

semble le plus beau chevalier qu'elle ait jamais vu à son goût et extrêmement jeune. Elle appelle sur lui la bénédiction divine et lui dit :

32. « Seigneur, je ne sais qui vous êtes, mais, si vous avez autant de bonté que vous avez de beauté, vous êtes digne d'une grande estime. » C'était un des plus beaux chevaliers du monde de sa génération. « Demoiselle, répond-il, si je ne suis pas aussi bon que beau, comme vous le dites — je ne sais si vous vous moquez de moi —, ma beauté me rend un bien mauvais service. — À dire vrai, si vous vouliez bien me suivre là où je vous conduirais, je pourrais vous dire sans hésiter ce dont vous êtes le mieux pourvu, ou de beauté ou de bonté. — Certes, admettons que je sois pourvu de bonté, si peu que ce soit, je ne voudrais rien en savoir, car je risquerais d'en tirer orgueil, et aucun chevalier ne doit s'enorgueillir d'une grâce que Dieu lui a prêtée. Mais pour ce qui est de vous suivre là où vous le voudrez, je suis tout prêt et disposé à le faire. — Dans ce cas, venez donc et suivez-moi. » La demoiselle fait aussitôt demi-tour et reprend le chemin par lequel elle était venue. Ils chevauchent ainsi jusqu'à l'heure de tierce, puis quittent la forêt, lorsqu'ils aperçoivent devant eux un des plus beaux châteaux du monde. La demoiselle interroge alors Bohort : « Seigneur, ce château que vous voyez sous vos yeux n'est-il pas beau ? — Demoiselle, il est aussi beau que plaisant. — Seigneur, dans ce cas

---

selle qui estoit plainne de moult grant biauté. Si le salue et ele le regarde : se li samble li plus biaus chevaliers qu'ele eüst onques mais [*b*] veü a son essient et jouenes durement. Si dist que Dix le beneïe.

32. « Sire, fait ele, je ne sai qui vous estes, ne mais se vous avés tant de bonté conme vous avés de biauté, vous faites moult a proisier. » Et il estoit uns des plus biaus[a] chevaliers del monde de son aage. « Damoisele[b], fait il, se je ne sui bons si conme je sui biaus, ce dites — ce ne sai je se vous me gabés —, moult est ma biautés malvaisement emploïe. — Par foi, fait ele, se vous me voliés sivir la ou je vous menroie, ce vous savroie je bien a dire del quel vous estes mix garnis, ou de biauté ou de bonté. — Certes, fait il, se je avoie bonté en moi, si ne le voldroie je mie savoir que il en i eüst point, car trop en seroie par aventure orgueillous, ne nus chevaliers ne doit avoir orguel pour nule grasse que Dix li ait prestee. Mais de vous siurre la ou vous voldrés sui je tous apareilliés et entalentés. — Or en venés dont, fait ele, si me sivés. » De maintenant s'en tourne la damoisele et s'en vait le chemin dont ele estoit venue. Si chevauchent ensi jusqu'a ore de tierce et lors issent de la forest et voient devant aus un des plus biaus chastiaus del monde. Lors dist la damoisele a Boort : « Sire, cel chastel que vous veés la n'est il biaus ? — Damoisele, fait il, biaus est il et plaisans. — Sire, fait ele, enne puet ele estre

n'a-t-elle pas des raisons d'être au comble de l'affliction, celle qui en est déshéritée à tort ? — Demoiselle, si elle perdait des amis, elle devrait en éprouver un profond chagrin, mais comme elle sait bien que Dieu dans sa toute-puissance peut lui restituer ce château, quand telle sera sa volonté, elle ne doit pas exagérer son désespoir. Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous avez dit cela. — Seigneur, je le dis parce que j'aurais dû en être la dame et que j'en suis chassée et déshéritée, moi tout comme ma sœur qui est encore plus belle et plus généreuse que je ne le suis. — Qui vous a fait cela, demoiselle ? demande Bohort. Dites-le-moi, s'il vous plaît. — Seigneur, je vous le dirai, puisque vous désirez le savoir.

33. « La vérité, seigneur, est que le comte Alous, qui fut le seigneur de ce pays qu'on appelle la Terre de Bruyères, était mon père et à sa disparition il nous incomba, à nous deux qui étions sœurs, de prendre en charge cette terre. Cette même année, il se trouva que Galindé, le seigneur du Blanc Château qui se situe à l'entrée de Gorre, vint nous voir ; nous l'accueillîmes avec grande joie, comme il convenait pour un homme qui était notre oncle. Quand il fut descendu de cheval, il me convia avec ma sœur à un entretien. "Chère nièce, lui dit-il, je vous ai mariée à mon sénéchal, un précieux parti pour vous, car c'est un excellent chevalier." Devant un tel discours, ma sœur répond qu'elle préférerait la mort, car c'était le chevalier le plus déloyal et le plus perfide qui soit. Devant cette réaction, il reproche vivement à ma

---

moult dolante qui desiretee en est a tort ? — Damoisele, fait il, se ce estoit perte d'amis, ele en devroit estre moult iree, mais pour ce qu'ele set bien que Dix est si poissans qu'il li poera bien rendre, quant sa volentés sera, ele n'en doit mie avoir si grant duel. Et je seüsse moult volentiers pour coi vous l'avés dit. — Sire, fait ele, je le di pour ce que je en deüsse estre dame, et je en sui chacie et desiretee entre moi et une moie serour qui moult est plus bele que je ne sui et mix vaillans. — Qui vous a ce fait, damoisele ? fait Boors. Dites le moi, s'il vous plaist. — Sire, fait ele, et je le vous dirai, puis qu'il le vous plaist a savoir.

33. « Sire, voirs fu que li quens Alous qui sires fu de cest païs que on apele la Terre de Bruieres fu mes peres et, quant il trespassa de cest siecle, si demoura la terre a nous .II. serours a maintenir. Cel an meïsmes avint que Galindrés, le sires del Blanc Chastel qui est a l'entree de[a] Gorre, vint a nous ; et nous li feïsmes moult grant joie, conme a celui qui nos oncles estoit. Quant il fu descendus, si apela moi et ma serour a conseil, si li dist : "Bele niece, je vous ai mariee a mon seneschal, la ou vous serés moult bien emploïe, car il est moult bons chevaliers." Quant ma serour oï ce, si dist qu'ele voldroit mix estre morte, car ce estoit li [*c*] plus desloiaus chevaliers del monde et

sœur d'avoir tenu de tels propos et désobéi à son commandement et soutient qu'elle l'épousera contre son gré. Elle s'emporte et, dans sa colère, répond qu'elle ne sera jamais son épouse, quelles que soient ses pressions. Il affirme alors sous la foi d'un serment que dans ce cas il la privera de toute sa terre. Il repartit avec ses hommes et revint peu de temps après dans ce pays avec une troupe imposante ; il ne nous laissa pas le moindre carré de terre, si l'on excepte un unique château que nous possédons encore.

34. « Quand ma sœur se vit déshéritée, elle en fut désespérée. Comme elle avait accumulé beaucoup de richesses, elle fit venir de toutes les régions chevaliers et hommes d'armes dans l'idée de récupérer sa terre, mais ce projet avorta. Nos affaires restèrent en l'état pendant fort longtemps, jusqu'au jour où nos hommes s'emparèrent par hasard du fils de mon oncle Galindé et le livrèrent à ma sœur. Quand elle l'eut entre ses mains, elle affirma qu'il ne lui échapperait pas avant que l'on ne lui restitue toute sa terre. Lorsque mon oncle sut que son fils était prisonnier, il convoqua tous les hommes qu'il put trouver et vint assiéger notre château, jurant de ne pas en bouger avant d'avoir récupéré son fils, que ce soit par la force ou à l'amiable. Il maintient le siège depuis plus de six mois, et nous y avons perdu plus de cent chevaliers ; et si le château n'avait été aussi bien fortifié, nous y aurions laissé nos vies et nos richesses. » La demoiselle arrête là son récit.

---

li plus traïtres. Quant il oï ce, si tint a moult grant despit ce que ma[b] serour avoit dit et que son conmandement avoit trespassé ; se li dist que malgré sien l'avroit ele. Et cele qui fu courecie respondi et dist par ire qu'ele ne le prenderoit ja pour pooir qu'il eüst. Et il fist son sairement que dont li tolroit il toute sa terre. Si s'en rala et il et sa maisnie et ne demoura mie granment que il revint en cest païs atout grant gent, si ne nous demoura onques plain pié de terre qu'il ne nous tolsist, fors solement un chastel que nous tenons encore.

34. « Quant ma serour se vit desiretee, si en ot moult grant doel. Et ele avoit moult grant avoir amassé ; si manda chevaliers et sergans par toutes les terres pour savoir s'ele porroit sa terre recouvrer, mais ce ne pot avenir. Si nous tenismes moult grant piece, tant que nos gens prisent par aventure le fil mon oncle Galindé et[a] le rendirent a ma serour. Et quant ele le tint, si dist que jamais ne li eschaperoit devant que toute sa terre li seroit ariere rendue. Quant mes oncles sot que ses fils estoit pris[b], si manda toutes les gens qu'il pot avoir et nous vint asseoir en nostre chastel et jura que jamais ne se remueroit devant que il raroit son fils[c] par force ou par debonaireté. Si nous a puis le siege tenu plus de demi an, ou nous avons perdu plus de .c. chevaliers del nostre ; et se li chastiaus ne fust si fors, nous i eüssiens perdu et nos cors et nos avoirs. » Atant se teüt la damoisele que plus

Et Bohort de lui répondre : « Assurément, demoiselle, votre oncle s'est montré envers vous d'une perfidie et d'une cruauté sans limites. Et que Dieu ne me vienne jamais en aide, si je ne brûlais pas d'être au château avec vous en compagnie d'une vingtaine de chevaliers ! — Par ma foi, dit la demoiselle, si vous le souhaitiez, je vous y introduirais rapidement pour que vous jugiez de la situation. — Au nom de Dieu, je le voudrais avec l'engagement de ne pas dormir tranquille avant de voir comment les assiégeants savent manier les armes. »

35. La demoiselle tourne alors à gauche pour se loger chez un vavasseur qui se trouvait sous son autorité ; et quand le valeureux seigneur les voit, il leur témoigne une vive joie et aide la demoiselle à mettre pied à terre. Cette nuit-là, ils eurent logis à leur convenance. Au matin, Bohort se leva, prit ses armes, se mit en selle et reprit la route en compagnie de la demoiselle et de son écuyer. Il demanda à celle-ci quelle pouvait être la distance jusqu'au château de sa sœur. « Seigneur, dit-elle, il n'y a que dix lieues anglaises, aussi pouvons-nous y être pour l'heure de tierce, mais il est impossible d'y entrer avant la nuit, car le château est encerclé de tout côté, si ce n'est par-derrière où se trouve une petite porte dérobée : c'est par là que nous pourrons y pénétrer de nuit. » Au beau milieu de cette conversation, ils lèvent les yeux et voient venir quatre chevaliers armés et en selle ; la demoiselle les fixe du regard et les reconnaît. Elle s'écrie alors : « Ah !

---

ne dist. Lors respondi Boors : « Certes, damoisele, trop vous a esté vos oncles fel et cruous ; et ja Dix ne m'aït, se je ne voldroie estre el chastel avoc vous atout .xx. chevaliers ! — Par foi, fait ele, se vostre volentés i estoit, je vous i meteroie par tans en essai. — Si m'aït Dix, fait il, jel voldroie par tel couvenent que jamais ne dormiroie a aise devant que je savroie conment cil defors sevent armes porter. »

35. Lors tourne la damoisele assenestre pour herbergier chiés un vavasour qui ses hom estoit ; et quant li prodom les voit, si lor fist moult grant joie et le descent de son cheval. Cele nuit furent herbergié a lor talent et au matin se leva Boors et prist ses armes et monta sor son cheval et s'em parti entre lui et la damoisele et son esquier. Et Boors demanda la damoisele combien il pooit avoir jusqu'au chastel sa suer. « Sire, fait ele, il n'i a que .x. liues englesches, si i [*d*] poerons bien estre a tierce, mais nous n'i poerons entrer devant la nuit, car li chastiaus est avironnés de toutes pars, fors par deriere ou il a une fause posterne, ne mais par illoc i enterrons nous bien de nuit. » Que que il parloient ensi, il regardent devant eus et voient venir .IIII. chevaliers armés et montés sor lor chevaus, et la damoisele avise et connoist qui il sont. Lors dist a Boort : « Ha ! sire, morte sui et honnie ! — Pour coi, damoisele ? fait il. — Veés vous, fait ele, cel

seigneur, me voilà morte et perdue ! — Pourquoi, demoiselle ? — Voyez-vous ce chevalier qui s'avance en tout premier ? — Oui. — Eh bien ! sachez que c'eſt le sénéchal qui eſt à l'origine de cette guerre, celui dont je vous ai parlé ; il me tuera sur-le-champ, si vous ne me protégez pas.

36. — Demoiselle, vous n'avez rien à craindre, car je m'interposerai entre lui et vous[1]. Aussi, j'en prends Dieu à témoin, suis-je bien content qu'il soit venu à point nommé, car avant qu'il ne me quitte et si j'échappe à la mort, j'espère le mettre dans un état qui le fera renoncer pour toujours à déshériter injuſtement une demoiselle. » Sur ce, il lace son heaume, prend son écu et sa lance que portait son écuyer et se prépare à combattre. Le sénéchal, qui devance les autres, s'écrie, aussitôt qu'il a vu la demoiselle : « Ah ! Anne, au nom de Dieu, aujourd'hui la guerre eſt achevée, aujourd'hui vous viendrez dans la prison de mon seigneur ! — Sur mon honneur, noble chevalier, répond Bohort, il n'en eſt pas queſtion. — Prendrez-vous sa défense ? — Seigneur chevalier, je ferai ce qui eſt en mon pouvoir. — Par ma foi, dans ce cas, je vous défie. — Et moi de même », réplique Bohort. Ils piquent aussitôt des deux l'un vers l'autre et échangent de forts coups sur les écus, dont ils font fendre et éclater le bois. Le sénéchal brise sa lance, mais Bohort le charge avec fougue et lui assène un coup si violent que ni l'écu ni le haubert ne l'empêchent de lui plonger dans l'épaule gauche le fer et le bois de sa lance : il le culbute à terre sans

---

chevalier qui vient tout devant ? — Oïl, fait il. — Or saciés bien, fait ele, que c'eſt li seneschaus par qui ceſte guerre eſt conmencie, celui dont je vous ai conté, et il m'ocirra maintenant, se par vous ne sui garantie.

36. — Damoisele, fait Boors, vous n'avés garde, car ja mal n'i avrés sans moi, quar, se Dix m'aït, il m'eſt moult bel qu'il eſt si bien venus a point, car ançois qu'il departe de moi, se je ne muir, le quit je en tel point metre que jamais ne desiretera damoisele a tort. » Lors lace son hialme et prent son escu et son glaive que ses esquiers li portoit, si s'apareille de jouſter. Et li seneschaus qui tout devant venoit s'escrie tout maintenant que il voit la damoisele : « Ha ! Anne, par Dieu, ore eſt la guerre finee, ore en venrés vous en la prison mon signour ! — Par foi, dans chevaliers, fait Boors, non fera. — Le desfenderés vous ? fait cil. — Sire chevaliers, j'en ferai mon pooir, fait Boors. — Par foi, fait cil, dont vous desfi je. — Et je vous ausi », fait Boors. Maintenant broce li uns contre l'autre et s'entrefierent grans cops sor les escus, si qu'il en font les ais fraindre et pechoiier. Li seneschaus brise son glaive et Boors qui de grant vertu l'ataint le fiert si durement que pour escu ne pour hauberc ne remeſt que en l'espaulle seneſtre ne li embate et fer et fuſt et le trebuche a terre en

qu'il ait la force de se relever. Puis il ramène à soi sa lance qui était encore intacte et se tourne contre un des trois chevaliers qui le chargent, la lance abaissée. De ses coups, Bohort lui perce l'écu et le haubert, lui plante la lance en plein corps et l'abat, raide mort, à terre ; au terme de sa chute, la lance de Bohort se brise. Il dégaine son épée, alors que les deux autres reviennent à la charge, la lance contre la poitrine. Il touche l'un d'eux en plein heaume d'un coup violent : il en voit trente-six chandelles et en est si étourdi qu'il s'écroule à terre, avant que Bohort ne le piétine de toute la masse de son cheval et ne lui fracasse le corps. Quand le quatrième se vit seul face à celui qui avait traité de la sorte ses compagnons, il se dit qu'il ne pourrait lui tenir tête ; il n'eut donc pas le courage de l'affronter, mais prit la fuite. Bohort ne se fatigue pas à le poursuivre, mais se dirige vers le sénéchal qu'il avait abattu en premier ; il met pied à terre et confie son cheval à son écuyer. Alors que le sénéchal s'était déjà relevé malgré ses graves blessures, Bohort le saisit par le heaume qu'il lui arrache de la tête et lui ordonne de se rendre, sans quoi il le tuera, mais il est incapable de répondre sous l'étreinte de la douleur. Voyant qu'il reste bouche bée, Bohort lui rabat la ventaille et, quand il se sent allégé de ce poids, il ouvre les yeux et aperçoit Bohort qui brandit l'épée, tout comme s'il allait lui trancher la tête. Le sénéchal, terrifié à l'idée de mourir, lui demande

---

tel maniere qu'il n'a pooir de soi relever. Puis traist a soi son glaive qui encore n'estoit mie brisiés et tourne encontre l'un des .III. chevaliers qui encontre lui venoient, le glaive alongié ; et Boors le fiert si qu'il li perce l'escu et le hauberc et li met le glaive parmi le cors et l'abat mort a terre et au parcheoir brise li glaives. Puis a traite l'espee et li autre doi li reviennent, les glaives encontre le pis. Et il en ataint l'un parmi le hiaume, se li donne tel cop que tout li oel li estincelent en la teste et est del cop si estourdis qu'il vole a terre ; et Boors li vait par desus le corps tout a cheval si que tout le debrise. Quant li quars se voit seul [*e*] avoc celui qui avoit ses compaingnons si mal menés, se li est avis que encontre lui ne poeroit il mie durer et pour ce n'osa il mie vers lui tourner, ains se met a la fuie. Et Boors ne met mie grant force en lui enchaucier, ains s'en vait au seneschal qu'il ot premierement abatu, si descent et baille son cheval a son esquier. Et li seneschaus s'estoit lors levés, qui bleciés estoit moult durement ; et Boors l'aert au hialme et li esrace de la teste et li dist qu'il se rende, ou il l'ocirra. Mais cil ne pot respondre por l'angoisse qu'il a et, quant Boors voit qu'il ne dist mot, se li abat la ventaille de la teste. Et quant cil se sent alegié de ses armes, si ouvre les ex et voit Boort qui tient l'espee hauchie et fait samblant de lui coper la teste. Lors ot li seneschaus grant paour de morir, si crie merci et li dist pour Dieu

grâce et le supplie au nom de Dieu de l'épargner, « car je n'ai jamais commis envers vous d'acte qui vous autorise à me livrer à la mort. — Rien ne saurait m'empêcher de vous tuer, répond Bohort, si vous ne vous engagez pas à vous constituer prisonnier là où je vous enverrai. — Je suis prêt à me rendre en tout lieu où vous voudrez bien m'envoyer, à l'exception du seul château de Hongrefort. — S'agit-il du château assiégé ? — Oui, c'est cela. Il n'est aucun lieu dans le monde où je ne me rendrai volontiers, si ce n'est ce château. — Il n'est pas question d'aller ailleurs : c'est là que vous irez pour vous rendre auprès de la demoiselle du château. Et si elle te demande qui t'envoie, dis-lui qu'il s'agit d'un chevalier qui lui apporterait volontiers de l'aide, s'il le pouvait. — Seigneur, je préfère mourir de votre main plutôt que d'aller là-bas, car je suis certain qu'elle me tuera. Si Dieu le veut, mieux vaut pour moi mourir sous vos coups que sous les leurs. — À toi de choisir, réplique Bohort : ou tu iras, ou je te tuerai. » Il lève alors l'épée tout comme s'il allait le décapiter. En voyant s'approcher l'épée, le sénéchal se voit mourir sur-le-champ et s'écrie à tue-tête :

37. « Ah ! seigneur, j'irai là-bas plutôt que de mourir de votre main, mais, si l'on m'y traite avec ignominie et infamie, le déshonneur en retombera sur vous et le malheur sur moi ! — Tu n'as rien à craindre », réplique Bohort. L'autre engage sa parole, en proie à une vive douleur en raison de sa plaie. Bohort le relâche, se redresse, puis charge une

---

qu'il ne l'ocie mie, « car onques, fait il, ne vous mesfis par coi vous me deüssiés a mort livrer. — Il ne puet estre, fait Boors[a], que je ne vous ocie, se vous ne me fianciés a tenir prison la ou je vous envoierai. — Je sui tous pres, fait il, d'aler en tous les lix ou vous me voldrés envoiier, fors solement au chastel de Honghefort. — Est ce, fait[b] Boors, li chastiaus qui assegiés est ? — Oïl, fait il, sans faille. Et en tous les lix del monde ou vous me volés envoiier, irai je volentiers, fors que la. — Vous n'irés ja en autre lieu, fait Boors, mais la irés et vous rendrés a la damoisele del chastel. Et s'ele te demande qui t'i envoie, se li dis que uns chevaliers qui volentiers li aideroit, s'il pooit. — Sire, fait il, mix voel je morir de vostre main que je i aille, car ausi sai je bien qu'ele m'ocirroit. Et se Dix le me consent, j'aimme mix a morir par vous que par els. — Ore iés tu dont au cois, fait Boors[c] : ou tu iras, ou je t'ocirrai. » Adont hauche l'espee et fait samblant qu'il li voelle la teste coper. Et quant cil voit venir l'espee, si quide morir sans arrest, si s'escrie a hautes vois :

37. « Ha ! sire, ançois irai je que vous m'ociés, mais se on m'i fait honte ne villonie, la vergoigne en sera vostre et li damages miens ! — Tu n'as garde », fait Boors. Et cil li fiance, qui moult sent grant angoisse de la plaie qu'il a. Lors se lieve Boors de desus lui et recourt

nouvelle fois celui qu'il avait frappé de son épée. En un rien de temps il lui a réglé son sort : par peur de la mort, l'autre promet à Bohort de se constituer prisonnier tout comme son sénéchal. Sans tarder, ce dernier se remet en selle, une fois que l'on a bandé sa plaie pour éviter qu'elle ne saigne trop. Le second l'imite et tous deux prennent alors le chemin de Hongrefort, suivis au petit amble par Bohort. La demoiselle lui dit : « Seigneur chevalier, ai-je jamais vu arriver ici-bas pareille aventure ? Aussi devez-vous rendre grâce à Dieu pour l'aide précieuse qu'il vous a apportée. Et si vous agissez partout avec le même succès, il est certain qu'avec l'aide de Dieu et la vôtre ma sœur sera un jour libérée, pour peu que vous en preniez la peine. »

38. Ils poursuivent cette conversation tout le long du chemin et, à l'heure de tierce, obliquent vers une abbaye pour déjeuner[1]. Quand les frères du lieu voient la demoiselle, ils lui manifestent une grande joie car c'étaient ses ancêtres qui avaient établi et fondé cette maison. Le sénéchal poursuit pendant ce temps sa route avec son compagnon jusqu'à leur arrivée au-dessus du château de Hongrefort. Quand ils traversèrent leur camp, les uns et les autres voulurent savoir ce qui leur arrivait. Ils leur racontèrent toute leur aventure : ils se rendaient en prisonniers au château, où se dirigeait également le chevalier qui les avait vaincus, en vue de porter secours à la demoiselle. En entendant ces propos, Galindé leur interdit d'aller au château. « Seigneur, répond le sénéchal, dans ce cas

---

sus a l'autre qu'il ot feru de l'espee. Il le conroie tel em poi d'ore que cil qui a paour de morir li fiance autretel prison conme li autres avoit fait. Maintenant monte li seneschaus sor un cheval, quant il li orent sa plaie bendee, pour ce qu'ele ne sanast trop. Et li autres remonte en son cheval, [f] si acoillent lor chemin vers Honghefort[a] et Boors s'achemine aprés aus toute la petite ambleüre. Et la damoisele li dist : « Sire chevaliers, vi je onques avenir en cest monde de ce qu'il vous est avenu ? Si en devés a Dieu savoir moult bon gré que vous a si bien aidié. Et se vous le faites partout ausi bien conme vous avés ci fait, certes a l'aïde de Dieu et de la vostre, sera encore ma serour delivree, se[b] vous i volés painne metre. »

38. Ensi s'en vont parlant toute lor voie, si tournerent a ore de tierce a une abeïe pour disner. Et quant li frere de laiens virent la damoisele, se li firent moult grant joie, pour ce que si anciseour orent cel lieu establi et fondé. Et li seneschaus oirre toutesvoies entre lui et son compaingnon, tant qu'il vinrent desus le chastel de Honghefort. Mais quant ce vint au trespasser de lor gent, si volrent savoir li un et li autre conment il lor estoit. Et il lor conterent tout ensi qu'il lor estoit avenu et qu'il aloient laiens em prison, et si venoit li chevaliers qui les avoit conquis aidier la damoisele. Et quant Galindés l'entendi,

nous manquerions à notre parole et à notre promesse vis-à-vis de ce chevalier, ce que vous-même ne feriez pas, j'en suis certain. — À mes yeux, répond Galindé, tu ferais beaucoup mieux de manquer à ta parole plutôt que d'y aller, car la demoiselle ne hait personne au monde autant que toi et elle te tuera, j'en suis persuadé. — Je n'en puis mais : quoi qu'il en soit, je dois m'y rendre. » Sur ce, ils le quittent, lui et son compagnon, entrent dans le château et descendent dans la grande salle. La demoiselle du château a eu vent de l'arrivée des deux chevaliers qui ont toute l'apparence de prisonniers et se dirige à leur rencontre pour savoir ce qu'ils veulent. Quand le sénéchal l'aperçoit, il ôte son heaume, le jette à ses pieds ainsi que son épée et lui dit : « Demoiselle, je suis envoyé auprès de vous par un chevalier qui accompagnait ce matin votre sœur : il nous a vaincus et réduits à sa merci, moi et mon compagnon. Il nous aurait même tués, si nous ne nous étions engagés sur notre parole à venir auprès de vous dans ce château : voilà pourquoi nous nous rendons sans condition à votre merci et dans votre prison. Ainsi sommes-nous quittes, car nous voici en personne devant vous et vous pouvez disposer de nous comme bon vous semble. »

39. Quand la demoiselle voit devant elle le sénéchal, l'homme qu'elle haïssait le plus au monde, son visage s'enflamme et s'empourpre. Elle lui répond furieusement, comme peut l'être femme en colère, et il y parut bien, car,

---

si dist que ja n'iroient el castel. « Sire, dist li seneschaus, dont mentiriennes nous nos fois que nous creantasmes au chevalier ; et ce ne feriés mie, ce sai je bien. — Je volsisse moult mix que tu le mentesisses, fait Galindés, que tu i alaisses, car la damoisele ne het nule riens autant com ele fait toi ; et ele t'ocirra, ce sai je bien. — Je n'en puis mais, fait il, mais toutesvoies m'i couvient aler. » Si s'em part entre lui et son compaingnon et entrent el chastel, si descendent el palais. Et les nouveles sont venues a la damoisele del chastel que li doi chevalier sont venu laiens qui bien samblent prison, et ele s'en vint cele part pour savoir qu'il voloient. Et quant li seneschaus le voit, si oste son hialme de sa teste et le jete a ses piés et s'espee autresi, puis li dist : « Damoisele, a vous m'envoie uns chevaliers qui conduisoit hui matin vostre serour, qui nous a conquis et outrés entre moi et mon compaingnon. Et ocis nous eüst il, mais nous li fianchasmes que a vous nous en verriennes nous rendre en cest chastel ; et si nous metons del tout en vostre merci et en vostre prison. Si nous en sommes aquités, car vés ci nos cors en vostre presence, si em poés faire a vostre volenté. »

39. Quant la damoisele voit le senescal par devant li, l'ome el monde que ele plus haoit, se li eschaufe li vis et rougist. Se li respont moult ireement conme feme [*311a*] courecie, et bien i parut, car par

sous l'effet de la haine qu'elle lui portait, elle fit un geste dont elle se repentit ensuite fort amèrement. « À dire vrai, sénéchal, depuis que je suis née et que j'ai un brin de conscience, je n'ai jamais rien entendu qui me réjouisse autant, car vous voilà à ma merci et j'espère maintenant me venger de ce que vous m'avez déshéritée et ruinée. »

40. Sans tarder elle lui fit lier pieds et poings, ainsi qu'à son compagnon, sans que ses hommes sachent déjà quel était son dessein. Puis elle commande que la baliste soit placée face au pavillon de son oncle, « car je veux, dit-elle, que mon oncle voie comment j'apprends à ses chevaliers à voler. » Aussitôt l'ordre donné, ses hommes l'exécutent : ils placent les deux chevaliers sur la baliste et les catapultent dans le camp par-dessus les murs du château. Le hasard voulut que le sénéchal tombât juste devant le pavillon de son oncle : dans sa chute, son corps se brisa et se fracassa et il mourut sur le coup. À ce spectacle, Galindé entra dans une rage si violente qu'il aurait préféré perdre la moitié de sa terre ; il fit devant tous ses barons le serment suivant : si le Seigneur-Dieu et les saints lui accordaient leur aide, il infligerait le même traitement à l'un des leurs, pour peu qu'il puisse s'en emparer[1], et il n'en tiendrait aucun entre ses mains sans lui infliger le même sort.

41. La désolation s'empare du camp à la mort du sénéchal et même ceux qui étaient sans lien avec lui pleurent à

---

le grant courous qu'ele avoit envers lui fist ele tel chose dont ele puis se repenti moult durement. « Certes, fait ele, seneschaus, depuis cele[a] ore que je fui nee ne que je me poi apercevoir, n'oï je chose dont j'eüsse autretel joie conme de ce que je vous tieng, quar ore me quidé je vengier de ce que je sui desiretee pour vous et essillie. »

40. Maintenant li fait les piés et les poins loiier et a son compaingnon autresi, ne li home ne savoient encore que ele en voloit faire. Et ele conmande que la perriere soit mise endroit le paveillon son oncle, « car je voel, fait ele, que mes oncles voie conment je aprent ses chevaliers a voler. » Si tost com la damoisele l'ot conmandé, le firent cil de laiens, car il misent les .II. chevaliers en la perriere, si les envoiierent en l'ost par desus les murs del chastel ; si avint chose que li seneschaus chaï par devant le paveillon son oncle et au cheoir fu si debrisiés et si dequassés que maintenant morut. Et quant Galindés le voit, si fu si tres dolans qu'il amast mix avoir perdu le moitié de sa terre et jura, oiant tous ses barons, que se Damedix li aidait et li saint, qu'il en feroit autant d'un des lor, s'il le pooit prendre, ne jamais n'avroit home de laiens qu'il ne fesist morir de cele meïsmes mort.

41. Grant doel font en l'ost de la mort le seneschal et moult em plourent durement cil qui nient ne li apartenoient. Mais el chastel en

chaudes larmes. Mais dans le château tous s'en réjouissent et en jubilent, affirmant qu'ils se sont vengés de l'homme qui leur avait fait plus de mal que tous les autres. C'eſt à ce moment que Bohort fit son entrée dans le château avec la demoiselle. Quand sa sœur apprend son arrivée, qui plus eſt, en compagnie d'un chevalier, elle se porte à leur rencontre et adresse à Bohort des paroles de bienvenue. Elle le reçoit avec tous les honneurs possibles et le fait monter dans la grande salle ; elle le fait désarmer, puis lui apporte un vêtement d'écarlate[1] fourré d'hermine, dont on le revêt. La demoiselle qui était venue avec lui le sert selon ses capacités et son savoir-faire en se montrant pleine d'attentions, puis elle dit à sa sœur : « Ma chère sœur, remerciez ce chevalier qui dans sa générosité et dans sa bienveillance eſt venu vous aider dans votre guerre. Grâce à sa bravoure, il m'a aujourd'hui défendue contre quatre chevaliers armés qui m'auraient tuée, s'il n'avait été là : c'eſt lui qui vous a envoyé le sénéchal et son compagnon. » À ces mots, elle voulut se jeter à ses pieds, mais il ne l'accepta pas et la fit tout aussitôt se relever. Elle lui propose alors de faire tout ce qui lui plaira d'elle et de son château, ce dont il la remercie très chaleureusement. L'autre demoiselle lui fait ensuite visiter pour le plaisir les appartements jusqu'à leur arrivée au sommet du donjon, d'où ils ont une vue dégagée sur le camp. Or entre le camp et le château se trouvait sur leur droite une butte où l'on avait planté un des plus beaux et des plus grands pins du monde ;

---

font grant joie et grant feſte et dient qu'il sont vengié de l'home qui pis lor faisoit que tout li autre. Lors entra Boors el chaſtel entre lui et sa damoisele. Et quant l'autre sot que sa serour venoit et qu'ele sot qu'ele amenoit avoc li un chevalier, si leur vait a l'encontre et diſt a Boort que bien soit il venus. Si le rechut au plus honnerablement qu'ele pot et le maine en la sale amont ; si le fait desarmer, puis li aporte une robe d'escarlate forree d'ermine, et li font veſtir. Et la damoisele qui avoec lui eſtoit venue le sert au miex qu'ele pot[a] et qu'ele sot et moult i met grant entente, puis diſt a sa serour : « Bele suer, merciés ceſt chevalier qui par sa franchise et par sa debonaireté vous eſt venus aidier de voſtre guerre, et par sa prouece m'a il hui desfendu encontre .IIII. chevaliers armés qui morte m'eüssent, se il ne fuſt : ce eſt cil qui vous envoia le seneschal et son compaingnon. » Et quant cele l'ot, se li volt as piés cheoir, mais il ne le sousfre mie, ains l'en relieve moult viſtement. Et ele li offre a ffaire quanqu'il li plaira de lui et de son chaſtel, et il l'en mercie moult durement. Et la damoisele l'enmainne parmi les [*b*] chambres pour esbanoiier, tant qu'il vinrent amont en la maiſtre tour, si virent l'oſt apertement. Mais entre l'oſt et le caſtel avoit a deſtre partie un tertre ou il avoit planté un des[b] plus biaus pins et des plus grans del monde ; et li

cette butte n'était pas très étendue, mais elle était fort élevée. Bohort interroge la demoiselle : « Quelle est donc cette butte ? » Elle lui répond : « Seigneur, il s'agit du belvédère[2]. Savez-vous quel est son rôle ? Il n'y a pas un jour où Galindé n'y envoie un de ses chevaliers pour se mesurer aux nôtres, qui perdent le plus souvent la partie. — Et s'il arrivait, demande Bohort, que moi ou un de nos chevaliers y aille demain revêtu de toutes ses armes, est-ce que les hommes du camp viendraient se mesurer à lui ? — Oui, sans aucun doute, quel que soit celui qui voudrait se battre. — Au nom de Dieu, répond Bohort, voilà qui est parfait. »

42. Ils descendirent alors de la tour, vinrent dans la grande salle où l'on avait dressé les tables et prirent place pour le repas. Il y avait là jusqu'à dix chevaliers et ils furent servis fastueusement. Une fois les tables enlevées, les demoiselles conduisent leur hôte pour une agréable promenade au pied de la tour, dans un pré ravissant. La sœur aînée regarde Bohort non sans plaisir et se complaît à contempler sa grande beauté. Dieu, songe-t-elle, s'est montré bien généreux à son égard en lui accordant une beauté si éblouissante et elle se dit en elle-même qu'elle connaîtrait un grand bonheur, la demoiselle qui serait la maîtresse du chevalier. Aussi ne pense-t-elle qu'à une chose : le séduire. Ils sont restés là jusqu'à la nuit, puis reviennent au palais où les lits ont été préparés. Ils couchèrent Bohort dans un lit luxueux et

---

tertres n'estoit mie moult grans, mais moult estoit haus merveillousement. Il demande a la damoisele : « Quel tertre est[c] ce la ? » Et ele li dist : « Sire, c'est l'angarde, et savés vous de coi on i sert ? Il n'est nus jours que Galindés n'i envoit un de ses chevaliers pour jouster a ciaus de cest païs, si i perdent li nostre moult souvent. — Et s'il avenoit, fait Boors, que je ou uns autres chevaliers de nostre partie y alast demain armés de toutes armes[d], cil de l'ost i venroient il jouster encontre lui ? — Oïl, certes, fait ele, lequel quil demanderoit. — Par Dieu, fait Boors, ce n'est se bon non. »

42. Lors avalerent la tour et en vinrent en la sale ou les tables estoient mises, et il s'aseent au mengier ; et il i ot jusqu'a .x. chevaliers qui laiens estoient et furent moult richement servi. Et quant les tables furent levees, les damoiseles mainnent lor oste deduire au chief de la tour[a], en un praiel qui moult ert biaus. Si regarda l'ainnee suer moult volentiers Boort et toute se refait en regarder la grant biauté de lui. Se li est avis que Dix a esté moult debonaires vers lui, qui li a donné si grant largece de biauté, et dist a soi meïsmes que moult seroit bone eüree la damoisele qui del chevalier avroit le dangier. Si ne pense s'a ce non qu'ele le puisse atraire a li. Quant il sont illoc demouré jusqu'a la nuit, si revinrent el palais et li lit estoient apareillié. Si couchierent Boort en une riche couche de moult grant biauté qui ert en une chambre, la

somptueux qui se trouvait dans la plus belle chambre qu'il ait jamais vue. Les deux demoiselles restent à ses côtés jusqu'à ce qu'il soit endormi, puis vont se coucher.

43. Le lendemain matin, Bohort se lève, assiste à la messe dans une chapelle du château et demande sans tarder ses armes ; on les lui apporte et il s'en équipe. Alors qu'il laçait son heaume, la sœur aînée s'approcha de lui et dit : « Puisse le Seigneur-Dieu vous protéger en ce jour comme il en a le pouvoir ! » Et Bohort appelle sur elle la bénédiction divine. « Seigneur, dit-elle, pourquoi êtes-vous si pressé de vous faire armer ? — Parce que je voudrais déjà être sur le belvédère du château. — Vraiment ? En avez-vous une telle envie ? — Vous le verrez bientôt. » Il demande aussitôt à son écuyer de lui amener son cheval, qu'il fait soigneusement équiper, puis se met en selle. Il est impatient de partir, mais la demoiselle lui dit : « Seigneur, attendez un instant que je revienne de là-haut. — Allez-y, mais revenez rapidement. » Elle lui obéit et voilà qu'elle apporte une lance à la hampe massive et au fer brillant et bien tranchant, à laquelle pendait une somptueuse banderole de soie blanche, fixée par cinq clous en or. Elle dit à Bohort : « Seigneur, prenez cette banderole, et portez-la en mon nom. Que Dieu vous accorde en ce jour honneur et succès ! Et sachez que, si vous étiez aussi preux que celui pour qui elle fut faite, vous n'auriez rien à craindre des dix meilleurs chevaliers de l'armée adverse. — Pour qui fut-elle

---

plus bele qu'il eüst onques mais veüe. Et les .II. damoiseles sont avoc lui tant qu'il est endormis, et lors s'en vont couchier en lor lis.

43. Au matin se leva Boors et oï messe en une chapele de laiens et maintenant demanda ses armes ; et eles li furent aportees et il s'arma. Et en ce que il laçoit son hialme, en vint a lui l'ainsnee suer et li dist : « Sire Dix vous doinst hui bon jour si voirement com il le puet bien faire ! » Et Boors dist que Dix le beneïe. « Sire, fait ele, pour coi vous faites vous armer a tel besoing ? — Pour ce, fait il, que je voldroie ja estre en l'angarde de cest chastel. — Voire ? fait[a] ele. En avés vous si grant talent ? — Ce verrés vous, fait il, par tans. » Maintenant conmande son esquier que on li amainnece son cheval, et il li fist moult bien apa[*c*]reillié et Boors monta sus. Si s'en volt maintenant partir de laiens, mais la damoisele li dist : « Sire, atendés un poi tant que je reviengne de la sus. — Alés dont, fait il, damoisele, mais revenés tost. » Et ele si fait. Si aporte un glaive dont la hanste estoit grosse et li fers clers et bien trenchans, si i pent une moult riche enseigne de samit blanc qui[b] estoit atachie a .v. claus d'or. Et ele dist a Boort : « Sire, tenés cest enseigne, si le portés de par moi. Que Dix vous doinst hui en cest jour honnour et joie ! Et saciés que se vous estes ausi prous conme cil pour qui ele fu faite, vous n'avriés garde de .x. des meillours chevaliers qui sont en cest ost. — Pour qui fu

donc faite ? — À dire vrai, pour Lancelot du Lac, mais il n'a jamais daigné la porter. » Et Bohort s'engage à la porter par affection pour Lancelot ; « et sachez, ajoute-t-il, que je vous en remercie plus vivement que si vous m'aviez fait un présent bien plus précieux. »

44. Sur ces paroles Bohort la quitte et sort du château par la petite porte dérobée, tout heureux d'arborer cette banderole, parce qu'elle a été faite pour son cousin Lancelot. Il s'avance à cheval jusqu'à la butte et trouve sous le pin vingt lances appuyées contre l'arbre, les fers pointés vers le haut. En les voyant, il en est tout réjoui, persuadé qu'il aura largement de quoi combattre. Quand les assiégeants ont aperçu Bohort, ils en font part à Galindé. « Seigneur, disent-ils, un chevalier est venu sur ce belvédère. Lequel d'entre nous voulez-vous lui envoyer ? » Il regarde devant lui et aperçoit un de ses neveux, fort bon chevalier ; celui-ci, sur les ordres de son oncle, s'empresse de prendre ses armes. Quand il fut prêt, Galindé lui dit : « Cher neveu, il vous faut affronter le chevalier qui se trouve là. Je ne veux toutefois pas que vous l'acheviez, mais qu'une fois vaincu vous me l'ameniez bien vivant. Je lui infligerai la même punition qu'elle a infligée à mon sénéchal. » Il répond qu'il ira bien volontiers. Il quitte alors le camp et se rend au sommet de la butte. Quand il voit Bohort, il lui demande de se rendre, sans quoi il le tuera. « Au nom de Dieu, répond Bohort, je n'en suis pas

---

ele faite dont ? — Certes, fait ele, pour Lanselot del Lac, mais il ne le daingna onques porter. » Et Boors dist que pour l'amour Lanselot le portera il ; « et saciés, fait il, que je vous en sai meillour gré que se vous m'eüssiés donné un moult plus riche don. »

44. Atant s'em part Boors de laiens et s'en issi par la fause posterne ; si est moult liés de l'enseigne qu'il porte, pour ce qu'ele fu faite pour son cousin Lanselot. Si chevauche tant qu'il vint el tertre, si trouva desous le pin .xx. glaives apoiiés, les fers contremont. Et quant il les voit, si en est moult liés, car ore li est avis qu'il a assés dont il porra jouster. Et quant cil de l'ost le voient, si le moustrerent a Galindé. « Sire, font il, en cele angarde a un chevalier venu. Lequel de nous i vaurés vous envoiier ? » Et il esgarde devant lui, si voit un sien neveu, moult bon chevalier ; se li conmande a prendre ses armes, et cil si fist tantost. Et quant il fu apareilliés, Galindés li dist : « Biaus niés, a cel chevalier qui la est vous couvient jouster. Mais je voel que vous ne l'ociés mie, mais, quant vous l'avrés conquis, que vous le m'amenés tout vif. Je en ferai cele meïsmes justice qu'ele fist[a] de mon seneschal. » Et il dist qu'il ira moult volentiers. Si s'em part atant de l'ost et s'en vait el tertre amont ; et quant il voit Boort, se li dist qu'il se rende, ou il l'ocirra. « En non Dieu, fait Boors, ne au rendre ne a l'ocirre ne sui je pas encore venus ! Trop vous hastés

encore au point de me rendre et d'être tué ! Vous précipitez bien les choses ! — On n'en est pas loin, réplique l'autre. Prenez désormais garde à moi, car je vous défie ! — Je prendrai garde, répond Bohort, autant que je le pourrai. »

45. Ils lancent leurs chevaux puissants et fougueux et échangent sur leurs écus des coups violents qui en brisent et percent le bois. Le chevalier du camp frappe si brutalement Bohort que son écu se transperce, mais pas une maille de son solide haubert ne rompt, alors qu'en se courbant la lance du chevalier se brise. Bohort jette toutes ses forces dans la bataille et lui réplique si énergiquement que ni l'écu ni le haubert ne l'empêchent de plonger sa lance dans le corps de son adversaire. Celui-ci s'évanouit, tenaillé par la douleur et la peur d'une mort imminente, et s'écroule de son cheval. Bohort retire à soi sa lance encore intacte et voit que la banderole blanche en ressort toute vermeille. Il dégaine alors son épée et se précipite sur le chevalier. Quand il s'aperçoit qu'il ne se redresse pas, il lui arrache son heaume et le menace de mort, s'il ne se rend pas. L'autre, qui ne peut parler qu'avec grande difficulté, lui dit : « Seigneur, pourquoi me rendrai-je ? — Parce que je vais te mettre à mort, si tu ne te rends.

46. — Me mettre à mort ? Vous ne le pouvez pas, puisque je le suis déjà. Vous pouvez bien précipiter ma mort, si vous le voulez ; mais si vous continuiez à me brutaliser, ce serait de la lâcheté, dès lors que vous m'avez tué. » Bohort s'engage à le laisser tranquille, « mais je vous ferai

---

d'un poi ! — Jusques la, fait il, n'a gaires. Or vous gardés de moi, fait il, je vous desfi ! — Je m'en garderai, fait Boors, a mon pooir. »

45. Lors laissent courre les chevaus qui sont fort et isnel ; si s'entredonnent grans cops sur les escus qu'il en font les ais fendre et percier. Li chevaliers de l'ost fiert si Boort que li escus perce, mais li haubers est fors que maille n'en rompi et au [*d*] ploiier brise li glaives. Et Boors qui tout i met et cuer et force le fiert si durement que li escus ne li haubers ne li a mestier que parmi le cors ne li mete le glaive. Et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent et de la destrece de mort qui l'argüe, et cil chiet del cheval a terre. Et Boors trait son glaive a lui, qui encore estoit tous entiers, et voit que l'enseigne qui estoit blanche est toute vermelle, puis[a] traist l'espee et court sus au chevalier. Et quant il voit qu'il ne se drece pas, se li esrace le hialme de la teste, se li dist que mors est, s'il ne se rent. Et cil qui a grant painne puet parler, li dist : « Sire, a que faire me rendrai je ? — Pour ce, fait Boors, que je t'ocirrai ja, se tu ne te rens.

46. — Ocirre, fait cil, ne me poés vous, car je le sui ja. Ma mort me poés vous bien haster, se vous volés ; mais se vous a plus me menés que vous ne m'avés mené, ce seroit recreandise, des que vous m'avés ocis. » Et Boors li dist que ja plus ne le touchera, « mais je

remettre en selle, puis vous irez auprès de la demoiselle du château, à qui vous vous rendrez, car elle m'a hébergé hier soir chaleureusement, ce dont je la remercie. » Et l'autre d'accepter. Bohort le remonte sur le cheval duquel il était tombé, étanche le sang de sa plaie avec un peu de soie qu'il portait sur lui et lui fait promettre de se rendre auprès de la demoiselle au nom de son hôte. L'autre part sans tarder et se dirige avec beaucoup de difficulté vers la demoiselle, à qui il se rend au nom de son hôte, ce dont elle eſt toute réjouie. Elle prie Dieu d'épargner à Bohort emprisonnement et blessure et de le faire revenir sain et sauf, puis sur son ordre des jeunes gens s'empressent de débarrasser le chevalier de ses armes, mais, avant même qu'ils aient eu le temps de lui enlever son haubert, il meurt entre leurs mains. Quand elle s'en aperçoit, elle en eſt tout à la fois satisfaite, car il lui avait causé bien des ennuis, et chagrinée, car c'était un de ses parents.

47. Voilà comment mourut le neveu de Galindé, sans que les assiégeants n'eussent vent de la chose ; et ils manifeſtent pour son emprisonnement une douleur aussi vive que s'ils le voyaient mort sous leurs yeux. Galindé, qui en eſt fou furieux, demande ses armes, car il veut aller se mesurer au chevalier de la butte. Mais son entourage ne l'accepte pas et lui dit : « Seigneur, laissez vos armes, car vous serez aisément remplacé, et vous ne devez pas être si abattu par l'emprisonnement de votre neveu, car, s'il plaît à Dieu, avant la tombée de la nuit, il sera vengé de celui-là même qui l'a vaincu. Il arrive souvent

---

vous monterai sor voſtre cheval, et lors en irés a la damoisele del chaſtel et vous rendrés a li, car ele me fiſt ersoir bon oſtel, soie merci. » Et cil l'otroie, et Boors le remonte el cheval dont il eſtoit cheüs et li eſtoupe sa plaie d'un poi de cendal qu'il avoit veſtu et li fait creanter qu'il se rendra a la damoisele de par son oſte. Et il s'en vait tout maintenant et s'en vint a la damoisele a moult grant painne et se rent a li de par son oſte et ele en eſt moult lie. Si proie a Dieu qu'il n'i soit pris ne navrés, mais que sains et saus s'en reviengne. Puis conmande que li chevaliers soit desarmés et vallet saillent par son conmandement, mais ançois qu'il li eüssent le hauberc oſté, morut il entre lor mains. Et quant ele vit ce, si en fu lie, car moult d'anois li avoit fais, et d'autre part en fu dolante, pour ce qu'il eſtoit ses parens.

47. En tel maniere fu mors li niés Galindé que cil de l'oſt n'en sevent riens ; et si font il ausi grant doel de ce qu'il eſt pris, conme s'il le veïssent mort devant lor ex. Et Galindés, qui tous en eſt forsenés, demande ses armes, car il se veut aler combatre a celui del tertre. Mais cil qui entour lui sont, ne le sousfrent mie et li disent : « Sire, laissiés eſter vos armes, car assés sera qui pour vous ira ; ne vous ne devés pas eſtre si desconfis pour voſtre neveu s'il eſt pris, car se Dix plaiſt, ains que la nuis viengne[a], sera il vengiés de celui meïsmes qui conquis l'a ;

que par un hasard malheureux un chevalier médiocre triomphe d'un homme de valeur qui ne tarde pas à s'en venger. »

48. Ils sont alors dix à aller prendre les armes. Ils désignent le premier à se rendre sur le belvédère et celui qui est choisi se dirige là où Bohort l'attend, sous le pin. Ils lancent leurs chevaux l'un contre l'autre sans même échanger de paroles : le chevalier brise sa lance dans le choc et Bohort, d'un coup puissant, le culbute à terre sur le dos, sans autre dommage. Les gens du château qui étaient montés aux créneaux s'exclament alors, tout comme les assiégeants, que le chevalier combat avec beaucoup d'habileté et d'à-propos. La demoiselle s'était rendue au sommet du donjon pour voir comment se défendait son hôte, et sa sœur l'accompagnait : sous leurs yeux, il a mis pied à terre, a attaché son cheval au pin et y a appuyé la lance, restée intacte ; il dégaine l'épée et, se protégeant de son écu, charge le chevalier. Il l'attaque avec une telle bravoure que l'autre en est époustouflé ; il se défend de son mieux, mais sa résistance ne dure guère, car Bohort de son épée le met dans un bel état et lui fait jaillir le sang en plus de dix endroits. L'autre en est réduit à l'esquive, incapable de supporter et d'endurer davantage les assauts de Bohort et, en voulant éviter un coup, il en vient à s'étaler à terre de tout son long. Bohort bondit alors sur lui et lui arrache son heaume. Son adversaire, qui se sent en danger de mort, lui demande grâce.

---

et il avient que par mesa[*e*]venture souvent que uns assés mais chevaliers conquiert[b] un prodoume qui assés tost en est vengiés. »

48. Lors s'en vont armer jusqu'a .x., si esgardent liquels ira premiers en l'angarde. Et cil i vait a qui il fu conmandé et vient la ou Boors l'atendoit desous le pin. Si s'entrelaissent courre les chevaus sans plus parler ensamble, si brise li chevaliers son glaive au jouster. Et Boors le fiert si durement qu'il le fait voler des arçons a terre tout a envers, sans ce qu'il eüst nul autre mal. Et lors dient[a] cil del chastel qui as cretiaus sont monté, et cil de l'ost ausi, que moult jouste bien li chevaliers et seanment. Et la damoisele fu montee en la maistre tour pour veoir conment ses ostes le faisoit, et avoc li fu sa serour ; et voient qu'il est descendus et ot atachié son cheval au pin et apoiié son glaive, qui encore n'estoit pas brisiés ; puis traist l'espee et se couvre de son escu et court sus au chevalier, la ou il le voit. Si le requiert si vertuousement que cil s'en esbahist tous. Si se desfent au mix qu'il pot, mais ce n'est mie longement, car Boors le conroie tel de l'espee qu'il li fait le sanc saillir em plus de .x. lix. Et cil se vait guencissant, qui plus ne pot endurer ne sousfrir as cops que il jete ; et au guenchir[b] qu'il fait, avint que il chaï tous estendus. Et lors li saut Boors sor le cors et li esrace le hialme de la teste. Et cil qui em perill de mort se sent li crie merci.

49. « Je serai sans pitié, réplique Bohort, si tu ne te rends pas à la demoiselle du château. — Au nom de Dieu, dit l'autre, jamais, s'il plaît à Dieu, je n'irai. Je préfère de loin mourir de votre main plutôt que de m'y rendre, car vous ne pouvez m'infliger mort plus cruelle qu'elle. — Et qu'en savez-vous ? demande Bohort. — Je sais bien que les gens du château n'auraient pas plus pitié de moi que de ceux qui y ont été envoyés hier, car ils les placèrent sur la baliste et les firent catapulter dans notre camp. Si vous les y aviez envoyés en connaissance de cause, vous pourriez en éprouver une grande honte, car l'amour que l'on vous portait ne les empêcha nullement de leur infliger une mort excessivement cruelle. — Comment ? Furent-ils donc tués comme tu le dis ? — Au nom de Dieu, oui. — Sur mon honneur, j'en suis fâché, mais, puisqu'il ne peut en être autrement, il me faut l'accepter. Quoi qu'il en soit, tu devras te rendre au château et en cas de refus je devrai te tuer. » Quand l'autre voit qu'il n'y a pas d'échappatoire possible, il accepte d'y aller, puisque telle est sa volonté, « et soyez certain que, si je meurs, la honte en retombera sur vous et le malheur sur moi. — Tu peux y aller en toute sûreté, car je crois que tu n'as rien à craindre. Et si tu y meurs, je te promets que, dès la nouvelle connue, je ferai tout mon possible pour te venger. Mais avant de partir, dis-moi ton nom. » Il répond qu'il se nomme Pétroine. Il se dirige alors droit vers le châ-

---

49. « Tu n'avras ja merci, fait Boors, se tu ne te vas rendre a la damoisele del chastel. — En non Dieu, fait cil, ja, se Dix plaist, n'irai. Assés voel je mix que vous m'ociés que je i aille, car plus cruelment ne me poés vous faire morir qu'ele feroit. — Et que savés vous ? fait Boors. — Je sai bien, fait cil, que greignour pitié n'avroient il pas de moi que de ciaus qui ier i furent envoié, car il les misent en la perriere et les fisent balanchier en nostre ost et jeter. Se vous les i envoiastes et vous conneüssiés quel hontes ce fu, vous le porriés moult grant avoir, car[a] pour l'amour de vous ne demoura il onques que on ne les fesist morir de trop cruel mort. — Conment ? fait Boors. Furent il dont ocis ensi conme tu dis ? — En non Dieu, fait cil, oïl. — Par mon chief, fait Boors, ce poise moi, mais puis qu'il ne puet estre autrement, sousfrir le me couvient. Et toutesvoies couvient il que tu i ailles el chastel rendre, et se tu ne veus ce [f] faire, il me couvient que je t'ocie. » Et quant cil voit que par el n'en i puet eschaper, si dist que dont ira il, puis qu'il le velt, « et bien saciés que, se je muir, le honte en sera vostre et li damages miens. — Va dont seürement, fait Boors, car je ne quit mie que tu aies garde. Et se tu i muers, je te creant que ja si tost ne le savrai, que tu en seras vengiés a mon pooir. Mais ains que tu t'en ailles, di moi conment tu as non ? » Et il dist qu'il a a non Petroines. Si s'en vait totes voies

teau et se rend à la demoiselle, qui l'emprisonne dans une chambre.

50. Après cette aventure qui attrista profondément les assiégeants, Galindé leur dit : « Vraiment, si vous ne changez pas votre manière de vous porter secours, ce chevalier pourra nous causer de lourdes pertes, car, dès qu'il a vaincu l'un d'entre vous, il a tout son temps pour se reposer avant que ne vienne le suivant. — Seigneur, que nous conseillez-vous ? — Je vais vous le dire. Une dizaine d'entre vous partira d'ici et se rendra en groupe au pied de la butte, d'où vous irez l'affronter à tour de rôle. Et quand le chevalier aura abattu l'un d'entre vous, qu'un deuxième lui porte secours ; et s'il abat le troisième, le quatrième ne doit pas hésiter à intervenir. Voilà comment l'on pourra le vaincre plus aisément. Mais je vous demande instamment de ne pas l'attaquer à deux ou trois, car vous seriez couverts de honte dans toutes les cours, vu qu'il est seul. » Ils suivent à la lettre ses instructions : dix chevaliers quittent le camp, revêtus de toutes leurs armes, mais au pied de la butte neuf s'arrêtent, alors que le dixième gravit la colline et rejoint Bohort. Ils lancent alors leurs chevaux, échangent de grands coups, mais Bohort reste ferme dans les arçons, tandis que le chevalier s'étale à terre. Il lui passe à cheval sur le corps, avant qu'il ne se tienne à sa merci et n'aille se rendre à la demoiselle du château.

---

vers le chastel et se rent a la damoisele et ele le fait metre em prison en une chambre.

50. De cele chose furent moult dolant tout cil de l'ost et Galindés lor dist : « Par foi, se li uns de vous ne secourt autrement l'autre que vous avés conmencié, cis chevaliers nous porra faire moult grant damage, quar quant il[a] en a un conquis, se puet il moult longement reposer, ançois que li autres viengne. — Sire, font il, que loés vous a faire ? — Ce vous dirai je bien. Vous vous partirés de ci jusqu'a .x. chevaliers et irés tous .x. jusques au pié del tertre et lors i envoierés l'un aprés l'autre. Et quant li chevaliers avra l'un abatu, que li autres le secoure ; et s'il abat le tiers, li quars n'i demoure mie a aler ; et ensi le porra on conquerre plus legierement. Mais je vous conmant moult bien que vous ne l'assailliés ne .II. ne .III. ensamble, car vous en seriés honni en toutes cours pour ce qu'il est seus. » Tout ensi qu'il l'a dit, le font. Si s'em partent de l'ost jusqu'a .x. chevaliers armés de toutes armes, mais au pié del tertre se sont arresté li .IX. et li disismes amonte le tertre, tant qu'il vient a Boort. Et lors laissent courre les chevaus, si s'entredonnent grans cops, mais Boors demoure es archons et li chevaliers chiet a terre tous estendus. Et Boors li vait par desus le cors tout a cheval, tant que cil li fiance prison et s'en vait rendre a la damoisele del chastel.

51. Il en a ainsi abattu trois d'une même lance. Il attend alors sous le pin jusqu'au moment où arrive un autre chevalier, homme de forte corpulence et qui semble bien en mesure de lui opposer une sérieuse résiſtance. Bohort s'avance à bride abattue, la lance à l'horizontale. Les coups sont de part et d'autre si violents que les deux lances volent en éclats ; ils se heurtent de leurs corps et de leurs écus en guerriers puissants et ne peuvent éviter de lâcher les courroies de leurs écus. Bohort s'arc-boute sur ses arçons, tandis que le chevalier eſt brutalement désarçonné et, en tombant du haut de son cheval, se brise l'os du cou en raison du poids de ses armes et du cheval qui s'écroule sur lui. Bohort fait demi-tour et met pied à terre, car il ne l'attaquera plus à cheval. Il dégaine l'épée et le charge ; et quand il s'aperçoit qu'il eſt mort, il se remet en selle, rengaine et reprend une des lances appuyées contre le pin. Il voit alors à nouveau venir un de ceux qui se tenaient au pied de la butte. Il lance son deſtrier contre lui et d'un coup énergique le renverse à terre, le cheval s'écroulant sur son corps ; au terme de cette chute, sa lance se brise et vole en éclats. Il descend de cheval, tire son épée et s'élance sur le chevalier, qui se relève ; il le frappe en plein heaume d'un coup qui le précipite au sol sur ses genoux et sur ses mains et il en eſt à ce point étourdi qu'il ne sait s'il fait jour ou nuit. Bohort le saisit par le heaume qu'il tire si brutalement que tous les lacets en sont

---

51. Ensi en a abatus .III. d'un glaive. Si atent desous le pin, tant que uns autres chevaliers vient, qui moult avoit grant corsage et bien sambloit hom de grant desfense. Et Boors li laisse courre, le glaive alongié. Si s'entrefierent si durement et si grans cops que ambedoi les glaives pechoient ; et il s'entrehurtent[a] des cors et des escus conme cil qui sont de grant force, si qu'il n'i ot celui quil ne soit dessaisis des enarmes. Et Boors s'afiche es archons et li chevaliers trebusche a terre si durement que, au cheoir que il fiſt de haut, li ront la canole del col por [*312a*] le grant fais des armes que il portoit et pour le cheval qui sor lui chaï. Et Boors, qui ot fait son tour, descent, car a cheval ne le requeroit il mie. Si traiſt l'espee et li court sus ; et quant il voit qu'il eſt mors, si remonte en son cheval et remet l'espee el fuerre et reprent un des glaives qui au pin eſtoit apoiiés et voit venir un de ciaus qui au pié del tertre eſtoient[b]. Et il li adrece la teſte del deſtrier, si le fiert si durement que tout a envers le porte a terre, le cheval sor le cors, et au parcheoir brise li glaives et vole em pieces. Lors descent et traiſt l'espee et court sus au chevalier la ou il se relevoit ; si le fiert si parmi le hialme qu'il le fait des jenous[c] voler a terre et des .II. palmes autresi ; si l'a si eſtourdi qu'il ne set s'il eſt nuis ou jours. Et Boors l'aiert al hialme, si le tire si fort que tout li las en sont rous, et li esrace de la teſte et le jete ausi loing com il plus puet. Et puis li diſt qu'il eſt mors, s'il ne se

rompus et le lui arrache de la tête pour le jeter aussi loin que possible. Il le menace de mort, s'il ne se rend, et du pommeau de son épée lui assomme le crâne jusqu'à lui faire gicler le sang. À ce coup, il a très peur de mourir ; il lui demande grâce et le supplie de l'épargner, car il eſt prêt à faire sa volonté. Bohort lui fait promettre de se rendre auprès de la demoiselle du château, ce à quoi il se résout, voyant bien qu'il n'a pas le choix. Il s'en va à pied, car son cheval a pris la fuite vers le camp, et pénètre dans le château, où il se rend à la demoiselle. Aussitôt un autre chevalier s'avance à la rencontre de Bohort aussi vite que possible. Bohort, qui l'a bien vu venir, remonte à cheval, saisit une des lances et pique des deux vers le chevalier. Arrivé dans la précipitation, ce dernier brise sa lance sur l'écu de son adversaire, alors que Bohort la tient un peu plus haut qu'il ne l'aurait voulu et le touche juſte sous le menton ; il lui disloque ainsi le haubert et fait pénétrer le fer acéré en pleine gorge, qu'il tranche comme l'aurait fait un rasoir. L'autre, qui ne peut soutenir ce coup parce qu'il se sent mortellement blessé, s'affale sur sa selle avant de s'écrouler au sol. Bohort le laisse, la lance au poing, et met pied à terre pour le charger, s'imaginant qu'il était encore en vie, alors qu'il était déjà mort. Il en eſt fort affligé, car il aurait voulu autant que possible éviter de tuer un chevalier.

52. C'eſt ainsi que Bohort a triomphé de six chevaliers de Galindé, et pourtant il ne souffre encore d'aucune plaie ou blessure sérieuse. Il voit alors venir le septième chevalier qui

---

rent, et il li donne del poing de l'espee enmi la teſte, si qu'il en fiſt saillir le sanc aprés le cop. Et quant cil le sent, si ot moult grant paour de morir, si crie merci et diſt qu'il ne l'ocie mie, car il eſt pres de faire sa volenté. Et Boors li fait fiancier qu'il se rendera a la damoisele del chaſtel, et cil li otroie, que bien voit que faire li eſtuet. Si s'en vait tout a pié, car ses chevaus en eſt fuis en l'oſt ; et il s'en entre el chaſtel et se rent a la damoisele. Et maintenant revient uns autres chevaliers encontre Boort au plus toſt qu'il pot. Et Boors qui bien le voit venir remonte en son cheval et prent un des glaives et point contre le chevalier. Et cil qui moult toſt eſtoit acourus brise sa lance sor l'escu Boort, et[d] Boors, qui un poi porte sa lance plus haut qu'il ne volsiſt, l'ataint droitement desous le menton. Se li desront le hauberc et li conduiſt parmi la gorge le fer trenchant, se li trenche ausi com il feïſt d'un rasoir. Et cil qui ne pot sousfrir le cop pour ce qu'il se sent a mort navré, s'eſtent et vole jus des arçons a terre. Et Boors s'em passe outre, le glaive el poing ; si descent a terre pour courre sus au chevalier, qu'il ne quide mie qu'il soit mors, mais si eſt. Si l'em poise moult, car il ne volsiſt nul chevalier ocirre, la ou il peüſt.

52. Ensi a Boors conquis les .vi. chevaliers Galindé ; si n'a encore ne plaie ne bleceüre dont il se sente. Lors voit venir le setisme de ciaus

se trouvait au pied de la butte : Bohort pointe sa lance dans sa direction et d'un coup tout en puissance fend l'écu, disloque le haubert et lui plonge en pleine épaule gauche le fer de sa lance ; dans la chute du chevalier, la hampe se brise et un grand tronçon de fer et de bois reste fiché dans son épaule. Et voilà qu'arrive une demoiselle montée sur un palefroi splendide, mais tout en sueur, parce qu'elle l'avait forcé ; elle était fort élégamment vêtue d'une étoffe de soie qui l'enveloppait au point de ne laisser paraître que les yeux. La demoiselle se dirige droit vers Bohort et le voit, l'épée dégainée, prêt à s'acharner sur le chevalier blessé. Elle s'avance d'un bond et lui dit :

53. « Halte-là ! seigneur chevalier, ne le touchez pas ! — Pourquoi, demoiselle ? — Parce que je me suis engagée à le protéger et à le défendre contre tout chevalier. — Par ma foi, demoiselle, répond Bohort, puisqu'il jouit d'une aussi bonne protection que la vôtre, ce serait une grave faute que de porter la main sur lui. Mais il doit toutefois s'engager, avant que je ne lui redonne entière liberté, à ne jamais porter atteinte à ce château. — Je veux bien, dit-elle, que vous receviez de lui cet engagement. » Et l'autre s'y engage sans tarder, puis quitte Bohort, le fer fiché dans l'épaule, non sans remercier vivement la demoiselle de l'avoir si bien protégé. Elle le recommande tendrement à Dieu et va s'asseoir à l'ombre du pin en raison de la chaleur, sans pour autant se découvrir une seule fois et permettre ainsi à Bohort de la reconnaître. Les demoi-

---

qui au pié del tertre estoient ; et il li tourne le glaive et le fiert si de toute sa force qu'il li ront l'escu et li fause le hauberc et li met parmi la senestre espaulle le fer del glaive et [*b*] au parcheoir brise la hanste, si que del fer et del fust li remest dedens l'espaulle grant tronçon. Et lors vint cele part une damoisele sor un palefroi qui moult estoit biaus, et il estoit auques tressuans, pour ce qu'ele l'avoit trop hasté. Et ele fu moult bien vestue d'un drap de samit et fu si bien envolepee qu'il n'i paroit que les ex. La damoisele vint tout droit a Boort et vit qu'il avoit l'espee traite et voloit courre sus au chevalier navré. Et ele saut avant et li dist :

53. « Avoi, sire chevaliers, ne le touchiés ! — Por coi, damoisele ? fait il. — Pour ce, fait ele, que je l'ai pris en conduit et en garantie contre tous chevaliers. — Par foi, damoisele, fait Boors, puis qu'il a si bon garant com vous estes, il se mesferoit trop qui main i meteroit. Mais toutesvoies li couvient il creanter, ains que je le quit del tout, qu'il ne sera jamais en nuisement de cel castel. — Je voel bien, fait ele, que vous em prengiés la foi. » Et il si fait maintenant ; si s'em part atant li chevaliers tous enferrés, ne mais moult mercie la damoisele de ce que si bien l'a garanti. Si le conmande a Dieu moult doucement et ele s'en vait seoir desous le pin en l'ombre pour le chaut, mais nule fois n'est

selles du château laissent éclater leur joie pour les exploits de leur chevalier et tous ceux qui se tenaient aux créneaux proclament que désormais plus personne ne doit porter les armes, si ce n'eſt ce chevalier qui conclut si brillamment ses combats. Il fit preuve d'un tel panache de sa lance et de son épée qu'avant midi passé il avait triomphé des cinq derniers chevaliers. Il en envoya quatre au château, mais retint auprès de lui le dernier. « Seigneur chevalier, lui dit-il, je vous redonne votre liberté à condition que vous me rendiez un service qui ne vous coûtera guère. » L'autre lui demande de quoi il s'agit. « Vous irez auprès de votre seigneur, répond Bohort, et lui direz de ma part que je ne suis venu dans ce pays qu'avec une seule idée en tête : l'affronter. Sachez encore qu'il n'a pas gagné en vaillance à mes yeux en envoyant ici un si grand nombre de ses chevaliers, mais, s'il était aussi valeureux et hardi qu'on le prétend, il y serait venu lui-même. C'eſt cela que l'on aurait considéré comme une grande prouesse : me vaincre en personne dans un face-à-face. Voilà tout ce que vous lui direz de ma part. » Après s'être engagé à transmettre le message, il s'éloigne sans tarder de la butte et redescend au camp. Il était dans un bien triſte état : le sang lui dégoulinait de la tête, des bras et des épaules, son heaume était si abîmé que l'on aurait pu y glisser les mains en bien des endroits, alors que son écu était tout dépecé sans guère de parties intaćtes ; et, comme son corps laissait échapper de grands flots de sang, on pouvait le suivre à la trace.

---

tant desvolepee que Boors le puisse connoiſtre. Moult font les damoiseles del chaſtel grant feſte de lor chevalier qui si bien le fait ; et dient tout cil qui as cretiaus eſtoient que ore ne doit nus porter armes, fors que cil qui si bien en set venir a chief. Et il s'esvertue tant au glaive et a l'espee que, ançois[a] que miedis fuſt passés, ot il les autres .v. tous conquis. Si envoia les .IIII. au chaſtel, mais le daerrain retint il avoc soi ; se li diſt : « Sire cevaliers, je vous claim quite par covens que vous me ferés un service qui gaires ne vous couſtera. » Et cil li demande quel. « Vous en irés, fait Boors, a voſtre signor et li dirés de par moi que je ne ving en ceſt païs, fors pour combatre a lui ; et saciés que je ne le tieng mie a plus vaillant de ce que tant de ses chevaliers a envoiés cha. Mais s'il fuſt si vaillans et si hardis com on diſt, il meïsmes ses cors i fuſt venus. Et lors le teniſt on a grant prouece, s'il meïsmes me conqueïſt cors a cors. Tout ce li dirés que je li mant. » Et cil respont que moult bien li dira, si s'em part tout maintenant del tertre et vint aval en l'oſt. Et il eſtoit si malement atournés que li sans li chaoit de la teſte et des bras et des espaulles, et ses hialmes eſtoit tels atournés que on i peüſt les poins bouter en mains lix, et ses escus eſtoit detrenchiés si que petit en i avoit [*c*] remés. Se li chaoit li sans del cors a grant randon, si que par la ou il vient em pert la trache.

54. C'est dans ce piteux état que le chevalier se présente devant son seigneur ; il le salue et lui dit : « Seigneur, le chevalier de la butte vous fait savoir qu'il n'est venu là que dans l'intention de se mesurer à vous ; aussi est-il fort étonné que vous ne vous y soyez pas présenté pour venger vos chevaliers, alors qu'il a tué ou fait prisonniers douze d'entre eux. Et si vous étiez, disait-il, aussi valeureux qu'on le prétend, vous n'auriez pas tant tardé à vous y rendre, même au prix de toute votre terre. — J'en prends Dieu à témoin, répond Galindé, vous dites la vérité et, après mes atermoiements passés, je n'attendrai pas plus longtemps pour m'y rendre. » Sur son ordre, ses hommes lui apportent son équipement. Il est armé superbement et comme personne : il a endossé un haubert brillant et léger, à double maille ; on lui lace ensuite sur la tête un heaume en acier résistant et compact ; on lui ceint au côté une bonne épée étincelante et tranchante ; on lui prépare sa monture, qui est douée de toutes les qualités que peut avoir un cheval. Il bondit enfin en selle en homme énergique et agile, d'une bravoure qui ne le faisait redouter personne.

55. Il prend son écu et sa lance et quitte le camp, tout seul ; il laisse ses chevaliers dans la douleur et la tristesse, car tous craignent beaucoup pour sa vie, et chevauche jusqu'à la butte. Quand Bohort le voit venir, il le reconnaît sans difficulté à son attitude et aux armes superbes dont il s'était

---

54. Ensi atournés vint li chevaliers devant son signour, si le salue et li dist : « Sire, li chevaliers del tertre vous mande qu'il ne vint la, fors pour joster a vous ; si s'esmerveille moult que vous n'i estes venus pour vengier vos chevaliers, dont il a que mors que pris jusqu'a .XII. Et se vous fuissiés, ce dist, si vaillans conme on tesmoigne, vous n'eüssiés mie tant demouré a aler i pour toute vostre terre. — Si m'aït Dix, fait Galindrés, vous dites voir. Et combien que j'aie atendu, je sui cil qui plus n'i atendrai que il n'i voist. » Et lors conmande a ses homes qu'il li aportent ses armes, et il si font ; et il est armés si richement et si bien que nus mix, car il ot en son dos un hauberc blanc et legier a double maille ; et puis li lacent el chief un hialme de dur achier et serré, se li chaingnent au costé une bone espee clere et trenchans ; et ses chevaus li fu apareilliés, qui estoit de toutes bontés que chevaus puist avoir. Et il saut es arçons, conme cil qui fors et legiers estoit et de tel prouece qu'il n'i ot chevalier el monde qu'il doutast.

55. Lors prent son escu et son glaive, si s'em part de l'ost tous seus ; si laisse ses chevaliers moult dolans et moult coureciés, car il n'i a celui qui moult grant paour n'ait de lui. Et il chevauche tant qu'il vint el tertre. Et quant Boors le voit venir, si le connoist moult bien a la contenance de lui et as riches armes dont il estoit armés ; et

équipé : à voir cette démarche si hautaine, il ne pouvait douter qu'il était le chef des assiégeants. Bohort dirige alors vers lui son cheval, l'écu au cou, la lance au poing ; l'autre l'imite au plus vite et les chevaux s'élancent avec fougue. Les chevaliers faisaient preuve d'une grande bravoure : ils échangent de leurs lances rigides et massives des coups violents dont tous deux ressortent secoués et meurtris. Le chevalier frappe Bohort vers le haut sous la bosse[1] de l'écu avec une telle force qu'il transperce écu et haubert et lui plonge le fer tranchant dans la chair ; et, si sa lance ne s'était brisée, il l'aurait grièvement blessé. Bohort, qui a bien senti passer ce coup, ne l'épargne nullement, mais, en le frappant vers le bas sous la bosse, lui fend l'écu, brise les mailles de son haubert et plonge la lance sous son côté gauche jusqu'à le transpercer. L'un comme l'autre, en combattants redoutables, font voler leurs lances en éclats, puis c'eſt le choc des corps et des visages, qui brouille leurs regards. Le chevalier eſt étourdi au point de ne plus pouvoir se tenir en selle et d'être désarçonné. Le cheval de Bohort, en le heurtant lors de cette chute, lance une ruade qui fait faire à Bohort un vol plané par-dessus son encolure. Mais il se relève immédiatement, tire son épée et se jette sur le chevalier qui lui a assené le plus sérieux coup de lance qu'il ait, à son avis, jamais reçu. L'autre s'était déjà redressé, tout étourdi qu'il était, et, quand il voit Bohort venir, s'empresse de dégainer et de le charger,

---

pour ce qu'il venoit si orgueillousement, savoit il bien qu'il eſtoit sires de l'oſt. Se li adrece le cheval, l'escu au col, la lance el poing, et cil revint encontre lui au plus toſt qu'il pot, et li cheval vinrent toſt et isnelement. Et li chevalier eſtoient de grant prouece, si s'entrefierent des glaives roides et fors si[a] durement qu'il n'i a celui quil ne soit malmis et quassés. Li chevaliers fiert Boort amont en l'escu desous la boucle si grant cop que parmi l'escu et parmi le hauberc li met le fer trenchant en la char ; et se li glaives ne brisaſt, il l'eüſt moult durement navré. Et Boors qui bien sent le cop, ne l'a espargnié de noient, mais a ce qu'il l'asene bas desous la boucle, li fent l'escu et li ront les mailles del hauberc et li met desous le seneſtre coſté le glaive, si que de l'autre part em pert li fers. Il furent ambedoi de grant force, si font les glaives [*d*] voler en esclas ; mais aprés s'entrehurtent des cors et des visages, si qu'il n'i a celui a qui li oel ne soient tourblé en la teſte. Li chevaliers eſt si eſtonnés qu'il ne se puet souſtenir, ains vole del cheval a terre. Et li chevaus Boort le fiert au cheoir et, a ce que li chevaus jeta pour ferir, vola outre Boors par desore le col del cheval. Mais il se relieve toſt et viſtement et traiſt l'espee et cort sus au chevalier qui le meillour cop de lance li ot donné qu'il onques mais recheüſt par son essient. Et cil fu ja relevés, si eſtourdis com il eſtoit ; et quant il voit Boort venir, si traiſt l'espee

bouillonnant de colère et avide de se venger de sa blessure. Il soulève l'épée, frappe brutalement Bohort sur son heaume et, malgré l'acier robuste et compact de ce dernier, lui fait pénétrer le tranchant dans la tête sur deux doigts de profondeur. Mais Bohort lui rend la monnaie de sa pièce d'un coup qui illumine d'étincelles son heaume et qui lui fait voir trente-six chandelles.

56. Ils mettent alors en pièces écus et heaumes et font gicler le sang du bout de leurs épées acérées ; ils se mettent dans un tel état avant même la fin du premier assaut que l'un comme l'autre voit son sang couler abondamment de plusieurs plaies. Le combat s'éternise jusqu'à l'heure de none, impitoyable et acharné. Ils ont tous deux perdu des flots de sang et sont au bord de l'épuisement, mais ils continuent toutefois à manier bruyamment les épées aussi longtemps qu'ils en ont la force. En cet instant de la bataille, Bohort dominait la situation et avait largement le dessus. C'est alors que s'avance la demoiselle qui se tenait sous le pin. Elle vint auprès de Bohort et lui dit : « Seigneur chevalier, par la confiance que vous devez à votre Dame du Lac et à votre cousin Lancelot, accordez-moi le don que je vous demanderai. » Il répond : « Au nom de Dieu, demoiselle, votre demande est si solennelle qu'il n'est rien, pour peu que je puisse l'avoir, que je ne vous donnerais. — Dans ce cas, donnez-moi cette épée que vous tenez entre vos mains. —

---

hastivement et li vait a l'encontre, chaus et iriés et entalentés de soi vengier de ce[b] qu'il est navrés. Si hauce amont le branc et fiert Boort si durement el hiaume qu'il n'est si durs ne si serrés qu'il n'i face entrer le trenchant ens .II. doie em parfont. Et Boors li repaie tel cop qu'il li fait voler le fu del hialme et li fait les ex estinceler en la teste.

56. Lors s'entredepiecent les escus et les hialmes et se traient le sanc des cors as espees trenchans ; si se conroient tel, ançois que li premiers assaus fust finés, qu'il n'i ot celui a qui li sans ne saille del cors moult durement em pluisours lix. Si dure la bataille jusques a nonne, assés cruouse et felenesse. Et lors n'i a celui qui n'ait assés del sanc perdu et qui ne soit moult traveilliés, et toutesvoies maintiennent le chaple des espees ausi longement[a] com il le pueent soufrir. A cel point avoit Boors le plus bel de la bataille et moult en estoit au desus. Lors vint avant la damoisele qui estoit desous le pin. Si vint a Boort et li dist : « Sire chevaliers, par la foi que vous devés a vostre Dame del Lac et a vostre cousin Lanselot, donnés moi un don que je vous demanderai. » Et il li respont : « Par Dieu, damoisele, tant m'avés conjuré qu'il n'est riens el monde que je peüsse avoir que vous ne l'eüssiés. — Dont me donnés, fait ele, cele espee que vous tenés en vostre main. — En non Dieu, fait il, moult volentiers. Si en eüssé je ore moult grant mestier, mais pour l'amour de ma dame et

Au nom de Dieu, fort volontiers. Pourtant j'en aurais eu encore grand besoin, mais, par amour pour ma dame et pour Lancelot, vous l'obtiendrez de bon cœur ; et l'embarras que cela me cause ne m'empêchera pas de vous la remettre. »

57. Et il lui confie l'épée ; elle s'en saisit et lui dit : « Il n'y a pas de doute, vous appartenez vraiment à un noble lignage. » En voyant cela, Galindé eﬆ tout réjoui, car il espère désormais remporter la bataille. Il se précipite alors rageusement sur Bohort ; mais ce dernier se protège de son écu en chevalier expérimenté, attendant que l'autre s'épuise à le frapper à coups redoublés. Quand Bohort sent que le moment en eﬆ venu, il prend son élan et lui plaque l'écu en plein visage avec une violence telle qu'il lui arrache tout le nasal et lui fait gicler le sang du nez et de la bouche. Galindé en sort si étourdi qu'il trébuche à terre sur ses paumes et sur ses genoux, alors que son épée lui échappe des mains et eﬆ saisie au vol par Bohort, qui en avait grand besoin. Galindé ne tarda pas à se relever, espérant prendre son épée devant lui, mais il ne la trouva pas. Quand il la voit entre les mains de Bohort, il recule d'un bond, accablé et furieux, et se protège de son écu contre les coups qu'il voit venir. Bohort le presse impitoyablement et lui lacère son écu qu'il fait voler en gros éclats ; il met en pièces et défonce son heaume, lui disloque le haubert sur les bras et sur les hanches. Il le met dans un bel état, au point qu'il ne peut plus se tenir debout en raison des flots de sang qui giclent de son corps. Bohort

---

de Lanselot, l'avrés vous moult volentiers ; ja pour besoing que je en aie, ne le lairai. »

57. Lors li baille l'espee et ele le prent. Si diﬆ a lui : « Certes, voirement eﬆes vous de la haute lignie. » Et quant Galindés voit ce, si en eﬆ moult liés, car ore quide il avoir le meillour de la bataille. Si court sus a Bohort moult ireement ; [*e*] et il se couvre de son escu, conme cil qui bien le sot faire, et sousfre que cil jete tant souvent et menu que tous se lasse. Et quant Boors voit son point, si s'eﬆort et le fiert de son escu enmi le vis si durement qu'il li esrace tout le nasel ; se li fait le sanc salir del nés et de la bouche. Si eﬆ del cop si eﬆourdis qu'il flatiﬆ des palmes et des jenols a terre ; et s'espee li vole fors des mains et Boors le prent, qui grant meﬆier en avoit. Si ne demoura gaires que Galindés se leva, si quida prendre s'espee devant soi, mais il n'en trouva point. Et quant il voit que Boors le tint, si saut ariere, dolans et coureciés, et se couvre de son escu pour les cops que il voit venir. Et Boors le haﬆe moult durement, se li deﬆrenche son escu, si en fait voler grans chantiaus a terre, se li depiece son hialme et embare, se li ront le hauberc sor les bras et sor les hanques, si le conroie tel que cil ne se pot mais soﬆenir pour le sanc qui del cors li chiet a grant foison. Et Boors l'avoit ja

l'a déjà contraint à trois ou quatre reprises à s'agenouiller, mais l'autre joue à chaque fois de l'esquive pour éviter l'épée qu'il redoute terriblement. Bohort lui porte alors une botte puissante et lui tranche les lacets du heaume qu'il arrache de sa tête et fait voltiger au milieu de la place ; Galindé en sort si étourdi qu'il tombe à la renverse. Bohort bondit sur son corps, lui rabat la ventaille et menace de le décapiter, si Galindé ne reconnaît sa défaite et ne promet de faire tout ce qu'il lui demandera. Quand Galindé se sent à ce point en infériorité, il promet d'accomplir toutes ses volontés.

58. « Tu t'engages alors, fait Bohort, en chevalier loyal, à restituer à ta nièce toute sa terre dont tu l'as privée, à ne plus jamais de la vie lui faire la guerre, mais à lui porter secours dans la mesure de tes moyens contre tous ceux qui voudront lui faire du tort. » Galindé accepte tout cela et en prend aussitôt l'engagement. « De plus, continue Bohort, tu dois te rendre auprès d'elle et te constituer prisonnier de ma part. Tu lui diras que j'ai beaucoup à me plaindre d'elle, car je lui avais envoyé le sénéchal comme prisonnier, tout en l'assurant de la vie sauve ; et pourtant, elle l'a mis à mort. Aussi chacun pourrait m'accuser de trahison et de déloyauté : qu'elle sache bien que j'aurais préféré être frappé d'une épée entre mes deux cuisses plutôt que de la voir le mettre à mort. Voilà tout ce que tu lui diras de ma part. » Galindé s'engage à transmettre le message, puis se remet en

---

mis a jenous .III. fois ou .IIII., et cil guencist toutesvoies pour l'espee qu'il redoute moult durement. Et lors li jete Boors un tel cop que il li trenche les las del hialme, si qu'il li fait voler jus de la teste enmi la place ; et cil fu del cop si estourdis qu'il chiet a terre tous envers. Et Boors li saut sor le cors et li abat la ventaille et dist qu'il li copera le chief, s'il ne se tient pour outré et s'il ne li creante a faire quanqu'il devisera. Et quant cil se sent si au desous, si dist qu'il fera quanques lui plaira a deviser.

58. « Tu me fiances, fait Boors, si conme loiaus chevaliers, que tu a ta niece renderas toute sa terre que tu li as tolue, ne jamais jour de ta vie ne le guerroieras, ains li aideras a ton pooir encontre tous ciaus qui tort l'en voldront faire. » Et cil dist que ensi le fera il, se li fiance de maintenant. « Encore, fait Boors, te couvient il que tu ailles a li et te metes en sa prison de par moi. Et li diras que je me plaing moult de li, car je li envoiai le seneschal em prison conme celui que je avoie asseüré que il n'i morroit pas ; et ele l'a ocis. Si n'est nus qui ne m'en peüst reter de traïson et de desloiauté ; si sace ele bien que je amaisse mix a estre ferus parmi ansdous les quisses d'une espee que ce qu'ele l'a ocis. Tout ce li diras que je li mant. » Et cil dist que cel message fera il bien, si monte en son cheval a moult grant painne. Et Boors

selle avec une grande difficulté. Bohort se rend auprès de la demoiselle qui tenait son épée et lui dit : « Ah ! demoiselle, soyez la bienvenue, vous qui connaissez ma Dame du Lac, monseigneur Lancelot mon cousin et moi-même ! » Elle se dévoile aussitôt ; Bohort la regarde et découvre la demoiselle qui l'amena de Gaunes à la Dame du Lac avec son frère Lionel, celle-là même qui avait en plein visage une cicatrice à la suite d'un coup d'épée de Claudas[1] ; il la reconnaît immédiatement. Il court vers elle, les bras tendus, lui souhaite la bienvenue et laisse éclater sa joie. « Demoiselle, lui dit-il, pour quelle raison êtes-vous venue jusqu'ici ? — Ma dame, dit-elle, m'a envoyée ici auprès de vous pour vous demander d'être présent dimanche dans huit jours à l'heure de midi à la sortie de Corvant ; vous apprendrez à ce moment-là l'aventure qui vous y attend. Et évitez à tout prix de manquer ce rendez-vous. » Il répond qu'il y sera sans faute, à moins qu'il ne meure ou ne soit fait prisonnier d'ici là, « et je ne pense pas, sachez-le, que la prison puisse me retenir, puisque ma dame m'en donne l'ordre. » Et la demoiselle ajoute : « Savez-vous pourquoi je demandai votre épée, au moment où je voyais que vous en aviez le plus grand besoin ? — Non. — Je ne pensais pas que vous me la donneriez en cet instant, même en échange de toute la Bretagne. Je voulais ainsi voir jusqu'où irait votre dévouement pour ma dame. Je me rends maintenant bien compte que l'éducation qu'elle vous a donnée a porté tous ses fruits ; et

---

vint a la damoisele qui s'espee tenoit, se li dist : « Ha ! damoisele, que vous soiés la tres bien [*f*] venue, de coi connoissiés vous ma Dame del Lac et mon signour Lanselot mon cousin et moi meïsmes ! » Et ele se desvolepe maintenant. Et il esgarde, si voit que c'est la damoisele qui l'amena de Gaunes a la Dame del Lac entre lui et son frere[a] Lyonnel, celi meïsmes qui la plaie avoit enmi le vis de l'espee Claudas, et il le connoist de maintenant. Se li acourt, les bras tendus, et li dist que bien soit ele venue et li fait toute la joie que il puet et li dist : « Damoisele, quele ocoison vous amena cha ? — Ma dame, fait ele, m'envoia cha a vous, qui vous mande que de diemence en .VIII. jours soiés a l'issue de Corvant[b] a ore de miedi ; et lors savrés quele aventure vous i avendra. Si gardés por riens que vous n'i soiiés a cele ore. » Et il dist qu'il i ssera a cele ore sans faille, s'il n'est mors ou pris entre ci et la, « et saciés que je ne quit pas que prison me puist tenir, puis que ma dame le me mande. » Et la damoisele li dist : « Savés vos pour coi je vous demandai vostre espee, quant je vi que vous en aviés le plus grant mestier ? — Nenil, fait il. — Je ne quidoie mie que vous le me baillissiés por toute Bertaingne en cel point, si voloie essaiier combien vous feriés pour ma dame. Si voi ore bien que ma dame a bien emploiié la nourreture qu'ele a en vous faite. Et

assurément, elle sera tout heureuse, quand je lui raconterai que dans un tel danger de mort vous m'avez confié par amour pour elle ce qui devait vous protéger, et tout cela sans savoir qui j'étais. » Bohort ne fait qu'en rire. Elle lui amène alors son cheval, il se met en selle, fatigué et épuisé, et descend la butte en compagnie de la demoiselle. Ils ne prirent pas la direction du château, mais coupèrent droit vers une forêt qui se trouvait à une lieue anglaise de là et que l'on appelait Longe. Il presse son cheval, affirmant qu'il veut s'éloigner le plus possible du château. Quand ils sont parvenus au cœur de la forêt, ils aperçoivent deux pavillons dressés à côté d'un ruisseau coulant d'une source ; et à l'entrée d'un des pavillons se tenait un chevalier qu'un nain et une demoiselle débarrassaient de ses armes. Bohort se dirige droit vers lui et le salue, l'autre lui répond avec une grande courtoisie. « Cher seigneur, fait la demoiselle qui vient à la suite de Bohort, vous plairait-il d'héberger pour la nuit ce chevalier qui est fort fatigué et épuisé ? — Demoiselle, jamais chevalier ne m'a demandé l'hospitalité sans que je fasse tout mon possible pour le satisfaire. Qu'il soit le bienvenu, car je suis tout prêt à l'héberger. » Bohort descend alors de son cheval. Surgissent aussitôt de l'autre pavillon quatre chevaliers qui le désarment ; mais quand ils voient qu'il est couvert de sang sous le haubert, ils en éprouvent une grande pitié et en informent leur seigneur. Ce dernier cherche à savoir d'où peut provenir le sang et découvre la

---

certes, ele sera moult lie, quant je li conterai que vous en tel perill de mort me baillastes ce dont vous vous deviés garantir, pour l'amour de li ; et si ne saviés qui je estoie. » Et Boors n'en fait se rire non. Et ele li amainne son cheval et il i monte las et traveilliés, si avale le tertre entre lui et la damoisele. Si ne tournerent mie vers le chastel, ains s'en vont la droite voie vers une forest qui estoit pres d'illoc a une lieue englesche ; si l'apeloit on Longe. Et il se haste de chevauchier, car il dist qu'il velt eslongier le chastel au plus qu'il porra. Et quant il sont venu en la forest auques em parfont, si voient .II. paveillons tendus delés le riu d'une fontainne ; et a l'entree d'un des paveillons avoit un chevalier qui se faisoit desarmer a un nain et a une damoisele. Et Boors vint droit a lui, si le salue ; et cil li rent son salu moult courtoisement. « Biaus sire, fait la damoisele qui aprés Boort venoit, vous plairoit il huimais a herbergier cest chevalier qui assés est las et traveilliés ? — Damoisele, fait il, onques [*313a*] chevaliers ne me requist d'ostel que je ne l'en aaisaisse a mon pooir, et bien soit il venus, quar je sui cil qui volentiers le herbergera. » Lors descent Boors de son cheval. Et lors saillent de l'autre paveillon .IIII. chevalier pour lui desarmer, si le trouverent tout sanglent desous le hauberc, si en orent grant pitié, si le conterent a lor signour. Et il vait regardant dont li

plaie occasionnée par le tranchant de la lance, ainsi que d'autres blessures qui avaient abondamment saigné. Comme il savait guérir les plaies, il y appliqua un onguent fort efficace, puis lui demanda de ne pas s'inquiéter, car aucune de ses blessures ne devait l'empêcher sérieusement de monter à cheval.

59. Pour cette nuit Bohort reçut un accueil chaleureux. Le soir, après le repas, le seigneur voulut savoir où il allait ; dans la terre de Gorre, dit-il, en quête d'un chevalier qu'il voudrait bien avoir retrouvé. Il lui demande de qui il s'agit ; il lui répond qu'il se nomme Lancelot du Lac. « Pourquoi le recherchez-vous ? Est-ce pour son bien ou pour son mal ? Si vous le recherchez pour son mal, je voudrais que vous l'ayez déjà trouvé, car il aurait vite fait de se venger. Et si vous le recherchez pour son bien, soyez alors le bienvenu, car par affection pour lui je vous traiterais du mieux que je pourrais. Sachez bien qu'il est le plus vaillant chevalier qui soit en vie et celui que je servirais le plus volontiers. — Seigneur, répond Bohort, je suis en quête de Lancelot comme du seigneur dont je suis l'homme lige. — Et êtes-vous en parenté avec lui ? — Oui, il est mon cousin germain. — Au nom de Dieu, s'exclame le chevalier, dans ce cas vous pourrez obtenir de moi tout ce que vous voudrez, car par affection pour Lancelot je ferai tout mon possible pour vous servir et vous satisfaire. Je vous prie encore, s'il vous plaît, de me dire votre nom. » Il répond qu'il se nomme Bohort l'Exilé. « Et

---

sans pooit venir, si trouve la plaie del coutel[d] de la lance et autres blecheüres qui assés avoient rendu sanc ; et il savoit assés de plaies garir, si i mist ongement qui assés i valut, et aprés a dit qu'il ne s'esmaïst mie, car il n'a bleceüre par coi il perde granment le chevauchier.

59. Cele nuit fu Boors bien herbergiés. Et le soir, quant il orent mengié, li demanda li sires ou il aloit ; et il li dist en la terre de Gorre ou il aloit aprés un chevalier qu'il voldroit avoir trouvé. Et il li demande qui il est ; et il li dist que c'est Lanselos del Lac. « Pour coi le querés vous ? fait il. Est ce pour son bien ou pour son mal ? Se vous pour son mal le querés, je voldroie que vous l'eüssiés ja trové, car il s'en seroit tost vengiés. Et se vous pour son bien le querés, dont soiiés vous li bien venus, car pour l'amour de lui vous feroie je tout le bien que je poeroie. Car bien saciés qu'il est li plus vaillans chevaliers qui vive et pour qui je feroie plus. — Sire, fait cil, je le vois querant conme cil qui est mes sires liges. — Et li apartenés vous de riens ? — Oïl, fait Boors, il est mes cousins germains. — En non Dieu, fait li chevaliers, dont porrés vous faire de moi quanques il vous plaira, car pour l'amour de lui vous servirai je et aaiserai a mon pooir. Et je vos proi, s'il vous plaist, que vous me dites conment vous avés non. » Et il li dist qu'il a a non Boors li Essilliés. « Et vous,

vous, seigneur, demande Bohort, vous qui avez voulu savoir mon nom, dites-moi, s'il vous plaît, quel eſt le vôtre. — « Seigneur, sachez que l'on me nomme Maradoc. » Cette nuit-là, Bohort eut bon logis avec tous les agréments qu'un chevalier peut souhaiter. Quand ce fut l'heure de se coucher, on lui dressa un superbe lit au milieu du pavillon ; on l'y coucha tout seul et l'on mit la demoiselle dans un autre lit ; ils s'endormirent tous ensemble et se réveillèrent, le lendemain matin, au lever du jour. Mais en cet endroit le conte cesse de parler d'eux et revient à la demoiselle de Hongrefort et à sa troupe qui partent en quête de Bohort en portant leurs robes à l'envers et en montant des chevaux à la queue coupée.

Galindé au château de Hongrefort.

60. Le conte dit alors qu'à l'issue du combat les gens de Hongrefort avaient bien vu la défaite de Galindé et étaient certains qu'il se rendait au château en prisonnier. S'ils en furent joyeux, inutile de poser la queſtion : il n'eſt pas une cloche dans toute la cité qui ne sonna à toute volée et les dames commencèrent rondes et danses. La sœur aînée donna l'ordre de parer le château de tout côté avec des tapisseries en l'honneur de celui qui avait mis fin à la guerre et pria tout son entourage de faire de son mieux pour l'accueillir dans la joie et dans la liesse. Les habitants du bourg s'en allèrent à leur demeure revêtir leurs plus beaux atours et

---

sires, fait Boors, qui mon non m'avés demandé, dites moi voſtre non, s'il vous plaiſt. » Et cil li diſt : « Sire, ore saciés que on m'apele Marados. » Icele nuit fu Boors bien herbergiés et aiesiés de quanques li chevaliers pot avoir. Et quant il fu ore de couchier, se li fiſt on un[a] lit moult riche el milieu del paveillon ; si coucha on Boort tout seul et la damoisele en un autre lit, si s'endormirrent treſtout ensamble jusques a l'endemain que li jours aparut clers et biaus. Mais ici endroit se taiſt li contes d'aus et retourne ensi com la damoisele de Hongrefort et sa compaingnie chevauchent pour querre Boort, les robes enverses et les chevaus, les keues copees. [*b*]

60. Or diſt li contes que, quant la bataille fu finee, bien orent veü cil de Hongrefort que Galindrés eſtoit outrés et bien sorent qu'il venoit au chaſtel em prison. Et s'il en furent lié, ce ne fait pas a demander, car il ne remeſt onques cloche en toute la ville qui ne fuſt sonnee moult hautement ; si conmencierent les dames danses et charoles. Et lor conmanda l'ainsnee des suers que li chaſtiaus fuſt tous encourtinés de toutes pars encontre celui qui lor guerre avoit finee et proia a tous ciaus qui avoc li eſtoient qu'il se penaissent de faire joie et feſte. Lors s'en alerent li bourgois a lor oſtels pour aus veſtir de lor meillours robes et disoit chascuns : « Ore i parra qui

chacun disait : « On verra bien qui manifestera avec plus d'éclat sa joie au bon chevalier qui nous a délivrés de nos ennemis ! »

61. Ainsi tous s'étaient activés pour faire la fête cette nuit-là. C'est alors qu'arriva Galindé ; il entra au château dans un piteux état, le corps tout couvert du sang qui coulait de ses plaies, et ne descendit pas de cheval avant de parvenir à la grande salle du palais, où il y avait foule pour lui tenir l'étrier. Quand il a mis pied à terre, il monte dans la salle non sans difficulté, s'agenouille devant sa nièce, lui remet son épée et se constitue prisonnier au nom de celui qui avait déjà vaincu les autres chevaliers. « Quelles que soient les raisons, dit-il, qui ont suscité votre colère à mon égard, je vous restitue toute la terre dont je vous avais privée et vous promets de ne plus jamais de ma vie me mettre en guerre contre vous, mais de faire désormais tout mon possible pour vous aider et de nuire à qui vous voudra du mal. » Elle en est toute réjouie, le fait relever et lui pardonne toutes les rancunes et les haines qui ont pu un jour exister entre eux ; elle lui amène également son fils qu'elle lui remet pleinement libre. Elle se rend alors dans ses appartements, fait préparer une de ses plus somptueuses robes et demande à sa sœur et à chacune des dames de se parer du mieux qu'elles pourront. En voyant tous ces préparatifs, Galindé appela sa nièce et lui dit : « Chère nièce, croyez-vous donc que le chevalier viendra ici ? — Oui, seigneur, dit-elle, il est certain qu'il viendra, si

---

greignour joie fera contre le bon chevalier qui nous a delivrés de nos anemis ! »

61. Ensi estoient tout apareillié de faire joie cele nuit. Et lors vint Galindés et entra el chastel et il estoit si atournés qu'il estoit tous couvers de sanc qui de lui issoit, si ne descendi onques devant ce qu'il vint en la maistre sale, et lors fu assés qui l'estrier li tint. Et quant il fu descendus, si monte el palais a quelque painne et s'agenoulle devant sa niece et li rent s'espee et se met en sa prison de par celui qui les autres a conquis. « Et conment, fait il, bele niece, que je vous aie courecie, je vous rent toute la terre que je ai conquise sor vos et vous[a] creant que jamais jour de ma vie ne vous guerroierai, ains vous aiderai a mon pooir d'ore en avant et nuirai a ciaus qui mal vous valront. » Et ele en est moult lie, si le relieve de terre et li pardonne toutes les ires et tous les maltalens qui onques furent entr'aus et li fist amener son fill ; se li rent quite et delivre. Lors s'en vait en une chambre et fait apareillier des plus riches robes qu'ele avoit et[b] conmande a sa suer et a chascune[c] par soi qu'eles s'apareillaissent au plus richement qu'eles porront. Et quant Galindés vit ce, si apela sa niece ; se li dist : « Bele niece, quidiés vous [c] dont que li chevaliers viengne cha ? — Oïl, sire, fait ele, voirement i venra il, se

Dieu et lui-même le veulent bien. — Je suis sûr qu'il ne le fera pas : il ne tient pas à venir, mais vous fait savoir par mon entremise qu'il vous en veut vraiment beaucoup. En effet, au moment d'envoyer le sénéchal auprès de vous, il lui promit qu'il n'aurait pas à craindre la mort et lui en donna toutes les garanties ; et quand après cela vous l'avez tué, vous avez trahi ce qu'il avait loyalement promis. Il me dit ainsi qu'il aurait préféré être frappé d'une épée entre les deux cuisses plutôt que de vous l'avoir envoyé. » À ces mots, la demoiselle répond tout en pleurs : « Ah ! malheureuse, j'ai perdu par ma folie le meilleur et le plus valeureux chevalier du monde, celui par qui j'ai retrouvé tous les honneurs, et je l'ai mis dans une colère noire ! Mais, soyez-en sûr, en raison de ma conduite ignoble à son égard, voici le châtiment que je m'infligerai : jamais je ne dormirai plus d'une nuit dans une même ville avant de l'avoir retrouvé, ou mort ou vif, je ne porterai que des vêtements de laine à même la peau, je me priverai de viande et de poisson pour ne me nourrir que de pain, d'eau et de vin, je mettrai toutes mes robes à l'envers, je ne monterai que des chevaux à la crinière et à la queue coupées et à la bride pleine de nœuds [1]. C'est dans ces conditions que nous irons à sa recherche, mes gens et moi-même, jusqu'à ce que je trouve le chevalier qui par sa générosité m'a rétablie dans la haute dignité que j'avais perdue. Et à vous, chère sœur, vous qui l'avez amené, je confie la garde de toute ma terre, car je partirai demain au lever du

---

Dix[d] plaist et lui. — Certes, fait il, non fera, il n'i a talent de venir, ains vous mande par moi qu'il se plaint moult durement de vous, car quant il vous envoia le seneschal, il li creanta qu'il n'avroit garde de mort et l'en asseüra loialment. Et quant vous l'ocesistes aprés ce, vous li fesistes mentir son creant et sa loiauté. Si me dist qu'il volsist mix estre d'un espiel ferus parmi les .II. quisses qu'il le vous eüst envoiié. » Et quant la damoisele ot ces paroles, si respont em plourant : « Ha ! lasse, j'ai perdu par ma folie le meillour chevalier et le plus gentil del monde, par qui j'ai toutes honours receües, et je li ai tous les courous fais ! Ne mais certes, pour la grant vilonnie que je li ai faite, prendrai je tel vengance de mon cors meïsmes que jamais en une vile que une seule nuit ne[e] gerrai devant que je l'avrai trouvé ou mort ou vif, et si ne vestirai se lange non emprés ma char, ne ne mengerai de char ne de poisson, fors pain et aigue et vin, ne ne vestirai de robe qui a envers ne soit, ne ne chevaucherai cheval ki n'ait la cringne copee et la koue, et n'avra frain en teste qui noés ne soit. Et en tel maniere ira cerchant et je et toute ma maisnie, tant que je avrai trouvé le chevalier qui par sa debonaireté m'a ramené a la grant hautece que je avoie perdue. Et a vous, bele suer, qui l'amenastes, je vous baill a garder toute ma terre, car je movrai

soleil. Si je trouve la mort lors de cette quête, c'eſt à vous d'en être la dame, comme cela se doit ; et si je suis de retour, permettez-moi de récupérer le pouvoir qui me revient de droit. »

62. Quand les assiſtants entendent les propos de leur dame, tous en pleurent de pitié : ils avaient hâte de faire la fête et voilà qu'ils sont plongés dans la triſtesse et l'affliction. Elle fait préparer quatorze chevaux et choisit parmi ses gens ceux qu'elle souhaite emmener : quatre chevaliers, sept écuyers et trois demoiselles. Les hommes du château et ceux du camp ont immédiatement fraternisé et auraient fait une grande fête sans la demoiselle qui ne cessa de pleurer de toute la nuit. Le lendemain matin, la demoiselle quitte Hongrefort ; sa sœur et son oncle l'escortent jusqu'à prime, heure à laquelle ils pénètrent dans la forêt où Bohort avait passé la nuit ; l'oncle et la sœur de la demoiselle font alors demi-tour. Elle monte l'un des quatorze chevaux, mais dans la troupe qu'elle conduit tous sans exception ont mis leurs vêtements à l'envers et coupé la queue de leurs montures en signe de reconnaissance. Mais pour l'inſtant le conte cesse de parler d'elle et de sa compagnie et revient à Bohort qui triomphe dans un tournoi avant d'être inſtallé par le roi Brangoire sur un siège d'or.

Bohort et la fille du roi Brangoire.

63. Le lendemain, dit le conte, dès les premiers rayons du jour, Bohort se leva, se munit de ses armes et enfourcha son

---

demain matin au point del jour. Et s'il avient que je muire en ceſte queſte, vous en soiiés dame, si conme vous devés eſtre ; et se je revieng, autel partie conme je doi avoir me laissiés recouvrer. »

62. Quant cil de laiens oent ce que lor dame diſt, si em plourent tout de pitié ; et si eſtoient entalenté de joie faire, et ore sont dolant et triſtre. Et ele conmande a apareillier .XIIII. chevaus[a] et esliſt de sa maisnie ceuls[b] qu'ele en volra mener avoc li ; si i ot .IIII. chevaliers et .VII. esquiers[c] et .III. damoiseles. Maintenant furent cil del chaſtel et cil de l'oſt acordé ensamble ; si eüssent fait grant feſte, se ne fuſt la damoisele qui onques en tote la nuit ne fina de plourer. Au matin mut la damoisele et se parti de Hongrefort, si le convoie tant sa suer et ses oncles qu'il fu prime de jour et lors entrerent en la foreſt ou Boors avoit jeü ; lors se retourna li oncles et la suer a la damoisele. Et ele chevauche li quatorsisme de chevaus, mais de toute la maisnie qu'ele mainne, n'i ot celui qui sa robe n'ait en[*d*]verse veſtue et son cheval ensi seignié com de la coue copee. Mais atant se taiſt li contes de li et de sa compaingnie et parole de Boort conment il vaint un tournoiement et li rois Brangoires[d] le fait asseoir en une chaiiere d'or.

63. Or diſt li contes que l'endemain, si toſt que li jours aparut, se leva Boors[a] et s'apareilla de ses armes et monta sor son cheval

cheval ; il prit congé de son hôte qui l'avait accueilli avec grand honneur, et ils se recommandèrent l'un l'autre à Dieu. La demoiselle envoyée par la Dame du Lac eſt montée sur son palefroi et reprend sa route au côté de Bohort. Après avoir chevauché jusqu'à l'heure de prime, ils parviennent à une bifurcation. La demoiselle appela alors Bohort et lui dit : « Seigneur, voici deux chemins : vous suivrez l'un et je prendrai l'autre, car je ne peux vous accompagner plus longtemps. Et veillez bien à être présent au jour et à l'heure fixés en évitant tout empêchement. » Il lui demande de n'avoir aucun doute sur sa venue, à moins qu'il ne meure d'ici là. « C'eſt le moment de vous recommander à Dieu, dit-elle, car je vais partir. — Adieu, demoiselle. Et saluez de ma part ma dame, dès que vous la verrez. » Elle répond qu'elle ne manquera pas de le faire.

64. Ils se séparent alors l'un de l'autre. Bohort s'en va, tout seul, et reprend son chemin qu'il poursuit jusqu'à l'heure de tierce, lorsqu'il rencontre un écuyer monté sur un maigre roussin. Il salue Bohort, qui lui rend la pareille. « Cher ami, dit Bohort, y a-t-il encore loin pour sortir de cette forêt ? — Seigneur, même en continuant votre route le reſte de la journée, vous ne pourriez la traverser. » Et il passe outre sans ajouter un mot. Quand Bohort voit qu'il n'en obtiendra rien de plus, il reprend sa chevauchée jusqu'à l'heure de none. Il regarde alors derrière lui et voit venir son écuyer sur un roussin complètement exténué et couvert de sueur, tellement il

---

et s'em parti de son hoſte qui moult li ot fait grant honour, si conmanda li uns l'autre a Dieu. Et la damoisele qui del Lac eſtoit venue ert montee sor son palefroi, si acoilli son chemin avoc Boort. Et quant il ont chevauchié jusqu'a prime, si viennent a un chemin forchié ; et lors apela la damoisele Boort et li diſt : « Sire, veés ci .II. chemins : vous en irés l'un et je, l'autre, car je ne puis plus demourer avoc vous. Et gardés que vous soiiés au jour et a l'ore que je vous ai dit, que nus essoines ne vous detiengne. » Et il a dit que toute soit seüre qu'il i sera, s'il n'eſt mors entre ci et dont. « Or vous conmant, fait ele, a Dieu, car je m'en vois. — A Dieu, fait il, damoisele ! Salués moi ma dame au plus toſt que vous le verrés. » Et ele diſt que si fera ele.

64. Atant s'em part li uns de l'autre. Et Boors s'em vait tous seus et entre en son chemin, si chevauche jusqu'a tierce et lors encontra un esquier sor un maigre roncin. Et cil le salue, et il lui. « Biaus amis, diſt Boors, duerra auques ceſte foreſt ? — Sire, fait il, vous ne savrés huimais tant errer que vous le puissiés toute passer. » Si s'em passe outre sans plus dire. Et quant Boors voit qu'il n'i prendroit plus, si se met en son chemin et oirre jusqu'a nonne. Et lors regarde deriere lui et voit venir son esquier sor un roncin qui moult ert las et tressuans,

l'avait forcé. Il s'approche de Bohort qui lui souhaite la bienvenue : « Comment as-tu donc réussi à me suivre ? — Par ma foi, seigneur, quand j'appris hier soir que vous ne reviendriez pas au château, j'en partis dans l'espoir de vous rattraper, mais je n'y réussis pas. Je passai alors la nuit à la lisière de cette forêt chez un ermite et aujourd'hui je ne cessais de suivre le grand chemin toute la journée, lorsque je rencontrai un écuyer qui m'a donné de vos nouvelles. Dès lors, je me suis hâté de vous rejoindre au point que mon cheval eśt au bord de l'épuisement. Mais quelle était donc cette demoiselle qui s'en alla hier soir avec vous ? — C'était une demoiselle au service de ma Dame du Lac. »

65. Ils prolongent cette conversation, tout en poursuivant leur route à travers la forêt durant le reśtant de la journée jusqu'à la tombée de la nuit. Et il eśt vrai que la forêt s'étendait sur plus de trente lieues anglaises, de sorte qu'ils ne purent pas la traverser de part en part et que la nuit les surprit. Ils obliquèrent alors vers une vieille demeure en ruine ; Bohort suivit cette direćtion en quête d'un logis, car il pensait y trouver âme qui vive. Mais quand il voit combien cet endroit eśt désolé, il eśt tout décontenancé, car il était à jeun depuis le matin, et il ne trouve pas là de quoi manger ou boire, si ce n'eśt de l'herbe qu'il aurait pu avoir en abondance, s'il en avait eu besoin. Il n'hésite pourtant pas à s'y arrêter, car il s'y reposera, se dit-il, et sera plus à son aise que s'il continuait sa route toute la nuit. L'écuyer ôte les mors

---

pour ce que cil l'avoit tant haśté. Et il a tant alé qu'il vint pres de lui ; et li diśt que bien soit il venus : « Et conment, fait il, m'as tu ensi sivi ? — Par foi, sire, fait il, [*e*] quant je oï ersoir que vous ne revenriés mie el chaśtel, si m'en parti pour ce que je vous quidai rataindre, mais je ne poi. Si me herbergai anuit a l'entree de ceśte foreśt chiés[*b*] un hermite, et hui toute jour avoie tenu le grant chemin, tant que je encontrai un esquier qui me diśt de vous noveles. Et des lors me sui je moult haśtés de venir aprés vous, si que pour poi que mes chevaus n'eśt recreüs. Mais qui fu cele damoisele qui ersoir s'en ala avoc vous ? — Ce fu, fait il, une damoisele a ma Dame del Lac. »

65. Ensi parlant ont chevauchié parmi la foreśt toute jour ajournee tant qu'il lor anuita. Et voirement la foreśt avoit de lonc .xxx. liues englesches et plus, si ne le porent mie toute trespasser et la nuis les souspriśt, si tournerent a une viés maison gaśte. Illoc vint Boors pour herbergier, car il quida trouver gent. Mais quant il vit le lieu si povre, si en fu moult esbahis, car il n'avoit en tout le jour mengié, ne illoc ne trouve il qu'il puisse mengier ne boire, se herbe[*a*] non, mais de ce i trouva il a plenté, s'ele peüśt avoir meśtier[*b*]. Et pour ce ne demoura il mie qu'il n'i descende, car il s'i reposera, ce diśt, et sera plus a aise que s'il chevauchoit toute nuit. Et li esquiers ośte as chevaus les

aux chevaux et les laisse paître en liberté ; quant à Bohort, il retire son heaume, rabat la ventaille et commence à parler à son écuyer, car il ne sait de quelle autre manière calmer sa faim. « Au nom de Dieu, dit-il, on mangerait volontiers quelque chose, si l'on avait de quoi ! — Seigneur, si vous en êtes d'accord, je monterai sur mon roussin et parcourrai cette forêt en quête d'une loge ou d'un pavillon où se trouverait homme ou femme, car j'ai une aussi grande fringale que vous. — Va donc, mais veille à revenir rapidement ! » Et le jeune homme monte sur son roussin et parcourt le bois. Il ne tarda guère à revenir et annonça à son seigneur qu'il avait trouvé dans cette forêt deux pavillons avec, croit-il, des personnes à l'intérieur. « Eh bien, allons-y ! » s'exclame Bohort. Il relace son heaume ; tous deux remontent en selle et font route jusqu'à ce qu'ils voient les deux pavillons indiqués par l'écuyer, car ils brillaient d'une vive lumière. Une fois sur place, Bohort met pied à terre, confie à son écuyer son écu et sa lance, puis pénètre dans l'un des pavillons : il y trouve deux chevaliers, deux demoiselles et deux écuyers qui allaient se coucher, car les lits étaient déjà préparés. Il les salue sans hésiter et ils lui répondent avec grande courtoisie. « Seigneurs, dit Bohort, pourriez-vous héberger un chevalier et un écuyer qui ont parcouru toute la journée cette forêt sans y trouver de cabane ni de maison où passer la nuit ? » L'un des chevaliers lui répond : « Oui, très volontiers, avancez. » Des jeunes hommes surgissent pour débar-

---

frains, si les laisse aler paistre ; et Boors oste son hialme et abat sa ventaille et conmence a parler a son esquier, car il ne set en autre maniere abatre son fain[c], et dist : « En non Dieu, or fesist bon mengier, qui eüst coi ! — Sire, fait il, s'il vous plaist, je monterai sor mon ronci, s'irai cerchier ceste forest se je trouveraie ne loge ne paveillon ou il eüst home ne feme, car ausi grant talent ai je de mengier que vous avés. — Or va dont, fait Boors, mais gardes que tu reviengnes tost ! » Et li vallés monte sor son ronci et s'en vait parmi le bois. Et ne demoura gaires que il revint, si dist a son[d] signour qu'il avoit trouvé en cele forest .II. paveillons, si quit bien qu'il i ait gent. « Or i alons dont ! » fait Boors. Si relace son hialme et remontent et s'en vont tant qu'il virent les .II. paveillons[e] que cil li ot dit, car il i avoit grant clarté. Et quant il vint la, si descent et baille a son esquier son[f] escu et son glaive, puis entre dedens l'un des paveillons[g] ; s'i trouve .II. chevaliers et .II. damoiseles et .II. esquiers qui se voloient couchier, car li lit estoient ja fait. Il les salue esrant et cil li rendent[h] son salu moult courtoisement. « Signour, dist Boors, porriés vous herbergier un chevalier et un esquier[i] qui toute jour a chevauchié parmi [f] ceste forest, qui n'i a trouvé ni borde ni maison ou il se peüst herbergier ? » Et li uns des chevaliers dist : « Oïl, moult volentiers, venés

rasser Bohort de ses armes et appellent son écuyer, qui entre à son tour dans le pavillon ; les demoiselles leur font apporter à tous deux le repas. Pendant que Bohort mangeait, il entendit une demoiselle dans l'autre pavillon qui poussait de profonds gémissements ; il attend d'avoir fini de manger pour demander à ceux qui sont autour de lui qui se plaint de la sorte. « Seigneur, répond une demoiselle, c'eſt une jeune fille qui se trouve dans un bien triſte état. — Par la grâce de Dieu, fait Bohort, que peut-elle subir pour se lamenter ainsi ? — Il eſt vrai, dit-elle, qu'elle éprouve des douleurs et des souffrances comme aucune femme n'en a jamais connu ici-bas. Pourtant elle eſt fille de roi et de reine et le roi son père eſt toujours en vie. — Ah ! demoiselle, s'écrie Bohort, qu'eſt-ce qui la fait souffrir si terriblement ? J'en prends Dieu à témoin, j'aimerais bien le savoir. — Eh bien ! vous le verrez, car si un chevalier désire la voir, on ne l'en empêchera jamais. »

66. Elle ordonne alors à un écuyer de prendre deux torches allumées et de les porter devant Bohort. Quand ils sont arrivés au pavillon, il aperçoit un lit somptueux où était couchée une demoiselle à la mine toute défaite : elle était maigre et pâle et avait le visage assombri par la souffrance qu'elle endurait. « Ma dame, fait la jeune fille qui avait amené Bohort, voici un chevalier qui vient vous rendre visite, car il éprouve pour vous une telle pitié qu'il n'a pu se retenir de venir vous voir. — Qu'il soit le bienvenu ! » répond-elle. Elle

---

avant. » Et vallet saillent, si le desarment et apelent son esquier ; et il entre ens, et les damoiseles font aporter a mengier a lui et a son esquier. Et en ce que Boors mengoit, si oï il une[j] damoisele en l'autre paveillon qui se plaingnoit moult durement, si sousfre tant qu'il a mengié et lors demande a ciaus qui sont o lui que ce eſt qui si se plaint. « Sire, fait une damoisele, c'eſt une damoisele dont il eſt moult grans damages. — Dieu merci, fait Boors, que puet ele avoir qui si se plaint ? — Certes, fait ele, ele a tant d'angoisses et tant de dolour que nule n'en ot onques tant en ceſt siecle. Et si eſt ele fille de roi et de roïne et roi a ele encore a pere. — Ha ! damoisele, fait Boors, conment va ce qu'ele a tant de dolour ? Si m'aït Dix, je le savroie volentiers. — Et vous le verrés dont, fait ele, car[k] a cevalier qui le voelle veoir, ne sera ele ja celee. »

66. Lors fiſt prendre a un esquier .II. tortins ardans, si les fait porter devant Boort. Et quant il sont venu el paveillon, si[a] voit un moult riche lit ou une damoisele gisoit qui moult eſtoit deshaitie par samblant, car ele eſtoit maigre et pale, si avoit la face noire de l'angoisse qu'ele sentoit. « Ma dame, fait cele qui Boort avoit amené, veés ci un chevalier qui vous vient veoir, qui a tel pitié de vous qu'il ne se pot tenir qu'il ne vous veniſt veoir. — Bien soit il venus ! » fait ele. Si se

se tourne alors vers lui et lui dit : « Seigneur, qui êtes-vous ? — Je suis un chevalier étranger qui s'eſt pris de pitié pour vous en entendant vos lamentations si poignantes. — Assurément, seigneur, il n'eſt pas étonnant que je me plaigne, car j'endure les pires souffrances qu'aucune femme ait jamais endurées. — Demoiselle, comment cela ? » Et elle dit qu'elle va le lui montrer. Elle ôte alors un tissu de soie qui la recouvrait jusqu'au nombril. Bohort ouvre les yeux et voit qu'elle avait la poitrine enserrée dans une bande de fer et celle-ci l'oppressait si fortement qu'elle avait la chair entaillée en plusieurs endroits et que sa poitrine en était toute sanguinolente ; et il y avait une seconde bande au niveau du nombril, aussi serrée, voire plus. « Seigneur, dit-elle, n'eſt-ce pas là le comble de la souffrance ? Sachez encore que sous ces deux bandes la chair eſt toute gangrenée.

67. — Assurément, dame, cette souffrance eſt sans mesure, fussiez-vous aussi endurante que l'homme le plus endurant du monde, et malheur à ceux qui vous l'ont infligée, car ils ont commis la pire des infamies ! Au nom de Dieu, je voudrais vous demander, si vous en étiez d'accord, de me donner la raison de ce supplice. — Eh bien ! je vous le dirai volontiers. Il y a aujourd'hui un an que le roi Vadalon, le frère du roi de Norgales, assiégea le roi Agrippe, mon père, dans la Roche Mabon, pour venger un de ses frères que mon père, disait-il, avait tué. Quand il eut encerclé mon père avec l'aide des hommes du roi de Norgales, son frère, il mit

---

tourne devers lui : « Sire, fait ele, qui eſtes vous ? — Uns eſtranges chevaliers sui qui ai eü moult grant pitié de vous, de ce que vous vous plaingniés si durement. — Certes, sires, ce n'eſt mie merveille, se je me plaing, car je sousfre les greignours dolours que onques nule feme sousfriſt. — Damoisele, fait il, de coi ? » Et ele diſt qu'ele li mouſterra. Si oſte desor li un samit dont ele eſtoit couverte jusc'al nonbril. Et il esgarde, si voit qu'ele eſtoit loïe parmi le pis d'une bende de fer si durement et si eſtroitement que la char eſtoit trenchie em pluisours lix, si que ele en avoit le pis tot sanglent ; et endroit le nonbril en avoit ele une autre ausi eſtroite ou plus. « Sire, fait ele, a il ci assés de dolour ? Et saciés de voir que desous ces .II. bendes eſt la car toute pourrie.

67. — Certes, dame, fait il, trop a ici de dolor, se vous fuissiés autresi dure conme li plus durs hom del monde, et maldit soient cil qui ce vous ont fait, car trop firent grant desloialté ! Et pour Dieu, je vous voldroie proiier, s'il vous plaisoit, que vous me deïssiés pour coi ce vous fu fait. — Cer[*314a*]tes, fait ele, je le vous dirai moult volentiers. Ore a un an que li rois Vadalons, freres au roi de Norgales, assiſt dedens la Roche Mabon le roi Agripe mon pere pour un sien frere qu'il disoit que mes peres avoit ocis. Quant il ot mon pere enserré par la force au roi de

notre château dans une situation difficile, nous empêchant d'y introduire de la nourriture par quelque endroit que ce soit, de sorte que pendant trois jours nous souffrîmes cruellement de la faim. De plus, en raison d'une canicule, toutes les eaux de notre pays étaient taries, à l'exception d'une fontaine où s'approvisionnaient les assiégeants. Je me suis alors dit que, si je pouvais les en déposséder et priver d'eau le camp, il leur faudrait mourir ou abandonner le siège. Je quittai donc de nuit notre château, toute seule, en catimini, et me rendis à la fontaine. Je m'étais procuré une pleine fiole du plus puissant poison que je pus trouver et le répandis dans la fontaine à telle enseigne que dès lors plus personne n'en but sans en mourir. Comme avant trois jours plus de cinq cents hommes trouvèrent la mort, ils abandonnèrent le siège et retournèrent dans leur pays[1].

68. « En voyant cela, nous nous réjouîmes vivement et je dis alors à mon père comment j'avais réussi à les faire partir grâce la fontaine que j'avais empoisonnée ; aussi le stratagème fut-il connu de plusieurs personnes jusqu'à parvenir aux oreilles du roi Vadalon. Quand il l'apprit, il en devint fou de douleur et dit qu'il ne serait jamais heureux avant de s'en être vengé, mais il dit cela dans l'intimité et seuls ses proches l'entendirent. Sur ce, il se trouva que je traversais à cheval la terre du roi dont je vous parle : on m'épia, on me prit et on me conduisit devant lui. En me voyant, il dit que, s'il me tuait, sa vengeance ne serait pas suffisante, car trop rapide,

---

Norgales son frere, si atourna si nostre chastel que viande n'i pot entrer de nule part, si que nous i eüsmes par .III. jours moult grant faim. Et il faisoit moult grant chaut, si que toutes les aigues de nostre païs estoient sechees, fors une fontainne dont cil de l'ost vivoient. Si m'apensai que, se je lor pooie tolir en maniere qu'ele lor fausist en l'ost, morir les couvenroit ou laissier le siege. Si m'en parti par nuit de nostre chastel toute seule que je n'i fuisse aperceüe, si ving a la fontainne. Et je avoie pourchacié plainne fiole del plus fort venim que poi trouver, si l'espandi dedens la fontainne a tele ore que onques puis nus n'em but qu'il ne morust. Si ne demoura pas .III. jours qu'il[a] en morut plus de .V.C., si qu'il laissierent le siege et s'en alerent en lor païs.

68. « Quant nous veïsmes ce, si en fumes moult lié, et lors dis je a mon pere conment je les avoie enchaciés par la fontainne que je avoie envenimee ; si fu seü de pluisours gens tant que on le conta au roi Vadalon. Et quant il le sot, si en fu ausi que dervés de doel, si dist qu'il n'avroit jamais joie devant qu'il s'en fust vengiés, si le dist priveement que nus ne l'oï, fors sa privee maisnie. Aprés ce avint que je chevauchoie parmi la terre a cel roi que je vous di ; si fui espiie et prise et menee devant lui. Et quant il me vit, si dist que s'il m'ocioit, il ne li soffiroit[a] mie la vengance de moi, car trop seroit hastive :

"mais je la maintiendrai en vie dans la douleur et dans la souffrance." Il prit alors ces deux bandes et m'y enserra avec la dernière des cruautés comme vous le voyez. Quand je vis cela, ma douleur fut si vive que j'aurais voulu être morte. Je lui dis en présence de tout son entourage : "Roi Vadalon, êtes-vous satisfait de votre vengeance ? — Non, car elle n'eſt pas aussi grande que n'était le méfait.

69. — Au nom de Dieu, dis-je, elle serait terrible, si elle n'avait pas de fin, mais ce ne sera pas le cas, car je trouverai bien un chevalier qui me débarrassera de mes fers contre votre volonté. Et parce que je tiens à vous faire savoir que vous en mourrez, je vous promets en toute franchise que je ne serai délivrée qu'à la condition que mon libérateur me jure au préalable solennellement qu'il se vengera de vous." Ces propos ne suscitèrent que mépris chez le roi ; il me demanda alors comment il pourrait reconnaître mon libérateur. Je lui répondis : "Vous pourrez le reconnaître aisément au fait qu'il portera un an et un jour l'écu que portait votre frère, celui que, d'après vous, mon père a tué." Il n'y avait chevalier au monde, me dit-il, qu'il refuserait d'affronter, aussitôt qu'il saurait qu'il m'avait libérée, et il le jura solennellement et à sa suite plus de trente chevaliers de sa cour. Je quittai alors sa demeure et me décidai à aller à la cour du roi Arthur dans l'espoir d'y trouver un chevalier qui oserait me délivrer de mes fers. J'ai entamé ma route, il y a deux mois passés, et, après avoir avancé par petites étapes, je me retrouve aujourd'hui ici.

"Mais je le ferai vivre a dolour et a angoisse." Lors priſt ces .II. bendes, si me fiſt loiier a si grant deſtrece conme vous veés. Et quant je vi ce, si en oi si grant angoisse que je volsisse eſtre morte. Se li dis, oiant tous ciaus de la maison : "Rois Vadalon, vous quidiés vous bien eſtre vengiés de moi ? — Nenil, fait il, car ceſte vengance n'eſt mie si grande que li mesfais fu.

69. — En non Dieu, fis je, ele seroit trop grande s'ele duroit tous jours, mais non fera, car je trouverai bien tel chevalier qui me desfeerra sor voſtre pois. Et pour ce que je voel bien que vous saciés que vous en morrés, vous creant je loialment que ja ne serai desferree devant que cil qui me desfeerra qu'il me juerra sor sains qu'il me vengera de voſtre cors." Quant li rois l'oï, si le tint a moult grant despit, si demanda conment il connoiſtroit celui qui me desfeerroit. Et je li dis : [*b*] "Connoiſtre le porrés vous assés as enseignes qu'il portera un an et un jour tel escu com voſtres freres portoit, celui que vous dites que mes peres[a] ociſt." Et il diſt qu'il n'avoit chevalier el monde a qui il ne s'en combatiſt si toſt qu'il saroit qui m'aroit desferré, si le jura sor sains et aprés lui plus de .xxx. chevaliers de sa court. Et lors me parti de sa maison et m'apensai que je iroie a la court le roi Artu pour savoir se je porroie trouver chevalier qui

70. « Vous savez maintenant pour quelles raisons et de quelle manière je fus bandée de fer. — Dites-moi alors, demoiselle, demande Bohort, si vous rencontrez un chevalier qui se propose de vous délivrer, ne lui en donnerez-vous pas volontiers la permission ? — Oui, à la condition qu'il me promette solennellement de me venger du roi Vadalon, dès qu'il l'aura trouvé, et de tous ceux qui se déclareront heureux de mon supplice. — Sur mon honneur, je suis tout prêt à le faire, si vous le voulez bien. — Dans ce cas, engagez-vous à faire tout votre possible dans ce sens. — Bien volontiers », répond Bohort. Et il en fait tout aussitôt la promesse. « Il vous faut alors, dit-elle, ne porter pendant un an et un jour d'autre écu que celui-ci — et elle lui montre l'écu qui se trouvait là — et, en cas de perte, faites fabriquer un écu similaire. » Bohort accepte. « Maintenant, vous pouvez me délivrer de mes fers, si vous le voulez bien. » Et il brise les deux bandes de fer à la seule force de ses mains. Elle l'en remercie vivement et prie Dieu de lui accorder tous les honneurs, puis se fait frictionner d'un onguent si efficace qu'elle est complètement guérie. Elle demande alors à Bohort s'il avait mangé ; « Oui », répond-il ; puis, sur son ordre, on prépare à Bohort un lit somptueux. Il passa une nuit fort confortable et son écuyer dormit à ses pieds jusqu'au matin, au lever du jour.

71. Bohort se lève, alors que son écuyer lui a déjà préparé

---

m'oseroit desferrer. Si me sui meüe, il a passé .II. mois, et ai erré par petites journees tant que je sui ci.

70. « Ore savés vous par quel raison[a] je fui enferree et conment. — Ore me dites, damoisele, fait Boors, se vous trouvés chevalier qui vous ost desferer, et ne le sousferrés vous bien ? — Oïl, fait ele, par ensi qu'il me jurast sor sains qu'il me vengeroit del roi Vadalon, si tost qu'il le trouveroit, et de tous ciaus qui diroient qu'il seroient lié de mon enferrement. — Par foi, fait il, je sui tous pres de ce faire, s'il vous plaist. — Dont me fianciés, fait ele, que vous a vostre pooir le ferés. — Certes, fait il, volentiers. » Se li fiance maintenant. « Or couvient, fait ele, que vous ne portés devant un an et un jour autre escu que celui — se li moustre illoc l'escu —, et quant il vos faura, si en faites faire un autretel. » Et il li otroie. « Or me poés, fait ele, desferrer, se vous volés. » Et il li desront ambesdous les bendes de fer a la force de ses mains. Et ele l'en mercie moult durement et dist que grant hounour li doinst Dix ; et ele se fait oindre de bon ongement si que toute est tornee a garison. Et ele demande a Boort s'il avoit mengié, et il dist : « Oïl. » Et ele conmande que on li face un moult riche lit, et on li fist. Si jut cele nuit moult a aise, et ses esquiers jut a ses piés jusques au matin que il fu jours.

71. Lors se leva Boors et ses esquiers li ot apareilliés ses armes. Et

ses armes. La demoiselle l'appelle et lui dit : « Seigneur, vous m'avez arrachée à la terrible détresse et à la terrible souffrance dans laquelle je me morfondais et vous l'avez accompli par grandeur d'âme. Aussi voudrais-je vous prier de me faire savoir qui vous êtes et quel est votre nom, pour que je puisse le dire à mon père quand il me posera la question. » Il répond qu'il se nomme Bohort l'Exilé et qu'il est le cousin germain de Lancelot du Lac. Sur ces paroles, il s'en va et laisse son écu sur place en échange de celui que la demoiselle lui avait indiqué. Il reprend son chemin et poursuit sa chevauchée en compagnie de son écuyer jusqu'à prime. À cette heure, ils ont quitté la forêt et rencontrent un écuyer sur un roussin ; il salue Bohort, qui lui rend la pareille. « Cher seigneur, dit-il, êtes-vous de la maison du roi Arthur ? — Oui, cher ami. Où voulez-vous en venir ? — Je veux que vous alliez au château de la Marche où le roi Brangoire doit demain organiser un tournoi. Il demande à tous les chevaliers en quête de gloire et d'honneur d'y venir par amour et courtoisie, car dans une fort belle prairie se tiendra demain un tournoi avec les dispositions suivantes : celui que l'on considérera comme le vainqueur au jugement des demoiselles du château sera assis sur un siège en or au milieu des prés devant une table appelée la Table des douze pairs. On y assiéra ensuite les douze meilleurs chevaliers du tournoi, mais, avant qu'ils n'y prennent place, ils auront servi au bon chevalier le premier plat ; les dames et les demoiselles commenceront alors à faire des

---

la damoisele l'apele, se li dist : « Sire, vous m'avés jetee de moult grant peril et de moult grant dolour ou je estoie, si l'avés fait par vostre franchise. Si vous voldroie proiier que vous me deïssiés qui vous estes et conment vous avés non, que je le seüsse a dire a mon pere, quant il le me demandera. » Et il dist qu'il a a non Boors li Essilliés et qu'il est cousins germains Lanselot del Lac. Si s'em part atant et laisse son escu laiens et prent celui que la damoisele li avoit devisé. Si se met en son chemin et chevauche entre[a] lui et son esquier jusqu'a prime. Et lors sont issu fors de la forest et lors encontrerent un esquier sor un roncin et salue Boort et Boors [*c*] lui. « Biaus sire, fait cil, estes vous de la maison le roi Artu ? — Oïl, fait il, biaus amis. Qu'en volés vous faire ? — Je voel, fait il, que vous alés au chastel de la Marce ou li rois Brangoires doit[b] demain tournoier. Si[c] mande a tous les chevaliers qui quierent pris et los, qu'il i viengnent par amours et par courtoisie, car il i avra demain un tournoiement en la praerie qui est assés bele, par tel couvent que cil qui i sera tenus au meillour au tesmoing des damoiseles del chastel, sera assis en une chaiere d'or enmi[d] les prés a une table qui est apelee la Table as .XII. pers. Et aprés i seront assis li .XII. meillour chevalier qui seront a cel tournoiement ; mais ançois que cil .XII. asseent a cele

danses et des rondes autour des tables. Ainsi le meilleur chevalier y acquerra une immense gloire, car il pourra prendre la plus belle de toutes les demoiselles et attribuer les douze dauphines aux douze chevaliers de la table selon l'appariement qui lui semblera le plus harmonieux.

72. « Voilà comment sera organisé le tournoi. Parce que mon seigneur le roi souhaite que des chevaliers de la Table ronde y participent et puissent y recevoir cet honneur, il leur demande par moi et par d'autres d'y être présents demain. — Cher ami, demande Bohort, quelle peut être la distance jusque-là ? — Seigneur, vous y serez à midi, si vous voulez y aller, car il n'y a que quatre lieues anglaises d'ici là et voici le grand chemin qui vous y conduira sans encombre. — Dans ce cas, vous pouvez repartir, répond Bohort, car je serai au rendez-vous, à moins d'un imprévu. » Le jeune homme fait alors demi-tour. Bohort repartit de son côté et continua sa route jusqu'à tierce, lorsqu'il rencontra une demoiselle montée sur un palefroi. Il la salue, elle fait de même, lui demandant qui il est. « Je suis, dit-il, un chevalier errant. — Ah ! s'exclame-t-elle, faites-vous partie de la maison du roi Arthur et des chevaliers qui vont en quête d'aventures à travers les terres étrangères ? » Il répond qu'il n'est en quête de rien, si ce n'est d'aventures. « Si vous vouliez me suivre, dit-elle, je vous montrerais encore avant la nuit la plus merveilleuse aventure que vous ayez jamais vue. Si vous la menez à bien,

---

table, aront il servi au bon chevalier del premier mes, et lors conmenceront[a] les dames et les damoiseles les dances et les charoles entour les tables. Si i conquerra li miudres chevaliers moult grant hautece, car il porra prendre la plus bele damoisele de toutes et donner les .XII. autres as .XII. chevaliers de la table, la ou il quidera que chascune soit mix emploïe.

72. « Ensi sera li tournoiemens ferus et pour ce que mé sires li rois volroit[a] bien que de ciaus de la Table Reonde i venissent aucuns qui ceste hounour i receüssent, lors mande il par moi et par autres qu'il i soient demain. — Biaus amis, fait il, et combien puet il avoir jusques la ? — Sire, fait il, vous i serés a miedi, se vous i volés aler, car il n'i a que .IIII. lieues englesches, et veés ci le grant chemin qui vous i menra sans faille. — Ore i poés aler, fait Boors, car je i serai, se grans essoines ne me tient. » Lors retourne li vallés. Et Boors se rachemine, si chevauche jusqu'a tierce[b]. Lors encontra une damoisele sor un palefroi, si le salue et ele, lui ; et ele li demande qui il est. « Je sui, fait il, uns chevaliers errans. — Ha ! fait ele, estes vous de la maison le roi Artu, des chevaliers qui vont querant aventures par estranges terres ? » Et il dist qu'il ne quiert s'aventures non. « Se vous me voliés, fait ele, sivir, je vos mousterroie encore anuit le plus merveillouse aventure que vous veïssiés onques. Et se vous le poés a chief mener,

vous pourrez dire avec certitude que vous êtes le meilleur chevalier du monde. — À vrai dire, je serais complètement fou, si je croyais être le meilleur chevalier du monde, alors qu'il y en a tant de bons. Néanmoins, par amour pour vous, je vous suivrai. — Dans ce cas, venez donc à ma suite le long de ce chemin. — Avancez la première et je vous suivrai. » Elle s'en va, suivie de Bohort, et s'engage dans un étroit sentier ; ils parviennent tous deux à une maison fortifiée, entourée de tous côtés de murs crénelés et de fossés. Elle se dirige vers la porte et frappe jusqu'à ce qu'on la lui ouvre ; ils franchissent un pont-levis et mettent pied à terre une fois dans la cour. Alors qu'ils descendent de cheval, ils voient une autre demoiselle qui amenait un chevalier armé tout comme l'était Bohort. Ils descendent également au milieu de la cour et les demoiselles échangent leurs salutations, ainsi que les deux chevaliers.

73. « Chers seigneurs, dit celle qui était venue la première, suivez-moi et je vous montrerai l'aventure qui ne peut être achevée avant l'arrivée du meilleur chevalier du monde. » Ils montent les marches de l'escalier et pénètrent dans une salle somptueuse, puis dans une chambre couverte de riches tentures. Dans cette chambre se trouvait un superbe lit et dans ce lit était allongé un très grand chevalier, mais il était maigre et pâle et avait tout d'un homme accablé. Quand il voit venir les chevaliers, il les salue et ils font de même.

---

seürement porrés dire que vous serés li miudres chevaliers del monde. — Certes, fait il, moult seroie ore faus, se je quidoie estre li miudres chevaliers del monde, quant tant en i a de bons. Et nonpourquant pour vostre amour vos siurrai je. — Ore venés dont, fait ele, aprés moi tout cest chemin. — Alés, fait il, avant et je vous siurrai. » Lors s'en [*d*] vait, cele devant et il aprés. Et ele entre en un estroit sentier ; si vont tant que il viennent a une fort maison qui estoit close tout entour de mur bateillié et de fossés. Et ele vint a la porte, si i a tant hurté que on li a ouverte, si entrent ens par un pont tourneïs, si descendent[c] en la court. Et en ce qu'i descendoient, si voient une autre damoisele qui amenoit un autre chevalier armé ausi conme Boors estoit. Si descendent ausi enmi la court et les damoiseles s'entresaluent maintenant et li doi chevalier ausi.

73. « Biaus signour, dist cele qui avant estoit venue, or me sivés et je vous mousterrai l'aventure qui ne puet estre achievee devant que li miudres chevaliers del monde l'achievera. » Lors s'en vont contremont les degrés, si entrent en une moult bele sale et aprés en une chambre qui moult bien estoit encortinee. Et en cele chambre avoit un moult riche lit et en cel lit gisoit uns moult[a] grans chevaliers, mais il estoit maigres et pales et bien sambloit hom deshaitiés. Quant il voit les chevaliers venir, si les salue et il li rendent son salu. « Sire,

« Seigneur, fait la demoiselle, j'ai amené ces chevaliers ici pour vous. — Débarrassez-moi alors de ce tissu de soie qui recouvre mes bras. » Elle s'exécute et il leur laisse voir une épée qu'il tenait empoignée par le pommeau, mais ce n'était pas de son plein gré, car elle était fichée dans sa main de sorte qu'il ne pouvait la serrer et la pointe avait pénétré dans l'autre paume au point de ressortir de l'autre côté sur une longueur d'un demi-pied.

74. « Seigneurs, leur dit-il, voici la plus merveilleuse aventure que vous ayez jamais vue : vous pouvez maintenant savoir si l'un de vous deux eſt le meilleur chevalier du monde, car il m'ôtera aussitôt cette épée que je tiens et me retirera cette pointe que vous voyez là plantée dans ma paume. Voilà ce dont me délivrera le meilleur chevalier du monde. Approchez maintenant pour savoir si Dieu vous accordera cet honneur. » S'avance alors le chevalier qui était arrivé en dernier lieu : il se dit prêt à tenter l'épreuve. Il prend l'épée par le pommeau, la tire et la remue jusqu'à secouer tout le chevalier, mais ne peut l'arracher de son poing. « Seigneur, dit le chevalier, reculez-vous donc, car vous avez échoué dans cette épreuve, et laissez s'avancer cet autre chevalier qui n'était pas aussi pressé. » Il appelle Bohort et lui dit : « Seigneur, vous pouvez maintenant tenter l'épreuve, car le premier a échoué. — Cher seigneur, répond Bohort, êtes-vous certain que personne ne peut vous soulager, à moins d'être le meilleur chevalier du monde ? — Oui, j'en suis sûr et certain.

---

fait la damoisele, je les ai ci amenés pour vous. — Oſtés moi dont ceſt samit, fait il, dont mi bras sont couvert. » Et ele si fait, et il lor mouſtre une espee qu'il tenoit empoignie par le heu, mais ce n'iert mie de son bon gré, ains li ert aerse a la main si qu'il ne le pot avoir nule fois ; et la pointe li ert entree dedens l'autre palme si qu'ele pert bien de l'autre part demi pié.

74. « Signour, fait il, veés ci la plus merveillouse aventure que vous veïssiés onques : ore poés savoir se li uns de[a] vous .II. eſt li miudres chevaliers del monde, car il m'oſtera ceſte espee que je tieng tantoſt et me sachera ceſte pointe que vous veés ci parmi ceſte palme fichie, et de tout ce me deliverra li miudres chevaliers del monde. Or venés avant pour savoir se Dix vous en donra l'ounour. » Lors vait avant li chevaliers qui daerrainnement eſtoit venus, si diſt qu'il i essaiera, si prent l'espee parmi le heut et tire et sace si qu'il remue tout le chevalier, mais il ne li puet oſter del poing. « Sire, diſt li chevaliers, or vous traiiés ariere, car a ceſte aventure avés vous failli, et laissiés avant venir cel autre chevalier qui ne s'eſt mie tant haſtés. » Lors apele Boort, se li diſt : « Sire, ore i poés vous assaiier, car cis autres i a failli. — Biaus [*e*] sire, fait Boors, savés vous bien que nus ne vous i puet aidier, s'il n'eſt li miudres chevaliers del monde ? — Oïl, fait il, jel sai certainnement.

75. — Au nom de Dieu, dit Bohort, dans ce cas, je n'y mettrai jamais la main, car je sais bien que je ne suis pas le meilleur chevalier du monde ; et si je croyais l'être, ce serait sottise de ma part. Si vous vous comportiez en homme vraiment sage, jamais aucun chevalier ne devrait s'y risquer à l'exception d'un seul, car les autres ne font que vous causer du mal et personne d'autre que lui ne pourrait vous soulager. Mais lui, il eſt certain qu'il vous libérerait. — Ah ! seigneur, dit le chevalier qui avait tenté l'épreuve, je sais bien de qui vous parlez : de monseigneur Gauvain. — Sur ma tête, lui répond Bohort, je ne pensais pas à monseigneur Gauvain, ce qui ne signifie pas que je le méprise, mais il y a au monde, je le sais, un chevalier si extraordinaire que, s'il se trouvait face à monseigneur Gauvain et à vous-même en champ clos et qu'il s'agît d'une lutte à mort, je ne souhaiterais pas être à votre place, même au prix de toute la terre du roi Arthur. — Vraiment, vous ne proférez qu'un mensonge ! réplique l'autre. Il n'eſt pas encore né, celui qui pourrait vaincre au combat monseigneur Gauvain. — S'il n'eſt pas né, réplique Bohort, plaise à Dieu qu'il ne naisse jamais ! — Au nom de Dieu, fait le chevalier malade, quel eſt donc ce chevalier que vous eſtimez tant ? — Sur mon honneur, dit Bohort, il convient bien de le nommer devant un homme généreux : il s'agit de Lancelot du Lac. — Lancelot ! » s'exclame l'autre chevalier qui tient ce propos pour une folie. « Il n'y a jamais eu d'aussi valeureux chevalier que monseigneur Gauvain ! Et

---

75. — En non Dieu, fait Boors, dont n'i meterai ja la main, car je sai bien que je ne sui mie li miudres chevaliers del monde ; et se je le quidoie eſtre, je seroie musars. Et se vous fesissiés que sages, jamais chevaliers n'i assaieroit c'uns tous seus, car il ne vous font se mal non, ne nus ne vos em porroit aidier se cil non. Mais cil vous en deliverroit sans faille. — Ha ! sire, diſt li chevaliers qui assaiet y avoit, je[a] sai bien del quel vous dites : vous dites de mon signour Gavain. — Par mon chief, diſt Boort, onques ne le pensai, ne jou ne despis mie mon signor Gavain, mais[b] je sai bien qu'il i a tel par le monde que, s'il tenoit mon signour Gavain et vous en un champ et ce fuſt as teſtes coper, je ne volroie eſtre en voſtre point pour toute la terre au roi Artu. — Certes[c], fait cil, vous ne dites mie voir ! Encore n'eſt il mie nés qui mon signour Gavain outraſt d'armes. — S'il n'eſt nés, fait Boors, ja Damedix ne place qu'il naisse jamais ! — Se Dix vous aït, fait li chevaliers malades, qui eſt ore li chevaliers que vous tenés a si bon chevalier ? — Par mon chief, fait Boors, on le doit bien nomer devant prodome : c'eſt Lanselot del Lac. — Lanselot ! » fait cil qui le tient a grant folie. « Onques ne fu si bons chevaliers com eſt mé sire Gavains ! Et ja ne m'aït Dix, se vous faites de ce acroire ne de ce que vous jamais disiés, car ceſte parole ne porriés vous prouver

que Dieu m'abandonne, si l'on accorde du crédit à ce propos et à ce que vous avez jamais dit, car vous seriez incapable de le prouver. — Sur ma tête, rétorque Bohort, je le ferais contre un meilleur chevalier que vous. — Et que prouveriez-vous, au nom de Dieu ? — Je prouverais, répond Bohort, que vous avez tort et que monseigneur Lancelot eſt meilleur chevalier que monseigneur Gauvain, et je serais prêt à le soutenir contre vous, si vous osiez le nier. — Au diable qui s'y dérobera ! dit l'autre. Et hâtons-nous de nous mettre en selle.

76. — Ah ! chers seigneurs, s'exclame le chevalier malade, évitez donc ce combat, car les raisons en sont trop mesquines ! » Les deux chevaliers affirment qu'ils n'en feront rien, mais descendent aussitôt de la grande salle, viennent à leurs chevaux et montent en selle. Quand ils sont prêts pour le combat, Bohort appelle le chevalier et lui dit : « Seigneur chevalier, avant que nous nous engagions plus avant, je voudrais que vous considériez comme une vérité ce que je vous ai dit. — C'eſt tout le contraire : vous êtes un menteur, car Lancelot n'a jamais été aussi bon chevalier que monseigneur Gauvain. — Vous ne tarderez pas à le voir », fait Bohort. Ils lancent leurs chevaux l'un contre l'autre et échangent des coups violents qui percent les écus, mais les hauberts reſtent intacts. La lance du chevalier vole en pièces et Bohort le heurte si brutalement qu'il eſt désarçonné ; Bohort met pied à terre et se dirige vers le chevalier. S'élève alors le fracas de la terrible mêlée : ils se mènent l'un l'autre de leurs

---

a voires. — Par mon chief, ce diſt Boors, si feroie contre un meillour cevalier de vous. — Et que prouveriés vous, fait il, se Dix vous aït ? — Je prouveroie, fait Boors, que vous ne dites mie voir et que mé sire Lanselos eſt miudres chevaliers que ne soit mé sire Gavains, et pres seroie de mouſtrer le encontre vous, se vous l'osiés dedire. — Dehait ait, fait cil, en qui il remanra ! Mais alons monter maintenant.

76. — Ha ! biaus signour, fait li chavaliers malades, car laissiés eſter ceſte bataille, car trop seroit pour noient conmencie ! » Et cil dient que non feront, ains descendent maintenant de la sale et viennent a lor chevaus ; si montent. Et quant il sont apreſté conme de jouſter, si apele Boors le chevalier et diſt : « Sire chevaliers, fait il, ançois que nous en feïssons plus, voldroie je que vous me tenissiés a voirdisant de ce que je vous ai [*f*] dit. — Certes, fait il, ains en eſtes menterres, car Lanselos ne fu onques si bons chevaliers com eſt mé sire Gavains. — Ce verrés vous par tans », fait Boors. Si laissent courre lor chevaus l'un encontre l'autre, si s'entrefierent si grans cops qu'il s'entrepercent lors escus, mais des haubers n'en rompi maille. Et li glaives au chevalier pechoie et Boors le hurte si durement qu'il vole del cheval a terre. Et Boors descent et vait cele part ou li chevaliers eſtoit. Si conmence li chaples grans et fors et s'entremainnent as

épées tantôt ici, tantôt là. Mais le chevalier est si affaibli par la perte de son sang qu'il est incapable de se tenir debout : il s'affale au sol comme s'il était mort. Bohort lui saute sur le corps, lui arrache son heaume et menace de le tuer, s'il ne reconnaît sa défaite. L'autre répond que jamais de sa vie il ne se considérera comme vaincu ; et Bohort de répliquer que dans ce cas il le tuera immédiatement.

77. « Par ma foi, dit l'autre, vous pouvez bien le faire, mais vous ne m'arracherez rien de plus. » Et Bohort lève l'épée et le frappe en plein crâne d'un coup qui lui fait gicler le sang, puis lui redemande au nom de Dieu de reconnaître sa défaite, faute de quoi il le tuera. Il lui rabat la ventaille de manière à lui découvrir entièrement la tête, puis lève l'épée pour le décapiter. Quand l'autre se voit si près de la mort, il le supplie au nom de Dieu de l'épargner, car il se considère comme vaincu. « Dans ce cas, répond Bohort, vous devez vous engager à faire ce que je veux. » Et l'autre accepte, mais à contrecœur. Bohort lui dit : « Vous devez alors reconnaître que monseigneur Lancelot est meilleur chevalier que monseigneur Gauvain. » L'autre le reconnaît d'une mine grimaçante. « De plus, je veux, reprend Bohort, que vous alliez, vos plaies une fois guéries, en quête de Lancelot. Soumettez-vous à lui et demandez-lui pardon pour les propos grossiers que vous avez proférés à son encontre. » Il s'y engage scrupuleusement. « Maintenant je veux savoir, poursuit Bohort, quel est votre nom. » L'autre répond qu'il se nomme Agra-

---

espees une eure cha et autre la. Mais li chevaliers est teus atournés del sanc qui del cors li est issus qu'il ne se puet soustenir em piés, ains vole a terre autresi conme mors. Et Boors li saut sor le cors et li esrace le hialme de la teste et li dist qu'il l'ocirra s'il ne se tient pour outré. Et cil dist que pour outré ne se tenra jour de sa vie, et Boors li dist que dont l'ocirra il maintenant.

77. « Par foi, fait cil, ce poés vous bien faire, mais plus n'emporterés vous del mien. » Et il hauce l'espee, si en fiert celui parmi la teste tel cop qu'il en fait le sanc voler, puis se li dist qu'il se tiengne pour outré, ou il l'ocirra, se Dix li aït. Se li abat la ventaille si que la teste li remest toute nue, puis hauce l'espee por lui coper la teste. Et quant cil se voit si pres de la mort, se li dist pour Dieu qu'il ne l'ocie pas, car il se tient pour outré. « Or vous couvient fiancier, fait Boors, a faire ma volenté. » Et cil li fiance moult a envis. Et Boors li dist : « Or vous couvient otroier[a] que mé sire Lanselos est miudres chevaliers que mé sire Gavains. » Et cil li otroie a moult laide ciere. « Encore voel je, fait Boors, que vous, si tost que vous serés garis de vos plaies, que vous alés querre Lanselot. Si vous rendés a lui et li criés merci de la vilonnie que vous avés dite de lui. » Et cil dist que tout ensi le fera il. « Or voel je, fait Boors, savoir conment vous avés

vain l'Orgueilleux, sans pour autant révéler qu'il eſt le frère de monseigneur Gauvain, alors même qu'il l'était, mais il voulait épargner à son frère la honte de sa défaite. S'avancent alors les deux demoiselles et quatre écuyers ; ils débarrassent Bohort de ses armes et le conduisent dans la chambre du chevalier souffrant. En le voyant, le chevalier lui dit :

78. « Assurément, seigneur, vous avez fait cette bataille pour rien. — Dieu m'en soit témoin, répond Bohort, je l'ai au contraire faite pour le meilleur chevalier du monde, et il ne serait pas sage, celui qui le nierait. Je puis encore vous dire en toute certitude que, si vous réussissiez à le retrouver, vous seriez aussitôt guéri. — Comment avez-vous dit que s'appelle le chevalier ? — On l'appelle Lancelot du Lac ; c'eſt le plus beau et le meilleur chevalier du monde. » Pendant cette conversation, les gens de la maison débarrassèrent Agravain de ses armes ; ils examinèrent ses plaies qui étaient importantes, puis les lavèrent avec du vin et les enduisirent d'un onguent très efficace ; ils le couchèrent enfin dans un lit, où il reſta allongé deux mois jusqu'à son complet rétablissement. Bohort s'adresse au chevalier pour lui demander comment cela lui eſt arrivé. « À dire vrai, seigneur, dit-il, je réserve cette révélation à qui Dieu donnera l'honneur d'achever l'aventure. » Bohort en reſte là. La table fut mise, ils s'asseyent pour le repas face au malade que nourrissait une demoiselle. Celui-ci

---

non. » Et cil li diſt qu'il a a non Agravains l'Orgueillous, mais il ne diſt mie qu'il eſtoit freres mon signour Gavain et si l'eſtoit il, mais ce fu pour ce qu'il n'eüſt honte. Et lors viennent avant les .II. damoiseles et esquier jusques a .IIII., si desarment Boort et le mainnent en la chambre au chevalier deshaitié. Et quant li chevaliers le vit, se li diſt :

78. « Certes, sire, moult avés fait ceſte bataille pour noient. — Si m'aït Diex, fait Boors, ains a eſté pour le meillor chevalier del monde, ne il ne seroit [*315a*] mie sages qui le desdiroit. Et je vous di certainnement que se vous tant peüssiés faire que vous l'eüssiés trouvé, vous gaririés maintenant. — Conment dites vous, fait il, que li chevaliers a a non ? — On l'apele, fait il, Lanselot del Lac, si eſt li plus biaus et li mildres chevaliers del monde. » Endementres que il parloient, ont cil de laiens desarmé Agravain ; si cherchierent ses plaies qui moult eſtoient grandes, puis les laverent de vin et i misent ongement qui moult i valut, puis le couchierent en un lit ; si jut laiens .II. mois, ains qu'il fuſt bien garis. Et Boors parole au chevalier et li demande conment ce li avint. « Certes, sire, fait il, ja par moi n'en ert l'aventure seüe devant ce que je le dirai a celui a qui Dix en donra l'ounour. » Lors s'en taiſt Boors atant. Et la table fu mise, si s'asisent au mengier devant le malade, si le paisoit une damoisele. Si l'em priſt

suscite chez Bohort une profonde pitié, tout en l'exhortant vivement à manger, et on le prie de se comporter le plus joyeusement possible.

79. Cette nuit, Bohort eut logis à sa convenance : on le traite avec beaucoup d'égards et on lui donne un lit confortable. Au matin, il se lève et, une fois armé à l'exception de sa tête et de ses mains, il prend congé du seigneur du lieu, car il veut reprendre sa route. Ce dernier le lui accorde bien volontiers, mais lui demande auparavant son nom ; il répond qu'il se nomme Bohort l'Exilé, puis le quitte. Il reprit sa route jusqu'à l'endroit où devait se dérouler le tournoi ; il s'agissait d'une prairie qui avait bien sept lieues de long pour une de large. Quand il arriva à proximité du château de la Marche, il vit des tribunes dressées au milieu des prés, d'où les dames et les demoiselles devaient regarder le tournoi ; et la fille du roi, une des plus belles jeunes filles du monde, se tenait à l'une des fenêtres. Bohort, qui se trouvait en dessous d'elle, n'y prêta pas attention, mais se débarrassa de son heaume pour s'arranger un peu mieux qu'il n'était. La demoiselle l'observe, voit qu'il eſt si beau et si séduisant en tout point qu'il n'y avait pas à rechercher de chevalier plus plaisant ; de plus, il se tenait sur son cheval aussi droit que s'il y avait été planté.

80. « Ah ! dit-elle à une demoiselle qui se trouvait près d'elle, regardez donc ce chevalier : qu'en pensez-vous, au nom

---

a Boort moult grant pitié et pour ce ne remaint il mie qu'il n'esforce[a] moult Boort de mengier, et li dient qu'il face le plus liement qu'il porra.

79. Cele nuit fu Boors herbergiés a sa volenté et moult li fiſt on laiens grant honour et moult le couchent la nuit a aise. Al matin se leva Boors et quant il fu armés, fors de son chief et de ses mains, si demande au signour de laiens congié, car il s'en revelt aler. Et cil li donne moult volentiers, mais ançois li demande son non ; et il li diſt qu'il a a non Boors li Essilliés. Si s'em part atant et se met en son chemin. Si erra tant qu'il en vint la ou li tournoiemens devoit eſtre, et c'eſtoit une praerie qui bien avoit .vii. lieues de lonc et une de lé. Et quant il vint pres del chaſtel de la Marce, si vit unes loges drecies enmi les prés ou les dames et les damoiseles devoient eſtre pour esgarder le tournoiement ; et la fille le roi qui eſtoit une des plus beles puceles del monde ert a une des feneſtres. Et Boors qui eſtoit desos li ne s'en prenoit garde, ains oſta son hialme de sa teſte et se voloit miels atorner qu'il n'eſtoit. Et la damoisele[a] le regarde, si le vit si bel et si avenant de toutes choses que nul plus bel chevalier ne covenoit querre et seoit[b] si droit en son cheval com s'il i fuſt plantés.

80. « Ha ! fait ele a une damoisele qui delés li eſtoit, ore esgardés de cel chevalier que vous en samble, se Dix vous gart. — Certes, fait

de la miséricorde divine ? — Il me semble assurément fort beau. Et de votre côté, qu'en dites-vous ? — Au nom de Dieu, s'il était aussi bon que beau, ce chevalier n'aurait son égal au monde, et que Dieu a été généreux pour le combler de tant de charmes ! » Voilà les propos que les demoiselles tenaient sur Bohort. Or le tournoi avait déjà commencé et il y avait bien de part et d'autre mille chevaliers. Bohort demande alors à son écuyer où il doit se diriger, ou du côté du château, ou contre lui. L'écuyer lève les yeux, aperçoit la jeune fille si somptueusement vêtue et reconnaît bien en elle la fille du roi. Il en fait part à son seigneur :

81. « Seigneur, il y a au-dessus de vous la plus belle créature du monde. » Il tourne ses yeux et la voit ; elle lui dit suffisamment fort pour qu'il puisse l'entendre : « Seigneur chevalier, vous ne figurerez pas aujourd'hui parmi les meilleurs. Il est facile de se rendre compte que vous n'avez point d'amie, ou si vous en avez une, vous ne vous en souvenez guère. » Bohort lâche tout aussitôt la bride à son cheval, se lance dans le tournoi et assène au premier chevalier rencontré un coup qui l'abat pêle-mêle à terre, lui et sa monture. Les spectateurs reconnaissent alors que le nouveau chevalier combat avec bravoure ; la demoiselle en discute avec son entourage et dit : « Je ferais mieux de ne pas en parler davantage. » Bohort a récupéré une lance, se place en avant des autres et frappe un chevalier qu'il rencontre avec une telle violence qu'il le fait tomber à la renverse. Il se met

---

ele, il me samble moult biaus. Et vous, qu'en dites ? — Pour Dieu, fait ele, s'il estoit ausi bons com il est biaus, il n'a chevalier el monde qui le volsist, et moult li fu Dix debonaires qui tel largece li donna de biauté. » Ensi parloient les damoiseles de Boort[a]. Et li tournoiemens fu ja conmenciés, si i avoit moult bien [*b*] que d'une part que d'autre .M. chevaliers. Et Boors demande a son esquier quel part il se tournera, ou par devers ciaus del chastel, ou encontre aus. Et li esquiers regarde contremont et voit la pucele qui si richement estoit vestue et counoist il bien que c'est la fille au roi ; si le dist a son signour :

81. « Sire, fait il, desus vous a la plus bele riens del monde. » Et il se regarde et le voit ; et ele li dist si haut qu'il le pot bien oïr : « Sire chevaliers, vous ne serés huimais des premiers. Legierement[a] puet on connoistre que vous n'avés point d'amie, et se vous l'avés, si ne vous en souvient il gaires. » Et il laisse maintenant le cheval aler et se fiert el tornoiement et fiert si un chevalier qu'il encontre, qu'il abat lui et son cheval tout en un mont. Et lors dient cil de la place que moult jouste bien li chevaliers nouviaus ; et la damoisele em parole a sa compaingnie et dist : « Encore me puis je trop taire. » Et Boors a une lance recouvree et se met devant les autres et fiert un chevalier que il encontre si durement qu'il le porte a terre tout envers. Lors

alors à abattre chevaliers, à arracher heaumes de la tête et écus du cou : il manifeste dans tous les domaines un tel panache qu'il suscite l'étonnement de tous. Il ne refuse aucun combat, si farouche ou si habile que soit son adversaire. Son écu est offert à tous les coups ; son épée, réservée à chacun. Il n'affronte de chevalier qu'il ne désarçonne, pour peu qu'il l'atteigne. « Il est vainqueur sur toute la ligne », s'exclament les spectateurs. Les demoiselles qui se tenaient dans les tribunes n'ont cessé d'en bavarder et reconnaissent qu'il doit être placé sans conteste au-dessus de tous les autres chevaliers. La fille du roi en parle à ses voisines et leur dit : « Que pensez-vous de notre nouveau chevalier ?

82. — Demoiselle, disent-elles, nous n'en pensons que du bien. Il peut reconnaître en toute sérénité que Dieu l'a pourvu de deux beaux dons : prouesse et beauté, car je n'ai à mon jugement jamais vu chevalier plus beau ni plus brave. — À dire vrai, moi non plus », ajoute la demoiselle. Elle appelle alors toutes les dames et les demoiselles et leur dit : « Dames, c'est à nous qu'incombe le privilège d'élire le meilleur chevalier du tournoi, puis ses douze dauphins, et c'est pour cela que vous êtes montées jusqu'ici. Je vous demande donc de vous concerter pour savoir à qui vous accorderez cet honneur. » Et elles répondent que le chevalier à l'écu mi-parti avait remporté la victoire générale et qu'il méritait d'être choisi ; elles le proclament haut et fort devant la demoiselle, qui s'accorde à leur choix. Elles rejoignent

---

conmence chevaliers a abatre et a esracier hialmes de testes et escus de cols ; si le fait si bien en toutes manieres que tout l'esgardent a merveilles ; il ne refuse encontre de chevalier, et tant soit fiers ni amanevis. A tous besoins est ses escus abandonnés et s'espee est a cascun privee. Il n'encontre chevalier qu'il n'abate, pour qu'il l'ataingne a droit cop. « Il vaint tout », ce dient cil qui l'esgardent. Et les damoiseles qui estoient es loges en ont assés parlé et dient bien qu'il doit estre loés sor tous les autres chevaliers sans contredit. Et la fille au roi em parole a sa compaingnie et dist : « Que vous samble de nostre nouvel chevalier ?

82. — Damoisele, font eles, il ne nous en samble se bien non. Il puet bien dire seürement que Dix li a donnés .II. biaus dons : prouece et biauté, car plus bel chevalier ne vi je onques ne meillour au mien essient. — Certes, fait ele, non fis je. » Lors en apele toutes les dames et les damoiseles, si lor dist : « Dames, li affaires est sor nous que nous eslirons le meillour chevalier de cest tournoiement, et aprés les .XII. mellours ; et pour ce fustes vous ci montees. Or vous proi que vous vous en conseilliés entre vous a qui vous donrés ceste honour[a]. » Et eles dient que li chevaliers a l'escu mi parti avoit tout vaincu et que bien pooit estre esleüs ; si le dient a la damoisele en

alors les fenêtres et remarquent que les adversaires du parti du château prennent la fuite, car Bohort n'a cessé de les harceler et ceux de son camp les poursuivent, exaltés par sa bravoure exemplaire ; il avait en effet déjà fait plus de quarante prisonniers. Il se trouva que dans cette poursuite un chevalier frappa en plein milieu du corps le cheval de Bohort, qui s'écroula, raide mort. Bohort se relève d'un bond, l'épée en main, jette l'écu sur sa tête et cherche à atteindre le chevalier qui avait tué sa monture, mais ce dernier prit la fuite aussi vite que le pouvait son cheval. Cependant le roi Brangoire, qui avait suivi Bohort toute la journée pour le retenir à soi, descend à terre, dès qu'il le voit à pied, et lui donne son cheval en lui disant : « Tenez, seigneur chevalier, vous l'avez bien mérité. » Bohort prend le cheval, s'empresse de se remettre en selle et laisse le roi à pied, car il ne savait pas qu'il s'agissait de lui, tout en le remerciant vivement ; il rejoint alors les autres dans leur poursuite. Le roi ne tarda pas à retrouver une monture et se dirigea vers les tribunes où se tenaient les demoiselles ; sur son ordre, elles descendirent sans tarder.

83. Entre-temps revenaient ceux qui avaient pris en chasse les combattants en déroute : ils entouraient Bohort, lui témoignant une telle joie qu'il en était confus, et le conduisirent jusqu'aux tribunes. Le roi demande aux demoiselles d'élire celui qui avait manifesté à leurs yeux le plus de bravoure : elles choisissent Bohort à l'unanimité, puis désignent

---

oiance, et ele s'acorde bien a lor acort. Si s'en revont ester as fenestres et esgardent que cil qui estoient encontre ciaus del [*c*] chastel s'en fuioient, car Boors les avoit tant hastés et cil devers lui les chaçoient par essample de son bien fait, car plus en avoit pris de .XL. Si avint en la chace que uns chevaliers feri le cheval Boort parmi le cors, si chaï mors tout maintenant. Et Boors sailli sus, l'espee en la main, et jete l'escu sor sa teste, si quide ataindre le chevalier qui son cheval avoit ocis, mais il s'en fuit si tost com li chevaus pot courre. Et li rois Brangoirres, qui toute jour avoit sivi Boort pour lui retenir, descent a terre si tost com il le vit a pié ; se li baille son cheval et li dist : « Tenés, sire chevaliers, car bien l'avés deservi. » Et Boors prent le cheval et monte sus maintenant et laisse le roi a pié, car il ne savoit mie que ce fust il, mais toutesvoies li dist il grans mercis ; si se remet aprés les autres en la chace. Et li rois fu tost remontés, si s'en vint as loges ou les damoiseles estoient, si lor dist qu'eles descendent et eles[b] si font tantost.

83. Endementres revenoient cil qui avoient chacié les desconfis, si amenoient avoc aus Boort et li faisoient si grant joie qu'il en avoit[a] honte, si l'enmainnent jusqu'as loges. Et li rois dist as damoiseles qu'eles esleüssent celui qui mix l'avoit fait a lor avis ; et eles prendent Boort par le commun assentement de toutes et aprés

douze des meilleurs chevaliers qu'elles avaient vus combattre. C'eﬆ alors que débute dans la liesse une fête magnifique. Les demoiselles débarrassent Bohort de ses armes et lui lavent le corps et le visage meurtris par le poids des armes ; la fille du roi lui a préparé une superbe tunique de soie vermeille à doublure d'hermine qu'elle lui revêt quasiment de force. Sur l'ordre du roi, l'on monte immédiatement les tables au beau milieu des prés, puis l'on dresse deux pavillons à côté d'un pin. Dans l'un d'eux, on avait placé le siège d'or et la table des douze pairs et, dans l'autre, la table du roi où il prenait son repas, entouré de ses plus anciens chevaliers ; le roi avait fait tendre ces deux pavillons en raison de la chaleur excessive.

84. On fit alors asseoir Bohort sur le siège d'or et il en était si confus qu'il devint tout rouge ; mais il n'en était que plus beau. Les mets commencent à arriver de diverses manières. Les douze chevaliers ont servi le premier plat à genoux, avant de prendre place à table ; puis les dames servent le deuxième plat ; le troisième l'eﬆ par le roi et ses chevaliers, et tous les autres mets sont apportés par les demoiselles, si ce n'eﬆ que la fille du roi servit le dernier, des épices. Quand les tables furent enlevées, on se mit à danser dans les prés ; il n'y a pas une demoiselle qui ne fût habillée de sa plus somptueuse toilette et elles étaient plus d'une centaine, et parmi elles de très belles, mais la plus belle et la plus

---

eslisent .XII. des meillors chevaliers qu'eles i avoient veü. Et lors conmence la joie et la feﬆe tele que moult eﬆoit bele a veoir. Si desarment les damoiseles Boort et li levent le cors et le vis pour les armes qui trop l'avoient asauli ; et la fille le roi li ot apareillié une trop riche robe de samit vermeille a une penne d'ermine, se li fiﬆ veﬆir ausi conme tout a force. Et li rois conmande que les tables soient mises parmi les prés et on les i met maintenant, si i fiﬆ li rois tendre .II. paveillons delés un pin. Et en l'un des paveillons fu la chaiiere d'or et la table as .XII. pers assise et dedens l'autre paveillon fu la table le roi assise ou il i menga et si plus anchien chevalier avoc lui ; et les paveillons avoit li rois fait tendre pour la chalour qui trop grans eﬆoit.

84. Lors assisent Boort en la chaiiere d'or, si en ot tel honte qu'il en devint vermaus ; si en fu plus biaus. Et mes conmencent a venir de pluisours manieres. Si ont li .XII. chevalier servi del premier mes as jenous et lors vont seoir a la table ; aprés ont servi les dames de l'autre mes ; et del tiers servi li rois [*d*] et si autre chevalier, et de tous les autres mes servirent les damoiseles, mais la fille le roi servi del daerrain mes, ce fu d'espices. Et quant les tables furent levees, si conmencierent les charoles parmi les prés. Se n'i ot cele qui ne soit atournee au plus richement qu'ele pot et eles eﬆoient plus de .C., si en i avoit de moult beles, mais sor toutes les autres eﬆoit la fille le

séduisante de toutes était la fille du roi ; et tous ceux qui la voyaient disaient qu'il n'a jamais existé d'aussi gracieuse créature, à l'exception de la Vierge Marie[1]. C'est alors que le roi se lève pour s'adresser à Bohort :

85. « Seigneur, votre bravoure exceptionnelle vous a conduit à être élu meilleur chevalier de notre tournoi ; et ce n'est pas un mince honneur, car vous avez gagné le privilège de choisir la plus belle de toutes ces demoiselles à votre goût avec tous les honneurs et richesses qui sont les siens. Il vous faut encore faire autre chose : vous avez le pouvoir d'accorder à ces douze chevaliers qui sont devant vous douze demoiselles, celles que vous voudrez. » Bohort lui demande : « Seigneur, s'agit-il d'une coutume qu'il faut accomplir coûte que coûte ? — Oui, répond le roi, à tout prix ; mon père l'a maintenue durant toute sa vie et je ne veux pas qu'elle cesse sous mon règne. — Seigneur, objecte Bohort, et s'il arrivait que le chevalier ne souhaitât pas prendre une épouse, qu'en adviendrait-il ? — Par ma foi, il serait libéré de cette obligation, mais il lui faut dans tous les cas pourvoir les douze chevaliers. — Seigneur, s'il n'établit pas avec bonheur les douze demoiselles, la honte en retombera sur lui et le malheur sur celles qui ne l'auront pas mérité. — Sur mon honneur, répond le roi, agissez en demandant conseil, de manière à éviter les critiques. — Seigneur, dans ce cas je fais appel à vous pour cette décision en considération de votre grandeur : établissez chacune d'elles selon sa dignité. » Le roi

---

roi la plus bele et la plus avenant ; et tout cil qui le veoient disoient que onques ne fu nee si bele riens, fors la Virge Marie. Lors se drece li rois meïsmes et dist a Boort :

85. « Sire, la hautece de vostre valour vous a a ce mené que vous estes esleüs au meillour chevalier de nostre tournoiement ; et ce n'est mie petite honour, car vous avés gaaingnié que vous poés prendre la plus bele de toutes ces damoiseles a vostre cois et toute l'onour et la richece qu'ele a. Et encore vous siut il autre chose a faire, car vous poés a ces .XII. chevaliers qui devant nous sont donner .XII. damoiseles, lesqueles que vous voldrés. » Lors li demande Boors : « Sire, est ce chose acoustumee qu'il le couvient faire a force ? — Oïl, fait li rois, sans faille, ensi le fist mes peres tout son[a] eage ne endroit de moi ne le voel je mie laissier. — Sire, fait Boors, et s'il estoit ensi que li chevaliers ne volsist feme prendre, qu'en sera il ? — Par foi, fait il, quites en soit, mais toutesvoies couvient il qu'il s'aquit as .XII. chevaliers. — Sire, fait Boors, s'il n'asiet bien les .XII. damoiseles, la honte en sera soie et li damages a celes[b] qui forfait ne l'ont pas. — Par foi, fait li rois, ne le faites mie sans conseill, et lors n'en serés mie tant blasmés. — Sire, fait Boors, dont vous apel je por cest esgart selonc la hautece que vous avés[c], si asseés chascune selonc la hautece qu'ele a. » Et li rois li

accède à cette requête. Il appelle dix des plus sages chevaliers de toute sa cour et dit à Bohort : « Seigneur, vous pouvez faire votre choix en tout premier, car c'eſt à vous qu'en incombe le privilège.

86. — Cher seigneur, répond Bohort, si j'en avais eu la possibilité, j'aurais sans tarder fait ce choix, mais je suis engagé dans une quête qui m'empêche de prendre une épouse avant de l'avoir menée à bien. — Elle vous attendra volontiers, dit le roi, jusqu'à ce que vous ayez achevé votre quête. — Seigneur, au nom de Dieu, ne prenez pas mon refus pour du mépris, car mon attitude, je vous l'assure, n'eſt dictée que par ce que je vous ai dit ; aussi je vous prie de ne pas vous en chagriner. » Il répond que non ; « vous pouvez alors choisir les demoiselles qui seront accordées. — Seigneur, vous connaissez bien, je pense, tous les chevaliers et toutes les demoiselles ; aussi eſt-ce légitimement à vous de les établir. Je tiens seulement à en exclure la jeune fille qui m'a remis cette tunique, car il n'y a vraiment aucun chevalier au monde en qui sa beauté ne serait pas gâchée, je crois, à l'exception d'un seul. » Le roi accepte sa demande : il choisit douze demoiselles pour les douze chevaliers et donne à chacune d'elles le sien. Quand la fille du roi voit qu'elle n'avait pas obtenu celui qu'elle désirait, elle en eſt fort attriſtée, sans pour autant le laisser paraître ; elle n'arrive pas à comprendre pourquoi le chevalier ne l'avait pas choisie, et tous partagent la même surprise. Les demoiselles se disent entre elles que le

---

otroie, si apele .x. des plus sages chevaliers de toute sa court et diſt a Boort : « Sire[d], vous poés prendre tout avant, car li cois en eſt voſtres.

86. — Biaus sire, fait Boors, s'il peüſt eſtre, je m'en fuisse toſt conseilliés, mais je sui en une queſte, que je ne puis feme prendre, si l'aie je achievee. — Ele vos atendera bien, fait li rois, tant que voſtre queſte soit achievee. — Sire, pour Dieu, ne le tenés mie a desdaing, car certes je nel fais pour[a] autre chose que pour ce que je vous ai dit, si vous proi qu'il ne vous em poiſt. » Et il diſt que non fait il ; « ore poés deviser dont lesqueles seront donnees. — Sire, fait Boors, vous connoissiés bien tous les chevaliers et les damoiseles, si com je quit : si les asse[*e*]nés, si com drois eſt. Mais tant desfent je bien que la pucele n'i soit qui ceſte robe m'a donnee, car certes il n'a chevalier en tout le monde en qui sa biauté fuſt bien emploïe, si com je quit, fors solement un. » Li rois li otroie sa volenté : si eslut .xii. damoiseles as .xii. chevaliers, si donne le sien a chascune. Et quant la fille le roi vit qu'ele avoit failli a celui qu'ele quidoit avoir, si en eſt moult dolante, mais chiere n'en ose faire ; si s'esmerveille moult pour coi li chevaliers ne l'avoit prise et ausi font tout li autre. Et dient les damoiseles entre eles que bien doit li chevaliers avoir non « li Biaus Malvais », quant il a son oés n'a prise la plus bele riens qui soit nee,

chevalier devrait bien s'appeler « le Beau Timide[1] », quand il n'a pas retenu pour soi la plus belle créature du monde, « et maudite soit l'heure où il eſt né si beau et si brave, alors qu'il eſt si timide ! »

87. La demoiselle se rend alors à la table des douze pairs et s'adresse au premier d'entre eux : « Seigneur chevalier, je vous ai servi ; aussi voudrais-je savoir, s'il vous plaît, quelle sera ma récompense. » L'autre, en arrêt devant sa grande beauté, lui répond devant tous : « Demoiselle, pour vous je ferai en sorte de ne pas livrer bataille avant un an sans poser ma jambe droite sur l'encolure de mon cheval ; et de tous les chevaliers dont je pourrai triompher, je vous enverrai les armures. Voilà ce que je vous promets en toute loyauté. » Ce chevalier se nommait Callas le Petit. « Et vous, son voisin, dit-elle au suivant, quelle récompense aurai-je de mon service ? — Demoiselle, à la lisière de la première forêt rencontrée, je ferai dresser mon pavillon et reſterai là jusqu'à ce que j'aie triomphé de dix chevaliers, à moins que je ne sois battu ; et si je triomphe d'eux, vous en aurez tous les chevaux. » Ce chevalier se nommait Talibor aux Dures Mains. Le troisième dit qu'il n'entrerait jamais dans un château avant d'avoir vaincu dix chevaliers, « et si je triomphe d'eux, demoiselle, vous en obtiendrez les heaumes. » Ce chevalier se nommait Alphasar. Le quatrième se proposa de ne jamais coucher nu à nu avec une demoiselle avant d'avoir triomphé de quatre chevaliers, à moins qu'il ne soit vaincu, « et si je

---

« et maldehait ait ore l'eure que il onques fu nés si biaus ne si prous, quant il eſt si malvais ! »

87. Lors s'en vait la damoisele a la table as .XII. pers et diſt au premier : « Chevalier sire, je vous ai servi ; si voldrai savoir, s'il vous plaiſt, quel guerredon vous m'en rendrés. » Et cil qui tous fu esbahis de la grant biauté de li diſt oiant tous : « Damoisele, pour vous ferai je tant que devant un an ne jouſterai a chevalier que je n'aie ma deſtre gambe sor le col de mon cheval ; et de tous ciaus que je porrai conquerre, vous envoierai je les armeüres ; et ce vous creant je loialment. » Et cil chevaliers avoit non Callas li Petis. « Et vous, fait ele a l'autre, qui delés lui seés, quel guerredon avrai je de mon service ? — Damoisele, fait il, tel que a l'entree de la premiere foreſt que je trouverai ferai tendre mon paveillon et serai illoc tant que je avrai conquis .X. chevaliers, ou je serai outrés ; et se je les conquier, vous avrés tous les chevaus. » Et cil chevaliers avoit non Talibor as Dures Mains. Et li tiers diſt qu'il n'enterroit jamais en chaſtel devant qu'il eüſt .X. chevaliers outrés, « et se je les conquier, damoisele, vous en avrés les hialmes[a]. » Et cil chevaliers avoit non Alphasar. Et li quars diſt qu'il ne coucheroit jamais a damoisele nu a nu devant[b] qu'il avra conquis .IIII. chevaliers, ou il sera outrés[c], « et se je les conquier,

les vaincs, demoiselle, vous en aurez les épées. » Ce chevalier se nommait Sarduc le Blanc. Le cinquième dit alors que pendant un an il ne rencontrerait de demoiselle conduisant un chevalier sans combattre ce dernier jusqu'à le vaincre ou être vaincu par lui, « et toutes les demoiselles que j'aurai conquises, je vous les enverrai pour les mettre à votre service. » Ce chevalier se nommait Mélior de l'Épine. Et le sixième s'engagea à ne vaincre cette année de chevalier sans lui trancher la tête, à moins d'être fait prisonnier ou tué, « et de tous ceux dont j'aurais triomphé, demoiselle, je vous enverrai les têtes. » Ce chevalier se nommait Angoirre le Félon.

88. Après lui, le septième se proposa de ne rencontrer cette année de demoiselle accompagnée d'un chevalier sans qu'il ne lui donne de force un baiser, à moins d'être vaincu. Ce chevalier se nommait Patridès au Cercle d'Or. Quant au huitième, il dit qu'il chevaucherait pendant un mois en simple chemise, le heaume sur la tête, l'écu au cou, la lance au poing et l'épée en main ou au côté, tout en se mesurant à tout chevalier qu'il croiserait, « et de tous ceux dont je triompherai, je vous enverrai les chevaux. » Ce chevalier se nommait Meldon l'Enjoué. Le neuvième prit ensuite la parole : « Demoiselle, pour vous je me fais fort d'aller au Gué du Bois et de le garder de manière à ce qu'aucun chevalier n'y abreuve son cheval sans que je le combatte ; et de

---

damoisele, vous en avrés les espees[d]. » Et cil chevaliers avoit non Sarduc li Blans. Lors dist li quins que devant un an n'enconterroit il damoisele par coi ele maint chevalier[e] avoc li, qu'il ne se[f] combatera tant au chevalier qu'il l'avra conquis, ou li chevaliers lui, « et toutes les damiseles que je conquerrai, je les vous envoierai pour vostre service. » Et cil chevaliers avoit non Melior de l'Espine. Et li sisismes dist qu'il ne conquerra en cel an chevalier a qui il ne copece la teste, ou [f] il sera pris ou ocis, « et de tous ciaus que je conquerrai, damoisele, vous en envoierai les testes. » Et cil chevaliers avoit non Angoirres li Fel.

88. Aprés celui dist li setismes qu'il n'enconterroit en cel an damoisele qui en conduit de chevalier soit, qu'il ne baisece a force, ou il sera vaincus. Et cil chevaliers avoit non Patridés au Cercle d'Or. Aprés redist li huitismes qu'il chevauchera un mois en sa chemise, le hiaume en la teste, l'escu au col, la lance el poig et l'espee en la main ou au costé, ne ja n'enconterra chevalier a qui il ne jouste, « et de tous ciaus que je conquerrai, vous envoierai les chevaus. » Et cil chevaliers avoit non Meldons li Envoisiés. Aprés dist li nonismes : « Damoisele, pour vous ferai je tant que je irai au Gué del Bois et le garderai si que nus chevaliers n'i abeverra son cheval, a qui je ne me combate ; et de tous ciaus que je conquerrai, vous envoierai jou les

tous ceux dont je triompherai, je vous enverrai les écus. » Celui-ci se nommait Garingan le Fort. Et le dixième dit qu'il ne cessera d'errer avant d'avoir trouvé la plus belle de toutes les demoiselles, « et sachez que je la ravirai où qu'elle soit. Et si on me l'interdit, je combattrai jusqu'à ce que j'obtienne la victoire, à moins d'être vaincu ; et si je l'emporte, je vous l'amènerai pour la mettre à votre service. » Il se nommait Malaquin le Gallois. Le onzième dit alors : « Demoiselle, pour vous je ne revêtirai qu'un seul vêtement, la chemise de mon amie, et j'envelopperai ma tête de sa guimpe ; et avec cela, je ne porterai que ma lance et mon écu. Je chevaucherai dans cet accoutrement jusqu'à ce que j'aie abattu dix chevaliers, à moins d'être vaincu. Et tous ceux dont je triompherai, je vous les enverrai. » Ce dernier se nommait Agrocol le Beau Parleur. Enfin, le douzième déclara : « Demoiselle, pour vous je me fais fort de ne monter un an durant un cheval qui ait frein et licol, mais de le laisser errer à son gré en ne lui interdisant ni chemin ni sentier, et je combattrai jusqu'à la mort tous les chevaliers que je rencontrerai ; et de tous ceux dont j'aurai triomphé, je vous enverrai les ceintures et les aumônières. » Ce chevalier se nommait le Laid Hardi[1].

89. Quand tous les douze chevaliers eurent parlé, la demoiselle s'approcha de Bohort et lui demanda : « Seigneur, quelle récompense puis-je attendre de vous ? — Demoiselle, partout où je serai libre et en possession de mes moyens,

---

escus. » Et[a] cil avoit non Garingans li Fors. Aprés dist li disismes qu'il ne finera jamais d'errer devant qu'il avra trouvé le plus bele damoisele de toutes, « et saciés, fait il, que je le prenderai en quelque lieu qu'ele soit. Et s'on le me contredit, je me combatrai tant que je le conquerrai, ou je serai outrés ; et se je le conquier, je le vous amenrai pour vous servir. » Et cil avoit non Malaquins li Galois. Aprés dist li onsismes : « Damoisele, pour vous ferai je tant que de toutes robes ne vestirai, fors la chemise m'amie et sa guimple avrai tournee entour mon chief et avoc ce ne porterai fors ma lance et mon escu ; si chevaucherai en tel maniere tant que je avrai abatus .x. chevaliers, ou je serai vaincus ; et tous ciaus que je conquerrai, vous envoierai je. » Et cil avoit non Agrocol li Biaus Parliers. Lors dist li dousismes : « Damoisele, pour vous ferai je tant que devant un an ne monterai sor cheval qui ait fraim ne chavestre, ains le lairai aler tout a sa volenté si que je ne li taurai ne voie ne sentier, et a tous les chevaliers que je enconterrai, me combatrai jusqu'a outrance ; et de ciaus que je conquerrai, vous envoierai les chaintures et les aumosnieres. » Et cil chevaliers avoit non li Lais Hardis.

89. Quant tout li .xii. chevalier orent parlé, lors vint la damoisele a Boort, se li dist : « Sire, quel guerredon puis je atendre de vous ? — Damoisele, fait il, en quel lieu que je soie delivres et en ma poesté,

vous pouvez me considérer comme votre chevalier et me charger de soutenir par les armes votre droit. Plus important encore : sachez que, quand j'aurai achevé ma quête, je ne cesserai d'errer avant d'avoir vu la reine Guenièvre et par amour pour vous je la ravirai à une escorte de quatre chevaliers, quels qu'ils soient, à l'exception de monseigneur Lancelot du Lac. En effet, s'il était présent, je ne prétends pas avoir cette audace, car ce serait pure folie. — Seigneur, je vous remercie infiniment », répond-elle ; et sur ces mots, elle s'absente. La fête commence alors dans la liesse et l'on danse jusqu'à la tombée de la nuit. Le roi quitte ensuite les pavillons et rejoint son logis ; ils ont installé Bohort dans un lit somptueux, seul dans une chambre, et le roi couchait dans une autre pièce. Mais la fille du roi était désappointée par la réponse que Bohort avait faite à son père, aussi demanda-t-elle conseil à sa gouvernante sur la conduite à tenir[1].

90. Celle-ci était une dame âgée, experte en sortilèges et en enchantements. La vieille lui demanda ce qu'elle avait. « Ce que j'ai ? dit-elle. Je ne puis avoir ce dont je dois me priver, même au prix de la mort. — De la mort ? Il faut que cela soit bien grave pour que vous en mouriez, alors que je suis en vie ! Dites-moi donc ce que vous avez, car, si je peux vous être de bon conseil, je ferai tout mon possible pour vous aider. — Dame, répond-elle, je n'oserais vous l'avouer. — Vous pouvez le faire en toute confiance, car, sur ma tête, le secret que vous me confierez ne sera jamais dévoilé, si tel est

---

me poés prendre pour vostre chevalier [*316a*] et metre moi pour vostre droit desraisnier. Et encore plus : saciés que, quant je avrai la moie queste achievee, jamais ne finerai d'esrer devant que je avrai veüe la roïne Genievre et pour l'amour de vous le prendrai en conduit de .IIII. chevaliers, quel que il soient, fors solement que mé sire Lanselot del Lac[a] n'i soit ; car s'il i estoit, je ne m'en aatis mie, que je feroie que fols. — Sire, fait ele, grans mercis. » Si s'en vait atant. Et lors conmence la joie et la feste et charolent jusqu'a la nuit. Et lors s'em parti li rois des paveillons et vint a l'hostel ; si ont couchié Boorth en un moult riche lit en une chambre tout sol, et li rois jut en une altre. Mais la fille le roi ne fu mie a aise de ce que Boors avoit ensi respondu a son pere, si demande a sa maistresse qu'ele en poera faire.

90. Cele maistresse estoit vielle dame, si savoit assés de charnes et d'enchantemens ; et la vielle li demanda qu'ele avoit. « Coi ? fait ele. Je ne puis avoir ce dont il me couvient consiurrer, neïs se je en devoie morir. — Morir ? fait la vielle. Trop seroit la chose[a] grief dont vous morussiés, tant com je vive ! Mais dites moi que vous avés, car se je vous puis conseillier, je vous conseillerai a mon pooir. — Dame, fait ele, je ne le vous oseroie dire. — Si ferés, fait ele, seüre-

votre souhait.» La jeune fille se met à pleurer à chaudes larmes, tout en commençant à parler : « Dame, si vous m'en donniez maintenant l'assurance et que par la suite vous me trahissiez, vous m'auriez outragée jusqu'à la mort, car je me tuerais, si votre aide me faisait défaut ; je préférerais mourir plutôt que de continuer à vivre longtemps dans une telle détresse. — Ah ! ma chère fille, s'exclame la vieille, vous avez déjà pu éprouver ma fidélité à toute épreuve et soyez certaine que je ne vous ferais défaut en aucun cas ! Dites-moi donc ce qui vous chagrine et, si vous êtes amoureuse, je peux vous aider mieux qu'aucune autre femme au monde. » La demoiselle lui avoua : « Je suis amoureuse, mais jamais une jeune fille n'éprouva un tel amour et cela éclatera bientôt au grand jour car, si celui que j'aime me repousse, je me tuerai de mes deux mains[1]. — Et qui aimez-vous ? demande la vieille.

91. — C'eſt sans aucun doute, répond la jeune fille, le plus beau chevalier du monde et je l'ai vu pour mon malheur, s'il ne manifeſte pas à mon égard plus de courtoisie qu'on me l'a dit : il s'agit du vainqueur du tournoi. Il eſt mon cœur et mon corps, ma perte et mon gain, il eſt ma joie et ma douleur, mes biens et mes maux, ma richesse et ma pauvreté, il eſt mon dieu, ma foi, ma mort, ma vie, mon souffle[1]. S'il m'abandonne, je n'aspire plus à vivre. — Dites-moi alors, demande la vieille, renoncerez-vous d'une manière ou d'une autre à cette passion ? — Au nom de Dieu, nullement, car, si

---

ment, quar par mon chief ja n'en ert chose descouverte que vous me diés, se vous ne volés. » Et cele conmence maintenant a plourer trop durement et toutesvoies li conmence a dire : « Dame, fait ele, se vous de ce m'asseürés et vous aprés m'en fausissiés, vous m'avriés honnie et mise a la mort, car je m'ocirroie se voſtre aïde me failloit, et mix me venroit il morir que eſtre en tel deſtrece longement. — Ha ! fait la vielle, bele fille, ja m'avés vous trouvé preſte et si loiaus a tous besoins et bien saciés que je ne vous fauroie a nul besoing ! Mais dites moi que vous avés ; et se vous amés par amours, je vous i puis bien aidier, et plus que toutes les femes del monde. » Et la damoisele li diſt : « Par amours aim je, mais onques pucele n'ama si et bien i parra par tans, car se cil m'escondiſt que j'aim, je m'ocirrai a mes .II. mains. — Et qui eſt il, fait la vielle, que vous amés ?

91. — Certes, fait la pucele, c'eſt li plus biaus chevaliers del monde et celui que mar vi, s'il ne m'eſt plus courtois que on ne m'a dit : c'eſt cil qui vainqui le tournoi. Ce eſt mes cuers, ce eſt mes cors, ce eſt me perte, mes gaains, ma joie, ma dolour, mes biens, mes mals, ma richoise, ma povreté, ce eſt mes dix[a] et [*b*] ma creance et ma mort et ma vie et mes esperis. Et s'il me faut, je ne quier plus vivre. — Or me dites, fait la vielle, laisserés vous ceſte amour en nule maniere ? — En non Dieu, fait ele, nenil, car se je

je me trouvais au sommet d'une tour de cent toises de hauteur et qu'il se tienne à sa base, j'aurais sans aucun doute le courage de sauter dans ses bras, car je sais bien que la dame qui est la maîtresse de toutes les dames de la terre, Amour, me protégerait contre toute blessure. Si vous avez jamais eu pitié d'une demoiselle, ayez pitié de moi ; sinon, n'espérez de moi que la mort. — Allez donc vous coucher, dit la vieille : voici un anneau que je lui confierai de votre part et qui possède un tel pouvoir qu'il vous aimera, qu'il le veuille ou non. Et je ferai tout mon possible pour l'introduire dans votre chambre. — Ah ! s'exclame la demoiselle, ne vous jouez pas de moi, car vous m'auriez perdue ! — Il n'en est pas question », conclut la vieille. Sur ce, la demoiselle va se coucher, tout heureuse de la promesse de sa gouvernante. Celle-ci, après avoir revêtu un manteau, se rendit dans la chambre où était couché Bohort ; il n'était pas encore endormi, trop fatigué par les combats, et l'on y voyait fort clair en raison de trois chandelles allumées. Elle lui dit : « Seigneur, que Dieu vous accorde une bonne nuit ! — Dame, soyez la bienvenue ! répond Bohort.

92. — Seigneur, ma demoiselle m'envoie auprès de vous, car elle vous en veut beaucoup : elle vous avait accordé un honneur on ne peut plus grand et malgré cela vous lui avez doublement causé du tort. Aussi vous adresse-t-elle de lourds reproches. — Ah ! dame, répond Bohort, au nom de Dieu, dites-moi comment ! — Il faut savoir, dit-elle, que le tournoi fut organisé essentiellement pour la marier et il était

---

estoie sor une tour qui fust de .c. toises de haut et il fust au pié desous, je avroie bien hardement de saillir a lui, car je sai bien que cele dame qui est dame de toutes terriennes dames, c'est Amours, qu'ele me[b] garderoit que ja n'i averoie mal. Et se vous onques eüstes pitié de nule damoisele, si l'aiés de moi, ou autrement n'atendés de moi se la mort non. — Or vous alés couchier, fait la vielle, et veés ci un anel que je li porterai de par vous, qui a si grant force qu'il vous amera, ou il voelle ou non ; et je vous aiderai a mon pooir si que je le ferai venir en la vostre chambre. — Ha ! fait la damoisele, ne me gabés mie, car vous m'avriés morte ! — Non ferai », fait ele. Lors s'en vait la damoisele couchier moult liement pour la promesse que sa maistresse li avoit faite. Et la vielle a affublé un mantel et vint en la chambre ou Boors gisoit, qui encore n'estoit mie endormis pour la lasseté des armes. Et on i veoit moult cler, car .iii. cierge i ardoient, et ele dist : « Sire, bone nuit vous doinst Dix ! — Dame, fait il, vous soiiés la bien venue !

92. — Sire, fait ele, ma damoisele m'envoie a vous, qui se plaint moult de vous conme de celui a qui ele avoit fait le plus grant hounour qu'ele pooit ; et pour ce ne remaint il pas que vous ne li avés mesfait en .ii. manieres, si s'em plaint moult durement a vous

convenu que le vainqueur l'épouserait et serait le seigneur de cette terre. Or vous avez remporté le tournoi, vous auriez donc dû l'épouser conformément à ce qui avait été décidé. En la refusant, vous ne pouvez pas légitimement prétendre que vous ne l'avez pas outragée et offensée ; voilà son premier grand reproche. Vous lui avez encore causé un autre affront : elle eſt bien d'un âge à se marier et, quand vous avez marié les autres, si vous aviez été courtois, vous ne l'auriez pas oubliée, car elle eſt la plus noble et la plus généreuse de toutes. Elle eſtime donc qu'elle aurait dû être la première à recevoir un époux et, comme ce n'eſt pas le cas, elle ne peut le reprocher qu'à vous.

93. « Voilà les torts que vous lui avez causés, et elle ne le méritait pas. Tout cela ne l'a pas empêchée de vous confier un de ses anneaux ; elle vous prie de le porter désormais par amour pour elle, afin que vous vous souveniez de temps à autre d'elle et de vos torts. » Bohort prend l'anneau et le glisse à son doigt ; dès qu'il l'a mis, son cœur en eſt complètement bouleversé, car s'il était auparavant de nature froide et chaſte comme un enfant, il éprouve désormais de l'ardeur pour ce qui il y a un inſtant le laissait indifférent. Il se considère comme un infortuné après tout ce que lui a dit la dame.

94. « Ah ! dame, dit-il, pourrais-je obtenir pardon pour cette faute ? Assurément, je me suis vraiment mal comporté à son égard et je vous supplie au nom de Dieu de faire en

---

meïsmes. — Ha ! dame, fait Boors, pour Dieu, dites moi conment ! — Il eſt voirs, fait ele, que li tournoiemens fu fais pour li marier une grant partie et fu ensi eſtablis que cil qui le vainteroit le prenderoit a feme et seroit sires de ceſte terre. Et vous le vainquiſtes, si le devriés prendre par le couvenent qui i eſt. Et quant vous ne volsiſtes, vous ne poés pas dire par droit que vous ne li aiiés fait honte et tort ; et de ce se plaint ele moult. Et d'autre part li avés vous mesfait, car ele eſt bien d'aage pour marier ; et quant vous mariaſtes les autres, se vous fuissiés courtois, ele ne fuſt pas oubliee, car plus eſtoit ele gentix et mix vaillans des autres. Si deüſt eſtre, ce li eſt avis, la premiere assenee ; et puis qu'ele ne l'eſt, ele n'en[a] doit blasmer se vous non.

93. « Ensi li avés mesfait, si ne l'avoit ele pas deservi. Et pour ce ne remaint il mie qu'ele ne vous envoiſt un sien anel et vous proie que vous le portés d'ore en avant pour l'amour de li, pour ce que [*c*] aucune fois soiés ramenbrans de li et de voſtre mesfait. » Et Boors prent l'anel et le met en son doit ; et si toſt qu'il l'i ot mis, se li eſt li cuers[a] mués moult durement, car s'il eſtoit devant de froide nature et virges et enfes, ore eſt chaus de ce dont il ne li eſtoit orains riens. Si se tient a trop malbailli de ce dont la dame li avoit dit.

94. « Ha ! dame, fait il, porroie je avoir pardon de ceſt mesfait ? Certes, voirement ai je trop mesfait vers li et je vous proi pour Dieu

sorte que la demoiselle se réconcilie avec moi, et qu'elle se venge de moi aussi sévèrement qu'elle le souhaitera. — Par ma foi, seigneur, la meilleure solution à mon avis eſt que vous alliez lui demander grâce, et remettez-vous entièrement à son bon vouloir. — Dame, il n'eſt pas une chose au monde que je refuserais de faire pour me réconcilier avec elle. » Il enfile alors sa chemise et ses braies, jette son manteau sur ses épaules et suit la vieille. Elle le conduit jusqu'à la chambre de la demoiselle, qui, en le voyant arriver, se dresse sur son séant. On y voyait fort bien ; Bohort s'agenouille devant elle et lui dit : « Demoiselle, je viens faire amende honorable pour le mal que je vous ai fait, si du moins il eſt en mon pouvoir d'apporter une réparation en proportion de l'énormité de la faute. Vengez-vous de moi comme il vous plaira. » Il prononçait ces mots tout en pleurant, car l'anneau qu'il portait avait agi au point de transformer complètement sa personnalité. Il lui tend alors en signe d'amende un pan de son manteau, elle l'accepte et lui dit :

95. « Seigneur, puisque vous vous remettez entièrement à mon bon vouloir, je serais bien grossière si je reſtais intraitable : aussi je vous accorde mon pardon. » La gouvernante s'adresse ensuite à lui : « Seigneur chevalier, c'eſt moi qui fixerai l'amende. — Dame, bien volontiers. — Je vous demande alors de reſter avec elle cette nuit ; et vous, demoiselle, ne le repoussez pas, mais acceptez-le comme celui qui eſt tout à vous, comme vous êtes toute à lui. » Sur ce, elle

---

que vous faciés tant que la damoisele soit acordee vers moi, et si prenge de moi si haute vengance com il li plaira. — Par foi, sire, fait ele, c'eſt li mix que je i voie, que vous li ailliés crier merci, et vous metés del tout en sa merci. — Dame, fait il, il n'eſt riens en tout le monde que je ne fesisse pour eſtre racordés a li. » Lors veſt sa chemise et ses braies et met un mantel a son col et s'en vait aprés la vielle. Et ele l'enmainne en la chambre a la damoisele ; et quant ele le voit venir, si se drece en son seant. Et on i veoit moult bien et Boors s'ajenoulle devant li et li diſt : « Damoisele, je vous vieng amender ce que je vous ai mesfait, se mes pooirs eſt si grans que si haute amende qu'il i affiert puiſt par moi eſtre rendue ; et prendés ent tel vengance com il vous plaira. » Et ce disoit il tout em plourant, car il eſtoit tels atournés par l'anel que il portoit que tous ses sens en eſtoit changiés. Et lors li tent le pan de son mantel en amende, et ele le reçoit ; se li diſt :

95. « Sire, puis que vous vous metés del tout en ma merci, trop seroit grans vilonnie, se je n'en avoie merci : et je le vous pardoing. » Lors li diſt la maiſtresse : « Sire chevaliers, l'amende en sera sor moi. — Dame, fait il, volentiers. — Or vous conmant je dont, fait ele, que vous demourés huimais avoc li ; et vous, damoisele, ne le

les rassemble et ferme la chambre. Voilà comment sont réunis les deux vierges, la fille d'un roi et le fils d'un roi ; et ce dont ils n'ont jamais rien vu ni connu, Nature le leur apprend : ils étreignent leurs corps au point de répandre les fleurs de la virginité. Lors de cette union la grâce de Dieu et la volonté divine opérèrent si bien que la demoiselle conçut Héliain le Blanc, qui fut par la suite empereur de Constantinople et dont l'empire dépassa celui d'Alexandre, comme en témoigne le récit de sa vie et comme en parle longuement ce livre dans *La Quête du saint Graal*[1]. Bien que cette union se soit réalisée dans le péché et dans l'ignorance de ces grands enfants, il n'en reste pas moins que Dieu en éprouva de la pitié : il ne voulut pas que leur virginité fût perdue inutilement, mais y plaça le fruit le plus noble auquel aient jamais donné naissance deux jeunes pousses. De même que le laboureur ne peut donner à sa vigne que la façon, les deux jeunes gens façonnèrent leur union et Notre-Seigneur y plaça le fruit. Le diable en éprouva cependant une grande joie, car il espéra pouvoir se les attacher, mais il fut par la suite déçu dans ses espérances[2]. De même, la Dame du Lac, qui en fut rapidement avertie par ses sortilèges, s'en étonna vivement, se disant qu'elle ne savait plus désormais en qui avoir confiance, car elle était persuadée qu'il devait rester vierge durant toute sa vie ; aussi en fut-elle fort chagrinée quand elle apprit la nouvelle. Bohort était sans aucun doute

---

refusés mie, ains le recevés conme celui qui tous est vostres, et vos soie. » Et lors les met ensamble et ferme la chambre. Ensi sont li doi virge assamblé, fille de roi et fill de roi. Et ce dont il n'avoient riens veü ne seü, lor aprent Nature ; si s'entraprocent si charnelment ensamble que les flours de virginité sont espandues. Et si ouvra tant a cele assamblee la grasse de Dieu et sa volenté devine que la damoisele conchut Heliain le Blanc, qui puis fu empereres de Constantinoble[a] et passa les bonnes Alixandre, si com l'estoire de sa vie le tesmoigne et en *La Queste del saint Graal* em pa[*d*]role cis livres moult longement. Et[b] pour ce que cis assamblemens fu fais em pechié et par ignorance d'enfans, ne remest il mie que Dix n'en eüst pitié, ne il ne vaut pas que lor virginité fust corrompue pour noient, ains i mist fruit si haut c'onques de .II. si jouenes entes ne descendi si haut fruit. Et tout ensi com li gaaingnierres ne pot donner en sa vingne que la façon, tout autresi ne porent donner fors la façon et Nostres Sires i mist le fruit. Et nonpourquant li diables en ot moult grant joie, car bien les quida avoir a sa cordele, et puis s'en tint il a decheü. Et meïsmement la Dame del Lac, qui moult tost le sot par ses argus, s'en esmerveilla moult et dist que ore ne savoit ele en qui croire, car ele quidoit bien qu'il deüst estre virgenes tout son aage ; si en fu moult dolante, quant ele le sot. Et sans faille Boort avoit proposé

résolu à rester vierge sa vie durant, mais à cette occasion il perdit sa virginité : il resta couché toute la nuit auprès de la demoiselle jusqu'au retour de la gouvernante qui reconduisit Bohort à son lit, tout joyeux et tout content. Mais il se mit à se frotter les mains de sorte que l'anneau, qui était trop grand, lui glissa du doigt et c'est alors qu'il se rendit compte qu'il avait été trompé. Il en devint furieux et s'en désola jusqu'au point du jour. Ce fut pour lui l'heure de se lever. Il alla assister à la messe, puis prit ses armes et fit ses adieux au roi. Son amie le prend à part dans une chambre et lui dit :

96. « Seigneur, vous savez quelles sont nos relations et vous partez ; et parce que vous n'avez aucune certitude sur votre retour, je veux vous faire cadeau de cette broche ; portez-la par amour pour moi. Je vous prie encore de revenir ici avant six mois, car s'il arrivait par la volonté de Dieu que je tombe enceinte, je souhaiterais que vous retourniez auprès de mon père, que vous reconnaissiez votre enfant et que le roi sache par vous notre commun égarement. » Bohort fixe la broche à son cou et lui promet de revenir dans ce délai, s'il le peut[1]. Sur ce, il s'en va et laisse la demoiselle dans un grand désarroi. Bohort poursuivit sa route tout seul, car son écuyer avait été blessé au tournoi, ce qui le contraignit à rester sur place. Il part sans plus attendre et, après avoir fait route jusqu'à l'heure de prime, arrive à la lisière d'une forêt appelée Gloovant. Sur le point d'y pénétrer, il lève les yeux

---

d'estre virgenes tot son eage[c], mais ensi le perdi il, car il jut avoc la damoisele toute nuit et tant que la maistresse revint a eus et en fist Boort aler en son lit moult liés et moult joians. Si conmencha a froter ses mains tant que li aniaus qui trop estoit grans li chaï del doit ; et lors s'aperchut il qu'il avoit esté dechus, si en fu moult dolans, si sousfri ensi jusques au jour. Et lors se leva et ala oïr messe ; et quant il l'ot oïe, si prist ses armes et prist congié au roi. Et s'amie le traist a une part en une chambre, se li dist :

96. « Sire, vous savés bien conment il est entre moi et vous, et vous vous en alés ; et pour ce que vous ne savés conment il est del revenir, voel je que vous aiiés cest fermail de moi, si le portés pour l'amour de moi. Et si vous proi que dedens cest demi an revenés cha, car s'il avenoit par la volenté de Dieu que je remansisse enchainte, je voldroie que vous repairissiés entour mon pere et que vous tesmoignissiés que li enfes fust vostres et qu'il seüst par vous nostre errement. » Et Boors ferme le fermaill a son col et dist que dedens cel terme i sera il, s'il puet ; si s'em part atant et laist la damoisele moult courecie. Et Boors chevauche tous seus, car ses esquiers avoit esté bleciés au tournoi si que remanoir le couvint a force. Et il s'en vait que plus n'i atent et, quant il ot erré jusqu'a prime, si vint a l'entree d'une forest que on apeloit Gloovant. Et quant il dut entrer dedens, si regarde et voit la

et aperçoit la demoiselle de Hongrefort au milieu de sa troupe. Il fut tout ébahi en voyant que chacun d'eux avait mis son vêtement à l'envers et qu'à leurs chevaux on avait coupé le toupet[2] et la queue jusqu'aux jarrets. En raison de sa surprise, il s'arrête et attend qu'ils se soient approchés de lui. Il les salue et ils font de même ; la demoiselle s'avance, puisqu'il les a salués, et lui dit : « Seigneur, au nom de Dieu, pourriez-vous me donner des nouvelles d'un chevalier qui porte un écu tout blanc avec une armure blanche ? » Elle était tellement emmitouflée qu'il ne pouvait la reconnaître ; aussi lui demanda-t-il pour quelle raison elle posait cette question. « Je voudrais l'avoir retrouvé », dit-elle. Elle lui raconte alors tout ce qui lui était arrivé, comme le conte l'a dit plus haut, de sorte qu'il voit bien que c'est lui qu'elle cherche, mais, en raison de sa colère pour la mort du sénéchal, il refuse de se faire connaître et lui répond :

97. « À vrai dire, demoiselle, je ne connais pas le chevalier à l'armure blanche. — Au nom de Dieu, seigneur, répond-elle, cela me chagrine vivement. » Et il la recommande à Dieu. Il la laisse et continue sa route jusqu'à l'heure de tierce, tant et si bien qu'il sort de la forêt. Il obliqua alors à droite dans un petit chemin abandonné et ne tarda guère à déboucher dans une vallée où courait une eau abondante, impétueuse et profonde, mais il n'y trouva ni pont ni gué. Il porte ses regards au-delà de la rivière et y aperçoit un château fort

---

damoisele de Hongrefort et sa maisnie avoc li. Si s'esmerveille moult de ce que chascuns avoit sa robe vestue [*e*] a envers et lor chevaus qui ensi estoient atourné que chascuns avoit perdu le toupet[a] et la coue emprés le garet. Et pour la merveille qu'il en a, s'arreste il et atent tant qu'il sont pres de lui ; si les salue et il li rendent son salu. Et la damoisele vint avant pour ce qu'il les ot salués et li dist : « Sire, pour Dieu, me savriés vous a dire noveles d'un chevalier qui porte un escu tot blanc a unes armes blanches ? » Et ele ert si envolepee qu'il ne le pot connoistre, se li dist pour coi ele li demande. « Je le voldroie avoir trouvé », fait ele. Se li conte toute s'aventure, si com li contes a retrait cha en ariere, tant qu'il connoist bien qu'ele le quiert, mais por le courous qu'il a del seneschal ne se velt il faire connoistre, ains li respont :

97. « Certes, damoisele, le chevalier qui porte blanches armes ne connois je mie. — En non Dieu, sire, fait ele, ce poise moi moult durement. » Et il le conmande a Dieu. Si s'em part de li et chevauche en tel maniere jusques a ore de tierce, tant qu'il vint a l'issue de la forest ; si tourne a destre en un petit chemin viés, si ne demoura gaires qu'il vint en une valee ou il couroit une aigue grans et roide et parfonde, mais il n'i trouve pont ne passage. Et il regarde de l'autre part de l'aigue, si i voit un chastel moult bien seant et clos de

bien assis, muni sur tout son pourtour de murs crénelés. Il le contemple longuement, prenant plaisir à en admirer l'agencement, puis se retourne pour remonter le cours de la rivière en quête d'un pont ou d'un gué, mais il ne trouve aucun passage, ce qui le met dans l'embarras, car il n'aurait à aucun prix voulu faire demi-tour. C'est alors qu'il voit sortir du château une demoiselle en chemise, sans plus, à qui quatre vauriens infligeaient les pires sévices et chacun d'entre eux tenait un couteau tranchant dans sa main. Elle criait de toutes ses forces contre ceux qui la traitaient de la sorte, car ils la traînaient brutalement vers la rivière. Quand elle voit le chevalier sur l'autre rive, elle s'écrie : « Ah ! homme généreux, portez donc secours à cette demoiselle que ces vauriens veulent mettre à mort ! Au nom de Dieu, ne me laissez pas tuer, si vous avez jamais éprouvé de la pitié pour une demoiselle ou noble dame ! »

98. Quand Bohort entendit cet appel à l'aide si pathétique, il ne sut que faire, car il lui aurait bien volontiers porté secours, s'il l'avait pu, mais il a sous ses yeux cette eau profonde, inquiétante et sombre — et il craint d'y mourir, s'il s'y avance — et sur l'autre rive, il voit cette jeune fille qui lui adresse une supplication désespérée. Il en éprouve une telle pitié qu'il surmonte sa peur : il se signe le milieu du front et de la poitrine, met l'écu à son bras, pique des éperons et s'élance dans l'eau. Le cheval se met à nager dès qu'il a

---

mur bataillié tout entour a la reonde. Il regarde le chastel grant piece dont la façons li plaisoit a regarder, puis s'en tourne contremont la riviere pour savoir se il trouveroit ne pont ne gué, mais il n'i trove nul passage ; et quant il voit ce, si ne set que faire, car retourner ne volroit il en nule maniere. Lors voit issir del chastel une damoisele toute nue en sa chemise, si le menoient .IIII. ribaut moult felenessement et tenoit chascuns un coutel en sa main trenchant. Et ele crioit quanqu'ele pooit pour ciaus qui li faisoient tel laidure, car il l'en menoient tout contreval la riviere batant. Et quant ele vit le chevalier de l'autre part de l'aigue, se li conmence a crier : « Ha ! gentix hom, car secourés ceste damoisele que cist ribaut voelent ocirre ! Pour Dieu, ne me laissiés mie ocirre, se vous eüstes onques pitié de nule damoisele ne de nule gentil dame ! »

98. Quant Boors oï que ele li prioit si pitousement de li secourre, si ne sot que faire, car volentiers li alast aidier, s'il peüst estre, mais il voit l'aigue parfonde et perillouse et noire — si quide morir, s'il s'i met —, et d'autre part voit il cele qui si pitousement li crie merci. Si l'em prent tel pitié qu'il en laisse toute paour et met le signe de la vraie crois enmi son front et enmi [*f*] son pis, puis embrace son escu et fiert le cheval des esperons et se lance en l'aigue. Et li chevaus conmence a noer si tost qu'il a terre perdue ; si l'emporte de l'autre

perdu pied et l'emporte péniblement sur l'autre rive, non sans que l'un et l'autre aient bu la tasse. Si le cheval n'avait été aussi vigoureux, ils se seraient tous deux noyés, car le chevalier était alourdi du poids de ses armes. La rivière franchie, Bohort ne mit pas pied à terre, mais chargea ceux qui tenaient la demoiselle. Il frappe le premier qu'il rencontre et d'un coup violent lui plonge la lance en plein corps et le culbute à terre ; les autres décampent, puisqu'ils n'ont pas d'armes. La demoiselle, en se voyant libre, se met aussitôt à genoux devant Bohort et lui dit : « Ah ! homme généreux, que Dieu vous bénisse, car vous m'avez arrachée à la mort, et que Dieu soit remercié d'avoir dirigé vos pas jusqu'ici, car ces crapules m'auraient tuée sans votre intervention ! — Demoiselle, demande Bohort, pourquoi ces sévices ? — Seigneur, je vous l'expliquerai volontiers, mais une fois que vous m'aurez mise en lieu sûr. — Comment ? Avez-vous peur ? — Seigneur, je ne serai pas en sûreté tant que je saurai que le seigneur du château se trouve en ces lieux, car c'est le plus félon chevalier du monde. »

99. Sur ces paroles ils voient un chevalier surgir du château. Dès qu'il aperçoit Bohort, il lui crie : « Seigneur chevalier, laissez cette demoiselle, car vous ne l'emmènerez pas ! Sur ma tête, c'est pour votre malheur que vous lui avez sauvé la vie ! » En entendant ces propos, Bohort le charge de toute la vitesse de son cheval, pointant la lance qu'il venait de retirer du corps de l'adversaire mort sous ses coups. Il le

---

part a grant painne, mais ançois ot beü de l'aigue li uns et li autres ; et se li chevaus ne fust si bons, noiié[a] fuissent ambedoi, car li chevaliers estoit pesans pour les armes qu'il avoit vestues. Et quant il fu outre passés, si ne descendi mie, ains courut a ciaus qui la damoisele tenoient. Si fiert si le premier qu'il encontre si durement qu'il li met le glaive parmi le cors, si l'abat a la terre ; et li autre s'en fuient pour ce que desarmé estoient. Et la damoisele qui delivre se voit, se met maintenant as jenous devant Boort et dist : « Ha ! gentix hom, de Dieu soiiés vous beneois, car vous m'avés de mort rescousse, et aourés soit Dix, quant il ceste part vous amena, car cist glouton m'eüssent morte, se vous ne fuissiés ! — Damoisele, fait il, pour coi ? — Sire, fait ele, je le vous dirai bien, mais que vous m'aiiés mise a sauveté. — Conment ? fait il. Avés vous donques garde ? — Sire, fait ele, ja asseüre ne serai tant que je i sace le signour del chastel, car c'est li plus fel chevaliers del monde. »

99. A ces paroles voient un chevalier issir del chastel ; et la ou il voit Boort, se li escrie : « Dans chevaliers, laissiés ester la damoisele, car vous ne l'en menrés pas ! Et par mon chief, mar le rescousistes ! » Et quant Boors l'entent, si point vers lui quanqu'il pot del cheval traire, le glaive alongié qu'il avoit trait[b] del cors a celui qu'il avoit ocis.

frappe brutalement et le précipite à terre; l'autre en est si étourdi qu'il est incapable de se relever, mais reste étendu sur place sans connaissance, car sa chute a été si rude qu'il a failli se casser l'os du cou; et Bohort, en le piétinant de tout le poids de son cheval, lui brise tous les membres. La demoiselle, qui est au comble de la joie, s'adresse à Bohort: «Seigneur, nous n'avons plus désormais à être sur nos gardes, car je crois qu'il n'y a plus d'autre chevalier dans le château. Je vais donc vous dire ce que vous m'avez demandé. — Je vous écoute, dit Bohort. — Par ma foi, seigneur, un de mes amis chevaliers et moi-même passions à cheval par ce château et, quand le frère du chevalier que vous avez abattu me vit, il voulut me posséder et me prendre de force, car il m'avait longtemps aimée. Il prit mon cheval par la bride pour m'emmener contre mon gré, mais mon ami lui livra combat et le tua. Quand celui que vous voyez devant vous vit son frère mort, il fit prendre mon ami avec l'aide de vilains, le mit à mort pour venger son frère tombé sous ses coups et dit qu'il se vengerait également de moi, sans pour autant y mettre la main. Il me livra donc à ces quatre vauriens que vous avez vus à l'instant avec l'ordre de me noyer, "car je ne veux pas, dit-il, qu'elle meure par les armes[1]." C'est ainsi qu'ils me conduisirent à la noyade, comme vous l'avez vu, lorsque vous vîntes à ma rescousse par la volonté de Dieu et la vôtre.

100. «Voilà pour mon histoire. J'aimerais maintenant, si

Si fiert si durement celui qu'il l'abat a terre, si estourdi qu'il n'ot pooir del relever[b], ains jut illoc tous pasmés, car il chaï si felenessement que a poi que la chanole del col ne li est brisie; et Boors li vait tout a cheval parmi le cors que tout le debrise. Et lors est la damoisele si lie qu'ele ne pot plus, si dist a Boort: «Sire, nous n'avons huimais garde, car je quit qu'il n'i a plus de chevaliers laiens que cestui; si vous dirai ce que vous me demandastes. — Ore le me dites dont, fait Boors. — Par foi, sire, fait ele, entre moi et un chevalier qui mes amis estoit chevaucienmes parmi cest chastel. Et quant li freres a celui que vous avés abatu me vit, si me volt avoir et prendre par force, qu'il m'avoit longement amee; si me prist au frain et m'en valt mener a force, ne mais mes amis se combati a lui tant qu'il l'ocist. Et quant cil que vous veés ci vit son frere mort, si fist mon ami prendre par force de vilains et l'ocist par [*317a*] vengance de son frere qu'il avoit ocis et dist qu'il se vengeroit de moi sans main metre. Si me fist prendre a ces .IIII. ribaus que vous veïstes ore et lor conmanda qu'il me noiassent, "car par armes, fait il, ne voel je mie qu'ele muire." Si me menoient ensi pour noiier conme vous veïstes, quant[c] vous me venistes rescourre par la volenté de Dieu et de la vostre.

100. «Or vous ai conté mon errement; si voldroie, se vostres volentés i estoit, que vous me metissiés en un mien chastel a sauveté

vous le vouliez bien, que vous me mettiez en sûreté dans un de mes châteaux qui eﬅ près d'ici. — Volontiers », répond Bohort. Il la prend aussitôt par les bras, la place sur l'encolure de son cheval et met l'écu dans son dos. Il suit la direction que lui indique la demoiselle, tant et si bien qu'ils arrivent après midi en vue d'un fort beau château. Ils rejoignirent à la lisière d'un bosquet deux écuyers qui portaient l'un et l'autre du gibier derrière eux sur le dos de leurs montures. Quand ils voient la demoiselle, ils mettent pied à terre et laissent éclater leur joie devant celle qui eﬅ leur dame, mais ils sont très surpris de la voir pleurer ; ils lui demandent ce qu'elle a. Elle leur raconte comment son ami a été tué, « et j'aurais subi le même sort sans ce noble chevalier qui par sa générosité m'a porté secours et a risqué sa vie pour me sauver. » Elle s'adresse alors à voix basse à l'un des écuyers, qui se décharge aussitôt de son gibier pour le confier à son compagnon et se dirige vers le château au grand galop. Bohort demande à la demoiselle le nom du château où son ami avait été tué. « Seigneur, répond-elle, il se nomme Galdon et la rivière que vous avez franchie s'appelle Galide. »

101. Tout en parlant ainsi, ils se sont approchés du château et en admirent la beauté, la puissance et la situation remarquable. Après avoir gravi la butte, ils voient sortir du château une foule de dames et de demoiselles : les unes faisaient des rondes, les autres dansaient au son de chansons et

---

qui eﬅ ci pres. — Volentiers », fait il. Et il le prent maintenant par les bras et le met sor le col de son cheval, si met son escu deriere son dos. Si s'en tourne cele part ou la damoisele l'ensegne, tant que ce vint aprés miedi qu'il virent devant aus un moult bel chaﬅel. Et lors ataingnent .II. esquiers a l'entree d'un boschel et portoit chascuns venison torsee[a] deriere lui. Et quant il voient la damoisele, si descendent a pié et li font si grant joie com a celi qui lor dame eﬅoit, mais moult s'esmerveillent de ce qu'il le voient plourer ; se li demandent qu'ele a. Et ele lor conte conment ses amis avoit eﬅé ocis, « et jou meïsmes eüsse eﬅé ocise, se ne fuﬅ cis frans chevaliers qui par sa debonaireté m'a rescousse et se miﬅ em perill de mort pour moi sauver. » Et lors conseilla ele a un de ses esquiers, et cil deﬅourse maintenant sa venison et le baille a porter a son compaingnon et s'en vait vers le chaﬅel quanqu'il puet del cheval traire. Et Boors demande a la damoisele conment li chaﬅiaus avoit non ou ses amis avoit eﬅé ocis. « Sire, fait ele, il a a non Galdon et l'aigue ou vous passaﬅes a a non Galide. »

101. Ensi s'en vont parlant tant qu'il sont venu pres del chaﬅel, si le voient moult bel et moult fort et moult bien seant. Et quant il furent monté le tertre, si voient issir dames et damoiseles del chaﬅel a grant plenté, dont les unes dansoient et les autres charoloient et

s'adonnaient à divers jeux. Elles étaient toutes somptueusement vêtues et arrivaient en compagnie de dix chevaliers resplendissant de joie. Ils s'adressent à Bohort : « Seigneur, soyez le bienvenu, vous qui avez arraché notre dame à la mort et l'avez délivrée de la main de ses ennemis ! » Ils font alors descendre la demoiselle avec Bohort. Personne ne pourrait raconter quel joyeux accueil lui fut réservé et c'eſt dans cette atmosphère de liesse et de fête qu'ils conduisirent Bohort dans une superbe salle où l'on avait dressé les tables pour le repas. Quand ils eurent mangé, la demoiselle demanda à Bohort son nom. « Bohort l'Exilé, répond-il. Et vous, dame, comment vous appelez-vous ? — Seigneur, dit-elle, je me nomme Bénigne de Glocedon, qui eſt le nom de ce château. »

102. Au beau milieu de cette conversation, voici qu'un écuyer fit son entrée ; il s'agenouille devant la demoiselle. « Dame, dit-il, la dame de Hongrefort vous salue et vous annonce qu'elle souhaite passer la nuit chez vous. » À cette nouvelle, elle fit un bond, tellement elle était heureuse et joyeuse, et demanda à l'écuyer où elle se trouvait. « Dame, à une demi-lieue d'ici. » Et elle fait aussitôt inſtaller sa selle pour aller, dit-elle, à sa rencontre. Elle s'empresse d'enfourcher son cheval, accompagnée de six chevaliers et de quatre écuyers, laisse quatre chevaliers en compagnie de Bohort, puis quitte le château. Bohort, qui a entendu qu'arrivait la dame

---

baloient et giuoient de divers gix. Si eſtoient toutes veſtues moult richement et avoc eles venoient chevaliers jusques a .x. qui moult faisoient grant joie. Et dient a Boort : « Sire, bien veigniés vous qui noſtre dame avés rescousse de mort et delivree des mains a ses anemis ! » Et lors font descendre la damoisele et lui avoc ; si ne porroit nus conter la grant joie qui li fu faite. A tel joie et a tel feſte en menerent [*b*] Boort en une moult bele sale ; et les tables furent mises, si alerent mengier. Et quant il orent mengié, la damoisele demanda Boort conment il avoit non, et[a] il diſt qu'il avoit non Boors li Essilliés. « Et vous, dame, fait il, conment eſt voſtre nons ? — Sire, fait ele, je ai non Benigne de Glocedon, et ensi a non li chaſtiaus. »

102. A ces paroles qu'il disoient, es vous un esquier qui laiens entra ; si s'agenouille devant la damoisele et li diſt : « Dame, la dame de Hongrefort vous salue et vous mande qu'ele velt anuit herbergier o vous. » Et quant cele l'entent, si saut sus, si lie et si joiouse que nule plus, si demande a l'esquier ou ele eſt. « Dame, fait il, a demie liue de ci. » Et ele fait maintenant sa sele metre et diſt qu'ele ira encontre li. Si monte maintenant et .VI. chevaliers avoc li et .IIII. esquiers ; et .IIII. chevaliers laisse avoc Boort pour lui faire compaingnie, si s'en iſt de laiens. Et Boors qui les nouveles ot entendues de la dame de Hongrefort ne set que faire, car bien set qu'ele le

de Hongrefort, eſt dans l'embarras, car il sait bien qu'elle le reconnaîtra, ce qu'il ne souhaite pas. Il s'interroge longuement et après mûre réflexion se lève et demande ses armes. « Seigneur, lui demandent ceux qui étaient reſtés en sa compagnie, pourquoi voulez-vous vos armes ? — Je veux un peu prendre l'air jusqu'à ce bosquet, je ne tarderai pas à revenir. » Ils n'osent pas le contrarier et lui apportent ses armes. Il les prend, monte sur son cheval et s'en va, refusant toute compagnie. Quand il s'eſt quelque peu éloigné du château, il oblique vers une haute forêt qui lui semble profonde et dense et, en piquant des éperons, s'y enfonce jusqu'à la tombée de la nuit. Il entendit alors une cloche sonner et se dit immédiatement qu'il s'agissait d'un ermitage ; il s'avance donc dans cette direction, descend de cheval à l'entrée et lance un appel. L'ermite lui réserve un accueil chaleureux : il le débarrasse lui-même de ses armes, puis va couper de l'herbe pour le cheval et prépare le lit pour le chevalier.

103. Voilà comment Bohort eſt hébergé chez ce saint homme. La demoiselle de Glocedon poursuit sa route tant et si bien qu'elle rejoint celle de Hongrefort : elles se laissent aller l'une et l'autre aux joies des retrouvailles. Mais la demoiselle de Glocedon eſt fort surprise de l'accoutrement de sa cousine et de toute sa troupe ; elle lui en demande la raison. L'autre lui raconte l'aventure du début à la fin et affirme qu'elle ne fera pas de pause avant d'avoir retrouvé le chevalier, « car c'eſt le plus beau et le plus valeureux que j'ai jamais

---

connoiſtra, et ce ne voldroit il pas. Si pense a ceſte chose moult longement et quant il ot pensé, si se lieve en son eſtant, si demande ses armes. « Sire, font cil qui avoc lui eſtoient, pour coi vous volés vous armer ? — Je me voel, fait il, aler esbatre jusqu'en cel boschet, si revendrai maintenant. » Et cil n'osent son conmandement refuser, se li aportent ses armes. Et il s'en arme, puis monte en son cheval et s'em part de laiens et ne velt que nus li face compaingnie. Et quant il eſt un petitet eslongiés, si s'en tourne vers une haute foreſt qu'il vit grant[a] et espesse et s'en vait au ferir des esperons et fiert ens tant qu'il s'i anuite. Lors oï une cloche sonner, si sot bien tantoſt que c'eſtoit uns hermitages, si s'en tourne cele part et descent a l'huis et apele. Et li hermites le reçoit a bele[b] ciere et le desarme il meïsmes, puis vait coillir de l'herbe au cheval et fait le lit au chevalier.

103. Ensi eſt remés Boors chiés le prodome. Et la damoisele de Glocedon chevauche tant qu'ele encontre celi de Hongrefort, si s'entrefont moult grant joie. Si s'esmerveille moult cele de Glocedon, quant ele voit sa cousine ensi atournee et toute sa maisnie ; se li demande l'ocoison. Et ele li conte l'aventure de chief en chief et diſt que [*c*] jamais[a] ne finera d'esrer devant qu'ele avra trouvé le chevalier, « car c'eſt li plus biaus et li miudres que je onques veïsse, et si

vu, bien qu'il soit encore tout jeune. J'éprouve un tel chagrin à l'idée de l'infamie que j'ai commise envers lui que cela m'arrache presque le cœur. — Au nom de Dieu, chère cousine, répond la demoiselle de Glocedon, si vous avez rencontré une belle aventure, la mienne ne l'eſt pas moins. » Elle lui raconte alors ce qui lui eſt arrivé et dit qu'elle avait convié le chevalier à passer la nuit, « mais soyez certaine que c'eſt le plus beau chevalier du monde et il eſt particulièrement jeune. » Lorsqu'elle lui décrit sa silhouette et sa ſtature, la demoiselle de Hongrefort croit y reconnaître celui qu'elle recherche ; aussi eſt-elle fort impatiente de le voir. Elles poursuivent leur chevauchée jusqu'au château, montent dans la grande salle où la demoiselle du lieu demande des nouvelles de son hôte.

104. « À vrai dire, répondent les chevaliers reſtés là, il vient de partir tout en armes du château, mais il nous a dit qu'il reviendrait bientôt, et pour rien au monde il ne voulut accepter qu'on l'accompagne. — Et vers où s'eſt-il dirigé ? demande-t-elle. — Dame, vers ce bosquet. — Dépêchez-vous alors de vous mettre en selle, allez à sa recherche et ramenez-le ici ! » Sur ce, tous les chevaliers ont enfourché leurs chevaux et, arrivés au bosquet, cherchent à droite et à gauche sans parvenir à le retrouver. Ils reviennent alors auprès de leur dame et lui avouent ne pas savoir ce qu'il eſt devenu. « Au nom de Dieu, s'exclame-t-elle, les choses n'en reſteront pas là ! » Elle monte à cheval, accompagnée de tout

---

eſt jouenes enfes ; si ai tel doel quant me menbre de la vilonnie que je li fis que a poi que li cuers ne me part el ventre. — En non Dieu, bele cousine, fait cele de Glocedon, s'il vous eſt avenue bele aventure, ele ne m'eſt mie avenue mains bele. » Se li conte conment il li eſtoit avenu et li diſt qu'ele avoit le chevalier herbergié, « mais bien saciés que c'eſt li plus biaus chevaliers del monde et jouenes eſt il durement. » Se li devise sa façon et son grant, tant que a celi de Hongrefort samble que ce soit cil qu'ele quiert, se li eſt moult tart qu'ele le voie. Si chevauchent tant qu'eles sont venues au chaſtel, si montent el palais, si demande la damoisele de laiens ou ses oſtes eſtoit.

104. « Par foi, dame, font li chevalier de laiens, il s'en vait orendroit tous armés fors de ceſt chaſtel, mais il nous diſt qu'il revendroit tantoſt ne onques pour nul pooir ne[a] valt sousfrir que nus alaſt avoc lui. — Et quel part ala il ? fait ele. — Dame, font il, vers ceſt boschet. — Or toſt, fait ele, montés, si alés aprés lui, si le ramenés ariere ! » Lors sont monté tot li chevalier et sont venu au boschet et cerchent amont et aval, mais le chevalier qu'il quierent ne pueent trouver. Lors revienent a lor dame et li dient que il ne sevent qu'il eſt devenus[b]. « En non Dieu, fait ele, ensi ne remanra il mie ! » Si monte et toute sa maisnie avoc li, si conmencierent a cerchier le bois de

son entourage, et ils se mettent à fouiller le bois en tout sens, mais en vain : ils ne peuvent obtenir aucun renseignement sérieux. Devant cet échec la demoiselle retourne à son château, déçue et furieuse, et raconte à celle de Hongrefort comment son hôte était parti. Puis elle interroge ceux qui étaient restés : « Chers seigneurs, quand a-t-il quitté le château ? — Pour dire la vérité, dame, dès qu'il vous a vue partir, et il a dit qu'il reviendrait sous peu. — Par ma foi, il nous a trompés. » La demoiselle de Hongrefort demande alors quels armes il portait, et elle les lui décrit. « Au nom de Dieu, dit-elle, j'ai croisé ce chevalier ce matin à la lisière d'une forêt, mais ce ne sont pas là les armes de celui que je recherche.

105. — Chère cousine, fait la dame du château, il peut très bien les avoir changées et je suis pour ma part persuadée qu'il s'agit bien du chevalier que vous recherchez. Aussi je vous demande d'accepter que je vous accompagne jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvé, et il nous expliquera alors pour quelle raison il m'a fait faux bond. — Je suis tout à fait d'accord pour que vous m'accompagniez, puisque tel est votre souhait. » Elles passent ainsi la nuit au château ; et le lendemain, au lever du jour, elles partirent et se mirent en quête du chevalier. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à Lancelot pour relater comment il affronta les chevaliers gardiens du corps de Galehaut qui reposait dans une abbaye, triompha d'eux et fit emporter la dépouille sur

---

toutes pars, mais ce ne lor valut riens, car il n'en pueent oïr nules[c] vraies enseignes. Et quant la damoisele voit ce, si[d] s'en retourne a son chastel, dolante et courecie, et conte a celi de Hongrefort conment ses hostes s'en estoit partis de laiens, puis demande a ciaus de laiens : « Biaus signour, et quant se parti il de chaiens ? — Par foi, dame, si tost com il vous en vit aler, et dist qu'il revenroit tantost. — Par foi, fait ele, gabé nous a. » Lors demande cele de Hongrefort quels armes il portoit, et ele li devise. « En non Dieu, fait ele, je le trouvai hui matin a l'entree d'une forest, mais il ne portoit mie tels armes com celui que je quier.

105. — Bele cousine, fait cele de laiens, il les puet bien avoir changies et je quit bien a mon escient que ce soit cil que vous querés. Si vous proi que vous me laissiés aler avoc vous, tant que nous l'aions trouvé, et lors si nous dira l'ocoison pour coi il a laissié mon [*d*] ostel en tel maniere. — Il m'en est bel, fait cele de Hongrefort, que vous viegniés, puis qu'il vous plaist. » Ensi remesent cele nuit laiens ; et l'endemain, quant il virent le jour, s'en alerent et partirent del chastel et entrerent en la queste del chevalier. Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler de Lanselot, conment Lanselos se combat[a] a chevaliers qui gardent le cors Galeholt qui gist en une abeïe et les

un brancard par un chevalier jusqu'à la Douloureuse Garde pour l'y ensevelir.

Lancelot et la tombe de Galehaut.

106. Il faisait très chaud, dit le conte, le jour où Lancelot était entré dans la forêt de la Sapine, mais cela ne l'empêcha pas de poursuivre sa chevauchée jusqu'à l'heure de none. Il se trouva qu'il ne rencontra personne, ni homme ni femme, avant vêpres, mais, au moment précis où il allait sortir de la forêt, il tomba sur une demoiselle qui se répandait en lamentations. Elle montait un somptueux palefroi élégamment harnaché et équipé d'une selle anglaise. Il salue la demoiselle, qui lui rend la pareille. « Demoiselle, dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous pleurez. — Assurément, seigneur, si je pensais y gagner, je vous le dirais. — Vous n'y perdrez en aucun cas, s'il plaît à Dieu. Confiez-le-moi donc et en échange, si je peux vous aider à soulager votre cœur, je ferai tout ce qui est mon pouvoir.

107. — Au nom de Dieu, seigneur, dans ce cas je vous le dirai. La vérité est que Méléagant, le fils du roi Bademagu de Gorre, se rendit à la cour du roi Arthur pour conquérir la reine Guenièvre ; et pendant ce temps, une demoiselle qui était sa sœur s'arrangea pour libérer Lancelot d'une tour où il était retenu prisonnier, je ne sais pourquoi. Quand elle l'eut délivré, elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa guérison, car il avait beaucoup souffert de sa captivité, puis l'envoya à

---

conquiert et en fait porter le cors en biere par un chevalier a la Dolerouse Garde[b] pour enfoiir.

106. Or dist li contes que grant chaut fist cel jour que Lanselos fu entrés en la forest de la Sapine et pour ce ne resmest il mie qu'il ne chevauchast jusqu'a nonne ; se li avint ensi qu'il n'encontra home ne feme jusqu'a l'ore de vespres. Mais lors sans faille, si com il dut issir de la forest, si encontra une damoisele qui moult faisoit grant doel, si chevauçoit un moult riche[a] palefroi a un moult cointe lorain et a[b] une sele d'Engletere. Il salue la damoisele et ele lui. « Damoisele, fait il, dites moi, s'il vous plaist, pour coi vos plourés. — Certes, sire, fait ele, se je i quidoie avoir prou, je le vous diroie. — Damage, fait il, n'i avrés vous ja, se Dieu plaist. Dites[c] le moi par tel couvent que se je vous em puis aidier a esclairier vostre cuer, que je aiderai a mon pooir.

107. — En non Dieu, sire, fait ele, dont le vous dirai je. Il fu voirs que Meliagans, li fix au roi Baudemagu de Gore, ala a la court le roi Artu pour la roïne Genievre conquerre ; et endementres fist tant une damoisele qui sa serour estoit qu'ele jeta Lanselot de prison d'une tour ou il estoit mis, je ne sai por coi. Quant ele l'ot delivré, si le tint avoc li tant qu'il fu garis, car moult avoit eü mesaise en la prison ; et puis l'envoia a la cour le roi Artu ou il ocist Meliagant, ce savons

la cour du roi Arthur où, le fait eſt bien connu, il tua Méléagant. Mais dès que ses proches surent qu'elle avait arraché Lancelot de la prison, ils dirent qu'elle ne l'avait fait qu'en vue de mettre à mort Méléagant. Ils la prirent donc de force et l'accusèrent de sa mort, affirmant que, si elle ne trouvait de champion, on lui ferait subir le châtiment que mérite une femme meurtrière de son frère. Elle répondit qu'elle n'aurait pas de mal à en trouver et convint d'un terme où elle devait présenter un chevalier qui la défendrait. Elle a depuis lors parcouru beaucoup d'endroits en quête d'un champion, mais jamais elle ne rencontra de chevalier prêt à prendre les armes contre celui qui l'avait accusée.

108. « Or le temps a passé au point que le délai fixé s'achève aujourd'hui et elle n'a trouvé aucun champion : voilà pourquoi les uns et les autres disent qu'elle eſt responsable de la faute dont on l'a chargée. Aussi l'ont-ils condamnée au bûcher pour demain matin. Et c'eſt en songeant à l'inſtant à son sort que je pleurais, car c'était une des plus nobles et des plus vaillantes demoiselles du monde. — Dites-moi donc, demande Lancelot, si elle trouvait demain quelqu'un pour la défendre, ne serait-elle pas quitte du châtiment ? — Seigneur, je n'en sais rien. — Eſt-ce loin d'ici ? reprend Lancelot. — Seigneur, il n'y a que six lieues anglaises. Si vous partez demain matin, vous y serez avant l'heure de prime. — Et où pourrais-je la trouver ? — Dans la forêt de Florega, et ce chemin vous y conduira tout droit, si vous ne vous en

---

nous bien. Mais si toſt que si parent le sorent qu'ele avoit jeté Lanselot de prison, si disent qu'e[*e*]le avoit Lanselot jeté de prison pour Meliagant ocirre. Si le prisent a force et l'ocoisonnerent de sa mort et disent que s'ele ne trovoit qui le desfendiſt, que on feroit de li tel juſtice com on devroit faire de feme qui son frere a ocis. Et ele diſt qu'ele le trouveroit bien, si miſt jour d'un chevalier amener avant pour li desfendre. Si s'en eſt puis pourchacie em pluisours lix, ne mais onques ne trouva chevalier qui ses armes en osaſt prendre encontre celui qui apelee l'en avoit.

108. « Ore eſt la chose tant alee que li jors fu aterminés a hui ; si n'a trouvé nul desfendeour et pour ce dient li un et li autre qu'ele eſt atainte del mesfait c'on li a mis sus ; si l'ont jugie a ardoir le matin. Et pour ce qu'il m'en ramenbroit ore, plouroie je, car ele eſtoit une des plus hautes damoiseles del monde et des plus vaillans. — Or me dites dont, damoisele, fait Lanselos, s'ele trouvoit demain qui l'en desfendiſt, enne seroit ele quite del jugement ? — Sire, fait ele, je ne sai. — Eſt ce, fait il, loing de ci ? — Sire, fait ele, il n'i a que .VI. lieues englesches ; se vous mouvés demain matin, vous i serés dedens prime. — Et ou le porroie je, fait il, trouver ? — En la foreſt, fait ele, de Florega, et cis chemins vous i menra tout droit, se vous le

écartez pas. — Je vous recommande alors à Dieu, demoiselle. » Sur ces paroles, il fait demi-tour, alors que la demoiselle reprend sa route, tout en se lamentant. Il suit son chemin jusqu'à la sortie de la forêt, lorsqu'il aperçoit devant lui un monastère vers lequel il oblique pour y passer la nuit. Une fois sur place, il trouva deux frères qui venaient de chanter les complies et étaient sortis pour profiter de la fraîcheur du soir. Ils se précipitent à sa rencontre pour le débarrasser de ses armes et lui souhaitent la bienvenue ; ils le font entrer et lui demandent s'il a mangé aujourd'hui : non, dit-il. Ils ordonnent aussitôt à leurs serviteurs de monter la table, d'y mettre la nappe et le vin. Lancelot dit qu'il ne mangera pas avant d'avoir été à l'église ; il y fera ses prières, car il n'y était pas encore allé de la journée.

109. Il entre alors dans l'église pour prier et, tout en étant agenouillé, détourne son regard vers la droite. Il y remarque des grilles de fer et d'argent artistement décorées de fleurettes d'or, de divers bêtes et oiseaux, et derrière cette limite se tenaient cinq chevaliers revêtus de toutes leurs armes, heaume sur la tête, épée au poing, prêts à se défendre comme si on allait les attaquer. Lancelot en est fort intrigué : il se relève, se dirige vers les chevaliers, les salue ; ils lui souhaitent la bienvenue. Lancelot franchit ces grilles si magnifiques et somptueuses, les admire, se disant qu'un roi n'aurait pu se les offrir, et aperçoit à côté des chevaliers une

---

savés tenir. — Or vous conmant a Dieu, damoisele », fait il. Si s'en tourne atant, et cele s'en vait, faisant son doel. Et il chevauche tant que il vint fors de la forest, si voit devant lui une maison de religion, si tourne cele part pour herbergier. Et quant il vint la, si trouva .II. freres qui avoient chanté complie et il estoient venu fors au serain. Si saillent sus encontre lui pour lui desarmer et dient que bien soit il venus, si le font entrer laiens et li demandent s'il menga hui, et il dist que nenil ; et il font maintenant metre la table a lor sergans et la nape et le vin desus. Et il dist qu'il ne mengera mie devant ce qu'il ait esté el moustier ; si i dira ses orisons, car il n'i avoit hui esté.

109. Lors s'en entre en l'eglise pour orer et en ce qu'il fu as jenoullons, si regarde devers destre partie et voit unes prones de fer et d'argent moult bien faites a florcetes d'or et a bestes et a oisiaus de diverses manieres, et dedens avoit .V. chevaliers armés de toutes armes, si com de hiaumes en testes et d'espees es mains, et ausi prest d'aus desfendre que se on les volsist assaillir. De ce s'esmerveille moult Lanselos et se drece em piés, si vait cele part et salue les chevaliers et il dient [*f*] que bien soit il venus. Et Lanselos entre dedens les pronnes qui tant sont beles et riches et regarde les pronnes qu'il ne quide pas que uns rois les peüst esligier et voit delés les chevaliers une tombe, la plus riche qui onques fust veüe de nul chevalier, car

tombe, la plus luxueuse qu'un chevalier ait jamais vue, car elle était entièrement en or fin serti de pierres précieuses de la valeur d'un vaste royaume. Et si la tombe était d'une grande beauté, ce n'était rien en comparaison de sa richesse, sans compter qu'elle était la plus grande qu'il ait jamais vue[1]. Aussi s'est-il demandé avec étonnement quel pouvait bien être le prince que l'on avait déposé en cet endroit. Il interroge les chevaliers sur ce qu'ils font là. « Seigneur, répondent-ils, nous gardons le corps qui repose dans cette tombe, afin qu'il ne soit pas emporté d'ici. C'est pourquoi nous sommes cinq à le garder durant la journée et la nuit cinq autres nous relayent pour le même service. — Et que craignez-vous ? demande Lancelot. — Seigneur, un des frères de ce monastère, homme d'une grande piété, nous a dit, il n'y a guère, qu'un chevalier viendrait ici pour l'en arracher de force et le conduire en dehors de ce pays. Or les habitants de cette terre préféreraient la mort plutôt que de se voir privés de cette dépouille. Voilà pourquoi nous le gardons comme vous le voyez.

110. — Dites-moi alors, ce chevalier ne fut-il pas un homme de rang élevé pour avoir eu droit à une telle sépulture ? — Seigneur, il fut noble et puissant ; et avec tout cela il s'est montré l'homme le plus généreux de son temps[1]. — Ah ! mon Dieu, de qui s'agit-il ? — Seigneur, si vous saviez tant soit peu lire, vous pourriez l'apprendre, car son nom est inscrit au bout de cette dalle. » Lancelot s'en approche et y

---

ele estoit toute de fin or as pierres precieuses qui valoient un grant roialme. Et se la tombe[a] estoit de grant biauté, noient fu de la grant richece dont ele estoit ; et avoc tout ce estoit ele la plus grande qu'il onques mais eüst veüe. Si s'en est moult esmerveilliés qui li princes pooit estre qui illoc estoit mis. Et il demande as chevaliers que il font illoc. « Sire, font il, nous gardons le cors qui ci gist en ceste tombe, qu'il n'en soit portés de chaiens. Si sommes .v. pour lui garder chascun jour et la nuit en i a autres .v. qui font autretel service conme nous faisons de jour. — Et de coi avés vous paour ? fait Lanselos. — Sire, font il, uns des freres de chaiens qui moult est de sainte vie nous dist, n'a encore gaires, que uns chevaliers venroit cele part, qui a force l'en osteroit et le feroit mener fors de cest païs. Et nos gens de ceste terre voldroient mix morir qu'il fust remués d'entre nous ; et pour ce le gardons nous ensi conme vous veés.

110. — Or me dites, fait Lanselos, enne fu cil chevaliers moult haus hom a qui on fist ceste sepulture ? — Sire, font il, haus hom fu il et riches ; et avoc ce fu il li plus prodom qui fust a son tans. — Ha, Dix ! fait Lanselos, qui fu il ? — Sire, font il, se vous connoissiés point de letres, vous le poés bien savoir qui il fu, car ses nons est escris el chief de ceste lame. » Lors vait Lanselos cele part et trouve

découvre l'inscription suivante : « CI-GÎT GALEHAUT, LE FILS DE LA BELLE GÉANTE, LE SEIGNEUR DES LOINTAINES ÎLES, QUI MOURUT PAR AMOUR POUR LANCELOT DU LAC. » En voyant ces mots il s'écroule au sol, sans connaissance, et reste longtemps allongé sans dire un mot ; les chevaliers se précipitent vers lui pour le relever, se demandant avec étonnement de qui il s'agit. Quand il a repris ses esprits, il s'exclame : « Ah ! mon Dieu, quelle douleur, quelle perte, quel malheur ! » Il frappe alors ses poings, égratigne son visage jusqu'au sang, s'arrache les cheveux et se donne de grands coups en pleine figure ; il fond en larmes, suscitant la pitié de tous, exècre et maudit l'heure de sa naissance.

111. Lancelot se livre sans retenue à la douleur et aux cris sous les regards stupéfaits de l'assistance. Ils lui demandent qui il est, mais il est incapable de prononcer un mot, ne cessant de pleurer, de se frapper et de déchirer ses vêtements. Après avoir longtemps manifesté sa douleur, il tourne son regard vers l'inscription qui affirmait que Galehaut est mort pour lui ; il se dit alors qu'il serait trop lâche, s'il ne mourait pas à son tour pour Galehaut[1]. Il bondit tout aussitôt hors des grilles dans l'intention de prendre son épée et de se tuer, mais ne fut pas plus tôt sorti de l'église qu'il rencontra la demoiselle du Lac, celle qui s'était adressée à Bohort devant le château de Hongrefort. Elle le reconnaît sans peine, le saisit par le poing et l'arrête. « Que faites-vous ? lui demande-t-elle. Où allez-vous ainsi ?

---

les letres qui disoient : « CI GIST GALEHOLS, LI FIX A LA BELE GAIANDE, LI SIRES DES LONTAINNES ILLES, QUI POUR L'AMOUR DE LANSELOT[a] DEL LAC MORUT. » Et quant il voit ce, si chiet a terre tous pasmés et jut grant piece sans dire mot ; et li chevalier courent a lui pour lui relever, qui moult s'esmerveillent qui il puet estre. Et quant il est revenus de pasmisons, si dist : « Ha, Dix ! Quel doel et quel damage et quel anoi ! » Lors fiert l'un poing en l'autre et esgratine son visage si qu'il en fait le sanc saillir, si se prent as cheveus et se fiert del poing grans cops enmi le vis et ploure si durement qu'il n'i a celui quil n'en ait pitié, si laidenge et maldist l'ore qu'il onques fu nés.

111. Moult fait Lanselos grant doel et grant cri tant que cil de laiens le regardent a merveille. Se li demandent qui il est et il [*318a*] ne lor pot mot dire, ains ploure toutesvoies et se debat et deschire. Et quant il ot grant piece son doel mené, si regarde les letres qui dient que pour lui morut Galehols ; lors dist que trop seroit malvais, s'il ne moroit ausi pour lui ; si saut maintenant fors des pronnes et pense qu'il iroit querre s'espee et qu'il s'en ocirra. Et maintenant qu'il fu fors del moustier, si encontra la damoisele del Lac[a], cele qui a Boort avoit parlé devant le chastel de Hongrefort. Et ele le connoist bien, si le prent par le poing et l'arreste : « Qu'est ce ? fait ele. Ou alés vous ensi ?

112. — Ah ! demoiselle, laissez-moi aller jusqu'au bout de ma douleur, car jamais je n'aurai de joie ni d'apaisement en ce monde ! — Parlez-moi ! » lui dit-elle. Et il ne répond pas, mais se précipite en avant et lui échappe des mains. En le voyant ainsi partir, elle s'exclame : « Seigneur, je vous défends au nom de la personne que vous aimez le plus en ce monde de faire un pas de plus, avant de m'avoir parlé. » Et il s'arrête, la regarde, la reconnaît, lui souhaite la bienvenue. « Au nom de Dieu, seigneur, dit-elle, vous auriez dû me faire meilleur accueil que cela, ne serait-ce que parce que je suis au service de ma Dame du Lac, votre dame. — Demoiselle, fait Lancelot, n'en soyez pas touchée, mais n'imaginez pas que je puisse encore un jour rencontrer quelque aventure qui me mette en joie ! — Au nom de Dieu, reprend-elle, vous avez tort. Écoutez donc ce que vous demande ma dame : vous devez enlever la dépouille de Galehaut de cette église et la faire porter à la Douloureuse Garde, où elle doit être déposée dans la tombe sur laquelle vous aviez découvert l'inscription de votre nom[1] ; elle veut qu'il en soit ainsi, car elle sait bien que vous serez enterré au même endroit. » Ces propos le satisfont pleinement : il reconnaît combien ces conseils lui sont agréables et s'engage à les suivre. Il lui demande ensuite des nouvelles de sa dame. « À dire vrai, elle a été gravement malade pendant huit jours, car elle apprit par ses sortilèges, ainsi qu'elle me l'a avoué depuis, que, aussitôt découverte la tombe de Galehaut, vous vous suicideriez

---

112. — Ha ! damoisele, fait il, laissiés moi mes dolours acomplir, car jamais n'avrai joie ne repos en cest siecle ! — Parlés a moi ! » fait ele. Et il ne respont nul mot, ains se lance outre, si qu'il li eschape des mains. Et quant ele l'en voit ensi aler, si dist : « Sire, je vous desfent par la rien que vous plus amés en cest siecle que vous n'alés avant, devant que vous aiiés parlé a moi. » Et il s'arreste et le regarde et le connoist et li a dit que bien soit ele venue. « En non Diu, sire, fait ele, vous me deüssiés faire plus bele ciere que vous ne faites, au mains pour ce que je sui a ma Dame del Lac, la vostre dame. — Damoisele, fait Lanselos, or ne vous poist et ne quidiés mie que je aie jamais joie pour aventure qui me puisse avenir ! — En non Dieu, fait ele, si avrés. Ore escoutés que ma dame vous mande : ele vous mande que vous ostés le cors Galeholt de chaiens et le faites porter a la Dolerouse Garde et illoc soit mis en la tombe ou vous trouvastes vostre non escrit ; et ele le velt ensi pour ce qu'ele set bien qu'en cel lieu meïsmes sera vostres cors enterés. » Et quant il entent ce, si en est moult liés et dist que moult li sont ces nouveles plaisans et que ensi le fera il ; puis demande que sa dame fait. « Par foi, fait ele, ele a esté .VIII. jours malade moult durement, car ele trova en son sort, si com ele m'ot puis dit, que si tost que vous trouveriés la tombe Galeholt, que vous vous

de douleur, si l'on ne vous en détournait ; c'est pourquoi elle m'envoya ici dans l'urgence. Elle vous demande de mettre un terme à votre douleur, car elle ne peut que vous nuire, et vous prie au nom de la personne que vous aimez le plus de vous ressaisir de votre mieux. Et si vous ne le faites pas, soyez certain qu'à la première occasion où vous aurez besoin de son aide elle vous fera défaut. » Il répond qu'il se ressaisira, puisque tel est son souhait. « Je vous demande alors de prendre vos armes, car je sais bien que les chevaliers feront tout leur possible pour vous empêcher d'enlever la dépouille. » Il préférera, dit-il, les voir tous mourir plutôt que de renoncer à l'emporter de là. Et il part aussitôt s'armer. La demoiselle se rend auprès des chevaliers qui gardaient la tombe et les avertit :

113. « Seigneurs, vous voulez vous opposer à ce qui est inéluctable ; je vous dis cela à propos du corps que vous gardez, car vous savez bien qu'il sera enlevé. — Il ne le sera pas, rétorquent-ils, tant que nous pourrons l'empêcher. — Au nom de Dieu, il le sera, car est arrivé celui qui doit l'enlever. Si vous vous y opposez, vous en mourrez tous ; c'est pourquoi vous feriez mieux de le laisser agir plutôt que de vous faire tuer par lui. » Et les autres de répliquer que jamais, tant qu'ils seront en vie, il ne sera emporté ; « et que le chevalier venu ici pour le reprendre sache bien que, même s'il était plus brave que Lancelot, il ne l'obtiendrait pas. — Vous verrez, conclut-elle, comment vous vous en sortirez. » Sur ces

---

ocirriés de doel, se vous n'en estiés detournés ; et pour ce m'envoia ele cha a grant besoing. Si vous mande que vous laissiés cest doel ester, car il ne vous fait se nuire non, et si vous prie[a] par la riens que vous plus amés, que au plus bel que vos poés vous en deportés ; et se vous ne le faites ensi, bien saciés que a la premiere fois que vous avrés mestier de li, ele vous faudra. » Et il dist qu'il s'en confortera, puis qu'ele le velt. « Or vous conmant je dont que vous prendés vos armes, car je sai [*b*] bien que li chevalier ne vous lairont mie le cors emporter tant qu'il le vous porront desfendre. » Et[b] il dist qu'il en morront tout ançois que il ne l'emport de laiens ; si se vait armer de maintenant. Et la damoisele vient as chevaliers qui gardoient la tombe et lor dist :

113. « Signour, vous volés vous desfendre de ce qu'il couvient estre a force ; et je le vos di pour le cors que vous gardés, car vous savés bien qu'il en sera ostés. — Non sera, font il, tant conme nous porrons. — En non Dieu, fait ele, si sera, car cil est venus qui l'en ostera. Et se vous le contredites, vous en morrés tout ; et[a] pour ce vous venist il mix que vous l'en laississiés atant mener, que vous vous en fesissiés ocirre. » Et cil dient que ja, tant com il soient vif, n'en sera portés ; « et bien sace, font il, li chevaliers qui venus est pour lui avoir que, s'il estoit plus prous que Lanselos ne soit, si ne

paroles arrive Lancelot, toutes armes revêtues. En le voyant venir, ils lui demandent ce qu'il veut. « Je veux avoir le corps qui repose sous cette dalle. — Sur notre honneur, répondent-ils, vous ne l'aurez pas pour rien : nous mourrons sur place avant que vous ne l'emportiez. — La mort est votre sort à tous, menace Lancelot, puisque vous ne voulez pas vous en tirer à moins ! » Il bondit alors à l'intérieur des grilles et se précipite sur eux ; ils lui donnent la réplique, espérant le faire reculer par peur de la mort, et le frappent partout où ils peuvent l'atteindre. Mais Lancelot, l'épée nue en main, les assomme de coups puissants et pesants et frappe si violemment le premier qu'il rencontre que ni le capuchon de fer ni le heaume ne l'empêchent de lui planter l'épée dans le crâne ; il le culbute et l'abat à terre. Les autres se lancent dans un assaut sauvage et martèlent son heaume et son haubert, le disloquant en plusieurs endroits. Mais il est insensible au mal qu'ils peuvent lui faire, car sa colère est sans égale ; il se jette furieusement sur eux et leur distribue de grands coups d'épée qui les obligent à jouer de l'esquive devant lui.

114. Il remarque alors que l'un des quatre se montre plus agressif : c'était un chevalier remarquable par sa taille et par sa carrure. Lancelot le charge et lui donne sur le heaume un coup qui en fait jaillir des étincelles, mais son épée glisse, car le coup n'est pas droit, et achève sa course sur l'épaule droite du chevalier : le bras tombe sur les dalles tout comme

---

l'aroit il pas. — Or verrés, fait ele, conment il vous en avendra. » A ces paroles vint laiens Lanselos tos armés et, quant il le voient venir, se li demandent qu'il velt. « Je voel avoir, fait il, le cors qui laiens gist. — Par foi, font il, vous ne l'avrés mie pour noient : nous i morrons ançois que vous l'emportés. — Au morir, fait il, estes vous tout venu, puis que a mains n'en volés passer ! » Si saut dedens[b] les pronnes et il lor court sus maintenant, et cil a lui, car ariere le quidierent faire flatir pour paour de morir ; si le fierent la ou il le pueent[c] ataindre. Et il avoit en la main l'espee toute nue, si lor donne grans cops et pesans et fiert si le premier qu'il encontre que pour coiffe ne pour hialme ne remest qu'il ne li mete l'espee jusques au tes ; et il le hurte, si l'abat a terre. Et li autre l'assaillent moult ireement et le fierent sor son hialme et sor son hauberc si qu'il li desrompent em pluisours lix. Mais il ne li chaut de chose qu'il li facent, car tant est dolans que nus plus ; si lor laisse courre par grant ire et lor donne de l'espee grans cops si que tous les fait guencir devant lui.

114. Lors esgarde et voit un des .IIII. qui plus li fait mal a son essient, et il estoit moult grans et moult fors. Et Lanselos qui le vient ataingnant li donne sor le hialme tel cop qu'il en fait le fu saillir ; et l'espee glace, qui ne fu mie de droit ferue, si descent sor la destre espaulle au chevalier, si que li bras chaï a toute l'espee sor le pavement ;

l'épée, alors que le chevalier s'écroule sans connaissance sous l'emprise de la douleur. Les trois autres sont alors pris de panique et ne font pas preuve d'un grand courage pour se défendre après ce terrible coup dont ils ont été les témoins et devant cette épée que chacun d'eux a sentie jusqu'au sang. Lancelot, loin de se relâcher, frappe l'un d'eux au sommet de son heaume et le précipite à terre sur ses deux paumes : devant cet assaut les deux autres prennent la fuite. Lancelot rattrape le dernier et, le frappant entre l'écu et le cou, lui tranche le bras ; son écu tombe à terre et il s'enfuit en se voyant mutilé. Lancelot revient alors vers l'autre qui déjà se relevait et, d'un grand coup, lui fait voler son heaume. Quand il sent sa tête nue, il implore sa pitié et le supplie de l'épargner, car il eſt prêt à faire ses volontés. « Il faut alors, dit Lancelot, t'engager à transporter le corps de monseigneur Galehaut à la Douloureuse Garde et y reſter jusqu'à ce que j'y vienne. Et si l'on te demande qui t'envoie là, dis que c'eſt le chevalier qui avait l'armure blanche le jour où le château fut conquis[1]. » L'autre s'engage à faire de bon cœur tout ce qu'il lui a dit.

115. Lancelot saisit alors la dalle par sa plus large extrémité, la tire de toutes ses forces, manquant de se démettre tous les membres : le sang lui gicle du nez et de la bouche et son corps sue sous le terrible effort. Mais aucune souffrance qu'il ait un jour endurée ne saurait se comparer à celle qu'il ressen-

---

et cil trebusche a terre qui se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et lors sont esmaiié li autre .III. et font moult malvais samblant d'aus desfendre pour le grant cop [*c*] qu'il ont veü et pour l'espee que chascuns d'aus a sentue jusques au sanc. Et Lanselos, qui pas ne se recroit, en fiert un amont sor le hialme si qu'il le fait flatir a terre d'ambesdous les palmes ; et quant li autre doi voient ce, si tournent en fuies. Et Lanselos ataint le dierrain, si le fiert par entre l'escu et le col si qu'il li trenche le bras et li escus chiet a terre ; et cil tourne en fuies, qui mehaingniés se sent. Et Lanselos vient a l'autre qui ja se relevoit ; se li donne si grant cop que li hialmes li vole de la teſte en la place. Et quant cil sent son chief descouvert, se li crie merci et diſt qu'il ne l'ocie pas, car il eſt pres de sa volenté faire. « Or te couvient dont, fait Lanselos, a fiancier que[a] tu le cors a mon signour Galeholt conduiras a la Dolerouse Garde et[b] i soies tant que je i viegne. Et se on te demande qui t'i envoie, si di que cil qui ot les blanches armes le jour[c] que li chaſtiaus fu conquis. » Et cil li fiance que ensi le fera il volentiers.

115. Lors prent Lanselos la lame par le gros chief, si le tire par si grant force que a poi qu'il ne s'eſt tous derrous, si que li sans li vole parmi le nés et parmi la bouche ; et li cors li sue d'angoisse que il a. Mais nule dolour qu'il ait onques eüe ne monte riens a celi qu'il ot

tit lorsqu'il découvrit le corps de Galehaut, armé comme de coutume, avec à son côté son épée si belle et si efficace. Il se serait sans aucun doute tué de cette arme, si la demoiselle ne l'en avait défendu, car elle la lui arracha des deux mains. Lancelot fit alors fabriquer un brancard de bois qu'il couvrit des plus précieux tissus du monastère. Quand Lancelot l'eut orné du mieux qu'il put, le chevalier qui devait l'emporter lui déclara : « Seigneur, il serait sage de voyager de nuit. — Pourquoi ? demande Lancelot. — Parce que, si les chevaliers de ce pays apprenaient qu'on allait emporter le corps, ils feraient surveiller les passages de manière à arrêter le convoi quelque part. Voilà pourquoi je trouverais bon de le faire partir sans tarder, car on aurait déjà avancé de dix lieues avant le jour. » Lancelot se range à cet avis : il fixe le brancard sur deux palefrois et fait ainsi emporter Galehaut hors du monastère, ce qui plonge les frères dans une profonde tristesse. Lancelot accompagne le convoi une grande partie de la nuit, regrettant en pleurs la prouesse de Galehaut ; et s'il n'avait été accompagné de la demoiselle, il n'en serait pas resté là, mais elle l'en empêcha. Après avoir demandé au chevalier de ne pas l'enterrer avant son arrivée, il le quitte et retourne à l'abbaye. Il se couche, sans accepter pour rien au monde de manger ou de boire pour la nuit, mais ne cesse de pleurer et de se lamenter, impatient de voir le soleil se lever. Au matin, dès que le jour apparut, il se mit debout et assista à la messe en compagnie

---

quant[a] il vit le cors Galeholt armé tout ensi com il estoit ; si trouva l'espee delés lui, qui tant estoit bele et bone. Et sans faille de l'espee se fust il ocis, se la damoisele ne li eüst desfendu, car ele li osta l'espee de ses .II. mains. Lors fist Lanselos une biere de fust et le fist couvrir del plus riche paile de laiens. Et quant il l'ot atourné au plus richement qu'il pot, si li dist li chevaliers qui le devoit mener : « Sire, fait il, ce seroit savoir se nous mouvissons de nuit. — Pour coi ? fait Lanselos. — Pour ce, fait il, que se li chevalier de cest païs le savoient c'om l'en deüst porter, il feroient gaitier les trespas si qu'il seroit arrestés en aucun lieu. Et pour ce loeroie je qu'il meüst orendroit, car il seroit eslongiés .X. lieues, ains qu'il fust jours. » Et il s'i acorde bien, si fait metre la litiere sor .II. palefrois et emportent ensi Galeholt fors de la maison ; si en ont li frere grant doel de ce que on l'emporte. Et Lanselos le convoie grant piece de la nuit, plaingnant et plourant sa valour ; et se ne fust la damoisele qui avoc lui estoit, moult en eüst plus fait, mais ele l'en destourna. Et il conmanda au chevalier qu'il ne fust [*d*] enterés devant ce qu'il venist a lui ; atant s'em part de lui et retourne a l'abeïe. Si se couche, n'onques la nuit ne volt mengier ne boire pour chose que on li deïst, ains plora et dolousa tout adés ; se li anoia moult li jours que tant demouroit. Et au matin, si tost que li jours aparut, se leva et oï messe entre lui et la

de la demoiselle ; elle lui raconta alors comment elle avait vu Bohort devant Hongrefort, ce qui réjouit vivement Lancelot. Elle lui dit : « Seigneur, il eѕt à votre recherche et ne cessera d'errer avant de vous avoir retrouvé.

116. — Demoiselle, lui demande Lancelot, si vous pensez pouvoir le rencontrer avant moi, je voudrais vous prier de lui confier cette épée qui appartenait à monseigneur Galehaut, et dites-lui de la porter de ma part, car elle eѕt aussi efficace que belle. » Elle lui répond qu'elle le retrouvera d'ici peu et lui fera part de ce message ; sur ce, elle le quitte. Lancelot se dirige vers le château de Florega, où il arrive vers l'heure de prime. Il promène son regard au milieu des prés, à l'extérieur de la ville, et y voit un grand attroupement autour d'un bûcher où l'on devait faire périr par le feu la sœur de Méléagant. Quand il aperçut les flammes, il eut très peur pour la demoiselle[1]. Il pique alors des deux et se lance le plus vite possible dans cette direction. Quand il arriva sur place, il vit la demoiselle que l'on conduisait déjà au bûcher pour la mettre à mort ; elle était vêtue d'une misérable chemise et six malotrus la retenaient, trois d'un côté, trois de l'autre. Ils n'attendaient plus que l'ordre des juges pour la jeter dans les flammes, alors qu'elle pleurait à chaudes larmes, regrettant Lancelot :

117. « Ah ! généreux Lancelot, plût à Dieu que vous appreniez maintenant cette nouvelle et soyez à une demi-lieue d'ici ! Assurément, avec l'aide de Dieu et la vôtre, je pourrais aujourd'hui encore être délivrée et sauvée de la main de mes

---

damoisele ; lors li diѕt ele les nouveles de Bohort conment ele l'avoit veü devant Hongrefort, et il en fu moult liés. Et ele li diѕt : « Sire, il vous vait querant ne jamais ne finera devant ce qu'il vous avra trouvé.

116. — Damoisele, fait Lanselos, se vous le quidiés avant trouver de moi, je vous voldroie proiier que vous li portissiés ceѕte espee qui fu mon signour Galeholt et li dites qu'il le port de par moi, car ele eѕt moult bone et moult bele. » Et ele li diѕt qu'ele le trouvera bien par tans et fera ceѕt message, si s'em part atant de lui. Et il s'en vait vers le chaѕtel de Florega, si i vint entour prime ; et il regarde enmi les prés defors la vile, si i vit moult grant gent entour un fu ou on devoit ardoir la suer Meliagant. Et quant il aperchut le fu, si ot moult grant paour de la damisele ; si broce le cheval des esperons[a] et s'en vait cele part tant com il puet del cheval traire. Et quant il vint la, si vit la damoisele qui ja eѕtoit menee au fu pour deѕtruire ; si eѕtoit en une povre chemise et le tenoient .VI. pautonnier, .III. d'une part et .III. d'autre. Si n'atendoient a jeter le el fu fors le[b] conmandement as juges, et ele plouroit moult tenrement et regretoit Lanselot et diѕt :

117. « Ha ! gentix hom Lanselot, car pleüѕt ore a Dieu que vous

ennemis. Il me faudra donc bientôt mourir en raison de la vie que, après Dieu, je vous ai sauvée, mais ce n'eſt pas tant pour moi que j'en suis affligée que pour vous, qui éprouverez une vive colère à la nouvelle de ma mort[1]. Ce qui m'eſt cependant d'un grand réconfort, c'eſt que les jeunes filles tireront profit de ma disparition : jamais aucune d'entre elles ne vous demandera de l'aide sans que vous ne lui portiez secours aussi longtemps que vous vous souviendrez de moi, car votre cœur eſt si généreux qu'il ne pourra s'empêcher de récompenser largement toutes celles qui se réclameront de moi auprès de vous. Aussi suis-je convaincue que j'ai bien mieux fait pour le salut de mon âme de mourir pour m'être conduite avec loyauté et pour avoir arraché à la prison un homme aussi valeureux que vous, plutôt que de vous laisser mourir par la faute de Méléagant qui vous avait lâchement emprisonné. »

118. Telles étaient les lamentations auxquelles s'abandonnait la demoiselle tout en pleurant tendrement et voici que surgit Lancelot au grand galop dans sa direction. Il s'adresse à ceux qui la retenaient : « Lâchez la demoiselle, lâchez-la ! — Pourquoi, réplique un chevalier tout en armes qui s'avance d'un bond, devrait-on la lâcher ? — Parce que vous n'avez pas le droit de la faire mourir. — Au contraire, nous sommes tout à fait dans notre droit : nous l'avons convaincue du meurtre dont je l'accusai. Elle s'eſt engagée à trouver un champion, mais n'a jamais rencontré personne qui acceptât de porter l'écu en son nom, ce qui n'eſt pas étonnant, car

---

seüssiés ceſte nouvele et vous puis fuissiés ci a demie lieue ! Certes, a l'aïde de Dieu et a la voſtre fuissé je encore anquit delivre et rescousse malgré mes anemis. Si me couviendra ore a morir pour la vie que je vous salvai aprés Dieu, mais il ne me poise mie tant pour moi com il fait pour le courous que vous en averés, quant vous savrés ma mort. Ne mais ce me conforte moult que les puceles gaaingneront en ma mort, car jamais nule ne vous requerra[a] d'aïde que ne li aidiés, tant com il vous souviengne de moi, car voſtre cuers eſt si grans[b] qu'il ne puet eſtre sans grant merite rendre a toutes celes qui de par moi vous reclameront. Si m'eſt avis qu'il m'eſt moult mix avenu a l'ame de morir pour la loiauté[c] faire et pour jeter de prison si vaillant home conme vos [*e*] eſtes, que vous fuissiés mors pour la desloiauté Meliagant qui em prison vous avoit mis. »

118. Ensi disoit la damoisele moult tenrement plourant. Et Lanselos vint poignant ou il le viſt eſter, si diſt a ciaus qui le tenoient : « Laissiés la damoisele, laissiés ! — Pour coi, fait uns chevaliers armés qui avant saut, le lairoit on ? — Pour[a] ce, fait il, que vous n'avés droit de li faire morir. — Si avons, fait cil, si grant que nous l'avons atainte de murdre dont je l'apelai ; et ele s'en offri a desfendre, mais ele ne trouva onques qui escu emportaſt pour li et ce n'eſt mie de merveille,

chacun sait bien qu'elle a agi déloyalement. — En quoi ? demande Lancelot. — En libérant Lancelot de sa prison pour lui permettre de tuer Méléagant son frère. — Si vous vouliez apporter la preuve qu'elle a commis une trahison ou un meurtre, je serais prêt à la défendre. — Qui êtes-vous ? — Je suis un chevalier, répond Lancelot, venu ici pour défendre cette demoiselle. — Sur mon honneur, dit l'autre, si je le voulais, rien ne m'obligerait plus à me défendre, car elle a été reconnue coupable depuis hier, incapable qu'elle a été de trouver un chevalier qui prenne sa défense, mais je suis si convaincu de ma loyauté qu'il n'y a aucun chevalier au monde que je refuserais d'affronter pour prouver mon bon droit.

119. — Au nom de Dieu, dit Lancelot, on le verra bientôt, car je suis prêt à la défendre contre vous. — Eh bien ! sur ma tête, vous y trouverez la mort en homme lâche et déloyal ! » On éloigne alors la demoiselle du bûcher. Les chevaliers prennent leurs distances avant de s'élancer l'un contre l'autre de toute la fougue de leurs chevaux. Ils échangent des coups si puissants que leurs lances volent en pièces, puis se heurtent brutalement les corps et les visages ; l'un comme l'autre en sort meurtri. Mais le chevalier est si étourdi qu'il ne peut plus se tenir en selle : il s'écroule à terre et, comme dans sa chute la pointe de son heaume se fiche en terre, il manque de se briser le cou. Après avoir fait demi-tour, Lancelot met pied à terre, car il serait lâche, se dit-il, d'attaquer à

---

car chascuns set bien qu'ele a desloialment ouvré. — De coi ? fait Lanselos. — De ce, fait cil, qu'ele delivra Lanselot de prison pour ocirre Meliagant son frere. — Se vous, fait Lanselos, volés moustrer qu'ele ait fait traïson ne murdre, de ce seroie je pres de desfendre. — Qui estes vous ? fait cil. — Je sui uns chevaliers, fait Lanselos, qui ci sui venus pour ceste damoisele desfendre. — Par foi, fait cil, se[b] je voloie, il ne m'en couvenist ja desfendre, car des ier estoit ele atainte, puis qu'ele ne pot desfendeour trouver qui le desfendist, mais je i sent ma droiture si loial qu'il n'a chevalier el monde vers qui je ne l'osaisse prouver au droit que je ai.

119. — En non Dieu, fait Lanselos, ore i parra, car je sui tous pres que je le desfende vers vous. — Voire, fait cil, et par mon chief vous i morrés conme traïtres et desloiaus ! » Lors traient la damoisele loing del fu et li chevalier s'eslongent li uns de l'autre, puis s'entrelaissent courre li uns vers l'autre quanqu'il porent des chevaus traire. Si s'entrefierent si durement que lor glaives volent em pieces, puis s'entrehurtent de cors et de visages si durement qu'il n'i ot celui quil ne fust desconreés. Mais li chevaliers est si estourdis qu'il ne se puet tenir en sele, ains vole[a] de son cheval a terre et au chaoir feri li coins de son hialme en terre si que a poi qu'il n'ot le col brisié. Et quant Lanselos ot fait son tour, si descent, car honte li samble de requerre a cheval

cheval celui qui eſt à pied. Il dégaine l'épée, charge son adversaire qui était déjà en train de se relever et lui assène un coup en plein heaume qui le fait retomber sur ses paumes et sur ses genoux. Il revient à la charge et le plaque au sol sans connaissance : il le saisit alors par le heaume, le traîne jusqu'au feu et le précipite dans les flammes. L'autre était si étourdi et avait à ce point perdu l'usage de ses membres qu'il ne put se relever : il fut condamné à reſter dans le feu et à y mourir brûlé. S'avancent alors les gardes du champ clos pour dire à Lancelot qu'il en a assez fait et lui rendre la demoiselle saine et sauve. Il lui fait remettre des vêtements, puis lui demande ce qu'elle veut qu'il fasse pour elle désormais. « Seigneur, dit-elle, je veux que vous me mettiez en sécurité dans mon château. » Il répond qu'il le fera bien volontiers. Il la conduit ainsi au château où elle désirait aller et où elle l'avait naguère soigné pendant tant de jours. Le château se nommait Galafort ; situé sur une petite rivière, il était pourvu de tout en abondance et bien fortifié. Quand Lancelot arriva là, inutile de demander si on lui fit joyeux accueil, car les gens du château avaient déjà appris la libération de leur dame par un chevalier qui l'accompagnait. Ils lui manifeſtent une joie aussi vive que s'il s'agissait de Dieu en personne ; ils s'agenouillent devant lui tout le long de son passage et crient tous d'une seule et même voix : « Seigneur, plus qu'aucun autre homme au monde, soyez le bienvenu, vous qui avez transformé notre grande douleur en joie ! »

---

celui qui eſtoit a pié ; si traiſt l'espee et courut sus a celui qui ja se relevoit, se li donne parmi le hialme tel cop qu'il le fait flatir a terre des palmes et des jenous. Puis recouvre un autre cop, si le fiert si que il l'abat a terre tous eſtourdis, puis le prent au hiaume, si le traine vers le fu et le jete dedens. Et cil eſtoit si eſtourdis et si avoit perdue la force del cors qu'il ne se pot relever ; si le couvint remanoir el fu [*f*] et morir en tel maniere. Lors viennent avant cil qui le champ gardoient et dient Lanselot qu'il en assés fait, se li rendent la damoisele sainne[*b*] et sauve. Et il la fait veſtir, puis li demande qu'ele velt que il li face mais. « Sire, fait ele, je voel que vous me metés a sauveté en mon chaſtel. » Et il diſt que ce fera il moult volentiers, puis le conduiſt au chaſtel ou ele voloit aler et la ou ele l'avoit autre fois gardé maint jour. Et li caſtiaus avoit non Galafort et seoit sor une petite riviere et eſtoit moult bien assis de toutes choses et eſtoit fors a merveilles. Et quant Lanselos vint la, il ne fait mie a demander se on li fiſt grant joie, car cil del chaſtel savoient ja bien conment lor dame eſtoit delivree par un chevalier qui avoc li venoit. Et il firent a lui si grant joie conme se ce fuſt Diex meïsmes et s'agenoullent par devant lui par la ou il venoit et crioient tout a une vois : « Sire, sor tous ciaus del monde soiiés vous li bien venus, qui noſtre grant doel avés tourné a joie ! »

120. C'est dans cette ambiance de fête et de joie qu'ils ont accueilli Lancelot. Lorsqu'il eut fait descendre la dame devant sa grande salle, il voulut repartir, car il n'était pas plus de tierce, mais elle saisit la bride de son cheval et lui dit : « Au nom de la sainte Croix, seigneur chevalier, vous ne m'échapperez pas ainsi ! » Elle le força à descendre et à se débarrasser de ses armes. Dès qu'il les eut enlevées, elle le reconnut, courut le prendre par le cou et voulut l'embrasser sur la bouche, mais il se détourna. Elle lui donne alors des baisers dans le cou, sur le visage et sur le menton[1] et, tout en pleurant d'émotion, lui dit : « Ah ! généreux chevalier, quel n'était pas mon désir de vous revoir avant ma mort ! Mais qu'êtes-vous devenu depuis notre séparation ? Et pourquoi êtes-vous venu dans notre pays ? » Il lui répond : « Je vais bien, grâce à Dieu ! Une importante affaire m'y a conduit. » Il lui explique alors comment un chevalier à l'armure vermeille l'avait accusé de trahison à la cour du roi Arthur à propos de la mort de Méléagant, « aussi dois-je me défendre à la cour du roi Bademagu.

121. — Ah ! dit-elle, je vois de qui il s'agit : c'est Argondras le Roux, et le chevalier que vous avez tué et livré aux flammes était son frère. Je ne sais ce que vous pourrez faire, car, si mon père a la certitude que vous avez tué Méléagant, je crains qu'il ne vous fasse tuer en raison de l'immense douleur qu'il en éprouvera. — Comment ? s'étonne Lancelot. Ne le sait-il pas encore ? — J'en prends Dieu à témoin,

---

120. A tel feste et a tel joie ont laiens rechut Lanselot ; et quant il[a] ot la dame descendu devant son maistre palais, si s'en valt aler, car il n'estoit mie plus de tierce, mais ele le prist au frain et li dist : « Par Sainte Crois, dans chevaliers, vous ne m'eschaperés mie ensi ! » Si le fist descendre et desarmer. Et tantost com il fu desarmés, le connut ele et le courut acoler et baisier en la bouche le valt[b] ele, mais il guencist, et ele li baise le col et la face et le menton et ploure[c] de pitié et li dist : « Ha ! gentix chevaliers, tant vous avoie desiré a veoir, ançois que je moruisse ! Mais conment l'avés vous puis fait ? Et conment venistes vous ceste part ? » Et il li dist : « Bien, Diu merci ! Et une ocoison m'i amena. » Si dist conment uns chevaliers a unes armes vermeilles l'avoit apelé de traïson en la court le roi Artu pour la mort Meliagant, « si m'en couvient a desfendre en la court le roi Baudemagu[d].

121. — Ha ! fait ele, je sai bien qui il est : c'est Argondras li Rous, et li chevaliers que vous avés ocis et ars estoit ses freres. Si ne sai que vous puissiés faire, car se mes peres set vraiement que vous avés Meliagant ocis, je criem qu'il ne vous face ocirre pour le grant doel qu'il en avra. — Conment ? fait Lanselos. Ne le set il mie encore ? — Si m'aït Dix, fait ele, nenil ; si est Meliagans amenés en cest païs .xv. jours a passés, si gist el Chastel de .IIII. Pierres et le gardent illoc si

dit-elle, il n'en sait encore rien : le corps de Méléagant a été ramené dans notre pays il y a quinze jours et repose au Château des Quatre Pierres où on le garde dans un si grand secret que le roi l'ignore encore. Il vous faudra donc agir le plus rapidement possible. Mais quel est le jour où vous devez vous défendre ? » Il répond que c'est le jour de la Madeleine. « Puisse Dieu vous apporter son aide, dit-elle, car j'ai bien peur qu'Argondras ne commette à votre encontre méfait ou trahison. — Ne vous souciez pas de cela ! répond Lancelot. Mais qu'il fasse tout ce qui est en son pouvoir, car jamais de la vie je n'aurai peur de lui. »

122. Cette nuit-là, Lancelot eut tout ce qu'il désirait et les gens de château lui firent fête, ainsi qu'à leur dame qu'ils croyaient avoir perdue. Au matin, dès le point du jour, Lancelot se leva, s'arma et fit ses adieux à la demoiselle. Elle le recommande à Dieu et le prie de repasser chez elle sur le chemin du retour ; il répondit qu'il le ferait, s'il le pouvait. Il se met en route et voyage toute la journée jusqu'au soir ; il s'approche alors d'une rivière appelée Agloride, aux eaux fort profondes et sombres. Parvenu à la rive, il y découvre trois pavillons, l'un grand et les deux autres de taille moyenne. Du grand pavillon sort un chevalier sans armes qui lui souhaite la bienvenue ; Lancelot le salue à son tour. « Cher seigneur, dit l'autre, vous me semblez un chevalier errant ; or j'apprécie tous ceux qui mènent une telle existence, car je suis moi-même chevalier errant. Voilà pourquoi j'aimerais

---

celeement que li rois n'en set encore [*319a*] noient ; si vous en convendra esploitier au plus tost que vous porrés. Mais a quant est li jours que vous vous em devés desfendre[a] ? » Et il dist que ce est le jour de la Magdalainne. « Or vous en consaut Diex, fait ele, car j'ai grant doute que Argondras ne vous face anoi ou traïson. — De çou, fait il, n'aiiés ja garde ! Mais tout son pooir en face, car je n'en avrai ja paour en ma vie. »

122. Cele nuit fu Lanselos moult a aise et moult firent cil del chastel joie de lui et de lor dame que il quidoient avoir perdue. Et au matin, si tost que li jours aparut, se leva Lanselos et s'arma et prist congié a la damoisele. Et ele le conmande a Dieu et li proiia qu'il revenist par li au repairier ; et il dist que si feroit il, s'il pooit. Si se met en son chemin et erra tote jour jusques au soir et lors aproce d'une riviere que on apeloit Agloride ; si estoit l'aigue moult parfonde et moult noire. Et quant il vint pres de l'aigue, si i vit .III. paveillons tendus dont li uns estoit grans et[a] li autre doi moien. Et lors issi del greignor paveillon uns chevaliers tous desarmés qui[b] li dist que bien soit il venus, et il li rent son salu. « Biaus sire, fait il, vous me samblés chevaliers errans et j'aim tous ceus qui en tel maniere usent lor vie, car jou meïsmes sui chevaliers errans[c]. Et pour ce vous voel je

vous prier de passer la nuit chez moi car, si vous partez d'ici, vous ne rencontrerez avant la nuit plus que des forêts sauvages dans lesquelles vous risqueriez de vous perdre ; et le soir va bientôt tomber. Je vous demande donc de reſter et vous aurez gîte tout à votre convenance. — Cher seigneur, fait Lancelot, puisque tel eſt votre souhait, je reſterai. » Il descend alors de son cheval, des jeunes gens surgissent des autres pavillons et s'empressent de le débarrasser de ses armes, puis lui apportent un manteau de soie pour le mettre sur ses épaules.

123. Lancelot se dirige ensuite vers le grand pavillon en compagnie du chevalier, qui lui demande où il va. Il lui répond qu'il veut se rendre à la cour du roi Bademagu pour combattre un chevalier qui l'avait accusé de trahison. Pendant cette conversation, les écuyers ont monté les tables : les chevaliers vont alors se laver les mains et s'asseyent pour le repas, en compagnie d'une demoiselle fort belle qui était l'amie du chevalier du pavillon ; tous trois mangèrent ensemble. Mais la demoiselle, les yeux rivés sur Lancelot, ne peut se rassasier de le regarder, le trouvant d'une beauté sans commune mesure avec celle des hommes qu'elle a déjà pu rencontrer. Elle le regarde si fixement qu'elle en oublie de boire et de manger ; elle n'a plus qu'une seule idée en tête : le contempler. Les écuyers ont déjà emporté le premier plat, sans que la demoiselle en goûtât une miette, tout à son obsession. Baigné dans ces douces pensées, son cœur fut envahi

---

proiier que vous vous herbergiés huimais o moi, car se vous vous partés de ci, vous ne trouverés huimais se forés non salvages, si que vous vous poerés bien forvoiier ; et il eſt pres del vespre. Si vous proi que vous remaingniés et vous avrés oſtel tout a voſtre volenté. — Biaus sire, fait Lanselos, puis qu'il vous plaiſt, je remandrai. » Lors descent de son cheval et vallet saillent des autres paveillons ; si le desarment maintenant, puis aportent un mantel de samit pour affubler l'ent.

123. Lors s'en vont el grant paveillon entre lui et le chevalier ; et cil li demande ou il aloit et Lanselos li diſt qu'il voldroit eſtre a la court le roi Baudemagu pour combatre a un chevalier qui l'avoit apelé de traïson. Et en ce qu'il parloient ensi, orent li esquier mises les tables ; si vont laver, si s'aseent li chevalier au mengier et une damoisele qui moult eſtoit bele, qui eſtoit amie au chevalier de laiens, si mengierent tout .III. ensamble. Mais cele qui Lanselot regarde ne se puet saouler de lui regarder, si ne proisa onques bialté d'ome vers la soie ; si le regarde si visiuement[a] que tout en laisse le boire et le mengier, si que a autre chose n'entent, fors que a lui remirer. Si ont li esquier oſté le [*b*] premier mes, mais onques la damoisele n'en gouſta, ains pensa toutesvoies. Et en celui penser li descendoit au

d'une si vive passion qu'elle aima Lancelot comme jamais une femme n'avait aimé un homme ; elle se dit que, s'il la payait de retour, elle serait parfaitement heureuse. Mais le conte cesse ici de parler d'elle et vous révélera la suite plus tard : comment elle l'aima d'un amour hors du commun et le pria d'amour, quelle fut la réaction étonnante de son ami lorsqu'il apprit la nouvelle et comment elle mourut à la suite du refus de Lancelot[1]. Le conte passe ici sur tous ces événements pour relater une autre aventure qui survint dans le pavillon.

124. Quand on leur eut servi le second plat, voici qu'un chevalier à l'armure vermeille surgit au galop devant le pavillon, accompagné d'une troupe nombreuse. Il fixe des yeux un écuyer qui faisait le service et qui était le frère du chevalier du pavillon, se précipite sur lui, le saisit par les épaules, le place devant soi sur l'arçon de la selle et fait demi-tour avec lui. Devant ce rapt, le chevalier du pavillon crie à Lancelot : « Seigneur, je suis mort, s'il emporte mon frère, car il le tuera, si on ne lui porte pas secours ! Je vous supplie au nom de Dieu de tout faire pour le sauver ! » Lancelot bondit aussitôt hors de table et demande ses armes ; un écuyer s'approche de lui et dit : « La vérité, seigneur, est qu'ils emmènent vos armes et votre cheval ! — Sur ma tête, répond Lancelot, j'en suis vraiment furieux, mais cela ne m'empêchera pas de les poursuivre ! » Il quitte alors le pavillon, accompagné du chevalier, et suit des yeux ceux qui

---

cuer une si grant amour qu'ele ama Lanselot outre ce que feme n'ama onques si home ; se li est avis que s'il l'amoit, qu'ele seroit bone eüree. Mais ci endroit n'en parole plus li contes, mais cha avant vous devisera conment ele l'ama merveillousement et conment ele li proiia et la merveille que ses amis en fist quant il sot qu'ele l'ama et conment ele morut pour ce qu'il le refusa. Tout ce vous trespassera li contes ci endroit pour deviser une autre aventure qu'il lor avint el paveillon.

124. Quant il orent le secont mes eü, es vos un chevalier armé d'unes armes vermeilles qui[a] vint courant par devant le paveillon o grant compaignie de chevaliers et[b] vit un esquier qui servoit a la table, qui estoit freres au chevalier de laiens. Et il court maintenant, si le prent par les espaulles et le met devant lui sor l'arçon de sa sele, si s'en tourne atout. Et quant li chevaliers del paveillon vit ce, si crie a Lanselot : « Sire, je sui mors, s'il emporte mon frere, car il l'ocirra, s'il n'est secourus ! Si vous proi pour Dieu que vous metés painne en lui rescourre ! » Et Lanselos saut tout maintenant de la table, si demande ses armes ; et uns esquiers vint a lui, se li dist : « Par foi, sire, vos armes et vostre ceval enmainnent il ! — Voire, fait il, par mon chief, ce poise moi et pour ce ne remandra il mie que je ne les sive ! » Et lors s'en ist del paveillon et li chevaliers avoc lui et il regarde chiaus

avaient franchi la rivière par un pont de bois. Lancelot demande au chevalier s'il s'arrêtera là. « Non, seigneur, répond-il, mais je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui vous cédera ses armes. » Ils se dirigent alors droit sur le pont, le franchissent et s'orientent vers une colline que traversent les fuyards. Un peu plus loin, ils rencontrent un chevalier à l'armure noire qui rejoignait le pont par un chemin de traverse. À la vue de Lancelot, il s'arrête, car il l'a vite reconnu, et lui demande où il pouvait bien se rendre à pied, sans armes. « Qui êtes-vous, rétorque Lancelot, pour me demander où je vais ? — Je suis un chevalier d'un pays étranger fort étonné de vous voir marcher ainsi. » Et Lancelot de lui raconter comment on l'avait hébergé, comment l'écuyer fut enlevé, et ses armes et son cheval emportés.

125. « Quelle récompense, demande l'autre, pourrais-je attendre de vous, si je me débarrassais de mes armes, ainsi que de mon cheval, pour vous les confier ? — À vrai dire, la récompense que vous voudrez. — Si vous vous engagiez, dit-il, au premier endroit où je vous rencontrerai armé, à me remettre vos armes, je vous donnerais les miennes. — J'en conviens tout à fait, répond Lancelot, à la condition que cela n'arrive pas au beau milieu d'un combat. » L'autre met aussitôt pied à terre, se désarme et confie tout son équipement à Lancelot. Ce dernier s'en revêt sans tarder, se met en selle et

---

qui avoient passee l'aigue par un pont de fust. Et Lanselos demande au chevalier s'il remandra. « Sire, fait il, nenil, ains vous tendrai compaignie tant que vous aiiés trouvé qui armes vous balt. » Lors acoillent lor chemin droit au pont et passerent outre et s'adrecent a un tertre par ou li chevalier vont. Si n'ont gaires alé, quant il ont encontré un[c] chevalier a unes noires armes qui venoit au pont par un chemin de travers ; et quant il vit Lanselot, si s'arreste pour ce qu'il le connut bien, se li demande ou il aloit ensi tout a pié et desarmés. « Qui estes vous, fait Lanselos, qui me demandés ou je vois ? — Je sui, fait il, uns chevaliers d'estrange païs, qui moult m'esmerveil de ce que je vous voi ensi aler. » Et Lanselos li conte conment il estoit herbergiés et conment li vallés fu pris et ses armes et ses chevaus emportés.

125. « Quel guerredon, fait cil, porroie je de vous atendre, se je pour vous me desarmoie et vous bailloie mes armes [*c*] et mon cheval ? — Certes, fait Lanselos, tel com vous deviserés. — Se vous, fait cil, el premier lieu ou je vous trouverai armés, me creantissiés a baillier vos armes, je vous bailleroie les moies. — Certes, fait Lanselos, volentiers par ensi que vous ne me truisiés combatant. » Et cil descent maintenant, si se desarme et baille a Lanselot tout son harnois ; et il s'apareille tout maintenant et monte el cheval et

demande à son hôte de faire demi-tour, « car je reconnaîtrai sans difficulté les armes du chevalier que je recherche. » Il accepte alors de retourner, puisque Lancelot y tient, et rebrousse chemin en compagnie de l'autre chevalier qui est tout heureux de ce que Lancelot doive s'acquitter d'une promesse envers lui. Lancelot reprend sa route à la poursuite des fuyards, tant et si bien qu'il arrive au sommet de la colline ; de là, il voit s'étendre à ses pieds la forêt des Trois Périls, et l'explication de ce nom sera donnée par le conte plus loin[1].

126. Au sommet de la butte, il regarda devant lui, mais n'aperçut aucun de ceux qu'il recherchait, car ils s'étaient déjà enfoncés dans les bois ; il suit cependant les traces des chevaux jusqu'à la lisière de la forêt. Il rencontra alors une demoiselle aux cheveux tout blancs, qui montait son cheval avec élégance, les cheveux au vent, les tresses sur les épaules telle une jeune fille, et qui portait sur sa tête une couronne de roses, car on était aux alentours de la Saint-Jean. Il la salue dès qu'il la voit et elle appelle sur lui la bienveillance divine. « Demoiselle, dit-il, pourriez-vous m'indiquer où se dirige un chevalier à l'armure vermeille ? — Au nom de Dieu, je vous renseignerais bien, si je le voulais. — Dites-le-moi et en échange je serai votre chevalier au premier lieu où vous me le demanderez. — Si vous vous engagez à me suivre dans le premier endroit que je vous indiquerai, je vous donnerai le

---

dist a son oste qu'il s'en retourt, « car je connoistrai bien les armes a celui que[a] je vois querant. » Et cil dist que dont s'en retournera il, puis qu'il le velt ; si s'en retourne atant et enmainne avoc lui le chevalier qui moult est liés de[b] ce que Lanselos li doit un guerredon. Et Lanselos akieut son chemin aprés ciaus que il siut, tant[c] qu'il est venus el tertre en haut et lors voit devant lui la forest des .III. Perius, et ce pour coi ele est ensi apelee devisera bien li contes cha avant.

126. Quant il fu amont el tertre, si regarda devant lui, mais il ne vit nul de ciaus que il queroit, car[a] il s'estoient ja feru en la forest ; et toutesvoies siut il les esclos des chevaus tant qu'il est venus a l'entree de la forest. Et lors rencontra une damoisele toute chenue qui chevauchoit moult cointement, toute[b] desloïe et ses treces sor ses espaulles conme pucele, et avoit en son chief un chapel de roses, car c'estoit entour le Saint Jehan. Il le salue maintenant qu'il le vit et ele dist que Dix li doinst bone aventure. « Damoisele, fait il, me sarrés vous ensegnier quel part uns chevaliers a unes armes vermeilles vait ? — En non Dieu, fait ele, je le vous enseigneroie bien, se je voloie. — Dites le moi, fait il, par tel couvent que je soie vos chevaliers el premier lieu ou vous me requerrés. — Se vous me creantés, fait ele, que vous me siurrés el premier lieu ou je vous semondrai, je

renseignement. » Lancelot en fait la promesse, ce dont il eut par la suite plus d'une fois l'occasion de se mordre les doigts.

127. « Suivez alors ce chemin », lui dit-elle en lui montrant un sentier étroit qui traversait la forêt, « sans jamais vous en écarter et, quand vous aurez parcouru environ une demi-lieue, vous verrez quatre pavillons dressés le long d'une rivière ; là vous trouverez le chevalier que vous recherchez et que l'on appelle Atraimant le Gros. Vous le reconnaîtrez au fait qu'il a deux cicatrices au milieu du front. Vous pouvez maintenant partir, mais à condition de me dire votre nom. » Il n'a aucune envie de se nommer, mais s'y résigne : il a pour nom Lancelot du Lac. Il s'engage alors dans le chemin qu'elle lui a indiqué aussi rapidement que le permet son cheval et finit par rejoindre les chevaliers qu'il suivait. Il leur adresse des cris suffisamment puissants pour que tous l'entendent. Aussitôt, l'un d'eux se rue vers lui à cheval, l'écu au cou, la lance au poing, toutes armes revêtues. Lancelot lui assène un coup si puissant que le haubert ne l'empêche pas de lui plonger en plein corps le fer de sa lance ; il le pousse de toute sa force et de toute son énergie, le désarçonne, puis reprend sa lance. Comme il voit s'approcher un second chevalier tout prêt à combattre, il tourne le cheval dans sa direction ; l'autre vient au galop et assène sur son écu un coup qui fait voler sa lance en éclats. Mais Lancelot pointe la

---

le vous enseignerai. » Et il li creante, dont il puis moult se repenti tele ore fu.

127. « Ore alés, fait ele, tout cest chemin », se li moustre un sentier estroit qui aloit de travers la forest, « si ne tournés nule part et, quant vous avrés erré entour demie lieue, si verrés[a] .IIII. paveillons sor une riviere tendus, et la dedens trouverés le chevalier que vous querés, que on apele Atraimant le Gros ; si le connoistrés a ces enseignes qu'il a enmi le front .II. plaies. Ore vous em poés, fait ele, aler, mais que vous me dites vostre non. » Et il se nonme moult a envis, mais toutesvoies [*d*] dist il qu'il a non Lanselos del Lac. Atant s'en vait tout le chemin qu'ele li ot enseignié, si grant aleüre com il puet del cheval traire, tant qu'il ataint les chevaliers qu'il sivoit. Si lor escrie si haut que tout le porent oïr, et maintenant li vint a l'encontre li uns d'aus a cheval, l'escu au col, la lance el poing, et fu armés de toutes armes. Et Lanselos le fiert si durement que pour le hauberc ne remaint qu'il ne li mete parmi le cors le fer del glaive ; si l'empaint bien conme cil qui ot cuer assés et force, si le porte del cheval a terre, puis reprent son glaive a soi. Si revoit un autre venir tout apresté de jouster et il li tourne le cheval ; et cil qui vient acourant li donne tel cop sor son escu que sa lance vole em pieces. Et Lanselos porte la soie un poi plus bas, si le fiert si durement que les mailles

sienne un peu plus bas et le frappe si brutalement que les mailles du haubert ne purent empêcher la lance de lui transpercer le corps de part en part; enfin, il le pousse sèchement et le culbute à terre, lui et son cheval, pêle-mêle.

128. Ceux qui sont en avant de la troupe reconnaissent alors les qualités du chevalier qui a abattu deux des leurs. Lancelot se lance sur eux à bride abattue et ils étaient encore douze en tout. Il dégaine l'épée, car sa lance s'était brisée sur le chevalier qu'il venait d'abattre, et lacère leurs écus, met en pièces leurs heaumes, disloque leurs hauberts. Les prouesses qu'il accomplit plongent dans la stupeur tous ceux qui en sont les témoins. Dès qu'il aperçoit le chevalier à l'armure vermeille, il le reconnaît parfaitement et dirige sur lui son cheval en fendant la troupe. Il lui assène en plein heaume un coup terrible qui le fait vaciller sur ses arçons et s'écrouler à terre; puis il le piétine avec son cheval jusqu'à lui briser tous les membres. Les autres sont alors pris de panique, car ils le croient mort et il était leur seigneur; aussi font-ils leur possible pour le venger. Ils se jettent sur Lancelot, mais, loin d'être abattu, il se montre tout prêt à se défendre; il leur offre ainsi son écu et leur distribue de grands coups partout où il peut les atteindre. Quelle que soit leur puissance, ils ne purent jamais conquérir sur lui un pouce de terrain, mais il les charge tous, en dépit de leur nombre. Il réussit si bien qu'il n'y a chevalier touché à qui il ne fasse sentir l'épée jusque dans la chair ou qu'il ne désarçonne. Il leur arrache

---

del hauberc ne porent sousfrir le cop que li glaives ne li voist parmi le cors si qu'il pert de l'autre part; et il l'enpaint si durement qu'il porte lui et le cheval a terre tout[b] en un mont.

128. Lors dient cil qui devant s'en vont que bien jouste li chevaliers qui .II. de lor compaingnons a abatus. Et Lanselos laisse courre a aus tous qui encore estoient .XII.; si traist l'espee, car ses glaives estoit brisiés au chevalier que il avoit daerrainnement abatu; si lor detrenche escus et lor peçoie hiaumes et derront haubers; si fait tant par sa prouece que tout cil qui le voient s'en esmerveillent. Et la ou il voit le chevalier as armes vermeilles, si ne le mesconnut mie, ains li adrece le cheval parmi aus tous et li done si grant cop parmi le hialme qu'il ne se puet tenir es arçons, ains chaï a terre; et Lanselos li vait par desus le cors tant que tout le debrise. Lors sont li autre moult esmaiié, car il quident qu'il soit mors et il estoit lor sires; si se metent em painne de lui vengier. Si courent sus a Lanselot, mais il nel trouvent pas esbahi, ains est pres de lui desfendre. Si lor abandonne son escu et lor donne grans cops la ou il les puet ataindre, ne onques pour pooir qu'il eüssent ne li porent tolir terre, ains vait sor aus malgré aus tous. Et de tant li avint il bien qu'il n'ataint chevalier a cop qu'il ne li face l'espee sentir en la char nue ou il le porte del cheval a terre. Si lor esrache les

alors leur heaume et fend leur masse de son corps et de son cheval ; il en a anéanti cinq, qui sont étendus au sol, incapables de se relever. Devant cette déroute, les autres se dirent que, s'ils restaient plus longtemps, ils ne pourraient résister qu'au prix de la mort. Aussi décampent-ils le plus rapidement possible là où la forêt leur semblait le plus épaisse. Lancelot ne les poursuit pas, mais retourne auprès du chevalier à l'armure vermeille pour savoir de qui il s'agit. Une fois sur place, il retrouve l'écuyer qu'il recherchait, les mains liées dans le dos ; il vient à lui et le libère de ses liens. Quand l'autre se voit libre, il tombe à ses pieds et le remercie vivement au nom de Dieu. Lancelot met pied à terre, lui confie son cheval, puis se rend auprès du chevalier qui s'était déjà redressé sur son séant, si étourdi qu'il n'y voyait goutte. Il lui arrache son heaume avec une telle brutalité qu'il s'écroule à terre sans connaissance, puis le redresse et découvre qu'il est tout sanglant, au point qu'il le croit véritablement mort.

129. Il se repent alors de l'avoir tant maltraité et s'assied à son côté pour savoir comment il réagira. Mais déjà se relevaient quatre des chevaliers qu'il avait abattus. Lancelot se précipite sur eux et les avertit qu'ils sont morts, s'ils ne se rendent pas. Par peur d'être tués, ils lui remettent leurs épées et s'engagent à faire ses volontés. Il leur fait bon accueil et leur dit qu'ils n'ont plus rien à craindre, puisqu'ils

---

hialmes des testes et se hurte entr'aus de cors et de cheval[a] ; si en a .v. tels atournés que il [*e*] gisent a terre et n'ont pooir d'aus relever. Et quant li autre virent ce, si lor est avis que s'il i demouroient plus, qu'il n'i porroient durer sans morir ; si s'en fuient au plus tost que il pueent vers la forest, la[b] ou il le virent plus espesse. Et Lanselos nes poursiut mie, ains retorne au chevalier qui avoit les armes vermelles, car il vaudra savoir qui il est. Et quant il est la venus, si trouve l'esquier qu'il queroit, les mains loïes deriere son dos ; et il vint a lui, si le desloie. Et quant cil se sent delivré, se li chiet as piés et li mercie moult de Dieu ; et Lanselos descent, se li baille son cheval a garder, puis vint au chevalier qui ja s'estoit redreciés en son seant, si estourdis qu'il ne veoit goute. Et Lanselos li esrace le hialme de la teste si felenessement qu'il flatist a terre tous pasmés ; et Lanselos le redrece[c] et le voit si sanglent qu'il quide vraiement qu'il soit mors.

129. Lors se repent de ce que tant de mal li avoit fait, si s'asiet lés lui por savoir qu'il fera. Et ja se relevoient .IIII. de ciaus qui avoient esté abatu et Lanselos lor court sus et dist qu'il sont mort, s'il ne se rendent. Et cil orent paour qu'il nes ocie ; se li rendent lor espees et dient qu'il sont prest de faire sa volenté. Et il les reçoit et lor dist qu'il n'ont mais garde, puis qu'il se tiennent por outré, « mais il couvient que vous me fianciés a faire ce que je vous conmanderai a

reconnaissent leur défaite, « mais il faut que vous me promettiez de faire ce que je vous commanderai. » Et ils acceptent. C'eſt à ce moment que le chevalier vermeil a recouvré ses esprits : il se dresse sur son séant et ouvre les yeux. Lancelot revient auprès de lui et feint l'indifférence devant ses souffrances ; il lève l'épée et menace de le tuer, s'il ne se considère pas comme vaincu. Devant ce geſte, l'autre a peur de mourir et s'écrie : « Ah ! noble chevalier, ne me tue pas, mais reçois mon épée et je m'engage à faire tout ce que tu voudras ! » Lancelot prend l'épée et accepte l'engagement du chevalier à condition qu'il réponde à ses queſtions ; l'autre y consent. Il lui demande alors pourquoi il a enlevé le jeune homme qui le servait à table.

130. « Seigneur, je vais vous le dire. La vérité eſt que j'avais encore il y a peu un frère, jeune homme fort beau et plein de vaillance. Il passait à cheval tout seul devant le pavillon où vous avez été hébergé ce soir, lorsqu'il rencontra, me dit-il, cet écuyer. Comme mon frère avait entendu des bruits sur ma mort, il était si abîmé dans ses pensées qu'il oublia de saluer le jeune homme qui se tenait devant le pavillon. Ce dernier vit dans cette attitude le comble du mépris ; il se précipita donc sur lui, l'arc tendu, et me l'expédia si blessé qu'il ne survécut que trois jours. Cette aventure me plongea dans une triſtesse sans égale : je me promis de le venger ; le lignage de ce jeune homme ne changerait rien. Je m'y serais rendu sans tarder, mais j'avais trop à faire aujourd'hui ; j'envoyai

---

faire. » Et cil li otroient. Lors fu revenus de pasmisons li vermaus chevaliers, si se drece en son seant, si ouvri les ex. Et Lanselos s'en revint par lui et puis fait samblant que riens ne li soit de son mal ; si hauche l'espee et diſt qu'il l'ocirra, s'il ne se tient pour outré. Et quant cil voit l'espee, si ot doutance de morir, si s'escrie : « Ha ! gentix chevaliers, ne m'oci mie, mais recoif m'espee par couvens que je ferai outreement ta volenté ! » Et Lanselos prent l'espee et reçoit la fiance au chevalier par ensi qu'il li die ce qu'il li demandera, et cil si fait. Et Lanselos li demande pour coi il priſt le vallet qui devant lui servoit au mengier.

130. « Sire, fait il, je le vous dirai. Il eſt voirs que je avoie avant ier un mien frere, jouenes vallés qui moult eſtoit biaus et prous. Si chevauchoit tous seus par devant le paveillon ou vous avés anuit eſté a oſtel et lors encontra, si com il[a] me diſt, ceſt vallet. Et mes freres avoit oï nouveles que je eſtoie ocis, si pensoit si durement qu'il ne salua mie le vallet qui devant le paveillon eſtoit. Et cil le tint a trop grant desdaing ; se[b] li courut sus, l'arc tendu, et le m'envoia si navré qu'il ne vesqui puis que .III. jours. De ceſte aventure fui je tant dolans que nus plus : si dis qu'il en seroit ven[*f*]giés, ja ne remanroit pour son lignage. Et de maintenant i fuissé je alés, mais je avoie tant a faire jusqu'a hui

donc au pavillon mon messager qui vous a aisément reconnu et m'a dit que vous y mangiez. Comme je vous redoutais plus qu'aucun autre, je fis prendre vos armes et votre cheval pour faire obstacle à votre poursuite. Et sans l'affection que j'éprouve pour vous, j'aurais mis à mort le chevalier qui se trouvait auprès de vous ; en revanche, je n'aurais à coup sûr pas tué le jeune homme, car ce serait à mes yeux une honte que de porter la main sur lui, mais je l'aurais jeté dans une prison dont il ne serait jamais sorti ; voilà comment je me serais vengé de lui.

131. « Tel est le récit que vous m'avez demandé. Je requiers donc votre pitié comme venant de l'homme le plus généreux qui soit. » Lancelot lui répond qu'il n'a plus rien à craindre, « mais dites-moi donc, connaissez-vous mon nom ? — Oui, vous vous appelez Lancelot du Lac. Et savez-vous, seigneur, qui je suis ? Je suis cousin d'un des hommes au monde qui vous aime le plus : Méliant le Gai que vous avez libéré des fers plantés dans son corps à Camaalot, le jour de votre adoubement[1]. » Les propos du chevalier comblent Lancelot de joie ; il ôte alors son heaume, court embrasser le chevalier par affection pour Méliant qu'il aimait beaucoup et le prie de lui pardonner le mal qu'il lui a fait. L'autre y consent bien volontiers. À ces paroles, les autres sont tout heureux et se précipitent pour embrasser Lancelot : leur colère s'est transformée en joie. Les deux derniers, restés

---

et envoiai mon message au paveillon, qui bien vous connut et me dist que vous mengiés. Et pour ce que je vous doutoie sor tous homes, fis je vos armes prendre et vostre cheval pour ce que vous ne venissiés aprés nous. Et se ne fust pour l'amour de vous, je eüsse ocis le chevalier dalés vous, mais sans faille le vallet n'eüssé je mie ocis pour ce que hontes me samblast de metre main a lui, mais je le fesisse metre en tel prison dont il n'issist jamais jour de sa vie et ensi me vengaissé je de lui.

131. « Or vous ai dit ce que vous m'avés demandé ; si vous en cri merci com au plus prodome del monde. » Et Lanselos li dist qu'il n'a garde, « mais ce me dites, savés vous le mien non ? — Oïl, fait il, vous avés non Lanselot del Lac. Et savés vous, sire, qui je sui ? Je sui cousins a un des homes el monde qui plus vous aimme : c'est Melians li Gais que vous desferastes a Kamaalot le jor que vos fustes novials chevaliers. » Quant[a] Lanselos entent ce que li chevaliers li dist, si ot trop grant joie, si oste son hiaume et court acoler le chevalier pour l'amour de Meliant qu'il amoit moult et li proie qu'il li pardoinst ce qu'il li a fait ; et cil dist que ce fera il moult volentiers. Et quant li autre oent ce, si en sont moult lié et courent a Lanselot pour acoler ; si est lor ire tournee a joie. Et li autre doi, qui moult orent geü em pasmisons, furent relevé en lor seant a grant painne, car li

longtemps étendus sans connaissance, se sont péniblement redressés sur leur séant, car l'un avait la main coupée et l'autre, le bras tranché entre l'épaule et le coude. Quand Lancelot voit qu'ils sont si gravement blessés, il en eﬆ fort affligé et le laisse bien paraître. Mais comme il ne voulait pas assiﬆer à leurs souffrances, il dit à ceux qui étaient avec lui : « Seigneurs chevaliers, voici déjà la nuit et j'ai tant à faire que je ne peux en aucun cas m'attarder, mais avant de partir je vous prie tous de retourner là où vous m'avez rencontré en train de manger : réconciliez-vous avec le chevalier, remettez-lui ce jeune homme en aussi bonne forme que vous l'avez trouvé et soyez de bons amis ; saluez-le enfin de ma part. Et vous, seigneur, dit-il en s'adressant au chevalier vermeil, dès que vous reverrez Méliant, transmettez-lui mes salutations et dites-lui que je désire le voir plus qu'aucun autre chevalier qui soit loin de moi. Je n'ai plus qu'à vous recommander à Dieu.

132. — Cher seigneur, demande le chevalier, ne reﬆeriez-vous pour rien au monde ? — Non, répond Lancelot. — Dans ce cas, partez sous la proteﬅion de Dieu où que vous soyez. » Sur ce, Lancelot reprend sa route ; la nuit était proche et la lune brillait généreusement. Il avance au milieu d'une forêt épaisse et obscure tant et si bien qu'il arrive à la maison d'un foreﬆier, située dans une prairie et entourée de murs crénelés et de fossés. Lancelot l'appelle et on lui ouvre la porte ; en voyant ses armes, son hôte a

---

uns avoit le poig copé et li autre le bras par entre l'espaulle et le coute. Et quant Lanselos les voit si bleciés, si l'em poise moult durement et bien en mouﬆre le samblant. Et pour ce qu'il ne velt veoir lor angoisses, diﬆ a ciaus qui avoc lui eﬆoient : « Signour chevalier, vés ci la nuit et je ai tant a faire que je ne puis en nule maniere demourer. Mais ançois que je m'en aille, vous proi a tous que vous en alés la ou vous me trouvaﬆes mengant et faites pais entre vous et le chevalier, et ceﬆ vallet li[b] rendés ausi sain com vous le presiﬆes et soiiés bon ami ensamble, si le me salués de par moi. Et vous, sire, fait il au vermeil chevalier, si toﬆ conme vous verrés Meliant, si le me salués et li dites que je le desir plus a veoir que nul chevalier del monde qui eﬆranges me soit. Je ne vos sai plus que dire, mais a Dieu vous conmant.

132. — Biaus sire, fait li chevaliers, remanriés vous en nule maniere ? — Nenil, fait Lanselos. — Alés dont en la garde de Dieu, fait il, en quelque lieu que vous soiés. » Atant s'em part Lanselos et il eﬆoit [*320a*] ja pres de nuit et la lune luisoit clere. Et il s'en vait parmi la foreﬆ espesse et oscure tant que il vint a la maison d'un foreﬆier qui seoit en une praerie et eﬆoit enclose de mur[a] bateillié et de fossés. Et Lanselos l'apele et on li ouvre la porte ; et quant li oﬆes le vit armé,

vite compris qu'il s'agissait d'un chevalier errant. Il s'empresse avec ses hommes de le désarmer et lui demande s'il a mangé ; il dit que oui. Puis, sur ses ordres, on prépare un lit qu'on lui réserve à lui tout seul.

133. Le lendemain, dès l'aube, Lancelot se leva et recommanda toute la maisonnée à Dieu. Le seigneur l'escorte et l'interroge : « Seigneur, où allez-vous ? — Je veux, répond Lancelot, me rendre à la cour du roi Bademagu. — Pourquoi, seigneur ? — Parce que je dois me défendre là contre un chevalier qui m'a accusé de trahison et ce sera le jour de la Madeleine. — Ce sera donc dans quatre jours : c'est bien la date de la fête dont vous parlez, le roi y tiendra sa cour à Wissant au bord de la mer[1]. Il ne faut alors pas tarder, si vous voulez y être à temps, car il y trois bonnes journées jusque-là. Si vous étiez d'accord, je vous accompagnerais, car vous me semblez un homme de bien. — Ah ! seigneur, je ne vous en demande pas tant, mais, si vous connaissez un chemin qui m'y conduise directement, guidez-moi jusque-là. — Bien volontiers. » Ils traversent alors la forêt, parlant de choses et d'autres, jusqu'au moment où l'homme de bien demande à Lancelot d'où il venait ; de la maison du roi Arthur, dit-il. « Vraiment ? fait l'autre. Soyez alors le bienvenu ! Mais au nom de Dieu, dites-moi s'ils ont pu se consoler de leur terrible perte. — De quelle perte parlez-vous ? — Comment ? Ne le savez-vous pas ? — Assurément non, si vous ne me le

---

si sot bien qu'il estoit chevaliers errans ; si le court desarmer entre lui et sa maisnie et li demande s'il a mengié, et il dist oïl. Si conmande son lit apareillier et on si fist : si ont Lanselot couchié tout par soi.

133. A l'endemain, si tost com li jours aparut, se leva Lanselos et conmanda toute la maisnie a Dieu. Et li sires le convoie, se li demande : « Sire, quel part irés vous ? — Je voldroie, fait Lanselos, estre a la court le roi Baudemagu. — Pour coi, sire ? fait il. — Pour ce, fait il, qu'il m'i couvient desfendre encontre un chevalier qui m'a apelé de traïson. Et ce sera, fait il, le jour de la Magdalainne. — Dont sera ce, fait cil, d'ui en .IIII. jours : adont sera la feste[a] que vous dites, si tenra li rois sa cour[b] a Huidesant sor la mer. Si n'avés que demourer, se vous i volés estre a tans, car il a jusques la .III. journees et plus. Et s'il vous plaisoit, je vous i feroie compaingnie, car prodom me samblés vous. — Ha ! sire, fait Lanselos, ja tant ne vous i traveillerés, mais se vous savés voie qui droitemant m'i maint, si m'i metés. — Certes, fait il, volentiers. » Lors s'en vont le travers de la forest, parlant ensamble de maintes choses, tant que li prodom li demande dont il estoit, et il dist qu'il estoit de la maison le roi Artu. « Voire ? fait cil. Que vous soiiés li bien venus ! Mais, por Dieu, me dites s'il sont point reconforté de lor grant perte. — De quel perte ? fait Lanselos. — Conment ? fait cil. Ne le savés vous mie ? — Nenil,

dites pas. — Au nom de Dieu, dans ce cas vous n'en êtes pas, car toute la cour, j'en suis sûr, le sait, ce qui n'a rien d'étonnant, car elle n'a jamais connu si terrible perte. »

134. Lancelot, qui en eﬆ tout interloqué, le prie de par Dieu de lui en apprendre davantage. « J'en prends Dieu à témoin, répond l'autre, je vous le dirai. Le hasard voulut que le meilleur chevalier de cette cour arriva dans ce pays et il y vint en quête de la reine Guenièvre qui y était retenue prisonnière ; Méléagant l'avait en effet conduite jusque-là et ce chevalier, grâce à sa valeur, franchit tous les passages dangereux de cette terre. Quand il eut accompli tant d'exploits que vous ne pourriez le croire si je vous les racontais, Méléagant survint en jaloux et le fit emprisonner dans une tour où il le laissa mourir. Je me trouvai par la suite à la cour du roi Arthur où l'on s'abandonnait à la douleur que l'on peut imaginer. La cour tout entière en fut bouleversée : on ne savait ce qu'on allait devenir et l'on pleurait la perte du bon chevalier. Et savez-vous, seigneur, de qui il s'agit ? De Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, l'homme à la mort duquel personne ne devrait survivre, l'homme dont la disparition devrait provoquer l'anéantissement de tout bien.

135. « Vous pouvez maintenant juger combien cette perte eﬆ démesurée ; en le perdant, le roi pouvait bien dire qu'il avait tout perdu, et nous aussi, nous y avons beaucoup perdu dans ce pays. — Comment cela ? demande Lancelot.

---

certes, fait Lanselos, se vous ne le me dites. — En non Dieu, fait cil, dont n'en eﬆes vous mie, car je sai bien que tout cil de la court le sevent, et ce n'eﬆ mie de merveille, car il ne fisent onques si grant perte. »

134. Lors devint Lanselos tous esbahis, se li proie qu'il li conte pour Dieu. « En non Dieu, fait cil, et je le vous dirai. Il avint que li miudres chevaliers de ceﬆe contree vint en ceﬆ païs et i vint pour la roïne Genievre querre, qui eﬆoit em prison, que Meliagans avoit amenee en ceﬆe terre, et passa cil chevaliers tous les mals pas de ceﬆe terre par sa valour. Et quant il ot tant fait d'armes que vous nel porriés mie croire se je le vous disoie, si vint Meliagans par envie, si le fiﬆ metre em prison[a] en une tour et illoc le laissa il morir. Puis fui je a la court le roi Artu ou on en faisoit si grant doel com on devoit ; et toute la cours en fu [*b*] tourblee si qu'il ne savoient que devenir, ains plouroient pour la perte del bon chevalier. Et savés vous, sire, qui cil fu ? Ce fu Lanselos del Lac, li fix au roi Ban de Benuyc ; ce fu cil aprés qui mort nus ne devroit vivre, ce fu cil de qui defaute tous li biens deüﬆ faillir.

135. « Or poés veoir que ci ot outragouse perte et quant li rois le perdi, il pot bien dire qu'il ot tout perdu, et nous meïsmes i perdismes assés en ceﬆ païs. — Conment ? fait Lanselos. — Par foi,

— Par ma foi, seigneur, je vous le dirai. Il y a sur cette terre une tour que l'on appelle la Tour de Merlin[1] ; elle renferme les plus grandes merveilles du monde, à l'exception de celles du Graal. Les chevaliers de ce pays, tout comme ceux des terres étrangères, viennent s'y éprouver, mais il n'y a encore eu personne qui y soit allé et qui en soit revenu, car tous y meurent ou, nous ne pouvons le savoir, y sont retenus. Mais je vous le répète : personne n'en revient et personne ne connaît rien sur cet endroit, si ce n'est que devant la porte d'entrée on trouve sur une tombe l'inscription suivante : "JAMAIS, AVANT L'ARRIVÉE DE LANCELOT, NE DISPARAÎTRONT LES MERVEILLES DE CET ENDROIT." Cela prouve bien que cette aventure lui était réservée et que nous aurions été libérés par lui, s'il avait été vivant ; aussi perdons-nous chaque année plus de quarante chevaliers en raison de sa mort. Voilà les pertes que nous déplorons dans notre pays, et je m'étonne vraiment que vous ne le sachiez pas depuis longtemps. — Assurément, je n'en sais rien. Mais cette tour dont vous me parlez, où se trouve-t-elle ? — Seigneur, elle se situe aux confins de ce pays, du côté du couchant, entre le Blanc Château et le bourg de Gasan.

136. — Croyez-vous, demande Lancelot, que, si je m'y rendais, je pourrais encore venir au jour fixé à la cour du roi Bademagu ? — Non, même si vous voyagiez jour et nuit. — Dans ce cas, je vous recommande à Dieu. » Sur ces mots, ils se quittent et le forestier retourne à son château. Lancelot ne

---

sire, fait cil, je le vous dirai. En ceste terre a une tour c'on apele la tour Merlin et la dedens sont les plus grans merveilles del monde, fors celes del Graal. Si s'i vont essaiier li chevalier de cest païs et li estrange ausi, ne nus n'i est encore alés qui retournés en soit, car tout i muerent ou il i sont retenu, et nous ne savons lequel. Mais tant vous di je que nus n'en revient ne nus ne set l'estre de laiens, fors tant que devant la porte a l'entree a sus une tombe letres escrites qui dient : "JA, DEVANT QUE LANSELOS VIENGNE CHA, NE REMANRONT LES MERVEILLES DE CHAIENS." Et par ce savons nous bien que l'aventure est soie et que par lui fuissons delivré, s'il fust vis : si perdons cascun an en sa mort plus de .XL. chevaliers. Et c'est la perte que nous en avons en ceste terre[a], si m'esmerveil moult que vous ne le savés piecha. — Certes, fait Lanselos, je n'en sai riens. Mais cele tour[b] que vous me dites, quel part est ele ? — Sire, ele est en la fin de cest païs par devers soleil couchant entre le Blanc Chastel et le vile de Gasan.

136. — Quidiés vous, fait Lanselos, se je i aloie, que je peüsse venir a tans a mon jour a la court le roi Baudemagu ? — Nenil, fait il, se vous i aliés de nuit et de jour. — Or vous conmant dont a Dieu », fait Lanselos. Si s'em part li uns de l'autre et li forestiers

cessa de sillonner la forêt qui s'étendait sur deux journées de chevauchée, voire plus, sans rencontrer ce jour-là de maison ou d'abri où il aurait pu manger. Le soir, il vit droit devant lui deux bergers qui gardaient des bœufs et des vaches. Il oblique sans tarder dans leur direction, les salue et leur demande s'il y avait possibilité de se loger à proximité. « Oui, seigneur, répondent-ils, dans une maison près d'ici. » L'un d'eux s'avance alors dans un sentier battu et demande à Lancelot de le suivre, ce qu'il fait. Le berger progresse à vive allure, tant et si bien qu'ils arrivent à une demeure située sur un rocher, entourée de larges fossés avec de puissants ponts-levis. Dès que le seigneur du lieu, un vieil homme accoudé à une fenêtre, voit s'approcher le chevalier armé, il sait immédiatement qu'il s'agit d'un chevalier errant ; sur ses ordres, on abaisse le pont-levis. Lancelot y pénètre à cheval et met pied à terre au milieu de la cour. Le seigneur va à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue, puis le fait conduire dans sa grande salle, si magnifique et si fastueuse qu'un roi pourrait y faire dignement étape. Il l'accueille avec grande joie et lui demande à qui il appartient : à la maison du roi Arthur, répond-il. « Vraiment, dit le seigneur, soyez le bienvenu ! Au nom de Dieu, j'apprécie d'autant plus votre présence que j'héberge un chevalier blessé qui en fait également partie. — De qui s'agit-il, seigneur ? — Ma foi, je ne saurais vous le dire, si ce n'est que c'est le meilleur chevalier du monde, car je l'ai vu

---

retorne a son chastel. Et Lanselos erra tant par la forest qui duroit .II. journees ou plus et li avint celui jour qu'il ne trouva ne maison ne rechet ou il peüst disner. Et au vespre regarda devant lui, si vit .II. pastors qui gardoient boes et vaches ; et il tourne maintenant cele part, si les salue et lor demande s'il i a nul ostel pres d'illoc ou on le peüst herbergier. « Oïl, sire, font il, en une maison pres de ci. » Lors se met li uns devant en un sentier batu et dist a Lanselot qu'il le sive, et il si fait. Et cil si vait grant aleüre[a], tant qu'il en vinrent a une maison qui seoit sor une roce ; si avoit tout entour grans fossés et grans pons tourneïs. Et li sires de laiens qui vix hom estoit s'apoioit a une fenestre et quant il voit le chevalier armé venir, si set mainte[*c*]nant qu'il est chevaliers errans ; si conmande a avaler le pont et on l'avale. Et Lanselos entre ens tout a cheval, si descent enmi la court. Et li sires li vait a l'encontre et li dist que bien soit il venus, puis le fait mener en son palais qui tant estoit biaus et riches que uns rois i peüst descendre a grant honour. Se li fait li sires moult grant joie et li demande dont il est, et il dist qu'il est de la maison le roi Artu. « Voire, fait il, que vous soiiés li tres bien venus ! En non Dieu, tant vous aim je plus pour un chevalier navré qui chaiens est, qui ausi en est. — Qui est il, sire ? fait Lanselos. — Par foi, fait il, je ne sai qui, fors de tant qu'il est li miudres chevaliers del monde, car je li vi n'a

récemment vaincre à lui tout seul trois chevaliers fort renommés pour leur bravoure et les réduire à sa merci ; il en porte encore les marques : les plaies qu'ils lui firent. Ce chevalier est couché là dans ma chambre. — Cher seigneur, faites-le-moi donc voir au cas où je le connaîtrais. — Bien volontiers. »

137. Il le conduit alors dans la pièce où était allongé le chevalier et l'on y voyait bien clair par deux fenêtres largement ouvertes. Lancelot voulut savoir s'il était de la maison du roi Arthur. « Oui, seigneur, j'en fais partie, c'est la vérité, et je suis compagnon de la Table ronde. » Lancelot, qui sent bien à son accent qu'il n'était pas originaire du royaume de Logres[1], lui demande dans quel pays il est né. Le chevalier lui répond qu'il vient de Gaule, le royaume de Bénoïc, et que le roi Ban était son parrain, « et c'est de lui que j'ai hérité de mon nom : Banin. » Ces paroles laissent Lancelot rêveur et au milieu de ces pensées les larmes lui viennent aux yeux. Le chevalier s'inquiète de ce qu'il a. « J'ai, fait-il, pitié de vous, parce que je vous vois si gravement blessé qu'à mon avis vous n'en réchapperez pas. Et votre mort serait une grosse perte, car vous êtes un homme fort généreux, m'a-t-on dit. — Au nom de Dieu, n'ayez aucune crainte, car je ne mourrai pas. Et si je mourais sous peu dans la situation où je me trouve, mon âme ne connaîtrait jamais la joie. — Pourquoi, seigneur ? — Parce que je ne me serais pas vengé, seigneur, de l'homme que je hais le plus au monde.

---

encore gaires conquerre .III. chevaliers qui moult estoient prou et alosé et les outra par son cors sol ; et encore en a il les enseignes : ce sont les plaies qu'il li firent. Si gist li chevaliers laiens en ma chambre. — Biaus sire, fait Lanselos, car le me faites veoir pour savoir se je le connoistroie. — Certes, fait cil, volentiers. »

137. Lors le mainne la ou li chevaliers gisoit et on i veoit moult cler par .II. fenestres qui i estoient ouvertes. Et Lanselos li demanda se il estoit de la maison le roi Artu. « Oïl, sire, je en sui voirement, et compains de la Table Reonde. » Et Lanselos entent bien a sa parole qu'il n'estoit mie del roialme de Logres et pour ce li demande de quel terre il est nés. Et li chevaliers li dist qu'il estoit de Gaule, del roialme de Benuyc, et que li rois Bans fu ses parins, « et par lui ai je non Banins. » A ces paroles conmence Lanselos a penser et en cel penser li vinrent les larmes as ex. Et li chevaliers li demande qu'il a. « Je ai, fait il, pitié de vous pour ce que je vous voi si navré que je ne quit mie que vos en eschapés. Et ce seroit damages de la vostre mort, car vous estes moult prodom, si com on le m'a dit. — En non Dieu, fait il, de ce n'aiiés ja paour, car je n'en morrai[a] mie. Et se je moroie orendroit en cest point, jamais m'ame ne seroit lie. — Por coi, sire ? fait Lanselos. — Pour ce, sire, que je ne me seroie mie vengiés de l'home el monde que je plus has. — Qui est il ? fait Lanselos. —

— De qui s'agit-il ? — De Méléagant, le fils du roi Bademagu, qui jeta traîtreusement Lancelot du Lac en prison et l'y fit mourir, à ce qu'on m'a dit. Je n'ai cessé depuis six mois de rechercher Lancelot, car je désirerais le voir plus qu'aucun autre homme. Et les gens de son pays désirent également le voir par-dessus tout, espérant un jour être délivrés par sa bravoure du joug de Claudas, mais à mon avis cet espoir est vain, maintenant qu'il est mort. Aussi suis-je certain qu'ils mèneront un deuil comme on n'en a jamais connu, lorsqu'ils apprendront la nouvelle. »

138. Sur ces paroles entre un jeune homme qui annonce au seigneur du château que le repas est fin prêt et qu'il est désormais temps de s'attabler. Le seigneur se relève, laisse Banin se reposer et emmène Lancelot. Celui-ci demande à Banin s'il pourra venir prendre le repas. « Seigneur, pas maintenant, lui répond-il, mais allez manger, car je vous recommande à Dieu. » Lancelot quitte alors la chambre et s'installe à table en compagnie du seigneur, d'un de ses frères et de deux demoiselles qui se trouvaient là. Tous furent servis à volonté et, le repas fini, ils allèrent se coucher et dormirent jusqu'au lendemain, à l'aube. Le matin, Lancelot assista à la messe dans la chapelle privée du château et s'arma sans tarder, puis se rendit au chevet de Banin pour prendre congé et le recommander à Dieu. On lui amène son cheval dans la cour, il se met en selle et confie à

C'est, fait il, Meliagans, li fix au roi Baudemagu qui par traïson emprisonna Lanselot del Lac et le fist morir en sa prison, si com on le m'a dit. Et je ne finai de querre Lanselot passé a demi an, car je le veïsse plus volentiers que home né. Et cil de son païs meïsmes le desirent a veoir desor tous les homes del monde et encore quident il estre par sa prouece delivré des mains Claudas, [*d*] mais il m'est avis qu'il n'en seront jamais delivré, puis qu'il est mors. Si sai bien que onques si grans doels ne fu fais com il feront quant il en savront la nouvele. »

138. A ces paroles entra laiens uns vallés qui dist au signour de laiens que li mengiers est tous pres et qu'il est bien tans huimais de l'asseoir. Lors se drece li sires, si laisse Banin reposer et enmainne Lanselot avoc lui. Et Lanselos demande a Banin s'il porra venir mengier. « Sire, fait il, nenil ore, mais alés mengier, car je vous conmant a Dieu. » Lors s'en ist Lanselos de laiens et s'asist au mengier entre lui et le seigneur et[a] un sien frere et .II. damoiseles qui laiens estoient. Si furent servi tout a lor aaise et quant il orent mengié, si alerent couchier et dormirent jusqu'a l'endemain qu'il fu jours. Au matin oï Lanselos messe en la chapele au signour de laiens et lors s'arma maintenant, puis vint a Banin pour demander congiei et il le conmanda a Dieu. Et ses chevaus li fu amenés en la court, si monta et conmanda

Dieu son hôte et tous les habitants du château. Lancelot repart et fait route toute la journée, fort mécontent de ne rencontrer d'aventure digne d'être racontée. Il quitta la forêt avant vêpres, lorsqu'il aperçut un château du nom de La Flèche, vers lequel il se dirige pour y passer la nuit. Il en franchit la porte et en admire le site remarquable : d'un côté courait un bras de mer et de l'autre il était bordé de prairies, de forêts et de terres fertiles, mais les vignes y étaient rares. Il y avait pourtant de nombreux vignobles en Grande-Bretagne qui disparurent quand les grandes merveilles du saint Graal furent accessibles à tous, comme ce livre le racontera plus loin[1]. Lancelot pénètre dans le château tout armé, la lance en main, et descend la rue jusqu'à la grande salle. Mais, avant même qu'il ait mis pied à terre, surgissent dix écuyers qui viennent tous à sa rencontre et l'aident à descendre. S'avance alors vers lui une demoiselle âgée qui gouvernait le château ; elle l'accueille avec une grande joie : qu'il soit le bienvenu, lui dit-elle, et que Dieu lui accorde des jours heureux.

139. Cette nuit-là, Lancelot jouit de toutes ses aises et fut hébergé à sa convenance. Le matin, il se leva comme de coutume, entendit la messe, puis partit du château et fit route tant et si bien qu'il arriva à Wissant, le jour de la Madeleine. En ce jour, le roi Bademagu y tenait sa cour à l'extérieur du château dans une fort belle prairie ; il désirait y

---

son oste a Dieu et tous ciaus de laiens. Lors s'en vait Lanselos et erra toute jor tant que moult li anoiia, car il ne trouva aventure qui face a amentevoir en conte. Et il fu ançois vespres qu'il issist de la forest et lors choisi un chastel que on apeloit La Flece, et il tourne cele part pour herbergier. Si entre ens par la porte et vit que li chastiaus estoit moult bien seans, car de l'une part couroit uns bras de mer et de l'autre part estoit avironnés de praeries et de forés et de bones gaaingneries, mais de vingnes i avoit il moult poi. Et nonpourquant en la Grant Bretaigne avoit assés vingnes qui faillirent quant les grans[b] merveilles del saint Graal furent descouvertes a tous, si com cis livres devisera cha avant. Et Lanselos entre el chastel tous armés, le glaive en la main, et s'en vait tout contreval la rue tant qu'il vint au maistre palais. Mais ançois qu'il fust descendus, li saillent .x. esquier qui tout li vinrent a l'encontre, se li font descendre. Se li vint devant une damoisele de viel aage qui le chastel tenoit, si le reçoit a moult grant joie et li dist que bien soit il venus et il li dist que bone aventure li doinst Dix.

139. Cele nuit fu Lanselos moult a aise et fu moult bien herbergiés a son voloir. Au matin se leva si com il avoit acoustumé et oï messe, puis s'en [*e*] parti del chastel et erra tant qu'il vint le jour de la Magdalainne a Huidesant. Et cel jour fu li rois Baudemagus illoc et

célébrer une fête grandiose en commémoration de son couronnement. Pour cela il avait convoqué tous les grands barons de sa terre et avait fait dresser ses pavillons dans les prés en raison de la forte chaleur; les uns et les autres avaient déjà mangé. Le roi se trouvait dans son pavillon que l'on avait monté au bout de la prairie, à l'écart des autres, et il était entouré d'une foule de grands seigneurs. Il était assis sur un somptueux fauteuil d'ivoire et devant lui un harpiste lui chantait le *Lai d'Orphée*[1]; le roi prenait tant de plaisir à l'écouter que personne n'aurait osé ouvrir la bouche. C'est à ce moment qu'arriva Lancelot; il distingua aisément la tente du roi de toutes les autres grâce à l'aigle d'or qui la surmontait. Son cheval fougueux et alerte, à qui la modestie de l'étape du jour avait épargné la fatigue, se mit alors à hennir bruyamment, ce qui fit surgir des pavillons la plupart des chevaliers. En voyant Lancelot, ils se précipitèrent à ses étriers pour l'aider à descendre. Puis il vint devant le roi sans ôter son heaume pour garder l'incognito, le salua et lui adressa la parole suffisamment fort pour être entendu de tous :

140. « Seigneur, pour dire la vérité, j'ai affronté il y a peu un chevalier à la cour du roi Arthur et je l'ai tué. Ce même jour, alors que j'étais attablé, un chevalier se présenta au roi Arthur et dit devant toute l'assistance que je l'avais tué par

---

i tenoit sa court defors le chastel en une moult bele praerie; si baoit celui jour a faire moult grant feste, car c'estoit la ramenbrance de son courounement. Si ot mandés tous les haus barons de sa terre et ot fait tendre ses paveillons en la pree pour le caut qui grans estoit, et ja avoient mengié li un et li autre. Et li rois estoit en son paveillon qui estoit tendus el chief de la praerie loing des autres et avoc lui grant plenté de haus barons. Si i fu li rois assis en un faudestuef d'ivoire qui moult estoit riches et devant lui avoit un harpeour qui li notoit le *Lay d'Orfrai*; si plaisoit tant le roi a escouter qu'il n'i avoit un sol qui mot osast dire. Et lors vint Lanselos cele part et connut bien le tref le roi entre tous[a] les autres a l'aigle d'or qui sus estoit. Et ses chevaus qui estoit fors et delivres — si n'estoit mie traveilliés, car il n'avoit mie le jour trop erré — si conmencha a henir moult clerement. Et lors saillirent fors des paveillons li pluisour et quant il virent Lanselot, se li coururent a l'estrier pour lui descendre. Si vint devant le roi sans oster son hialme pour ce qu'il ne voloit mie estre conneüs, si salue le roi et li dist si haut que tout le porent bien oïr :

140. « Sire, fait il, il est voirs que entre moi et un chevalier nous combatismes avant ier en la court le roi Artu tant que je l'ocis. Celui jour meïsmes, quant je fui assis au mengier, vint uns chevaliers devant le roi Artu et dist devant tous que je avoie ocis le chevalier en

trahison et qu'il en apporterait la preuve, si j'acceptais de me défendre à votre cour; je m'y engageai fermement et il en fixa le terme à aujourd'hui. Voilà pourquoi je suis venu à votre cour; si le chevalier en question se trouve ici, qu'il s'avance, car je suis tout prêt à me défendre de ce dont il m'accuse. » Et tout aussitôt un chevalier se leva et dit à Lancelot: « Seigneur chevalier, me voici: je suis celui qui vous accusa de trahison à propos du chevalier que vous avez tué. Tout ce que j'ai dit, je suis prêt à le prouver, si vous acceptez de vous défendre. — Assurément, réplique Lancelot, car je ne serais pas venu d'aussi loin, s'il ne s'était pas agi de cela. » Il tend alors son gage devant toute l'assistance et dit au roi: « Seigneur, acceptez ce gage aux yeux de tous, car je suis prêt à me défendre de ce dont m'a accusé ce chevalier. » Et l'autre s'engage de son côté à en apporter la preuve. Le roi reçoit ainsi les gages des deux parties, puis fait asseoir Lancelot et l'interroge sur son identité, mais celui-ci ne veut rien en dire par peur d'être reconnu. Le roi demande alors quel est le chevalier pour la mort duquel on l'a accusé de trahison. « Seigneur, dit-il, vous ne l'apprendrez pas de ma bouche. » Le roi arrête là la conversation. Le chevalier accusateur se fit remettre un magnifique équipement: un haubert solide et léger, un heaume bien résistant, une épée tranchante et un robuste écu. Il tient en main une lance courte et massive à la hampe remarquablement rigide et au fer brillant, coupant et bien aiguisé, et la banderole qui y flottait

---

traïson et qu'il le prouveroit, se je m'en osoie desfendre en vostre court; et je dis que si feroie je seürement et il me donna jour a hui. Et pour ce sui je ci venus en vostre court; et s'il est chaiens, si viengne avant, car je sui tous pres de moi desfendre de ce dont il m'apela. » De maintenant se drecha uns chevaliers en estant et dist a Lanselot: « Sire chevaliers, vés moi ci em present, qui vous apela de traïson pour le chevalier que vous ocesistes. Si ne dis chose que je ne soie pres de prouver, se vous vous osés desfendre. — Certes, fait Lanselos, je ne fuisse mie de si loing venus que je sui, se ne fust pour ce. » Lors tent son gage voiant tous et dist au roi[a]: « Sire, tenés mon gage voiant tous, car je sui pres que je me desfende de ce dont cis chevaliers m'a apelé. » Et cil se pouroffre d'autre part del [*f*] prouver: si reçoit li rois les gages d'ambesdous pars, si fait Lanselot asseoir et li demande qui il est, mais il ne li velt dire, car il avoit paour de connoissance. Et lors demande li rois qui li chevaliers fu pour qui il[b] l'apela de traïson. « Sire, fait il, par moi ne le savrés. » Et li rois en laisse atant la parole ester. Et li chevaliers qui l'apeloit se fist moult richement armer de bon hauberc fort et legier et de bon hialme fort et d'espee trenchant et de bon escu; si tint en sa maim un glaive court et gros dont la hanste estoit a merveilles fors et li fers clers et

était vermeille, tout comme son heaume et le harnachement de son cheval. Voilà pourquoi ceux qui ignoraient son nom l'appelaient le Chevalier Vermeil. Une fois équipé de la tête aux pieds, il monte sur son cheval puissant et fougueux et saisit son écu et sa lance. Quant à Lancelot, qui était déjà en selle, on lui avait préparé une lance bien conforme à ses indications. Tous ceux qui étaient dans la prairie accourent alors pour assister au combat des deux chevaliers, formant cercle autour d'eux et affirmant que ce chevalier était bien fou pour oser se mesurer à Argondras, « car nous ne connaissons pas dans notre pays meilleur chevalier que lui. » Ils lancent les chevaux le plus rapidement possible, échangent des coups violents et se plantent les fers de leurs lances dans les écus et les hauberts ; ils auraient été gravement blessés, si les lances ne s'étaient brisées. Lancelot, solidement agrippé aux arçons, heurte si sèchement Argondras à la fois de son buste, de son écu et de son cheval qu'il le désarçonne et le culbute à terre, les pieds vers le haut, sous les yeux de toute l'assistance. Mais il se relève rapidement, en chevalier puissant, dégaine l'épée et jette l'écu sur sa tête. Quand Lancelot eut fait demi-tour et revint à la charge, Argondras lève l'épée, frappe violemment le cheval de Lancelot et lui plante l'épée dans la tête sur plus d'un pied de profondeur : le cheval trébuche, incapable de soutenir ce terrible choc. Alors que Lancelot se remet aussitôt

---

trenchans et agus, si i pendoit uns pignonciaus vermaus, et ses hiaumes estoit vermaus et les couvertures de son cheval. Et pour ce qu'il portoit tels armes l'apeloient cil qui son non ne savoient le Chevalier Vermeil. Et quant il fu tous apareilliés, si monte sor son cheval qui fors et isniaus estoit et lors prent son escu et son glaive. Et Lanselos fu ja montés, se li ont apareillié bon glaive tel com il le sot deviser. Et tout cil de la preerie acourent pour veoir la jouste des .II. chevaliers, si s'arengent tout entour et dient que moult est fols li chevaliers qui se prent a Argondras, « car nous ne savons en cest païs meillour chevalier de lui. » Et il laissent courre les chevaus quanqu'il em puent traire ; si s'entrefierent si grans cops qu'il s'entremetent les fers des glaives parmi les escus et parmi les haubers si qu'il fuissent malement navré, se li glaive ne fuissent brisié. Et Lanselos, qui se tint affichiés es archons, hurte Argondras de cors et d'escu et del cheval si durement que il li fist vuidier la sele, si le porte del cheval a terre, les piés contremont, voiant tous ciaus de la place. Mais il se relieve vistement conme cil qui de grant force estoit, si traist l'espee et jete l'escu sor sa teste. Et en ce que Lanselos ot fait son tour et il revenoit, si hauce Argondras l'espee, si en fiert le cheval Lanselot si durement qu'il li embat l'espee plus d'un pié en la teste et li chevaus trebusche, qui ne pot le grant cop soustenir. Et Lanselos revint maintenant sor

sur ses pieds, Argondras lui dit : « Seigneur chevalier, vous voilà maintenant un homme bien courtois pour avoir abandonné votre cheval et me tenir compagnie à pied ! » Lancelot ne répond à aucun des propos d'Argondras, mais se hâte de dégainer son épée et place l'écu devant soi pour se protéger ; Argondras l'imite. Ils se précipitent alors l'un sur l'autre, mettent en pièces écus et hauberts et font jaillir des étincelles de leurs heaumes ; ils se mènent mutuellement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon leur souffle et leurs forces. Lancelot rencontre chez ce chevalier une sérieuse résistance de sorte que personne dans l'assistance ne saurait dire qui a le dessus. À force de se meurtrir, l'un comme l'autre souffrent de multiples plaies, petites et grandes, mais Lancelot l'accable d'une telle volée de coups qu'aucune partie de son armement n'y peut résister. L'autre se protège du mieux qu'il peut et subit l'assaut jusqu'à ce que son écu soit tout lacéré et son haubert, disloqué en haut comme en bas : les mailles en jonchent le pré à l'endroit précis du combat. Quant à son heaume, il est tellement abîmé qu'il n'offre plus désormais qu'une faible protection. Lancelot ne cesse de frapper Argondras, en combattant courageux et robuste, et le malmène au point qu'il n'a plus que la force de se protéger, car il redoute terriblement l'épée qu'il a déjà sentie jusqu'au sang en plus de dix endroits. Lancelot le mène à sa guise tantôt à droite, tantôt à gauche et lui inflige un tel traitement que tous les spectateurs sont bien conscients qu'il est mort, si

---

ses piés et Argondras li dist : « Sire chevaliers, or me samblés vous courtois qui avés laissié vostre cheval pour moi faire compaingnie tout a pié ! » A nule parole[d] que Argondras die ne respont Lanselos, ains traist l'espee maintenant et met l'escu devant pour soi couvrir, et Argondas fait autretel. Si s'entrecourent sus et s'entredepiecent lor escus et lor haubers et font des hialmes le fu saillir, si s'entremainnent une ore cha [*321a*] et autre la, ensi com il reprendent lor alainnes et lor forces. Si trouve Lanselos el chevalier si grant desfense qu'il n'i a nul en la place qui sace a dire liquels en ait le meillour de la bataille. Et tant se sont empirié qu'il n'i a celui quil n'ait assés petites plaies et grans, mais Lanselos jete uns cops si pesans qu'il n'ataint arme qui a son cop puist durer. Et cil se couvre toutesvoies et sousfre tant que ses escus est detrenchiés et ses haubers derrous amont et aval, si que des mailles est li prés jonciés illoc endroit ou il se combatent ; et ses hialmes est tels atournés que petit le garantist mais. Et Lanselos jete adés conme cil qui assés ot cuer et force, si mainne tant Argondras qu'il n'a pooir fors de soi couvrir, car trop redoute l'espee qu'il avoit ja sentue jusques au sanc em plus de .x. lix. Et Lanselos le mainne tout a sa volenté une eure avant et autre ariere, si le conroie tel qu'il n'a nul en la place quil ne voit bien que

Lancelot ne l'épargne pas. Mais rien n'indique dans son attitude qu'il tient à l'épargner, il le harcèle au contraire sans relâche de son épée. Argondras est bien conscient qu'il est perdu, s'il ne l'agrippe aux bras, car dans le corps à corps il espère avoir le dessus, lui qui était l'un des plus robustes chevaliers du monde. Il se débarrasse donc de son écu et de son épée, se précipite sur Lancelot et l'empoigne par les bras ; en le voyant venir, Lancelot fait de même. Tous deux entament alors la lutte, se tournant et se retournant mutuellement, mais Lancelot, qui était le plus puissant, le soulève du sol de plus d'un pied, puis le projette à terre si brutalement qu'il manque de lui faire éclater le cœur : il perd connaissance sous l'emprise de la douleur. Lancelot lui arrache son heaume, puis s'empare de l'épée jetée à terre, la lève et d'un coup décapite Argondras à cause de l'affection qu'il portait à Méléagant, son cousin.

141. Il s'avance alors vers le roi Bademagu et lui dit : « Seigneur, en ai-je assez fait ? — Oui, seigneur, répond le roi, mais je vous prie au nom de la loyauté que vous devez à tout chevalier de faire pour moi un geste qui ne vous coûtera guère. — Seigneur, volontiers : dites ce qui vous plaît. — Seigneur, ôtez votre heaume, pour que nous vous voyions. » Il l'enleva et, en le reconnaissant, le roi courut lui donner un baiser. Lancelot lui dit : « Ah ! seigneur, au nom de Dieu, ne m'accueillez pas dans la joie et la bonne humeur, car vous n'avez vraiment pas lieu de le faire ; si

---

Argondras est mors, se Lanselos n'en a merci. Mais il ne fait mie samblant que il en ait merci, si le haste au branc au plus qu'il puet. Et Argondras voit bien qu'il est alés, s'il ne l'aert as bras, car as bras en quide il avoir le meillour, car il estoit uns des plus fors chevaliers de la terre ; si jete jus son escu et s'espee et courut sus a Lanselot et le prent as bras. Et quant Lanselos le voit venir, si fait ausi et s'entreprendent a luitier ; si tourne li uns et li autres, mais Lanselos, qui plus estoit fors, le lieve de terre plus de plain pié et puis le rue desous lui si durement que pour un poi qu'il ne li a le cuer crevé el ventre ; et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Lanselos li esrace le hialme de la teste, puis prent l'espee qu'il vit jesir a terre et le hauche contremont et fiert si Argondras qu'il li cope la teste pour l'amour Meliagant qui ses cousins estoit.

141. Lors vint devant[a] le roi Baudemagu, se li dist : « Sire, en ai je assés fait ? — Sire, oïl, fait li rois, mais je vous proi par la foi que vous devés a tous chevaliers, que vous me faciés une chose qui gaires ne vous coustera. — Sire, fait il, volentiers : dites vostre plaisir. — Sire, ostés vostre hialme, si vous verrons. » Et il si fist et quant li rois le vit, si le courut baisier. Et Lanselos li dist : « Ha ! sire, pour Dieu, ne me faites ne joie ne feste, car certes vous nel devés pas faire, car

vous saviez en effet tout le mal que je vous ai fait, vous me voueriez une haine sans égale. — Ah ! Lancelot, ne m'en parlez pas, car je devine bien ce que vous voulez dire, mais je ne veux pas en avoir la certitude, car cela pourrait faire que je vous accueille avec moins de joie, et je voudrais absolument éviter de me fâcher tant que vous êtes en ma compagnie. Il n'y a toutefois qu'une seule nouvelle au monde qui pourrait m'affliger et je crois que le malheur eſt déjà arrivé ; et comme je ne souhaite pas en avoir la confirmation, je vous prie de ne me parler que de nouvelles heureuses, car en votre présence toutes les joies doivent éclater et toutes les haines s'effacer. »

142. Voilà comment le roi Bademagu, en homme au grand cœur, cherche à se réconforter : bien qu'il soit persuadé de la mort de son fils, il ne veut pas le montrer en raison de l'affeƈtion sans égale qu'il porte à Lancelot. Il consentirait à tous les sacrifices, sauf à se déshonorer, au prix d'avoir Lancelot pour compagnon tous les jours de sa vie, mais il n'ose espérer que Lancelot daigne le devenir. Quand les grands barons de Gorre eurent reconnu Lancelot, ils laissèrent libre cours à leur joie et le débarrassèrent de ses armes contre son gré, car il ne désirait s'attarder pour rien au monde. Mais le roi jura que Lancelot ne le quitterait plus de la journée, ce qui le contraignit à reſter, qu'il le voulût ou non. Cette nuit, Lancelot fut hébergé avec tous les honneurs et le matin, dès qu'il eut entendu la messe, il prit congé, car

---

se vous saviés que je vous ai mesfait, vous me harriés sor tous les homes del monde. — Ha ! Lanselot, fait il, ne le dites pas, car je sai bien que vous volés dire, mais je nel voel mie [*b*] del tout savoir, pour ce que ce porroit eſtre tel chose que je vous en feroie menre joie, ne je ne me voldroie de noient courecier tant com vous fuissiés avoc moi. Et nonpourquant il n'a el monde que une seule chose qui me peüſt courecier et je quit qu'ele eſt ja avenue ; et pour ce que je ne le voel mie certainnement savoir, vous proi je que vous ne parlés a moi fors de joie, car de vous doivent bien toutes joies venir avant et toutes haïnes remanoir. »

142. Ensi se reconforte li rois Baudemagus par son grant cuer et si quide bien que ses fix soit mors, mais samblant n'en velt faire pour l'amour de Lanselot qu'il aimme plus que home del monde. Si voldroit avoir tous les meschiés fais, fors soi honnir, par couvent qu'il eüſt Lanselot a compaingnon tous les jours de sa vie[a], ne mais il n'ose quidier que Lanselos le daignaſt faire. Et quant li haut baron de Gorre connurent Lanselot, se li firent toute la joie qu'il porent et le desarmerent a fine force, car il disoit qu'il ne ramaindroit en nule maniere. Mais[b] li rois jura qu'il ne se partiroit mais hui de lui, si couvint Lanselot demourer, ou il volsiſt ou non. Cele nuit fu Lanselos bien herbergiés et honerés. Au matin, si toſt qu'il ot oï messe, priſt il

il avait hâte de reprendre sa route. Le roi Bademagu lui fait amener son meilleur cheval, le lui donne à la place du sien qui était mort, l'aide à se mettre en selle et l'escorte sur un long trajet. Au moment de le quitter, le roi lui dit : « Cher ami, vous êtes l'homme au monde dont j'apprécierais le plus la compagnie et l'intimité, si tel était votre désir, mais je suis un homme trop simple pour être digne d'une amitié aussi élevée. Néanmoins, au moment où nous allons nous quitter, accordez-moi, si vous le voulez bien, votre bienveillance tant que nous vivrons, et je me considérerai comme un homme comblé. — Seigneur, répond Lancelot, je le ferai à condition que vous me pardonniez le mal que je vous ai fait.

143. — Certes, dit le roi, même si vous aviez tué tous mes parents proches avant de me priver totalement d'héritage, je vous pardonnerais encore ces fautes pour jouir de votre compagnie. — Seigneur, au nom de Dieu, j'aimerais vivement jouir de la vôtre à condition que vous puissiez obtenir la mienne, si j'étais en mesure de vous l'accorder. Mais, sachez-le, j'appartiens plus à autrui qu'à moi-même : voilà pourquoi je ne pourrais à moi seul vous l'offrir et vous la garantir[1]. Ne vous chagrinez pas, je vous en prie, mais soyez certain que, partout où vous me rencontrerez, vous pourrez me considérer comme votre chevalier. » Le roi l'en remercie vivement et ajoute : « Cher doux ami, vous m'avez fait du mal, avez-vous dit ? — Oui, j'en suis peiné, mais il fallait qu'il en soit ainsi.

---

congié, car il s'en voloit aler. Et li rois Baudemagus li fiſt amener tout le meillour cheval qu'il avoit, se li donne pour le sien qui mors eſtoit et le fait monter et le convoie une grant piece. Et li rois li diſt al departir : « Biaus[c] amis, vous eſtes li hom del monde de qui je amaisse mix a avoir la compaingnie et l'acointance, s'il vous plaisoit, mais je sui trop povres hom a avoir si haute acointance com la voſtre. Et nonpourquant a ceſt departement, s'il vous plaiſt, m'otroiés voſtre bienvoellance tant com nous viverons, si m'en tenrai au plus riche home del monde. — Sire, fait Lanselos, si ferai je par tel couvent que vous me pardonés ce que je vous ai mesfait.

143. — Certes, fait li rois, se vous aviés tous mes charneus amis ocis et aprés ce tout desireté, si vous pardonroie je le mesfait pour avoir voſtre compaingnie. — Sire, fait Lanselos, voſtre compaingnie amaissé je moult, se Dix m'aït, par si que vous eüssiés la moie, par si que je vous em peüsse faire le don. Mais bien saciés que je sui plus a autrui que a moi : pour ce ne le vous porroie je donner ne otroier par moi sol. Si vous proi qu'il ne vous en poiſt, mais bien saciés que en tous les lix ou vous me trouverés, me porrés vous [*c*] prendre conme voſtre chevalier. » Et li rois l'en mercie moult doucement, puis li diſt : « Biaus dous amis, vous m'avés mesfait, ce dites vous ? — Certes, fait il, ce poise moi, ne mais ensi le couvint il a eſtre.

144. — Je vous prie alors, dit le roi, de me faire savoir avant trois jours de quoi il s'agit, car je ne veux pas l'apprendre de votre bouche par crainte que la colère ne m'emporte contre vous. À présent, partez avec la bénédiction de Dieu ; qu'il protège en tout péril votre âme et votre corps et qu'il m'accorde de vivre assez longtemps pour jouir de votre compagnie comme je le souhaiterais ! » Sur ces paroles, le roi fait demi-tour tout en larmes, alors que Lancelot se dirige par le chemin le plus direct vers la Douloureuse Garde. Il coucha la nuit dans une abbaye de nonnes et le matin, au moment où il allait partir, une demoiselle qui y avait également dormi vint lui parler : « Seigneur chevalier, dans quelle direction irez-vous ? — Demoiselle, vers la Douloureuse Garde. — Ah ! seigneur, si seulement vous pouviez accepter par amour et générosité la demande que je voudrais vous faire ! — Bien volontiers, demoiselle, mais dites-moi de quoi il s'agit. — Que vous me conduisiez en toute sécurité jusque-là. — Assurément, vous n'aurez rien à craindre aussi longtemps que je pourrais vous protéger et vous défendre. — Je vous en remercie vivement et ne vous en demande pas plus. » Elle fait alors amener un palefroi qui lui appartenait, monte en selle et se met en route avec Lancelot. Ils poursuivent leur chemin jusqu'à midi, lorsqu'ils rencontrent un chevalier revêtu de toutes ses armes, à la lisière d'une forêt. La demoiselle le salue et il lui rend la pareille, puis il s'ap-

---

144. — Or vous proi, fait li rois, que vous me mandés dedens .III. jours que ce est, car de vostre bouche ne le voel je pas savoir, pour ce que je ai paour que courous ne me face esprendre entre moi et vous. Or vous en alés a Dieu, fait il, qui en tous perilx[a] vous soit garans a l'ame et au cors ; et ja Dix ne me laist de mort morir devant que je soie ausi bien de la vostre acointance conme je voldroie estre ! » Et lors s'en tourne li rois tout plourant, et Lanselos d'autre part si se met el plus droit chemin que il puet vers la Dolerouse Garde. Si jut la nuit en une abbeïe de nonnains et au matin, quant il s'en dut partir, vint laiens une damoisele qui la nuit i avoit geü, parler a lui et li dist : « Sire chevaliers, quel part irés vous ? — Certes, damoisele, fait il, vers la Dolerouse Garde. — Ha ! sire, fait ele, car feïssiés ore par amours et par franchise une chose dont je vous proiier vous voldroie ! — Certes, damoisele, fait il, volentiers, mais dites moi quele ele est. — Que vous me conduisiés, fait ele, a salveté jusques la. — Certes, fait il, vous n'i avrés ja garde tant com je vous i puisse sauver et desfendre. — Grans mercis, fait ele, et je ne vous demant plus. » Lors fist amener un palefroi qui siens estoit, si monte et achuit son chemin avoc Lanselot. Si errerent en tel maniere jusqu'a miedi et lors encontrerent un chevalier armé de toutes armes, et ce fu a l'entree d'une forest. Et la damoisele le salue et il li autresi, puis

proche d'elle, la prend par les bras et veut lui donner un baiser de force. Elle se débat du mieux qu'elle peut et crie à Lancelot : « Ah ! seigneur, ne tolérez pas qu'on m'outrage sous vos yeux ! » Lancelot se met en colère et s'écrie : « Fuyez, chevalier ! J'en prends Dieu à témoin, vous n'êtes pas un homme courtois ! Et maudit soit qui vous a permis de faire violence aux demoiselles qui ne se soucient de vous ! Je vous défends de vous en approcher davantage !

145. — Dans ce cas, vous avez à vous battre, car je lui donnerai un baiser ou je me mesurerai à vous. — Puisque nous en sommes venus aux mains, réplique Lancelot, ce n'eſt pas de refus. Prenez garde à moi, car je vous défie. — Et moi de même », réplique le chevalier. Ils lancent alors leurs chevaux l'un contre l'autre à bride abattue et échangent sur leurs écus les coups les plus puissants. Alors que le chevalier brise sa lance, Lancelot le frappe si brutalement qu'il lui transperce l'écu comme le haubert et lui plonge le fer tranchant en pleine épaule. En le poussant violemment, il le culbute à terre. Puis, comme Lancelot se penche sur lui et ramène à soi sa lance, le chevalier blessé perd connaissance, sous l'emprise de la douleur. Lancelot lui arrache son heaume et le jette aussi loin que possible, puis dégaine l'épée pour l'attaquer, mais, le trouvant évanoui, s'assied à son côté pour savoir de qui il s'agit. Quand l'autre reprend connaissance, il se lamente douloureusement ;

---

se traiſt pres de li et le prent par les bras et le vaut baisier a force. Et ele s'en desfent au plus qu'ele puet et crie a Lanselot : « Ha ! sire, ne sousfrés que on me face honte devant vous ! » Lors fu Lanselos moult coureciés et diſt : « Fuiés, dans chevaliers ! Si m'aït Dix, vous n'eſtes mie courtois ! Et dehait ait qui congié vous en donna de faire force as damoiseles qui de vous n'ont cure ! Si vous desfent que vous n'i adesés plus !

145. — Dont eſtes vous, fait cil, venus a la mellee, car je le baiserai ou je me combaterai a vous. — Puis que a la bataille en sommes venu, fait Lanselos, je ne le refus mie. Si vous gardés de moi, car je vous desfi. — Et je vous », fait li chevaliers. Lors laissent courre li uns contre l'autre tant com li cheval [*d*] pueent courre, si s'entrefierent sor les escus les greignours cops que il pueent donner. Li chevaliers brise sa lance et Lanselos le fiert si durement que parmi l'escu et parmi le hauberc li met le glaive et li passe le fer trenchant parmi l'espaulle. Si l'empaint si durement qu'il l'emporte del cheval a terre, puis descent sor lui et traiſt a lui son glaive et, au retraire qu'il fiſt, se pasme li chevaliers navrés de l'angoisse[a] que il sent. Et Lanselos li esrace le hialme de la teſte et le jete ausi loing com il puet plus, puis trait l'espee pour courre sus a celui ; si le trouve pasmé et Lanselos s'asiet lés lui, car il velt savoir qui il eſt. Et quant cil revint de pasmisons, si se plaint

Lancelot menace de lui couper la tête, s'il ne reconnaît pas sa défaite. « Ah ! seigneur, au nom de Dieu, ne me tuez pas, mais prenez mon épée, je vous la confie ! Je reconnais que je suis vaincu. » Lancelot le rassure : il ne mourra pas, pourvu qu'il lui dise pour quelle raison il voulait donner de force et contre son gré un baiser à la demoiselle.

146. « Seigneur, répond-il, sachez que j'y ai été contraint, je vous dirai de quelle manière. Je me trouvai il n'y a pas encore quinze jours à un tournoi auquel participaient en grand nombre des chevaliers de valeur ; à la fin, on y élut celui qui était, disait-on, le meilleur de tous, malgré son très jeune âge, puis on en choisit douze autres qui, selon l'avis général, s'étaient particulièrement illustrés. Ce choix établi, on dressa les tables, le bon chevalier fut assis sur un siège d'or et les douze élus devant lui. Après le repas s'avança une demoiselle — c'était la fille du roi Brangoire — qui demanda aux douze chevaliers comment ils comptaient la récompenser de son service, car elle leur avait servi des épices ; et chacun lui fit le vœu qu'il voulait. Ainsi, le premier lui promit d'affronter tous les chevaliers qu'il rencontrerait durant cette année, en ayant sa jambe posée sur l'encolure du cheval ; le deuxième fit un autre vœu ; et moi, qui étais l'un des douze, fis la promesse suivante : je ne rencontrerais durant cette année de demoiselle escortée par un chevalier sans lui donner un baiser de force, ou je me mesu-

---

moult durement, et Lanselos dist qu'il li copera la teste, s'il ne se tient por outré. « Ha ! sire, fait cil, pour Dieu, ne m'ociés mie, mais tenés m'espee, je le vous rent ! Si me tieng pour outré de ceste bataille. » Et Lanselos l'asseüre et li dist qu'il ne morra mie, mais qu'il li die pour coi il voloit la damoisele baisier a force et malgré lui.

146. « Sire, fait il, il le me couvenoit faire[a], si vous dirai conment. Il avint n'a mie encore .xv. jours que je fui a un tournoiement ou il ot moult de bons chevaliers et tant qu'il i ot esleü un chevalier que on dist qui fu li miudres des autres, et nonpourquant il estoit moult jouenes ; et aprés celui en eslut .xii. de ciaus qui mix l'avoient fait par l'esgart de tous. Quant ce fu fait, si mist on les tables et li bons chevaliers fu assis en une chaiiere d'or et li .xii. esleü devant. Et quant ce vint aprés mengier, si vint la damoisele qui estoit la fille au roi Brangoirre et dist as .xii. chevaliers quel guerredon il li rendroient de son service, car ele les avoit servi d'espices, et chascuns li fist un veu a son plaisir. Si li creanta li premiers qu'il jousteroit a tous les chevaliers qu'il encontreroit en cest an, si que sa gambe seroit sor le col de son cheval ; et li secons fist un autre veu. Et je qui estoie uns des .xii., dis que je n'enconterroie en cest an damoisele que chevaliers menast que je[b] ne le baisaisse a force, ou je me combateroie tant au

rerais à ce chevalier jusqu'à la victoire ou la défaite. Voilà quel fut mon vœu, ce fut une folie, mais il y en eut encore de plus fous, car il y eut un chevalier qui se fit fort d'enlever la reine Guenièvre, alors qu'elle serait escortée de quatre chevaliers, quels qu'ils soient, à l'exception de Lancelot du Lac. — Au nom de Dieu, interrompt Lancelot, ce chevalier n'a pas été raisonnable, pas plus que vous qui avez fait un tel vœu, et pourtant vous vous en êtes bien sorti, puisque vous reconnaissez votre défaite. Je vous redonne donc toute liberté, à la seule condition que vous alliez pour moi dire au roi Bademagu de Gorre que Lancelot implore son pardon pour la mort de son fils Méléagant. Dites-moi encore votre nom, si vous le voulez bien. » L'autre lui répond : Patridès au Cercle d'Or. Lancelot coupa alors un pan de son vêtement de soie et étancha le sang de sa plaie pour éviter qu'elle ne saigne davantage. Au moment de se séparer, Lancelot lui demande le nom du bon chevalier. « Seigneur, dit-il, on le nomme Bohort l'Exilé. » Lancelot en est tout réjoui et aide le chevalier à monter en selle, puis ils se recommandent mutuellement à Dieu. Lancelot reprit sa route en compagnie de la demoiselle tant et si bien qu'ils arrivèrent au château de la Douloureuse Garde, et, même si les gens du pays l'appelaient la Joyeuse Garde, les étrangers en conservèrent l'appellation initiale[1]. Quand, à son arrivée, Lancelot reconnut et vit le corps de Galehaut, inutile de demander s'il en fut accablé de douleur, car tous ceux qui le virent crurent qu'il allait

---

chevalier que je seroie conquis ou je le conquerroie. Iteus fu mes veus, si fis folie, mais encore en i ot il des plus fols, car il i ot un chevalier qui se vanta de prendre la roïne Genievre en conduit de .IIII. chevaliers[c], quel ke il fuissent, fors solement Lanselos del Lac. — En non Dieu, [*e*] fait Lanselos, li chevaliers ne fu mie sages, ne vous meïsmes qui tel veu fesistes, et nonpourquant vous vous en estes bien aquités, puis que vous vous tenés pour vaincu. Si vous claim tout quite, mais que tant faciés pour moi que vous alés dire au roi Baudemagu de Gorre que Lanselos li crie merci de son fill Meliagant qu'il a ocis. Et vostre non me dites, se vous volés. » Et cil dist qu'il a a non Patridés au Cercle d'Or. Et Lanselos trencha le pan de son samit, se li estoupa sa plaie pour ce qu'ele ne sanast trop. Et quant il se durent departir, Lanselos demande le non del bon chevalier. « Sire, fait il, on l'apele Boort li Essilliés. » Et Lanselos en est moult liés, si aïde le chevalier a monter, si le conmande a Dieu, et il lui. Et Lanselos erra tant entre lui et la damoisele qu'il en vinrent au chastel de la Dolerouse Garde, et nonpourquant cil del païs l'apeloient la Joiouse Garde, mais des estranges ne changa onques li nons. Et quant Lanselos i[d] fu venus et il connut et vit le cors Galeholt, il ne fait mie a demander s'il en fist doel, car tout cil qui le veoient quidoient bien

en mourir, mais les habitants du château firent de leur mieux pour lui apporter du réconfort, tellement ils étaient attristés de son désespoir. Il ordonne sans tarder que l'on édifie l'un des plus magnifiques tombeaux qui se puisse imaginer. Une vieille dame lui dit qu'il y a dans le château la plus belle sépulture du monde : « Elle se trouve devant un autel dans la chapelle principale et elle fut destinée au roi Urbaduc que vénéraient païens et Sarrasins et qui possédait ce château avant l'arrivée de Joseph d'Arimathie ; ils y déposèrent le roi dans cette tombe qui est restée intacte depuis[2]. »

147. Cette histoire satisfit Lancelot. Il fit exhumer le sarcophage de l'endroit où il avait été placé. Quand il le vit, il l'admira vivement, ce qui n'a rien d'étonnant, car il n'était ni en or ni en argent, mais était orné sur tout son pourtour de pierres précieuses si étroitement serties qu'il ne semblait pas avoir été fait par une main humaine. Le cercueil est apporté là où Lancelot avait découvert l'inscription de son nom, on le place devant une niche[1] et l'on y dépose le corps de Galehaut revêtu de toutes ses armes, selon la coutume de l'époque. C'est Lancelot en personne qui le coucha dans le sarcophage et, quand il l'eut allongé, il lui donna à trois reprises un baiser sur la bouche : son cœur en fut si serré qu'il faillit rendre l'âme. Puis il le recouvrit d'un riche tissu de soie rehaussé d'or et de pierres précieuses et replaça enfin la lame par-dessus. Il prit ensuite sans tarder congé en les recommandant tous à Dieu. Il reprend sa route et, au terme

---

qu'il en morust ; ne mais cil del chastel le reconfortent au mix qu'il pueent, car moult estoient dolant de son anoi. Et il conmande maintenant que on face une des plus beles tombes que on puist faire. Et une vielle dame li dist[e] que el chastel a la plus bele qui soit en tout le monde, « si est devant un autel dedens la maistre chapele et ele fu faite pour le roi Urbaduc que paien et sarrasin aouroient, a qui cis chastiaus estoit, ains que Josep de Barimacie i venist ; et enfoiirent chaiens le roi dedens la tombe qui puis par home ne fu remuee[f]. »

147. De ceste aventure fu Lanselos moult liés ; si fist la tombe desfoïr de la ou ele estoit mise. Et quant Lanselos le vit, si le proisa moult, et ce n'estoit mie de merveille, car ele n'estoit d'or ne d'argent, ains estoit toute avironnee de pierres presiouses et si estoient moult pres jointes l'une a l'autre, si qu'il ne sambloit pas que hom terriens l'eüst faite. Et la tombe fu aportee la ou Lanselos trouva son non escrit, si l'asisent devant une aumaire[a], si misent le cors Galeholt dedens et fu armés de toutes armes, si conme a cel tans estoit acoustumé. Si le coucha Lanselos meïsmes dedens la tombe et quant il l'i ot couchié, si le baisa .III. fois en la bouche ; si avoit si grant angoisse au cuer que pour un poi qu'il ne li crevoit, puis le [f] couvre d'un riche samit a or ouvré et a pierres precieuses et i mist la lame par

de son étape, arrive à la cour du roi Arthur qui séjournait alors à Camaalot. On n'a jamais manifesté un tel enthousiasme et une telle joie pour un seul homme comme on le fit pour Lancelot : le roi et la reine, tous les barons présents, Lionel ainsi que Méliadus, sont de la partie. Quand ils l'eurent débarrassé de ses armes, ils mangèrent et, après le repas, le roi fit avancer ses clercs : on mit par écrit les aventures tout comme Lancelot les raconta et c'est pour cette raison qu'elles sont parvenues jusqu'à nous. Mais le conte cesse d'en parler et revient à Bohort de Gaunes pour relater comment il porte secours à Lambègue, son maître, devant une chapelle, alors que ce dernier, vêtu de ses seules braies, était entre les mains de vingt chevaliers prêts à le tuer.

Bohort et Lambègue.

148. Quand Bohort, dit le conte, fut parti du château de Glocedon, le soir où il apprit des nouvelles de la demoiselle de Hongrefort, comme il a été relaté plus haut, et qu'il fut arrivé chez l'ermite en pleine forêt, il y passa une nuit de repos jusqu'au lendemain matin. Il pensa qu'il avait tiré bien meilleur profit de sa nuit chez l'ermite que s'il était resté au château qu'il avait fui. Le lendemain, une fois que l'ermite eut chanté la messe, Bohort monta à cheval et partit après l'avoir recommandé à Dieu. Il fit route vers la mer conformément aux ordres de la demoiselle du Lac pour être présent au rendez-vous fixé ce jour-là à la sortie de Corvant[1].

---

desus. Et aprés ce se parti tout maintenant de laiens et les conmanda tous a Dieu et entra en son chemin et erra tant qu'il vint a la court le roi Artu qui lors sejournoit a la cité de Kamaalot. Si ne fu onques si grant feste ne si grant joie faite d'un sol home que on fist a Lanselot, et li rois et la roïne et tout li baron qui la furent et Lyoneaus et Meliadus ausi[b]. Et quant il l'orent desarmé, si mengierent et quant il orent mengié, si fist li rois venir avant ses clers : si mist on en escrit les aventures si com Lanselos les conta et par ce le savons nous encore. Mais de ce se taist li contes et parole de Boort de Gaunes, conment Boors rescoust Lambegue son maistre devant une chapele, qui estoit tous nus en braies es mains de .xx. chevaliers qui le voloient ocire.

148. Or dist li contes que, quant Boors se fu partis del chastel de Glocedon, le soir qu'il ot oïes noveles de la damoisele de Hongrefort, si con li contes a devisé cha avant, et il fu venus en la forest chiés l'ermite, si se reposa la nuit jusques au jour. Et moult se tint mix a paiié de ce qu'il ot illoc la nuit eü que s'il fust remés au chastel dont il estoit partis. Et l'endemain, quant li hermites li ot messe chantee, si monta sor son cheval et se parti de laiens, quant il ot l'ermite conmandé a Dieu, et erra par devers la marine, ensi com la damoisele del Lac li avoit dit, que a celui jour fust a l'issue de Corvant.

À son arrivée, il vit une chapelle et y entra. Après un long laps de temps, il prêta l'oreille et entendit les plus terribles lamentations qu'il eût jamais entendues. Il lève les yeux et voit venir jusqu'à vingt chevaliers qui amenaient sur deux palefrois un brancard sur lequel reposait un chevalier mort, le visage découvert. Ils entrent dans la chapelle, déposent le corps sur le sol et se livrent à des lamentations inouïes. Un vieux chevalier s'écrie alors : « Mon cher et tendre fils, aussi dévoué que courageux, comment la mort a-t-elle eu l'audace de vous prendre et de m'épargner ? » À ces mots, il perd connaissance et reste longtemps allongé au sol. Quand il put à nouveau leur parler, il leur dit : « Partez, seigneurs chevaliers, amenez-moi le traître qui a tué mon fils ! » Un certain nombre d'entre eux s'empressent de sortir et ramènent un chevalier qui n'avait que ses braies pour le livrer au vieil homme. Bohort le dévisage et reconnaît aussitôt Lambègue, son maître[2]. Il entre dans une telle colère que, sans attendre qu'ils aient pénétré dans l'église, il se précipite à leur rencontre et leur crie d'une voix forte : « Fuyez, seigneurs chevaliers, et laissez ce chevalier tranquille ! » Mais les autres ne veulent rien savoir. Il s'élance alors de toute la vitesse de son cheval et frappe le premier qu'il rencontre si violemment qu'il le fend jusqu'aux dents : il tombe raide mort. Puis Bohort se jette sur ceux qui retenaient son maître : il tue l'un d'eux et tranche le bras à un second ; aussi les autres se pré-

---

Et quant il vint illoc, si vit une chapele, si entra dedens, et quant il i ot une grant piece esté, si escouta et oï le greignour doel qu'il oïst onques. Et il esgarde, si voit venir jusqu'a .xx. chevaliers, si amenoient une litiere sor .II. palefrois et dedens gisoit uns chevaliers mors qui avoit le visage descouvert. Et il entrent en la chapele et metent le cors a terre et font un doel si grant que ce n'est se mer[*322a*]veille non. Et uns vix chevaliers s'escrie : « Biaus dols fix, bons et vaillans, comment fu la mort si hardie qu'ele vous prist et moi laissa ? » Lors se pasme a cel mot et jut grant piece a terre. Et quant il pot parler a aus, si dist : « Alés, signour chevalier, si m'amenés le traïtour qui mon fill m'a ocis ! » Et une partie d'aus s'en vont maintenant et en amainnent un chevalier tout nu en ses braies et le baillent au viel chevalier. Et Boors regarde, si connut tantost Lambegue son maistre ; si fu si durement coureciés qu'il ne pot mie sousfrir qu'il fuissent el moustier entré, ançois lors saut a l'encontre et lor escrie a hautes vois : « Fuiés, dant chevalier, et laissiés le chevalier em pais ! » Mais cil n'en volrent rien faire pour lui. Et lors laisse[a] courre tant com il pot del cheval traire, si fiert si le premier qu'il encontre qu'il le fent jusqu'es dens, et cil chiet mors. Et Boors saut a ciaus qui son maistre tenoient, si en ocist l'un et l'autre trencha le bras ; et lors se fierent li autre chevalier el moustier. Et Boors dist : « Biaus

cipitent-ils dans l'église. « Cher maître, dit Bohort, montez sur mon cheval et je prendrai celui qui a amené le mort. » Et Lambègue de monter sur le cheval de Bohort et Bohort sur l'autre. Ils laissent les chevaliers se livrer à leurs lamentations dans la chapelle et s'en vont à vive allure. Mais Lambègue n'a pas oublié que Bohort l'avait appelé maître et, dès qu'ils sont entrés dans la forêt, il lui adresse la parole :

149. « Seigneur, je dois assurément vous chérir, car vous avez risqué votre vie pour sauver la mienne. Et parce que je voudrais vous rendre la pareille, si la situation se présentait, je vous prie d'ôter votre heaume. » Bohort l'enlève sans tarder et, dès que Lambègue le voit, il se précipite vers lui, les bras tendus, et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Au nom de Dieu, dites-moi ce que vous êtes devenu depuis notre séparation ? » Il lui répond : « Je vais fort bien, grâce à Dieu. — Et quel hasard vous a amené jusqu'ici ? — Ma Dame du Lac me demanda il y a peu d'être sans faute à cet endroit aujourd'hui midi, et voilà comment j'en suis arrivé à me trouver là, comme vous pouvez le voir. Mais dites-moi maintenant pourquoi vous étiez prisonnier de ces chevaliers. — Par ma foi, bien volontiers. Il y a moins de trois mois, un chevalier et moi-même arrivâmes au cours de notre route à la lisière d'une forêt ; nous y descendîmes de nos chevaux pour nous reposer et enlevâmes nos heaumes et nos ventailles. Alors que nous nous préparions à dormir, nous vîmes

---

maiſtres, montés sor mon cheval et je monterai sor ceſtui qui a aporté le chevalier mort. » Et Lambeghes monte sor le cheval Boort et Boors sor un autre et laissent ciaus lor doel demenant en la chapele et s'en vont grant aleüre. Mais Lambegues n'avoit pas oublié que Boors l'avoit clamé maiſtre et quant il sont en la foreſt entré, si diſt Lambeges a Boort :

149. « Certes, sire, je vous doi moult amer, car vous vous eſtes mis en aventure de mort pour moi et pour ma vie sauver. Et pour ce que je vous voldroie faire autretel service, se je en venoie en lieu, vous proi je que vous oſtés voſtre hialme. » Et Boors l'oſte maintenant, et quant Lambegues le voit, se li court les bras tendus et li diſt : « Sire, vous soiiés li bien venus ! Et pour Dieu dites moi conment vous l'avés puis fait que vous departiſtes de moi ? » Et il diſt : « Moult bien, Diu merci. — Et quele aventure vous amena cha ? fait Lambegues. — Ma Dame del Lac, fait cil, me manda avant ier que je fuisse ci sans faillir a ore de miedi, et ore m'en eſt si avenu, conme vous poés veoir. Mais ore me dites pour coi cil chevalier vous avoient pris. — Par foi, fait il, volentiers. Il n'a mie encore .III. mois entiers que entre moi et un chevalier errasmes tant que nous venismes a l'entree d'une foreſt et descendismes illoc pour reposer ; si oſtames nos hialmes et nos ventailles. Et en ce que nous volienmes dormir, si veïsmes venir

surgir un sanglier pourchassé par trois lévriers, que suivait un archer, l'arc en main, la flèche prête à être décochée sur l'animal. Quand il se fut approché, il tira en plein sur le chevalier qui m'accompagnait. Quand ce dernier se vit ainsi touché, il se redressa pour voir celui qui l'avait visé, puis le frappa d'un coup de lance qui le culbuta à terre, raide mort. Surgit alors un chevalier qui demanda qui avait tué son archer ; mon compagnon reconnut les faits. L'autre dégaina son épée et le décapita sous mes yeux pour venger la mort de son écuyer.

150. « Cette aventure me poussa à bout, car l'affront était trop grave ; c'est pourquoi je voulus sans tarder attaquer le chevalier, mais il prit la fuite. En voyant cela, je pris mes armes, montai sur mon cheval et repris mon chemin, jurant de ne jamais m'arrêter avant d'avoir retrouvé le chevalier qui m'avait infligé un tel affront. Or il se trouve que ce matin je le rencontrai revêtu de toutes ses armes devant une bretèche ; et comme il était armé, je le défiai. Il se mit aussitôt en position de défense et je finis par le tuer de mes deux mains : c'était le mort que vous avez vu dans la chapelle. Mais quand le vieux chevalier, son père, vit que j'avais tué son fils, il me fit poursuivre par dix chevaliers en armes qui me prirent et m'emmenèrent comme vous l'avez vu, et ils m'auraient tué sans votre présence ; mais grâce à Dieu et à vous, ils ne l'ont pas pu. J'en ai terminé là pour mon aven-

---

un sengler que .III. levrier chaçoient, et aprés venoit uns archiers qui portoit un arc en sa main et une saiete apareillie pour traire au sengler. Et quant il vint pres de nous, [*b*] si traist le chevalier parmi le cors, qui avoc moi venoit. Et quant cil se senti ensi feru, si se drecha puis sus et avisa celui qui trait l'avoit ; si le feri si de son glaive qu'il le jeta mort a la terre. Et lors vint avant uns chevaliers et demanda qui avoit son archier ocis ; et mes compains dist que ce avoit il fait. Et cil traist l'espee, si copa a mon compaingnon la teste devant moi pour vengance de son esquier qui mors estoit.

150. « De ceste aventure fui je trop angoissous, car j'en oi trop grant honte ; si vols maintenant courre sus au chevalier, mais il s'en fui. Et quant je vi ce, si pris mes armes et montai sor mon cheval et m'en parti atant et jurai que jamais ne fineroie d'errer devant que je avroie trouvé le chevalier qui tel honte m'avoit faite. Si avint par aventure jehui matin que je le trouvai armé de toutes armes devant une bretesche ; et pour ce que je le vi armé, le desfiai je. Et il se couvri de maintenant tant que je l'ocis a mes .II. mains, et ce fu cil que vos avés veü mort el mostier. Mais quant li chevaliers vielx qui ses pieres estoit vit que je avoie son fil ocis, si envoia aprés moi jusqu'a .X. chevaliers armés qui me pristrent et m'en menoient, si com vos veïstes, et m'euissent mort, se vos ne fuissiés ; mais la Dieu merci et

ture. Je voudrais maintenant savoir, si vous vouliez bien me le dire, quel hasard vous a amené jusqu'ici. » Et Bohort lui raconte comment il eſt en quête de Lancelot son seigneur, « et je ne retournerai pas à la cour du roi Arthur avant de l'avoir retrouvé, à moins qu'il n'y revienne avant moi. — Et où espérez-vous le revoir ? — Nous aurons de ses nouvelles à la cour du roi Bademagu, je l'espère. » Ils se font part ainsi de leurs aventures respectives, échangeant des queſtions, et poursuivent leur route à travers la forêt jusqu'au soir. Bohort lève alors les yeux et voit une demoiselle s'avancer le long du chemin ; elle les salue l'un et l'autre, ils lui répondent. La demoiselle s'adresse à Bohort : « Seigneur, Lancelot votre cousin vous salue et vous confie cette épée qui a appartenu à Galehaut ; il vous demande de la porter par affection pour lui. » Il répond qu'il le fera bien volontiers. Bohort regarde la demoiselle de plus près et la reconnaît immédiatement ; il lui manifeſte une vive joie, tout comme Lambègue : c'était la demoiselle de la Dame du Lac. Ils poursuivent ensemble leur chemin pendant un long moment, puis, sur le point de sortir de la forêt, voient devant eux une forteresse vers laquelle ils obliquent. À leur arrivée, ils y trouvent un chevalier âgé qui s'empresse de les accueillir avec tous les honneurs et les aide lui-même à se désarmer. Il les conduit ensuite jusqu'à la grande salle où l'on discute jusqu'à l'heure du repas, puis l'on s'assied à table

---

la voſtre, il n'en ont pas eu pooir. Si vos ai ore contee m'aventure issi com ele avint. Or voldroie je savoir, s'il vos plaisoit que vos le me deïssiés, quel acheison vos avoit ci amené. » Et il li conte comment il vet querant son seignor Lanselot, « ne jamés en la cort le roi Artu n'entrerai devant que je l'aie trové, s'il n'i vient ains de moi. — Et quel part, fet Lambegues, le cuidiés vos trover ? — A la cort le roi Baudemagu en orrons noveles, si com je cuit[a]. » Ensi content lor aventures, si demandent li uns a l'autre de son eſtre et chevauchent parmi la foreſt jusques au vespre. Atant regarde Boors devant lui, si voit une damoisele venir tout le chemin, si les salue ambesdous et il li rendent son salu. Et la demoisele diſt a Boort : « Sire, Lanselos vos cousins vous salue et vous envoie ceſte espee qui fu Galeholt ; si vous mande que vous le portés pour l'amour de lui. » Et il diſt qu'il le fera moult volentiers ; et Boors regarda la damoisele de pres, si le connut maintenant, se li fiſt moult grant joie et ausi fiſt Lambegues, car c'eſtoit la damoisele a la Dame del Lac. Ensi chevauchent ensamble grant piece et lors issirent de la foreſt, si virent devant aus une forterece, si tournerent cele part. Et quant il i sont venu, si trouverent un viel chevalier qui lor fiſt toutes les hounours qu'il pot et lor aida il meïsmes a desarmer et puis les mena en son haut palais et parlerent ensamble tant qu'il fu ore de mengier ; si sont assis as tables

pour manger. Lorsque le dernier plat fut servi arriva un chevalier qui s'agenouilla devant le seigneur et lui dit :

151. « Seigneur, deux de vos cousines sont là en bas dans la cour : elles veulent être hébergées par vous pour cette nuit. — De qui s'agit-il ? — De la demoiselle de Hongrefort et de celle de Glocedon. » À ces mots, le seigneur sort de table d'un bond pour aller à leur rencontre et dit à Bohort de ne pas s'en formaliser, car il reviendra dans un instant. Ils parlaient encore, lorsque apparurent les deux demoiselles que Bohort reconnut immédiatement. Mais la demoiselle de Hongrefort ne l'a pas plus tôt vu qu'elle se laisse tomber à ses pieds et lui dit : « Généreux chevalier, au nom de Dieu, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et de mon côté je m'engage à réparer ma faute selon vos exigences. » Bohort est si surpris de la voir devant lui qu'il n'ose lui opposer un refus, mais lui pardonne dans l'instant ce qui avait suscité sa colère et son ressentiment.

152. On se laisse alors aller à une joie inimaginable : les deux demoiselles racontent au seigneur du lieu comment Bohort leur avait porté secours et la demoiselle de Hongrefort change enfin son accoutrement. Quand elle eut fait part à Bohort, en présence de tous les gens du château, de la souffrance qu'elle avait éprouvée, tous furent stupéfaits. « Seigneur, dit-elle à Bohort, sachez que je ne me serais jamais arrêtée avant de vous avoir retrouvé. — Demoiselle,

---

pour mengier. Et quant il orent le daerrain mes eü, si vint laiens uns chevaliers qui s'ajenolla devant le signour et li dist :

151. « Sire, .II. de vos cousines sont la aval en cele court, qui se voelent huimais herbergier o vous. — Qui sont eles ? fait il. — C'est, fait il, la damoisele de Hongrefort et cele de Glocedon. » Et quant li sires l'entent, si saut fors de la table pour aler contre eles et dist a Boort qu'il ne li poist, car il revenra tout maintenant. Et ensi com il parloient, estes vous les .II. damoiseles qui entrerent laiens et Boors les connut tout maintenant que il les voit. Mais si tost com cele de Hongrefort le voit, si se laist chaoir a ses piés et li dist : [*c*] « Gentix chevaliers, pour Dieu pardonnés moi ce que je vous ai mesfait par ensi que je le vous amenderai tout a vostre volenté. » Et Boors est si esbahis, quant il le vit devant lui, qu'il ne li ose escondire, ains li pardonne maintenant l'ire et le malvoillance qu'il avoit a li.

152. Lors conmence la joie par laiens si grans que onques nus hom ne vit si bele ; puis conterent les .II. damoiseles au signour de laiens conment Boors lor avoit aidié, dont se revest la damoisele de Hongrefort en autre maniere qu'ele n'avoit esté vestue. Quant ele ot conté a Boort, oiant tous ciaus de laiens, la painne qu'ele avoit eüe, si s'en esmerveillent tout. Et ele dist a Boort : « Sire, saciés bien que jamais ne finaisse d'errer devant que je vous eüsse trouvé. — Damoi-

ajoute Bohort, puisqu'il se trouve que vous avez achevé votre quête, je vous prie de ne plus jamais faire mettre à mort un chevalier, à moins d'un crime très grave. » Et elle s'engage à ne plus le faire. S'avance alors la demoiselle de Glocedon pour demander à Bohort les raisons de son départ précipité de son logis. Il s'en explique sans tarder, suscitant les rires de toute l'assistance. Bohort passe une soirée fort agréable ; on lui manifeste une telle joie qu'il en est même gêné. Le lendemain matin, il se leva dès l'aube et assista à la messe. Le seigneur du lieu apporta ensuite à Lambègue tout un équipement dont il s'arma du mieux qu'il put. Une fois prêts, tous deux partirent et recommandèrent leur hôte à Dieu, accompagnés de la demoiselle qui était au service de la Dame du Lac. Ils firent route jusqu'à midi, lorsqu'ils rencontrèrent un chevalier en armes sur un grand roussin. Ils le saluent et il fait de même. « Chers seigneurs, vous me semblez des chevaliers errants ; aussi je vous prie de me dire ce que vous recherchez. » Lancelot du Lac, lui répond Bohort. « Au nom de Dieu, reprend-il, je pourrais vous donner des nouvelles de Lancelot, si je le voulais. — Cher seigneur, insiste Bohort, donnez-les-nous donc, si vous le voulez bien. — Par ma foi, je ne le ferai que si vous me dites pour quelles raisons vous le recherchez. — Je ne le recherche que pour son bien.

153. — Eh bien ! sachez que Lancelot est allé à la cour du

---

sele, fait Boors, puis qu'il est ensi que vous avés vostre queste achievee, or vous proi je que vos ne faciés jamais ocirre chevalier, se trop grant mesfait n'i a. » Et ele li creante que non fera ele. Et lors vint avant la damoisele de Glocedon et demande a Boort pour coi il avoit laissié son ostel. Et il li conte maintenant l'ocoison et, quant cil de laiens l'entendent, si conmencent tout a rire. Cele[a] nuit fu Boors moult a aise ; se li fist on tant de joie qu'il li em pesa bien. Au matin, si tost com il vit le jour aparoir, se leva Boors et oï messe et, quant il l'ot oïe, li sires de laiens aporta a Lambegue unes armes et il s'en arma au mix qu'il pot. Et quant il furent armé, si se partirent de laiens et conmanderent lor oste a Dieu, et avoc aus se mut la damoisele qui estoit a la Dame del Lac. Si errerent jusques a miedi et lors encontrerent un chevalier armé sor un grant ronci, si le saluent et il lor rendi lor salu. « Biaus signour, fait il, vous me samblés chevalier errant ; si vous pri que vous me dites que vous alés querant. » Et Boors li dist que il quiert Lanselot del Lac. « En non Dieu, fait cil, de Lanselot vous savroie je bien a dire nouveles, se je voloie. — Biaus sire, fait Boors, or nous en dites dont nouveles, s'il vous plaist. — Par foi, fait cil, non ferai, se vous ne me dites pour coi vous le querés. — Je ne le quier se pour bien non, fait Boors.

153. — Or saciés, fait cil, que Lanselos a esté a la court le roi

roi Bademagu où il a tué le chevalier qui l'accusait de trahison ; il a couché chez moi hier soir et il en eſt parti ce matin ; et quand je lui ai demandé où il allait, il m'a répondu : à la Douloureuse Garde. Si vous vous dépêchez, je crois bien que vous pourrez le rejoindre. » Cette nouvelle comble Bohort de joie ; il en remercie vivement le chevalier, le recommande à Dieu et le quitte. Bohort et ses compagnons reprennent leur route tant et si bien qu'ils arrivent à la Douloureuse Garde. Mais, ne connaissant pas le chemin direct, ils firent un détour de deux bonnes lieues, de sorte qu'une fois sur place ils apprirent que Lancelot venait de partir la veille.

154. Ce contretemps mit Bohort en colère. Il passa la nuit au château. Ils repartirent le lendemain et firent route jusqu'à une bifurcation. La demoiselle s'avança alors et dit à Bohort : « Seigneur, je vous recommande à Dieu. — Qu'y a-t-il, demoiselle ? Voulez-vous déjà nous quitter ? » Elle répond qu'elle ira chez sa Dame du Lac et le recommande tendrement à Dieu. Il lui demande de saluer de sa part la Dame du Lac, puis prie Lambègue d'accompagner la demoiselle jusqu'à la mer, ce qu'il accepte. Bohort reprend sa route, tout seul, se promettant de ne pas retourner à la cour du roi Arthur avant un an, mais d'aller partout en quête d'aventures. Mais ici le conte cesse de parler de Bohort et revient au roi Bademagu qui, accablé de chagrin, fait ensevelir son fils dans un ermitage.

Baudemagu et a ocis le chevalier qui l'apeloit de traïson ; si jut ersoir a mon oſtel et hui matin s'em parti et je li demandai ou il aloit, et il diſt a la Dolerouse Garde. Et se vous alés toſt, je quit bien que vous l'aconsiurrés. » De ceſte nouvele fu Boors moult liés, si[a] en mercia le chevalier moult durement et le conmanda a Dieu et s'em parti li uns de l'autre. Et [*d*] Boors et sa compaingnie se met en son chemin et errerent tant qu'il vindrent a la Dolerouse Garde. Mais[b] il ne savoient mie la droite voie, si se deſtournerent bien .II. liues ; et quant il vinrent la, si lor diſt on que Lanselos s'en eſtoit partis le jour devant.

154. De ceſte aventure fu Boors moult coureciés, si jut cele nuit el chaſtel, et l'endemain s'em partirent et errerent tant qu'il vinrent a un chemin fourchié. Lors vint la damoisele avant et diſt a Boort : « Sire, je vous conmant a Dieu. — Qu'eſt ce, damoisele ? fait il. Nous volés vous ensi laissier ? » Et ele diſt que ele ira a sa Dame del Lac et ele le conmande a Dieu moult doucement. Et il li proie qu'ele li salut la Dame del Lac et puis[a] proie a Lambegue qu'il le convoiſt jusqu'a la mer, et cil li otroie. Et Boors entre en son chemin tous seus et diſt qu'il ne retournera mie a court le roi Artu devant un an, ains ira partout querant aventures. Mais ici endroit se taiſt li contes de lui et retourne a parler ensi conme li rois Baudemagus fait enfoiir son fill en un hermitage et en fait grant duel.

La cour de Bademagu.

155. Quand Patridès, dit le conte, eut quitté Lancelot, comme il a été dit plus haut, il fit route la journée durant, tout blessé qu'il était, et coucha la nuit là où avait dormi Lancelot. Le lendemain, il repartit et continua son chemin jusqu'à Wissant, où il trouva le roi Bademagu. Il s'agenouille devant lui et lui dit : « Seigneur, Lancelot du Lac m'envoie auprès de vous pour vous dire qu'il a tué votre fils Méléagant et il vous demande pardon par mon entremise. » Quand le roi entend ces propos, son cœur se brise, car c'était son seul enfant[1]. Il ne peut plus se tenir assis, mais s'écroule à terre sans connaissance ; les barons se précipitent vers lui pour le relever. S'élèvent alors tout autour des lamentations si fortes qu'on n'y entendrait pas le tonnerre. Quand le roi retrouve ses esprits, il demande à ses barons s'ils savent où repose le corps de son enfant : on lui répond qu'il eſt au Château des Quatre Pierres. Le roi se prépare à partir pour aller chercher son fils et emmène avec lui une foule de chevaliers. Ils ne cessent de chevaucher tant qu'il fait jour et durant toute la nuit, tant et si bien qu'ils arrivent le lendemain, à l'heure de none, au Château des Quatre Pierres. Ils trouvent dans la salle le corps de Méléagant ; le roi prend entre ses mains la tête de son fils, toute couverte de plaies, le redresse et le fixe du regard. Et quand son cœur ne peut plus supporter la douleur qui le

---

155. Or diſt li contes que, quant Patridés se fu partis de Lanselot, ensi com li contes vous a devisé, si erra toute jour ensi navrés com il eſtoit et la nuit jut ou Lanselos avoit geü. L'endemain s'em parti et s'en entra en sa voie et erra tant qu'il vint a Huidesant et trouva le roi Baudemagu et s'agenoulla par devant lui et li diſt : « Sire, Lanselot del Lac m'envoie a vous et vous mande par moi qu'il a ocis voſtre fill Meliagant et vous en crie la merci par moi qu'il a envoiié a vous pour vous dire. » Et quant li rois l'entent, si l'en prent une pitié au cuer, pour ce que plus d'enfans n'avoit, tele qu'il ne se puet tenir en [*e*] son seant, ains chiet a terre tous pasmés, et li baron courent cele part pour lui relever. Et lors conmence li doels par laiens si grans c'on n'i oïſt mie Dieu tonnant. Et quant li rois revint de pasmisons, si demande as barons s'il sevent ou li cors de son enfant giſt, et on li diſt qu'il eſtoit au Chaſtel de .IIII. Pierres. Et li rois apareille son oirre pour aler querre son fill et enmainne avoc lui grant plenté de chevaliers. Si chevauchent tant com li jours lor dure et la nuit toute nuit, tant qu'il sont venu l'endemain a ore de nonne au Chaſtel de .IIII. Pierres. Si trouvent en la sale le cors de Meliagant ; si prent li rois entre ses mains la teſte[a] qui toute eſtoit plainne de plaies, si le lieve en son eſtant et le regarde quanqu'il puet ; et quant ses cuers ne pot plus endurer l'angoisse qu'il sent, si

déchire, il s'écroule sans connaissance et reste étendu ainsi un long moment. Quand il s'est relevé, il reprend ses lamentations, inconsolable. Il ne mange rien ce jour-là, mais pleure et gémit sur son fils, puis le fait enterrer dans un ermitage en l'entourant des honneurs qui conviennent à un fils de roi. Sur ce, le roi repart, si abîmé dans la douleur qu'il manque de perdre la raison. À son retour à Wissant, en voyant ses proches et ses hommes autour de lui, il se ressouvint de son fils et blâma sans ménagements la mort : « Ah ! mort traîtresse, comment as-tu eu l'audace d'approcher de mon fils ! » Après ces paroles, il proféra des menaces à l'encontre de ses barons : « Si vous aviez bien surveillé mon enfant, il n'aurait pas été tué, mais vous avez fait en sorte que je vous poursuivrai d'une haine mortelle tous les jours de ma vie. Et n'espérez pas que je puisse trouver du réconfort, car cette terrible perte est irréparable. » Voilà comment le roi Bademagu se lamente sur Méléagant, son fils. Mais ici le conte cesse de parler de lui et revient à la reine Guenièvre qui se trouve dans une forêt près d'une fontaine, a envie de boire et envoie Sagremor le Démesuré et Dodinel le Sauvage en quête de nourriture.

La cour du roi Arthur.

156. Dans cette partie, le conte dit qu'un an après la mort de Méléagant, le fils du roi Bademagu de Gorre, le roi

---

chiet a terre pasmés et jut a terre grant piece em pasmisons. Et quant il fu relevés, si reconmence son doel a faire tel qu'il ne pot estre reconfortés par home, ne onques celui jour ne manga, ains ploura et dolousa pour son fill et fist le cors enterer en un hermitage a si grant honour com on doit faire a fill de roi. Et aprés s'em parti li rois tant dolans et tant coureciés que a poi qu'il ne dervoit. Et quant il vint a Huidesant et il vit sa maisnie entour lui et sa gent, se li resouvint[b] de son fill et blasma la mort au plus qu'il pot et dist : « Ha ! mort felenesse, conment osas tu aprocier de mon fill ? » Et quant il ot ceste parole dite, si manecha ses barons et lor dist : « Se vous eüssiés bien gardé mon enfant, il ne fust pas ocis, mais vous avés tant fait que je vous harrai de mortel haïne tous les jours de ma vie, ne si n'aiés ja esperance que je m'en puisse conforter, car ceste dolerouse perte est sans recouvrier. » Ensi demainne li rois Baudemagus son doel pour Meliagant son fill. Mais atant se taist li contes de lui et retorne a parler de la roïne Genievre ou ele est en une forest a une fontaine et a talent de boire et envoie Saygremor le Desreé et Dodynel le Salvage por querre a mengier. [f]

156. Or dist li contes en ceste partie que un an aprés la mort de Meliagant, le fill au roi Baudemagu de Gorre, ala li rois Artus chacier en la forest de Kamaalot et ce fu as octaules de Pentecouste. En cele

Arthur alla chasser dans la forêt de Camaalot à l'octave de la Pentecôte. Participaient à cette chasse douze rois portant couronne, qui tous tenaient leur terre du roi Arthur, ainsi qu'un nombre invraisemblable de comtes, car le roi n'avait pas encore mis fin à la cour plénière de la Pentecôte et aucun des nobles ne l'avait quittée. À la suite du roi venait la reine Guenièvre entourée de nombreuses dames et demoiselles, mais il n'y avait avec elle que quatre chevaliers : le sénéchal Keu, Sagremor le Démesuré, Dodinel le Sauvage et enfin monseigneur Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, modèle de bravoure et de vaillance. Ils étaient en plus accompagnés d'un écuyer qui portait un braque appartenant à la reine Guenièvre ; elle l'emmenait en effet toujours avec elle, car c'était un cadeau de la Dame du Lac.

157. C'est sous cette escorte que la reine parcourait à cheval la forêt de Camaalot, prenant du bon temps en retrait des chasseurs. Et voilà qu'à l'heure de prime ils rencontrent un chevalier revêtu de toutes ses armes sur un grand destrier, l'écu au cou, la lance au poing, le heaume sur la tête. Le chevalier s'avançait dans la forêt par un chemin de traverse et, dès qu'il reconnut la reine, il fondit en larmes. Elle le salue et lui dit : « Que Dieu vous protège, seigneur chevalier ! » À force de pleurer et de se désoler, il est incapable de prononcer un mot, sans pour autant cesser de la regarder fixement à travers ses larmes. Quand la reine s'est un peu éloignée, le

---

chace avoit .XII. rois couronés qui tout tenoient terre del roi Artu ; si i avoit tant de contes que c'estoit une merveille, car li rois n'avoit encore mie departie sa court qu'il avoit tenue a la Pentecouste, ne nus gentix hom n'en estoit encore partis. Et aprés le roi venoit la roïne Genievre atout grant compaingnie de dames et de damoiseles, mais il n'i avoit que .IIII. chevaliers tant solement, dont li uns fu Kex li seneschaus et li autres Saygremors li Desreés et li tiers Dodiniaus li Salvages et li quars fu mé sire Lanselot del Lac, li fix au roi Ban de Benuyc, qui assés estoit prous et vaillans. Et il avoient avoc aus un esquier qui aportoit un brachet qui estoit a la roïne Genievre qui tous jours le faisoit porter avoc soi pour la Dame del Lac quil li avoit donné.

157. A tel compaingnie chevauchoit la roïne Genievre parmi la forest de Kamaalot, si s'aloit esbanoiant[a] aprés les chaceours. Et quant ce vint a ore de prime, si encontrerent un chevalier armé de toutes armes sor un grant destrier, son escu a son col, sa lance en son poing et son hialme en sa teste. Li chevaliers venoit un chemin en travers parmi la forest ; et quant il connut la roïne, si conmencha a plourer trop durement. Et ele le salue et li[b] dist : « Dix vos gart, sire chevaliers ! » Et il est si plains de lermes et tant dolens que il ne li puet respondre un mot ; et si la regarde il moult ententivement ne remaint por plor qu'il face. Quant la roïne est un poi esloingnie, li

chevalier vient à la charge en piquant des deux de toutes ses forces, se place au côté de la reine et lui dit en pleurant: « Dame, voici la promesse que je vais accomplir à votre détriment et malgré moi. » Et il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il saisit le cheval de la reine par la bride et dit: « Dame, je vous saisis et vous ne m'échapperez pas facilement. » Le chevalier ne cessait pour autant de pleurer à chaudes larmes. « Seigneur chevalier, répond la reine, lâchez-moi! — Je ne le peux, dame. — Par ma foi, intervient le sénéchal Keu qui se trouvait à son côté, vous devez la lâcher, ou vous le paierez très cher! — Keu, répond le chevalier, ce n'est pas vous qui me ferez lâcher la reine, mais je l'emmènerai, à moins qu'un autre que vous prenne sa défense. — Si vous ne la lâchez pas, reprend Keu, vous le regretterez bientôt. — Je ne la lâcherai pas. — Non? fait Keu. Je vais bientôt voir ce qu'il en est. » Il dégaine alors l'épée et dit au chevalier: « Ôtez votre main, ou je vais vous la couper! — Vraiment? réplique le chevalier. En sommes-nous déjà là? — Oui, sur ma tête. — Au nom de Dieu, vous allez le regretter, car vous aurez à me combattre. — Peu m'importe, répond Keu, car vous n'êtes pas le premier que j'affronte. Faites désormais attention à moi, car je vous défie. — Et moi de même », conclut le chevalier. Ils s'éloignent l'un de l'autre d'un bon arpent de terre, puis se lancent à l'attaque de toute la fougue de leurs chevaux et échangent des coups

---

chevaliers vient aprés poignant quanque li chevals li puet corre et s'acoste[c] de delés li et li dist em plourant: « Dame, veés mon gage que je vous mesferai malgré mien. » Et maintenant qu'il ot ce dit, aert la roïne au frain et li dist: « Dame, je vous preng ne vous ne me poés mie eschaper legierement. » Et toutesvoies plouroit li chevaliers a chaudes larmes trop durement. « Sire chevaliers, fait la roïne, laissiés moi ester! — Je ne puis, dame, fait il. — Par foi, fait Kex li seneschaus qui delés li[d] estoit, laissier le vous couvient, ou vous le comperrés moult chier! — Kex, fait li chevaliers, pour vous ne le lairai je mie, ains l'en menrai, se par autre de vous n'est desfendue. — Se vous ne le laissiés, fait Kex, vous vous en repentirés orendroit. — Je nel lairai mie, fait li chevaliers. — Non? fait Kex. Ce verrai je par tans. » Lors trait l'espee et dist au chevalier: « Ostés vostre main, ou je le vous coperai ja! — Voire? fait li chevaliers. Sommes nous ja la? — Oïl, par mon chief, fait Kex. — En non Dieu, fait [*323a*] li chevaliers, vous vous en repentirés, car vous jousterés a moi. — De ce m'est ore moult petit, fait Kex, car vous n'estes mie li premiers a qui j'ai jousté: si vous gardés huimais de moi, car je vous desfi. — Et je vous », fait li chevaliers. Et Kex s'eslonge del cevalier bien un arpent de terre, et il de lui; et puis s'entreviennent si tost com li cheval porent aler et s'entrefierent si grans cops que li escu s'entreper-

puissants qui transpercent les écus. Keu brise sa lance sur le chevalier, qui lui réplique si sèchement qu'il le fait voler à terre par-dessus la croupe de son cheval. Quand Sagremor voit Keu au sol, il s'élance au grand galop vers le chevalier. Tous deux, emportés par l'élan de leurs montures, s'attaquent sauvagement et voient leurs écus se percer et voler en éclats. Mais, alors que Sagremor brise sa lance, le chevalier revient à l'attaque, l'abat, lui et sa monture, pêle-mêle à terre et lui piétine le corps de tout le poids de son cheval, manquant de lui fracasser la tête et de lui faire éclater le cœur.

158. La reine eſt fort en colère en voyant les deux chevaliers abattus de la sorte par un seul homme. Dodinel le Sauvage, furieux de l'outrage subi par ses compagnons, reconnaît que le chevalier eſt habile combattant, mais il lui faut l'affronter, dit-il, car il préfère être abattu plutôt que de ne pas faire tout son possible pour venger ses compagnons. Il charge alors le chevalier, qui fait de même. Ce dernier, qui n'avait pas encore brisé sa lance, tellement elle était massive et rigide, était brave et hardi et son cheval, vif. Ils se martèlent rageusement les écus jusqu'à les fendre et en arracher la bosse, alors que les mailles de leurs hauberts, en dépit de leur solidité, ne résiſtent pas. Le chevalier reſte en selle, mais Dodinel s'écroule à terre en raison du poids de ses armes, manquant de se briser l'os du cou. La reine eſt fort affligée de cette déroute, les dames et les demoiselles en pleurent à

---

cierent. Kex brisa sa lance sor le chevalier[r] et li chevaliers le fiert si durement qu'il le porta a terre par desus la crupe del cheval. Et quant Saygremors voit Keu abatu, si court vers le chevalier quanque li chevaus puet rendre ; si s'entrefierent es grans aleüres des chevaus si durement que li escu percent et esclicent. Mais Saygremors brise sa lance et li chevaliers le refiert si durement qu'il abat lui et le cheval tout en un mont et li vait par desus le cors tout a cheval si que pour un poi qu'il ne li brise la teſte et qu'il ne li crieve le cuer el ventre.

158. Lors eſt la roïne assés courecie, quant ele voit que li doi chevalier sont ensi abatu par un sol home. Et Dodiniaus li Salvages, qui moult fu coureciés de la honte a ses compaingnons, diſt que moult jouſte bien li chevaliers, mais a lui le couvient joſter, ce diſt, car mix aimme il qu'il soit abatus qu'il ne venge ses compaingnons a son pooir. Lors muet contre le chevalier, et cil a lui, qui n'avoit encore mie le sien glaive brisié qui moult eſtoit fors et roides ; et li chevaliers eſtoit prous et hardis et ses chevaus courans. Si s'entrefierent par si grant ire es escus qu'il les fendirent et desbouclerent et li hauberc ne sont si fort que la maille n'en soit route. Li chevaliers remaint en la sele et Dodiniaus vole outre a la terre pour le fais des armes qu'il avoit si que a poi que la canole del col ne li eſt brisie. De ceſte chose fu la roïne moult iree, si em plourent les dames et les

chaudes larmes. La reine, qui craignait fort pour Lancelot, interpelle alors le chevalier :

159. « Ah ! seigneur, au nom de Dieu, allez-vous-en ! Car, si vous abattez le quatrième chevalier, c'en est fini à jamais de ma joie. — Dame, j'en prends Dieu à témoin, je ne peux partir d'ici sans que je sois abattu ou que je vous aie emmenée. — En vérité, reprend la reine, si vous m'emmenez, je mourrai de chagrin, car, une fois que vous aurez abattu le quatrième compagnon, je n'aurai plus envie de vivre un jour de plus. » Il prend alors du recul pour attaquer Lancelot, qui fait de même. Et au moment où ils allaient s'élancer, voici qu'une vieille montée sur un palefroi se dirige au grand galop vers Lancelot. Elle saisit son cheval par la bride et dit : « Seigneur chevalier, tenez votre promesse ! — Laquelle ? demande Lancelot. Vous ai-je fait une promesse ? — Oui, au nom de Dieu, vous vous êtes engagé lors de votre quête du chevalier vermeil : vous m'avez dit qu'en échange du renseignement vous iriez à ma suite sans excuse possible à la première occasion où je vous le demanderais[1]. Et maintenant je vous le demande, il faut donc vous soumettre. Et si vous refusez, vous avez manqué à votre parole et aurez perdu à jamais votre honneur.

160. — Dame, vous m'auriez outragé pour toujours, si vous m'obligiez à laisser dans ces conditions le chevalier qui m'attend. — Vraiment ? dit-elle. S'il triomphe de vous, vous serez son prisonnier et je n'aurais alors aucun pouvoir sur

---

damoiseles moult durement. Et la roïne ot moult grant paour de Lanselot, si dist au chevalier :

159. « Ha ! sire, pour Dieu, alés vous ent ! Certes, se vous abatés le quart, jamais jour de ma vie joie n'avrai. — Dame, fait il, se Dix m'aït, je ne m'en puis aler devant que je soie abatus ou que je vous en aie menee. — Certes, fait ele, se vous m'en menés, je morrai de doel, car puis que vous avrés le quart compaingnon abatu, n'avrai je talent de vivre un sol jour. » Lors s'eslonge pour jouster a Lanselot, et Lanselot envers lui. Et en ce qu'il durent mouvoir pour jouster ensamble, estes vous une vielle sor un palefroi qui venoit quanqu'ele po[*b*]oit vers Lanselot. Et ele le prent au frain et li dist : « Dans chevaliers, aquités vostre foi ! — Quel foi ? fait il. Avés vous donques ma foi ? — Oïl, en non Dieu, fait ele, vous le me fianchastes, quant vous queriés le chevalier vermeil, et me dites, se je le vous enseingnoie, que vous me siurriés sans nul essoine el premier lieu ou je[a] vous en semonroie. Et ore vous en semoing, si couvient que vous vous en aquités ; et se vous n'i venés, vostre foi avés mentie, si n'avrés jamais hounour.

160. — Dame, fait Lanselos, honni m'avriés a tous jours, se vous ensi me faites partir del chevalier qui m'atent. — Voire ? fait ele. Et s'il vous conquiert, dont serés vous en sa prison ; si n'avroie sor vous

vous. — Dame, répond Lancelot, je vous prie au nom de Dieu et pour m'éviter cet affront de m'accorder un répit, le temps de le combattre. — Non, je ne vous accorderai aucun répit, mais suivez-moi. — Vraiment, dame ? Ne feriez-vous aucun geste pour moi ? — Assurément, non. — Dans ce cas, allez donc devant sans vous inquiéter, car je vous suis. Mais soyez-en certaine, vous n'aurez pas plus tôt avancé d'une double portée d'arc que vous me trouverez mort. — Mort ? Pourquoi allez-vous donc mourir ? — À cause de moi, assurément, car après avoir subi l'affront cinglant que vous voulez m'infliger, je ne souhaite plus vivre une heure de plus. — Ce n'est pas ce que je recherche, je vous laisserai donc vous mesurer à lui à condition que vous vous engagiez au préalable à me suivre, sitôt le combat achevé. — Je suis d'accord, si du moins je ne suis pas fait prisonnier. — Je le pensai ainsi », dit-elle. Et la vieille le laisse combattre. Elle était fort âgée et semblait bien avoir soixante-dix ans ; elle avait pourtant encore un cercle d'or sur sa tête malgré ses cheveux tout blancs : voilà pourquoi on l'appelait la Demoiselle au Grand Âge. Les deux chevaliers se préparent alors au combat qu'ils désiraient ardemment. Ils se jettent l'un contre l'autre de toute leur fougue et de toute leur puissance ; ils échangent des coups si violents que les écus se percent et se trouent, que les hauberts se disloquent ; ils plongent enfin leurs lances dans leurs chairs blanches et tendres. Le chevalier atteint si

---

nule poesté. — Dame, fait Lanselos, je vous proi pour Dieu et pour moi oster de ceste honte que vous me donnés respit tant que je me joste a lui. — Certes, fait ele, ja mon respit n'en avrés[a], mais venés ent aprés moi. — Non, dame ? Si n'en feriés riens pour moi ? — Certes, fait ele, non. — Ore alés dont devant seürement, car je vois aprés vous ; mais tant saciés vous bien que ja n'avrés alé .II. archies loing que vous me trouverés mort. — Mort ? fait ele. Pour coi morriés vous donques ? — Certes, fait il, pour moi meïsmes, car puis que j'avrai recheü si grant honte conme vous me volés faire recevoir, je ne quier plus vivre une ore de jour. — Non, fait ele, ançois vous lairai je jouster, ne mais je voel que vous me fianciés avant que si tost conme vous avrés jousté a lui, que vous me siurrés. — Voire, fait il, se je sui en ma baillie. — Autrement ne di je mie », fait ele. Lors le laisse la vielle ; et ele estoit de si grant aage que bien paroit avoir .LXX. ans. Si avoit ele encore un cercle d'or en sa teste et si estoit ele toute plainne de chaines : si l'apeloit on la Damoisele de Grant Aage. Lors s'apareillent li doi chevalier de jouster, car chascuns en estoit bien entalentés. Si s'entreviennent de grant aïr et de si grant force com il plus porent et s'entrefierent si durement que li escu percent et estroent et lor hauberc sont desmaillié, si qu'il se metent es chars blanches et tenres les glaives. Li chevaliers ataint si

sévèrement Lancelot sur son côté droit qu'il le transperce de part en part du fer de sa lance mais, heureusement pour lui, la blessure n'est pas profonde. De plus, dans le choc, le chevalier brise sa lance, de sorte qu'elle reste en grande partie fichée dans le côté de son adversaire avec le fer ; aussi a-t-il manqué de le désarçonner. Lancelot, se sentant blessé, le frappe alors si rageusement qu'il lui plante en plein dans le corps le fer et le bois de sa lance : la pointe en resurgit dans son dos ; il le culbute enfin à terre tant que sa lance résiste.

161. La vieille s'en va aussitôt au galop en criant à Lancelot : « Dépêchez-vous, seigneur chevalier, tenez votre promesse ! » Après avoir fait demi-tour et vu que la vieille était déjà éloignée de plus d'une portée d'arc, Lancelot se met à sa poursuite sans même regarder sa plaie ni prendre congé de quiconque, homme ou femme, ne pensant qu'à rejoindre au plus vite la vieille. « Ah ! Keu, s'exclame la reine, ne voyez-vous donc pas qu'il a un tronçon de lance avec le fer planté dans le corps ? Assurément, il ne peut qu'en mourir, s'il continue sa route ainsi. — Par ma foi, fait Keu, j'irai volontiers à sa poursuite, mais je ne crois pas qu'il fasse demi-tour pour moi. — S'il ne veut pas revenir, dit la reine, portez-lui au moins de l'aide au cas où il en aurait besoin. — Volontiers », répond Keu. Il se lance alors à la poursuite de Lancelot et, après avoir parcouru une demi-lieue à travers la forêt, il aperçoit devant lui dans une vallée Lancelot en train d'affronter deux chevaliers : ils étaient trois au départ, mais il

---

durement Lanselot el costé[b] senestre qu'il li embat le fer del glaive parmi le costé tout outre, mais de tant li avint il bien que ce ne fu mie em parfont. Et en l'empaindre del cop brise li chevaliers son glaive, si en remest grant partie el costé Lanselot atout le fer ; si ne failli gaires qu'il ne l'a abatu del cheval a terre. Et Lanselos qui se sent navré le fiert par si grant aïr qu'il li embat parmi le cors et fer et fust, si [*c*] que de l'autre part de l'eschine parut li fers de la lance ; si le porte del cheval a terre tant com la lance dure.

161. Atant s'en vait la vielle quanqu'ele puet del cheval traire et escrie a Lanselot : « Or tost, sire chevaliers, aquités vostre foi ! » Et quant Lanselos ot fait son tor, si vit que la vielle estoit bien loing plus d'une archie ; et il court aprés que il onques ne regarda sa plaie ne ne prist congié a home ne a feme, ains s'en vait grant aleüre aprés la vielle. « Ha ! Kex, fait[a] la roïne, dont ne veés vous qu'il a un tronçon de lance parmi le cors atout le fer ? Certes, il le convenra morir, s'il vait longement ensi. — Par foi, fait Kex, je irai volentiers aprés lui, mais je ne quit mie qu'il retourt pour moi. — S'il ne velt retourner, fait la roïne, se li aidiés s'il en a mestier. — Volentiers », fait Kex. Lors s'achemine aprés Lanselot, et quant il ot cheminé parmi la forest la montance de demie lieue, si voit devant lui en une valee

avait tué l'un d'eux et mis les deux autres dans un tel état qu'ils s'enfuyaient à pied dans la forêt. Et lui-même était à pied, car ils avaient tué son cheval. Cette aventure provoqua la vive admiration du sénéchal Keu : il se dit en lui-même que Lancelot réussit à la perfection tout ce qu'il entreprend et qu'il était né en ce monde sous une bonne étoile. Il rejoint alors Lancelot et lui dit :

162. « Seigneur, ma dame la reine m'envoie auprès de vous pour avoir de vos nouvelles, car elle craint que vous ne soyez mortellement blessé. — Blessé ? s'étonne Lancelot. Vous pouvez lui dire en toute certitude que je ne souffre de rien et que je suis cette demoiselle. Mais, au nom de Dieu, prenez soin du chevalier blessé, celui contre qui je me suis battu, et veillez à sa guérison : vous agirez ainsi avec courtoisie, car c'est assurément un homme généreux et de grande valeur, un des meilleurs chevaliers à qui je me sois jamais mesuré. — Dites-moi ce que vous voulaient ces trois chevaliers que vous venez d'affronter. — Par ma foi, répond Lancelot, je n'en sais rien : ils étaient dans cette forêt et m'attaquèrent, je frappai le premier d'un coup mortel et les deux autres tuèrent mon cheval, m'assaillirent et m'infligèrent les pires sévices, mais j'en ai réchappé grâce à Dieu. » Keu descendit alors de son cheval et demanda à Lancelot s'il accepterait qu'il lui retirât la pointe de fer de son côté. « Seigneur chevalier, dit la vieille, ce n'est pas à vous de vous en

---

Lanselot qui se combat a .II. chevaliers et .III. avoient il esté, mais il en avoit l'un ocis et les .II. si atournés qu'il s'en fuioient parmi la forest tout a pié, et il meïsmes estoit a pié, car il li avoient son cheval ocis. De ceste aventure s'esmerveilla moult Kex li seneschaus, si dist a lui meïsmes que moult avient bien a Lanselot de quanqu'il emprent a faire et bien est bons eürous en cest siecle. Atant s'en vient a Lanselot et li dist :

162. « Sire, ma dame la roïne m'envoie a vous pour savoir conment il vous est, car ele quide que vous soiiés navrés a mort. — Navrés ? fait Lanselos. Seürement poés dire a ma dame que je n'ai nul mal et je m'en vois avoc ceste damoisele. Ne mais pour Dieu prendés del chevalier garde qui navrés est, a qui j'ai jousté, savoir s'il porra garir : si ferés bien et courtoisie, car certes il est prodom et de grant valor et uns des meillours chevaliers a qui je onques joustaisse. — Dites moi, fait Kex, que cil .III. chevalier vous voloient, a qui vous vous combatiés orendroit. — Par foi, fait Lanselos, je ne sai, fors tant qu'il estoient en ceste forest, si m'asaillirent et je feri si le premier que je l'ocis et li autre m'ocisent mon cheval et m'asaillirent et me firent au pis qu'il porent, mais je m'en sui eschapés, Dieu merci. » Lors descendi Kex de son cheval et demanda a Lanselot s'il sousferra qu'il li traie le fer del costé. « Dans chevaliers, fait la vielle, vous ne vous

occuper, car quelqu'un de bien plus compétent s'en chargera avant même la nuit. Faites plutôt demi-tour, de peur que vous ne lui causiez du mal. » Sur ce, Lancelot veut repartir, mais Keu ajoute : « Seigneur, prenez mon cheval, car vous ne repartirez pas à pied. — Volontiers, accepte Lancelot, mais comment reviendrez-vous sans cheval ? — Ne vous souciez pas de moi », répond le sénéchal. Lancelot enfourche le cheval de Keu et lui dit : « Keu, saluez pour moi ma dame la reine et tous ceux qui demanderont de mes nouvelles et dites-lui de prendre soin du chevalier blessé. » Sur ce, ils se quittent sans un mot de plus. Lancelot rejoint la vieille et Keu retourne sans détour auprès de la reine et de sa compagnie. Quand elles le voient revenir à pied, elles sont fort intriguées. Sagremor vient à sa rencontre et lui demande :

163. « Keu, que vous est-il donc arrivé pour venir ainsi à pied ? » Et il lui raconte comment il avait donné son cheval à Lancelot, puis s'adresse à la reine : « Dame, Lancelot vous salue et vous demande de prendre soin du chevalier blessé. — Keu, dit la reine, nous nous en sommes déjà bien occupées. » Keu tourne les yeux et voit que le chevalier est déjà débarrassé de ses armes, sa plaie, bandée et soignée, et qu'il était allongé sur un brancard que Sagremor et Dodinel lui avaient fabriqué. La reine appela alors ses demoiselles pour les mettre en garde : qu'aucune d'entre elles n'ait la hardiesse de dire qui est ce chevalier, d'où il vient et qui a fabriqué le

---

entremetrés ja, car tels em pensera encore anuit, qui moult en set plus de vous. Mais retournés vous ent arriere que vous [*d*] ne li faciés[a] mal. » Atant s'en valt Lanselos aler, mais Kex li dist : « Sire, prendés mon cheval, car a pié ne vous en irés vos mie. — Volentiers, fait Lanselos, mais conment vous en irés vous a pié ? — De moi, fait Kex, penserai je bien. » Et Lanselos monte desor le cheval Kex. Et Lanselos li dist : « Kex, salués moi ma dame la roïne et tous ciaus ki de moi demanderont et dites a ma dame qu'ele pensece del chevalier aiesier qui navrés est. » Si s'em part atant li uns de l'autre sans dire plus. Et Lanselos s'en revait aprés la vielle et Kex s'en retourne droit a la roïne et a sa compaingnie. Et quant eles le virent revenir a pié, si s'en esmerveillent moult. Et Saygremors li vint a l'encontre et li demanda :

163. « Kex, conment vous est il que vous venés ensi a pié ? » Et il li conte conment il avoit son cheval baillié a Lanselot, puis dist a la roïne : « Dame, Lanselos vous mande salus et vous mande que vous prengiés garde del chevalier navré. — Kex, dist la roïne, nous en avons ja pris garde bien et bel. » Lors regarde Kex et voit le chevalier qui ja estoit desarmés et sa plaie bandee et aparellie, et jut en une litiere que Saygremors et Dodiniaus li avoient ja faite. Et la roïne apela ses damoiseles et lor desfent que ja nule ne soit si hardie qu'ele

brancard, « car je veux qu'on l'apprenne d'une tout autre manière, et ce sera à la table de mon seigneur le roi. » Et elles y consentent. Ils reprennent alors leur route à travers la forêt derrière le roi et font couvrir le brancard de deux étoffes de soie qu'ils tapissent d'herbe verte, fraîche et nouvelle, tant et si bien qu'ils arrivent à une fontaine sous un sycomore[1]. Cette fontaine était appelée la Fontaine aux Fées, car les habitants de cette forêt affirmaient y avoir aperçu de splendides dames et, comme l'on ne pouvait rien connaître de leur exiſtence, on disait qu'il s'agissait de fées[2]. Parvenue à la fontaine, la reine y met pied à terre comme tous ceux qui l'accompagnent et, après un bon temps de repos, elle prend la parole : « Sagremor, on mangerait bien volontiers quelque chose. — Assurément, dame, si l'on avait de quoi. — Il faut vous mettre en quête. — À vrai dire, je ne sais où aller, si ce n'eſt à la maison de Mathamas qui n'eſt pas loin d'ici dans cette forêt. — Vous ne gagnerez guère à aller là, dit la reine, car il n'y a chevalier au monde qui haïsse autant que lui mon seigneur[3]. — Au nom de Dieu, rétorque Dodinel le Sauvage, dans ce cas on ferait bien d'y aller pour lui infliger un affront ; et si Sagremor désire s'y rendre, je l'accompagnerai et ma dame nous attendra ici. — Au diable qui s'y oppose ! » dit Sagremor. Ils se remettent aussitôt en selle et prennent leurs lances et leurs écus non sans ressentir de vives douleurs à la suite du combat mené contre le chevalier

---

die qui li chevaliers eſt ne dont il eſt venus ne qui a faite la litiere, « car tout autrement voel je que la nouvele en soit seüe, et ce sera a la table mon signour le roi. » Et cil li otroient. Atant acoillent lor chemin parmi la foreſt aprés le roi et font couvrir la litiere de .II. samis et par desus eſtramerent l'erbe vert fresche et nouvele et errerent tant qu'il vinrent a une fontainne desous un sicamor. Cele fontainne eſtoit apelee la Fontainne as Fees, pour ce que cil qui en la foreſt habitoient disoient qu'il i avoient veü de trop beles dames ; et si ne pooit on rien savoir de lor eſtre, et pour ce disoit on que c'eſtoient fees. La roïne vint a la fontainne, si descent et toute sa maisnie ; et quant il se sont une piece reposé, si diſt la roïne : « Saygremor, or feroit bon mengier. — Voire, dame, fait il, qui eüſt coi. — A pourchacier, fait ele, vous en couvient. — Par foi, fait il, je ne sai ou, se je ne vois a la maison Mathamas qui ci pres eſt en ceſte foreſt. — Illoc, fait ele, ferés vous petit de voſtre prou, car il n'a cevalier el monde qui tant hace mon signour que il fait. — En non Dieu, fait [*e*] Dodyniaus li Sauvages, dont i feroit il bon aler pour lui honnir et faire honte ; et se Saygremors i velt aler, je li ferai compaingnie et ma dame nous atendra ci. — Dehait ait, fait Saygremors, qui le vee ! » Lors montent maintenant et prent chascuns lance et escu et nequedent se doloient il moult del jouſter qu'il avoient fait au chevalier qui

qui voulait enlever la reine, mais ils étaient d'un tel courage qu'ils n'en furent autrement préoccupés. La reine les prie de revenir rapidement : ils feront de leur mieux, répondent-ils.

164. Ils obliquèrent alors vers un étroit sentier et peu après virent un chevalier en selle, toutes armes revêtues, appuyé sur sa lance, se tenant immobile devant un pavillon qui avait été dressé à cet endroit, et il chantait si distinctement que tout le bois en retentissait. Sagremor en parle à Dodinel : « Par ma foi, voilà quelqu'un de très heureux. — Sans doute, du moins c'est l'impression qu'il donne. » Quand le chevalier les voit près de lui, il se prépare au combat et se caparaçonne de ses armes. « Compagnon, fait Sagremor, il nous faut combattre. — Assurément, répond Dodinel, laissez-moi y aller. — Au nom de Dieu, je n'accepterai pas : j'irai et vous resterez ici pour savoir ce qu'il en adviendra. » Sagremor se dirige alors vers le chevalier, qui le charge de toute la vitesse de son cheval. Ils multiplient les coups sur les écus, brisent les lances, puis dégainent les épées et se martèlent heaumes et écus, s'acharnant à se détruire.

165. C'est à ce moment que le hasard amena une demoiselle montée sur une mule ; elle regarde un peu la bataille, puis se dirige vers Dodinel, qui la salue, quand il la voit d'assez près. « Puissiez-vous connaître le bonheur, seigneur chevalier, lui dit-elle, si toutefois vous ne faites pas partie des lâches et des peureux qui n'ont pas le courage d'escorter une

---

la roïne en voloit mener, mais tant estoient de haut cuer qu'il ne lor en chaloit. Et la roïne lor proie de tost revenir, et il dient que si feront il au plus tost qu'il porront.

164. Lors s'en tournerent par un estroit sentier, si ne demoura gaires qu'il virent un chevalier armé de toutes armes sor son cheval, apoiiés sur sa lance, et fu en estant devant un paveillon qui illoc estoit tendus ; si chantoit si clerement que tous li bois en retentissoit. Et Saygremors em parole a Dodynel et dist : « Par foi, cis est bien a aise. — Il peut bien estre, fait il, al mains en fait il le samblant[a]. » Et quant li chevaliers les vit pres de lui, si s'apareille del jouster et estraint ses armes entour lui. « Compains, fait Saygremors, a jouster nous couvient. — Voirs est, fait Dodyniaus, laissiés mi i aler. — En non Dieu, fait il, non ferai ; je irai et vous remanrés ci pour savoir que ce sera. » Lors s'adrece Saygremors vers le chevalier, et cil li vient quanqu'il puet del cheval traire ; si s'entrefierent sor les escus si durement qu'il brisent lor lances, puis traient les espees et s'entrefierent sor les hialmes et sor les escus, si s'entrenpirent au plus qu'il pueent.

165. Atant vint par aventure une[a] damoisele sor une mule qui regarde un poi la bataille, puis s'en vient par Dodinel ; et il le salue quant il le vit pres. « Et bien aiés, fait ele, sire chevaliers, se vous n'estes des malvais, des couars qui n'osent mener une damoisele avoc

demoiselle ! — De ceux-là, je n'en suis pas, car il n'y a jeune fille au monde que je refuserais d'escorter et de suivre. — Pur mensonge ! dit-elle. Vous n'oseriez me suivre, même sous la menace de perdre les yeux, là où je vais. — Je le ferais, au nom de Dieu, dussé-je y mourir. — Je verrai bientôt ce qu'il en eﬆ. — Allez-y sans hésiter : même si vous alliez en enfer, j'aurais encore le courage de vous suivre. » La demoiselle s'en va alors à vive allure, suivie de Dodinel. Quant à Sagremor, il mène un tel combat contre le chevalier du pavillon que ce dernier eﬆ à bout, incapable de se défendre davantage ; il fait demi-tour et prend la fuite dans les bois, son seul salut à ses yeux. Quand Sagremor voit qu'il lui échappe, il abandonne la poursuite et regarde autour de lui, mais n'aperçoit pas Dodinel le Sauvage. Il se demande avec étonnement ce qu'il a pu devenir et le cherche en tout sens. Quand il voit qu'il ne peut le retrouver, il se dit qu'il ne renoncera pas pour autant à aller chez Mathamas. Il rejoint le chemin et reprend sa route au grand galop. Mais il ne tarda pas à croiser un des veneurs du roi Arthur qui prenait la fuite à vive allure sur un cheval ; il était blessé à l'épaule et à la tête et avait le corps couvert de sang. Dès qu'il voit Sagremor, il le reconnaît à ses armes et lui crie : « Seigneur, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! — Qu'y a-t-il ? demande Sagremor. Pourquoi décampes-tu de la sorte ? — Seigneur, à cause de deux chevaliers qui m'ont infligé ces

---

aus ! — De ciaus, fait il, ne sui je mie, car il n'a pucele el monde que je n'osaisse bien mener et sivir ! — Non feriés voir, fait ele. Vous n'oseriés pour l'oel de la teﬆe por venir la ou je vois. — Si feroie, fait il, par Dieu, se je i devoie morir. — Ce verrai je, fait ele, par tans. — Alés, fait il, seürement, que se vous aliés en infer, si vous oseroie je bien sivir. » Lors s'en vait la damoisele devant grant aleüre et Dodiniaus aprés. Et Saygremors se combati tant au chevalier del paveillon qu'il eﬆ si las qu'il ne se puet mais desfendre ; si s'en tourne afuiant parmi le bois, puis que autre garison n'i voit. Et quant Saygremors voit qu'il ne le puet aconsiurre, si le laisse et regarde entour lui, mais il n'i voit mie Dodinel le Sauvage ; si s'esmerveille qu'il [*f*] puet eﬆre devenus, si le vait querant cha et la. Et quant il voit qu'il ne le puet trover, si se pourpense qu'il ne laira ja a aler pour ce a la maison Mathamas ; si se remet en son chemin et conmence a errer grant aleüre. Mais il ne demoura gaires qu'il encontra un des veneours le roi Artu qui venoit fuiant grant aleüre sor un cheval, et eﬆoit li venerres navrés en l'espaulle et en la teﬆe, si que tous en eﬆoit sanglens. Et quant il vit Saygremor, si le connut tantoﬆ as armes qu'il porte ; se li escrie : « Sire, pour Dieu, aiiés de moi pitié et merci ! — De coi ? fait Saygremors. Et pour coi t'en vas tu ensi fuiant ? — Sire, fait il, pour .II. chevaliers qui ensi m'ont navré, et

blessures et ont encore l'intention de me tuer en raison d'un braque qu'ils voulaient me dérober ; et comme je m'y opposais, ils m'ont blessé et battu si méchamment. — Ne t'inquiète donc pas, dit Sagremor, mais conduis-moi là-bas. — Dans ce cas, ne bougez pas, car ils passeront par ici. — Eh bien ! je vais les attendre », répond Sagremor.

166. Ils se sont tous deux arrêtés, alors que les deux chevaliers se rapprochent de plus en plus. Quand Sagremor les voit, il leur crie : « Lâchez le braque, vous ne l'aurez pas si facilement ! » Ils le confient aussitôt à un écuyer qui les accompagnait et lui demandent de partir sans crainte, « car nous combattrons ce chevalier pour en obtenir la pleine possession. » Et l'autre de s'en aller avec le braque. Sagremor s'élance contre un des chevaliers et d'un coup puissant lui fait voler la tête : il s'écroule, raide mort, à terre. Le second lui donne la réplique, détruisant un quartier de son écu, mais Sagremor se précipite sur lui et le menace de mort, s'il ne se rend[1]. Il implore sa pitié et lui remet son épée. Sagremor la prend sans tarder et lui demande de s'engager à rendre le braque et de se soumettre à la volonté du veneur ; et l'autre, voyant qu'il n'a pas le choix, obtempère. Sagremor recommande le jeune homme à Dieu, puis repart en suivant un sentier étroit, plein d'épines et de ronces ; le passage était si resserré que le cheval en eut les jambes tout ensanglantées et

---

encore me voelent il ocirre pour un brachet qu'il me voloient tolir ; et pour ce que je le contredis, si m'ont il ensi navré et batu vilainnement. — Or n'aies garde, fait Saygremors, mais mainne moi cele part. — Or ne vous mouvés, fait il, de ci, car il venront par ci. — Et je les atendrai », fait Saygremors.

166. Atant se sont arresté ambedoi, et li doi chevalier aprocent durement d'aus. Et quant Saygremors les voit, si les escrie : « Laissiés aler le brachet, vous ne l'emporterés mie ensi ! » Et il le baillent maintenant a un esquier qui avoc aus aloit et dient qu'il s'en aille seürement, « car nous le chalengerons bien a cel chevalier. » Et cil s'en vait qui emporte le brachet. Et Saygremors si laisse courre a un de ces chevaliers et le fiert si durement qu'il li fait la teste voler, et cil chiet mors a la terre. Et li autres li donne tel cop qu'il li abat un chantel de son escu, et Saygremors li court sus et li dist que il mors est, s'il ne se rent. Et cil li crie merci et li rent s'espee, et il le prent maintenant et il li dist qu'il li fiance qu'il li rendroit le brachet et qu'il se metra en la merci del veneour ; et cil qui voit bien qu'il ne puet autrement estre li fiance. Et Saygremors conmande le vallet a Dieu, puis se met en son chemin en un sentier estroit plain d'espines et de ronces et estoit la voie si estroite que li chevaus en ot toutes les gambes sanentes et esgratinees ; et Saygremors qui moult estoit dolans de cele voie dist que maldite soit espine et ronce.

égratignées. Sagremor, fort mécontent de ce sentier, maudit épines et ronces.

167. Le chemin ne tarda pas à s'élargir. Sagremor regarde devant lui et découvre un magnifique pavillon dressé sous un chêne ; à l'entrée se tenait un nain, le plus laid et le plus hideux qu'il pense avoir jamais vu ; et ce nain tenait en main un grand bâton lesté à son extrémité d'une masse de fer. Sagremor, après s'être approché du pavillon, s'arrête ; le nain s'avance vers lui, la massue levée, et frappe brutalement son cheval en pleine tête. Sagremor, furieux de cette rencontre plus pour sa monture que pour lui-même, lui dit : « Va-t'en, maudite engeance ! » Et le nain de relever sa massue et d'assommer une deuxième fois le cheval qui s'affaisse sur ses genoux. La colère de Sagremor a encore monté : il saisit le nain par les tempes, le soulève et le projette à terre si violemment qu'il manque de lui faire éclater le cœur, puis il lui piétine le corps de tout le poids de son cheval, lui brisant une des cuisses. Le nain crie à tue-tête : « Au secours ! Au secours ! » Surgit alors du pavillon une des plus belles demoiselles du monde ; elle se dirige vers Sagremor et lui dit :

168. « Ah ! seigneur chevalier, sur ma tête, vous manquez de courtoisie pour avoir éprouvé sur une telle créature votre puissance et votre force ! Assurément, vous pourriez le payer cher à l'avenir, et il en aurait été déjà ainsi, si son seigneur avait été là. Malheur au lâche chevalier, où qu'il soit ! —

---

167. Aprés ce ne demoura gaires que la voie li enlargi, si esgarde devant lui et voit un moult riche paveillon tendu desous un chaisne et a l'entree del paveillon avoit un nain si lait et si hidous que Saygremors, si com il quide, ne vit onques si lait ; et li nains tenoit en sa main un baston grant et pesant a une mache de fer devant. Et quant Saygremors vint [*324a*] pres del paveillon, si s'arreste, et li nains li vint a l'encontre, le baston entesé ; si fiert le cheval parmi la teste moult durement. Et Saigremors qui moult fu coureciés de la voie qu'il ot trouvé plus pour son cheval que pour lui, li dist : « Fui de ci, maleürouse creature ! » Et cil rehauce le baston et refiert le cheval parmi la teste si durement qu'il chaï as jenous. Et lors par est Saygremors trop coureciés, si prent le nain parmi les temples et le hauce contremont, si le flatist a terre si durement que a poi qu'il ne li a le cuer crevé el ventre, et li vait a cheval par desus le cors si qu'il li brise l'une des quisses. Et cil crie quanqu'il puet : « Aïde ! Aïde ! » Et lors issi del paveillon une des plus beles damoiseles del monde et s'en vint cele part courant et dist :

168. « Ha ! sire chevaliers, par mon chief, vous n'estes pas courtois qui a une tel figure avés esprouvee vostre vertu et vostre force ! Certes, encore vous em porroit il bien mesavenir — et certes si fesist il, se ses sires fust laiens — et mal dehait ait malvais chevaliers ou que il soit !

Qu'il en soit ainsi, demoiselle ! réplique Sagremor. Et pourquoi le dites-vous ? — Je le dis pour vous, car un vaillant chevalier ne se serait jamais comporté comme vous l'avez fait, quand vous avez porté la main sur une telle créature. Mais s'il avait eu vos capacités, vous n'auriez jamais eu la hardiesse de le toucher. — Demoiselle, vous racontez ce que vous voulez, mais j'en prends Dieu à témoin, s'il s'était agi de monseigneur Gauvain ou de Lancelot du Lac et qu'ils m'eussent causé un tel outrage et un tel affront, j'aurais pareillement fait tout mon possible pour me venger. Mais ne vous fâchez pas, car je suis tout prêt à réparer ma faute. — Ce n'eſt pas de refus », dit-elle. Sagremor la regarda de plus près et découvrit combien elle était belle et séduisante ; devant sa grande beauté, il se dit qu'il serait bien lâche, s'il la quittait sans parler d'amour.

169. Sur ce, la demoiselle retourne à son pavillon, accompagnée de Sagremor. Il y entre et y trouve Calogrenant, un des chevaliers de la Table ronde[1], les pieds entravés, allongé sur un lit, accablé et furieux. Sagremor, qui l'a immédiatement reconnu, le salue et lui demande ce qu'il fait là. « Quoi ! seigneur, s'exclame Calogrenant, soyez le bienvenu ! Je n'y fais rien à part que j'y suis emprisonné. — Et pourquoi ? » demande Sagremor. Il lui répond : « Par ma foi, seigneur, ce matin, comme le roi Arthur vint dans ce bois pour chasser, je partis l'accompagner, mais j'avais du retard, ce qui

---

— Ensi soit il, damoisele, fait Saygremors, si com vous dites ! Et pour coi le dites vous ? — Je le di pour vous, car nus vaillans chevaliers ne fesiſt ce que vous avés fait, quant vous avés mis main a une tele figure. Mais s'il eüſt ausi grant pooir conme vous, ja ne fuissiés si hardis que vous le touchissiés. — Damoisele, fait il, vous dites voſtre volenté, mais, si m'aït Dix, se ce fuſt mé sire Gavains ou Lanselot del Lac et il m'eüssent fait autretant d'anoi et de vilonnie com il a, si m'en fuissé je vengiés a mon pooir ; et ne vous en coureciés mie, car je sui tous pres de l'amender. — L'amendise, fait ele, ne refus je mie. » Lors le ravisa Saygremors et vit que moult eſtoit bele et gente ; et par la grant biauté qu'il vit en li, diſt il qu'il seroit moult malvais, s'il s'em partoit de li sans parler d'amours.

169. Atant s'em part la damoisele et il le convoie jusques a son paveillon ; et quant il vint laiens, si trouva Calogrenant, un des chevaliers de la Table Reonde, qui ert enchaenés en[a] unes buies et gisoit en une couche, moult dolans et moult coureciés. Et Saygremors le reconnut tout maintenant, si le salue et li demande qu'il fait illoc. « Coi ! sire, fait Calogrenans, que vous soiiés li bien venus ! Je n'i fais riens, fors que je sui emprisonnés. — Et conment ? » fait Saygremors. Et il li diſt : « Par foi, sire, hui matin, quant li rois Artus vint en ceſt [*b*] bois pour chacier, si m'esmui pour aler avoc lui, mais ce

me fit arriver de ce côté, tout seul, au gré du hasard. Je rencontrai cette demoiselle dans ce pavillon ; elle tenait dans sa main un cor d'ivoire et me demanda si j'avais l'audace de le sonner ; je lui répondis que oui, le pris et le fis résonner puissamment. Quand je l'eus sonné vinrent ici deux chevaliers tout armés qui m'attaquèrent et me prirent aisément, car je n'avais pas d'armes, comme vous pouvez le voir.

170. — Assurément, fait Sagremor, ils ont été bien lâches et, si j'étais certain qu'ils viendraient au son du cor, j'en sonnerais tout de suite. — Au nom de Dieu, fait Calogrenant, je suis sûr qu'ils arriveraient immédiatement, si l'on sonnait du cor. — Je vais bientôt le vérifier. » Il prend alors le cor que lui montre Calogrenant, le porte à sa bouche et le fait résonner le plus puissamment possible. Puis il s'empare d'une lance dressée là, se poste à l'entrée du pavillon, tant et si bien qu'il voit venir un chevalier à l'armure vermeille sur un grand destrier : il avait la couleur du sang. Il crie à Sagremor de loin : « Au nom de Dieu, seigneur chevalier, malheur à vous qui avez sonné du cor ! » Quand Sagremor voit que le combat est inévitable, il empoigne la lance et pique des deux vers le chevalier. Ils échangent sur les écus des coups si puissants qu'ils se culbutent mutuellement à terre, les chevaux sur les corps. L'autre est le premier à se relever en chevalier aussi courageux que prudent : il dégaine son épée, tout comme Sagremor, puis ils se précipitent l'un sur l'autre. Ils

---

fu a tart en tant que je ving ceste part tous seus, si conme aventure m'i amena. Si trouvai ceste damoisele en cest paveillon et ele tenoit en sa main un cor d'ivoire et me demanda si je estoie si hardis que je le sonnaisse ; et je li dis oïl bien, si le pris et le sonnai moult hautement. Et aprés ce que je l'oi sonné, vindrent chaiens doi chevalier armé de toutes armes, si m'asaillirent et me prisent legierement, car je estoie desarmés, si com vous poés veoir.

170. — Certes, fait Saygremors, il fisent grant vilonnie et se je quidaisse qu'il venissent pour corner, je corneroie orendroit. — En non Dieu, fait Calogrenans, je sai bien qu'il venroient maintenant, se li cors estoit sonnés. — Ce verrai je, fait il, par tans. » Lors prent le cor que cil li moustre et le met a sa bouche et le sonne au plus hautement qu'il puet. Puis prent un glaive qui illoc estoit dreciés, si vint a l'huis del paveillon et atent tant qu'il vit venir un chevalier armé d'unes armes vermeilles sor un grant destrier et estoit vermaus conme sans. Si escrie a Saygremor de loing : « Par Dieu, sire chevaliers, mar le sonnastes, le cor ! » Et[a] quant Saygremors voit que desfendre le couvient, si prent le glaive et point contre le chevalier ; si s'entrefierent si grans cops sor les escus qu'il s'entreabatent a terre, les chevaus sor les cors. Et li chevaliers se relieve premierement, qui moult estoit prous et sages, et trait l'espee del fuerre. Et Saygremors

se tailladent les écus en haut comme en bas en livrant longuement combat.

171. Et voilà que passe devant eux un chevalier sur un cheval balzan ; il se dirige vers la demoiselle, la saisit par les bras, la soulève jusqu'à l'encolure de son cheval, avant de disparaître avec elle. Le chevalier qui affronte Sagremor tourne les yeux et voit cet individu emporter son amie ; il en est si désespéré qu'il ne sait que faire[1]. Il s'adresse alors à Sagremor, qui a bien remarqué son désarroi : « Ah ! généreux chevalier, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! — Que voulez-vous dire ? demande Sagremor. — Je veux que cesse ce combat et me soumets totalement à votre volonté, pourvu que vous m'accordiez la faveur de poursuivre le ravisseur de mon amie. — Bien volontiers, fait Sagremor, et je vous accompagnerai, si vous le voulez, ou alors j'irai tout seul et vous resterez là pour libérer le chevalier emprisonné dans le pavillon. — Au nom de Dieu, je préfère cette dernière proposition. » Et Sagremor s'empresse de se remettre en selle pour se lancer à la poursuite du chevalier ravisseur. Au bout d'une lieue, il rencontra un chevalier et un écuyer à qui il demanda s'ils avaient croisé un chevalier qui emportait une demoiselle. « Oui, répond l'écuyer, dans cette vallée-là, mais il est si rapide que vous aurez du mal à le rejoindre. »

172. Cette nouvelle n'enchante pas vraiment Sagremor. Il les quitte sans tarder et, parvenu dans la vallée, voit devant

---

refait autretel, se li court sus, et cil a lui ; si se decopent lor escus amont et aval et se combatent ensi longement.

171. Lors vint par devant aus uns chevaliers sor un cheval bauchant, si vient vers la damoisele, si le prent par les bras et le lieve sor le col de son cheval et s'en vait atout li. Et li chevaliers qui se combat a Saygremor se regarde et voit celui qui emporte s'amie, si en est si dolans qu'il ne set que faire. Et Saygremors voit bien que cil ne faisoit se sousfrir non, et cil li dist : « Ha ! gentix chevaliers, pour Dieu aiiés merci de moi ! — Et que volés vous dire ? fait Saygremors. — Je voel, fait il, que ceste bataille remaingne et je me met del tout en vostre merci, mais que vous faciés tant pour moi que vous me laissiés aler aprés celui qui m'amie emporte. — Certes, fait Saygremors, volentiers, et si irai avoc vous, se vous volés, ou tous seus et vous demouerrés pour delivrer cel chevalier qui est el paveillon em prison. — Si m'aït Dix, fait [*c*] chil, ce voel je bien. » Et Saygremors monte tout maintenant sor son cheval et vait aprés le chevalier qui la damoisele emporte. Et quant il ot alé la montance d'une lieue, si encontra un chevalier et un esquier et il lor demanda s'il encontrerent un chevalier qui emportoit une damoisele. « Certes, oïl, fait li esquiers, en cele valee la, mais il s'en vait si tost que vous ne l'ataindrés s'a painne non. »

lui le chevalier sur une hauteur ; il pique alors des deux dans sa direction sans ménager sa monture. Arrivé sur la montagne, il découvre dix pavillons dressés dans un pré qu'agrémente une magnifique fontaine ; à chaque pavillon pendent quatre écus et sont appuyées dix lances, la pointe vers le haut. Quand il s'est approché des pavillons, il en voit sortir un chevalier qui lui demande ou de lui livrer combat ou de lui rendre ses armes. Sagremor lui répond qu'il n'entrera pas dans ce jeu, « mais, quoi qu'il en soit, je préfère livrer combat plutôt que de rendre mes armes, sauf que je n'ai pas de lance. — Ne vous inquiétez pas, car je vais vous en donner une. » Il lui remet aussitôt une lance, alors que trente chevaliers sortent des pavillons pour assister au combat. Sagremor se plaignait de multiples douleurs, car il avait accompli durant cette journée bien des prouesses. L'autre le charge et brise sa lance sur son écu, mais Sagremor lui réplique brutalement et l'étend à terre de tout son long. Il lui ordonne de se remettre en selle, car il ne tient pas à l'attaquer davantage. L'autre lui demande alors qui il est. « Je suis, dit-il, un chevalier de ce pays. — Et que recherchez-vous ? — Un chevalier qui emporte une demoiselle. — Si je le voulais, je vous en donnerais des nouvelles. — Dans ce cas, dites-le-moi, s'il vous plaît. — Je suis d'accord, si vous m'accordez le premier don que je vous réclamerai.

---

172. De ceste nouvele ne fu mie Saygremors moult liés, si se parti maintenant d'aus et quant il est venus en la valee, si voit devant lui el tertre amont le chevalier et il point aprés lui quanqu'il puet. Et quant il est venus en la montaingne, si voit jusques a .x. paveillons tendus en un pré ou il avoit une moult bele fontainne, et a chascun des paveillons pendoient .IIII. escu et .x. glaives apoiiés, les fers contremont. Quant il vint pres des paveillons, si en voit issir un chevalier qui li dist que jouster li couvient ou rendre ses armes. Et Saygremors li dist que de ce n'avoit il mie mestier, « mais toutesvoies voel je mix jouster que rendre mes armes, mais je n'ai point de glaive. — De ce, fait cil, ne vous esmaiiés ja, car je vous em baillerai un. » Lors l'em baille maintenant un et lors issent jusqu'a .xxx. chevaliers pour veoir la joste. Et[a] Saygremors se doloit moult duremant, car il ot le jour faite mainte bele proece. Et cil li vient et brise[b] son glaive sor son escu, et Saygremors le fiert si durement qu'il le porte a terre tout estendu. Se li dist Saygremors qu'il remont, car plus ne le velt adeser, et cil li demande qui il est. « Je sui, fait il, uns[c] chevaliers de cest païs. — Et que alés vous querant ? fait cil. — Je quier, fait Saygremors, un chevalier qui emporte une damoisele. — Se je voloie, fait cil, je vous en diroie bien nouveles. — Dites les dont, fait Saygremors, s'il vous plaist. — Si ferai je, fait cil, se vous me donnés le premier don que je vous demanderai.

173. — Bien volontiers, répond Sagremor. — Suivez donc ce chemin et un peu plus loin vous trouverez un pavillon : c'est là que se trouvent le chevalier et la demoiselle que vous recherchez. » Sur ces mots, ils se quittent. Sagremor s'avance sur le chemin jusqu'à ce qu'il arrive au pavillon ; il y entre et y trouve quatre chevaliers attablés pour le repas, la demoiselle assise au milieu d'eux, pleurant à chaudes larmes. En voyant cela, Sagremor se dirige immédiatement vers elle et lui dit : « Demoiselle, vous avez été enlevée à tort, mais je vous ramènerai de droit. » Un des chevaliers prend alors un couteau qu'il veut lui lancer. « Allez-vous-en, seigneur chevalier ! dit Sagremor. J'en prends Dieu à témoin, si vous bougez, je vous ferai voler le poing et vous couperai la tête. » Et l'autre ne retient pas son coup, mais lance le couteau et lui fait pénétrer la lame dans la chair. Quand Sagremor se voit blessé, il ôte le couteau, dégaine l'épée et d'un coup lui fait voler la tête en deux moitiés : il s'écroule à terre, raide mort.

174. Les trois autres se lèvent alors d'un bond pour courir à leurs armes ; mais Sagremor leur fait obstacle et frappe le premier qu'il touche d'un coup qui lui fait éclater la cervelle : il tombe à terre de tout son long ; aussi les deux derniers décampent-ils au plus vite du pavillon. Une fois qu'ils sont à bonne distance, Sagremor prend la demoiselle et la fait monter sur son cheval. Elle lui demande où il compte la conduire. « Je vous mènerai, dit-il, auprès de votre ami qui

---

173. — Certes volentiers, fait Saygremors. — Alés dont, fait li chevaliers, tout cest chemin et la un poi avant trouverés un paveillon : la est li chevaliers et la damoisele que vous querés. » Si s'en part atant li uns de l'autre et Saygremors entre[a] en son chemin et erra tant qu'il vint au paveillon et quant il entra ens, si trouva .IIII. chevaliers qui mengoient a une table et la damoiselle seoit enmi aus, si ploroit moult durement. Et[b] quant Saygremors [*d*] le vit, si s'en vait maintenant cele part et dist : « Damoisele, vous en avés esté amenee a tort, mais je vous en remenrai a droit. » Et lors prent uns des chevaliers un[c] coutel et li vaut lancier. « Fuiés, dans chevaliers ! dist Saygremors. Si m'aït Dix, se vous vous mouvés, je vous ferai le poing voler et vous tolrai la teste. » Et cil ne retint pas son cop, ains li lance si qu'il li fist l'alemele sentir en la char. Et quant Saygremors se sent navrés, si oste le coutel et traist l'espee et fiert si celui qu'il li fait la teste voler en .II. moitiés : si chiet mors a la terre.

174. Lors saillent en estant li autre .III. et voelent courre a lor armes ; et Saygremors lor vient a l'encontre et fiert si le premier qu'il ataint qu'il li abat la cervele, et cil chiet a terre tous estendus ; et li autre doi tournent en fuies au plus tost qu'il porent fors del paveillon. Et quant il sont eslongié de Saygremors, si prent la damoisele et le monte sor son cheval. Et ele li demande ou il le valdra

m'a envoyé jusqu'ici. » Et elle y consent. Tous deux repartent et Sagremor ne cesse de fixer son visage, prenant un tel plaisir à la regarder que, si le chevalier ne l'avait supplié en toute loyauté de la lui ramener, il lui aurait demandé son amour ; voilà son seul scrupule. Au cours de leur trajet, ils repassèrent devant les dix pavillons où Sagremor s'était mesuré au chevalier ; et quand il voulut aller au-delà surgirent jusqu'à dix chevaliers qui lui interdirent d'emmener la demoiselle. « Pourquoi ? demande-t-il. — Parce que notre seigneur souhaite la voir et la connaître. — Au nom de Dieu, réplique Sagremor, il n'en saura rien. — Il n'en eſt pas queſtion, ou nous vous l'enlèverons de force plutôt que de ne pas la lui présenter. — Vous pouvez bien me l'enlever, si du moins je ne suis pas capable de la défendre face à vous, mais sur ma tête, tant que je serai en vie, vous ne l'aurez pas, maintenant que vous voulez recourir à la force.

175. — Prenez désormais garde à nous, car la bataille eſt inévitable. — Je prendrai garde, réplique Sagremor, du mieux que je pourrai. » Il fait alors descendre la demoiselle de son cheval et proclame assez fort pour être entendu de tous : « Avancez-vous donc, si vous en avez le courage ! Seriez-vous quinze, que Dieu m'abandonne si vous l'emmenez tant que je reſte en vie, à moins que je ne sois pris ! » À ces mots, un des chevaliers s'avance vers lui et lui demande qui il eſt. « Je suis de la maison du roi Arthur. » Et il le queſtionne sur son

---

mener. « Je vous menrai, fait il, a voſtre ami qui cha m'a envoiié. » Et ele l'otroie, si s'en vont entr'aus .II. ; et il le regarde toutesvoies enmi le vis, si li plaiſt tant a regarder que se li chevaliers ne li eüſt tant requis em bone foi qu'il li ramenaſt, il l'eüſt requise d'amours, mais pour itant solement le laisse. Si ont tant erré qu'il vinrent par devant les .x. paveillons ou Saygremors jouſta au chevalier ; et quant il les valt trespasser, si saillent jusqu'a .x. chevalier et li dient que la damoisele n'em puet il mener. « Pour coi ? fait il. — Pour ce, font il, que noſtres[a] sires le velt veoir et si velt savoir qui ele eſt. — En non Dieu, fait Saygremors, il n'en savra riens. — Si savra voir, font il, ou nous le vous taurons a force, ançois que nos ne li menons. — Vous me le poés bien tolir, fait Saygremors, se je ne le puis desfendre vers vous, mais par mon chief, tant com je vive, n'en avrés vous point, puis que vous force i volés metre.

175. — Or vous gardés de nous, font il, car a la bataille eſtes venus. — Je m'en garderai, fait Saygremors, au mix que je porrai. » Lors a mis la damoisele jus del cheval et diſt si haut que tout le porent oïr : « Ore venés avant, se vous osés ! Se vous eſtiés .xv., ja Dix ne m'aït, se vous point l'en menés, tant com je aie el cors la vie, se pris n'i sui ! » Quant li uns des chevaliers l'entent, si vint vers lui et li demande qui il eſt. « Je sui, fait il, de la maison le roi Artu. » Et il li demande[a] conment il

nom. « Je me nomme Sagremor le Démesuré. — J'en prends Dieu à témoin, réplique l'autre, il a fait le bon choix, celui qui vous a appelé ainsi, tellement vous êtes impétueux et orgueilleux pour vouloir nous disputer à nous tous cette demoiselle. — À vrai dire, ajoute Sagremor, je préférerais me battre plutôt que de la voir enlevée par vous, car un chevalier m'a envoyé à sa recherche en me priant de la lui ramener. Aussi mieux me vaudrait mourir que de ne pas la reconduire auprès de lui, puisqu'il a une telle confiance en moi. »

176. En cet instant arrive au milieu d'eux un chevalier équipé d'une armure peinte en damier. En voyant Sagremor qui refuse de leur livrer la demoiselle en dépit de leur nombre, il se dit qu'il doit être un chevalier bien valeureux pour prendre la parole contre eux tous. Il observe son écu, voit qu'il est tout abîmé en haut comme en bas par les coups de lance et d'épée, remarque son haubert disloqué en plusieurs endroits et son corps tout ensanglanté : aussi éprouve-t-il pour lui une estime sans égale. Il lui adresse toutefois la parole pour voir s'il pourrait l'effrayer : « Seigneur chevalier, il vous faut rendre la demoiselle malgré vous. — Seigneur, répond Sagremor, ce ne sera pas de mon plein gré, mais si c'était à nous deux de jouer, je ne crois pas que je vous la rendrais aujourd'hui, quel que soit votre pouvoir. — Non ? dit l'autre. Sur ma tête, vous verrez bientôt ce qu'il en

---

a non. « J'ai non, fait il, [*e*] Saygremors li Desreés. — Si m'aït Dix, fait cil, moult vous donna droit non qui ensi vous apela, car moult estes desreés et plains d'orguel qui encontre nous tous vous volés combatre pour ceste damoisele. — Par foi, fait il, ançois m'i combateroie je que vous le me tolissiés, car uns chevaliers m'envoiia pour li, qui m'a proiié que je li ramainne, et je voldroie mix morir que je ne li ramenaisse, puis qu'il s'en fie tant en moi. »

176. Atant vint entr'aus uns chevaliers armés d'unes armes paintes a eschechier et quant il vit Saygremor qui ne velt rendre la damoisele pour aus tous, si pense que bien puet estre vaillans chevaliers qui si parole contre aus tous. Si regarde a son escu, si le voit tout depecié de lances et d'espees amont et aval et son hauberc derrompu em pluisours lix et lui meïsmes tout sanglent : si le proise tant en son cuer, conme nus le porroit proisier. Et toutesvoies li dist savoir s'il le poroit esmaiier : « Dans chevaliers, a rendre vous couvient la damoisele malgré vostre. — Sire, fait Saygremors, ce ne sera mie de ma bone volenté, mais se li gius en estoit entre moi et vous, je ne le quideroie hui rendre pour tout vostre pooir. — Non ? fait cil. Par mon chief, ce verrés vous bien par tans, car il vous couvient a moi jouster. — A vous ? fait Saygremors. De ce ne m'esmaie je point, car vous n'estes mie li premiers a qui je me sui combatus. »

eﬆt, car vous devez vous mesurer à moi. — À vous ? Je ne m'en effraie pas, car vous n'êtes pas le premier adversaire que j'affronte. »

177. Alors que Sagremor saisit une lance devant lui, le chevalier, en voyant qu'il se prépare au combat, le rappelle et lui dit : « Seigneur, je veux connaître votre nom avant que nous nous affrontions. — Au nom de Dieu, je me nomme Sagremor le Démesuré. — Ah ! seigneur, soyez le bienvenu ! Il n'y a vraiment personne que je désirais voir autant que vous. — Qui êtes-vous ? demande Sagremor. — Je suis Brandelis, le duc de Taningues. — Ah ! c'eﬆt vous ? s'exclame Sagremor. Assurément, vous m'avez traité avec plus d'honneur et de courtoisie que tous les hommes du monde. Au nom de Dieu, dites-moi ce que vous devenez ? — Je ne peux que vous dire que je vais bien, tellement je suis heureux de vous revoir ; aussi vous faut-il descendre de cheval pour venir manger avec moi dans mon pavillon. — Ah ! seigneur, répond Sagremor, c'eﬆt absolument impossible, car il me faut ramener cette demoiselle à son ami, puis me rendre ailleurs sur les ordres de ma dame la reine. — Sagremor, inutile de refuser, car vous devez venir. — Seigneur, c'eﬆt impossible, car, même si l'on me menaçait de décapitation, je ne céderais pas, car ma dame la reine m'attend à la Fontaine aux Fées ; je dois sans tarder y revenir. Sans cela, j'en prends Dieu à témoin, je ferais tout ce qui vous plairait. Aussi ne soyez pas fâché pour cette fois. » Devant l'inutilité de ses supplications,

---

177. Lors prent un glaive qu'il vit devant lui, et quant li chevaliers voit qu'il s'apareille de desfendre, si le rapele encore et li diﬆ : « Sire, voﬆre non voel je savoir, ains que nous aillons ensamble. — En non Dieu, fait il, je ai non Saygremors li Desreés. — Ha ! sire, fait il, vous soiiés li bien venus ! Certes vous desiroie je a veoir sor tous homes. — Qui eﬆes vous ? fait Saygremors. — Je sui, fait cil, Brandelis, li dus de Taningues[a]. — Ha ! fait Saygremors, eﬆes vos ce ? Certes, vous m'avés fait plus d'onor et de courtoisies que tous les homes del monde. Et pour Dieu dites moi de voﬆre eﬆre. — De mon eﬆre, fait li dus, ne vous puis je dire se bien non, car je sui tant liés de vous que nus plus ; si vous couvient descendre pour mengier avoc moi en mon paveillon. — Ha ! sire, fait Saygremors, ce ne porroie je faire en nule maniere, car il me couvient ceﬆe damoisele mener a son ami et puis aler en un autre lieu ou ma dame la roïne m'envoie. — Saigremor, fait cil, riens ne vous vaut li [*f*] escondires, car a faire le vous couvient. — Sire, fait cil, ce ne porroit eﬆre, car s'on me devoit coper la teﬆe, si ne le feroie je mie, car ma dame la roïne m'atent a la Fontainne as Fees ; s'i me couvient orendroit revenir. Autrement, si m'aït Dix, feïssé je quanques il vous pleüﬆ. Si ne vous em poiﬆ mie a ceﬆe fois. » Et quant li dus voit que proiiere n'i a meﬆier, si

le duc fit remettre un palefroi à la demoiselle et dit à Sagremor qu'il était à ses ordres. Sagremor l'en remercie vivement, puis s'en va. Il était entre tierce et midi et il fit route jusqu'à la demeure de Mathamas[1].

178. Cette demeure imposante et fortifiée était entourée de murailles et de profonds fossés ; elle n'avait qu'une entrée, une porte toute de métal et de cuivre ; on n'aurait pu en trouver de plus somptueusement ouvragée. Sagremor la franchit, la contemple longuement, puis pénètre à cheval dans la grande salle, où il trouve Mathamas prêt à s'attabler avec ses chevaliers. En voyant Sagremor, ils font silence pour l'écouter. Il se dirige droit vers Mathamas qu'il connaissait bien et lui dit sans même le saluer : « Mathamas, ma dame la reine Guenièvre te demande de lui envoyer de quoi manger à la Fontaine aux Fées où elle se trouve avec ses demoiselles. — Que dis-tu ? demande Mathamas. Puisque tu es à son service, qui t'a permis de venir jusqu'ici ? — J'y suis venu avec son approbation et sur son ordre. — On verra bientôt comment elle saura te protéger. » Il crie alors à ses hommes : « Aux armes ! » Et ils s'élancent aussitôt à droite et à gauche pour s'équiper de leurs armes et reviennent le plus rapidement possible. Sagremor s'approche de Mathamas et lui dit : « Prends garde à moi, car je te défie ! » Il dégaine sur-le-champ l'épée et attaque Mathamas qui décampe dans une chambre, s'y réfugie et s'y enferme. Quand

---

fist la damoisele baillier un palefroi, puis dist a Saygremor qu'il estoit a son conmandement. Et il l'en mercie moult durement, si s'em part atant de lui et il estoit entre tierce et miedi, si erra tant qu'il vint a la maison Mathamas.

178. Cele maisons estoit haute et forte et estoit enclose de murs et de fossés parfons et cele maisons n'avoit que une entree et c'ert une porte qui tote ert de metail et de coivre, si tres richement ovree que nule miels[a]. Et Saygremors entre dedens la porte, si le regarde moult durement, puis entre en la sale tout a cheval et trouve Mathamas qui devoit asseoir au mengier entre lui et ses chevaliers ; et quant il voient Saygremor, si se taisent pour savoir qu'il dira. Et il en vint a Mathamas tout droit, car il le connoissoit bien ; se li dit tout sans saluer : « Mathamas, ma dame la roïne Genievre te mande que tu li envoies a mengier a la Fontainne as Fees ou ele est entre li et ses damoiseles. — Qu'est ce ? fait Mathamas. Et puis que tu es a li, par quel congié entras tu chaiens ? — Je i entrai, fait il, par son congié et par son conmandement. — Ore i parra, fait il, conment ele te garantira. » Lors escrie a ses homes : « Ore as armes ! » Et il saillent maintenant li uns cha, l'autres la ; si se garnissent de lor armes et reviennent au plus tost com il pueent. Et Saygremors vint a Mathamas, se li dist : « Ore te garde de moi, car je te desfi ! » Si traist main-

Sagremor regarde autour de lui, il voit venir jusqu'à dix chevaliers qui clouent les issues de la salle pour qu'on ne puisse plus en sortir.

179. Sagremor se rend alors bien compte qu'il eſt cerné de manière ſtupide ; il se mord les doigts d'avoir tant tardé, car il aurait pu s'en aller, s'il l'avait voulu. Pourtant, bien qu'il prenne conscience du danger, sa surprise ne l'empêche pas de penser à se défendre. Les autres lui crient qu'il y eſt entré pour son malheur : ils se précipitent sur lui avec leurs haches et leurs épées et lui massacrent son cheval. Quant à lui, il se retrouve à pied à côté d'un pilier au milieu de la salle, se défend avec acharnement, accomplissant tant de prouesses que son épée se brise. Il ne sait que faire, car les autres le serrent de si près qu'ils le contraignent à s'agenouiller, et sans le pilier qui se trouvait à son côté ils l'auraient déjà mis à mort. Mathamas rentre alors dans la salle pour demander à Sagremor de se rendre ; il refuse. « Ils te tueront, réplique Mathamas. — Sans aucun doute, répond Sagremor, s'ils le peuvent. — Si tu veux bien me croire, tu céderas à mes prières.

180. — Au nom de Dieu, fait Sagremor, je ne me rendrai pas, car vous êtes un ennemi de mon seigneur le roi Arthur. » À ces mots, Mathamas enrage et dit à ses hommes : « Achevez-le ! » Et ils obtempèrent. Quand Sagremor les voit venir, il se précipite vers la porte d'une chambre où pendait un

---

tenant s'espee et li court sus, et cil tourne en fuies vers une chambre et se fiert ens et clot l'uis aprés lui. Et quant Saygremors se regarde, si voit venir jusqu'a .x. chevaliers qui clooient les huis de la sale, que nus n'en issiſt.

179. Lors set bien Saygremors qu'il eſt folement embatus ; si s'en repentiſt moult volentiers de la demourance qu'il a faite, car il s'em peüſt bien eſtre alés, s'il volsiſt. Et nonpourquant il n'eſt mie esbahis, ja soit ce qu'il se voie en grant perill, qu'il ne s'apareille de desfendre. Et cil li crient que mar i entra ; se li courent sus as haches et as espees, [*325a*] se li ocient son cheval. Et il remeſt a pié dalés un piler qui enmi le palais eſtoit et se desfent moult durement et fait tant d'armes que s'espee li eſt brisie. Si ne set que faire, car cil le tiennent si court qu'il l'ont fait venir as jenous et, se ne fuſt li pilers qui dalés lui eſtoit, il l'eüssent ja mort. Atant vint Mathamas en la sale et diſt a Saygremor qu'il se rende, et il diſt que non fera. « Et il t'ocirront, fait Mathamas. — Ce quit je bien, fait Saygremors[a], s'il pueent. — Se tu m'en crois, fait Mathamas, tu te rendras tant com je t'en proie.

180. — En non Dieu, fait Saygremors, a vous ne me rendrai je mie, car vous eſtes anemis mon signour le roi Artu. » Et lors eſt Mathamas moult coureciés, si diſt a ses homes : « Ore a lui ! » Et il si font. Et quant Saygremors les voit venir, si court a l'huis d'une chambre ou il

écu, s'empresse de le prendre, puis saisit de ses deux mains une hache suspendue à un clou dans une pièce ; il en assomme le premier qu'il rencontre et le projette à terre. Un chevalier s'avance alors d'un bond et l'agrippe par les bras, Sagremor fait de même, et ils se plaquent au sol. Les autres chevaliers bondissent aussitôt sur Sagremor et l'immobilisent avant qu'il puisse se relever, afin de le tuer. Mais Mathamas leur crie : « Ne le tuez pas, car je compte me venger bien mieux que vous ne le pensez ! Allez, jetez-le en prison ! » Ils obéissent, mais ils le débarrassent d'abord de ses armes, puis le jettent dans un cachot qui jouxtait un verger. Ce cachot était fort beau et parfaitement clos de barres de fer ; il était orienté de telle manière que l'on pouvait y voir sans difficulté tous les gens de la grande salle, mais le régime y était le suivant : chaque prisonnier n'avait droit qu'à du pain et de l'eau, qui plus eſt une seule fois par jour.

181. Voilà la prison dans laquelle il fut jeté. Or Sagremor avait une curieuse nature : quand il avait eu chaud à la suite, entre autres, d'un combat et qu'il commençait à se refroidir, il était victime d'une faim démesurée qui lui faisait risquer la folie et la perte de connaissance[1]. C'eſt ce qui lui arriva : reſté dans le cachot jusqu'à l'heure de none, il fut tenaillé par la faim au point de ne cesser de crier. C'eſt à ce moment que le hasard fit venir une demoiselle dans le jardin : c'était

---

pendoit uns escus, si l'aiert erroment, puis aiert une hace a .II. mains qu'il vit pendre a un cleu en une chambre : si en fiert si le premier qu'il ataint qu'il le fait flatir a terre. Lors saut avant uns chevaliers qui l'embrache, et il lui ; si s'entregetent a terre, et li autre chevalier saillent a Saygremor et le saisissent ains qu'il se puiſt relever et le voloient ocirre. Mais Mathamas lor escrie : « Ne l'ociés pas, car je m'en vengerai trop mix que vous ne quidiés ! Alés, si le metés em prison ! » Et cil si firent, mais ançois li oſterent ses armes, puis le misent en une gaiole qui eſtoit dalés un vergier. Cele gaiole eſtoit moult bele et moult bien close de bares de fer ; si eſtoit en tel maniere faite que on veoit bien tous ciaus qui en la sale eſtoient, mais tels[a] eſtoit li eſtablissemens de la gaiole que nus qui mis i eſtoit ne mengoit se pain et aigue non, et c'eſtoit une fois le jour.

181. En cele prison fu mis Saygremors et il eſtoit de tel maniere que, quant il avoit eü chaut ou par bataille ou par autre chose, que aprés, quant il refroidoit, avoit faim outre mesure, si que a poi qu'il n'esragoit et se pasmoit. Se li avint a cele fois que, quant il i ot demouré jusqu'a nonne, qu'il fu si a deſtroit de fain qu'il ne finoit de crier. A cel point vint une damoisele par aventure el garding, qui eſtoit fille Mathamas ; et quant la damoisele vit Saygremor qui eſtoit emprisonnés, se li demanda qui il eſtoit, et il li diſt qu'il eſtoit de la maison le roi Artu. « Et conment, fait ele, avés vous non ? — J'ai

la fille de Mathamas. En voyant Sagremor en prison, elle lui demanda qui il était ; de la maison du roi Arthur, répond-il. « Et quel eſt votre nom ? — Sagremor le Démesuré. — J'ai beaucoup entendu parler de vous ; aussi suis-je chagrinée de vous voir dans une telle prison. — Pourquoi, demoiselle ? — Parce que vous n'y aurez que du pain et de l'eau, qui plus eſt une seule fois par jour. — Vraiment ? Eſt-ce le régime de l'endroit ? — Sans aucun doute, seigneur. »

182. La demoiselle l'observe alors, voit que c'était un superbe chevalier, et assurément c'était un des plus beaux chevaliers du monde. Après une assez longue conversation, Sagremor lui dit tout de go : « Demoiselle, je meurs de faim. — Comment ? Avez-vous déjà une si grande faim ? — Oui, et je vais en mourir, si je n'ai rapidement à manger. — Ah ! seigneur, au nom de Dieu, attendez-moi un peu. — Volontiers, demoiselle. » Elle part et revient sans tarder. « Sagremor, lui dit-elle, voici de quoi manger. — Qu'avez-vous, demoiselle ? — Regardez devant vous. » Il tourne les yeux et voit à une fenêtre un linge dans lequel il y avait un gâteau, un gras chapon et un pot rempli de vin. « Seigneur, dit la demoiselle, voilà votre repas. » Il l'en remercie vivement. Quant à la demoiselle que Sagremor avait arrachée à son ravisseur, elle était reſtée à l'extérieur et, quand elle vit que Sagremor était prisonnier, elle en fut fort chagrinée et reprit la route jusqu'au pavillon de son ami qui l'attendait. Il

---

non, fait il, Saygremors li Desreés. — De vous, fait la damoisele, ai je bien oï [*b*] parler ; si me poise que vous eſtes emprisonnés en tel prison conme ceſte eſt. — Et pour coi, damoisele ? fait il. — Pour ce, fait ele, que vous n'i mengerés fors pain et aigue, et si n'iert c'une fois le jour. — Non ? fait il. Eſt ce dont la couſtume de chaiens ? — Certes, sire, fait ele, oïl. »

182. Lors le regarde la damoisele, si le voit moult bel chevalier, et sans faille il eſtoit uns des plus biaus chevaliers del monde. Et quant ele ot une piece parlé a lui, si li diſt Saygremors tout maintenant : « Damoisele, je muir de faim. — Conment ? fait ele. Avés vous ja tel faim ? — Oïl, fait il, que je en morrai, se je n'ai preſtement a mengier. — Ha ! sire, pour Dieu, fait ele, atendés moi un poi. — Volentiers, damoisele », fait il. Lors s'en vait la damoisele et revient maintenant, si diſt a Saygremor : « Saygremor, ore avés vous a mengier. — Quel chose, fait il, damoisele ? — Regardés, fait ele, devant vous. » Et il regarde, si voit en une feneſtre une touaile envolepee : si i ot un gaſtel et un cras chapon et plain pot de vin. « Sire, fait la damoisele, c'eſt voſtre mengiers. » Et il l'en mercie moult durement. Et la damoisele que Saygremors avoit rescousse, qui eſtoit remese defors, vit que Saygremors eſtoit em prison, si en fu trop dolante et s'em parti et vint au paveillon a son ami qui l'atendoit, qui moult

l'accueille avec une grande joie quand il la revoit. Mais le conte cesse de parler de lui et revient à Dodinel et à une demoiselle qu'il accompagnait pour rapporter comment, alors qu'un nain voulut lui donner un baiser, elle le frappa, de sorte que les chevaliers en vinrent aux mains.

Dodinel et Malruc le Roux.

183. Le conte dit alors que Dodinel fit route à la suite de la demoiselle, tant et si bien qu'au bout d'une bonne demi-lieue il rencontra un chevalier revêtu de toutes ses armes et une demoiselle au harnachement somptueux que précédait un nain monté sur un cheval de chasse. Ce nain était trapu et bossu, d'une laideur qui stupéfia Dodinel. Il le salue, mais le nain, loin de lui répondre, s'approche de la demoiselle et la saisit par les épaules pour lui imposer un baiser. Furieuse de cet outrage, elle lève sa paume et lui donne une gifle qui le désarçonne et l'étend à terre, puis lui dit : « Va-t'en, méprisable créature ! Maudit soit celui qui t'a donné l'ordre de porter la main sur une demoiselle ! » Et le chevalier s'avance d'un bond et dit : « Qu'y a-t-il, demoiselle ? Pourquoi avez-vous frappé mon nain ? — Parce que, seigneur, tel est mon plaisir et, si cela vous déplaît, je m'en réjouis. — Vraiment, sur ma tête, vous avez porté la main sur lui pour votre malheur. » Il lève alors la lance qu'il tenait empoignée, la jette et croit l'avoir touchée en plein ventre, mais, comme elle fait un mouvement en arrière, il manque son coup. Dodinel se

---

grant joie li fist quant il le vit. Mais de li se taist li contes et retourne a parler de Dodinel et d'une damoisele qu'il menoit avoc lui, ensi conme uns nains le valt baisier et ele le feri et pour ce se combatent li chevalier ensamble.

183. Or dist li contes que tant erra Dodiniaus entre lui et la damoisele qui l'enmainne, que bien a erré demie liue et plus, tant qu'il encontra un chevalier armé de toutes armes et une damoisele qui moult avoit riche lorain, et devant aus seoit uns nains sor un chaceour. Et cil nains estoit cours et bochus et si hidous que Dodyniaus s'en esmerveille moult. [*c*] Si le salue, mais li nains ne li respont mie, ains se traist pres de la damoisele, si l'aert parmi les espaulles et le valt baisier a force. Et ele en fu moult courecie et trop hontouse, si hauce le palme et li donne tel cop qu'ele l'abat del cheval a terre tout estendu ; puis dist : « Fui de ci, chose despite ! Que dehait ait qui le te conmanda, que tu a nule damoisele touchaisses ! » Et li chevaliers saut avant et dist : « Qu'est ce, damoisele ? Pour coi avés vous feru mon nain ? — Pour ce, sire, fait ele, qu'il me plaist et s'il vous em poise, bel m'en est. — Voire, fait il, par mon chief, mar[a] le touchastes. » Si hauce un glaive qu'il tenoit, se li lance et l'en quida avoir feru parmi le ventre, mais ele guenci ariere et pour ce failli il. Et

précipite vers le chevalier, la lance abaissée, et lui dit : « Je ne suis pas loin de vous frapper, mauvais chevalier. Maudite soit l'heure de votre naissance, car je n'ai jamais vu de chevalier aussi lâche que vous pour vous attaquer à une demoiselle ! J'en prends Dieu à témoin, vous méritez de perdre le poing dont vous vouliez la frapper. » Et le chevalier, furieux, lui réplique :

184. « Seigneur, vous m'avez insulté comme jamais je ne l'ai été, sans même savoir qui je suis. Vous pourriez me considérer comme lâche, si vous ne me connaissiez pas davantage avant de me quitter. Sachez donc que vous devez vous défendre contre moi, car je vous défie. — Et moi de même, répond Dodinel, car je n'ai aucune estime pour vous. » Ils prennent alors leurs distances et s'élancent l'un contre l'autre, déterminés à se nuire mutuellement. Ils se heurtent violemment de toute la vitesse de leurs chevaux, percent les écus et en disloquent les planches. Dodinel reste calé dans ses arçons, alors que l'autre plonge à terre pardessus la croupe de son cheval, manquant de se briser l'os du cou. En le voyant à pied, Dodinel descend de son cheval, car il ne veut pas s'en tenir là. Il confie sa monture à la demoiselle, puis dégaine l'épée et se précipite sur le chevalier. Celui-ci se relève et s'apprête à se défendre en se protégeant de son écu. Dodinel, d'un coup puissant, le lui fend jusqu'à la bosse, mais il ne peut retirer son épée, car elle

---

Dodiniaus acourt vers le chevalier, le glaive alongié, et dist : « A poi que ne vous fier, dans malvais chevaliers. Et dehait ait l'ore que vous fustes nés, car vous estes li plus faillis chevaliers que je onques mais veïsse, qui a une damoisele vous prendés ! Si m'aït Dix, vous en avés deservi a perdre le poing dont vous le voliés ferir. » Et li chevaliers en fu moult coureciés, si dist :

184. « Vassal, vous m'avés dit plus de vilonnie que onques mais ne me fu dit et si ne savés qui je sui ; si m'en porriés tenir pour malvais, se vous ne me connoissiés autrement ançois que vous departés de moi. Et saciés qu'il vous couvient de moi desfendre, car je vous desfi. — Et je vous, fait Dodiniaus, car je ne vous aim point. » Lors s'entreslongent li uns de l'autre, si s'entreviennent entalenté de mal faire li uns l'autre ; si s'entrefierent es grans aleüres des chevaus si durement qu'il font les escus percier et desjoindre les ais. Dodiniaus remest es arçons, et cil chiet a terre par desus la crupe del cheval si durement que a poi qu'il n'a la canole del col brisie. Quant Dodiniaus le vit a pié, si descent, car il ne le velt pas atant laissier ; si baille a la damoisele son cheval a garder, puis traist l'espee et court sus au chevalier. Et cil se relieve de terre et s'apareille del desfendre et se couvre de son escu. Et Dodiniaus i fiert si durement qu'il li fent jusqu'en la boucle, mais al retraire ne pot il avoir s'espee, car trop fort

était trop solidement plantée dans l'écu. En voyant cela, le chevalier ôte de son cou la courroie de l'écu et le jette bien loin de lui, puis dégaine son épée et se rue, plein de rage, sur Dodinel, persuadé que ce dernier ne pourra plus lui opposer de résistance. Il lui assène ainsi de grands coups là où il espère l'affaiblir. Devant cette situation, la demoiselle qui avait amené Dodinel en éprouve une grande pitié et pleure à chaudes larmes, mais Dodinel, en combattant d'expérience, se protège constamment de son écu, laissant le chevalier s'épuiser, s'éreinter, s'énerver. Quand il vit que le moment était venu, il lui plaqua son écu contre la figure et le culbuta à terre en lui faisant lâcher pied. De plus, l'épée qui lui tombe des mains est immédiatement saisie au vol par Dodinel, qui en avait grand besoin. Quand le chevalier se voit si démuni, il court à l'écu dont il s'était débarrassé et s'empresse de le reprendre. Mais au moment où il allait le soulever, Dodinel l'assomme d'un grand coup sur le heaume qui le force à mettre un genou à terre, puis bondit sur son corps, lui arrache son heaume et le jette aussi loin que possible. Quand l'autre se voit tête nue, il se lève d'un bond, reprend son écu et en arrache l'épée, puis se targue d'être plus à son aise qu'avant, « car j'ai failli étouffer sous le heaume qui me brûlait. » Dodinel se précipite sur lui et l'autre fait tout pour se défendre en s'abritant derrière son écu. Mais Dodinel fait pleuvoir les coups au point que l'écu n'est plus que débris et l'autre a très peur pour sa tête que

---

estoit aerse a l'escu. Et quant li chevaliers vit ce, si oste la guige de son col et jete son escu en voies bien loing de lui, puis traist l'espee et court sus a Dodinel moult ireement, car bien li est [*d*] avis qu'il ne se porra vers lui desfendre ; se li donne grans cops par la ou il le quide empirier. Et quant la damoisele qui Dodinel amena le vit, si en ot moult grant pitié et ploure moult tenrement, mais Dodiniaus qui assés savoit de cel mestier se couvre de son escu toutesvoies et laisse le chevalier lasser et traveillier et eschaufer. Et quant il vit son point, si le hurte de son escu enmi le vis si qu'il le fist flatir a terre d'ambesdous les gambes ; et l'espee li vole de la main, et Dodiniaus le prent tout maintenant, qui grant mestier en avoit. Et quant li chevaliers se voit si desgarni, si court a son escu qu'il avoit jeté, si le prent tout maintenant. Et en ce qu'il le quide lever, le fiert Dodiniaus si durement el hialme qu'il flatist a terre de l'un des genous, et puis saut a lui et li esrace le hialme de la teste et le jete loing de lui au plus qu'il puet. Et quant cil se voit desgarni, si saut et prent son escu et en oste l'espee, puis dist que ore li est mix que devant, « car poi s'en failli que je n'estaingnoie pour mon hialme qui trop m'eschaufoit. » Et Dodiniaus li court sus moult hastivement, et cil se desfent au mils qu'il puet et se couvre de son escu. Et Dodiniaus li jete tant de cops

plus rien ne protège. Dodinel lui assène alors un coup qui vient de haut, mais le chevalier n'a pas le courage de l'attendre : il recule et tombe à la renverse. Dodinel lui saute sur le corps, lève l'épée et menace de le tuer, s'il ne se rend. L'autre, pris de panique, lui remet son épée et promet de faire tout ce qu'il lui commandera ; après cet engagement, Dodinel le relâche.

185. « Dans ce cas, fait Dodinel, il faut que tu t'en ailles aussitôt et sans traîner auprès de ma dame la reine qui se trouve à la Fontaine aux Fées. Là, tu te soumettras à son pouvoir de la part de Dodinel le Sauvage et lui diras que je ne peux pas aller chez Mathamas, car une demoiselle m'en empêche. Dites-lui encore que je lui donnerai des explications dès que je la reverrai et saluez-la bien de ma part. » Et il s'engage à exécuter de bon cœur ses ordres. Il va rapidement reprendre son heaume là où Dodinel l'avait jeté et ce dernier le lui relace sur sa tête. Dodinel lui demande enfin son nom : Malruc le Roux, répond-il. Dodinel reprend alors sa route, non sans s'adresser auparavant au nain qui s'était relevé : « Nain, au nom de Dieu, comment as-tu eu l'audace de vouloir imposer un baiser à cette demoiselle sous mes yeux ? — Par ma foi, répond le nain, j'y ai été contraint ; en effet, mon seigneur m'avait obligé, sous peine de perdre les yeux, de donner un baiser à toutes les demoiselles que je rencontrerais escortées d'un chevalier, et cela pour qu'il puisse combattre le

---

qu'il n'en remest gaires d'entier, et cil ot grant paour de sa teste qu'il sent desarmee. Et Dodyniaus li jete un cop qui de haut vient, et cil ne l'ose atendre, ains recule si que il chiet a terre tous a envers. Et Dodiniaus li saut sor le cors et hauce l'espee et dist qu'il l'ocirra, s'il ne se rent. Et cil qui ot grant paour li rent s'espee et dist qu'il fera quanqu'il li conmandera et il li fiance, et Dodiniaus le laisse atant.

185. « Or te couvient, fait Dodiniaus, que tu t'en ailles a ma dame la roïne orendroit sans nul arrest, qui est a la Fontaine as Fees, et illoc te renderas a lui de par Dodinel le Salvage et li diras que je ne puis pas aler chiés Mathamas, car une damoisele m'en destourne. Et li dites que je li conterai le pour coi, si tost que je le verrai, et si le salués de par moi. » Et il dist que ce fera il moult volentiers, si" vait erroment querre son hialme la ou Dodiniaus l'avoit jeté, se li lace en son chief. Et Dodiniaus li demande conment il avoit non, et il dist qu'il avoit non Malruc li Rous. Et Dodiniaus s'em part de lui, ne mais ançois demande le nain qui estoit relevés : « Nains, se Dix t'aït, conment fus tu si hardis que tu volsis baisier ceste damoisele a force devant moi ? — Par foi, fait li nains, il le me couvint faire en [*e*] tel maniere, car mes sires le m'avoit conmandé sor les ex de ma teste que je baisaisse toutes les damoiseles que je encontreroie en conduit de chevalier, et ce fist il pour ce qu'i se voloit combatre contre le

chevalier en question. Et croyez-moi, mon seigneur a triomphé cette année de plus de cent chevaliers et il ne pensait jamais en rencontrer un qui puisse le vaincre.

186. « Voilà ma réponse à votre question. Je partirai quand vous le voudrez bien. — Tu peux partir, répond Dodinel, et salue pour moi la reine Guenièvre. » Et il affirme qu'il le fera bien volontiers. Chacun de son côté reprend alors son chemin. Malruc fit route jusqu'à la Fontaine aux Fées où se trouvaient la reine et ses demoiselles. Il s'agenouille devant elle, lui adresse le plus courtois des saluts et se soumet à son entière autorité au nom de Dodinel le Sauvage, « ainsi que j'en ai reçu l'ordre. » La reine l'accueille de bon gré comme prisonnier. Mais le conte cesse d'en parler et revient à Lancelot du Lac pour relater comment un chevalier nommé Griffon lui demande ses armes à la suite de la promesse qu'il lui avait faite et comment Lancelot s'exécute.

Désespoir de la reine.

187. Quand Lancelot, dit le conte, eut quitté le sénéchal Keu qui lui avait donné son cheval, il reprit sans tarder sa route en compagnie de la vieille, malgré le tronçon de lance resté dans son corps, qui le faisait beaucoup souffrir, sans pour autant l'empêcher de chevaucher. Ils rencontrèrent alors un chevalier noir sans armes[1], qui portait à sa selle la tête tout récemment tranchée d'un chevalier. Arrivé près de Lancelot, il

---

chevalier qui le conduisoit. Et saciés de vraiement que mes sires en a conquis en cest an plus de .c. chevaliers ne il ne quidoit jamais avoir trouvé chevalier qui pooir eüst a lui.

186. « Or vous ai dit, fait li nains, ce que vous m'avés demandé ; si m'en irai, quant il vous plaira. — Va t'ent, fait Dodiniaus, et si me salue la roïne Genievre. » Et il dist que ce fera il volentiers. Si s'em part atant d'une part et Dodiniaus d'autre. Et Malruc erra tant qu'il vint a la Fontainne as Fees ou la roïne estoit et ses damoiseles avoc li. Et Malruc s'agenoulle devant la roïne et le salue au plus courtoisement qu'il pot et se rent a li pour faire son conmandement, de haut et de bas et de par Dodinel le Salvage, « si com moi fu conmandé » ; et la roïne le rechut moult volentiers conme prison. Mais de ce se taist li contes et retorne a parler de Lanselot del Lac, conment uns chevaliers qui Griffons ert apelés li demande ses armes, pour ce qu'il li avoit eü en couvent, et Lanselos li donne.

187. Or dist li contes que, quant Lanselos se fu partis de Kex le seneschal qui son cheval li ot baillié, qu'il se remist tout maintenant en son chemin avoc la vielle, mais[a] grant mal li faisoit li tronçons de la lance qu'il avoit parmi le cors, mais pour ce ne laissoit il mie a chevauchier. Lors encontrent un noir chevalier tout desarmé et portoit a sa sele la teste d'un chevalier tout nouvelement copee. Et quant

le salue; Lancelot lui rend la pareille. Le chevalier le supplie, au nom de la créature qu'il aime le plus, de lui dire son nom. « Seigneur, je me nomme Lancelot du Lac. — Au nom de Dieu, seigneur, j'étais en train de vous chercher. — Voilà qui est fait, répond Lancelot. Que voulez-vous ? — Je veux, dit-il, que vous ôtiez vos armes et que vous me les donniez. — J'en prends Dieu à témoin, nous n'en sommes pas encore là: ce serait fort ennuyeux, si je m'en allais sans armes. — Vous devez le faire sous peine de manquer à votre parole.

188. — Ma parole ? s'étonne Lancelot. Vous ai-je donc fait cette promesse ? — Oui, sans doute possible. Ne me reconnaissez-vous donc pas ? — Nullement, fait Lancelot. — Eh bien ! je suis le chevalier qui, à la lisière des Quatre Périls[1], vous confia naguère ses armes; en effet, vous n'en aviez plus, parce que, m'avez-vous dit, on vous les avait volées; et c'était le soir où vous étiez en quête du chevalier vermeil qui avait enlevé l'écuyer dans le pavillon où vous mangiez. Aussi, en récompense du service rendu, m'avez-vous promis de me donner vos armes au premier lieu où vous me trouveriez, à condition que vous ne soyez pas en plein combat. Or vous n'êtes pas en train de vous battre: je vous réclame donc vos armes. » Aussitôt Lancelot se désarme non sans difficulté et remet au chevalier toutes ses armes à l'exception de son épée[2]. Une fois qu'il en est débarrassé, le chevalier l'observe et voit qu'il saigne de partout,

---

il vint pres de Lanselot, si le salue, et il li rent son salu; et li chevaliers li demande et le conjure de la riens que il plus aimme, qu'il li die conment il a non. « Sire, fait il, j'ai non Lanselot del Lac. — En non Dieu, sire, fait cil, vous aloie je querant. — Or m'avés trouvé, fait Lanselos. Que [*f*] vous plaist il ? — Je voel, fait cil, que vous ostés vos armes et que vous le mes bailliés. — En non Dieu, fait Lanselos, encore ne m'avés vous mie a ce mené, et ce seroit grans anois, se je m'en aloie desarmés. — A faire le vous convient, fait cil, ou vous mentirés vostre foi.

188. — Foi ? fait Lanselos. Le vous ai je dont fiancié ? — Oïl, sans faille, fait cil. Ne me connoissiés vous mie ? — Nenil, fait Lanselos. — Je sui, fait il, cils qui a l'entree des .IIII. Perils vous baillai antan mes armes, pour ce que vous n'en aviés nules, car les vostres avoient esté emblees, ce deïstes vous; et ce fu le soir que vous queriés le chevalier vermeil qui l'esquier avoit pris el paveillon ou vous mengiés. Et pour cel service que je vous fis me creantastes vous que vous me donriés vos armes el premier lieu ou vous me trouveriés, se vous ne vous combatissiés. Et vous ne vous combatés mie ore et pour ce vous demant je vos armes. » Atant se desarma Lanselos a moult grant angoisse, si bailla au chevalier toutes ses armes fors s'espee. Et quant″ il fu em pur le cors, si le regarda li chevaliers, si le voit tout sanglent

devant comme derrière, mais il ne renonce pas pour autant à s'armer. Il finit par demander à Lancelot : « Seigneur, où allez-vous ? — Par ma foi, je ne sais, si ce n'est là où cette demoiselle veut bien me conduire. — Seigneur, dit le chevalier, j'irai à votre place, si vous le voulez bien, car vous êtes bien mal en point. Quant à vous, retournez. — Au nom de Dieu, dit la vieille, je ne veux pas être escortée par un individu de votre espèce, je ne le serai que par lui. — Dame, fait le chevalier qui se nommait Griffon du Maupas, je n'y suis pour rien. » Et Lancelot reprend sa route sans autre arme que son épée. Griffon parcourt la forêt tant et si bien qu'il arrive à la Fontaine aux Fées où se trouvait la reine, entourée de toutes ses demoiselles et du sénéchal Keu. Quand elles le virent venir au loin, elles crurent qu'il s'agissait de Lancelot et s'en réjouirent vivement. L'autre ne cessa de se rapprocher et, quand il fut tout près, elles se rendirent bien compte que ce n'était pas lui. La reine regarde l'arçon de sa selle, aperçoit la tête et, croyant voir celle de Lancelot, perd aussitôt connaissance. Quand elle a repris ses esprits, elle crie à tue-tête : « C'en est fini de la fleur de toute chevalerie !

189. « Poursuivez ce chevalier, dit-elle à Keu, en compagnie de notre prisonnier[1], et veillez à ce qu'il ne vous échappe pas ! » Tous deux se dirigent vers le chevalier. Celui-ci fait aussitôt demi-tour et, en les voyant venir, empoigne son écu et se prépare au combat. Il frappe le sénéchal Keu en pre-

---

devant et deriere, et toutesvoies s'arma il. Puis demande a Lanselot : « Sire, ou alés vous ? — Par foi, fait Lanselos, je ne sai fors la ou ceste damoisele me velt mener. — Sire, fait li chevaliers, je irai pour vous, se vous volés, car vos estes moult mesaiesiés, et vous retournés. — En non Dieu, fait ele, de tel conduiseour conme vous estes n'ai je cure ne ja autre n'avrai. — Dame, fait li chevaliers qui avoit non Griffons des Mals Pas, je n'en puis mais. » Et Lanselos se remet en son chemin tous desarmés, fors solement de l'espee. Et Griffons s'en vait parmi la forest tant qu'il vint a la Fontainne as Fees ou la roïne fu et toutes ses damoiseles et Kex li seneschaus avoc eles. Et quant eles le virent venir de loins, si quidierent que ce fust Lanselos, si en orent moult grant joie. Et cil aprocha plus et plus ; et quant il vint pres, si sorent bien que ce n'estoit il mie. Et la roïne regarde a l'arçon de sa sele, si voit la teste, si quide que ce soit la teste Lanselot, si se pasme maintenant. Et quant ele fu revenue de pasmisons, si s'escrie moult hautement : « Ore est morte la flour de toute chevalerie !

189. « Alés, fait ele a Kex, aprés cel chevalier et avoc vous voist li chevaliers prisons et gardés qu'il ne vous eschape mie ! » Et il s'en vont vers le chevalier. Et il retorne maintenant, et quant il les vit, si embrace son escu et s'apareille de jouster [*326a*] et fiert Kex le seneschal que il encontre premiers si qu'il abat lui et le cheval a

mier et le renverse à terre avec son cheval. Il dégaine ensuite l'épée et assène à l'autre chevalier un tel coup que ni l'écu ni le haubert ne l'empêchent de lui plonger l'épée dans la cervelle : il le culbute à terre, raide mort. Keu était déjà en train de se redresser, lorsque Griffon le heurta si violemment de sa monture qu'il le désarçonna une nouvelle fois. En le piétinant de tout le poids de son cheval, il lui brise tous les membres, puis le saisit par les côtés et le place devant soi sur l'encolure de son cheval. Il l'emporte ainsi à travers la forêt jusqu'à une puissante demeure qui était en sa possession et l'y emprisonne. La reine, qui était restée à la fontaine, attendit longtemps le retour d'un de ses chevaliers sans cesser de pleurer et de se lamenter. Elle maudissait l'heure et le jour où elle était venue dans cette forêt, et toutes les demoiselles pleuraient à chaudes larmes. Or il se trouva qu'après l'heure de none le chevalier blessé[2] prit la parole, leur demandant la raison d'un tel chagrin. La reine lui répond :

190. « Seigneur chevalier, ce deuil n'a rien d'étonnant, car la chevalerie est aujourd'hui totalement perdue et anéantie. — De qui s'agit-il donc ? demande le chevalier. — C'était le chevalier qui vous a abattu aujourd'hui. — Quel est son nom ? — Lancelot du Lac. » À ces mots, le chevalier s'évanouit dans l'instant ; les bandes entourant ses plaies se déchirent et il se met à saigner fortement ; les demoiselles courent le soutenir. Quand il eut repris ses esprits, il s'écria :

---

terre, puis traist l'espee[a] et fiert l'autre chevalier si que escus ne haubers nel garantist qu'il ne li mete l'espee jusqu'en la cervele : si l'abat mort a terre. Et lors se fu Kex redreciés, mais del redrechier qu'il fit le hurta si Grifons de son cheval qu'il le rabat a terre et li vait tant sor le cors a cheval que tout le debrise et puis prent Kex parmi les flans et le met devant lui sor le col de son cheval et l'emporte par la forest en un moult riche rechet que il i avoit et le mist illoc em prison. Et la roïne qui estoit remese a la fontaine atendi moult longement pour savoir se nus de ses chevaliers revenroit, mais onques ne fina de plourer et de doel faire ; si maldisoit l'eure et le jour qu'ele estoit venue en la forest, et toutes les damoiseles plouroient moult durement. Et aprés nonne avint que li chevaliers navrés parla et lor demanda pour coi il se dolousoient si. Et la roïne li dist :

190. « Sire chevaliers, ce n'est mie mervelle, car toute la chevalerie del monde est hui perdue et perie. — Qui est donques cil ? fait li chevaliers. — C'estoit, fait la roïne, cil qui jehui vous abati. — Conment a il a non ? fait il. — Il a a non, fait ele, Lanselot del Lac. » Et quant li chevaliers l'oï, si se pasme maintenant ; et li bendel de sa plaie rompirent et il conmence a sainier trop durement, et les damoiseles le courent soustenir. Et quant il revint de pasmisons, si s'escria

« Qu'eſt devenue la mort pour m'épargner ? » Il s'abandonne à la douleur, suscitant la pitié de tous. La reine lui demande : « Seigneur chevalier, le connaissiez-vous ? » Il a beaucoup de difficultés à parler, mais parvient toutefois à dire : « Je le connais si bien que, si sa mort eſt avérée, je ne désire pas lui survivre un jour de plus. » Mais le conte cesse de parler de lui et revient à Lancelot et à la demoiselle âgée qui font la rencontre d'une demoiselle montée sur une mule blanche.

Lancelot emmené par la vieille.

191. Quand Lancelot, dit le conte, eut quitté Griffon du Maupas à qui il avait donné ses armes, comme il a été relaté, il reprit son chemin à la suite de la vieille, avançant fort péniblement ; aussi sans aucun doute serait-il mort, si la vieille ne lui avait étanché le sang de sa plaie, tellement il avait saigné en partant. À l'heure de none, ni plus, ni moins, ils rencontrèrent une demoiselle montée sur une mule blanche ; elle s'arrête dès qu'elle voit Lancelot et lui dit : « Seigneur, plus que tous les chevaliers du monde, soyez le bienvenu ! — Demoiselle, que Dieu vous accorde d'heureux jours ! Savez-vous donc qui je suis ? — Oui, je sais bien que vous êtes monseigneur Lancelot du Lac, le chevalier le plus désiré au monde. — Demoiselle, où suis-je si désiré ? — Seigneur, dans le pays d'Eſtrangorre[1], où l'on ne souhaite voir aucun chevalier avec plus d'ardeur que vous. Et s'il vous arrive de venir jusque-là, vous comprendrez quelle en eſt la

---

et diſt : « Qu'eſt la mort devenue qui ne me prent ? » Si fait si grant doel que nus ne le voit qui toute pitié n'en ait. Et la roïne li demande : « Sire chevaliers, connoissiés le vous ? » Et il parole a moult grant painne, mais il parole toutesvoies et diſt[a] : « Jel connois si que s'il eſt mors, je ne quier jamais jour vivre aprés sa mort. » Mais de lui se taiſt li contes et retourne a parler de Lanselot et d'une vielle damoisele, ensi com il encontrent une damoisele chevauchant une blanche mule. [*b*]

191. Or diſt li contes que, quant Lanselos se fu partis de Grifon de Mal Pas et il li[a] ot ses armes baillies, si com li contes l'a devisé, il acoilli son chemin aprés la vielle et erra a si grant angoisse que il fuſt mors sans faille, se la vielle ne li eüſt sa plaie eſtanchie, car trop avoit sainié au conmencement. Et quant ce vint a droite ore de nonne, si encontrerent une damoisele qui chevauchoit une blanche mule ; et ele s'arreſte si toſt com ele le voit et li diſt : « Sire, sor tous les chevaliers del monde, soiés vous li bien venus ! — Damoisele, fait il, bone aventure vous doinſt Dix ! Et savés vous qui je sui ? — Oïl, fait ele, je sai bien que vous eſtes mé sire Lanselot del Lac, li plus desirés chevaliers del monde. — Damoisele, fait il, ou eſt ce ? — Sire, fait ele, el païs d'Eſtrangort ou on vous desire et couvoite a

raison, mais je ne vous dis que cela : on n'y désire rien avec autant de passion que votre venue. »

192. Sur ce, la demoiselle s'en va, sans un mot de plus, en suivant le chemin par lequel était venu Lancelot. Ce dernier poursuivit sa route toute la journée tant et si bien qu'ils arrivent, le soir, chez un forestier. Ce dernier se réjouit vivement d'accueillir la vieille qui emmenait Lancelot. Il est tout à la fois joyeux et triste : joyeux de la venue de Lancelot qu'il désirait voir plus qu'aucun autre chevalier au monde, triste de sa plaie qu'il n'avait pas manqué de remarquer, car il ne pensait pas que Lancelot pût un jour en guérir. Ce dernier en est si éprouvé que sa douleur transparaît sur son visage ; il se refuse cependant à en parler. Mais le conte se tait à son sujet et revient à Dodinel et à la demoiselle pour rapporter comment il s'approche d'une planche qu'il franchit jusqu'en son milieu et qui se brise, comment il tombe à l'eau et, lorsqu'il en sort, est fait prisonnier par un chevalier.

Aventures de Dodinel.

193. Quand Dodinel, dit le conte, eut laissé Malruc le Roux, il fit route avec la demoiselle jusqu'au soir. Il arriva alors à une rivière aux eaux impétueuses, profondes et sombres, que franchissait une planche si étroite que l'on ne pouvait que difficilement y marcher, tellement le passage était périlleux. La demoiselle mit pied à terre et attacha son

---

veoir sor tous les chevaliers del monde. Et se vous venés la par aventure, vous savrés bien pour coi ce est, mais tant vous di je bien qu'il n'ont de nule rien terrienne si grant talent com il ont de vostre venue. »

192. Atant s'en vait la damoisele, que plus ne dist, tout le chemin que Lanselos estoit venus. Et Lanselos chevaucha tote jour jusques au vespre, et lors vinrent au soir chiés un forestier qui moult fist grant joie a la vielle qui en menoit Lanselot. Si est liés et dolans : il est liés de sa venue, car il le desiroit plus a veoir que tous les chevaliers del monde, et dolans est de la plaie qu'il li vit avoir, car il ne quidoit mie qu'il em peüst garir en nule maniere. Si en est si courecićs que bien pert a son samblant, et nonpourquant il n'en ose pas sa mesaise dire. Mais de lui se taist li contes et retourne a parler de Dodynel et d'une damoisele, ensi com il aproce d'une planche et le passe jusques a moitié et ele brise et cil chiet ens en l'aigue et a l'issir fors le prent uns chevaliers conme prison. [*c*]

193. Or dist li contes que, quant Dodiniaus se fu partis de Malruc le Rous, qu'il erra avoc la damoisele jusques a vespres. Lors vint a une riviere ou l'aigue couroit moult roidement et estoit parfonde et noire ; si estoit par desus une planche si estroite que a painnes i pooit on aler par desus, tant estoit perillouse. Et la damoisele descendi et atacha son

palefroi à un arbre de la rive. Dodinel lui demande ce qu'il fera de son cheval. « Vous devez le laisser ici », dit-elle ; ce qu'il fait. Elle monte sur la planche et la franchit sans difficulté, en personne expérimentée. Sur son ordre, Dodinel la suit sans tarder. Il monte sur la planche, mais elle est si étroite qu'il en est tout effrayé, et pourtant il s'exécute, tremblant de peur, car il ne s'était pas exercé à marcher sur des planches. De plus, il aperçoit sous lui l'eau sombre, profonde et si impétueuse qu'il est saisi d'effroi. Cela ne l'empêche pourtant pas d'y marcher : il s'avance ainsi jusqu'au milieu de la planche et, en cet instant, la sent si fragile qu'il se dit qu'elle va se dérober sous ses pas ; et il est vrai qu'elle vibrait sérieusement sous ses pieds, mais c'était en raison du poids de ses armes. Il prend alors tellement peur qu'il tombe à l'eau. Il en a absorbé une telle quantité qu'il craint d'éclater, mais ne cesse pour autant de se débattre, tant et si bien qu'il jette ses bras vers la planche et l'agrippe de ses mains. En portant ses regards sur l'autre rive, il aperçoit un vilain qui voulait franchir la rivière. Il lui adresse la parole :

194. « Ah, vilain ! par amitié, aidez-moi à rejoindre l'autre rive ! — Seigneur chevalier, répond le vilain, quels diables vous ont amené jusqu'ici ? Espériez-vous trouver dans cette eau quelque aventure[1] ? — L'aventure, répond Dodinel, je l'ai trouvée, mais au nom de Dieu, cher ami, ne me fais pas attendre par de longs discours, mais aide-moi, s'il te plaît. — Il n'en est pas question, réplique le vilain, mais, puisque

---

palefroi a un arbre qui estoit a la rive. Et Dodiniaus li demande qu'il fera de son cheval. « Ici, fait ele, le vous couvient laissier. » Et il si fait ; et ele monte desus la planche et s'en vait outre et tout seürement, conme cele qui bien en estoit aprise. Si dist a Dodinel qu'il le sive, et il si fait maintenant. Si monte sor la plance, mais ele estoit si estroite qu'il en fu tous esbahis, et nonporquant il monta sus a grant paour, car il n'avoit pas apris a plançoiier. Et d'autre part il voit desous lui l'aigue qui est noire et grans et si tres roide qu'il s'en esbahist tous. Et nonpourquant il ne s'en esbahist mie tant qu'il ne vait et tant qu'il vient el milieu de la planche ; et lors le trouve si feble qu'il li est avis qu'ele doie fondre sous lui ; et sans faille ele crolloit toute sous ses piés, mais c'estoit pour le fais des armes. Et il en est tant esbahis qu'il vole en l'aigue ; si en a tant beü qu'il li est avis qu'il doive crever et toutesvoies s'esforce tant qu'il jete devers la planche ses bras et l'aert as .II. mains et regarde devers la rive[a], si voit un vilain qui voloit passer l'aigue. Se li dist :

194. « Ha, vilains ! fait Dodiniaus, par amours, aïdés moi tant que je soie venus a la rive ! — Dans chevaliers, fait li vilains, quel diable vous ont ci amené ? Quidiés vous avoir trouvé en cele aigue aventure ? — Aventure, fait Dodiniaus, i ai je trouvé, mais pour Dieu,

vous y êtes entré, prenez la peine d'en sortir. » Sur ce, il s'en va et abandonne Dodinel dans sa périlleuse situation. La peur de la mort lui fit faire cependant un tel effort qu'il se propulsa hors de l'eau et parvint non sans peine à la rive, mais il n'y trouva trace de la demoiselle qu'il suivait, ce qui le désola. Il avança alors jusqu'à la lisière d'une forêt et découvrit devant ses yeux un petit château ; il en voit sortir un chevalier armé qui se dirige droit sur lui et qui lui demande de se rendre, sous peine de mort. Mais Dodinel était si mal en point en raison de l'eau qu'il avait bue qu'il ne put prononcer un seul mot. Aussi l'autre lui arrache son heaume et lui rabat la ventaille, puis le conduit dans sa prison. Mais ici le conte cesse de parler de lui et passe à autre chose pour rapporter comment le roi Agreste fit ligoter et traîner à travers la ville les douze compagnons de Joseph d'Arimathie, puis fit attacher l'un d'eux à une croix qui devint toute noire et infligea le même supplice aux autres.

La cour d'Arthur.

195. L'attente de la reine Guenièvre à la Fontaine aux Fées, dit le conte, s'est prolongée au-delà de l'heure de none. Elle et ses demoiselles se remirent alors en selle, emportèrent le chevalier sur un brancard fixé à deux palefrois et firent route jusqu'à la cité de Camaalot. Après avoir mis pied à terre, la reine fit porter le chevalier blessé dans ses appartements, puis

---

biax amis, ne me delaie mie ne ne me tiens lonc plait, mais aïde moi, s'il te plaist. — Par ma foi, fait li vilains, non ferai, ne mais ensi com vous i entrastes, si en issiés. » Atant s'em part li vilains et laisse Dodinel en tel perill qu'il estoit. Si s'esforcha tant pour la paour qu'il ot de morir qu'il se jeta fors de l'aigue et vint a grant painne a la rive, mais il n'i trouva mie de la damoisele qu'il sievoit, si en fu moult coureciés. Lors ala tant qu'il en vint a l'entree d'une forest, si vit un petit chastel devant lui, si en voit issir un chevalier armé qui [*d*] s'en vint droit a lui et li dist qu'il se rende, ou il est mors. Mais Dodiniaus estoit si mal atournés de l'aigue qu'il avoit beü qu'il ne pot un tout sol mot dire. Et cil li esrace le hialme de la teste et li abat la ventaille et puis l'enmainne avoc lui en sa prison. Mais or se taist li contes de lui et retorne a parler a autre cose, ensi que li rois Agrestes fist loiier les .XII. compaignons Josep de Barmacie et trainer parmi la vile et fist l'un loier a une crois et ele devint noire et des autres fist autretel.

195. Or dist li contes que tant atendi la roïne Genievre a la Fontainne as Fees qu'il fu outre ore de nonne. Et lors monta entre li et ses damoiseles et emporterent le chevalier en litiere a .II. palefrois et errerent tant qu'il vinrent a la cité de Kamaaloth. Et quant la roïne fu descendue, si fist le chevalier navré porter en ses chambres, puis s'en

entra dans la chambre où Lancelot avait l'habitude de dormir. Elle s'approcha du lit de Lancelot et s'abandonna à la douleur en déplorant sa disparition : « Ah ! noble chevalier, vous disiez un jour que vous ne pourriez mourir tant que je ne serais pas fâchée contre vous, mais qu'à ma colère vous seriez incapable de survivre. Vous étiez alors le seigneur et le maître de tous les chevaliers, doux et généreux pour tous ceux en qui vous trouviez de l'affection. »

196. Voilà comment la reine se désolait sur la mort de Lancelot et elle aurait tenu des propos encore plus poignants, si le roi n'était revenu à ce moment-là de la chasse : il descendit de cheval dans la cour au milieu d'une foule de puissants barons, puis vint dans la grande salle, heureux et content, en homme qui n'avait rencontré tout au long de la journée rien qui ne fût plaisant. À son entrée dans la salle, il demande des nouvelles de la reine ; on lui répond qu'elle se trouve dans sa chambre. Il la fait chercher ; elle vient tout attristée. Il lui demande ce qu'elle a. « Seigneur, répond-elle, je n'ai rien. — Vous avez quelque chose. — Non. — Dites-le-moi, au nom de la loyauté que vous me devez. — Ah ! seigneur, vous m'avez tellement suppliée que je vous le dirai, mais, sachez-le, ce n'est qu'une fois que vous aurez mangé que je vous le ferai savoir. » Le roi abandonne là la conversation. On met les tables, le roi s'assied avec tous les chevaliers. En remarquant l'absence de Lancelot, le roi est fort étonné et en ressent une vive inquiétude, car il craint quelque malheur. Après le repas,

---

entra en la chambre ou Lanselos soloit jesir. Si vint au lit Lanselot et conmencha son doel a faire et regrete Lanselot : « Ha ! fait ele, gentix chevaliers, ja disiés vous que vous ne porriés morir devant ce que je fuisse courecie a vous, mais puis ne porriés mie vivre. Vous estiés sires et maistres desor tous autres chevaliers, dous et debonaires a tous ciaus ou vous trouviés amour. »

196. Ensi regretoit la roïne Lanselot et moult desist encore de mervelles[a], se ne fust ce que li rois revint de chacier et fu descendus en la court a grant compaingnie de haus barons, puis en revint en la sale liés et joians, conme cil qui n'avoit trouvé en tout le jour cose qui li despleüst. Et quant il entra en la sale, si demanda pour la roïne, et on li dist qu'ele estoit en sa chambre. Et il l'envoie querre et ele vint moult courecie ; et il li demande qu'ele avoit. « Sire, fait ele, je n'ai se bien non. — Si avés, fait il. — Non ai, fait ele. — Dites le moi par la foi que vous moi devés. — Ha, sire ! fait ele, tant m'en avés conjuré que je le vous dirai, mais bien saciés que vous [*e*] avrés ançois[b] mengié et lors le vous ferai a savoir. » Et li rois en laisse atant la parole ; et les tables furent mises, si s'asist li rois et tout li chevalier. Et quant li rois ne vit Lanselot, si s'esmerveille moult durement, si en est moult a malaise en son cuer, car il a paour d'aucune mes-

le roi appela la reine et lui dit : « Dame, je veux maintenant savoir ce que je vous avais demandé. — Seigneur, puisque vous tenez à l'apprendre, je vous le révélerai par quelqu'un d'autre que moi. — Dame, je ne veux l'entendre que de votre bouche, car j'accorderai plus de crédit à vos paroles qu'à d'autres. » La reine commence alors son récit : « Seigneur, quand nous nous fûmes séparés de vous à la lisière de la forêt, nous suivîmes le droit chemin jusqu'au moment où nous rencontrâmes un chevalier armé qui voulut m'emmener de force. Keu s'interposa et l'affronta, mais fut renversé. Puis ce fut au tour de Sagremor et de Dodinel de le combattre et d'être désarçonnés. Devant cette déroute, Lancelot se lance dans le combat ; ils en vinrent jusqu'à se frapper à même la chair, mais Lancelot finit toutefois par l'abattre. Or, il ne l'eut pas plus tôt abattu qu'une vieille demoiselle s'approcha de Lancelot et l'emmena avec elle. J'envoyai Keu à sa poursuite pour le ramener, mais il ne voulut rien savoir. Nous suivîmes alors vos traces dans l'espoir de vous rejoindre, lorsque nous arrivâmes à la Fontaine aux Fées. Sagremor se proposa de nous chercher à manger, tout comme Dodinel ; ils partirent et ne nous ont plus donné signe de vie depuis lors. Mais peu après, voilà que passa devant nous un chevalier revêtu des armes de Lancelot et portant à l'arçon de sa selle la tête d'un chevalier récemment tué aux cheveux aussi beaux et aussi frisés que ceux de Lancelot. Nous nous mîmes aussitôt à

---

cheance. Et quant il orent mengié, si apela li rois la roïne et li dist : « Dame, or voel je savoir ce que je vous avoie demandé. — Sire, fait ele, puis qu'il vous plaist, je le vous ferai dire par autrui que par moi. — Dame, fait il, je ne le voel savoir se par vous non, car je vous en querrai mix que nul autre. » Lors li conmence a dire la roïne : « Sire, quant nous fumes parti de vous a l'entree de la forest, si alasmes tant le droit chemin que nous encontrasmes un chevalier armé qui m'en voloit mener a force, mais Kex sailli avant et jousta a lui ; mais il abati Kex. Aprés jousta a Saygremor et a Dodynel et les abati ambesdous. Et quant Lanselos vit ce, si jousta a lui ; si avint ensi qu'il s'entreferirent parmi les chars nues et toutesvoies l'abati Lanselos. Et maintenant qu'il l'ot abatu, vint a lui une vielle damoisele, si l'en mena en voies. Et je envoiai Kex aprés lui pour ramener le, mais il ne vaut revenir ; et nous alasmes aprés vous, car nous vous quidasmes aconsivir, tant que nous venismes a la Fontainne as Fees. Et lors dist Saygremors qu'il nos iroit[c] querre a mengier et Dodiniaus ausi ; si s'en alerent a tele ore que onques puis n'en oï nouveles. Mais aprés ce ne demoura gaires que uns chevaliers passa devant nous, qui les armes Lanselot avoit vestues et portoit a l'arçon de sa sele la teste d'un chevalier ocis nouvelement, et li chavel en estoient[d] ausi bel et ausi crespe conme li Lanselot. Si conmenchasmes a crier moult

pousser des cris et nous nous dirigeâmes vers lui, mais il prit la fuite. J'envoyai à sa poursuite le sénéchal Keu et un chevalier que Dodinel m'avait remis comme prisonnier, mais nous ne les avons plus jamais revus. — Vraiment, répond le roi, c'est là un grand malheur, comme il n'y en a jamais eu sur cette terre. » Il se met alors à pleurer à chaudes larmes et son cœur se fend de douleur; il perd connaissance et les barons courent le relever. Quand il a retrouvé ses esprits, il s'exclame : « Ah ! Lancelot, mon cher ami, qu'êtes-vous devenu ? » S'élevèrent dans la salle les plus poignantes lamentations : les compagnons de la Table ronde pleuraient amèrement sur sa perte, mais la reine en fut plus que les autres accablée de douleur au point que l'on s'étonnait qu'elle ne mît pas fin à ses jours. Elle y aurait sans aucun doute attenté, si elle n'avait pas attendu d'avoir une preuve certaine de sa mort ou de sa vie ; voilà tout ce qui la retenait. Quand ils eurent tous mis un terme à leurs plaintes, monseigneur Gauvain proclama devant toute l'assistance qu'il partirait à coup sûr le lendemain matin sans jamais s'arrêter avant de savoir avec certitude si Lancelot était mort ou vivant. Il est suivi par trente compagnons parmi les plus vaillants de la Table ronde : eux aussi, disent-ils, iront à sa recherche et ne retourneront pas à la cour avant de l'avoir retrouvé, mort ou vif.

197. Voilà comment tous se proposent d'aller en quête de Lancelot, mais le roi refuse de voir partir autant de cheva-

---

durement et alasmes vers lui, ne mais il tourna en fuies. Et je envoiai aprés lui Kex le seneschal et un chevalier[e] prison que Dodiniaus m'avoit envoiié, ne[f] mais onques puis n'en veïsmes nul. — Par foi, fait li rois, ci a grant mescheance ne onques mais si grant n'avint en ceste terre. » Lors conmencha moult durement a plourer et li cuers li faut de l'angoisse qu'il sent : si se pasme, et li baron le courent relever. Et quant il revint de pasmisons, si dist : « Ha ! Lanselot, li miens amis, que estes vous devenus ? » Lors conmencha li doels laiens que onques si grant ne fu oïs et li compaingnon de la Table Reonde le regretoient trop durement, mais sor tous les autres [f] en fait la roïne grant doel si que c'estoit merveille qu'ele ne s'ocioit. Et sans faille s'oceïst[g] ele, mais ele atendoit tant qu'ele oïst vraies nouveles s'il estoit mors ou vis ; et ce solement le tint. Et quant il orent tout demené lor doel, si dist mé sire Gavains, oiant tous ciaus de laiens, qu'il mouvra le matin sans faille ne jamais ne finera d'errer, si en savra vraies nouveles, s'il est mors ou vis. Et ausi font bien .xxx. compaingnon des plus vaillans de la Table Reonde, le dient ausi qu'il le querront[h], mais jamais a court ne revenront, si l'aront trouvé ou mort ou vif.

197. Ensi s'afichent tout de querre Lanselot, mais li rois ne vaut mie que tant i alaissent de chevaliers et dist que ja plus n'en ira en

liers : il n'y en aura pas plus de dix à le rechercher, dit-il, et ce sera suffisant, si ce sont des chevaliers exemplaires. On confie à monseigneur Gauvain l'honneur de choisir ceux qu'il voudra emmener avec lui. De ces élus, le premier était monseigneur Yvain et le deuxième, Guerrehet, le frère de Gauvain ; Gaheriet, également son frère, était le troisième ; Mordret, le quatrième, lui qui blessa par la suite le roi Arthur dans les plaines de Salesbières, comme le conte vous le relatera plus loin[1] ; il venait d'être adoubé et était également un frère de monseigneur Gauvain. Le cinquième était Hector des Marais ; le sixième, Agloval, qui amena par la suite Perceval le Gallois, son frère, à la cour[2] ; le septième, le Laid Hardi ; le huitième, Brandelis ; le neuvième, Galegantin ; enfin, le dixième était monseigneur Gauvain, le maître de tous avec l'assentiment de chacun. Il leur demanda à tous d'être prêts à partir pour le lendemain matin ; ils le seront, disent-ils. Cette nuit, la tristesse fut grande à Camaalot. Le lendemain, après avoir entendu la messe, les dix compagnons vinrent dans la grande salle, où chacun fut équipé des armes qui lui revenaient.

198. Puis on apporta les reliques et tous prêtèrent serment selon la coutume de la cour : pendant un an et un jour, ils iraient en quête de Lancelot, à moins qu'on ne le retrouve avant, et au terme de cette année reviendraient à la cour. Tel était le serment que prêtait tout chevalier, lorsqu'il quittait la cour pour une quête. Sur ce, les dix compagnons se mirent

---

cele queste que .x. et ce sera assés, s'il sont prodome ; si em baillent a mon signour Gavain la signourie d'eslire ciaus qu'il voldra avoc lui mener. Des chevaliers que mé sires Gavains eslut, fu mé sires Yvains li premiers et li secons fu Guerrehés ses freres ; et Gaheriés fu li tiers, qui ausi estoit ses freres ; et Mordrés fu li quars, qui puis navra le roi Artu es plains de Salesbieres, si com li contes vous devisera cha avant, et cil Mordrés[a] avoit esté nouvelement chevaliers et estoit ausi freres mon signour Gavain ; li quins fu Hectors des Marés ; li sisismes fu Agloevaus, qui puis amena Perceval le Galois a court, qui ses freres estoit ; li setismes fu li Lais Hardis ; li huitismes fu Brandelis ; et li novismes fu Galegantins ; et li disismes fu mé sire Gavains, li maistres d'aus tous par l'otroiement de chascun. Et il conmanda que tout fuissent prest au matin conme del mouvoir, et il dient que si feront il. Cele nuit fisent grant doel a Kamaalot. Et l'endemain, quant il orent oï messe, si vinrent en la sale li .x. compaingnon et puis fu chascuns moult bien armés a sa maniere.

198. Puis furent li saint aporté et jurerent tout tel sairement com il estoit laiens en coustume que jusques a un an et un jour querroient Lanselot, se ançois n'estoit trouvés, et que[a] au chief de l'an revenront. Itel sairement faisoit chascuns, quant il s'em partoit de court por aler en aucune queste. Atant monterent li .x. compaingnon[b] et

en selle, prirent le départ et entamèrent leur quête, chevauchant au plus droit vers la forêt de Camaalot. Ils firent une halte à une croix que l'on appelait la Croix Noire ; et l'explication de cette dénomination, le conte vous la donnera tout de suite[1]. La vérité est que, lorsque Joseph d'Arimathie, le noble chevalier qui a tant aimé Jésus-Christ, arriva en Grande-Bretagne avec tout le peuple des chrétiens qu'il amenait des pays lointains, il parvint directement à la cité de Camaalot, qui était entre les mains du roi Agreste, le plus félon roi du monde à cette époque. Une fois entré dans la ville, il se mit à prêcher le nom du Très-Haut, alors qu'en ces temps-là la Grande-Bretagne n'était peuplée que de Sarrasins. La volonté de Notre-Seigneur fit que ce jour-là mille Sarrasins se convertirent à la Loi de Jésus-Christ et abjurèrent la mauvaise loi qu'ils n'avaient cessé de suivre.

199. Quand le roi Agreste vit son peuple se convertir si massivement, il entra dans une colère sans précédent, car c'était l'homme le plus cruel du monde. Il se dit que, s'il cherchait à les détourner de leur foi, il n'y réussirait pas. Il imagina donc de feindre la conversion, reçut le baptême et adopta la foi chrétienne ; et à sa suite se convertirent tous les habitants du pays. Mais ce fameux Joseph, après être resté trois jours dans la cité, la quitta en y laissant douze de ses parents pour assurer chaque jour la prédication. Après son départ, le roi Agreste fit venir son plus puissant baron, dont

---

s'em partirent de la court et entrerent en lor queste et chevauchent la droite voie vers la forest de Kamaalot et s'aresterent a une crois que on apeloit la Crois Noire. Et la raison pour coi ele fu ensi apelee vous devisera bien [*327a*] li contes orendroit. Il fu voirs que, quant Josep de Barimachie, li gentils chevaliers qui tant ama Jhesu Crist, vint en la Grant Bretaigne o tot le pueple des crestiens qu'il amenoit des estranges contrees, qu'il vint droitement a la cité de Camaalot que li rois Agrestes tenoit, et c'estoit li plus fel rois qui a cel tens fust el monde. Et quant Joseph vint en la vile, si commença a prechier le non del Haut Seignor, ne il n'avoit a cel termine en la Grant Bretaigne se Sarrazins non. Si avint celui jor que par la volenté[c] Nostre Signour furent .M. Sarrazin torné a la loy Jhesu Crist et guerpirent la malvaise loi qu'il avoient tous jours maintenue.

199. Quant li rois Agrestes vit[a] son pueple qui se convertissoit si espessement, si en ot si grant doel que nul plus, car il estoit li plus cruous hom del monde ; si s'apense que s'il les voloit oster de lor creance, qu'il ne porroit[b]. Se pourpensa que il feroit samblant de soi convertir et prist baptesme et rechut crestienté ; et lors se crestiennerent tout cil[c] del païs. Mais quant cil Joseph ot demouré .III. jours en la cité, si s'em parti et laissa laiens .XII. de ses parens pour sermonner chascun jour. Et quant il en fu alés, si demanda li rois Agrestes tot le

il savait pertinemment qu'il était faux chrétien. Il lui dévoila ses pensées en lui disant : « Landoine, vous devez m'aider à accomplir ce que j'ai entrepris. — Seigneur, de quoi s'agit-il ? — Je vais vous le dire. J'ai l'intention de faire revenir tout notre peuple à notre première croyance, car celle que j'ai récemment adoptée ne me plaît pas. » Landoine conclut en disant combien le projet du roi était judicieux et qu'il se montrait tout à fait favorable à cette décision.

200. Le roi réunit alors l'ensemble de ses barons et des seigneurs de la région en leur demandant d'adorer ses dieux. Ceux qui s'y opposèrent eurent aussitôt la tête coupée, ce qui l'amena à en tuer un grand nombre. De plus, comme les petites gens n'avaient pas une foi bien solide, on réussit à les faire revenir à leur croyance en Mahomet et à la pratique des sacrifices. Son plan accompli, le roi fit arrêter les douze compagnons de Joseph et les menaça de mort, s'ils refusaient d'adorer ses dieux : ils lui répondirent qu'ils ne le feraient pas, quelles que soient ses pressions. À ces mots, le roi les fit déshabiller, traîner au bas de la ville et conduire à une croix que Joseph avait fait ériger à la lisière de la forêt. Il y attacha le premier et ordonna de le frapper à la tête d'un coup de massue qui lui fit éclater la cervelle contre la croix. Il infligea le même martyre aux douze compagnons de Joseph et, en raison du sang et de la cervelle, la croix devint toute noire. Voilà pourquoi on l'appelle la Croix Noire[1]. Mais le

---

plus haut home qu'il avoit et il savoit bien que cil estoit faus crestiens. Lors li descovri son penser et li dist : « Landoine, il vous couvient[d] que vous m'aidiés a faire ce que je ai empris. — Sire, fait[e] il, que est ce ? — Je le vous dirai, fait li rois. J'ai en talent que je face toute la gent repairier a nostre creance, car ceste que je ai novelement recheüe ne me plaist pas. » Lors dit Landoines que[f] moult estoit richement pourpensés li rois et que moult volentiers s'acordoit a cel conseill.

200. Lors manda li rois tous les barons et les haus homes de la contree et lor dist qu'il aouraissent ses[a] dix. Et cil qui ne les vaurent aourer perdirent les testes maintenant tant qu'il en ocist pluisors ; et pour ce qu'il n'estoient mie bien ferm en lor creance, si atournerent si le menu pueple qu'il vinrent a la mahommerie et fisent sacrefice. Et quant li rois ot ce fait, si fist prendre les .XII. compaingnons Joseph et dist qu'il les feroit ocire, s'il n'aouroient lor dix, et il dient que ce ne feroient il pour pooir qu'il eüst. Et quant li rois oï ce, si les conmanda a despoullier et a trainer aval la vile et mener a une crois[b] que Josep avoit fait drecier a l'entree de la forest. Si fist le premier atachier a la crois et le fist ferir d'un mail en la teste si qu'il l'escervela tot encontre la crois. En tel maniere fait li rois martirier les .XII. compaingnons Joseph : si avint que del sanc et de la cervele devint la crois toute noire et par ceste raison l'apele on la Noire Crois. Mais

conte cesse d'en parler et revient à monseigneur Gauvain qui tente de réunir une épée brisée en son milieu, que portait Hélyer, mais échoue, tout comme ses dix compagnons.

Gauvain et l'épée brisée d'Hélyer.

201. Quand monseigneur Gauvain, dit le conte, et ses compagnons furent arrivés à la croix, ils firent une halte pour se concerter. Monseigneur Gauvain les interpella en ces termes : « Chers seigneurs, vous êtes tous considérés comme des chevaliers exemplaires et vous avez tous engagé une quête en vue d'obtenir des nouvelles de Lancelot. Aussi vous adressera-t-on de sévères reproches si vous revenez bredouilles ; c'est pourquoi je vous propose de parcourir cette forêt durant toute cette semaine et de nous retrouver tous ici dans huit jours. Nous verrons alors ce que nous aurons trouvé. » Tous se rangent à cet avis. Ils n'eurent pas plus tôt fini de parler qu'ils entendirent un cri puissant ; monseigneur Gauvain leur demande s'ils l'ont entendu. « Oui, répondent-ils. — Eh bien ! allons dans cette direction », propose monseigneur Gauvain. Ils s'y dirigent aussitôt pour savoir ce qu'il en était. Ils ne tardèrent pas à rencontrer une demoiselle sur un palefroi en proie à une vive douleur. Quand monseigneur Gauvain fut près d'elle, il la salua et lui demanda : « Demoiselle, pourquoi pleurez-vous ?

---

de ce se taist li contes et retourne a paler de mon signour Gavain, conment il essaie por une [*b*] espee qui est depecie parmi le milieu rejoindre et il ne puet ne .x. compaingnon que il a, que Helyer portoit.

201. Or dist li contes que, quant mé sire Gavains et si compaingnon furent venu a la crois, que il s'arresterent pour parler ensamble. Et messires Gavains les apele et lor dist : « Biaus signour, vous estes tout tenu pour moult prodome et vous estes tout entré en queste pour Lanselot pour savoir se vous orriés nules nouveles de lui. Si vous sera tenu a moult grant honte, se vous estes meü pour noient, et pour ce vous lo je que vous toute ceste semaine cerchiés ceste forest et de hui en .VIII. jors revenés tout ci. Si dirons ce que nous avrons trouvé. » Et il l'otroient tout ensi. Et ensi com il orent ce dit, si oïrent une vois crier moult hautement ; et mé sire Gavains lor demande s'il ont oï cest cri, et il dient : « Oïl. — Ore alons dont, fait mé sires Gavains, cele part. » Et il si font maintenant pour savoir que ce pooit estre. Si n'ont gaires alé quant il encontrerent une damoisele sor un palefroi, qui moult grant doel faisoit. Et quant mé sires Gavains vint pres de li, si le salue et li dist : « Damoisele, pour coi plourés vous ?

202. — Sire, fait ele, pour un des meillours chevaliers del monde

202. — Seigneur, répondit-elle, à cause d'un des meilleurs chevaliers du monde que l'on eſt en train de mettre à mort dans cette vallée. — Demoiselle, dit-il, conduisez-nous donc là-bas ! — Vous conduire, seigneur ? Voici le chemin qui vous y mènera direčtement, et dépêchez-vous de lui porter secours ! » Les dix compagnons s'y dirigent tous et, une fois arrivés dans la vallée, voient un chevalier face à dix adversaires, dont plusieurs sont déjà tombés sous ses coups. Monseigneur Gauvain leur lance des cris de défi d'aussi loin qu'il peut les voir et ces hommes à pied, dès qu'ils voient venir la troupe à cheval, prennent la fuite. Il frappe le premier qu'il rencontre en lui plantant l'épée à la force de ses bras en plein corps. Les autres, pris de panique, décampent là où la forêt leur semble le plus épaisse. Voyant qu'il ne peut les rejoindre, monseigneur Gauvain revient auprès du chevalier ; tous deux échangent leurs salutations. « Seigneur, dit monseigneur Gauvain, je ne sais qui vous êtes, mais vous avez eu à l'inſtant bien besoin d'aide. — Vous avez raison, seigneur », répond le chevalier. Monseigneur Gauvain voit alors qu'il porte deux épées, ce qui l'intrigue vivement. Il l'interroge à ce propos : « Cher seigneur, si je ne craignais que cela ne vous chagrine, je vous demanderais de m'accorder un don. — À vrai dire, seigneur, je ne pourrais rien vous accorder sans connaître votre nom. — Par ma foi, on m'appelle Gauvain. — Ah ! vous êtes monseigneur Gauvain ? Dans ce cas vous pouvez me demander ce qu'il vous plaira. — Je vous

---

que on ociſt en cele valee la. — Damoisele, fait il, et car nous i menés ! — Mener, sire ? fait ele. Veés ci le droit chemin qui vous i menra et alés toſt por lui secourre ! » Lors s'en vont ensamble li .x. compaingnon ; et quant il sont venu en la valee, si voient un chevalier qui se combatoit a[a] .x. chevaliers, si en avoit pluisors ocis. Et mé sire Gavains lor escrie de si loing com il les[b] voit, et quant cil qui eſtoient a pié voient venir ciaus a cheval, si tournent en fuies. Et mé sire Gavains fiert si le premier qu'il encontre qu'il li miſt l'espiel a la force de ses bras parmi le cors. Et li autre qui furent espaouri se ferirent en la foreſt la ou il le voient plus espesse. Et quant mé sire Gavains voit qu'il ne les pot aconsivir, si revient [*c*] au chevalier et le salue, et cil li rent son salu. « Sire, fait mé sire Gavains, je ne sai qui vous eſtes, mais vous eüſtes orendroit grant meſtier d'aïde. — Vous dites voir, sire », fait li chevaliers. Et mé sire Gavains voit qu'il porte .II. espees, si s'en eſt moult esmerveilliés. Et mé sire Gavains li demande et diſt : « Biaus sire, se je ne quidaisse qu'il vous em pesaſt, je vous demanderoie un don. — Certes, sire, fait il, je ne vos porroie riens otroiier, se je ne savoie le voſtre non. — Par foi, fait il, on m'apele Gavain. — Ha ! mé sire Gavain, fait il, eſtes vous ce ? Dont me poés vous demander ce qu'il vous plaira. — Grans mercis ! fait

en remercie ! Dites-moi alors pour quelle raison vous portez deux épées. — Sur mon honneur, je vais vous l'expliquer. » Il enlève les deux épées de sa ceinture, en attache l'une à un arbre et couche l'autre devant soi sur l'herbe verte ; il s'agenouille et incline sa tête devant elle, en embrasse tendrement le pommeau, puis la tire toute nue de son fourreau, mais elle n'apparaît qu'à moitié, car elle était brisée au milieu. Cette aventure provoque l'étonnement des dix compagnons. Il renverse alors le fourreau et l'autre tronçon tombe à terre. À ce spectacle, tous sont saisis de stupeur, d'autant qu'ils voient des gouttes de sang sourdre de la pointe. Le chevalier leur dit : « Seigneurs, que voyez-vous ? — Que dire ? fait monseigneur Gauvain. Elle m'apparaît toute sanglante ! » Monseigneur Gauvain s'adresse alors à ses compagnons : « Au nom de Dieu, seigneurs, vous n'avez jamais vu une telle merveille ! » Puis, de nouveau, au chevalier : « Seigneur, serait-il possible de raccorder parfaitement les deux tronçons de cette épée ? — Oui, si vous étiez celui qui doit mener à bien les sublimes aventures du saint Graal. Je vous demande d'en faire l'épreuve au nom de Jésus-Christ pour savoir si vous pourriez les réunir. »

203. Monseigneur Gauvain prend les deux tronçons de l'épée de manière à les raccorder et les réunit, mais il est absolument incapable d'en assurer le joint et de les ressouder[1]. Le chevalier se mit alors à pleurer à chaudes larmes et dit à mon-

---

mé sire Gavains. Dont me dites pour coi vous portés .II. espees. — Par foi, fait cil, ce vous dirai je bien. » Lors deschaint les .II. espees et en atache l'une a un arbre et l'autre coucha par devant lui sor[c] l'erbe vert et s'ajenoulla devant l'espee, se li encline et baise le pomel moult douchement, puis l'a traite del fuerre toute nue ; mais ele ne pert que demie, car ele estoit brisie el milieu. De ceste aventure s'esmerveillent li .x.[d] compaingnon. Et il tourne le fuerre ce desous desore et li remanans chiet a terre. Et tout cil qui le virent s'esmerveillent, car il veoient que de la pointe chaoient goutes de sanc. Et li chevaliers lor dist : « Signour, que vous en samble ? — Coi ? fait mé sire Gavains. Ele me samble toute sanglente ! » Puis dist a ses compaingnons : « En non Dieu, signour, ceste merveille ne veïstes vous onques mais ! » Puis dist au chevalier : « Sire, porroit on ces pieces rejoindre entierement ? — Oïl, fait il, se vous estiés cil qui les hautes aventures del saint Graal doit mener a chief. Et je vous proi que vous i assaiiés el non de Jhesu Crist, savoir se vous les porriés rejoindre ensamble. »

203. Mé sire Gavains prist les .II. pieces de l'espee, qu'eles peüssent rejoindre, et les mist ensamble, mais onques ne les pot rejoindre ne resolder. Lors[a] commencha li chevaliers a plourer moult durement et dist a mon signour Gavain : « Puis que j'ai a vous failli, or ne sai je a qui recouvrer. » Lors le fist li chevaliers lever, car il estoit as jenous,

seigneur Gauvain : « Puisque avec vous j'ai échoué, je ne sais plus vers qui me tourner. » Le chevalier lui demanda de se lever, car il était à genoux, puis fit tenter l'épreuve par monseigneur Yvain et, à sa suite, par tous les autres compagnons, mais aucun d'eux ne put rien y faire. À sa prière, tous lui dirent leurs noms. Puis il ajouta : « Chers seigneurs, vous pouvez maintenant bien voir qu'il n'y a pas en vous autant de qualités qu'on le croit. — Seigneur, fait monseigneur Gauvain, racontez-nous l'histoire merveilleuse de cette épée[2]. — Au nom de Dieu, bien volontiers. » Il continue ainsi : « Monseigneur Gauvain, vous avez entendu raconter dans ce pays que Joseph, le noble chevalier d'Arimathie qui a détaché Jésus de la Croix, est venu sur cette terre. Il lui arriva ainsi, un jour où il parcourait la forêt de Brocéliande[3] par un étroit sentier, de croiser un Sarrasin. Ce dernier salua Joseph, qui fit de même, puis ils se demandèrent l'un à l'autre de quel pays ils étaient originaires. Joseph lui dit qu'il venait d'Arimathie. "D'Arimathie ? reprend le Sarrasin. Qu'est-ce qui t'a amené jusqu'ici ? — Celui, répond Joseph, qui connaît tous les droits chemins. — Et quel est ton métier ? — Je suis médecin. — Médecin ? Et sais-tu bien soigner les plaies ? — Oui.

204. « — Dans ce cas, tu m'accompagneras jusqu'à un de mes châteaux qui se trouve là devant, où un de mes frères est malade depuis plus de six mois sans pouvoir trouver de médecin capable de le guérir. — Au nom du Seigneur, je le guérirai sans difficulté avec l'aide de Dieu. — En quel

---

puis i fist assaiier mon signour Yvain et tous les autres compaingnons aprés, mais il n'en i ot nul qui riens i peüst faire. Lors demanda a chascun son non, et il se nommerent tout. Et li chevaliers lor dist : « Biau signour, ore poés vous bien veoir qu'il n'a mie tant de bien en vous com on [*d*] i quide. — Sire[b], fait mé sire Gavains, dites nous de ceste espee la merveille. — Si m'aït Dix, fait li chevaliers, moult volentiers. » Puis li dist : « Mé sire Gavains, bien avés oï parler en cest païs que Joseph, li gentix chevaliers de Barimachie qui despendi Jhesu de la Crois, vint en ceste terre. Si avint qu'il erroit un jour parmi la forest de Broceliande et ensi com il erroit un estroit sentier, si aconsivi un Sarrasin. Li Sarrasins salua[c] Joseph et il lui ; si demanda li uns a l'autre de quel païs il estoit et Joseph li dist qu'il estoit de Barimachie. "De Barimachie ? fait li Sarrasins. Qui t'a ci amené ? — Cil m'i amena, fait Joseph, qui set toutes les droites voies. — Et quels menestreus es tu ? fait li Sarrasins. — Je sui, fait Joseph, mires. — Mires ? fist il. Et sés tu bien plaies garir ? — Oïl, fait Joseph.

204. « — Dont venras tu avoc moi, fait li Sarrasins, a un mien[a] chastel qui est cha devant, ou uns miens freres est malades plus a de demi an ne onques ne pot trover mire qui le peüst garir. — En non Dieu, fait Joseph, je le garirai moult bien a l'aïde de[b] Dieu. — Quel

dieu crois-tu ? Nous n'avons que quatre dieux — Mahomet, Apollin, Tervagant et Jupiter[1] — et aucun d'entre eux ne veut lui apporter de l'aide. Et toi, comment crois-tu l'aider et auquel de ces dieux penses-tu faire appel pour pouvoir le guérir ? — À quel dieu ? Je ne le guérirai jamais par aucun de ces quatre, car ces dieux ne peuvent rien pour lui. Si tu crois qu'ils en sont capables, on se moque de toi et on te trompe. — Je ne suis nullement trompé, et je ne le serai jamais pour peu que je reste ferme dans ma foi." Quand Joseph entend les propos du Sarrasin, il en est exaspéré : "Comment ? reprend-il. Dis-tu que les images que les hommes font de leurs mains sont des dieux et qu'elles ont plus de pouvoir sur toi que toi sur elles ? — Oui, répond le Sarrasin. — Au nom de Dieu, fait Joseph, si tu me conduisais jusqu'à ton château, je te montrerais encore aujourd'hui qu'elles n'ont aucun pouvoir ni par elles-mêmes, ni par un autre." Ils poursuivirent cette conversation tout en chevauchant jusqu'à l'heure de none, tant et si bien qu'ils arrivèrent au château du Sarrasin. Quand Joseph et le Sarrasin eurent franchi la porte, ils tombèrent sur un lion libéré de ses chaînes qui courait au milieu de la rue principale ; et il n'eut pas plus tôt vu le Sarrasin qu'il bondit en l'air, le renversa de son cheval et l'étrangla. Les gens du château qui couraient à sa poursuite, en découvrant la mort du Sarrasin, se mirent à crier et à manifester bruyamment leur douleur pour celui qui était leur seigneur légitime. Ils arrêtèrent aussitôt Joseph et lui

---

dieu, fait li Sarrasins, crois tu ? Ja n'avons nous que .IIII. dix : c'est Mahom, Apolin et Tervagans et Jupiter ; se n'i a celui qui aidier li voelle. Et tu conment li quides tu aidier et par lequel de ces dix quides tu estre poissans de donner lui garison ? — Par lequel ? fait Joseph. Par nul de ces .IIII. ne li donrai je ja garison, car cil dieu ne li pueent valoir. Et se tu quides qu'il li puissent valoir, tu es honnis et decheüs. — Decheüs, fait li Sarrasins, non sui. Ja ne serai decheüs pour croire fermement." Et quant Joseph oï la parole au Sarrasin, si fu moult coureciés : "Qu'est ce ? fait il. Dis tu que les ymages que li home font de lor mains soient dieu ne qu'il aient plus pooir sor toi que tu sor aus ? — Oïl, fait li Sarrasins. — En non Dieu, fait Josep, se tu me menoies jusques a ton chastel, je te mousterroie encore anuit qu'il ne pueent rien valoir ne a aus ne a autrui." En disant tels paroles chevauchierent jusqu'a nonne et lors vinrent au chastel au Sarrasin. Et quant Josep vint dedens la porte entre lui et le Sarrasin, si encontrerent un lyon tout deschainé qui acouroit parmi la maistre rue ; et quant il vit le Sarrasin, si sailli en haut et l'abati de son cheval et l'estrangla. Et les gens del chastel qui aprés lui acouroient, quant il virent le Sarrasin mort, si conmencierent a crier et faire moult grant doel com de lor signour lige. Si prisent maintenant Jo[*e*]seph et[1] li

lièrent les mains dans le dos. Puis, alors qu'ils le conduisaient dans la cour, le sénéchal dégaina son épée, frappa Joseph en pleine cuisse et, en la retirant, la vit se briser au milieu : la moitié resta ainsi plantée dans la cuisse de Joseph. À l'entrée de la tour, Joseph les interpella en ces termes : "Chers seigneurs, pourquoi m'emmenez-vous de la sorte ? — Parce que telle est notre volonté.

205. — « Seigneurs, avant de me jeter en prison, amenez-moi tous les malades du château. — Pourquoi ? demandent les Sarrasins. — Parce que je les guérirai." Ils amenèrent alors le frère du seigneur du château, celui qui avait reçu une blessure à la tête. En le voyant, Joseph lui demanda depuis quand il avait cette plaie. "Seigneur, répond le Sarrasin, depuis plus de six mois et, si vous pouviez m'en guérir, je ferais de vous un homme puissant." Joseph se prit à rire bruyamment et répondit au Sarrasin : "Comment pourrais-tu me rendre puissant, alors que tu es si démuni que tu n'as rien ? — Ce n'est pas vrai : j'ai en abondance or et argent. N'est-ce pas là une grande richesse ? — Non, réplique Joseph. Tu peux bien t'en rendre compte par toi-même. Réponds-moi donc à propos de ton or et de ton argent : admettons que tu aies devant toi tout ton trésor, ne le donnerais-tu pas en totalité à celui qui te rendrait la santé ? — Évidemment que oui et fort volontiers. — Dans ce cas, tu peux bien dire que tu es pauvre, quand tu es à ce point en manque d'une

---

loiierent les mains deriere le dos. Et en ce qu'il le menoient a court, si traist li seneschaus s'espee et feri Joseph parmi la quisse et au retraire qu'il fist brisa s'espee par milieu : si en remest la moitieu en la quisse Joseph. Et quant ce vint a l'entree de la tour, si[d] parla Joseph et dist : "Biaus signour, pour coi menés vous moi ensi ? — Por ce, font il, que nous le volons.

205. « — Biaus signour, fait il, ançois que vous me metés em prison, m'amenés tous les malades de cest chastel. — Et pour coi ? font li Sarrasin. — Pour ce, fait il, que je les garirai." Et lors amenerent le frere au signour del chastel qui avoit eü le plaie en la teste. Et quant Joseph le voit, se li demande des quant il l'avoit eüe. "Sire, fait li Sarrasins, il i a plus de demi an et, se vous m'en saviés garir, je vous feroie riche home." Lors conmencha Joseph moult fort a rire et dist au Sarrasin : "Conment me porroies tu faire riche, quant tu es si povres que tu n'as riens ? — Si ai, fait cil, je ai assez or et argent. Dont n'est ce grant richece ? — Nenil, fait Josés. Si le pues tu bien savoir par toi meïsmes. Or me di de ton or et de ton argent : se tu avoies orendroit tout le tresor que tu as devant toi, dont ne li donroies tu tout, mais que aucuns te donnast santé ? — Certes, fait li Sarrasins, oïl, moult volentiers. — Dont pues tu bien dire, fait Joseph, que tu es povres, quant tu es si sousfraitous d'une

chose. Voilà pourquoi je dis que l'or et l'argent ne sont pas pour l'homme une richesse au même titre que la santé. — C'eſt vrai et, si je pouvais l'avoir, je chercherais à l'obtenir. — J'en prends Dieu à témoin, si tu le veux, je te la redonnerai. — Et comment pourrais-tu me la redonner ? — Si tu veux croire en Dieu, j'obtiendrai ta complète guérison. — Au nom de dieu, répond le Sarrasin, je crois en dieu, et pas seulement en un, mais en quatre.

206. « — On se moque de toi et on te trompe d'autant plus, car tes dieux, tu peux aisément les mettre à l'épreuve. Fais donc apporter devant tes dieux ton frère que le lion a étranglé ; et s'ils le ressuscitent, tu peux alors être certain de leurs pouvoirs. — Par ma foi, ressusciter n'eſt pas chose facile, car je n'ai jamais entendu parler de dieu qui ressusciterait les morts ; j'en ferai néanmoins la tentative." Il fit alors libérer Joseph sans qu'aucun des Sarrasins ne sache rien de sa plaie à la cuisse due à l'épée. Ils font apporter la dépouille du Sarrasin dans la mosquée devant Mahomet et devant les autres dieux et les supplient d'avoir pitié du mort. Quand ils eurent longtemps prié et que Joseph les eut longuement regardés, il leur cria d'une voix forte : "Ah ! peuple trompé, ah ! peuple malheureux, pourquoi êtes-vous aveuglés au point de croire en des images de bois qui sont incapables de vous aider comme de nuire à autrui ? Regardez donc comme ce mort eſt ressuscité par elles !" Sur ce, Joseph s'agenouille

---

chose. Et pour ce di je que or ne argent n'eſt mie richoise si com santé eſt a home. — Voirs eſt, fait li Sarrasins, et se je le pooie avoir, je le pourchaceroie. — En non Dieu, fait Joseph, se tu vels, je le te pourchacerai. — Et conment, fait li Sarrasins, le me pourchaceroies[a] tu ? — Se tu vels croire en Dieu, fait Joseph, je te ferai tout garir[b]. — En non dieu, fait li Sarrasins, en dieu croi je, et non mie solement en un, mais en .IIII.

206. « — Tant es tu plus honnis et decheüs, fait Joseph, car tes dix pues tu legierement esprouver. Or fai aporter ton frere que li lions eſtrangla devant tes diex ; et se il le resuscitent, dont pues tu bien croire qu'il sont poissant. — Par foi, fait li Sarrasins, del resusciter ne seroit pas legiere chose, car je n'oï onques parler de dieu qui feïſt les gens resusciter ; et nonpourquant je le ferai esprouver." Lors fiſt li Sarrasins desloiier Joseph, ne nus d'aus ne savoit riens de la plaie de l'espee qu'il avoit en la quisse. Si font porter le Sarrasin mort en la mahommerie devant Mahomet et devant les autres dix, si lor proient qu'il ait merci del mort. Et quant il ont grant piece eſté en orisons et Joseph les ot lon[/]gement regardés, si lor crie a haute vois : "Ha ! gent decheüe, ha ! gent maleürouse, pour coi eſtes vous si decheüe que vous creés ymages de fuſt qui n'ont pooir de vous aidier ne d'autrui nuire ? Or esgardés conme cis mors eſt resuscités par aus !" Lors s'agenoulla

et dit : "Ah ! cher Seigneur Jésus-Christ, vous qui m'amenâtes dans ce pays pour prêcher votre très saint Nom, je vous adresse cette prière non pas pour moi, mais pour exalter votre gloire et votre sainte chrétienté : accordez-moi maintenant la faveur de montrer à ces misérables combien ils sont bafoués et bernés en adorant ces démons." Il fit aussitôt un baiser à la terre, se redressa sur son séant et dit devant tout le monde :

207. « "Seigneurs, vous verrez dans un instant quelle est la puissance de vos dieux et combien ils méritent d'être crus." Et peu de temps après il se mit à tonner avec violence, le ciel commença à lancer des éclairs, la terre à trembler et l'air à s'obscurcir. Un éclair s'abattit alors sur les images sous les regards effarés de la foule et les réduisit à néant. Une fumée ne tarda pas à envahir les lieux, si nauséabonde que tous ceux qui la respiraient crurent rendre l'âme : tous ceux qui se trouvaient là perdirent connaissance, à l'exception du seul Joseph. Après un temps assez long, quand ils eurent retrouvé leur sérénité et repris leurs esprits, Joseph leur dit : "Seigneurs, maintenant vous pouvez voir combien vos dieux sont puissants ! Soyez-en certains : s'ils se sont révélés incapables de s'aider l'un l'autre, ils le sont tout autant de vous aider vous-mêmes, le doute n'est pas permis. Et celui qui les a anéantis, sachez-le, vous anéantira tous, si vous ne vous amendez." Après ces propos de Joseph, Mategrant, le frère du mort, prit

---

Joseph et dist : "Ha ! biaus Sire Dix, Jhesu Crist, qui en cest païs m'amenas pour preecier ton saintisme Non, Sire, je vous proi non mie pour moi, mais pour vostre loenge essauchier et pour vostre sainte crestienté, que vous m'otroiés orendroit que vous moustrés devant ces chaitis conment il sont honni et decheü d'aourer ces malfés." Maintenant baisa la terre et se leva en son seant et dist oiant tous :

207. « "Signour, ore verrés vous la poissance de vos dix et conment il font a croire." Aprés ce ne demoura gaires qu'il conmencha a tonner moult forment et li chius conmencha a espartir et la terre a croller et li airs a noircir. Et lors conmencha uns foudres a chaïr sor les ymages et li pueples le regarda a grant merveilles et li foudres acraventa toutes les ymages. Aprés ce ne demoura gaires que laiens revint une fumee qui estoit si puans qu'il sambloit a tous ciaus qui le sentoient que li cuer lor deüssent partir ; si se pasmerent tout cil qui laiens estoient, fors Joseph solement. A chief de piece furent rasseürré et revenu en lor bon sens. Si parla Joseph et lor dist : "Signour, ore poés veoir com vostre dieu sont poissant ! Or saciés[a] vraiement que tout ensi com il ont aidié li uns a l'autre, vous pueent il aidier, et nient autrement. Et saciés bien de voir que cil qui les acraventa vous craventera trestous, se vous ne vous amendés." Aprés ce que Joseph ot parlé, respondi Mathagrans, li freres au mort :

la parole : “Seigneur, quel eſt votre nom ? — Je me nomme Joseph d’Arimathie. — Et êtes-vous sarrasin ? — Non, pas du tout, je suis chrétien et je crois dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et qu’il n’eſt qu’un seul Dieu qui peut tout faire advenir. Il n’eſt pas de pécheur, pour peu qu’il souhaite se réconcilier avec lui, qu’il ne fasse triompher de tous ses ennemis, et sa puissance ne peut se comparer à aucune autre.

208. « — Certes, fait Mategrant, je vois bien que sa puissance dépasse ce que je pouvais imaginer et, s’il faisait en sorte que mon frère soit ressuscité et m’adresse la parole, je ne croirais plus jamais en un autre dieu que lui.” À ces mots, Joseph s’empresse de s’agenouiller et dit : “Cher Seigneur, mon Dieu, toi qui créas le monde et qui fis la lune, le soleil et les quatre éléments, toi qui daignas naître de la Vierge Marie, qui fus pendu à la Croix et te laissas flageller, battre et lier au poteau, qui voulus goûter la mort sur la sainte vraie Croix pour racheter ton peuple de la mort et de l’enfer, de même que tu ressuscitas au troisième jour, puisses-tu faire de ce corps un miracle aussi éclatant sous les yeux de tous ceux qui sont ici présents.”

209. « Et, peu après que Joseph se fut redressé, le mort se releva de terre. En voyant le mort ressuscité, il pleura avec émotion et remercia Dieu avec beaucoup de tendresse, puis s’adressa à l’assiſtance : “Seigneurs, vous pouvez maintenant avoir la certitude que le Dieu dont je vous parle eſt plus

---

“Sire, fait il, conment avés vous non ? — J’ai non, fait il, Josep de Barimachie. — Et eſtes vous, fait il, sarrasins ? — Nenil voir, fait il, je sui creſtiens et croi le Pere et le Fill et le Saint Esperit et que il n’eſt que uns seus Dix et cil puet toutes choses faire venir. Et nus n’eſt si pechierres, s’il se velt racorder a lui, qu’il ne face venir au desus de tous ses anemis, ne a la poissance de lui ne se puet nus prendre.

208. « — Certes, fait Mathagrans, je voi bien qu’il eſt plus poissans que je ne quidoie ; et s’il faisoit tant que mes freres fuſt resuscités et qu’il parlaſt a moi, jamais ne querroie en autre dieu que en lui.” Quant Josep oï ce que Mathagrans disoit, il s’agenoulle maintenant et diſt : “Biaus Sire Dix, qui eſtoras le monde et qui feïs la lune et le soleil et les .IIII. elemens [*328a*] et deignaſtes naiſtre de la Virge Marie et qui fuſtes pendus en la crois et te laissas ferir et batre et loiier a l’eſtache et valsis gouſter mort en la sainte vraie crois pour ton[a] pueple rachater de la mort d’infer, si vraiement com tu resuscitas de mort au tiers jour, ensi faces tu miracles de ceſt cors vraiement et apertement devant tous ciaus qui ci sont.”

209. « Lors se drece Joseph en eſtant et aprés ne demoura gaires que li mors se releva de terre. Et quant Joseph voit le mort resuscité, si ploura de bon cuer et mercia Dieu moult doucement, puis diſt a

puissant que tous les autres." À ces mots, tous tombèrent aux pieds de Joseph, proclamant d'une voix forte : "Seigneur, nous sommes totalement à vous ; et si nous nous sommes par ignorance égarés, nous sommes maintenant prêts à faire réparation. Enseignez-nous la loi que nous devons suivre." Voilà comment furent convertis les gens du château. Quand le sénéchal qui l'avait blessé au milieu de la cuisse vit que tous recevaient le baptême, il avoua devant tout le monde comment il avait frappé Joseph et comment son épée s'était brisée, "et je crois que vous trouverez l'autre moitié dans sa cuisse." Sur l'ordre de Mategrant, on l'examina et l'on découvrit dans sa cuisse le tronçon de l'épée, sous les yeux stupéfaits de toute l'assistance. Mategrant dit alors : "Seigneur, comment pourrez-vous guérir ? — Aisément, s'il plaît à Dieu, mais auparavant vous serez guéri de la plaie que vous avez à la tête." Il fit aussitôt apporter le tronçon de l'épée où figuraient le pommeau et la garde, traça le signe de la vraie croix sur la plaie, qui se referma instantanément. Il extrait ensuite de sa cuisse l'autre partie de l'épée, mais tous ceux qui assistèrent à la scène furent fort étonnés de ne voir couler aucune goutte de sang lors de cette opération. Quand Joseph eut récupéré les deux parties de l'épée, il dit :

210. « "Épée, tu ne seras pas ressoudée avant que ne te tienne entre ses mains celui qui achèvera les sublimes aventures du saint Graal. Mais celui-ci ne t'aura pas plus tôt

---

ciaus qui devant lui estoient : "Signour, ore poés vous bien savoir que cil Dix dont je vous di est li plus poissans de tous les autres." A cel mot se laissierent tout cheoir as piés Josep et disent a haute vois : "Sire, nous sommes del tout a vous ; et se nous avons par mesconnoissance foloiié, nous sommes prest de l'amender. Enseigniés nos quel loi nous devons tenir." Et ensi furent cil del chastel converti. Et quant li seneschaus qui l'avoit feru parmi la quisse vit que tout recevoient baptesme, si reconnut oiant tous conment il avoit feru Joseph et conment s'espee avoit esté brisie. "Et je quit, fait il, que vous trouverés l'autre moitié en sa quisse." Lors i fist Mathagrans garder et trouva on la piece de l'espee en la quisse Joseph. Et quant il virent ce, si en furent tout esbahi. Et lors dist Mathagrans : "Sire, conment porrés vous garir ? — Bien, fait il, se Dix plaist, mais vous serés ançois garis de la plaie que vous avés en la teste." Et lors fist maintenant aporter la piece de l'espee ou li poins et li heus estoit ; si fist le signe de la vraie crois sor la plaie et ele fu tantost garie. Puis traist fors de sa quisse la piece de l'espee, mais moult s'en esmervellierent tout cil qui le virent, car au traire n'en virent il onques issir goute de sanc. Et quant Joseph ot les .II. pieces de l'espee, si dist :

210. « "Espee, devant ce ne seras resoldee que cil te tenra entre ses mains qui les hautes aventures del saint Graal metera a fin. Mais si

saisie que les deux parties n'en formeront plus qu'une." Voilà la prédiction que Joseph fit à propos de cette épée[1]. On baptisa alors dans la foi chrétienne tous les Sarrasins du château et Joseph fit un long séjour dans la ville. Et sachez, dit le chevalier à monseigneur Gauvain, que j'ai eu les pires difficultés pour conquérir cette épée ; et depuis que je l'ai conquise, elle n'a jamais été tirée de son fourreau, si ce n'est à l'instant. Vous avez maintenant entendu pourquoi elle saigne et pour quelle raison je me suis agenouillé : en raison de sa sainteté. — Et pourquoi, demande Hector, lui avez-vous donné un baiser ? — Parce que ce baiser me protège pour la journée de toute blessure mortelle. — Dites-moi alors votre nom, fait monseigneur Gauvain. — Oui : je me nomme Hélyer, le fils du Riche Roi Pêcheur qui garde dans sa demeure le saint Graal. — Et que cherchez-vous ? demande monseigneur Gauvain. — La vérité est que j'allais à votre recherche pour que vous ressoudiez cette épée. — Je vais vous dire ce que vous devez faire, dit monseigneur Gauvain. Nous sommes, à vrai dire, partis en quête du meilleur chevalier du monde dont nous ne savons s'il est mort ou vivant ; et si je peux me permettre de vous donner un conseil, vous devriez venir avec moi jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvé. Si nous le retrouvons, soyez certain qu'il achèvera l'épreuve, si du moins elle relève de la prouesse humaine. — Quel est ce chevalier aussi preux ? — Au nom

---

tost com il te tenra, rejoindront les .II. pieces ensamble." Ensi juga Joseph de l'espee. Adont furent baptizié et crestienné tout li Sarrasin del chastel. Si demoura Joseph en la vile une grant piece. Et saciés, fait li chevaliers a mon signour Gavain, que je conquis ceste espee a moult grant painne. Et puis que je l'oi conquise, ne fu ele traite fors ore. Ore avés oï pour coi ele sainne et ce pour coi je m'agenoullai : c'est pour ce qu'ele est sainte. — Et pour [*b*] coi, fait[a] Hectors, le baissastes vous ? — Pour ce, fait il, que le jour que je[b] le baise, ne receverai je mortel plaie. — Or me dites, fait mé sire Gavains, conment vous avés non. — Certes, fait il, je ai non Helyer, li fix au Riche Roi Pecheour qui tient le saint Graal en sa maison. — Et que alés vous querant ? fait mé sire Gavains. — Certes, fait Helyer, je vous aloie querant por ceste espee rejoindre. — Or vous dirai, fait mé sire Gavains, que vous ferés. Il est voirs que nous sommes esmeü en la queste del meillour chevalier del monde dont nous ne savons s'il est mors ou vis : si vous loeroie en droit conseill que vous en venissiés avoc moi tant que nous l'eüssons trouvé. Et se nous le trouvons, fait il, sachiés qu'il achievera la besoigne, se mortel prouece i puet avoir mestier. — Qui est cil, fait Helyer, qui est de si haute proece ? — En non Dieu, fait mé sire Gavains, c'est mé sire Lanselot del Lac.

de Dieu, répond monseigneur Gauvain, il s'agit de monseigneur Lancelot du Lac.

211. — Par ma foi, s'exclame Hélyer, je ne vous accompagnerai pas dans votre quête, car je n'y suis pas autorisé, mais, si vous le retrouvez, vous pouvez lui dire, au cas où il souhaiterait ressouder cette épée, de venir chez le Riche Roi Pêcheur où il pourra me rencontrer et me voir. » Sur ce, il les recommande à Dieu, reprend sa route en compagnie de la demoiselle qui avait amené monseigneur Gauvain jusque-là et retourne chez le Roi Pêcheur. Quant à monseigneur Gauvain, il prend congé de ses compagnons, qui s'en vont chacun de leur côté. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à Agloval pour rapporter comment il sauve un chevalier que l'on poursuit et triomphe de son agresseur, qui libère Keu de sa prison et l'envoie à l'ermitage de la Haie.

Aventures d'Agloval.

212. Quand Agloval, dit le conte, eut quitté ses compagnons, il fit route toute la journée sans trouver d'aventure digne d'être rapportée. Il arriva le soir à la maison d'un ermite où il passa la nuit. Le lendemain, il se leva de bon matin et sillonna la forêt en long et en large durant quatre jours. Au cinquième jour, il s'engagea dans un étroit sentier, lorsqu'il rencontra un chevalier venant au galop sur un grand destrier : il était tout en armes, son écu était complètement abîmé en haut comme en bas et le sang lui dégoulinait de la tête. Quand il se fut approché d'Agloval, il lui dit :

---

211. — Par foi, fait Helyer, en la vostre queste ne me meterai[a] je ja, car je n'en ai mie le congié, mais se vous le trouvés en aucun lieu, se li poés dire que, s'il velt ceste espee rejoindre, qu'il viengne chiés le Riche Roi Pescheour, car illoc me porra il trouver et veoir. » Et lors les conmande a Diu ; si s'en vait entre lui et la damoisele qui mon signour Gavain amena illoc et s'en vont chiés le Roi Pescheour. Et mé sire Gavains se depart de ses compaingnons, si prent chascuns son chemin. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler d'Agloeval, ensi com il rescoust un chevalier que uns autres chace et le conquiert et li conquis met Keu[b] fors de prison et l'envoie a l'hermitage de la Haie.

212. Or dist li contes que, quant Agloeval se fu partis de ses compaingnons, qu'il erra toute jour sans aventure trouver qui a conter face. La nuit vint a la maison d'un hermite ou il se herberga. Et l'endemain se leva bien matin et erra .IIII. jours parmi la forest de lonc et[a] de lé. Au quint jour entra en un sentier estroit et lors encontra un chevalier [*c*] acourant sor un grant[b] destrier armé de toutes armes et ses escus estoit amont et aval tous depeciés et li sans li degoute de sa teste. Et quant il fu pres d'Agloeval, se li dist :

213. « Ah ! généreux chevalier, ayez pitié de moi, ne me laissez pas massacrer sous vos yeux ! — Seigneur, répond Agloval, je ne vois encore personne qui veuille vous faire du mal. — Cher seigneur, vous ne tarderez pas à le voir, car je suis poursuivi par un chevalier qui veut me tuer sans raison et il m'a déjà sérieusement blessé, comme vous pouvez le constater. — Ne vous inquiétez pas, dit Agloval, mais attendez tranquillement qu'il s'approche. » Sur ces mots, ils voient venir un chevalier revêtu de toutes ses armes. Le chevalier s'adresse à Agloval : « Seigneur, le voici ! » Et Agloval s'empresse de piquer des deux dans sa direction, alors que l'autre tourne la tête de son cheval vers lui. Ils échangent des coups si puissants que les écus ne résistent pas. Le chevalier brise sa lance et Agloval, d'un coup sec, l'abat à terre pêle-mêle avec son cheval. Mais l'autre, en combattant courageux, se relève immédiatement, dégaine l'épée et place l'écu sur sa tête, se montrant résolu à se défendre. Agloval, en le heurtant violemment du poitrail de son cheval, le précipite au sol : il met alors pied à terre pour ne pas l'attaquer davantage à cheval, dégaine l'épée et le charge. Mais il le trouve en si piteux état qu'il est incapable de se relever de là où il est couché. Il lui arrache son heaume, lui rabat la ventaille et menace de le tuer, s'il ne reconnaît pas sa défaite. Quand l'autre voit l'épée nue au-dessus de sa tête, il a grand-peur de mourir et s'exclame : « Ah ! noble chevalier, ne me tuez pas, car je reconnais ma défaite ! » et il lui tend son épée. Agloval

---

213. « Ha ! gentix chevaliers, aiiés merci de moi et ne me laissiiés ocirre devant vous ! — Sire, fait Agloeval, je n'i voi encore nului qui mal vous voelle faire. — Biaus sire, fait il, vous le verrés par tans, car aprés moi vient uns chevaliers qui me velt occire pour noient et si m'a il ja si navré conme vous poés veoir. — Ore ne vous esmaiiés mie, fait Agloeval, mais laissiés le venir tout seürement. » A ces paroles voient venir un chevalier armé de toutes armes. Lors dist li chevaliers a Agloval : « Sire, veés le ci ! » Et Agloval point maintenant vers lui, et cil li tourne la teste de son cheval. Si s'entrefierent si durement que li escu n'i ont duree ; li chevaliers brise sa lance et Agloeval le fiert si durement que il le porte lui et le cheval a terre[a] tout en un mont. Mais cil qui moult ert prous se releva maintenant et traist l'espee et jete l'escu sor sa teste et fait samblant de lui desfendre. Et Agloeval le fiert si del pis del cheval qu'il le fait voler a terre ; lors descent a terre, car plus[b] ne le voloit requerre a cheval, et traist l'espee et li court sus. Mais il le trouve si atorné qu'il n'ot pooir de relever de la ou il gist ; et il li esrace le hialme de la teste et li abat la ventaille et dist qu'il l'ocirra, s'il ne se tient pour outré. Et quant cil voit l'espee nue sor sa teste, si ot moult grant paor de mort, si dist : « Ha ! gentils chevaliers, ne m'ociés mie, car jo me tieng por outré[c] ! »

l'accepte et lui demande pour quelle raison il voulait tuer le chevalier. À cause d'un de ses écuyers, répond-il, qu'il avait mis à mort il y a peu. « Par ma foi, fait Agloval, voilà une sanction complètement disproportionnée, quand vous vouliez tuer un chevalier à cause d'un écuyer ! C'est pourquoi je veux que vous vous placiez sous son autorité. » Il répond qu'il le fera volontiers, puisqu'il ne peut en être autrement. Il s'avance sans tarder vers le chevalier, s'agenouille devant lui et lui demande pardon pour le mal qu'il lui a fait ; l'autre lui pardonne de bon cœur. Le chevalier vaincu revient ensuite vers Agloval et lui dit : « Seigneur, il est désormais urgent de songer à vous loger et vous ne trouverez pas ce soir de logis plus confortable que le mien, car il fait nuit et j'ai près d'ici une demeure. C'est pourquoi je vous prie de rester avec moi pour la nuit. » Agloval accepte cette offre, puis demande au chevalier qu'il avait secouru son identité. Il lui répond qu'il vient du château de Roguedon, distant d'une lieue anglaise, « et si vous acceptiez d'y venir, je vous y accorderais les plus grands honneurs, et ce ne serait que justice, car vous m'avez sauvé la vie.

214. — Je vais vous dire ce que vous ferez l'un comme l'autre, dit le chevalier vaincu : vous viendrez tous deux passer la nuit chez moi, la fête sera plus joyeuse que si nous allions chacun de notre côté. » Devant les prières insistantes d'Agloval, le chevalier donne son accord. Tous trois font

---

et li tent s'espee. Et Agloeval le reçoit, se li demande pour coi il voloit le chevalier ocirre. Et cil dist qu'il le voloit ocirre pour un sien esquier qu'il li avoit avant ier ocis. « Par foi, fait Agloeval, c'estoit grant desmesure quant pour un esquier voliés ocirre un chevalier ! Et pour ce voel je que vous vous metés[d] en sa prison. » Et cil dist qu'il le fera volentiers, puis que autrement ne puet estre ; si vint maintenant au chevalier et s'agenoulle devant lui et li crie merci del mesfait qu'il li a fait, et cil li pardonne moult volentiers. Puis vient li chevaliers conquis et dist a Agloval : « Sire, il est huimais bien tans de herbergier et vous serés plus a iese en mon ostel que en nul lieu ou vous puissiés herbergier huimais, car il est nuis, et je ai ci pres un mien rechet. Et pour ce vous proi je que vous demorés huimais avoc moi. » Et Agloeval li otroie et puis demande au chevalier qu'il avoit rescous[e] qui il est et il dist qu'il est del chastel de Roguedon qui est pres d'illoc [*d*] a une lieue englesche, « et se vous i voliés venir, je vous i houneeroie sor tous homes et je le doi bien faire, car vous m'avés de mort rescous.

214. — Or vous dirai, fait li chevaliers conquis, que vous ferés entre vous .II. : vous verrés herbergier avoc moi, si en sera la feste greignour que se nous estieumes parti li uns de l'autre. » Et Agloeval em proiie tant le chevalier qu'il li otroie. Lors sont tout .III.

alors demi-tour et parviennent à un petit pré situé au cœur de la forêt ; au milieu de ce pré se dressait une haute tour fortifiée, entièrement close de murs et de fossés. Ils s'en approchent et en franchissent la porte ; les gens du château courent aux étriers et aident les chevaliers à mettre pied à terre, puis à se désarmer, car ils avaient grand besoin de repos. Quand ils se sont débarrassés de leurs armes, le seigneur les conduit dans la grande salle. Agloval lui demande son nom : « Griffon du Maupas, dit-il ; et vous, seigneur, quel eﬅ votre nom ? » Il répond qu'il eﬅ de la maison du roi Arthur et qu'il s'appelle Agloval. « Et que recherchez-vous ? » poursuit Griffon. Il lui raconte alors l'aventure de la reine et de Lancelot : comment un chevalier s'en était allé avec sa tête attachée à l'avant de sa monture ; « aussi avons-nous juré que, si nous arrivons à reconnaître et à retrouver le chevalier en queﬅion, nous rapporterons la tête de Lancelot au roi Arthur et à la reine Guenièvre. Pour mener à bien cette entreprise, nous sommes dix chevaliers à être partis, les meilleurs que l'on puisse trouver à la cour du roi Arthur, et nous ne nous arrêterons pas avant de l'avoir retrouvé. »

215. En entendant ces propos, Griffon s'interroge sur l'attitude à adopter, car il eﬅ persuadé que, si Agloval le reconnaissait et qu'il lui dise la vérité, il ne pourrait pas croire qu'il n'a pas tué Lancelot ; aussi serait-il condamné à mourir, si

---

li chevalier retourné et vont tant qu'il sont venu a un petit praielet qui eﬅoit el milieu de la foreﬅ ; et el miliu de cel praiel avoit une tour fort et haute et eﬅoit close de murs et de fossés tout entour. Et il vinrent a la tour, si entrerent ens, et cil de laiens courent as eﬅriers et les font descendre pour aus desarmer, quar grant meﬅier avoient del reposer. Et quant il sont alegié de lor armes, si les maine li sires en la maiﬅre sale. Et Agloeval li demande conment il a a non. Et il diﬅ qu'il a a non Griffons del Mal Pas ; « et vous, sire, fait il, conment avés vous non ? » Et il diﬅ qu'il eﬅ de la maison le roi Artu, si a non Agloeval. « Et que alés vous querant ? » fait Griffons. Et il li conte l'aventure de la roïne et de Lanselot et conment uns chevaliers emportoit sa*a* teﬅe torsee par devant lui ; « si en avons tant juré que, se nous poons le chevalier connoiﬅre ne trouver, que nous emporterons la soie teﬅe au roi Artu et a la roïne Genievre. Et pour ceﬅe chose achiever sommes nous meü jusqu'a .x. chevaliers, les meillours que on puet trouver en la court le roi Artu, que jamais ne finerons d'errer jusques atant que nous l'avrons trouvé. »

215. Quant Griffons entent ce que Agloeval li diﬅ, si se pourpense que il porra faire, car il set bien, se Agloval le connoiﬅ et il li die le voir conment il en eﬅ, qu'il ne querroit mie qu'il n'eüﬅ ocis Lanselot ; si l'en couvenroit a morir, s'il en savoit la nouvele. Lors li

son hôte apprenait la nouvelle. Griffon lui répond alors que ce serait une perte considérable que la mort de Lancelot, « mais dites-moi donc, y avez-vous perdu d'autres chevaliers ? — Au nom de Dieu, oui : le sénéchal Keu, Sagremor le Démesuré et Dodinel le Sauvage, mais leur disparition nous affecte moins que celle de Lancelot. — Vraiment ? demande Griffon. Et seriez-vous reconnaissant pour celui qui vous rendrait le sénéchal ? — J'en prends Dieu à témoin, répond Agloval, oui, nous en éprouverions une très vive joie. — Eh bien ! sachez, dit Griffon, que, si vous êtes demain à l'ermitage de la Haie, vous l'y retrouverez. — Au nom de Dieu, je vous en remercie vivement. J'y serai. » Agloval passa la nuit au château. Le lendemain, dès l'aube, il se leva, prit ses armes, monta à cheval et s'engagea dans le chemin qui menait droit à l'ermitage que lui avait indiqué Griffon. Dès qu'Agloval fut parti, Griffon se rendit auprès du sénéchal Keu et lui dit : « Vous êtes libre et je veux que vous alliez sans tarder à l'ermitage de la Haie ; là, vous vous rendrez à Agloval que vous trouverez sur place. Et s'il vous demande qui vous y envoie, vous lui direz que vous n'en savez rien ; comme je ne veux pas que coure le moindre bruit sur moi, je vous demande sur la foi d'un serment de n'en parler à personne et de ne pas révéler que vous avez été emprisonné ici. » Et Keu s'y engage, tout au bonheur de sa libération. Griffon lui fait apporter à manger, puis ses

---

respont Griffons et dist que ce seroit trop grans damages se Lanselos estoit ocis, « mais or me dites, i perdistes vous fors[a] Lanselot ? — En non Dieu, fait il, oïl : Keu le seneschal et Saygremor le Desreé et Dodynel le Salvage, mais de la perte d'aus ne nous est il mie tant com de Lanselot. — Non ? fait[b] Griffons. Et savriés vous bon gré qui vous rendroit le seneschal ? — Si m'aït Dix, fait Agloeval, oïl, et moult grant joie en avriens. — Or saciés, fait Griffons, se vous estes demain a l'hermitage de la Haie, que vous [*e*] l'i trouverés. — En non Dieu, fait Agloeval, grans[c] mercis et je i serai. » Cele nuit jut laiens Agloeval. Et l'endemain, si tost com il vit le jour, se leva et prist ses armes et monta et s'en entra en son chemin tout droit a l'hermitage que Griffons li avoit dit. Et quant il s'en fu partis de son ostel, si vint Griffons maintenant a Keu le seneschal et li dist : « Vous estes delivrés de prison et je voel que vous alés maintenant a l'hermitage de la Haie et vous rendés a Agloval que vous trouverés la. Et s'il vous demande qui vous i envoie, vous li dirés que vous ne savés qui ; et pour ce que je ne voel mie que nus sace nules nouveles de moi, voel je que vous ne le dites a nului, ou vous ailliés, et que vous le me fianciés et que vous ne dites mie que vous aiiés chaiens jut em prison. » Et cil li fiance, qui moult estoit liés de sa delivrance. Se li fist Griffons aporter a mengier et puis si conmande que on li aporte ses

armes. Keu s'en équipe, se met en selle et se rend sans détour à l'endroit que lui avait indiqué Griffon. Il y rencontra Agloval : celui-ci éclata de joie en le revoyant et lui demanda aussitôt d'où il venait, mais Keu ne voulut rien en dire pour ne pas manquer à sa parole. Agloval lui raconta alors comment dix compagnons de la Table ronde étaient partis en quête de Lancelot, se promettant de ne pas s'arrêter avant d'avoir obtenu des nouvelles sérieuses à son sujet ; « et vous, demande-t-il à Keu, que ferez-vous ? Viendrez-vous nous rejoindre dans cette quête par affection pour Lancelot ? Assurément, il aurait volontiers fait cela pour vous, si vous vous étiez trouvé dans sa situation. » Il répond qu'il accepte de bon cœur d'y prendre part ; pour ce, il prêta serment sur une croix de bois tout comme les autres l'avaient fait, puis tous deux se mirent en route. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à monseigneur Gauvain pour relater comment il affronte Mathamas, triomphe de lui, rendant ainsi la liberté à Sagremor le Démesuré qui était prisonnier de ce Mathamas.

Gauvain libère Sagremor.

216. Quand monseigneur Gauvain, dit le conte, eut quitté ses compagnons, il chevaucha tout seul, fort triste et fort tourmenté par l'échec qu'il venait de subir. Il fit route toute la journée sans boire ni manger et sans rencontrer d'aventure digne d'être relatée ; il fit de même le deuxième jour,

---

armes. Et Kex s'arme, puis monte sor un cheval et en vint tout droit au lieu ou Griffons li avoit dit. Si trouva Agloeval qui moult fist grant joie, quant il le vit, et li demanda tout maintenant dont il venoit, mais il n'en vaut riens dire qu'il n'en mentesist sa foi. Et lors li conta Agloeval conment .x. compaingnon de la Table Reonde estoient meü pour querre Lanselot et que jamais ne fineroient d'errer devant ce qu'il en avroient oï vraies nouveles ; « et vous, fait il a Kex, qu'en ferés ? Venrés vous o nous en ceste queste pour amour de Lanselot ? Certes, il i entrast volentiers pour vous, se vous fuissiés atirés[d] ensi com il est. » Et il dist qu'il ira moult volentiers ; si jura sor une crois de fust autretel sairement com li autre avoient fait, et lors acoillirent lor chemin ensamble. Mais d'aus se taist li contes et retorne a[e] mon signour Gavain, ensi com il se combat a Mathamas et le conquiert et par ce est fors de prison Saygremors li Desreés que cil Mathamas avoit pris. [*f*]

216. Or dist li contes que, quant mé sire Gavains se fu partis de ses compaingnons, qu'il chevaucha tous seus, moult dolans et moult pensis de l'aventure a coi il avoit failli. Si erra toute jour sans boire et sans mengier et sans aventure trouver qui a conter face ; et tout ensi erra il au secont jour et au tiers et au quart. Et au quint jour li avint

puis le troisième et le quatrième. Le cinquième jour, le hasard le fit passer devant la maison de Mathamas, qui retenait Sagremor dans sa prison. Or monseigneur Gauvain, tout en chevauchant, avait une telle envie de dormir qu'il ne savait plus où il allait. Mathamas se tenait devant sa porte, mais monseigneur Gauvain ne lui adressa pas la parole, alors même que Mathamas l'avait salué. Devant ce mutisme, Mathamas crut que c'était par orgueil qu'il ne daignait lui parler. Il s'empresse alors de rentrer chez lui et exige ses armes. Un écuyer les lui apporte et lui demande où il veut aller ; il répond : « À la poursuite du plus orgueilleux chevalier du monde, car, alors que je l'ai salué, il n'a pas même daigné me répondre. Aussi serai-je fort chagriné, si je n'abats rapidement son orgueil. »

217. Mathamas monte sans tarder sur son cheval et se lance à la poursuite de monseigneur Gauvain. Dès qu'il le voit, il lui crie : « Seigneur chevalier, tournez l'écu vers moi ! » Et monseigneur Gauvain se réveille et voit l'autre qui s'approche prêt à le frapper, se demandant avec étonnement quelle en eſt la raison. Il prend alors son écu à son bras, abaisse la lance et, d'un coup puissant, le désarçonne. Il met ensuite pied à terre pour ne pas l'attaquer à cheval, dégaine l'épée et se jette sur Mathamas qui était déjà en train de se relever. Il lui donne un second coup qui le renverse une nouvelle fois au sol et lui arrache son heaume avec une telle brutalité qu'il a failli lui emporter le nez.

---

il qu'il passa par devant la maison Mathamas qui tenoit Saygremor en sa prison ; et mé sires Gavains chevauchoit et avoit si grant talent de dormir qu'il ne savoit ou il aloit. Et Mathamas eſtoit devant sa porte, mais onques mé sire Gavains ne li diſt mot, et si l'avoit Mathamas salué. Et quant Matamas vit qu'il ne li respondi mie, si quidoit que il le laissaſt par orguel qu'il ne daingnaſt parler a lui. Si entra maintenant en sa maison, si demanda ses armes, et uns esquiers li aporte et li demande ou il velt aler ; et il diſt : « Aprés le plus orgueillous chevalier del monde, car je l'ai, fait il, salué, et il ne me deigna respondre. Si m'en pesera moult durement, se je ne li abat son orgoel prochainnement. »

217. Lors monte Mathamas maintenant sor son cheval et s'en vait aprés mon signour Gavain et tant qu'il le vit et li escrie : « Sire chevaliers, tournés cha l'escu ! » Et mé sire Gavains s'esveille et voit celui venir tout apreſté de lui ferir, si s'esmerveille moult pour coi ce eſt. Si embrace l'escu et alonge le glaive et le fiert si durement qu'il le porte del cheval a terre. Et lors descent, de son cheval ne le velt il nient requerre ; si traiſt l'espee del fuerre et court sus a Mathamas qui ja se relevoit. Si le refiert si durement qu'il le rabat a terre et li esrace le hialme de la teſte si felenessement que a poi qu'il ne li a esracié le nés.

Mathamas saigne abondamment et monseigneur Gauvain lui demande de se rendre, sans quoi il le décapitera sur-le-champ. Il reste étendu au sol un long moment sans parler, tellement vives étaient les douleurs que lui avait infligées monseigneur Gauvain en arrachant son heaume. Quand il a retrouvé ses esprits et qu'il voit l'épée au-dessus de sa tête, il lui dit : « Ah ! seigneur chevalier, ne me tuez pas, car vous n'avez rien à y gagner ! — Et quel est votre nom ? demande monseigneur Gauvain. — Je me nomme Mathamas. — Ah ! C'est chez vous que Sagremor et Dodinel sont allés chercher de la nourriture pour la reine ! Sur ma tête, je vous tuerai, à moins que vous ne me disiez ce que vous en savez. — Ah ! seigneur, fait Mathamas, au nom de Dieu, pitié ! N'en doutez pas, si vous me laissiez en vie à ce prix, je vous rendrais Sagremor le Démesuré avant même la tombée de la nuit. — Je suis d'accord, sur mon honneur, répond monseigneur Gauvain : dans ce cas, je vous épargnerai, mais je veux que vous vous engagiez sur la foi d'un serment à procéder comme vous l'avez dit et à aller vous constituer prisonnier là où je vous enverrai. » Et Mathamas prend cet engagement.

218. Monseigneur Gauvain remonte alors à cheval, tout comme Mathamas ; ils reprennent le chemin qu'ils avaient parcouru et arrivent au château de Mathamas. Quand les habitants apprirent la défaite de leur seigneur, ils voulurent attaquer monseigneur Gauvain, mais Mathamas les en empêcha sur la prunelle de leurs yeux ; il y avait là une bonne

---

Si saine Mathamas moult durement et mé sire Gavains li conmande qu'il se rende, ou il li copera la teste sans plus atendre. Et il jut grant piece a terre qu'il ne dist mot, car trop estoit angoissous de ce que mé sires Gavains li avoit fait au hialme esracier. Et quant il fu revenus et il voit l'espee sor sa teste, se li dist : « Ha ! sire chevaliers, ne m'ociés mie, car vous n'i gaaingneriés riens ! — Et conment avés vous non ? fait mé sire Gavains. — Je sui, fait il, apelés Mathamas. — Ha ! fait mé sires Gavains, vous estes cil chiés qui Saygremors et Dodyniaus alerent querre a mengier pour la roïne ! Par mon chief, je vous ocirrai, ou vous me dirés ce que vous [*329a*] en savés. — Ha ! sire, fait Mathamas, pour Dieu merci ! Certes, se vous me voliés pour tant laissier, je vous rendroie Saygremor le Desreé et ançois qu'il fust anuitié. — Voire, fait mé sire Gavains, par mon chief, je vous lairai donques, mais je voel que vous me fianciés que vous le faciés ensi conme vous l'avés dit et que vous irés em prison la ou je vous envoierai. » Et Mathamas li fiance.

218. Lors monte mé sires Gavains en son cheval et Mathamas el sien. Si retournerent tout le chemin qu'il estoient venu tant qu'il vinrent au chastel Mathamas. Quant cil de laiens sorent que lor sires estoit conquis, si valrent courre sus a mon signour Gavain, mais Mathamas

trentaine de chevaliers, contre lesquels monseigneur Gauvain n'aurait pu résister. Mathamas fit tirer Sagremor de sa prison et le remit à monseigneur Gauvain. Ce dernier, en le revoyant, lui dit qu'il n'avait pas subi un emprisonnement trop sévère, ce en quoi il avait raison, car la fille de Mathamas l'avait beaucoup aidé et choyé durant sa détention. Quand Sagremor vit monseigneur Gauvain, ils se manifestèrent l'un à autre une vive joie. Monseigneur Gauvain appelle Mathamas et lui dit : « Vous devez vous rendre à la cour de mon seigneur le roi Arthur et vous y constituer prisonnier de la part de son neveu Gauvain. » Mathamas déclare qu'il le fera de bon cœur. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à Hector des Marais pour relater comment il traverse une planche au-dessus d'un cours d'eau et y rencontre un chevalier en armes qu'il affronte et réduit à sa merci, rendant ainsi sa liberté à Dodinel le Sauvage.

Hector libère Dodinel.

219. Quand Hector des Marais, dit le conte, eut quitté ses compagnons, comme il a été dit plus haut, il sillonna pendant trois jours la forêt, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, sans rencontrer d'aventure qui mérite d'être rapportée. Le quatrième jour, le hasard de sa route l'amena à la planche d'où Dodinel était tombé à l'eau. En arrivant sur place, il vit bien qu'il s'agissait là du seul passage possible. Il met alors pied à terre et attache son cheval à un arbre, se disant que la

---

lor desfendi sor les ex de lor testes ; et il estoient laiens .xxx. chevalier ou plus, si qu'il n'i peüst avoir duree. Et lors fist Saygremor traire fors de prison, si le rendi Mathamas a mon signour Gavain. Et quant il le vit, se li dist qu'il n'avoit mie eü trop male prison : et de ce disoit il voir, car moult li avoit aidié la fille Mathamas et moult l'avoit honneré en sa prison. Et quant Saygremors vit mon signour Gavain, se li fist moult grant joie et il lui. Et mé sire Gavains apele Mathamas et li dist : « Il couvient que vous ailliés a la court mon signour le roi Artu, et si vous metés del tout en sa prison de par Gavain son neveu. » Et Mathamas dist que si fera il volentiers. Mais d'aus se taist li contes et retorne a parler de Hector des Marés, ensi com il passe une planche sor une aigue et trouve un chevalier armé et se combat a lui et le conquiert et par ce est fors de prison Dodyniaus li Salvages.

219. Or dist li contes que, quant Hector des Marés se fu partis de ses compaingnons, ensi com li contes l'a devisé cha en arriere, qu'il erra .III. jours en la forest, une ore avant et autre ariere, sans aventure trouver qui a conter face. Au quart jour li avint que ses chemins le mena a la planche ou Didinials estoit cheüs en l'aigue. Et quant il vint la, si vit bien qu'il ne pooit par aillours passer que par illoc. Si descent et atache son cheval a un arbre et dist que pour la

perte d'un cheval ne saurait l'empêcher d'aller au-delà, « car je vois bien, dit-il, que cette planche n'a été faite que pour barrer la route aux chevaliers errants. » Il monte non sans audace sur la planche et la traverse tout armé qu'il était, en chevalier intrépide qui ne reculait devant aucune aventure qui pourrait s'offrir à lui. Parvenu à l'autre rive, il aperçoit le château où Dodinel le Sauvage était emprisonné et s'y dirige sans tarder pour y passer la nuit. Il regarde de plus près et voit surgir du château un chevalier revêtu de toutes ses armes qui s'élançait vers lui, la lance à l'horizontale, en lui demandant de se rendre sous peine de mort. Mais Hector, loin de s'effrayer, abaisse la lance et place l'écu devant soi ; et quand ils arrivèrent l'un près de l'autre, le chevalier joua de l'esquive par peur d'affronter un adversaire qui lui semblait fort puissant. Hector frappe le chevalier bien en selle avec une telle force qu'il le désarçonne, puis dégaine son épée et lui martèle brutalement le heaume ; l'autre en est si étourdi qu'il ne distingue plus le jour de la nuit : il s'écroule face contre terre, tout hébété et sans connaissance. Hector le saisit par le heaume et le traîne sur la longueur d'une lance, car les lacets du heaume en raison de leur solidité ne cédèrent pas. Mais en le frappant du pommeau de l'épée, il lui fait rentrer les mailles du haubert dans la tête et le met dans un bel état : le sang lui gicle de la bouche, du nez et des oreilles. Il lui coupe alors les lacets du heaume et menace de le décapiter, s'il ne

---

perte d'un che[*b*]val ne laira il mie qu'il ne past outre, « car je voi bien, fait il, que ceste planche ne fu pour el faite, fors pour les chevaliers errans detenir. » Lors se met sor la planche moult hardiement et passe outre tous armés, conme cil qui estoit tant hardis qu'il ne doutoit nule aventure qu'il trouvast ne qu'il veïst. Et quant il vint a la rive de l'autre part, si vit le castel ou Dodiniaus li Salvages estoit em prison et il s'adrece maintenant cele part, car il i voloit herbergier. Et lors se regarde et voit de laiens issir un chevalier armé de toutes armes qui li acouroit lance levee et li dist qu'il se rende ou il morra ja. Mais Hector ne s'esmaie mie, ains alonge le glaive et met l'escu devant lui ; et quant il vinrent li uns pres de l'autre, si li guenci cil, car il ne l'osa atendre, pour ce que trop li sambloit fors. Et Hectors fiert celui qui sor le cheval seoit, si durement qu'il le porte a terre, puis traist l'espee et le fiert parmi le hialme si durement que cil est si estourdis qu'il ne set s'il est jors ou nuis : si chiet a la terre as dens, tous estordis et tous pasmés. Et Hectors le prent au hiaulme et le traist le longour d'une lance, car li las del hialme estoient fort, si que il ne porent rompre. Et il le fiert si del pomel de l'espee qu'il li fait les mailles del hauberc entrer en la teste ; si l'atourne tel que li sans li vole parmi la bouche et parmi le nés et parmi les oreilles. Lors li cope les las del hialme et li dist qu'il li copera la teste, s'il ne se rent ;

se rend. Mais l'autre ne souffle mot, car il était encore évanoui. Hector lui laisse un répit, le temps qu'il reprenne son souffle ; quand il put reparler, il demanda à Hector de l'épargner, car il reconnaît sa défaite. Or, au moment où il prononçait ces paroles, il soulevait tout bonnement à Hector le pan de son haubert pour lui planter l'épée dans le ventre. Mais Hector le saisit par le poing, s'empare de son épée et lui dit : « Ah ! misérable, traître, lâche, votre trahison ne vous servira à rien et ne vous épargnera pas la mort ! » Et Hector s'empresse de lever l'épée et de le décapiter. Il voit aussitôt sortir du château jusqu'à dix écuyers qui tous tombent à ses pieds en s'exclamant : « Ah ! seigneur, soyez béni pour nous avoir vengés de l'homme que nous haïssions le plus au monde ! Venez donc avec nous, car le château est désormais à vous, puisque vous avez mis à mort son seigneur. Soyez-en persuadé, quand les habitants l'apprendront, ils vous porteront plus d'affection que si vous aviez donné à chacun d'eux cent marcs d'or fin. » Quatre d'entre eux s'en retournent alors en toute hâte au château et annoncent à tous la nouvelle qui les réjouit beaucoup : ils sont au comble de la joie en entendant ces propos. Ils sortent pour rejoindre Hector en emmenant un bon cheval, le lui donnent, puis le reconduisent de force au château. Ils lui demandent de rester là avec eux et d'être leur seigneur à tous, mais il refuse catégoriquement cette offre. Ils réussissent toutefois à le désarmer

---

et cil ne li respont mot, car il estoit encore em pasmisons. Et Hectors le laisse reposer tant qu'il ait s'alainne reprise ; et quant il pot parler, si dist a Hector qu'il ne l'ocie mie, car il se tient pour outré. Et en ce qu'il disoit ceste parole, si souslevoit tout belement a Hector le pan de son hauberc, car il li voloit l'espee bouter parmi le ventre. Mais Hectors le prent par le poing, se li tolt l'espee et li dist : « Ha ! quivers, traïtres, desloiaus, vostre traïson ne vous i avra[a] mestier ne ne vous garantira que vous n'i morés ! » Maintenant hauce Hectors l'espee, se li cope la teste. Et maintenant vit issir del chastel jusqu'a .x. esquiers qui tout li cheent as piés ; se li dient : « Ha ! sire, beneois soiés vous qui nous avés vengié de l'home del monde que nous plus haons ! Or venés avoc nous, car li chastiaus est vostres des ore mais, pour que vous en avés le signour ocis. Et saciés, quant cil de laiens en savront la verité, il vous ameront[b] plus que se vous aviés a chascun donné[c] .c. mars de fin or. » Lors s'en vont .IIII. d'aus esroment[d] el chastel et content la nouvele a tous, qui moult lor plaist, et moult en sont lié tout cil qui l'oent dire. Si issent del chastel et viennent a Hector et li a[*c*]mainnent un bon cheval, se li donnent, et puis l'enmainnent el chastel a force. Et li dient qu'il remandra laiens avoc aus et sera sires d'aus tous ; et il dist qu'il ne le feroit en nule maniere. Mais toutesvoies le fisent il desarmer et l'en

et à l'emmener dans la grande salle, où il rencontre la demoiselle qui avait suivi Dodinel jusqu'à la planche ; Hector la salue et elle fait de même. Elle avait été l'amie du chevalier qu'Hector venait de tuer, mais il était si traître et déloyal qu'elle ne l'aurait aimé pour rien au monde.

220. Le soir, après le repas, la demoiselle demanda à Hector d'où il venait. « De la maison du roi Arthur, répond-il. — Par ma foi, dit-elle, voilà qui me réjouit, car il y a dans ces murs un autre chevalier de la maison du roi Arthur. — Vraiment ? s'étonne Hector. Amenez-le pour que nous puissions le voir. » Elle le fait venir. Et Hector ne l'a pas plus tôt vu qu'il reconnaît Dodinel le Sauvage ; il se lève alors d'un bond, court vers lui, les bras tendus, et tous deux se font fête. Hector lui demande par quel hasard malheureux il était arrivé jusque-là. Il lui raconte qu'une demoiselle l'avait conduit jusqu'à la planche où il faillit périr noyé ; et quand il fut parvenu à l'autre rive, un chevalier le prit et le jeta dans sa prison. La demoiselle s'avance alors jusqu'à lui : il la reconnaît et veut savoir pour quelle raison elle l'avait amené jusque-là. « En tout honneur, je vous le dirai de bon cœur. La vérité est que mon ami, qui maintenant est mort, vous haïssait plus que tous les hommes en raison d'une plaie que vous lui aviez causée l'année passée lors d'une joute. Il me dit que je ne pourrais en aucun cas le retenir de me tuer, si je ne faisais pas tout pour vous amener jusqu'ici. Il m'en-

---

menerent ens el maistre palais ; et lors encontre la damoisele qui Dodinel sivi jusqu'a la planche et Hectors le salue et ele lui. Et ele avoit esté amie au chevalier que Hectors avoit ocis, mais il estoit si traïtres et si desloiaus qu'ele ne l'amast pour riens.

220. La nuit, quant il orent mengié, demanda la damoisele a Hector dont il estoit, et il dist qu'il estoit de la maison le roi Artu. « Par foi, fait ele, de ce m'est il moult bel, car ausi en a il un de la maison le roi Artu chaiens. — Voire ? fait il. Amenés le avant, si le verrons. » Et ele le fait amener. Et quant Hectors le vit, si conoist que c'est Dodiniaus li Salvages, si saut en estant et li court[a] les bras tendus et fait[b] li uns a l'autre moult grant joie. Et Hectors li demande quel besoigne et quele aventure l'avoit amené la. Et il dist que une damoisele l'i amena jusqu'a la planche ou il dut estre mors et noiés ; et quant il fu venus a la rive, si le prist uns chevaliers et le fist metre en sa prison. Et lors vint la damoisele devant lui et il le connut ; se li demande pour coi ele l'avoit la amené. « Par foi, fait ele, ce vous dirai je bien. Il est voirs que mes amis, qui ore est mors, vous haoit sor tous homes pour une plaie que vous li feïstes antan a une assamblee[c]. Si me dist que jamais ne duerroie a lui qu'il ne m'ocesist, se je ne faisoie tant que je vous amenaisse cha. Si me fist aler a la court le roi Artu pour vous querre et bien m'avoit conmandé que je ne revenisse

voya donc à la cour du roi Arthur pour vous chercher avec l'ordre exprès de ne pas revenir sans vous. Voilà pourquoi je fis tout pour que vous me suiviez et franchissiez la rivière. Quand il apprit que vous arriviez, il se fit armer, vous attaqua et vous prit pour vous jeter en prison, comme vous l'avez été, se promettant de ne jamais vous en faire sortir. Mais maintenant, vous avez eu la chance d'en être libéré par ce chevalier qui l'a décapité.

221. « Voilà la réponse à votre question. — Seigneur, demande Dodinel à Hector, dites-moi maintenant, s'il vous plaît, quel hasard vous a amené jusqu'ici. » Il lui raconte comment les compagnons de la maison du roi Arthur se sont mis en route pour retrouver Lancelot du Lac et lui fait part de la nouvelle apportée par la reine à la cour ; « aussi sommes-nous dix compagnons à avoir juré sur des reliques de ne jamais nous arrêter avant de savoir avec certitude s'il est mort ou vivant. — Assurément, puisqu'il en est ainsi, répond Dodinel, je vous promets en toute loyauté de ne jamais revenir à la cour du roi Arthur avant le retour des autres : je suis désormais partie prenante dans votre quête. » Hector en est tout réjoui.

222. Durant cette soirée, les gens du pays lui proposèrent d'être leur seigneur à tous et celui du château, mais il n'en avait aucune envie et partit le lendemain en compagnie de Dodinel. Tous deux arrivèrent au jour fixé à la croix. Par bonheur, tous les compagnons furent exacts au rendez-vous,

---

mie sans vous ; et pour ce fis je tant que vous venistes avoc moi et passastes l'aigue. Et quant il sot que ce fustes vous, si se fist armer et vous courut sus et vous prist et mist em prison, ensi com vous avés esté, et disoit que jamais n'en isteriés. Mais ore vous en est si bien avenu que cis chevaliers vous en a mis fors, car il li a la teste copee.

221. « Or vous ai je dit ce que vous me demandastes. — Sire, fait Dodiniaus a Hector, or me dites, s'il vous plaist, quele aventure vous amena ceste part. » Et il li conte conment li compaingnon de la maison le roi Artu se sont esmeü pour querre Lanselot del Lac et li dist la nouvele que la roïne aporta a court ; « si ont, fait il, no[a] .x. compaingnon juré sor sains que jamais ne finerons d'errer tant que nous en savrons vraies nouveles de lui, ou de sa mort ou de sa vie. — Certes, puis qu'il est ensi, fait Dodiniaus, je vous creant loialment que [*d*] jamais en la court le roi Artu n'enterrai devant que li autre i soient venu : si sui orendroit compains de ceste queste. » Et Hectors en est moult liés.

222. Cele nuit li offrirent cil de laiens la signourie d'aus tous et del chastel, mais il n'avoit talent del prendre, ains s'em partirent l'endemain entre lui et Dodinel et errerent tant qu'il vinrent au jour devisé a la crois. Si avint si bele aventure que tout li compaingnon i vinrent

tout réjouis et tout heureux d'avoir retrouvé leurs trois amis : ils les croyaient perdus et voilà qu'ils les revoient frais et dispos. Chacun raconte ce qu'il a rencontré durant la semaine, mais personne n'a pu entendre parler de Lancelot ni en donner quelque nouvelle, ce qui les plongea tous dans une profonde tristesse. Comme ils n'ont rien appris sur Lancelot, monseigneur Gauvain leur dit qu'ils sont désormais libres de suivre leur propre chemin. Chacun ôte alors son heaume, monseigneur Gauvain tout le premier. Tous s'embrassent au moment du départ et pleurent de pitié, persuadés qu'ils ne se reverront plus avant longtemps tous ensemble comme ils le sont là. Monseigneur Gauvain est le premier à partir, aussi triste que s'il assistait à l'anéantissement de tout son lignage ; les autres compagnons pleurent à leur tour, avant de s'en aller, chacun de son côté. Mais le conte cesse de parler d'eux et revient à monseigneur Gauvain qui s'assied sur le Lit de la Merveille.

Gauvain à Corbénic.

223. Quand monseigneur Gauvain, dit le conte, eut quitté ses compagnons, comme il a été relaté plus haut, il poursuivit sa route tout seul. Partout où il allait, il demanda des nouvelles de Lancelot, mais sans jamais trouver personne qui pût lui en donner. Après avoir chevauché quinze jours sans rencontrer d'aventure digne d'être racontée, il arriva un samedi

---

a ore et a tans, si en furent moult lié et orent moult grant joie des .III. compaingnons qu'il orent trouvés, qu'il quidoient avoir perdus, et or les voient sains et haitiés. Et lors conte chascuns ce qu'il ot trouvé en la semainne, mais il n'i ot celui qui riens eüst oï de Lanselot ne qui noveles en aportast : si furent tot moult dolant et moult courecié. Et mé sire Gavains dist, puis qu'il[a] n'en ont riens oï, que des ore mais s'em pueent il bien partir del tout. Lors oste chascuns son hiaume de sa teste et mé sire Gavains oste tous premerains le sien ; si s'entrebaisent tout au departir et plourent tout de pitié, pour ce qu'il sevent bien qu'il ne s'entreverront mais a piece ensi ensamble com il sont maintenant. Et mé sires Gavains s'em part d'aus tous premiers et ausi grant doel faisant conme s'il veïst que tous ses lingnages fust mors, et ausi replourent tout li autre compaingnon ; si tint chascuns sa voie par soi. Mais d'aus se taist li contes et retourne a parler de mon signour Gavain, ensi com il s'asiet el Lit de la Merveille.

223. Or dist li contes que, quant mé sire Gavains se fu partis de ses compaingnons, si com li contes l'a devisé, qu'il s'en ala tous seus et partout ou il aloit demandoit noveles de Lanselot, mais onques ne trouva qui noveles l'en deïst. Et quant il ot bien .xv. jours erré sans nule aventure trouver qui a conter face, si avint un samedi au soir qu'il vint a une abbeïe blanche et illoc laissa il ses ar[*e*]mes et

soir à une abbaye de moines blancs[1] où il déposa son armure pour en prendre une nouvelle. Il y resta toute la journée du lendemain, car c'était un dimanche. Le lundi matin, il assista à la messe, puis repartit par le chemin le plus direct vers le royaume d'Estrangorre[2]. Il parvint alors à une fontaine à l'eau belle et fraîche. Monseigneur Gauvain, à la vue de cette fontaine si limpide, est fort avide de s'y désaltérer : il met pied à terre, ôte son heaume et en boit avec grand plaisir. Alors qu'il buvait, voici que s'avance le long du chemin une demoiselle montée sur un palefroi. En voyant monseigneur Gauvain, elle le salue, car elle le reconnaît aisément, puisqu'il ne portait pas son heaume. Monseigneur Gauvain lui répond et souhaite que Dieu lui accorde d'heureux jours.

224. « Monseigneur Gauvain, dit-elle, où comptez-vous aller ainsi ? — J'en prends Dieu à témoin, je n'en sais rien. — Et que recherchez-vous ? — À vrai dire, je recherche un homme ou une femme qui puisse me donner des nouvelles de monseigneur Lancelot du Lac. — Où se trouve-t-il donc ? — Par ma foi, à la cour du roi Arthur on pense qu'il est mort. — Sur mon honneur, je ne sais rien de lui, mais ce serait une grave perte, s'il était mort. Plaise à Dieu que cette parole ne soit jamais vraie, car la chevalerie y perdrait beaucoup ! Aussi je vous prie, seigneur, de venir passer la nuit chez moi et je vous donnerai un logis à votre convenance. » Il accepte bien volontiers, mais pour plus tard. « Seigneur,

---

prist unes autres. Et l'endemain i demoura toute jour, pour ce que diemences estoit. Et au lundi matin oï messe, puis se parti de laiens et erra la plus[a] droite voie qu'il pot vers le roialme d'Estrangort. Et lors vint a une fontainne dont l'aigue estoit bele et froide ; mé sire Gavains vit la fontainne si clere qu'il li em prent grant talent de boire, si descent de son cheval et osta son hiaume, si em but moult volentiers. Et en ce qu'il em buvoit, estes vous une damoisele sor un palefroi qui en venoit tout le chemin. Et quant ele vit mon signour Gavain, si le salue, car bien le connoissoit, car[b] il n'avoit mie son hialme lacié. Et mé sires Gavains li respont et dist que bone aventure li doinst Dix.

224. « Mé sire Gavain, fait ele, ou irés vous ensi ? — Si m'aït Dix, fait il, je ne sai. — Et que alés vous, fait ele, querant ? — Certes, fait il, je quier aucun home ou aucune feme qui me deïst nouveles de mon signour Lanselot del Lac. — Ou est il dont ? fait ele. — Par foi, fait il, on quide a la court le roi Artu qu'il soit mors. — Par foi, fait ele, de lui ne sai je riens, mais ce seroit grans damages s'il estoit mors. Et ja, se Dix plaist, ceste parole ne sera ja voire, car trop en seroit chevalerie abaisie ! Et si vous proi, sire, fait ele, que vous venés huimais herbergier avoc moi et je vous herbergerai a vostre volenté. » Et il dist que si fera il volentiers, mais ce sera une autre fois. « Sire,

dit-elle, vous viendrez tout de suite : voici devant vous le château où vous coucherez cette nuit. » Monseigneur Gauvain finit toutefois par accepter de l'accompagner. Ils reprennent alors leur route jusqu'au château. Quand ils ont mis pied à terre, ils montent dans la grande salle ; on débarrasse monseigneur Gauvain de ses armes, puis la demoiselle l'emmène s'asseoir dans une chambre. Ils étaient à peine assis, lorsque entra un jeune homme qui s'adressa à la demoiselle : « Dame, mon seigneur eſt arrivé, accompagné de trente chevaliers. — Retourne auprès de lui, dit-elle, et demande-lui de venir me parler. » Monseigneur Gauvain demande alors pour quelle raison il eſt entouré de tant de chevaliers. « Seigneur, dit-elle, je vais vous le dire. La vérité eſt qu'à deux lieues d'ici se déroulera demain devant le château du Moulin un tournoi qui surpassera tous ceux dont vous avez jamais entendu parler. Il eſt organisé par le roi Maboar, un parent de Galehaut, le fils de la Belle Géante, et l'on a décidé que le chevalier reconnu vainqueur obtiendrait un épervier et un faucon en souvenir de sa victoire ; de plus, s'il eſt accompagné de son amie, celle-ci recevra la plus somptueuse couronne de fleurs du monde. Or, comme mon ami veut obtenir cet honneur, il fait venir tous les chevaliers de ce pays ; il m'a promis de m'emmener et j'aurai la couronne, si du moins il y réussit. C'eſt pourquoi je vous prie, monseigneur Gauvain, au nom de la fidélité que vous devez à votre oncle le roi Arthur, de soutenir mon ami, car je sais

---

fait ele, si ferés et veés la le chaſtel ou vous gerrés anuit. » Et mé sires Gavains li otroie toutesvoies que il s'en ira avoc li. Atant se sont mis au chemin, si en vinrent jusques au chaſtel. Et quant il sont descendu, si montent el maiſtre palais, et desarmerent mon signour Gavain et puis l'enmainne la damoisele seoir en une chambre. Et quant il ont un poi sis, si vint laiens uns vallés qui diſt a la damoisele : « Dame, mes sires eſt venus, si amainne avoc lui .xxx. chevaliers. — Va t'ent, fait ele, ariere et se li di qu'il viengne parler a moi. » Lors demande mé sires Gavains pour coi il maine tant de chevaliers. « Sire, fait ele, je le vous dirai. Il eſt voirs que[a] de ci a .II. lieues avra demain un tournoiement feru devant le chaſtel del Molin, si bon que de meillour n'oïſtes vous onques parler. Si le fait ferir li rois Maboars qui eſtoit parens Galeholt, le fill a la bele Gaiande, et ont entr'aus eſtabli que cil qui sera tenus au meillour chevalier avra un esprevier et un faucon en ramenbrance de la victoire ; et s'il a s'amie avoc lui, ele avra le plus riche chapel del monde. Et pour ce que mes amis voldra conquerre ceſte honour, mande il tous les chevaliers [*f*] de ceſt païs[b] ; si m'a dit qu'il me menra avoc lui, si avrai le chapel, s'il onques puet. Si vous proi, mé sires Gavains[c], par la foi que vous devés a voſtre oncle le roi Artu, que vous aidiés a mon

bien que, si vous acceptez de le faire, il remportera le tournoi. »

225. Sur ces paroles, le chevalier entre dans la chambre : il avait une belle corpulence, une carrure en tout point imposante et des cheveux blancs comme laine[1]. En le voyant, son amie se lève à sa rencontre et lui dit : « Seigneur, voici monseigneur Gauvain qui vous apportera demain son aide pour le tournoi. » À ces mots, le chevalier court, les bras tendus, vers monseigneur Gauvain et lui souhaite la bienvenue entre tous les chevaliers du monde. Monseigneur Gauvain lui demande son nom ; « Tanaguis », dit-il, avant de lui raconter le déroulement du tournoi à venir tout comme la demoiselle le lui avait déjà dit, car il ne pensait pas que son hôte en fût déjà informé. Il lui demande alors son soutien ; monseigneur Gauvain s'y engage de bon cœur. « Mille mercis, seigneur, répond le chevalier : dans ces conditions, je suis certain d'obtenir le prix du tournoi. » Ils prennent ensuite place pour le repas. Les habitants du château sont tout heureux de la promesse que leur avait faite monseigneur Gauvain, si grand était l'espoir qu'ils plaçaient en lui de remporter le tournoi. Le lendemain matin, une fois prêts, ils partirent. La demoiselle s'était parée avec une élégance sans égale, convaincue qu'elle serait l'objet des regards des grands et des puissants, et il ne fait pas de doute qu'elle était une des plus nobles demoiselles du pays. Les chevaliers firent route jusqu'au

---

ami ; et je sai bien, se vous li volés aidier, qu'il avra la victoire del tournoiement. »

225. A ces paroles vint en la chambre li chevaliers ; si estoit uns chevaliers bien fais de cors, grans et quarrés de tous menbres, si estoit blans conme lainne. Et[a] quant s'amie le vit, si s'adrece encontre lui et li dist : « Sire, veés ci[b] mon signour Gavain qui demain vous aidera au tournoiement. » Et quant li chevaliers l'entent, si court sus, les bras tendus, a mon signour Gavain et li dist que bien fust il venus sor tous les chevaliers del monde. Et mé sires Gavains li demande conment il avoit non et il dist qu'il avoit non Tanaguins, puis li conte del tournoiement qui devoit estre tout ensi com la damoisele li avoit dit, car il ne quidoit pas qu'il le seüst encore. Se li requiert qu'il li aït et mé sire Gavains dist qu'il li aidera volentiers. « Grans mercis, sire, fait li chevaliers, dont ne douté je mie que je n'aie l'onour del tournoiement. » Atant s'asisent au souper, si furent moult lié cil de laiens de la promesse que mé sire Gavains lor avoit faite, car grant fiance avoient en lui de vaintre le tournoiement. A l'endemain matin, quant il furent atourné, s'em partirent. Et la damoisele se vesti si richement que nule mix, conme cele qui bien savoit qu'ele seroit veüe de haus homes et de haus barons ; et ele estoit sans faille une des plus hautes damoiseles del païs. Et li chevalier errerent tant qu'il vinrent sor un

sommet d'une colline, d'où ils virent dans la vallée en contrebas le tournoi qui avait déjà commencé au milieu d'une plaine pittoresque. Le roi Maboar ne portait pas d'armes ce jour-là, mais avait fait dresser dans les prés une série de tribunes où sa femme et les dames du pays s'étaient assises pour assister au tournoi. Or parmi elles se trouvait une nièce de la reine qui se vantait devant toute l'assistance d'obtenir la couronne de fleurs, son ami se comportant à ses yeux avec plus de bravoure qu'aucun autre. Mais quand l'amie de Tanaguis les eut rejointes et qu'elle entendit les vantardises de la demoiselle, elle lui dit qu'elle n'avait pas raison. « Et pourquoi, demoiselle ? demande-t-elle. — Parce qu'il y aura, réplique l'amie de Tanaguis, un meilleur chevalier qui vient juste d'arriver. — Et de qui s'agit-il ? — Par ma foi, vous ne saurez pas immédiatement son nom, mais vous ne tarderez pas à le connaître. » L'autre, furieuse, invite la demoiselle à venir s'asseoir près d'elle pour qu'elle lui fasse voir le chevalier dont elle parle ; elle s'empresse d'obéir, tout en regardant les chevaliers qui s'élancent au galop en tous sens. Monseigneur Gauvain demande alors à Tanaguis de quel côté il souhaite se tourner ; contre les hommes du roi, répond-il. Il se range donc dans le camp du comte des Broches, qui avait engagé le tournoi contre le roi. Quand ils se sont tournés du côté choisi, ils piquent des deux au secours de leurs compagnons. Monseigneur Gauvain se lance dans la mêlée pour se

---

haut tertre, si virent en la valee desous le tournoiement qui ja estoit conmenciés en une moult bele plainne. Et li rois Marboars ne portoit mie celui jour armes, ains avoit fait drecier unes loges enmi les prés, ou sa feme et celes[c] del païs estoient assises pour le tournoiement regarder. Si avoit illoc une niece la roïne qui disoit, oiant toutes les dames, qu'ele averoit le chapel et que ses amis le faisoit encore le mix que nul qu'ele en veïst. Mais quant l'amie Tanaguis i fu venue et ele oï la vantance que la damoisele faisoit, si dist qu'ele ne disoit pas voir. « Et pour coi, damoisele ? fait ele. — Pour ce, fait l'amie Tanaguis, qu'il i avra meillour chevalier qui orendroit i est venus. — Et qui est ce ? fait la damoisele. — Par foi, fait ele, le non de lui ne savrés vous mie ore, mais vous porrés par tans connoistre lui. » Lors fu cele moult courecie, si dist a la damoisele qu'ele se viengne seoir les li [*330a*] pour veoir le chevalier qu'ele dist ; et cele i vait maintenant, qui regarde les chevaliers qui poingnent amont et aval. Et mé sires Gavains demande a Tanaguis quel part il se voldra tourner, et il dist qu'il voloit estre encontre les gens le roi ; si se torne devers le conte des Broches, et cil quens avoit le tornoiement enpris encontre la gent le roi[d]. Et quant il sont tourné cele part ou il se voloient tourner, si poingnent ensamble pour aidier a lor compaingnons. Et mé sire Gavains se met es rens pour jouster ; et maintenant revint encontre lui uns chevaliers moult

mesurer à ses adversaires. Aussitôt se dirige vers lui un chevalier fort courageux. Ils s'élancent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux, le chevalier brise sa lance et monseigneur Gauvain, d'un coup puissant, le culbute à terre ; dans sa chute, il se casse le bras. Monseigneur Gauvain charge alors les autres, frappant et abattant tous ceux qu'il atteint : il fait preuve d'un tel panache que de l'avis général il mérite le prix de la victoire. Alors que l'on parlait de lui si élogieusement sortirent du château jusqu'à deux cents chevaliers en armes pour soutenir le camp du roi qui était déjà en grande difficulté après la sévère leçon infligée par monseigneur Gauvain. Quand ils eurent rejoint la mêlée, ils se comportèrent avec une bravoure éclatante : devant les fers de leurs lances pas un ne reste en selle, mais tous sont condamnés à mordre la poussière. Ils les harcèlent et les contraignent à céder du terrain sous la violence de leurs assauts. Mais monseigneur Gauvain rétablit la situation sous les regards émerveillés de toute l'assistance. Grâce à ses efforts obstinés, ses compagnons ont réussi à tenir bon à ses côtés et il est rejoint dans la mêlée par trois cents chevaliers. Quand ils furent assez proches pour n'avoir plus qu'à se battre, le hasard voulut qu'un chevalier équipé d'une armure et d'un écu vermeils s'avançât au milieu des prés. Après s'être rapproché du tournoi, il se mit à regarder les chevaliers : comme il voit que les hommes du comte se défendent à merveille, il se tourne sans hésiter du côté du roi. En le

---

prous, si s'adrecent li uns contre l'autre quanques[c] li cheval porent courre. Li chevaliers brise sa lance et mé sire Gavains le fiert si durement qu'il le trebusche del cheval et au chaoir que il fist brise le bras. Et mé sire Gavains laisse courre as autres, si fiert et abat quanqu'il ataint : si le fait si bien que tout dient qu'il en doit avoir le los et le pris[d]. Et en ce qu'il parloient ensi, issirent del chastel jusqu'a .cc. chevaliers armés pour aidier a la maisnie le roi qui ja defailloit moult durement, car malement les avoit menés mé sire Gavains. Et quant cil furent venu a l'asamblee, si le firent si bien que devant les fers de lor lances ne remanoit nus en sele, ains les font voler a terre. Si les enchaucent si que a fine force lor couvint guerpir la place, car cil qui encontre aus estoient les menoient moult mal. Et mé sire Gavains recouvre si bien que tout cil de la place s'en esmerveillent ; si s'esforce tant a quelque painne que si compaingnon sont remés avoc lui et revienent[e] a l'asamblee avoc lui jusqu'a .ccc. chevaliers. Et quant il aprocent del tournoiement si qu'il n'i ot que del ferir, si avint que uns chevaliers armés d'unes armes vermelles et son escu vermeil venoit parmi les prés. Et quant il vint pres del tournoiement, si conmencha les chevaliers[f] a regarder ; si vit les gens le conte qui le faisoient trop bien et li chevaliers se tourne maintenant vers la gent le roi. Et quant

voyant, les dames s'écrièrent : « Venez de ce côté, noble chevalier ! Portez secours à ceux qui en ont le plus besoin ! » Il se dirige immédiatement contre ceux que monseigneur Gauvain avait soutenus. Il se lance vers eux à bride abattue et abat le premier qu'il rencontre, puis un deuxième, un troisième, un quatrième enfin : personne ne l'affronte sans le redouter. Ceux qui sont du côté de monseigneur Gauvain en sont si stupéfaits qu'ils ne sont pas loin de décamper. Les dames qui sont aux fenêtres s'exclament alors que le chevalier vermeil est le vainqueur du tournoi et cette nouvelle finit par venir aux oreilles de monseigneur Gauvain, qui était allé se rafraîchir à l'écart de la bataille. Un jeune homme lui dit que dans le tournoi brillait le meilleur chevalier qu'il avait jamais vu.

226. En entendant ces propos, monseigneur Gauvain se demande avec étonnement de qui il peut bien s'agir. Il relace son heaume et prend une lance, la plus grande et la plus résistante qu'il puisse trouver, puis se jette à l'attaque du chevalier vermeil. Ils ne se sont pas plus tôt vus qu'ils piquent des deux l'un vers l'autre et se distribuent des coups auxquels les lances ne résistent pas, mais tous deux restent fermes sur les arçons. Monseigneur Gauvain était fort vexé de ne pas avoir abattu son adversaire, et ce dernier l'était encore plus : il en éprouve une telle honte qu'il ne sait que dire. Tous ceux qui ont assisté au combat reconnaissent l'ex-

---

les dames le virent, si conmencierent a crier : « Or cha, gentix chevaliers ! Si aidiés a ciaus qui greignour mestier en ont ! » Et il s'en vait adés encontre ciaus que mé sires Gavains avoit aidiés, si lor laisse courre le cheval et abat le premier qu'il encontre, et puis le secont, et puis le tierç, et puis le quart, ne nus ne l'encontre que moult ne l'en redoute. Et cil qui sont devers mon signour Gavain en sont si esbahi que a poi qu'il ne s'en fuient. Lors dient les dames qui sont as fenestres que li vermaus chevaliers vaint tot le tournoiement, tant[i] que mé sire Gavains en sot les nouveles, qui s'estoit alés esventer[j] defors le tournoiement. Se li dist uns vallés que laiens a le meillour chevalier que il onques veïst. [*b*]

226. Quant mé sire Gavains l'entent, si s'esmerveille moult qui cil puet estre, si relace son hialme et prent une lance, la plus grande et la plus forte qu'il pot trouver ; si vint encontre le chevalier vermeill. Et si tost com il s'entrevirent, point li uns vers l'autre ; si s'entrefierent si durement que les lances volent em pieces, mais il ne chaï ne li uns ne li autres. Si fu mé sire Gavains moult dolans de ce qu'il n'avoit le chevalier abatu, et encore en fu cil plus dolans de ce qu'il ne l'ot abatu ; si en est si hontous qu'il ne set que dire. Et tout cil qui la jouste orent veüe dient que moult sont li chevalier de grant prouece. Et il reprendent lances nouveles et se radrece li uns vers l'autre ; si

ceptionnelle prouesse des deux chevaliers. Ils prennent alors des lances neuves et s'engagent dans un nouvel assaut. Ils échangent des coups si acharnés qu'ils plongent les fers de lance dans les chairs blanches, sans pour autant se blesser sérieusement, et les heurts sont si brutaux qu'ils ne restent que difficilement en selle. Comme ils ont une nouvelle fois mis en pièces leurs lances, les deux chevaliers en reprennent des neuves, aussi résistantes que rigides. Ils bondissent pour le troisième assaut et se martèlent les écus. Monseigneur Gauvain brise sa lance et le chevalier, d'un coup puissant, le renverse de son cheval à terre, puis continue dans son élan pour poursuivre la joute, l'épée dégainée. Il se précipite au milieu des hommes du comte qu'il repousse à force de coups jusqu'aux barrières où les dames avaient pris appui. Quand il les eut refoulés jusque-là, les hommes du comte prirent la fuite, incapables de lui tenir tête plus longtemps : ce fut le début de la chasse qui dura un long moment et qui permit aux hommes du roi de faire bien des prisonniers. Devant leur déroute, le chevalier vermeil reprend son chemin et s'enfonce dans la forêt qui se trouvait à proximité. Quant à monseigneur Gauvain, il s'est remis en selle, si vexé qu'il n'ose rester sur la place, mais s'en va à la poursuite du chevalier qui l'avait abattu, se promettant de ne jamais s'arrêter avant de l'avoir retrouvé ; et, à moins qu'il ne soit de la maison du roi Arthur, il le combattra jusqu'à ce qu'il soit vaincu ou mort, sans aucune échappatoire possible.

---

s'entrefierent si grans cops qu'il s'entremetent les fers des lanches parmi les chars blanches, mais il n'i ot nul moult navré et s'entrehurtent si durement que a grant painne sont demouré es archons. Si ont depecié les glaives ausi conme devant ; si reprendent nouveles lances ambedoi li chevalier, moult fortes et moult roides. Si repoint li uns encontre l'autre pour faire la tierce jouste, si s'entrefierent parmi les escus. Si brise mé sire Gavains son glaive et li chevaliers le fiert si durement qu'il le porte del cheval a terre tout envers, puis s'en vait outre pour parfaire son poindre et traist l'espee. Si se fiert entre les gens le conte et les mainne ferant jusqu'as liches ou les dames s'estoient apoïes. Et quant il les ot menés jusques la, si s'en tournerent en fuies les gens le conte, car plus ne le pooient[a] sosfrir ; et lors conmencha la chace qui longement dura, tant que moult em prisent la gent le roi. Et quant li vermaus chevaliers vit qu'il furent desconfit, si se remet en son droit chemin et se refiert en la forest qui pres d'illoc estoit. Et mé sire Gavains fu remontés a si grant doel qu'il n'ose remanoir en la place, ains s'en vait aprés le chevalier qui abatu l'avoit et jure que jamais ne finera d'errer devant qu'il l'avra trouvé ; et s'il n'est de la maison le roi Artu, il se combatera a lui tant qu'il sera outrés ou mors, et autrement ne puet remanoir.

227. Sous l'emprise de la douleur et de la colère, monseigneur Gauvain continue sa chevauchée en ne cessant de suivre à la trace le chevalier. Il arrive finalement chez un forestier qui habitait à proximité d'un vivier. La nuit approchait. Il entre dans la cour, où des valets se précipitent à ses étriers pour l'aider à descendre, puis le débarrassent de ses armes et le font entrer dans la maison, qui était fort grande et fort belle. À l'intérieur, il découvre Hector assis sur un lit, court vers lui et l'embrasse en lui manifestant une joie débordante. Hector lui demande d'où il vient à cette heure : il arrive d'un tournoi, répond-il, qui s'est déroulé près d'ici, à la lisière d'une forêt ; « je n'ai cessé durant la journée de suivre un chevalier à l'armure vermeille qui s'y est illustré. Mais c'est de moi que j'ai fort à me plaindre, car il m'a couvert de honte comme jamais encore je ne l'ai été. — Comment ? demande Hector. — À vrai dire, reprend monseigneur Gauvain, nous nous sommes affrontés, lui et moi, devant toute l'assistance, à deux reprises. Je ne parvins pas à le désarçonner, pas plus que lui, mais il réussit toutefois à me blesser à l'épaule ; enfin, au troisième assaut, il me fit mordre la poussière. »

228. Quand Hector entend les propos de monseigneur Gauvain, il en ressent une telle tristesse et une telle gêne qu'il ne sait que dire, car il craint d'avoir à se brouiller avec lui, alors qu'il ne voudrait à aucun prix s'attirer sa haine.

---

227. En tel doel et en tel ire chevauche mé sire Gavains et vit tous jours devant lui les esclos au chevalier. Si[a] a tant alé qu'il vint chiés un forestier qui estoit herbergiés delés un vivier, et il estoit ja pres de nuit ; si entre en la court et serjant li saillent a l'estrier por lui descendre, puis le desarment et l'enmainnent laiens en la maison, qui molt estoit grans et bele. Et quant il est entrés, si trueve Hector[b] qui seoit en une couche, et il court cele part et l'acole ; et mé sire Gavains li fait plus grant joie que li cuers ne li aportoit. Et Hectors li demande dont il vient a tele ore et[c] il dist qu'il vient [*c*] d'un tournoiement qui fu ci pres a l'issue d'une forest ; « si ai toute jour sivi un chevalier a armes vermeilles qui trop bien l'a fait ; ne mais endroit de moi m'en plaing, car il m'a fait la plus grant honte qui onques mais m'avenist. — Conment ? fait Hectors. — Par foi, fait mé sire Gavains, nous joustasmes et moi et lui, voiant tous ciaus de la place, par .II. fois, si ne le poi abatre ne il moi, mais toutesvoies me navra il en l'espaulle ; si avint a la tierce jouste qu'il me porta a terre. »

228. Quant Hectors entent ce que mé sire Gavains li dist[a], si en est si dolans et si hontous qu'il ne set que dire, car il en quide estre mal de lui, ne sa haïne ne voldroit il mie avoir en nule maniere. Maintenant s'agenoulle devant lui et li dist : « Ha ! sire, pour Dieu, pardon-

Aussitôt, il s'agenouille à ses pieds et lui dit : « Ah ! seigneur, au nom de Dieu, pardonnez-moi, car la vérité est que je ne vous ai pas reconnu ! Aussi suis-je prêt à vous jurer sur toutes les reliques du monde que je ne l'aurais jamais fait, si j'avais su que c'était vous. » Quand monseigneur Gauvain comprend qu'il est son vainqueur, il lui pardonne de bon cœur. Ils passèrent là une nuit bien confortable. Le lendemain, dès l'aube, ils s'arment et décident de faire route ensemble jusqu'à ce qu'une aventure les sépare. Ils parviennent à une lande désertique, loin de toute habitation ; après avoir parcouru environ une demi-lieue, ils tombent sur des broussailles et aperçoivent sur leur droite, près du chemin, une vieille chapelle. Ils obliquent dans cette direction pour entendre la messe, car il n'était pas encore tierce. Une fois arrivés à proximité, ils attachent leurs chevaux à un arbre, puis y pénètrent, mais, loin d'y rencontrer homme ou femme, découvrent une chapelle abandonnée, dévastée et ancienne, aux murs fissurés et troués, comme pourris. Ils s'approchent de l'autel, le trouvent ruiné et effondré et aperçoivent par-derrière une petite porte qui donnait sur un cimetière. Il y avait là une tombe de marbre vermeil sur laquelle figurait une inscription en lettres blanches tracées avec beaucoup de finesse. Ils examinent longtemps ces lettres, se disant qu'ils ne sont pas venus là pour rien, car désormais ils ne quitteront pas ces lieux sans rencontrer d'aventure. Hector lut l'inscription qui disait :

---

nés le moi, car certes je ne vos connoissoie mie ! Et si vous juerrai que en nule maniere ne le vous eüsse fait, se je vous eüsse conneü, sor tous les sains del monde. » Et quant mé sire Gavains entent que ce avoit il fait, se li pardonne moult bonement. Cele nuit jurent laiens moult a aise. Et l'endemain, si tost com il perchurent le jour, s'arment et dient qu'il iront ensamble tant que aventure les departira. Si viennent a une gaste lande loing de[b] rechet et, quant il orent alé entour demie lieue, si trouverent unes broches et virent a destre partie, pres del chemin, une viés chapele. Il tournerent cele part pour oïr messe, car il n'estoit mie encore ore de tierce. Et quant il vinrent pres d'illoc, si atachierent lor chevaus a un arbre, puis entrerent ens, mais il n'i trouverent home ne feme, ains virent la chapele vielle et gaste et ancienne, si que li mur en estoient fendu et crevé, tout ensi com s'il fuissent porri[c]. Et il vinrent a l'autel, si le trouverent degasté et decheü et virent par deriere un petit huis qui ouvroit en un chimentiere. Si i avoit une tombe de marbre vermeil ou il avoit letres blanches pourtraites moult soutilment. Si regardent les letres grant piece et dient que[d] pour noient ne sont il mie venu cele part, car sans aventure trouver ne s'em partiront il huimais. Et Hectors lut les letres qui disoient :

229. « ÉCOUTE BIEN, CHEVALIER ERRANT QUI ES EN QUÊTE D'AVENTURES, FAIS ATTENTION À NE JAMAIS METTRE LE PIED DANS CE CIMETIÈRE POUR ACCOMPLIR LES AVENTURES QU'IL RENFERME, CAR CE SERAIT PEINE PERDUE, À MOINS QUE TU NE SOIS LE MALHEUREUX CHEVALIER QUI PAR SA LUXURE A PERDU LE PRIVILÈGE DE MENER À BIEN LES AVENTURES DU SAINT GRAAL, AUXQUELLES IL NE POURRA PLUS JAMAIS ACCÉDER. » Cette aventure plonge les deux compagnons dans la plus profonde stupéfaction : ils avouent ne pas comprendre clairement la signification de cette inscription, car l'expression en est trop obscure. Pourtant monseigneur Gauvain dit qu'il ne s'en tiendra pas là. Il se dirige alors en compagnie d'Hector vers la porte du cimetière où ils découvrent une tombe qui brûlait d'un feu vif et si lumineux qu'il éclairait à distance d'une lance. Elle était entourée de douze tombes qui ne brûlaient pas, mais chacune d'elles était surmontée d'une épée dressée.

230. Cette aventure provoque l'émerveillement de monseigneur Gauvain et d'Hector. Quand ils ont longuement regardé la tombe, monseigneur Gauvain s'adresse à Hector : « Sur ma tête, voilà la plus étonnante aventure que j'aie jamais vue ! Aussi devons-nous la tenter, si nous voulons repartir de là sans déshonneur : je vous prie donc de me laisser m'en approcher pour savoir de quoi il retourne. Quant à vous, vous m'attendrez ici sans bouger, quoiqu'il arrive, avant que mon échec ou mon succès soit définitif. — Sei-

---

229. « OS TU, CHEVALIERS ERRANS QUI VAIS QUERANT AVENTURES, GARDES QUE JA NE METES LE PIÉ EN CEST CIMENTIERE POUR ACOMPLIR LES AVENTURES QUI I SONT, CAR CE SEROIT PAINNE GASTEE, SE TU N'ES LI CHAITIS CHEVALIERS QUI PAR SA LUXURE A PERDU A ACHIEVER LES AVENTURES DEL SAINT GRAAL OU IL NE PORRA JAMAIS RECOUVRER. » De ceste aventure s'esmerveillent moult li doi compaingnon et dient qu'il n'entendent mie [*d*] tres bien que les letres dient, car eles parolent trop oscurement. Nonpourquant dist mé sire Gavains que a tant ne s'en tanra[a] il mie. Atant s'en vont a l'huis del cimentiere entre lui et Hector et virent une tombe qui ardoit durement et si cler que on en veoit loing une lance. Et tout entour avoit .XII. tombes qui n'ardoient mie et sor chascune avoit une espee drecie.

230. De ceste aventure s'esmerveilla moult mé sire Gavains et Hector. Et quant il ont assés la tombe regardee, si dist mé sire Gavains a Hector : « Par mon chief, veés ci la plus merveilleuse aventure que je onques mais veïsse ! Si couvient que nous nous i assaions, se nous a hounour volons de chaiens departir : si vous proi que vous m'i laissiés aler pour savoir que ce puet estre. Et vous m'atendrés ci, si ne vous movés pour chose qui puist avenir, devant ce que je aie del tout failli ou achievé. — Sire, fait Hectors, volentiers. » Lors entre mé sire Gavains el chimentiere et, quant il aprocha des tombes, si

gneur, répond Hector, bien volontiers. » Monseigneur Gauvain pénétra alors dans le cimetière et, lorsqu'il s'approcha des tombes, sa stupeur ne fit que croître, car il vit les épées qui les surmontaient se diriger sur lui et lui assener de grands coups sur le heaume. Il en perd complètement l'équilibre et s'affale à terre, tout étourdi, sur ses genoux et sur ses paumes. Quand il voulut se relever, il sentit fondre sur sa tête une volée de coups au point de perdre la maîtrise de son corps et de s'écrouler au sol sans connaissance. Quand il eut repris ses esprits, il ouvrit les yeux et se retrouva à la porte du cimetière à côté d'Hector. Il en est rempli de honte et dit que, même s'il doit y mourir, il retournera une nouvelle fois à la tombe. Dès qu'il s'en est approché, il sent les épées l'attaquer comme précédemment ; il se protège du mieux qu'il peut, mais en vain, car il subit encore pire traitement : le sang lui gicle du nez et de la bouche. Une telle détresse l'envahit qu'il croit bien mourir ; aussi perd-il connaissance et reste longtemps couché ainsi. Quand il est revenu à lui, il se retrouve devant la porte de la chapelle tout comme la première fois, mais si épuisé et si éreinté qu'il peut à peine marcher et parler. Quand Hector le voit dans ce triste état, son cœur se fend de douleur ; il lui demande comment il va.

231. « À vrai dire, mal, répond monseigneur Gauvain. Je ne crois pas avoir un jour souffert autant qu'aujourd'hui et je suis désespéré à l'idée d'être le plus infortuné des hommes.

---

s'esmerveilla plus que huimais, car il vit les espees qui desor les tombes estoient quil en vinrent vers lui et li donnerent grans cops sor le hiaume, si qu'il n'a pié qui soustenir le puisse, ançois chiet a terre tous estourdis as jenous et a palmes. Et quant il se dut relever, si sent descendre grant plenté de cops sor sa teste, si qu'il ne set de soi prendre conroi, ains chiet a terre em pasmisons. Et quant il revint de pasmisons, si ouvri les ex, si se trova a l'huis del chimentiere, la ou Hectors estoit. Et lors ot il moult grant honte et dist que, s'il i devoit morir, si repairra il arriere a la tombe. Et quant il en vint pres, si sent les espees venir[a] ausi conme devant, et il se coevre au miex qu'il puet, mais chou ne li a mestier, car il fu a ceste fois pis atornés que devant, car li sans li saut parmi le nés et parmi la bouce. Si a si grant angoisse qu'il quide bien morir, si se pasme et jut longement en pasmisons. Et quant il revint de pasmisons, si se troeve devant l'huis de la chapele ausi conme devant[b], mais il est si las et si traveilliés que a poinnes puet aler ne parler. Et quant Hectors le voit si atourné, si en ot moult grant dolour au cuer, se[c] li demande conment il li est.

231. « Certes, fait il, malvaisement. Je ne quit mie que je onques mais me dolusse autant conme je fais orendroit. Et si sui moult dolans de ce que je sui li plus mescheans hom del monde. — Sire,

— Seigneur, fait Hector, il n'est pas encore né, le chevalier qui n'a jamais connu d'échec. » Hector s'empare alors de son écu, pénètre dans le cimetière et s'avance à grandes enjambées vers la tombe ardente, mais il n'avait pas fait trois pas qu'il sent de grands coups s'abattre sur son heaume ; il s'écroule à terre, mais d'un bond se relève aussitôt, en chevalier plein de hardiesse. Quand il croit s'être définitivement redressé, il est une nouvelle fois précipité au sol, incapable qu'il est de soutenir la volée de coups qui fond sur lui. Il en est si étourdi qu'il ne peut plus se relever. S'il est vrai que monseigneur Gauvain avait été battu et rossé, il le fut encore davantage, car il y resta bien plus longtemps. Il se retrouva à la porte de la chapelle, frappé de stupeur, mais sans pouvoir réagir, tellement épuisé et éreinté qu'il ne pouvait que péniblement ouvrir les yeux.

232. Au bout d'un certain temps, il se releva et vit au-dessus de la porte de la chapelle une inscription qui disait : « JAMAIS PERSONNE N'ENTRERA DANS CE CIMETIÈRE SANS LE QUITTER COUVERT DE HONTE AVANT L'ARRIVÉE DU FILS DE LA REINE DES DOULEURS[1]. » Hector montre alors cette inscription à monseigneur Gauvain. Ce dernier lui répond qu'il ne comprend rien à tous ces messages, tellement ils sont obscurs ; aussi leur faut-il chercher d'autres aventures, puisqu'ils ont échoué dans celle-là. Hector est si mal en point qu'il ne peut prononcer le moindre mot, mais quitte la chapelle, rempli de tristesse, tout comme monseigneur Gauvain. Ils reviennent à leurs chevaux, se remettent en selle et se dirigent

---

fait Hectors, encore n'est mie nés li chevaliers a qui il n'est mescheü aucune fois. » Et lors prent Hectors son escu et entre el cimentiere et vait a grant pas vers la tombe qui art, mais il n'ot gaires alé, quant il se sent feru grans cops sor son hialme, si qu'il chaï a terre, mais tost est sus saillis, conme cil qui estoit plains de grant hardement. Et [*e*] quant il se quide del tout relever, si le recovint a terre flatir, car il ne puet soustenir la plenté de cops qui sor lui descendent : si est si estourdis qu'il n'a pooir de lui relever. Et se mé sire Gavains avoit esté batus et defoulés, encore fu il plus assés, car il i demoura plus que mé sire Gavains n'avoit fait. Si se trouva a l'huis de la chapele et lors fu il si esbahis que trop, mais plus n'em pooit faire, car tant estoit las et traveilliés que a painnes pooit il les ex ouvrir.

232. A chief de piece se leva en estant et vit unes letres a l'entree de l'huis, qui disoient : « JA NUS N'ENTERRA EN CEST CIMENTIERE QUI A HONTE NE S'EM PARTIRA JUSQUES ATANT QUE LI FIX A LA ROÏNE DOLEROUSE I VENRA. » Lors moustre Hectors a mon signour Gavain les letres et il dist que en tous ces briés ne connoist il riens, car trop parolent oscurement, et autres aventures lor couvient il querir, car a ceste ont il failli. Et Hectors a si grant doel qu'il ne li poet respondre mot, ains s'em part de la chapele tous coureciés, et mé sires Gavains ausi.

droit vers une antique et vénérable forêt ; à l'orée du bois, ils tombent sur une bifurcation où un bloc de pierre portait l'inscription suivante : « ÉCOUTE BIEN, CHEVALIER ERRANT EN QUÊTE D'AVENTURES, VOICI DEUX CHEMINS, L'UN À DROITE, L'AUTRE À GAUCHE, MAIS VEILLE, SI TU TIENS À TA VIE, À NE PAS T'AVANCER DANS CELUI DE GAUCHE, CAR SOIS PERSUADÉ QUE TU NE T'EN SORTIRAS PAS SANS T'ÊTRE COUVERT DE HONTE, SI TU T'Y ENGAGES. QUANT AU CHEMIN DE DROITE, JE N'EN PARLE PAS, CAR IL EST DÉPOURVU D'UN TEL DANGER. » Quand ils ont lu cette inscription, Hector s'adresse à monseigneur Gauvain : « Cher seigneur, je vous recommande à Dieu, car je vais m'engager dans le chemin de gauche, puisque l'inscription me l'interdit ; quant à vous, vous prendrez l'autre route. — Je ne suis pas d'accord, répond monseigneur Gauvain : vous suivrez le chemin de droite et je prendrai celui de gauche. — Par ma foi, il n'est pas question que je change d'avis. » Ils ôtent alors leurs heaumes, échangent des baisers et versent des larmes au moment des adieux ; puis chacun s'engage dans son chemin. Monseigneur Gauvain traverse la forêt par le chemin le plus droit jusqu'à l'approche de l'heure de none, lorsqu'il aperçoit sur sa droite un pavillon dressé au bord d'une rivière. Il se dirige aussitôt de ce côté pour savoir qui s'y trouvait et, arrivé à l'entrée du pavillon, y découvre six hommes assis autour d'une table pour le repas. Monseigneur Gauvain met pied à terre, attache son cheval à une branche, y suspend

---

Et viennent a lor chevaus, si montent et s'en vont tout droit a une vielle forest et anchienne. Si trouverent a l'entree un chemin fourchié ou il avoit letres escrites sor un perron, qui disoient : « OS TU, CHEVALIERS ERRANS QUI AVENTURES VAS QUERANT, VÉS CI .II. VOIES, L'UNE A DESTRE, L'AUTRE ASSENESTRE, MAIS GARDE, SI CHIER COM TU AS TON CORS, QUE TU NE T'ACHEMINES EN CELUI ASSENESTRE, CAR BIEN SACES QUE TU NE T'EN PARTIRAS JA SANS HONTE, SE TU I ENTRES. MAIS DE CELE A DESTRE NE DI JE PAS, QU'IL N'I A MIE TEL PERILL. » Et quant il ont les letres leües, si dist Hectors a mon signour Gavain : « Biaus sire, fait il, je vous conmant a Dieu, car en ceste voie assenestre enterrai je, pour ce que les letres le me desfendent, et vous enterrés en cest autre. — Non ferai, fait mé sire Gavains, mais vous enterrés el destre, et je el senestre. — Par foi, fait Hectors, ja n'estera autrement que je vous ai dit. » Lors ostent lor hiaumes et s'entrebaisent et plourent au departir. Si entra Hectors en sa voie et mé sire Gavains en la soie. Et chevauche le droit chemin en la forest, tant que ce vint pres de nonne, et lors vit sor destre un paveillon tendu les le rui d'une riviere. Il tourna maintenant cele part pour savoir qui dedens estoit et, quant il vint a l'huis del paveillon, s'i trouva jusqu'a .VI. homes et estoient assis a une table pour mengier. Et mé sire Gavains descent et atache son cheval a une branche et i

son écu, puis pénètre dans le pavillon. Il salue ceux qui étaient attablés, mais aucun d'eux ne daigne lui adresser la parole, bien au contraire : ils lui jettent des regards assassins. Quand il voit qu'ils ne lui répondent pas, il ne renonce pas pour autant à s'asseoir, l'épée à la ceinture. Il ôte son heaume, le pose à côté de lui, puis mange avec l'appétit d'un homme affamé, avant d'adresser la parole à son voisin : « Cher seigneur, mangez et montrez-vous joyeux ! — Au nom de Dieu, seigneur chevalier, je ne puis pas me réjouir de mon repas, quand vous me le mangez sous mes yeux, car il se trouve que j'ai une aussi grande faim que vous. Voilà pourquoi je vous défends d'y toucher davantage, car au prix de ma vie vous pourrez bien le payer cher ! » Et tous les autres de s'exclamer en chœur que, s'il ne s'en va, ils le tueront ; il réplique que, quoi qu'ils fassent, il ne bougera pas. Ils se précipitent alors sur les haches et les épées. Devant cette réaction, monseigneur Gauvain lace son heaume et saisit son écu ; les autres se jettent sur lui, l'épée dégainée, pour le tuer. Il n'esquive pas le combat, mais assène au premier qu'il touche un coup si puissant qu'il l'abat à terre, raide mort ; puis il en attaque un second, auquel il coupe le bras. Les autres décampent, sans que monseigneur Gauvain ne prenne la peine de les poursuivre : il remonte sur son cheval et reprend son chemin. Il avance tant et si bien qu'il arrive dans une grande vallée ; il arrête son regard sur un château superbement situé, complètement entouré d'eau. Il s'y dirige

---

pent son escu, puis entre el paveillon. Si salue ciaus qui au mengier seoient, ne mais il n'i a celui qui mot li die, ains le [/] regardent moult felenessement. Et quant il vit qu'il ne li respondent riens, si ne laisse mie pour ce qu'il ne s'asiece, l'espee chainte, et oste son hiaume de sa teste et le met dalés lui, puis mengue durement, conme celui qui grant faim avoit, et dist a celui qui delés lui seoit : « Biaus sire, mengiés et faites lie chiere ! — En non Dieu, sire chevaliers, bele chiere ne puis je mie faire de mon mengier que vous mengiés devant moi, car par aventure ausi grant mestier en ai je conme vous avés. Si vous desfens que vous n'i metés plus la main, car par mon chief vous le porrés bien comperer ! » Et tout li autre dient a une vois, s'il ne s'en vait, il l'ocirront ; et il dist que ja pour aus[a] ne se mouvra. Lors saillent cil as haces et as espees. Et quant mé sire Gavains vit ce, si lace son hialme et prent son escu ; et cil s'en viennent vers lui, les espees traites, pour lui ocirre. Et il n'en refuse nul, ains fiert si le premier qu'il ataint, qu'il l'abat mort a terre ; puis en fiert un autre si qu'il li cope le bras. Et li autre tournent en fuies, mais mé sires Gavains n'en deigna onques un enchaucier, ains monta en son cheval et se remist en son chemin. Si a tant alé qu'il vint en une grant valee et il regarde devant lui ; si vit un chastel moult bien seant, clos

aussitôt, parvient à l'eau, pénètre dans la place par la rue principale et chevauche jusqu'à une forteresse. Il tourne ses yeux vers la droite et entend une voix de femme qui lui semble assez proche. Il s'élance sans tarder dans la direction d'où vient la voix et découvre une demoiselle plongée dans une cuve de marbre qui crie à tue-tête : « Sainte Marie, qui me sortira de là ? » Monseigneur Gauvain se précipite vers elle et voit que la cuve est à moitié remplie d'eau et que la demoiselle y est plongée jusqu'au nombril. En apercevant monseigneur Gauvain, elle lui dit :

233. « Seigneur chevalier, au nom de Dieu, pitié ! Sortez-moi de là ! » Il tend alors les mains et la saisit par les bras, mais il ne peut la bouger, quels que soient ses efforts. Il s'y reprend à deux ou trois reprises et, quand elle voit qu'il ne pourra la déplacer, elle lui dit : « Ah ! seigneur chevalier, vous avez échoué dans cette aventure ! Vous pouvez maintenant dire que vous ne partirez pas de là sans vous couvrir de honte. — Demoiselle, répond monseigneur Gauvain, si je n'ai pu vous délivrer, j'en suis fort chagriné ; et sachez que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Mais je vous demande maintenant, par amour pour moi, de me dire pour quelle raison vous êtes ici et s'il est un homme qui pourrait vous en sortir. — Par ma foi, dit-elle, j'y suis à telle enseigne que j'y endure toutes les souffrances qu'une femme peut subir et je n'en serai jamais sortie avant que ne m'en libère le meilleur chevalier du

---

d'aigue tout entour, et il tourne maintenant cele part. Si est venus jusques a l'aigue et entre ens en la maistre rue, si chevauche tant qu'il vint vers une forteresce. Si regarde sor destre, si oï une vois de feme assés pres de lui, ce li samble. Si point maintenant cele part ou il oï la vois, si vit une damoisele en une cuve de marbre qui crioit a haute vois : « Sainte Marie, qui me jetera de ci ? » Et mé sire Gavains point cele part et vit la cuve qui estoit demi plainne d'aigue, si que la damoisele i avenoit jusques au noubil. Et quant ele vit mon signour Gavain, se li dist :

233. « Sire chevaliers, pour Dieu merci, jetés moi de ci ! » Lors jete mé sire Gavains les mains et l'aert par les bras, mais il ne le pot remuer pour pooir qu'il ait. Si s'i essaie .II. fois ou .III. et, quant cele[a] vit qu'il ne le remuera, si li dist ele : « Ha ! sire chevaliers, failli avés a ceste aventure ! Or poés dire que ja n'em partirés de ci sans honte avoir. — Damoisele, fait mé sire Gavains, se je ne vous ai delivree, ce poise moi ; et saciés que je en ai fait tout mon pooir. Mais ore vous proi je par amours que vous me dites pour coi vous estes ci et se par nul home em porriés estre ostee. — Par foi, fait ele, je i sui en tel maniere que [*331a*] je i sousfre toutes les dolours que feme i puist sousfrir, ne ja n'en serai jetee devant ce que li miudres chevaliers del

monde[1]. Mais la raison pour laquelle je m'y trouve, ni vous ni un autre ne l'apprendrez de ma bouche avant que ne vienne celui qui m'en sortira ; mais son arrivée eSt assez proche, car elle interviendra dans l'année.

234. — Comment se fait-il que vous souffriez à ce point ? — Vous comprendrez, si vous tâtez la température de cette eau. » Monseigneur Gauvain plongea alors ses mains dans l'eau, mais il crut ne jamais les retirer à temps, persuadé qu'il était de les avoir perdues. « Seigneur chevalier, maintenant vous savez quelles sont les souffrances que j'endure. — À vrai dire, demoiselle, je ne sais comment vous pouvez les supporter aussi longtemps. — Par ma foi, si je pouvais mourir à force de souffrir, il y a longtemps que je serais morte. Mais Dieu ne veut pas encore ma mort, car il ne s'eSt pas encore suffisamment vengé d'un péché que je commis jadis et qui me fait endurer cette souffrance et ce supplice. Quant à vous, vous pouvez partir d'ici, quand vous le voudrez, car il n'eSt pas queStion pour vous de me sortir de là. » Sur ces paroles, monseigneur Gauvain la quitte et se dirige vers la grande salle. Une bonne vingtaine de jeunes hommes se précipitent vers lui et le font monter dans la salle pour le désarmer. Monseigneur Gauvain trouve là suffisamment de chevaliers qui se lèvent à sa rencontre, aussitôt qu'ils le voient arriver, et lui souhaitent la bienvenue ; il les salue tous en s'inclinant. Ils le débarrassent de ses armes avant de le revêtir d'un somptueux vêtement, le font asseoir devant eux

---

monde m'en jetera. Mais l'ocoison pour coi je i sui ne savrés vous ja par moi, ne vous ne autres, devant ce que cil qui m'en getera sera venus ; et sa venue eSt assés pres, car ce sera en ceSt an.

234. — Conment, fait il, eSt ce que vous sousfrés tant de dolour ? — Ce savrés vous, fait ele, se vous taStés ceSte aigue, quele ele eSt. » Lors miSt mé sire Gavains ses mains en l'aigue, mais il ne les quida jamais a tans avoir oStees, car il quida les mains avoir perdues. « Sire chevaliers, fait ele, ore savés vous bien quele dolour je sent. — Certes, damoisele, fait il, je ne sai conment vous puissiés durer longement. — Par foi, fait ele, se je peüsse morir pour travail, je fuisse piecha morte. Mais Dix ne velt encore mie que je muire, car il ne s'eSt mie bien vengiés d'un pechié que je fis jadis, pour coi je sousfre ceSte dolour et ceSt traveil. Et vous vous em porrés aler de ci, quant vous plaira, car de moi oSter de ci eSt il noiens. » Atant s'em part mé sire Gavains et s'en vint au maiStre palais. Et vallet saillent encontre lui plus de .xx., si l'enmoinnent el palais amont por desarmer. Si trouva mé sire Gavains assés de chevaliers laiens qui se drecierent contre lui, si toSt com il le virent venir, et li disent que bien fuSt il venus ; et il encline a tous. Et on li fait oSter ses armes, puis li font veStir une moult riche robe, si l'asseent devant aus et li demandent dont il eSt, et

et lui demandent d'où il vient : du royaume de Logres, dit-il, et de la maison du roi Arthur. Les chevaliers lui témoignent alors la plus vive joie et lui demandent des nouvelles de la maison du roi Arthur ; il leur répond ce qu'il en savait.

235. À ce moment sortit de la chambre un grand chevalier qui se faisait porter par quatre serviteurs[1] et accompagner d'une foule de chevaliers ; c'était un des plus beaux hommes du monde et il semblait de haute noblesse. En le voyant venir, les personnes présentes annoncent à monseigneur Gauvain que c'eſt le roi. Il se lève à sa rencontre et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu ! » Le roi lui rend très aimablement son salut et le fait asseoir à côté de lui. Il lui demande qui il eſt ; monseigneur Gauvain lui dit la vérité. Le roi eſt tout heureux de savoir qu'il s'agit de monseigneur Gauvain, car il désirait ardemment le voir. Ils lient conversation. Pendant qu'ils parlaient, monseigneur Gauvain jeta les yeux du côté de la porte d'une chambre : il vit entrer dans la salle une blanche colombe[2] qui portait dans son bec un encensoir d'or aussi somptueux que luxueux. Elle n'y eut pas plus tôt pénétré que la salle se remplit de toutes les bonnes odeurs. Toute l'assiſtance en reſta bouche bée, pas une personne ne prononça le moindre mot, mais ils s'agenouillèrent à la vue de la colombe, avant qu'elle ne disparaisse dans une chambre. Sans tarder les gens du palais courent monter les tables et les couvrir de nappes, puis les uns et les autres prennent place sans dire un mot.

---

il diſt del roialme de Logres et de la maisnie le roi Artu. Lors li font li chevalier le plus grant joie qu'il pueent et li demandent noveles de la maison le roi Artu et il lor diſt teles com il les savoit.

235. Atant issi fors d'une chambre uns grans chevaliers qui se faisoit aporter a .IIII. sergans et venoient avoc lui grant plenté de chevaliers et il eſtoit uns des plus biaus hom del monde ; si sambloit bien gentix hom. Et quant cil de laiens le virent venir, si disent a mon signour Gavain que c'eſt li rois. Et il se drece contre lui et li diſt : « Sire, bien veigniés ! » Et il li rent son salu a moult bele ciere et le fait asseoir dalés lui. Se li demande qui il eſt et il l'en diſt la verité ; si en eſt li rois moult liés, quant il set que c'eſtoit mé sires Gavains, car moult le desiroit a veoir ; si parolent ensamble. Endementres qu'il parloient ensi, regarda mé sires Gavains vers un huis d'une chambre, [*b*] si vit laiens entrer un blanc coulon qui portoit en son bec un encensier[a] d'or moult bel et moult riche. Si toſt com il fu laiens entrés, fu li palais raemplis de toutes bones odours. Et lors furent cil de laiens si amuï qu'il n'i ot un sol qui mot desiſt, ains s'agenoullierent si toſt com il virent le coulon, et il s'en entre en une[b] chambre. Maintenant corent cil del palais et misent les tables et les napes sor les dois, si s'aseent li un et li autre, sans ce que nus ne diſt mot.

236. Cette aventure provoqua la stupeur de monseigneur Gauvain ; il s'assit avec les autres et sourit de les voir en prières et en oraisons[1]. Peu de temps après, monseigneur Gauvain vit sortir de la pièce où était entrée la colombe une demoiselle, la plus belle qu'il eût vue dans sa vie[2]. La demoiselle, les cheveux dénoués, retenus par une simple tresse en forme de bandeau, avait un visage on ne peut plus séduisant : elle regorgeait de toutes les grâces et personne au monde n'aurait pu rivaliser avec elle. Elle sortit de la chambre en portant entre ses mains le plus somptueux vase qu'un homme de ce monde ait jamais vu ; il était à l'image d'un calice et la demoiselle le tenait au-dessus de sa tête de manière que toute l'assistance puisse le voir et s'incliner devant lui. Monseigneur Gauvain regarda le vase et le jugea fort précieux, mais sans qu'il sût quelle était sa matière, car il n'était ni en bois ni en aucun métal ni en pierre, corne ou os ; aussi fut-il fort chagriné de l'ignorer. Il porta ensuite ses regards sur la jeune fille si belle, si gracieuse et si séduisante ; à force de s'émerveiller devant la sublime beauté dont elle rayonne, il n'apprend rien à propos du vase, car il n'a jamais vu demoiselle comparable à celle-là. Aussi monseigneur Gauvain s'éternise-t-il longuement à la contempler sans penser à autre chose.

237. Au moment précis où elle passe au-devant des chevaliers, le saint Vase dans sa main, chacun s'agenouille devant

---

236. De ceste aventure s'esmerveilla moult mé sire Gavains, si s'assist avoc les autres et s'en rist de ce qu'il les vit em proieres et en orisons. Aprés ce ne demoura gaires que mé sires Gavains vit[a] issir de la chambre ou li colons estoit entrés, une damoisele, la plus bele qu'il avoit onques mais veüe en jour de sa vie. La damoisele estoit desloiie et estoit trecie a une bende et avoit le plus bel chief que onques feme portast : si estoit si bele de toutes biautés que el monde n'avoit sa pareille. Elle issi de la chambre et portoit entre ses mains le plus riche vaissel que onques par home terrien fust veüs, et fu fais en samblance de galisse ; et la damoisele le tint plus halt que son chief si que tout cil de laiens le virent et enclinerent. Et mé sires Gavains regarda le vaissel et le proisa moult durement, mais il ne set de coi il est, car de fust n'estoit il pas, ne de nule maniere de metal, ne de pierre ne de cor ne d'os ; et de ce est il moult coureciés, quant il ne set de coi il est[b]. Aprés regarda la pucele qui tant est bele et gente et plaisans ; si s'esmerveille moult de sa grant biauté dont ele est si plainne qu'il ne set riens del vaissel, car onques mais ne vit damoisele qui a cesti s'apareillast. Si i muse mé sire Gavains moult longement a li, si que a autre chose ne pense.

237. Ensi com la damoisele passa par devant les chevaliers, le saint vaissel en la main, si s'agenoulle[a] chascuns devant li. Et si tost com il

lui. Aussitôt qu'on l'eut porté devant les tables, celles-ci furent inondées des mets les plus exquis et des odeurs les plus suaves. Après un premier passage devant les tables, la demoiselle rentra dans la chambre d'où elle était sortie. Monseigneur Gauvain la suit des yeux aussi loin qu'il le peut et, quand il ne la voit plus, tourne son regard devant lui sur la table : il la trouve vide, alors que tous les autres ont devant eux des mets qui semblaient ruisseler à profusion. En voyant cela, il est si surpris qu'il ne sait que faire ni que dire, car il pense avoir commis quelque faute, ce qui expliquerait qu'il soit privé de la nourriture dont sont pourvus les autres convives. Il attend cependant que les tables soient enlevées pour poser la question.

238. Après le repas, quand les nappes furent ôtées, tous quittèrent la grande salle et partirent sans que monseigneur Gauvain pût savoir ce qu'ils étaient devenus. Quand il voulut redescendre dans la cour, il lui fut impossible d'en sortir, car les portes avaient été soigneusement fermées. En voyant cela, il va s'appuyer à une fenêtre et commence à méditer profondément sur ce qu'il avait vu. Il voit alors sortir d'une chambre un nain qui tenait un bâton ; dès qu'il aperçoit monseigneur Gauvain, il lui dit : « Qu'est-ce, mauvais chrétien ? Que ce soit pour votre malheur que vous vous soyez accoudé à nos fenêtres ! Déguerpissez, car vous n'avez rien à faire ici, vu votre bassesse, et allez vous cacher dans une de

---

fu portés par devant les tables, si furent maintenant plaines de toutes les bones viandes que on peüst deviser et de[b] toutes les bones odours del monde. Et quant la damoisele fu une fois passee par devant les tables, si rentra en la chambre dont ele estoit venue. Et mé sire Gavains le convoie as ex le plus qu'il puet ; et quant il ne le voit, si regarde la table devant lui et il n'i voit riens, et il n'i ot celui qui n'ot ausi grande viande devant lui com se ele soursist. Et quant il vit ce, si en fu si esbahis qu'il ne sot que faire ne que dire, car il quide avoir mespris en aucunes choses, pour coi il ait perdu a avoir a mengier ausi com li autre ont. Si s'en sousfre a demander jusqu'a tant que les tables soient levees. [*c*]

238. Aprés mengier, quant les napes furent ostees, si s'en alerent tout del palais et s'em partirent, si que mé sires Gavains ne sot qu'il furent devenu. Et quant il valt descendre pour venir en la court aval, si ne pot de laiens issir, car li huis furent bien fermé. Et quant il vit ce, si se vait apoiier a une fenestre et conmence moult durement a penser a ce qu'il avoit veü. Et lors vit issir d'une chambre un nain qui tenoit un baston ; et la ou il vit mon signour Gavain, se li dist : « Que est ce, malvais crestiens ? Que par male aventure soiiés vous apoiiés a nos fenestres ! Fuiés, car vous n'i devés mie ester, car trop a en vous vill chose, mais alés vous repondre en aucune de ces

ces chambres, pour qu'on ne vous voie plus ! » Il lève alors le bâton pour frapper monseigneur Gauvain, mais ce dernier l'intercepte de sa main et le lui enlève. Devant ce geste, le nain lui dit : « Ah, chevalier, c'est peine perdue ! Assurément, tu ne peux pas partir de là sans te couvrir de honte. » Monseigneur Gauvain se dirige ensuite au bout de la salle et y découvre un des plus somptueux lits du monde. Il s'en approcha sans tarder et, au moment où il allait s'y asseoir, entendit une demoiselle lui crier : « Ah ! chevalier, tu ne tarderas pas à mourir, si tu t'y couches sans être armé, car c'est le Lit Aventureux ! Mais voilà une armure, revêts-la, puis allonge-toi, si tu le veux. » Il court vers l'armure et s'en équipe du mieux qu'il peut, puis, une fois armé, se dirige vers le lit et s'y assied. Mais il n'y fut pas plus tôt assis qu'il entendit une voix, la plus hideuse qu'il eût jamais entendue, une voix de diable, lui semble-t-il. Il voit aussitôt surgir d'une chambre une lance au fer qui crachait du feu : elle frappe monseigneur Gauvain d'un coup si brutal que ni l'écu ni le haubert n'empêchent la pointe de transpercer de part en part son épaule. Il perd connaissance sous l'emprise de la douleur et, quand il a retrouvé ses esprits, il sent que l'on arrache le fer de son épaule, sans savoir cependant qui le manie. Il saigne à grands flots, mais ne bouge pas du lit : il se dit que, dût-il y périr tout glacé, il essaiera d'en voir encore davantage, tout en étant conscient de la gravité de

---

chambres, que on ne vous voie ! » Lors hauce le baston pour ferir mon signor Gavain, mais il jeta la main encontre, se li toli le baston. Et quant li nains vit ce, se li dist : « Ha ! chevaliers, ce ne vaut riens ! Certes, tu ne te pues de chaiens partir sans honte avoir. » Lors s'en vait messire Gavains el chief de la sale, si i vit un des plus riches lis del monde. Et il vait maintenant cele part et, en ce qu'il s'i dut asseoir, si ot une damoisele qui li crie : « Ha ! chevaliers[a], tu morras ja, se tu t'i couches desarmés, car c'est li Lis Aventurous ! Mais vois la unes armes, si t'en arme, et puis t'i couches, se tu vels. » Et il court cele part ou il vit les armes, si s'en apareille au mix qu'il pot ; et quant il s'est bien apareilliés, si s'en vait au lit et s'i asiet. Mais si tost qu'il i fu assis, ot il une vois, la plus hidouse que il onques eüst oï ; si quide que ce soit vois de diable. Et maintenant voit issir d'une chambre une lanche dont li fers estoit tous enflambés, si fiert mon signour Gavain si durement que pour escu ne pour hauberc ne remest que li fers ne soit passés d'outre en outre parmi s'espaulle. Et il se pasme de l'angoisse qu'il sent, et quant il fu revenus de pasmisons, si sent le fer esracier fors de l'espaulle, mais il ne set qui li oste. Si sainne moult durement, mais onques del lit ne remua, ains dist qu'il i morra tous frois, ou il verra encore plus qu'il n'ait veü ; mais moult se sent durement navré. Si i demoura en tele maniere qu'il fu

ses blessures. Il y resta ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. On n'y voyait alors plus que difficilement, car la seule clarté venait de la lune et pénétrait jusque-là par les fenêtres grandes ouvertes. Monseigneur Gauvain regarde autour de lui et aperçoit dans une chambre un serpent à la vue duquel tout homme aurait été saisi d'effroi, car il était de toutes les couleurs possibles et imaginables et d'une laideur repoussante. Le serpent commença à aller et à venir en tout sens au milieu de la chambre, jouant de sa queue dont il battait le sol. Au terme de ce long manège, il se retourne, le ventre en l'air, et commence à pousser des cris et des hurlements et à se démener avec la dernière fureur. Il se débat ainsi longtemps, avant de s'étendre comme s'il était mort. Monseigneur Gauvain est frappé de stupeur en le voyant rejeter de sa gueule plus de cinq cents serpenteaux, tous vivants. Après cela, il se rend dans la grande salle et y trouve un imposant léopard, le plus féroce qui soit[1]. Les deux animaux se précipitent l'un sur l'autre et entament une bataille terriblement acharnée, car le serpent espérait à chaque fois vaincre le léopard.

239. La mêlée s'éternisa sans que monseigneur Gauvain pût dire lequel des deux avait le dessus. Quand le serpent vit qu'il ne pourrait triompher du léopard, il retourna dans la chambre d'où il était venu. Les serpenteaux se jettent alors sur lui et lui sur eux, ils opposent une résistance farouche

---

anuitié, si que a paines i pooit on veoir ; et de ce c'on i veoit estoit de la clarté de la lune qui laiens entroit par les fenestres qui estoient aouvertes. Et lors esgarde mé sire Gavains et voit en une chambre un serpent tel qu'il n'a home el monde qui de lui veoir ne deüst avoir paour, car il n'est el siecle nule maniere de coulour que on ne peüst coisir sor lui ; et moult estoit hidous a esgarder. Et li serpens conmencha a aler et a venir amont et aval parmi la chambre, joant soi de sa coue et batant la terre. Et quant il se fu joés [*d*] grant piece, si se tourne ce desous desore et conmence a crier et a braire et a faire la plus forte fin del monde. Et quant il s'est[b] ensi une grant piece debatus, si s'estent ausi conme s'il fust mors. Et mé sire Gavains s'esmervelle moult durement, car il vit qu'il jetoit de sa bouche sarpentiaus plus de .v.c. qui tout estoient vif. Et quant il ot ce fait, si s'en vint el grant palais, si trouve un grant lupart, le plus fier del monde. Se li court sus et cil a lui ; si conmence la bataille entr'aus .II., la plus fiere del monde, car li serpens[c] quidoit toutesvoies venir au desus del lupart.

239. Grant piece dura la mellee d'aus .II., si que mé sire Gavains ne savoit liquels en avoit le meillour. Et quant li serpens vit qu'il ne porroit venir au desus del lupart, si se retourna en la chambre dont il estoit issus. Si courent li serpentel a lui et il a aus, si se desfendent li

tant et si bien que le grand serpent finit par tuer les petits et réciproquement. En cet instant, les fenêtres de la salle se mettent à battre l'une contre l'autre dans un tel fracas et un tel claquement que l'on s'attend à voir l'édifice s'écrouler. Puis s'y engouffre un vent si puissant et si violent qu'il emporte tout le feuillage qui jonchait le sol. Longtemps après le claquement des fenêtres, monseigneur Gauvain entend les plus poignants sanglots et les plus terribles lamentations ; c'étaient, lui semble-t-il, des femmes. Quand il voulut se redresser pour voir ce qu'il en était, il vit sortir d'une chambre douze demoiselles qui se laissaient aller à la plus vive douleur. Elles avancent l'une à la suite de l'autre et disent tout en pleurant : « Cher Seigneur-Dieu, quand donc échapperons-nous à ces tourments ? » Une fois arrivées à la porte de la chambre où la colombe était entrée la veille, elles s'y agenouillent et récitent des prières et des oraisons, sans pour autant cesser de pleurer à chaudes larmes. Après s'y être longuement arrêtées, elles retournèrent là d'où elles étaient venues. Quand elles eurent disparu, monseigneur Gauvain vit sortir de la chambre un chevalier revêtu de toutes ses armes qui lui dit : « Seigneur chevalier, levez-vous et allez dormir dans une de ces chambres, car vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps. » Il répond qu'il y restera, dût-il en mourir.

240. « Cher seigneur, reprend le chevalier, vous ne le pou-

---

serpentel moult durement et tant que en la fin ocist li grans serpens les petis serpentiaus et li serpentel ausi lui. Et lors conmencent les fenestres del palais a flatir l'une a l'autre, si font si grant noise et si grant debateïs qu'il samble bien que li palais doie fondre. Et lors entra laiens uns vens si grans et si fors qu'il emporta tote la jonchie del palais. Grant piece aprés le debateïs des fenestres ot mé sire Gavains le plus grant ploureïs del monde et le plus grant duel : se li sambloit[a] que c'estoient femes. Et quant il se valt redrecier en estant pour veoir que c'estoit, si vit issir d'une chambre jusqu'a .XII. damoiseles qui font le plus grant doel del monde. Si vont l'une[b] aprés l'autre et dient tout em plourant : « Biaus Sire Dix, et quant isterons nous de cest traveil ? » Et quant eles sont venues jusques a l'huis de la chambre[c] ou li coulons estoit entrés le soir devant, si s'agenoullent illoc et font proiieres et orisons et toutesvoies plourent moult durement. Et quant eles i orent esté grant piece, si retournerent arriere la dont eles estoient venues. Et quant eles s'en furent alees, si vit mé sire Gavains issir de la chambre un chevalier armé de toutes armes ; si dist a mon signour Gavain : « Sire chevaliers, levés sus, si alés dormir dans une de ces chambres, car ci ne poés vous remanoir longement. » Et il dist qu'il i demoerra ou il morra.

240. « Biaus sire, fait li chevaliers, non ferés, car ançois que vous i

vez pas, car avant d'y rester vous devriez vous battre contre moi. — De me battre, répond monseigneur Gauvain, je me passerais fort bien ; je m'y résoudrais néanmoins plutôt que de partir. — Par ma foi, dit l'autre, puisque vous ne voulez pas le faire de votre plein gré, vous le ferez contraint et forcé, car je vous défie. » Il s'élance alors sur lui, l'épée dégainée, l'écu sur sa tête. Monseigneur Gauvain se lève et se défend du mieux qu'il peut, tandis que l'autre frappe à coups redoublés. Ils se taillent en pièces les écus et les heaumes, se disloquent les hauberts aux côtés et aux hanches et se font saigner. Mais monseigneur Gauvain est fort mal en point en raison de la plaie qu'il avait à l'épaule, qui ne cessait de saigner ; et cette blessure le mit en nette situation d'infériorité. Il supporte la souffrance autant que possible, se protégeant de son écu en chevalier d'expérience. L'autre ne cesse de le harceler, le menant tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, en combattant d'une force et d'une puissance exceptionnelles. Monseigneur Gauvain attend d'avoir repris son souffle, puis se jette avec force sur le chevalier et le traîne où il veut. La bataille s'éternise et tous deux y ont laissé une grande partie de leurs forces. Ils se sont tellement battus que la place est toute jonchée des mailles de leurs hauberts et des morceaux de leurs écus. À bout de forces et épuisés, ils ne peuvent plus relever la tête, car ils se sont tout deux écroulés au sol, comme évanouis. Ils restèrent

---

remansissiés, me combateroie je a vous. — De combatre, fait mé sire Gavains, me sousferroie je bien, et nonpourquant ançois que je m'en alaisse, me combateroie je. — Par foi, fait cil, puis que vous ne le vo[*e*]lés faire par debonaireté, vous le ferés par force, car je vous desfi. » Et lors li court sus, l'espee traite, et met son escu sor sa teste. Et mé sire Gavains se drece et se desfent au mix qu'il puet et cil se haste trop durement. Si s'entredepiecent lor escus et lors hialmes et se desrompent lor haubers sor les costés et sor les hanches et se traient le sanc de lor cors. Mais moult forment est empiriés mé sire Gavains de la plaie qu'il avoit en l'espaulle, car ele ne pooit estancier ; et cele plaie le mist auques au desous. Si sousfre tant et endure conme il puet et se couvre de son escu conme cil qui bien le savoit faire. Et li chevaliers le haste trop durement, si le mainne une ore cha et une autre la, conme cil qui avoit moult grant pooir et moult grant force. Et mé sires Gavains sousfre tant qu'il a s'alainne[a] reprise, puis court sus au chevalier moult durement, si le mainne auques a sa volenté et dura la bataille moult longement[b], si qu'il n'i a celui qui n'ait auques perdu la force de son cors. Et se sont tant combatu que la place ou il se combatoient est[c] toute couverte des mailles de lor haubers et des pieces de lor escus[d]. Si sont si las et si traveillié qu'il ne pueent les testes lever, quar il estoient ambedoi cheü a terre ausi conme em pasmisons. Si

longtemps étendus de la sorte jusqu'au moment où la salle commença à trembler et les fenêtres à claquer et à battre. Il y eut alors des coups de tonnerre, des éclairs, les pires intempéries, à l'exception de la pluie.

241. Cette aventure épouvante monseigneur Gauvain, mais il eṡt si las et si éreinté qu'il ne peut se redresser, sans compter que les coups de tonnerre lui avaient tourné la tête au point qu'il ne savait plus s'il était mort ou vivant. À cette tempête succéda une brise merveilleusement légère, en même temps que descendirent dans la salle de multiples voix qui chantaient avec une douceur inouïe, sans commune mesure avec aucune mélodie ou aucune musique d'ici-bas, et elles pouvaient bien être au nombre de deux cents ou plus. Monseigneur Gauvain ne put guère entendre ce qu'elles disaient, si ce n'eṡt qu'elles chantaient en chœur : « Louange et gloire au Roi des cieux ! » Avant même que l'on eût entendu ces voix se répandirent à travers la pièce les odeurs les plus subtiles. Monseigneur Gauvain entend bien les voix et perçoit en elles une telle douceur et un tel charme qu'il ne les considère pas comme terreṡtres, mais comme spirituelles ; et sans conteṡte, elles l'étaient. Il ouvre les yeux, mais ne voit rien autour de lui : il eṡt désormais certain que ce qu'il a entendu n'eṡt pas d'origine terreṡtre, puisqu'il ne peut le voir. Aussi se serait-il fort volontiers levé, s'il l'avait pu, mais cela lui était impossible, car il avait perdu tout pouvoir sur son corps et sur ses membres. Il vit alors sortir d'une

---

jurent une grant piece ensi, tant que li palais conmencha a trambler et les feneṡtres a ferir et a debatre. Et il conmence a tonner et a espartir et a faire le plus felon tans del monde, sans ce qu'il ne plouvoit mie.

241. De ceṡte aventure fu mé sire Gavains moult esmaiés, mais il eṡt si traveilliés et si las qu'il ne puet la teṡte lever et avoc ce avoit il le cervel si atourné del tonnoile qu'il avoit oï, qu'il ne savoit s'il eṡtoit mors ou vis. Et aprés ce vint uns dous vens que c'eṡtoit a merveilles et maintenant descendirent el palais pluisours vois[a] qui chantoient si doucement qu'il n'a el monde melodie ne son qui[b] a ce se peüṡt prendre, et bien pooient eṡtre .cc. ou plus. Et mé sire Gavains ne pot gaires entendre ce qu'il disoient, fors que a la fois chantoient : « Loenge et gloire soit au Roi des cix ! » Et ançois que les vois fuissent entendues, furent par laiens espandues toutes les bones odours del monde. Mé sire Gavains entent bien les vois, si les ot si douces et si plaisans qu'il ne quidoit mie que ce fuissent choses terriennes, mais esperituous ; et sans faille si eṡtoient eles. Et il ouvre les ex, mais il ne voit riens entour lui, et lors set il bien vraiement que ce ne sont pas choses terriennes qu'il a oïes, quant il ne les puet veoir. Si se levaṡt ore moult volentiers, s'il peüṡt, mais il ne puet, [*f*] car il a perdue toute la force del cors et des menbres. Et lors voit issir d'une chambre la bele

chambre la belle demoiselle, celle qui la veille au soir avait porté le vase devant les tables, et elle était précédée de deux encensoirs. Une fois parvenue au milieu de la salle, elle dépose le saint Vase devant elle sur une table d'argent, et monseigneur Gauvain voit tout autour douze encensoirs d'argent qui ne cessaient de répandre de l'encens. Toutes les voix se mirent alors à chanter avec une douceur qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer ou dire, et toutes proclamaient en chœur : « Honneur et louange au Roi des cieux ! »

242. Quand ce chant qui dura un long moment fut achevé, la demoiselle prit le saint Vase et l'emporta dans la chambre d'où elle était venue. Puis les voix s'éloignent et s'évanouissent, alors que les fenêtres de la salle s'ouvrent, puis se referment tout aussitôt. La pièce devint si obscure que monseigneur Gauvain n'y voyait goutte. Mais tout cela ne fut pas sans profit, car il se sent aussi frais et dispos que s'il n'avait jamais eu aucun mal ni aucune douleur ; quant à la plaie qu'il avait à l'épaule, il n'a plus à s'en soucier, car il eﬆ complètement guéri. Il se relève, heureux et joyeux, et part à la recherche du chevalier qui l'avait affronté, mais ne parvient pas à le retrouver. Puis il entend affluer une foule de personnes et sent qu'on le saisit par les bras, les pieds, les épaules et la tête : on le porte en dehors de la salle avant de le déposer, solidement ligoté, dans une charrette qui se trouvait au milieu de la cour. Le lendemain matin, au lever du soleil, monseigneur Gauvain se réveille et se retrouve dans la

---

damoisele, cele qui le vaissel aporta le soir devant les tables, et devant li venoient doi encensier. Et quant ele vint el milieu del palais, si assiet le saint vaissel devant li sor une table d'argent, et mé sires Gavains vit entour lui jusqu'a .xii. encensiers d'argent qui ne finoient d'encenser. Et lors conmencierent toutes les vois a chanter si doucement que cuers d'ome ne le porroit penser ne langue dire, et tout disoient ensamble a une vois : « Honour et loenge soit au Roi des cix ! »

242. Quant li chans ot grant piece duré, si prent la damoisele le saint vaissel et l'emporte en la chambre dont ele eﬆoit venue. Et lors se departent les vois et s'en vont et lors sont les feneﬆres del palais ouvertes et puis recloent tout maintenant ; si devint li palais si oscurs que mé sires Gavains n'i vit goute. Mais de tant li eﬆ il si bien avenu qu'il sent son cors ausi sain et ausi a aise, conme s'il n'eüﬆ onques mais eü ne mal ne dolour ; ne de la plaie qu'il avoit eü en l'espaulle n'a il garde, car il en eﬆ tous garis. Si se drecc liés et joians et vait querant le chevalier qui a lui s'eﬆoit combatus, mais il ne le puet trouver. Puis ot venir grant[a] plenté de gent, si sent c'om le prent par les bras et par les piés et par les espaulles et par la teﬆe, si le porte on fors de la sale et l'ont bien loiié en une charete qui enmi la court eﬆoit. Au main, quant li solaus fu levés, s'esveilla mé sire Gavains, si se trouve en la

charrette, mais entre les limons était attelé un cheval si maigre et si misérable qu'il ne valait pas quatre deniers. Quand il se voit dans une situation aussi vile, il en éprouve une telle douleur qu'il est au bord de la folie : il aurait préféré être mort plutôt que vivant.

243. Sans tarder, une vieille vient vers lui avec un fouet et, se mettant à cingler le cheval, conduit monseigneur Gauvain à vive allure à travers les rues de la ville. Quand les artisans aperçoivent le chevalier dans la charrette, ils le poursuivent de leurs cris et de leurs huées et lui jettent à foison excréments, savates et boue ; ils l'escortent ainsi pour sa plus grande honte en dehors de la ville. Quand ils eurent franchi le pont, la vieille le libère de ses liens et lui rend sa liberté. Il descend aussitôt d'un bond et monte sur son cheval, puis demande à la vieille le nom du château : « Corbénic », lui dit-elle. Sur ce, il s'en va, terriblement abattu, maudissant l'heure de sa naissance, maintenant qu'il est le plus réprouvé de tous les chevaliers. Il fit route ainsi toute la journée, en proie à la douleur, sans boire ni manger. Le soir, il arriva chez un homme pieux et lettré, qui n'avait pas encore récité les vêpres. Après que monseigneur Gauvain les eut entendues, le saint homme lui demanda qui il était, et il lui dit toute la vérité. L'ermite s'exclama alors :

244. « Ah ! seigneur, soyez le bienvenu ! Assurément, vous êtes de tous les chevaliers du monde celui que je désirais le plus rencontrer. Mais, au nom de Dieu, où avez-vous dormi

---

charete, mais es limons avoit un cheval si maigre et si chaitif qu'il ne valoit pas .IIII. deniers. Et quant il se voit si vilment, si en a si grant doel que pour un poi qu'il n'est issus del sens ; si amast mix a estre mors que vis.

243. Maintenant vient cele part une vielle atout une corgie, si conmence le cheval a batre et l'enmainne grant aleüre parmi les rues de la vile. Et quant li menestrel voient le chevalier en la charete, si vont aprés huant et criant et li vont getant fiens et chavates et boe a grant plenté ; si le convoient a grant honte fors de la vile[a]. Et quant il[b] orent le pont passé, si le desloie la vielle et l'en laisse aler. Et il saut jus maintenant et monte sor son cheval, et puis demande a la vielle conment li chastiaus a a non, et ele li dist qu'il a a non Corbenic. Et lors s'en vait[c], faisant le plus grant doel del monde, et maldist l'ore que il fu nés[d], quant ore est il li plus vix chevaliers del mon[*332a*]de. Ensi erra toute jour, faisant son doel sans boire et sans mengier ; et au soir vint chiés un prodome letré, ançois qu'il eüst ses vespres dites. Si les oï mé sire Gavains et, quant eles furent dites, si demanda li prodom a mon signour Gavain qui il est, et il l'en dist toute la verité. Et lors li dist li hermites :

244. « Ha ! sires, vous soiiés li bien venus ! Certes, vous estes li

cette nuit ? » Monseigneur Gauvain est si abattu qu'il ne peut prononcer un mot, mais les larmes lui viennent aux yeux. Le saint homme, qui se rend bien compte que quelque malheur l'a atteint, ne lui en demande pas plus, se contentant d'ajouter : « Seigneur, ne soyez pas si affecté, car personne n'est parfait au point de ne pas connaître de temps à autre un échec. — Certes, seigneur, répond monseigneur Gauvain, je sais bien qu'un honnête homme peut parfois rencontrer des échecs, mais jamais un seul homme n'a connu autant d'échecs que moi depuis une semaine. » Il lui raconte alors toutes les aventures qu'il a rencontrées. Le saint homme l'observe, frappé de stupeur, puis, après un long silence, finit par lui dire : « Ah ! seigneur, j'en prends Dieu à témoin, c'est là un terrible malheur, car vous avez vu sans savoir de quoi il s'agissait. — Ah ! cher seigneur, si vous le savez, dites-le-moi. — Il n'y a pas de doute, c'était le saint Graal, le saint Vase où fut versé et recueilli le sang de Notre-Seigneur. Comme vous n'avez manifesté aucune humilité ni aucun respect à son égard, vous deviez à juste titre être privé de son pain, et c'est ce qui arriva : vous avez pu le constater par vous-même, puisque tous furent servis, sauf vous. — Au nom de Dieu, seigneur, dites-moi la vérité sur ces aventures. — Vous ne saurez rien de ma bouche, mais vous ne tarderez pas à l'apprendre. — Cher doux seigneur, reprend monseigneur Gauvain, révélez-moi au moins ce que signifie le serpent, si vous le savez. — Je

---

chevaliers de tout le monde que je desiroie plus a veoir. Mais pour Dieu, ou geüstes vous anuit ? » Et il est si coureciés qu'il ne pot mot dire, ains li vienent les larmes as ex. Et lors s'aperçoit bien li prodom qu'il est coureciés d'aucune chose, si en laisse atant la parole ester, fors de tant qu'il li a dit : « Sire, ne soiés mie coureciés, car il n'est nus si prodom a qui il ne meschiet a la fois. — Certes, sire, fait mé sire Gavains, je sai bien qu'il meschiet a la fois aucun prodome, mais onques mais ne mescheï tant a un sol home com il est a moi mescheü puis .VIII. jours en encha. » Et lors li conte toutes[a] les aventures qui li estoient avenues. Et li prodom le regarde et devint tous esbahis et lors li dist a chief de piece : « Ha ! sire, si voirement m'aït Dix, ce est moult grant mescheance, car vous veïstes et si ne seüstes que ce fu. — Ha ! biaus sire, fait mé sire Gavains, se vous le savés, si le me dites. — Certes, fait li prodom, ce fu li sains Graaus, li sains vaissiaus ou li sans Nostre Signour fu espandus et ens recoillis. Et quant vous ne li fustes humelians et simples, biens vous dut estre ses pains veés, et si fu il : ce veïstes vous apertement, car tout i furent servi fors que vous. — Por Dieu, sire, fait mé sire Gavains, de ces aventures me dites la verité. — Ja par moi n'en savrés riens, fait li prodom, et si ne demoerra mie que vous ne le savrés. — Bials dolz sire, fait mé sire Gavains, al mains me dites que li serpens senefie, se vos le savés[b]. —

vais vous l'expliquer, mais après cela ne me posez plus d'autre question, car je ne vous en dirai rien de plus.

245. « Il est vrai que vous avez vu dans la chambre le serpent qui vomissait de sa gueule de petits serpenteaux ; il franchit ensuite la porte pour aller dans la grande salle où il rencontra le léopard ; il l'affronta, mais, incapable de le vaincre, retourna dans sa chambre ; à ce moment, les serpenteaux se précipitèrent sur lui et ils se massacrèrent mutuellement : voilà ce que vous avez vu. — C'est tout à fait cela, seigneur. — Je vais maintenant vous dire ce que signifie cette scène. Le serpent si imposant et si puissant est l'image du roi Arthur, qui a éduqué et élevé ses hommes. Tout comme le serpent est sorti de la chambre, le roi Arthur quittera son pays pour mettre à mort un chevalier et se précipitera sur ce dernier comme le serpent s'est jeté sur le léopard, mais il ne pourra le vaincre, alors même qu'il y consacrera toutes ses forces. Puis il retournera dans son pays à l'image du serpent revenu dans sa chambre, quand il verra qu'il ne pourra soumettre le chevalier. Surviendra alors une aventure extraordinaire : tout comme vos yeux ont cessé de voir la lumière dans la salle merveilleuse où vous avez aperçu le léopard, de la même manière s'éteindra la lumière de votre prouesse. Plus tard, quand le roi sera revenu dans son pays à l'image du serpent retourné dans sa chambre, ses hommes l'attaqueront tout comme les serpenteaux se sont précipités sur le serpent, et la bataille s'éternisera, mais ils finiront par

---

Je le vous dirai, fait li prodom, mais aprés ce ne me demandés riens, car je ne vous en conteroie plus.

245. « Voirs est que vous veïstes en la chambre le serpent qui jetoit de sa bouche petis serpentiaus, et puis s'en issi par l'uis en la sale ; si i trouva le lupart a qui il se combati, mais vaintre ne le pot, si s'en retourna en sa chambre ; et lors li coururent sus li serpentel, si l'ocirent illoc et il aus : ce veïstes vous. — Voirs est, sire, fait mé sire Gavains. — Or vous dirai, fait li prodom, que ce senefie. Li serpens qui est si grans et si fors, ce sera senefiance del roi Artu qui a nourri et alevé ses homes. Et ensi com li serpens issi de la chambre, s'en istra li rois Artus fors de son païs pour destruire un chevalier et courra sor le chevalier ausi com li ser[*b*]pens courut sor le lupart, mais vaintre ne le porra ; si en fera il tout son pooir. Et puis s'en retournera il en son païs, ausi com li serpens fist en sa chambre, quant il verra qu'il ne porra le chevalier plaissier. Et lors si avendra une aventure moult merveillouse, car tout autresi com la lumiere de vostre veüe[a] fu estainte el palais aventurous ou vous veïstes le lupart, en tel maniere sera estainte la lumiere de vostre prouece. En aprés, quant li rois sera revenus en son païs, ausi com li serpens s'en retournera en sa chambre, se li courront sus si home, ausi com li serpentel

s'entre-tuer tout comme l'ont fait le serpent et les serpenteaux. Voilà ce que signifie cette scène[1]. Je souhaite maintenant que vous fassiez à votre tour ce que je vous demanderai, comme je l'ai fait pour vous. » Monseigneur Gauvain accepte.

246. « Je veux, demande le saint homme, que vous me juriez sur des reliques de ne jamais de votre vie parler de ce que je vous ai dit ici et de n'en faire part à personne, homme ou femme. » Monseigneur Gauvain le jure sur des reliques, non sans être abasourdi par les paroles qu'il venait d'entendre ; aussi fait-il meilleure mine que son cœur ne lui inspire. Il reste là pour la nuit, profitant de tout ce que possède le saint homme. Le matin, après avoir entendu la messe, il s'équipe de ses armes, remonte sur son cheval et recommande le saint homme à Dieu, puis il reprend sa route, comme auparavant. Mais le conte cesse de parler de lui et revient à Hector des Marais pour relater comment il affronte un chevalier et le met à mort, avant de se diriger vers une cave où il découvre deux lions qu'il massacre, puis libère la dame du château.

Aventures d'Hector.

247. Quand Hector, dit le conte, eut quitté monseigneur Gauvain, il parcourut la forêt durant toute la journée jusqu'à vêpres. Il rencontra alors un nain qui traversait la forêt à vive allure sur un roussin. Quand il se fut approché

---

coururent sus au serpent, et duerra la bataille moult longement. Si les ocirra[b] au daerrain et cil lui, ausi com li serpens ocist les serpentiaus et il ocistrent le serpent. Or vous ai dit ce que ce senefie : si voel que vous faciés ausi ce que je vous dirai, conme je ai fait ce que vous me proiastes[c]. » Et mé sire Gavains li otroie.

246. « Or voel je, fait li prodom, que vous me juerrés sor sains que jamais jour de vostre vie ne parlerés de ce que je vous ai ci dit, ne ne le ferés asavoir a home ne a feme. » Et mé sire Gavains li jure sor[a] sains, ne mais moult fu esbahis des paroles qu'il ot oïes et fait plus bele ciere que li cuers ne li aporte. Si remest laiens cele nuit et fu aiesiés de quanques li prodom pot avoir. Et au matin, si tost com il ot oï messe, prist ses armes et monta sor son cheval et conmande le prodome a Dieu et se remist en son chemin, autresi com il avoit fait devant. Mais de lui se taist li contes et retourne a parler de Hector des Marés, ensi com il se combat a un chevalier et l'ocist et puis va a une chave et trove .II. lyons et les ocist et deschaine la dame del chastel.

247. Or dist li contes que, quant Hectors se fu partis de mon signour Gavain, qu'il erra toute jour parmi la forest jusqu'a vespres. Et lors encontra un nain qui venoit parmi la forest le grant trot sor un roncin ;

d'Hector, il lui dit : « Seigneur chevalier, vous vous avancez trop loin ! — Comment ? s'étonne Hector. — Je ne vous en dirai pas davantage », réplique le nain. Et il fait demi-tour sans un mot de plus. Hector continue cependant sa chevauchée jusqu'à deux blocs de pierre situés au milieu du chemin qui portaient l'inscription suivante : « JAMAIS PERSONNE NE FRANCHIRA CETTE LIMITE SANS SE COUVRIR DE HONTE. » Mais cela, se dit Hector, ne l'empêchera pas de poursuivre sa route jusqu'à ce qu'il voie de quoi il retourne. Il reprend le chemin le plus direct jusqu'à la sortie de la forêt, où il enlève son heaume en raison de la chaleur. Il fait alors la rencontre de deux demoiselles qu'il salue et qui font de même, avant de lui dire : « Ah ! seigneur, quelle grande perte que la vôtre, quand on connaît votre majesté et votre beauté ! » Hector ne s'effraie nullement de leurs propos, mais les recommande à Dieu et se dirige vers le château qui s'offre à ses yeux. En s'approchant, il y découvre une rivière impétueuse et profonde qu'enjambait un pont de quatre toises de large. Il arrive jusqu'à un orme sous lequel il aperçoit une demoiselle. Ils échangent leurs salutations, puis elle lui dit : « Seigneur chevalier, c'est pour votre malheur que vous vous rendez à ce château, car vous y serez bientôt noyé, sachez-le bien.

248. — Comment, demoiselle ? — Je vais vous l'expliquer. Vous voyez qui est là-bas, à côté de ce pont ? — Oui, je le vois bien. — Sachez qu'à mon avis il n'a pas son pareil

---

et quant il vint pres de Hector, se li dist : « Sire chevaliers, vous alés trop ! — Conment ? fait Hectors. — Ja par moi, fait li nains, plus n'en savrés. » Si s'en tourne sans plus dire. Et Hectors [*c*] chevauche toutesvoies tant qu'il vint a .II. perrons qui estoient enmi le chemin, ou il i avoit letres qui disoient : « JA NUS N'I IRA AVANT DE CI QU'IL NE QUIERE SA HONTE. » Mais pour ce, ce dist Hectors, ne retournera il mie devant qu'il voie pour coi. Puis s'en vait le droit chemin de la forest tant qu'il vint a l'issue, et il oste son hialme pour le chaut. Lors encontra .II. damoiseles, si les salue et eles li rendent son salu, puis li dient : « Sire, ha ! com ce est grans damages de vous, que vous estes si grans et si bials ! » Et Hectors ne s'esmaie de riens que eles dient, ains les conmande a Dieu et s'en vait vers un chastel que il vit devant lui. Et quant il vint pres, si i vit une aigue qui moult estoit et grande et parfonde, et par desus avoit un pont qui estoit de .IIII. toises de lé. Il vint jusques a un orme et i vit desous[a] une damoisele. Si le salue et ele li rent son salu, et puis li dist : « Sire chevaliers, mar[b] i alés en cel chastel, car vous i serés ja noiés, bien le saciés.

248. — Conment, damoisele ? fait il. — Ce vous dirai je bien, fait ele. Veés[a] vous la qui est dalés cel pont ? — Oïl, fait il, je le voi bien. — Saciés, fait ele, qu'il est si bons jousterres que el monde, si com je quit, n'a son pareil, et il vous convenra a lui joster. Si sai bien qu'il

au monde pour ce qui est de la joute et vous devrez l'affronter. Aussi suis-je certaine qu'il vous abattra et vous réservera le même sort qu'aux autres. — Et quel est-il ? — Par ma foi, il les plonge dans l'eau, eux et leurs montures. Voilà pourquoi je vous dissuade d'y aller, car vous ne gagneriez rien à l'affronter. — Demoiselle, je le verrai bientôt. » Il la recommande alors à Dieu et se rend jusqu'au pont ; il aperçoit une lance appuyée à un arbre et la saisit, car aussi bien n'en avait-il pas, puis se place sur le pont. Le chevalier qui l'occupait lui demande de prendre garde à lui, Hector répond qu'il fera tout son possible. Ils s'élancent l'un contre l'autre, les lances à l'horizontale, et échangent des coups sans ménagements. Alors que le chevalier du pont brise sa lance, Hector le frappe si brutalement qu'il le précipite à l'eau avec son cheval ; et si le chevalier n'avait pas trouvé de quoi se retenir, il se serait aussitôt irrémédiablement noyé. Hector, sans davantage lui prêter attention, se dirige vers la porte du château dans l'idée d'y entrer, mais on lui ferme la porte au nez. Il demande à un homme qui se trouvait au-dessus de la porte pour quelle raison on ne le laissait pénétrer dans le château. « Parce que, lui répond-il, aucun chevalier ne peut y entrer avant qu'il ait juré solennellement de débarrasser le château des mauvaises coutumes qui y sont en usage et de faire de son mieux pour toutes les abolir. — Je ferai tout cela de bon cœur, répond Hector, et je m'y engage loyalement. » On lui ouvre alors la porte, il entre et demande

---

vous abatera et metera la ou il met les autres. — Et ou les met il ? fait Hectors. — Par foi, fait ele, il les met en l'aigue, et aus et lor chevaus sor coi il seent. Pour ce vous loe je que vous n'alés mie cele part, car de jouster a lui ne poés vous riens conquerre. — Damoisele, fait Hectors, ce verrai je par tans. » Lors le conmande a Dieu, si vint jusques au pont, si vit un glaive apoiié a un arbre et il le prent, car ausi n'en avoit point ; si se met sor le pont. Et li chevaliers qui estoit sor le pont dist qu'il se gart de lui, et il dist que si fera il a son pooir. Lors laissent courre li uns vers l'autre, les glaives alongiés, si s'entrefierent les greignours cops qu'il porent. Li chevaliers del pont brise son glaive et Hectors le fiert si durement qu'il abat en l'aigue cheval[b] et chevalier ; et se li chevaliers n'eüst trouvé a coi il se retenist, noiés fust maintenant sans faille. Et Hectors ne le regarde plus, ains s'en vait a la porte del chastel et il quida entrer ens ; se li clost on la porte a l'encontre. Et il demande a un houme qui desus la porte estoit pour coi on ne le laisse entrer el chastel. « Pour ce, fait cil, que nus chevaliers n'i puet entrer devant ce qu'il ait juré sor sains qu'il deliverra le chastel des malvaises coustumes qui i sont et qu'il fera tout son pooir d'oster les toutes. — Tout ce ferai je vo[*d*]lentiers, fait Hectors, et je le creant loiaument. » Et on li ouvre la porte et il entre

quelles sont les coutumes du château. « Nous vous le dirons bien volontiers, fait l'autre. La vérité eſt que réside ici le plus félon et le plus cruel chevalier du monde : il eſt maître de ce château et manie les armes avec une bravoure dont nous ne connaissons pas d'autre exemple. Comme il eſt conscient de sa prouesse et de sa bravoure, il affronte tous les chevaliers qui viennent ici. Dès qu'il a triomphé de l'un d'eux, il le fait déshabiller, puis traîner tout nu à travers les rues de cette ville. Voilà le sort qu'il inflige aux chevaliers venus d'ailleurs. Mais il eſt encore une autre coutume bien pire et qui nous concerne directement : il ne se passe pas une journée dans l'année sans qu'il ne prenne une de nos filles, à condition qu'elle soit vierge, et couche avec elle de force avant de la livrer au bon plaisir d'un domeſtique[1].

249. « Il en a ainsi déshonoré plus de quarante, ce dont nous sommes si affligés que nous préférerions la mort à la vie. Telles sont les coutumes de cette cité : vous devez donc tout faire pour les abolir sous peine d'être parjure. » Il répond qu'il veut bien faire tout son possible, « mais comment pourrons-nous rencontrer le chevalier ? — Vous le trouverez sans difficulté, car nous vous conduirons auprès de lui. » On le mène alors dans un splendide jardin planté de nombreux arbres à l'exception d'une place en son centre qui s'étendait sur une largeur et une longueur de un arpent et était close sur tout son pourtour de solides pieux bien pointus. L'autre lui montre un

---

ens et demande les couſtumes del chaſtel. « Nous les vous dirons volentiers, fait cil. Il eſt voirs que chaiens a le plus felon chevalier et le plus cruel del monde et eſt sires de ceſt chaſtel et eſt si prous as armes que nous ne savons nul si prou. Et pour ce qu'il se sent a si prou et de si grant prouece, se combat il a tous les chevaliers qui viennent ceſte part. Et quant il en a aucun vaincu, si le fait despoullier tout nu et puis le fait trainer parmi toutes les rues de ceſte vile ; et ce fait il as chevaliers eſtranges. Mais encore i a il une couſtume qui eſt plus vilainne a noſtre oés, car il n'eſt nul jour de l'an qu'il ne prenge une de nos filles, par coi ele soit pucele, et giſt a li par force et puis le baille un vallet a tenir en soignantage.

249. « Ensi en a honni plus de .XL., dont nous sommes si dolant que nous amerienmes mix a morir que a vivre. Et ce sont les couſtumes de ceſte vile : si couvient que vous metés painne en abatre les, ou vous serés parjures. » Et il diſt qu'il en fera volentiers son pooir, « mais conment porrons nous trouver le chevalier ? — Moult bien le troverés, fait cil, car nous vous menrons la ou il eſt. » Lors le mainnent en un moult bel garding plain d'arbres, fors de tant qu'il i avoit el milieu une place qui bien duroit un arpent de lonc et de lé et eſtoit close[a] de bons pels agus et fors tout entour. Et cil li mouſtre un cor d'ivoire qui pendoit a un pin et li diſt qu'il li couvient sonner le

cor d'ivoire suspendu à un pin et lui demande d'en sonner, s'il veut voir le chevalier s'avancer[1]. Hector le prend et en sonne si puissamment que le son porte très loin. Aussitôt surgit d'une grande tour un chevalier ; monté sur un blanc destrier, il avait les cheveux roux et des taches de rousseur, le nez bas et camus et exhibait des dents grimaçantes : il avait vraiment tout d'un félon et d'un vaurien[2]. Dès qu'il voit Hector, il lui dit : « Que Dieu vous sauve, seigneur chevalier ! » Hector le salue à son tour non sans se forcer. L'autre reprend : « Cher seigneur, d'où venez-vous ? — Que vous importe d'où je viens ? Vous ne l'apprendrez pas de ma bouche, si vous ne vous engagez pas à faire ce qui me plaît. — Je ne ferai jamais ce qui vous plaît, à moins que je n'y trouve profit et honneur. Mais dites-moi quel est votre souhait. — Pour dire la vérité, si vous me juriez sur des reliques que vous ne couvrirez plus jamais de honte homme ou femme de ce château ou chevalier que vous auriez vaincu, vous feriez ce qui me plaît. Je vous indiquerais alors d'où je viens et tout s'arrangerait entre nous. — Ne le ferez-vous qu'à cette seule condition ? — Assurément oui, répond Hector.

250. — Dans ce cas, sachez donc qu'avant tout autre chevalier c'est vous que je vais couvrir de honte. » Sur ce, il s'éloigne et va s'armer. Ceux qui étaient sur la place s'adressent à Hector : « Seigneur, savez-vous pourquoi il est venu sans armes ? C'est qu'il espérait qu'à force de propos enjôleurs vous feriez la paix avec lui et déposeriez vos armes ; et

---

cor, s'il velt que li chevaliers viengne avant. Et Hectors le prent et le sonne si haut que moult en vait loing l'alainne. Et erroment issi fors uns chevaliers d'une grant tour et fu montés sor un blanc destrier et li chevaliers fu rous et lentillous et si ot le nés bas et camus et les dens requingniés : si sambloit moult bien fel et pautonniers. Et la ou il voit Hector, se li dist : « Dix vous saut, sire chevaliers ! » Et Hectors li rent son salu a moult grant painne. Et cil li dist : « Biaus sire, dont estes vous ? — Que vous chaut, fait Hectors, dont je sui ? Ja par moi ne le savrés, se vous ne me creantés a faire mon plaisir. — Vostre plaisir, fait cil, ne ferai je ja, se je n'i voi mon prou et m'ounours. Mais dites moi quels vostres plaisirs seroit. — Certes, fait Hectors, se vous me juriés sor sains que jamais ne feriés honte a home ne a feme de cest chastel ne a chevalier, [*e*] puis que vous l'ariés conquis, vous feriés mon plaisir. Et si vous diroie dont je sui et seriés acordés a moi. — Et ne le ferés vous autrement ? fait cil. — Naje voir, fait Hectors.

250. — Or saciés bien dont, fait il, que je ne ferai jamais honte a chevalier devant que je le vous avrai faite. » Lors s'em part d'illoc et s'en vait armer. Et cil qui erent en la place dient a Hector : « Sire, savés vous pour coi il vint desarmés ? Il vous quidoit affoler par paroles tant que vous eüssiés fait pais a lui et que vous ostissiés vos armes. Et

quand vous auriez été désarmé, il se serait emparé de vous et vous aurait infligé tout ce que l'on peut imaginer comme humiliations. Il a ainsi couvert de honte maints valeureux chevaliers et ils obtiendront un jour vengeance, s'il plaît à Dieu. » Au milieu de cette conversation, le chevalier sortit de la tour, superbement équipé d'une armure vermeille, un écu de même couleur à son cou, une lance au poing. Dès qu'il voit Hector, il lui demande de se mettre désormais sur ses gardes, car il ne garantit plus sa sécurité. « Pas plus que moi, réplique Hector, car je n'ai jamais vu de chevalier que j'aie autant haï que vous. » Ils pénètrent alors tout deux dans l'arpent de terrain clos, comme je vous l'ai expliqué, se lancent l'un contre l'autre à bride abattue et se heurtent avec une telle brutalité que les deux lances volent en éclats. Ils se culbutent mutuellement à terre, écrasés par leurs chevaux : l'un comme l'autre en est tout étourdi. Mais Hector est le premier à se relever et à empoigner son épée ; l'autre l'imite en adversaire tenace. Ils se martèlent rageusement les heaumes jusqu'à en faire jaillir des étincelles et voient trente-six chandelles à force de multiplier les coups. Ils mettent en pièces leurs écus, rompent les mailles de leurs hauberts aux bras et aux hanches et font couler le sang en maints endroits. Leur combat est à ce point équilibré qu'on ne saurait désigner le meilleur, car le moins courageux débordait encore de prouesse et de bravoure.

251. À force de combattre, ils sont l'un et l'autre à bout et

---

quant vous fuissiés desarmés, il vous fesist prendre et faire tant de honte que bouche peüst deviser. Si a en tel maniere honni maint bon chevalier qui encore en seront vengié en aucun tans, se Dix plaist. » Endementiers qu'il parloient ensi, issi li chevaliers de la tour, armés moult richement d'unes armes vermeilles, et ot a son col un escu vermeil et une lance en son poing. Et la ou il voit Hector, se li dist qu'il se gart des or mais de lui, car il ne l'asseüre mie. « Ne je plus vous, fait Hectors, car je ne vi onques chevalier que je haïsse tant com vous. » Lors entrent ambedoi en l'arpent qui estoit clos, ensi com je vous ai devisé, et laissent courre li uns vers l'autre et[a] s'entrefierent par tel force que li glaive peçoient ambedoi[b]. Si s'entreportent a terre, les chevaus sor les cors, si qu'il n'i ot celui quil ne soit tous estourdis. Mais Hectors se drece premierement et met la main a l'espee, et cil refait autretel, com cil qui de grant force estoit. Si s'entredonnent grans cops desor les hialmes si qu'il en font le fu saillir ; et li oel lor estincelent es testes as fais des cos qu'il s'entredonnent. Si depiecent lor escus et desmaillent les haubers sor les bras et sor les hanches et en font le sanc saillir em pluisours lix. Et sont ambedoi si paringal que on ne set eslire le meillour, car li mains vaillans si estoit plains de grant prouece et de moult grant hardement.

au bord de l'épuisement, mais le chevalier a essuyé un tel coup qu'il manque de mourir sous l'emprise de la douleur. Hector le serre de si près qu'il en est réduit à se protéger de son écu ; puis, d'une botte puissante, il lui fait voler le poing avec l'épée : l'autre lance un cri extraordinairement strident. Hector remet l'épée au fourreau, saisit son adversaire par le heaume qu'il lui arrache de la tête et menace de le tuer, s'il ne reconnaît pas sa défaite. Et l'autre de répliquer, en prenant Dieu à témoin, qu'il n'en est pas question. Mais Hector dégaine l'épée et d'un coup sec lui fait voler la tête à distance d'une bonne portée de lance. Il demande alors à ceux qui étaient là s'il doit en faire davantage. Ils lui répondent que oui, « car il vous faut délivrer la dame de ce château qui est en prison là-bas dans une cave, gardée par deux lions. » Il répond qu'il est prêt à faire tout ce qu'ils voudront. « Dans ce cas, disent-ils, suivez-nous donc. » Et il les suit. Ils le conduisent jusqu'à une cave située sous la tour, lui en indiquent l'entrée et lui disent : « Seigneur, c'est là-dedans qu'est emprisonnée la dame, deux lions la gardent si étroitement que personne n'ose s'approcher d'elle. » En entendant ces propos, Hector fait le signe de la vraie croix sur son front et se confie à Dieu, puis pénètre dans la cave. On y voyait bien clair, car elle était percée de plusieurs orifices qui laissaient passer généreusement la lumière du jour. Après s'être avancé, il aperçoit les deux lions retenus par deux

---

251. Tant se sont entrecombatu qu'il n'i a celui d'aus quil ne soit las et traveilliés, mais li chevaliers a si grant cop eü que a poi qu'il ne muert d'angoisse. Et Hectors le haste tant durement que cil ne fait se soi couvrir non de son escu ; et Hectors li jete un cop d'escremie et le fiert si durement qu'il li fait voler le poing atout l'espee : et cil jete un brait grant et merveillous. Et Hectors remet l'espee el fuerre, si prent celui au hialme et li esrace de la teste et dist qu'il l'ocirra, s'il ne se tient pour outré. Et cil dist qu'il n'en fera riens, se Dix li aït. Et Hectors traist l'espee et le fiert si qu'il [f] li fait la teste voler plus d'une lance loing. Lors demande a ciaus qui en la place estoient, s'il li couvient plus faire. Et il dient que oïl, « car il vous couvient delivrer la dame de cest chastel qui decha est em prison en une cave ou .II. lyons le gardent. » Et il dist qu'il est pres de faire quanqu'il vauront. « Or venés dont, font il, aprés nous. » Et il si fait. Et il l'enmainnent en une chave qui estoit desous la tour, se li moustrent l'entree et li dient : « Sire, chaiens est la dame em prison, si le gardent li doi lyon si bien que nus n'ose a li atouchier. » Et quant Hectors l'entent, si fait signe de la vraie crois en son front et se conmande a Dieu, puis se met en la chave. Et on i veoit bien cler, car la chave estoit crevee[a] em pluisours lix, si que la clarté del jour i fu espandue partout. Et quant il est avant venus, si voit les .II. lyons qui estoient loiié as .II.

chaînes de fer, l'un à droite, l'autre à gauche, et ils surveillaient si sévèrement le passage que personne ne pouvait accéder à la dame.

252. En voyant qu'il lui faut passer entre les lions, Hector se couvre la tête de son écu, dégaine l'épée et se dirige vers les lions qui dans un déchaînement de fureur grattaient le sol de leurs griffes et agitaient leur queue pour redoubler leur rage. Hector se dirige vers le plus proche en se protégeant derrière son écu. Le lion lance ses pattes pour s'emparer de l'écu, mais Hector lève l'épée et lui tranche les deux pattes avant, puis, réitérant son coup, le frappe en pleine tête et la fend en deux parties : l'animal s'écroule au sol, raide mort. Il se dirige sans tarder vers l'autre lion, si vive était son impatience de délivrer la dame. Quand le lion le voit venir, il se cabre, saisit l'écu de ses crocs et de ses griffes et le lui arrache si sauvagement du cou qu'il culbute Hector à terre. Mais, alors que le lion s'apprête à récidiver et à arracher ses griffes de l'écu, Hector se relève, tout honteux de sa chute, puis se précipite sur l'animal avec une hardiesse évidente et, d'un coup en pleine tête, lui tranche tout le museau. Le lion croit pouvoir se jeter sur lui, mais en est empêché par l'écu où étaient plantées ses griffes. Hector s'élance sur lui avec son épée et lui tranche la tête et la partie des griffes restée fichée dans l'écu.

253. Il se dirige alors vers la dame, qui lui souhaite la

---

chaines de fer ; si estoit li uns a destre et li autre assenestre et gardoient si bien l'entree que nus ne pooit avenir a la dame.

252. Quant Hectors voit que par les lyons li couvient passer, si jete l'escu sor sa teste et traist l'espee et s'en vait vers les lyons qui faisoient la plus forte fin del monde, car il esgratinoient la terre a lor ongles et se debatoient de lor coes pour aus plus courecier. Et Hectors s'en vait vers celui qui plus pres de lui estoit, si tient son escu devant lui. Et li lyons jete les piés pour prendre l'escu ; et Hectors hauce l'espee, se li cope les .II. piés devant, puis recouvre son cop et le fiert parmi la teste si qu'il li fent en .II. parties, et cil chiet mors a la terre. Et il s'adrece maintenant a l'autre, car moult li tarde que il ait la dame delivree ; et quant li lyons le voit venir, si se drece sor les piés deriere et aert l'escu as dens et as ongles et li esrace si durement del col qu'il fait Hector voler a terre. Mais quant li lyons valt recouvrer et oster ses ongles de l'escu, si se lieve Hectors qui moult avoit grant honte de ce qu'il estoit cheüs. Si court sus au lyon si hardiement que nus ne le veïst qui a hardi ne le tenist, si le fiert si parmi le visage qu'il li cope tout le musel. Et li lyons se quide lancier a lui, mais il ne puet pour l'escu ou il ot fichié ses ongles. Et Hectors li court sus a l'espee et li cope la teste et des ongles tant com il en tient en l'escu.

253. Lors en vait a la dame qui li dist que bien fust il venus, et il

bienvenue ; il lui répond en appelant sur elle la protection divine. Puis il brise la chaîne de fer à laquelle elle était attachée, la prend par la main et l'emmène en dehors de la cave, là où les gens les attendaient. En voyant revenir la dame, ils lui manifestent une joie sans égale tout comme à Hector et les conduisent à une église pour remercier Notre-Seigneur de l'honneur qu'il leur avait accordé. Revenus de l'église, ils s'abandonnent à une joie sans retenue et souhaitent à Hector la bienvenue, lui, la fleur de la chevalerie, « qui nous a délivrés de la terrible infamie dans laquelle nous nous trouvions ! »

254. C'est dans cette atmosphère de liesse et de réjouissances qu'ils escortent Hector jusqu'à la grande salle qui était entièrement garnie de divers tissus de soie ; ils s'y asseyent, car le sol était recouvert d'herbe fraîche. La dame et Hector prennent place d'un côté ; Hector lui demande son nom : « Orvale de Guindel, dit-elle, et tel est le nom du château où vous vous trouvez. Mais, au nom de Dieu, donnez-moi des nouvelles de Marigart le Roux. Est-ce vrai que vous l'avez tué ? — De qui parlez-vous ? demande Hector. — C'est le seigneur du château. — Assurément, il est mort. — Avez-vous assisté à sa mort ? — Évidemment : je l'ai tué de mes propres mains. — Au nom de Dieu, que soient bénies les mains qui l'ont tué ! Et béni soit Dieu qui vous a conduit jusqu'ici, car vous avez rempli mon cœur d'une joie comme

---

respont que bone aventure li doinst Dix ; puis trencha la chaine de fer dont la dame estoit [*333a*] loïe, si le prent par la main et l'enmainne fors de la chave, ou les gens les atendoient. Et quant il voient la dame venir, se li font la plus grant joie del monde et a Hector autresi et les mainnent a[a] un moustier pour rendre grasses a Nostre Signour de l'honour qu'il lor avoit faite. Quant il furent venu del moustier, si font ausi grant joie com il porent faire ; si dient a Hector que bien soit venus la flour de chevalerie, « qui nous a delivré de la grant honte ou nous estions ! »

254. A tel joie et a tel feste mainnent Hector en la sale qui toute estoit pourpendue de dras de soie et de cendaus et s'aseent pour ce qu'ele estoit joncie d'erbe vert. Et la dame et Hector s'aseent d'une part, et Hectors li demande conment ele avoit non ; et ele dist qu'ele avoit non Orvale de Guindel, « et ensi a non cis chastiaus ou vous estes. Ne mais, pour Dieu, de Marigart le Rous me dites noveles. Est ce voirs que vous l'avés ocis ? — Qui est ce, fait Hectors, que vous dites ? — C'est, fait ele, li sires de cest chastel. — Certes, fait il, mors est il. — Le veïstes vous dont ocirre ? fait ele. — Oïl voir, fait il, je meïsmes l'ocis a mes mains. — En non Dieu, fait ele, beneoites soient les mains qui l'ocistrent ! Et beneois soit Dix qui ceste part vous amena, car vous m'avés mis el cuer la plus grant joie qui onques

je n'en ai jamais ressenti, puisque vous m'avez vengée de l'homme qui m'a plus qu'aucun autre couverte de honte, et sans aucune justification. Il est vrai qu'il m'aima passionnément, lorsque j'étais jeune fille, et sollicita mon amour, mais, comme je connaissais sa déloyauté, rien chez lui n'aurait pu me le faire aimer. Il me supplia plusieurs fois directement ou par personnes interposées, notamment par un de ses frères : ma conversation avec ce dernier s'envenima au point que je le menaçai, s'il ne me laissait tranquille, de lui faire un mauvais parti. En homme plein de félonie et d'orgueil, il m'accabla d'insultes en présence même de mes proches ; quand un de mes cousins entendit ces propos, il entra dans une telle colère qu'il le tua.

255. « En apprenant la nouvelle du meurtre de son frère, Marigart fit réunir tous les chevaliers et gens d'armes qu'il put trouver, puis pénétra en pleine nuit dans ce château avec sa troupe et y fit tuer et massacrer tous ceux qui refusèrent de se soumettre à lui. La plupart eurent la vie sauve en s'alliant à lui, puisqu'ils se rendaient bien compte qu'ils ne pourraient s'en sortir autrement. Puis il vint dans ma chambre où j'étais couchée et me prit de force. Après quoi, il refusa de me prendre comme femme ou épouse, mais me livra à la compagnie de deux lions ; il se vengerait de son frère, dit-il, en ne me laissant jamais de la vie sortir de cette prison et de cette cave, à moins qu'un chevalier ne m'en libère par sa

---

mais i fust, puis que vous m'avés vengie de l'home del monde qui plus m'a fait de honte et pour noient. Ce fu voirs, sans faille, qu'il m'ama moult quant je estoie pucele, et il me requist d'amours ; mais je le savoie a si felon que je ne l'amaisse pour riens. Et il me requist et fist requerre par pluisours fois par autres et par un sien frere ; si esmurent tant les paroles que je dis, s'il ne me laissoit en pais, que je le feroie metre a malaise. Et il fu moult felons et orgueillous, si me dist moult grans vilonnies et devant ma gent meïsmes ; et quant uns miens cousins oï ce, si en fu si coureciés qu'il l'ocist.

255. « Quant Marigars oï ces nouveles, que ses freres estoit ocis, si manda chevaliers et sergans, quanqu'il em pot avoir, et puis entra tout par nuit en cest chastel entre lui et sa gent et fist ocirre et decoper tous ciaus qui ne volrent devenir si home. Et li pluisour demourerent tout vif, qui s'aloiierent a lui, quant il virent qu'il ne porroient autrement eschaper. Et il s'en vint en ma chambre ou je me gisoie, si jut a moi a force et, quant il ot ce fait, si ne me volt prendre a feme ne a espouse, ains fist metre .II. lyons avoc moi et dist que ensi se vengeroit de son frere, que je n'istroie ja[*b*]mais de prison ne de cele chave a nul jour de ma vie, devant que uns chevaliers m'en jeteroit par sa force[a] et par sa prouece. Et tout ensi le fist il jurer a tous ciaus de cest chastel, as grans et as petis, et que s'il moroit ançois de moi,

force et par sa bravoure. C'est ce qu'il fit jurer également par tous les habitants du château, aux grands comme aux petits, avec l'interdiction, au cas où il mourrait avant moi, de me libérer à sa disparition. J'ai souffert ce martyre durant plus de trois ans sans jamais manger ni boire autre chose que du pain et de l'eau. Voilà les raisons qui m'ont conduite en prison. Je vous prie maintenant de me dire, s'il vous plaît, qui vous êtes et quel est votre nom, car je suis impatiente de le connaître. » Il répond qu'il se nomme Hector des Marais, qu'il appartient à la maison du roi Arthur et est l'un des compagnons de la Table ronde. « Vraiment ? s'exclame la dame. Soyez alors le bienvenu, puisque vous faites partie de la maison du roi Arthur ! Dans ce cas, j'espère bien que vous pourrez me donner des nouvelles, si vous le voulez, d'un chevalier qui en fait également partie et que l'on nomme Lancelot du Lac.

256. — Sur ma tête, dame, répond Hector, je ne peux rien vous en dire, car l'on est sans nouvelles de lui à la cour de mon seigneur le roi Arthur, ce qui explique que nous sommes treize compagnons à être partis à sa recherche, tous membres de la Table ronde, et nous ne reviendrons pas à la cour durant cette année avant de savoir avec certitude s'il est mort ou vivant. — Ah ! cher doux seigneur, comment est-ce possible ? » Hector lui fait part des nouvelles telles que la reine les avait rapportées à la cour. À ces mots, elle pleure à chaudes larmes et dit : « Ah ! malheureuse, quelle perte et quel malheur, s'il est mort ! Jamais ne mourra un homme

---

qu'il ne m'en jeteroient[b] mie aprés sa mort : si ai demouré en tel dolour et en tel detrece plus de .III. ans que je onques n'i mengai ne ne bui, fors pain et aigue tant solement. Or vous ai je conté par quel raison je fui mise em prison. Si vous proi que vous me dites, s'il vous plaist, qui vous estes et conment vous avés non, car moult le desir a savoir. » Et il dist c'om l'apele Hector des Marés et qu'il est de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde. « Est il voire ? fait la dame. Que vous soiiés li tres bien venus, puis que vous estes de la maison le roi Artu ! Or quit je bien, fait la dame, que vous me savriés bien a dire noveles d'un chevalier qui en est ausi de sa maison, se vous voliés, c'om apele Lanselot del Lac.

256. — Par mon chief, dame, fait Hectors, de lui ne vous sai je riens que dire, car a la court mon signour le roi Artu n'en set on riens, car nous sommes esmeü pour lui querre jusqu'a .XIII. compaingnons, et tout de la Table Reonde, qui en cest an ne revenront a court devant ce qu'il en savront vraies nouveles, s'il est mors ou vis. — Ha ! fait la dame, biaus dous sire, conment puet[a] ce estre ? » Et Hectors li conte les nouveles tout ensi com la roïne les avoit contees a la court. Et quant ele l'entent, si ploure moult tenrement et dist : « Ha ! lasse, quel damage et quel dolour, s'il est mors ! Jamais si prodom com il fu ne

aussi exemplaire ! » Hector lui demande comment elle le connaissait. Elle ne le connaissait, répond-elle, que de vue, « car je ne l'ai plus jamais revu depuis ses deux mois, bien qu'il soit mon cousin germain, mais l'on m'a depuis tellement parlé de lui dans ma prison que je savais qu'il était vivant. Sa bravoure et sa hardiesse exceptionnelles me le faisaient aimer plus que personne. — Dame, s'étonne Hector, comment pouvait-on vous en parler ? Il était impossible de vous adresser la parole si ce n'est en passant au milieu des deux lions que j'ai tués ! — Seigneur, c'était tout à fait possible, car il y avait une autre entrée par où venaient ceux qui m'apportaient à manger.

257. — Dame, demande Hector, comment pouvait-il donc être votre cousin germain ? — Seigneur, ma dame, ma mère, était la sœur du roi Ban de Bénoïc, son père. Le roi Ban la mena jusqu'à ce pays, là où nous nous trouvons, mais elle n'y vécut pas longtemps et mourut moins de deux ans après son arrivée ; aussi n'avais-je que six mois lorsqu'elle quitta ce monde. Mon père ne lui survécut que sept ans, ce qui explique que je perdis tout mon pouvoir et toute ma terre, à l'exception de ce seul château. J'aurais pourtant été fort riche, si mon père avait vécu, et j'aurais été une dame de haut rang, mais, après sa mort, j'ai été réduite à la pauvreté et privée d'héritage. »

258. La demoiselle fit ainsi à Hector le récit de toutes ses

---

morra ! » Et Hectors li demande de coi ele le connoissoit, et ele dist qu'ele ne le connoissoit que de veüe tant solement, « car onques puis qu'il ot .II. mois passés ne le vi, et si est il mes cousins germains, mais on m'en a puis tant de nouveles contees, la ou je estoie em prison, que je savoie bien qu'il estoit vis. Et pour la tres grant prouece et le hardement qui estoit en lui, l'amoie je plus que nul home vivant. — Dame, fait Hectors, conment le vous disoit on ? Ja ne pooit on parler a vous, fors par les .II. lions que j'ai ocis ! — Sire, fait la dame, si pooit bien, car il i avoit une altre entree par ou cil venoient qui m'aportoient a mengier.

257. — Dame, fait Hectors, et conment pooit il estre vostre cousins germains ? — Sire, ce dist la dame, ma dame de mere si fu suer au roi Ban de Benuïc, son pere. Si la mena li rois Bans de Benuyc en ceste contree et en ceste terre ou nous sommes, mais ele n'i vesqui mie longement, car ele morut dedens les premiers .II. ans qu'ele i vint, si [*c*] que je n'avoie que demi an quant ele trespassa de cest siecle. Et aprés sa mort ne vesqui mes peres que .VII. ans et par ce perdi je tote ma force et toute ma terre, fors solement cest chastel. Si fuissé je moult riche, se mes peres vesquist, et haute feme, mais puis qu'il fu mors, ai je esté moult povre et desiretee. »

258. Ensi conta la damoisele a Hector toutes ses aventures. Et

aventures. Hector dit à la dame que par amour pour Lancelot elle pouvait le considérer comme son chevalier, si elle le voulait, où qu'il fût ; elle l'en remercia chaleureusement. Cette nuit-là, Hector eut un bon logis et disposa de tout ce qu'on crut bon de lui donner. Le lendemain matin, dès l'aube, il se leva et s'équipa de ses armes du mieux qu'il put. Dès qu'il eut entendu la messe, il quitta le château et reprit son chemin tout comme le jour précédent. Mais le conte cesse de parler de lui et revient à monseigneur Yvain pour relater comment il affronte un chevalier, le désarçonne et confie le cheval à une demoiselle.

Aventures d'Yvain.

259. Quand monseigneur Yvain, dit le conte, eut quitté ses compagnons, comme il a été dit, il fit route durant quatre jours sans rencontrer d'aventure digne d'être rapportée. Le cinquième jour, à l'heure de prime, il chevauchait en direction d'une forêt et avait ôté son heaume en raison de la chaleur, lorsqu'il rencontra une demoiselle sur un palefroi. Il la salue et elle fait de même, tout en souriant. Il se dit en lui-même qu'elle n'avait pas ri sans raison ; aussi lui adresse-t-il la parole : « Demoiselle, au nom de la confiance que vous placez dans la créature que vous chérissez le plus au monde, dites-moi pourquoi vous avez ri, si du moins il vous est possible et permis de le dire. — Je le ferai à condition que vous m'accordiez un don qui vous coûtera peu. — N'en doutez

---

Hectors dist a la dame que pour l'amour Lanselot le pooit ele prendre pour son chevalier, s'ele vousist, en quelque liu qu'il fust ; et ele l'en mercia moult doucement. Cele nuit fu Hectors bien herbergiés et aaisiés de toutes les choses que on pooit avoir que on quida que bon li fust. Et au matin, si tost com li jors aparut, se leva et apareilla de ses armes au mix qu'il pot. Et si tost com il ot oï messe, s'em parti de laiens et se mist en son chemin tout autresi com il avoit fait le jour devant. Mais de lui se taist li contes et retorne a parler de mon signour Yvain, ensi com il jouste a un chevalier et l'abat et donne le cheval a une damoisele.

259. Or dist li contes que, quant mé sire Yvains se fu partis de ses compaingnons, si con li contes a devisé, qu'il erra .IIII. jours entiers sans aventure trover qui a conter face. Au quint jour, endroit prime, chevauchoit vers une forest, si avoit osté son hialme pour le chaut. Et lors encontra une damoisele sor un palefroi et il le salue, et ele lui, tout em souriant ; et il pense que pour noient n'avoit ele mie ris. Se li dist : « Damoisele, par la foi que vous devés a la riens el monde que vous plus amés, dites moi pour coi vous avés ris, se vous le poés faire ne devés. — Je le vous dirai, fait ele, se vous me donnés un don qui assés petit vous coustera. — Certes, fait il, et je le

pas, je vous l'accorde. — Dans ce cas, je vous le dirai. La vérité eﬅ que je passais il y a peu devant un pavillon, à l'orée de la forêt qui se trouve devant vous. Or, il y avait là un chevalier et son amie ; je m'arrêtai et entendis la demoiselle lui demander ce qu'il serait prêt à faire pour elle : il ne passerait aujourd'hui devant le pavillon aucun chevalier ou demoiselle, répondit-il, dont il ne lui offrît le cheval, proposition que la demoiselle accepta bien volontiers. Comme je passais devant eux, le chevalier s'avança d'un bond pour m'enlever mon palefroi ; et il me l'aurait pris, si la demoiselle ne lui avait enjoint de me le rendre. Aussi lui dis-je en partant qu'il pourrait bien avoir affaire à un chevalier qui apporterait un démenti à sa vantardise. Il me demanda même de faire tout mon possible dans ce sens, à quoi je répondis que j'y veillerais. Sur ce, je le quittai ; et, dès que je vous vis, je me pris à rire, car je savais bien que je lui ferais perdre son pari, pour peu que je vous en persuade.

260. « Maintenant vous savez pourquoi je riais. Mais savez-vous quel eﬅ le don que je vous demande ? Son cheval, par amour pour le mien dont il voulait me priver. » Il répond qu'il fera tout son possible. « Dans ce cas, je ferai demi-tour, dit-elle, et vous conduirai auprès du chevalier. » La demoiselle revient alors sur ses pas et monseigneur Yvain lui demande : « Demoiselle, savez-vous qui je suis ? — Oui, seigneur, fort bien, vous vous nommez monseigneur Yvain

---

vous otroi. — Dont le vous dirai jou, fait ele. Il eﬅ voirs que je tres-passoie par devant un paveillon orendroit, a l'oriere de ceﬅe foreﬅ qui ci devant eﬅ ; si i avoit un chevalier et s'amie. Et je m'areﬅai et oï [*d*] que la damoisele li demandoit combien il feroit pour li ; et il diﬅ qu'il ne passeroit hui chevalier ne damoisele devant le paveillon dont il ne li rendiﬅ le cheval, et la damoisele diﬅ que ce voloit ele bien. Et en ce que je passoie outre, sailli avant li chevaliers et me valt tolir mon palefroi ; et tolu le m'eüﬅ, se ne fuﬅ la damoisele qui li commanda qu'il le me rendiﬅ. Et je li dis, quant je m'en partis, que tels i porroit venir qu'il le feroit menteour de sa vantance. Et il me diﬅ que je en feïsse tout mon pooir, et je li dis que si feroie je ; si m'en parti atant. Et si toﬅ comme je vous vi, conmenchai je a rire, car je soi bien que je l'en feroie menchoignant, se je vous en voloie proiier.

260. « Ore avés vous oï pour coi je rioie. Et savés vous quel don je vous demant ? Le sien cheval, pour l'amour del mien qu'il me valt tolir. » Et il li diﬅ qu'il en fera tout son pooir. « Dont retournerai je, fait ele, et vous menrai la ou li chevaliers eﬅ. » Lors retourne la damoisele et mé sire Yvains li demande : « Damoisele, savés vous qui je sui ? — Oïl, sire, fait ele, bien, vous avés non mé sire Yvains, si fuﬅes fix le roi Urien. » Et il se teüt, qu'il ne diﬅ mot. Si vont ensi

et êtes le fils du roi Urien. » Yvain n'ajoute rien à ces propos. Tout en conversant, ils arrivent devant le pavillon, et la demoiselle lui dit : « Seigneur, voilà le chevalier. » Monseigneur Yvain met son heaume, prend son écu et se dirige vers le chevalier. Ce dernier bondit hors du pavillon dès qu'il le voit venir et monte sans tarder sur son destrier, toutes armes revêtues. Il dit à monseigneur Yvain : « Seigneur chevalier, vous devez continuer à pied, car mon amie veut avoir votre cheval. — Cher seigneur, répond monseigneur Yvain, si elle doit avoir le mien, il me faut alors obtenir le vôtre, car je ne repartirais pas d'ici à pied. — Vous devez me le remettre, dit le chevalier, ou me combattre.

261. « Dans ce dernier cas, je l'obtiendrai sans vous en savoir aucun gré, pas plus que mon amie. — Par ma foi, je préférerais me passer de votre reconnaissance et de la sienne, plutôt que d'accomplir une action qui me couvrirait de honte. J'aurais bien des raisons de me haïr et de me considérer comme fou, si je vous confiais mon cheval pour m'en aller à pied ! Avez-vous donc perdu la tête pour croire que je vous le donnerai sans coup férir ? — Ne changerez-vous pas d'avis ? demande le chevalier. — Vraiment non. — Dans ce cas, vous aurez à vous battre, puisqu'il n'y a pas d'autre solution. » Ils s'éloignent alors l'un de l'autre, puis s'élancent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le chevalier atteint monseigneur Yvain d'un coup puissant qui fend et met en pièces son écu,

---

parlant ensamble tant qu'il s'en viennent devant le paveillon, et la damoisele li dist : « Sire, veés la le chevalier. » Et mé sire Yvains met son hialme en sa teste et embrace son escu et s'en vait cele part ou li chevaliers est. Et li chevaliers saut fors del paveillon, tantost qu'il le voit venir, et monte esrant sor son destrier, moult bien armés de toutes armes. Si dist a mon signour Yvain : « Sire chevaliers, il vous couvient aler a pié, quar m'amie velt avoir vostre cheval. — Biaus sire, fait mé sire Yvains, s'il couvient qu'ele ait le mien, il couvient que je aie le vostre, car a pié ne m'en iroie je pas. — Il le vous couvient baillier, fait li chevaliers, ou combatre a moi.

261. « Lors l'avrai, si[a] ne vous en savrai ja gré ne m'amie ausi. — Par foi, fait mé sire Yvains, de vostre gré et del sien me sousferroie je bien, ançois que je feïsse chose qui a honte me tournast. Et si me deveroie je bien haïr et pour fol tenir, se je mon cheval vous bailloie et m'en aloie a pié ! Si estes si fols que vous quidiés que je le vous baille ensi sans cop ferir ? — Vous n'en ferés riens ? fait li chevaliers. — Non voir, fait mé sire Yvains. — Ore est dont a ce venu, fait li chevaliers, que vous en averés la bataille, puis que autrement ne puet estre. » Lors s'eslonge li uns de l'autre, [*e*] puis s'entreviennent quanques li cheval pueent aler. Et li chevaliers fiert mon signour Yvain si durement qu'il li fent l'escu et depiece, mais li

mais le haubert était tellement résistant et solide qu'aucune de ses mailles ne se brise, tandis que la lance du chevalier vole en éclats. Monseigneur Yvain, qui portait sa lance un peu bas, le frappe si violemment qu'il transperce écu et haubert pour la lui plonger dans le côté droit. Il le heurte de toute sa force et le désarçonne, puis ramène à soi sa lance encore intacte et se hâte d'empoigner les rênes du cheval. Il le prend et le confie à la demoiselle qui l'avait accompagné. Puis il dit : « Demoiselle, suis-je quitte ? — Oui, seigneur, répond-elle. — Dans ce cas, je vous recommande à Dieu. » Sur ce, il part et laisse la demoiselle du pavillon qui se répandait en lamentations sur son ami blessé, persuadée qu'il en mourrait. Monseigneur Yvain reprend son chemin et fait route jusqu'à vêpres ; il quitte alors la forêt qu'il n'a cessé de sillonner depuis le matin. Au moment d'en sortir, il rencontra une demoiselle accablée de douleur. Monseigneur Yvain la salue et lui demande les raisons de ses pleurs. « Seigneur, dit-elle, mon ami me confia aujourd'hui la garde du plus bel épervier du monde et il le chérissait tendrement. En le portant à une de nos demeures, je passais devant une hutte faite de branchages, lorsque s'avança d'un bond un chevalier qui me l'enleva. Aussi mon ami va me tuer, préférant croire que je le lui ai donné plutôt qu'il ne me l'a enlevé. Voilà la raison de mes lamentations. — Demoiselle, répond monseigneur Yvain, ne pleurez donc plus, mais faites demi-tour et mon-

---

haubers estoit si fors et si tenans que maille n'en derront, et sa lance vole em pieces. Et mé sire Yvains qui sa lance portoit un poi bas le fiert si durement que parmi l'escu et parmi le hauberc ne remaint qu'il ne li mete la lance parmi le senestre costé. Si l'empaint com cil qui estoit de grant force, si le porte jus de son cheval a terre, puis retraist son glaive a soi qui encore n'estoit mie brisiés et jete la main a la resne del cheval et le prent et le donne a la damoisele qui o lui estoit venue. Et li dist : « Damoisele, me sui je vers vous aquités ? — Oïl, sire, fait ele. — Or vous conmant je a Diu », fait il. Lors s'em part atant et laisse cele[b] del paveillon qui moult grant doel faisoit de son ami qui navrés estoit ; si quide bien vraiement qu'il en muire. Et mé sire Yvains est entrés en son chemin et erra jusques a vespres et lors est issus de la forest qui li ot duré des la matinee. Et quant il vint fors, si encontra une damoisele qui faisoit le greignour doel del monde ; et mé sire Yvains le salue et li demande pour coi ele ploure. « Sire, fait ele, mes amis me bailla jehui le plus bel esprevier del monde a garder et que il moult amoit. Si le portoie a un nostre rechet et, ensi que je m'en venoie par devant une loge galesche, si sailli fors uns chevaliers qui le me toli. Et mes amis m'ocirra pour ce qu'il quidera mix que je li aie donné que il le m'ait tolu, et pour ce fais je tel doel com vous veés. — Damoisele, fait mé sire Yvains, ore

trez-moi celui qui a votre oiseau, et je vous promets de vous le rendre, ou alors je serai dans un tel état que je ne pourrai plus aider qui que ce soit, moi ou un autre.

262. — Ah ! seigneur, que Dieu vous bénisse ! » Sur ce, elle fait demi-tour et conduit monseigneur Yvain par le chemin qu'elle avait pris jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une vallée. La demoiselle lui montre alors un peu à l'écart du chemin sur la droite une hutte de feuillages, d'où avait surgi le chevalier dont elle se plaignait. Monseigneur Yvain s'adresse à la demoiselle : « Si vous voyez votre oiseau, prenez-le sans vous laisser intimider par qui que ce soit. Je vous promets que je ferai mon possible pour vous en assurer la possession contre tous ceux qui voudront s'y opposer. Et si l'épervier n'y est pas, indiquez-moi le chevalier qui vous l'a dérobé, et je ferai arranger les choses à votre avantage. — Seigneur, que Dieu vous bénisse ! Mais je préférerais que vous me le restituiez sans conflit, si c'était possible, plutôt que par la force. — Au nom de Dieu, si je ne puis l'obtenir par un accord à l'amiable, je l'obtiendrai par la force. » Ils ont alors atteint la hutte. Monseigneur Yvain entre le premier, suivi de la demoiselle. Il ne salue pas les personnes présentes, mais proclame suffisamment fort pour être entendu de tous : « Demoiselle, avancez et prenez votre oiseau. — Seigneur, dit-elle, volontiers, aussi bien je le vois là-bas. » Elle s'approche d'un perchoir sur lequel il se tenait, le libère de ses liens, puis s'apprête à

---

ne plourés plus, mais retournés et me moustrés celui qui vostre oisel[e] a, et je vous creant que je le vous rendrai, ou je serai tels conreés que je ne porrai aidier ne a moi ne a autrui.

262. — Ha ! sire, fait la damoisele, de Dieu soiiés vous beneois ! » Lors retourne et mainne mon signour Yvain tot le droit chemin qu'ele[a] estoit venue, tant qu'il viennent a une valee. Lors li moustre la damoisele un poi fors del chemin a destre partie une loge galesche, dont li chevaliers issi, dont ele se plaint. Et mé sire Yvains dist a la damoisele : « Se vous veés vostre oisel, si le prendés, ja[b] por nului ne le laissiés. Et je vous creant que je le vous garantirai a mon pooir encontre tous ciaus qui le vous vauront contredire. Et se li espreviers n'i est, si me moustrés le chevalier qui le vous toli, et je le vous ferai amender tout a vostre volenté. — Sire, fait ele, de Dieu soiiés vous beneois ! Mais je amaisse miex que vous le me rendissiés em pais, s'il pooit estre, que par force. — Par Dieu, fait mé sire Yvains, se je ne le puis avoir par debonaireté, si l'avrai je a force. » Lors sont venu a la loge ; si entre mé sire Yvains ens tous premiers et la damoisele aprés, ne mais il ne salue pas ciaus de laiens, ains dist [*f*] si haut que tout le porent oïr : « Damoisele, venés avant, si prendés vostre oisel. — Sire, fait ele, volentiers, ausi le voi je la. » Et ele vient a une perce ou il estoit, si li desloie les giés, si[c] l'en valt porter, quant uns

l'emporter quand un chevalier s'avance d'un bond et l'interpelle : « Demoiselle, allez-vous-en, car sur ma tête vous ne l'emporterez pas ! Et tout le chemin que vous avez refait jusqu'ici l'a été en pure perte, car vous ne le reprendrez pas. Si vous voulez un oiseau, allez voir ailleurs, car pour celui-ci, inutile d'en espérer quoi que ce soit.

263. — Seigneur chevalier, réplique monseigneur Yvain, laissez la demoiselle emporter son oiseau, sans quoi vous le regretterez, mais trop tard. — Êtes-vous venu, demande le chevalier, pour la défendre ? — Vous ne tarderez pas à le voir, répond monseigneur Yvain, car elle l'emportera, que vous le vouliez ou non. » L'autre cherche de ses mains à lui ravir l'oiseau. Monseigneur Yvain lui ordonne de le lui laisser, mais il ne veut rien entendre. Monseigneur Yvain dégaine alors l'épée et menace de lui couper le bras, s'il touche encore à la demoiselle. « Assurément, dit l'autre, sur ma tête, vous avez bien mal agi ! » Il se précipite sur son heaume, le met sur sa tête, car il était pour le reste fort bien armé, puis saute sur son cheval, suspend l'écu à son cou, saisit sa lance et demande à monseigneur Yvain de prendre garde à lui. Ils lancent leurs chevaux à bride abattue et échangent des coups puissants sur leurs écus qu'ils fendent et trouent ; ils brisent et disloquent les hauberts, plongent le fer de leurs lances à même la chair, se heurtent les corps, les écus et les visages avec une telle violence qu'ils se culbutent à terre, tout enferrés. Monseigneur Yvain est touché au côté

---

chevaliers saut avant. Si li dist : « Damoisele, fuiés, que par mon chief vous ne l'emporterés mie ! Et de tant conme vous estes retournee cha, avés vous vos pas perdus, car vous ne l'emporterés pas. Et se vous volés oisel, si querés autre, car a cestui avés vous failli del tout.

263. — Laissiés, dans chevaliers, fait mé sire Yvains, la damoisele porter son oisel, ou vous en venrés tart[a] au repentir. — Estes vous venus, fait li chevaliers, pour li desfendre ? — Ce verrés vous, fait mé sire Yvains, par tans, car ele l'emportera malgré vostre. » Et cil jete les mains pour li tolir, et mé sire Yvains dist qu'il li laisse, mais cil n'en valt riens faire. Et mé sire Yvains traist l'espee et dist qu'il l'esbracera, s'il touche plus a la damoisele. « Voire, fait cil, par mon chief mar l'avés fait ! » Lors court a son hialme, si le met en sa teste, car il estoit armés moult bien d'autres armes, et puis saut sor son cheval et pent son escu a son col et[b] prent son glaive et dist a mon signour Yvain qu'il se gart de lui. Lors laissent courre li uns vers l'autre, si s'entredonnent tels cops sor les escus qu'il les font fendre et percier et les haubers derrompre et desmaillier. Si s'entremetent es chars nues les fers des glaives, si s'entrehurtent de cors et d'escus et des visages si durement qu'il s'entreportent a terre tout enferré. Si est mé sire Yvains navrés el costé destre et li chevaliers est navrés si dure-

droit, alors que le chevalier eſt trop grièvement blessé pour pouvoir se relever de là où il eſt étendu. Monseigneur Yvain se redresse malgré le tronçon de lance fiché dans son flanc et se prépare à attaquer le chevalier qui lui avait assené un coup comme il n'en avait pas reçu depuis longtemps. Il croit le trouver prêt à se défendre, mais voit qu'il ne bouge plus ; il court alors vers lui, lui arrache son heaume et dit qu'il le tuera, s'il ne reconnaît pas sa défaite. L'autre ne parle qu'avec grande difficulté en raison de ses graves blessures ; il implore sa pitié et lui dit : « Au nom de Dieu, généreux chevalier, ne me tuez pas, mais laissez-moi en vie, s'il vous plaît, jusqu'à ce que j'aie reçu mon Sauveur, car je suis, je le sais bien, mortellement blessé. Aussi je vous demande au nom de Dieu d'aller chercher un saint homme qui soit prêtre et ermite et de lui dire de m'apporter le *corpus Domini.* » Monseigneur Yvain s'y engage de bon cœur. Puis, sur son ordre, la demoiselle s'en va, mais elle était encore plus malheureuse qu'auparavant, car à cause d'elle un chevalier était mort et un autre, blessé, et tout cela pour un simple oiseau. Quant à monseigneur Yvain, il part à la recherche d'un ermite, comme le chevalier l'en avait prié, et le lui amène. Une demoiselle qui était l'amie du chevalier s'abandonnait à une douleur sans égale en compagnie d'un écuyer. Quand le chevalier se fut confessé et eut reçu son Sauveur, on le couche dans sa hutte de feuillages. Monseigneur Yvain s'en va avec l'ermite en menant son cheval par la bride, car il ne voulait

---

ment qu'il n'a pooir de relever de la ou il giſt. Et mé sire Yvains s'adrece atout le tronçon qu'il avoit el coſté et s'apareille del chevalier assaillir[c], qui le meillour cop li avoit donné qu'il eüſt piecha. Si le quida trouver preſt de lui desfendre, si voit qu'il ne se remue, si court a lui et li esrace le hialme de la teſte et li diſt qu'il l'ocirra, s'il ne se tient por outré. Et cil parole a moult grant painne, car moult eſtoit bleciés ; si crie merci et li diſt : « Por Dieu, frans chevaliers, ne m'ociés mie, ains me laissiés vivre, s'il vous plaiſt, tant que je aie mon Sauveour receü, car je sai bien que je sui navrés a mort. Si vous proi pour Diu que vous ailliés querre un saint home qui eſt preſtres et hermites et li dites qu'il aport avoc lui *corpus Domini.* » Et il diſt que ce fera il moult volentiers, puis conmande a la damoisele qu'ele s'en aille, et ele si fiſt. Mais ele fiſt assés greignour doel qu'ele n'ot fait devant, car par li eſtoit uns chevaliers ocis et uns autres navrés pour si poi de cose com pour un oisel[d]. Et mé sire Yvains vait querre un hermite, si com li chevaliers [*334a*] li avoit conmandé, et li amaine. Et[e] une damoisele qui eſtoit amie au chevalier faisoit le plus grant doel del monde entre li et un esquier. Et quant li chevaliers fu confés et il ot recheü son Salveour, si le couchent en la loge. Et mé sire Yvains s'en vait avoc l'ermite et enmaine son cheval en deſtre, car il

pas aller à cheval à côté d'un si haut Seigneur comme l'eſt notre Dieu. Quand ils furent arrivés à l'ermitage que l'on appelait l'ermitage du Mont, trois frères qui vivaient là désarmèrent monseigneur Yvain et prirent soin de lui ; en raison de sa plaie, il reſta là quinze jours avant de pouvoir remonter à cheval. Mais le conte cesse de parler de lui et revient à Mordret pour rapporter comment il couche avec une demoiselle à proximité de son ami, qui s'éveille et prend ses armes, tout comme Mordret, qui remporte la victoire.

Aventures de Mordret.

264. Quand Mordret, dit le conte, eut quitté ses compagnons, il chevaucha toute la journée sans boire ni manger. La chaleur le mit fort mal en point, car il n'en avait pas l'habitude, n'étant âgé que de vingt ans. C'était pourtant un chevalier de grande taille, élancé, longiligne et svelte ; il avait les cheveux blonds et frisés, un visage fort élégant, n'était son regard fourbe. En cela, il ne ressemblait pas à monseigneur Gauvain, son frère, qui, lui, était d'un abord facile et agréable et avait un regard compatissant. La vérité eſt que monseigneur Gauvain était plus beau que tous ses frères quant à la taille, mais de peu. Aussi, comme le conte ne vous a jamais fait le portrait de ses frères, je m'y consacrerai maintenant. À dire vrai, monseigneur Gauvain était meilleur chevalier que tous ses frères : il avait un corps splendide, des

---

ne voloit mie delés si haut[f] Signour com eſt Noſtre Sires chevaucier. Et[g] quant il furent venu a l'hermitage que on apeloit l'ermitage del Mont, si desarmerent mon signour Yvain .III. frere qui laiens eſtoient et prisent garde de lui ; et pour sa plaie demoura mé sire Yvains laiens .XV. jours, ains qu'il peüſt chevaucier. Mais de lui se taiſt li contes et retourne a parler de Mordret[h], ensi com il giſt avoc une damoisele d'encoſte son ami et cil s'esvel et s'arme et Mordrés ausi et le conquiert Mordrés.

264. Or diſt li contes que, quant Mordrés se parti de ses compaingnons, il chevaucha tote jour sans boire et sans mengier ; se li fiſt moult grant mal a ce qu'il faisoit trop chaut, et il ne l'avoit mie apris a sousfrir, car il eſtoit jouenes com de l'aage de .XX. ans. Et nonporquant eſtoit il grans chevaliers et drois et lons et grailles ; si avoit les cheveus blons et crespes et fu moult bien seans de vis, s'il n'eüſt une regardeüre felenesse. Et de ce ne resambloit il mie mon signour Gavain, son frere, car il avoit la ciere simple et debonaire et le regardeüre pitouse. Et il eſtoit voirs que mé sire Gavains eſtoit li plus biaus de tous ses freres en grandece de cors[a], mais ce eſtoit petit. Et pour ce que li contes ne vous devisa onques la façon de ses freres, le vous deviserai je maintenant. Il fu voirs que mé sire Gavains[b] fu li mildres chevaliers de tous ses freres et fu moult biaus chevaliers de

membres bien proportionnés, n'était ni trop grand ni trop petit ; de fort belle stature, il avait plus de qualités chevaleresques qu'aucun de ses frères. On dit pourtant que son frère Gaheriet avait une expérience des armes et du combat comparable, mais sans jamais y apporter la même passion. De plus, ce qui accrut son renom, c'était son amour des pauvres et son dévouement privilégié pour les lépreux. C'est ce qui maintint en permanence sa renommée, car dans le domaine de la chevalerie il y en avait de meilleurs à la cour du roi Arthur aussi longtemps qu'ils avaient du souffle, si du moins l'on ne tient pas compte de sa singulière nature qui lui faisait doubler sa force autour de midi[1]. Il se faisait un devoir, lorsqu'il affrontait un chevalier, de mourir sur place tout glacé plutôt que d'essuyer un échec.

265. Monseigneur Gauvain se montrait toujours loyal envers son seigneur, il ignorait la médisance et l'envie, était en permanence un modèle de courtoisie. Et c'est pour cela que dames et demoiselles l'aimaient, plus que pour ses qualités proprement chevaleresques. Il ne se vantait pas devant les chevaliers de ce qu'il avait un jour pu accomplir : c'était un homme toujours sage, mesuré, qui ne proférait pas d'insultes. Le deuxième après lui par l'âge était Agravain. Il était de plus grande taille que monseigneur Gauvain et était fort bon chevalier, mais il était envieux à l'excès et se répandait en paroles désagréables et déshonorantes. C'est ce qui entraîna sa mort de la main même de Lancelot, ainsi que le conte le

---

cors et fu moult bien tailliés de membres et ne fu pas trop grans ne trop petis, ains fu[c] de moult bele estature et il fu plus chevalerous que nus de ses autres freres. Et nonpourquant on dist que Gaheriés ses freres sousfrist bien autretant d'armes em bataille com il feïst, mais il ne s'en mist onques en si grant cure comme mé sire Gavains. [*b*] Et de ce qu'il fu plus en renommee, ce fu qu'il ama povre gent et fist volentiers bien as mesials plus que autres gens. Et ce le tint tous jours en grant renommee, car de chevalerie en avoit de meillours en la court le roi Artu tant com alainne lor duroit, se ne fust une coustume que il avoit, car entour miedi li doubloit sa force. Et sa coustume estoit tele que, s'il se combatist a un chevalier, il morust ançois tous frois en la place qu'il n'en venist au desus.

265. Mé sire Gavains fu tous jours loiaus vers son signour, il ne fu mie mesdisans ne envious, ançois fu tous jours plus courtois que nus. Et pour ce l'amoient plus dames et damoiseles que pour sa chevalerie[a]. Il ne fu mie vantans entre chevaliers de chose qu'il fist onques, il fu tous jours sages et atemprés et sans vilonnie dire. Li ainsnés aprés lui si fu Agravains et fu graindres de cors que mé sire Gavains et fu assés bons chevaliers, mais trop fu envious et plains d'aniouses paroles et de malvaises, dont il morut puis par la main Lanselot meïsmes, si com li

relatera plus loin[1]. Il était sans affection et sans pitié, sans qualité remarquable, si ce n'est la beauté. Le troisième frère de monseigneur Gauvain se nommait Gaheriet. C'était le plus gracieux de tous ; il abondait en qualités chevaleresques : hardi, vif, beau, élégant, il avait le bras droit plus long que le gauche. Il avait accompli maintes prouesses, mais sans jamais en parler, à moins que l'on ne l'y forçât. C'était le plus emporté et le plus impétueux de tous, quand il se mettait en colère, mais aussi le moins disert. Le quatrième se nommait Guerrehet. Il était bon, brave et entreprenant et ne cessa tout au long de sa vie de rechercher des aventures chevaleresques. Tous ses membres étaient gracieux et il avait une tête extraordinairement belle ; il fit toujours preuve de plus d'élégance qu'aucun de ses frères. Un souffle étonnant lui permettait de résister à un excès d'effort et de fatigue. Il aimait les dames, qui le lui rendaient bien ; il était prompt à donner et fit beaucoup de bien durant sa vie. C'était celui de tous les frères que monseigneur Gauvain aima le plus et lui-même aima monseigneur Gauvain plus que tous les autres.

266. Le plus jeune de tous les frères de monseigneur Gauvain se nommait Mordret. Il était plus grand que tous les autres, mais le pire chevalier, montrant bien plus d'entrain à faire le mal que le bien, ce qui ne l'empêcha pas d'accomplir de beaux coups. Il était envieux et déloyal, n'eut jamais

---

contes devisera cha en aprés[b]. Il fu sans amour et sans pitié et sans nule bone teche, fors solement de biauté. Li tiers freres mon signour Gavain ot a non Gaheriés[c]. Ce fu li plus gracious de tous les freres. Il fu plains de chevalerie et hardis et legiers et biaus et gens et ot le bras destre plus lonc que l'autre ; il fu assés de hautes proueces ne onques n'en dist nule, se force ne li fesist dire. Il fu li plus amesurés de tous et li plus desreés, quant[d] il fu coureciés, et fu li mains emparlés des autres. Li quars ot a non Guerrehés. Si fu bons et prous et entreprendans, si ne fina onques en tous les jours de sa vie de querre chevaleries et aventures ; et il fu biaus de tous menbres et ot a merveilles biau chief. Cil se tint plus cointement tous jours que nus de ses freres. Il ot si longe alainne que trop pooit endurer painne et travail. Il fu amerres de dames et dames amerent lui ; cil donna assés legierement, cil fist assés de biens tant com il vesqui. Et ce fu cil de tous les freres que mé sire Gavains ama le plus et il ama plus mon signour Gavain que tous les autres[e].

266. Li plus jouenes de tous les freres mon signour Gavain ot non Mordrés. Cil fu graindres de tous les autres et pires chevaliers, mais assés avoit hardement a faire plus mal que bien ; et nonpourquant moult fist de bials cops. Il fu envious et fel, si n'ama onques bon chevalier, puis qu'il ot pris premierement armes. Il ocist moult de

d'eſtime pour un bon chevalier, du jour qu'il prit ses premières armes. Il tua bien des gens durant son exiſtence, il fit en sa vie plus de mal que toute sa parenté ne fit de bien, car par lui moururent en un jour plus de quinze mille hommes[1]. Lui-même y trouva la mort, tout comme le roi Arthur, immense perte ! Ce Mordret ne fit jamais de bien, si ce n'eſt ses deux premières années de chevalier, et pourtant son corps et ses membres étaient superbes. Il commença bien sa carrière de chevalier, mais ne reſta pas longtemps dans cette voie. Voilà les portraits de monseigneur Gauvain et de ses frères : je m'arrêterai là et m'en tiendrai à ma matière. Quand Mordret eut quitté ses compagnons, il chevaucha toute la journée sans boire ni manger. Le soir, il coucha chez une vieille dame à l'orée d'un bois ; il y passa une nuit agréable et y fut hébergé confortablement. Le lendemain matin, il partit et reprit sa route jusqu'à midi, lorsqu'il approcha d'une forêt et découvrit deux superbes pavillons dressés près du chemin. À l'entrée de l'un d'eux se trouvait un palefroi sellé ; il y remarque également une lance à la verticale, le fer vers le haut, et un écu tout blanc suspendu là. Mordret se dirige de ce côté et, en s'approchant, voit un nain qui tenait en main un arc tendu, la flèche encochée, prêt à viser Mordret. Ce dernier l'interpelle : « Va-t'en, nain, car tu risques de tuer mon cheval ! » Le nain ne répond pas, mais laisse partir la flèche et touche le cheval, qui s'écroule au sol. Quand Mordret se voit à pied, il se précipite vers le palefroi qu'il avait

---

gent en sa vie, il fiſt plus de mal en sa vie que tous ses parentés ne fiſt[a] onques de biens, car par lui morurent en un jour plus de .XV.M. homes. Et il meïsmes en morut et ausi fiſt [*c*] li rois Artus, dont il fu moult grans damages. Cil Mordrés ne fiſt onques bien, fors les .II. premiers ans qu'il priſt armes, et nonpourquant fu il moult biaus de cors et de menbres ; il conmencha bien et bel chevalerie, mais il ne le maintint mie longement. Itels fu mé sire Gavains com je vous ai dit cha ariere et si frere : si m'en tairai atant et me tenrai a ma matere. Quant Mordrés se fu partis de ses compaingnons, il chevaucha tout le jor sans boire et sans mengier, et au soir jut chiés une vielle dame a l'oriere[b] d'un bois ; si fu cele nuit bien a aise et bien herbergiés. Et au matin s'em parti et se remiſt en son chemin et erra jusqu'a miedi ; lors vint pres d'une foreſt et trouva pres del chemin .II. biaus paveillons tendus. Et ot a l'entree de l'un un palefroi en sele ; et vit une lance drecie, le fer contremont ; si i pendoit uns escus tous blans. Et Mordrés s'en vait cele part et, quant il aproce, si voit un nain qui avoit un arc tendu en sa main et la saiete encochie ; si avise pour traire a Mordret. Et il li diſt : « Fui de ci, nains, car tu ocirroies mon cheval ! » Et li nains ne diſt mot, ains laisse aler la saiete et fiert le cheval, si chiet a terre. Et quant il se voit a pié, si court la ou il vit un

aperçu, se met en selle, puis maudit le nain pour avoir tué sa monture. Il le saisit par les cheveux, le traîne le long du cheval et lui dit qu'il s'en faut de peu qu'il ne le pende à un arbre. En se voyant maltraiter de la sorte, le nain crie si fortement qu'un chevalier surgit du pavillon, sans aucune arme. Quand il aperçoit que l'on traîne son nain, il dit à Mordret : « Qu'eſt-ce là, seigneur chevalier ? Que vous soyez le malvenu ! Que reprochez-vous à mon nain ?

267. — Certes, fait Mordret, il s'en faut de peu que je ne le pende, car il m'a tué mon cheval. — Si vous le touchez davantage, vous me le paierez. — Faites ce que vous voulez, réplique Mordret : je me vengerai sur vous du tort qu'il m'a fait. » Et le chevalier de répondre qu'il en eſt d'accord. Mordret relâche le nain et se précipite sur le chevalier en lui disant que, s'il n'était pas désarmé, il le décapiterait dans l'inſtant. « Vraiment ? dit l'autre. Eh bien ! je vais prendre mes armes. » Il entra alors dans son pavillon, s'équipe et, une fois prêt, monte sur un cheval que le nain lui a amené ; il prend son écu et sa lance, puis s'adresse à Mordret : « Seigneur, coupez-moi maintenant la tête, si vous le pouvez, et je crois que l'envie de battre un nain vous aura définitivement passé, quand vous m'échapperez. » Ils se lancent l'un contre l'autre à bride abattue, brisent les lances, puis dégainent les épées, se martèlent les heaumes jusqu'à en faire jaillir le feu. Mordret a tellement malmené le chevalier que ce dernier eſt à bout de forces, car il avait bien sept plaies dont la

---

cheval et monte sus, puis diſt au nain que mar avoit son cheval ochis[c]. Si l'aert par les chaveus et le traine d'encoſte son cheval et li diſt que petit s'en faut qu'il ne le pent a un arbre. Et quant li nains se senti si mal mener, si crie tant que uns chevaliers issi fors del paveillon tous desarmés[d]. Et quant il voit que on traine son nain, si diſt a Mordret : « Qu'eſt ce, sire chevaliers ? Que vous soiés li mal venus ! Que demandés mon nain ?

267. — Certes, fait Mordrés, poi s'en faut que je ne le pens, car il m'a mon cheval ocis. — Se vous le touchiés plus, fait li chevaliers, vous le comperrés. — Vous poés tant faire, fait Mordrés, que je m'en prendrai a vous del mesfait qu'il m'a fait. » Et li chevaliers diſt que ce velt il bien. Et Mordrés laisse le nain et court sus au chevalier et li diſt que, s'il ne fuſt desarmés, qu'il li coperoit orendroit la teſte. « Voire ? fait cil. Et je m'armerai. » Lors entra en son paveillon et prent ses armes et, quant il eſt armés, si monte sor un cheval que li nains li ot amené ; si prent son escu et sa lance, puis diſt a Mordret : « Sire, ore me copés la teſte, se vous poés, et je quit que vous n'avrés jamais talent de nain batre, quant vous m'eschaperés. » Et lors laisse li uns courre vers l'autre et brisent les glaives, puis traient les espees et s'entredonnent grans[a] cops es hialmes, si qu'il en font le fu saillir.

moindre, pensait-il, le ferait mourir. Mordret lève l'épée et, d'un coup puissant, la lui plante dans la cervelle : l'autre s'écroule à terre de tout son long, raide mort. En voyant cela, le nain s'enfonce au plus profond de la forêt, craignant terriblement que Mordret ne le tue, s'il peut l'atteindre. Mais Mordret n'en a aucune envie : il retourne dans la forêt. Après avoir parcouru une petite distance, il aperçoit un pavillon dressé devant une fontaine ; il oblique dans cette direction pour s'y loger. Quand il s'en fut approché, il y découvrit une fort jolie demoiselle. Il la salue, puis met pied à terre et attache son cheval à un arbre ; elle répond à son salut. « Demoiselle, dit-il, pourriez-vous m'héberger ce soir ?

268. — Seigneur, répond-elle, bien volontiers, si je ne craignais d'en être blâmée par mon ami qui ne va pas tarder à revenir. — Demoiselle, hébergez-moi et je vous promets de m'en aller, s'il n'est pas d'accord. » Elle accepte. Mordret ôte son heaume et la demoiselle, voyant qu'il est un jeune chevalier, prend plaisir à le contempler. Quant à lui, il découvre en elle une beauté extraordinaire ; aussi lui demande-t-il son amour, mais elle refuse, affirmant qu'elle n'était pas légère au point de se donner à deux hommes. Pourtant, à force de supplications, elle céda et, comme ils étaient seul à seule, ils purent donner libre cours à leur conversation[1]. Le fait accompli, seul le sut Celui à qui l'on ne peut rien cacher. Quand revint l'ami de la demoiselle et qu'il vit Mordret, il le

---

Et Mordrés a tant [*d*] mené le chevalier qu'il ne le puet plus sosfrir, car il avoit tels .VII. plaies dont il quidoit bien morir de la menour. Et Mordrés hauce l'espee et fiert si le chevalier qu'il li embat l'espee en la cervele, et cil chiet a la terre, mors, tous estendus. Et quant li nains vit ce, si se fiert en la forest la ou il la vit plus espesse, car molt a grant poor que Mordrés ne l'ocie, s'il le puet ataindre. Mais il n'en a talent, ains se met en la forest[b]. Et quant il ot une piece alé, si voit un pavellon tendu devant une fontainne ; il torne cele part pour herbergier. Et quant il i vint, si i trouva une moult bele damoisele ; si le salue, puis descent, si atache son cheval a un arbre, et ele li rent son salu. « Damoisele, fait il, me porriés vous huimais herbergier ?

268. — Sire, fait ele, oïl, se je n'en quidoie estre blasmee de mon ami qui venra par tans. — Damoisele, fait il, herbergiés moi par tel couvent que je m'en irai, s'il ne li plaist. » Et cele li otroie. Et Mordrés oste son hialme et la damoisele le vit jouene chevalier, si le regarde volentiers. Et il le vit de si grant biauté que ce fu merveilles, si le requist d'amours ; et ele l'en escondist et dist qu'ele n'estoit mie si garçonniere qu'ele s'otroiast a .II. Et nonpourquant tant li proia Mordrés qu'ele li otroia, et il furent seul a seul, se n'i a mais point de tenue que li uns ne parolt a l'autre. Et quant ce fu fait, si le sot cil a qui on ne puet riens celer. Et quant li amis a la damoisele vint et il vit Mordret,

salua avec beaucoup de courtoisie. « Seigneur, dit la demoiselle, ce chevalier s'est arrêté ici pour la nuit, mais il est prêt à partir, si telle est votre volonté. » L'autre lui souhaite la bienvenue et, sur son ordre, Mordret s'assied à côté de lui. Ils lient conversation ; au chevalier qui lui demande d'où il vient, Mordret répond qu'il est de la cour du roi Arthur, qu'il est le frère de monseigneur Gauvain et se nomme Mordret. Le chevalier se livre alors à une joie sans mesure et lui dit : « Seigneur, vous avez un frère pour l'amour duquel je vous servirais partout, car personne au monde ne m'a rendu de plus grands services. — De qui s'agit-il ? — De Gaheriet, le meilleur chevalier que j'aie jamais vu. »

269. Sur ces paroles entrent deux écuyers et un garçon à pied qui porte un chevreuil sur ses épaules. On prépare ensuite le dîner et, quand il est prêt, ils font dresser les tables, s'asseyent et partagent le repas. Après avoir mangé, le chevalier, son hôte et la demoiselle sortent prendre l'air tant et si bien qu'ils arrivent sous un olivier[1]. Tandis que le chevalier s'éloigne un peu, la demoiselle reste avec Mordret. Il lui demande alors de venir cette nuit coucher avec lui. « Seigneur, dit-elle, je ne pourrais pas le faire, car il me faudra coucher avec mon ami. — Je vous expliquerai comment faire : vous vous coucherez avec lui et, quand il sera endormi, vous vous lèverez et viendrez jusqu'à mon lit. Vous pourrez ainsi éviter qu'il le sache. — Seigneur, s'il s'éveillait, que croiriez-

---

si le salua moult courtoisement. « Sire, fait la damoisele, cis chevaliers est ci herbergiés par couvent qu'il s'en ira, s'il vous plaist. » Et il dist que bien soit il venus, si dist a Mordret qu'il se siece[a] pres de lui, et il s'i siet. Si parole li uns a l'autre et il li demande dont il est ; et il dist qu'il est de la court le roi Artu et freres mon signour Gavain et si a non Mordrés. Et lors li fist li chevaliers la plus grant joie del monde et li dist : « Sire, vous avés un frere pour qui amour je vous serviroie en tous lix, car c'est l'ome del monde qui plus a fait pour moi. — Liquels est ce ? fait Mordrés. — Ce est Gaheriet, fait il, li miudres chevaliers que je onques veïsse. »

269. A ces paroles entrent .II. escuier[a] laiens et uns garçons a pié qui portoit un chevrel a son col. Et lors apareillent[b] a mengier et, quant il orent apresté, si font metre les tables, si s'aseent et mengierent ensamble. Aprés mengier alerent esbatre entre le chevalier et son oste et la damoisele, tant qu'il vindrent desos un olivier. Lors s'eloigna un poi li chevaliers, et la damoisele[c] demoura avoc Mordret. Et il li dist qu'ele venist au soir jesir avoc[d] lui. « Sire, fet ele, je nel porroie faire, car il me covendra gesir avoc mon ami. — Je vous dirai, fet Mordrés, conment vous i porrés venir : vous vous coucherois avoc lui[e] et, quant il sera [e] endormis, vous vous leverés et venrés ci a mon lit. Ensi le porrés faire que ja ne le savra. — Sire, fait ele, s'il

vous qu'il fît ? Il nous tuerait, vous et moi. — J'en prends Dieu à témoin, je ne crois pas qu'il puisse se réveiller. Et si c'était le cas, je saurais vous protéger contre lui, même s'il était secondé par deux chevaliers de sa trempe. » Mordret finit par la faire céder, ce qui le réjouit vivement. C'eﬆ à ce moment que le chevalier eﬆ de retour et conduit Mordret à son pavillon. Une fois sur place, ils découvrent que les écuyers ont conﬆruit une hutte de branchages pour y passer la nuit. On prépara les lits : le chevalier s'y coucha avec son amie, Mordret était seul et les écuyers s'inﬆallèrent dans leur hutte. Longtemps après qu'ils se furent allongés, la demoiselle se leva et quitta son ami pour aller coucher avec Mordret qui, loin de dormir, la reçut entre ses bras.

270. Quand ils sont couchés l'un auprès de l'autre, ils se livrent au plaisir dont sont coutumiers les gens de cet acabit. Or l'on voyait bien clair dans le pavillon, car deux chandelles y répandaient une vive lumière : la demoiselle avait oublié de les éteindre et Mordret n'y songeait même plus, obsédé qu'il était par la personne dont il espérait son plaisir. Aussi, quand il la serra dans ses bras, il s'abandonna à la volupté. Ils reﬆèrent longtemps ensemble pour se livrer à leurs ébats jusqu'au moment où l'ami de la demoiselle se réveilla et étendit la main à côté de lui, pensant trouver son amie. Ne la trouvant pas, il devient furieux et s'enflamme de colère, car il eﬆ maintenant persuadé qu'elle eﬆ couchée avec Mordret. Il

---

s'esveilloit, que quidiés vous qu'il fesiﬆ ? Il ocirroit moi et vous. — Si m'aït Dix, fait il, je ne croi mie qu'il s'esveille. Et s'il s'esveilloit, fait Mordrés, je vous garantiroie bien encontre lui, s'il en i avoit tels .II. en s'aïde com il eﬆ. » Tant fait Mordrés qu'ele li otroie et il en eﬆ moult liés. Et lors en vient li chevaliers de la ou il eﬆoit alés, si enmainne Mordret en son paveillon. Et quant il vinrent la, si trouverent que li esquier avoient faite[f] une loge de branches pour jesir ens. Et li lit furent apareillié, si se couça li chevaliers et s'amie avoc li, et Mordrés jut par lui ; et li esquier jurent en la loge. Grant piece aprés qu'il furent couchié, se leva la damoisele d'emprés son ami et s'en ala couchier avoc Mordret qui ne dormoit mie, si le rechut entre ses bras.

270. Quant il sont couchié ensamble, si demainnent tel joie conme gent qui font tel vie. Si veoit on moult cler parmi le paveillon, car doi cierge i ardoient moult clerement ; si les ot la damoisele oubliés a eﬆaindre ne il n'en souvint onques a Mordret, car il ne pensoit fors a cele dont il atendoit sa joie et, quant il le tint, se li fiﬆ toute la joie qu'il pot. Quant il ont eﬆé grant piece ensamble et mené lor joie, si eﬆ esveilliés li amis a la damoisele et[a] taﬆa encoﬆe lui, car il quida trouver s'amie. Et quant il ne le trouve, si en eﬆ si coureciés qu'il en art de doel, car ore set il bien qu'ele eﬆ couchie avoc Mordret. Si

bondit aussitôt hors de son lit pour prendre ses armes et, alors qu'il endossait son haubert, Mordret fut tiré de son sommeil. En voyant le chevalier s'équiper, il court là où il avait déposé ses armes ; il revêt son haubert, met son heaume et se trouve tout armé, avant même que le chevalier ait achevé de revêtir son haubert et de lacer son heaume. Quand le chevalier aperçoit Mordret, il lui crie : « Ah ! misérable traître ! Ni haubert ni heaume ne vous empêcheront de mourir en individu fourbe, déloyal, menteur, vous qui prétendiez être le frère de monseigneur Gauvain ! Assurément, si c'était la vérité[1], vous n'auriez jamais commis à mon égard une telle déloyauté, mais vous n'êtes qu'un vaurien qui parcourez le pays déguisé en chevalier ! »

271. Il se précipite alors sur son heaume, le place sur sa tête, prend son épée avec son écu et s'adresse à Mordret qui était déjà revêtu de toutes ses armes : « Vassal, je vous avais accordé l'hospitalité avec tous les honneurs possibles ! Voilà pourquoi, sachez-le, je ne vous promets que la mort. » Il lui assène en plein heaume un grand coup d'épée qui pénètre sur plus de deux doigts de profondeur. Mordret le paye en retour du plus grand coup qu'il ait jamais pu donner : ils se font tant de mal de part et d'autre qu'ils sont à bout et au bord de l'épuisement. Mais Mordret a le dessus dans le corps à corps : il mène son adversaire où il le veut et parvient à l'immobiliser sous lui ; il lui ôte son heaume et

---

saut maintenant fors de son lit pour prendre ses armes. Et en ce qu'il vestoit son hauberc, s'esveilla Mordrés qui ja estoit endormis ; et quant il vit le chevalier qui s'apareilloit, si court a ses armes, la ou il les avoit laissiés. Si vest son hauberc et met son hialme en sa teste et fu tous armés, ains que li chevaliers eüst son hauberc vestu ne son hialme lacié. Et quant li chevaliers aperçoit Mordret, se li escrie : « Ha ! malvais traïtres, ja ne vous garantira hauberc ne hialme que[b] vous n'i morés conme faus[c] et desloiaus et menteour, qui disiés que vous estiés freres mon signor Gavain ! Certes, se vous le fuissiés, ja envers moi n'eüssiés faite tel desloiauté, mais vous estes aucuns ribaus qui vait aval le païs en guise de chevalier ! »

271. Lors court a son hialme et le met en sa teste et prent s'espee et son escu et dist a Mordret qui ja estoit tous armés : « Vassals, fait il, je vous avoie fait tant d'onour en mon ostel conme je pooie ! Pour ce voel je que vous saciés que je ne vous asseür fors de la mort. » Lors li donne si grant cop de l'espee parmi le hialme qu'il li fait entrer plus [*f*] de .II. doie, et Mordrés li repaie le plus grant cop qu'il onques pot amener des bras : si s'entredamagent tant qu'il n'i a celui quil ne soit las et traveilliés[a]. Mais Mordrés a le plus bel de la mellee, si le mainne la ou il velt et tant a fait qu'il l'a mis desous lui et li oste le hialme de la teste et dist qu'il l'ocirra, s'il ne li otroie sa volenté. Et

menace de le tuer, s'il ne se soumet pas à sa volonté. Le chevalier promet sans hésiter de faire tout ce qu'il lui commandera. Mordret lui demande alors de lui pardonner ses torts, ce que l'autre accepte de bon cœur. « Je veux de plus, fait Mordret, que tu pardonnes à la demoiselle les torts qu'elle a commis envers toi. » Et l'autre en prend l'engagement ; mais il ne le respecta pas, car par la suite, quoi qu'il advînt, il fut à jamais incapable d'aimer la demoiselle. Le matin, Mordret reprit sa route et monta sur le cheval que les écuyers lui avaient préparé, fort surpris de la bataille qui les avait opposés tous deux, car ils n'en avaient rien entendu ; ce qui n'était pas étonnant, car leur hutte était trop éloignée pour cela. Une fois en selle, Mordret quitte le chevalier et la demoiselle et reprend son chemin comme précédemment.

ICI S'ACHÈVE LA PREMIÈRE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT.

---

li chevaliers li fiance tout maintenant a faire quanqu'il li conmandera. Et lors li dist Mordrés qu'il li pardoinst son maltalent, et cil moult volentiers li fiance. « Encore voel je, fait Mordrés, que tu pardonnes la damoisele ton maltalent. » Et cil dist que si fait il ; mais de ce trespassa il son creant, car onques puis ne pot la damoisele amer pour chose qui li avenist. Au matin s'em parti Mordrés et monta sor son cheval que li esquier li orent apareillié, qui s'esmerveillierent moult de la bataille qu'il avoient ensi conmencie entr'aus .II., car il n'en avoient riens oï. Et ce n'estoit mie de merveille, car la loge estoit si loing qu'il ne les peüssent mie bien oïr. Et quant Mordrés fu montés sor son cheval, si s'em part del chevalier et de la damoisele et se met en son chemin si com il avoit alé devant[b].

ICI FENIST LA PREMIERE PARTIE DE LA QUESTE LANCELOT.

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LANCELOT

LA MARCHE DE GAULE

NOTICE

Le *Lancelot* est en un sens le *premier* véritable roman en prose : rédigé sans doute tout de suite après le *Merlin* — certains critiques estiment même qu'il précède le *Merlin* ou du moins sa version en prose (en admettant qu'il y ait eu un texte en vers complet) —, il ouvre des perspectives radicalement nouvelles, que ce soit du point de vue de l'esthétique littéraire qu'il illustre, ou de celui des contenus romanesques qu'il organise. À l'origine, bien sûr, le *Lancelot* reprend l'argument du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, en se focalisant sur un personnage qui ne faisait précisément pas partie de la *Vulgate* arthurienne telle qu'elle existait au XIIe siècle. Mais le sujet du *Chevalier de la Charrette* ne constitue qu'un épisode du *Lancelot*, lequel s'épanouit sur plusieurs milliers de pages grâce à une technique nouvelle — celle de l'entrelacement — et à l'exploitation systématique d'un réservoir quasiment inépuisable de figures et de motifs. Et le « porche » de cette œuvre gigantesque, c'est ce que les manuscrits appellent *La Marche de Gaule*, une ouverture au sens musical du terme, qui ne remonte certes pas à l'origine absolue du texte — ce que s'efforceront de faire d'une certaine manière les plus tardifs *Premiers Faits du roi Arthur*[1] —, mais entreprend de planter systématiquement le décor du monde arthurien, et de fournir un passé cohérent à quelques-uns de ses personnages principaux. Lancelot peut être dans *La Charrette* un chevalier venu de nulle part, mais il doit avoir dans une chronique de l'âge d'or arthurien un lignage, un royaume, une place dans le système. C'est ainsi que *La Marche de Gaule* fait servir la technique de l'entrelacement non seulement à la relation polyphonique des aventures de multiples chevaliers — ce qui en rend la matière difficile à résumer —, mais à la mise en place de « massifs » politiques excédant les parcours individuels.

L'entrelacement peut de prime abord ne pas paraître absolument révolutionnaire : cette manière d'alterner les fils narratifs consacrés à

1. Voir la Notice des *Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, p. 1814.

différents personnages est déjà présente chez Chrétien de Troyes. En réalité, cependant, la différence est considérable : le romancier champenois travaille plutôt selon la technique du contrepoint, avec une ligne mélodique essentielle consacrée au héros éponyme du roman en cours — Lancelot, Yvain, ou Perceval — et une sorte de basse continue qui prend en compte les aventures parallèles de Gauvain, parangon des valeurs chevaleresques et véritable référence pour les nouveaux venus que sont les héros en titre. Ce dédoublement de la fiction n'en constitue pas moins une forme extrêmement contrôlable, et relève d'une méthode impeccablement maîtrisée d'ordonnancement du monde. Au lieu de quoi le *Lancelot* fait véritablement le pari d'une démarche mimétique qui décrit le fonctionnement du monde dans sa complexité aussi bien temporelle que spatiale, au travers d'un foisonnement de perspectives individuelles et de quêtes qui s'enchevêtrent et se mordent la queue. Par ce qui peut donc apparaître comme une indéniable richesse — l'auteur abordant un nouveau continent scriptural, avec d'abord le sentiment d'une extraordinaire et précieuse liberté —, le *Lancelot* est voué de façon plus radicale que *Le Conte du Graal* à l'inachèvement, un inachèvement heureux puisqu'il y a toujours, au moins à l'origine de l'écriture, l'impression qu'il y aura sans cesse de nouvelles aventures à raconter, de nouveaux fils romanesques à insérer dans la trame déjà serrée du récit, de nouveaux chevaliers, au besoin, reprenant le flambeau de l'errance et, également, de nouveaux envahisseurs, de nouvelles vagues de Saxons ou d'Irlandais, ou de princes ambitieux comme Galehaut, qui lanceront un défi à l'unité du monde arthurien et lui donneront l'occasion de manifester sa cohésion.

Rien ne montre mieux la dialectique de l'atemporel et du chronologique qui caractérise le roman en prose que *La Marche de Gaule*. La rédaction *a posteriori* des *Premiers Faits du roi Arthur* ne change rien à l'affaire, au contraire elle rend plus sensible cette solution de continuité qu'elle prétend effacer. Mais le *Lancelot* proprement dit[1] dispose de son propre prologue, à la mode des contes antiques : en ce temps-là, dans ce lieu éloigné qu'est la Petite-Bretagne, vivaient deux frères qui avaient épousé deux sœurs... L'aventure spécifique de ces personnages apparaît d'abord conforme à la typologie de ces mêmes contes, avant de se greffer sur la geste plus ample du roi Arthur, et de rejoindre le cours central de la narration. En outre, ce détour par un autre lieu et vers un autre temps autorise l'entrée dans le cadre limité du roman à la mode de Chrétien de toutes sortes de questions et de problèmes parallèles qui viennent s'ajouter à la ligne paradoxalement directrice de l'errance chevaleresque.

Celle-ci est déjà présente dans *La Marche de Gaule*, bien sûr ; mais si elle constitue un horizon d'attente auquel on ne saurait se dérober, elle n'est pas d'emblée le moteur central d'une narration qui se distrait heureusement à dire le foisonnement de l'être chevaleresque. Contrairement à ce que l'on attendrait d'un roman de chevalerie, *La Marche de Gaule* ne commence pas avec les aventures individuelles de chevaliers errants, mais avec la représentation détaillée et réaliste d'un

1. On appelle couramment *Lancelot propre* le volet central du cycle du *Lancelot-Graal*.

conflit féodal suivant une tentative réussie d'usurpation. Si l'essentiel au niveau du sens concerne la mise en place du cadre généalogique — les deux rois frères, les deux reines sœurs, le lignage de David — et l'éducation de Lancelot au Lac, il reste que la majorité des pages est consacrée aux démêlés de Banin, puis surtout de Pharien et de son neveu Lambègue, avec le roi Claudas. Et ce sont constamment deux modèles, deux mouvements, deux modes d'appréhension du monde qui dialoguent dans le texte par le biais d'un entrelacement plus ample et plus essentiel que le simple jeu de l'alternance des quêtes.

À un premier niveau, *La Marche de Gaule* pose la question du rapport entre l'idéologie « féodale » et l'idéal chevaleresque : comment concilier la démarche individualiste et centrifuge du second avec les nécessités politiques inhérentes à la première, comment le roi Arthur peut-il gouverner un royaume composé principalement de chevaliers errants et de demoiselles déshéritées ? Il n'existe pas de réponse catégorique, mais il y a des ébauches de solutions. En effet, le procédé technique de l'entrelacement s'applique à deux types de matériau hétérogènes et réussit à les faire coexister : d'une part, les aventures individuelles qui constituent autant d'épisodes autonomes clos sur eux-mêmes et sans autre lien avec l'ensemble de l'œuvre que l'intervention dans le rôle du héros de l'un des personnages autour desquels se tisse la trame romanesque : c'est le cas, par exemple, de l'épisode d'Hélène (ou Élaine) sans Pair et de Persidès, qui font irruption dans le récit au détour de la quête d'Hector, et ne tardent pas à en ressortir, sans même rejoindre ce centre de la narration qu'est la cour d'Arthur ; d'autre part, les séquences que l'on pourrait qualifier de politiques, au cours desquelles les différents chevaliers fonctionnent comme une entité unique, la cour d'Arthur, rassemblée pour lutter contre un péril extérieur : cela peut être le défi de Galehaut, ou l'invasion saxonne. Dans l'ensemble, les aventures individuelles s'organisent de manière plus ou moins linéaire sur le schéma de la quête, qui présente l'avantage d'être à peu près inépuisable. Une quête n'offre pas seulement la structure arborescente de différentes « branches » aussi nombreuses qu'il y a de quêteurs, elle peut potentiellement se dédoubler et se redoubler de nouvelles quêtes imbriquées dans la première : ainsi, Gauvain en quête de Lancelot combat-il pour la dame de Roestoc et déclenche-t-il la quête d'Hector qui veut apprendre son identité ; les deux chevaliers se suivent donc sur plusieurs dizaines de pages, chacun rencontrant sa propre série d'aventures, avant de se rejoindre aux portes du Sorelois, au moment où leurs deux quêtes se télescopent dans la rencontre avec Lancelot et Galehaut. Inversement, les campagnes militaires servent de points nodaux, permettant de rassembler tous les protagonistes des différents fils individuels — et cela, éventuellement, au prix d'un parjure qui suggère que la logique féodale (répondre au ban du seigneur lige menacé) l'emporte sur celle de la prouesse personnelle. Gauvain et ses compagnons rejoignent Arthur pour combattre à ses côtés Galehaut, même si cela va contre la lettre de leur serment, et même si Arthur le leur reproche une fois la menace contre la communauté dûment écartée. Ces séquences fonctionnent de façon plus directement polyphoniques, dans la simultanéité et non plus dans la linéarité. Cependant, peu à peu, les deux

modes de récit se rejoignent, dans la mesure où les batailles rangées deviennent l'occasion pour tel ou tel chevalier de manifester une prouesse si éclatante qu'elle change à elle seule le sort de la guerre : c'est ce que fait Lancelot lors des deux combats contre Galehaut, mais aussi lors des rencontres avec les Saxons, avant l'emprisonnement d'Arthur ; la guerre devient alors un gigantesque tournoi, et le champion de la reine n'hésite pas à s'allier momentanément aux ennemis du royaume pour mieux démontrer sa supériorité. Cette confusion entre tournoi « pour rire » et « bataille mortelle » reconduit l'hésitation du texte entre le modèle du roman en vers, et celui de la chronique (ou, pour mieux dire, du roman « historique » tel que peut se définir le *Brut* de Wace). D'ailleurs une telle alternance entre épisodes romanesques et scènes de la vie féodale va peu à peu s'estomper : après *La Marche de Gaule*, les conflits à grande échelle se font rares jusqu'à la campagne de Gaule par laquelle Arthur s'avise, pour le moins tardivement, de réparer sa faute originelle vis-à-vis du roi Ban de Bénoïc. La représentation plus ou moins réaliste d'un système féodal obsédé par la question de sa propre légitimité et embarrassé par ses contradictions cède la place à la description d'un univers idéalisé où la seule loi économique est celle de la largesse, et où les relations horizontales de compagnonnage se substituent à la hiérarchie verticale de l'hommage.

En ce sens, la guerre, longuement décrite, entre Claudas de la Déserte et les deux rois frères Ban et Bohort, ou leurs héritiers, est extrêmement révélatrice : elle oppose deux types de royauté, celui, idéalisé, qu'incarne le roi Arthur — dont la louange est cependant tempérée par l'insistance du récit à rappeler sa faute unique mais inexpiable, l'abandon de ses vassaux dans le besoin —, et celui, beaucoup plus concret et pragmatique, que représente Claudas. Le paradoxe est que ce dernier est à son tour séduit par le mirage chevaleresque et courtois de son rival, au point de voir dans son fils un nouvel Arthur supérieur au premier. De part et d'autre, d'ailleurs, on aboutit à un échec : ni Arthur ni Claudas n'ont d'héritier, les enfants de Bénoïc et de Gaunes sont élevés dans un monde surnaturel également éloigné de la réalité quotidienne de Logres ou de Gaule, et le roi Arthur capturé par l'enchanteresse Gamille doit son salut à la négation des valeurs courtoises, soit l'adultère de la reine et de Lancelot. Mais, indépendamment de ce problème, il apparaît clairement que le schéma de l'aventure individuelle est beaucoup plus prometteur que celui de la chronique politico-guerrière. Les démêlés de Pharien et Lambègue avec Claudas ne fournissent qu'un nombre limité de situations avant que le scénario ne commence à se répéter. Au contraire, le principe de l'errance chevaleresque, démultipliée à l'infini ou presque (quarante chevaliers s'engagent dans la première quête pour Lancelot, vingt dans la seconde), permet une combinatoire quasiment inépuisable fondée sur la gamme des aventures possibles et la liste des héros disponibles.

Tout comme elle explore les variations de l'aventure individuelle et ses rapports avec les structures politiques de la féodalité, *La Marche de Gaule* entreprend de présenter un tableau exhaustif des variations du sentiment amoureux, non pas sous la forme d'une marqueterie de cas particuliers comme Chrétien de Troyes peut le faire dans plusieurs

romans, mais à travers une fresque d'ensemble. En un sens en effet, *La Marche de Gaule* constitue une illustration exemplaire des principes de la *fine amor*. Le texte relate avec une précision exceptionnelle les détails de la relation amoureuse qui s'instaure entre Lancelot et la reine Guenièvre, depuis le coup de foudre du premier regard jusqu'à la consommation de cet amour pendant la guerre contre les Saxons. Ce n'est d'ailleurs que le premier volet de cette « encyclopédie » de l'amour qu'on dit courtois, puisque dans la suite, que ce soit avec l'épisode de la fausse Guenièvre ou avec la réécriture du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, d'autres modalités de cette passion sont systématiquement explorées. L'analyse est extrêmement subtile, jouant sur les motifs folkloriques préexistant ainsi que sur le matériau littéraire hérité du romancier du XIIe siècle ; sans que le texte passe jamais de la description au commentaire, *La Marche de Gaule* fournit à la fois un modèle et une critique acide de ce modèle. Mais surtout, derrière la relation en quelque sorte classique, conforme au mode d'emploi proposé par André le Chapelain dans son *Tractatus de amore*, se dessine un autre type d'amour, plus « fin », plus intense peut-être, et dont les enjeux sont encore plus considérables : il s'agit de la passion qu'éprouve Galehaut pour Lancelot, passion qui fait pâlir même celle du héros pour la reine. Cette mise en abyme conduit à une tacite remise en cause de l'idéologie dominante dont le roman apparaît à première lecture comme le miroir, au sens médiéval du terme. Elle oppose pour ainsi dire terme à terme un amour strictement individualiste, dont les retombées positives pour la société sont purement accidentelles, et un amour désintéressé dont le moteur même est le sacrifice, pour le plus grand bien du monde arthurien.

Par l'effet d'une singulière transitivité, c'est bel et bien l'amour de Lancelot pour Guenièvre qui sauve le royaume de Logres de la ruine — puisque c'est au nom de cet amour que Lancelot, prêt à faire tout ce qui est en son pouvoir pour venir au secours d'Arthur, va exiger de Galehaut qu'il renonce à sa victoire et s'humilie devant le roi, pour prix de sa compagnie. Mais Lancelot ne respecte pas son engagement de très bonne grâce : lorsqu'il a accepté l'hospitalité de Galehaut et lui a promis de demeurer à ses côtés, il s'abandonne à un chagrin si excessif que son compagnon n'a en quelque sorte pas d'autre choix que de le libérer de sa promesse, sous peine de le voir dépérir par amour pour la reine. L'héroïsme du prince des Lointaines Îles, ce demi-géant que ses origines douteuses devraient exclure du cercle magique de la courtoisie et *a fortiori* de la *fine amor*, le porte à transcender sa propre passion pour devenir l'entremetteur – *Galeotto fu'l libro* – qui autorise la passion des amants « officiels » : héroïsme, en effet, mais dans la perspective de l'amour héroïque que le Moyen Âge a plus ou moins subliminalement hérité de l'Antiquité. L'un des principes les plus absolus qui sous-tendent l'idéologie courtoise est le mépris de la femme, réduite au rôle d'objet d'amour car chacun sait qu'elle ne saurait aimer vraiment. Cependant, la faille de toute *fine amor* est qu'elle doit passer par la femme, puisque, si celui qui aime est un homme, c'est nécessairement une femme qui est aimée. La constellation sophistiquée introduite par le *Lancelot* permet d'échapper à ce défaut jusqu'alors inévitable, puisque la dame ne figure plus qu'en bout de chaîne, et que Galehaut choisit un objet éminemment

digne de son amour. La seule faiblesse que l'on peut à ce stade reconnaître à Lancelot (bien sûr, c'est ce que confirmera *La Quête du saint Graal*, mais sous un angle complètement différent), c'est d'aimer la reine qui, quand tout est dit, n'est jamais que la meilleure des dames qui existent en ce temps. Galehaut, lui, n'a pas lieu de rougir de son choix. Sans qu'il soit question d'appliquer à la relation entre le prince des Lointaines Îles et le chevalier du Lac une grille d'analyse exagérément moderne, l'amour du premier pour le second, en l'absence de toute connnotation homosexuelle explicite, est la véritable *fine amor*, en ce que les deux partenaires sont également dignes d'être aimés.

Il n'en faut pas moins noter que le portrait de Lancelot comporte suffisamment d'éléments féminins pour renchérir sur ce qui nous apparaît comme une indéniable ambiguïté sexuelle, mais qui peut se traduire par une équation paradoxale, selon laquelle, le code même de la *fine amor* exigeant que l'objet d'amour soit femme, il est nécessaire de féminiser Lancelot puisqu'il est cet objet dans deux cas sur trois. En effet, si le jeune chevalier à peine adoubé, au sortir des mains de la fée dont la nature primitive d'amante a été sublimée en sentiment maternel, s'éprend de la « dame des dames » et de la « fontaine de beauté », c'est en règle générale de lui que l'on s'éprend, comme le démontre le cas de figure exemplaire de la dame de Malehaut dont le nom fait écho à celui de Galehaut, et qui vient compléter le quatuor amoureux afin de lui rendre un improbable équilibre. La dame de Malehaut aime Lancelot, comme Morgain la fée l'aimera par la suite ; comme Morgain, elle est à deux doigts de lui dérober des faveurs qu'il ne lui accorderait jamais s'il était conscient ; à la différence de Morgain, elle admet son échec et se satisfait d'une relation amoureuse par procuration, d'abord en identifiant l'objet aimé par celui qu'elle aime (c'est-à-dire la reine lorsqu'elle se rend à la cour pour vérifier ses soupçons), puis en s'imposant dans le triangle constitué par Lancelot, la reine et Galehaut. En révélant à Guenièvre qu'elle a surpris son secret, elle s'offre à elle comme confidente, mais aussi comme double. Faute d'être aimée par Lancelot, elle ne fait plus qu'une avec celle qu'il aime ; et réciproquement, quand elle devient l'amie de Galehaut, c'est Lancelot qu'elle reçoit métonymiquement comme ami, cependant que le prince des Lointaines Îles rejoue avec elle le jeu de la séduction, en suivant cette fois les règles de la répartition des sexes.

La mise en place du second couple courtois, à l'instigation de la reine Guenièvre qui prend l'élémentaire précaution de demander aux deux personnages concernés s'ils ont un(e) autre ami(e), mais ne peut imaginer d'autre obstacle à l'union qu'elle se propose de faciliter, est à la limite de la caricature. Galehaut et la dame de Malehaut se comportent en tout comme des amants courtois, ils accomplissent tous les gestes qui signifient la *fine amor* — mais il n'empêche que cet amour supposé est entièrement fabriqué et que le véritable objet de ses deux acteurs est Lancelot, ou à la rigueur, dans le cas de la dame de Malehaut, le couple Lancelot-Guenièvre pour lequel elle éprouve une fascination à la limite du voyeurisme. Cette dimension parodique, dans laquelle on peut lire une critique implicite de l'idéal courtois, est encore plus sensible dans la description des manifestations de la pas-

sion chez Lancelot. Si l'amour de Galehaut pour le « bon chevalier » demeure empreint de noblesse et de dignité d'un bout à l'autre, l'amour du jeune héros pour la reine dès leur première rencontre se traduit par des exagérations et des maladresses qui dépassent parfois les bornes du ridicule. Certes, c'est à cet amour que Lancelot doit son exceptionnelle prouesse, qui dépasse celle de tous les autres chevaliers ; il faut noter cependant que le jeune homme embrasse l'idéal chevaleresque bien avant d'avoir rencontré la reine, et que ses « enfances » relatent toutes sortes de traits indiquant sa noblesse et sa grandeur d'âme. Pratiquement, cependant, le texte insiste sans indulgence sur plusieurs épisodes au cours desquels l'amour de Lancelot induit chez lui un comportement ridicule, ou le conduit à mal interpréter une situation : on le voit ainsi manquer de se noyer, absorbé qu'il est dans la contemplation de la reine, ou se laisser faire prisonnier par le « fou » de la cour, Daguenet. C'est dire assez clairement que Lancelot est lui-même fou, un fou d'amour qui se retrouve fréquemment dans une position embarrassante. De même, la manière dont il se laisse tromper par un chevalier qui prétend garder un gué au nom de Guenièvre, ou par un écuyer envoyé à sa recherche avec la fausse nouvelle que Guenièvre est prisonnière à la Douloureuse Garde, suggère de sa part une inquiétante faiblesse. Ces scènes sont dans une large mesure inspirées du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, qui dépeint pour la première fois le personnage de l'ami de la reine comme un chevalier hors pair, mais susceptible de céder à une fascination presque morbide pour l'objet de son amour. À cette référence primordiale vient s'ajouter l'intertexte tristanien, qui établit clairement un lien entre l'amour du héros pour Yseut et la folie qui le menace, qu'elle soit jouée — sous la forme d'un déguisement — ou réelle. Au cours du XIIIe siècle, cette équivalence entre passion amoureuse et « perte de sens » va se confirmer, voire se systématiser, au point qu'il est difficile de détermner qui, de Lancelot ou de Tristan, est le plus fréquemment « hors de sens ». Concrètement, chaque fois que Lancelot se querelle avec la reine Guenièvre, son désespoir se traduit par une crise de folie qui le fait basculer dans l'animalité, le modèle cette fois étant plutôt Yvain dans *Le Chevalier au Lion*.

Parallèlement au couple central que forment Lancelot et Guenièvre, d'autres séquences viennent confirmer la vision relativement pessimiste et méfiante du *Lancelot* vis-à-vis de l'amour, qu'il se prétende courtois ou non. Le cas le plus spectaculaire est sans doute celui d'Hector et de son *amie*, dont la passion a une vertu strictement paralysante, puisque au mépris du code chevaleresque elle refuse de laisser partir Hector dans une quête où il aurait l'occasion de manifester son exceptionnelle prouesse. En outre, lorsqu'elle est contrainte à céder et à donner son congé à Hector, elle s'abandonne à une telle douleur que l'on craint pour sa vie, et que la dame de Malehaut l'enferme à l'écart, afin qu'elle ne présente pas au public de la cour le peu édifiant spectacle d'une souffrance démesurée. La vision monodique de l'amour source de toute prouesse, telle que la présente paradoxalement Claudas de la Déserte au début du texte, est donc remise en cause discrètement au fil du récit, suggérant une *senefiance* plus complexe que la traditionnelle association d'« armes et amours » pour distraire et instruire le lecteur.

juxtaposées au tout début du récit : celle qui relate la trahison du sénéchal et la mort du roi Ban à la vue de Trèbes en flammes relève d'un univers fictionnel apparenté — pour le définir rapidement — à celui de la chanson de geste ; et celle au cours de laquelle la fée-ondine qu'est la Dame du Lac enlève dans la meilleure tradition du *changelin*[1] l'enfant Lancelot pour l'entraîner dans un autre monde, sous les eaux du Lac, appartient au registre des lais féeriques. De ce point de vue, la tentative désespérée du texte pour rationaliser ces données scandaleusement a-logiques — les fées ne sont que des femmes instruites que le peuple ne comprend pas, le Lac est un simple mirage suscité par *nigremance* pour tenir les curieux à l'écart du domaine parfaitement normal de la Dame du Lac... — constitue un effort maladroit de fusion des deux strates incompatibles du récit.

De la sorte, le traitement que le texte en prose réserve à la merveille, et qui constitue une des pierres de touche de la nouvelle esthétique en train de se créer, est tout à fait particulier. Dans une certaine mesure, les données qui ont trait à la Douloureuse Garde sont reprises de *La Charrette* de Chrétien ; on peut même aller plus loin et juger que tout ce qui concerne l'éducation de Lancelot par la Dame du Lac vient des laconiques informations que le roman en vers fournit à ce propos. Cependant, puisque, dans la version longue de notre manuscrit, il est prévu une « mise en prose » du matériau de *La Charrette* proprement dit, il va de soi que le réservoir de merveilles emprunté à Chrétien doit être, en quelque sorte, partagé entre les deux séquences. Celles que rencontre le « chevalier sans nom » dans le cimetière futur lui servent d'épreuves qualifiantes, puisque c'est à cette occasion qu'il se voit confirmer son identité de « sauveur ». Son nom, en revanche, n'est pas un enjeu immédiat, car les personnages de la fiction semblent le connaître de toute éternité : seul le lecteur est privé de cette information jusqu'au moment stratégique où la reine, en nommant son champion, lui confère le pouvoir de vaincre Méléagant. Dans *La Marche de Gaule*, il n'en va pas ainsi : Lancelot est le premier à ignorer qui il est, et cette question a été déjà soulevée à plusieurs reprises de manière problématique au moment où il parvient à la Douloureuse Garde : en fait, la fonction essentielle de cette aventure est de donner son nom au héros, toute question d'enlèvement de la reine mise à part.

L'esthétique avouée de la prose, par ailleurs, est celle de la longue durée : à l'opposé de l'énoncé énigmatique à forte charge symbolique qui balise le roman en vers se situe le type de développement circonstancié et progressif qui se révèle particulièrement efficace dans un épisode comme celui du conflit entre Pharien et les barons de Gaunes d'une part, et Claudas de l'autre. Mais cette méthode, consistant à fragmenter la teneur du récit en micro-éléments juxtaposés sur un axe temporel linéaire, n'est guère appropriée à un contenu (enlèvement d'un enfant royal par une ondine, « enfances » dans un univers surnaturel où les lois terrestres ne s'appliquent pas, réinsertion dans le monde des mortels grâce au rite de passage de l'adoube-

1. C'est-à-dire de l'enfant humain enlevé par des fées, qui le trouvent plus beau que les leurs, et laissent parfois à sa place l'un de ceux-ci, laid et cruel le plus souvent.

ment, délicatement subverti) qui, somme toute, ne laisse guère de place à une quelconque rationalité narrative. Or, le texte en prose donne l'impression d'hésiter constamment entre deux traitements de ce matériau : d'une part, un considérable effort de « banalisation », d'autre part, une mise en valeur de la merveille sur un mode spectaculaire, avec au stade intermédiaire des effets de « basse continue » qui donnent une couleur surnaturelle à l'ensemble du récit.

Dans la première catégorie, on peut évidemment ranger la fameuse déclaration selon laquelle le nom de fées est simplement le terme employé par le vulgaire ignorant lorsqu'il s'agit de désigner les femmes qui connaissent les « propriétés des choses » ; dans la seconde, en revanche, doivent figurer les ultimes enchantements de la Douloureuse Garde, où l'on a l'impression que le prosateur convoque tous les effets spéciaux qu'il peut imaginer afin de renchérir sur la qualité surnaturelle d'un épisode ajouté à la séquence du cimetière futur pour mieux impressionner un lecteur blasé. Mais au total, d'une manière ou d'une autre, la charge merveilleuse du récit demeure très forte, même dans les épisodes qui de prime abord ressortissent apparemment à un autre registre.

Ce sont les éléments d'« ancien » surnaturel qui sont fermement rationalisés par une voix narrative résolument moderne : la fée, ou l'ondine, est assimilée à une femme cultivée dont le savoir surprend le commun des mortels, avec la même ingénuité que celle dont fait preuve le *Merlin* en présentant Morgain la fée comme la meilleure élève d'une école religieuse où elle a appris les sept arts et un huitième qui serait la magie ! De manière analogue, la coloration — au sens propre — surnaturelle du cortège qui accompagne Lancelot à la cour d'Arthur, avec ses chevaux, harnachements et vêtures uniformément blancs, demeure présente, comme une sorte de refoulé latent qui affleure à la surface du texte, mais elle n'est à aucun degré prise en compte par le récit : c'est un fait, un signe d'excentricité mineure de la part de la Dame du Lac, et l'accent est plutôt mis sur la richesse du cortège, qui donne d'emblée à Lancelot un statut de « fils de roi » au lieu de faire de lui un simple candidat à la chevalerie. Une fois que le Lac a été expliqué, à la satisfaction générale, comme un mirage, une illusion d'optique qui dissimule un monde parfaitement « normal » sans aucune solution de continuité avec l'univers proprement humain et chevaleresque où circulent les personnages du roman féodal, fort peu de détails viennent rappeler la dimension surnaturelle de la Dame du Lac, et de la protection qu'elle exerce sur Lancelot : pendant l'enfance du héros, l'un des rares signes merveilleux est celui de la couronne de roses qu'il trouve à son chevet chaque matin, et là encore la *merveille* est détournée de son sens obvie, puisque le récit souligne beaucoup plus la générosité extrême de Lancelot qui partage la couronne avec ses cousins que l'étrangeté de cette apparition quotidienne. L'enchantement passablement spectaculaire de Saraïde, qui donne à deux lévriers l'apparence de deux enfants, et vice versa, est envisagé sous l'angle des complications diplomatiques qu'il entraîne — en effet, le roi Claudas est parfaitement de bonne foi en affirmant qu'il ne détient pas les fils du roi Bohort, ce que les barons de Gaunes, qui ont vu le roi s'emparer des deux chiens sous leur apparence humaine, se refusent à croire —

plutôt que dans la perspective pourtant fascinante d'un des rares sorts présentés de façon un peu détaillée dans l'espace romanesque. De même en ce qui concerne les boucliers aux bandes vermeilles, dont la demoiselle du Lac explique l'efficacité à Lancelot, sans s'y attarder ; le seul souci du héros, en présence de ces auxiliaires qui ne relèvent pas d'une logique rationnelle, est que la demoiselle ne le force pas à changer trop vite d'écu, ce qui diminuerait la part de sa valeur personnelle. Quant à l'écu fendu que la Dame du Lac envoie à Guenièvre, et dont les deux parties se rejoignent lorsque l'adultère est consommé, il passe également sans commentaire : bien qu'il s'inscrive dans une intéressante tradition d'objets magiques apportés à la cour d'Arthur dans des intentions généralement peu aimables — manteau « maltaillé » ou cor à boire qui révèle l'infidélité féminine —, il est accepté par la reine Guenièvre comme un cadeau tout à fait bénéfique, qui lui permet de savoir au moment voulu qu'elle est la dame la mieux aimée du monde. À travers ces petits détails, la magie, en tant que telle, est présentée comme allant de soi, et chacun semble trouver naturelles les manifestations du surnaturel. On ne peut pas vraiment parler d'effort de rationalisation à propos d'épisodes ou de motifs de ce type, dans la mesure où le texte ne s'attarde pas assez sur eux pour qu'une réévaluation soit nécessaire. Ils font partie de l'héritage romanesque et inscrivent le texte en prose, qui se construit sur les dépouilles des romans antérieurs aussi bien que des contes et récits dont nous n'avons pas gardé de mise en forme littéraire, dans une continuité imaginaire éminemment satisfaisante.

Que le merveilleux demeure l'un des ressorts du *Lancelot* tout au long de *La Marche de Gaule*, en dépit de son ancrage apparent dans un réalisme fondé sur les campagnes militaires plus que sur l'aventure chevaleresque (après la guerre de Gaunes, les deux campagnes d'Arthur contre Galehaut), cela apparaît clairement au détour d'un épisode, par exemple celui où la guérison magique d'Agravain permet d'identifier à coup sûr les deux meilleurs chevaliers du monde. Cependant, ce merveilleux, pour demeurer opérationnel, doit se faire particulièrement discret ; loin des effets spectaculaires de certains romans en vers à peu près contemporains (pensons par exemple aux *Merveilles de Rigomer*), le *Lancelot* joue constamment sur la litote et l'euphémisme : à côté des marques de surnaturel qui subsistent et informent profondément le texte, on trouve, en trompe l'œil pour ainsi dire, des séquences entières où l'interprétation surnaturelle « spontanée » est délibérément désamorcée : ainsi les premières aventures de Lancelot lorsqu'il va secourir la dame de Nohaut sont expliquées après coup comme de simples mises en scène orchestrées par une demoiselle soucieuse de tester la valeur du champion qu'on lui a attribué. Le géant gardien d'une fée de la fontaine devient dans ces conditions un simple « grand chevalier » appointé défenseur d'une demoiselle qui n'a de féerique que le pavillon de soie où elle se dissimule. Confronté sans cesse à ce mélange de traces surnaturelles banalisées et d'explications rassurantes qui réinterprètent la merveille en termes strictement humains, le lecteur est d'autant plus surpris de rencontrer parfois de véritables morceaux de bravoure où le merveilleux fait un retour en force — en fait, investit le texte avec une densité bien supérieure à ce qu'on a jamais pu lire dans les œuvres antérieures.

L'exemple le plus frappant de ce brutal revirement est bien sûr le traitement réservé à l'épisode de la Douloureuse Garde. Dans un premier temps, les données reprises en partie de *La Charrette* de Chrétien, et réorganisées pour les besoins du texte en prose, sont traitées avec la même économie de moyens qui caractérisaient jusque-là l'attitude du récit vis-à-vis du surnaturel : la manière dont il est suggéré que les habitants du bourg jouent un rôle non négligeable dans l'aménagement du cimetière futur afin de pousser leurs visiteurs à intervenir énergiquement dans les affaires du château et d'un seigneur qu'ils détestent peut apparaître avant la lettre comme une variation sur la distinction todorovienne qui fonde le fantastique : le cimetière futur est-il réellement un artefact magique, ou bien une habile supercherie entretenue par des « bourgeois » opportunistes ? Les premiers triomphes de Lancelot témoignent de la même ambiguïté : certes, la triple épreuve des dix chevaliers et le recours aux écus à bandes vermeilles invitent à une lecture surnaturelle, mais le comportement des chevaliers vaincus par Lancelot, pour ne pas parler de celui de Lancelot lui-même, est tout ce qu'il y a de plus banalement humain. De même Brandis, le seigneur de la Douloureuse Garde, s'enfuit, et il emprisonne Gauvain et ses compagnons : la double lecture est possible, tous ces éléments sont passibles d'un interprétation merveilleuse, mais elle ne s'impose certainement pas. Et puis soudain, alors que la Douloureuse Garde ne semble plus au premier rang des préoccupations du récit, on y revient, mais sur un ton complètement différent : Lancelot est ramené par la ruse sur le théâtre de ses exploits, et la « fausse nouvelle » de l'emprisonnement de la reine, qui joue sur ce secret universellement connu qu'est l'amour du héros pour Guenièvre, semble parfaitement dans la ligne des manipulations des habitants du château. Mais lorsque Lancelot se retrouve parmi eux, ils ont cette fois à lui offrir de véritables merveilles de *nigremance*, spectaculaires et puériles à la fois. Tout y est : souterrains, automates, puits d'enfer, cris et vacarme, puanteur, fumées, inscriptions magiques révélant obligeamment le mode d'emploi de la merveille, on a véritablement, en quelques pages, un catalogue des motifs surnaturels tels qu'on ne les rencontre ordinairement que dans un corpus de taille considérable. Lancelot, évidemment, triomphe de ces épreuves ; mais à quoi bon ? il a *déjà* conquis la Douloureuse Garde ; il a *déjà* manifesté sa prouesse et découvert son identité ; il a *déjà* libéré les prisonniers — quoique la réécriture du texte en prose rende cette séquence moins manifestement nécessaire dans l'économie d'ensemble de l'épisode, et qu'il ne soit pas évident à première vue que l'*excursus* de la Douloureuse Chartre appartienne au « massif » signifiant de la Douloureuse Garde. L'effet de « feuilletage » de la narration introduit par le processus de l'entrelacement se révèle idéal pour donner à voir ces interprétations et ces niveaux de signification multiples, et pour les contrôler. La Douloureuse Garde peut de la sorte être à la fois un réservoir de prodiges à forte connotation diabolique, et un simple château dont le seigneur retors et les bourgeois habiles ont organisé les défenses au moyen d'une fantasmagorie artificielle.

Par le biais de la merveille, par celui de l'amour, passion redoutable ou jeu de rôles sophistiqué, à travers les complications de la politique ou les aléas de la guerre extérieure, *La Marche de Gaule*, comme le *Lancelot* dans son ensemble, s'efforce de fonder dans la

longue durée ce que le roman en vers n'avait pas de mal à instaurer dans l'instant suspendu hors du temps : une *senefiance* qui parviendrait à apprivoiser l'altérité redoutable du monde. À ce stade, la prose a déjà l'ambition, et semble-t-il les moyens, d'offrir un système de lecture totalitaire ; mais les tendances centrifuges de l'entrelacement comme principe d'organisation s'ajoutent à la profusion / confusion des aventures et des motifs pour rendre problématique l'établissement d'une cohérence. Si *La Marche de Gaule* échappe encore, par bonheur, à la mainmise du Graal qui oriente le temps vers la catastrophe finale, il reste que, dès ses premières pages, la tentative d'ordonnancement du monde se heurte à une trop grande complexité, ou à un défaut de sens, analogue à celui que déplorera si mélancoliquement Dynadan dans le *Tristan en prose*, quelque trente ans plus tard : « Je vais cherchant le sens du monde et n'en puis guère trouver. »

ANNE BERTHELOT.

BIBLIOGRAPHIE

BOUTET (Dominique), « Lancelot : préhistoire d'un héros arthurien », *Annales E.S.C.*, t. XLIV, 1989, p. 1229-1244.

FRAPPIER (Jean), « Le Personnage de Galehaut dans le *Lancelot en prose* », dans *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973, p. 181-208.

—, « L'Institution de Lancelot dans le *Lancelot en prose* », *ibid.*, p. 169-179.

HARF-LANCNER (Laurence), « Lancelot et la Dame du Lac », *Romania*, CV, 1984, p. 16-33.

KENNEDY (Elspeth), « The Role of the Supernatural in the First Part of the Old French *Prose Lancelot* », *Mélanges F. Whitehead*, Manchester, p. 173-184.

LOT (Ferdinand), *Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1954 (1re éd., 1918).

MELA (Charles), *La Reine et le Graal, la conjointure dans les romans du Graal*, Seuil, 1982.

MICHA (Alexandre), *Études sur le « Lancelot en prose »*, Genève, Droz, 1988.

POIRION (Daniel), « La Douloureuse Garde », dans Jean Dufournet, *Approches du « Lancelot en prose »*, Champion, 1984, p. 25-48.

SUARD (François), « La Conception de l'aventure dans le *Lancelot en prose* », *Romania*, CVIII, 1987, p. 230-253.

VALETTE (Jean-René), *La Poétique du merveilleux dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 1998.

WOLFZETTEL (Friedrich), « Lancelot et les fées : essai d'une lecture psychanalytique du *Lancelot en prose* », *Marche romane*, t. XXXII, 1982, p. 25-42.

A. B.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

Il existe plusieurs éditions de *La Marche de Gaule*, première partie du roman de *Lancelot*. Elles sont toutefois fondées sur des manuscrits différents qui ne présentent pas tous la même version du texte.

SOMMER (H. Oskar), *The Vulgate Version of The Arthurian Romances*, edited from manuscripts in the British Museum, Washington, Carnegie Institution of Washington, 1911, vol. III, *Le Livre de Lancelot del Lac* (version dite de Londres, manuscrit de Londres, British Museum, Add. 10293, début du XIVe siècle [manuscrit *L*]).

MICHA (Alexandre), *Lancelot, roman en prose du XIIIe siècle*, Paris-Genève, Droz, 1980 (t. VII) et 1982 (t. VIII) qui choisit le même manuscrit que Sommer.

KENNEDY (Elspeth), *Lancelot do Lac. The Non-cyclic Old French Romance*, vol. I, Oxford, Clarendon Press, 1980 (qui choisit le manuscrit B.N.F. fr. 768).

La version considérée comme primitive, car non cyclique, de *La Marche de Gaule* a fait l'objet d'une traduction complète en français moderne. Cette traduction en deux volumes reprend l'édition d'E. Kennedy qui se fonde sur le manuscrit B.N.F. fr. 768.

Lancelot du Lac, Roman français du XIIIe siècle, t. I, éd. Elspeth Kennedy, trad. François Mosès, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1991.

Lancelot du Lac, Roman français du XIIIe siècle, t. II, éd. Elspeth Kennedy, trad. Marie-Luce Chênerie, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1993.

Au début du XXe siècle, une édition critique d'après l'ensemble des manuscrits connus avait été tentée en Allemagne.

BRÄUNER (G.), *Der altfranzösiche Prosaroman von Lancelot del Lac*, I Branche : *La Reine as granz dolors.* Versuch einer krit. Ausgabe nach allen bekannten Hss., Dissertation Marburg, 1911 (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie, Heft 2).

BECKER (H.), *Der altfranzösische Prosaroman von Lancelot del Lac*, II Branche : *Les Enfances Lancelot.* Versuch einer krit. Ausgabe nach allen bekannten Hss., Dissertation Marburg, 1911 (Heft 6).

BUBINGER (H.) *Der altfranzösische Prosaroman von Lancelot del Lac*, II Branche : *Les Enfances Lancelot* (I Teil) ; III Branche : *La Doloreuse Garde* (I Teil), Dissertation Marburg, 1912 (Heft 8).

Pour l'étude synthétique de la tradition manuscrite, nous renvoyons aux travaux d'A. Micha (voir t. I, n. 1, p. LXV) et d'E. Kennedy (*Lancelot do Lac. The Non-cyclic Old French Romance*, vol. II, Oxford, Clarendon Press, 1980, p. 1-41) ainsi qu'à l'étude d'U. Mölk. On trouvera également une recension des divers travaux sur la tradition manuscrite

du *Lancelot* dans R. Grimm éd., *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, Heidelberg, Winter, 1984, vol. IV, t. II (*Le Roman jusqu'à la fin du* XIII*e* *siècle*), p. 159-160.

L'établissement du texte.

Plutôt que de reconstituer artificiellement les différentes sections de l'œuvre à partir des meilleurs manuscrits, on a suivi de bout en bout le manuscrit de Bonn (Bibl. universitaire, 526, daté de 1286), ffos 171r°*a*-259 r°*b* (sigle *B*) en s'autorisant toutefois quelques interventions, en cas de lacunes évidentes ou de fautes manifestes. L'édition respecte la graphie de *B*, y compris les traits grammaticaux spécifiques — système des temps, fautes contre l'accord —, à l'exception toutefois de la locution *ne mais* qui sème la confusion.

Les manuscrits de contrôle utilisés sont le B.N.F. fr. 110 (sigle *P*) et le British Museum, Add. 10293 (sigle *L*), publié par Oskar Sommer. Pour rectifier les erreurs ou réparer les omissions du manuscrit de Bonn, nous transcrivons en variante la leçon rejetée de *B*. Lorsque nous adoptons une leçon commune à *P* et à *L*, la leçon rejetée de *B* n'est suivie d'aucun commentaire. Toutefois, quand *B* présente des lacunes (nombreux sauts du même au même) et que *P* et *L* s'accordent sur une leçon plus complète, nous indiquons : « *Nous complétons d'après P et L.* ». Nous avons eu recours à *L* lorsque la faute ou le bourdon sont communs à *B* et à *P*.

Enfin, il nous a paru utile de signaler en variante quelques leçons de *L* susceptibles d'éclairer un passage que *B* et *P* abrègent au point d'en altérer la clarté ; de même lorsque *L* tâche de rendre plus clair un original perçu comme obscur.

ÉRIC HICKS.

La traduction.

Contrairement à ce qui se passe pour *Les Premiers Faits du roi Arthur*, il existe plusieurs traductions du *Lancelot*, soit complètes, soit partielles, sans parler des adaptations, qui se situent après tout dans la droite ligne du concept médiéval de « translation ». Comme le suggère Alexandre Micha, lorsqu'il choisit de traduire une sélection des huit volumes de son édition en deux volumes de la collection 10/18, le roman en prose du XIIIe siècle relève d'une esthétique qui n'est pas toujours conforme au goût moderne : reprises et répétitions abondent, sans compter la présentation presque « formulaire » de certaines séquences, par exemple les joutes et combats à l'épée, dont *La Marche de Gaule* présente une grande quantité. Dans la mesure du possible, notre traduction s'efforce de préserver la tonalité originale du texte sans pour autant céder à la tentation de l'archaïsme. Nous avons aussi essayé de maintenir une continuité avec les volets précédents du cycle, parus dans le premier volume de la trilogie.

A. B.

NOTES ET VARIANTES

Paragraphe 1.

a. Ivorne *B. Nous corrigeons d'après L conformément à la suite du texte.* ♦♦ *b.* Maior *B. Nous corrigeons d'après L conformément au sens et au contexte.*

1. La province du Berry est assimilée à une terre déserte parce qu'en ancien français *berrie* (variante de *brie*) désigne une « campagne plate et rase », une « plaine déserte ». L'auteur tenterait ici une étymologie populaire du nom de la province. Ce nom entre alors en résonance avec le thème de la *Terre gaste* inhérent à la tradition du Graal depuis Chrétien de Troyes. (PH. W.)

2. Le nom de France n'apparaît avec son sens actuel que dans la deuxième moitié du XI[e] siècle. L'histoire de Lancelot prend place au VI[e] siècle. Sur l'émergence de la « France », voir Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, 1985, p. 417 et suiv. (PH. W.)

3. La Petite-Bretagne, c'est-à-dire l'actuelle Bretagne, par opposition à la Grande-Bretagne, assimilée officiellement au royaume de Logres sur lequel règne Arthur. L'existence d'échanges aussi bien politiques que commerciaux entre les deux Bretagnes, attestée historiquement, confirme ici les données du *Merlin* qui raconte comment les deux jeunes princes Uter et Pandragon ont cherché refuge en Petite-Bretagne après l'usurpation de Vertigier. — Le duc Hoël est un personnage emprunté au *Roman de Brut* de Wace, qui reprend lui-même l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth ; en revanche le nom d'Arramont — peut-être une réfection du nom de Pharamon, roi légendaire des Francs — se rattache à une autre tradition, celle des chansons de geste liées aux dynasties mérovingiennes et carolingiennes. Ban et Bohort sont présents dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, mais il faut garder présent à l'esprit que la rédaction initiale du *Lancelot* est antérieure à celle des *Premiers Faits* : c'est donc, à l'origine, la première apparition de ces personnages, ce qui explique les précisions concernant leur lignage ainsi que la disposition géographique des territoires continentaux (voir la Notice, p. 1719).

4. Indication politique que ne paraît jamais confirmer la suite des événements relatés dans la chronique, mais qui correspond à un effort de rationalisation et d'explication du monde dans lequel agissent des personnages de roman, bien plus susceptibles de conquérir un royaume par leurs qualités personnelles que ne l'étaient les individus réels. Le conflit qui occupe la première partie de *La Marche de Gaule* est effectivement de type féodal ; les références à l'Empire romain relèvent en revanche de la pure fiction.

Paragraphe 2.

a. li menast sa guerre *L*

1. Référence à l'exil des princes, fils de Constant, relaté au début du *Merlin* (voir t. I de la présente édition, § 46-47, p. 616).

Paragraphe 3.

a. Ici B répète em Bertaingne la Menour et il i demoura tant que lui plot . ◆◆ *b.* Arragons *B* ◆◆ *c.* terre *B* ◆◆ *d.* a lui pour *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *e.* prisent un sien chastel *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *f.* fors seulement trois *lacune dans B. Nous complétons d'après L, conformément au contexte.*

1. Les identifications géographiques proposées à ce jour pour Trèbes (comme Trèves-Cunault, près de Saumur) restent douteuses. Le nom remonte à un *Trevicum* d'origine latine et désigne un « carrefour de trois chemins ». Dans le folklore, les *trèves*, ou *trèbes*, sont des sorciers ou de mauvais esprits se manifestant la nuit aux carrefours.

2. C'est le cas de toutes les forteresses réputées imprenables dans les romans : approvisionnées en eau potable, elles peuvent soutenir des sièges interminables ; c'est la famine qui menace Beaurepaire, le château de Blanchefleur, dans *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 2012-2020, p. 735 (tous les renvois aux œuvres de Chrétien de Troyes seront faits à cette édition). Dans les romans en prose, toutefois, c'est la trahison qui met le plus fréquemment fin à un siège. Non seulement la situation privilégiée de Trèbes en fait un « château fort » au sens étymologique du terme, mais la forteresse présente aussi un certain nombre de caractéristiques qui suggèrent une origine surnaturelle.

Paragraphe 4.

a. je le mien *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* Dix tantes *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 5.

a. estoit lui tiers *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 6.

1. Ces négociations très précises correspondent au code féodal en vigueur aux xe et xie siècles, mais plus encore à la vision qu'en donne la littérature du xiie siècle, où l'autorité du pouvoir royal a sérieusement empiété sur la marge de manœuvre des grands barons.

Paragraphe 8.

a. jours ne me *B*

1. La méfiance dont fait preuve Ban à l'encontre de Claudas semble fondée : si le roi de la Déserte, figure ambiguë, est doté de remarquables qualités chevaleresques, il n'en possède pas moins des traits radicalement négatifs qui le rattachent d'ailleurs à des créatures surnaturelles maléfiques (voir la Notice, p. 1726). L'argument de Ban tient difficilement : on imagine mal un roi prêt à céder sa suzeraineté sur sa terre — même si son ennemi est prêt à l'en réinvestir après ; cela reviendrait à mettre en doute la légitimité de son pouvoir sur le royaume.

Paragraphe 9.

1. Le terme de *vallés* suggère un tout jeune homme, trop jeune encore pour être adoubé.

Paragraphe 10.

1. La générosité dont le roi a fait preuve à l'égard de son sénéchal aggrave évidemment la faute de ce dernier. Mais les personnages de sénéchal sont fréquemment portés à la trahison, en raison même de leur statut de favori auprès de leur seigneur. Le personnage de Pharien sera porteur des mêmes ambiguïtés.

Paragraphe 11.

a. service et prous *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* route et tous *B*

1. On donne fréquemment les indications de temps sous forme spatiale, en renvoyant au temps nécessaire pour parcourir une distance donnée ; les heures médiévales étant variables en fonction des saisons, cette façon de calculer est plus précise.

2. La configuration du paysage, avec le tertre et le lac, en signale la qualité surnaturelle : ce sont typiquement les éléments présents à l'entrée de l'Autre Monde du *sidhe* celtique ; l'apparition de la Dame du Lac n'aura donc rien de surprenant dans ce contexte.

Paragraphe 12.

a. car toute [...] del bois *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L légèrement différent).*

1. Derrière un nom latin, la figure de Diane recouvre ici la traditionnelle fée des eaux. Au Moyen Âge, le nom de Diane se confond souvent avec celui des fées (voir A. Thomas, *Romania*, XXXIV, 1905, p. 201-202). (PH. W.)

Paragraphe 13.

a. deverres *B* : devenrois *L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* si reposeront *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* sans nisun contredit metre *B* : sans arrest *L. Nous corrigeons d'après P.*

1. C'est-à-dire la fête de l'Assomption.

Paragraphe 14.

a. la forest *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 15.

a. par les murs sor les degres *B*

Paragraphe 16.

a. de la tour *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* mis

le fu si furent les richoises des beles maisons arses et fondues *B. Nous corrigeons d'après P (L légèrement différent).*

Paragraphe 17.

a. pels et agus *B* ◆◆ *b.* il sot ses *B* ◆◆ *c.* moi revenir et remanoir *B*

Paragraphe 18.

a. pueent sousfrir ne desfendre *B. Nous corrigeons d'après P (texte de L différent).*

Paragraphe 19.

a. vous nous facies *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 21.

a. gage je sui tous pres de moustrer *B*

Paragraphe 22.

a. a moult et *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* hom et loiaus *B. Nous corrigeons d'après P (L légèrement différent).*

1. Deux loyautés s'opposent ici ; les traîtres sont en général considérés avec méfiance par ceux-là mêmes à qui profite la trahison : qui trahit une fois peut trahir à nouveau. En outre, Claudas est de son côté suffisamment retors pour se réjouir d'avoir un bon moyen de revenir sur sa promesse. S'il respecte la loi à la lettre, il ne se conforme pas à son esprit.

Paragraphe 23.

a. tenir *B*

1. Arsie, ou Arsonne : rivière de roman selon Ferdinand Lot (*Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1954, p. 148 et n. 2), qui signale un nom identique dans la chanson de geste *Girart de Roussillon.*

2. La technique de l'entrelacement se double ici d'un retour en arrière, puisque plusieurs semaines se sont écoulées depuis le jour de la trahison.

Paragraphe 24.

a. lever *B* ◆◆ *b.* compaingnie et *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Le *Lancelot* insiste à plusieurs reprises sur l'appartenance du héros au lignage biblique du roi David par sa mère : grâce aux généalogies « trafiquées » de l'*Historia regum Britanniae* et des textes qui en découlent, les rois de Logres, y compris Arthur, descendent en droite ligne d'Énée et des héros antiques. Mais l'ascendance biblique place implicitement Lancelot au-dessus d'Arthur, et préfigure l'avènement de Galaad, nouvelle figure christique.

Paragraphe 26.

1. Techniquement, Ban meurt d'une rupture d'anévrisme provoquée par un choc psychologique violent. Du point de vue médiéval, comme Yseut la Blonde dans les textes du XII[e] siècle, il meurt de douleur. Quelles qu'aient pu être ses fautes, Ban fait une « bonne fin » ; sa mort n'est pas assimilable à un suicide ou à un acte de désespoir, il a le temps de se mettre en règle avec Dieu et de prier pour les siens, puis de communier de trois brins d'herbe comme le font les héros épiques qui ne peuvent attendre l'arrivée d'un prêtre. Enfin il s'éteint la tête tournée vers Jérusalem.

Paragraphe 27.

a. doel ses *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* longement en *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* ramenbre de cel doel et de son enfant *B* : ramenbre de cel et de son enfant *P* : ramenbre de son fil *L. Nous maintenons la leçon de B et de P, mais supprimons la surcharge.* ♦♦ *d.* devant ele *B, P. Nous complétons d'après L.*

1. L'apparition surnaturelle de la fée des eaux est en quelque sorte préparée par la vision de la reine échevelée, abandonnée à sa douleur, et qui n'a plus rien d'« humain ». Hélène semble fréquemment dépasser les bornes de l'humanité ; mais par la suite, c'est pour apparaître pratiquement comme une sainte (§ 229) ; ici, elle ressemble plutôt à une Ménade en proie au délire.

Paragraphe 28.

a. passoit *B* ♦♦ *b.* et un escuier sans plus *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. C'est le péché cardinal, le seul pour lequel il n'y ait pas de rédemption possible.

Paragraphe 29.

a. fors que *B* : fors de che que *L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* tantost [...] nonmer *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 30.

1. Le nom, c'est la chose. Sans même parler de certains chevaliers comme le Beau Mauvais ou le Beau Couard, qui n'ont pas à proprement parler de nom, mais sont désignés par des formules lexicalisées, de nombreux personnages renoncent à leur nom propre pour adopter une désignation allégorique qui correspond mieux à leur situation ou à leur nature : Lancelot lui-même aura recours fréquemment à ce procédé. Le plus intéressant ici est l'« extension », en quelque sorte, de l'épithète désignant un personnage au titre d'une partie de l'œuvre en cours d'écriture : mouvement de balancier entre la fiction et les instances extradiégétiques caractéristique du roman en prose à ses débuts.

Paragraphe 31.

a. li furent *répété dans B.*

1. La solution proposée — que la reine soit simplement « dame pensionnaire » dans le couvent — est conforme aux efforts des ordres religieux « réformés » du XIIe siècle, qui mettent l'accent sur la sincérité de la vocation et se montrent plus exigeants que leurs prédécesseurs lorsqu'il s'agit d'accepter dans leur communauté de grands personnages dont les intentions sont contestables.

Paragraphe 32.

a. osfices *B* : oscines *P* : offechines *L. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* il *B*

Paragraphe 34.

a. chastel *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 35.

a. que Bohors [...] Gaunes *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L légèrement différent).* ♦♦ *b.* me *B* ♦♦ *c.* si *B*

1. Sur l'ambiguïté du personnage de Pharien, voir la Notice, p. 1727.

Paragraphe 36.

a. que il ne sousferra ja *répété dans B.* ♦♦ *b.* contrenir *B*

Paragraphe 39.

1. Comme plus haut à propos de la « déesse des bois » (voir § 12), le texte s'efforce de rationaliser son matériau narratif : les « fées » ressortissent à un imaginaire pré-chrétien qu'il est difficile d'intégrer aux chroniques du règne d'un roi chrétien. Parallèlement, d'ailleurs, elles correspondent à un état de la littérature « pré-aristotélicien » où la cohérence des enchaînements logiques joue un rôle essentiel. Une fée peut s'épanouir dans un lai de Marie de France, en quelque 1 000 vers, mais elle n'est pas à sa place dans la longue durée du roman en prose, avec ses ambitions encyclopédistes et « réalistes ». Au lieu de quoi, l'art de *nigremance* (« magie noire ») apparaît comme parfaitement honorable : c'est une science, peu recommandable peut-être, mais qui peut s'acquérir par des méthodes naturelles comme le reste des savoirs médiévaux. Dans cette perspective, faire de Merlin le maître de la Dame du Lac, c'est échapper une fois pour toutes à la fascination du merveilleux breton pour lui substituer une réécriture moralisante de l'Histoire.

2. C'est l'une des premières allusions que l'on rencontre dans le *Lancelot* à ce « livre » source, *compendium* de tous les textes à venir et référence ultime : l'autorité qu'un Chrétien de Troyes conférait à tel ou tel livre conservé dans telle ou telle abbaye est désormais attribuée à cet « arbre » des histoires dont chaque conte n'est qu'une branche.

3. La plupart des manuscrits du *Lancelot* proposent une version notablement moins édifiante de l'histoire de Merlin ; il faut, inévitablement, noircir la figure du « prophète » si l'on veut présenter la Dame du Lac comme un personnage positif – victime innocente parvenue à échapper aux mauvaises intentions d'un « fils du diable » impossible à racheter. Cependant, le manuscrit de Bonn fait un effort considérable pour rendre compatible ce résumé tendancieux de la carrière de Merlin avec les données fournies dans les premiers volets du cycle (voir *Merlin*, p. 571 et suiv.).

4. Le passage reprend certains éléments de l'*Historia regum Britanniae*, ainsi que des données de « culture générale » concernant la chute des mauvais anges et les démons incubes.

Paragraphe 40.

1. La référence au *Merlin* ici est explicite. En s'efforçant de concilier des données hétérogènes, le scribe du manuscrit donne parfois des détails superflus (voir plus bas la référence à la « coutume de l'époque », qui d'une part est inutile, puisque le sort de la sœur aînée ne sera pas autrement mentionné, et que d'autre part son châtiment n'était précisément pas le bûcher).

Paragraphe 43.

a. porverse *B*

1. Ce type de formule, trace peut-être d'une ancienne transmission orale, abonde dans les longs textes en prose qui ont besoin de reprendre en main leur public égaré dans les apparentes digressions du récit.

2. Dans la version canonique, Merlin est âgé de sept ans, âge magique et d'ailleurs plus impressionnant : à douze ans, un enfant est déjà presque adulte au Moyen Âge.

3. Les étapes de la biographie de Merlin sont, à partir de ce moment, assez bousculées. Même si *Les Premiers Faits du roi Arthur* corrigent l'impression donnée par le *Merlin* propre, selon laquelle Arthur ne rencontre jamais le prophète, celui-ci ne « séjourne » jamais très longtemps avec le jeune roi.

Paragraphe 44.

a. enserra *B* ♦♦ *b.* enserra *B* ♦♦ *c.* l'apeloient *B*

1. Le « roman » de Merlin et de Niniane, bien qu'aménagé par rapport à la version « dure » que contiennent la plupart des manuscrits du *Lancelot*, s'écarte néanmoins par son pessimisme du récit qui en est fait dans *Les Premiers Faits* (version désignée comme « suite historique »). Il n'est bien sûr pas question ici que la Dame du Lac passe « une grande partie de son temps » dans le manoir magique où elle a enfermé Merlin. Cependant, celui-ci n'est pas mort, mais endormi, à la différence de ce qui se passe dans le *Merlin-Huth* (ou « suite romanesque »). Notre manuscrit reprend le détail intéressant des diables qui ne peuvent dormir, que l'on trouve également dans le *Lai de Tydorel*, par exemple, où la naissance surnaturelle du personnage éponyme

lui est révélée à cause de cette caractéristique féerique, ou « diabolique ». — Il est question ici de la forêt de Darnantes et non de celle de Brocéliande comme dans la plupart des versions. Normalement, toutefois, la forêt de Darnantes, ou d'Arnentes, est en Grande-Bretagne (voir le *Roman de Perceforest*).

2. Le récit revient au fils du roi Ban, après avoir bouclé le « retour en arrière » nécessaire pour établir la *bona fides* de la Dame du Lac. L'amour que celle-ci porte à Lancelot est bien sûr une caractéristique des ondines ravisseuses d'enfants, mais sa dimension surnaturelle est ici soigneusement gommée.

3. Effets de réel, qui confirment la nature purement illusoire du Lac : il ne s'agit pas d'un phénomène surnaturel, mais du résultat d'une opération « scientifique », la magie étant comme nous l'avons vu un « art » (voir n. 1, § 39), c'est-à-dire quelque chose qui s'apprend dans les livres et à l'école.

Paragraphe 45.

a. son seneschal *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* Phariens en seüst *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Schéma connu de la femme du sénéchal que séduit le roi, au mépris du code féodal et courtois. Ce motif, déjà présent dans le *Lai d'Équitan*, a été réactualisé dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* à propos de la femme de Cléodalis et du roi Léodegan, père de Guenièvre (t. I de la présente édition, § 105-107).

Paragraphe 46.

1. Les intentions de la dame ne sont pas parfaitement claires. Tout ce passage oscille entre différents modèles littéraires — le fabliau, le lai courtois et l'*exemplum* moral — sans parvenir à une véritable cohérence.

Paragraphe 47.

a. li ala a l'encontre si *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* conment *répété dans B.*

Paragraphe 52.

a. hom qui onques *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 53.

a. fait il sor *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* les *B* ♦♦ *c. Ici B ajoute* et les enfans . ♦♦ *d.* a merveilles *B*

1. Ce reproche implicitement adressé à Arthur, et qui parcourt le récit comme un leitmotiv, contribue à la cohésion du *Lancelot*, puisque ce n'est qu'à la fin que les torts seront réparés, et que les enfants des deux rois de Gaule rentreront en possession de leur héritage grâce à Arthur.

Paragraphe 54.

a. et Claudas fu [...] trouver *répété dans B.*

1. La première faute de Claudas est son manque de largesse, vertu cardinale du roi chevaleresque. Cette opposition entre le père et le fils se prolonge en un portrait systématique et relativement original de Claudas. À côté de traits classiques — l'allusion au gigantisme du roi de la Déserte, par exemple —, on y trouve des détails plus surprenants, qui soulignent une fois encore l'ambiguïté du personnage (voir la Notice, p. 1726).

2. L'association entre amour et prouesse est traditionnelle ; elle est toutefois poussée à l'absurde ici, avec un personnage qui renonce à l'amour afin de ne pas être contraint à trop de prouesse. En passant, on peut y voir la preuve que l'« amour » de Claudas pour la femme de Pharien ne relève pas de la passion courtoise.

Paragraphe 55.

a. ne cevauchast ja se *B* ♦♦ *b.* nusi *B* ♦♦ *c.* metre je lairai *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 56.

a. nul home ce sera par *répété dans B.*

Paragraphe 57.

1. Charroc a été identifié à Chârost (département du Cher), qui se trouve effectivement à douze kilomètres d'Issoudun (département de l'Indre, *Essoudun* dans le texte). (PH. W.)

2. Pour la confusion entre Logres et Londres, et l'assimilation entre la capitale et le pays, voir *Les Premiers Faits*, § 69.

3. Annonce classique, qui sera partiellement respectée : on nous racontera en effet l'histoire d'Hélène sans Pair, et aussi, bien sûr, celle de la fille du Roi Pêcheur — mais ce ne sera pas essentiellement sous l'angle de la beauté de la demoiselle. Les références du début du *Lancelot* aux événements liés à la naissance de Galaad et au Graal sont souvent assez floues.

Paragraphe 58.

a. Ici B ajoute li plus vigherous hom del monde et *(reprise de la phrase précédente).*

Paragraphe 59.

a. de loiaute et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 60.

a. li ou li autres *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* de chose [...] requis *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L légèrement différent).*

1. On peut comprendre que Claudas sait ce qu'il en eſt parce qu'il eſt lui-même déloyal et félon ; mais c'eſt ici plutôt une référence à son ſtatut de roi, qui le met à même de juger du bien et du mal en matière politique, y compris s'il ne se conforme pas toujours au code en vigueur. La juſtice eſt l'une des prérogatives royales.

2. Qui a le droit a la force, c'eſt le principe même du jugement de Dieu : Claudas, qui a délibérément provoqué son compagnon, sait donc parfaitement qu'il s'eſt mis dans un mauvais cas, puisqu'il eſt, par principe, « de mauvaise foi ».

Paragraphe 61.

a. come trouvaſt *B* •• *b.* ja honnour *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *c.* car je me tieng [...] bien *répété dans B.*

Paragraphe 62.

a. tout le monde [...] avoir *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 63.

a. nis solement *B (P illisible, mais non conforme). Nous corrigeons d'après L.* •• *b.* parut puis *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *c.* musere *B*

1. À la différence de ce qui se passe dans le *Lanzelet* de Ulrich von Zatzikhoven (fin du XIIe siècle), où le jeune homme eſt d'abord élevé dans un univers exclusivement féminin.

2. L'extrême violence de Lancelot se retrouve chez son cousin Lionel, le « cœur sans frein » que condamnera catégoriquement *La Quête du saint Graal.* Ce portrait, exceptionnellement détaillé, qui fait suite à celui de Claudas doit être perçu comme entièrement positif.

Paragraphe 64.

a. espaulles ne trop grailles ne trop lons ne trop gros ains furent lees a mesure del cors *B, P (le texte paraît corrompu). Nous suivons L jusqu'à la fin de la phrase.* •• *b.* de sente *B, P. Nous corrigeons d'après L.* •• *c.* faisoit *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Certains éléments du portrait suggèrent une sorte de féminité de Lancelot, qui n'eſt pas seulement le modèle physique du bon chevalier, mais aussi un beau chevalier. Le commentaire de Guenièvre eſt surprenant, dans la mesure où l'on entend très rarement la voix de la reine dans le roman.

Paragraphe 65.

a. samblaſt bone *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 67.

a. chose *B* •• *b.* moult prodom chevalier *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 68.

a. vous honnis *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* cheval et tant conme *B* ♦♦ *c.* qui qui *B*

1. Mensonge ou vérité ? La question a trait au statut du Lac, qui n'est ni dans le monde ordinaire ni hors de ce monde.

Paragraphe 69.

a. seront *B*

Paragraphe 70.

a. qui desiretes [...] roiaume *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* au mien cuidier *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* sil *B* ♦♦ *d.* qui qui *B*

1. La rencontre avec le vavasseur est la première étape sur le chemin d'une réintégration de Lancelot dans le monde humain dont il a été arraché dans son enfance. La « reconnaissance » du vavasseur entérine la supériorité de Lancelot, ainsi que sa légitimité.

Paragraphe 71.

a. et li enfes et li enfes qu'il *B*

Paragraphe 72.

a. ploure mie ne *B*

Paragraphe 73.

a. char jusques *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 74.

a. car il le meillour brachet a del monde *B*

1. Ce qui paraît au lecteur moderne la manifestation d'une violence inexcusable est considéré comme la marque de « hautes enfances » du point de vue médiéval.

Paragraphe 76.

a. mais dehait *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Il ne s'agit pas seulement d'une remarque polie vis-à-vis de la Dame du Lac, mais aussi d'une annonce de ce qui va se produire dans la suite du roman, lorsque Lancelot évitera en effet de devenir « l'homme » d'un seigneur — fût-il le roi Arthur —, mais se mettra au service de la reine Guenièvre.

Paragraphe 79.

a. et disoit [...] fil *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 80.

a. chant *B* ◆◆ *b.* a seduel *B* ◆◆ *c.* et moult longement *répété dans B.*

Paragraphe 81.

a. dame qui *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Avant 1256, il n'y a pas véritablement d'ordre de saint Augustin. Mais de nombreuses communautés religieuses, en particulier à tendance érémitique, vivent selon les principes de la spiritualité augustinienne.

2. Dialectique de la faute et de la responsabilité, qui risque de mener à la désespérance : c'est pourquoi Adragain va reprocher à la dame sa démesure et lui donner à propos de Lancelot des indications suffisantes pour la réconforter.

Paragraphe 82.

a. autrui non mie voiant le pule ne mais *B*

Paragraphe 83.

a. qu'il *B*

1. Il est important qu'un homme de bien puisse porter témoignage de l'honorabilité de celui qui vient d'apporter des nouvelles bienvenues — mais aussi incroyables.

Paragraphe 85.

a. obedience et pres *B*

Paragraphe 86.

a. vous et *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* si *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *c.* remansissent *B*

Paragraphe 89.

a. sire rendus *répété dans B.* ◆◆ *b.* desdira *B* : dire que *L. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* vi je tant de prodomes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il semble que, dans des textes celtiques comme le récit de *Kulhwch et Olwen* ainsi que dans le *Brut* de Wace, Bédoyer soit l'un des compagnons les plus anciens du roi Arthur. Dans les textes français en prose, sa fonction (le connétable est à l'origine l'officier chargé des écuries royales) est assez réduite et il est supplanté par des chevaliers plus spectaculaires, comme Lancelot et ses cousins. De nombreuses versions modernes de la légende arthurienne, s'efforçant de remonter aux sources, font de lui un des chevaliers de la Table ronde et l'amant de Guenièvre en écartant le personnage tardif et continental qu'est Lancelot.

Paragraphe 90.

a. si *B*

1. Ces précisions généalogiques ne sont pas étayées par des épisodes de roman spécifiques. Cependant, comme dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, on retrouve ici la conscience qu'a le texte de deux générations chevaleresques différentes, dont les valeurs et les buts ne se recouvrent pas entièrement. Trente ans plus tard, une compilation romanesque comme *Guiron le Courtois* exploitera plus encore cette thématique, en présentant les chevaliers de « la génération des pères » comme infiniment supérieurs aux « enfants » du temps d'Arthur.

Paragraphe 91.

a. l'onera come *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 92.

a. vostre et *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* plus enfant *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Arguties légalistes ; la responsabilité d'Arthur est engagée, qu'il y ait eu ou non plainte officielle. Il le reconnaît d'ailleurs tout de suite après.

Paragraphe 94.

a. haut home *B*

Paragraphe 95.

a. enfans Boort *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b. Ici B ajoute* a tort . •• *c.* la prison et *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ou bien le voyage est extrêmement rapide — peut-être accompli par des moyens magiques —, ou bien le Lac se trouve tout près de la forteresse de Claudas. De même un peu plus loin, à propos des informations que reçoit Saraïde : on ne sait s'il s'agit de magie, ou d'un réseau d'espions bien organisé.

Paragraphe 96.

a. aviellie *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 99.

a. faus *B* •• *b.* fol *B (leçon qui a sa logique, laquelle est d'opposer* fol *à* sage *; nous adoptons la leçon de P et de L, qui thématise le défaut de courtoisie, et respecte l'argumentation en trois points : sens, courtoisie, débonnaireté).*

Paragraphe 100.

a. mauvais achief *B* •• *b.* prodom des Estranges Illes *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 101.

a. Ici B répète mon pere . ♦♦ *b.* dites [...] Lyoniaus *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 103.

1. Lionel est l'aîné : son frère cadet est donc en effet son vassal. L'orgueil indomptable dont fait preuve Lionel est une preuve de sa noblesse, même si le texte semble suggérer (à la différence de ce qui se passe pour les « enfances » de Lancelot) qu'il pousse peut-être les choses un peu trop loin.

Paragraphe 104.

a. aidies et Phariens *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* si me vengerai *B* : porai vengier *L. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il s'agit d'un serment classique mais très contraignant ; de même qu'un chevalier peut jurer de ne pas dormir plus d'une nuit dans le même lieu aussi longtemps qu'il n'aura pas accompli sa quête, de même un roi ou une dame offensée jurent assez fréquemment de ne pas prendre de nourriture avant d'être vengés, ce qui entraîne bien sûr une considérable accélération des événements.

2. C'est la formule classique du serment vassalique, par lequel le chevalier s'engage à fournir à son seigneur *auxilium et consilium*, soutien militaire et diplomatique, en toutes circonstances.

Paragraphe 105.

a. ciere ne proiiere *B*

Paragraphe 106.

1. Cette « terrible malchance » n'est autre que la coïncidence qui fait que Claudas convoque les deux jeunes princes — dans de bonnes intentions d'ailleurs — au moment précis où Lionel vient d'apprendre la vérité au sujet du roi de la Déserte et de décider de se venger de lui.

Paragraphe 107.

a. droit signour *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 108.

a. mie fait *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 109.

a. estoir *B*

Paragraphe 110.

a. apela moult Lyonnel *B* •• *b.* prisoit la maniere *B, P. Nous complétons d'après L.* •• *c.* bon *B* •• *d.* beves *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 111.

a. traire de lui sanc *B* : traire de lisanc *P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Formule à double sens, qui peut faire référence à la protection magique dont jouissent désormais les deux enfants.

Paragraphe 112.

a. l'avoit ensanglente et feru *B* •• *b.* li fers *B*

Paragraphe 113.

1. Le manteau enroulé autour du bras est destiné à servir de bouclier.

Paragraphe 114.

a. feru *B*

1. L'épée qui se brise signale son erreur à celui qui la manie. Dans certains cas (voir *Le Conte du Graal* ou le *Merlin-Huth*, par exemple), la portée symbolique de l'incident est très considérable.

Paragraphe 115.

a. benderent ensi *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* ce fu *[p. 120]* Boors et l'autre fist metre deriere li *B* : et uns des .II. escuiers ra mis Bohort *L. Nous corrigeons d'après P.* •• *c.* qui illoc estoient le quident bien *B*

Paragraphe 118.

a. sans armeüres *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Quelques pages auparavant, les sentiments paternels de Claudas à l'égard d'un fils décrits en termes pour le moins nuancés n'étaient pas si affectueux. Dorin, le trublion auquel son père ne voulait pas confier son royaume en son absence (*cf.* 54), devient soudain ici un « enfant » doté de toutes les qualités courtoises.

2. Comme souvent, au moment d'affirmer un détail en contradiction avec les mœurs de son temps, le narrateur insiste sur le fait que les choses se passaient bien ainsi autrefois.

Paragraphe 119.

a. mange *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 120.

a. debonairetes [...] festes *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* et grant soulas est a *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* quel *B* ♦♦ *d.* on les trouvei *B* : on se trueve *P* : ele la trouve *L. Nous corrigeons.*

1. Allusion à Arthur, naturellement.

Paragraphe 121.

a. estoient tout *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 122.

a. remierrai le priserai *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 124.

1. Gaunes n'est pas le domaine propre de Claudas : c'est une région récemment conquise, où son pouvoir est encore limité et battu en brèche par la loyauté de ses sujets à l'égard de leur ancien seigneur, comme la suite des événements va le montrer.

Paragraphe 125.

a. bourgois et que sergant *B*

1. La hache n'est pas une arme chevaleresque. La prédilection de Claudas pour cette arme est un souvenir de l'origine gigantale du personnage.

Paragraphe 126.

a. les enfans mais *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* qu'il se dotast *B*

1. « Ceux de la ville » s'entend par opposition aux chevaliers fieffés, dont les châteaux se trouvent dans les environs, et qui n'ont pas encore eu le temps de rejoindre Pharien et les siens. Mais parmi ceux-ci figurent déjà un certain nombre d'invités de la fête.

Paragraphe 127.

a. raions ou nous et toute nostre *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il s'agit peut-être du feu grégeois, mélange de soufre, de poix et de salpêtre, dont les Occidentaux avaient dit-on découvert les dangers et l'efficacité à Constantinople lors de la quatrième croisade.

Paragraphe 129.

a. ot entre ses bras et cil qu'il ne *B* ♦♦ *b.* brap *B*

Paragraphe 131.

a. apres vint *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* a nului *répété dans B.*

Paragraphe 132.

a. lui coper et ja *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* ocirre et traiſt *B. Nous corrigeons et complétons d'après P.* ◆◆ *c.* Claudas amont *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *d.* juſtice *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *e. Ici B ajoute* diſt Phariens .

Paragraphe 133.

a. honge *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Injure à valeur symbolique : Lambègue n'insulte pas spécifiquement la mère de Pharien, qui se trouve être sa propre grand-mère, il proteſte simplement avec son emportement habituel contre les subtilités du code chevaleresque qu'il ne comprend pas. Bien que Lambègue soit le « maître » de Bohort, il eſt beaucoup plus proche de Lionel par le caractère.

Paragraphe 134.

a. bon *B*

1. Les protéger de quel péril ? De la vindicte de ses chevaliers ? Ce revirement et cette réserve de Claudas ne sont pas entièrement convaincants, mais le personnage eſt exceptionnellement complexe (voir la Notice, p. 1726).

Paragraphe 135.

a. jonc *B*

Paragraphe 136.

a. qu'il *B* ◆◆ *b.* merve *B* ◆◆ *c.* regrete *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. C'eſt-à-dire dans le bâtiment principal, et non dans les dépendances.

Paragraphe 137.

a. a ore *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* quide avoir tout perdu *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le phénomène magique en lui-même ne semble pas provoquer un étonnement particulier : ceux qui assiſtent à la merveille en tirent immédiatement la conclusion — erronée — que les enfants sont morts, mais ne remettent pas en queſtion la possibilité de la métamorphose (voir la Notice, p. 1729).

Paragraphe 140.

a. d'autrui car *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* fu grant la mellee *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 141.

a. plus *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* d'ambes si avoit *B. Nous complétons d'après P (L conforme).*

1. Première mention du nom du neveu de Pharien ; certains personnages ne sont jamais nommés, en dépit de leur relative importance : par exemple la femme de Pharien. Mais dans l'ensemble la prose a tendance à baptiser même les seconds rôles, sans doute pour éviter les confusions qui ne manqueraient pas de surgir, étant donné l'accroissement du nombre de figurants.

Paragraphe 142.

a. ce sai je bien *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 143.

a. prou *B*

Paragraphe 144.

a. a *B* ◆◆ *b.* qui *B*

Paragraphe 147.

a. se tu [...] proeche *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L légèrement différent).* ◆◆ *b.* cops *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 148.

1. La définition de ce que peut être exactement une trahison reste floue. À en juger par *Raoul de Cambrai* — chanson de geste du XII[e] siècle —, l'offense du seigneur doit être extrêmement sérieuse pour que la rupture de l'hommage soit acceptable.

Paragraphe 149.

a. prengengent *B* ◆◆ *b.* maniere *B* ◆◆ *c.* le *B*

Paragraphe 151.

a. pour *B*

Paragraphe 153.

a. et grant noise *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆

b. pour le grever *B* : pour grever ne pour damagier *L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* venir *B*

Paragraphe 155.

a. s'il pooit *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* tel dont *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* en tel maniere *lacune dans B. Nous complétons d'après P (cf. L* autresi *).*

Paragraphe 156.

a. n'eſt gaires *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* nel *B* ♦♦ *c.* plus que *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 157.

a. juerrons sor sains *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 161.

a. cil seront *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. De la sorte, le subterfuge imaginé par Pharien fait pendant à la ruse du seigneur de Haut Mur. Comme si la félonie inhérente à la personnalité de Claudas était contagieuse, il n'y a pratiquement aucun personnage qui se conduise honorablement dans ce passage (voir la Notice, p. 1726-1727).

Paragraphe 162.

a. loiaument *B* ♦♦ *b.* .III. *B, P. Nous corrigeons d'après L conformément au contexte.*

1. Rappel insiſtant de l'aspect légal de la situation : les barons sont en effet les vassaux de Claudas, même s'ils le sont devenus à contrecœur, et par conséquent ce sont eux qui sont en faute.

Paragraphe 163.

a. baille un sien *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* sous *B* ♦♦ *c.* les *B*

Paragraphe 164.

a. hanſte *B* ♦♦ *b.* bouche *B* : blouque *L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* trenchie et tout *B* ♦♦ *d.* l'espee *B* ♦♦ *e.* hantier *B*

1. L'épieu eſt plus une arme de chasse que de guerre et ne fait généralement pas partie de l'armement du chevalier : Lambègue et son adversaire apparaissent par conséquent comme des bêtes sauvages plus que des hommes.

Paragraphe 165.

a. .II. *B, P. Nous corrigeons d'après L et le contexte.* ♦♦ *b.* ce fu

[p. 169] li sires *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* s'entredonnerent *B* ♦♦ *d.* qui *B* ♦♦ *e.* fors que les .XI. qui *B. Nous corrigeons d'après L et la suite de la phrase.* ♦♦ *f.* et lor *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Brusque revirement du récit : cette affirmation semble contredire l'accord passé par les barons avec Graier et Lambègue (voir § 157).

Paragraphe 166.

a. sus ne mais *B* ♦♦ *b.* voles si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* coururent *B* ♦♦ *d.* nies en voit *B* ♦♦ *e.* qui *B* ♦♦ *f.* lors met [...] il estoit *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).* ♦♦ *g.* coururent *B* ♦♦ *h.* dist *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *i. Ici B répète* avoc lui .

1. En raison du lien de parenté qui unit les deux hommes.

Paragraphe 168.

a. orent deste *B. Nous corrigeons et complétons d'après L.* ♦♦ *b.* car *B* ♦♦ *c.* en nului *B, L. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 170.

a. i *[p. 176]* envoierons encore anquit *B* ♦♦ *b.* verront *B*

Paragraphe 171.

a. vous s'en iront la *B*

1. Le recours à des demoiselles messagères est courant dans les romans arthuriens ; toutefois, on peut peut-être voir dans leur usage systématique par la Dame du Lac un souvenir du monde exclusivement féminin de l'ondine dans le *Lanzelet.*

Paragraphe 172.

a. qui laiens estoient *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 173.

a. a aise et *lacune dans B. Nous complétons d'après P (texte de L conforme).*

1. La sollicitude quasi maternelle de la Dame du Lac se double de considérations politiques : il est souhaitable que les vassaux de Gaunes sachent ce qu'il en est des enfants — du moins qu'ils sont vivants et à l'abri — afin d'éviter que leur loyauté ne vacille.

Paragraphe 175.

a. partie des enfans *B* ♦♦ *b.* veü une partie des enfans *B. Nous*

corrigeons d'après P (L conforme). ♦♦ *c.* mais a plus [...] avec vous *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 176.

1. L'appartenance au lignage royal eſt naturellement une garantie d'honorabilité. Cependant, ce personnage n'a jamais été mentionné auparavant dans *La Marche de Gaule.*

Paragraphe 177.

1. La forêt de Briosque semble se confondre avec celle de Brocéliande, dont les limites sont assez floues au Moyen Âge, en dépit des étymologies *poſt factum* que l'on trouve § 178. Ces intéressantes précisions topographiques confèrent une épaisseur réaliſte au récit, et soulignent la continuité entre le monde humain et le Lac.

Paragraphe 178.

a. entra ens [...] la damoisele *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).*

1. En réalité cabinet de toilette, selon l'usage que l'on en faisait encore au XVII[e] siècle.

Paragraphe 180.

a. mie fait *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* euſt *B*

Paragraphe 181.

a. lors li desvolepe il meïsmes le visage si *B. Nous corrigeons d'après L ; P donne* desvolepent *(P et L conformes, à ce détail près).*

1. Y a-t-il des intentions politiques dans le comportement de la Dame du Lac (*cf.* le *Lanzelet*, dans lequel l'ondine ne protège pas le héros par bonté d'âme, mais pour se servir de sa prouesse par la suite) ?

Paragraphe 182.

a. vous a *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Eſt-ce à dire qu'en tant qu'ondine elle privilégie les voies d'eau, et ne quitte le « lac » que pour une « rivière », et non le château que celle-ci baigne ?

Paragraphe 183.

a. li contes afiche *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* chascuns matins *lacune dans B. Nous complétons d'après L (P conforme).* ♦♦ *c.* qu'il *B*

1. C'eſt-à-dire pendant les périodes de pénitence du calendrier chrétien. La magie du Lac eſt soigneusement chriſtianisée.

Paragraphe 184.

1. C'est la première mention de ce personnage, qui restera anonyme dans tout le roman (bien que par la suite certains textes le baptisent Méliadus) ; sa fonction essentielle est de lever tout soupçon d'ambiguïté qui pourrait peser sur les relations de Lancelot et de la Dame du Lac : ce n'est pas, comme la Gloriande du *Maugis d'Aigremont* (XIII[e] siècle), une fée-amante qui prend pour ami l'orphelin qu'elle a élevé.

Paragraphe 185.

a. les .II. et B. *Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* i ala mena et la dame i fist aller B. *Nous corrigeons et complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* a mesure B. *Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 186.

a. avenront B ♦♦ *b.* ne B. *Nous corrigeons d'après P (L conforme).* ♦♦ *c.* terre qui B. *Nous complétons d'après P et L.*

1. Exagération rhétorique : on peut difficilement supposer que les généalogies bibliques prolongent le lignage du roi David jusqu'à l'époque du roi Arthur ! Mais c'est aussi dessiner, en filigrane, un parallèle entre la Vierge Marie et le Christ, la reine Hélène et son fils, le premier Galaad, fils de Joseph et d'Éliap (voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 47), et le fils de Lancelot, élu du Graal auquel il est fait allusion quelques lignes plus loin.

Paragraphe 187.

a. lesgards B

Paragraphe 188.

a. son signour B, P. *Nous corrigeons d'après L conformément à la suite du texte.*

Paragraphe 189.

a. com hom derves B. *Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 190.

a. conquiers B. *Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* hom B

1. Cette déclaration, de la part d'un héros dont le lignage est précisément exceptionnellement noble, n'est pas aussi paradoxale qu'il y paraît : l'idée de Lancelot est bien sûr que la véritable noblesse se mesure aux actions de l'individu, mais comme le Moyen Âge est convaincu que seul un fils de chevalier peut trouver en lui des aspirations à la vie chevaleresque (comme le démontre l'exemple de Tor, le fils d'Arès, dans le *Merlin-Huth*), les deux types de noblesse se rejoignent et se confondent.

Paragraphe 191.

a. ses B ♦♦ *b.* qu'ele porra B : qu'ele les porra *P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* Boors et Lyonniaus B ♦♦ *d.* et quant Lyonniaus [...] baillie *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 192.

a. la riviere si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* autre B

Paragraphe 193.

a. sacies bien *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* que la tour eſtoit *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* Phariens avoir *B, L. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 194.

a. le *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* fauses B : fausses *P, L. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* ne sousferroit *B, P. Nous corrigeons d'après A. Micha.*

Paragraphe 195.

a. avoit et *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* pour Claudas *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 196.

a. au cuer grant *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* liront *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* le *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *d.* dedens sans *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *e.* vous nous bailleres B ♦♦ *f.* le mes *B, P, L. Nous corrigeons.* ♦♦ *g.* le B

Paragraphe 197.

a. autretel com *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* tel *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* mis en *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* ou soit de bien *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 198.

a. qui eſt moie *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 199.

a. on s'en contretiengne B

Paragraphe 200.

a. le *B. Nous corrigeons d'après P (L conforme).* ♦♦ *b.* puisque vous ne

me voles croire *B* ♦♦ *c.* honeerra *B* ♦♦ *d.* vous liver et *B. Nous corrigeons d'après P (L conforme par le sens).* ♦♦ *e.* eſtre si rete *B*

Paragraphe 201.

a. conmander *B* ♦♦ *b.* tu ne l'as *B*

Paragraphe 202.

a. Sire fait Phariens *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* garder qu'ele fuſt *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 203.

a. que sera ce *lacune dans B. Nous complétons d'après L (P illisible).* ♦♦ *b.* assaillir *B* ♦♦ *c.* les portes *B*

Paragraphe 204.

a. adrece Claudas *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* tant aves qu'a *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce qui revient à dire que Claudas n'eſt pas armé pour la joute et le combat à l'épée.

Paragraphe 205.

a. li fers *B* ♦♦ *b.* si se sainne *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* aten tant *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *d.* de traïson *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *e. Ici B répète* granment . ♦♦ *f.* l'ot plus haut *B* : l'eüſt plus haut *P. Nous corrigeons d'après L, conformément à la suite du texte.* ♦♦ *g.* force *B* ♦♦ *h.* par *B* ♦♦ *i.* tronçon *B* ♦♦ *j.* la noise lieve *B*

Paragraphe 206.

a. issir *B* ♦♦ *b.* et li nies et li oncles *B* : entre l'oncle et le neveu *L. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 207.

a. qu'il *B* : qui il *P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 208.

a. qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* lors sont andoi [...] a Pharien *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).* ♦♦ *c.* tous seus *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* prendre son *B. Nous complétons d'après P (L omet le passage).*

Paragraphe 209.

a. couverroit *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* par force [...] tous *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 211.

a. ne vous porroit *B* ◆◆ *b.* un seul chevalier *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* n'aves vous trives *B* ◆◆ *d. Ici B répète* le roi . ◆◆ *e.* le *B*

1. Cette mesure éminemment raisonnable — l'intérêt du plus grand nombre contre celui d'un seul individu — est aussi un acte de lâcheté indigne d'un chevalier.

Paragraphe 212.

1. Il semble que Pharien n'ait pas une absolue confiance dans les barons ; pourtant, ce qui joue dans ce cas, c'est un sentiment de solidarité chevaleresque plus fort que les inimitiés personnelles.

Paragraphe 213.

a. kerciaus *B. Nous suivons P.*

Paragraphe 215.

a. se ja se *B* ◆◆ *b.* bien acointier *B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* quant pour *B*

Paragraphe 218.

a. paour come *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. L'idée est sans doute que Claudas n'osera pas faire mettre à mort Lambègue de crainte des représailles que ne manquerait pas d'engager Pharien.

Paragraphe 219.

a. lance *B* : bouche *P. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* pooir *B* ◆◆ *c.* lor *B* ◆◆ *d.* qui o lui *B*

Paragraphe 220.

a. qu'il *B* ◆◆ *b.* l'a jete *B* ◆◆ *c.* taillies et de *B* ◆◆ *d.* devant la roïne *B*

Paragraphe 222.

a. et li dist Pharien [...] partie *répété dans B.*

Paragraphe 224.

a. qu'il soit *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 225.

a. nos cuers ançois avoir *B* : ançois nos cuers avoir *P. Nous*

corrigeons d'après L. •• *b.* qu'il n'amoit nule *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 227.

a. qui amene l'en ot *B*

Paragraphe 228.

1. Il ne sera désormais plus fait mention de Pharien ni de sa famille, après cette brève allusion à l'adoubement de ses deux fils. Néanmoins, tous deux sont nommés, ce qui les inscrit en quelque sorte au livre d'or de la chevalerie.

Paragraphe 229.

a. avenoit *B* •• *b.* passerent *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La description des privations que s'impose la reine Hélène et l'insistance sur sa persistante beauté se conjuguent pour suggérer un schéma hagiographique : la reine de Bénoïc est décrite comme une sainte (*cf.* § 27). Il n'en va pas de même pour sa sœur, mais celle-ci va pourtant recevoir avant sa mort le type de vision « béatifique » en général accordé aux saints.

Paragraphe 230.

a. et li uns des .III. *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 231.

a. moult aïre et moult angoissous *B*

1. Rappel que les deux reines, et par conséquent leurs fils, appartiennent au saint lignage de David, et sont appelés au service du Graal, dans le cadre d'une chevalerie « célestielle ».

Paragraphe 232.

a. et apres *B, P. Nous complétons d'après L.* •• *b.* en l'an *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).* •• *c. Ici B ajoute* la plus envoisie et . •• *d.* la brebis que li pastour ont a duire *B, P. Nous corrigeons d'après L.* •• *e.* si l'orent [...] compaignie *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).* •• *f.* donnee *B* •• *g.* et se aucuns me demandoit qui il estoit je diroie que ce fu *B (interpolation).*

1. La Pentecôte, considérée comme la fête principale — c'est à la Pentecôte qu'est couronné le roi Arthur —, marque aussi le départ des aventures — entre autres parce qu'elle coïncide avec le début de la belle saison. La référence à la fête du saint patron de la ville où séjourne le roi est beaucoup plus originale, et ne s'inscrit pas dans l'explication religieuse de la signification des grandes fêtes liturgiques.
2. Le pronom désigne les apôtres et les disciples.

Paragraphe 233.

1. Chevaliers de l'Échauguette, ou chevaliers de la Reine, par opposition aux chevaliers de la Table ronde, compagnons d'armes d'Uterpandragon : les nouveaux venus à la cour ont ainsi l'occasion de faire leurs preuves et se voient conférer progressivement des privilèges correspondant à leur valeur sans être contraints d'attendre un siège vacant à la Table ronde.

Paragraphe 234.

a. estoit personne *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* sire chevaliers *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 235.

a. en a a son *B* ♦♦ *b.* qui li plaise *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Le motif du roi absorbé dans ses pensées est récurrent dans les textes romanesques.

Paragraphe 236.

a. c'est avis [...] roïne *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* en tes mes *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* onques *B* : onques nes *P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 237.

1. Agravadain plutôt ; chevalier inconnu par ailleurs. Mais la précision rappelle qu'on est dans le cadre d'une chronique, et que les archives de la Table ronde sont impeccablement tenues.

Paragraphe 238.

a. garde a la Demoisele del Lac *B* ♦♦ *b.* damoisele *B* ♦♦ *c.* s'ele pooit *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Âge assez avancé pour devenir chevalier : le roi Arthur, ainsi que Gauvain, ont été adoubés à quinze ans, âge qui semble être normal.

Paragraphe 239.

a. sa *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b. Ici B ajoute* chacier . ♦♦ *c.* issir *B* ♦♦ *d.* tous as dens *B*

Paragraphe 240.

a. faisoit samblant *B. Nous complétons d'après P (L légèrement différent).*

Paragraphe 241.

a. destable *B. Nous corrigeons d'après P (L légèrement différent).* ◆◆ *b.* ele *B* ◆◆ *c.* l'osies *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Les pages qui suivent ressortissent à la tradition de l'« enseignement » dialogué ; mais cette fois c'est une femme (et de surcroît une fée...) qui tient le rôle de l'« homme de bien » chargé en général de questionner l'apprenti et de mesurer son aptitude à sa fonction tout en lui communiquant les informations nécessaires sur le sujet.

Paragraphe 242.

a. vil *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 243.

a. car par [...] chevaliers *répété dans B.* ◆◆ *b.* vaincre a cele *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 245.

1. La Dame du Lac introduit ici un élément nouveau, qui est le lien entre chevalerie et religion : le chevalier est présenté avec insistance comme le serviteur de l'Église, ce qui s'inscrit dans le cadre des discussions du XIIIe siècle sur l'articulation entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel. Même en l'absence du Graal, qui n'est que l'horizon d'attente du *Lancelot*, la chevalerie n'est pas purement profane.

2. On rejoint ici la thématique de la croisade. Pourtant, dans le *Tristan en prose* par exemple, on rencontre d'excellents chevaliers, comme Palamède, qui demeurent païens avec constance jusqu'à leur mort.

Paragraphe 246.

a. courece *B* ◆◆ *b.* on puet *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 247.

a. a l'autre *B* ◆◆ *b.* desous *B* ◆◆ *c.* les *B* ◆◆ *d.* pueple la ou il velt par *B*

Paragraphe 248.

a. autres *B* ◆◆ *b.* pueples mainne *B* ◆◆ *c.* mole et feble puet estre chaude et feble et flecie *B* ◆◆ *d.* les *[p. 254]* gens *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *e.* que cuers *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *f.* s'il l'aorse *B, P. Nous suivons L.*

1. La pierre d'aimant est souvent confondue avec le diamant dans les *Lapidaires* et prisée pour sa dureté.

2. Habituellement, on cite les paroles du Christ ; le terme « Dieu » a ici pour effet de donner un poids particulier à cette injonction.

Paragraphe 249.

a. et qui ensi ne velt [...] l'ordene de chevalerie *répété dans B.*

Paragraphe 250.

a. este dedens *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* encore est est de *B*

1. Jean d'Yrcanie, c'est-à-dire Jean Hyrcan, fils de Simon Maccabée, prince et grand prêtre des Juifs (135-104 av. J.-C.). — Judas Maccabée, héros du livre des Maccabées dans l'Ancien Testament, et figure très appréciée du Moyen Âge, qui voit en lui en effet le modèle du « preux chrétien ». Le livre des Maccabées a été très tôt traduit en roman, bien que la première version soit demeurée inachevée, l'auteur ne pouvant se résoudre à faire mourir un si bon chevalier.

Paragraphe 251.

a. s'il les osent *B. Nous suivons P.* ♦♦ *b.* de endroit moi *B. Nous suivons L.*

Paragraphe 252.

a. en nule fin *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* seres prochainnement *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* au plus tart car la Saint-Jehan *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 253.

a. et quan *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* et bien agus *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* justice *B, P. Nous suivons L.*

1. Toute cette blancheur correspond bien sûr à la pureté et à l'innocence du chevalier nouveau, d'un point de vue chrétien ; mais le blanc est aussi la couleur de l'Autre Monde, et marque Lancelot comme un personnage féerique.

Paragraphe 254.

a. damoisele *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* estoient *B. Nous suivons P.* ♦♦ *c.* li *B* ♦♦ *d.* comment *B*

1. La Saint-Jean d'été, le 24 juin, recouvre la date importante du solstice d'été, dans la tradition celtique. De nombreux rites païens ont été repris à son compte par l'Église. Il est intéressant de noter qu'il s'agit de saint Jean Baptiste, le Précurseur : Lancelot sera donc adoubé ce jour-là, comme s'il représentait de matière typologique le Précurseur par rapport à son fils Galaad, figure christique qui sera adoubée le jour de la Pentecôte.

2. Il semble que ce micro-récit fasse allusion à l'épisode du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 5091-5199, p. 811) où Gauvain est en effet accusé de trahison. Gosoain d'Estrangorre apparaît dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*; c'est un de ces chevaliers qui figurent

dans les listes, de quêteurs par exemple, et qui font nombre sans avoir jamais d'aventures particulières. Gosoain est peut-être à rattacher à l'ancien ami de la reine Guenièvre, Gaosazain, tel qu'il apparaît dans le roman allemand *Diu Krône* (1205-1230).

3. Personnage peu connu par ailleurs. On trouve un roi d'Antie dans les *Prophéties de Merlin.*

4. La configuration de la merveille du chevalier enferré semble le rattacher à la problématique de la vengeance telle qu'elle apparaît dans le *Peredur* gallois (XIII[e] siècle) ; rien dans le texte français ne permet en revanche de relier cette séquence au Graal.

Paragraphe 255.

a. que vous me fachies *[p. 263, 5[e] ligne du §]* [...] li chevaliers *lacune imortante dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).* ♦♦ *b.* bele *B*

1. Nous sommes dans un schéma classique de « don contraignant », où le roi est censé accorder un don avant de savoir en quoi il consiste : le roi Arthur se montre ici prudent, et par conséquent peu courtois.

Paragraphe 256.

1. La désapprobation et la méfiance d'Arthur sont très nettes face à l'attitude plus chevaleresque de Gauvain, qui est en faveur de la résolution de l'aventure selon les règles de la chevalerie. Ainsi, lorsque Lancelot s'empresse, à peine adoubé, de déferrer le chevalier blessé, il contrevient aux souhaits d'Arthur et se place d'emblée sur un autre plan que le roi.

Paragraphe 257.

a. .II. viennent *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* de blances armes conme de robes *B* ♦♦ *c.* chevalier *B*

1. L'emploi du vocabulaire de la merveille souligne l'apparence surnaturelle du cortège. Par ailleurs, de nombreux détails de cette scène reprennent en écho, ou de manière parodique, *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes.

Paragraphe 258.

a. venue et *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* s'a vostre coust non *B. Nous corrigeons d'après P (L conforme).* ♦♦ *c.* robes qui *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *d.* baille a un vallet *B*

1. Signe de courtoisie : la dame ne dissimule pas son visage au roi.
2. Nouvel exemple du motif du don contraignant.

Paragraphe 260.

a. roi ou en ires vous je *B* ♦♦ *b.* sa *B* ♦♦ *c.* le *B* ♦♦ *d.* amenbrance *B*

Paragraphe 261.

a. Discours indirect dans B : com a ore bien fait de ce que dit li a . *Nous corrigeons d'après P (L conforme à P).* ♦♦ *b.* car la ou [...] a achiever *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* maint *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *d.* sacies *B, P. Nous suivons L.*

1. Dans *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes (v. 2357-2361, p. 564-565 et v. 3131-3134, p. 583), Lancelot possède un anneau de ce genre, qui constitue d'ailleurs l'un des seuls indices sur ses origines et son passé « hors texte ».

Paragraphe 262.

a. apres *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 263.

a. le *B. Nous suivons P (L conforme).* ♦♦ *b.* vait et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 264.

a. ore revelt *B* ♦♦ *b.* essient *B* ♦♦ *c.* a la roi *B* ♦♦ *d.* biaus qui *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *e.* venra *B*

Paragraphe 265.

a. l'erbe a *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Yvain cil *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 266.

1. Dans toute cette scène, qui donne le ton des relations futures entre une reine Guenièvre réservée et un Lancelot fasciné, on retrouve des souvenirs du jeune homme *nice* qu'est Perceval dans *Le Conte du Graal.*

Paragraphe 267.

a. l'espee parmi ses *B* ♦♦ *b.* dedens *B. Nous suivons L.*

Paragraphe 268.

a. les *B* ♦♦ *b.* li chevaliers qui mon signour Yvain estoit apeles *B*

Paragraphe 269.

a. revinrent *B*

Paragraphe 270.

a. amerent *B* ♦♦ *b.* est lies *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* chevaliers *B*

1. Cette précision va permettre par la suite à Lancelot de se sortir — au moins momentanément — de situations difficiles sur le plan de la courtoisie : en obtenant par exemple de son hôte qu'il dise jusqu'au lendemain matin qu'il aime mieux le blessé que le mort, il évite d'avoir à combattre celui qui l'a reçu avec honneur au mépris de toutes les lois de l'hospitalité.

Paragraphe 271.

a. encore *B*

Paragraphe 273.

a. bronche *B*

Paragraphe 274.

a. quant li rois [...] sis *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* la *B* ♦♦ *c.* dame estaindre ses *B* ♦♦ *d.* ne *B*

Paragraphe 275.

a. de haute gent *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Schéma classique d'un début de roman : l'« aventure » qui se présente à la cour le jour d'une grande fête solennelle est naturellement réservée au jeune chevalier fraîchement adoubé dont on ignore encore la valeur.

Paragraphe 277.

a. qu'ele *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* la vostre congie demant *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 278.

a. fait li esquiers *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* atant s'em partent *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* si vient *répété dans B.*

Paragraphe 279.

a. lieve par *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. C'est la formule fatidique : Lancelot prend au pied de la lettre une expression de courtoisie courante que la reine emploie avec tous les chevaliers qui passent à la cour. En ce sens, toutes les prouesses de Lancelot reposent sur un malentendu jusqu'au moment de la conversation à trois avec Galehaut.

Paragraphe 281.

a. ne mais *B* •• *b.* apres *B*

Paragraphe 282.

a. porries restorer *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* reprent s'espee que li esquiers portoit et puis vint *B* •• *c.* ale quant il encontrerent sor destre de lor voie *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.*

1. C'est-à-dire qu'il a arraché Lancelot à sa douce songerie amoureuse à propos de Guenièvre.

Paragraphe 283.

a. venoit *B* •• *b.* estoit de [...] le pooit *B, P. Nous suivons L.* •• *c.* s'espee [...] del paveillon *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 284.

a. durs *B*

Paragraphe 285.

a. que ce dont *B*

Paragraphe 287.

a. vint *B*

1. Lieu agréable par excellence qui suggère naturellement une dimension féerique de l'aventure, et de la demoiselle, si ce n'est bien sûr qu'on apprendra par la suite que tout cela n'est que mise en scène pour tester la chevalerie du jeune homme inexpérimenté. Le motif celtique original est banalisé dans le cadre du roman courtois.

Paragraphe 288.

a. gardoit *B*

1. Et pour cause, puisque Lancelot n'est pas encore chevalier du fait qu'on ne lui a pas ceint l'épée ! Techniquement, il ne devrait même pas avoir le droit de se battre contre des chevaliers, ou d'emprunter une épée. Pratiquement, il se comporte en toutes circonstances comme s'il était déjà un chevalier à part entière.

Paragraphe 289.

a. fait il *B*

Paragraphe 290.

a. je l'ai conmande fait ele pour vous et pour cel chevalier et pour moi *B*

Paragraphe 291.

a. errerent tant qu'il vinrent *B* ♦♦ *b.* l'arcon a la sele *B* ♦♦ *c.* si pesans cops *B*

1. Outrecuidance traditionnelle des géants, ou des chevaliers teintés de gigantisme. De toute manière, les armes habituelles des géants, la massue par exemple, n'ont rien à voir avec celles des chevaliers ; en refusant de s'armer, l'adversaire de Lancelot choisit de rester du côté de l'animalité, du non-civilisé. Il prend toutefois une lance et un bouclier, armes de joute et non de guerre, qui conviennent bien dans cette rencontre « truquée ».

Paragraphe 293.

a. forrel *B* ♦♦ *b.* que *B* ♦♦ *c.* Norhaut tiers *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* de gens *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *e.* li veoir si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *f.* l'avoit moult mise *B*

1. Fourreau et baudrier sont des compléments indispensables de l'épée. Dans le *Merlin-Huth*, le fourreau d'Escalibor, l'épée d'Arthur, est plus précieux que l'arme elle-même, puisque celui qui le possède ne peut perdre son sang. D'autre part, dans *La Quête du saint Graal*, l'épée réservée à Galaad est célèbre pour son baudrier, fait d'abord de chanvre misérable, puis tressé des cheveux d'or de la sœur de Perceval : c'est l'« épée aux étranges *renges* » (*Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 268).

Paragraphe 294.

a. le *B* ♦♦ *b.* les *B* ♦♦ *c.* que la damoisele n'estoit *B*

Paragraphe 296.

1. Le comportement de Keu est conforme à ce que l'on voit de son caractère dans d'autres romans. Le fait qu'il soit choisi comme champion « de réserve » par Arthur rappelle la haute valeur chevaleresque attribuée à l'origine au sénéchal du roi. En outre, la manière dont il se retrouve avec Lancelot en situation de combattre pour une dame rappelle le scénario du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes (p. 606).

Paragraphe 297.

a. a la terre car tost fu resaillis em pies et li nouuviaus *B* ♦♦ *b.* se traist si *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 299.

a. vous puis je poi dire qu'il *B*

Paragraphe 300.

a. se de ses armes non *B*

Paragraphe 301.

a. il s'en fu *B*

1. Voir *Joseph d'Arimathie*, § 73.

2. Contrairement à ce qui se passe d'habitude dans cette partie du *Lancelot*, cette indication temporelle eſt très vague.

Paragraphe 302.

a. sire chevaliers *répété dans B.*

Paragraphe 303.

a. lors s'eslongent et prendent les escus *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* despit de ce *B*

Paragraphe 304.

a. le voſtre non *B* ♦♦ *b.* il eſtoit *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* a l'aigue *B*

1. En général, on considère plutôt que le roi Loth eſt le beau-frère du roi Urien, tous deux ayant épousé des demi-sœurs du roi Arthur, filles du duc de Cornouaille et d'Ygerne.

2. Yvain eſt exaɥement de la même génération, et quasiment du même âge, que Gauvain ; tous deux, en outre, sont à peine plus jeunes que le roi Arthur.

3. Retour à la situation initiale. À ce ſtade du récit, Lancelot ne connaît pas lui-même son identité. Mais par la suite, il continuera à s'abriter farouchement derrière un incognito qui provoque fréquemment de graves malentendus.

Paragraphe 309.

a. sont maleoite *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* qu'il n'i *B*

1. Indépendamment de sa situation personnelle, la demoiselle fait partie de ces « panneaux indicateurs » qui jalonnent le récit et permettent aux héros de ne pas manquer les aventures éparpillées au hasard des forêts.

Paragraphe 310.

a. ruissiaus *B* ♦♦ *b.* .II. *B*

Paragraphe 311.

a. ele *B* ♦♦ *b.* savries vous *B. Nous complétons d'après P.*

1. Cette condition, réciproque de la promesse par laquelle s'engagent les chevaliers, de ne jamais passer plus d'une nuit au même endroit jusqu'à l'accomplissement de la quête en cours, eſt beaucoup plus redoutable pour des chevaliers errants que toute la panoplie des enchantements, fussent-ils diaboliques.

Paragraphe 312.

a. s'entrevient *B*

Paragraphe 314.

a. et quant *[§ 313, p. 320]* cil [...] uns grans chevaliers *lacune importante dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 315.

a. se li esrace son hiaume et le desarme de la ventaille *B* : si deschent et li deslache le hiaume et la ventaille *L. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* esrace de la teste *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 316.

a. tant que anchois *[§ 315]* [...] de l'espee *lacune importante dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P (L conforme).*

Paragraphe 317.

a. ne mais *B* ♦♦ *b.* qu'il *B*

Paragraphe 319.

a. tans *B* ♦♦ *b.* ains que la nuit soit *B*

Paragraphe 320.

1. Il semblerait donc qu'il s'agisse du maître du château, puisqu'il parle des chevaliers comme de ses vassaux directs. Mais la suite en donnera une image bien différente, et l'on ne reviendra jamais sur cet entretien.

Paragraphe 323.

a. contremont le tertre et cil s'en vient par lui si le *[p. 330]* fiert tout *répété dans B.* ♦♦ *b.* jusques ens espaulles *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* de l'espee *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

1. Ce genre d'énoncé ne semble pas être mis au compte d'un orgueil démesuré chez Lancelot, mais témoigne seulement de son exceptionnel courage, entériné par les faits.

Paragraphe 324.

a. estoit tels conrees *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 326.

a. ait [...] qui *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* cil dedens devenir fors *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 327.

a. les autres .x. chevaliers tous embuschies *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.*

Paragraphe 328.

a. et lors [...] tantost *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 329.

a. estoient *B* ◆◆ *b.* c'est *B*

Paragraphe 330.

a. par le plus gros *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* grosse *B*

1. Par rapport à la plupart des chevaliers de la Table ronde, Lancelot constitue en effet une exception : il a reçu une formation de clerc aussi bien que de guerrier. Le plus souvent, Arthur et les siens ont besoin de l'entremise d'un chapelain pour pouvoir déchiffrer une lettre ou une inscription (voir § 336-337 et 358). La Dame du Lac a donné à son protégé une éducation beaucoup plus complète, qui confirme sa dimension « surnaturelle ».

Paragraphe 332.

a. et preu [...] estoit *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* fait et *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 333.

a. vais *B* ◆◆ *b.* son *B*

Paragraphe 334.

1. La véracité des propos du jeune homme est liée à son lignage : un homme de bien ne ment pas.

Paragraphe 335.

a. une partie *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* s'apareille *B* ◆◆ *c.* li rois qu'il i iront *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce personnage, qui dans les romans en prose n'apparaît que pour faire nombre dans les listes, comme ici, a son propre « roman » dans la *Première continuation du Conte du Graal.*

2. Il s'agit de l'un de ces chevaliers qui viennent « gonfler » les

listes, et qui sont désignés par une expression lexicalisée, comme le « Beau Mauvais » ou le « Beau Couard ».

3. C'est la moindre des choses, puisqu'il est le frère du messager qui a apporté la nouvelle. Avec Aiglin et son frère se dessine en pointillé un lignage chevaleresque, analogue à celui de Perceval et ses frères, ou à celui de Gauvain et les siens. Le paysage du roman en prose s'organise selon ces constellations lignagères, où un chevalier apparaît rarement seul : Lancelot lui-même, le héros venu de nulle part du *Chevalier de la Charrette*, se voit doter dans le *Lancelot* de l'encombrant « lignage de Gaule », dont les textes tardifs suggèrent qu'il pose problème au roi Arthur sur le plan politique.

4. D'habitude on se réfère plutôt à Lancelot en tant que « fils de la reine aux grandes douleurs », son lignage maternel étant le plus noble. Cas intéressant d'une prophétie à usage interne, dont il n'est pas possible de préciser la source.

Paragraphe 336.

a. ele *B* ♦♦ *b.* ens si trouvent la premiere porte ouverte et trouvent l'autre porte close et il voient une autre porte close et il voient un home *B* ♦♦ *c.* cil del chastel volsissent *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 339.

1. Comme toujours Gauvain est extrêmement sensible à la beauté féminine, surtout en détresse.

Paragraphe 341.

a. ou il trouverent qu'il i gisoit *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* uns chevaliers armes *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 342.

a. ce qu'il avoit dit *B*

Paragraphe 344.

a. et si ele *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 345.

a. tierce [...] endroit *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

1. Tout cela n'était pas prévu à l'origine dans le « descriptif » des coutumes de la Douloureuse Garde. Lancelot ne s'étant pas comporté exactement comme aurait dû le faire le vainqueur, les habitants du château sont contraints à une sorte d'improvisation, dans la ligne toutefois des données initiales.

Paragraphe 348.

a. viennent amont et aval el moiien *B* ◆◆ *b.* dut *B*

Paragraphe 349.

a. qui *B* ◆◆ *b.* couvens nule riens qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* lors a devise li vavasours *B* ◆◆ *d.* s'il venist les *B*

1. La Grande-Bretagne, ici, d'après le contexte.

2. Qui est aussi celui de la Douloureuse Garde, et dont le rôle n'est pas des plus clairs.

Paragraphe 350.

1. *Yder* est le titre d'un roman arthurien en vers (écrit entre 1199 et 1216) ; le héros éponyme semble avoir été, à une étape ancienne de la tradition, l'ami de la reine Guenièvre, jouant le rôle habituellement dévolu à Lancelot. — Yvain de Lionel, c'est-à-dire, peut-être, de Loénois, d'où est aussi originaire Tristan. Dans les versions anglaises, c'est la terre de Lyonesse. — Kaherdin le Preux, qui porte le même nom que le « beau-frère » de Tristan dans la légende tristanienne, n'est pas autrement connu dans les textes arthuriens. — Girflet le fils de Do, pilier du personnel arthurien, sera le dernier à voir Arthur vivant dans *La Mort du roi Arthur*. — Le duc Taulas est-il identifiable à Taulas de Rougemont, personnage que l'on rencontre dans *Les Continuations du Graal* et *Yder* ? — Mador de la Porte est un personnage peu connu, que l'on retrouve dans *La Mort du roi Arthur*. — L'allusion à Lohot, fils du roi Arthur, est sans doute à l'origine du bref récit consacré aux amours d'Arthur et de la demoiselle Lisanor dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* (voir § 48) ; dans le *Perlesvaus*, en revanche, Lohot est le fils d'Arthur et de Guenièvre, et le héros d'un récit fortement marqué d'éléments mythiques ; il est tué par le sénéchal Keu, au lieu de mourir simplement de consomption.

2. Gaheriet de Karaheu, appelé aussi Gaheriz le Blans de Karaheu, est un chevalier qui apparaît dans *Galehaut* (§ 279) et dans *La Mort le roi Artu*, œuvre dans laquelle il meurt en mangeant une pomme empoisonnée, en fait destinée à Gauvain, et que lui a tendue la reine Guenièvre (voir *La Mort du roi Arthur*, t. III de la présente édition, à paraître).

Paragraphe 352.

a. Gavain si *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. La demoiselle joue ici le rôle d'un otage, garantissant le retour du chevalier.

Paragraphe 353.

a. fait il fu ce que *B* ◆◆ *b.* pas *B*

1. Le texte, ayant besoin de deux demoiselles, une qui reste à la Douloureuse Garde et une qui accompagne le héros et le guide dans l'étape suivante de ses aventures, a recours au simple artifice de la seconde messagère, sans s'embarrasser de motivations.

Paragraphe 354.

a. virent venir se n'i ot nul si hardi *B*

Paragraphe 355.

1. Première mention du nom du seigneur de la Douloureuse Garde qui semble apparenté à quelques personnages peu recommandables des romans en vers, en particulier Bran de Lis, et la constellation complexe des Bran et Brandis, dont le rôle est le plus souvent négatif.

Paragraphe 356.

a. li chevalier la roïne oent *B* ♦♦ *b.* volentiers [...] la porte *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* si demanda qui ce avoit fait et que ce *B* ♦♦ *d.* ales tost si sacies *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Si l'on se réfère au récit du combat, l'écu à une bande a été réduit en miettes. Celui-ci devrait être l'écu aux trois bandes.

Paragraphe 357.

a. que vous [...] ouvrir *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* pour sa sourdece ja n'en eüst *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 360.

1. C'est l'une des raisons les plus valables pour devenir ermite. Cette inflation du nombre des fils du chevalier le rattache au lignage du Graal : si à l'origine la mère de Perceval n'a perdu que deux fils morts au combat « en un jour », perte qui a entraîné la mort de son mari, certaines versions plus tardives font du héros le treizième fils, conformément au schéma qui se retrouve plus haut dans la chaîne des générations selon *Joseph d'Arimathie* (§ 524), où Bron a en effet douze fils.

Paragraphe 362.

a. un haut tertre si *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 363.

a. chevals pour remonter et s'en viennent parferir *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* qui *B* ♦♦ *c.* pendans *B*

Paragraphe 365.

a. d'ambes bras *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* ne mais *B*

Paragraphe 367.

1. Le roi Arthur.

2. Type d'échange caractéristique ; le comportement « discourtois » de Keu est une constante de ces rencontres. En général, il est contrebalancé par la courtoisie de Gauvain, mais il ne saurait en être question ici, puisque Gauvain est prisonnier et qu'à l'insu de Keu sa libération est l'enjeu de l'issue du dialogue.

Paragraphe 368.

1. Rare occurrence d'un combat de nuit.

Paragraphe 371.

a. et ja passoit tierce *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 373.

a. si portoient .IIII. vallet Keu en un drap *B* ♦♦ *b. B ajoute ici* qu'il facent . ♦♦ *c.* ne dient mot cil del chastel *B*

1. Cette mise en condition psychologique constitue sans doute une tentative de rationalisation de données plus anciennes, concernant des cités fantômes dont les habitants ne peuvent communiquer avec les vivants. Le rebondissement, en tout cas, n'était pas prévu dans le scénario primitif. Texte et personnages semblent curieusement bloqués à la Douloureuse Garde, comme si la liste d'épreuves à remporter pour triompher des enchantements ne cessait de s'allonger et de se modifier au fil du récit.

Paragraphe 374.

a. moult esbahis si dist *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* devant la sale a l'uis *B*

Paragraphe 375.

a. oïl volentiers *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* sire chevaliers *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* s'il vous plaist [...] aler *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 380.

a. je n'en pus estre delivree *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 381.

1. On ne sait rien de plus sur ce personnage dont le royaume se situe probablement près de l'Écosse ; son nom, comme sa provocation, le rangent au côté de tous les rois en partie géants, en partie outrecuidants, qui défient régulièrement Arthur : menaces mythiques venues de l'au-delà des terres civilisées, dont Galehaut sera à la fois la version la plus aboutie et la plus rationalisée. Le défi du roi

d'Outre les Marches ne présente apparemment aucun risque pour le roi Arthur ; l'assemblée sera davantage une sorte de grand tournoi qu'une véritable bataille rangée.

Paragraphe 383.

a. assemblee sera il *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* haus *B*

1. Lieux difficiles à identifier.

Paragraphe 385.

a. mais hui car je *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* au chevalier *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *c.* puis mist ses manicles en ses mains *B. Nous adoptons la leçon de P.* •• *d.* si que *B* •• *e.* le chevalier *B. Nous complétons d'après P.*

1. Le schéma de l'aventure est classique ; que le chevalier soit coupable ou non, le mari ulcéré ne doit pas se faire justice lui-même, en bonne courtoisie ; mais l'argument de Lancelot, obsédé par son amour pour la reine, n'a ici aucune pertinence.

Paragraphe 386.

a. car pres de ci [...] i estoie *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 387.

a. oïl moult volentiers quar je vous lo *B, P. Nous suivons L.* •• *b.* que esties vous venus *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ces restrictions s'inscrivent dans le cadre des efforts de l'Église pour limiter l'activité guerrière des chevaliers à certains moments de la semaine et pendant certaines périodes — Avent, carême — de l'année : paix de Dieu et trêve de Dieu. On en retrouve longtemps la trace dans les sociétés chrétiennes : jusqu'au XIX[e] siècle, il est déconseillé de voyager le dimanche, jour consacré à Dieu.

Paragraphe 388.

a. ala a un jor qui passes est navres *B* •• *b.* lequel vous ames mix ou le navre ou celui *B*

Paragraphe 390.

a. Dolerouse avoit *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* jours sans aventure trouver qui a conter face tant *B*

Paragraphe 391.

a. me sire Gavains s'en vait outre si s'arrete *B* •• *b.* pour savoir encore qui *B, P. Nous suivons L.*

1. Phénomène d'étiologie caractérisé : le titre du roi des Cent Chevaliers reçoit une explication logique, voire terre à terre, et on le situe

dans le réseau lignager qui englobe Galehaut lui-même, en dehors de toute connotation mythique. De même, sa terre reçoit une place précise dans l'espace « réel » de la Grande-Bretagne.

Paragraphe 392.

a. desfendra *B*

Paragraphe 393.

a. sire chevaliers *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ne mais vous *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Chevalier inconnu par ailleurs.

Paragraphe 394.

a. ne fu onques mais veus *répété dans B.* ♦♦ *b.* sire fait il *B* ♦♦ *c.* a .II. verges *B*

Paragraphe 396.

1. Ce qui confirme l'aspect « ludique » des assemblées de ce genre : plus qu'un véritable conflit menaçant le roi Arthur, il s'agit de défis dont l'issue ne fait vraiment aucun doute, mais qui entretiennent la prouesse des chevaliers des deux camps.

Paragraphe 397.

a. desor *B*

Paragraphe 398.

a. venoit lors *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* rois *B*

1. Aussi bien l'épithète « le Dragon » que le nom personnel du roi des Cent Chevaliers, Malaguin, révèlent la dimension négative, voire diabolique, de ces personnages qui sont par définition dans le camp adverse, même si le texte s'efforce dans une large mesure de les acclimater à l'univers courtois.

Paragraphe 400.

a. qu'il n'ot le *[p. 397]* roi abatu *B*

Paragraphe 401.

a. qu'il *B* ♦♦ *b.* et li chevaliers [...] durement *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* descent *B*

Paragraphe 402.

a. a son ostel *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ne mais *B*

Paragraphe 403.

a. conment eles li vinrent *B. Nous suivons la leçon de L, conforme à la suite du texte.*

Paragraphe 404.

a. se leva *B. Nous suivons L.* •• *b.* armes *B* •• *c.* enqueste *B*

1. Selon certaines traditions, c'est Gauvain qui porte Escalibor, après que le roi la lui a confiée comme à son champion. S'agit-il de cela ici ? En tout cas, il est intéressant de noter la reconnaissance par l'épée, comme si l'arme signifiait l'homme.

Paragraphe 405.

a. ensi et uns. [...] acesmes dist *B, P. Nous suivons L.* •• *b.* verront *B, P. Nous suivons L.* •• *c.* damoisele erroment *B*

1. Ce passage fait référence à une sorte de code des bonnes manières en matière d'assemblée et de tournois, code qui n'est jamais exposé de manière synthétique dans les romans, mais qui en informe toutes les scènes de ce genre.

2. Depuis la Saint-Jean d'été, le parcours de Lancelot est jalonné de dates précises ; on se trouve désormais à l'automne, au moment où les activités guerrières doivent s'interrompre, aussi bien pour des raisons religieuses (l'Avent comme période de paix imposée par l'Église) que pour des motifs météorologiques.

Paragraphe 406.

a. bien *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* de son cheval *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 407.

a. je le bee a savoir si tost conme je savrai ou il est *B*

Paragraphe 408.

a. viese *B, P. Nous suivons L.* •• *b.* a mon signour Gavain *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* •• *c.* puissent *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Les recluses se font emmurer à vie dans un édicule attenant à une église ou à une chapelle, avec juste une ouverture pour communiquer avec l'extérieur : comble de l'exclusion, leur situation particulière en fait du point de vue romanesque de précieuses sources d'information pour les chevaliers errants.

Paragraphe 412.

a. vous en dirai *B*

Paragraphe 414.

a. me sire Gavains *lacune dans B et P. Nous suivons L.*

Paragraphe 415.

1. Il s'agit sans doute de l'anneau que lui a donné la Dame du Lac, celui qui révèle la présence des enchantements. C'est le même genre d'identification symbolique que celle rencontrée § 404 avec l'épée.

2. Variante du principe du don contraignant, comme on va le voir par la suite. Le personnage de Bréhus n'est pas encore entièrement stabilisé dans le *Lancelot* (chronologiquement, l'un des tout premiers où il figure) ; ceci explique que le chevalier « Sans Pitié » présente encore des attitudes et des réactions chevaleresques ou courtoises, qui disparaîtront totalement dans les romans tardifs où Bréhus Sans Pitié est l'emblème de toutes les vertus non chevaleresques.

Paragraphe 416.

a. et la pucele [...] a l'autre *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 417.

a. se vous me menes [...] fait ele *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* que li *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 418.

a. Norhalt ques est *B* ♦♦ *b.* porter le fais *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *c.* a estre ou estre sains *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *d.* entretant et lors estre *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *e.* repost *B*

Paragraphe 420.

a. par tans *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* pour que *B. Nous suivons L.*

Paragraphe 421.

a. ne mais *B* ♦♦ *b.* parmi les flans *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 422.

a. ensi vous [...] del monde *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 423.

a. ne mais *B*

Paragraphe 425.

a. si le prouverai devant *B. Nous complétons d'après P (L conforme).* ♦♦ *b.* dons *B*

Paragraphe 426.

a. front *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 428.

a. conneüs *B* ♦♦ *b.* esquiers tout *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* et por coi [...] li valles *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* ele car *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 429.

a. li chevaliers oste *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ales moi *B* ♦♦ *c.* ne mais *B*

Paragraphe 430.

a. et parla a lui *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 432.

a. contreval si *B, P. Nous complétons d'après L.*

1. C'est-à-dire alourdi par ses armes et peu apte à franchir le vide d'un bond.

Paragraphe 433.

a. lache *B* ♦♦ *b.* cel huis *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 434.

a. couvert *B*

1. Cette précision associe sans doute possible le surnaturel jusqu'alors non marqué avec la magie noire : il s'agit bel et bien de *nigremance* diabolique.

Paragraphe 435.

a. ne fait pas a demander s'il en furent lie et joiant cil qui el chastel estoient si firent tout de lui moult grant joie *B* ♦♦ *b.* ne parole plus li contes ci *B*

Paragraphe 436.

a. nous et *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 437.

a. et li chevaliers *[p. 429]* [...] longement *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ne combaterai *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* ces chevaus et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 438.

a. pucele si *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 439.

a. meillour que *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Gaheries *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 440.

a. qui [...] d'argent *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* et il *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* ne mais *B* ♦♦ *d.* conmenceront *B. Nous suivons P.* ♦♦ *e.* tornoient *B. Nous suivons L.* ♦♦ *f.* avant [...] tornoioient *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 441.

a. le conterrienmes *B*

1. Dès l'origine, alors que Gauvain eſt considéré comme l'un des meilleurs chevaliers du monde, et sans doute le plus courtois, Agravain eſt marqué de manière négative pour son orgueil et son outrecuidance.

Paragraphe 443.

a. de ce [...] la Dolerouse Garde *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 444.

a. de laiens l'endemain *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 445.

a. et mix *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 446.

1. C'eſt la fin d'une série d'aventures, celles de la première quête de Lancelot par Gauvain. Le texte en prose prend grand soin de marquer de la sorte ses articulations.

Paragraphe 447.

a. si le descuevre [...] le portier *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 448.

a. porte *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 450.

a. est gardes *B* ◆◆ *b.* amoient *B* ◆◆ *c.* n'en *B*

Paragraphe 452.

a. qu'il s'entreportent *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* lors manace *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Cela paraît une forme de casuistique particulièrement hypocrite, puisque techniquement le chevalier sera tout aussi mort noyé que percé par les coups de Lancelot. Il y a probablement des connotations mythiques qui jouent ici.

Paragraphe 453.

a. demoure *B*

Paragraphe 454.

a. witisme *B, P. Nous suivons L.* ◆◆ *b.* huitisme *B. Nous suivons L.*

1. La symbolique des rêves d'Arthur est assez claire ; il y a dans les textes en prose des songes autrement difficiles à interpréter. En dépit de la méfiance des autorités ecclésiastiques à l'égard de l'univers onirique, le principe des « clés des songes » est bien connu au Moyen Âge comme grille de lecture d'un réel énigmatique.

2. Voir dans *Merlin* (§ 51 et suiv.) les relations difficiles entre Vertigier et les clercs censés déterminer pourquoi sa tour s'écroule. Confronté aux réponses dilatoires de ceux qui sont chargés de la divination, le souverain quel qu'il soit se transforme en tyran cruel. Le texte « moderne » prend soin de préciser que les menaces d'Arthur sont seulement feintes, mais elles ressortissent à un schéma mythique très sérieux.

Paragraphe 456.

a. honour se *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 457.

a. entra el chemin *B*

Paragraphe 459.

1. Le tutoiement naturel du défi est contré par la dignité du roi Arthur qui vouvoie le chevalier.

Paragraphe 460.

a. vos manaces *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* veü son neveu Galeholt *B*

Paragraphe 462.

1. Comme fréquemment, on a l'impression que Lancelot n'a aucune mémoire des lieux ni des visages. C'est cependant une constante des romans en prose, qui suggère à quel point l'errance des chevaliers n'est pas seulement un phénomène concret, mais relève d'une esthétique et d'une idéologie.

Paragraphe 463.

a. ou la riviere estoit *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 464.

a. en est las *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 465.

a. me sire Yvains [...] armes et *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* qui le sivoit *B*

Paragraphe 466.

1. Nouveau personnage de l'univers arthurien ; il appartient à la « génération montante », celle qui entoure le roi Arthur depuis ses premières campagnes de jeune chevalier fraîchement adoubé. Il représente un type nouveau, celui du fou de cour qui n'en est pas moins chevalier. Son rôle va s'élargir dans les romans en prose plus tardifs, en particulier dans le *Tristan en prose* et dans les *Prophesies de Merlin*, où il joue un rôle extrêmement positif puisque, disposant du pouvoir effectif pendant l'incapacité d'Arthur lors de l'épisode de la fausse Guenièvre, il dépense les richesses royales avec discernement, pour payer des mercenaires afin de contrer l'invasion saxonne. Daguenet incarne la dialectique de sagesse et folie qui commence à être problématisée dans les textes au XIII[e] siècle, en attendant la vogue des fous de cour à la fin du Moyen Âge et encore pendant la Renaissance.

Paragraphe 467.

a. fait il *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ ♦♦ *b.* le roi *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 468.

a. desfendes *B, L. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* garans je l'en lairai aler vers Daginet *B*

Paragraphe 469.

a. met *B* •• *b.* se *B*

Paragraphe 470.

a. avoit *B, P. Nous corrigeons d'après L.* •• *b.* païs ne *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *c.* ci u il passent et conversent *B* •• *d.* vers lui *B, L. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 471.

a. pies et eſt *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b. Ici B ajoute* et li diſt sire Dix vous beney .

Paragraphe 472.

a. cis chevaliers *B* •• *b.* Camaalot et il si fiſt si priſt li chevaliers son cheval par le frain quant il fu descendus et li diſt sire montes et en faites voſtre plaisir sire fait il grans mercis car en meillour point nel me peüssies donner lors diſt li chevaliers qui son cheval avoit donne sire montes et je monterai deriere vous *B. Nous suivons P et L, qui paraissent plus clairs.* •• *c.* amainne *B* •• *d.* les *B*

Paragraphe 473.

a. ce qu'a la *B* •• *b.* et c'eſt ci la tierce *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 475.

a. B ajoute se li otroie a herbergier . •• *b.* se li otroie puis s'en vait *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il semble donc y avoir ici un hiatus temporel, peut-être important. Le récit progresse par à-coups, avec des séquences très précises sur le plan de la chronologie, et des « blancs » de longueur indéterminée entre elles. En cela, bien sûr, le roman en prose s'éloigne de l'idéal de la chronique, qui ne doit pas faire de différence entre les périodes riches en événements et celles où il ne se passe pas grand-chose.

Paragraphe 476.

a. armes *B, P. Nous corrigeons d'après L.* •• *b.* ce *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Tous ces personnages sont unis par des liens de parenté, souvent plus flous que ne le suggèrent les termes employés en français

moderne (« cousin », « oncle »). Grâce à ces épisodes secondaires, en bouche-trou sur la trame narrative, l'aventure initiale de Lancelot, ce défi apparemment outrecuidant consistant à s'en prendre à tout un lignage, n'est pas oubliée, même si elle reste au second plan.

Paragraphe 477.

a. et jete *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 478.

a. de la gaiole *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* voirre que *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Par le biais de l'argument du fils du sénéchal, l'aventure du Puits de Malehaut est donc liée à l'aventure du chevalier déferré. L'attaque subie par Lancelot dès son entrée dans la ville rappelle d'autres épisodes de structure archaïque tels qu'on en rencontre par exemple dans le *Perlesvaus.* L'intervention de la dame, figure de fée, confirme qu'on se trouve entre deux mondes. La prison de la fée est certainement préférable à la mort, en termes pragmatiques.

2. La configuration très particulière de la prison de Lancelot à Malehaut confirme la nature féerique du lieu et de la dame. Le détail des fenêtres de verre est peut-être un rappel de la salle de verre suspendue que le fou Tristan veut construire pour Yseut dans *La Folie Tristan version d'Oxford* (v. 296-310, p. 224-225).

Paragraphe 479.

1. Sans doute la Dame du Lac aurait-elle rendu la demoiselle responsable de ce désastre. Cette crainte laisse deviner un trait de caractère de la Dame du Lac soigneusement édulcoré dans le reste du texte, à savoir la cruauté de la fée quand on fait obstacle à ses désirs.

Paragraphe 480.

a. a la bele Gaiande *B* ◆◆ *b.* fait li messages *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* ce dist li rois *B*

1. En fait, la dame de Malehaut ; son statut matrimonial est incertain, mais le terme de « demoiselle » la rattache encore à la féerie. De la sorte, la prochaine « grande » aventure de Lancelot va être liée à sa captivité à Malehaut — et l'association tardive entre la dame du pays et Galehaut correspond à une logique narrative profonde.

2. Le nombre impressionnant de cavaliers suppose, bien évidemment, une armée gigantesque, car il faut y ajouter les hommes à pied. Ces chiffres n'ont cependant, comme nous l'avons déjà dit, aucune vocation réaliste.

Paragraphe 481.

a. mandent *B* ◆◆ *b.* amene grant *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce détail, assez exceptionnel, est à rattacher aux origines sauvages

de Galehaut le fils de la Géante, qui vient décidément d'un lieu où les règles élémentaires de la courtoisie n'ont pas cours.

Paragraphe 482.

a. de ses hommes *lacune dans B. Nous complétons d'après P (L conforme).* ♦♦ *b.* qu'il lait *B*

1. Habituellement, au contraire, on estime les forces adverses bien inférieures à ce qu'elles sont en réalité, afin de ne pas se déshonorer en combattant contre un ennemi à forces égales, voire supérieures. Le souci premier du roi des Cent Chevaliers semble être ici l'efficacité, non la prouesse.

Paragraphe 483.

a. moult si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* roi qui *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. La rivière, traditionnelle frontière entre ce monde et l'Autre, sépare tout naturellement les forces d'Arthur et celles de son ennemi empreint de surnaturel.

Paragraphe 484.

1. Le déséquilibre numérique est tel cette fois que la défaite des chevaliers d'Arthur n'a rien de déshonorant, au contraire : la honte est du côté des attaquants, qui n'ont aucun sens des règles de l'honneur.

Paragraphe 485.

a. fu conrees *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* de bous et *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* qui *B*

1. On se hâte de donner à la dame de Malehaut un état civil honorable mais qui semble assez improbable (en particulier, la référence aux enfants dont il n'est jamais fait mention ailleurs).

Paragraphe 486.

a. qui li chevaliers estoit qui le mix l'avoit fait *B. Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *b.* a li et li chevaliers li dist certes biaus sire moult volentiers il *B*

Paragraphe 488.

a. me *B* ♦♦ *b.* pleüst *B* ♦♦ *c.* vous voles *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *d.* sont desirant *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *e.* et tout cil qui [...] mie *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *f.* passast *B*

Paragraphe 489.

a. gent son *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* a hautes vois *B*

1. Il ne s'agit pas habituellement du chevalier mais du roi Premier Conquis, dont on nous explique le nom au paragraphe 507. La forte densité de rois dans l'entourage de Galehaut, qui a déjà conquis trente royaumes et n'attend pour se faire couronner roi à son tour que d'en avoir fini avec Arthur, manifeste à la fois l'orgueil et la puissance du seigneur des Lointaines Îles, et la prouesse des chevaliers d'Arthur qui tiennent tête à de tels ennemis.

Paragraphe 490.

a. il sont *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 491.

a. les Galehot *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* et bien *[p. 479, 12e ligne]* vous parra [...] des pecheours *lacune importante dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P, collationné sur L.* ♦♦ *c.* a Dieu *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* ses *B* ♦♦ *e.* et cele *B*

1. Le péché d'Arthur est double : sa naissance entachée de bâtardise — ce dont il ne peut être responsable — et la mauvaise gestion de son royaume — fait qui lui est directement imputable. Mais d'une certaine manière, ces deux reproches à l'encontre du roi Arthur sont liés, car un bon fruit ne saurait provenir d'une branche pourrie.

2. Se confesser à plusieurs prêtres en même temps est une pratique peu courante, mais peut-être justifiée par la dignité royale d'Arthur, ou par l'ampleur de son péché. En réalité, seuls les évêques et les archevêques ont le pouvoir d'entendre le roi en confession.

Paragraphe 492.

a. rechoi *B* ♦♦ *b.* en l'une de ses mains unes grans *B. Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 494.

a. tout son *B* ♦♦ *b.* car li regnes [...] maintenus *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* viennent a besoigne *B*

Paragraphe 495.

a. sont *B*

Paragraphe 496.

1. C'est exactement la formule du serment féodal — *auxilium et consilium* —, ce qui nous rappelle que le rapport du chevalier à Dieu est calqué sur l'hommage entre suzerain et vassal.

Paragraphe 497.

a. quieres *B* ♦♦ *b.* verras *B* ♦♦ *c. Ici B ajoute* que tu ne te lieves

et ailles seoir dales le povre home ne tu ne verras ja si haut home . *Nous adoptons la leçon de L et de P.*

Paragraphe 498.

a. li autres *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* tu volras *B* ♦♦ *c.* t'acointe *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Voir le discours de la Dame du Lac à propos de la structure de la société et du rôle du chevalier par rapport au peuple et à l'Église (§ 241-250). Mais le point de vue de frère Amistant est aussi essentiellement pragmatique : par exemple, quand il suggère qu'il vaut mieux déléguer l'autorité royale pour administrer les secteurs excentrés du royaume.

Paragraphe 499.

a. que il ne *B*

Paragraphe 500.

a. vaincus *B* ♦♦ *b.* par avarisse avoir *B*

Paragraphe 501.

a. B ajoute ici et de cuer .

1. Énoncé de type proverbial, beaucoup plus rare dans les romans en prose que dans les textes en vers.

Paragraphe 502.

a. fors que *B*

1. En termes d'allégorie, signifiant et signifié sont réversibles. Le lion est en effet, traditionnellement, l'une des images de Dieu glosées par les Bestiaires. Le texte n'entre pas ici dans les détails de cette identification, qu'il suppose sans doute connus de tous, alors qu'il s'attarde sur l'élément plus original de l'interprétation des clercs, à savoir la notion de lion « sous l'eau ».

Paragraphe 503.

a. que il *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* quidoient *B*

Paragraphe 504.

a. en *B* ♦♦ *b.* sans cors *B* ♦♦ *c.* ames et *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d. B ajoute* bel et bien .

Paragraphe 505.

a. la flours *B, P. Nous suivons la leçon de L, qu'oblige le respect du sens.* ♦♦ *b.* la flour *B, P (mais* fruis *dans ce contexte dans la suite du texte).*

Paragraphe 506.

a. qui te fera honour *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 507.

1. Cette interprétation parfaitement cohérente pèche toutefois par excès de religion, à un stade du roman où la problématique du Graal et la notion de chevalerie « célestielle » ne sont pas encore vraiment en place. Comme d'aucuns l'ont suggéré, il existe une lecture profane peut-être plus aisément accessible : le lion est Galehaut, la fleur la reine Guenièvre, et le médecin Lancelot.

Paragraphe 511.

a. fait il ce *B*

1. La demoiselle fait preuve d'un manque réel d'enthousiasme. Elle désapprouve l'amour naissant de sa dame pour le chevalier et va essayer d'en empêcher le développement par tous les moyens à sa disposition. Ses motivations, bien sûr, ne sont jamais explicitées.

Paragraphe 513.

a. s'escource *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 514.

a. .XXIIII. jours *B* ◆◆ *b.* .XXIIII. jours *B*

1. Motif récurrent : chaque fois qu'Arthur fait un reproche à Gauvain, ce dernier, pour démontrer sa prouesse ou sa courtoisie, s'engage dans une quête, qui correspond à la lettre aux désirs de son oncle, mais pose en fait plus de problèmes qu'elle n'en résout en privant la cour d'un grand nombre de ses meilleurs chevaliers à un moment crucial.

Paragraphe 516.

1. Techniquement, trente-neuf, puisque Gauvain est le quarantième.

Paragraphe 517.

a. enseigne *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 518.

a. et Yvains de Lionnel *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* et li Gais Galantins *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Pilier du monde arthurien, dont *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 180-201) racontent l'histoire et les circonstances à la suite desquelles il s'est joint aux chevaliers de la Table ronde.

2. À côté des deux Yvain les plus importants, Yvain le Grand, fils

du roi Urien et d'une demi-sœur d'Arthur (occupant donc par rapport à ce dernier exactement la même position que Gauvain, ce qui explique que son nom soit fréquemment précédé du « monseigneur » honorifique), et Yvain le Bâtard, son demi-frère, il existe une demi-douzaine d'Yvain à la cour d'Arthur.

3. Guerrehet et Agravain sont tous deux des frères de Gauvain. À la différence de ce qui se passe dans la version anglaise de Thomas Malory (xv[e] siècle), par exemple, où Gareth occupe une place privilégiée, Guerrehet tend ici à faire couple de manière négative avec Agravain, en s'opposant aux deux « bons » frères, Gauvain et Gaheriet.

4. Inconnu par ailleurs, le roi de Gênes ne semble pas relever de l'onomastique arthurienne ; on serait peut-être en droit de voir en lui une interpolation rendant ainsi un discret hommage à un personnage historique contemporain de la rédaction du manuscrit.

5. Est-ce un parent de Gosoain ? Habituellement, le seul chevalier portant le nom d'Aguisan(t) est le roi d'Écosse (voir § 536), qui appartient à la génération « des pères », comme Hervi de Rivel d'ailleurs (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*).

Paragraphe 519.

a. outrage *B*

Paragraphe 520.

a. voldrai *B* ♦♦ *b.* roialme estoit *B* ♦♦ *c.* et la roïne autresi [...] donnes *répété dans B.*

Paragraphe 523.

a. qu'ele l'a *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 525.

a. dirai que *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 526.

a. que nus sace *B* ♦♦ *b.* li demi ans *B* ♦♦ *c.* ne poons terre perdre sans honte *B, P. Nous adoptons la leçon de L.*

1. À aucun moment on ne découvre les motifs de ce comportement étrange. La dame de Malehaut semble pourtant être maîtresse de son sort et de son château, et rationnellement cette dissimulation ne s'explique que par une sorte de contamination avec Lancelot, fanatique de l'incognito. Si l'on se place dans une perspective féerique, toutefois, l'attitude de la dame est beaucoup plus logique.

Paragraphe 527.

a. conseil lesquils il velt qu'il assamblent *B. Nous complétons et corrigeons d'après P.*

Paragraphe 529.

a. et si estoit ames et plus *B* ♦♦ *b.* ja *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* brisier si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* vis des *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *e.* si sambla que il fuissent que d'une part *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 531.

a. estoit ja li *B* ♦♦ *b.* Lices *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* poignant et avoit *B. Nous complétons et corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 532.

a. vis un tout sol *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. D'après le contexte, il ne s'agit pas du frère de Gauvain (voir n. 3, § 518).

Paragraphe 534.

a. qu'il *B* ♦♦ *b.* joie *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. La recommandation de la dame témoigne plus de son amour pour Lancelot et de son désir d'éliminer une rivale possible que d'un réel souci de l'« honneur » de sa parente.

Paragraphe 536.

a. prodom *B*

1. Bien que sa biographie ne soit pas autrement étoffée, c'est un des membres habituels de l'entourage d'Arthur. À l'exception d'Hervi de Rivel, chef de la troupe d'élite qu'est la Table ronde, tous sont des rois, ce qui a pour effet de souligner la noblesse du roi Arthur et de son armée.

2. Dans cette perspective, il est normal que la filiation d'Yvain soit mentionnée : il n'est pas là en qualité de chevalier valeureux, mais d'héritier et de délégué d'un roi.

3. Personnage inconnu par ailleurs.

4. Les Lointaines Îles sont normalement le domaine personnel de Galehaut. Le nom de Clamadieu, repris peut-être du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 2365-2371, p. 744), est marqué *ipso facto* d'une valeur négative.

Paragraphe 537.

1. D'habitude, c'est une des fonctions de la reine d'organiser les modalités du jeu courtois. En l'occurrence, elle manque à son rôle sous prétexte de soucis plus pressants : c'est la dame de Malehaut qui va sauver la situation en faisant sortir Lancelot de l'espèce de transe dans laquelle il est plongé. On peut aussi voir dans l'attitude de la reine les conséquences de son refus de paraître trop s'intéresser au « chevalier nouveau » dont elle devine en général parfaitement l'identité.

Paragraphe 539.

a. entent *B* ♦♦ *b.* se pasme de joie *B*

Paragraphe 540.

a. .IIII. de *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* lor *B*

Paragraphe 542.

a. oster *B*

Paragraphe 543.

a. le vermeil [...] la prouece *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* de sa vie *B*

1. En termes d'héraldique, le sinople correspond au vert ou au rouge ; sans doute vert ici, par opposition au rouge qui est « vermeil ».

Paragraphe 545.

a. mellee les lances abaissies *B*

Paragraphe 547.

a. ne nus ne porroit ce sousfrir qu'il sousfre *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 548.

a. si le *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* a veoir *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* vous qui *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* huimais ou seoir *B*

1. La grande taille de Galehaut ne lui permet pas de porter une armure complète de chevalerie. Le fait qu'il s'engage ainsi dans la bataille est à la fois un rappel de sa nature de géant (les géants n'ont pas d'armure) et une marque de son grand courage et de sa profonde courtoisie.

Paragraphe 549.

a. mes quant [...] assenble *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* Galeholt me sire *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 550.

a. conrois vint *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* compaingnon et toute *B*

Paragraphe 551.

a. que il ne les gens *B. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* huimais *B*

Paragraphe 552.

a. aquiter sire *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 553.

a. demandera *B* ♦♦ *b.* conmande *B*

Paragraphe 554.

a. entrece en vostre terre ne en *B* ♦♦ *b.* vous orres *B*

Paragraphe 555.

a. vous entremetes *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 557.

a. atourne detourne de toutes *B* ♦♦ *b.* dela [...] vous gerres *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 558.

1. Galehaut emploie exactement la même formule que la reine à l'occasion de son entretien avec Lancelot, avant le départ de celui-ci (§ 279). Sur les rapports de Galehaut et Lancelot, voir la Notice, p. 1723.

Paragraphe 559.

1. En termes courtois, le « don » que Lancelot a exigé de Galehaut ne peut s'expliquer que par l'amour qu'il porte à une dame pour laquelle il est prêt à sacrifier son propre désir – en se livrant comme otage, en quelque sorte, à Galehaut (voir la Notice, p. 1723).

Paragraphe 561.

a. la noise *B* ♦♦ *b.* je voi merveilles fait Galehols seürement *B* ♦♦ *c.* couvenent *B* ♦♦ *d.* lix et tans *B* ♦♦ *e.* le roi Artu *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 562.

a. ariere traire et li rois Artus envoie tantost apres la roïne qui s'en aloit grant doel faisant si dist Galehols sire g'irai mes gens ariere traire et revenrai a vous ales *B* ♦♦ *b. B ajoute* d'aucunes choses .

Paragraphe 563.

a. envoia apres *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* car moi *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 565.

a. en cest monde [...] orendroit *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* nus sace *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* parole tenue si conjoï *B*

Paragraphe 566.

a. rois *B*

Paragraphe 567.

a. lors s'en vait [...] el tref *passage répété ici dans B.*

1. Formule qui ressortit au vocabulaire amoureux (voir la Notice, p. 1723).

Paragraphe 572.

a. tant *[p. 558]* m'en *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 574.

a. esfort *B*

Paragraphe 575.

a. traist *B*

Paragraphe 576.

a. ou nous [...] des vos *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* certes li *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 578.

1. La réponse ambivalente de Lancelot appartient en effet au registre du discours amoureux : Galehaut ne peut manquer d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Paragraphe 580.

a. le regarda on *B* ♦♦ *b.* l'en *B*

1. Le débat courtois de type classique prend ici une coloration originale en raison de l'identité des deux rivaux qui se partagent un même objet d'amour, tout en employant entre eux la rhétorique du discours amoureux.

Paragraphe 581.

a. le roi *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* laissier *B* ◆◆ *c.* dites *B* ◆◆ *d.* peserai *B. Nous corrigeons (P mutilé).*

Paragraphe 583.

a. au mains que nous porrons de gent *B*

Paragraphe 584.

a. vint a son senechal *B* ◆◆ *b.* salue et li *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 588.

a. et quant [...] devant vous *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Exceptionnellement, Lancelot offre volontairement une information supplémentaire, et une information à sa gloire ; c'est que la disparition des enchantements de la Douloureuse Garde est en quelque sorte une affaire d'État, et qu'il serait coupable d'avoir laissé l'aventure inachevée.

Paragraphe 591.

1. L'amour de soi, amour-propre ou simple instinct de conservation, est ce dont Lancelot est remarquablement dépourvu, depuis *La Charrette* de Chrétien (v. 351-444, p. 515-518), où il ose précisément monter à bord de la charrette d'infamie par amour pour la reine, et au mépris de ses propres intérêts.

Paragraphe 592.

a. tenrement *B*

Paragraphe 593.

a. B ajoute et en tous mes besoins .

Paragraphe 594.

a. dames dont *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* la que *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* qui le regardoient *B*

1. Le caprice de la reine fait partie du schéma obligé d'une relation courtoise. En outre, et bien que le texte précise qu'en fait Guenièvre ne doute pas des sentiments de Lancelot pour elle, l'attitude du chevalier constitue cependant un problème, puisque ses gestes sont en contradiction avec ses paroles. L'enquête de la reine a pour but d'unifier ces deux discours apparemment incompatibles.

Paragraphe 597.

a. onques ne *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* car vous [...] vous voldres *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* volentiers com *B. Nous complétons d'après P.*

1. Conception de l'amour qui correspond en tous points à la hiérarchie prescrite dans les traités théoriques du genre *De amore.* Galehaut, « l'entremetteur » grâce à qui l'amour de Lancelot et de la reine va se concrétiser, est un expert dans les nuances du sentiment ; il occupe aussi, techniquement, la position du « ménestrel » ou « jongleur » chargé par le poète troubadour d'aller porter son message à sa dame. Le point fort de Lancelot est sa prouesse ; l'habileté rhétorique est tout entière du côté de son double. La reine en revanche place Galehaut dans la position du maître du jeu, qui connaît la loi et est chargé de la faire respecter, mais n'est pas partie prenante. Cela changera lorsque la dame de Malehaut l'aura convaincue de la supériorité d'une structure carrée sur une structure triangulaire (voir la Notice, p. 1724).

Paragraphe 598.

a. si com nous conseillons *B* : si com nous conseillissons *P. Nous suivons L.*

Paragraphe 599.

a. et li seneshal [...] tref le roi *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* lors s'assient *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 600.

a. le voit et dist *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 602.

a. de .IIII. *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Dont vaut [...] voirs *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P, corrigé selon L.*

Paragraphe 603.

a. que *B*

1. On a là un bref aperçu de la psychologie de la reine d'autant plus curieux qu'il est prononcé à la première personne, alors que les figures du roman en prose ne sont pas normalement portées à l'introspection.

Paragraphe 604.

a. que miex [...] Malohalt *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* demourai *B*

Paragraphe 605.

a. honors plainne *B*

Paragraphe 606.

a. moi *B*

Paragraphe 607.

a. en avoit *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 608.

a. Ici B répète entre lui et son compaingnon . ♦♦ *b.* s'aseent a *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* en ses tentes *B*

Paragraphe 609.

a. Galeholt qu'il moult amoit *B* ♦♦ *b.* s'il i *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* porres *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. On ne sait pas de quel pays il s'agit ; le lieu où se déroule l'assemblée, à petite distance du fief de Malehaut, semble fonctionner comme une sorte de territoire neutre pour les deux princes. C'est en tout cas une région de marche. En souhaitant rejoindre le cœur du royaume, Gauvain fait preuve du sens des responsabilités et de l'instinct politique dont le roi Arthur semble assez dépourvu.

Paragraphe 611.

a. les loges *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* et s'il venoit au chevalier et as .x. sergans et il les peüst outrer par force *B*

Paragraphe 612.

a. este simples gens *B*

Paragraphe 613.

a. enseignes *B*

Paragraphe 614.

a. donnoit chascun *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* furent *B* ♦♦ *c.* et ele [...] Gavain *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

1. Selon les textes, c'est en effet l'une des cités préférées d'Arthur, bien que dans les romans les plus tardifs elle soit complètement supplantée par Camaalot.

2. « Ma demoiselle Lore » figure dans plusieurs romans arthuriens en vers, à commencer par *Le Conte du Graal*. Le *Lancelot* est le premier

à notre connaissance à s'efforcer de lui constituer un arrière-plan biographique minimal, ce qui correspond à la tentative de « quadrillage » exhaustif du monde qu'ambitionne la prose.

Paragraphe 615.

a. la mains fiert *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* parole si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* lor *B*

Paragraphe 616.

a. en la maison le roi mon oncle *B* ♦♦ *b.* querele *B*

Paragraphe 617.

1. La fonction d'intercession de la reine est attestée dès les premiers textes arthuriens : c'est à elle par exemple que s'en remet Arthur pour convaincre Keu de rester à la cour au début de *La Charrette* (v. 117-157, p. 510-511). En outre, comme le montrent *Les Premiers Faits du roi Arthur*, il existe entre la reine et le neveu d'Arthur une relation privilégiée qui rend d'autant plus significatif le refus catégorique qu'oppose Gauvain à sa dame dans ce cas précis. Faire appel aux « dames et demoiselles » est une sorte de mesure désespérée qui joue sur la faiblesse classique de Gauvain, son goût pour la beauté féminine.

Paragraphe 618.

a. vous en ires *B* ♦♦ *b. B ajoute* a devise .

Paragraphe 619.

a. Ban de Lis *B* ♦♦ *b.* et Lucans li Boteilliers *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* Yvains le Lyonnel *B*

Paragraphe 620.

1. Perron Merlin, pilier Merlin, et autres lieux associés au prophète abondent dans la littérature arthurienne, même lorsque Merlin n'est plus sur le devant de la scène depuis longtemps. C'est une sorte de garantie abstraite de la qualité « aventureuse » de l'endroit.

Paragraphe 621.

a. que a un jour *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* li s'em *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* que par un poi *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Notation très intéressante ; d'habitude l'attention des romans à la langue se borne à une perspective diachronique de traduction : quelles sont les différentes étapes qui mènent d'un original en breton, ou en latin, à la version moderne que le manuscrit donne à lire. Ici, la perspective adoptée est davantage d'ordre ethnologique, reconnais-

sant qu'il existe, même dans le royaume du roi Arthur, des contrées différentes dont les habitants ne se comprennent pas forcément.

Paragraphe 622.

a. tart dont *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* seneschaus que *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* liache a *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* ot *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *e.* ses lances *B*

Paragraphe 624.

a. se demenoit *B*

Paragraphe 625.

a. durement qu'il *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* compaingnons dolans *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 627.

a. n'i a mais a abatre que moi et *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 628.

a. le *B, P. Nous suivons L.*

1. Posture classique de la fée, créature séductrice seulement occupée de mettre en valeur sa propre beauté. Des scènes de genre de ce type se retrouveront par la suite dans l'iconographie de la *Dame à la Licorne*, par exemple.

Paragraphe 630.

1. Ces insultes grossières et gratuites sont souvent le mode d'expression naturel d'une créature comme le nain.

Paragraphe 632.

a. ert feme *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 634.

a. si *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 635.

a. si i cuidoit trover Segurades *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b. Ici B ajoute* ce li estoit avis .

Paragraphe 637.

a. B ajoute en tel maniere .

Paragraphe 638.

a. et dist *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 639.

a. et uns esquiers et la pucele *B, P. Nous adoptons la leçon de L, conformément à la suite du texte.* ♦♦ *b.* dist *B* ♦♦ *c.* si vous [...] il vous *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 640.

a. ariere *B, P. Nous suivons L.*

1. Type d'épées un peu plus courtes et plus maniables que celles portées par les chevaliers — qui seuls sont autorisés au port de l'épée — et plus proches, peut-être, du modèle du *gladium* latin.

2. Gauvain, en dépit (ou à cause) de sa réputation véritable, est le chevalier du monde arthurien qui a le plus fréquemment des problèmes d'identité et d'identification : soit qu'on le dépouille de son nom, soit que d'autres chevaliers moins nobles se fassent passer pour lui, soit que des demoiselles amoureuses ne reconnaissent pas en lui l'image qu'elles en ont par ailleurs.

Paragraphe 641.

a. chief *B* ♦♦ *b.* et parmi *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* desor *B*

Paragraphe 642.

a. paour et de *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* salue si vous mande et *B, P (anticipation sur le groupe* si vous mande *quelques lignes plus bas). Nous suivons L.* ♦♦ *c.* qui *B*

1. Le nom du nain, qui fait écho à d'autres attribués à des nains dans certains romans en vers (Druidain, par exemple), est aussi porteur de connotations négatives par sa première syllabe.

Paragraphe 643.

a. et ses vrais cors *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Méfiance justifiée de la demoiselle : en effet, on se trouve pour ainsi dire dans une situation de don contraignant, et la jeune fille a quelque chose à défendre contre toutes les ruses de son oncle ou de sa suzeraine. Celle-ci se montrera d'ailleurs particulièrement obstinée par la suite, frôlant par exemple le sacrilège lorsqu'elle affirme qu'elle renierait Dieu plutôt que de laisser combattre Hector.

Paragraphe 645.

a. ja n'est mie me sire las de vaincre *B, P. Nous suivons L.*

1. Comportement contraire à toutes les règles de la courtoisie et de l'hospitalité.

Paragraphe 646.

a. mengüe *B, P. Nous suivons L.* •• *b.* la lance *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 647.

a. moult bien [...] firmail *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* •• *b.* sai je bien que vous *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Il s'agit, en termes à peine voilés, d'un reproche de discourtoisie ; le comportement de la dame, poussée par son sénéchal, est conforme à la lettre du code courtois, mais Gauvain, parangon de la courtoisie, n'est pas dupe.

Paragraphe 648.

a. pour ma ramenbrance *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* revint a la court si encontre *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 649.

1. La thématique du nom est centrale en ce qui concerne Gauvain : c'est pratiquement le seul des chevaliers d'Arthur qui affirme fièrement ne jamais dissimuler son nom lorsqu'on le lui demande. Il faut donc, dans les occasions où précisément il ne peut ou ne doit pas révéler son identité, trouver des prétextes et des mises en scène qui justifient cet écart par rapport à la règle.

Paragraphe 651.

a. li dus et li chevalier qui avoc *B*

Paragraphe 652.

a. conme cil *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 653.

a. que les glaives [...] si durement *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 654.

1. Ce motif « solaire », continûment associé à Gauvain, correspond à un état archaïque de la légende arthurienne qui interfère ici avec l'explication rationnelle de la faiblesse du héros, selon laquelle il ne s'est jamais tout à fait remis des blessures reçues dans la bataille contre Galehaut. La dimension surnaturelle ainsi conférée à Gauvain est confirmée dans le combat qui l'oppose à Segurade (§ 655).

Paragraphe 655.

a. se li laist chaoir sans *B* •• *b.* conquis tout outreement *B*

Paragraphe 656.

a. fu *B*

Paragraphe 657.

a. la plus grant partie des gens qui la estoient courent *B*

Paragraphe 660.

a. combatus *B. Nous suivons P.* ♦♦ *b. Ici B ajoute* et chevaliers et sergans asses avoc lui et ele encontre ciaus qui viennent apres si lor demande nouveles del chevalier *(reprise d'une phrase figurant* § *659, comme ici, à la suite de* grant aleüre *).*

Paragraphe 662.

a. ele Hector *B, P. Nous complétons d'après L.*

1. Le châtiment du nain, qui n'est pas vraiment justifiable d'un point de vue moral (la dame aurait pu ne pas calquer son attitude sur celle de Groadain), fait retour vers un fond mythique où les nains sont des créatures surnaturelles maléfiques qui induisent les humains en erreur.

Paragraphe 663.

a. signour *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 664.

1. Ce détail est totalement invraisemblable (comment admettre que l'héritier d'un fief ait été autorisé à retarder son adoubement si longtemps ? Ces douze années font de lui un homme de près de trente ans, au lieu du « jeune homme » dont le texte parle en permanence...), mais il souligne la constance et le mérite d'Hélain.

Paragraphe 665.

a. li dist *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* le *B*

Paragraphe 668.

a. et vees le la *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* que je en oubliai *B*

Paragraphe 670.

a. pour mais *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* que *B* ♦♦ *c.* folie *B, P. Nous suivons L.*

1. Une nouvelle fois, un scénario rationalisant qui repose sur des données « psychologiques » vient se surimprimer sur un schéma mythique autrement plus inquiétant. Cependant, la nièce se montre

une bonne héritière du nain : en effet, elle préfère Hector, qui ne lui est rien, à son seul parent, le seul membre survivant de son lignage, et le tuteur qui lui tient lieu de père. La solidarité lignagère l'emporte normalement sur tous les autres liens sociaux ou affectifs.

Paragraphe 671.

a. toutesvoies veoir *B* ♦♦ *b.* remanoir et ele m'a dit qu'ele ne remanra pas se vous ne remanes si ferai *B*

Paragraphe 672.

a. je *B* ♦♦ *b.* certes *[p. 663]* [...] jor de juïse *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. D'un point de vue moderne, l'indignation de la demoiselle est compréhensible. Mais sa réaction — refuser de se plier aux règles du jeu et de tenir la promesse qui lui a été extorquée — la rend scandaleuse pour le XIIIe siècle.

Paragraphe 676.

a. coute si portoit cel escu uns esquiers et li chevaliers avoit le bras loie *B* ♦♦ *b.* il verra que poins sera del guerredonner *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 677.

a. mousterrai *B*

1. C'est la redoutable ambiguïté des sentiments de la fée nourricière pour son protégé (voir n. 2, § 44). Ce n'est pas non plus la seule fois que la Dame du Lac se rappelle au bon souvenir de Guenièvre, avec une insistance qui n'a d'égale que celle de Morgain faisant parvenir à la cour des objets prouvant l'adultère de la reine. L'écu fendu pourrait facilement entrer dans cette catégorie.

Paragraphe 678.

a. oeuvres li donna *B, P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 680.

a. querrai *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* voldries *B*

Paragraphe 681.

a. le quida moult bien emploiier *B* ♦♦ *b.* chevalier *B* ♦♦ *c.* roïne a la dame de Rohestoc dame que vous envoie il donques *B, P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *d.* qu'il i avoit *B* ♦♦ *e.* dist qu'ele *B*

Paragraphe 682.

a. certes fait la roïne *lacune dans B (saut du même au même). Nous*

complétons d'après P et L. ♦♦ *b.* ele *B* ♦♦ *c.* si en rist et l'en tient *B* ♦♦ *d.* avenoit fait *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 683.

a. des piers de sa maison *B, P. Nous corrigeons et complétons d'après L.* ♦♦ *b.* de la maison le roi Artu *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* par estranges [...] proeche *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 684.

a. ne fesist *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* chans *[p. 676]* a *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* et garis [...] de plaies *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

1. Ces « connaissances » ne sont pas autrement associées à Gauvain dans l'ensemble du corpus arthurien. Ici, cependant, il est évident que pour des raisons dramatiques tout le monde à la cour doit être immédiatement capable d'identifier l'écu de Gauvain.

Paragraphe 685.

a. ont *B. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* ele ains *B*

Paragraphe 686.

a. l'avoit lus Escans de Cambenic *B. Nous adoptons la leçon de L.*

1. Les « moines noirs », traditionnellement, sont les Bénédictins. Cette dénégation semble en accord avec l'identification d'Adragain à un augustin au début du texte (voir n. 1, § 81).

Paragraphe 687.

a. par foy *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* ait mestier *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* amour *B* ♦♦ *d.* vient *B* ♦♦ *e.* voles *B*

Paragraphe 688.

a. si voit voit ele un *B* ♦♦ *b.* Gavains le *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* toutesvoies [...] et chil *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 689.

a. fresce moult *B* ♦♦ *b.* ooient *B* ♦♦ *c.* ait il *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* merveille *B*

1. Les vertus curatives du sang pour le traitement de la lèpre sont bien connues au Moyen Âge : on les rencontre en particulier dans *Ami et Amile* (début du XIIIe siècle), où c'est le sang des enfants de l'un des héros qui est utilisé pour guérir l'autre. En général, on recherche plutôt le sang des vierges, comme dans l'épisode célèbre de *La Quête du saint Graal*. Ici, cependant, l'épreuve est privée

de toute dimension métaphysique pour n'être qu'un test chevaleresque.

Paragraphe 690.

a. li chevaliers voient *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* por rien *[p. 687]* [...] ne le vielt *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ◆◆ *c.* sa quisse *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *d.* sans *B*

Paragraphe 691.

a. apres vins valles *B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* ses plaies *B* ◆◆ *c.* ne por [...] son doel *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Cette insulte banale est ici particulièrement appropriée, puisque le jeune homme est Mordret, fils incestueux du roi Arthur (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, § 58-59) ; c'est la première fois qu'il apparaît dans *La Marche de Gaule*, et il est significatif qu'il soit en quelque sorte à la garde d'Agravain, le « mauvais » frère (voir ici n. 3, § 518), avec lequel il fomentera la catastrophe finale dans *La Mort du roi Arthur*. La faute qui a causé la « maladie » d'Agravain est également emblématique du personnage, relevant à la fois de l'orgueil pur et simple, et d'une forme dévoyée de luxure (voir § 694 et 697).

Paragraphe 695.

a. Ici B répète un passage du § 694 qui orendroit soit et je [...] atant se ferirent el boi . ◆◆ *b.* prodomes *B*

Paragraphe 696.

1. Cette épée se situe dans la tradition des nombreuses épées plus ou moins magiques qui font partie de la constellation d'objets liés au Graal, à commencer par celle que l'on apporte au Roi Pêcheur dans *Le Conte du Graal* de Chrétien (v. 3131-3170, p. 763-764). Elles sont en général assorties d'une *geis* limitant leur utilisation, mais celle-ci ne semble pas avoir de rapport avec le Graal, et n'est pas appelée à jouer un rôle important par la suite.

Paragraphe 697.

1. Référence à la célèbre « coutume de Logres », selon laquelle une jeune fille seule n'a rien à redouter d'aucun chevalier, mais peut être « conquise » au combat pour peu qu'elle soit en compagnie d'un chevalier. Cette coutume explique la méfiance de nombreuses demoiselles messagères à l'égard de jeunes chevaliers qui n'ont encore pas fait leurs preuves, et dont elles craignent qu'ils ne les « perdent » à la première joute.

Paragraphe 698.

a. desous *B* ◆◆ *b.* conmencemens *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 699.

a. qui ala a Campercorentin *B, P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* a l'espee *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 700.

a. et tant me penai que *B* ♦♦ *b.* des .vii. Voies [...] lande *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 701.

a. com il orent oï *B*

Paragraphe 702.

a. Ici B et P ajoutent moult durement . ♦♦ *b.* un chevalier navre *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 704.

a. et s'en vont *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* laist *B. Nous suivons P.*

Paragraphe 706.

a. mes *B* ♦♦ *b.* riches *B*

Paragraphe 709.

a. je le te dirai *B*

Paragraphe 710.

a. le laist certes *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 712.

a. et Hector li monte sor lui *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 713.

a. et li crie merchi *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 715.

a. le roi et le duc *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* et li die *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. On revient ici à un schéma de luttes intestines entre seigneurs féodaux, qui n'a pas grand-chose à voir avec le scénario dominant des chevaliers errants en quête d'aventures. Plus conforme sans doute à la réalité historique, ce motif du conflit féodal s'intègre assez

mal à l'utopie arthurienne, mais peut parfois être utilisé pour procurer à tel ou tel chevalier l'occasion de s'illustrer dans le cadre d'une bataille rangée.

Paragraphe 716.

a. uns chevaliers *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* mut *B, P* : vient *L*

Paragraphe 719.

a. mie longement *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. *Topos* rhétorique, qui a essentiellement pour effet de réaffirmer la mainmise du narrateur sur le récit.

Paragraphe 720.

a. s'il avoit nules nouveles oïes *B*

Paragraphe 722.

a. mes *B* ◆◆ *b.* les orent *B* ◆◆ *c.* vint qui *B. Nous complétons d'après P.*

1. À l'origine, ils étaient deux (voir § 721).

Paragraphe 723.

a. Ici B et P ajoutent apres moi . ◆◆ *b.* et vaut Hector [...] quant il *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *c.* voldries *B*

Paragraphe 724.

a. ceste terre [...] dirai conment *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* vint *B* ◆◆ *c.* qu'il pooit *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 725.

a. si sailli au cri et chevalier *B, P. Nous suivons L.* ◆◆ *b.* com li *B*

1. Cas de figure récurrent : les dames et demoiselles sommées de choisir un mari s'arrangent fréquemment pour se faire conseiller de prendre pour époux celui qu'elles aiment secrètement. Tout l'épisode d'ailleurs suit un schéma classique que l'on retrouve à de multiples reprises dans le *Lancelot* avec de légères variantes.

Paragraphe 726.

a. servistes *B* ◆◆ *b.* s'amour *B*

Paragraphe 727.

a. vile a *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* mon signour et ma dame *B* ◆◆ *c.* sui poes *B, P. Nous corrigeons et complétons d'après L.*

1. Le royaume d'Arthur n'est pas identifié habituellement avec la Grande-Bretagne.

Paragraphe 728.

a. de la damoisele *B. Nous suivons P.* ♦♦ *b.* qu'il est tous lies *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 729.

a. cheval si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ele est par *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 730.

1. Le vilain est en général une source d'information essentielle, dans un contexte vaguement magique. Il joue un rôle analogue à celui des demoiselles messagères ou des inscriptions gravées au hasard des forêts, si ce n'est que les connotations négatives du personnage s'accordent bien à la « mauvaise coutume » du château.

Paragraphe 731.

a. court mais *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* bel *B*

Paragraphe 733.

a. car vous devez *[p. 735]* [...] cest chastel *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* par *B* ♦♦ *c.* as rois *B. Nous suivons L.* ♦♦ *d.* ne font *B*

1. La situation juridico-politique est assez complexe : vassal direct du roi Arthur pour son fief, le chevalier n'en est pas moins pris entre les feux des souverains locaux qui se font la guerre. L'apparition dans le tableau du roi des Cent Chevaliers, vassal de Galehaut, embrouille encore les choses ; ce système complexe d'hommages et de solidarités reflète peut-être assez bien la réalité du monde féodal des Xe et XIe siècles.

Paragraphe 734.

a. mesist ne *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Voie *B, P. Nous suivons L.*

1. Ce récit est un rappel de la situation du roi Ban de Bénoïc au début de *La Marche de Gaule*, et confirme la faiblesse d'Arthur qui manque à ses obligations de suzerain.

Paragraphe 735.

a. .II. de ses meillours chevaliers *B* ♦♦ *b.* ne onques [...] riens *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* que je onques veïsse *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 737.

a. confort *B* ♦♦ *b.* sailli *B*

Paragraphe 738.

a. port *B* ♦♦ *b.* car *B* ♦♦ *c.* vostre volente [...] vostre *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 740.

a. car le plus [...] la barbacane *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* valt *B*

Paragraphe 741.

a. a cel chevalier *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* si le lessiez aler *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* estoient et un ronci *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 743.

a. coururent li *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 745.

a. Hectors tant *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 746.

a. qu'il en *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* vaincus *B* ♦♦ *c.* connoissons *B. Nous suivons P.*

Paragraphe 747.

a. sousferroit *B*

1. Deux conceptions s'opposent ici : celle du chevalier pour qui le code de l'honneur individuel est premier, au point qu'il ne conçoit pas, avec une certaine naïveté, que d'aucuns puissent ne pas s'y conformer, et celle du politique, qui perçoit beaucoup mieux les enjeux et les rapports de forces et n'est pas aveuglé par l'idéalisme. Le seigneur de l'Étroite Marche se place dans une perspective beaucoup plus « moderne » qu'Hector, même s'il arrange les termes du combat singulier auquel Hector ne veut pas renoncer.

Paragraphe 749.

a. celui *B* ♦♦ *b.* empiries mais *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 750.

a. avoir grant *B. Nous complétons d'après P.*

1. Référence curieusement déplacée, comme si les forces d'Hector, à la manière de celles de Gauvain, étaient liées au mouvement du soleil. Dans cette bataille, Hector figure en effet le chevalier solaire, tandis que Marganor représente les forces obscures de la terre, ce que souligne son lien avec le marécage.

Paragraphe 751.

a. avoir esploitie *B* ♦♦ *b.* donne *B*

Paragraphe 752.

a. deles *B*

Paragraphe 753.

a. couche *B* ♦♦ *b.* que pour veoir celui que pour veoir Hector car B. *Nous suivons P.* ♦♦ *c.* meillour de lui *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 754.

a. delt *B*

1. C'est un schéma classique, qui devrait se solder par le mariage du chevalier et de la demoiselle, ou du moins par l'instauration d'une relation amoureuse entre eux. Le problème est ici qu'Hector est déjà le héros d'un autre « roman sentimental » (voir § 758), et ne peut par conséquent jouer sa partie dans celui-ci. Le remède à cette situation est tout naturellement de faire de la demoiselle une magicienne, ce qui devrait lui permettre de corriger les défauts du scénario selon le modèle qui lui convient.

Paragraphe 757.

a. onques tant que *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* que ce est *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 759.

a. vilenie se je sui *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 760.

a. Gavains *B* ♦♦ *b.* il le conmanderent *B* ♦♦ *c.* qu'il *B, P. Nous suivons L.*

Paragraphe 761.

a. ne l'ose *B* ♦♦ *b.* ains vient [...] il puet *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 763.

a. chevauche [...] tant qu'a *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 764.

a. n'ot et *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* qui ja puoient *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. C'est bien sûr une allusion à Groadain (voir ici § 642 et suiv.), l'oncle de l'amie d'Hector, qui a infligé bien des humiliations au jeune chevalier.

2. Allusion au phénomène de la cruentation, considéré comme parfaitement fiable au Moyen Âge : les plaies d'un mort se mettent à saigner en présence du meurtrier. Hector prévoit à juste titre que, si cela se produit quand il sera confronté à sa victime, l'entourage de celle-ci cherchera à la venger.

Paragraphe 765.

a. tu diras *B* ♦♦ *b.* hermites *B*

1. Il semble y avoir une confusion au sujet du surnom d'Hector : à ce stade du *Lancelot* Hector n'est pas encore dit « des Marais », alors que, selon *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 709-718), il tiendrait son titre du nom du château de son grand-père maternel, château dans lequel il fut engendré par Ban de Bénoïc et la fille d'Agravadain, seigneur des lieux.

Paragraphe 766.

a. esquiers qu'ele *[p. 774]* soit *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 767.

a. ensi qu'il *B*

Paragraphe 768.

a. et en traïson *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 769.

a. porroit aucun *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 771.

a. a malaise quar *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 772.

1. Variante des Lointaines Îles qui souligne l'étrangeté radicale de Galehaut par rapport au monde arthurien et courtois.

Paragraphe 774.

a. nenil fait li *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Le vêtement blanc ne semble pas désigner un ordre religieux particulier, mais simplement la qualité de « clerc » du jeune homme, c'est-à-dire le fait qu'il a reçu les ordres mineurs.

Paragraphe 775.

a. un mien signor *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* et manoit *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 777.

a. ha sire fait me sire Gavains *B* •• *b.* que on sace el monde jouene *B*

Paragraphe 779.

a. moult *B* •• *b.* par deles *B* •• *c.* qui veü ne vous ont *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ces liens de parenté ne sont pas confirmés par les faits (la demoiselle a été présentée comme une suivante de la Dame du Lac, sans lien autre qu'affectif avec Lancelot), et ne contribuent en rien au récit, si ce n'est qu'ils soulignent en quelque sorte la solidarité de tous les personnages positifs, et mettent l'accent, peut-être, sur la haute valeur morale et chrétienne du lignage de Lancelot.

Paragraphe 781.

a. clers le *B. Nous complétons d'après P et L.* •• *b.* nous *B. Nous suivons la leçon de P.*

Paragraphe 783.

a. assambler s'en vont *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 785.

a. et apres [...] le redoute *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 786.

a. et plus [...] s'en revienent *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 787.

a. qu'ele *B. Nous suivons L.*

Paragraphe 788.

a. ou li *B. Nous complétons d'après P.* •• *b.* desarment *B, P. Nous*

suivons L. ♦♦ *c.* il *B* ♦♦ *d.* gentillece pour *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. L'herbe eſt deſtinée à joncher le sol, marque de suprême raffinement.

Paragraphe 789.

a. et n'ama une *B. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* vous eſtes *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* nule feme *B*

Paragraphe 791.

a. et il dient certes mauvaises fait li fix *B, P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* s'il n'eſt fait il qu'il le desfende je le desfenderai *B. Nous adoptons la leçon de L, qui paraît seule cohérente.* ♦♦ *c.* seneschal osaſt *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 792.

a. certes fait *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 794.

a. je lo *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b. Ici B ajoute* faire .

1. Personnage inconnu par ailleurs. Weſt retient la forme « Manasses », plus biblique.

Paragraphe 796.

a. les sel *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 798.

a. et voit bien [...] si *lacune dans B et P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* si detrenchent hiaumes et escus *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* la bataille que *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. En vertu du principe de cohésion absolue du lignage, si l'un des membres d'une famille commet une trahison, tous ses parents sont considérés comme félons (voir le cas de Ganelon dans *La Chanson de Roland*). Ainsi, Gauvain acquiert *a contrario* la certitude d'être dans son droit.

Paragraphe 799.

a. et Lyonniaus [...] chevaliers *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 800.

a. miudres chevaliers *B* ♦♦ *b.* volroit *B*

Paragraphe 801.

1. Il s'agit de Saraïde, la suivante de la Dame du Lac, que Lionel a prise comme « maître » à la place de Pharien en raison de la blessure qu'elle a reçue pour les protéger, lui et son frère (voir § 179).

Paragraphe 803.

a. qu'il *B*

Paragraphe 804.

1. Il s'agit ici d'un combat judiciaire dont l'issue est pour le parti dont le champion est vaincu la mort, non seulement pour celui qui a combattu, mais pour l'accusé, ses amis et ses garants.

Paragraphe 806.

a. arme tout a pie *B* ♦♦ *b.* atachies *B* ♦♦ *c.* esquier si *B. Nous complétons d'après P.*

1. Ce détail explique pourquoi les chevaliers se battent à pied après avoir entravé leurs chevaux. Le roussin n'est pas un destrier ou un chargeur de guerre.

Paragraphe 807.

a. li chevaliers *B* ♦♦ *b.* l'espee pour courre *B*

Paragraphe 809.

a. Ici B ajoute estriier . ♦♦ *b.* or remaigne l'aatine *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 810.

a. Ici B ajoute durement .

Paragraphe 812.

a. mais la pucele [...] jour *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* estrange *B*

Paragraphe 814.

1. À notre connaissance, ce détail n'est pas mentionné ailleurs, ni étayé par les péripéties d'un éventuel « Roman de Girflet ». Sans doute la réputation que fait Gauvain à Girflet, personnage mineur, mais présent dans toutes les quêtes, vient-elle d'un mythe archaïque dont on a perdu toutes traces.

Paragraphe 815.

a. prodome *B*

Paragraphe 817.

a. ne le jour *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* la grant proece [...] et pour *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

1. La « confrontation » d'une demoiselle qui retire sa guimpe et d'un chevalier qui enlève son heaume ressemble à une cérémonie rituelle dont le sens se serait largement perdu.

2. Exemple typique d'étiologie après coup. Le surnom de Sagremor eﬅ une donnée de base de la légende arthurienne, et l'explication-rationalisation de ce surnom eﬅ conﬅruite artificiellement dans les textes plus tardifs dans un effort pour prendre en compte les éléments mythiques primitifs. Le cas du chevalier qui s'endort, ou tombe en syncope, après un combat singulier n'eﬅ pas rare : la meilleure illuﬅration en eﬅ sans doute Lohot dans le *Perlesvaus.* Cette caractériﬅique lui coûte d'ailleurs la vie puisque Keu le tue pendant son sommeil pour s'emparer des trophées de sa victoire sur le géant. Parallèlement, de nombreux contes ou récits folkloriques font état de personnages soudain saisis par une faim dévorante et qui risquent de mourir si cette faim n'eﬅ pas immédiatement apaisée. Ce sont toutefois, le plus souvent, des femmes récemment accouchées, qui veulent satisfaire cet appétit démesuré en dévorant leur nouveau-né (voir par exemple *Guillaume d'Angleterre*). Sagremor semble se trouver au confluent de ces deux traditions.

Paragraphe 818.

a. a cele damoisele qui la maison *B*

Paragraphe 819.

a. l'en *B* ♦♦ *b.* chandoiles si *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* et oﬅoirs jusqu'a .xx. *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Le manoir présente toutes les caractériﬅiques d'un lieu magique, depuis l'absence de serviteurs jusqu'à la ﬅructure en partie souterraine, en passant par les nombreuses fenêtres par lesquelles pénètre la clarté de la lune, et la succession de chambres qui contiennent les attributs essentiels de la vie chevaleresque et courtoise — palefrois, oiseaux de proie, deﬅriers (chevaux de guerre). Rappelons la dimension solaire de Gauvain, qui va ici rencontrer une créature lunaire, comme la Lunette du *Chevalier au Lion.* Cela explique le curieux comportement des chevaliers gardiens, qui veillent la « jeune fille » la nuit, et disparaissent la journée. Ce surnaturel largement banalisé n'eﬅ pas sans présenter quelques traits inquiétants, comme l'insiﬅance sur la couleur noire des chevaux et l'obscurité dans laquelle se déroule l'essentiel de l'aventure.

Paragraphe 820.

a. wide *B* ♦♦ *b.* ou vous morries *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 824.

a. quier *B*

Paragraphe 825.

a. l'espiel si en *B* ♦♦ *b.* et li cris [...] durement *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 826.

a. en *B*

Paragraphe 827.

a. plus quant il *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 828.

a. a toute l'espee *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *b.* et voit *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* mainne a grant *B*

Paragraphe 829.

a. le roi et sa niece de par *B. Nous corrigeons et complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* li doi chevalier apres *B*

1. Dans un certain nombre de sociétés dites primitives, le mariage eſt déclaré valide après consommation, qu'il y ait ou non procédure légale pour confirmer les faits. C'eſt un peu le modèle du mariage par rapt. D'autre part, pour la fille du roi de Norgales, il s'agit en effet de son mariage, puisqu'elle a fait vœu de ne jamais appartenir à un autre qu'à Gauvain.

Paragraphe 830.

a. ciaus *B*

1. Il s'agit de l'amie d'Agravain, qui a renoncé à sa famille, mais n'a pas été épousée par Agravain bien qu'ils vivent ensemble dans le manoir donné en fief au frère de Gauvain. En règle générale, les chevaliers importants ne se marient pas, même s'ils aiment « par amour ». Amour et chevalerie sont compatibles, mais pas mariage et aventure.

Paragraphe 831.

a. ce diſt la damoisele *B*

Paragraphe 833.

a. s'i velt *B*

Paragraphe 834.

a. pies que *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 837.

a. eſtre lie *B*

1. C'est le cas de figure qui se rencontre dans *Érec et Énide* (v. 2588-2622, p. 64-65) ; toutefois, la faute d'Hélène sans Pair est plus considérable que celle d'Énide, puisqu'elle se vante d'une beauté supérieure à la prouesse de son ami.

Paragraphe 839.

a. damoisele *B. De même 4 lignes plus bas.* ♦♦ *b.* et demandent [...] avant *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *c.* un autre huis *B*

Paragraphe 840.

a. soiies plus *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* or venes ent *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *c.* je i sui *B* ♦♦ *d.* vail .II. tans *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *e.* li otroit que il *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 841.

a. esties il *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* que *B*

Paragraphe 846.

a. et li rois estoient ale en *B*

1. À la différence de Galehaut, qui constituait une menace « romanesque » issue de l'intérieur de la fiction, les Saxons, associés aux Irlandais, sont des ennemis « historiques », dont le retour périodique permet de relancer l'action à peu de frais. Cette mention innocente introduit pourtant un épisode essentiel, celui du siège de la Roche aux Saxons, où le double adultère d'Arthur et de Guenièvre va être consommé.

Paragraphe 847.

a. Ici B insère un texte en partie repris à la suite de la légende de la miniature : mais or vous lairons ici del roi et de la roïne si vous dirons de mon signour Gavain qui est partis de la pucele qui l'ot amene a la fille le roi de Norgales si chevauche entre lui et le vallet et le mainne droit vers Soreloys .

1. C'est bien sûr une référence à l'épisode du *Chevalier de la Charrette* (v. 1355-1501, p. 540-543) où le héros manque de s'évanouir en apercevant quelques cheveux de la reine dans le peigne qu'elle a laissé derrière elle à une fontaine. Le motif est traité ici de manière plus anodine, puisque le peigne et les cheveux font partie des *drueries* traditionnelles qu'une dame se doit de faire parvenir à son ami. Sa présence prouve cependant la richesse du travail intertextuel au XIII[e] siècle.

Paragraphe 849.

a. haute qui *B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* monte un *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 850.

a. failli li *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* se tient outre *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 851.

a. qui les cache [...] Gavain *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b. Ici B reprend* li tent les cles del chastel et li dist *[p. 861]* vous soies li bien venus et . ♦♦ *c.* premierement et puis devise apres *B. Nous corrigeons et complétons d'après P.* ♦♦ *d.* Sauvages Melyans *B. Nous complétons d'après L.*

1. Cela ne fait que quatre.

Paragraphe 852.

a. et il lui *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 853.

a. de si grant aleüre des chevaux *variante signalée par A. Micha, qui cadre mieux avec la réalité d'un combat à la lance.* ♦♦ *b.* s'adrece *B, P. Nous suivons L.* ♦♦ *c.* sa bone espee *B* ♦♦ *d. Ici B ajoute* tout .

1. Précaution traditionnelle ; bien qu'il soit contraint de respecter les règles de la chaussée, Gauvain ne veut pas engager le combat contre ses compagnons de la Table ronde : c'est une question de loyauté supérieure, un peu comme dans le système féodal qui hiérarchise les serments de vassalité.

Paragraphe 854.

a. au frain et s'en vont *B* ♦♦ *b.* conjoist si lor dist *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 856.

a. uns chevaliers [...] que *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* et quant Lanselos l'ot si dist que il voldroit que Dix l'amenast cele part pour ce qu'il estoient trop en mue *B* ♦♦ *c.* s'en fist [...] Gavain *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 857.

a. et Hector lui *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* plus celeement qu'il puet puis le commande *B*

1. Ce nom donné au personnage le rattache étroitement à son suzerain Galehaut, seigneur des Lointaines Îles.

Paragraphe 860.

a. que li cuers ne li creva el *B*

Paragraphe 861.

a. vous Galehols B. *Nous complétons d'après P et L.*

1. À en croire certains textes, il s'agit en fait d'Escalibor, confiée à son neveu et champion par le jeune roi Arthur.

Paragraphe 862.

a. connut mon B. *Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* avant Lanselos B. *Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* retraist B

Paragraphe 863.

a. vous deüssies B. *Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* et Hectors soient honore *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 864.

a. mande B ♦♦ *b.* conmence et B. *Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 865.

a. s'i acorderent trestuit B

1. Même si ce lien n'a rien de commun avec le compagnonnage exclusif qui s'est instauré entre Lancelot et Galehaut, il constitue néanmoins plus qu'une simple camaraderie guerrière, comme le marque le rituel de la saignée ; et surtout il rattache Lancelot à l'univers de la cour, ce qui à long terme ne peut que le détacher du prince des Lointaines Îles. Gauvain, ainsi qu'Hector, jouent objectivement le jeu de la reine Guenièvre.

Paragraphe 869.

a. venus a l'asamblee B

Paragraphe 871.

1. Dans le contexte, la valeur symbolique de ce don qui met Lancelot à la place du roi est évidente. L'adultère de la reine, incarnation de la souveraineté, est justifié par la désertion du roi : ce n'est pas en effet grâce à Arthur que les Saxons sont vaincus, mais grâce à son substitut Lancelot.

Paragraphe 872.

a. arriere et li sien passent B. *Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* morir et tant B

Paragraphe 873.

a. qu'il voloit a li B ♦♦ *b.* Lyonniaus a la roïne B ♦♦ *c.* devant B

Paragraphe 875.

a. fust *B* ♦♦ *b.* devant *B*

Paragraphe 876.

a. Ici B ajoute tout .

Paragraphe 879.

a. me sire Yvains *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* consillier ce dist me sire Yvains a ses compaingnons si vait *B* ♦♦ *c.* fu moult lie quant ele le vit et ele sot que c'estoit il *B* ♦♦ *d. Ici B ajoute* de lui et des autres .

1. Ceux qui étaient partis en compagnie de Gauvain pour la deuxième quête de Lancelot.

Paragraphe 881.

a. refusa [...] nene *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 882.

a. savoir *B*

Paragraphe 883.

a. Lanselos el chastel ou il estoit em prison *B* ♦♦ *b.* que on n'i *B*

1. C'est une variation sur le motif de la prison d'air dans laquelle se trouve enfermé Merlin (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, § 807-810).

Paragraphe 886.

a. si estoient la dames et les puceles en la chambre amont *B*

Paragraphe 887.

a. de son gre *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Il y a là clairement une référence à l'onguent dont la dame de Noroison se sert pour guérir la folie d'Yvain dans *Le Chevalier au Lion* (v. 2915-3007, p. 410-412) ; or, cet onguent-là a été fabriqué par Morgane, alors que précisément dans le *Lancelot* on va voir se développer l'opposition entre les deux magiciennes, la traîtresse Morgain, et la « bonne Dame du Lac ». Toutefois, cette dernière va jouer par la suite un rôle beaucoup plus effacé : c'est sa dernière intervention active dans le récit.

Paragraphe 890.

a. volentiers *B* ♦♦ *b.* com a lui *B*

1. C'eſt le renversement complet du code courtois : normalement, la prouesse du chevalier eſt la cause de l'amour de la dame, et tout chevalier *recreant* court le risque de ne plus être aimé. Or, non seulement la reine vient de dire qu'elle aime plus Lancelot que celui-ci ne l'aime, ce qui eſt également contraire au principe de la *fine amor*, mais elle déplore ici l'excès de ces qualités chevaleresques qui caractérisent Lancelot.

Paragraphe 891.

a. il sont *B* ◆◆ *b.* il *B*

Paragraphe 892.

a. se li .cc. chevalier *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. En d'autres termes, Lancelot se fait fort de renverser le sort de la bataille à lui tout seul. C'eſt un énoncé inattendu de la part d'un chevalier maladivement modeſte et qui d'habitude se laisserait tuer plutôt que de reconnaître ses hauts faits.

Paragraphe 893.

a. Artu et fu l'enseigne le roi *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* Saisnes as *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 894.

a. orendroit *B* ◆◆ *b.* palme em paroit *B. Nous adoptons la leçon de L.* ◆◆ *c.* la quisse et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 895.

a. fu si grant *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* furent avant peri *B* ◆◆ *c.* plourer *B*

1. Ce comportement ne peut être que le fait d'un païen. Loin de susciter la pitié, il met le sceau final sur l'ignominie d'Hargodabrant.

Paragraphe 898.

a. et il eſt [...] Artu *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* pluisours *B* ◆◆ *c.* fiert cheval des *B* ◆◆ *d.* fine si vint *B, P. Nous suivons L.* ◆◆ *e.* l'autre *B*

1. Toute résiſtance a cessé à la Roche, sans doute dès l'inſtant où son seigneur a été capturé ; après ce qui a été dit sur les défenses magiques de la place, on ne peut s'empêcher de penser à ces lieux de l'Autre Monde dans lesquels on pénètre librement sans rencontrer âme qui vive (comme le palais de Muldumarec dans le lai d'*Yonec*).

Paragraphe 900.

a. Lanselos *B*

Paragraphe 901.

a. com mon signour Gavain *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 902.

a. s'il *B* ♦♦ *b.* cruels *B* ♦♦ *c.* mon Yvain *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. À la différence de Merlin ou de la Dame du Lac, dont le pouvoir semble plus abstrait, l'enchanteresse de la Roche aux Saxons a besoin des *paraphernalia* de la magie pour accomplir ses prodiges : dans son cas, il s'agit véritablement de *nigremance*, d'un savoir diabolique transmis par l'écrit, toujours suspect au Moyen Âge, ainsi que par des accessoires mystérieux (les boîtes), qui rappellent par exemple le « coffre aux enchantements » de la Douloureuse Garde.

Paragraphe 903.

a. il *B* ♦♦ *b.* certes fait *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 904.

a. com vostre loial *B*

Paragraphe 905.

a. que se li doi .cc. i *B*

Paragraphe 906.

a. prison as .c. Chevaliers le roi *B*

Paragraphe 908.

a. si fu li uns *B*

1. Il s'agit chronologiquement de la première apparition de ce collège de clercs chargés d'assurer la transmission de l'information grâce à la « mise en écrit » de tous les récits. Responsables de l'« arbre des contes », dont les différentes aventures des différents chevaliers constituent autant de branches plus ou moins entremêlées, ils occupent une position stratégique à la cour d'Arthur, et leurs noms sont également chargés de signification : Cologne, Tolède et Bagdad sont pour le XIII[e] siècle les capitales magiques, sinon « intellectuelles » du monde connu, et correspondent aussi à trois espaces culturels importants, auxquels il faut ajouter l'Italie, présente avec Vergiaux, qui est sans doute Vercelli.

Paragraphe 909.

a. au jour *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* creante *B*

GALEHAUT

NOTICE

La partie « Galehaut » qui s'ouvre sur le second voyage de Lancelot et de Galehaut en Sorelois et se ferme sur l'emprisonnement de Lancelot par Méléagant s'organise en quatre ensembles narratifs, centrés sur le rapt d'un personnage-clé de la cour par une figure maléfique qui menace son harmonie et sa cohésion. Dans le premier épisode, traditionnellement appelé « la fausse Guenièvre », Arthur est enlevé par une intrigante et une enchanteresse, demi-sœur de Guenièvre ; dans le deuxième, c'est Gauvain qui est enlevé par un grand chevalier maléfique : Caradoc ; dans le troisième, la fée Morgain ravit Lancelot endormi ; enfin, dans le quatrième, qui se donne pour une mise en prose du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, la reine Guenièvre est séquestrée par Méléagant dans son pays de Gorre. Tous ces enlèvements, à l'exception de celui du roi Arthur, déclenchent des quêtes au cours desquelles se pressent les aventures.

L'épisode de la fausse Guenièvre commence par le voyage en Sorelois de Lancelot et de Galehaut, lequel reçoit des signes néfastes du destin : deux songes le terrifient et ses forteresses s'écroulent. Il décide alors de faire venir les clercs du roi Arthur pour élucider ses songes. Pendant ce temps, une demoiselle arrive à la cour du roi Arthur et, au nom de sa maîtresse, accuse Guenièvre d'avoir pris la place de la reine légitime durant la nuit de noces. Le roi repousse le jugement de cette affaire à la Chandeleur, à Bédingran. Cependant, en Sorelois, les clercs du roi Arthur apprennent à Galehaut qu'il n'a plus que trois ans trois quarts à vivre, qu'il mourra d'être séparé de Lancelot, et que celui-ci ne sera bientôt plus le meilleur chevalier du monde. Cachant la vérité à Lancelot, Galehaut se dispose à revenir à la cour du roi Arthur et confie l'administration de son royaume à Bademagu. À la Chandeleur, toute la cour est réunie à Bédingran où arrive la fausse Guenièvre qui demande réparation. Le récit nous apprend qu'elle est la demi-sœur de Guenièvre, et qu'elle aurait été conçue par le roi Léodegan avec la femme de son sénéchal. Devant ces accusations, la reine Guenièvre se déclare prête à subir le jugement de Dieu ou à engager un champion dans un duel judiciaire mais, sur les conseils d'un vieux chevalier, nommé Bertelai, la fausse Guenièvre fait enlever le roi Arthur et le retient prisonnier. Il tombe amoureux d'elle, et, faisant convoquer ses barons en Carmélide, il annonce que la reine Guenièvre est une usurpatrice et doit être condamnée. La reine est jugée à la Pentecôte par le roi et les barons de Carmélide, et condamnée à un supplice atroce dont Lancelot la sauve en récusant le jugement rendu et en combattant seul contre trois chevaliers. En dépit de la victoire de Lancelot, le roi Arthur refuse de renoncer à la fausse Guenièvre, et il exile la reine que Galehaut emmène en Sorelois où elle demeurera deux ans. La

terre du roi Arthur est alors frappée d'interdit par le pape. Deux ans plus tard, Dieu punit les coupables, le roi Arthur tombe malade et se repent, la fausse Guenièvre et Bertelai, atteints par la gangrène ou la lèpre, avouent publiquement leur forfait. La reine Guenièvre est alors rappelée à la cour et favorise la réconciliation du roi et de Lancelot. Quant aux coupables, ils finissent leurs jours dans un vieil hôpital.

Si le premier épisode connaît un développement presque linéaire, le deuxième se caractérise au contraire par un foisonnement d'aventures dû à l'entrecroisement des quêtes de Lancelot, d'Yvain et de Galeschin, duc de Clarence, tous partis à la recherche de Gauvain, mystérieusement enlevé par Caradoc, alors que la cour est à peine remise des aventures de Guenièvre. Dans le conte de Caradoc, le réseau des aventures sert à hiérarchiser les héros, la suprématie étant accordée à Lancelot du Lac, en raison de la perfection de son amour pour la reine. Ainsi Yvain vient-il à bout d'aventures chevaleresques ordinaires : il met en fuite une bande de voleurs, et, avec l'aide de Lancelot, délivre Sagremor et une demoiselle pendue par les tresses à un arbre. Le duc de Clarence, quant à lui, réussit à libérer le château de Pintadol d'une mauvaise coutume en combattant victorieusement quatre escrimeurs dans un souterrain. Certes, cette dernière aventure possède des résonances étranges, mais elle ne ressortit pas à l'enchantement féerique. Seul, Lancelot du Lac, mû par la force de son amour, parvient à dissiper les enchantements qui jalonnent le chemin jusqu'au repaire de Caradoc, la Douloureuse Tour. Il sort Driant du coffre magique où un enchantement de la mère de Caradoc le maintient prisonnier, alors même qu'Yvain avait échoué à l'en libérer. Il ramène la lumière au château d'Escalon sur lequel, par l'effet d'un châtiment divin, les ténèbres se sont abattues dix-sept ans plus tôt. Au Val sans Retour, il fait cesser les enchantements de la fée Morgain qui retient prisonniers tous les amants ayant trahi leur amie, ne serait-ce qu'en pensée. Une fois encore, Yvain et le duc de Clarence échouent pour mieux rehausser la prouesse du *fin amant*. Enfin, à la Douloureuse Tour, grâce à l'aide d'une demoiselle, Lancelot vainc Caradoc au combat, délivre Yvain, le duc de Clarence et Gauvain, exploit qui le consacre meilleur chevalier du monde.

Mais Lancelot est alors enlevé et séquestré par Morgain qui soupçonne son amour pour la reine Guenièvre. Ce troisième conte, qu'on pourrait intituler « Lancelot prisonnier de Morgain », est tout entier marqué par les agissements de la fée qui, depuis que les enchantements du val ont cessé, s'acharne à perdre et blesser la reine. Par ses sortilèges, elle s'empare de l'anneau que celle-ci a donné à Lancelot, puis elle envoie une demoiselle à la cour du roi Arthur annoncer que Lancelot renonce à la chevalerie et à son amour coupable pour la reine. Pour preuve de ce renoncement, la messagère produit l'anneau de Lancelot. Soupçonnant une machination dont Lancelot serait victime, Galehaut, Lionel, Yvain et Gauvain partent à sa recherche.

Leur quête est rythmée par les annonces renouvelées et démenties de la mort de Lancelot, condamné à errer sans but. En effet, Morgain a accepté de le libérer à condition qu'il n'aille à la cour du roi Arthur ni ne tienne compagnie à dame ou chevalier de sa maison avant Noël. Désespéré, Lancelot finit par se réfugier en Sorelois, mais, n'y trouvant pas Galehaut, parti à sa recherche, il ne tarde pas à perdre la rai-

son. Il s'enfuit du royaume de Sorelois, vêtu de ses braies et de sa chemise. Comme il a saigné du nez et taché de sang les draps de son lit, les gens de Galehaut pensent qu'il a attenté à ses jours. Cette nouvelle précipitera la fin de Galehaut, grièvement blessé dans un combat. La mort de l'ami de Lancelot constitue ainsi la principale péripétie narrative de cette partie.

La folie de Lancelot dure tout l'été et tout l'hiver. Il est découvert, dans la forêt de Tintagel, la veille de la Chandeleur, par la Dame du Lac qui le garde auprès d'elle, le soigne et lui annonce que la reine Guenièvre va être enlevée le jour de l'Ascension. Il lui fait le serment d'être ce jour-là prêt à la secourir dans la forêt de Camaalot.

Située au cœur du *Lancelot en prose*, cette partie consacrée à l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant et à sa quête par Lancelot est, nous l'avons dit, la mise en prose du *Chevalier de la Charrette* (1177-1181) de Chrétien de Troyes, récit de référence que désigne probablement le prosateur sous la périphrase élogieuse de « *li drois* Contes de la Charete[1] ». Dans ses grandes lignes, le récit en prose suit le roman de Chrétien et en épouse les rythmes[2]. L'argument narratif est le même. Un jour d'Ascension, Méléagant se présente à la cour du roi Arthur, déclare qu'il retient prisonniers de nombreux sujets du royaume de Logres et se dit prêt à les libérer si un chevalier ose lui disputer la reine et parvient à le vaincre au combat. Usant d'un stratagème, le sénéchal Keu se propose alors de défendre la reine contre Méléagant. Il échoue et devra la suivre au pays de Gorre où l'emmène Méléagant. Gauvain, puis Lancelot se lancent alors à leur poursuite. Comme dans le roman de Chrétien, c'est Lancelot qui parvient à libérer la reine et tous les prisonniers de Logres, notamment en franchissant le terrible Pont de l'Épée dont Méléagant est le gardien, mais c'est Gauvain qui a le privilège de ramener la souveraine à la cour. Lancelot tombe en effet dans la prison de Méléagant. La partie Galehaut s'achève sur un nouveau défi de Méléagant à la cour d'Arthur : il vient demander à Lancelot (dont il sait pertinemment qu'il sera absent) de reprendre un combat interrompu par une trêve arrivée à son échéance. Si Lancelot ne se présente pas au terme des délais fixés par le roi, Méléagant pourra emmener la reine ainsi que le stipulait la trêve conclue. À la fin de notre partie, la reine se trouve donc à nouveau en danger.

En reprenant la matière léguée par Chrétien de Troyes, le prosateur doit la fondre harmonieusement au cycle dans laquelle il l'inclut sous peine de laisser au lecteur une impression d'hétérogénéité artificielle. À cette fin, l'entrée des principaux personnages a déjà été

1. § 69.

2. La comparaison entre la mise en prose et le roman de Chrétien a fait l'objet d'une analyse de Ferdinand Lot, *Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1954 (1re éd., 1918), Appendices, V, « L'Épisode de la *Charrette* dans le *Lancelot en prose* et dans le poème de Chrétien de Troyes », p. 383-417. On lira également, de Micheline de Combarieu du Grès, « *Matiere*, *san* et *conjointure*, dans deux versions du *Conte de la Charrette* », dans *D'aventures en Aventure*, « *Semblances* » et « *Senefiances* » *dans le « Lancelot en prose »*, *Senefiance* n° 44, CUERMA, Université de Provence (centre d'Aix), 2000, p. 9-28 ; voir aussi, de Jean-René Valette, « Écriture et réécriture de la merveille dans le *Conte de la Charrette* (de Chrétien de Troyes au *Lancelot en prose*) », dans *L'Œuvre de Chrétien de Troyes dans la littérature française : réminiscences, résurgences et réécritures*, éd. Claude Lachet, Lyon, CEDIC, diffusion Champion, 1997, p. 127-148.

préparée de longue date. Ainsi le roi Bademagu a-t-il déjà été présenté lors du second voyage de Galehaut et de Lancelot en Sorelois. C'est à lui en effet que Galehaut confie l'administration de sa terre en raison de ses qualités d'honnêteté et d'équité, avant de repartir pour la cour du roi Arthur. La présentation de Bademagu, père de Méléagant, fournit l'occasion de décrire les deux voies d'accès à son royaume de Gorre, le Pont de l'Épée et le Pont sous l'Eau, ainsi que d'expliquer l'origine de l'étrange coutume qu'il a lui-même instituée et qui consiste à retenir captif et asservir tout sujet du royaume de Logres qui pénètre sur son domaine : il fallait en effet repeupler sa terre dévastée par Uterpandragon, le père du roi Arthur. Cette explication par l'histoire éclaire une coutume et un état de fait restés immotivés dans le roman de Chrétien[1].

Quant à Méléagant, il a déjà révélé son orgueil, fait montre de sa rébellion à l'endroit de son père et de sa jalousie à l'égard de Lancelot, lorsque Bademagu a reçu par délégation le pouvoir sur la terre de Galehaut. N'a-t-il pas objecté à l'éloge que faisait son père du courage de Lancelot : « Puisqu'il est d'une si grande valeur, [...] que ne vient-il dans votre pays délivrer les exilés[2] ? » Sans doute faut-il voir là l'annonce de l'exploit à venir de Lancelot du Lac. L'envie de Méléagant tournera à la haine lorsqu'au cours d'une joute amicale, à Camaalot, Lancelot le jette à bas de sa monture. Blessé dans son orgueil, il n'hésite pas alors à frapper sciemment Lancelot à la cuisse, et Bademagu, craignant le courroux de Galehaut, renvoie son fils dans son pays. L'arrivée de Méléagant à la cour d'Arthur est donc motivée par le contentieux qui l'oppose depuis lors à Lancelot, et il vient demander raison à Lancelot de la rumeur, en vérité fondée, selon laquelle il l'aurait blessé par traîtrise. Aussi, lorsqu'il emmène la reine dans le bois, on peut penser qu'il se sert d'elle comme d'un appât pour attirer ce rival qu'il veut mettre à mal. En somme le défi de Méléagant est dans le roman en prose justifié, alors qu'il apparaissait mystérieux et immotivé dans le roman en vers, plus proche de ce fait du mythe celtique dont il dérive[3].

Si le prosateur a su donner des racines au conte de la charrette dans les épisodes antérieurs, à l'inverse il modifie les données narratives du texte de Chrétien en plaçant des rappels du passé ou en opérant des effets d'annonce, afin d'insérer la matière de départ dans la préhistoire et l'histoire du royaume arthurien. Le conte de la charrette abonde en souvenirs d'épisodes qui lui sont contigus dans la partie Galehaut et servent à le fondre dans une totalité homogène. Ainsi, lorsque la reine justifie l'accueil glacial qu'elle réserve à Lancelot au pays de Gorre, elle ne lui reproche pas d'avoir hésité le temps de deux pas, comme dans le roman de Chrétien[4], mais d'avoir quitté

1. Voir § 70 et n. 1.
2. § 73.
3. L'argument narratif de cet épisode semble en effet un conte celtique qui relate l'enlèvement d'une femme (en général une reine) par un chevalier de l'Autre Monde. En motivant le défi de Méléagant, le prosateur l'intègre à un ensemble de procédures juridiques (car Méléagant vient demander justice à la cour d'Arthur) qui rendent contemporain à l'idéologie féodale un conte en fait très archaïque. Sur la réécriture de ce début du conte par le prosateur, on se reportera à l'ouvrage de Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Champion, 1992, p. 556-559.
4. Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 4492-4497, p. 617.

la cour brutalement, sans demander son congé, pour voler au secours de Gauvain, et d'avoir cédé l'anneau qu'elle lui avait donné. L'invention de ces détails secondaires permet la liaison de la mise en prose au conte de Caradoc et au récit de l'emprisonnement de Lancelot par Morgain. Si l'épisode est ainsi fermement relié à la partie qui l'inclut, il l'est également au cycle tout entier dans lequel la partie est elle-même insérée. En témoigne, par exemple, l'aventure du saint Cimetière que le prosateur a très habilement reliée à l'histoire du Graal. Dans le roman source, il est écrit que Lancelot soulève la lame du tombeau réservé au libérateur de la reine et des prisonniers d'Arthur retenus au royaume de Gorre. Cet exploit le destine à accomplir cette mission de libération. Le roman en prose utilise le même scénario héroïque, mais il redouble l'épreuve, et meuble les tombes à ouvrir des dépouilles des premiers héros de l'histoire du Graal. Ainsi Lancelot ouvre-t-il la première tombe où repose le fils de Joseph d'Arimathie, Galaad, le premier roi chrétien de Galles, et se désigne par ce haut fait comme le libérateur à venir des prisonniers de Gorre. Il échoue ensuite à éteindre le feu qui dévore la tombe de Siméon, neveu de Joseph d'Arimathie, ce qui annonce son échec futur dans la quête du Graal et la venue d'un meilleur chevalier que lui, pur et net de tout péché de chair. Récrite, l'aventure du saint Cimetière revient donc aux données narratives de *Joseph d'Arimathie*, c'est-à-dire aux origines du récit cyclique dont elle anticipe aussi la fin, annonçant ainsi *La Quête du saint Graal*. Grâce à l'art de la conjointure romanesque, la mise en prose du *Chevalier de la Charrette* s'insère donc de manière fluide dans la continuité des aventures du *Lancelot-Graal*.

Mais cette impression de fluidité et de continuité donnée en dépit des ruptures narratives n'est pas uniquement l'effet d'un art de l'insertion, momentanément déployé à la faveur de la mise en prose du *Chevalier de la Charrette*. L'homogénéité du tissu narratif est en effet perceptible dans la totalité de la partie Galehaut. Certes, elle tient à la perfection de la conjointure et à la précision du plan, mais elle est aussi créée par la tension qui anime le récit de bout en bout entre la représentation d'un univers féodal imprégné de courtoisie et des éléments mythiques sous-jacents qui relèvent d'un folklore très ancien ou d'une structure profonde de la psyché.

Toute l'action des différents contes de la partie Galehaut est mise en branle par les agissements d'opposants masculins et féminins qui viennent mettre en péril la paix et l'unité du monde arthurien. En effet, le couple royal qui assure l'harmonie de la cour semble tout à coup menacé d'éclatement et de dissolution par les menées de deux femmes maléfiques, la fausse Guenièvre et la fée Morgain, qui remettent en cause la légitimité de la reine et sa loyauté d'épouse. Double affadi de la fée Morgain, la fausse Guenièvre s'apparente à la figure de l'enchanteresse. Elle emprunte aux fées son mode d'action. Ainsi, elle attire Arthur dans un piège au cours d'une chasse en forêt, utilisant le leurre d'un animal, à l'instar de la fée du lai de *Guingamor*, par exemple, qui entraîne le héros dans son monde grâce à un sanglier blanc[1]. Bientôt, par son art consommé des philtres, ressemblant en

1. *Lais féeriques des XII et XIII siècles*, éd. et trad. A. Micha, GF-Flammarion, 1992, p. 63-103.

cela à l'enchanteresse Gamille qu'elle rappelle, la fausse Guenièvre capte l'amour du roi qu'elle retient dans son domaine, le bien nommé Château de l'Enchantement. En ce qu'elle est une bâtarde, fille d'un adultère du roi Léodegan de Carmélide avec la femme de son sénéchal ; une usurpatrice aussi, qui fonde sa revendication sur une prétendue substitution des femmes le soir de la nuit de noces avec le roi, la fausse Guenièvre introduit les germes du désordre et du doute à la cour. En enlevant le roi et en attaquant la reine, contrainte de s'exiler en Sorelois, elle disperse la cour et ruine l'unité du royaume bientôt en proie aux guerres intestines. Si, pour nuire à la reine, la fausse Guenièvre avait enlevé son époux, la fée Morgain s'attaque pour sa part à l'ami qu'elle séquestre et soustrait à la cour. Fée de la nuit, agissant grâce aux puissances troubles du sommeil et du rêve, Morgain introduit une confusion telle dans l'esprit de Lancelot qu'il ne tarde guère à perdre la raison. Elle s'oppose à la Dame du Lac qui chasse la folie de l'esprit du héros et protège la reine. Par sa haine de la reine, par son art de la machination destinée à détourner l'amour qu'on lui porte, par sa capacité à brouiller toute vérité, la fée Morgain rejoint la fausse Guenièvre.

Les manœuvres des opposants féminins vont s'entrecroiser avec celles des opposants masculins, aussi liés par leurs attributs et leur mode d'action que le sont les opposants féminins. En effet, Caradoc et Méléagant, tous deux proches de la figure archaïque du géant épique, surgissent tour à tour pour mettre en péril le pouvoir du roi en revendiquant sa terre, ou en enlevant la reine, vivante incarnation de son pouvoir, en rappelant aussi son incapacité à gouverner et à protéger ses sujets. En outre, ces deux chevaliers possèdent en commun des attributs trop étranges pour ne pas relever d'un fonds légendaire archaïque, nous renvoyant au temps des premiers habitants du royaume de Logres, « *qui jadis fu la terre as ogres* », comme nous le rappela Chrétien dans *Le Conte du Graal*[1]. De fait, tous deux sont des chevaliers de grande taille. Caradoc n'est-il pas surnommé *Karados li grans* ? Lorsqu'il enlève Gauvain, il fait preuve d'une force extraordinaire, le soulevant de terre tel un fétu de paille. Quant à Méléagant, le conte nous dit qu'il est un grand chevalier, aux cheveux roux et au teint criblé de taches de rousseur, traits qui relèvent de l'imagerie du géant maléfique. Bien plus, tous deux sont détenteurs ou gardiens d'une épée merveilleuse qui leur confère un pouvoir aux résonances archaïques. Ainsi, Caradoc possède une « épée enchantée[2] » par laquelle, selon la prophétie de sa mère magicienne, il doit recevoir la mort. Laissée à la garde de la mère, cette arme magique est ensuite confiée par Caradoc à son amie qui la remet à Lancelot du Lac, lequel accomplit la prédiction sans le savoir. Parallèlement, Méléagant est le gardien du Pont de l'Épée, constitué d'une lame clouée dans deux troncs, et qui semble bien, ainsi que l'a noté Claude Thomasset à propos de la description de ce pont dans *Le Chevalier de la Charrette*,

1. *Œuvres complètes*, v. 6170, p. 837. Selon *Le Roman de Brut* de Wace, le royaume de Logres était peuplé à l'origine de géants que Brutus détruisit pour y installer la civilisation (voir éd. Ivor Arnold, 2 vol., S.A.T.F., 1938-1940, t. I, v. 686). En outre, Wace rapporte la légende selon laquelle Arthur aurait lui-même vaincu le géant Rithon, puis le géant Dinabuc (voir *ibid.*, t. II, v. 11279-11608).

2. § 336.

un « pont construit avec l'épée d'un géant[1] », ce qui fait de Méléagant le représentant des ancêtres mythiques du royaume de Logres, venu contester le pouvoir du roi en leur nom. Mais l'épée enchantée n'est pas la seule arme des géants maléfiques, car ils se révèlent experts dans l'art des poisons, science qu'ils partagent avec les opposants féminins, en signe de leur traîtrise. Ainsi, Méléagant empoisonne les plaies de Keu, afin d'empêcher leur guérison, et si Caradoc n'empoisonne pas lui-même ses ennemis, il délègue cette tâche à sa mère qui envenime les plaies de Gauvain, comme elle l'avait fait des plaies de Driant, enfermé dans son coffre enchanté. À cet égard, on constate que personnages féminins et masculins se rejoignent dans leur mode d'action, puisqu'ils anéantissent leurs victimes par l'usage de drogues et poisons, mais recourent aussi au rapt et à la séquestration.

Menacé par ces ennemis extérieurs, le monde arthurien est donc en crise, et le roi échoue à exercer, maintenir ou reconquérir son propre pouvoir. Roi impuissant, dépendant de la prouesse de Lancelot du Lac pour assurer sa défense, Arthur apparaît surtout comme un individu et un roi fautifs. Dans l'épisode de la fausse Guenièvre, il se montre en effet un époux inconstant, hâtif à répudier sa femme pour les charmes d'une intrigante dont il est la dupe naïve ; dans le récit de l'enlèvement de Guenièvre, outre qu'il ne tente rien pour défendre la reine, il refuse aussi de monter dans la charrette d'infamie, se montrant par là incapable du sacrifice qu'accomplit Lancelot pour retrouver la reine. La Dame du Lac lui fera à ce sujet de sévères remontrances, le blâmant publiquement de n'avoir pas fait pour son épouse ce qu'un autre a osé faire. Le plus grave sans doute est qu'il oublie tous ses devoirs de roi et échoue à rendre justice. Dans l'épisode de la fausse Guenièvre, il promet l'ouverture d'un procès qu'il élude ensuite, s'en remettant au faux témoignage de Bertelai et au serment des barons de Carmélide, tous acquis au parti de la fausse Guenièvre. Si par faiblesse le roi se laisse manœuvrer par les traîtres, il ne commet pourtant pas de trahison délibérée. Au contraire, il se conforme à la lettre des procédures et se montre soucieux de légalité formelle. La justice n'en est pas moins bafouée car il utilise les règles juridiques, non pour faire éclater la vérité et rétablir le droit, mais pour donner un semblant de légitimité à ses désirs personnels. Le rétablissement du droit passera par une crise ouverte avec ses barons de Logres, et en particulier par un conflit avec Lancelot du Lac qui, après avoir renoncé à l'honneur de la Table ronde et dénoncé l'injustice royale, soutient l'innocence de la reine dans un duel judiciaire l'opposant à trois chevaliers. Malgré sa victoire éclatante, Arthur persiste cependant dans la voie de l'injustice : il exile Guenièvre et garde l'usurpatrice à ses côtés, perdant ainsi toute notion de la dignité royale et des devoirs qu'elle implique. L'ordre perturbé ne sera rétabli que par l'intervention de la justice divine qui châtiera les coupables et les amènera au repentir public. C'est en suivant les commandements de la sainte Église et en se réconciliant avec Lancelot qu'Arthur verra son pouvoir politique et moral renouvelé, pour un temps seulement, car Caradoc puis Méléagant viendront bientôt remettre en cause sa souveraineté.

1. Claude Thomasset, « Du Pont de l'Épée au pouvoir royal », *Bien dire et bien aprandre*, n° 18, 2000, t. II, p. 171-183 ; citation p. 173.

Si l'on veut bien comprendre Guenièvre comme la vivante incarnation du pouvoir du roi, on saisit mieux dès lors la complexité de la relation triangulaire qui lie Lancelot au couple royal. L'amour dit courtois qui unit Lancelot à Guenièvre est la relation la plus manifeste entre ces trois personnages, en dépit de son caractère secret et clandestin. De fait, le deuxième terme du triangle, la reine, apparaît souvent comme un enjeu symbolique dans une relation qui se joue d'abord entre les hommes. Cette relation est faite de rivalité, d'une envie secrète du plus jeune à l'égard du seigneur plus âgé et plus puissant, sentiment agressif qui s'exprime lors de la scène tumultueuse au cours de laquelle Lancelot récuse le jugement du roi et va même jusqu'à le provoquer en duel[1]. Mais elle est faite aussi d'affection et de méfiance mêlées de la part du souverain qui sait bien tout le parti qu'il peut tirer de l'énergie et de la vaillance de ce merveilleux chevalier : il a tout intérêt à le conserver à son service. Le désir circule donc tout autant entre Lancelot et Arthur qu'entre Lancelot et Guenièvre. Certaines bizarreries affectives du roi s'éclairent si l'on conçoit la force de ce lien entre les deux hommes. Pourquoi s'étonner de le voir exiler la reine sans regret et s'affliger de sa brouille avec Lancelot au point de s'humilier devant lui, de venir le supplier de rester à son service[2] ? Entre les deux hommes, la reine n'est que la médiatrice. C'est finalement elle qui les réconcilie, après avoir été le motif de leur rupture.

Si l'amour courtois est bien de manière indirecte et occulte un amour d'hommes, ainsi que l'ont montré les travaux de Georges Duby[3] et de Christiane Marchello-Nizia[4], il n'en demeure pas moins aussi une forme de dilection idéale entre la dame et son chevalier dont la prouesse se grandit à la source de cet amour. Si Lancelot est un parfait chevalier, c'est parce qu'il est un parfait amant. N'est-ce pas le souvenir de sa dame et le soutien d'Amour qui le font réussir au château d'Escalon, là où ses compagnons ont échoué avant lui ? C'est bien la perfection de son amour et son idéalité qui lui permettent de chasser le maléfice des ténèbres dont l'origine est l'amour bestial et sacrilège du seigneur des lieux. De même sa victoire sur les enchantements du Val sans Retour récompense sa fidélité absolue à son amie. À travers l'exemplarité du *fin amant* et sa prééminence sur les autres héros de la fiction est exaltée la suprématie de la *fine amor* qui l'emporte sur toute autre forme d'amour ou d'expression du désir. Face à Lancelot, Méléagant se discrédite, tant le désir grossier qu'il a de Guenièvre trahit en fait un simple appétit d'appropriation ; Arthur lui-même apparaît comme un époux inconstant et un amant aliéné par les charmes d'une enchanteresse. L'amour courtois s'oppose ainsi à l'amour possessif, qu'il soit d'essence féerique ou humaine, inspiré par

1. Voir § 108.
2. Voir § 128-131.
3. Voir en particulier *Mâle Moyen Âge, De l'Amour et autres essais*, Flammarion, coll. « Champs », 1990, chap. IV de la première partie, « À propos de l'amour que l'on dit courtois », p. 74-82. Du même auteur, on peut lire également, dans *Histoire des femmes en Occident, Le Moyen Âge*, Plon, 1991, le chapitre VIII, intitulé « Le Modèle courtois », p. 261-276.
4. Voir « Amour courtois, société masculine et figures du pouvoir », *Annales E.S.C.*, Année 36, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 969-982.

la contrainte magique d'un philtre, ou maintenu par l'oppression d'une prison qui réduit l'être aimé à un objet : il eſt librement choisi et consenti par l'individu. Tout naturellement, le *fin amant*, pour qui l'amour eſt l'expression de sa liberté, détruit donc les prisons d'amour qu'il rencontre sur le chemin de ses aventures. C'eſt ainsi que Lancelot détruit l'enchantement du Val des Faux Amants, créé par la fée Morgain pour retenir auprès d'elle son ami volage et emprisonner tous les amants infidèles qui y pénétreraient. Au cours des dix-sept ans que dura cet enchantement, deux cent cinquante chevaliers tombèrent ainsi dans le piège brumeux du val. Sans le savoir, il libère du même coup le comte Keu d'Eſtraus, emprisonné par sa dame à la suite d'un don contraignant qui exigeait de lui de ne jamais quitter son domaine jusqu'à ce que le Val des Faux Amants fût libéré. À la triſtesse de Morgain déplorant la fin de l'enchantement du val fait écho la colère douloureuse de l'amie de Keu d'Eſtraus, qui conçoit la liberté rendue à son ami comme l'annonce de son prochain abandon. En libérant les amants esclaves de leur dame, Lancelot les rend à la vie chevaleresque, ce qui souligne la liaison nécessaire de l'amour à la chevalerie. Par l'exercice de la liberté qu'il suppose, l'amour courtois se différencie donc de l'amour féerique comme de l'amour humain aliénant qui finit par exclure l'être aimé du monde dans lequel il vit et agit.

Mais l'amour courtois ne triomphe pas seulement de l'amour féerique, il dépasse aussi l'amour héroïque qui lie Galehaut à Lancelot du Lac, comme un nouveau modèle l'emporte sur un plus ancien. De fait, ainsi que l'a bien montré René Nelli, dans ces sociétés guerrières, l'amitié masculine a précédé l'amour intersexuel qui « dérive de l'affrèrement homosexuel[1] ». Il eſt certain que l'amour de Galehaut pour Lancelot s'apparente à l'amitié masculine telle qu'elle eſt représentée dans l'épopée guerrière, et le couple que forment les deux compagnons peut rappeler par exemple celui de Nisus et Euryale dont l'amitié et la mort héroïque sont relatées dans le roman d'*Énéas*, traduction médiévale de l'*Énéide* de Virgile[2]. Le désespoir de Nisus, allant au-devant de la mort lorsqu'il sait son ami perdu, n'eſt pas sans évoquer celui de Galehaut qui combat seul contre vingt chevaliers pour remporter l'écu de Lancelot qu'il croit mort. Il sera atteint d'une blessure dont il ne se remettra jamais vraiment. Dans les deux cas, le héros recherche la « belle mort » épique, à la fois porteuse de gloire personnelle et don sacrificiel de soi à l'être aimé. Représentation d'un axe de l'affectivité attaché à un genre ancien et moins à la mode (l'épopée), l'amour héroïque de Galehaut ne pouvait que disparaître dans un contexte romanesque exaltant l'amour courtois. De fait, au lieu d'être idéalisé, l'amour héroïque eſt désormais compris comme une pathologie amoureuse. En témoigne la consultation de maître Élie de Toulouse, lequel, examinant les confidences de Galehaut, diagnoſtique la maladie d'amour, la plus dangereuse de toutes, car le malade ne peut renoncer à son mal qui le lie à l'être aimé. Dans le

1. René Nelli, *L'Érotique des troubadours*, Toulouse, Privat, 1963, p. 325.

2. Voir Virgile, *Énéide*, livre IX, v. 343-449, éd. et trad. Jacques Perret, Les Belles-Lettres, 1980, p. 18-22. Dans l'*Énéas*, la mort de Nisus et Euryale eſt relatée v. 5075-5258, éd. J. J. Salverda de Grave, 2 vol., Champion, 1925 et 1929, t. I, p. 155-160.

tableau que dresse le maître de ce mal d'aimer qui « naît de la pure noblesse du cœur, par la quête du regard et de l'ouïe[1] », et qui s'exaspère tant « on craint de perdre l'être chéri entre tous[2] », on perçoit des correspondances avec les spéculations médicales de l'époque sur la pathologie amoureuse[3]. Si, dès l'Antiquité, l'amour est entré dans le champ d'étude de la médecine, les données fournies entre autres par Galien (131-201) ont été ultérieurement amplifiées dans les traités médicaux arabes[4], tel le *Canon* d'Avicenne (Xᵉ-XIᵉ siècle) traduit en latin par Gérard de Crémone dans la seconde moitié du XIIᵉ siècle. Commentées à partir des traductions latines, les spéculations des médecins arabes ont ensuite pénétré la nosographie médiévale comme en témoignent par exemple le *Lilium medicine* de Bernard de Gordon, composé entre 1303 et 1311, ou le *De amore heroyco* d'Arnaud de Villeneuve, écrit vraisemblablement dans les dernières années du XIIIᵉ siècle. Dans ces traités, l'amour devenu une angoisse mélancolique fait l'objet d'une étiologie, d'une description de symptômes, d'un pronostic et d'une recherche de traitement[5]. Influencé sans doute par le savoir encyclopédique de son époque, le roman intègre ces données savantes dans le discours de maître Élie et fait basculer l'amour héroïque du côté de la mélancolie, de l'humeur noire. Galehaut ne connaît donc pas une « belle mort » héroïque, encore que sa mort soit indirectement causée par la très grave blessure reçue lors du combat pour l'écu de Lancelot. Il meurt de langueur mélancolique. Croyant Lancelot mort, il s'alite et refuse toute nourriture, comportement si morbide que des religieux s'alarment pour son salut et tentent de le faire manger de force, en vain. La maladie s'empare alors de tout son être, corps et âme, et le conduit à la mort. Sans doute n'est-ce pas un hasard si Lancelot apprend la mort de son compagnon de la bouche même de la reine, durant leur nuit d'amour au pays de Gorre. La dame triomphe alors de l'ami, et l'amour courtois de l'amour héroïque. Bien que condamné par la fiction romanesque, l'amour héroïque n'en reste pas moins doté d'une charge poétique extrêmement puissante, parce qu'il met en œuvre le thème de la mort par amour si souvent représenté dans la poésie arabo-andalouse[6], puis dans la poésie des troubadours et des trouvères[7]. Il laissera dans le récit son empreinte nostalgique.

1. Voir § 35.
2. *Ibid.*
3. Sur ces spéculations, voir l'article de John Livingstone Lowes, « The Loveres Maladye of Hereos », *Modern Philology*, XI, avril 1914, p. 491-546, et l'ouvrage de Giorgio Agamben, *Stanze*, Christian Bourgois Éditeur, 1981, IIIᵉ partie, chap. V, « Entre Narcisse et Pygmalion », p. 184-206. Giorgio Agamben reprend et développe les thèses fondamentales de l'article de John Livingstone Lowes.
4. Pour une première approche, on se reportera à l'article de A. Murad, « Le Mal d'amour dans la médecine arabo-musulmane », *Annales médico-psychologiques, revue psychiatrique*, septembre 2001, vol. 159, nº 7, p. 511-514.
5. Sur ces traités, voir Danielle Jacquart, « La Maladie et le Remède d'amour dans quelques écrits médicaux du Moyen Âge », *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Amiens des 24, 25, 26 et 27 mars 1983, éd. Danielle Buschinger et André Crépin, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984, p. 93-101.
6. Voir notamment Ibn Hazm (994-1064), *De l'amour et des amants (Collier de la colombe sur l'amour et les amants)*, trad. de l'arabe Gabriel Martinez-Gros, Sindbad, 1992 (voir en particulier les chapitres XXVI, « La Langueur », XXVII, « La Consolation », et XXVIII, « La Mort », p. 174-200).
7. Sur ce thème, voir René Nelli, *L'Érotique des troubadours*, p. 60, 131-132 et 187.

Bien que semblant briller de tous ses feux, l'amour courtois n'en est pas moins critiqué au nom de valeurs morales et religieuses destinées à détruire le modèle qu'il constitue encore. Ainsi apparaît-il entaché de faute et de culpabilité, si bien que chacun des deux amants est en butte aux accusations, à la réprobation ou aux remords. Pour Guenièvre en effet est venu le temps des épreuves. Comme le révèle maître Élie à Galehaut, toute l'affaire de la fausse Guenièvre semble le châtiment réservé à sa duplicité d'épouse adultère, péché dont elle-même s'accablera[1]. Rétablie dans son statut de reine et d'épouse, la voilà à nouveau accusée publiquement de trahir le roi par une envoyée de la fée Morgain. Grâce à son éloquence, elle se disculpe aux yeux d'Arthur qui, par crainte de se brouiller à nouveau avec Lancelot, ne demande qu'à se laisser aveugler. Quant à Lancelot, les signes de son indignité apparaissent çà et là au fil du texte. Si l'on en croit maître Élie, Merlin a en effet annoncé dans ses prophéties que bientôt Lancelot ne serait plus le meilleur chevalier du monde, et qu'il serait dépassé par un chevalier vierge et pur, à qui sont destinés le Siège Périlleux de la Table ronde et les mystères du Graal[2]. Cette disqualification dans l'aventure du Graal aura pour cause non pas une défaillance de sa prouesse, mais son amour et son désir pour la reine, faiblesses humaines qui le déprécient en regard de l'élu à venir. Pour Lancelot est révolu le temps des premiers exploits destinés, selon l'éthique courtoise, à prouver sa valeur aux yeux de sa dame. Au lieu de galvaniser la prouesse, l'amour semble désormais pouvoir en contrarier l'accomplissement. Siméon, dont la voix dans le saint Cimetière nous ramène au temps du Graal et de ses premiers gardiens, ne dit pas autre chose : si Lancelot échoue à éteindre le brasier de son supplice, c'est en raison de son amour coupable pour la reine, la *fine amor*, devenant, dans le monde du Graal, un irrémédiable péché de luxure. Écoutant les révélations faites par la voix sépulcrale de Siméon, au milieu des flammes infernales représentant « les feux de la luxure » qui l'habite, Lancelot devient ici non seulement un chevalier faillible, mais aussi le vivant symbole de l'homme entaché par le péché originel, transmis de père en fils depuis la faute d'Adam. Ainsi apprend-il qu'il est chargé d'expier par son échec l'infidélité que commit son père, le roi Ban de Bénoïc, à l'égard de la reine Hélène. Après l'avoir emporté sur l'amour héroïque, l'amour courtois semble désormais faire l'objet, fugitivement encore, d'une condamnation portant sur l'adultère, et au-delà sur tout amour charnel. Certes, l'esprit de *La Quête du saint Graal* est encore loin, et les valeurs de la courtoisie séduisent et dominent encore, mais le monde du Graal parle ici par la voix de Siméon pour nous rappeler ses exigences de pureté.

L'unité de la partie Galehaut s'opère donc autour du modèle courtois et de la *fine amor,* victorieuse de toute autre forme d'amour parce qu'elle sert les assises de l'état féodal, mais appelée à être dépassée par un ensemble de valeurs plus religieuses. Or, l'impression d'homogénéité n'est pas créée par la seule mise en œuvre de ces tensions idéologiques, mais aussi par la récurrence de thèmes imaginaires,

1. Voir respectivement § 48 et 95.
2. § 45.

comme ceux de la prison ou de la mort, qui produisent les manifestations du merveilleux ou de l'étrangeté, et définissent la fonction fantasmatique dévolue au héros, Lancelot du Lac.

La prison est en effet le thème récurrent lié aux personnages maléfiques et il crée autour d'eux un climat étrange, profond et incertain. La prison peut être tout d'abord attachée à un lieu, assez proche de la réalité, tel le Château de l'Enchantement où la fausse Guenièvre séquestre Arthur, telle aussi la tour isolée et inexpugnable où Méléagant finit par enfermer Lancelot. Mais les prisons prennent vite une coloration morbide et merveilleuse pour se rapprocher de l'imaginaire de la tombe ou du labyrinthe. Ainsi Gauvain est-il séquestré par Caradoc dans un cachot souterrain, obscur et froid, où grouille une vermine menaçante et vorace. À l'opposé de la prison close de Caradoc s'étend dans le Val sans Retour la prison aux contours vaporeux de la fée Morgain. À peine le chevalier errant y a-t-il pénétré qu'il avance dans une sorte de labyrinthe confus où des murs auparavant invisibles se rapprochent soudain de lui jusqu'à donner l'impression d'un écrasement de l'être, où la planche, l'escalier se dressent comme des passages obligés sur des abîmes d'eau sombre ou de feu, rappelant ainsi une géographie infernale. La prison semble ici s'élargir et se dissoudre en un labyrinthe onirique, doté d'une profondeur que l'on peut sonder grâce aux chutes vertigineuses de Galeschin et d'Yvain. Enfin, la prison peut s'agrandir aux dimensions d'un pays dont nul ne saurait sortir : le pays de Gorre, royaume de l'au-delà cerné de marais profonds et de rivières engloutissantes, où le libérateur qu'est Lancelot fait l'expérience de deux emprisonnements successifs. Mais la prison n'est pas nécessairement associée à un enfermement et une immobilisation dans un espace clos. À l'inverse, elle peut être l'expérience d'une errance sans but comme celle de Lancelot, contraint par Morgain de ne rester en aucun lieu où serait la reine, et qui sombre dans la folie de ne pouvoir lui-même s'arrêter dans une prison étendue désormais à toute la terre du roi Arthur, où paradoxalement les espaces de liberté deviennent les cités closes et les châteaux où s'installent la reine Guenièvre et la cour.

En effet, la prison est tout d'abord l'expérience d'un exil qui isole le captif de la cour, elle-même consternée par une disparition qui la prive de toute joie. Retenu par la fausse Guenièvre dans son pays de Carmélide, Arthur se languit bientôt de ses compagnons dont il devine le désarroi. De même, Gauvain du fond de son cachot pleure moins sur son sort que sur la tristesse supposée du roi Arthur et de la reine Guenièvre, sur la perte à venir que subira la Table ronde partie à sa recherche. Si Gauvain connaît les souffrances physiques d'une très dure captivité, la faim, le froid, la douleur causée par les plaies empoisonnées et les morsures des serpents, les chevaliers emprisonnés au Val des Faux Amants semblent quant à eux plutôt souffrir de l'inaction et d'une rupture d'avec la vie chevaleresque antérieure, au point que bon nombre d'entre eux y sont morts d'ennui ou de maladie avant l'arrivée du libérateur tant attendu. Outre qu'elle provoque un sentiment d'exil, la captivité anéantit donc la vie et l'identité chevaleresques. Il n'est pas jusqu'à Lancelot dont la participation aux tournois devient incertaine, et l'éclat de la prouesse presque affadi dès lors qu'il est captif. Dans l'imaginaire arthurien, la prison représente

sans conteste l'Autre Monde, celui de la fée et de la mort, auquel s'oppose l'univers chevaleresque et courtois, sans cesse vivifié par l'union de l'amour et de l'aventure. Le héros a donc pour mission de libérer autrui, et en particulier de libérer le monde chevaleresque des enchantements.

La hiérarchie des héros s'établit en effet sur leur capacité à affronter la merveille et la mort. Être un libérateur ne suffit pas. Si tel était le cas, Galeschin égalerait Lancelot en prouesse, puisqu'il parvient à libérer le château de Pintadol d'une mauvaise coutume. Mais, pour étrange que soit cette aventure, elle ne confronte pas le héros à la merveille. En ce sens, le véritable rival de Lancelot dans la hiérarchie héroïque est Galehaut dont l'héroïsme est justement honoré par le titre donné à cette partie. Autour de lui les signes merveilleux prolifèrent comme autant d'annonces de sa mort. Dès son arrivée en Sorelois, ses forteresses s'écroulent une à une, et en particulier l'Orgueilleuse Garde, symbole de tous ses rêves de grandeur et projection de son être dans le monde. À cet effondrement des forteresses, signe annonciateur de sa fin, fait écho en son âme le message funeste de deux songes fondés sur des images de morcellement et d'anéantissement de son corps. Contre toute attente, l'interprétation de ses rêves, censée symboliser dans l'ordre du discours le message confus des représentations oniriques, ne marquera pas un retour à un ordre rationnel des choses. À l'inverse, en dévoilant l'origine du rêve, qui est la mort désirée et redoutée par le rêveur, l'interprétation déchaîne les puissances de l'imaginaire et s'ouvre à des représentations hallucinatoires, principalement inspirées par l'imagerie biblique du livre de Daniel : visions des clercs, tournoiement de la chapelle où se déroule l'interprétation, apparition d'une main magique brandissant une épée ensanglantée, destinée à marquer sur la porte de la chapelle le terme assigné à la vie de Galehaut. Si l'héroïsme de ce dernier est rehaussé par ces manifestations de l'au-delà et par son impassibilité devant la merveille, il trouve aussi ses limites dans son impuissance à conjurer la mort, le prolongement de sa vie dépendant de la présence et de l'amour de Lancelot du Lac. Ce dernier apparaît finalement comme le seul héros capable d'affronter la mort et de garantir le triomphe de la vie.

Si la mission de Lancelot consiste à restaurer et renouveler le pouvoir royal, menacé par les différents opposants de l'anti-monde courtois, à libérer aussi les créatures réduites à l'esclavage tels les faux amants du Val sans Retour ou le peuple de Logres asservi au pays de Gorre, elle consiste aussi à faire triompher le mouvement sur l'immobilité de la captivité, et, comme le montrera l'issue de la plupart des aventures, à ramener la vie là où semblait l'emporter la mort. Ainsi, en sortant Driant du coffre, cercueil magique où l'avait enfermé la mère de Caradoc dans une agonie sans fin, Lancelot réinstalle Driant dans la vie et guérit du même coup le père, Trahant le Gai, devenu infirme à la vue du malheur de son fils. De même l'aventure d'Escalon le Ténébreux semble-t-elle une incursion au royaume de la mort. Dans ce château, les signes de mort se multiplient : les ténèbres en plein jour, les murmures des habitants dont on sent sans la voir la présence fantomatique sur le chemin qui mène à l'église, la puanteur qui soulève le cœur dans le sanctuaire, le vent glacial qui pétrifie le corps, et surtout ces monceaux de cadavres déposés là par le diable

et restés depuis dix-sept ans sans sépulture. En ouvrant la porte du chœur, en inondant l'église de la clarté du cimetière avoisinant où reposent les corps saints de pieux religieux, Lancelot permet aux habitants « aussi maigres et aussi pâles que s'ils avaient vécu en prison[1] » de renaître à l'ensoleillement de la vie, et de se séparer de leurs morts, auxquels ils pourront donner avec une sépulture chrétienne le repos de l'âme. En somme, en isolant nettement les vivants des morts, Lancelot met fin au deuil et réinstalle les vivants dans la lumière fécondante du jour. Or, cette mission du héros n'est pas circonscrite à l'aventure d'Escalon le Ténébreux, et il doit accomplir une tâche similaire dans l'énigmatique aventure de la rivière aux deux morts qu'il lui faut sortir du gouffre où ils gisent. Une fois l'exploit accompli, la demoiselle qu'il escorte chevauche alors en toute hâte vers le château voisin, d'où les habitants sortent bientôt en procession pour rendre honneur aux morts et accomplir leur devoir funèbre. Le parcours héroïque de Lancelot aboutit donc tout naturellement au saint Cimetière où il exhume son ancêtre Galaad, merveilleusement conservé, pour le remettre aux moines du pays de Galles venus, à la suite d'une vision, rechercher sa dépouille. En rendant le mort aux vivants et à la terre qui l'attend, Lancelot amène paradoxalement quelque chose d'humain et d'apaisant, même si son humanité et sa faillibilité le font échouer à la tombe de Siméon. Là, c'est sa luxure, un excès de vie peut-être, qui l'empêche de retirer l'ancêtre du brasier où il se consume dans l'attente de la grâce que lui apportera le meilleur chevalier du monde. En dépit de cet échec, Lancelot libère donc les vivants des puissances maléfiques et indistinctes de la mort, apporte aux morts dont il permet l'ensevelissement la sécurité d'une clôture, la fixité rassurante d'un lieu d'enracinement et de mémoire.

Réunion de quatre contes apparemment disparates, la partie Galehaut, dont le dénouement est ici resté en suspens, constitue en fait un ensemble solidement agencé. Les différents opposants qui mettent en branle l'action de chacun des contes (la fausse Guenièvre, Caradoc, Morgain et Méléagant) possèdent en effet des caractères communs qui apparaissent comme autant de constantes sous le foisonnement des aventures. Forces de l'anti-monde, pour reprendre l'expression d'Erich Köhler[2], ils menacent la cour arthurienne de dislocation et mettent en péril le pouvoir du roi Arthur que Lancelot s'attache à restaurer et à consolider. Ce magnifique chevalier doit donc rester au service du roi. Dans ces conditions, l'amour captatif de Galehaut représente pour la cour et le couple royal un danger aussi patent que les agissements des mauvais chevaliers ou des fées maléfiques. Sa passion malheureuse pour Lancelot, sa disparition et son souvenir ajoutent au flot des aventures l'étrangeté des rêves et méditations d'un esprit mélancolique. Mais l'unité de cette partie ne réside pas seulement dans la fonction commune prêtée aux personnages, elle est assurée aussi par la récurrence de thèmes tels ceux de la prison ou de la mort qui entrecroisent leurs images avec celui de l'amour. De ce

1. § 261.
2. Erich Köhler, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois* (trad. Éliane Kaufholz), Gallimard, 1974.

sentiment le récit montre les différentes facettes, depuis l'amour mélancolique de Galehaut jusqu'à l'amour courtois qui lie la reine et Lancelot, en passant par des formes dégradées de la passion telles que l'amour bestial et profanateur du seigneur d'Escalon, l'amour possessif et aliénant de la fée Morgain ou de l'amie de Keu d'Estraus. Sans conteste, l'amour courtois s'impose comme la forme la plus élevée de l'amour, celle qui exalte la prouesse du chevalier, mais aussi la joie et la vie en lui. Pourtant, Lancelot apprend pour la première fois qu'en raison même de cet amour il échouera dans la plus exigeante des aventures : celle du Graal. Alors qu'il apparaîtra bientôt au faîte de sa gloire, l'avertissement souterrain de Siméon laisse présager la future déréliction du personnage, et avec elle la condamnation de l'idéal courtois. Essentielle, l'aventure du saint Cimetière permet de lier fortement la partie Galehaut aux commencements de l'histoire du Graal, et à sa quête future par tous les chevaliers du roi Arthur, dont la chute est annoncée. C'est par de tels épisodes que s'élabore l'unité du cycle, fondée en profondeur par le trajet du personnage de Lancelot et de sa lignée. Il n'apparaît plus ici comme le jeune chevalier devant construire son renom et faire la preuve de sa prouesse. Il est désormais un chevalier achevé, le meilleur de tous, pour quelque temps encore. Mais déjà, nous le voyons faillible, déjà nous le savons luxurieux. Pourtant, il est toujours le seul à pouvoir ramener la lumière et la paix, à faire triompher la vie sur la mort.

MIREILLE DEMAULES.

BIBLIOGRAPHIE

BAUMGARTNER (Emmanuèle), « Le Lion et sa peau ou les Aventures d'Yvain dans le *Lancelot en prose* », *PRIS-MA*, III, 2, 1988, p. 93-102 ; repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal*, Orléans-Caen, Paradigme, coll. « Varia », 1994, p. 291-300.

—, « L'Aventure amoureuse dans le *Lancelot en prose* », dans *Liebe und Aventure in Artusroman des Mittelalters*, éd. P. Schulze-Belli et M. Dallapiazza, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1990, p. 93-108 ; repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal*, p. 301-316.

BERTHELOT (Anne), « "Mon cœur me fait si mal, il faut bien que je meure". De Galehaut à Galaad, mourir de passion », dans *Le Monde des héros dans la littérature médiévale*, éd. Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p. 31-45.

BOIVIN (Jeanne-Marie), « La Dame du Lac, Morgain et Galehaut : symbolique de trois figures emblématiques de l'Autre Monde dans le *Lancelot* », *Médiévales*, n° 6, 1984, p. 18-25.

BOUTET (Dominique), *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Champion, 1992.

CHANDÈS (Gérard), « Le Pont de l'Épée dans *Le Chevalier de la Charette* et dans le *Lancelot en prose* », *PRIS-MA*, I, 1, janvier-juin 1985, p. 37-43.

COMBARIEU DU GRÈS (Micheline de), « *Matiere, san* et *conjointure* : de la chevalerie dans deux versions du *Conte de la Charrette* (Chrétien de

Troyes et *Lancelot en prose*) », dans *D'aventures en Aventure*, « *Semblances* » et « *Senefiances* » *dans le « Lancelot en prose »*, *Senefiance* n° 44, CUERMA, Université de Provence (centre d'Aix), 2000, p. 9-28.
—, « Un exemple de réécriture : le franchissement du Pont de l'Épée dans *Le Chevalier de la charrete* de Chrétien de Troyes et dans le *Lancelot en prose* », *ibid.*, p. 29-47.
DUBOST (Francis), *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale. L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, 2 vol., Champion, 1991.
FRAPPIER (Jean), « Le Personnage de Galehaut dans le *Lancelot en prose* », dans *Mélanges Ernest Hoepffner*, Les Belles-Lettres, 1949, p. 269-278 ; repris dans *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973, p. 181-208.
—, « La Mort Galehaut », dans *Mélanges Teruo Sato*, Nagoya, 1973 ; repris dans *Histoire, mythes et symboles*, Genève, Droz, 1976, p. 137-147.
HARF-LANCNER (Laurence), « Le Val sans Retour ou la Prise du pouvoir par les femmes », dans *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Amiens des 24, 25, 26, et 27 mars 1983, éd. Danielle Buschinger et André Crépin, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984, p. 185-191.
—, « Les Deux Guenièvre dans le *Lancelot en prose* », dans *Lancelot*, Actes du colloque d'Amiens des 14 et 15 janvier 1984, éd. Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984.
KENNEDY (Elspeth), « The Two Versions of the False Guinevere Episode in the *Lancelot* », *Romania*, LXXVII, 1956, p. 94-104.
—, « Le Roi Arthur dans le *Lancelot en prose* », *Romania*, CV, 1984, p. 46-62.
—, « Chrétien de Troyes comme intertexte du *Lancelot en prose* », dans *Amour et chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes*, Actes du colloque de Troyes des 27, 28, 29 mars 1992, dir. Danielle Queruel, *Annales littéraires* de l'Université de Besançon, Les Belles-Lettres, 1995, p. 279-286.
LE PERSON (Marc), « Les Métamorphoses du cimetière : de la tombe prophétique au terrain d'aventure », dans *L'Œuvre de Chrétien de Troyes dans la littérature française : réminiscences, résurgences et réécritures*, éd. Claude Lachet, Lyon, CEDIC, diffusion Champion, 1997, p. 107-126.
LOT (Ferdinand), *Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1954 (1re éd., 1918). Voir Appendices, V, « L'Épisode de la *Charrette* dans le *Lancelot en prose* et dans le poème de Chrétien de Troyes », p. 383-417.
MICHA (Alexandre), « Les Épisodes du Voyage en Sorelois et de la Fausse Guenièvre », *Romania*, LXXV, 1955, p. 334-341 ; repris dans *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, 1976, p. 243-250.
—, *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, Genève, Droz, 1987 ; voir en particulier chap. III, « La Version spéciale du Voyage en Sorelois et de la Fausse Guenièvre », p. 57-83.
PAYEN (Jean-Charles), « Plaidoyer pour Guenièvre : la culpabilité de Guenièvre dans le *Lancelot-Graal* », *Les Lettres romanes*, n° 20, 1966, p. 103-114.
POIRION (Daniel), « Sur l'écriture prose », *Perspectives médiévales*, n° 3, oct. 1977, p. 54-56.
ROUBAUD (Jacques), « Galehaut et l'Éros mélancolique », *Mezura*, n° 1,

1979, p. 1-37 ; repris dans *La Fleur inverse, Essai sur l'art formel des troubadours*, Ramsay, 1986, p. 69-95.
SWEESTER (Frank), « L'Amour, l'Amitié et la Jalousie dans le *Lancelot en prose* », *Travaux de littérature*, II, 1989, p. 23-29.
VALETTE (Jean-René), « Écriture et réécriture de la merveille dans le *Conte de la Charrette* (de Chrétien de Troyes au *Lancelot en prose*) », dans *L'Œuvre de Chrétien de Troyes dans la littérature française : réminiscences, résurgences et réécritures*, éd. Claude Lachet, Lyon, CEDIC, diffusion Champion, 1997, p. 357-383.

M. D.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

Les principales éditions existantes de la partie Galehaut sont, dans l'ordre chronologique de leur parution :

SOMMER (H. Oskar), *The Vulgate Version of The Arthurian Romances*, edited from manuscripts in the British Museum, Washington, Carnegie Institution, 1911, vol. IV, *Le Livre de Lancelot del Lac*, part II, p. 3-222 (version courte dite de Londres, manuscrit de Londres, British Museum, Add. 10293, début du XIVe siècle [manuscrit *L*]).

MICHA (Alexandre), *Lancelot, roman en prose du XIIIe siècle*, Paris-Genève, Droz, t. I, 1978 ; t. II, 1978, p. 1-103 (version longue dite de Paris, manuscrit de Cambridge, Corpus Christi College Library 45, seconde moitié du XIIIe siècle [manuscrit *A*]) ; édition partielle du *Conte de la Charrette*, t. III, 1979, p. 253-334, d'après le manuscrit B.N.F. fr. 110, fin du XIIIe siècle (version courte) [manuscrit *P*].

Lancelot du Lac, Roman français du XIIIe siècle, t. II, éd. Elspeth Kennedy, trad. Marie-Luce Chênerie, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1993, p. 583-685 (version « spéciale[1] », manuscrit B.N.F. fr. 768, XIIIe siècle [manuscrit *K* chez A. Micha]).

La Fausse Guenièvre, Lancelot du Lac III, éd. et trad. François Mosès, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1998 (version longue, manuscrit B.N.F. fr. 752 [manuscrit *P2*]).

Le Val des amants infidèles, Lancelot du Lac IV, éd. Yvan G. Lepage, trad. Marie-Louise Ollier, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 2002 (manuscrit de Londres, British Library, Royal 20 D IV [manuscrit *L4*])

L'Enlèvement de Guenièvre, Lancelot du Lac V, éd. Yvan G. Lepage, trad.

1. Pour l'épisode de la fausse Guenièvre, A. Micha oppose la rédaction de la vulgate divisée en versions courte et longue (lesquelles ne diffèrent pas profondément jusqu'au dénouement) à la version spéciale, présentant une rédaction très écourtée de l'épisode, et représentée par le manuscrit B.N.F. fr. 768. Sur l'opposition des versions de la vulgate à la version spéciale, voir Elspeth Kennedy, « The Two Versions of the False Guinevere Episode in the Old French Prose Lancelot », p. 94-104 ; et Alexandre Micha, *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, chap. III, « La Version spéciale du Voyage en Sorelois et de la Fausse Guenièvre », p. 57-83.

Marie-Louise Ollier, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1999, p. 64-249 (version longue, manuscrit de Londres, British Library, Royal 20 D IV, début XIVe siècle [manuscrit *L4*]).

Principes d'édition.

Nous avons reproduit le texte du manuscrit de Bonn, Bibl. universitaire, 526 (daté de 1286), ffos 259ro*c*-307ro*a* (sigle *B*), le plus fidèlement possible, avec le souci de donner la version qu'il propose, sans chercher à l'améliorer, notamment par des ajouts que pouvait nous suggérer l'examen du manuscrit B.N.F. fr. 110 (sigle *P*) qui nous a servi de manuscrit de contrôle. En effet, en quantité d'endroits, notre manuscrit semble présenter des lacunes par rapport à *P*, dont l'amplitude peut aller du simple mot de remplissage, tel que *moult*, au membre de phrase, voire à une phrase tout entière. Or le choix éditorial des scribes[1] ayant été si déterminant que l'on peut distinguer, maintenant, dans la masse des manuscrits du *Lancelot* une version longue (dite de Paris) d'une version courte (dite de Londres), la plus stricte fidélité nous a paru préférable. Comment en effet distinguer l'omission inconsciente d'un abrègement voulu par le scribe ? Nous sommes cependant intervenue, quand notre manuscrit présente une lacune qui rend le texte difficile à comprendre ou qui a été causée, de manière évidente, par un bourdon, faute fréquente dans les textes en prose où la répétition d'un même mot à quelques lignes de distance peut induire l'omission de tout l'entre-deux. Dans ce cas, nous avons rétabli cet entre-deux et signalé la lacune dans les variantes. Lorsque la faute ou le bourdon sont communs à *B* et *P*, nous avons corrigé à l'aide de manuscrits apparentés, lesquels varient au gré des passages de la version courte à la version longue qu'effectue notre rédaction. À chaque fois, nous avons donc privilégié un manuscrit procédant de la version à laquelle elle se rattache momentanément : le manuscrit British Museum Additionnal 10293 (sigle *L*), qui a servi de base à l'édition d'O. Sommer, lorsqu'elle suit la version de Londres, et le manuscrit Cambridge, Corpus Christi College Library 45 (sigle *A*), édité par A. Micha, lorsqu'elle suit la version de Paris. Pour l'épisode de la fausse Guenièvre, la vulgate courte et la vulgate longue différant peu jusqu'au dénouement, c'est le manuscrit édité par F. Mosès, coté B.N.F. fr. 752 (sigle *P2*), que nous avons choisi, en raison de sa qualité, pour corriger les lacunes et les bourdons que présentent les manuscrits *P*, *B* et *L*, notamment dans l'épisode de la consultation des clercs par Galehaut.

Établissement du texte.

Dans l'établissement de notre texte, nous n'avons pas corrigé les atteintes à la déclinaison qui, bien que peu nombreuses, sont un précieux témoignage sur un système morphologique en pleine évolution.

Dans les notes et variantes figurent les leçons du manuscrit *B* rejetées, un choix des variantes présentées par le manuscrit *P* et que

1. Voir l'article d'Elspeth Kennedy, « The Scribe as Editor », dans *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, t. I, p. 523-531.

nous avons jugées significatives, excluant par exemple les variations des temps verbaux qui n'affectent pas les perspectives temporelles entre propositions ou phrases voisines, ou les changements minimes d'invariables tels que *dehors* (adverbe employé dans *P*) pour *defors* (usité systématiquement dans *B*). Enfin, nous avons signalé, à chaque fois que le manuscrit *P* était lisible, les articulations narratives qui correspondent aux rubriques de notre manuscrit.

Principes de traduction.

A. Micha a donné une traduction partielle de la partie Galehaut[1] en suivant l'édition qu'il avait établie d'après le manuscrit *A*. Il existe par ailleurs des traductions de contes relevant de la partie Galehaut, mais elles restent indépendantes les unes des autres car elles ont été effectuées à partir de manuscrits différents : l'épisode de la fausse Gueniièvre a été traduit par F. Mosès à partir de l'édition du manuscrit *P2* ; l'enlèvement de Gauvain par Caradoc et le rapt de Gueniièvre par Méléagant ont été traduits par M.-L. Ollier d'après l'édition d'Y. Lepage fondée sur le manuscrit *L4*. Pour l'ensemble de ces épisodes, notre traduction, qui a largement profité du travail de nos prédécesseurs, suit le manuscrit de Bonn dans sa continuité et son intégralité.

En traduisant, nous avons voulu restituer l'ampleur et le mouvement des longues phrases qui caractérisent cette prose romanesque pour donner à sentir ses surcharges et sa profondeur. Cependant, la complexité de la syntaxe, impossible parfois à rendre en français moderne, a pu conduire, ici ou là, à couper certaines phrases pour favoriser l'intelligibilité du texte. Dans notre souci de rester fidèle à des critères esthétiques qui ne sont peut-être plus les nôtres, nous avons traduit sans apprêt la formule de transition *Or dist li contes que* par « Maintenant le conte dit que ». De même, à l'encontre de nos règles d'écriture des dialogues qui estompent les cadres de l'échange verbal, nous avons maintenu les incises, fréquentes dans le discours direct, en donnant parfois un synonyme plus expressif à des verbes neutres tels que « dire » ou « faire » employés dans le texte d'ancien français. Ce souci de restitution s'est arrêté là où la clarté ne nous semblait plus assurée. Ainsi, nous avons supprimé le mélange des temporalités qui donne une allure parfois déroutante aux phrases de l'ancienne langue, et nous avons choisi une temporalité du passé, plus conforme à l'idée que nous avons d'un récit d'événements lointains. De même, nous avons supprimé tous les archaïsmes prêtant à confusion, comme *pucelle* rendu par « jeune fille », *valet* par « jeune homme », etc. Nous avons traduit l'appellatif *sire* par « seigneur », sauf quand il renvoyait au roi Arthur ou au roi Bademagu, auquel cas nous l'avons laissé tel quel. Les termes de civilisation, pour lesquels parfois il eût été impossible de trouver un équivalent en français moderne, ont été expliqués en note, ainsi que les supputations auxquelles donnent lieu des termes ou passages problématiques.

M. D.

1. *Lancelot, Roman du XIIIe siècle*, 2 vol., U.G.E. , 10/18, série « Bibliothèque médiévale », 1983-1984, t. I, p. 281-422, et t. II, p. 13-64.

NOTES ET VARIANTES

Paragraphe 1.

a. Lanselot et le met en paroles de la roïne qui remes eſt *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* que a la premiere fois *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* devant *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. L'heure de none correspond à la neuvième heure du jour, soit environ trois heures de l'après-midi.

2. L'évanouissement entre dans la sémiologie du corps amoureux, et à ce titre il exprime l'amour de Galehaut pour Lancelot, mais il s'y mêle une telle morbidité mélancolique qu'il apparaît aussi comme le premier signe de la déchéance du héros et de sa mort.

Paragraphe 4.

1. Sous le terme « Lointaines Îles » eſt désignée la terre dont Galehaut eſt le souverain et qui lui donne son titre.

2. Le sujet de conversation de nos deux héros illuſtre la matière originelle du roman médiéval qui traite d'armes et d'amour, avant que l'aventure du Graal ne vienne perturber cette alliance dialeƈtique, fondatrice du roman courtois. L'atmosphère du récit eſt encore à ce point pleinement courtoise.

Paragraphe 5.

1. L'image du cœur séparé de la poitrine eſt un motif récurrent dans la poésie lyrique des troubadours et des trouvères (voir René Nelli, *L'Érotique des troubadours*, Toulouse, Privat, 1963, p. 209-215). Il a été repris dans la littérature romanesque, en particulier dans le roman d'*Énéas* (vers 1155) ; voir éd. J.-J. Salverda de Grave, 2 vol., Champion, 1925 et 1929, t. II, v. 8350-8354, p. 74. Chrétien de Troyes, qui eſt peut-être la source direƈte de notre passage, a modulé de nombreuses variations sur cette image, notamment dans *Cligès* (vers 1176), où il se demande par exemple comment deux cœurs peuvent habiter le même corps (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 2812-2836, p. 240-241. Tous les renvois aux œuvres de Chrétien de Troyes sont faits à cette édition).

Paragraphe 6.

a. fras *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Allusion légèrement inexaƈte aux deux cauchemars du roi Arthur, élucidés par dix clercs (voir *La Marche de Gaule*, § 454-456).

2. Rivière qui marque la frontière entre les royaumes de Sorelois et de Logres (voir *La Marche de Gaule*, § 610).

3. Sur ce pont et sur celui de Norgalois, voir *La Marche de Gaule*, § 849.

4. Le royaume des Francs, situé en Bretagne, est gouverné par un roi vassal d'Arthur et compagnon de la Table ronde.

Paragraphe 8.

1. Le caractère merveilleux et onirique de l'Orgueilleuse Garde tient au mélange d'architecture et d'orfèvrerie, à la juxtaposition des matériaux, à la présence incongrue de chandeliers et de couronnes sur les créneaux. L'image de ce château rêvé par Galehaut condense les caractéristiques de la forteresse guerrière et du palais richement décoré, évoquant de surcroît par ces chandeliers illuminés un temple religieux. Le jeu avec la verticalité et la disposition hiérarchisée des couronnes font de cette citadelle le symbole d'une royauté féodale fondée sur la domination de royautés subordonnées.

Paragraphe 9.

1. L'effondrement de l'Orgueilleuse Garde, et, nous l'apprendrons plus tard, celui de toutes les forteresses du royaume de Sorelois, évoque l'histoire de la tour de Babel (Genèse, XI, 1-9) ainsi que l'écroulement des murailles de Jéricho prise par Josué (Josué, VI). Conformément au symbolisme biblique, la forteresse est ici l'emblème du pouvoir temporel orgueilleux que rabaisse la volonté de Dieu. Outre que cet effondrement fantastique fonctionne comme un funeste présage du destin tragique de Galehaut, il apparaît plus profondément comme une objectivation dans le paysage de l'effondrement intérieur du héros, hanté par la perte de Lancelot.

Paragraphe 10.

a. a esperon tant qu'il est iries tant qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 11.

a. de *omis dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* l'on ne [...] de ce dont l' *lacune dans B et P. Nous adoptons la leçon de A et de P2.*

1. Allusion à la scène du premier baiser échangé entre Lancelot et Guenièvre par l'entremise de Galehaut (voir *La Marche de Gaule*, § 597-598).

2. Galehaut fait ici allusion aux paroles de la reine qui lui reprocha, non sans finesse, de cacher Lancelot et de le retenir ainsi auprès de lui (voir *La Marche de Gaule*, § 580).

Paragraphe 14.

a. a *omis dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* chevals *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* le *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Vêpres est l'heure canoniale correspondant à l'office du soir, célébré vers 6 heures de l'après-midi.

Paragraphe 15.

a. autre *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* fortere *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* amet *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le cœur eśt traditionnellement le siège du courage et de la force guerrière. Le motif de l'(in)adéquation du cœur et du corps eśt peut-être emprunté au portrait de Guivret le Petit, héros de *Érec et Énide* qui deviendra l'ami d'Érec : « Je vous dirai de lui qu'il était très petit de corps, mais grand et hardi de cœur » (Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, v. 3686-3688, p. 91).

Paragraphe 17.

a. mais chi endroit se taiśt li contes de Galeholt et de Lancelot et retorne a parler del roi Artu quant les messages Galeholt *P*

Paragraphe 18.

1. Dans l'épisode de la fausse Guenièvre qui s'ouvre ici sur l'arrivée de sa messagère, l'image du roi Arthur se ternit considérablement, en raison notamment de son comportement fait d'un mélange de faiblesse et d'injuśtice à l'égard des femmes. Cette dénégation du roi eśt annonciatrice des fautes qu'il commettra durant cette aventure (voir la Notice, p. 1829).

Paragraphe 20.

1. La préciosité de la boîte reliquaire et celle du sceau de la myśtérieuse lettre figurent la valeur du secret qu'ils renferment. Leur beauté, alliée à celle de la messagère, en laisse deviner la teneur qui a trait à l'amour.

Paragraphe 21.

a. les letres li cheent *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* rois *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* passer *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 22.

a. ceśt *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 23.

a. apres toute *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* et si voel *redoublé dans B.* ♦♦ *c. Ici B répète* el roialme de Logres . ♦♦ *d.* a *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Les « îles de la Mer » ont été identifiées avec des îles situées à l'oueśt de la Grande-Bretagne, ou avec les Hébrides. Cette expression apparaît dans des emplois hyperboliques (« dans toutes les îles de Mer », « de toutes les îles de Mer ») pour signifier le haut degré d'une qualité attribuée à un personnage.

Paragraphe 24.

1. L'alliance paradoxale de vieillesse et de force confère au portrait de Bertelai une dimension inquiétante. Avec ce personnage resurgit de l'oubli tout un pan du passé arthurien relaté dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* (t. I de la présente édition, § 488-503), et dont il semble le représentant symbolique.

Paragraphe 26.

a. les *B, P. Nous corrigeons.*

1. Instituée par Merlin, durant le règne d'Uterpandragon, le père du roi Arthur (voir *Merlin*, *ibid.*, § 121-133), la Table ronde passa, en raison du déclin de la chevalerie, dans la possession du roi Léodegan qui la transmit à Arthur à titre de bien dotal, lorsque ce dernier épousa sa fille Guenièvre. Arthur n'est donc que le dépositaire de la Table ronde : lui en contester la possession remet en question sa suprématie et celle de sa chevalerie.

2. Le récit de cette substitution des femmes durant la nuit de noces semble inspiré de la légende de Tristan et Yseut. En effet, Yseut s'étant donnée à Tristan sur le bateau qui la menait en Cornouailles, c'est Brangien qui prend sa place lors de la nuit de noces et livre sa virginité à Marc (voir en particulier le fragment de Carlisle du roman de Thomas, *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, v. 122-148, p. 126-127).

Paragraphe 27.

1. Si l'objet de la faute imputée à Guenièvre n'était autre, ces accusations du roi Arthur pourraient être adressées à la femme adultère. Le récit met en scène un déplacement de la faute réelle de la reine vers une faute imaginée par une autre Guenièvre qui apparaît comme son double accusateur. De fait la reine comprendra cette affaire de la fausse Guenièvre comme un châtiment de son péché d'adultère (voir § 95).

Paragraphe 28.

1. Il s'agit d'un trait constant de la conduite de Gauvain que l'on retrouve dans quantité de romans du XIIIe siècle le prenant pour héros central : il ne cache jamais son nom (voir aussi *La Marche de Gaule*, n. 1, § 649).

Paragraphe 29.

1. En désignant un vieux chevalier comme son champion, la demoiselle sait très bien qu'aucun chevalier de la Table ronde n'acceptera ce duel : ce serait se déshonorer. Le respect de la procédure n'est donc qu'apparent et, de manière constante, les traîtres de cette affaire feront tout pour empêcher le duel judiciaire, mode de preuve couramment représenté dans les textes littéraires.

Paragraphe 30.

1. Dodinel, dit Dodinel le Sauvage, est un chevalier de la Table ronde, toujours prompt à s'opposer au roi Arthur pour lui rappeler le code chevaleresque et soutenir la cause de Guenièvre (voir par exemple § 390 et n. 1).

2. Le cas sujet du nom de ce chevalier — inconnu par ailleurs — étant *Chenu de Quiax*, le cas régime peut être *Chenu de Quial* ou *de Quel*. Sur le modèle de l'alternance *Dodynel*, *Dodyniaus*, nous avons opté pour la forme du cas régime la plus vraisemblable dans le dialecte picard.

Paragraphe 32.

a. ensi com edee certes *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 34.

a. envoier *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b. Ici B et P répètent* ançois me nuisent *. Nous corrigeons.*

1. Le dialogue de Galehaut et du maître toulousain rappelle la scène de *Cligès* au cours de laquelle Fénice présente à sa nourrice Thessala le mal qui la mine en des termes dont notre texte semble un écho lointain : « Mon mal est différent de tous les autres » (Chrétien de Troyes, v. 3052, p. 246. Pour l'ensemble du dialogue, voir v. 2053-3107, p. 245-247). Mais le mal d'amour dont souffre Galehaut possède une teinte sombre et mélancolique absente du texte source (voir la Notice, p. 1832).

2. Il n'est sans doute pas anodin que le maître des clercs porte le nom d'un des plus grands prophètes de l'Ancien Testament, voyant et auteur de miracles (voir I Rois, XVII-XXII et II Rois, I-II).

Paragraphe 35.

a. vengies *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* ne ja n'iert honnis li cuers ne honneres [honeres *P*] se par le cors non *B, P* : car li cors n'est solement fors que maisons au cuer ne ja n'iert honnis ne enordis se par le cors non *L. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* vie *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. L'écriture romanesque s'inspire ici de la poésie lyrique des trouvères où le thème de la prison d'amour est fréquent.

2. Cet amour-maladie défini par maître Élie correspond à la description de l'amour héroïque donnée dans les traités médicaux du Moyen Âge. Voir la Notice (p. 1832), et Jacques Roubaud, *La Fleur inverse, Essai sur l'art formel des troubadours*, Ramsay, 1986, p. 82-91.

Paragraphe 38.

a. le *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* demande *B, P. Le sens étant insatisfaisant, nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 39.

a. dragon *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La vision du clerc représente de manière symbolique la guerre menée par Galehaut contre Arthur et sa soumission à ce dernier, obtenue par l'entremise de Lancelot du Lac qui suscite, par ses exploits chevaleresques, l'admiration de Galehaut puis sa vive amitié (voir *La Marche de Gaule*, § 487-563). La compréhension du langage symbolique des songes et l'élucidation de l'oracle qu'ils contiennent passent par une reviviscence du passé, réélaboré sous forme d'images dont Galehaut comprend intuitivement le sens.

Paragraphe 41.

a. le gue del bois *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* le gue de bois *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* et autresi que nule beste n'est plus haute beste del lyon autresi ne puet estre miudres chevaliers de cestui ou sera *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d.* ou ne semainne ou .VI. jours *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La ville d'Oxford, dont le nom signifie étymologiquement « le gué aux bœufs », attira un grand nombre de clercs anglais, après que Philippe Auguste leur ferma l'Université de Paris en 1167. Sur le modèle parisien, une université se constitua progressivement, à laquelle, en 1213, le légat du pape donna sa première charte. Cet éloge d'Oxford place la rédaction du *Lancelot* à une date sans doute assez proche de cette reconnaissance institutionnelle. De fait, selon Ferdinand Lot (*Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1954, p. 186-187), le prosateur se serait inspiré pour ce passage du chapitre LXXIV (« Des lieux où fleurirent les arts libéraux ») du traité d'Alexandre Neckam, intitulé *De naturis rerum* (vers 1211) : « L'Italie revendique pour soi la science du droit civil, mais l'Écriture sainte et les arts libéraux prouvent que la cité de Paris doit être préférée à toutes les autres. En outre, selon une prophétie de Merlin, la science qui fleurissait au Gué des Bœufs en son temps passera dans les parties de l'Hibernie » (nous traduisons).

2. Les sept arts, organisés en deux cycles d'études (le *trivium* et le *quadrivium*), constituaient le fondement de l'enseignement et de la vie intellectuelle. Le *trivium* désigne le premier cycle d'études, comprenant grammaire, rhétorique et dialectique. Il permet de maîtriser le langage, d'interpréter la Bible et de comprendre le monde conçu comme un livre écrit par Dieu. Le *quadrivium* dénomme le second cycle d'études, composé de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie. Ces dernières disciplines sont donc fondées sur un apprentissage des nombres et de la mesure, et se développent au XII[e] siècle, grâce à l'influence du platonisme. Bien qu'en relation avec les puissances magiques de l'au-delà, maître Pétrone présente donc toutes les garanties d'un savoir universitaire accompli, conforme aux exigences du dogme de l'Église.

3. Annonce du rôle de Galaad, destiné à surpasser Lancelot du Lac, et représenté dans un rêve de Lancelot dans *La Quête du saint Graal*, sous la forme d'un lion ailé (voir t. III de la présente édition, à paraître), un animal symboliquement supérieur au léopard.

4. De manière indirecte sont désignés les parents de Lancelot du

Lac : le roi Ban de Bénoïc, mort de douleur en voyant brûler son château de Trèbes (voir *La Marche de Gaule*, § 24-25), et la reine Hélène, qui se nomme elle-même « la reine aux grandes douleurs » (*ibid.*, § 30 et n. 1).

5. Ce pont rappelle les ponts merveilleux qui se trouvent sur le passage de l'initié dans la littérature des visions et des voyages dans l'au-delà. Lieu de jugement, de châtiment et de supplice, le pont situé dans l'enfer eſt caractérisé par son étroitesse (voir Alexandre Micha, *Voyages dans l'au-delà, d'après des textes médiévaux IVe-XIIIe siècles*, Klincksieck, 1992). Transplanté dans un contexte romanesque et attaché à l'itinéraire sentimental de Galehaut, le pont va devenir ici un symbole exiſtentiel.

6. Nous ne sommes pas dans le temps eschatologique de la littérature des visions, car le pont eſt ici un symbole du temps terreſtre et de sa mesure, de son fractionnement en unités que chaque planche eſt censée représenter.

7. Le léopard et le serpent qui ôtent les planches, mais peuvent tout aussi bien les rajouter, occupent la fonction dévolue dans la littérature des visions aux diables qui tentent de précipiter les âmes du haut du pont, ou aux anges qui au contraire jouent le rôle d'adjuvants et facilitent le passage du pont. Mais la perspective eſt toutefois radicalement différente de celle de la littérature des visions, car le salut dont il eſt ici queſtion eſt un salut terreſtre et sentimental.

Paragraphe 42.

a. personne *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 43.

a. Galehols amour se *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 44.

a. a voſtre enscient chose *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 45.

a. ne *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

1. Dans l'imaginaire médiéval exiſtent une parenté et une antinomie entre le lion et le léopard. Dans l'héraldique, le léopard n'eſt en fait qu'une variante du lion blasonné. La hiérarchie symbolique établie par Galehaut et les clercs entre le lion et le léopard provient de la tradition des beſtiaires qui déprécient le léopard en raison de sa bâtarde origine : il serait le fruit de l'accouplement contre nature de la lionne et de la panthère mâle. Le léopard et Lancelot ont en commun une faute sexuelle, c'eſt pourquoi cet animal peut devenir la figure symbolique de Lancelot.

2. Allusion au Siège Périlleux de la Table ronde, réservé à l'élu du Graal. Tout chevalier autre que l'élu eſt réduit en cendres s'il ose y prendre place (voir *Merlin*, § 132). Dans *La Quête du saint Graal*,

Galaad y prendra place le jour de la Pentecôte du Graal (voir t. III de la présente édition).

3. Ce terme désigne les prophéties de Merlin qui, ainsi, accèdent à la dignité des textes de l'Écriture sainte.

Paragraphe 46.

1. Le roi mutilé, souverain du royaume de Listenois, est le père d'Amite, la porteuse du Graal qui concevra Galaad avec Lancelot du Lac (II[e] *Quête de Lancelot*, t. III de la présente édition). Or, le texte des prophéties citées ici présente chacun des trois héros dont il est question par son père et / ou sa mère : Lancelot est désigné comme le fils du roi Ban et de la reine Hélène et Galehaut comme le fils de la Belle Géante. Il faut donc admettre une différence dans la présentation de l'élu du Graal ou une ambiguïté du texte : certes Galaad est le fils de la fille du roi Mehaignié, et donc son descendant, mais il n'est pas son fils. Le sens à accorder à l'expression : *De la chambre... venra* est donc flou. L'ambiguïté du début de cette prophétie résulterait peut-être de l'adaptation aux données de la version cyclique d'un état antérieur du texte dans lequel le fils du roi mutilé et l'élu du Graal est Perceval et non pas encore Galaad. Telle fut l'hypothèse de Ferdinand Lot dans son *Étude sur le « Lancelot en prose »* (p. 108-125), reprise par Elspeth Kennedy et F. Mosès. Ce dernier voit dans l'énoncé de cette prophétie la reprise de ce qui est dit au début du *Lancelot*, dans le manuscrit B.N.F. fr. 768, à propos des plus belles femmes du royaume de Logres, parmi lesquelles se trouve la fille du roi mutilé : *ce fu li rois Pellés qui fu peres Perlesvax, a celui qui vit apertement les granz mervoilles del Graal et acompli lo Siege Perilleus de la Table Reonde et mena a fin les aventures del Reiaume Perilleus Aventureus, ce fu li regnes de Logres* (« c'est-à-dire du roi Perlés [Pellès], qui fut le père de Perlesval, celui qui vit à découvert les grandes merveilles du Graal, accomplit le Siège Périlleux de la Table ronde, et acheva les aventures du Royaume Périlleux Aventureux, c'est-à-dire du royaume de Logres. ») dans *Lancelot du Lac*, éd. Elspeth Kennedy, trad. F. Mosès, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1991, p. 122-123. Voir également A. Micha, *Lancelot*, t. VII, appendice p. 459-476. Il est d'autre part troublant de lire que le domaine du roi mutilé est la Gaste Forêt, où se situe le manoir de la mère de Perceval dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 74-75, p. 687).

Paragraphe 47.

a. nule proece *B, P. Répétition de* proece *suspecte et peu satisfaisante pour le sens. Correction d'après P2, dont Sommer se sert pour corriger L, défectueux à cet endroit.* ♦♦ *b.* a il le tesmoing em Bertaingne de porter armes *B, P* : a il le tesmoing de porter armes en la Bertaigne *L. Nous corrigeons d'après P2.* ♦♦ *c.* illes de soing a la bele sente *B, P. La leçon étant confuse, nous corrigeons d'après P2, en supposant que* sente *est une altération de* jaïande . ♦♦ *d.* asseneстre *B. Nous corrigeons.*

1. Comme le remarque F. Mosès (*Lancelot III, La Fausse Guenièvre*, p. 21-22), Perceval se signale par son silence au château du Graal et

sa timidité devant le Roi Pêcheur, retenue qui lui sera encore attachée dans le roman de *Perlesvaus* : *N'estoit pas bauz de parler, e ne sanbloit pas a sa chiere qu'il fust si corageus. Mes, par molt poi de parole qu'il delaia a dire, avindrent si granz meschaances a la Grant Breteingne que totes les illes e totes les terres en chaïrent en grant doleur* (« Il n'était pas hardi en paroles, et son visage ne laissait pas penser qu'il était si courageux. Mais par le peu de parole qu'il tarda à prononcer, il arriva à la Grande-Bretagne de si grands malheurs que toutes les îles et toutes les terres tombèrent dans une grande souffrance », éd. William Nitze et T. Atkinson Jenkins, The University of Chicago Press, 1932, p. 23-24 ; nous traduisons). On aurait dans ce détail un vestige de la version non cyclique dans laquelle l'élu du Graal était Perceval et non pas encore Galaad.

2. Allusion au début du roman (*La Marche de Gaule*, § 24-32).

3. Les images de ces prophéties de Merlin semblent inspirées du livre de Daniel (VII, 3-7), en particulier de la vision des quatre bêtes montant de la mer qui évoquent la succession des empires humains. Comme dans la Bible, la bête symbolise une puissance, et chacune de ses têtes, un des rois en qui elle s'incarne. Les trente têtes de dragon dans la prophétie de Merlin représentent les trente royaumes que Galehaut avait conquis.

4. Cette représentation de la reine Guenièvre sous la forme d'un serpent rusé s'inspire de l'épisode de la tentation dans la Genèse. Derrière la femme séductrice se profile toujours l'image d'Ève, la tentatrice.

Paragraphe 48.

a. ce *manque dans B et P. La phrase semble alors incomplète, ce que révèle L :* et si sachies se vous ames le chevalier de tele amor et de si grande que vostres cuers nel porra sousfrir si en poes bien avoir meschief . *Nous adoptons une correction minimale d'après P2 :* et ce saves vos bien se vos ames le chevalier de tele amor que vostre cuers ne s'en puisse sosfrir. ♦♦ *b.* siuisse *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* le chevalier *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La *fine amor* est ici condamnée au nom de la morale, par un clerc que l'on peut considérer comme un double de l'auteur, lequel devient critique (et destructeur) des personnages qui fondent le récit. La valorisation de la virginité à travers l'élu du Graal et la condamnation de la sexualité annoncent les exigences morales et spirituelles de *La Quête du saint Graal* (voir la Notice, p. 1833).

Paragraphe 49.

a. ausi *B, P. Nous corrigeons d'après P2.*

Paragraphe 50.

a. escillier *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* amer *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 51.

1. Les *Vitae Patrum* rassemblent des récits en latin sur la vie des

premiers pères de l'Église retirés dans les déserts de Syrie ou de la Thébaïde en Égypte, tels saint Paul Ermite, saint Antoine ou saint Jérôme, pour ne citer que les plus célèbres d'entre eux (voir Migne, *Patrologie latine*, t. XI, LXXIII et LXXIV). Aux XII[e]-XIII[e] siècles apparurent des traductions-adaptations de ces textes latins, parmi lesquelles celles de Wauchier de Denain et d'Henri d'Arci. Sous le titre de *Vie des Pères* ont été d'autre part rassemblés au XIII[e] siècle des contes pieux en vers et en langue vulgaire, qui s'apparentent par leurs thèmes, leur style et leur portée aux récits de miracles ou aux *exempla*, courts récits utilisés par les prédicateurs à des fins d'édification.

Paragraphe 52.

a. fievenue *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Ce très bel *exemplum*, riche en rebondissements, n'est pas répertorié dans l'*Index exemplorum. A Handbook of Medieval Religious Tales*, de Frederic Tubach (Helsinki, Folklore Fellows' Communications, 1969 ; réimp. 1981, FFC 204). Probablement original, il résulte de la combinaison de plusieurs motifs, tels que celui de la conversion d'une pécheresse, l'effroi produit par l'annonce de la mort, la possession par le démon et l'exorcisme. Il s'apparente à l'histoire de Thaïs, courtisane égyptienne convertie par un saint ermite, averti en songe de la mort prochaine de la repentie qu'il prépare à mourir (voir *La Vie des Pères*, éd. Félix Lecoy, 3 vol., S.A.T.F., 1987, 1993 et 1999, t. I, v. 2161-2742, p. 72-90).

2. Allusion au doute de Pierre qui, marchant sur les eaux par ordre du Christ, prit peur et coula. En le sauvant, Jésus lui reprocha son manque de foi (Matthieu, XIV, 27-31).

Paragraphe 53.

a. d'onour que de richece *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 55.

a. et *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *b.* desore *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 56.

1. Rappel de l'énigme que les clercs proposèrent à Arthur en guise d'élucidation de ses cauchemars et qu'Arthur soumit ensuite à un moine venu l'admonester (voir *La Marche de Gaule*, § 455-456 et 503-507).

Paragraphe 57.

1. Selon Francis Dubost (*Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale [XII[e]-XIII[e] siècles]. L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, 2 vol., Champion, 1991, t. II, p. 709), maître Élie utilise le livre comme instrument augural, usage interdit par saint Augustin et l'Église. Les bouleversements physiques et émotionnels engendrés par la lecture de ce petit

livre témoignent du « caractère transgressif de l'acte qu'il [le clerc] expie au moment même où il l'accomplit » (p. 709). Bien que « blanche », la magie du maître toulousain côtoie ainsi dangereusement le diabolique.

Paragraphe 58.

1. Sorham est la capitale du Sorelois.

Paragraphe 59.

a. et a toute l'espee que la main tenoit *B, P. Nous corrigeons d'après P2.*

1. Cette mise en scène rappelle le prodige de l'écriture sur le mur dans le livre de Daniel (v, 1-30). Si la réminiscence est indéniable, l'épisode fantastique du *Lancelot* use de l'image guerrière de l'épée, qui enrichit le sens de l'épisode et ouvre sur d'autres univers mythiques, notamment, comme l'a montré Joël Grisward, sur celui des légendes celtiques. En effet, le motif de la main enchantée et celui de l'épée, signe de mort, sont récurrents dans le *Lancelot-Graal*. Il apparaît en particulier dans le dénouement de *La Mort du roi Arthur* : Girflet voit une main sortir du lac où il a jeté Escalibor, s'emparer de cette épée et la brandir trois ou quatre fois avant de disparaître dans le lac. Joël Grisward a noté la coïncidence numérique entre les deux épisodes : Galehaut doit vivre de trois à quatre ans et la main enchantée agite Escalibor trois ou quatre fois (voir « Le Motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, XC, 1969, p. 289-340 et 473-514). Or, ce motif de la main enchantée comme manifestation d'un être surnaturel invisible pourrait être un emprunt aux récits irlandais et gallois où il apparaît aussi, comme par exemple dans le mabinogi de *Pwyll, prince de Dived*, dans lequel Teirnon combat contre une griffe entrée par une fenêtre pour saisir un poulain (voir *Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », 1993, p. 52).

Paragraphe 61.

a. .XVI. *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* de *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* dont *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* pooir *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 62.

a. et s'il vous avient signourie ne hautece desor vous ne cheance de rikece *B* : et s'il vous avient signorie ne kaanche de richece *P. Nous corrigeons d'après A et P2.* ♦♦ *b.* vous requier que *répété dans B.* ♦♦ *c.* seront *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Respectueux des principes de l'amour courtois, Lancelot se considère comme le vassal de sa dame, la reine Guenièvre, de qui il tient d'ailleurs son épée de chevalier (voir *La Marche de Gaule*, § 293).

Paragraphe 63.

1. Annonce de sa renonciation à la couronne du royaume de Bénoïc qu'il donnera à son demi-frère Hector, alors même que Claudas aura été défait par les troupes d'Arthur (voir *II[e] Quête de Lancelot*, t. III de la présente édition).

Paragraphe 65.

a. porries *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* couronee *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 66.

a. ne *manque dans B et P. Nous complétons d'après P2.*

1. Sur le roi des Cent Chevaliers, voir *La Marche de Gaule*, § 391 et n. 1.

2. Écho d'une formule, fréquente dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et qui sert à stigmatiser l'aveuglement et l'inintelligence des hommes (voir par exemple Isaïe, VI, 9-10 ; Jérémie, V, 21 ; Ézéchiel, XII, 2 ; Matthieu, XIII, 14-15 et Marc, VIII, 18).

Paragraphe 67.

a. n'aimme *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 68.

a. a *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* li rois *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* li dus *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 69.

a. poing *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le royaume de Sutgales correspond à la partie méridionale du pays de Galles.

2. Cette rivière a été identifiée par Ferdinand Lot comme la rivière Tamar, qui sépare le Devonshire des Cornouailles ; ce nom aurait été emprunté au *Roman de Brut* de Wace (voir *Étude sur le « Lancelot en prose »*, n. 3, p. 145 et n. 8, p. 194-195).

3. Allusion probable au *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes.

4. La coutume est un droit oral établi par l'usage et qui a force de loi. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Chrétien de Troyes opposait déjà les bonnes coutumes du royaume de Logres, qui protègent les faibles, aux mauvaises coutumes du royaume de Gorre, qui au contraire les asservissent (v. 2087-2150, p. 558-559).

Paragraphe 70.

1. Afin de ne pas jeter le discrédit sur le roi Bademagu, fondateur d'une mauvaise coutume en dépit de sa noblesse d'âme, le narrateur prend soin de légitimer son instauration et d'en imputer la

responsabilité à Uterpandragon. Ainsi se trouve résolue une des contradictions du *Chevalier de la Charrette* : comment un roi si juste peut-il tolérer le maintien d'une coutume si inique ?

Paragraphe 71.

a. tenir *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.* •• *b.* estoient *B, P. Nous corrigeons.* •• *c.* tronçons fichies et seelees et estoient couvertes *B, P. Nous corrigeons.*

1. La description du Pont sous l'Eau se trouve dans *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes (v. 656-663, p. 523).

2. Pour la description du Pont de l'Épée, voir *ibid.*, v. 668-673, p. 523 et v. 3023-3037, p. 581.

3. Le conte de la charrette qui constituera l'une des parties ultérieures de notre récit est ici annoncé par le portrait physique et moral de Méléagant, futur ravisseur de la reine Guenièvre. Sa chevelure rousse et ses taches de rousseur sont les attributs traditionnels des félons dans la littérature médiévale.

Paragraphe 72.

a. le pooir Galehols *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 73.

a. l'en getera *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 77.

1. Si, dans les tournois, l'usage des armes courtoises, c'est-à-dire émoussées, ne s'imposa vraiment qu'à partir de la seconde moitié du XIII[e] siècle, faire aiguiser le fer de sa lance, pour blesser sciemment un adversaire dans ce qui reste une rencontre sportive et joyeuse des temps de paix, est un acte de félonie.

Paragraphe 80.

1. Selon *Les Premiers Faits du roi Arthur*, le roi Léodegan, épris de la femme de son sénéchal Cléodalis, coucha avec elle alors que son mari était parti en expédition contre les Irlandais, et engendra une fille la même nuit qu'il conçut sa fille Guenièvre (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, § 105-108).

Paragraphe 81.

1. Le texte offre ici une version très elliptique, et par conséquent peu claire, du premier complot de la fausse Guenièvre. Relaté en détail dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 488-503), il s'achève sur l'exil de la fausse Guenièvre, emmenée par Cléodalis loin de la cour de Léodegan, et enfermée dans un couvent d'où Bertelai viendra la tirer par la ruse.

2. Sur cet homicide, voir *ibid.*, § 501-503.

Paragraphe 82.

a. raison *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Comme mode de disculpation, la reine propose ici l'ordalie sous deux formes possibles. Le *juise*, ou jugement de Dieu, est une ordalie unilatérale : l'accusé prouve son innocence en se soumettant à une épreuve physique, telle que l'impression d'un fer rouge ou l'immersion dans l'eau bouillante. En acceptant l'éventualité de cette épreuve, la reine Guenièvre fait ici songer à Yseut qui subit l'épreuve du fer rouge pour se laver de l'accusation d'adultère (voir *Tristan et Yseut*, p. 588-589 et 869-870). Le duel judiciaire — *bataille* en ancien français — constitue la forme la plus achevée de la sollicitation du jugement de Dieu, celui-ci accordant la victoire à l'innocent ou à son champion qui le représente. Déjà critiqué par l'Église dès le IXe siècle, le mode de preuve par l'ordalie unilatérale est tombé en désuétude au XIIe siècle, mais il reste très représenté dans la littérature du XIIIe siècle. Quant au duel judiciaire, il demeure une procédure encore courante.

Paragraphe 83.

a. doit *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* et s'ele en *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 84.

a. viennent *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b. B ajoute ici* et dist . *Nous supprimons ce doublon.* ♦♦ *c.* tout l'oïrent Diex saut le roi et tote sa compaignie et li rois li rent son salu rois fait il *P. Lacune dans B.* ♦♦ *d.* vi *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Ainsi que le remarque Francis Dubost (*Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale [...]*, t. I, p. 341), Arthur est « un Roi-Chasseur », dont les chasses constituent une quête vers un objet de désir qui d'ailleurs ne lui est pas toujours destiné. Ainsi, dans le mabinogi de *Kulhwch et Olwen*, Arthur organise-t-il la chasse au sanglier merveilleux nommé Twrch Trwyth, afin d'aider Kulhwch à épouser Olwen (voir *Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 121-164). De même, dans *Érec et Énide*, Arthur abat-il le cerf blanc dont la chasse met Érec sur la voie de la conquête d'Énide. Dans cet épisode du *Lancelot*, il s'agit d'une chasse illusoire qui entraîne le roi vers une aventure féerique et vers une femme pour laquelle il est un objet de désir. Le narrateur use donc d'un lieu commun de la légende arthurienne repérable dès ses origines dans la littérature galloise, mais il le contamine avec le schéma d'un conte morganien, selon lequel une fée attire un mortel dans son domaine au cours d'une chasse grâce à un animal-leurre. Sur ce motif, voir Laurence Harf-Lancner, *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine*, Champion, 1984, chap. IX et X, p. 221-261.

2. Il ne sera plus question de cet archer dans la suite de l'épisode, alors qu'il sera fait mention du sort des deux veneurs. Dès lors, ne peut-on comprendre le terme *berseür* (« chasseur à l'arc ») comme l'altération de *berseret* (« chien de chasse »), bien attesté dans *P2* : *Lors fait li rois remanoir ses chevaliers et maine avec lui dous de ses veneurs sanz plus et*

*un de ses bersere*z (« Le roi fait signe à ses compagnons de s'arrêter. Il ne retient avec lui que deux veneurs et l'un des ses chiens » ; *Lancelot du Lac, III, La Fausse Guenièvre,* p. 206-207) ?

Paragraphe 85.

a. viglerousement *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* lie *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 86.

a. qui *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* le roi mal faire car il ne seroit en nule terre que mors ne fust *B, P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *c.* est *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 87.

a. et la roïne [...] sus *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 88.

a. quil la laissie *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* perdra *B, P. Nous corrigeons d'après L et P2.* ♦♦ *c.* proiie *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* quil *B, P. Nous corrigeons.*

1. Une fois enlevé, Arthur ne peut présider au jugement, ce qui rend la cour inapte à prononcer une sentence, la justice étant une prérogative royale.

2. Le nom de ce château laisse penser que le personnage de la fausse Guenièvre s'apparente à la fée Morgain, bien connue pour ses prisons dans le *Lancelot*, ainsi qu'à l'enchanteresse Gamille dont le roi Arthur fut l'amant et le captif au château de la Roche aux Saxons (voir *La Marche de Gaule*, § 866-884).

Paragraphe 89.

a. mais or se taist un poi li contes de la roïne et de sa compaignie et retorne a la damoisele qui le roi tint en prison ensi com la fausse Genievre tient le roi Artu en prison et le vient souvent *[plusieurs mots illisibles]* quant la damoisele *P* ♦♦ *b. P présente à cet endroit 8 lignes et demie, omises dans B et malheureusement illisibles en raison de l'effacement de l'encre.*

1. L'auteur s'attache à atténuer la culpabilité d'Arthur, victime des enchantements de la fausse Guenièvre.

2. Il n'y aura donc pas de véritable procès, avec examen de la plainte et audition de la défense de Guenièvre, comme l'exigeait le roi au début de l'affaire (voir § 30). Entièrement dominé par la fausse Guenièvre, il se contentera d'un simple serment des barons de Carmélide, ce qui laisse la porte ouverte aux faux témoignages. En dépit d'un respect formel du droit, car le serment est un acte essentiel des institutions juridiques, Arthur pervertit donc la procédure légalement attendue et engagée.

Paragraphe 90.

a. qu'il neüst asses affaire *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La disparition d'Arthur et ses conséquences politiques font apparaître en creux l'une des fonctions du roi : maintenir la paix et l'harmonie sociale sans cesse menacées par les intérêts et les guerres privées.
2. Chevalier de la Table ronde, Aguisant est le fils d'une des filles de la reine Ygerne, c'est-à-dire d'une des demi-sœurs d'Arthur.
3. Yon, chevalier de la Table ronde et roi d'Irlande, combat fidèlement dans le camp d'Arthur, contre Galehaut (voir *La Marche de Gaule*, § 536), contre Claudas, puis contre Mordret, lors de la bataille de Salesbières où il est tué par un chevalier irlandais (*La Mort du roi Arthur*, t. III de la présente édition).
4. Le roi des Frals (Frax dans *P*) est probablement le roi des Francs, précédemment cité (§ 6).
5. Le roi des Marais part avec Gauvain en quête de Lancelot, prisonnier de la dame de Malehaut (voir *La Marche de Gaule*, § 518).
6. Le royaume de Norgales correspond sans doute à la partie la plus septentrionale du pays de Galles.

Paragraphe 91.

a. nos *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* meïsmes *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* proudomme *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 92.

1. L'épisode de la fausse Guenièvre révèle la face cachée de la cour arthurienne qui devient l'espace des intrigues et des manœuvres en tous genres. Presque tous les protagonistes avancent masqués, à commencer par Guenièvre qui dissimule habilement son désarroi sous sa dignité de reine. Quant à Galehaut, il excelle à déceler les arrière-pensées d'une déclaration ou d'une demande (voir aussi § 100). Son intuition profonde de la vérité secrète des êtres sera mise au service de sa rivale (la reine) et de Lancelot. Il ménagera aussi le pouvoir du roi avec une grande loyauté. Incontestablement, cet épisode met en valeur ses qualités de diplomate et sa grandeur d'âme.

Paragraphe 93.

a. si plorent tuit et mes sire Gavains dist tot maintenant si plorous *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 94.

a. a cascune fois se pasme *P* ◆◆ *b. Ici B répète* si durement . *Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 95.

a. cil sejournoit au palais *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆

b. soupeçonnele *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *c.* c'eſt *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *d.* mes cuers [...] partir *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. La représentation de l'amour courtois dans l'univers romanesque s'ouvre à une complexité psychologique inconnue de la poésie des troubadours et des trouvères qui en fut pourtant la source. Ainsi la reine Guenièvre éprouve-t-elle du remords à tromper le roi Arthur. Cette auto-accusation semble l'écho de la condamnation de maître Élie de Toulouse (voir § 48).

Paragraphe 97.

a. venissies *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 99.

a. ceſt *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* et sacree conme sacree *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *c.* si le tienent *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 100.

a. pou *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Gauvain sert ici de garant, c'eſt-à-dire qu'il engage sa personne et ses biens pour garantir que la reine se présentera bien au jugement. En raison de sa courtoisie et de son rôle essentiel à la cour du roi Arthur, Gauvain joue aussi ce rôle dans le lai de *Lanval* de Marie de France (vers 1160) : il s'engage à remettre Lanval à la cour du roi le jour de son procès.

Paragraphe 103.

1. En insiſtant pour que le roi participe au verdiſt, Bertelai garantit la condamnation et implique personnellement le souverain. Pour une analyse du procès de Guenièvre, voir Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Champion, 1992, p. 90-93.

Paragraphe 104.

a. je *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* conseil et *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 105.

a. nen offres rien affaire *B, P. Nous corrigeons d'après L et P2.* •• *b.* signe devant *B. Nous complétons d'après P.* •• *c.* le roi pour ce que vous eſtes de sa maisnie *B, P. Nous corrigeons d'après L et P2.*

1. Comme l'a bien montré Dominique Boutet, l'*amor* (« l'affeſtion ») eſt le sentiment qui fonde et consolide le lien féodo-vassalique entre le roi et ses vassaux (*ibid.*, p. 355). On notera en effet dans ce passage le mélange d'affeſtivité et de calcul politique. Pour récuser le jugement du roi, il faut au préalable rompre l'hommage vassalique, ce qui revient à briser nécessairement la relation d'*amor* et à la remplacer par

une relation de haine. Conscient des risques de guerre entre Arthur et Galehaut, Lancelot dissuade ce dernier de rompre l'hommage, préservant ainsi la paix pour le bien de la communauté chevaleresque.

2. En usage en France comme en Angleterre et en Espagne, le sacre est une cérémonie différant du couronnement par le rituel de l'onction qui lui confère un caractère religieux. En France, les reines sont ointes avec le saint chrême liturgique sur la poitrine, la nuque et la tête. L'onction sur les mains, signe d'un ministère délégué, est reçue par les prêtres. La reine a ainsi reçu une marque secondaire de dignité ecclésiastique. Le châtiment promis à Guenièvre consiste en fait à remplacer les marques invisibles et symboliques de la royauté par des marques infamantes, destinées à rendre visibles aux yeux de tous son prétendu crime et sa dégradation.

Paragraphe 106.

1. Sorte de cape fluide, le manteau est un vêtement de parade très habillé et taillé dans une riche étoffe. Son port, apanage de l'aristocratie élégante, est régi par un protocole précis. Il est de bon ton de le revêtir à la cour, pour participer au repas ou aux cérémonies. Inversement, ôter son manteau, *estre en cors* comme il est dit de Lancelot dans le texte, est une attitude porteuse de sens. Il ne s'agit pas d'un geste déférent à l'égard du roi Arthur. Au contraire, le manteau étant un signe de paix, de loisir et de non-agressivité sociale, l'ôter peut prendre des connotations d'hostilité, ou signifier que Lancelot s'estime dans une situation propre à exiger du courage, qu'il se sent engagé dans une aventure violente.

2. Ce rapide portrait de Lancelot parvenu à l'âge du chevalier est une sorte de modulation du portrait de Lancelot enfant (voir *La Marche de Gaule*, § 63-65). Qu'il dépasse par sa taille monseigneur Gauvain est un détail riche de sens symbolique, car il est vrai que le chevalier Lancelot du Lac est appelé à dépasser Gauvain, pourtant le parangon de la courtoisie et le modèle de toute chevalerie.

Paragraphe 108.

a. mute *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Nous avons rendu l'adjectif *fols*, attribut du groupe nominal *cil jugemens*, par « erroné », comprenant la forme *fols* comme un picardisme phonétiquement équivalent à *faus* issu du latin *falsus*. En effet, Ch. Th. Gossen note, dans sa *Grammaire de l'ancien picard*, Klincksieck, 1970, § 23, p. 73, que la vocalisation du [l] dans la séquence [o+l+consonne] produit une diphtongue *ou*, qui évolue en *au*, ce qui explique que dans la plupart des textes picards des graphies différentes telles que *au*, *ol*, *ou*, *o* soient phonétiquement équivalentes. Ainsi *falsus* (« faux ») donne *faus* en ancien français, et *follis* (« fou ») *fous*, qui, en picard évolue en *faus*. Le résultat phonétique étant le même, il se produit donc un échange graphique.

Paragraphe 111.

a. Lanselos *redoublé dans B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 112.

1. Escalibor est l'épée d'Arthur, mais elle est aussi portée par Gauvain. Un manuscrit du *Conte du Graal* (B.N.F. fr. 12576, éd. William Roach, Paris-Genève, Droz-Minard, 1959) la mentionne comme propriété de Gauvain (v. 5902). Dans le *Lancelot*, elle est aussi donnée comme sienne lors de son aventure chez la fille du roi de Norgales (voir *La Marche de Gaule*, § 828 ainsi que n. 1, § 861). Enfin dans *La Mort du roi Arthur*, c'est avec Escalibor que Gauvain se bat contre Lancelot. Muni d'Escalibor, symbolisant le pouvoir guerrier du roi, parfois délégué à Gauvain, Lancelot ne peut être que le garant et le restaurateur du pouvoir royal.

2. Dans le texte la phrase se termine par une proposition au style direct : *car nus ne set si bien son pooir conme je sai* (« car nul ne connaît aussi bien sa force que moi »), dont il est impossible de préciser qui de Gauvain ou Galehaut la prononce. Dans le doute, nous avons traduit ce fragment au style direct par une proposition au style indirect libre, en traduisant le « je », à valeur sans doute collective, par « eux », qui renvoie aux deux énonciateurs possibles.

3. Sur Yder, fils de Nut, chevalier de la Table ronde, voir *La Marche de Gaule*, § 350 et n. 1.

4. Sur le roi d'Outre les Marches, voir *La Marche de Gaule*, § 381 et n. 1.

5. La position des deux Guenièvre dans l'espace est symbolique de leur rang dans l'ordre courtois. Ainsi la place de la reine au sommet de la tour rétablit-elle la hiérarchie légitime, bouleversée par les visées de l'usurpatrice.

6. Sur Sagremor, voir *La Marche de Gaule*, § 817 et n. 2.

7. Sur Girflet, voir *La Marche de Gaule*, § 350 et n. 1, et ici § 59 et n. 1.

Paragraphe 113.

1. Souvenir du premier combat de Lancelot contre Méléagant dans *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes. Lancelot s'était placé de façon à avoir toujours la reine sous les yeux, se défendant par-derrière pour ne pas la quitter du regard (voir v. 3675-3711, p. 597-598).

2. Alors qu'il était vainqueur du roi Arthur, Galehaut s'était rendu à lui, pour tenir la promesse que Lancelot lui avait demandé de faire (voir *La Marche de Gaule*, § 552-562).

3. Par le jeu des institutions féodales, l'affaire de la fausse Guenièvre, qui concerne *a priori* le mariage et les amours du roi Arthur, sert surtout à révéler la profondeur des relations affectives entre les hommes : entre Galehaut et Lancelot d'une part, entre Arthur et Lancelot d'autre part. L'affection pour Lancelot du Lac, jeune chevalier brillant qui renforce son pouvoir, l'emporte dans le cœur du roi sur l'amour que lui inspire la fausse Guenièvre et la haine vengeresse qu'il voue à la vraie Guenièvre. Sur le rôle de médiatrice joué par la femme, voir la Notice, p. 1830.

Paragraphe 114.

1. *P2* donne pour ce passage : *et pleust a Deu que tex trois chevaliers a en vostre mesons dont chascuns quide estre le meillor del monde fuissent en leu de ces qui sunt armé encontre moi, si n'en poist pes estre faite* (« Plût à Dieu que les trois chevaliers de votre maison dont chacun croit être le meilleur du monde, fussent à la place de ceux qui sont ici en armes contre moi et qu'aucun accommodement ne pût être trouvé ») dans *Lancelot du Lac III, La Fausse Guenièvre*, p. 262-263. Cette leçon semble être meilleure, car en accord avec les modalités du combat fixées par Lancelot. Nous avons cependant conservé la leçon de *B*, car Lancelot vise ici deux chevaliers précisément : le roi Arthur en personne et le sénéchal Keu qui semblait s'arroger la défense de la reine (voir § 106-108).

Paragraphe 115.

a. Lanselos *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le duel judiciaire doit normalement cesser à l'heure de vêpres.

Paragraphe 116.

a. et l'escu mis sor sa teste et Lanselos trait l'espee *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 124.

1. Sur la Roche aux Saxons, voir *La Marche de Gaule*, § 866-884 et ici n. 2, § 88.

Paragraphe 125.

a. autre par *B. Nous complétons d'après P.*

1. En dépit de sa désapprobation à l'égard du comportement d'Arthur, Gauvain respecte l'hommage vassalique qu'il lui a prêté et reste fidèlement aux côtés de son oncle.

2. Le Loénois correspond au Lothian, partie sud de l'Écosse actuelle, comprise entre le Firth of Forth et la rivière Tweed.

Paragraphe 126.

a. de maison *B. Nous complétons d'après P.*

1. Selon les procédures du duel judiciaire, la victoire de Lancelot du Lac innocente la reine Guenièvre. Or, cette victoire semble n'avoir d'autre effet que d'annuler la condamnation dont la reine légitime a fait l'objet. En effet, le roi Arthur ne remet nullement en cause la validité du jugement et ne semble pas s'interroger sur sa valeur de vérité. Est-ce par souci de mansuétude, par mauvaise conscience ou par simple calcul politique que le roi se résout à exiler Guenièvre en Sorelois ? Il peut désirer préserver son image et sa dignité royales, ou vouloir sincèrement assurer la protection de son ex-épouse en témoignage de respect, ou bien encore vouloir satisfaire

la fausse Guenièvre et vivre librement ses nouvelles amours. Le texte ne précise pas les motivations d'Arthur, qui reste un personnage mystérieux et ambigu.

Paragraphe 127.

a. richei *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 128.

a. dis *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Dans l'admonestation de Gauvain au roi transparaît l'une des significations profondes de l'amour courtois. En mettant sa prouesse au service de la reine Guenièvre, Lancelot est devenu, par ricochet, le plus ferme soutien du roi Arthur. Paradoxalement, la relation adultère consolide donc le pouvoir du mari qui canalise à son profit la valeur guerrière du jeune chevalier. Sur ce point, voir la Notice, p. 1830.

Paragraphe 129.

a. lui moult *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* je em proieroie *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* laissier n'i *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 130.

1. La leçon du manuscrit est suspecte. *L* donne à cet endroit : *et ore l'aves deguerpie et laissie par courrous de moi et par hayne.* Dans *P2*, F. Mosès lit : *mais ore l'avez guerpie par coruz de moi et par haine* (*Lancelot III, La Fausse Guenièvre*, p. 290). Que signifie *pour l'amour* ? Est-ce « au nom de l'affection passée pour moi [le roi] » ou « par affection pour Guenièvre » ? Le manuscrit souffre probablement ici d'une omission.

Paragraphe 132.

a. ne par moi *répété dans B.* ♦♦ *b.* home et *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* li respont *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* deveroie je *B, P* : mult devroie je amer *P2. Nous corrigeons d'après P2.* ♦♦ *e.* anchois *manque dans B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Cette réplique de la reine Guenièvre est effectivement un modèle de prudence, d'ambiguïté et de calcul psychologique. En refusant de supplier Lancelot de rester compagnon de la Table ronde, elle évite de dévoiler l'empire qu'elle exerce sur lui. De même, bien qu'elle dise l'exacte vérité en affirmant qu'elle préfère la compagnie de Lancelot à celle du roi, elle justifie cette préférence non par l'amour qu'elle lui porte, et qui est probablement la raison la plus profonde, mais par la traîtrise avérée d'Arthur auquel elle fait la morale. L'éloquence et l'habileté du raisonnement sont des qualités attribuées à Guenièvre dès *Les Premiers Faits du roi Arthur* (voir §. 277 et ici § 349).

2. Allusion à Galehaut (voir § 113 et n. 2).

Paragraphe 134.

a. je soie *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* quil *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* car *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* bone *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* male *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *f.* me *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Contrairement à ce qu'avait projeté Galehaut, l'installation de la reine en Sorelois ne conduit pas à une union parfaite des amants. Courtois en son essence, et donc fondé sur une relation triangulaire, l'amour entre Lancelot et Guenièvre ne peut se passer du tiers qu'est le roi. En l'absence du roi qui fait obstacle à leur amour, la reine en crée un nouveau par la continence qu'elle impose à Lancelot et qui lui permet de conserver sa position de domination sur lui. En outre, elle se protège ainsi de médisances propres à empêcher un éventuel retour en grâce auprès de son mari. Même loin de son royal époux, Guenièvre entend bien rester reine !

Paragraphe 135.

a. Galehous *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 136.

1. L'interdit est une sanction lancée par le pape ou les évêques qui interrompt toute vie religieuse, liturgique et sacramentelle. Il suspend en effet les baptêmes, les mariages et les inhumations religieuses. L'autorité ecclésiastique n'y avait recours que dans les cas de conflit grave, pour faire céder les gouvernants placés devant le mécontentement de la population. Ainsi le pape Innocent III frappa-t-il d'interdit le royaume de France (janvier 1200), le roi Philippe Auguste s'étant remarié avec Agnès de Méran (1196), après avoir répudié la reine Ingeburge de Danemark et fait casser son mariage, en 1193, par une assemblée d'évêques et de barons complaisants, ce que n'avait pas accepté le pape. Il se peut que l'épisode de la fausse Guenièvre conserve la trace de ces événements passés.

Paragraphe 137.

a. si avoit tant fait que li baron le haoient tuit chou fu ce dist li contes a l'entree des avens *P* ♦♦ *b.* Kalion *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* quisainne *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* et li rois jut *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Survenant après l'interdit du pape, l'étrange maladie qui frappe la fausse Guenièvre et Bertelai fait figure de châtiment divin. La pourriture qui gangrène leurs corps semble l'exsudation et la visualisation de la pourriture de leur âme.

Paragraphe 138.

a. autre jor irons en forest et en riviere *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Si le leurre d'une chasse au sanglier permettait à la fausse Guenièvre d'attirer le roi Arthur dans sa prison (voir § 83-85), la

libération de ce dernier et son retour à la lucidité sont marqués par une autre chasse au sanglier, bien réelle cette fois.

Paragraphe 139.

1. Il s'agit d'un moine cistercien, reconnaissable à sa robe blanche, dont l'étoffe n'était pas teinte par souci d'humilité.

Paragraphe 140.

a. li avint c'une si grant dolour li avint et li prist *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* confessior *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* haste *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Comme Bertelai et la fausse Guenièvre, Arthur est frappé dans son corps, et le mal qui le saisit est lourd de signification symbolique. S'il ressent une déchirante douleur au cœur, c'est que la faute qu'il a commise concerne l'amour. L'évanouissement et la perte de la vue symbolisent son égarement et son manque de discernement. La prise de conscience de la faute, le retour à la vérité et à la vie spirituelle passent donc par une crise physique et morale que seule l'aide de la sainte Église et de ses représentants peut apaiser et résoudre.

Paragraphe 141.

1. Pour une analyse du repentir du roi, voir Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur [...]*, p. 51-53.

Paragraphe 144.

1. Sur frère Amistant, chapelain du roi Léodegan, puis d'Arthur, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, § 475 et 506.

Paragraphe 148.

a. devant vous et devant moi ce que *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 152.

a. vivoit *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 154.

a. fre *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* de pitie et il li conta le grant miracle que Diex avoit fait et del malage que li rois avoit eü en son hermitage et de la mort a la fausse roïne et ele *P. Nous n'avons pas rétabli cette lacune de B, dont la leçon ne semble pas imputable à un bourdon du scribe, mais relève plutôt d'une volonté d'abréger l'original en évitant tout retour en arrière.*

Paragraphe 155.

a. a aus et *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 156.

a. houneurece on *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 157.

a. ensambla ou *B. Nous corrigeons.*

1. À aucun moment Guenièvre ne semble mettre en balance son amour pour Lancelot et son retour en grâce à la cour qui implique nécessairement sa séparation d'avec lui. En fait, Guenièvre existe dans le récit avant tout comme reine, et son pouvoir de séduction ainsi que son identité d'amante émanent de la puissance que lui confère son rang social : elle est l'amie de Lancelot parce qu'elle est l'épouse du roi Arthur. Elle n'a donc pas véritablement de choix à faire. C'est pourquoi son retour à la cour d'Arthur ne donne matière à aucun débat intime entre les amants, la présence en tiers de Galehaut confirmant la chasteté de leurs relations loin de la cour. L'amour courtois n'existe pas en dehors du milieu de cour qui l'a vu naître.

Paragraphe 159.

a. venra *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 160.

1. Annonce des intrigues d'Agravain, dénonçant les amours de Lancelot et de Guenièvre à Arthur au début de *La Mort du roi Arthur*.

Paragraphe 161.

a. et la riens el mont que vous plus ames se vous voles *répété dans B.* •• *b.* deservira *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *c.* nous *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 162.

a. demandent *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. L'expression « Pâques fleuries » désigne le dimanche des Rameaux.

Paragraphe 164.

a. et *B, P. Nous corrigeons.* •• *b.* et autre baronnie *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *c.* la roïne et Galeholt *P*

1. Ces jeux de scène instaurent une hiérarchie symbolique des personnages à la cour du roi Arthur. Pôle de tous les désirs, Lancelot voit toute la cour se prosterner à ses pieds, mais lui-même s'agenouille devant le souverain, enfin rétabli dans sa dignité royale. L'ordre curial, perturbé dans l'épisode de la fausse Guenièvre, est ainsi tout à fait restauré.

Paragraphe 166.

a. et si i furent li baron Galeholt moult fu riche la feste *P* •• *b.* frere *B, P. Nous corrigeons d'après A.*

1. La généalogie est ici particulièrement embrouillée dans les deux manuscrits qui font de Galeschin un cousin de Gauvain *de par le roi son frere* (voir var. *b*), ce qui n'a pas de sens. Selon d'autres manuscrits, en particulier le manuscrit *A*, le père de Gauvain, le roi Loth d'Orcanie, est cousin du père de Galeschin, Neutre, seigneur d'Escavalon. Galeschin est aussi le frère de Dodinel le Sauvage. La cité dont il est le duc, Clarence, a été identifiée comme le château de St. Clears, situé sur la rivière Taff, dans le Carmarthenshire, au pays de Galles.

Paragraphe 168.

a. esmerveille *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* se *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Bien qu'il soit le parangon des valeurs courtoises, depuis *Le Conte du Graal*, Gauvain est souvent accusé de traîtrise et pris dans des vendettas (voir Jean-Jacques Vincensini, « Procédés d'"esthétisation" et formes de l'"esthétique" dans la narration médiévale », *Actes du XX*[e] *congrès international de linguistique et philologie romanes*, t. V, section VIII, *L'Art narratif aux* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*, Tübingen, F. Verlag, 1993, p. 415-426, et, en particulier, p. 420-424).

2. Ce trait de gigantisme attribué à celui dont on ne sait pas encore qu'il se nomme Caradoc le signale comme un chevalier maléfique, issu probablement d'un fonds légendaire très archaïque. Silencieux et animé d'une force extraordinaire, ce chevalier surgit telle une apparition, comme s'il était l'émanation de la forêt de Waruegne, réputée pour ses aventures redoutables et merveilleuses.

Paragraphe 169.

1. La quête de Gauvain marque le début d'une longue séparation entre Lancelot et Guenièvre, laquelle lui reprochera d'être parti sans lui demander son congé et l'accueillera très froidement, pour cette raison, chez le roi Bademagu (§ 452 et 456).

Paragraphe 170.

a. ferrre *B. Nous corrigeons.* •• *b.* et il ont tant ale [...] de chevaus *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* •• *c.* assenestre *B. Nous corrigeons.* •• *d.* si se taist li contes de Lancelot et de mon signor Yvain et torne sor le duc de Clarenche si com li dus de Clarenche est *[suite illisible]* *P*

Paragraphe 171.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.* •• *b.* li bien venus *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *c.* si le referme *P*

Paragraphe 172.

a. un mantel *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* ciamur *B, P. Nous corrigeons.*

1. L'écarlate est un drap très fin et très souple dont on faisait les chausses et les manteaux de cour. À l'origine teinte en n'importe quelle couleur, mais souvent en rouge, couleur particulièrement appréciée pour les vêtements de cérémonie, l'écarlate en vint à désigner par métonymie la couleur rouge elle-même.

2. Le substantif masculin *cisemus*, *cisamus* (altéré dans notre manuscrit en *ciamur*, voir var. *b*), issu de l'allemand *zieselmaus*, désigne un souslic, sorte de petit rongeur dont on ne sait pas très bien s'il correspond au loir ou à la marmotte.

3. L'usage voulait qu'on passât un manteau à l'hôte que l'on accueillait, en signe de bienvenue.

Paragraphe 173.

a. se li jete tout maintenant les bras au col menu et souvent *B, P. Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *b.* Escalon *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Personnage inconnu dont il n'est pas fait mention ailleurs dans le *Lancelot*. Pour donner l'illusion d'une profondeur temporelle et piquer la curiosité du lecteur, le roman fait souvent allusion à des aventures « hors champ ».

Paragraphe 174.

a. que *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 175.

1. À ce point du récit les manuscrits *B* et *P*, elliptiques, justifient mal les pleurs de la jeune femme. La leçon du manuscrit *A* précise qu'elle éclate alors en sanglots, voyant qu'elle n'arriverait pas à le convaincre (voir A. Micha, t. I, p. 183). La technique du remanieur consiste donc à supprimer ici ce qui relève de l'analyse du comportement pour ne laisser que ce qui relève du fait narratif.

Paragraphe 176.

a. vous venres la ou *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* deslioiaus *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* mon *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* desous *B, P. Nous corrigeons.*

Paragraphe 177.

a. premierent *B. Nous corrigeons.*

1. Le passage donne une description assez précise de l'architecture d'un château fort. Comme toute forteresse de quelque importance, le château de Caradoc comporte trois enceintes, bâties selon les mêmes principes de fortification (fossés, palissade, portes et ponts). La dernière enceinte, appelée *chemise*, protège la tour seigneuriale et le jardin.

2. Le jardin, la source et la demoiselle courtoise sont autant d'éléments d'un *locus amoenus* qui donnent une connotation érotique à la prise de la citadelle. Pour triompher de l'aventure, le chevalier devra s'allier à la femme enclose dans la forteresse.

Paragraphe 178.

a. si se taist atant li contes *[p. 1111]* de lui si retorne a mon signor Yvain ensi com il s'en parti de Lancelot si com mes sire Yvain est descendus de son cheval et assaie a un coffre si en puet jeter hors un chevalier qui gist dedens mehaignies *P*

1. L'hospitalité de la dame de la Blanche Tour a une fonction anticipatrice. En tant qu'auxiliaire du chevalier la dame joue en effet le rôle d'un informateur, présentant Caradoc, sa forteresse et la demoiselle adjuvante. Par ses indications, elle programme en quelque sorte le trajet aventureux de Galeschin et de ses compagnons.

Paragraphe 180.

a. l'aist *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 181.

1. Yvain désigne ici Lancelot de manière allusive et lui sert de faire-valoir. L'épreuve atteste la suprématie chevaleresque de Lancelot dont la gloire à venir est annoncée et pressentie par Yvain.

Paragraphe 182.

a. savoir [...] a mangier *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 183.

a. a *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Une portée d'arc, ou *archiee*, équivaut à cent cinquante ou deux cents mètres environ.

2. Du IXe au XIe siècle, le travail de la pierre est surtout réservé à l'édification des ouvrages religieux. Les premiers châteaux forts étaient construits en bois, leur système défensif consistant en une accumulation d'obstacles : cours d'eau, fossés, palissades et mottes de terre.

Paragraphe 184.

a. et s'entourne fuiant *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* qui par desore une malvaise chaucie se *B, P. Nous corrigeons d'après P2.*

1. La mention de l'origine galloise de certaines pièces de l'armement des voleurs renforce les idées de sauvagerie et de bestialité qui leur sont attachées. On peut se souvenir par exemple de ce jugement péjoratif que porte l'un des chevaliers rencontrés par Perceval : *Galois sont tuit par nature / Plus fol que bestes an pasture* (« les Gallois sont tous par nature plus bêtes que le bétail des pâturages ») ; Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, v. 243-244, p. 691).

Paragraphe 185.

a. maisnie qu'il ont eu *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Après l'échec de l'aventure du chevalier blessé dans le coffre, cet épisode rétablit la valeur chevaleresque d'Yvain, mais l'exploit qu'il réussit est ordinaire et ne met pas le héros en contact avec la merveille.

Paragraphe 187.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 188.

a. este *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* car il a bien desservi *[p. 1119]* [...] avoeques nous *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* li covient *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 189.

a. Traheus *B. Nous corrigeons d'après P et A.* ♦♦ *b.* cil Traheus *B. Nous corrigeons d'après P et A.*

Paragraphe 190.

a. conjour *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 191.

a. un chevalier novel *P*

1. Rappel du premier exploit de Lancelot à la cour du roi Arthur : un chevalier blessé, portant encore dans sa chair les armes qui l'ont blessé, arrive à la cour et demande à être déferré par celui qui consentirait à le venger, non pas de son agresseur qu'il a déjà tué, mais de ceux qui se diraient ses amis. Lancelot déferre le chevalier blessé au cours de son adoubement (voir *La Marche de Gaule*, § 268-272). Il accomplit ensuite la vengeance du chevalier blessé en tuant trois grands chevaliers, amis de l'agresseur (voir *ibid.*, § 388-389, 447-452 et 475-478).

2. Le troisième chevalier contre lequel se bat Lancelot, à la suite de son serment au chevalier blessé, est le cousin germain de l'agresseur et le fils du sénéchal de la dame de Malehaut. Pour se venger, celle-ci emprisonne Lancelot, mais, durant la guerre qui oppose Arthur à Galehaut, elle l'autorise deux fois à sortir de prison pour prendre part aux combats, tout d'abord en armes vermeilles, puis en armes noires (voir *ibid.*, § 478-479 et 480-602).

Paragraphe 192.

a. son *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* faire *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Figure du géant maléfique, irréductiblement hostile au monde arthurien et à ses valeurs, Caradoc apparaît comme double inversé de Galehaut, géant finalement soumis au roi Arthur, lié par l'amitié, et non la haine, à Lancelot du Lac. Comme Caradoc, Galehaut est présenté par sa mère, les deux figures maternelles s'opposant aussi nettement que le font celles des fils.

2. L'opposition entre Caradoc, son frère, sa mère d'une part, et Méliant, Driant et leur père Trahant d'autre part, met en évidence les thèmes du lignage et de la vendetta qui hantent l'univers chevaleresque. Sur la fonction annonciatrice du thème de la vengeance dans cet épisode, voir Marie-Luce Chênerie, « L'Aventure du chevalier enferré, ses suites et le thème des géants dans le *Lancelot* », dans *Approches du « Lancelot en prose »*, études recueillies par Jean Dufournet, Champion, 1984, p. 59-100.

3. La mère de Caradoc, qui interviendra plus tard comme persécutrice de Gauvain, est ici mentionnée pour la première fois. Par sa science des poisons et des sortilèges, par sa vieillesse et la haine qui l'anime, elle s'apparente au personnage de la sorcière. Dans le registre de la noirceur, elle apparaît comme le double féminin de Caradoc, dont elle augmente la force guerrière d'un pouvoir maléfique qui le fait basculer dans un monde surnaturel.

Paragraphe 193.

a. quant li autres garira *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Ce passage n'est pas clair dans *B et P*, on attendrait plutôt : « Mais j'ai bien compris qu'elle voulait dire que mon père n'obtiendrait la guérison que lorsque mon frère serait sorti du coffre [...] », la guérison de l'un étant subordonnée à celle de l'autre.

Paragraphe 194.

a. car il avoit [...] malades *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 197.

a. si avoit *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⬩⬩ *b.* les testes *B, P. Nous corrigeons.*

Paragraphe 198.

1. Ce meurtre par traîtrise dont la vieille accuse Gauvain fait écho aux accusations semblables de Guinganbresil et de Grinomalant dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 4759-4763, p. 802 et v. 8777-8785, p. 900). En effet ces chevaliers l'accusent d'avoir tué par félonie l'un son seigneur, le roi d'Escavalon (Guiganbresil), et l'autre un de ses cousins (Grinomalant). Les thèmes de la vengeance familiale et de la guerre privée courent souterrainement à travers toute la geste de Gauvain, jusqu'à *La Mort du roi Arthur* où il voudra venger son frère tué par Lancelot du Lac.

Paragraphe 200.

a. chaüs *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *b. On hésite dans B entre* paour *et* piour *. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 201.

a. et souba *B (la fin du mot est illisible). Restitution d'après P.* •• *b.* enfloient *P*

Paragraphe 202.

a. confortee *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La demoiselle apparaît au lecteur comme une figure d'autant plus familière qu'elle entre en action dans le cadre courtois où l'avait déjà placée la dame de la Blanche Tour dans son discours à Galeschin (voir § 177). Ces effets de miroir contribuent à rendre plus solide l'architecture du récit.

Paragraphe 203.

1. Le monologue de Gauvain est en fait « un regret », discours funèbre traditionnel dans la chanson de geste, par lequel un guerrier mourant dit adieu à la vie et à tous ceux qu'il aime. Ce moule stylistique donné à sa déploration signale la haute valeur héroïque de Gauvain et renforce le pathétique de sa situation.

Paragraphe 204.

1. Derrière le rappel de la parfaite courtoisie du chevalier Gauvain, défenseur des demoiselles sans appui, se lit l'allusion à sa réputation de galanterie.

Paragraphe 205.

a. menroie *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* des plus *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 206.

a. qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* une maniere de pain de cor *P* •• *c.* ferine *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *d.* herber *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur la mort de Judas, voir Matthieu, XXVII, 3-10, Actes des apôtres (I, 17-19), et Papias (*Patrologie grecque*, Migne, t. V, col. 1260). Le détail du sureau ne figure pas dans les textes saints et relève d'une tradition médiévale commune. À la manière des prédicateurs, la demoiselle se sert de cet épisode comme d'un exemple propre à mettre en garde contre le désespoir et la peur de la mort. Cet usage de l'exemple et l'exhortation au courage moral que contient son discours rappellent le sermon que maître Élie avait adressé à Galehaut (voir § 51-53).

2. Le mot *cor*, *corn*, issu du latin *cornu*, désigne un « cor » ou une « corne », et, par analogie, tout objet ayant la forme d'une corne, tel le croissant de la lune, par exemple. Il sert ainsi de racine à des termes désignant des petits pains en forme de croissant, et bien attestés dans différentes régions, selon le dictionnaire *Französisches etymologisches Wörterbuch* de Walter von Wartburg (t. II, p. 1196-1197), sous des formes telles que *corniau* (Saint-Omer), *cornabeu* (Berry), *corneau* (Vendôme), *cornet*, *corne* (Normandie, région du Mans).

Paragraphe 207.

1. La cuisine de la demoiselle qui connaît les vertus des plantes et sait fabriquer onguents, poisons et contrepoisons s'apparente à la magie. Mais la demoiselle n'est pas une magicienne. En effet, elle ne prononce aucune incantation durant la fabrication du pain et semble ignorer l'art des sortilèges, contrairement à la mère de Caradoc. Le récit prend donc bien soin de maintenir un écart entre la figure maléfique de la magicienne et celle de la demoiselle adjuvante, dont l'art relève d'une connaissance intime de la nature.

2. Dans *Li Livres dou Tresor* (1263-1264), encyclopédie composée par Brunetto Latini, le froid mortel du serpent est mentionné à plusieurs reprises : *Tous serpens sont de froide nature* [...] *Tout venin sont froit* (éd. F. J. Carmody, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1948, *Des serpens*, CXXXVII, p. 132). La prose romanesque se nourrit de l'apport savant des encyclopédies et bestiaires, ce qui lui donne ce didactisme qui tend à atténuer le merveilleux de l'épisode et à rationaliser la mort miraculeuse des serpents.

Paragraphe 208.

a. aves *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 210.

a. failli et li revint et des *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* d'une [*le mot en partie effacé*] et *B* (voie *a été rétabli d'après la leçon du paragraphe suivant :* trespas d'une voie *).*

1. Nous avons traduit le mot *chape* par « manteau de voyage ». La *chape* est en effet une pèlerine à capuche, commune, bien que parfois élégante, que l'on porte lors des chevauchées, en voyage, à la chasse, pour se protéger de la pluie et du froid.

Paragraphe 211.

a. si se taist ore li contes de lui et de la damoisele si retorne a parler del roi Artur et de sa compaingnie chi endroit dist li contes que a la vegile *P* ♦♦ *b.* vint *B. Nous corrigeons en* vit *par conjecture, l'encre étant effacée, à cet endroit, dans P.*

Paragraphe 214.

1. Le caractère colérique et bouillonnant commun aux deux cou-

sins se manifeste chez eux dès l'enfance, comme en témoigne la correction administrée par Lancelot à son maître qui avait frappé son lévrier (voir *La Marche de Gaule*, § 73), ou l'assassinat de Dorin par Lionel (voir *ibid.*, § 112). Chez Lancelot, l'impétuosité est signe de prouesse, ainsi que l'explique Galehaut au roi et à la reine (voir ici § 160).

2. Cet enlèvement de Lionel sur le cheval de Galehaut rappelle celui de Gauvain par Caradoc (voir § 168), ce qui crée une analogie supplémentaire entre ces deux grands chevaliers, opposés néanmoins selon le dualisme radical du Bien et du Mal.

Paragraphe 216.

a. mais chi endroit se taist li contes d'aus tous et retorne au duc de Clarence or dist li contes *P* ♦♦ *b.* de la forest *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. L'heure canoniale de tierce correspond à peu près à 9 heures du matin.

Paragraphe 218.

a. a la cort a Londres *P*

1. Présenté tout d'abord comme un spectacle énigmatique, le massacre de la lande de Cabrion est expliqué par un témoin oculaire qui fait resurgir l'image de Gauvain fouetté jusqu'au sang précédemment évoquée (§ 197). En reprenant les aventures de Galeschin, le récit revient en arrière mais, par la réinsertion de cette image frappante, il indique avec précision l'endroit de la reprise. Les aventures sont ainsi situées les unes par rapport aux autres sur un axe chronologique fermement conçu.

Paragraphe 220.

a. durement [...] durement *répété dans B.* ♦♦ *b.* qui *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* desous lui qui cheüs estoit *B, P. Nous corrigeons d'après A et P2.*

Paragraphe 223.

1. L'une des fonctions des demoiselles consiste à guider le chevalier errant vers l'aventure.

Paragraphe 225.

1. Ces escrimeurs sont armés non pas à la manière de chevaliers, mais comme des rustres : outre un équipement gallois, ils portent un bâton garni de crochets, arme des piétons, catégorie de combattants méprisée.

2. Le décor souterrain, la présence immotivée de cette famille d'escrimeurs et surtout l'ellipse faite sur les modalités, le sens et la finalité de l'aventure colorent l'épreuve d'un certain onirisme. L'ambiguïté du rôle de la demoiselle entretient aussi un climat d'inquiétude

et d'étrangeté : entraîne-t-elle Galeschin vers un danger mortel ? Quelle complicité la lie à ces escrimeurs qui lui laissent libre un passage qu'ils interdisent au chevalier ? Sans être merveilleuse ni féerique, cette aventure semble déjà relever d'un autre monde.

Paragraphe 226.

a. sor *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* son escu *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* la ou il les ataint [...] des escus *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 227.

1. Le texte n'est pas clair à cet endroit. Que désigne le nœud de la chemise ? A. Micha corrige la leçon *le neu de la chemise* que donne aussi le manuscrit *A* en *neu de l'eschine*, expression qui désignerait sans doute les vertèbres ou la région lombaire.

Paragraphe 228.

a. rois *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La victoire de Galeschin à Pintadol et son accession à la souveraineté sur ce château ne lèvent en rien le mystère des mauvaises coutumes qui y régnaient. Le retardement de l'explication est un procédé couramment utilisé pour préserver le mystère et assurer le lien entre les aventures.

Paragraphe 229.

a. son cheval et apres lui entrent *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* et ensi com il vont [...] au chimentiere *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P tout en modifiant* fondus *, qui n'offre aucun sens satisfaisant, en* fondes *.*

1. Cette concomitance surnaturelle des ténèbres et de la lumière localisée autour des lieux saints suggère une lutte eschatologique du Bien et du Mal. Les aventures de Galeschin s'ordonnent selon une savante gradation : de purement chevaleresques, elles deviennent de plus en plus étranges. Il est confronté cette fois à la merveille.

2. Enchaînées les unes aux autres, les aventures des différents quêteurs sont fréquemment subordonnées à celle de la Douloureuse Tour dont elles semblent les épreuves probatoires.

Paragraphe 230.

a. si voit *répété dans B.* ◆◆ *b.* ne a poial *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Ce prodige macabre des défunts entassés sans sépulture est peut être une réminiscence de l'Ancien Testament où, à plusieurs reprises, il est rappelé qu'être abandonné sans sépulture est la pire des malédictions, et qu'enterrer les morts est un devoir sacré (voir en particulier Tobit, I, 16-19).

Paragraphe 231.

a. en ait *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* desertes *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 232.

1. Dans la liturgie catholique, les Ténèbres désignent l'office qui se chante à matines (vers minuit) le jeudi et le vendredi de la Semaine sainte. La première nuit des Ténèbres désigne donc la première nuit où est chanté l'office des Ténèbres.

2. L'origine du maléfice qui règne sur le château étant un désir amoureux transgressif et profanateur, on comprend que le sens profond de l'épreuve concerne l'amour.

Paragraphe 233.

a. toutes toutes voies *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 234.

a. este *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* warnir *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Cette chaîne qui va du cimetière à la porte du château sert probablement à guider dans l'obscurité.

Paragraphe 235.

a. este *répété dans B.*

1. Les fiefs étaient très divers par leur nature. Ce pouvait être une terre ou un château, mais également des droits (une dignité, une fonction, des droits de péage), des revenus ecclésiastiques (dîmes) ou des rentes (fiefs de bourse). La mauvaise coutume repose ici sur un usage du droit féodal à des fins purement personnelles et oppressives, des êtres humains étant réduits en esclavage et considérés comme des biens.

2. Les mauvaises coutumes du château de Pintadol furent instaurées à la suite d'un don contraignant. Ce motif de conte consiste à faire don d'une faveur dont la teneur ne sera précisée qu'ultérieurement, mais que l'on sera alors tenu d'octroyer (voir Jean Frappier, « Le Motif du don contraignant dans la littérature française du Moyen Âge », *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973, p. 225-264).

Paragraphe 236.

a. venistes *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* ou *manque dans B et P. Nous complétons.* ◆◆ *c.* vees qui il est *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* la besoigne *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *e.* aves *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *f.* tenra *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *g.* si se taist ore li contes d'aus et retorne a mon signor Yvain la ou il gist chies le vallet qu'il avoit rescous si com mes sire Yvains josta a .x. chevaliers l'un apres l'autre et *[mot illisible]* une damoisele *[plusieurs mots illisibles]* *P*

1. Le nom d'Escalon a peut-être été inspiré par le nom de la cité d'Ascalon en Palestine (voir Ferdinand Lot, *Étude sur le « Lancelot en prose »*, n. 4, p. 147).

2. Selon une technique fréquente dans le récit, l'origine et le sens de l'aventure sont expliqués rétrospectivement par un personnage secondaire.

Paragraphe 237.

a. sire [Ga *gratté*]vain *B*

Paragraphe 240.

a. les *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La pensée de la demoiselle pour Gauvain et le rappel de son dévouement à l'égard des demoiselles le replace au centre du récit à titre de héros absent. Le foisonnement des aventures pourrait faire perdre de vue que sa quête sert de fil conducteur, inconvénient narratif auquel remédie efficacement la plainte pathétique de la jeune fille.

Paragraphe 241.

a. autres *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Yvain manifeste ici une courtoisie et une délicatesse dont était dépourvu le chevalier qui, pour avoir coupé les tresses d'une demoiselle, dut affronter le duc de Clarence en duel, et qui finit décapité par le frère de la demoiselle (voir § 219-222). Ce jeu de miroir entre les deux épisodes rend solidaires les quêtes et les destins du duc de Clarence et d'Yvain.

Paragraphe 242.

a. sa *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Cette demoiselle est aussi l'amie de Sagremor.

2. Sur cet épisode, voir *La Marche de Gaule*, § 819-829.

3. Le narrateur interrompt le combat en laissant Yvain dans une situation périlleuse, ce qui crée un effet de suspense mais souligne aussi sa difficulté à surmonter seul les aventures, en dépit de sa vaillance.

Paragraphe 243.

a. si se taist ore li contes un petit de lui, si retorne a parler de Lancelot *[deux lignes illisibles]* au matin ce dist li contes *P*

Paragraphe 244.

a. de l'isle *B* : de lille *P. Nous adoptons la leçon de P2 et de A.* ⁂ *b.* a mon seignor *[p. 1174]* Yvain *manque dans B et P. Nous complétons d'après A.* ⁂ *c.* Lanselos *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *d.* son frere *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⁂ *e.* lies de chou [...] dolans *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Le récit du combat de Lionel contre le lion couronné de Libye n'est relaté, selon O. Sommer, que dans deux manuscrits (B.N.F. fr. 768 et New York, Pierpont Morgan Library n° 807, ex-manuscrit propriété de H. Yates Thompson, n° LXXXVIII). On peut en lire la version du B.N.F. fr. 768 dans le tome III de l'édition d'A. Micha, p. 64-67. En voici le résumé : le jour de l'adoubement de Lionel arrive à la cour une demoiselle tenant enchaîné un lion extraordinaire, car il lui pousse naturellement une couronne sur la tête. Envoyée par sa dame, elle déclare que celle-ci épousera le chevalier qui combattra et tuera le lion, ce que fait Lionel, qui, à peine adoubé, étrangle le lion à mains nues, comme Samson dans la Bible (Juges, XIV, 5-7). Cette aventure relie symboliquement Lionel d'une part à Lancelot, car le récit de son adoubement est calqué sur celui de son cousin qui accomplit ce jour-là l'aventure du chevalier enferré, et d'autre part à Yvain, le chevalier au lion de Chrétien de Troyes, dont le manuscrit B.N.F. fr. 768 explique ici qu'il doit son surnom à la peau du lion dont lui fait présent Lionel. L'aventure fonctionne donc comme une fable explicative, censée justifier le surnom d'Yvain et le nom de Lionel (« le petit lion »), dont il est dit par ailleurs qu'il possède sur la poitrine une tache de naissance en forme de lion, laquelle s'efface le jour où il tue le lion (voir *La Marche de Gaule*, § 612). Sur cet épisode, on lira d'Emmanuèle Baumgartner, « Le Lion et sa peau ou les Aventures d'Yvain dans le *Lancelot en prose* », *PRIS-MA*, III, 2, 1988, p. 93-102 et repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal*, Orléans-Caen, Paradigme, coll. « Varia », 1994, p. 291-300 (voir, en particulier, p. 293-294).

2. L'écu de Lionel est « écartelé », c'est-à-dire qu'il est partagé par une ligne verticale et une ligne horizontale, qui se coupent à angles droits, en quatre quartiers, de couleur jaune, bleue, blanche (*argent*) et rouge (*sinople*). Une bande blanche, sans doute posée en oblique, rappelle la bande vermeille qui traverse de biais l'écu de Lancelot. Cette citation des armoiries de Lancelot dans celles de Lionel souligne, selon Michel Pastoureau, le rôle de « chef d'armes du lignage de Bénoïc et de Gaunes » qu'occupe Lancelot du Lac (*Armorial des chevaliers de la Table ronde*, Le Léopard d'or, 1983, p. 82).

Paragraphe 245.

a. son païs de grant *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* et se vos gens [...] fores *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* toutes les cites *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 246.

a. Mais *[p. 1177]* chi endroit se taist li contes a parler d'aus si retorne a parler de Lancelot la ou il se departi de Melyant le Gay et conment il avoit oïes noveles de mon signor Yvain si com Lancelot chevauche pour aler aïdier mon signor Yvain qui se combat contre .x. chevaliers quant Lancelos *P*

Paragraphe 247.

1. L'arrivée revigorante de Lancelot souligne le rôle de brillant second dévolu à Yvain.

Paragraphe 248.

a. desfent *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 251.

1. Le personnage de la demoiselle sert ici à nouer les fils des différentes aventures et à relier le destin des trois quêteurs. Elle est leur guide vers la merveille.

Paragraphe 252.

a. fus *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* a *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Alors qu'Yvain reste silencieux, Lancelot s'affirme ici comme un chevalier prêt à affronter la merveille et donc capable d'accéder à un plan supérieur de l'aventure.

Paragraphe 254.

a. chevaliers *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* acointes *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Lancelot a été précédemment décrit comme blond, aux cheveux bouclés (voir § 106). Sans doute s'agit-il d'une faute de raccord, à moins que l'adjectif *bruns* ne renvoie au hâle de son teint pourtant caractérisé par l'adjectif *cler.* La caractérisation physique des héros n'importe pas tant que les comportements et les valeurs dont ils sont vecteurs.

Paragraphe 255.

a. descendue et li chevaliers apres ne Lancelos ne li volt *P* ♦♦ *b.* le *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. L'accueil d'un chevalier prêt à tenter une aventure par les lamentations et les funestes prédictions d'une foule anonyme est un procédé d'amplification de l'héroïsme que l'on rencontre déjà chez Chrétien de Troyes, notamment dans *Érec et Énide* (v. 5507-5523, p. 135, et v. 5701-5717, p. 139-140). La foule du château d'Escalon qui a pareillement accueilli Galeschin (voir § 229) a quelque chose de fantomatique, comme si elle était composée d'âmes errantes attendant la délivrance d'un enchantement pour connaître le repos éternel.

Paragraphe 256.

a. qui l'espoente car [...] la verite *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* chastel *B, P. Nous corrigeons*

d'après A et P2. ♦♦ *c.* l'aventure *B, P. Nous corrigeons d'après L4, émendation opérée aussi par A. Micha sur A.*

Paragraphe 260.

a. asseneſtre *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* aïdent *B, P. Nous corrigeons.*

1. Par cette prière, l'amour courtois de Lancelot se colore d'un aspect religieux : la dame tend à se confondre avec la Vierge Marie.
2. C'eſt Amour qui, en galvanisant la prouesse du héros, hiérarchise les chevaliers et assoit la suprématie de Lancelot sur le duc de Clarence et Yvain. L'amour courtois apparaît dans cette aventure comme une source de vie et de lumière : on eſt encore loin de l'esprit de *La Quête du saint Graal*, œuvre dans laquelle les héros sont qualifiés ou disqualifiés en fonction de leur degré de chaſteté.

Paragraphe 261.

a. À partir de cet endroit, le côté droit de la colonne, fortement taché sur 6 lignes, en raison de l'exécution au verso d'une miniature qui a déteint par capillarité, eſt pratiquement illisible. Le texte eſt reſtitué à l'aide de P.

1. En menant à bien l'aventure d'Escalon le Ténébreux, Lancelot fait œuvre de libérateur, mais il fait aussi triompher la lumière sur les ténèbres diaboliques et la vie sur la mort. Sa victoire eſt en outre celle de l'amour courtois, généreux et idéal, sur l'amour beſtial et sacrilège du seigneur d'Escalon.

Paragraphe 262.

a. du duc *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Première aventure tentée par les trois héros, Escalon le Ténébreux eſt, sur la route qui mène à la Douloureuse Tour, le premier lieu enchanté. Entre le château de Pintadol sur lequel régnait le maléfice d'une mauvaise coutume et le Val sans Retour de la fée Morgain, il représente un seuil au-delà duquel les chevaliers pénètrent dans un espace purement féerique.

Paragraphe 263.

a. et retorne au duc qui s'en vait entre lui et l'escuier las et travillies Or diſt li contes que quant li dus *P*

1. Ce Chemin du Diable conduit tout droit au domaine de la fée Morgain. La toponymie possède ici des résonances symboliques qui annoncent son utilisation dans la littérature allégorique de la fin du Moyen Âge.

Paragraphe 264.

a. s'il trovoit oſtel apareillie *P*

Paragraphe 265.

a. al loſtel *B. Nous corrigeons.*

1. Les montures servent à classer socialement les individus. Infamante pour un chevalier, la jument est dévolue aux écuyers et aux vilains.

Paragraphe 266.

a. d'asses tant blechies *P* ♦♦ *b.* jusques au lac *B* : jusqu'al lac *P. Confusion entre le val de Morgain et le lac de Niniane. Nous corrigeons.*

1. Peu fortuné, le vavasseur est un homme de petite noblesse, mais depuis Chrétien de Troyes la littérature arthurienne en fait l'incarnation des valeurs les plus élevées de l'aristocratie féodale, le dépeignant comme un petit seigneur intègre et pur, assurant souvent dans les récits une fonction d'hospitalité. Conformément à ce stéréotype, le vavasseur qui héberge le duc de Clarence est un *prodom*, c'est-à-dire un homme sage et de bon conseil.

Paragraphe 267.

a. assenestre *B (de même 3 lignes plus bas). Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* li *[p. 1196]* vaus fait moult a redouter conme cil qui est apeles li vaus sans retor *P*

1. Des deux côtés, l'aventure qui s'offre est symbole de mort. En incarnant un péril mortel pour la chevalerie arthurienne, Morgain et Caradoc occupent la même fonction dans le récit (voir la Notice, p. 1827-1829). On notera les relations d'analogie et de contiguïté entre ces deux personnages : tous deux règnent sur un domaine conçu comme un piège pour les chevaliers qui y pénètrent, et les voies qui mènent à ces terres voisines se rejoignent dans la forêt enchantée, comme si ces chemins confluents symbolisaient leur similitude.

Paragraphe 268.

a. ne *manque dans B et P. La leçon des deux manuscrits n'offrant aucun sens satisfaisant, nous avons corrigé, nous fondant sur l'opposition au procès précédent sous-entendue par l'emploi de* mais *en tête de phrase.*

Paragraphe 269.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* est entre a l'entree *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* estroit *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 270.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* si laisserons ore un petit a parler de lui tant que nous arons devise quels li vals estoit et por coi il estoit apeles par .II. nons et por coi nus chevaliers n'en pooit issir qui entres i fust *P*

1. L'usage veut en effet qu'avant de raconter ses aventures qui, ensuite, sont mises en écrit par les clercs du roi Arthur tout chevalier de retour d'une quête fasse le serment de dire toute la vérité, et de n'omettre rien qui soit à son désavantage.

Paragraphe 271.

1. L'aventure du Val des Faux Amants contient plusieurs micro-récits enchâssés qui sont des retours en arrière explicatifs, introduits par la formule *il fu / est voirs que*. Ces sauts dans le temps et ces digressions narratives contribuent à donner l'impression d'une profondeur temporelle et d'un foisonnement des aventures.

2. La croyance populaire, à laquelle le narrateur dénie toute valeur de vérité, identifie donc la femme aux pouvoirs surnaturels à une déesse d'une mythologie païenne. Vivant dans un monde souterrain, symbolisant les forces obscures, anciennes et refoulées, l'ancienne divinité est satanisée avec le système de croyances qui la supportait. Le récit témoigne cependant d'un souci de rationalisation en attribuant l'origine des pouvoirs de Morgain non pas à une nature divine, mais à un savoir livresque acquis.

Paragraphe 273.

1. La possessivité de cet amour qui devient prison sert de faire-valoir à la *fine amor* de Lancelot qui, à la fin de l'épisode de la fausse Guenièvre, laisse la reine librement retourner auprès de son époux.

Paragraphe 274.

1. Le mur d'enceinte semble tracer une frontière entre le domaine païen de la fée et le monde chrétien où officie le prêtre. Toutefois, bien que ce soit le Chemin du Diable qui conduise au Val sans Retour, la présence de la chapelle à l'intérieur de l'enceinte différencie le domaine de la fée d'un au-delà purement satanique.

2. L'expression « jeu de tables », qui correspond au français moderne « trictrac », sert à désigner tout jeu de pions et de dés se déroulant sur des tablettes de bois. Ce terme semble désigner parfois le jeu de dames dont les règles sont déjà fixées au XII[e] siècle. Quant aux échecs, ils constituent le divertissement favori de l'aristocratie, si bien que tout jeune noble devait, par son éducation, être initié à ce jeu.

Paragraphe 275.

a. assenestre *B. Nous corrigeons (de même 3 lignes plus bas).* ♦♦ *b.* et il entre ens si le laisse *B, P. La leçon de B et de P est insatisfaisante, en raison de la répétition, 2 lignes plus bas, de* s'en entre ens *. Nous adoptons la leçon de A.* ♦♦ *c.* estroite *[p. 1203]* devant ses voies avant *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d.* grandisme *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* qu'en tot cest val *P*

Paragraphe 276.

1. Ce passage difficile et étroit sur une eau de l'Autre Monde semble une réplique euphémisée du Pont de l'Épée qui interdit l'accès du royaume de Gorre (voir § 439-440). De même que le Pont de l'Épée, cette planche révèle la perfection d'un amour et d'un amant.

Toutes les épreuves du Val sans Retour sont en fait une variation sur le thème du passage dangereux et probatoire, très fréquent dans la littérature des voyages dans l'au-delà, mais la transposition dans la littérature courtoise lui confère un sens profane en rapport avec l'amour.

Paragraphe 277.

a. la mort de l'angoisse *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 279.

1. Aiglin des Vaux est un chevalier de la Table ronde, neveu du comte Keu d'Estraus dont il sera question un peu plus tard. Voir aussi *La Marche de Gaule*, § 332. — Sur Gaheriet de Karaheu, voir *ibid.*, n. 2, § 350. — Chevalier la Table ronde, Kahedin le Beau est lui aussi neveu de Keu d'Estraus.

Paragraphe 280.

a. dous mile *B. Le texte de la rubrique porte bien un* m *suscrit au-dessus du* .II. *, ce qui indique le nombre « deux mille » en contradiction avec le nombre « deux cents » avancé à plusieurs reprises. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* mais or se taist ichi li contes del duc et de ses compaignons et si dirai de Lancelot et de mon signor Yvain et de la damoisele qui les conduist si com Lancelos et mes sire Yvains chevauchent ou la compaignie d'une damoisele *P*

1. Ce bel aveu de l'inconstance du désir et de la finitude de l'amour rehausse *a contrario* la fidélité absolue de Lancelot, et la perfection de son cœur. Comme au château d'Escalon le Ténébreux, c'est l'amour qui permet de hiérarchiser les chevaliers.

Paragraphe 283.

a. et Lanselos prendra [...] ceste aventure *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* il *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 285.

a. Yvain *B (le* Y *semble redessiné en* G *). Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 286.

1. Cet exploit de Lancelot le rapproche du héros mythologique Hercule, qui, alors qu'il n'avait que huit mois, étrangla deux énormes serpents envoyés par Junon, puis devenu adulte saisit dans ses bras et étouffa le lion de Némée. En effet, dès *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, l'amour confère à Lancelot une force herculéenne. C'est ainsi que, pour pénétrer dans la chambre de la reine, il écarte les barreaux de fer qui défendent l'accès à sa fenêtre (voir v. 4642-4654, p. 621).

Paragraphe 287.

a. desus *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 289.

a. desous lui aval *B, P. Nous corrigeons d'après A.* ◆◆ *b.* d'un *P*

1. Cet anneau, offert par la reine Guenièvre (nous l'apprendrons un peu plus tard), semble la réplique de l'anneau magique que possède Lancelot dans *Le Chevalier de la Charrette.* Don de la fée Niniane dans le roman en vers, il a pour vertu de révéler et dissiper les enchantements. Dans le roman de Chrétien, le motif de l'anneau magique est associé par deux fois (*ibid.*, v. 2351-2361, p. 564-565 et v. 3130-3134, p. 583-584) à l'épreuve du passage difficile, comme ici.

2. Les enchantements du Val sans Retour s'établissent à partir d'une mise en scène poétique des éléments : mur d'air humide, rivière tumultueuse, brasier gigantesque.

Paragraphe 290.

a. et quant *[p. 1215]* li autre chevalier qui estoient amont virent qu'il estoit apareillies de chaoir el fu se li vont aidier et saillent aval pour lui retenir mais il n'i arresterent gaires car Lanselos lor courut sore la hache en la main si en eüst a l'un donne grant cop en la teste mais il ne l'atendirent mie ançois se flatissent en l'uis ariere *B, P. Nous corrigeons d'après A et P2.* ◆◆ *b.* qui *B, P. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* a la destre main *P*

Paragraphe 291.

a. et li uns l'atent la hace en la main *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

1. Le renflement central de l'écu était renforcé par une *boucle* (d'où le nom de bouclier), bosse de métal située au centre de l'écu et servant à faire dévier les coups.

Paragraphe 292.

a. cheval *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* jou vous di *P*

Paragraphe 293.

a. s'en tourne fuiant et courant *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* outre lanchier li estoit pres si l'ataint de la hache sor l'espaule destre *P* ◆◆ *c.* n'a paour *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *d.* doels *B, P. Nous corrigeons d'après A.*

1. Le renversement de la fée endormie et son réveil brutal annoncent la fin de son pouvoir sur le Val des Faux Amants, le retour aux lois de la vie humaine, mais aussi la reprise de ses agissements néfastes.

Paragraphe 296.

a. en lor compaingnies *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Cette salutation de bienvenue est en fait la reconnaissance de la suprématie chevaleresque de Lancelot, et un remerciement pour l'avoir libéré de la prison de son amante. À travers l'histoire de ce chevalier on reconnaît en effet le schéma typique du conte morganien : enlèvement du héros, séjour dans l'Autre Monde, retour dans le monde des hommes ressenti comme une délivrance. La fée apparaît donc comme une geôlière et le séjour dans son monde comme une prison (voir la Notice, p. 1834-1835).

2. Il s'agit sans doute de la demoiselle qui guide Lancelot depuis l'aventure d'Escalon le Ténébreux.

Paragraphe 297.

a. les avoit jetes *P*

1. Cette nouvelle intervention du narrateur qui s'adresse au lecteur annonce l'insertion d'un micro-récit explicatif, censé motiver le comportement de la fée à l'égard de Lancelot (voir § 271 et n. 1).

2. Merlin avait donné à Uterpandragon l'apparence du duc de Tintagel, permettant ainsi à son protégé d'approcher Ygerne et d'assouvir son désir. De cette union naquit Arthur (voir *Merlin*, § 134-172).

Paragraphe 298.

a. roin *B. Nous corrigeons.*

1. Sur les amours de Guiomar et de Morgain, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 563-564). Ce héros apparaît sous le nom de Guingamar dans *Érec et Énide* (1170) de Chrétien de Troyes. Mentionné dans la liste des invités aux noces des héros, il est présenté comme l'ami de Morgain et le seigneur d'Avalon, île des fées du monde arthurien (v. 1918-1922, p. 48). On reconnaît dans ce personnage le héros d'un conte typique du folklore breton, relatant l'amour d'un mortel et d'une fée. Il réapparaît sous le nom de Guigemar dans un lai de Marie de France et sous celui de Guingamor dans un lai anonyme qui relate ses amours avec une fée. (Voir *Guigemar*, dans *Lais de Marie de France*, trad. A. Micha, GF-Flammarion, 1994, p. 34-79 et *Lai de Guingamor*, dans *Lais féeriques des* XII*e* *et* XIII*e* *siècles*, trad. A. Micha, GF-Flammarion, 1992, p. 64-103).

Paragraphe 299.

1. Amante passionnée et fervente, la fée Morgain finit toujours par être délaissée : Guiomar l'abandonne sur les instances de la reine Guenièvre ; après l'avoir aimée, Merlin la délaisse pour la fée Niniane ; enfin elle crée l'enchantement du Val sans Retour pour se venger de l'infidélité d'un amant dont nous ignorons le nom.

2. Sur l'enserrement de Merlin par la fée Niniane, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 807-811).

3. C'est à partir de l'épisode du Val des Faux Amants que Morgain va s'ingénier à contrarier les amours de Lancelot et de Guenièvre.

Paragraphe 300.

1. La présence du neveu de Caradoc dans la suite de Morgain crée un lien de plus entre ces deux opposants au monde arthurien. Sa décapitation par Lancelot préfigure la victoire finale du héros sur Caradoc.

Paragraphe 301.

a. main destre et la pierre de l'anelet avoit tel force se on le metoit a home dormant en la main tant com *P* ♦♦ *b.* et quant ele l'ot fait si se coucha *répété dans B.* ♦♦ *c.* illuec avoit Morgue moult beles maisons et un moult bel repaire *P.*

1. Anneau, oreiller et philtres somnifiques sont les auxiliaires magiques de la fée Morgain, liée aux forces trompeuses du sommeil et de la nuit. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, dans cet épisode du Val sans Retour, la mise en scène de sa première apparition la montre endormie dans une tente (voir § 293).

Paragraphe 302.

a. emporte *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 304.

a. seront anuit *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* mais la dame [...] joie *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* en mon grant doel *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* perdre *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 305.

1. Ce détail énigmatique prendra tout son sens ultérieurement, lorsque le duc expliquera la nature du lien qui l'unit à la dame (voir § 310).

2. Le sol des demeures était jonché de paille en hiver et, à la belle saison, de joncs et de roseaux auxquels on mêlait des fleurs et des plantes odoriférantes telle la menthe.

Paragraphe 306.

a. se *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 307.

a. pris *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* signour [Yvain *biffé et corrigé en* Gaain] et *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* nules *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le terme « souper » désigne en fait le dîner.

Paragraphe 308.

1. Énoncé ambigu : s'agit-il de la prophétie d'une fée ou de la certitude d'une femme devant l'éclatante prouesse de Lancelot ?

2. Mi-femme, mi-fée, Morgain est un personnage complexe : à la fois perfide et maléfique, elle peut être aussi une femme d'honneur.

Paragraphe 309.

1. Évocation énigmatique d'une aventure passée qui n'est pas relatée dans le *Lancelot*. Signe de mort pour l'homme, l'Orgueilleuse Demoiselle rejoint la figure maléfique de la fée Morgain. Le micro-récit enchâssé n'est donc pas sans lien avec le récit qui le contient.

Paragraphe 310.

a. et nequedent ele n'avoit onques este *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Représentant une des perversions de l'amour courtois, l'amour possessif de la dame enchaîne à elle Keu d'Estraus par un don contraignant. L'enchantement du Val des Faux Amants se prolonge ainsi dans le monde réel où la dame apparaît, en tant qu'amante et geôlière, comme le double édulcoré de la fée Morgain. L'histoire de Keu d'Estraus est en fait une variation sur le motif de la prison d'amour (voir la Notice, p. 1831).

Paragraphe 311.

a. mais chi se taist li contes d'aus et retorne a parler de Lancelot del Lac si com Morgue la fee et sa compagnie emportent Lancelot tot dormant et le font avaler en une chartre *P*

1. De même que les aventures reçoivent une explication après coup, ce qui laisse leur mystère se développer dans le récit jusqu'à leur dénouement, de même le comportement énigmatique de la dame et l'étrange imprécation qu'elle lance contre Lancelot (§ 304) sont-ils éclairés rétrospectivement.

Paragraphe 312.

1. Univers de l'illusion, l'au-delà de la fée Morgain est caractérisé par un effacement des frontières entre le rêve et la réalité. Jouer de cette incertitude fait partie des manœuvres psychologiques de la fée.

Paragraphe 313.

a. par autrui que par moi et s'il estoit chose que jo amaisse certes vos ne le saries ja par moi *P*

1. La dame de Malehaut, qui retenait Lancelot prisonnier, avait mis comme condition à sa libération qu'il lui révélât qui il était et qui il aimait d'amour, mais il refusa de racheter ainsi sa liberté (voir *La Marche de Gaule*, § 524-525). En restant discret sur l'identité de sa dame, Lancelot respecte la loi du secret essentielle à la *fine amor* et préserve aussi la réputation et l'honneur de celle qu'il aime.

Paragraphe 314.

a. point istera il ja *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* vous revenres en ma prison si tost com mes sire Gavains sera delivres ou par vous ou par autrui ne ja par vous ne sera seü en quel lieu ou vous ires et si tost com vous verres mon message vous revenres et vous meteres en cele prison ou vous estes orendroit ensi le devise Morgue et com ensi le fiance et ele l'a mis hors de sa prison si le fait mangier *P*

1. Sur cet anneau, preuve de l'infidélité de Guenièvre, voir § 289 et n. 1.

Paragraphe 315.

a. conduirois *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* savoit la voie car maintes fois l'avoit alee *P* ♦♦ *c.* maniere *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Cette demoiselle choisie pour sa séduction est en fait un double de la fée Morgain.

2. Le lai est une composition lyrique musicale d'origine celtique que chantaient les harpeurs bretons. Plus précisément, dans la littérature irlandaise ancienne, le lai était un intermède lyrique inséré dans la récitation d'une épopée ou bien un poème musical indépendant, inspiré par des aventures légendaires. Ultérieurement, entre 1160 et 1180, sont apparus, avec Marie de France, des lais purement narratifs qu'elle présente comme une mise en écrit de lais musicaux, composés par les Bretons. Par sa culture et ses talents artistiques, la demoiselle appartient aux mondes courtois et celtique.

Paragraphe 316.

a. semonre et proier de quanqu'ele desire qu'il porra faire *P* ♦♦ *b.* et quant vous plaira *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 317.

a. quites *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Dotées d'une valeur civilisatrice certaine, les coutumes du royaume de Logres assurent en effet la protection des faibles et en particulier celle des demoiselles, mais elles ne servent en aucun cas à garantir la réalisation d'un désir voire d'un caprice. Lancelot rappelle d'ailleurs le sens de la coutume à la demoiselle qui en fait une présentation et une utilisation tendancieuses.

2. La joute oratoire entre les deux personnages s'organise autour de la notion d'honneur, valeur sociale qui n'a pas le même sens selon que l'on est un homme ou une femme. Pour la demoiselle, l'honneur d'un chevalier exige qu'il satisfasse la demande d'une femme, quelle que soit la teneur de cette demande. Cette définition de l'honneur chevaleresque repose en fait sur un pervertissement des règles de la *fine amor* qui mettent le chevalier au service de la dame. Si la demoiselle se garde bien de définir ce qu'est l'honneur pour une femme, Lancelot au contraire lui rappelle que l'honneur des femmes consiste à rester vertueuses et à attendre la prière de l'homme ; quant à l'honneur du chevalier, il consiste selon lui à assurer la protection des

demoiselles et à rester fidèle à la foi donnée à sa dame. L'honneur ne saurait donc se réduire à l'art des beaux dehors ni aux actions d'éclat : il est indissociable d'une perfection intérieure de l'amour. Cette conception intériorisée de l'honneur, qui ne prend sens que lié à l'amour, explique pourquoi Lancelot acceptera plus tard, pour retrouver Guenièvre, de se déshonorer aux yeux du monde en montant sur la charrette d'infamie.

3. L'antithèse *vilainne* / *courtois* du texte en ancien français, que nous avons rendue par « vulgaire » / « courtois », renvoie au fondement social de l'éthique courtoise qui oppose le monde courtois, aristocratique et raffiné, au monde grossier des vilains, c'est-à-dire des paysans.

Paragraphe 319.

1. L'écriture de cet épisode semble résulter de la condensation de deux aventures du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes. La demoiselle séductrice du *Lancelot* rappelle en effet la demoiselle entreprenante dont le héros repousse les avances par fidélité envers Guenièvre (voir v. 1201-1286, p. 536-538) ; d'autre part la description minutieuse du lit de la tente et la présence à son côté d'un lit plus petit évoquent l'aventure du lit périlleux et de la lance enflammée qui symbolise le désir transgressif de Lancelot pour la reine (*ibid.*, v. 459-534, p. 518-520). Le luxe des draps et des couvertures, la notation du baume parfumé, renfermé dans ces boutons creux, évocateurs du sexe féminin, sont autant d'indices du sens érotique de l'épreuve qui attend le héros.

Paragraphe 320.

a. solascier *P*

Paragraphe 321.

1. Cette tentative de séduction est menée comme un véritable combat érotique où les rôles traditionnellement tenus par l'homme et la femme sont inversés, le chevalier étant la proie et la demoiselle l'assaillant. Durant cette épreuve, l'honneur de Lancelot est mis à mal, car à plusieurs reprises il fuit devant une femme. Mais son apparent déshonneur est en fait le signe d'une perfection profonde de son honneur et de son amour.

Paragraphe 322.

a. estre ames de celi que vous ames *P*

Paragraphe 323.

a. que *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* il m'en est bel [...] poise *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 325.

a. un B. *Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* la voie B, P. *A et P2 donnant la même leçon insatisfaisante, nous corrigeons d'après L4 et le manuscrit B.N.F. fr. 96.* ♦♦ *c.* del tertre le fons B, P. *Nous corrigeons d'après A et P2.* ♦♦ *d.* de cele chaucie B. *Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 326.

a. donee *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 327.

a. courussent B. *Nous corrigeons d'après P.*

1. Dieu renouvelle ici le miracle de la séparation des eaux de la mer Rouge, qu'il accomplit pour exaucer la prière de Moïse et sauver le peuple juif poursuivi par l'armée de Pharaon, laquelle périt engloutie par les eaux qui se refermèrent sur elle (Exode, XIV, 21-29).

2. L'exclamation de la demoiselle est sans doute un souvenir du cri des disciples voyant Jésus marcher sur les eaux : « C'est un fantôme ! » (Matthieu, XIV, 27). Son enfance passée dans le lac de Niniane et son affinité avec l'élément aquatique prédisposent Lancelot, plus que tout autre, à triompher de cette aventure qui rappelle le miracle de l'Évangile.

3. Comme dans l'aventure d'Escalon le Ténébreux, la mission de Lancelot est de fournir une sépulture aux morts, pour leur redonner la paix, mais aussi pour les séparer des vivants et permettre à la vie de reprendre ses droits. On peut penser que la terre devenue stérile (§ 324) à la suite d'un châtiment divin retrouvera sa fécondité (voir la Notice, p. 1835-1836).

Paragraphe 328.

a. Dolerouse Garde B, P. *Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* qu'il B. *Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 329.

a. signour *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 330.

1. Il s'agit de l'entrée par la poterne dont sa cousine, la dame de la Blanche Tour, a parlé au duc (§ 176).

Paragraphe 331.

a. Yvains *manque dans B. Nous corrigeons d'après la suite, l'encre de P étant effacée à cet endroit.*

Paragraphe 332.

a. et del chevalier qui la tor garde *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 333.

a. chevaus *B* : chevals *P. Nous corrigeons.*

Paragraphe 334.

a. moult grant doel si laisse chi endroit li contes a parler d'aus si retorne a Lancelot et a sa compaignie qui aloient au Felon Pas tant a Lancelos et sa compaignie *P*

Paragraphe 335.

a. si sache *P* ♦♦ *b.* fet *manque dans P et B. Nous complétons d'après A.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 862-863.

Paragraphe 336.

a. .XII. *B, P. Nous corrigeons d'après A et P2.* ♦♦ *b.* si entent *P, B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 338.

a. espee *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 339.

a. laissie avaler *P* ♦♦ *b.* parfonde *répété dans B* : parfont *P. Nous corrigeons d'après A.*

1. La fosse a donc une profondeur d'un peu moins de quatre mètres.

2. Le terme *ventaille* désigne ici l'ensemble de la coiffe ou capuchon de mailles qui recouvre toute la tête, le cou et les épaules et se place sous le heaume.

3. Les motifs de l'épée magique et de la décapitation, essentiels dans la mise en scène du dénouement, étaient indirectement annoncés par l'apparition énigmatique du nain tenant une épée ensanglantée à l'entrée de la forteresse (voir § 330).

Paragraphe 340.

a. de *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 343.

a. et retorne a Lancelot si com Lancelot se gist en son lit tous encantes et Morgue li print un anel del doit *P*

Paragraphe 344.

a. il ne resamblast celui que Lancelot avoit fors *P* ♦♦ *b*. mist desous son chief l'orillier qu'ele li mist *P*

1. Orné d'une émeraude, cet anneau magique, donné par la reine, nous a été décrit précédemment comme portant une pierre plate et grise (§ 314). Il s'agit encore une fois d'une « faute de raccord ».

2. Le nom de cette herbe soupite, où transparaît le verbe latin *sopire*, signifiant « endormir », évoque le maléfice somnifique dont Lancelot va être la victime.

3. On retrouve ici le motif de l'oreiller magique, censé plonger dans un sommeil profond celui qui y pose la tête. Dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, Niniane use d'un semblable envoûtement pour endormir Merlin (§ 747 et n. 1).

Paragraphe 346.

a. qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 347.

a. tous *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 348.

1. L'architecture de l'œuvre ménage des parallélismes et des jeux de miroirs entre les divers contes qui la composent. Le scénario qui enclenche l'épisode de la fausse Guenièvre semble se répéter ici : une femme maléfique, ennemie de Guenièvre, envoie une messagère à la cour pour l'accuser de trahison devant le roi. À chaque fois, Guenièvre est privée de l'appui de Lancelot qui est éloigné de la cour.

Paragraphe 349.

a. desmesurablement *manque dans B et P. Nous complétons d'après A.* ♦♦ *b*. qui l'en balsment *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c*. sa compains *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Comme lors de l'épisode de la fausse Guenièvre, le roi fait preuve d'un aveuglement certain et d'une inaptitude à discerner la vérité (voir la Notice, p. 1829). Mais sa culpabilité récente envers son épouse et son amitié pour Lancelot le contraignent à croire la reine. Arthur repousse toujours très vivement les calomnies proférées sur le compte de Lancelot (voir § 160).

Paragraphe 351.

a. apelee *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 354.

a. mais or se taist li contes de lui et de Lancelot si retorne as

chevaliers qui sont entre en la queste al matin quant Galehols *P* ♦♦ *b.* le *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 355.

1. Galehaut présente tous les signes d'une mélancolie amoureuse (voir la Notice, p. 1832).

2. Par l'image de l'arbre promis à la destruction, le rêve de Galehaut rappelle le songe de Nabuchodonosor qui vit en rêve un Vigilant ordonner qu'un immense arbre fût abattu (Daniel, IV, 7-24). Si, dans la Bible, l'arbre évoque la puissance temporelle orgueilleuse, son symbolisme se détache ici du message biblique pour porter l'accent sur le drame intérieur vécu par le personnage dont la vie émotionnelle est rendue dans sa singularité. Cette singularité absolue du sens du songe provient tout d'abord de l'emboîtement des espaces, l'espace du rêve dupliquant celui où s'est endormi le songeur, dans une sorte de continuité fluide. D'autre part, la destruction de l'arbre, simplement suggérée ici, n'est pas le résultat d'une intervention extérieure, comme celle du Vigilant dans la Bible, mais le fruit d'un processus immanent et naturel : l'annonce de la mort du rêveur est faite par un déroulement quasi cinétique du cycle annuel de l'arbre, métaphore de son être et de sa vie.

3. La décence voulait que les femmes tressent leurs cheveux, les nouent par des rubans ou les cachent sous un voile de tête appelé *guimpe* ou *guimple*, lequel couvrait aussi le bas du visage, le cou et les épaules. Se présenter les cheveux épars, lorsque l'on n'est plus une toute jeune fille, est un signe de négligence, de précipitation ou d'émotion. Il trahit chez la demoiselle un désarroi si profond qu'il lui fait oublier tout souci des convenances sociales.

Paragraphe 356.

a. je en quit *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 357.

1. Une maison fortifiée était une demeure seigneuriale ne constituant pas le centre d'un fief, d'une châtellenie.

Paragraphe 358.

a. et conmande [...] aleüre *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* met *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 359.

a. mervillous *P*

Paragraphe 360.

a. Gahelot *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* assenestre *B. Nous corrigeons.*

1. En théorie, le code chevaleresque interdisait à l'écuyer qui était

un apprenti chevalier de prendre part aux combats ou aux batailles ; aussi ne disposait-il pour se défendre, du moins à l'origine, que d'un gros bâton. Mais pour aller à la rescousse de son parti, il arrivait souvent qu'il se lançât dans la bataille, avec les armes de réserve de son seigneur qu'il était chargé de porter, ou avec celles de chevaliers tombés au combat. C'était le signe que l'apprentissage chevaleresque était achevé et qu'il était temps de l'adouber. Ici Galehaut va refuser à l'écuyer le droit de combattre, par souci de sa gloire, et celui-ci ne l'aidera qu'en tuant les montures des chevaliers abattus par son maître, ce qui n'est pas un acte chevaleresque.

2. L'auteur de la blessure qui emportera Galehaut apparaît par sa taille comme un double de lui-même, ce qui renforce l'impression que ce combat démesuré livré pour l'écu de Lancelot présente une signification suicidaire et sacrificielle. Cet épisode du combat pour l'écu est en fait la reprise du motif épique de la « belle mort » recherchée et apportant la gloire. Sur ce motif, voir la Notice, p. 1832.

Paragraphe 362.

1. Dans les romans arthuriens en prose, moines et ermites sont fréquemment d'anciens chevaliers retirés du siècle, ce qui les rend particulièrement aptes à venir en aide aux chevaliers errants.

Paragraphe 363.

a. mais or laisse li contes de lui si retorne a Lancelot tant a este ce dist li contes Lancelos *P*

1. Nouvelle allusion au séjour de Lancelot chez la dame de Malehaut qui s'était éprise de son prisonnier (voir § 313). Un parallèle s'établit ainsi entre la dame de Malehaut et la fée maléfique du monde arthurien, toutes deux soustrayant Lancelot au monde courtois et à l'amour de Guenièvre.

Paragraphe 364.

a. n'eüst *répété dans B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 365.

a. devant ce com *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* il *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 366.

1. En provoquant le cauchemar de Lancelot, la fée Morgain use d'un maléfice somnifique et oniropompique, répertorié par exemple au XVII[e] siècle par le curé J.-B. Thiers : « Le maléfice somnifique se fait par le moyen de certains breuvages, de certaines herbes, de certaines drogues, de certains charmes et de certaines pratiques dont les sorciers se servent pour endormir les hommes et les bêtes, afin de pouvoir ensuite plus facilement empoisonner, tuer, voler, commettre des impuretés ou enlever des enfants pour faire des

sortilèges », *Traité des Superstitions qui regardent tous les sacremens*, 4 vol., Paris, Société des Libraires, 1741 (1[re] éd., 1679), t. I, chap. v, « Du maléfice », p. 150.

2. Alors que le réveil constitue un seuil séparant le monde du rêve de celui de la réalité, le sortilège de la fée brouille la ligne de partage entre les deux mondes, provoquant ce que Gérard de Nerval a pu nommer « l'épanchement du songe dans la vie réelle » (*Aurélia*, I[re] partie, chap. III). On comprend dès lors que Lancelot puisse peu à peu basculer dans la folie.

Paragraphe 368.

a. mais chi se taist de Lancelot li contes et retorne a Lyonel qui vait querre Lancelot quant Lyoneaus *P* ♦♦ *b.* a aise devant ce que je le voie *P*

Paragraphe 369.

1. Prime est la première des heures canoniales ; elle correspond à 6 heures du matin.

Paragraphe 370.

a. por qui *P*

1. Disparu pour la cour et condamné à une errance sans but, Lancelot devient un objet de quête insaisissable pour ses compagnons, dont le parcours aventureux est rythmé et orienté par les nouvelles parcellaires qu'ils obtiennent ou par les annonces fallacieuses de sa mort. Le récit varie ainsi les modalités des différentes quêtes. Alors que, dans la quête de Gauvain enlevé par Caradoc, les chevaliers convergeaient vers la prison où il était détenu et immobilisé, dans la quête de Lancelot ils se dispersent à la recherche de leur compagnon perpétuellement en fuite.

2. La méprise de Lionel est étonnante, car les armoiries de Lancelot sont de manière constante « d'argent à trois bandes de gueules », c'est-à-dire rouges.

Paragraphe 371.

a. tote sa vertu *P*

Paragraphe 372.

1. Lieu de contact avec les morts et l'au-delà, le cimetière est souvent un espace de confrontation avec la merveille, mais ici il sert de cadre à une aventure chevaleresque banale. Néanmoins, le nom de ce chevalier vaincu indique qu'il est préposé à la défense du cimetière : il apparaît donc comme un gardien de l'Autre Monde. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, après l'avoir vaincu, Lionel peut pénétrer dans le monde féerique où est retenu Lancelot.

Paragraphe 373.

a. l'a mi *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* en la meson mes *P* •• *c.* mes chi endroit ne parole li contes plus de lui ne de Lyonel ainsi dirai de mon signour Gavain dont il eſt longement teüs *P*

Paragraphe 374.

a. cervaus *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* caï *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 375.

a. celui qui fuioit ore qui eſt retornes quant il voit le chevalier cheü si ot bien veü *P* •• *b.* cel *P* •• *c.* il *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 377.

a. l'en souviengne *B, P. Nous corrigeons d'après A.*

Paragraphe 379.

a. le manque dans *B. Nous complétons d'après P.*

1. Dans ses moments de folie, Lancelot semble dépouillé de toute identité, et en particulier de toute identité chevaleresque, aussi ne porte-t-il aucun vêtement ni aucune arme susceptibles de symboliser son appartenance à la chevalerie.

Paragraphe 380.

a. mais ore se taiſt li contes un poi de lui et retorne a Galeholt qui le vait querre quant entre Galeholt et Lyonel *P* •• *b.* quil *répété trois fois dans B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 381.

a. disoient que s'il morroit en tel maniere *P*

Paragraphe 382.

a. les hommages des barons or diſt li contes que *P*

1. En contraignant Lancelot à reſter en dehors de la cour arthurienne, en lui faisant croire à une infidélité et un rejet de Guenièvre, Morgain condamne le héros à une errance sans but qui aboutit logiquement à la folie. Dans son ouvrage consacré à la folie au Moyen Âge, J.-M. Fritz relie ce désespoir amoureux aux exemples ovidiens de Byblis (*Métamorphoses*, IX, v. 450-665) et de Canente (XIV, v. 320-440) qui errent en quête de leur bien-aimé disparu, avant de sombrer dans la folie et de mourir (voir *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., 1992, « La Folie et l'Errance », p. 16-22). Mais la source direɛte de cet épisode eſt probablement la folie d'Yvain dans *Le Chevalier au Lion* de

Chrétien de Troyes. Repoussé par son épouse Laudine pour avoir oublié le rendez-vous qu'elle lui avait fixé, Yvain quitte la cour arthurienne et, devenu fou, retourne à l'état d'homme sauvage, puis est guéri de sa folie par un onguent qu'avait fabriqué la fée Morgain ! (Voir *Yvain*, v. 2776-3007, p. 406-412.)

2. Situé au bord de la mer, dans les Cornouailles anglaises, Tintagel est un château appartenant au roi Marc, dans la légende de Tristan et Yseut.

3. Allusion à la première nuit d'amour que Lancelot avait passée avec Guenièvre, au cours de laquelle l'écu fendu envoyé par la Dame du Lac s'était soudé, symbolisant ainsi *l'amor enterine*, c'est-à-dire « entier » (voir *La Marche de Gaule*, § 876).

4. Il s'agit là de la prédiction d'une fée qui a la prescience de l'avenir.

Paragraphe 385.

a. nul honme en terre qui vaille *P* ♦♦ *b.* et il s'en tourne *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* il s'oseroit bien de vous ou a un meillor de vous desfendre de malvaiste *P* ♦♦ *d.* passa *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Muni d'un bâton et non vêtu d'un manteau, Keu est montré ici dans l'exercice de ses fonctions de sénéchal. À ce titre, il est en effet chargé du ravitaillement de la cour, de la direction de la domesticité et de l'ordonnancement des repas. C'est lui qui invite le roi et la cour à passer à table et qui leur présente les plats.

2. À partir de la mention du repas commence l'adaptation en prose du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes. Toutes les références à ce roman renverront à l'édition et la traduction établies par Daniel Poirion dans les *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes, parues dans la Bibliothèque de la Pléiade.

3. Comme le cycle narratif de la fausse Guenièvre s'ouvrait sur l'arrivée à la cour de la messagère de l'usurpatrice, le conte de la charrette débute par l'entrée dans la grande salle d'un personnage perturbateur. L'arrivée de ce grand chevalier armé, l'épée à la main, laisse présager son hostilité à l'égard du roi Arthur.

4. Lors d'un tournoi à Camaalot, un jour de Noël, Méléagant a bien frappé Lancelot par traîtrise, aiguisant sa lance pour jouter contre lui, au mépris du code chevaleresque qui prescrit l'usage d'armes courtoises, c'est-à-dire émoussées, pour ne pas blesser l'adversaire (voir § 77). Feignant de vouloir laver son honneur, Méléagant vient en fait défier Lancelot, et leur rivalité occupera désormais le premier plan du récit. Cette motivation du défi de Méléagant, depuis longtemps préparée, est absente du roman en vers où la provocation du chevalier inconnu apparaît plus énigmatique. Au détriment du mystère, sans doute, le prosateur prend bien soin de relier le conte de la charrette au reste du roman.

Paragraphe 386.

a. seroit *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* biaus amis [...] les deliverrai *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* porroie *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. L'origine de ce servage des sujets du roi Arthur dans le royaume de Gorre a été précédemment expliquée, lors de la présentation du roi Bademagu (voir § 69-70). À cet endroit du texte, il avait été fait référence au *Conte de la Charrette* (§ 69), dont l'adaptation s'ouvre ici. Ces jeux de miroirs assurent la solidité de l'architecture de l'œuvre.

2. Dans le roman en prose, le roi Arthur défend plus vigoureusement la reine, du moins verbalement, que dans le roman de Chrétien. Cette défense du roi souligne que désormais, en raison de la teneur du défi de Méléagant, le sort de la reine est lié à celui des prisonniers retenus au royaume de Gorre. Les motivations psychologiques de Méléagant, qui agit peut-être par amour pour la reine qu'il a déjà vue, sont laissées dans l'ombre. Derrière ce comportement énigmatique, on reconnaît un motif de conte, bien répertorié dans les légendes celtiques : un personnage de l'au-delà vient enlever son épouse au roi qui devra aller la reconquérir. Un épisode célèbre de la légende de Tristan en fournit un bel exemple : il relate l'enlèvement d'Yseut par un harpeur d'Irlande, jadis épris d'elle, et sa délivrance par son ami Tristan qui la ramène à la cour du roi Marc. Sur les sources celtiques du conte de la femme que se disputent un mortel (le roi) et un immortel, voir Gertrude Shoepperle, *Tristan and Isolt. A Study of the Sources of the Romance*, New York University, Ottendorfer Memorial Series of Germanic Monographs, n° 3, Francfort-sur-le-Main, Joseph Baer & Co., Londres, David Nutt Publisher, 1913, t. II, « The Harp and the Rote », p. 417-430.

Paragraphe 387.

1. Fils d'Antor, le père nourricier du roi Arthur, Keu a été élevé avec Arthur qui lui voue une affection fraternelle indéfectible (voir *Merlin*, § 175-199).

Paragraphe 388.

1. La présomption dont fait preuve ici le sénéchal est constitutive du personnage depuis les romans de Chrétien de Troyes. Imbu des prérogatives liées à son office, conforté sans doute aussi par l'affection du roi, Keu a l'habitude de se prévaloir d'une grande prouesse dont il ne parvient guère à faire la démonstration. Son attitude indignée rappelle ici ses remontrances scandalisées adressées au roi, lorsque la reine fut condamnée dans l'affaire de la fausse Guenièvre (voir § 106-107).

Paragraphe 389.

a. qu'a poi *et* ne *manquent dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 390.

a. voies *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. De même qu'il s'était signalé par son refus indigné d'accepter le défi de Bertelai, lors de l'épisode de la fausse Guenièvre, de même

Dodinel réprouve ici la décision du roi Arthur (voir § 30 et n. 1). Ce jeu de miroir établit un parallèle entre l'épisode de la fausse Guenièvre et celui de la charrette.

2. Guenièvre se sent abandonnée tant par le roi que par Gauvain dont elle provoque ici l'amour-propre, en lui rappelant perfidement les termes de sa propre déclaration (voir § 384 et 389).

Paragraphe 391.

a. a *manque dans B et P. Nous complétons.* ♦♦ *b.* est *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* devant *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *d.* paroses *B. Nous corrigeons.*

1. L'écu de Lancelot est le plus souvent « d'argent à trois bandes vermeilles de bellic » c'est-à-dire « en diagonale ». L'écu à une bande vermeille est la variante la plus fréquente. Ici, Lancelot porte un écu qui est comme le négatif de la variante de son écu habituel. Par ce jeu des couleurs et des formes, Lancelot se laisse aisément reconnaître malgré son incognito.

Paragraphe 392.

a. que *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* poi *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* desront et depart *P*

Paragraphe 393.

a. Meliagans ot la noise si lait Keu gisant a tere *P* ♦♦ *b.* faisoient *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* assenestre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 394.

a. au primes si angoissous *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* qu' *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Retour en arrière énigmatique, qui ne sera jamais élucidé. Est-ce une allusion voilée à la libération par Lancelot de Gauvain, prisonnier de Caradoc ? Il s'agit plutôt d'une allusion à un épisode qui n'a pas été raconté ailleurs dans le *Lancelot*, procédé assez fréquent qui crée l'illusion d'une profondeur temporelle.

Paragraphe 395.

a. On hésite dans B entre si l'escrie *et* si les crie *. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* chevalier *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* mes gardes que *P* ♦♦ *d.* un viel ronci *P* ♦♦ *e.* se tu fais *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *f.* fait li nains se tu fais ce que je t'enseignerai *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 396.

a. soit *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* nule *P* ♦♦ *c.* ou le matin *B, P. Nous corrigeons.*

1. La fonction de la charrette comme instrument de supplice infa-

mant reste ici plus floue que dans le roman en vers. En effet Chrétien précise à l'usage de son public qu'elle avait les mêmes fonctions que les piloris de son temps et servait pour les meurtriers, les voleurs et les vaincus en duel judiciaire. En outre le caractère funeste de la charrette prend dans le roman de Chrétien des résonances magiques, puisque le poète rapporte une superstition qui voulait que l'on se signât au passage de la charrette pour éviter le malheur (voir *Le Chevalier de la Charrette*, v. 321-344, p. 515). Moins soucieux de rendre le mystère morbide de la charrette, le prosateur en fait avant tout dans ce passage un auxiliaire de la quête du héros.

2. Dans le roman en vers, Lancelot du Lac, déchiré entre Amour et Raison, hésite le temps de deux pas, avant de monter dans la charrette, ce dont Guenièvre lui tient particulièrement rigueur par la suite (voir *ibid.*, v. 4492-4495, p. 617). Dans la version en prose, Lancelot n'écoute que son amour.

Paragraphe 397.

1. En effet l'honneur consiste pour Lancelot à rester fidèle et loyal envers sa dame. Sa conception de l'honneur fondé sur la perfection de l'amour diffère de la conception purement chevaleresque et mondaine de Gauvain (voir § 317 et n. 2).

Paragraphe 398.

1. Allusion à l'une des catégories de coupables qui, selon Chrétien, étaient exposés sur la charrette (voir n. 1, § 396).

2. À travers cette réflexion de Gauvain, absente du roman en vers, la charrette apparaît comme une mauvaise coutume à abolir.

3. Dans le roman en vers, la frontière entre le royaume de Logres et le royaume de Gorre était plus floue : le prosateur précise la géographie romanesque par souci de rationalisation et de vraisemblance.

4. Pour la description du royaume de Gorre, voir § 69.

Paragraphe 399.

a. moult volentiers [...] fait Lanselos *répété dans B.* ♦♦ *b.* assenestre *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* plus *manque dans B et P. Nous complétons.* ♦♦ *d.* anublir *P*

Paragraphe 400.

1. Dans le roman de Chrétien, Gauvain ne semble pas connaître Lancelot et le héros garde l'incognito jusqu'à ce que la reine le nomme, à peu près au milieu de l'œuvre (v. 3666, p. 597). Pour des raisons de vraisemblance, l'incognito de Lancelot est impossible dans le roman en prose : la reine l'a intuitivement reconnu alors qu'elle était emmenée par Keu (§ 391), puis définitivement identifié lorsqu'elle l'a vu combattre Méléagant et ses chevaliers (§ 393). Dans le roman en prose, on s'explique mal le jeu de Lancelot avec le manteau et ce souci de ne pas être reconnu de son ami Gauvain. Est-ce parce qu'il est déshonoré aux yeux du monde pour être monté sur la

charrette d'infamie ? Ce renoncement à l'honneur ne révèle-t-il pas trop clairement son amour pour la reine ?

Paragraphe 402.

a. on *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* fait il *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* au plus tost qu'il puet *P* ♦♦ *d.* que il creanta *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Signe d'une élection, ce lit interdit représente symboliquement la couche de la reine, la femme entre toutes interdites.

2. Apparemment honoré par les demoiselles, Gauvain sert en fait de faire-valoir à Lancelot du Lac. En effet au neveu d'Arthur est réservé un beau lit, mais l'aventure merveilleuse du lit somptueux ne lui est pas proposée. Comme Yvain ou Galeschin, il n'a donc pas accès à un plan supérieur de l'aventure.

3. Sur la prédiction de la Dame du Lac et le serment de Lancelot, voir § 382.

Paragraphe 403.

1. Arboré par les chevaliers de rang modeste, le penonceau, ou pennon, était une petite pièce de tissu triangulaire, aux couleurs de la seigneurie, que l'on fixait en haut de la lance juste au-dessous du fer.

Paragraphe 404.

a. devers les pres por esgarder *P*

Paragraphe 405.

1. Cette reconnaissance de la suprématie de Lancelot, qui restera incontestée jusqu'à l'arrivée de Galaad le jour de la Pentecôte du Graal dans *La Quête du saint Graal*, fait écho à l'éloge prononcé par Yvain à la Douloureuse Tour (voir § 333).

Paragraphe 406.

1. *Cf.* les paroles de Guenièvre : « car il était le plus beau de tous et le meilleur d'entre les meilleurs » (§ 349).

2. Le texte à cet endroit ne distingue pas bien les demoiselles, comme si elles constituaient une sorte de personnage collectif et anonyme. Ne pouvant déterminer laquelle des deux demoiselles décide de mettre Lancelot à l'épreuve, nous avons conservé un pluriel d'indéfinition.

3. Le prosateur se montre plus soucieux que Chrétien de justifier l'apparition des demoiselles dans le récit. La demoiselle du carrefour n'est pas l'inconnue qu'elle reste chez Chrétien, et son apparition au carrefour est motivée par le désir de s'assurer de l'identité de Lancelot.

Paragraphe 407.

1. L'échange par le don et le contre-don permet de justifier l'appa-

rition ultérieure de la demoiselle dans le récit et de préparer les épreuves à venir du héros.

2. Pour la description de ces deux ponts qui défendent l'entrée du royaume de Gorre, et sur l'histoire de leur construction, voir § 71.

Paragraphe 408.

a. asseür *B, P. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* vostre cheval et me sives *P* ♦♦ *c.* mise *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *d.* une grant juste *P*

1. Plus léger que le haubert, le haubergeon est une chemise de mailles de fer à manches courtes, parfois même un simple plastron.

2. Nous traduisons par « pichet » le mot d'ancien français *chaiste*, *cheste*, apparaissant dans le texte sous sa forme picarde *queste*, et qui désigne selon le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch « un coffre ». La traduction nous est suggérée par la variante *juste* (var. *d*), offerte par le manuscrit *P*, terme qui désigne selon Lucien Foulet (*Glossary of the First Continuation*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1955), « un vase à couvercle et à anse qui servait le plus souvent à contenir du vin » (p. 159).

3. Le silence de Lancelot du Lac n'est pas sans rappeler le silence de Perceval devant le cortège du Graal. La similitude entre les deux scènes tient à la succession des serviteurs semblant former cortège, la présence d'un tailloir et l'étrangeté du spectacle qui s'offre à la vue du héros attablé. L'énigmatique lance qui saigne qui ouvre le cortège du Graal est remplacée ici par les épées dégainées, menaçantes, mais tout aussi déplacées que la lance dans une scène d'hospitalité. Le Graal serait ainsi la merveille absente, pourtant présente en creux, mais destinée à un autre que Lancelot.

Paragraphe 409.

a. car dire li couvendra quant il vendra a cort *P* ♦♦ *b.* si pense *répété dans B. Nous corrigeons.*

1. Cette prière, sans doute adressée à Guenièvre, mais peut-être aussi à la Vierge Marie, témoigne d'une fusion de la dame et de Notre-Dame à laquelle peut aboutir la *fine amor* qui se colore de religiosité.

Paragraphe 410.

a. par la foi que vous m'aves plevie *P*

1. Avant d'être le lieu d'une félicité promise par la Dame du Lac, le lit est à nouveau le lieu d'une épreuve. Lancelot est ici pris entre deux fidélités contradictoires : fidélité à sa dame d'une part, et fidélité à la parole donnée à la demoiselle d'autre part. On mesure dans cette épreuve les conséquences catastrophiques du don contraignant pour le donateur.

Paragraphe 411.

a. vostre cuers soit *P*

1. Le motif du cœur séparé du corps et qui se trouve auprès de la bien-aimée est emprunté à la poésie lyrique (voir § 5 et n. 1).

2. Le rappel de la victoire de Lancelot au Val des Faux Amants assure un lien entre les différents cycles narratifs, et, plus spécifiquement, rapproche cette demoiselle tentatrice de la pucelle séductrice de la fée Morgain (voir § 315-323).

Paragraphe 412.

a. il est voirs proves que *P* •• *b.* ne crient riens pucele *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *c.* et autres le [*p. 1341*] conduit envers lui il en puet *B, P* : et autres le calenge envers lui si le conquiert il en puet *L. Répétition suspecte de* conduit *; nous corrigeons.* •• *d.* je di *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *e.* car ja n'i averes mal et sans moi *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *f.* si mouvoient mes de la premiere ou il venoit et contoient *P*

1. Allusion à une coutume du royaume de Logres selon laquelle un chevalier qui rencontre une demoiselle voyageant seule se doit de lui témoigner le plus strict respect, sous peine d'être déshonoré et banni de toutes les cours. En revanche, si elle est escortée par un autre chevalier, il peut la lui disputer, la conquérir et faire d'elle ce que bon lui semble sans encourir le moindre blâme (voir *Le Chevalier de la Charrette*, v. 1301-1327, p. 539).

Paragraphe 413.

a. jou prenderai de paage *P* •• *b.* passoit mais li rois Artus *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 415.

a. entroit *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* qui ert entre .II. plaseïs *manque dans B. Nous complétons d'après P.* •• *c.* puet et fiert l'une paume en l'autre et note et chante et est tant envoisies que plus ne puet et dist *P* •• *d.* bien puissies venir la riens vivans que *P* •• *e.* veües *B. Nous corrigeons.* •• *f.* plus fors *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *g.* d'ysenbrun fresce *P* •• *h.* faitt il *B. Nous corrigeons.* •• *i.* de son gre *P* •• *j.* quite *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La scène du peigne a été profondément remaniée par le prosateur. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Lancelot découvrait sur la margelle d'une fontaine le peigne que la reine avait négligemment oublié ou peut-être laissé comme indice (v. 1350-1505, p. 540-544). Son geste conservait tout son mystère. En expliquant son abandon par l'acquittement d'un droit de péage, le prosateur introduit une rationalisation qui fournit la matière d'un nouveau combat chevaleresque et l'occasion pour Lancelot de faire montre de sa prouesse. En fait le remanieur a fusionné ici deux épisodes du roman de Chrétien : la découverte du peigne et le combat contre le gardien d'un gué, scène absente dans le remaniement en prose, et qui prenait place peu après la séparation d'avec Gauvain dans le roman en vers (*ibid.*, v. 711-936, p. 524-530).

2. Cette ségrégation entre les prisonniers et les gens du pays ne

figure pas dans le roman de Chrétien. La présence endeuillée des prisonniers, muets et privés de toute joie, fonctionne comme un rappel discret de la mission libératrice de Lancelot.

3. L'isembrun est un tissu sombre employé pour les vêtements masculins.

Paragraphe 416.

a. porra lever *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Dans le roman en vers, la tombe dont Lancelot soulève la lame est vide dans l'attente de recevoir sa propre dépouille mortelle. En outre, l'inscription qui figure sur la lame le désigne comme le futur libérateur des prisonniers retenus au royaume de Gorre, précision ici effacée (voir *Le Chevalier de la Charrette*, v. 1905-1942, p. 553-554). Dans le roman de Chrétien, l'exploit du cimetière lui dévoilait l'avenir, alors que dans la mise en prose il le met en contact avec les premiers temps de l'histoire du Graal.

Paragraphe 417.

a. gist *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* Gaule *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* Joseph *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* Gaulle *B (de même à la ligne suivante). Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* si l'en met en tele maniere com il l'avoit trouvee *B, P. Nous corrigeons d'après A et L.* ♦♦ *f.* il esgarde desous terre et voit une grant flame desous terre *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *g.* c'est une aventure mervilleuse *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *h.* questes *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *i.* argoit *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Galaad, le plus jeune fils de Joseph d'Arimathie, fut le premier roi chrétien du pays de Galles. Un jour qu'il s'était égaré à la chasse, il arriva à la tombe où brûlait Siméon et lui promit d'ériger une abbaye à l'endroit de son supplice (voir *Joseph d'Arimathie*, § 588-590, t. I de la présente édition).

2. Sur le Siège Périlleux, voir n. 2, § 45.

3. Cette aventure ne figure pas dans le roman en vers. Le *Lancelot* redouble l'aventure de la tombe qui met le héros en contact avec l'origine et la fin des aventures du Graal, plan absent du roman de Chrétien.

Paragraphe 419.

a. li mieudres chevaliers del monde mes damages *P* ♦♦ *b.* tes carneus amis *P* ♦♦ *c.* et saches que tu meïsmes achievaisses les aventures qu'il metra a fin mes tu les as perdues par les grans ardeurs *P* ♦♦ *d.* jut *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *e.* mes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. C'est Galaad, le fils pur et chaste de Lancelot qui, dans *La Quête du saint Graal*, éteindra le feu de la tombe de Siméon, ainsi que celui-ci l'a prédit au roi Galaad (voir *Joseph d'Arimathie*, § 590).

2. Le texte tait le lien de parenté exact qui unira Lancelot à l'élu du Graal. Pour laisser quelque suspense, la prophétie se doit en effet

de rester incomplète. Elle fait écho cependant aux prophéties de Merlin rapportées par maître Élie (voir § 45-47).

3. Allusion implicite à la liaison de Lancelot et de Guenièvre, considérée ici comme la source d'un péché avilissant pour le héros, et destructeur de sa prouesse. Comme le remarque Ferdinand Lot, c'est la première fois que Lancelot s'entend reprocher son amour pour la reine Guenièvre (*Étude sur le « Lancelot en prose »*, p. 394). Le motif du Graal pénètre ici le conte d'aventure et d'amour.

4. De cet amour illégitime est né Hector des Marais, dont l'engendrement a été relaté dans *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 715) et dont Lancelot apprendra ultérieurement qu'il est son demi-frère.

5. Le double nom du héros a été révélé au début du roman (voir *La Marche de Gaule*, § 1). Son surnom, c'est-à-dire le nom couramment usité pour le désigner, est celui de son grand-père dont il découvrira la tombe et apprendra la fin tragique de la bouche d'un ermite. La perte de son nom de baptême Galaad, et sa transmission à son fils, seront expliquées ultérieurement (voir *La Quête de Lancelot*, II).

Paragraphe 420.

a. sans assaiier or *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Pour avoir voulu, par présomption, s'asseoir à la table du Graal au siège laissé vacant en souvenir du lieu où s'assit le Christ au jour de la Cène, et dans l'attente du Bon Chevalier, Moïse fut saisi par sept mains de feu et emporté dans les airs. Depuis son enlèvement, il brûle à la Douloureuse Tombe, dans la forêt de Darnantes, attendant sa délivrance par le Bon Chevalier, Galaad (voir *Joseph d'Arimathie*, § 523). Quant à Siméon, il fut enlevé par deux hommes de feu pour avoir tenté de tuer son cousin Pierre qui avait eu part à la grâce du saint Graal, alors que lui en était exclu (voir *ibid.*, § 556).

2. Le discours de Siméon témoigne de l'installation de l'idée du purgatoire dans les mentalités médiévales, ce « troisième lieu » dont Jacques Le Goff a bien montré la lente élaboration au cours du Moyen Âge (*La Naissance du purgatoire*, Gallimard, 1981). Le feu qui entoure la tombe, la position intermédiaire de la cave située dans un lieu saint entre la terre des hommes et l'abîme infernal, le rôle d'intercesseurs ou de libérateurs dévolu aux vivants, évoquent bien le purgatoire où le pécheur expie ses fautes dans la souffrance et dans l'attente de la Rédemption. Sur cet épisode, voir Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale* [...], t. I, p. 420-423.

Paragraphe 421.

1. Cette aventure au cimetière a été préparée par l'épisode de la Douloureuse Garde, château où Lancelot, alors nouvellement chevalier, souleva une pierre tombale et découvrit inscrits à l'intérieur de la fosse son nom et son origine (voir *La Marche de Gaule*, § 330-331). Il apprend ici cependant son indignité à venir dans la quête du Graal.

Paragraphe 422.

1. Nous avons traduit le substantif *avision* par « songe », les deux

mots étant souvent quasi synonymes en ancien français et fréquemment employés l'un pour l'autre. L'émergence nocturne de cette *avision* laisse d'autre part supposer qu'elle se produit durant le sommeil. Invitant à un transfert de reliques, et à une forme de dévotion rendue au premier roi chrétien de Galles, le songe ici décrit relève d'un lieu commun de l'hagiographie, selon lequel Dieu envoie une révélation et exhorte à faire quelque chose par l'intermédiaire d'un songe, d'une apparition ou d'une vision. Sur l'usage du songe dans la littérature hagiographique, voir Pierre Saintyves, *En marge de la « Légende dorée », « Songes, miracles et survivances »*, Laffont, coll. « Bouquins », 1987 (1re éd., Émile Nourri, 1930), en particulier le chapitre II, « Des thèmes hagiographiques qui sont issus des songes ou qui leur doivent une partie de leur vitalité », p. 523-567.

2. Une nouvelle fois, la mission de Lancelot consiste à rétablir un ordre funéraire perturbé. En rendant à la terre qui porte son nom la dépouille du premier roi évangélisateur, il permet l'instauration probable d'un culte funéraire.

Paragraphe 423.

a. je vous convoierai *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 424.

a. tantostost *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* fu pris *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 427.

a. a son mal pas *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* le pas des esperons *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *c.* assenestre *B. Nous corrigeons.*

1. La configuration du passage des Pierres ou des Perrons, qui se limite à un défilé montagneux défendu par une bretèche chez Chrétien, est ici plus complexe, les obstacles composés de ces blocs de pierre entaillés servant à justifier plus clairement le nom de l'aventure (le passage des Perrons), qui est moins motivé dans le roman source. Là encore le prosateur révèle un souci de rationalisation.

Paragraphe 428.

1. La cotte est une longue tunique de dessus, comme le bliaut — que l'aristocratie semble préférer —, mais moins élégante et moins ajustée. Endossée sur la chemise, elle est un vêtement ordinaire et confortable, taillé ici dans un lainage grossier et rêche (la bure).

2. La coiffure peut servir de signe distinctif et de marqueur social au Moyen Âge. Ainsi celle des jongleurs était-elle marquée par quelque excentricité. De même Tristan déguisé en fou se fait-il une tonsure en forme de croix, l'un des attributs du fou au Moyen Âge (voir *La Folie de Tristan version d'Oxford*, dans *Tristan et Yseut*, v. 211, p. 222).

Paragraphe 429.

a. pie *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬩⬩ *b*. tous *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 430.

a. les metent *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. En participant à la bataille alors que son statut ne l'y autorisait pas, l'écuyer a montré ici que son apprentissage était achevé et qu'il méritait d'être adoubé (voir n. 1, § 360).

Paragraphe 431.

1. Se présenter dans la grande salle à cheval est une grossièreté grave qu'accentue l'arrogance de ce chevalier qui ne salue ni l'hôte ni l'assistance. Son entrée intempestive, au milieu d'un repas, rappelle celle de Méléagant à la cour du roi Arthur (voir § 385). Ce nouvel adversaire agit donc dans le récit comme un double de Méléagant.

Paragraphe 432.

a. qu'es ce *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬩⬩ *b*. estre *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⬩⬩ *c*. le prenderai *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 434.

a. asses tost *P* ⬩⬩ *b*. la *redoublé dans B. Nous corrigeons.* ⬩⬩ *c*. la *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⬩⬩ *d*. as bras *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬩⬩ *e*. sor la teste *P* ⬩⬩ *f*. li cort sus si nel laisse *P*

Paragraphe 435.

1. Au Moyen Âge, la valeur d'un cheval tient aussi à son origine, de sorte que celle-ci est souvent précisée à titre laudatif.

Paragraphe 436.

a. que il ne seroit *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬩⬩ *b*. et s'entreviennent tant que li cheval *P*

Paragraphe 437.

a. qu'ele *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬩⬩ *b*. les *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le prosateur a rationalisé l'épisode de la décapitation du chevalier en motivant la requête de la demoiselle, dont les rapports avec le vaincu et avec Méléagant sont éclairés rétrospectivement par l'embryon d'une histoire, absente du roman de Chrétien de Troyes. Une de ses techniques d'écriture consiste donc à combler les ellipses de sa source. On notera que ce chevalier qui affichait un sens de l'honneur

inflexible au point de préférer « mourir dans l'honneur que vivre dans la honte » (§ 434) s'est en fait rendu coupable de toutes les scélératesses. Ce récit rétrospectif s'intègre donc dans la réflexion sur les valeurs chevaleresques et en particulier sur l'honneur, qui a déjà été amorcée dans le cycle narratif précédent (voir § 317 et n. 2). Par opposition à ce chevalier, Lancelot est porteur d'un sens de l'honneur remettant en cause une morale chevaleresque de façade, fondée en fait sur l'orgueil.

Paragraphe 438.

1. Cet épisode, qui est une modulation sur le motif du passage périlleux, est absent du roman de Chrétien.

Paragraphe 439.

a. si virent venir en la compaingnie de chevaliers *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* avoient *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* aporte a ses manicles *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Dans le roman de Chrétien, c'est Méléagant et non la reine qui se tient au côté de Bademagu lorsque arrive Lancelot (voir *Le Chevalier de la Charrette*, v. 3148-3163, p. 584). La traversée du Pont de l'Épée se passe sous le regard des deux hommes dont le récit relate les réactions et le conflit. En déplaçant la focalisation du récit sur la reine, ses espoirs et ses doutes, le prosateur apporte une coloration plus nettement courtoise à l'exploit de Lancelot.

Paragraphe 441.

1. Un tel anneau qui révèle les enchantements a été présenté antérieurement comme un don de la reine Guenièvre, et, à ce titre, il a été volé par Morgain (voir § 344 et n. 1). Or, la mention d'un anneau magique, donné non par Guenièvre mais par la Dame du Lac, figure à cet endroit du roman de Chrétien : le prosateur le suit ici fidèlement sans prendre garde aux incohérences de son propre récit (voir § 289 et n. 1) ; ou alors il faut admettre que Lancelot porte plusieurs anneaux.

Paragraphe 442.

a. un an avra la vigile *P* ♦♦ *b.* le pais a aus .II. *P* ♦♦ *c.* car riens ne ferai chose *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* des *omis dans P et B. Nous complétons.*

1. Mélange de sincérité et de faux-fuyants, cette réponse de Guenièvre est un modèle de prudence et d'ambiguïté. Sans jamais être parjure, car elle a juré sur l'être qu'elle chérit le plus, la reine parvient à masquer ses sentiments, à préserver l'incognito de Lancelot dont elle fait l'éloge, et à obtenir pour lui la protection du roi Bademagu.

Paragraphe 443.

a. pour honor conquerre *omis dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 444.

a. sire fait cil [...] eure herbergier *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

1. Par discrétion, Lancelot tait le but premier de sa quête qui est de délivrer la reine.

Paragraphe 445.

a. et si n'ot de toutes gens avoec lui *P* ♦♦ *b.* a sonseil *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* conquerres *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Allusion au défi lancé par Méléagant à la cour du roi Arthur et qui ouvre le conte de la charrette (voir § 285).

Paragraphe 447.

a. car il estoit passes *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* courecier moult *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 448.

1. Le mot « ban » désigne le plus couramment toute proclamation publique qui manifeste le pouvoir du seigneur. Le ban peut être un commandement, une interdiction ou, comme ici, une autorisation.

Paragraphe 449.

1. Voir § 77.

Paragraphe 450.

a. cheüe *B* : chaoit *P. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* je nel savoie je *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* et ses peres vient a la roïne *P*

1. Voir ici § 108. Dans le roman de Chrétien, c'est une suivante de la reine qui attire le regard de Lancelot vers Guenièvre afin que le spectacle de sa dame galvanise sa prouesse (v. 3640-3711, p. 596-598). La substitution du sénéchal Keu à la demoiselle permet un retour en arrière qui assure la soudure de deux parties du roman éloignées l'une de l'autre.

Paragraphe 451.

a. et bie *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 452.

a. ses fils les eüst en sa baillie ne la roïne *P* ♦♦ *b.* faire *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Cette réflexion est celle d'un *fin amant* qui accepte le refus de sa dame avec humilité.

2. Dans le roman en vers, le désir de Méléagant pour Guenièvre

restait plus implicite, se manifestant surtout par des scènes de dépit et de jalousie, notamment à l'endroit de Keu. En insistant sur la possessivité grossière du personnage, le prosateur rehausse par contraste la *fine amor* de Lancelot.

Paragraphe 453.

a. desous *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* qui *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* qui quidierent *P*

1. En matière de traîtrise, Méléagant rejoint la mère de Caradoc qui empoisonnait les plaies de Gauvain (§ 200). Par le motif de l'empoisonnement ou du philtre toxique un réseau d'analogies se tisse ainsi entre les diverses prisons : celle de Caradoc, celle de Méléagant et, bien sûr, celle de la fée Morgain qui fait absorber des philtres à Lancelot (§ 344 et § 365).

Paragraphe 454.

a. ne plouroit ele mie *B* : ne plouroit [ele *exponctué*] pas *P. Nous corrigeons d'après P.*

1. Constituées de tréteaux et d'un plateau, les tables sont montées et démontées à chaque repas ; les tables fixes, appelées *tables dormanz*, sont encore rares.

Paragraphe 455.

a. en tel lieu ou ne sara estre *P* ♦♦ *b.* gisoient tote nuit .xx. chevalier *P*

1. Le prosateur refuse le mode de suicide choisi par Lancelot dans le roman de Chrétien (l'étranglement par pendaison, voir v. 4292-4318, p. 612-613), sans doute parce qu'il le juge peu chevaleresque. Il transforme cette tentative de suicide en une lutte entre Lancelot et l'un de ses gardiens, le jeu autour de l'épée donnant une coloration héroïque à la scène. Visiblement, il répugne à placer son héros dans une position de faiblesse humiliante.

2. Le texte porte *Garam*, qui est une variante de *Gailhom*, nom de la capitale du royaume de Gorre.

Paragaphe 456.

1. Pour se porter au secours de Gauvain enlevé par Caradoc, Lancelot, Yvain et le duc de Clarence avaient quitté la cour à l'insu du roi et de la reine (voir § 169).

Paragraphe 457.

a. qu'ele *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Évocation de l'arrivée, à la cour du roi Arthur, de la demoiselle de Morgain qui avait révélé la liaison adultère des amants que Lancelot aurait confessée et reniée (voir § 346-349).

2. Lancelot avait rêvé que la reine était couchée avec un chevalier sur lequel il se précipitait avec son épée (voir § 365).

3. Dans le roman de Chrétien, Guenièvre reproche à Lancelot d'avoir hésité le temps de deux pas avant de monter dans la charrette (voir v. 4492-4497, p. 617). La réinterprétation de l'accueil glacial de la reine lie fermement cet épisode au conte de Caradoc et au récit de l'enlèvement de Lancelot par Morgain, contribuant ainsi à créer l'unité du roman.

Paragraphe 458.

a. lors *P* ♦♦ *b.* et li uns lance a Lanselot la ou il pooient *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* entres fait ele *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 459.

a. ne ore ne entans *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sans doute n'est-ce pas un hasard si Lancelot apprend la mort de Galehaut de la bouche de la reine, lors d'une nuit d'amour avec elle. Guenièvre l'a finalement emporté sur son rival, et la *fine amor* a triomphé de l'amour héroïque de Galehaut pour Lancelot (voir la Notice, p. 1831-1832).

2. Ces propos misogynes de Méléagant, qui dénigrent aussi la valeur du service d'amour, font écho aux réflexions désobligeantes de Keu jugeant l'accueil glacial que la reine avait réservé à Lancelot (§ 452). Ces deux personnages sont donc exclus de l'univers de la *fine amor*.

Paragraphe 460.

1. Sur ces deux modes de disculpation, voir § 82 et n. 1.

Paragraphe 462.

a. sons *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* des cors et des chevaus *P* ♦♦ *c.* des *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Lancelot prête ici un serment ambigu : il jure sans mentir devant Dieu que le sénéchal Keu n'a pas passé la nuit dans le lit de la reine. Ainsi que l'écrit Christiane Marchello-Nizia à propos de cet épisode dans *Le Chevalier de la Charrette* : « L'ambiguïté que décèlent lecteurs et traducteurs dans cet épisode est réelle : elle découle du fait que le prédicat (avoir passé la nuit dans le lit de la reine) est juste, mais que le sujet que lui donne Méléagant est faux (Keu) : là encore *quelqu'un* a commis le délit, mais la référence n'est pas exacte. Le paradoxe, c'est que le coupable défende l'innocent : le vrai sujet vole au secours du faux » (« De l'art du parjure : les "serments ambigus" dans les premiers romans français », *Argumentation*, I, 1987, p. 397-405, citation p. 403).

Paragraphe 463.

a. et li dist *répété dans B.*

Paragraphe 464.

a. qu'il se voiṡt hors *P* ♦♦ *b.* la nuit s'en ala *[6 lignes plus haut]* Meliagans fors de la vile et lors s'en vont tout cil fors del païs et li rois mande par toute sa terre que on face autant pour Lanselot que on feroit pour lui et puis s'en alerent tout cil fors del païs qui aler s'en valrent quant li rois conmanda que nus n'i fuṡt arreṡtes et au matin vait Lanselos querre mon signour Gavain si emporte devant lui ses armes et en mainne .XL. chevaliers del païs et quant Lanselos fu pres del Pont sous Aigue *B. Passage bouleversé dans B en raison d'un bourdon sur* del païs *. Se rendant compte de son erreur à partir de* pour lui *, le scribe aurait transcrit à la suite le passage omis, sans reprendre après la seconde occurrence de* del païs *les propositions malencontreusement placées juṡte après la première. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, le nain demande à Lancelot de le suivre sans préciser véritablement l'endroit où il le conduira (v. 5075-5096, p. 632). Le peu de méfiance de Lancelot peut aisément être imputé à naïveté, aussi le prosateur prend-il bien soin de légitimer la confiance de Lancelot par son désir de retrouver Gauvain. C'eṡt l'esprit de compagnonnage (une qualité de cœur en somme) qui fait tomber Lancelot dans le piège de Méléagant. Cette mésaventure tourne donc à l'avantage du héros.

Paragraphe 465.

a. mais or laisse li contes une pieche a parler de lui et retorne a cels qui avoec lui eṡtoient venu por querre mon signor Gauvain *P*

Paragraphe 466.

a. se sousfrir non *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* atires *P*

1. Selon la légende, la force de Gauvain s'accroît au moment du zénith (voir *La Marche de Gaule*, § 654 et n. 1).

Paragraphe 468.

1. Le ṡtratagème de la fausse lettre présent chez Chrétien eṡt une variante de la ruse de la fausse nouvelle, expédient fréquemment utilisé par les personnages maléfiques du récit. Ainsi, la fausse Guenièvre envoie-t-elle un messager pour annoncer à Arthur la présence d'un énorme sanglier dévaṡtant ses terres (§ 84), ce qui l'attirera dans la forêt où elle le fera prisonnier ; de même Morgain dépêche-t-elle à la cour une suivante pour révéler l'amour coupable de Lancelot et de Guenièvre, et le prétendu repentir de Lancelot retiré du monde (§ 346). Sur le plan de la *conjointure* du récit, ces ruses en miroir rendent solidaires dans la malfaisance les opposants au monde arthurien.

2. Le retour de la joie et la deṡtruction des ponts, résultat des exploits conjugués de Gauvain et Lancelot, marquent la fin des mauvaises coutumes du pays de Gorre.

Paragraphe 469.

a. sa *répété dans B.*

Paragraphe 470.

a. ne jour ne nuit un jour se vait moult sa grant biaute a noient *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur l'adoubement de Lancelot, voir *La Marche de Gaule*, § 268-271.

2. Dans le roman de Chrétien, le tournoi est demandé durant l'exil de la reine par les dames et demoiselles qui, privées de la protection d'un époux, veulent rapidement se marier (v. 5369-5379, p. 639). On peut imaginer que le désarroi des dames résulte de l'exil forcé de quantité de chevaliers au pays de Gorre, qui les prive d'appui et de prétendants. Par souci de bienséance peut-être ou par souci de vraisemblance (car une fois les exilés de retour le tournoi apparaît moins nécessaire), le prosateur efface l'initiative féminine et place au premier plan le désir de prouesse chevaleresque des exilés.

Paragraphe 471.

a. apres mengier *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* ja Dieu ne place fait li chevaliers *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* s'en vait *répété dans B.* ♦♦ *d.* qui le tient *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* ne apres son honissement *[p. 1408]* [...] les paroles *lacune dans B et P. Nous adoptons la leçon de A.*

1. Dans la littérature, l'écu monochrome est réservé aux chevaliers adoubés depuis moins d'un an, usage qui ne se rencontre pas dans la réalité. La blancheur de l'écu du chevalier rappelle la première apparition à la cour d'Arthur de Lancelot, tout de blanc vêtu et porteur d'armes blanches. De fait, comme Lancelot autrefois, ce chevalier mystérieux, venu sur la charrette d'infamie, semble un être de l'au-delà. Mais son aura de féerie paraît comme brisée par l'allure de pénitent que lui donnent des détails tels que la chemise sale et déchirée, les pieds et les mains liés. Peut-être faut-il voir dans cette entrée de Bohort, destiné à être l'un des élus du Graal, une critique de la chevalerie terrienne. « Ne veut-il pas, ainsi que l'écrit Ferdinand Lot, par cette attitude humiliante montrer aux chevaliers, trop épris de la vanité du siècle que seul importe un cœur vaillant et pur ? » (*Étude sur le « Lancelot en prose »*, p. 402-403).

2. Ces propos énigmatiques du nain semblent renvoyer à Lancelot.

3. Gardien d'une mauvaise coutume, le roi Arthur pèche ici par manque de charité. Plus profondément, son refus démontre qu'il n'aurait jamais consenti à faire ce qu'a fait Lancelot pour retrouver la reine, ce que lui reprochera la Dame du Lac (voir § 475).

4. À la cour, le service de table était assuré par des dignitaires ou des familiers du roi. Gauvain se montre ici le défenseur de la courtoisie et de l'honneur chevaleresque contre le roi et la cour.

5. En se désolidarisant de la cour et du roi, Gauvain remet en question la coutume de la charrette d'infamie et prépare ainsi son abolition.

Paragraphe 472.

a. o lui *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Cet épisode semble inspiré du *Conte du Graal*, dans lequel un chevalier aux armes vermeilles vient voler une coupe d'or à la table du roi Arthur, sans que lui-même ou les chevaliers de sa cour esquissent la moindre défense (voir v. 865-967, p. 707-709).

2. Chevalier de la Table ronde et cousin de Girflet, Lucan est responsable de la cave du roi. Dans la réalité, les fonctions du bouteiller ne se limitent pas à la responsabilité de la cave, mais s'étendent à la gestion du domaine royal. Sur la mort de Lucan, accidentellement étouffé par Arthur, voir *La Mort du roi Arthur*, t. III de la présente édition. — Le connétable est l'officier chargé de l'écurie royale. Lors des campagnes militaires, il a la responsabilité de la cavalerie et joue le rôle de conseiller militaire du souverain.

Paragraphe 473.

a. li dist s *B. Début de* sire *avant passage à la ligne.*

Paragraphe 474.

a. fu *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. L'honneur revient donc paradoxalement au chevalier charreté ! Par cet épisode interpolé, le prosateur illustre et éclaire le *sen* profond du roman de Chrétien qui contenait une interrogation sur le sens à accorder à l'honneur.

Paragraphe 475.

a. et fist que n'eüst fait ne tu ne l'osaisses emprendre qui ta feme est *B* : et fist che que nus ne tu n'osaisses emprendre qui ta feme est *P. Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *b.* qui est li chevaliers est qui *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Peut-être faut-il voir dans cette mystérieuse prophétie de la demoiselle — qui, nous allons l'apprendre plus tard, est la Dame du Lac — l'annonce de la conception de Galaad et de la Pentecôte du Graal qui provoquera la dispersion de la cour d'Arthur et la fin des aventures du royaume de Logres.

2. Le passage du « tu » au « vous » a été conservé dans la traduction, car il marque un élargissement de la culpabilité vis-à-vis du chevalier charreté, du roi Arthur à sa cour tout entière.

3. Le conte a donc inversé la valeur et la signification de la charrette d'infamie. Devenue un symbole d'amour, elle semble se transmuer en char de triomphe puisqu'en l'absence de Lancelot elle rappelle à tout jamais non seulement l'audace du sacrifice auquel il consentit par amour pour la reine, mais aussi l'affection, l'admiration et les désirs nostalgiques dont il est l'objet.

4. L'apparition mystérieuse de la demoiselle sur la charrette semble inspirée de celle de la laide demoiselle dans *Le Conte du Graal*, laquelle maudit Perceval après son échec au château du Roi Pêcheur et lui révèle ce qu'il aurait dû faire (v. 4610-4714, p. 799-801). Bien que la

demoiselle charretée n'ait pas la laideur effrayante du personnage de Chrétien, elle n'en remplit pas moins, dans un contexte certes différent, une fonction analogue dans le récit : elle adresse à Arthur des remontrances humiliantes, lui reprochant la médiocrité de son amour pour la reine. Elle prophétise en outre son déclin et la dispersion de sa cour. Les sentiments et la réaction d'Arthur à l'écoute de ces remontrances font l'objet d'une ellipse dans le récit, ce qui achève d'écraser la figure du souverain.

Paragraphe 476.

a. bon chevalier entre entre encontrer *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* Hoors *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* Lanselot *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* ce ne puet estre l *B. Début de* lors *interrompu avant le passage à la ligne. Nous corrigeons.*

Paragraphe 477.

a. ert la grant assamblee a Portneglai *P*

Paragraphe 478.

a. mais atant se taist li contes del roi et de sa compaignie si retorne a Lancelot del Lac ensi com vous aves oï *P* ♦♦ *b.* fu pris *P* ♦♦ *c.* ele *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* de chose que je die *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* seuns *B* : siens *P. Nous corrigeons.*

1. Les épreuves auxquelles dames et demoiselles rencontrées soumettent Lancelot prennent souvent la forme d'un don contraignant qui le place devant un conflit de fidélités contradictoires : fidélité à sa dame ou fidélité à la parole donnée. Au terme de ces différents conflits, son amour pour la reine sort toujours vainqueur.

Paragraphe 479.

a. ele *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le sinople désignant en héraldique un émail de couleur rouge, et l'argent un émail de couleur blanche, les armoiries portées ici par Lancelot sont en quelque sorte le négatif de ses armoiries habituelles (trois bandes de sinople, posées en oblique, sur fond d'argent). Lorsque Lancelot rencontra la reine conduite par Keu dans la forêt de Camaalot, il portait la variante de l'écu arboré ici : « un écu vermeil, orné d'une bande blanche » (voir § 391).

Paragraphe 480.

a. Godoe d'Outre le Marce abatu *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 481.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* cops *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* et pense *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La dame de Malehaut était en effet devenue l'amie et la confidente de la reine Guenièvre (voir *La Marche de Gaule*, § 602-605).

2. La reine dépêche la demoiselle en la munissant d'une sorte de mot de passe (*ces enseignes*) qui ne peut être compris que de Lancelot, l'expression *grant joie* faisant allusion à leur nuit d'amour. C'est aussi en usant de cette expression que la Dame du Lac avait promis à Lancelot une nouvelle nuit d'amour avec Guenièvre (voir § 382 et n. 3).

Paragraphe 483.

a. melle *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* par deriere ne de mangonnel *B, P. Nous corrigeons d'après A.*

1. Le manuscrit est fautif à cet endroit (voir var. *b*). En effet le groupe adverbial *par deriere*, qui apporte une précision de lieu redondante et incohérente par rapport à *de nule part*, est sans doute l'altération, par interversion de syllabes, de *de pariere* (« de perrière »), leçon attestée dans d'autres manuscrits, en particulier dans *A*. Les termes *perrière* et *mangonneau*, qui font souvent couple dans les textes, désignent des machines de guerre offensives utilisées dans l'assaut des châteaux forts. La perrière projette violemment, grâce à la tension d'une corde tressée et à l'action d'un ressort, de gros blocs de pierre en tir retendu. Quant au mangonneau, actionné par un levier et un puissant contrepoids, il lance de petits boulets en tir courbe.

Paragraphe 484.

a. la roïne *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* et se il i est si viengne avant [...] n'est mie chaiens *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* mais *[p. 1422]* chi endroit ne parole plus li contes de lui ne del roi ne de sa compaignie ains retorne a une seror Meleagant ensi com le suer Meleagant baille a Lancelot un pic a une fenestre treslie en une tor la ou il est en prison *P*

1. Rappel du serment prononcé par Lancelot et Méléagant, scellant la trêve conclue lors du duel judiciaire qui opposa les deux chevaliers (voir § 451).

LA PREMIÈRE PARTIE DE LA QUÊTE DE LANCELOT

NOTICE

Parmi les multiples solutions trouvées par les copistes pour diviser et articuler l'immense cycle que constitue la *Vulgate* arthurienne, celle du manuscrit de Bonn qui sert de base à cette édition a le mérite de la singularité. Sur les neuf parties qui composent cet

ensemble monumental[1], quatre concernent ce que nous appelons communément le *Lancelot en prose*, œuvre centrale, mais aussi œuvre première sur un plan chronologique. Cette division quadripartite est originale face à la tripartition habituelle (*Galehaut*, *Méléagant*, *Agravain*), souvent retenue par les modernes, et il convient de lui donner sens, car elle ne saurait se réduire à une simple fantaisie du copiste ; elle témoigne à sa manière de la conception que ce dernier (ou son modèle immédiat) se faisait de l'œuvre cyclique[2]. Certes, aucune solution n'est véritablement satisfaisante ; on a depuis longtemps noté combien les coupures entre *Galehaut* et *Méléagant* ou entre *Méléagant* et *Agravain* sont artificielles ou flottantes d'un manuscrit à l'autre, parfois dictées simplement par la nécessité de diviser l'immense ensemble en deux volumes plus aisément maniables[3]. L'originalité du choix de notre scribe est, curieusement, d'éliminer la figure de Lancelot en tant que sujet du roman ou héros éponyme : non seulement aucun titre mettant en jeu le nom de *Lancelot* ne subsume les quatre subdivisions, mais ces dernières se jouent aussi d'une certaine manière du personnage[4]. Dans la dénomination des deux premières parties (*La Marche de Gaule*, *Galehaut*), Lancelot est évincé, alors même que ces parties racontent son enfance, son initiation à la chevalerie et à l'amour, évincé au profit de son pays d'origine, la Gaule, et de son double, la figure emblématique de Galehaut. Pour les deux dernières parties (*La Première Partie de la quête de Lancelot* et *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*), notre copiste rejette délibérément les figures habituelles de Méléagant et d'Agravain, qui, il est vrai, notamment pour la seconde, ne rendent que très partiellement compte du contenu du récit, pour privilégier un titre commun : la *Quête de Lancelot*, la première partie de cette *Quête* s'achevant au moment où s'ouvre habituellement l'*Agravain*[5]. Si Lancelot est ici présent, il l'est moins en tant que sujet qu'objet ; le roman s'oriente déjà vers une quête, quête de Lancelot, prélude à la quête du saint Graal. Ce titre a certes ses limites, puisque la quête de Lancelot n'occupe à proprement parler que le dernier tiers du texte, mais il en est ainsi de tous les titres proposés par les copistes du *Lancelot*. Pertinence relative qui prouve en définitive l'unité profonde animant le *Lancelot* au-delà de la pluralité probable des concepteurs et réalisateurs de l'œuvre.

La question que pose ce récit est donc en premier lieu celle de la cohérence. Cette *Première Partie de la quête de Lancelot* s'offre en effet à

1. *De Joseph de Arimathie*, *De Merlin*, *Des premiers faiz le roy Artu*, *De la marche de Gaulle*, *De Galahot*, *La Premiere Partie de la queste Lancelot*, *La Seconde Partie de la queste Lancelot*, *Dou saint Graal*, *La Mort dou roy Artu et des autres*.

2. Voir l'analyse d'Annie Combes, « Le Prologue en blanc du *Lancelot en prose* », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 21-52 (p. 36-38 pour le manuscrit de Bonn).

3. Sur la partition des manuscrits cycliques, voir Alexandre Micha, « Les Manuscrits du *Lancelot en prose* », *Romania*, LXXXIV, 1963, p. 493-499.

4. Pour A. Combes, « ce témoin [le manuscrit de Bonn] paraît donner davantage d'importance à l'axe historiographique qu'à l'axe biographique, lié à Lancelot » (« Le Prologue en blanc du *Lancelot en prose* », p. 38).

5. Notre *Première Partie de la quête de Lancelot* correspond exactement à la partie nommée *Méléagant* dans une partie de la tradition manuscrite (Rouen 05, Vatican, Oxford-Rawlison Qb6 ; voir A. Micha, « Les Manuscrits du *Lancelot en prose* », p. 497).

la première lecture comme un récit complexe, en apparence discontinu. Elle forme en même temps la partie centrale du *Lancelot* et constitue peut-être la clé de voûte du cycle tout entier. Succédant immédiatement à la réécriture du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, elle voit le roman basculer sur l'autre versant, le versant sombre qui triomphera dans *La Mort du roi Arthur* : la première apparition du saint Graal à Corbénic met à mal Gauvain, même si la précieuse relique le guérit de ses graves blessures, et le combat du serpent et des serpenteaux auquel assiste le neveu du roi Arthur préfigure l'apocalypse finale. La chevalerie « terrienne » y perd de son assurance, même si l'autre chevalerie n'est pas encore advenue. Clé de voûte, cette partie est à la fois aboutissement et point de départ.

Aboutissement, car les deux personnages éponymes dans la tradition manuscrite — Méléagant et Galehaut — voient ici leur itinéraire se conclure dans la mort. Celle de Méléagant ouvre le récit : le terrible combat contre Lancelot qui vient de s'échapper de sa tour-prison s'achève par la décapitation sauvage du héros, après un petit signe de la reine à Lancelot[1]. Mais le romancier en multiplie la résonance en retardant la découverte de la nouvelle par le roi Bademagu, son père : ce dernier la devine, sans vouloir se l'avouer, lors du passage de Lancelot à la cour de Gorre, où il doit se justifier d'une accusation de trahison. Il refuse surtout de l'entendre dire de la bouche de Lancelot qu'il estime plus que tout : « Voilà comment le roi Bademagu, en homme au grand cœur, cherche à se réconforter : bien qu'il soit persuadé de la mort de son fils, il ne veut pas le montrer en raison de l'affection sans égale qu'il porte à Lancelot[2]. » Ce dialogue entre Lancelot et le roi, où tout repose sur un non-dit, est un des sommets de l'œuvre. C'est finalement Patridès qui révélera au roi la mort de son fils ; la dernière image de Bademagu dans cette partie sera celle, fugitive, mais poignante, du père désespéré qui enterre son fils, objet d'un des épisodes les plus courts du cycle[3]. Son admiration éperdue pour Lancelot n'a pas éteint son amour paternel : le personnage garde sa complexité et transcende l'opposition de Logres et de Gorre. Aussi sera-t-il plus tard, dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, admis tout naturellement à la Table ronde grâce à l'appui de Lancelot.

L'ensevelissement de Galehaut précède de peu celui de Méléagant. Nul doute que le romancier joue ici de cet écart entre la disparition du héros haï et celle du héros aimé. Certes la mort de Galehaut survient dès la partie *Galehaut* et Lancelot en apprend rapidement la nouvelle, mais dans des conditions bien particulières qui en annulent les effets, lors d'une nuit d'amour avec la reine[4]. Ce n'est donc que plus tard qu'il est appelé à prendre conscience du drame qu'elle représente. Une fois de plus, la mort n'intéresse pas l'auteur en tant qu'événement ou simple instant, mais à travers sa résonance ; elle s'inscrit dans une durée. Aussi forme-t-elle une rime embrassée dans le cadre du second épisode de cette partie consacré à Lancelot, le

1. § 7.
2. § 142.
3. § 155.
4. Voir *Galehaut*, § 459.

plus long de tous[1]. Au début de son parcours, Lancelot découvre le somptueux tombeau de Galehaut, presque par hasard, alors qu'il eſt en route vers Gorre pour se juſtifier. Sous l'emprise de la douleur il eſt sur le point de mettre un terme à son exiſtence, lorsque intervient une demoiselle au service de la Dame du Lac. Celle-ci lui demande de faire transporter la dépouille de son ami à la Douloureuse Garde ; Lancelot ne peut que s'exécuter. Pendant cette *translation*, il ne perd pas son temps : il sauve du bûcher la sœur de Méléagant et se juſtifie à la cour de Bademagu de l'accusation de lâcheté. Il rejoint enfin la Douloureuse Garde où il procède à l'ensevelissement et à l'édification d'un tombeau qui confère au personnage une aura quasi hagiographique.

Cette partie ne se contente pas de clore des itinéraires qui conſtituaient les lignes de force du *Galehaut*, elle anticipe tout autant sur les derniers développements du cycle : quête du Graal et effondrement du monde arthurien. Le long récit consacré au séjour manqué de Gauvain à Corbénic eſt de ce point de vue exemplaire. Gauvain eſt confronté à toutes les composantes du myſtère, même s'il n'en saisit pas le sens : demoiselle dans la cuve d'eau bouillante, cortège du Graal et de la Lance, Lit Aventureux, combat du serpent et du léopard, combat mortel du serpent et des serpenteaux, chants angéliques. Un ermite ne lui en donnera qu'une *senefiance* partielle. Cet épisode sera réexposé avec des modulations dans la suite du *Lancelot*, lors du passage de Bohort ou de Lancelot à Corbénic, avant sa métamorphose ultime dans *La Quête du saint Graal*. Il permet ainsi d'établir une hiérarchie entre les différents chevaliers et assure à cette scène inaugurale la valeur d'un présage. Gauvain eſt déjà un réprouvé — il rit lors du passage du cortège, il se retrouve *in fine* dans une charrette et fait l'objet des avanies de tous les habitants de la cité[2] —, même si l'on ne dispose pas encore de point de comparaison. L'ermite le laisse entendre : son aveuglement dans le Palais Aventureux annonce l'éclipse que va connaître sa prouesse ; le serpent et les serpenteaux qui s'entre-dévorent présagent le combat mortel entre Arthur et Mordret[3]. Si l'ermite ne mentionne pas encore explicitement Mordret, le narrateur ne s'en privera pas lors de la présentation des différents frères de Gauvain en chargeant très lourdement le personnage : « Le plus jeune de tous les frères de monseigneur Gauvain se nommait Mordret. [...] il fit en sa vie plus de mal que toute sa parenté ne fit de bien, car par lui moururent en un jour plus de quinze mille hommes. Lui-même y trouva la mort, tout comme le roi Arthur, immense perte[4] ! »

Les échecs successifs de Gauvain (épée brisée d'Hélyer, épreuve du cimetière, demoiselle dans la cuve) laissent la place pour une autre chevalerie, marquée par d'autres valeurs que la seule prouesse mondaine. Gauvain n'en a qu'un avant-goût en entendant les voix angéliques dans le palais de Corbénic : « Monseigneur Gauvain entend bien les voix et perçoit en elles une telle douceur et un tel charme

1. § 106-147.
2. § 236 et 243.
3. § 245.
4. § 266. Voir aussi § 197, et n. 1.

qu'il ne les considère pas comme terrestres, mais comme spirituelles ; et sans conteste, elles l'étaient[1]. » Il appartiendra à la suite du cycle de donner forme à cette idée. Galaad est en germe. Sa conception n'est pas encore réalisée, mais celle d'Héliain le Blanc, le fils de Bohort et de la fille du roi Brangoire, en est comme une répétition générale[2].

Cette ouverture vers un avenir qui prend la forme d'une apocalypse est inséparable d'un élargissement vers la préhistoire du monde arthurien. Plusieurs rétrospections traversent ainsi notre récit selon deux configurations différentes. Tantôt un personnage prend en charge le récit : tel est le cas d'Hélyer qui revient longuement sur l'histoire de l'Épée brisée de Joseph d'Arimathie, qui « un jour parcourait la forêt de Brocéliande[3] ». On sait que ces analepses seront réemployées, moyennant quelques aménagements, dans *Joseph d'Arimathie* en ouverture du cycle, manière de déplier l'histoire[4]. L'autre type de retour en arrière est assumé par le narrateur, comme pour l'histoire de la Croix Noire, dispositif plus artificiel puisqu'il postule un narrateur omniscient ; ce qui explique peut-être les réticences de la version courte qui abrège le récit[5]. Dans tous ces passages se manifeste une atmosphère nouvelle, étrange, qui met aux prises Brocéliande avec l'hagiographie, de curieux Bretons sarrasins avec des chrétiens venus d'Orient. Le récit se leste ainsi d'une charge d'histoire. On fait plus que sillonner les forêts de Bretagne, on voyage également dans le temps ; l'aventure est aussi « archéologique », comme lorsque l'on dégage la tombe du roi païen Urbaduc — qui vivait avant même l'arrivée de Joseph — dans une chapelle de la Douloureuse Garde pour la destiner à Galehaut[6]. L'archéologie est inséparable d'une eschatologie. *La Quête du saint Graal* s'en souviendra à propos de la fameuse nef de Salomon.

Écartelée entre la quête de l'origine et l'anticipation des fins dernières, cette section du cycle obéit clairement à une division binaire. Une forte césure temporelle intervient à peu près au centre du récit, au paragraphe 156, pour assurer ce partage : « un an après la mort de Méléagant », la reine se trouve dans la forêt de Camaalot, escortée de quatre chevaliers... La première moitié s'ouvre précisément sur la mort de Méléagant et se ferme sur son ensevelissement. Les épisodes, au nombre de sept, souvent de grande ampleur, privilégient un couple de personnages : Lancelot et son cousin Bohort. Lancelot tue Méléagant, mais, accusé de trahison, est contraint de se justifier à la Madeleine à la cour de Bademagu, promesse qu'il tiendra. Entretemps, Bohort se lance à l'aventure à la recherche de son glorieux cousin parti sur le chemin de Gorre. Il libérera les demoiselles de Hongrefort du siège que leur imposent un sénéchal et un oncle félons et s'illustrera lors du tournoi du roi Brangoire ; il s'unira à sa fille qui donnera naissance à Héliain le Blanc. Bohort sera tout près de croiser son cousin, mais, lorsqu'il arrive à la Douloureuse Garde,

1. § 241.
2. § 95. Voir Emmanuèle Baumgartner, « Histoire d'Hélain le Blanc : du *Lancelot* au *Tristan en prose* », *Hommage à Jean Dufournet*, Champion, 1993, t. I, p. 139-148.
3. § 203.
4. Voir n. 1, § 198 et n. 2, § 203.
5. Voir § 146 et n. 2.
6. § 146.

Lancelot vient tout juste de partir après y avoir enseveli Galehaut. Rendez-vous manqué à l'image de bien des itinéraires de cette partie.

La seconde moitié du récit s'ouvre sur une journée de chasse de la cour du roi Arthur autour de Camaalot. La reine est agressée par un inconnu qui se révélera être Bohort. Keu, Sagremor, Dodinel sont successivement battus, Lancelot défait finalement son cousin, mais est emmené par une vieille conformément à sa promesse. Keu, Sagremor et Dodinel disparaissent à leur tour, emportés par des aventures au terme desquelles ils se trouvent séparés les uns des autres, puis emprisonnés. Un peu plus tard, on croit Lancelot mort, lorsque la reine aperçoit un chevalier — Griffon du Maupas — revêtu des armes de Lancelot et portant à sa selle la tête sanglante d'un chevalier. Même si Gauvain réunit autour de lui une dizaine de chevaliers prêts à partir en quête de Lancelot, ils ne tardent pas, eux aussi, à se disperser. Les épisodes sont de plus en plus brefs ; dispersion des quêteurs qui va de pair avec une fragmentation de la narration, comme si la disparition de Lancelot donnait naissance à un récit éclaté et centrifuge, où l'auteur joue avec raffinement de l'art de l'entrelacement. Seul l'épisode de Gauvain à Corbénic acquiert de l'épaisseur et de la durée dans cette polyphonie narrative virtuose qui annonce celle du *Tristan en prose*.

Cette seconde partie n'est pourtant pas simplement juxtaposée à la première : un réseau de rappels en assure la continuité et la *conjointure*. Bohort s'était ainsi engagé devant la fille du roi Brangoire à s'emparer de la reine, alors même qu'elle serait escortée de quatre chevaliers[1]. Quant à Lancelot, il avait promis à une vieille demoiselle, en échange d'un renseignement, de la suivre dès que l'occasion s'en présenterait ; quelques instants plus tôt, alors qu'on lui avait dérobé traîtreusement ses armes, il n'avait obtenu en secours celles du chevalier nommé Griffon qu'à la condition de lui rendre la pareille, le moment venu[2]. La seconde partie met ainsi en acte des paroles de la première ; elle en réalise les promesses, mais sur un mode dramatique : à la quête solitaire de Lancelot par Bohort des premiers épisodes répond une quête collective. Lancelot n'est plus simplement absent de Camaalot, occupé à se justifier à la cour de Bademagu : toute la cour — et la reine en premier lieu — le croit désormais mort. Et de fait, il s'éclipse définitivement de la scène du récit après une brève réapparition, au moment où il suit la *vieille*, dépouillé de ses armes[3].

Lancelot, présent ou absent, est dans tous les cas le personnage autour duquel et à partir duquel se construit le récit. Présent, il apparaît plus que jamais comme le chevalier exemplaire. Notre section fait appel au répertoire habituel en la matière en jouant sur la variation et la duplication : combats singuliers à fonction judiciaire (il triomphe de Méléagant, puis récidive contre Argondras le Roux qui l'a accusé d'avoir tué lâchement le précédent), affrontements déséquilibrés contre un groupe d'agresseurs (les dix chevaliers de Méliadus), tournoi du Château des Dames où il se mesure *incognito* à Lionel et à

1. § 89.
2. § 125.
3. Voir § 191-192.

Hector. Il défend l'honneur de la reine contre les chevaliers de plus en plus nombreux qui le remettent en cause, respecte la parole donnée, même s'il s'agit de se dépouiller de ses armes ; nouvel Yvain, il libère la sœur de Méléagant, sa libératrice, du bûcher.

Sujet de l'action, il en est aussi l'objet. Il est le chevalier désiré, attendu, espéré, selon une perspective messianique qu'avait déjà mise en place le roman de Chrétien de Troyes. C'est ce que lui suggère une demoiselle montée sur une mule blanche, alors qu'il est emmené par la *vieille* : « Seigneur, plus que tous les chevaliers du monde, soyez le bienvenu ! — Demoiselle, que Dieu vous accorde d'heureux jours ! Savez-vous donc qui je suis ? — Oui, je sais bien que vous êtes monseigneur Lancelot du Lac, le chevalier le plus désiré au monde. — Demoiselle, où suis-je si désiré ? — Seigneur, dans le pays d'Estrangorre, où l'on ne souhaite voir aucun chevalier avec plus d'ardeur que vous[1]. » Tels sont les derniers propos du héros dans notre partie ; son retrait — certes provisoire — de la scène du récit anticipe d'une certaine manière sur la crise du personnage : Galaad ne tardera pas à être conçu et à prendre en charge la part d'attente que Lancelot ne pourra remplir. Lancelot est aussi objet de tristesse. Il est à la cour du roi Arthur celui que l'on pleure et celui que l'on cherche désespérément. Tous les chevaliers de la Table ronde sont prêts à se lancer dans sa quête, à telle enseigne que la cour est menacée de désertion, ce qui oblige le roi Arthur à intervenir et à limiter le nombre des quêteurs à une dizaine de chevaliers choisis par Gauvain. Enfin, le récit de ses aventures fait l'objet de « mises en écrit » par les clercs du roi Arthur lors de ses deux brefs passages à la cour, procédé qui permet d'insister sur la primauté du personnage en le plaçant au cœur et à la source du roman[2].

C'est par rapport à Lancelot que se définissent les autres protagonistes. On pense en priorité à Bohort. S'il part à l'aventure, c'est que Lancelot lui a demandé par l'intermédiaire de Lionel de ne pas rester inactif à la cour : Bohort, dit en substance Lancelot, ne ressort pas grandi à ses yeux de son séjour prolongé à la cour[3]. Un chevalier ne peut s'accomplir que dans l'errance ; la cour ne peut être paradoxalement qu'un lieu de passage. Aussi, dès que Bohort a pris connaissance du message, il s'empresse de prendre ses armes et de partir à l'aventure, aventure qui prend la forme assez vague d'une quête. Lancelot est à la fois le personnage recherché par Bohort et celui qui motive ses actions, il est cause et fin, aiguillon et modèle. Bohort apparaît de fait comme un disciple fidèle et inconditionnel de son cousin, occupant désormais la place laissée vacante par Galehaut : la remise de l'épée de Galehaut à Bohort sur l'ordre de Lancelot s'inscrit dans cette perspective[4]. Le romancier construit son itinéraire sur un jeu de parallélismes et d'échos : les combats de Bohort contre les dix chevaliers de Galindé rappellent ceux de Lancelot contre les hommes de Méliadus, le tournoi du château de la Marche où s'illustre Bohort fait pendant à celui du Château des

1. § 191.
2. § 11 et 147.
3. § 26.
4. § 150. Voir sur ce point François Suard, « Bohort de Gaunes, image et héraut de Lancelot », *Mélanges Philippe Ménard*, Champion, 1998, t. II, p. 1297-1317.

Dames[1]. Bohort ne se caractérise pas par sa seule prouesse ; il est aussi le champion de la justice, il incarne la mesure, n'hésitant pas à faire faux bond aux demoiselles de Hongrefort auxquelles il ne pardonne pas leur brutalité et leur cruauté dans le traitement infligé à leurs deux prisonniers. À la suite de cette déconvenue, Bohort devient comme Lancelot l'objet d'une quête par ces mêmes demoiselles. Cette exigence de mesure ou tempérance, Bohort sait se l'appliquer à lui-même dans les deux épreuves suivantes : il libère certes la fille du roi Agrippe de son corset de fer, mais se refuse à tenter l'aventure du chevalier à la main transpercée d'une épée, car il ne saurait se considérer comme « le meilleur chevalier du monde », à qui, selon le supplicié, est réservée l'aventure. Bohort a bien conscience de tout ce qui le sépare de son cousin, il sait rester humble.

Bohort est une sorte de double de Lancelot, mais un double sans amour, comme nous le montre le curieux épisode de la fille du roi Brangoire : il faut l'intervention d'une gouvernante, prototype de Brisane, et d'un anneau magique pour forcer la main à Bohort et le faire coucher avec la jeune fille éperdument amoureuse. Mais notons là encore l'écart au-delà des parallélismes suggérés plus tard par Lancelot ou Bohort dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*. La merveille n'a pas la même fonction. Chez Bohort, elle suscite très provisoirement une passion jusque-là inexistante, alors que chez Lancelot elle permet de substituer l'objet du désir : à l'anneau aphrodisiaque s'oppose le philtre d'illusion. Cet écart a aussi valeur programmatique : Bohort, qui a perdu presque malgré lui sa virginité[2], sera l'un des trois élus du Graal aux côtés de Galaad et de Perceval, alors que Lancelot en est exclu. C'est dans ce jeu de miroir entre les deux cousins qu'il faut interpréter le curieux geste de Bohort qui, après avoir promis à la fille du roi Brangoire d'enlever la reine Guenièvre, met son vœu à exécution, alors même qu'elle est entourée d'une escorte de quatre chevaliers dont Lancelot. Bohort cherche à s'approprier l'objet du désir de son cousin. Lancelot est aussi le seul des quatre chevaliers à pouvoir empêcher Bohort (qu'il n'a pas reconnu) de réaliser son vœu. Comme le souligne Marie-Louise Ollier, « le geste sacrilège [de Bohort] mime ainsi celui de Méléagant mais aussi, secrètement, comme son envers, celui de Lancelot, qui seul s'avère capable de faire face au nouveau ravisseur[3] ».

Face à ce couple Lancelot-Bohort, que soudent le lignage et une enfance commune rappelée ici par les brèves apparitions de la demoiselle au service de la Dame du Lac[4], se dresse le lignage de Gauvain. Les portraits détaillés de Gauvain et de ses quatre frères au terme de notre partie n'interviennent pas au hasard. La rivalité entre Lancelot et Gauvain, qui relevait jusqu'alors d'une saine émulation, prend désormais un tour plus grave. Elle devient tension, même si ce

1. Bohort est privé de son épée par une demoiselle au service de la Dame du Lac (§ 56), comme Lancelot sera plus loin contraint par la *vieille* de se débarrasser de toutes ses armes, à l'exception notable de son épée.

2. Voir § 95.

3. Introduction à *L'Enlèvement de Guenièvre (Lancelot du Lac V)*, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1999, p. 29.

4. Autre figure liée à la prime enfance et au lignage : Orvale de Guindel, cousine de Lancelot qu'elle a quitté lorsqu'il avait deux mois, qu'Hector libère de sa prison où la gardaient deux lions (§ 256).

n'est que par lignage interposé : Bohort soutient contre un chevalier inconnu que Lancelot est un meilleur chevalier que Gauvain ; cet inconnu, vaincu par Bohort, se révélera être Agravain, le frère de Gauvain. Dans le portrait d'Agravain, le narrateur n'hésitera pas à anticiper sur sa mort de la main de Lancelot[1]. Dans les aventures finales, les échecs de Gauvain, qui sera même battu au tournoi par le demi-frère de Lancelot, Hector[2], sont d'autant plus cuisants qu'ils sont doublés d'une promesse de réussite de la part de son rival, même si Gauvain n'en a pas une pleine conscience : ainsi l'épreuve du cimetière sera réussie par le « fils de la Reine des Douleurs » qui n'est autre que Lancelot[3], tout comme celle de la demoiselle plongée dans la cuve d'eau bouillante[4]. Cette quête impossible de Lancelot par Gauvain traduit peut-être narrativement le fossé qui s'est désormais creusé entre les deux protagonistes.

L'atmosphère générale de cette *Première Partie de la quête de Lancelot* est naturellement la tristesse. Deuils et désespoirs dominent le récit : deuil de Bademagu sur son fils, détresse de Lancelot sur le corps de Galehaut qui le conduit au bord du suicide, désespoir de la reine et de la cour qui croient Lancelot mort. La joie n'est que provisoire ; si elle éclate, c'est pour être bientôt brisée. La liesse de la victoire de Lancelot sur Méléagant est bientôt gâchée par l'irruption d'un chevalier de Gorre qui accuse Lancelot d'avoir traîtreusement tué Méléagant ; la fête au château de Hongrefort libéré d'un long siège par Bohort tourne court lorsque l'on découvre la fuite surprise du libérateur. Le rire occupe une place limitée ; tout au plus peut-on parler d'incongru, lorsque la petite troupe de la demoiselle de Hongrefort quitte le château en subvertissant les codes vestimentaires et en stigmatisant ses chevaux : on inverse le sens des robes, on coupe la queue et le toupet des montures[5]. L'épisode final où Mordret trompe le chevalier avec son amie dans l'espace restreint d'un pavillon rappelle la situation de maints fabliaux, mais le frère de Gauvain, à la différence de l'amant des récits brefs, n'a ici rien de sympathique ; tout le récit est orienté contre lui. Le seul épisode qui prête franchement à rire est celui des *gabs* des douze chevaliers élus : comique d'invention, de répétition, qui joue de l'extravagant et du saugrenu, et où l'on peut déceler une critique discrète de l'outrance du service courtois. Ces *gabs* ne sont pas exploités narrativement : seul un des douze, Patridès, que Lancelot défait, réapparaît dans la suite du récit[6]. Cette rencontre permet à Lancelot d'avoir connaissance du tournoi du château de la Marche et du curieux vœu du vainqueur (dont le nom ne lui est pas révélé) d'enlever la reine. Là encore les douze vœux semblent relever de la futilité, mais le treizième, celui de Bohort, annule la légèreté des précédents.

Cet horizon plus grave que joyeux touche également les figures féminines. Certes Guenièvre reste l'amante de Lancelot ; mais les deux retours du héros à la cour ne donnent pas lieu à de longues

1. § 265.
2. § 226.
3. § 232.
4. § 233.
5. § 61.
6. § 145-146.

retrouvailles[1]. Le discours amoureux ne s'épanche que dans l'absence et dans le désarroi, lorsque Guenièvre se lamente sur le lit de Lancelot en le croyant à jamais perdu, mais notre version abrège significativement cet épanchement[2]. La fille du roi Brangoire, éperdument amoureuse, n'eſt pas aimée en retour ; elle annonce la demoiselle d'Escalot au deſtin de laquelle elle n'échappe que par le subterfuge d'un anneau merveilleux. Seule la merveille parvient à conjurer le tragique qui éclatera dans *La Mort du roi Arthur*. Cette crise de la passion ne signifie pas l'éviction des figures féminines. Elles sont même particulièrement nombreuses dans notre partie. Mais il s'agit le plus souvent de femmes seules, de *dames* au sens politique du terme, qui possèdent un château et des terres. Femmes-seigneurs en butte à l'injuſtice, laquelle prend surtout la forme de privations d'héritage. Plusieurs deſtins sont ici parallèles : demi-sœur de Méléagant injuſtement spoliée de ses terres par ce dernier, demoiselle de Hongrefort qu'un oncle a traîtreusement déshéritée, cousine de Lancelot qui, après la mort de son père, ne conserve qu'un château[3].

La crise touche le monde arthurien en son cœur. Le retour de Guenièvre à la cour et la mort de Méléagant n'ont pas permis de revenir à une situation ſtable. Le roi eſt menacé non plus dans les marges de son royaume, mais en son centre. Mathamas, le pire ennemi du roi selon la reine, a son château aux portes de Camaalot, dans la forêt où vont chasser le roi et ses hommes. La partie de chasse s'y transforme en fiasco pour l'escorte de la reine. Le roi Arthur, qui a placé Lancelot en face de lui lors des réjouissances consécutives à sa victoire sur Méléagant, eſt violemment et publiquement attaqué par le chevalier de Gorre[4]. Lancelot, dès qu'il quitte la cour, eſt en butte à plusieurs chevaliers qui n'ont que haine et mépris pour la reine qui trahit le roi Arthur. La remise en cause de Gauvain dans les épreuves finales qui précèdent l'arrivée au château du Graal et son échec à Corbénic même touchent évidemment en amont le roi, car Gauvain reſte le chevalier exemplaire dans l'ordre de la courtoisie selon le portrait qu'en trace le narrateur : « Monseigneur Gauvain se montrait toujours loyal envers son seigneur, il ignorait la médisance et l'envie, était en permanence un modèle de courtoisie. Et c'eſt pour cela que dames et demoiselles l'aimaient, plus que pour ses qualités proprement chevaleresques. Il ne se vantait pas devant les chevaliers de ce qu'il avait un jour pu accomplir : c'était un homme toujours sage, mesuré, qui ne proférait pas d'insultes[5]. »

Exemplarité certes, mais dans un univers fragilisé, en crise, appelé à être dépassé. Exemplarité qui n'eſt plus absolue, mais relative à la cour arthurienne. La rencontre de Gauvain et de ses compagnons avec Hélyer, le fils du Roi Pêcheur, le fameux chevalier aux deux

1. Dans le premier cas, l'on n'a droit qu'à une formule bien conventionnelle : « Il n'y a au monde joie ni plaisir dont il [Lancelot] n'ait sa part, car de la reine, source de tout son bonheur, il obtient tout ce qu'il désire » (§ 12). Lors du second retour, très bref, la rencontre eſt escamotée au profit de la « mise en écrit » de ses aventures (§ 147).
2. § 195.
3. § 257. Voir aussi la demoiselle âgée qui possède le château de la Flèche (§ 138).
4. § 8.
5. § 265.

épées, est de ce point de vue emblématique : non seulement Gauvain échoue, comme tous ses compagnons, à réunir les deux morceaux de l'épée, mais le texte met en lumière l'abîme qui sépare les deux chevaleries. Hélyer relativise la valeur des chevaliers de la Table ronde, met en cause leur renom, tout ce que l'on a dit et écrit sur eux — « Chers seigneurs, vous pouvez maintenant bien voir qu'il n'y a pas en vous autant de qualités qu'on le croit[1] » — et, de fait, il ne se joindra pas à la quête de Lancelot par Gauvain et les siens. Les deux tronçons de l'épée que le neveu d'Arthur est incapable de ressouder sont un peu à l'image de cette brisure qui ne fera que s'amplifier entre les deux chevaleries. Gauvain ne pourra jamais rejoindre l'autre chevalerie, la chevalerie *celestielle*, à la différence de Bohort, qui, on l'a dit, ne perd sa virginité que par accident. Lancelot échouera également, mais aura le privilège de donner naissance à l'élu des élus : Galaad.

JEAN-MARIE FRITZ.

BIBLIOGRAPHIE

BAUMGARTNER (Emmanuèle), « Joseph d'Arimathie dans le *Lancelot en prose* », dans *Lancelot*, Actes du colloque d'Amiens des 14 et 15 janvier 1984, éd. D. Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984, p. 7-15.

—, « Histoire d'Hélain le Blanc : du *Lancelot* au *Tristan en prose* », dans *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, Champion, 1993, t. I, p. 139-148.

COMBES (Annie), *Les Voies de l'aventure. Réécriture et composition romanesque dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 2001 (voir notamment p. 290-297 et 322-341 à propos de la visite de Gauvain à Corbénic).

—, « Le Prologue en blanc du *Lancelot en prose* », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 21-52.

DEMAULES (Mireille), « Écriture et imaginaire du rêve dans le *Lancelot en prose* », *Médiévales*, 3, 1983, p. 18-27.

OLLIER (Marie-Louise), Introduction à *L'Enlèvement de Guenièvre*, *Lancelot du Lac V*, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1999, p. 5-63.

SUARD (François), « Bohort de Gaunes, image et héraut de Lancelot », dans *Miscellanea Mediaevalia. Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Champion, 1998, t. II, p. 1297-1317.

J.-M. F.

1. § 203.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

La Première Partie de la quête de Lancelot a déjà été éditée à trois reprises :

SOMMER (H. Oskar), *The Vulgate Version of the Arthurian Romances*, edited from manuscripts in the British Museum, Washington, Carnegie Institution, 1911, vol. IV, p. 222-362.

MICHA (Alexandre), *Lancelot, roman en prose du XIII[e] siècle*, Paris-Genève, Droz, 1978, t. II, p. 103-419.

LEPAGE (Yvan G.), *L'Enlèvement de Guenièvre, Lancelot du Lac V*, éd. Yvan G. Lepage, trad. et prés. Marie-Louise Ollier, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1999, p. 248-782.

L'établissement du texte.

La Première Partie de la quête de Lancelot obéit clairement à une double tradition manuscrite qu'Alexandre Micha a bien mise en évidence pour l'ensemble du cycle, mais qui pour ce passage ne se complique pas de versions contaminées : la version longue, dite de Paris, et la version courte, dite de Londres[1], et à laquelle appartient notre manuscrit de Bonn, Bibl. universitaire, 526 (daté de 1286), ff[os] 307r[o]*a*-334v[o]*c* (sigle *B*). Pour établir notre texte, nous avons contrôlé *B* par trois autres manuscrits de la même famille : le manuscrit de Paris, B.N.F. fr. 110[2] (fin du XIII[e] siècle), ff[os] 300v[o]-327v[o] (sigle *P*) ; le manuscrit de Londres, British Museum, Additional 10293 (1316), ff[os] 203v[o]-251r[o] (sigle *L*), qui a servi de base à l'édition d'O. Sommer[3] ; enfin, le manuscrit de Paris, B.N.F. fr. 16999 (fin du XIV[e] siècle), ff[os] 241v[o]-289v[o] (sigle *P3*). Pour la version longue, nous nous sommes reporté aux deux éditions existantes : celle d'A. Micha, qui s'appuie sur Cambridge, Corpus Christi College Library 45 (seconde moitié du XIII[e] siècle ; sigle *A*) ; et celle d'Y. Lepage, qui s'appuie sur Londres, British Library, Royal 20 D IV (début XIV[e] siècle ; sigle *L4*).

À l'intérieur de la famille des manuscrits appartenant à la version courte, les bévues assez nombreuses de *B* peuvent être aisément corrigées par *P*. *L* et plus rarement *P3* permettent souvent de rectifier les erreurs communes à *B* et *P*. Ces erreurs portent en général sur un

1. Pour les deux versions, voir A. Micha, « La Tradition manuscrite du *Lancelot en prose*. Les deux versions du *Lancelot en prose* », *Romania*, LXXXVII, 1966, p. 194-233. Pour la tradition de notre partie, voir A. Micha, « La Tradition manuscrite du *Lancelot en prose* », *Romania*, LXXXV, 1964, p. 505-517.

2. A. Micha a publié des extraits du B.N.F. fr. 110 dans le troisième volume de son édition du *Lancelot en prose* pour les chapitres qui divergent trop nettement de la version longue.

3. Nous avons consulté pour ce manuscrit les microfiches très lisibles de l'IRHT, que nous remercions ici pour l'aide accordée ; l'édition d'Oskar Sommer n'est en effet pas toujours très fiable, notamment en raison des réfections opérées à partir de la version longue.

mot ou un petit groupe de mots. De fait, la version courte se révèle très homogène, sans doute plus que la version longue, comme le suggèrent les différences assez nombreuses entre l'édition d'A. Micha et celle d'Y. Lepage. Cette dernière édition a le mérite de montrer que le manuscrit de Cambridge (*A*), malgré son excellence, offre ici et là des leçons isolées face à *L4* et à une grande partie des manuscrits de la version longue, ainsi qu'à l'ensemble des manuscrits de la version courte[1].

La question qui se pose à l'éditeur est celle du rapport entre version longue et version courte. A. Micha, on le sait, a lui même hésité sur la question, accordant dans un premier temps l'antériorité à la rédaction courte, non sans précaution[2], avant de prendre parti pour la rédaction longue[3]. L'ampleur du cycle exige une réponse prudente, car on peut très bien imaginer une réponse modulée selon la partie du cycle prise en considération. Pour notre partie cependant, la version longue est manifestement antérieure. Les nombreux bourdons qui entachent la version courte ne peuvent s'expliquer que dans ce sens : l'auteur de notre rédaction a voulu délibérément abréger la version longue, parfois au mépris de la compréhension.

En quoi consiste cet abrègement ? Le remanieur supprime un certain nombre de précisions sur l'espace ou le temps, élague les récits de combats ou de tournois[4], atténue des traits macabres[5] ; il écourte tel récit rapporté[6], supprime tel dialogue ou passage au discours direct[7] ; cas rare, une étape est supprimée[8] ou la fin d'un épisode est déplacée[9]. Le problème que pose l'abrègement est celui de la limite : à quel moment le texte, à force d'être abrégé, devient-il incompréhensible ou difficilement compréhensible ? On sait qu'O. Sommer n'a pas hésité a recourir assez souvent à des manuscrits de la version longue dont il pouvait disposer à Londres, notamment le Royal 20 D IV (*L4*) qui sert de base à l'édition Lepage, et à en « farcir » son manuscrit, aboutissant ainsi à une sorte de version mixte et artificielle, ne correspondant à aucun témoin manuscrit. Nous avons pour notre part, conformément à l'esprit de cette entreprise éditoriale, essayé de maintenir autant que possible la rédaction courte dans son état originel, le but étant de livrer au lecteur une des deux versions sous laquelle a circulé ce roman si important dans l'histoire littéraire du Moyen Âge. Nous n'avons ainsi pas suivi Sommer qui avait complété l'histoire de l'invention de la tombe d'Urbaduc ou celle de la Croix Noire, écourtées dans tous les manuscrits appartenant à la version courte[10] ; même

1. Voir par exemple *L'Enlèvement de Guenièvre*, p. 752, n. 874.
2. A. Micha, « La Tradition manuscrite du *Lancelot en prose* », *Romania*, LXXXVII, 1966, p. 214.
3. A. Micha, *Lancelot, roman en prose du XIIIe siècle*, Paris-Genève, Droz, 1978, Introduction, t. I, p. XIV. Sur les deux versions, voir aussi A. G. Kok, « Les Différentes Versions du *Lancelot propre* », *Rapports. Het Franse Boek*, 54, 1984, p. 117-126.
4. Voir n. 1, § 166 et var. *g*, § 225.
5. Var. *a*, § 141 et var. *a*, § 155.
6. Var. *f*, § 146.
7. Voir n. 1, § 171 ; var. *f*, § 225.
8. Au paragraphe 148, la version longue envisage une courte étape chez une dame veuve (Micha, t. II, p. 256).
9. Voir n. 1, § 177.
10. Var. *f*, § 146 et n. 1, § 200 ; voir édition Sommer, p. 295 et 322.

si cet abrègement peut toujours s'expliquer par un bourdon ou une bévue, il ne rend pas le texte incompréhensible et peut aussi s'expliquer par la volonté du remanieur de limiter ces récits rapportés. Le conservatisme a toutefois ses limites et, lorsque le sens général du récit en pâtit, il est impératif de recourir à la version longue, comme pour la fin du récit de Lambègue à Bohort[1].

Nous avons voulu respecter autant que possible le manuscrit de Bonn dans la présentation du texte en ancien français en maintenant strictement la division en paragraphes. Pour l'apparat critique, nous donnons les variantes importantes à l'intérieur de la famille à laquelle appartient *B*. Pour les manuscrits de la version longue, nous n'en offrons qu'un choix restreint, lorsque les divergences sont intéressantes pour le sens ; le lecteur pourra de lui-même effectuer la comparaison par recours aux éditions Micha et Lepage.

La traduction.

La traduction s'est voulue aussi fidèle que possible. Nous sommes plus d'une fois redevable aux traductions antérieures : celle, partielle, d'A. Micha[2], et surtout celle, intégrale, de M.-L. Ollier dans le cinquième volume de l'édition en cours du *Lancelot* dans la collection « Lettres gothiques », traductions qui allient la précision à l'élégance, même si dans l'un et l'autre cas le texte de base est assez différent, puisqu'il s'agit de manuscrits de la version longue.

J.-M. F.

NOTES ET VARIANTES

Titre.

a. Mention placée au-dessus de la colonne au milieu de laquelle intervient le changement de partie.

Paragraphe 1.

1. Voir *Galehaut*, § 435-437.

Paragraphe 2.

a. fenestre *B, P. Nous corrigeons d'après L et P3.* ♦♦ *b.* endormi entra ens la *B (anticipation sur la phrase suivante). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* huche *B, P3* : hurte *L. Nous corrigeons d'après P.*

1. Var. *a*, § 150. Même impératif au début du récit consacré à Joseph d'Arimathie en Brocéliande (voir var. *c*, § 198), même si Sommer ne complète pas ce passage (voir p. 321 de son édition). Le même récit figure en revanche au complet dans *Joseph d'Arimathie* du manuscrit de Bonn (voir n. 1, § 198).

2. *Lancelot, roman du XIIIe siècle*, texte choisi et présenté par A. Micha, U.G.E., 10/18 (série « Bibliothèque médiévale »), 1983-1984, t. II, p. 69-130 pour la partie que nous éditons.

Paragraphe 4.

a. reposoient *B, P, L. Nous corrigeons d'après P3.* ♦♦ *b.* cheval ce *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 5.

a. L et P3 donnent la même leçon que B. P donne Escavalon *, forme que l'on retrouve également dans la version longue (voir Lepage, p. 254, n. 230) et qui nous renvoie au « Conte du Graal » de Chrétien de Troyes (voir « Œuvres complètes », Bibl. de la Pléiade, v. 463, 4791, 5316 et n. 1, p. 697. Tous les renvois aux œuvres de Chrétien de Troyes seront faits à cette édition).* ♦♦ *b.* et il dist [...] nul autre *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 6.

a. fors des tours *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* as *B, L. Nous corrigeons d'après P (singulier justifié par l'occurrence suivante).* ♦♦ *c.* s'entrepirent *B (oubli de la barre de nasalisation). Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Ces gardes veillent à la régularité du combat en cas de duel judiciaire : on les trouve déjà dans *Cligès* de Chrétien de Troyes lors du combat entre Cligès et le duc de Saxe (v. 4045, p. 270).

Paragraphe 7.

a. durement qu'il ne l'a pas a cop ataint ains l'a fait *B (répétition). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* cop qu'il *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* bien vostre merci moustre *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* lie conme feme *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *e.* el *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *f.* chevaliers vaincoit *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4 (précision nécessaire).* ♦♦ *g.* s'i assist Lanselos s'i assist par *B (doublon). Nous corrigeons.*

1. Le zénith constitue souvent un moment décisif dans le déroulement du combat. Pour le personnage de Gauvain dont les forces redoublent à midi, voir § 264 ; le motif réapparaît au terme du cycle dans *La Mort du roi Arthur*, au moment du grand combat entre Gauvain et Lancelot. Voir également *La Marche de Gaule*, § 654 et n. 1.
2. Ce fut le cas de Banin, le filleul du roi Ban (voir *La Marche de Gaule*, § 233-234).

Paragraphe 8.

a. bien *[p. 1434]* que li rois n'en *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b. La version longue intercale ici une autre interrogative où apparaît le nom de Lancelot :* ou est il Lancelos ? *(voir Micha, t. II, p. 108). Le chevalier vermeil se définit plus loin comme le cousin de Méléagant (ibid., p. 109).* ♦♦ *c.* que *B, P. Nous corrigeons d'après P3.* ♦♦ *d.* dist que *B. Nous complétons d'après P et L (précision nécessaire).*

1. Lancelot a appris la nouvelle par la reine, mais dans un contexte qui ne lui a pas permis de prendre la pleine conscience du drame (voir *Galehaut*, § 459).

Paragraphe 9.

a. tant *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* en .IIII. mois *B, P, L (mauvaise lecture des jambages de* un). *Nous corrigeons d'après A et L4.*

1. Soit le 22 juillet.

Paragraphe 11.

1. Ces mises en écrit consécutives au récit des héros de la Table ronde, ici de Lancelot, scandent le *Lancelot en prose* et se retrouvent à la fin de *La Quête du saint Graal.* Sur le fait que Lancelot ne révèle qu'une partie des aventures, voir D. James-Raoul, *La Parole empêchée dans la littérature arthurienne*, Champion, 1997, p. 393.

2. Voir *Galehaut*, § 471.

Paragraphe 12.

1. Le forestier est un agent royal chargé de protéger et de surveiller la forêt ; deux forestiers jouent un rôle dans le *Tristan* de Béroul, l'un favorable aux amants, l'autre hostile (voir *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, Répertoire par M. Demaules, p. 1636).

Paragraphe 13.

a. ame et l'anel li avoit ele done ce fu bien *A*

Paragraphe 14.

a. et il traist [...] glaive *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 15.

a. aler *répété dans B.* ♦♦ *b.* mis *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. La version longue (*A* et *L4*) est ici plus catégorique : il lui faut reconnaître que « la reine est la plus parfaite de toutes les dames de la terre » (trad. M.-L. Ollier, p. 273).

Paragraphe 16.

a. trenchans *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4, dont le sens paraît plus intéressant.* ♦♦ *b.* tout freïssent *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* ains *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *d.* trouvent que il *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Remarque récurrente dans les romans arthuriens depuis Chrétien de Troyes et qui s'inscrit dans le *topos* de la *laudatio temporis acti.*

Paragraphe 17.

a. voient *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* fait il Lanselos *B. Lancelot ne se nomme évidemment pas. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* une et Lanselos le retient *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* pour

coi vous les chevaliers qui de par la roïne se reclaimment faites mal sire *B (expression atténuée et leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 18.

a. des *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* vie ne savras chevalier *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 19.

a. et Lanselos *B, P (forme de cas sujet ambiguë). Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 20.

a. cele part et les *B, P, P3 (texte fautif et lacunaire). Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ♦♦ *b.* seoient *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* armes de toutes armes de blanches armes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Les *lices* désignent les barrières qui délimitent l'espace du tournoi, mais aussi l'espace assigné à chacun des deux camps.

Paragraphe 21.

a. ele *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 22.

a. il *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* establer *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* fuir *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* conmence *B. Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.* ♦♦ *e. A et L4 ont sans doute la bonne leçon* trace . ♦♦ *f.* par lau ou *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 25.

a. Marie mal sui malbaillis *B (redondance curieuse que l'on retrouve pourtant dans L). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* on porroit *B, P, L. Nous corrigeons d'après P3.* ♦♦ *c.* a la mellee tant d'armes *B. Nous corrigeons d'après P3.*

Paragraphe 26.

a. vinrent *B (faute par anticipation). Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* roi Artu ou *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4.* ♦♦ *c.* ne fu onques mix *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Lancelot transmet ici un principe fondateur de la chevalerie arthurienne, principe que lui a inculqué la Dame du Lac (*cf. La Marche de Gaule*, § 260).

Paragraphe 31.

1. Soit le 24 juin.

Paragraphe 32.

a. uns des biaus *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* dame *B, P. Nous adoptons la leçon de L en raison du contexte ; voir la suite du dialogue.*

Paragraphe 33.

a. de *répété dans B.* ♦♦ *b.* sa *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 34.

a. prisent Galide la fille de mon oncle et *B* : prisent par aventure Galide le fil de mon oncle et *P, L, P3 (confusion à partir du cas régime de* Galindés / Galindé *. Au § 61, dans notre manuscrit B, cette fille devient bien un fils). Nous corrigeons d'après L4.* ♦♦ *b.* que sa fille estoit prise *B, P. P hésite entre fils et fille. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *c.* sa fille *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 36.

a. Lanselos *B (lapsus). Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* Honghefort aise fait *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* ore ies tu dont venus fait Boors *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Littéralement : « vous ne subirez aucun mal que je ne subisse également ».

Paragraphe 37.

a. Longefort *B. Nous corrigeons d'après les autres occurrences.* ♦♦ *b.* delivree et se *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 38.

1. En ancien français *disner*. Mais le *disner* renvoie souvent à un repas pris tôt dans la matinée, comme c'est le cas ici (l'heure de tierce correspond à la fin du premier quart de la journée) ; il correspond à notre petit déjeuner en plus copieux (voir Lucien Foulet, *Glossary of the First Continuation*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1955, p. 69).

Paragraphe 39.

a. seneschaus que puis cele *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 40.

1. Dans les manuscrits de la version longue, le serment est plus précis : c'est à sa nièce qu'il veut infliger ce traitement (voir Micha, t. II, p. 144).

Paragraphe 41.

a. et le maine [...] qu'ele pot *lacune dans B (saut du même au même).*

Nous adoptons la leçon de P. ♦♦ *b.* avoit plantes des *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4 : la suite montre qu'il n'y a qu'un seul pin.* ♦♦ *c.* es *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* partie s'alast demain armer de toutes armes *B, P, L. Nous corrigeons d'après P3 et A.*

1. Voir *Galehaut*, n. 1, § 172.

2. L'*angarde* désigne une hauteur qui offre un point de vue, donc un lieu stratégique.

Paragraphe 42.

a. forest *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4, préférable dans le contexte du siège.*

Paragraphe 43.

a. faire *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* samit qui *B. Nous complétons d'après P et L (précision de couleur importante : la banderole ressortira § 45, rouge de sang, du corps de l'adversaire de Bohort).*

Paragraphe 44.

a. justice que l'en fist *P (emploi d'un indéfini comme dans L, A et L4).*

Paragraphe 45.

a. voit l'enseigne rouge puis *B, P. Nous corrigeons d'après L, qui est proche de A.*

Paragraphe 47.

a. ains que demain viengne *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* conquiert *répété dans B.*

Paragraphe 48.

a. lors li dient *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* cheoir *B, P, L* : chair *P3. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 49.

a. en notre ost et jeter ce ne sai je se vous les i envoiastes mais se vous conneüssies quel hontes ce fu vous ne m'i envoieries pas et vous le porries moult grant avoir se vous m'i envoiies car *B (développement très confus d'un système hypothétique, il est vrai, complexe : le copiste n'a pas compris son modèle et l'a maladroitement développé). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 50.

a. damage quar il *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 51.

a. s'entrefierent *B (répétition de l'avant-dernier verbe). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* estoit *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* fait d'un des jenous *B (posture insolite). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *d.* brise sa lance et *B (omission propre à B). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 53.

a. espee et ançois *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 55.

a. glaives si *B (omission propre à B). Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* vengier ce *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Sur la *boucle*, qui désigne en ancien français l'armature de fer qui forme une bosse au centre du bouclier, voir *Galehaut*, § 291 et n. 1.

Paragraphe 56.

a. legierement *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 58.

a. Lac et mon signour Lanselot mon cousin et son frere *B (répétition de la première ligne de la colonne). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Tornant *B. Nous corrigeons d'après l'occurrence suivante (§ 148) et d'après P et L.* ♦♦ *c.* saillent del paveillon *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *d.* chantel *B* : fer *L. Nous corrigeons d'après P et P3. Le terme* chantel *ne semble s'appliquer qu'à l'écu.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 113.

Paragraphe 59.

a. fist un *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 61.

a. sor vos et conment fait il bele niece que il soit je vous *B (addition maladroite). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *b.* robes qu'il avoient et *B, P, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *c.* chascun *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *d.* Dixs *B. La forme* Dix *que nous restituons est la forme habituelle de cas régime dans notre manuscrit.* ♦♦ *e.* une vile ne *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. L'auteur veut sans doute dire que les brides seront réparées grossièrement ; la version longue est plus explicite : le cheval *n'avra frain en teste fors .I. malvés chevestre de cordele* (Micha, t. II, p. 167), autrement dit, « il n'aura pour toute bride qu'un licou de mauvaise corde ». Ce trait est à rapprocher du portrait de la Maligne Demoiselle dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 7173, p. 861).

Paragraphe 62.

a. .XII. chevaus *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon proposée par Lepage, p. 356 et n. 360 d'après B.N.F. fr. 96, f° 307 r°a. Huit lignes plus bas, il est bien question de quatorze chevaux.* ♦♦ *b.* celes *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* .IIII. esquiers *B, P, L. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *d.* li rois Baudemagus *B*

Paragraphe 63.

a. se leva Boors *répété dans B.*

Paragraphe 64.

a. part *B (répétition du verbe précédent). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* forest et chies *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 65.

a. herberges *B, P, L. Passage peu soigné dans notre manuscrit. Nous corrigeons d'après P3, A et L4.* ♦♦ *b.* trouva il s'ele peüssent avoir mestier *B. Nous adoptons la leçon de P3.* ♦♦ *c.* frain *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* mon *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *e.* tant qu'il vinrent as .II. paveillons *B, P3* : tant qu'il sont venu as .II. pavillons *P, L. Le verbe* venir *ne rend pas compte de la proposition explicative qui suit (* car [...] *). Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *f.* baille a son *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *g.* dedens l'uis del paveillon *B, P, L. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *h.* rent *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *i.* porries moi herbergier et un esquier *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *j.* si oïl une *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *k.* volentiers car *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 66.

a. sont e paveillon si *B* : sont el paveillon si *P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 67.

a. .III. qu'il *B. Nous complétons d'après P.*

1. Ce motif est à rapprocher de la mort d'Uterpandragon, empoisonné par l'eau d'une source contaminée par les Saxons chez Geoffroy de Monmouth et dans le *Brut* de Wace (éd. Ivor Arnold, S.A.T.F., 1938-1940, t. II, v. 8987 et suiv.).

Paragraphe 68.

a. sousferroit *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 69.

a. tel escu que [com *P*] vous dites que vostres freres portoit celui

que mes peres *B, P, P3. La restriction* que vous dites *porte sur le dernier membre de la phrase. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 70.

a. raison *répété dans B.*

Paragraphe 71.

a. chemin et se met a la voie entre *B (répétition lourde). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *b.* rois doit *B, P, L. Nous complétons d'après P3, A et L4.* ♦♦ *c.* doit demain tenir les huitaves de son coronement si *A* : tenra demain les witaves de son coronement si *L4* ♦♦ *d.* d'or en[dor *exponctué*]mi *B.* ♦♦ *e.* conmencierent *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 72.

a. mesires volroit *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* prime *B, P, L. Il est déjà question de* prime *au § 71. Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *c.* descent *B (de même 2 lignes plus bas). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 73.

a. chambre gisoit .I. moult riche lit et en cel lit .i. moult *B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 74.

a. se li de *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 75.

a. li chevaliers je *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* vous dites de mon signour Gavain mais *B (saut du même au même rattrapé maladroitement; voir var. c). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *c.* Artu ce dist Boors au chevalier que lui ne Gavains ne le porroient mie valoir par tel couvens et sacies fait Boors c'onques de mon signour Gavain ne pensai certes *B (voir var. b). Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 77.

a. fiancier *B (répétition lourde). Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 78.

a. esforcent *B (le pluriel appelé par* dient *semble isolé). Nous corrigeons d'après P, P3 et L4.*

Paragraphe 79.

a. Boors qui desus ert tournes la damoisele *B, P, L, P3 (lacune de*

la version courte). Nous adoptons la leçon de L4 (A conforme à L4). ♦♦ *b.* que nul plus et seoit *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 80.

a. damoiseles del tornoiement de Boort *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 81.

a. longement *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 82.

a. aventure *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L, A et L4.* ♦♦ *b.* ele *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 83.

a. avoient *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 84.

1. Dans le manuscrit *A* (Micha, t. II, p. 187), le terme de comparaison est la fille du Roi Pêcheur, ce qui accentue le parallélisme entre la conception de Galaad et celle d'Héliain le Blanc.

Paragraphe 85.

a. mon *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* ciaus *B, P, P3, L4. Nous adoptons la leçon de L et de A, le féminin étant ici préférable.* ♦♦ *c.* saves *B, P, L, P3 (sens moins satisfaisant). Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *d.* dist sire *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 86.

a. je le fais pour *B, P, L, P3 (sens différent : Bohort cacherait à Brangoire les vraies raisons de son refus). Nous corrigeons d'après A et L4.*

1. En ancien français, le *Biaus Malvais*, *malvais* allant de la simple notion de timidité jusqu'à celle de lâcheté ; dans tous les cas, le *malvais* est celui qui manque de courage.

Paragraphe 87.

a. espees *B (interversion avec le quatrième chevalier ; voir var. d). Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.* ♦♦ *b.* damoisele devant *B (ellipse pudique ?). Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.* ♦♦ *c.* ou il sera u il sera outres *B (doublon). Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* hialmes *B. Nous corrigeons d'après P, L, A et L4 (voir var. a).* ♦♦ *e. Les manuscrits de la version longue inversent* damoisele *et* chevalier *, ce qui est sans doute plus logique.* ♦♦ *f.* qu'il se *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 88.

a. et de tous ciaus que je conquerrai *[p. 1518]* je les vous envoierai prison et *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Cette série de promesses / gageures plus ou moins burlesques s'inscrit dans la tradition des *gabs*, ou vantardises héroï-comiques, que connaît également la littérature épique ; on pense notamment au *Pèlerinage de Charlemagne.* Elles peuvent se lire comme une critique discrète des outrances de l'héroïsme arthurien.

Paragraphe 89.

a. solement mon signour Lanselot del Lac *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La gouvernante, ou *maistresse*, est ici une vieille, type bien connu de la littérature médiévale, à la fois femme d'expérience qui connaît le mal d'amour et sait y remédier (*cf.* la *vetula* ovidienne et ses avatars médiévaux du *Roman de la Rose* à Villon), et femme *faee* qui connaît les enchantements et les sortilèges. La gouvernante de la fille du roi Brangoire annonce évidemment Brisane, qui sera à l'origine de l'union de Lancelot et de la fille du Roi Pêcheur et donc de la naissance de Galaad.

Paragraphe 90.

a. morir fait la chose *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce chantage par le suicide, cette menace de la mort qui se réalise dans la figure de Didon, est un trait récurrent du personnage féminin amoureux dans la littérature médiévale. On le retrouve sur un mode dramatique à la fin du cycle dans *La Mort du roi Arthur* avec la demoiselle d'Escalot.

Paragraphe 91.

a. Variante intéressante de P : mes duels . ♦♦ *b.* Amours qui le me *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Amplification d'une liste déjà présente dans *Érec et Énide* de Chrétien de Troyes (v. 543-546, p. 15).

Paragraphe 92.

a. ele ne l'est on n'en *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 93.

a. est ses cuers *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 95.

a. Babilone *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* em parole il moult longement et *B, P, L. Le* il *reste obscur (s'agit-il d'Héliain ou de Bohort ? Ou du* conte *?). Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *c.* et sans faille *[p. 1525]* [...] eage *lacune propre à B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Renvoi sans fondement à un autre roman du cycle. On peut noter le titre donné au roman : *La Queste del saint Graal*, titre consacré par l'usage chez les modernes, mais qui n'apparaît pas dans le roman lui-même, où l'œuvre est désignée par *Aventures del saint Graal*. Sur cette conception d'Héliain le Blanc qui annonce évidemment celle de Galaad, voir E. Baumgartner, « Histoire d'Hélain le Blanc : du *Lancelot* au *Tristan en prose* », *Hommage à Jean Dufournet*, Champion, 1993, t. I, p. 139-148.

2. Même déception lors de la naissance de Merlin (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 20, p. 593-594).

Paragraphe 96.

a. crupet *B (mauvaise lecture de* toupet *?). Le terme (à rattacher à* crupe, *« la croupe » ?) n'est pas attesté dans le Tobler-Lommatzsch. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Bohort ne reviendra en fait jamais dans notre cycle. C'est le *Tristan en prose* qui imaginera un retour de Bohort et une rencontre entre le père et le fils (voir *Le Roman de Tristan en prose*, sous la dir. de Ph. Ménard, t. VI, éd. E. Baumgartner et M. Szkilnik, Genève, 1993, § 80-82 et l'article d'E. Baumgartner « Histoire d'Hélain le Blanc : du *Lancelot* au *Tristan en prose* »). À la fin du *Lancelot* figure en revanche la rencontre de Lancelot et de la fille du roi Brangoire qui lui présente le jeune Héliain âgé de deux ans.

2. Le toupet est la touffe de crins à l'extrémité supérieure de la crinière entre les oreilles ; le terme médiéval de toupet s'est maintenu en français moderne dans ce sens technique.

Paragraphe 98.

a. bons [et *exponctué*] noiie *B*

Paragraphe 99.

a. traite *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* reposer *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* veïstes et quant *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La mort par noyade est peu présente dans les romans médiévaux et se réalise rarement : voir l'épisode de la demoiselle qui veut noyer Perceval au début de la *Seconde Continuation du Perceval* (éd. W. Roach, *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes*, t. IV, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1971, v. 20007-20106), l'épisode de Fergus menacé de noyade par des marins dans le *Fergus* de Guillaume le Clerc (éd. W. Frescoln, Philadelphie, 1983, v. 3897-4055) et, plus loin dans notre partie, la noyade qui menace Dodinel (§ 193-194) ou Hector (§ 248). Ce type de mort est à rapprocher de la mort par étouffement : il s'agit dans les deux cas d'éviter de verser du sang.

Paragraphe 100.

a. salee *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 101.

a. conment et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 102.

a. haute *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après L4.* ♦♦ *b.* apele et on li ouvre l'ui si le reçoit li hermites a bele *B (leçon isolée et maladroite). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 103.

a. Répétition de que *au début de la colonne.*

Paragraphe 104.

a. onques pour nului ne *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* lors revienent [...] devenus *lacune dans B et P. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *c.* nule *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* voit si *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 105.

a. Nous ajoutons se combat *, absent de la rubrique.* ♦♦ *b.* Joiouse Garde *B (voir § 114, var. b).*

Paragraphe 106.

a. cointe *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* lorain a *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* ja s'il vous plaist et Dix dites *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 109.

a. et la tombe *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La taille de la tombe est à mettre en rapport avec celle de Galehaut lui-même, « le fils de la Belle Géante ».

Paragraphe 110.

a. qui pour Lanselot *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Le terme médiéval est *prodom*, où s'est peu à peu oubliée la notion étymologique de prouesse physique et qui s'est chargé de valeurs liées à la piété et à la spiritualité. Le mot est souvent appliqué dans le cycle à des ermites et donne une aura spirituelle au personnage de Galehaut, contrebalançant sa puissance terrestre. De fait, son corps est bien gardé dans cette abbaye comme une précieuse relique : le héros devient une sorte de martyr qui a sacrifié sa vie par amour pour Lancelot.

Paragraphe 111.

a. encontra la Dame del Lac *B. Nous corrigeons d'après P, L et P3.*

1. Le *pour* est à la fois causal et final. Lancelot a appris plus haut la mort de Galehaut, mais dans un contexte bien différent (voir § 8 et n. 1).

Paragraphe 112.

a. proi *B. Nous corrigeons d'après A et L4.* ◆◆ *b.* desfendre de ce qu'il couvient estre a force et *B (anticipation maladroite des paroles de la demoiselle aux gardiens, § 113). Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 330-331.

Paragraphe 113.

a. morres et *B. Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.* ◆◆ *b.* voles passer cil sont dedens *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A.* ◆◆ *c.* puet *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 114.

a. fiancier fait il que *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* la Dolerouse Tour et *B. Nous corrigeons d'après P, P3, A et L4.* ◆◆ *c.* si di que cil as blanches armes qui les ot vestues le jour *B (leçon lourde). Nous adoptons la leçon de P.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 311.

Paragraphe 115.

a. a celi *[p. 1544]* quant *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 116.

a. des esesperons *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* fors par le *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Cette scène rappelle évidemment celle du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes où Yvain devient le champion de Lunette également menacée du bûcher après lui avoir sauvé la vie (v. 3563 et suiv., p. 425 et suiv.).

Paragraphe 117.

a. requerront *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b. A et L4 donnent* frans *, qui est sans doute la bonne leçon.* ◆◆ *c.* l'ame pour la loiaute *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A.*

1. Ces paroles sont l'exact décalque des plaintes de Lancelot dans la tour de Méléagant (voir § 2) : la sœur de Méléagant manifeste ainsi son désir secret d'occuper dans le cœur de Lancelot la place de la reine.

Paragraphe 118.

a. saut le lairoit il pour *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* venus pour rescourre ceste damoisele desfendre fait cil par foi se *B, P, L,*

P3 (mauvais découpage des répliques dans la version courte). Nous corrigeons d'après A et L4.

Paragraphe 119.

a. voles *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* rendent sainne *B, P. Nous complétons d'après L, A et L4.*

Paragraphe 120.

a. Lanselot car il *B (mauvaise lecture de l'abréviation de* quant *?). Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.* ♦♦ *b.* baisier le valt *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4 (précision nécessaire).* ♦♦ *c.* menton puis que autre chose n'em puet avoir si plore *A, L4. La version courte semble éliminer ici volontairement une précision importante de la version longue.* ♦♦ *d.* court Baudemagu *B. Nous complétons d'après P.*

1. La version courte semble ici édulcorer la scène de retrouvailles et le désir de la sœur de Méléagant pour Lancelot (voir var. *b* et *c*).

Paragraphe 121.

a. em baes a desfendre *B. Nous corrigeons d'après A et L4 (l'idée de devoir s'impose).*

Paragraphe 122.

a. estoit [blans *surchargé en* grans] et *B (dans tous les manuscrits les copistes hésitent entre notions de couleur et notions de grandeur).* ♦♦ *b.* issi del paveillon uns chevaliers tous armes qui *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ♦♦ *c.* et j'aim tous ceus [...] errans *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 123.

a. visiousement *B. Nous adoptons la leçon de P, de A et de L4 (* visiuement *, « fixement », est préférable à* visiousement *, « subtilement », « adroitement »).*

1. Annonce en partie réalisée au début de *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* avec l'épisode de la fille du seigneur de la Bretèche ; le mari jaloux la punit en faisant d'elle sa chambrière, mais il n'est pas question de sa mort.

Paragraphe 124.

a. armes v' qui *B (abréviation surprenante de* vermeille *).* ♦♦ *b.* paveillon et *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4 (précision nécessaire pour la suite du récit).* ♦♦ *c.* il encontre un *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 125.

a. armes que *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* chevalier de

B. Nous complétons d'après P et L. ♦♦ *c.* suit et tant *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Il en eśt queśtion au paragraphe 188, sans que l'on nous donne d'explication sur le nom (voir n. 1).

Paragraphe 126.

a. ciaus car *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* chevauchoit tout coiement toute *B* : chevalchoit moult noblement *L. Nous corrigeons d'après P, P3 et L4.*

Paragraphe 127.

a. trouveres *B, P, L, P3 (anticipation du verbe suivant). Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *b.* cheval tout *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 128.

a. chevaus *B. Nous corrigeons d'après P et L (il s'agit du seul cheval de Lancelot).* ♦♦ *b.* lau *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* regarde *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 130.

a. on *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* grant des se *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 131.

a. Kamaalot quant *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4 (précision intéressante).* ♦♦ *b.* vallet et li *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 267-273.

Paragraphe 132.

a. praerie de mur *B, P (expression plutôt elliptique). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 133.

a. jours sera la feśte *B* : jor quar adont iert la feśte *L. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* feśte *B, P, L, P3 (répétition maladroite). Nous corrigeons d'après A et L4.*

1. *Huidesant* a été identifié avec Wissant, port français sur la Manche, même si l'on reśte manifeśtement en Grande-Bretagne (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 53 et n. 1).

Paragraphe 134.

a. si fiśt metre Lanselot em prison *B, P, L, P3 (anticipation sur la révélation du nom). Nous adoptons la leçon de A et de L4.*

Paragraphe 135.

a. en ces terre *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* tombe *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P et L.*

1. Il n'y a pas d'autre allusion à la Tour de Merlin dans le cycle ; il faut peut-être la rapprocher, comme le suggère A. Micha (*Lancelot en prose*, t. IX, p. 330), de la tour de la Forêt Perdue, devant laquelle se déroule la carole magique dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot.* Paul Zumthor y voit un développement du motif de la Pierre de Merlin, lieu d'aventures et de rencontres extraordinaires (voir *Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne, 1943, p. 220).

Paragraphe 136.

a. sive et cil si fait grant aleüre *B, P3. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 137.

a. je morrai *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Cette notation sur la question de l'accent est assez rare dans nos romans : Banin parle-t-il le « breton » avec un accent continental ?

Paragraphe 138.

a. entre lui et .I. chevalier et *B, P, L. Nous adoptons la leçon de P3.* ♦♦ *b.* faillirent les grans *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Fausse anticipation. Les moines ont tenté depuis le haut Moyen Âge d'introduire la vigne en Grande-Bretagne, parfois avec succès ; la production restait somme toute très limitée et aléatoire (voir Roger Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIXe siècle*, Flammarion, 1959, p. 185).

Paragraphe 139.

a. entrestous *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur le *Lai d'Orphée*, œuvre française perdue du XIIe siècle, mais connue par le *Sir Orfeo* anglais, voir Jean Frappier, « Orphée et Proserpine ou la Lyre et la Harpe », dans *Mélanges P. Le Gentil*, SEDES/CDU, 1973, repris dans *Histoire, mythes et symboles. Études de littérature française*, Genève, Droz, 1976, p. 199-207. Il est également mentionné dans le *Lai de l'Espine*, v. 183 (voir *Les Lais anonymes des XIIe et XIIIe siècles*, éd. Prudence Mary O'Hara Tobin, Genève, Droz, 1976, p. 271). Le *Lai d'Orphée* mêle la légende antique et les traditions celtiques ; il raconte comment Orphée, roi d'Angleterre, réussit grâce à ses pouvoirs de musicien à ramener dans son royaume Eurydice-Heurodis, son épouse, qui, victime d'un enchantement, avait été emportée dans l'Autre Monde merveilleux et paradisiaque des légendes celtiques.

Paragraphe 140.

a. au roi *répété dans B.* ♦♦ *b.* pour il *B. Nous complétons d'après P et*

L. ◆◆ *c.* de *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *d.* paroles *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 141.

a. La version courte semble gommer un trait macabre de la version longue : Meleagan cui il avoit eſte cosins puis prent la teſte et vient devant *A, L4.*

Paragraphe 142.

a. vi *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* il disoit [...] mais *lacune dans B, P, L et P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ◆◆ *c.* diſt biaus *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4.*

Paragraphe 143.

1. Ce développement montre bien que le compagnonnage des armes met en jeu l'affectif et peut donc entrer en conflit avec la relation amoureuse, ici avec la relation de Lancelot et de la reine. Le roi Bademagu sera admis à la Table ronde dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot.*

Paragraphe 144.

a. lix *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 145.

a. terre puis traiſt a lui son glaive et descent si chiet li chevaliers pasmes de l'angoisse *B (ordre confus). Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 146.

a. Sire fait il je le vous dirai sacies qu'il le me couvenoit faire *B (duplication maladroite de* dirai *). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ◆◆ *b.* chevaliers que je *B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* prendre en conduit la roïne en conduit de .IIII. chevaliers *B. Nous corrigeons d'après L, A et L4.* ◆◆ *d.* Lanselos [les *exponctué*] i *B* ◆◆ *e.* dame diſt *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *f. La version courte abrège et modifie le texte original (sans doute par saut du même au même). La vieille dame demande à Lancelot de se renseigner auprès d'anciens hommes sur la localisation précise de cette tombe et c'eſt alors dans la bouche de ces derniers qu'eſt placé le discours direct, de fait plus long que celui que donnent les manuscrits de la version courte (voir Micha, t. II, p. 252-253).*

1. Voir *La Marche de Gaule*, § 310 et 435.

2. Cette hiſtoire eſt bien plus développée dans la version longue (voir var. *f*). L'essentiel eſt cependant maintenu : le rattachement de la sépulture de Galehaut (et donc de Lancelot) à la préhiſtoire païenne de la Grande-Bretagne et à l'arrivée de Joseph d'Arimathie sur l'île. La fiction archéologique, la découverte sous le sol d'une

chapelle d'une tombe païenne, met en valeur l'élargissement temporel auquel procède le romancier dans la dernière partie du roman par recours de plus en plus fréquent aux analepses sur le temps des origines et les débuts du christianisme en Grande-Bretagne, perspective qui sera au cœur du premier roman du cycle, *Joseph d'Arimathie.*

Paragraphe 147.

a. aumaile *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* furent et Melians aussi *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. *Aumaire* désigne tout réceptacle en bois ou en pierre, destiné à recevoir ou des livres (l'*armaire* désigne ainsi par métonymie la bibliothèque) ou des reliques et objets liturgiques, ce qui est peut-être le cas ici. Le terme peut aussi désigner la niche dans laquelle on place un tombeau (voir un exemple dans le *Saint voyage de Jherusalem* d'Ogier d'Anglure, éd. F. Bonnardot et A. Longnon, Paris, Société de l'Histoire de France, 1878, § 246) ; nous retenons ce dernier sens.

Paragraphe 148.

a. lui et laisse *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Voir § 58.

2. Le personnage de Lambègue, neveu de Pharien, joue un rôle important au début du *Lancelot*; c'est lui qui emmène Lionel et Bohort au Monastère royal (voir *La Marche de Gaule*, § 52-53).

Paragraphe 150.

a. et ce fut *[p. 1584, 8ᵉ ligne du §]* cil que [...] com je cuit *importante lacune dans B, P, L et P3 qui rend incompréhensible la fin du récit de Lambègue et le rapport avec l'aventure de la chapelle. Nous adoptons la leçon de A.*

Paragraphe 152.

a. conmencent cele *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 153.

a. aconsiurres si *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Garde et se vous ales tost je quit bien que vous l'aconsiurres mais *B (répétition). Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 154.

a. Dame del Lac et ele le conmande a Dieu moult doucement et puis *B (répétition). Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 155.

a. li rois la teste *B. Nous complétons d'après P et L. Ajoutons que la version courte semble gommer les précisions macabres de la version longue (voir Micha, t. II, p. 266).* ♦♦ *b.* souvint *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Curieusement il n'est pas question ici de la fille de Bademagu, demi-sœur de Méléagant (voir § 1) ; mais les relations de parenté sont assez floues et, selon d'autres manuscrits, elle n'a en commun avec Méléagant que la mère, et non le père (voir Lepage, p. 249 et n. 98).

Paragraphe 157.

a. esbanoiier *B (il ne s'agit pas d'un futur proche). Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* durement et il le salue et ele li *B, P, L, P3. La suite montre que Bohort n'a pas salué la reine. Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ◆◆ *c.* Dix vos gart sire chevaliers et s'em passa outre et li chevaliers vint apres li et s'acoste *B, P, L (abrègement qui rend le texte difficilement compréhensible). Nous adoptons la leçon de A.* ◆◆ *d.* qui das li *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *e.* le chevaliers *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 159.

a. je *répété dans B.*

1. Voir § 126.

Paragraphe 160.

a. avras *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* durement el coste *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 161.

a. vielle ha fait *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A (l'apostrophe est nécessaire).*

Paragraphe 162.

a. vous ne nous facies *B, P, L, P3, L4. Nous adoptons la leçon de A.*

Paragraphe 163.

1. Le sycomore — *sicamor* en ancien français — est un figuier merveilleux aux fruits doux et amers, à forte charge symbolique en raison de sa proximité phonique avec *amor* ; il apparaît dès *Érec et Énide* de Chrétien de Troyes, dans le verger merveilleux de la Joie de la Cour (voir v. 5878, p. 144, et n. 1). Et si Sagremor est un des personnages-clés de cet épisode de la Fontaine aux Fées située précisément sous un sycomore, ce n'est peut-être pas par hasard, car on a souvent fait dériver le nom de Sagremor du sycomore.

2. Développement intéressant en ce qu'il rattache les fées à l'imagination et à l'ignorance des habitants de la forêt, ou sauvages. Sur ce point, voir Laurence Harf-Lancner, *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine [...]*, Champion, 1984, p. 413.

3. Le nom de ce personnage fortement négatif est expressif : à rapprocher de Satanas, « Satan » (*cf.* lapsus du scribe au paragraphe 179, var. *a*) et de Mathamas, roi saxon dans les *Les Premiers Faits du roi Arthur* (§ 174).

Paragraphe 164.

a. fait il car il en fait bien le samblant *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4 (sens restrictif plus riche).*

Paragraphe 165.

a. vint une *B. Nous adoptons la leçon de P, de L, de A et de L4.*

Paragraphe 166.

1. Le récit du combat est considérablement abrégé par rapport à la version longue (voir Micha, t. II, p. 280-281).

Paragraphe 169.

a. qui laiens gisoit en *B (anticipation plate du verbe suivant). Nous adoptons la leçon de A et de L4.*

1. Personnage célèbre par son long récit qui ouvre *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (v. 173 et suiv., p. 343 et suiv.).

Paragraphe 170.

a. mar li sonnastes le cor et *B, P (* li *peut se comprendre comme un datif éthique se rapportant à Calogrenant). Nous adoptons la leçon de L, de P3 et de L4.*

Paragraphe 171.

1. Passage plus développé dans la version longue où l'amie interpelle avec effroi le chevalier : *A* donne *Ha, Marlagan, Marlagan, ne m'en lessies mie ensi porter !*

Paragraphe 172.

a. chevaliers et *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A (précision nécessaire).* ♦♦ *b.* vient si durement qu'il brise *B (répétition lourde de l'adverbe). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* fait uns *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 173.

a. monte *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* aus et *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ♦♦ *c.* prent .I. chevalier .I. *B. Nous corrigeons d'après P, L et L4.*

Paragraphe 174.

a. pour ce que nostres *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 175.

a. demandent *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 177.

a. Brandelis de Taningues *B, P, L, P3. Nous complétons d'après L4 (le personnage est désigné plus bas du seul terme de duc).*

1. La demoiselle est provisoirement oubliée : elle réapparaît brièvement à la fin de l'épisode (voir § 182). Dans la version longue se clôt ici l'épisode ; Sagremor ramène la demoiselle au pavillon de son ami, mais celui-ci est absent ; Sagremor hésite à la laisser, mais repart finalement seul (Micha, t. II, p. 293 et Lepage, p. 572).

Paragraphe 178.

a. et c'ert [...] nule miels *lacune dans B, P, L et P3. Nous adoptons la leçon de A et de L4 (précision nécessaire pour la compréhension de la phrase suivante).*

Paragraphe 179.

a. Sathamas *B (beau lapsus). Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 180.

a. estoient car tels *B, P, L, P3. Le* car *ne s'explique pas. Nous adoptons la leçon de A et de L4.*

Paragraphe 181.

1. Sur la boulimie de Sagremor, voir *La Marche de Gaule*, § 817.

Paragraphe 183.

a. chief [que *exponctué*] mar *B*

Paragraphe 185.

a. si *exponctué dans B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 187.

a. chemin et avoc als la vielle mais *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La couleur du chevalier renvoie normalement à l'armure et à son bouclier ; mais ce chevalier en est précisément dépourvu ; la version longue rattache la couleur au cheval : le chevalier monte un « grand destrier noir » (Micha, t. II, p. 305).

Paragraphe 188.

a. toutes ses armes et quant *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A (précision nécessaire : voir la suite du texte).*

1. Voir § 125 et n. 1. La discordance entre les deux occurrences (« Trois Périls » ou « Quatre Périls ») est commune à de nombreux manuscrits et aux deux traditions, longue et courte.

2. Dans la version longue, Lancelot résiste davantage à l'exigence de Griffon (voir Micha, t. II, p. 306, § 4 et Lepage, p. 592).

Paragraphe 189.

a. espe *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il s'agit de Malruc le Roux.
2. Il s'agit évidemment de Bohort.

Paragraphe 190.

a. et il parole toutes voies a moult grant painne et dist *B. Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 191.

a. Mal Pas qui li *B (relatif ambigu). Nous corrigeons d'après P et L.*

1. *Estrangort* semble renvoyer à un au-delà lointain : pays *estrange*, au-delà du pays de Gorre (« extra-Gorre »), le royaume de Bademagu.

Paragraphe 193.

a. vile *B, P, L, P3, L4 (anticipation de* vilain *?). Nous corrigeons d'après A.*

Paragraphe 194.

1. Rappel discret des propos du vilain à Calogrenant dans *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (v. 359 et suiv., p. 347-348).

Paragraphe 196.

a. encore moult de merveilles *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* bien sacies que vous moi deves ha sire fait ele tant m'en aves conjure que je vous le dirai mais bien sacies que vous avres ançois *B (répétition au début de la seconde colonne). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* Saygremors qui lor iroit *B. Nous corrigeons d'après P3 et A.* ♦♦ *d.* chavel estoient *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *e.* chevaliers *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *f.* envoiie prison ne *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *g.* et sans s'oceïst *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *h.* Reonde ausi qui le querront *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 197.

a. La version longue est plus précise dans l'anticipation, insistant sur la réciprocité du destin tragique : Mordres [...], celui que li rois Artus ses oncles meismes occist puis de ses mains a cele bataille ou li rois fu navres a mort et cil Mordres *A*

1. Annonce incomplète du dénouement du cycle dans *La Mort du roi Arthur*. On peut noter le silence sur la naissance incestueuse de Mordret et, à la différence de la version longue (voir var. *a*), la litote : le roi Arthur n'est pas mis à mort, mais blessé, et la violence ne

semble pas réciproque, comme s'il s'agissait de décharger Arthur du poids de la faute.

2. Annonce qui se réalise à la fin du *Lancelot.*

Paragraphe 198.

a. se *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* monterent [.x. *surchargé en* li] compaingnon *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* orendroit il fu voirs que Joseb de Barimachie qui tant ama Jhesu Crist que par ce que il preeçoit que par la volente *B, P, L, P3 (abrègement qui rend le récit incompréhensible). Nous adoptons la leçon de A.*

1. Le récit qui suit sera repris, amplifié, dans *Joseph d'Arimathie,* t. I de la présente édition, § 515-519.

Paragraphe 199.

a. Agrestes qui sires estoit de la terre vit *B, P, L, P3 (précision qui ne s'explique que par la lacune précédente; voir var. c, § 198). Nous adoptons la leçon de A.* ♦♦ *b.* porroi[en *gratté*]t *B* ♦♦ *c.* crestiennerent cil *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* si demanda li rois Agrestes *[p. 1632]* tous ses barons les plus haus qu'il avoit sous lui qui estoient sous lui [qui estoient crestien *P, L, P3*] si lor descouvri son pense et lor dist signour il vous couvient *B, P, L, P3 (erreur manifeste : Agreste ne convoque qu'un baron, Landoine). Nous adoptons la leçon de A (voir aussi « Joseph d'Arimathie », § 516, où le baron est nommé* Lançoive *).* ♦♦ *e.* font *B, P, L, P3 (voir var. d). Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ♦♦ *f.* qui *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 200.

a. lor *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* rois *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La version courte supprime la fin du récit : le roi, après le martyre des douze, trouve dans un cimetière une croix de bois qu'il fait brûler ; il est aussitôt frappé de folie et se jette dans un four. Devant ce drame, les habitants font appel à Joseph d'Arimathie qui fait ensevelir les martyrs dans une chapelle et laver le bois noirci de la croix. Mais celle-ci reste, miraculeusement, à jamais noire du sang des martyrs (*cf.* Micha, t. II, p. 323-324 ; voir également *Joseph d'Arimathie,* § 519).

Paragraphe 202.

a. as *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* le *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* et l'autre devant coucha l'autre sor *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *d.* .XII. *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 203.

a. ensamble lors *B, P. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* com je en quide sire *B (erreur due au changement de folio). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* li salua *B. Nous complétons d'après P.*

1. Cette épreuve de l'épée à ressouder, esquissée dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 3660-3687, p. 776), apparaît dans les *Continuations* étroitement associée aux aventures du château du Graal où elle va jusqu'à se substituer au motif des questions à poser.

2. Le récit qui suit sera repris avec quelques légères variantes dans *Joseph d'Arimathie*, § 529-537.

3. La forêt de Brocéliande apparaît dès *Le Roman de Rou* de Wace, puis dans *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (v. 695, p. 356), associée aux merveilles de Petite-Bretagne ; l'auteur du *Lancelot* innove en la situant en Grande-Bretagne et en la rattachant à la figure évangélique de Joseph d'Arimathie.

Paragraphe 204.

a. je sui fait Joseph mires et surgiens de garir plaies voire fait li Sarrasins dont [venras tu *omis dans B*] avoc moi a un mien *B, P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A.* ♦♦ *b.* de *répété dans B.* ♦♦ *c.* Joseph les mains et *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* l'entree si *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Assimilation traditionnelle au Moyen Âge, notamment dans la chanson de geste, des Sarrasins aux païens et de l'islam au polythéisme antique. L'origine de *Tervagant* n'a pas été clairement établie. Voir également *Joseph d'Arimathie*, § 529.

Paragraphe 205.

a. pourcharoies *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* gair *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 207.

a. sacie *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 208.

a. son *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 210.

a. pour ce fait *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* fait il que je *B (oubli propre à B). Nous complétons d'après P et L.*

1. Cette prédiction se réalisera avec Galaad dans *La Quête du saint Graal.*

Paragraphe 211.

a. queste ne meterai *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b. Nous ajoutons* Keu *, absent de la rubrique.*

Paragraphe 212.

a. de lonc et *répété dans B.* ♦♦ *b.* courant *B, L, P3. Nous corrigeons d'après P et L4.*

Paragraphe 213.

a. porte jus del cheval a terre *B. Nous adoptons la leçon de P et de L.* ◆◆ *b.* voler a terre car plus *B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* et quant cil voit [...] jo me tieng por outre *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ◆◆ *d.* que vous me metes *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *e.* conquis *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 214.

a. une *B, P, L, P3 (l'article indéfini n'a pas de sens). Nous corrigeons d'après L4.*

Paragraphe 215.

a. que *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* Lanselot [e *exponctué*] non fait *B* ◆◆ *c.* Agloeval et grans *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *d.* adures *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *e.* de *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 219.

a. a *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* ameroient *B (attraction de l'hypothétique suivante). Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *c.* avies donne *B. Nous complétons d'après P, L, A et L4.* ◆◆ *d.* vont li .IIII. esroment *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après L4.*

Paragraphe 220.

a. Hectors le vit se li court *B, P, L, P3 (abrègement excessif). Nous adoptons la leçon de A.* ◆◆ *b.* bras et fait *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* assamble *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 221.

a. nous *B, P3. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 222.

a. dist qu'il *B. Nous corrigeons d'après P et L (causale plus lisible que dans B).*

Paragraphe 223.

a. laiens la plus *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* et *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. C'est-à-dire une abbaye cistercienne.

2. Sur ce royaume où Lancelot est si ardemment désiré, voir n. 1, § 191.

Paragraphe 224.

a. voirs fait ele que *B (répétition inutile de l'incise). Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* chevaliers meillours de cest païs *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ◆◆ *c.* proi fait ele a mon signour Gavain *B, P, L. Nous corrigeons d'après P3, A et L4.*

Paragraphe 225.

a. blons comme lainne [comme lins *L4*] et avoit non Tanaguins li Blons por ce qu'il estoit .I. des plus blons chevaliers de tot le païs et *A, L4 (sur ce passage, voir Félix Lecoy, « Romania », XCIX, 1978, p. 414).* ◆◆ *b.* vous *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *c.* cil *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *d.* si se torne [...] la gent le roi *lacune dans B, P, L, P3 et L4 (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de A (précision nécessaire, car il est question plus loin du comte dans tous les manuscrits, même s'il reste souvent anonyme).* ◆◆ *e.* l'autre et quanques *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *f. La version courte supprime ici un dialogue au discours direct entre l'amie de Tanaguis et la nièce du roi (Micha, t. II, p. 360, LXV, § 13), dialogue qui permet de mieux expliquer le début de la phrase suivante.* ◆◆ *g.* revient *B. Nous corrigeons d'après P et L. La version courte abrège ici fortement la description du tournoi : dans la version longue, c'est le frère du comte des Broches qui amène trois cents chevaliers en renfort.* ◆◆ *h.* gens *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *i.* a poi qu'il ne s'enfuient tant *B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *j.* es[te *exponctué*]venter *B*

1. L'expression « blancs comme laine » figure déjà dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes à propos des habitants du Château des Reines (v. 7572, p. 871).

Paragraphe 226.

a. poiens *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 227.

a. et vit le chevalier devant lui si *B, P, L, P3 (raccourci excessif). Nous adoptons la leçon de A et de L4.* ◆◆ *b.* deles un vivier et li chevaliers entra en la court et vallet li saillent a l'estrier si les [le *P, L, P3*] desarmerent et le mainnent a [en *P, L, P3*] la maison et mesire Gavains i vint apres et se desarma et quant il fu desarmes si entra en la maison et trouva Hector *B, P, L, P3 (réécriture maladroite de la scène qui anticipe sur la découverte d'Hector par Gauvain). Nous adoptons la leçon de A.* ◆◆ *c.* vient et *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 228.

a. Quant mesire Gavains entent ce que Hectors li dist *B (interversion). Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* del *B, L. Nous corrigeons d'après P, P3, A et L4.* ◆◆ *c.* norri *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *d.* les letres qui disoient que *B, P, P3 (anticipation). Nous adoptons la leçon de A et de L4.*

Paragraphe 229.

a. taira *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 230.

a. sent l'espee venir *B. Nous corrigeons d'après P et L (le pluriel s'impose).* ♦♦ *b.* et il se coevre [...] ausi conme devant *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* grant paour se *B. Nous corrigeons d'après P, L et L4.*

Paragraphe 232.

a. pour aus *répété dans B.*

1. Cette reine est Hélène, la mère de Lancelot ; sur cette expression, voir *La Marche de Gaule*, § 30 et n. 1.

Paragraphe 233.

a. il *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L, A et L4.*

1. Il s'agit de Lancelot, qui libérera la demoiselle lors de sa visite à Corbénic où il engendrera Galaad dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*. Mais seul Galaad, dans *La Quête du saint Graal*, sera capable d'éteindre la fontaine d'eau bouillante de la Forêt périlleuse, car il est étranger à tout *eschaufement de luxure.*

Paragraphe 235.

a. censier *B. Nous corrigeons d'après P et L et l'occurrence suivante (§ 241).* ♦♦ *b.* la *B. Nous corrigeons d'après P, L, P3, A et L4.*

1. Dans la version longue, ce roi — le roi Pellès — ne se fait pas porter ; les manuscrits de la version courte semblent ici se souvenir du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, où quatre *sergents* (« serviteurs ») emportent le Roi Pêcheur au terme de la soirée passée en compagnie de Perceval (v. 3344, p. 768).
2. Dans la version longue la colombe pénètre par une verrière, ce qui donne une coloration encore plus spirituelle à la scène (Micha, t. II, p. 376 ; Lepage, p. 712).

Paragraphe 236.

a. mesires vit *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* car de fust [...] ne set de coi il est *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P et de L.*

1. Ce rire est important : il est gommé dans *A* ; il montre bien la distance qui sépare Gauvain de l'élu du Graal et même de Lancelot.
2. Cette demoiselle est Amite, la fille du roi Pellès, la future mère de Galaad.

Paragraphe 237.

a. s'agenoullent *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* deviser de *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 238.

a. ce ne vaut riens [...] ha chevaliers *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *b.* quant il eśt *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L, A et L4.* ♦♦ *c.* sepens *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le léopard eśt déjà une image de Lancelot dans le rêve de Galehaut (voir *Galehaut*, § 5).

Paragraphe 239.

a. samblent *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* l'un *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* a l'huis del palais de la chambre *B, P, P3. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 240.

a. alainnne *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* moult durement perillouse et longement *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* eśto *B. Nous corrigeons d'après P, L et P3.* ♦♦ *d.* couverte de lor haubers et de lor escus *B* : coverte des mailles de lor haubers et de lor escus *P, L, P3. Nous adoptons la leçon de A.*

Paragraphe 241.

a. Ici B répète el palais . ♦♦ *b.* ne qui *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 242.

a. puis vait querant grant *B. Nous adoptons la leçon de P et de L.*

Paragraphe 243.

a. en la charete [...] fors de la vile *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* et il *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* diśt qu'ele a a non Corbenic et ele s'en vait *B (grossières confusions). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d. Précision intéressante dans la version longue :* l'ore qu'il fu nes et qu'il fu chevalier *A, L4.*

Paragraphe 244.

a. conte[s *exponctue*] toutes *B* ♦♦ *b.* bials dolz sire [...] se vos le saves *lacune dans B, P, L et P3 (saut du même au même). Nous corrigeons d'après L4.*

Paragraphe 245.

a. veuee *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* si l'ocirra *B, P, L, P3 (singulier difficile à défendre : il y a bien plusieurs hommes à l'image des multiples serpenteaux, mais les copiśtes des manuscrits de la version courte pensent ici au seul Mordret). Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *c.* facies ausi œ que vous me proiaśtes *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Annonce du dénouement de *La Mort du roi Arthur.*

Paragraphe 246.

a. Gavains liure sor *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 247.

a. desus *B, L. Nous corrigeons d'après P et P3.* ♦♦ *b.* ore *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 248.

a. damoisele fait il vees *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* abat cheval *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. *Vallet*, étymologiquement diminutif de « vassal », désigne habituellement un jeune homme noble. Ici ce ne peut être le cas : *vallet* eſt dans ce passage proche de *garçon*, qui eſt la leçon de la version longue.

Paragraphe 249.

a. clos *B, P, L, P3. Nous corrigeons d'après A et L4.*

1. Tout cet épisode eſt une reprise transformée et abrégée de l'épisode de la Joie de la Cour dans *Érec et Énide* de Chrétien de Troyes (v. 5735 et suiv., p. 140 et suiv.).

2. On retrouve dans ce portrait plusieurs éléments d'une physiognomonie négative ; la rousseur eſt souvent la couleur du traître et du félon dans la chanson de geſte comme dans le roman. Voir les personnages d'Argondras le Roux (§ 121) et de Malruc le Roux (§ 185).

Paragraphe 250.

a. courre li .I. as autres et *B, P, L. Nous corrigeons d'après P3 et A.* ♦♦ *b. Ici B répète* en l'arpent qui eſtoit clos ensi com je vous ai devise .

Paragraphe 251.

a. creve *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 253.

a. et l'enmainnent a *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 255.

a. par force *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* geroit *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 256.

a. sire puet *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 261.

a. Lors le verai si *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* celui *B, P, L. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *c.* anel *B (lapsus révélateur : l'oiseau est évidemment comme l'anneau un symbole de l'amour). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 262.

a. Yvain qu'ele *B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* si le pres ja *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* si le desloie si *B. Nous corrigeons d'après A et L4.*

Paragraphe 263.

a. vous revenres tart *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* cheval son escu sor son col et *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* s'apareille de lui desfendre et del chevalier assaillir *B, P, L. Nous corrigeons d'après A et L4.* ♦♦ *d.* pour un autre oisel *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *e.* conmande et *B, P, L, P3. Nous complétons d'après A et L4.* ♦♦ *f.* si haut *répété dans B.* ♦♦ *g.* Signour com est ore Nostre Sires chevalier et *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *h.* parler de [la *exponctué*] Mordret *B*

Paragraphe 264.

a. freres et graindres de cors *B, P, L, L4. Nous corrigeons d'après A.* ♦♦ *b.* Yvains *surchargé en* Gaains *B* ♦♦ *c.* petis et fu *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Voir § 7 et n. 1.

Paragraphe 265.

a. damoiseles et pour sa chevalerie *B, P, L qui effacent la disjonction entre courtoisie et chevalerie. Nous corrigeons d'après P3.* ♦♦ *b.* arriere *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* Guerrehes *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *d.* amesures de tous quant *B. Nous complétons d'après P, L, A et L4.* ♦♦ *e.* que tout li autre *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P, L, A et L4.*

1. À la fin du cycle, dans *La Mort du roi Arthur.*

Paragraphe 266.

a. feïst *B, P. Nous corrigeons d'après L, A et L4.* ♦♦ *b.* chies une damoisele vielle a l'oriere *B (leçon maladroite). Nous adoptons la leçon de P et de L.* ♦♦ *c.* [s *exponctué*]ochis *B* ♦♦ *d.* tous armes *B, P, L, P3, L4. Nous adoptons la leçon de A.*

1. Allusion à la grande bataille de Salesbières qui clôt le cycle.

Paragraphe 267.

a. grant *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* mors tous estendus et

quant Mordres voit ce si se met en la forest *B, P, L (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de A.*

Paragaphe 268.

a. si dist a Mordret que bien soit il venus et li dist qu'il se siece *B (répétition). Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Dans la tradition courtoise, la conversation (*colloquium*) est après le regard (*visus*) la seconde étape de la conquête amoureuse. Il prélude ici directement à la cinquième étape, *coïtus* ou *factum.* La version longue est plus explicite : « Quand leurs ébats communs [*li communs geus*] furent achevés » (Micha, t. II, p. 415). Nous traduisons.

Paragraphe 269.

a. chevalier *B, P, L, L4. Nous corrigeons d'après A (à la fin du §, il est bien question de ces* escuiers *). ◆◆ b.* apareilllent *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* tant qu'il vindrent [...] et la demoiselle *lacune dans B, P et L (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de A.* ◆◆ *d.* venist sempres jesir avoc *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *e.* sire fet ele [...] coucherois avoc lui *lacune dans B (saut du même au même). Tout ce passage est peu soigné dans B. Nous adoptons la leçon de P et de L.* ◆◆ *f.* li esquiers avoit faite *B, P, L. Nous corrigeons d'après A et L4.*

1. Cette invraisemblance est fréquente dans les récits du Moyen Âge : on trouve déjà un olivier dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (voir v. 6783, p. 852 et n. 3).

Paragraphe 270.

a. et *répété dans B.* ◆◆ *b.* hauberc que *B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* fols *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Le chevalier n'a pas tort : Mordret est le fils incestueux d'Arthur, et non le fils du roi Loth, le père de Gauvain.

Paragraphe 271.

a. traveveillies *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* devant mais atant se taist ore li contes a parler de lui et retorne a parler de son frere Agravain *P* : devant si se taist orendroit li contes a parler de lui et retorne a parler de son frere Agravain *L*

TABLE

Les intertitres sont de notre invention, mais ils suivent les césures naturelles, le plus souvent introduites par la formule de transition : *Or dist li contes...*

GALEHAUT

Ce volume, portant le numéro
quatre cent quatre-vingt-dix-huit
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été mis en page par Interligne,
à Liège,
et achevé d'imprimer
sur Bible des Papeteries Bolloré Technologies
le 2 septembre 2003
par Aubin Imprimeur
à Ligugé,
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-011343-4.
N° d'édition : 63920 - N° d'impression : L 65622.
Dépôt légal : septembre 2003.
Imprimé en France.